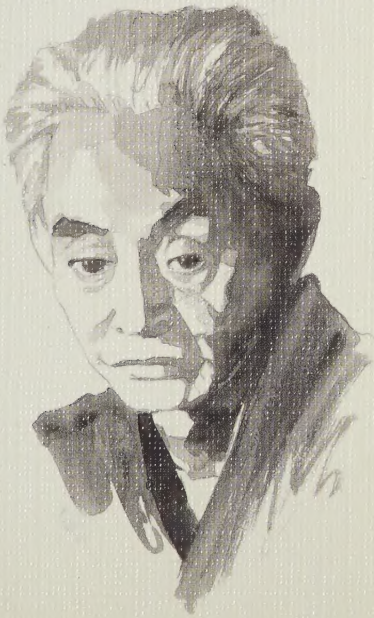
CLASSIQUES Le LIVRE de POCHE MODERNES

KAWABATA

ROMANS ET NOUVELLES



La Pochothèque

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/romansetnouvelle0000kawa

KAWABATA YASUNARI

Les traductions sont dues à
Michel Bourgeot, avec la collaboration de Jacques Serguine, pour *Le Lac* ;
Lucien Dumont pour *La Mer* ;
Fujimori Bunkichi pour *Ossements*, *Histoire du visage de la morte*, *Nuée d'oiseaux blancs*, *Pays de neige*, avec la collaboration d'Armel Guerne pour ces deux derniers ;
Amina Okada pour *Tristesse et Beauté* ;
Philippe Pons pour *Kyôto* ;
Sylvie Regnault-Gatier pour *Le Maître ou le Tournoi de go*, *Le Grondement de la montagne*, avec Suematsu Hisashi, *La Danseuse d'Izu*, *Bestiaire*, *Retrouvailles*, *La Lune dans l'eau*, *Élégie*, avec Suzuki S. et Suematsu Hisashi pour ces cinq derniers ;
Suzanne Rosset pour *Chronique d'Asakusa*, *Les Servantes d'auberge*, *Illusions de cristal*, *Le Pourvoyeur de cadavres*, *Une page folle* ;
René Sieffert pour *Les Belles Endormies*.

Les traductions de ce volume ont été relues et unifiées par Fujimori Bunkichi.

Les illustrations sont dues à Kimura Shôhachi *(La Danseuse d'Izu)*, Ogura Yûki *(Pays de neige)*, Ogura Yûki et Kayama Matazô *(Nuée d'oiseaux blancs)*, Tôgô Seiji *(Les Belles Endormies)* et Kayama Matazô *(Tristesse et Beauté)*.

© Albin Michel 1960 *(Pays de neige)*, 1969 *(Le Grondement de la montagne)*, 1970 *(Les Belles Endormies)*, 1971 et Kawabata Yasunari, 1968 *(Kyôto)*, 1973 *(La Danseuse d'Izu, La Lune dans l'eau, Élégie, Bestiaire)*, 1975 *(Le Maître ou le Tournoi de go)*, 1978 *(Le Lac)*, 1981 *(Tristesse et Beauté)*, 1988 et Kawabata Hideko, 1930 *(Chronique d'Asakusa)*, 1990 *(Illusions de cristal, Le Pourvoyeur de cadavres, Une page folle)* et Kawabata Hideko, 1980 *(Les Servantes d'auberge)*.
© Plon 1960 *(Nuée d'oiseaux blancs)*.
© Lucien Dumont 1968 *(La Mer)*.
© Librairie Générale Française 1997 pour l'Introduction, les Notices, les Notes, le Glossaire et la traduction française de *Ossements* et *Histoire du visage de la morte*.

Introduction

Kawabata Yasunari[1] (1899-1972), prix Nobel de littérature 1968, est sans aucun doute l'un des plus grands écrivains japonais de notre temps, et peut passer pour l'une des figures les plus originales de la littérature mondiale du XX^e siècle.

Et pourtant, quelque chose en lui fait hésiter à le ranger parmi les classiques ; on ne pourrait alors s'empêcher d'éprouver l'indicible sentiment d'ignorer un aspect essentiel de ses œuvres.

En effet, il existe dans ses écrits un côté foncièrement anticlassique, rebelle à tout classement. Kawabata demeure un grand inclassable, un quart de siècle après sa mort, et le demeurera sans doute pour très longtemps.

Dans son ensemble, la littérature japonaise moderne reste encore mal connue en France, malgré les efforts méritoires de quelques éditeurs[2]. En dehors des rares privilégiés, qui aurait entendu parler — pour ne citer que quelques noms considérés au Japon comme les grands classiques — de Mori Ôgai (1862-1922), de Natsume Sôseki (1867-1916), de Shimazaki Tôson (1872-1943) ou de Shiga Naoya (1883-1971) ? En revanche, il existe certains auteurs qui ont été beaucoup mieux accueillis par les éditeurs occidentaux : Tanizaki Jun.ichirô (1886-1965), Mishima Yukio (1925-1970) depuis assez longtemps, et plus récemment Abe Kôbô (1924-), Ôe Kenzaburô (1935-), entre autres. Or, si l'on se fie au nombre de titres traduits,

1. Ce volume réunit, en édition intégrale, les œuvres de Kawabata traduites en français — vingt et un titres présentés dans un ordre chronologique. Cet ensemble, surprenant de diversité, comprend la quasi-totalité de ses œuvres majeures.

2. Citons, à titre d'information, les éditions Picquier, Gallimard, du Seuil, les Presses Orientalistes de France, entre autres, sans oublier Albin Michel pour les œuvres de Kawabata.

Kawabata semble les dépasser tous. Quel paradoxe pour un écrivain qui compte parmi les plus difficiles à traduire ?

En outre, si la renommée de Kawabata est bien établie, tant au Japon qu'en Occident, l'œuvre reste déconcertante. Bien des lecteurs pourraient ressentir une véritable incompatibilité d'humeur avec ses livres, alors que d'autres pourraient leur vouer un attachement inhabituel. Cette divergence est profonde, puisqu'elle provient de la réaction de chacun, au sens le plus intime, devant les traits les plus typiques de Kawabata.

Son suicide solitaire a également fait couler beaucoup d'encre. Une telle fin ne donnait-elle pas raison à ceux qui n'admettaient de voir en lui qu'un cas pathologique ? Le débat, par sa nature même, ne saurait être clos.

Quoi qu'il en soit, il devrait être possible maintenant de réexaminer avec sérénité la vie et les œuvres de cet écrivain qui, au-delà de toute considération journalistique, demeure indiscutablement une figure de proue de la littérature contemporaine.

La solitude dans la foule

La vie de Kawabata semble marquée du sceau de la solitude, d'une solitude profonde.

Il naît le 11 juin 1899 à Ôsaka, dans le quartier de Tenma, au centre-nord de la ville. Son père, médecin et lettré, meurt en 1901, et sa mère décède l'année suivante. Il vit à ce moment-là dans le village de Toyosato, campagne natale de sa mère, à une trentaine de kilomètres au nord-est d'Ôsaka. Il est élevé ensuite par ses grands-parents paternels, qui se retirent peu de temps après à Toyokawa, village d'origine de la famille. L'orphelin est alors séparé de son unique sœur, confiée à sa tante. En 1906, il perd sa grand-mère et, en 1909, sa sœur qu'il n'avait revue qu'une fois depuis leur séparation. Il vit en soignant son grand-père malade, qui meurt à son tour en 1914. Désormais seul au monde, il poursuit ses études comme interne, sous la tutelle de son oncle.

Pourtant, un telle solitude ne semble pas avoir fait sombrer le futur écrivain dans le pessimisme et l'amertume. À ce propos, Kawabata se livrera plus tard à un commentaire peu banal :

« Orphelin depuis ma première enfance, je n'ai que trop vécu

grâce aux soins dispensés par les autres. Peut-être était-ce pour cela que j'avais fini par perdre toute faculté de haïr les gens, voire même de m'indigner contre eux. De plus, une certaine fatuité ne m'a jamais quitté, qui me fait croire que n'importe qui est prêt à me rendre n'importe quel service, quand c'est moi qui le lui demande ; ce sentiment, qui va avec une vague conscience d'être pardonné d'avance par les autres envers lesquels je n'ai d'ailleurs jamais éprouvé de malveillance, me rend la vie quotidienne paisible. Je devrais croire qu'il s'agit là d'un trait traduisant une bassesse impardonnable de ma part, mais ces derniers temps, j'ai cessé de me faire des reproches sur ce sujet en me disant qu'une faiblesse de caractère, quelle qu'elle soit, finit par procurer le confort moral et la survie à celui qui continue à la garder... » (*Autobiographie littéraire [Bungaku-teki jijoden]*, 1934.)

Cet optimisme permet à Kawabata de concilier d'une manière très originale solitude et sociabilité.

Curieux des choses comme des êtres, il se promenait volontiers en ville et la foule grouillante ne lui inspirait nulle aversion. Une course dans un magasin pouvait éveiller en lui le plus vif intérêt. D'un abord apparemment difficile, il pouvait cependant être d'une infinie serviabilité sans jamais afficher la moindre condescendance. En amitié, il était d'une fidélité proverbiale. Il ne rechignait pas devant les obligations de la vie quotidienne.

Et pourtant, il laissait paraître un air de détachement superbe envers les autres. Il les contemplait, les observait avec une intensité redoutable dans le regard. Ce regard aigu, perçant, est le premier des traits physiques de Kawabata qui frappait ceux qui l'ont connu. C'est l'indice d'un don d'observation inné, auquel aucun détail, aucune vérité ne saurait échapper. De tels yeux balaient tout faux-semblant ; aucun artifice humain ne leur résiste.

Le « regard ultime » — La magie de l'image

Kawabata s'attache à ce qu'il appelle le « regard ultime » *(matsugo no me)*, quelque chose qui correspond à la dernière image de ce monde vue par celui qui va le quitter à jamais.

Il cite les propos d'Akutagawa[1], rédigés avant son suicide dans un état de profonde dépression : « L'univers où je vis en ce moment est transparent et limpide comme un bloc de glace et dominé par une nervosité maladive. Hier soir, je me suis entretenu avec une putain à propos de son salaire (!), et j'ai ressenti profondément notre misère, à nous autres humains, réduits à "vivre pour gagner notre vie"... Je ne sais pas quand je parviendrai à avoir le courage de me donner la mort. Seulement, dans l'état où je suis, la nature [humaine] m'apparaît plus belle que jamais. Tu pourrais rire de moi, de la contradiction d'aimer cette nature et de vouloir me tuer. Cependant, si la nature est belle, c'est parce qu'elle se reflète dans mon regard ultime. » (Akutagawa Ryûnosuke, *Lettre adressée à un vieil ami [Aru kyûyû e okuru shuki]*, 1927.)

Et Kawabata d'ajouter : « Dans l'univers "transparent et limpide comme un bloc de glace" d'un moine qui médite, le bâton d'encens qui se consume peut faire retentir le bruit d'une maison qui s'embrase dans un incendie, et le bruissement de la cendre de l'encens qui tombe peut résonner comme un tonnerre. Il s'agit là d'une pure vérité. Le "regard ultime" fournit la réponse à bien des mystères dans le domaine de la création artistique. » (*Le Regard ultime [Matsugo no me]*, 1933.)

Pour Kawabata, un tel regard n'est donc pas l'apanage de ceux qui vont mourir. C'est également le privilège de tout artiste véritable : le don de percevoir avec une extrême lucidité la réalité des choses.

Or, Kawabata est mieux placé que quiconque pour parler de la mort. Peu de gens l'ont côtoyée comme lui dès leur plus jeune âge. En d'autres termes, c'est la profonde solitude de l'enfant Kawabata qui lui a donné cette habitude d'observer ce qui l'entoure avec ce « regard ultime ».

C'est ce qui donne à son regard une expression si terrible, même pour ceux qui le connaissent bien. Ce n'est qu'une manifestation extérieure de sa sensibilité intime, au sens physique du terme.

Une telle optique transfigure les réalités les plus banales. Mais cette métamorphose a pour condition la connivence d'une volonté : celle de l'*observateur*, doué du pouvoir poétique de transformer les éléments de la réalité quotidienne en autant de cristaux extraordi-

1. Akutagawa Ryûnosuke (1892-1927) est l'un des grands écrivains de la littérature japonaise moderne.

naires, d'une transparente et frémissante beauté. En revanche, ce qui est étranger à la sensibilité de l'auteur demeure « en l'état », d'une affligeante et définitive banalité.

C'est là, sans doute, la clé de l'énigme et de ce qu'il est convenu d'appeler la magie de Kawabata. Il n'y a aucun artifice mensonger de sa part si « un bâton d'encens qui se consume peut faire retentir le bruit d'une maison qui s'embrase dans un incendie ». Pour l'écrivain, tout reste « pure vérité » dans cette magie qu'il domine en maître absolu.

Mais, en même temps, sa lucidité et son regard ne manquent jamais de percer les laideurs morales qui forment aussi la trame du monde réel.

La description des femmes — Technique des « personnages jumelés »

Ces caractéristiques, apparemment contradictoires, se manifestent d'une manière frappante quand Kawabata décrit les femmes, et en particulier les jeunes filles auxquelles va visiblement toute sa sympathie. Il les connaît mieux que quiconque, pour les avoir observées toute sa vie durant avec une constance qui frôle l'obsession.

Les plus belles, les plus pures et les plus innocentes ne sont jamais exemptes de bassesses ou de laideur, et cela à leur insu. Or, cette évidence ne détruit nullement sa croyance, puisqu'il a la possibilité de recréer à sa manière ses jeunes filles à lui ! S'il ne parvient pas à cristalliser tous ses rêves sur un seul personnage féminin, il les partage sur deux créatures fictives. C'est ce que nous appelons la technique des « personnages jumelés ». Dans quelques cas, bien rares, il arrive même que le partage se fasse sur trois personnages féminins.

Cette technique s'observe dans beaucoup d'œuvres représentatives de Kawabata. Par exemple, on peut remarquer que Komako et Yûko dans *Pays de neige [Yukiguni]* (1935-1948), Mme Ôta et sa fille Fumiko dans *Nuée d'oiseaux blancs [Senbazuru]* (1949-1952), tout comme Ôtoko et Keiko dans *Tristesse et beauté [Utsukushisa to kanashimi to]* (1961-1965), incarnent l'idéal de la féminité, dans une forme d'autant plus vraie et entière que ce jumelage permet à l'auteur de sauvegarder tout le paradoxe inhérent à la nature même de la « femme ».

On peut constater que l'écrivain n'use jamais d'un tel artifice pour les personnages masculins. Ils ne sont souvent que des comparses sans caractère. Même quand un homme occupe dans l'œuvre la place de personnage principal, il ne semble être là que pour observer le monde extérieur, et surtout les femmes qui évoluent autour de lui.

Kawabata n'ignore pas en effet que l'énigme de la « femme » reste étroitement dépendante d'une certaine vision qui confine à la magie, en ce sens qu'elle est liée intimement à un point de vue particulier — celui de l'homme contemplant, sous le charme, le mystère impénétrable du sexe opposé. Le contraste flagrant, qui existe toujours entre les deux personnages féminins, est pour l'auteur le moyen d'exprimer le plus spontanément son véritable « culte de la femme ».

Chez Kawabata, les *femmes idéales* ne sont jamais exemptes de défauts, de ces défauts qui restent enracinés dans la nature profonde de leur sexe. L'écrivain ne tente nullement d'effacer ces faiblesses. Au contraire, il les détaille. Il les fixe cependant à travers un regard chargé d'une si totale sympathie, que les pires défauts apparaissent sous un jour charmant. C'est pourquoi les femmes de Kawabata, nées d'une idéalisation poussée à l'extrême, demeurent pourtant si vraies et si vivantes.

Non sans complaisance, il se croit original, voire « anormal », et cultivera cette croyance durant toute sa vie.

Ses œuvres abondent en symboles étonnamment constants, qu'on peut évoquer avec un nombre limité de vocables : beauté, pureté, virginité ; souffrance, tristesse, solitude ; amour, séparation, mort... Là, on pourrait parler d'une obsession au sens plein.

Et pourtant, nulle trace d'amertume dans sa conception de la vie. Tout au contraire, chez lui, c'est une sorte d'optimisme sans limite qui domine. Les ombres les plus noires qu'il ébauche en parlant de lui-même cachent en réalité une nonchalance sublime, et c'est ce trait qui, finalement, l'emporte.

C'est sans doute ce mécanisme qui apporte le salut à Kawabata. Il réussit toujours à présenter un fond trouble et complexe avec une parfaite limpidité. Les faits les plus lugubres se métamorphosent sous sa plume, et se trouvent éclairés par une sorte de lueur diaphane.

On peut se demander comment cette lumière artificielle, tamisée et filtrée, peut donner des contours aussi nets, aussi fins et aussi réalistes. Pour le comprendre, il n'est peut-être pas inutile de retracer son itinéraire depuis ses premiers textes jusqu'à ses débuts dans le monde littéraire.

Les « sensations nouvelles »

Ses premiers écrits datent de 1914, année où, jeune orphelin, Kawabata est témoin de l'agonie et du décès de son grand-père (voir *Ossements*).

En 1916, alors qu'il est collégien pensionnaire à Ibaraki, dans la banlieue nord-est d'Ôsaka, il commence à publier des petits essais et des récits courts dans un journal local, et aussi dans une revue d'Ôsaka.

L'année suivante, il se décide à poursuivre ses études à Tôkyô, et malgré l'avis plutôt défavorable de ses professeurs de collège, réussit le concours d'admission du « Premier lycée supérieur » *(Dai-ichi kôtô gakkô)*, berceau de l'élite où les places sont disputées âprement par les sujets les plus brillants de tout le Japon. Dans cette école illustre, le régime est l'internat. Il y fait la connaissance de quelques autres candidats au métier d'écrivain, qui deviendront plus tard des compagnons de route.

Pourtant, il ne semble pas qu'il ait été heureux dans cet environnement. Il cherche à s'en évader et se réfugie dans la lecture. Quand la solitude lui pèse trop, il lui arrive d'errer tout seul à pied dans la péninsule d'Izu [1], très peu fréquentée à l'époque. Ces promenades lui inspireront le sujet de *La Danseuse d'Izu [Izu no odoriko]* dont la version définitive, publiée en 1926, lui permettra d'accéder à la célébrité.

En 1920, il est admis à l'Université impériale de Tôkyô, célèbre pour la conception académique et élitiste qui la domine, et s'inscrit à la section de littérature anglaise. Mais il délaisse ses études à cette époque, car son esprit est entièrement absorbé par ses activités littéraires. Après un début difficile en études anglaises, il change d'orien-

1. Presqu'île montagneuse réputée pour son climat doux, située à quelque 150 kilomètres au sud-ouest de Tôkyô à l'écart des grands itinéraires.

tation, et choisit la littérature japonaise. Il obtient tant bien que mal la licence ès lettres en 1924, avec un mémoire intitulé : *Essai sur l'histoire du roman japonais [Nihon shôsetsu-shi shôron].*

Cette période — les années vingt — constitue le début de sa carrière littéraire. En 1921, il fonde avec quelques amis de son université une petite revue littéraire appelée *Shin-shichô* (« Pensées nouvelles ») et y publie un bon nombre de récits, dont *Une certaine fiançaille [Aru kon.yaku]* et *Une scène de fête [Shôkonsai ikkei].*

En 1923, il collabore à la fondation de *Bungei shunjû* (« Annales littéraires »), revue de grande diffusion conçue par l'écrivain Kikuchi Kan (1888-1948), son maître et mécène. Ce périodique connaît dès sa parution un succès sans précédent, reste encore aujourd'hui l'une des plus grandes revues mensuelles au Japon [1].

En 1924, il est à l'origine de la publication de *Bungei jidai (L'époque de la littérature)*, revue littéraire qui réunit quatorze jeunes écrivains animés du désir de créer quelque chose de résolument nouveau. Le premier numéro contient une déclaration des fondateurs, rédigée par Kawabata lui-même :

« Le destin de ceux qui pensent au futur est d'abandonner le passé et de renoncer au présent. »

Ainsi, cette revue entend ériger une barricade contre toutes les tendances littéraires conventionnelles du Japon moderne et, en particulier, contre le « naturalisme japonais » qui accorde une importance démesurée à la fidélité dans la description des réalités de la vie quotidienne. Mais elle se veut également l'antithèse de la jeune littérature dite prolétarienne, qui entend dénoncer tout à la fois le capitalisme et la violence policière mise à son service. Le mouvement « sensations nouvelles » [Shin-kankaku-ha] est ainsi lancé, et Kawabata est considéré, avec son ami Yokomitsu Toshikazu (1898-1947), comme l'un des maîtres de cette nouvelle tendance d'avant-garde, qui marque une étape importante dans l'histoire de la littérature japonaise moderne.

La revue *Bungei jidai* devient ainsi un vrai creuset pour toutes

1. Revue à orientation généraliste dite *sôgô zasshi*, qui couvre l'ensemble des faits socioculturels, politiques et économiques. *Bungei shunjû*, de nos jours, compte ses lecteurs fidèles surtout dans les grandes entreprises et dans la fonction publique — au même titre que le *Nikkei* (quotidien comparable au *Monde*, mais avec une couverture plus large des domaines économique et financier).

sortes de créations expérimentales. Son inséparable compagnon Yokomitsu, en particulier, tente des innovations hardies sur le plan stylistique, en poussant l'expressivité de la langue japonaise jusqu'à ses limites.

Kawabata, de son côté, déborde d'activités, bouillonne d'idées, toujours à l'affût du nouveau. Les différentes œuvres reproduites dans le présent volume, allant jusqu'en 1933, laissent entrevoir la richesse des expériences qu'il mène à cette période.

Ici, des tentatives d'avant-garde abondent, comme le montrent avec éloquence *Illusions de cristal [Suishô gensô]* (1931) où l'auteur jongle avec les termes de génétique, tout à fait nouveaux à l'époque, en faisant défiler les différentes séquences de ce récit ésotérique à un rythme d'enfer.

Parfois, à l'exact opposé de ses tentatives d'avant-garde, il reprend à son compte certaines techniques usées et souvent dédaignées. C'est le cas des rebondissements et des quiproquos qui abondent dans *Le Pourvoyeur de cadavres [Shitai shôkai-nin]* (1929-1930), amusante parodie des romans policiers à quatre sous.

Souvent, il n'hésite pas à remettre à la place d'honneur la description de mœurs dans des œuvres d'une apparence plus classique. Mais, au-delà des formes extérieures, il importe de noter que Kawabata tente dans ces écrits d'aller contre son penchant naturel. Au lieu de fixer son point de mire sur un unique personnage central, il essaie ici un véritable tableau collectif. *Chronique d'Asakusa [Asakusa kurenai-dan]* (1929-1930), sa première tentative de roman-feuilleton resté d'ailleurs inachevé, montre l'inconvénient évident d'éparpiller aux quatre vents ses dons d'observation, et aussi le risque qu'il a pris en acceptant de fournir chaque jour son manuscrit au grand quotidien *Asahi*.

En revanche, *Les Servantes d'auberge [Onsen-yado]* (1929-1930) restent très belles, sans doute en partie grâce à l'admirable paysage de fond d'Izu, endroit qui renferme pour l'auteur bien des souvenirs à l'époque de *La Danseuse d'Izu* (1926). Ici, l'exubérance, les excentricités, mais aussi les souffrances de ces servantes d'auberge offrent un étrange contraste avec la poésie paisible de la nature d'Izu. L'auteur présente cet ensemble divisé en trois saisons, sous forme de trois tableaux d'une rare beauté, à la manière de la peinture japonaise classique montée sur rouleaux, qu'il déploie lentement en goûtant non sans volupté à l'évolution des saisons.

Élégie [Jojôka] (1932) se présente comme un long monologue insolite d'une jeune fille dotée d'un pouvoir surnaturel et trahie par l'homme qu'elle avait aimé. *Bestiaire [Kinjû]* (1933) décrit le cynisme étrange d'un amateur d'oiseaux et de chiens, mais uniquement de race, et qui ressent une profonde déception devant les performances médiocres d'une danseuse à qui il avait été attaché. La mort domine, comme un arrière-fond secret, ces deux récits d'un style très différent.

Les œuvres de cette époque permettent donc de dégager un bon nombre de traits qui dépassent largement le cadre étroit de l'« école des sensations nouvelles ».

Les « romans miniatures »

Au cours de cette longue période qui mène l'écrivain débutant à la gloire, il commence parallèlement une autre entreprise qui nous aide à comprendre le processus de sa création littéraire. Il publie, dans le numéro de décembre 1924 de *Bungei jidai*, un ensemble de récits qui surprennent par leur concision extrême. Son premier livre, paru en 1926, est le recueil de ces « romans miniatures », publiés auparavant dans différentes revues depuis 1923. Le volume porte le titre *Kanjô sôshoku*, avec, sur la couverture, une traduction littérale en français « Décoration du sentiment » *(sic)*.

Pour le Kawabata de l'époque des « sensations nouvelles », cette forme constitue un véritable laboratoire où il peut entreprendre les expériences littéraires le plus variées.

C'est une formule très souple qui permet à l'écrivain de consigner le matériau brut de créations littéraires. De deux à quatre pages, rarement davantage, chaque récit ressemble à une nouvelle courte mais, le plus souvent, il s'agit d'un épisode qui suggère un arrière-plan beaucoup plus vaste et complexe. Parfois, c'est l'esquisse rapide de toute une intrigue, sous l'apparence d'un plan de roman. Quelquefois, ce n'est qu'un refrain développé autour d'une idée, d'un thème, d'une image, ou même à partir d'un simple mot.

Il manifeste un attachement particulier pour cette forme narrative dépouillée qu'il a inaugurée, et il continuera jusqu'à la fin de sa vie à publier de tels écrits, réunis par la suite dans plusieurs recueils

édités sous le titre *Tenohira no shôsetsu* (littéralement : « romans qui se tiennent dans le creux de la main »).

La rédaction de ces *romans miniatures*, dont le nombre total s'élève à 127 [1], se poursuit jusqu'en 1964. Si l'on accepte d'y compter *Ossements [Kotsu-hiroi]* (écrit en 1915) comme le fait l'auteur, on peut dire que Kawabata restera fidèle à cette forme de récit très court durant un demi-siècle !

Trois de ces mini-récits sont reproduits dans le présent volume — *Ossements, Histoire du visage de la morte [Shinigao no dekigoto]* (1925) et *La Mer [Umi]* (1925).

Cette méthode de création par petits fragments aura plus tard une autre signification primordiale, car les œuvres capitales de Kawabata, à la période de son apogée — de 1935 à 1954 — seront élaborées selon cette même technique — mais appliquée à une échelle plus large et d'une façon plus systématique.

Démarche cinématographique

S'intéressant à toutes les formes d'expression, Kawabata participe en 1926 à la fondation d'une « association cinématographique de l'école des sensations nouvelles », et écrit le scénario d'*Une page folle [Kurutta ippêji]* (1927) « dont Kinugasa Teinosuke fera un film éblouissant qui consacrait dans les arts l'avènement d'une ère nouvelle. La croissance brutale des villes, le jazz, le scintillement des lumières électriques dans la nuit, mais aussi les difficultés économiques, les incertitudes et les luttes politiques, créaient une atmosphère survoltée [2]. »

On peut très bien imaginer les réticences d'un pur littéraire comme Kawabata à l'idée de travailler pour un autre domaine artistique. Or, il fait ici preuve d'une étrange disponibilité vis-à-vis du réalisateur du film, pour lui fournir les matériaux nécessaires tout en prenant bien soin de ne pas étouffer pour autant l'imagination du cinéaste. Le scénario d'*Une page folle* est une œuvre antilittéraire. S'agit-il d'un acte d'effacement, de recul, voire de modestie de la

1. 100 ou 111 titres dans les recueils les plus courants.
2. Article de Lucien Dumont, *La hantise d'une beauté cristalline*, dans *Le Monde* du 18 octobre 1968.

part de l'écrivain ? Assurément non ! Tout dénote en réalité une véritable culture cinématographique, laquelle transparaît d'ailleurs dans toutes ses œuvres.

En effet, dans le processus de création de Kawabata, la technique d'enchaînement des séquences descriptives est bel et bien celle du cinéma, dans la quasi-totalité de ses romans.

Dans un film, le créateur peut se permettre de passer librement d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre ou d'une idée à l'autre. Selon les besoins pour ainsi dire autonomes de l'expression, le cinéaste peut changer d'optique, de style ou de nature même des séquences, sans choquer pour autant le spectateur. Or, c'est exactement ce type de démarche que l'on retrouve dans les écrits de Kawabata.

Observateur né, il ne manque jamais de saisir sur le vif ce qui l'entoure, de détailler tout ce qu'il trouve de significatif, d'insolite ou de symbolique, avec l'acuité et le recul de la caméra.

Cette vision, que l'on peut qualifier de glaciale et d'inhumaine — justement parce qu'elle est comparable, au sens matériel, à celle d'un objectif de haute définition — permet de conférer une dimension nouvelle à l'objet décrit, même quand cet objet n'a rien d'extraordinaire en soi, à première vue. C'est de la macrophotographie réalisée avec un très grand recul, à l'aide d'un téléobjectif !

Dans sa recherche systématique de formes nouvelles d'expression, seule la poésie n'est pas représentée. Or, sa prose demeure toujours musicale, et sans doute plus poétique encore que la poésie elle-même. S'il se refuse à une manifestation directe de lyrisme, n'est-ce pas précisément parce que, chez lui, c'est une tendance si innée, si spontanée, qu'il veut par pudeur s'en écarter d'une façon délibérée ?

Pour suggérer l'intensité des sentiments éprouvés par les personnages dans certaines situations extrêmes, le cinéma peut recourir à la musique, tout en projetant sur l'écran une image extérieure — paysage, entre autres — apparemment étrangère au drame qui se déroule sur le moment. Or, Kawabata utilise constamment ce procédé dans ses écrits. Dans le formidable incendie de *Pays de neige*, le regard de Shimamura ébahi et titubant est attiré par les vertes rangées de poireaux dans le champ à côté, ensevelies dans la neige. Dans *Nuée d'oiseaux blancs* où l'enfant Kikuji vient de voir l'horrible tache de naissance de Chikako qui restera gravée à jamais dans son souvenir, et assiste à la manifestation évidente de l'hypocrisie

de son père à ce sujet, les souris trottent à grand bruit au plafond, et dehors, dans le jardin, il y a un pêcher en fleur. En dernière analyse, le lyrisme, chez Kawabata, est assimilable au paysage, au bruitage ou à la musique de fond.

Il se complaît à évoquer parfois les images les plus atroces avec une apparence de naturel si parfaite qu'il surprend les lecteurs les plus avertis. *Le Pourvoyeur de cadavres* en fournit un exemple typique. La description de la tache de naissance dans *Nuée d'oiseaux blancs* en donne un autre, qui se manifeste à l'apogée de sa carrière. Il lui arrive même de cracher littéralement dans ses écrits le dégoût qu'il éprouve pour sa propre personne. De son propre aveu, *Bestiaire* entre dans cette catégorie. Or, sous sa plume, même le cynisme le plus ignoble s'exprime sur un arrière-fond musical débordant de poésie ! Il connaît mieux que quiconque ce paradoxe, qui reste son lot.

La succession des séquences ainsi constituées est déterminée par une démarche essentiellement intuitive, guidée par la présence d'un fil conducteur qui reste peu visible, strictement personnel et essentiellement interne.

Kawabata n'hésite pas à passer d'une chose à l'autre en faisant appel aux personnages qu'il est en train de faire évoluer. Les réminiscences vont et viennent à la manière de thèmes musicaux, et les séquences défilent au rythme des films modernes, en défiant le temps et l'espace.

Et pourtant, pour quiconque possède l'art de suivre ce rythme et de sentir le souffle qui l'anime, ces « sautes » inattendues ne sont jamais absurdes.

Élaboration d'un art romanesque

C'est ainsi que se termine la période de « bouillonnement » de Kawabata. Cependant, dans ses œuvres majeures bien après la période dite des « sensations nouvelles », il subsiste encore d'autres faits qui font penser au cinéma.

Pour beaucoup de ses « grands romans », il rédige d'abord des fragments, souvent minuscules, qu'il publie séparément, parfois à des périodes différentes et dans des revues différentes.

Chaque partie, prise isolément, a l'apparence d'une anecdote ou

d'une esquisse, dans une forme qui fait penser, toutes proportions gardées, à ces « romans miniatures » chers à l'écrivain.

Or, quand ces fragments sont réunis en un volume, le lecteur découvre, avec émerveillement, une œuvre romanesque structurée comportant une logique interne solide. Chaque anecdote, chaque esquisse prend sa place le long d'un fil conducteur unique. *Pays de neige* (1935-1948), *Nuée d'oiseaux blancs* (1949-1952), *Le Grondement de la montagne [Yama no oto]* (1949-1954), et aussi *Le Maître ou le Tournoi de go* [Meijin] (1942-1951) sont les fruits d'un tel assemblage.

Chez Kawabata, chaque fragment correspond à la séquence d'un grand film. L'auteur ne suit donc pas nécessairement l'ordre chronologique externe pour la rédaction initiale de ces sous-ensembles, qu'il peut remanier selon les besoins du montage final.

Il peut créer chaque morceau selon son inspiration, son humeur du moment, parfois sans savoir où l'intégrer, et, à la limite, sans même avoir établi de plan d'ensemble. En fin de compte, n'est-ce pas une façon bien à lui de réserver à chaque instant le meilleur de lui-même ?

Ainsi, tout en adoptant une démarche de type cinématographique, il conserve en plus une liberté de romancier, atout inhérent à un travail individuel et solitaire. En effet, il peut modifier, avec une liberté inconnue des cinéastes, le contenu de chaque séquence au moment du montage final.

De ce point de vue, l'expérience des « sensations nouvelles », et surtout du scénario d'*Une page folle*, revêt une signification toute particulière dans la formation des techniques romanesques du futur prix Nobel de littérature.

Beaucoup de ses œuvres majeures sont composées autour d'un seul personnage central masculin, lequel se trouve réduit paradoxalement à la condition d'acteur passif. Shimamura dans *Pays de neige* et Kikuji dans *Nuée d'oiseaux blancs* en constituent les meilleurs exemples. Et pourtant, c'est à travers le regard de ce personnage principal que tout le récit prend sa valeur : ce regard est à la fois celui du héros, celui de l'auteur, et surtout celui de la caméra. L'optique, dans le sens matériel, reste invisible, mais l'histoire n'existerait pas sans elle. C'est elle qui donne au récit une coloration qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Ainsi, bien des œuvres de

Kawabata sont comparables à certains films où le personnage central, simple narrateur, n'apparaît pas lui-même sur l'écran. Mieux, celui-ci est un *observateur* dans tous les sens du terme, exactement comme l'est l'auteur dans sa sensibilité.

Le héros ne s'exprime à la première personne que dans des segments dialogués. Mais il reste constamment présent sur toute la longueur du récit. C'est à peine si le lecteur peut imaginer la physionomie ou le caractère de ce personnage qui ne fait jamais l'objet d'une description directe. Et pourtant, c'est à travers cet acteur passif que l'histoire prend du relief, et l'enchaînement des scènes descriptives suit exactement le fil de sa pensée. L'écrivain donne libre cours aux associations d'idées, dans la mesure où le héros ressent ainsi sur le moment la valeur de telle ou telle parcelle de la vie quotidienne.

En dernière analyse, ce personnage incarne *au second degré* les « sensations » éprouvées par l'auteur lui-même, dans ces romans qui ne comportent cependant aucune trace d'éléments autobiographiques.

L'art de transposition de la réalité

Pays de neige et *Nuée d'oiseaux blancs* paraissent très différents, mais reposent en fait sur une technique romanesque identique.

Le « pays de neige », qui semble irréel, a bel et bien sa place sur la carte du Japon, à quelque deux cents kilomètres au nord de Tôkyô. Le froid qui y règne, au même titre que la blancheur de la neige, relève aussi de la réalité la plus élémentaire, bien que cette réalité soit utilisée dans le roman pour un effet tout à fait différent. Le froid modifie toutes les sensations, ce qui fait que l'on entre dans un tout autre monde, une fois franchi le tunnel qui donne accès à ce pays de neige.

L'art du thé, qui constitue le thème sous-jacent de *Nuée d'oiseaux blancs*, a également le mérite d'exister dans sa forme authentique, conforme à une tradition plusieurs fois séculaire. La transposition de la vie des personnages en cet univers esthétique n'a donc rien d'artificiel *a priori*. Et pourtant, en opérant cette substitution, l'écrivain réussit un tour de magie pour rendre plus vrai encore que la réalité l'élan indicible du sentiment humain.

Kawabata semble avoir été touché profondément par l'atrocité de la guerre qui s'est terminée par la défaite du Japon et par son cortège de drames humains innombrables. Il dit en substance en 1945 : « Je n'écrirai plus que des poèmes voués aux morts ». En effet, on voit dès lors se multiplier le thème de la mort dans ses œuvres. « La mort est si près de nous », dit la jeune fille Fumiko, dans *Nuée d'oiseaux blancs*. L'incendie final dans *Pays de neige* est un symbole qui marque cette transformation de l'art de Kawabata : commencée en 1940 et poursuivie jusqu'en 1947, cette scène ultime extériorise sous une forme fracassante un drame intérieur, au moment précis où ce drame vient d'être vécu dans le sens le plus intime.

Ainsi, l'admirable lignée des « tragédies du sentiment humain », apothéose du grand écrivain, voit le jour dans toute sa splendeur. Cet art est proche de la scène classique où la maturation d'un drame, après un temps de « rupture », aboutit à l'extériorisation d'une catastrophe.

En ce sens, *Le Grondement de la montagne* inaugure un autre aspect des « tragédies du sentiment humain ». Sans donner aucun signe retentissant, le drame se prépare sans bruit avec cette lenteur redoutable, celle-là même qui reste inhérente au rythme de la vie quotidienne. Ici, l'auteur ne fait plus appel à son art de transposition des réalités terrestres, et s'attache exclusivement à ces dernières. Avec une sobriété qui fait écho à la monotonie de la vie réelle, l'écrivain parvient ici à la perfection suprême de son style.

Hymne à la beauté

Dans un tout autre domaine, Kawabata renouvelle ses tentatives de roman-feuilleton, jadis amorcées avec sa *Chronique d'Asakusa* (1929-1930). Il convient de rappeler que beaucoup de chefs-d'œuvre de la littérature japonaise moderne ont été publiés sous cette forme, dans les plus grands quotidiens ou dans les revues à très grande diffusion. Le terme de feuilleton définit avant tout ce mode de publication, qui suppose une continuité dans le rythme de parution. Il ne désigne donc pas un genre particulier et ne comporte en aucun cas une nuance péjorative.

On assiste ainsi, notamment entre 1950 et 1965, à une succession grandiose de romans d'une facture apparemment facile, mais à tra-

vers lesquels s'exprime toute la personnalité de l'auteur, avec une ampleur surprenante et une force évocatrice inégalée. La simple énumération de quelques-uns de ces romans est éloquente :

— *La Danseuse [Maibime]* (1950-1951) décrit une femme élégante, danseuse de ballet classique, marié à un intellectuel paresseux, cynique et foncièrement égoïste. Le couple ne semble être lié que par une sorte de dégoût réciproque, nourri au fil des années et se dégradant dans une forme de plus en plus excentrique.

— *Combien de fois reviendra l'arc-en-ciel ? [Niji ikutabi]* (1950-1951) présente l'histoire des trois filles d'un architecte nées chacune d'une mère différente. C'est une suite de péripéties sentimentales dans un enchevêtrement complexe, où l'auteur fait défiler comme arrière-plan les différents sites touristiques du Japon dans leur beauté sublime.

— *Histoire d'un quartier populeux où coule une rivière [Kawa no aru shitamachi no hanashi]* (1953-1954) se déroule dans un cadre beaucoup moins pittoresque, comme l'indique le titre. Des jeunes gens à l'âme noble bien que de condition très modeste, deviennent l'un après l'autre victimes de tragiques déceptions sentimentales.

— *Le Lac [Mizu-umi]* (1954-1955) est l'histoire singulière d'un ancien professeur de lycée qui, renvoyé pour s'être épris d'une de ses élèves, est en proie à un constant sentiment de culpabilité. L'écrivain met en relief tous les éléments qui constituent la part de l'ombre chez cet homme, qui poursuit passionnément une image idéalisée de la femme et qui finit par tomber dans une déchéance totale.

— *Les Gens de Tôkyô [Tôkyô no hito]* (1954-1955), en trois volumes, reste le plus long roman de Kawabata. Ce roman-fleuve décrit des parcelles de la vie de différents personnages, tournoyant autour de quatre jolies jeunes femmes sensibles qui, chacune à sa manière, connaît une souffrance irrémédiable à travers une vaine quête du bonheur.

— *Être une femme [Onna de aru koto]* (1956-1957) entraîne le lecteur dans le tourbillon de la vie de personnages féminins que l'auteur fait évoluer, plus vivants que jamais, sous une plume magique. Sakae est une enfant terrible qui, un beau jour, quitte sa maison pour venir habiter chez Ichiko, amie de sa mère. Elle voue à Ichiko une adoration exclusive, et s'empare de son existence comme si tout

allait de soi. La présence dans le foyer d'une telle fillette, qui manifeste sans aucune réserve ses instincts féminins, provoque bien des remous, mais devient aussi un élément de stimulation dans les relations du couple : Ichiko devient enceinte, alors qu'elle croyait qu'elle n'aurait jamais d'enfant ! La jeune fille se fait engager comme secrétaire chez le mari d'Ichiko, qui est avocat : elle l'aime parce qu'il est précisément l'époux de la femme idéale qu'elle adore. Le caractère de Sakae offre un contraste extrême avec celui de Taeko, fille d'un condamné à mort, recueillie par Ichiko et son mari. Mais tout cela n'est qu'un commencement... Ce roman est sans doute l'une des œuvres les plus fines qui aient jamais été écrites sur la psychologie féminine. Les critiques s'accordent pour admettre que Kawabata dévoile ici des secrets du réflexe féminin qui restent ignorés par les femmes elles-mêmes.

— *Kyôto [Koto]* (1961-1962) fait revivre l'atmosphère de l'ancienne capitale dont les charmes désuets, qui disparaissent aujourd'hui avec une rapidité inquiétante, sont restitués dans toute leur splendeur. La présence des deux jeunes filles, jumelles orphelines séparées par le plus curieux des destins, montre de nouveau les techniques romanesques de « personnages jumelés » dont Kawabata détient la clef.

— *Tristesse et beauté* (1961-1965) se place dans la lignée des tragédies du sentiment, où l'amour blessé pousse l'héroïne à la mort. Le titre même de ce récit, dernier des grands romans de Kawabata, évoque les deux pôles sur lesquels s'est cristallisé tout son art durant sa longue carrière littéraire.

Ces analyses trop rapides ne permettent pas de rendre compte de la richesse des thèmes traités, ni surtout de la manière dont l'auteur donne vie aux personnages qu'il crée, et en particulier à ses personnages féminins qu'il décrit sous un jour toujours sympathique. Elles rappellent en tout cas que cet ensemble gigantesque de roman-feuilleton de Kawabata reste avant tout le plus beau des hymnes dédiés à la beauté féminine.

L'énumération qui précède est loin d'être exhaustive : pour qu'elle soit complète, il faudrait y ajouter plusieurs romans et surtout une liste d'innombrables nouvelles. Parmi ces récits courts d'après-guerre, deux œuvres représentatives figurent dans le présent recueil : *Retrouvailles [Saikai]* (1946) et *La Lune dans l'eau [Sui-*

getsu] (1953), qui fournissent de précieux témoignages sur l'état d'âme de l'écrivain dans cette période troublée.

Kawabata et la politique

On le croit indifférent à la politique. Le mouvement « sensations nouvelles » se voulait une antithèse de toutes les tendances classiques, et également de la jeune littérature de gauche, dite prolétarienne. Mais, de temps à autre, Kawabata se manifeste par des prises de position extrêmes qui semblent contredire cette réputation. Pour s'en persuader, il suffit de lire par exemple sa chronique littéraire de mars 1933, massacrée par la censure, à propos de la mort de Kobayashi Takiji (1903-1933), écrivain prolétarien décédé au cours d'un « interrogatoire » policier. La véhémence du ton, surprenante pour cette période sombre où tout le Japon allait être entraîné dans un courant de totalitarisme militaire, atteste la conviction de Kawabata qui défend l'indépendance de la littérature contre toute forme de répression.

Mais la guerre ne tarde pas à éclater. Les intellectuels, et en particulier les écrivains, sont « mobilisés » physiquement et moralement pour la soutenir, pour se rendre sur place et pour étayer de justifications spirituelles ce plan insensé de « zone de coprospérité de la grande Asie orientale ».

Kawabata se trouve lui aussi dans la quasi-impossibilité de refuser son affectation en Mandchourie et en Chine en 1941. Cependant, durant toute la guerre, il réussit l'exploit de ne pas rédiger une seule ligne de « collaboration » : il se réfugie obstinément dans son univers esthétique lié à la tradition séculaire du Japon — ce que personne ne saurait lui reprocher — mais pur de toute compromission politique.

Si la défaite du Japon l'affecte profondément, ce n'est certainement pas à cause de la fin du régime auquel il ne s'est jamais rallié, mais pour les innombrables drames humains, les misères et la famine qui en ont été les conséquences.

En 1948, il est élu président du Pen Club japonais en raison de son passé sans taches, et visite Nagasaki et Hiroshima où il proclame en 1949 la « déclaration pour la paix mondiale ». Plus tard, en 1967, il réagit contre la révolution culturelle en Chine par un appel pour la « défense de l'autonomie des sciences et des arts », et signe en

1968 une pétition pour la suppression des armes nucléaires. C'est en cette même année qu'il reçoit le prix Nobel de littérature.

Par ailleurs, au plus fort des mouvements des étudiants, lorsque ces derniers occupent l'Université de Tôkyô pour réduire en ruines le célèbre grand amphithéâtre [1], Kawabata déclare : « De toute façon, ce n'était qu'une laide bâtisse construite par l'argent des financiers. »

Faut-il en conclure que Kawabata est animé d'idées gauchistes ? La réponse ne saurait être que négative.

En 1968, juste avant l'attribution du prix Nobel, il se dépense jusqu'à son dernier souffle à travers tout le Japon aux côtés de son ami de l'époque des « sensations nouvelles », Kon Tôkô, en acceptant la charge de secrétaire général du bureau pour la campagne électorale de ce dernier, candidat conservateur pour un poste de sénateur. Il commence en ces termes son discours : « Je ne suis ni libéral-démocrate, ni socialiste, ni à plus forte raison communiste. Mais, en même temps, je suis libéral-démocrate, socialiste et communiste tout à la fois. Chacun a son idéal et ses souhaits, et j'approuve tout ce qu'il y a de bien chez chacun... Si le socialisme a quelque chose de bon, le parti libéral-démocrate n'a qu'à l'emprunter dans sa politique. Il ne s'agit pas là de plagiat, à la différence de la littérature, des romans. Puisque cela profite au peuple, il n'y a pas à se gêner. C'est ça, la politique. »

Quand un certain Hatano, ancien policier, se présente en 1971 comme candidat de droite, contre le candidat socialiste Minobe [2], à l'élection du gouverneur de Tôkyô, Kawabata laisse tout le monde stupéfait en appuyant Hatano et en affirmant qu'il n'arrive pas à aimer la personnalité de Minobe avec son sourire [hypocrite], alors que « quelqu'un qui a des yeux aussi limpides que M. Hatano ne peut pas être mauvais » ! ! !

Ce qu'il convient d'en retenir, c'est son apolitisme foncier. Il se laisse exploiter en toute connaissance de cause, au nom de l'amitié ou même tout simplement pour les « beaux yeux » d'un homme qui dit avoir besoin de lui !

---

1. *Yasuda kôdô*, imposant monument en briques érigé à la gloire du savoir, grâce au don de Yasuda Zenjirô (1838-1921), fondateur du groupe financier Yasuda.

2. Minobe Ryôkichi, économiste renommé et professeur à l'Université de Tôkyô. Il jouissait d'une popularité certaine à l'époque, mais, par la suite, fut vivement critiqué pour avoir été responsable de la destruction de l'environnement et aussi de nombreux scandales relatifs aux travaux publics. On s'aperçoit ainsi que Kawabata n'a pas eu tout à fait tort en soutenant l'ancien policier qui s'était présenté contre Minobe.

Il faut ajouter aussi que la serviabilité et le sens des responsabilités de Kawabata paraissent sans bornes dans bien des circonstances. Quand, en 1957, l'assemblée générale du Pen Club international doit avoir lieu à Tôkyô, le président Kawabata fait auparavant le tour du monde pour solliciter des participations, et le tour du Japon pour réunir les vingt-cinq millions de yen jugés nécessaires, après avoir déboursé un million de sa poche. Il en sortira décharné, malade et dans un état d'extrême faiblesse. On devine son soulagement quand il lui sera enfin permis de démissionner de cette présidence en 1965, au terme des dix-huit ans de bons et loyaux services.

Nostalgie de la sérénité

Kawabata semble d'ailleurs avoir gardé une grande nonchalance vis-à-vis de tout problème d'argent, et cela aussi bien quand il était pauvre à ses débuts qu'après son succès.

Le jeune écrivain est criblé de dettes, après avoir mis à l'épreuve la générosité de tous ses amis et les ressources de tous les monts-de-piété, sans oublier la trésorerie des éditeurs sur la promesse de ses manuscrits futurs. Sa femme est contrainte de faire le tour des commerçants du quartier pour en trouver un qui accepte de lui faire du crédit, et même d'aller emprunter aux voisins un peu de sel ou une portion de riz. Et pourtant, Kawabata n'hésite pas à descendre dans des hôtels de luxe pour achever un manuscrit en toute quiétude !

De même, avec l'aisance financière venue de ses succès, il dépense sans compter pour acquérir les œuvres d'art qui l'ont séduit (l'auteur de ces lignes l'a vu acheter à Paris, lors de son voyage de retour après l'attribution du prix Nobel, un tableau qui devait engloutir, en quelques minutes de transaction, la totalité de l'allocation qu'il venait de recevoir de la Fondation Nobel).

Et ce ne sont là que quelques traits parmi d'autres, montrant l'authentique excentricité de son comportement.

« Je pense qu'un artiste ne peut pas se former en une seule génération. Il s'agit là d'une fleur isolée, qui s'épanouit en héritant le sang de plusieurs générations... On peut croire que c'est la culture esthétique, transmise de longue date dans une vieille famille, qui donne la naissance d'un écrivain ; mais, d'un autre côté, le phéno-

mène peut provenir du sang d'une maison illustre, le plus souvent maladif et affaibli, qui s'enflamme au dernier moment avant de s'éteindre tout à fait. C'est quelque chose de tragique en soi. » (*Le Regard ultime [Matsugo no me],* 1933.)

On pourrait lire ces lignes comme un manifeste d'une certaine conception élitiste de l'art, qui liait jadis le beau à une classe privilégiée. Cependant, il convient de souligner que Kawabata, certes issu d'une vieille famille d'Ôsaka, paraît bien modeste face au dernier des aristocrates lettrés d'Europe. Il est donc préférable d'adopter une tout autre lecture de ce texte : peut-être faut-il y voir une conviction intime de Kawabata, selon laquelle la création artistique est liée étroitement à une certaine noblesse de l'âme, à cette noblesse authentique peu accessible au commun des mortels.

En ce sens, *Le Maître ou le Tournoi de go [Meijin]* (1942-1947 et 1951-1954) mérite une mention particulière, car ce récit traduit l'aspiration profonde à la sérénité de l'écrivain qui se condamne lui-même à vivre constamment dans un monde semblant lui interdire toute quiétude morale.

En outre, ce roman inaugure une nouvelle forme de récit biographique — apparemment bourré de détails techniques, illustrés par de nombreux diagrammes montrant la position du moment des pions de *go* — jeu de société traditionnel dont la subtilité fait penser à celle du jeu d'échecs. Un « grand Maître » de ce jeu, considéré comme invincible, a été battu pour la première fois vers la fin de sa vie, au cours d'un tournoi considéré comme historique qui, pour une seule partie, a duré six mois en 1938. Kawabata, témoin de ce tournoi, a été ému par la noblesse et l'intensité du sentiment humain qui s'y est exprimé, et tente de reconstituer le moment culminant de la vie d'un homme, qui, tout en étant gravement malade, s'adonne corps et âme à l'objet de sa passion, et garde pourtant un air de sublime détachement vis-à-vis de soi-même, sorte de détachement qui ne s'observe que chez les véritables artistes soucieux de perfection, bien que conscients du caractère désespéré de leur tentative.

Le monde des démons

La sérénité du *Maître* offre un contraste étrange avec l'univers morbide des *Belles Endormies [Nemureru bijo]* (1960-1961),

expression d'un érotisme d'une gratuité absolue. Ce récit évoque l'ultime limite des épreuves que Kawabata s'était imposées à travers sa quête esthétique. Le héros de ce roman, le vieil Eguchi, franchit le seuil de ce « monde des démons » que représente la « maison des belles endormies », où des vieillards décrépits viennent rechercher des illusions érotiques aux côtés de jeunes personnes rendues inconscientes par l'administration d'une drogue. Ce « jeu diabolique » prend toute sa signification quand le héros découvre que sa partenaire est vierge : les caresses vaines sont décrites ici avec une minutie et une lenteur qui donnent le frisson. Logique avec lui-même, l'écrivain est allé délibérément avec cette œuvre jusqu'au fond de son propre enfer mental. Cette expérience, qu'aucun autre écrivain n'aurait osé tenter jusqu'à ce niveau, il la poursuit encore dans une nouvelle intitulée *Le Bras détaché [Kata-ude]* (1963-1964), dans laquelle il pousse l'expression de la gratuité même au-delà de l'absurde.

Par définition, le « monde des démons » ne supporte aucun tabou. Rien n'est plus déplacé que de parler d'immoralité chez un écrivain qui a vécu dans un monde fermé au langage de la morale usuelle. « Dépasser la morale » est foncièrement différent de « lutter contre » ou de « réagir contre » : il n'a même pas cherché d'antithèse de la morale. Pour s'en persuader, il suffit de voir sur quel ton naturel il parle de la sexualité :

« Élevé dans une maison sans aucune présence féminine, j'avais sans doute quelques traits anormaux au point de vue de la sexualité : des chimères luxurieuses m'ont hanté depuis ma prime jeunesse. Ainsi, il est possible que j'aie éprouvé une attirance maladive pour cet adolescent aux traits délicats. » (*L'Adolescent [Shônen]*, 1948-1952.)

Ici, Kawabata fait allusion à un souvenir de l'époque où il était interne au Lycée, et où il a connu un garçon plus jeune que lui. Ce fut son « premier amour », selon sa propre expression.

Un peu plus tard, jeune étudiant, il s'éprend d'une serveuse de bar de quinze ans, et un beau jour, il va voir son maître et mécène Kikuchi Kan qui reconnaissait son talent.

« S'il était impensable qu'à vingt-deux ans, je lui fasse part de mon désir de me marier avec une fillette de quinze ans, M. Kikuchi était encore moins respectueux que moi des justes mesures, car il se pro-

posa de nous fournir un logement et d'assurer nos subsides ; il s'était contenté de me demander son âge et son adresse, sans prononcer un seul mot critique et sans me demander d'explication. Et moi qui m'attendais à subir des reproches sur ma conduite et un interrogatoire sur ce qui s'était passé, je ne pouvais qu'admirer la personnalité de mon maître. Tout cela était bien dans ses manières à lui. S'il existe bien des gens qui aident les autres, sa façon restait insurpassable. Quand il voulait donner de l'argent, il s'exécutait le plus souvent sans commentaire. Et quand il en avait donné, il faisait semblant de l'avoir vite oublié... » (*Autobiographie littéraire*, 1934.)

Mais la fillette en question s'esquive au dernier moment, alors qu'il avait ainsi préparé le mariage le plus sérieusement du monde.

Ces deux anecdotes, qui n'ont rien d'extraordinaire quant au fond, avaient pourtant laissé des traces dans le subconscient de Kawabata, qui, tout en étant toujours entouré de très jolies femmes, semble douter de sa faculté d'aimer et d'être aimé « normalement ».

*

Certains ont cherché des liens directs entre l'enfer mental de Kawabata et son suicide, survenu le 16 avril 1972 dans un petit appartement loué à Zushi, au bord de la mer, non loin de sa maison de Kamakura.

En effet, les ressources créatrices de l'écrivain semblent progressivement taries depuis le milieu des années 1960. La part de l'ombre de sa vie privée, dévoilée à la suite de son suicide au gaz dans des circonstances particulièrement lugubres, provoqua elle aussi des retentissements. Rien à voir avec la fin spectaculaire de Mishima en 1970, apparemment héroïque et en tout cas au comble de l'exhibitionnisme. Deux ans après, le maître spirituel de Mishima dans son esthétisme à outrance, choisit de mourir d'une mort solitaire, discrète, honteuse presque, sans faste et sans bruit...

Que faut-il dire sur un tel drame qui paraît, en un sens, être une suite naturelle et logique de la conception intime d'un homme qui n'a cessé de songer à la mort toute sa vie. Tout cela ne regarde que lui-même, et les autres devraient s'interdire tout commentaire. Néanmoins, il convient de remarquer que, bien plus que les bavardages déplacés qui abondent dans le monde littéraire ou journalisti-

que, ses propres écrits restent beaucoup plus révélateurs sur la nature profonde de son enfer mental.

« "Il est facile d'entrer dans le monde des bouddhas, il est difficile d'entrer dans le monde des démons." Ces propos d'Ikkyû, moine *zen**, me touchent au plus profond de moi-même. Tout artiste, qui aspire au vrai, au bien et au beau comme objet ultime de sa quête, est hanté fatalement par le désir de forcer cet accès difficile du monde des démons, et cette pensée, apparente ou secrète, hésite entre la peur et la prière. » *(Conférence prononcée à Stockholm lors de l'attribution du prix Nobel, 1968.)*

*

Que de chemin parcouru, depuis *Ossements* jusqu'à *Tristesse et beauté*, en passant par *La Danseuse d'Izu, Pays de neige, Nuée d'oiseaux blancs, Le Grondement de la montagne* et *Les Belles Endormies...*

Si l'on ne considère que le fond, ses œuvres sont de nature à n'être destinées qu'à un nombre infime de lecteurs avertis, mais dans leur réalisation, elles restent accessibles à un public beaucoup plus large, car les lecteurs de Kawabata se comptent par dizaines de millions.

Par ce paradoxe, qui s'ajoute à d'innombrables autres contradictions inhérentes à sa vie et à ses œuvres, le « cas » Kawabata demeure sans nul doute l'une des énigmes de la littérature japonaise du XX^e^ siècle.

FUJIMORI Bunkichi

— Les mots suivis d'un astérisque sont commentés dans le *Glossaire* placé en fin de volume.

— Selon l'usage japonais, le nom de famille (ex. : Kawabata) figure avant le prénom (ex. : Yasunari).

— Quelques indications sur la lecture des mots japonais :

Voyelles

— **e** se lit toujours comme **é** (ex. : la boisson alcoolisée traditionnelle, *sake*, « saké »), et **u** comme **ou** (ex. : le mont *Fuji*, « Fouji »).

— Les voyelles qui se succèdent sont à lire l'une après l'autre (ex. : fête d'*aoi* à lire comme **a - o - i**). Toutefois, **ei** se prononce comme un **ê** allongé (ex. : mont *Hiei*, **hi - ê**).

— Une voyelle longue, notée avec un accent circonflexe, doit être considérée comme deux fois plus longue que la voyelle courte (ex. : le théâtre classique *nô*, **no - o**).

— La voyelle nasale n'existe pas en japonais (ex. : nuée d'oiseaux blancs, *senbazuru*, **se - n - ba - zou - rou**).

Consonnes

— **ch** se prononce comme **tch** (ex. : tissu typique des pays de neige, *chijimi*, **tchi - ji - mi**).

— **g** se prononce toujours comme **gh** (ex. : les sandales traditionnelles en bois, *geta*, **ghé - ta**).

— **h** est aspiré effectivement (ex. : époque de *Heian*, **hhê - a - n**).

— **s** ne devient jamais **z** (ex. : Chronique d'*Asakusa*, **a - sa - kou - sa**).

— **w** se lit comme **ou** (ex. : *Kawabata*, **ka - oua - ba - ta**).

OSSEMENTS

(Kotsu-hiroi)

Ossements, *rédigé en 1916, ne fut publié qu'en 1949 (dans le numéro d'octobre de la revue* Bungei ôrai*). Kawabata explique lui-même, dans le commentaire qu'il ajouta lors de la publication (voir p. 40), qu'il avait recopié l'ancien texte retrouvé dans un cahier de notes, après quelques retouches mineures. Depuis, cet écrit de jeunesse se trouve intégré à tous les recueils postérieurs de « romans miniatures » (voir* Introduction, *p. 14).*

Ce fragment constitue l'une des deux premières expériences littéraires de Kawabata, à côté du Journal de ma seizième année [Jûrokusai no nikki], *écrit en 1914 (et publié en 1925).*

Le Journal *décrit les derniers jours de son grand-père. Lors de la publication, Kawabata ajoute, en guise de commentaire, l'impression qu'il a éprouvée en le relisant : « Je me retrouvais en face d'un passé oublié... Mais l'image de mon grand-père que j'y découvrais était plus laide que celle que j'avais gardée dans mon souvenir. » En effet, ce récit rapporte l'agonie du vieillard avec une lucidité impressionnante, avec un réalisme presque cruel. Ici, le jeune auteur semble vouloir se limiter à la description fidèle de la réalité observée, en s'interdisant formellement toute expression directe de son sentiment personnel.*

Ossements, *qui décrit le lendemain des obsèques de ce même grand-père, repose sur une méthode de narration différente. En effet, cette œuvre semble n'être là que pour exprimer l'état d'âme du jeune héros qui souffre.*

Un homme ne peut se montrer sentimental que quand l'intensité de l'émotion ressentie reste dans certaines limites. Si ces limites sont dépassées, ses larmes se dessèchent, et son regard découvre, avec une acuité terrifiante, tout l'univers extérieur comme s'il était projeté au milieu de l'événement en parfait étranger. Les rites formels lui apparaissent comme autant d'absurdités.

Et pourtant, cette apparente indifférence, qui coexiste avec la violente indignation contre tous ceux qui n'assistent à la cérémonie que pour suivre les usages, n'est que l'expression de la douleur du héros, ressentie au plus profond de son être.

Kawabata semble avoir gardé jusqu'à la fin de sa vie un attachement particulier pour Ossements, *qu'il fait figurer en tête de volume dans toutes les éditions successives de ses « romans miniatures ». Il est également intéressant de noter qu'il reconnaît dans ce récit, dans le commentaire qu'il a rédigé lors de sa publication, « une certaine part de mise en scène ».*

Dès lors, il est permis de penser que cet écrit de jeunesse est bel et bien une création, malgré son apparent caractère autobiographique. En d'autres termes, nous avons ici la toute première œuvre littéraire de Kawabata.

*La première traduction française d'*Ossements *est celle de Lucien Dumont (pseudonyme de Jean-Jacques Origas, grand spécialiste français de littérature japonaise moderne), publiée dans* Le Monde *du 18 octobre 1968. Ce texte, qui ne figurait que dans certaines éditions de ce journal, est devenu aujourd'hui introuvable, car les bibliothèques et les archives ne conservent que la dernière édition. La nouvelle traduction que nous proposons est de Fujimori Bunkichi.*

Dans la vallée se trouvent deux étangs.

L'étang du bas brille comme rempli d'argent en fusion, mais l'étang du haut est d'un vert sombre comme la mort, renfermant le reflet des montagnes dans son silence.

Mon visage est gluant. Derrière moi, il y a du sang sur les touffes d'herbes et de bambous nains que je viens de franchir. Des gouttes qui ont l'air de vouloir se mettre en mouvement.

De nouveau, la tiède pulsation du sang vient engorger mes narines.

Affolé, j'attrape le bout de tissu de ma ceinture pour me boucher le nez. Je me laisse tomber sur le dos.

Le soleil ne me touche pas directement, mais le vert du feuillage traversé par les rayons m'éblouit.

Le flot de sang, freiné à mi-chemin dans mes narines, recule maintenant dans un mouvement désagréable. En respirant, je sens la masse remuer.

Le chant des cigales brunes assourdit l'air de la montagne. Soudain, une cigale verte se met à pousser un cri, comme si quelque chose l'avait effrayée.

L'atmosphère est telle que la moindre aiguille qui tombe semble devoir causer un désastre, en cette fin de matinée du mois de juillet.

Couvert de sueur, je reste étendu, livré au tintamarre des cigales, à l'oppression du vert, à la tiédeur du sol, aux battements de mon cœur, qui, pêle-mêle, s'amalgament dans ma tête, pour se figer en un point lumineux. Se figent-ils vraiment ? J'ai à peine le temps de me le demander que tout semble se disperser et s'en aller.

Comme immatériel, je suis attiré dans le ciel, confondu avec l'immensité.

« Monsieur, Monsieur-eu-eur ! Oh-oooh, petit Monsieur ! »

Cet appel, venant du cimetière, me mit debout d'un bond.

Le matin qui a suivi le jour des obsèques de mon grand-père, nous étions venus là pour récupérer ses ossements ; et alors que nous étions en train de remuer la cendre calcinée encore chaude, je m'étais mis à saigner abondamment du nez : pour que personne ne s'en aperçût, je m'étais pincé les narines avec ma ceinture en tissu et, m'échappant du crématoire, m'étais réfugié sur cette colline.

Ayant entendu qu'on m'appelait, je dévalai la pente sans perdre de temps. L'étang aux reflets d'argent se mit à pencher, à s'ébranler, puis disparut. Je dérapai sur les feuilles mortes qui restaient de l'année précédente.

« Vraiment, que vous êtes insouciant, mon petit Monsieur ! Mais où donc étiez-vous passé ? On a fini de ramasser les restes de votre grand-père. Venez voir », me dit la vieille femme qui venait chez nous assumer en quelque sorte une tâche de gouvernante.

Me frayant le passage entre les dernières touffes de bambous nains, je répondis :

« Ah ? Où donc ? »

Je m'approchais d'elle tout en m'inquiétant de la mine que je pouvais avoir après une telle hémorragie et aussi de ma ceinture toute souillée de sang.

Elle tenait dans sa paume une feuille de papier blanc qui paraissait avoir été froissé, sur lequel un petit bout de calcaire d'un pouce environ attirait l'attention de quelques convives.

Ce devait être la pomme d'Adam. Avec un peu d'imagination, on pouvait y voir quelque chose d'humain.

« On a eu beaucoup de peine pour la trouver ! Voilà ce qu'il est devenu, votre grand-papa... Vous devriez mettre son reste dans l'urne. »

Peuh, c'était grotesque ! — Je ne pouvais m'empêcher d'avoir l'impression que mon grand-père m'attendrait à mon retour, en surveillant le bruit de la porte avec une lueur de joie dans ses yeux aveugles. Je trouvais étrange qu'une femme, que je n'avais jamais vue et qui se disait ma tante, se tînt là, debout avec un vêtement noir de crêpe de soie.

Dans un vase posé à côté, étaient entassés en désordre des os provenant des jambes, des mains, de la nuque...

Le crématoire n'était qu'une simple fosse oblongue, sans murs et sans toit.

Une forte chaleur se dégageait encore des cendres qui restaient.

[...]

« Eh bien ! Je crois qu'il est temps d'aller à notre cimetière. Ici, l'odeur est insupportable, et la lumière du jour est jaune », dis-je en pensant à ma tête qui vacillait et en craignant de saigner encore du nez.

Derrière moi, l'homme qui venait de temps à autre se charger de menues besognes chez nous me suivait avec l'urne dans les bras. La cendre qui restait dans le trou, et aussi les nattes de paille sur lesquelles s'étaient prosternés les convives après l'offrande d'encens la veille, étaient abandonnées sur place. De même, les tiges de bambou décorées de papier argenté demeuraient là, piquées dans la terre.

Les gens avaient raconté que mon grand-père, au cours de la veillée de la nuit précédente, avait pris la forme d'un feu follet bleuâtre, qui s'était échappé du toit du sanctuaire et avait traversé la grande salle dans l'hôpital des malades contagieux, avant de disparaître en propageant une odeur fétide dans l'air du village. Cette rumeur me hantait, quand je suivais le chemin qui nous menait au cimetière.

Les tombes de nos ancêtres étaient situées à part, loin du village. Le crématoire, lui, se trouvait dans un coin du cimetière commun.

On atteignit enfin l'enclos de la famille, où s'alignaient de vieux tombeaux en pierre.

Je n'avais que faire de tout cela. J'aurais voulu me laisser tomber sur le sol et inspirer l'air bleu du ciel.

La vieille gouvernante, qui était allée dans la vallée, revint avec de l'eau qu'elle avait recuillie dans une grande bouilloire de cuivre, et qu'elle déposa en déclarant :

« Par testament, Monsieur souhaitait être enterré dans la plus vieille des tombes de ses ancêtres. » Elle avait prononcé le mot testament avec un grand sérieux.

Ses deux fils, avec l'air de montrer aux autres paysans familiers chez nous que cette tâche leur revenait d'office, firent basculer la pierre du vieux tombeau situé un peu en hauteur et se mirent à creuser en dessous.

Le trou du caveau qu'ils avaient ainsi découvert semblait très profond. On entendit le bruit de l'urne qui échoua dans le fond.

On a beau mettre ces débris de calcaire dans le caveau ancestral, il ne reste rien après la mort. La vie finit par être vite oubliée...

Bientôt, la tombe fut remise en état, telle qu'elle se trouvait auparavant.

« Maintenant, Monsieur, c'est le moment de lui faire vos adieux », dit la gouvernante en aspergeant généreusement d'eau la petite pierre.

Des baguettes d'encens dégageaient une fumée, mais qui ne projetait aucune ombre sous ce soleil éclatant. Les fleurs avaient la tête penchée.

Tout le monde observa un moment de silence, les yeux fermés, les mains jointes.

En voyant le visage blafard des gens, je me sentis de nouveau sur le point de m'évanouir.

Mon grand-père, sa vie — et sa mort...

Comme poussé par un ressort, je secouai ma main droite avec force. Le reste des ossements laissa entendre un bruit sec. Dans cette main, je tenais la plus petite des urnes[1].

Le défunt était un homme à plaindre. C'était quelqu'un qui représentait sa famille avec dignité. C'était une personnalité inoubliable pour le village... Les gens parlaient ainsi de mon grand-père sur le chemin du retour. J'eus envie de leur demander d'arrêter. Celui qui avait le cœur gros, c'était bien moi, moi seul.

Quant aux autres, ceux qui restaient de la famille, ils devaient me considérer avec une pitié mêlée de curiosité, en se demandant ce que j'allais bien devenir, tout seul après la mort de mon grand-père.

Une pêche échoua sur le sol brusquement. Elle vint rouler à mes pieds. Le chemin de retour du cimetière passait au pied d'une colline plantée de pêchers.

*

Tout cela s'était passé au cours de ma seizième année, comptée à l'ancienne[2]. J'en avais fait le récit dans ma dix-huitième année (1916). J'ai repris ce texte tel quel, en effectuant juste quelques mises en forme. Il n'est pas dépourvu d'intérêt pour moi de me

1. L'incinération est une pratique généralisée au Japon, où, faute de place et pour des raisons d'ordre hygiénique, l'enterrement n'est autorisé que pour des cas tout à fait exceptionnels. Il est courant que les ossements soient répartis dans deux ou plusieures urnes, et que l'on garde la plus petite à la maison, dans l'autel familial.

2. Dans l'ancien système de décompte de l'âge, la « première année » commence dès la naissance et se termine au 31 décembre de l'année en cours. Il en résulte donc un décalage d'un an au moins par rapport au système actuel.

retrouver en train de recopier une histoire que j'avais rédigée dans ma jeunesse, maintenant que je suis dans ma cinquante et unième année. Aurais-je jamais pensé que je vivrais jusque-là... ?

Mon grand-père était mort le 24 mai. Mais, dans *Ossements*, le récit se passe au mois de juillet. Il y existe donc une certaine part de mise en scène.

J'avais perdu un feuillet qui s'était détaché du cahier, comme je l'ai déjà mentionné dans le *Journal d'un prosateur*[1] édité par Shinchô-sha. Il manque donc deux pages, qui correspondent au passage qui suit la phrase : « Une forte chaleur se dégageait encore des cendres qui restaient... » et qui va jusqu'à : « Eh bien ! Je crois qu'il est temps d'aller à notre cimetière. » Cependant, j'ai laissé cette partie manquante sans la compléter.

Avant ce récit, j'avais déjà écrit un autre texte intitulé *À mon pays natal*, qui est une sorte de lettre dans laquelle le pensionnaire de collège que j'étais s'adresse, en l'appelant « toi », au village que nous habitions, mon grand-père et moi ; on ne peut toutefois voir là que l'expression d'un sentimentalisme purement juvénile.

Je vais en donner ci-après un petit passage qui se trouve en relation avec *Ossements*.

*

... Trahissant ce que je t'avais promis et juré d'une façon si ferme, j'ai accepté l'autre jour chez mon oncle de vendre notre propriété.

Auparavant, tu as dû voir les coffres et les armoires de la famille passer entre les mains d'un marchand.

Après notre séparation, j'ai appris que la maison était devenue le gîte d'un étranger miséreux qui y a perdu sa femme affectée de rhumatismes, et que, depuis, cette maison sert d'asile pour emprisonner un fou de la famille voisine.

Tout ce qui restait de nos biens doit avoir été pillé petit à petit, la colline abritant nos tombes ancestrales envahie peu à peu par les propriétés voisines pour être engloutie dans les plantations de pêchers, et la plaquette en laque commémorant le nom de mon grand-père en lettres dorées livrée aux urines des souris, alors qu'approche seulement le troisième anniversaire de sa mort.

1. En japonais *Bunshô nikki*.

HISTOIRE DU VISAGE DE LA MORTE

(Shinigao no dekigoto)

*L'*Histoire du visage de la morte, *rédigé en mars 1925, fut publié en juin 1926 dans un recueil intitulé* Kanjô sôshoku, *le premier livre de Kawabata qui réunit trente-cinq récits extrêmement courts (voir* Introduction, « Les Romans miniatures », p. 14).

Ce court récit reste le seul de cette période à ne pas avoir été publié au préalable dans une revue, contrairement aux habitudes de Kawabata. On peut donc dire qu'il fut conçu dès le départ pour faire partie de ces « romans miniatures » qui, selon l'expression de l'auteur, pourraient tenir « dans le creux de la main » (Tenohira no shôsetsu).

Il convient de préciser que le mot « shôsetsu », *traduisible le plus souvent par « roman », peut signifier aussi « nouvelle » ou parfois « conte », car c'est un terme générique qui englobe toute création littéraire en prose de type narratif. Soulignons également que la production littéraire au Japon moderne, dans sa grande majorité, est constituée de nouvelles. La plupart des écrivains japonais accèdent à la notoriété par des œuvres de cette forme : le début de la carrière de Kawabata n'échappe pas à cette tendance générale.*

Il décrit lui-même les caractéristiques de ces « nouvelles » (tanpen-shôsetsu, *qui signifie textuellement « romans courts ») de la manière suivante :*

« Il ne subsiste dans les nouvelles que les éléments essentiels de l'art des créations romanesques... la description fidèle et suggestive, les réalités les plus simples qui restent intéressantes parce qu'elles sont décrites telles quelles... Les nouvelles à la japonaise reposent sur des ellipses ; elles ne retiennent des réalités que ce qui en constitue les rudiments ou les symboles » (Étude du roman [Shôsetsu no kenkyû], *1936*).

Cependant, il semble difficile de penser que Kawabata ait défini

ici les nouvelles en général ; à la réflexion, on s'aperçoit qu'il ne fait qu'exprimer sa conception personnelle des « romans miniatures », genre nouveau qu'il a inauguré. Ces lignes fournissent quelques points de repère pour comprendre dans quel esprit a été conçue la « nouvelle minimale » qui va suivre.

Pour un lecteur qui aborde cette histoire rapidement, il est probable qu'un certain temps lui sera nécessaire avant de saisir toute la situation. En effet, au début de ce récit, il n'est même pas précisé qu'il est question d'un homme ayant perdu sa femme durant son « voyage ». En lisant entre les lignes, on peut deviner que, pendant une absence du mari, la maladie de la femme s'est aggravée, la plongeant dans d'horribles souffrances jusqu'à la mort. Même après des lectures répétées, on ne peut pas savoir si la femme avait vécu séparée de son mari ou si elle avait été confiée à sa famille uniquement à cause de l'aggravation de sa maladie, survenue pendant le « voyage » évoqué dans le récit. On ne sait pas non plus si ce couple a cohabité ou non avec la mère et la sœur de la femme. Quant au motif de l'absence du mari, tout reste dans le non-dit.

En outre, la description du « visage hideux » de la défunte est réaliste. Et que dire du mari dont les mains, dans un mouvement convulsif, frottent ce visage, et qui persiste en voyant que l'expression commence à s'adoucir ? On ne peut s'empêcher d'y voir les mains, réelles ou non, de Kawabata lui-même qui a observé tant de morts dans son entourage au cours de sa jeunesse !

Est-il déplacé de dire que ces descriptions, pour le moins insolites, sont simplement l'expression de la douleur ? Il suffit d'avoir lu Ossements *pour comprendre que cette douleur se manifeste sous forme d'état second, immatériel, hors du temps, dans un monde où ni le passé ni l'avenir n'ont d'importance. C'est sans doute pourquoi l'auteur termine l'histoire en soulignant le contraste entre cet état et le regard de la sœur, si humain et en même temps si « terrestre », car il incarne le monde du réel.*

Ces non-dits doivent donc rester en l'état. En dernière analyse, il n'est pas souhaitable, au nom de la logique de la description ou par simple aversion de ce qui est incomplet, de modifier la démarche de l'auteur ou d'ajouter quelque chose d'autre à ce récit, tel que nous le livre Kawabata.

*La première traduction française d'*Histoire du visage de la morte, *par Lucien Dumont, fut publiée dans* Le Monde des livres, *supplément du* Monde *du 19 octobre 1968. La nouvelle traduction de ce recueil est due à Fujimori Bunkichi.*

« Regardez ! Voyez ce qu'elle est devenue. Combien elle aurait aimé vous revoir une dernière fois ! », prononça la mère de sa femme en le conduisant à la chambre d'un pas précipité. Tous ceux qui se trouvaient au chevet de la morte levèrent en même temps leur visage pour le fixer.

« Donnez-lui sa dernière joie de vous revoir », poursuivit la mère en s'apprêtant à enlever le linge blanc qui couvrait le visage de cette morte qui était sa femme.

Alors soudain, il laissa échapper des mots qui le surprirent lui-même :

« Non ! attendez... Ne pourriez-vous pas me laisser la regarder seul ?... Me laisser seul avec elle dans cette chambre ? »

Ces mots avaient produit une sorte d'émotion parmi les parents de sa femme. Ils quittèrent les lieux en faisant glisser délicatement les panneaux qui fermaient la pièce.

Il enleva le linge blanc.

Le visage sans vie de sa femme était figé avec une expression douloureuse. Entre les deux joues creusées, pointaient les dents dont la couleur s'était altérée. La chair de ses paupières s'était desséchée et collait sur les yeux. Sur le front apparaissaient les nerfs, pétrifiés dans la souffrance.

Il contempla ce visage hideux de la morte et resta un long moment immobile.

Puis, avec ses deux mains tremblantes qu'il porta sur les lèvres de sa femme, il tenta de lui fermer la bouche. Les lèvres se fermèrent sous la pression, mais une fois les mains enlevées, s'ouvrirent de nouveau mollement. Il les ferma encore une fois. Elles s'ouvrirent de nouveau. Il répéta sa tentative encore et encore, maintes fois, et ce faisant, constata que les lignes dures autour de la bouche avaient commencé à s'atténuer.

Il sentit alors monter comme une passion au bout de ses doigts. Il voulut alors adoucir l'expression austère des nerfs de la morte et se mit à frotter son front de toutes ses forces. Ses paumes étaient devenues brûlantes.

Ainsi manipulé, le visage de la morte semblait avoir trouvé une nouvelle expression, et il resta de nouveau immobile à la contempler.

« Vous devez être fatigué après votre voyage en train. Il faut que vous preniez votre déjeuner et que vous vous reposiez », dirent la mère et la sœur de sa femme en entrant dans la pièce.

« Oh ! », fit la mère en fondant soudain en larmes :

« L'âme humaine est redoutable. Elle n'avait pas réussi à mourir complètement avant de vous voir rentrer de voyage. C'est vraiment étrange ! Il a suffi que vous vous penchiez sur elle, pour que son visage change et retrouve toute sa sérénité. — Vous avez fait ce que vous pouviez, et il faut se consoler avec ça. C'est tout ce qu'elle souhaitait. »

Les yeux de l'homme avaient quelque chose d'hagard, mais la sœur de sa femme posa sur eux un regard tellement beau, tellement limpide comme il n'en existe pas en ce monde. Puis elle s'effondra en sanglots.

LA MER

(Umi)

La Mer *fut publié initialement sous le titre :* Les Coréens [Chôsen-jin] *dans le numéro de novembre 1925 de* Bungei jidai, *puis édité en juin 1926, intégré au recueil* Kanjô sôshoku.

La raison de ce changement de titre, intervenu en 1946, est d'ordre politico-linguistique. En effet, le terme chôsen-jin *a été jugé après la Seconde Guerre mondiale comme entaché de discrimination ethnique. D'ailleurs, il n'existe plus en japonais contemporain un mot acceptable pour désigner l'ensemble de la Corée, sa langue ou son peuple, étant donné que les Japonais sont contraints de bien distinguer la Corée du Sud* (Kankoku) *de la Corée du Nord* (Kita-Chôsen).

Quoi qu'il en soit, il reste évident que la connotation ségrégationniste est totalement absente de ce récit. Bien au contraire, Kawabata décrit ici les conditions déplorables dans lesquelles vivent les travailleurs immigrés, qui sont licenciés au gré de leur employeur et sont contraints d'errer à la recherche d'un emploi.

Le procédé de narration étonne presque par son caractère rudimentaire. D'une manière délibérée, Kawabata renonce à tout maniérisme, pour essayer de suggérer d'une façon simple toute la tristesse des gens simples.

La séquence du type « Il ne viendra plus personne ? », inlassablement répétée dans la bouche de la fille, épuisée, ne pouvant plus avancer, montre son angoisse à l'idée de se retrouver seule dans ce pays hostile où elle ne pourrait jamais survivre sans ses compatriotes. C'est un refrain pathétique qui laisse transparaître la grande compassion de l'auteur envers tous ceux qui souffrent. Si la vue de la mer lui donne le vertige, n'est-ce pas parce qu'elle voit son pays, inconsciemment, quelque part au-delà de cette mer ?

La traduction est de Lucien Dumont ; elle fut publiée dans Le Monde des livres, *supplément du* Monde *du 19 octobre 1968.*

Dans la montagne, sur la route blanche de juillet, un groupe de Coréens s'en allait s'établir ailleurs. Quand commença à apparaître la mer, déjà tous étaient assez fatigués.

Ils avaient construit la route qui franchissait la montagne. Ils étaient près de soixante-dix sur le chantier, ils avaient travaillé trois ans et la nouvelle route était ouverte jusqu'au col. De l'autre côté, ce n'était plus le même entrepreneur, et ils n'avaient pu se faire embaucher.

Les femmes quittèrent le village de montagne au petit jour. Quand apparut la mer, une fille de seize ou dix-sept ans, visage blanc comme un linge, s'effondra par terre.

« Le ventre me fait mal. Je ne peux plus marcher.

— Que faire ? Repose-toi un peu et viens ensuite avec les hommes.

— Ils viendront, les autres ?

— Bien sûr ! Il en viendra comme coule la rivière. »

En riant, les femmes chargèrent leurs bagages d'osier et leur baluchon, et descendirent en direction de la mer.

La fille déposa ce qu'elle portait et s'accroupit sur l'herbe.

Une dizaine d'ouvriers passèrent devant elle.

« Hé ! Qu'as-tu ?

— Ils viennent, les autres ?

— Bien sûr !

— Le ventre me fait mal. Je viendrai après. »

Quand elle regardait la mer, l'été, sa tête était envahie par des ténèbres. Le chant des cigales transperçait son corps. Les ouvriers avaient quitté le village de montagne par petits groupes disséminés, à quatre, à sept, à deux, et chaque fois qu'ils passaient devant elle, ils l'appelaient. Toujours elle faisait la même réponse.

« Hé ! Qu'as-tu ?

— Il vient quelqu'un derrière ?

— Bien sûr ! »

Un grand bagage d'osier sur l'épaule, un jeune ouvrier déboucha d'un bois de cèdres.

« Ho ! Qu'as-tu à pleurer ?

— Il viendra quelqu'un derrière ?

— Et qui viendrait ? Je me suis arrangé pour partir le dernier, pour rester avec une femme que je ne pouvais pas quitter.

— C'est sûr ? Personne ne viendra ?

— Et qui viendrait ?

— C'est sûr ?

— Ne pleure pas. Qu'as-tu ? »

L'homme s'assit à côté d'elle.

« Le ventre me fait mal et je ne peux pas marcher.

— Écoute... Je te prends dans mes bras et t'emmène. Deviens ma femme.

— Je ne peux pas. Mon père me l'avait dit. Ne te marie pas sur cette terre où j'ai été tué. N'épouse jamais un de ceux qui vivent ici, retourne en Corée pour te marier.

— Et puis... tu vois comme ton père est mort ! Regarde ce que tu as sur toi.

— Ça ? »

Elle baissa les yeux et regarda son vêtement léger avec ses motifs de fleurs automnales à la mode japonaise.

« On me l'a donné. Je voudrais l'argent pour le train et des vêtements de Corée.

— Qu'as-tu dans ces bagages ?

— Une marmite et un bol.

— Deviens ma femme.

— Il ne viendra plus personne ?

— Après moi, non. Tu auras beau attendre trois ans, il ne passera plus un seul homme de Corée par ce chemin.

— Tu es sûr, plus personne ?

— Sois ma femme. Regarde, tu ne peux pas marcher. Je m'en vais.

— Tu es sûr, personne ?

— Je te l'ai dit. C'est pourquoi tu as intérêt à m'écouter.

— ... Oui.

— Alors, tu viens ! »

L'ouvrier la prit par les épaules et se leva. Tous deux chargèrent leurs gros paquets.

« Tu es sûr, il ne viendra personne ?

— Tu n'as pas encore fini ?

— Emmène-moi, mais arrange-toi pour ne pas me laisser voir la mer. »

LA DANSEUSE D'IZU

(Izu no odoriko)

La Danseuse d'Izu *fut publié initialement en 1926 dans la revue* Bungei jidai, *dans les numéros de janvier et de février, puis édité par Kinseidô à Tôkyô en mars 1927 sous forme de recueil de nouvelles du même titre. L'œuvre connut un vif succès dès sa parution, et Kawabata comptera désormais parmi les écrivains les plus remarqués de sa génération.*

La genèse de ce récit remonte à un aide-mémoire intitulé Souvenirs de Yugashima* [Yugashima no omoide], *rédigé à la suite du premier voyage en 1918 du jeune écrivain dans la péninsule d'Izu, très peu fréquentée à l'époque bien que située à seulement 150 kilomètres de Tôkyô. Cette presqu'île montagneuse n'était pas encore desservie par le train, et les visiteurs devaient s'y déplacer à pied. C'est ainsi que le lycéen*[1] *Kawabata y rencontre une troupe d'artistes ambulants et décide de faire le chemin avec eux dans les circonstances décrites dans l'œuvre. C'est donc une expérience vécue qui inspira l'auteur pour écrire cette histoire.*

Ce voyage solitaire le marqua d'un souvenir ineffaçable. Pendant une dizaine d'années, il séjournera très souvent dans cette péninsule d'Izu, réputée pour son climat doux et sa végétation luxuriante, qu'il décrira souvent, par exemple dans Les Servantes d'auberge. *Son attachement à cette région est tel qu'il fixe presque son domicile à Yugashima, dans l'auberge Yumoto-kan qui conserve encore actuellement la « chambre de Monsieur Kawabata », malgré la reconstruction totale de l'établissement. Après sa rencontre en 1925 avec Matsubayashi Hideko (qui deviendra sa femme en 1931), il occupera cette chambre avec elle dès l'année suivante.*

---

1. Dans l'ancien régime scolaire japonais qui était en place jusqu'après la dernière guerre mondiale, on entrait au lycée au terme de cinq ans de collège et de six ans d'école primaire, où l'on entre à 6 ans révolus. On sortait donc du lycée à 20 ans.

Cette localité perdue deviendra bientôt le lieu de rendez-vous de très nombreux écrivains illustres, amis ou disciples de Kawabata.

Il semble bien que la version définitive de 1926 de La Danseuse d'Izu, *bien que datée de l'époque des « sensations nouvelles » où l'auteur s'engage dans des expériences d'écriture d'avant-garde, ait reproduit fidèlement le côté simple et naïf de l'aide-mémoire de 1918, œuvre d'un adolescent de dix-neuf ans. Dans un style équilibré, d'une harmonie parfaite, les images se succèdent, fluides et fugitives, dans une musique discrète. Ce n'est qu'à la suite d'une lecture répétée que la pleine valeur de ces images se révèle : toujours plus précises qu'elles ne le paraissent, elles répondent à chaque frémissement du sentiment, dont la noblesse sauve de la banalité cette histoire touchante d'un amour juvénile, à peine entrevu et aussitôt brisé. Les larmes, ici, ne sont point celles du mélodrame.*

Par la même occasion, Kawabata arrive enfin à se dégager de ce complexe que faisait peser sur lui sa condition d'orphelin. La solitude, chez lui, perdra toute amertume et sera dominée par une sorte d'optimisme sans borne : il n'en restera qu'une attitude originale dans ses relations avec ses semblables, qu'il a tendance à observer avec un certain détachement. Ainsi, La Danseuse d'Izu *marque une étape importante dans la formation de la personnalité de Kawabata adolescent.*

De nos jours, cette nouvelle apparemment modeste demeure son œuvre la plus populaire et en même temps la plus classique ; des extraits de La Danseuse d'Izu *figurent dans tous les manuels scolaires japonais.*

1

Le sentier décrivait tant de lacets que je pensais atteindre bientôt le col du mont Amagi*. Je voyais approcher l'averse qui blanchissait le bois épais de cèdres et me pourchassait depuis le pied de la montagne avec une vitesse terrifiante.

J'avais dix-neuf ans ; j'étais coiffé d'une casquette de lycéen, vêtu d'un kimono* bleu foncé à petits motifs blancs et d'un ample pantalon plissé ; je portais sur le dos ma sacoche d'écolier. Parti tout seul en voyage quatre jours auparavant pour visiter la presqu'île d'Izu*, j'avais passé la première nuit dans la station thermale de Shuzenji*, et les deux suivantes dans celle de Yugashima* ; maintenant, juché sur mes hautes geta* de bois, j'entreprenais l'ascension du mont Amagi. L'automne, dans ce paysage de montagnes enchevêtrées, de forêts sauvages et de vallées profondes, me fascinait, mais c'était surtout le cœur plein d'espoir que je pressais le pas. Et bientôt, de grosses gouttes de pluie commençaient à me fouetter le visage. Je gravis donc rapidement les zigzags abrupts du sentier pour parvenir enfin à une maison de thé située à l'entrée nord du col. Là, je fis halte, ayant trouvé refuge et merveilleusement comblé dans mon attente : je venais de reconnaître la petite troupe de forains.

Me voyant debout, la danseuse se leva pour m'offrir le coussin sur lequel elle était assise, le retourna poliment et le disposa près de moi.

« Mmm ! » murmurai-je, en m'asseyant.

J'étais hors d'haleine après avoir escaladé cette montagne au pas gymnastique, et pris de court aussi. Le remerciement que j'aurais voulu formuler resta coincé dans ma gorge. Pour dissimuler le trouble que j'éprouvais à me trouver soudain en face de la danseuse, je

tirai du tabac de ma manche ; elle disposa devant moi le cendrier placé près d'une de ses compagnes.

La danseuse semblait âgée d'environ seize ans ; elle était coiffée selon un style traditionnel que je voyais pour la première fois, mais qui s'harmonisait avec son visage aux traits fermes tout en le faisant paraître très menu. Elle évoquait assez bien l'une de ces héroïnes qui peuplent les romans populaires. La femme qui l'accompagnait devait avoir une quarantaine d'années. Il y avait encore deux jeunes filles et un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans qui portait une veste courte et large en cotonnade bleue, marquée dans le dos de l'emblème d'un des hôtels d'une station thermale de Nagaoka.

J'avais à deux reprises déjà rencontré cette petite troupe de forains. D'abord près du pont de la Yugawa, sur la route de Yugashima. Elle se rendait alors à Shuzenji. La danseuse portait un tambourin. Je m'étais retourné plusieurs fois pour mieux la voir, et j'avais alors éprouvé le sentiment d'être un vrai voyageur. Ensuite, pendant ma seconde nuit à Yugashima, ils étaient venus se produire à l'auberge où j'étais descendu. Perché sur l'escalier, à mi-étage, j'avais contemplé, ravi, la jeune fille qui évoluait sur le plancher de bois, à l'entrée de la maison.

L'autre jour à Shuzenji, puis à Yugashima ce soir-là... Ils devaient donc passer le mont Amagi et suivre la route qui pique vers le sud et traverse la station thermale de Yugano. Sur la foi de cette conclusion peut-être arbitraire, j'avais pressé le pas. Alors, entrant dans la maison de thé pour m'abriter de l'averse, je les avais vus, ce qui comblait mes vœux, et j'en étais tout décontenancé.

Au bout d'un moment, une vieille femme, tenancière de cet établissement, me conduisit dans une autre salle dont les portes coulissantes ouvertes semblaient ne pas servir. Je contemplais, en dessous de moi, la vallée, tellement profonde que le regard s'y perdait. Il faisait un froid obscur ; j'avais la chair de poule, je frissonnais et claquais des dents. Lorsque je dis à la vieille qui me servait du thé combien j'étais transi, elle m'emmena dans la pièce qu'elle se réservait, à elle et à son mari.

Je devais y trouver un foyer ouvert ; la chaleur m'enveloppa le visage quand je fis glisser la porte. Pourtant, sur le seuil, j'hésitai. Devant moi, gonflé comme un noyé, pâle, un vieillard assis posait sur moi un regard morne, et ses yeux paraissaient décomposés jusqu'aux pupilles. Il était enseveli sous des paperasses, des sachets

empilés autour de lui. Je restai pétrifié, fasciné par cette apparition fantastique, par cette créature de la montagne dans laquelle j'avais peine à reconnaître un vivant.

« Je vous demande bien pardon, monsieur, de vous mettre en présence d'un pareil vieillard, mais ne craignez rien : c'est mon vieux mari. Vous le trouvez bien laid, mais permettez-moi de le laisser là, car il ne peut plus bouger. »

Après s'être excusée de la sorte, elle m'entretint de lui. Depuis longtemps, il vivait totalement paralysé. Cet amas de papiers, c'étaient des lettres venant de divers pays, lui indiquant des traitements pour son mal, et ces tas de sachets, des emballages de produits pharmaceutiques qu'il avait pu faire venir de différentes provinces. Chaque fois qu'il entendait parler de médications nouvelles par des voyageurs, ou trouvait des réclames de drogues dans les journaux, il essayait de se les procurer, vivant dans la contemplation de toutes ces lettres et de tous ces sachets, sans jamais consentir à ce qu'on en jetât un seul. Ainsi s'était, en quelques années, édifiée cette montagne.

Ne trouvant rien à répondre à la vieille, je me penchai sur le foyer. Le bruit d'une automobile ébranla la maison.

Pourquoi, me demandai-je, ce vieillard ne voulait-il pas descendre de ce col que la neige allait bientôt blanchir et où il faisait si froid dès l'automne ?

Le feu brûlait si fort que mes vêtements dégageaient de la vapeur et j'en éprouvais un réel mal de tête. La vieille, pendant ce temps, bavardait avec les forains dans la salle de restaurant :

« Ce n'est pas croyable ! C'est la petite que vous ameniez ici jadis ? Déjà si grande ? Vous devez être heureux d'avoir une demoiselle comme cela. Que les filles poussent vite ! Elle est si jolie ! »

À peine au bout d'une heure, je compris à certains bruits que les forains s'en allaient. Rien ne me retenait, moi non plus ; cependant, malgré ma crainte de les perdre, je n'osai me lever. Assis près du foyer, irrité, je parvins à me persuader que je saurais les rejoindre en une seule étape, même en prenant un ou deux kilomètres de retard sur eux, car il y a des limites aux distances que peut couvrir une femme, si rompue soit-elle aux voyages à pied.

Loin de la danseuse et de ses compagnons, mon imagination prenait son essor, comme si leur absence l'avait libérée.

Je questionnai mon hôtesse, qui venait de les voir partir.

« Où passeront-ils la nuit ?

— Sait-on jamais où couchent des gens de cette espèce ? Ils passeront la nuit où ils trouveront des badauds ! Ils n'ont probablement rien prévu pour ce soir. »

Sa façon de s'exprimer, révélant un si profond mépris, m'exaspéra tant que j'aurais été tenté d'inviter la danseuse à partager ma chambre cette nuit-là.

La pluie devenait plus fine, la cime de la montagne s'éclairait. La vieille s'évertuait à me retenir et à me convaincre que le temps se remettrait au beau dans une dizaine de minutes, mais je ne tenais plus en place.

« Mon pauvre monsieur, soignez-vous. Bientôt il fera froid ! » dis-je avec empressement en me levant.

Le vieillard hocha faiblement la tête en tournant vers moi son regard terne et pesant.

« C'est trop ! criaillait sa femme en me poursuivant. Je n'en mérite pas tant ! Vous êtes trop bon ! Je ne sais comment vous remercier. »

En dépit de mes refus, elle insista pour m'accompagner un peu, serrant dans ses bras ma sacoche qu'elle ne voulait pas me rendre. Elle me suivit de son pas trottinant pendant une centaine de mètres, répétant sans se lasser : « Ce n'était pas la peine, ce n'était pas la peine ; excusez-moi de vous avoir si mal reçu. Votre visage restera toujours gravé dans ma mémoire. Je vous remercierai mieux de votre générosité lors de votre prochaine visite. Ne manquez pas de revenir chez nous, je ne vous oublierai pas. »

Comme je ne lui avais donné qu'une pièce d'argent de cinquante *sens*, ses remerciements me tiraient presque des larmes, mais sa marche lente et vacillante ne m'en agaçait pas moins, car j'étais impatient de rejoindre la danseuse.

Nous arrivâmes enfin au tunnel. « Merci beaucoup, mais vous avez laissé votre vieux mari seul, il vous attend ! » Finalement, et bien à contrecœur, elle me restitua ma sacoche. Je m'enfonçai dans la galerie. L'eau froide y coulait goutte à goutte. À l'autre extrémité, l'étroite sortie donnait sur le sud de la presqu'île d'Izu.

2

Le sentier du col, bordé d'un côté par une barrière peinte en blanc, jaillissait en zigzaguant, tel un éclair, de la bouche du tunnel. Au fond de la perspective qui s'offrait à mes yeux comme une maquette, je distinguais mes forains.

J'avais parcouru cinq cents mètres à peine lorsque je les rejoignis mais, n'osant ralentir subitement mon allure, je dépassai les femmes en affectant un air indifférent. L'homme qui marchait seul en tête à vingt mètres d'elles s'arrêta quand il me vit.

« Vous allez vite... me dit-il. Le temps s'est remis au beau. Quelle chance ! »

En laissant échapper un soupir de soulagement, je réglai mon pas sur le sien et continuai à marcher à sa hauteur. Il se mit à me questionner. Les femmes, voyant que nous commencions à bavarder, accoururent vers nous.

L'homme portait une malle d'osier sur le dos. La femme de quarante ans tenait un petit chien dans les bras. L'aînée des jeunes filles était chargée d'un ballot enveloppé dans un carré d'étoffe et la

seconde également d'une grande malle d'osier. Quant à la danseuse, elle avait, arrimé sur le dos, un petit tambour et son support.

L'aînée des jeunes filles engagea peu à peu la conversation. « C'est un lycéen », dit-elle à la danseuse en aparté. « C'est vrai », répondit celle-ci avec un petit rire. « Je sais bien que les lycéens visitent souvent notre île. »

Ces gens venaient du port de Habu, dans l'île d'Ôshima*. Ils me racontèrent qu'ils voyageaient sans arrêt depuis leur départ, au printemps dernier. Maintenant, comme ils n'étaient pas équipés pour l'hiver et que le froid venait, ils prenaient le chemin du retour en traversant les stations thermales de la presqu'île d'Izu ; mais ils demeureraient une dizaine de jours dans le port de Shimoda.

Mon cœur se grisait de poésie, surtout à les entendre évoquer Ôshima, tandis que je contemplais la belle coiffure de la danseuse.

Je lui posai diverses questions sur ce port.

« Beaucoup d'étudiants viennent se baigner à la mer, n'est-ce pas ? fit-elle, s'adressant ostensiblement aux jeunes filles.

— Oui, en été, répliquai-je en me retournant vers elle.

— Même en hiver, dit-elle, confuse.

— En hiver aussi ? »

Elle pouffait en regardant ses compagnes.

« Peut-on vraiment nager en hiver ? » insistai-je. Elle rougit et hocha légèrement la tête, l'air fort sérieux.

« Que tu es bête ! » se gaussa la femme plus âgée.

Le sentier descendait pendant trois lieues jusqu'à Yugano, en suivant la vallée de la Kawazugawa. Dès le passage du col, les couleurs de la montagne, la teinte du ciel auraient suffi à me faire sentir que nous abordions le Midi.

Le forain et moi, toujours bavardant, devenions grands amis. Nous traversâmes ainsi de petits villages — Oginori, Nashimoto —, et atteignîmes finalement un point d'où l'on pouvait voir, au pied de la montagne, les toits de chaume de Yugano. Je me hasardai à lui demander alors si je pouvais voyager avec eux jusqu'à Shimoda. Ce souhait parut le réjouir vivement.

Devant une pauvre auberge du village, la femme voulut prendre congé de moi mais le jeune homme annonça : « Monsieur désire voyager avec nous.

— Parfait, dit-elle sans façon. "Un compagnon sur la route, une amitié dans la vie." Voilà ce qu'il faut, dit le proverbe. Même des

gens de rien comme nous pourront vous adoucir l'ennui du voyage. Entrez donc avec nous pour vous reposer, monsieur. »

Les jeunes filles se tournèrent vers moi toutes les trois en me jetant des coups d'œil un peu timides, mais il me sembla néanmoins que ma demande leur paraissait fort naturelle.

Je montai jusqu'au premier étage avec eux pour déposer mon bagage. Les panneaux coulissants et, par terre, les nattes, étaient vieux et sales. La danseuse, rougissante, nous monta du thé du rez-de-chaussée, mais sa main tremblait si fort que la tasse faillit tomber. Elle la posa sur les nattes pour éviter de la renverser, sans empêcher un peu de liquide de déborder. Je restai décontenancé par cette excessive timidité.

« Mon Dieu ! La voilà déjà troublée par l'autre sexe ! Ah, là, là ! » fit la femme fronçant les sourcils d'un air à la fois surpris et contrarié, en lui jetant une serviette que la jeune fille, très confuse, ramassa pour éponger les nattes.

Cette réflexion saugrenue me fit réfléchir et le rêve auquel la vieille aubergiste du col avait donné des ailes retomba net. Je crus l'entendre se briser.

Soudain, la femme s'adressa à moi.

« Le motif de votre kimono est vraiment chic. » Elle me regarda longuement. « Cette étoffe a la même impression que celle du kimono de Tamiji. N'est-ce pas, c'est bien la même ? » et après en avoir demandé confirmation plusieurs fois à la fille qui se tenait près d'elle, ajouta :

« Je songe à mon fils que j'ai laissé au pays. Il est encore à l'école. Même ce genre d'étoffe-là coûte cher maintenant. C'est ennuyeux.

— Dans quelle école va-t-il ?

— Il est en cinquième année d'école primaire.

— Ah ? Il est encore en cinquième année ?

— Il fréquente l'école de Kôfu*. J'habite Ôshima depuis longtemps, mais je suis originaire de Kôfu, dans la province de Kai. »

J'avais supposé que je coucherais dans la même auberge qu'eux, mais après une heure de repos, le jeune homme me conduisit vers un autre logis. Nous quittâmes le grand chemin pour descendre une centaine de mètres de sentier caillouteux et de marches de pierre. Un pont, près du bain public, tout proche d'une petite rivière, nous mena sur l'autre rive, dans le jardin de mon auberge.

Je me trouvais dans le grand bain quand le forain vint me rejoin-

dre. Il me raconta qu'il avait vingt-quatre ans, que sa femme avait perdu deux enfants par des fausses couches ou des accouchements prématurés et d'autres confidences du même genre. Moi, j'avais présupposé, d'après la marque imprimée sur le dos de sa veste bleue, qu'il venait de Nagaoka. Son visage plutôt intellectuel ainsi que sa façon de s'exprimer m'avaient fait imaginer qu'il accompagnait ces femmes par curiosité, ou par amour pour l'une d'elles, dont il aurait porté les bagages.

Sitôt sorti des bains, je déjeunai. Nous étions partis de Yugashima ce matin-là vers huit heures et il allait être trois heures de l'après-midi. Le jeune homme me quitta pour retourner vers sa misérable auberge et, levant la tête vers moi, me salua du jardin.

« Achetez-vous des kakis avec cela ! Pardonnez-moi de vous le jeter d'en haut ! » dis-je en lui lançant quelques piécettes enveloppées dans un morceau de papier. Il s'éloignait en refusant mais, s'apercevant que l'argent restait par terre, il revint sur ses pas pour le ramasser. « Ce n'est vraiment pas la peine », fit-il en me le renvoyant. L'argent tomba sur le toit de chaume. Je le relançais une fois encore. Alors il le prit et s'en alla.

Vers le soir, une pluie violente se mit à tomber. Le paysage de montagne, blanchi par l'averse, perdait toute profondeur. La rivière qui coulait devant l'auberge, devenue trouble et jaune en un instant, grondait fort. À la pensée que ce déluge allait empêcher la danseuse et ses compagnons de venir, je ne tenais plus en place et me baignai plusieurs fois pour tenter de retrouver mon calme. Ma chambre était sombre. Une lampe suspendue dans une ouverture carrée, ménagée au sommet de la paroi mobile qui me séparait de mon voisin, devait éclairer les deux pièces en même temps.

Un lointain tambourinage me parvint à travers le bruit de la pluie battante. J'écartai les volets coulissants avec tant de violence que j'aurais pu les briser ; je me penchai au-dehors. Il me sembla que le son se rapprochait. Le vent chargé de gouttes me frappait au visage. Yeux clos, oreille tendue, je m'efforçai de deviner le cheminement de ce rythme. Un moment après, je perçus la musique du *shamisen**. J'entendis de longs cris de femmes et des rires bruyants. Je compris que les artistes venaient d'être admis dans la salle d'une autre auberge, en face de la leur. Je distinguai deux ou trois voix de femmes et trois ou quatre voix d'hommes. Sans doute les forains viendraient-ils jusqu'à mon auberge après avoir fini leur numéro.

J'attendis donc. Pourtant, j'eus bientôt l'impression que la gaieté des convives tendait à dégénérer ; ils allaient faire du vacarme. Des cris stridents, avinés, transpercèrent la nuit.

Je restai longtemps immobile, aux aguets, irrité, près des volets ouverts. Chaque fois que les battements du tambour parvenaient jusqu'à moi, la lueur vacillante de l'espoir se ranimait dans mon cœur.

« Ah, me disais-je, elle est toujours assise là-bas, elle attend en jouant du tambour, dans la salle de banquet... »

Quand l'instrument se tut, je fus on ne peut plus inquiet : je me laissais aller complètement au bruit de la pluie.

Un moment après — jouait-on à chat, dansait-on, là-bas ? —, un bruit de piétinement désordonné retentit et se prolongea quelque temps. Puis ce fut le silence complet.

J'essayais de rendre mes yeux plus perçants, tentais de comprendre ce que pouvait signifier ce calme, et tremblais de peur qu'au cours de cette nuit, la danseuse ne fût souillée.

Je refermai les volets et m'étendis, mais la douleur me suffoquait. Je pris encore un bain, en agitant l'eau violemment.

L'averse se calma. La lune parut. La nuit d'automne baignée de pluie s'étendait claire et diaphane. Je me dis que je n'y pouvais plus rien, désormais, quand bien même je me précipiterais, pieds nus dans ma hâte, hors de la salle de bain.

Il était deux heures passées.

3

Le lendemain matin, dès neuf heures, le jeune forain vint me rendre visite. Comme je me levais à l'instant même, je lui proposai de partager mon bain. Ce jour-là, dans cette région déjà méridionale de la péninsule d'Izu, le ciel était d'une beauté radieuse et le temps printanier. La rivière qui coulait en contrebas de la salle de bain, grossie par la pluie, semblait charrier des rayons de soleil. Ma douleur de la nuit précédente ne me parut plus qu'un mauvais rêve.

Pourtant je dis au forain :

« On était très gai jusqu'aux petites heures, hier soir !

— Bah ! Vous pouviez entendre ?

— Je pense bien que je pouvais entendre !

— Ce sont les gens du cru. Du tapage, voilà tout ce qu'ils savent faire. Ce n'est pas intéressant. »

Devant son air indifférent, je me gardai d'insister ; il s'exprimait vraiment comme si cela ne prêtait pas à conséquence.

« Elles sont au bain dans l'auberge d'en face. Les voilà qui viennent ! Peut-être nous ont-elles reconnus... »

Je suivis des yeux la direction vers laquelle il pointait son index : sur la rive opposée, dans le bain public de cette autre auberge, sept ou huit silhouettes flottaient vaguement dans la buée. Puis aussitôt je vis une femme nue sortir en courant de la salle de bain sombre. Elle s'arrêta tout au bout de la véranda du vestiaire dans une telle posture qu'elle risquait de basculer sur la berge, et cria quelques mots en étendant les bras aussi loin que possible. Elle n'avait même pas une serviette sur elle. C'était la danseuse.

À la vue de ce corps pâle, de ces jambes sveltes comme de jeunes paulownias, je sentis de l'eau fraîche couler dans mon cœur et, poussant un profond soupir, soulagé, je souris paisiblement.

Elle n'était encore qu'une enfant. Enfant au point que, tout à la joie de nous apercevoir, elle sortit nue dans le soleil et se haussa sur la pointe des pieds. Mon sourire s'attarda longtemps sur mes lèvres, une joie claire m'emplissait ; je sentais ma tête comme débarrassée de toute sa poussière.

C'était sa chevelure trop épaisse qui la faisait paraître âgée de seize ou dix-sept ans, outre qu'elle s'habillait de façon à passer pour une jeune fille. J'avais commis une erreur de jugement stupide.

Je me trouvais dans ma chambre avec le forain quand la plus âgée de ses compagnes vint admirer le parterre de chrysanthèmes du jardin de l'auberge. La danseuse la suivait ; elles étaient au milieu du pont, quand la matrone sortit des bains et tourna la tête vers elles. La danseuse, haussant les épaules, s'en retourna bien vite en riant, avec l'air d'une petite fille qui s'attend à être semoncée. La femme s'approcha du pont et m'interpella :

« Venez donc nous rendre visite ! » et l'aînée des jeunes filles répéta : « Oui, venez donc nous rendre visite. » Puis elles s'en retournèrent.

Le jeune forain, lui, s'attarda jusqu'à la nuit tombée. Le soir, alors que j'avais engagé une partie de *go** avec un colporteur qui vendait

des papiers en gros, j'entendis soudain résonner le tambour dans le jardin de l'auberge.

« Voici les forains, dis-je en faisant le geste de me lever.

— Ouais, ouais, aucun intérêt ! Allez, allez, monsieur, c'est à vous de jouer. Je pose mon pion », rétorqua mon adversaire, pris par le jeu, en pianotant sur le damier.

Je me rongeais d'inquiétude. Il me sembla bientôt que les artistes s'en allaient et j'entendis dans le jardin la voix du jeune forain qui me criait : « Bonsoir ! »

Alors je sortis sur le balcon ; de la main, je leur fis signe d'entrer. Ils se dirigèrent vers la porte. Je perçus quelques chuchotements. Les trois jeunes filles, marchant derrière le jeune homme, me saluèrent à la façon des *geishas**, en posant les mains à plat sur le bord de la galerie couverte, devant la maison. Sur le tableau de *go*, ma situation devint soudain critique.

« Il n'y a plus rien à faire, j'abandonne la partie, déclarai-je.

— Pas du tout. Au contraire, je me trouve dans un bien plus mauvais cas que vous. De toute façon, je n'ai pas gagné beaucoup de terrain. »

Sans accorder un regard aux artistes, le marchand de papier posait ses pions avec une application toujours croissante, étudiant longtemps, et une à une, toutes les intersections du damier. Les jeunes filles rangèrent le tambour et le *shamisen* dans un coin de la pièce et commencèrent sur un échiquier une partie de morpion. Je finis par perdre ma partie, qui s'était pourtant à un certain moment bien présentée pour moi. Le marchand, tenace, me harcelait :

« Si nous en disputions une autre ? Une dernière, je vous prie », mais je me contentai de sourire sans répondre et, se résignant, il se leva.

Les jeunes filles s'approchèrent du damier.

« Ferez-vous encore une tournée ce soir ?

— Encore une, oui », fit le forain en les regardant, mais il enchaîna : « Nous pourrions nous arrêter pour une fois ? Qu'en pensez-vous ? Si nous lui demandions la permission de nous amuser un peu chez lui ?

— Quelle bonne idée ! Quelle bonne idée !

— N'allez-vous pas vous faire gronder ?

— Bah ! D'ailleurs, c'est bien en vain que nous cherchons des clients ! »

Ils restèrent jusqu'à minuit devant le damier. Après le départ de la danseuse, comme je me sentais l'esprit en mouvement et que je n'avais pas la moindre envie de dormir, je sortis dans la galerie pour appeler le marchand de papier :

« Monsieur ! Monsieur !

— Voilà ! »

Le vieux colporteur — il allait sur la soixantaine — jaillit de sa chambre.

« Nous allons veiller. Nous jouerons toute la nuit. Voulez-vous ? »

Je me sentais moi aussi d'humeur très combative.

+

Nous avions formé le projet de quitter Yugashima le lendemain matin à huit heures. M'étant couvert d'une casquette de sport achetée près du bain public, je fourrai ma coiffure de lycéen dans ma sacoche et me dirigeai vers la vilaine auberge où logeaient les forains, en bordure du grand chemin. Leur chambre s'ouvrait largement sur le balcon. J'entrai donc, n'ayant pas soupçonné qu'ils pourraient être encore couchés.

Je restai planté sur le seuil, bien embarrassé : la danseuse était étendue, rougissante, à mes pieds, dans un lit qu'elle partageait avec une autre jeune fille. Elle se cacha le visage dans les mains d'un geste brusque. L'épaisse couche de fard qu'elle portait la nuit précédente lui plâtrait encore le visage mais le rouge à lèvres et le trait vermillon du coin des yeux avaient un peu bavé. Son attitude, son émotion me troublèrent. Elle se retourna dans le lit comme si la lumière l'éblouissait, puis se glissa hors des couvertures et vint s'agenouiller dans le couloir.

« Tous mes remerciements pour votre accueil d'hier soir », me dit-elle avec un salut plein d'élégance, tandis que moi j'étais tout gauche.

Le forain partageait sa couche avec la plus âgée des filles. Avant de les découvrir ainsi, je n'aurais jamais soupçonné qu'ils fussent mariés.

« Je vous prie de m'excuser, me dit la femme de quarante ans, à

demi sortie du lit. Nous pensions nous mettre en route ce matin, mais on nous demande ce soir, alors nous repoussons notre départ jusqu'à demain. S'il vous faut absolument partir aujourd'hui, nous vous retrouverons à Shimoda. Nous comptons descendre à l'auberge Kôshûya — vous n'aurez pas de peine à la trouver. »

J'éprouvais le sentiment d'être rejeté.

« Mais pourriez-vous aussi nous attendre ? Notre mère insiste pour que nous prolongions notre séjour de vingt-quatre heures, mais vous, vous voyageriez plus agréablement avec des compagnons de route. Partez donc seulement demain, avec nous, fit l'homme.

— Mais oui, c'est cela, reprit la femme. Je vous prie de nous excuser pour ce brusque contretemps, alors que vous aviez accepté de rester avec nous. Nous nous mettrons en route demain, quand bien même le ciel nous tomberait sur la tête. Après-demain, ce sera le quarante-neuvième jour anniversaire de la mort du bébé que nous avons perdu pendant le voyage. Nous avons résolu de tenter l'impossible pour célébrer cet anniversaire à Shimoda ; nous pressons le pas pour y arriver avant cette date-là. Il est peu poli de vous y convier ainsi, mais puisqu'une étrange fatalité nous rapproche, puis-je vous demander de venir prier avec nous après-demain ? »

Je me décidai donc à repousser mon départ et je descendis.

En attendant le lever de mes amis, je bavardai un moment avec un homme de l'auberge, devant le comptoir malpropre. Bientôt le forain m'invita à l'accompagner en promenade. Nous empruntâmes un peu le grand chemin qui descendait vers le sud, et découvrîmes un joli pont. Là, le jeune homme, s'accoudant à la balustrade, entreprit de me raconter sa vie.

Il avait fait partie, un certain temps, de la troupe du Shinpa de Tôkyô, celle qui représente la tendance moderne du théâtre classique. Il lui arrivait encore, disait-il, de jouer de temps à autre sur une scène du port d'Ôshima...

Des ballots que transportaient les forains sortait un appendice en forme de jambe : un fourreau de sabre. C'était, dit-il, parce qu'il interprétait, dans les banquets, des passages de certaines pièces du théâtre classique. La malle d'osier contenait les costumes de la troupe ainsi que des objets de ménage : marmites, bols, etc.

« J'ai raté ma carrière et je suis tombé bien bas, mais mon frère aîné succède dignement à notre famille, à Kôfu. Donc, on n'a plus besoin de moi.

— Je vous croyais originaire de Nagaoka.

— Ah, vraiment ? La plus âgée des jeunes filles c'est ma femme. Elle a dix-huit ans, un an de moins que vous. Pendant le voyage, elle a mis au monde un bébé né avant terme, qui est mort au bout d'une semaine. Elle-même n'est pas encore rétablie. La vieille est sa vraie mère, mais la danseuse est ma sœur.

— Ah, c'était d'elle que vous me parliez quand vous disiez avoir une sœur de treize ans ?

— C'est cela. Je n'avais pas du tout l'intention de l'entraîner dans une existence pareille, mais il y a des raisons... »

Il me dit qu'il se prénommait Eikichi, sa femme Chiyoko, sa sœur Kaoru. L'autre jeune fille, âgée de seize ans et répondant au prénom de Yuriko, venait d'Ôshima. C'était une employée de la petite troupe. Eikichi, devenant très sentimental, fixait le petit ruisseau ; il était au bord des larmes.

Au retour, je trouvai la danseuse débarbouillée, accroupie au bord du chemin, caressant la tête du petit chien. Quand l'envie me prit de rentrer à mon auberge, je lui demandai :

« Voulez-vous venir chez moi ?

— Oui, mais pas seule...

— Avec votre frère, alors.

— Attendez-nous un instant. »

Un peu plus tard, le jeune homme arrivait chez moi.

« Et les autres ?

— Elles... C'est que notre mère est sévère ! »

Mais tandis que nous étions en train de jouer au morpion, les jeunes filles passèrent le pont et grimpèrent d'un pas allègre au premier étage. Elles s'agenouillèrent dans le couloir pour me saluer avec leur politesse habituelle, mais elles hésitaient visiblement à entrer. Chiyoko se releva la première et je déclarai :

« Voilà, c'est ma chambre. Entrez donc sans cérémonie. »

Après avoir joué pendant une heure, les artistes se dirigèrent vers les bains de l'auberge en m'invitant à les y rejoindre, mais la présence des trois jeunes femmes me fit décliner cette proposition. Je leur dis quand même que j'irais plus tard. Bientôt, la danseuse remontait seule chez moi pour me transmettre un message de sa belle-sœur : « Elle vous demande de venir. Elle vous frottera le dos. »

Au lieu d'aller me baigner, j'entamai une partie de morpion avec elle et la trouvai beaucoup plus forte que je ne l'aurais supposé.

Quand nous avions organisé un tournoi, elle avait battu facilement son frère et ses compagnes ; moi qui l'emportais à ce jeu sur la plupart de mes adversaires, je ne pus gagner qu'au prix d'un réel effort. C'était agréable d'avoir à jouer serré.

Au début, parce que nous étions seuls, elle tendait la main de loin pour poser les pions, mais petit à petit, absorbée par la partie, elle se penchait sur le damier. Sa chevelure noire, d'une exceptionnelle beauté, venait me toucher la poitrine.

Soudain, rougissant, elle s'exclama :

« Je vous demande pardon, il faut que je vous quitte, je vais me faire gronder. » Sur ces mots, elle disparut brusquement, plantant là ses pions.

La mère se tenait devant le bain public. Chiyoko et Yuriko, sorties en toute hâte, s'enfuirent vers leur auberge sans remonter au premier étage. Eikichi passa encore la journée chez moi, du matin jusqu'à la nuit tombée.

La patronne de l'auberge, femme simple et naïve, me déconseilla de l'inviter. « On ne sert pas les gens de cette espèce », me disait-elle.

Ce soir-là, c'est moi qui leur rendis visite. La danseuse était en train de prendre une leçon de *shamisen* avec la femme âgée. Quand elle me vit elle s'arrêta mais, pressée par son professeur, reprit son instrument. Elle chantait aussi, très doucement ; pourtant, chaque fois qu'elle élevait un peu la voix, la femme lui répétait : « Ne force pas, te dis-je ! »

De l'endroit où je me trouvais, je pouvais observer Eikichi qui rugissait dans une salle, au premier étage d'un restaurant situé plus loin.

« Mais qu'est-ce donc ?

— De la musique de *nô**.

— La curieuse musique de *nô* que voilà !

— C'est un homme universel. Il nous réserve bien des surprises ! »

Un voyageur d'une quarantaine d'années, volailler de son état à ce qu'on disait, et qui louait une chambre dans cette misérable auberge, fit glisser la cloison coulissante pour appeler les jeunes filles en leur proposant un bon repas.

La danseuse pénétra dans la chambre voisine en compagnie de Yuriko, chacune tenant sa paire de baguettes à la main. Elles achevè-

rent les reliefs de poulet du marchand. En rentrant dans sa chambre avec elles, l'homme avait tapé sur l'épaule de Kaoru, mais la mère, avec une expression féroce, s'était écriée :

« Holà ! Ne touchez pas à cette petite ! Elle est encore jeune fille ! »

La danseuse insista beaucoup auprès du volailler pour qu'il lui lise un passage d'un livre intitulé *Aventures d'un Seigneur errant*, mais il ne devait pas tarder à s'en aller. N'osant me demander de poursuivre cette lecture, la jeune fille dit à plusieurs reprises quelques mots à la mère pour exprimer ce souhait d'une façon détournée. Je pris donc le volume, non sans nourrir d'ailleurs une arrière-pensée. Répondant à mon espoir, la danseuse se glissa plus près de moi. Quand je commençai ma lecture, elle approcha son visage sérieux si près, si près, qu'il touchait presque mon épaule, en fixant mon front avec de grands yeux brillants, sans battre jamais des paupières. Je supposais que c'était son expression habituelle quand on lui faisait la lecture : je l'avais observée tandis que le marchand de volailles lisait. Elle avait approché son visage tout contre lui, avec ses grands yeux noirs jolis et brillants ; c'était ce qu'elle avait de mieux. Le galbe de ses longues paupières bien modelées me parut d'une indicible beauté. Je trouvais à son sourire la grâce d'une fleur qui s'épanouit. Une fleur, oui vraiment, voilà ce qu'elle évoquait.

Un moment après, une servante de l'auberge vint la quérir. Après s'être préparée, la jeune fille me dit :

« Je reviens bientôt. Ayez la gentillesse de m'attendre ; vous me ferez encore un peu la lecture. »

Sur ces mots elle sortit dans le couloir et s'agenouilla, plaçant les mains par terre devant elle en guise de salutation.

« À tout à l'heure !

— Surtout ne chante pas », lui recommanda la mère. La danseuse, chargée de son instrument, acquiesça d'un léger signe de tête. La femme se tourna vers moi :

« Sa voix se fait en ce moment. »

La danseuse, agenouillée bien comme il faut, battait du tambour au premier étage du restaurant.

Elle me tournait le dos. Je la voyais avec une telle netteté que j'aurais pu la croire dans la pièce voisine. Au rythme du tambour, mon cœur se mit à battre joyeusement.

« Avec ça, la salle s'égaie », fit la femme qui regardait du même côté que moi.

Chiyoko et Yuriko se trouvaient aussi là. Au bout d'une heure environ, les quatre artistes rentrèrent ensemble.

« C'est tout », dit la danseuse, laissant tomber quelques pièces de cinquante *sens* de son poing sur la paume ouverte de sa mère.

Je repris la lecture des *Aventures du Seigneur errant*, mais bientôt les forains se remirent à parler du petit enfant qu'ils avaient perdu au cours de ce voyage. Ils répétaient que c'était un bébé transparent comme de l'eau, qui n'avait même pas la force de crier ; pourtant il avait respiré pendant huit jours.

La bienveillance que je témoignais habituellement à mes compagnons — dépourvue de curiosité ou de mépris, comme si j'oubliais à quelle caste ils appartenaient — semblait les avoir touchés. Il fut, à mon insu, décidé que j'irais loger chez eux quand nous serions à Ôshima.

« Le monsieur serait bien chez le grand-père. Sa maison est la plus grande ; elle serait tranquille si nous en faisions sortir le vieux. Il pourrait y demeurer le temps qu'il voudrait pour travailler, disaient-ils entre eux.

— Nous possédons deux petites maisons dont l'une, située du côté de la montagne, est presque vide », m'expliqua la femme.

En janvier ils devaient jouer une pièce de théâtre ; je prêterais la main.

Je me rendis compte alors qu'ils se formaient encore une vision plutôt optimiste et plaisante de leur existence voyageuse, que l'arôme du terroir les émouvait toujours, et qu'ils étaient loin de se trouver aussi malheureux que je l'avais d'abord imaginé. Je compris aussi que les liens affectifs qui les unissaient étaient d'autant plus forts que ces gens appartenaient à la même famille. Yuriko seule, leur employée, restait taciturne devant moi. Elle avait, il est vrai, l'âge où les filles deviennent timides.

Je quittai leur auberge à minuit passé. Les jeunes filles me reconduisirent jusqu'à l'entrée. La danseuse disposa mes socques devant moi puis passa la tête par la porte pour regarder le ciel clair.

« Ah ! La lune ! Demain, nous serons à Shimoda. J'en suis heureuse. Quand la cérémonie du quarante-neuvième jour sera finie, je me ferai acheter un peigne par ma mère. Et puis il y a encore bien d'autres choses intéressantes. Voudriez-vous m'emmener voir le cinématographe ? »

Le port de Shimoda dégage une atmosphère très particulière, et

les forains quand ils partaient en tournée vers les stations thermales d'Izu* ou de Sagami* en conservaient, tout au long du voyage, la nostalgie, comme d'une petite patrie.

5

Chacun reprit le bagage qu'il portait au passage du col. Le petit chien, que la mère serrait contre elle, semblait rodé aux voyages ; il posait les pattes de devant sur l'avant-bras de sa maîtresse. Après avoir franchi la limite du canton de Yugashima, nous nous engageâmes de nouveau dans une région montagneuse. Nous tournâmes nos regards vers le soleil du matin : il se levait sur la mer et réchauffait les coteaux. En aval de la rivière Kawazugawa s'ouvrait, lumineuse, la côte de Kawazu.

« C'est là-bas, Ôshima ?

— Puisqu'elle paraît déjà si grande, c'est tout près ! fit la danseuse. Vous pourriez nous faire le plaisir de venir chez nous ? Je vous en prie ! »

Était-ce parce qu'il faisait trop beau ? La mer d'automne, si proche du soleil et couverte d'un brouillard léger, me parut printanière. L'endroit où nous étions parvenus devait être à une vingtaine de kilomètres de Shimoda. Pendant quelque temps, la mer se découvrait et se cachait tour à tour à nos yeux. Soudain, Chiyoko se mit à chanter d'une voix insouciante.

Mes compagnons me demandèrent, pendant le trajet, si je préférais emprunter, pour traverser la montagne, un raidillon qui nous ferait gagner deux kilomètres ou le grand chemin, plus facile. J'optai bien entendu pour le raccourci.

C'était un sentier abrupt passant sous l'ombrage d'un bois et recouvert d'un tapis de feuilles mortes glissantes. Je forçai l'allure, appuyant rageusement les mains sur mes genoux pour redresser mes jambes, d'autant plus que le souffle commençait à me manquer.

En quelques instants, j'avais laissé mes compagnons loin derrière moi. Je pouvais entendre leurs voix qui me parvenaient à travers les arbres, mais seule la danseuse m'avait accompagné. Retroussant bien haut son kimono, elle marchait à vive allure, me suivant à deux

mètres de distance, respectant cet intervalle. Lorsque je me retournai pour lui dire quelques mots, elle fit halte, surprise, et me sourit. Je m'arrêtai, dans l'espoir qu'elle me rattraperait, mais elle ne commença d'avancer qu'au moment où je me fus remis en marche.

Nous empruntâmes bientôt une sente plus étroite, plus tortueuse encore, et je pressai davantage le pas, mais elle, avec application, me suivait toujours à deux mètres. La paix régnait sur la montagne. Nous avions pris tant d'avance sur les autres que nous ne les entendions même plus.

« Dans quel quartier de Tôkyô se trouve votre maison ?

— Je suis interne au lycée.

— Moi aussi, je connais Tôkyô ; j'y suis allée danser à la saison des cerisiers en fleur, mais j'étais encore petite et je ne me souviens de rien. »

Elle continuait à me questionner, à sa manière un peu décousue. « Avez-vous toujours votre père ? » et : « Connaissez-vous déjà Kôfu ? » Elle me parlait aussi du film qu'elle aimerait voir à Shimoda, puis du bébé qui était mort.

Sortant du bois, nous nous trouvâmes au sommet de la montagne.

La danseuse posa son tambour sur un banc qui se trouvait là, dans l'herbe sèche, et sortit un mouchoir pour s'éponger. Elle s'apprêtait à s'épousseter les pieds quand brusquement, d'un geste vif, elle s'accroupit devant moi pour nettoyer le bord interne de mon large pantalon. Je sursautai, reculai ; la jeune fille tomba légèrement sur les genoux.

Sans se relever, elle tourna tout autour de moi, m'essuya, puis rajusta les pans de son kimono. En me voyant prendre une inspiration profonde, elle me dit : « Asseyez-vous ! »

Une volée d'oiseaux vint s'abattre près du banc, et telle était la quiétude sur cette montagne, qu'on entendait crisser les feuilles mortes sur lesquelles ils se posaient.

« Pourquoi marcher si vite ? »

Je pianotai sur le tambour qui vibra. Les oiseaux prirent leur vol.

« Ah, je boirais volontiers un peu d'eau !

— Je vais vous en chercher. »

Mais au bout d'un moment elle ressortit les mains vides du bosquet jauni.

« Que faites-vous, lui demandai-je, quand vous séjournez à Ôshima ? »

Elle entama une histoire confuse, en énumérant deux ou trois noms de filles. Je ne comprenais pas bien où elle voulait en venir ; j'avais l'impression qu'il s'agissait de Kôfu plutôt que d'Ôshima. Elle égrenait ses souvenirs comme ils lui revenaient, et parlait probablement de ses petites camarades de l'école primaire où elle avait passé deux ans.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que les trois jeunes gens parviennent au sommet, suivis, dix minutes plus tard, par la mère.

Lors de la descente, je restai délibérément en arrière avec Eikichi ; nous avions parcouru deux cents mètres en bavardant quand la danseuse remonta vers nous en courant.

« Il y a une source plus bas ! Elles demandent que vous veniez tout de suite ; elles vous attendent pour boire. »

À ces mots, je me mis à courir. L'eau vive jaillissait parmi les roches, sous les ombrages. Les femmes se pressaient autour de la source.

« Buvez avant nous, monsieur. Je crains que l'eau ne se trouble quand nous y aurons mis les mains. Et puis, une fois que les femmes y auront bu, la source sera souillée. »

Je me désaltérai, me servant de mes mains dont j'avais formé une coupe. Les femmes s'attardèrent longuement en cet endroit, s'épongeant à loisir avec une serviette humide qu'elles tordaient.

Pour redescendre, nous empruntâmes la route de Shimoda. Nous vîmes s'élever des colonnes de fumée des charbonnières, et nous reposâmes sur des tas de bois de charpente entreposés au bord du chemin.

Au beau milieu du sentier, la danseuse s'était accroupie près du petit chien dont elle débroussaillait les poils avec un peigne rose.

La mère la réprimanda :

« Tu vas casser les dents.

— Tant pis, j'en achèterai un neuf à Shimoda. »

Comme, depuis mon passage à Yugano, je souhaitais conserver cet objet, qui fixait le chignon de la danseuse sur le sommet de sa tête, je ne trouvais pas indiqué de l'utiliser pour le chien.

Je partis en avant avec Eikichi, en déclarant que ces bambous dont nous apercevions des faisceaux nous seraient bien utiles comme bâtons. La danseuse me poursuivit en courant : elle en portait un, plus haut qu'elle.

« Que veux-tu faire de cela ? » lui demanda le jeune homme.

Un peu hésitante, elle me le tendit.

« Je vous le donne pour vous servir de canne ; je l'ai tiré d'un faisceau, c'est le plus gros de tous.

— Il ne faut pas ! Si gros, on verra tout de suite que nous l'avons volé. Cela pourrait être gênant pour Monsieur. Va le remettre où tu l'as pris. »

La danseuse retourna sur ses pas jusqu'à l'endroit où elle avait été chercher le bambou puis revint vers nous, toujours courant. Elle m'offrit alors un bâton gros comme le doigt. Puis elle se laissa tomber contre le talus d'une rizière, s'adossant d'un mouvement si violent qu'elle se heurta les reins et, tout essoufflée, attendit les autres femmes.

Eikichi et moi, nous marchions en gardant une avance de dix ou douze mètres.

« Ce serait facile s'il se faisait arracher les dents pour s'en faire poser d'autres, en or. »

Je me retournai. La danseuse marchait à côté de Chiyoko. La mère et Yuriko les suivaient à quelques pas. Chiyoko ne semblait pas s'apercevoir que je regardais, et répondit à la danseuse :

« Oui, tu as raison. Tu devrais le lui dire. »

Il était sans doute question de moi. Chiyoko avait dû parler de ma vilaine denture, ce qui a dû amener la danseuse à soulever le problème des dents en or. Elles devaient détailler ensuite mon visage, mais ces propos ne me gênaient pas le moins du monde, et je n'avais même pas envie de tendre l'oreille, tant j'éprouvais le sentiment que nous étions proches les uns des autres. Leur conversation se poursuivit encore à voix basse, et j'entendis ensuite la danseuse dire :

« Il est bon.

— Ça, c'est bien vrai, il a l'air bon.

— Il est vraiment bon. Ça fait du bien d'être avec quelqu'un de bon. »

Ses paroles étaient empreintes de sincérité et de franchise. Sa voix laissait transparaître ce qu'elle ressentait spontanément, d'une manière simple et juvénile. Elle me faisait croire moi-même que j'étais bon, sans chercher plus loin. Soudain réconforté, je levai les yeux vers les montagnes inondées de lumière. Sous le coup de l'émotion, j'en perçus un tiraillement indéfinissable sous les paupières. À dix-neuf ans, je n'avais cessé de m'accabler de sévères reproches, en me répétant que mon caractère était déformé par ma condition d'orphelin : si j'avais entrepris ce voyage à Izu, c'était bien parce que je n'en pouvais plus de supporter l'oppressante mélancolie. Que l'on pût me trouver « bon » dans le sens le plus banal du terme, c'était quelque chose qui me touchait plus que je ne saurais le dire. La luminosité des montagnes annonçait que la mer de Shimoda était proche. De la canne de bambou qu'elle m'avait donnée, je fauchais les épis des herbes d'automne.

En chemin nous rencontrâmes, de place en place, à la limite des agglomérations, des écriteaux qui portaient cette inscription : *L'entrée du village est interdite aux mendiants et aux forains.*

6

Nous trouvâmes, tout près de la limite de la ville, à l'entrée nord, une affreuse auberge, dite Kôshûya. J'y suivis les artistes jusqu'au premier étage, dans un galetas situé directement sous les combles. Lorsqu'on s'asseyait à la fenêtre qui ouvrait sur le grand chemin, la tête touchait le toit.

« Tu n'as pas mal aux épaules ? demanda plusieurs fois la mère à la danseuse. Tu n'as pas mal aux mains ? Tu n'as vraiment pas mal aux mains ? »

La danseuse, avec de jolis gestes, mima le jeu du tambour.

« Je n'ai pas mal, je peux jouer, je peux jouer !

— Tant mieux ! »

Je soulevai l'instrument. « Oh, que c'est lourd !

— Oui, plus lourd que vous ne pensez ! Plus lourd que votre sacoche ! » fit la jeune fille en souriant.

Les forains échangeaient gaiement des saluts avec les autres pensionnaires de la taverne, tous gens de la même catégorie : des artistes, des bateleurs. J'eus l'impression que le port de Shimoda devait offrir un asile spécial à ces oiseaux migrateurs.

La danseuse donnait des piécettes de cuivre à un petit enfant de l'auberge qui avait trottiné jusqu'à leur chambre. Moi, je voulais quitter cette maison quand la danseuse, me précédant à la porte, disposa mes socques devant moi.

« Emmenez-moi voir le cinématographe », murmura-t-elle de nouveau, très bas.

Son frère et moi, nous nous fîmes conduire à une hôtellerie dont le patron passait pour avoir été jadis maire de la ville. Une sorte de voyou nous accompagna pendant une partie du chemin. Après le bain, je pris en compagnie d'Eikichi mon déjeuner — un repas de poisson fraîchement pêché.

« Voulez-vous acheter des fleurs pour en faire l'offrande à la cérémonie, demain ? » dis-je à mon nouvel ami, qui s'apprêtait à s'en retourner, en lui mettant dans la main quelques pièces enveloppées dans un morceau de papier.

Quant à moi, je devais reprendre le bateau pour Tôkyô dès le lendemain matin : j'avais épuisé mon pécule de voyage. Je prétextai quelque circonstance scolaire et les artistes, malgré leur insistance, ne purent me retenir.

Ayant dîné, et moins de trois heures après le petit déjeuner je quittai seul la ville en me dirigeant vers le nord. Je franchis un pont, puis j'entrepris l'escalade du mont Shimoda-Fuji, du sommet duquel je dominais tout le port. Après cette excursion, je repassai à l'auberge Kôshûya, pour y trouver les forains attablés autour d'un ragoût de poulet.

« N'en prendrez-vous pas une bouchée ? Le plat est souillé par les baguettes des femmes, bien sûr, mais ce sera pour vous une expérience », dit la mère, qui fit laver par Yuriko des baguettes qu'elle avait tirées de la malle d'osier.

Ils me prièrent, une fois encore, de remettre mon départ d'une demi-journée au moins, à cause de cet anniversaire qui tombait le lendemain, mais, alléguant mes obligations scolaires, je me gardai de céder.

« Alors, aux vacances d'hiver, nous irons vous chercher, tous ensemble, au bateau, répéta plusieurs fois la mère. Faites-nous savoir la date de votre arrivée. Nous vous attendrons. Ne descendez surtout pas dans une auberge. Nous irons vous chercher au bateau. »

Chiyoko et Yuriko se trouvant seules dans ma chambre un moment, j'en profitai pour leur proposer de m'accompagner au cinéma. « Je me sens mal, je suis lasse d'avoir trop marché », fit Chiyoko en se pressant la main sur le ventre. Elle était pâle, en effet, et paraissait accablée de fatigue. Yuriko, confuse, baissait la tête.

La danseuse jouait au rez-de-chaussée avec l'enfant de l'auberge. Dès qu'elle m'aperçut, elle se suspendit au bras de la mère, la harcelant pour obtenir l'autorisation de venir au cinéma, mais quand elle revint vers nous, l'air triste, elle disposa mes socques devant moi.

« Quoi ? Pourquoi ne pourrais-tu te faire inviter seule au cinématographe ? » intervint Eikichi, mais la femme n'y voulut consentir. Où était le mal ? Cette sévérité me parut extravagante.

Dans le vestibule, au moment de sortir, je vis la jeune fille qui caressait la tête du chien. Elle montrait un visage si froid, si indifférent que je n'osai même pas lui adresser la parole. Elle semblait avoir perdu jusqu'à la force de relever la tête pour me regarder.

Je me rendis donc seul à la salle de spectacle. Une commentatrice lisait à la lueur d'une petite lampe l'histoire qu'illustraient les images. Je sortis très vite pour revenir à l'auberge.

Je m'accoudai à ma fenêtre pour contempler longuement la ville sombre dans la nuit. Je crus entendre un bruit léger et continu de tambour dans le lointain. Alors, sans raison, je me mis à pleurer.

7

Le matin de mon départ, à sept heures, tandis que je prenais mon petit déjeuner, Eikichi m'interpella du chemin. Il portait un *haori** noir, imprimé dans le dos d'un emblème de famille — vêtement de cérémonie qu'il avait dû, supposai-je, revêtir pour assister à mon départ. Je m'aperçus qu'aucune des femmes de sa famille ne l'accompagnait et soudain le sentiment de ma solitude m'étreignit. Le jeune homme monta jusqu'à ma chambre.

« Elles voulaient, elles aussi, vous conduire au port, me dit-il, mais elles n'arrivent pas à s'éveiller parce qu'elles se sont couchées très tard hier soir. Je vous prie de les excuser. Elles disent qu'elles comptent absolument sur votre visite l'hiver prochain. »

C'était bien le vent froid d'un matin d'automne qui soufflait à travers la ville. En chemin, le jeune forain m'acheta quatre paquets de cigarettes de luxe, quelques kakis et des pastilles rafraîchissantes de la marque *Kaôru*. « C'est à cause de ma sœur qui s'appelle Kaoru, me dit-il avec un léger sourire. Je ne vous conseille pas les oranges pour le bateau, mais vous pouvez manger des kakis. C'est même efficace contre le mal de mer.

— Voulez-vous accepter ceci ? » demandai-je en retirant ma casquette que je lui posai sur la tête. Puis je sortis de mon sac ma coiffure de lycéen ; nous nous mîmes à rire tous deux tandis que je m'évertuais à en effacer les faux plis.

Nous approchions de l'embarcadère quand je reconnus, sur la plage, la danseuse accroupie ; cette silhouette m'émut profondément. Elle ne fit pas un geste avant que je sois arrivé près d'elle ; alors elle baissa la tête en gardant le silence. Elle avait conservé son fard de la nuit précédente, et cela me rendit encore plus sentimental. Le trait rouge du coin des yeux prêtait une fermeté puérile au visage dont l'expression me parut courroucée.

« Les autres viennent-elles aussi ? » demanda son frère.

Elle secoua la tête en signe de négation.

« Sont-elles toujours au lit ? »

Elle acquiesça du menton.

Tandis qu'Eikichi prenait mon billet de bateau et un ticket pour la vedette, je parlai de choses et d'autres à la jeune fille mais celle-ci gardait un silence obstiné, baissant les yeux sur l'embouchure du canal qui se déversait dans la mer. Tout au plus hocha-t-elle la tête quelques fois avant que j'aie fini de parler.

« Hé ! la vieille, dit alors un individu qui avait l'allure d'un terrassier, voilà l'homme qu'il nous faut. Monsieur l'étudiant, vous allez bien à Tôkyô, n'est-ce pas ? me demanda-t-il dans le dialecte de la région. Auriez-vous la bonté de conduire cette vieille femme à Tôkyô ? C'est un grand service que je vous demande là, mais je compte sur vous. Elle est bien malheureuse. Son fils qui travaillait dans la mine d'argent de Rendai-ji* et sa belle-fille viennent de décéder d'une mauvaise grippe ; c'est une épidémie que nous avons eue.

Ils ont laissé trois enfants ; on ne sait qu'en faire. Alors nous nous sommes consultés. Nous avons décidé de les envoyer dans le pays de la vieille. Son pays, c'est Mito*. Comme elle ne sait rien, il faudrait que vous la mettiez dans le train d'Ueno*, quand vous arriverez à Ryogan-jima. Cela va vous causer du dérangement, mais nous vous en prions les mains jointes. Regardez-les ! Est-ce qu'ils ne font pas pitié ? »

Sur le dos de la femme qui restait immobile, l'air ahuri, était ficelé un nourrisson. Deux jeunes enfants, l'une plus petite, l'autre un peu plus grande, âgées de deux et quatre ans, la tenaient par la main, à droite et à gauche. Je voyais dans son ballot crasseux et mal noué des boulettes de riz et des pruneaux salés. Cinq ou six mineurs s'efforçaient de la consoler. J'acceptai de grand cœur de m'en charger.

« Alors nous pouvons compter sur vous ? Ah merci ! Nous aurions dû les accompagner nous-mêmes jusqu'à Mito, mais cela ne nous est pas possible », vinrent me dire à tour de rôle les mineurs.

La vedette tanguait très fort. La danseuse, les lèvres farouchement serrées, l'air résolu, fixait les yeux ailleurs.

Je me retournai pour saisir l'échelle de corde. La jeune fille voulut me dire au revoir, mais elle n'y parvint pas, et se contenta d'incliner la tête une dernière fois. La vedette repartit vers le bateau.

Eikichi ne cessait d'agiter la casquette que je venais de lui offrir.

Quand je fus au large, la danseuse se mit, elle aussi, à me faire des signes avec quelque chose de blanc.

Je m'accoudai sur la balustrade du vapeur et là, m'efforçai de ne pas détacher mes regards de Shimoda jusqu'au moment où, le bateau quittant la baie, l'extrémité méridionale de la presqu'île d'Izu me fut cachée. J'eus l'impression d'être séparé de la danseuse depuis longtemps.

J'allai jeter un coup d'œil vers la cabine de la vieille ; j'y trouvai beaucoup de gens qui formaient un cercle autour d'elle en lui prodiguant toutes sortes de consolations. Rassuré, j'entrai dans la cabine voisine. La mer de Sagami était houleuse. Je m'assis et je fus projeté par terre d'un côté et de l'autre. Un matelot, allant de long en large, distribuait aux passagers de petites cuvettes en métal.

Je m'allongeai, me servant de ma sacoche pour poser la tête. L'esprit vide, j'avais perdu la notion du temps. Mes larmes se mirent à couler, tellement abondantes que je dus, ayant les joues froides, retourner mon oreiller improvisé.

Allongé tout près de moi se trouvait un autre garçon, le fils d'un directeur d'usine de Kawazu, qui semblait éprouver de la sympathie pour moi, peut-être à cause de ma casquette de lycéen : il se rendait à Tôkyô pour préparer l'examen d'entrée de l'établissement que moi-même je fréquentais.

Nous avions déjà bavardé un peu ; il m'interrogea :

« Vous serait-il arrivé malheur ?

— Non, lui répondis-je en toute franchise, je viens de quitter quelqu'un. » Il me regardait pleurer, mais pourtant je n'en éprouvais aucune gêne. Je ne pensais à rien. Il me semblait simplement que je m'endormais dans la fraîcheur d'un contentement serein.

Je ne vis pas tomber la nuit sur la mer. Pourtant des lumières brillaient sur Atami* et sur Ajiro. J'étais transi, j'avais faim. Mon compagnon de voyage entama pour moi ses provisions — des boulettes de riz aux algues — emballées dans une écorce de pousses de bambou. Je dévorai son *norimaki* comme s'il ne s'agissait pas des provisions d'un autre. Puis je me couvris de son manteau. Je me trouvais dans un état d'esprit si limpide, si beau qu'il me paraissait normal d'accepter avec naturel n'importe quelle gentillesse.

Il me semblait aussi tout naturel de conduire la vieille à la gare d'Ueno, le lendemain matin de bonne heure, et de lui prendre son billet pour Mito. Pour moi tout se fondait harmonieusement.

La lampe de la cabine s'éteignit. Une odeur de poisson frais, de marée, montait vers le bateau et devenait plus intense. Il faisait complètement noir. Je me réchauffais à la tiédeur du corps de mon compagnon et je laissais couler mes pleurs. Ma tête se vidait comme une eau claire qui s'écoule sans laisser de trace et j'en éprouvais une douceur paisible.

UNE PAGE FOLLE

(Kuruta ippêji)

Une page folle *parut dans la revue* Eiga jidai *(Les temps du cinéma) du 1er juillet 1926. Le texte fut conçu dès le départ comme le scénario du film muet de même titre, mis en scène par Kinugasa Teinosuke (1896-1982), et dont la première projection en public eut lieu le 24 septembre 1926. Kinugasa, futur réalisateur de* La Porte de l'enfer *(*Jigokumon, *1954, Palme d'or à Cannes), racontera plus tard aux journalistes : « Tout a commencé vers les mois de mars-avril de l'année 1926. Brûlant d'ambition à l'époque, je rêvais de faire un film artistique sortant de l'ordinaire. J'ai eu l'idée d'aller consulter à ce sujet Yokomitsu, écrivain que je connaissais bien pour avoir adapté son* Soleil *au cinéma. Quand je lui ai fait part de mon projet... il m'a proposé d'en parler à ses associés de la revue* Bungei jidai. »

Yokomitsu contacte immédiatement, par télégramme, son ami Kawabata qui était, à ce moment-là, de passage à Tôkyô dans un petit pied-à-terre sans téléphone. Kawabata arrive sous une pluie battante chez Yokomitsu, où Kinugasa l'attendait déjà avec impatience. Kawabata est vite conquis par l'enthousiasme du cinéaste. Ensemble, ils décident de faire participer deux autres camarades de Bungei jidai, *Kataoka et Kishida. Les cinq se réunissent quelques jours plus tard dans le hall du* Tokyo Station Hotel, *et un journaliste, qui surprend leur discussion passionnée échangée à très haute voix, les interviewe sur-le-champ, et publie un article dans son journal avec en gros titre : « Création d'une association des cinéastes de l'école des sensations nouvelles ».*

Initialement, la rédaction du scénario est confiée à Kishida. Cependant, son travail ne donne pas satisfaction. Les autres manquent d'imagination, et surtout de talent et de persévérance. Yokomitsu imagine le titre, sans plus. Kinugasa, impressionné par l'ambiance de l'hôpital psychiatrique de Matsuzawa, dans la ban-

lieue de Tôkyô, qu'il a visité peu de temps avant, suggère de décrire les patients de cet asile de sinistre réputation à l'époque, mais renonce à écrire le scénario, faute de temps. Finalement, c'est Kawabata qui s'occupe seul de la besogne.

Le tournage commence en mai 1926 dans les studios de la firme Shôchiku à Kyôto. Le scénario n'est pas encore prêt, et tout le monde attend. Enfin, Kawabata arrive en retard au rendez-vous, son manuscrit à peine terminé !

Le film sera bien accueilli par les critiques, ce qui vaudra à l'écrivain la médaille du meilleur film décernée par l'Association des cinéastes du Kansai. Mais ce sera un fiasco sur le plan commercial.*

Cependant, ce film continue à compter parmi les « classiques méconnus » du cinéma japonais. Depuis 1975, il ressort assez régulièrement dans des salles spécialisées dans les films classiques, et sera également présenté en France à la cinémathèque du Centre Pompidou à partir de 1987.

*L'*Introduction, *en début de volume, analyse la portée de cette expérience de scénario dans l'ensemble des œuvres romanesques futures de Kawabata.*

Composition littéraire destinée à l'Association des cinéastes appartenant au groupe des « sensations nouvelles ».

La nuit. Le toit d'un hôpital psychiatrique.
Un paratonnerre. Il pleut à verse. Des éclairs.

Sur une scène illuminée, une splendide danseuse est en train d'évoluer.
Sur le devant de la scène apparaît une rangée de barreaux en fer.
C'est une cellule.
Soudain, la scène illuminée se transforme en asile psychiatrique.
Le tutu de la danseuse se change en camisole d'aliéné.

La danseuse danse comme une folle.

Silhouette du fou A dans la salle n° 1.
Silhouette du fou B dans la salle n° 2.
Silhouette du fou C dans la salle n° 3.

Les jambes de la danseuse en train de danser.

Une infirmière passe le long du couloir de l'hôpital.
Elle s'arrête devant l'une des cellules et jette un coup d'œil furtif.
À l'intérieur, la silhouette d'une femme mariée aliénée.
L'infirmière s'éloigne.
Silhouette de la femme aliénée.

Une pièce bien éclairée de style occidental.
Une pendule qui marque huit heures.

Une jeune fille vêtue d'un imperméable en caoutchouc se tient debout, de dos.

Un jeune homme est en train de griffonner à une table. Il tourne la tête et regarde la jeune fille.

Celle-ci va ouvrir la fenêtre qui donne sur un balcon, et regarde dehors.

Pluie. Éclairs.

Le jeune homme s'approche de la fille et semble lui dire : « Ne pars pas... »

Sur la table, les feuilles de papier brouillon sont dispersées par le vent.

Le jeune homme les ramasse et les assemble.

La jeune fille le regarde et rit.

Le jeune homme s'en irrite, et, soudain, lui jette un écrin noir.

La jeune fille le ramasse et l'ouvre.

C'est une bague de fiançailles.

Son visage se trouble. Elle pense à sa mère qui est folle.

Derrière les barreaux de l'asile, la mère malade.

La jeune fille hésite un peu, puis s'avance vers le jeune homme.

Il pleut sur le balcon. La porte se ferme de l'intérieur.

Derrière les barreaux, la danseuse danse à perdre haleine.

Dehors, il pleut.

La danseuse.

Le fracas des éclairs est amplifié par la vision de la pluie et le bruit de la musique.

Fondu enchaîné où l'image de la pluie qui tombe s'efface devant celle des éclairs qui sillonnent le ciel comme les signes d'une partition musicale.

La danseuse.

Le son du tambour, mêlé aux autres instruments de musique, résonne sous la pluie.

La danseuse, lasse, s'effondre tout à coup.

Le sang afflue au bout de ses pieds.

Les instruments de musique sous la pluie.
La danseuse abattue prête l'oreille, se lève et recommence à danser.

Le plancher est taché de sang.
Le long couloir de l'hôpital.
L'ombre d'un employé apparaît.
Il se tient devant la cellule de la danseuse, puis s'avance discrètement jusqu'à la cellule de la femme mariée.
Comme elle est folle, elle ne se rend pas compte que son époux est là.
L'employé l'appelle par son nom.
La femme, silencieuse, tend la main.
L'employé s'approche.
Elle s'amuse à lui arracher un bouton de son vêtement et à le lui mettre dans la main.
L'employé la regarde.

Un surveillant passe dans le couloir.
L'employé, craignant ce bruit de pas, se cache.
La femme joue avec le bouton.
L'employé sort à nouveau la tête.
La femme se retourne et s'endort.

La pluie est projetée et tape contre les carreaux.

Le bouton roule sur le plancher.
L'image de l'eau sombre d'un étang apparaît.
Sur le visage de l'employé, l'ombre d'un souvenir lointain.
L'étang, dans l'obscurité. Un bébé. C'est l'époque où l'employé était batelier. Il cherche quelque chose au bord de l'étang.
Sa femme veut se jeter à l'eau ; sa fille la retient.
Le bébé lui glisse des mains et tombe dans le lac.

Le visage douloureux de l'employé.

Deux ou trois scènes du temps où il était batelier. Sa violence à

l'égard de sa femme. La ville et le port où il avait vagabondé après l'avoir abandonnée.

La longue route. La porte de l'asile. L'employé marche et arrive à l'entrée.
Il est secoué de tremblements lorsque ce souvenir lui revient à la mémoire.

Un chat, trempé par la pluie, entre d'un bond par la fenêtre et file le long du couloir.

Le matin. La lumière du soleil pénètre par la fenêtre et inonde le couloir où passe une infirmière, l'air affairé.

Un chien court à toute allure dans le grand jardin.
L'enfant du portier l'appelle.

Le chien bondit et suit l'enfant.
L'enfant et le chien courent ensemble à toute allure dans le jardin.
L'enfant tombe et pleure.
L'employé s'en aperçoit et se précipite.

La jeune fille ouvre la porte de la pièce de style occidental et sort.
Elle descend l'escalier, se retourne, puis s'éloigne en regardant droit devant elle.

La cellule de la danseuse.
La danseuse est appuyée contre le mur qu'elle frappe légèrement de la tête.

À côté, la cellule de l'épouse. Elle dort. Quand elle perçoit les coups contre le mur, elle lève la tête et regarde dans cette direction.

Le mur de la chambre de la danseuse.
Une photo d'elle sur une scène éblouissante y est collée.
Elle est déchirée.
La danseuse se lève et se dirige vers la photo.

L'employé ouvre bruyamment la fenêtre du couloir. La porte de l'hôpital, fermée à clé.

La jeune fille arrive. Elle prend la poignée de la porte et regarde à l'intérieur comme si elle voulait dire quelque chose.

Elle est sur le point de s'en aller.

Le portier lui ouvre. Il cherche à savoir ce qu'elle veut.

La jeune fille change d'avis et entre.

L'enfant du portier la suit.

Le bureau d'accueil de l'hôpital.

La jeune fille demande la permission de rendre visite à sa mère.

On la lui refuse.

L'enfant du portier qui se trouve juste à côté lui demande quel est le numéro de cette personne malade.

La chambre 25.

L'employé se tient devant la porte.

La réceptionniste accorde le droit de visite à contrecœur.

La jeune fille suit l'enfant.

L'enfant se précipite vers l'employé, dans le couloir, et lui fait savoir qu'il y a une visite pour la patiente du 25.

L'employé se demande qui c'est.

La jeune fille et l'employé se regardent surpris.

La jeune fille, inconsciemment, laisse échapper ces mots : « Ah !... Père !... » (Aussitôt, elle se demande comment son père a pu devenir employé dans cet hôpital.)

Elle le regarde avec hostilité, et se dirige vers la chambre de sa mère.

L'employé tente de l'en empêcher. Il ne veut pas que sa fille voie la douloureuse silhouette de sa femme folle.

La fille essaye d'éviter son père et s'avance vers la chambre.

La silhouette de la mère malade.

La fille s'approche discrètement des barreaux de la cellule et dit à sa mère qu'elle a pris la décision de se marier.

La mère semble ne pas comprendre.

L'employé, entendant le mot de « mariage », souffre de voir que sa fille ne lui en a rien dit.

L'employé est heureux de poser la main sur l'épaule de la jeune fille. On a l'impression qu'il voudrait dire quelque chose, mais elle se dégage, l'air méprisant, et s'en va, le visage en larmes.

La jeune fille sort en passant par le bureau de réception.

L'employé l'accompagne.

La jeune fille va dans le jardin où se trouve l'enfant du portier.

Elle semble lui demander quelque chose.

Ils marchent côte à côte.

L'employé se tient immobile, debout, près de la réception.

Il regarde du côté du jardin.

Le couloir de l'hôpital où passent le médecin, l'assistant, la surveillante, les infirmières.

Consultations du matin.

Consultation du malade A,
du malade B,
du malade C.

De nombreux patients sortent des salles dans le couloir.

Ils sont autorisés à faire la promenade matinale.

Plusieurs femmes, également.

La cellule de la femme mariée.

Le médecin l'examine.

L'employé se tient à l'entrée et lui demande comment elle va.

Le médecin tourne la tête sans faire attention à lui (les gens de l'hôpital ne savent pas qu'elle est l'épouse de l'employé).

L'employé s'en va.

La femme est autorisée à se promener.

Avant de quitter sa cellule, elle essaye de planter dans sa tête, comme une épingle à cheveux, le bouton qu'elle a arraché la veille.

Le bouton tombe et roule sur le sol.

Les infirmières la regardent et rient.

La femme fait semblant de se farder comme s'il y avait un miroir accroché au mur.
On voit le miroir apparaître sur le mur.
La silhouette d'une très belle femme s'y reflète.
La femme quitte la cellule.

La cellule de la danseuse qui danse comme une folle.
Elle est si excitée que la promenade lui a été interdite.

La femme longe le couloir avec d'autres malades.

L'employé nettoie la pelouse du jardin.

De nombreux malades sortent dans le jardin.

La femme assise regarde le ciel.

La jeune fille et l'enfant sont assis sur un des bancs de la pelouse.
Elle demande à l'enfant des renseignements sur son père.
L'enfant répond. Il a l'air de s'ennuyer.

Les malades passent devant elle.

L'enfant prend peur et disparaît.
La jeune fille, mal à son aise, se lève.

L'employé nettoie la pelouse.
L'enfant court vers lui, et lui demande si la malade du 25 est bien sa femme.
L'employé nie avec force.
L'enfant tend alors le doigt en direction du banc.

La jeune fille traverse la pelouse.

L'employé se dirige vers elle.

Il l'appelle. Elle s'arrête net.
L'employé s'approche.
La fille ne veut pas le voir et tourne la tête.
L'employé a les larmes aux yeux.
Il lui demande pardon.
La jeune fille se mord les lèvres.
Il lui demande si elle va se marier.
Elle hoche la tête.
Ils font quelques pas ensemble, en silence.

Les malades se reposent sur la pelouse.
Un fou, excité, se lève et fait semblant de prêcher.
Les autres applaudissent.
Le surveillant va chercher le malade excité et le force à quitter le groupe.
La femme, assise parmi eux, contemple calmement le ciel qui offre un magnifique spectacle.

Elle contemple le ciel.
L'employé et sa fille marchent juste derrière elle.
La jeune fille est en larmes.
L'employé est obsédé par le sentiment qu'il a de sa culpabilité.

La femme lève les bras au ciel.

Un malade aperçoit la jolie jeune fille et court vers elle.
La jeune fille, au premier coup d'œil, s'enfuit.
L'employé attrape le malade et le retient.
Le surveillant vient à la rescousse.
La jeune fille file comme une flèche et sort de l'hôpital.

L'éblouissant spectacle du ciel se ternit.

La porte. Le concierge se précipite derrière la fille qui est sortie, pour l'accompagner.

La cellule de la danseuse qui danse de façon désordonnée sur un rythme effréné.

Une malade revient de la promenade et s'approche des barreaux de la cellule de la danseuse.

Elle regarde ces piétinements fous.

Elle applaudit.

Danse.

Au bruit des applaudissements, de nombreux malades accourent.
Les surveillants et les infirmiers veulent les disperser, mais ils restent immobiles.
Les fous, debout, en désordre, regardent danser.

Le malade A regarde la danse.

La danse vue par le fou A.

Le malade B regarde la danse.

La danse vue par le fou B.

Idem pour le malade C.

La danse vue par le fou C.

Le groupe des malades hommes se précipite en entendant le vacarme.
La danse.

Hommes et femmes se tiennent tout agités devant la cellule de la danseuse.
Le surveillant et l'infirmière en éloignent quelques-uns d'entre eux.

Le médecin et plusieurs autres personnes de l'hôpital accourent à la rescousse.
L'employé est parmi eux.

Ils dispersent l'un après l'autre les malades agités. Un, puis deux, trois et quatre...

L'un d'entre eux fait des moulinets avec sa main et frappe la femme de l'employé qui se trouve juste à côté.

Elle tombe à la renverse.

L'employé en colère frappe le fou.

Celui-ci se retourne, l'attrape et l'immobilise.

Les malades, excités, forment un cercle autour d'eux. Le médecin les sépare.

L'employé incline la tête plusieurs fois devant le médecin et s'excuse.

Le docteur est très en colère.

La femme est là, par terre, et regarde la scène comme si tout cela ne la concernait pas. Elle retourne tranquillement à sa cellule.

Le médecin, en colère, éconduit l'employé.

Le visage inexpressif de la femme.

Le bureau du médecin qui est en train de gronder l'employé. Celui-ci sort de la pièce sans mot dire.

La silhouette de sa femme folle lui revient à la mémoire.

L'employé réfléchit un moment, revient et supplie le docteur.

Le guichet d'une gare.

La jeune fille achète son billet : elle a l'air pressé.

Le train part.

Un misérable vieillard, près de là, ramasse un sou.

Une chambre à l'occidentale, bien éclairée.

Un jeune homme feuillette les pages d'une revue.

Il semble attendre quelqu'un.

Une servante conduit la jeune fille à la chambre, puis le jeune homme et la jeune fille s'en vont rapidement.

La femme dans sa cellule.

La danseuse dans la sienne. Elle a les pieds et les mains liés.

Dans sa chambre, l'employé, allongé, est plongé dans ses pensées.

Dans le jardin de l'hôpital, les silhouettes de l'employé et de la jeune fille qui se mord les lèvres.

L'employé pense au mariage de sa fille.

La porte d'entrée s'ouvre tout à coup. L'enfant du portier passe la tête, crie qu'il y a quelque chose d'intéressant dehors et file à nouveau.

L'employé se lève et regarde dehors.

La fanfare d'une agence de publicité passe près de l'hôpital.

Vaste braderie. Banderoles annonçant une grande tombola.

L'employé regarde.

Les trompettes de la fanfare. Banderoles annonçant une grande tombola. Des affichettes publicitaires jonchent la route.

(En un instant, il fait nuit.)

Vue de l'estrade où a lieu la tombola, le soir. Des lampions, des banderoles, des montagnes de lots et objets divers. La foule.

Des gens avec des cadeaux plein les bras vont en ordre, chacun à leur tour, tirer un billet de tombola. Ici et là, des jeunes filles parées d'une coiffure à coques distribuent des lots. Ce ne sont que de petits cadeaux sans valeur.

Il donne à la jeune fille de la loterie des gâteaux ronds qu'il a reçus en lot.

La jeune fille ouvre le paquet, regarde à l'intérieur, s'étonne et montre son visage souriant.

Elle crie : « Voici le gros lot... le gros lot... »

Tous les employés s'assemblent.

Une jeune fille agite une cloche.

La foule, curieuse, s'approche.

Un jeune homme fait descendre un coffre, premier gros lot.

Une jeune fille remet à l'employé un tutu de danseuse sur lequel est collée une étiquette : deuxième gros lot.

L'employé est ravi.

Les responsables de la loterie, tous ensemble, aident l'employé à charger le coffre.

Bousculé par la foule, il s'éloigne à pied, sur la route, le coffre sur le dos.

Sa fille arrive de l'autre côté, l'air heureux, et se précipite vers son père.

La cellule de la danseuse. Elle est contente de pouvoir danser dans le tutu gagné comme deuxième gros lot.

La fenêtre de la chambre de l'employé.

Un tableau. Il vient de sortir de sa rêverie et va fermer la fenêtre en souriant.

La cellule de la danseuse.

Elle gigote, pieds et mains liés comme avant.

Un commis de cuisine et l'employé arrivent dans le couloir avec les repas des malades.

Ceux-ci, flairant l'odeur, sortent en désordre des salles pour jeter un coup d'œil.

Dans un élégant magasin de meubles, un jeune homme et une jeune fille cherchent à acheter une belle commode.

Dans la cellule, la femme prend tranquillement son repas.

L'employé regarde autour de lui, s'approche à pas feutrés et sort de sa poche deux boulettes de riz enrobées dans des feuilles de chêne. La femme les prend, d'un geste brusque, pose son plateau et commence à les manger.

L'employé regarde attentivement autour de lui.

Deux ou trois malades mangent dans les autres cellules.

Dans le couloir, le préposé aux repas appelle l'employé. Celui-ci

quitte la chambre de sa femme et met, d'un air las, la vaisselle sale dans un panier.

La cuisine de l'hôpital. Le plongeur lave la vaisselle. Son visage est parfaitement inexpressif.

L'eau tombe goutte à goutte du robinet.
L'employé ouvre la porte et entre. Il se décharge du panier à vaisselle.
Un bol tombe.
Le bol en morceaux.
L'employé le regarde, l'air sombre.
Le plongeur continue de laver les bols, l'air inexpressif.

La porte d'entrée de l'hôpital. Un ami du jeune homme demande quelque chose au portier et s'en va.

Une pièce bien éclairée, de style occidental.
L'air sombre du jeune homme à qui son ami demande si la mère de sa fiancée est folle.
Le jeune homme est assis à une table, le regard fixe.
L'ami arpente la chambre, puis, juste au moment où il s'apprête à allumer une cigarette, il regarde sur le balcon.
La jeune fille écoute, assise sur un banc.

L'ami, l'ayant aperçue, s'en va, l'air gêné.
La jeune fille se tient debout de l'autre côté de la porte-fenêtre.
Le jeune homme va vers elle, l'air serein.
Elle est triste et prostrée.
La voyant ainsi, son visage s'assombrit légèrement.
Elle sort de la pièce, sans mot dire.
L'employé est allongé dans sa chambre, fatigué et abattu.

Les enfants jouent près du mur de l'hôpital.
L'enfant du portier va les rejoindre.
Il les amuse en singeant les fous.
Les enfants le trouvent très drôle.

L'employé les regarde de la fenêtre de sa chambre.

Les enfants flattent le fils du portier.
Il imite le fou B.
Les enfants veulent le faire continuer, mais le garçon refuse.
Ils le menacent.
Le fils du portier singe la femme de l'employé.

Visage de l'employé à sa fenêtre.

Les enfants ont beau menacer le garçon, celui-ci ne veut plus continuer à imiter les fous.

Les enfants le malmènent et le font pleurer.

La chambre de l'employé qui est à nouveau allongé, prostré.

La porte s'ouvre doucement. Derrière, quelqu'un hésite.
L'employé se retourne.
Sa fille entre en disant : « Père ! »
L'employé la regarde.
La jeune fille, au bord des larmes, s'approche doucement, et s'assied, toute troublée. L'employé veut lui demander la cause de son chagrin.
La jeune fille penche la tête en silence. Elle voudrait savoir pourquoi sa mère a été si malheureuse dans sa jeunesse.

La bague de fiançailles de sa fille se reflète dans les yeux de l'employé.
La jeune fille pleure en disant qu'elle ne peut pas se marier.

L'employé lui dit qu'elle devrait se décider.
Quand elle entend le mot « décider », elle semble soudain contrariée et sort.
L'employé l'accompagne.

Le bol cassé.
L'employé s'assied en silence. Il souffre en pensant au malheur de sa fille.
Il allume la lumière.

Le couloir, en pleine nuit.

L'employé jette un coup d'œil circulaire et s'approche de la chambre de sa femme.

La femme s'éveille, au bruit.

L'employé ouvre la porte de la cellule avec une clé qu'il a volée, et entre.

Il presse sa femme et sort avec elle dans le couloir.

Un fou rit bruyamment.

L'employé lui fait : « Chut !... »

Deux ou trois fous rient à haute voix.

L'employé emporte sa femme dans ses bras et s'enfuit le long du couloir comme un diable.

La porte de sortie du couloir.

L'employé l'ouvre et veut faire sortir sa femme.

Voyant devant elle la profondeur obscure, elle fait un pas en arrière, effrayée.

L'employé veut la faire sortir, malgré elle.

La femme, craignant le noir, résiste de toutes ses forces.

Dans l'obscurité, elle revoit un lac au milieu d'un bois sombre.

La femme s'agite comme si elle voulait l'éviter.

Un chien aboie dans le lointain.

La femme tombe de tout son long.

L'employé, effrayé, pose sa main sur la poitrine de sa femme.

Les palpitations du cœur sont terribles. Il lui met la main sur le front. Elle a de la fièvre.

Il court chercher de l'eau. Il laisse sa femme.

Toute seule, elle se relève et retourne à sa chambre.

L'employé apporte l'eau. Sa femme n'est plus là. Il la cherche alentour.

Puis il court vers la chambre.

Elle est assise là, inconsciente.

L'employé arrive. Il lui demande instamment de sortir, pour le bien de leur fille.

Le couloir. Le bruit des pas du surveillant.

L'employé file en hâte le long du couloir, et laisse tomber sa clé.

La clé tombée dans le couloir.

Le surveillant la ramasse et la regarde d'un air perplexe. Il n'y a personne.

L'employé est retourné en vitesse à sa chambre. Il se laisse choir.

En colère après sa fille, il se met à délirer.

Il croit entendre une voix lui murmurer à l'oreille avec insistance qu'il doit fuir au loin avec sa femme pour que sa fille puisse se marier et être heureuse. Comme il a fait tomber la clé, il pense qu'à partir du lendemain, il ne pourra plus être aux côtés de sa femme.

L'employé a une expression maladive et troublée.

Il ouvre doucement, sans faire de bruit, la porte à barreaux de la cellule.

Il fait sortir sa femme de la pièce.

Il se retourne et aperçoit les trois fous A, B, C, qui se tiennent à l'entrée de leur salle.

L'employé file le long du couloir.

Les fous le poursuivent.

Quelques folles sont là, devant lui.

Une voix aiguë appelle : « Hé ! là-bas... toi ! »

Il tressaille et se retourne.

Le directeur de l'hôpital est là !

L'employé s'enfuit.

La voiture des mariés s'en va, ainsi que le fourgon mortuaire où se trouvent le directeur et l'assistant qui sourient, l'air ravi.

Le couloir est redevenu complètement calme.

L'employé se tient là, avec sa femme dans les bras.

L'aube se lève.

Il est assis dans sa chambre.
Il se tient la tête et souffre.
Il sort soudain de son hallucination.

Scène d'un matin à l'aube.
Puis deuxième scène,
Troisième scène,
Quatrième scène,
Cinquième scène,
Sixième scène.

(L'employé est repris par son hallucination.)
Trois fous s'agitent dans le couloir.
L'employé s'approche en souriant, un panier à la main.
Dans le panier, il y a plusieurs masques qui sourient légèrement.
Il met un masque à chacun des fous, A, B, C, l'un après l'autre.
Leur violence s'apaise. Un sourire apparaît sur leur visage.
Plusieurs infirmières lui barrent le passage.
L'employé se précipite sur le directeur et le tue.
Puis il continue, tape sur les fous, le surveillant, l'assistant, le docteur, et les tue.
Trois magnifiques voitures entrent et passent sur les cadavres gisant des deux côtés du couloir.
Dans l'une d'entre elles, se trouve la jeune fille en costume de mariée. À ses côtés, un fou qui vient d'être tué un instant auparavant est assis en habit de marié.
La mère se tient debout devant la voiture pour l'empêcher de passer.
La jeune fille cache le visage de son fiancé pour qu'il ne voie pas le visage de sa mère.
La femme grimpe sur la voiture.
Le chauffeur essaye de la repousser.
L'employé cherche à éloigner sa femme et lui tape dessus.
La fille laisse le visage de son fiancé et descend de la voiture pour protéger sa mère.
Les fous s'accrochent à la porte de la voiture et crient : « Ça suffit ! ».
Le fourgon mortuaire entre, puis s'arrête.

Les fous et l'assistant qui viennent d'être assassinés y montent, conduits par les infirmières.

Le directeur de l'hôpital, également, qui fixe l'employé, l'air apeuré.

De nombreuses malades sont assises dans le couloir.

L'employé leur met à toutes un masque.

Un léger sourire apparaît sur leur visage pendant un moment.

Il met aussi un masque à sa femme.

Il lui semble que ce visage doux et souriant a comme une expression d'amour.

L'employé met aussi un masque sur son propre visage. Il sourit et prend dans ses bras sa femme souriante.

(Fondu enchaîné passant de l'hallucination à l'image de l'employé balayant le couloir, le matin.)

L'employé balaie le couloir en silence.

Le directeur de l'hôpital et les infirmières passent en répondant poliment à ses salutations.

Il rit en pensant à son hallucination.

Le directeur et les infirmières se tiennent devant la cellule de la femme.

La femme regarde calmement.

La chambre de la danseuse.

Ce jour-là, elle danse encore de façon effrénée.

Le directeur suit les infirmières. Ils vont de cellule en cellule faire leur tournée.

L'employé balaie le couloir en silence.

La chambre du jeune homme, bien éclairée, de style occidental.

Un beau bouquet de fleurs annonce le mariage des deux jeunes gens pour le lendemain.

LE POURVOYEUR DE CADAVRES

(Shitai shôkainin)

Le Pourvoyeur de cadavres *parut en trois fragments dans trois revues différentes : le premier, sous le même nom que le titre actuel, dans la revue* Bungei Shunjû *d'avril 1929, le second intitulé* La Vengeance des cadavres [Shitai no fukushû] *dans le numéro d'août 1929 de la revue* Sokoku, *et enfin la partie finale sous le titre* Les Assistants des veillées funèbres [Tsuya ninsoku], *au mois d'août 1930 dans la revue* Sakuhin.

Une telle forme de publication par fragments n'est pas dénuée d'intérêt, quand on sait que les œuvres capitales de Kawabata à son apogée paraîtront sous cette forme.

En effet, cet écrivain semble ne pas avoir été fait pour mener à un rythme soutenu un travail de longue haleine. Même si l'examen de l'ensemble de ses œuvres révèle un travailleur acharné, son tempérament inné reste en dernière analyse celui d'un « paresseux ». Il tient à préserver sa liberté et à rester maître de son temps en n'écrivant que quand il se sent inspiré, tout en étant constamment harcelé par les éditeurs – et également poussé par le besoin chronique de gagner l'argent nécessaire à ses fantaisies coûteuses et ses caprices. Ce n'est qu'à une époque assez tardive qu'il possédera un entraînement professionnel suffisant pour pouvoir se plier à la publication suivie dans une revue ou dans un quotidien.

Quoi qu'il en soit, Le Pourvoyeur de cadavres, *écrit dans le style propre à l'époque des « sensations nouvelles », est un défi lancé aux critiques littéraires japonais qui affichent un mépris profond des rebondissements et des quiproquos, qu'ils jugent indignes de la « grande littérature ». Le titre même suggère déjà un arrière-fond sombre et l'exploitation systématique d'un thème macabre.*

Pour le jeune Kawabata, une œuvre d'avant-garde n'a pas besoin d'être ennuyeuse. On peut innover tout en empruntant des moyens conventionnels « faciles » afin de tenir le lecteur en haleine. Dans

ce domaine, il n'est pas nécessaire d'exclure le trop classique « souci de plaire ».

Et pourtant, Kawabata ne tombe pas dans le piège du conventionnel. Le lecteur sans préjugés décèlera dans ce récit une originalité qui annonce déjà la marque future de l'écrivain. Dépecez Les Belles Endormies *jusqu'à ce qu'elles soient réduites à l'état de squelettes et finalement en cendres, brisez le décor, et vous obtiendrez* Le Pourvoyeur de cadavres. *Heureux, le lecteur qui pourra rire aux passages les plus lugubres de cette nouvelle, ce petit péché de jeunesse du grand écrivain !*

1

« Box et Cox, bien qu'habitant sous le même toit, ne se connaissaient pas de vue. Box et Cox, ces deux bouffons, personnages de farce de John Morton, vivaient dans la même pièce, et pourtant ne se voyaient jamais. On assistait ainsi à toutes sortes de situations comiques. »

Alors que je rendais visite à Asagi Shinpachi à propos d'une étrange affaire et que, pour passer le temps en l'attendant, je feuilletais un dictionnaire anglais-japonais, mon regard fut attiré par un passage souligné au crayon rouge.

« Arrangement à la Box et Cox — arrangement selon lequel une personne utilise un logement le jour, et l'autre la nuit. » Non seulement le trait rouge avait été tracé en force, ce qui le faisait ressortir au verso de la page, mais, de plus, celle-ci s'était ouverte naturellement lorsque j'avais pris le dictionnaire dans mes mains. Probablement, Asagi Shinpachi attachait un sens particulier à ces mots. Aussi, dès que je le vis, j'essayai de lui en demander la raison, mais son expression fut si glaciale que je pensai que j'aurais mieux fait de ne pas lui poser une telle question.

« As-tu lu le roman ou la pièce de théâtre de ce John ?...

— Ah ça ?...

— Ça a l'air intéressant... tu ne penses pas ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas lu...

— Pourtant ces noms ont dû être vraiment célèbres pour être utilisés ainsi comme des noms communs.

— Box et Cox... voilà deux mots qui sonnent bien !

— C'est vrai.

— En réalité, pour les amis de Box et de Cox, il s'agit certes d'une

comédie, mais, en ce qui me concerne, c'est plutôt d'une tragédie qu'il faudrait parler, je crois. Car j'ai eu l'occasion de faire un arrangement à la Box et Cox... avec une jeune fille... »

Voici donc le récit d'Asagi Shinpachi.

2

Un jour, à Asakusa*, Asagi Shinpachi prit le bus de Kuramaé* jusqu'à Shinbashi*. Ce n'était pas qu'il refusât particulièrement de prendre le bus, mais, n'étant qu'un pauvre étudiant, ce qui lui venait aussitôt à l'esprit quand il fallait choisir entre le bus ou le tram, c'était les quatorze sous de différence.

« Les billets, s'il vous plaît ! »

Une main de femme gantée surgit juste devant lui.

« Quel culot ! Voilà aussitôt ce que je pensai d'un tel personnage, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

« C'était des gants de coton blanc comme en ont les soldats ou les épicières qui attendent tes ordres. Va voir un peu dans les bus verts en service actuellement. Ce sont les mêmes gants. »

Comme il lançait un regard scrutateur à la receveuse à qui il remettait l'argent, le visage juvénile de la jeune fille se métamorphosa, pour ainsi dire, et devint tout sourires.

Elle avait sur la tête une grande casquette noire et le vulgaire crayon qui pointait derrière son oreille laissait une impression indéfinissable. Il n'avait encore jamais vu de coiffure aussi attrayante ni d'aussi belle épingle à cheveux.

Afin de faire entrer tous ses cheveux dans la casquette noire, elle les avait rassemblés et relevés en arrière. Ceux qui se trouvaient plus rares, à la naissance de la nuque, se mêlaient en un duvet désordonné. Là, deux crayons jaunes octogonaux pointaient leur mine aiguisée vers le bas. Autour de son cou était passée une fine cordelette un peu tachée sur laquelle s'ouvrait ce que ces filles appellent « un col blanc ». Une ceinture de cuir rigide, jaune ocre, comme en ont les militaires, entourait ses hanches. Sur le devant, un sac en cuir noir était fixé au moyen d'un crochet métallique. Il n'avait encore jamais vu d'ornement féminin le pénétrer d'un tel éclat.

Si les crayons et le métal — ces deux atours quelque peu puérils — avaient ému Asagi Shinpachi, c'était, naturellement, parce que le visage de la jeune femme était beau comme celui d'une enfant toute simple qui parcourt la campagne. Ses paupières tirées sur des yeux longs et fendus lui donnaient un air de bravade un peu mélancolique auquel convenait fort bien la courbure de son nez, et faisait ressortir l'ovale de ses joues soulignant sa douceur juvénile. Avec ses joues pâles et robustes, comme en ont les campagnardes en route pour la ville, on pouvait se demander si, à y bien regarder, dans le duvet de ses lèvres dépourvues de rouge n'était pas restée accrochée quelque poussière du chemin.

Elle se tenait toujours debout, les genoux légèrement écartés. Même lorsqu'il y avait une place libre, elle ne s'y asseyait pas. Elle ne joignait les jambes que lorsque le bus oscillait et qu'elle chancelait de deux ou trois pas.

« Ces jambes détenaient un secret étonnamment féminin ! » me dit Shinpachi tout en continuant son histoire.

Ardent comme pouvait l'être un étudiant, il se mit à la regarder sans réserve, se demandant si elle était vierge. Car, chez un ami, un soir de pluie, il avait entendu de la bouche d'une receveuse membre d'un mouvement socialiste, une histoire, sans doute fausse, d'après laquelle un conducteur et une receveuse avaient, après en avoir éteint toutes les lumières, garé le bus dans une rue sombre en ayant mis le panneau de détresse, ou bien étaient restés dedans après l'avoir mis au garage une fois leur travail terminé.

Toutefois, durant tout le temps où elle s'était trouvée dans le bus avec Shinpachi, elle n'avait jamais regardé le visage des hommes dont elle poinçonnait les tickets, et, du reste, ne regardait personne. Elle se contentait de soupirer en jetant par-dessous ses paupières qui faisaient penser à des bonbons translucides un regard fixe, droit devant elle. Shinpachi était assis juste en face de l'entrée. Lorsque le véhicule tournait à droite, elle abaissait la vitre de la fenêtre derrière lui, se penchait en appuyant sa poitrine contre la visière de la casquette de Shinpachi, et, avec son bras droit qu'elle sortait par la fenêtre, faisait de grands signes. Aucune odeur ne se dégageait d'elle. Son costume bleu marine, dénué de tout ornement, lui moulait strictement le corps, mais ce qui le tracassait beaucoup était qu'il n'arrivait pas à se figurer exactement les dimensions de sa taille.

Elle arpentait le bus sans relâche, en se retenant à la barre métallique derrière la plate-forme du conducteur.

« Prochain arrêt... s'il vous plaît !... » criait-elle soudain.

« A-ll-o-n-s-y !... »

À chacun de ses signaux, le conducteur hochait légèrement la tête. On eût dit qu'un courant d'amour indéfinissable se transmettait directement de l'un à l'autre et, telle l'expression d'un sentiment, une sorte d'intimité secrète se dégageait de la courbure de son dos. Shinpachi eut soudain envie, en guise de plaisanterie, d'attraper le crayon qu'elle avait dans les cheveux et, chaque fois qu'elle passait devant lui, il pouvait à peine se retenir de prendre dans ses mains les gants de coton.

Au moment de descendre à la station de Shinbashi, il jeta un coup d'œil à la plaque, derrière la porte, où étaient inscrits les noms.

« Receveuse : Sakaï Yukiko. »

« Ah ! Yuki !... » se mit-il à murmurer sans réfléchir, puis, tout désorienté, il attendit qu'elle descende sur la grand-place devant la gare. Comme ils étaient arrivés au terminus, il pensait qu'il y aurait changement de personnel, et donc, un temps de repos. Mais Yukiko se dirigea vers le chauffeur, attrapa la barre derrière lui, et le véhicule repartit en direction de son point de départ. Les rayons éblouissants du soleil couchant pénétraient par la fenêtre inclinée dans le tournant.

« S'il avait fallu donner des noms, je crois bien qu'en définitive, si j'avais été Box, Yukiko eût été Cox », me dit Shinpachi en continuant son histoire.

3

Celle qui avait familiarisé l'oreille de Shinpachi avec l'appellation « Petite Yuki ! » était la patronne de la chapellerie qui rapetassait les chapeaux dans le quartier de Nishitorigoé, à Asakusa. Mais lui n'ajoutait jamais « petite » au nom de la jeune fille et se contentait de montrer du doigt le premier étage en demandant :

« Est-elle là ?

— Bien sûr qu'elle est là ! »

Alors Shinpachi rebroussait chemin jusqu'au cabinet dentaire qui se trouvait sur le parcours du bus à la station de Kuramaé.

Les patrons de la chapellerie en étaient clients. Shinpachi vivait en parasite chez ce dentiste, ne payant aucun frais de pension. Au premier étage, un salon d'attente jouxtait la salle de consultations. En bas, s'ajoutaient au vacarme irritant d'un atelier de mécanique avec ses flammes de bec à souder, son compresseur à métaux et ses marteaux, les cris de quatre enfants en bas âge, le tout sur le parcours du bus. Le dentiste avait demandé au patron de la chapellerie s'il n'aurait pas eu, peut-être, au premier étage une pièce pour étudier dans la journée. Celui-ci avait aussitôt pensé à la chambre de la receveuse qui ne l'utilisait pratiquement que pour dormir, et avait dit au dentiste que si on proposait à la jeune fille de lui payer la moitié du loyer, elle serait certes très contente. Puis, deux ou trois jours après :

« Je crois que Yuki serait tout à fait ravie...

— Mais encore ?...

— Toutefois, monsieur l'étudiant, elle dit que la moitié du prix ne convient pas. Elle propose que vous ne lui en payiez que le tiers. »

Shinpachi se rendit à la chapellerie guidé par le patron. Sur le vaste parquet en bois, étaient alignées deux rangées de têtes chauves et polies comme du métal.

Shinpachi, s'adressant à moi, me dit tout en continuant son histoire :

« Sur ces têtes chauves, on met des chapeaux mouillés passés à la vapeur, et la vapeur monte en l'air en volutes. »

Dans la chambre qu'il partageait avec elle au premier étage, il y avait contre la fenêtre qui donnait sur le boulevard un bureau grossier et ordinaire qui sentait la pommade bon marché. À part ça, un mur gris et la cloison d'un placard.

Dès le lendemain, Shinpachi prit l'habitude de passer au premier étage. Le jour suivant, il y avait sur le bureau un plateau à thé. Deux tasses... l'une vieille, où était incrustée en rouge une langouste, était retournée à l'envers, et l'autre, neuve, avec en bleu le motif d'une feuille de bambou, était posée, à l'endroit, face en l'air. Lorsqu'il souleva le couvercle de la théière, il sentit l'odeur du thé grillé frais.

« J'ai pensé que l'une des tasses était pour moi et qu'elle me l'avait achetée exprès. C'était la première fois que je me trouvais être ainsi l'objet de l'attention d'une jeune fille ! » me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

Le petit brasero en porcelaine était rempli de charbon et une bouilloire était posée dessus. Il sortit le coussin plat recouvert de mousseline de dessous le bureau et but du thé grillé dans la tasse de la fille. Il essaya d'ouvrir les tiroirs. Ils étaient tous deux fermés à clé.

Ce fut la même chose pendant quatre mois. Pas un seul jour elle n'oublia de fermer les tiroirs du bureau et de remplir le brasero de charbon. Pas même un brin de fil rouge ne traînait sur les nattes. Le souffle d'une vie féminine ne se trouvait, sans doute, seulement enfermé que dans le placard. Bien entendu, il n'était pas homme à ouvrir la porte de la cloison pour voir ce qu'il y avait derrière. Toutefois, il buvait toujours son thé dans la tasse de la jeune fille.

Chaque fois qu'ils se levaient, le patron et la patronne de l'atelier de réparations de chapeaux secouaient les poussières du tablier qui recouvrait leurs jambes. Si la patronne répondait :

« Elle est là ! » Shinpachi rebroussait chemin jusqu'au cabinet dentaire. La plupart du temps, il restait jusqu'au dîner, mais si, parfois, il s'attardait jusqu'à la nuit, il demandait au chapelier à quelle heure la jeune fille cessait son travail afin de se retirer avant ce moment-là.

« C'est pourquoi, tels Box et Cox, nous ne nous rencontrions jamais, mais, pas une seule fois, cela ne tourna à la farce. Cependant..., me dit Shinpachi en poursuivant son récit.

— Tu n'as pas cherché à savoir si elle était jolie ?

— Ça m'était impossible ! »

Ce fut dans de telles circonstances qu'Asagi Shinpachi et Sakaï Yukiko se trouvèrent réunis de Kuramaé à Shinbashi. Comme elle faisait semblant de ne pas remarquer qu'il la regardait fixement, Yukiko ne savait pas non plus que c'était là l'étudiant qui partageait la même chambre qu'elle.

Shinpachi avait rendez-vous avec un ami devant la gare de Shinbashi. Ils devaient aller tous deux chez un professeur qui habitait à Kamakura*, afin de trier des documents dont celui-ci avait besoin pour terminer un travail de recherche qui devait être publié dans une revue spécialisée.

Quand ils revinrent quatre jours plus tard, Yukiko souffrait d'une pneumonie aiguë. En proie à la fièvre, elle articulait quelques mots dans son délire. Le chapelier dit entre deux têtes qui dégageaient de la vapeur :

« Il semble qu'il n'y ait plus rien à faire ! Si elle meurt, que va-t-il se passer ?

— A-t-on appelé un docteur ?

— On ne sait pas d'où elle vient.

— Elle a bien reçu des lettres de ses parents ou de ses frères et sœurs ! Si on allait voir ?

— Elle n'a jamais reçu aucune lettre.

— Jamais ? »

Shinpachi répétait ces mots, debout devant la boutique. L'autre jour, lorsqu'il était monté dans le bus vert en direction de Shinbashi, Yukiko avait un bandage enroulé autour du cou. Était-ce là le début de la pneumonie ? Voilà pourquoi elle était aussi pâle qu'un bonbon translucide.

« Regardez au moins une fois le visage de la petite Yuki tant qu'elle est encore en vie !

— Oui, bien sûr... » Shinpachi s'éloigna et revint sur ses pas, le visage un peu empourpré comme lorsqu'on lui répondait : « Bien sûr, elle est là ! » alors qu'elle était encore en bonne santé. Il appela par téléphone un assistant du Laboratoire de la Faculté de Médecine. Irié, l'assistant, arriva. Shinpachi le conduisit du cabinet dentaire jusqu'à la boutique du chapelier et lui dit tout de go :

« C'est au premier étage, et il se planta entre les rangées des têtes chauves.

— Ça va... » Irié monta, l'air soupçonneux, au premier étage.

« Pourquoi de son vivant, n'avais-je jamais vu son visage ? Même maintenant, je trouve cela étrange, me dit Shinpachi tout en continuant son récit.

« Peut-être était-ce parce que je ne désirais pas voir une très jeune fille en proie à la fièvre. Finalement, tant que Yukiko vivait, je n'avais pas changé les habitudes de Box et de Cox. »

Après avoir examiné Yukiko, Irié rejoignit le devant de la boutique.

« On ne peut plus rien pour elle. Je doute qu'un traitement puisse la guérir.

— Mais si elle meurt, il faudra faire un enterrement !

— Oui.

— Combien peut coûter un enterrement ?

— Oh ! ça... on ne peut pas dire exactement. Le prix du fourgon mortuaire pour amener le corps au crématorium... assurément, de

nos jours, on ne peut plus le porter sur les épaules... les frais de l'incinération, voilà déjà le strict minimum, plus l'argent nécessaire pour le feu, cela fait peut-être cinq yens. Combien peut prendre une ambulance pour aller d'ici jusqu'au crématorium de Mikawajima ? Aussi, il faut compter le prix du cercueil.

— Et le bonze ?

— Oh, lui ! Ce n'est pas la peine ! »

Irié, surpris par le vent d'hiver qui balayait la rue, retirait ses lunettes de temps en temps pour en enlever la poussière.

« Personne ne sait d'où elle vient !

— Donc, il faudra payer l'enterrement.

— Et cet argent, cela va être à moi ou au chapelier de le sortir.

— Ne peut-on pas en charger la mairie du quartier ? Mais, j'y pense, si on faisait don de ce cadavre à mon école ?

— Un don de cadavre ?

— Oui, pour l'autopsie. Les corps de jeunes filles en âge de se marier sont rares. Si on leur en fait cadeau, ils seront certes reconnaissants. De l'école, ils viendront chercher le cadavre. Je pense qu'ils verseront même une obole à titre de condoléances.

— Elle n'est nullement parente avec moi.

— Oui, mais elle peut être la nièce du chapelier, ou bien ta cousine, ou même encore, si cette jeune fille te plaît, tu peux l'épouser civilement.

— Une fiancée moribonde ?

— Si tu lui déplais, comme elle sera morte, tu ne pourras pas dire que tu as le mariage en horreur.

— Oui, mais elle n'est pas encore morte.

— Alors, épouse-la maintenant, pendant qu'elle est encore vivante. Ce soir, ce sera trop tard. Ça, c'est sûr. Peut-être que, de quelque part, tu recevras un héritage auquel tu ne t'attendais pas.

— Ça pourrait aider !

— Et si on apprenait que je l'ai obligée à devenir ma femme alors qu'elle était en proie à la fièvre ?

— Elle finira bien par nous être livrée. Alors envoie donc le cadavre !

— Pour être disséquée ? dit Shinpachi sur un ton lugubre, comme s'il avait perdu quelque chose.

— Qu'y a-t-il de mal à cela ? Il y a bien des mères qui, parfois, viennent vendre le cadavre de leur propre enfant. »

4

Après avoir quitté l'assistant Irié, Asagi Shinpachi, pour quelque raison, parcourut à pas pressés la rue où s'engouffrait le vent. Puis, la nuit s'épaississant, le vent tomba. Dans son lit glacé, il sentit claquer ses dents pleines de sable.

Le matin de bonne heure, la patronne de la chapellerie vint au cabinet dentaire pour le voir. Elle l'informa que, la nuit précédente, Yukiko était décédée au moment de l'accalmie du vent. C'était la première fois que Shinpachi et elle se voyaient dans la chambre qu'ils occupaient à deux.

« De nos visages, l'un était celui d'une morte », me dit Shinpachi tout en racontant son histoire.

La patronne souleva un linge blanc.

« Oh ! qu'elle est belle ! » dit Shinpachi comme happé par le visage de la morte. « Ceux qui meurent de maladie pulmonaire ont la beauté diaphane de la cire et la sérénité de l'enfant.

— Mais ! on dirait qu'elle veut te regarder. Elle a encore les yeux ouverts.

— Les morts ont-ils toujours les yeux fermés ? » dit Shinpachi en jetant un coup d'œil furtif vers Yukiko.

« C'était bien un visage de morte qui souriait de façon si belle que ses yeux ouverts n'étaient en rien insensibles », me dit Shinpachi tout en continuant son histoire.

Son visage à lui se reflétait dans les pupilles de Yukiko, mais, quand il la regardait fixement, une froideur se dégageait du regard immobile de la jeune fille et lui transperçait le corps.

« Tu l'as assez regardée comme ça ! dit la patronne en caressant de ses doigts le front de Yukiko.

— Les morts sont vraiment des êtres indifférents. »

Shinpachi, involontairement, posa son index sur le front de la morte. Au début, il ne se rendit pas compte, mais, au bout d'un moment, il sentit une froideur abyssale le parcourir. Une petite fille d'une huitaine d'années, la plus jeune enfant de la patronne, se tenait derrière eux.

« Que va-t-on faire avec cette jeune femme ?

— On va l'amener au cimetière et la faire incinérer.

— Mais elle voit encore !

— Maintenant, elle ne voit déjà plus rien. »

La fillette se tut, l'air perplexe.

« Regardons un peu ce qu'elle possède pendant qu'Asagi est là », dit le patron en ouvrant le tiroir du bureau. Une boîte de poudre dentifrice en jaillit. Il n'était pas fermé à clé.

« Attends ! » La patronne souffla doucement sur la poudre qui s'éparpilla sur le visage de la morte. Elle le recouvrit d'un linge blanc.

Un savon, une serviette, un baigneur en celluloïd, de l'eau de toilette, des ciseaux, un miroir à main, une épingle à cheveux, il n'y avait que ce genre d'objets rangés avec soin.

« Tout cela n'a aucun intérêt ! » et le vieux qui avait ouvert l'autre tiroir déplia une enveloppe enroulée sur elle-même.

« Hé là ! mais ceci ne provient-il pas du pays de Yukiko ?

— Onohara, à Toyokawa, canton de Mishima, département d'Ôsaka. »

L'enveloppe était toute chiffonnée. On ne pouvait lire que ces mots-là.

« Il n'y a aucune mention du destinataire.

— Et si on envoyait un télégramme de la part de Sakaï, originaire de ce village », dit Shinpachi, mais le vieux qui fouillait dans le sac de Yukiko, tandis que sa femme s'appuyait sur son épaule, ne l'entendait pas.

« Combien y a-t-il ?

— Un billet de cinq yens et trois pièces de cinquante sous.

— Cela suffira tout juste à acheter les rouleaux d'encens », dit la patronne en fourrant l'argent dans les plis de son *obi**.

Le placard... (si un parfum de vie féminine devait s'exhaler de quelque part, c'était bien d'un endroit comme celui-là, pensait Shinpachi)... quand il l'ouvrit, il le trouva net comme les murs de la chambre. En tirant les *futons** de la planche supérieure, il vit, rangés en deux piles bien droites, le *Magazine des femmes* et *La Saison littéraire*. En bas, une valise, une corbeille à papier, un parapluie et un paquet enveloppé dans un carré de tissu. À terre, pas un bout de fil ne traînait.

« Pouh ! grommela le propriétaire tandis que sa femme ouvrait la valise.

— Ce sont des *kimonos** parfaitement pliés. Si on ne reçoit aucun

télégramme de son village, nous les vendrons et nous nous débrouillerons avec ça pour payer l'enterrement. »

Sur le dessus était posé l'uniforme de receveuse dont la jupe avait été soigneusement pliée. C'était l'uniforme que Shinpachi avait vu dans le bus vert en direction de Shinbashi. Il se mit à fondre en larmes pour la première fois.

« Peut-être bien que j'étais amoureux de cet uniforme ! me dit-il tout en continuant son histoire.

— Sans doute, en proie à une fièvre douloureuse et brûlante, pensant que son cas était désespéré, Yukiko l'avait-elle rangé en hâte dans le placard. Quelle tristesse !... L'aspect du paquet de toile où avait été emballé pendant la nuit l'objet souillé d'un être souillé et sur lequel avait été écrit "À jeter". "À jeter", voilà bien quels étaient les derniers mots de Yukiko ! »

Après que la patronne eut refermé la valise, il la rouvrit et contempla l'uniforme bleu marine. Au fond, il aperçut quelque chose comme un paquet en papier qu'il retira. Sur l'enveloppe blanche, était écrit :

« 13 février. Objet trouvé. »

À l'intérieur, il y avait un portefeuille vermillon. Il en sortit trois billets de dix yens et trois photos. Shinpachi poussa alors un cri aigu.

« Que crois-tu que c'était ? me dit Shinpachi en poursuivant son histoire.

« Les photos indécentes d'un couple. Imagine-moi un peu, jeune, en train de pleurer à chaudes larmes et de regarder ces images obscènes ! »

Shinpachi fourra à la hâte dans sa poche le paquet en papier et les photos, et dit :

« Madame la patronne ! par ici, il y a un portefeuille.

— Oh ! Trente yens ! Cette petite cachait trente yens au fond de sa valise ! »

La femme étala les billets de dix yens et les regarda pendant un moment.

5

La famille du chapelier, deux ou trois femmes des environs et Shinpachi entamèrent une bien triste veillée. Ce dernier se conduisait de telle sorte qu'on pouvait se demander s'il n'était pas l'ami le plus cher de Yukiko.

« Après avoir vu ces photos obscènes, je me suis demandé si en fait, aussi étrange que cela puisse paraître, Yukiko n'avait pas un concubin, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

« Cependant, je n'étais pas prêt à être déçu par elle rien qu'au vu de ces photos ! »

Le treize février ! c'était deux ou trois jours avant que Shinpachi soit allé à Kamakura. Donc Yukiko avait déjà certainement vu les photos lorsqu'ils s'étaient trouvés ensemble dans le bus vert allant de Kuramaé à Shinbashi. N'était-ce pas la raison pour laquelle les paupières de la jeune femme étaient translucides comme du sucre candi ?

Le portefeuille, particulièrement, avait été emballé et les mots « Objet trouvé » avaient été écrits sur le dessus. Elle avait dû l'ouvrir par hasard pour voir ce qu'il y avait dedans. Comment pouvait-elle confier à un homme un étui contenant de semblables photos ? De plus, ce n'était pas vraiment un « objet trouvé » dans un bus vert. Finalement, allongée sur son lit de malade, dans l'espoir de le confier à quelqu'un, elle avait fini par écrire dessus : « Objet trouvé ». Voilà ce que Shinpachi pensait. Mais, comme il se doutait que Yukiko avait déjà vu ces photos, il ne sentait aucune gêne à regarder le corps de la jeune femme sur son lit de mort.

Le lendemain de la veillée, pas un seul télégramme ne leur était encore parvenu du pays natal. On vint de l'hôpital universitaire, où travaillait Irié, prendre le corps. Shinpachi souleva Yukiko dans ses bras. Même étrangement lourde et inerte, son odeur mélangée de sueur et de fièvre diffusait encore, parmi les relents du désinfectant, le parfum d'intimité féminine d'une maîtresse. Alors qu'il la tirait en bas de l'escalier, les hanches de Yukiko se brisèrent. Shinpachi, dont l'étreinte soudain se relâcha, se mit à serrer sur sa poitrine le cadavre qui semblait lui échapper et tomba assis. Yukiko était vraiment morte. Shinpachi lui déposa un baiser léger sur le front.

« C'était l'enterrement d'une jeune femme solitaire, en chemise de nuit de flanelle, se dirigeant vers la salle de dissection en fourgon

mortuaire... C'est pourquoi le lendemain matin, je ne pus m'empêcher de téléphoner à l'assistant du laboratoire de recherches », me dit Shinpachi en continuant son histoire.

« À propos, ce cadavre ?...

— Celui de ta jeune fiancée ?

— Son visage est-il toujours aussi beau ?

— Son visage ? Je ne l'ai même pas regardé.

— Est-elle vierge ?

— Oui.

— Serait-il possible de prendre une photo du cadavre ?

— Oui, s'il y avait un appareil photo, ce serait facile mais... Ah ! il doit y en avoir une bien réussie dans la salle d'examen.

— Alors j'aimerais l'avoir !

— Elle est toute nue allongée sur la table de dissection. Cela ira-t-il ? »

6

Ses cheveux d'un noir profond formaient une auréole rafraîchissante comme un liquide, et imprégnaient le corps de Yukiko d'une fascinante moiteur.

Le plan métallique destiné à la dissection semblait avoir été tapissé d'un blanc étincelant. Allongée comme elle l'était sur cette blancheur, le visage tourné vers le haut, on aurait dit que sa peau nue allait se mettre à bouger. Mais, de la ligne de son ventre et de ses seins durcis par le gel, se dégageait une douloureuse, oppressante et pitoyable mélancolie qui n'évoquait en rien la simplicité de l'être, trait caractéristique de la jeune vierge.

Elle n'était pas grosse, et, cependant de frêle structure. Le haut de son uniforme de receveuse donnait l'impression de rondeur plutôt que de largeur. Mais, à ce moment-là, les os de ses hanches pointaient misérablement, et c'était là, plus que tout, l'aspect de la mort.

« Toutefois, me dit Shinpachi en poursuivant son récit, je crois que la photo en question reproduisait la luminosité de la science plutôt que le froid de la mort.

— C'est parce que le corps inerte et totalement nu se trouvait

posé dans un endroit clair et lumineux comme une boîte de verre qui aurait pu contenir des fleurs de serre.

— Il n'y avait personne à côté d'elle ?

— Bien sûr que non ! Qui pouvait prendre des photos et rester à côté du cadavre d'une fille non mariée et sans relations ? »

C'était une vaste pièce aux murs blancs. Une planche longue et étroite fixée le long d'une fenêtre à trois pans servait d'autel pour les sacrifices des étudiants. Ils retiraient, en les découpant, les crânes des macchabées, leur cœur, leurs globes oculaires, leurs ovaires, puis ils les disséquaient sur une table en plein milieu de la pièce.

Shinpachi s'adressa à moi tout en continuant son histoire :

« Ainsi, je t'ai bien dit qu'à côté d'elle il n'y avait personne ! »

Le long de celle où on avait étendu Yukiko, se trouvait une deuxième table de dissection tendue d'un tissu blanc sous lequel un corps avait été posé, peut-être celui d'un condamné à mort, ou un cadavre mutilé.

« On peut aussi imaginer que c'était celui d'un jeune et charmant enfant que sa pauvre mère avait vendu.

— Mais non ! Ce n'était pas aussi petit que ça ! rétorqua Shinpachi en me jetant un regard noir comme s'il voulait me couper la parole.

— Je dois te sembler bien romantique avec ma façon d'appeler "fiancée" le cadavre d'une jeune fille à qui je n'ai jamais adressé la parole. À propos, j'ai oublié de te le dire mais, au sujet de Yukiko, j'ai déclaré, comme me l'avait conseillé Irié, que c'était le corps de ma concubine. La police n'en a absolument pas douté. Était-ce donc bien romantique cette nudité étendue sur une table de dissection et que moi seul n'avais pas l'occasion de regarder ? En fait, je n'avais nullement cette intention, mais, lorsque je pensais qu'elle allait être livrée aux scalpels des étudiants, Yukiko devenait, dans mon for intérieur, une entité réelle étrangement vivante et, si j'ose dire, cette jeune fille réservée qui vivait sans doute sans amant, une fois devenue cadavre, révélait à un jeune homme, pour la première fois, sur une table de dissection, sa coquetterie féminine.

— Tu n'avais donc rien remarqué ?

— Je ne voyais rien qui puisse témoigner de quelque trouble particulier de son âme. Cependant, bien plus qu'une misérable cérémonie, après laquelle personne ne se serait proposé pour aller recueillir ses ossements, on pouvait se demander jusqu'à quel point c'était là ce que désirait une femme.

— N'est-ce pas là une sorte de romantisme ?

— Non, plutôt un dépeçage jusqu'aux os. Au lieu d'avoir fini en vierge, Yukiko morte était utilisée autant qu'elle pouvait l'être comme le corps d'une femme. C'était bien là, avec de telles pensées, la formidable émotion qui me serrait le cœur. »

J'écoutais le discours de Shinpachi en le regardant bien en face et, soudain, juste à ce moment-là, je crus apercevoir son sourire glacial. À nouveau il me dit, comme s'il voulait m'obliger à baisser les yeux :

« Par exemple, prenons les photos trouvées au fond de la valise de Yukiko. J'étais incapable de dire si elles avaient été prises dix ou trente ans auparavant. Cette femme et son amant avaient pu mourir il y a fort longtemps, et elle, devenir un pruneau confit. Et pourtant, alors, cet homme et cette femme remplissaient magnifiquement leur rôle. Et puis, les entrailles de Yukiko mises en flacons se trouvaient maintenant à l'hôpital universitaire.

— Tu les as vues ?

— Quand j'ai eu envie de voir ma fiancée. »

La soi-disant « plénitude » de Shinpachi était due au fait que l'assistant Irié lui avait envoyé la photo du corps par courrier recommandé.

Il cherchait à ouvrir l'enveloppe afin de voir pour la première fois la peau de sa jeune femme vêtue de ses bas, de ses gants, une cordelette de soie autour de son cou. Yukiko, en fait, qu'il avait vue seulement une fois dans le bus vert allant de Kuramaé à Shinbashi alors qu'elle était encore vivante et qu'ils occupaient la même chambre tels Box et Cox, était bien d'une pâleur de cadavre.

« Comme ils allaient la disséquer, ses cheveux n'allaient-ils pas être tondus ? me dit Shinpachi en poursuivant son récit.

— Les cheveux tout trempés et collants ont seuls une allure un peu féminine, comme ceux des noyés que l'on a tressés après en avoir essoré l'eau d'un coup. »

Quand il reçut la photo, sa vision passa du corps de Yukiko à la table de dissection.

Là était couché n'importe quel cadavre, celui d'un abominable condamné à mort, ou d'un cruel assassin, ou celui d'un pauvre assisté atteint d'une maladie étrange, ou d'un quelconque misérable ramassé au bord de la route.

Néanmoins, il avait pris l'habitude fixe de regarder avant de se

coucher la photo de Yukiko ainsi que les trois autres photographies obscènes.

7

« Ça peut avoir l'air d'une plaisanterie, mais lorsque, pauvre étudiant sans le sou me faisant passer pour le mari illégitime de Yukiko, je ne reçus en héritage qu'un bureau, je m'estimais incroyablement heureux, me dit Shinpachi tout en continuant son récit.

— J'avais oublié avoir distraitement remis au chapelier la somme que l'Université m'avait donnée pour le cadavre, ainsi que les trente yens qui se trouvaient dans le paquet avec la mention "Objet trouvé", et aussi les sept yens (pas tout à fait) du porte-monnaie de Yukiko. »

Quant au cadeau de condoléances de la Compagnie des bus, bien qu'on eût pu dire qu'il était un peu maigre, il représentait une grosse somme pour Shinpachi.

Après la mort de Yukiko, celui-ci ne se rendit plus au premier étage de l'atelier de réparations de chapeaux. Yukiko était de celles qui, même alors qu'elles étaient vivantes, n'auraient pas laissé traîner un bout de fil rouge sur les nattes, donc, comme le corps avait été enlevé, la chambre était d'autant plus triste, propre et bien rangée. Mais il n'avait pas l'esprit suffisamment scientifique pour faire confiance à la désinfection de la mairie du quartier et, comme peu de temps après, il devait passer l'examen pour obtenir son diplôme, il quitta le cabinet dentaire de Kuramaé à Asakusa et se retira dans une pension bon marché. Shinpachi oublia alors les droits d'héritage de Yukiko. Mais cet héritage n'allait pas se limiter à un simple bureau bon marché qui sentait la pommade.

D'abord, le chapelier le poursuivit au téléphone.

« Allô ! Vous êtes bien monsieur Asagi ? Il y a une personne qui dit être la sœur cadette de Yukiko et qui est arrivée de la campagne.

— Elle est à Tôkyô ?

— Oui, elle est chez moi maintenant en train de pleurer. Elle aimerait voir les ossements de sa sœur aînée.

— Je ne suis pas censé avoir ses ossements.

— Elle dit que vous lui avez fait un bel enterrement et que les os

doivent se trouver chez vous, monsieur Shinpachi. Puis-je lui dire d'aller vous voir ?

— C'est impossible. Demain j'ai mon examen et je suis très occupé », dit-il en raccrochant l'appareil, puis il appela aussitôt Irié à l'hôpital universitaire.

« Dis donc ! Y a-t-il des ossements là où tu es ?

— Des ossements ?... de quoi s'agit-il ?

— Trêve de plaisanterie ! Il s'agit des os de la receveuse de l'autobus vert. Sa sœur cadette est venue de la campagne pour les chercher.

— Ah ! Cette jeune fille-là ! Si tu veux des os humains, ceux de n'importe qui feront l'affaire.

— Qu'as-tu fait de ses os à elle ?

— Ah, ça ! C'est une dissection qui date d'il y a un mois. Peut-être ont-ils été jetés. Mais les os de n'importe qui d'autre feront l'affaire. Elle n'y verra que du feu. Aussi proche que puisse être sa sœur cadette, crois-tu vraiment qu'elle pourra dire si ce sont les os de sa sœur ? Qu'en est-il des morts pendant les tremblements de terre ou sur les champs de bataille ?

— Puis-je venir les prendre au laboratoire ?

— Attends un peu ! Tu veux des os qui ont été incinérés ? Si on doit les brûler, que dirais-tu si je te passais des os de poulet ? Peut-être serait-ce plus agréable que les os de n'importe qui ? Je vais dire au commis de cuisine d'incinérer les déchets de la soupe. »

Shinpachi pensait à la silhouette de Yukiko, et celle de sa jeune sœur à l'allure campagnarde venait s'y ajouter.

« Eh bien, ce soir en rentrant je vais acheter un poulet. Viens chez moi. Nous prendrons un verre et fabriquerons les ossements de ta fiancée. »

8

Les cerisiers commençaient à fleurir dans la ville aux toits de tôle rouillés. Asagi Shinpachi, poursuivi par des groupes de voitures et de vagabonds, marchait en direction du crématorium de Mikawajima.

Les voitures étaient arrêtées, les unes derrière les autres, à la barrière à partir de laquelle le chemin se rétrécissait, afin de recevoir

un billet leur permettant de passer. Y avait-il trop de funérailles ou trop de voitures ? Pour un enterrement, seuls un corbillard et une voiture de tourisme étaient autorisés à pénétrer à l'intérieur du crématorium. Pourtant, dans cet étroit chemin, il y avait un nombre de voitures suffisant pour faire perdre la tête à Shinpachi. Celui-ci était tout étonné de voir, pour la première fois, des voitures de luxe, hautes sur roues, à l'arrière imposant. Les vagabonds ne semblaient pas impressionnés par la sévérité de ces monstres graves. Ils criaient, attroupés autour des vitres, de l'air le plus sérieux du monde. D'ailleurs, de l'autre côté, il y avait tout un ensemble de visages exprimant une autre sorte de sérieux. Leurs vêtements noirs et blancs donnaient l'impression qu'ils se pressaient vers leur dernier jugement. La saison allait revêtir sa robe printanière, tandis que les jeunes filles visitaient le crématorium comme s'il s'agissait d'un quelconque salon de la noblesse... En tout cas, quelle différence entre le cadavre de Yukiko sur la table de dissection et les vêtements conventionnels du personnel !

« Je ne pouvais plus rire, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, car mon affaire était tellement comique que mon intention avait été de m'y rendre et d'en revenir en ricanant.

— Tu avais l'intention d'aller voler des ossements ?

— Eh bien, sais-tu que ce n'est qu'après être allé au crématorium que je me suis rendu compte que j'aurais dû les voler ? Parce que là-bas il n'est pas exclu d'en ramasser comme du bois mort en forêt.

— N'est-ce pas ? Il y a quelque temps, les gens du voisinage sont allés se plaindre à la police de ce que beaucoup d'ossements avaient été jetés derrière le crématorium de Mikawajima, on en a même parlé dans les journaux.

— Pouvais-je savoir ce qui se passait derrière, moi qui étais étudiant ?... La veille au soir, nous avions, Irié et moi, grillé des os de poulet tout en buvant du *sake* chez lui, et, comme c'était sur un gril, il m'avait fait remarquer que cela ne prenait pas la couleur d'ossements, nous les avions enfouis sous la cendre et nous avions fini par fabriquer les ossements de Yukiko mais, à la réflexion, nous n'avions ni urne ni sac de brocart. Je ne pouvais imaginer que cela se vendait ailleurs qu'au crématorium, et je m'y étais rendu le lendemain matin pour en acheter... D'ailleurs, il valait mieux, à tout hasard, que je voie comment se présentaient les os humains. »

En tout cas, il n'y avait que Shinpachi à marcher tout seul sur la

route qui conduisait au crématorium. Il marchait en faisant semblant d'accompagner un groupe de cinq ou six personnes qui se rendaient à la cérémonie des funérailles ou de récupération des cendres.

« Mais, finalement, Yukiko n'était-elle pas une inconnue pour moi ? me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit. En tout cas, il ne faisait aucun doute que j'étais le seul à être allé pour elle au crématorium. »

Tout en marchant parmi les voitures et les vagabonds, sans raison, exagérément la colère l'avait pris... En apprenant qu'on allait fabriquer de faux ossements de jeune fille, la femme qui avait tout l'air d'être l'épouse d'un médecin s'était mise à rire :

« Attendez un instant. C'est dommage de les brûler ainsi », et ses cheveux drus sur les tempes lui rappelaient, de manière arrogante, l'épouse d'Irié qui allait chercher de la soupe pour des enfants malingres.

Les faubourgs de la ville étaient encore humides de la pluie qui était tombée deux jours plus tôt. Une jeune fille le suivait, qui marchait de la même manière que lui dont les semelles de chaussures étaient trouées. Elle prit appui à la devanture d'un marchand de socques pour enlever ses *tabi** et les glissa entre ses seins... Cela rafraîchit soudain Shinpachi. Il fut étonné de sa propre réaction et se retourna plusieurs fois. À son insu, elle avait profondément enfoncé ses *tabi* dans son décolleté. Shinpachi eut soudain une brusque envie de rire. La jeune fille commençait à se tracasser pour ses socques. Il sentit alors que la colère l'envahissait.

« Mademoiselle, je ne regarde pas vos socques. Je regarde vos beaux pieds.

— Et alors ! » répliqua-t-elle avec l'air de vouloir se jeter sur lui. En plus du chignon, la coiffure à coques n'allait pas à son visage souriant en lame de couteau. Elle avait un paquet blanc à la main. Le crématorium était superbe, comme un parc extraordinaire. Il y avait, semblait-il, une maison de thé, un vieux théâtre et une salle de réunion délabrée... Ils ouvraient tout grand une bouche noire, comme dans un pays détruit.

9

Appuyée contre le mur d'un bureau qui ressemblait à une vieille poste, la jeune fille remettait ses *tabi*. À l'intérieur, les gens levaient les yeux vers un panneau indiquant les tarifs des différentes classes d'incinération en parlant à voix basse, avant de se presser autour du guichet afin de payer, avec la même tête que si on leur prélevait l'impôt. Shinpachi acheta le plus petit modèle d'urne et un sac de brocart rouge. Une voiture en ferraille, pleine de cercueils en bois blanc, faisait un bruit de roues terrible sur le ciment. Il la suivit.

Bien sûr, cela ne pouvait être qu'une incinération de dernière classe, car les boîtes de cadavres s'empilaient sur une plate-forme en ciment semblable à un débarcadère... et quand on jetait un coup d'œil par la grande entrée sombre, on percevait l'odeur écœurante de cendres d'os humains. La jeune fille à la coiffure à coques était là elle aussi. Elle se tenait debout devant les portes de fer d'un énorme four en brique qui évoquait une cruelle hygiène, un peu comme l'endroit où on brûlait les ordures de la capitale corrompue. Un employé tira vers lui une espèce de gros tiroir de fer avant d'en vider les ossements à l'aide d'un balai dans une sorte de pelle à ordures métallique qu'il lança sur un coin de table en disant :

« Tenez, ramassez cela ! »

La jeune fille se tourna vers lui qui se tenait debout dans l'entrée. Elle semblait l'appeler d'un regard volontaire. Elle ouvrit un paquet blanc.

« Je fus vraiment étonné, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, car l'urne était un pot comme on en utilise pour conserver le *miso** ou les prunes confites. Elle l'avait certainement pris dans sa cuisine et sans doute lavé juste avant de l'emporter. »

Elle sortit de longues baguettes de bambou d'un étui de porcelaine qui se trouvait sur la table et, s'adressant soudain à Shinpachi :

« C'est avec cela qu'on les prend, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il, embarrassé.

— Excusez-moi, mais vous ne voulez pas rester là ?

— Vous êtes seule ?

— L'employé vient tout juste de me le demander et, finalement, je lui ai répondu que non.

— Qui est-ce ?

— Ma sœur aînée. »

Shinpachi l'aida à recueillir les ossements à l'aide des baguettes de bambou.

« Je vous remercie. Grâce à vous, je n'ai plus l'impression d'être seule.

— C'est étrange, moi aussi je me promène avec une urne, voyez-vous ?

— Ah oui ?

— N'est-ce donc pas normal d'en apporter deux, une grande et une petite ?

— Est-ce que vous me laisseriez recueillir quelques os dans cette urne-ci ?

— Quoi ?

— Est-ce que je ne pourrais pas avoir quelques ossements de votre sœur ?

— Mais ce sont des os d'une personne que vous ne connaissez pas !... Vous n'alliez pas en recueillir de votre côté ? Vous étiez seul vous aussi. La personne qui vous accompagne...

— Il n'y en a pas.

— Alors je vais vous aider, après. Quand on est seul, l'employé vous traite n'importe comment. J'ai trouvé cela pénible.

— Je ne suis pas venu recueillir des cendres.

— Ah bon, et cela ?

— Je suis juste venu pour acheter cette urne... En fait, quelqu'un de la campagne est mort à Tôkyô, et on m'avait confié ses ossements, mais l'étudiant que je suis les a égarés. Et comme quelqu'un est venu pour les récupérer, je me suis affolé, je suis venu acheter une urne, et j'ai fabriqué de faux ossements en faisant griller des os de poulet...

— Des os de poulet ! » et elle partit d'un énorme éclat de rire. Dans le crématorium semblable à un empilement de cubes froids, ce rire perçant se répercuta si fort... l'écho en fut si éclatant qu'il en fut pétrifié.

« Alors, les os de ma sœur vous seraient bien utiles.

— Ils sont beaucoup plus jolis que les os de poulet.

— Eh bien !

— Excusez-moi... mais les ossements humains sont moins abondants que je ne pensais.

— Vous trouvez ?

— Ils sont encore tièdes... Mais si votre sœur nous voyait, elle trouverait cela bizarre. Elle était mariée, sans doute ?

— Je crois qu'elle se contenterait de me demander pourquoi je ne les ai pas vendus.

— Vous voulez parler des ossements ?

— Et vous, quel âge avait-elle celle que les os de ma sœur doivent remplacer ?

— Elle devait avoir un ou deux ans de plus que vous. »

Au bout de la table sur laquelle ils recueillaient les ossements, s'alignait une dizaine de papiers blancs. Sur ces papiers se trouvaient, servant de presse-papiers, deux, trois ou quatre pièces de cinquante sous. C'était le certificat qu'on donnait à l'employé en échange des ossements, bien pratique, car on savait d'un seul coup d'œil combien il fallait donner de pourboire. Le seul papier qui n'était pas recouvert d'argent était le certificat de la personne décédée dont ils étaient tous les deux en train de recueillir les ossements. Il s'envolerait sans doute au moindre vent qui soufflerait par la fenêtre.

10

Arrivée a la grande entrée du crématorium, la jeune fille enleva de nouveau ses *tabi*. Cette jeune fille qui donnait à Shinpachi l'impression d'être une étudiante avait une belle peau, d'une blancheur précoce. À la vue de son cou assez court, il eut envie de lui déclarer sa passion.

« Elle avait l'abord facile de quelqu'un qui vient d'on ne sait où, rencontré par hasard, me dit alors Shinpachi tout en poursuivant son récit, mais, par la suite, j'ai pensé que c'était peut-être l'impression d'un homme incapable de s'amuser avec les femmes et qui a l'envie inconsidérée de parler avec une prostituée. »

Arrivée dans la rue, la jeune fille s'était mise à marcher à l'écart, d'un air fâché. Les vagabonds semblaient plus insistants qu'à l'aller. Shinpachi la suivit et lui adressa la parole, pensant que c'était la dernière fois :

« Pardonnez-moi, mais votre sœur aura sans doute une autre tombe quelque part à la campagne ?

— Chez moi, ça m'étonnerait qu'on lui fasse une tombe.

— Eh bien, quant à moi...

— Ce n'était pas le genre de fille à posséder une tombe. J'ai beau repartir avec tous ses os, je ne sais pas ce que je dois en faire. Je suis venue uniquement parce que l'employé des pompes funèbres de la mairie l'a envoyée à la crémation et que je me serais fait disputer si je n'étais pas venue recueillir ses ossements.

— Ça existe, les pompes funèbres de la mairie ? »

Un couple de lépreux se rapprochait en se traînant sur les genoux dans la boue.

« On dit que les employés du crématorium touchent beaucoup d'argent.

— Oui, sans doute.

— Les actions du crématorium sont avantageuses, et il paraît qu'on n'en vend que très rarement.

— Tout à l'heure, vous avez bien dit que vous alliez vendre les cendres de votre sœur aînée ?

— Ah oui ?

— En fait, c'est moi qui..., commença Shinpachi en agitant le sac où se trouvait l'urne, ai vendu les os du cadavre de cette jeune fille.

— Eh bien !

— C'est peut-être gratuit avec les pompes funèbres, mais quand on en fait don à la dissection de l'École de médecine, on vous donne un peu d'argent.

— Elle était à vous, cette personne ?

— Comment pourrais-je vous expliquer ?

— Combien avez-vous pu la vendre ?

— Je n'ai rien vu de cet argent.

— Je vous demanderai de me vendre moi aussi quand je mourrai.

— C'est plus amusant que de prendre une assurance.

— Avec une telle promesse, c'est peut-être mieux de ne pas se quitter de toute notre vie.

— Vous pourriez me vendre cher ?

— Il faut voir...

— J'aurais mieux fait de vendre le corps de ma sœur aînée. Puisque de toute façon elle n'a fait que de le vendre toute sa vie. Oh ! qu'est-ce que je vous dis là ! Mais cela ne fait rien, puisque je ne

vous reverrai jamais. Jusqu'à sa mort, elle a tenu un journal dans lequel elle inscrivait tous les jours la somme qu'elle avait gagnée avec son corps.

— Vous allez vivre seule ?

— Donnez-moi votre carte. »

Elle monta dans un petit train de banlieue.

« Par la fenêtre, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, j'apercevais le haut de son visage qui était tourné vers moi. Il était d'une telle beauté qu'il en était méconnaissable. C'était sans doute aussi parce que ses vêtements sales étaient cachés. »

Des joues recouvertes d'un épais maquillage poli comme de l'argile rose... Quelle tristesse matinale.

11

Bien sûr, chez Asagi Shinpachi, comme ailleurs, le journal était distribué matin et soir. Et il avait aussi un chien. À ce petit chien, croisé de terrier et de pékinois, il avait donné le nom de « Sonnette ».

« Ce n'était pas une plaisanterie... Le pauvre étudiant que j'étais encore un mois auparavant, possédait maintenant une maison, avec des prétentions qui l'entraînaient à désirer une sonnette, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit. Il se mettait à hurler à la mort dès que quelqu'un venait à la maison, en fait c'était surtout des livreurs.

— Moi aussi tout à l'heure dans l'entrée ?

— Oui, c'est lui... Il s'est mis à aboyer, hors de lui, en sautant, n'est-ce pas ? Moi qui n'avais que des demeures temporaires, je ne pouvais m'empêcher d'observer avec curiosité son air si sérieux au point qu'il en était presque fou. Cette détestable mesquinerie de l'homme protégeant avec arrogance sa maison ridicule qui ne lui appartient même pas et dont il ne sait même pas qui l'habitait hier, imprègne pareillement ces idiots de chiens ! »

De plus, ce chien était élevé sur les nattes et, pour lui faire faire ses besoins très tôt le matin, on l'attachait dehors à l'entrée, mais il semblait s'y être habitué, car la seule personne après laquelle il

n'aboyait pas était le livreur de journaux. Ou encore, quand il voulait aller dehors, il sautait sur le sol de l'entrée en terre battue en aboyant devant la porte de treillis pour demander qu'on lui ouvre.

Cet homme était sans nul doute en train de prendre l'habitude de toutes sortes de vies adaptées à la forme de cette maison.

Au-dessus de la porte d'entrée de la maison de Shinpachi, au début de l'été, pendaient des branches de genêt à fleurs très jaunes et de paulownia à fleurs mauves, venues du jardin de la maison voisine. Il vit ainsi pour la première fois de sa vie à quoi ressemblaient les fleurs de genêt. Et il put constater que la chute des fleurs de genêt était laide, tandis que celle des paulownias était d'une gaieté éphémère.

« J'ai su tout cela sans m'en rendre compte... Ensuite, j'ai fait un rêve de chien. J'ai rêvé de mon chien, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, il ne s'agissait pas de lui, mais de la sœur cadette de Yukiko qui disait : "Sonnette, Sonnette", et me parlait beaucoup du chien. Et bientôt moi aussi j'ai rêvé de Sonnette. Quand je m'éveillai, j'avais tout oublié, sauf que j'étais rassuré, car Sonnette était beau, comparé aux autres chiens.

— Mais pourquoi toi ?

— Tu veux savoir pourquoi j'étais si dédaigneux ?

— Je n'irai pas jusqu'à me moquer...

— En fait, je partageais maintenant une maison avec la sœur cadette de Yukiko et la jeune fille de la campagne qui était venue chercher les cendres.

— Ah bon ? Et tu t'es occupé rapidement de ces cendres ?

— Bien sûr, je l'ai dupée. Elle avait beau être sa sœur, elle n'avait jamais vu ses os, et tout s'est passé exactement comme me l'avait prédit l'assistant de l'hôpital universitaire. Elle était persuadée que les cendres de la prostituée étaient bien celles de sa sœur... »

Comme la jeune fille de la campagne allait poser son front sur l'urne, Shinpachi lui avait dit :

« Ouvrez-la donc. »

Ses doigts s'étaient mis à trembler, et elle avait soudain éclaté en sanglots.

« Bon, je vais aller acheter de l'encens », et il avait quitté l'endroit où il prenait pension, mais quand il s'était retrouvé dans les rues claires d'avril, il avait éclaté d'un rire si fort qu'il en avait été lui-même surpris.

« La jeune fille qui m'avait donné les cendres au crématorium, celle qui était venue les chercher, et ce printemps comme on n'en avait jamais vu... Tant de luminosité me ravissait », me fit remarquer Shinpachi tout en poursuivant son récit.

À son retour, il la retrouva prostrée et honteuse, l'urne serrée tout contre sa poitrine, les épaules secouées de sanglots.

« Tenez, voici les fleurs et l'encens.

— Merci », dit-elle, et elle se leva en essuyant son visage avec sa manche avant de promener son regard dans la pièce. Dans l'alcôve poussiéreuse qui lui servait de bibliothèque, s'entassaient, épars, des livres et des cahiers.

« Vous pouvez poser l'urne sur le bureau. »

L'odeur d'encens, bientôt, se répandit dans la pièce. Elle joignit les mains et baissa la tête. Derrière elle, Shinpachi, qui contemplait ses frêles épaules surmontées de sa coiffure à coques, ressentit une émotion simple et puérile.

« Avez-vous dormi dans le train hier soir ?

— Non.

— Il paraît que votre sœur aînée n'a jamais reçu de lettres, mais votre père et votre mère ont été prévenus ?

— J'étais seule, en apprentissage dans un endroit éloigné. »

Et elle lui dit qu'elle avait demandé un congé pour venir à Tōkyō. Elle avait dix-huit ans, disait-elle. Et il sut que sa sœur aînée Yukiko, avec ses vingt ans, était plus âgée qu'il ne l'aurait cru. Elles étaient seules, n'ayant plus de parents.

« Puisque vous n'êtes pas obligée de repartir rapidement, si nous allions voir les cerisiers avant votre départ ?

— Oui. »

Il demanda à la domestique de la pension de lui préparer un lit pour la nuit.

« Et par vanité, je lui ai dit que j'avais fait venir une bonne de la campagne parce que je venais de trouver un travail et que j'allais avoir une maison, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, mais justement nous sommes sortis à ce moment-là, et par la suite, je fus engagé par la filiale de Tōkyō d'une société de fil de soie artificielle, et j'ai réellement pu avoir une maison.

— Aussitôt après avoir quitté l'école, je mangeai mon repas... La surprise me fit ouvrir brusquement les *shôji* de la pension, et la jeune fille tout étonnée, se leva. Elle ne s'était pas mise au lit, et

avait dormi avec le bord du matelas en guise d'oreiller. La trame de la couverture avait marqué sa joue rougie. Elle arrangeait ses cheveux en secouant sa main droite qui semblait ankylosée. »

Mais le soir, alors que la domestique était en train de faire la couverture des deux lits, elle disparut pendant une heure. Shinpachi sortit après l'avoir cherchée en vain dans les couloirs. La jeune fille était debout, le regard vague, à mi-pente. Quand il s'approcha, elle se mit à descendre de plus en plus vite, en suivant le ruisseau qui bordait la pente d'un côté. Quand il la rejoignit, elle pleura, la tête entre les mains.

« Que se passe-t-il ? dit Shinpachi, en tendant involontairement son bras, qu'elle repoussa violemment d'un coup d'épaule. Il ne faut pas rester là. En tout cas, il faut rentrer te coucher... Tu m'as bien dit que tu n'avais pas de famille à Tōkyō, alors tu n'as qu'à dormir à la pension pour cette nuit. »

Tout en pleurant, elle repoussa encore le bras qu'il tendait comme pour apaiser un enfant gâté. Mais elle le suivit en silence.

« En arrivant dans la chambre, elle ne pleurait plus du tout, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, elle a enlevé sa veste et l'a pliée avec soin... Elle était comme Yukiko qui n'a jamais laissé traîner un fil dans sa chambre. »

La sœur cadette était semblable à la sœur aînée... Ah oui, quand elle enleva sa veste, il eut l'impression qu'elle était déshabillée, tellement ses os étaient fins et ses reins fermes, ce qui n'allait pas du tout avec ses mains enflées, habituées aux travaux des champs. La ceinture de mousseline à fleurs rouges devait être souple à l'intérieur, car elle était nouée serrée autour de ses reins qu'elle avait plus étroits que la largeur de sa ceinture. Elle enleva seulement sa ceinture et se mit au lit sans mettre le vêtement de nuit prêté par la pension.

« Et un mois plus tard, voici qu'elle s'est mis à appeler le chien "Sonnette" comme je le faisais, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, et j'étais heureux, quant à moi, de cette nouvelle, toute nouvelle vie. Ne te méprends pas. Même si j'imaginais que le mariage devait être ainsi au début, il ne m'est pas venu à l'idée de l'épouser. Parmi mes aînés, à cette époque, il y en avait un qui changeait de bonne à tour de bras. Sa femme était souvent malade et, en général, il changeait de domestique au moment où elle était hospitalisée... Non, ce n'était pas que je ne savais pas quoi faire... Je me

représentais seulement l'illusion éphémère d'avoir une jeune épousée. »

12

La jeune fille s'appelait Chiyoko. Elle chantait tout le temps. Elle chantait avec l'accent d'Osaka. Il se demandait avec curiosité où une jeune fille comme elle, qui ne sortait dans le voisinage que pour faire ses courses, pouvait apprendre tant de nouvelles chansons. Sa coiffure faisant « campagnard », elle avait laissé pousser ses cheveux, mais cela l'ennuyait sans doute de les relever vers l'arrière car elle les laissait tomber sur les épaules, et il lui arrivait même de ne pas les nouer. Mais, bientôt elle eut les cheveux coupés au carré, comme une étudiante. Elle courait vers la place du marché après avoir noué sa vieille ceinture longue et de couleur noire.

C'était un samedi soir. À plat ventre sur les nattes comme un soldat, Shinpachi avait la crosse de son fusil à air comprimé appuyée contre son épaule. Ainsi que Chiyoko le lui avait dit, une souris pointait la tête de derrière le manomètre de l'arrivée du gaz, pour jeter un coup d'œil dans la cuisine.

« Non seulement il y avait déjà un chien chez moi, mais des souris y avaient aussi élu domicile, et ce n'était pas rien, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit. Les femmes qui peuvent se composer un tel visage, et de plus le garder toute leur vie, dans une maison où par un soudain hasard on a commencé un beau jour à faire cuire le riz, ces femmes attirent-elles les souris ?

— Eh bien, si je me mettais à parler ainsi pour chaque petit fait !

— C'est sûr que, dès ma naissance, j'avais déjà le visage d'un employé de société de fil de soie artificielle.

— Tu n'étais pas contre le fait d'avoir une maison, n'est-ce pas ?

— Non... Selon l'état civil japonais, même les enfants naturels et les enfants abandonnés ont une maison. Chiyoko avait certainement une maison elle aussi. »

Shinpachi visa et tira un coup de fusil à air comprimé sur la souris qui était arrivée sur le plancher de la cuisine où elle s'était arrêtée, soudain recroquevillée. Elle sauta sur le mur d'en face qui se trouvait

à un pied de là, pour se retrouver aussitôt sur le sol, le ventre en l'air.

« Je l'ai eue, la sale bête ! » Shinpachi se releva et aperçut alors Chiyoko, pâle, les lèvres décolorées. Il jeta le cadavre de la souris sans rien dire, avant de nettoyer lui-même le peu de sang qu'elle avait laissé. Il monta à l'étage, Chiyoko le suivit, et elle n'en redescendit que lorsqu'ils eurent entendu clairement du bruit du côté de la porte d'entrée.

« C'est une femme qui s'appelle Mme Fushimi. Elle a dit que vous comprendriez si je vous disais qu'elle vous a rencontré au crématorium. »

Shinpachi fixa intensément la figure encore pâle de Chiyoko, puis se précipita en bas avant elle.

« Je ne vous dérange pas ? J'ai su par la pension...

— Entrez.

— Est-ce que cela vous a été utile ?

— Ah !

— Je veux parler des os de ma sœur aînée.

— Oui, je vous remercie », et Shinpachi remonta vite à l'étage, où il s'assit.

« Comment allez-vous ? Comment vous êtes-vous arrangée ?

— Quoi ? comment ?

— Après la mort de votre sœur aînée... vous vous êtes retrouvée seule ?

— Cela, oui, je m'en souviens très bien. Au crématorium, vous m'avez dit qu'avant de tenir le journal de la vente de mon corps comme ma sœur aînée, il fallait que je vous téléphone à votre pension. J'ai voulu le faire. Mais vous aviez déjà déménagé.

— Eh bien, mais vous ne m'aviez pas laissé votre adresse !

— Ah, c'est vrai ? » Alors que la jeune fille riait en agitant ses manches, Chiyoko l'appela d'en bas. Elle lui demandait d'aller chercher l'eau qui bouillait sur le gaz parce qu'elle avait peur d'entrer dans la cuisine où la souris avait été tuée. Elle monta derrière lui à l'étage et servit le thé, cachée un peu en retrait de lui. Il regardait la couleur de la peau de Takako Fushimi.

« C'était une couleur différente de la vie, me disait Shinpachi tout en poursuivant son récit. Elle ne s'était pas frottée aux quartiers des plaisirs de luxe, mais elle avait cette blancheur épaisse et brillante de la précocité née du désir de se vendre rapidement... Non, c'était

une belle clarté qui me poussait vaguement à me reprendre, car il ne fallait pas. »

Quand Chiyoko ne fut plus là, Takako reprit :

« Vous lui avez donné les ossements ?

— Je les lui ai donnés.

— C'est elle, la sœur cadette de la personne qui est morte ?

— Elle, c'est la bonne.

— Elle, une bonne ?

— Pourquoi, cela vous étonne ?

— On voit qu'on est ici dans un quartier résidentiel chic, même si ce n'est pas en pleine ville. Quelle différence avec l'endroit où j'habite !

— Qu'est-ce que vous racontez !

— Je la regardais en me disant que ce serait bien si les os de ma sœur aînée avaient pu prendre la place de ceux de sa sœur.

— Eh bien, avait répondu Shinpachi en détournant les yeux.

— Vous n'auriez pas une photographie de cette personne qui est morte ?

— Oui, si cela ne vous gêne pas qu'elle y soit toute nue... » et, prenant celle de Yukiko parmi les trois photographies du couple indécent cachées dans une malle en osier au fond du placard, il la tendit à Takako qui était toujours debout.

« C'est au moment où on l'a mise sur la table de dissection.

— Ah bon ? » répliqua-t-elle seulement, puis, silencieuse, elle regarda d'un air sérieux la photographie.

« Je vais vous laisser. »

Shinpachi sortit raccompagner Takako. Ils dépassèrent de beaucoup la gare du train de banlieue, pour y revenir ensuite avant de se séparer et, en rentrant, il trouva le rez-de-chaussée plongé dans l'obscurité. Il entendit qu'on refermait la porte du placard du premier étage et Chiyoko ne vint pas l'accueillir. Shinpachi eut un pincement au cœur et se précipita à l'étage. Comme il s'y attendait, Chiyoko pleurait. Déshabillée, elle était assise, l'air vague, à côté de son lit. Elle avait les yeux bouffis et son visage était plein de larmes.

« Mon vêtement de nuit n'est pas sorti », prétexta Shinpachi en ouvrant le placard. Comme il s'y attendait, le couvercle de la malle en osier... Chiyoko avait vu le corps nu de sa sœur au milieu des photographies indécentes.

Chiyoko, qui s'était levée brusquement, vint plaquer son visage

tout contre sa poitrine. Déséquilibré par ce poids auquel il ne s'attendait pas, il la serra dans ses bras. Il s'assit et elle se laissa tomber sur ses genoux. Il se demanda, à la tiédeur de ses genoux, s'ils n'étaient pas en train de s'imprégner de larmes. Tout en lui caressant le dos, il commença d'une voix bien haute :

« Que se passe-t-il ?... Dis, ce soir, tu vas dormir toi aussi au premier. Allons, lève-toi. »

Même quand elle se leva, Chiyoko continua à cacher son visage derrière son corps.

« J'ai peur des souris. »

« Chiyoko m'a dit qu'elle avait peur des souris, tu te rends compte ? » me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

« Bon, si tu as peur des souris, tu vas dormir au premier étage », lui dit Shinpachi en la prenant par les épaules comme un frère, et il observait le visage de la jeune fille soudain devenu puéril.

13

Ensuite, ils dormirent toujours comme de jeunes frère et sœur.

« Dire que c'était toujours comme cela serait un peu mensonger..., me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, mais en tout cas, il y avait plein de choses aberrantes. »

La première chose qui l'étonna fut que la jeune fille dormait de manière bien trop désinvolte avec les hommes. Était-ce parce qu'elle ne connaissait rien des relations conjugales ? Pourtant, elle avait vu les trois photographies indécentes. Et, cependant, elle s'endormait aussitôt paisiblement. C'était Shinpachi qui n'arrivait pas à s'endormir.

Qu'avait-elle pensé en voyant la photographie de sa sœur nue ? Puisque le chapelier chez qui Yukiko avait pris pension avait téléphoné à Shinpachi pour annoncer qu'on lui avait fait de belles funérailles, il n'y avait aucun doute que Chiyoko n'y avait vu que du feu. D'ailleurs, la supercherie avait été possible grâce aux ossements de la sœur aînée de Takako et, en tout cas, elle avait même vu les os de Yukiko qui prouvaient, qu'il y avait bien eu des funérailles. Pourquoi un corps pour lequel on avait fait de si belles funérailles se

retrouvait-il nu sur une photographie ? Chiyoko s'était-elle rendu compte que c'était un cadavre ? Avait-elle vu que c'était une table de dissection ? Sa sœur aînée Yukiko...

« Elle était vivante », me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

Pourquoi Shinpachi la cachait-il au milieu d'autres photographies indécentes ? On l'avait prise nue, couchée sur un curieux lit, semblable à une plaque métallique peinte d'un blanc pur, au beau milieu d'une pièce à l'occidentale bien éclairée.

Par chance, les femmes de ces photographies semblaient dénuées de toute pudeur dans leur pose. On voyait du premier coup d'œil que Yukiko n'avait rien à voir avec elles. Mais à voir ces photographies de femmes nues mélangées avec celle de Yukiko, Chiyoko avait peut-être pensé que sa sœur avait un rapport quelconque avec ces femmes-là. Comment avait-elle bien pu imaginer, à travers ces photos, la vie de sa sœur qui vivait loin d'elle ?

C'était peut-être par honte de sa sœur aînée qu'elle s'était ainsi caché le visage tout contre son corps.

« Non, en tout cas, Chiyoko a certainement ressenti un violent sentiment de colère à mon égard. Comme le ressentiment était tellement violent... me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, les nerfs de la jeune fille, toute seule dans la maison, n'ont pas résisté longtemps et ont craqué subitement... Elle a sans doute été prise par une soudaine tristesse, pour tomber dans une solitude indicible. Et si elle s'est raccrochée à moi parce qu'elle se sentait complètement perdue, cela voudrait dire que Chiyoko a eu le temps de me pardonner pendant que je marchais longtemps avec Takako. »

En me voyant rire du bout des lèvres, Shinpachi — cela semblait être son habitude — me dit d'un ton sévère :

« Non, dans la plupart des cas, les études psychologiques ne sont pas intéressantes... Dans ce cas, la réalité est que c'est la température du corps de Chiyoko que j'ai ressentie de manière nouvelle. »

Chiyoko, qui avait la peau comme de la cire d'abeille blanche exposée longtemps au vent d'automne soufflant dans la plaine, avait une température plus élevée que celle de Shinpachi.

« C'était effrayant. Depuis que j'étais descendu du premier étage de chez le chapelier avec le corps de Yukiko dans les bras..., me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, j'avais l'impression que le corps des femmes était froid. »

C'est pourquoi la température du corps de Chiyoko était nouvelle pour lui. Sa chaleur et son profond sommeil le rendirent progressivement plus hardi. Et, cinq ou six jours plus tard, Shinpachi qui la serrait dans ses bras alors qu'elle lui tournait le dos la lâcha discrètement pour plonger aussitôt dans un sommeil profond.

Ayant dormi à poings fermés, il se réveilla léger, comme s'il était vide. Ils se retrouvèrent l'un en face de l'autre, comme si de rien n'était, pour le petit déjeuner. Il partit pour le bureau la tête toujours aussi légère.

Mais, quand il rentra dans la soirée, il trouva Chiyoko debout dans la pièce, qui pleurait la tête contre un pilier, au milieu de paniers et de ballots. Elle l'accueillit pourtant et, tout en rangeant ses vêtements, lui dit :

« Je voulais partir sans rien dire et je vous ai laissé une lettre...

— Eh bien !

— Mais j'avais l'impression que ce n'était vraiment pas gentil...

— Et cette lettre ?

— Quand je me suis réveillée ce matin... Hier au soir, sans m'en apercevoir... »

« Chiyoko m'a dit cela », me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

« Montre-moi cette lettre !

— Je pensais qu'il valait mieux ne pas vous la montrer, mais je vous attendais parce que ce n'était pas correct de partir pendant votre absence. Mais puisque c'est de ma faute », et, en entendant ces mots, Shinpachi sentit la colère monter en lui.

« La lettre ?

— Elle est sur le bureau, au premier étage. »

Dans la lettre étaient écrites ces choses simples : « Puisque c'est de ma faute, séparons-nous sans rien dire. Pensez que je suis repartie à la campagne et ne vous inquiétez pas pour moi. Prenez l'argent pour la serge que vous m'avez achetée l'autre jour sur mon salaire de ce mois. J'ai mis l'argent que vous m'aviez prêté dans cette enveloppe. Le carnet de courses est sur le garde-manger. Le linge est à la blanchisserie et le reste est étendu derrière. Votre dîner de ce soir est prêt. Je vous demande seulement de déchirer la photographie de ma sœur. Vivez en bonne santé. »

« En voyant ces mots d'adieu, j'ai été vraiment surpris, me dit Shin-

pachi tout en poursuivant son récit, j'ai réalisé qu'il fallait donc nous séparer. »

Se séparer... Chiyoko utilisait ce mot avec une gravité pleine de dignité. Pour si peu de chose !... Ah oui, Shinpachi s'en sortit sans peine et, comme dans le train, il avait déjà pratiquement tout oublié, il se laissa aller à penser qu'elle était jolie et que, somme toute, ce peu de chose était sans doute la grande affaire de sa vie de femme... Shinpachi réalisa soudain combien ce « peu de chose » était, il ne pouvait le dire autrement, insipide. Il se sentit alors complètement abattu. À force de mots, il avait sauvé Chiyoko d'une étrange tristesse. Nul doute qu'elle fût encore plus épuisée que lui.

« Voulez-vous bien de moi jusqu'à ce que je trouve une autre place ou un travail qui me permette de gagner ma vie ?... Je ne sais plus où aller. »

Elle ne pouvait plus se marier... Cela aussi surprit Shinpachi avant de frapper sa conscience.

Tard dans la nuit, Chiyoko murmura, tout en montant à l'étage en s'appuyant à son bras :

« Même si vous me gardez, n'abusez pas de moi. »

14

Les cendres de Yukiko étaient restées dans le panier où Chiyoko les avait mises quand elle avait voulu quitter la maison. Les photographies indécentes étaient toujours rangées depuis que Chiyoko les avait vues. Et celle-ci, comme la première fois que Shinpachi avait vu Yukiko dans l'autobus vert, avait la peau qui prenait peu à peu une couleur normale, comme une « fille des champs venue à la ville et qui commence à pâlir... », tandis que son duvet se remarquait, et c'était déjà l'hiver.

« Même si vous vous mariez, vous me garderez ? » lui disait-elle toujours d'un air légèrement effrayé, et elle semblait beaucoup plus femme que sa sœur aînée.

Le corps de Chiyoko lui rappelait Yukiko qui n'avait été rien de plus qu'une fiancée morte.

Et bientôt elle devint elle aussi receveuse d'autobus.

« Uniquement parce que sa sœur l'était... Il y a des raisons qui

relèvent de la destinée, et c'est pour cela qu'elle avait choisi ce travail, tu sais, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit. J'étais à la recherche d'une couleur tout à fait différente de celle de la vie... Si j'aimais Chiyoko, c'était sans doute parce que je sentais que je n'étais pas obligé de l'épouser. »

Ce sentiment devait s'étendre à Chiyoko et la pousser à s'agiter dans la maison. Il n'y avait pas que cela, car elle commençait à trouver la vie pénible à l'intérieur de la maison. Le sentiment de Shinpachi à son égard était passé, à son insu, de « je l'emploie » à « je l'entretiens ». Depuis qu'il avait l'impression de l'entretenir, il n'y avait pas eu de changement particulièrement notable dans leur vie, mais il ne pouvait plus lui verser son salaire, et les notes impayées s'accumulaient de mois en mois. Il en était arrivé à ne plus pouvoir entretenir sa maison si Chiyoko ne se mettait pas à travailler à l'extérieur.

Par ailleurs, une couleur différente dans la vie de Shinpachi, Takako, petit à petit, avait pris l'habitude de venir le voir. Chiyoko, avec son travail aux autobus, était souvent absente le soir. Takako alors venait lui demander de vagues conseils à son propos. À l'en croire, elle était toujours en danger. Elle disait avoir fui le diable pour venir le rejoindre. Et elle riait, épanouie comme une fleur à grande corolle.

« Je ne veux pas d'un travail léger, lui reprochait-elle sans cesse, quand il lui disait qu'il allait lui trouver du travail. Quelle idée de penser que je pourrais faire la même chose que ma sœur aînée...

— Mais, regarde Chiyoko, elle est devenue receveuse comme sa sœur aînée.

— Il n'y a pas de raison pour qu'une sœur cadette ne puisse faire que ce que sa sœur aînée a fait. Vous croyez que je ferai comme elle qui est morte abandonnée de tous ?

— Comme elle l'a été, veux-tu dire ?

— Je suis beaucoup plus débrouillarde qu'elle.

— Mais ta sœur était certainement débrouillarde à ton âge.

— C'est vrai. »

Après avoir trouvé un travail, Chiyoko, comme la joyeuse Takako qui l'attirait encore plus — son « danger » étant son charme — apparut différemment dans la vie de Shinpachi. Tout en fixant la grossière épingle du grand chapeau noir de son uniforme bleu marine de receveuse, il ressentit évidemment le « danger » inhérent à ses frêles épaules.

Ces deux « dangers » s'écroulèrent sur lui en même temps.

Chiyoko attrapa une pneumonie, comme sa sœur aînée, et fut admise dans une chambre de l'hôpital universitaire par l'entremise de l'assistant Irié.

Takako, mouillée par le grésil, se précipita chez lui sans parapluie.

« Je ne peux plus retourner dans cette maison », lui dit-elle en se mettant à pleurer.

« Mais moi, je ne savais pas ce qu'elle voulait dire en parlant de "cette maison" », me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

Et tout en voulant lui faire revêtir, de ses propres mains, un *kimono* de Chiyoko :

« Puisque justement Chiyoko est à l'hôpital, ce serait bien si tu restais ici. »

Alors qu'elle était en train de lisser ses cheveux mouillés, elle secoua violemment la tête avant de se remettre à pleurer, et ses cheveux s'éparpillèrent en tous sens. Elle n'avait pas noué sa ceinture. Il se glissa furtivement derrière elle, la prit dans ses bras et lui demanda de l'épouser.

« Non, mais vous me chatouillez, répondit-elle en se levant précipitamment, je vais rentrer. »

Il se mit à argumenter avec passion.

« Je ne sais pas très bien pourquoi j'étais si passionné. Peut-être ai-je eu envie de la retenir comme quand Chiyoko m'a annoncé qu'elle partait ? » me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

« Pense que tu es morte, ferme les yeux et reste avec moi.

— Non. Je ne peux pas me marier à la légère, vous savez.

— Au lieu de vendre ton corps à une centaine d'hommes, tu n'as qu'à penser qu'un seul t'a tuée.

— Non... Que faites-vous de Chiyoko qui est mourante à l'hôpital ?

— Mourante ?

— C'est fini pour moi.

— Quel âge as-tu donc ?

— Vous pensiez que j'étais une enfant de quatorze ou quinze ans ?... Tout est fini pour moi. Si cela s'était passé beaucoup, beaucoup plus tôt !

— C'est toi qui m'invites, maintenant ?

— Non, je ne vous invite pas. Cela m'attriste de voir que vous aussi vous me croyez ainsi. Finalement, je n'y peux rien... Je rentre. »

15

La déclaration de mariage de Shinpachi et de Chiyoko ne précéda la déclaration de décès de celle-ci que de deux jours.

« Oui. Depuis que Yukiko était devenue cadavre, j'avais fait semblant, pour m'amuser, de l'avoir comme concubine, et cette fois-ci, même si ce n'était plus pour m'amuser, depuis que Chiyoko avait été jugée perdue, j'étais allé déclarer notre mariage, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, mais pourquoi ai-je dit à Takako que je voulais l'épouser, alors que je ne l'ai pas dit à Chiyoko ? Qu'est-ce que ce monstre qu'on appelle l'institution du mariage ? »

Shinpachi avait été surpris. Il était intimidé devant les autres malades de la salle commune et, comme il craignait que cela fût pour elle comme une condamnation à mort, Shinpachi sortit discrètement la déclaration de mariage de sa poche, et Chiyoko tendit la main hors du lit tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues. C'étaient des larmes qui révélaient avec pureté le trouble de son cœur et la tristesse de la vie. Elle le regardait avec des yeux qui revivaient soudain, tout en agitant ses souples paupières. Il n'avait jamais vu d'aussi belles joues... Elles étaient pleines de larmes. Gêné de la voir si reconnaissante, il eut, lui aussi, les larmes aux yeux. Il se rendit aussitôt à la mairie porter la déclaration, et, quand il en revint, une forte fièvre la faisait déjà délirer.

« Et le cadavre, demanda Irié à Shinpachi peu après qu'elle eut rendu le dernier soupir, qu'en fait-on ?

— Comment cela, qu'en fait-on ?

— On ne peut pas le laisser dans cette salle, et on ne peut pas non plus le transporter à la salle de dissection avant vingt-quatre heures... Est-ce que tu l'emmènes d'abord chez vous ?

— Eh bien, si on y est obligé. Mais je te préviens que je n'ai pas l'intention d'emprunter pour les funérailles.

— As-tu vu dans le journal qu'un superbe enterrement avait eu lieu, au point que des policiers s'en étaient étonnés, et c'était le chef des mendiants qui était mort.

— Je me suis marié avant-hier, tu sais.

— Alors nous pouvons la mettre pour cette nuit dans la chambre mortuaire de l'hôpital, et nous demanderons à ce qu'elle soit transférée demain dans la salle de dissection.

— La chambre mortuaire, c'est la pièce où les corps flottent dans des réservoirs ?

— Ceux de la salle de dissection ?... Cela, c'est la morgue. La chambre mortuaire est attenante à l'hôpital. C'est une belle chapelle, destinée à décorer la mort.

— Cela existe ?

— Oui, malheureusement pour l'hôpital... Mais il faudra la veiller. Tu auras peut-être peur tout seul. Mais l'hôpital exige qu'il y ait quelqu'un aux côtés du mort. »

16

Une lourde porte au bout du couloir qui desservait les chambres des malades s'ouvrait sur le couloir de la mort.

« L'odeur de médicament y est très nette... Et au moment où la lourde porte s'est refermée derrière moi, j'ai réalisé avec étonnement combien l'odeur de la vie m'était chère, me dit Shinpachi tout en continuant son récit, ce couloir n'était visible d'aucune chambre de malade. L'odeur du médicament n'y parvenait pas non plus. Puisque c'était le couloir par où on transportait les cadavres, tu sais. »

Contre le mur, de chaque côté, se succédaient les civières. Sur chacune d'entre elles flottait le spectre de la mort... En réalité, c'était un couloir retiré qui ne voyait passer que les morts. Il n'y avait pas une seule fenêtre. C'étaient de longs murs blancs. Pourtant, on y entendait la pluie glacée qui tombait des branches des arbres.

Shinpachi avait eu envie de poser cette question :

« Combien de personnes passent-elles par ici chaque jour ? »

Deux infirmières, l'une devant, l'autre derrière la civière, se retournèrent. Celle de derrière était maquillée. Celle de devant ne l'était pas. Soudain, Shinpachi eut peur de la femme qui était maquillée, tandis qu'il eut envie de prendre dans ses bras celle qui ne l'était pas.

« C'est terrible, dans certains cas, le maquillage d'une femme, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit. Ah oui, quand on quitta le couloir, il y a eu cette pluie battante sur le cadavre. Le linge blanc qu'on avait posé sur son visage était trempé et faisait ressortir la forme de son nez. »

Je secouai la tête pour me débarrasser de cette image.

« Parle-moi plutôt du maquillage de l'infirmière. Mais on l'a transportée sous la pluie ?

— Non, il n'y a que cinq ou six enjambées de la porte de derrière jusqu'à la chambre mortuaire. »

Cette chambre mortuaire — exactement comme l'avait dit l'assistant Irié — était une belle bâtisse en béton, faite pour « décorer la mort ».

Après avoir installé le corps sur un petit autel surélevé, les infirmières sortirent leur mouchoir pour le mettre à la place du linge mouillé sur le visage de Chiyoko. Puis, l'une à côté de l'autre, elles joignirent les mains en s'agenouillant respectueusement. Leur jupe blanche était étalée sur le sol en ciment. Elles avaient des gestes empreints de dignité, comme des religieuses vêtues de blanc.

« Nous allons décorer avec cela, dirent-elles en apportant près de l'autel des couronnes de fleurs artificielles qu'elles avaient trouvées dans un coin de la pièce.

— Quelle poussière ! » ajouta l'une d'elles en époussetant les fleurs blanches à l'aide de son mouchoir.

« Les fleurs avaient été abandonnées là par le mort précédent, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, mais peut-être que ces infirmières, le lendemain, recueilleraient le sang de Chiyoko dans un récipient métallique pour aller le jeter derrière la salle de dissection. L'ange de la religion se retrouve le lendemain matin être l'ange de la science... Ce n'est pas de l'ironie, tu sais. Parce qu'elles ont prié pour le repos de l'âme de la morte, avec des yeux rougis. Mais qu'est-ce que cela change pour le mort ? »

Shinpachi attendait ma réponse en riant froidement. Je me taisais.

« Pourquoi faut-il qu'à l'instant de la mort les vivants s'inclinent devant le corps ? Dès demain, ce cadavre devenu matière scientifique serait découpé par de nombreux étudiants en médecine. Le cadavre ne sait rien de ce que font les vivants. »

Pour ceux qui veillaient le mort, il y avait une pièce au sol de nattes qui faisait face à l'autel. Assis en bordure de cette pièce, Shinpachi observait fixement le recueillement des infirmières et, quand celles-ci se retournèrent, il se leva précipitamment pour les saluer.

« Voulez-vous que j'aille acheter des fleurs ou de l'encens ? proposa celle des deux qui n'était pas maquillée.

— Et pour le décor... Je vais préparer des petits pâtés ou quelque chose dans ce genre, ajouta l'autre infirmière.

— Cela, je m'en charge.

— Tenez, le parapluie... Emportez-le, on ne sait jamais. »

17

Comme il était nécessaire de faire la déclaration ce jour-là, Shinpachi prit une voiture à la sortie de l'hôpital.

« Passez le plus vite possible par la police et la mairie... Ensuite, vous connaissez peut-être un magasin qui vend de l'encens et des fleurs dans le quartier ?

— Ah, vous voulez une entreprise de pompes funèbres. À laquelle voulez-vous aller ?

— Pas là où on se charge des funérailles.

— Ah ! Mais chez nous aussi nous nous occupons d'obsèques. »

C'était le chauffeur d'une entreprise de louage de voitures qui se trouvait juste en face de l'entrée principale de l'hôpital. Il n'y avait qu'à traverser la voie ferrée. Il y avait écrit à l'entrée du garage :

« Pour les funérailles, veuillez passer par la porte de derrière. »

L'entrée de derrière était sale et on y pratiquait l'organisation d'obsèques à l'écart des regards indiscrets.

« Ils m'ont dit qu'ils feraient la déclaration de décès à ma place ; ils allaient au moins faire quelque chose d'utile pour m'éviter cette besogne fastidieuse », me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

Le patron de l'entreprise était arrivé avec un vieux parapluie déchiré, porteur seulement d'une boîte d'allumettes, de deux ou trois rouleaux d'encens, d'une petite bougie, et de maigres gâteaux secs enveloppés dans du papier de riz, mais il arrangea tout cela avec une dextérité digne d'un pauvre moine bouddhiste.

« Est-ce que cela ira pour les offrandes ?

— Dites, vous pourriez au moins apporter une pyramide de petits pâtés. Parce que là, on ne voit pas du tout où sont les gâteaux.

— Mais, monsieur, cela vient après. Et si vous le désirez, nous

pouvons aussi nous charger de ce que vous mangerez pendant la veillée funèbre. Combien de personnes...

— Je suis tout seul, vous savez.

— Ah bon ? Vous allez être triste ? » Il ne semblait pourtant pas surpris le moins du monde. « Alors je vous tiendrai compagnie un petit moment. Puisqu'en ce moment il nous manque des gens.

— Quoi, il vous manque des gens ?

— En fait, nous nous chargeons aussi de fournir des assistants pour la veillée funèbre.

— C'est un métier qui existe ?

— Oui, une personne coûte trois yens. C'est un peu cher, mais ils doivent dormir le lendemain. Pour une femme, c'est deux yens cinquante. Et vous ajoutez cinquante sous pour leur repas.

— Ils peuvent venir tout de suite ?

— Oui, et dans ce cas vous pouvez rentrer chez vous. Nous la veillons et nous nous chargeons d'elle. »

« Et si je lui avais demandé de faire venir une femme jeune et jolie, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, il aurait sans doute accepté. Même moi, je fus stupéfait. Quel monde pratique où l'on trouve des gens pour les veillées funèbres ! »

Affrontant une fois de plus le vent glacé, Shinpachi s'était rendu au service de gynécologie. L'assistant Irié était en train de coller à la paraffine sur une plaque de verre une membrane colorée, tout en buvant du *sake* froid.

« Attends un instant. Je suis en train de préparer le cours de demain », et, sortant une grosse bouteille de dessous la table, il lui versa un verre de *sake** froid. « Tu ne veux pas jeter un coup d'œil à ce microscope ? Ça, c'est une vraie jeune fille... Et cela, une femme qui a passé la ménopause. Tu peux faire la comparaison.

— Elles ont toutes les deux de jolis dessins.

— Parce qu'elles sont colorées. On les teinte pour bien distinguer leur structure.

— J'espère que la jeune fille n'est pas Yukiko ?

— Ah, ta fiancée, celle dont les cendres ont été changées ?

— Tu vas aussi découper Chiyoko en lamelles encore plus fines que du papier, teintées avant de les coller sur du verre ?

— Bois ! Les noms propres n'existent plus sous l'œil du microscope. »

Des pleurs féroces de bébé transpercèrent la nuit. Shinpachi leva

involontairement la tête, frappé par la chaleur qui en émanait, comme si une source d'eau chaude avait jailli de son ventre.

« L'accouchement s'est bien passé. La femme a souffert pendant huit heures. Je vais y jeter un coup d'œil. Excuse-moi », dit Irié, et quand il avait ouvert la porte, Shinpachi avait entendu les bruits d'eau du premier bain du bébé.

Shinpachi regardait encore intensément dans le microscope. Sous la forte lampe, la claire membrane colorée ressemblait au plafond de vitres teintées d'un vaste lieu de plaisir.

« Euh... », l'infirmière pas maquillée de tout à l'heure, passait la tête à travers l'entrebâillement de la porte, « j'avais l'intention de veiller à votre place pendant que vous prendriez un peu de repos.

— Il n'en est pas question. Et puis, vous auriez peur toute seule.

— C'est moi qui m'occupais d'elle. En réalité, je devrais l'accompagner jusqu'au cimetière. Mais comme j'ai d'autres patients j'ai demandé à une amie de s'en occuper. »

Chiyoko était morte dans la salle de soins de l'hôpital.

« Non, je suis réveillé, et en plus, j'ai demandé à quelqu'un de s'en occuper », n'avait pu s'empêcher de lui répondre Shinpachi avant de se redresser et de s'en aller.

Le long couloir dormait. La lumière était faible, c'était une nuit d'hiver. La jeune accouchée et son bébé sortirent de la salle d'accouchement, allongés sur un petit chariot. L'accouchée, fatiguée, fermait paisiblement les yeux. Shinpachi les dépassa rapidement.

« Je me dépêchai d'aller à la chambre mortuaire, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, je voulais contempler encore une fois le visage de Chiyoko pour voir si elle dormait pleinement et calmement, comme cette jeune accouchée. »

18

Quand Shinpachi eut ouvert la porte de la chambre mortuaire, les deux veilleurs se redressèrent comme s'il les avait tirés à lui. La femme arrangea ses cheveux tirés en arrière et tira sur ses genoux son tablier bleu marine. Ensuite, elle tenta de cacher ses vieux *tabi* trempés d'eau boueuse. Bien sûr, ils étaient tous deux vêtus d'habits

ordinaires en coton, tout tachés. L'homme ne portait même pas de veste. Il était assis au bord de la pièce au sol de nattes, les bras croisés sur ses genoux et les pieds exposés à la chaleur du brasero.

« Vous pouvez être tranquille puisque nous sommes deux, allez vous reposer.

— Oui, vous devez être fatigué », dit la femme au visage rouge, en riant d'un air indéfinissable.

Shinpachi monta en silence sur les nattes et entrebâilla légèrement la fenêtre vitrée.

« C'était une petite pièce bien close. L'odeur de la mort qui était imprégnée dans les murs et dans le sol semblait flotter alentour, réchauffée par le feu de charbon, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, je croyais que les gens qui veillaient auraient au moins revêtu un *kimono** bien repassé, mais ils étaient comme des crève-la-faim ou des vagabonds. »

Ils avaient l'air de se sentir gênés, comme si la présence de Shinpachi leur faisait l'effet de se trouver devant une race humaine différente. On leur avait pourtant donné de l'argent en plus pour leur dîner, mais ils n'avaient qu'un paquet de galettes de riz. Ils semblaient gênés dans leurs mots pour s'adresser à un homme aussi honorable que Shinpachi. Si celui-ci n'avait pas été là, ils se seraient sans doute étendus, plus à l'aise. Shinpachi sentit qu'il n'y avait pas pour lui la place de s'asseoir.

« Telle une princesse emmenée dans une cabane... Mais grâce à eux, le cadavre de Chiyoko m'apparut encore plus beau », me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

Elle dormait sur un mince matelas posé sur un socle en ciment. Elle n'avait pas besoin de cercueil, car son corps avait été donné à l'hôpital. Les vitres de la fenêtre qui éclairait le plafond au-dessus de l'autel étaient indigo. Et la lumière électrique qui les traversait était pâle comme l'intérieur de l'eau d'un lac. Les trois côtés de l'autel étaient en verre dépoli. Les branches des arbres, mouillées par la pluie, y apparaissaient par intermittence.

Shinpachi vit soudain apparaître un visage tout blanc dans l'entrebâillement de la fenêtre, ce qui provoqua en lui un mouvement de recul, mais :

« Me voici enfin ! »

Et ce rire perçant se répercuta si fort, l'écho en fut si brillant,

qu'il en fut pétrifié. C'était le rire qu'il avait entendu auparavant au crématorium.

« Je suis complètement trempée ! »

Takako passait la tête par l'entrebâillement de la fenêtre, une main toute rouge posée sur sa gorge, comme pour la réchauffer, tandis qu'elle lui faisait un petit signe à l'ombre de son menton.

« Qui sont ces gens, des parents ?

— Des employés pour la veillée.

— Des employés ? »

Et elle repartit d'un grand rire épanoui. Ensuite elle fit le tour par l'entrée et, se plantant devant les employés, leur dit tout à trac :

« Vous pouvez rentrer chez vous.

— Oui.

— Si vous n'avez pas encore reçu votre argent, il vaut mieux que vous le preniez.

— Nous sommes payés par l'entreprise des pompes funèbres.

— Je veillerai à ce que vous soyez payés.

— Mais si on rentre maintenant...

— Plus la veillée est animée, mieux c'est, vous savez. » La femme elle aussi tenait tête, d'un air tout à fait sérieux.

« Alors, reposez-vous dans l'autre pièce. Si je me sens fatiguée, je vous demanderai de prendre ma place. En attendant, vous pouvez dormir, vous savez.

— Bon, alors, faisons comme ça », dit l'homme, poussé par le ton tranchant de Takako, avant de s'en aller en invitant craintivement la femme à le suivre.

« Moi aussi j'ai été surpris qu'elle leur dise d'aller se reposer dans la pièce d'en face, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit, il y avait une autre chambre mortuaire de l'autre côté du couloir en ciment. C'était tout noir, tu sais. C'était vide et glacé... Cette pièce m'effrayait depuis la tombée de la nuit. Peut-être qu'une chambre mortuaire est plus accueillante quand il y a un mort à l'intérieur. »

Les employés de la veillée s'en étaient allés dormir dans cette chambre.

Takako attrapa le sac en papier qui contenait les galettes de riz, monta sur les nattes et les jeta par la fenêtre en prononçant une injure.

« Allons bon, mes pieds sont tout boueux ! »

Elle regarda autour d'elle, redescendit précipitamment et se mit à essuyer ses pieds avec un linge blanc jeté dans un coin de l'autel.

« Pas cela, c'est le tissu qu'on a posé sur le visage de la morte !

— Ah bon ! Mais ça ne me gêne pas ! »

Et, après s'être agenouillée devant l'autel pour se recueillir, elle remonta sur les nattes en disant :

« J'ai enfin la conscience tranquille !

« Tout à l'heure, ils étaient en train de s'embrasser, je les ai vus. Et je me suis précipitée chez vous. Ils auraient pris le matelas de la morte pour dormir, vous savez. Et s'il n'y avait eu que des hommes, ils auraient été capables de faire quelque chose d'encore plus terrible.

— Comment as-tu su qu'elle était morte aujourd'hui ?

— Vous voyez bien que je suis venue », dit Takako qui avait enlevé sa veste mouillée, défait ses coques dégoulinantes d'eau en secouant violemment la tête, et lissait à deux mains ses cheveux en désordre, « je ne sais pas où j'ai laissé mon parapluie. Aujourd'hui, je me suis enfuie après m'être joliment maquillée... Dites, est-ce que je peux regarder une bonne fois le visage de Chiyoko ?

— Bien sûr. »

Elle n'avait qu'une légère couverture de mousseline passée. Takako posa la main droite sur la poitrine de la morte et, tout en enlevant de la main gauche le mouchoir qui était posé sur son visage, dit :

« Les morts sont froids, n'est-ce pas ? »

« Je me suis soudain rappelé Yukiko, tu sais. Alors, c'était la première fois que je faisais la connaissance du front glacé d'un mort, la première fois que je prenais une femme dans mes bras, et c'était un cadavre, me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit. Takako, toujours penchée au-dessus du cadavre, n'arrivait pas à s'en détacher. Sa silhouette ressemblait à celle d'un vampire, avec ses cheveux en désordre éclairés par la lumière glauque et bleue, mais quand je l'ai vue ainsi, curieusement, mes sentiments se sont enflammés. »

La voix de Takako était étonnamment joyeuse :

« Elle a vraiment un beau visage. Vous m'avez demandé, quand elle était mourante à l'hôpital, de me souvenir d'elle toute ma vie. »

Takako se leva soudain et marcha dans sa direction, le visage blême :

« J'ai froid. Je vais pleurer. Je tremble. Prenez-moi dans vos bras. »

Shinpachi fut surpris par la froideur de ses cheveux.

« Allons bon, me voici encore avec le linge qui était sur son visage », lui dit-elle, et effectivement, une odeur de parfum flottait près de sa joue. C'était le mouchoir de l'infirmière.

« Le parfum de la morte était-il là pour nous entourer de ses vœux ? » me dit Shinpachi tout en poursuivant son récit.

Takako agitait le mouchoir comme un drapeau blanc.

« Vous avez toujours été assez cruel avec les femmes, n'est-ce pas ?

— Est-ce parce que la première femme que j'ai prise dans mes bras était un cadavre ?

— Ce n'est pas grave. Depuis ma petite enfance, j'ai toujours été traitée avec pas mal de cruauté... Là-bas, la morte avec son beau visage de déesse nous fait fête... Chiyoko, pardonne-nous. »

Shinpachi avait repris le mouchoir des mains de Takako pour aller cacher le visage de Chiyoko.

On entendait les ronflements des employés pour la veillée à travers le vacarme de la pluie glacée. Ces ronflements, ainsi que la présence du cadavre, jouaient un rôle dans l'embrasement de leur flamme.

19

Les noces du cadavre... S'était-il souvenu de la passion de cette nuit-là ? Le front d'Asagi Shinpachi s'était teinté pour la première fois d'une couleur pleine de vie... Son histoire était terminée.

Lui et moi, tout en habitant à proximité depuis plus d'un an, n'avions jamais pris le temps d'échanger quelques mots, mais nos deux femmes s'entendaient bien. La Takako de cette histoire est l'actuelle femme de Shinpachi.

Eh bien, je pense que vous comprenez, après cette histoire, pourquoi j'en suis venu à rendre visite à Shinpachi pour une mystérieuse affaire. Un ami du nom de Shikayama, qui est devenu professeur d'une toute nouvelle école de médecine, m'a fait cette demande :

« Il paraît qu'il y a près de chez toi un curieux homme qui vient

au secours des pauvres gens et qui s'appelle Asagi Shinpachi. On dit qu'il incite à faire don à la Faculté de médecine des cadavres auxquels on ne peut pas faire de funérailles, faute de moyens. Comme mon école est nouvelle, nous manquons de cadavres à disséquer, et j'aimerais bien que tu lui demandes de nous en présenter quelques-uns. »

LES SERVANTES D'AUBERGE

(Onsen-yado)

Les Servantes d'auberge, *pour la première partie, parut dans le numéro d'octobre 1929 de la revue* Kaizô, *tandis que la seconde partie fut publiée sous le titre* Elles et leurs chemins [Kanojo-ra to michi] *dans le numéro de janvier 1930 de la revue* Bungei shunjû.

Cette longue nouvelle est caractérisée par son mode de narration, à l'opposé de la quasi-totalité des œuvres de Kawabata, lesquelles sont composées toujours autour d'un personnage central unique. Ici, c'est un véritable tableau collectif que l'auteur déploie, comme le suggère déjà la scène du début. On dirait un Rubens, mais dans lequel la lumière diurne serait remplacée par l'obscure clarté de la nuit, tamisée par la vapeur de la source chaude.

Le décor de ce tableau est le paysage d'Izu, où l'écrivain des « sensations nouvelles » se réfugie pour fuir les tumultes de la grande ville et pouvoir travailler au rythme qui lui convient. Au fil des loisirs, il redécouvre cet endroit riche pour lui de tant de vieux souvenirs, et il contemple, tel un étranger solitaire, les servantes de l'auberge qui évoluent autour de lui. Il s'intéresse à leur condition, à différents épisodes de leur vie avec une grande curiosité, et note chaque détail qui lui paraît nouveau, étrange ou surprenant.

Cependant, à la manière qui lui est propre, il crée des effets d'insolite selon les besoins de la fiction, et modifie à sa guise l'éclairage de l'ensemble jusqu'à le rendre méconnaissable, tout en serrant de près la réalité observée...

L'exubérance, les excentricités, mais aussi les souffrances qui marquent la vie de ces femmes, offrent un étrange contraste avec la poésie paisible du paysage d'Izu, aux couleurs changeantes selon la saison.

C'est cette évolution de la nature et du temps qui fournit le seul fil conducteur à cet enchevêtrement d'intrigues — séquences qui paraissent hétérogènes et que Kawabata fait défiler à une allure

d'autant plus déconcertante que les changements de personnages s'accompagnent de remontées incessantes dans le passé de chacun des personnages.

Or, si l'on prend la succession des saisons comme seul axe, on peut voir que l'écrivain se borne à faire défiler, lentement et posément, les trois saisons de son récit, un peu à la manière de certaines œuvres de la peinture classique japonaise montées sur rouleaux, qui évoquent une longue histoire sous forme d'images dont chacune dépeint plusieurs personnages. De même, pour l'évolution de la magnifique nature d'Izu, il convient de l'imaginer comme le déroulement d'un rouleau peint, dans lequel le temps s'écoule, homogène, dans une lenteur conforme au rythme spontané, aussi bien de la nature décrite que de l'homme qui, sous le charme, fait défiler le rouleau.

Si l'on admet que, dans les « grands romans » de Kawabata, l'unique personnage central est l'« observateur », autrement dit « la caméra », la caméra semble rester à l'extérieur dans Les Servantes d'auberge, *en quelque sorte en position normale. Toutefois, l'observateur, ici, est lui aussi extérieur à l'histoire, car il ne peut être, en réalité, que l'auteur et le lecteur confondus, qui déterminent en commun la vitesse à laquelle ils déploient le rouleau peint. En ce sens, il apparaît que l'écrivain expérimente ici une technique romanesque inverse de sa technique habituelle.*

LA FIN DE L'ÉTÉ

Blanches et nues, elles se mouvaient comme des bêtes. Ces silhouettes félines, nudités floues qu'estompait une adipeuse rotondité, se faufilaient au plus profond de la vapeur opaque. Seule la chair enveloppant les épaules roulait vigoureusement comme aux travaux des champs, et des chevelures d'ébène ruisselantes, d'une noblesse sublime et pathétique, leur donnaient une étonnante apparence humaine incroyablement vivace.

O-Taki, jetant sa brosse, enjamba la fenêtre comme si elle voulait enfourcher un cheval de bois. Accroupie, à califourchon au-dessus du caniveau, elle écouta le bruit de chute dans le courant, puis elle dit :

« Tiens ! C'est déjà l'automne !

— Oui, c'est vrai ! Voici le vent d'automne ! Une villégiature en fin de saison est affligeante, tel un port après le départ des bateaux, répondit O-Yuki en imitant l'accent charmeur d'une citadine qui était venue avec son amant.

— Oh ! Voyez donc cette petite prétentieuse ! dit O-Yoshi en lui tapant sur les fesses avec la brosse.

— Dès le début d'août, les gens de Tōkyō ne cessent de dire : C'est l'automne ! C'est l'automne !... à croire qu'à la montagne, le vent d'automne souffle toute l'année !

— Dis donc, O-Yoshi ! Moi, si j'étais cette demoiselle, je dirais quelque chose d'un peu plus intelligent, comme : affligeante telle une vieille fille en mal de mari.

— Désolée ! Laisse-moi te dire que, déjà trois fois, j'ai été magnifiquement mariée et, à ton âge, j'avais un époux !

— Eh bien, alors... disons que cette villégiature en fin de saison

est affligeante comme une femme qui a raté trois mariages ! » s'écria O-Yuki tout en se mettant à courir vers le torrent.

O-Taki s'étira et contempla, accroupie, un pied de chaque côté du caniveau, ce que les citadins appelaient « le début de l'automne ». La chaîne montagneuse où se trouvait son village natal se dessinait dans le ciel au clair de lune. Depuis qu'elle était venue au bourg, elle n'avait plus eu l'occasion d'entendre le bruit que fait le torrent au fond de la vallée dans un village de sources thermales. La lumière de la lune passait à travers les feuilles de chêne et imprégnait de ses rayures zébrées le ventre ferme qui, depuis cinq mois, n'avait pas eu un instant de répit.

O-Yoshi regarda par la fenêtre.

« O-Taki ! Voilà encore ta mauvaise habitude ! Mais on lave la vaisselle dans cette eau !

— La vaisselle ? et après ?

— Et en aval il y a le réservoir à truites ! N'est-ce pas là aussi où on lave le riz ?

— Et à quoi donc sert le courant ?

— Dégoûtante, va ! »

Mais O-Taki ne prit même pas la peine de se retourner.

« Dis donc, Yuki, est-ce que tu sais nager ? » demanda-t-elle, et, attrapant le poignet de la jeune fille, elle passa sur le pont qui enjambait le lit du torrent. Mais, quand elle vit qu'O-Yuki se recroquevillait, intimidée par sa propre nudité, elle lui lâcha le poignet si violemment qu'elle la fit tituber.

« Bien fait !

— Mais j'ai du mal à marcher pieds nus comme ça ! »

Dans les bains, ces deux filles étaient celles au sujet desquelles on disait le plus de mal. Toutes deux avaient une épaisse et abondante chevelure, et les autres filles sentaient bien, au fil des jours, ce parfum qui se dégageait d'elles et qui allumait tous les désirs. De plus, durant l'été, elles partageaient, la nuit, le même matelas. Or, ce soir-là, ce fut la redistribution des pourboires du mois d'août.

« Ah ! ces deux-là ont certainement triché et n'ont pas tout déposé à la caisse. Elles ont l'air bien contentes et s'en vont à deux faire leurs messes basses !

— Quand même ! Et elles osent dire que ce n'est pas juste de diviser l'argent en parts égales ! »

Mais, en réalité, toutes les filles étaient insatisfaites de la façon

« égalitaire » avec laquelle cet argent était divisé en parts « équitables ». Même O-Toki, fille de paysans, reconnaissait que sa part était la plus maigre. Elle disait en dressant la tête du fond de la piscine :

« Ces deux-là ne sont pas comme nous. L'une a été bonne chez un boucher, l'autre nounou dans une maison de *geishas**... c'est bien normal qu'elles connaissent toutes les ficelles ! »

O-Taki souleva O-Yuki dans ses bras comme une brassée de légumes verts pour sauter de pierre en pierre. C'était une île aménagée en lieu de promenade de l'auberge avec un pont qui enjambait le lit du torrent au fond de la vallée, et où avait été construit un pavillon d'été. Les reflets de la lune scintillaient tout autour comme une multitude d'oiseaux migrateurs argentés s'engloutissant dans l'eau profonde. La blancheur des roches — à l'unisson avec le chant des insectes dans les bois de cèdres sur l'autre versant — enveloppait leur absolue nudité.

On entendait le claquement des petits seaux en bois que les autres étaient en train de déposer sur les dalles de ciment après avoir terminé le nettoyage du bain. À côté d'un des piliers du pavillon, O-Taki ramassa des feux d'artifice. D'une tige de myrte grimpante, O-Yuki détacha un maillot de bain laissé par un client, et l'enfila par les pieds.

« Oh là ! Il me descend jusqu'aux genoux !

— Mais c'est un maillot de bain d'homme ! »

Les autres filles les rejoignirent en passant le pont en chemise de nuit. D'habitude, titubant de fatigue, elles s'endormaient comme des sacs. Le nettoyage des bains se faisait d'ordinaire à deux, tous les soirs, mais cette nuit-là elles étaient toutes les sept à le faire. Après avoir touché leur argent le soir même, elles étaient excitées comme à la veille d'une orgie, se moquaient d'O-Yuki perdue dans son maillot avec sa coiffure à coques, évoquaient les promesses que les hommes leur avaient faites durant l'été, et, tout en ressentant un creux à l'estomac, elles énuméraient les défauts des clients.

« Pour O-Toki et O-Tani, ce sera fini demain ! On va faire une séance de feux d'artifice en guise d'adieu ! » dit O-Taki.

Les feux d'artifice étaient humides.

« O-Yuki ! Tu vois... l'automne, c'est comme les feux d'artifice humides. »

Finalement, après avoir réussi à allumer, au bout de la deuxième

fois, une poignée de quinze ou seize allumettes, l'étincelle pénétra la brindille de cerisier avec une détonation.

Elles se mirent à crier toutes en chœur et aperçurent un homme en costume de bain, agrippé à la plate-forme qui servait de séchoir à linge. L'auberge avait été construite sur la rive, en déclivité. La porte d'entrée principale se trouvait au niveau du sol, mais, derrière, il fallait sauter pour arriver aux planches surélevées où séchait la lessive. L'homme, qui s'accrochait à mi-hauteur, avait plaqué ses pieds contre un pilier rond en bois, et, les faisant glisser, cherchait à monter en se tirant maladroitement de toutes ses forces.

« Oh ! Mais c'est le Monsieur de "chez Tsuruya" !

— C'est terrible d'être dérangé à ce point ! »

O-Yoshi arrêta les rires bruyants des filles d'un geste de la main.

« Chut ! Comme j'ai fermé à clé la porte du couloir, il essaie de grimper par l'arrière. »

Il tira frénétiquement sur les persiennes, finit par les décrocher en les soulevant des deux mains et s'effondra de tout son poids dans la chambre des servantes. Il y faisait tout noir. O-Yoshi se mit à courir vivement en direction du pont. Toutes se levèrent à la hâte. Tandis qu'O-Yuki retirait son costume de bain, O-Taki l'attrapa vivement par les épaules en disant :

« Laisse ! Elles s'inquiètent à cause de leurs sous !

— Il reste encore des feux d'artifice, tu sais ! »

Deux filles venues du bordel en amont de la rivière sautaient de pierre en pierre en ondulant le corps. Elles voulaient profiter en cachette des bains de l'auberge. Des hommes les suivaient. O-Taki se leva, laissant tomber O-Yuki assise sur ses genoux.

« On va les faire pleurer, ces chiennes ! »

Le jardin de la maison d'O-Taki était un pré où poussaient des cosmos, et ce champ parsemé de fleurs était clos par une barrière en bambou. Elle y faisait picorer des poules. De longues tiges désordonnées jonchaient le sol. La maison qui se trouvait en plein milieu des rizières descendant en gradins du haut du cimetière villageois jusqu'au fond de la vallée était exposée à la fois au soleil et au vent. À l'arrière, un petit bois de bambous, débordant sur le toit de chaume, ne cessait de s'agiter comme s'il était parcouru d'une bande de sardines. Mais ni O-Taki ni sa mère n'écoutaient ce bruissement de feuilles.

Dès l'âge de treize ou quatorze ans, O-Taki filait sur son cheval qu'elle montait à cru. On la voyait chargée d'une hotte de raiforts aux feuilles toutes vertes et reluisantes, surgir de la montagne au galop comme une fraîche brise matinale.

À quinze ou seize ans, en janvier et pendant les deux mois d'été où les servantes étaient en nombre insuffisant, elle venait aider à l'auberge du village. Lorsqu'elle se dévêtait dans le bain, les clients de l'auberge qui se trouvaient dans l'eau se taisaient soudain. De la merveilleuse souplesse métallique des bras et des jambes déployés, se dégageait une pure beauté juvénile.

Le ventre d'O-Taki et celui de sa mère étaient, par leur aspect extérieur, révélateurs de bien des choses. La jeune fille, assise droite, regarda le ventre un peu gras et flatulent de sa mère négligemment assoupie, puis, soudain, cracha d'un coup la salive qui s'était accumulée dans sa bouche et s'endormit profondément. Depuis que son père les avait abandonnées toutes les deux, ce ventre maternel avait subitement pris une grande importance à ses yeux.

Son père avait élu domicile avec sa maîtresse, dans la grand-rue du même village.

O-Taki l'avait croisé en chemin :

« À propos, comment va ta mère ?

— Oh ça ! pour dormir, elle dort !... » avait-elle répondu évasivement en continuant sa route.

À seize ans, O-Taki faisait travailler au maximum sa mère et son cheval, et menait une vie de paysanne. Après avoir amené l'eau dans la rizière pour le repiquage du riz, la mère conduisait le cheval qui tirait une herse. O-Taki, la regardant faire sur les murets, sauta tout à coup dans la rizière et lui administra une gifle cinglante.

« Idiote !... la herse !... Tu ne vois donc pas que la herse est à fleur d'eau ! »

Sa mère, la main posée sur le manche, perdit l'équilibre. O-Taki saisit la herse et appuya dessus en pesant avec son genou.

« Regarde donc comment je fais ! »

La mère s'enfonça dans la rizière jusqu'aux genoux et, tout en suivant sa fille des yeux, dit aux gens de la rizière :

« Vous voyez ! J'ai maintenant un maître terrible ! Celui d'avant était beaucoup plus doux. »

Puis elle se mit à rougir comme une fillette.

La nuit, O-Taki dormait en tournant le dos à sa mère qui, elle, dormait la tête appuyée contre ce dos.

La mère, une houe sur l'épaule, courait à petits pas rapides derrière sa fille montée à cru sur son cheval. C'est elle aussi qui devait s'occuper de la lessive et de la cuisine. Plus sa fille la faisait travailler, plus elle oubliait ses malheurs conjugaux. Mais elle avait fréquemment des palpitations et lorsque, déprimée, elle songeait à son époux, sa fille la battait et filait de la maison quand elle se mettait à pleurer.

« O-Taki ! Attends ! Tu ne peux pas sortir comme ça avec des sandales aussi usées ! » criait-elle en la poursuivant.

Elle s'appliquait à son travail et, quand elle arrondissait ses yeux de félin attendri, les pupilles de sa fille devenaient noires et perçantes comme deux araignées d'eau.

Lorsque, vêtue d'un *kimono*, O-Taki apparaissait dans le salon de l'auberge, les hommes étaient comme oppressés par sa stature, mais ses yeux humides et pétillants surprenaient les clients.

C'était à l'auberge, l'année où O-Taki avait seize ans. Elle était seule en train de nettoyer les bains. Les filles du bordel, accompagnées de trois clients éméchés, entrèrent par la porte de derrière.

« O-Taki ? Pouvons-nous nous baigner ? Oh ! mais il n'y a plus d'eau ?

— J'ai réservé toute l'eau chaude dans ce bassin-là », répondit O-Taki, la brosse à la main, rigide, dans un coin du bassin.

La salle où se trouvaient les bains était une sorte de serre au sol pavé de pierres. Un grand bassin y était divisé en trois parties. Dans la première, l'eau chaude coulait à flots, se déversait dans la deuxième et ainsi de suite, de telle sorte qu'elle tiédissait au fur et à mesure.

Les prostituées s'éclaboussaient dans l'eau, faisant fondre leur poudre blanche parfumée. Déjà elles s'étaient mises à discuter à haute voix du corps d'O-Taki. Les hommes, frappés par la fraîche et tendre beauté de cette toute jeune fille nue, s'étaient tus pendant un moment. Les filles discutaient dans un langage grossier, cherchant à savoir si le corps d'O-Taki était celui d'une belle femme accomplie ou celui d'une vierge. Celle-ci sentait posé sur elle le regard des hommes se délectant de ce bavardage. Les prostituées se tenaient

derrière eux, un genou replié, et leur faisaient couler de l'eau dans le dos. L'une d'entre elles dit :

« O-Taki, ne voudrais-tu pas asperger un de ces dos esseulés ? »

O-Taki, sentant sa gorge se durcir, vint caler son genou dans le dos de l'homme. Il semblait être contremaître dans les mines sur l'autre versant de la montagne. Les mains d'O-Taki se mirent à trembler au toucher de ce dos qui sentait le minerai. Elle serra les genoux, sentit un courant glacé la parcourir de la tête aux pieds et se plongea rapidement dans l'eau. Deux filles lancèrent à son propos des paroles empoisonnées, sur le ton orgueilleux et malfaisant des prostituées ayant affaire à une jeune fille innocente. O-Taki leva les yeux, le regard enflammé.

Après avoir enfilé un peignoir molletonné, un des hommes lui tapa légèrement sur l'épaule et dit :

« Petite ! Ne veux-tu pas venir t'amuser un peu ? »

Alors qu'elle réfléchissait en faisant « Hum !... » il lui enlaça les épaules avec force.

Le vent d'hiver soufflait le long du lit du torrent où s'était accumulée la neige dans l'obscurité de la nuit. O-Taki n'avait sur elle qu'une chemise de nuit, et ses pieds nus tout juste sortis du bain adhéraient aux pierres gelées. Le froid la pénétrait jusqu'aux cuisses qui se durcissaient. Elle criait à pleins poumons :

« Les salauds ! »

Sur le versant opposé, la neige sur la montagne couverte de cèdres s'était mise à tomber comme une brume.

Au début, O-Taki se couvrit le visage des deux mains, puis se mit à mordre de toutes ses forces son pouce qu'elle avait enfoncé dans sa bouche.

Quand elle se leva, elle vit que du sang avait coulé d'une blessure de la taille d'une dent.

Cachant rapidement sa main droite dans sa poche, elle se redressa en titubant et voulut ouvrir la porte coulissante qui la séparait de la pièce voisine, car elle savait que trois femmes et leurs clients étaient là, retenant leur souffle. Accrochant ses mains à la paroi, elle cria avec violence :

« Les salauds ! »

Sans même regarder le visage de l'homme avec qui elle était, elle sortit par la porte de derrière du bordel et prit l'étroit chemin qui

longeait la vallée. Elle n'avait pas fait cent mètres qu'elle entendit le bruit des pas de deux hommes qui cherchaient à la rattraper et, derrière eux, les cris stridents des femmes qui les suivaient. La victoire appartenait à O-Taki. Elle se pencha sur la rive au risque de tomber et but l'eau froide à pleines gorgées. Apercevant l'haleine blanche des hommes qui arrivaient à toute allure pieds nus, elle se remit à boire.

Ce soir-là, elle rentra chez elle et s'endormit en serrant sa mère très fort, de la façon dont l'homme l'avait prise violemment dans ses bras.

Trois à quatre mois plus tard, ce fut le printemps. Un soir, O-Taki sauta d'un mur deux fois plus haut qu'elle et se cassa la cheville. Le lendemain du jour où elle était entrée à l'hôpital, elle fit une fausse couche. Une dizaine de jours plus tard, elle rentra au village. Son père était là. Il y eut une grande dispute. Elle s'empoigna avec lui et renversa sa mère à coups de pied.

« C'est dégoûtant ! Venir ici en l'absence de sa fille ! Je ne peux pas rester dans une maison aussi sale ! »

Elle prit l'omnibus, alla au bourg, et s'engagea comme bonne chez le boucher.

Puis, cet été-là, à la fin de juillet, saison creuse pour la boucherie, elle retourna au village aider à l'auberge. Cela faisait deux ans que l'incident s'était produit, mais O-Taki brûlait d'envie de tourner en dérision les filles du bordel.

La porte des bains donnant sur l'arrière ainsi que la fenêtre restaient ouvertes toute la nuit, hiver comme été, afin que la buée ne s'accumulât pas trop.

Les filles du bordel en amont longeaient le lit du torrent et se glissaient par cette porte à l'intérieur de l'établissement. Elles avaient l'habitude d'y venir souvent deux ans auparavant, et cette année-là également. Mais pour O-Taki, l'hiver précédent, le sentiment de sa nudité était bien différent de cet été-ci.

« Qu'est-ce que c'est ? Tu as encore des feux d'artifice humides dans la main ? dit-elle à O-Yuki en marchant sur le passage en planches. Tu vas voir... on va entrer dans l'eau toutes les deux et on va les briser, ces filles... quelqu'un comme toi, tu es aussi différente d'elles que faire se peut ! Vraiment, Yuki, il suffit que tu leur montres ton joli visage et tu vas voir leurs larmes !

— Ce n'est pas bien de les gêner dans leur commerce !

— Tiens ! Voilà bien la réflexion d'une bonne d'auberge à *geishas* ! Faire ça ou s'occuper du caleçon de bain des hommes, quelle différence ? Moi, toute seule, je ne serais pas en peine. Vas-tu aller te coucher la première ?

— Mais il y a le Monsieur de "chez Tsuruya" dans la chambre ! »

Ce Monsieur de « chez Tsuruya » était le patron de la mercerie des environs. En milieu et fin de mois, il faisait le tour de la région pour présenter ses factures et récupérer son argent. Ses cheveux bruns étaient coupés en brosse, et sa barbe drue descendait des joues jusqu'au menton. Quand il était saoul, il tapait rageusement son bol et son assiette avec ses baguettes, puis dormait pendant deux ou trois heures. À son réveil, et malgré tout le mal que cela lui donnait, il cherchait toujours à entrer même en grimpant sur l'estrade où séchait le linge, car il ne pouvait plus s'endormir tant qu'il ne se trouvait pas dans la chambre des servantes. C'était presque devenu une tradition immuable, pratiquée en public deux fois par mois, depuis dix ans.

O-Yuki, cependant, était une fraîche et fragile jeune fille.

« Un ivrogne comme ça... ça s'endort comme une masse ! avait beau lui rétorquer O-Taki.

— Ça ne fait rien, j'attendrai dans les bains d'eau chaude près du torrent », répondait O-Yuki.

Ce que les jeunes filles appelaient « les bains du torrent », c'était une simple cabane en bois blanc avec une salle d'eau, qui ressemblait à un poste de guetteur d'incendie.

O-Taki fit claquer ses socques en descendant l'escalier de pierre et entra par la porte de derrière.

« Je me suis gelée près du torrent ! » puis elle se jeta dans l'eau. Les femmes du bordel cherchaient à éviter les éclaboussures.

« Bonsoir !

— Bonsoir ! »

O-Taki plongea son corps. L'eau chaude se mit à clapoter et à déborder.

« On vous prend votre eau...

— Oui, je me demandais si vous étiez clients de l'auberge. »

Les clients — ils étaient deux — avaient l'air d'être des étudiants. Quand O-Taki se planta tout à coup audacieusement devant eux, ils

sentirent un vent tiède les oppresser et vinrent s'asseoir au bord du bassin, les yeux baissés.

« Nous aurions dû vous demander la permission, mais nous pensions que vous aviez déjà terminé.

— Ça va, c'est bien comme ça... car moi, il y a quelque chose que j'aimerais emprunter à O-Saki. »

Celle qui avait fait ses excuses à O-Taki était O-Kiyo, communément appelée « concombre ». O-Kiyo était longue et maigre comme un concombre, souffreteuse, avait le dos un peu tordu, restait souvent alitée car elle était malade, et aimait les enfants. Elle gardait un bébé dans le voisinage, se baignait avec trois ou quatre petits gosses, et donnait l'impression de prendre un grand plaisir à caresser ces enfants. Elle seule respectait scrupuleusement la règle selon laquelle les filles du bordel ne devaient pas prendre comme clients les hommes du pays. Naturellement, c'était une itinérante venue d'ailleurs qui se ruinait la santé dans ce village et savait qu'elle y mourrait. Chaque fois qu'elle tombait malade, elle imaginait les enfants bien-aimés dont elle s'était occupée, alignés derrière son cercueil lors de sa cérémonie funéraire.

C'est pourquoi, quand O-Taki avait l'occasion de la rencontrer, elle se sentait émue par cette fille aussi pâle que les jours d'hiver et se mettait aussitôt à lui parler de sa santé.

Cependant, la deuxième femme qui avait seulement dit « Bonsoir » à O-Taki sans la regarder était comme endormie. Ses longs cils ombrageaient ses yeux, et sa coiffure à coques penchant sur le côté ruisselait à grosses gouttes comme si elle avait été imbibée d'huile. La surface plane de son visage diaphane, son sommeil béat accentué par la petite moue volontaire de sa bouche, ses longs cils, tout cet ensemble donnait l'impression d'une éclatante vivacité. Ses sourcils étaient tout embroussaillés et désordonnés. Ses oreilles, son cou, les doigts de ses mains, donnaient envie de les croquer à pleines dents. À cette sensation de tendre douceur, O-Taki sut tout de suite qu'il s'agissait d'O-Saki.

Parmi la dizaine de prostituées de ce village, O-Saki avait été la seule à être condamnée pour avoir enfreint les règles de la morale publique. Elle avait dû quitter le village parce que le fils d'un membre du conseil municipal lui rendait trop fréquemment visite. C'était une fille qui avait un peu trop le tempérament d'une prostituée.

Malgré le regard dur et inquisiteur d'O-Taki, O-Saki, le visage

ensommeillé, sortit de l'eau tout le haut de son corps et s'assit au bord de la piscine. Elle ressemblait à une limace toute blanche, avec sa peau humide et sa rondeur douce, parfaitement lisse et invertébrée. C'était une bête rampante dont la couche adipeuse s'étirait et se contractait comme celle d'un escargot. O-Taki, soudain emportée par un farouche désir masculin de piétiner ce ventre tout blanc, tendit la main brusquement vers le giron d'O-Saki.

« Prête-moi ta serviette ! »

O-Saki se recroquevilla tout à coup et voulut cacher le bas de son ventre avec sa poitrine mais, à l'endroit que la serviette ne protégeait plus, on pouvait voir sur une partie de sa peau blanche une série de petites cicatrices.

Les oreilles d'O-Saki furent transpercées d'un rouge intense, et ce rouge envahit son corps entier depuis ses seins jusqu'au bas de son ventre. O-Taki ne pouvant résister au plaisir que lui dictait une féroce jalousie contemplait cette magnifique et inhumaine couleur de sang.

« Je ne suis pas assez folle pour emprunter cette serviette. Elle est empoisonnée ! »

Puis, aussitôt, O-Taki dirigea son regard vers les bains de sources chaudes près du torrent.

« Ma petite Yuki, ils sont bien gentils et sages, ces deux étudiants... mais ne veux-tu aller faire un tour du côté de la route qui mène à la cascade ? »

O-Yuki avait posé ses joues, hors de l'eau, sur ses bras joints en cercle, sur le bord cimenté de la piscine.

« Oh là !... mais tu dors... prends garde à toi. »

Quand O-Taki rentra à l'auberge, la blancheur des troncs d'arbres et du lit du torrent ondoyait dans la pâleur de l'aube. O-Yuki dormait encore dans le bain. Ses bras étaient restés en rond comme si elle serrait fortement la vertu de chasteté.

O-Yuki avait quelque part, en elle, un reste de « manuel de bonne conduite », et cela la rendait mignonne comme une coquille brisée par son poussin, ou détestable comme la peau muée d'un serpent.

Dans un bourg du bord de mer, non loin de la zone urbaine où se trouvaient les sources d'eau chaude, elle avait été employée dans une maison de *geishas*, et, lorsqu'elle se présentait avec sa coiffure

à coques d'alors, son cou superbe juste à la naissance des cheveux était voluptueux.

La précocité d'une apprentie *geisha*, alliée au tempérament d'une enfant de la mer, avait formé cette petite jeune fille. Ses joues étaient rouges comme des pommes et ses yeux tout ronds recouverts de deux paupières brillantes et rectilignes se mouvaient avec légèreté. Dans ce village montagnard, elle faisait revivre chez chacun ce vieux mot de « beauté rare ».

C'est pourquoi, à l'auberge, des hommes de toutes catégories l'abordaient sans y attacher une importance particulière, et elle prenait la chose gaiement, de la même façon. Il ne lui arrivait jamais de faire toute une histoire de pareilles situations, comme les autres filles. Cela étant, un étudiant ayant dit :

« Ma petite Yuki... tu es bien précoce pour ton âge ! » la couleur du visage d'O-Yuki avait subitement changé.

« Tu te moques de moi ! Tu n'es qu'un étudiant prétentieux ! Tu dis ça parce que j'ai été dans une maison de *geishas* ! » puis elle avait jeté son plateau de service, était sortie tout de go et, pendant le mois où l'étudiant était resté, elle ne lui avait plus adressé la parole.

Cependant, lorsque son tour venait de nettoyer les bains avec O-Yoshi, elle faisait exprès de sommeiller. Lorsqu'elle était réveillée à coups de brosse :

« Oh ! j'ai le tournis ! Ça ne t'ennuie pas si je vais me coucher la première ? Comme ça, je pourrai te chauffer le lit. »

Ainsi, O-Yuki, aimée de toutes les filles comme on peut aimer une prostituée, montrait un visage rayonnant.

Il arrivait qu'une cliente s'étonnât en regardant O-Yuki : « Quel joli tablier ! »

À quel moment O-Yuki avait-elle pu trouver ce petit bout de tissu aux couleurs éclatantes ? — en tout cas, elle l'avait taillé en triangle, entièrement cousu et s'en était fait un joli tablier.

Quand elle était venue pour la première fois à l'auberge, c'était la fin de l'été, au moment où les filles confectionnaient de nouveaux *kimonos* molletonnés. En même temps qu'elle avait fabriqué une vingtaine de ces *kimonos* d'intérieur, elle en avait cousu un doublé, à peu près de la même taille, avec le restant du tissu. Elle avait dit que c'était pour envoyer à son jeune frère.

Le patron, écoutant les louanges mêlées d'admiration de la patronne, dit :

« Celle-là, c'est une futée. Il faut l'avoir à l'œil ! »

Également, O-Yuki rassemblait les mégots des clients, en coupait le bout usagé et, quand elle en avait un certain nombre, elle les défaisait et roulait le tabac sur une feuille de papier journal qu'elle envoyait à son grand-père qui habitait au port.

À propos de ces mégots — c'était la vieille grand-mère de l'auberge qui, depuis des années, les ramassait elle-même ou les retirait de la pelle à feu et, après en avoir cassé l'embout, les mettait dans une grande boîte en papier. La vieille les sortait quand venaient les vieux du village. Ils en bourraient leur pipe et bavardaient longuement. Il y avait même des vieillards qui ne venaient que pour fumer ces mégots.

Mais la vieille de l'auberge dut arrêter ce plaisir de longue date à cause d'O-Yuki.

La mère d'O-Yuki, ancienne prostituée dans une ville portuaire, était en réalité sa belle-mère. Tous les cinq ou six jours, elle faisait une apparition à l'auberge, très fardée et accompagnée du frère cadet d'O-Yuki. Cherchant par tous les moyens à plaire à l'entourage, elle extorquait en cachette un peu d'argent à sa belle-fille.

Le père d'O-Yuki, travailleur journalier, était toujours absent de chez lui. Il logeait au village voisin, sur deux vieilles nattes, dans la resserre d'une maison paysanne.

Son grand-père restait seul au port situé à mi-distance du trajet du car qui faisait la navette entre le bourg du bord de mer, sa ville natale, et la station thermale. Là, il attendait les raiforts et le tabac que sa petite-fille lui envoyait.

Le car contournait un promontoire légèrement surélevé, et, soudain, la couleur des buissons de camélias en pleine floraison le long de la mer et le chatoiement des montagnes couvertes de mandarines inondaient le regard. La route, toute droite, se glissait là et descendait vers la baie. Dans le port, il y avait trente à quarante bateaux joliment aménagés qui avaient été remis à flot. Entre les arbres, on n'apercevait que les grands toits de tuile et les murs blancs des hangars. On ne pouvait croire que, dans l'abondance de cette ville, vivait une famille aussi pauvre que celle d'O-Yuki. De plus, c'était un hameau dégrevé des impôts communaux.

Dans ce village, la mère d'O-Yuki avait été prise de fièvre en mettant au monde son jeune frère. Elle fut sauvée de justesse pour un certain temps, mais devint folle. Son père et son grand-père s'étant

absentés dans la journée pour aller travailler, O-Yuki l'avait aperçue en crise et lui avait délicatement retiré l'enfant du sein. Le matin, avant d'aller travailler, le père lui liait les pieds et les mains, mais O-Yuki lui détachait les cordes de paille. Environ quarante jours plus tard, elle mourut.

À dix ans, O-Yuki était en troisième année d'école primaire où elle se rendait avec le bébé ficelé dans le dos. C'est elle qui faisait tout : elle préparait les repas pour son père, cousait les vêtements, et donnait les soins au bébé. Elle avait recueilli un chien errant qu'elle nourrissait. C'était son seul luxe. Quand, à minuit, elle allait à pied chercher du lait, le chien la suivait fidèlement.

« J'ai horreur d'être assis à côté d'une nourrice ! » dit un enfant qui s'était mis à pleurer, assis à côté d'O-Yuki dans la classe. Chaque fois que le bébé pleurait, O-Yuki devait sortir. Pendant la récréation, elle devait lui changer ses couches et lui donner son lait.

Elle étonna l'école quand elle fut reçue première en classe de quatrième année. Les parents des enfants pleurèrent quand elle alla devant le directeur, le bébé dans le dos, pour recevoir son prix. La rumeur d'après laquelle le directeur de l'école avait demandé une subvention au gouverneur de la province lui était parvenue. Il n'y avait pas d'être vraiment mal intentionné face à la faiblesse physique d'une enfant qui, après tout, n'était vraiment qu'une enfant. Quand arrivèrent les vacances d'été, à la fin de la quatrième année, O-Yuki cessa l'école.

Elle éleva finalement le bébé toute seule jusqu'à ce qu'il eût trois ans. C'est alors qu'arriva sa belle-mère. Mais cela n'apporta pour elle aucun changement, car elle s'occupait toujours de la lessive et de la cuisson des repas. Quand elle désherbait la rizière avec le bébé sur le dos, sa belle-mère lui attrapait les cheveux et la faisait tourner en la tirant dans la rizière boueuse. C'est le genre de spectacle que regardaient quotidiennement les voisins.

« Ça... ça... ça... et ça là aussi, tout ça, ce sont les cicatrices de cette époque », disait O-Yuki dans les bains de l'auberge en parcourant du doigt ses bras et sa poitrine. Elle riait à la légère comme si elle usait d'un artifice pour attirer les hommes, les obligeant à la regarder complètement nue.

Mais comme O-Yuki était alors trop misérable, une tante qui habitait la ville où se trouvait la station thermale la fit venir chez elle. Au moment où arriva la nouvelle d'une subvention accordée par

l'administration provinciale, O-Yuki était déjà à la ville dans la maison de *geishas*. Puis son père alla travailler dans la montagne.

Chez sa tante, on vendait des fleurs artificielles au rez-de-chaussée et, au premier étage, c'était une maison de *geishas*.

« Dans cette maison, je ne faisais que fabriquer des fleurs artificielles ou garder des enfants », disait-elle à l'auberge sur un petit ton moralisateur. Elle marchait en portant un *shamisen** et un change de *kimono*. Assurément, c'était bien une apprentie *geisha*.

C'est pourquoi la subvention fut annulée. Avec ses joues qui s'empourpraient subitement et ses yeux ronds toujours en mouvement, elle bavardait en filant à petits pas pressés, la nuque complètement recouverte de poudre blanche. Un feu doux brûlait dans son corps.

Mais quand elle percevait un indice qui aurait pu la forcer à prendre un client, elle filait aussitôt de la maison de sa tante. C'était sans doute parce qu'elle ne pouvait oublier la « rumeur de la subvention ».

O-Yuki passa à l'endroit où travaillait son père et y trouva sa belle-mère fort changée et très attentionnée à son égard.

« Maintenant, je peux très bien gagner ma vie n'importe où. Je n'ai aucune raison de rester dans un endroit qui ne me plaît pas », se disait O-Yuki avec cette confiance en soi qu'elle avait solidement acquise dans la maison de *geishas*. Cette confiance se manifestait sans qu'elle en fût consciente, même dans la façon qu'elle avait de regarder bien en face sa belle-mère. Celle-ci, sous ce regard, recula d'un pas. O-Yuki se mettait ainsi à prendre la vie de haut, forte de la nouvelle arme qu'elle possédait. Une telle attitude équivalait à faire un pas en avant vers le statut de *geisha*.

Mais, en fin de compte, une telle conception chez une petite jeune fille comme elle était tout aussi illusoire que de rêver à un beau mariage. Animée de la fierté de se sentir une jeune fille promise à monter toujours plus haut dans l'échelle sociale, elle ne cessait de devenir toujours plus maligne et, en même temps, toujours plus inconstante.

Alors qu'elle dormait dans les bains de sources chaudes près du torrent, O-Taki lui avait dit :

« Oh ! Prends bien soin de toi. »

En effet, elle prenait bien soin d'elle-même, car elle se fixait un prix de vente de sa propre personne. Cette fragilité même que cons-

tituaient, réunis, ce « prix de vente » et ce « manuel de bonne conduite », voilà bien quel était le charme insolite d'O-Yuki.

Elle répondit aux compliments de sa belle-mère qui était venue à l'auberge avec des formules tout aussi habiles, et quand celle-ci entra dans les bains de sources elle alla l'épier en cachette et dit à la patronne de l'auberge :

« Madame ! Ne faites surtout pas confiance à ce que raconte cette femme. Elle ne cesse de battre mon frère, car je viens de voir sur lui cinq ou six ecchymoses. »

Et quand les hommes essayaient de l'amadouer avec des paroles doucereuses, cette jeune fille de seize ans ne manquait pas d'entrevoir ce même genre d'ecchymoses derrière leurs propos.

Au deux cent dixième jour de l'année, le temps était bien dégagé et on pouvait même voir la fumée des feux qu'on allumait dans les montagnes lointaines pour faire du charbon de bois. De très nombreuses libellules rouges volaient dans la vallée.

Mais, au deux cent treizième jour, il y eut une tempête, et la lumière aussitôt allumée le soir s'éteignit. Le gardien, ayant fermé les persiennes alors qu'il faisait encore clair, était venu en imperméable jusqu'à la chambre des servantes apporter des bougies. O-Taki les prit et, regardant dehors par les interstices des volets, dit à O-Toki :

« Toki !... Inutile de regarder comme ça ! On voit bien que tu ne peux pas rentrer chez toi par une pluie pareille. Va donc apporter cette bougie à la chambre vingt-six. »

Toutes les filles applaudirent. O-Toki éteignit la bougie qu'on venait de lui donner et resta plantée là.

À partir du deux septembre, les sept filles ne furent plus que quatre. Celles qui étaient venues à l'auberge pour la saison d'été étaient rentrées chez elles. Il y avait Takako, la myope, nièce du patron qui avait terminé sa scolarité et se préparait à entrer à l'école des sages-femmes. Ensuite O-Tani, employée à l'auberge et qui avait entre quatorze et dix-sept ans. Comme sa maison était proche et qu'elle était au courant de tout, on l'appelait chaque fois qu'on avait besoin d'elle. D'ailleurs, la grand-mère l'aimait bien et on racontait qu'elle avait déjà acheté tout ce qu'il fallait pour son mariage avec l'argent qu'elle avait gagné à l'auberge. C'était quelqu'un qui savait bien où elle allait. Il y avait enfin O-Toki, fille de paysans des alentours, qui

était revenue en visite ce jour-là, depuis le matin, lorsque la tempête s'était mise à se déchaîner.

Le bruit sourd des grosses pierres qui roulaient dans le torrent parvenait jusqu'au chevet des filles qui dormaient. En plein milieu de la nuit, O-Toki entrouvrit la porte de la chambre en la faisant grincer et s'en alla. Dans le couloir, on entendit le craquement d'une allumette. Alors, O-Yuki s'écria comme si elle allait exploser :

« Bravo ! » puis, roulant par-dessus O-Yoshi, elle alla jusqu'à O-Kinu qui était couchée contre le mur.

« Oh ! mais tu me chatouilles !

— Vous faisiez donc toutes semblant de dormir ? Quelle ruse !

— J'ai bien deviné la situation, dit O-Yoshi. C'est moi qui ai laissé dormir O-Toki près de la porte. »

O-Yuki avait un accès de fou rire qui secouait son genou relevé.

« Quand même ! On ne devrait pas se moquer d'une fille aussi naïve.

— Mais elle n'est pas du pays, Yuki... ne le dis à personne sinon elle ne pourra plus se marier... » insista O-Kinu. Alors O-Taki prononça sur un ton tranchant :

« Ça n'a pas d'importance. Tout ça ne l'empêchera pas de cultiver la terre. En tout cas, elle est meilleure que toi car elle ne fait pas ça pour de l'argent !

— Moi ? Moi ?... Quand ai-je reçu de l'argent ? »

O-Kinu s'approcha dans l'obscurité et saisit O-Taki qui lui attrapa les deux mains et les lui tordit.

« Alors ? Tu aimais donc ce type ? »

O-Taki la lâcha vivement en la faisant tomber et ajouta :

« Je n'aime pas ta façon d'aimer, tiède comme du *sake* refroidi ! »

O-Kinu avait été apprentie chez un coiffeur de la ville basse à Tōkyō, dans le quartier des *geishas*. On l'entendait souvent dire qu'elle voulait économiser ce qu'elle gagnait à l'auberge pour retourner à Tōkyō, afin d'être à nouveau apprentie coiffeuse. Elle se coiffait comme une *geisha* et se montrait d'autant plus heureuse quand les clients s'en rendaient compte. Elle était de petite taille, la peau plutôt sombre, et elle voulait servir les jeunes clients citadins, même quand ce n'était pas son tour.

Cet été-là, malgré les semonces du patron et les moqueries, elle avait passé deux semaines dans la chambre d'un étudiant qui était venu pour soigner une dépression nerveuse.

Durant tout l'été où les clients affluaient chaque jour, il n'y eut, en tout et pour tout, que deux histoires sentimentales entre clients et servantes, celle d'O-Kinu et celle d'O-Toki. Et pourtant, elles étaient plutôt les moins belles de toutes.

Le partenaire d'O-Toki était un peintre itinérant qui allait d'auberge en auberge, peindre des cloisons mobiles. O-Toki était une simple fille de paysans, morne, aux yeux enfoncés, mais, dans le bain, sa peau blanche avait une beauté inattendue.

Le lendemain de la tempête, la plate-forme où séchait le linge était jonchée de feuilles vertes, arrachées par le vent. Le sable avait envahi le bassin des bains de sources situé au bord du torrent. Les enfants avaient tendu leurs filets le long de la rive où dévalait sur de gros rocs une eau rouge et terreuse. Alignés, ils les tenaient à la main et attrapaient les petits poissons assommés par la violence du courant. Une mère avec son enfant, jongleurs itinérants, regardaient ce spectacle.

Tous les ponts en planches qui servaient à passer d'une rive à l'autre s'étaient complètement effondrés. Les planches, qui étaient attachées avec un fil de fer, étaient restées accrochées à une des rives et flottaient dans le courant.

Bien que les eaux du torrent eussent baissé, les silhouettes des pêcheurs de truites ne se voyaient plus. Les filles se réunissaient dans la chambre de l'ingénieur métreur, et le peintre itinérant avait commencé à peindre les parois des pièces libérées par le départ des clients.

En cette triste saison, le village devenait bruyant et affairé. On commençait à entendre les voix fortes des villageois.

Les filles du village qui étaient employées comme servantes dans la première auberge du pays s'arrangeaient pour démissionner en même temps, et, dans la seconde auberge où travaillaient O-Taki et les autres, les villageois se réunissaient pour évoquer les vieilles histoires concernant le patron de la première auberge.

« Il a été poursuivi pour avoir substitué un échantillon de minerai prélevé par les ingénieurs, et qui contenait beaucoup d'or.

— Oui, à ce qu'il paraît ! Et comment s'est terminé ce procès ? L'ingénieur a été renvoyé, mais lui, ce type, a récolté des dizaines de milliers de yens d'argent frais qu'il avait encaissés en acompte.

— On ne sait pas combien d'escroqueries de ce genre il a pu monter.

— Tiens... autrefois, à l'époque de la chasse au cerf, des ministres et des militaires haut placés séjournaient souvent là. Le patron leur demandait de faire des calligraphies, et comme il était lui-même très fort en cet art, il en faisait dix ou vingt faux et les revendait. À ceux qui venaient chez lui, il disait qu'on les avait dessinées pour lui, et tout le monde le croyait. On disait qu'il s'était ainsi constitué une fortune. Dans une auberge comme ça, en pleine montagne, si on faisait honnêtement son commerce, on ne pouvait pas accroître son patrimoine d'une façon aussi impressionnante. Cette auberge-ci en est une bonne preuve. »

Puis, sous l'emprise du *sake* :

« Et si on arrêtait la source qui coule jusque chez lui ?

— Puis nous irons tous ensemble plonger ce vieux dans le torrent ! »

La petite route qui menait à ces sources allait être élargie pour les voitures. Ceux qui allaient en tirer le plus de profit étaient les aubergistes. Or le patron de la première auberge du pays avait refusé nettement de participer aux frais des travaux.

Environ une dizaine d'officiers de police étaient descendus dans l'auberge en question et s'exerçaient chaque jour au tir à l'arc. Avant qu'ils se soient lassés de leur arc, le village était redevenu calme.

Alors que, dans le couloir sombre, O-Taki fermait les volets, elle sursauta en criant. Elle avait marché sur une énorme feuille verte de paulownia. Elle ne voulait pas retourner à la boucherie du village.

La patronne, tenant son ventre gros de sept mois, faisait avec peine le nettoyage des toilettes. Elle ne voulait pas faire faire ce travail par les servantes. C'était pénible à voir.

Un homme à l'allure de flambeur séjourna à l'auberge. Il allait chaque jour surveiller les travaux d'une maison située en amont de la rivière.

Puis arriva un groupe de terrassiers, immigrés coréens. O-Kinu courut jusqu'à la chambre des filles pour leur dire :

« Regardez ! Ils marchent en portant leurs casseroles et leurs marmites. »

Les femmes coréennes, vêtues d'une longue jupe blanche toute fripée et chaussées de sandales en tissu, marchaient courbées, en portant sur leur dos d'énormes baluchons contenant leurs ustensiles de ménage.

En aval du torrent, on entendait le bruit de la dynamite.

La vieille maison vide et délabrée en amont devint un joli petit bordel. Or, à la grande surprise générale, O-Kinu alla s'installer là-bas. En réalité, les filles avaient toutes été instamment invitées par l'homme aux allures de flambeur, et, évoquant ces habiles paroles prometteuses de gros gains, elles jasaient sur O-Kinu.

AU CŒUR DE L'AUTOMNE

Elles avaient ramassé et assemblé dans leur chambre une quinzaine d'éventails que les clients avaient oubliés là durant l'été. O-Yuki, ouvrant deux de ces éventails masculins, se mit à danser, les lèvres solennellement closes comme les *geishas* lorsqu'elles se donnent en spectacle.

« Mais alors, n'est-ce pas... Si tu n'étais pas venue ici, tu serais sans doute une *geisha* ! dit Kurakichi assis en tailleur contre un vieux bahut laqué, ses deux bras entourant un de ses genoux relevé. Et alors, en quelque sorte, je n'aurais pas pu voir la danse de mademoiselle Yukiko...

— Mais je n'ai pas été apprentie *geisha*. Je n'ai fait que m'occuper d'enfants », répondit O-Yuki d'une voix chantante. Alors Kurakichi, suivant des yeux les gestes d'O-Yuki, se mit à battre la mesure sur ses cuisses nues, et O-Yuki dansa au rythme incertain des battements de Kurakichi. Les mollets de la jeune fille s'échauffaient, le bord de son *kimono* était tout en désordre. En proie au vertige, elle tourna les talons et se laissa choir sur une pile de coussins en s'appuyant contre le bahut.

« Hé ! Monsieur Kura, il ne faut pas vous laisser aller comme ça dans les vapes !

— Dans les vapes ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Quelque chose comme ça ! répondit O-Yuki en jetant de sa main droite son éventail dans le dos de Kurakichi. C'est justement parce que ça me déplaisait de devenir *geisha* que je me suis enfuie de chez ma tante. »

En ayant l'air de lui dire qu'elle ne pourrait faire son partenaire d'un vagabond comme lui, de ses yeux ronds elle lui jetait un regard

hautain, puis se montrait câline et, se parant à nouveau de l'éventail, se remettait à danser. Kurakichi, un léger sourire aux lèvres, tapait sur ses cuisses avec l'éventail que lui avait jeté O-Yuki. C'était des cuisses blafardes comme celles d'une femme forte dans la quarantaine. Ses lèvres étaient épaisses et ses joues rouges. Sa veste de travail en coton ne lui allait pas du tout. Il se dégageait de sa chair une terrible force de bête sauvage.

Depuis trois ou quatre ans, en été et à l'automne, aux saisons où l'auberge était en pleine activité, Kurakichi arrivait là, sans prévenir, d'on ne savait où... « On est sûr de le revoir »... cela signifiait qu'en pleine affluence à l'auberge, sa silhouette apparaissait. Comme il n'y avait pas assez de personnel, on le faisait aider à la cuisine, aller chercher des clients ou les raccompagner. C'était toujours à ces moments-là qu'il finissait par rester. C'est pourquoi les gens de l'auberge l'évoquaient en ces termes :

« Tiens ! on dirait qu'on va voir apparaître Kurakichi ! »

Du reste, lors d'un de ces étés si agités, il se trouva qu'une jeune fille nommée O-Kayo, relation du patron de l'auberge, vint pour aider. À partir du premier jour de l'automne, de nombreuses chambres se trouvaient vides. Kurakichi, chaque soir, accompagnait O-Kayo pour fermer les volets. Une fois, en pleine nuit, ils allèrent tous les deux aux bains près du torrent.

Même après avoir été chassé par le patron, il revenait l'air innocent au premier janvier et quelqu'un finissait spontanément par lui donner des ordres.

Trois mois plus tard, au printemps, arriva une lettre d'un restaurant de *sushi** de la ville. Elle était adressée à O-Yuki, petite jeune fille de seize ans, et l'informait, de la même façon dont on aurait donné des nouvelles du temps, d'une maladie que Kurakichi avait contractée d'une femme du restaurant. Cet été-là, il retourna à l'auberge des filles. À l'automne, il suivait O-Yuki partout. Il fermait les persiennes pour elle, lavait les bains à sa place, préparait les chambres des clients et la regardait danser les danses qu'elle avait vues dans la maison de *geishas*.

O-Taki arriva brusquement là où se déroulait la performance.

« Hé ! Yuki... regarde où tu mets les pieds ! Essaye de sautiller sans abîmer les nattes. Je trouve que tu exagères parfois !

— Mais monsieur Kura désire aspirer la poussière ! Ça lui fait goûter l'air de la ville !

— Ah ! c'est ça ?... Il y avait un étudiant prétentieux que je détestais. Il ordonnait de faire le ménage de la chambre et, quand je lui demandais de se pousser, il me regardait fixement en disant que la poussière était bonne pour lui. L'air de la montagne était trop pur, il lui fallait l'atmosphère de la ville. À ce moment-là, O-Yuki arrivait qui frottait le couloir. Ah, oui ! Les paroles de cette délinquante étaient bien agréables ! Dites-moi... quel air se dégageait de l'eau sale de son seau ; monsieur Kura... quand vous la regardez danser, de quel air vous délectez-vous ? Elle cherche à vous exciter. Quelle idiote ! »

O-Yuki jeta à nouveau son éventail sur les genoux de Kura.

« L'autre jour, O-Yuki a pourtant dit qu'elle savait bien danser ! Elle l'a répété au moins quinze fois.

— Yuki... ne crois-tu pas ?... Tu devrais avoir honte de vouloir séduire un type comme ça pour en faire ton premier homme ! Tu pourrais attendre et le mettre au quinzième rang. »

Kurakichi se leva avec un sourire blafard.

« La patronne a dit qu'il fallait balayer la plate-forme du séchoir.

— Le séchoir ? répondit O-Yuki en faisant glisser la porte coulissante. Oh là ! C'est terrible... c'est plein de feuilles ! »

L'estrade où se trouvait le linge à sécher était une surface recouverte de feuilles jaunes, ou plutôt vertes, qui venaient de tomber la nuit d'avant, le vent d'automne ayant soufflé avec violence.

L'emplacement du séchoir se trouvait juste à l'extérieur de la fenêtre de la chambre des filles.

Dans cette chambre, il y avait un grand coffre avec un paulownia incrusté dans la laque noire, emblème de la famille. La poignée en forme d'anse de vase métallique était toute rouillée. Elles y mettaient de vieux outils de paysans et le linge à lessiver. Les *yukata** des clients et les draps étaient bien rangés, et, dans le coin de la chambre à dix nattes, étaient empilés les coussins plats et la literie. Dans un placard, étaient fourrés pêle-mêle des boîtes vides et des bouts de chiffon. Sur une étagère fixée au mur au-dessus du coffre, s'empilaient un miroir à pied brisé, une boîte à savon vide tenant lieu de boîte à fards, un vieux *shamisen**, et un parapluie cassé. On ne savait à qui tout cela pouvait bien appartenir. La confection des vêtements

molletonnés avait commencé, et les ciseaux brillaient sur les nattes élimées où s'éparpillaient des bouts de fils et de vieux caramels.

Après avoir fini de balayer, les filles descendirent en sautant de la plate-forme dans leur chambre. Go-Hachi, le cuisinier, était assis là en tailleur et retournait une à une de sa main droite les cartes à fleurs qu'il tenait dans sa main gauche.

« On n'a pas le temps de regarder ça, nous sommes occupées, dit O-Taki en s'asseyant et ramassant son aiguille.

— Mais c'est histoire de passer le temps.

— Alors, cette boutique... tu l'as ouverte ?

— Non ! j'ai complètement raté !

— Tu dis que tu as raté, n'est-ce pas plutôt toi qui t'es fait mettre à la porte ?

— Non... Très vite, ça m'a déplu !... Je n'en ai pas encore parlé, qu'est-ce que c'est donc que cette chose-là ? »

O-Taki ramassa la chose que Go-Hachi avait sortie et jetée de son tablier.

« Ah ! c'est une queue de bonite séchée ?

— Oui, je l'ai trouvée en ouvrant ma valise ce matin. Quelqu'un l'a mise là, à la place d'une autre qui était fraîche.

— Ah ! j'ai compris ! C'est monsieur Go-Hachi qui a chapardé une queue de bonite ! Cette salope d'O-Yoshi. Cette bonne femme est malade d'aller fouiller dans les bagages des gens.

— O-Yoshi après l'avoir trouvée l'a portée à sa grand-mère. Elle a dit que sa grand-mère en manquait alors et donc qu'elle l'avait prise et en avait mis une vieille à la place. Quand j'ai entendu ça, je n'ai pas pu me retenir.

— Mais elle n'en a changé qu'une ? demanda O-Yuki, les mains posées sur les épaules de Go-Hachi.

— Ni le patron ni O-Yoshi ne m'ont dit quoi que ce soit.

— ... Si on ne vous a rien dit au sujet d'une affaire aussi insignifiante, Go-Hachi, vous feriez mieux de faire comme si vous n'étiez au courant de rien, dit O-Yuki en faisant bouger ses mains sur les épaules de celui-ci.

— On ne va pas mettre le monde sens dessus dessous pour une histoire aussi inintéressante.

— Quoi ? Voilà bien la façon de faire de petites jeunes comme vous ! Eh bien ! à partir de maintenant, Go-Hachi ne se taira pas ! » s'écria O-Taki en quittant la pièce. Elle attrapa les seins d'O-Yoshi

qui se trouvait dans la cuisine, la traîna le long du couloir, la jeta devant Go-Hachi en disant :

« La voilà. »

Go-Hachi ne faisant pas très attention, elle la traîna de nouveau jusqu'à la porte d'entrée, et, l'immobilisant en lui tenant le cou, la battit.

« Imbécile ! imbécile ! F... le camp ! » Elle lui piétina le ventre en faisant crisser ses pieds chaussés de *tabi**. O-Yoshi se contenta de recevoir les coups sans rien dire.

« Holà ! » Kurakichi s'était précipité sur O-Taki.

Titubant, elle tomba à la renverse sur une grande étagère à *géta**.

« Qu'est-ce que tu fais ? De quoi te mêles-tu ? C'est la place de Go-Hachi que tu vises ? »

Puis, se décidant à le regarder en face :

« Brute ! » dit-elle, et soudain, baissant la tête, elle se précipita sur le torse de Kurakichi et le mordit.

Des terrassiers japonais arrivèrent une semaine après les Coréens. Le chef de chantier habitait dans une maison non loin de l'auberge des filles.

Au bordel voisin, deux femmes étaient arrivées qui étaient les partenaires de soldats en ville. O-Saki avait été obligée d'aller, à la place de l'auberge, dans la nouvelle maison en amont du torrent. Son prix avait triplé en conséquence. Puis, cinq jours ne s'étaient pas encore passés qu'O-Kiyo ne put plus se lever de son lit.

Les villageois s'étaient tout de suite rendu compte qu'O-Kiyo était malade. Depuis l'été, son occupation quotidienne était de monter au village qui longeait la route avec un nourrisson ficelé sur son dos et en traînant par la main une fillette de quatre ans. Quand elle atteignait la route, trois ou quatre petits enfants venaient se blottir à ses pieds.

Quand les villageois rencontraient O-Kiyo et lui adressaient en premier la parole, il se dégageait une douceur triste de ce visage mince et pâle à la coiffure nette surmontée d'un chignon. Sans doute parce que sa maladie la faisait dormir beaucoup, ou que, tout simplement, elle aimait bien dormir, elle était toujours en train de relever les petites mèches qui lui tombaient dans la nuque. Son silence effrayait. Les gens la trouvaient étrange et, devant l'attachement que les enfants avaient pour elle, ils se demandaient de quoi elle pouvait

bien leur parler. Grâce à eux, et parce que les petits enfants du bordel ne quittaient pas son chevet, elle pouvait rester dormir là, sans qu'on la chassât.

Toutefois, à cause de l'expérience acquise depuis de longues années, elle sentait qu'un groupe d'hommes était arrivé et ne pouvait se calmer comme si elle avait été énervée par le vent.

C'est avec la joie d'une écuyère de cirque attendant la Fête qu'elle prédisait « sa mort certaine avant la fin des travaux », et décrivait la vision qu'elle avait de son propre enterrement, avec la file de ses enfants chéris derrière le cercueil gravissant le flanc de la colline.

Entre O-Kiyo, autochtone montagnarde, complètement imprégnée de l'eau des sources chaudes, et le patron de la nouvelle maison en amont du torrent, il y avait un contraste excessivement ténu. Lui se déplaçait d'un endroit à l'autre où se trouvaient des travaux, et faisait prospérer le commerce des filles au fur et à mesure de ses itinéraires, depuis la saison où les clients de l'auberge portaient des *yukata**, jusqu'à celle où ils se vêtaient de *kimonos* molletonnés.

Mais, comme si elles revivaient les temps anciens de la « traite des femmes », les filles de l'auberge se détournaient de son chemin.

Les terrassiers ne pouvaient que jeter un coup d'œil au premier étage de l'auberge, à travers les arbres du jardin. Là, les articles de qualité supérieure étaient trop chers pour eux.

Après avoir fini de peindre les cloisons, le peintre itinérant s'en alla en carriole à travers la montagne. Apparemment, il partait sans rien dire à O-Toki. Au relais où l'avaient accompagné O-Taki et les autres, il dit en riant : « Dites à O-Toki que si elle a envie de me voir, elle n'a qu'à vite abîmer sa cloison ! »

Quand elles revinrent à l'auberge, dans leur chambre, elles se calmèrent, et se remirent à coudre les *kimonos* d'hiver comme si elles avaient complètement oublié l'histoire d'O-Toki et de son peintre. C'était la saison creuse. Elles avaient ramassé les vieilles revues que les clients avaient laissées dans les chambres, mais personne ne les lisait. Ne pensant qu'à leur pays natal ou à leur mariage, elles ne remarquaient les couleurs de l'automne à la montagne que du samedi au dimanche, quand des groupes de touristes venaient contempler les feuilles flamboyantes.

Quatre jours après le départ de Go-Hachi, elles n'en parlaient déjà plus.

Le poissonnier du village vint s'excuser pour lui.

« Mais ce n'est pas moi qui ai insisté pour qu'il s'en aille, grommela la patronne en colère. Ce type en prend trop à son aise. Quand on est débordé de travail, il est assis dans le salon. Il passe son temps à ne rien faire et n'est jamais là quand on a besoin de lui. C'est un homme qui, lorsqu'il reste quelque part pendant longtemps, ne supporte plus aucune contrainte. »

Cela faisait huit ans que Go-Hachi qui approchait de la cinquantaine travaillait dans cette auberge. Il avait passé la première moitié de sa vie à manier le couteau du cuisinier, allant de ville en ville, le long de la côte. C'est alors qu'il s'était coupé le bout du majeur de la main gauche. Il avait eu vraisemblablement deux ou trois femmes. « Vraisemblablement », car, à l'auberge, on lui avait fait complètement oublier son passé. Pendant tout le temps où il y était resté, il avait fini par ne plus en parler. Ce n'est pas qu'il le cachait, mais cela ne lui disait plus rien de l'évoquer.

De son passé qui s'était déroulé d'un quai de bateau à l'autre, montait naturellement une vague mémoire d'objets coupants. Quand il était venu dans ces montagnes, il avait épousé une femme avec un enfant qu'il s'était mis à aimer. Puis, inconsciemment calmé, il pensait que cette terre serait sa tombe.

Cette pensée, tout comme la vision d'O-Kiyo imaginant son enterrement, lui avait fait naître l'espoir qu'il ouvrirait un petit restaurant. Cet espoir rassurant, il pouvait le garder jusqu'à sa mort. Il était si tranquille dans cette auberge qu'il lui était permis de faire de tels rêves. Quand il voulait, il allait arracher les patates, partait pêcher, retournait à sa guise au village voisin où il avait sa maison, bref, il avait les manières d'un vieil employé menant une vie heureuse. La seule rigueur qui lui restait d'autrefois était d'être toujours le premier levé à l'auberge.

Toute l'année, il portait une chemise en coton blanc, une veste courte avec l'emblème de la maison, et un caleçon qui lui descendait à mi-mollets. De plus, il vivait sans avoir besoin d'un costume habillé. Dans une forme excellente, comme au temps de sa jeunesse, quand il menait une vie de soldat, il était basané et ressemblait à un grand épouvantail en papier gris. Il avait l'habitude d'aller bavarder dans la chambre des clients qu'il connaissait bien, après avoir bu un petit flacon de *sake*. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il dormait déjà.

Étant donné sa personnalité, il n'avait pu supporter cette histoire de bonite séchée.

Dans la grande cuisine tout équipée de planches, Kurakichi, malgré sa bonne volonté, n'en avait pas moins des doigts épais et maladroits de paysan comme Go-Hachi. Les servantes s'étaient bien entendues pour le mépriser et l'éviter, mais ce ne fut que de courte durée. Elles eurent vite fait de se grouper derrière son dos pour piquer ce qui restait de la coupe des *sashimi**.

Le matin, quand les groupes partaient, elles prenaient les œufs crus qui restaient sur les plateaux de service, les cachaient, et, lorsqu'elles balayaient le couloir, les faisaient bouillir dans la bouilloire à thé.

Ou bien, quand les clients qui séjournaient longtemps leur plaisaient, elles faisaient passer les restes de leurs repas sur leur propre plateau et les mangeaient. Mais il s'agissait toujours d'un client masculin. Instinctivement, elles ne regardaient jamais ce qui était sur les plateaux des clientes.

« Si on sait que la personne en question n'est pas malade, ça n'a rien de sale ! » dit l'une des filles aux autres en avançant ses baguettes.

N'étaient-elles pas alors entièrement dominées par leur féminité et leur instinct de la famille ? Une seule et même fille à la fois, parmi elles, avait le droit de manger de façon continue la nourriture laissée par un homme. Cela avait toujours été chez elles une règle orale. C'était leur secret qu'elles prenaient grand soin de ne pas révéler aux clients. Celle qui manquait le plus de constance, néanmoins, dans la pratique du plateau, c'était O-Kinu. Lorsqu'elle déménagea à la maison en amont du torrent, ce fut O-Yuki.

Mais celle qui d'abord se tint en tendant la main devant la petite table du chef de chantier, ce fut l'exceptionnelle O-Taki. Les filles, obéissant à leur loi, déclarèrent qu'O-Taki avait le champ libre pour se servir des restes de cet homme-là.

Le matin, en balayant le jardin, les filles se rendaient compte, bon gré mal gré, qu'elles étaient au cœur de l'automne. La courte silhouette d'O-Yuki, complètement dépassée par le grand manche de son balai en bambou, lui donnait l'air d'une toute petite et innocente jeune fille.

O-Yuki alla avec son balai qu'elle traînait comme un ornement du

côté où on entendait les voix des femmes des Coréens. Ceux-ci avaient loué une maison en face de l'entrée de l'auberge, où ils vivaient en communauté. C'était une maison de paysans dépourvue de parois et de portes coulissantes. Assises sur la margelle du puits dans leur jupe blanche toute gonflée, les Coréennes faisaient la vaisselle du matin. O-Yuki contemplait ce spectacle, lorsque, se retournant tout à coup, elle aperçut entre les branches du vieux sapin la porte de l'auberge légèrement entrouverte. Elle déposa contre un arbre son balai en bambou et se faufila.

O-Taki était accroupie près de la porte d'entrée, un peu en avant de la maison, en train d'enrouler des guêtres jaunes autour des jambes du chef de chantier. Son cou blanc et sa coiffure à coques avaient l'air, près des genoux de l'homme assis là, de tristes objets perdus trouvés par hasard.

« O-Taki... mais... »

O-Yuki se demandant ce qui était arrivé à O-Taki ne trouvait pas de mots pour s'exprimer clairement.

« Dis donc ! O-Taki... », puis, sentant ses joues devenir froides, elle se dirigea vers le jardin derrière la maison.

Les coudes appuyés sur la rambarde du petit pont, elle balançait doucement les jambes. Les rayons de soleil plongeaient dans l'eau peu profonde. Ses larmes se mirent à couler lentement. Son attachement inexprimable pour O-Taki emplissait son cœur.

O-Taki sortit d'un placard des édredons tout tachés et durs, car, pour les servantes, on ne faisait pas de différence entre les matelas qu'on étalait par terre et les édredons avec lesquels on se couvrait.

« J'ai encore vu une explosion, aujourd'hui, dit-elle, j'adore ce bruit de détonation quand la pierre éclate en morceaux ! »

O-Yuki expira profondément et se laissa choir sur le *futon** rigide.

« Je ne peux plus arriver à dormir si je ne sens pas cette odeur d'explosifs ! » Puis cachant son visage dans ses mains, elle se mit à rire comme si elle avait perdu la tête.

« Hé là ! » O-Taki se retourna, se leva et bourra de coups de pied le dos d'O-Yuki.

« Mais qu'est-ce qui te prend ? » Un rire saccadé secouait O-Yuki qui semblait ne pas s'apercevoir des coups de pied d'O-Taki.

« Allez ! O-Taki !... le nettoyage des bains !... le nettoyage des bains... tu as encore cette tâche à faire. Si ce n'est pas fait... tu vas

avoir les yeux rouges !... » dit O-Yoshi en étalant bruyamment son matelas.

C'était l'heure où les filles liaient leur *kimono* de nuit avec une étroite ceinture et descendaient pour nettoyer les bains.

« Bon ! j'y vais... alors, bonsoir !... » O-Taki sortit seule en claquant violemment la porte en bois de la chambre des servantes.

O-Yoshi et O-Kichi s'étaient tout de suite endormies. On pouvait entendre le bruit de l'eau dans les bains, en bas. Alors O-Yuki, joignant frileusement les manches de son yukata, descendit. À ce moment-là, elle était comme une enfant, toujours accrochée aux basques d'O-Taki.

Du lit du torrent, une voix appelait :

« O-Taki ! O-Taki ! »

O-Taki ouvrit la porte coulissante, et sortit sur la plate-forme où séchait le linge. O-Kinu se tenait là tristement.

« Qu'y a-t-il ?

— Bonjour !

— Entre donc !

— Oui... mais... » O-Kinu s'approcha de la plate-forme et leva les yeux.

« Alors "Mesdames", vous allez toujours bien ?

— Nous ne sommes pas assez chic pour qu'on nous appelle "Mesdames".

— Justement, je suis venue te demander quelque chose.

— Entre donc !

— Eh bien... je... », elle baissa la tête tout en ajustant son châle.

« J'ai prêté un peu d'argent à des ouvriers...

— Pfff...

— ... et je ne peux pas arriver à le récupérer.

— C'est bien, ça. Faire un geste gratuit pour des pauvres types qui n'ont pas le sou !

— Ce n'est pas du tout ce que tu crois.

— Le bruit court que là où tu es, c'est ce qu'il y a de plus cher !

— Oh non ! En fait, le patron est très strict. Il ne laisse pas monter les clients sans les faire payer d'avance.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ceux qui n'ont pas assez d'argent, tu n'as qu'à leur dire de venir faire un tour chez O-Taki. Quand tu rentreras, tu leur annonceras ça !

— Mais c'est vraiment de l'argent que j'ai prêté.

— De l'argent ?

— Oui. Si j'étais restée ici, je n'aurais pas pu me le permettre. Je suis allée dans cette maison, mais je n'ai pas l'intention d'y rester longtemps. L'année prochaine, je veux absolument aller à Tōkyō pour être apprentie coiffeuse. J'ai pensé prêter un peu aux ouvriers avec un petit intérêt.

— Ça alors !... tu m'épates ! Avec l'argent qu'ils t'ont emprunté, ils t'achètent... et, en plus, tu dois toucher un intérêt ?

— En fait ils sont nombreux à ne pas me rendre ce que je leur ai prêté. O-Taki... tu ne voudrais pas venir parler au chef de chantier ? Ne pourrais-tu pas lui demander que cet argent me soit rendu, ou qu'on le leur retire de leur salaire ?

— Qu'est-ce que tu dis ? » O-Taki sauta de l'estrade, entra comme une flèche dans la chambre et claqua la porte en la coulissant. Elle laissa entendre un rire bruyant pendant un moment. À cette époque-là, c'était à cause de son manque de sommeil qu'elle riait si fort. Chaque soir, elle revenait de loin, et arpentait le long couloir, les pieds nus et glacés. À midi, ses yeux étaient tout injectés de sang. Elle travaillait à toute allure et ressemblait à une bête terrible. Même quand elle rentrait en passant par le couloir à pas feutrés, elle était incapable d'ouvrir la porte de la chambre doucement.

« O-Taki ! » appela O-Yuki amoureusement.

Elle resta plantée là, stupéfaite.

« O-Taki ! »

En silence, elle retira la veste qu'elle portait sur son *yukata**.

« O-Taki ! tout le monde dort bien. Je suis en train de chauffer ta place. Le bouillon de poisson de tout à l'heure s'est refroidi !

— Ça va, merci ! » O-Taki fourra sa main glacée dans la poitrine d'O-Yuki.

« Tu es triste, n'est-ce pas ? »

Ainsi se passa la nuit pendant un moment, et c'est finalement dans la chambre de Kurakichi que la vieille de l'hôtel alla réveiller O-Yuki.

Celle-ci se leva brusquement et, s'asseyant toute droite, joignit les deux mains en signe de politesse.

« Je suis vraiment désolée ! » et tout en se frottant les yeux, elle retourna en courant à la chambre des filles.

« Viens ici ! dit O-Taki en se redressant et en prenant O-Yuki sur ses genoux. Yuki ! je te croyais un peu plus intelligente ! Tu prends grand soin de toi... De plus, tu veux devenir quelqu'un, et tu vas

avec cet imbécile de Kurakichi ! Yuki ! s'accrocher à un type comme lui, ce n'est pas possible ! Trouve-toi vite quelqu'un d'autre... n'importe qui... ça ne fait rien. Quand on s'accroche à quelqu'un, c'est la femme qui est perdante. Si tu es perdante avec un type comme ça, tu es fichue ! Quelle horreur ! Il n'y a pas de quoi pleurer... calme-toi... calme-toi ! Quand tu seras calmée, il faut que tu te trouves quelqu'un rapidement... Yuki... tu t'es mise dans une terrible situation... »

Mais, le lendemain, Kurakichi fut renvoyé. O-Yuki le suivit et quitta la maison.

Quinze jours après, une lettre d'elle arriva d'on ne sait où, adressée à O-Taki :

« Ah ! comme je regrette notre village de sources thermales. Hier à l'est... aujourd'hui à l'ouest... quelle tristesse sous les cieux du voyage ! »

C'étaient les phrases bien tournées qu'elle avait apprises dans les romans-feuilletons.

Puis, comme une nouvelle apportée par le vent dans les montagnes, le bruit courut qu'elle avait été traînée de-ci, de-là par des hommes et finalement vendue. En fait, c'était ce qu'on avait appris par ouï-dire.

L'ARRIVÉE DE L'HIVER

Les stalactites de la noria scintillaient au clair de lune. Les planches gelées du pont crissaient comme du métal sous les sabots des chevaux. C'était un de ces hivers glacés où les contours des montagnes noires se détachaient comme des couteaux tranchants.

O-Saki était seule dans la carriole, les joues emmitouflées dans un foulard blanc. Assise dans un coin, la tête baissée, elle cachait son visage avec les manches de ses bras repliés.

Depuis la gare jusqu'au village de la station thermale, il y avait quinze kilomètres. Avec le train de sept heures, le service des taxis, de la carriole et du car s'arrêtait. Quand passait la dernière voiture, on voyait les villageois, le visage tout congestionné, monter, une lanterne à la main, du fond de la vallée. Pendant les nuits de pleine

lune, les arbres projetaient leur ombre noire et, le long de la route, toutes les portes étaient closes.

O-Saki se leva du coin où elle était assise, sauta hors de la carriole, et se précipita, tête baissée, dans un buisson de camélias. Courant dans l'ombre du feuillage, elle se dirigea vers un bois de bambous, et porta à sa bouche, comme un clairon, une flasque de *sake* qu'elle laissa glisser dans sa gorge.

« Ouf ! »

Elle poussa un profond soupir de contentement, rentra ses pieds sous le bas de son *kimono*, remit son foulard en ordre et, se couvrant le visage de ses deux manches, se laissa rouler par terre.

Elle savait que les bois de bambous, en hiver, étaient encore tièdes des feuilles desséchées qui s'y étaient entassées. Elle avait mis, l'un sur l'autre, deux sous-vêtements en rayonne, mais n'avait pas pris de manteau.

Vingt minutes étaient à peine écoulées qu'elle entendit des pas d'homme.

« Hé ! c'est incroyable... tu dors ? »

Elle attira les deux bras de celui qui se penchait vers elle, et les fit glisser de ses épaules jusque sous sa poitrine. L'homme perdit l'équilibre. Elle lui attrapa les mains, et roula par terre avec lui.

« Comme je suis heureuse ! Tu ne peux savoir comme j'avais envie de te revoir. Viens... réchauffons-nous !

— Personne ne t'a vue ?

— Imagine un peu... cinq stations de train et deux heures de carriole ! Tu te rends compte ? » puis retirant ses *tabi**, elle étendit ses pieds dans les rayons de lune qui l'inondaient.

« Ils sont tout rouges ! » et glissant ses deux pieds sur les genoux de l'homme, elle en frotta les doigts congestionnés.

« On dirait des poivrons rouges conservés dans la glace ! »

L'homme prit les doigts qui collèrent dans la paume de sa main comme des limaces froides. C'était bien ceux d'O-Saki dont la peau blanche ressemblait à celle d'une variété d'escargot. Lorsqu'elle les lui avait présentés, elle s'était renversée en arrière comme une grosse masse de graisse épaisse.

« Si nous allions nous réchauffer aux bains du village ?

— Ça ne me dit rien ! Moi, je suis venue à la hâte ici pour voir des étoiles filantes... alors, éblouis-moi ! »

L'homme se redressa. Elle lui attrapa le torse des deux mains, et se renversa en arrière.

« Ce n'est pas possible ? Mais moi, je ne suis pas venue ici pour rien ! Je me suis payé le billet de train et la carriole !

— Ah ! je vais te le donner cet argent... sûrement !

— Non... tu dois me le donner d'abord... sinon je ne serai pas ta femme ! »

L'homme se sentit soudain pitoyable au bruit du torrent dans la vallée.

En fait, O-Saki n'était pas venue de la ville pour rencontrer son amant, mais bien pour gagner de l'argent. C'est elle qui avait l'attitude la plus licencieuse de toutes les serveuses du village. Les notables en étaient conscients depuis fort longtemps. Aussi, les policiers de l'endroit, par respect et fidélité envers cette opinion, obligeaient, de temps à autre, O-Saki à quitter le village. Environ un mois et demi auparavant, ces notables, au cours d'un banquet, avaient déploré la mauvaise conduite de leurs fils, et il avait été décidé qu'elle serait envoyée à la ville. O-Saki était une prostituée-née qui en avait un peu trop le tempérament.

Elle se rendait toujours à une convocation transmise par carte postale, allant au lieu de rendez-vous fixé par ses amants. Elle prenait le train et la carriole, évitait le regard des gens, et se cachait, le soir, dans les bois de bambous. Elle appliquait alors le tarif des « grandes sorties ». Toutefois, plus encore que par un désir d'argent, elle était dominée par la fièvre d'une étrange passion qui la poussait à se vendre physiquement, le soir, après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres, comme une héroïne de légende, traversant l'océan à la nage pour aller retrouver son amant.

Bien entendu, même à la ville, elle restait dans l'établissement de son compagnon qui était soldat. Elle changeait tout le temps d'adresse et passait sa vie, inconsciente avec sa peau blanche et son visage replet, dans un demi-sommeil imbécile, disant avec assurance que du moment qu'elle avait un homme, elle se sentait bien où qu'elle fût. S'aspergeant les cheveux d'huile, elle ne pensait même pas à se les natter proprement.

Même alors, quand les feuilles de bambou adhéraient à son cou, elle ne faisait aucun effort pour les retirer.

C'est l'homme qui les détacha une à une du *kimono* d'O-Saki. Ils descendirent, ensuite, au fond de la vallée, suivirent la rive pierreuse

qui longeait le torrent et allèrent se cacher dans les bains de sources chaudes.

O-Taki était seule, assise au bord de la piscine. Quand elle aperçut O-Saki, elle se rinça les yeux avec une serviette humide, et s'adressa à l'homme :

« Dites donc... savez-vous qu'hier O-Kiyo, notre voisine, est morte ?

— Je l'ai entendu dire... Nous pensions que vous étiez déjà couchée... nous sommes venus impunément profiter du bain, dit l'homme, l'air mauvais, en déliant sa ceinture.

— Cette nuit, c'est la veillée funèbre d'O-Kiyo. Ce n'est pas que je veuille vous embêter, mais personne ne viendra ici, ce soir.

— Excuse-nous... c'est un service qu'on te demande... Est-il vraiment interdit de se montrer ?... Nous sommes désolés pour O-Kiyo !

— Désolé, toi ?... mais n'es-tu pas un de ceux qui ont contribué à raccourcir sa vie ?

— Il eût mieux valu que ces terrassiers ne fussent pas venus. Tout le monde avait pitié d'elle qui aimait tant s'occuper des enfants du village !

— Mais, regardez comme elle est triste, votre veillée ! Le fantôme d'O-Kiyo n'est certainement pas apparu dans le bois de bambous. Pour le bain... je suis désolée... notre eau n'est pas faite pour des gens sales comme vous... »

O-Saki rougit jusqu'aux oreilles, mais, la tête baissée, sans rien dire, elle descendit l'escalier en pierre qui menait aux bains.

O-Kiyo étant une prostituée, et O-Saki un modèle de prostituée, on pouvait dire, d'une certaine façon, qu'O-Saki avait assassiné O-Kiyo.

Celle-ci s'était retrouvée au fond de ces montagnes, à l'âge de seize ou dix-sept ans, et, très vite, était tombée malade. C'est pourquoi elle en était venue à penser que ce village serait sa tombe. Les hommes traitaient cette petite jeune fille aux idées de mort comme s'ils serraient dans leurs bras une ombre diaphane. De temps à autre, elle tombait de faiblesse, et le peu de temps libre qu'elle avait, elle le consacrait à se promener avec les enfants du village.

Elle avait été très impressionnée, après l'arrivée des terrassiers, par le bruit des premiers explosifs qui faisaient voler les roches en éclats.

« Ils m'auront sans doute tuée avant la fin des travaux ! »

À peine cinq jours plus tard, elle ne put plus se lever de son lit. Une fillette de quatre ans et un enfant en bas âge élevés au bordel ne quittaient pas son chevet. Ainsi, elle resta là sans être chassée, et le patron en informa toutes les prostituées.

Elles se groupaient autour de sa couche et disaient :

« Est-ce possible ?... O-Saki... ! »

Son matelas avait été installé dans une petite cabane de deux nattes, à côté de la remise où on engrangeait les piments, mais il arrivait qu'on dût utiliser cet endroit pour des clients.

O-Kiyo se voyant forcée de quitter son lit de malade avait résolu de se suicider. Mais il s'agissait plutôt d'une « résignation » au suicide, mot qui était loin d'avoir la puissance et la résonance d'une « résolution ». Travailler pour des terrassiers n'était rien d'autre, en fin de compte, qu'une sorte de résignation au suicide. Le lien entre les terrassiers et la mort d'O-Kiyo n'était pas clairement établi dans la tête des enfants, ses amis.

O-Saki sortit du bain en ayant l'air d'avoir complètement oublié à la fois la mort d'O-Kiyo et l'humiliation qu'O-Taki avait voulu lui faire subir.

Elle s'adressa à l'homme comme si de rien n'était :

« Alors, adieu !... Fais-moi signe la prochaine fois...

— Mais tu rigoles ? adieu ?... où veux-tu aller en pleine nuit, comme ça ?

— Je rentre. À pied, j'arriverai à la gare avant l'aube.

— Quinze kilomètres ?... en pleine montagne ?

— Ça ira !... la nuit, les hommes sont les bienvenus !... Ils ne me font pas peur... je ne te demande pas de me raccompagner. Adieu ! »

Les mains dans les poches, elle se mit en marche, l'air distrait.

« Hé !... tu es certaine que ça ira. Ne sois pas trop sûre de toi... ni maintenant, ni quand l'aube sera levée !

— Que faire si on m'attrape ? »

Sans même se retourner, elle se mit à gravir le chemin gelé, au clair de lune.

L'homme se tenait immobile, tout désorienté.

Mais, quand O-Saki fut hors de portée de sa vue, elle revint à petits pas rapides, et se cacha dans l'ombre de l'établissement de bains du village, au bord du torrent. Elle attendit, toute recroquevillée pour voir si, peut-être, elle aurait l'occasion de retourner aux bains avec ses clients habituels.

La gelée blanche s'était déposée sur les épis d'orge. Le ciel s'éclaircissait derrière les contours des sommets montagneux vers où volaient les oiseaux migrateurs qui n'avaient pas fait halte, pour quelque raison, dans le bois de bambous.

Un autre homme était là avec O-Saki. Il éteignit un feu en le piétinant, et s'accroupit tout à coup.

« Quelqu'un vient ! »

O-Saki, appuyée sur son coude, se releva.

« Ah ! je sais... c'est l'enterrement d'O-Kiyo !

— Fais doucement ! »

La procession monta lentement à travers champs et s'approcha du bois de bambous. O-Saki, lourdement affalée sur le ventre, tenait ses joues potelées dans ses deux mains, et regardait en grimaçant.

En fait de procession, c'était deux hommes qui portaient sur leurs épaules un cercueil drapé d'un tissu de coton écru, sans doute le patron du bordel et le gardien. Deux pelles étaient posées sur le dessus, qu'on aurait pu prendre pour un motif de décoration. Dans ce village, les tombes étaient en terre.

Mais où étaient donc passés les enfants ? Ces enfants du village qu'elle chérissait tant et qui auraient dû monter à flanc de coteau jusqu'au cimetière, en formant une longue file derrière le cercueil ? N'avaient-ils pas été sa joie quand O-Kiyo vivait ? Ne seraient-ils pas son bonheur dans la mort ?

Ces enfants dormaient encore.

O-Kiyo, portée le long du bois de bambous, montait se faire enterrer dans cette montagne qui était sa tombe.

« N'est-ce pas vraiment cruel ?

— Oui !...

— C'est comme si on s'en débarrassait en cachette avant le lever du jour !

— Moi aussi, je vais rentrer avant le lever du jour. Si je pars maintenant, je peux attraper la première voiture.

— Hé !... arrangeons un peu les feuilles de bambou !

— Allez !... Adieu !... Envoie-moi une carte postale pour me dire quand tu pourras me voir la prochaine fois ! » Elle ramassa la flasque de *sake*, et la jeta de toutes ses forces. Le flacon heurta le tronc d'un bambou et se brisa en mille morceaux, sous ses yeux.

CHRONIQUE D'ASAKUSA

La Bande des ceintures rouges

(Asakusa kurenai-dan)

Initialement, Chronique d'Asakusa *parut dans le quotidien* Asahi* shinbun *(édition du soir), du 12 décembre 1929 au 16 février 1930. L'auteur en publia la « suite » dans le numéro de septembre 1930 de la revue* Kaizô *et, dans le même mois, une autre suite dans la revue Shinchô sous le titre* L'Association des Ceintures rouges d'Asakusa [Asakusa aka-obi-kai]. *Malgré ces deux compléments, l'œuvre resta inachevée, et fut éditée telle quelle par Senshin-sha à Tôkyô en décembre 1930.*

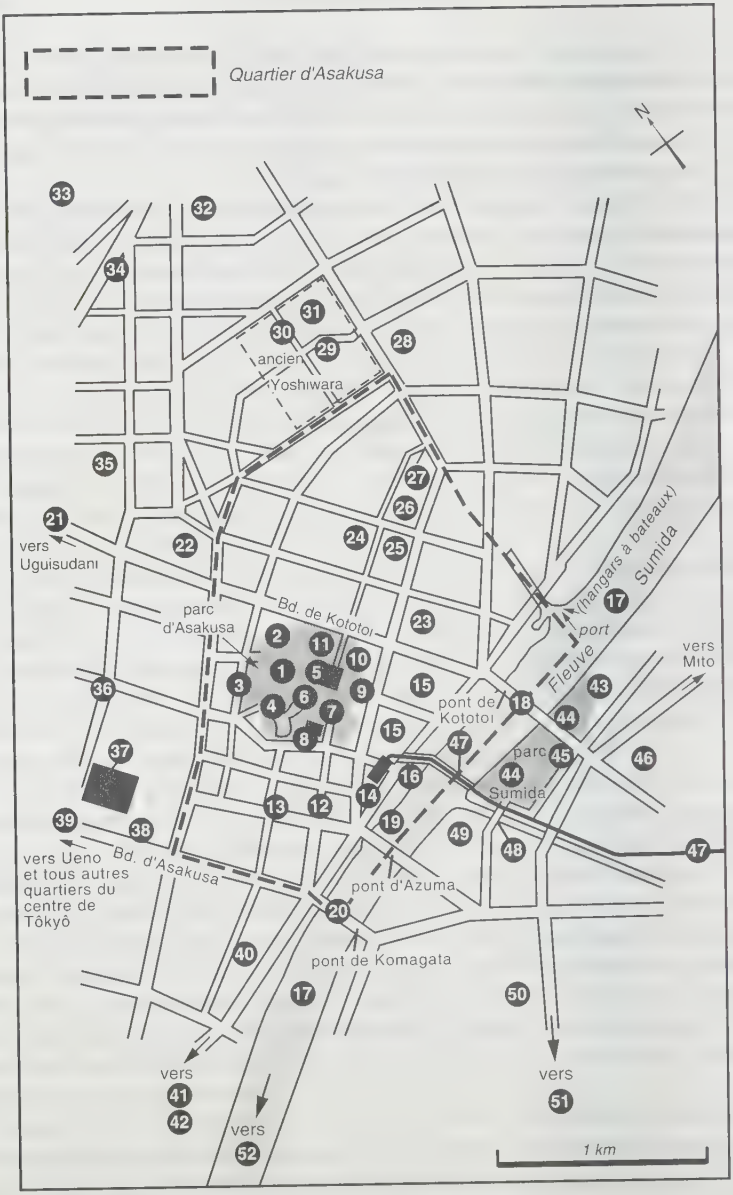
Si l'on considère l'ensemble de la carrière littéraire de Kawabata, Chronique d'Asakusa *constitue pour lui une double tentative : c'est à la fois son premier roman et son premier feuilleton. Cela signifie qu'il accepte la lourde responsabilité de mener une tâche de longue haleine en se conformant au rythme de parution du quotidien. Il doit donc lutter avant tout contre son penchant naturel, qui se refuse obstinément à suivre un tel rythme régulier.*

En revanche, le thème choisi reste parfaitement conforme à sa nature profonde : il a toujours aimé flâner dans les rues, et de préférence dans les ruelles obscures, en se mêlant à la foule grouillante. En outre, ce choix révèle son inclination à observer, dans le détail, les mœurs apparentes ou cachées de cette foule. Seulement, pour pouvoir le faire, il faut qu'il renonce à séjourner dans la reposante péninsule d'Izu, afin de s'immerger dans le quartier le plus animé, le plus bruyant, le plus populaire et le plus désolant de la grande métropole qu'était déjà Tôkyô à l'époque. Et un tel changement ne semble nullement le déranger. Après tout, cela aussi fait partie de son caractère.

Pourtant, le lecteur risque fort de se sentir perdu dans le dédale de ces petites rues que l'écrivain le force à suivre. Le plan du quartier d'Asakusa, qui figure à la page 204 avec son index alphabétique, est conçu pour l'aider dans cette démarche.

En revanche, le lecteur ne devrait pas se sentir trop frustré par l'inachèvement du roman. Tout compte fait, n'en va-t-il pas un peu de même pour beaucoup d'œuvres de Kawabata, dans lesquelles l'absence d'une vraie conclusion fait partie de ce charme secret qu'engendrent les points de suspension ?

Si le lecteur apprécie, même partiellement, la description de ce quartier populeux du vieux Tôkyô, y compris dans ce qu'il a de désuet et de factice et qui constitue son attrait insolite, sa longue promenade pourra être qualifiée de grande réussite.



Quartier d'Asakusa.

Les principaux noms de lieux apparaissant dans ce récit sont classés ici par ordre alphabétique, avec numéro de repère reporté sur le plan. (Les noms en majuscules indiquent un quartier ou une institution qui occupe un secteur.)

Aquarium, 2
Asakusa (gare d'), 14
ASAKUSA (parc d'), 1
Asakusa (sanctuaire d'), 10
ASAKUSA (temple d'), 5
Asama (sactuaire d'), 26
Awashima (sanctuaire d'), 1
Azuma (pont d'), 19

Casino-Folies (= Aquarium), 2
Chômeiji (temple), 43
Cinémas et théâtres (cités dans le récit), 3

Denpô-in (= Sanctuaire de la Transmission de la Loi), 8

Ecole primaire (Fuji), 25

FUKAGAWA, 51

Hamachô (par bateau), 52
HANA-KAWADO, 15
Honganji (temple), 37
HONJO, 50
Hyôtan (lac), 4

Irifunechô, 40

Kamiarai (ancien pont de), 27
Kaminari-mon (porte), 12
Kannon (= Temple d'Asakusa), 5
Kappa (pont), 36
Kisagata (commissariat de police de), 24
Kita-nakachô, 30
KIYOSU (quartier, pont), 42
KOMAGATA, 40
Komagata (pont de), 20
Kototoi (pont de), 18
KURAMAE, 41

Makura (pont de), 48
MINOWA, 32
MUKÔJIMA, 46

NIHON-ZUTSUMI, 28
Niô-mon (porte), 7
Niten-mon (ancienne porte), 9

Pagode (à cinq toits), 6
Parc d'attractions, 2

Ryûsenji (temple), 34

Sanctuaire de la Transmission de la Loi voir Denpô-in
Sapporo (Brasserie du pont d'Azuma), 49
Sensôji (= Temple d'Asakusa), 5
SENZOKU, 22
SHITAYA, 33
SIXIÈME SECTEUR (quartier des spectacles), 3
Sumida (fleuve), 17
Sumida (parc), 44

Tanuki yokochô, 31
Tawaramachi, 38
Théâtres (tous les théâtres d'Asakusa cités), 3
Tôbu (chemin de fer de), 47

Uba (ancien lac d'), 11
UENO, 39
Uguisudani (Gare d'), 21
Umamichi, 23
Ushijima (sanctuaire d'), 45

Vivarium, 2

Yama-no-juku, 16
Yonekyû-dôri, 13
YOSHIWARA (ancien quartier de), 29

LA JEUNE FILLE AU PIANO

« On peut voir de nos jours à Tôkyô, comme sur les estampes populaires d'Edo, des silhouettes d'oiseleurs vêtus d'un caleçon blanc, de guêtres noires, de mitaines vieillottes, d'un kimono à rayures pâles retroussé à l'arrière, avec une ceinture en daim fermée par une boucle en bronze patiné, une pipe retenue par une chaîne d'agate, et, pendant sur les hanches, une blague bourrée de feuilles encore humides de tabac du pays. » Ce sont là les paroles d'un commissaire de la police municipale de Tôkyô, qui sont loin d'être une boutade relative au temps passé, comme on serait tenté de le croire.

Mais, au fait, moi aussi j'imite les manières et l'ancien parler d'Edo [1] et peut-être devrait-on vérifier, chers lecteurs, si ce chemin qui vous conduira bientôt à la « Bande des ceintures rouges » est bien celui que fréquentaient, au temps de Manji et de Kanbun [2], les seigneurs allant à Yoshiwara, vêtus d'un *hakama** blanc, montés sur un cheval blanc, le sabre au côté, glissé dans un fourreau également de couleur blanche, faisant chanter à leurs palefreniers des refrains populaires ?

Me voilà me promenant avec Yumiko dans l'enceinte du temple d'Asakusa [3], vers trois heures de l'après-midi, alors que les clochards

---

1. Langue populaire d'Edo (ancien nom de Tôkyô), vivante et pittoresque. Cette langue est l'ancêtre du japonais parlé contemporain.

2. Ères Manji (1658-1661) et Kanbun (1661-1673) à lire comme : « au début de l'époque où Edo (actuel Tôkyô) était devenue la seconde capitale du Japon depuis peu ». Ce passage évoque le « chemin à chevaux » *(Uma-michi)* que suivaient les gens illustres pour se rendre à Yoshiwara, quartier des plaisirs jadis situé à un kilomètre au nord d'Asakusa.

3. L'un des principaux sites touristiques de Tôkyô, situé au cœur d'Asakusa. Le temple d'Asakusa, Sensôji dans l'appellation bouddhique, est un édifice vénérable dédié à Kannon (bodhisattva Avalokitesvara), connu comme « la déesse de la miséricorde ». De ce fait, les habitants de Tôkyô désignent ce temple sous le nom de *kannon-sama* (*sama* est un suffixe honorifique). Le temple actuel n'est qu'une reconstitution en béton armé de l'édifice ancien.

sont profondément endormis. On entend le cri du coq à intervalles réguliers et les feuilles de ginkgo tombent à terre.

— C'est curieux, dis-je, on élève maintenant des poulets pour la déesse Kannon !

Aussitôt, je sens mes pieds se contracter et devenir glacés... Quatre jeunes filles entièrement parées se tiennent là, le visage maquillé de blanc.

— Ah ! on voit que vous n'avez pas l'habitude des filles d'Asakusa ! Ce sont des poupées de foire ! fait Yumiko en se moquant de moi.

Pour en revenir aux oiseleurs, lorsque la nuit se met à blanchir ils visent les petits oiseaux en haut des branches et les attrapent avec une longue perche. Mais ce n'est pas mon affaire, à moi qui me lève tard !

Est-il donc maintenant interdit, à Yoshiwara, d'afficher bien haut les portraits de ces jeunes filles ? Faut-il jeter un regard furtif, à travers une boîte en verre, comme pour choisir un échantillon de papillon ?

Et cet instrument de musique qui fait penser à une machine à écrire ou à un piano, qu'on appelait autrefois « *koto* de Taishô [1] » et dont il a fallu changer le nom en « *koto* de Shôwa » pour une simple raison commerciale.

Voilà le monde dans lequel nous vivons. Ce n'est pas que je regrette l'époque florissante d'Edo*, mais laissez-moi déplier devant vous la dernière carte de Shôwa, avec le nouvel aménagement des quartiers après le tremblement de terre de Taishô [2].

Le long d'une route goudronnée passe un tramway qui va d'Uguisudani à Ueno jusqu'au pont de Kototoi [3]. Si l'on descend à l'arrêt situé au nord, derrière le temple de Kannon, on trouve à droite le quartier d'Umamichi et, à gauche, celui de Senzoku. Un peu plus loin sur la gauche, le commissariat de police de Kisagata [4] et sur la

1. Instrument de musique à deux cordes muni d'un clavier rudimentaire à touches, créé au début de l'ère Taishô (1912-1926). Le clavier sert simplement à sélectionner les notes, en pressant les deux cordes au point approprié. Pour produire un son, il faut gratter les cordes avec l'autre main. Après avoir connu un grand succès, cet instrument perdit assez vite la faveur du public, surtout en raison de sa sonorité peu distinguée et pauvre en nuances. Dans l'espoir de freiner son déclin, il fut rebaptisé « *koto* de Shôwa », du nom de la nouvelle ère Shôwa qui venait de commencer à la fin de l'année 1926.

2. Grand séisme de 1923, qui causa plus de 100 000 morts en réduisant en cendres la moitié de la ville de Tôkyô.

3. Pour tous les noms de lieux, se référer au plan, page 204.

4. Devenu maintenant commissariat de police d'Asakusa.

droite, l'école primaire Fuji. Là, un croisement, puis le sanctuaire Asama. On longe le mur de pierre bordant le temple, on arrive au marché, et c'est le pont de Kamiarai qui enjambe le canal, le long de la rive de Yoshiwara. Non loin du pont, une route, ou plutôt un vieux chemin qui a l'air tout droit sorti d'un roman du temps passé. C'est le fief des condamnés à mort, des tireurs de pousse-pousse retirés à Asakusa et même de tous ceux qui n'ont subi aucune condamnation et qui ont choisi cet endroit comme résidence.

— Hep !... Monsieur... Monsieur !... appelle un tireur de pousse-pousse dans le parc d'Asakusa ou aux alentours de Yoshiwara. Eh, on voit tout de suite que vous êtes un joyeux luron ! Que diriez-vous d'un endroit un peu particulier ? Une fois n'est pas coutume !

La discussion achevée, il retire ses sandales en caoutchouc, enfile ses socques de bois, jette dans la voiture la casquette marquée de son sigle, arrête son prix à cinquante sous et emmène le client. Chaque tireur a sa zone qu'il ne révèle à personne, pas même à ses camarades. Malgré une situation bien précaire, chacun d'entre eux entretient une concubine, avec un enfant de neuf ou de quatre ans, ou même, de surcroît, un bébé de six mois.

Si l'on a du goût pour les petits papiers votifs [1], on aperçoit partout, ornant les temples bouddhistes ou les sanctuaires *shintô*, les billets de la « Troupe des ceintures rouges », car celle-ci, qu'on appelle aussi la Bande des ceintures rouges, garde toujours l'espoir de donner son propre spectacle dans quelque terrain vague ou baraque construite pour l'occasion ; comme cette jeune fille qui, dans un passage commerçant, vend des ballons en dansant le charleston.

Les petits billets votifs collés en souvenir d'une visite au temple, c'est bien là leur affaire. Est-ce l'empereur Kazan [2] qui les a inventés ou bien Utagawa Toyokuni [3] qui a commencé à en écrire, je ne sais... en tout cas on ne les accroche pas pour satisfaire au caprice d'une

1. Petite feuille rectangulaire oblongue qui porte le nom ou le pseudonyme du croyant, imprimé selon la technique traditionnelle de gravure sur bois. Les pèlerins ont coutume de coller ce type de billet comme marque de leur passage sur un pilier ou sur un mur du lieu saint qu'ils visitent. Jadis marque de dévotion, ce papier est devenu maintenant un simple souvenir de visite, voire un support publicitaire.

2. Empereur ayant régné de 984 à 985, à qui la légende attribue l'invention des billets votifs. Cette attribution est toutefois douteuse.

3. Utagawa Toyokuni (1769-1825), peintre d'Ukiyoé et graveur d'Edo.

visite passagère, ce n'est pas non plus un élan de piété qui provoque les pèlerinages au temple des membres de la Bande des ceintures rouges. Voici un témoignage qui explique la légère différence entre leurs prières et celles des pèlerins habituels. Un jour, un voyou appelé Toki-le-batelier — on l'avait affublé de ce nom parce que son père était marinier sur le fleuve Sumida — m'interpelle :

— Connais-tu la pagode aux cinq toits ?

— Celle de la déesse Kannon[1] ?

— Oui, à l'étage du milieu, le troisième à partir du haut ou du bas, dans le coin qui fait face au Niô-mon[2], il y a une gargouille à tête de singe. Ses yeux sont en or. C'est sur sa tête que j'aimerais bien coller un papier votif.

C'est ainsi qu'à la faveur de la nuit, les petits billets de la troupe de théâtre des ceintures rouges sont appliqués dans des endroits aussi inattendus que la grosse lanterne du Niô-mon, celle qui se trouve au milieu des deux autres, devant le temple Sensôji, ou bien, sur le fond laqué de noir de la lanterne d'Irifunechô, ou encore sur les cornes de la vache sacrée du jardin de Mukôjima.

C'est pour cela que personne, dans leur troupe, ne désire réellement devenir artiste ; ils veulent simplement donner libre cours à leur fantaisie pour séduire le public.

Pourtant, ils m'avaient demandé d'écrire un acte de la pièce qu'ils allaient jouer, et vous allez voir comme la remarque de l'un d'entre eux était ridicule :

— Lui serrer la main ?... mais ça ne va pas du tout ! Essayez donc de vous arranger pour que nous nous refilions la fille chacun à notre tour !...

Eh oui !... voilà ce à quoi je pensais en marchant avec Aki dans le sixième secteur du parc[3].

---

1. *Kannon-sama*, nom populaire du temple Sensôji (Temple d'Asakusa, voir note page 207 et plan page 204).

2. Porte principale du temple Sensôji, qui renferme les statues des *niô*, gardiens du temple (voir plan, page 204, ainsi que pour les autres noms de lieux).

3. Quartier très populaire où sont réunis des cinémas et des salles de spectacles de toutes sortes, authentiques ou non. Autrefois, ce quartier faisait partie de la vaste enceinte du temple Sensôji qui s'étendait à la quasi-totalité du quartier d'Asakusa actuel, lequel devint plus tard le parc d'Asakusa et enfin Asakusa tout court.

Au bord du lac Hyôtan[1], il y avait une foule de gens en train de rire. Les doux rayons de l'été indien enveloppaient leur silhouette. Mais, en m'approchant, je fus surpris. Juste à l'endroit où le lac se rétrécissait, se dressait une petite île reliée aux deux rives par un pont avec une treille de glycine. Sur cette île, devant le restaurant spécialisé dans les légumes cuits avec de la pâte de poisson, à l'enseigne de « Tachibana », à côté du *yatsude** qui se trouvait sous le saule pleureur, un gros garçon ramassait la nourriture des carpes pour la manger. Il avait de l'eau jusqu'aux chevilles, ramenait vers lui, à l'aide d'un long bambou, les petites boules de pâte qui flottaient sur l'eau et, toujours aussi droit, les mangeait avidement.

— Il est complètement fou ! Il récupère la nourriture des carpes ! et toute la rive éclata d'un grand rire. Après avoir dévoré une bonne douzaine de ces boules de pâte, l'air de rien, il s'en alla d'un air martial.

Mais Aki s'était dirigé rapidement derrière le Vivarium.

— Ken, Ken ! appela-t-il, et il lui donna une pièce de dix centimes puis, s'adressant à moi :

— Il n'y a pas longtemps, c'était un pauvre type du quartier !

— Un pauvre type ?

— Oui, une sorte de mendiant, quoi ! Un hors-la-loi, un clochard à la dérive. J'ai entendu dire qu'il avait décidé de s'en sortir et qu'il était en train de devenir un bon travailleur, mais voilà, c'est la crise et il est revenu.

— Mais n'est-il pas un peu fou ?

— Pourrait-on manger la nourriture des carpes si l'on n'était pas fou ou si l'on ne prétendait pas l'être ? Mais l'est-il vraiment ? Même s'il est sain d'esprit, cet homme mange bien dans les poubelles, au vu et au su de tout le monde ! Mais depuis son retour, il est devenu un peu prétentieux, alors on ne veut plus rien lui donner et il meurt de faim.

Alors, chers lecteurs, n'ai-je pas bien fait de vous conduire par « ce chemin-là » au lieu de résidence des membres de la Bande des ceintures rouges ? Si je me suis perdu, dans « ce chemin-là », ce n'est pas à cause d'une lubie de journaliste en quête d'une nouvelle sen-

1. Petit lac dont la forme fait penser vaguement à celle d'une calebasse *(hyôtan)*, d'où son nom. Sa situation, au cœur du quartier des spectacles envahi par une foule grouillante, en fait une curieuse oasis.

sation, mais bien plutôt appelé par le mystère. Et j'y ai trouvé, derrière l'impasse, une ravissante jeune fille, aux cheveux coupés court, qui jouait du piano.

Justement, à propos de « ce chemin-là », sans aller jusqu'à la bifurcation du pont de Kamiarai, sur la rive de Yoshiwara ; lorsqu'on tourne à gauche un peu plus loin, dans une rue transversale, on découvre un terrain vague. À droite une fabrique de sandales de feutre et de liège, à gauche l'entreprise Mizukyû ; et parce que j'avais aperçu au fond de ce terrain vague un écriteau « À louer », je pénétrai dans l'impasse, marchant sur l'herbe desséchée et escaladant des rangées de tuyaux de terre cuite. Il n'y avait, bien sûr, que des baraquements. Les maisons qui se trouvaient de chaque côté de l'entrée débordaient de sacs de charbon empilés, tandis que les logements se trouvaient sans doute au premier étage. Une perche de bambou sur laquelle on avait enfilé des chemises et des vêtements de femme barrait la rue.

— À l'abri de cette entrée, on n'a plus à craindre d'être reconnu !

En me baissant pour passer sous le linge qui séchait, je tournai la tête à gauche et j'aperçus le sommet de la tour d'observation de la brigade des pompiers.

« C'est tout près », me dis-je en me dirigeant vers le fond, et au troisième baraquement je m'arrêtai net, comme si j'avais reçu un bouquet de fleurs rouges en pleine figure.

Une jeune fille, tout de rouge vêtue, jouait du piano dans l'entrée. La blancheur de ses jambes nues à partir du genou, entre le rouge du tissu de sa robe et le noir du piano, était d'une éblouissante fraîcheur. Comme cette entrée n'était guère plus longue qu'une mince bande de ciment et plus large qu'une socque de bois, j'eus l'impression qu'il me suffirait de tendre le bras par la porte grande ouverte pour pouvoir tirer sur le ruban noir qui faisait le tour de sa taille. Ce ruban était sa seule parure et avec ce vêtement sans manches au décolleté évasé, elle semblait porter chez elle, plutôt qu'une tenue de soirée, un costume de scène. Dans ses cheveux coupés à la garçonne, des restes de poudre blanche.

Au moment où elle aussi se retourna vers moi avec surprise, une fillette d'une dizaine d'années arriva en courant. Elle me dévisagea, soupçonneuse. Je me mis à marcher.

Au mur de cette maison était accroché un panneau de bois rond

sur lequel on avait gravé en lettres vertes : « Salle d'exercice de piano. » La fillette dit :

— Tu sais, grande sœur, le spectacle du Casino-Folies se produit à nouveau à l'Aquarium [1].

— Ah, bon ? Et si je me faisais engager dans cette revue où l'on marche jambes nues sur la scène ? Mais, dis-moi, et la bicyclette ?

— J'ai réussi à l'emprunter.

Elles montèrent à l'étage.

Le logement à louer se trouvait à une maison de là. Mais, avant d'aller le visiter, je tombai des nues en me rappelant avoir déjà vu ces deux jeunes filles quelque part. C'était après avoir acheté au magasin Hôsendô, du maître artisan Bun.ami, un éventail de danse pour ma sœur cadette qui habitait la campagne. J'allais m'engager dans la rue commerçante au coin de laquelle on trouve un magasin d'instruments de musique. On y vendait des harmonicas, des mandolines, des clarinettes, des flûtes, des violons, des *koto**, des *shakuhachi** et des violons chinois... La jeune fille qui, assise dans ce magasin, jouait habilement sur ce « *koto* de Shôwa » ou « *koto* de Taishô » dont j'ai parlé tout à l'heure, une chanson à la mode que vous connaissez bien, chers lecteurs, pour l'avoir entendue au cinématographe, cette jeune fille donc, était semblable à celle de l'impasse.

Puis... ce fut à Asakusa, à la fin de l'automne qui est, traditionnellement, la saison où l'on vend des calendriers, mais cette année il y avait également de nombreuses vendeuses de petits ballons en caoutchouc. Elles ont toutes le même genre de balle ainsi que la même façon de les vendre. La balle, un peu plus grande que la paume de la main, est enveloppée d'un tissu rouge et bleu, comme entourée de fils de couleur, et, reliée par un cordon au majeur, elle tourne en l'air, exposée à la vente. Nombreuses sont ces adolescentes à l'air misérable.

Une jeune vendeuse à la silhouette ravissante, un ruban rouge tombant sur sa frange, une jupe courte et fendue, les lèvres couvertes d'un rouge épais, sifflotait un air de jazz et dansait le charleston en se déhanchant, les bas tombés sur les pieds. Sa balle marquait le

1. Ancien aquarium du parc d'Asakusa converti en salle de spectacles tout en gardant la même appellation.

rythme à la façon de castagnettes ou d'un tambourin. Cette jeune fille était semblable à celle de l'impasse.

Je décidai d'y louer la maison vide. Alors que je m'apprêtais à descendre de l'omnibus d'Asakusa qui passait devant le théâtre Miyato à l'arrêt nommé Nord du parc-théâtre Miyato, deux vieilles bicyclettes arrivant derrière moi me dépassèrent. L'un des jeunes cyclistes ressemblait à s'y méprendre à cette jeune fille.

— Hé ! Suivez ces bicyclettes ! dis-je précipitamment en hélant un chauffeur de taxi.

LE PARC SUMIDA

La danseuse qui exécutait sur la scène une danse espagnole avait — je n'invente rien, je l'ai vu de mes yeux — un petit pansement sur chaque bras, comme si elle venait juste d'avoir une piqûre. Vers deux heures du matin dans les jardins du temple d'Asakusa, une quinzaine de chiens errants poursuivaient un chat avec des aboiements féroces. Mais ce n'était pas pour cet Asakusa-là, ce n'était pas pour aller respirer l'odeur du crime mais sans but précis, que j'avais suivi en taxi ces deux jeunes gens qui roulaient sur leurs vieilles bicyclettes.

Après une heure et demie du matin, à Asakusa, on a parfois l'impression que les policiers sont plus nombreux que les simples passants, mais n'étant ni policier ni détective, je serais sans doute rentré chez moi si la jeune fille au piano n'avait été aussi belle.

Ma voiture s'était à peine engagée dans l'avenue à hauteur du poste de police d'Asakusa qu'elle roulait déjà à côté des deux vieilles bicyclettes. Nous étions tout près du pont de Kototoi.

Un groupe d'ouvrières aux joues emmitouflées venaient de Honjo et traversaient d'un pas énergique. Sur le pont, des baraques en plein air vendaient des nouilles chinoises et des gâteaux de riz fourrés. C'était avant la construction du sanctuaire d'Ushijima sur l'autre côté de la rive, où l'on apercevait un hangar à la fine charpente de bois dont le toit en zinc semblait danser avec légèreté au bruit des vapeurs. Le chauffeur arrêta brusquement la voiture devant le pont, au grand carrefour.

— On attend ?

Les deux jeunes cyclistes achetèrent des sucres d'orge devant le temple.

Quoi ! Ils ont compris qu'ils étaient suivis et ils veulent, pour plaisanter, me faire manger des bonbons, pensai-je, et, après avoir renvoyé le taxi avec un sourire feint, j'entrai, comme eux, dans la confiserie.

Celui qui était certainement le sosie de la jeune fille au piano, âgé d'environ seize ans, devait cependant être plus jeune qu'elle de deux ou trois ans. Coiffé d'une casquette retournée à l'envers, il était vêtu d'un pantalon de velours côtelé tout sale, et dans son visage noir de crasse, ses jolies oreilles étaient semblables à une parure de coquillage. Ces oreilles et le regard surpris qu'il me jeta lorsqu'il se tourna vers moi me firent sans doute rougir... Il quitta rapidement la boutique.

Puis, ce fut le pont de Makura... Laissant sur leur gauche le grand panneau de la « Brasserie du Pont d'Azuma » appartenant à la Compagnie des bières de Sapporo, ils entrèrent dans le parc Sumida.

On construisait un pont métallique à l'emplacement du premier pont de Makura et une grue se trouvait en plein milieu du fleuve Sumida, en face de la pagode aux cinq toits. Cette pagode aux toits verts, flottant au-dessus de la ville et de l'eau couleur de plomb, avait la grâce d'une plante verte et ne ressemblait plus à un bâtiment.

L'espace compris entre le nouveau parc Sumida et le temple Chômeiji, a plutôt, selon moi, pour le dire de façon moderne, l'allure d'un chemin de promenade goudronné, le long de la berge parallèle à la course des bateaux qui se rendent au hangar à canots de l'École supérieure de commerce. C'est la berge de Mukôjima, à l'époque Shôwa.

— Tu es prêt ? cria une jeune femme enthousiaste, debout à côté de son mari, avec une pose qui indiquait qu'ils allaient faire une course sur cette ligne toute droite.

— Partez !...

Ils se mirent à courir tous deux après qu'elle eut pris son élan, les pieds chaussés de sandales de feutre. Ils tenaient chacun dans les bras un enfant, en pantalon marine et ruban bleu, deux vrais jumeaux qui avaient jusqu'à la même coupe de cheveux.

Derrière ce tableau du bonheur familial, je revis mes deux jeunes gens.

— Zut ! voilà les vélos qui sont dégonflés, dirent-ils en plaisantant, et après avoir mis leurs bicyclettes l'une à côté de l'autre, celui qui avait les belles oreilles sortit de sa poche une petite clarinette de jazz, un de ces instruments qui, alignés sur les étalages nocturnes, ont eu pendant un temps la faveur des enfants. Il en sortit un son strident, à la suite duquel les deux cyclistes se mirent à foncer dans une course effrénée.

Un chien se mit à aboyer sur un bateau. Le *Sumitaru IX* remontait le fleuve en remorquant *l'Azumaru VII*. Le canot de l'école vint poser ses rames sur la berge. Deux apprenties coiffeuses accoururent aussitôt, les mains dans leur tablier.

Ne voulant pas perdre de vue les deux jeunes gens, je passai sous le pont de Kototoi. L'air y était froid. Sans doute, les clochards venaient y dormir, car il était écrit en gros à la craie blanche : « Ici, ce n'est pas un abri », « Interdiction de s'allonger ».

Quand je les retrouvai un peu après, ils regardaient du haut du pont les gens dîner sur les bateaux, dans le clignotement des ampoules rouges et bleues de la tour du restaurant du métro.

C'est là que pour la première fois, j'adressai la parole à des membres de la Bande des ceintures rouges d'Asakusa.

Reconstruit au mois de février 1928, le pont de Kototoi est d'allure moderne, clair, plat, large et blanc. Il trace une voie nouvelle et saine au-dessus du fleuve Sumida souillé par les déchets de la ville.

Mais, quand je le traversai à nouveau, les panneaux lumineux et les lumières des alentours sombraient déjà dans l'eau noire ; il était imprégné d'une mélancolie citadine. Sur la rive d'Asakusa, des pierres de taille blanches laissaient apparaître leurs contours flous dans l'obscurité du soir, là où le parc était en travaux. On voyait au loin des ouvriers qui faisaient un feu près de leurs chevaux.

Par-dessus le parapet, on entendait le bruit indistinct de la marée montante. Sur trois péniches amarrées à un gros pilier en béton, c'était l'heure du dîner.

À l'arrière, le riz fumait sur les réchauds. Une jeune fille coiffée d'une serviette, un coffre à la main, enjamba le bord d'un des bateaux. À l'avant, du linge rouge séchait sur une rame posée de travers. Sur le bateau voisin, on grillait des maquereaux à la lumière d'une lampe à pétrole. Pêle-mêle sur le toit, traînaient un tamis à pâte de soja, des bûches, un seau.

À part moi, quatre ou cinq autres personnes qui rentraient de leur travail jetaient un coup d'œil en passant, mais les familles qui se trouvaient sur les bateaux les ignoraient complètement. Au moment même où un enfant qui lavait des oignons allait perdre l'équilibre à cause des remous provoqués par un vapeur, j'entendis appeler derrière moi :

— Le bateau de Toki n'est pas là ?

— Tokiii...

Je me retournai et j'aperçus les deux cyclistes que j'avais perdus de vue... L'enfant aux oignons leva les yeux.

— Tu es Tokiko, hein ? Attends que je t'envoie des bonbons !

— Hé ! vous savez ! Papa dit qu'il peut vous prêter un bateau ! assura la voix venant du fleuve.

— Prêter ?... C'est bien vrai ?

— Oui, à condition que vous ne fassiez pas de bêtises avec... Mais en échange, il faut que vous nous offriez votre spectacle à tous les quatre.

— D'accord ! Mais ne parle donc pas si fort !... Tiens, voilà les bonbons !

Au bruit qu'ils firent en tombant sur le toit du bateau, les têtes de tous ceux qui se trouvaient sur les trois bateaux se tournèrent en même temps vers le pont. Quelle surprise ! Sept enfants avaient déjà été attirés, parmi d'autres personnes, par le bruit des sucres d'orge.

Celui qui ressemblait tellement à la jeune fille au piano se taisait déjà depuis un moment, et l'air rêveur, disparut discrètement derrière la haie de curieux. Je lui demandai alors :

— Que voulez-vous faire avec ce bateau ?

Il me tourna brusquement le dos et, enfourchant sa bicyclette, me regarda d'un air effronté :

— Eh bien, on y vendra peut-être des femmes !

— Toi, comme tout à l'heure au parc Sumida, ça te rend nerveux, non ? lui dis-je avec l'intention de le piquer au vif, mais il se mit à siffloter.

— La jeune fille qui jouait du piano dans la maison, c'est bien ta sœur jumelle ? Alors...

— Ah, elle vous a plu, et c'est pour ça que vous nous avez suivis ?

— Non... Je me demandais si je n'allais pas louer la maison d'à côté.

— Hum... Vous avez donc envie d'habiter une maison hantée ?

— ... Ça ne me gênerait pas !

— Ce que vous êtes agaçant ! C'est une maison de jeu. Si vous traînez dans le coin, vous vous ferez assommer, et il prévint son compagnon d'un sifflement strident avant de disparaître à bicyclette.

Ma première rencontre avec des membres de la Bande des ceintures rouges se termina sur cet échec. Mais si je me contente de vous raconter ainsi les choses dans l'ordre, je risque fort de vous ennuyer, chers lecteurs. Quittons-les donc bien vite.

Autre exemple, je n'ai compris qu'après coup l'histoire de Toki et de son bateau, car il allait à l'école d'Asakusa dans l'enceinte du temple de Kannon. Tous les matins, son père amarrait son bateau au pont de Kototoi. Mais comme il travaillait sur le fleuve Sumida, il ne pouvait pas toujours être à l'heure à la sortie de l'école. Il était donc obligé de l'attendre en passant son temps à Asakusa jusqu'au soir, parfois jusqu'au matin suivant, en tout cas jusqu'à ce que son père vienne le rechercher. Et c'est ainsi qu'il était devenu un enfant du parc.

Et puis, mais c'est sans doute avec l'arrière-pensée d'attirer d'abord votre sympathie sur la Bande des ceintures rouges, il me semble que j'ai quand même un peu trop insisté sur leur caractère pittoresque.

J'ai l'impression d'avoir un peu trop insisté sur leur caractère pittoresque..., ai-je dit.

Un jour, pourtant, Yumiko s'est moquée de moi :

— C'est bien naturel que je sois piquante. On veut bien me donner à manger parce que je retiens l'attention. Le marchand de musique, le manège de chevaux de bois, c'est la même chose... Et à Asakusa, trop de gens font commerce de la misérable laideur de l'apparence humaine. Vous ne savez pas jusqu'où peut aller l'ignominie, ici.

Le « pittoresque » dont elle parlait, c'était celui de l'apparence, et il était légèrement différent du « pittoresque » dont je ne vous ai déjà que trop parlé, chers lecteurs... Mais laissez-moi vous donner encore un exemple.

Nous étions à la mi-novembre. Je discutais du journal du jour :

— N'a-t-on pas parlé dans l'édition du soir de l'arrestation d'une fille qu'on surnomme la « O-machin-aux-cheveux-courts » ?

— O-machin ? Je ne vois pas. Moi, j'ai les cheveux courts, mais la coupe à la garçonne, j'ai horreur de ça. O-Yumi[1]-aux-cheveux-courts, ce n'est pas croyable !

Yumiko baissa la tête et s'éloigna de deux ou trois pas en avant.

— Puisque vous pouvez vous permettre une « salle d'exercice de piano », c'est que vous êtes une « garçonne » !

— Oui, mais à Asakusa, il y a toutes sortes de façons d'avoir les cheveux coupés court.

— Par exemple, on vous rase la tête comme un bonze pour vous empêcher de vous enfuir de la maison de correction.

— Ah, vous voulez sans doute parler d'O-Shin ?

— Elle a été arrêtée une dizaine de fois par la police de Kisagata, s'est échappée sept fois de la maison de correction, et depuis l'âge de dix ans, elle a vécu sept ans dans ce parc...

— Eh, cette O-Shin est une vraie...

— Une vraie quoi ?

— Eh bien, elle est comme les journaliers, les vagabonds, les travailleurs occasionnels, les sans-abri. On dit qu'il y en avait beaucoup parmi les enfants de moins de quatorze ou quinze ans, ou encore parmi les femmes de plus de quarante ans. En général, les jeunes femmes, elles, ne passaient jamais la nuit dehors. Quant à celles qui étaient un peu débrouillardes, elles arrivaient à se faire entretenir...

— Mais combien y a-t-il eu d'O-Shin depuis celle que l'on disait « vaillante comme l'épée » ?

— Où donc avez-vous appris tout ça ?

— C'était une héroïne de l'histoire des filles de mauvaise vie. Je connais en tout cas son nom. À treize ou quatorze ans, elle a organisé un groupe de filles délinquantes appelé Hayabusa, elle en était le chef, et elle avait sous ses ordres vingt ou trente personnes ; elle avait établi son quartier général à Fukagawa Hachiman ; à seize ans, elle avait déjà eu cent cinquante garçons... On pourrait en faire une page d'histoire, vous ne trouvez pas ?

— Mais vous rêvez ! Voulez-vous que je vous présente à O-Shin-la-garçonne ?

— Je n'en ai aucune envie. O-Yumi-la-garçonne me suffit !

— Je vous la montrerai quand même une fois. Le matin, c'est mieux. Allez la voir avec Aki, au moment où les vagabonds se lèvent

1. Diminutif familier de Yumiko.

et sortent de leur retraite. Même si l'on n'a pas affaire à O-Shin en personne, on peut quand même en apercevoir une ou deux du même genre.

Par l'effet de cette promesse, me voilà aussitôt attiré par Aki, un matin brumeux, dans le parc d'Asakusa.

Dans le brouillard matinal, les lampadaires, restés allumés toute la nuit, étaient aveuglants.

Des réverbères décorés de fleurs de lis étaient alignés le long d'une avenue communément appelée Yonekyû-dôri [1]. Il n'y avait là, et du reste dans tout le parc, qu'un seul endroit ouvert toute la nuit : la maison mère des magasins Azuma où, en écoutant à la radio les cadences de la gymnastique, on mangeait, pour le petit déjeuner, du bœuf bouilli aux légumes.

C'est alors que les vagabonds venaient regarder les affiches accrochées aux panneaux de la salle de cinéma. Sans être bousculés, ni dérangés par personne, baignés par la lumière du soleil matinal, ils profitaient du calme pour regarder attentivement.

Dans Asakusa où tout sommeillait, seul le coiffeur se levait de bonne heure, et devant le miroir fixé au montant de la porte encore close, une fascinante jeune fille était en train de se farder.

Ce matin-là, le visage d'Aki — c'était bien celui que j'avais perdu de vue sur le pont de Kototoi — mais cette fois-ci il était débarrassé de toute souillure et blanc comme celui d'un jeune acteur sur une scène d'opéra. Sans doute pour dissimuler le satiné du cou, ses deux mains étaient jointes derrière sa nuque, son menton enfoui entre ses coudes et sa démarche hâtive.

À son bras pendait quelque chose qui ressemblait à un sac à sandales, comme en ont les écoliers.

— C'est votre déjeuner ?

— Non, c'est ma boîte à fards.

On pouvait encore sentir l'odeur du brouillard matinal dans l'ombre laissée par les doux rayons du soleil. Pas un seul magasin n'était ouvert.

À Kita-nakachô, un quartier communément appelé Tanuki yokochô, situé, en partant du Nihon-zutsumi, parallèlement à la contre-

1. Avenue de Kaminari-mon, surnommée ainsi à cause de la présence du restaurant Yonekyû, spécialisé dans le bœuf en marmite, naguère très prospère et ouvert toute la nuit à l'époque.

allée où se trouvent les cuisines du restaurant de Sudachô [1], un drapeau rouge indiquait qu'il y aurait à midi une vente spéciale, et nous nous perdîmes dans la foule des petites boutiques, mais ce matin-là, l'asphalte était aussi net que s'il avait été l'élément d'une maquette.

Là, une personne seule se tenait devant le miroir fixé au pilier de la boutique du coiffeur, et c'était la « douce folle ». Loin d'être belle, elle était sinistre à faire fuir. Aki, pourtant, s'approcha d'elle en courant :

— Ah, te voilà de retour !

Ses étranges cheveux, roux comme l'automne, étaient relevés à la Shimada [2]. Elle se retourna. Elle était couverte d'une épaisse couche de poudre blanche, comme un gâteau sec saupoudré de sucre glace. De son col brodé de fleurs de prunier se dégageait une tristesse insolite. Aki lui dit, tout en époussetant le bas de son vêtement et en en fixant l'ourlet de ses grands yeux :

— Tu es vraiment sortie ce matin ? C'est toi qui as défait cet ourlet ? Tu n'es pas venue pendant qu'il faisait encore noir, j'espère.

Elle s'éloigna en silence... Elle semblait atteinte de folie.

Nous nous retrouvâmes dans la rue commerçante. Les rideaux de fer-blanc des boutiques étaient tirés. Devant, des camelots avaient installé des nattes de paille. Des provinciaux vêtus de la veste matelassée de leur auberge achetaient pour dix centimes une douzaine de crayons.

Des geishas qui se rendent au temple le matin. Des écoliers qui vont à l'école. Des mendiants. Des nourrices. Des journaliers. Des hommes qui rentrent chez eux le matin. Des clochards. Même s'il n'est pas étrange d'y trouver toutes sortes de gens différents, le côté imprévu d'Asakusa est qu'on y côtoie, dès sept heures du matin, une foule de gens qui ne connaissent rien de la vie nocturne.

Mais sur une cabane, à gauche du Niô-mon, on avait inscrit : « Bureau d'information : Fondation pour la restauration du grand hall du temple. » « Bureau d'information : Contributions pour les tuiles du toit du grand hall. »

Ces annonces écrites sur du bois attiraient l'attention, mais il fal-

1. Chaîne de restaurants dont la maison mère se trouvait à Sudachô, à Kanda (à 4 km au sud-ouest d'Asakusa).

2. Grand chignon haut, jadis coiffure des jeunes femmes, qui n'est plus guère porté actuellement que par des *geisbas*.

lait encore du temps avant qu'Asakusa ne s'animât. Le dos appuyé contre cette cabane un homme dormait, enroulé dans une couverture rouge.

À droite, derrière l'autel qui renferme la statue de Kume no Heinai [1] une vingtaine de clochards prenaient leur petit déjeuner. De la vapeur provenant d'une soupe grossière montait d'un fait-tout, à l'ombre de la verdure, le long des butées en terre battue. Les clochards se chauffaient au soleil et celui qui était préposé à la marmite les interpellait l'un après l'autre pour leur distribuer un bol de soupe.

À côté du temple de Kannon, le marchand d'échasses coupait avec énergie des tiges de bambou vert. La marchande de graines pour les pigeons remuait la soupe de haricots de son petit déjeuner. Six vieilles femmes coiffées d'une serviette confectionnaient un petit socle en fer-blanc. Un groupe de pigeons... le sol, les toits et le ciel envahis par les pigeons.

Cinq ou six poulets étaient perchés sur la lanterne derrière le monument élevé à la gloire du corps expéditionnaire en Chine.

Nous frayant un chemin parmi les pigeons, nous arrivâmes à une place entourée d'arbres. Sur les bancs, çà et là, les clochards tenaient leur réunion matinale.

Même si éparpillés sur ces bancs étaient assis des gens importants comme des petits vendeurs de journaux ou des patrons venus recruter des bras, la plupart d'entre eux restaient silencieux, le regard vide, comme hébétés au fond de leur solitude.

Et au moment où nous allions sortir à l'arrière du parc, Aki me tira par la manche :

— Holà !

Sur un banc qui se trouvait là, deux matelots égarés dans le parc se reposaient. Un homme, mais non, c'était une femme, était en train d'accepter un mégot que l'un des deux lui offrait. Elle courait en titubant, portant l'une sur l'autre deux vestes crottées à rayures, et avec ses chaussettes à semelles de caoutchouc glissées dans sa ceinture, elle était repoussante.

— Tu comprends ? Elle aussi, c'est une inconnue aux cheveux coupés. Elles sont presque toutes comme ça. Voilà les bas-fonds

1. Personnage légendaire du XVII[e] siècle : ancien bandit repenti qui se fit moine à Asakusa.

d'Asakusa. Mais tant qu'elles peuvent encore courir, elles sont sous la protection des dieux. Tu peux rentrer maintenant que te voilà instruit sur les garçonnes. Moi, je vais refiler ma sœur à quelqu'un, puis me changer chez un loueur de vêtements, parce que j'ai un petit travail à faire maintenant.

La femme aux cheveux courts approcha son visage jaune et flétri d'un homme assis sur le banc d'en face et lui donna un mégot qu'elle avait ramassé. Cet homme portait à un pied une chaussure toute déchirée, et à l'autre, une sandale de paille.

LE VIVARIUM

Le tigre mâle du parc d'attractions dort, une patte négligemment posée sur le ventre de la femelle. C'est un tableau tout à fait familial. Cependant, le parc d'attractions et le Vivarium... si ces deux petites baraques sont connues même de vous, comme un des lieux de divertissement familial d'Asakusa, ce n'est bien sûr pas à cause de ces deux tigres endormis, mais des chevaux de bois du manège.

— Oh, mademoiselle, encore un feu d'artifice !

La jeune fille du Vivarium attrapa dans ses bras une « demoiselle » qui se trouvait à califourchon sur un cheval de bois et sauta hors du manège.

— Regarde, ça fait peur aux pigeons et les voilà qui s'envolent !

En disant cela, la jeune fille heurta de dos un « gentleman habillé à l'occidentale » :

— Imbécile !

— Oh, veuillez m'excuser ! dit-elle en rougissant et lui lançant un regard intimidé, après avoir époussetté légèrement le pardessus de l'homme avec son mouchoir comme si de la poudre blanche y était restée accrochée. Puis elle se retourna et ajouta :

— Oh ! il y en a plein qui sont descendus sur le toit du pharmacien ! Avec la coiffure qu'ils ont sur la tête, ils sont un peu plus modernes que ma sœur aînée.

— Dis donc, petite sotte !

Elle regarda l'homme droit dans les yeux, puis tout à coup, dispa-

rut dans une petite baraque. L'orchestre se mit à jouer et le manège à tourner.

L'homme resta là et lut un panneau. « Le seul homme au monde à avoir une bouche au milieu du ventre. Avec la bouche de son visage, il se contente de parler, et avec son ventre, il mange et gagne sa vie. »

L'homme jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le manège de chevaux de bois tournait autour d'un pilier orné de huit miroirs. Le support de ces miroirs, en forme de fleur de lotus, servait d'estrade aux musiciens, et tout autour virevoltaient des jeunes garçons et des petites demoiselles montés dans des voitures ou sur des chevaux de bois. Au-dessus de l'orchestre pendaient des feuilles d'automne en papier de couleur. Au plafond peint en blanc tremblait un épais feuillage de bananier en papier vert. Des nourrices, des patronnes, des épouses, des employés, des pères de famille, assis sur un banc ou adossés à un mur, regardaient tourner le manège, le visage placide et satisfait, et il n'y avait pas qu'eux. Derrière la caisse où l'on vendait les billets, se tenaient des cantonniers, des gentlemen, des militaires, des employés de magasin, et même des étudiants... une bonne dizaine de personnes.

L'homme « très assidu » se glissa parmi elles.

La jeune fille objet de son « assiduité » arriva de l'autre côté après avoir fait le tour, avec un vêtement de travail vert foncé qu'elle portait par-dessus un autre vêtement de soie ordinaire avec les petits motifs croisés rouges sur fond noir ; elle avait une ceinture, un grand sac de cuir, et dit à la jeune « demoiselle » montée sur un cheval blanc :

— Ça y est, je l'ai repéré !

Et, relevant la courte mèche de cheveux qu'elle avait sur le front, elle leva les yeux vers l'homme, arrondit les lèvres comme si elle allait se mettre à siffler, et du bout de ses sandales de feutre, rythma la *Marche de la Marine*. L'homme cligna des yeux :

— Tu te moques de moi !

Lorsqu'elle se retourna, sa nuque rasée se refléta dans les miroirs.

Cette jeune fille qui vendait les billets, bien sûr, vous l'aurez deviné, c'était Yumiko. C'était la jeune fille au piano du fond de l'impasse.

Et le manège des « petits garçons et petites demoiselles » servait à mettre en valeur sa beauté. Comme un mannequin à l'étalage, au

fur et à mesure que le manège tournait, sa silhouette pouvait être contemplée par les hommes sous tous les angles.

À l'étage vivait une comédienne, Miyoshi Fukudô, une « jeune prodige », alors âgée de six ans.

Elle était sur scène et faisait son boniment :

— Devant vos yeux, un homme qui fait référence en médecine ! Vous allez le voir manger avec la bouche de son ventre...

« L'homme qui avait une bouche sur le ventre » était né à Asahikawa, à Hokkaidô, et parce qu'il avait commencé à boire du saké, puis de l'alcool pur pour arriver à supporter les hivers rigoureux, il avait souffert d'un rétrécissement de l'œsophage, et s'était fait faire une ouverture sur le ventre à la faculté de médecine de Hokkaidô.

Une couronne de cheveux au sommet du crâne, le tour de la tête rasé, il portait des lunettes à grosse monture et, comme en ont les champions de judo, un vêtement de flanelle blanche qu'il avait ouvert en grand pour montrer son ventre.

En bas, l'homme, une main cachée derrière le dos, faisait de son autre main un signe du doigt à Yumiko. La « petite demoiselle » qui avait vu les pigeons sauta du cheval de bois et vint se camper devant lui.

C'était la petite fille du fond de l'impasse.

L'homme lut le drapeau de papier rouge qu'elle avait à la main.

... Ce soir, rendez-vous à côté, au deuxième étage...

À côté, se trouvait l'Aquarium. Au premier étage, la revue de la troupe de danse du Casino-Folies.

« L'homme étrange et merveilleux qui a une bouche sur le ventre » souleva le bord de son vêtement blanc mais, chers lecteurs, pensez-vous qu'il puisse encore exister pareil spectacle dans une baraque semblable ? Trois rangées de bancs collés à la scène étaient réservées aux spectateurs, et derrière, un grand espace vide au sol recouvert de planches.

On apercevait les cimes des arbres par une fenêtre noyée dans le soleil couchant de cette fin d'hiver. Au loin, un paysage de baraques campagnardes.

Mais il y avait plus triste encore : les vieilles boîtes d'échantillons pleines de poussière qui contenaient des cigales, des scarabées, des papillons et des abeilles, alignées le long de la fenêtre, qu'on appelait du vieux nom de « Vivarium » par simple acquit de conscience, en souvenir de l'Asakusa du temps de l'ère Meiji ou Taishô.

— Eh, quel dommage qu'il n'y ait pas de dents dans la bouche que les médecins lui ont faite ! En réalité, c'est comme s'il avait un bec d'oiseau.

Se conformant au boniment, l'homme au vêtement blanc défit la bande de tissu qui était enroulée autour de son bec. Quelque chose qui avait la forme d'un tuyau de pipe était enfoncé dans son ventre.

Il ajusta un entonnoir en verre à l'entrée du tuyau et y versa du lait et des miettes de pain.

— Même dans une si pénible situation, on dirait qu'il n'arrive pas à oublier le goût du sake, et de temps en temps, il s'en verse un verre. Il le goûte avec la bouche de son visage et le boit avec la bouche de son ventre... Quand il boit, il déraille, et il lui arrive parfois de ne plus savoir ce qu'il fait et d'en verser plein dans son ventre. Et regardez comme il mâche avec ses dents ! En tout cas, pouvoir vivre aussi bien avec une bouche sur le ventre cela ne montre-t-il pas combien les progrès de la médecine sont étonnants ?

... Mon amour, la lumière faiblit,
Quelle tristesse, quand tu défais ta ceinture rouge foncé...

En bas, l'orchestre s'était arrêté, en même temps que le manège des « petits garçons et petites demoiselles ».

Après avoir lu ce qui était écrit sur le drapeau rouge qu'on lui avait mis sous le nez, l'homme, surpris, regarda Yumiko.

Elle lui tournait le dos, occupée à arranger son maquillage, mais elle l'observait dans son miroir.

Les enfants changèrent de chevaux et l'orchestre reprit. Yumiko, allant d'un cheval à l'autre pour vendre les tickets, dit à une serveuse en tablier blanc :

— À partir d'aujourd'hui, je quitte les chevaux de bois !

— Tu veux me faire peur !

— J'ai enfin retrouvé l'ennemi que je cherchais, c'est une assez bonne raison, je pense !

Les chevaux oscillèrent et le manège se mit en mouvement.

La « petite fille » au drapeau avait disparu.

Conformément au rendez-vous..., cette nuit-là, l'homme attendit plus de deux heures au deuxième étage de l'Aquarium.

Depuis un moment, une jeune fille aux cheveux mi-longs se tenait

près de lui, tête baissée, et ne cessait de rire tout bas. Elle se laissa aller contre lui, et lui posa la main sur l'épaule :

— Vous êtes plutôt dans la lune !

— Quoi ! laissa-t-il échapper d'une voix aiguë, eh bien... si je m'étais douté que tu viendrais coiffée comme ça. Pense un peu à qui tu as affaire, avant de plaisanter !

— Mais la frange me tombe sur les yeux et ça me gêne. Vous préférez les cheveux courts ?

— C'est une perruque ?

— Je peux l'enlever quand vous voulez, ce n'est pas la peine de crier si fort ! Vous êtes toujours si dur, si vous parliez moins fort ? En bas il y a des espions.

— D'accord, ça va. Et si on allait jusqu'à Mukôjima écouter les si étranges histoires d'Asakusa ?

— Mais...

— Il y a un endroit bien ?

— Non. On est poursuivi dans ce secteur. La rive est complètement bloquée.

— La rive ?... Tu n'exagères pas un peu ?

— Un bateau, ça t'irait ?

— Ah, c'est ça ton plan ?

— Oui, mais ça me fait un peu peur.

— Pendant la journée, tu affrontes n'importe qui, et maintenant, tu as peur ?

— Il ne s'agit pas de vous ! Je n'ai pas peur des hommes, moi qui vis à moitié comme eux ! Mais ma sœur, elle est devenue folle tant elle aimait un homme. Alors, si je fais comme elle...

L'AQUARIUM

« Asakusa, cœur de Tôkyô », « Asakusa, marché aux humains... » Ce sont les paroles de Soda Azenbô [1].

« Asakusa !... Asakusa l'universelle ! Il en sort toutes sortes d'objets

1. Critique de mœurs.

vivants. On y voit, à nu, palpiter tous les désirs. C'est une immense marée où se trouvent mêlés divers types et classes d'hommes. À l'aube ou au crépuscule, c'est un flot insondable et ininterrompu. Asakusa vit... Une foule énorme y défile à pas serrés. Ce quartier forgé dans un vieux moule appartient à cette foule et maintenant se transforme complètement. »

Dans ce « vieux moule », l'Aquarium est en train de prendre une « forme nouvelle ».

Telles des reliques du temps passé d'Asakusa, l'Aquarium et le Vivarium ont été laissés tels quels dans le quatrième secteur du parc, et les danseuses du Casino-Folies doivent contourner le palais du Dragon des Eaux avant d'entrer en scène et passer devant les poissons qui s'ébattent. Le peintre Foujita, de retour de Paris, accompagné de son épouse très parisienne Yukiko, est venu assister à cette revue.

Si ce spectacle aux rythmes désordonnés, appelé « Revue et concert de jazz mi-japonais, mi-européen », incarne l'Asakusa de 1929, le Casino-Folies, qui s'est lancé dans la spécialité de revues « modernes » importées comme il n'en existe pas d'autre exemple à Tôkyô, est peut-être caractéristique de l'Asakusa de 1930, au même titre que la tour du restaurant du métro.

Érotisme, absurdité, vitesse, humour de bande dessinée d'actualité, chansons de jazz et jambes de femmes...

Mais au deuxième étage, la conversation entre Yumiko et l'homme était si discrète qu'elle en était inaudible.

— Donc, puisque la sœur aînée est de la grande époque au point de devenir folle amoureuse, la sœur cadette est devenue une mauvaise fille à la nouvelle époque, c'est bien ce que tu veux dire ?

— C'est l'impression que je donne ?

— Allons, ne fais donc pas tant de manières ! Les femmes du parc d'antan s'emportaient bien plus facilement.

— N'est-ce pas ? Moi aussi j'aurais bien aimé être comme elles. Ce serait tellement merveilleux de pouvoir tomber follement amoureuse d'un homme et de l'avoir à soi. Mais, si vous me regardiez bien, vous comprendriez. Je ne suis pas femme. Depuis mon enfance j'ai observé ma sœur, je me suis juré de ne jamais devenir femme. Vraiment, les hommes sont tellement lâches que personne ne veut faire de moi une femme.

... Dôtonbori [1], es-tu toujours là, avec tes lampions multicolores et tes moineaux de nuit ?

L'écho de la *Chanson de Naniwa* [2], diffusée par haut-parleur depuis le restaurant en sous-sol du Casino-Folies, faisait encore plus de bruit que l'orchestre de jazz.

Sur scène, c'était le quatrième acte du *Jeune homme à la canne*, et le décor, le quai de la gare de Shinjuku*.

— Oh ! mais les actrices, pour la plupart, ne portent pas de bas ! Elles ne peuvent donc pas en acheter ? Ou bien est-ce parce que ça ne fait pas bien d'en porter ?

— Vous le prenez tout de suite de cette façon... Seriez-vous un ancien délinquant ? Les danseuses d'ici sont des enfants de quatorze ou quinze ans, vous savez. Les meilleures ont vingt ans. Il faut voir quand elles rentrent. Si elles étaient des filles perdues, iraient-elles manger un dessert de haricots rouges sucrés dans une boutique minable, vêtues de soie ordinaire ou de mousseline fripée ? Alors, si elles ne portent pas de bas, c'est exprès pour montrer leurs jambes nues. Et elles ne se poudrent ni les bras ni les jambes. Quand il fait chaud, on voit les traces rouges des piqûres de moustiques.

Yumiko haussa les épaules comme si elle avait froid, enfouit ses joues pâles dans le foulard en satin imprimé posé sur ses genoux, et dit à voix basse :

— Moi, quand je suis avec un homme, je ne peux m'empêcher de mettre en balance mon désir de devenir femme et la peur que j'en ai, et tout ce que je récolte n'est que tristesse et désolation du cœur.

— Hum ! À notre époque, pour séduire une femme, que de circonlocutions et de détestable hypocrisie... Tout à l'heure, ils le disaient sur la scène... *Moi, je vais partir pour un monde de plaisirs et de nourritures terrestres*, ou encore, *Aime-moi matériellement*...

I. Danse de jazz *Chichi*. II. Tango acrobatique. III. Sketch humoristique *Quelle enfant, quelle enfant !* IV. Danse *La Paloma*. V. Chanson comique et variétés en onze tableaux ; et les danseuses sur les côtés de la scène, qui s'assombrissait de façon inquiétante pendant

1. Quartier animé d'Ôsaka.

2. Titre d'une revue du Casino-Folies. Naniwa signifie ici Ôsaka, dont il est l'ancien nom.

le changement de décor, changeaient leurs costumes en exhibant leurs seins. VI. Danse de jazz *Ginza*.

.....

Le long d'un chemin de la largeur d'un *obi**
Les cils bien fardés, dans un pantalon de marin
Toute gaie, coiffée à la garçonne
Agitant une canne dans sa main

... un chapeau de soie posé de travers sur la tête, un gilet en velours noir, un ruban rouge en guise de cravate, le col ouvert sur son cou blanc, la fine badine sur le côté... Naturellement, c'était une actrice en habit d'homme, les jambes nues. Des jeunes filles dont la jupe découvrait les jambes nues jusqu'en haut des cuisses se tenaient par les coudes et chantaient toutes en chœur le refrain de *Ginza-la-moderne*, tout en marchant comme si elles se promenaient dans Ginza [1].

Puis, soudain dans la pénombre, *La Danse folle de Fukagawa* [2], les deux élégantes danseuses en veste courte bleu pâle faisaient onduler leurs cheveux épars.

— Voilà au moins quelque chose que je comprends, moi qui suis des temps anciens ! dit l'homme enfin fasciné par ce qui se passait sur la scène.

— Cette petite-là, on peut dire qu'elle sait danser !

— C'est bien normal qu'elle sache danser ! Il paraît que sa grand-mère était professeur de danse.

— Ryûchan [3] !

— Hanashima !

Les voix des spectateurs s'amplifiaient.

— Elle est très populaire ! Ryûchan, c'est laquelle ?

— C'est la petite. Elle s'appelle Umezono Ryûko. Quand on sait qu'elle a tout juste quinze ans, on se sent découragé, non ? dit Yumiko camouflant ses joues dans le foulard en satin et baissant la tête.

---

1. Quartier du commerce de luxe, situé au cœur de Tôkyô.

2. Quartier situé dans le centre sud-est de Tôkyô. Depuis l'époque d'Edo, Fukagawa est connu pour le commerce du bois, et aussi pour ses *geishas* fières de leur tradition spécifique.

3. Diminutif affectueux de Ryûko. Umezono Ryûko, dont Kawabata appréciait les talents, était la vedette du Casino-Folies.

— Cette danse agitée et bruyante... Ce n'est pas possible ! À quelqu'un comme moi, élevée à la ville, ça me rappelle toutes sortes de souvenirs d'enfance. Et puis, c'est embêtant de danser avec les cheveux longs dans le dos. Ça excite les hommes et les femmes ont le cœur étrangement lourd...

— Alors, c'est pour ça que tu t'es mise à porter une perruque avec des cheveux sur les épaules ?

— D'abord, j'ai des cheveux mi-longs, ça n'est qu'une perruque. Ainsi, quand je rencontre des gens bien plus gentils que vous, je peux me transformer en jeune fille avec des cheveux mi-longs. C'est une histoire de goût ; mais cette revue ne vous rappelle-t-elle pas ce qui se passait au Nihon-kan [1] ou au Kinryû-kan [1] aux temps prospères de l'Opéra où la petite Kawai Sumiko distribuait de la scène ses cartes de visite et où les collégiens en file depuis le Nihon-kan se bousculaient vers elle...

— Quoi ? se précipiter sur scène comme ça et entourer une actrice, quelle horreur ! dit l'homme, franchement surpris.

— Moi, je n'étais pas au courant de ces choses-là. Je venais tout juste d'entrer à l'école primaire. C'était il y a bien plus de dix ans. Ça faisait déjà cinq ou six ans que ma sœur était devenue folle... Son amoureux était un homme d'Asakusa. Alors c'est comme si j'étais venue dans ce parc parce que je voulais le rencontrer.

— Hum, et si tu le rencontres, tu as l'intention de venger ta sœur ?

— Au contraire ! Ma pauvre sœur ! Je tomberai certainement amoureuse de lui. Je voudrais être folle amoureuse de lui comme ma sœur l'a été... Bien sûr, j'ai été tellement outrée de ce qui lui est arrivé. Je me suis même demandé si ça valait le coup d'être une femme. Pourtant, si je me souviens bien, j'enviais tant son amour quand j'étais petite ! Je me prenais pour elle et je vivais l'expérience de la passion. C'est pour ça que je veux rencontrer cet homme, même s'il doit me faire souffrir.

— Et le bateau, qu'est-ce qu'il devient ce bateau ? Qu'est-ce que c'est que ces choses bizarres que tu racontes sur ta sœur et qui n'ont rien à voir ?

— Mais si, ça a quelque chose à voir. On parlera de choses encore

1. Théâtres qui furent le fief de « l'opéra d'Asakusa ». Kawai Sumiko en était l'une des vedettes.

plus bizarres sur le bateau. Eh bien, à dans trois ou quatre jours, à mardi de la semaine prochaine, hein ? dit Yumiko en tendant un morceau de papier à l'homme.

— Le bateau est amarré là, à l'endroit marqué au dos de cette carte. Alors, à trois heures, hein ?

Aussitôt, sans se faire remarquer de lui, Yumiko disparut de l'Aquarium.

« Quatre-vingt-dix-huitième prédiction : sinistre augure.

Vous voulez tout mettre en ordre.

Mais de nouveaux ennuis viennent mettre du désordre.

Il y a toujours des difficultés inattendues.

La cause en est que vous êtes enserré dans un filet dont vous ne pouvez sortir.

Regardez-vous les uns les autres et voyez dans quels tourments sont les hommes. »

— Ah les prédictions de Kannon, quelle plaisanterie !

Derrière, un itinéraire était tracé au crayon. Sur scène, c'était le « Final ».

... (Ta ta ta ta) modern boy !
(Ta ta ta ta) modern girl !

Pendant que ces deux phrases étaient répétées et chantées en chœur, les acteurs dansaient en s'en allant dans les coulisses. C'était un triomphe.

Cependant, Yumiko avait disparu. L'homme resta assis jusqu'à ce que tous les spectateurs fussent sortis.

Le nombre de gens se raréfiant, on sentait une odeur de mendicité imprégner le sol, les chaises et les murs... Je n'exagère pas, chers lecteurs. Même quand fut lancé ce spectacle de music-hall, les clients de l'Aquarium étaient des mendiants et des clochards. Ils regardaient évoluer ces corps nus, fardés à la dernière mode... Ces mœurs étranges étaient aussi celles d'Asakusa. Puis les étudiants et les « gens de Ginza » sont venus peu à peu.

Mais maintenant aussi, chers lecteurs, ils sont là, chaque soir, sur le sol de terre battue, à l'ombre des piliers, le visage barbu masqué par

la saleté et la poussière, et ils regardent de tous leurs yeux danser le jazz. Peut-être voient-ils cet homme étrange qui leur est inconnu.

Dehors, trois à cinq garçons désireux de voir les danseuses attendaient debout dans le froid. L'homme tenant à la main le papier sur lequel était écrite la prédiction fit claquer sa langue et se retourna. À l'entrée, décorée d'une rangée de drapeaux rouges, se dressait une sirène sculptée et au-dessus d'elle nageait un poisson en albâtre.

« Je dois vraiment avoir l'air d'un mauvais garçon pour qu'à Asakusa, une jeune fille me dévore ainsi des yeux. Elle est même allée jusqu'à me remettre ce plan ! »

En fait, pour aller jusqu'à la berge en question, on n'avait absolument pas besoin de plan. Traduite en mots, la carte de Yumiko était aussi simple que ce qui suit : une fois passé Niten-mon [1], à l'entrée du temple d'Asakusa côté est, on débouche sur le fleuve Sumida.

On traverse la voie ferrée, et c'est le quartier de Yama-no-juku au bord de la rivière, et la rive c'est le coin du parc qui est en travaux, puis à gauche se trouve le pont de Kototoi et à droite, le pont suspendu de la ligne de chemin de fer Tôbu ; juste en dessous, le long de la rive, il y a vingt à trente petits bateaux. On a inscrit à l'encre rouge, sur la poupe de l'un d'entre eux, les caractères de *Kurenai-maru* [2]. Bien que le nom ne soit pas écrit très gros, on l'aperçoit quand même de Niten-mon, le long de la rive. Sur le morceau de papier, on avait écrit : « Personne ne viendra vous attendre. »

L'homme avait fait exprès d'arriver en retard au rendez-vous de mardi à trois heures. Inquiet et retenant son souffle, il atteignit la rive et se glissa à l'ombre des arbres. Il y avait là une trentaine de bateaux, et sur la bôme de l'un d'entre eux, une paire de bas de soie noirs était en train de sécher, indice bien évident, qui tranchait avec les lessives ordinaires.

L'homme avait des réflexes vifs ; à plusieurs reprises, il était passé à travers des pluies de sang, et il vit là le signal d'un danger.

« Bon, elle veut m'attirer sur l'eau, eh bien, d'accord ! » fit-il en riant, les joues luisantes, et il se dirigea vers la berge du parc en travaux, sautant de pierre en pierre. Un jeune homme coiffé d'un chapeau en forme de cloche s'approcha de lui :

---

1. Voir plan page 204, ainsi que pour les autres noms de lieux.
2. « Bateau rouge » (*Kurenai* signifie rouge écarlate, et *-maru* est un suffixe typique pour les noms de bateaux).

— Monsieur, est-ce vous qui venez avec la prédiction de Kannon ?

— Mais qui es-tu, toi ?

— Eh bien, j'attends sur le *Kurenai-maru* !

— Mais ce n'est pas toi le capitaine, dit l'homme en lui tendant un billet de cinq yens. À sa façon de prendre l'argent, il comprit que l'autre n'avait pas de très bonnes intentions.

— Ce n'est pas grand-chose, c'est seulement en remerciement de la peine que tu te donnes pour moi.

— Grand merci, mais la location du bateau est à part... Par ici, je vous prie, et il passa sur une longue planche étroite qui reliait le mur de béton de la rive au *Kurenai-maru*. L'homme le suivit.

Il vit Yumiko qui dormait paisiblement sur la couchette de l'étroite cabine du bateau.

Ses cheveux courts étaient ébouriffés, laissant apparaître son front juvénile. Ses paupières et ses lèvres se soulevaient comme des objets vivants. Sa jupe rouge légèrement remontée découvrait ses genoux. Elle n'avait pas de bas. Ses jambes nues étaient serrées l'une contre l'autre et ses plantes de pied à la peau rose finement ciselée étaient tournées vers l'avant. À ses pieds, un petit brasero de charbon de bois éclairait son corps endormi.

UMÉ-LE-CHAT-D'ARGENT

Cela se passa, je crois, quand le *Kurenai-maru* quitta la berge de Yama-no-juku.

Je me retournai aux cris des femmes en uniforme de l'Armée du Salut qui disaient : « Comme tous les ans, voici la soupe populaire ! Offrez aux pauvres gens les galettes de riz du nouvel an ! », et je m'arrêtai soudain. J'étais juste à côté du poste de police de Kaminari-mon, à l'entrée de la rue commerçante. Il y avait le ginkgo du poste de police, et derrière, le téléphone automatique, la boîte aux lettres et la soupe populaire ; sur le côté, le « Miroir du Bien [1] »... À côté du miroir un tableau d'affichage.

Je lus la seule annonce qui était inscrite sur ce tableau noir.

1. Emblème shintoïste symbolisant la pureté.

« ... Rassemblement à Hana-kawado. La Troupe des ceintures rouges. »

Mon visage souriant se reflétait dans le « Miroir du Bien ». Sur le bord du tableau, on avait écrit à la peinture : « Commissariat de Kisagata », « Panneau d'affichage public », ou encore « Réunion locale d'Asakusa pour les militaires des districts ruraux ».

D'ennuyeux petits vendeurs de calendriers avaient déjà formé un cercle autour de moi.

Je décidai de me rendre moi aussi à Hana-kawado, tout en murmurant ces mots : « À côté du poste de police, la rue commerçante s'agite... Personne ne se doute que mon cœur palpite. Quel délassement pour l'âme ! »

Hana-kawado est lié au nom de Sukeroku[1], à la grande époque d'Edo... Et, chers lecteurs, je ne suis pas membre de la Bande des ceintures rouges, mais je peux vous dire que « Hana-kawado » est un mot du langage secret qu'elle emploie pour désigner le restaurant du métro. C'est parce que pendant sa construction, à l'automne de 1929, on l'avait appelé le « building de Hana-kawado ».

La vieille tour de douze étages s'est cassée lors du tremblement de terre. Le restaurant du métro n'a plus que six étages, mais c'est la seule tour panoramique d'Asakusa qui, avec ses quarante mètres de haut, dispose d'un ascenseur.

De cette tour panoramique, bien sûr... on avait sous les yeux le *Kurenai-maru* de Yumiko et de sa bande. Mais dans la mesure où il n'y avait aucun signal sur le bateau, on ne pouvait évidemment pas distinguer la couleur du visage du marin. Parce que... à l'arrière du *Kurenai-maru* qui remontait vers le pont de Kototoi, le visage du marin était très pâle. Avait-il réduit Yumiko au silence... par jalousie ?

« Tu n'es pas un marin », lui avait dit l'homme avant de monter sur le bateau, et c'était exact. C'était le type même de l'ancien délinquant qui avait été envoyé deux ou trois fois à la prison des jeunes de Kawagoe*.

Cet Umekichi n'était pas tombé dans les griffes de la Bande des ceintures rouges, mais il avait été recueilli par elle, ce qui lui avait permis d'oublier le cauchemar qu'il avait enduré pendant si longtemps.

---

1. Pièce de *kabuki* très populaire, dont le héros, originaire de Hana-kawado à Asakusa, est présenté comme le type même du « bel homme ».

Permettez-moi de vous présenter, chers lecteurs, les aveux d'Umekichi, spécimen de ces jeunes qui hantent Asakusa. Voici tout d'abord ses confessions amoureuses :

Premièrement : Umekichi avait six ans lorsqu'il devint le jouet d'une femme de plus de quarante ans.

Deuxièmement : À treize ans, il jouait devant une papeterie en face de l'école, et devint ami d'une petite fille qui avait un an de plus que lui. C'était la fille d'un employé de société. Il fut invité chez elle. Il n'y avait personne. Aucun des deux ne se méfia. Il y retourna trois ou quatre fois par la suite. Il y eut des rumeurs et la famille de la petite fille fut obligée de s'éloigner.

Troisièmement : À quatorze ans, alors qu'il prenait le frais sur un banc devant la pâtisserie, il se lia avec la jeune fille de la mercerie. Ensemble, ils allèrent plus de vingt fois au parc d'Ueno, aux fêtes dans les temples, et dans les petits restaurants.

Quatrièmement : À quinze ans. Au Palais du cinéma du parc d'Asakusa, deux filles se trouvaient à ses côtés. Il avait rencontré l'une des deux dans une autre baraque. Il les emmena dans une de ces maisons à deux issues [1] faites de panneaux coulissants vitrés.

Cinquièmement : La même année. Il alla dans une maison plus importante. Alors qu'il faisait semblant de dormir, une main blanche tira de sa bourse une pièce d'argent de cinquante centimes et la mit dans une corbeille de fleurs. Une fois la fille sortie, Umekichi fouilla dans la corbeille et y trouva avec la pièce de cinquante centimes, huit yens cinquante. Il empocha le tout et s'en alla.

Sixièmement : La même année. À Asakusa, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans avait emmené au théâtre sa petite sœur de douze ou treize ans. Voyant ce qu'Umekichi, qui se trouvait à côté, faisait à sa sœur aînée, la petite l'entraîna dehors. Il les suivit. C'étaient les filles du prêteur de livres. Il se mit à emprunter régulièrement des livres de récits historiques. Il invita six ou sept fois les deux sœurs. Leur mère les empêcha de sortir.

Septièmement : La même année. Il sortit pendant quatre mois avec la serveuse d'un restaurant chinois d'Asakusa et pour se procurer l'argent de ces sorties, il devint un jeune dévoyé sexuel.

Huitièmement : La même année. Il extorqua en tout cent cinquante yens à une fille d'une maison à deux issues. La fille était

1. Maisons de rendez-vous.

venue là par plaisir. Son père était bookmaker. Umekichi savait donc qu'il gagnait de temps en temps beaucoup d'argent.

Les confessions amoureuses d'Umekichi, à partir de l'âge de quinze ans, prennent un tour de plus en plus dramatique. Si on les dévoile ici, on risque, chers lecteurs, de briser les rêves de vos lits douillets.

À vous, qui avez un lit douillet, si je parle d'une « petite mante », il s'agit bien d'un jeune et habile vagabond sans toit d'Asakusa, qui ne sait, semble-t-il, ni empiler les coussins ni plier les matelas. Si on lui demandait de plier un *futon* [1], il enroulerait ensemble le coussin avec le matelas. Il n'a aucun souvenir d'avoir utilisé de telles choses.

Mais la petite mante n'était pas un amateur aussi bête que ça. Il connaissait très bien la législation concernant les mineurs (note de l'auteur : celle d'avant la législation actuelle). Après avoir été amené plus de vingt fois à la police, il fut expédié à l'île d'Iwô-jima [2], et dit nettement devant les inspecteurs :

— Je n'arrêterai mes bêtises qu'à quinze ans.

Il tint sa promesse. À quinze ans, une fois envoyé dans l'île, il se mit à travailler sérieusement. Il envoya paraît-il à son protecteur, à Asakusa, un sac de coquillages ressemblant à de jolis grains de riz.

Essayez donc d'attraper un jeune vagabond d'Asakusa et de lui demander :

— Tes parents, que deviennent-ils ?

Vous serez certainement étonnés, chers lecteurs, de la réponse qu'il vous fera alors :

— Des parents ? Je n'en ai pas encore.

— Comment pas encore ?

— Oui, mon copain Shin, l'autre jour, a trouvé un père, mais moi je suis trop petit, alors je ne peux pas encore en trouver un.

Vous devez en effet savoir, chers lecteurs, que, dans le meilleur des cas, même en supposant qu'il ait des parents et un endroit pour dormir ou déplier son *futon*, l'éducation et la surveillance d'un enfant sont, de nos jours, un véritable luxe.

Vous savez que les vagabonds d'Asakusa vivent des restes que leur donnent les restaurants. Mais savez-vous que les pauvres et les ouvriers viennent trouver les vagabonds pour leur acheter ce qu'ils

1. Ici, *futon* (voir glossaire) est employé dans le sens de couette.
2. Petite île située à plus de 1 500 km au sud-ouest de Tôkyô.

ont récolté... en fait les restes des restes, à un ou deux centimes le bol ? Il n'est donc pas étonnant que dans un monde comme celui-là, les commissariats de police aient sous leur surveillance de quarante à cinquante mille délinquants.

Parmi eux, les petits commis, les employés, les apprentis, les garçons de bureau, les petits ouvriers, les ex-domestiques ne sont-ils pas nombreux ?

Essayez donc d'écouter discrètement pendant une demi-heure ce que racontent les jeunes filles qui surveillent les enfants jouant dans le parc d'Asakusa.

« Mais alors, qu'est devenu le Japon d'aujourd'hui ? Qu'est donc la ville de Tôkyô maintenant ? La société japonaise actuelle ainsi que la ville de Tôkyô dans sa totalité ne sont-elles pas envahies par la vieille délinquance ? Parmi celle-ci, seul le parc d'Asakusa accueille la jeune délinquance. Même dans la délinquance, les jeunes connaissent amour, dynamisme et progrès », dit Tanizaki Jun.ichirô*.

D'autre part, d'après un article de l'*Asahi Shinbun**, il paraît que la J.O.A.K. [1] va installer deux microphones dans l'enceinte du temple Kannon d'Asakusa, la nuit de la Saint-Sylvestre de l'année 1929, et à partir de onze heures cinquante, diffusera pour vous, chers lecteurs, toute l'ambiance de cette nuit constituée du bruit de pas des pèlerins, du tintement des sonnettes, de l'écho des pièces jetées en offrande, du son des applaudissements, des cent huit coups de cloche et du cri du coq.

Je voudrais bien moi aussi placer un microphone près des membres de la Bande des ceintures rouges et leur faire crier « Vive 1930 ! »... Mais en tout cas, cette émission existe parce qu'Asakusa, le « cœur de Tôkyô », représente bien l'atmosphère de cette veille de Jour de l'An dans les bas-fonds de la récession.

Il paraît qu'il existe des bars uniquement pour les mendiants. Ils mettent des fillettes nues sur les tables et s'enivrent en les regardant tourner.

D'autre part, supposons que dans une maison proche du pont de Komagata, il y ait une « leçon de Kiyomoto [2] ». Les gens rassemblés ne sont que de louches racoleurs. Une jeune fille de seize ou dix-

1. Sigle de l'émetteur de Tôkyô de l'actuel NHK.

2. Musique et chant de l'école Kiyomoto, caractérisés par la finesse de l'utilisation des timbres aigus.

sept ans arrive en disant : « C'est avec plaisir que je me confie à vous », et cela se termine dans le saké, sans le moindre *shamisen**.

Les jours de pluie, des hommes viennent des misérables auberges aux environs de Honjo avec de grands parapluies, pour racoler les vagabonds le long des murs du temple ou sous les auvents des petits théâtres. De jeunes délinquants épient et suivent à distance les *geishas* qui vont à leur rendez-vous.

Mais ce qu'il y a d'effrayant à Asakusa, ce n'est pas cela, ni ce qui se passe à Okuyama[1] vers trois heures du matin. C'est plutôt de se trouver en hiver dans le tumultueux et incessant tourbillon humain des fêtes de fin d'année, en automne au cœur du marché du temple de Kannon ou en novembre au marché de Yoshiwara. Comment donc Umekichi s'est-il trouvé entraîné dans ce tourbillon, jusqu'à devenir, peu à peu, « Umé-le-chat-d'argent » ?

Umekichi ne parle jamais de ses parents. Il est sans doute un enfant illégitime ou abandonné. Ou alors, c'étaient des parents comme il eût mieux valu ne pas en avoir.

À treize ans, il fut engagé comme petit commis dans une boutique de parapluies du quartier de Shitaya Ryûsenji. C'est le quartier décrit par Higuchi Ichiyô* dans *Takékurabé*. La patronne de la boutique était alitée, souffrant d'une longue maladie. Umekichi détestait voir cette silhouette maigre et pâle. De plus, il y avait sept enfants qui lui donnaient du fil à retordre. Umekichi s'enfuit de là au bout de trois jours.

Il fut alors engagé par un marchand de sake de Kanda*. (J'ai écrit précédemment comment, à quatorze ans, sa deuxième amie avait été une petite vendeuse de quincaillerie.) Pour cette jeune fille, il vola de l'argent au marchand de saké qui le renvoya.

Alors qu'il traînait dans le parc d'Asakusa, il fut interpellé par un vendeur de journaux qui le fit entrer dans sa bande. Trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'il avait avec son protecteur une dispute sanglante et qu'il était chassé à coups de bâton.

Recueilli par les mendiants du parc d'Asakusa, après avoir passé trois nuits à l'« hôtel de la bien-aimée », comme ils le surnommaient entre eux... à Ogarashidome, sur la rive de Komagata, il traîna long-

1. Indique la zone située derrière le temple d'Asakusa.

temps à Honjo et à Fukagawa, avant de vagabonder jusque dans les environs de Chiba*.

Umekichi dit encore que ces six mois de vagabondage, sans aucun délit, furent pour lui un grand bonheur, comme on n'en a pas deux fois dans sa vie.

Ensuite, il revint échouer à Asakusa. Sur le boulevard, il fit le « racoleur » pour un Indien qui vendait des bagues (il devait jouer le rôle du client qui en achète une). Il fut aimé comme une petite fille. Mais le moment venu, il se sépara aussi de l'Indien, après lui avoir dit : « Imbécile ! Si les Japonais te plaisent tellement, va donc te faire changer la couleur de ta peau ! »

Alors qu'Umekichi était assis, perdu dans ses rêves, à la gare d'Asakusa, il fut emmené par un vieillard qui avait l'air gentil. Le vieux monsieur était un célèbre chasseur de chats. Peu de temps après, il fut ramassé par la police. Umekichi fut alors recueilli par d'autres chasseurs de chats de la même bande. Il se mit à traîner en ville, devenu apprenti chasseur de chats[1].

Quand on a trouvé un chat, on lui lance un moineau attaché à une ficelle. Le moineau bat des ailes. Le chat bondit sur lui. On tire alors tout doucement sur la ficelle. Le chat vient avec. C'est là qu'il faut avoir un certain tour de main pour l'attraper.

Le chat ainsi pris au piège est aussitôt mis à mort. On l'écorche dans un coin sombre du parc, ou à l'ombre des berges. On cache la peau sous ses vêtements, ou on l'enroule autour de ses reins. On peut la vendre cher aux fabricants de *shamisen*.

On n'a pas de maison, et l'on couche à deux dans les auberges de dernière catégorie que l'on trouve sur son chemin.

C'est à cette époque qu'Umekichi entra dans la bande de jeunes délinquants d'Asakusa. Il avait quinze ans.

Les deux chasseurs de chats furent bientôt conduits au commissariat de Nihon-zutsumi, à Yoshiwara. Mais on ne fit pas tellement de reproches à Umekichi qui était encore un enfant.

Il réapparut à Asakusa, mais se sentant repéré pour un temps par la police, il se mêla à un groupe de petits vendeurs d'un soi-disant orphelinat. Alors que, se faisant passer pour un orphelin, il forçait les gens à acheter des articles de papeterie, il fit la connaissance

1. La peau de chat est utilisée comme élément pour garnir la caisse de résonance du *shamisen*, instrument de musique traditionnel à trois cordes.

d'un étudiant qui vendait des médicaments. Comme cela semblait plus lucratif, il se transforma aussitôt en pauvre étudiant vendeur de médicaments. Il ne savait pas encore à quel point c'était plus rentable, et comme une casquette d'étudiant et une bourse bien garnie lui seraient utiles pour attirer les filles.

Ainsi, même son surnom... « Umekichi-le-chasseur-de-chats » se transforma bientôt en « Umekichi-le-chat-d'argent ».

Maintenant que Yumiko était devenu membre de la Bande des ceintures rouges, Umekichi était en âge de jouer au faux étudiant, mais en fait, il s'était déjà sensiblement rapproché d'un travail honnête, et était devenu apprenti chez un coiffeur. Il s'agissait justement du salon de coiffure devant lequel la « coquette folle », que l'on disait être la sœur aînée d'Aki, s'était fardée. C'était Yumiko qui l'avait placée là.

Et alors...

Supposons qu'Umekichi ait utilisé pour une jeune fille l'un des « artifices pour séduire les femmes » utilisés depuis longtemps, à savoir : « Prendre par la main. Caresser. Parler. Programme. Vous allez tomber. Se livrer. Chérie. Mais qu'est-ce que je viens de faire ? Trébucher. Raccompagner. Demander. Supplier. Se fâcher. Poursuivre. Merci. Agiter un mouchoir. »

C'était au théâtre Tamaki-za, spécialisé en *Yasugi-bushi* [1]. La jeune fille était indifférente.

Au moment où huit danseuses en kimonos à longues manches se mettaient à chanter *La chanson de Ginza* avec un orchestre de jazz mi-européen, mi-japonais :

« *Ginza, Ginza, Ginza la bien-aimée !* » la jeune fille se mordit les lèvres en baissant la tête. A y bien regarder, ses cils étaient humides.

« Quelle chance, comme elle est innocente ! », et Umekichi tenta de la prendre furtivement dans ses bras, mais...

La jeune fille se leva soudain et quitta la baraque sans même se retourner.

Toutefois, selon le calcul d'Umekichi qui avait foi en son savoir-faire, la fille lui appartenait déjà. Dans son *hakama**, avec sa cas-

1. Chant populaire de Yasugi à l'ouest du Japon, gai et très rythmé, animé souvent par un accompagnement musical et par une danse frénétique. La salle de spectacles Tamaki-za, spécialisée dans ce genre, a connu dans le temps un succès fulgurant.

quette et son mystérieux insigne, il s'était métamorphosé en étudiant.

On dit que les filles de Tahiti, quand elles désirent un amant, se glissent une fleur derrière l'oreille droite. À Asakusa, eh oui, même si ce n'est pas une île des mers du Sud aussi éloignée, il arrive que les filles fassent ressortir leur fragilité en se piquant une rose artificielle dans les cheveux. Il arrive encore qu'une même rose rouge soit le signe d'une jeune délinquante.

Bien sûr, même dans le parc d'Asakusa, alors que l'époque de l'« insurrection paysanne » est pourtant révolue, si votre fils se promène, l'air insolent, avec un chapeau cabossé sur la tête, il n'est pas impossible qu'on l'interpelle pour lui demander : « Dis, quel jeune homme es-tu ?... » « Jeune homme » laisse entendre « page ».

Cette jeune fille donc, en *obi** taché sur une mousseline de soie fatiguée, avait étalé haut sur sa poitrine une petite cordelette de rayonne rouge qui seule était flambant neuve... et l'épaisse couche de fard sur son visage lui donnait au contraire un air étrangement triste. Il y avait une faille dans son état d'esprit. Il ne restait plus à Umekichi qu'à en profiter.

Il sortit donc de sa poche un mouchoir de jeune fille, la rattrapa et lui dit avec familiarité :

— Ce n'est pas toi qui as laissé tomber ça ?

— Si, merci.

— Mais c'est bien toi qui étais assise à côté de moi tout à l'heure au Tamaki-za ?

Elle glissa le mouchoir dans sa manche et se mit à marcher rapidement. Umekichi eut l'air un peu étonné, mais il continua :

— Au Tamaki-za, tu avais les yeux pleins de larmes. Je t'ai vue, tu sais. Il y a sans doute quelque chose qui t'a fait de la peine. Ton mouchoir a dû tomber quand tu as essuyé tes larmes en sortant. Il me semble d'ailleurs qu'il est un peu humide.

— Et tu t'es dit avec gentillesse que tu allais me demander ce qui m'avait fait de la peine !

— C'est ça.

— Mais je t'ai devancé.

— Dis donc, toi.

— Tu prétends me rendre mon mouchoir... mais ne crois-tu pas que ce serait mieux de dire que tu m'en donnes un ? N'en as-tu pas

déjà trois ou quatre tout prêts dans ta poche ? Allez, dis-moi quels sont tes nouveaux tours, montre-moi ton dernier.

— Ha, ha, ha, j'ai failli me faire avoir. Tu es bien amusante. En tout cas le mouchoir servira à essuyer tes larmes.

— C'est bien vrai — elle sortit son mouchoir et se frotta les yeux —, en entendant cette *Chanson de Ginza*, je me suis mise à pleurer.

— Ne serais-tu pas toi aussi malade de Ginza* ?

— Mais, au Tamaki-za, que ce soit pour le *Yasugi-bushi*, le *Ohara-bushi*[1] ou le *manzai*[2], les spectateurs se comportent tous comme s'ils avaient invité des geishas dans leur loge ; ils interpellent les artistes ou se mettent à crier pour souligner le rythme... On dirait un banquet d'ouvriers et de terrassiers. Qu'en penses-tu ? Mais quand le jazz se met à chanter *Ginza, Ginza, Ginza la bien-aimée*, ils font tous silence, et l'ambiance est recueillie comme s'ils étaient des mendiants devant leur seigneur. Mais qu'est-ce que c'est que ce Ginza, à la fin ? Qu'est-ce que les clients du Tamaki-za ont à voir avec Ginza ? Il y en a certainement beaucoup parmi eux qui n'ont même pas vu Ginza. C'est comme certaines demoiselles de Ginza qui ne connaissent pas Asakusa, tu sais... Et ça m'a rendue profondément triste.

— Eh bien, toi alors, tu as de ces principes !

— Et toi, tu es monsieur-le-chat-d'argent, n'est-ce pas ?

— Nous y voilà ! Quant à moi, je devais être fin saoul pour ne pas t'avoir reconnue. C'est une perruque que tu as sur la tête, hein ? Et tu as loué ton kimono. Je suis venu à la pêche et c'est moi qui suis pris.

— Je vais aller rendre tous ces vêtements, tu veux bien venir avec moi ? Maintenant que tu sais tout, tu veux toujours me séduire ?

— Oui, si tu me promets que tu es bien une femme !

— C'est à toi de t'en assurer.

La fille du Tamaki-za, c'était bien Yumiko, déguisée. On peut dire qu'en général, les Japonais n'ont pas le goût du déguisement. Je me souviens que même au bal costumé de Kamakura*, personne n'était déguisé. Mais j'ai écrit quelque part, en guise de plaisanterie, que

1. Chant populaire de Kagoshima à Kyûshû, très rythmé et qui se prête à la danse.
2. Intermède comique qui se présente sous forme de dialogue entre deux conteurs farceurs.

dans le nouveau quartier de Ginza, il y avait des boutiques de location d'habits ou de déguisements. Cependant, Ginza est plutôt le royaume du fard. Il n'y a pas là une seule ruelle sombre qui nécessite de changer de vêtements. Le déguisement, c'est plutôt le genre d'Asakusa où l'on trouve une humanité travestie de mille manières. À portée de main, vous avez de nombreuses femmes costumées en hommes. Celles-là font sourire. Mais lorsqu'on aperçoit le long des allées sombres, derrière le temple de Kannon, se glisser et disparaître d'étranges silhouettes accompagnées de garçons travestis en femmes, tout peinturlurés d'une épaisse couche de poudre blanche et coiffés de perruques japonaises, le sang vous glace. On peut les voir aussi même quand il ne fait pas encore sombre.

Au beau milieu des places les plus animées d'Asakusa, on est frappé par des enseignes lumineuses faites de caractères chinois éclairés au néon rouge qui indiquent de splendides magasins de location d'habits et de déguisements. Ils diffèrent des loueurs de vêtements ordinaires car ils sont fréquentés par les acteurs de théâtre et les chansonniers. Aussi y trouve-t-on de tout depuis les perruques jusqu'aux pistolets.

— Moi, je ressemble à un mannequin de ces magasins de déguisements. Je paie la caution, l'argent des dégâts, et, en plus, je fais leur publicité ! Ce n'est pas tellement une bonne affaire ! À l'époque où les quarante-sept *rônin* accomplirent leur acte de vengeance légitime en attaquant le seigneur Kira dans sa résidence, on leur fournissait tous les costumes et les apparats. Mais l'Amanoya Rihei[1] de l'époque Shôwa est un peu trop avare, et c'est nous qui sommes gênés.

Je vais vous conduire, chers lecteurs, à l'un de ces magasins de déguisements et vous présenter les gens qui habituellement les fréquentent. À dire vrai, Umekichi était attiré par les déguisements de Yumiko et lorsqu'il se mit, sur les conseils de celle-ci, à vouloir choisir un métier fixe, cet attrait joua fortement. Il fut le premier à dire :

— Je pourrais aussi devenir chirurgien !

— Ah !... tu aimerais être chirurgien ? Ça, c'est bien le Chat d'ar-

1. Personnage célèbre de la pièce *Chûshin-gura*, décrivant la vengeance légitime des quarante-sept *rônin*. Rihei est un marchand d'Ôsaka qui fournit armes, vêtements et subsides à ces derniers, par fidélité au seigneur défunt. Ici, ce mot est employé simplement dans le sens de « mécène ».

gent ! Tu ne peux oublier le goût de la peau des chats que tu as écorchés. Tu aimerais bien faire la même cuisine avec les hommes !

— Ouvrir le ventre d'un coup de lame, tirer la peau tiède et sanguinolente, quel délice ! Mais il y a quand même peu de chances que je me mette à découper des ventres d'hommes. Et si j'étais cuisinier ou coiffeur ?

C'est ainsi qu'Umekichi entra comme apprenti chez un coiffeur.

Chirurgien... cuisinier... coiffeur... une impression commune se dégageait de ces trois métiers : celle qu'apporte l'usage d'instruments de métal étincelants, de lames finement aiguisées.

Tandis qu'Umekichi était ballotté dans les bas-fonds, au gré des vicissitudes du monde, on peut dire que s'il ne sombra pas dans le néant des boîtes à ordures, c'est à cause de son attachement pour les couteaux bien aiguisés. La sensation que lui procuraient ces lames était comme un courant de fraîcheur dans sa vie. Il y avait aussi la blouse blanche du chirurgien. Les coiffeurs et les cuisiniers se promenaient dans le parc d'Asakusa en blouse blanche, et ce vêtement n'attirait pas seulement les regards étonnés de la foule, il happait au passage les filles du quartier comme un couteau bien aiguisé. Ça, Umekichi le savait et c'est pour cette raison qu'il était devenu coiffeur. Tout en passant son rasoir le long du cou de Yumiko, il se mit à aimer cette jeune fille dure et froide comme la lame, et poussé par elle, il la suivit et se joignit aux voyous désœuvrés ; il alla même jusqu'à tirer sur les rames du *Kurenai-maru*. Mais les fines lames s'abîment facilement, et, l'hiver, sur le fleuve, dans un brouillard glacé, il pâlissait d'angoisse pour Yumiko.

LE DIRIGEABLE ET LES DOUZE ÉTAGES

Quand l'homme entra dans la cabine du bateau, Yumiko était assoupie, les jambes allongées. L'éclat d'un feu de brasero enveloppait la plante de ses pieds fins comme des coquillages ciselés.

L'homme était monté sur l'embarcation après avoir aperçu les bas noirs en train de sécher. Il les avait pris pour un signal de danger. Aussi, quand il entra, il fut plutôt déçu. De plus, Yumiko était seule.

Dans l'étroite cabine, tout était éparpillé.

— Alors, c'est tout ce qu'il y a à vendre ? dit-il en riant.

Les pieds nus et si fins étaient d'une indicible beauté, des pieds immaculés d'adolescente.

L'homme portait une casquette complètement déformée du même tissu que son manteau. Il touchait de la tête le plafond en planches de la cabine. Il ne pouvait se résoudre à s'asseoir, et les mains dans les poches, contemplait les jambes de Yumiko. La cabine s'éclairait au fur et à mesure qu'il s'accoutumait à la lumière. Quand Yumiko replia en chien de fusil ses jambes frileusement jointes, l'homme eut la vague sensation de quelque chose de fin et de délicat. « Mais, ce n'est qu'une enfant ! » pensa-t-il.

La jupe rouge de la jeune fille était remontée et laissait voir ses jarretelles.

Umekichi, le faux capitaine, enleva la passerelle en bois qui reliait le bateau à la rive et la posa sur le toit de la cabine. Le bateau se mit alors à osciller fortement et l'homme trébucha, projeté sur le côté. Yumiko leva la tête :

— Oh ! pardon !... mais vraiment, j'ai dormi ?

Elle rassembla aussitôt ses deux jambes et tira d'un coup sec sa courte jupe rouge. Elle savait bien qu'elle n'arriverait pas à cacher ses genoux, mais elle tirait dessus quand même. Puis, détournant son regard, elle baissa la tête :

— J'ai attendu longtemps avec impatience. À la tombée du jour, tous les bateaux s'évanouissent. On ne peut plus rester ici. Mais, voulez-vous fermer cette fenêtre ? Notre capitaine est un monsieur jaloux !

L'homme rapprocha les planches de l'orifice en forme de vasistas. Tout à coup, la cabine devint sombre et secrète. L'homme fit un bond et voulut enlacer Yumiko, mais elle s'esquiva et il s'effondra sur la couchette.

— Je cherche une lampe ! J'avais un rendez-vous sur le bateau, et quand je me suis réveillée, il n'y avait personne. Bien sûr, ce n'est pas bien de m'être endormie, mais j'avais tellement sommeil ! Hier, il y a eu du grabuge et je ne savais pas où passer la nuit. J'ai perdu tous mes fards et quand je suis montée sur le bateau, mon pied a glissé et mes bas étaient trempés.

Sur un plateau sale, il y avait une lampe à pétrole. Yumiko enfila un manteau blanc et avança les deux mains comme une jeune fille toute simple :

— Je n'ai pas de *sake**.

— Où va-t-on maintenant ?

— Sur le fleuve...

— Tu sais, je n'aime pas beaucoup les devinettes. Alors, si tu pouvais me dire exactement où tu veux en venir ! Si tu m'as convoqué pour passer un bon moment, eh bien ! ne te gêne pas ! Si c'est de ma force dont tu as besoin, alors prends-la !

— Pourquoi ? N'ai-je pas été claire ? Je veux seulement savoir si je peux arriver à vous aimer.

— Mais, tu plaisantes ?

— Pourquoi donc ? Vous, vous m'aimez déjà. Alors, si j'arrive à vous aimer vraiment, ce serait bien, non ? C'est pourquoi, j'ai décidé de m'y efforcer.

— En fait, tes intentions à mon égard sont mauvaises. Pourquoi n'as-tu pas le courage de l'avouer ?

— Je l'avouerais si j'étais un homme. D'habitude, je suis pleine de courage, mais je vous crains parce que je suis une femme. Comprenez-vous ?

Yumiko parlait, les yeux grands ouverts, fixant du regard le visage de l'homme. Le bruit d'un bateau à moteur se rapprochait. Elle haussa imperceptiblement les épaules et baissa la tête :

— Moi, je vous connais depuis très longtemps !

Yumiko était indifférente, la tête baissée. Les mouvements de ses paupières laissaient apparaître les pupilles et l'on avait l'impression d'entendre le bruit imperceptible des rapides battements de ses cils. Ses paupières étaient foncées, leur pourtour cerné de bleu, et leur cillement semblait caresser le visage de l'homme comme un tendre éventail.

— Je vous connais depuis très longtemps ! répéta-t-elle.

L'homme se releva et prit brusquement Yumiko dans ses bras. Assise sur ses genoux, elle étendit ses pieds nus en direction du brasero. Puis tout en arrangeant le bas de son manteau d'un geste enfantin, elle continua :

— Oui, c'était bien ça ! Votre façon d'enlacer une femme est toujours la même. Il y a quelque chose que je voudrais bien que vous vous rappeliez. C'était le soir du jour où le nouveau dirigeable a volé durant vingt-quatre heures sans discontinuer dans le ciel de Tôkyô. Il y avait deux petites lumières, l'une rouge et l'autre bleue qui brillaient sur le dirigeable... Vues du sol, elles étaient toutes peti-

tes. Le ciel était sombre et la pluie menaçait. Au moment où le dirigeable passa au-dessus du fleuve, la lampe bleue disparut comme une étoile filante... J'étais encore sous le coup de la surprise quand la lampe rouge disparut elle aussi, dans les nuages. Les gens de Tôkyô s'en souviennent certainement. Ce soir-là, n'étiez-vous pas comme maintenant, avec une femme dans les bras sur le toit d'une grande construction en béton ?

— Tu es tellement douée pour jouer la comédie que ça me dépasse ! Cette fois-ci, tu parles toute seule comme une princesse de légende.

— De légende ? Vous croyez ça ? J'étais alors en classe de huitième. J'étais cachée juste à côté et je vous regardais en tremblant. Et maintenant, vous me prenez dans vos bras comme vous le faisiez à l'autre à ce moment-là. Ai-je vraiment l'air d'une princesse sortie d'un conte de fées ?

— C'était donc par jalousie que tu épiais ce que je faisais avec elle. C'est pour ça que tu veux qu'on s'en souvienne ici.

— Est-ce que je t'ai demandé ça, moi ? Je vais prendre ton menton de la main gauche et t'obliger à me regarder bien en face.

Yumiko s'approcha très près de l'homme et lui lança un regard glacé.

— Allons, faisons la paix ! Tu ne veux quand même pas que je devienne fou comme elle ! Par contre, parle-moi de l'immeuble en béton.

Yumiko entendit le bruit des pas d'Umekichi au-dessus de sa tête.

En général, sur les péniches, la cabine du pilote se trouve à l'avant du bateau. Mais, sur le *Kurenai-maru*, elle était à l'arrière.

C'est pourquoi Umekichi, qui n'était pas habitué à la rame, godillait en faisant deux ou trois pas d'avant en arrière sur le toit en planches du carré.

Yumiko et l'homme étaient dans l'ombre, près de la lampe à alcool.

— Tiens ! on arrive à hauteur du commissariat de Kisagata. Vous voyez, c'est l'école primaire Fuji !

— Ah ? dit l'homme surpris dans ses pensées.

— Elle s'est désintégrée comme dans un conte de fées. Mais cette école a vraiment une histoire ! Une nouvelle construction en béton venait d'être achevée. On y avait mis les enfants encerclés par l'incendie consécutif au grand tremblement de terre. C'était le seul bâti-

ment qui ne s'était pas effondré. Nous, les rescapés, on nous logea là. Et vous appelez ça un conte de fées ? Alors, vous avez dû bien vous réjouir de voir, du toit de l'école, s'effondrer la tour de douze étages [1]. Vous souvenez-vous comme on entendait le clairon de la Brigade des volontaires ?

— Mais qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? Tu veux dire que tu es la sœur cadette de Chiyo ?

— Ai-je dit ça, moi ? Jusqu'à quand allez-vous faire l'innocent ?

Chers lecteurs, la tour de douze étages, bastion du vieil Asakusa, a eu la tête coupée lors du tremblement de terre de 1923. À cette époque, j'étais encore étudiant pensionnaire dans mon village. Deux heures ne s'étaient pas écoulées depuis onze heures cinquante-huit, que j'étais déjà parti avec un camarade pour voir dans quel état était Asakusa, ce quartier que j'aimais tant.

Des gens venant d'Ueno faisaient circuler des rumeurs :

— C'est épouvantable ! Il paraît que l'île d'Enoshima* ne cesse de sortir de l'eau puis de s'enfoncer.

— Ah ! les douze étages ont craqué d'un coup !

Les curieux se sont précipités en foule là-haut pour mieux voir, mais c'était trop lourd et ils ont tous été projetés. J'ai accouru. Il ne restait plus que des cadavres qui flottaient dans le lac Hyôtan. La route était semée de boîtes d'œufs éparpillés ; nous en avons mangé crus, six ou sept, mais ceux-là nous ne les avions ni volés ni achetés et on ne nous les avait pas donnés.

Dans le parc, il n'y avait que des blessés, des prostituées de Yoshiwara et des *geishas** d'Asakusa. On aurait dit un parterre de fleurs piétiné. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Yumiko, alors en cinquième année d'école primaire, était parmi tous ces gens. Plus tard, elle s'en souvenait avec nostalgie :

— C'est vrai ! Quand je pense à ce que je suis devenue ! C'est vraiment une destinée étrange que vous pourriez raconter dans un roman.

Puis, baissant la tête, elle s'était mise à pleurer, pensant avec tristesse à ces jours qui « appartenaient au passé ».

— Mais mon propre personnage, qui appartient au temps où les

1. *Asakusa jûni-kai* : construction en briques qui se dressait au cœur d'Asakusa, la plus haute du Japon, à l'époque. Cette tour s'effondra lors du grand tremblement de terre de 1923 évoqué dans ce passage.

douze étages étaient encore là, où s'est-il évanoui ? Dans quel monde est-il allé ? Quand j'y pense... vous pouvez écrire là-dessus autant que vous voudrez ! J'aimerais que vous fassiez lire un jour à quelqu'un, quelque part, que c'est pour ça que nous n'avons pu rester davantage dans le parc.

Cette tour de douze étages !... oui, c'est bien ça, quand j'y suis allé avec mon camarade, c'était juste au moment où les immeubles alentour étaient en train de brûler. Le feu n'avait pas encore atteint les rues commerçantes animées du sixième secteur.

Un peu indifférents, nous nous étions assis sur une pierre au bord du lac Hyôtan et nous faisions clapoter l'eau du bout de nos pieds. Nous contemplions le grand incendie à cinq ou six cents mètres de là. Une fois que les secousses du tremblement de terre se furent un peu calmées, les équipes de sauveteurs achevèrent d'incinérer les cadavres retirés de cette grande construction qu'était la tour de douze étages.

Mais revenons à ce que Yumiko racontait au fond de sa péniche :

— On pouvait entendre jusque dans l'école le bruit strident du clairon. Aux alentours, tout n'était que terres en feu. La tour dominant les maisons était bourrée de curieux qui restèrent là au moins une heure à regarder. Les dragons qui ornaient les tuiles des toits craquaient et éclataient dans un grand bruit. Sur le côté, il ne restait qu'un pan de mur aussi étroit que la lame d'une épée et, à la deuxième explosion, celle-ci aussi s'effondra. Alors, les gens qui étaient sur le toit de l'école s'écrièrent : « Banzai ! Banzai ! » et tous ensemble se mirent à rire. Le pan de mur qui ressemblait à une épée était tombé si vite ! Les gens se précipitèrent dans la noirceur du tas de tuiles. C'était vraiment étonnant : l'assaut et la prise de la montagne de tuiles ! Nous qui regardions de loin, nous nous mîmes à pleurer de joie ! Mais qu'en était-il des gens ? On avait crié « Banzai ! » quand la tour était tombée. Étaient-ce les mêmes qui avaient couru vers la montagne de tuiles d'où se dégageait une épaisse fumée ?

— Les contes de fées, ça excite les gens et ravit les enfants !

— Mais... n'est-ce pas le même effet si tu te mets à aimer surprendre les gens brutalement ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Mais oui ! Toi, à ce moment-là, tu as bien réveillé ma sœur, la

nuit, en lui donnant des petits coups de spatule à riz sur la tête ? Moi, chaque fois que je me réveillais, je sentais que je dormais sur du bitume froid. Cela m'est arrivé tant de fois, que j'ai eu envie d'acheter une maison avec des *tatami*. J'étais entourée par le feu, protégée par une tôle, sous un toit de chaume...

LE GRAND TREMBLEMENT DE TERRE DE TAISHÔ

Le *Kurenai-maru* s'approchait du pont de Kototoi. On entendait le roulement des voitures au-dessus et les sifflets des agents de police. Les bruits de pas résonnaient comme des gouttes de pluie. Yumiko, sur les genoux de l'homme, se laissait aller aux balancements du bateau.

— J'étais une vraie fillette, alors... bien plus féminine que maintenant ! Vous ne vous souvenez de rien, n'est-ce pas ? C'était par un clair jour d'automne, un très bon jour pour la lessive. Les salles de classe donnaient sur une cour intérieure goudronnée. Cette cour était si petite qu'on aurait dit le fond d'un nécessaire de toilette. On avait tendu des fils d'une fenêtre à l'autre et suspendu, dans ce petit espace pour les faire sécher, les serviettes aux grandes raies rouges que l'on nous distribuait et qui étaient rationnées. C'était une vision pathétique qui faisait monter les larmes aux yeux. Les lignes d'un rouge vif et brillant faisaient jouer leurs reflets dans la petite cour pour finalement venir se fondre sur la poitrine des fillettes. Mais, partout, ce n'étaient que murs et tuiles effondrés, câbles électriques brûlés et arrachés, nuages de poussière mêlés à des cendres. On voyait des gens frappés à mort par des barres de fer, des jumeaux qui naissaient en plein milieu de la route, des cadavres d'hommes et de chevaux flottant dans le fleuve. Je trouvais normal de rester trois jours sans manger. Même l'amour était différent de l'amour ordinaire.

Enfin, un beau jour, longtemps après, au printemps de l'année 1930, on fêta la renaissance d'un Tôkyô prospère. Tôkyô s'était débarrassé du tremblement de terre, et Asakusa aussi, naturellement, s'était régénéré.

Ainsi, par exemple, dans la préface du livre : *Histoire du temple d'Asakusa*, le bonze Konsôjô écrit :

« Kannon, qui se trouve dans le temple d'Asakusa, est apparue sur l'actuel fleuve Sumida, au cours de la trente-sixième année du règne de l'impératrice Suiko[1]. Depuis lors, ce lieu saint est resté pendant mille trois cents ans le centre miraculeux de la foi populaire. Grâce au renouveau accordé par la suprême faveur divine, on ne compte pas moins de cinquante à soixante mille pèlerins en moyenne par jour. Ainsi, quand débuta l'incendie provoqué par le grand tremblement de terre de la douzième année du règne de Taishô, alors que la moitié de la capitale impériale, embrasée par le feu, allait retourner à l'état de cendres, juste au moment où le Grand Sanctuaire du temple et la pagode ainsi qu'une centaine de milliers de réfugiés allaient être jetés dans l'agonie du feu de l'enfer, la merveilleuse puissance de la sagesse de Bouddha éteignit le féroce brasier et sauva à la fois les gens et le temple. De nombreuses personnes ayant assisté à ce miracle rajustèrent le col de leur kimono, sentirent naître en eux une foi profonde et voulurent se convertir au bouddhisme. Depuis, un grand nombre de croyants venus de la capitale ou d'ailleurs se précipitent pour voir le lieu du miracle et d'un coup leur nombre a considérablement augmenté ; cela est une chose normale. »

C'est pourquoi, le très célèbre tronc réservé aux offrandes du temple de Kannon a une longueur de quatre mètres quatre-vingt-dix, une largeur de trois mètres dix et une hauteur d'un mètre trente. Il y a dix-neuf barres de traverse et au fond a été creusé un trou en forme de coffre. Selon les informations du temple, pendant le seul mois d'octobre 1929, seize mille deux yens ont été récoltés, ainsi que des fleurs parfumées, des cierges, des billets votifs, le tout d'une valeur de six mille yens environ. À partir de l'été 1928, durant toute la période de réfection du Grand Hall de Méditation, pendant quatre ans, les bonzes et les nonnes récoltèrent une somme de six cent mille yens environ.

— À l'époque du tremblement de terre, j'étais une de ces cent mille personnes qui ont apporté une contribution, dit Yumiko. La part que chaque personne devait donner était de six yens... et ce n'était pas une petite somme.

Du côté du palais impérial le canon tonna trois coups en signe

1. Née en 554 et morte en 628.

d'urgence. Le douzième étage de la tour en forme de pagode ainsi que le Grand Hall de Méditation étaient engloutis dans une mer de feu qui s'étendait jusqu'à Yoshiwara ; puis ce feu bifurqua et se dirigea vers l'est. La Petite Salle du temple d'Asakusa était la proie des flammes ; au sud, depuis la façade du sanctuaire jusqu'à la rivière, tout se mit à flamber. Je voulus saluer le prieur et m'enfuis vers le Jardin de la Transmission de la Loi. Le vieux bonze était là, assis sur une chaise en rotin, au beau milieu de la pelouse. Au moment où le temple de Kannon fut envahi par la fumée, il se leva tout à coup, calme et concentré, et lut le sutra. Alors, soudain, le vent tomba et la fumée autour du temple se dissipa.

C'était le 1er septembre ; d'après Yumiko, le prieur, affaibli à la suite d'un voyage en Inde qu'il avait effectué au printemps précédent, tomba évanoui un matin de bonne heure, alors qu'il se rendait aux toilettes.

C'était un matin — disons plutôt qu'il était une heure du matin — dans le Sanctuaire de la Transmission de la Loi. Le prieur, frappé d'une attaque, s'évanouit dans le couloir menant aux commodités. Il ne reprit connaissance qu'après cinq heures. Jusqu'à l'aube, ses disciples ne furent au courant de rien. Quand le tremblement de terre survint vers midi, ce fut la panique. Le prieur, porté par ses élèves, se réfugia sur la pelouse, au bord du lac, et bientôt, depuis la chambre de malade où il se tenait jusque sous l'auvent de la bibliothèque attenante au hall principal, les sinistrés investirent le lieu si bien qu'il n'y eut plus un seul endroit où mettre les pieds.

Sur la colline, vingt-quatre temples secondaires avaient beau brûler, les bâtiments du temple d'Asakusa abritaient quinze mille personnes. Les effets de plus de soixante bonzes, leurs vêtements blancs, leurs habits d'officiants, leurs robes, tout brûlait. Il ne restait que six ou sept étoles. C'est en *yukata** ou en vêtements occidentaux tout tachés qu'ils prenaient soin des gens qui y cherchaient refuge.

Les « activités caritatives » du temple d'Asakusa continuèrent de façon un peu différente dans un esprit d'entraide dû au tremblement de terre, dans les quatre bâtiments situés dans l'enceinte du temple, à savoir : l'hôpital d'Asakusa, la maison des femmes, la crèche et la bibliothèque pour enfants. L'école primaire derrière le temple de Kannon est un vestige de l'époque du tremblement de terre.

À partir du matin du 4 septembre, l'armée commença la distribu-

tion de vivres. C'est le 8 septembre que l'école primaire Fuji, après avoir rassemblé et rangé grossièrement les bureaux, les tableaux noirs, les vitres des fenêtres et les pans de murs brûlés qui s'étaient effondrés, accueillit les gens qui couchaient dehors ou s'étaient réfugiés dans des cabanes de fortune. Du premier au troisième étage, près de mille personnes s'entassaient dans les salles de classe ; or, cette école pouvait accueillir deux mille enfants.

Yumiko, évoquant ses souvenirs, dit à l'homme :

— Moi, mes yeux étaient emplis des reflets rouges des serviettes qui séchaient, mais ma sœur était une de ces filles de la ville qui dormait avec deux clochettes dans le tiroir de son bureau. Moi, je suis une fille du tremblement de terre. C'est au beau milieu de ce tremblement de terre que je suis née à nouveau. Je vous l'ai déjà dit à l'Aquarium. Je suis devenue homme. Peut-être ne suis-je pas vraiment femme ? Quand des centaines de personnes n'ayant rien à se mettre sur le dos dorment sur l'asphalte en se cognant les pieds, pour une jeune fille, c'est détestable d'être femme. Il n'y avait plus ni conduites d'eau ni câbles électriques et les bougies s'éteignaient les unes après les autres. La nuit était totalement obscure. Je dormais côte à côte avec des mendiants. Savez-vous ce que c'est que d'être mêlée à des mendiants ? Mais, à l'inverse, il y avait aussi un couple d'une extrême politesse qui se retirait, la nuit, dans le jardinet sur le toit. N'était-ce pas, aussi, un couple de mendiants ? Et puis, il y avait ma sœur que vous réveilliez avec des petits coups de spatule à riz.

— Mais cette sœur aînée qui est devenue folle à partir de ce moment-là, est-ce de Chiyo dont tu veux parler ?

— Dont je veux parler ? Mais bien sûr que c'est d'elle ! Si vous croyez que ce n'est pas Chiyo, vous vous trompez complètement ! Elle était très admirée des misérables, et quand les mille personnes commencèrent à se retirer en la laissant là, quelle triste solitude ! dit Yumiko en rappelant qu'on avait fait sortir les sinistrés des salles de classe du premier étage. Les secours ne cessaient d'affluer dans le jardin de la mairie d'Asakusa réduite à des ruines calcinées. Les sacs de riz s'empilaient au fur et à mesure que les gens déménageaient d'une salle à l'autre. Deux pièces d'abord, puis trois, puis tout un étage finirent par servir de réserve pour les produits rationnés.

Un mois plus tard, à partir du 1er octobre, les cours reprirent. Il fallut récupérer le deuxième étage pour les enfants.

Alors, les réfugiés s'en allèrent chez des personnes de leur connaissance, retournèrent à leur village natal, déménagèrent dans des baraquements fournis par la municipalité ou bien essayèrent, dans un élan insensé, de construire leur propre cabane.

Quarante jours après le tremblement de terre, quarante à cinquante foyers comptant deux cents personnes demeurèrent au premier étage.

— Le premier étage avait un vaste plancher bétonné balayé par le vent d'automne. Au milieu de la pièce, les réfugiés fabriquèrent à nouveau de véritables abris. Ils sortirent des décombres des morceaux de tôle rouillés, les assemblèrent, trouvèrent de vieux chiffons déchirés, des nattes de paille, et, famille par famille, s'enfouirent dans des petites huttes de mendiants. C'était d'autant plus triste. Pourquoi voulaient-ils vivre ainsi cachés ? Ce n'était pas le cas pour ce couple misérable qui, avec son enfant, se contentait d'une seule natte de paille, ni pour nous-mêmes ; si seulement nous n'avions pas eu cette paroi en tôle, vous n'auriez pu passer cette spatule à riz et réveiller ma sœur.

Appelée par son nom officiel, la « Société anonyme des bateaux à vapeur Senju-Azuma » est encore bien plus impressionnante. Après la transformation de la berge de Mukôjima en un parc Sumida modernisé, les vieux petits vapeurs avec leurs passagers ressemblent encore plus à des joujoux. Quand ils s'approchent du pont de Kototoi, les vendeuses de livres d'images se tournent vers l'équipage et saluent tranquillement les passagers en disant :

— Prochain arrêt, Pont de Kototoi... Pont de Kototoi... Messieurs, mesdames... vérifiez que vous n'avez rien oublié à bord... nous vous disons au revoir !

Même si maintenant le prix du transport est de cinq centimes, on les appelle toujours les « vapeurs à un centime », et on se demande pourquoi le passage de ces vieux bateaux soulève des vagues comme s'ils étaient les Maîtres du Grand Fleuve.

Le *Kurenai-maru* est une embarcation complètement dépenaillée, un petit bateau auquel on a donné son nom par affection et respect. Il a été confié à Toki, et c'est Umekichi, l'amoureux des objets aiguisés qui en a sculpté au couteau les deux caractères de « Kurenai maru », qu'il a sertis lui-même de perles vermillon.

Le vieux père de Toki lui avait recommandé, dans le cas où le

bateau serait loué, de faire attention aux voleurs de palans et de gréages, mais Umekichi aurait été parfaitement incapable de dire si quelque chose avait été volé sur le pont, même après l'avoir inspecté.

Se laissant balancer au fil des vagues, Yumiko pouvait sentir, à chaque secousse, les genoux de l'homme sur lesquels elle était assise. Soudain, elle baissa les paupières :

— Oh !... je ne me sens pas bien quand j'ai les pieds qui chauffent ! C'est comme de prendre des chiens et des chats dans ses bras, j'ai horreur de ça ! Se réchauffer à la chaleur des animaux me fait frissonner d'horreur !

Elle se leva d'un coup et quittant les genoux de l'homme alla retirer la cheminée en verre de la lampe à pétrole :

— Comme ça, on y voit plus clair !

— C'est parce que tu détestes tant la chaleur des animaux que tu n'as pas voulu, au moment du tremblement de terre, dormir avec Chiyo ?

— Oui, c'est vrai ! dit-elle, en soufflant une vapeur blanche dans le verre de la lampe. Je ne me souviens pas d'avoir cherché une seule fois le sein de ma mère. Juste après le tremblement de terre, on ne nous avait distribué qu'un seul matelas. Cela m'avait étonnée. Par-dessous la plaque de tôle apparaissait la spatule à riz qui venait taquiner les épaules et le cou de ma sœur. Je m'en souviens exactement ; moi, je ne dormais pas. Ma sœur approcha un peu ses mains de sa tête, puis se redressa en remontant ses épaules. Elle leva les paupières et se glissa doucement avec, à la main, les sandales en paille qui se trouvaient au pied de l'oreiller. On entendait le bruit étouffé des pas sur le ciment du couloir à cinq ou six mètres de là. Il faisait complètement noir et il n'y avait pas une seule lumière sur la ville. Puis ma sœur est revenue... et dans quel état ! Elle était secouée de tremblements et semblait chercher quelque chose. Elle touchait de ses doigts le bout des cheveux qu'elle avait dans le cou, se les enfonçait dans la bouche et pleurait en poussant des gémissements.

— Mais de qui parles-tu ? Si c'est de ta sœur aînée, n'as-tu pas honte de parler d'elle ainsi ?

— Oui, c'est vrai. Mais à cause de ces cheveux si sales et si joliment coupés, j'avais seulement pitié d'elle !

— Elle se cachait toute tremblante, comme les enfants, sous la tour ; elle...

— Oui... et le soir où est apparu le dirigeable... mais, ce n'est pas bien intéressant... elle, qui était comme une enfant, se précipita avec vous sur le bateau et au lieu de délirer complètement, elle se mit à parler de souvenirs d'amour.

— Puis elle recommença à trembler !

— C'est vrai, dit Yumiko en se frottant les joues et en retirant de la lampe le tube de verre opaque.

— Que de choses se sont passées !... Et le médecin de la Brigade de surveillance de la police qui était saoul tous les soirs, et ces frères, commerçants turbulents qui venaient, la nuit, voler les prunes confites destinées à être distribuées et qui, chaque fois qu'un enfant décédait, tenaient en secret de grandes réunions de victimes. Après avoir dressé la liste des membres qui iraient déposer les cendres à la crypte de Yoshiwara, ils récoltaient auprès de chacun d'eux des petits cadeaux mortuaires, ne fût-ce qu'un centime ou une demi-feuille de papier. Trois ou quatre de ces garçons furent amenés au poste de police, accusés de jeux d'argent.

L'homme se croisa les bras et s'appuya contre la charpente du bateau. Yumiko, tout en riant comme si elle allait bondir sur lui, l'éblouit avec la lumière de la lampe dont elle avait nettoyé le verre, puis le regarda et dit :

— Vous, maintenant que vous savez que je suis la sœur cadette d'une de vos femmes d'antan, allez-vous me laisser tomber brutalement comme vous l'avez fait avec elle ?

Debout, sur la pointe des pieds, elle se réchauffait les mains, un peu penchée au-dessus du brasero.

— Finalement, tout ce dont tu te soucies, c'est de savoir ce que je pense de toi !

— Mais ne pensez-vous pas que je suis assez mignonne ? Cela ne veut toutefois pas dire que la sœur cadette est identique à sa sœur aînée, même jusque dans sa façon d'embrasser.

— Tu veux parler de ce genre de baiser ennuyeux que je déteste ?

— Je déteste les baisers, moi aussi. Mais alors si ma sœur s'est trouvée engagée dans un jeu aussi ennuyeux, pourquoi n'en a-t-elle pas profité pour garrotter cet Akagi ?

— Merci de me rappeler mon propre nom.

— On se souvient toujours du nom quand il s'agit de quelqu'un de bien. Mais vous, n'êtes-vous pas un peu stupide ? C'est très important d'avoir une bonne mémoire quand on fait de vilaines choses !

Elle s'approcha en se glissant :

— On se fait repérer dans le manège des chevaux de bois — l'espace de jeux des enfants sages —, on vient jusqu'au milieu de la Sumida... qu'est-ce que ça signifie ?

— Allons ! allons !... (Akagi sourit comme s'il voulait calmer un enfant.)

— C'est une de mes habitudes stupides. Ça me fait plaisir. Il n'y a pas encore deux ans que je suis arrivé à Asakusa.

— Alors, pourquoi avez-vous été pris dans une bourrasque, ou plutôt, vous êtes-vous laissé souffler par la tempête juste là où se trouvait ma sœur ? Ce soir-là, les véhicules de la mairie et du commissariat de police avaient pris le pont pour traverser la Sumida. Sur la rive est, on avait de l'eau jusqu'aux hanches. Il n'y avait plus un seul bâtiment. Non seulement de ce côté-là, mais partout ailleurs, les petites baraques du parc avaient été soufflées par le vent qui vous empêchait de marcher et s'étaient effondrées. Des fillettes rampaient par terre en pleurant et rejetaient leurs nattes toutes souillées de boue. Notre école n'avait plus de vitres aux fenêtres. On fuyait de tous côtés avec des matelas dans les bras. Et le lendemain matin, je vous trouve à côté de moi. Des tôles calcinées, des vieilles planches, des bouts de chiffons déchirés avaient été projetés du côté de la fenêtre.

— Si nous cessions ces sinistres propos ?

— Je peux encore entendre, même maintenant, ce bruit de clou qu'on plante. Un bruit que je ne pourrai oublier de toute mon existence. Un bruit mélancolique, sans rapport avec un bruit qu'on entend par la fenêtre ! Nous avions pu retrouver notre école. Éclairé, le gouvernement de Meiji l'avait fait construire pour l'enseignement, tout comme la première tâche de la Russie nouvelle avait été aussi l'éducation. Je me souviens exactement du discours du directeur. Il avait réuni environ quatre cents élèves sur les deux mille de l'école. Il marchait sur la terre brûlée. Il n'y avait pas un seul bâtiment de la maternelle qui n'eût été touché par le feu. On se regardait et on pleurait de joie. C'était bien notre école ! On avait arraché des planches à des caisses de bière ; assemblées avec des clous, on en avait

fait une estrade pour le professeur et des pupitres pour les élèves. On avait séparé les salles de classe en tendant des nattes. Chaque jour, les élèves des classes supérieures se livraient à ce genre d'activités, comme dans un rêve. Le professeur écrivait les chiffres des divisions sur le mur d'où se dégageait une odeur de brûlé. On ne pouvait fabriquer de vrais tableaux noirs. On étalait, devant, cinq ou six nattes et les vingt à trente enfants d'une classe s'asseyaient là. Quelle passionnante école ; tous étaient si fiers et courageux. Anéantis par le monde, nous étions encore là, si vivants. Cependant, après que l'école eut commencé, l'état de ma sœur devint de plus en plus affligeant. Quand on entendait la voix des élèves qui lisaient ou chantaient en chœur, ou les cris pendant les exercices de gymnastique, on l'apercevait sanglotant à la fenêtre du premier étage.

— À propos, si tu as l'intention de me rendre responsable de la folie de ta sœur, tu ferais mieux de le dire tout de suite !

LE BAISER D'ARSENIC

Sur le *Kurenai-maru*, la cabine recouverte de joncs ne le cédait en rien au salon d'une maison aisée. Tout était là pour rappeler la décoration d'un logement populaire : depuis la raquette de jeu de volant jusqu'au râteau porte-bonheur, en passant par l'autel *shintô** en bois blanc, le brasero de forme oblongue recouvert d'orme du Caucase, le meuble pour le service à thé plaqué de cèdre noir veiné, le miroir à pied haut de soixante centimètres, la mandoline et les deux commodes en paulownia.

Sur le *Kurenai-maru* donc, Yumiko déplaçait les braises du petit brasero de terre cuite pour les mettre dans un seau rempli de cendres de paille.

— Alors, c'est une menace de dire qu'il y a relation de cause à effet ? Mais si l'on fait les comptes du tremblement de terre, l'assurance n'a remboursé que dix pour cent du sinistre, et là-dedans, si je comprends bien, l'assurance sur l'amour de ma sœur aînée n'a pas été comprise.

— Si c'est ça, il eût mieux valu la faire interner. Alors que nulle part au monde, il n'existe une telle assurance, on ne va quand même

pas prétendre que je suis responsable de la folie des autres. Si toutes les femmes abandonnées devaient devenir folles... d'accord !... mais quand je me suis séparé d'elle, Chiyo n'avait pas du tout l'air folle !

— Où l'avez-vous quittée ? À la porte du commissariat ?

— Oui, mais il faut penser au code de la pègre. Chiyo, devant les policiers, a passé sous silence ce qui me concernait, et moi, je ne voulais ni être un ingrat ni me perdre avec elle.

— Encore heureux que vous me disiez ça ! poursuivit Yumiko en sortant de la poche de son manteau blanc une petite bouteille de médicament remplie de pilules d'arsenic grosses comme des grains de millet qu'elle secouait dans sa main. Elle ferma à demi les yeux en extase :

— Chaque pilule contient cinq milligrammes d'arsenic, et dans un flacon il y a cinq cents pilules qui peuvent tuer combien de gens ? Ce flacon... quelle volupté !

— Hum !...

— Ah ! À un moment comme celui-ci, tu affectes un sourire méprisant ! C'est vraiment le moment où tu devrais ressembler à une poupée d'exposition d'art et de tradition populaire. Crois-tu que je te menace avec cette chose-là ? Pauvre chou ! Mais c'est mon joujou, à moi ! Et c'est aussi un produit utile quand je veux faire chatoyer la plante de mes pieds, ou rendre plus pure encore la transparence opaline de ma peau nue. Ces pilules... on peut aussi les avaler ! Lorsque, depuis tout à l'heure, je contemple ton visage et me dis qu'à n'importe quel moment je peux te tuer avec ça, je dois avouer que j'en ressens un certain plaisir. Même un cœur noir de haine peut se soulager avec ça et on en arrive à aimer les hommes qu'on voudrait tuer. Mais n'ai-je pas apporté ce flacon spécialement pour notre rencontre ? Moi, la plupart du temps, je prends mes repas dans le parc.

— Mais n'as-tu pas pris le large parce que tu étais chassée de la terre ferme ?

— Ah ! tu as bien su filer de la terre ferme quand ça t'était pratique ! Quand on est obsédé par l'Akagi d'antan, c'est agaçant. Alors, sur l'eau, on est plus à son aise. Et puis, comme on va en avaler pendant le repas, je les trimbale avec moi. Actuellement, on peut manger à sa faim dans le parc pour dix ou vingt centimes. Faire la cuisine chez soi, à Asakusa, maintenant, c'est une tradition pas très économique.

— Montre-moi un peu ça ! dit Akagi en décroisant son avant-bras et en tendant la main.

Les pilules empoisonnées donnèrent à l'homme une impression nouvelle de Yumiko ; celle-ci s'en aperçut.

— Si je t'avais aimé comme ma sœur, je serais morte avec ça. J'avais envie de te rencontrer, quitte à en mourir si tu avais fait de moi une femme.

Puis elle pressa doucement le bras de l'homme et laissa tomber dans sa main six pilules d'arsenic.

— Dire qu'on va mourir, ça sonne faux... et pourtant, quelle importance ! Mais plutôt que de le dire comme ça, simplement, si l'on dit qu'on va mourir en ayant les pilules dans sa poche, l'exaltation de la passion n'est-elle pas encore plus forte ? Voilà pourquoi je veux te les faire avaler.

Akagi eut un sourire dégoûté et voulut jeter le médicament.

— Non, pas ça ! c'est du gâchis ! dit Yumiko, et mettant sa bouche dans la paume de la main de l'homme, elle avala les pilules. Elle les croqua de ses belles dents et fixa l'homme sans ciller, un pâle sourire dans les yeux. Puis elle se précipita soudain à son cou et l'embrassa en lui enfonçant ses lèvres dans la bouche. L'homme avait la langue transpercée par le poison.

Yumiko contemplait Akagi la tête penchée, comme une panthère qui fait un bond en arrière après avoir planté un croc fatal dans sa proie : le visage était dur, étrangement asymétrique, avec une ombre douce portée par d'épais sourcils.

Alors qu'il était monté sur le bateau, Yumiko avait dit à Akagi qu'à la suite de quelque désordre la nuit précédente, elle avait perdu tous ses fards. Le manque de sommeil et l'absence de poudre blanche donnaient une froide limpidité à sa splendide nudité. Ses épaules étaient à découvert, l'homme ayant arraché, en chancelant, le manteau dont les boutons n'étaient pas fermés. Il ne cessait de cracher sa salive. Les pilules d'arsenic lui mordaient la langue. Il s'approcha de la théière, se gargarisa à fond, mais ne put vomir. Quand elle vit les joues de l'homme gonflées d'eau, Yumiko se mit à se tordre de rire. Le liquide contenu dans les pilules avait teint les dents bien rangées d'une couleur brunâtre et mouillé les lèvres desséchées d'où filtraient quelques gouttes.

Akagi porta son regard vers Yumiko : c'était de la passion sexuelle. Puis il fut terrifié. Elle l'avait empoisonné.

À chacun de ses haut-le-cœur, il rejetait de l'eau qui tombait sur ses genoux. Il attrapa Yumiko par le dos :

— Idiote !... Rince-toi la bouche... Rince-toi... tu es complètement folle !

Yumiko réussit à se dégager du manteau que l'homme avait attrapé, s'éloigna à trois ou quatre pas de là et se laissa tomber en éclatant de rire. Chaque spasme de son ventre faisait ressortir les muscles de ses cuisses. Elle secoua ses cheveux en désordre, leva la tête et ses yeux brillants s'emplirent tout à coup de larmes :

— Toi ! Tu connais peut-être le code de la pègre, mais tu ne connais certes pas celui des amants ! Moi, je t'embrasse pour la première fois et toi, tu te détournes et craches ta salive !

Puis, à nouveau, elle éclata de rire. Les vacillements de son corps en faisaient ressortir la nudité brute.

— Eh bien ! Autant dire qu'il eût mieux valu que je ne fusse pas femme ! C'est ridicule... ridicule !

— Holà ! dit Akagi, en attrapant la tête de Yumiko. Il la releva, l'attira vers lui, la prit dans ses bras et lui enfonça son poing dans la joue pour lui faire ouvrir la bouche. Avec son autre main, il tira sur la manche de son sous-vêtement et essuya les dents et la langue de la jeune fille.

Yumiko riait dans ses larmes, des larmes de nausée qui venaient mouiller le torse de l'homme.

— Ça va... Ça va... Tout ça, c'est du théâtre... excuse-moi... mais il m'est impossible de t'embrasser si je ne fais pas ça.

Yumiko poussait de profonds soupirs dans les bras de l'homme qui avait relâché son étreinte. Ses yeux pleins de larmes le regardaient bien en face.

— Pourquoi me dévisages-tu ainsi, juste comme tu viens de le faire, à l'instant ? Pourquoi, depuis l'Aquarium, me traites-tu comme une enfant ou une prostituée ? Je me sens mortifiée ! J'ai fait un de ces tapages ! Est-ce que tu as compris ce que j'ai dit, que les pilules d'arsenic étaient mon réconfort ?

Yumiko rougit soudain jusqu'aux oreilles et rajusta sa jupe, l'air préoccupé.

— Moi... (La voix d'Akagi monta en s'amplifiant.) Il s'agit de Chiyo...

— Il n'y a rien à en dire. Si j'ai quelque chose à dire, ce n'est pas pour ma sœur, mais pour moi, personnellement. En voyant l'amour

de ma sœur, je me suis demandé si je deviendrais femme, et là a été mon malheur. Si j'avais pu te rencontrer, toi qui es la cause de tout cela, et devenir femme, je n'aurais plus rien eu à dire.

Leurs yeux se cherchèrent et au moment où leurs regards allaient se fondre, les bras de l'homme l'attirèrent vers lui et il posa son visage sur la jeune femme.

— Imbécile ! dit Yumiko en repoussant la bouche de l'homme de la paume de sa main droite. Les dents n'étaient-elles pas teintées par le poison des pilules que Yumiko lui avait enfoncées dans la bouche ? Elles avaient fondu en libérant le liquide.

— Décidément, tu n'es qu'un imbécile !

Akagi blêmit soudain et s'effondra.

UBAMIYA, HIMÉMIYA[1]

La stèle de Shibégumo, courtisane de Yoshiwara, se trouve derrière le sanctuaire d'Asakusa, juste en face de celle du protagoniste Tsuga. Bien que le parc d'Asakusa soit en quelque sorte un parc de femmes, parmi la trentaine de stèles qui s'y trouvent, il n'y en a qu'une seule de courtisane, dédiée, du reste, par Shibégumo elle-même, au petit sanctuaire de Hitomaro* dont elle a transcrit en épitaphe un poème en *man.yô-gana**, d'une main ferme et presque masculine :

Dans un halo rougeoyant,
Indistinctement
Par le brouillard matinal,
L'île s'estompe,
Le bateau disparaît.

Elle était l'enfant douée d'une lignée d'artistes et allait se recueillir au sanctuaire de Hitomaro à Asakusa. Parmi les cinquante à cent divinités du parc, Himémiya est la plus ancienne et l'unique divinité des courtisanes.

Au mois de juillet de l'an 1891, Morita Onosaburô a dressé une

1. « La Vieille Princesse et la Jeune Princesse. »

pierre commémorative sur un terrain municipal où se trouvait le lac d'Uba [1], désormais comblé et dont demeurent seuls les contours. De génération en génération, on a supposé que là, sur la lande des trépassés, les soirs de clair de lune, le fantôme insaisissable de la vieille femme avait réussi à disparaître.

Cette pierre indique l'ancien tracé du lac d'Uba. Ainsi, de nos jours, en plein milieu des habitations, le long du chemin de passage, au numéro vingt-trois du sixième lot de maisons, Ubamiya et Himémiya sont en compagnie des sept à huit divinités du temple de Chikatsu.

L'histoire du lac d'Uba a été transmise sous trois versions différentes. Cependant, la relation d'après laquelle Himémiya a posé sa tête sur un oreiller en pierre se retrouve dans les trois versions. Et sans doute, le fait que Yumiko dormait avec, en guise d'oreiller, du béton ou le plancher d'un bateau, m'a rappelé cette légende.

La lande des trépassés, à l'époque antique, est une vaste plaine herbeuse où la lune apparaît derrière les hautes herbes argentées et ne pénètre que superficiellement.

Des voyageurs attardés, affligés par les cris des pluviers au-dessus du fleuve Sumida, y marchent au hasard, à la recherche d'une auberge pour la nuit. Ils aperçoivent au milieu de la plaine aux herbes desséchées une humble chaumière. C'est là que vit Uba, la vieille au cœur féroce.

Il y a là une belle fille qui ne lui ressemble en rien.

Élégamment parée, elle va à la rencontre du voyageur, l'invite à venir à la chaumière, à s'allonger et lui offre un oreiller de pierre ; puis, aux premières heures de la nuit, après s'être assurée qu'il est bien endormi, elle coupe un filet suspendu à l'avance et rempli de pierres qui viennent s'écraser sur la tête de l'homme qui dort à côté d'elle. Elle enroule dans un drap le cadavre déchiqueté, tout taché de sang et le jette tel quel en plein milieu de l'étang.

C'est ainsi que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf hommes furent assassinés.

Le millième voyageur entendit la flûte du moissonneur.

Cette flûte donnait un son exactement semblable à celui des paro-

1. *Uba* veut dire « vieille femme ».

les humaines : « Dans la plaine, au crépuscule, il y a une maison couverte de chaume où l'on peut passer la nuit. »

Dans la pénombre, le voyageur trouvant étrange cet oreiller de pierre chercha discrètement à en savoir plus long. C'est alors qu'un énorme caillou lui tomba dessus. En danger de mort, il réussit à s'échapper de justesse et se précipita dans le Grand Sanctuaire du temple. Alors qu'il s'éveillait de son somme, il aperçut, là, dans le temple, le moissonneur qui avait pris la forme de Kannon.

Plus tard, cela se passait dans la résidence de l'empereur Yômei [1] où se trouvait le prince, son fils, qui n'était encore qu'un tout petit enfant. Une vieille femme vivait sous le même toit. Voyant les vêtements de l'enfant, elle se rendit compte de leur prix et de leur magnificence et se mit à les convoiter. Puis la vieille, prenant le visage de la jeune mère, folle d'amour pour la délicate et douce silhouette de l'enfant, ne le quitta plus et se glissa près de lui sous le même édredon. La pierre tomba alors soudain. C'était, en réalité Kannon qui, ayant pris la forme de l'enfant, l'avait détachée. La vieille femme, qui avait pris le visage de la jeune femme, fut convoquée et battue à mort.

En fait, elle était déjà frappée de terreur devant son méfait et voulait mourir. Cette mort venait renforcer encore l'extase de sa passion pour le bel enfant.

La vieille qui devrait plutôt être appelée « démone », aveuglée par son amour pour un enfant, folle de chagrin, virevolta sur l'étang et disparut.

La deuxième version de la légende ne diffère que par le personnage de la fille d'un pauvre couple de serviteurs. La forme de Kannon n'apparaît pas, mais la jeune fille voulant effacer son crime, se déguise en voyageur et est frappée par une pierre. Reconnaissant là « le fait de Bouddha », le père et la mère se revêtent d'habits teints en noir.

Si Yumiko était morte sur le *Kurenai-maru*, empoisonnée à l'arsenic, c'était dans un état d'esprit semblable à celui de ces deux jeunes femmes.

La troisième légende se situe à l'époque de l'empereur Sushun [2].

Il y avait, alentour, une vaste plaine désolée. Çà et là, de nom-

1. Empereur de 584 à 587.
2. Empereur de 587 à 592.

breux voleurs élisaient domicile, tourmentant les voyageurs venus des pays du Nord et de l'Est.

Kannon, prenant pitié, ordonna au Dragon-Roi des Eaux de se changer en vieille femme. Il la fit habiter une maison dans la plaine où elle hébergeait de simples pèlerins, leur donnait à boire du saké et, s'ils désiraient une femme pour passer la nuit, se pliait à leur demande, les faisait s'allonger dans une pièce sur un oreiller de pierre, puis coupant un filet de pêcheur, elle le laissait tomber sur la tête du voleur. Il s'agit là d'une histoire fort ancienne qui laisse penser que la pratique du désir sexuel perturbe profondément et, le détestable prenant le dessus, vous fait perdre la vie.

Ainsi, les voleurs, à commencer par leur chef Imaru, disparurent les uns après les autres, condamnés pour excès de passion charnelle ; et le passage des voyageurs se fit en toute sécurité.

En ce temps-là, d'après les dires des gens du village, au crépuscule, dans la plaine, lorsqu'on cherchait une auberge pour se reposer, on allait à la demeure retirée de la vieille.

Plus tard, quand la vieille se précipita dans l'étang, elle se transforma en noir Dragon des Eaux, et la jeune fille prit la forme de Benzaiten[1] toute dorée. Ainsi, l'oreiller de pierre et le miroir de la belle ont été transmis au monde, en tant que joyaux du temple d'Asakusa.

Si Yumiko était, de nos jours, la Princesse des Eaux, et qu'elle eût voulu empoisonner les malfaiteurs du parc d'Asakusa les uns après les autres, Akagi, dans le rôle du chef Imaru, égaré par son désir sensuel, eût été séduit et bloqué dans le lit de la mort.

... Toutefois, lorsque je lus sur le tableau d'affichage, à côté du poste de police de Kaminari-mon : « Rassemblement à Hana-kawado. Théâtre de la Bande des ceintures rouges », je n'étais même pas au courant du fait que Yumiko s'était embarquée sur le *Kurenai-maru*.

En fait, vous connaissez tous, chers lecteurs, l'histoire d'Ubamiya et d'Himémiya, car c'est une page du *Recueil des miracles* de Kannon suffisamment importante pour que soit psalmodié dans les trente-trois lieux de culte, à l'époque d'Edo, ce deuxième hymne :

« Nos prières vont simplement vers cette maison où une vieille

1. Appelée aussi Benten, cette déesse personnifie la beauté, la musique, l'éloquence, et surtout la chance.

femme chargée des péchés du monde fit le vœu de se jeter dans l'étang. »

Mais revenons au récit précédent. Je me trouvais donc à l'entrée du passage commerçant, harponné par d'ennuyeux petits vendeurs de calendriers.

Me détournant volontairement de ces enfants, je me mis à marcher, tranquillement, en direction de Hana-kawado.

Devant le bureau de poste d'Asakusa, je croisai deux jeunes Chinoises. Elles portaient chacune une robe jaunie de style chinois. Comme je me retournais pour les regarder, soudain :

— Ah ! elles te plaisent ?...

C'était quelqu'un vêtu d'un *haori** en fil de brocart de rayonne bleue chatoyante.

— Quoi ?

— Va donc voir Tsujimoto ! Il a des Chinoises, des Coréennes, des Blanches !

Tsujimoto !... De toute façon, chers lecteurs, je vous l'aurais présenté ! Il s'agit du garçon le plus misérable, le plus étrange et le plus intelligent de tous les douteux proxénètes du parc d'Asakusa.

— On va à la tour du métro ?

— Ah ? C'est pour m'inviter à manger ?

— Mais n'y a-t-il pas une réunion au restaurant ?

— De qui ?

— Rassemblement là-bas, c'est la Bande des ceintures rouges qui l'a dit. Je l'ai vu inscrit sur le panneau d'affichage de Kaminari-mon. Se passe-t-il quelque chose ?

— Comment ?... Mais vous m'avez dit que nous irions à la tour ! Je me suis fait encore avoir ! À vrai dire, je pensais que vous étiez gentil ! Justement je cherchais quelqu'un pour m'inviter à dîner... on m'a joué un tour !... Non ! je n'ai pas vu le panneau d'affichage... mais, vous venez quand même ? Je blaguais quand je parlais de m'inviter à dîner. J'avais justement acheté un cadeau et j'allais rentrer... dit Haruko en agitant sous mes yeux un petit paquet en papier : Ceci... n'est-ce pas...

Ceci... c'est une spécialité renommée d'Asakusa. Mais, dans le roman, on fera une devinette du nom de ce gâteau... une devinette un peu trop facile à deviner, mais...

— Alors, vous connaissez mon secret si vous savez que j'achète ça. Je passe discrètement la feuille du journal par-dessus le comp-

toir, c'est curieux, n'est-ce pas ? La vendeuse, en un tournemain, la cache dans son pantalon et se fond en remerciements.

UNE NOUVELLE MÉLODIE[1]...

Quand Yumiko, par exemple, marche à côté du jeune acteur Utasaburô, elle ressemble bien plus à un jeune garçon que cet adolescent aux lèvres d'une indicible beauté. Quand une belle femme a des allures de jeune homme, ne sentez-vous pas, chez elle, chers lecteurs, une perfection fragile et pénétrante ?

Dans la ruelle en cul-de-sac d'où l'on aperçoit le poste de surveillance des pompiers sur le quai de Yoshiwara, là où j'ai loué un logement identique à celui de cette jeune femme, dans le même immeuble, il s'est passé quelque chose d'inattendu qui a soudain frappé mon regard. Yumiko faisait enfiler à Utasaburô une paire de *tabi*[2]. C'était dans le vestibule où se trouvait le piano. Elle était secouée de sanglots et ne cessait d'essuyer ses larmes. Utasaburô tendait les pieds devant elle, les deux mains dans les poches d'un manteau de déguisement et coiffé d'une large casquette d'oiseleur en daim. Naturellement, ce n'était pas cet enfant qui faisait pleurer ainsi Yumiko. Moi, je faisais semblant de ne pas voir et je m'étais caché sans me faire remarquer.

Pour elle qui était si masculine, quel sens tout cela pouvait-il bien avoir ? J'eus envie de crier :

— Eh bien ! Quoi qu'elle fasse, cette femme se sent toujours coupable !

À propos, je ne dois pas oublier de dire qu'Utasaburô n'était pas le frère cadet de Yumiko. C'était simplement un enfant de douze à treize ans.

Haruko, elle, est différente de Yumiko, en ce sens qu'elle est comparable à n'importe quelle autre femme. Plutôt que de chercher à la

1. Il s'agit d'une chanson, *Hotaru no hikari*, composée à l'époque Meiji sur l'air de la chanson écossaise *Auld Lang Syne* et du nouveau sens que prennent ses paroles dans le contexte du récit.

2. Socquette blanche en coton avec une séparation pour l'orteil.

définir, mieux vaut se dire qu'elle est une femme parmi bien d'autres.

Une vraie femme n'a rien de tragique. À regarder Haruko, tout le monde en convient. Plutôt que de remarquer que Haruko n'a rien de tragique, disons plutôt qu'elle appartient à cette catégorie de vraies femmes qui n'ont rien de tragique.

— Mais, oui... je vous assure... dans son pantalon dit Haruko qui regardait par terre tout en marchant.

— Elle n'a aucun endroit pour cacher quoi que ce soit. Dans cette boutique, les vêtements des vendeuses n'ont pas de poches. Les tabliers qu'elles portent par-devant n'en ont pas non plus ; et pourtant, les femmes s'intéressent tant aux journaux. Ah ! il y a quelque chose qui ne va pas !

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a dans le journal d'aujourd'hui ?

— Il ne s'agit pas seulement d'aujourd'hui, mais de tous les jours. Le patron de cette boutique a, paraît-il, huit maîtresses. Il arrive au magasin, après midi, venant du domicile de l'une d'entre elles. Il fait les comptes de la veille, nous fait porter l'argent à la banque et rentre chez lui, rapidement. Ses deux fils sont amusants. Ils logent chez la maîtresse de leur père. J'ai entendu dire que son épouse légitime était décédée. Mais quel rapport peut bien avoir cette maîtresse avec un journal ? En fait, le patron ne veut absolument pas que les vendeuses lisent les journaux. Selon lui, tous les livres sont à bannir. Quand on envoie un livre à une vendeuse, il ne le lui remet pas, mais le retourne à l'expéditeur.

— Eh oui !... ce sont des choses qui arrivent, on dirait...

— En ce qui me concerne, vraiment... j'ai la nostalgie des caractères au néon et des annonces publicitaires tout éclairées. Les vendeuses les aperçoivent du magasin ; aussi, quand il arrive qu'elles aient entre les mains un journal ou un livre, quelle affaire ! Elles les lisent en cachette dans les toilettes pendant une heure, puis les fourrent dans leur pantalon. Quand la nuit tombe, au moment de la ronde de surveillance, elles éteignent aussitôt la lumière et, ce qui est drôle, c'est que l'éclat des lucioles ou la neige sur le bord de la fenêtre sont exactement comme les paroles d'une mélodie. Les vendeuses couchent au premier étage. Quand elles ouvrent la fenêtre, la lumière des réverbères, à l'extérieur, pénètre dans la chambre, et là... toutes les têtes se dressent.

— Quelle belle histoire ! Moi, c'est mon métier de faire lire aux gens les caractères. On entend beaucoup dire ces temps-ci que cela n'a plus de charme.

— C'est terrible ! Oui, c'est terrible !... Ça rend les vendeuses très malheureuses. Récemment, j'ai entendu parler de dix-huit personnes... Le patron a trouvé de la lecture. Il a fait une enquête sévère pour savoir d'où venaient les documents et a fait aligner tout le monde devant la porte. Il a frappé les personnes à tour de rôle pour les faire parler. En fait, on a appris qu'il y avait, devant la boutique, un vieux marchand de journaux charitable, tout couvert de poussière, épuisé, le visage blême, qui, au moment où les jeunes vendeuses faisaient la fermeture, leur passait discrètement les invendus de l'édition du soir. Mais, surtout, n'écrivez pas ça. Racontez plutôt que les clients oublient tout le temps leurs journaux ou leurs revues sur le comptoir.

Herbes tendres, fleurs écloses, essences rares, jeunes chrysanthèmes, haricots rouges sucrés, produits du terroir, lunes matinales... je lus tous ces noms sans vraiment y prêter attention. C'est le nom des gâteaux multicolores japonais dignes de ceux qui ornent les présentoirs de poupées, le jour de la fête des Petites Filles.

Cerises confites, caramels, chewing-gums, chocolats étaient alignés derrière la plaque en verre du comptoir. C'était une boutique située au rez-de-chaussée de la tour du restaurant du métro. À gauche du comptoir, il y avait un étalage avec des échantillons de plats.

— Qu'est-ce que tu prends ?

Riz, pain, café, thé de Ceylan... cinq centimes. Thé au citron, soda... sept centimes. Glace, gâteau, ananas, fruits... dix centimes. Langoustines frites, riz au curry, repas d'enfant... vingt-cinq centimes. Bifteck, côtelettes, croquettes, salade avec jambon, pot-au-feu, chou farci... trente centimes. Déjeuner... trente-cinq centimes.

— Oh, là, là ! Comme ils sont chers, tous ces plats ! Allez ! on s'en va !...

À droite, à côté de l'ascenseur, il y avait un comptoir de restauration avec tickets.

— Si on ne mange pas, on peut toujours monter en haut de la tour. Ce n'est pas interdit. Justement, c'est écrit : « Montée libre... la tour du métro a quarante mètres de haut. »

Haruko faisait rire les jeunes filles du comptoir de restauration, en agitant le paquet qu'elle tenait à la main.

Les parois intérieures de l'ascenseur étaient laquées avec des motifs dorés.

— On mangera ça et on boira de l'eau. Et puis, dans le parc, il doit y avoir plein de journaux de l'édition du soir qui traînent par terre. Comme ça, ce sera toujours dix centimes qu'on économisera sur le journal.

... C'est moche !... la capacité est de treize personnes. Deux cent cinquante yens en trois ans, cela fait combien en un jour ? Essayez de calculer avant qu'on arrive en haut ! Dans le magasin où j'ai acheté ça, il y a des apprenties à l'année. En trois ans, elles gagnent deux cent cinquante yens, en un an, elles ont quatre-vingt-trois yens trente-trois centimes. En un mois, cela ne fait pas sept yens. Ah ! nous voilà déjà au sixième étage.

En face de l'ascenseur, il y avait les cuisines. On pouvait sortir sur le côté, pour aller jusqu'au jardin, au sommet de la tour. Par terre, on marchait sur un carrelage de dalles noires et blanches.

— S'il y a trois cent soixante-cinq jours dans une année, cela ne fait pas vingt-trois centimes par jour. Ce magasin est ouvert de huit heures du matin jusqu'à onze heures et demie, le soir, c'est-à-dire quinze heures de travail. Bien sûr, il y a un temps de repos, mais cela fait un centime cinquante de l'heure. Oh !... Inari* !... dans un endroit pareil ! C'est le saint Inari... il y a même le drapeau !

L'arche du Sanctuaire d'Inari était en fer.

Une grue servant aux travaux du pont suspendu d'Azuma étendait vers le haut sous nos yeux son bras d'acier.

— Voilà un immeuble qui ressemble à une chaussette bariolée de golfeur. Sur son toit, on voit chatoyer les drapeaux de tous les pays... et aussi, l'uniforme du contrôleur du métro... on n'en voit pas de pareil dans les omnibus de Tôkyô... il est beau comme le chasseur affairé d'un hôtel de style occidental. Oh ! notre saint Inari !... On lui a piqué une fleur dans les cheveux !

Près de l'escalier qui montait en haut de la tour, quatre jeunes serveuses se cachaient derrière un rideau blanc et jouaient sur un harmonica l'air *Habu no minato*.

— N'est-ce pas agréable, cette musique ? Cela fait le même effet que les journaux dans la confiserie. Un centime cinquante de l'heure

et ne pouvoir sortir que deux fois dans l'année, c'est-à-dire aller en pique-nique surveillé comme à l'école élémentaire !

LE BÉTON

Un jour, un membre de la Bande des ceintures rouges, jetant un regard furtif sur Amaguri Tarô, le petit marchand de marrons chauds sur le boulevard d'Asakusa, remuant dans un mortier brûlant une purée noire, mélangée à des châtaignes, qui gonflait en grosses volutes, me dit :

— Ah ! cette merveilleuse danse *Hula-hula* ! Elle a été créée au centre de Yoshiko Haruno. Ce sont des Noirs qu'on utilise pour ça.

De même, si Fuégamé, le flûtiste, ne se présente pas sur la scène du *Yûraku-kan*, en jouant sur sa flûte un air de jazz entremêlé de propos grossiers, il n'obtient pas la faveur du public.

Vous avez dû aussi, chers lecteurs, entendre parler des spectacles comiques appelés *manzaï**. Les manzaï sont les clowns d'autrefois, sauf qu'en 1929, ils ont été modernisés à l'américaine, et sont encore deux fois plus minables qu'avant, quand ils sont tirés et promenés par une locomotive sans rails.

Ou encore, se donnant en spectacle dans une comédie musicale au Teikyô-za, le prince Genji* et le seigneur Narihira* dansent le jazz.

Pour ce qui est des dignitaires de haut rang, c'est une autre histoire !... Mukôjima, avec ses mouettes, est devenu un parc cimenté le long de la rive, et les boutiques qui vendaient des petits pâtés sur le pont de Kototoi, ou des gâteaux de riz au temple Chômeiji, à la fête des cerisiers, sont devenues des constructions en béton.

Tout près de là, il y a le hangar à bateaux de l'école supérieure de commerce ; c'est un bâtiment bleu en bois, et quand on le regarde, les bateaux ont l'air encore bien plus désuets que les boulettes de riz.

Mais peut-être est-il facile de comprendre que le béton a un attrait particulier pour les hauts dignitaires.

La production Shôchiku a fait un film avec un refrain étourdissant appelé *Avant-garde*.

Actuellement aussi, il y a un film de comédie musicale intitulé *Béton armé*. Ceux qui s'en moquent ignorent le charme du goudron et du béton.

À propos de cet envoûtement, j'hésite à parler des toilettes, mais il n'y a pas de meilleur exemple que celui-là. C'est l'espace de jeux des enfants d'une pauvre agglomération près de Yoshiwara, espace qu'on hésiterait à appeler « jardin public ». Là, deux ou trois enfants nettoyaient des cabinets publics. Je n'en avais jamais vu d'aussi beaux.

— Hé ! les enfants !... Vous nettoyez un endroit comme celui-là ?

Les enfants me dévisagèrent, l'air soupçonneux.

— Tous les jours ?

— De temps en temps.

— Pourquoi ? On vous l'a ordonné, ou bien vous vous en êtes chargés ?

— Non !...

Alors, les enfants se regardèrent et se dispersèrent.

Je demandai à une nourrice dans le jardin :

— Mais ça leur plaît ! C'est bien plus moderne que chez eux. Ce sont des cabinets comme seules les familles très riches peuvent en avoir. C'est pour ça qu'ils aiment les nettoyer.

C'est bizarre, mais j'ai obtenu la même réponse lorsque j'ai interrogé une autre nourrice sur le banc d'en face.

Les toilettes publiques sont certes si splendides, qu'elles n'ont aucun point commun avec celles des logements des enfants.

C'est sans doute grâce à une « vertu civique » dont ils font l'éloge, ou au charme du béton armé que, respectivement, adultes et enfants se livrent à de telles activités. Les enfants préfèrent les toilettes cimentées aux plus beaux des pavillons de thé.

Si l'on prend comme exemple l'un des huit sites du nouvel Asakusa, le célèbre jardin de maître Kobori Enshû*, dans l'enceinte du Denpô-in[1], là où Yumiko s'était réfugiée lors du tremblement de terre, on vous dit :

— Ah, bon ? C'est un jardin renommé ?

Si l'on décide de faire courir le bruit qu'un endroit sera ouvert au public à partir du 1[er] janvier 1930, sans doute y aura-t-il des gens

1. Monastère situé juste à côté du temple d'Asakusa. Appelé aussi Sanctuaire de la Transmission de la Loi dans le présent récit.

qui abandonneront complètement ce jardin, mais, par contre, qui oubliera le pont de Kototoi ou le parc Sumida ?

Les buildings en béton armé et les restaurants de la tour du métro sont bien plus à l'avant-garde que la pagode à cinq niveaux et, particulièrement, les temples dont les portes sont faites d'un lacis de lattes de fer — chose commune actuellement —, comme la porte du Temple d'Asakusa, juste sur la grande avenue ; ces lieux saints du modernisme captivent les visiteurs qui viennent à Asakusa prier Kannon.

Mais si l'on vous fait jeter un regard furtif sur les bas de coton derrière un rideau blanc, sur le toit du restaurant du métro, là où les serveuses jouent en cachette de l'harmonica, vous trouverez que cet instrument de musique est plutôt vieillot et nostalgique. Les wagons du métro, par contre, dont l'intérieur est encombré d'annonces publicitaires, passent pour être les « fleurons les plus à l'avant-garde de la culture de l'époque ».

Haruko, après avoir bu l'eau du robinet, ouvre le paquet de gâteaux qu'elle a apporté avec elle. Elle est resplendissante mais...

Afin d'éviter les suicides par saut dans le vide, un filet en métal a été tendu tout autour de la tour. Devant l'autel dédié à Inari*, il y a huit chaises et deux hauts cendriers montés sur un piétement. De là, j'écoute les bruits alentour.

Le sifflet des agents de la circulation, la clochette des vendeurs de journaux, l'écho de la grue, le bruit des vapeurs, le claquement des *geta** sur l'asphalte, le brouhaha des trams et des voitures, l'harmonica des jeunes filles, la sonnerie des tramways, le roulement des portes de l'ascenseur, le klaxon des automobiles, tous ces bruits divers venus de loin arrivent, intimement mêlés, jusqu'à mes oreilles distraites, un peu comme une berceuse.

Le fleuve Sumida est nappé de brouillard en aval et enjambé par quatre ponts. Un bruit aigu monte de temps à autre, jusqu'à mes oreilles. Je regarde en bas. C'est le bruit d'un jouet. On appuie sur une tige, et une petite plaque en métal se met à tourner et à lancer dans toutes les directions des étincelles bleues et rouges. Devant la poste, des petits mendiants demandent l'aumône. Trois fillettes sont étendues par terre sur le trottoir, à leurs pieds et pleurent. Ils les font pleurer exprès. Pleurer, c'est ce qu'elles doivent faire, mais c'est celle qui pleure le mieux qui rapporte le plus d'argent. Les jeunes

mendiants fixent d'un regard féroce le dos des fillettes. Je n'ai jamais vu d'yeux aussi froids et cruels.

Ou bien, chers lecteurs, si, par exemple, vous faites glisser subrepticement votre regard de l'autre côté des panneaux publicitaires devant une salle de cinéma, vous apercevez une pancarte accrochée au cou d'une mendiante, sur laquelle est écrit :

« Il n'y a personne au monde d'aussi misérable que moi. L'année dernière, au mois d'octobre, j'ai perdu mon mari ; j'ai une mère de soixante-quinze ans à charge. J'ai le béribéri et trois enfants à nourrir. »

Mais où sont les enfants ? Ils sont allés ensemble monter aux arbres, au bord de l'étang. Comme ils ne doivent pas être vus, ils se rendent compte qu'on les regarde et descendent de l'arbre en ordre dispersé, se plantent devant les passants et se mettent à pleurer en hurlant. Faire semblant de se disputer, c'est leur métier, mais bien plus que la dispute, leur regard reflète la haine.

Maintenant, souvenons-nous un peu des yeux brillants de Haruko. Ses yeux aux pupilles marron s'irisaient de blanc puis à nouveau s'empourpraient.

— Hum !... Comme c'est bon ! Vraiment, même l'eau prend du goût à monter en haut du restaurant.

Comme un oiseau qui boit, elle pousse un petit soupir, fait claquer sa langue et retourne à sa place. Elle a quelque chose de campagnard qui fait que le fin brocart à rayures ne lui sied pas bien.

— Tu as l'air bien calme, tout à coup !

— Oui, quand je suis avec un homme, je me sens calme et satisfaite.

— C'est le fait de ton talent, n'est-ce pas ?

— Mon talent de séductrice ? Non, il ne s'agit pas de ça. Mais j'aime bien faire connaissance avec les gens et bavarder quelque temps avec eux, là où j'ai l'occasion de me sentir gaie.

— Tu ne veux vraiment pas boire de cette eau délicieuse ?

— Non, merci !

Le restaurant, du premier au cinquième étage, était d'une reluisante propreté moderne, avec des papiers muraux et des éclairages décoratifs variés tous différents les uns des autres.

Aux premier et deuxième étages, il était interdit de boire de l'alcool, mais au quatrième étage dont les murs étaient tout verts, là où nous étions entrés, on pouvait tout de même boire du café. Par la

fenêtre qui donnait à l'ouest, on apercevait dans la rue, en face, le drapeau du grand magasin Matsuzakaya[1].

Une vulgaire prostituée servait du saké à l'homme qui l'accompagnait. À côté de nous, il y avait un groupe de lycéens et deux familles avec leurs enfants, tous alignés devant des côtelettes aussi grandes que leurs assiettes. Deux fillettes d'environ six ans étaient accroupies sur la même chaise et une serveuse leur beurrait des toasts. Quand les petites filles commencèrent à manger le pain, la serveuse appela l'ascenseur et descendit.

Cela nous fit sourire.

— Elles sont malignes, ces deux petites-là. Ce sont des produits d'Asakusa. Yumiko se réjouirait.

— Mais comment se fait-il que ceux de la bande de Yumiko ne soient pas encore là ? Peut-être sont-ils en haut de la tour ?

LES MOUETTES

La tasse de café était déjà vide. Haruko regardait par la fenêtre qui donnait au sud, tout en léchant sa cuillère comme une enfant qui tète le lait de sa mère.

— Oh ! le magasin de fruits... qu'il est beau !

— Oui ! dis-je étonné.

— Oh, là, là ! Ces toits... Les toits du tram et de l'omnibus... Toutes ces couches de poussière, comme c'est sale !

— Mais, à quoi penses-tu ?

— Je ne pense à rien. Justement, j'étais en train de me reposer.

— Quand tu es avec un homme, tu es très calme pendant dix minutes, et vingt minutes après, tu l'as déjà oublié.

— Moi, je suis comme Yumiko. J'ai horreur de raconter des choses comme une couturière.

— Une couturière ?

— Oui, comme l'aiguille qu'on voit piquer. Vue par Yumiko, je suis pitoyable. Vue par moi, c'est elle qui est pitoyable. Ça ne nous plaît ni à l'une ni à l'autre !

---

1. Grand magasin qui se trouve à Ueno, à 2 km à l'ouest d'Asakusa.

— Hem !

— Je suis complètement imbécile. Vous vous étonnez de me voir calculer si vite. Quand il s'agit de mon calcul, je ne sais rien répondre. Des filles comme Yumiko en auraient déjà tiré profit. Celui que j'aime bien, c'est Aki. C'est Yumiko en garçon. Comme quelqu'un de plus jeune, il est vraiment gentil avec moi. Au fond de moi-même, je trouve ça bizarre. Ça a l'air un peu prétentieux, mais il dit que je suis extrêmement élégante. Je comprends... mais quand même, moi, je suis plutôt négligée. Vous voyez, quand on est femme, c'est comme ça, les garçons se moquent de vous...

— Ils se moquent de toi ?

— Eh oui ! C'est comme ça. D'une façon ou d'une autre, je me sens toujours gênée. De temps en temps, je me mets à réfléchir. Je suis une fille tellement pitoyable, plutôt une brave fille. Dire ça, pour moi, c'est exactement comme si je disais d'un homme que c'est un brave type.

Je tendis la main en silence.

Elle était encore en train de sucer la cuillère qu'elle me mit dans la main en disant : « Excusez-moi. » Elle ne prêtait pas attention à ce qu'elle faisait. Soudain :

— Tout à l'heure, je vous ai dit que je me reposais. C'est le repos total. Quand je me trouve en face d'un homme, je me sens tout de suite détendue. Je n'ai plus besoin de penser ou de faire quoi que ce soit. Je n'ai même plus besoin de faire des projets. Finalement, même une femme qui va manger seule ne se repose pas. Le somnifère de la vie, c'est l'homme. La séparation, c'est le réveil du matin. Pardonnez-moi de vous dire toutes ces choses pompeuses, mais lorsqu'on vit l'amour, la nuit, les larmes apparaissent, et s'il arrive qu'elles ne coulent pas le matin, c'est pour la femme un signe d'indépendance. Mais, à propos de Yumiko, avez-vous vu les affiches des spectacles de cape et d'épée sur la façade du théâtre Kannon Gekijô ? (on la croirait sortie de ces spectacles permanents), manque total de sommeil... comment peut-on ne pas dormir ? Je ne sais pas. L'homme — misérable animal fait pour l'expérimentation — peut-il vivre sans sommeil ?

— Yumiko n'a personne ?

— Oh ! un type vraiment désagréable. Si vous en entendez parler, très vite, c'est vous qui poserez des questions. Il y a bien des bavardages à son sujet.

— Voilà que tu te mets à piquer avec ton aiguille !

— Moi, je suis une femme ordinaire. Pourquoi n'utiliserais-je pas aussi l'aiguille ? Ce type n'est pas bien, avec son air affecté. Vingt minutes après, et Yumiko n'a plus personne ! Je déteste ce genre-là !

À travers les vitres de la fenêtre, Haruko contemplait, les yeux plissés, l'énorme bras d'acier qui se déployait à nouveau dans un grincement bruyant.

— Ah ! J'aimerais être pendue ! Je me balancerais là-haut, en silence... ce serait bien ! Je me tortillerais, battant l'air, toute parée de rouge et joliment fardée, et je me sentirais bien ! Et puis, une fois alanguie, de là-haut, plouf ! dans le fleuve !

— Ainsi, tu serais semblable à ces femmes toutes peinturlurées, qu'on appelait « vamps », du temps où ce mot était à la mode. Du haut de la grue, en costume de bain, telle l'hirondelle, tu apprendrais à faire le saut de l'ange, comme les filles de maintenant.

— Pouah ! Ne dites pas une chose pareille à Yumiko ! Elle ne craint rien, elle est comme une jeune fille innocente avant le mariage, mais ce n'est pas pour autant qu'elle va se marier.

— Ça, on ne sait pas. De toute façon, les gens d'Asakusa ont une vieille mentalité. Depuis le charlatan en passant par le mendiant jusqu'au clochard, ils ont tous entre camarades des relations de chef à subordonné, et un respect du code des obligations morales. N'est-ce pas exactement comme les règles du jeu, à l'époque d'Edo ? Du côté de Shibuya* et de Shinjuku*, il y a bien des voyous, mais pas de tradition comme à Asakusa. Je ne pense pas qu'au Japon il y ait d'endroit aussi animé de l'extérieur et qui fonctionne ainsi de l'intérieur. Finalement, c'est comme un spécimen de vivarium... une île perdue... un village d'Afrique avec son chef, complètement différent du monde actuel, autour duquel est tendu un filet dont la trame est faite de règlements désuets.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Je n'aime pas ce genre d'histoires ! Des étudiants qui méprisent l'école, fréquentent Asakusa, et de temps en temps sont pris... C'est de ceux-là dont vous voulez parler ? Une trame de règlements... c'est à cela que vous vous accrochez ? Mais ça n'existe pas ! Heureusement que c'est par simple curiosité qu'on vient à Asakusa. Laissez-moi rire avec vos règlements ! Asakusa ! le refuge de gens dont le destin est, selon vous, lié par ça ! Regar-

dez donc ce qu'il s'y passe ! De l'agitation autour d'offrandes faites dans le sang... de la mort sauvage... c'est vrai, c'est la spécialité d'ici. Quant à moi, je vais me suspendre à la première grue venue, comme je l'ai déjà dit. Mais demandons-lui plutôt : « Madame la grue ! Où avez-vous chassé les mouettes ? Yumiko a-t-elle un amant ? » Demandez-le-lui donc !

— Vers le pont d'Azuma, bien sûr... là où passent les migrations de mouettes vers Takémachi[1]. C'est là le vestige du bac de Takémachi qui porte le nom étrange de Narihira.

— C'est là-bas que sont allées les mouettes ?

— Oui. En fait, ce sont celles des bords du fleuve Sumida. Il y a des livres où il est écrit qu'elles ont le bec et les pattes rouges. Il paraît qu'elles sont aveugles. En groupe, elles se rafraîchissent entre les saules pourpres au bord du fleuve.

Dans un endroit célèbre, vivent les mouettes,
à courte distance d'un pont, mouettes-oiseaux de la capitale
dont le passeur du bac a coupé le nom en deux,
mouettes de Komagata, aux cris solitaires,
dire ce nom, c'est évoquer un endroit célèbre.

Ainsi, du bac de Takémachi jusqu'au pont d'Azuma, les « oiseaux de la capitale » qui se trouvent en aval du fleuve vers Komagata sont ces mouettes plaintives.

De toute façon, le « Narihira » le meilleur du monde s'achète maintenant en haillons, et ce qu'on chante de nos jours, c'est *La Madone du quartier* !

Peut-être chante-t-on cet air actuellement au Teikyôza ? Mais, chers lecteurs, j'allais oublier de vous dire que Hikaru Genji* et le seigneur Narihira* se produisent encore, tels quels, sur la scène du Teikyôza. Ces personnages de cour sont, assurément, en costume d'apparat, mais ils tiennent à la main une petite canne et se dandi-

1. Ce passage fait allusion à la légende d'Ariwara no Narihira, noble de cour et poète du IXe siècle : en voyage dans les provinces reculées de l'Est (actuelle région de Tôkyô), et en traversant l'actuel fleuve Sumida, Narihira voit des oiseaux inconnus voler sur le fleuve, et demande leur nom au passeur. Ce dernier lui répond : « les oiseaux de la capitale ». Le poète se sent tout ému en entendant ce nom, qui lui rappelle ses souvenirs de ce lointain Heian (actuel Kyôto) qu'il ne reverrait peut-être jamais.

nent en dansant sur un air de jazz et en chantant la *Symphonie nuptiale* :

Je suis un prolétaire,
en bleu de travail,
et j'agite fièrement
mon lourd marteau !

Puis, d'un coup, ils attrapent leur canne et la font tournoyer comme une arme.

De même, comme je montrais à Haruko qui me trouvait démodé quatre ou cinq garçons qui prodiguaient joyeusement leurs baisers :

— Mais c'est la mariée de la tour d'Asakusa ! et moi, dans la pièce *Les Mariés de la tour Eiffel*, comment croyez-vous que je fais ?

Voilà comment elle me répondait.

La scène, toute fleurie, représente Heian [1], la capitale. Des dames de cour, élégantes et raffinées, du temps de Hikaru Genji ou de Narihira, chantent et dansent. Parmi elles, une jeune débutante rajeunie de mille ans perd tout à coup connaissance pour avoir trop dansé le charleston. Alors, s'ouvre une discussion sur l'amour et la société, dans un langage de « fille de gauche » à la mode.

— Mais, qu'est-ce que c'est le « prolétariat » ?

— C'est un groupe de salariés, dans une société sans classes, qui travaillent ensemble honnêtement.

Puis, à la fin de la discussion, tout le monde s'empoigne :

— C'est de la boxe !... la lutte occidentale !

Chers lecteurs, l'expression « fille de gauche » sonne drôle, mais elle semble être le nouveau terme à Asakusa. C'est une appellation étrange, commune et malpolie dont le sens s'apparente à « buveur et malfaiteur ». Si un membre de la Bande des ceintures rouges dit : « Yumiko, cette fille, est d'extrême gauche », cela signifie qu'elle a des « affinités à gauche ».

Si on dit : « Haruko ! celle-là, c'est une *geisha* moderne de gauche ! », voilà une bien mauvaise plaisanterie qui signifie qu'elle est entichée d'« amour rouge » dont parle un livre russe sur l'histoire des femmes. Mais ce qui diffère de la Russie, c'est que les *geishas* « d'extrême gauche » japonaises se font payer.

1. Voir note précédente et glossaire.

Il n'en reste pas moins qu'à Asakusa on lit, en chantant comme à l'Opéra, les lettres d'amour de Hikaru Genji écrites en style littéraire. Ces personnages de palais se produisent un moment en parlant le langage de l'époque.

Puis il y a un joyeux spectacle, divertissement au cours duquel on danse le fox-trot et où les spectateurs battent la mesure ensemble en tapant dans leurs mains.

Dans la tour, avant de déjeuner, Haruko se donnait les airs des *Mariés de la tour Eiffel*. Juste à ce moment-là, le Casino-Folies avait repris exactement les décors de scène de la pièce *Les Mariés de la tour Eiffel* de Jean Cocteau.

Les petits jeunes de la Bande des ceintures rouges arrivaient d'on ne sait où, montés dans un camion, sans que personne s'en étonne. C'était ça, Asakusa !

Dans la rue, avaient déjà commencé les grandes ventes de soldes de fin d'année. Il y avait, comme dans les foires bon marché, des drapeaux, des baraques foraines, des lots en solde, des lanternes en papier, des orchestres et de jeunes mannequins venus jusqu'à Asakusa.

Sur cet arrière-plan de couleur, de la fenêtre du cinquième étage, notre regard se fixa bientôt sur le vêtement blanc d'un Coréen qui marchait en se balançant, avec, sur son dos, sept à huit peaux d'ours blanc. Comme cette tache blanche s'apprêtait à traverser les rails du tramway, un camion s'arrêta et deux enfants en descendirent.

— Ah ! Voilà les petites filles. Ce n'est pas le camion de Mukôjima ! Est-ce que ce serait celui du pont de Kototoi ? dit Haruko en se levant.

Les fillettes étaient les petites de chez Yumiko, vêtues, comme de jeunes actrices d'Opéra, d'un manteau vermillon, avec les lèvres rouges et les sourcils peints. De jeunes mendiants qui n'auraient pas du tout semblé convenables à l'entrée d'un restaurant les tenaient par la main.

Seules les fillettes entrèrent, l'air fort sérieux, et chuchotèrent à l'oreille de Haruko :

— Les garçons !... non !... ce n'est pas possible. En montant, ils ont volé une vis à la rampe de l'escalier.

— Vous ici ? Ça ne va pas !... Mais n'êtes-vous pas, comme chaque

soir, à l'orchestre de l'Aquarium, en train de battre la mesure avec vos pieds ?

— Les enfants d'ailleurs peuvent bien nous remplacer !

Elles tirèrent Haruko par la manche, comme si elles avaient un secret à lui dire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Yumiko est sur le *Kurenai-maru*, et...

— C'est vrai ? Mais elle a bien dit qu'on se rassemblait à la tour ?

Les fillettes acquiescèrent de la tête et les petits mendiants s'échappèrent de derrière le rideau blanc, là où les serveuses jouaient de l'harmonica un moment auparavant quand nous étions montés sur le toit avec Haruko.

— Hé ! arrêtez de faire ça !

Les garçons, sans rire, se réfugièrent à côté de l'autel d'Inari, puis déplièrent un morceau de papier usagé laissant tomber un de ces billets votifs de la Bande des ceintures rouges, dont nous avons parlé plus haut. Sur une des faces étaient tracés des caractères chinois de la main de Yumiko.

— Regarde ça ! Qu'est-ce que c'est ?

LA MARIÉE DE LA TOUR

Ce n'est que lorsque les jeunes mendiants étaient ensemble avec les fillettes qu'on les appelait les « petits jeunes du bateau ». Car c'était du bateau qu'ils avaient été sélectionnés pour entrer dans la Bande des ceintures rouges. Le bateau était aussi un bateau-théâtre. Derrière la baraque où se tenait la scène, il y avait une remise qui servait à la fois aux acteurs et aux décors.

Par exemple, un enfant, dans le rôle d'un charlatan, était en train de manger, mais c'était un expert-pickpocket qui reniflait des porte-monnaie volés — choses étranges, dans un étrange endroit. Aussi, il eut vite fait de porter son regard vers l'arbre en pot, à côté de l'autel d'Inari, et d'y ramasser un papier usagé avec les idéogrammes bien droits écrits à l'encre par Yumiko.

Le billet de la Bande des ceintures rouges aussitôt ramassé, les « petits du bateau » le brûlèrent.

J'essayai alors de jeter un coup d'œil sur la moitié de la feuille.

« L'éphémère disparaît, la lumière apparaît
La lumière disparaît, c'est la nuit. »

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?

Tandis que je lisais à voix basse le papier que j'avais à la main, nous montâmes tous les quatre jusqu'en haut de la tour, par l'escalier en spirale :

« La brume, légère le matin,
Épaisse, le soir,
Le brouillard, épais le matin,
Mince, le soir,
Le frémissement de l'air s'apaise.
Il fait clair.

Les feuilles rouges s'empourprent aux sommets,
Les fleurs s'épanouissent au pied des arbres.
Le bruit de la rivière, paisible, à midi,
S'agite à nouveau le soir.
Le bruit de la mer est violent, à midi,
Et calme le soir
Dans les arbres, les fleurs s'ouvrent le matin,
Les fleurs, dans les champs, s'ouvrent le soir. »

— Qu'est-ce donc ? Des prières ? Montrez-moi un peu !

Haruko sortit la main de sa poche.

— Ah ! j'ai compris !

— C'est un code ?

— Ce sont des paroles pour une partition musicale. Et pourtant, non ! Yumiko ! des paroles en musique !

— Mais pourquoi ce papier a-t-il été jeté dans un endroit pareil ?

— Moi, je ne suis pas passée derrière la corbeille à papiers. Ça... c'est quelqu'un qui l'a suggéré à Yumiko. Demain, je vais lui répondre par lettre. On a beau penser à cette énigme, on ne peut la résoudre. Celui qui est monté pour elle à la tour s'est bien moqué d'elle. Exaspéré, il a jeté le papier. Mais qui a bien pu monter ? Si c'est ça,

Yumiko est bien gentille. Demain, on lui répondra. Il n'y a qu'à elle qu'on puisse le demander.

La tour, à son sommet, est toute ronde et cimentée comme un clocher d'église. Il y a des ouvertures face aux quatre points cardinaux, et des filets métalliques sont accrochés aux rebords des fenêtres. Le bas des murs est peint en vert et le haut en bleu pâle. Au plafond rond est accroché un lustre en verre.

Quatre visages de garçons appuyés à la fenêtre donnant au sud se retournèrent sans faire particulièrement attention quand ils comprirent que c'était Haruko et ses amis.

— Est-ce que les « petits jeunes du bateau » sont arrivés du pont de Kototoi ?

Par la fenêtre qui donnait à l'est, on apercevait juste sous nos yeux le bar Kamiya. À gauche, plus bas, le bâtiment de la gare d'Asakusa des lignes de chemin de fer Tôbu, puis un terrain vague entouré d'une palissade, le fleuve Sumida, le pont d'Azuma, un pont provisoire et les travaux du pont suspendu de la coopérative. Sur la même rive, un atelier pour la taille des pierres, une foule de petites embarcations et le pont de Kototoi. Sur la rive opposée, la Compagnie des bières de Sapporo, la gare de Kinkeikutsu[1], le réservoir à gaz d'Ôshima, la gare d'Oshiagé, le parc Sumida, l'école élémentaire, une zone industrielle, le temple *shintô* de Mitsui, le domaine Ôkura, le canal de drainage d'Arashigawa et, dans le lointain, le mont Tsukuba couvert par les nuages d'hiver.

Haruko allait d'une fenêtre à l'autre, tranquillement, les mains dans les poches, en contemplant les toits de Tôkyô.

— Mais, c'est la campagne ! Tôkyô, c'est la ville des vieilles *geta** ! Il y a même de la boue qui y est restée accrochée. On dirait un hameau sens dessus dessous !

— C'est bien vrai de dire que c'est un village ! c'est bien trouvé ! s'exclama un garçon qui, soudain, l'enlaça et l'embrassa. Le deuxième garçon l'embrassa aussi en silence, puis les deux autres attendirent chacun leur tour et l'embrassèrent tranquillement.

Haruko était debout, les yeux fermés et les mains dans les poches.

— Moi, je suis la mariée de la tour d'Asakusa... Avez-vous du rouge à lèvres ?

---

1. Gare qui est maintenant supprimée. Tous les noms cités dans ce passage se réfèrent au paysage lointain qui s'étend vers le nord-est.

Quand Haruko leur demanda s'ils avaient du rouge à lèvres, les « petits jeunes » pointèrent leur nez en direction du filet métallique accroché à la fenêtre orientée à l'ouest. Ils la prirent par les épaules et fixèrent ses lèvres.

Par cette fenêtre, on apercevait la poste d'Asakusa penchée comme une poubelle qui serait tombée à la renverse, les caractères dorés d'un grand panneau publicitaire qui jetaient des éclairs, la mairie d'Asakusa, le Denpô-in, le grand carrefour, les magasins avec leur petite tenture bleue posée à l'occasion de la fête du Grillon, des voitures et des trams qui croisaient le long du boulevard, des bannières célébrant le premier jour de la conscription, et juste là, le temple d'Asakusa, reconstruit en béton, et le pâle reflet du soir sur les toits de zinc. À droite du grand carrefour, les toits des boutiques du passage commerçant fort animé. Un peu à gauche, le Bureau du central téléphonique, un grand établissement de bains publics, le magasin Matsuzakaya d'Ueno, la grisaille des bois d'Ueno et la fumée blanche d'un train. Le musée impérial[1], le grand amphithéâtre Yasuda de l'Université impériale de Tôkyô ainsi que la bibliothèque. L'église orthodoxe Saint-Nicolas, le sanctuaire de Yasukuni* et le palais de l'Assemblée nouvellement construit. Au-dessus de cette énorme vague citadine, le mont Fuji*, dans sa splendeur, par les matins clairs et les soirs dégagés.

En costume de velours côtelé, monté sur de hautes et lourdes *geta*, avec, autour du front, une visière bleue en celluloïd, le quatrième garçon termina son baiser :

— Oh, là ! les « petits du bateau » ! Ce doit être un message de Gin, le type au vélo !

— Hum ! On aperçoit le *Kurenai-maru*, mais la fenêtre de la cabane est fermée ! Que se passe-t-il à l'intérieur ? Je n'en sais rien. À une bonne distance de la rive, ils ont fait signe à Umé.

— Et le bateau est descendu jusqu'au pont de Kototoi. Le garçon ajusta à ses yeux une petite paire de jumelles. Il aperçut un jeune homme coiffé d'une casquette d'oiseleur et dont le bas du *hakama** avait été retourné. On aurait dit un étudiant d'université.

Il y avait un autre garçon en casquette à quatre coins. Ils avaient l'air de deux jeunes caïds de la ville basse.

---

1. Actuel musée national de Tôkyô, situé dans le parc d'Ueno, à 2 km à l'ouest d'Asakusa.

— Mais c'est la lettre d'Aki que je viens de ramasser juste à l'instant !

— Une lettre ?

Les quatre garçons, soudain surpris, se demandèrent si ce n'était pas le papier qu'ils avaient jeté. Étonné de leur surprise, je me retournai pour regarder par la fenêtre qui donnait au nord. Je vis les bouches d'aération sur le toit, les drapeaux de tous les pays, la rue commerçante, le dauphin doré d'Imanaka, la porte Niô-mon, les corbeaux, la pagode à cinq niveaux — seules les tuiles du dernier toit étaient vertes —, un grand ginkgo aux feuilles roussies, le temple de Kannon, en réfection. Juste au début du mois de décembre, on avait mis un toit en zinc sur l'allée piétonne qui conduit à l'entrée et entouré le temple d'un échafaudage en bambou.

Comme vous pouvez le lire, chers lecteurs, sur les panneaux du Bureau de renseignements attenant au hall principal à côté de Niô-mon, la largeur de cet édifice est de quarante-cinq mètres, la profondeur de cinquante mètres et la hauteur de trois mètres soixante-cinq. Il y a cinq mille poutres de cèdre de huit mètres cinquante à dix-sept mètres, deux cent cinquante dalles et quatre mille plaques de tôle ondulée. Dans l'enceinte, des rangées d'arbres desséchés par l'hiver. Puis on apercevait Yoshiwara et les réservoirs à gaz de Senju. À l'extrémité nord de Tôkyô, les nuages étaient bas et le ciel couvert.

— Qu'est-ce que ça veut dire : *La brume légère le matin, épaisse, le soir* ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Les garçons jetèrent un coup d'œil sur le papier chiffonné que Haruko avait sorti de sa manche.

— C'est un code secret. Cela veut dire qu'il faut que nous venions. Aki ne sait rien.

— N'est-ce pas encore quelqu'un qui a poussé Aki à venir jusqu'ici ?

— Au fait, un type bizarre est entré. Je crois que c'est lui qui a lancé le papier.

— Les petits jeunes ! dit le garçon en costume de velours qui regardait l'envers du papier.

— Allez mettre cette feuille à chauffer sur le poêle du restaurant, en bas, et quand les caractères ressortiront, revenez vite. Faites bien attention.

— Patron ! cinq centimes, s'il vous plaît, pour le café !

— Il a de l'argent, lui !

— Quoi ? me dit le garçon à la casquette d'oiseleur.

— Hier soir, il y a eu un grand tumulte chez Yumiko. Nous l'avons appris ce matin. Aujourd'hui, il y a du danger. Nous ne sommes pas censés être à Asakusa. Il paraît qu'un type terrible appelé Akagi est monté sur le bateau. Nous nous faisons du souci. C'est pourquoi nous surveillons courageusement, en cachette.

— Hé ! regarde ! cria celui qui avait les jumelles.

— Elle est traînée par Aki avec difficulté. La manche du manteau blanc est toute rouge ! C'est du sang !

— Mais n'est-ce pas la police fluviale ?

Une vedette blanche arrivait à toute vitesse dans l'ombre que projetait sur l'eau le pont de Kototoi.

LE MARCHÉ AUX PHYSALIS ET LES JEUNES ÉTRANGÈRES

Une vedette blanche sillonnait l'eau dans l'ombre du pont de Kototoi.

J'en suis arrivé à ce point du récit, et de février à juillet, j'ai laissé ce texte. C'est dire que pendant cinq mois, je n'ai pas touché à l'histoire de la Bande des ceintures rouges.

Du haut de la tour du restaurant du métro, le garçon regardant à la jumelle s'était écrié :

— La manche du manteau blanc est toute rouge ! C'est du sang !

Yumiko, en manteau blanc, était tirée jusqu'à la cabane en jonc du *Kurenai-maru*... C'est à partir de là que je dois continuer.

Mais, au crépuscule, la brume d'hiver recouvrait le fleuve, et, dans les rues, c'étaient encore les grands soldes de la fin de l'année.

Tandis que maintenant, ce sont les ventes spéciales de la fête des Morts au milieu du mois de juillet 1930.

Mais on est déjà fort tard en saison pour tous ces signes avant-coureurs de l'été, comme les ventes de grillons, de scarabées, ou l'apparition des vendeuses de fleurs.

Les bouquets que les jeunes filles présentent au bord des routes sont sans doute faits avec des fleurs de saison, mais, chers lecteurs, avez-vous déjà vu ce genre d'activités à Asakusa ? En fait, ce ne sont pas des fleurs aussi bon marché que ça.

— Moi aussi, je vais me mettre à en vendre comme à Ginza* !

— Elles sont là les jeunes fleuristes à la mode de Ginza. On les voit autour des lieux habituellement fréquentés où se donnent les spectacles, ou derrière le théâtre du parc.

— Vous en achetez ?

— Ne dis pas de bêtises !

— Mais ce n'est pas pour les fleurs ! C'est pour les cartes de visite qu'elles glissent dans les bouquets et où elles écrivent quand et où elles peuvent vous rencontrer.

— C'est si bon marché que ça ? Comment peut-on les rencontrer ?

— Il faut se donner le mal de chercher. Ces fleurs sont bourrées d'épines, depuis le pistil jusqu'au milieu des tiges. Au premier regard, elles vous plaisent, au deuxième, elles vous sourient gracieusement, au troisième, c'est votre cœur qui saute ! On y trouve une photo où tout le monde semble joyeux, où l'on reconnaît la même artiste que celle de chez Gasemitsu, un prétendu espace de sport qui ferait mieux de s'appeler « maison de rendez-vous ». Il y a aussi une photo de cet établissement avec des actrices de cinéma en costume de bain et de belles filles nues. Si vous secouez le bouquet, il ne tombe que des fleurs fanées, des photos de films policiers ou des chromos de plages des mers du Sud, sans aucune trace de sanctuaire *shintô*, ou bien des groupes de sirènes complètement dévêtues avec seulement leurs bas, en train de jouer sur le terrain de sport d'une école de filles. Il y a aussi beaucoup de ces photos dans les suppléments insérés à la table des matières des revues féminines. Il y a aussi, collés sur la couverture de ces brochures, de petits carrés de papier blanc sous lesquels apparaissent d'envoûtants idéogrammes indiquant des guides pour les arts manuels, le tricot, ou bien la cuisine occidentale ou chinoise accessibles à tous. Le contenu n'est que supercherie, mais l'éloquence et la perfection des gestes appartiennent au domaine du romanesque.

— C'est comme les spectacles de variétés d'Asakusa !

— La supercherie est la même, et pourtant... si un coup est porté à une jeune fille nue et vivante, le sang jaillit !

Haruko laissa échapper un cri rythmé comme celui d'une grenouille.

Si, parmi vous, chers lecteurs, il y a des fidèles de Kannon, sachez que les 9 et 10 juillet sont des jours d'indulgence pour Kannon d'Asakusa.

Le 1er vaut cent jours de prières,
Le dernier jour de février vaut cent jours.
Le 4 mars vaut quatre-vingt-dix jours.
Le 18 avril vaut cinquante jours.
Le 18 mai vaut cent jours.
Le 18 juin vaut cinquante jours.
Les 9 et 10 juillet valent quarante-six mille jours.
Le 24 août vaut quatre mille jours.
Le 20 septembre vaut six mille jours.
Le 19 octobre vaut mille jours.
Le 7 novembre vaut six mille soixante jours.
Le 19 décembre vaut quatre mille six cents jours.

En conséquence, si Haruko et moi, nous nous rendons au temple le 9 juillet, nous obtenons avec nos prières, ce jour-là, une indulgence de quarante-six mille jours. Si nous prions sans défaillance pendant trois ans et trois mois durant les jours fastes, nous pouvons obtenir une grâce qui amènera « l'accomplissement de tous nos vœux, la guérison, le succès des enfants et des petits-enfants, la sanctification de six générations par le sang ».

Les gens ordinaires n'ont pas le moyen de savoir comment sont déterminés ces jours favorables et ceux qui viennent prier les autres jours, dans l'ignorance, sont vraiment bêtes. Car, ne serait-ce que la nuit du 31 décembre, le temple de Kannon, qui ferme ses portes le soir, accueille les pèlerins dans leurs plus beaux atours, et cela rapporte quarante-six mille jours d'indulgence.

Il y a également le marché aux physalis.

Des rangées de physalis verts pendent, tels quels, serrés, à la renverse. N'est-ce pas là le signe de l'été qui fait suite à la fin de la saison des pluies ? D'après la prédiction vendue ce jour-là pour se protéger de la foudre, le tonnerre pourrait bien se faire entendre.

Le matin, à Asakusa, des files d'individus venant des mers du Sud font s'envoler les pigeons. Ce sont des groupes de touristes. Des femmes coréennes, un *hakama** autour des hanches, ceinturées de noir, avec un enfant attaché à la façon de leur pays, marchent pieds nus sur l'asphalte, leurs socques à la main. Toute la soirée, les gens ne cessent de passer. C'est la rue des restaurants qui se trouve en face du théâtre Shôchiku.

Devant le théâtre, quatre enfants chinois prennent des postures de démon. Ils portent la natte. Se glissant comme des singes sous la rambarde en cuivre poli qui entoure le guichet des tickets, ils tournoient et se sauvent. Après la fermeture des boutiques, ces petits vendeurs ambulants passent derrière Asakusa et marchent jusqu'aux cafés de Yoshiwara, en proposant des prédictions, des haricots et du poisson séché. Ça va être le moment des affaires. Chinois, Japonais, Coréens, quarante à cinquante petits colporteurs envahissent les cafés, le soir. Les enfants chinois portent la natte afin qu'on puisse les reconnaître au premier coup d'œil.

Tout à coup, Haruko fait signe de la main à deux jeunes filles blanches qui nous ont dépassés et crie :

— Valia !

À partir de là, je laisse Haruko guider le lecteur. Je dois dire que dans le film *La Bande des ceintures rouges* tourné récemment, Yumiko était finalement morte. Elle s'était enfoncé dans la bouche, sur le *Kurenai-maru*, six petites pilules rondes contenant chacune cinq milligrammes d'arsenic.

De ces jeunes filles que Haruko a interpellées, se dégage un violent parfum de séduction. Elles arpentent la rue comme de jeunes pouliches sauvages, en faisant claquer leurs talons.

Bras dessus, bras dessous, jambes et tête nues, sans sous-vêtements, vêtues d'un tissu léger qui ressemble à une tunique de danse, elles se moquent de la lubricité des Japonais, reprochant aux gens de couleur de n'en vouloir qu'à leur peau blanche et de ne même pas les regarder.

— Ces petites putains importées ont l'air bien fières !

— Je ne sais pourquoi, mais récemment, le nombre d'étrangères a augmenté de façon inquiétante dans le parc. On va finir par se trouver dans des bas-fonds internationaux... Quelqu'un a dit ça ! Excusez-moi, je raconte des bêtises.

Haruko agite sa main comme si elle faisait ses adieux sur un quai.

— Mila ! Valia !

Je suis surpris de voir les deux grandes filles se retourner, attraper leur jupe avec leurs doigts, la relever un peu, s'incliner en faisant une révérence et nous envoyer un baiser.

— Ah ! je déteste les étrangères !

Haruko tourne la tête avec dégoût.

— Elle a seize ans, cette gosse ! Elle est vraiment belle avec ses

longues jambes. Même les femmes aiment la regarder. Tout ce qu'elle sait faire depuis qu'elle est arrivée ici, c'est un peu de danse japonaise, sans beaucoup de grâce. Sa sœur aînée, Mila, a dix-huit ans. Celle-là, elle ne vaut rien. Allez donc demander à Tsujimoto une espèce un peu différente ! Il vous dira qu'il y a une mignonne petite Blanche de quinze-seize ans. Il leur fait faire la rue commerçante. Elles se font passer pour des danseuses de revues musicales. En dehors de ces deux-là, il y en a deux autres : une sœur aînée de vingt et un ans et sa cadette de quatorze ans. Ce sont les sœurs Danilevsky qui dansent à quatre au Mansei-za.

Les jambes nues des jeunes Russes, dans leur opaline blancheur, reluisent d'une crème odorante et martèlent l'asphalte, la nuit. Il s'en dégage un parfum encore plus estival que des cuisses nues apparaissant dans la fente d'un *yukata**.

La peau de ces jeunes danseuses, sur scène, est trempée de sueur. Les spectateurs peuvent voir la transpiration laisser des traînées de poudre blanche.

Au début du mois de juin dernier, Haruno Yoshiko, qui dansait au Palais des lumières, s'est inquiétée de cette transpiration. Elle m'a dit que plus elle y pensait, plus elle transpirait.

Mais, lorsque Yumiko s'est emparée d'Akagi sur le *Kurenai-maru*, les jambes de la danseuse de l'Aquarium étaient couvertes d'engelures rouges dues au froid.

Je dois vous faire savoir, chers lecteurs, que pendant ce temps, approximativement sept mois, essayer de donner un reflet de ce qu'a été la vie d'Asakusa est encore plus problématique que de capter les rayons du soleil de l'année précédente.

Alors que nous nous trouvons à côté du poste de police du secteur des petits restaurants, Haruko tire de son *obi**, comme si elle sortait un papier imprégné de poudre blanche, un de ces billets votifs de la Bande des ceintures rouges dont j'ai parlé plus haut.

— Quant à moi, au revoir ! Un garçon gaucher venu de Shinjuku* m'a chargée de faire quelque chose d'ennuyeux. Ce n'est pas vraiment un travail pour moi, mais c'est la loi d'Asakusa ! Il faut bien vivre !

LA SOCIÉTÉ DES CEINTURES ROUGES

Le poste de police se trouve juste à l'endroit où le boulevard débouche sur la rue des restaurants. Il est sur la gauche, à l'ouest de l'arrêt de Tawara-machi, au-delà de la porte située derrière le Honganji d'Asakusa. La porte d'entrée située à l'est d'Asakusa, c'est Kaminari-mon. Celle qui est située à l'ouest donne sur la rue des restaurants. Des vagues humaines d'environ cent millions de personnes s'y engouffrent chaque année, et l'argent récolté par les jeux à la mode, la restauration, les maisons de *geishas* est d'environ douze millions six cent mille yens par an. S'ils font le compte total de leurs recettes, les marchands de tabac, à l'entrée de la porte ouest, ont l'habitude d'encaisser jusqu'à deux cents yens par jour. Puis, soudain, ils n'ont plus pu vendre leur tabac, car ils sont maintenant un peu à l'écart de la rue et du parc. J'ai déjà parlé plus haut des affaires juteuses amenées par les travaux de rénovation du réseau routier entrepris par le ministère de la Reconstruction. La distance à parcourir lorsqu'on traverse pour aller acheter des cigarettes est trop importante. Ainsi, les jeunes Russes ont beau marcher à grandes enjambées, elles n'arrivent pas à attirer les regards de l'autre côté de la rue.

— Alors, ce soir, c'est le billet rouge ? dis-je en jetant un coup d'œil furtif au papier votif que Haruko avait dans la main. Nous étions sur le côté isolé du trottoir.

— Ah ! On peut dire qu'il n'y en a plus que des rouges ! Des bleus... on en a trop utilisé ! Si l'on voit ça, on sait que je suis bien une dévoyée sexuelle !

Leurs petits papiers votifs, c'est leur péché véniel, très en vogue dans les quartiers populaires. C'est leur carte de visite, leur carte d'identité et aussi leur signal d'alarme. Il y en a des rouges et des bleus qu'ils enveloppent dans un épais papier opaque (après en avoir effacé les quatre caractères de « Théâtre rouge d'Asakusa ») et qu'ils cachent dans leur main. Ce sont, pour eux, comme les signaux lumineux des tramways.

Par exemple, quand Haruko a accroché un homme, elle va à la confiserie Meiji en face de Kaminari-mon et laisse tomber un billet

bleu devant la porte. Un camarade passe et l'aperçoit. Il s'attache alors aux pas de cet homme.

Ou encore, quand ils ne savent pas quand, où, quel genre de personne ou quel visage ils vont devoir rencontrer, ils collent un billet rouge sur la façade crasseuse d'un restaurant chinois et éparpillent ces papiers sur le chemin qui conduit au sombre terrain vague. Ils préviennent ainsi des dangers et appellent à l'aide.

Si la conduite d'une fille est équivoque, ce qu'ils visent en premier, c'est son visage.

S'ils disent : « Tu n'as pas vu un papier comme ça tomber ? », c'est parce qu'ils balaient devant les restaurants, tôt le matin ou tard le soir, en remerciement des restes de nourriture donnés aux vagabonds.

— En ce qui me concerne, ces billets rouges ne me sont pas très utiles. Par contre, j'ai toujours porté la ceinture rouge en respect du code de l'étiquette et je peux dire que c'est Hiko qui m'a fait connaître les visages des individus du Ema Club [1]. Je suis venue de Shinjuku et je ne savais pas ce que c'était que de me débrouiller toute seule. C'est Hiko qui m'a appris en flânant une chose après l'autre. Comme c'est ennuyeux. Aller coller ces billets rouges un par un. Ces types aux papiers votifs, disons plutôt que ce sont des salauds aux images saintes. En apposant leurs billets rouges, ils voudraient bien vendre de la chair fraîche.

— Mais tu te livres à un travail dangereux, et tu n'en tires rien ?

— Dangereux ? Mais, qu'est-ce qu'il y a de dangereux ? Les femmes comme ça sont des moins que rien. Elles sont assez moches et malhonnêtes pour être battues par les hommes !

Elle se mit à rire en secouant les épaules.

— Regardez un peu au premier étage, là-haut !

Une robe à fleurs pendait à un cintre, le long du mur. Il y avait aussi un chapeau de femme avec une grosse rose rouge.

C'était au premier étage d'un bâtiment sobre de style japonais — siège de l'auberge Yamabun —, juste à côté d'une construction de style occidental.

Une femme blanche, assise sur une chaise en rotin au beau milieu du *tatami*, tenait sur ses genoux une enfant d'environ dix ans.

---

1. Club de collectionneurs et d'amateurs de tableaux dont certains pratiquent la prostitution.

— C'est Shigourney et Léna Lindahl, une jeune chanteuse et une danseuse finlandaises qui se produisent au Teikyô-za.

C'était trois à quatre maisons plus loin que les marchands de tabac n'arrivaient pas à vendre leurs cigarettes. Seuls les vêtements avaient des couleurs gaies. Les bagages étaient misérables.

Haruko a dit : « La ceinture rouge d'autrefois »... mais cet « autrefois » n'est pas aussi éloigné que ça.

Vous devez pouvoir vous souvenir facilement, chers lecteurs, de l'été où une sorte de ceinture rouge foncé était très à la mode. C'était une ceinture particulièrement appréciée des employées de magasin, des standardistes et des filles de la ville basse qui marchaient autour des établissements nocturnes. Ces ceintures rouges étaient imprégnées de l'odeur des jeunes délinquantes.

À cette époque, à Asakusa, Haruko en portait une. Il y avait, alors, un groupe de jeunes filles appelé la « Société des ceintures rouges ».

Justement, c'était à la mode dans tout le pays. Ces ceintures avaient sur les jeunes filles un redoutable pouvoir de séduction. C'est pourquoi la Société des ceintures rouges ne se trouvait pas seulement à Asakusa. Elle avait des ramifications dans tous les quartiers prospères de la ville de Tôkyô. De nombreuses jeunes filles en devinrent membres seulement pour avoir la possibilité de porter une ceinture rouge.

Avant tout, chers lecteurs, prenez garde à tout ce qui est à la mode pour vos fillettes.

Vénérés lecteurs ! peut-être vous moquez-vous des jeunes filles membres de la Société des ceintures rouges, mais savez-vous à quel point, dans le parc d'Asakusa, elles peuvent être bêtement trompées et facilement utilisées ?

Récemment, je disais à Haruko :

— Mais en automne, on n'en voit sans doute plus ! On ne peut pas toujours porter le même genre de ceinture.

— Oui ! C'est là la difficulté. En automne, il faut se décider à porter une ceinture en satin noir.

Voilà pourquoi il y eut justement à cette époque, à Asakusa, un groupe de jeunes appelé « Société des ceintures noires ». Entre les deux sociétés, il y avait des couples d'amoureux qui appartenaient chacun à un groupe.

— Celle qui a commencé à en parler, c'est O-Ito, aux cheveux

décolorés. Cette O-Ito... elle n'a que dix-huit ou dix-neuf ans, mais quel tempérament ! Elle fait partie des groupes de danse érotique pieds nus, à Shinbashi*, et en *geta** à Asakusa. La ceinture en satin noir est seyante, mais elle ne convient pas nécessairement à tout le monde. Il y a des gens qui ont grogné et qui ont dit que les groupements de femmes, où qu'ils soient, étaient une mauvaise chose. Savez-vous qu'on dit que les imbéciles comme moi, qui vivent des faiblesses des femmes, sont, en fin de compte, des nonchalantes de première classe ? Yumiko et O-Ito feraient mieux de m'imiter.

— Dernièrement, on m'a présenté O-Ito. C'était bien, mais elle m'a dit que marcher était dangereux, et m'a conseillé d'arrêter. Mais ça n'a pas de rapport avec la Bande des ceintures rouges. Autrefois, alors qu'O-Ito marchait dans le parc avec ses cheveux décolorés, des gens lui ont dit qu'il allait tomber une pluie de sang. Comme, pendant quelque temps, je ne voyais plus sa silhouette, quel ne fut pas mon étonnement de la voir changée en vendeuse de grand magasin ! Une fois la bourse regarnie, elle retourna à la danse. C'était obligé. Elle était comme une vieille tenancière de bordel qui séduit les naïves petites vendeuses.

Le grand magasin d'Asakusa !... Pensez-vous, chers lecteurs, que l'imagination de Haruko soit débordante ?

Il y a une organisation secrète installée à Asakusa, dans le secteur de Shin-koumé à Honjo, à l'endroit même où l'on traverse le fleuve Sumida. J'en connais le nom mais je ne peux actuellement le dévoiler par écrit. De nombreuses vendeuses de grands magasins en font partie. Les membres de la Bande des ceintures rouges m'ont indiqué de quel magasin, de quel étage, de quel rayon il s'agissait. Je me suis rendu dans un de ces grands magasins dans l'intention de rencontrer ces jeunes filles. Mais je n'ai pu malheureusement arriver jusqu'à ces demoiselles. Voici donc un exemple. Mais cette organisation n'a pas de rapport avec O-Ito.

Cet exemple que vous pouvez trouver absurde recèle cependant, chers lecteurs qui ignorez le monde, une part de vérité. L'« étude de l'humanité d'Asakusa » est encore un peu plus insensée que ça...

Par exemple, les ouvrières de Shinshû* et Asakusa !... Le sang me glace !

Dans le journal du 13 juillet, vous avez peut-être lu, chers lecteurs, un article en gros caractères intitulé : « Shinshû ! Est-ce déjà le déclin ? »

Trois cents filatures environ, des districts de Suwa[1], Okaya, Minato, Kawagishi, Konan, Kami-suwa, Miyagawa, Ogawa, Nagano, durent fermer à la suite de la chute des prix du textile. Cette récession s'est étendue de la région de Shinshû et jusqu'au milieu du pays, dans la région de Shizuoka* et Yamanashi*.

Près de cent mille ouvrières ont déjà perdu leur travail.

Où vont aller ces femmes ?

Elles vont probablement retourner à leur village dans la plaine ou à la montagne, ou se regrouper pour lutter contre les capitalistes.

Mais ce ne sera pas le cas pour toutes. Il est probable que les autres iront rejoindre l'étrange bataillon des filles d'Asakusa.

CHAMPIGNONS D'EAU ET MUSIC-HALL

Le lac Hyôtan est d'un bleu limpide. L'été, il y pousse, en plein milieu de l'eau stagnante, une plante aquatique veloutée comme une moisissure. Un peu plus haut, non loin de la rive, il y a un grand espace près d'un sous-bois ombragé.

Il est plus de deux heures du matin. Une vingtaine de personnes sont attroupées en cercle autour d'un banc. Je jette un coup d'œil. Un homme a dans sa main un petit crabe ficelé et le découpe au ciseau. Le crabe est déjà tout blême et pend, immobile. Des policiers en blanc regardent puis s'en vont d'un air dégoûté.

— Hé, là !... appelle un homme en costume d'alpaga, coiffé d'un panama.

— Alors ? Tu l'as eu, ce travail ?

— À propos, patron ! Je suis allé jusqu'à la pelouse, mais je n'ai rien eu. C'est ce type-là qui l'a eu. Allez-y voir dans la matinée, c'est la joie des enfants.

— Hum !...

Les hommes qui formaient un cercle levèrent tous la tête en même

1. Ville dans le département de Nagano (ancienne province de Shinano, ou Shinshû). Les noms de lieux qui suivent sont ceux de cette région qui avait connu jadis une prospérité certaine grâce à l'industrie de la soie. Cette dernière était en déclin à l'époque de ce récit.

temps. L'homme se rengorgea et marcha jusqu'à l'estrade en agitant son éventail. Les jeunes voyous n'avaient pas tellement envie d'adresser la parole à un habitué du parc. Les nouveaux, qui couchaient à la belle étoile, étaient trop nombreux à ne pas connaître son visage.

L'été, c'est l'époque des mouches, des punaises, des chats squelettiques, des chevaux frappés d'insolation, des garçons et des filles dans la rue commerçante, des buvettes remplies à craquer.

C'est pourquoi l'été, il y a le cirque. Oui, en été, il se passe toutes sortes de choses. L'hiver, la plus grande partie des gens sont à l'intérieur des maisons, mais, par contre, l'été, ce ne sont qu'allées et venues. Ainsi, les bancs et les bas des piliers des boutiques sont des couches rêvées. Il n'y a, je crois, au Japon que deux grands hôtels qui puissent offrir autant de lits que la vaste surface d'Asakusa, l'été.

On dit qu'il est tout à fait impossible de compter au boulier le nombre des vagabonds. Il semble que les statistiques de l'administration ne soient pas exactes. Les vagabonds flairent à l'avance chaque fois qu'une enquête va être faite par le Bureau administratif, et ils disparaissent aussitôt sans laisser de trace. Donc les clients qui logent à cet hôtel, sont-ils cinq cents ou huit cents ? Personne n'arrive à le savoir. De plus, cet été, ils ont l'air un peu trop nombreux. Je n'irai pas jusqu'à dire que lorsque vient l'été, ils apparaissent et se multiplient comme les champignons d'eau à la surface du lac Hyôtan, mais, tout de même, cet été, ils sont particulièrement nombreux.

Les journalistes n'ont-ils pas été jusqu'à attribuer à la crise le vol du pommeau de l'épée de Danjûrô* ?

On a pu lire également, chers lecteurs, des mots étranges comme « enfants sous-alimentés », ou « suicide familial ». En cette année 1930, les journalistes ne savent qu'employer des expressions avec les mots « crise » ou « érotisme ». Il n'y a pas de limites aux histoires qui racontent la crise du genre humain.

« Quand les ennuis pleuvent, Bouddha est bien vivant ! » On a enquêté sur le montant des offrandes faites à la statue de Kannon à Asakusa. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, il a augmenté. Cela témoigne des intentions des gens. Mais c'était l'année dernière. Cette année, inutile de le dire, il a diminué.

Il y a eu un article sur la stagnation des offrandes et des cadeaux faits pendant la période de la fête des Morts, paru sous le gros titre :

« Bouddha est triste ! » Et pourtant, si l'on compare avec les ventes de fin d'année et celles de la fête des Morts à Asakusa, les boutiques le long du passage commerçant proposent des ventes spéciales et aménagent leur devanture en y accrochant une sorte de tenture à carreaux bleus et blancs sur laquelle sont fixées de modestes fleurs artificielles en forme de pivoine rose ou blanche, de marguerite des champs, de liseron ou de trompette. Tandis que dans les autres rues, à l'exception de la flûte et du tambour, il n'y a aucune décoration particulière.

Pendant les fêtes qui ont lieu les 17 et 18 mai, dans l'enceinte du temple d'Asakusa, il n'est pas rare de voir une jeune fille montée sur un cheval sacré. L'argent que rapporte son corps peut déjà au mois de juin suffire à nourrir toute une famille.

J'ai fait la connaissance d'un filou vraiment typique de la période de crise. Il m'a extorqué de l'argent en me demandant si je ne voulais pas acheter un kimono.

Devant le théâtre Shôchiku, il y a un panneau qui annonce le spectacle pendant la première semaine de juillet : Paris, dans toute sa splendeur, avec les feuilles vertes des marronniers ! Récital de la chanteuse Odette Delteil, soprano dramatique qui recrée pour vous une atmosphère d'Opéra dans le quartier des Champs-Élysées.

Deuxième semaine : Héléna Radzenko, danseuse russe, vous procure une sensation d'érotisme total et vous offre la merveilleuse nudité de son corps de perle.

Au théâtre Mansei-za, c'est la troupe des ballets Métro, des sœurs Danilevsky : Tamara, Mila, Valia et Louba, dans des danses cosaques, espagnoles et des danses de jazz. En un chœur langoureux, les jeunes sirènes russes chantent en japonais : la *Mélodie de Kanda* ou la *Mélodie du Ginza de nos jours*.

Dans le corps des Ballets mixtes du Teikyôza, Shigourney et Léna Lindahl sont respectivement chanteuse et danseuse.

D'après l'annonce affichée sur le panneau, Shigourney, la mère, chante la chanson *O-késa*[1], et Léna qui n'a que dix ans environ

1. Chant populaire de l'île de Sado, dans la mer du Japon au nord de Tôkyô. Le lecteur devrait imaginer ici à quel point il peut être cocasse qu'un chant traditionnel japonais de ce type soit interprété par des Occidentales. Parallèlement, cela donne aussi une idée du charme un peu pacotille des spectacles d'Asakusa en général.

danse sur l'air de *Sado O-késa*, en longues manches japonaises sous une coiffe de fleurs.

... et maintenant que j'y pense, elle danse aussi un mélange de danse cosaque et de démarche à la Charlie Chaplin, vêtue d'un habit de soie noire, une canne à la main, tout en chantant :

Je suis Charlie Chaplin,
Le clown toujours joyeux...

Dans les théâtres d'Asakusa, on ne peut trouver d'artiste plus applaudie que cette petite fille. Dans l'ensemble, la foule d'Asakusa accueille chaleureusement les étrangères. De plus, quand c'est une enfant, les spectateurs ne font aucun reproche. Léna vient après dans la salle pour vendre ses propres photos montées en cartes postales. Elle est ravissante et me fait penser à une jeune Chinoise que j'ai connue il y a dix ans, Lin Jin-hua.

Permettez-moi, chers lecteurs, de l'évoquer pendant un court instant.

« Lin Jin-hua joue à Shinjuku* ! »

C'était le 2 janvier de cette année. J'étais allé exprès au misérable théâtre sous chapiteau de Shinjuku ; on y donnait une revue « toc » dans laquelle Lin Jin-hua n'apparaissait pas. Le long d'une petite baraque voisine, pendait une annonce : « Femme-ours. » Ce printemps-là, une ravissante « femme-ours » était apparue derrière le passage commerçant d'Asakusa. La baraque où elle se produisait était justement celle où se tenait le cirque autrefois, un peu à l'écart. C'est là que j'aperçus Lin Jin-hua. Comme Léna, elle avait environ une dizaine d'années. Le corps fluet de cette petite fille exécutant d'étranges contorsions était aussi souple qu'un reptile, un petit reptile de qualité exceptionnelle et de grand prix. Elle venait également dans la salle vendre ses photos en cartes postales.

Tout à coup, sans que je m'y attende, je m'étais retrouvé dix ans en arrière et j'avais aperçu Lin Jin-hua.

— Hé ! Sortons ! Elle est vraiment moche, pour un costaud, cette petite naine avec du rouge à lèvres sur son visage de rien du tout !

Hiko-le-gaucher, écrasé par la chaleur, se retourna avec l'intention de ne point me suivre.

C'était au théâtre Ômori-za d'Asakusa.

Un autre jour de juillet, les jambes aériennes de Valia Danilevsky me rappelèrent Anna Loubovsky.

Mais, chers lecteurs, vais-je vous faire revivre dans des phrases mes souvenirs de 1923 ?

À Kagura-zaka, sous une pluie d'automne, une star, très en vogue de la chanson au Kinryû-kan, passa avec sa mère, également chanteuse et son exacte réplique, abritées sous un même parapluie. La jeune fille accompagnait sa mère comme une servante et marchait très sagement. À regarder la mère et les vêtements occidentaux de la fille qui semblaient avoir été sauvés de justesse de l'incendie du théâtre ou peut-être de leur logement, à voir l'état dans lequel elles étaient toutes les deux, plutôt que de plaindre la fille, on se sentait plus en sympathie avec cette mère, qui semblait attacher tant de prix à son enfant.

Cette jeune fille... si j'écris à son sujet, je crains de m'embrouiller définitivement.

Voici ce que j'ai écrit, il y a sept ans !

Alors, sautons toute une période et retournons au début du récit.

Quand les deux silhouettes des chanteuses passèrent à Kagura-zaka sous le même parapluie, c'était quinze jours après le grand tremblement de terre.

Je me souviens d'une petite pluie fine qui tombait sur Asakusa, il y a quatre ou cinq ans. C'était la pleine saison pour l'Opéra, au Nihon-kan. Sur scène, Sawada Yanakichi brillait au firmament de la chanson avec la *Sérénade au clair de lune*. On pouvait voir aussi un groupe d'acteurs russes que la révolution avait poussés jusqu'au Japon. Il y avait également Mme Gan Starsky, Nina Baboulova qui faisait partie du cercle artistique de Tsurumi, et les deux frères et la sœur Loubovsky : Daniel, Israël et Anna. La sœur aînée, Anna, avait treize ou quatorze ans ; elle était belle et altière. Israël avait environ dix ans. Moi, j'étais étudiant au lycée et, avec un ami, nous attendions la sortie d'Anna, à la porte de sa loge.

Un vieil homme russe, en vêtements tout élimés, suivait les trois Loubovsky. Le manteau d'Anna lui seyait fort bien, mais il était complètement râpé. Une telle pauvreté m'étonnait et me peinait. Ils vivaient tous les quatre en face de la piste de patins à roulettes, du côté nord de Mikuni-za. Comme le cou d'Anna arrivait juste à la hauteur de mon épaule, je regardais sa peau. Elle essayait de mar-

cher avec ses chaussures pleines de boue, sur les pieds d'un petit collégien qui se trouvait à côté d'elle, puis devenait toute rouge et éclatait de rire. Le lycéen rougissait également.

Une fois arrivés au bord du lac, le père Loubovsky acheta une minuscule poignée de marrons chauds. Tous les quatre entrèrent dans une pension complètement délabrée en face de Mikuni-za. Nous restâmes là, les yeux fixés sur cet hôtel.

— Demain, je vais m'installer dans la chambre voisine et j'achèterai Anna ! Je suis sûr que cinquante yens suffiront, dit mon camarade.

Bientôt, il se mit à pleuvoir. Retournant sous le porche du Mikuniza afin de nous protéger de la pluie, nous fûmes surpris. Adossé au mur, quelqu'un fixait le premier étage où logeait Anna. C'était le lycéen sur les pieds duquel elle s'était amusée à marcher. Je me souvins longtemps de cette Anna !

À un certain moment, on ne voyait que des femmes de basse classe dans le parc d'Asakusa : des ouvrières de la fabrique de cigarettes de Kuramaé, des employées des petites salles de cinéma, des jeunes artistes de cirque ou des acrobates qui marchaient sur des ballons. J'avais l'intention d'écrire un étrange et long roman sur ces personnages et de prendre comme héroïnes cette Anna et une jeune danseuse de variétés, Lin Jin-hua.

Je pensais aussi à une étrangère très infortunée, une jeune femme venue cette année-là d'Amérique, qui était directrice de la troupe des ballets Otto Sachs. Elle avait dressé une échelle de trente mètres dans les décombres calcinés de l'Azuma-za, et on la voyait sauter de ce sommet dans un petit bassin.

Il y avait une grande femme qui faisait un bond à quinze mètres du sol, en imitant le vol du cygne, mais elle était belle dans cette attitude.

La directrice de la troupe et toutes les danseuses montaient à l'échelle les unes derrière les autres. Arrivée en haut, elle adressait une prière au ciel étoilé. En bas, on savait que c'était un ciel où passait un vent terriblement froid. Tout à coup, elle se retournait comme si elle voulait tomber la tête la première, sautait en arrière et, faisant pivoter son corps dans le vide, se jetait dans le bassin les pieds en avant. Tout le temps que durait ce spectacle acrobatique, elle était de glace. Elle ne souriait pas une seule fois aux spectateurs, et une fois tombée dans le bassin, elle se mettait au bord, jetait les

bras en l'air deux ou trois fois, et rejoignait sa loge sans se retourner. D'un bout à l'autre du numéro, elle avait le regard anxieux d'une personne qui semblait ne pas aimer ce qu'elle faisait. Je la trouvais bien intéressante. J'aurais aimé voir cette femme sauter du douzième étage de la tour voisine.

Je disais que je voulais écrire un étrange et long roman. Eh bien ! chers lecteurs, dix ans après, je me suis mis à écrire ce que vous lisez en ce moment.

Je ne me gênerai pas, chers lecteurs, pour évoquer quelque peu les souvenirs de la grande époque de l'Opéra.

Les actrices d'Opéra d'il y a dix ans se sont transformées en danseuses de music-hall. N'est-ce pas là ce qui a donné l'Asakusa d'aujourd'hui ?

Si nous nous reportons au mois de juillet 1930, moi qui supportais encore la troupe des Ballets mixtes dans laquelle dansait Léna Lindahl, j'avais malgré tout les nerfs brisés quand venait le tour du *Filet à papillon* dansé par Matsuyama Namiko et la bonzesse Seijôkai Toyotoshi, me disant que ce numéro-là était vraiment trop hybride.

L'orchestre dont j'ai parlé plus haut jouait un air de jazz à la fois japonais et occidental, pendant que l'actrice aux yeux bleus en costume de marin et la bonzesse en longues manches agitaient un filet en tissu blanc, avec des gestes des mains et du corps semblables à ceux des amants. Mais le marin dansait une danse occidentale et la jeune fille, une danse japonaise.

Il y avait aussi Zawa Morino qui dansait au Tenshô-ichiza, puis, au mois de juin, au Shôwa-za. Elle se produisait dans une danse mixte semblable à *La Nourrice* ou *Une vie de saltimbanque* qui sont identiques aux danses d'il y a dix ans. Quand elle remuait son visage, elle était ridée comme une guenon.

Dans le même genre, il y avait aussi Kimura Tokiko à l'Otowa-za.

C'était une jeune fille si impudente qu'elle arrivait même à étonner les vraies dévoyées qui disaient :

— Y a-t-il au monde une fille plus effrontée qu'elle ?

Au Nihon-kan, c'était la première représentation publique des Ballets Ero-Ero.

Sur le panneau d'affichage, chers lecteurs, était écrit : « *Hit girl*, numéro fou de danse de nu des Ballets Ero-Ero. »

Quant à la représentation donnée au Tôkyôkan par la troupe de music-hall du Cygne blanc, avec Kitamura Takéo, Fujiyama Gorô et

Fujita Tsuyako, on annonçait : « Une grande parade de nus ! » « Du comique à revendre ! »

L'épaisse et balourde Kawai Sumiko était revenue au Nipponkan. Zawa Kaoru était passée du théâtre Kannon au théâtre Asakusa. Quant à Tadani Chikazô et Yanagida Ken.ichi, on ne les voyait plus, et tout à coup, ils réapparaissaient.

Ainsi, la liquidation des acteurs d'Opéra n'était-elle pas déjà achevée ?

En juin, eurent lieu les quatrième et cinquième représentations du *Paramount Show* au Palais des lumières, mais les danses typiques de 1930, c'étaient la danse de jazz de Haruno Yoshiko et le charleston de Minami Eiko.

Toutefois, au Sho-onkan où l'on poursuivait la star qui chantait l'air du *Clair de lune au château solitaire*, on avait repeint les panneaux d'affichage et écrit : « Superproduction artistique. »

Le « comique » annoncé, c'était à la fois du vaudeville, des variétés et du music-hall. Mais les spectacles comme *La Danse du baiser* étaient du genre un peu trop pornographique et c'est pourquoi il y eut à leur sujet de terribles discussions.

Le lendemain du jour où j'avais été dépassé par la jeune Russe alors que je marchais avec Haruko, j'allais justement voir un spectacle de music-hall du genre dont j'ai parlé plus haut. Soudain, j'aperçus ces gros titres dans les journaux sur l'étalage : « Par suite des extrêmes difficultés d'existence, on se trouve enfermé dans la cité des fous. » « Tous les hôpitaux sont pleins, les malades légers doivent se retirer et laisser leur place. »

Pour une fois, il ne s'agissait pas de ces histoires imaginaires qui sont affichées devant les théâtres mais bel et bien de la une des journaux.

HIKO-LE-GAUCHER

La plupart des vagabonds d'Asakusa sont légèrement fous. Asakusa est un grand asile. Mais tous ceux qui couchent dehors ne sont pas que des mendiants ou des clochards. Cet été-là, il y avait aussi une

foule de chômeurs qui naturellement venaient augmenter le nombre des mendiants et des vagabonds.

Mais, avec la crise, les restes de nourriture qui leur étaient distribués se raréfiaient également et ce qu'on leur donnait était de plus en plus maigre. Sur les bancs aussi, les places étaient limitées ; pour eux, depuis les temps anciens, avait été établie une très dure juridiction. S'ils enfreignaient le règlement, ils n'étaient pas seulement chassés d'Asakusa, ils risquaient aussi leur vie. C'était une « période de famine » durant laquelle ils se multipliaient comme les champignons à la surface du lac Hyôtan.

J'ai entendu parler d'un tireur de pousse-pousse, homme de peine à la journée, qui avait quitté son logement bon marché pour aller coucher à la belle étoile. Il acceptait n'importe quel travail pour se faire un peu d'argent, en changeant de casquette au gré des employeurs, et fumait les mégots qu'il ramassait. Il fabriquait des pétards avec les petits bouts qui restaient et quand il revenait au parc parmi les autres vagabonds, il les faisait claquer par terre et disait :

— Tout compte fait, quand on est nouveau venu, ici, personne n'aime votre tête. Avec les pétards, on devient un peu plus populaire, et quand vient l'aube, on est un type en or !

Parmi les vagabonds qui regardent les combats de crabes dans ce parc, il y a une bande de novices qui n'ont pas droit aux bancs publics. Du reste, vus de loin, tous les bancs sont occupés : trois hommes alignés et il n'y a plus de place sur les côtés. Je me mis à marcher vers un endroit ombragé avec des rangées d'arbres et me trouvai sur le pont en béton. Voilà ce que j'entendis :

— Eh ! le bruit des klaxons ! Dis donc, si on pouvait voyager, où irais-tu en premier ?

— Moi, ce que je veux absolument, c'est être riche ! Alors, j'irais à Shinshû*. Là-bas, il y a tellement de jeunes filles qui tournent en rond qu'on ne sait plus où mettre les pieds. Elles ont toutes à peu près seize ans, sont complètement perdues et, de plus, innocentes et faciles à séduire.

— Est-ce qu'elles sont jolies ?

— On s'en moque de ça ! On leur colle des vêtements occidentaux ! Ça leur moule le corps !

— Avec vingt ou trente yens, ça suffit ?

— Faut que j'voie ça avec l'entremetteur, mais faut bien compter mille yens par personne !

— Tu rêves ?

— Mais il faut bien ça pour changer sa vie.

Je m'en allai, le cœur serré.

Chers lecteurs, il ne s'agit pas là de vagabonds, mais plutôt d'une conversation à demi-mot entre trois hommes expédiés à Shinshû pour racoler les ouvrières au chômage.

Rêver à une aussi fructueuse affaire, quelle aubaine ! Mais hélas, avec leur façon de procéder et cent mille ouvrières au chômage, ce rêve pouvait devenir une réalité !

Il y a bien des policiers à Shinshû, qui préfèrent arrêter cette espèce de malfrats plutôt que de surveiller ceux qui fomentent les troubles sociaux, et je dois avouer qu'au fond, je préfère ça. Ce genre de combines ne convient pas du tout à de telles jeunes filles.

Sans mot dire, nous allâmes jusqu'au parc le plus proche pour en discuter.

Hiko me regarda en face et dit en riant :

— Ces petites filles... elles ne savent que souffrir et n'ont pas la moindre idée de ce qu'elles font... Au fait, ne voudriez-vous pas m'acheter un *yukata** ?

Je fis une désagréable grimace.

— Ce sont les *yukata* en réclame dans la revue *Le Club des femmes*. On leur a donné le nom de « Soir des pays du Sud ».

— C'est pour donner à ta petite amie ?

— Eh ! mais vous m'injuriez ! Vous êtes quelqu'un d'un peu trop méprisant. Je ne sais quel genre de rapports vous avez eus avec cette Yumiko, mais je ne suis pas encore assez sénile pour extorquer à quelqu'un un *yukata* que je veux offrir à une femme !

— Mais pourtant, c'est bien un *yukata* de femme ?

— Décidément, vous n'avez rien compris ! Il s'agit d'une petite de quatorze ans. Je lui ai dit, en blaguant, que je lui achèterai un *yukata*. Elle m'a regardé bien en face comme si elle se trouvait en présence d'un dieu, tout en se demandant s'il ne s'agissait pas là d'une plaisanterie. Cette fillette est un article pour la vente. Elle a commencé son métier il y a une semaine environ. Elle est là pour rapporter de l'argent. Moi, j'ai voulu lui faire plaisir avec un *yukata*. Après tout, je ne regarde pas autant que ça à la dépense et je crois qu'on peut bien s'attirer le cœur d'une fillette avec un *yukata*. J'irai

jusqu'à la porte — ce n'est pas une maison assez élégante pour avoir un beau vestibule —, je donnerai en vitesse le kimono et je rentrerai aussitôt.

— De quoi parles-tu ? Du *yukata* en taffetas « Soir des pays du Sud » ?

— Oui, merci ! En ce qui me concerne, ce n'est pas vraiment pour le prix de trois yens quarante-cinq, mais quand même, ce n'est pas une petite somme. Vous, vous avez plus d'argent que moi. Donnez-le-moi sans faire d'histoires. Je vous ferai rencontrer la petite. Allez, dépêchez-vous d'écrire là. Je peux en faire acheter dix à vingt par soirée.

Le patron de la maison Genji accompagnait Hiko-le-gaucher mais ignorait que celui-ci venait d'arriver de Shinjuku pour renflouer les affaires de la famille Shiroya.

Le jour où j'ai croisé sur la route un camion rempli de chrysanthèmes jaunes, blancs et rouges, on était encore au mois de juin.

Hiko était arrivé à Asakusa le jour de la fête dans le sanctuaire. Un bruit courait selon lequel une bande de quelques trublions était venue se mêler à cette fête du « Sacrifice au dieu de la guerre, cérémonie célèbre d'Asakusa ».

Hiko était allongé, les yeux fermés, appuyé sur son coude. Les volets sur lesquels on avait appliqué un de ces morceaux de tissu qui servent à emballer les objets ou à couvrir les *futon** étaient tout détériorés. Les parois coulissantes qui servaient de séparation avec la pièce voisine de trois nattes étaient tendues d'un papier jaune collé sur le verre. Dans la pièce de six nattes où se trouvait Hiko, il n'y avait qu'un seul petit miroir à pied. Pourquoi donc, dans cette maison, de nombreux miroirs étaient-ils brisés ? Quatre ou cinq *yukata* en tissu-éponge étaient posés sur un « valet de nuit ».

Il n'y avait aucun bruit, ce qui n'était guère étonnant chez « Genji », maison où on ne montait et descendait l'escalier qu'à pas feutrés. Les gens de l'extérieur qui venaient là fortuitement en visite s'y sentaient apaisés comme dans un refuge.

Il était plus de dix heures. La petite fille qui était allée au cinématographe n'était pas encore rentrée.

— Elle doit revenir à pied. C'est vraiment loin pour les petits pas d'une fillette.

— Peut-être est-elle allée autre part ?

— Mais ce n'est encore qu'une enfant ! Elle est sortie seule et n'a aucun autre endroit où aller.

— Écoute ! Si tu te calmais un peu ? Tu ne vas quand même pas aller jusqu'à dire qu'on t'a escroqué parce qu'il n'y a pas de femme !

— Moi, j'habite juste derrière. Ce n'est pas le genre d'enfant à déambuler la nuit.

— Mais tu habites près de la maison de thé Fujiya ?

— Hé, patron ! c'est vrai ? dit Hiko en levant la tête avec un regard interrogateur.

— Les filles affichées là-bas, je les connais depuis longtemps.

— Ah bon !

— O-Mitsu s'y est épuisée après avoir eu son enfant.

— Ça ne m'étonne pas.

— Mais dis-moi, tout à l'heure, tu as bien fait un détour en venant du parc, et tu es sans doute passé devant Suiten no roku ?

— Qui est-ce, ça ?

— Tu ne sais donc pas ? C'est le chef des pickpockets, juste à côté du tailleur. Il a une boutique de radio et améliore ses revenus avec ce travail supplémentaire à la mode. Il a une mignonne petite. Je l'ai aperçue avec son teint rose et ses cheveux nattés sur le pas de la porte du magasin, à côté de son grand-père. Le chef, lui, on l'appelle « Suiten no rokuji ». Il est arrivé il n'y a pas longtemps, c'est pourquoi il se tient tranquille. Moi, je ne connais que son visage. J'ai appris ça du petit commis qui mange chez lui. Il paraît qu'un vaurien du parc l'a rencontré dans l'omnibus il y a quatre ou cinq jours, et quand il est rentré, il a trouvé dans sa poche quatre billets de cinquante sous. Comme il se doit, le chef a un sacré talent, mais il a une désagréable façon de faire plaisir aux autres.

— Eh bien ! Elle semble être rentrée, dit le patron de chez « Genji » qui se leva et sortit.

Une vieille femme monta au premier étage, posa une boîte d'allumettes devant Hiko. Elle portait une paire de lunettes déglinguée au bout de son long nez ridé comme un papier froissé et décoloré. Hiko dormait profondément. Cinq minutes après, elle revint à nouveau en apportant un cendrier bon marché en verre bleu et des revues.

— Vraiment, vous vous ennuyez ! Ne voulez-vous pas quelques haricots sucrés ? Ne pouvez-vous pas regarder ces magazines pour

jeunes ? C'est la revue *Le Club des femmes*. Il y en a six numéros, de janvier à juin.

Tandis que Hiko regardait distraitement les photos des jeunes filles sur la page de garde, il y eut à côté, dans la pièce à trois nattes, un bruit comme celui de quelqu'un qui se réveille. Il se redressa mais ne put rien voir.

En bas, la jeune fille était rentrée. Le patron apparut en poussant un soupir.

— Hé ! il y a quelqu'un à côté ?

— C'est une pensionnaire ! Une femme. Elle est allée demander quelque chose en bas, je crois.

— Est-ce que je l'ai réveillée ?

— Ça n'a aucune importance. Je vais lui parler.

À ce moment-là, la jeune fille apporta le thé selon le rite établi. L'allure de cette fillette surprit Hiko. Ses bras sortaient d'un *yukata* à manches courtes fermé par une ceinture bleu pâle. Avec ses cheveux qui lui tombaient dans le dos, c'était une de ces enfants espiègles sorties de l'école.

« LE CLUB DES FEMMES »

La jeune fille ne semblait pas s'être encore fardée, et n'avait pas rougi quand elle était montée seule la deuxième fois.

— Alors ? c'était intéressant, le cinéma ? Qu'es-tu allée voir ? demanda Hiko.

— Oui... un film qui s'appelle *Les Bras*, répondit-elle de façon inattendue avec un accent familier de petite écolière. Puis, tout en restant debout, elle s'approcha.

— À l'Impérial ?

— Non, au Makino.

— Ah bon ? On ne donne pas encore *Les Bras* à l'Impérial ? J'ai attendu plus d'une heure !

— Ah ? Je suis allée à Minowa.

— C'est loin d'Asakusa ?

— Non ! c'est tout près. Dis donc ! Mets ça !

Après l'avoir décroché du cintre, elle jeta aux pieds de Hiko un *yukata* sur lequel était imprimé l'emblème de la maison.

— Attends un peu !

— Tu lis chaque mois cette revue *Le Club des femmes* ?

— Oui, je la reçois depuis deux ou trois ans.

— Tu ne trouves pas qu'il y a là de beaux *yukata* ?

— Oh, oui ! ils sont jolis.

La fillette vint s'asseoir près du garçon allongé sur son coude. Elle le bouscula un peu du genou.

— Ce sont les modèles de *yukata* du *Club des femmes*. La publicité faite dans le numéro du mois de juin a eu une grande portée.

— Tu veux qu'on t'en achète un ?

— Oh, oui !

Le visage lumineux de la fillette étonna Hiko. Brusquement elle ne pensait plus qu'à ce qu'on allait lui acheter et n'imaginait pas du tout que ça pouvait être une plaisanterie ou quelque chose de bizarre. Elle ne pensait pas non plus à sa situation qui était celle d'une femme avec son client.

— Lequel préfères-tu ?

Elle devint alors comme une enfant entièrement absorbée par les modèles. Elle ne remerciait ni ne s'excusait.

— On les regardera après tranquillement.

— Attends un peu ! Je dois aller jusqu'au marchand de *soba** et je reviens..., dit-elle d'une voix de petite écolière faisant attendre sa camarade de jeu, puis elle descendit l'escalier. Le bout des pieds de Hiko dépassait d'un *futon** d'enfant.

À côté, la femme de la pièce aux trois *tatami* sortit doucement. En bas, on entendait le bruit du bouillon de *soba* qui mijotait.

— Toi aussi, tu vas en manger ?

— Oui, quand il y a des clients, on leur en offre.

— C'est pour fêter quelque chose ?

La jeune fille regardait Hiko de toute sa hauteur, comme s'il avait été sur une table d'opération.

— Quand es-tu sortie de l'école primaire ?

— En mars de cette année.

— Alors, tu as quinze ans ?

— Non, quatorze !

Sur ce, elle tendit un papier blanc qu'elle tenait entre ses deux

mains, le plaça devant elle un peu plus haut que le niveau de son regard et se mit à lire les caractères en prononciation chinoise :

— « Si, lorsqu'on est atteint de maladie, on continue en passant outre, dans tout le corps on peut être atteint de complications. Cela fait le malheur de la famille et se transmet à la descendance... »

— Oh, là !

— C'est écrit qu'on peut en prendre sans arrêter !

— Hein ?

— Et que le médicament ne se détériore pas.

— Tu peux lire des caractères bien difficiles ! Tu lis la revue *Le Club des femmes* depuis la quatrième année d'école primaire ?

— Je vais à la bibliothèque pour enfants d'Asakusa. Même maintenant, j'y vais souvent, dit-elle sérieusement d'une voix un peu hachée, avec une petite ride qui creusait son front.

Ils regardaient les modèles de la revue.

— Lequel préfères-tu ?

— Oh, je ne sais pas. Je vais demander à ma mère.

Hiko descendit aussi. Il jeta un rapide coup d'œil dans la pièce à côté. Il y avait là trois femmes : la vieille de tout à l'heure, une femme de trente ans très maigre et une jeune femme en chemise de lainage rouge avec un pagne autour des hanches. Elle avait un beau corps.

Maintenant, je vais vous en dire un peu plus long. J'ai une nièce qui habite en face du Sanctuaire d'Asakusa. Elle a quatorze ans, elle est élève à l'école de filles. Elle a deux camarades de classe qui, paraît-il, sont entrées dans la Bande des ceintures mauves. Un des membres de ce groupe est une célèbre comédienne. La Bande des ceintures mauves n'a assurément pas l'élégance de la Bande des ceintures rouges. Si ma nièce de quatorze ans ignore que j'écris un roman appelé *La Bande des ceintures rouges*, moi, en tout cas, j'ignore totalement ce qu'il se passe dans la Bande des ceintures mauves. Malgré tout, je sais que depuis qu'elles sont à l'école primaire, ces deux camarades « échangent des lettres avec des garçons ».

Mais ma nièce, dernièrement, alors qu'on ne l'avait pas autorisée à s'absenter, est venue à la maison où j'habitais seul, et m'a conduit ce jour-là à Asakusa où elle avait rendez-vous. Nous nous sommes retrouvés dans une loge au Palais des lumières où des photographes prenaient des photos d'une danseuse de jazz et de six ou sept personnes.

— Dites-moi, mon oncle ! Est-ce que ces photos vont être publiées dans un livre ?

Par la suite, à chacune de nos rencontres, elle ne cessait de me poser la même question avec un regard inquiet.

Le maître d'école savait que ma nièce allait à Asakusa. Toutefois, en dehors des visites au temple, il était strictement interdit d'y aller.

Moi, j'osais croire que ces demoiselles n'avaient pas encore vu Asakusa, mais, après tout, je ne connaissais que ma nièce comme exemple de fille de quatorze ans. Ce que disait Hiko semblait juste.

— Jolies ? pas jolies ?... ce ne sont encore que des pucerons !

En attendant la fillette, Hiko jeta un coup d'œil sur les photographies de ces demoiselles qui ne connaissaient pas Asakusa, étalées sur les couvertures des six numéros du *Club des femmes*.

— Elles ont du « sex-appeal » et font du charme en prenant de ces poses ! Elles sont terribles ! Quand on y réfléchit, d'Asakusa à Yoshiwara, les filles sont précoces, mais elles ne vont quand même pas jusque-là !

Jamais aucun homme n'avait encore dit à la petite fille qu'il lui achèterait quelque chose. Elle ignorait tout de l'effet que ça pouvait lui faire. Elle n'arrivait pas à discerner si c'était vrai ou s'il s'agissait d'une plaisanterie.

— Je vais demander à ma mère.

Elle oublia complètement ce qu'elle était en train de faire et se leva avec une spontanéité et une docilité qui étonnèrent Hiko-le-gaucher.

Les adultes, en bas, n'allaient-ils pas être sidérés ?

La fillette remonta précipitamment en agitant la revue qu'elle tenait à la main et dans laquelle était insérée la page de publicité.

— Ils disent que c'est bien pour moi d'avoir un *yukata* comme le « Soir des pays du Sud ».

— Mais lequel ? Celui avec les motifs de fleurs d'amaryllis ? Ce n'est pas très bien pour une jeune fille.

— Pourtant, c'est celui que m'a choisi ma grande sœur.

— Ta grande sœur ?... la jeune femme à la chemise en laine rouge ?

— Oui, je veux dire ma belle-sœur, la femme de mon frère aîné.

— Ton frère aîné ?

— Oui, il est allé travailler à Hokkaidô. Mais, j'ai une vraie sœur aînée.

— Pour revenir à tes *yukata*, il y en a en deux modèles, l'un en tissu-éponge et l'autre en taffetas. Lequel préfères-tu ?

— Celui en tissu-éponge, il est comment ?

— Il est très bien, ce modèle-là.

— Mais, quand même, je crois que je préfère celui en taffetas, dit la jeune fille que, pour la première fois, l'hésitation venait troubler.

— Est-ce que tu as bien marqué ici ton nom et ton adresse ?

— Je vais dessiner un plan. Comme ça, ça va ?

Elle ramassa le papier qu'elle avait lu un instant auparavant et dit tout en suçant son crayon :

— Ici, c'est l'arrêt de Ryûsenji, ici c'est Asakusa et ici Minowa... vous comprenez ?

Puis elle écrivit le numéro de la rue, la plaque indicatrice de la maison et le nom de sa mère avec qui elle accompagna Hiko jusqu'à l'entrée ; elle passa la tête entre les deux battants des parois coulissantes de la pièce du bas, et dit :

— Alors, quand est-ce que vous reviendrez la prochaine fois ? Demain ? après-demain ?

Pour ça, elle était bien une adulte.

LE PALAIS DU MAGICIEN

Le lendemain Hiko-le-gaucher m'avait extorqué un « Soir au pays du Sud », invention de Mme Yosano Akiko. C'était exactement le troisième jour après le début de la saison des pluies. Le tissu de taffetas pour le *yukata* du *Club des femmes* n'avait pas encore été livré au drapier.

— Ça ne fait rien. Je prendrai le modèle « Môka », en tissu-éponge. Comme celui en taffetas coûte trois yens quarante-cinq et celui en éponge deux yens quarante, je ferai un yen d'économie. J'en prendrai donc encore un.

— Que pensez-vous du *yukata* de la Bande des ceintures rouges en réclame dans la revue littéraire *Bungei Shunjû** ?

— Combien vaut-il ?

— Deux yens trente.

— Comme ça ne fait qu'un yen de plus, ça va !

— Est-ce pour emporter ce soir ?

— Mais vous n'y pensez pas ?... pour un ou deux kimonos ! J'irai demain matin et les déposerai comme un colis postal. Je ne vais pas y retourner deux fois !

Le lendemain matin, il faisait une chaleur de plein été. Chez la jeune fille, les portes de la maison, devant et derrière, étaient ouvertes. À vrai dire, elles étaient toutes deux identiques. On ne savait laquelle était la vraie porte d'entrée. Juste à côté de la porte de derrière, se trouvait la cuisine. Une vieille femme en sortit en s'essuyant les mains. En bas, il y avait deux espaces, l'un de trois, l'autre de six nattes. La fillette cousait un *yukata*, seule dans la pièce de six nattes face à la porte. Elle était assise, bien droite, le visage éclairé de profil par les rayons d'un soleil méridional. C'était une paisible matinée familiale.

— Pouvez-vous appeler la petite, s'il vous plaît ?

Elle se leva de façon un peu affectée.

— Voilà, lui dit Hiko en lui présentant le paquet en papier avec les *yukata*. (Il n'avait jamais vu de visage aussi radieux.)

— Le taffetas n'était pas encore arrivé. C'est pourquoi j'en ai acheté un en plus, pas trop cher.

— Ah, bon ? dit-elle simplement, puis, posant le paquet sur un vieux coffre, elle se précipita pour aller dire quelque chose à sa mère et revint s'asseoir au fond de la pièce devant sa couture.

— Vraiment, merci infiniment ! dit celle-ci se substituant à sa fille.

— Reposez-vous un peu et essuyez ces gouttes de transpiration !

— Pourriez-vous me donner un verre d'eau ?

Elle lui passa le verre d'eau et dit :

— Toi, arrête ta couture.

— Oui ! maman, tu ne crois pas que ça serait mieux si je raccourcissais les manches de moitié ?

— Mais prenez donc un peu le frais !

— Non, je m'en vais !

L'adolescente laissa son aiguille et dit :

— Vous rentrez ? Alors, à dans deux ou trois jours, n'est-ce pas ?

— Pensez-vous que ce soit possible ?

— Non.

— Ah bon ?... Toi, viens là !

La mère appela la jeune fille qui se leva et s'approcha. Oh ! ses yeux étaient mouillés de larmes. Hiko sentit soudain sa gorge se dessécher.

— Veux-tu que je t'emmène au cinéma ?

— Oh oui ! Attendez un peu. Il faut que je change de kimono.

Déjà, elle mettait la main à sa ceinture et disparaissait dans le fond.

— Ah, quelle affaire de s'occuper de ces petites filles ! dit Hiko en souriant.

— Mais pas toute seule ! Tu ne peux pas demander à quelqu'un de venir avec nous ?

— Ah oui ? Je peux demander à ma sœur aînée ? et du bas de l'escalier elle appela au premier étage.

1. Pot-pourri d'airs célèbres par le grand ensemble orchestral.
2. Pantomime *Ebitsu no tama*.
3. Clowneries en musique.
4. Grands tours de magie en première vision.
5. Danses océaniques.
6. Mini-théâtre :
   A — Voyage accompagné.
   B — Voiture-couchette.
7. Danse de cow-boy.
8. Mini-théâtre :
   C — Le mensonge.
   D — La pêcheuse.
9. Histoires tristes de la guerre des Roses en Angleterre.
   Le canon magique.
10. Nouvelle danse en cinq tableaux *Les Cinq Jours de fête* :
    A — Le Nouvel An.
    B — La fête des Filles.
    C — La fête des Garçons.
    D — La fête de Véga.
    E — La fête des Chrysanthèmes.
11. Dangereuses acrobaties aériennes.
12. *Le Paradis égyptien*, nouvelle prestidigitation comique.

Voilà le programme du théâtre Shôkyokusai Tenkatsu [1].

Puis, le 7 juin, c'était l'ouverture du Shôwa-za. Juste avant, la

1. Tenkatsu, qui avait fondé à la fin du XIX^e^ siècle la troupe qui porta son nom sur plusieurs générations, fut une figure immortelle dans le monde de la prestidigitation.

troupe théâtrale Shin Tsukiji s'était produite à la fin du mois de mai dans des pièces comme *Conversations secrètes de Tsukuba, Qui lui a fait faire ça ?* et *Qu'est-ce qui nous a poussés vers Shinjuku ?*

Chers lecteurs !

Comme cela se fait au mois de juillet, le Kannon Gekijô arbore un drapeau sur lequel le mot « sexy » est écrit de trois façons différentes.

Le Nihon-kan affiche « Troupe de ballets érotiques » et même les mots « danse érotique » s'inscrivent en grosses lettres noires sur le théâtre Shôchiku. Partout sur les affiches publicitaires, on voit le mot raccourci « Ero », et l'allure exotique de ce mot incomplet n'a pas encore perdu son attrait. Mais, si l'on essaie de relever sur les affiches les noms des « revues obscènes » à Asakusa de nos jours, il vaut mieux, chers lecteurs — pour ce qui est du registre de l'érotomanie — que vous alliez voir en personne, le soir, dans les rues de traverse, là où se trouvent les petites baraques au bord du lac Hyôtan. Dans ces passages, il y a certes du racolage pour vendre des images, mais surtout, il y a les entrées des loges des « reines de l'érotisme ». C'est pour prendre un peu l'air qu'on en sort. Là, chers lecteurs, j'ai appris que le mot de « beauté pittoresque », que j'ai employé pour les sœurs Danilevsky, m'a été inspiré par la fascination des éclairages nocturnes. En fait, les pieds de ces jeunes filles sont bien plus sales encore que ceux des Japonaises.

Toutefois, comparé à ces « revues obscènes », le programme du théâtre Tenkatsu est par lui-même quelque chose de magnifique. Les tours de prestidigitation sont de stupéfiants artifices. Les jeunes danseuses essaient par la beauté de leurs gestes de convaincre les clients. La petite fille que Tenkatsu semble avoir eue est, avec le temps, devenue étudiante. On la voit à chaque pièce, un peu trop arrogante. Les acrobaties aériennes d'Henri Matsuoka sont extraordinaires, et, chose rare, Zawa Morino a été engagée pour danser. Mais, ce qui a le plus étonné Hiko, ce sont les objets lancés de la scène aux spectateurs. Zawa Morino joue le personnage du peintre dans *Ebitsu no tama* et, avec un geste de la main comme si elle lançait un ballon, elle envoie trente à quarante cornets en papier remplis de petits pains fourrés à la confiture de haricots qui tombent par terre dans la salle ou dans les loges.

Depuis la scène où se donne le spectacle de prestidigitation, de jeunes employés font voltiger des centaines de cartes avec la photographie de Tenkatsu. Elles volent comme de vifs et gracieux papil-

lons jusqu'au fond de la salle. De chaque côté de la photo, il y a, bien disposée, de la publicité pour des produits de beauté.

Des cigarettes Peace et des caramels Morinaga sont jetés tandis que Henri Matsuoka envoie des pommes.

C'est à ce moment-là qu'un brouhaha monte des places des spectateurs. Il y a une ambiance familiale et les enfants sont nombreux.

La fillette emmenée par Hiko grimpait sur les sièges les uns après les autres, levait la main en l'agitant et comme elle était juste face à la scène, elle attrapait chaque fois quelque chose. Les genoux de l'aînée étaient pleins de petits cadeaux. Sur le chemin du retour, elle sautillait de joie.

Cependant, Hiko les quitta et vint jusque chez moi.

— C'est la première fois que j'assiste à un spectacle de prestidigitation. C'est comme un rêve insensé d'imbécile ! Allez le voir, demain, par exemple. Mais figurez-vous que la grande sœur ne cessait de pleurer à tout bout de champ et la petite belle-sœur, qui ne pouvait pas supporter ça, lui demandait si, aujourd'hui, elle avait de la peine. Comme c'est sa belle-fille, la mère est au courant. Le mari, un certain Atsushi, a été envoyé au pénitencier de Hokkaidô. Maintenant, que peut-elle faire pour lui ? En fait, dans cette situation, s'il pouvait rentrer en ayant purgé sa peine, sa mère lui pardonnerait sans doute. Ce n'est pas moi qui pourrais avoir une telle compassion ! Comme on peut se tromper ! Vous, par exemple ! vous pourriez faire ça par charité ? Comment peut-on abandonner ainsi une femme au teint si clair et si bien faite ?

LA POCHARDE DE LA BERGE

À Ushigomé, à l'époque d'Edo*, une personne née fille d'un vassal du *shôgun** a fini par mourir abandonnée avec soixante-dix condamnations à son casier judiciaire, derrière le Sanctuaire d'Awashima, protectrice des femmes, dans le parc d'Asakusa.

Si l'on mentionne une célébrité d'Asakusa appelée « O-Gin-la-pocharde-de-la-berge », vous n'êtes certes pas peu nombreux, chers lecteurs, à vous souvenir de l'histoire qu'on raconte encore à son

sujet. C'était une vieille bonne femme qui décochait des injures empoisonnées en titubant au milieu de la foule.

C'est un peu comme quand les gens du cru vont de nos jours à un spectacle de comédie musicale et sourient en disant :

— Ah ! il y avait — mais était-ce au moment de la guerre russo-japonaise — un numéro appelé *Le Saut de la plongeuse* avec une très belle danseuse qui exécutait une danse en maillot de bain.

Il y avait un grand bac au fond duquel avaient été plantées des herbes aquatiques, et déposés de scintillants coquillages. Une plongeuse protégée par des lunettes sous-marines au bord cerclé de rouge agitait ses cheveux épars et allait jusqu'au fond ramasser les coquillages. C'était une danse aquatique qui avait réussi à rendre très populaire une actrice qu'on appelait O-Matsu-la-sirène.

Mais nous n'allons pas écouter les histoires d'antan racontées par les natifs d'Asakusa. Quand O-Gin-la-pocharde-de-la-berge mourut à l'âge de soixante-deux ans, c'était bien après l'époque des acrobaties données en spectacle dans le parc des filles en collant montées sur des ballons.

Vous souvenez-vous de la porte Kaminari-mon qui était en travaux depuis 1885, alors que sa reconstruction aurait dû être terminée depuis longtemps ? C'était là l'œuvre d'un incendie survenu à cause d'O-Gin, la chiffonnière, éternelle engeance d'Asakusa.

Il y a cent ans, elle débutait comme porteuse d'eau dans un établissement où l'on servait du thé et autres boissons. Puis elle devint prostituée clandestine dans un magasin d'instruments pour se curer et se noircir les dents, et ensuite tireuse à l'arc chez un marchand d'arcs. Déjà, on entrait dans l'ère Meiji. Elle ouvrit alors un bordel, s'occupa d'une salle de lecture publique de journaux, d'un centre de jeu de go, puis elle fut la maîtresse d'un marchand de bière et d'un patron de stand de tir à l'arc. Alors commença l'ère Taishô*, avec les « *geishas* de Taishô » et le grand tremblement de terre au cours duquel toutes sortes de femmes disparurent en même temps que la tour de douze étages.

Le jardin floral que la famille impériale avait offert à Morita Rokusaburô, grand maître en arboriculture qui travaillait pour le vénérable temple Rinnôji*, a l'une des plus longues histoires.

Il fait revivre, maintenant, de nostalgiques souvenirs au hasard desquels se profilent de délicates silhouettes vivantes. Peut-on encore croire à toutes ces petites baraques où étaient donnés des

spectacles de marionnettes, de voltigeurs, ou encore de poupées façonnées avec de jeunes fleurs de chrysanthèmes par le célèbre marionnettiste Yasumoto Ryûhachi ?

Chers lecteurs ! Voici que nous sommes maintenant à l'époque des « annonces lumineuses » :

— Parc d'attractions.
— Promenade dans la fraîcheur du soir.
— Parc de jour, parc de nuit.
— Théâtre.
— Acrobaties.
— Marionnettes.
— Revues de music-hall.
— Danse.

Les idéogrammes de l'éléphant et du singe étirent leurs traits en se profilant au-dessus de la porte d'entrée. Les petits théâtres ont décoré leur façade de caractères au néon, mais l'enseigne lumineuse du parc floral a distancé les autres de loin au cours de l'été 1930. Voilà ce qu'est devenu un très ancien jardin. À la place des femmes d'autrefois, de fausses femmes lumineuses au néon ont fait maintenant leur apparition à Asakusa.

Pour en revenir à O-Gin, la chiffonnière de Tawara-machi, elle avait été suffisamment belle pour avoir eu son portrait reproduit sur une feuille de papier — mais ce n'était que du vulgaire papier au bromure.

Fasciné par ce portrait, le fils cadet d'un vassal shogunal nommé Kishigami Ryûtarô avait enlevé O-Gin à son fiancé Shinkichi, qui en devint fou. Le soir du mariage, Shinkichi alluma un feu qui embrasa la porte de Kaminari-mon. C'était en 1860, au début de l'ère Keiô*. À l'aube de l'ère Meiji, un descendant d'un vassal direct du *shôgun* était évidemment un excellent parti pour une fille née dans une famille de guerriers de basse condition.

Or, peu après, O-Gin fut vendue à Kawagoé* comme serveuse de bar. En effet, les vassaux du *shôgun* avaient été complètement ruinés et anéantis par la venue du gouvernement éclairé de Meiji. Pour O-Gin ce fut le début d'un travail précaire à Kawagoé. En 1898, elle revint à Tôkyô et fut patronne d'un bordel à Yoshiwara, au bord du fleuve. Éprise d'alcool et délinquante, elle devint célèbre sous le nom de « O-Gin-la-pocharde-de-la-berge ». Elle approchait alors de

la cinquantaine, mais tirait encore dans la rue sur les manches des hommes qui n'avaient d'autre moyen que de se laisser entraîner par elle dans une auberge bon marché. Puis, approchant de la soixantaine, elle se vit obligée de gagner de l'argent par des moyens détournés. Elle était jour et nuit à la tâche. La plupart de ses partenaires étaient des délinquants. Elle finit par mourir à soixante-deux ans comme un chien abandonné. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elle eut une mort glorieuse, car c'est en sa véritable qualité de femme qu'elle travailla jusqu'au dernier moment. Jamais elle ne se laissa choir au niveau des imbéciles ou des malfaiteurs et quand elle était saoule, elle cessait de jurer. Elle n'était pas une de ces clochardes qui se laissent aller et que l'on voit assises sur un banc le jour et la nuit, sans aucune réaction, et que l'on revoit le lendemain toujours à la même place résistant au temps qui passe. Rappelez-vous, chers lecteurs, les propos que tenait Akiko :

— Celle-là, vous comprenez, c'est une de ces anonymes aux cheveux coupés court. Ces filles-là appartiennent aux bas-fonds d'Asakusa, mais tant qu'elles peuvent courir, elles sont protégées des dieux. Les vraies clochardes, en vérité, sont celles qui ne peuvent plus bouger.

Mais ne parlons plus d'elles et plongeons-nous en silence dans ce monde en pleine effervescence.

— *Lady-bird !* Voilà un mot prononcé par les étrangers.

C'était aussi le mot que Yumiko avait dit, le matin, dans le parc.

— *Lady-bird ?*

— Oui, ça veut dire « coccinelle ». On dit qu'elle appartient aux femmes. Si l'on traduit ce nom du chinois, cela donne « jeune fille au rouge éclatant ». Les femmes se fardent le matin comme les coccinelles, et déjà, elles ne peuvent plus voler.

Un matin, deux jeunes filles étaient assises dans un enclos réservé aux pépinières et commençaient à se farder avec de la poudre. Un peu de terre de la nuit précédente était restée accrochée à leur *obi**.

La patronne d'un magasin de comestibles avait fixé un tuyau en caoutchouc au robinet d'un lavabo de toilettes publiques et tirait l'eau nécessaire à la fabrication des aliments.

Un rat des champs grignotait les vieilles sandales en caoutchouc d'un clochard qui pendaient d'un banc. Ce rat dans le parc, tôt le matin, m'étonna beaucoup. Je l'avais déjà vu derrière le Vivarium.

Quand elles eurent fini de se farder, les deux jeunes filles s'en allèrent. Elles avaient couché dehors la nuit précédente.

Maisons de thé... Boutiques d'articles dentaires et pour le tir à l'arc... salle de lecture publique des journaux... Voilà, certes, une longue liste, mais on peut y ajouter aussi de nos jours celle où se trouvent les mots de prostitution... assassinats en série... nonnes péripatéticiennes... moineaux de nuit... qui sont les curiosités actuelles. Vous avez sans doute vu, imprimés, ces noms de jeunes dévoyées : O-Fuji-la-sans-logis, O-Tama-l'éclair, O-Yuki-la-simplette, O-Hissa-à-la-coquetterie-dans-l'œil... mais ni O-Gin-la-pocharde-de-la-berge, ni O-Yoshi-aux-cheveux-coupés-court n'étaient filles de mendiants, ou niaises comme O-Kiyô-la-bêtasse qui était, elle, descendue jusqu'à l'échelon le plus bas de l'échelle.

Et qu'est-il advenu de la fille du Ryûsenji qui avait commencé à gagner de l'argent deux ans avant O-Gin ?

Chers lecteurs, à nouveau, vous allez savoir ce qui est arrivé à O-Chiyo, la sœur aînée de Yumiko, qui se fardait un matin en plein soleil.

LE BERGER ALLEMAND

Une lumière rose se réverbérait sur l'asphalte qui luisait comme une chape de plomb. Des points rouges éparpillés de-ci, de-là flottaient au hasard au-dessus de la ville. On entendait l'écho du tramway. Il était cinq heures du matin. Dans la lumière irisée du soleil, l'urine de la veille dessinait sur l'asphalte de longues bandes parallèles. Le parc Sumida était comme une grande maquette en forme de H. Le pont de Kototoi reliait la berge de Mukôjima à la rive d'Asakusa.

Au clair de lune, le flot de la Sumida roulait des eaux ocre, mais à la lumière tamisée du soleil, il devenait sombre comme la boue. Une balustrade épousait les contours du pont tel un peigne fin, et de cette infrastructure métallique aérienne, faite d'une seule plaque de fer très résistante, ressortaient seuls des piliers illuminés, minces et élancés comme des crayons. Par temps clair, on apercevait les monts Tsukuba et aussi le Fuji. Quel spectacle étrange et merveil-

leux ! Du milieu du pont, on voyait s'étendre la vaste plaine du Kantô, aux contours incertains.

La longueur en était de cent cinquante-huit mètres cinquante. Si le pont de Kiyosu était remarquable par ses courbes, celui de Kototoi l'était par son aspect rectiligne. Kiyosu était plutôt féminin, et Kototoi, masculin.

O-Natsu pressa sa joue contre la rampe en acier.

— Oh ! comme c'est froid !

Elle avait seize ans ; un fard épais recouvrait son visage. Elle ne cessait de se mordre les lèvres et le rouge qui les ourlait se diluait légèrement autour de sa bouche. Ce fard étalé hors de ses contours avait un effet à la fois lénitif et attirant sur les hommes.

Bien entendu, le rouge à lèvres tout barbouillé du matin était celui de la nuit précédente.

— Hé, petit... tu as vu le brouillard qui s'accroche au pont ? Si on regarde au loin, on dirait qu'il n'a pas fini de tomber.

— Ah bon ?

— Mais tu as l'air d'avoir sommeil ?

— Je ne peux plus dormir maintenant. Je dois vous avoir à l'œil, O-Chiyo et toi !

— Eh ! On dirait que le brouillard vient se coller à ma joue.

Des taches apparaissaient comme si la poudre blanche de la joue droite était à moitié partie.

— Mais, c'est de la brume ou de la rosée ?

Une limousine de location passa, allant de Honjo vers Asakusa. Un taxi avec une passagère vêtue d'un *haori* aux couleurs fanées arriva de Honjo pour aller à Asakusa, puis un marchand de soupe chinoise se dirigea d'Asakusa vers Honjo. Une jeune équipe de joueurs de base-ball marchait de Honjo vers Asakusa. Des athlètes, coureurs de fond, venaient d'Asakusa pour aller vers Honjo, puis à nouveau, une limousine de Honjo à Asakusa. Une jeune femme en robe de voile de soie blanche, les jambes nues, marchait à pas pressés, montée sur des socques. Elle allait si vite qu'en pleine lumière on n'arrivait pas bien à distinguer sa silhouette. Je ne pouvais comprendre pourquoi elle portait un vêtement aussi transparent. Seul, un camion passa avec trois ou quatre ouvriers. À part ça, il n'y avait aucun véhicule vide.

— La nuit du réveillon, quel terrible brouillard ! C'est grâce à lui que Yumiko a pu échapper de justesse à la mort !

— Eh oui ! répondit le petit garçon du bateau qui prit à la main ses sandales de paille à semelles de bois, sauta d'un bond et se mit sur la rampe comme un équilibriste sur une corde raide.

La rampe, large comme deux doigts de la main, arrivait à hauteur de poitrine d'homme.

— Ne fais pas l'imbécile, dit O-Natsu, s'écartant soudain.

On racontait qu'un jeune était grimpé en haut d'une cheminée d'usine d'incinération d'ordures, installée sur des terrains sablonneux récupérés sur la mer, et qu'il avait volé l'aiguille en platine du paratonnerre. Puis il s'était réfugié au sommet de la pagode à cinq étages d'Asakusa. C'était lui qui avait dérobé l'épée du grand acteur Danjûrô.

Mais, en guise de cachette, les cabinets publics situés entre les collines artificielles du parc d'attractions sur la rive est du lac Hyôtan pouvaient bien faire l'affaire. L'espace en béton sur le toit était une plaque plutôt rigide qui pouvait servir de lit, et la rampe de protection était à peu près aussi large que celle du pont de Kototoi. Chers lecteurs, vous avez déjà certainement vu dormir des garçons allongés sur cette rampe, le regard tourné vers le ciel. Personnellement, j'en ai déjà vu deux ou trois monter dessus. C'était toujours le matin.

— Allez ! ça y est, je suis réveillé ! dit le petit jeune en descendant quatre à quatre l'escalier qui menait au parc Sumida. Il criait à pleins poumons : Imbécile ! Imbécile ! Imbécile ! et ces mots se répercutaient dans un écho métallique.

Le parc était toujours en travaux. Sur un panneau, on lisait : « Heures d'ouverture : huit heures du matin à sept heures du soir. » « On est prié de faire particulièrement attention à l'herbe qui vient d'être semée et de ne pas la piétiner. »

O-Natsu attendait devant le panneau de l'ancienne résidence des seigneurs de Mito. Les mendiants assis sur les bancs au pied du pont avaient la tête levée. L'écho de l'acier les avait réveillés.

Toits en fer, murs de béton où se glisse la brise venant du fleuve, voilà des couches idéales pour adoucir un peu la chaleur de l'été. Vous avez peut-être lu, chers lecteurs, le récit de l'étrange cérémonie qui rassemble les mendiants au beau milieu du mois de juillet.

Ils tapent sur un seau usagé et agitent comme un drapeau un vieux morceau de tissu. La foule des mendiants s'enivre, chante et danse. C'est comme un rituel d'exorcisme pour transformer ce monde de privations où ils sont les plus déshérités.

Un certain Satô Ichirô sur le boulevard d'Asakusa, assistant au « Meeting sur les bizarreries de Tôkyô », a prétendu que quelqu'un lui avait dit qu'il était parfaitement au courant de la façon dont les chiens qui rôdaient sur la colline derrière Asakusa s'assemblaient ou se repoussaient au bord du lac Hyôtan. Ainsi, tel tacheté et telle blanche se choisissaient comme partenaires amoureux, tandis que tel fauve repoussait les avances de telle noire. Les premiers mots de son intervention furent :

— Les jeunes délinquantes, elles, n'ont même plus le droit de choisir.

De fait, la « rivalité » n'est plus à la mode, et ce sont les chefs de bande qui ont tout pouvoir sur les jolies filles. C'est du moins ce qui se passe de nos jours.

— Imbécile ! Imbécile !

Le petit jeune arrivait en courant et les mendiants levaient la tête comme des enfants amusés par l'écho que répercutait le pont aux cris de « Imbécile, Imbécile ! ».

Il ne restait plus de l'ancienne résidence seigneuriale qu'une étendue de verdure, avec tout juste quelques pêchers en fleurs. Au milieu, un jardin japonais dont l'herbe était comme la pelouse d'un parc de château occidental.

Quelque chose de blanc semblait bouger juste au-dessus du vert de la pelouse. Comme une légère couche blanche en suspension exhalant une fraîcheur qui rendait les pieds immaculés. Le parc ouvrait à huit heures. Les gens du voisinage venaient y faire une marche matinale accompagnés de leurs enfants et de leur chien.

Sur une pelouse en demi-cercle entourée de bouleaux, était assise une jeune fille avec un berger allemand. La silhouette aux cheveux désordonnés ne cadrait pas du tout avec les paysages japonais nets et soignés comme les dessinent les étrangers.

Le chien accourut à grands bonds et posa ses deux pattes de devant sur le dos d'O-Natsu.

— Hé ! ça va... Tésu... Tésu ! Ah ! il vaut mieux ne pas trop s'approcher quand tu es avec Chiyo ! dit O-Natsu en lui caressant le museau.

Son pelage était tout froid. Elle avait du sang sur la main.

— Ah ! dit-elle effrayée... Chiyo ! qu'est-il arrivé à Tésu ?

— Il s'est battu, répondit Chiyo en riant.

— Avec un autre chien ?

— Avec un type qui avait l'air d'un mendiant.

— Un homme ?

— Tu es bizarre. Les mendiants ne sont-ils pas des hommes ?

— Mais je ne plaisante pas, Chiyo ! Tu es peut-être folle mais tu es une femme ! Tu ferais mieux de faire attention ! dit O-Natsu en relevant O-Chiyo et en la regardant fixement.

— Oh ! mais le brouillard a complètement trempé ton *yukata** ! Hier, la brume était très épaisse. C'est dans un endroit comme ça que tu as dormi ?

— Non, pas ici.

— Alors, où ?

O-Chiyo s'éloigna en silence.

— Tésu a mordu quelqu'un qui ressemblait à ces mendiants.

— C'est plutôt ce bellâtre de Sankichi, dit le petit jeune du bateau entre deux sifflements.

— Sankichi ? Celui qui vient toujours se laver à la fontaine derrière le temple de Kannon ?

— Tu n'es pas au courant ? Il passe son temps à suivre Chiyo. Autrefois, il était fou d'O-Chô et, maintenant, partout à Asakusa, on ne fait que chanter *O-Chiyo-Sankichi... Sankichi-O-Chiyo*.

La brume blanche se dispersait petit à petit au-dessus de la pelouse et l'herbe réapparaissait, comme brûlée.

Avec son *yukata* à motifs élaborés, fermé par une large et élégante ceinture en tissu blanc, O-Chiyo avait bien l'allure d'une jeune citadine, mais déjà, son physique respirait une sorte de souillure. C'était cette odeur de terre propre aux clochards. Le jour ou la nuit, on ne la perdait jamais de vue. Si on ne la voyait plus, c'était parce qu'elle était allée flâner dans le parc.

Comme elle se dirigeait vers la rive goudronnée, elle indiqua du doigt un banc à l'ombre d'une rangée de pins.

— À propos d'hier soir... dit-elle.

— C'est ici ? ce qui s'est passé hier soir ? Tu étais seule pour dormir ?

— Ils sont arrivés à quatre ! L'un des types a été mordu par Tésu, bien qu'il y en ait eu trois autres... dit Chiyo l'air absent.

Comparé aux parcs situés en bordure des fleuves des plus grandes capitales du monde comme le Potomac à Washington, la Tamise à Londres, la Seine à Paris, le Danube à Budapest et l'Isar à Munich,

le parc Sumida, dont sont si fiers le Bureau de la reconstruction et la Société d'horticulture, est inégalable par son volume d'eau, l'étendue de son panorama, ses rangées de cerisiers et l'aménagement de ses paysages. Il a une surface de vingt hectares et sur la rive de Mukôjima, sa longueur atteint presque deux kilomètres. Du pont où se trouvaient O-Natsu et ses compagnons, on apercevait l'extrémité sud du parc longeant la ligne des chemins de fer de l'Est. La surface du pont de Kototoi était comme une plaque goudronnée et humide enveloppée par la brume matinale.

Le plan d'ensemble se présentait ainsi : le fleuve, la berge bordée de saules, une allée piétonne, une rangée de cerisiers, une allée, une rangée de cerisiers, la route, une rangée de cerisiers, encore une allée et une rangée de cerisiers. Les cerisiers étaient disposés par rangées de quatre et réunis entre eux par des bandes de gazon. Une pelouse ornait également la berge bordée de saules.

— Quand on sent si fort l'odeur de la mer, on trouve normal qu'il y ait ce genre de choses !

— Ce genre de choses ? Que veux-tu dire ?

Le petit jeune montra une inscription dont il ne pouvait lire les caractères, « Bureau de surveillance maritime du ministère de l'Intérieur ».

De l'autre côté, sur la rive d'Asakusa depuis le pont d'Azuma jusqu'au pont de Kototoi, on ne voyait — était-ce parce que c'était dimanche ? — que des silhouettes en uniforme blanc et des filets tendus, ici et là, pour les équipes d'amateurs de base-ball.

Le jeune garçon se mit à courir avec le chien qu'O-Natsu, restée en arrière, essayait de rappeler. Le petit l'appela aussi et tandis que le chien revenait vers eux en dessinant un grand cercle, O-Chiyo sommeillait sur un banc.

— Voici le journal !... le journal !... l'édition du matin avec les annonces d'emplois.

Les petits colporteurs avaient déjà commencé à faire la tournée des bancs.

C'était aussi l'heure où les policiers en uniforme blanc commençaient l'inspection des sans-logis.

Un jeune employé frottait ses yeux ensommeillés tout en donnant des explications sur l'identité du garçon qui l'accompagnait.

— C'est un soldat !

Le garçon secoué par le policier n'arrivait pas à se lever, puis finit par ouvrir un œil.

— Viens là ! lui dit le policier.

Le garçon ramassa une capote et une casquette de fantassin qu'il avait cachées derrière un buisson et, sa besace pendante, il alla avec le petit commis jusqu'au poste de police. La troupe habituelle des sans-logis n'y prêtait même pas attention.

Essayant d'attirer les promeneurs matinaux, les brocanteurs, profitant du moment pendant lequel les boutiques des deux côtés de la rue commerçante n'avaient pas encore ouvert, avaient déjà déplié leurs tréteaux et cherchaient à gagner de l'argent en vendant n'importe quoi : des cartes géographiques, des coussins pneumatiques, des souris, des manuels pour étudier les caractères chinois, du parfum, des pipes, des bas, des balais, des moules en plâtre, des pendentifs avec les douze signes du Zodiaque, des cols pour mettre au bord des kimonos, de petites tortues vivantes, des lots de deux objets pour cinq centimes, des vêtements d'enfants, des herbes médicinales chinoises, des plateaux en pierre pour jardin miniature, des sandales en caoutchouc, des citrons, des narcisses d'eau avec leurs racines, des rubans, des petites arroseuses, des piques pour fleurs, des éventails, des épingles à cheveux d'apparat, des poupées en caoutchouc, des jeunes plants de palmier, des mouchoirs, des sardines séchées, des jupes, des bagues, des lacets, des registres pour machines comptables, des morceaux de vipère grillés, des vieux livres, des cigales, des sous-vêtements d'été pour enfants, des miroirs, des éphémérides, des pinceaux, des fleurs coupées, des chapeaux, des petites boîtes en paulownia, des jeunes plants d'arbres, des bretelles de pantalon, des chemises, des *geta*, des porte-monnaie, des géraniums...

Il y avait tout ça, un matin de juillet, sur les étals en plein air de la rue commerçante.

Sur le pont de Kototoi, étaient déjà apparus des marchands qui vendaient du café réfrigéré à raison de deux centimes la tasse ou de cinq centimes pour trois tasses, ainsi que des jarretelles, des poires, du détachant pour chapeaux, des plateaux de jeu de go, des jeux d'échecs et des pastèques.

Toutefois, seuls le chien, O-Natsu et le petit jeune du bateau étaient plongés dans un sommeil matinal.

Ce chien avait été enlevé à l'oncle d'un certain Komada à la demande de Yumiko et dressé par elle pour protéger O-Chiyo.

Komada était le garçon qui avait regardé le *Kurenai-maru* du haut de la tour à la jumelle et de plus, l'amant d'O-Haru. Personne ne connaissait la raison pour laquelle il n'avait jamais cherché à savoir d'où venait O-Haru et qui elle était.

Celle-ci, à l'âge de quinze ou seize ans, avait été placée comme bonne dans une pension de Funagata, dans le département de Chiba. Son plus cher désir était de devenir coiffeuse à Tôkyô dans le quartier des *geishas*. Un client qui venait à Chiba pour fuir la chaleur de l'été voulut s'occuper d'elle, et il ne lui mentit pas. Soldant la somme que la fille devait à l'aubergiste en dédommagement, il la plaça à Asakusa chez une coiffeuse du nom de Sukiko. C'était une boutique proche du magasin d'animaux Aritaké, situé dans une rue le long du Shôwa-za.

Mais, rapidement, sans qu'elle ait eu à se déplacer, les hommes se la refilèrent, supposant qu'une campagnarde comme elle ne se rendrait compte de rien.

LE QUARTIER DES STANDS DE TIR

« La gentille dame »... un exemple parmi d'autres.

C'était sa première cliente. Elle avait une façon de parler mélodieuse et quand elle venait chez Sukiko où travaillaient quatre à cinq personnes, elle prêtait une attention particulière à Haruko. Elle lui demandait si elle était née dans la région de Chiba, ce qui était reconnaissable à son accent.

— Moi, j'ai passé un été sur la côte extérieure dans un endroit appelé Funagata.

— Ah bon ?

— Ah ! en fait, c'était non loin de là... ma petite Haru ! ne crois pas que je sois quelqu'un de si fortuné ! En réalité, là-bas, j'ai gardé les enfants de ma sœur cadette quand ils allaient se baigner.

Elles se rencontrèrent deux ou trois fois aux bains publics. Tandis que Haruko massait le cou foncé de la dame avec un petit sac de son de riz, celle-ci ne cessait de vanter la blancheur de la peau de la

jeune fille. Sur le chemin du retour, elles s'arrêtaient dans un troquet pour manger une soupe aux haricots. La dame lui glissait furtivement des billets de théâtre et quand Haruko s'y rendait, aussitôt la dame venait s'asseoir auprès d'elle. Un garçon au visage renfrogné l'accompagnait. C'était un étudiant qui allait à l'université et lui louait une chambre au premier étage.

— Je peux bien t'acheter encore plein d'autres billets, mais si je te favorise trop en ne les offrant qu'à toi, Sukiko et les autres vont être jalouses. Que dirais-tu de venir chez moi quand tu auras ton prochain jour de congé ?

— Je veux bien... mais...

— Mais si, viens donc ! Tu verras, ça sera bien, ma petite Haru !... tu n'es encore jamais venue chez moi. Aujourd'hui, je vais te montrer le chemin. Je t'assure que tu peux venir !

« Chez elle », c'était à Komagata. Pourquoi venait-elle donc de Komagata jusqu'aux bains publics dans le parc d'Asakusa ? Haruko aurait mieux fait de se poser cette question-là.

On la fit entrer dans le salon. La dame la mit en présence du jeune garçon et lui parla du brillant avenir d'un étudiant d'université. Celui-ci avait l'air de beaucoup s'ennuyer ; quant à O-Haru, elle n'était après tout qu'une domestique d'auberge campagnarde dont le désir le plus cher était d'être coiffeuse. Elle ne se laissait pas séduire par des contes de fées et décida de rentrer chez elle.

Mais quand elle eut son congé suivant, elle se rendit chez la dame.

Puis il se passa un mois environ lorsqu'un soir — il était plus de neuf heures —, la dame arriva les bras pleins de paquets pour se faire coiffer.

— Je dois aller voir une parente à Ueno, et comme c'est sur le chemin, je suis passée par ici. Je suis terriblement chargée.

— Mais posez ça ici !

— Merci ! Naturellement, ma petite Haru, c'est moi qui paierai le taxi, mais ne pourriez-vous pas un peu plus tard me les porter jusque chez moi ?

— Bien sûr !

Le lendemain matin, lorsque Haruko se réveilla, elle était dans un lit, chez la dame au premier étage. Surprise, elle posa ses mains sur ses hanches. Elle était vraiment nue. L'étudiant n'était pas là. Elle se leva en vitesse et alluma la lumière. Sa blanche nudité se reflétait dans le miroir. Elle chercha sous le couvre-pieds, mais les draps

avaient disparu. Elle ouvrit le placard, il était vide ! Il n'y avait même pas une bande d'étoffe à se nouer autour de la taille. Elle se remit vite dans le *futon*. Sentir sa nudité avec ses propres mains la rendait honteuse. Recroquevillée, les genoux repliés, elle tremblait. Elle ne se rendait même pas compte qu'elle pleurait.

Elle ne put plus attendre ainsi. Elle se leva de nouveau, ne sachant où se mettre, finit par s'asseoir devant le miroir et se contempla, nue. Alors, pour la première fois, elle se calma. Elle se demanda pourquoi sa propre nudité lui semblait si étrange, et cessa de pleurer. À pas feutrés, elle alla jeter un coup d'œil en bas de l'escalier, puis revint tourner devant le miroir et contempla la nudité de son double. À nouveau, elle alla regarder au pied de l'escalier et retourna dans la pièce. Voyant se refléter en face d'elle cette étrange silhouette immobile, elle se laissa choir sur le côté et, au lieu de pleurer, se mit à éclater de rire. Une autre fille était née.

Voilà comment, en l'espace de cinq jours, O-Haru s'était retrouvée complètement nue dans le *futon* d'un premier étage.

I. Heures d'ouverture : du lever du jour jusqu'à minuit.

II. Les clients en état d'ivresse ne sont pas acceptés.

III. Il est interdit d'interpeller des personnes de l'extérieur et de les faire entrer sans autorisation.

IV. Prière de respecter l'ordre public.

V. Il est interdit de pénétrer à l'intérieur du stand de tir, à l'exception du propriétaire de l'établissement et de ses employés.

VI. Le personnel surveillant n'accepte ni cadeau ni pourboire.

Voilà quel était le règlement affiché à côté du stand de tir. Des imitations de boîtes de cigarettes en papier découpé pendaient au plafond comme des cordes sacrées dans un temple *shintô*. Plus bas sur la planche supérieure d'une étagère à deux étages des cigarettes Shikishima et BAT. Sur la planche du dessous, des poupées et des bonbons. Sur la planche de tir qui se trouvait à environ un mètre cinquante, étaient posés des fusils et des balles recouvertes d'émail blanc. Sur les murs de chaque côté du stand, on avait aménagé des rideaux comme sur une scène de théâtre, et fixé des miroirs.

Dans cette baraque immuable à travers les temps, une fille coiffée d'un grand chignon, avec les cheveux retournés et noués sur la tête, disait :

— Même un club de *mahjong* n'a pas encore réussi à détrôner un jeu aussi démodé. Il fut un temps où il était très en vogue et dans ce quartier il a une longue histoire.

J'avais envie d'ajouter :

— C'est à cause de vous, mesdemoiselles, et de vos habitudes que ce jeu n'a cessé de se renouveler, depuis les petites coiffées avec une longue épingle glissée horizontalement sur le dessus de la tête, jusqu'aux filles aux cheveux coupés court.

Les baraques situées derrière l'Asakusa Gekijô, le Palais des lumières et le Kôen Gekijô, dans le premier et le deuxième quartier du sixième secteur du parc, constituent le centre principal pour les amateurs de tir. Il y a encore un stand à côté de la Société des tireurs d'Asakusa et un autre derrière la palissade délabrée du parc d'attractions. Actuellement, en tout, on en compte moins de quarante.

C'est dans ce quartier, où résonne le bruit des balles, que la silhouette d'O-Haru apparut, vêtue à l'occidentale. Elle venait du lit où elle s'était retrouvée entièrement nue au premier étage de la maison de la « gentille dame ». Les stands de tir marquèrent le début de sa vie à Asakusa. C'était l'époque où les associations de tireurs organisaient très fréquemment des concours de tir et de nombreuses personnes alentour ne pouvaient s'endormir sans le bruit des balles. Il n'était pas rare de voir certains clients tirer cent à cent cinquante coups d'affilée. Un garçon nommé Ôkawa, handicapé d'un bras, traînassait dans le stand Sakurada. Le patron lui donna un peu d'argent pour faire un voyage. Ôkawa se vanta, prétendant qu'à Kyôto, il deviendrait un célèbre acteur, mais dès le lendemain, on le vit traîner dans la baraque d'à côté — tel était l'attrait magique du tir à cette époque.

La veille au soir, nous étions justement allés au stand de tir — Hiko-le-gaucher, O-Ito-aux-cheveux-décolorés et moi-même —, tous trois guidés par O-Haru.

Je me suis laissé dire qu'au club Ema, il y avait toute une catégorie d'artistes qui fréquentaient ces lieux. Je fus à nouveau présenté aux actrices du music-hall, car elles apportaient beaucoup à mon roman.

Nous nous trouvions au restaurant Kirakutei, derrière le théâtre Kôen Gekijô, face aux loges des artistes d'où les actrices, nues, nous regardaient.

O-Haru, qui n'avait pas la moindre intention de s'exercer à tirer, évoquait les souvenirs du temps passé avec la jeune fille coiffée avec un grand chignon.

— Tu étais mignonne comme une petite poupée française ! Oh ! l'allure que tu avais en mariée ! Je te vois encore... et ce type... qu'est-il devenu ?

Quand O-Haru était arrivée, le rideau du théâtre ne s'était pas encore levé et les gens étaient tous aux fenêtres des loges. Les vêtements de style occidental qu'elle portait étaient exceptionnellement beaux.

— Et dire que ça fait presque dix ans ! Et toi, tu n'as presque pas changé ! C'est fantastique !

— Toi aussi... on ne dirait pas que tu as dix ans de plus.

D'après ce qu'on disait, la jeune fille qui s'occupait du stand de tir avait été placée, dès sa naissance, en nourrice chez une campagnarde. Son vrai père était une sorte de conteur qui se produisait au théâtre de chansonnier dans le parc. Quand elle eut dix-huit ans, la jeune fille vint là où travaillait son père pour se distraire, aida au stand de tir et s'installa peu à peu dans la maison.

Douze ou treize années s'étaient passées depuis lors, mais cette demoiselle ne paraissait que vingt-deux ou vingt-trois ans. Pendant tout ce temps, elle avait entièrement géré le stand, offert une épicerie à son père et fait venir de la campagne sa nourrice et le mari qui étaient à sa charge.

O-Haru avait fréquenté le stand de tir six ou sept ans auparavant. Le prix d'une cartouche à ce moment-là était le dixième de ce qu'il était maintenant. Les affaires étaient devenues difficiles et, en une journée, on ne gagnait guère plus que quatre à cinq yens.

— Oui, à l'époque où tu jouais à la maîtresse de maison, nous faisions de très bonnes affaires.

Elle avait de bonnes raisons pour dire ça, car c'était vraiment une belle époque pour elle ; pour O-Haru aussi — c'était à cet endroit qu'elle avait trouvé Komata.

MIROIR ET NUDITÉ

Jeune délinquant venu à Chiba pour fuir les grandes chaleurs, il avait amené Haruko à Tôkyô et l'avait placée chez une coiffeuse

d'Asakusa, comme pour la mettre en lieu sûr un certain temps, tel un objet de collection.

Il vendit à l'un de ses camarades le « droit » de disposer d'elle et de la « vendre » à son tour à qui il jugerait bon. O-Haru ne se doutait de rien et Térasaka finit par l'acheter.

La maison de la dame servait de « lieu de rendez-vous décent ». Cette dame était une proxénète, et c'était d'une de ses réserves qu'avait été prise et livrée la marchandise achetée par Térasaka. Selon le point de vue de la vendeuse, ce qu'il avait acheté était un produit de première main, et le soir où O-Haru s'était habilement enfuie, la dame, en fait, était allée passer la nuit chez sa parente d'Ueno. C'était une personne parfaitement insensible.

Le fait d'avoir obligé Haruko à rester complètement nue était un des tours dont elle avait le secret pour l'empêcher de fuir.

En réalité, Térasaka ne louait pas du tout le premier étage. O-Haru avait tout de suite compris que la décoration de la pièce : le jardin miniature dans l'alcôve, le miroir à pied et le « valet de nuit » rouge, n'étaient rien moins qu'une mise en scène. Du reste, lorsqu'elle avait cherché à regarder ce qu'il y avait dans les paquets de la dame, elle n'y avait vu que trois coussins plats.

— J'ai beau essayer de me rappeler, je n'arrive pas du tout à me souvenir de ce que j'ai ressenti quand je me suis retrouvée nue devant le miroir.

C'était ce qu'elle prétendait, mais n'empêche que pendant les cinq jours où elle était restée nue, elle s'était mise à aimer Térasaka férocement. Cet amour fou allait-il lui permettre d'échapper au deuxième danger, celui d'être un objet à vendre ?

Ce n'était pas certain. En fait, O-Haru elle-même, avec son courage et sa beauté discrète, finit par confondre Térasaka et, loin d'être vendue, elle l'obligea à lui acheter des vêtements de style occidental. Elle commença alors à fréquenter les stands de tir comme épouse de Térasaka.

Lorsqu'elle rencontrait Sukiko, sa camarade du salon de coiffure, elle se contentait de la regarder bien en face avec arrogance et de tourner la tête.

Les fidèles de Térasaka avaient pris l'habitude de passer par le parc et de s'arrêter au stand de tir. C'était devenu comme une règle de leur code de camaraderie. Le stand qui était leur point de ralliement se trouvait en face du Ginshatei et avait pour nom BAT. On y

voyait un vieux monsieur — le patron — ainsi que son père et son fils qui semblaient être à sa charge. Étrangement, ce stand n'employait aucune femme.

— 25 centimes : Faire tomber en quatre coups un lot de trois paquets de cigarettes Shikishima.
— 18 centimes : Faire tomber en trois coups un lot de trois boîtes de cigarettes Shikishima.
— 18 centimes : Faire tomber en trois coups les guirlandes de Shikishima.
— 7 centimes : 1 paquet de cigarettes Asahi si l'on fait tomber en trois coups un lot de trois paquets de cigarettes BAT.
— 18 centimes : Faire tomber en quatre coups la pile de quatre paquets de BAT.
— 20 centimes : Faire tomber en trois coups la poupée de luxe.
— 10 centimes : Faire tomber en cinq coups les poupées alignées.
— 18 centimes : Faire rouler les boules en cinq coups et essayer de les faire coïncider avec les lettres auxquelles elles correspondent.

De nos jours, on procède encore exactement de cette manière, comme on le faisait sans doute à cette époque.

Mais, bien que les choix soient restés identiques, les habitués d'Asakusa pratiquaient surtout le numéro à sept centimes où il fallait faire tomber une pile de trois paquets de cigarettes BAT. On ne voyait que rarement des gens viser les piles de Shikishima ou les guirlandes.

Des habitués comme Térasaka arrivaient à tirer jusqu'à cent ou cent cinquante coups d'affilée, et devenaient ainsi les spécialistes de la pile des trois paquets de BAT en ne payant que le prix d'une balle, c'est-à-dire un peu plus de deux centimes. Les cigarettes qu'ils recevaient en récompense ne pouvant être revendues, ils les utilisaient pour leur propre plaisir et, en fin de compte, pour deux centimes seulement, ils s'étaient offert un agréable moment de distraction.

Les différentes façons de faire tomber les lots étaient devenues un art si compétitif qu'on assistait à un véritable tournoi d'habileté.

Chaque jour, à cette époque, quinze à seize jeunes se retrouvaient en permanence au stand.

Un jour, après midi, ils étaient venus s'amuser en apportant du

sake* et des *sushi** ; à une heure avancée de la nuit, ils étaient encore là et ne pensaient plus à rentrer.

La première épreuve organisée était la suivante : au fond du stand, entre deux paquets de la pile de trois avait été insérée une boîte d'allumettes. Lorsqu'en trois coups les cigarettes étaient tombées, il ne devait plus rester que les allumettes.

La deuxième épreuve consistait à faire tomber en un coup deux paquets de cigarettes.

Pour la troisième épreuve, il fallait en trois coups faire tomber six paquets de cigarettes placés les uns contre les autres en diagonale.

La façon dont le vieux monsieur du magasin avait disposé les cigarettes ce soir-là était la plus élaborée de tout le parc. Le groupe des concurrents faisait vraiment plaisir à voir et, pourtant, il n'y avait alentour pas le moindre parfum de femme.

Des garçons qui avaient gagné quelques centimes lors de ces épreuves, se parant du nom du patron promoteur des compétitions, louaient un jour par mois une chambre près du pont Kappa pour s'y réunir. Ainsi, le groupe Tengu, par exemple, avait organisé son propre concours, le soir, après la fermeture de la boutique. Quand ils eurent fini, il était près d'une heure.

— Hé ! les garçons !... Mais vous n'y voyez plus rien ! Le stand est fermé, revenez demain.

— Ah bon !...

Un jeune homme se tenait, l'air triste, au coin du stand. O-Haru, l'ayant aperçu, s'était approchée.

— Allez, viens... viens chez moi...

— Si vous voulez... répondit-il en rougissant d'avoir été interpellé par une jeune fille avec de si beaux vêtements de style occidental.

Une fois arrivés à la modeste auberge de Mukôjima, O-Haru passa derrière le garçon et lui enveloppa délicatement les épaules avec un de ses *yukata**. Le garçon retira son pantalon.

— Eh ? Mais tu as plein d'argent... un enfant qui a trop d'argent... ce n'est pas bien du tout. Attends, je vais m'occuper de toi. Il vaut mieux que tu restes ici cette nuit.

— En plus, j'ai aussi trente yens que j'ai confiés au patron du stand de tir. Lui aussi, il a dit que ce n'était pas bien que les enfants aient trop d'argent. Si on montre tout son argent à la fois, les gens

vous soupçonnent, dit le garçon en passant son portefeuille à O-Haru.

Dedans, il y avait environ deux cent cinquante yens.

Térasaka qui, écrasé par la chaleur, était resté jusque-là silencieux, regardait l'expression d'O-Haru qui murmurait :

— Ça y est... je crois que j'ai fait mouche !

Puis il se mit à poser des questions.

— Mais d'où sors-tu tout cet argent ? As-tu fait quelque chose de mal ?

O-Haru lui coupa la parole avec des mots réconfortants.

— Mais que tu es bête ! Alors quoi ? Tu te prends pour un policier ? Ne t'inquiète donc pas et dors, il est tard !

Il n'y avait qu'un seul *futon** et Térasaka s'endormit rapidement.

Le garçon avait volé l'argent dans le coffre de son oncle. Depuis un certain temps, il y prenait chaque jour deux ou trois yens et c'était avec cet argent qu'il était venu à Asakusa.

Il n'y avait là rien d'extraordinaire. Il avait été séduit par le charme étrange d'Asakusa. La maison de son oncle se trouvait dans le quartier d'Ogawa, à Kanda. Il y était employé comme commis.

Lorsqu'elle entendit ces mots, O-Haru caressa de la main la nuque du jeune garçon et lui donna avec son index de petits coups sur le menton.

— Tu parles d'un coffre... mais, ce coffre, est-il grand ?

— Non, celui du magasin est plutôt petit. De plus, je connais l'endroit où sont cachées les clés.

— Dis donc ! On ne peut pas dire que tu aies très belle allure avec ta chemise de sport et ton pantalon blanc.

— Mais je suis toujours habillé comme ça quand je vais faire les courses.

— Eh bien, demain, avec ton argent, tu iras t'acheter un kimono ou des vêtements de style occidental.

— Plutôt des vêtements occidentaux...

— Bon ! Eh bien... toi, à partir de maintenant, tu seras comme notre petit frère. Où que tu ailles, tu devras tout nous dire, à moi et à ton grand frère.

— Ouais...

— Alors, demain, quand tu iras acheter tes vêtements de style occidental, j'aimerais bien que tu penses à m'en acheter un aussi.

O-Haru n'avait guère qu'un an de plus que le garçon.

Le jeune berger allemand que Komata avait volé pour protéger O-Chiyo avait appartenu à ce jeune garçon six ou sept ans auparavant.

L'argent servit à acheter deux vêtements et un gramophone. Le reste fut dépensé au parc en réjouissances diverses. Ensuite, ils allèrent jusqu'au stand de tir pour essayer de récupérer trente yens...

— Comment ? On a déjà tout utilisé ? Mais tu nous avais bien dit que tu nous en fournirais encore si on n'en avait plus ?

Comme ils se sentaient à court d'argent, le jeune devenait encombrant.

— Que tu le veuilles ou non, tu dois retourner chez ton oncle. Allez... sois gentil !

— Mais ne vous en faites pas ! Si vous n'avez plus rien, je vais vous en apporter !

Quand elle vit la profonde tristesse du garçon au cœur désolé, O-Haru redoubla de sagacité. Elle lui fit comprendre que cet argent lui servirait à la racheter des mains de Térasaka.

C'est ainsi que pendant cinq ou six ans, Komata s'accrocha à O-Haru. On le vit alors fréquenter Asakusa comme membre de la Société des ceintures rouges, des ceintures noires, ou de la Bande des ceintures rouges. Quant à O-Haru, il en parlait comme si elle avait perdu tout attrait pour un homme, toute négligée et affairée qu'elle était.

Mais Komata, toujours envoûté par l'attrait de l'irréalisable, se laissait aller à des rêves impossibles.

O-Haru espérait, au fond de son cœur, lui donner encore une chance de vivre avec une fille à la volonté de fer ; c'est pourquoi elle pensa le confier à Yumiko.

— Tu veux dire que c'est moi, la fille que tu recherches ? lui dit celle-ci.

Chers lecteurs, c'était bien cette Yumiko-là... et alors que j'en étais resté à ce point dans l'écriture de mon roman, je tombai par hasard sur une Yumiko à l'étrange silhouette. C'est pourquoi je dois soudain transporter mon histoire sur le trajet d'un bateau — un vrai bateau avec lequel je vais faire coïncider mon roman, et sur lequel se trouvait la passagère du vapeur de la Compagnie des transports fluviaux sur la Sumida.

J'étais monté à l'embarcadère de Hamachô sur un bateau à destination du pont d'Azuma. Une jeune vendeuse d'huile de camélia Oshima avait levé les yeux vers moi et me regardait fixement.

Elle avait les hanches bien serrées dans un tissu bleu marine, un tablier mauve, des guêtres foncées et des sandales en caoutchouc. Ses mains étaient posées sur un grand balluchon en toile de coton noir, et son visage hâlé par le soleil était légèrement fardé. On aurait dit tout à fait une jeune et belle campagnarde montée à la ville — silhouette qui convenait fort bien à un vieux vapeur-omnibus comme celui-là.

Le visage sévère de la jeune fille s'anima soudain :

— Que diriez-vous d'un flacon d'huile de camélia pour madame ?

Oui, c'était bien Yumiko.

— Merci... mais je suis certain de vous avoir déjà vue quelque part.

— Cette huile rend les cheveux épais et brillants. J'ai aussi de la poudre de corail, de l'extrait de varech et du shampooing à l'huile de camélia.

— Vous ne trouvez pas que la plaisanterie a assez duré ?

— Et vous ? Comment se fait-il que vous soyez sur ce bateau ?

— Mais c'est bien une vedette blanche qui t'a enlevée du *Kurenai-maru*. C'est à partir de là que je dois continuer mon roman, c'est pourquoi je contemple le paysage aux abords du grand fleuve !

— Surtout, n'écrivez pas que je vends de l'huile !

— Pour quelle raison fais-tu ça maintenant ?

— Je cherche quelqu'un.

— Alors, tu es toujours à la recherche de quelqu'un, n'est-ce pas ?

— Mais, non ! il faut bien que je gagne ma vie !

— Et c'est pour ça que tu as loué un tel costume ?

— Non, je l'ai emprunté à une vendeuse.

— Et elle, alors ?

— Je crois qu'elle vend de l'huile de camélia dans les loges des artistes du Mansei-za. C'est ça, vendre de l'huile !

Le bateau arriva au pont d'Azuma. Yumiko portait un chapeau de paille rond.

— Vous savez... de toute façon, moi, je ne suis plus au courant de rien !

Puis, elle se leva et il aperçut, de dos, une petite jupe bleu marine bariolée de taches blanches.

ILLUSIONS DE CRISTAL

(Suishô gensô)

Illusions de cristal *fut publié dans la revue* Kaizô, *d'abord dans le numéro de janvier 1931, et ensuite dans celui de juillet de la même année sous le titre* Le Miroir [Kagami].

C'est dans le contexte d'une recherche systématique de la nouveauté, entreprise par l'écrivain de « l'école des sensations nouvelles », qu'il convient de placer ce récit étrange. Ici, Kawabata n'hésite pas à jongler avec les mots et les tournures, en introduisant à dessein des termes de génétique et des concepts scientifiques tout à fait nouveaux à l'époque. De même, il recourt de façon délibérée à des associations d'idées qui paraissent insolites, excentriques et saugrenues, et qu'il fait défiler à un rythme vertigineux.

Si ce récit paraît ésotérique, il faut voir là un effet recherché par l'auteur. Il sait bien que son public ne suivra pas un tel rythme, ne comprendra pas une telle forme de narration. Mais il sait aussi que ce même public saura saisir le sens « global » de la profonde mélancolie dont est frappée l'héroïne — cette tristesse insondable d'une femme murée dans la solitude de la vie à deux, incomprise et délaissée, contrairement aux apparences.

C'est une torture difficile à qualifier, d'autant plus redoutable que l'aisance matérielle dans laquelle elle vit l'oblige à une certaine oisiveté. Que pourrait donc faire cette jeune femme élégante enfermée dans une prison dorée, d'où elle ne sortira jamais ? Les mots et les idées avec lesquels elle joue sont, en réalité, autant de cris de douleur.

Quand Madame se trouvait face à son miroir, Play-Boy ne manquait jamais de sauter sur la table de la coiffeuse. Là, assis sur un coussin, il tendait son petit cou, et, fasciné, la regardait se farder. Il attendait comme une fillette bavarde et impatiente d'être maquillée à son tour. Non seulement il savait très bien qu'on allait le pomponner, mais il pouvait se rendre compte aussi, d'après le soin apporté à son toilettage, du jour où il serait accouplé.

Dans le miroir à trois faces de Madame, les objets se reflétaient en trois exemplaires, comme s'il y avait eu, en fait, trois miroirs.

Ce que reflétait le volet gauche était la verrière de la véranda qui ressemblait à celle d'une serre remplie de plantes, mais là, il s'agissait plutôt d'une sorte de cage avec des petits animaux.

« Regarde ! Placé ici, ce miroir n'est en aucune façon un luxe pour moi. Je peux voir s'y refléter les semences du jardin et les œufs des oiseaux ! » C'est ce que dit Madame lorsqu'on lui livra du grand magasin la coiffeuse de style occidental. Mais en réalité, tout ce qu'elle voyait directement dans le miroir, alors qu'elle s'empressait à faire du charme à son mari, ce n'était que la verrière du toit qui ressemblait à celle d'une serre. Tout couple digne de ce nom échange des mots tendres qui, malgré leur tendresse, ne peuvent paraître qu'étranges à autrui, et il en oublie le sens tragique qui peut y être contenu, de même que diverses plaisanteries ou mots d'esprit peuvent être l'expression de quelque drame humain. Mais Madame était de celles qui ne s'attardaient pas à la bizarrerie de ses paroles, et si elle s'était exclamée en disant « ah ! quel ciel bleu ! » sans faire attention, c'était parce qu'elle avait été profondément émue et fascinée par le bleu du ciel qui se reflétait dans le miroir (un petit oiseau tombant du ciel d'azur comme un caillou argenté, un bateau à voiles filant comme une flèche métallique et disparaissant dans l'océan, un poisson se faufilant dans l'eau du lac, semblable à une aiguille

d'argent). Madame voyait en clignant des yeux toutes ces choses, à vrai dire invisibles, et ressentait sur sa peau le froid des écailles du poisson, parce qu'elle avait été émue comme si elle avait aperçu pour la première fois le ciel bleu, mais son étonnement était analogue à un sentiment de solitude nostalgique. En fait, si l'on considère que, depuis les temps anciens, le ciel bleu... l'océan... un lac... sont les éléments les plus évidents capables de susciter sur-le-champ une émotion humaine, la tristesse viscérale qu'éprouvait Madame n'était autre que le vide absolu que creusait dans son cœur l'image de la verrière reflétée dans le miroir.

De cela, à vrai dire, Madame, tenant le pan gauche de son miroir à trois faces, était parfaitement inconsciente.

« Ici, me semble-t-il, dit Monsieur, ce n'est pas l'endroit idéal pour cette coiffeuse. Après tout, un objet luxueux se doit de donner une impression de luxe n'importe où. C'est pour chasser la science de notre chambre à coucher que je me suis empressé d'acheter ce meuble décoratif qui, assurément, n'est pas un objet d'homme de science. Pour voir le profil de ma femme en train de se farder, je n'ai pas besoin de le laisser se refléter en même temps que la cage pour mes expériences scientifiques.

— Mais quand tu me montres un fœtus au microscope, par exemple, je suis éblouie par les motifs magnifiquement colorés, et, dans les transformations de l'œuf fécondé, je vois la main de Dieu. Quel privilège pour moi d'avoir pu observer, grâce à toi, les vers que Play-Boy a dans le ventre, ces vers détestables enfermés dans d'aussi belles cellules.

— Tu dis ça, cependant, quand j'y pense, quelque chose ne va pas ! En vérité, tu n'as pas envie que ce miroir soit placé là. Tu as bien essayé de l'y mettre, mais quand tu as vu qu'il réfléchissait la cage du jardin, tu as été surprise et tu as saisi de ta main le panneau gauche.

— Ah ! dit Madame qui venait seulement de remarquer sa main. (Ah ! qu'elle est belle, ma main ! Mains de gynécologue lavées plus de dix fois par jour, mains de noble Romaine aux ongles peints en or. Arc-en-ciel. Sous l'arc-en-ciel, une petite rivière dans un champ verdoyant.) ... Ce n'est rien... je regardais seulement le ciel dans le miroir. Quand il s'y reflète de façon aussi belle, mon visage est plus joli que nature. C'est un miroir embellissant.

— Le ciel ? C'est bien le ciel que tu cherchais à voir quand tu

regardais la verrière ? Ce miroir à trois faces est comme un triptyque. Si l'image est mauvaise, on peut fermer les panneaux. Surtout, ne te gêne pas pour moi.

— Quelle horreur ! Alors, les miroirs aideraient-ils les hommes à devenir psychologues ?

— Je crois qu'il y avait une chanson autrefois qui parlait de ça et que l'on chantait en chœur à l'école.

— Mais la psychologie pratiquée par un homme de science est bien plus subtile qu'un miroir de coiffeuse. Quel rapport peut-il bien y avoir entre ta science et l'âme féminine ?

— Un rapport très étroit. C'est expliqué à la page médicale de la *Revue des femmes*. L'orgasme féminin comporte une jouissance psychique. »

Madame regardait dans le miroir ses joues démaquillées (une pipette servant à la fécondation artificielle, des préservatifs, une moustiquaire blanche comme un filet à papillons pendant au-dessus du lit, les lunettes de myope de son époux qu'elle avait brisées en marchant dessus le soir de leurs noces, la salle de consultation de son père qui était gynécologue). Madame secoua la tête comme si elle voulait se libérer d'une chaîne de verre qui l'enserrait (préparations de sperme et d'ovules de toutes sortes d'animaux tombés sur le plancher, lames et lamelles d'observation brisées dans un bruit de verre éclaté, débris diffusant comme une lumière solaire). Sans aller jusqu'à attribuer à de la tristesse la pâleur des joues de Madame, qui aurait dû rougir aux paroles de son mari, on en venait à se demander si ces joues diaphanes n'étaient pas dues plutôt à la mélancolie inhérente au miroir.

« Ah ! cette chose qu'on appelle amour !

— Cette chose qu'on appelle amour ! répéta Madame en faisant écho aux paroles de son mari... Mais tu m'as bien dit qu'en amour, l'orgasme n'accompagnait pas nécessairement la fécondation. (Pipette, pipette, pipette, c'est le bruit cinglant que fait le fouet pour dresser mon chien quand je l'agite. Forceps de Museux.) ... En Allemagne, je crois, cent vingt-sept femmes ont été fécondées artificiellement, et cinquante-deux d'entre elles, seulement, sont devenues mères. Un taux de quarante et un pour cent, mauvais comparé à celui des vaches ou des juments. Il y a encore une chose dont j'ai entendu parler. Une nonne catholique qui s'est trouvée enceinte au

fond de son couvent. Difforme, elle avait pris le voile et n'avait jamais vu le visage d'un homme.

— C'est pourquoi nous, non plus, ne perdons pas espoir.

— À propos d'espoir... moi, les pipettes, je peux bien en parler par expérience. Ne serait-ce pas bien si on pouvait trouver un moyen de faire naître un enfant en dehors de l'utérus ? Un généticien devrait mourir sans enfants, tout en rêvant à celui d'un père que le sang de la mère n'aurait pas taché et qui serait né dans la pureté. Ce serait alors la lutte entre Dieu et l'homme !

— Et toi, c'est avec le miroir que tu luttes, n'est-ce pas ? C'est dans cette glace que tu découvres ma science. De nos jours, on va même jusqu'à se servir de rouge à joues et de poudre pour le visage pour élaborer une science du maquillage.

— Tu as raison. Quand tu dis ça, c'est parce que tu cherches ce que tu appelles "amour" dans cette poudre et ce rouge. Obliger sa propre femme à avoir un enfant, c'est un triste recul pour la génétique. Si le mariage doit contribuer à affaiblir la toute-puissance de ta science, il eût mieux valu ne pas m'acheter ce miroir.

— Bien sûr. Notre amour est né dans un laboratoire d'expérimentations génétiques. Tu sembles avoir cru que la science appelée "génétique" avait une force redoutable, inexprimable avec des mots comme puissance de création divine, ou force de destruction démoniaque. Et c'est pourquoi tu m'as aimé moi qui suis généticien. Mais ton amour a été de la haine. C'est ce que je pense maintenant. La mère qui est dans toute femme s'en est prise à la génétique, et celui des deux qui désire maintenant un enfant, ce n'est pas moi, c'est toi, mais tu te plais à renverser les rôles. Justement, c'est très bien comme ça. Tu te mets petit à petit à voir les choses du point de vue d'un généticien, et moi, j'essaye de les voir du point de vue d'une mère. C'est ça le mariage. N'est-ce pas là la marque du compromis d'un couple qui s'entend trop bien ?

— Eh oui ! »

Madame contempla la jolie couleur rose de ses joues dans le miroir du milieu. (La grande boutique blanche et nette du coiffeur. La table de manucure. Le gynécologue qui se fait polir les ongles par une jeune fille dont la peau luit comme les dents d'un animal.) Madame se souvenait de tout ça et nageait dans la tiède béatitude que dégageait le rose de ses joues. (Belles fesses d'adolescents ondoyant dans l'eau transparente. Adolescents qui nagent comme

des grenouilles.) Monsieur sortit de la pièce. (Le maître passe le long de la rive et dit : « Comme vous avez de mauvaises manières... vous les jeunes qui nagez nus ensemble... » Une belle adolescente atteint la rive et se dresse tout droit dans l'herbe, les fesses au soleil : « Maître, nous n'avons pas de vêtements, comment peut-on savoir qui est une fille ou qui est un garçon ? ») Madame se regarda dans le miroir comme si elle était une timide jeune fille. Elle se croyait une jeune fille, une jeune fille comme celle-là. (Cette adolescente qui a fait sourire le maître est vraiment une enfant très sage. La salle d'auscultations de son père qui était obstétricien. L'émail blanc de la table d'opération. Sur le ventre, une énorme, énorme grenouille. Les portes de la salle de consultations. L'émail blanc des poignées. Dans la pièce aux portes à poignées en émail blanc, il y a un secret. C'est ce que je sens, maintenant encore. Le lavabo en émail. Elle s'apprête soudain à toucher la poignée en émail blanc, puis hésite. La pièce a plusieurs portes, ici et là. Les rideaux blancs. Un matin, au cours d'un voyage d'étude avec l'école des filles, elle avait regardé une camarade de classe se laver le visage dans un lavabo en émail blanc, et elle avait eu envie de l'aimer comme un garçon. Le coiffeur et sa blouse blanche qu'elle voyait juste au-dessus d'elle, alors que, petite fille, on l'avait fait asseoir sur le fauteuil pour raser le duvet de son visage. La serviette. Non, cela n'a jamais pu arriver que notre maître soit passé le long de la rive pendant que nous nagions. Assurément, c'est écrit dans quelque livre. Je me demande si on voit des arcs-en-ciel à Tôkyô. Et dans le miroir, donc ? Toute jeune, elle se tenait juste en dessous de l'arc-en-ciel au bord de la rivière. Dans le courant, de petits poissons comme des aiguilles d'argent. Le vent d'automne. Comme elle les trouvait solitaires, ces poissons, quand elle était petite. Les hommes d'autrefois croyaient que les rats naissaient dans le Nil, que la rosée imprégnée dans l'herbe était la mère des insectes, et que le soleil étincelant dans la boue du fleuve avait fabriqué les crapauds. Neige. Cire. Feu. Terre pourrie. Aristote, le Grec, connaissait déjà parfaitement la parthénogenèse. L'abeille mâle naît d'un œuf non fécondé. Vol nuptial. Cérémonie nuptiale. Chant nuptial. Lit nuptial. Les lunettes de myope de son mari sur lesquelles elle avait marché avec ses pieds nus. Lit nuptial. Vol nuptial. L'habit de soie de l'ange. La pureté du messager céleste. Sainte Marie. La naissance de Jésus a été prouvée scientifiquement par les recherches d'un savant. Le cardinal a rendu visite au professeur Carl von Siebold

et lui a dit : « Sainte Marie ! » La pureté catholique. Moi qui vénérais Marie avec tant d'amour dans l'église située sur le port de mon village natal, mais j'ai complètement oublié pourquoi je lui demandais pardon. Pompe, gravité, levier, balance, inertie, friction, l'horloge et son pendule, pompe. Ah, là, là ! l'inscription au cours de sciences au troisième trimestre de la cinquième année d'école primaire. Sigmund Freud et la Croix. Mais la reine des abeilles ne s'accouple qu'une fois dans sa vie. Une seule fois, en dehors de sa ruche. En dehors de sa communauté. Une seule reine dans une ruche, mais cent abeilles mâles environ, et plus de vingt mille ouvrières. Bruit de leurs ailes un jour de printemps. Les frottements des roues du train. On entend « pipette, pipette ! ». La moustiquaire blanche de l'hôtel. C'était l'été, non pas le printemps. Lune de miel. Petits oiseaux qui tombent du ciel comme des grains argentés. Dans les temps anciens, les hommes croyaient que la couleur du ciel se reflétait dans la mer. Le monde dont la teinte est celle du fond des océans, où, selon les scaphandriers, il n'y a ni rouge ni jaune, où les coquillages blancs sont bleus, et où la faune rouge paraît noire. Les profondeurs que transperce une lumière pourpre sont de six cents mètres en Méditerranée orientale, de cinq cents cinquante mètres dans la baie de Naples en Italie, et de quatre cents mètres dans la baie de Nice, en France. La plaque sensible posée profondément dans la mer pour mesurer la sensibilité à la lumière donne une impression de solitude. Plaque blanche d'environ trente centimètres de diamètre immergée dans l'eau pour en évaluer le degré de transparence. La table d'opération émaillée, noyée dans la lumière bleu océan du clair de lune. Pluie de flocons ronds, cadavres de micro-organismes descendant lentement au fond de la mer pour s'y noyer, comme les rayons de lune. Pluie de petites gouttes blanches comme des flocons de neige, cadavres légers et imperceptibles qui ne cessent de tomber dans un ciel renversé, jour et nuit, en silence. On sait que tous les cent ans, ces débris blancs s'accumulent en une couche d'environ trente centimètres sur les câbles électriques au fond de la mer, et ce sont ces restes organiques qui ont formé les falaises de craie blanche au sud de l'Angleterre. Le courant, au fil des temps. Craie blanche. Dessins de fleurs sur le tableau noir à l'école des filles. Femme à la destinée éphémère. Voile blanche à l'horizon. Cristallin de l'œil du poisson frit de l'hôtel. C'est triste, mais le poisson était terriblement myope. Instrument d'intervention

de l'obstétricien en forme de fourchette. Les belles mailles d'un grand filet, comme celles d'une moustiquaire ou d'une résille, où sont accrochés les débris des micro-organismes. Jour de la couche nuptiale aussi fade que les lèvres ou la bouche du poisson. Oui, alors que je venais de me marier, un jour, plongée dans une profonde et soudaine nostalgie, je me promenais le long d'une colline qui, surplombant l'horizon, ressemblait, paraît-il, à la baie de Naples, je fus éveillée par le bruit des ailes d'une abeille. Vol nuptial. La reine vole à la recherche de l'hymen dans un ciel resplendissant. Une foule d'abeilles mâles la suivent. Un seul mâle sera aimé une seule fois par la reine. Cérémonie de fécondation par la reine. Elle procréera aussi bien des mâles que des femelles. Mâle ou femelle, cela dépend de l'alvéole où elle accouchera. Des femelles naîtront des œufs fécondés dans les alvéoles des travailleuses et de la reine, des mâles naîtront des œufs non fécondés, dans les alvéoles des abeilles mâles. Quand aucun apport séminal n'est transmis à l'œuf, il s'agit de parthénogenèse. La bonellie, au moment de la reproduction, transmet par sa trompe les sécrétions qui vont masculiniser les larves vivant en parasites dans ses organes digestifs. Adorables et minuscules petits maîtres. Petites sangsues japonaises qui ne cessent de copuler toute l'année. Moitié mâles et moitié femelles par le corps, elles sont pour un tiers mâles et deux tiers femelles. Mites virevoltantes qui, de mâles deviennent femelles, et de femelles deviennent mâles. Tel est le cas de l'anguille aveugle et du salpa dont les jeunes mâles en grandissant deviennent femelles. Oh, là ! Je voulais citer une métaphore que j'avais en tête et voilà que j'ai complètement oublié de le faire. Voyons ! une comparaison ? Le roman de Nakagawa Yoichi décrit très bien la beauté du vol du pigeon voyageur qui transporte le sperme de l'étalon. Vol nuptial. Noces aériennes. Mille neuf cent vingt-deux, cent mètres nage libre en cinquante-huit secondes six. Record mondial de Weissmuller. Mille neuf cent vingt-quatre, record féminin du Japon. Une minute vingt-cinq secondes et six dixièmes, par Nagaï Hanako. Ah ! l'époque où elle était petite fille, quelle nostalgie ! Trois mille six cents microns en une minute, voilà la vitesse de déplacement des spermatozoïdes de l'homme. Toutes proportions gardées, c'est la même vitesse que celle d'un nageur, athlète mondial de première catégorie. Javelots. Têtards. Ballons entourés de fils de soie. La Croix et Freud. À propos, ma comparaison ? Comme les symboles sont pathétiques ! Cristallin

d'un œil de poisson myope. Boule de cristal. Verre. Devins orientaux d'Égypte, de Turquie ou de l'Inde qui regardent dans une grosse boule de cristal. Photo animée du passé et de l'avenir ondulant dans le microcosme du cristal. Chimères du cristal. Illusions du verre. Vent d'automne. Ciel. Océan. Miroir. Ah !... Bruit montant du miroir. Bruit silencieux. Pluie de corpuscules blancs, morts, tombant au fond de l'océan comme une neige silencieuse. Bruit instinctif de la mort qui se distille goutte à goutte dans le cœur de l'homme. Plaque sensible au fond de la mer. Miroir plongé dans les profondeurs et qui scintille comme une feuille d'argent. Je vois le miroir sombrant dans l'océan de mon cœur. Petite surface argentée, au loin, dans les rayons pâles de la lune, par une nuit de brume. Moi qui aime ce miroir, ne suis-je finalement devenue qu'un pitoyable reflet ?) Tandis qu'elle dessinait avec son bâton de rouge sa lèvre supérieure, Madame n'avait pas remarqué que le rouge pivoine faisait paraître ses joues très pâles. Si ce miroir avait changé sa façon de se farder, c'était parce qu'elle avait pensé à cette théorie admise selon laquelle l'enfant né de la génétique était un enfant adultérin, mais, en vérité, si Madame avait eu une telle idée, c'était parce que se cachait au plus profond de son cœur une autre pensée, effroyable, celle-là ! (Pipette, pipette, Monsieur seul sait de quoi est fait le liquide qu'il injecte. Et si c'était une autre sécrétion animale ?... Serait-il possible qu'il y ait au monde, depuis l'Antiquité, une autre femme ainsi violée ?) Madame ferma alors en le claquant, comme si c'était un panneau de glace, le pan gauche du miroir qui reflétait la verrière du toit.

Mais elle ne changea pas la position de la coiffeuse.

« Tu aimes bien te farder, n'est-ce pas ?

— Oui ! Moi, je veux t'aimer comme une jeune fille. Comment me trouves-tu ?... plus jolie avant ou après que tu m'as acheté le miroir ?

— Quand une tragédienne se farde, il arrive parfois qu'elle ait l'air encore plus tragique.

— Mais, chez soi, ce n'est pas comme une scène de tragédie. Ce sont plutôt les coulisses, les coulisses du drame... » Madame parlait à tort et à travers, et ne trouvait plus la suite de ses mots.

« ... Et puis cesse de me comparer à n'importe quoi !

— Justement, j'avais envie de dire que tu es comme un poète symboliste passé de mode. Tu prends un fragment de science et tu

veux le mettre en mots pour en faire un refrain, mais la science ne peut servir de symbole aux remous de l'âme féminine.

— Mais il n'existe pas d'être assez insensible pour ignorer les symboles.

— Les femmes ne peuvent comprendre le sens profond d'un symbole. C'est la théorie affirmée par les savants. Pourtant, elles aiment bien composer une légère rengaine au sujet de la profession de leur mari !

— C'est comme ça ? Eh bien ! j'ai compris. Tu penses que les femmes oublient leur rengaine superficielle seulement quand elles se fardent, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi tu m'as acheté ce miroir ! Avec les trois faces, on fait plus qu'oublier, et je me trouve réduite alors à rien du tout ! »

Voilà un exemple des mots qu'ils échangeaient devant le miroir, mais comme la coiffeuse, trop luxueuse dans un ménage de scientifiques, n'avait pas l'effet espéré par Monsieur, un jour, il dit sans en avoir l'air :

« C'est triste, une maison sans chien. J'aimerais bien en avoir un avec un pedigree.

— Pourtant tu m'as dit que comme nous n'avions pas d'enfant, cela me ferait frémir !

— Oui, mais un petit chien de salon très vif que l'on chouchoute beaucoup ?

— Un fox-terrier à poils durs. C'est un chien si à la mode en Europe et en Amérique que si l'on n'en est pas accompagnée, on n'est pas considérée comme une femme du monde ! On le tond à ras, et on lui essuie le museau après qu'il a mangé !

— C'est encore plus luxueux qu'un miroir à trois faces ! »

C'est ainsi qu'ils avaient acheté Play-Boy.

C'était un chien amené par un marin anglais. Un marchand de chiens de Yokohama*, camarade de Monsieur, l'avait vu. Un aussi beau fox à poils durs n'avait pas encore été importé jusque-là. S'il n'avait pas connu un destinataire sûr, le marchand ne l'aurait pas pris.

Auparavant, ils avaient eu un petit chien qui était de la race des fox-terriers, mais le marchand disait vulgairement : « C'est un mâle à poils longs de la race des terriers du Japon dont la morphologie a été abâtardie. » Monsieur l'avait trouvé quelque part, et Madame

avait passé trois mois sans savoir où ni quand son mari se l'était procuré.

À cette époque, Monsieur fréquentait les fourrières de chiens perdus qu'il utilisait pour ses expériences génétiques. Il avait prélevé dans les ventres de plus de deux cents chiens des parties de cellules reproductrices. Ce mignon petit terrier ne pouvant donc échapper à la mort, son mari voulut l'avoir pour lui.

Chez lui, Monsieur ne parlait jamais de ce qui concernait le laboratoire. Il avait interdit à Madame d'y entrer. Comme il n'y avait pas de salle pour la recherche génétique dans son université, il s'était installé dans un coin de la salle de dissection du laboratoire d'anatomie. Il disait que les spécimens de pathologie anatomique n'étaient pas des choses à voir pour les femmes. Madame ayant vaguement compris d'où pouvait venir le chien se mit à l'aimer.

Monsieur passait de nombreuses nuits dans son laboratoire. Parfois, tout étonné d'apercevoir la silhouette de sa femme, lui qui avait les yeux fatigués d'avoir regardé les cellules au microscope, il imitait, de la porte d'entrée, une danse de salon, sans retirer son chapeau, en mettant sa main sur l'épaule de sa femme après avoir jeté sa serviette. Il n'arrêtait pas de tourner en rond dans la maison. Le chien le poursuivait en aboyant, s'accrochant à ses talons et Monsieur trouvant ça amusant, se livrait à toutes sortes de gambades. Il entraînait sa femme dans des pas de plus en plus imprévus et parfois, tout en regardant le chien, faisait semblant de la battre. La bête changeait d'expression et aboyait. Quand Madame se faisait masser, il aboyait aussi après le masseur. Quand Monsieur rentrait le soir et prenait la route qui menait au quartier résidentiel, de tous côtés les chiens se mettaient à le suivre et à aboyer, car ses vêtements étaient imprégnés de l'odeur des cadavres de chiens. Le jour où il avait tué une femelle en chaleur, le terrier ne l'avait pas quitté, et s'était blotti sur ses genoux, contrairement à ses habitudes. Pendant les dix jours environ où Madame était allée aux sources d'eau chaude d'Ikaho, le chien refusant de manger avait terriblement maigri. Madame avait emmené la servante, et le chien, resté seul, se tapait contre les parois, fouinait partout dans la maison, mordait le *futon** dont il éparpillait le coton, et s'il avait une expression particulièrement triste et misérable, c'était parce qu'il avait fait ses besoins sur l'oreiller du lit où il avait l'habitude de dormir à côté de la tête de sa maîtresse. Quand il était installé là, elle lui faisait attaquer Monsieur

qui n'était pas mécontent d'être supplanté par un chien. Cette rivalité entre mari et chien ravivait un sang jeune dans ses veines. Mais deux ans étaient à peine passés qu'il mourut subitement de filariose.

Le fox-terrier à poils durs qu'elle avait eu après était différent du terrier du Japon. Par son aspect extérieur, c'était un chien d'appartement de grande valeur, pour femme du monde. Les poils blancs et flous glissaient sur la peau de Madame, comme la barbe de son père quand elle était petite fille. Le marchand de chiens disait qu'au Japon on ne pouvait obtenir d'yeux aussi beaux que ça, purs et humides ourlés de paupières cernées de noir comme s'ils avaient été maquillés. Cependant Madame se souvenait des yeux des Occidentaux sur le port de sa ville natale. La façon de marcher du fox, avec ses pattes de devant rigides comme des échasses, avait l'air artificielle et maladroite, mais elle était comparable à l'allure au pas d'un magnifique cheval.

Le marchand de chiens lui avait promis qu'en un ou deux ans elle rentrerait dans ses fonds grâce à ce que lui rapporteraient les croisements, aussi quand elle reçut l'argent de la première séance, elle fut pendant un moment frappée de stupeur et regarda longuement Play-Boy. Lorsqu'elle entra dans le salon après avoir rajusté son *obi**, le marchand avait déjà passé un collier au cou du chien qui, dressé sur le sofa, fixait la chienne.

« Bonjour ! dit-elle, tout en pensant : oh, là ! que cette fille est jeune !... un garçon. Elle a un visage de jeune garçon !

— Quand la servante est venue nous servir le thé, répliqua le marchand, il avait déjà l'air de vouloir monter sur la chienne, mais j'ai pensé que tant que Madame n'était pas là, on ne pouvait pas commencer.

— Ah oui ?... (Noël)... excusez-moi... » (Les vêtements de la jeune fille sont d'un goût parfait. Elle semble avoir froid.) Madame alla allumer le poêle à gaz. (Le thé anglais a refroidi. Pourquoi la jeune fille reste-t-elle sans rien dire ? Vais-je suggérer au marchand d'aller faire un tour dans le jardin avec le chien ? Qu'est-ce que c'est que ce linge qui sèche ? Voulez-vous des gâteaux ? Mademoiselle pense peut-être que, comme elle a payé, il vaut mieux en finir le plus vite possible. Il ne fait pas froid. Vraiment, ces politesses n'ont pas de sens. Ce n'est pas un chien extraordinaire, mais, voyons... trouvons-lui quelques qualités. Ça fait bien longtemps que je n'ai pas attrapé

la bonne pour sa façon de manipuler le gaz.) Madame penchée sur le poêle s'était redressée.

« Quand vous allez à Ginza*, emmenez-vous votre chien ? (Oh, là ! Ginza ?)

— Oui, quand je me promène à Ginza, il y a toujours deux ou trois personnes qui me demandent de quelle race il est. Cela m'a bien ennuyée car, au beau milieu de la rue, on m'a demandé de le vendre à un Occidental. »

(Moi, quand je me promène à Ginza, je crois bien que j'ai l'air de n'être plus très jeune. J'ai l'allure d'une femme qui ne sort pas beaucoup. Quand je marche à Ginza, je vois comme dans un rêve ma vie de femme au foyer. Je devrais sortir plus en ville.)

Madame avait regardé la jeune fille qui jetait un regard distrait sur le numéro de Noël de la revue *Nos chiens*.

« Mais venez donc un jour chez moi ! (Voilà qu'elle dit encore des choses étranges. Ce doit être la fille d'une famille très fortunée !)

— Je serai ravie de venir avec mon chien.

— Alors, puis-je vous inviter ? »

La jeune fille leva son visage rayonnant.

(Elle a vraiment des yeux de garçon. C'est une demoiselle bien élevée. Dois-je lui parler franchement ? Le marchand de chiens devrait le lui dire. Notre Play-Boy a une tête de type Barzoï, nouveau modèle anglais très racé. Celle du chien de la demoiselle est plutôt de type américain. Comme cette jeune fille a des manières distinguées !)

« C'est vraiment un terrier à poils durs... son pelage est si beau... et cette jolie blancheur !... on le toilette bien. Pour la tonte, utilisez-vous une tondeuse ? (Assis, ça peut aller... Cependant, on ne peut pas vraiment dire que sa silhouette soit remarquable.)

— Oui... ce sont des instruments de manucure, mais on y trouve toute une collection de ciseaux qui sont parfaits.

— Ah, là, là ! » (Manucure.) C'était comme si elle se souvenait d'un rêve surgi de quelque part (c'était des ciseaux, des instruments d'obstétricien. Ces gens-là ont de nombreux instruments du genre « ciseaux ». Pinces de manucure et pinces d'obstétrique de Nägeli en forme de ciseaux pour chercher la tête. Cerveau de fœtus déchiré. Opération forceps. Ah ! et moi... Noël. Des yeux de jeune fille d'une beauté qui ignore le maquillage comme de vrais yeux de garçon. Les lunettes de myope de mon époux... et si la Vénus de Milo portait

des lunettes de myope. Sur le port, à l'église catholique de ma ville natale, vous, les personnes qui pleurez ceux que vous avez perdus, à quoi servent vos yeux agrandis par le fard et votre déguisement ? L'odeur des opérations d'obstétrique à l'hôpital de mon père).

« Pourriez-vous me montrer la chienne debout ? » (Hum !... maintenant, on peut lâcher Play-Boy) et Madame caressa la tête de son chien :

« Play-Boy !... voici ta fiancée japonaise ! »

Au moment où elle disait ça, le marchand lâcha la laisse qu'il tenait à la main et Play-Boy sauta du sofa pour aller rejoindre la chienne.

« Hé, là ! Monsieur le marchand !... attrapez-le ! »

La clochette en argent du collier de Play-Boy tinta plusieurs fois bruyamment. La chienne de la jeune fille ne cessait de gémir.

Madame inclina légèrement la tête en baissant les yeux. (Ce n'est pas exprès... ce n'est pas exprès que j'ai cet air-là ! Oui, je sais... ça ne va pas... je devrais, au contraire, rester impassible. Mademoiselle... de quoi pourrais-je parler ?... manucure... la Française qui avait peint sur ses ongles le portrait de son amant. Que ce vendeur de chiens est silencieux. C'est pourtant son métier, non ?... Sur la surface d'une main d'homme d'un décimètre carré, quatre-vingt mille bactéries. Soixante-six microns, le chien, soixante-six microns. L'homme, soixante microns. La même chose que le chat. À quoi pourrais-je penser ? L'oreiller nuptial. Les lunettes de myope de mon époux piétinées par mes pieds nus. Mademoiselle.) Le tintement de la clochette finit par s'arrêter. (Les cloches de l'église sur le port de mon pays. Noël. Pharisiens.)

« Noël va venir vite maintenant !

— Oui...

— Ce n'est vraiment pas très sérieux de ma part de me distraire avec le numéro de Noël d'une revue pour chiens, mais du temps où j'étais enfant... » (Elle ne savait pas la moindre chose au sujet de la jeune fille. Elle ne parlait pas non plus. Hymen. Les cloches des traîneaux dans la neige à Noël. Cette jeune fille est pure comme une adolescente. Puis-je regarder son visage ? Dans le lit nuptial... voilà, je me souviens. Play-Boy et la demoiselle. Ah ! j'ai compris. J'aime cette jeune fille. Play-Boy. On disait : « Elle a l'air d'un garçon ! » C'est ce qu'on disait quand j'étais enfant, que je ressemblais à un garçon. Belles adolescentes qui nageaient ensemble. Belles élèves des petites classes, du temps où j'étais à l'école des filles. Les clo-

ches. La chorale. Le rythme du corps féminin. La nef de l'église sur le port de mon pays. Nous devrions sortir de cette pièce, moi et la jeune fille. Après tout, on ne fait pas attention à ce qu'il s'y passe. Mais, c'est faux ! Moi, je fais attention depuis le début. Je fais comme si j'avais oublié de faire attention. La jeune fille comprend très bien. Je n'ai aucune envie de quitter cette pièce. Pourquoi donc ? Pourquoi donc ? Quelle joie si j'arrive à conquérir cette jeune fille ! Un homme. Une moustache noire. Des chaussures blanches. Ankylostomes installés dans les poumons de la grenouille. Bithynia. Bonellie. Les chromosomes selon le sexe dans le microscope de mon époux. La mite mahi-mahi. La reine Elizabeth. Un homme. Play-Boy. J'aime la jeune fille. Ce soir, j'irai à Ginza lui acheter des biscuits pour chiens. Play-Boy. C'est ça. Achetons des instruments de manucure avec cet argent mêlé à la génétique. Matériel d'obstétricien.)

La clochette du collier s'arrêta de tinter. Jouissance finale. (Endoscope.) À ces mots, Madame revoyait juste là, devant ses yeux, une ligne de son manuel d'anglais quand elle était à l'école (veille à son plaisir), la salle de classe, le professeur d'anglais, et sa silhouette à elle, debout, que le sens de cette phrase laissait perplexe. Le professeur qui l'avait obligée à se lever semblait regarder fixement le fard qui était son secret. (Cette ligne, elle s'en souvenait à cause de la sensation de malaise qu'elle avait éprouvée. Lui poser des questions sur l'apparence de son visage ? Moi ? Endoscope. Vais-je m'enquérir de son expression, de l'expression que cette jeune fille a sur son visage ? Pour ce qui est de mon fard, je me suis mis du rouge... non, je ne suis pas ivre... c'est le rouge vif du ventre d'un triton en période de chasse. Laver dans l'eau du fleuve salit la divinité de l'eau et celle du feu. L'enfer de la cuvette de sang. Le bruit de la clochette qui accompagnait les hymnes bouddhistes lorsqu'elle était enfant, à sa ville natale. Les supplications pour sauver une femme. Les cloches de l'église. Le son de la cloche, au crépuscule, qui descend du temple sur la montagne jusqu'à la mer. La cloche de l'école qui annonce la fin des cours. La clochette du collier du chien dont le tintement s'est arrêté avec la jouissance ultime. Sa jouissance et celle de son époux. Je comprends cette jeune fille comme si je la regardais à l'endoscope, cette jeune fille dont le visage n'est pas teinté de rouge. Femme. Miroir pour examen interne. Spéculum. Spéculum tubulaire. Verre foncé. Verre laiteux. Ivoire. Le pommeau en ivoire de la canne de son époux. La porte, à la clinique, tendue de gaze d'une

poignée à l'autre afin d'éviter le bruit. Poignées en verre, magnifiques lèvres qui luisent comme une nuit d'automne. Le bruit de l'oxygène semblable à celui du poêle à gaz. Je regarde les lèvres de la jeune fille fixement, tandis que j'ajuste à sa bouche le bout en nickel du tuyau en caoutchouc noir. Bien qu'elle soit mourante et que des gouttes d'oxygène ourlent ses lèvres humides, elle a la beauté de l'adolescent. Essuyons ces lèvres avec un morceau de gaze. Oh ! pourvu que je n'aie pas de frère cadet mort, comme ça ! Je ne pourrais pas aimer non plus une jeune fille dans cet état. Il fait trop chaud dans la pièce. Le poêle à gaz fait le même bruit que l'inhalateur d'oxygène. Un bruit comme si on tapait avec des pincettes sur une mince plaque de nickel. Laver alors les objets pollués dans l'eau pure de la rivière. Le crachoir en nickel attaché au siège du dentiste. Dans une vitrine, le spéculum plaqué argent de Fergusson. La table à examen gynécologique. Le soulèvement du pelvis. Pauvre mère. Les poignées de notre salle de consultations ne sont pas en verre. Émail blanc. Du matin jusqu'au soir, ma mère en proie à la fatigue. Mes cris lorsque mon père me prit dans ses bras, moi qui ne voulais pas quitter ma mère, et les doigts de mon père dégoulinant de lysol. L'odeur du lysol. Palpations. Huile d'olive stérilisée. Les pieds du nourrisson qui pleure alors qu'on lui change ses couches. La berceuse mélancolique de la nourrice. Litanies bouddhistes entonnées sur le lieu qui mène au monde des morts, au bord de la rivière de son village natal du temps où elle était enfant. Certes, un endroit semblable, il y en a dans le monde bien que ce ne soit pas la route passant par la montagne de lave qui mène au royaume de l'au-delà. Sai no kawara[1]. Lieu de prière dans le lit de la rivière. Les enfants de deux, trois, quatre, cinq ans et même ceux qui n'ont pas encore dix ans, connaissent cet endroit. Si l'on y va quand il fait encore jour, au moment du crépuscule, des diables apparaissent. Ils virevoltent d'ouest en est, trébuchant sur les pierres et les racines d'arbres, les pieds et les mains ensanglantés, et font pleurer en les tourmentant les jeunes cœurs des enfants qui essayent de dormir sur des oreillers de pierre couverts de sable. Les chansons de ces jeunes cœurs, les enfants les connaissent, pas les adultes. Quelle solitude ! Mère.

1. Sorte d'enfer où sont censés aller les enfants après leur mort. Là, ils passent leur temps à entasser des cailloux pour essayer de construire une tour qui s'écroule à l'infini sous la main des mauvais esprits.

C'était toujours au moment où Père allait prendre l'enfant dans ses bras que Mère amenait la cuvette et sortait de la pièce. C'était toujours à ce moment-là. Ce n'était pas une chose à voir pour les enfants. Je m'évanouissais quand le dentiste tapait avec ses pincettes sur le bord de la cuvette en nickel. Vaginisme. La catégorie des enfants qui ont la tache mongoloïde, les fémurs repliés sur le ventre et à qui on change les couches. Il y a un secret dans la salle aux portes à poignées en émail blanc. Mère. Comme j'étais triste quand mon père me prenait dans ses bras avec ses mains qui sentaient le lysol. Ruines. Ville de magnificence et de joie, Pompéi. Dans les ruines de Pompéi, un spéculum enterré. Ville de mort. Jours où je me trouvais enterrée, moi, ruine des jours enterrés. Y a-t-il seulement eu un jour où je me sois demandé si j'avais bien fait de me marier avec lui ? Vraiment, je suis chez moi, assise ainsi juste en face de cette jeune fille. Être deux et pourtant quelle solitude ! Quel esseulement dans les bras de mon mari ! La solitude de ce moment-là. Quel peut bien être le sentiment de solitude chez les animaux ? La solitude du nourrisson. Ce n'est pas une chose à montrer aux enfants. Manuel de pathologie et de dissection, ce n'est pas une chose à montrer aux femmes. Avec cette jeune fille, ça ne va pas. Elle rend tristes ceux qu'elle rencontre. Je me tais maintenant pour cacher ma honte. C'est en proie à une vision honteuse que je cherche à poursuivre cette jeune fille. Serait-ce un tel bonheur que de la conquérir ? Aurais-je laissé partir exprès Play-Boy de mes genoux ? Marie au temple de saint Augustin.)

« Eh bien... murmura Madame avec l'intention de poursuivre en disant (est-ce la première fois ?) : ... Pourriez-vous revenir encore une fois demain afin que nous soyons sûrs ?

— Oui, merci.

— Mais après-demain, ce serait mieux, n'est-ce pas... Monsieur le marchand ? » (Avec Mademoiselle. Pourvu qu'il ne vienne pas seul ! Venez demain.)

Madame jeta un coup d'œil au marchand de chiens qui répondit vaguement :

« Oui, ce serait mieux de laisser passer un jour. » (Quel visage vulgaire ! Valet. J'allais justement demander si c'était le premier accouplement de la chienne. Dans le cas d'un examen au toucher d'une femme non mariée, assurément la mère ou une personne de la famille doit l'accompagner et servir de chaperon. Tension de la

paroi abdominale. Anesthésie. Je pensais qu'il n'y avait pas d'êtres plus horribles que ces accompagnatrices à la clinique de mon père. Je trouvais comme lui que ces personnes venues pour protéger la pureté de ces jeunes filles ne faisaient, bien au contraire, que la salir. Aimais-je mon père aussi fort, aussi fort que ça ? Mais non. Pour ces jeunes filles, je n'étais qu'une enfant. Elles me prenaient dans leurs bras et me mettaient sur leurs genoux. Cela me faisait rougir et je leur disais : « Dis donc ! tu sens l'odeur de papa ! » Plusieurs groupes d'entre elles avec leur mère. J'ai compris alors ce qu'était la disgrâce de l'âge. Havelock Ellis dit que l'homme, à partir de trois ans, se rapproche de la bête.

« Elle ne doit pas encore avoir trois ans », dit Madame avec l'air de regarder exprès la chienne qui était bien en évidence.

Et la jeune fille, de la même façon :

« Je pense qu'en fait, elle a un an et trois mois, mais... »

Sur le tapis à motifs de roses, les deux chiens calmés se tournaient le dos et regardaient, tête levée, leur propriétaire respective avec des yeux dont les pupilles étaient troubles et dilatées. Les flancs de Play-Boy battaient. Ses battements, à nouveau, se transmettaient à la poitrine de Madame qui s'était apaisée quand la clochette du collier avait cessé de tinter. Ses battements provoqués par la vilaine chose qu'elle faisait semblant de ne pas regarder, mais qu'elle regardait en fait, avaient pour quelque raison la force de lui faire sentir la fausseté de sa vie. Madame pensait que c'était peut-être dû à cette fille qui avait la beauté d'un adolescent.

« ... C'est pourquoi elle vient tout juste d'être formée. » (Tout juste ? Mais c'est le cas de la jeune fille. Tout juste ? En disant ça, elle pense sûrement à sa mère. Ce n'est encore qu'une enfant, n'est-ce pas ? Usure du tapis. Rose. Fleur de rose dont la vue fait penser à l'amour entre filles à l'école. Fleur trompeuse. Fleur muette. Jolie femme, le jour je te tiendrai par la main, et le soir, nous irons dormir ensemble, le soir, nous irons dormir ensemble. Que pensent les grand-mères quand elles chantent cela à leurs petits-enfants ? Les filles, contrairement aux garçons, se tiennent par la main et aiment dormir ensemble. Enfants. Vivants jouets d'amour. Elle a bien dit « tout juste », n'est-ce pas ? Elle aime son chien comme une mère, cette jeune fille. Une vierge, mère de chien... quelle beauté ! quelle solitude ! La nuit, allons dormir ensemble. Je crois bien que le tapis est un achat de jeunes mariés. Ma femme qui a quitté ses parents

est fort belle... irai-je au marché de Yahagi lui acheter des chaussures ? Tétons couleur de roses rouges. Mouillure couleur de rose rouge. Hymen. Rose jaune. Fleur de lilas mauve. Fleur de plaqueminier. Enterre-moi dans un pays splendide. Peut-être faudra-t-il attendre mon enterrement pour que tu me traites enfin en être humain ! Lederberg a dit que l'hymen était la caractéristique du genre humain. Modèle d'amour de la race des Hétéroménertes. Meute de rats. Expérience de Strassmann. Chien. La thèse de biologie selon laquelle l'homme n'est pas différent de l'animal. Pourquoi moi seule suis-je un être tragique ? Chien. Ce ne sont pas les ruines de Pompéi. C'était au XVIII[e] siècle. Spallanzani a expérimenté l'insémination artificielle sur la chienne. Pipette. Sodomie. Monsieur se demande pourquoi les machines à faire les hommes les fabriquent obligatoirement à leur image. Finalement, c'est de la sensiblerie humaine. L'histoire de *Hakkenden* et Krafft-Ebing. Sodomie de la femme. Brute. À coup sûr, je montrerai comment je me venge de mon époux.) Et, tout à coup, Madame se mit à parler avec vivacité comme si elle avait oublié le code de la politesse féminine.

« Pour ce chien aussi c'est la première fois depuis qu'il a été introduit au Japon. Si ça ne marche pas, il n'est pas impossible que Play-Boy soit stérile. »

Et, au fond d'elle-même, elle se moquait de son mari.

« Même les femelles des bergers allemands ont de plus en plus la réputation d'être stériles et leur prix peut baisser d'un seul coup de mille ou de deux mille yens. Les chiens, quel casse-tête !

— Époque féodale, monde de chiens !

Et pourtant je me demande si ce n'est pas eux qui font faire le plus de progrès à la science. Un bon croisement et voilà que l'eugénisme fait un pas en avant. L'homme, tout en connaissant cette science, ne peut en appliquer les lois sur lui-même et l'utilise pour l'amélioration des races d'animaux domestiques. » Madame marmonnait entre ses dents (rends à César ce qui est à César. Rends à Dieu ce qui est à Dieu. Faut-il forcer les portes de l'enfer ?).

« Ces temps-ci, les fox à poils durs sont introduits peu à peu à Yokohama, et bientôt, l'eugénisme ne s'intéressera plus à Play-Boy.

— Les mâles, c'est mieux. Ils sont toujours beaux. On dit que les femelles peuvent maigrir énormément. L'accouchement leur fait perdre tous leurs poils et l'amour du maître se porte sur les petits.

— La silhouette se déforme comme chez la femme.

— Du reste, dans les concours de chiens, on ne voit guère de femelles.

— Pendant qu'il dînait, mon père s'amusait bien des patientes qui venaient chez lui (mais, après tout, ça n'a aucune importance). Même aujourd'hui, les accouchées prétendent que c'est leur première grossesse » (en fait, les symptômes propres à la virginité, et les causes de décès des nourrissons en premières couches ne sont pas si difficiles que ça à établir).

« Mademoiselle ! »

La jeune fille, croyant qu'on l'appelait, pencha un peu la tête vers Madame, et sa façon d'adolescente de regarder bien en face, ouverte et lumineuse sans l'ombre d'une arrière-pensée, embarrassa Madame qui se sentit ridicule et n'eut d'autre échappatoire que de railler autrui.

« Voici ce que raconte mon mari... »

Madame, tout à coup, se mit à rire en entendant le beau timbre de sa propre voix (mon mari... mais pour parler aux autres de ce qui concerne mon mari, je n'ai jamais utilisé une seule fois le mot de « mari ». Ce que dit mon mari ? Mais ce n'est pas ce que dit mon mari. C'est, je crois bien, ce que disent tous les maris du monde).

« Il a écrit un livre sur la génétique qui n'est plus en vente. Dans le lexique de la faune et de la flore, on trouve : sangsue du Japon, bivalves, coq, homme, est-ce que vous comprenez ? En dessous de "homme", il y a entre parenthèses, race humaine, être humain. Homme, paramécie, héliotrope, entre eux, aucune différence puisque, de toute façon, il prend l'homme pour un imbécile ! » (Faire attention aux souliers, voilà une bonne occupation. Toi, à la clinique de tes parents, tu remettais sans cesse en place les chaussures des femmes et c'est pourquoi les souliers sont devenus ton seul souci. Elle n'avait jamais été aussi mortifiée que lorsque son mari s'était ainsi moqué d'elle. L'odeur des héliotropes. Le parfum de la jeune fille était bon marché, et ses *zôri** aperçus auparavant à la porte d'entrée n'avaient pas le dessus finement tissé mais plutôt grossier. Pourquoi Madame avait-elle oublié ça et ne s'était-elle intéressée qu'aux vêtements de bon goût ? La raillerie n'était décidément pas son fort.) « C'est ce que dit mon mari, mais d'après lui, il n'y a pas de mâle plus heureux que l'homme. Il répète ça souvent. C'est seulement chez l'homme que la silhouette et la voix de la femme sont magnifiques. En général, c'est le mâle qui courtise la femelle, objet

de ses faveurs, en se dandinant comme un dindon ou une araignée qui attrape une mouche, en chantant comme le grillon du Japon ou le canari, ou en se parant comme un paon, ou encore en dégageant un parfum de civette ou de matou agile. Chez l'homme, il n'y a que la femelle qui puisse rechercher les faveurs d'un mâle, après être allée jusqu'à assembler autour d'elle toutes sortes d'animaux censés lui donner de l'amour. Que la puissance céleste tyrannise le genre masculin, cela semble être la règle chez les êtres vivants. Ainsi les femelles méprisent les mâles, et si elles trouvent le moyen de vivre, c'est pour leurs enfants. La nature protège la mère. Si les femmes refusent de mettre au monde des enfants, pensant qu'il est préférable de se venger de cette nature qui les a désignées exclusivement pour être traitées comme des filles adoptives, elles deviennent l'objet des moqueries des hommes. Celui qui sait clairement qu'il vit pour sa descendance, c'est l'homme, et celui qui sait clairement qu'il ne vit pas pour sa descendance, c'est aussi l'homme. À ces deux types de situations, correspondent deux types de sentences divines. La religion et l'art, voilà deux domaines où l'on naît avec l'intention de ne pas vivre pour sa descendance. Ainsi, vous voulez fabriquer des enfants artificiels parce que vous rêvez de revenir au monde sans vie d'avant la Genèse. Vous prendrez le chemin sinueux de la science qui conduit au fleuve glacé de la mort. L'écoulement du temps décrit un cercle comme le mouvement du globe terrestre. » Voilà ce que dit un jour Madame à son époux, élucubrations sans queue ni tête qu'elle seule comprenait et qu'elle se faisait un plaisir de déclamer comme si ce bavardage insipide s'était accumulé au fond de son cœur. À vrai dire, Madame trouvant une certaine beauté au visage de la jeune fille qui, gênée d'être ainsi fixée, affectait de dissimuler son sourire, se souvenait de la jolie fille du pasteur, au temple de son village, qui lisait les versets en anglais. Donc, Madame ne se souciait guère du silence de la demoiselle, et quand elle vit se lever le marchand de chiens, elle fut surprise comme un prêcheur qu'on aurait interpellé.

Le marchand penché sur les deux chiens tapotait l'arrière-train du mâle avec la paume de la main. Play-Boy vint se réfugier aux pieds de Madame en remuant la queue, leva la tête puis, abaissant ses pattes de devant, se tordit le dos pour se gratter.

« Cela fait environ vingt-cinq minutes, dit-il en regardant la pendule placée sur le manteau de la cheminée.

— C'est parfait ! »

La femelle était assise avec ses pattes repliées sur les genoux de la jeune fille. Madame relâcha sa main droite et Play-Boy, selon l'habitude des fox-terriers, baissa son arrière-train, leva en l'air, en même temps, ses deux pattes de devant, puis sauta sur les genoux de Madame et se mit à se lécher le sexe. La jeune fille eut l'air de vouloir se lever et regarda le marchand.

« Mademoiselle, excusez-moi de vous importuner encore un peu, mais il vaudrait mieux, autant que possible, que vous la fassiez tenir tranquille une ou deux heures de plus. Même si c'est loin, il vaudrait mieux rentrer en la faisant marcher. Mais si, toutefois, vous décidiez de prendre un véhicule, les secousses d'un pousse-pousse seraient préférables à celles d'une voiture.

— Je vous en prie, prenez votre temps. Vais-je vous faire resservir du thé ? » dit Madame qui, cherchant à échapper à une honte comme si elle avait été obligée de se mettre nue, prit Play-Boy dans ses bras et sortit de la pièce. Elle ferma la porte derrière elle, jeta brusquement le chien à terre et se mit à éclater d'un rire longtemps étouffé.

« Ah ! comment l'homme a-t-il pu devenir un être si impudique ? » (Les femmes à la porte de la salle de consultations de son père. En fin de compte, je n'étais qu'une enfant, mais je compris alors à quel moment les femmes avaient le sentiment d'avoir trouvé un nouvel espoir. Les chiens, soixante-six microns. Les hommes, soixante microns. La salamandre, sept cents microns. Le criquet, douze millimètres de grandeur. L'homme et le gorille, 0,13 à 0,14 millimètre. Le chien, 0,135 à 0,145 millimètre. La baleine, 0,14 millimètre. L'ornithorynque, 2,5 millimètres. Pendant le temps où l'ovule fécondé glisse en tombant dans la pipette, il peut grossir de dix-huit millimètres. Play-Boy. Je connais l'arithmétique des contes de fées. Il parle aussi de mariages saisonniers pour les femelles des hommes. Il est encore parti aujourd'hui en disant qu'il rentrerait tard. Et elle, est-elle une femme jeune — et belle, de surcroît — qui va dîner seule avec son chien ?) Madame pensait cela et, tout en se redressant tant bien que mal devant son miroir, appela la bonne :

« Peux-tu servir du thé anglais aux visiteurs ? (Eau lisse comme le mercure, ombre pure du grenadier. Face de la lune, semblance de miroir.) Et après, tu nettoieras encore ce miroir ! »

Alors que, hâtive, elle arrangeait son maquillage, le miroir faisait

de Madame une femme éblouissante qui aimait bavarder. Elle n'était pas plus tôt retournée au salon que la jeune fille lui tendit la carte de visite d'un homme :

« Mon frère aîné aimerait vous rendre visite... »

Tout en la reconduisant jusqu'à la porte d'entrée, elle glissa la carte dans son *obi**. Ses doigts sentirent un billet de banque, et cela lui fit penser qu'elle avait oublié de dire à la jeune fille que le marchand de chiens lui avait donné le montant de l'accouplement. Son visage s'empourpra, ne sachant comment remercier malgré ses salutations.

« Demain... mais non, après-demain... je vous attendrai. »

Puis, sur un ton charmeur comme si de rien n'était :

« Il vaut mieux ne pas demander au marchand de venir exprès. Nous serons seules. » Elle remarqua alors qu'elle n'avait pas encore donné sa commission au marchand qu'elle pria de venir dans le fond de la maison. Au moment où elle lui remettait un billet de dix yens, Play-Boy arriva en courant. La jeune fille était en train de fermer les boutons de son imperméable. Play-Boy aboya fort et sauta sur les genoux de Madame qui tenait à la main l'écharpe en renard blanc de la demoiselle.

« Chut ! Tais-toi !... » (peut-être bien qu'il comprend que moi je n'ai pas d'écharpe en fourrure), puis, en donnant de petits coups de pied sur le flanc du chien, elle posa le renard blanc sur les épaules de la jeune fille.

« Finalement, notre Play-Boy, c'est bien un fox-terrier. On dit que la chasse au renard, à cheval, accompagné d'une dizaine, voire d'une centaine de ces chiens était le sport des nobles ! »

Une fois la chienne partie, Play-Boy renifla partout l'odeur dans le couloir et gratta avec ses griffes devant la porte du salon. Tout à coup, Madame le prit dans ses bras et, à nouveau, vint s'asseoir devant son miroir.

Monsieur jeta sa serviette sur le côté de la coiffeuse, et attrapa aussitôt les épaules de sa femme en se balançant.

« Oh ! Qu'il est heureux l'homme dont l'épouse est si absorbée par son maquillage qu'elle n'entend plus le bruit de son époux qui rentre. Voilà des phrases comme il y en a dans tes romans préférés !

— Bonsoir ! Je sens le froid de tes mains qui pénètre mes épaules.

— Existe-t-il un nirvana du maquillage ? Tous les chemins sont

bons pour atteindre à l'illumination. On les trouve aussi bien dans le miroir du microscope que dans celui de ta coiffeuse.

— Il n'y a que lorsque tu reviens tard que tu fais beaucoup de bruit avec la porte.

— Oui, vraiment. Cependant...

— Je déteste ça. Je comprends parfaitement.

— Que comprends-tu ?

— Ta femme ne se languit-elle pas de toi ? Ces êtres qu'on appelle les femelles des hommes tombent amoureux et c'est ce qui se passe pour la tienne !

— Ça y est... voilà que ça commence !

— Si tu regardes trop longtemps l'homme au microscope, cela donne comme un manque à la personne qui est dans le miroir de la coiffeuse. Quand tu ouvres la porte avec violence, je crois que tu es triste.

— Au contraire, si mes recherches marchent bien, je suis ravi quand je rentre à la maison. Celle qui se sent seule, c'est toi. Mais bon ! Admettons que ce soit moi qui sois triste ! Si vraiment on veut se persuader qu'on est triste... on finit par y arriver. Même si les épouses pensent que leur mari aime être triste, il vaut mieux ne pas en parler !

— En effet. Mais laquelle crois-tu la plus solitaire, l'humanité qui est dans ton microscope ou celle qui est dans ce miroir ?

— Il y a quelque chose qui ressemble à ça dans l'œuvre de Goethe. Car il était à la fois biologiste et poète. J'aimerais que tu saches bien où t'arrêter quand tu utilises mes recherches pour composer tes refrains !

— Tu crois que, dans un miroir de femmes, il n'y a que des refrains. Et c'est de cette façon de penser qu'est née la mésentente dans notre foyer.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est que les microscopes ne mentent pas. Bonheur... malheur... tout cela n'est que faux-fuyants.

— Je suis d'accord, mais...

— Pour les femmes comme pour les poètes, toutes les idées sont vraies. N'est-ce pas là pourquoi ils sont ennemis des hommes de science ?... Mais, que s'est-il passé ? Il y a des poils de chien, partout.

— Je l'ai toiletté !

— Oh ! là ! là ! Tu veux même faire chanter à ton chien une chanson fabriquée par les hommes, et le transformer en un animal magi-

que ! Quand l'épouse s'ennuie, elle tond les poils de son chien. C'est bien ça ? » dit Monsieur en jetant sa veste, puis, détachant ses bretelles et retirant l'une après l'autre les jambes de son pantalon, il passa sa main dans les cheveux de sa femme.

« J'ai horreur de ça !

— Allons nous coucher... »

Monsieur, tout en bâillant, tira sur ses chaussettes qui tombaient et alla dans la chambre à coucher. Madame réalisa que depuis un moment elle parlait à son mari à travers le miroir, sans se retourner pour le regarder. Soudain, laissant le miroir, elle se leva en étouffant son rire et, regardant ainsi son mari en chemise assis au bord du lit en train de fumer, elle défit son *obi**. Le billet de banque et la carte de visite tombèrent à ses pieds. L'instant d'après, alors qu'elle pliait son *obi**, le dos tourné à son mari, elle fut effrayée par elle-même et murmura (mauvaise femme). À cette pensée qu'elle était une mauvaise femme, elle se sentait envahie par une force vivifiante comme si une zone de calme s'était établie autour d'elle, alors qu'au loin elle entendait le bruit d'un vent violent. (La silhouette vraiment imbécile de son mari. Est-ce bien ça ce qu'on appelle une tête de cocu ? « La sérénade des clowns », Caruso qui chante : « C'en est fini du clown. » *La Veuve joyeuse*. Les chants religieux à l'église de mon pays. Haydn. Bach. Mendelssohn. Gounod. Beethoven. J'aime la musique des fidèles catholiques. La boîte où sont rangés les disques des compositeurs croyant en la foi catholique. Tout péché que l'homme peut commettre est extérieur à son corps ; celui qui fornique, lui, pèche contre son propre corps. Si la jeune fille vierge se marie, elle ne pèche pas. Mais ceux-là connaîtront des épreuves en leur chair, et moi, je voudrais vous les épargner. Qu'on se marie. Si on est résolu en son for intérieur, on fera bien. Accompagnant ces paroles de *l'Épître aux Corinthiens*, la *Sonate à Kreutzer* jouée par Thibaud au violon et Cortot au piano.) Des remous se font sentir dans l'âme de Madame. Elle avait pris l'habitude de se souvenir du temps où, encore jeune fille, elle rêvait à un bel amour, emportée par le flot des voix qui chantaient en chœur les hymnes à l'église de son village, se prenant pour l'interprète de la *Sonate à Kreutzer* dont elle écoutait le disque. Alors qu'elle pliait son *obi**, ce beau rêve lui revint à l'esprit. (Après-demain, la jeune fille viendra. Le salon. Les deux chiens. Le chien qui aime bien vous lécher les oreilles. Le visage de son mari gêné devant la jeune fille. Ce visage, n'est-ce pas

celui d'un cocu ? Elle parle tout bas à l'oreille de la jeune fille. Les joues empourprées de la demoiselle. Ah ! j'ai déjà trahi mon mari ! Juda. Tamar qui donna naissance au descendant de Juda. Tamar, la femme de Er, fils aîné de Juda. Puis, femme du frère cadet de Er, Onân, qui refusa de remplir ses devoirs matrimoniaux parce qu'on disait qu'elle était stérile. Alors, Tamar, rejetant ses habits de veuve, se couvrit d'un voile et alla s'asseoir à l'entrée d'Enayim sur la route de Timna. Elle séduisit Shéla qui en fit sa femme. Joie de Tamar qui se trouva enceinte. Voyant cela, Juda ne voulut plus qu'elle fût prostituée. Impuissance cyclique relationnelle. Les femmes n'en sont pas affectées. Elle n'est qu'organique. Elle pousse les femmes à se prostituer et en fait des mères. Marie-Madeleine. Valeria Messalina. Bonheur de la femme que, pour la première fois, un autre homme a rendue heureuse. Joie que son mari n'a pas su lui donner. Quelle beauté !... Relationnel... cyclique... comment dit-on pour les femmes ? Lit nuptial. Pipette. Vaginisme. Orgasme. Ah ! sainte Marie ! Marie, la mère qui n'était que la fiancée de Joseph, et alors qu'elle n'était pas encore sa partenaire, se trouvait déjà habitée par l'Esprit saint. Oh ! je suis consumée par l'Esprit du Mal. L'Esprit saint ! quel magnifique symbole !)

Monsieur quitta le lit avec l'intention d'aller ramasser le billet et la carte de visite. Madame attendait, le dos courbé, d'être battue ou de recevoir des coups de pied. Elle dit de façon enfantine :

« C'est cette personne qui m'a donné ça ! » (Regardons-le de la même façon juvénile dont la jeune fille me regardait.) Madame qui était assise se redressa en se retournant, prit des mains de son mari la carte et l'argent, et le regarda droit dans les yeux :

« C'est cette jeune fille qui est venue pour faire accoupler sa chienne (et si vraiment, c'était de l'argent qu'elle avait reçu d'un homme). Oui, c'est à moi qu'on l'a donné. Il n'y a aucun mal à ce que je reçoive de l'argent, dit-elle en déboutonnant la chemise de son époux. C'était une jeune fille qui ressemblait tout à fait à un lilas blanc. Et si elle était ton amante ? Tu m'as promis une fois que si tu ne pouvais pas avoir d'enfant dans les trois ans, tu prendrais une maîtresse. (Monsieur Cocu. Notre Play-Boy va être père !)

— Et toi ? Ne pourrais-tu pas te faire examiner par un médecin ? »

Aussitôt Madame voulut couvrir son mari d'injures. Ses joues devinrent toutes rouges, mais alors qu'elle allait hocher la tête, elle pâlit et resta comme pétrifiée.

« Qu'est-ce qui te prend ? N'es-tu pas fille de médecin ? »

(Ce n'est pas la faute de Madame.) Ces mots dits par un jeune docteur lui provoquaient à nouveau des battements de cœur. Elle se souvenait de la haine qu'elle avait éprouvée à l'égard de ce médecin. (Marthe !... Marthe !... Père !) Sa voix tremblait.

« Je ferais mieux d'attendre la naissance d'un robot dans ton laboratoire. Celle qui l'aimera sera la femme d'un généticien. Merveilleux symbole !

— Puisque tu parles de robot, quel pitoyable symbole que cette poupée de réclame que j'ai vue dans un grand magasin et qui ressemble étrangement à la représentation féminine d'un Bouddha indien ! L'ingénieur de la Compagnie américaine d'électricité qui a construit le robot lui a donné le nom de Télébox... poupée mécanique. Plutôt qu'une boîte, c'est un technicien. Le corps de la machine est affublé d'un masque à visage humain, ce qui ravit les spectateurs et n'est que parfaitement imbécile. Et s'il s'agit de faire entendre sa voix, cela tient aux progrès du haut-parleur et de la radio. » Quand Madame se rendit compte que son émotion n'avait plus d'effet sur son époux, elle lui dit avec une douceur qui la ravissait elle-même :

« Regarde ! Maintenant, avec ce que tu viens de dire, j'ai compris ton secret. Le fard que se met une femme sur le visage et le masque du robot, pour toi, c'est la même chose. Mais c'est une chose inepte. Tu prétends qu'une plante, un chant d'oiseau, un cœur arraché à un poulet peuvent rester vivants dans une solution pendant huit ans. Alors, si tu pouvais faire vivre un utérus dans cette solution, tu n'aurais plus besoin de femme. C'est bien ça ce que tu penses ? Avec des éléments simples monocellulaires comme les amibes, l'évolution de la science ne peut apporter que vaine gloire !

— Mais une amibe ne meurt pas. C'est un beau symbole, non ? Quand il n'y a pas de parents, il n'y a pas d'enfants, ni mâle, ni femelle, ni frère aîné, ni frère cadet », dit Monsieur en jetant son pyjama, puis il tendit vers Madame ses deux mains qui sentaient le lysol. Madame défit sa ceinture et la lui donna.

« C'est de la soie artificielle !

— Ah bon ?

— Pourquoi fabrique-t-on de la soie artificielle ? Pierres artificielles. Perles artificielles. Cuir artificiel. Écaille artificielle. *Sake** artificiel. Café artificiel. Homme artificiel. Pitoyable humanité qui ne fait qu'imiter la nature. Y a-t-il une chose plus belle que la nature ? Je

pense que c'est parce que la force onirique de l'homme est lamentable. Mais par contre, la puissance de l'amibe, c'est ce à quoi rêve la génétique.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit Monsieur en bâillant sur le lit.

— Tu es fatigué, n'est-ce pas ? » (Croire à l'immortalité de nos cellules par la procréation. Flèches enflammées aux XIV et XV^e^ siècles. Schéma d'un sperme de mammifère. Que je prenne n'importe quelle forme physique, tu me considéreras toujours comme un fœtus, et dans tes dossiers seront répertoriés les jours de ma vie. Tu fais de la classification des êtres vivants en plusieurs catégories. Palingénésie. Pipette. Princesse prostrée. Préparation pour microscope. J'ai beau évoquer la véranda du jardin ressemblant au toit d'une serre, qui se reflète dans le miroir, l'odeur du lysol tue le rythme de mon orgasme. Vengeance secrète de la femme.) Puis Madame dit comme une enfant :

« Si le monde devenait un pays de conte de fées, où les chiens pourraient donner naissance à des paons, il n'y aurait plus de genre humain ! Câkyamuni a beau être magnanime, il réfléchit moins que toi, car il nous condamne à renaître sous la forme d'autres êtres vivants.

— Mais ne crois-tu pas que c'est une plaisanterie ? Même le Docteur Faust n'a pu voir ce rêve se réaliser. On a déjà pratiqué l'insémination d'une vache avec un buffle, ou d'une ânesse avec un cheval. Il y a même eu des expériences sur quelques êtres inférieurs qui habitent le fond des océans.

— Me voilà rassurée ! » dit Madame en se levant, tout étonnée par les mots qu'elle prononçait. Elle s'approcha du lit et regarda de haut son époux droit dans les yeux, d'un air enjôleur :

« À quelle recherche t'es-tu livré, aujourd'hui ? Ah... cette odeur ! »

Madame sentit monter un flot de joie du plus profond de sa frigidité :

(On dit que, lorsqu'un homme a dans la tête l'image d'une prostituée, sa femme s'en rend compte en quelque sorte, et devient frigide. Mais l'homme qui pense à de petites plaquettes de verre. Suicide. Dans le laboratoire, le corps blafard du mari étendu. Victime de la recherche. Petits morceaux de verre éparpillés.)

« L'être humain ?... Ne serait-ce pas plutôt un prisonnier condamné à mort ?... »

ÉLÉGIE

(Jojôka)

Élégie *parut en 1932 dans le numéro de février de la revue* Chûô kôron.

Ce récit utilise abondamment la notion de télépathie liée au spiritisme, dont le rôle fait penser à celui de la génétique dans Illusions de cristal, *en ce sens que ces facteurs apportent à l'œuvre une coloration toute particulière avec une petite note ésotérique. On peut imaginer le travail de documentation que Kawabata a dû mener pour pouvoir aborder un tel thème, encore que l'on puisse très bien expliquer la motivation de l'écrivain par son insatiable curiosité pour tout ce qui paraît mystérieux et insondable dans l'âme humaine.*

Toutefois, l'auteur n'utilise ces concepts que dans le domaine lié à l'affection et à l'amour. La jeune fille est à la fois personnage central et narratrice du récit, qui se présente sous la forme d'un long monologue destiné à l'homme qu'elle a aimé de toute son âme. Toute petite, elle avait étonné les gens par ses traits de génie, mais qui ne se manifestaient qu'en présence de sa mère, du fait de la profonde affection qui les liait. Devenue adolescente, elle pouvait communiquer par télépathie avec l'homme qui lui était prédestiné, toujours du fait de l'amour qu'elle lui portait.

De même, il ne faut pas se méprendre sur les quelques notions de bouddhisme que l'écrivain introduit dans le récit. Son objectif n'est nullement d'expliquer la théologie bouddhique en tant que telle, mais de souligner la signification de l'odorat, de la lumière, de la couleur, de l'image — pris ici comme autant d'éléments qui contribuent au beau, au sublime, à la conception de l'univers et de l'homme, et, finalement, à tout ce qui forme la base d'un amour aussi sincère que fragile.

Qu'elle est pénible cette coutume des vivants d'invoquer les morts ! Cependant, je ne peux pas m'empêcher de penser que la croyance que l'être survit en conservant, dans un monde à venir, la forme qui fut déjà sienne dans un monde antérieur est encore plus triste.

Le sentiment de l'analogie du destin des plantes et des hommes, voilà le thème éternel de toute élégie, disait un philosophe dont le nom m'échappe ; j'ai retenu cette phrase-là par cœur mais en ai oublié le contexte. Le destin des plantes, n'est-ce que de fleurir et de se faner ? Doit-on y voir un sens plus profond ? Je ne saurais le dire.

Il m'est apparu depuis peu que les textes sacrés du bouddhisme étaient des chants élégiaques, et j'y puise un réconfort indicible. Aussi, lorsque je vous invoque, vous qui êtes mort, j'aime infiniment mieux vous imaginer sous la forme de ce prunier vermeil, déjà chargé de bourgeons et placé devant moi dans le *tokonoma**, que de vous prêter, dans l'autre monde, l'aspect que vous empruntiez dans celui-ci [1]. Pourquoi, d'ailleurs, cet arbuste tout proche, au nom familier, plutôt qu'une fleur ignorée d'un pays inconnu ? Elle serait pour moi votre réincarnation ; je lui parlerais tout aussi bien, tant je vous aime encore.

Ce disant, l'envie me prend d'évoquer un pays très lointain, mais je ne vois rien, je ne sens que l'odeur de la pièce où je me trouve en ce moment.

Une odeur morte, me dis-je, mais cela me fait rire.

J'ai été cette jeune fille qui ne s'est jamais parfumée.

Vous en souvient-il ? Une nuit, dans les bains, voici quatre ans,

1. La narratrice pense que, selon la loi de la métempsycose, l'âme de celui qu'elle aimait revit peut-être dans un arbre.

une odeur violente m'assaillit. Sans pouvoir la définir, je jugeai incongru de respirer un parfum si puissant alors que j'étais nue. J'eus alors un éblouissement ; je perdis connaissance. À ce moment précis, vous, dans un hôtel, aspergiez de parfum la couche blanche de votre nuit de noces. Vous veniez de vous marier, sans m'en avoir fait part, après m'avoir abandonnée. J'avais beau, sur le moment, tout ignorer de ce mariage, je me rendis compte plus tard, à la réflexion, que cela se produisit à ce moment précis.

Auriez-vous par hasard imploré mon pardon, pendant cette aspersion ?

Vous seriez-vous dit soudain que j'aurais pu être la mariée ?

Les parfums qui viennent d'Occident évoquent fortement le monde.

Ce soir, cinq ou six amies d'autrefois sont venues chez nous jouer aux cartes aux poèmes[1]. C'est un peu hors de saison, car si nous sommes encore en janvier, les trois premiers jours de l'année sont déjà loin. Toutes ces femmes ont un mari, des enfants. Mon père, pour éviter que nos haleines n'alourdissent l'atmosphère, brûla de l'encens chinois. Cela rafraîchit la salle, mais la soirée n'en fut pas plus animée, car chacune de nous paraissait perdue dans des réminiscences égoïstes.

Certes, il est beau de ne pas oublier. Et pourtant, si quarante ou cinquante femmes s'assemblaient pour un concours de souvenirs, et si la salle de réunion avait une serre sur son toit, les miasmes qui s'élèveraient de cette réunion flétriraient sûrement les fleurs. Non pas que ces femmes aient commis de mauvaises actions, mais parce que le passé se révèle bien plus crûment bestial que l'avenir tel qu'on l'imagine.

Ces idées bizarres me rappellent ma mère.

---

1. *Hyakunin-isshu*, jeu de cartes réunissant les cent poèmes les plus célèbres. Le jeu comporte deux séries de cartes : l'une qui donne la version complète de chaque poème, et l'autre dans laquelle ne figure que la deuxième moitié des poèmes. Les cartes de la deuxième série sont disposées en désordre au milieu des joueurs, et un récitant déclame lentement un poème qui figure dans la première série de cartes. Le joueur qui retrouve le premier la carte correspondante avant la fin de la lecture est gagnant, et on passe au poème suivant. Le jeu se fonde donc sur la connaissance préalable des poèmes. Il convient de souligner que ce jeu, qui fut très populaire jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, a contribué à la démocratisation des connaissances en matière de poésie classique.

Ce fut au cours d'une séance de cartes aux poèmes que l'on me traita pour la première fois d'enfant prodige.

J'avais alors quatre ou cinq ans. Je ne connaissais pas encore les signes de l'écriture. Dans le feu de la partie, ma mère, je ne sais pourquoi, me regarda.

« Tu comprends donc ? Tatsue, ma petite, tu nous observes toujours si sagement ! » Puis, en me caressant la tête : « Veux-tu prendre une carte ? » J'étais une enfant innocente. Les femmes retirèrent leurs mains tendues et n'eurent plus d'yeux que pour moi.

« Celle-ci, maman ? » fis-je ingénument, tout à fait ingénument.

Je l'interrogeai du regard en posant le doigt sur la carte, d'une main plus petite encore que la carte.

« Çà, par exemple ! » Ma mère fut la première étonnée, mais quand les joueuses s'exclamèrent d'une seule voix, elle dit que c'était le hasard, puisque cette enfant n'avait pas appris à lire. Le fait était pourtant assez surprenant, et les invitées, peut-être pour faire plaisir à ma mère, abandonnèrent presque la partie.

« Êtes-vous prête, ma petite ? » demanda la lectrice qui lut lentement le poème, trois ou quatre fois de suite, pour moi seule. De nouveau, je tombai juste. Il en fut de même à plusieurs reprises : je tombais toujours juste. Sans comprendre le moins du monde ce que signifiaient ces textes, sans en retenir aucun, sans savoir lire, je fondais sur la bonne carte, d'un geste spontané. En sentant la main de ma mère me caresser les cheveux, j'ai ressenti à quel point son plaisir était vif.

Cela me valut sur-le-champ une grande notoriété. Que de fois avons-nous répété cette démonstration d'échanges affectueux, tantôt devant des amies de ma mère, tantôt devant des connaissances qui nous conviaient toutes deux ! Il ne s'agissait pas seulement de prendre des cartes : mes dons surnaturels se manifestaient dans bien d'autres domaines.

Maintenant je sais lire, et je connais même par cœur les cent poèmes du jeu mais, ce soir, j'ai trouvé les bonnes cartes moins facilement que dans mon enfance, où ma main se dirigeait sans que j'y pense.

Ma mère... cette mère qui exigeait de moi de si grandes marques d'amour, me paraît maintenant haïssable un peu comme les parfums occidentaux.

Vous m'avez abandonnée, mon amour, et ce doit être par satiété des témoignages d'amour qui nous comblaient.

Depuis que j'ai senti, dans les bains, loin de l'hôtel où vous séjourniez avec une autre, le parfum de votre nuit de noces, une porte s'est fermée pour moi.

Depuis votre mort, je n'ai pas vu votre visage une seule fois.

Je n'ai pas entendu votre voix une seule fois.

Le messager de mon esprit s'est brisé les ailes.

C'est que je ne veux pas m'envoler vers le monde de la mort que vous habitez.

Certes, pour vous, je rejetterais ma vie sans regrets. Si je pouvais renaître sous la forme d'une marguerite, je marcherais dans vos pas. Lorsque je me suis mise à rire, après m'être dit que je respirais une odeur morte, c'était par dérision ; je n'avais jamais senti de parfum chinois qu'aux enterrements ou aux services anniversaires des morts. Cela m'a rappelé, pourtant, deux légendes de parfums trouvées dans deux livres que je viens de lire.

L'un cite le *Sutra de Yuima** selon lequel, au Pays de Tous les Parfums, des sages, assis sous des arbres odorants, connaissent en respirant la vérité — du moins une vérité pour chaque parfum.

Le profane, abordant un traité de physique, en retire l'impression que parfums, musique et couleurs sont, par nature, fondamentalement identiques, et que leur différence ne réside que dans les facultés sensorielles de l'homme. Quant aux savants, ils ont inventé ce conte plausible selon lequel la force de l'âme et la force électrique ou magnétique seraient de même espèce.

Il était une fois un homme qui se servait d'un pigeon comme messager d'amour. Cet homme voyageait. En quelque endroit qu'il se trouvât, le pigeon revenait chez la femme aimée. Comment ? Les amants l'expliquaient par la force de la passion contenue dans les billets qu'ils attachaient aux pattes de l'oiseau.

On a parlé d'un chat qui avait vu un esprit. Les animaux montrent souvent une prescience plus aiguë que la nôtre de notre destin. Quand j'étais enfant, mon père, chassant dans les montagnes d'Izu, perdit son pointer (je crois vous en avoir déjà parlé). Cette bête rentra chez nous huit jours après, très amaigrie, titubante : elle ne mangeait que de la main de son maître. Sur quoi s'était-elle fondée pour revenir d'Izu jusqu'à Tokyo par ses propres moyens ?

Que l'homme reçoive l'illumination par l'intermédiaire de diver-

ses senteurs, n'est-ce qu'une légende belle et symbolique ? Pour les sages du Pays de Tous les Parfums, la nourriture du cœur, c'étaient les odeurs, mais pour les habitants du Pays de l'Esprit, c'étaient les couleurs. Le sous-lieutenant Raymond Lodge, dernier fils d'un Sir Oliver Lodge, engagé en 1914, affecté au régiment du Lancashire Sud, envoyé sur le front, fut tué le 14 septembre 1915, lors de l'attaque de la colline de Feuchy. Bientôt après, par l'intermédiaire de deux médiums, Mme Reynolds et Harvey Peters, il communiquait une foule de renseignements sur des sujets divers et sur le monde de l'esprit. Son père, Sir Oliver Lodge, les publia ; cela forma un gros volume.

Le « contrôle » de Mme Reynolds (comme disent les médiums dans leur vilain jargon d'anglais) était une jeune fille indienne nommée Sîta, celui de Peters un ermite italien nommé Mustone.

Raymond, habitant le troisième cercle du Pays de l'Esprit, se rendit une fois au cinquième cercle. Il y vit un grand temple, d'albâtre apparemment, tout blanc, illuminé par une multitude de rayons colorés, vermeils par endroits, bleus, orange au centre, mais dans les nuances les plus tendres. « Cette personne-là » — c'est ainsi que Sîta désignait Raymond —, cherchant la cause de cet embrasement, remarqua de nombreuses fenêtres décorées de vitraux aux couleurs douces. Les êtres présents allaient se tenir, qui dans une lumière rose filtrée par un vitrail vermeil, qui dans une orange ou dans une jaune. « Cette personne-là » s'interrogeant, voici ce qui lui fut révélé : la lumière rose est la lumière de l'amour, mais la bleue, celle qui guérit vraiment le cœur, et l'orange, celle de la sagesse. Chacun se dirige selon ses désirs et, si l'on en croit le guide de Raymond, trouve de cette manière une connaissance essentielle dont n'approchent pas les habitants de la terre. Néanmoins, dans notre monde aussi, l'on approfondira bientôt les recherches sur les effets produits par diverses lumières.

Tout cela doit vous paraître risible, mais pourtant nous avons orné d'effets de lumière la chambre de notre amour terrestre ; et les psychiatres eux-mêmes s'intéressent à l'influence des couleurs sur les êtres.

Le mythe de Raymond sur les parfums n'est pas moins puéril.

Quand une fleur se fane ici-bas, son parfum monte jusqu'au ciel ; alors, la même fleur s'épanouit là-haut. Toute la matière du Pays de l'Esprit est constituée par les parfums qui s'élèvent de la terre. Si

l'on y prend bien garde, on s'aperçoit que chaque objet, chaque être, dégage, en mourant, en pourrissant, une odeur particulière : celle de l'acacia diffère de celle du bambou, celle du chanvre pourri de celle du drap en décomposition.

Quant aux âmes, elles ne se libèrent pas brutalement des cadavres (comme on le prétend de la boule de flamme des mânes), mais forment une sorte de filament que l'odeur aurait tissé, qui monterait au ciel pour y former le corps spirituel du défunt, à l'image de son corps physique abandonné. L'homme présenterait donc, dans l'au-delà, le même aspect qu'il avait sur terre. Raymond se retrouva les mêmes cils, les mêmes empreintes digitales et, mieux encore, de bonnes dents à la place de quelques-unes qui s'étaient gâtées de son vivant.

Les aveugles ont des yeux qui voient, les boiteux des jambes droites. On trouve des chevaux, des chats et des oiseaux comme ceux de ce bas monde, des maisons en brique, et même (cela fait sourire) des cigares et des whisky and soda constitués par l'essence de leur parfum terrestre. Les enfants morts en bas âge grandissent au Royaume de l'Esprit. Raymond rencontra, devenu adulte là-haut, son frère qui les avait quittés tout petit ; il connaissait peu les choses de la terre. Ces figures spirituelles sont si belles — je pense surtout à celle d'une jeune fille nommée Lili, vêtue d'un tissu de lumière et portant des lis à la main —, qu'on se demande comment un poète pourrait les chanter.

À côté de *La Divine Comédie* du grand poète Dante, du *Ciel et l'Enfer* du grand théosophe Swedenborg, le *Courrier du Monde spirituel* n'est qu'un babil d'enfant ; aussi peut-on le prendre avec le sourire, comme un conte. Dans ce document trop long, je préfère, quant à moi, les passages féeriques aux plus raisonnables. Sir Oliver Lodge n'était d'ailleurs pas convaincu par les descriptions de l'au-delà que proposaient les médiums ; cependant, comme ce livre témoigne de l'immortalité de l'âme, il voulut l'offrir aux centaines de milliers de mères et d'amoureuses qui avaient perdu des êtres aimés pendant la guerre. Les ouvrages de ce genre ne se comptent plus, mais aucun de ceux que j'ai lus ne parle de la vie éternelle avec autant de sincérité que celui de Raymond. Moi qui vous survis et qui cherche des consolations, j'y cueille un ou deux mythes. Est-ce, peut-être, de mauvais goût ?

Elle est bien terre à terre et plate, la vision de l'autre monde que

les Occidentaux décrivent, fût-ce par la plume d'un Swedenborg ou d'un Dante, au regard de celui que les textes sacrés bouddhiques peuplent de bouddhas. Je dois reconnaître que, même en Orient, un Confucius rejette l'au-delà, disant : « J'ignore tout de la vie, que saurais-je de la mort ? » — mais moi, je trouve dans les visions du monde antérieur et du monde à venir que nous propose le bouddhisme, le plus vibrant, le plus consolant des poèmes élégiaques.

Raymond nous dit sa joie, son émotion quand il rencontra le Christ, mais puisque le « contrôle » de Mme Reynolds était une jeune Indienne, comment Raymond n'a-t-il pas aperçu, dans les cercles du Royaume de l'Esprit, la figure du vénérable Shakyamouni ? Comment n'a-t-il jamais évoqué la conception bouddhiste de l'autre monde ?

Raymond plaint certaines âmes qui racontent leur retour, à Noël, dans leurs maisons terrestres, où les parents qu'elles y ont laissés les croient anéanties avec le corps. Mais j'y pense ! Depuis votre décès, je n'ai jamais accueilli votre âme à la fête des morts. On dit pourtant que l'âme des morts survit dans le culte que lui vouent les vivants. En souffrez-vous aussi ?

J'aime encore certains textes bouddhiques, tels que le *Livre de la Fête des Morts* qui traite du vénérable Nichiren* ; le sutra Senji* qui rapporte l'histoire de Dôhi, le sage qui avait fait danser le squelette de son père par la force tirée de la lecture des *sutras*, les textes sacrés... et le conte de l'Éléphant blanc, l'une des premières incarnations de Shakyamouni... et le rite de la fête des Esprits où l'on accueille, sur une mèche de lin, le feu que l'on renverra sur un petit bateau porteur d'une lampe ; quel délicieux jeu d'enfant !

Nous autres, Japonais, ne délaissons aucun dieu. Nous présentons même des offrandes aux bouddhas errants qui pourtant n'entretiennent aucun rapport avec les humains ; nous récitons des prières devant les objets les plus humbles, comme les aiguilles de couture que nous honorons une fois l'an !

Pour moi, cependant, le plus beau des textes reste celui d'Ikkyû*, le moine zen, sur la fête des Esprits. Évoquant les melons et les aubergines crus de Yamashiro, le sage chantait :

« C'est la grande fête des esprits ! Les melons de cette récolte sont esprit ! Esprit, les aubergines ! Esprit, l'eau de la Kamo* ! Esprit, les pêches, les kakis et les poires ! Les morts sont esprit, les vivants sont

esprit ! Tous ces esprits s'unissent et se fondent dans la vacuité du cœur et de la pensée. Je rends grâce et je loue le bouddha ! »

Voici le commentaire que propose le vénérable Shôô* :

« La fête de l'unité des esprits ! Dans cette doctrine, l'univers bouddhique n'a qu'un cœur. Tout l'univers bouddhique n'est qu'un cœur. Alors, ce cœur unique, c'est tout l'univers ! Et dans cette fête, les arbres, les herbes, le pays, la terre, tout devient bouddha ! »

Quant au *sutra Shinji-kan** (Vision du Fond du Cœur), ce texte sacré enseigne que tous les vivants, entraînés dans le cycle des réincarnations, renaissent et meurent durant cent mille siècles, tour à tour pères et mères, en un temps et en un lieu donnés.

Voilà pourquoi tous les hommes du monde sont pères pleins de bonté, toutes les femmes du monde mères de douleur (je cite le texte), mais il est écrit aussi que l'on est redevable au père de la connaissance de la miséricorde, à la mère de celle de la douleur.

Traduire douleur par tristesse serait superficiel. Selon la doctrine bouddhique, les mérites de la mère pèsent d'ailleurs plus lourds que ceux du père.

Vous vous rappelez bien du jour où j'ai perdu ma mère ? Comme je fus étonnée quand soudain vous m'avez demandé si je pensais à elle.

La pluie se calmait, le ciel s'éclaircissait, comme si l'eau venait d'être absorbée. Sous la lumière si limpide, en ce début d'été, le monde semblait vacant. De la pelouse, devant la fenêtre, une brume légère s'élevait. Assise sur vos genoux, je contemplais un bosquet de diverses essences qui se distinguaient très nettement, comme si l'on venait d'en redessiner les lignes, quand je remarquai une très légère coloration vers l'angle de la pelouse. Je me demandais si le soleil se reflétait sur la brume. Ma mère s'avançait vers moi.

À cette époque, je vivais avec vous, contre le gré de mes parents. Je n'en éprouvais guère de honte, mais pourtant, sous l'effet de la surprise, je me redressai légèrement. Ma mère appuyait la main gauche contre sa gorge, comme pour me faire comprendre quelque chose. Soudain, sa silhouette s'estompa.

Alors je me laissai retomber de tout mon poids sur vos genoux. Vous m'avez questionnée :

« Est-ce à ta mère que tu penses ?

— Tiens, vous aussi vous l'avez vue ?

— Vue ?

— À l'instant, là !
— Où ?
— Là.
— Non, je n'ai rien vu. Que faisait-elle ?
— Elle vient de mourir. Elle est venue me l'apprendre. »

Je rentrai sur-le-champ chez mon père. La dépouille de ma mère n'avait pas encore été rapportée de l'hôpital. N'entretenant plus aucun rapport avec les miens, j'ignorais tout de son mal : un cancer de la langue. Voilà pourquoi, sans doute, elle m'était apparue la main sur la gorge.

Au moment précis de ma vision, elle avait expiré.

Même pour cette mère de compassion, je n'ai pas été tentée d'élever un autel lors de la fête des esprits, ni souhaité l'entendre me parler de l'autre monde. Je préfère m'adresser, par le truchement d'un médium, à l'un des arbres de ce bois, en le considérant comme ma mère.

Le bouddha nous enseigne à nous libérer de la loi de la transmigration pour entrer dans l'absolu du nirvâna. L'âme qui doit encore parcourir tout le cycle des renaissances n'est qu'une pauvre âme égarée... Je crois qu'il n'existe aucun mythe tissé de rêves aussi riches que le dogme de la métempsycose. N'est-ce pas le plus beau poème élégiaque que l'homme ait jamais inventé ? Cette croyance remonterait à l'époque des Védas, aux Indes. Ce doit donc être, à l'origine, le cœur même de l'Orient. N'empêche qu'il existe d'aimables légendes de fleurs dans la mythologie grecque, et le chant de Marguerite en prison, de Goethe. En Occident aussi, les personnages réincarnés sous forme d'animaux ou de végétaux sont plus nombreux que les étoiles.

Sages de jadis, spirites d'aujourd'hui, ceux qui méditent sur l'âme humaine réservent en général leur mépris aux bêtes ou aux plantes, et leur respect aux hommes. Depuis des milliers d'années, nous cherchons aveuglément, dans toutes les directions, le moyen de nous distinguer d'entre les dix mille êtres de l'univers naturel. Démarche vaine, égocentriste... ne serait-elle pas cause de la tristesse de l'âme humaine ?

Peut-être un jour l'homme fera-t-il marche arrière sur le chemin qu'il a parcouru.

Allez-vous rire en pensant qu'il n'y a là qu'un panthéisme du fond des âges, celui des peuples primitifs ? Mais, vous le savez bien, plus

les savants avancent dans leur quête sur l'origine de la matière, mieux ils comprennent que l'élément primordial se retrouve à travers toute la création. Que l'odeur de l'être qui perd sa forme terrestre constitue la matière de l'au-delà — c'est une fable, mais elle symbolise une vérité scientifique. L'énergie de la matière est impérissable ; voilà ce que j'ai compris pendant la première moitié de ma vie, moi, jeune femme à l'intelligence pourtant superficielle ; faudrait-il supposer que la force de l'âme soit seule périssable ? Pourquoi ce mot : âme, ne serait-il pas un attribut de l'énergie qui coule à travers toutes les créations du ciel et de la terre ?

La notion de l'immortalité de l'âme exprime peut-être l'amour des hommes pour la vie, pour leurs morts, mais c'est par une habitude triste et dérisoire que nous croyons conserver dans l'autre monde notre personnalité d'ici-bas, et y emporter nos amours et nos haines. La mort peut séparer parents et enfants, ils resteraient parents et enfants ! Les frères vivraient en frères dans l'au-delà ! Il paraît que la plupart des esprits des morts, en Occident, décrivent un autre monde à l'image de notre société... Ah, je trouve bien triste cet attachement obstiné à une vie qui ne respecte que l'homme !

Plutôt qu'habiter le monde pâle des fantômes, je voudrais, après ma mort, devenir une blanche colombe, une tige d'anémone. Une telle conception nous permet de nourrir ici-bas des affections tellement plus larges, tellement plus libres !

Dans l'Antiquité, les pythagoriciens, par exemple, croyaient que les mânes des méchants devaient, en expiation de leurs fautes, rester prisonnières de corps de quadrupèdes ou d'oiseaux.

Au troisième jour, alors que le sang n'était pas encore bien sec sur la croix, Jésus-Christ montait au ciel. Le corps du Seigneur disparut. « Voici, deux hommes parurent devant les femmes, avec des habits brillants comme l'éclair. Et comme elles étaient tout effrayées et qu'elles baissaient la tête, ils leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé quand il était encore en Galilée, disant : "Il faut que le Fils de l'Homme soit livré entre les mains des méchants, et qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour ! " »

Jésus-Christ, quand Raymond le rencontra dans le ciel, était vêtu d'habits de lumière, comme ces deux apparitions, et comme tous les habitants du pays de l'Esprit. Les vêtements des âmes se tissent

dans les cœurs : autrement dit, la vie spirituelle de l'homme constitue le vêtement de l'âme, après la mort. Dans cet apologue se glisse une leçon de morale tirée des règles de la vie de société. Le ciel de Raymond comporte sept cercles, comme l'au-delà bouddhique : l'âme monte dans des cercles plus élevés au fur et à mesure qu'elle se perfectionne.

Le dogme bouddhique de la transmigration paraît bien être une projection de l'éthique de ce monde. Si l'âme, après s'être incarnée sous la forme d'un milan par exemple, renaît sous celle d'un humain, puis sous celle d'un papillon ou d'un bouddha dans une autre existence, c'est le karma, c'est-à-dire le jeu des conséquences inéluctables des agissements de l'âme au cours de ses réincarnations.

Quelle tache dans un poème élégiaque plein de compassion !

Le *Chant de la Réincarnation*, du *Livre des Morts* de l'Égypte ancienne, est plus naïf ; le vêtement d'Iris, de la mythologie grecque, rayonne d'une lumière plus claire ; la réincarnation d'Anémone révèle des joies plus fraîches.

Dans la mythologie grecque, la lune et les étoiles, les animaux et les plantes, tous ont rang de dieux — des dieux qui pleurent et qui rient, sous l'empire des mêmes sentiments que les hommes. Cela n'est-il pas frais comme de danser nu sur le gazon bien vert, sous un ciel pur ?

Puis ces dieux jouent à cache-cache, se transforment en herbes et en fleurs.

La jolie nymphe de la forêt devient une pensée, pour fuir les regards amoureux d'un jeune homme qui n'est pas son mari.

Daphné se transforme en laurier pour échapper au lubrique Apollon et préserver sa virginité.

Adonis, le beau garçon, renaît sous la forme d'une anémone pour consoler Vénus, sa maîtresse désespérée de sa mort, tandis qu'Apollon, pleurant le jeune et séduisant Hyacinthe, métamorphose en fleur son giton.

Alors, n'est-il pas loisible de penser que le prunier du *tokonoma**, c'est vous, et de lui parler ?

Étrange : « Faire naître le nénuphar au sein du feu donne l'illumination au sein des passions amoureuses. »

Abandonnée par vous, moi qui ai pénétré le cœur de la fleur, j'ai connu l'illumination au milieu des passions.

On ne sait quand le dieu du vent s'éprit d'une belle nymphe ni comment la nouvelle en parvint aux oreilles de Flore, l'épouse de Zéphire, mais celle-ci, follement jalouse, chassa de son palais la nymphe innocente qui passa plusieurs nuits en larmes au milieu des champs. Dans un grand malheur, ne vaut-il pas mieux n'être qu'une petite fleur ? Vivre comme une petite fleur jusqu'à la fin du monde ? Recevoir les grâces de la terre et du ciel d'un cœur simple et végétal ? Voici quelle fut l'illumination de la nymphe.

Plutôt qu'une malheureuse divinité, comme je voudrais n'être qu'une petite fleur ! Sur ce vœu, dit-on, le cœur de la pauvre nymphe se rasséréna pour la première fois.

Nuit et jour, je me rongeais de rancœur contre vous qui m'aviez abandonnée, de jalousie pour Ayako, qui vous avait pris à moi... Combien de fois me suis-je répété que je serais bien plus heureuse si, telle la pauvre nymphe, je me transformais en fleur plutôt que de rester une femme désespérée !

Étranges sont les pleurs des humains... Étranges, dis-je ; mes propos de ce soir ne vous semblent-ils pas étranges, eux ? Pourtant, si l'on y réfléchit, je n'exprime rien d'autre que les souhaits, les rêves de milliards d'êtres, depuis des milliers d'années. Femme, je naquis en ce monde telle une poésie lyrique, telle une larme...

Quand j'avais un amant — vous, ô mon amant —, mes pleurs coulaient sur mes joues, le soir avant que je m'endorme.

Quand j'ai perdu mon amant — vous, ô mon amant —, mes pleurs coulaient sur mes joues le matin après mon réveil.

Du temps où je dormais près de vous, je n'ai jamais rêvé de vous. Depuis que nous sommes séparés, je rêve presque toutes les nuits que je suis dans vos bras. Qu'il est triste, mon éveil matinal, alors que jadis ma plongée dans le sommeil, la nuit, était tellement heureuse que j'en pleurais...

Si, comme on le soutient, le cœur subsiste, dans le monde des esprits, par l'odeur et la couleur des choses, faut-il s'étonner que l'amour d'une femme devienne la substance de sa vie ? Quand vous étiez à moi, je communiquais à la moindre de mes actions — l'achat d'une garniture de col dans un grand magasin, le découpage d'une daurade à la cuisine — tout l'élan d'une femme heureuse.

Après que je vous eus perdu, les fleurs et leurs couleurs, les oiseaux et leurs chants me sont devenus fades et vains. Le lien qui rattachait mon cœur au ciel, à la terre et à tous les êtres s'était brisé.

La perte de mon amour m'affectait plus encore que la perte de mon amant.

Mais, lisant un jour un chant élégiaque de réincarnation, j'en fus inspirée ; je retrouvai le don d'aimer avec générosité vous, le ciel, la terre et toutes les choses.

Je la dois à la tristesse des amours trop humaines, mon élégie !

Je vous ai tant aimé !

Maintenant, à nouveau, comme au temps où nous ne nous étions pas encore avoué notre amour, je contemple ce prunier, avec ses fleurs en bourgeons gonflés, et je souhaite avec une ardente concentration que mon âme, ce courant invisible, trouve une voie jusqu'à vous qui êtes mort, qui êtes je ne sais où...

En voyant l'ombre de ma mère, je n'avais rien dit, mais vous, avec bonté, m'aviez demandé si elle souffrait.

Nous ne formions plus qu'un, vivant dans la certitude qu'aucune force ne pourrait nous séparer. Confiante, je vous quittai pour assister à ses obsèques. Sur la table de toilette munie d'un miroir à trois faces que j'avais laissée chez mon père, je vous écrivis pour la première fois après notre séparation.

« Mon père, le cœur brisé par la mort de ma mère, nous accorde son consentement. Il m'a fait donner un vêtement de deuil, sans doute en témoignage de réconciliation. Je me prépare en ce moment pour la cérémonie. Malgré ma fatigue, je suis belle, c'est vrai, dans ce kimono que je porte pour la première fois depuis mon retour à la maison. Je voudrais vous montrer mon visage tel qu'il m'apparaît dans le miroir ; alors, en dérobant un instant à mes tâches, je vous écris. Ce noir est beau, certes, mais je demanderai qu'on m'achète un kimono plus coloré pour me marier. Que j'ai hâte de vous revenir ! mais après avoir quitté les miens comme vous savez, voici, je pense, l'occasion d'obtenir mon pardon. Je patienterai donc jusqu'à l'anniversaire du trente-cinquième jour. Ayako doit être chez vous. Demandez-lui, je vous prie, de s'occuper de vous. Mon frère me soutient plus que personne. Il est jeune, mais il me défend devant tous mes parents. Quel gentil garçon ! Je rapporterai cette coiffeuse. »

Le lendemain soir, votre lettre me parvenait :

« Tu dois être bien fatiguée par les veillées. Prends soin de ta santé. Ayako s'occupe de moi.

« Tu m'avais parlé d'une coiffeuse offerte jadis par une camarade

française de l'école des sœurs missionnaires qui rentrait dans son pays ; tu me disais que c'était l'objet que tu regrettais le plus. Je pense que tu l'as retrouvée telle que tu l'avais laissée, même si les fards ont séché dans le tiroir.

« Malgré la distance qui nous sépare, il me semble avoir devant les yeux la beauté de ta silhouette vêtue de noir et reflétée dans le miroir. Je voudrais t'habiller d'une belle robe de noces le plus tôt possible. Je pourrais la commander ici, mais si tu en demandais une gentiment à ton père, je pense que tu lui ferais grand plaisir. Ne crois pas que je veuille profiter de son chagrin, mais je pense pourtant qu'il nous accordera son consentement, parce qu'il a le cœur brisé. Ton frère, à qui jadis tu sauvas la vie, que devient-il ? »

Ma lettre n'était pas une réponse à la vôtre, ni la vôtre à la mienne. Chacun de notre côté, nous avions écrit la même chose à la même heure. Ce n'était pas rare entre nous.

Autre signe de notre amour : cette confiance que déjà vous m'accordiez, avant que nous vivions ensemble : « Avec toi, Tatsue, jamais il ne peut arriver de malheur imprévu. Je suis tranquille ! » me disiez-vous souvent. Vous l'avez répété quand je vous ai raconté comment j'avais prévu que mon frère pourrait se noyer.

Je rinçais les maillots de bain au puits d'une villa de bord de mer que nous avions louée pour l'été. Soudain, je ressentis les cris de mon petit frère, sa main tendue sortant des vagues, une voile de bateau, le ciel orageux, la mer agitée. Je levai la tête : il faisait beau. Pourtant, je me précipitai jusqu'à la maison : « Maman ! Mon frère court un grand danger ! »

Ma mère changea de visage ; elle courut vers la plage en me tirant par la main. Mon frère, âgé de huit ans, s'apprêtait à s'embarquer sur un petit voilier avec deux collégiennes de ma connaissance et un garçon plus grand, qui était le seul à connaître la navigation. Ils souhaitaient partir dès le matin pour chercher le frais, à quelques miles de là, en longeant la côte ; ils emportaient même une sorbetière, des sandwiches et un melon.

Or justement, au retour, le bateau, assailli par un mauvais grain, se renversa en virant de bord.

Les trois enfants, ballottés par les vagues, purent se maintenir au mât qui s'était détaché. Quand un canot de sauvetage alla les rechercher, ils avaient bu la tasse, mais on les trouva sains et saufs. Cependant, si par hasard mon frère s'était trouvé là, sait-on ce qui serait

arrivé puisque à bord il n'y avait qu'un grand et que les collégiennes ne savaient pas très bien nager ?

Ma mère s'était précipitée parce qu'elle croyait à ma voyance.

Après m'être taillé une réputation lors des parties de cartes, le directeur de l'école primaire avait voulu voir cette enfant prodige. Ma mère m'avait conduite chez lui. Je n'allais pas encore en classe, je comptais à grand-peine jusqu'à cent et ne lisais pas encore les chiffres arabes, mais je réussis facilement une multiplication et une division. Je trouvai la solution de quelques-uns de ces petits problèmes classiques où l'on doit additionner des pattes de tortues avec des pattes de grues. Pour moi, c'était la simplicité même : je me contentais de laisser tomber nonchalamment le nombre demandé. Je pus aussi répondre à des questions faciles d'histoire et de géographie.

Ces dons ne se manifestaient cependant qu'en présence de ma mère.

Le directeur d'école m'admirait : il se tapait les cuisses avec ostentation. Lorsqu'un objet s'égarait à la maison, racontait ma mère, on le demandait à cette enfant qui le retrouvait tout de suite.

« Vraiment ! fit-il en ouvrant un livre posé sur le bureau, qu'il me montra. Je ne pense pourtant pas qu'elle sache me dire le numéro de cette page ! »

Une fois de plus, je prononçai tranquillement un nombre — le bon. L'homme, appuyant le doigt sur une ligne, me regarda : « Peux-tu nous raconter ce qui est écrit ici ?

— « Le chapelet de verre. La fleur de glycine. Il neige sur les fleurs de prunier. Le beau bébé mange des fraises. »

— Çà, par exemple ! Stupéfiant, vraiment ! Quelle enfant prodigieuse, au regard extralucide ! Et le nom de ce livre ? »

Je penchai la tête un moment : « Ce sont les *Notes de chevet de Sei Shôganon** ! »

J'avais dit : « Le chapelet de verre. La fleur de glycine. Il neige sur les fleurs de prunier. Le beau bébé mange des fraises. » Lecture enfantine et fautive du texte :

Un rosaire de cristal de roche
De la neige tombée sur les fleurs de glycine et de prunier
Un très joli bébé qui mange des fraises

mais il me souvient encore de l'étonnement de ce maître d'école et de la fierté qu'en ressentait ma mère.

À cette époque, je me plaisais souvent, outre à réciter la table de

multiplication, à prédire, suivant l'occasion, la pluie ou le beau temps ; le nombre de chiots que la chienne allait mettre bas et le décompte des mâles et des femelles ; le nom des visiteurs de ce jour ; le moment du retour de mon père ; le visage de notre prochaine servante ; parfois même l'heure du décès d'un malade sans lien direct avec nous. Les gens du voisinage me louangeaient ; cela me charmait, j'en tirais vanité. Pourtant, au fond, je m'étais plongée dans ces jeux de prophétie sans me départir de mon innocence d'enfant.

Le don de voyance sembla m'abandonner peu à peu tandis que, grandissant, je la perdais, cette innocence. L'ange qui logeait en mon cœur m'avait-il quittée ?

Fantasque, il me rendit parfois, pendant mon adolescence, des visites fulgurantes.

Puis il s'est brisé les ailes — je crois vous l'avoir dit tout à l'heure — le jour où j'ai senti le parfum de votre couche nuptiale.

La lettre dans laquelle je vous parlais de la neige, la plus étrange que j'aie jamais écrite pendant cette première partie de ma vie — car je suis jeune encore... quel bon souvenir c'était devenu ! Je n'en aurais plus la force.

« Il a beaucoup neigé sur Tokyo, n'est-ce pas ? Devant l'entrée de votre maison, le berger allemand tire sur sa chaîne comme s'il allait renverser sa niche verte. Il aboie très fort après un vieux qui balaie la neige. S'il s'en prenait à moi de cette façon, même venue de très loin, je n'oserais passer la porte. Le pauvre ! Un bébé qu'il porte ficelé sur le dos se met à pleurer. Vous voilà dehors, vous consolez doucement l'enfant, en vous demandant comment, ayant pour père un vieillard aussi minable, il peut être si vif et mignon. Mais croyez-moi, cet homme est bien moins âgé qu'il ne le paraît. C'est la dureté de la vie qui le vieillit ainsi. Naguère, votre servante déblayait elle-même, n'est-ce pas ? Mais cette espèce de clochard est venu gémir auprès d'elle, tête basse, l'air honteux : « Personne ne veut m'embaucher parce que je suis vieux, faible, et que je porte un enfant sur le dos. Je vous en prie... Je ne lui ai pas encore donné de lait aujourd'hui... » La femme se dirige vers le salon pour vous demander des instructions. Vous écoutez un disque de Chopin. Une peinture à l'huile de Koga Harue*, une estampe de Hiroshigé* — la neige à Kiso — se font face sur les murs. D'un autre côté de la pièce, une toile d'indienne s'orne d'un motif d'oiseau de paradis. La chaise,

sous sa housse blanche, est couverte de cuir verdâtre. De part et d'autre du radiateur, blanc aussi, des ornements évoquent des kangourous. Un album s'ouvre sur la table : la *Danse de la Grèce classique*, d'Isadora Duncan. Sur l'étagère, dans un coin, des œillets se fanent depuis Noël, mais vous ne les jetez pas, bien que le Premier de l'An soit passé ; ce doit être un cadeau d'une jolie personne ! Le rideau de la fenêtre... mais mon imagination s'emballe dans votre salon que je n'ai jamais vu. »

Le journal du lendemain m'apprit que cette journée du dimanche n'avait point été enneigée, mais au contraire belle et douce. J'en ai ri.

Cette pièce ne m'était pas apparue dans une vision, ni dans un rêve. Tout en vous écrivant, je me contentais d'aligner les mots qui venaient sous ma plume.

Je quittai la maison familiale sur la décision d'être à vous ; pendant mon voyage en chemin de fer, il neigea beaucoup sur Tôkyô.

La lettre où je parlais de neige m'était sortie de l'esprit mais quand, en entrant, je vis votre salon, moi qui ne vous avais jamais encore même touché la main, je me jetai dans vos bras. Vous m'aimiez déjà tant !

« Oui, j'ai transporté la niche derrière la maison dès que j'ai reçu ta lettre.

— Et puis, vous avez eu l'attention d'aménager la pièce telle que je l'avais décrite !

— Tu plaisantes ! Il y a longtemps qu'elle est comme cela. Je n'y ai rien changé.

— Est-ce possible ? »

J'examinai de nouveau le salon.

« Il est étrange que tu le trouves étrange. Quelle ne fut pas ma surprise en lisant ta lettre ! J'ai mesuré l'amour que tu m'offrais. J'ai songé qu'à force de hanter ma maison, ton esprit la connaissait à fond. Puisque l'esprit m'avait rendu visite si souvent, pourquoi le corps ne viendrait-il pas ? J'ai donc trouvé le courage et la confiance de t'écrire pour te demander de venir me rejoindre, même au prix d'abandonner les tiens. D'ailleurs, tu m'as raconté que tu avais rêvé de moi bien avant notre rencontre. Ne sommes-nous pas prédestinés ?

— Mon cœur, en somme, communiquait avec vous ! »

Autre signe : le vieux que je vous avais décrit vint balayer la neige le lendemain matin.

J'allais, chaque soir, vous chercher à votre retour du Service de recherche universitaire. Vos horaires n'étaient pas réguliers ; vous pouviez emprunter deux itinéraires pour venir de la gare de banlieue, l'un qui traversait le quartier commerçant, l'autre qui longeait un bois désert. Or, nous nous rencontrions sans faute.

De nos bouches jaillissaient toujours des paroles identiques. Où que j'aille, quoi que je fasse, si vous me cherchiez, je venais, avant que vous m'appeliez.

Je préparais souvent le repas dont l'envie vous avait pris au bureau.

Y avait-il trop de signes d'amour entre nous ? Ne nous restait-il plus qu'à nous séparer ?

Une fois, même, reconduisant Ayako jusqu'à la porte, je lui dis soudain mon inquiétude de la voir partir et la priai de s'attarder un moment. Moins d'un quart d'heure après, la voilà prise d'un violent saignement de nez. C'eût été bien gênant si cet accident s'était produit sur le chemin du retour ! Cette prémonition venait-elle de ce que, déjà, je vous sentais épris de cette femme ? Nous nous aimions tant ! J'avais eu la prescience de notre amour, que n'ai-je eu celle de votre mariage avec Ayako, puis celle de votre mort ?

Pourquoi votre âme n'a-t-elle pas voulu me faire connaître votre mort ?

J'avais rêvé d'une rencontre avec un jeune homme, dans un sentier, près d'une belle plage. Les branches fleuries des lauriers-roses surplombaient la mer limpide ; une pancarte de bois blanc indiquait le chemin ; de la fumée s'élevait au-dessus des bois. La tenue du jeune homme évoquait un uniforme d'aviateur ; il portait des gants de cuir, ses sourcils étaient bien tracés ; les coins de sa bouche s'abaissaient un peu quand il riait. Je l'accompagnai un moment et mon cœur se gonflait d'amour —, puis le rêve s'interrompit. À mon réveil, je me demandais si j'allais épouser un officier aviateur. Je m'efforçais de conserver longtemps le souvenir de ce songe, gravant, dans ma mémoire, les caractères du nom d'un vapeur qui longeait la côte : le *Daigo Midorimaru*. Deux ou trois ans plus tard, je vous ai rencontré. C'était au bord d'un sentier tout à fait semblable à celui de mon rêve. Je me trouvais ce matin-là dans une station thermale

où j'accompagnais mon oncle pour la première fois, et que je ne connaissais donc pas encore.

À peine m'aviez-vous aperçue que votre expression marquait un grand soulagement.

« Par où rentre-t-on dans la ville ? » m'avez-vous demandé, comme si je vous attirais. Toute rougissante, je détournai le visage vers la mer et je vis alors passer un bateau qui portait à la poupe le nom : *Daigo Midorimaru*. J'avançais, tremblante, en silence. Vous me suiviez.

« Retournez-vous en ville ? Pourriez-vous m'indiquer un marchand de bicyclettes ou un garage ? Je peux vous paraître sans façon, mais, voyez-vous, je circule à moto. J'ai croisé une charrette traînée par un cheval que le bruit a fait cabrer. En voulant éviter un accident, j'ai heurté le rocher. Mon engin s'est abîmé. »

À peine avions-nous parcouru deux cents mètres que nous sympathisions. J'allai jusqu'à dire :

« Il me semble vous avoir déjà rencontré !

— Je me demande aussi pourquoi je ne vous ai pas encore rencontrée. C'est un peu la même chose, en somme. »

Ensuite, chaque fois que je vous appelais dans mon cœur, quand je vous apercevais de dos dans cette station thermale, vous vous retourniez, si loin que vous vous trouviez.

Où que nous allions ensemble, je croyais y être allée déjà.

Quoi que nous fassions ensemble, je croyais l'avoir déjà fait.

Frappez un *la* sur le clavier du piano, le *la* du violon lui répondra. Effleurez une branche du diapason, l'autre lui répondra. Sans doute en va-t-il de même des âmes qui communiquent. Pourtant, je n'ai pas capté de message m'apprenant votre mort. L'émetteur de votre âme, le récepteur de la mienne étaient-ils en dérangement ?

Aurais-je, au contraire, clos la porte de mon cœur par crainte, pour vous et pour votre femme, de la puissance de mon âme libérée des contraintes de l'espace et du temps ?

À l'imitation de saint François d'Assise, les jeunes filles pieuses qui méditent sur le Christ en croix saignent du côté, comme percées d'un coup de lance ; tout le monde a entendu parler d'esprits vivants ou morts qui ont tué, par la seule force de leurs imprécations.

À l'annonce de votre mort, j'ai frémi de crainte, et j'ai ressenti, plus fortement encore, l'envie de devenir une fleur sauvage.

L'ardente légion des soldats de l'esprit, où s'engagent les âmes d'ici-bas et celles de l'au-delà, combat les modes de pensées de ceux que la mort ou la vie ont séparés ; lance un pont qui les relie ; anéantit enfin la tristesse que la mort dispense en ce monde. Voilà ce qu'affirment les spirites.

Moi, pourtant, plutôt que de recevoir des témoignages d'amour venant du pays de l'esprit ; plutôt que de me survivre, toujours amante, dans l'Hadès ou dans la vie future, je préfère devenir avec vous fleur de prunier vermeil, fleur de laurier-rose. Alors les papillons qui butinent le pollen nous uniront.

Alors je n'aurais plus besoin d'invoquer les morts, selon la navrante coutume des vivants.

BESTIAIRE

(Kinjû)

Bestiaire *parut en 1933, dans le numéro de juillet de la revue* Kaizô.

Comme l'indique son titre, ce récit prend comme thème central les oiseaux et les animaux. Cependant, aussi curieux que cela puisse paraître, ce thème figure en parallèle avec des éléments apparemment extérieurs : la longue histoire de la danseuse à qui était attaché le personnage central, histoire qui se termine d'ailleurs sur une autre anecdote, et celle du visage d'une jeune fille morte qui n'avait jamais été maquillée auparavant.

Kawabata, à cette époque, vivait effectivement une vie consacrée à un « bestiaire » : toutes les connaissances dont il fait preuve non sans fierté reposent sur une expérience réellement vécue.

Pourrait-on dire que le personnage central aime ses bêtes ? Assurément pas au sens commun. Il leur reste attaché à sa manière, puisqu'il passe la journée (et même la nuit entière, parfois) à contempler avec attendrissement leur comportement. Mais, d'un autre côté, son attachement ressemble fort à la manière cynique d'un quasi-professionnel, puisque sa préoccupation primordiale est de sauvegarder la pureté des races dans « sa collection ». Le seul trait qui le distingue nettement d'un vrai professionnel est qu'il éprouve un choc indéfinissable en voyant les bêtes mourir, et qu'il continue à être marqué par un souvenir ineffaçable.

Cet attachement obsessionnel à la pureté de la race, et surtout à la pureté elle-même, est bel et bien de Kawabata, et constitue en même temps l'unique « vrai thème » de ce récit. Si l'on accepte une telle lecture, l'histoire devient transparente. La profonde déception, ressentie par le héros qui découvre la dégradation de l'art et du corps chez la femme avec laquelle il avait voulu mourir autrefois, s'explique très bien sous cet angle. Après tout, n'avait-il pas été

attaché à elle, exactement de la même façon qu'il s'attache à ses bêtes ?

Toutefois, ce thème est « garni » par la description d'un personnage central qui peut bien passer pour un simple cynique, trait qui est présenté comme foncièrement critiquable si l'on en croit le propre aveu de l'auteur : « Le Pourvoyeur de cadavres *et* Bestiaire *sont des œuvres nées d'une tentation d'écrire quelque chose d'aussi détestable que possible, mêlée un peu à l'envie de se montrer méchant ; quand les critiques les trouvent beaux, je me trouve misérable.* » (Autobiographie littéraire [Bungaku-teki jijoden], *1934*)

Quoi qu'il en soit, Bestiaire *reste intéressant comme une petite œuvre qui marque la transition entre l'époque dite des « sensations nouvelles » et la période d'apogée de Kawabata, qui commence dès l'année suivante avec la prépublication des petits fragments qui seront intégrés plus tard à* Pays de neige *(1935-1948).*

Dans Bestiaire, *le personnage central est l'« observateur », exactement comme l'est Shimamura dans* Pays de neige. *L'apparent cynisme avec lequel ce dernier contemple l'héroïne Chikako ne fait-il pas penser déjà à une toute première incarnation de la nouvelle race d'hommes que Kawabata introduira dans la littérature ?*

Des pépiements interrompirent sa rêverie : un camion déjà vieux transportait une cage deux ou trois fois plus grande que celle où, sur les scènes de théâtre, on enferme les condamnés.

Il s'aperçut ainsi que le taxi s'était laissé prendre dans un convoi funèbre. Derrière eux, le pare-brise d'une voiture portait un disque de papier marqué d'un numéro, le vingt-trois, qui se découpait à côté du visage du conducteur. En tournant la tête, il observa qu'ils passaient devant un temple zen*. On lisait sur une stèle de pierre une inscription commémorant le souvenir de Dazai* Shundai ; une feuille de papier collée au portail annonçait :

Un malheur dans cette maison :
Obsèques de...

La rue descendait. Au carrefour, en bas, l'agent de police démêlait avec peine l'embouteillage causé par une trentaine de voitures. Quant à lui, tout en observant la cage et les oiseaux qu'on allait sans doute libérer à l'occasion des funérailles, il commençait à s'énerver.

« As-tu l'heure ? » demanda-t-il à la jeune domestique assise près de lui, son panier de fleurs précieusement serré dans les bras. Elle ne devait pourtant pas avoir de montre et le chauffeur répondit à sa place :

« Sept heures moins dix, mais je retarde de six ou sept minutes. »

Le crépuscule de ce début d'été restait clair encore. Les roses dégageaient une senteur violente, et le parfum troublant de quelques arbres fleurissant en juin se répandait de la cour du temple.

« À cette allure-là, je vais arriver en retard. Pourriez-vous aller un peu plus vite ?

— Mais je suis bien obligé de laisser passer les voitures qui vien-

nent de la droite, sans cela... Qu'est-ce qu'on donne au théâtre de Hibiya* ? »

Le chauffeur espérait peut-être trouver des clients à la sortie du spectacle.

« Des danses.

— Ah ? Combien peut valoir un lâcher d'oiseaux comme cela ?

— Au fait, croiser un convoi funèbre, cela porte-t-il malheur ? »

On entendit un bruit d'ailes désordonné. Les oiseaux s'affolaient au démarrage du camion.

« Tout au contraire. Certains prétendent même qu'il n'existe pas de meilleur présage. »

Illustrant ses propos par les manœuvres de son véhicule, le chauffeur se dégagea de la file de voitures et doubla le convoi par la droite.

« Bizarre ! Alors, les contraires s'attirent ! » Il rit, mais jugea normal que cet homme se fût accoutumé à raisonner ainsi.

Il allait voir danser Chikako ; ces pensées n'étaient pas de mise. Laisser des cadavres d'oiseaux chez soi pouvait être plus maléfique que de rencontrer un enterrement.

« Quand nous rentrerons, tu n'oublieras pas de jeter les roitelets. J'ai l'impression qu'ils se trouvent encore dans le placard du premier étage », fit-il d'un air de dégoût.

Une semaine auparavant, un couple de roitelets était mort chez lui. Comme il éprouvait quelque répugnance à les sortir de la cage, il l'avait fourrée dans le placard, celui du palier, et laissée, puis, s'étant, ainsi que la domestique, accoutumé à la présence de ces petits cadavres, il sortait et remettait les coussins dessus chaque fois que des visiteurs arrivaient.

Le roitelet compte, avec la mésange et le troglodyte, parmi les plus petits oiseaux que l'on élève en captivité. Son ventre est vert olive, la queue jaune et grise, la gorge grisâtre. Deux traits blancs se dessinent sur les ailes aux extrémités jaunes. Au sommet de la tête, une forte ligne noire cerne une tache jaune qui tire sur l'orange chez le mâle et qui ressort nettement si l'oiseau gonfle ses plumes : elle évoque alors des pétales de fleurs épanouies. Le roitelet dégage un charme comique, avec ses yeux ronds, sa démarche très vive et sa façon de s'accrocher gaiement au plafond de sa cage. Cependant, sa joliesse n'exclut pas une sorte de distinction.

Un soir l'oiselier en avait apporté deux. Lui, tout de suite, les avait

posés sur l'autel familial, dans la pénombre. Au bout d'un moment, il les regarda : les oiseaux dormaient l'un contre l'autre, têtes et plumes emmêlées, attendrissants, fondus sans que l'œil puisse les distinguer, en une boule d'aspect laineux.

Lui, un célibataire frisant la quarantaine, ressentit une émotion, une sorte de nostalgie l'étreindre. Debout, il les contempla longuement.

Où, en quel pays, trouverait-on chez les humains pareil couple d'amoureux candides, dormant avec tant de grâce, se demandait-il, regrettant qu'il ne se trouvât personne à son côté pour contempler ce sommeil d'oiseaux... mais il n'appela pas la domestique.

Par la suite, il prit tous ses repas devant la cage posée sur la table, en regardant les roitelets. Il tenait en général sur lui quelque bête familière, même quand il recevait une visite et, sans prêter l'oreille aux propos de son interlocuteur, remuait les doigts devant de petits rouges-gorges et leur donnait des graines, se laissait absorber par le dressage de ses oiseaux, à moins encore d'épucer un chien qu'il maintenait entre ses genoux.

« Cet animal se montre assez fataliste ; moi, je l'aime bien. On peut le prendre sur ses genoux, l'envoyer coucher dans un coin, il resterait immobile pendant une demi-journée. »

Parfois le visiteur se levait pour prendre congé sans que lui l'eût regardé dans les yeux.

En été, il lâchait des carpillons dans un bocal posé sur la table du salon.

« Serait-ce un effet de l'âge ? Voir des gens m'ennuie de plus en plus. J'aime peu les hommes ; ils me lassent vite. Pour les repas ou les voyages, je préfère la compagnie d'une femme.

— Alors, marie-toi !

— Ce n'est pas possible non plus car je préfère, moi, les femmes distantes — et qui le restent. Il m'est plus facile de leur parler, en affectant de ne pas remarquer leur indifférence. Je prends toujours comme domestique des filles à l'air distant.

— Voilà donc pourquoi tu élèves des animaux !

— Les animaux ne sont pas indifférents... En vérité, je ne pourrais supporter la solitude si je n'avais ces présences. »

Il suivait distraitement la conversation, attentif aux diverses teintes dont se paraient les écailles des carpillons qui nageaient dans le

bocal, perdu dans la pensée d'un univers de lumières délicates —, et finissait par oublier la présence du visiteur.

Il lui arrivait de conserver une trentaine d'oiseaux dans son bureau, car chaque fois qu'il en trouvait de nouveaux, l'oiselier les lui apportait automatiquement.

« Encore le marchand d'oiseaux ! » s'exclamait la domestique avec une grimace.

— Allons, je ne connais rien d'autre qui, pour ce prix, m'assure quatre ou cinq jours de bonne humeur.

— Mais c'est qu'alors vous ne faites plus rien d'autre que de les regarder, et vous prenez l'air si sérieux que...

— Cela t'inquiète et tu t'imagines que je perds la raison ! Le silence te paraît-il si morne ? »

Lui, pourtant, trouvait la vie tellement fraîche pendant les deux ou trois journées qui suivaient l'arrivée d'un nouvel oiseau ! Le ciel et la terre le comblaient ! Serait-il mauvais ? Nul être humain ne pouvait lui inspirer de sentiments analogues. Les oiseaux, animés parce qu'ils vivent, expriment mieux encore le miracle de la nature que les coquillages ou les fleurs, malgré toute leur beauté. Même dans les cages qui les emprisonnent, ces petites créatures extériorisent leur joie de vivre, et c'était surtout vrai du couple de roitelets, si menus, si vifs.

Au bout d'un mois, l'un des deux s'échappa, tandis qu'on mettait des graines dans sa mangeoire. La petite domestique perdit complètement la tête. L'oiseau se percha dans le camphrier aux feuilles baignées de rosée matinale, au-dessus de la grange. Les deux roitelets, celui qui restait dans la cage et l'autre, s'appelaient à grands cris. Il posa tout de suite la cage sur le toit de la grange et une longue perche enduite de glu à côté, mais l'oiseau libre, en lançant des appels de plus en plus tristes, parut cependant s'envoler au loin vers le midi. Ce couple d'oiseaux provenait de la montagne de Nikkô*.

La femelle lui restait. Au souvenir de ces oiseaux endormis, il demanda très instamment un mâle à l'oiselier ; lui-même en chercha dans les magasins des environs, mais en vain. Quelque temps après, l'oiselier fit venir un autre couple de la montagne, mais lui ne désirait que le mâle.

« Cela fait la paire ; je ne puis en garder un seul chez moi. Tenez, je vous donne la femelle pour rien.

— Mais vont-ils s'entendre tous les trois ?

— Bien sûr ! Si vous placez deux cages l'une à côté de l'autre pendant quatre ou cinq jours, ils feront connaissance. »

Cependant, comme un enfant devant un jouet neuf, il n'avait pas attendu. L'oiselier sortait à peine qu'il introduisait le couple dans la cage de la solitaire. Il n'avait pas prévu le tumulte qui s'ensuivit. Les nouveaux venus ne parvenaient même pas à se poser sur le perchoir et voletaient d'un bout à l'autre de la cage tandis que la première occupante, terrorisée, pétrifiée, contemplait cette agitation du fond où elle restait. Le couple s'entr'appelait, comme deux époux en danger. Les trois cœurs apeurés battaient violemment. Quand on mit la cage dans le placard, le couple avec quelques cris se rapprocha, mais l'autre femelle restait inquiète dans son coin.

Cette situation ne le satisfaisant pas, il répartit les oiseaux dans deux cages, mais à la vue de la paire il s'apitoya sur le sort de l'isolée ; alors, il la réunit avec le mâle, mais celui-ci, échangeant des pépiements avec sa femelle, se refusait à toute familiarité avec l'autre. Pourtant, ils finirent par s'assoupir côte à côte. Le lendemain soir, quand on les remit tous trois ensemble, ils manifestèrent moins de frayeur et s'endormirent en boule, chacun posant la tête dans les plumes de son voisin. Il posa la cage près de son appuie-tête et sombra dans le sommeil à son tour. À son réveil, le lendemain, deux des oiseaux formaient une pelote de laine chaude tandis qu'au fond, sous le perchoir, gisait le troisième, les ailes légèrement écartées, les yeux mi-clos, les pattes étendues, mort.

Comme s'il ne fallait surtout pas le laisser voir aux autres, il retira le petit cadavre à la dérobée, le jeta dans la poubelle sans rien en dire à la domestique, se sentant coupable d'avoir tué cette bête cruellement.

« Lequel était mort ? » En observant la cage très soigneusement, il crut discerner, contre toute attente, que la première femelle lui restait ; cependant, comme il y tenait davantage, parce qu'il l'élevait depuis un certain temps, alors que l'autre n'était là que depuis deux jours, il se crut peut-être influencé par son désir, ce qui, chez un homme sans famille, lui parut odieux.

« Si l'on a des préférences, si l'on choisit, pourquoi vivre avec des animaux ? Dans ce cas, il y a les hommes ! »

On sait que les roitelets sont délicats et meurent de rien ; pourtant, après cet accident, ils se portèrent bien.

La saison venait où il n'aurait plus à sortir pour chercher la pitance des oisillons qui venaient de la montagne, comme la petite pie-grièche qu'il avait achetée bien que ce fût interdit.

Il donnait un bain aux oiseaux, sur la galerie extérieure de la maison ; des fleurs de glycine venaient parsemer l'eau.

Il nettoyait la cage tout en prêtant l'oreille aux battements d'ailes quand il entendit des cris d'enfants derrière la clôture du jardin. Il éprouva le sentiment que la vie d'un petit animal était menacée ; son chien, le fox à poil dur, ne serait-il pas sorti de la cour ? Il grimpa sur le muret : une petite alouette, qui ne tenait même pas encore debout, se traînait sur des ailes minuscules, au milieu de la décharge d'ordures. L'idée de la recueillir lui vint tout de suite.

« Que se passe-t-il ?

— Les gens de là-bas l'ont jetée — un écolier montra du doigt une maison près de laquelle poussaient des paulownias affreusement bleus —. Elle va mourir.

— Oui, c'est vrai. »

Il s'éloigna froidement.

Ces voisins élevaient trois ou quatre alouettes dans cette maison. Sans doute s'était-on débarrassé d'un oisillon qui ne chanterait pas. Son premier mouvement de miséricorde bouddhique s'interrompit à la pensée qu'il ne servirait à rien de ramasser cet animal de rebut.

Le sexe de certains oiseaux se distingue mal quand ils sont petits. L'oiselier apporte de la montagne le nid tout entier, mais quand il parvient à les distinguer, il jette les femelles, invendables parce qu'elles ne chantent pas. L'amour des animaux devient facilement une prédilection pour les plus beaux, ce qui rend les cruautés de ce genre presque inévitables. Malgré sa tendance à convoiter tous les animaux d'agrément qui passaient à sa portée, il avait compris, par expérience, que cette versatilité n'exprimait qu'une sorte d'indifférence et présageait, chez lui, l'avilissement du sens de la vie. Maintenant, même quand on l'en conjurait, il ne tolérait plus de s'occuper d'une bête, fût-ce un beau chien, fût-ce un bel oiseau, qui soit déjà passé par d'autres mains.

Voilà pourquoi je n'aime pas les hommes, se dit égoïstement cet homme solitaire. Quand on est marié, quand on a des enfants, des frères, les liens sont difficiles à rompre : il faut se résigner à la vie commune, même avec des compagnons dénués d'intérêt. En outre, chacun doit porter ce qu'on appelle le moi.

Cependant l'élevage scientifique, contre nature, des animaux, qui tend vers un canon de beauté très arbitraire, sans égard pour leur vie ni pour leurs mœurs, lui semblait témoigner d'un détachement bien triste, d'une impassibilité quasi divine. Ces amateurs qui poursuivent exclusivement la pureté de la race, il les tolérait, mais avec ironie, voyant en eux le symbole tragique de l'homme dans l'univers.

Un soir du mois de novembre précédent, le marchand de chiens s'était présenté chez lui ; son teint d'orange passée devait lui venir de quelque mal de reins chronique.

« Je viens de faire une bêtise épouvantable. Tout à l'heure, dans le jardin, j'ai lâché la laisse de la chienne. On y voyait mal à cause du brouillard ; je l'ai perdue de vue, mais rien qu'un petit moment, et puis je l'ai surprise en train de se faire couvrir par un chien errant. Je l'en ai tout de suite arrachée puis je l'ai bourrée de coups de pied dans le ventre, cette sale bête, jusqu'à ce qu'elle soit à bout. Alors, je pense qu'il n'y a rien de fait. Les aventures de ce genre produisent souvent des fruits... C'est idiot.

— Quelle sottise, pour un professionnel !

— Vous avez raison ! Je suis confondu ! C'est une bourde inavouable ! Elle m'a fait perdre une fortune en un instant, cette sale bête ! »

Un léger tremblement agitait les lèvres jaunes du marchand.

La chienne, une doberman, cette race généralement si courageuse, rentrait la tête dans les épaules et regardait parfois le néphrétique à la dérobée, d'un œil craintif. Dehors, on voyait flotter le brouillard.

Il s'était entremis pour la vente de cet animal, mais il aurait bonne mine si des bâtards venaient à naître chez l'acheteur ! Il insista sur ce point mais le marchand, sans doute poussé par des besoins d'argent, vendit quand même, en se gardant de l'en avertir. Il ne s'était pas trompé. L'acquéreur vint en effet le voir deux ou trois jours après la vente, avec la chienne, racontant qu'elle avait mis bas des petits mort-nés la nuit suivant son arrivée.

« Il paraît qu'on entendait des hurlements de douleur. La domestique a poussé les volets extérieurs ; elle a vu la chienne dévorer ses petits sous la galerie. Surprise, effrayée, cette fille n'a pas bien observé ; d'ailleurs, l'aube n'était pas très claire, on ne sait pas le nombre des petits. En tout cas, on l'a vue manger le dernier. Le vétérinaire que nous avons fait venir tout de suite nous a dit qu'un marchand

ne vend jamais une femelle pleine ; celle-ci doit avoir été couverte par un chien errant ; on s'en sera défait après l'avoir battue très fort ou lui avoir donné des coups de pied ; sa mise bas ne semble pas normale, à moins qu'elle n'ait coutume de manger ses petits. Quoi qu'il en soit, nous la rendons. Nous sommes tous indignés : elle est bien à plaindre, cette pauvre bête, après ce qu'elle a subi.

— Voyons, dit-il en attirant la chienne d'un geste naturel pour la palper. Voilà des mamelles qui ont allaité. Elle aura mangé ses petits cette fois parce qu'ils étaient morts », dit-il avec une feinte indifférence bien que la malhonnêteté du marchand l'irritât vivement et qu'il trouvât la chienne bien pitoyable.

Une fois aussi, chez lui, des bâtards étaient nés.

Même en voyage, il trouvait odieux de partager sa chambre avec un autre homme et détestait en héberger. Jamais il n'aurait accueilli l'un de ces étudiants qui travaillent pour payer leurs études. Cette répulsion, l'ennui que les hommes lui inspirait, ne suffisait peut-être pas à l'expliquer, mais le fait est qu'il n'élevait que des femelles. Les mâles, pour servir à la reproduction, doivent être d'une beauté rare. Ils coûtent alors fort cher ; il faut leur faire de la publicité comme à des vedettes de cinéma. Leur popularité reste précaire, et l'on se trouve engagé dans une compétition ; en fin de compte, cela devient un jeu d'argent.

Un jour, il était allé chez un éleveur pour le prier de lui montrer un terrier, célèbre étalon. Ce chien passait toutes ses journées dans une chambre au premier étage et semblait, par la force de l'habitude, imaginer qu'une femelle se trouvait là dès qu'on le prenait dans les bras pour le descendre : on aurait dit une habile prostituée. Comme il avait le poil court, l'organe, exceptionnellement développé, se voyait beaucoup. Il trouva cela presque effrayant et ne put s'empêcher d'en détourner son regard.

Mais enfin, la véritable raison pour laquelle il ne possédait pas de mâle, c'est qu'il préférait la mise bas et l'élevage.

La mère des bâtards était une petite bull de Boston ; au moment de ses chaleurs, on avait eu beau l'attacher, elle avait creusé le sol au-dessous de la clôture, déchiqueté la haie de vieux bambous et coupé la corde avec les dents pour aller divaguer. On savait donc parfaitement ce qu'il en serait des petits, mais pourtant, quand la domestique vint le chercher, il s'éveilla comme un médecin.

« Passe-moi les ciseaux et du coton. Va vite couper le lien de paille du tonneau de *sake**. »

En ce début d'hiver, un soleil matinal éclairait le sol de la cour ; il régnait une fraîcheur nouvelle. La chienne s'étendit dans un rayon chaud. Un sac de la forme et de la couleur d'une aubergine commençait à lui sortir du ventre. Elle regarda son maître d'un air suppliant en agitant faiblement la queue ; il en éprouva comme une sorte de remords.

Elle avait eu ses premières chaleurs à la saison précédente, et son corps n'était pas encore tout à fait formé. Ses yeux trahissaient son manque d'expérience.

« Mais que se passe-t-il donc en moi ? Je ne comprends rien, mais je trouve cela bien encombrant. Que dois-je faire ? » Elle montrait un peu d'embarras, peut-être une certaine honte, et ne semblait pas éprouver qu'elle fût pour quoi que ce soit dans cet événement.

C'est ainsi qu'il se rappelait Chikako, lorsqu'il l'avait connue dix ans plus tôt. Elle montrait alors, en se vendant à lui, la même expression que cette chienne.

« Serait-ce vrai que, petit à petit, on devienne frigide dans ce métier-là ?

— Ce n'est pas impossible. Mais si tu rencontres un homme que tu aimes... D'ailleurs, deux ou trois habitués... je ne dirais pas "ce métier-là".

— Mais vous, je vous aime vraiment !

— Et pourtant tu ne...

— Oh si ! si !

— Ah !

— Seulement, quand je me marierai, on saura tout.

— Eh oui.

— Que faire pour qu'on n'en sache rien ?

— Comment étais-tu, jadis ?

— Et votre femme, comment était-elle ?

— Bah...

— Si, si, dites !

— Je n'ai pas de femme », dit-il, un peu surpris en voyant son regard si sérieux.

Elles se ressemblent, voilà pourquoi j'éprouve des remords, se dit-il en emportant la chienne dans ses bras pour l'installer dans une caisse où mettre bas.

Il naquit tout de suite un petit enveloppé dans un sac. La mère ne semblait pas savoir s'y prendre. C'est lui qui fendit le sac et coupa le cordon d'un coup de ciseaux.

Le sac suivant était grand ; on y voyait, baignant dans un liquide opaque, deux chiots dont les couleurs évoquaient celles de la mort. Il les emballa rapidement dans une feuille de journal. Trois autres naquirent ensuite, chacun dans son sac. Le septième et dernier gigotait, mais il apparaissait mal venu ; après un coup d'œil rapide, il l'empaqueta sur-le-champ.

« Jette-les quelque part », dit-il. En Occident, on supprime les chiots les moins bien constitués — excellente méthode pour ne garder qu'une belle portée, mais les Japonais sont beaucoup trop sentimentaux pour agir ainsi. « Un œuf cru pour la mère ! »

Alors il se lava les mains et se recoucha. Sa poitrine se gonflait de joie quand naissaient de nouvelles vies. Oubliant qu'il venait de tuer lui-même un petit, il aurait aimé sortir et marcher dans la rue.

Cependant, un matin, quand il ouvrit les yeux de très bonne heure, un des chiots était mort. Il le saisit du bout des doigts et le glissa dans l'entrebâillement de son *kimono* pour le jeter en allant se promener. Deux ou trois jours après, il en découvrit un autre qui gisait, tout froid. La chienne, en grattant et en retournant la paille avant de dormir, l'avait recouvert et le chiot n'avait pas eu la force de se dégager. Elle se couchait sur la paille qui les abritait, au lieu de les sortir dans sa gueule, et ils suffoquaient ou mouraient de froid pendant la nuit. Cette chienne se comportait comme certaines femmes qui sont des mères très bêtes et qui étouffent leurs enfants contre leurs seins.

« Tiens ! Encore un ! » Glissant avec naturel le minuscule cadavre dans son vêtement, il siffla les chiens pour les promener dans le parc tout proche. Soudain, la vue de la chienne qui bondissait de joie, sans savoir apparemment qu'elle venait de causer la mort de son petit, évoqua de nouveau Chikako.

Quand elle avait dix-neuf ans, un spéculateur l'avait emmenée jusqu'à Harbin où elle avait pris des leçons de danse avec une Russe blanche pendant près de trois ans. Cet homme n'ayant rencontré que des échecs dans toutes ses entreprises avait, semble-t-il, perdu tout courage. Après avoir fait admettre Chikako dans une troupe de musiciens en tournée à travers la Mandchourie, lui-même s'était à grand-peine rapatrié. La jeune femme l'avait quitté peu après son

retour à Tôkyô pour épouser un accompagnateur de la tournée. Par la suite, elle se produisit en public, organisant elle-même des spectacles de ballet.

Lui qui comptait à cette époque-là parmi les personnalités du monde du spectacle et qui passait pour mélomane — se contentant, en vérité, de financer chaque mois une revue musicale — il hantait concerts et récitals, mais surtout pour bavarder avec ses relations. Il vit ainsi danser Chikako. La vitalité sauvage qui se dégageait de ce corps impur le fascina. Par quel secret, s'interrogeait-il, s'était-elle ainsi recréée dans cette sauvagerie ? Très intrigué, la comparant avec ce qu'elle avait été six ou sept ans plus tôt, il en arrivait à se demander comment il ne l'avait pas épousée.

Pourtant, dès la quatrième séance, cette vitalité lui parut très émoussée. Il s'empressa vers la loge. Chikako se démaquillait avant d'enlever son costume de scène. Il la tira par la manche et la traîna vers la demi-obscurité des coulisses.

« Laissez-moi donc ! Si l'on m'effleure seulement les seins, on me fait mal !

— Ah, ce n'est pas bien ! Tu es folle !

— Mais j'aime beaucoup les enfants ! J'ai toujours souhaité en avoir un à moi !

— Aurais-tu l'intention de l'élever ? Quelle faiblesse ! Et ta carrière, après cela ? Que ferais-tu donc d'un enfant ? Il fallait prendre des précautions, voyons !

— Mais je ne pouvais pas faire autrement.

— Quelle sottise ! Qu'un artiste agisse ainsi, tout bêtement... C'est impossible. Qu'en pense ton mari ?

— Il est enchanté. Il l'aime déjà beaucoup.

— Hum.

— Après la vie que j'ai menée jadis, avoir un enfant... J'en suis tellement heureuse !

— Tu devrais renoncer à la danse.

— Ah non ! »

Sa voix décelait une violence inattendue. Il se tut.

Néanmoins, Chikako n'eut pas d'autre enfant ; au bout d'un certain temps, l'on ne vit plus celui qu'elle avait eu, et qui fut peut-être cause de la tristesse et des orages de sa vie conjugale. Le bruit en courut, du moins, et parvint jusqu'à lui.

Chikako ne pouvait donc être indifférente à son enfant, semblable en ce point, à la chienne.

Il se rendait compte qu'il aurait pu, s'il l'avait voulu, sauver les chiots ; après le premier accident, éviter les autres. Il suffisait de hacher la paille plus menu, de disposer une étoffe dessus. Pourtant le dernier survivant mourut à la façon de ses trois frères. On ne saurait dire qu'il eût souhaité ces morts, mais enfin, la vie de ces petites bêtes ne lui avait pas paru bien nécessaire. Cette indifférence totale venait sans doute de ce qu'il s'agissait de bâtards.

Souvent quelque chien vagabond le suivait. Alors, en rentrant, il lui parlait tout le long du chemin, le nourrissait, le faisait coucher au chaud. Ces rencontres lui donnaient à croire que les chiens sentaient la bonté de son cœur, ce qui le ravissait. Cela, du moins, se passait avant qu'il n'élevât lui-même des chiens ; maintenant, il n'accordait plus un regard à ceux qu'il rencontrait.

Les hommes n'agissent pas autrement ; il les méprisait, eux et leurs familles, mais n'en raillait pas moins sa propre solitude.

À l'égard du petit de l'alouette, il avait éprouvé des sentiments du même ordre. La miséricorde bouddhique consiste à faire vivre, à protéger, mais sa compassion s'était dissipée bien facilement, car à quoi bon prendre la peine d'élever un oiseau dénué d'intérêt ? Il l'abandonna donc aux jeux des enfants. Le temps de jeter un coup d'œil à cet oisillon, voilà que son couple de roitelets, qui prenaient leur bain, se trouvait en péril.

Surpris, il dégagea la cage du baquet. Les deux oiseaux gisaient au fond, comme des chiffons mouillés. Il les posa sur ses paumes : un frisson convulsif agita leurs pattes.

« Quelle chance, s'écria-t-il rasséréné, ils vivent ! »

Il les maintint au-dessus du brasero pour les réchauffer. Yeux clos, refroidis jusqu'au tréfonds de leurs petits corps, les oiseaux ne semblaient pas devoir revenir à la vie. Rajoutant de la braise, il la fit éventer par la domestique. Un peu de vapeur s'élevait des plumes des roitelets qu'un spasme agita. Ces petites bêtes, espérait-il, allaient trouver, dans le choc que cette chaleur brûlante leur infligerait, le sursaut de force leur permettant de lutter contre la mort.

Cependant, ses mains ne supportant plus la chaleur, il déposa les oiseaux sur une serviette, au fond de la cage qu'il maintint au-dessus du feu. La serviette roussissait, les oiseaux roulaient par soubresauts sur eux-mêmes, ailes écartées, comme s'ils recevaient des coups,

mais lorsqu'il éloigna la cage du feu, les oiseaux restèrent couchés, sans que rien puisse faire espérer qu'ils se remettent. La domestique alla pourtant questionner les voisins qui élevaient des alouettes ; ceux-ci lui conseillèrent de donner aux oiseaux du thé, puis de les envelopper dans du coton. Il les garda donc un moment, enveloppés de ouate, dans ses mains et plaça leur bec dans du thé froid, et ils en burent, puis il les approcha d'un peu de salade hachée, dans laquelle ils se mirent à piquer.

« Ah ! les voilà ressuscités ! »

Quelle joie fraîche ! Reprenant ses esprits, il se rendit compte qu'il s'affairait depuis quatre heures et demie à sauver les oiseaux.

Seulement, quand ils tentèrent de se poser sur le perchoir, ils tombèrent à plusieurs reprises : on aurait dit que leurs griffes ne s'ouvraient plus. Il les attrapa pour passer le doigt sur leurs pattes et les trouva crispées, dures. Allaient-elles se briser comme de petites branches mortes ?

« Est-ce que vous ne les auriez pas brûlées, tout à l'heure ? »

Maintenant qu'on le lui faisait remarquer, la couleur des pattes lui parut ternie, changée. Il se fâcha d'autant plus qu'il se trouvait dans son tort.

« Comment veux-tu qu'ils se soient brûlé les pattes quand je les tenais dans les mains ou quand je les ai posés sur la serviette ! S'ils ne sont pas guéris demain, tu passeras chez l'oiselier lui demander conseil. »

Il s'enferma dans le bureau pour réchauffer les pattes des oiseaux dans sa bouche, éprouvant une telle sensation sur la langue que les larmes lui montèrent aux yeux. Bientôt après, la sueur de ses paumes humectait les ailes. Les doigts, si délicats, n'auraient pas supporté de traitement brutal ; mouillés par la salive, ils retrouvaient un peu de souplesse. D'abord, avec d'infinies précautions, il en dépliait un, puis il essayait de percher l'oiseau sur son index. Ensuite il portait à nouveau les pattes à sa bouche. Il dégagea le perchoir de la cage au fond de laquelle il posa la soucoupe contenant quelques aliments, mais les oiseaux paraissaient encore éprouver de la difficulté à se nourrir en se tenant sur leurs pattes raidies.

« L'oiselier pense aussi que vous leur avez brûlé les pattes, dit le lendemain la domestique au retour du magasin. Il paraît que le mieux serait de les leur chauffer avec du thé — quoique en général les oiseaux se soignent tout seuls, avec leur bec. »

En effet, ils se picotaient vivement, avec l'énergie d'un pic-vert, ou bien étiraient leurs doigts avec leur bec et tentaient bravement de se mettre debout. « Eh bien, mon pied, qu'y a-t-il ? Courage ! » semblaient-ils dire.

La vitalité de ces petits êtres s'avérait tellement intense qu'ils paraissaient presque mettre en doute le mal qui frappait une partie de leur corps. Lui, tout attendri, se sentait l'envie de leur adresser des paroles d'encouragement. Il leur trempait les pattes dans du thé, mais quand il les portait à la bouche, les oiseaux en éprouvaient visiblement un plus grand soulagement.

Ces deux roitelets n'étaient pas apprivoisés ; d'abord si farouches qu'ils se débattaient avec violence quand on les prenait, ils ne s'effrayaient plus, un ou deux jours après leur accident et, bien au contraire, picoraient et chantaient gaiement dans la main, ce qui lui inspirait encore plus de pitié.

Cependant, tous les soins demeuraient sans effet, et il commençait à se lasser. Les pattes des roitelets se couvraient de fiente ; le matin du sixième jour, ils moururent tous deux.

La mort d'un oiseau est bien légère. En général, on trouve le cadavre dans la cage au matin.

Les premiers qui moururent chez lui furent des paons. Une nuit, des rats avaient arraché la queue des deux oiseaux d'un couple qu'il gardait. La cage en était ensanglantée. Le mâle succomba le lendemain. La femelle survécut longtemps, mais les mâles qu'on lui fournit moururent tour à tour. Son croupion pelait, rouge comme un derrière de singe. Elle s'affaiblit et finit par mourir.

« Les paons n'ont pas l'air de se trouver bien chez moi, je n'en veux plus. »

Il n'avait jamais aimé les paons et autres oiseaux pour jeunes filles, ni les oiseaux exotiques que les Occidentaux élèvent et nourrissent de graines, préférant la sobriété rustique de ceux de son pays, qui mangent de la pâtée. Les chanteurs au ramage brillant, alouette, rossignol ou canari ne lui plaisaient pas davantage. S'il avait élevé des paons, c'est que le marchand lui en avait laissé ; s'il en avait racheté plusieurs, c'est que l'un des premiers était mort.

Prenons les chiens, par exemple : après avoir eu des colleys, on continue de préférence avec la même race, comme on aime les femmes qui vous rappellent votre premier amour, au point de vouloir, pour finir, en épouser une qui ressemble à celle qu'on a perdue.

Tout cela ne procède-t-il pas du même sentiment ? Vivre avec les animaux, c'est aimer seul, dans un libre orgueil. Il cessa d'élever des paons.

Une bergeronnette jaune, morte après le paon, évoquait — flancs jaunes striés de vert, ventre jaune et silhouette fine — l'élégance d'un clair bosquet de bambous. Et puis, surtout, elle le connaissait bien. Elle lui mangeait volontiers dans la main, même sans appétit, battant légèrement de ses ailes entrouvertes. Parfois, en guise de plaisanterie, elle faisait mine de picorer les grains de beauté qui marquaient son visage. Il l'avait donc un jour laissée seule au salon, mais elle s'était tant gavée de miettes de gaufres qu'elle en mourut. L'envie d'en acheter une autre lui passa bientôt et il installa dans la cage un rouge-gorge, oiseau dont il n'avait pas l'expérience.

Dans l'accident des roitelets, leur noyade et leurs brûlures, il se reconnaissait fautif ; voilà peut-être la cause d'un attachement pour cette espèce dont il ne pouvait se défaire. Le marchand lui en livra bientôt un autre couple. Bien sûr, c'est une toute petite race, mais fallait-il qu'ils subissent les mêmes épreuves, alors qu'il surveillait lui-même leur bain ?

Quand on sortit la cage du baquet, les oiseaux ne paraissaient pas aussi mal en point que les précédents ; tout tremblants, les yeux clos, ils tenaient pourtant debout. Il saurait prendre garde, cette fois, à ne pas leur brûler les pattes.

« Allons bon ! Encore ! Allume le feu ! fit-il d'un air dégagé, malgré la honte qu'il ressentait.

— Mais, monsieur, ne vaudrait-il pas mieux les laisser mourir ? »

Il sursauta, choqué.

« Voyons, ce n'est pas comme la dernière fois. Ils vont se remettre sans difficulté.

— Ils ne vivraient quand même pas longtemps. Je souhaitais vivement que les autres meurent le plus vite possible. Ils avaient les pieds tellement...

— On pourrait les sauver, si l'on voulait.

— Il vaut mieux les laisser mourir en paix.

— Crois-tu ? »

Une telle faiblesse le prit qu'il crut soudain s'évanouir. Il monta sans dire mot jusqu'à son bureau du premier étage, posa la cage sur la fenêtre ensoleillée, puis contempla d'un air absent l'agonie des oiseaux.

Comme il aurait souhaité que, sous l'influence bénéfique du soleil, ses roitelets se remettent ! Triste, sans se l'expliquer, il se sentait jauger froidement la condition dérisoire de l'homme. De toute façon, il ne pouvait faire toute une histoire pour les sauver, comme la dernière fois.

Les roitelets ayant fini par mourir, il sortit de la cage les cadavres mouillés, les garda sur ses paumes un moment, puis les remit dans la cage qu'il fourra dans un placard. Il descendit alors au rez-de-chaussée, disant simplement à la domestique : « Ils sont morts. » Les roitelets, aussi fragiles que menus, meurent d'un rien, mais des oiseaux de la même famille, des mésanges, des troglodytes, se portaient fort bien chez lui. Voilà pourtant deux fois qu'il avait tué ses roitelets en leur faisant prendre un bain. Les roitelets auraient-ils du mal à vivre où des paons sont morts ? se demanda-t-il. Serait-ce une fatalité ?

« Qu'on ne me parle plus de roitelets », dit-il à la domestique en riant. Il alla s'étendre dans la salle de séjour, se laissa tirer les cheveux par des chiots puis, choisissant parmi les seize ou dix-sept cages qui se trouvaient là celle qui contenait le petit duc, il l'emporta dans son bureau.

À la vue du visage de l'homme, les yeux ronds de l'oiseau prirent une expression furibonde. Enfonçant la tête dans les épaules, la tournant sans arrêt de droite et de gauche, il se mit à souffler, à claquer du bec. Il ne mangeait jamais quand on le regardait. Lui proposait-on quelque morceau de viande du bout des doigts, il s'en emparait violemment, mais le laissait pendre au coin de son bec sans l'avaler.

Lui, s'entêtant dans un concours de patience, resta jusqu'au lever du jour à côté du petit duc mais, à cause de cette présence, celui-ci, figé dans son immobilité, n'accordait même pas un regard à la nourriture. Pourtant, vers l'approche de l'aube, sans doute tenaillé par la faim, l'oiseau s'approcha de la viande. Lui, tournant la tête au bruit des pas sur le perchoir, le surprit ; les plumes du crâne dressées, une expression d'extraordinaire sournoiserie dans les yeux mi-clos, le rapace tendait le cou vers son repas mais, relevant brusquement la tête, il souffla haineusement vers l'homme avant de reprendre l'air de rien. Lui, feignit de regarder ailleurs. Quelques moments après, il entendit de nouveau l'oiseau. Leurs regards se rencontrèrent. L'oiseau quitta derechef sa nourriture. Cela se répétait quand,

déjà, la pie-grièche se mit à chanter avec véhémence la joie du matin. Quant à lui, bien loin de détester le petit duc, il en fit sa distraction, sa consolation.

« Justement, je m'interroge : trouve-t-on des domestiques dotées d'un caractère semblable ?

— Tu t'interroges ? Mais tu n'es donc pas totalement dépourvu de modestie ? »

Il fronça les sourcils, détournant déjà de l'ami son visage pour interpeller la pie-grièche : Ki ! ki ! ki !

Elle répondit d'une voix forte et claire, semblant se libérer de tout ce qui l'entourait.

La pie-grièche est un rapace, comme le petit duc, mais celle-là, toujours nourrie de la main de l'homme, se montrait familière et coquette. Au bruit des pas qui approchaient, ou même s'il toussait, elle l'accueillait bruyamment. Quand elle sortait de la cage, elle se perchait sur son épaule ou ses genoux, battant des ailes dans sa joie.

Il la posait, en guise de réveille-matin, près de la tête de son lit. Dès l'aube, s'il se retournait, s'il bougeait la main, s'il arrangeait son oreiller, même s'il avalait sa salive, l'oiseau poussait un cri. Bientôt après, elle l'arrachait impudemment au sommeil, mais d'une voix agréable, un éclair qui transperce le matin de la vie.

Après quelques échanges de propos, il était bien réveillé. La pie-grièche se mettait à chanter paisiblement, imitant différents oiseaux.

« Béni soit le jour nouveau ! » Voilà ce que lui suggérait la pie-grièche, hérault du matin. D'autres oiseaux enchaînaient avec leur ramage. Lui, encore en pyjama, présentait de la pâtée, du bout des doigts, à l'oiseau plein d'appétit qui le mordait vivement, mais cela devait aussi se comprendre comme une marque d'affection.

S'il devait coucher hors de chez lui, s'il voyageait, alors il rêvait de ses bêtes et cela l'éveillait. D'ailleurs, il s'absentait rarement. Sans doute à cause de ses habitudes, il s'ennuyait tant tout seul dès qu'il sortait pour rendre une visite ou faire quelque achat, qu'il revenait sur ses pas, avant même de parvenir à mi-chemin. Faute de compagnie féminine et faute de mieux, il se faisait parfois accompagner par sa petite domestique.

Même pour aller voir Chikako danser, il l'avait emmenée, portant un panier de fleurs ; ainsi ne pourrait-il dire : « C'est fini, rentrons », et rebrousser chemin.

Cette représentation, qu'organisait un journal, se présentait

comme une sorte de concours. Une quinzaine de danseuses allaient se produire. Il n'avait pas vu danser Chikako depuis deux ans et, cette dernière fois, devant la déchéance de son art, il avait détourné les yeux. À la force sauvage avait succédé le maniérisme vulgaire. La structure élémentaire de la danse s'était abâtardie, le corps de la danseuse avachi.

Quoi qu'en eût dit le chauffeur... Il avait bel et bien rencontré cet enterrement ; les cadavres de roitelets se trouvaient encore chez lui. En se donnant pour prétexte d'éviter de jeter un mauvais sort à l'artiste, il envoya la domestique porter le panier de fleurs dans la loge, mais elle revint en disant que Chikako voulait absolument lui parler. Depuis qu'il l'avait vue danser, il lui était trop pénible de lui parler longuement. Il préféra profiter de l'entracte. Cependant, à l'entrée de la loge, il eut un haut-le-corps et se dissimula bien vite derrière la porte.

Chikako se faisait maquiller par un jeune homme.

Silencieuse, les yeux clos, la tête renversée en arrière, elle s'abandonnait. Le visage blanc, immobile, un visage de poupée sans vie, sur lequel les lèvres, les sourcils et les cils n'étaient pas encore tracés, évoquait parfaitement un masque mortuaire.

Une dizaine d'années auparavant, il avait tenté de se suicider avec elle. À cette époque-là, il répétait à tout bout de champ qu'il voulait mourir, cela devenait une manie, ce qui indiquait assez qu'il ne trouvait pas de motif précis pour disparaître. C'était une pensée flottante, la fleur des écumes de cette vie si longtemps solitaire entre ses animaux. Ne trouverait-il pas en Chikako la compagne rêvée pour mourir, cette fille qui vivait sans vivre, comme s'il fallait que d'autres lui apportent l'espoir du dehors ? En effet, avec son air de ne rien comprendre à ce qu'elle faisait, Chikako lui donna son accord. Elle ne posa qu'une condition :

« Attachez-moi les jambes ensemble solidement. Je me suis laissé dire qu'en mourant on gesticule. »

En les liant avec une cordelette, il s'était étonné, mais un peu tard, de leur beauté. « On dira, pensa-t-il, que je suis mort avec une belle fille. »

Elle s'était étendue, lui tournant le dos, fermant les yeux innocemment, tendant un peu le cou, puis joignant les mains. Il reçut alors l'intuition fulgurante de la miséricorde du néant.

« Ah ! Il ne faut pas mourir ! »

L'intention ferme de tuer comme celle de mourir lui avait toujours manqué, bien entendu. Chikako avait-elle été sincère ? Avait-elle joué la comédie ? Jamais il n'en avait rien su : elle n'avait paru ni sincère, ni comédienne. Cela s'était passé par un après-midi de plein été.

Il avait ressenti, sans pouvoir se l'expliquer, un tel étonnement qu'il ne lui arriva plus jamais de songer au suicide ni d'aborder le sujet. De toute façon — et cette pensée résonna dans son cœur en la voyant —, il conservait beaucoup de gratitude à la jeune femme.

Ce visage, entre les mains du jeune homme qui la maquillait, lui rappelait son visage de jadis, quand elle avait joint les mains, le visage qu'il évoquait dans ses rêveries. Même en pleine nuit, il retrouvait, chaque fois qu'il évoquait cette Chikako-là, l'illusion de baigner dans un ruissellement de lumière blanche, en plein été.

« Mais pourquoi m'être soudain caché derrière la porte ? » se demanda-t-il en se retrouvant dans le couloir. Un homme qu'il ne parvenait pas à situer vint lui dire bonjour d'un air amical, et s'adressa à lui avec exaltation.

« C'est admirable ! Après avoir vu plusieurs danseuses, on apprécie son talent à sa juste valeur !

— Ah ! » Il reconnut l'accompagnateur, le mari de Chikako.

« Je voulais justement venir vous saluer. Je dois vous avouer que nous avons divorcé vers la fin de l'année dernière. Néanmoins, pour moi, la danse de Chikako l'emporte sur toutes les autres. Comme c'est beau ! »

Sans se l'expliquer, lui, s'affolant, cherchait quelque adoucissement. Une phrase lui revint alors à l'esprit : trouvant son plus grand plaisir dans la lecture d'écrits de jeunes gens, il lisait à cette époque les extraits des souvenirs d'une jeune fille morte à seize ans. La mère, après avoir maquillé le visage de la défunte, avait inscrit à la fin du journal intime, au dernier jour :

« Le visage peint pour la première fois, comme une mariée. »

PAYS DE NEIGE

(Yukiguni)

*L'*Introduction, *au début de ce volume, décrit les principales caractéristiques de* Pays de neige *et la place que ce récit occupe dans l'ensemble des œuvres de Kawabata.*

Ce roman fut publié initialement par fragments, dans des revues différentes :

Titre traduit	*Titre original*	*Nom de la revue*	*Numéro*
Miroir du crépuscule	Yû-geshiki no kagami	*Bungei shunjû*	*janvier 1935*
Miroir de la blancheur matinale	Shiroi asa no kagami	*Kaizô*	*janvier 1935*
Une histoire	Monogatari	*Nihon hyôron*	*novembre 1935*
Efforts vains	Torô	*Nihon hyôron*	*décembre 1935*
Fleurs de kaya*	Kaya no hana	*Chûô kôron*	*août 1936*
Oreiller de feu	Hi no makura	*Bungei shunjû*	*octobre 1936*
Chanson de l'enfance	Te-mari-uta	*Kaizô*	*mai 1937*
Incendie dans la neige	Setchû kaji	*Kôron*	*décembre 1940*
Extraits pour Pays de neige	Yukiguni-shô	*Gyôshô*	*mai 1946*
Suite à Pays de neige	Zoku yukiguni	*Shôsetsu shinchô*	*octobre 1947*

L'œuvre existe en deux versions principales : la première, publiée en juin 1937 par Sôgen-sha à Tôkyô, et la version actuelle, parue en décembre 1948, chez le même éditeur. La plus grande différence entre ces deux éditions est l'absence, dans la première version, de la dernière partie qui comporte notamment la scène finale décrivant le formidable incendie dans la neige.

Le récit commence par l'évocation du train qui traverse un long tunnel : le tunnel de Shimizu, sur l'ancienne ligne de chemin de fer de Tôkyô à Niigata (ligne Jôetsu)*. Ce tunnel de près de 11 km, à 175 km au nord de la capitale, relie les deux versants de l'archipel*

japonais en son milieu. Le voyageur, venant de la région tempérée du versant sud, celui du Pacifique, se trouve transporté brusquement, après ce tunnel, en plein « pays de neige » du versant nord donnant sur la mer du Japon, où la couche de neige atteint habituellement trois à quatre mètres au plus fort de l'hiver.

C'est ainsi que le personnage central, Shimamura, qui vient de la « ville », quitte le monde du réel, pour entrer dans le pays de neige. Ce monde irréel commence déjà dans le train avec l'effet de miroir de la vitre dans le crépuscule. Il faut noter que le miroir joue un rôle important dans les œuvres de Kawabata, dans Illusions de cristal, *dans* Élégie *et dans bien d'autres récits postérieurs comme* La Lune dans l'eau. *Mais jamais l'effet du miroir n'est décrit comme ici, avec une telle force évocatrice, insolite et chargée de signes.*

Le thème général du roman est simple : l'amour, à l'état pur, d'une femme pour un homme.

Shimamura va effectuer un deuxième séjour dans ce pays : il y retrouvera Komako. Il y séjournera trois fois en tout, et chaque fois, il vit un amour parfait. Le temps semble s'arrêter. Mais, tôt ou tard, il doit repartir, et la vie normale reprend son cours.

Cette vie « réelle » reste cependant sous-entendue, et c'est ainsi, par exemple, que l'épouse de Shimamura n'apparaît qu'une seule fois dans le récit, et d'une façon tout à fait épisodique.

Tout ce qui est essentiel se passe dans le pays de neige, pays où le grand froid modifie toutes les sensations au point que tout se détache de la sensibilité routinière.

L'ambiance est ainsi créée dans laquelle Shimamura se plaît à voir évoluer Komako, avec, en seconde figure de femme, comme en contrepoint, la jeune fille Yôko. Pourtant, dans ses rêveries, l'une est présente tout entière, vivante et sensuelle, alors que l'autre n'est pour lui qu'une voix, un visage, voire le reflet d'un seul œil dans la vitre du train...

Pour Shimamura le dilettante, ses séjours espacés dans le pays de neige et son amour à éclipses pour Komako ne sont qu'un « divertissement » sublime qui ne prend sa réalité que par la présence charnelle de cette femme, à l'intérieur des « pauses de temps » qu'il peut se ménager à sa guise. Dans l'absolu, la sincérité de Shimamura ne peut pas être mise en cause. Mais le drame est que, pour Komako la femme, le temps s'écoule homogène, et son amour à elle n'admet aucune discontinuité. Il en résulte entre les deux parte-

naires un fatal déphasage qui, au terme d'une expérience menée aux ultimes limites de leur résistance morale, entraîne la catastrophe, lorsque le point de rupture est dépassé.

L'incendie de la fin n'est que l'un des signes extérieurs de cette catastrophe. Cette scène finale matérialise la détresse des deux femmes qui s'étaient prises au jeu au point de se détruire, l'une moralement, l'autre physiquement, sous le regard de Shimamura ébloui et titubant dans la neige.

Pays de neige *reste sans aucun doute l'œuvre la plus typique de Kawabata et l'un des monuments de la sensibilité littéraire.*

Un long tunnel entre les deux régions, et voici qu'on était dans le pays de neige. L'horizon avait blanchi sous la ténèbre de la nuit. Le train ralentit et s'arrêta au poste d'aiguillage.

La jeune personne, qui se trouvait assise de l'autre côté du couloir central, se leva et vint ouvrir la fenêtre devant Shimamura. Le froid de la neige s'engouffra dans la voiture. Penchée à l'extérieur autant qu'elle le pouvait, la jeune personne appela l'homme du poste à pleine voix, criant au loin.

L'homme approchait, foulant la neige lentement, une lanterne à bout de bras ; un cache-nez lui montait jusqu'aux yeux et les rabats de sa casquette de fourrure lui couvraient les oreilles.

« Si froid déjà ? » se demanda Shimamura qui regardait dehors et ne voyait rien d'autre que quelques baraquements tapis au pied de la montagne, là-bas où le blanc de la neige, déjà, disparaissait dans la nuit. Sans doute le logement des employés du chemin de fer.

« C'est moi, chef. Comment allez-vous ?

— Oh ! c'est vous, Yôko... Vous voilà donc de retour ?... Le temps s'est remis au froid.

— Mon frère a trouvé du travail ici, à ce que j'ai appris. Je voulais vous remercier de vous en être occupé.

— Dans un coin pareil, vous savez, la solitude ne va pas tarder à lui peser. Il est encore bien jeune...

— Ce n'est toujours qu'un grand gosse, pour tout dire. Est-ce que je peux compter sur vous pour lui apprendre le nécessaire ?

— Bah ! il se débrouille très bien, vous pouvez me croire. Et puis avec la neige et tout, on va avoir du travail par-dessus les bras. L'an dernier, il en est tombé tellement, de neige, que les trains étaient à tout moment bloqués par les avalanches ; les gens du pays n'arrêtaient pas de cuisiner pour les voyageurs.

— Vous avez l'air d'être bien couvert, vous. Mon frère m'a écrit dans sa dernière lettre qu'il ne portait pas encore de chandail.

— À moi, il m'en faut bien quatre l'un sur l'autre pour avoir chaud. Mais ces jeunes, ils boivent de l'alcool quand il fait froid... Et c'est tout ce qu'il leur faut pour se retrouver là-bas ! ajouta-t-il avec un grand geste du bras qui tenait la lanterne vers les baraquements ; — et au lit avec un bon rhume !

— Il boit aussi, mon frère ? s'inquiéta la jeune Yôko.

— Non, pas que je sache.

— Vous partez à cette heure-ci ? s'étonna-t-elle.

— Oui, il faut que j'aille voir le docteur... Oh ! juste une petite blessure.

— Ah ! vous ferez bien de vous surveiller, alors ! »

L'homme, engoncé dans le gros paletot qu'il avait enfilé, s'éloignait déjà, frigorifié et visiblement pressé de rentrer.

« Veillez bien sur votre santé, vous aussi ! » lança-t-il par-dessus son épaule.

Cherchant des yeux tout le long du quai couvert de neige, Yôko parla encore :

« Chef ! mon frère n'est-il pas de service en ce moment, par hasard ? Surveillez-le bien, je vous en prie ! »

Il y avait une telle beauté dans cette voix qui s'en allait, haute et vibrante, rouler comme un écho sur la neige et dans la nuit. Elle possédait un charme si émouvant, qu'on en avait le cœur pénétré de tristesse.

La jeune femme se tenait toujours penchée à la fenêtre lorsque le train se remit en marche.

« Qu'il vienne à la maison quand il sera de repos ! Dites-le-lui ! clama sa voix si belle, au passage, à l'adresse de l'homme qui cheminait le long de la voie.

— Entendu ! » répondit le chef de poste.

La jeune voyageuse remonta la glace et pressa des deux mains ses joues rosies de froid.

Sur ce versant de la montagne, précisément en ce point-ci, l'on pouvait voir les trois chasse-neige parés en prévision des lourdes chutes de neige à venir. On avait en outre établi un systeme électrique d'alerte, à l'entrée et à la sortie du tunnel, afin de signaler sans retard les avalanches qui viendraient à obstruer la voie. Un nombre suffisant de bras pour assurer cinq mille jours de travail, attendait

là, en permanence : des manœuvres toujours prêts à intervenir pour dégager la ligne, sans compter les deux mille journées que pouvaient également fournir les jeunes volontaires mobilisés dans le corps des sapeurs-pompiers.

« ... Rien qu'un poste de chemin de fer, que la neige ne va pas tarder à engloutir... C'est ici donc qu'il va travailler, le frère de la jeune fille nommée Yôko... » Ainsi pensait Shimamura, dont l'intérêt pour la jeune personne s'accrut du même coup. Spontanément, il avait pensé à elle comme à une jeune fille, mais c'était simplement parce qu'il y avait en elle quelque chose qui lui disait qu'elle n'était pas mariée. En vérité, elle voyageait en compagnie d'un homme, et Shimamura ne disposait évidemment d'aucun moyen de savoir au juste qui il pouvait être. À première vue, ils se comportaient en époux. L'homme, toutefois, paraissait très gravement malade. La maladie a toujours pour effet de resserrer les rapports entre un homme et une femme, et plus les soins réclamés par l'état du malade seront attentifs, plus le couple aura fatalement l'air d'un ménage. Quelle jeune personne, soignant maternellement quelqu'un de bien plus âgé qu'elle, ne donnera l'impression d'être son épouse, si l'on n'y regarde pas de trop près ?

Se fondant sur le sentiment général que lui donnaient les apparences, Shimamura préféra donc penser, indépendamment de l'homme, à la jeune personne qui l'intéressait. Et ce sentiment, depuis le temps qu'il la contemplait, s'était fortement chargé d'impressions personnelles, de réactions subjectives assez intensément marquées et quelque peu bizarres.

Cela s'était produit trois heures plus tôt, alors que, s'ennuyant, Shimamura considérait distraitement la paume de sa main gauche, faisant jouer ses doigts, en se disant qu'il n'y avait guère que cette main, la caresse des doigts de cette main, qui eussent conservé un souvenir sensible et vivace, la mémoire chaude et charnelle de la femme qu'il allait rejoindre. Car elle se dérobait à sa mémoire, s'évanouissant à mesure qu'il essayait de se la rappeler et ne laissant rien derrière elle à quoi il pût se raccrocher, rien qu'il pût seulement retenir. Dans le vague de tout son être, c'était uniquement cette main gauche, avec le souvenir net et comme actuel encore de son contact, qui semblait permettre à Shimamura le retour en arrière. Impressionné en sentant soudain cette chaleur vivante sous sa main, gêné presque par la réalité étrange de cette présence et peut-être

quelque peu séduit, Shimamura avait approché sa main de son visage. Doigt tendu, il avait ensuite tiré un trait rapide sur la vitre embuée, non sans voir apparaître et flotter devant lui un œil féminin. De surprise, il avait failli lâcher un cri. Mais ce n'était qu'un rêve dans son rêve, et en se reprenant, le voyageur constata que c'était, réfléchie dans la glace, l'image de la jeune personne assise de l'autre côté. L'obscurité s'était faite dehors ; la lumière avait été donnée dans le train ; et les glaces des fenêtres jouaient l'effet de miroirs. La buée qui masquait la glace l'avait empêché, jusque-là, de jouir du phénomène qui s'était révélé avec le trait qu'il y avait tiré.

En lui-même, l'œil que voyait Shimamura revêtait une beauté étrange, mais il feignit pourtant la langueur ennuyée du voyage, approcha son visage comme pour regarder le paysage du soir par la fenêtre et essuya la buée sur toute la surface.

La jeune personne se tenait penchée en avant, surveillant avec attention le personnage qui était allongé en face d'elle. À cette sorte de tension que le reflet révélait chez elle à hauteur des épaules, Shimamura comprit que c'était l'intensité même de son attention qui lui tenait l'œil fixe et mettait dans son regard cet éclat de dureté farouche, avec ces paupières qui ne battaient même pas. L'homme avait la tête appuyée contre la fenêtre, et ses jambes étaient étendues, les pieds reposant sur le siège où se trouvait la jeune femme. On était en troisième classe. Le couple n'occupait pas, de l'autre côté du wagon, les sièges exactement à la hauteur de celui de Shimamura : il était installé un rang devant, de sorte que, dans la fenêtre-miroir, Shimamura ne voyait apparaître, de l'homme, qu'un profil coupé au niveau de l'oreille.

Quant à la jeune femme, placée diagonalement en vis-à-vis, il la trouvait bien directement dans le champ de son regard. Mais il avait immédiatement baissé les yeux lorsque ces nouveaux voyageurs étaient montés dans le wagon, frappé par la beauté de la jeune femme et son air de froideur distante, qui l'intimida. Il avait eu tout juste le temps d'apercevoir les doigts exsangues et cendreux du malade s'accrocher à sa compagne. Shimamura s'était détourné d'eux et n'avait plus osé, sans trop savoir pourquoi, regarder dans leur direction.

Ce qu'il voyait maintenant du visage masculin dans le miroir que formait la fenêtre pour lui, cette expression détendue, cet air de calme abandon dans la sécurité d'un confort, il avait l'impression

que cela tenait au regard de l'homme qui tombait directement sur le buste de la jeune femme et s'y reposait. Shimamura trouvait à l'image de ce couple une certaine harmonie, faite de douceur et d'équilibre entre les deux silhouettes semblablement fragiles. L'homme reposait, la tête appuyée sur un bout de son écharpe qui lui servait d'oreiller, l'autre bout ramené sur sa joue et lui couvrant la bouche comme un masque. L'étoffe glissait parfois et remontait sur son nez, ou au contraire se défaisait en lui découvrant le visage, mais avant même qu'il eût bougé tant soit peu, attentive et prévenante, la jeune personne s'était penchée sur lui pour remettre tout en ordre. À force de se répéter sous les yeux de Shimamura, l'incident et le geste qui le suivait automatiquement finirent par éveiller chez lui une certaine impatience. Ou bien c'était le pan du manteau dont le malade avait les pieds enveloppés, qui glissait à son tour et pendait jusqu'au sol, aussitôt ramené, mécaniquement eût-on dit, et mis en place d'un geste prompt par la jeune femme. Tout allait si naturellement de soi : on eût dit que ces deux-là, sans nul souci du temps et du lieu, se disposaient à poursuivre éternellement leur voyage et à s'enfoncer sans fin dans la distance. Peut-être était-ce pourquoi Shimamura, quant à lui, ne ressentait aucun des sentiments de compassion ou de tristesse que suscite un spectacle affligeant : il contemplait tout cela sans émoi comme s'il s'agissait d'un petit jeu dans quelque rêve inconsistant — et sans doute était-il sous cette impression par l'effet étrange de son miroir.

Sur le fond, très loin, défilait le paysage du soir qui servait, en quelque sorte, de tain mouvant à ce miroir ; les figures humaines qu'il réfléchissait, plus claires, s'y découpaient un peu comme les images en surimpression dans un film. Il n'y avait aucun lien, bien sûr, entre les images mouvantes de l'arrière-plan et celles, plus nettes, des deux personnages ; et pourtant tout se maintenait en une unité fantastique, tant l'immatérielle transparence des figures semblait correspondre et se confondre au flou ténébreux du paysage qu'enveloppait la nuit, pour composer un seul et même univers, une sorte de monde surnaturel et symbolique qui n'était plus d'ici. Un monde d'une beauté ineffable et dont Shimamura se sentait pénétré jusqu'au cœur, bouleversé même, quand d'aventure quelque lumière là-bas, au loin dans la montagne, scintillait tout à coup au beau milieu du visage de la jeune femme, atteignant à un comble inexprimable de cette inexprimable beauté.

Dans le ciel nocturne, au-dessus des montagnes, le crépuscule avait laissé quelques touches de pourpre attardée et l'on pouvait encore distinguer, très loin, sur l'horizon, la découpure des pics isolés. Mais ici, plus près, c'était le défilé constant du même paysage montagnard, complètement éteint maintenant et privé de toute couleur. Rien pour y retenir l'œil. Il défilait comme un flot de monotonie, d'autant plus neutre et d'autant plus estompé, d'autant plus vaguement émouvant qu'il courait pour ainsi dire sous les traits de la jeune femme, derrière ce beau visage émouvant qui semblait le rejeter tout autour dans une même grisaille. L'image même de ce visage, il est vrai, semblait si peu matérielle qu'elle devait être transparente elle aussi. Cherchant à savoir si elle l'était vraiment, Shimamura crut un moment voir le paysage au travers, mais les images passaient si vite qu'il lui fut impossible de contrôler cette impression.

L'éclairage, dans le wagon, manquait d'intensité, et ce que voyait en reflet Shimamura était loin d'avoir le relief et la netteté d'une image dans un vrai miroir. Aussi en vint-il facilement à oublier qu'il contemplait une image reflétée dans une glace, pris peu à peu par le sentiment que ce visage féminin, il le voyait dehors, flottant et comme porté sur le torrent ininterrompu du paysage monstrueux et enténébré.

Ce fut alors qu'une lumière lointaine vint resplendir au milieu du visage. Dans le jeu des reflets, au fond du miroir, l'image ne s'imposait pas avec une consistance suffisante pour éclipser l'éclat de la lumière, mais elle n'était pas non plus incertaine au point de disparaître sous elle. Et Shimamura suivit la lumière qui cheminait lentement sur le visage, sans le troubler. Un froid scintillement perdu dans la distance. Et lorsque son éclat menu vint s'allumer dans la pupille même de la jeune femme, lorsque se superposèrent et se confondirent l'éclat du regard et celui de la lumière piquée dans le lointain, ce fut comme un miracle de beauté s'épanouissant dans l'étrange, avec cet œil illuminé qui paraissait voguer sur l'océan du soir et les vagues rapides des montagnes.

Comment Yôko se fût-elle aperçue qu'on la regardait ? Toute son attention se fixait sur son compagnon souffrant. Eût-elle même levé les yeux sur Shimamura, ne pouvant probablement pas apercevoir son propre reflet dans la glace, jamais elle n'eût pensé à se méfier de ce voyageur qui regardait tout simplement par la fenêtre.

Shimamura, de son côté, ne songea pas un instant qu'il pouvait être impoli, voire inconvenant, d'observer ainsi cette jeune personne sans la quitter des yeux, tant il demeurait sous le charme à la fois irréel et surnaturel du tableau qu'il avait sous les yeux, séduit par l'étrange beauté de ce visage emporté à travers le paysage nocturne. Il s'était oublié lui-même, tout entier pris dans les magies de ce jeu et ne sachant plus s'il rêvait ou non.

Aussi lorsqu'il l'avait vue se lever, à l'arrêt, et venir interpeller le chef de poste, sans quitter pour autant son air de gravité et de noblesse souveraine, son premier sentiment le porta-t-il à penser moins à elle-même qu'à quelque héroïne appartenant au fond des âges, à quelque personnalité idéale du monde de la légende.

La nuit et tout le paysage de la nuit avaient pris possession de la fenêtre, qui avait perdu son charme de miroir quand le train s'était arrêté. L'espèce de froideur qu'il y avait chez Yôko en dépit de la chaleur avec laquelle elle prodiguait au malade ses soins attentifs, il y avait un bon moment déjà que Shimamura en avait été pénétré et comme découragé. Et lorsque le train s'était remis en route, il n'avait pas pris la peine d'effacer de nouveau la buée qui couvrait la fenêtre.

Quelle ne fut pas sa surprise, une demi-heure plus tard, en constatant que la jeune femme et son compagnon allaient descendre à la même gare que lui ! Il ne put s'empêcher de se retourner sur eux, comme pour s'assurer que cette étrange coïncidence ne le concernait pas malgré tout, personnellement. Mais dès qu'il eut mis pied sur le quai, le froid brutal réveilla sa conscience, et il se sentit honteux du comportement grossier qu'il avait eu dans le train. Sans jeter un regard derrière lui, il traversa les voies en passant devant la locomotive.

Cramponné à l'épaule de la jeune femme, le malade s'apprêtait à descendre à contre-voie quand un employé, sur le second quai, leva le bras pour les en empêcher.

L'interminable train de marchandises qui surgit alors de l'obscurité défila lentement, les dissimulant à la vue.

Avec ses protège-oreilles et ses hautes bottes de caoutchouc, le porteur de l'auberge où il devait descendre s'était si bien équipé contre le froid qu'il ressemblait plutôt à un pompier par le costume.

De la salle d'attente, une femme en pèlerine bleue et la tête encapuchonnée, guettait du côté des voies.

Faisait-il vraiment si froid ? Shimamura, à peine au sortir du train bien chauffé, ne pouvait pas s'en rendre compte. Et comme c'était la première fois qu'il venait tâter de l'hiver au pays de neige, il ne manqua pas d'être impressionné par l'extravagant costume porté par les gens du pays.

« Ce sont déjà les grands froids ? demanda-t-il à l'homme.

— C'est que nous voilà aux portes de l'hiver, si l'on peut dire. Et quand le ciel se dégage après la neige, c'est une nuit de froidure à n'en pas douter. Vous pouvez être certain que ça va geler, cette nuit.

— Geler, dites-vous ? »

Et tout en prenant place avec lui dans le taxi, Shimamura eut un coup d'œil pour les fins glaçons qui bordaient le rebord des avant-toits. Le retrait profond des entrées, dans le blanc de la neige, semblait plus silencieusement profond encore. Tout avait l'air de se tapir dans le mutisme de la terre.

« On a vite fait de se rendre compte, à la réflexion, que le froid par ici n'est pas le même qu'ailleurs. Même au toucher, la réaction est différente.

— Plus de vingt au-dessous l'hiver dernier.

— Vous avez eu beaucoup de neige ?

— Deux à trois mètres en général, et plus de quatre mètres par moment. Voilà ce que je peux vous dire !

— Et c'est maintenant qu'il va commencer à neiger sérieusement ?

— Cela ne fait juste que commencer, oui. Il en est déjà tombé une bonne trentaine de centimètres, qui a fondu pas mal.

— Fondu ? Est-ce possible ? Il arrive donc que la neige fonde ?

— Mais comme nous voilà, il peut se mettre à nous en tomber une fameuse épaisseur du jour au lendemain, c'est moi qui vous le dis ! »

Le mois de décembre en était à ses premiers jours.

Shimamura avait le nez bouché par un rhume tenace, mais le froid lui dégagea d'un seul coup les sinus et la moitié du cerveau ; il dut se moucher, libéré d'un seul coup et comme lavé de tout ce qui l'avait embarrassé jusque-là.

« La jeune femme qui habitait chez la maîtresse de musique est-elle toujours dans le pays ? demanda-t-il au portier.

— Bien sûr. C'était elle qui attendait à la gare. Vous ne l'avez donc pas vue ? Une pèlerine bleue, qu'elle avait...

— Ah ! c'était elle ? Je n'ai pas fait attention. Mais on pourrait peut-être lui demander de venir, non ?

— Ce soir même ?

— Oui, ce soir.

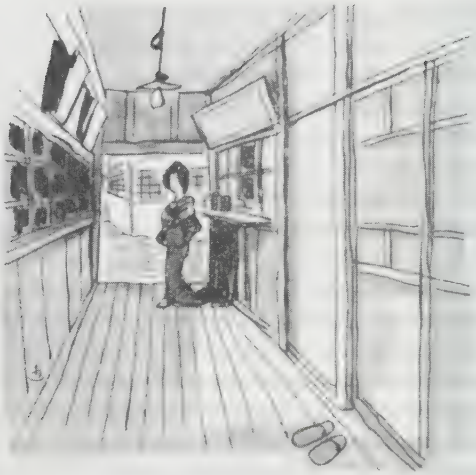
— C'est que j'ai entendu dire que le fils de la maîtresse de musique arrivait par le même train que vous. C'est pour l'attendre qu'elle était à la gare. »

Le fils de la maîtresse de musique ! Le malade qu'il avait contemplé dans son miroir de la nuit, le compagnon de voyage de Yôko : c'était le fils de la maison où logeait précisément la femme qu'il était venu rejoindre ! Shimamura se sentit comme électrisé, encore qu'il fût si peu frappé par le côté extraordinaire de la coïncidence, qu'il en vint, en définitive, à s'étonner de se sentir aussi peu étonné.

Une question était en lui, qu'il lisait aussi nettement que s'il la voyait écrite : qu'y avait-il et qu'allait-il se passer entre la femme dont sa main avait gardé le chaud souvenir et celle dont l'œil s'était trouvé illuminé par la lointaine lueur montagnarde ? Mais peut-être aussi qu'il ne s'était pas encore lui-même arraché aux magies du nocturne miroir et des charmes du paysage qui jouaient au-dessous... À moins qu'il fallût ne voir là qu'une sorte de vivant symbole de la fuite du temps.

À l'auberge de la source thermale, la clientèle était la moins nombreuse dans les quelques semaines avant l'ouverture de la saison de ski. Revenant de prendre son bain, Shimamura se trouva dans une maison où tout semblait dormir. Il s'avançait dans le long couloir, en éveillant à chaque pas sur le vieux plancher une vibration lointaine, qui faisait un instant trembler les carreaux des portes vitrées. Rien d'autre. Mais lorsqu'il eut tourné le coin, il découvrit, devant le bureau de l'auberge, la fine silhouette de la femme debout, dans son long kimono cassé en plis froids sur le plancher ciré, brillant et sombre.

Shimamura eut un sursaut en la voyant habillée du kimono long. Était-elle finalement devenue une *geisha** ? La jeune femme ne s'avança pas vers lui et ne marqua pas le moindre signe indiquant qu'elle l'eût reconnu. Sa silhouette immobile et silencieuse exprimait ainsi pour Shimamura une sorte de gravité concentrée. Vite, il



s'approcha d'elle sans mot dire. Elle esquissa un sourire, tournant vers lui son visage lourdement poudré à la mode des *geishas*, que presque aussitôt vinrent mouiller les larmes. Sans parler, ils s'en furent vers sa chambre.

Après ce qu'il y avait eu entre eux, il ne lui avait pourtant pas écrit ; il n'était pas venu la voir non plus, et il ne lui avait pas envoyé les traités techniques sur la danse qu'il lui avait promis. Elle avait toutes raisons de croire qu'il s'était amusé d'elle et l'avait oubliée. Donc Shimamura lui devait des excuses et c'était à lui de parler le premier. Mais tandis qu'ils avançaient ainsi ensemble, sans parler, sans même échanger un regard, il avait compris que loin de lui en vouloir, elle avait le cœur tout joyeux, heureuse tout entière de le revoir. Parler n'eût servi à rien, sinon à trop appuyer sur ses propres manquements. Et Shimamura, déjà sous le charme, s'avançait dans un monde qui n'était que douceur heureuse. Au pied de l'escalier, tendant le bras, il lui mit sa main gauche ouverte sous les yeux.

« C'est elle qui a gardé de toi la meilleure mémoire.

— Oui ? » fit-elle en serrant cette main dans la sienne comme si elle eût voulu entraîner Shimamura en haut.

Refermée sur les doigts masculins, l'étreinte de la main féminine ne les libéra qu'au milieu de la chambre, devant le *kotatsu*. La jeune femme avait soudain rougi sous son fard, et, pour masquer son trouble sans doute, avec un geste vers la main de Shimamura :

« C'est elle qui s'est souvenue de moi ? demanda-t-elle.

— Pas la droite, non : celle-ci ! précisa-t-il en lui tendant, paume ouverte, la main gauche et glissant la droite dans le *kotatsu* pour la réchauffer.

— Je sais, oui », fit-elle avec un sourire retenu. Des deux mains, le geste tendre, elle porta la main de Shimamura contre sa joue en l'y appuyant doucement.

« Tu t'es souvenue de moi ? murmura-t-elle, comme en s'adressant rêveusement à la main.

— Oh ! comme ils sont froids ! s'exclama Shimamura au contact de ses doigts avec ses cheveux coiffés haut ; c'est la première fois que je touche une coiffure aussi glaciale.

— À Tôkyô, vous n'avez pas encore de la neige en ce moment ? s'enquit-elle.

— Ce que tu disais l'autre fois, tu sais, lui déclara Shimamura : ce n'était réellement pas vrai. Sinon, qui s'aviserait, en pleine fin d'année, de venir se geler dans un coin pareil ? »

... L'autre fois. C'était à l'ouverture de la saison d'alpinisme, quand tout danger d'avalanche est écarté ; quand il fait si bon courir la haute montagne qui vient de retrouver les verts nouveaux et les parfums exquis de son printemps ; quand les jeunes pousses d'*akebi**, déjà, vont cesser d'apparaître sur les tables pour agrémenter le menu.

Trop dilettante, en effet, et se perdant avec sa vie d'oisiveté, Shimamura cherchait parfois à se retrouver. Ce qu'il aimait alors, c'était de partir seul en montagne. Tout seul. Et c'était ainsi qu'il était arrivé un soir à la station thermale après une semaine passée en course dans la Chaîne des Trois Provinces[1]. Il avait alors demandé qu'on lui fît venir une *geisha* ; malheureusement, à ce que lui dit la servante, on inaugurait ce jour-là une nouvelle route, et la fête organisée à cette occasion était d'une telle importance qu'il avait fallu ouvrir l'entrepôt qui servait aussi parfois de théâtre ; ce qui faisait, comme il pouvait bien penser, que les douze ou treize *geishas* du pays étaient plus que prises. Mais la demoiselle qui habitait chez la maîtresse de musique accepterait peut-être de venir, pensait-elle. Il lui arrivait quelquefois d'assister aussi aux fêtes ; seulement elle ne restait jamais jusqu'au bout. Après deux ou trois danses, elle rentrait chez elle.

Et comme Shimamura lui avait posé des questions sur cette jeune

1. C'est la chaîne de montagnes de Mikuni (littéralement : « trois pays ») qui se trouve à la frontière des trois anciennes provinces : au sud, Kôzuke (actuel département de Gunma), au nord, Echigo (département de Nigata) et, à l'ouest, Shinano (département de Nagano).

femme, la servante lui en avait appris davantage. Ce n'était pas une vraie *geisha*, non ; c'était une demoiselle qui logeait chez la maîtresse de musique, un professeur de danse et de *shamisen**. Mais on la sollicitait parfois et elle ne refusait pas son concours. Parce que les *geishas* du pays ne formaient aucune débutante et que presque toutes aimaient mieux ne pas avoir à exécuter de danse, craignant de n'être plus d'une jeunesse suffisante... Et c'est pourquoi on appréciait beaucoup sa participation. Elle ne consentait pour ainsi dire jamais à venir seule distraire quelque client de l'hôtel. Mais bien qu'elle ne fût pas une professionnelle, on ne pouvait pas non plus prétendre qu'elle ne travaillait qu'en amateur, ni la considérer comme telle. Drôle d'histoire ! se dit Shimamura avant de penser à autre chose. Mais voilà qu'à peu près une heure plus tard, la servante revint et introduisit « la demoiselle qui loge chez la maîtresse de musique ». Shimamura eut un mouvement de surprise. La servante allait quitter la pièce quand la jeune femme la rappela, lui disant de rester.

Quelle merveilleuse impression elle faisait, à force de netteté et de fraîcheur ! Un instant, Shimamura songea que tout son corps devait être d'une propreté irréprochable jusqu'au plus infime détail, et il alla même jusqu'à se demander si tant de pureté n'était pas une illusion de ses regards encore éblouis de la pure splendeur claire de l'été à peine naissant dans la montagne.

Elle ne portait pas le kimono à traîne, et pourtant il y avait quelque chose dans sa façon de s'habiller qui suggérait la *geisha*. Elle s'était habillée assez correctement d'un kimono d'été, sans doublure ; mais l'*obi** qu'elle portait parut trop somptueux à Shimamura pour s'harmoniser avec le kimono ; peut-être même lui laissait-il une note un peu triste...

La servante, constatant que leur conversation s'était engagée sur le sujet des montagnes, en avait profité pour se retirer. Ils étaient donc seuls, mais comme elle n'était pas très affirmative quant au nom des sommets qu'on pouvait voir par la fenêtre, leur conversation tomba ; Shimamura n'avait aucune envie de boire. Enfin, la jeune femme en était venue à lui parler de son passé, ce qu'elle fit avec une aisance de ton et un détachement frappants.

Native de ce pays de neige, elle avait signé à Tôkyô son engagement comme future *geisha* et n'avait pas tardé à trouver un protecteur qui l'avait libérée de sa dette et qui préparait à l'établir comme

professeur de danse, quand, hélas ! à peine dix-huit mois plus tard, il était mort. Mais à partir de là, et comme elle approchait de l'existence qu'elle vivait à présent, elle se montra beaucoup plus discrète. Elle se sentait visiblement peu disposée à s'ouvrir sur cette partie de sa vie, sans doute la plus tourmentée. Elle avoua dix-huit ans à Shimamura, qui lui en eût plutôt donné vingt ou vingt et un.

N'ayant aucune raison de douter de sa sincérité, Shimamura, en apprenant son âge et en constatant qu'elle paraissait plus vieille que cela, sentit comme un soulagement et retrouva cette sorte d'aisance qu'il attendait de la présence d'une authentique *geisha*. La conversation venant à tomber sur le théâtre *kabuki**, il s'aperçut qu'elle en savait beaucoup plus long que lui sur les acteurs et les différents styles, ce qui l'étonna. Elle se montrait plutôt volubile, parlant avec une sorte de hâte fébrile comme quelqu'un qui eût été longtemps privé de l'auditeur attendu. Sa réserve eut tôt fait de fondre, laissant apparaître chez elle une sorte de confiance, une libre facilité où, sans doute, il fallait reconnaître la femme qui a déjà reçu un enseignement suffisant et possède probablement une certaine expérience morale des hommes. Mais il n'empêche que Shimamura s'était senti d'emblée incapable de la ranger parmi les professionnelles. Il ne voyait plus en elle la femme dont les sept jours qu'il venait de passer en solitaire dans la haute montagne lui avaient fait désirer la compagnie. La jeune femme qu'il avait devant lui éveillait plutôt de sa part des sentiments d'amitié pure, et il se sentit heureux de la trouver digne de partager, au contraire, l'exaltation généreuse et quelque chose de la sérénité d'humeur qu'il avait acquises dans l'altitude.

Le lendemain dans l'après-midi, venue prendre son bain à l'établissement thermal que possédait l'auberge, la jeune femme avait posé ses affaires de toilette dans le couloir et était entrée pour bavarder avec Shimamura.

Elle n'avait pas encore pris place, qu'il lui demanda de faire venir une *geisha*.

« Pour vous, une *geisha* ?...

— Mais oui... Vous comprenez très bien ce que je veux dire !

— Je ne suis pas venue chez vous pour entendre une pareille demande ! » protesta-t-elle en rougissant intensément. D'un mouvement vif, elle s'était relevée pour aller se planter devant la fenêtre où elle resta à regarder les montagnes.

« Nous n'avons pas de femme de cette sorte ici, jeta-t-elle encore sans se retourner.

— Inutile de dire des stupidités.

— Mais c'est vrai ! »

Cette fois elle s'était retournée et lui faisait face, à demi assise sur le rebord de la fenêtre.

« Chez nous, les *geishas* sont libres et personne ne peut les obliger de faire ce qu'elles n'ont pas envie de faire. Je vous affirme que l'auberge ne s'en chargera pas. Mais rien n'empêche que vous fassiez venir une *geisha* et que vous vous arrangiez avec elle, si vous y tenez absolument.

— Non, non ! C'est vous qui allez le faire pour moi.

— Et qu'est-ce qui vous permet de croire que je vais accepter cela, je vous prie ?

— C'est que vous êtes une amie à mes yeux, et je tiens à ce que nous en restions là. Sans quoi, je me serais conduit tout autrement.

— Et c'est de bonne amitié, selon vous, de vous conduire comme vous le faites ? » lui lança-t-elle avec l'impétuosité naturelle et charmante de l'enfance.

Mais quelques instants plus tard, elle revenait à la charge, pleine de colère indignée :

« Dire que vous aviez pensé pouvoir me demander une chose pareille ! Ah ! c'est très bien ! Très bien, vraiment !

— Il n'y a pas là sujet de vous fâcher, affirma Shimamura. Je viens de passer toute une semaine en haute montagne et je me sens peut-être un peu trop de vitalité. Avec les idées que j'ai en tête, je n'arrive même pas à bavarder tout tranquillement avec vous ici, dans cette chambre, comme il me plairait. »

Les yeux baissés, la jeune femme ne souffla mot. Shimamura, au point où il en était, savait bien qu'il se montrait cynique en faisant, comme cela, l'aveu sans honte de ses exigences de mâle, mais il se disait par ailleurs que la jeune femme devait être suffisamment au fait de ces choses-là pour qu'elle n'eût pas à se choquer de son aveu. Il observa son visage, lui trouvant une chaleur sensuelle qu'on pouvait imputer, peut-être, à la longueur de ces cils magnifiquement fournis, que ses yeux baissés mettaient en valeur. Avec un léger mouvement de tête elle dit, rougissant encore :

« Faites venir la *geisha* de votre choix.

— N'est-ce pas justement ce que je vous demande de faire ? Moi

qui ne suis encore jamais venu ici, comment saurais-je quelle est la plus plaisante ?

— Plaisante ? Qu'entendez-vous exactement par là ?

— Eh bien, une jeune, disons. La jeunesse trompe moins sur les apparences. Et qu'elle ne soit pas trop bavarde, mais propre et sans trop d'esprit. Si j'ai envie de conversation, je vous appellerai, vous.

— Je ne reviendrai jamais.

— Voyons, ne soyez pas stupide !

— Je vous dis que vous ne me reverrez pas. Pour quelle raison me faudrait-il revenir ?

— Mais tout simplement parce que je tiens à ce que nous soyons des amis. Je viens de vous expliquer que telle était la raison de ma conduite.

— Oh ! assez !

— Admettons que je me laisse aller avec vous. Qu'arrivera-t-il ? J'aurai probablement perdu dès le lendemain toute envie de m'entretenir avec vous ; de seulement vous revoir me serait pénible. Il m'a fallu venir dans les montagnes pour retrouver le besoin de parler avec le monde, comprenez-vous ? Et c'est afin de pouvoir échanger des propos avec vous, c'est pour que nous puissions parler ensemble que je ne vous touche pas. Et puis ne faut-il pas un peu penser à vous ? Il me semble que vous ne sauriez être trop prudente avec les touristes... Ce ne sont que des gens de passage.

— Oui, c'est vrai.

— Évidemment. Songez donc à vous-même. Que vous trouviez à redire sur cette personne : c'est vous qui refuseriez de me revoir après. Non, non, il vaut décidément beaucoup mieux que vous preniez sur vous de la choisir.

— Cela suffit ! Je ne vous écoute plus », fit-elle en se détournant avec brusquerie. Mais après un petit instant de réflexion elle reprenait :

« Vous avez peut-être un peu raison dans ce que vous dites.

— C'est l'affaire d'un simple moment, vous comprenez. Rien d'extraordinaire... Sans importance et sans lendemain.

— Oui, sans doute. C'est comme cela que l'entendent tous ceux qui viennent ici. Comme dans un port, où je suis née. Ce n'est qu'une station thermale, après tout : les visiteurs y passent un jour ou deux puis ils s'en vont. »

Complètement détendue tout à coup, chose inattendue, elle avait retrouvé toute son aisance de ton et d'allure :

« Les hôtes ne sont ici, pour la plupart, que des touristes. Je ne suis guère qu'une gamine, bien sûr, mais je connais forcément l'histoire à force d'en entendre parler. C'est le client qui ne vous dit rien, qu'on trouve sympathique sans raison visible, l'homme qui ne vous avoue pas sa tendresse quand pourtant vous la sentez bien, oui, c'est celui-là dont on garde le meilleur souvenir. Longtemps après qu'il vous a quittée, vous pensez encore à lui avec plaisir, paraît-il. Et si quelqu'un vous écrit, ce sera celui-là. »

D'un saut léger, elle quitta le rebord de la fenêtre pour s'installer sur la natte qui se trouvait à ses pieds. La jeune femme semblait plongée dans son passé ; et pourtant Shimamura la sentit plus proche que jamais. Il avait perçu dans sa voix une si désarmante candeur, un accent de spontanéité si direct qu'il en était troublé : il se sentait un peu coupable, avec le sentiment de l'avoir conquise trop facilement, presque malgré lui.

Il ne lui avait pourtant pas menti. Il lui était vraiment impossible de la considérer comme une professionnelle, et quelque désir qu'il eût d'une femme, ce désir n'était qu'un désir à satisfaire, rien d'autre et rien de plus. Il ne voulait pas se servir d'elle pour cela. Cette jeune femme avait à ses yeux quelque chose de trop propre. À l'instant même qu'il l'avait vue, il s'était senti incapable de la confondre avec les autres.

De plus, préoccupé par le problème des vacances et se demandant où il irait avec sa famille pour échapper aux chaleurs de l'été, Shimamura avait pensé à revenir dans ce coin de montagne. Il se disait que la jeune femme se trouvant, fort heureusement, n'être pas une professionnelle, serait une compagne excellente pour son épouse. Et pourquoi ne lui ferait-il pas donner des leçons de danse pour l'occuper ? Il envisageait la chose sérieusement. S'il prétendait ne vouloir que des rapports d'amitié avec elle, c'était qu'il avait ses raisons de préférer rester sur le bord, plutôt que de faire le grand plongeon.

Mais derrière tout cela agissait comme un charme et s'opérait une souveraine magie assez proche de celle qui l'avait séduit, dans le train, devant le miroir avec son fond de nuit. Sans doute Shimamura appréhendait-il les complications que pouvait entraîner une liaison avec une jeune femme de condition aussi imprécise ; mais c'était

surtout à une sorte d'irréalité qu'il cédait, à cette curieuse sensation de transparence diaphane qu'elle avait suscitée en lui, si voisine de la poésie de l'étrange reflet qu'il avait vu dans la glace : ce visage émouvant de féminité et de jeunesse, qui flottait devant le paysage glissant du crépuscule et de la nuit.

C'était, au fond, le même air d'irréalité que respirait la passion de Shimamura pour la chorégraphie occidentale. Il était né et avait grandi dans le quartier du grand commerce de Tôkyô, où il avait acquis, dès l'enfance, une connaissance familière du théâtre *kabuki**. Étudiant, il s'était passionné surtout pour le répertoire de danse ou du drame mimé. Incapable de se satisfaire avant d'avoir positivement épuisé son sujet, il avait poussé ses savantes études jusqu'aux plus anciens documents, entretenant des relations amicales avec les maîtres renommés des écoles traditionnelles comme avec les artistes représentant les nouvelles tendances. Il écrivait des études et des critiques. Mais dans sa riche compétence, il ne devait pas tarder — on le comprendra aisément — à ressentir avec quelque amertume la décadence d'une tradition qu'un trop grand âge avait usée, sans pouvoir retenir néanmoins les inacceptables tentatives de pseudo-rénovateurs, dont les initiatives n'étaient guère faites que de complaisance. Il se trouvait donc au point où il lui eût fallu s'en mêler très directement, ainsi que l'en priaient avec insistance les plus jeunes notabilités du monde de la danse, quand brusquement son intérêt s'en détourna, pour se fixer tout entier sur le ballet occidental. Il ne voulut plus voir de danses japonaises ; et il se mit, au contraire, à recueillir études et documents, photos et articles : tout ce qu'il put trouver d'informations sur l'art de la danse en Occident et les diverses manifestations chorégraphiques, dont il collectionna précieusement les programmes et affiches en les faisant venir de l'étranger, non sans les mille difficultés et complications qu'il est facile d'imaginer. À vrai dire, il y avait plus qu'une simple curiosité dans cette nouvelle passion pour la chose inconnue et lointaine : il y avait que Shimamura goûtait un plaisir plus pur et faisait ses suprêmes délices de ne pouvoir pas assister en personne aux réalisations, ni voir de ses propres yeux les danseurs occidentaux danser le ballet à l'occidentale. Car jamais il ne voulut rien voir de ce que les Japonais pouvaient monter dans ce domaine. Rien de plus satisfaisant, pour lui, que d'écrire sur le ballet et traiter de l'art chorégraphique en ne s'appuyant que sur une pure érudition livresque. Ce ballet

qu'il n'avait jamais vu devenait pour lui comme un art idéal, un rêve d'un autre monde, le paradis de l'harmonie et de la perfection suprêmes, le triomphe de la pure esthétique. Bien que ce fût sous le couvert d'études et de travaux de recherches, c'était en réalité son rêve que Shimamura poursuivait au-delà des images et des livres occidentaux. Pourquoi risquer de se heurter à des réalisations décevantes, affronter le ballet concrétisé en spectacle, alors que son imagination lui offrait le spectacle incomparable et infini de la danse rêvée ? Il jouissait inépuisablement de délices insurpassables à l'instar de l'amant idéal, cet amoureux sublime et platonique qui n'a jamais rencontré l'objet de sa flamme. Mais là ne s'arrêtaient pas toutes les satisfactions que Shimamura tirait de cette disposition particulière, car s'il faut tout dire, l'oisif qu'il était ne se voyait pas sans déplaisir accéder au monde littéraire, encore qu'il ne prît vraiment au sérieux ni les travaux qu'il publiait de temps à autre, ni leur auteur.

Cela dit, c'était sans doute depuis bien longtemps la première fois que ses compétences lui avaient effectivement servi à quelque chose, puisqu'elles lui avaient permis, dans la conversation, de gagner en intimité de sentiment avec la jeune femme dont il venait de faire la connaissance. Mais peut-être aussi qu'à son insu Shimamura s'était d'autant plus senti porté à la considérer sous le même angle que la danse.

À voir combien elle s'était émue de ses paroles inconsidérées d'un touriste qui ne fait que passer pour repartir le lendemain, Shimamura avait eu un peu honte, comme s'il eût abusé de sa candeur ou joué frivolement d'un cœur profond et sincère. Mais il n'en laissa rien paraître et reprit :

« Il se peut que je vienne avec les miens ici et que nous tous soyons amis.

— Oui, oui, j'ai compris, dit-elle d'une voix moins pointue, en esquissant un sourire où transparaissait quelque chose de l'enjouement de la *geisha*. Après tout, je préfère cela de beaucoup. Quand on s'en tient à l'amitié, les choses durent plus sûrement.

— Alors, vous allez me chercher quelqu'un ?

— À cette heure-ci ?

— À cette heure-ci.

— Mais qu'est-ce que vous voulez raconter en plein jour à une femme ?

— Attendre le soir, c'est risquer d'avoir quelqu'un dont personne d'autre n'aura voulu.

— Vous prenez donc notre station thermale pour un de ces endroits ordinaires ! J'aurais pensé qu'un simple coup d'œil sur le village vous eût permis de faire la différence », remarqua-t-elle encore avec amertume, et avec un certain accent de gravité qui révélait combien elle se sentait blessée.

Sur les doutes que se permit Shimamura quand elle lui eut réaffirmé, aussi catégoriquement que la première fois, que les *geishas* d'ici n'étaient pas des femmes comme il l'imaginait, elle eut un mouvement de colère à nouveau, puis se contint. Après tout, lui dit-elle, la *geisha* n'avait qu'à décider elle-même si elle voulait ou non rester pour la nuit. Qu'elle le fasse de sa propre initiative, c'était sous sa seule responsabilité ; mais qu'elle reste au contraire avec la permission de la maison à laquelle elle était attachée, c'était alors à sa maison d'assumer les responsabilités. Voilà la différence.

« Les responsabilités ? questionna Shimamura.

— Oui, quant aux éventuelles conséquences... Maternité ou accidents de santé. »

S'apercevant de la stupidité de sa question, Shimamura fit la grimace d'un sourire. À tout prendre, ici, dans ce coin de montagne, les dispositions prises entre la *geisha* et son maître offraient évidemment certaine commodité...

Avec sa sensibilité égocentrique de désœuvré, Shimamura possédait peut-être une sorte d'instinct qui l'initiait, mieux que d'autres, à la nature profonde des endroits où il se trouvait. Sans trop se laisser prendre aux premières apparences, il en devinait le caractère intime et vrai, que l'extérieur ne laisse pas toujours apparaître. En tout cas comme il descendait de ses montagnes, il s'était dit que le village en question ne devait pas manquer d'agrément et de confort sous ses airs de rustique simplicité, et il ne s'était pas trompé, en effet, puisqu'à l'auberge, il avait bientôt appris que c'était un des villages les plus prospères de ce rude pays de neige. Jusqu'à la récente ouverture de la ligne de chemin de fer, la source thermale n'était guère fréquentée que par des gens des environs. Aussi la maison où se trouvait à demeure une *geisha* se présentait-elle, derrière son enseigne délavée, comme un salon de thé ou quelque restaurant où la clientèle devait être plutôt rare, à en juger par les portes à glissière de style ancien et l'opacité de leurs papiers huilés, noircis

par l'âge. La petite épicerie-mercerie et le marchand de gâteaux avaient peut-être aussi leur *geisha* mais le propriétaire devait sûrement posséder une petite ferme dans les environs, en sus de la boutique et de sa *geisha*. Nulle *geisha* ne devait donc se formaliser de voir, de temps à autre, participer aux soirées une fille qui ne fût pas une *geisha* sous contrat ; sans compter que la jeune personne en question habitait chez leur maîtresse de musique.

« Combien sont-elles en tout ? demanda-t-il.

— Les *geishas* ? Oh ! douze ou treize.

— Et laquelle me conseillez-vous ? insista Shimamura en se levant pour sonner la servante.

— Je vous prie de m'excuser, dit-elle ; mais si vous le permettez, je vais me retirer.

— Je ne le permets pas du tout, protesta Shimamura.

— Mais je ne puis rester, soupira-t-elle comme en faisant effort pour ne pas se sentir humiliée. Je vais m'en aller. Mais cela ne fait rien. Je ne suis pas fâchée. Je reviendrai. »

À l'arrivée de la servante, pourtant, elle reprit place sur la natte et fit comme si de rien n'était. Néanmoins la servante eut beau demander à plusieurs reprises qui elle devait faire chercher, la jeune femme ne consentit jamais à prononcer un nom.

La *geisha* qui arriva bientôt pouvait avoir dans les seize ou dix-sept ans. Au premier regard jeté sur elle, Shimamura sut que son désir s'était obscurément éteint. Elle avait des bras d'une gracilité d'adolescente, soulignée encore par la teinte sombre de sa peau, et sa personne entière disait qu'elle était une bonne petite fille qui manquait de maturité. Cherchant par tous les moyens à lui cacher sa déconvenue, Shimamura se comporta comme il convenait, encore qu'il ne parvînt pas à détourner son regard des rafraîchissantes frondaisons qu'il apercevait par la fenêtre, derrière elle, sur la pente de la montagne. Engager une conversation avec cette fille ? Parler avec cet échantillon parfait de la *geisha* des montagnes ? Non, c'était trop lui demander !... Morne, épais, accablant fut le silence qui tomba entre eux. Et lorsque l'autre, sa première compagne, s'en alla, pensant probablement faire preuve de tact et de délicatesse, l'échange des paroles entre la *geisha* et lui n'en devint que plus difficile.

Shimamura avait réussi malgré tout à passer quelque chose

comme une heure en compagnie de la *geisha*. En quête d'un prétexte pour se débarrasser d'elle, il lui revint que de l'argent devait lui avoir été expédié télégraphiquement de Tôkyô.

« Il faut que j'aille jusqu'à la poste avant la fermeture », lui expliqua-t-il, après quoi ils n'eurent plus, l'un et l'autre, qu'à quitter la chambre.

À peine Shimamura eut-il franchi le seuil de l'auberge, que la montagne et son air parfumé de toute la végétation nouvelle exercèrent sur lui leur charme irrésistible. Il partit sur la pente, riant comme un fou sans savoir pourquoi et grimpant comme un forcené.

Essoufflé et sentant dans ses membres une fatigue agréable, il s'arrêta brusquement, fit demi-tour, glissa le bas de son kimono dans sa ceinture et redescendit à toutes jambes droit devant lui. Ses yeux avaient suivi le vol fou de deux papillons jaune d'or surgis au-dessous de lui, et bientôt tout blancs quand il les vit contre le ciel, tournoyant au loin, très haut, par-dessus la ligne des crêtes.

« Qu'est-ce qu'il vous arrive ? Il faut que vous soyez bien heureux pour rire ainsi aux éclats ! »

C'était la voix de la jeune femme qui se tenait dans l'ombre des grands cèdres.

« J'ai tout planté là ! annonça Shimamura, repris par son envie de rire. J'ai tout planté !

— Oh !... »

La jeune femme se retourna et s'enfonça avec lenteur sous le couvert des arbres. Shimamura la suivit sans mot dire. Ce bois de cèdres était celui d'un petit sanctuaire, et la jeune femme se laissa tomber sur une pierre plate, sous la gueule moussue des gardiens-animaux placés devant l'entrée.

« Ici, il fait toujours frais. Même au cœur de l'été on y a de la brise.

— Est-ce que les *geishas* lui ressemblent toutes ?

— Un peu, oui, j'imagine. Parmi les moins jeunes, il y en a peut-être deux ou trois qui ne manquent pas de charme. Mais puisque tel n'était pas votre goût... »

Elle avait parlé sans chaleur, la tête baissée, fixant le sol. Le vert ombreux des cèdres paraissait se couler sur sa nuque.

Shimamura, le regard levé vers les hautes branches, lui confia :

« C'est curieux, mais vraiment je n'en ai plus aucune envie. On dirait que toute mon ardeur m'a quitté. »

Le fût des cèdres s'élançait en un jet sans défaut et à une hauteur

telle, qu'il lui fallait se pencher en arrière et s'adosser au roc pour le suivre des yeux jusqu'à la cime des arbres. Le ciel demeurait invisible, caché par l'écran presque noir des cèdres alignés serrés, mêlant leurs branches et étalant leurs aiguilles vertes et denses. Le silence et la paix montaient comme un cantique. Avec un sentiment étrange, Shimamura remarqua qu'il s'était adossé contre le plus vieux des arbres, un tronc qui n'avait que des branches mortes et cassées du côté nord, sans qu'il sût très bien pourquoi, le hérissant sur toute sa hauteur d'un terrifique alignement de moignons agressifs et de lances pointées comme pour en faire une arme féroce dans la main d'un dieu.

« C'est une erreur de ma part, avoua-t-il avec un léger rire. Comme je vous avais vue, vous, quand j'arrivais à peine de mon séjour en haute montagne, je me suis imaginé que toutes les *geishas* d'ici seraient comme vous ! »

Qui sait même si l'impression extraordinaire de fraîcheur et d'extrême netteté qu'elle lui avait faite, se demanda Shimamura tout en parlant, n'était pas à l'origine de cette envie qu'il avait eue, si brusquement, de se libérer au plus vite de l'excès de forces qu'il avait emmagasinées durant ses huit jours d'excursions solitaires en montagne ?

La jeune femme regardait fuir les eaux du torrent, là-bas, dans la lumière du soleil qui commençait à descendre. Shimamura ne se sentait pas très fier de lui.

« Oh ! j'oubliais, lança-t-elle tout à coup avec une légèreté forcée, je vous avais pris votre tabac. Tout à l'heure, en voulant revenir dans votre chambre, je me suis aperçue que vous étiez sorti et je me demandais ce que vous aviez bien pu devenir, quand, de la fenêtre, j'ai vu que vous grimpiez la montagne à une allure folle. Ah ! ce que vous pouviez être drôle à voir !... Et votre tabac, vous l'aviez laissé là-bas. Je vous l'ai rapporté. »

Elle tira le tabac de la manche de son kimono et frotta une allumette pour lui.

« Je ne me suis pas montré bien gentil avec cette malheureuse fille.

— C'est le client qui décide, après tout, s'il lui convient de laisser la *geisha* partir. »

Dans ce silence paisible, le chant du torrent, là-bas, sur son lit de cailloux, leur arrivait comme une musique ronde et feutrée. À travers

les cèdres, on voyait l'ombre gagner peu à peu les plis délicats de la montagne en face.

« À moins qu'elle ne vous égalât en tout, je m'exposais à me sentir frustré rétrospectivement, dès que je me serais retrouvé en votre présence.

— Laissez donc et ne m'en parlez plus, trancha-t-elle. Tout ce qu'il y a, c'est que vous ne voulez pas admettre votre erreur. »

Sa voix s'était faite un peu dédaigneuse, ce disant, mais il n'empêche que tout avait bien changé depuis ce moment où Shimamura avait fait venir la *geisha* ; un tout autre sentiment les unissait.

Il ne fit plus aucun doute, pour Shimamura, qu'il n'avait en réalité désiré qu'elle seule depuis le commencement, mais qu'il avait cherché mille complications comme toujours, plutôt que de le reconnaître bien franchement sans se payer de mots ; et plus il se prenait lui-même en dégoût, plus la jeune femme, par contre, lui apparaissait dans toute sa beauté. Déjà, quand elle lui avait adressé la parole, debout, dans l'ombre des cèdres, il s'était senti pénétré comme d'un souffle rafraîchissant par sa présence.

Son nez délicat et haut vous émouvait avec un rien de mélancolie, qu'effaçait aussitôt la fleur de ses lèvres en leur bouton tantôt serré, tantôt épanoui par un chaud mouvement qui avait une grâce de vie animale et gourmande. Même alors qu'elle ne disait rien, ses lèvres vivaient et se mouvaient, semblait-il, par elles-mêmes. Craquelées ou ridées, ou seulement d'un vermillon moins vif, ces lèvres eussent pu avoir quelque chose de morbide ; mais leur couleur avait tout le velours de la douceur et l'éclat de la belle santé. La ligne de ses cils, ni incurvée ni relevée, lui coupait les paupières d'un trait si droit qu'il eût paru bizarre, humoristique même, s'il n'avait pas été, comme il l'était, délicatement contenu et presque enveloppé par la soie courte et drue de ses sourcils. Le volume de son visage un peu aquilin et très arrondi n'avait, en soi, rien de remarquable. Mais avec sa carnation de porcelaine exquisement teintée de rose, avec sa gorge virginale et ses épaules juvéniles qui allaient prendre encore un rien de plénitude, elle produisait une telle et si pure impression de fraîcheur qu'elle avait tout le charme de la beauté, même si elle n'était pas absolument une beauté.

Pour une femme généralement serrée dans le large *obi* que portent les *geishas*, elle avait une poitrine assez développée.

« Voici les moustiques qui sortent », remarqua-t-elle en tapant de la main le bas de son kimono pour les chasser.

Perdus dans la quiétude profonde de ce lieu, ils ne trouvaient plus grand-chose à se dire.

Vers les dix heures peut-être, ce même soir, la jeune femme avait appelé Shimamura en lançant son nom à pleine voix dans le couloir. L'instant d'après, elle venait s'affaler dans sa chambre, devant la table, chavirant comme si elle avait été poussée. D'un geste aveugle, son bras bouscula tout ce qui se trouvait devant lui. Elle se remplit un verre d'eau, qu'elle but à grandes gorgées.

Il lui avait fallu sortir, dit-elle, pour tenir compagnie à quelques excursionnistes redescendus, ce soir-là, de la montagne : des relations de l'hiver précédent, pendant la saison de ski. Ces hommes l'avaient invitée à l'auberge et s'étaient amusés, avec les *geishas* qui participaient à leur soirée tumultueuse, à la faire boire pour l'enivrer.

La tête vague et dodelinante, elle avait commencé à parler comme pour ne plus jamais s'arrêter. Puis elle avait soudain repris conscience et, recouvrant ses esprits :

« Je reviendrai, dit-elle. Je ne devrais pas être ici. Ils vont me chercher. Je reviendrai plus tard. »

Sur quoi, elle sortit en vacillant de la chambre.

À peu près une heure plus tard, Shimamura entendit des pas incertains qui s'avançaient péniblement dans le long corridor : une démarche titubante qui devait zigzaguer d'une paroi à l'autre, trébucher, repartir.

« Shimamura ! Shimamura ! Je n'y vois plus clair, appela-t-elle. Shimamura ! »

C'était un appel dépouillé de tout artifice, un véritable cri du cœur, si nu, si net, si clairement le recours d'une femme à son homme au-delà de toute considération, que Shimamura en fut bouleversé. Il se leva en toute hâte. Nul doute que cette voix perçante dût retentir d'un bout à l'autre de l'hôtel. Ses doigts avaient passé à travers le panneau de papier tandis qu'elle s'accrochait au montant de la porte avant de se laisser tomber sur lui.

« Ah ! vous voilà... »

Elle ne tenait pas debout et s'agrippait à lui, se serrait contre lui tout en parlant :

« Je ne suis pas ivre. Non, je ne suis pas ivre, je vous dis. Mais ça cogne, ah ! ça cogne ! Si seulement ça ne faisait pas si mal... Je sais exactement ce que je fais. Donnez-moi de l'eau. De l'eau, c'est ce qu'il me faut. Le mélange des alcools, voilà ce qui fait du mal. Je n'aurais pas dû mélanger. C'est cela qui vous tape dans la tête et qui fait mal. Oh ! ma tête !... Ils avaient une bouteille de mauvais whisky. Comment pouvais-je savoir que c'était du whisky au rabais ?... »

Elle se frottait nerveusement le visage avec ses mains.

Dehors, le battement de la pluie avait pris plus d'intensité soudain.

Shimamura, pour la retenir, dut la serrer si fort dans ses bras que le haut chignon de la jeune femme s'écrasait contre sa joue. Si peu qu'il relâchât son étreinte, il sentait qu'elle allait s'écrouler sur le sol. Tandis qu'il nouait étroitement ses bras autour d'elle, il glissa tendrement sa main sous le col du kimono.

Elle ne répondit pas à ses avances et, bras croisés, défendit à la main de Shimamura l'approche de ses seins. Prise tout à coup d'un sursaut de colère contre son propre bras qui, apparemment, ne faisait pas ce qu'elle voulait, elle l'invectiva et le mordit cruellement :

« Qu'est-ce que c'est que cela ? Je vais t'apprendre ! Fainéant ! Propre à rien ! Tu vas voir ! »

Shimamura eut un recul de stupéfaction. Sur le bras de la jeune femme, il voyait la marque profonde du coup de dents.

Mais elle avait cessé en même temps de se défendre, et elle se mit, du bout du doigt, à dessiner des caractères : elle allait lui dire quels étaient les gens qu'elle aimait, lui assura-t-elle. Il y eut tout d'abord le nom de quelque vingt ou trente acteurs, et puis ce fut celui de Shimamura, encore Shimamura, le nom de Shimamura répété sans fin.

Sous la paume de Shimamura se gonflait une tiédeur exquise.

D'une voix apaisante, il lui répétait tendrement : « Là ! Là ! C'est fini. C'est fini maintenant... » Ému, il lui trouvait quelque chose de maternel.

Mais voilà que, dans sa pauvre tête, la douleur de nouveau s'était déchaînée. Elle se plia sous la souffrance et, tournoyant sur elle-même, elle alla s'abattre à l'autre bout de la chambre en gémissant :

« Cela ne s'arrange pas... pas du tout. Oh ! je me sens mal... Je veux rentrer. Rentrer chez moi...

— Jamais vous ne serez capable de faire tout ce chemin ! Et puis écoutez comme il pleut !

— Pieds nus, en rampant, j'irai chez moi. Il faut que je rentre.

— Un peu risqué, vous ne pensez pas ? Je vous ramènerai, s'il faut absolument que vous partiez. »

La route qui descendait de l'auberge au village dévalait la pente raide de la montagne.

« Et si vous essayiez de desserrer un peu votre ceinture pour vous reposer un peu ? Je suis sûr que vous ne tarderiez pas à vous sentir assez bien pour rentrer chez vous.

— Non, non. Voilà ce qu'il faut faire : je sais. Je connais bien cela. »

Elle s'était relevée à demi, le buste bien droit, pour aspirer l'air à pleins poumons, non sans effort et non sans souffrir visiblement. Elle avait un peu mal au cœur, avoua-t-elle bientôt à Shimamura, avant d'ouvrir la fenêtre derrière elle et s'y penchant pour essayer de vomir, mais en vain. Elle luttait désespérément pour ne pas se laisser rouler au sol, pour ne pas sombrer tout à fait. Et chaque fois qu'elle parvenait à se reprendre un peu, c'était pour répéter inlassablement : « Je vais rentrer chez moi ! Il faut que je rentre ! » — tant et si bien qu'il fut plus de deux heures du matin.

« Allez vous coucher ! Mais allez donc vous remettre au lit puisqu'on vous le dit ! insista-t-elle alors.

— Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ? s'inquiéta Shimamura.

— Rester comme je suis. Dès que je me sentirai un peu mieux, je rentre à la maison. Je rentrerai avant la pointe du jour. »

À quatre pattes, elle se traîna vers lui et le tira.

« Allez, je vous dis, recouchez-vous ! Ne vous occupez pas de moi. Dormez tranquillement. »

Shimamura regagna sa couche. Tant bien que mal, elle s'était penchée en avant sur la table, absorbant un autre verre d'eau.

« Debout ! commanda-t-elle devant le lit. Levez-vous quand on vous en prie ! »

Shimamura lui demanda ce qu'elle voulait exactement qu'il fît.

« Qu'est-ce que j'ai dit ? Vous n'aviez qu'à dormir.

— Vous ne vous montrez pas très raisonnable, vous savez », fit Shimamura en l'attirant à lui.

En se couchant à côté de lui, elle avait tout d'abord détourné de lui son visage. L'instant d'après, dans un élan farouche, elle lui tendait ses lèvres.

Combien de fois répéta-t-elle ensuite, comme dans un délire où elle eût voulu lui exprimer toute sa peine, interminablement les mêmes mots :

« Non, oh non !... N'avez-vous pas dit que nous devions rester amis ? »

Il y avait dans sa voix un tel accent de gravité, un sérieux si poignant qu'il en fut touché au plus vif de son désir, au point même qu'il songea un moment à tenir sa promesse, en lui voyant cette expression tendue et ce front contracté sous l'effort désespéré qu'elle faisait pour retrouver son sang-froid, réacquérir la possession d'elle-même.

« Pour moi, murmurait-elle, je n'aurai pas de regret. Je n'en aurai jamais aucun. Mais je ne suis pourtant pas une femme comme cela... Une aventure sans lendemain... qui ne peut pas durer... C'est vous-même qui me l'avez dit, non ? »

Elle flottait encore à demi dans les vapeurs de l'alcool.

« Pas de ma faute à moi. C'est de la tienne. C'est toi qui as joué et perdu... Toi, le faible. Pas moi. »

Elle mordait sa manche avec fureur comme pour lutter encore contre le bonheur.

D'un long moment elle ne parla plus, détendue et paisible, vidée de tout sentiment, semblait-il. Puis elle dit, comme frappée soudain d'une pensée remontée du fond de sa mémoire :

« Vous vous amusez, n'est-ce pas ? Vous vous amusez de moi !

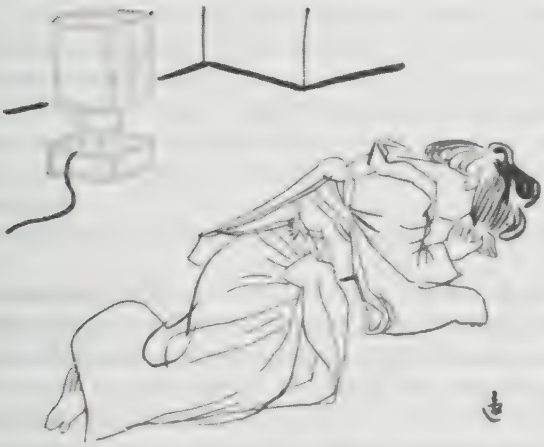
— Pas du tout.

— Au fond, tout au fond du cœur, vous vous amusez de moi ; et même si ce n'est pas vrai en ce moment, ce sera vrai plus tard. »

Ses yeux s'étaient mouillés de larmes et elle se détourna pour se cacher le visage dans l'oreiller.

Ses sanglots s'apaisèrent et bientôt, en se blottissant tendrement contre lui, elle se prit à lui raconter sa vie dans les moindres détails sur un ton de douces confidences. Ses maux de tête étaient oubliés, semblait-il. De ce qu'il venait de se passer, elle ne dit mot.

« Oh ! comme le temps a passé ! Je parle, je parle, et je ne m'occupe pas de l'heure, s'excusa-t-elle avec un timide sourire. Il fait



encore nuit, mais il faudra que je parte avant l'aube. Les gens d'ici se lèvent de bonne heure. »

Plusieurs fois elle se releva pour aller jeter un coup d'œil à la fenêtre.

« J'ai encore le temps. Il fait encore assez sombre pour que personne ne puisse me voir. Et puis il pleut : nul ne sortira ce matin pour aller aux champs. »

Elle n'avait pas envie de s'en aller ; et quand le petit jour vint dessiner la crête vague des montagnes estompées sous la pluie, puis dégager l'arête des toits sur la pente, parmi les arbres, elle ne s'était toujours pas décidée. Finalement ce fut l'heure des premiers bruits dans l'auberge, quand les servantes se lèvent et se mettent au travail. Vite, elle refit un peu sa coiffure et s'esquiva soudain, s'envola plutôt, non sans avoir vivement empêché Shimamura de l'accompagner à la porte. Il ne fallait pas qu'on les vît ensemble.

Le jour même, Shimamura avait regagné Tôkyô.

« Ce que tu disais l'autre fois, tu sais, ce n'était réellement pas vrai. Sinon qui s'aviserait, en pleine fin d'année, de venir se geler dans un coin pareil ? Non, je ne me suis pas amusé de toi. »

La jeune femme lève la tête. Sa joue est un peu rouge au-dessous des yeux où elle vient de presser la paume de Shimamura, rouge malgré le fard qui lui poudre de blanc tout le visage. Shimamura songe au pays de neige, à sa froidure. Mais il lui trouve aussi quelque chose de chaud, sans doute à cause du noir profond de ses cheveux.

Elle a un doux sourire, comme sous l'éclat d'une lumière éblouissante. Et sans doute avec ce sourire a-t-elle pensé à « l'autre fois », car il la voit s'empourprer peu à peu, comme si son corps entier s'embrasait à mesure à la chaleur des mots qu'il lui a dits. Elle se penche légèrement en avant, avec un rien d'air boudeur, et il aperçoit son dos rougissant dans l'entrebâillement de son col : cette vue lui donne le curieux sentiment de la découvrir dans sa nudité troublante et voluptueuse. L'impression est sans doute d'autant plus forte à cause du contraste avec la couleur de sa chevelure. Si ses cheveux ne sont pas trop fournis dans l'absolu, ils sont durs comme ceux d'un homme, impeccables, sans le moindre petit cheveu désordonné, et l'ensemble forme une masse épaisse et lourde qui reluit d'un éclat noir presque minéral.

Cette chevelure, Shimamura la contemple et s'étonne. Il se demande à présent si le froid qui l'a tant surpris, au premier contact, ne serait pas moins un effet de l'hiver dans ce pays de neige qu'une qualité propre des cheveux. La jeune femme, pendant ce temps, s'était mise à compter quelque chose sur ses doigts, n'en finissant plus.

« Qu'est-ce que tu comptes ? » lui demande-t-il.

Mais elle n'interrompt pas son calcul.

« C'était le vingt-trois mai, finit-elle par dire.

— On faisait le total des jours ? plaisante Shimamura, certain d'avoir deviné. Juillet et août sont deux mois de trente et un jours qui se suivent, n'oublie pas !

— Cela fait le cent quatre-vingt-dix-neuvième jour aujourd'hui. Exactement cent quatre-vingt-dix-neuf.

— Tu es sûre de la date ? Comment te rappelles-tu que c'était le vingt-trois mai ?

— Un simple coup d'œil à ce que j'ai consigné dans mon journal. Tout y est.

— Tu tiens un journal ?

— Il est toujours amusant de relire un journal ancien. Seulement je ne cache rien et il m'arrive parfois de prendre honte de moi-même.

— Quand l'as-tu commencé ?

— Juste avant mon départ pour Tôkyô afin de faire l'apprentissage du métier. Je n'avais vraiment pas d'argent, et je me suis acheté un simple calepin de quatre sous, que j'ai bourré de la première à la dernière page, en colonnes serrées. Il fallait que j'eusse un crayon bien taillé, car ces colonnes sont régulièrement séparées de traits fins, tirés à la règle. Plus tard, lorsque j'ai pu acheter de quoi tenir un vrai journal, cela n'a plus été la même chose. Je ne faisais que gaspiller des pages. Il en avait été de même pour la calligraphie, d'ailleurs. Au commencement, je m'exerçais sur du papier journal, tandis qu'aujourd'hui j'écris tout directement sur du bon papier en rouleaux sans même y songer.

— Ce journal, tu l'as toujours tenu sans discontinuer ?

— Oui. L'année de mes quinze ans et cette année-ci ont été les meilleures. J'ai l'habitude de m'y mettre avant de me coucher, quand je rentre, et je m'endors parfois dessus en écrivant : je retrouve les endroits à la relecture ; on les reconnaît tout de suite... Il y a aussi des jours que je passe sans rien noter. Ce n'est pas régulier. Parce qu'ici, en montagne, les sorties sont toujours un peu pareilles. Alors que dire ? Mais cette année, par contre, je me suis procuré un cahier avec une page pour chaque jour et j'ai eu tort. Il suffit que je me mette à écrire pour ne plus pouvoir m'arrêter. »

S'il n'apprit pas sans surprise qu'elle tenait son journal, Shimamura s'étonna plus encore quand il sut qu'elle y consignait régulièrement ses lectures depuis sa quinzième ou seizième année, et qu'elle en avait à présent dix cahiers pleins.

« Tu y relèves également tes critiques ? s'enquit-il.

— Oh ! j'en serais bien incapable, protesta-t-elle. Je note le titre et le nom de l'auteur, quels sont les personnages et leurs rapports. C'est tout.

— Mais à quoi bon cet effort ? Quel profit en tires-tu ?

— Rien. Rien du tout.

— Et tout cela à peine perdue ?

— Mais oui, absolument en pure perte ! » avoua-t-elle légèrement et sans qu'il parût lui en coûter. Pourtant c'était un regard grave qu'elle posait sur Shimamura.

Peine perdue ! Shimamura, sans trop savoir pourquoi, aurait encore voulu insister, mais il fut soudain envahi par un sentiment d'apaisement semblable au calme de la neige qui tombe, et qui ne pouvait venir que de cette attraction irrésistible qui l'emportait vers elle. Il savait bien que tout cela n'avait rien d'un effort gratuit pour elle, et pourtant, en s'obstinant à lui dire que c'était de la peine perdue, il ne pouvait que ressentir profondément toute la pureté qui se dégageait d'elle.

Encore qu'elle lui parlât de romans, sa conversation n'avait pas grand-chose à voir avec ce qu'on entend généralement par « littérature ». Les seuls rapports qu'elle pouvait avoir sur ce plan-là avec les gens du pays se bornaient à l'échange des brochures et autres magazines féminins ; pour le reste, il lui fallait cultiver seule son goût de la lecture, au petit bonheur et sans aucun discernement, sans choix, sans la moindre préoccupation littéraire, en se procurant jusqu'aux revues et romans que les clients de l'auberge pouvaient laisser dans leur chambre. Beaucoup des noms d'auteurs qu'elle citait à Shimamura lui étaient, à lui, parfaitement inconnus ; et il l'écoutait un peu comme si elle lui eût parlé d'une littérature à la fois étrangère et lointaine. Il y avait là une résonance pathétique qui faisait penser en quelque sorte à la voix d'un mendiant ayant perdu toute notion de gain. Et Shimamura se prit à songer, tout en l'écoutant, qu'avec ses propres rêveries sur le ballet occidental, il lui ressemblait assez par certains côtés. Lui aussi, il allait puiser au hasard d'ouvrages excentriques, suspendre à des mots étrangers, à des photographies lointaines, les images vagues et les spéculations abstraites dont il se berçait.

Ne lui parlait-elle pas de même, à présent, avec la chaleur de l'enthousiasme, de films ou de pièces de théâtre qu'elle n'avait jamais

vus ? Sans aucun doute, l'oreille complaisante qu'il lui prêtait, avait dû beaucoup lui manquer tout au long de l'été. Mais avait-elle oublié qu'une conversation de ce genre, exactement cent quatre-vingt-dix-neuf jours auparavant, avait éveillé son élan vers Shimamura ? Car voici qu'elle s'abandonnait de nouveau à son bavardage, maintenant, et que son corps tout entier semblait s'embraser à cette chaleur.

Son regret de la ville, en vérité, n'avait rien des amertumes de l'exil ; ce n'était qu'un grand rêve lointain, sans impatience ni désespoir : une douce rêverie humblement résignée. Elle-même n'avait pas l'air d'y trouver quelque tristesse ; et c'était là peut-être ce qui troublait le plus profondément Shimamura, si perméable, dans son émotion, à ce sentiment de l'effort gratuit, de la peine perdue, que pour un peu sa propre existence lui fût apparue sous un même jour de stérilité vaine. Par bonheur, il voyait devant lui le visage mobile et bien vivant de la jeune femme, avec cet air de santé et le teint coloré qu'elle devait au dur climat de l'altitude.

Il ne la considérait plus de la même façon, en tout cas. Il s'était rendu compte, non sans surprise, que son propre comportement devant elle n'était ni plus aisé, ni plus libre maintenant qu'elle était une *geisha*...

Elle était complètement ivre, le premier soir, quand elle avait cruellement enfoncé ses dents dans son bras aux trois quarts engourdi, soudain furieuse qu'il mît si longtemps à lui obéir. « Je vais t'apprendre ! Fainéant ! Propre à rien ! Tu vas voir ! »

Et plus tard, ne pouvant plus résister dans son combat contre elle-même et contre son ivresse, elle avait roulé bord sur bord : « Je n'aurai jamais aucun regret... Mais je ne suis pourtant pas une femme comme cela ! Je ne suis pas une femme de cette sorte ! »...

« C'est le train de minuit pour Tôkyô », fit-elle.

On eût dit qu'elle avait perçu son hésitation et ne parlait que pour l'écarter. Au coup de sifflet du train, il la vit se relever d'un bond et s'en aller tout droit écarter les panneaux à glissière refermés devant la fenêtre, ouvrir la fenêtre elle-même pour se pencher sur le rebord, tout le corps rejeté sur la barre d'appui.

L'air glacé envahissait la chambre. Le bruit du train en s'évanouissant dans le lointain, semblait finir comme un gémissement du vent nocturne.

« Mais c'est de la folie ! Tu ne vois pas qu'il fait froid ? » lança Shimamura en venant à son tour à la fenêtre.

La nuit se tenait immobile, figée, sans le moindre soupçon de brise, et le paysage se revêtait d'une austère sévérité. On avait l'impression qu'un grondement sourd, dans le sol, répondait au craquement du gel qui resserrait la neige partout, sur l'étendue. Il n'y avait pas de lune. Les étoiles, par contre, apparaissaient presque trop nombreuses pour qu'on crût à leur réalité, si scintillantes et si proches qu'on croyait les voir tomber et se précipiter dans le vide. Le ciel se retranchait derrière elles, toujours plus profond et plus lointain, là-bas, vers les sources enténébrées de la nuit. Les sommets de la haute chaîne, confondus en une seule ligne de crêtes, dressaient contre le ciel étoilé leur masse imposante, y découpant un horizon inquiétant, énorme et noir. Sur l'ensemble du paysage, toutefois, régnait une seule harmonie faite de pure sérénité et de tranquillité grandiose.

Comme elle avait senti Shimamura venir près d'elle, la jeune femme s'était laissée aller un peu plus bas contre l'appui de la fenêtre, ses seins appuyés dessus. Non pas une pose d'abandon, bien au contraire : elle avait, contre la nuit, l'air le plus ferme et le plus affirmé qu'il fût possible. « Toujours cette cuirasse, qu'il va falloir transpercer », se dit Shimamura.

Les montagnes, aussi sombres qu'elles fussent, resplendissaient cependant de l'éclat de la neige ; et pour Shimamura, elles eurent à ce moment un air étrangement diaphane, d'une désolation sans nom. Pouvait-on parler ici d'une harmonie entre le ciel et la montagne ?

« Tu vas prendre froid ! Tu es gelée », dit Shimamura en posant sa main sur la gorge de la jeune femme, qu'il voulait tirer en arrière. Mais elle se cramponna à la barre d'appui.

« Je vais rentrer chez moi, s'obstina-t-elle, encore que sa voix se troublât.

— Très bien. Alors, rentre.

— Encore un tout petit moment. Je voudrais rester comme je suis...

— Moi, je descends prendre un bain, décida Shimamura.

— Non, non, restez avec moi...

— Si tu refermes cette fenêtre !

— Encore un petit moment... J'aimerais tant rester comme cela un instant ! »

Le bouquet d'arbres du sanctuaire masquait la moitié du village.

Les lumières de la gare (même pas à dix minutes en taxi) scintillaient au loin comme si le froid les eût fait crépiter.

Les cheveux de la jeune femme, la fenêtre, les manches de son kimono : tout ce que touchait Shimamura était glacé, mais glacé comme si le froid en fût sorti : un froid tel qu'il n'en avait jamais connu de semblable.

Même de la natte, sous ses pieds, le froid lui faisait l'impression de rayonner. Shimamura s'en fut pour descendre prendre son bain.

« Attendez-moi ! Je viens avec vous », dit-elle. Et elle le suivit tout humblement.

En bas, comme elle rangeait les vêtements que Shimamura avait laissés négligemment au sol, devant la porte, quelqu'un entra. Un autre client de l'hôtel. Un homme. En s'inclinant profondément devant Shimamura, elle se voila la face.

« Oh ! excusez-moi ! dit le nouveau venu en faisant mine de se retirer.

— Mais non, je vous en prie, s'empressa Shimamura. Nous passerons à côté. »

Il prit ses vêtements et s'avança vers le bain voisin, réservé aux dames, où elle le suivit comme s'ils eussent été mari et femme. Shimamura se plongea dans l'eau chaude sans un regard de son côté. Il se sentait pris de fou rire à la pensée qu'elle était là, avec lui. Vite, il se mit la tête sous le *yuguchi*[1] et se rinça la bouche à grand bruit.

Ils se retrouvaient dans la chambre. En relevant un peu la tête sur l'oreiller, d'un geste de son petit doigt sur l'oreille, elle fit glisser une mèche défaite de sa coiffure.

« Je m'en sens toute triste », déclara-t-elle. Et elle ne dit rien d'autre. Shimamura crut pendant un moment qu'elle avait les yeux ouverts à demi, puis il se rendit compte que la ligne épaisse de ses cils lui en avait donné l'illusion.

Nerveuse, tendue, elle ne dormit pas un instant de toute la nuit.

Sans doute tiré de son sommeil par le bruit léger, Shimamura se réveilla comme elle nouait son *obi**.

« Excusez-moi. Je ne voulais pas vous réveiller, dit-elle. Il fait encore sombre. Regardez : est-ce que vous pouvez me voir ? »

1. *Yuguchi* se dit pour la fontaine par où se déverse en permanence l'eau chaude de la source thermale, qui va ensuite remplir le grand bassin.

Elle éteignit la lumière.

« Vous ne me voyez pas, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas me voir ?

— Non. C'est encore la pleine nuit.

— Pas du tout. Cherchez un peu mieux. Là ! Est-ce que vous me voyez ? Et maintenant ? fit-elle en ouvrant en grand la fenêtre. Mais bien sûr ! On peut me voir ! Il faut que je parte. »

Shimamura, saisi par le froid du matin, dont l'intensité le surprenait de nouveau, se souleva un peu sur son oreiller. Le ciel était encore couleur de nuit, mais là-bas, sur les montagnes, c'était déjà le matin.

« Tout ira bien. Les paysans n'ont pas tellement à faire en cette saison. Il n'y aura personne dehors d'aussi bonne heure. À moins, peut-être, que quelqu'un parte en course dans la montagne... Qu'en pensez-vous ? »

Elle parlait, sans attendre de réponse, allant et venant dans la chambre, en traînant derrière elle le bout de son *obi* à moitié noué.

« Il n'y avait pas de client pour l'hôtel au train de cinq heures. Personne ici ne sera levé avant un bon moment. »

Le nœud de son *obi* était fait maintenant, mais elle s'agitait encore dans la chambre, se levant, se ragenouillant à terre, se relevant encore, non sans jeter de fréquents coups d'œil du côté de la fenêtre. Elle avait l'air à bout de nerfs, tout ensemble angoissée et agacée telle une bête nocturne qui craint l'approche du matin. On l'eût crue possédée, agitée par quelque mystérieux et sauvage instinct, sous l'emprise de quelque charme magique.

La lueur, dans la chambre, était à présent suffisante pour que Shimamura pût voir l'éclat de ses joues, d'un carmin si vif et brillant, qu'il en fut comme fasciné.

« Tu as les joues en feu. C'est dire quel froid il fait !

— Le froid n'y est pour rien : c'est seulement parce que j'ai enlevé ma poudre. Je n'ai qu'à me glisser dans mon lit pour avoir chaud une minute après ; chaud partout, jusqu'au bout des pieds. »

Agenouillée devant le miroir, près du lit, elle observa encore qu'il faisait grand jour et qu'elle allait rentrer.

Le regard de Shimamura s'était porté vers elle, mais d'un geste immédiat, il reposa sa tête sur l'oreiller : ce blanc qui habitait les profondeurs du miroir, c'était la neige, au cœur de laquelle se

piquait le carmin brillant des joues de la jeune femme. La beauté de ce contraste était d'une pureté ineffable.

Shimamura se demanda si le soleil était levé, car la neige avait pris soudain un éclat plus brillant encore dans le miroir : on eût dit un incendie de glace. Le noir même des cheveux de la jeune femme, dans le contre-jour, paraissait moins profond, secrètement habité par un jeu d'ombres d'une teinte pourprée.

Pour éviter sans doute l'engorgement par la neige, l'écoulement des eaux des bains se faisait par une rigole tracée contre les murs de l'hôtel. Devant l'entrée, l'eau s'étalait en une large flaque qui ressemblait à un étang minuscule. Sur les dalles qui menaient à la porte, un gros chien noir était en train d'y boire. Un alignement de skis, qu'on venait probablement de sortir d'une réserve pour les exposer à l'air, devait attendre les futurs clients ; une faible odeur de moisissure s'en dégageait, adoucie et comme sucrée par la vapeur qui montait de l'eau chaude. Les paquets de neige tombés des branches des cèdres sur le toit des bains y plaquaient des taches informes, presque mouvantes, presque tièdes.

Le tracé de la route, avant la fin de l'année, aura complètement disparu sous la neige, englouti par les congères. Pour venir aux soirées, il faudra qu'elle chausse de hautes bottes de caoutchouc, qu'elle porte l'inélégant « pantalon montagnard » par-dessus le kimono, et aussi la lourde pèlerine, et encore une voilette pour se protéger le visage. De la neige, il y en aura bien dix pieds à ce moment-là, et pour tout l'hiver. Elle le lui avait dit, et Shimamura y repensait, tout en descendant vers le village sur ce chemin qu'elle avait scruté du regard, ce matin même, à la pointe de l'aube, de la fenêtre de sa chambre à l'auberge. Des serviettes séchaient sur un fil haut tendu sur le bord du chemin. Par-dessous, il voyait se déployer le panorama des montagnes et là-bas, les pics neigeux qui luisaient doucement dans la lumière. La tige verte des poireaux, dans les jardins, n'était pas encore ensevelie complètement sous la neige.

Des gamins du village faisaient du ski à travers champs.

Lorsque le chemin déboucha entre les maisons, Shimamura perçut comme le gouttement d'une pluie menue, et il vit les jolis petits glaçons luisants qui bordaient les avant-toits.

« Pendant que tu y es, lança une voix derrière lui, ne vas-tu pas débarrasser le nôtre aussi ? »

C'était une femme qui revenait du bain en s'épongeant le front avec sa serviette encore humide, et qui levait un regard ébloui dans le soleil pour s'adresser à l'homme qui enlevait la neige d'un toit. Quelque serveuse, pensa Shimamura, qui sera arrivée au village en avance pour la saison de ski. L'entrée voisine était celle d'un café[1] : une vieille demeure dont le toit s'affaissait, avec une fenêtre aux vitres décorées d'une peinture, qui était défraîchie depuis le temps qu'elle était exposée aux intempéries.

Faits de bardeaux pour la plupart, les toits des maisons présentaient d'identiques alignements de pierres parallèlement à la rue : de grosses pierres rondes et polies, blanches de neige du côté de l'ombre, et qui luisaient au soleil de l'autre côté, aussi noires que des pierres à encre, avec un brillant qui tenait moins à l'humidité ruisselante qu'à leur grain minéral lissé à force de gels, de vents et de pluie.

Les avant-toits qui descendaient presque jusqu'au sol, exprimaient, à eux seuls, et peut-être mieux encore que les pierres sur les toits, l'âme même des pays du Nord.

Des gosses jouaient, s'amusant à casser la glace du ruisseau pour la jeter ensuite au milieu de la rue, enchantés sans doute des multiples éclats qu'elle faisait fuser au soleil en se brisant. Shimamura resta un bon moment à les regarder faire, planté dans la lumière, n'arrivant pas à croire que la glace fût si épaisse.

Adossée à un mur de pierre, une gamine de douze à treize ans tricotait, à l'écart des autres. Hors de la rude étoffe de ses larges « pantalons montagnards », il vit qu'elle avait les pieds nus dans ses *geta**, et que la peau en était rouge et gercée par le froid. Sagement assise sur un tas de bûches à côté d'elle, un petit bout de fille qui pouvait avoir deux ans écartait ses menottes pour lui tenir avec patience l'écheveau de laine, d'une couleur terne et grise, dont le fil acquérait une teinte plus vive et plus chaude, en passant des bras de la plus petite aux mains de la plus âgée des deux fillettes.

Sept ou huit maisons plus bas, il entendit le rabot du menuisier

1. À l'époque, le mot « café » (qui était prononcé à peu près « kafuê ») désignait péjorativement un bistrot de mauvais genre, où de jeunes femmes tenaient compagnie au client.

travaillant dans une fabrique de skis. De l'autre côté de la rue, il y avait cinq ou six *geishas* en train de bavarder, à l'abri du profond avant-toit. « Komako, j'en suis certain, est du nombre », pensa Shimamura, qui connaissait le nom de la jeune femme depuis le matin même, l'ayant appris d'une servante à l'auberge. Komako était là, en effet. Elle l'avait aussi reconnu de loin : l'expression infiniment grave qui marquait son visage n'eût pas permis de la confondre avec les autres. « Elle va rougir jusqu'aux oreilles, se dit Shimamura qui avançait dans la rue, elle va sûrement rougir terriblement, si elle ne parvient pas à faire comme si de rien n'était... » Et à peine avait-il eu cette pensée, que déjà il la voyait, en effet, s'empourprer jusque sous le menton. Elle eût mieux fait de détourner la tête ; mais au contraire elle le suivait dans sa marche comme malgré elle, bien qu'elle gardât les yeux baissés dans un sentiment pénible de gêne.

Shimamura se sentit également monter une flamme aux joues. Il pressa le pas pour s'éloigner, et Komako fut immédiatement sur ses talons.

« Vous n'auriez pas dû... C'est extrêmement gênant pour moi que vous passiez à cette heure-ci.

— Gênant pour qui ? Ne crois-tu pas que cela le soit au moins autant pour moi, quand je vous vois alignées de la sorte comme pour m'attraper au passage ? C'est tout juste si j'ai pu me décider à continuer mon chemin ! Est-ce donc toujours comme cela ?

— Sans doute, oui... Dans l'après-midi.

— Rougir de cette façon et me courir après, je dois dire que cela me paraît encore plus embarrassant.

— Oh non ! Qu'est-ce que cela change ? »

Elle avait parlé clair, mais non sans rougir violemment pour la seconde fois. S'arrêtant, elle prit à pleins bras le tronc d'un kaki en bordure du chemin.

« J'ai pensé que je pourrais vous demander de venir jusque chez moi ; c'est pour cela que je vous ai rejoint.

— Ta maison est par ici ?

— Tout près.

— J'accepte, si j'ai la permission de lire le journal que tu tiens.

— J'ai l'intention de le brûler avant ma mort.

— À propos, n'y a-t-il pas quelqu'un de malade dans ta maison ?

— Comment le savez-vous ?

— Tu es venue l'attendre à la gare, hier, en pèlerine bleu marine.

Et nous avons fait le voyage ensemble, presque en vis-à-vis. La jeune personne qui l'accompagnait, le soignant avec une telle gentillesse, une telle douceur... C'était sa femme ? Ou est-ce quelqu'un d'ici qui était allé le chercher ? Ou alors quelqu'un de Tôkyô ? Ses attentions... Elle a été comme une mère pour lui. Cela m'a fait une forte impression.

— Pourquoi n'en avez-vous rien dit hier soir ? Pourquoi cette discrétion ? demanda Komako avec une soudaine émotion.

— C'est sa femme ? »

Elle négligea de répondre, tant sa propre question la préoccupait.

« Mais pourquoi n'en avoir pas parlé hier ?... Quel caractère bizarre vous avez ! »

Cette brusquerie de ton n'était guère du goût de Shimamura. Il n'y avait rien, apparemment, qui la justifiât, ni dans les circonstances, ni dans ce qu'il avait fait lui-même. Serait-ce un trait de sa nature profonde que Komako trahissait là ? Et pourtant, il se trouvait bien obligé d'admettre lui-même que sa question réitérée le touchait à un point sensible : ce matin, cette image de Komako dans la glace, le rouge de ses joues apparaissant sur le fond de neige, l'avait évidemment fait songer à l'image de la jeune femme du train, à son reflet dans la glace du wagon... Pourquoi donc n'en avait-il rien dit ?

« Cela ne fait rien qu'il y ait un malade ; personne ne vient jamais dans ma chambre », dit Komako en empruntant le passage ménagé dans une basse murette.

À main droite, un petit champ sous la neige ; à gauche, une rangée de kakis devant le mur de séparation. Devant la maison, ce devait être un jardin d'agrément, et dans le petit étang aux lotus, dont la glace brisée avait été empilée sur le bord, on voyait passer des carpes rouges. La demeure elle-même paraissait aussi vieille et crevassée que le tronc creux de ces vieux kakis. Il y avait de la neige par plaques sur le toit gondolé par des poutres tordues, qui faisaient festonner les auvents.

Dans l'entrée au sol de terre battue, on se trouvait dans un froid immobile ; et Shimamura fut conduit au pied d'une échelle avant que ses yeux se fussent habitués à la soudaine obscurité. Une véritable échelle, qui menait à un vrai grenier.

« C'était la chambre de culture des vers à soie, expliqua Komako. Êtes-vous surpris ?

— C'est une chance que tu ne te sois jamais rompu le cou, ivre comme tu peux l'être !

— Je suis déjà tombée. Mais en général, quand j'ai trop bu, je me glisse dans le *kotatsu** en bas et m'y endors. » Tout en parlant, elle avait avancé sa main dans son *kotatsu* pour sentir s'il était assez chaud, et elle redescendit aussitôt chercher du feu.

Shimamura examina curieusement la chambre, constatant qu'il n'y avait qu'une petite fenêtre au midi, mais que le papier de cette fenêtre à glissière était frais et laissait entrer la rayonnante lumière du soleil. Les parois avaient été adroitement tapissées de papier de riz, ce qui donnait à la pièce l'aspect d'un vieux coffret de papier. Au-dessus, c'était le toit nu qui servait de plafond, et sa pente rude jusqu'au niveau de la fenêtre vous laissait une impression assombrie de solitude. Instinctivement, Shimamura se demanda ce qu'il y avait de l'autre côté de la paroi de cette cellule aérienne, et il eut le sentiment désagréable de se trouver comme sur un balcon clos, suspendu dans le vide. Plancher et cloisons, tout vieux qu'ils fussent, étaient d'une propreté impeccable.

Un moment, sa pensée s'amusa à l'idée de la lumière pénétrant le corps vivant de Komako, dans sa chambre d'élevage des vers à soie, tout comme elle traverse le corps translucide des larves industrieuses.

La couverture du *kotatsu* était faite du même tissu de coton, à rayures, qui sert à la confection des « pantalons montagnards ». La commode avec ses tiroirs était un beau meuble, de bois fin de paulownia bien veiné et poli ; — peut-être, songea-t-il, un souvenir de ses années de Tôkyô. L'autre meuble, par contre, une vulgaire coiffeuse, faisait contraste par sa rusticité, alors que son coffret à couture, d'un vermillon somptueux, faisait chanter la note profonde et chaude qui fait le charme des laques de haute qualité. Sur la paroi, un rayonnage de caissettes empilées, derrière un fin rideau de lainage léger, devait probablement lui servir de bibliothèque.

Le kimono de sortie qu'elle portait la veille était là, suspendu contre la paroi, ouvert sur la soie rouge vif de la robe de dessous.

Lestement, Komako grimpa l'échelle avec une petite pelle de braises de charbon de bois.

« Il vient de la chambre du malade, dit-elle. Mais vous pouvez être sans crainte : le feu dévore tous les microbes, à ce qu'on dit. »

Elle se pencha pour attiser la braise, si bas que sa coiffure soigneu-

sement refaite balaya presque le bord du *kotatsu*. « C'est une tuberculose intestinale qui ronge le fils de la maîtresse de musique, expliqua-t-elle ; il n'est revenu à la maison que pour mourir. »

Mais à vrai dire, il n'était pas lui-même né ici. C'était la maison de sa mère, plutôt. Elle avait continué d'enseigner la danse sur la côte, alors même qu'elle avait cessé d'être *geisha* ; mais vers la cinquantaine, elle avait eu une attaque, et c'était pour se soigner qu'elle était revenue à la station thermale. Son fils, qui avait une passion pour la mécanique depuis qu'il était tout enfant, était resté à faire son apprentissage chez un horloger. Plus tard, il avait même gagné Tôkyô afin de pouvoir suivre des cours du soir tout en travaillant, et le surmenage lui avait ruiné la santé. Il avait tout juste vingt-cinq ans.

Ces explications, Komako les avait données à Shimamura sans aucune réticence ; mais pourquoi n'avait-elle soufflé mot de la jeune femme qui accompagnait le malade ? Et pourquoi nulle explication de sa propre présence dans cette maison ?

Shimamura, tout en l'écoutant, éprouvait, quoi qu'il en fût, un sentiment de gêne. Il lui semblait que la jeune femme, de son balcon aérien, lançait une émission aux quatre vents du monde.

Du coin de l'œil, en revenant dans l'entrée, il perçut la vague blancheur d'un objet qu'il n'y avait pas remarqué au passage : un coffre à *shamisen**, dont les proportions l'étonnèrent. La boîte lui parut nettement plus large et plus longue que d'ordinaire, et il avait du mal à s'imaginer Komako encombrée d'un pareil ustensile pour se rendre aux soirées qui réclamaient sa présence. À ce moment, quelqu'un fit glisser la porte sombre qui donnait à l'intérieur.

« Cela ne fait rien, Komako, si je passe par-dessus ? » demanda la voix émouvante, si claire et si belle de timbre qu'une sorte de tristesse vous saisissait : une voix qui semblait résonner comme un écho venu de quelque part au loin.

C'était la voix de Yôko, inoubliable pour Shimamura depuis qu'il l'avait entendue, dans la nuit, appelant le chef de poste, à l'arrêt marqué par le train au sortir du tunnel.

« Mais non, pas du tout. Allez-y ! »

Yôko, d'un pas léger, enjamba la boîte à *shamisen*, un vase de nuit en verre à la main.

Qu'elle fût une fille de ce pays de neige, il n'en pouvait pas douter : il n'était que de voir comment elle portait le pantalon des mon-

tagnes ou de se rappeler son ton de familiarité avec l'homme du poste ; mais le motif raffiné qui ornait son *obi**, à moitié visible par-dessus la grosse culotte fendue, en éclairait la rude rayure brune et noire, de même que les longues manches de son kimono de laine fine en recevaient comme une grâce plus voluptueuse. Même son pantalon, fendu pourtant au-dessous du genou et bouffant lourdement sur ses hanches, laissait une impression de souplesse et de douceur, prenait une sorte de légèreté malgré l'épaisseur du tissu et la naturelle raideur de cette grosse cotonnade.

Mais elle n'avait jeté qu'un rapide et vif coup d'œil sur Shimamura, et traversa la terre battue sans prononcer un mot, pour s'éloigner aussitôt.

Même après qu'il eut quitté la maison, Shimamura resta hanté par ce regard aigu qui lui laissait comme une brûlure en plein front. C'était encore la pure, l'ineffable beauté de cette lumière distante et froide, la féerie de ce point scintillant qui avait cheminé à travers le visage de la jeune femme sous lequel courait la nuit, dans la fenêtre du wagon, cet éclat qui était venu, un moment, illuminer surnaturellement son regard, enchantement merveilleux et secret auquel le cœur de Shimamura avait répondu, l'autre soir, en battant plus fort, et auquel venait se mêler à présent la magie miroitante de la neige, ce matin, l'immense étendue de blancheur où se piquait, brillant et vif, le carmin des joues de Komako.

Son pas s'accéléra. Non qu'il eût la jambe nerveuse ; il avait au contraire le muscle un peu dodu. Mais une sorte d'allégresse, un entrain nouveau l'avaient saisi, sans qu'il s'en rendît trop compte, à la vue de ses chères montagnes. Et dans sa disposition profondément rêveuse, il lui était facile d'oublier que le monde des humains intervînt dans le jeu des reflets flottants et des images étranges qui l'enchantait. Non, la fenêtre du wagon, dont la nuit avait fait une glace, ou le miroir comblé de blancheur par la neige, ni l'un ni l'autre n'étaient plus des objets faits de main d'homme : ils étaient quelque chose qui participait de la nature elle-même, pour moitié, et d'un monde différent et lointain, pour l'autre. Un univers existant ailleurs, auquel appartenait également la chambre qu'il venait à peine de quitter.

Envahi par ce sentiment, Shimamura tressaillit, éprouvant le besoin de revenir aux choses du monde positif. Il interpella une

masseuse aveugle, au sommet du raidillon, pour lui demander si elle pouvait venir le masser.

« Voyons un peu quelle heure il est », fit-elle en glissant sa canne sous son bras pour tirer de son *obi* une montre à gousset qu'elle ouvrit, tâtant des doigts de sa main gauche le cadran. « Deux heures trente-cinq. J'ai un rendez-vous à trois heures trente. C'est un peu plus loin que la gare, mais si j'arrive un peu en retard, je pense que cela ne fera rien.

— C'est vraiment surprenant que vous puissiez lire l'heure, apprécia Shimamura.

— Il n'y a pas de verre et je n'ai qu'à toucher les aiguilles.

— Mais les chiffres ?

— Non, ce n'est pas pas nécessaire », dit-elle en tirant à nouveau la montre du gousset pour en ouvrir le boîtier. C'était une montre d'argent, un peu plus grande qu'une montre de femme. Avec trois doigts posés comme repères sur le douze, le six et le trois : « Je peux donner l'heure assez exacte, expliqua-t-elle, et si je me trompe, ce n'est jamais que d'une minute en avance ou en retard. Jamais plus de deux minutes, en tout cas.

— Et la pente du chemin, n'est-elle pas un peu raide ? s'inquiéta Shimamura.

— Quand il pleut, c'est ma fille qui vient me chercher au village pour m'amener ici, et le soir, je ne travaille jamais qu'au village. Je ne monte pas ici. C'est même un sujet de plaisanterie pour les servantes de l'auberge : elles prétendent que c'est mon mari qui ne veut pas me laisser sortir.

— Vous avez de grands enfants ?

— Ma fille aînée a douze ans. »

Tout en bavardant de la sorte, ils étaient arrivés dans la chambre de Shimamura et la conversation cessa quand l'aveugle commença le massage. Dans le silence, on entendit le chant lointain d'un *shamisen*.

« Tiens ! Qui est-ce qui joue ? fit l'aveugle en prêtant l'oreille.

— Vous êtes toujours capable de reconnaître la *geisha* à sa sonorité ?

— Certaines, oui, mais d'autres pas. Vous avez le corps de quelqu'un qui n'a pas à travailler. Vous sentez comme tout est bien souple, détendu ?

— Pas de contracture nulle part ?

— Une petite crispation là, à la base de la nuque. Mais vous êtes juste comme il faut, ni trop enveloppé, ni trop maigre. Vous ne buvez pas, n'est-ce pas ?

— Parce que vous pouvez le déceler aussi ?

— J'ai trois autres clients, des habitués, qui ont exactement votre tonus physiologique.

— Bah ! c'est une qualité qui n'a rien d'exceptionnel.

— Peut-être, mais si vous ne buvez pas, c'est une petite satisfaction dont vous vous privez : de pouvoir tout oublier !

— Il boit, votre mari ?

— Bien que trop !

— Mais pour en revenir à notre joueuse de *shamisen*, elle peut bien être qui elle veut, c'est une musicienne pitoyable.

— Oui, c'est assez mauvais.

— Est-ce que vous jouez vous-même ?

— Je l'ai fait quand j'étais jeune fille, depuis ma huitième année jusqu'à dix-neuf ans. Mais depuis quinze ans que je suis mariée, je n'ai plus joué. »

En lui entendant avouer son âge, Shimamura se demanda si les aveugles paraissaient toujours tellement plus jeunes que leurs années. Mais il reprit aussitôt :

« Qui a appris à jouer très jeune ne peut plus oublier.

— Avec le métier que je fais, je n'ai plus mes mains d'autrefois, vous savez ; mais j'ai toujours une bonne oreille et cela me fait mal de les entendre. C'est peut-être parce que je me vois même en train de jouer, comme autrefois.

Un moment, elle tendit l'oreille de nouveau.

« Fumi peut-être, qui appartient à l'Izutsuya. Ce sont celles qui jouent le mieux et celles qui jouent le plus mal qu'on reconnaît le plus aisément.

— Il y en a vraiment de bonnes ?

— Komako est excellente. Jeune sans doute, mais elle s'est beaucoup perfectionnée depuis peu.

— Komako ? Vraiment ?

— Au fait, vous la connaissez, n'est-ce pas ? Oui, je la trouve excellente ; mais vous ne devez pas oublier non plus que nous ne sommes peut-être pas très difficiles dans nos montagnes.

— Nous nous connaissons si peu que c'est déjà trop dire, expli-

qua Shimamura. J'ai aussi fait le voyage hier avec le fils de la maîtresse de musique.

— Il va mieux ?

— Il ne semble pas.

— Ah ? Le pauvre, il y a déjà longtemps qu'il est malade à Tôkyô, paraît-il. On prétend même que c'est pour pouvoir payer une partie des frais médicaux que, l'été dernier, Komako a décidé de s'engager comme *geisha* professionnelle. Je me demande bien si cela aura servi à grand-chose !...

— Comment cela ? Komako ?

— Ils étaient fiancés seulement. Mais j'imagine qu'on doit se sentir plus tranquille quand on a fait tout ce qu'on pouvait. On n'a au moins rien à se reprocher, après.

— Elle était fiancée avec lui ?

— C'est ce qu'on dit et je n'en sais pas plus, bien sûr. Mais c'est généralement comme cela qu'on sait ces choses-là. »

Quoi de plus banal que d'entendre la masseuse d'une station thermale papoter sur les *geishas* du cru ? Mais ce fut justement parce qu'il les recevait par un canal aussi ordinaire, que les nouvelles surprirent Shimamura et lui parurent d'autant plus extraordinaires, plus invraisemblables. Comment ? Voilà Komako qui devient *geisha* pour voler au secours de son fiancé ? Allons donc ! C'était quand même un peu trop conforme au répertoire le plus usé du mélodrame le plus vulgaire ! Il ne se décidait pas à y croire. C'était peut-être aussi parce que tout cela heurtait de front sa conception de la morale...

Bref, il eût beaucoup aimé maintenant tirer un peu toute cette histoire au clair et en savoir plus long. Mais la masseuse en avait fini.

En tournant la chose dans sa tête, il en revenait toujours à cette idée de « peine perdue » qu'il avait eue déjà à propos du journal de Komako. Car si Komako était vraiment la fiancée de cet homme, et Yôko la nouvelle aimée de ce fiancé, qui lui-même allait bientôt mourir, tout cela n'était-il pas absolument en vain, en pure perte ? Que penser d'autre, quand Komako allait jusqu'à se vendre pour tenir jusqu'au bout ses engagements et payer les frais de la maladie ?

Shimamura se devait de lui en parler à leur prochaine rencontre. Il lui dirait comment il voyait les choses. Il tâcherait de la convaincre. Mais en même temps, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'avec le

nouveau fragment qu'il venait de connaître de sa vie, elle lui devenait plus transparente encore et plus pure.

Son soupçon de mensonge, son sentiment d'un vide et de la vanité dans tout cela, oui, c'était quelque chose de si vague, de si trouble qu'il s'en méfiait comme si cela recouvrait un inavouable danger. Longtemps après que la masseuse aveugle fut repartie, Shimamura cherchait encore à le préciser, et il finit par se sentir glacé jusqu'au creux de l'estomac. Mais aussi avait-on laissé chez lui les fenêtres ouvertes en grand.

Le fond de la vallée, très tôt ensevelie dans les ombres, avait déjà revêtu les tons du soir. Dressées hors de la zone enténébrée, les montagnes, là-bas, tout éclatantes des lumières du couchant, semblaient beaucoup plus proches avec leur relief accentué par les ombres plus creuses, plus obscures, et leur blancheur un peu phosphorescente sous le ciel rougeoyant. Ici, tout près, le bois de cèdres sur le bord du torrent, sous le terrain de ski, étalait sa tache noire autour du sanctuaire.

Shimamura se sentait de plus en plus désolé, misérable, accablé d'inutilité et de vide vain. Et lorsque Komako entra chez lui, ce fut comme un rayon de chaude lumière dans sa nuit.

Il y avait une réunion à l'hôtel pour la mise au point du programme local de la saison d'hiver, et elle était invitée à la soirée qui devait suivre, lui dit-elle en glissant d'un geste vif ses deux mains dans le *kotatsu**. L'instant d'après, elle lui frôlait délicatement la joue.

« Comme vous êtes pâle, ce soir !... Bizarre !... »

Entre deux doigts, elle lui pinça un peu le gras de la joue en tirant sur la peau souple.

« Ne soyez pas absurde, voyons ! Vous vous tracassez, on dirait... »

Shimamura pensa qu'elle avait déjà une pointe d'ivresse.

Mais lorsqu'elle revint, la soirée terminée, ce fut pour s'affaler devant le miroir d'un air qui semblait presque caricaturer l'ivresse.

« Je n'y comprends rien. Absolument rien... Oh ! ma tête... ma pauvre tête ! J'ai mal... Si terriblement mal... Il faut que je boive. Ah ! donnez-moi un verre d'eau. »

Elle se tenait les tempes des deux mains, roulant sa tête sans guère se soucier de respecter sa haute et artistique coiffure. Puis, se redressant, elle se mit à petits gestes précis, se massant le visage avec de la crème démaquillante, à enlever son épaisse couche de poudre

blanche. Ses joues étaient en feu. Et pourtant Komako, maintenant, paraissait enchantée d'elle-même, au grand étonnement de Shimamura incapable de croire que l'ivresse pût s'évanouir aussi vite. Il la vit frissonner des épaules dans le froid.

Calme, sans émoi, elle lui avoua qu'elle avait frisé la dépression nerveuse tout au long du mois d'août.

« Je croyais devenir folle ! Je broyais du noir, ruminant de sombres idées sans même savoir pourquoi. C'était effroyable. Je n'arrivais plus à dormir et c'était uniquement pour sortir que je parvenais à me reprendre. Je faisais toutes sortes de rêves. J'avais perdu l'appétit. Je pouvais rester des heures à tambouriner sur le sol, assise au même endroit, interminablement, au plus fort de la chaleur dans la journée.

— Tu as commencé à sortir quand, à titre de *geisha* ?

— En juin. J'avais cru pendant un bout de temps que je devrais aller à Hamamatsu*.

— Un mariage ? »

Elle approuva. L'homme voulait absolument l'épouser, mais elle ne pouvait faire qu'il lui plût. Sa décision lui avait coûté bien du souci.

« S'il ne te plaisait pas, qu'avais-tu à rester dans le doute ?

— Ce n'est pas si facile... Les choses ne sont pas aussi simples.

— Le mariage, en soi, aurait donc tant de charmes ?

— Ne soyez pas si rosse ! Une femme peut souhaiter avoir un chez-soi, où elle tienne tout en ordre et bien propre. »

Shimamura répondit d'un vague grognement.

« Votre conversation n'est pas particulièrement satisfaisante, vous savez !

— Entre cet homme de Hamamatsu et toi, il y avait quelque chose ? »

La réponse jaillit instantanément :

« S'il y avait eu quelque chose, pouvez-vous croire que j'aurais hésité ? Non, mais il prétendait qu'il ne me laisserait épouser personne d'autre tant que je serais ici. Il affirmait qu'il ferait tout pour l'empêcher.

— Mais voyons, à Hamamatsu, il se trouvait beaucoup trop loin pour pouvoir quelque chose ! Et tu étais inquiète néanmoins ? »

Volontairement confite dans la douce tiédeur de son propre

corps, Komako s'étira voluptueusement, longuement, marquant un temps. Et quand elle répondit, ce fut sur un ton simple et naïf :

« Je m'imaginais pourtant que j'allais avoir un enfant, pouffa-t-elle. Est-ce assez ridicule ?... »

En fermant les deux poings sur le col de son kimono, elle se pelotonna comme un bébé qui veut dormir.

Une fois de plus, Shimamura se laissa tromper par la richesse soyeuse de ses cils, en croyant qu'elle avait encore les yeux ouverts à demi.

Au matin, quand Shimamura s'éveilla, il vit Komako, accoudée sur le *kotatsu*, en train de gribouiller sur la couverture d'un vieux magazine.

« Impossible de rentrer, lui dit-elle. Je me suis réveillée quand la servante est arrivée avec le feu. Il faisait grand jour. Le soleil brillait par la porte. J'avais un peu trop bu hier soir et j'ai dormi comme une souche.

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures déjà.

— Bon, nous allons prendre notre bain, lança Shimamura en sautant du lit.

— Pas moi : quelqu'un pourrait me voir dans l'entrée... »

Elle n'était plus qu'humilité, tant par son attitude que par le timbre de sa voix.

En revenant du bain, Shimamura la trouva en train de faire le ménage dans sa chambre avec le plus grand soin, une serviette élégamment nouée sur ses cheveux. Elle épousseta avec minutie les pieds de la table et les montants du *hibachi**, puis, de sa main toujours adroite et légère, elle activa le feu de braises.

Fumant nonchalamment, Shimamura s'était confortablement installé, les pieds dans le *kotatsu*. La cendre de sa cigarette étant tombée, Komako prit un mouchoir pour la ramasser et lui apporta un cendrier. Il éclata d'un joyeux rire matinal. Komako rit à son tour.

« Si tu avais un mari, lui dit-il, tu serais toujours derrière lui avec des reproches à lui faire.

— Oh ! que non ! Mais il pourrait bien se moquer en me voyant plier jusqu'à mon linge sale. Je ne peux pas m'en empêcher : j'ai été faite comme cela !

— On connaît tout d'une femme, paraît-il, en jetant un coup d'œil dans le tiroir de sa commode. »

Comme ils prenaient le petit déjeuner, avec le soleil qui entrait gaiement dans la pièce :

« Quelle splendide journée ! s'exclama-t-elle. J'aurais bien dû rentrer chez moi et travailler mon *shamisen* : le son en est tout différent par un temps pareil. »

Elle porta son regard vers le ciel, qui avait la pureté d'un cristal.

Au loin, sur les montagnes, la neige avait une tonalité crémeuse et tendre et se voilait, eût-on dit, d'une mousseline de fumée.

Shimamura, après ce que lui avait dit la masseuse, n'hésita pas à lui proposer de travailler le *shamisen* ici, dans sa chambre. Komako s'en fut immédiatement téléphoner chez elle pour demander sa musique, son instrument et de quoi se changer.

Ainsi donc, songeait paresseusement Shimamura, la vieille demeure qu'il avait vue la veille avait quand même le téléphone... Et dans son esprit, il revoyait les yeux, le regard de l'autre : la jeune Yôko.

« Est-ce cette jeune personne qui va t'apporter ce qu'il faut ?

— C'est bien possible.

— Et le fils, c'est ton fiancé ?

— Ça ! Mais quand donc en avez-vous entendu parler ?

— Hier.

— Quel homme bizarre... Si c'est depuis hier, pourquoi ne m'en avoir rien dit ? »

Les mots étaient presque les mêmes qu'hier, mais le ton n'avait plus rien d'agressif, bien au contraire : sa voix avait une inflexion détendue et un clair sourire s'y ajoutait.

« Si je me sentais moins embarrassé de respect, je trouverais plus facile d'aborder ce genre de choses, assura Shimamura.

— Et moi, je voudrais bien connaître le fond de votre pensée. Ah ! voilà bien pourquoi je n'aime pas les gens de Tôkyô !

— Ne changeons pas de sujet, s'il te plaît. Tu n'as toujours pas répondu à ma question, tu sais.

— Je ne cherchais pas à l'éviter. Vous avez cru à ce qu'on vous a dit ?

— Oui, je l'ai cru.

— C'est encore un mensonge. Vous ne l'avez pas vraiment cru, n'est-ce pas ?

— Pas à tout, s'il faut être précis. L'histoire affirme pourtant que tu as pris ton engagement de *geisha* afin de pouvoir acquitter les frais médicaux.

— C'est du roman à bon marché, dirait-on. Mais ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais été sa fiancée, bien que les gens veuillent le croire, à ce qu'il paraît. Je ne suis pas non plus devenue *geisha* pour porter aide à qui que ce soit plus précisément. Néanmoins, il était naturel que je fasse ce que je pouvais.

— C'est un rébus ou quoi ?

— Mais non, je vous raconterai tout. Sans mystère. Il semble indéniablement y avoir eu une époque où sa mère s'est dit que notre mariage serait une bonne idée. Mais ce ne fut jamais qu'une idée, dont elle n'a jamais soufflé mot. Nous nous doutions plus ou moins, lui et moi, de ce qu'elle avait dans l'idée, et finalement tout en est resté là. Il n'y a jamais eu autre chose. Voilà l'histoire.

— Une amitié d'enfance, en somme.

— C'est exact. Et encore avons-nous vécu séparément nos existences. Il fut le seul, toutefois, qui m'accompagna à la gare quand on m'a envoyée à Tôkyô pour mon apprentissage de *geisha*. Je l'ai consigné sur la première page de mon premier journal.

— Mais si vous étiez restés tous les deux sur la côte, je gage que vous seriez mariés à l'heure qu'il est.

— Je n'en suis pas si sûre.

— Ce serait chose faite, pourtant.

— Pour lui, il serait inutile d'en prendre ombrage. Il sera mort avant peu.

— N'est-ce pas quand même un tort, à ton avis, de passer tes nuits hors de la maison ?

— Le tort, c'est de me poser la question. D'ailleurs, comment un mourant me retiendrait-il d'agir comme il me plaît ? »

Shimamura ne trouva rien à répondre.

Mais pourquoi donc Komako passait-elle Yôko complètement sous silence ?

Yôko qu'il avait vue dans le train couvrir le malade de ses soins maternels ; cette Yôko qui se comportait avec lui comme une mère avec son bébé, quels seraient donc ses sentiments, si c'était elle qui apportait à Komako un kimono et sa musique, à Komako que certains liens rattachaient, sans qu'il pût savoir exactement quels ils étaient, à l'homme qu'elle avait ramené au pays.

Shimamura, comme il lui arrivait souvent, se perdit alors en de vagues pensées.

« Komako ! Komako ! »

Grave, profonde, claire pourtant, c'était la voix si belle de Yôko.

« Merci vraiment, merci beaucoup ! dit Komako en passant aussitôt dans l'antichambre. Vous l'avez apporté seule, non ? Ce devait être bien lourd. »

Sans attendre, Yôko s'en était retournée.

Lorsque Komako, d'un geste, fit vibrer son instrument pour en vérifier l'accord, la corde aiguë claqua immédiatement. Rien qu'à la voir changer la corde et en régler le ton, Shimamura put apprécier sa sûreté de main et reconnaître la musicienne. Elle avait ouvert, sur le *kotatsu*, un gros paquet de musique : des recueils de chants en éditions courantes et, à côté, une vingtaine de volumes de méthodes Kineya Yashichi [1] pour apprendre seul, que Shimamura examina avec curiosité.

---

1. Il s'agit d'un nouveau système de notation de la musique de *shamisen*, élaboré en 1922 par Kineya Yashichi (1890-1942), permettant aux autodidactes de connaître la position exacte des doigts pour chaque note. En effet, la notation traditionnelle, à

« Tu travailles la musique d'après ces choses-là ?

— Que faire d'autre ? Il n'y a personne ici qui puisse me faire travailler le *shamisen*.

— Et la maîtresse de musique chez qui tu habites ?

— Elle est paralysée.

— Ne peut-elle pas te diriger par ses conseils, si elle parle ?

— Elle ne peut pas parler. Il lui reste juste un peu l'usage de sa main gauche, avec laquelle elle peut corriger ses élèves de danse ; il lui est pénible d'écouter jouer du *shamisen* sans pouvoir rien faire d'autre.

— Et tu arrives à travailler vraiment le *shamisen* sur ces méthodes écrites ?

— Je lis très bien la musique.

— Ma foi, je crois que l'éditeur de ces morceaux serait ravi de savoir qu'une vraie *geisha* — pas une dilettante de la profession — travaille ici, dans ces montagnes, en étudiant sa musique.

— À Tôkyô, je devais devenir une danseuse et l'on m'a beaucoup fait travailler la danse. Le *shamisen*, par contre, c'est à peine si j'ai appris à en jouer un peu, tout accessoirement ; et si je venais à perdre ces premiers rudiments, personne ici ne serait capable de me les réapprendre. C'est pourquoi j'ai ces partitions.

— Et le chant ?

— Je n'aime guère chanter. J'ai appris quelques airs traditionnels, évidemment, en travaillant la danse, et je les chante à peu près convenablement ; mais pour les nouveautés, il m'a fallu m'en tenir à ce que j'entends à la radio, et je ne suis jamais sûre de rien dans ces approximations. Ah ! je sais bien que vous vous moqueriez de mes interprétations personnelles ! Et puis, quand je chante pour quelqu'un que je connais bien, la voix me manque toujours. Elle est bien meilleure devant des étrangers : plus ferme et plus ample. »

Elle marqua une hésitation, baissant les yeux d'un air un peu confus, puis se redressa, le regard en attente, semblant lui dire qu'elle était prête et qu'il n'avait qu'à commencer, lui, à chanter ce qu'il voulait.

Grand embarras pour Shimamura, qui n'avait rien d'un chanteur malheureusement. Homme de théâtre et de danse, il n'ignorait rien

---

la fois complexe et imprécise, interdisait toute tentative d'apprentissage en l'absence d'un modèle d'exécution qui devait être transmis de maître à disciple.

de la musique *nagauta** et connaissait par cœur à peu près tout le répertoire des scènes de Tôkyô. Mais il n'avait jamais appris à chanter et, dans son idée, la psalmodie des « poésies longues » appartenait à la déclamation rythmée du théâtre et convenait au jeu des acteurs beaucoup mieux qu'à l'art plus intime du divertissement offert par la *geisha*.

« Monsieur ferait-il le difficile ? » plaisanta à demi Komako, dont la lèvre esquissa une moue adorable tandis qu'elle plaçait le *shamisen* sur son genou, et, le regard grave, changée en une autre personne tout à coup, elle n'eut plus d'yeux que pour la partition posée devant elle.

« C'est celui que je travaille depuis l'automne », déclara-t-elle.

Et ce fut l'air de *Kanjinchô** qu'elle se mit à jouer.

Instantanément Shimamura se sentit comme électrisé, parcouru par un long frisson qui lui mit la chair de poule jusque sur le plein des joues, pensa-t-il. Il lui sembla que les premières notes creusaient un creux dans ses entrailles, y ménageaient un vide où venait retentir, pur et clair, le son du *shamisen*. C'était plus que de l'étonnement chez lui : une stupéfaction qui l'avait presque renversé, assommé comme un coup bien ajusté. Emporté dans un sentiment qui confinait à la pure vénération, submergé, noyé presque sous une mer de regrets, attendri, perdant pied, incapable de résister, il n'avait plus qu'à se laisser aller à cette force qui l'emportait, à se livrer sans défense, avec joie, au bon plaisir de Komako. Elle pouvait faire de lui ce qu'elle voudrait.

Mais quoi ? Ce n'était après tout qu'une *geisha* montagnarde, une femme qui n'avait pas encore vingt ans : il n'était pas possible qu'elle eût un tel talent ! La pièce où ils se trouvaient n'était pas grande, mais ne jouait-elle pas aussi prétentieusement que si elle se fût trouvée sur une grande scène ? Tout entier sous le charme que suscitait en lui la poésie de la montagne, Shimamura s'abandonna à son rêve. Komako continuait de psalmodier sur un ton volontairement monocorde, détaillant tel passage avec une application qui le ralentissait, escamotant tel autre, dont les difficultés d'exécution ne lui paraissaient qu'ennuyeuses au début ; mais peu à peu cédant elle-même à un évident envoûtement, ravie en une sorte d'ivresse magique. Et son chant enhardi précipita Shimamura dans une espèce de vertige, dont il se défendit, ne sachant pas jusqu'où la musique pourrait

l'entraîner, en se donnant un air distant, nonchalant, la tête reposée sur sa main.

Il retrouva sa liberté de pensée avec la fin du chant. « Elle m'aime. Cette femme est amoureuse de moi. » Mais cette idée le gêna.

Komako avait plongé son regard dans le ciel pur au-dessus de la neige. « La résonance est tout autre par un temps pareil. » La richesse de la sonorité, sa puissance harmonique étaient bien, en effet, comme elle l'avait laissé entendre. Et quelle différence, aussi, par le cadre, dans cette solitude intime, loin des embarras de la ville, loin des artifices de la scène, sans les murs du théâtre, le public, au cœur de cette claire matinée d'hiver, dans cette transparence de cristal où le cristal de la musique semblait élancer son chant vibrant et pur jusque sur les pointes neigeuses des montagnes, au loin, là-bas, à l'horizon !

Livrée à elle-même, travaillant seule sa musique dans ce coin perdu de ses montagnes, Komako n'était-elle pas pénétrée, enrichie dans son être par les ressources magiques, les puissances secrètes et les vertus de cette nature, avec laquelle elle communiait peut-être à son insu ? La nature grandiose et sauvage de la haute vallée. Ne la trouvait-elle pas dans sa solitude même, la force triomphale de sa farouche volonté, qui lui permettait de dompter jusqu'à ses propres peines ? Car même en tenant compte des rudiments qu'elle avait pu acquérir à la base, partir de la seule partition écrite pour parvenir à l'exécution de cette musique difficile, l'avoir travaillée ainsi et pouvoir enfin la jouer de mémoire, cela représentait incontestablement un triomphe immense de la volonté.

Peine perdue que cette façon de vivre. Énergie gâchée. Effort vain. Shimamura le pensait, non sans entendre au fond de soi le long appel muet qui réclamait sa sympathie du fond de cette désolation. Et pourtant cette façon qu'elle avait de vivre, son être même ne s'en trouvaient pas moins sanctifiés, eût dit Shimamura, dignifiés immensément par le *shamisen*.

Sensible à l'émotion musicale avant tout et ne connaissant rien aux subtilités de la technique pure, peut-être aussi Shimamura était-il l'auditeur idéal pour Komako ?

Quoi qu'il en fût, elle en était à son troisième morceau, le *Miyakodori**. Et Shimamura, sans doute sous l'effet caressant de cette musique voluptueuse et tendre, Shimamura chez qui le frisson électrique s'était détendu pour laisser couler en lui une exquise chaleur, Shi-

mamura, pénétré d'un sentiment profond d'intimité charnelle, leva les yeux sur Komako et contempla son visage.

Ce nez menu et haut, avec ce petit air orphelin qu'il avait d'ordinaire, semblait tout ragaillardi aujourd'hui par la belle couleur vive et chaude des joues. « Moi aussi, je suis là ! » avait-il l'air de dire. Sur le rebord charnu de ses lèvres, délicieusement closes en un délicat bouton de fleur, on voyait danser un éclat de lumière ; et quand elles s'entrouvraient pour laisser passer le chant, c'était un instant à peine, et bien vite elles se refermaient en bouton. Leur mouvement séduisant, tendu seulement pour se relâcher avec plus d'abandon et de charme, était l'expression même de tout son corps, un instant raidi comme pour mieux retrouver la lascive féminité de sa belle jeunesse. L'éclat de son regard, candidement humide et brillant, était plus juvénile encore ; ses yeux restaient ceux d'une toute jeune fille, presque une enfant, avec la vigueur de son teint naturel de fille des montagnes, si candide, sous le fin visage polissé de la *geisha* citadine. Son grain de peau évoquait le poli d'un oignon frais pelé ou, mieux encore, d'un bulbe de lis, mais avec une touche rosée descendant jusqu'au creux de son décolleté. Un parfum de propreté dominait tout.

Raidie dans une posture qui lui donnait un air plus juvénile que jamais, Komako exécutait maintenant, en lisant sa musique, un morceau qu'elle ne savait pas tout à fait par cœur encore. Quand elle l'eut achevé, elle inséra, d'un geste aussi éloquent que silencieux, son plectre entre les cordes. Son attitude, tout aussitôt, retrouva sa souplesse charmante, avec ce rien d'abandon qui lui donnait tant de séduction.

Shimamura cherchait en vain quelque chose à dire, mais Komako n'avait pas grand souci, apparemment, de connaître son jugement sur sa façon de jouer. Franchement, elle se montrait contente d'elle sans y mettre de fausse modestie.

« Peux-tu reconnaître à coup sûr, à l'oreille, quelle est la *geisha* qui joue, quand tu entends un air sur le *shamisen* ?

— Ce n'est pas difficile : il n'y a guère ici qu'une petite vingtaine de *geishas*. Mais cela dépend tout de même un peu du morceau exécuté : certains airs, selon la nature de leur style, révéleront mieux que d'autres la personnalité de l'interprète. »

Elle s'amusa alors à placer son instrument, en glissant les jambes de côté, de telle sorte qu'il fût calé sur le revers de son mollet.

« C'est comme cela qu'on le tient quand on est enfant », expliqua-t-elle, en se penchant sur le *shamisen* comme si elle eût été trop petite. « Noi-oi-oirs cheveux... » chantonna-t-elle d'une voix aigrelette et hésitante, comme une enfant.

« C'est la première chanson que tu as apprise ?

— Non, Monsieur », prononça-t-elle en secouant la tête, tout en continuant à imiter la petite fille qu'elle avait été.

Quand elle avait passé la nuit chez Shimamura, Komako n'essayait plus de partir à l'aube. Une voix enfantine ne tardait pas à l'appeler : « Komako ! Komako ! » avec un accent chantant : la petite fille des propriétaires, presque un bébé (elle avait deux ans à peine) avec laquelle Komako s'amusait si gaiement dans le *kotatsu*, qu'elle lui donnait ensuite son bain en même temps qu'elle, vers midi.

Ce matin-là, tout en la coiffant dans la chambre, après le bain, Komako bavardait :

« Chaque fois qu'elle aperçoit une *geisha*, elle l'appelle "Komako" de sa petite voix avec son drôle d'accent. Et quand elle voit sur une image une femme portant la haute coiffure traditionnelle, c'est aussi une Komako. Les enfants ne s'y trompent pas : ils savent qui les aime ! « Viens vite, Kimi, nous allons jouer chez Komako ! »

Elle était prête à partir et s'éloigna du *kotatsu** ; mais indolente, elle s'arrêta sur la véranda, regardant dehors.

« Ces enragés de Tôkyô ! Déjà à faire du ski ! »

Orientée au midi, la chambre donnait en effet sur les champs de neige du versant nord de la montagne.

Resté dans le *kotatsu*, Shimamura tourna la tête pour voir : des coulées de neige plaquées sur la pente et cinq ou six noires silhouettes en costume de ski, glissant en zigzags d'étage en étage sur la faible pente des champs en terrasse, dont on apercevait les murettes de séparation tant la couche de neige était mince. Comme des jouets un peu grotesques.

« Serait-ce dimanche aujourd'hui ? On dirait des étudiants, remarqua-t-il. Je me demande si c'est amusant...

— Ce ne sont pas des débutants en tout cas, commenta Komako en se parlant comme à soi-même. Nos touristes montrent toujours de la surprise quand une *geisha* leur adresse un bonjour sur les

pentes de ski : sous son hâle de neige, ils ne l'auraient pas reconnue. Le soir, ils ne nous voient que poudrées à blanc.

— Tu portes le pantalon et le blouson de ski ?

— Non, simplement notre pantalon montagnard. Mais que c'est donc assommant, cette saison de ski ! Les clients qui nous voient le soir, à l'auberge, veulent toujours nous retrouver le lendemain pour faire du ski. Je crois bien que je vais m'en passer cet hiver... Allons, maintenant je vous dis au revoir. Viens-tu, Kimi ? Avec le froid qu'il fait, il pourrait bien y avoir de la neige ce soir. Ici, on a toujours du froid la nuit d'avant. »

Shimamura était venu sur la véranda, regardant Komako qui descendait, guidant les pas de la petite Kimi sur le chemin en pente raide au-dessous des champs de neige.

Des nuages s'amoncelaient dans le ciel, et derrière les montagnes déjà plongées dans l'ombre, d'autres montagnes se dressaient, encore nimbées de lumière. Les jeux incessants de la lumière et de l'ombre dessinaient un paysage qui paraissait glacé, et déjà l'ombre avait enveloppé les pentes réservées aux skieurs. Les aiguilles de glace sous le bord du toit gouttaient encore, mais Shimamura, en baissant les yeux, constata que déjà ces gouttes gelaient sur les chrysanthèmes flétris par le froid, juste sous sa fenêtre.

La soirée n'apporta pas la neige. Une tourmente de grêle tourna en une pluie longue et froide.

Arrivé à la veille de son départ, Shimamura avait fait demander Komako pour la soirée. C'était par une claire nuit de lune, avec un froid mordant. Mais Komako, sur les onze heures, insista pour aller faire une promenade et le tira énergiquement hors du *kotatsu*.

Le chemin était dur sous le gel, et le village dormait sous le ciel froid. Komako avait retroussé son long kimono et en avait glissé le pli dans son *obi**. La lune était comme une lame fichée dans un bloc de glace, d'un éclat bleu d'acier.

« Allons jusqu'à la gare, proposa Komako avec un entrain sans réplique.

— C'est de la folie, voyons ! Cela fait près de deux kilomètres, rien que pour y aller !

— Mais vous allez bientôt repartir pour Tôkyô, n'est-ce pas ? s'obstina-t-elle. Alors nous pouvons bien aller voir un peu la gare. »

Ils marchèrent, et Shimamura sentit le froid le percer de la nuque aux orteils.

À peine de retour dans la chambre, Komako, désespérée, se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit, sans un mot, la tête profondément penchée, les bras enfoncés dans le *kotatsu*. Bizarrement, elle refusa d'accompagner Shimamura au bain.

Lorsqu'il revint, il la trouva, chagrine et accablée, assise à côté du lit qui avait été placé de façon que le matelas, au pied, fût à l'intérieur du *kotatsu*. Elle ne prononça pas un mot.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je vais rentrer à la maison.

— C'est une lubie ridicule !

— Mettez-vous au lit. Je resterai un petit moment assise ici.

— Mais pourquoi veux-tu rentrer chez toi ?

— Je ne vais pas rentrer. Je resterai comme ceci jusqu'au matin.

— Ne sois donc pas si compliquée !

— Je ne suis pas compliquée, pas du tout compliquée, non, non.

— Alors ?...

— C'est que... je ne me sens pas bien. »

Shimamura, ayant compris, se mit à rire.

« C'est tout le drame ? Eh bien, tu dormiras tranquille.

— Non, je ne veux pas.

— Mais aussi quelle idée d'avoir voulu sortir pour aller courir jusqu'à l'autre bout du pays !

— Je rentre... Je rentre chez moi.

— Il n'y a aucune raison, que je sache.

— Ah ! je ne peux pas dire que les choses soient faciles pour moi ! Il est grand temps que vous repartiez pour Tôkyô, le plus vite possible. Ce n'est vraiment pas facile pour moi ! » laissa-t-elle échapper, la tête profondément inclinée sur le *kotatsu*.

Était-ce le chagrin de se sentir entraînée ou attachée trop profondément quand il ne s'agissait que d'un simple touriste ? Était-ce d'avoir à en retenir l'aveu, au contraire, en cet instant le plus délicat ? Quoi qu'il en soit, voilà donc où elle en est ! songea Shimamura, qui demeurait silencieux lui aussi.

« Je vous en supplie : retournez à Tôkyô !

— À la vérité, j'avais dans l'idée de repartir demain.

— Quoi ? Oh non !... Vous n'allez pas partir, il n'y a pas de raison, n'est-ce pas ? »

Elle avait sursauté comme quelqu'un qui se réveille brusquement, avec un étonnement un peu hagard dans les yeux.

« Que mon séjour soit plus ou moins long, qu'est-ce que je puis faire de plus pour toi ? »

Komako eut sur lui un long regard, et brusquement elle éclata :

« Vous ne pouvez pas dire des choses pareilles ! Ah non ! Quelle raison avez-vous de me dire cela ? »

Nerveusement, elle s'était levée et lui avait jeté les bras autour du cou.

« C'est mal à vous de parler comme cela ! Allons, levez-vous ! Levez-vous, je vous dis ! »

Des mots incohérents se bousculaient sur ses lèvres tandis qu'elle se jetait à côté de lui, oubliant complètement, dans son émoi, l'inconvénient naturel auquel elle avait fait allusion l'instant d'avant.

Un peu après, elle rouvrit les yeux, lui offrant son regard humide et chaud.

Ramassant machinalement les cheveux qu'elle avait perdus :

« Il faut vraiment que vous partiez demain », affirma-t-elle.

Sa voix était calme et son ton paisible.

Shimamura, qui devait prendre le train de trois heures, était en train de se changer, le lendemain, au début de l'après-midi, quand l'aubergiste appela Komako sur la porte et lui parla dans le couloir.

« ... Voyons !... Nous dirons que cela fait quelque chose comme onze heures. »

C'était la voix de Komako, et il comprit qu'il s'agissait de ses honoraires de *geisha* qui eussent dû porter sur seize ou dix-sept heures en réalité, ce que l'aubergiste estimait peut-être excessif. Le compte, en tout cas, fut établi sur le seul tarif horaire : « Partie à cinq heures » ou « Partie à minuit » sans les extras habituels comptés pour la nuit.

Portant une pèlerine et une voilette blanche, Komako l'accompagna à la gare.

Ayant fait l'emplette des petits cadeaux qu'il voulait rapporter à Tôkyô — baies de plantes aromatiques marinées, champignons du pays en boîtes —, il avait encore une vingtaine de minutes devant lui. Tout en se promenant avec Komako sur la petite place en terrasse devant la gare, Shimamura s'était pris à songer, tout en le contemplant, à l'exiguïté de ce mince vallon serré dans la masse des monts enneigés. C'était comme une poche d'ombre, un trou

si solitaire au sein des solitudes montagnardes ! Et les cheveux si intensément noirs de Komako lui faisaient un effet émouvant et un peu triste.

Le soleil jetait un éclat pâle, là-bas, sur une des pentes de la chaîne, du côté où s'en allaient au loin les eaux du torrent.

« La neige a pas mal fondu depuis que je suis arrivé, constata Shimamura.

— Oh ! qu'il neige seulement deux jours, et nous en aurons bien deux mètres ! Et puis il se remettra à neiger, et bientôt les lampadaires que vous voyez là seront engloutis. Moi, je viendrai me promener par ici en pensant à vous, et l'on me retrouvera pendue à l'un de ces fils !

— Vraiment, vous avez tant de neige que cela ?

— On raconte qu'au collège, dans le bourg voisin, les gosses y plongent tout nus de leur dortoir, à l'étage, et qu'ils se déplacent en dessous, invisibles dans l'épaisseur, comme s'ils nageaient sous l'eau. Ah ! voici un chasse-neige !

— J'aimerais voir la neige aussi profonde, avoua Shimamura ; mais je pense qu'il ne doit plus y avoir une place à l'auberge, et puis, la voie risque d'être coupée par les avalanches.

— Pas de problème d'argent en ce qui vous concerne, n'est-ce pas ? Vous avez toujours pu dépenser autant que cela ? demanda-t-elle en s'arrêtant pour le dévisager. Pourquoi ne gardez-vous pas la moustache ?

— J'y ai déjà songé », dit Shimamura en se passant la main sur l'ombre bleue de sa barbe frais rasée, dont le double sillon le long de sa lèvre soulignait la douceur de ses joues. Est-ce cela, se demanda-t-il, que Komako trouve séduisant ? Il plaisanta : « Vous avez un peu l'air, vous aussi, d'être rasée de frais lorsque vous enlevez votre couche de poudre.

— Oh ! écoutez ! Les corbeaux[1]... Ce qu'ils peuvent être lugubres !... Je me demande où ils sont. Brr ! quel froid !... »

Elle frissonnait et serrait les épaules, le regard cherchant dans le ciel.

« On entre se réchauffer près du poêle dans la salle d'attente ? proposait Shimamura, lorsqu'ils virent une silhouette en gros panta-

1. D'après une superstition très répandue, le chant des corbeaux était interprété comme présage de la mort.

lon, qui accourait sur la large avenue menant de la route transversale à la gare.

— Komako ! Yukio... Komako ! haletait Yôko, à bout de souffle et s'accrochant à elle comme une enfant effrayée à sa mère. Komako ! Vite, vite, à la maison ! Tout de suite ! Yukio est au plus mal ! Vite ! »

Komako avait fermé les yeux sous le choc de ce corps qui s'était jeté sur elle, suspendu à ses épaules, et qui lui avait peut-être fait mal. Son visage avait blêmi. Et pourtant, avec une fermeté surprenante, elle secoua la tête en disant :

« Je ne puis rentrer. Impossible. Je suis avec un client. »

Shimamura en fut abasourdi.

« Tu n'as nul besoin de rester jusqu'au départ du train, protesta-t-il.

— Mais vous me quittez, et qui sait quand je vous reverrai ?

— Je reviendrai, c'est sûr. Je reviendrai. C'est promis. »

Yôko, sans rien entendre de leur dialogue, coupa en expliquant fébrilement :

« J'ai téléphoné à l'auberge à l'instant. Ils m'ont dit que vous étiez à la gare et j'ai couru jusqu'ici d'une seule traite, sans reprendre souffle. Yukio vous a réclamée. Il vous demande, insista-t-elle en se suspendant à Komako, qui la repoussa d'un geste impatient.

— Mais laissez-moi donc en paix ! »

Ce fut elle, toutefois, qui chancela, prise soudain de violents hoquets qu'elle réussit à contenir, lèvres serrées. Ses yeux s'étaient emplis de larmes ; la chair de poule lui marbrait les joues.

Yôko, immobile et raide, fixait Komako avec intensité, et son visage, figé comme un masque, était empreint d'une si totale solennité qu'il était impossible de dire si c'était de stupéfaction, d'angoisse ou de colère. Un visage que Shimamura trouva d'une pureté, d'une simplicité extraordinaires.

Sans le moindre changement d'expression, Yôko pivota sur elle-même, s'agrippa à Shimamura :

« Je vous prie de m'excuser, mais laissez-la rentrer à la maison, voulez-vous ? lança-t-elle d'une voix étranglée, presque suraiguë. Laissez-la rentrer !

— Mais naturellement, voyons ! cria Shimamura. Komako ! Il faut retourner à la maison immédiatement. C'est trop bête !

— En quoi est-ce que cela vous regarde ? » jeta Komako en écartant violemment Yôko, toujours suspendue au bras de Shimamura.

Il y avait un taxi en station devant la gare, et Shimamura essaya d'attirer l'attention du chauffeur en lui faisant signe, mais Yôko lui serrait le bras si fort qu'il en avait les doigts engourdis.

« Le taxi va la ramener, dit-il à Yôko. Partez donc devant, voulez-vous ? On commence à nous regarder. »

Déjà Yôko avait acquiescé de la tête, et elle s'éloignait à une vitesse incroyable, laissant Shimamura tout pantois, en train de se demander pourquoi elle était toujours, si sérieuse, encore qu'il se reprochât d'avoir de pareilles idées en un pareil moment.

Il lui semblait l'avoir toujours dans son oreille, cette voix d'une beauté bouleversante jusqu'à la tristesse, qui lui revenait comme un vivant écho des lointaines montagnes sous leur neige.

« Que faites-vous ? Où allez-vous ? jeta Komako en retenant Shimamura qui venait de retenir le taxi et voulait s'approcher. Non, non ! Je ne veux pas ! C'est inutile : je ne rentrerai pas. »

Révolté, Shimamura éprouva un bref instant comme une aversion physique à son sujet.

« J'ignore ce qu'il peut y avoir entre vous trois, dit-il ; mais cet homme est peut-être en train de mourir en ce moment même. N'est-elle pas venue te chercher parce qu'il te demandait ? Parce qu'il voulait te voir ? Alors, sois donc un peu gentille et vas-y. Tu en auras peut-être un remords toute la vie, de n'être pas rentrée, penses-y ! Il peut passer pendant que tu restes ici... Va, ne fais pas l'entêtée. Oublie et pardonne !

— « Oublie et pardonne » ? Qu'avez-vous cru comprendre ? Vous n'y êtes pas. Vous n'y êtes pas du tout.

— Bon. Mais lorsque tu es partie pour Tôkyô, il a été le seul à t'accompagner à la gare. N'est-ce pas toi qui me l'as dit ? Et crois-tu qu'il soit bien de refuser un dernier adieu à celui dont le nom est inscrit sur la toute première page du tout premier cahier de ton journal, comme tu me l'as appris hier ? Pour lui, ce sont les toutes dernières lignes de sa dernière page, maintenant !

— Oui, mais je ne veux pas le voir. Je ne veux pas voir un homme mourir. »

Froide sécheresse de cœur ou excès de passion au contraire ? Entre ces deux explications, Shimamura ne savait pas choisir.

« Je serai bien incapable de le tenir désormais, mon journal ; il ne me reste qu'à le brûler », dit-elle presque dans un murmure, comme en se parlant à soi seule. Puis, le visage empourpré : « Vous êtes un

homme de cœur, n'est-ce pas ? Quelqu'un de foncièrement bon et simple, oui ? Parce que si vous l'êtes réellement, cela ne me ferait rien de vous envoyer mon journal en entier. Mais ne vous moquez pas... Non, je suis sûre que vous êtes un cœur bon. »

Un attendrissement gagna Shimamura, qui eût été bien empêché de définir lui-même l'émotion à laquelle il cédait. Oui, il s'était laissé persuader qu'il était la bonté même, que personne d'autre ne le valait sur ce point... et il n'essaya plus de forcer Komako à rentrer chez elle.

Un employé de l'auberge vint les avertir qu'ils pouvaient passer sur le quai.

Dans leur sombre et morne vêtement d'hiver, il y eut quatre ou cinq villageois pour monter dans le train ou en descendre.

« Je ne vous accompagne pas sur le quai. Au revoir ! »

Et Komako resta là, regardant par la fenêtre vitrée et close de la salle d'attente. À travers la glace du compartiment, elle avait quelque chose d'un fruit étrangement exotique, qui se fût trouvé inexplicablement exposé dans la vitrine sordide de quelque misérable boutique du pays.

Et quand le train se mit à rouler, l'espace d'un bref instant, un reflet vint tomber sur la fenêtre de la salle d'attente : le visage de Komako y apparut comme une lueur, pour disparaître aussitôt. Et le vermeil de ses joues, tout irréel déjà, avait eu le même éclat que celui qui s'était piqué au cœur de la neige éblouissante dans le miroir matinal. De nouveau, pour Shimamura, ce fut la couleur annonçant un adieu au monde du réel.

Le train se hissa sur le flanc nord de la chaîne et s'engouffra dans le long tunnel. Lorsqu'il en déboucha, on eût dit que la lumière incertaine de l'après-midi hivernal se fût engloutie déjà au sein ténébreux de la terre. Quant aux vieux wagons ferraillants, ils avaient apparemment laissé dans le tunnel leur brillante livrée de givre et de neige. On descendit alors une vallée, où déjà les ombres à peine teintées du crépuscule comblaient les précipices, que laissaient entrevoir les hauts sommets entassés l'un sur l'autre. Ce versant-ci ne présentait pas trace de neige encore.

La voie courut le long d'une rivière pour atteindre bientôt la plaine. Profilant son étrange architecture de tours, de flèches et de créneaux sur la ligne des sommets, la montagne étalait gracieusement ses belles pentes en moutonnant jusqu'aux ultimes contre-

forts, où la lune avait sa teinte de la fin du jour. C'était un point d'attraction, le seul, sans rien d'autre, dans toute l'affligeante monotonie de la plaine déserte. Et sur le ciel harmonieusement doré, vint ressortir distinctement, tout entière, la silhouette grandiose de cette montagne drapée dans une pourpre profonde. La lune, qui avait perdu déjà la fadeur de son diurne éclat, restait pâle pourtant encore et n'avait rien de ce brillant tout frémissant que lui donne la transparence de la haute nuit d'hiver. Tout le ciel était immobile ; pas un oiseau en vol. À droite ni à gauche, rien ne venait rompre la ligne douce de l'horizon des montagnes lointaines, jusqu'aux derniers et menus vallonnements qui s'en venaient, s'étirant souplement, jusqu'à la rivière, près de laquelle le regard se heurtait avec surprise au carré blanc d'un bâtiment : sans doute une centrale électrique. C'était le dernier volume qui ramassait sur lui tout ce qu'il pouvait rester de jour dans le paysage terni, tel qu'il se découpait si mélancoliquement dans le cadre de la fenêtre de ce train hivernal.

Peu à peu, le chauffage embua la glace de la fenêtre, à mesure que s'éteignait dehors le paysage de la plaine défilante ; et le jeu du miroir recommença comme tout se recommence éternellement, reflétant cette fois de vagues silhouettes de voyageurs dans sa demi-transparence. Le train, avec ses trois ou quatre wagons à bout d'usure et d'un autre âge, ne ressemblait en rien aux rapides des grandes lignes centrales. L'éclairage y était jaune et bas.

Tout entier livré aux rêveries et aux fumées de son imagination, Shimamura se voyait voyageant dans l'irréel, emporté vers le grand Vide éternel, hors le temps et l'espace, par quelque véhicule surnaturel. Sur le rythme monotone battu par le bruit des roues, peu à peu, il entendit parler la voix de celle qu'il venait de quitter.

Hachées et saccadées, ses paroles signifiaient du moins qu'elle était bien vivante, intense et réelle dans son éclatante vitalité ; et Shimamura, parce qu'il ressentait une souffrance à l'entendre, sut qu'il ne l'avait pas oubliée. Mais pour l'homme qui s'éloignait d'elle à présent, pour le Shimamura actuel, cette voix s'estompait déjà dans la distance de l'éloignement, incapable de susciter en lui autre chose qu'un surcroît de la tristesse inhérente aux voyages.

Qui sait si Yukio avait rendu le dernier soupir à présent ? Et qui sait si Komako, qui avait ses raisons de ne pas vouloir rentrer, était quand même revenue à temps ?

Dans son wagon, les voyageurs étaient si peu nombreux que Shimamura se sentit mal à l'aise.

Il ne voyait, à son côté, qu'un homme dans la cinquantaine, en face de qui, penchée pour ne rien perdre de ce qu'il disait et lui répondant avec une ardeur joyeuse, se tenait une jeune femme. Elle avait serré un châle noir sur ses épaules fermes et bien en chair ; ses joues avaient une carnation d'un rouge magnifiquement sauvage. Voilà un couple parti pour un long voyage, se dit Shimamura.

Mais comme le train s'arrêtait — on pouvait voir de la gare les hautes cheminées des filatures — l'homme se leva précipitamment, saisit dans le filet un simple panier d'osier qu'il lança sur le quai par la portière de la voiture.

« À la revoyure ! lança-t-il à la jeune femme en s'en allant en hâte, on se rencontrera peut-être un de ces jours ! »

Shimamura en aurait pleuré. L'incident l'avait pris au dépourvu, déchiré lui-même en le rejetant au vif de sa conscience : il venait de faire ses adieux à Komako et il était dans le train qui le ramenait chez lui.

Une simple rencontre de hasard, dans le train. C'était l'éventualité à laquelle il n'avait pas songé un seul instant. L'homme pouvait être un voyageur de commerce.

Sur le point de quitter Tôkyô pour un nouveau séjour en montagne, aux premiers jours de l'automne, Shimamura avait entendu sa femme lui recommander de ne pas laisser ses vêtements suspendus au mur ou sur les cintres : « C'est en cette saison que les papillons de nuit pondent », lui avait-elle dit.

Des papillons de nuit, il y en avait, en effet, à l'auberge : posés sur la lanterne qui décorait le revers de l'avant-toit, il en compta six ou sept, de grande taille et d'un jaune maïs ; dans l'antichambre, il en vit un plus petit, mais l'abdomen si gonflé et si lourd que ses ailes en paraissaient ridicules.

On n'avait pas encore retiré des fenêtres l'écran des moustiquaires de l'été. En s'approchant, Shimamura observa encore un papillon sur l'un des cadres, immobile comme s'il y eût été pris à la glu. Ses antennes dressées, telles de fines laines, avaient la couleur de l'écorce de cèdre, et ses ailes quasi diaphanes, d'un vert très pâle, étaient longues comme un doigt de femme. Le rideau des montagnes, à l'arrière-plan, déployait déjà les riches teintes de l'automne sous le soleil couchant, ses rousseurs et ses rouilles, devant lesquelles, pour Shimamura, cette unique touche d'un vert timide, paradoxalement, prenait la teinte même de la mort. Le vert gagna un peu d'intensité quand les ailes doubles se recouvrirent, de chaque côté du corps, frémissant dans le vent d'automne comme de minces feuilles de papier.

Shimamura, qui se demandait si l'insecte était mort, vint gratter du doigt le fin tamis de l'écran ; mais il ne bougea pas. Quand il frappa le treillis d'un petit coup sec, il tomba, telle une feuille morte, lent et léger dans sa chute, voletant et remontant avant de toucher le sol.

En face, devant l'alignement des cèdres, des myriades de libellules

dansaient avec le vent, emportées comme les aigrettes du fruit de pissenlit.

Et les eaux jaillissantes du torrent semblaient sourdre au bout même des plus longues branches des cèdres.

Quant au tapis de fleurs argentées que l'automne avait déposé sur les pentes de la montagne, jamais, non, jamais il ne pourrait arriver à en saturer son regard.

Lorsqu'il revint du bain, il aperçut dans l'entrée une de ces Russes blanches qui font du colportage. « On les rencontre donc jusqu'ici, en pleine montagne, ces femmes-là ? » s'étonna-t-il ; et il s'approcha : des articles japonais les plus vulgaires, des cosmétiques, peignes d'ornement et épingles de chignon sans valeur.

La quarantaine, sans doute ; un visage ridé et poussiéreux, mais la peau fine, d'une blancheur pure et satinée partout ailleurs, sur la gorge décolletée, les bras et les mains.

« D'où venez-vous ? lui demanda Shimamura.

— D'où je viens ? D'où je viens ? » répéta-t-elle avec embarras, ne sachant que répondre apparemment. Et elle se mit à ranger sa pacotille.

Sa robe, qui avait plutôt l'air d'un drap malpropre qu'elle se serait roulé autour du corps, n'évoquait plus en rien le costume occidental ; on eût dit qu'elle avait pris, au contraire, un petit quelque chose de japonais. Mais elle n'en portait pas moins des chaussures étrangères.

Venue à côté de Shimamura surveiller le départ de la Russe, la femme de l'aubergiste repassa dans le bureau avec lui. Devant l'âtre, ne montrant que son large dos, se trouvait une femme qui prenait congé et s'en alla, tenant à la main le bas de son long et cérémonieux kimono noir.

Shimamura l'avait reconnue : c'était une *geisha*, qu'il lui souvenait avoir vue en compagnie de Komako sur une photo publicitaire, chaussées de skis l'une et l'autre, et portant le gros pantalon de montagne par-dessus leur kimono de soirée. Elle ne paraissait plus très jeune, et ses formes arrondies lui donnaient un air doux et posé.

L'aubergiste, qui était en train de faire réchauffer sur la braise des gâteaux lourds de pâte et de forme oblongue, se tourna vers Shimamura :

« Voulez-vous en prendre un ? C'est pour fêter la fin de son contrat que la *geisha*, qui vient de sortir, les a apportés.

— Elle quitte donc le métier ?

— Oui.

— Elle a l'air d'être une chic fille, non ?

— Elle fait aujourd'hui sa tournée d'adieu. Tout le monde l'aimait bien. »

Après avoir soufflé dessus, Shimamura mordit à pleines dents dans le gâteau, dont la dure croûte un peu acidulée craqua, laissant dans sa bouche une odeur de moisi.

Par la fenêtre, on voyait briller dans la lumière du couchant le beau rouge profond des kakis en pleine maturité ; et c'était comme une lueur d'incendie qui venait se refléter jusque sur le bambou du *jizaikagi** accroché au-dessus de l'âtre.

« Oh ! que ces gerbes sont longues ! s'exclama Shimamura, voyant sur le sentier rapide de vieilles femmes qui descendaient, portant à dos des bottes deux fois plus grandes qu'elles, dont les lourdes pointes pendaient en houppes fermes.

— Nos roseaux du pays, dit l'aubergiste, la *kaya**.

— La vraie *kaya* ?

— Oui. Pour l'exposition des stations thermales, la direction des chemins de fer avait reconstitué une auberge rustique, dont le pavillon de thé fut chaumé avec la *kaya* de nos montagnes. C'est quelqu'un de Tôkyô qui l'a acheté tel quel.

— La vraie *kaya* ? s'étonna Shimamura à nouveau, presque à mi-voix. C'est donc elle qui argente ainsi la pente des montagnes ? J'aurais cru que c'étaient des fleurs... »

Car la première chose qui l'avait frappé à sa descente du train, c'était ce splendide manteau blanc d'argent, resplendissant haut dans la montagne sous le soleil, et si brillant qu'on eût dit que les flots de la lumière automnale ruisselaient à même la terre. Une joie rayonnante naissait de cette magnificence, et quelque chose, en lui, s'était secrètement épanoui : une voix de félicitation qui se disait : « Ah ! m'y voici enfin ! »

Et pourtant les longues tiges gerbées qu'il voyait maintenant de si près lui apparaissaient comme très différentes. Il avait peine à croire que ce fussent là les plantes merveilleuses de ce tapis magique. Elles étaient serrées en énormes bottes, sous lesquelles disparaissaient à demi les porteuses, et leurs extrémités traînaient sur les cailloux du sentier raboteux, que balayait sans en souffrir le long panache de leurs aigrettes fermes.

Quand il fut dans sa chambre, il vit, dans la sombre antichambre éclairée par une ampoule de dix watts, un papillon de nuit au gros abdomen en train de pondre sur la laque noire d'un cintre. Il entendit des insectes se cogner contre la lanterne, sous l'auvent.

Le chant constant des mille insectes de l'automne ne s'était pas interrompu avec le coucher du soleil.

Komako arriva un peu plus tard.

Elle marqua un temps sur le seuil, un regard intense, fixé sur Shimamura :

« Qu'avez-vous encore à faire ici ? Pourquoi venez-vous dans un pareil endroit ?

— Pour te retrouver.

— Ce n'est pas votre vraie pensée. Les gens de Tôkyô mentent toujours ; c'est pour cela que je les trouve insupportables. »

Quand elle eut pris place, la voix plus tendre, elle ajouta :

« Je n'irai plus jamais vous accompagner à la gare. Ce que cela m'a fait de vous voir partir, je ne peux pas le dire !

— Cette fois-ci, je m'en irai sans t'en avertir.

— Mais non. Ce que je voulais dire, c'est que je n'irai pas avec vous à la gare.

— Et pour lui, qu'est-il advenu ?

— Il est mort, bien entendu.

— Pendant que tu étais avec moi ?

— La question n'est pas là. Je ne savais pas qu'un départ pouvait me chavirer à ce point. »

Silencieux, Shimamura hocha la tête.

« Et le 14 février, où étiez-vous ? Je vous ai attendu ; mais je sais à présent quel cas il faut faire de vos promesses... »

Le 14 février, c'est le jour de la « Chasse aux Oiseaux », une fête des enfants bien faite pour exprimer l'âme de ce Pays de Neige. Tous les gosses du village, dix jours avant la fête, se mettent à tasser la neige sous leurs galoches de paille jusqu'à la rendre dure et dense, assez pour la découper en cubes de deux coudées, dont ils se serviront pour se construire un « palais de Neige » de plus de dix pieds de hauteur sur dix-huit pieds de côté. Comme la grande fête du Nouvel An se célèbre, dans la vallée, aux premiers jours de février, les portes extérieures des maisons sont à ce moment-là encore ornées de leurs cordes de paille, et le 14, les enfants les enlèvent pour en faire un grand feu de joie devant leur Palais de Neige. Criant

et se bousculant, ils poursuivent leur ronde en chantant, sur le toit, l'air de la Chasse aux Oiseaux sous la rouge lueur ; et ensuite, à la lueur de la bougie, ils finissent la nuit à l'intérieur de leur palais. Ils reprennent la ronde sur le toit et le chant au lever du jour, et c'est ainsi que finit, le 15 février au matin, la fête de la Chasse aux Oiseaux.

Parce que la fête tombe au moment où il y a le plus de neige, Shimamura avait promis à Komako de revenir à cette date pour assister à la fête.

« J'avais pris des vacances et je me trouvais chez moi en février. Je suis revenue tout exprès ici, ne doutant pas que vous y seriez le 14... J'aurais pu au moins rester à la soigner, si j'avais su !

— Quelqu'un de malade ?

— La maîtresse de musique, sur la côte, avec une pneumonie. Son télégramme m'a touchée quand je me trouvais chez moi, et je suis allée la soigner là-bas.

— S'est-elle rétablie ?

— Non.

— Je suis navré », prononça Shimamura, sans préciser s'il exprimait par là ses condoléances ou son regret d'avoir manqué de parole.

Komako eut une petite inclinaison de tête sur ces mots. Se servant de son mouchoir, elle épousseta la table. « On est infesté d'insectes ici ! » remarqua-t-elle.

Et en effet, son geste fit tomber comme un nuage de minuscules bestioles ailées sur le plancher. Autour de la lampe giroyaient bon nombre de petits papillons de nuit.

Quant à l'écran métallique de la fenêtre, il était littéralement tapissé de papillons de toutes sortes qui avaient l'air de nager sur le pâle rayon de lune.

« Mon estomac ! se plaignit-elle en glissant ses mains sous l'*obi* et en laissant aller sa tête sur le genou de Shimamura. Mon estomac me fait mal. »

Des insectes plus frêles encore et plus minuscules que les plus menus moustiques venaient se prendre sur le fard blanc de son cou. Shimamura en vit plusieurs mourir sous ses yeux.

Il lui trouva la ligne des épaules plus ronde, la nuque mieux en chair que l'année précédente. Il songea qu'elle entrait dans sa vingtième année.

Une chaleur un peu moite, lui sembla-t-il, pénétrait son genou.

« Allez donc jeter un coup d'œil à la "chambre des Camélias", Komako ! Et ils avaient l'air très contents d'eux, au bureau de l'hôtel. Ces manières, je ne les apprécie pas beaucoup. Je venais de prendre congé de Kikuyû qui partait par le train et comptais faire une petite sieste, quand on est venu me dire qu'on avait téléphoné de l'auberge pour me demander. Je me sentais sans entrain pour venir : hier soir, c'était la réception d'adieu de Kikuyû, et j'ai bu à l'excès. Au bureau, ils ont ri sans vouloir me dire qui était là. Je monte et je vous trouve, vous ! Après toute une année écoulée... Seriez-vous de ce genre d'hommes qu'on ne voit qu'une fois l'an ?

— On m'a donné un des gâteaux qu'elle avait apportés.

— À vous ? »

Komako s'était redressée, montrant une joue rougie à l'endroit qui s'était reposé sur le genou de Shimamura. Elle eut ainsi un air presque enfantin.

Kikuyû, l'ancienne *geisha*, elle lui avait fait un bout de conduite dans le train, lui raconta-t-elle, jusqu'à la seconde station.

« Quelle tristesse ! Nous nous trouvions si bien, autrefois, et tout s'arrangeait à l'amiable entre nous. Mais tout a tellement changé par ici ! Chacune devient de plus en plus égoïste. Il en vient de nouvelles, et plus personne ne s'entend plus avec personne. Kikuyû va beaucoup me manquer. Rien ne se faisait sans elle, ici. Et c'était elle qui gagnait le plus de nous toutes. Son patron même avait beaucoup d'estime pour elle. Mais son contrat achevé, voilà donc Kikuyû qui rentre dans son pays.

— Y va-t-elle pour se marier, ou est-ce pour ouvrir une auberge ou un restaurant à son compte ? demanda Shimamura.

— Toute son histoire est si triste ! Elle avait été mal mariée pour commencer, après quoi elle est venue ici », se prit à raconter Komako, qui s'arrêta, se demandant visiblement jusqu'où elle pouvait aller sans indiscrétion dans ses confidences. Un instant, son regard se promena dans le clair de lune, sur les champs en terrasse au flanc de la montagne. « La maison neuve qui se trouve à mi-côte sur le chemin, vous la connaissez ? demanda-t-elle.

— C'est un restaurant, non ? Qui s'appelle le Kikumura, si je ne me trompe.

— Oui, c'est bien cela. Il était destiné à Kikuyû, qui a changé d'avis à la dernière minute. On en a fait des gorges chaudes par ici.

Elle avait alors un protecteur qui l'avait fait bâtir à son intention ; mais lorsque tout fut prêt, quand elle n'avait plus qu'à s'y installer, voilà qu'elle lâche tout ! Elle s'était mise à aimer et voulait se marier ; mais l'homme est parti tout à coup et l'a laissée. Faut-il toujours que ces choses-là vous arrivent quand vous perdez la tête pour quelqu'un ?... Bref, elle ne pouvait guère revenir à son premier protecteur, pour reprendre le restaurant qu'elle avait si catégoriquement refusé. Après tout ce qui venait de lui arriver, cela lui faisait honte de rester ici en tout cas. Il ne lui restait donc plus rien d'autre à faire que de s'en aller, pour tout recommencer ailleurs, en repartant à nouveau de zéro. Pauvre Kikuyû ! J'ai tant de peine quand j'y pense !... Et puis, il y avait d'autres gens dans sa vie, même si on ne sait pas tout en détail...

— Des hommes ? Combien pouvait-il y en avoir ? Cinq, ou plus peut-être ?

— C'est ce que je me demande, avoua Komako avec un petit rire gêné, en se détournant un peu. Kikuyû n'était pas sans faiblesse... Elle était la faiblesse même.

— Une nature comme cela, qui sait ? Elle n'y pouvait peut-être rien...

— Je ne dis pas, mais quoi ? On ne peut pas perdre la tête pour chaque homme auquel on a plu, dit Komako méditativement, les yeux fixés sur le plancher, tout en se peignant distraitement une mèche de sa coiffure avant de replacer son peigne d'ornement dans le haut chignon. Son départ ne m'a pas été chose facile, en tout cas !

— Mais le restaurant, qu'en est-il advenu ?

— L'épouse de celui qui l'avait fait construire s'en occupe.

— Parfait, vraiment parfait : la femme légitime qui prend la direction du restaurant de la maîtresse...

— Le moyen de faire autrement ?... Tout était prêt pour l'ouverture ; il a bien fallu que la femme vienne s'y installer avec les enfants.

— Et la maison qu'elle habitait ?

— C'est la grand-mère qui s'en occupe, paraît-il. L'homme est un cultivateur, mais qui aime beaucoup s'amuser. C'est un type fort intéressant.

— Je peux l'imaginer. D'un âge avancé ?

— Plutôt jeune, au contraire. Il peut avoir tout au plus trente et un ou trente-deux ans.

— Il avait donc une maîtresse plus vieille que sa femme ?

— Mais non : elles ont l'une comme l'autre vingt-six ans.

— Et l'épouse n'a pas voulu changer le nom du restaurant ? Car j'imagine que le Kiku, dans son nom de Kikumura, vient évidemment de Kikuyû...

— Oui, mais la publicité étant faite, il était trop tard. »

Voyant Shimamura relever le col de son kimono, Komako s'en fut fermer la fenêtre.

« Kikuyû n'ignorait rien de vous. C'est elle, aujourd'hui, qui m'a annoncé votre présence ici.

— Je l'ai rencontrée en bas, au bureau, quand elle est venue faire ses adieux.

— Vous lui avez dit quelque chose ?

— Rien du tout.

— Devinez-vous ce que je ressens ? » fit Komako en ouvrant la fenêtre qu'elle venait à l'instant de pousser, et en se laissant tomber sur l'appui comme pour se jeter dans le vide.

Shimamura, après un moment de silence, remarqua que les étoiles d'ici n'étaient pas du tout comme les étoiles du ciel de Tôkyô :

« On dirait presque qu'elles naviguent à la surface du ciel.

— Pas ce soir, toutefois ; il y a trop de lune », protesta Komako, qui ajouta au bout d'un moment : « C'est terrible ce qu'on a pu avoir de neige cet hiver !

— J'ai idée, oui, parce qu'à certains moments le train ne passait plus.

— Cela finissait par m'effrayer, reprit Komako. Les routes sont restées fermées jusqu'en mai, un mois plus tard que d'habitude. Et le chalet qui fait boutique près des pistes de ski, vous savez ? Une avalanche l'a traversé au premier étage. Du rez-de-chaussée où ils étaient, les gens ont cru tout d'abord à une invasion de rats affamés qui se seraient précipités dans leur cuisine, tellement le bruit qu'ils entendaient leur paraissait étrange. Mais il n'y avait pas de rats, et quand ils sont montés, ils ont tout trouvé bourré de neige, portes et fenêtres emportés. Heureusement, ce n'était qu'une glissade de neige superficielle, pas une grosse avalanche ; mais la radio en a fait grand cas, ce qui a épouvanté les skieurs. On ne les a vus qu'assez peu. Moi, j'avais décidé de ne plus faire de ski et j'avais fait cadeau des miens avant la fin de l'année. Je m'y suis remise pourtant un petit peu. J'en ai fait deux ou trois fois peut-être. Est-ce que j'ai beaucoup changé ?

— Après la mort de la maîtresse de musique, qu'est-ce que tu as fait ?

— Que vous importent les problèmes d'autrui ? J'étais revenue ici et je vous attendais en février.

— Puisque tu te trouvais sur la côte, pourquoi ne m'avoir pas envoyé une lettre ?

— Oh ! je ne pouvais pas, je ne pouvais vraiment pas vous écrire le genre de lettre que votre femme eût pu lire ! Ce serait trop misérable. Je suis incapable de mentir sous prétexte que quelqu'un peut m'entendre. »

Sous la brusque avalanche de ses paroles, Shimamura ne sut que faire des signes d'acquiescement de la tête.

« Vous feriez mieux d'éteindre, finit-elle par dire. Il n'est pas indispensable que vous soyez entouré de cette nuée d'insectes... »

La lune brillait derrière elle, si claire qu'elle ourlait d'ombres nettes ses oreilles et déversait très avant dans la chambre sa lumière, qui vernissait les nattes d'une eau verte et frileuse.

Ses lèvres dessinaient un arrondi exquis, d'une douceur animale.

« Non. Je voudrais rentrer chez moi, s'il vous plaît.

— Tu n'as pas changé, comme je vois. »

Et Shimamura, ayant levé la tête, lui trouva quelque étrangeté et scruta ce visage délicatement aquilin.

« On me dit toujours que je n'ai pas changé depuis mon arrivée ici. Mais il n'empêche que je n'avais que seize ans ; et si la vie est toujours la même, les années passent néanmoins. »

Sa chaude carnation laissait deviner une enfance montagnarde, mais sur le fard délicat de la *geisha*, la lune faisait jouer des reflets nacrés.

« Vous a-t-on dit que j'avais déménagé ?

— Non, tu n'es plus dans le grenier des vers à soie ? Depuis la mort de la maîtresse de musique ? Et tu habites maintenant une vraie maison de *geisha* ?

— Une maison de *geisha* ? Si l'on veut, oui... La boutique n'offre que du tabac et des sucreries, et je suis la seule *geisha* qu'ils aient. Mais je suis sous contrat, cette fois-ci pour de bon : si je veux lire tard dans la nuit, je m'éclaire à la chandelle, afin que le patron n'ait pas l'impression que je gaspille le courant. »

Shimamura pouffa, les mains posées sur les épaules de Komako.

« Il y a le compteur, vous comprenez... Je ne dois pas dépenser trop d'électricité [1].

— Je comprends !

— Mais ils sont d'une gentillesse extrême avec moi, vous savez. Ils se montrent si charmants, que j'ai peine à croire, parfois, que je suis engagée par eux comme *geisha*. Qu'un enfant pleure, la maman l'entraîne vite dehors pour que ses cris ne me dérangent pas. Sauf que je ne suis pas couchée à la perfection, je ne puis trouver rien à redire à rien. Tout a été préparé pour moi quand je rentre tard ; mais les matelas ne sont pas bien arrangés l'un sur l'autre et les draps ne sont pas bien tirés, ce qui m'exaspère. Ils sont pourtant si gentils : comment pourrais-je me mettre à refaire moi-même mon lit ?

— Ma parole, si tu avais une maison à toi, tu userais ta vie à y faire le ménage !

— Tout le monde le dit. Il y a quatre enfants en bas âge, là-bas, et tout y est perpétuellement sens dessus dessous. Je ne fais que remettre les choses en place tout au long de la journée, je ramasse et je range, en sachant très bien que tout est à recommencer derrière mon dos. Mais quoi faire ? Je n'arrive pas à me changer. Il faut que tout soit propre et bien en ordre autour de moi, autant qu'il est possible. C'est comme un besoin, comprenez-vous ?

— Je comprends.

— Qu'est-ce que vous comprenez, voulez-vous me le dire ? fit-elle soudain avec de nouveau quelque chose de pressant, de tendu dans la voix. Si vous me compreniez, ce serait facile. Mais vous voyez bien que vous en étiez incapable. C'était un mensonge encore ! Beaucoup d'argent et pas de cœur, voilà tout ! Vous ne comprenez rien et vous ne pouvez pas savoir... »

Sa voix se fit plus basse pour ajouter :

« Il m'arrive de me sentir bien seule. Mais c'est moi qui suis une idiote. Vous devriez repartir pour Tôkyô dès demain !

— Facile de m'accabler, rétorqua Shimamura. Mais quelle idée, aussi, de vouloir que je t'explique exactement mon sentiment !

1. L'utilisation du compteur électrique était rare à l'époque à la campagne. Les petits consommateurs payaient un forfait, fixé proportionnellement à la puissance nominale totale des lampes en place.

— Où est le mal ? fit-elle d'un ton désolé. Il est seulement dommage que cela vous soit impossible. »

Les yeux clos, Komako devait s'être retourné la question : Me connaît-il ? Me prend-il exactement pour ce que je suis, comme je suis ? Et sans doute avait-elle abouti à l'affirmative pour reprendre comme elle le fit :

« Revenez, ne serait-ce qu'une fois par an ! Jurez-moi que vous reviendrez chaque année tant que je serai ici, vous voulez bien ? »

Elle ajouta qu'elle était sous contrat pour quatre ans.

« Jamais je n'aurais pensé que je redeviendrais *geisha*, lorsque je me suis retrouvée à la maison, lui avoua-t-elle. J'avais même donné mes skis avant de partir. Et le seul résultat, je suppose, c'est que je sois arrivée à ne plus fumer.

— Il me souvient que tu fumais beaucoup, maintenant que tu en parles.

— Les cigarettes qu'on me donne, je les glisse dans la manche de mon kimono ; j'en ai tout un assortiment quand je rentre chez moi, le soir.

— Quatre ans, reprit Shimamura, cela fait quand même un bon bout de temps !

— Ce sera vite passé. »

Comme elle s'était approchée, Shimamura la prit dans ses bras et s'étonna :

« Ce que tu peux avoir chaud !...

— Je suis toujours comme cela.

— Avec la nuit, la température doit commencer à se faire plutôt fraîche, j'imagine.

— Voilà cinq ans, lorsque je suis arrivée ici, je me demandais comment je pourrais me faire à la vie dans un coin pareil... surtout avant l'ouverture de la ligne de chemin de fer. Et puis deux ans ont déjà passé depuis que vous êtes venu pour la première fois. »

En l'espace de deux ans, en effet, Shimamura était venu à trois reprises, non sans trouver à chaque fois de nouveaux changements dans la vie de Komako.

Dehors, les *kutsuwamushi** commencèrent à mener leur bruyant tapage.

« J'aimerais bien qu'ils chantent un peu moins fort ! » dit Komako, en se détournant un peu de Shimamura.

Les papillons, sur le grillage de la fenêtre, s'envolèrent au premier souffle du vent du nord.

Shimamura le savait très bien : l'épaisseur de ses cils, quand elle avait les yeux baissés, laissait croire qu'ils étaient entrouverts. Il se surprit pourtant à y regarder de plus près, pour plus de sûreté.

La voix de Komako énonça :

« Je prends du poids depuis que je ne fume plus. »

Il l'avait remarqué : son tour de taille avait forci.

Ils étaient restés longtemps sans se voir, et pourtant Shimamura avait instantanément retrouvé, en sa présence, intact et dans tous ses détails, ce monde intime et familier qui s'évanouissait si mystérieusement dès qu'il s'éloignait d'elle, et qu'il ne parvenait jamais à évoquer.

Les mains en coupe sous ses seins, Komako dit :

« J'en ai un de plus gros que l'autre.

— C'est probablement une manie qu'il a : toujours du même côté ! persifla Shimamura.

— Vous êtes répugnant de dire des choses pareilles ! lança Komako, cependant que Shimamura se disait qu'il la retrouvait bien là, que c'était tout à fait elle.

— Tu n'aurais qu'à lui dire, la prochaine fois, de ne pas faire de jaloux, reprit-il.

— Pas de jaloux ? Dois-je réellement lui recommander de ne pas faire de jaloux ? » appuya Komako en inclinant doucement son visage vers le sien.

Bien que la chambre fût au premier étage, on l'eût crue au beau milieu d'une crapaudière où se fussent distingués deux ou trois virtuoses itinérants, des flûteurs particulièrement puissants et longs de souffle, qui paraissaient en faire continuellement le tour.

Komako se livra à des confidences en revenant du bain, détendue et la voix paisible.

Elle entra dans des détails aussi intimes que celui de son premier examen médical ici, pour lequel — croyant que les choses se passeraient comme lorsqu'elle faisait son école de *geisha* — elle s'était présentée la poitrine nue à l'auscultation. Le docteur lui avait éclaté de rire au nez, et elle avait fondu en larmes. Des choses de ce genre, que Shimamura ne manquait pas d'appeler par ses questions.

« Je puis exactement me fier au calendrier : cela fait rigoureusement un mois moins deux jours, chaque fois.

— Ce qui, je pense, ne te fait pas manquer une soirée pour autant ?

— Ce sont des choses que vous savez comprendre, n'est-ce pas ? »

Elle se baignait quotidiennement à la source, fameuse pour l'effet pénétrant et prolongé de sa chaleur ; elle parcourait chaque jour au moins ses quatre kilomètres à pied, qu'elle se rendît à des réunions à la vieille source ou à la nouvelle ; au surplus, rares étaient les soirées qui se prolongeassent tard dans ce pays de montagne. Tout cela lui faisait un corps sain et vigoureux, même s'il inclinait à prendre un peu la ligne que le costume professionnel donne si souvent aux *geishas* : l'étroitesse des hanches toujours serrées, qui se compense par un ventre légèrement proéminent. Il y avait là quelque chose d'attendrissant pour Shimamura, tout ému à l'idée que cette femme pût le faire revenir de si loin.

« Je me demande si je pourrai avoir des enfants ? » lui confia-t-elle à ce propos, comme elle en vint également à se demander devant lui si, de rester fidèle en général à un seul homme, ne revenait pas au même que d'être mariée.

Et Shimamura l'entendit parler pour la première fois de ce « seul homme » qu'elle avait eu dans sa vie. Elle avait fait sa connaissance quand elle avait seize ans, précisa-t-elle, ce qui amena aussitôt Shimamura à penser qu'il comprenait à présent le peu de résistance qu'elle avait eue avec lui : cette sorte d'imprudence, qui l'avait tant intrigué depuis lors.

Ni physiquement, ni sentimentalement, elle ne se sentait attirée par cet homme, lui expliqua-t-elle, et peut-être toute l'histoire n'avait-elle d'autre origine que le fait qu'elle s'était nouée sur la côte, juste après le décès de l'homme qui avait acquitté sa dette.

« Tout de même, quand cela dure depuis cinq ans, c'est bien plus qu'une simple liaison, observa Shimamura.

— À deux reprises, j'aurais pu le quitter. Lorsque je suis venue travailler ici comme *geisha*, d'abord ; et quand j'ai changé de maison après la mort de la maîtresse de musique. Mais je n'ai jamais eu la force de le faire. Je manque de fermeté. »

Cet homme habitait sur la côte, disait-elle, et la garder là-bas lui était plutôt difficile. Aussi avait-il envoyé Komako avec la maîtresse de musique, quand celle-ci avait décidé de revenir dans ces montagnes. Non sans générosité, ajouta Komako. « Il s'est toujours conduit fort aimablement avec moi, et je suis vraiment désolée de ne pouvoir

pas l'aimer, lui appartenir corps et âme. » Elle ajouta qu'il était bien plus âgé qu'elle et ne venait la voir que très rarement.

« J'ai souvent pensé qu'il me serait beaucoup plus facile de rompre si je devais mal tourner. Sincèrement, je me le suis très souvent dit.

— Mais jamais cela ne marchera !

— C'est que je n'en suis pas capable. Je n'ai pas le caractère qu'il faut et je tiens à préserver ma santé. Si je le voulais, je pourrais raccourcir de moitié les quatre années de mon contrat, mais il faudrait s'y mettre, et je ne le veux pas. Pensez à tout l'argent que je pourrais gagner, si je voulais. Mais il me suffit que l'homme avec qui je suis en contrat n'ait pas perdu d'argent au bout des quatre années. Remboursement du capital et intérêts, impôts et mes frais d'entretien, j'ai calculé à peu près le montant mensuel que cela faisait, et je ne me donne aucun mal pour gagner plus. Qu'une soirée ne vaille pas le dérangement, je file et rentre à la maison ; ils peuvent toujours m'appeler de l'auberge, mais ils ne me dérangent que si c'est un client fidèle qui me demande tout spécialement. Si j'avais des goûts plus extravagants, il me serait facile d'en faire toujours plus, alors qu'en réalité, je ne travaille que quand cela me dit. Cela suffit bien, puisque j'ai déjà remboursé la moitié de la somme au bout de même pas un an. Et encore ai-je mes propres dépenses, qui se montent bien à trente yen par mois. » Elle ajouta qu'une recette mensuelle d'une centaine de yen lui suffisait, en précisant qu'au cours du mois précédent, la moins engagée de ses collègues avait gagné soixante yen, tandis qu'elle-même, avec quatre-vingt-dix engagements, avait gagné plus que toutes les autres *geishas*. Comme elle recevait un montant fixe pour chaque engagement, son bénéfice personnel augmentait proportionnellement plus que celui de son employeur avec le nombre des banquets auxquels elle prenait part. Elle pouvait donc courir de l'un à l'autre aussi vite qu'il lui plaisait. Des *geishas* de cette station thermale, pas une n'avait jamais eu à renouveler son contrat en restant débitrice. »

Komako, le lendemain matin, s'était encore levée de bonne heure.

« C'est un rêve qui m'a réveillée : j'étais en train de mettre en ordre la maison de la femme qui enseigne l'art des fleurs. »

Elle avait poussé la petite coiffeuse vers la fenêtre, et son miroir

réfléchissait, sous le clair soleil automnal, le rouge feuillage de la montagne.

Ce ne fut pas la voix de Yôko, cette fois-ci, qui vint appeler Komako à la porte : la voix si émouvante qu'elle vous serrait un peu le cœur ; non, le kimono de jour fut apporté à Komako par la petite fille de l'homme qui avait son contrat.

« L'autre jeune fille, que devient-elle ? » demanda Shimamura.

Komako lui jeta un regard aigu.

« Elle est tout le temps au cimetière, là-bas, vous voyez ? au bas du terrain de ski. Regardez : il y a un champ de sarrasin, des fleurs blanches, et le cimetière est sur la gauche. »

Après le départ de Komako, Shimamura s'en fut en promenade au village.

Vêtue du gros pantalon de flanelle flambant neuf, d'un rouge orangé, une fillette jouait à la balle contre un mur blanc, dans l'ombre de l'avant-toit. Shimamura enregistra avec délices ce petit tableau, pure image de l'automne à ses yeux.

Ces maisons, toutes bâties dans le style de l'ancien regime, nul doute qu'elles fussent déjà là du temps que les seigneurs féodaux des provinces cheminaient sur cette route du Nord. Avant-toits descendant très bas, galeries extérieures profondes, fenêtres basses et

longues à l'étage, tendues de papier : une coudée au plus de hauteur ; rideaux de jonc déroulés sous les avant-toits.

Une murette de terre levée se couronnait de hautes et fines graminées d'automne, gracieusement recourbées sous le poids de leurs fleurs d'un jaune diaphane, avec, tout le long de la tige, les lances des feuilles délicates et hardies comme un jet d'eau.

Il vit Yôko sur une natte de paille, au bord de la route, en train de battre des haricots rouges dans la lumière du soleil.

Des cosses sèches, les grains sautaient devant elle comme des gouttes de lumière.

Elle ne devait sans doute pas le voir, sous le foulard qui lui enserrait le visage. À genoux, le buste droit et les jambes légèrement écartées, portant le gros pantalon des montagnards, elle s'accompagnait d'un chant pour frapper sur les cosses étalées devant elle : un chant de sa voix qui résonnait comme un écho, si claire et si profonde qu'elle vous pénétrait de tristesse.

La demoiselle, le cricri, le papillon
Le criquet, la cigale et le grillon
Enchantent les montagnes.

Quel envol immense, celui qui se lève du cèdre dans le vent du soir ! comme le dit le poète. Du bouquet de cèdres que pouvait voir Shimamura de sa fenêtre, de nouveau des bataillons de libellules s'échappaient, tourbillonnant et dansant aux approches du soir dans une frénésie croissante, pris de fièvre et de hâte, eût-on dit.

Feuilletant le guide des montagnes de la région, dont il avait fait l'acquisition à Tôkyô en attendant le départ de son train, Shimamura y apprit qu'un sentier, très peu au-dessous d'un des sommets de la chaîne, courait parmi des lacs et des marais dans un site magnifique, et que cette région humide possédait une flore alpestre d'une richesse exceptionnelle. Les libellules rouges, en été, s'y ébattaient en paix, majestueuses, et venaient se poser sur votre chapeau, votre manche ou sur la branche de vos lunettes, aussi différentes des libellules tourmentées et furtives qui volent près des villes, qu'un nuage léger peut l'être d'une mare croupie.

Le tourbillon de celles qu'il voyait, par contre, était comme un ballet de folles, une danse de possédées : il semblait que, dans une sorte de rage, elles voulussent empêcher le soir d'envelopper peu à

peu le bois de cèdres, luttant désespérément contre la nuit tombante, dans le couchant.

Car le soleil avait plongé derrière les hautes crêtes, éclairant une dernière fois la cascade des rouges feuillages le long des pentes de la montagne.

« L'homme est bien fragile, vous ne trouvez pas ? lui disait ce matin Komako. Ils étaient complètement en bouillie, paraît-il ; le crâne, les os, tout était broyé. Tombant de bien plus haut, un ours s'en serait tiré sans même une fracture. » Elle lui parlait d'un récent accident de montagne, en lui montrant du doigt l'endroit, dans les rochers, là-haut, où « ils avaient dévissé ».

Et maintenant Shimamura se disait que si l'homme avait la peau dure et l'épaisse fourrure de l'ours, son univers serait bien différent : n'était-ce pas grâce au grain subtil de sa peau, à travers sa finesse et sa douceur que l'homme aimait ? Et cette idée baroque, tandis qu'il avait le regard perdu sur la montagne vespérale, mit en lui l'envie, bien sentimentale, de la caresse d'une peau humaine.

« La demoiselle, le cricri, le papillon... »

Encore cette chanson... Voici qu'il l'entendait, gauchement interprétée et accompagnée sur le *shamisen** par la *geisha*, tandis qu'il prenait, assez tôt, son repas du soir.

Le guide qu'il venait de consulter, s'il ne fournissait que des renseignements pratiques tels que la durée des excursions, les itinéraires à suivre, les emplacements et le tarif des hôtels, etc., avait au moins le mérite de laisser, pour le reste, travailler l'imagination... Il redescendait lui-même de ces montagnes, à la saison où les premières pousses percent les dernières croûtes de neige, quand il avait fait la connaissance de Komako ; et voici qu'aujourd'hui, à l'époque des courses d'automne, il retrouvait en lui l'appel de ces hauteurs, escaladées naguère. Oisif, il pouvait passer son temps où bon lui semblait ; mais la montagne avait ses préférences parce que l'alpinisme lui paraissait l'exemple même de l'effort gratuit, et par là, le séduisait d'autant plus. Toujours ce même charme de l'irréalité.

Loin de Komako, il pensait à elle sans cesse. La sachant si proche, son mouvement de désir aspirant à une peau, au contact d'une délicate et transparente peau humaine, participait plus du rêve que d'une envie charnelle, devenait une nostalgie proche de celle qu'éveillait en lui la magie des hauts sommets. Komako avait passé avec lui la nuit précédente, et maintenant, seul dans sa chambre, il

ne pouvait que l'attendre. Il se sentait certain qu'elle viendrait sans qu'il eût à la demander. Un moment, Shimamura prêta l'oreille aux éclats de voix d'un groupe d'écolières en excursion. Il sentit le sommeil venir et se coucha de bonne heure.

Durant la nuit, il entendit le froissement d'une averse soudaine et brève, comme en connaît la saison.

Le matin, quand il ouvrit les yeux, ce fut pour voir Komako, impeccable, assise devant la table basse, un livre ouvert sous les yeux. Elle portait un sobre kimono de jour.

« Vous êtes réveillé ? lui demanda-t-elle d'une voix atténuée, en se tournant doucement vers lui.

— Qu'est-ce que tu fais là ? »

Le regard de Shimamura parcourut vivement la chambre. Komako serait-elle arrivée pendant la nuit sans qu'il s'en aperçût ? Il consulta sa montre posée à son chevet : six heures et demie.

« Te voilà bien matinale !

— Pas tellement. La servante est déjà venue avec du feu. »

De la bouilloire, en effet, montait une fine vapeur semblable à la brume du matin.

Komako vint prendre place à la tête du lit, telle la parfaite femme d'intérieur. Shimamura s'étira, et serra dans sa main la main qu'elle avait posée sur son genou, caressant ses doigts menus, durcis par le *shamisen*.

« J'ai sommeil ! Le soleil vient tout juste de se lever ! protesta-t-il.

— Avez-vous bien dormi tout seul ?

— Très bien.

— Cette moustache, finalement, vous ne l'avez pas gardée...

— Ah ! c'est vrai, tu voulais que je la laisse pousser, s'il me souvient bien.

— Aucune importance. Vous êtes toujours rasé de frais, avec une peau douce et bleutée.

— Et toi, tu as l'air aussi rasée de frais quand tu débarrasses ton visage de cette poudre.

— Est-ce que vous n'auriez pas la figure un peu plus pleine ? Vous aviez l'air d'un bébé en dormant, avec vos bonnes joues, votre peau pâle et l'absence de moustaches.

— Tout mignonnet et gentil ?

— Oh ! pas si sûr que cela !

— Dis donc, toi : tu me regardais dormir ? Je ne sais pas trop si je puis admettre qu'on me dévisage pendant mon sommeil... »

Komako baissa la tête, souriant à peine, puis son rire fusa comme une flamme éclatant sur la braise. Des doigts pleins d'énergie se fermèrent sur la main de Shimamura.

« Je m'étais cachée dans le grand placard ! La servante ne s'est aperçue de rien.

— Quand cela ? Tu t'es cachée longtemps ?

— À l'instant même, pardi ! Elle n'a fait qu'entrer et sortir, pour apporter le feu. »

Et Komako, qui riait aux éclats de cette bonne blague, rougit soudain jusqu'aux oreilles. Feignant une bouffée de chaleur pour masquer sa confusion, elle fit mine de s'éventer avec le bout de la courte-pointe.

« Levez-vous donc ! Levez-vous, je vous en prie !

— Il fait trop froid ! lança Shimamura en tirant la couverture sur lui. Sont-ils déjà tous levés à l'auberge ?

— Comment le saurais-je ? Je suis entrée par-derrière.

— Par-derrière ?

— J'ai grimpé tout droit depuis le bois de cèdres.

— Il y a donc un sentier par là ?

— Non, mais c'est beaucoup plus court. »

Shimamura leva sur elle un regard intrigué.

« Personne ne me sait ici, expliqua-t-elle. J'ai entendu qu'on bougeait dans la cuisine, mais la porte de devant doit être encore fermée à l'heure qu'il est.

— Tu m'as l'air d'un oiseau plutôt matinal !

— Je n'arrivais pas à dormir.

— Tu as entendu comme il a plu ?

— Ah ! il a donc plu ? Je comprends pourquoi les feuilles de bambous nains étaient si mouillées : ce n'était pas seulement la rosée... Bon ! je vais rentrer. Dormez tranquille. »

D'un bond, Shimamura avait sauté du lit, tenant toujours fermement Komako par la main et l'entraînant avec lui à la fenêtre, en se penchant pour voir par où elle était venue. À mi-pente, c'était un buisson inextricable d'arbustes dont les jets partaient dans tous les sens. Tout près sous la fenêtre, les carrés d'un jardin potager alignaient leurs rangées de radis blancs et de patates douces, de poireaux et de pommes de terre. Un bout de jardin très ordinaire, qui

pourtant resplendissait dans le premier soleil, offrant pour la première fois à Shimamura les exquises nuances de ses verts différents et comme vernis à neuf dans le frais matin.

En passant par la galerie pour aller au bain, il rencontra le portier qui jetait leur nourriture aux carpes rouges, dans le bassin.

« On voit qu'il fait plus froid, lui dit l'homme. Ils mangent sans grand appétit. »

Shimamura resta un instant à regarder flotter sur l'eau, comme d'étranges signes, les vers à soie séchés et racornis qu'on leur donnait à manger.

Il prit son bain et retrouva Komako qui l'attendait dans sa chambre, fraîche et nette comme une image.

« Pour mes travaux de couture, que j'aimerais avoir un endroit aussi calme que celui-ci ! »

Il était clair que la chambre avait été faite, et le généreux soleil matinal l'inondait à flots, jusqu'à l'extrême lisière des nattes un peu fatiguées.

« Tu t'y entends en couture ?

— Quelle question offensante ! Dans ma famille, c'était à moi de travailler le plus dur ; et je crois bien, quand je regarde maintenant en arrière, que ces années de ma jeunesse ont été les pires pour ma famille. »

Elle avait parlé d'une voix neutre, un peu comme pour elle seule, et ne reprit quelque vivacité que pour lui dire :

« La servante m'a vue. Elle a fait une drôle de tête, puis elle m'a demandé quand donc j'étais venue. C'était plutôt gênant ! — Je n'allais pas me cacher plusieurs fois dans le placard ! Et à présent il faut que je rentre chez moi. J'ai déjà trop perdu de temps avec tout ce que j'ai à faire. Comme je n'arrivais pas à dormir, cette nuit, j'ai décidé de me laver les cheveux, et il faut que je m'y mette de très bonne heure, si je veux qu'ils soient secs pour pouvoir aller chez le coiffeur. Sinon, je ne serais jamais prête pour le déjeuner, où j'ai un engagement. On m'a aussi demandée pour venir ici, mais je ne pourrai pas y venir : ils s'y sont pris trop tard et je n'étais plus libre. Je ne pourrai pas non plus venir vous retrouver cette nuit : c'est samedi et j'ai trop à faire. »

Néanmoins, elle ne fit pas mine de partir sur toutes ces paroles. Elle ne se laverait pas les cheveux, et voilà tout.

Prenant le bras de Shimamura, elle l'entraîna vers le jardin de

derrière, non sans reprendre au passage ses sandales et ses *tabi** détrempés, qu'elle avait glissés sous la galerie avant d'entrer.

Le buisson de bambous nains, à travers lequel elle s'était frayée un passage pour monter, hérissa devant eux une barrière infranchissable, et ils descendirent par le chemin du jardin, se repérant ensuite au bruit chantant du torrent, pour aboutir sur la haute berge, dans le bois de châtaigniers. Parmi les arbres, des voix d'enfants s'interpellaient. Au sol, cachées dans l'herbe pour la plupart, quantité de châtaignes étaient tombées. Komako, du talon, fit éclater quelques coques griffues, dont elle tira des châtaignes vraiment minuscules.

Devant eux, sur la pente abrupte de l'autre versant, se balançaient les plumets argentés de la *kaya**, d'une blancheur resplendissante. Mais leur couleur éblouissante avait ce quelque chose d'éphémère, de transparent, qui flotte dans l'air du ciel d'automne.

« Gagnons-nous l'autre rive ? proposa Shimamura. Nous pourrions aller jusque sur la tombe du fiancé. »

Komako, rapide comme un coup de fouet, s'était baissée et relevée, cependant que Shimamura recevait en plein visage une bonne poignée de châtaignes vertes. Il n'avait pas eu le temps de parer le coup et son front fut égratigné.

« Vous voulez rire de moi ? avait-elle crié tout d'abord. Puis elle dit :

— Quelle peut bien être votre raison de vouloir aller au cimetière ?

— Mais il n'y avait pas de quoi te fâcher... fit Shimamura.

— Pour moi, c'était un acte sérieux. C'était une chose que des gens comme vous, avec leur suffisance, ne pourraient jamais comprendre.

— De la suffisance ? Tu crois vraiment que ce mot s'applique à moi ? balbutia-t-il sans trop de conviction.

— Pourquoi l'avoir appelé mon fiancé ? Ne vous ai-je pas expliqué très exactement qu'il ne l'était pas ? Vous, naturellement, vous avez tout oublié ! »

Non, en réalité, Shimamura n'avait rien oublié :

« Il est possible qu'il y ait eu une époque où sa mère s'est dit que notre mariage serait une bonne idée. Mais ce n'était jamais qu'une idée, dont elle n'a jamais soufflé mot. Nous nous doutions plus ou moins, lui et moi, de ce qu'elle avait dans la tête. Mais finalement, tout en est resté là. Nous avons vécu séparément nos existences. Il

a été le seul, toutefois, qui m'a accompagnée à la gare quand on m'a envoyée à Tôkyô... »

Ces mots de Komako étaient restés gravés dans son souvenir.

Et alors que cet homme était gravement malade, elle n'en resta pas moins près de Shimamura, en disant catégoriquement :

« Comment un mourant me retiendrait-il d'agir comme il me plaît ? »

Enfin, quand Komako se trouvait à la gare pour accompagner Shimamura à son départ, Yôko était venue la chercher en lui annonçant que le malade était au plus mal, mais Komako s'était refusée obstinément à rentrer, tant et si bien qu'elle devait être absente au moment de sa mort — tout cela faisait que cet homme, Yukio, pesait d'un certain poids dans le souvenir de Shimamura.

Un fait certain, c'était que Komako ne supportait pas qu'on mît la conversation sur Yukio. Il se pouvait qu'elle n'eût pas été sa fiancée, mais elle n'en était pas moins devenue *geisha* pour acquitter une partie des frais médicaux. Que son geste eût été parfaitement « sérieux », c'était pour Shimamura l'évidence même.

Lui-même n'avait eu aucun mouvement d'irritation, même sous le feu de salve des châtaignes ; et Komako, après un long regard étonné, sentit fondre sa résistance. Elle glissa son bras sous le bras de Shimamura, lui disant :

« Vous êtes un homme de cœur simple et droit, n'est-ce pas ? Quelqu'un de foncièrement bon... Et il y a quelque chose qui vous assombrit.

— Ces gosses nous guettent du haut des arbres, dit-il.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? J'ai du mal à comprendre les gens de Tôkyô ; vous compliquez tout. Vous avez toujours l'esprit ailleurs, parce que vous vivez dans le bruit parasite qui empoisonne votre existence et qui vous brise le sentiment en menus morceaux.

— Tout se brise en menus morceaux, répondit Shimamura pensivement.

— Et la vie elle-même, sans attendre longtemps, compléta Komako. Le cimetière, nous y allons ?

— Eh bien...

— Là, vous voyez bien qu'au fond vous n'avez aucune envie d'y aller !

— C'est que tu en fais une telle histoire...

— Parce que je n'y suis pas allée une seule fois, au cimetière. Pas

une seule et unique fois, véritablement. Et il arrive que je me le reproche, maintenant que la maîtresse de musique est là-bas aussi. Mais je trouve qu'il est un peu tard pour commencer. Cela sentirait trop l'hypocrisie.

— Ne serais-tu pas beaucoup plus compliquée que moi ?

— En quoi donc ? Devant les vivants, je ne parviens jamais à la plus entière et parfaite sincérité, c'est vrai ; mais je veux au moins me montrer honnête et user de franchise avec lui, maintenant qu'il est mort. »

Tout en cheminant, ils avaient traversé le bois de cèdres, où le silence semblait ruisseler en longues gouttes fraîches et paisibles. Ils longèrent la voie du chemin de fer par le bas de la piste de ski, et de là furent bientôt dans le cimetière : quelques dizaines de vieilles tombes fatiguées par les intempéries dispersées sur un tertre nu, comme une île chauve et menue au milieu de la mer des plantations de riz, avec une unique statue délabrée de *Jizô**, gardien de l'enfance. Pas une seule fleur.

Imprévisiblement, de derrière le maigre buisson qui avait poussé au pied du *Jizô*, la tête et les épaules de Yôko apparurent. Tournant vers eux son visage toujours immobile et solennel tel un masque, elle darda sur le couple son intense regard ; Shimamura esquissa un bref et machinal salut de la tête, puis s'arrêta tout net.

Ce fut Komako qui parla.

« N'est-il pas un peu tôt quand même, Yôko ? Moi, je comptais aller chez le coiffeur et... »

Un tonnerre noir se jeta sur eux, qui faillit les jeter à la renverse et engloutit la phrase de Komako.

C'était un train de marchandises qui avait surgi et qui défilait, roulant un fracas énorme, tout près d'eux.

« Yôko ! Yôko ! » appela à pleine voix, en agitant à grands gestes sa casquette, un jeune homme planté dans la porte ouverte au milieu d'un wagon noir.

« Saichirô ! clama la voix de Yôko en réponse. Saichirô ! »

C'était cette même voix qui avait appelé l'homme du poste dans la halte ensevelie dans la neige. Cette voix était si belle qu'elle vous pénétrait de tristesse, comme si elle appelait sans espoir quelque passager sur un navire perdu au large.

Le convoi défila et son noir rideau, brusquement retiré, fit place à la couleur nette et fraîche du sarrasin, de l'autre côté des voies :

un champ de fleurs blanches sur leurs hampes rouges, qui ne parlait que de calme et de sérénité.

L'apparition de Yôko avait jeté Shimamura et Komako dans une telle surprise, qu'ils n'avaient remarqué ni l'un, ni l'autre, l'approche du train de marchandises ; mais son fracassant passage leur avait permis, par contre, de se remettre de cette première surprise.

Et maintenant, ce n'était pas le grondement décroissant du convoi : c'était la voix de Yôko, sa vibration comme celle du plus pur amour, qui leur restait dans l'oreille.

« Mon frère, annonça-t-elle en suivant des yeux le train qui s'éloignait. Je me demande si je ne devrais pas aller jusqu'à la gare...

— Le train ne va pas attendre ! lui répondit en riant Komako.

— C'est bien probable...

— Je n'étais pas venue pour la tombe de Yukio, vous savez ! »

Yôko acquiesça d'un bref signe de tête, parut hésiter et s'agenouilla devant la tombe.

Komako, toute droite, l'observait.

Shimamura avait détourné le regard, contemplant la statue de *Jizô* qui offrait un triple visage allongé, et deux paires de bras en sus de ceux qu'il avait croisés sur la poitrine.

« Il faut que j'aille me faire coiffer », dit encore Komako à Yôko, avant de s'éloigner sur une levée de terre entre les rizières.

C'est un séculaire usage au Pays de neige que de mettre le riz à sécher en suspendant les gerbes à cheval, tête en bas, sur des perches de bambou ou de bois, qu'on dispose en espaliers entre deux arbres. En pleine récolte, les espaliers sont si chargés et si serrés, qu'ils forment partout comme de véritables murs de riz vert. Sur le chemin que Komako et Shimamura suivaient pour revenir au village, les paysans étaient en train de moissonner et de suspendre leur récolte.

Le geste efficacement appuyé d'un harmonieux coup de hanches, une fille en gros pantalon balançait et lançait une gerbe à un homme au-dessus d'elle, qui écartait d'un seul coup les épis pour les suspendre sur une haute perche. Quasi automatiques à force d'habitude, leurs mouvements se coordonnaient et s'enchaînaient à la perfection.

Komako prit dans ses mains une gerbe sur le tas et la balança délicatement dans ses bras comme en soupesant un joyau.

« Voyez comme ils sont lourds de tête ! s'exclama-t-elle. Et combien doux au toucher ! Tout autre chose que l'année dernière ! »

Komako avait fermé les yeux sous son plaisir. Une volée de moineaux passa un peu au-dessus d'elle.

Plus loin sur le chemin, une vieille affiche était restée placardée sur un mur. « Repiquage du riz. Tarif appliqué : travailleurs saisonniers : 90 sen par jour, nourriture comprise. Femmes : 40 pour 100 de moins. »

Du riz séchait également sur de hauts espaliers devant la demeure de Yôko, dans le champ légèrement en contrebas qui la séparait de la route. Une longue rangée tendait son rideau entre les kakis, devant le mur blanc bordant le jardin jusqu'à l'entrée de la maison voisine ; une autre rangée, à angle droit, suivait le bord du champ devant le jardin, avec une ouverture ménagée pour le passage, près du coin. On eût dit l'installation d'un petit théâtre de fortune, mais avec des cloisons de riz mûr au lieu des nattes tendues d'habitude à cette fin. Le taro, dans le pré, avec ses tiges fortes et ses feuilles fermes, était encore plein de vigueur ; les dahlias, par contre, et les roses étaient flétris. L'étang aux lotus, avec ses carpes rouges, se trouvait caché derrière l'écran des espaliers de riz.

La fenêtre du grenier aux vers à soie, où Komako avait habité, était dissimulé aussi derrière cet écran.

Par l'ouverture ménagée entre les gerbes suspendues, Yôko passa, inclinant la tête d'un geste sec, impatient.

« Elle vit seule ? s'informa Shimamura, tout en suivant du regard la silhouette voûtée.

— Je suppose que non ! répliqua Komako d'un ton plutôt acide. C'est bien fâcheux ! Je me passerai du coiffeur pour aujourd'hui. Vous vous occupez de ce qui ne vous regarde pas, et nous lui avons gâché sa visite au cimetière.

— Que tu es donc compliquée encore !... Est-il réellement si terrible que nous soyons allés au cimetière et l'y ayons rencontrée ?

— Vous n'avez aucune idée de ce que c'est pour moi... Je reviendrai plus tard, si j'ai le temps, pour me laver les cheveux. Ce sera peut-être très tard, mais je viendrai en tout cas. »

Sur les trois heures du matin, Shimamura fut arraché à son sommeil par un bruit de porte fracassée, lui sembla-t-il, et il reçut aussitôt sur la poitrine le poids du corps de Komako.

« J'avais dit que je viendrais et me voilà. Est-ce vrai ? J'avais dit que je viendrais et je suis venue. Est-ce vrai, oui ou non ? »

Le halètement lui soulevait non seulement la poitrine, mais le ventre aussi.

« Tu es ivre morte.

— Est-ce vrai que je l'avais dit ? J'avais dit que je viendrais. Et me voilà. Je suis venue.

— Mais oui, c'est entendu : tu l'avais dit.

— Je n'y voyais goutte en venant. Rien de rien. Ce mal de tête...

— Comment t'y es-tu prise pour monter la côte ?

— Sais pas. Aucune idée. »

Elle l'écrasait un peu lourdement, surtout après qu'elle eut roulé sur le dos en se laissant aller de tout son poids. Shimamura, encore à moitié endormi, tenta confusément de se dégager en se relevant, mais il chavira et retomba de tout son long, sa tête reposant maintenant sur quelque chose d'étrangement brûlant.

« Mais tu es en feu, ma parole !

— Oui ? Votre oreiller de braise, alors ! Prenez garde de ne pas vous brûler.

— Qui sait ? Qui sait ? Ce serait bien possible ! » dit Shimamura en fermant les yeux, sentant une ardeur le gagner, envelopper sa tête comme un brusque incendie de vitalité intense.

À entendre son souffle court, il reprit pied avec un vague sentiment de remords. Il avait l'impression d'être là, à attendre sans bouger une revanche qu'elle devait prendre, sans savoir laquelle.

« Je l'avais dit, et je l'ai fait. Je suis venue, prononça-t-elle avec un intense et perceptible effort de concentration. Et à présent je m'en vais. Je rentre me laver les cheveux. »

Elle rampa vers la table et but avidement un grand verre d'eau.

« Je ne peux pas te laisser rentrer comme cela, protesta Shimamura.

— Si, si, je rentre. On m'attend. Qu'ai-je donc fait de ma serviette ? »

Shimamura se lève et fait de la lumière.

« Non ! n'allumez pas ! Non, non ! »

Et elle se cache le visage des mains, se courbe sur les nattes.

Elle portait un kimono avec des dessins aux couleurs très vives, transformé en chemise de nuit, et serré par un *obi* très étroit de robe d'intérieur. Le bout de tissu noir attaché au col cachait le kimono de

dessous. Sous l'effet de l'alcool, sa peau flamboyait jusque sous la plante des pieds nus, qu'elle cherchait à dissimuler avec une grâce charmante et un rien de provocation.

Ses effets de toilette pour le bain, Komako les avait simplement jetés à terre en entrant. La serviette, le savon, les peignes jonchaient le plancher depuis la porte.

« Coupez-moi cela. J'ai des ciseaux.

— Que faut-il que je coupe ?

— Cela ! dit-elle, le doigt sur les cordonnets qui maintenaient son haut chignon à la japonaise. Je voulais le faire moi-même mais je n'y arrive pas : mes doigts ne font pas ce que je veux. Je me suis dit que c'était une chose que je pouvais vous demander. »

Shimamura s'appliqua à écarter les cheveux et coupa les rubans un à un, cependant que Komako agitait la tête pour faire tomber ses cheveux dénoués dans son dos. Elle avait, semblait-il, repris un peu son calme.

« Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Trois heures.

— Non, vraiment ? Attention de ne pas couper dans mes cheveux.

— Mais combien y en a-t-il ? Jamais je n'en ai vu autant de ma vie ! » s'exclama Shimamura, toujours occupé à couper les cordonnets.

Le rouleau de cheveux postiches qui soutenait son chignon était brûlant, du côté où il reposait sur sa tête.

« Se peut-il qu'il soit vraiment trois heures ? s'étonna-t-elle. Et moi qui leur avais promis d'être avec elles au bain ! J'ai dû m'endormir en passant chez moi. Elles étaient venues m'appeler et elles doivent se demander ce que je suis devenue.

— Elles t'attendent ?

— Au bain public. Elles sont trois. On avait six réunions ce soir, mais je ne suis allée qu'à quatre. La semaine prochaine, on aura énormément à faire avec tous les touristes qui viennent pour voir les érables. — Merci, merci infiniment. »

Komako avait redressé le buste pour peigner ses longs cheveux dénoués, non sans avoir un petit rire gêné :

« Cela fait drôle, non ? »

Et, pour se donner une contenance, elle se pencha et ramassa son rouleau postiche.

« Il faut que je m'en aille, dit-elle. Il n'est pas convenable que je les fasse attendre. Je ne reviendrai pas cette nuit.

— Crois-tu y voir assez clair pour retrouver ton chemin ?

— Oui, oui ! »

Mais elle ne s'en prit pas moins les pieds dans les plis de son kimono en gagnant la porte.

Avant sept heures ce matin, et maintenant à trois heures : par deux fois dans une même et courte journée, elle avait choisi des heures insolites pour lui faire visite. « Ce n'est quand même pas normal du tout, cette histoire », se disait Shimamura.

Les visiteurs n'allaient pas tarder à arriver pour le spectacle des feuillages d'automne. On avait décoré à leur intention l'entrée de l'auberge avec des branches d'érables.

Le portier, qui avait présidé dictatorialement à cette opération, était un employé saisonnier, et se plaisait à se qualifier lui-même d'oiseau migrateur. Comme ses collègues, en effet, il travaillait du printemps à l'automne dans les stations de montagne, jusqu'au moment où les gens viennent pour les feuillages, après quoi il regagnait la côte durant l'hiver. Il lui importait peu de revenir, ou non, au même endroit, et l'orgueil qu'il tirait de son habitude de la clientèle chic des riches stations du bord de la mer, lui faisait mépriser de son haut la réception offerte par l'auberge au client. En se frottant les mains, il essayait avec insistance d'attirer les clients à l'auberge, en prenant un air de mendiant qui ne laissait personne dupe.

« En avez-vous jamais goûté ? demanda-t-il à Shimamura qui rentrait de promenade, en lui montrant un *akebi* qui ressemblait assez à une grenade. Si vous les aimez, je vous en rapporterai de la montagne. »

Shimamura le regarda suspendre l'*akebi** tel quel sur une branche d'érable décorant l'entrée. Ces branches avaient été coupées tout fraîchement, si longues qu'elles déployaient jusqu'au rebord de l'avant-toit leur feuillage de vif écarlate, avec des feuilles qui semblaient vernissées et d'une largeur surprenante. Toute l'entrée en était comme illuminée d'une brillante braise.

Shimamura avait encore dans la main la fraîcheur pénétrante de l'*akebi*, quand il aperçut Yôko, installée devant le feu dans le bureau.

La femme de l'aubergiste, en face d'elle, faisait chauffer du *sake* dans un chaudron de cuivre, tout en s'adressant à la jeune fille, qui hochait la tête d'un rapide mouvement, pour répondre à ce qu'on

lui disait. Son kimono de soie, simple et de ton sobre, venait d'être lavé et repassé.

« Elle travaille ici ? demanda négligemment Shimamura au portier.

— Oui, monsieur. Avec vous tous ici, nous devons prendre des extras.

— Comme vous-même, n'est-ce pas ?

— C'est juste. Mais elle, pour une fille du pays, c'est quelqu'un d'exceptionnel, d'un peu insolite. »

Pourtant Yôko, selon toute évidence, restait employée à l'office et n'apparaissait pas devant les clients. À mesure qu'il arrivait plus de monde à l'auberge, on avait pu noter le crescendo des voix de femmes dans le service, mais Shimamura n'y avait pourtant pas remarqué le timbre clair et si pénétrant de Yôko. Et quand la servante qui prenait soin de sa chambre lui apprit que c'était une habitude, pour Yôko, de chanter dans son bain avant d'aller au lit, il dut encore reconnaître qu'il avait manqué cela aussi.

Depuis qu'il connaissait la présence de Yôko dans la maison, Shimamura se sentait quelque peu gêné, sans savoir pourquoi. Il y avait quelque chose de bizarre en lui, qui le retenait de faire venir Komako. Il sentait comme un vide. L'existence de Komako ne lui paraissait pas moins belle, mais tout à fait vaine et déserte, alors même qu'il se disait que c'était à lui qu'elle donnait tout son amour. Un vide. Et son effort à elle, son élan vers la vie lui faisaient mal, le touchaient à vif. Il s'en apitoyait, comme il se prenait en pitié lui-même.

Tout innocents qu'ils fussent, Shimamura n'en doutait pas, les yeux de Yôko avaient une lumière capable d'éclairer jusqu'au tréfonds de tout cela ; et, sans qu'il sût exactement comment ou pourquoi, il se sentait également attiré par elle.

Komako était venue assez souvent pour qu'il n'eût pas à l'appeler.

Le jour que Shimamura était descendu dans la vallée pour aller admirer les feuilles d'érables, il avait passé devant chez elle en auto. Devinant que ce devait être lui en entendant le bruit du moteur, elle avait couru pour le voir. « Mais vous, lui avait-elle reproché par la suite, vous ne vous êtes même pas retourné ! Quelle froideur ! Quelle insensibilité vraiment ! »

De son côté, elle ne manquait jamais de faire un saut chez lui, soit qu'elle vînt à l'auberge, soit qu'elle vînt au bain. Lorsqu'elle avait

une soirée, elle arrivait toujours une heure au moins à l'avance et restait dans sa chambre jusqu'à ce qu'une servante montât la chercher. Ou bien encore, elle s'échappait quelques instants au cours de la soirée, refaisait vite son maquillage devant le miroir et s'éloignait : « Il faut que j'y aille, disait-elle. Le travail. Toujours le travail. Encore le travail. »

C'était presque une habitude pour elle que de laisser quelque chose chez lui : son *haori**, par exemple, ou le sac du plectre de son *shamisen*, une chose ou une autre.

« Quelle vie ! En rentrant chez moi la nuit dernière, voilà qu'il n'y a plus d'eau chaude pour le thé. En farfouillant dans la cuisine, j'ai fini par mettre la main sur les restants du petit déjeuner. Et froids... Froids ! Ce matin, on n'est pas venu m'appeler et je me suis réveillée à dix heures et demie, moi qui voulais venir vous dire bonjour à sept heures ! »

C'était ce genre de choses qu'elle avait à lui dire, ou alors elle lui parlait de l'auberge où elle était allée en premier, puis de l'autre et de l'autre, lui racontant l'un après l'autre ses différents engagements de la même journée et de la nuit. En toute hâte.

« Je reviendrai plus tard, lui disait-elle une fois de plus, après avoir absorbé un verre d'eau avant de repartir. À moins que ce soit impossible. Trente clients, pour lesquels nous ne sommes que trois en tout. J'aurai peut-être trop à faire. »

Elle n'en revint pas moins presque tout de suite.

« Quelle besogne ! Ils sont trente et nous ne sommes que trois. Et encore, l'une étant l'aînée, et l'autre la cadette de toutes les *geishas* d'ici, tout me retombe dessus. Quels pingres ! Un groupe de voyage organisé ou quelque chose de ce genre... Avec trente convives, il faut au moins six *geishas*. Mais attendez ! J'y vais ; je bois un verre et je trouverai bien moyen de leur apprendre à vivre ! »

Les choses allaient ainsi jour après jour. Prendre la fuite et se cacher, c'était tout ce que pouvait vouloir faire Komako, si d'aventure elle se demandait où cela pouvait bien la mener. Mais elle n'en était que plus séduisante dans ce nimbe invisible de désespérance et de perdition.

« Ce parquet craque toujours dans le couloir. J'ai beau marcher le plus légèrement et avec précaution, on m'entend toujours et les filles de la cuisine m'interpellent quand je passe : "Alors Komako,

toujours la chambre des Camélias ?" Jamais je n'aurais pensé qu'un jour, il me faudrait tant me soucier de ma réputation !

— Ce village est par trop petit !

— Fatalement, quel beau sujet de commérages ! Tout le monde est au courant.

— Mauvais, très mauvais ! Cela ne peut pas aller comme cela.

— Dans de misérables petits coins comme ici, vous commencez par prendre mauvaise réputation et c'est fini de vous ! argumenta-t-elle, mais avec un sourire plein de douceur en le regardant. Qu'est-ce que cela fait ? On trouve du travail n'importe où dans mon métier. »

Cette franchise de ton, cette spontanéité totale, le pas immédiatement donné au premier sentiment, voilà ce que ne pouvait comprendre l'oisif Shimamura, l'homme qui avait hérité de sa fortune.

« Ce sera toujours la même chose, où que j'aille. Il n'y a rien à faire. »

Peut-être, mais Shimamura n'en voulait pas moins deviner la femme vraie sous le couvert de la nonchalance qu'elle affichait.

« De quoi me plaindrais-je ? reprit Komako. Il n'y a que les femmes pour savoir aimer, après tout. »

Une légère rougeur colora son visage, et Komako baissa le front, les yeux au sol.

Le col raide de son kimono, écarté du cou, laissait le regard plonger sur le blanc éventail de son dos découvert jusque sur les épaules. Beauté un peu mélancolique de cette peau fardée, qu'on sentait frémissante de vie sous son voile blanc de poudre, et qui faisait un peu songer à une étoffe de laine ou, peut-être, à la fourrure d'un animal.

« Dans le monde comme il est... », laissa tomber Shimamura, non sans frissonner du vide même de ses paroles.

Komako passa outre et dit tout simplement :

« Il a toujours été comme cela. » Puis, relevant le front : « Vous ne le saviez pas ? » demanda-t-elle en le regardant.

Le rouge soyeux du kimono de dessous, ramené contre sa chair par ce mouvement, n'apparaissait plus.

Shimamura avait traduit Valéry et Alain, ainsi que des essais français sur la danse, publiés à l'époque glorieuse des ballets russes. Il allait publier cela à ses dépens, en édition de luxe à petit tirage : un livre qui, très vraisemblablement, n'apporterait rien de rien à la

danse du Japon, mais qui n'en serait pas moins, s'il paraissait jamais, d'un certain secours et d'un certain réconfort pour Shimamura lui-même. Il savourait d'avance l'ironique plaisir qu'il trouverait à sourire de soi à ce propos ; et c'était même, qui sait ? pour ce seul plaisir que s'était tissé le monde si ténu de ses rêves sans illusion, son petit univers délicieusement morose. Rien, absolument rien ne le pressait en réalité, et il n'avait aucune raison, étant en voyage, de se hâter en quoi que ce fût.

L'agonie et la mort des insectes, par exemple, occupait ici une part de son loisir.

Et chaque jour, avec le froid grandissant de l'automne, de nouveaux cadavres venaient choir sur le plancher : les ailes gourdes, les insectes tombaient d'abord sur le dos, ne pouvaient plus se retourner, s'agitaient et mouraient. Une guêpe même, incapable de voler, chemina encore et retomba, encore un peu et encore, puis retomba, morte. C'est une fin paisible, pensait-il, que celle qui survient avec le changement de saison. Mais en les observant de plus près, il voyait frémir les pattes et les antennes dans leur combat pathétique, leur ultime combat pour la vie. Et quelle arène immense, pour ces morts minuscules, que les huit nattes de sa chambre !

Il lui arrivait parfois, en ramassant quelque insecte mort pour le jeter dehors, de songer fugitivement aux enfants qu'il avait laissés à Tôkyô.

Sur l'écran métallique de sa fenêtre, il y avait des papillons de nuit, longtemps immobiles, qui finirent, eux aussi, par tomber comme des feuilles mortes. Il y en avait aussi, posés sur le mur, qui glissaient soudain et tombaient au sol. La richesse somptueuse, la beauté prodiguée sur ces vies éphémères plongeait Shimamura dans de longues méditations contemplatives, l'insecte au creux de la main.

Vint le moment où l'on enleva ces moustiquaires du cadre des fenêtres, et où, de jour en jour, le chant des insectes se fit de plus en plus rare.

Les rousseurs de la rouille et le brun grave de la bure, peu à peu, dominaient sur la pente de la montagne, et, dans le rapide couchant, les sommets ne resplendissaient plus qu'avec les tons gris et froids de la pierre. L'auberge était toujours pleine de visiteurs accourus au spectacle des bois d'érables.

« Je crois que je ne pourrai pas revenir plus tard. Il y a une soirée des gens du village. »

C'était ce que lui avait dit Komako en le laissant, et il pouvait entendre à présent le son du tambour qui montait du salon des banquets, avec le timbre aigu des voix féminines. La fête battait son plein, à en juger par le bruit, quand Shimamura eut la surprise d'entendre, sous son coude, eût-il dit, une voix claire qui demandait : « Puis-je entrer ? » Il sursauta. C'était Yôko.

« Komako me prie de vous remettre ceci. »

Sa main s'était tendue avec le message, comme si Yôko n'eût été qu'un simple facteur. Mais au dernier moment, retrouvant ses devoirs de politesse, elle se laissa précipitamment tomber à genoux pour lui remettre la lettre. Le temps que Shimamura développe le papier plié en quatre, et Yôko avait disparu. Il n'avait même pas eu le temps d'ouvrir la bouche.

« Soirée brillante et bruyante. On boit. »

C'était tout ce que comportait le message, hâtivement écrit sur un napperon de papier par une main qui trahissait l'ivresse.

Et, dix minutes plus tard, Komako elle-même apparaissait :

« Vous a-t-elle apporté quelque chose ?

— Oui.

— Vrai ? s'exclama-t-elle avec un éclair de malice joyeuse dans le regard. Si vous saviez comme je me sens bien ! Ce merveilleux *sake* ! Je leur ai dit que j'allais en commander d'autre et je me suis esqui-

vée. Mais le portier m'a vue. C'est égal, et je me moque bien si le parquet craque ! Ils peuvent ronchonner autant qu'ils voudront. Et puis zut ! Mais il suffit que j'arrive ici pour commencer à me sentir ivre. Zut et zut ! Je retourne au travail.

— Vermeille et délicieuse jusqu'au bout des ongles ! lança Shimamura.

— Le devoir m'appelle. La besogne. L'ouvrage. Vous a-t-elle dit quelque chose ? Horrible jalousie ! Vous faites-vous seulement une idée de cette jalousie terrible ?

— Qui cela ?

— Il y aura quelqu'un de tué un de ces jours !

— Elle a de l'emploi ici ?

— C'est elle qui apporte le *sake* ; puis elle reste là, dans le couloir, à nous observer avec cette électricité dans le regard. Ces yeux, vous les aimez, j'imagine...

— Sans doute pense-t-elle que c'est une honte pour toi.

— C'est aussi pourquoi je l'ai expédiée avec ce bout de billet chez vous. De l'eau, s'il vous plaît, donnez-moi un verre d'eau. Et pour qui est la honte, je vous le demande ? Mais avant de répondre, essayez donc un peu de la séduire aussi ! »

Elle se détourna pour aller se planter devant le miroir, les deux mains lourdement plaquées sur la tablette. « Est-ce que je serais ivre ? »

L'instant d'après, rejetant du pied le long kimono, elle sortait.

La fête avait pris fin. L'auberge n'avait pas tardé à retrouver son calme. Shimamura, d'une oreille distraite, n'entendait plus qu'un vague remue-ménage du côté de l'office. Komako avait dû être entraînée par quelque invité à une autre soirée, finit-il par se dire. Et ce fut exactement à ce moment-là que Yôko réapparut, lui apportant un autre billet.

« Décide ne pas aller Sampûkan vais d'ici Salon Prunes passerai peut-être retour bonsoir. »

Shimamura eut un sourire un peu forcé, gêné qu'il était de la présence de Yôko.

« Merci infiniment, lui dit-il. Ainsi, vous venez aider au service ici ? »

L'étincelant regard se posa sur Shimamura, si intense et si beau

qu'il avait l'impression de s'y trouver embroché. Son sentiment de gêne augmenta.

De voir devant lui cette jeune personne qui l'avait si profondément ému à chacune de leurs rencontres, c'était presque un malaise que ressentait Shimamura, une inquiétude indéfinissable. Avec cette gravité qui ne la quittait pas, il lui semblait toujours qu'elle fût au nœud le plus secret et le plus pathétique d'une tragédie grandiose.

« Ils ne vous laissent pas chômer, j'imagine.

— Je ne suis pas utile à grand-chose.

— Il est étrange que je vous rencontre si souvent, vous ne trouvez pas ? La première fois, c'était quand vous raccompagniez ce jeune homme chez lui, et vous avez parlé de votre frère avec le chef de station, vous en souvient-il ?

— Oui.

— J'ai entendu dire que vous chantiez dans votre bain avant d'aller dormir.

— Comment le savez-vous ? On m'accuserait d'avoir aussi peu de savoir-vivre ? »

La splendeur de cette voix magnifique avait quelque chose de stupéfiant.

« Il me semble vous connaître fort bien.

— Ah ! oui ? Parce que vous avez questionné Komako ?

— Komako ? Elle ne parle pas. On dirait qu'elle fuit toute conversation à votre sujet.

— Je comprends, oui », dit Yôko qui se détourna aussitôt, disant : « C'est quelqu'un de très bien, Komako, et elle n'a pas été heureuse. Soyez aimable avec elle. »

Son débit avait été nerveux et la voix tremblait un peu pour finir.

« Que faire pour elle ? Je n'y peux vraiment rien », déclara Shimamura, qui la vit sur le point de trembler, tant il la sentait tendue et vibrante. Vite, il détourna les yeux avant l'éclair qui allait fulgurer de ce visage trop grave.

« Ce que j'ai de mieux à faire, ce serait de retourner à Tôkyô assez vite, fit-il avec un sourire.

— Je compte aussi aller à Tôkyô.

— Quand cela ?

— Un de ces jours, peu m'importe.

— Je pourrais peut-être vous accompagner jusqu'à Tôkyô à mon retour.

— Oui, je veux bien. »

Abasourdi par l'intense gravité qu'elle y avait mise, avec pourtant dans sa voix quelque chose qui disait que cela n'avait rien que de très banal, Shimamura s'empressa d'ajouter :

« Si toutefois votre famille n'y voit pas d'inconvénient.

— Je n'ai d'autre famille que le frère qui travaille au chemin de fer, répondit-elle. Je fais ce que je veux.

— À Tôkyô, vous avez quelque chose en vue ?

— Non.

— Mais vous en avez discuté avec Komako, j'espère !

— Komako ? Je ne suis pas en sympathie avec elle. Je ne lui en ai pas parlé. »

Ce fut un regard humide qu'elle leva sur lui, et qui sait ? peut-être était-ce le signe qu'elle était en train de céder ? Shimamura, sous le charme, lui trouvait une beauté mystérieuse et inquiétante. Mais dans le même instant, il fut comme submergé de tendresse pour Komako. Partir avec cette fille étrange pour Tôkyô, comme s'il l'enlevait, ne serait-ce pas, d'une certaine façon, une manière de pénitence pour Shimamura, une sorte de punition qu'il s'infligerait à lui-même afin de s'excuser infiniment, de demander immensément pardon à Komako ?

« De partir seule avec un homme, cela ne vous effraierait pas ?

— Pourquoi donc ?

— Et vous ne trouvez pas un peu risqué d'arriver à Tôkyô sans seulement savoir où vous habiterez et ce que vous pourrez y faire ?

— Une femme arrive toujours à se débrouiller, affirma-t-elle de sa voix où chantait une mélodie exquise d'enthousiasme. Levant les yeux, son regard planté dans celui de Shimamura : « Ne voulez-vous pas m'engager comme servante ? » lui demanda-t-elle.

— Comment ? Mais voyons ! Vous engager comme servante ?

— Oui. Et pourtant, je n'aime pas être au service des gens.

— Lorsque vous êtes allée à Tôkyô précédemment, c'était comme quoi ?

— Infirmière.

— Employée dans un hôpital ou comme élève dans une école d'infirmières ?

— Je pensais seulement que le métier me plairait. »

Shimamura sourit. Voilà ce qui expliquait peut-être le sérieux

qu'elle avait mis à prendre soin du fils de la maîtresse de musique dans le train.

« Et vous voulez toujours devenir infirmière ? s'inquiéta-t-il.

— Plus maintenant, non.

— Il faut pourtant que vous vous décidiez à quelque chose. On ne peut pas rester comme cela, à ne pas savoir ce qu'on veut faire. On ne vit pas dans l'indécision.

— Dans l'indécision ? Mais je ne suis pas du tout indécise. Cela n'a rien à voir ! »

Et elle riait vraiment, comme pour mieux repousser l'accusation de Shimamura.

Un rire haut et clair, comme sa voix elle-même, qui semblait toujours entourée de lointains infinis, sortie de solitude. Un rire qui n'avait rien de sourd ou de lourd, mais qui retourna pourtant au silence après avoir en vain frappé à la porte du cœur de Shimamura.

« Je ne vois pas qu'il y ait de quoi rire à cela.

— Mais si, parce qu'il n'y a jamais eu qu'un homme que je pusse véritablement soigner, expliqua-t-elle, en laissant Shimamura à nouveau tout abasourdi. Et je ne le pourrai jamais plus, ajouta-t-elle gravement.

— Je comprends, fit-il vaguement, tant il s'était trouvé pris de court. On prétend que vous êtes toujours au cimetière.

— C'est vrai.

— Et il n'y aura de toute votre vie plus personne que vous puissiez jamais soigner ? Aucune tombe sur laquelle vous irez ?

— Jamais. Personne.

— Mais alors, comment pouvez-vous quitter le cimetière et délaisser la tombe pour aller à Tôkyô ?

— Désolée, mais je vous en prie : emmenez-moi avec vous.

— Komako vous dit terriblement jalouse. Le jeune homme n'était-il pas son fiancé ?

— Yukio ? Ce n'est pas vrai. C'est un mensonge. Ce n'est pas vrai !

— Mais si vous n'aimez pas Komako, pourquoi ?

— Komako..., commença-t-elle comme si elle eût parlé à quelqu'un d'autre dans la pièce, avec son regard brûlant fixé sur Shimamura. Komako, montrez-vous bon pour elle !

— Il n'y a rien que je puisse faire pour elle. »

Des larmes dans les yeux, Yôko écrasa un petit papillon sur la natte, en avalant un sanglot.

« Komako prétend que je deviendrai folle ! » jeta-t-elle en quittant la pièce.

Shimamura en resta tout frissonnant. Puis il se leva et ouvrit la fenêtre pour jeter dehors le papillon mort. Son regard surprit Komako, en pleine ivresse, qui jouait à quelque jeu de société avec un client. Penchée en avant à presque en perdre l'équilibre, elle semblait vouloir à tout prix reprendre son gage. Le ciel s'était complètement couvert. Shimamura descendit prendre un bain.

C'était à mi-voix, tendrement, maternellement, qu'elle parlait à la petite fille pour la déshabiller et lui donner son bain. La voix d'une jeune mère, aux inflexions caressantes et douces, qui ne perdirent rien de leur douceur quand elle se mit à chanter :

Vois-tu là-bas, là-bas
Trois cèdres, trois poiriers,
Six en tout, tu les vois ?
Dessous, ils ont nids de corbeaux
Et dessus, des nids de moineaux.
Dans la forêt, plus loin,
Sauterelles chanteuses,
Avez-vous quelque chant nouveau ?
La fille va au cimetière
Prier pour son ami défunt.
Itchô, itchô, itchô ya. [1]

Ce n'était qu'une de ces rondes enfantines que les fillettes chantent en jouant à la balle, mais Yôko avait mis un tel rythme à la séquence absurde, l'avait douée d'une vivacité telle, que Shimamura en vint à se demander si ce n'était pas dans un rêve qu'il avait vu l'autre Yôko, celle avec qui il avait parlé dans sa chambre.

Elle continua de babiller affectueusement avec l'enfant, en la rhabillant, puis l'une emmenant l'autre, elles quittèrent le bain, où Shimamura crut entendre un long moment encore vibrer le son de cette voix, tel l'écho prolongé d'une modulation de flûte.

Sur le sombre plancher poli de la vieille galerie, il y avait une

1. Cette partie de la chanson, très rythmée, imite le chant des oiseaux, avec un double sens : « Cent mètres [vers le cimetière], encore cent, encore cent et on y est. »

boîte à *shamisen*, laissée par quelque *geisha* : grand étui en bois de paulownia qui parut à Shimamura incarner l'esprit même de cet arrière-automne plongé dans le silence le plus profond de la nuit. Shimamura s'était penché pour déchiffrer le nom de la propriétaire, quand surgit Komako qui venait de l'endroit où l'on entendait remuer la vaisselle.

« Que faites-vous donc ?

— Serait-elle restée pour la nuit ? s'enquit Shimamura.

— Qui ? Elle ? Ne soyez pas stupide ! Est-ce que vous vous imaginez que nous traînons ces objets avec nous partout où nous allons ? On les laisse à l'auberge, où ils restent parfois des jours et des jours. »

Elle avait ri pour répondre, mais presque immédiatement elle avait fermé les yeux et son visage s'était crispé douloureusement. En lâchant son kimono long qu'elle avait tenu avec sa main, elle s'appuya, chancelante, sur Shimamura.

« Reconduisez-moi à la maison, voulez-vous ?

— Tu n'as pas besoin de rentrer, voyons !

— Mais si, il faut que je m'en aille. Les autres sont allées à d'autres séances et sont parties devant. On ne trouvera donc rien à redire si je ne reste pas trop longtemps ici, où j'avais affaire. Mais les bavardages vont recommencer, si jamais il leur vient à l'idée de passer me prendre chez moi en se rendant au bain, et qu'il n'y ait personne. »

Tout ivre qu'elle fût, elle n'en descendit pas moins alertement le chemin du village.

« Cette petite Yôko, vous avez réussi à la faire pleurer ! lui reprocha-t-elle.

— Elle paraît bien être un petit peu timbrée.

— Et vous, cela vous amuse, ce genre de remarques ?

— Mais c'est toi-même qui le lui as dit ! C'est en se le rappelant qu'elle a fondu en larmes, en réalité, et j'ai tout lieu de croire que c'était plus par ressentiment que par chagrin.

— Ah ! bon, j'aime mieux cela.

— D'ailleurs, il ne s'était pas passé dix minutes qu'elle se trouvait au bain, chantant d'une voix exquise.

— Elle a toujours aimé chanter dans le bain.

— Elle m'a aussi recommandé très gravement de me montrer aimable avec toi.

— De quoi se mêle-t-elle ! Mais aussi quel besoin avez-vous de me le raconter ?

— Et pourquoi ? Qu'as-tu toi-même à toujours prendre ainsi la mouche dès qu'il s'agit d'elle ?

— Ne vous plairait-il pas de la prendre ?

— Là, tu vois bien !

— Je parle sérieusement, insista Komako. Chaque fois que je la vois, j'ai comme l'impression qu'elle va devenir pour moi un fardeau accablant dont je ne pourrais jamais me défaire. En tout cas, je ressens les choses comme cela. Et si vraiment vous vous sentez attiré par elle, regardez-la une bonne fois : vous comprendrez ce que je veux dire. »

Ce disant, Komako lui avait posé la main sur l'épaule et s'était penchée, puis brusquement :

« Non, non ! Pas cela !... Si elle pouvait tomber entre les mains de quelqu'un comme vous, peut-être qu'elle ne finirait pas folle. Ce fardeau, vous ne voulez pas m'en soulager les épaules ?

— Est-ce que tu n'exagères pas un petit peu ?

— Vous pensez que je suis ivre et que je parle à tort et à travers, mais ce n'est pas le cas. Si je la savais entre de bonnes mains, pour moi, qui n'aurais plus qu'à m'abandonner pour continuer à vivoter ici, dans nos montagnes, quel sentiment de merveilleux repos ce serait !

— Cela suffit !

— Oh ! fichez-moi la paix ! »

Elle était partie en courant, pour aller se cogner à la porte close de la maison qu'elle habitait.

« On a dû penser que tu ne rentrerais plus.

— Cela ne fait rien. Je sais l'ouvrir. »

La vieille porte gémit et craqua de son bois sec, tandis qu'elle la soulevait pour la sortir de la glissière et l'ouvrir.

« Entrez jusque chez moi.

— Tu as oublié l'heure qu'il est.

— Qu'importe ? Tout le monde dort. »

Shimamura restait hésitant.

« Sinon, c'est moi qui vous raccompagne à l'auberge.

— Je rentrerai bien tout seul, ce n'est pas la peine.

— Mais vous n'avez pas encore vu ma chambre ! »

Ils entrèrent, franchirent la porte de la pièce où, sur leurs minces

matelas étalés en tous sens sur le sol, dormaient les membres de la famille entière : silhouettes roulées sur de vieux matelas passés, faits du tissu de gros coton rustique. Il y avait là, sous l'abat-jour roussi par place, le père, la mère et cinq ou six enfants, dont l'aînée devait avoir dans les seize ou dix-sept ans. En dépit de l'impression de pauvreté sordide que pouvait donner cette scène, on sentait, au-dessous, comme le jet d'une intense vitalité, impatiemment retenue.

Reculant devant le souffle chaud des dormeurs, Shimamura voulait regagner la porte, que Komako lui ferma au nez en la faisant grincer, avant de s'avancer vers le fond de la pièce, sans chercher seulement à atténuer le bruit de ses pas. Shimamura se glissa furtivement derrière elle, marchant avec précaution au ras des oreillers et de la tête des enfants endormis. Une étrange angoisse lui serrait la gorge.

« Attendez, je monte vous donner de la lumière.

— Merci. Cela ira très bien. »

Et il s'engagea dans l'escalier noir. En se retournant, il aperçut l'échoppe aux bonbons immédiatement au-delà du petit dortoir familial.

Dans les quatre pièces plus que simples de l'étage d'une construction typique des fermes du pays, les nattes avaient déjà beaucoup servi.

« J'avoue que c'est un peu grand pour une seule personne », dit Komako.

Les cloisons de séparation entre les pièces avaient été retirées, et si loin des portes à glissière au papier jauni qui donnaient sur la galerie, la couche de Komako paraissait minuscule et solitaire. Dans la chambre du fond s'entassaient des meubles fatigués et de vieux objets, qui ne pouvaient qu'appartenir à la famille d'en bas. Contre la paroi, suspendus sur leurs bois, s'alignaient les kimonos de sortie de Komako. L'ensemble, pour Shimamura, évoquait le terrier d'un blaireau ou d'un renard.

Komako, qui venait de prendre place sur son petit lit, offrit à Shimamura son unique coussin. Puis, se penchant un peu sur le miroir :

« Mais je suis écarlate ! Ai-je donc tellement bu ? »

Elle tâtonna un bref instant sur l'armoire.

« Tenez ! Le voilà, mon journal.

— Un fameux volume, on dirait », dit Shimamura en soupesant la pile.

Elle avait ouvert un coffret de carton peint, rempli à ras bord de cigarettes.

« Comme je les glisse dans ma manche ou sous mon *obi** quand on me les offre, elles sont parfois un peu froissées, mais intactes. Et par compensation, j'en ai de toutes les marques ; l'assortiment est complet. »

Tout en parlant, elle secouait le coffret pour permettre à Shimamura de choisir le tabac de son goût.

« Mais je n'ai pas d'allumettes, excusez-moi. Je ne m'en sers plus depuis que j'ai cessé de fumer.

— Cela ne fait rien, merci. Et comment marche la couture ?

— J'essaie quand même de coudre un peu, mais les touristes venus pour les érables ne m'en laissent guère le temps ! »

Tout en parlant, elle s'était penchée de côté pour repousser le travail qui était resté sur le devant de l'armoire.

Le meuble de grain délicat et le coffret de couture somptueusement laqué de vermillon, qu'elle avait dû conserver de son temps à Tôkyô, se retrouvaient ici comme ils avaient été dans le grenier si semblable à un vieux coffret de papier. Mais dans cet appartement-ci, dans ces malheureuses chambres d'un trop rustique premier étage, ils juraient pitoyablement.

Il regardait le cordon qui pendait du plafond au-dessus de son oreiller.

« C'est pour éteindre quand je lis au lit », lui expliqua-t-elle, en le tirant pour lui montrer.

Aussi parfaite qu'elle fût dans son rôle de maîtresse de maison, pleine de gentillesse et de prévenances, elle n'arrivait pourtant pas à cacher tout à fait sa gêne.

« Tu me fais l'effet d'être aussi insolitement gîtée que la renarde de nos légendes : ton luxe devient fantastique dans cette pauvreté.

— Exactement, oui.

— Et tu comptes passer quatre années là-dedans ?

— Bientôt une année de finie, et les autres passeront vite. »

Shimamura se sentait de plus en plus mal à l'aise. Que dire encore ? Il lui semblait entendre respirer la famille endormie au-dessous. Et il se leva pour mettre fin à sa visite.

Komako, qui n'avait pas refermé complètement la porte derrière lui, jeta un coup d'œil vers le ciel.

« Cela commence à sentir la neige, dit-elle. C'est la fin des feuilles d'érable. »

Puis elle franchit à son tour le seuil de la maison, récitant dans la nuit des vers cités d'une pièce de *kabuki** :

Comme nous sommes ici en pleine montagne,
La neige tombe, bien qu'il y ait encore des érables.

Shimamura lui souhaita bonne nuit.

« Un instant. Je vous raccompagne à l'auberge. Mais jusqu'à la porte ! Pas plus loin. »

Elle entra néanmoins avec lui.

« Couchez-vous, lui dit-elle en s'éclipsant pour revenir quelques instants plus tard, apportant deux verres pleins à ras bord de *sake*.

— Un petit verre, annonça-t-elle en rentrant. Nous allons boire un petit verre.

— Mais ils ne dorment pas ? Où l'as-tu donc trouvé ?

— Je sais où ils le tiennent. »

Komako avait déjà bu, sans aucun doute, en tirant au tonneau. L'ivresse de tout à l'heure l'avait reprise et, les yeux presque clos, elle regardait le liquide ruisseler sur sa main.

« Cela manque de charme, pourtant, de vider son verre dans l'obscurité ! »

Docile, Shimamura prit le verre qu'elle lui tendait et but.

Il ne s'enivrait pas, d'habitude, pour un si petit peu de *sake* ; mais peut-être avait-il pris froid en chemin. Toujours est-il qu'il se sentit presque aussitôt en mauvais état. La tête lui tournait : il avait mal au cœur ; il frissonnait et se sentait tout pâle. Fermant les yeux, il se laissa aller de tout son long sur la douillette. Inquiète, Komako le serra dans ses bras, et la chaleur de son corps apporta à Shimamura un enfantin sentiment de réconfort.

Elle le tenait dans ses bras, de l'air timide et hésitant que peut avoir, pour porter un bébé, une jeune femme qui n'a jamais eu d'enfant. Elle lui soutenait la tête et se penchait sur lui comme sur un enfant qui va dormir.

« Tu es gentille et bonne.

— Moi ? Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je suis ?

— Gentille et bonne.

— Ce n'est pas bien de vous moquer de moi », dit-elle en se reje-

tant un peu en arrière, le regard ailleurs ; et elle se mit à le bercer doucement, accompagnant le mouvement de courtes phrases hachées, qu'elle prononçait avec un léger sourire qui n'était que pour elle-même.

« Je ne suis ni gentille ni bonne. — Pas facile non plus de vous voir ici. — Rentrez chez vous, ce sera mieux. — Je voudrais m'habiller d'un kimono différent pour chaque fois que je viens vous voir, mais tous ceux que je possède y ont passé. Celui-ci, je l'ai emprunté. Là ! Vous voyez bien que je ne suis pas, que je ne suis pas du tout comme vous dites ! »

Shimamura ne répondit rien.

« Alors, qu'est-ce que vous me trouvez de gentil, vous ? reprit-elle d'une voix un peu altérée. Quand je vous ai rencontré la première fois, je me suis dit que je n'avais encore jamais trouvé quelqu'un d'aussi antipathique. Les autres ne parlent jamais comme vous l'avez fait ; ils ne disent jamais les choses que vous avez dites. Je vous ai détesté. Détesté ! »

Shimamura fit un signe d'assentiment.

« Et maintenant, dit-elle, vous comprenez peut-être pourquoi je n'y ai jamais fait la moindre allusion jusqu'ici ? Lorsqu'une femme en vient à dire ce genre de choses, elle est allée aussi loin que possible, n'en doutez pas.

— Mais c'est parfait comme cela.

— Vraiment ? »

Le silence les enveloppa tous deux : elle, plongée apparemment dans ses pensées ; et Shimamura, savourant la chaleur vivante de son corps, qui lui rendait sensible sa présence féminine.

« Une femme exquise ! reprit-il.

— Comment cela ?

— Femme exquise.

— Quelle bizarrerie, ce que vous dites ! »

Elle avait tourné la tête, comme pour faire cesser un chatouillement causé par le menton de Shimamura reposant sur son épaule. Puis brusquement, sans qu'il sût pourquoi, Komako se planta sur un coude, l'air fâché et la voix frémissante :

« Une femme exquise, hein ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

Shimamura la fixa sans répondre.

« Reconnaissez-le : c'est pour cela que vous êtes venu ! Vous vous moquez de moi ! Vous vous en moquez complètement ! »

Ses yeux flamboyaient en le dévisageant, elle était cramoisie de colère et ses épaules tremblaient. Mais cette flamme s'éteignit aussi vite qu'elle était apparue, et ce furent des larmes qui ruisselèrent sur son visage exsangue.

« Je vous déteste ! oh ! que je vous déteste ! »

En roulant sur elle-même, Komako avait quitté la douillette et s'était assise sur le plancher, lui tournant le dos.

Shimamura reçut comme un coup de poignard au cœur, en comprenant quelle était la méprise. Étendu, sans un mot, il ferma les yeux, incapable de bouger.

« Oh ! que j'ai le cœur lourd », s'avoua-t-elle à mi-voix, le corps entièrement rond comme une balle, la tête posée sur ses genoux, en sanglots.

Et quand elle eut versé toutes ses larmes, elle resta là, piquant nerveusement la natte avec la pointe d'une de ses épingles d'argent, tirée de son chignon. Au bout d'un moment, elle quitta la pièce.

Shimamura ne se sentait pas la force de la suivre. Elle n'avait que trop raison de se sentir blessée...

Mais elle ne tarda pas à revenir sur ses pas, marchant sans bruit dans le couloir sur ses pieds nus.

« Venez-vous prendre un bain ? demanda-t-elle derrière la porte d'une petite voix timide et pointue.

— Si tu veux.

— Je m'excuse, fit-elle encore. Je me suis mise dans mon tort. »

Et comme elle n'entrait toujours pas, Shimamura attrapa sa serviette et passa dans le couloir, où elle le précéda, marchant devant lui la tête basse, telle une criminelle que la police emmène. Mais la chaleur du bain, en la pénétrant, la remit de façon surprenante en bonne humeur, d'une humeur charmante même, si vivante et si pleine d'allant qu'ils ne pensèrent plus à dormir, une fois de retour.

Au matin, c'est en entendant une voix réciter un texte de *nô** que Shimamura s'éveilla, restant un moment à écouter sans se lever.

Komako, devant le miroir, se retourna et lui sourit.

« Les hôtes du Salon des Prunes. On m'y a appelée hier après la première fête, vous vous le rappelez ?

— Des amateurs de *nô* en voyage ?

— Oui.

— Est-ce qu'il neige ?

— Oui. »

Elle se leva pour aller ouvrir la fenêtre.

« La fin des feuilles d'érable », annonça-t-elle.

La fenêtre découpait un ciel uniformément gris, d'où tombaient, comme des pivoines blanches, de gros flocons accourant droit sur eux, eût-on dit, dans un silence harmonieux et paisible qui avait quelque chose de surnaturel. Shimamura se laissait envahir par cette image, vacant lui-même comme on l'est après une nuit où l'on a mal dormi.

Les amateurs de *Nô* frappaient aussi du tambourin.

Il se retrouvait avec le souvenir de ce matin de neige, aux derniers jours de l'autre année, et ses yeux se portèrent vers le miroir. La chute des blanches pivoines froides, plus mousseuses encore, y dessinait comme une auréole dansante autour de la silhouette de Komako, kimono entrouvert, qui se passait une serviette sur la gorge.

Une fois de plus, Shimamura s'émerveilla de lui voir cette peau fraîche et saine, blanche et nette, qui évoquait irrésistiblement la pureté d'une lessive au plein air. Non, ce n'était pas illusion de sa part, de penser qu'elle fût une femme à s'offenser gravement de sa trivialité, et cette évidence le pénétra d'une tristesse accablée.

La montagne, qui avait semblé s'enfoncer de plus en plus dans le lointain à mesure que s'éteignaient les tons fauves de l'automne, avait retrouvé tout soudain vie et éclat sous la neige.

Les cèdres, enveloppés d'un fin voile blanc, s'élançaient du sol enneigé, non plus en confondant leur masse sombre, mais chacun bien individuellement avec une silhouette nettement découpée, pointée vigoureusement vers le ciel.

C'est dans la neige que le fil est filé, et dans la neige qu'il est tissé. C'est la neige qui lave et blanchit l'étoffe. Toute la fabrication commence et finit dans la neige. « La toile de *Chijimi** n'existe que parce que la neige existe : la neige, on peut le dire, est la mère du *Chijimi* », comme l'a écrit quelqu'un il y a très longtemps.

Les mains des femmes, dans ce Pays de neige, ne travaillent tout au long des mois lourdement enneigés de l'hiver, qu'à filer, tisser, transformer en étoffe légère le chanvre récolté dans les champs pentus de la montagne. Et Shimamura, qui savait apprécier cette étoffe, allait chercher dans les vieilles boutiques de Tôkyô les pièces de ce tissu devenu rare, pour en faire confectionner ses kimonos d'été. Ses relations dans le monde de la danse lui avaient permis de découvrir une certaine boutique qui avait la spécialité des costumes anciens du théâtre *Nô*, et il avait convenu avec le propriétaire qu'il serait, lui, Shimamura, prévenu le premier, chaque fois qu'une pièce de véritable *Chijimi* lui viendrait entre les mains. Il appréciait si bien ce tissu qu'il en faisait faire même des sous-vêtements d'été.

On raconte qu'aux temps jadis, aux foires de *Chijimi*, qui se faisaient après la fonte des neiges, au printemps, quand on avait dans le pays enlevé les grilles pare-neige autour de la maison, les gens arrivaient de partout pour acheter cette toile fameuse, même les riches marchands de cités aussi importantes qu'Edo*, Kyôto ou Ôsaka, qui avaient leurs places retenues dans les auberges par tradition. La jeunesse de tout le pays, bien entendu, descendait des hautes vallées avec le produit de ses six derniers mois de travail ; et c'était dans une atmosphère de fête que s'alignaient, avec les étalages des vendeurs, des éventaires de toutes sortes, des forains, des spectacles, devant lesquels jeunes gens et jeunes filles en foule se coudoyaient. Les tissus exposés portaient une étiquette de papier donnant le nom et l'adresse de celle qui les avait faits, car il y avait

un concours pour récompenser le travail le plus fin. C'était aussi l'occasion de rechercher un bon parti. Les jeunes filles, apprenant à tisser dès l'enfance, accomplissaient leurs chefs-d'œuvre entre quatorze et vingt-quatre ans. Par la suite, l'agilité du geste, qui faisait tout le prix de la toile de *Chijimi*, n'avait plus la même qualité chez elles. Aussi l'émulation était-elle vive entre ces filles, qui œuvraient avec autant d'ardeur que d'amour pendant les mois que la neige les tenait prisonnières, c'est-à-dire depuis le dixième mois, où l'on commençait le filage, jusqu'à la deuxième lune de l'année suivante, avec laquelle devait être achevé le blanchiment sur les champs, les prés et les jardins encore couverts de neige.

Certains des kimonos de Shimamura étaient faits de l'étoffe tissée par ces mains féminines, probablement vers le milieu du siècle passé, et il avait lui-même conservé l'habitude de les envoyer « blanchir à la neige ». Bien que ce ne fût pas une mince affaire pour ces vêtures anciennes, que tant de peaux avaient portées déjà, il lui suffisait de songer au travail des jeunes filles de la montagne pour ressentir l'absolue nécessité de les faire néanmoins blanchir, comme le voulait la vraie tradition, dans le Pays de neige, où la toile était née et où avaient vécu les virginales tisserandes. À la seule pensée de ce chanvre blanc, étendu sur la neige et se confondant avec elle pour rosir sous la lumière du soleil levant, Shimamura éprouvait si fort le sentiment d'une purification, que non seulement il était sûr que ses kimonos avaient laissé là-bas les miasmes et les macules de l'été, mais lui-même, lui semblait-il, s'en trouvait nettoyé. Il n'y avait peut-être là, pour tout dire, qu'un sentimentalisme mal fondé de sa part étant donné qu'un marchand spécialisé en tissus anciens de Tôkyô se chargeait de tout au départ, et qu'il n'était pas certain du tout que les kimonos fussent réellement blanchis « à la neige », à la vieille manière.

Ce blanchissage « à la neige », depuis des âges et des âges déjà, était assuré par des spécialistes : les tisserands eux-mêmes ne s'en occupaient pas. On blanchissait à la fin du tissage le *Chijimi* blanc, par pièces entières, tandis que la toile avec des couleurs était traitée sur le cadre même, au fur et à mesure, en cours de fabrication. La meilleure saison pour ce faire tombait aux mois de la première et de la deuxième lune. Prés et jardins, à cette époque très enneigés, se transformaient partout en ateliers de blanchiment.

On commençait par tremper le fil ou l'étoffe, toute une nuit, dans

une eau de cendre de bois. Lavé à grande eau le matin à maintes reprises, bien essoré chaque fois, on l'exposait alors tout le jour sur le neige, recommençant de même jour après jour. À la fin de l'opération, Shimamura l'avait lu récemment, quand la toile atteignait à la blancheur immaculée et recevait la caresse du soleil rouge du matin, le spectacle dépassait toute description. « Les habitants des provinces méridionales, ajoutait le vieil auteur, devraient tous aller le voir. » Et lorsque la blancheur arrivait à perfection, le printemps arrivait aussi : c'était le signe propre du printemps dans le Pays de neige.

Or, la station thermale touchait pour ainsi dire au pays même du *Chijimi*, en aval du torrent, où la vallée commence à s'évaser un peu. Il se trouvait en réalité si près, que Shimamura aurait presque dû l'apercevoir de sa fenêtre. Et tout au long de la vallée, les bourgs où se tenait la foire au *Chijimi* avaient maintenant leur gare sur la ligne du chemin de fer. À l'âge industriel, c'était toujours une région fameuse pour le textile.

N'étant venu au Pays de neige ni dans le plein été, lorsqu'il portait ses kimonos de chanvre, ni au cœur de l'hiver, lorsque était tissée la toile de *Chijimi* qu'il aimait tant, Shimamura n'avait pas abordé le sujet avec Komako. Lui-même, il n'était guère du genre de personne qui prendrait l'initiative de partir à la recherche des vestiges d'un vieil artisanat populaire.

Mais lorsqu'il avait entendu la voix de Yôko animer la chanson enfantine, dans le bain, il s'était pris à songer soudain que si la jeune fille avait vu le jour autrefois, dans le temps, elle eût chanté de même, penchée sur le métier, en lançant la navette entre le double mouvement des harnais. Sa voix lui avait semblé suivre le rythme même des gestes de la tisseuse, tels que son imagination les lui représentait.

La fibre de ce chanvre des montagnes, plus délicate encore qu'une soie d'animal, ne pouvait guère se traiter, paraît-il, que dans l'humidité complice de la neige ; de sorte que l'hiver aux longues nuits, dans le Pays de neige, représentait la saison parfaite pour les travaux divers du tisserand. Et les connaisseurs de l'ancien temps ne manquaient pas d'expliquer, comme un effet harmonieux des principes échangés de la lumière et de la nuit, la fraîcheur remarquable de cette toile, tissée dans le froid de l'hiver, qui se perpétuait jusque dans la chaleur du plus torride été. Oui, et Komako était faite, elle

aussi, du jeu des mêmes principes : Komako, qui s'était attachée à lui si fortement, avec cette fraîcheur de l'âme et la chaleur plus émouvante de son être.

Et pourtant tout l'amour de la femme du Pays de neige s'évanouirait avec elle, ne laissant en ce monde pas même une trace aussi certaine qu'une toile de *Chijimi* ! Car si l'étoffe est le plus fragile des produits de l'artisanat, un bon *Chijimi* néanmoins, quand on en prend convenablement soin, garde sa qualité et le vif de ses couleurs un demi-siècle au moins, et ne s'use complètement que bien longtemps après. Ainsi songeait Shimamura, méditant distraitement sur l'inconstance des intimités entre les humains, leur durée éphémère qui ne connaît pas même la longueur d'existence d'un bout de toile, quand il vint se heurter tout à coup à l'image de Komako devenue mère : Komako qui avait mis au monde des enfants d'un autre père que lui ! Stupéfait et bouleversé, il promena autour de lui un regard égaré. Sans doute, oui, sans doute ce devait être la fatigue...

Depuis le temps qu'il prolongeait son séjour, on pouvait bien se demander s'il avait oublié sa femme et ses enfants. Mais s'il était resté, ce n'était pas qu'il ne pût ou ne voulût quitter Komako : c'était tout simplement parce qu'il avait pris l'habitude d'attendre ses fréquentes visites. Il le savait fort bien, comme il savait aussi que plus il s'offrait aux sollicitations d'un continuel assaut, plus il se demandait d'où venait son propre défaut, le manquement chez lui, qui lui interdisait de vivre comme elle vivait, avec intensité et plénitude. Il restait là, pour ainsi dire, à contempler sa propre froideur, absolument incapable de comprendre comment elle avait réussi de la sorte à se perdre, à tout lui donner d'elle-même sans recevoir, en vérité, rien en échange. Et voilà qu'au fond de son cœur il l'entendait à présent, Komako, comme un bruit silencieux, comme de la neige tombant muettement sur son tapis de neige, comme un écho qui s'épuise à force d'être renvoyé entre des murs vides. Il savait maintenant qu'il ne pouvait pas indéfiniment continuer à se choyer lui-même et à se laisser choyer de la sorte.

Penché sur le feu de braises qu'on avait placé dans sa chambre avec la première neige, Shimamura se dit que précisément il était peu vraisemblable qu'il revienne jamais en partant d'ici. La bouilloire ancienne que lui avait prêtée l'aubergiste, précieux objet manufacturé à Tôkyô et artistement ciselé d'argent avec des motifs de fleurs et d'oiseaux, chantait doucement comme une brise dans les

pins. Il pouvait même y reconnaître deux souffles différents, à vrai dire : le froissement tout proche du vent qui passe dans les branches et le souffle venu de loin. Et tout faible dans celui-là, comme apporté de plus loin encore, le tintement à peine perceptible d'une cloche. L'entendait-il ? Ne l'entendait-il pas ? Shimamura approcha son oreille pour écouter. Et très, très loin, là-bas, où sonnait la cloche, il eut soudain la vision de deux pieds qui dansaient : les pieds de Komako qui dansait, s'accordant aux lointains battements de la cloche. Shimamura écarta son oreille. Partir. Son heure était venue.

Et c'est alors qu'il avait songé à visiter le pays du *Chijimi*, avec l'idée que cette excursion pourrait lui faciliter la rupture avec la station thermale.

Shimamura ignorait quel était le village d'aval qu'il lui fallait choisir de préférence comme point d'arrêt ; et comme les tissages modernes ne l'intéressaient pas le moins du monde, il descendit à la gare qui lui parut à souhait écartée et sans vie. Puis il marcha un bon moment avant de parvenir à ce qui lui parut être l'artère principale d'un bourg qui avait dû, naguère, vivre en tant que relais de poste.

De chaque côté, les avant-toits se portaient très avant, soutenus par des piliers, réservant dans leur ombre un double passage couvert où l'on pouvait cheminer quand la neige trop haute obstruait la rue. Cela ressemblait assez aux appentis de plein vent sous lesquels les vieux marchands d'Edo exposent leurs marchandises. Profonds sous les avant-toits alignés et continus de chaque maison, les passages couverts s'étiraient en longueur de part et d'autre de la rue.

Pour débarrasser du lourd fardeau de la neige les toits de ces maisons, qui se touchaient bord à bord, on ne pouvait que la faire tomber dans la rue, ou plus exactement lancer la neige sur une muraille de glace qui ne cessait de se tasser et de monter au fur et à mesure, durant l'hiver, et dans laquelle étaient creusés des tunnels, transversalement, pour permettre aux gens de passer d'un côté à l'autre en traversant, selon l'expression du pays, « le ventre maternel ».

Le village qu'habitait Komako, à la source thermale, n'était pas du même type, bien qu'il fût lui aussi du style montagnard et bien aussi du Pays de neige : ses maisons étaient plantées séparément et s'entouraient de terrain libre. Shimamura, qui voyait pour la première fois ce système des galeries couvertes tout au long d'une rue comme

une cuirasse contre la neige, eut la curiosité de cheminer dessous. L'ombre y était épaisse, sous les profonds avant-toits, et il remarqua que le bois des piliers qui les supportaient commençait à se ronger à la base. Dans l'ombre, du côté des maisons obscures, il s'imaginait la longue nuit des longs hivers, où pendant des générations et des générations, avaient vécu les ancêtres des actuels habitants.

Il voyait les jeunes filles, une génération après l'autre, travaillant au métier, tissant sans fin dans leur prison de neige ; et il constatait que la vie qu'elles avaient vécue était loin d'avoir le brillant et la clarté de la toile de *Chijimi*, si pure et fraîche dans sa blancheur, qu'elles avaient faite de leurs mains actives. C'était là une impression qui se dégageait de ce bourg figé dans le temps. Dans le vieux livre qu'avait lu Shimamura, après une allusion à un poème chinois, l'auteur faisait ressortir, avec toute la cruauté des lois économiques, que la fabrication de la toile de *Chijimi*, étant donné l'énorme somme de travail que réclamait chaque pièce, ne pouvait être rentable. Ce ne pouvait être qu'un artisanat familial, et jamais aucun producteur ne pouvait se permettre de prendre des ouvrières venues du dehors.

Ainsi toutes les mains anonymes d'autrefois avaient péri, après leur diligent travail, et il ne restait aujourd'hui que leur ouvrage : ce rare *Chijimi* qui fait les délices de quelques connaisseurs délicats comme Shimamura, par la fraîcheur exquise qu'il donne à la peau dans les chaleurs de l'été. Et cette pensée, tout ordinaire qu'elle fût, l'émut comme une trouvaille très profonde. Le travail dans lequel un cœur a mis tout son amour, où et quand va-t-il porter son message, à qui va-t-il transmettre le courage d'un même effort et l'élan d'une même inspiration ? Shimamura quitta le passage sous l'auvent, pour regagner la chaussée.

Sur le tracé de la route de poste que d'autres âges avaient connue, la grand-rue du village, en droite ligne, s'éloignait parmi les maisons de plus en plus espacées et rejoignait sans doute, là-bas, le village de Komako et sa source thermale. Ici aussi, sur les toits de bardeaux, pesaient les alignements de pierre qu'il connaissait bien.

Remarquant que les piliers des avant-toits posaient au sol un peu d'ombre, Shimamura se rendit compte que l'après-midi avançait. N'ayant plus rien à voir ici, il prit un train pour descendre à une autre station, où il retrouva un village analogue au premier. Il y fit une semblable promenade et s'arrêta, sentant le froid, pour se restaurer d'un plat de nouilles dans une modeste boutique sur le bord

d'une rivière, qui devait être probablement le torrent descendu de la station thermale. Sur le pont, s'éloignant, il vit une file de têtes rasées qui allaient par deux ou par trois : des nonnes bouddhiques, toutes semblablement chaussées de sandales de paille, et certaines portant dans le dos le chapeau d'osier rond et bombé. Elles devaient revenir d'une quête et s'en retournaient au couvent, tel un vol de corbeaux se rabattant vers le nid.

« Une vraie procession ! » observa Shimamura.

La femme qui tenait la boutique lui répondit :

« Leur couvent est là-haut, sur la pente. Ce sont leurs dernières courses, probablement. Parce qu'une fois la neige venue, elles ne peuvent plus descendre. »

Sur la montagne déjà sombre dans le crépuscule, au-dessus du pont, la première neige posait sa blancheur.

Dès que les feuilles tombent avec les vents froids et durs, au Pays de neige, les jours ne sont plus que grisaille nuageuse et glacée. On sent que la neige est dans l'air. Le cercle des montagnes alentour blanchit déjà sous la première neige, que les gens du pays appellent « le chapeau des sommets ». Sur toute la côte nord, la mer d'automne mugit et gronde, et les montagnes font de même ici, au cœur du pays, en laissant entendre un énorme soupir semblable au roulement lointain du tonnerre. Les gens l'appellent « la rumeur du fond ». Le chapeau des sommets et la rumeur du fond, selon ce qu'avait lu Shimamura dans le vieux livre, annoncent et précèdent de peu la saison des grandes neiges.

Ayant vu les premiers flocons, le matin qu'il s'était éveillé au chant du *Nô*, Shimamura se demandait à présent si les grondements annonciateurs s'étaient déjà fait entendre, cette année, sur la côte et dans la montagne. Était-ce que ses sens s'étaient affinés durant son long séjour dans la seule compagnie féminine de Komako ? Il lui suffisait, à présent, de songer à ces échos, pour entendre comme la rumeur sourde d'un grondement au fond de son oreille.

« Le couvent est bloqué tout l'hiver, je suppose. Combien y sont-elles ?

— Elles sont beaucoup, dit la femme.

— À quoi s'occupent-elles pour passer le temps, tout le temps qu'elles restent emprisonnées à cause de la neige ? Est-ce que vous ne croyez pas qu'on pourrait leur suggérer de tisser du *Chijimi* ? »

La femme se contenta de sourire à la question de l'étranger.

Revenu à la gare, Shimamura y attendit un train pendant près de deux heures. Le timide soleil d'hiver s'était couché, et le ciel nocturne avait une limpidité telle, que les étoiles y paraissaient polies à neuf, luisantes comme jamais. Shimamura se sentait les pieds glacés.

De retour à la station thermale, il ne savait plus pourquoi il l'avait quittée et en quête de quoi il était parti. Reprenant le même chemin, le taxi le ramena au village qu'il traversa, et une lumière brillante apparut quand il passa le bosquet de cèdres. Shimamura y retrouva soudain un sentiment de chaleur et de sécurité. Kikumura : le restaurant Kikumura, avec trois ou quatre *geishas* qui bavardaient devant la porte.

Le temps à peine de penser que Komako était peut-être du nombre, et déjà il ne voyait plus qu'elle.

Le chauffeur avait freiné. Il devait être au courant des histoires à leur sujet, lui aussi.

Shimamura se retourna pour regarder par la glace arrière. Les traces des roues dans la neige, il les voyait, luisantes sous la lumière des étoiles, filant pour aller se perdre tout là-bas, jusqu'aux plus ultimes lointains.

La voiture était arrivée à la hauteur de Komako. Brusquement, elle ferme les yeux et s'élance sur le taxi, qui continue à rouler lentement, montant la côte avec la jeune femme cramponnée à la poignée de la portière, sur le marchepied.

Elle s'était jetée sur la voiture d'un bond de fauve, lui semblait-il, dans un élan qui pouvait paraître inconscient ou puéril, mais qui laissa Shimamura sans surprise, avec le sentiment d'un réconfort profond, la sensation d'une caresse chaude et pénétrante. Il n'avait été frappé ni par le danger, ni par l'anomalie de cet acte inattendu. Quand Komako avait levé le bras par-dessus le rebord de la portière pour s'y tenir, la manche de son kimono avait glissé jusqu'au coude, révélant le rouge intense du sous-kimono qui miroita sur la glace épaisse avant de déverser sa chaleur rayonnante dans le cœur même de Shimamura transi de froid.

Puis le visage de Komako se plaqua contre la glace.

« Où étiez-vous parti ? Dites-moi où vous êtes allé ? hurla-t-elle.

— Fais attention ! Tu vas tomber ! » lui lança-t-il en retour.

Mais ils savaient parfaitement l'un et l'autre qu'il s'agissait d'un jeu. Un tendre jeu.

Komako, ayant ouvert la portière, était venue s'affaler sur la ban-

quette au moment même où le taxi s'arrêtait, devant le sentier qui grimpait la montagne.

« Où êtes-vous allé ? Dites-le moi !

— Bah !...

— Mais où ?

— Rien de spécial... une promenade. »

Il nota, un peu surpris, qu'elle avait eu le geste typique de la *geisha* pour ramasser le bas de son long kimono.

Le chauffeur attendait sans rien dire, et Shimamura se devait de reconnaître qu'il y avait quelque excentricité à rester là, sans descendre, dans un taxi qui ne pouvait pas les mener plus loin.

« Sortons ! dit Komako en lui prenant la main. Brrr ! Quel froid ! Vos doigts sont gelés ! Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée ?

— Tu crois que j'aurais dû ?

— Étrange individu ! »

Elle riait joyeusement en se hâtant sur les dalles de pierre qui garnissaient le sentier étagé en escalier raide.

« Je vous ai vu quand vous partiez... Il était deux heures passées... bientôt trois heures... à peu près... Oui ?

— C'est bien cela.

— Je me suis précipitée dehors en entendant la voiture et j'ai couru au-devant. Mais vous n'avez seulement pas regardé de mon côté.

— Pas regardé ?

— Non. Même pas un simple coup d'œil en arrière. Pourquoi ? »

Son insistance laissait Shimamura un peu surpris.

« Vous ne vous êtes pas douté que je vous regardais partir ?

— Pas du tout.

— Là, vous voyez ! » Et toujours riant dans son for intérieur, souriante et heureuse, elle se serra contre lui. « Pourquoi ne m'avoir pas emmenée avec vous ? Vous me laissez là, pour revenir complètement gelé. Cela ne me plaît pas du tout ! »

Le tocsin retentit soudain, battant sur le rythme accéléré de l'alarme locale.

Ils se retournèrent pour voir.

« Au feu ! au feu ! »

« Un incendie !

— Ça brûle là-bas ! »

Une gerbe d'étincelles et de flammèches jaillissait, en effet, au milieu du village, dans le bas.

Komako laissa échapper deux ou trois exclamations et étreignit la main de Shimamura.

Ils voyaient une langue de flamme éclater soudain dans la colonne de fumée épaisse et se rabattre en léchant les toits voisins.

« Où est-ce ? demanda Shimamura... On dirait que c'est tout à côté de la maison de la maîtresse de musique...

— Non.

— Où donc, alors ?

— Un peu plus haut, dans la direction de la gare. »

Une colonne de flamme s'élança d'un seul coup bien au-dessus des toits.

« L'entrepôt des cocons ! C'est l'entrepôt, vous voyez ? L'entrepôt qui brûle ! »

Et le visage caché contre l'épaule de Shimamura, elle répéta plusieurs fois encore : « L'entrepôt ! L'entrepôt brûle ! l'entrepôt ! »

Le brasier, là-bas, s'intensifiait ; mais de la colline où ils se trouvaient, crépitant sous l'immense ciel étoilé, l'incendie n'avait pas l'air plus tragique qu'un innocent feu de joie. Et pourtant ils percevaient jusqu'ici le sentiment de panique qui s'en dégageait, au point qu'il leur semblait entendre même le rugissement des flammes dévorantes. Shimamura referma son bras autour des épaules de Komako.

« Tu n'as pas besoin d'avoir peur ! fit-il gauchement, essayant de la rassurer.

— Oh ! non, oh ! non, oh ! non », répéta-t-elle en secouant la tête avant d'éclater en sanglots. Contre la paume de Shimamura, son visage paraissait plus menu que d'ordinaire, et le petit front entêté tremblait.

Le spectacle de l'incendie, c'était ça ce qui l'avait fait fondre en larmes, et Shimamura ne s'inquiétait pas de savoir quelle eût pu être la cause de son bouleversement.

Mais elle cessa de pleurer aussi brusquement qu'elle avait été prise de sanglots, et, s'arrachant à son étreinte :

« Il y avait une séance de cinéma ce soir, dans l'entrepôt. Ce devait être plein de monde... Il y aura des blessés... des morts... brûlés ! »

Pressant le pas, ils montèrent vers l'auberge où ils entendaient des clameurs : les clients s'entassaient sur les vérandas du premier et du second étage, qu'éclairaient à flots les portes laissées ouvertes der-

rière. Dans le fond du jardin, se découpant sur la nappe de lumière qui tombait de là-haut, ou, qui sait, des étoiles, la silhouette sombre des chrysanthèmes fripés et défleuris se découpait en ombre. L'espace d'un instant, Shimamura crut même que c'était peut-être la lueur de l'incendie. Derrière la plate-bande, surgirent les ombres de trois ou quatre personnes. Ils reconnurent le portier parmi ceux qui se précipitaient vers les marches.

« C'est l'entrepôt des cocons ? lança Komako sur leur passage.

— Oui, c'est bien ça ! Oui, oui !

— Des blessés ? Est-ce qu'il y a des blessés ? interrogea Komako d'une voix angoissée.

— On est en train de faire évacuer tout le monde. C'est la pellicule qui a pris feu, et en un rien de temps tout brûlait. C'est ce qu'on m'a dit au téléphone. Voyez-moi cela ! » fit-il en tendant le bras, sans arrêter sa course. Il paraît qu'on jette les enfants un par un de la galerie !

— Qu'allons-nous faire ? » fit Komako qui s'était mise à suivre ceux qui couraient en descendant. Dépassée par les plus pressés, elle aussi avait commencé à courir. Shimamura la suivit.

Au bas des marches, leur angoisse s'accrut. On n'apercevait plus, au-dessus des toits, que le haut de la colonne de flammes, et l'alarme battait un tocsin plus proche et plus pressant.

« Méfiez-vous, ça glisse. C'est gelé ! lança-t-elle en s'arrêtant un instant pour se retourner vers Shimamura. Ne vous inquiétez pas pour moi. Cela ira ! Mais vous, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin. Moi, il faut que j'y sois, si jamais il y avait des blessés, des gens du village... »

Shimamura n'avait en effet aucune raison de continuer. La première excitation l'avait quitté. Baissant les yeux, il constata que la voie de chemin de fer se trouvait juste à ses pieds. Ils se trouvaient devant le passage à niveau.

« Oh ! la Voie lactée... elle est splendide ! » s'exclama Komako, courant toujours devant lui, les yeux levés vers le ciel.

La Voie lactée... En la regardant lui aussi, Shimamura eut l'impression d'y nager, tant sa phosphorescence lui parut proche, comme si elle l'eût aspiré jusque-là. Le poète Bashô* en voyage, était-ce sous l'impression de cette immensité resplendissante, éblouissante, qu'il l'avait décrite comme une arche de paix sur la mer déchaînée ? Car c'était juste au-dessus de lui qu'elle inclinait sa voûte, enserrant la

terre nocturne de son étreinte pure, indéchiffrable, sans émoi. Image pure et proche d'une volupté terrible, sous laquelle Shimamura, un bref instant, se représenta sa propre silhouette découpée en une ombre aussi multiple qu'il y avait d'étoiles, aussi innombrablement multipliée qu'il y avait là-haut de particules d'argent dans la lumière laiteuse et jusque dans le reflet miroitant des nuages, dont chaque gouttelette infime et rayonnante de lumière se confondait avec son infinité, tant le ciel était clair, d'une limpidité et d'une transparence inimaginables. Cette écharpe sans fin, ce voile infiniment subtil, subtilement tissé dans l'infini, Shimamura ne pouvait plus en détacher son regard.

« Attends-moi ! Attends ! cria Shimamura vers Komako qui le devançait.

— Venez vite ! » lança-t-elle sans cesser de courir vers la pente de la montagne derrière laquelle tombait le rideau lumineux de la Voie lactée. Sous la lueur sensible des étoiles sur la neige, il croyait presque voir, tant elle courait vite, le revers rouge de son kimono de dessous, relevé comme l'autre dans son bras que la course lui faisait balancer très haut.

Derrière elle, Shimamura s'élança aussi vite qu'il put, afin de la rejoindre.

Komako ralentit un peu et lui prit la main, laissant retomber le long kimono sur le sol.

« Vous voulez venir vraiment avec moi ?

— Oui.

— La curiosité, toujours ! fit-elle en ramassant le bas de son kimono qui trainait dans la neige. Rentrez donc, sinon les gens vont trouver à redire...

— Un peu plus loin seulement.

— Vous avez tort. Ils me reprocheront de vous avoir mené sur le lieu d'un incendie ! »

Il acquiesça d'un signe de tête et s'immobilisa, mais elle laissa sa main légèrement posée sur son bras, quoique avançant toujours.

« Attendez-moi quelque part, ce ne sera pas long, proposa-t-elle. Je vous rejoins. Où voulez-vous ?

— Tu n'as qu'à me le dire.

— Voyons !... Disons un peu plus loin... »

Puis secouant violemment la tête :

« Non ! je ne veux pas que vous restiez ! Je n'en puis plus ! »

Et elle se jeta si fort dans ses bras, qu'il en recula d'un pas ou deux. Sur le bord de la route, derrière lui, en contrebas, il distingua un rang de poireaux au-dessus de la neige.

Ce fut un torrent de paroles qui se déversa soudain sur Shimamura :

« Pourquoi a-t-il fallu que vous me disiez une chose pareille ? Oh ! pourquoi dire une chose aussi détestable ? Femme exquise ! Maintenant que vous allez partir... Pourquoi le dire ? »

Shimamura revoyait Komako sur la natte, piquant à petits coups désespérés et rageurs le plancher, de la pointe de son épingle à cheveux d'argent brillant.

« Cela m'a fait pleurer. Aussi quand je suis rentrée à la maison, j'ai pleuré. J'ai peur de la séparation. Mais je vous prie, allez-vous-en ! Je n'oublierai jamais que vous m'avez fait pleurer. »

À l'idée qu'un malentendu, une simple méprise avait pu la blesser et la faire souffrir jusqu'au plus profond de son être, au plus intime de sa féminité, Shimamura, plus intensément encore, prit un instant horreur de la séparation.

Une exclamation poussée dans la foule, là-bas, au lieu de l'incendie, leur parvint juste à ce moment-là. Un sursaut violent de la flamme suivit aussitôt, couronné d'une gerbe d'étincelles qui se jeta contre le ciel.

« Voyez ! Cela reprend plus fort que jamais ! »

Arrachés à leur conversation par l'éclat des flammes, ils volèrent vers le feu.

Komako courait vite, les bras au corps, ses pieds effleurant à peine le sol enneigé. Menue d'apparence, elle était un de ces êtres qui ont le souffle puissant, constatait Shimamura, essoufflé lui-même rien que de la voir, et très vite arrêté dans sa course, lui qui avait le corps plutôt replet. Mais heureusement, Komako se fatigua bientôt elle aussi et s'arrêta pour l'attendre, se laissant aller contre lui.

« Mes yeux larmoient, dit-elle entre deux respirations haletantes : c'est le grand froid. »

Shimamura avait aussi les yeux mouillés, piqués par le froid, alors que ses joues le brûlaient. Il battit des paupières, cherchant à refouler cette eau qui allait déborder en larmes, et dans son regard étréci il reçut de nouveau le scintillement de la Voie lactée.

« A-t-elle cet éclat chaque nuit ?

— La Voie lactée ? Elle est splendide, n'est-ce pas ? Non, d'ordi-

naire, elle ne brille pas avec une telle intensité. Toutes les nuits ne sont pas aussi claires. »

Cette arche étincelante qui plongeait dans la direction de leur course semblait baigner dans son scintillement la tête de Komako.

La ligne de son nez légèrement aquilin ne lui paraissait pas aussi aiguë que d'habitude, et la couleur si riche de ses lèvres semblait avoir disparu dans son visage. Se pouvait-il qu'elle fût si sombre, cette merveilleuse clarté qui enjambait le ciel ? En vérité, Shimamura n'arrivait pas à le croire. La nuit pouvait-elle être plus ténébreuse que sous le clair de lune, l'autre fois, alors que l'intensité resplendissante du chemin étoilé brillait visiblement bien plus que la plus rayonnante pleine lune ? Il fallait admettre pourtant que le scintillement fourmillant de la Voie lactée ne mettait aucune ombre sur le sol, et sa lumière fantomatique donnait au visage de Komako l'aspect étrange d'un masque antique, sous lequel transparaît sensiblement un élément de féminité !

Levant à nouveau son regard, Shimamura, sous la voûte immense de lumière, ressentit à nouveau cette étreinte du ciel étincelant qui se serrait sur la terre.

Telle une aurore infinie, la Voie lactée l'inondait tout entier avant d'aller se perdre aux derniers confins du monde. Et cette froide sérénité courut en lui comme un frisson, comme une onde voluptueuse, qui le laissa tout ensemble étonné et émerveillé.

« Si vous partez, lui dit Komako en reprenant la marche, si vous partez, je retrouverai une conduite. »

Elle marchait en remettant de l'ordre dans sa coiffure défaite. Au bout de quelques pas, se retournant :

« Qu'est-ce qui vous arrive donc ? Ce n'est pas raisonnable ! »

Shimamura, immobile, la regardait.

« Oh ! Vous voulez bien m'attendre ? Et nous retournerons à votre chambre après... »

D'un petit geste de la main gauche, elle avait pris congé pour se remettre à courir, et bientôt sa menue silhouette s'en alla disparaître dans l'ombre, comme absorbée par la montagne. Un instant, en la suivant des yeux, Shimamura vit la dentelure des sommets déchirer le voile somptueux de la Voie lactée, dont il retrouva le pur scintillement au plus haut de la voûte, en plein ciel, abandonnant les monts à leurs lourdes ténèbres.

La silhouette de Komako s'était effacée derrière les maisons de la

grand-rue, quand elle y tourna, tandis que Shimamura reprenait sa marche pour la suivre.

S'avançant d'un pas vif, cadencé par un cri guttural, hé-ho ! hé-ho ! des hommes tiraient une pompe à incendie dans la grand-rue, suivis par une foule compacte à laquelle Shimamura se joignit en arrivant au carrefour.

Une seconde pompe venant derrière, il s'écarta pour la laisser passer, repartant derrière elle.

C'était une vieille pompe à bras, un ustensile grotesque qu'une cohue masculine tirait, attelée à une longue corde, avec une autre cohue d'hommes de chaque côté, pour la manœuvre. Noyée dans cette foule humaine, la pompe semblait minuscule.

Komako s'était, elle aussi, écartée sur le côté de la rue pour laisser passer la pompe à incendie, et quand elle aperçut Shimamura, en courant, elle le rejoignit dans la foule. Au fur et à mesure, les gens s'écartaient pour laisser place à l'engin, revenant s'agglomérer à la cohue qui suivait, comme s'ils avaient été aspirés. Dans cette foule en course vers l'incendie, Shimamura et Komako étaient emportés, ne comptant plus que comme des unités anonymes.

« Vous avez donc fini par venir quand même ! Curieux de tout, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Et voilà une bien ridicule et minable pompe ! Pareil engin doit dater d'un bon siècle, pour le moins.

— Pour le moins, oui. Mais faites attention de ne pas tomber.

— Une vraie patinoire, en effet.

— Vous ne connaissez pas notre blizzard, quand le vent glacé fait courir la neige rasante des nuits entières ! Vous devriez voir cela ! Mais vous ne vous y risquerez pas, évidemment ! On voit accourir les lapins et les faisans jusque dans les maisons, pour y chercher abri devant la tempête. »

Elle parlait d'un ton animé, avec une sorte d'impatience, comme si sa voix avait pris la cadence du cri rythmé devant et du piétinement pressé de la foule derrière et tout autour, cette cohue dans laquelle Shimamura se sentait pris de même.

Ils entendaient le ronflement du feu maintenant, et des langues de flammes s'élançaient juste devant eux. Komako se suspendit au bras de Shimamura. Les maisons basses et sombres, tantôt surgissant sous l'éclat du brasier, tantôt se renfonçant dans la nuit sur le bord de la rue, paraissaient respirer. L'eau des pompes coulait à flots sur

la chaussée. Ils vinrent donner contre un vrai mur humain, compact, infranchissable. Il y avait dans l'âcre fumée comme une odeur de soie brûlée.

Un réseau de cris courait dans cette foule, répétant des uns aux autres les nouvelles : oui, le feu s'était mis dans la bobine de film ; on avait lancé les enfants, oui, oui, l'un après l'autre du haut de la galerie ; non, il n'y avait personne de blessé ; non, non, l'entrepôt, par chance, ne contenait ni cocons de soie, ni réserve de riz. En dépit de ces voix qui parlaient haut, un vaste et singulier silence régnait cependant sur la scène dramatique de l'incendie, devant laquelle chacun restait hypnotisé, comme si la violence des flammes faisait taire les voix, étouffait les cœurs, abolissait les points de comparaison. Personne n'avait d'autre force que celle d'écouter le terrible ronflement du feu et le battement des pompes à bras.

De temps à autre, un retardataire arrivait en courant du village, criant le nom d'un parent. On lui répondait, ici ou là, et les voix s'interpellaient un instant et échangeaient leurs appels joyeux, qui succédaient à l'inquiétude. Ces voix seules témoignaient de quelque vie et de quelque présence. Le tocsin aussi s'était tu.

Shimamura, dans la crainte d'être remarqué, s'était éloigné de Komako pour se glisser derrière un groupe de gosses, bientôt repoussé en arrière par la chaleur que dégageait le brasier. Ils piétinaient dans la neige fondante, ayant laissé devant eux un magma boueux de neige et d'eau, tout bosselé par mille marques de pas.

Ils s'étaient reculés jusque dans le champ qui longeait l'entrepôt aux cocons, et le gros de la foule, venant de la rue, s'était massé au même endroit.

Le feu avait dû prendre dans l'appareil de projection installé à l'entrée du bâtiment, dont le toit et les parois étaient entièrement consumés déjà, dévorés par les flammes jusqu'au milieu de la bâtisse, tandis que les poutres de soutien et les solives tenaient toujours, en fumant. Tout l'entrepôt, semblable à une énorme grange, était bâti de bois : poutres, cloisons, planchers, toiture ; l'intérieur incandescent n'était pas obscurci par la fumée. Ce qui restait du toit, inondé par le jet des pompes, n'avait plus l'air de brûler, mais le feu continuait de couver et de se propager, éclatant brusquement ici ou là en longues flammes, sur lesquelles se concentraient aussitôt les jets d'eau des trois pompes en action. Au cœur de la flamme, l'eau

faisait monter une colonne tourbillonnante de fumée noire autour d'une fusée d'étincelles brasillantes.

Enlevées en hauteur, les étincelles et les flammes ramenèrent le regard de Shimamura au sein de la Voie lactée, un moment offusquée par la fumée, qui n'en sembla que plus ruisselante et plus profonde, plus magnifiquement lumineuse et voûtée de l'autre côté, où les gouttes illuminées du jet des pompes, quand il manquait l'objectif et se volatilisait dans l'espace, semblaient se confondre avec elle.

Komako, il ne savait quand, l'avait rejoint. Sa main avait cherché la sienne, et il se retourna vers elle, sans parler : elle regardait le feu, dont l'éclat changeant mettait plus d'animation encore sur son visage légèrement empourpré, intensément tendu. Shimamura en fut ému d'un trouble profond. Elle avait le chignon défait, et sa gorge se tendait précipitamment à chaque souffle. Les doigts de Shimamura frémissaient d'impatience, tant son désir était grand de la toucher ; il en avait les mains moites. Mais la main de Komako, en vérité, était plus chaude encore. Et sans comprendre pourquoi, Shimamura sentit que quelque chose leur imposait une séparation imminente.

Le long des piles et des solives près de l'entrée, les flammes tout soudain avaient repris de la fureur, attirant aussitôt le jet d'une pompe, qui fusa en lourdes vapeurs sifflantes cependant que la charpente allait s'effondrer.

Un cri s'arracha de la foule, dont tous les yeux venaient de voir tomber dans le brasier le corps d'une femme.

La galerie intérieure, construite surtout pour que l'entrepôt pût servir également de salle de spectacle, n'atteignait pas la hauteur normale d'un étage. Le corps, en tombant, n'avait mis qu'une fraction de seconde pour venir s'écraser au sol, mais ce temps suffisait pour permettre à tous de suivre la chute dans tout son détail. Un mouvement bien singulier qu'avait décrit ce corps en tombant, ce corps étrangement inerte, semblable à une poupée. De toute évidence, la victime était sans connaissance. Et sa chute se fit sans bruit. De cet endroit détrempé par l'eau, il ne se souleva ni cendre, ni poussière. Le corps atterrit entre le foyer toujours actif qui allait se propager encore et le brasier qui finissait de se consumer.

Ce corps avait semblé brusquement surgir de l'eau, juste devant le jet arqué d'une des pompes qui s'était incliné pour venir noyer la

braise. C'était une image insolite : le corps restait horizontal dans sa chute. Shimamura avait eu un mouvement de recul, sans pourtant ressentir sur le moment de vrai sursaut d'effroi. Il voyait tout comme une illusion venant d'un monde irréel. La tension naturelle du corps, une fois dans le vide, avait laissé sa place à une incroyable docilité, dans une posture où la vie et la mort se trouvaient neutralisées comme chez un pantin qui n'offre aucune résistance, avec cette merveilleuse liberté propre aux êtres pour qui la vie n'a aucun sens. Shimamura redoutait seulement que quelque chose ne vienne rompre l'équilibre fragile de cette ligne horizontale. La tête n'allait-elle pas se renverser ? Les hanches, un genou n'allaient-ils pas fléchir ? Mais le corps avait gardé le même équilibre jusqu'au sol.

Komako avait poussé un cri perçant en se cachant les yeux des deux mains. Shimamura, l'œil fixe, contemplait la forme gisante.

À quel moment avait-il su qu'il s'agissait de Yôko ? Le cri d'horreur poussé par la foule et le cri de Komako lui paraissaient avoir été simultanés et, dans l'instant même, il voyait le frémissement d'un spasme sur le mollet de Yôko, inanimée sur le sol.

Le hurlement de Komako l'avait percé de part en part, et ce frémissement sur la jambe de Yôko lui fit passer un frisson tout le long de l'échine jusqu'aux orteils. Une angoisse indescriptible lui serra le cœur.

La jambe bougeait à peine, à peine assez pour qu'on pût être sûr de la voir.

Mais le spasme n'avait pas encore pris fin, que déjà le regard de Shimamura remontait le long du kimono rouge vers le visage. Son kimono relevé un peu au-dessus du genou, Yôko était tombée sur le dos et gisait, évanouie, parfaitement inerte si l'on excepte le mouvement spasmodique de sa jambe. Mais cette immobilité, sans qu'il sût trop pourquoi, n'éveilla chez Shimamura aucune image de la mort ; il la contemplait plutôt comme un état de métamorphose, un stade de transition, une forme de la vie physique.

Sur la tête de Yôko, quelques travées de la galerie effondrée brûlaient encore. Sur son regard superbe, ce regard qui vous transperçait de part en part, les paupières étaient closes. Son menton pointait, prolongeant la ligne du cou. Et les rouges reflets de l'incendie venaient jouer sur la pâleur de son visage.

Une émotion nouvelle envahit le cœur de Shimamura au souvenir de la lumière merveilleuse, perdue là-haut dans la montagne, qui

était venue briller sur les traits émouvants de Yôko, dans le miroir crépusculaire de la fenêtre, lorsqu'il venait rejoindre Komako. Les années qu'il l'avait connue, les mois qu'il venait de passer avec elle, il lui semblait les voir illuminés eux aussi, sous le scintillement lointain de cette lampe solitaire. Une angoisse sans nom, le poids d'une tristesse infinie l'accablèrent.

Komako s'était écartée de lui pour bondir vers le brasier, dès l'instant où elle avait poussé son cri perçant en se couvrant les yeux, alors que le cri horrifié de la foule paraissait retentir encore.

Son long kimono de *geisha* avait flotté derrière elle tandis qu'elle courait, trébuchant parmi les flaques d'eau et l'entassement des poutres à demi calcinées qui entravaient sa marche.

Enfin elle se retourna, portant Yôko dans ses bras. L'effort lui burinait les traits, tirait désespérément tout son visage, sous lequel, inexpressif et presque serein, se balançait le visage de Yôko, aussi blanc et inanimé que lorsque l'âme allait s'envoler.

Komako, dont on n'eût su dire si elle portait un holocauste ou le poids de son châtiment, avançait sans même se rendre compte qu'elle se frayait un passage dans les décombres.

La foule, atterrée jusque-là, s'ouvrit et se referma sur elle avec ses mille voix retrouvées.

« Arrière ! Écartez-vous ! »

C'était la voix de Komako que Shimamura entendait.

« Elle va devenir folle ! Folle ! Folle ! » entendit-il encore, après le cri de Komako.

Mais quand il voulut s'avancer vers la voix presque délirante, les hommes qui s'étaient précipités pour enlever de ses bras l'inerte Yôko, les hommes qui se serraient autour d'elle, le repoussèrent si fort qu'il faillit perdre l'équilibre et chancela. Il fit un pas pour se reprendre, et, à l'instant qu'il se penchait en arrière, la Voie lactée, dans une sorte de rugissement formidable, se coula en lui.

LE MAÎTRE OU LE TOURNOI DE GO

(Meijin)

En 1938, du 26 juin au 4 décembre, se déroula un tournoi historique de go*, *au terme duquel le grand maître Hon.inbô Shûsai, qui n'avait jamais connu de défaite, fut vaincu par Kitani Minoru (qui devient Ôtaké dans le récit), septième dan. Kawabata, amateur averti de ce jeu, fut chargé d'élaborer le compte rendu au jour le jour du tournoi, pour le grand quotidien* Tôkyô nichinichi shinbun (*actuel* Mainichi* shinbun). *Il eut l'idée de consacrer un récit à la description de la personnalité du maître, après sa mort survenue le 18 janvier 1940. Ainsi naquit* Le Maître ou le Tournoi de go, *qui fut publié par fragments.*

Titre traduit	*Titre original*	*Nom de la revue*	*Numéro*
Le Maître	Meijin	*Yakumo*	*n° 1, août 1942*
Soleil couchant — 1	Yûhi — 1	*Nihon hyôron*	*août 1943*
Soleil couchant — 2	Yûhi — 2	*Nihon hyôron*	*décembre 1943*
Soleil couchant — 3	Yûhi — 3	*Nihon hyôron*	*mars 1944*
Fleurs	Hana	*Sekai bunka*	*avril 1947*
Le Maître *(nouvelle version)*	Meijin (kaikô)	*Shinchô*	*août 1951*
La vie du Maître	Meijin shôgai	*Sekai*	*janvier 1952*
Pour la paix de l'âme du Maître	Meijin kuyô	*Sekai*	*mai 1952*
Les souvenirs du Maître	Meijin yokô	*Sekai*	*mai 1954*

Après au moins deux remaniements importants, le texte intégral enfin achevé fut édité en juillet 1954 par Bungei shunjû shinsha à Tôkyô.

Kawabata distingue nettement cette œuvre du compte rendu publié dans le quotidien : il n'hésite pas à la qualifier de « roman ».

Pour lui, ce livre est donc à considérer comme une œuvre littéraire au sens plein, tandis que le compte rendu reste une chronique du tournoi sous une forme brute. Le lecteur ne devrait donc pas considérer ce récit comme un manuel « technique » de go, *malgré les nombreux diagrammes qui illustrent le texte. Pour comprendre et aborder cette œuvre, il n'est nullement indispensable de connaître tous les secrets de ce jeu, à l'exception de deux faits toutefois :*

1) D'une manière générale, le joueur du rang le moins élevé commence la partie en jouant noir. Dans le tournoi décrit, c'est donc Ôtaké qui ouvre le jeu avec les noirs (les coups impairs), et le Maître joue blanc (les coups pairs). On considère en effet que, à force égale, les noirs ont toujours un certain avantage sur les blancs.

2) Le go, dont les règles de base sont simples (encercler les pions de l'adversaire — les puristes disent « pierre » au lieu de « pion » — et s'infiltrer dans le terrain de ce dernier pour s'en emparer), requiert dans sa pratique une redoutable subtilité qui dépasse même celle du jeu d'échecs. La partie terminée, l'analyse révèle souvent que l'avantage du gagnant n'était que d'un ou deux pions.

Les autres éléments sont expliqués dans la description de Kawabata, qu'il suffit de suivre sans idées préconçues. Le lecteur aura toutefois quelque peine à comprendre en quoi consiste le litige qui survient parfois entre les deux adversaires, et qui entraîne l'interruption du tournoi. En réalité, cela tient à quelques facteurs précis.

a) En tenant compte de l'état de santé du Maître, les organisateurs avaient élaboré des règlements intérieurs extrêmement complexes pour fixer dans tous les détails les modalités de déroulement du tournoi, notamment en édictant d'une façon incroyablement rigide un nombre de jours de repos à respecter entre deux séances.

b) Le Maître, qui est de l'ancienne génération, ne voit pas du tout l'utilité de ces modalités compliquées. Il lui aurait paru plus naturel de jouer quand le cœur lui en dit, mais il avait accepté les protocoles proposés sans pouvoir deviner à l'avance toutes les contraintes qu'ils pouvaient comporter. Or, pour Ôtaké, joueur « moderne », très à cheval sur les principes, ce qui est une fois convenu est sacré, et la moindre modification constitue une infraction inadmissible, un sacrilège, quelles qu'en soient les raisons. Son estime personnelle pour le Maître, qui est réelle, n'a strictement rien à voir avec cette question de principe.

c) Les conflits ne sont jamais réglés directement entre les intéressés, mais toujours par personnes interposées (les organisateurs), comme c'est souvent la coutume au Japon dans bien des domaines. Mais ici, cette habitude devient une vraie institution codifiée, qui fait que les organisateurs agissent avec beaucoup de formalisme au nom des égards dus à l'un et à l'autre partis. Cela fait perdre énormément de temps, et complique inutilement les choses.

Ce qui est donc important, c'est moins la description détaillée des faits que leurs répercussions sur l'état d'esprit des deux personnages et sur l'ambiance générale du moment. Le lecteur qui l'aura compris constatera qu'il existe plusieurs « lectures » possibles de ce « roman » bien insolite. À lui d'adopter celle qui lui convient.

1

Au matin du 18 janvier 1940, dans une auberge d'Atami*, l'Uroko-ya, mourait le Maître Shûsai, vingt et unième de la dynastie des Hon.inbô*. Il entrait dans sa soixante-septième année.

Le 18 janvier, c'est une date que l'on retient facilement à Atami. Dans le *Démon d'Or* de Kôyô*, Kan.ichi dit, à la fin de la scène de la séparation sur la plage d'Atami : « Souvenez-vous, dans les années à venir, de la lune qui brillait en cette nuit. » Il s'agit de la nuit du 17 janvier et l'on célèbre à cette date, chaque année, dans la ville d'Atami, le souvenir de Kôyô. L'anniversaire de la mort du Maître Shûsai tombe le lendemain.

Cette commémoration s'accompagne toujours de cérémonies qui furent, en 1940, plus importantes que jamais. On n'y honora pas seulement Kôyô, mais aussi deux écrivains pour lesquels Atami comptait beaucoup : Takayama Chogyû* et Tsubouchi Shôyô*. Trois romanciers qui en avaient parlé dans leurs ouvrages au cours de l'année, Takeda Toshihiko*, Osaragi Jirô* et Hayashi Fusao* reçurent également une récompense de la municipalité. Me trouvant présent à l'époque, je pris part à la cérémonie.

Le soir du 17, le maire d'Atami nous invitait à un banquet dans mon hôtel, le Juraku. Le 18, à l'aube, un coup de téléphone m'éveillait : on m'annonçait la mort du Maître. J'allai tout de suite à l'Uroko-ya pour lui rendre mes derniers devoirs. Après être revenu à mon hôtel pour le petit déjeuner, j'accompagnai les écrivains et les officiels de la ville qui devaient déposer des fleurs sur la tombe de Shôyô. Ensuite, au pavillon de Bushôan, dans un champ de pruniers, eut lieu un autre banquet. Je m'éclipsai vers le milieu des festivités et retournai jusqu'à l'Uroko-ya pour photographier le défunt et assister au départ de la dépouille mortelle que l'on ramenait à Tôkyô.

Le Maître était arrivé à Atami le 15 janvier. Il mourut le 18. Il semblait vraiment qu'il ne fût venu que pour mourir. Je lui avais

rendu visite le 16 et nous avions joué deux parties d'échecs. Soudain, le soir, très peu de temps après mon départ, il fut au plus mal. Il joua donc avec moi pour la dernière fois à ces échecs qu'il aimait tant. J'avais rédigé le compte rendu de son dernier tournoi de *go**. Je fus le dernier à le photographier.

Le grand quotidien de Tôkyô, le *Nichinichi** (rebaptisé depuis *Mainichi*), m'avait confié le reportage de ce dernier tournoi ; j'étais arrivé à bien connaître le Maître. Même pour une manifestation organisée par un journal, celle-ci s'entourait d'une pompe exceptionnelle. On n'a jamais rien vu de semblable depuis dans ce genre. La partie commença le 26 juin 1938 à Tôkyô dans le restaurant Kôyôkan* du parc de Shiba* et se termina le 4 décembre à Itô*, à l'auberge Dankô. Elle se prolongea donc pendant six mois, en quatorze séances, interrompues certes pendant trois mois, de la mi-août à la mi-novembre, car le maître était tombé sérieusement malade. Une maladie grave qui rendit ce tournoi très pathétique. On peut dire qu'en somme ce tournoi lui coûta la vie. Jamais il ne se remit ; au bout d'un peu plus d'un an, il mourut.

2

Pour être tout à fait précis, le tournoi se termina l'après-midi du 4 décembre 1938, à 2 h 42. Le dernier coup fut Noir 237.

Le Maître remplissait une case neutre sans rien dire.

« Cela fera cinq points ? » fit l'un des juges présents, Onoda, sixième dan, sur un ton poli, réservé. Sans doute s'exprimait-il ainsi par sollicitude pour le Maître, afin de lui épargner l'embarras de voir le damier arrangé sur-le-champ, et sa défaite par cinq points rendue visible à tous.

« Oui, cinq points », marmonna le Maître. Il releva les yeux derrière ses paupières gonflées, sans faire un geste vers le damier.

Aucun des officiels qui remplissaient la pièce ne trouvait un mot à dire. Le Maître, alors, parla calmement, comme pour détendre l'atmosphère : « Si je n'avais pas été hospitalisé, nous en aurions terminé à Hakoné*, dès la mi-août. »

Il demanda combien de temps il avait utilisé pour la partie.

« Blancs : dix-neuf heures et cinquante-sept minutes... Trois minutes de plus, Monsieur, et cela faisait juste la moitié du temps alloué », dit la jeune fille qui tenait les comptes. « Les Noirs ont pris trente-quatre heures et dix-neuf minutes. »

Les joueurs de haut rang se voient généralement allouer dix heures chacun pour un tournoi, mais cette fois, par exception, les délais avaient été multipliés par quatre. Néanmoins, trente-quatre heures pour les Noirs, c'était une durée tout à fait inhabituelle, et même sans doute unique dans les annales du jeu, depuis qu'on fixait des limites de temps.

Il était presque trois heures quand la partie se termina. Une servante de l'auberge apporta une collation. Tout le monde gardait le silence, tous les yeux restaient fixés sur le damier.

« Vous prendrez bien un peu de cette soupe de haricots rouges ? » demanda le Maître à son adversaire, Ôtaké [1], septième dan.

« Maître, je vous remercie de cette partie », dit celui-ci courtoisement. Il restait immobile, tête baissée. Ses mains reposaient côte à côte sur ses genoux ; son visage, toujours blanc, avait encore blêmi.

Encouragé par l'exemple du Maître qui retirait ses pions du damier, il se mit à ranger ses pions noirs dans leur bol. Le Maître se leva puis, comme les jours ordinaires, quitta la pièce d'un air nonchalant, sans commentaire. Ôtaké, bien entendu, n'en fit aucun non plus. Pourtant, s'il avait perdu, il aurait sans doute trouvé quelque chose à dire.

De retour dans ma chambre, je regardai par hasard au-dehors. Avec une célérité surprenante, Ôtaké s'était changé ; il avait enfilé un *kimono* ouatiné pour descendre dans le jardin. Assis tout seul, au fond, sur un banc, il serrait contre lui ses bras croisés, fixant les yeux au sol. En cette attitude, dans le grand jardin froid, à la nuit tombante de cette fin d'automne, il paraissait perdu dans ses méditations.

J'ouvris une porte vitrée de la véranda.

« Monsieur Ôtaké, monsieur Ôtaké », appelai-je.

Il se retourna, me jeta un rapide coup d'œil, l'air fâché. Peut-être qu'il pleurait...

---

1. De son vrai nom Kitani Minoru, joueur professionnel de *go*, septième dan à l'époque (neuvième dan depuis). Il fut l'adversaire du Maître Hon.inbô Shûsai dans le tournoi historique décrit dans ce roman.

Je portai mes regards vers ma chambre. La femme du Maître venait d'entrer.

« Ce fut très long. Vous avez été très bon pour nous. »

Nous causâmes quelques instants. Ôtaké avait déjà quitté le jardin. S'étant de nouveau changé rapidement, et vêtu cette fois d'un *kimono* plus cérémonieux, il fit une tournée des appartements du Maître, des officiels et des divers organisateurs. Il vint aussi chez moi.

Je me rendis dans la chambre du Maître lui présenter mes respects.

3

Le lendemain du jour où prit fin ce tournoi de six mois, les organisateurs et les autres personnes concernées n'avaient qu'une hâte, c'était de partir. On se trouvait à la veille des essais sur la nouvelle voie du chemin de fer d'Itô.

Les trains devant passer juste au moment des fêtes de fin d'année et de Nouvel An, la grande rue s'égayait d'ornements de circonstance. J'avais été reclus à l'hôtel, pour ainsi dire coupé du reste du monde, comme l'ont été les participants du tournoi. Maintenant, dans l'autocar qui me ramenait chez moi, devant le décor très gai des rues, je me sentais libéré, j'avais l'impression de sortir d'une caverne noire. La couleur de la terre fraîchement remuée aux alentours de la gare moderne, les bâtiments rapidement édifiés, la confusion de la ville nouvelle traduisaient pour moi toute la vitalité du monde extérieur.

L'autocar quittant la ville d'Itô prit la route qui longe la côte. Nous croisâmes des femmes qui portaient des bottes de fagots sur le dos. Certaines tenaient aussi des fougères à feuilles blanches qui serviraient de décoration de Nouvel An ; les autres les avaient attachées à leurs fagots. Je me sentis soulagé de me retrouver parmi les humains. C'était comme si j'apercevais les fumées d'un village après avoir franchi une montagne. En quelque sorte, j'étais devenu sensible aux rites banals de la vie, comme par exemple ces préparatifs du Nouvel An. J'éprouvai la sensation de m'être évadé d'un monde

anormal. Ces femmes aux fagots rentraient dîner chez elles. La mer luisait d'une lueur si terne qu'on n'en pouvait deviner la source. Sa teinte, à la limite de l'obscurité, m'évoquait l'hiver.

Cependant, même dans cet autocar, l'image du Maître me poursuivait encore. Peut-être ce besoin de me retrouver en société n'était-il pas sans rapport avec les sentiments qu'il m'inspirait.

Les derniers spectateurs et officiels du tournoi partaient, laissant seuls, à l'auberge d'Itô, le vieux Maître et sa femme.

Le « Maître invincible » avait mis son titre en jeu pour la dernière fois. Il avait perdu. On aurait pu croire qu'il aurait été le premier à vouloir s'éloigner. D'ailleurs, rien n'aurait mieux valu, semblait-il, pour se remettre de la tension de cette double lutte avec Ôtaké et avec la maladie, qu'un changement d'air immédiat. Le Maître était-il un peu vague dans ce domaine ? Bien que tous les organisateurs et autres, comme moi-même, chargé du compte rendu du tournoi pour mon journal, nous ayons fini par trouver l'endroit intolérable, et soyons partis comme des gens qui cherchent refuge ailleurs, le Maître vaincu s'attardait tout seul. Restait-il là-bas avec son air absent, laissant aux autres la charge d'imaginer sa tristesse et sa lassitude, comme pour exprimer qu'elles ne le touchaient pas ?

Ôtaké, septième dan, son adversaire, se trouvait parmi les plus pressés de rentrer chez lui. Contrairement au Maître qui n'avait pas d'enfants, il avait, lui, une famille pleine de vie.

Il me semble que deux ou trois ans s'écoulèrent avant que je reçoive une lettre de sa femme racontant qu'ils étaient maintenant seize à la maison. Je me demandais si cela s'expliquait par le caractère d'Ôtaké ou par son genre de vie. J'avais envie de leur rendre visite. Après la mort de leur père, quand ce nombre de seize se fut réduit à quinze, j'allai leur offrir mes condoléances — un peu tardives, car je crois qu'un bon mois avait passé depuis les obsèques. Lors de cette première visite, Ôtaké n'était pas là, mais sa femme me reçut comme un vieil ami et m'introduisit au salon. Après l'échange de civilités, elle s'avança vers une porte.

« Faites-les tous venir, je vous prie », dit-elle à je ne sais qui.

Avec un bruit de pas précipités, quatre ou cinq adolescents entrèrent au salon. Ils se placèrent en rang, comme des enfants qu'on met au garde-à-vous. Ce devaient être des disciples ; ils pouvaient avoir de onze ou douze à vingt ans. Parmi eux se trouvait une grande fille bien ronde, avec des joues rouges.

« Saluez le Maître », fit Mme Ôtaké, après m'avoir présenté.

Ils inclinèrent la tête d'un geste vif. Quelle chaleur dans ce foyer ! Je ne voyais chez ces enfants aucune amabilité forcée. Dans cette maison, la gentillesse régnait naturellement. Dès que cette jeunesse eut quitté le salon, je l'entendis bavarder bruyamment. Mme Ôtaké me proposa de monter au premier étage et de disputer une partie d'entraînement avec un des disciples. Elle m'apportait sans arrêt de petits plats et je restai longtemps.

Cette maison de seize personnes comprenait des disciples. Aucun des autres jeunes professionnels n'en recevait quatre ou cinq chez lui. Cela témoignait de la popularité d'Ôtaké comme de ses revenus, mais, en outre, d'un sens de la famille très prononcé ; l'attachement puissant qu'il portait à ses propres enfants devait s'étendre à ces adolescents.

Quand il jouait contre le Maître pendant le dernier tournoi, où il était « scellé dans un bocal », Ôtaké téléphonait à sa femme dès la fin de chaque séance.

« Aujourd'hui, le Maître a bien voulu jouer jusqu'à... » et il lui disait le numéro du dernier pion joué.

Il n'indiquait rien de plus, ne fournissait aucune indication qui permette de deviner le cours de la partie. Je l'entendais donner de ses nouvelles, et je me disais combien je le trouvais sympathique.

4

Le jour de la cérémonie d'inauguration au Kôyôkan*, les Noirs et les Blancs ne jouèrent qu'un coup chacun. Le second jour, ils avancèrent seulement jusqu'au Blanc 12. Le tournoi se transporta ensuite à Hakoné*. Le Maître, Ôtaké, les différents organisateurs, le personnel, partirent de conserve. La partie n'étant pas sérieusement entamée, rien ne laissait prévoir l'ombre d'un conflit. Le soir de notre arrivée à l'hôtel Taisei de Dôgashima*, le Maître détendu, sirotant son apéritif habituel, — du *sake* dont il prenait un peu moins d'un flacon, — discourait de choses et d'autres en soulignant ses propos de grands gestes expressifs. La soirée passa de la sorte.

Comme la grande table du salon dans lequel nous avions d'abord

été introduits semblait être de laque de Tsugaru, la conversation tournait autour des laques, et voici ce que racontait le Maître :

« Je ne sais plus quand il m'est arrivé de voir un damier de *go* tout en laque. Pas seulement laqué, non, de la laque sèche jusqu'au cœur. Un artisan d'Aomori* l'avait fabriqué pour son plaisir et prétendait que cela représentait vingt-cinq ans de travail, ce qui paraît plausible si l'on compte le temps que met une couche à sécher avant que l'on puisse en poser une autre. Les bols et les boîtes étaient de laque aussi. Il avait présenté ce jeu dans une exposition ; il en voulait cinq mille yens, puis, ne l'ayant pas vendu, il était venu demander à l'Association de *go* d'en trouver trois mille. Mais, je ne sais pas... Cela devait être trop lourd. Plus lourd que moi. Près de soixante kilos. » Puis, regardant Ôtaké : « Vous avez grossi.

— Soixante et un kilos.

— Ah ? Juste le double de mon poids. Mais, pour l'âge, vous n'atteignez pas la moitié.

— Je viens de passer trente ans, Monsieur. Un mauvais âge. À l'époque où vous aviez la bonté de me donner des leçons chez vous, j'étais plus maigre. » Les pensées d'Ôtaké se tournèrent vers son adolescence. « J'étais souvent malade, au temps où vous vouliez bien m'accueillir. Votre femme s'est montrée très bonne pour moi. »

La conversation bifurqua sur les sources chaudes de Shinshû*, le village natal de Mme Ôtaké, puis sur des questions de famille. Ôtaké s'était marié à vingt-trois ans, après être devenu cinquième dan. Il avait trois enfants, trois disciples vivaient chez lui ; sa maison contenait dix personnes.

Son aînée, une petite fille de six ans, avait appris à jouer rien qu'en le regardant.

« Je lui ai donné un handicap de neuf points l'autre jour. J'ai noté tous les coups.

— Neuf points ? c'est tout à fait remarquable, dut reconnaître le Maître.

— Et ma seconde fille, qui a quatre ans, sait déjà comment mettre les pions en échec. On ne peut savoir encore si elles auront le don, mais il y a peut-être de l'espoir. »

Les autres personnes, dans leurs réponses, manifestaient une certaine gêne.

Ôtaké, l'une des personnalités marquantes du monde du *go*, semblait envisager avec sérieux, pour ses filles de quatre et six ans, si

elles promettaient, une carrière de professionnelles comme la sienne. On prétend que le don du *go* se manifeste vers dix ans, et qu'il n'y a pas d'espoir pour un enfant qui n'en commence pas l'étude à cet âge. Les paroles d'Ôtaké me frappèrent cependant par leur étrangeté. Cet homme de trente ans, possédé par le *go*, mais qui n'en avait sans doute jamais encore souffert, me paraissait bien jeune. Chez lui, me dis-je, ce doit être la maison du bonheur.

Puis le Maître parla de sa demeure d'alors. Elle se dressait sur un terrain de moins de dix ares, à Setagaya*, mais comme le bâtiment occupait déjà près d'un tiers du terrain, le jardin se trouvait plutôt resserré. Le Maître souhaitait vendre pour s'installer dans une maison disposant d'un jardin qui serait un peu plus grand. Sa maisonnée se réduisait à lui-même et à sa femme, qui se tenait à ses côtés. Il ne recevait plus de disciples.

5

Quand le Maître sortit de l'hôpital Saint-Luc, le tournoi reprit après une interruption de trois mois, mais à Itô*, à l'auberge Dankô. Le premier jour, on ne joua que cinq coups, de Noir 101 à 105, et le reste du temps se passa dans des discussions interminables qui empêchaient même de fixer la date de la séance suivante. Il était question de prendre en considération l'état de santé du Maître pour assouplir les modalités de déroulement des séances, mais Ôtaké restait sur sa position en allant jusqu'à menacer d'abandonner la partie. Ces litiges étaient plus inextricables encore que ceux de Hakoné*.

Les joueurs cloîtrés au Dankô avec les organisateurs coulaient des jours pénibles dans une atmosphère pesante. Or, voici qu'un beau jour le Maître partit faire une excursion en voiture à Kawana*, pour se distraire un peu. Il semblait tout à fait extraordinaire qu'un homme qui détestait ce genre d'expédition s'y lançât de sa propre initiative. Murashima, cinquième dan, l'un de ses disciples, la jeune fille qui notait les points, joueuse professionnelle aussi, et moi-même, nous l'accompagnâmes.

Cependant, arrivé à l'hôtel de Kawana, le Maître se contenta de s'asseoir dans un des fauteuils de style moderne occidental du vaste

hall, ne trouvant rien de mieux que d'y consommer une tasse de thé à l'anglaise ; tout ce cadre jurait nettement avec sa silhouette typique de vieux Japonais.

Ce hall semi-circulaire vitré formait une avancée sur le jardin comme un observatoire ou un solarium. À droite et à gauche des vastes pelouses s'étendaient deux terrains de golf, celui du Fuji*, celui d'Ôshima*. Au-delà des pelouses et des terrains de golf : la mer.

J'aimais depuis longtemps ce vaste et clair panorama dont on jouissait depuis Kawana. J'avais songé à le montrer au Maître écrasé de mélancolie et je guettais ses réactions. Il restait absorbé, semblant ne rien voir du paysage. Il n'accordait même pas un regard aux autres visiteurs. Le visage figé, il ne trouvait rien à dire de l'hôtel ou de la vue. Comme d'habitude, sa femme joua le rôle de médiateur, louant le panorama, sollicitant son accord, mais il n'aurait pas hoché la tête pour le donner.

Souhaitant le voir profiter du soleil radieux, je l'engageais à sortir dans le jardin.

« Mais oui, allons-y », disait sa femme, insistant et venant à mon secours. « Il fait doux, cela vous rendra des forces. »

Le Maître n'eut pas l'air de trouver qu'on l'ennuyait.

C'était une de ces journées chaudes de fin d'automne où l'île d'Ôshima baigne dans le brouillard. Des milans planaient et piquaient sur l'eau calme et tiède. Au bout de la pelouse, une rangée de pins encadrait la mer de verdure. Quelques couples de jeunes mariés se tenaient sur le trait qui séparait l'herbe de l'eau. La clarté chaleureuse que dégageait ce paysage en était peut-être la cause, mais ils semblaient plus calmes que ne le sont d'ordinaire les jeunes mariés. Vus de loin, se détachant contre les pins et la mer, les kimonos paraissaient plus clairs, plus gais, — du moins en eus-je le sentiment —, qu'ils n'auraient paru de près. Les visiteurs de l'hôtel appartenaient aux classes aisées.

« Tous des jeunes mariés, je pense », dis-je au Maître en éprouvant un sentiment d'envie qui frisait l'animosité.

« Ils doivent s'empoisonner », marmonna-t-il.

Longtemps après, je me souvenais encore de cette voix sans timbre.

J'aurais aimé me promener sur les pelouses, m'y asseoir, mais le

Maître restant fixé sur place, je ne pouvais faire autrement que demeurer près de lui.

Au retour, nous fîmes suivre par la voiture le trajet qui longe le lac Ippeki*. Ce petit lac, profond et paisible dans le soleil vespéral de cette fin d'automne, était d'une saisissante beauté. Le Maître sortit aussi de la voiture pour y jeter un bref coup d'œil.

Enchanté par la gaieté lumineuse de ce lieu, j'y conduisis Ôtaké le lendemain matin. J'espérais que l'atmosphère de cet endroit pourrait apaiser ces gens trop tendus. J'avais invité aussi Yawata, secrétaire de l'Association japonaise de *go*, et Sunada, du *Nichinichi Shimbun*. Nous déjeunâmes de *sukiyaki** dans un des pavillons rustiques du parc de l'hôtel. Nous nous attardâmes jusqu'au soir. Je connaissais bien l'endroit, étant déjà venu par moi-même ou avec une troupe de danseuses, invité par Ôkura* Kishichirô, le fondateur de la société Ôkura. Les discussions recommencèrent après notre retour. Même de simples spectateurs, comme moi, se sentaient tenus de proposer leurs bons offices. La partie devait reprendre enfin le 25 novembre.

Ce jour-là, un grand brasero ovale de bois de paulownia chauffait près du Maître, et sur un autre, étroit et long, placé derrière lui, de l'eau bouillait. Cédant aux instances d'Ôtaké, le Maître s'était enveloppé d'une grande écharpe et, pour mieux se protéger encore du froid, il portait une sorte de cape, apparemment confectionnée dans une étoffe de couverture et garnie d'une doublure tricotée qu'il ne quittait jamais dans sa chambre. Il avait un peu de fièvre ce matin-là disait-il.

« Quelle est votre température normale, Monsieur ? s'enquit Ôtaké, en s'asseyant devant le damier.

— Entre 35,7° et 35,9° », répondit tranquillement le Maître, mais comme s'il y trouvait plaisir. « Elle n'atteint jamais 36°. »

Une autre fois, comme on lui demandait sa taille, il dit : « Je ne mesurais pas tout à fait un mètre cinquante au moment du conseil de révision. Puis j'ai grandi un peu, j'ai dépassé ce mètre cinquante, mais, comme on perd quelques centimètres en vieillissant, j'y suis tout juste revenu. »

« Il a un organisme d'enfant sous-alimenté », disait le médecin, quand le Maître tomba malade. « Il n'y a pas de chair sur ses mollets ; on se demande comment il tient debout. Je ne puis lui faire prendre les doses normales des remèdes, mais seulement ce que supporterait un enfant de treize ou quatorze ans. »

6

Le Maître semblait grandi lorsqu'il s'asseyait devant le damier de *go*. Cela s'expliquait en partie par la puissance de son jeu, par le prestige qui s'attachait à sa personne. On pouvait y voir la récompense d'un entraînement patient, d'une longue discipline. Mais il faut reconnaître que son buste était d'une longueur disproportionnée. Il avait également une grande figure plutôt longue, aux traits accusés. On remarquait surtout la forte mâchoire. Tous ces signes particuliers ressortaient sur les photographies que je pris après sa mort.

Je me sentais fort inquiet pendant tout le temps qu'on les développait. Je chargeais toujours le studio Nonomiya*, de Kudan*, de ce genre de travail. J'expliquai de quoi il s'agissait en leur confiant la pellicule et recommandai qu'on y apportât un soin tout particulier.

Après les cérémonies à la mémoire de Kôyô*, je rentrai passer quelques jours chez moi, puis je retournai à Atami. Dans mes instructions à ma femme, j'avais précisé qu'elle devait m'expédier les photographies dès qu'elles arriveraient chez moi à Kamakura*, sans les regarder ni les laisser voir par personne. Je pensais que si mes photos d'amateur ne montraient pas le Maître à son avantage, j'éviterais de faire injure à sa mémoire en les exhibant ; je ne voulais donc même pas qu'on en entende parler. Je les brûlerais sans les communiquer à la veuve du Maître ni à ses disciples, si elles étaient ratées, ce qui ne me paraissait pas du tout improbable, car l'obturateur de mon appareil fonctionnait mal.

J'étais venu au téléphone, appelé par ma femme, alors qu'avec d'autres personnes participant aux cérémonies à la mémoire de Kôyô je déjeunais d'un *sukiyaki** de dinde dans le pré de pruniers. Elle m'avait dit que la veuve du Maître désirait que je prenne des photographies de son mari. J'avais songé, ma visite terminée, qu'elle désirait peut-être des photos ou un masque mortuaire et que je pourrais m'en occuper, du moins en ce qui concernait les photos. J'avais chargé ma femme, qui devait aller présenter ses condoléances plus tard, de transmettre ma proposition. La veuve avait répondu qu'elle ne souhaitait pas de masque, mais qu'elle aimerait avoir des photos.

Cependant, le moment venu, ma confiance m'avait complètement abandonné. Quelle lourde responsabilité ! En outre, l'obturateur de mon appareil ayant tendance à se bloquer, les risques d'échec parais-

saient grands. Me souvenant d'un spécialiste de Tôkyô convoqué pour les cérémonies à la mémoire de Kôyô, je lui demandai de prendre les photographies du défunt Maître. La veuve et son entourage pourraient trouver mauvais que j'introduise soudain près du mort quelqu'un de tout à fait étranger, mais le résultat serait certainement bien meilleur que si j'opérais moi-même. Les difficultés surgirent d'un autre côté. Les organisateurs des cérémonies admettaient mal après avoir engagé cet homme pour couvrir leur festival qu'il en soit distrait pour d'autres tâches. Bien sûr, ils avaient raison.

Les sentiments que j'éprouvais pour le Maître m'étaient personnels et je me trouvais, sans m'en rendre compte, à contre-courant des gens du festival. Je priai le photographe d'examiner mon appareil. Il dit qu'il fallait renoncer au réglage automatique et manœuvrer l'obturateur à la main. Il changea lui-même la pellicule. Je pris un taxi pour aller jusqu'à l'Uroko-ya*.

Dans la pièce où le Maître avait été disposé, les cloisons coulissantes étaient tirées. La lumière était allumée. La veuve et le frère cadet du Maître m'accompagnèrent.

« Fait-il trop sombre ? » demanda le frère. « Faut-il ouvrir les cloisons ? »

Je pris peut-être une dizaine de photographies, en m'appliquant à ce que l'appareil ne se bloque pas et j'essayai d'obturer à la main. J'aurais aimé viser de tous côtés, sous tous les angles, mais, par respect pour le mort, et trouvant inconvenant d'aller et venir à travers la pièce, je pris toutes les photographies de l'endroit où je m'étais agenouillé.

Les épreuves avaient fini par me revenir de Kamakura ; ma femme avait écrit au dos de l'enveloppe : « Ceci vient d'arriver du studio Nonomiya. Je ne l'ai pas ouvert. — À propos, on me rappelle que vous serez attendu au bureau du sanctuaire le 4, à cinq heures. » Cette dernière indication avait trait à la fête de fin d'hiver[1] qui devait se tenir prochainement au sanctuaire Hachiman*, de Kamakura. Les écrivains de cette ville nés sous le signe du zodiaque de l'année y étaient conviés pour participer aux rites.

J'ouvris l'enveloppe et fus immédiatement captivé par ce visage mort. Les photographies étaient réussies. Elles montraient un homme endormi, mais il s'en dégageait pourtant le calme de la mort.

1. Fête shintoïste qui a lieu dans les premiers jours de février, à la veille de l'arrivée du printemps dans l'ancien calendrier.

Je m'étais agenouillé près du défunt Maître, qui était couché sur le dos. Je le voyais ainsi de bas en haut. L'absence d'oreiller indiquait qu'il s'agissait de mort ; la figure étant renversée très légèrement en arrière, les fortes mâchoires et la grande bouche, dont on remarquait à peine qu'elle n'était pas fermée, prenaient un relief encore plus étonnant. Le nez puissant paraissait d'une dimension vraiment impressionnante. Une profonde tristesse s'inscrivait dans les rides des yeux clos et du front baigné par une ombre épaisse.

Le jour que laissaient filtrer les panneaux coulissants entrebâillés venait des pieds ; la lumière du plafond tombait sur le bas du visage, à cause de la position de la tête ; le front restait dans l'ombre. Les rayons lumineux frappaient les mâchoires, glissaient sur les joues puis vers les éminences des yeux creux et des sourcils jusqu'à la racine du nez. Regardant de plus près, je distinguai que la lèvre inférieure se trouvait dans l'ombre et la lèvre supérieure éclairée. Entre les deux, dans l'obscurité profonde de la bouche, on pouvait discerner une dent isolée. Je remarquai des poils blancs dans la courte moustache. Il y avait deux grosses verrues sur la joue droite, la plus éloignée de l'appareil photographique. J'avais saisi leurs ombres et aussi celles des veines qui sillonnaient les tempes et le front barré de rides horizontales. En haut, seule une touffe de cheveux accrochait la lumière. Le Maître avait de gros cheveux raides.

7

Les deux grosses verrues étaient situées sur la joue droite ; le sourcil droit, d'une longueur exceptionnelle, dessinait un arc au-dessus de la paupière ; l'extrémité rejoignait même la ride qui prolongeait l'œil fermé. Qu'est-ce donc qui le faisait paraître si long ? Ce sourcil, ces deux verrues formaient un accord touchant avec le visage mort.

Voilà pourquoi je trouvais ce long sourcil émouvant :

Quand ma femme et moi nous nous étions rendus en visite à l'Uroko-ya, le 16 janvier, deux jours avant la mort du Maître, sa femme avait dit :

« Oui, oui nous voulions vous en parler dès que vous nous feriez le plaisir de venir nous voir. Vous rappelez-vous ce sourcil ? » Elle

jeta un coup d'œil au Maître pour l'engager à poursuivre, puis se tourna vers nous : « Le 12, j'en suis sûre. Une journée un peu chaude, s'il m'en souvient. Nous trouvions opportun qu'il se fasse bien raser pour le voyage d'Atami*. Nous avons donc convoqué le barbier que nous connaissons depuis des années. Mon mari sortit sur la véranda pour se faire raser au soleil. Il eut soudain l'air de se rappeler quelque chose. Il dit au barbier qu'il avait un sourcil très long, à gauche. C'est un signe de longévité, fit-il observer, il ne faut pas y toucher. Cet homme interrompit son travail. En effet, dit-il, celui-là, justement. Un sourcil porte-bonheur. Bien sûr, il y prendrait garde. Mon mari s'est tourné vers moi pour m'expliquer que M. Uragami en parlait dans un de ses articles. Il m'a dit que M. Uragami observait vraiment tous les détails ; lui-même, avant de lire l'article, n'avait jamais remarqué ce sourcil. Il éprouvait une réelle admiration. »

Bien que le Maître gardât le silence, selon son habitude, un tressaillement fit frissonner son visage, comme si l'ombre d'un oiseau venait de passer sur lui. J'éprouvais un malaise.

Or il mourut deux jours après qu'on nous eut raconté l'histoire du sourcil de longévité que le coiffeur devait épargner. Je ne l'aurais jamais imaginé.

Quelle vétille ce sourcil remarqué cité dans mon article... mais c'était dans un tournant difficile, et ce détail m'avait, en quelque sorte, paru salvateur.

Voici comment j'avais décrit la séance de ce jour-là :

La femme du Maître réside à l'auberge et soigne son vieux mari. Mme Ôtaké, mère de trois enfants dont l'aîné n'a que six ans, fait la navette entre Hiratsuka* et Hakoné*. La tension à laquelle ces deux femmes sont soumises est pénible pour l'observateur. Le 10 août, par exemple, à Hakoné, pendant la partie, le visage des deux femmes paraissait vidé de son sang, leur expression était tendue, tirée.

La femme du Maître ne s'était pas tenue pendant cette séance-là, auprès de son mari, mais aujourd'hui, assise dans la pièce voisine, elle le couve du regard. Ce n'est pas la partie qu'elle contemple ainsi, mais le joueur malade et elle ne le quittera pas des yeux avant la fin de la séance.

Mme Ôtaké n'entre jamais dans la pièce pendant qu'on joue. Elle reste dans le hall, aujourd'hui, tantôt immobile, tantôt marchant de

long en large. Enfin n'y tenant plus, semble-t-il, elle est allée jusqu'au bureau des administrateurs.

« Est-ce qu'Ôtaké médite encore son prochain coup ?

— Oui. Le moment paraît critique.

— Ce n'est jamais facile de se concentrer, mais ce serait moins difficile s'il avait dormi la nuit dernière. »

Ôtaké s'est tourmenté toute la nuit. Peut-on continuer ce tournoi avec le Maître malade ? Il s'est présenté pour la séance sans avoir fermé l'œil, le tour des Noirs vient à midi et demi, l'heure fixée pour la coupure du déjeuner, mais au bout d'une heure et demie, Ôtaké ne s'est toujours pas décidé, pour son coup scellé [1]. Pas question, dans ces conditions, de déjeuner. Mme Ôtaké trouve bien entendu difficile de rester tranquillement dans sa chambre. Elle a passé une nuit blanche, elle aussi.

Le seul qui ait dormi, c'est M. Ôtaké junior, un superbe jeune homme qui entre dans son huitième mois, tellement superbe que si l'on venait à m'interroger sur la nature et le tempérament de monsieur son père, je souhaiterais montrer l'enfant, matérialisation de l'esprit paternel. Après l'une de ses journées où la présence des adultes devient intolérable, ce petit Momotarô*, ce jeune héros de légende, m'apparaît comme un sauveur.

Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai découvert au Maître un sourcil blanc d'un pouce de long environ. Se détachant sur le visage aux yeux gonflés, aux veines alourdies, ce signe bénéfique m'apparaît aussi comme un sauveur.

De la véranda qui prolonge la salle de jeu, dans laquelle règne une tension quasi diabolique, je jette un coup d'œil sur le jardin qu'écrase le puissant soleil d'été. J'y vois une jeune fille du genre moderne nourrir les carpes avec désinvolture. J'ai l'impression de contempler quelque faux-semblant. Se peut-il vraiment que nous appartenions au même univers ?

---

1. Chaque fois qu'une partie doit être interrompue (pause pour repas, fin d'une journée, voire période de repos plus ou moins longue pour des raisons de santé de l'un des partenaires), le dernier joueur doit inscrire son coup sur une feuille de diagramme qu'il enferme dans une enveloppe. Cette dernière, scellée par les deux adversaires devant un témoin autorisé et entreposée dans un lieu sûr, ne sera décachetée qu'au début de la séance suivante. C'est une mesure qui a pour but d'éviter de donner à l'un ou à l'autre des joueurs un temps de réflexion injustifié durant la suspension du tournoi.

Le visage des deux femmes, la femme du Maître et Mme Ôtaké, paraît tiré, pâle, ravagé. Comme toujours, la femme du Maître sort dès que les joueurs ont commencé, mais elle revient presque tout de suite et s'installe dans la pièce voisine, les regards fixés sur le Maître. Onoda, sixième dan, est présent aussi, les yeux clos, la tête baissée. Sur le visage de l'écrivain Muramatsu Shôfû*, qui se trouve parmi les observateurs, se lit une expression de pitié. Même ce bavard d'Ôtaké se trouve réduit au silence. Il semble incapable de lever les yeux vers le Maître.

On ouvre le coup scellé, Blanc 90. Penchant la tête tantôt à gauche, tantôt à droite, le Maître joue Blanc 92, qui coupe la diagonale noire, puis Blanc 94 après une longue période de méditation : une heure et neuf minutes. Il paraît fort incommodé, ferme les yeux par moments, jette des regards de côté, se penche en avant comme s'il luttait contre une nausée. Il a perdu toute sa majesté. Les contours de son visage me paraissent brouillés, fantomatiques, mais cela s'explique peut-être par le contre-jour. Les pions frappent le damier — Noir 95, Blanc 96, Noir 97 —, en éveillant un écho d'un autre monde et résonnent dans un abîme.

Le Maître hésite pendant plus d'une demi-heure avant de jouer Blanc 98. Les yeux clignotants, la bouche entrouverte, il s'évente comme pour ranimer les braises au tréfonds de son être. Faut-il vraiment une concentration si farouche ? Je me le demande...

Yasunaga, quatrième dan, entre alors. Dès le seuil il s'agenouille pour saluer cérémonieusement, d'une inclination respectueuse et timide à la fois. Ni l'un ni l'autre des joueurs ne le remarque. Quand l'un des deux paraît sur le point de regarder dans sa direction, Yasunaga salue derechef. Et que faire d'autre ? On dirait que des forces démoniaques se déchaînent dans une bataille affreuse.

À peine le 98 joué, le jeune homme qui notait les coups annonce qu'il restait une minute ; puis il est midi trente, l'heure du coup scellé.

« Si vous êtes fatigué, Monsieur, vous pourriez peut-être partir ? » dit au Maître le nouvel arrivant.

« Mais oui, je vous en prie, si vous en avez envie ? dit Ôtaké qui revient des toilettes. Je réfléchirai tout seul un moment puis je scellerai mon jeu. Je promets de ne demander conseil à personne ! » Pour la première fois, on entend rire.

Ils parlent ainsi par sollicitude pour le Maître, qu'il paraît inhumain de garder plus longtemps devant le damier.

Sa présence n'est pas absolument nécessaire, puisque le 99 qu'Ôtaké va jouer sera le coup scellé. La tête penchée sur l'épaule, le Maître se demande s'il part ou s'il reste.

« Je reste encore un peu ! » Mais il file vers les toilettes. Un instant après, il plaisante dans l'antichambre avec Muramatsu Shôfû. Il montre une vivacité surprenante dès qu'il s'éloigne du damier.

Livré à lui-même, Ôtaké contemple la formation blanche dans l'angle sud-est comme s'il voulait y enfoncer les dents. Soixante-treize minutes plus tard, à une heure bien sonnée, il joue 99, le coup scellé, une avancée vers le centre vide du damier.

Le matin, les organisateurs étaient allés demander au Maître s'il désirait jouer ce jour-là dans un pavillon du parc, ou au deuxième étage du bâtiment principal.

« Comme je ne suis même plus en état de marcher dans le jardin, répondit-il, je préférerais le bâtiment principal, mais M. Ôtaké nous a dit qu'il trouvait la chute d'eau trop bruyante. Cela le gêne. Demandez-lui donc son avis, je vous prie, je ferai ce qu'il lui conviendra. »

8

J'avais parlé dans mon article du long sourcil, à gauche. Mes photographies révélaient, cependant, un sourcil droit plus épais que l'autre. Il paraissait peu probable que le sourcil droit se soit soudain mis à pousser après la mort. Était-il vraiment si long ? On aurait pu croire à une exagération de l'appareil photographique, lequel devait pourtant donner l'image de la vérité.

Mes inquiétudes avaient été superflues. Mon Contax, équipé d'un objectif Sonner 1,5, avait fonctionné tout seul, sans intervention de ma part. Pour les lentilles, il n'existe ni morts ni vivants, ni personne ni objet, ni sentiment ni respect. Je pense n'avoir pas commis d'erreur grossière avec mon Sonner 1,5, et voilà tout. Un visage mort... mais sa richesse, sa douceur n'étaient-elles pas, peut-être, l'œuvre des lentilles ?

Une certaine intensité me frappa, dans ces photographies. Se trouvait-elle contenue dans ce visage mort ? Il exprimait une grande richesse de sentiments, tandis que l'homme mort, lui, n'en éprouvait aucun. Il me sembla que ces photographies ne représentaient ni la mort ni la vie. Le visage, vivant, dormait pourtant. On aurait pu, d'autre part, y voir des représentations d'un visage mort, tout en ressentant, à leur vue, quelque chose qui ne serait ni mort ni vivant. Le visage vivant surgissait-il à la surface à travers ces photographies ? Ou bien est-ce parce qu'il s'y exprimait tant de souvenirs de l'homme qui avait vécu ? Serait-ce encore que je n'avais pas sous les yeux le visage vivant, mais des photographies ? Il me paraissait étrange aussi de pouvoir observer le visage mort plus facilement, d'y voir plus de détails que lorsque l'homme se trouvait devant moi. Elles symbolisaient quelque chose de caché, quelque chose qu'il ne faut pas contempler.

Plus tard, je regrettai de les avoir prises. Quelle légèreté de ma part ! Les visages morts ne devraient pas laisser traîner de photographies derrière eux. Néanmoins, pour moi, la vie remarquable du Maître s'y exprimait indéniablement.

Personne n'aurait pu qualifier le visage du Maître de noble ou de beau. Il était, en vérité, d'un genre plutôt commun. Aucun trait ne présentait de caractère exceptionnel. Les oreilles par exemple : les lobes donnaient l'impression d'avoir été broyés. Une bouche grande, mais des yeux petits. Les longues années consacrées à la maîtrise de son art avaient donné à cet homme, lorsqu'il se trouvait assis devant le damier de *go*, d'exercer une influence apaisante sur ce qui l'entourait, et cette même force spirituelle se retrouvait dans mes photographies. Les lignes que dessinaient les paupières closes exprimaient une tristesse profonde, celle d'un homme affligé dans son sommeil.

Je regardais ensuite le corps. Une tête de poupée, mais une tête seule, surgissait du nid-d'abeilles tracé par le tissage rustique du *kimono*. Comme le corps avait été habillé après la mort, le vêtement formait un bouchon aux épaules. On ressentait pourtant la même impression que devant le Maître vivant : celle d'un être qui, sous la taille, finissait en queue de poisson. Comme l'avait fait observer le médecin de Hakoné, ses hanches et ses cuisses paraissaient insuffisantes pour le soutenir. Lorsqu'on l'emporta de l'Uroko-ya*, ce corps, la tête exceptée, semblait dénué de pesanteur.

Pendant le dernier tournoi, j'avais remarqué la maigreur des genoux, quand le Maître était assis. De même, dans mes photographies, il semblait qu'il n'y eût qu'une tête, assez terrible, car apparemment séparée du corps. Je trouvais quelque chose d'irréel dans ces représentations et cela venait du visage peut-être — l'aboutissement tragique d'un homme si durement consacré à son art qu'il était passé à côté du meilleur de la vie. Avais-je fixé les traits d'un homme prédestiné à souffrir le martyre ? La vie de Shûsai, Maître de *go*, semblait s'être achevée quand son art s'était éteint, lors de ce dernier tournoi.

9

Je doute qu'on puisse trouver un précédent aux cérémonies qui marquèrent le début de la dernière partie du Maître. Noir ne joua qu'un pion, Blanc un pion ; ensuite il y eut un banquet.

Le 26 juin 1938, les pluies de saison connurent une accalmie. De légers nuages d'été flottaient dans le ciel. Les pluies avaient lavé la verdure du jardin. De violents rayons de soleil faisaient luire les feuilles de bambou ébouriffées.

Assis devant le tokonoma, dans le salon du bas, se trouvaient donc : Hon.inbô Shûsai, Maître de *go*, et son adversaire, Ôtaké, septième dan. On comptait, en tout, quatre maîtres dans l'assemblée : à la gauche de Shûsai, Sekiné, treizième de la lignée des Grands Maîtres des Échecs orientaux, ainsi que Kimura, Maître d'Échecs, et Takagi, Maître de *Renju*, une forme de *go* simplifié, réunis pour l'ouverture du tournoi d'adieux du Maître par le journal qui le patronnait. Moi-même, envoyé spécial de ce quotidien, je me trouvais à côté de Takagi. À la droite d'Ôtaké : l'éditeur et les directeurs du journal ; le secrétaire et les directeurs de l'Association japonaise de *go* ; trois vénérables champions de *go*, septième dan ; Onoda, sixième dan, l'un des juges ; puis plusieurs disciples du Maître.

Tous portaient des vêtements de cérémonie traditionnels. Parcourant des yeux cette assemblée, l'éditeur prononça quelques paroles. Chacun sentait l'angoisse l'étreindre pendant qu'au centre on préparait le damier. Les petites particularités du Maître devenaient très

évidentes, dans ces cas-là, l'affaissement de l'épaule droite, et cette maigreur des genoux ! Ôtaké, les yeux clos, balançait la tête d'avant en arrière ou de droite à gauche.

L'éventail serré dans le poing, le Maître se leva ; il empruntait tout naturellement l'attitude d'un samouraï qui saisit sa dague. Il s'assit devant le damier, les doigts de la main gauche glissés dans le *hakama**, la jupe de cérémonie, l'autre un peu fermée. Il leva la tête, le regard droit. Ôtaké prit place en face de lui. Après s'être incliné devant son adversaire, il saisit le bol rempli de pions noirs sur le damier pour le poser à sa droite. Il salua pour la seconde fois puis, immobile, ferma les yeux.

« Si nous commencions », dit le Maître, pressant.

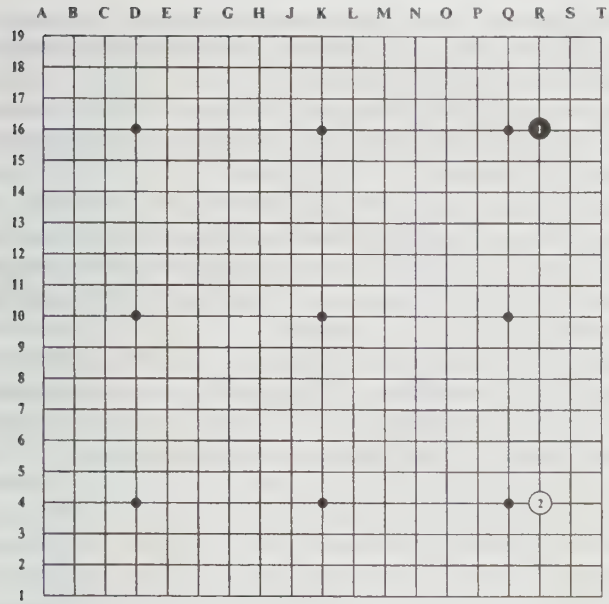
Il parlait avec une violence contenue, semblant intimer à Ôtaké d'avoir à se hâter. Était-il irrité par un je-ne-sais-quoi de théâtral dans l'attitude d'Ôtaké ? Brûlait-il d'engager le combat ? Ôtaké ouvrit les yeux et les referma. Lors des séances de tournoi, le matin à Itô, il lisait le *Sutra du Lotus** ; il semblait maintenant établir l'ordre en lui-même par une méditation silencieuse. Puis, bien vite, vint le choc du pion sur le plateau. Il était midi moins vingt.

Serait-ce une ouverture nouvelle ou une ouverture classique, une « étoile » ou un *komoku*[1] ? Le monde attendait de savoir ce qu'il en serait. Ôtaké se montra conservateur, le Noir 1 fut un *komoku* en R-16 dans l'angle nord-est. Ainsi fut dévoilée l'une des grandes énigmes de cette partie.

Le Maître, les mains jointes sur les genoux, fixait les yeux sur la surface du damier. Venus très nombreux, photographes de presse et cinéastes des actualités baignaient la scène de la lumière dure des projecteurs. La bouche du vieil homme se serrait si fort que les lèvres formaient un bourrelet. Quant à nous tous, nous n'existions plus pour lui. C'était le troisième tournoi du Maître auquel j'assistais ; chaque fois, lorsqu'il s'asseyait devant le damier, il semblait émettre une onde de calme qui rafraîchissait et nettoyait l'air autour de lui.

---

1. Une « étoile » (*hoshi* en japonais) se dit pour un pion placé sur l'un des neufs points repères du damier de *go* (voir croquis). *Komoku* indique un pion posé à l'extérieur immédiat de l'un des points repères des quatre coins (ce qui est le cas des coups ❶ et ② du diagramme).



Au bout de cinq minutes, il parut sur le point de jouer, ayant oublié que le coup devait être scellé.

« N'avions-nous pas décidé, Monsieur, que ce serait un coup scellé ? » dit Ôtaké, puis il enchaîna : « Si vous n'avez pas posé le pion, vous n'avez pas l'impression d'avoir vraiment joué. »

Le secrétaire de l'Association japonaise de *go* conduisit le Maître dans la pièce voisine. Celui-ci ferma la porte et nota son coup d'ouverture, Blanc 2, sur le diagramme qu'il plaça dans l'enveloppe. Un coup scellé n'est pas valable si une autre personne que le joueur en a connaissance.

Le Maître revint devant le damier : « Il n'y a pas d'eau », dit-il. Mouillant deux doigts avec la langue, il scella l'enveloppe et signa en travers de la fermeture. Ôtaké signa dessous. On glissa l'enveloppe dans une autre, plus grande, sur laquelle un organisateur apposa son sceau, puis elle fut enfermée dans le coffre-fort du Kôyôkan*.

La cérémonie d'ouverture était terminée.

Désirant de nombreuses photos pour présenter le tournoi à l'étranger, Kimura Ihei pria les joueurs de regagner leur place. Les spectateurs se détendaient ; les vénérables messieurs du septième

dan se groupèrent, admiratifs, autour des pions et du damier. Des discussions s'élevèrent concernant l'épaisseur des pions blancs : un centimètre ou un peu plus [1] ?

« C'est ce qu'on trouve de mieux, dit Kimura. Si je pouvais juste en toucher un ou deux... » Il se donna la sensation d'en mettre une poignée sur sa paume.

Plusieurs damiers de *go*, des pièces rares qui faisaient l'orgueil de leurs propriétaires, avaient été mis à la disposition des deux joueurs, car leur adoption dans ce tournoi historique, ne fût-ce que pour la durée d'un seul coup, représentait en quelque sorte la consécration de leur valeur.

Après un moment de repos, le banquet commença.

Kimura, Maître des Échecs, se trouvait dans sa trente-quatrième année, Sekiné, Grand Maître d'Échecs, dans la soixante et onzième, et Takagi, Maître de *Renju*, dans la cinquante et unième.

10

Le Maître, né en 1874, venait de fêter son soixante-quatrième anniversaire deux ou trois jours auparavant, par une petite réunion dont la discrétion convenait à cette époque de crise nationale.

« Quel est le plus vieux, le Kôyôkan* ou moi ? je me le demande », fit-il, avant la deuxième session. Il raconta que les joueurs de *go* de l'époque Meiji, Murase Shûho, huitième dan, ou Shûei, Maître de la lignée des Hon.inbô, par exemple, jouaient jadis dans cette auberge.

La pièce où se tint la deuxième session gardait la patine de l'ère Meiji*. Le décor évoquait le nom de l'établissement : la Maison des Feuilles d'Automne. Les portes coulissantes et le treillis qui les surmontait s'ornaient de feuilles d'érable peintes dans le style du peintre Kôrin. Plantes vertes et dahlias garnissaient le *tokonoma**. Cette

1. Dans un jeu courant de *go*, les pions ont une épaisseur de l'ordre d'un demi-centimètre, mais cette épaisseur est plus importante dans les jeux de luxe. Ici, les connaisseurs discutent sur l'épaisseur tout à fait inhabituelle des pièces, et notamment de celle des pions blancs.

salle de dix-huit nattes[1] s'ouvrait sur une autre, de quinze nattes, aussi cette ornementation, trop chargée peut-être, ne semblait-elle pas déplacée. Les dahlias se fanaient un peu. Personne n'entrait ou ne sortait de la pièce, à part une servante de l'auberge, dont la coiffure traditionnelle et enfantine était relevée par des galons brodés de fleurs, et qui venait de temps à autre servir le thé. L'éventail du Maître se reflétait, parfaitement immobile, dans la laque noire du plateau sur lequel cette fille avait apporté de l'eau glacée. Je me trouvais être le seul journaliste présent.

Ôtaké, septième dan, portait un *kimono* de soie noire brillante sans doublure, et un *haori*, c'est-à-dire une cape, de gaze noire brodée d'un blason. Un peu plus négligé ce jour-là, le Maître se contentait d'un simple *haori*. Un autre damier remplaçait celui du premier jour.

Après les deux coups d'ouverture, le Noir et le Blanc, de pure cérémonie, les affaires sérieuses devaient s'engager ce jour-là. En méditant le Noir 3, Ôtaké s'éventait, croisait les mains derrière son dos, ou plaçait l'éventail sur ses genoux en guise de support pour l'avant-bras sur lequel il appuyait le menton. Quant au Maître, sa respiration devenait forte. Ses épaules se soulevaient, mais cependant sans désordre. Cette houle venait avec régularité. J'y voyais une violence redoublée, la manifestation d'une puissance mystérieuse qui se serait emparée du Maître, d'autant plus stupéfiante que lui-même paraissait inconscient du phénomène. Soudain cette agitation cessa, le Maître retrouva son calme, son souffle redevint tranquille, mais personne n'aurait pu dire exactement quand la paix était revenue. Je me demandais si c'était le signe du départ, le passage de la ligne pour l'esprit qui affronte la bataille. Étais-je témoin des mouvements de l'âme du Maître au moment où, sans même s'en rendre compte, il recevait l'inspiration, le souffle divin ? Assistais-je peut-être au moment de la révélation où l'âme rejette le sentiment du moi, où le feu du combat s'éteint ? Était-ce ce qui avait fait de lui le « Maître invincible » ?

Au début de la session, Ôtaké salua cérémonieusement. Puis :

1. Au Japon, la surface d'une pièce s'exprime le plus souvent par le nombre de nattes *(tatami)* qui en recouvrent le sol. Une natte a une dimension normalisée de 1,80 m × 0,90 m.

« J'espère, dit-il, que cela ne vous gêne pas si je suis obligé de me lever de temps en temps ? »

— Je connais cela, dit le Maître. Je me lève aussi deux ou trois fois la nuit. »

On pouvait s'étonner que le Maître, bien qu'il se montrât compréhensif, parût ne rien remarquer de la tension nerveuse d'Ôtaké.

Moi-même, quand je travaille, je bois du thé sans arrêt et je me mets dans le cas de quitter mon bureau très souvent. Je suis parfois aussi sujet à des indigestions nerveuses. Ôtaké souffrait de troubles plus marqués, cas unique parmi les joueurs des grands tournois d'automne et de printemps. Il se versait des flots de thé d'un grand pot qu'il conservait à portée de la main. Go Sei-gen, l'un de ses plus intéressants adversaires à l'époque, souffrait aussi d'ennuis de vessie quand il se trouvait devant le damier. S'il ne partageait pas la passion d'Ôtaké pour le thé, on s'étonnait pourtant, chaque fois qu'il s'éloignait, d'entendre des bruits d'eau. Mais Ôtaké connaissait d'autres ennuis encore : on remarquait avec curiosité qu'il abandonnait sa jupe de dessus et même sa ceinture dès le hall.

Il joua Noir 3 après six minutes de réflexion, puis tout de suite — « Je vous prie de m'excuser » — se leva, pour recommencer après avoir joué Noir 5.

Le Maître avait tranquillement allumé une cigarette. Il gardait le paquet dans une manche.

En méditant le Noir 5, Ôtaké cacha les doigts dans son *kimono*, croisa les bras, posa les mains par terre près de ses genoux, puis enleva d'une chiquenaude une poussière invisible et retourna, pour le placer dans le bon sens, l'un des pions blancs du Maître. Si les pions blancs présentent un envers et un endroit, alors l'endroit serait la face intérieure, lisse, mais peu de gens s'arrêtent à ces détails. Le Maître posait ses pions indifféremment d'un côté comme de l'autre ; de temps en temps, Ôtaké en retournait un.

« Le Maître est bien silencieux, dit-il une fois qu'il était en veine de boutades. Cela me trouble toujours. Je préfère le bruit. Tout ce silence m'épuise. »

Ôtaké plaisantait volontiers en jouant, mais son adversaire ne semblait même pas s'en apercevoir, et ses saillies tombaient à plat. Quand il affrontait le Maître, Ôtaké devenait anormalement doux.

Peut-être la dignité qui distingue les véritables professionnels devant le damier de *go* ne vient-elle qu'avec l'âge ; peut-être les jeu-

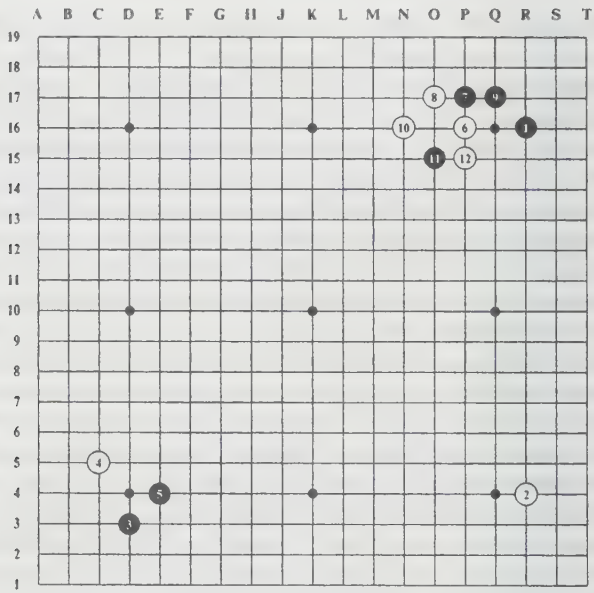
nes n'en ont-ils rien à faire. En tout cas, les cadets des joueurs se livrent à des excentricités de toutes sortes.

Pour moi, le plus étrange fut le cas d'un jeune homme, quatrième dan, qui, pendant le grand tournoi, étalait une revue littéraire sur ses genoux et lisait des nouvelles en attendant que son adversaire ait joué. Alors il relevait la tête, méditait son propre coup puis, l'ayant joué, revenait avec nonchalance à sa revue. Il semblait tourner son adversaire en dérision ; celui-ci en aurait-il pris ombrage que personne ne se serait étonné. J'entendis bientôt dire que ce jeune joueur était devenu fou. L'état précaire de son système nerveux devait lui rendre intolérables les périodes de méditation.

On m'a raconté qu'Ôtaké, septième dan, et Go Sei-gen s'étaient une fois rendus chez un voyant pour lui demander comment gagner. La bonne méthode, avait dit cet homme, consiste à perdre toute conscience du moi pendant les périodes d'attente. Quelques années après le tournoi d'adieux du Maître où lui-même avait siégé comme arbitre, Onoda, sixième dan, joua magistralement au grand tournoi, peu de temps avant de mourir, et prouva qu'il conservait des ressources exceptionnelles. Sa façon d'être était exceptionnelle aussi. Quand il attendait, il restait tranquille, les yeux clos. Il expliqua qu'il se libérait du désir de vaincre. Hospitalisé bientôt après, il mourut sans savoir qu'il avait un cancer de l'estomac. Kubomatsu, sixième dan, l'un de ceux qui formèrent Ôtaké pendant son adolescence, devait récolter aussi une moisson étonnante de victoires dans son ultime tournoi.

Devant le damier, le Maître et Ôtaké formaient un contraste complet, celui du mouvement et de l'immobilité, de la tension nerveuse et de la placidité. Une fois plongé dans la partie, le Maître ne s'éloignait pas de toute la session. Un joueur discerne souvent bien des choses dans les attitudes et les expressions de son adversaire. On disait pourtant que, seul parmi les professionnels, le Maître ne laissait rien voir. Malgré les signes de tension que donnait Ôtaké, son jeu n'avait rien d'énervé. C'était un jeu puissant, concentré. À cause de sa tendance à réfléchir très longuement, le temps lui manquait en général ; à l'approche de la limite, il demandait au marqueur le compte des secondes qui lui restaient. Alors, pendant la dernière minute, il pouvait jouer cent coups, cent cinquante coups, avec une violence croissante bien propre à démonter l'adversaire.

Ôtaké s'asseyant ou se levant donnait l'impression de se préparer



au combat. Cela devait représenter pour lui l'équivalent de l'accélération du souffle, pour le Maître. Pourtant, ces épaules maigres et voûtées qui se soulevaient, voilà ce qui m'avait le plus fortement impressionné. Il m'avait semblé assister, sans y avoir été convié, à la venue secrète, calme et sans douleur de l'inspiration, sans que le Maître même en eût conscience, sans que les autres eussent rien remarqué.

Je songeai par la suite que mon imagination me jouait peut-être des tours. Peut-être s'était-il seulement agi d'un léger élancement dans la poitrine ? L'état cardiaque du Maître empira pendant le tournoi ; il avait pu ressentir un premier spasme à ce moment-là. J'ignorais alors sa maladie de cœur, et ma réaction s'expliquait par le respect qu'il m'inspirait. J'aurais dû rester plus froidement rationnel. Cependant lui-même semblait n'avoir conscience ni de sa maladie ni de sa respiration houleuse. Aucun signe de souffrance ou d'inquiétude ne marquait son visage ; il n'avait pas pressé sa main contre sa poitrine.

Le Noir 5 d'Ôtaké prit vingt minutes et le Blanc 6 du Maître quarante et une, — la première longue période de méditation du tour-

noi. Ôtaké joua son Noir 11 à quatre heures moins deux. On était convenu que le joueur dont le tour viendrait à quatre heures de l'après-midi jouerait un coup scellé, ce serait donc celui du Maître, à moins que celui-ci ne jouât en moins de deux minutes. Le Maître scella le Blanc 12 à quatre heures vingt-deux.

Le ciel, si clair depuis le matin, s'était obscurci. Les grandes pluies qui devaient provoquer des inondations terribles, de la région du Kantô* à celle du Kansai*, allaient commencer.

11

La seconde session du Kôyôkan* aurait dû commencer à dix heures du matin, mais le début en fut remis à deux heures de l'après-midi, à cause d'un malentendu. Moi, spectateur et chroniqueur de ce combat, cela ne me regardait pas, mais la consternation des organisateurs sautait aux yeux. L'Association japonaise de *go* quasiment au complet s'était réunie en hâte sur les lieux du drame, me sembla-t-il, et tenait séance dans une autre pièce.

Ce matin-là, j'avais passé le porche du Kôyôkan en même temps qu'Ôtaké qui transportait une malle.

« Pourquoi, lui demandai-je, ce bagage ?

— Oui, dit-il avec la brusquerie qui lui était particulière avant une session. Nous partons aujourd'hui pour Hakoné*, nous y serons reclus. »

On m'avait bien dit que les joueurs quitteraient le Kôyôkan et se rendraient directement dans une auberge de Hakoné. Cependant, la dimension de la malle d'Ôtaké me surprit quelque peu.

Le Maître n'avait rien prévu.

« Tiens, fit-il, par exemple ! Mais alors, il faut que je convoque le coiffeur ! »

Ôtaké avait pris ses dispositions pour rester absent de chez lui jusqu'à la fin du tournoi, qui ne se terminerait peut-être pas avant trois mois ; pour lui, cela représentait plus qu'une déception : une violation des engagements. Le fait que personne ne semblât bien savoir si les termes en avaient été clairement communiqués au Maître ne le rassérénait pas du tout. Le règlement doit être strict et

précis. Qu'on s'en écartât dès le début lui inspirait des appréhensions justifiées. Les organisateurs avaient commis une erreur en ne s'assurant pas auprès du Maître que tout était bien compris. Cependant, comme il ne se trouvait personne pour aller adresser des reproches à cette personnalité hors catégorie, l'on pensait régler la difficulté en circonvenant son jeune adversaire. Celui-ci se révéla buté.

Si le Maître ignorait que l'on dût déménager à Hakoné ce jour-là, eh bien, on n'y pouvait rien. Il y eut donc une réunion dans une autre pièce, des va-et-vient affairés dans les couloirs. Ôtaké disparut pendant longtemps. Faute de mieux, j'attendais près de la table de jeu. L'heure habituelle du déjeuner passa, puis on aboutit à un compromis : la session de ce jour-là se tiendrait de deux à quatre ; ensuite, après deux jours de repos, tout le monde se transporterait à Hakoné.

« Nous ne ferons rien de bon en deux heures, dit alors le Maître. Attendons d'être à Hakoné pour tenir une session correcte. »

En soi, cela pouvait se discuter, mais c'était sans issue. Ce genre d'attitude provoquait forcément des incidents comme celui du matin. L'esprit d'un tournoi ne permet pas de changer sans raison le programme. À cette époque-là, on se battait dans les règles. Pour le tournoi d'adieux du Maître, une réglementation presque ostentatoire devait justement, pour contenir son tempérament capricieux à la mode d'autrefois, dénier à la vedette un statut exceptionnel et garantir l'égalité des adversaires.

La réclusion devait être effective, et durer jusqu'à la fin du tournoi. Selon ce principe, les joueurs se rendraient directement du Kôyôkan à Hakoné. Le règlement prévoyait qu'ils ne pourraient quitter l'endroit fixé ni rencontrer d'autres joueurs, de crainte qu'ils ne reçoivent des conseils. On pouvait voir dans cette mesure soit un moyen de préserver la pureté de la compétition, soit au contraire une atteinte à la dignité de l'homme. Néanmoins, tout bien pesé, la rectitude des joueurs y trouvait son compte. Dans un tournoi d'une durée probable de trois mois, dont les sessions se tiennent à intervalles réguliers de cinq jours, ces précautions semblaient doublement nécessaires. En dépit même du souhait des intéressés, les risques d'ingérences extérieures existaient. Une fois le doute semé... Certes, le monde du *go* possède son éthique propre ; il semblait peu probable qu'une partie qui s'étire sur de nombreuses sessions

donne à jaser ou que quelqu'un fasse des réflexions aux joueurs. Mais enfin, quand on entre dans la voie des exceptions, cela n'a pas de fin.

Pendant ses dix dernières années, le Maître ne mit son titre en jeu que trois fois. Les trois fois, il tomba malade au milieu du tournoi. Après le premier, il s'alita ; mais après le troisième il mourut. Les trois arrivèrent tout de même à leur terme ; cependant, à cause des interruptions, le premier dura deux mois, le deuxième quatre et le troisième, le tournoi d'adieux, près de six.

Le second remontait à 1930, cinq ans avant le dernier. Go Sei-gen le challengeait. Vers le milieu de la partie, les deux côtés se trouvaient dans une situation incertaine et le Maître, aux alentours de Blanc 150, parut même légèrement en infériorité. Puis, sur Blanc 160, il joua un coup tout à fait extraordinaire, et sa seconde victoire fut assurée. Le bruit courut que ce coup avait été conçu par Maeda, sixième dan, l'un de ses disciples. Maintenant encore, personne ne sait ce qu'il faut en croire. Maeda, pour sa part, l'a nié. Le tournoi dura quatre mois et les disciples du Maître, on s'en doute, l'étudièrent avec grand soin. Peut-être l'idée de ce coup vint-elle à l'un d'eux, et comme c'était un coup remarquable, peut-être quelqu'un transmit-il l'idée au Maître ? Peut-être, au contraire, lui revient-elle en propre ? Ses disciples et lui connaissent seuls la vérité.

Le premier de ces trois tournois, en 1926, s'était en réalité disputé entre l'Association japonaise de *go* et un groupe rival, le Kiseisha ; les généraux des deux armées, le Maître et Karigané, septième dan, s'affrontèrent en combat singulier. Il va de soi que durant ces deux mois leurs troupes suivirent le moindre coup avec passion, mais il n'existe aucune certitude qu'elles aient donné des conseils à leurs chefs respectifs. J'en douterais plutôt. Le Maître n'était pas homme à demander un avis, ni homme à qui l'on pût en proposer facilement. La solennité de son art réduisait les conseilleurs au silence.

Et pourtant, même durant son dernier tournoi, certains bruits coururent. La longue interruption, qu'expliquait ostensiblement sa maladie, n'aurait-elle été qu'un stratagème ? Pour moi, qui suivis le tournoi du début jusqu'à la fin, de tels propos étaient ahurissants.

Les organisateurs allaient se montrer stupéfaits, et je ne le fus pas moins, lorsque Ôtaké, reprenant la partie après cette interruption de trois mois, médita pendant deux cent onze minutes — trois heures et demie — avant de jouer son premier coup à Itô. Il commença

ses réflexions à dix heures et demie du matin puis, après une coupure d'une heure et demie pour déjeuner, finit par jouer alors que le soleil d'automne se couchait et que la lumière électrique éclairait la table de jeu.

Il était trois heures moins vingt quand il joua Noir 101.

Il leva la tête en riant : « Il n'aurait pas dû me falloir plus d'une minute pour ce saut. Trois heures et demie pour décider s'il vaut mieux sauter ou nager ! Que je suis bête ! » Il rit à nouveau.

Le Maître grimaça un sourire et ne répondit rien.

Ôtaké l'avait bien dit : Noir 101 paraissait évident à tout le monde. On entrait dans le milieu de partie. Pour les Noirs, le moment d'envahir la formation blanche dans le coin sud-est était venu. Le point sur lequel le coup fut joué offrait à peu près la seule attaque raisonnable. À part le « saut » sur R-13, on pouvait envisager de « nager » sur R-12, et si quelque hésitation s'admettait, de toute façon, cela ne faisait pas grande différence.

Alors, pourquoi balancer si longtemps ? Dans l'ennui de cette interminable attente, je le trouvais d'abord seulement étrange. Ensuite, des soupçons commencèrent à me venir. Et s'il s'agissait d'une comédie ? D'une manœuvre pour irriter l'adversaire ? D'un camouflage, peut-être ? Ces soupçons peu charitables n'étaient peut-être pas sans fondements. Le tournoi reprenait après une interruption de trois mois. Ôtaké n'avait-il pas médité pendant tout ce temps ? Au centième coup, le jeu devenait rapproché, délicat. La fin de partie se distinguerait peut-être par une belle audace, mais la conclusion resterait probablement incertaine jusqu'au dernier moment. Si souvent et en quelque ordre qu'on posât les pions, l'issue resterait indéterminée, même si les recherches s'éternisaient. Comment croire qu'Ôtaké ait abandonné l'étude d'une partie tellement importante ! Après trois mois pour méditer Noir 101, mettre maintenant trois heures à le jouer... Fallait-il supposer qu'il cherchait à couvrir son activité pendant l'interruption ? Les organisateurs semblaient partager mes doutes et ma répugnance.

Alors qu'Ôtaké venait de quitter la pièce, le Maître lui-même laissa percer son mécontentement. « Il prend vraiment son temps », marmonna-t-il. Quelle qu'ait pu parfois être son attitude dans des parties blanches, jamais auparavant personne ne l'avait entendu formuler la moindre critique sur un adversaire pendant un tournoi.

Mais Yasunaga, quatrième dan, très proche du Maître comme

d'Ôtaké, me donna tort. « Aucun des deux ne paraît avoir fait grand-chose pendant l'interruption, dit-il. C'est un homme très délicat qu'Ôtaké. Il n'aurait pas admis d'étudier la partie tandis que le Maître se trouvait en état d'incapacité dans son lit. »

Ce devait être la vérité. Sans doute, pendant ces trois heures et demie, Ôtaké ne s'était-il pas contenté de méditer son coup. Il se reconcentrait sur le damier après la longue absence et s'appliquait à se former une image de la partie terminée, à travers toutes les étapes, toutes les figurations qu'elle était susceptible de traverser.

12

Le Maître pratiquait le jeu scellé pour la première fois. Au début de la seconde session, quelqu'un sortit l'enveloppe du coffre de l'auberge. Les adversaires examinèrent le sceau, le secrétaire de l'Association japonaise de *go* servant de témoin. L'auteur du coup scellé montra la fiche à l'autre. Le pion fut placé sur le damier comme il convenait. À Hakoné comme à Itô, la méthode employée fut la même : il s'agissait de cacher à l'adversaire le dernier coup d'une session.

Dans les parties qui s'étendent sur plusieurs sessions, la coutume voulait, depuis des temps reculés, que les Noirs jouent le dernier coup, en témoignage de déférence envers le joueur le plus distingué. Cette habitude donnait l'avantage à ce dernier ; pour remédier à cette injustice, on décida que le joueur dont le tour viendrait à l'heure fixée, cinq heures, par exemple, poserait ce dernier coup. Puis un raffinement suprême fut trouvé, le coup scellé. Le *go* prenait en ce point exemple sur les échecs orientaux qui l'ont inventé. Il fallait éviter cette anomalie : que le premier joueur d'une session, connaissant le dernier coup de la session précédente, profite de la période d'interruption, — plusieurs jours, peut-être, — pour méditer sa prochaine manœuvre sans que cet intervalle soit décompté des temps autorisés.

Le Maître, pendant son dernier tournoi, ne fut-il pas victime d'un certain rationalisme moderne attaché à des prescriptions tatillonnes mais ignorant tout de l'esthétique du *go* ? d'un rationalisme ignorant

le respect dû aux anciens, les égards que se doivent les hommes ? De la voie du *go*, la beauté du Japon, de l'Orient a fui. Seules y règnent la science et la loi. L'avancement de dan en dan, déterminant dans la vie du joueur, devient un système pointilleux de comptabilité. Désormais, on ne lutte que pour vaincre, sans respecter de marge où revive la grâce du *go* considéré comme un des beaux-arts. Les gens de notre temps veulent mener le combat dans des conditions de justice abstraite, même pour défier le Maître en personne. La faute ne résidait pas chez Ôtaké. Peut-être la situation évolua-t-elle d'une façon inéluctable, le *go* étant par essence une lutte, une démonstration de force.

Le Maître n'avait pas joué Noir depuis plus de trente ans. Premier entre tous, il ne tolérait pas de second. De son vivant, aucun de ses cadets n'avait avancé jusqu'au huitième dan. Il avait dominé toute opposition durant cette époque, — son époque. Aucun joueur ne parvenait à s'élever au niveau qui lui permette de franchir le fossé séparant le Maître de la nouvelle génération. Le fait qu'aujourd'hui, dix ans après sa mort, aucune méthode n'ait permis d'assurer la succession au titre de Maître s'explique sans doute par la personnalité formidable de Hon.inbô Shûsai. Il fut probablement le dernier des Maîtres révérés selon la tradition du *go* considéré comme une voie de la vie et de l'art.

Dans les grands tournois, sans doute un titre de Maître ne deviendra-t-il, pour les joueurs de compétition, qu'un signe de puissance, agrémenté, certes, d'avantages matériels. Déjà le Maître avait vendu son dernier championnat pour un prix sans précédent, mais il marcha moins au combat qu'il ne s'y laissa entraîner par le journal organisateur. La notion de Maître à vie, le classement par dan doit être, à l'instar des diplômes décernés par les professeurs et les écoles de maint art traditionnel, un reliquat de l'ère féodale. S'il avait dû mettre son titre en jeu tous les ans, le Maître serait peut-être mort plusieurs années plus tôt.

Jadis, le tenant d'un titre, craignant de le ternir, semblait éviter toute véritable compétition, même dans des parties amicales. Personne n'avait sans doute jamais vu de Maître entrer en lice à l'âge avancé de soixante-cinq ans, mais, désormais, on n'imaginera plus de Maître qui ne joue pas. À maints égards, le Maître Shûsai se situe à la limite de l'ancien et du nouveau, car il put jouir à la fois de la position glorieuse de ses prédécesseurs et des avantages matériels

consentis aux joueurs d'aujourd'hui. En un temps dont l'esprit alliait curieusement l'idolâtrie et l'iconoclastie, ce vieillard nous apparut, en son dernier tournoi, comme un survivant des idoles de jadis.

Sa bonne fortune l'avait fait naître dans l'élan des débuts de l'ère Meiji. Aucun autre joueur, fût-il plus génial que le Maître, ne représentera dans sa vie toute une tranche d'histoire, pas même Go Seigen, par exemple, qui n'a rien connu des temps difficiles que vécut le Maître comme étudiant. Celui-ci, dont la gloire avait brillé tout à travers les ères de Meiji*, de Taishô* puis de Shôwa*, vivant symbole du *go*, avait réussi à mener ce jeu jusqu'à son épanouissement actuel. Les attentions, l'affection du cadet n'auraient-ils pas dû marquer ce tournoi d'adieux ? Et les raffinements du Bushidô* ? et l'élégance mystérieuse d'un art ? Mais, voilà, le Maître ne devait pas s'écarter des règles d'égalité.

Dès qu'on légifère, la ruse trouve des échappatoires. Il existe indéniablement une certaine sournoiserie chez les jeunes joueurs, et même quand les règles sont écrites pour prévenir toute sournoiserie, celle-ci tire parti des règles aussi. L'arsenal des ruses fournit mille moyens d'utiliser les temps impartis, le dernier coup avant une interruption, les coups scellés. Le *go*, cette œuvre d'art, en est souillée. Le Maître, à la table de jeu, restait un homme d'autrefois, ignorant tout de ces artifices des temps modernes. Au long de sa longue carrière de lutteur, il avait, en revanche, toujours trouvé normal que le plus élevé par le rang fasse preuve de despotisme, en interrompant par exemple la session quand il venait d'acculer son adversaire à un coup malheureux. Il n'avait jamais subi de contrainte d'horaires. Cet arbitraire avait forgé son style, un style incomparable supérieur au *go* qui s'ensuivit avec toute sa manie de légiférer.

Le Maître n'avait pas l'habitude de l'égalité moderne, mais celle des prérogatives d'antan. Des rumeurs déplaisantes ayant couru lorsque le tournoi contre Go Sei-gen avait dépassé les temps, ses cadets, cette fois, voulaient le soumettre aux règles les plus strictes pour brider ses tendances dictatoriales. Ces règles n'étaient le fait ni du Maître, ni de son adversaire. Les personnalités de l'Association japonaise de *go* les avaient édictées, en organisant les éliminatoires pour désigner le challenger du Maître. Ôtaké, représentant l'Association japonaise, prétendait seulement obtenir le respect du règlement.

Nés de la maladie du Maître comme de bien d'autres causes, les différends surgirent, nombreux. Ôtaké, menaçant à plusieurs repri-

ses de déclarer forfait, donnait l'impression de manquer de finesse et de ne savoir comprendre ni les égards dus à un ancien, ni les ménagements dus à un malade. Son tempérament raisonneur l'égarait parfois et causait des soucis perpétuels aux organisateurs. Mais, à strictement parler, le bon droit se trouvait toujours de son côté.

Reconnaissons que s'il avait abandonné le doigt, il y aurait laissé le bras ; en outre, le fléchissement de combativité qui lui aurait fait abandonner le doigt n'aurait pas manqué d'entraîner sa perte. Dans un combat de cette importance, il ne pouvait se permettre aucune faiblesse. L'obligation de vaincre le mettait dans l'impossibilité de céder aux caprices de son ancien. Et même, au moindre rappel de despotisme, il semblait s'en tenir avec d'autant plus d'acharnement à la lettre de la loi que le Maître lui-même se trouvait en face de lui.

Les règles différaient beaucoup, bien entendu, de celles d'un tournoi ordinaire. Une lutte sans pitié sur le damier n'aurait pourtant pas dû exclure quelques concessions sur des points d'horaire ou de lieu. Certains joueurs savent montrer ce genre de souplesse. Le Maître se trouva peut-être affligé d'un adversaire qui ne lui convenait pas.

13

Dans le milieu des jeux de compétition, le spectateur aurait tendance à prêter à ses héros des pouvoirs quasi surnaturels. Opposer des adversaires de talents équivalents suscite un certain intérêt, mais ce qu'on espère vraiment, n'est-ce pas un être inégalable ?

La personnalité écrasante du « Maître invincible » dominait le damier de *go*. Le Maître avait engagé son destin dans bien d'autres batailles sans jamais en perdre. Avant sa conquête du titre, le résultat des parties pouvait dépendre des circonstances, de courants incertains ; après, le monde entier le croyait imbattable. Il fallait qu'il le croie, lui aussi. C'est là que résidait le drame. Alors que le Maître Sékiné, son homologue dans le domaine des Échecs orientaux, avait accepté la défaite avec une attitude détendue, le Maître Shûsai avait une conception qui rendait sa vie beaucoup plus pénible. On vous dira que dans une partie de *go*, celui qui joue le premier a sept

chances sur dix de gagner. Le Maître, jouant les Blancs, devait donc normalement se faire battre ; mais ce genre de raisonnement dépasse la compréhension de l'amateur moyen.

Le Maître ne se laissa sans doute pas attirer dans ce tournoi par la seule puissance d'un grand quotidien ni par l'importance du cachet, mais aussi par le souci réel de son art. La combativité l'animait sans conteste. Il ne se serait probablement pas embarqué dans cette affaire s'il avait envisagé de perdre et l'on aurait dit que sa vie s'était achevée sur la chute de sa couronne d'invincibilité. Il avait suivi son extraordinaire destin jusqu'au bout. Peut-on suggérer que, pour le mieux suivre, il s'était lui-même floué ?

Comme le Maître invincible, cette entité, faisait front pour la première fois depuis cinq ans, on avait établi ce règlement, anormalement compliqué, même pour l'époque, où certains devaient voir plus tard une des premières causes de sa mort.

Mais ce règlement fut violé le jour de la deuxième session de Shiba, puis dès l'installation à Hakoné.

Le départ du Kôyôkan* prévu pour le 30 juin, troisième jour après la seconde session, fut repoussé jusqu'au 3 juillet, puis jusqu'au 8 à cause des dégâts provoqués par les inondations. Le 8 encore, la ligne de chemin de fer du Tôkaidô* n'était pas entièrement rétablie. Venant de Kamakura*, je retrouvai à Ôfuna* le train par lequel le Maître et sa suite arrivaient de Tôkyô. Celui de 15 h 15 pour Maibara* avait un retard de neuf minutes.

Il ne s'arrêta pas en gare d'Hiratsuka, la ville où demeurait Ôtaké. Nous rencontrâmes celui-ci sur les quais d'Odawara*, vêtu d'un costume bleu marine et d'un panama dont le bord était rabattu avec chic. Il portait la grande valise qu'il avait au Kôyôkan.

Avant de nous retrouver, il avait visité les victimes des inondations : « Il y a près de chez moi, dit-il, un asile d'aliénés qu'on ne peut atteindre qu'en bateau. D'abord, c'étaient des radeaux. »

Nous prîmes le trolley pour nous rendre de Miyanoshita* jusqu'à Dôgashima*. La rivière de Hayagawa, que nous voyions juste au-dessous de nous, roulait tumultueusement des eaux boueuses. L'auberge de Taiseikan se trouvait entourée d'eau comme une île.

Nous nous installâmes dans nos chambres, puis Ôtaké descendit. « J'espère que vous êtes en bonne santé ; je vous présente mes respects », dit-il en saluant cérémonieusement le Maître. Celui-ci, de bonne humeur ce soir-là, bavardait de choses et d'autres après avoir

bu quelques coupes de *sake* et ponctuait ses propos de grands gestes. Ôtaké parla de sa famille, de son adolescence. Le Maître me proposa une partie d'échecs mais je montrai de la réticence. « Et vous, Ôtaké ? » demanda-t-il. La partie dura près de trois heures et demie. Ôtaké gagna.

Le lendemain matin, le Maître se fit raser dans le couloir de la salle de bain. Il soignait sa présentation pour le combat du lendemain. La chaise manquant d'appui-tête, sa femme se tenait derrière lui pour lui soutenir la nuque.

Onoda, sixième dan, qui siégeait comme juge, et Yawata, de l'Association japonaise de *go*, nous rejoignirent ce soir-là. Le Maître anima la veillée par des parties d'échecs et de morpion coréen. Il se fit battre à plusieurs reprises par Onoda au morpion coréen, ce qui parut le remplir d'admiration.

Onoda prit note d'une partie de *go* que je jouais avec Goi, journaliste du *Nichinichi*. Avoir un joueur sixième dan pour transcrire la partie, voilà un honneur que l'on n'accordait même pas au Maître ! Je jouai les Noirs et gagnai par cinq points. La partie parut dans la *Voie du go*, le journal de l'Association.

Il avait été convenu de ménager un jour de repos après le voyage et de reprendre la partie le 10. Les matins de session, Ôtaké ne se montrait plus le même. Les lèvres serrées, presque boudeuses, les épaules rejetées en arrière, il arpentait le hall d'un air farouche. Sous les paupières épaisses un peu gonflées, les yeux étroits lançaient des lueurs cruelles.

Cependant, le Maître présentait des réclamations. Voilà deux nuits, disait-il, que le grondement des eaux le tenait éveillé. Il posa de mauvaise grâce pour les photographes devant la table de jeu, dans la pièce la plus éloignée de la rivière et fit savoir qu'il désirait changer d'auberge.

Une insomnie ne paraissait pas un motif tout à fait suffisant pour remettre une séance. L'étiquette du *go* veut d'ailleurs qu'un joueur honore ses engagements, quand bien même son père se trouverait à l'article de la mort, quand bien même il serait, lui, à la limite de ses forces. Le principe vaut encore, en général. Venir réclamer le matin juste avant la séance dénotait, de la part du Maître, un autocratisme extraordinaire. Le tournoi comptait beaucoup pour lui, bien sûr, mais encore plus pour Ôtaké.

Personne, parmi les organisateurs, et pas plus ce jour-là que la

première fois où le Maître avait manqué de parole, ne semblait prêt à arbitrer le différend ni à donner des ordres. Ôtaké dut éprouver de grandes inquiétudes pour l'avenir du tournoi. Cependant il accéda tranquillement aux désirs du Maître et son visage laissait à peine paraître une trace de mécontentement.

« C'est moi qui ai choisi cette auberge, et je regrette beaucoup que le Maître ne puisse y dormir, dit-il. Je propose que nous en trouvions une autre et que nous recommencions à jouer demain, quand il aura profité d'une bonne nuit de repos. »

Il était déjà venu dans cette auberge et l'avait indiquée comme pratique pour un tournoi de *go*. Malheureusement la Hayagawa, grossie par les grandes pluies, charriait maintenant de gros blocs de pierre. L'auberge se trouvant située comme sur une île, le sommeil y devenait tout à fait impossible.

Je vis sa silhouette, vêtue d'un yukata, léger *kimono* de laine bleue, s'éloigner en compagnie de Goi, le journaliste, avec lequel il recherchait une résidence paisible.

14

Le matin, nous allâmes nous installer à l'auberge Nara-ya. Le lendemain, c'est-à-dire le 12, après une interruption de quelque douze ou treize jours, la partie reprit, dans un pavillon du jardin. Le Maître s'absorba dans le jeu et son humeur fantasque l'abandonna. Il devint vraiment si paisible, si docile qu'il semblait s'être remis à la garde des organisateurs.

Pour le tournoi d'adieux du Maître, Onoda et Iwamoto, tous deux sixième dan, siégeaient comme juges. C'est le 11, à une heure de l'après-midi, qu'Iwamoto arriva de Tôkyô. Il prit une chaise, s'assit sous la véranda et contempla la vue des montagnes. Ce jour-là, le calendrier annonçait la fin des pluies ; en vérité, le soleil se montra pour la première fois depuis plusieurs jours. L'ombre des feuilles des arbres se dessinait sur le sol mouillé. Les carpes dorées luisaient dans l'étang. Pourtant, quand la partie reprit, le ciel était légèrement couvert. Le vent agitait un peu les fleurs au ras du sol. Excepté le son d'une chute d'eau dans le jardin et celui des rapides de la

Hayagawa, on n'entendait que le bruit lointain d'un tailleur de pierre. Le parfum des lis tigrés arrivait par bouffées. Rompant la paix presque excessive de la salle de jeu, un oiseau de je ne sais quelle espèce prit un envol majestueux au-dessus des toits débordants. On joua seize coups dans l'après-midi, du 12 scellé jusqu'au 27 scellé.

Après un repos de quatre jours, la deuxième session de Hakoné se tint le 16 juillet. La jeune fille qui notait les coups avait toujours, jusqu'à présent, porté le même *kimono* bleu foncé semé de pois blancs. Ce jour-là, changeant pour un vêtement d'été, elle mit un *kimono* de fine toile blanche.

Ce qu'on appelait le « pavillon détaché » se trouvait à une centaine de mètres du bâtiment principal, dans le même jardin. À l'heure du déjeuner, je remarquai la silhouette du Maître qui s'en retournait seul par le chemin. Au-delà du porche du pavillon le chemin montait en un court raidillon et le vieillard se penchait en avant pour le gravir. Je ne pouvais distinguer les lignes qui se dessinaient sur les paumes de ses petites mains, croisées légèrement derrière le dos, mais le réseau des veines semblait délicat, complexe. Il portait un éventail plié. Le corps se cassait aux hanches, le dos restant tout droit, ce qui accentuait l'impression d'insécurité que donnaient les jambes. Le son de l'eau qui ruisselait dans un étroit fossé sortait de dessous un taillis de bambous qui longeait la route. Rien de plus, et pourtant les larmes me vinrent aux yeux. J'éprouvais une émotion profonde, mais pour quelle raison ? Je ne sais. La silhouette qui prenait ses distances évoquait la tristesse paisible d'un autre monde comme une relique abandonnée de l'époque Meiji.

« Une hirondelle, une hirondelle ! » fit-il d'une voix forte et rauque, en s'arrêtant pour regarder le ciel. Un peu plus loin, le lilas des Indes, qui n'avait pas encore fleuri, étendait ses branches au-dessus d'une stèle ; celle-ci nous indiquait que l'empereur Meiji avait daigné honorer ce lieu de sa présence. Jadis, l'auberge de Nara-ya servait de relais de poste militaire.

Onoda s'approchant, suivit son adversaire à un pas en arrière, comme pour lui apporter sa protection, tandis que la femme du Maître venait à sa rencontre au pont de pierre qui franchissait l'étang. Elle l'accompagnait le matin et l'après-midi jusqu'à la salle de jeu, puis se glissait dehors dès qu'elle l'avait vu s'asseoir devant le damier. À midi comme le soir après la séance, elle se trouvait toujours près de l'étang, devant leur chambre, à l'attendre.

Vu par-derrière, le Maître ne paraissait jouir que d'un équilibre fort incertain. Il n'était pas encore sorti de sa transe ; le dos parfaitement droit, la tête restaient tels que devant la table de jeu, mais sa démarche semblait mal assurée. Dans cet état second, il évoquait quelque esprit dématérialisé flottant dans le vide ; pourtant, les grandes lignes de la silhouette que nous avions vue devant le damier n'étaient pas désunies. Il s'en dégageait comme une aura, une lueur qui ne s'éteint pas.

« Une hirondelle, une hirondelle ! » Comme les mots accrochaient dans sa gorge, le Maître prit peut-être conscience qu'il n'avait pas retrouvé sa position normale. Voilà comment il était, ce vieux Maître. La nostalgie qu'il éveille en moi quand j'évoque sa silhouette, dans un tel moment, par exemple, me transperce le cœur.

15

L'État de santé du Maître se détériorait ; sa femme laissa paraître son inquiétude pour la première fois le jour de la troisième séance de Hakoné ; c'était le 21 juillet.

« Il dit qu'il souffre là », fit-elle en se passant la main sur la poitrine. Cela se produisait de temps à autre depuis le printemps.

Il perdait l'appétit. La veille, il avait sauté le petit déjeuner, se contentant, pour déjeuner, d'une mince tranche de pain grillé avec un verre de lait.

Pendant la troisième séance j'avais observé le tic de ses joues creuses qui retombaient sur les mâchoires ; il semblait déglutir avec peine, mais j'avais mis cela sur le compte de la chaleur.

Les pluies, cette année-là, s'étaient prolongées après la date qui marque en principe la fin de la mousson d'été. La belle saison vint en retard puis, avant le 20 juillet, date à laquelle le calendrier en indique le début, la chaleur nous écrasa soudain. Le 21, une brume légère couronnait le mont Myôjô. L'air était humide. Au-dessus des lis tigrés dont chaque hampe portait quinze ou seize fleurs, voletait un grand porte-queue noir. Les corbeaux en colonie qui croassaient dans le jardin semblaient aussi souffrir de la canicule. Même la jeune

fille qui marquait les coups maniait un éventail. Ce fut la première session chaude depuis le début du tournoi.

« Quelle chaleur ! » fit Ôtaké, s'épongeant le front en sueur et les cheveux avec une petite serviette humide. « Et le *go*, c'est éprouvant aussi.

Jusqu'au sommet de Hakoné,
Le plus escarpé de tous,
Nous sommes venus, nous sommes venus... »

En comptant le repos du déjeuner, Ôtaké mit trois heures et trente-cinq minutes à jouer Noir 59.

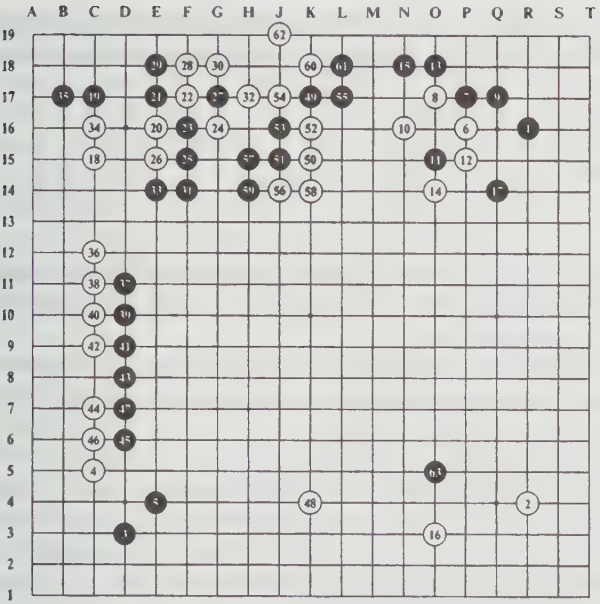
Le Maître, la main droite derrière le dos, le bras gauche sur un accoudoir, s'éventait d'un air indifférent avec la main gauche. De temps à autre, il jetait un coup d'œil dans le jardin. Il semblait parfaitement à son aise et au frais. Je compatissais avec le jeune Ôtaké que je voyais peiner, mais les forces du Maître paraissaient au repos, comme si le noyau en eût été très loin.

Des gouttes de sueur huileuses perlaient cependant à son front. Il leva soudain les deux mains et les pressa contre ses joues. « Ce doit être épouvantable à Tôkyô. » Il garda quelque temps la bouche ouverte, comme s'il songeait à une autre chaleur, celle d'un lieu très lointain.

« Oui, fit Onoda, c'est venu d'un seul coup, le lendemain du jour où nous sommes allés au lac. » Onoda venait d'arriver de Tôkyô le 17, c'est-à-dire le jour qui suivit la séance précédente. Il était allé pêcher au lac Ashi, avec le Maître et Ôtaké.

Trois coups inévitables suivirent ce 59 si longtemps médité. Les pions semblaient se renvoyer un écho. La situation se trouva stabilisée pour un certain temps dans le haut du damier. Le coup suivant présentait des difficultés pour les Noirs, car un choix de possibilités très étendu s'offrait, mais Ôtaké tourna son attention vers le bas du damier, jouant 63 après une courte réflexion. Il semblait l'avoir prévu, puis s'était concentré sur son attaque suivante, un de ces assauts fulgurants qui caractérisaient son jeu. Il délégua son espion près des formations blanches du bas, puis il revint vers le haut. Ses pions sonnaient avec une impatience agressive.

« On se sent un peu plus frais, maintenant », fit-il en se levant. Il abandonna sa jupe de dessus dès l'entrée, puis au retour, il la remit à l'envers. « Je fais tout à l'envers. Cela me joue des tours. Mettre sa



jupe à l'envers... » Il rectifia sa tenue et noua sa ceinture habilement, mais repartit tout de suite. « La chaleur est plus pénible devant la table de jeu », dit-il en revenant. Il essuya ses lunettes énergiquement avec la serviette.

Il était trois heures de l'après-midi. Le Maître, qui prenait une glace, médita pendant vingt minutes. Noir 63 ne devait pas lui paraître très orthodoxe.

Ôtaké, dès le début du tournoi, s'était excusé auprès du Maître d'avoir à demander fréquemment la permission de s'absenter, mais il avait quitté le damier si souvent pendant la dernière séance que le Maître s'étonnait.

« Ça ne va pas ? demanda-t-il.

— Ce sont les reins. En vérité, ce sont les nerfs. Quand il faut que je réfléchisse, il faut que j'y aille.

— Vous ne devriez pas boire tant de thé.

— Je sais, mais méditer me donne soif. Veuillez m'excuser », dit-il en se relevant.

Cette habitude d'Ôtaké fournissait une manne aux chroniqueurs et aux caricaturistes des revues de *go*. On y écrivait qu'Ôtaké, pen-

dant un tournoi, couvrait avec toutes ces allées et venues la distance de Tôkyô à l'étape de Mishima*, sur la grand-route du Tôkaidô*.

16

Avant de quitter la table de jeu, quand la session se terminait, les joueurs vérifiaient les coups joués et le temps passé, choses que le Maître comprenait mal.

Le 16 juillet, Ôtaké scella le dernier coup, Noir 43, à quatre heures et demie. Le Maître admit difficilement qu'ils aient joué seize coups dans le courant de la journée.

« Seize ? Tant que cela ? » fit-il d'un air soupçonneux.

La jeune fille qui marquait les coups expliqua que, de Blanc 28 jusqu'au coup scellé, cela faisait un total de seize. Ôtaké le confirma. Le tournoi se trouvait encore dans ses débuts, et le damier ne portait que quarante-deux pions. Cela devait se distinguer d'un seul coup d'œil, mais le Maître conservait des doutes.

Il compta les pions sur ses doigts, un par un, sans paraître convaincu.

« Alignons-les, pour voir. »

Retirant du damier les pions joués ce jour-là, les deux adversaires les reposèrent tour à tour.

« Un coup.

— Deux coups.

— Trois coups »,

et ainsi de suite jusqu'à seize.

« Seize, marmotta le Maître d'un air absent. Nous avons bien joué.

— C'est que vous êtes si rapide, Monsieur !

— Mais non, pas tellement. »

Le Maître restait assis, distrait, devant la table de jeu que les autres ne pouvaient quitter avant lui.

« Voulez-vous que nous revoyions le jeu ? fit Onoda, au bout d'un moment. Cela vous rassurera.

— Si nous commencions une partie d'échecs ? » dit soudain le Maître, comme s'il s'éveillait. Il n'y avait rien de feint dans son air absent.

Quinze ou seize coups, cela demande à peine à être recompté. D'ailleurs, les joueurs gardent constamment à l'esprit l'image du damier, même pendant les repas, même en dormant. Dans le fait que le Maître eût néanmoins tenu à rejouer tous les points et qu'il n'eût eu de cesse de l'avoir fait, on pouvait voir son don total à son art, ainsi qu'une grande minutie. N'entrait-il pas dans ce soin quelque circonspection ? Ces bizarreries laissaient percer la solitude d'un vieillard, au terme d'une vie sans grands bonheurs.

Pendant la quatrième session, cinq jours plus tard, le 21 juillet, vingt-deux coups furent joués, de Blanc 44 au Noir scellé 65 compris.

« Combien de temps ai-je utilisé, aujourd'hui ? demanda le Maître à la jeune fille.

— Une heure vingt.

— Tout ce temps ! », s'exclama-t-il, l'air incrédule. Ses onze coups lui avaient pris, en tout, six minutes de moins que le seul 59 Noir d'Ôtaké. Il semblait pourtant imaginer qu'il avait joué plus vite.

« On a peine à croire, en effet, qu'il vous ait fallu ce temps-là, Monsieur, dit Ôtaké. Vous jouiez à un train d'enfer.

— Combien pour le *bôshi** avec lequel je vous ai coiffé ?

— Seize minutes.

— La connexion ?

— Vingt minutes.

— L'autre vous a pris plus longtemps, dit Ôtaké.

— Vous voulez dire Blanc 58 ? » La jeune fille regarda son papier. « Trente-cinq minutes. »

Le Maître, dubitatif, prit le compte rendu des mains de la jeune fille et l'examina très attentivement.

Un bon bain me fait toujours plaisir et c'était l'été. Dès la fin de chaque session, je me précipitais au pavillon de bains. Ôtaké fut, ce jour-là, presque aussi rapide que moi.

« Vous avez bien avancé, dis-je.

— Le Maître joue vite et ne commet pas d'erreurs, ce qui lui donne un double avantage, dit-il en riant. C'est comme si la partie était terminée. »

Je ressentais encore la force qui semblait émaner de lui lorsqu'il était assis devant la table de jeu. L'on éprouve toujours une certaine gêne à rencontrer un joueur de *go* juste au début ou juste à la fin d'une séance.

Son énergie fiévreuse indiquait une grande résolution. Peut-être quelque plan d'attaque brusque se gravait-il dans son esprit.

Onoda se montrait stupéfait aussi de la rapidité du Maître.

« Onze heures lui suffisent amplement, même dans un grand tournoi. Mais nous nous trouvons dans un tournant difficile. Ce *bôshi* avec lequel il vous a coiffé, ce n'est pas le genre de coup qui se joue vite. »

Pendant la quatrième session, les Blancs avaient pris quatre heures trente-huit minutes et les Noirs six heures cinquante-deux minutes. À la fin de la cinquième session, l'écart s'était encore agrandi : cinq heures cinquante-sept minutes pour les Blancs, dix heures vingt-huit minutes pour les Noirs.

À la fin de la sixième session, les Blancs avaient joué pendant huit heures trente-deux minutes et les Noirs pendant douze heures quarante-trois minutes ; à la fin de la septième, les Blancs dix heures et trente et une minutes, les Noirs quinze heures et quarante-cinq minutes.

Cependant, à la fin de la dixième session, le 14 août, l'écart se réduisait : quatorze heures cinquante-huit minutes pour les Blancs contre dix-sept heures quarante-sept minutes pour les Noirs. Ce fut ce jour-là qu'après avoir joué le coup scellé, Blanc 100, le Maître dut entrer à l'hôpital Saint-Luc. Le 5 août, luttant avec courage malgré son mal, il avait pris deux heures sept minutes pour un seul coup, le 90.

Le 4 décembre, quand enfin le tournoi prit fin, le Maître Shûsai avait joué pendant dix-neuf heures et cinquante-sept minutes et Ôtaké trente-quatre heures et dix-neuf minutes, ce qui donnait une différence gênante de quelque quatorze heures un quart entre les deux joueurs.

17

Dix-neuf heures et cinquante-sept minutes, ce serait bien près du temps permis à chaque joueur dans un tournoi plus ordinaire, mais il restait encore vingt heures et davantage au Maître. Ôtaké, qui avait

utilisé trente-quatre heures et dix-neuf minutes, disposait encore de six heures.

Le Blanc 130 du Maître, joué distraitement, lui fut fatal. Sans cette erreur, le tournoi continuant à peu près à égalité, peut-être avec une différence minime à l'avantage de l'un ou de l'autre des adversaires, Ôtaké se serait sans doute accroché jusqu'au bout de ses quarante heures. Après Blanc 130, il se savait vainqueur.

Mais Ôtaké comme le Maître, réputés tous deux pour leur ténacité, s'adonnaient aux longues méditations. Ôtaké laissait volontiers s'écouler presque tout son temps ; sa façon de jouer alors cent coups ou plus au cours des dernières minutes prêtait à son style une férocité caractéristique. Le Maître, formé pendant une époque où la limite de temps ne se pratiquait pas, se montrait incapable de pareils exploits. Son exigence, cette fois, de délais si longs devait s'expliquer par le désir de libérer son ultime tournoi de tout souci d'horaire.

Chaque fois que le Maître avait mis son titre en jeu, les temps impartis avaient été importants. Seize heures en 1926 quand il jouait contre Karigané, septième dan, qui avait perdu pour avoir outrepassé les délais, mais la victoire du Maître par cinq ou six points paraissait acquise. Certains prétendirent alors que Karigané aurait dû se battre comme un homme sans se chercher des excuses d'horaire. Quand le Maître joua contre Go Sei-gen, on accorda vingt-quatre heures à chacun.

Pour son dernier tournoi, les temps furent à peu près doublés par rapport à ces parties pourtant exceptionnelles, et quadruplées par rapport à des parties ordinaires. À quoi bon, dans ce cas, des limites !

S'il demanda lui-même ces temps extravagants, on peut dire qu'il s'infligeait une rude épreuve puisqu'il dut subir, outre sa maladie, les longues méditations de son adversaire — ces trente-quatre heures le montraient assez.

En outre, la décision de jouer tous les cinq jours, prise par déférence envers le Maître et son grand âge, rendait ce tournoi plus pénible encore. En admettant que les deux joueurs utilisent tout leur temps — quatre-vingts heures au total — et que chaque séance dure cinq heures, on arriverait dans un cas semblable à seize sessions ; même si ce tournoi s'était déroulé d'une seule traite, il aurait donc duré quelque trois mois. Tous ceux qui connaissent l'esprit du *go* savent qu'on ne saurait soutenir la concentration nécessaire, ni supporter la tension du jeu pendant si longtemps. L'être physique du

joueur en serait, pourrait-on dire, rongé de l'intérieur. Le damier l'habite dans sa veille comme dans son sommeil et quatre jours d'interruption n'apportent pas la détente, mais au contraire l'épuisement.

Ces interruptions devinrent plus intolérables encore après la maladie du vieillard. Bien entendu, lui-même — comme les organisateurs — souhaitait en terminer. Il fallait lui permettre de se reposer, car on risquait de le voir s'effondrer avant la fin.

Le Maître avait même dit à sa femme, qui me le rapporta tristement, qu'il ne se souciait plus de savoir qui gagnerait, mais seulement de parvenir au bout.

« Et, de toute sa vie, jamais il ne m'a tenu de semblable propos. »

L'un des organisateurs aurait, à ce qu'on prétendait, déclaré : « Sa santé ne s'améliorera pas tant que durera le tournoi. » Cet homme prenait l'air contrit. « J'ai parfois songé qu'il ferait mieux de renoncer, mais cela ne lui serait évidemment pas possible. Son art compte tant pour lui ! Je n'y songeais pas pour de bon, ce n'est qu'une pensée venue dans un moment de découragement... »

Ce pouvait être une réflexion de professionnel, et d'un caractère confidentiel, mais il avait dû y avoir de mauvais moments. Quant au Maître, personne ne l'entendit jamais se plaindre. En vérité, durant un demi-siècle de carrière, il gagna sans doute un très grand nombre de parties en se montrant juste un peu plus patient que son adversaire. D'ailleurs, il n'était pas homme à faire exagérément état de ses misères.

18

Un jour, à Itô, peu de temps après la reprise du tournoi, je questionnai le Maître : la partie finie, retournerait-il à l'hôpital Saint-Luc ou passerait-il l'hiver comme d'habitude à Atami ?

« La question serait plutôt de savoir si je durerai jusqu'à la fin, me dit-il sur le ton de la confidence. Je m'étonne déjà d'avoir tenu jusqu'ici. Je ne suis pas quelqu'un qui pense beaucoup, je n'ai pas ce qu'on pourrait appeler des croyances. Les gens parlent de mes obligations envers le jeu, mais cela n'aurait pas suffi pour me soutenir. Mettez-le sur le compte de la résistance physique, si vous voulez,

mais il ne s'agit pas de cela non plus. « Il parlait lentement, la tête un peu penchée de côté. « Peut-être n'ai-je pas de nerfs, ou alors des nerfs imprécis, distraits, et ce vague me serait bénéfique. Le terme n'a pas le même sens, à Tôkyô ou à Ôsaka. Pour les gens de Tôkyô, c'est synonyme de bêtise, mais ceux d'Ôsaka parlent de vague en peinture ou dans le *go*. Vous voyez ce que je veux dire... » Le Maître paraissait goûter le mot en parlant, et moi je le goûtais en l'écoutant.

Exprimer ses sentiments si ouvertement ne lui ressemblait guère ; il n'était pas homme à révéler volontiers ses émotions, par ses paroles ou sur son visage. Que de fois, durant les longues heures où j'observais cette partie, j'avais soudain découvert une saveur particulière à tel de ses mots, de ses gestes, en soi tout à fait ordinaire.

Hirotsuki Zekken, fidèle admirateur du Maître depuis que celui-ci avait, en 1908, reçu le titre de Hon.inbô, et son collaborateur pour ses publications, écrivit un jour qu'en trente ans de fidèles services il n'avait jamais obtenu le moindre remerciement. Il ajoutait s'être trompé sur son compte en le prenant d'abord pour un être insensible et froid. Et quand certains prétendaient que le Maître abusait de lui, le Maître, paraît-il, répondait avec une souveraine indifférence, indiquant assez qu'il ne s'arrêtait pas à ces ragots. Les propos selon lesquels il ne se montrait pas très net dans les questions financières n'étaient point avérés non plus ; Zekken pouvait en fournir de nombreuses réfutations.

En son dernier tournoi, le Maître n'eut jamais un mot de remerciement pour quiconque. Sa femme se chargeait de ces délicatesses-là. Sans paraître présumer de son titre ou de son rang, il se montrait simplement au naturel.

Si des professionnels du monde du *go* venaient lui exposer leurs difficultés, il leur répondait d'un grognement, puis gardait le silence, et ce n'était vraiment pas facile de deviner sa pensée. Comme on trouvait délicat d'insister, s'agissant d'une personne de cette importance, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il avait dû provoquer bien des malentendus. Sa femme jouait un rôle d'intermédiaire, de médiateur, et s'efforçait de tempérer ses silences catégoriques.

Cette nature à certains égards un peu lourde et peu sensible, cette lenteur de perception qu'il nommait son « vague » se révélaient dans ses passe-temps. Aux échecs orientaux, au *go* simplifié, comme au

mah-jong et au billard, il poussait ses adversaires au désespoir par la lenteur infinie de ses méditations.

Nous disputâmes un certain nombre de parties de billard, lui, le jeune Ôtaké et moi-même, pendant notre séjour à Hakoné. Il pouvait, au mieux, marquer soixante-dix points, si les autres se montraient généreux. Ôtaké comptait avec minutie, comme il sied à un professionnel :

« Quarante-deux pour moi, quatorze pour lui... »

Le Maître réfléchissait tout à loisir avant chaque coup, puis, une fois placé, faisait glisser la queue de billard sur sa main dans un interminable va-et-vient. On a tendance à croire qu'au billard, pour bien jouer, il faut couler avec élan le mouvement de l'épaule au bras et à la boule, mais dans le cas du Maître, il n'y avait pas d'élan du tout. On perdait vraiment patience à le voir manœuvrer ainsi la queue, et pourtant, en le regardant, j'éprouvais une sorte de tristesse et d'affection.

Au mah-jong, il alignait les dominos sur une bande de papier étroite et longue. Voyant dans ce papier si bien plié, si propre une marque de sa méticulosité, un jour, je lui en parlai.

« Oui, c'est qu'ils ressortent mieux quand on les pose sur du papier blanc. Essayez donc une fois, pour voir. »

Là aussi, le succès vient, dit-on, de la rapidité, du nerf du jeu, mais il réfléchissait si longuement que ses adversaires, accablés d'ennui, finissaient par faiblir et par perdre. Absorbé dans son jeu, sans songer un instant aux sentiments des autres, il ne soupçonnait même pas qu'il entraînait parfois les gens dans une partie tout à fait contre leur gré.

19

« Jouer au *go*, jouer aux échecs ne vous apprend rien sur le caractère de votre adversaire, fit un jour observer le Maître, à propos des joueurs amateurs. Vouloir jauger le caractère de l'adversaire gâche complètement l'esprit du jeu. »

Certains théoriciens amateurs l'avaient sans doute agacé.

« Je m'absorbe dans le jeu ; mon adversaire ne compte plus. »

Le 2 janvier 1940, c'est-à-dire quinze jours avant sa mort, le Maître

joua dans une partie par équipe qui ouvrait officiellement l'année pour l'Association japonaise de *go*. Les joueurs, réunis au siège de l'Association, posaient chacun cinq pions, — une manière comme une autre de laisser leur carte de visite. L'attente risquant de se prolonger, on avait mis en train une seconde partie. Le Maître prit place en face de Seo, deuxième dan, qui se trouvait sans adversaire.

Ils jouèrent leurs cinq coups chacun, de Noir 21 à Blanc 30 compris puis, faute de combattants, la partie s'arrêta. Même dans ce cas, le Maître prit quarante minutes pour méditer son coup. Jouant le dernier dans ce qui n'était, après tout, qu'une formalité, il aurait pu jouer rapidement pour en avoir fini.

Je lui rendis visite à l'hôpital Saint-Luc, pendant l'interruption de trois mois du tournoi. La petite silhouette juchée tout au sommet d'un lit très élevé, au milieu d'un mobilier gigantesque à l'échelle des statures américaines, paraissait bien frêle. L'œdème du visage était en grande partie guéri, les joues semblaient plus pleines, et je n'en fus que davantage frappé par une certaine légèreté d'allure, celle d'un être qui aurait déposé son lourd fardeau spirituel. Il paraissait insouciant et même presque primesautier, un vieux monsieur bien différent du Maître assis devant son damier.

Un journaliste du *Nichinichi* lui rendait justement visite aussi. Le tournoi, racontait-il, se révélait très populaire. Chaque samedi, les lecteurs étaient invités à donner leur avis sur la façon dont la partie devrait évoluer en certains points délicats.

Je me risquais à continuer : « Le problème de cette semaine, c'est Noir 91.

— Noir 91 ? » Le visage du Maître prit la même expression que s'il contemplait le damier.

Je regrettai mon propos. On ne devait pas parler de *go* ; pourtant je continuai, expliquant : « Les Blancs jouent un *tobi* (c'est-à-dire qu'ils sautent une case), et les Noirs jouent le 91 en *bané*, un contact sur la diagonale en remontant.

— Ah... mais il n'y a pas trente-six choses à faire ; il faut rester en contact avec son propre pion, soit en *nobi*, en contact horizontal, soit en *bané* en contact diagonal. Je pense que des tas de gens trouveront la solution. »

Tout en parlant, il s'était redressé, mis à genoux, jambes rapprochées, tête droite. C'était sa posture devant la table de jeu, une pos-

ture empreinte d'une dignité sévère. Pendant un moment, on eût dit que, face au vide, il avait perdu toute conscience de son identité.

Il ne donnait pas l'impression, pas plus ce jour-là que celui de la partie par équipe, que ce fût uniquement par ferveur pour son art qu'il jouait chaque coup avec tant de sérieux, ni qu'il s'exagérât son rôle de Maître de *go*. Il semblait plutôt que les choses suivaient leur cours normal.

Un joueur plus jeune, s'il se trouvait pris au piège d'une partie quelconque avec le Maître, en sortait exténué. Ce fut le cas pour une partie qu'il disputa contre Ôtaké pendant notre séjour à Hakoné. Il avait un handicap d'un *kyôsha* ; la partie dura de dix heures du matin jusqu'à six heures du soir. Et encore pour cette partie d'échecs orientaux, pendant un tournoi de *go* en trois parties entre Ôtaké et Go Sei-gen, organisé cette fois encore par le *Tôkyô Nichinichi* ; le Maître commentait le jeu ; moi j'étais chargé du reportage de la deuxième partie. Il coinça Fujisawa Karanosuké, présent par hasard, dans une partie d'échecs qui commença vers midi, se prolongea tout l'après-midi puis la soirée, jusqu'à trois heures du matin. Le lendemain, à peine le Maître avait-il aperçu Fujisawa qu'il ressortait son échiquier. Quel homme !

Nous nous étions réunis le soir qui précéda la deuxième séance de Hakoné. « Le Maître nous étonnera toujours, dit Sunada, journaliste du *Nichinichi* qui leur servait en quelque sorte de factotum. Pendant chacune de ces quatre journées de repos, si l'on peut dire, il est venu me chercher dès son lever pour jouer au billard. Et chaque jour, sans exception, nous avons joué toute la journée puis tard le soir. C'est peut-être un génie, mais c'est certainement un être inhumain. »

Pas une seule fois, à ce qu'on disait, le Maître ne s'était plaint à sa femme que la compétition l'épuisât. Elle aimait à raconter une anecdote illustrant sa capacité de s'absorber entièrement dans une partie. Je l'ai moi-même entendue à l'auberge Nara-ya.

« Nous habitions le quartier de Kôgai*, à Azabu* ; la maison n'était pas trop vaste, et il jouait ou s'entraînait dans une pièce de dix nattes. L'ennui, c'était que la pièce voisine, une pièce de huit nattes, servait de salon. Nous recevions parfois des invités bruyants qui riaient fort. Un jour qu'il disputait une partie avec je ne sais plus qui, l'une de mes jeunes sœurs est venue me montrer le dernier de ses bébés. Vous savez ce que sont les bébés : celui-là n'a pas cessé

de crier. J'en devenais folle, je ne souhaitais plus que leur départ. Mais je n'avais pas vu ma sœur depuis très longtemps, elle venait pour une raison précise, je ne pouvais pas lui demander de partir. Quand elle a fini par prendre congé, je suis allée m'excuser pour tout ce bruit. Eh bien, savez-vous qu'il ne s'était rendu compte de rien ! Ni de la visite, ni des cris du bébé ! » Elle ajouta : « Ogishi disait autrefois qu'il désirait devenir semblable au Maître dès que possible. Le soir, avant de dormir, il s'asseyait sur sa couche pour méditer. Il existait une école de méditation d'Okada, vous savez, dans ce temps-là. »

Elle parlait d'Ogishi Soji, sixième dan, un élève exceptionnel qui jouissait, disait-on, du monopole de la confiance du Maître et que celui-ci songeait à choisir pour héritier du titre de Hon.inbô. Il mourut en janvier 1924, dans sa vingt-septième année. Son souvenir revenait constamment à l'esprit du Maître à la fin de sa vie.

Nozawa Chikuchô racontait des anecdotes du même genre : comment, dans ses années de quatrième dan, il jouait au *go* chez le Maître ; dans une des pièces de service, quelques très jeunes disciples qui logeaient sur place chahutaient si bruyamment un jour qu'on les entendait de la salle de jeu ; Nozawa les mit en garde, car ils allaient, bien sûr, se faire gronder par le Maître. Mais apparemment, celui-ci n'avait rien entendu.

20

« Il est resté les yeux dans le vague pendant tout le déjeuner, dit sa femme. Il devait se trouver dans un moment critique. »

C'était le 26 juillet, jour de la quatrième session de Hakoné.

« Je lui ai dit que cela ne pouvait pas durer. S'il continuait à manger sans savoir ce qu'il avait dans la bouche, son estomac se révolterait. Je lui ai dit encore qu'il se gâcherait la digestion s'il ne se mettait pas dans de bonnes dispositions avant le repas. Il a froncé les sourcils, mais il a continué à regarder dans le vague. »

Le Maître ne s'attendait évidemment pas à l'attaque violente déclenchée par Noir 69. Il médita sa riposte pendant une heure et

quarante-six minutes ; ce fut son coup le plus long depuis le début du tournoi.

Ôtaké devait avoir prémédité ce Noir 69 pendant toute l'interruption. Au début de la session, il avait examiné de nouveau la situation pendant vingt minutes, comme s'il bridait l'impulsion qui le jetait en avant. Il semblait irradier de la force. Il se balançait violemment, poussait un genou vers le plateau, joua rapidement Noir 67 et Noir 69 puis éclata d'un rire aigu :

« Un orage ? Une tempête ? »

Le vent amassait les nuages sombres. La pluie tomba sur la pelouse, puis fouetta contre les portes vitrées qu'on avait tirées en hâte. Dans la plaisanterie d'Ôtaké, bien fidèle à son style, on pouvait trouver aussi l'écho du fait accompli.

Une expression fugitive parut sur le visage du Maître — surprise ou pressentiment ? — à laquelle semblait s'ajouter comme une feinte stupéfaction, faite pour plaire et amuser. Laisser transparaître des sentiments, même d'une telle ambiguïté, sortait de ses habitudes.

Les Noirs avaient joué un coup très étrange pendant les séances d'Itô, un coup scellé donnant l'impression que le joueur avait profité de ce que le coup, justement, serait scellé. Le Maître avait à grand-peine attendu l'interruption de la session pour faire connaître son indignation ; il estimait que de telles pratiques entachaient la pureté de la partie, se déclarait prêt à déclarer forfait. Pourtant, devant le damier, il n'avait rien laissé paraître sur son visage ; aucun spectateur n'aurait pu deviner la violence de ses réactions.

Noir 69 fut comme l'éclat du poignard. Le Maître sombra dans une méditation silencieuse. Quand vint l'heure de la coupure du déjeuner, Ôtaké resta près de la salle de jeu, même après le départ de son adversaire.

« Maintenant, nous voilà dans le bain, dit-il. C'est la ligne de partage des eaux. » Il continuait de contempler le damier, comme s'il ne pouvait s'en arracher.

« Peut-être n'est-ce pas très charitable de votre part ?

— C'est toujours lui qui me force à réfléchir. »

Ôtaké rit gaiement.

Le Maître joua Blanc 70 dès qu'il revint après déjeuner. Il avait visiblement mis à profit le repos de midi, qui ne comptait pas dans l'attribution de temps. Mais il n'était pas homme à tricher en feignant de réfléchir avant son premier coup de l'après-midi pour dissi-

muler cette infraction. Sa pénitence, ç'avait été de passer le temps de repos les yeux dans le vague.

21

Ce 69 noir tellement agressif fut qualifié de coup diabolique. Le Maître dit lui-même, plus tard, qu'il témoignait de cette férocité pour laquelle son adversaire était réputé. Tout allait dépendre de la réaction des Blancs qui pourraient bien perdre le contrôle du jeu si leur réaction ne s'avérait pas suffisante. Le Maître médita pendant une heure et quarante-six minutes le 70. Sa plus longue période de réflexion vint dix jours plus tard, le 5 août, quand il mit deux heures et sept minutes à jouer le 90. Blanc 70 se classa donc second de ses coups, sous le rapport de la durée.

Blanc 70 donnait à ce 69 diabolique un coup d'arrêt si brillant qu'Onoda, par exemple, en resta sans voix. Le Maître tenait bon. Il évitait la crise : en reculant d'un pas, il prévenait le désastre. Un coup magistral et sans doute difficile à jouer, mais suffisant pour bloquer la charge furieuse des Noirs. Ceux-ci gagnaient du terrain, mais les Blancs, taillant dans la masse, semblaient se sortir de cette passe d'armes plus légers, plus libres de leurs mouvements.

La rafale qu'Ôtaké venait d'appeler une tempête obscurcissait le ciel. On alluma les lampes. Les pions blancs, réfléchis sur la surface miroitante du damier, s'y confondaient avec la silhouette du Maître. La violence du vent et de la pluie dans le jardin semblait souligner le silence qui régnait dans la pièce.

La tornade s'apaisa bientôt. Un brouillard flotta sur la montagne, puis le ciel s'éclaira vers Odawara, plus bas sur le fleuve. Le soleil frappa les collines, au-delà de la vallée ; des cigales se mirent à chanter ; on rouvrit les portes de verre de la véranda. Quatre chiots noirs se bousculaient sur la pelouse pendant qu'Ôtaké jouait Noir 73. Ensuite, le ciel se couvrit de nouveau légèrement.

Quelques averses étaient tombées ce matin-là. Kumé Masao*, de la véranda sous laquelle il était assis, avait dit pendant la session : « Quel sentiment on éprouve, rien qu'à se trouver là ! » Il parlait

d'une voix douce, mais intense. « Un sentiment de propreté de transparence... »

Kumé, récemment nommé directeur littéraire du *Nichinichi*, et premier romancier, depuis de longues années, à occuper ces fonctions dans le journal, restait à l'auberge pour assister à cette session. Le *go* était de son ressort.

Il n'y connaissait presque rien. De son siège, il tournait ses regards tantôt vers les joueurs, tantôt vers les hauteurs. Il semblait pourtant capter des ondes qu'émettaient les joueurs : si le Maître sombrait dans des méditations angoissées, une expression d'anxiété venait troubler le bon visage de Kumé.

Je ne pouvais prétendre m'y connaître beaucoup mieux que lui, mais j'avais l'impression que les pions immobiles que je contemplais par le côté du damier me parlaient comme des êtres vivants. Le choc des pions sur le bois renvoyait d'amples échos, comme dans un autre monde.

Nous étions installés dans un pavillon du jardin, trois pièces en enfilade, une de dix nattes, deux de neuf. Des branches de périploques décoraient le *tokonoma* de la plus grande.

« Les fleurs ont l'air prêtes à tomber », fit observer Ôtaké.

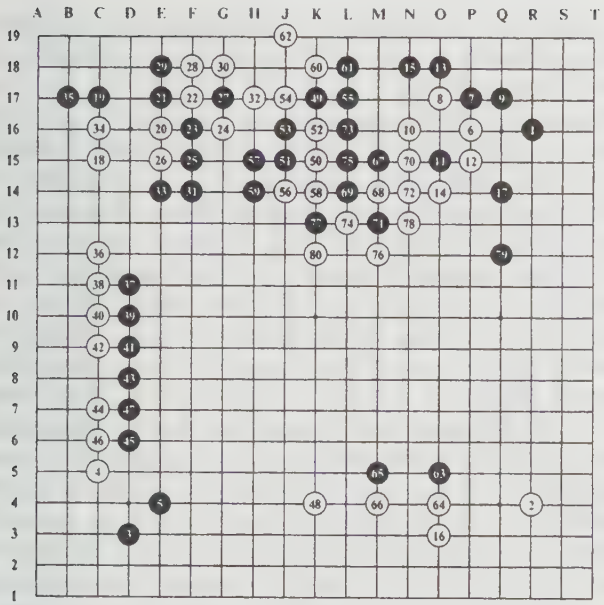
Le Blanc 80, quinzième coup de la journée, devait être scellé. Le Maître ne paraissait pas entendre la jeune fille l'avertir qu'il serait bientôt quatre heures, et que la séance se terminait. Elle hésitait, penchée légèrement en avant.

« Vous voudrez bien sceller votre coup, Monsieur, je vous prie », dit Ôtaké, parlant à sa place, sur le ton qu'on emploie pour éveiller un enfant.

Enfin, le Maître parut entendre. Il prononça quelques mots, comme en se parlant à soi-même, et je ne sais ce qu'il dit. Croyant le coup décidé, le secrétaire de l'Association de *go* préparait son enveloppe, mais le Maître, distrait, restait immobile, l'air absent, très loin de ce qui se passait autour de lui.

« Je ne suis pas fixé », dit-il au bout d'un moment. À en juger d'après son expression, il ne pouvait encore revenir à la réalité.

Il prolongea sa méditation pendant seize minutes encore. Blanc 80 prit ainsi quarante-quatre minutes.



22

Le 31 juillet, les joueurs furent transférés dans un autre appartement, dénommé « nouvelles chambres du haut », enfilade de trois pièces aussi, dont deux de huit nattes et une de six. Au mur, calligraphiées, encadrées, des inscriptions signées de Rai San.yô*, de Yamaoka Tesshû* et de Yoda Gakkai*. Cet appartement se trouvait au-dessus de la chambre du Maître.

Le massif d'hortensias, devant la véranda de la chambre, évoquait un énorme ballon qui se dégonflerait. Un grand porte-queue noir voletait de nouveau dans les buissons, il se réfléchissait avec netteté dans l'étang. À l'abri du toit débordant, la glycine ployait sous son feuillage.

Alors que le Maître méditait sur le Blanc 82, j'entendis des bruits d'eau qui parvenaient jusqu'à la salle du tournoi. En regardant le

jardin qui se trouvait plus bas, je vis la femme du Maître sur le pont de pierre, jetant du pain dans l'étang. Les clapotis venaient des carpes qui se nourrissaient.

La femme du Maître m'avait dit ce matin-là : « Je devais retourner à Tôkyô pour voir des amis qui venaient de Kyôto. Il faisait assez frais, un temps plutôt agréable ; alors j'ai trouvé de nouvelles causes d'inquiétudes, je craignais qu'il n'attrape froid. » À quelques gouttelettes de pluie succédèrent bientôt de grosses gouttes. Ôtaké n'y prenait pas garde, jusqu'à ce qu'on attirât son attention.

« Voilà que le ciel connaît aussi des difficultés de vessie ! » fit-il.

Quel été pluvieux ! Pas une seule fois les jours de sessions, nous ne pûmes profiter d'un ciel bien dégagé. Les pluies tombaient capricieusement. Ce jour-là, par exemple, pendant qu'Ôtaké méditait le Noir 83, le soleil éclairait les hortensias, les montagnes luisaient d'un vert fraîchement lavé, puis, soudain, le ciel se couvrit de nouveau.

Noir 83 prit encore plus de temps que 70 : une heure et quarante-huit minutes. Le regard intense, fixé sur la droite du damier, Ôtaké se repoussa d'une épaisseur de cheville, coussin compris. Il enfonça les mains dans son *kimono* puis, les épaules repoussées bien en arrière, sembla s'armer de courage. On vit là les prémices d'une longue méditation.

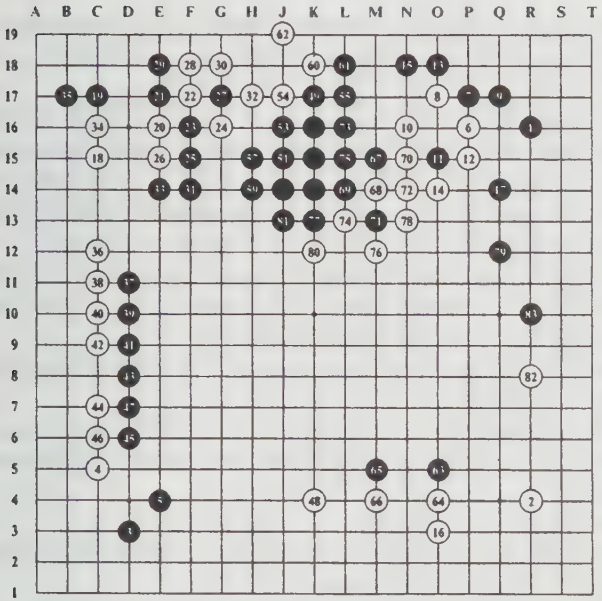
Le tournoi entrait dans sa phase centrale. Tous les coups étaient des coups difficiles. On discernait assez bien quels territoires les Blancs et les Noirs avaient délimités ; le moment approchait où l'on pourrait prévoir le score final. Dévoiler enfin ses batteries, envahir les territoires ennemis, provoquer le corps à corps sur le damier — l'instant de la récapitulation s'approchait, et celui de préfigurer les phases restant à venir.

Un certain docteur Félix Dueball, qui avait appris le *go* pendant un séjour au Japon, puis s'en était retourné dans son Allemagne natale et que l'on surnommait le « Hon.inbô d'Allemagne », télégraphia des félicitations au Maître pour son tournoi d'adieux. Une photographie des deux joueurs lisant le télégramme parut dans le *Nichinichi* du matin.

Le coup scellé, ce jour-là, fut Blanc 88.

Yawata, de l'Association japonaise de *go*, trouva tout de suite une interprétation : « On vous félicite, Monsieur, le jour où vous jouez ce nombre de bon augure. »

Le visage et le cou du Maître, dont on aurait cru qu'ils ne pour-



raient se décharner davantage, semblaient pourtant maigrir de jour en jour. Il paraissait cependant mieux portant qu'au 16 juillet si chaud, et dans les dispositions les meilleures. Pourrait-on dire que, la chair s'en allant, les os qu'elle recouvre s'en trouvent fortifiés ?

Aucun d'entre nous ne prévoyait que le Maître allait quasiment s'effondrer cinq jours plus tard.

Lorsque Ôtaké joua Noir 83, le vieillard se leva d'un geste brusque, comme s'il n'y tenait plus. Tout son épuisement remontait à la surface. Certes, il était midi vingt-sept, l'heure de déjeuner, mais il n'avait jamais encore quitté la table de jeu comme s'il la repoussait d'un coup de pied.

23

« J'ai tant prié pour que ceci nous soit épargné, me dit la femme du Maître, au matin du 5 août. J'ai manqué de confiance, sans doute ! »

Et encore : « Je craignais que cela n'arrive, et peut-être est-ce arrivé parce que je m'inquiétais trop. Maintenant, il ne reste plus qu'à prier. »

Moi, chargé de rendre compte de ce combat, j'avais été curieux, attentif, concentrant toutes mes facultés sur le Maître, ne voyant en lui qu'un héros dans une bataille ; maintenant, les propos de la femme qui avait vécu près de lui pendant de longues années me révélaient un certain aveuglement de ma part. Je ne trouvais rien à dire.

Ce tournoi long et pénible avait aggravé un état cardiaque déjà ancien ; depuis quelques jours, il éprouvait une violente douleur dans la poitrine, sans y faire jamais allusion.

À partir du début d'août, son visage se mit à gonfler tandis que la souffrance empirait.

On décida de limiter à deux heures, le matin, la séance prévue pour le 5 août. Le Maître devait subir un examen médical avant de commencer.

« Le médecin ? » demanda-t-il.

Le médecin venait de partir, appelé d'urgence à Sengokuhara*.

« Eh bien, alors, si nous commencions ? »

Assis devant la table de jeu, le Maître prit tranquillement à deux mains un bol de thé pour siroter le fort breuvage ; ensuite il croisa les mains sur les genoux et se redressa.

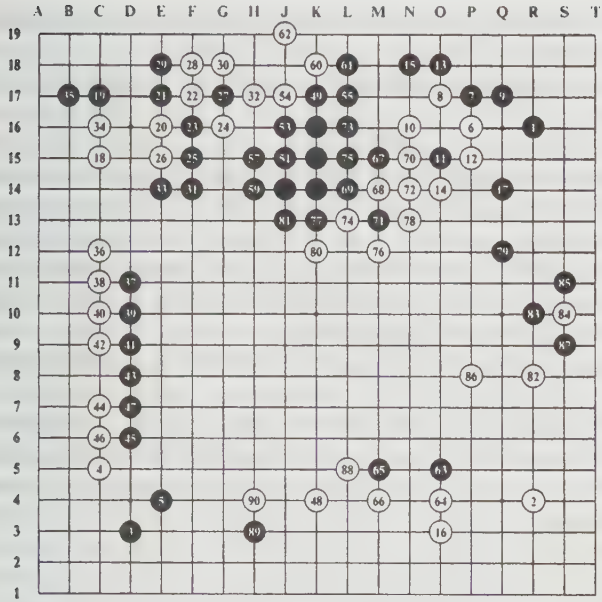
Son expression rappelait celle d'un enfant au bord des larmes. Les lèvres très serrées formaient une moue, l'œdème enflait ses joues et ses paupières gonflaient aussi.

La session commença presque à l'heure, à dix heures sept. Une fois de plus, ce jour-là, le brouillard fit place à la pluie battante, mais bientôt une clarté montait en aval.

Après l'ouverture du coup scellé, Blanc 88, Ôtaké joua Noir 89 à dix heures quarante-huit. Midi vint, une heure et demie passa, sans que le Maître décidât rien pour le 90. Fort mal à l'aise, il mit un temps exceptionnel — deux heures et sept minutes — à jouer. Il était resté tout le temps très droit. L'enflure du visage sembla diminuer. On décida finalement de s'arrêter pour déjeuner.

L'interruption prévue, qui devait être d'une heure, fut prolongée d'une heure encore, et pendant ce temps, un médecin examina le Maître.

Ôtaké fit savoir qu'il ne se sentait pas bien non plus. Sa digestion le tracassait. Il prenait trois remèdes différents pour se soigner l'esto-



mac et un autre encore pour lutter contre une tendance à l'évanouissement. On savait qu'il lui était arrivé de perdre connaissance pendant un tournoi.

« Cela se produit en général quand je joue mal, quand le temps va me manquer, ou quand je suis incommodé, dit-il. Le Maître tient absolument à jouer. Pour ma part, j'aimerais autant pas. »

Le 90 du Maître, coup scellé, avait été décidé quand ils retournèrent à la table de jeu.

« Vous devez être épuisé, dit Ôtaké.

— Je suis confus de m'être montré bien exigeant. » Il n'entrait pas dans les habitudes du Maître de s'excuser.

Ainsi finit la séance de ce jour-là.

« Cet œdème ne m'inquiète pas beaucoup, expliquait-il à Kumé, directeur littéraire du *Nichinichi.* C'est ce qui se passe là-dedans. »

Il traça du doigt un rond sur son torse : « J'ai de la peine à respirer, j'ai des palpitations, il me semble parfois qu'un poids immense m'écrase. J'aime à penser que je suis encore jeune, mais depuis que j'ai dépassé la cinquantaine, j'ai vraiment pris conscience des années qui passent.

— Il faudrait qu'un lutteur comme vous puisse lutter contre les ans, fit Kumé.

— Je sens déjà le poids des ans, dit Ôtaké ; pourtant je n'ai que trente ans.

— C'est un peu tôt », dit le Maître.

Pendant un moment, celui-ci resta dans la première pièce avec Kumé puis quelques autres, parlant de l'ancien temps. Il raconta comment, jeune garçon, voyageant à Kôbé* lors d'une revue navale, il avait vu des lumières électriques pour la première fois.

Il se leva en riant. « Le billard m'est interdit, mais on m'autorise un petit peu d'échecs. Alors, allons-y ! »

Le petit peu du Maître risquait bien d'être un petit peu plus que cela.

« Pourquoi pas une partie de mah-jong*, alors ? » répliqua Kumé, devant ce nouveau défi. « On n'y fait pas tant travailler le cerveau. »

Le Maître ne prit que du flocon d'avoine et une prune au vinaigre pour déjeuner.

24

Nul doute que Kumé ne fût venu parce que la maladie du Maître était maintenant connue à Tôkyô. Maeda Nobuaki, sixième dan, l'un des disciples du Maître, se trouvait présent aussi. Les juges, Onoda et Iwamoto, tous deux sixième dan, assistaient à la session du 5 août. Takagi, Maître de *Renju**, fit halte en passant à Hakoné ; Doi, joueur d'échecs, huitième dan, qui séjournait à Miyanoshita*, vint en visite. On jouait à tous les jeux dans l'auberge entière.

Le Maître, sur le conseil de Kumé, s'était décidé pour le mah-jong en compagnie de trois autres joueurs, Kumé, Iwamoto et Sunada, journaliste du *Nichinichi*. Ceux-là jouaient du bout des doigts, comme s'ils nettoyaient une blessure, mais le Maître, selon son habitude, s'absorba complètement dans la partie. Seul des quatre, il passait de longs moments à méditer.

« Je vous en prie, disait sa femme sur un ton gêné, si vous en faites trop, votre figure va gonfler de nouveau. »

Il restait sourd à ses propos.

Takagi Rakusan m'enseignait une forme de *go* simplifié que je ne connaissais pas. Fort habile à grand nombre de jeux, et fort ingénieux à en inventer de nouveaux, il apportait de l'animation dans n'importe quelle réunion. Il me mit au courant d'une idée de casse-tête qui s'appellerait la « damoiselle cloîtrée ».

Après dîner, puis prolongeant tard la soirée, le Maître disputa une partie de *go* simplifié avec Yawata, de l'Association japonaise de *go*, et Goi, du *Nichinichi*.

Maeda repartit dans l'après-midi, après une courte conversation avec la femme du Maître. Disciple de celui-ci, beau-frère d'Ôtaké, Maeda redoutait les malentendus et les ragots. Il évita donc les deux adversaires. Peut-être se souvenait-il de la rumeur lui attribuant ce remarquable Blanc 160, dans le tournoi qui opposait Go Sei-gen au Maître.

Le matin du 6, grâce aux bons offices du *Nichinichi*, le docteur Kawashima vint de Tôkyô pour examiner le Maître. La valve de l'aorte ne fermait pas bien.

À peine l'examen terminé, le Maître s'assit dans son lit pour reprendre une partie d'échecs japonais avec Onoda. Ensuite, celui-ci et Takagi s'affrontèrent au *go* simplifié à la mode coréenne. Le Maître, appuyé sur un accoudoir, suivait la partie.

« Maintenant, le mah-jong ! » s'exclama-t-il, comme s'il ne pouvait attendre davantage. Je ne savais pas jouer, il leur manquait donc un quatrième.

« Et M. Kumé ? demanda le Maître.

— Il reconduit le médecin jusqu'à Tôkyô.

— M. Iwamoto ?

— Il est aussi reparti.

— Reparti ? » répéta le Maître d'une voix faible. Sa déception me toucha beaucoup.

Moi-même, je m'en retournais à Karuizawa*.

25

Après concertation des intéressés, tant de l'Association japonaise de *go* que du journal, il fut convenu que le docteur Kawashima de Tôkyô et le docteur Okajima de Miyanoshita, déférant aux désirs

du Maître, l'autorisaient à poursuivre le tournoi. Ils posèrent une condition : les séances de cinq heures tous les cinq jours seraient remplacées par des séances moitié moins longues tous les trois ou quatre jours. Un médecin devrait examiner le Maître avant et après chaque session.

Cette façon d'expédier en quelques jours le tournoi pour laisser le Maître se remettre offrait sans doute la dernière planche de salut. Villégiaturer dans une station thermale pour la durée d'une partie de deux ou trois mois peut paraître un luxe ; mais quand on dit des joueurs qu'ils sont reclus, ce n'est pas un vain mot. Ils sont strictement reclus avec leur *go*. S'ils recevaient l'autorisation de rentrer chez eux pendant les périodes de repos, ils pourraient, quittant la table de jeu, la chasser de leur esprit, et trouver une détente. Dans cette claustration, les dérivatifs leur manquaient. Le mal ne serait pas bien grand s'il s'agissait de quelques jours ou d'une semaine, mais emprisonner le Maître de soixante-quatre ans pendant deux ou trois mois, il faut bien appeler cela un supplice. Maintenant, cette pratique devient courante. On se souciait peu des inconvénients que l'âge du Maître, ajoutés à ceux que causait la longueur du tournoi, pouvaient provoquer. Peut-être ces règles excessives symbolisaient-elles, pour le Maître, le sommet qu'avait atteint sa carrière...

Il allait s'effondrer en moins d'un mois.

L'organisation du tournoi dut donc être modifiée, la partie étant déjà très avancée. Ôtaké attachait beaucoup d'importance à cette question. Si le Maître ne pouvait respecter le contrat initial, la solution honorable était d'abandonner.

Ôtaké ne pouvait guère s'exprimer aussi nettement, mais il présenta pourtant une réclamation. « Je me repose mal en trois jours, et je ne trouve pas mon rythme en deux heures et demie. »

Il céda sur ce point, mais son désaccord avec le vieillard malade le mettait dans une situation délicate. « Je ne veux pas qu'on dise que j'ai pu forcer un malade à continuer la partie. Moi, je préférerais ne pas jouer, c'est lui qui y tient absolument. Mais je ne puis compter qu'on me comprenne. Il est même certain que les gens adopteront l'autre point de vue. Si nous poursuivons et que son état cardiaque s'aggrave, tout le monde me blâmera. Très agréable, vraiment ! Je laisserai le souvenir d'un homme qui aura souillé le jeu. D'ailleurs ne devrait-on pas, dans un simple souci d'humanité, lui laisser tout le temps de se remettre puis reprendre la partie plus tard ? »

En somme, il cherchait à faire comprendre la difficulté de jouer avec un adversaire visiblement atteint. S'il gagnait, il ne voulait pas donner l'impression que la maladie l'avait servi ; s'il perdait, sa situation serait bien plus mauvaise encore. L'issue de la partie n'apparaissait pas encore clairement. Le Maître se montrait capable d'oublier son mal quand il s'installait devant le damier ; son adversaire, lui, qui s'efforçait d'oublier aussi, se trouvait désavantagé. Le Maître devenait un personnage de tragédie. Le journal lui avait fait dire que l'ultime désir d'un joueur de *go*, c'est de mourir devant le damier. On le dépeignait comme un martyr se sacrifiant à son art. Ôtaké, si nerveux, si sensible, devait continuer à lutter en préservant une apparence d'indifférence devant les épreuves de son adversaire.

Les journalistes du *Nichinichi* disaient eux-mêmes que cela devenait une question d'humanité. Pourtant, le journal, organisateur du tournoi, voulait à tout prix qu'il continue. Le compte rendu, qui paraissait en feuilleton, avait un grand retentissement. Mes articles remportaient du succès même parmi les lecteurs qui ne connaissaient rien au *go*. Certains me prétendirent que le Maître ne pouvait supporter l'idée de renoncer à l'énorme cachet. Ces gens montraient, à mon avis, trop d'imagination.

La nuit précédant la session suivante, prévue pour le 10 août, tout fut tenté pour vaincre les objections d'Ôtaké. Celui-ci manifestait une propension un peu puérile à dire non quand les autres disaient oui, outre un certain entêtement qui l'empêchait de dire oui même quand il semblait qu'il ne restait rien de mieux à faire. Comme les journalistes et les officiels de l'Association de *go* ne se montraient pas très diplomates, la situation paraissait sans issue.

Yasunaga Hajimé, quatrième dan, ami d'Ôtaké connaissant bien ses réactions et fort habile médiateur, tenta de lui faire entendre raison, mais, cette fois, ce fut trop difficile pour lui.

Mme Ôtaké, qui avait quitté Hiratsuka*, survint tard dans la nuit, son bébé dans les bras. Elle pleurait en discutant avec son mari. Ses paroles, douces et chaleureuses, ne laissaient paraître aucun désordre, même dans les larmes. Et rien dans son attitude ne pouvait évoquer une épouse vertueuse et sermonneuse. Elle pleurait et plaidait en toute sincérité. Je l'observais avec admiration.

Son père tenait une auberge dans une station thermale de Shinshû*, à Jigokudani*. On raconte encore, dans le milieu du *go*, qu'Ôtaké s'y était enfermé avec Go Sei-gen pour étudier de nouvel-

les ouvertures. J'entendais parler depuis longtemps de la beauté de Mme Ôtaké ; on en parlait déjà quand elle était adolescente. Un jeune poète, descendant des hauteurs de Shiga* et frappé par la beauté des sœurs de Jigokudani, m'avait fait part de ses impressions.

L'aspect de la ménagère, de la femme de devoir un peu terne qui vint à Hakoné me dérouta. Néanmoins cette mère à laquelle ses obligations familiales ne laissaient guère le loisir de se soigner conservait dans son allure un je-ne-sais-quoi où je distinguais encore l'agreste beauté de son enfance montagnarde. Je remarquai tout de suite une sagacité pleine de douceur et je pensai que je n'avais jamais vu de si beau bébé. Ce petit garçon de huit mois montrait tant de force, de vitalité qu'il me sembla discerner alors dans la nature d'Ôtaké un certain filon épique. L'enfant avait une peau claire et délicate.

Maintenant encore, après douze ou treize ans, Mme Ôtaké me parle, chaque fois que je la vois, de l'enfant « que vous avez eu l'amabilité de louer ». J'ai cru comprendre qu'elle lui disait, à lui : « Te rappelles-tu les choses gentilles que M. Uragami écrivait sur toi dans ses articles ? »

Ôtaké se laissa convaincre par sa femme. Sa famille comptait beaucoup pour lui.

Il accepta donc de jouer mais, continuant à se tourmenter, il ne put trouver le sommeil. À cinq ou six heures du matin, il arpentait les salons. Très tôt je le trouvai, en tenue déjà, mais allongé sur un sofa près de la porte d'entrée.

26

L'état du Maître ne subit pas de grand changement le 10 ; les médecins l'autorisèrent à continuer. Pourtant ses joues étaient bouffies et nous voyions tous clairement qu'il s'affaiblissait. Quand on lui demanda si la session devait se tenir dans le bâtiment principal ou dans le pavillon du jardin, il répondit qu'il ne pouvait plus marcher, mais qu'Ôtaké s'étant plaint de la chute d'eau, près du bâtiment principal, il se conformerait à son désir. Il s'agissait d'une chute d'eau artificielle ; on décida donc de fermer l'arrivée d'eau

pour organiser la session dans le bâtiment principal. En entendant parler le Maître, j'éprouvais une tristesse qui frisait la colère.

Absorbé par le jeu, le Maître semblait abandonner aux organisateurs la charge de son être physique, s'en remettait à eux pour tout et ne réclamait rien. Pendant que les autres discutaient des conséquences de sa maladie sur la suite du tournoi, lui-même s'éloigna, l'air absent, semblant indiquer que cela ne le concernait pas.

La lune avait brillé, très claire, la nuit du 9. Au matin, le soleil éclatant découpait des ombres nettes ; des nuages blancs luisaient : la première vraie journée d'été depuis le commencement du tournoi. Les feuilles s'étalaient à la lumière. Le blanc dur du cordon qui retenait la cape d'Ôtaké frappait le regard.

« C'est bien agréable, ce temps qui se calme », fit observer la femme du Maître, mais son visage paraissait changé.

Mme Ôtaké pâlissait aussi sous l'effet des insomnies.

Toutes deux tournaient autour de leurs maris, les yeux brillant d'une anxiété qu'elles ne cherchaient même plus à dissimuler, comme des femmes qui renoncent à cacher leur égoïsme.

La silhouette du Maître se détachait avec une sombre grandeur sur la lumière puissante du plein été. Les spectateurs assis, tête basse, le regardaient à peine. Ôtaké, qui aimait tant plaisanter, restait silencieux ce jour-là.

Fallait-il vraiment continuer à jouer en de telles extrémités ? me demandai-je, navré pour le Maître. S'agissait-il encore, là, de ce qu'on appelle le *go* ? À l'approche de la mort, le romancier Naoki Sanjûgo* avait écrit une œuvre étrange, du moins pour lui : une nouvelle autobiographique intitulée *Moi*. Il y disait envier les joueurs de *go*. « Si l'on décide que le *go* n'a pas de valeur, alors il en est totalement dépourvu, mais si l'on décide de lui en attribuer, c'est alors un objet d'une valeur absolue. »

Il interrogeait un hibou posé sur la table devant lui. « Ne te sens-tu jamais solitaire ? » L'oiseau se mit à lacérer un journal contenant un compte rendu d'une partie du Maître avec Go Sei-gen, partie qui fut interrompue par la maladie du Maître. Naoki tentait de juger la valeur de son œuvre, une œuvre écrite pour le grand public, à la lumière de la fascination qu'exerçait sur lui le *go*, dans son milieu de compétition pure.

« Je suis bien las. J'ai trente pages à écrire pour neuf heures du soir et il est maintenant quatre heures passées. Au fond, que m'im-

porte ! J'aurais bien le droit, il me semble, de perdre une journée pour un hibou. J'ai si peu travaillé pour moi, mais tant travaillé pour le journalisme et pour d'autres activités envahissantes et qui m'ont traité si froidement ! »

Il se tuait à écrire. C'est par son intermédiaire que j'avais fait connaissance du Maître et de Go Sei-gen.

Naoki, dans ses derniers jours, ressemblait à un spectre. Mais le Maître, devant moi, devenait assez fantomatique aussi.

Pourtant la partie avança de neuf coups pendant la séance. Le tour d'Ôtaké vint à midi et demie, l'heure fixée pour la coupure du déjeuner. Le Maître quitta le damier. Ôtaké resta seul pour méditer son coup scellé, le Noir 99.

Pour la première fois de la journée, la conversation s'anima. « Une fois, quand j'étais très jeune, nous avons manqué de tabac, fit le Maître qui fumait tranquillement. Bien sûr, tout le monde fumait la pipe en ce temps-là. Il nous arrivait même de bourrer nos pipes avec de la charpie de coton. Ce n'était pas si mauvais, dans son genre. »

Un soupçon de brise se levait. Après le départ du Maître, Ôtaké, poursuivant ses méditations, retira sa cape de gaze.

Quant au Maître, une fois rentré dans sa chambre, il nous étonna tous en invitant Onoda à une partie d'échecs orientaux. Il paraît même qu'une partie de mah-jong suivit la partie d'échecs.

L'atmosphère du lieu du combat devenant irrespirable, je m'enfuis à l'auberge Fukujuro de Tonosawa*. Une fois rédigé le feuilleton de la journée, je partis pour ma maison de campagne de Karuizawa*.

27

Dans ses envies de jeu, le Maître se comportait comme un gamin frustré. S'enfermer dans sa chambre pour jouer n'améliorait pas son état cardiaque, mais, étant donné son tempérament introspectif, son humeur difficile à distraire, il ne trouvait sans doute pas de meilleur sédatif ni de plus sûr moyen de chasser le *go* de son esprit. Il n'allait jamais se promener.

La plupart des professionnels du *go* aiment aussi d'autres jeux, mais la passion du Maître présentait un caractère particulier : l'inca-

pacité de jouer tranquillement, en laissant les choses suivre leur cours. Sa patience, son endurance s'avéraient infinies. Il jouait jour et nuit, pris par une obsession qui devenait troublante. Il s'agissait peut-être moins de dissiper des idées noires ou de charmer son ennui que d'une sorte d'abandon total au démon du jeu. Il s'adonnait de la même façon aux échecs et au mah-jong. Mis à part la gêne qu'il causait à ses adversaires, on aurait pu dire que le Maître restait à jamais droit et pur, à l'encontre des gens ordinaires qui nourrissent des préoccupations personnelles ; il semblait perdu dans des régions lointaines.

Même pendant le moment qui séparait une séance du repas, par exemple, il s'affairait à quelque jeu, venant relancer Iwamoto bien avant que celui-ci eût fini son *sake*.

À la fin de la première séance à Hakoné, Ôtaké, sitôt remonté dans sa chambre, avait prié la servante de lui apporter un damier de *go*. Nous entendîmes claquer les pions tandis que, sans doute, il rejouait la partie. Le Maître, vêtu d'un *kimono* de coton, avait bientôt fait son apparition dans le bureau des organisateurs, pour me gagner cinq ou six parties de *go* simplifié, avec beaucoup de célérité.

« Mais c'est un jeu si peu consistant, dit-il en sortant. Nous allons jouer aux échecs. Il y a un échiquier dans la chambre de M. Uragami. »

La partie qu'il disputait avec Iwamoto fut interrompue par le dîner.

Euphorique grâce au *sake* de la soirée, Iwamoto qui prenait ses aises, assis en tailleur et se donnant des claques sur ses cuisses à l'air, perdit comme il était à prévoir.

Après dîner nous avions entendu cliqueter les pions, à intervalles réguliers, dans la chambre d'Ôtaké, mais celui-ci descendit bientôt pour jouer aux échecs avec Sunada, du *Nichinichi*, et avec moi-même.

« Quand je joue aux échecs, je ne puis m'empêcher de chanter. Je vous prie de m'en excuser. Vraiment, j'aime beaucoup les échecs. Je me demande toujours, et rien ne me l'expliquera jamais, pourquoi je suis devenu professionnel de *go* plutôt que d'échecs. Je joue aux échecs depuis plus longtemps. J'ai dû apprendre à quatre ans, et l'on doit être plus fort au jeu qu'on apprend en premier. »

Il nous avait gratifiés de versions très personnelles, enrichies de calembours et de sous-entendus, de comptines et de chansons populaires.

« Vous devez être le meilleur joueur d'échecs de l'Association de *go*, avait dit le Maître.

— Je me le demande. Vous, Monsieur, vous vous défendez bien, vous savez. Mais aucun des membres de l'Association n'est jamais parvenu à se qualifier, même en premier dan, aux échecs. Je pense qu'au *Renju** vous me battrez toujours. Je ne connais même pas les combinaisons classiques. Je me contente d'avancer au jugé. Je crois que vous êtes troisième dan, Monsieur ?

— Mais je doute de pouvoir battre un professionnel, même du premier dan. Le professionnalisme donne la force.

— Le Maître des Échecs, M. Kimura, de quelle force est-il au *go* ?

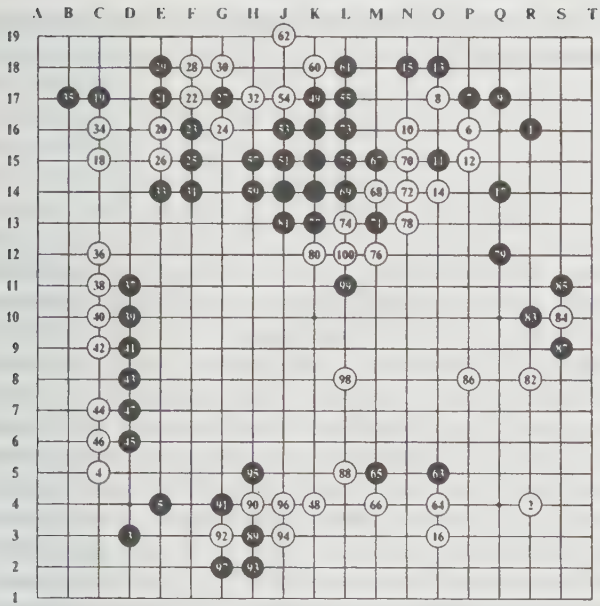
— Peut-être du premier dan. On dit qu'il a fait des progrès dernièrement. »

Ôtaké chantonnait pendant sa partie avec le Maître et celui-ci, se laissant gagner par cette gaieté, s'était mis à chantonner avec lui. Cette humeur légère lui ressemblait peu, mais il venait de réussir un coup avec sa tour.

Jadis, le Maître mettait beaucoup d'animation dans ses parties d'échecs, mais, son mal empirant, il devenait de plus en plus fantomatique. Cependant, même après le 10 août, il lui fallut des jeux pour se distraire. Il me donnait l'impression d'endurer les affres de l'enfer.

La session suivante était fixée au 14 août, mais le Maître s'affaiblissait beaucoup et souffrait énormément. Les organisateurs demandèrent l'arrêt du tournoi. Le journal se résignait à l'inévitable. Le Maître ne joua qu'un seul coup le 14, puis on décida d'interrompre la session.

Assis devant la table de jeu, chacun des adversaires commençait par prendre le bol de pions pour le poser près de ses genoux. Le bol semblait peser trop lourd pour le Maître. Ensuite, à tour de rôle, les joueurs plaçaient les pions sur le damier, dans l'ordre où ils avaient été joués précédemment. Les pions du Maître paraissaient lui glisser entre les doigts, mais comme les rangs se reformaient devant lui, les forces lui revinrent sans doute, car le cliquetis des pions se fit plus net.



Absolument immobile, le Maître médita pendant trente-trois minutes sur un seul coup. Il avait été convenu que Blanc 100 serait scellé.

« Je crois que je serais capable de jouer un peu », dit le Maître.

Il se sentait évidemment d'humeur combative. Les organisateurs allèrent bien vite se concerter, mais il n'y a pas à revenir sur ce qui est dit. On décida de terminer la session sur cet unique coup scellé.

« C'est bon ! » Même après avoir scellé son 100, le Maître ne pouvait détacher ses regards du damier.

« Ce fut long, Monsieur, et je vous ai causé bien du souci. Prenez bien soin de vous-même.

— Oui », fit seulement le Maître, mais sa femme répondit avec plus de loquacité.

Ôtaké questionna la jeune fille qui transcrivait la partie :

« Exactement cent coups. Combien de sessions ? Dix ? Deux à Tôkyô puis huit ici, à Hakoné ? Tout juste dix coups par session. »

Plus tard, quand j'allai prendre congé du Maître, il fixait sur le ciel, au-dessus du jardin, un regard vide.

Il aurait dû se faire admettre immédiatement à l'hôpital Saint-Luc,

mais on ne pourrait probablement pas lui retenir de places dans le train avant quelques jours.

28

Ma famille avait emménagé dans la maison de Karuizawa vers la fin de juillet. Le trajet de Hakoné me prenant sept heures dans chaque sens, je devais quitter ma campagne la veille de chaque séance, après laquelle je passais une nuit à Hakoné ou à Tôkyô. Chaque session me coûtait ainsi trois jours de déplacement. Les intervalles de cinq jours m'obligeaient à me remettre en route après deux jours de repos. Ensuite, il fallait rédiger mes comptes rendus. Ce fut un été pluvieux, pénible ; à la fin, je n'en pouvais plus. Il aurait peut-être été plus raisonnable de rester à l'auberge de Hakoné, mais, à la fin de chaque session, je me hâtais de filer, le repas à peine terminé.

Parler dans mes articles du Maître et d'Ôtaké quand nous nous trouvions ensemble à l'auberge, cela m'était très difficile. Même si je passais la nuit à Hakoné, je poussais ensuite jusqu'à Miyanoshita ou Tonosawa. Je trouvais gênant aussi de me retrouver en leur compagnie lors de la séance suivante. Dans ces chroniques consacrées au tournoi qu'organisait un grand quotidien, il fallait bien éveiller l'intérêt du public, ce qui m'obligeait à certaines digressions. Mes lecteurs, peu spécialistes en matière de *go*, ne pouvaient guère en comprendre toutes les finesses. Je concentrais donc l'intérêt, pour cette série de soixante ou soixante-dix articles, sur les manières, l'aspect, les gestes, le comportement général des joueurs. En somme, j'observais moins le jeu que les joueurs : ils étaient les souverains, les organisateurs et les journalistes, leurs sujets. Pour traiter du *go* comme d'une entreprise suprêmement importante, suprêmement majestueuse — et je ne pouvais prétendre le comprendre à fond — il fallait admirer et respecter ces joueurs. Si je me sentais capable d'éprouver plus que de l'intérêt pour le tournoi, mais le sentiment du *go* considéré comme l'un des beaux-arts, c'est que, dans ma contemplation du Maître, je me réduisais moi-même à rien.

Je pris le train de Karuizawa, en gare d'Ueno*, le jour où la partie finit par être interrompue ; je me laissais absorber par mes pensées.

Quand je posai mes valises dans le filet, un étranger de haute taille installé près d'une fenêtre, à cinq ou six rangées de sièges de là, se précipita vers moi.

« Ne serait-ce pas un damier de *go* ?

— Je vous félicite de le reconnaître !

— J'en ai un comme cela. Une invention merveilleuse ! »

Je trouvais fort pratique pour jouer dans le train ce damier aimanté, garni de feuilles d'or. Une fois rangé dans sa housse, il devenait presque impossible à repérer. J'avais l'habitude de l'emporter en voyage, car il n'ajoutait pas grand-chose au poids de mes bagages.

« Si nous faisions une partie ? Moi, cela me fascine. » Cet homme parlait japonais. Il installa rapidement le jeu sur ses cuisses, car la longueur de ses jambes, la hauteur de ses genoux rendaient plus commode de poser le plateau de son côté que du mien.

« Je suis treizième *kyû* », dit-il d'un air précis, réfléchi, comme s'il faisait une addition. C'était un Américain.

Je tentais, pour commencer, de lui donner un handicap de six pions. Il avait pris des leçons à l'Association japonaise de *go*, me dit-il, et joué parfois avec des joueurs réputés. Il connaissait bien les principes, mais les appliquait d'une façon distraite, sans se donner à fond à son jeu. Perdre ne semblait pas le gêner le moins du monde ; il enchaînait les parties avec sérénité, comme pour indiquer qu'il serait sot de prendre au sérieux un simple divertissement. Il alignait ses forces suivant de bons modèles, ses attaques étaient excellentes, mais il manquait de combativité. Si je le repoussais un peu, si je jouais un coup imprévu, voilà qu'il s'effondrait tranquillement. Cela me donnait l'impression de jeter à terre, dans un match de lutte, un adversaire grand et fort, mais dépourvu d'équilibre. Devant cette promptitude à perdre, je ne pouvais m'empêcher de m'interroger : n'existerait-il pas en moi, bien caché, quelque trait inné de méchanceté ? Toute question de science mise à part, je ne sentais pas de réaction, pas de tonus, pas de résistance. Chez un Japonais, on rencontre toujours un certain esprit de compétition, si nul soit-il à ce jeu ; on ne constate jamais de tenue si mal assurée. L'esprit du *go* faisait défaut. Cela me paraissait très bizarre et je pris même conscience de me heurter à quelque chose de parfaitement étranger.

Nous avons continué de jouer pendant plus de quatre heures,

d'Ueno jusqu'aux abords de Karuizawa ; rien ne venait entamer la bonne humeur de mon Américain qui perdait indéfiniment sans en être affecté, semblant pouvoir l'emporter sur moi du fait même de son indifférence. Devant ce candide soliveau, je me produisais l'effet d'un monstre de cruauté.

Quatre ou cinq voyageurs, curieux de ce spectacle — un étranger jouant au *go* — se groupèrent autour de nous. Leur présence me troublait, mais ne semblait gêner en rien l'étranger qui apportait si peu d'efforts à perdre.

Pour lui, cela devait ressembler à une conversation dans une langue étrangère apprise dans un manuel. Bien sûr, il ne faut pas prendre un jeu trop au sérieux, mais je me rendis compte qu'une partie de *go* que l'on dispute avec un étranger ne présente que peu de points communs avec une partie de *go* contre un Japonais. Je m'interrogeais : au fond, les étrangers ne sont peut-être pas faits pour le *go* ? On a fait observer plus d'une fois à Hakoné que l'Allemagne du docteur Dueball compte cinq mille adeptes de ce jeu, tandis que l'Amérique commence à s'y intéresser. Il serait présomptueux de généraliser d'après le seul exemple d'un débutant américain, mais peut-être y a-t-il du vrai dans la conclusion que j'en avais tirée : que le *go* des Occidentaux manque de nerf. Chez les Orientaux, le jeu dépasse le jeu, le conflit de forces, pour devenir un art et une discipline empreints d'un certain mystère, d'une sorte de noblesse. Le Maître avait choisi de s'appeler Hon.inbô Shûsai, du nom de l'une des cellules du temple Jakkôji* de Kyôtô ; il avait d'ailleurs reçu les ordres religieux. Au trois centième anniversaire de la mort du premier Hon.inbô, Sansha, qui se nommait, en religion, Nikkai, il prit alors, comme nom de religion : Nichion. Je songeais, en jouant avec cet Américain, qu'il n'existe aucune tradition du *go* dans son pays.

Le *go* nous vient de Chine, mais il a pris sa forme définitive au Japon. Le *go* chinois, maintenant comme il y a trois cents ans, ne supporte pas la comparaison avec le nôtre. L'élévation, la profondeur aussi de ce jeu lui sont venues au Japon. À l'encontre de maints arts civilisés originaires de Chine qui connurent une floraison superbe dans ce pays, celui-ci ne trouva son épanouissement qu'au Japon, au cours des siècles derniers, sous la protection du shogunat d'Edo. Importé pour la première fois voici plus de mille ans, il resta donc en friche pendant de longs siècles. Les Japonais mirent en culture ces réserves de sagesse, ces « trois cent soixante et une voies »

qui symbolisaient pour les Chinois les principes de la nature, de l'univers et de l'existence humaine. Ils y voyaient une distraction féconde en possibilités spirituelles et l'appelaient le divertissement des immortels. Les Japonais, eux, ont sublimé ce jeu.

Aucune autre nation n'a peut-être créé de jeu qui soit aussi intellectuel que le *go*, ou que les échecs à l'orientale. On ne pourrait sans doute envisager, nulle part ailleurs au monde, un tournoi qui dure quatre-vingts heures, étalé sur trois mois. Le *go*, comme la cérémonie du thé, comme le *nô**, se serait-il enfoncé de plus en plus loin dans les replis profonds de la tradition japonaise ?

À Hakoné, le Maître Shûsai nous entretenait de ses voyages en Chine, mais il s'étendait surtout sur ses adversaires, les lieux de rencontres et les handicaps.

« J'imagine donc que les meilleurs joueurs de Chine feraient figure d'honnêtes amateurs au Japon ? fis-je songeant pourtant que le *go* chinois devait se défendre assez bien.

— À peu près, je pense. Un rien plus faible. Il me semble qu'un bon amateur de chez eux pourrait rivaliser avec un bon amateur d'ici. Mais ils n'ont pas de professionnels, bien sûr.

— Si leurs amateurs et les nôtres se valent, n'auraient-ils pas, à votre avis, l'étoffe de professionnels ?

— Ce n'est pas impossible.

— Ils auraient le potentiel, en somme ?

— Cela ne se produira pas du jour au lendemain. On trouve de bons joueurs, certes, et j'ai cru comprendre qu'ils aiment jouer pour une mise.

— Mais ils ont les hommes.

— Sans doute, puisqu'ils ont donné quelqu'un comme Go Seigen. »

Je comptais rendre bientôt visite à celui-ci. Au fur et à mesure que la partie d'adieux prenait tournure, je m'intéressais de plus en plus à la forme qu'il donnait à ses commentaires. J'y trouvais une aide, une sorte de supplément à mes comptes rendus.

Naître en Chine pour vivre au Japon semblait symboliser le destin de cet homme exceptionnel. Son génie ne s'était révélé qu'après son installation dans notre pays. On connaît de nombreux exemples de personnes qui s'étant, au cours des siècles passés, distinguées dans un art de leur patrie, furent honorées chez nous. Go Sei-gen en fournit, de nos jours, une exception remarquable. Le Japon, au

contraire, nourrit, protégea, cultiva ce génie qui, dans sa Chine natale, ne se serait jamais éveillé. C'est même un joueur de *go* japonais ayant vécu quelque temps en Chine qui le découvrit, encore enfant. Cependant, Go Sei-gen avait étudié, déjà, les écrits japonais sur le *go*. Il me semblait que la tradition chinoise du *go*, plus ancienne que la tradition nippone, avait soudain projeté un rai de lumière, en la personne de ce garçon. Derrière lui, cette source lumineuse restait enfouie dans la boue. Ses talents, s'il n'avait eu l'occasion miraculeuse de pouvoir les exercer depuis l'âge le plus tendre, seraient restés cachés à jamais. Certes, de remarquables joueurs de *go* sont aussi demeurés obscurs dans notre pays. Ainsi va le destin des humains et de leurs dons, qu'il s'agisse de dons individuels ou de ceux de la race. Ils sont innombrables, les cas de savoir ou de sagesse qui brillèrent jadis pour s'éteindre de nos jours, qui s'obscurcirent pendant la traversée des siècles et à l'entrée dans le présent, mais qui pourtant brilleront clair à l'avenir.

29

Go Sei-gen, sixième dan, se trouvait alors dans un sanatorium à Fujimi, à l'ouest du mont Fuji*. Sunada, du *Nichinichi*, s'y rendait après chaque séance de Hakoné, pour recueillir des commentaires que je trouvais le moyen d'insérer dans mon compte rendu. Le *Nichinichi* s'adressait à Go Sei-gen parce qu'il était, avec Ôtaké, le plus sûr des jeunes joueurs, son rival en adresse et en popularité.

Ses excès de *go* l'avaient rendu malade ; en outre, la guerre avec la Chine l'affectait profondément. Il avait une fois raconté dans un article comme il soupirait après une paix rapide, comme il rêvait du jour où des hommes de goût chinois et japonais s'en iraient ramer ensemble sur le merveilleux lac T'ai. À Fujimi, pendant sa maladie, le jeune homme étudiait des classiques chinois tels que le *Livre d'Histoire*, le *Miroir des Immortels*, les œuvres complètes de Lao Tseu. Il était naturalisé japonais, sous le nom de Kura Izumi.

Bien que les écoles fussent en congé quand je revins de Hakoné à Karuizawa, cette station d'été de réputation internationale grouillait de jeunes gens. Le canon tonnait. Les étudiants attachés aux

corps de réserve faisaient une période militaire. Une bonne vingtaine de mes relations des milieux littéraires étaient partis avec la marine et l'armée pour observer l'attaque sur Han-kéou. Je ne fus pas désigné pour cette expédition. Restant à l'arrière, j'écrivais, dans mes articles du *Nichinichi*, que le *go* avait toujours été populaire en temps de guerre, que l'on entendait souvent raconter des histoires de parties disputées dans des camps retranchés, et que la voie du guerrier, le Bushidô*, ressemblait à celle du *go*, car chacun rehaussait l'homme jusqu'à lui donner une dimension religieuse.

Sunada vint à Karuizawa le 18 août et nous prîmes le train sur la ligne de Koumi*, à Komoro*. L'un des voyageurs racontait que, sur les hauteurs qui entourent le mont Yatsugataké, des quantités d'insectes, du genre mille-pattes, sortaient pendant la nuit pour prendre le frais, si nombreux que les roues du train patinaient comme sur des rails graissés. Nous passâmes la nuit à Kamisuwa*, près des sources chaudes de Saginoyu et reprîmes le lendemain notre voyage.

La chambre de Go Sei-gen se trouvait au-dessus du vestibule d'entrée. Dans un coin de la pièce, il y avait deux tatamis. Pour illustrer ses propos, il posait de minuscules pions sur un petit damier de bois installé sur un petit coussin et une petite table pliante.

En 1932, nous l'avions, Naoki Sanjûgo et moi-même, vu jouer contre le Maître, à l'auberge Dankô d'Itô, avec un handicap de deux pions. Alors, c'est-à-dire voilà six ans, vêtu d'un *kimono* bleu foncé pointillé de blanc, les doigts longs et minces, la peau si fraîche sur la nuque, il évoquait une jeune fille élégante et sensible. Maintenant, il avait adopté le style du jeune bonze cultivé. La forme de sa tête, de ses oreilles, chacun de ses traits en vérité paraissait tout à fait aristocratique. Peu d'hommes donnent aussi nettement l'impression du génie.

Ses propos coulaient avec facilité, bien qu'il s'interrompît parfois, le menton dans les mains, pour réfléchir un moment. Les feuilles de marronnier luisaient au-dehors, sous la pluie.

D'une manière générale, lui demandai-je, comment définirait-il ce tournoi ?

« Une partie très délicate. Ce sera très serré. »

La partie avait été interrompue vers le début de la phase centrale, et l'un des adversaires étant le Maître lui-même, il ne seyait pas à un joueur rival de donner des pronostics sur l'issue de la partie. Ce que je souhaitais, c'était plutôt un commentaire sur le style des joueurs,

la perception d'une humeur, d'un style, une appréciation du jeu vu sous l'angle de l'art.

« C'est admirable, répondit-il. En un mot, cette partie compte autant pour l'un que pour l'autre ; ils jouent tous deux très attentivement et consacrent beaucoup de réflexion à chaque coup. Je ne puis discerner la moindre faute, la moindre distraction chez les deux adversaires. On n'a pas souvent la chance de voir une partie semblable. Je la trouve admirable.

— Ah ! fis-je, un peu déçu. Même moi, je suis capable de me rendre compte que les Noirs jouent très serré. Les Blancs aussi ?

— Oui, le Maître joue très soigneusement, très serré. Quand un des côtés joue comme cela, l'autre doit en faire autant, sans quoi ses territoires ne tiendront pas. Ils ont tout le temps, et c'est un tournoi très important. »

Un commentaire plaisant, inoffensif... Celui que j'espérais ne viendrait pas. Peut-être, de sa part, décrire la partie comme « serrée » représentait-il déjà une audace ?

Mais moi, qui prenais très à cœur ce tournoi que j'étudiais de près depuis son origine, j'avais souhaité des vues plus profondes, une approche de la spiritualité du jeu.

Saitô Ryûtarô, du périodique *Bungei Shunjû**, séjournait en convalescence dans une auberge proche. Nous nous y arrêtâmes pour le voir. Il avait, jusqu'à ces derniers temps, habité la chambre voisine de celle de Go Sei-gen.

« Parfois, au milieu de la nuit, quand tous les autres dormaient, j'entendais claquer les pions. C'était même un peu éprouvant ! » Il fit observer avec quelle dignité rare Go Sei-gen accompagnait ses visiteurs jusqu'à la porte.

Peu de temps après le tournoi d'adieux du Maître, je fus invité en même temps que Go Sei-gen dans la station thermale de Shimogamo, à Izu, et j'entendis parler pour la première fois de rêves de *go*. Il arrive parfois, me dit-on, qu'un joueur trouve un coup remarquable en dormant et qu'il lui souvienne en partie de la disposition des pions en s'éveillant.

« J'ai souvent le sentiment, quand je suis devant le damier, que j'ai déjà vu cette partie-là quelque part, et je me demande si ce ne serait pas en rêve. ».

En songe, son adversaire le plus fréquent, c'était Ôtaké.

30

On raconte que le Maître, avant d'entrer à l'hôpital Saint-Luc, disait : « Il faut interrompre la partie, mais je ne veux pas que des gens de l'extérieur viennent l'étudier pour aller raconter que les Blancs sont en bonne posture et que les Noirs ne marchent pas mal non plus. »

Voilà bien des propos dans son style, mais sans doute existe-t-il des courants dans une bataille qui sont tout à fait incompréhensibles aux gens de l'extérieur.

Le Maître, en apparence, restait optimiste. Une fois, après la fin du tournoi, il nous fit, à Goi du *Nichinichi* et à moi-même, l'observation suivante : « Quand je me suis fait hospitaliser, je ne trouvais pas la position des Blancs mauvaise du tout. Il me semblait bien qu'il se passait des choses curieuses, mais je n'éprouvais pas de réelle inquiétude. »

Noir 99 surveillait un triangle blanc, et avec le 100, son dernier coup avant d'entrer à l'hôpital, le Maître avait regroupé ses pions. Plus tard, en y réfléchissant, il dit que s'il ne les avait pas rassemblés, mais que s'il avait été menacer le groupe noir, à l'est du damier, pour empêcher une incursion dans le territoire des Blancs, « le jeu n'aurait pas pris une tournure qui permette aux Noirs de se montrer si sanguinaires ». Le début du jeu semblait lui avoir donné satisfaction. D'avoir pu jouer Blanc 48 sur une étoile, sur une case privilégiée, lui offrait, au début du jeu, « ce que tout le monde devait s'accorder à tenir pour une formation idéale des Blancs ». Il concluait que Noir 47, renonçant à un point stratégique, se montrait trop conservateur et ne pouvait se défendre contre l'accusation d'une certaine tiédeur.

Ôtaké, pourtant, dans ses commentaires, dit que s'il n'avait pas joué de la sorte, les Blancs auraient gardé des libertés dans ce coin qu'il ne pouvait leur tolérer. Dans ses commentaires, Go Sei-gen se montra d'accord avec Ôtaké. Le Blanc 47, bien joué, laissait les Noirs avec une formation de pions très dense.

Je me rappelle être resté bouche bée quand Ôtaké serra ses rangs avec Noir 47, laissant les Blancs prendre la position stratégique sur l'étoile, avec Blanc 48. Ce que je sentais, dans ce Noir 47, c'était moins le style d'Ôtaké que la résolution farouche avec laquelle il

s'était engagé dans ce tournoi. Il renvoyait les Blancs sur la troisième ligne, et s'élançait pour construire son mur massif. Je sentis qu'il se donnait entièrement à sa partie. Carré sur ses positions, il n'envisageait pas un instant de perdre, et n'allait pas se laisser distraire par les stratagèmes subtils des Blancs.

À Blanc 100, au milieu du jeu, l'issue paraissait incertaine, peut-être parce que les Noirs se laissaient déborder. Mais, en réalité, Ôtaké ne jouait-il pas une partie précautionneuse autant qu'audacieuse ? Les Blancs possédaient une force massive ; le territoire des Noirs était inattaquable et le temps approchait où Ôtaké devait lancer l'une de ces offensives pour lesquelles il était célèbre, et grignoter les groupes ennemis, ce à quoi il se montrait toujours fort habile.

On a pu dire d'Ôtaké, septième dan, qu'il était une réincarnation de Hon.inbô Jôwa. Jôwa fut le grand Maître du jeu offensif. Hon.inbô Shûsai avait été, lui aussi, comparé à Jôwa. La stratégie de celui-ci consistait à construire des murs solides, lancer une offensive directe, et tout jeter dans un assaut frontal. Cela donnait un style de *go* grandiose et mouvementé, peut-être même un peu voyant, pétri de crises, riche en coups de théâtre, en retournements de situation, un style qui plaisait énormément aux amateurs. Le public espérait donc, pour le tournoi d'adieux du Maître, le heurt de la puissance contre la puissance, de l'éclat contre l'éclat, et un damier qui finirait par devenir un imbroglio magnifique. On ne peut guère imaginer d'espoirs plus radicalement déçus.

Ôtaké semblait craindre de défier le Maître à son propre jeu. Son but initial étant de limiter la liberté de mouvement de son adversaire, et d'éviter les affrontements complexes le long d'un vaste front, il entreprit de former ses rangs suivant un schéma qui lui était personnel. En permettant au Maître de s'assurer un point stratégique, il consolidait en réalité ses murs. Ce qui avait pu passer pour un signe de passivité, au premier abord, exprimait un courant caché mais très puissant d'agressivité, une confiance inébranlable.

Pourtant, quelque soin qu'eût pris Ôtaké de maintenir ses rangs en bon ordre, il aurait dû se présenter, à un moment quelconque, une occasion pour le Maître de l'attaquer sérieusement.

Au départ, le Maître avait bien marqué ses intentions dans deux des angles. Dans l'angle nord-ouest, où Ôtaké avait répondu au Blanc 18 par Noir 19 en C-17 (le trois fois trois), le dernier tournoi du Maître sexagénaire prenait un tour inattendu. La tempête souffla

bientôt de ce coin. C'était là ou jamais que le Maître pouvait susciter des difficultés à son adversaire. Mais peut-être parce que la partie présentait, pour lui, tant d'importance, il sembla préférer un jeu plus net, moins fertile en complications. Vers le milieu du tournoi, le Maître se mit à réagir aux attaques d'Ôtaké ; comme il avançait, et que l'on retrouvait dans sa manière certaines des qualités qui avaient fait sa célébrité, Ôtaké se trouva pris dans une lutte très difficile et très serrée.

Le jeu des Noirs imprimait forcément cette tournure précautionneuse au combat : la hardiesse le cédait à la prudence, à l'examen minutieux de toutes les possibilités, — et cette évolution pouvait, en fin de compte, passer pour un succès des Blancs. Le Maître ne se conformait pas plus à un plan de manœuvre brillant et préétabli qu'il ne profitait des erreurs d'un mauvais joueur. On pouvait reconnaître la marque de l'âge et de l'expérience dans ce groupe blanc, qui se formait dans le bas du damier, sans éclat, inéluctable comme le cours de l'eau, comme la dérive des nuages, en réponse à la poussée régulière et précautionneuse des Noirs. C'est ainsi que la partie devint très rapprochée. Les pouvoirs du Maître ne s'étaient pas affaiblis avec les ans, et la maladie ne les avait pas endommagés.

31

« Je suis parti le 8 juillet, cela fait quatre-vingts jours, dit le Maître Shûsai, de retour dans sa maison de Setagaya* quand il put quitter l'hôpital Saint-Luc. J'ai été absent tout l'été, puis voici l'automne bien entamé. »

Il fit une promenade autour de quelques pâtés de maisons, la plus longue depuis deux mois. Toutes ces semaines de lit avaient affaibli ses jambes. Quinze jours après son départ de l'hôpital, il put, au prix d'un effort considérable, s'agenouiller sur ses talons, à la manière traditionnelle.

« Voilà cinquante ans que j'y suis dressé. J'ai vraiment fini par trouver cela plus commode que de m'asseoir en tailleur. Mais après ce long séjour au lit, je n'y parvenais plus. Pendant les repas, je croisais les jambes sous la nappe. Et encore, c'est inexact, je ne les croisais

pas vraiment, et quand je dis les jambes, il n'y a plus que la peau et les os. De ma vie, je n'avais fait cela. Il va falloir m'entraîner longtemps à m'agenouiller sur les talons ou je ne pourrai pas reprendre le tournoi. Je m'y applique de mon mieux, mais j'avoue que cela me donne encore beaucoup de mal. »

Voilà que revenait la saison des courses qu'il aimait tant. Il devait ménager son cœur, mais un beau jour, il n'y tint plus.

« Je me suis trouvé un bon prétexte. J'ai dit qu'il fallait essayer un peu mes jambes, et je suis allé à l'hippodrome de Fuchû. Je ne sais pas pourquoi, aux courses, je me sens toujours mieux. Je voyais le tournoi sous un jour meilleur. Mais, rentré chez moi, j'étais épuisé. Je suppose qu'au fond je ne suis plus très solide. Pourtant, j'y suis retourné, alors je ne vois vraiment pas pourquoi je ne jouerais pas. Aujourd'hui, j'ai décidé que nous pourrions recommencer le 18. »

Kurosaki, journaliste du *Nichinichi,* nota ces propos pour les publier. « Aujourd'hui », c'était le 9 novembre. La partie reprendrait donc trois mois environ après la dernière session de Hakoné, celle du 14 août. L'hiver approchant, on choisit, pour s'installer, l'auberge Dankô, à Itô*.

Le Maître et sa femme, accompagnés par un disciple, Murashima, cinquième dan, et par Yawata, secrétaire de l'Association japonaise de *go*, arrivèrent à Itô le 15 novembre, avec trois jours d'avance. Ôtaké devait venir le 16.

Les bois de mandariniers étaient beaux à voir, sur les collines, et plus bas, sur la côte, les oranges amères prenaient une teinte dorée. Après une journée nuageuse et froide, celle du 15, il tomba, le 16, une petite pluie. La radio pronostiquait des chutes de neige éparses, mais le 17 fut une de ces chaudes journées d'automne tardif comme on en voit à Izu, car l'air y est si doux. Le Maître partit se promener jusqu'au sanctuaire d'Otonashi, puis à l'étang de Jonoiké. Cette expédition sortait de ses habitudes, il n'avait jamais aimé marcher.

La veille de la première session de Hakoné, le Maître avait fait venir un coiffeur à l'auberge ; de même, au Dankô, le 17, il se fit raser. Comme à Hakoné, sa femme se tenait derrière lui pour lui soutenir la tête.

« Est-ce que vous faites les teintures ? » demanda-t-il au coiffeur. Son regard se reposait tranquillement sur le jardin qui baignait dans la lumière de l'après-midi.

Il s'était déjà fait teindre avant de quitter Tôkyô. Cela pouvait

paraître bizarre de sa part, de se teindre pour aller au combat, mais peut-être rassemblait-il ses forces après sa défaillance de l'été.

Comme il s'était toujours fait coiffer très court, ses cheveux longs, même teints en noir et même séparés soigneusement par une raie, paraissaient incongrus et prêtaient à sourire. La peau foncée du Maître et ses pommettes saillantes émergeaient de la mousse.

Son visage, bien que moins pâle et bouffi qu'à Hakoné, ne témoignait pourtant pas d'une bonne santé.

Je m'étais rendu dans sa chambre dès mon arrivée.

« Oui, fit-il, l'air absent, comme toujours. J'ai subi des examens à l'hôpital Saint-Luc la veille de mon arrivée. Le docteur Inada n'était pas très tranquille. Le cœur ne serait pas encore rétabli, selon lui, puis il trouve un peu d'eau dans la plèvre. Le médecin d'ici me trouve quelque chose dans les bronches. Je pense que j'ai pris froid.

— Ah ? » Je ne trouvais rien à dire.

« Je ne suis pas remis de ma première maladie que j'en attrape une seconde, puis une troisième. J'arrive à en totaliser trois, en ce moment.

— Je vous en conjure, Monsieur, n'en parlez pas à M. Ôtaké ! »

Des gens de l'Association japonaise de *go* ou du *Nichinichi* se trouvaient là.

Le Maître prit l'air étonné : « Pourquoi ?

— Il va recommencer à faire des difficultés s'il l'apprend.

— Alors, il ne faut pas jouer aux petits secrets avec lui.

— Il serait préférable, en effet, de ne rien lui dire, acquiesçait la femme du Maître. Cela ne servirait qu'à l'indisposer. Nous nous retrouverions dans la même situation qu'à Hakoné. »

Le Maître garda le silence.

Il parlait ouvertement de son état de santé quand on lui demandait de ses nouvelles. Il avait renoncé au tabac, comme à l'apéritif du soir qu'il aimait tant. Lui qui ne sortait presque jamais à Hakoné se contraignait désormais à marcher, à prendre des repas copieux. Se teindre exprimait peut-être d'une autre manière la même résolution.

Je l'interrogeai : resterait-il l'hiver à Atami ? retournerait-il à l'hôpital Saint-Luc ?

Il me répondit, sur le ton de la confidence : « Mais durerai-je jusque-là ? Voilà toute la question... »

Il ajouta qu'il n'était arrivé jusqu'alors que grâce, sans doute, au flou de sa nature.

32

La veille de la première session d'Itô, les tatamis* avaient été changés dans la salle où devait se tenir le tournoi. Le matin du 18, la pièce sentait la paille des nattes neuves. Kosugi, quatrième dan, était allé chercher au Nara-ya le fameux damier dont on s'était servi pendant les sessions de Hakoné. Assis à leurs places, le Maître et Ôtaké ôtèrent les couvercles des deux bols de pions ; une couche de moisissure estivale recouvrait les noirs qui furent astiqués à l'instant même, avec l'aide de l'employée de la réception et des femmes de chambre.

On ouvrit le Blanc 100 à dix heures et demie.

Noir 99 montait la garde près du triangle blanc ; 100 était allé rejoindre les pions menacés. La dernière séance de Hakoné s'était réduite au seul coup scellé du Maître.

« Même en tenant compte du fait que je me sentais très mal et que le 100 fut mon dernier coup avant d'entrer à l'hôpital, on ne peut pas dire qu'il s'agisse d'un coup bien inspiré », fit le Maître en commentant la partie. « J'aurais dû négliger le Noir qui surveillait mon triangle et pousser de l'avant en S-8 pour protéger le territoire blanc du sud-est. Les Noirs menaçaient, bien entendu, mais ils n'avaient pas besoin d'enfoncer tout de suite ma rangée. Même s'ils l'avaient fait, je ne me serais pas trouvé dans de grandes difficultés. Si j'avais utilisé le 100 pour protéger mes arrières, l'évolution du jeu n'aurait pas permis aux Noirs de se montrer si sanguinaires. »

Pourtant, le 100 n'avait pas été mal joué ; on ne pouvait pas dire qu'il affaiblît la position des Blancs. Ôtaké avait admis que le Maître réagirait à l'intrusion de Noir 99 en fermant sa rangée ; nous, spectateurs, jugions cette manœuvre tout à fait normale.

Bien que le 100 eût été scellé, depuis trois mois, Ôtaké devait savoir à quoi s'en tenir. 101 devait fatalement attaquer le territoire blanc de l'angle sud-est. Il nous semblait évident, à nous autres ama-

teurs, qu'Ôtaké jouerait à deux cases de 87 Noir, sur la ligne sud. Pourtant, quand vint midi, la coupure du repas, rien n'avait été joué.

Le Maître sortit dans le jardin pendant l'heure du déjeuner. Nous en fûmes tout étonnés. Les branches de prunier, les aiguilles de pin luisaient au soleil. Les fatsias blancs, les ligularias jaunes s'épanouissaient. Sur le camélia qui poussait au-dessous de la chambre d'Ôtaké, une fleur unique, aux pétales froissés, s'ouvrait. Le Maître la contemplait.

Pendant la session de l'après-midi, l'ombre d'un pin se dessinait sur les portes coulissantes en papier de la salle de jeu. Une mésange gazouillait dehors. De grandes carpes évoluaient dans l'étang proche de la véranda. Celles de l'auberge Nara-ya de Hakoné s'irisaient de plusieurs couleurs ; celles-ci étaient de l'espèce ordinaire.

Ôtaké mettait un temps infini pour jouer ; le Maître lui-même tranquille, l'air endormi, les yeux clos, se lassait.

Yasunaga, quatrième dan, murmura : « Le moment est critique. » Assis en tailleur, mais avec un pied relevé sur la cuisse de l'autre jambe, il fermait les yeux, lui aussi.

Où résidait donc la difficulté ? Je commençais à soupçonner Ôtaké de se retenir tout exprès de jouer ce qui paraissait évident : S-7. Les organisateurs perdaient patience. Ôtaké, lorsqu'il commenta la partie, déclara qu'il avait hésité longtemps à faire le saut en S-8 ou en S-7. Le Maître déclara plus tard, également, qu'il était difficile de comparer les mérites de ces deux coups. Je trouvais en vérité fort étrange qu'Ôtaké prenne trois heures et demie pour jouer son premier coup après la longue interruption du tournoi. Le soleil descendait sur l'horizon, les lumières étaient allumées quand il finit par prendre son parti. Il ne fallut que cinq minutes au Maître pour refranchir l'espace que les Noirs venaient de franchir. Ôtaké mit quarante-cinq minutes à jouer Noir 105. Il n'y eut que cinq coups de joués pendant cette première séance d'Itô. 105 fut le coup scellé.

Le Maître n'avait utilisé que dix minutes, mais Ôtaké quatre heures et quatorze minutes. En tout, ce dernier avait déjà joué pendant vingt et une heures et vingt minutes c'est-à-dire plus de la moitié du temps exceptionnel qui lui était imparti : quarante heures.

Onoda et Iwamoto, les juges, qui prenaient part au championnat d'automne, étaient absents.

J'avais entendu Iwamoto dire à Hakoné :

« Il y a quelque chose de sombre dans le jeu d'Ôtaké ces jours-ci.

— Existe-t-il donc un *go* clair et un *go* sombre ?

— Certes. Chaque jeu prend une tonalité particulière. Celui d'Ôtaké manque tout à fait de gaieté. Oui, quelque chose de sombre. Clair ou sombre, cela n'implique en rien perdre ou gagner. Je ne prétends pas que le jeu d'Ôtaké perde de son efficacité pour cela. »

Des hauts et des bas troublants marquaient la carrière d'Ôtaké. Il avait perdu huit parties au festival de printemps, puis, dans le tournoi qu'avait organisé spécialement le *Nichinichi* pour désigner le challenger du Maître, il les avait gagnées toutes.

Le jeu des Noirs contre le Maître ne m'avait pas paru particulièrement gai. On pouvait en effet lui trouver quelque chose de sombre, un je-ne-sais-quoi qui semblait jaillir des profondeurs, comme un cri étranglé. Un concentré de puissance se frayait un chemin dans une voie semée d'obstacles ; on recherchait vainement un courant libre et naturel. Un inexorable harcèlement avait suivi des attaques lourdes.

J'ai entendu dire qu'il existe deux sortes de joueurs : les uns toujours mécontents d'eux-mêmes, les autres toujours confiants. Go Sei-gen peut se ranger dans cette dernière catégorie, Ôtaké dans l'autre.

Celui-ci, du genre insatisfait, ne pouvait, dans ce qu'il appelait lui-même une partie très serrée, très délicate, se permettre le luxe d'un jeu désinvolte, du moins tant que l'issue demeurait incertaine.

33

En effet, des complications surgirent après la première session d'Itô ; la date de la rencontre suivante ne put même pas être fixée.

Comme à Hakoné, on demanda le changement des modalités de déroulement des séances en raison de la maladie du Maître, mais Ôtaké n'y consentit pas. Il se montra cette fois plus obstiné. La première expérience lui avait probablement suffi.

Je suis mal placé pour décrire les remous intérieurs du championnat. Maintenant, je ne me les rappelle plus très bien, mais ils tournaient autour de l'emploi du temps.

Il avait été convenu que les intersessions dureraient quatre jours

et, à Hakoné, l'on s'en était tenu là. Ces longues interruptions auraient dû permettre aux joueurs de se remettre des séances, mais pour le Maître, enfermé dans le Nara-ya comme l'exigeait le système de la claustration, elles ajoutaient au contraire à sa tension. Son état de santé s'étant aggravé, les organisateurs avaient envisagé d'écourter ces périodes de repos. Ôtaké, repoussant obstinément toutes propositions dans ce sens, avait seulement accepté d'avancer d'une journée la dernière séance de Hakoné. Celle-ci devait se limiter au seul Blanc 100 du Maître. Le calendrier avait été respecté dans l'ensemble mais on avait renoncé à l'horaire de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

La maladie de cœur du Maître devenait chronique et l'on ne pouvait prévoir si elle guérirait. Le docteur Inada de l'hôpital Saint-Luc n'avait autorisé le séjour d'Itô qu'avec beaucoup de réticences en demandant que l'on fasse l'impossible pour tout terminer dans le mois. Les paupières du Maître avaient un peu gonflé depuis qu'il s'était rassis devant le damier.

On craignait pour sa santé ; on désirait le voir rapidement libéré. En outre, les journaux souhaitaient une conclusion quelconque à ce tournoi qui remportait beaucoup de succès auprès des lecteurs. Prolonger serait dangereux. Il fallait donc raccourcir les intersessions, mais Ôtaké ne l'admettrait pas volontiers.

« Je suis un vieil ami de M. Ôtaké, je vais essayer de lui demander », disait Murashima, cinquième dan.

Ils étaient tous deux originaires du Kansai*, venus à Tôkyô dans leur adolescence, Murashima pour devenir élève du Maître, et Ôtaké pour étudier chez Suzuki, septième dan. En raison de leur ancienne amitié, des relations qu'ils entretenaient tous deux dans le milieu des jeux, Murashima devait penser qu'une demande de sa part serait bien accueillie, mais il parla de l'état du Maître, ce qui renforça l'opposition d'Ôtaké. Celui-ci se plaignit près des organisateurs qu'on lui cachât la maladie de son adversaire et qu'on lui demandât de combattre un invalide.

Murashima logeait dans l'auberge du Maître et lui rendait visite ; cela devait entacher, aux yeux d'Ôtaké, la pureté du tournoi et provoquer son irritation. Quand son propre beau-frère, Maeda, sixième dan, et disciple aussi du Maître, était venu à Hakoné, il avait évité la chambre du Maître et résidé dans une autre auberge. Ôtaké ne pou-

vait sans doute pas admettre que l'amitié, l'humanité, par exemple, puissent influer sur un contrat solennel et inviolable.

Mais le pis, ce devait sûrement être ce combat contre un homme âgé, malade ; que son adversaire fût le Maître lui-même rendait sa position plus difficile encore.

Les propos finissaient par s'envenimer. Ôtaké parlait de déclarer forfait. Comme à Hakoné, sa femme vint avec le bébé pour tenter de l'amadouer. Il avait souvent recommandé à ses confrères un certain Tôgô, guérisseur et masseur, qui fut appelé, un homme dont il n'admirait pas seulement les pouvoirs mais le jugement, car il s'agissait d'une sorte d'ascète pieux. Ôtaké qui lisait le *Sutra du Lotus** tous les matins se fiait volontiers aux gens qui lui inspiraient ce genre de respect ; en outre, c'était un être de devoir.

« Il écoutera certainement ce que lui dira Tôgô, disait l'un des organisateurs, et comme Tôgô semble penser qu'il doit continuer... »

Ôtaké me dit que l'occasion se présentait de faire l'essai des qualités du guérisseur. Sur cette proposition honnête et amicale, je me rendis dans sa chambre. Tôgô posait sur moi ses paumes, çà et là.

« Vous n'avez aucun organe malade, fit-il bientôt. Vous êtes délicat, mais vous vivrez vieux. » Il garda pourtant quelque temps les mains au-dessus de ma poitrine.

Moi aussi, j'y portai la main. Je notai, surpris, que le *kimono* matelassé s'échauffait du côté droit. Il avait approché les mains, mais sans me toucher. Le *kimono* n'avait changé de température que d'un côté, restant frais de l'autre. Il m'expliqua que cette chaleur provenait de certains éléments morbides. Je n'avais conscience de rien d'anormal dans les poumons ou la plèvre, et les radios ne révélaient rien, mais il m'était arrivé d'éprouver parfois une certaine gêne à droite. Peut-être souffrais-je donc vraiment d'une légère maladie ? Je voulais bien admettre le pouvoir de ces mains, mais j'éprouvais une grande surprise, cependant, que la chaleur puisse traverser l'épais rembourrage du gros *kimono*.

Tôgô me dit qu'Ôtaké remplissait en somme une lourde mission, et qu'une action aussi grave qu'un abandon lui vaudrait le mépris général.

Le Maître ne pouvait qu'attendre le résultat des négociations. Personne n'entrait dans les détails ; il ne soupçonnait donc probablement pas les intentions de son adversaire et devenait de jour en jour plus impatient et nerveux, car le temps passait. Il partit en voiture à

l'hôtel Kawana* pour changer un peu de paysage et me demanda de l'accompagner. Le lendemain, j'emmenai de même Ôtaké.

Malgré ses menaces, Ôtaké restait claustré dans l'auberge ; je me sentais à peu près certain qu'il ne résisterait plus très longtemps à nos prières et que l'on aboutirait à quelque compromis. Cela se produisit le 23, cinquième jour après la première session d'Itô : on jouerait tous les trois jours et les séances prendraient fin dès quatre heures de l'après-midi.

Quand on avait parlé, pendant le séjour de Hakoné, de réduire l'intersession de quatre jours à trois, Ôtaké avait dit qu'il ne pouvait se reposer suffisamment en trois jours, et que des séances de deux heures et demie ne lui permettaient pas de trouver son rythme. Maintenant, il ne s'agissait plus de trois jours, mais de deux.

34

Cependant quand, à force de patience, on trouvait un compromis, un obstacle imprévu surgissait.

Dès qu'il apprit que les autres s'étaient mis d'accord, le Maître dit aux organisateurs : « Nous allons commencer tout de suite, dès demain », — mais Ôtaké tenait à se reposer le lendemain, pour ne reprendre que le surlendemain.

Lassé par ces délais, le Maître, qui sentait le découragement le gagner peu à peu souhaitait recommencer sur-le-champ. Tout simplement. Ôtaké, lui, montrait une prudence pleine de complexité. Les longues journées de discussion l'avaient fatigué. Une détente, un changement d'humeur lui seraient nécessaires. Les deux hommes montraient des tempéraments très dissemblables. Ôtaké souffrait en outre à ce moment-là de troubles gastriques provoqués par l'anxiété tandis que son bébé, qui venait de prendre froid dans l'auberge avec sa mère, faisait une poussée de fièvre. Très attaché à ses enfants, Ôtaké s'inquiétait affreusement. Il ne pouvait être question pour lui de jouer le lendemain.

Pourtant, faire attendre le Maître si longtemps ne témoignait pas d'une grande habileté. Les organisateurs ne pouvaient guère lui dire, maintenant qu'il brûlait d'entrer en lice, qu'il semblait commode

d'attendre un jour de plus. Le Maître avait dit demain. La chose était arrêtée. Étant donné la différence de rang, il faudrait raisonner Ôtaké. Celui-ci se fâcha, se monta, déclara finalement qu'il renonçait à jouer.

Yawata, de l'Association japonaise, et Goi, du *Nichinichi,* écroulés, sans voix, dans leur petite pièce, paraissaient à bout, et prêts à tout abandonner. Ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, éloquents ou persuasifs. Je restai avec eux après le dîner.

Une servante de l'auberge vint me chercher. « Monsieur Uragami, M. Ôtaké dit qu'il désirerait vous parler, s'il vous plaît. Il vous attend dans une autre pièce.

— À moi ? » Quelle surprise ! Les deux autres me regardèrent. Guidé par la servante, je me rendis dans une salle où, tout seul, Ôtaké m'attendait. Malgré le brasero, il faisait très froid.

« Je suis confus de vous déranger. Vous m'avez été d'un grand secours, et de bien des façons, durant ces derniers mois, mais j'ai décidé qu'il ne me restait plus d'autre recours que d'abandonner, dit-il, tout à trac. Je ne peux vraiment pas continuer à jouer comme cela.

— Oh !

— Je voulais du moins vous prier d'accepter mes excuses. »

Quel besoin de s'excuser ainsi auprès de moi, simple journaliste chargé du compte rendu du tournoi... Cela semblait indiquer dans quelle estime nous nous tenions. Voilà qui changeait ma position. Je ne pouvais plus laisser la situation se détériorer davantage.

Je m'étais contenté jusqu'alors d'observer passivement les discussions de Hakoné, puis celles d'Itô. Elles ne me concernaient pas alors et je n'avais pas offert de donner mon avis. Même maintenant, d'ailleurs, Ôtaké ne me le demandait pas et se contentait de me faire part de sa décision. Assis près de lui, prêtant l'oreille à ses plaintes, je ressentis pour la première fois l'obligation d'exprimer ma pensée, peut-être même de me proposer comme médiateur.

Voici dans les grandes lignes ce que je lui dis.

Affrontant le Maître en son dernier tournoi, il le défiait, certes, pour son propre compte, mais il fallait aussi donner à cet affrontement une signification plus étendue. Lui, représentait les temps nouveaux et se trouvait porté par le courant de l'histoire. Il avait triomphé dans ce championnat qui avait duré pendant un an pour choisir le dernier challenger du Maître. Kubomatsu et Maeda, vain-

queurs des éliminatoires pour joueurs du sixième dan, s'y étaient mesurés à Suzuki, Segoe, Katô et lui-même, et chacun à tous les autres. Lui, Ôtaké, l'avait emporté sur ses cinq adversaires, dont deux de ses anciens professeurs, Kubomatsu et Suzuki —, et ce dernier, disait-on, en éprouverait de l'amertume jusqu'à la fin de ses jours, car, dans sa jeunesse, il avait gagné plus de parties qu'il n'en avait perdu, jouant Noir contre le Maître qui jouait Blanc, et ce dernier s'était arrangé pour n'avoir plus à l'affronter au stade suivant, où tous deux auraient joué Noir et Blanc en alternance. Lui, Ôtaké, par égard pour son vieux professeur, aurait été tenté, peut-être, de lui laisser une dernière chance de vaincre le Maître, mais il lui avait pourtant fait mordre la poussière. Et quand il affronta Kubomatsu — là encore il s'agissait d'un professeur —, chacun comptait quatre victoires à son actif. On pouvait dire, en somme, qu'Ôtaké jouait par procuration pour ses deux enseigneurs. En pleine jeunesse, Ôtaké représentait certes mieux les forces vives du *go* que ne l'auraient fait des anciens. Go Sei-gen, son incomparable rival et ami, les aurait incarnées tout aussi bien, mais cinq ans plus tôt, ayant tenté contre le Maître une attaque révolutionnaire, il s'était fait éliminer. Certes, Go Sei-gen était alors déjà passé professionnel, mais n'étant alors que cinquième dan, il ne se trouvait pas assez bien placé pour affronter le Maître sans handicap. Aussi cette partie-là ne s'était-elle pas déroulée sur le même plan que celle-ci, la dernière du Maître. Quelque douze ou treize ans plus tôt, et quelques années aussi avant de jouer contre Go Sei-gen, le Maître avait relevé le défi de Karigané, septième dan. Cette lutte opposait en vérité l'Association japonaise de *go* à sa rivale, la société Kisei, mais si l'on pouvait compter Karigané parmi les rivaux du Maître, il avait toujours, au cours des ans, fini par avoir le dessous. Le Maître n'avait donc alors remporté qu'une victoire de plus. Voici qu'enfin le Maître invincible, puisqu'on l'appelle ainsi, mettait son titre en jeu pour la dernière fois. Cela prêtait au championnat actuel une portée bien plus grande. La question de succession ne se poserait peut-être pas immédiatement au cas où lui, Ôtaké, gagnerait, mais ce tournoi d'adieux marquait la fin d'une époque, lançait un pont vers un âge nouveau. Le monde du *go* montrerait désormais une vitalité toute fraîche. Renoncer serait interrompre le cours de l'histoire. Quelle lourde responsabilité ! Lui, Ôtaké, laisserait-il vraiment ses sentiments personnels, les circonstances extérieures l'emporter ? Il lui restait encore trente-cinq

ans à vivre avant d'atteindre l'âge actuel du Maître, cinq ans de plus que le nombre d'années qu'il avait déjà vécu. Il avait été formé par l'Association japonaise dans une époque de prospérité. Les aventures de jeunesse du Maître relevaient d'un autre monde. Ce vieillard avait porté presque tout le poids des commencements du *go* moderne, au début de l'ère Meiji, jusqu'à son élévation et sa fortune actuelles. Ses successeurs ne se devaient-ils pas de mener ce tournoi, le dernier d'une longue carrière jusqu'à son terme convenable ? À Hakoné, le Maître s'était conduit d'une manière un peu dictatoriale à cause de son état de santé, mais enfin, ce vieil homme avait subi son mal et continué de lutter. Mal guéri, les cheveux teints en noir pour combattre encore, il jouait sans aucun doute, à Itô, sa vie même. Si son jeune adversaire renonçait, les sympathies des autres iraient au Maître ; lui, Ôtaké, devrait se préparer à subir de sévères critiques. Même en admettant qu'on puisse lui donner raison, il lui fallait s'attendre à des discussions sans fin, où tout le monde le traînerait dans la boue. Il ne pouvait espérer faire comprendre aux autres les faits tels qu'ils s'étaient produits. Cet ultime championnat appartenait à l'histoire du *go*, son abandon y entrerait aussi. L'essentiel restait que lui, Ôtaké, portait la responsabilité d'une ère nouvelle. Si la partie devait se terminer maintenant, les discussions sur son issue probable deviendraient prétextes à ragots pénibles. Vraiment, le jeune héritier peut-il s'arroger le droit de gâcher la dernière partie du vieux Maître ?

Je m'exprimais d'une façon hachée, mais je trouvais que, pour moi, j'avais dit beaucoup de choses. Pourtant, Ôtaké n'était pas ébranlé. Il ne dit pas qu'il reprendrait la partie. Bien entendu, ses raisons se défendaient et toutes ses concessions le menaient jusqu'au point de rupture. Cédant sur un point, il n'y gagnait que de recevoir l'ordre de jouer le lendemain. Personne ne tenait le moindre compte de ce qu'il éprouvait. Ne pouvant bien jouer dans de telles circonstances, il lui semblait honnête de s'abstenir.

« Alors, si nous remettions d'un jour... Accepteriez-vous de jouer après-demain ?

— Oui, bien sûr ! mais à quoi bon !

— Après-demain vous conviendrait ? »

J'insistais. Je ne dis pas que j'en parlerais au Maître. Nous prîmes congé. Ôtaké continuait à s'excuser de son abandon.

Je retournai chez les organisateurs. Goi était étendu, la tête sur les bras.

« M. Ôtaké dit qu'il ne jouera pas, naturellement ?

— Oui, c'est bien ce qu'il comptait me dire. » Le large dos de Yawata se voûtait au-dessus de la table. « Mais j'ai l'impression qu'il continuerait si nous remettions d'un jour. Voulez-vous que j'en parle au Maître ? M'y autorisez-vous ? »

Je me rendis dans la chambre du Maître. « Je dois vous avouer, Monsieur, que je viens vous demander une faveur, fis-je en guise de préambule. Je sais que je montre bien de l'audace, et vous pourriez trouver que je prends beaucoup de liberté, mais ne serait-il pas possible de remettre la prochaine séance au lendemain ? M. Ôtaké dit qu'il ne demande qu'un jour de plus. Son bébé fait une forte fièvre, il est très inquiet, et je crois qu'il souffre de troubles digestifs. »

Le Maître m'écoutait d'un air absent, mais il répondit sur-le-champ : « Cela me convient. Je ferai ce qu'il désire. »

Stupéfait, je sentis mes yeux s'emplir de larmes.

Après ce succès presque trop aisé, je trouvais délicat de prendre congé tout de suite. Je passais quelque temps à bavarder avec la femme du Maître, lequel n'avait rien à dire de plus au sujet de l'ajournement ou de son adversaire. Repousser la séance de vingt-quatre heures, cela peut paraître une bien petite concession, mais après une si longue attente, et pour un joueur arrivant au beau milieu d'un championnat, fin prêt pour la prochaine session, voir ses projets dérangés ainsi, ce n'est pas une mince affaire. Il s'agissait en vérité d'une question tellement importante que les organisateurs n'avaient pu se résoudre à en toucher un mot au Maître. Celui-ci dut sentir que je rassemblais tout mon courage pour présenter ma requête. Je fus profondément touché de son accord si simplement donné.

Je me rendis chez les organisateurs, puis dans la chambre d'Ôtaké.

« Le Maître accepte de jouer après-demain. »

Ôtaké parut surpris.

« Il vous concède un point, cette fois. Peut-être qu'en cas de nouvelles difficultés, c'est vous qui lui en abandonnerez un ? »

Mme Ôtaké, qui se tenait près du lit du bébé malade, me remercia fort civilement. La chambre était sens dessus dessous.

35

La partie reprit au jour fixé, c'est-à-dire le 25 novembre, une semaine complète après la dernière séance. Onoda et Iwamoto, les juges, que le championnat d'automne ne retenait pas à ce moment-là, venaient d'arriver la veille au soir.

Coussin de damas rouge et accotoir violet — la place du Maître paraissait cléricale. En effet, la lignée des Hon.inbô relevait des ordres depuis son fondateur Sansha, qui avait reçu le nom religieux de Nikkai.

« Le Maître, lui aussi, appartient aux ordres, porte le nom religieux de Nichion et possède des habits de moine », expliquait justement Yawata. Le mur, au-dessus du damier de *go*, s'ornait d'une calligraphie bien encadrée de Hanpo : « Ma vie, un détail dans le paysage. » Contemplant les six caractères penchés sur la droite, je me rappelais avoir lu dans le journal que l'auteur souffrait d'une grave maladie. Sur le mur d'en face, une perspective par Chûshû des douze sites célèbres d'Itô ; dans la pièce voisine, de huit nattes, on lisait sur un *kakémono** un poème chinois d'un moine mendiant.

Un grand brasero de forme ovale de bois de paulownia chauffait près du Maître, et comme celui-ci craignait d'avoir pris froid, il faisait bouillir de l'eau sur un réchaud de forme allongée placé derrière lui. Devant l'insistance d'Ôtaké, le vieillard s'était emmitouflé dans une écharpe, puis, pour se protéger mieux encore, il s'était enfoui dans une sorte de houppelande doublée de tricot. Il avait un peu de fièvre, disait-il.

Le coup scellé, Noir 105, fut ouvert. Le Maître ne mit que deux minutes à jouer 106. Une nouvelle période de méditation commença pour Ôtaké.

« Bizarre », murmurait-il, comme s'il entrait en transe. « Je vais dépasser les temps. Le grand homme va dépasser les temps, ses quarante énormes heures. Bizarre. Personne n'a jamais rien vu de semblable dans les annales du *go*. Mais, il me semble que tu perds encore ton temps, mon ami ! Tu n'aurais pas dû prendre plus d'une minute ! »

Sous le ciel couvert, des grives piaillaient sans arrêt. J'allai jusqu'à la véranda : une azalée, près de l'étang, portait des boutons et deux d'entre eux s'ouvraient hors de saison. Une bergeronnette grise

approcha. On entendait faiblement au loin le son d'un moteur qui pompait l'eau d'une source chaude.

Ôtaké prit soixante-trois minutes pour jouer 107.

101, s'immisçant dans le territoire blanc de l'angle sud-est, appelait une réponse et devait valoir sans doute quatorze ou quinze points. Noir 107, bien qu'il n'appelât pas de réponse immédiate, étendait le territoire des Noirs vers l'angle sud-ouest et valait une vingtaine de points. Il nous semblait, à nous autres observateurs, que ces deux coups vaudraient des avantages aux Noirs qui se trouvaient favorisés, dans les deux cas, par l'ordre des manœuvres.

Maintenant, l'offensive passait aux Blancs. Le Maître, une expression sévère, intense, sur son visage, ferma les yeux et prit une inspiration profonde. Pendant la séance, son teint s'était vivement coloré, virant au rouge brique. Un tic agitait ses joues. Le vieillard ne semblait entendre ni le vent ni le tambourin d'un pèlerin passant non loin. Pourtant il mit quarante-sept minutes à jouer le coup suivant. Ce fut son unique longue période de méditation pendant le séjour à Itô. Ôtaké mit deux heures et quarante-trois minutes à jouer 109, qui fut scellé. La partie n'avait avancé que de quatre coups, le Maître utilisant quarante-neuf minutes seulement et son adversaire trois heures et quarante-six minutes.

« Tout peut arriver, maintenant », dit Ôtaké, plaisantant à demi, quand il partit déjeuner. Ce sera sanglant ! »

Le Blanc 108 tendait à deux buts : menacer les Noirs dans l'angle nord-ouest et rompre l'homogénéité du territoire noir, tout en défendant le territoire blanc situé sur la gauche du damier. Une trouvaille.

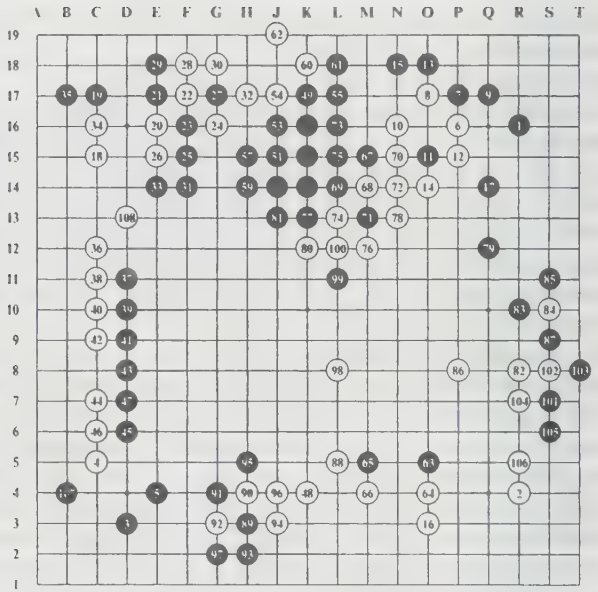
Go Sei-gen allait le commenter ainsi :

« Le 108 était fort difficile à jouer. Nous attendions avec une grande impatience pour voir où il allait tomber. »

36

Le matin de la session suivante, après le repos de deux jours, le Maître comme Ôtaké s'étaient plaints de maux d'estomac. Ôtaké déclara que les douleurs l'avaient réveillé dès cinq heures du matin.

Le coup scellé, Noir 109, à peine ouvert, Ôtaké s'excusa, retirant



sa jupe de cérémonie tout en quittant la pièce, et quand il revint s'asseoir, 110 était placé sur le damier.

« Déjà ? fit-il stupéfait.

— C'est impoli de ma part d'avoir joué pendant votre absence », dit le Maître.

Ôtaké, les bras croisés, prêtait l'oreille au vent.

« Peut-on qualifier cela de tempête d'hiver ? Est-ce encore trop tôt ? Non, le 28 novembre, je crois qu'on peut. »

Le vent d'ouest de la veille, apaisé depuis le matin, soufflait pourtant de temps à autre en bourrasque.

Le Maître avait poussé sa pointe menaçante vers le nord-ouest avec Blanc 108, mais Ôtaké, contre-attaquant avec 109 et 111, avait sauvé ses pions. Sous l'assaut des Blancs, les rangées noires, dans l'angle, se trouvaient en difficulté. Les pions noirs allaient-ils rencontrer la mort ? Aboutissait-on à l'impasse ? au *kô*[1] ? Les possibilités se présentaient aussi nombreuses que dans un manuel.

1. Se dit dans le *go* pour une position où les deux adversaires sont condamnés à se disputer à l'infini l'avantage d'un seul pion.

« Il faut que j'aille m'occuper un peu de ce coin-là », dit Ôtaké quand on ouvrit le 109. « Il s'agit d'un emprunt à long terme, on paie un taux d'intérêt très élevé. » Il entreprit donc de résoudre les problèmes que posait cet angle, d'y ramener l'ordre.

La partie progressait d'une façon surprenante ce jour-là : cinq coups avant onze heures du matin. Cependant, 115 présentait des difficultés pour Ôtaké. Le moment venait de tout miser sur une grande offensive.

En attendant les Noirs, le Maître bavardait, parlant des restaurants d'Atami qui servent spécialement des anguilles, le Jûbako, le Sawashô, par exemple. Il racontait une expédition jusqu'à Atami du temps où le chemin de fer ne dépassait pas Yokohama. Le voyage se poursuivait en chaise, et l'on s'arrêtait à Odawara* pour passer la nuit.

« Je devais avoir dans les treize ans, j'imagine. Il y a une bonne cinquantaine d'années de cela.

— Des siècles, dit Ôtaké, souriant. À cette époque, je pense que mon père venait de naître. » Il se plaignait de maux de ventre, et quitta le damier deux ou trois fois pendant qu'il méditait le prochain coup.

« Vraiment, il prend son temps », fit le Maître pendant une absence de son adversaire. « Cela fait déjà plus d'une heure.

— Bientôt une heure et demie », dit la jeune fille qui enregistrait la partie. La sirène de midi résonna. « Une minute tout juste », dit-elle en consultant la montre à trotteuse dont elle se montrait si fière. « Le son commence à faiblir au bout de cinquante-cinq secondes. »

Une fois revenu, Ôtaké se frotta du Salométhyl sur le front, tira sur les articulations de ses doigts. Il gardait à portée de la main son collyre. On n'avait pas l'impression qu'il jouerait avant la coupure du déjeuner mais, huit minutes après l'heure sonnée, le pion résonna sur le bois, sec et précis.

Le Maître grogna. D'abord appuyé sur un accoudoir, il se redressa, la mâchoire contractée, l'œil si perçant qu'il semblait devoir forer un trou dans le damier. Ses paupières lourdes, les rides profondes qui se creusaient entre ses sourcils et ses yeux rehaussaient l'intensité de son regard.

Il fallait maintenant que les Blancs défendent le cœur de leur territoire, menacé par l'attaque directe portée par le Noir 115. Puis vint l'heure du déjeuner.

Ôtaké venait à peine de se rasseoir après le repas qu'il se relevait et retournait dans sa chambre pour y chercher un gargarisme. Une odeur forte se répandit dans toute la pièce. Il se versa des gouttes dans les yeux et plaça des bouillottes dans ses manches.

116 prit vingt-deux minutes. Les coups se succédèrent rapidement jusqu'au 120. S'il avait suivi le schéma classique, le Maître aurait opéré une retraite rapide avec le 120, mais il choisit de renforcer une formation, même pour n'obtenir qu'une figure triangulaire un peu boiteuse. Il y avait de l'électricité dans l'air, car l'heure de vérité approchait. Si le Maître avait cédé du terrain, ç'aurait signifié qu'il renonçait à un ou deux points, et il ne pouvait se le permettre, si minime que fût cette perte, dans une partie tellement serrée. Il ne prit qu'une minute pour jouer ce coup qui pouvait l'entraîner soit vers la défaite, soit vers la victoire. Ôtaké eut l'impression de voir flamboyer une lame d'acier. Mais... est-ce que le Maître ne comptait pas déjà ses points ? Il les comptait avec de petits hochements de tête rapides. Ces calculs ne leur laisseraient plus de répit.

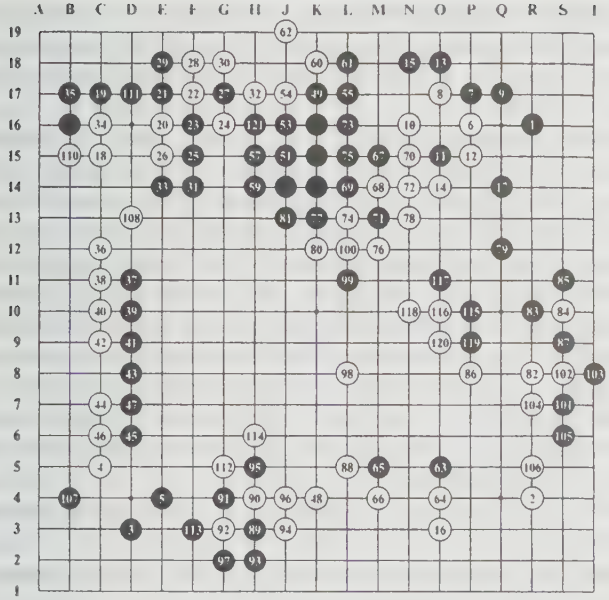
On peut perdre ou gagner pour un seul point. Si les Blancs s'accrochaient désespérément à deux malheureux points, il était temps que les Noirs aillent hardiment de l'avant. Ôtaké paraissait au supplice. Pour la première fois, une veine bleue faisait saillie sur le visage rond, enfantin. Son éventail vibrait, brutal, irritable.

Le Maître lui-même, si frileux pourtant, s'éventait avec nervosité. Je ne trouvais pas le courage de les regarder. Le Maître finit par laisser échapper un long soupir et se détendit dans une position moins rigide.

« Quand je me mets à réfléchir, je n'en finis pas, dit Ôtaké, dont le tour revenait. J'ai chaud, je vous prie de m'excuser », fit-il en retirant sa cape. Encouragé par cet exemple, le Maître repoussa des deux mains le col de son *kimono*, tirant en avant le cou, dans un geste un peu comique.

« Quelle chaleur ! quelle chaleur ! Voici que, de nouveau, je n'en finis plus. » Ôtaké donnait l'impression de lutter contre la hardiesse de ses impulsions. « Je crois bien que je vais faire une bêtise ; je vais tout gâcher. »

Après y avoir réfléchi pendant une heure et quarante-quatre minutes, il scella le 121 à trois heures quarante-trois tout juste. Le Maître n'avait joué que pendant une heure et trente-sept minutes. S'il



s'était agi d'une partie normale, Ôtaké, pour jouer onze coups, aurait dépensé tout son temps.

On pouvait voir dans cette différence de rythme l'expression d'une incompatibilité spirituelle, peut-être aussi physiologique, car, enfin, le Maître passait aussi pour un joueur soigneux et réfléchi.

37

Le vent d'ouest soufflait toutes les nuits, mais le matin de la séance suivante, le 1er décembre, on sentait comme un frémissement de l'air sous le ciel radieux.

La veille, le Maître, après avoir joué aux échecs, était descendu disputer une partie de billard en ville. Puis il avait prolongé la soirée jusqu'à minuit ou presque autour d'une table de mah-jong avec Iwamoto, Murashima et Yawata. Le matin, il fit un tour dans le jardin avant huit heures. Des libellules rouges reposaient par terre.

Au premier étage, l'érable restait à demi vert sous les fenêtres d'Ôtaké, celui-ci, debout dès sept heures et demie, craignait, disait-il, d'être vaincu par le mal de ventre. Dix remèdes différents s'alignaient sur sa table.

Le Maître vieillissant semblait avoir surmonté son refroidissement tandis que son jeune adversaire souffrait de divers maux. Ôtaké se révélait, à notre étonnement, d'un naturel plus nerveux. Hors des sessions, le Maître cherchait à se distraire par d'autres jeux et, rentré dans sa chambre, ne touchait jamais un pion de *go*, tandis qu'Ôtaké, lui, tournaillait autour du damier durant toutes les journées de repos et se montrait assidu dans l'étude des dernières formations. La différence de comportement ne provenait pas seulement de l'écart d'âge, mais aussi d'une opposition de tempérament.

« Le Condor est arrivé hier soir à dix heures et demie. » Le Maître s'était rendu dans le bureau des organisateurs au matin du 1er. « Quelle vitesse ! Incroyable ! »

Le clair soleil brillait sur les parois coulissantes tendues de papier de la salle de jeu, qui s'ouvrait au sud-ouest.

Un étrange incident se produisit avant que la séance puisse commencer.

Après avoir fait vérifier les sceaux, Yawata décacheta l'enveloppe. Il se pencha sur le damier, tenant à la main le diagramme sur lequel il cherchait le Noir 121. Il ne put le trouver.

Le joueur dont le tour vient à la fin de la séance indique le coup scellé sur un diagramme qu'il enferme dans une enveloppe, sans le montrer à personne. À la fin de la séance précédente, Ôtaké s'était rendu dans le hall d'entrée pour inscrire son coup. Les adversaires avaient apposé leurs sceaux sur l'enveloppe ; Ôtaké l'avait serrée dans une autre plus grande, qui fut rangée dans le coffre-fort de l'auberge pendant l'intersession. Ni le Maître ni Yawata ne savaient donc ce qu'il avait joué. Le choix semblait restreint et le coup ne nous paraissait pas, à nous autres observateurs, très difficile à prédire. Nous cherchions, très agités. Ce 121 pouvait bien marquer le tournant du championnat.

Yawata, qui aurait dû le découvrir tout de suite, quêtait encore du regard.

« Ah ! » fit-il enfin.

Je me trouvais à quelque distance du damier ; même après que le pion noir eut été posé, j'eus de la peine à le localiser. Quand enfin

je l'eus repéré, je ne pus me l'expliquer. Bien loin, dans les régions supérieures du damier, il s'écartait de la bataille qui atteignait son point le plus vif au centre.

Même pour un amateur comme moi, cela ressemblait à ce qu'on doit jouer dans une situation de *kô*. Un sentiment de dégoût m'envahit. Otaké n'aurait-il pas indûment profité de ce que 121 était un coup scellé ? N'aurait-il pas tiré un parti tactique de ce procédé ? En ce cas, il se montrerait indigne de lui-même.

« Je le plaçais près du centre », dit Yawata, grimaçant un sourire.

Les Noirs avaient entrepris de détruire le territoire blanc en remontant de l'angle sud-est vers le centre. Il semblait tout à fait absurde d'aller jouer ailleurs en plein feu de l'attaque. Yawata, cela se comprenait, avait recherché le coup scellé dans la zone des combats, en descendant du centre vers la droite. Le Maître couvrit ses « yeux » en ripostant par 122 Blanc. En jouant autrement, il signait l'arrêt de mort des huit pions blancs au sommet du damier. Ç'aurait été comme se dispenser de répondre à un *kô*.

Ôtaké tendit la main vers les pions, mais continua de réfléchir pendant un certain temps. Quant au Maître, les mains pressées fortement l'une contre l'autre sur les genoux, la tête inclinée sur l'épaule, il se figeait dans une attitude d'intense méditation.

Par le 123 qui lui prit trois minutes, Ôtaké s'en retournait à l'assaut de la formation blanche. Il commença par envahir l'angle sud-est. Le 127 le rapprocha du centre, et le 129 lança l'ultime assaut pour décapiter le triangle que le Maître s'était obstiné à parachever avec Blanc 120.

Voici le commentaire de Go Sei-gen. « Bloqués par Blanc 120, les Noirs se lancent avec décision dans une suite d'attaques, de 123 à 129. Nous voyons là une tactique qui témoigne d'un esprit très combatif, comme on en rencontre dans les parties extrêmement serrées. »

Cependant le Maître, rompant devant cet assaut féroce, contre-attaquait à droite et bloquait l'offensive des Noirs. J'en fus stupéfait. C'était un coup tout à fait inattendu. Je sentis mes muscles se contracter, devant la révélation d'un aspect diabolique de la personnalité du Maître. Serait-ce que trouvant une faiblesse dans la lancée du Noir 129, si caractéristique d'Ôtaké, il avait esquivé le coup, prenant le contre-pied en guise de défense ? Provoquait-il à dessein ce corps à corps sauvage, se mutilant pour renverser l'adversaire ? Je

crus voir dans ce Blanc 130 un je-ne-sais-quoi qui exprimait moins la volonté de se battre qu'un courroux dédaigneux.

« Un beau coup », répétait Ôtaké, marmonnant. « Un très beau coup. » Il méditait encore le 131 quand on annonça la pause du déjeuner. « Il m'a fait un beau coup. Un coup terrible. Un coup de tonnerre. J'ai joué, moi, un coup d'idiot, et me voilà dans une belle prise. »

Iwamoto, qui se trouvait présent, parla d'une voix funèbre :

« La guerre, ce doit être comme cela ! »

Il entendait par là que, dans un vrai combat, le destin est scellé, que l'imprévisible se produit soudain.

Voilà ce que signifiait ce Blanc 130. Les combinaisons, les études des joueurs, les prédictions des amateurs ou des professionnels, — un seul coup venait brusquement de tout balayer.

Je n'avais pas encore saisi, moi, dilettante, que le Blanc 130 consommait la défaite du « Maître invincible ».

38

Pourtant, je pris conscience de quelque chose d'inhabituel. Avions-nous suivi le Maître à table, nous avait-il invités à l'accompagner, je ne sais, mais enfin, nous nous trouvions dans sa chambre. Et tandis que nous prenions place, il dit d'une voix basse mais intense : « La partie est jouée. M. Ôtaké l'a gâchée par son coup scellé, comme s'il avait barbouillé d'encre un tableau que nous aurions peint ensemble. À l'instant où j'ai vu cela, l'envie m'a pris de renoncer. De lui dire qu'il passait la mesure. J'ai pensé que vraiment, je devrais abandonner. Mais j'ai hésité. Alors, voilà. »

Je ne me rappelle pas si Yawata nous accompagnait, ou bien Goi. Peut-être les deux ? En tout cas, nous gardâmes le silence.

« Un coup pareil ? Et pourquoi ? grondait le Maître. Parce qu'il comptait bien passer les deux jours à y réfléchir. Quelle malhonnêteté ! »

Nous ne disions rien. Nous ne pouvions, ni exprimer notre assentiment, ni tenter de défendre Ôtaké, mais notre sympathie nous portait vers le Maître.

Je n'avais pas mesuré, lors de l'incident, sa colère, sa déception, telles qu'il avait envisagé de renoncer. Devant le damier, ni son visage ni ses manières n'avaient rien laissé transparaître. Aucun d'entre nous n'avait perçu son angoisse.

Notre attention s'était fixée sur Yawata, bien sûr, tandis qu'il se perdait avec le diagramme et le coup scellé. Nous n'avions pas regardé le Maître. Celui-ci, pourtant, avait joué Blanc 122 en moins de temps qu'il ne faut pour le dire — en moins d'une minute. Voilà pourquoi nous n'avions rien remarqué. Cette minute n'avait certes pas commencé juste à la seconde où Yawata découvrait l'emplacement du 121 ; cependant, le Maître était parvenu à se dominer en très peu de temps, conservant ensuite cette maîtrise de soi pendant toute la session.

Entendre ses paroles de colère, alors qu'il avait joué le coup suivant avec tant de feinte indifférence, me fut une surprise brutale. J'y sentis la tension concentrée du combat mené de juin jusqu'en décembre.

Le Maître avait composé son tournoi comme un esthète ; il lui semblait qu'on venait de barbouiller de noir cette œuvre, une œuvre d'art en somme, au moment le plus dramatique. Le jeu du Noir sur le Blanc, du Blanc sur le Noir, aussi délibéré qu'une œuvre créatrice, en emprunte les formes. Le courant de l'esprit s'y retrouve, une harmonie qui s'apparente à celle de la musique. Tout est perdu quand retentit une fausse note, quand l'un des musiciens se lance seul et sans prévenir dans une cadence excentrique. Un des adversaires insensible aux humeurs de l'autre peut gâcher une partie parfaite. Ce Noir 121, cause d'étonnement, de stupéfaction, de doute et de méfiance pour nous, rompait indéniablement le rythme et l'harmonie de la partie.

Le Noir 121 provoqua de nombreuses réactions parmi les professionnels du *go* ; parmi les autres aussi. Un amateur comme moi le jugeait vraiment bizarre, contre nature même ; cependant plus tard des professionnels avancèrent que le jeu devenait mûr pour un coup comme celui-là.

« Je trouvais que le moment approchait, et qu'il faudrait bien, un de ces jours, jouer un 121 Noir », écrivit Ôtaké dans ses *Pensées après un combat*.

Go Sei-gen n'y fit qu'à peine allusion. D'après lui, les Blancs s'étant joints par la diagonale à E-19 ou F-19, « rien ne les contrai-

gnait à réagir, même à ce 121, par le 122 du Maître. Il existait une défense en H-19. Les Noirs auraient alors trouvé les possibilités de *kô* très restreintes ».

Nul doute qu'Otaké ne l'eût expliqué de la même manière.

121, joué juste au moment où la lutte atteignait sa plus grande intensité dans le centre, et coup scellé, de plus, avait éveillé la colère du Maître et notre méfiance, à nous autres spectateurs. Dans une situation critique, un joueur peut, en guise d'expédient, imaginer un coup scellé du genre de celui-là, pour réfléchir à loisir pendant l'intersession — en ce cas pendant trois jours — à ce qu'aurait dû vraiment être le dernier coup de la session précédente. J'ai même entendu parler de joueurs qui, dans un des grands tournois, jouaient comme un coup de *kô* sur les bords éloignés du damier pour prolonger la partie de quelques instants pendant le comptage des dernières secondes. Certains ont imaginé toutes sortes d'astuces pour tirer parti des intersessions et des coups scellés. Faut-il voir un hasard dans le fait que chacune des séances, depuis la reprise du tournoi, se fût achevée sur un coup scellé des Noirs ?

Le Maître s'attendait si bien à ce que sonne l'heure de vérité qu'il déclara par la suite : « Il était trop tard pour opérer une retraite avec Blanc 120. » Le coup suivant avait été le Noir 121.

De toute façon, l'important, c'est que le 121 avait fâché et déçu le Maître ce matin-là.

Il n'y fit aucune allusion lorsqu'il commenta la partie.

Pourtant, au bout d'un an, dans les « Morceaux choisis sur le *go* », inclus dans les *Œuvres complètes du Maître*, il s'exprima très ouvertement. « Il fallait alors tirer parti des possibilités offertes par le Noir 121. Notons que s'il avait joué paisiblement (c'est-à-dire attendu que les Blancs aient opéré leur jonction diagonale), Noir 121 pouvait se révéler insuffisant. »

Si l'adversaire d'Ôtaké le reconnaissait lui-même, aucun doute ne devrait subsister. Sur le moment, il se fâcha parce que le coup le prenait par surprise et, dans sa colère, il se montra injuste et soupçonna les intentions d'Ôtaké.

Peut-être que, gêné par un manque de clarté, le Maître tenait à expliquer Noir 121. Pourtant, ne serait-il pas plausible que, dans une œuvre publiée longtemps après, et six mois avant sa mort, le Maître, se rappelant les proportions de cette controverse, ait voulu reconnaître le coup pour ce qu'il était ?

Le Maître disait « alors », Ôtaké disait « un jour ».
Un certain mystère subsiste pour l'amateur comme moi.

39

Autre énigme : pourquoi ce Blanc 130 désastreux ?

Le Maître joua ce coup à onze heures trente-quatre, après vingt-sept minutes de méditation. Je vois l'effet du hasard dans cette manœuvre succédant à près d'une demi-heure de réflexion. Je regrettai, certes, par la suite, qu'il n'eût pas eu la patience d'attendre une heure de plus pour jouer après la coupure du déjeuner. Quittant le damier, prenant une heure et demie de repos, il aurait sans doute réagi de façon plus utile, sans être victime, en quelque sorte, d'une humeur passagère. Il conservait encore un capital de vingt-trois heures, qu'importaient une heure ou deux ? Mais le Maître n'était pas homme à tirer un avantage tactique de la coupure du déjeuner ; le Noir 131 en profita.

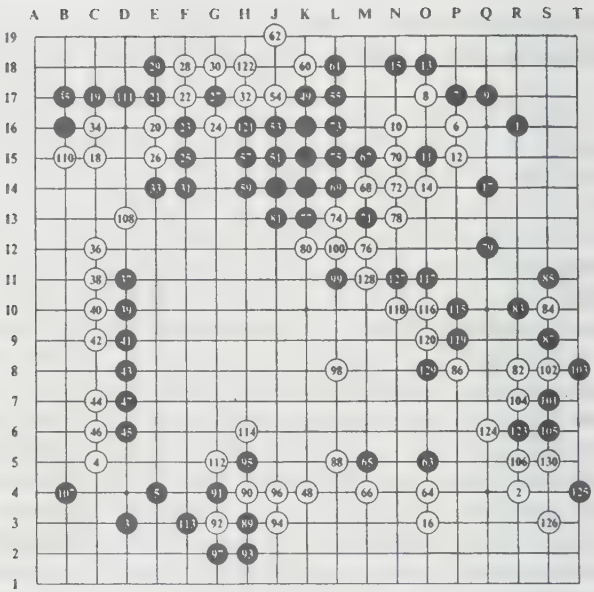
Blanc 130 donna l'impression d'une contre-attaque opérée de très près. Ôtaké déclara qu'il en était resté pantois.

Voici le commentaire de Go Sei-gen : « Dans une situation difficile, Blanc 130 pouvait être considéré comme une parade efficace après une botte dangereuse. »

Pourtant les Blancs n'auraient pas dû rompre devant cette botte, si dangereuse fût-elle. Dans un engagement si vif, devant un défi si volontaire, rompre signifie succomber tout à fait.

Durant les sessions d'Itô, jusqu'alors, Ôtaké menait un jeu précautionneux, se contrôlant sans faiblesse, tenace au plus haut degré. L'explosion brutale de tant de puissance refoulée vint avec Noir 129. Ôtaké parut beaucoup moins surpris et gêné par la retraite des Blancs que nous autres. Si les Blancs prenaient les quatre pions noirs sur la droite, les Noirs envahiraient sans peine les rangs ennemis au centre. Sans répondre à Blanc 130, ils poursuivirent avec Noir 131 l'action de 129. Les Blancs se reportèrent à la défense du centre avec le 132. Il aurait mieux valu répondre tout de suite à Noir 129.

Le Maître déplora ce coup dans ses réflexions sur le tournoi : « 130 se révéla l'erreur fatale. Il fallait suivre en coupant immédiatement



en P-11, et voir la réaction des Noirs. S'ils avaient, par exemple, répondu par P-12, alors 130 aurait été bien joué.

Même s'ils avaient continué leur tactique, en jouant comme en Noir 131, rien n'obligeait les Blancs à se précipiter pour opérer une connexion oblique en Q-8 ; ils auraient pu renforcer tranquillement leurs rangs en M-9. Quelles qu'en eussent été les conséquences, les combinaisons qui en auraient résulté, plus complexes que ce que nous voyons sur ce schéma, auraient entraîné un jeu plus serré. Le coup de grâce vint avec l'assaut qui suivit 133. Les Blancs, même recherchant la parade avec le courage du désespoir, restaient impuissants devant cette vague écrasante. »

Ce coup fatal évoquait une défaillance psychologique ou physiologique. Moi-même, simple amateur, je songeais à l'époque qu'en jouant Blanc 130, qui pouvait paraître un coup puissant, mais pourtant un coup calme et réservé, le Maître, toujours sur la défensive, cherchait à modifier le cours du combat. Je sentais en même temps que sa patience touchait à son terme et qu'il prenait sur lui, presque au-delà de ses forces. Mais il dit que, s'il avait coupé les Noirs en un seul point, il aurait pu se tirer d'affaire. L'erreur provenait sans

doute d'une cause plus profonde que son accès de mauvaise humeur de ce matin-là. Cependant, comment l'affirmer... Le Maître lui-même pouvait n'avoir pas mesuré les flux et reflux, en lui-même, du destin, ni le mal provoqué par ses colères passagères.

Tandis qu'il jouait Blanc 130, le son d'une flûte dont jouait un habile musicien était parvenu jusqu'à nous, calmant dans une certaine mesure la tempête qui faisait rage sur le damier.

Le Maître avait tendu l'oreille ; il sembla s'abandonner aux réminiscences.

Du sommet des collines, vois là-bas la vallée,

Les melons qui fleurissent tous en rangs alignés...

« C'est le premier morceau qu'on apprend, quand on étudie la flûte. Il existe un autre genre de flûte de bambou que celle-ci, vous savez, avec un trou de moins. Elle n'a pas de nœud. »

Noir 131 avait fait réfléchir Ôtaké pendant une heure un quart sans compter la pause du déjeuner. À deux heures de l'après-midi, prenant un pion : « Irai-je ? » fit-il. Après une hésitation, il joua.

Le Maître, assis tout droit, avança la tête et tambourina furieusement sur le bord du brasero. Il contemplait le damier d'un air de colère en comptant les points.

Le triangle blanc, coupé d'un côté par Noir 129, le fut de l'autre par 133. Les pions blancs se trouvant mis en échec, coup après coup, jusqu'à 139, les bouleversements annoncés par Ôtaké s'amorcèrent autour des trois pions blancs et au-dessous d'eux. Les Noirs avaient envahi le cœur même du groupe blanc ; il me semblait presque l'entendre s'effondrer.

« Je ne sais pas. Cela revient au même. Je ne sais pas », marmonnait le Maître en s'éventant avec rage. Fallait-il prendre les deux pions noirs tout proches ? Fallait-il fuir encore ? « Je ne sais pas, je ne sais pas... »

Mais il joua remarquablement vite, en vingt-huit minutes. On apportait du thé, des rafraîchissements.

« Je ne me sens pas bien, merci. » Ôtaké refusait la portion de riz aux légumes et au crabe que le Maître lui offrait avec insistance.

« Prenez-le comme un remède !

— Je croyais bien que ce serait le coup scellé, fit Ôtaké, les yeux fixés sur le 140. Vous jouez si vite, Monsieur, que la tête me tourne. Rien ne pourrait me gêner davantage. »

Noir 145 fut scellé. Ôtaké prit un pion, mais le gardait à la main,

continuant à réfléchir. L'heure fixée pour la fin de la séance arriva. Il se retira dans le hall d'entrée pour marquer son coup. Le Maître contemplait toujours le damier. Ses paupières inférieures, assez gonflées, paraissaient irritées. Pendant les séances d'Itô, il avait constamment surveillé sa montre.

40

« Je crois que j'aimerais, si possible, liquider la fin de la partie dès aujourd'hui », dit le Maître aux organisateurs en ce matin du 4 décembre. Pendant la première partie de la séance, s'adressant à Ôtaké : « Si nous en finissions aujourd'hui ? » fit-il. Ôtaké répondit d'un signe de tête.

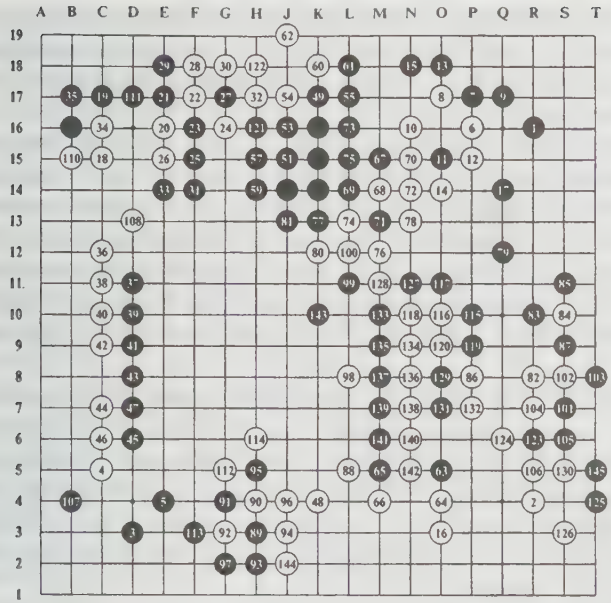
Moi, fidèle reporter de cette bataille, je sentis ma gorge se serrer à la pensée que, au bout de six mois, le tournoi devait se terminer ce jour-là. D'autant plus que la défaite du Maître apparaissait clairement à tous.

Ce fut aussi pendant la matinée, tandis qu'Ôtaké s'était écarté du damier, que le Maître se tourna vers nous, avec un sourire aimable.

« Il n'y a rien à faire, c'est fini. »

Je ne sais quand il avait convoqué le coiffeur, mais il ressemblait à quelque moine au crâne rasé. Lors de son arrivée, il portait les cheveux longs, séparés par une raie, teints en noir. Voilà que tout à coup nous le trouvions tondu. Ce changement de style frôlait peut-être la comédie ; pourtant, il paraissait jeune et actif, comme débarrassé au lavage d'une couche d'âge.

Le 4 décembre, un dimanche, nous remarquâmes une ou deux fleurs de prunier dans le jardin. À cause d'une certaine affluence de visiteurs à l'auberge le samedi, la session se tenait à la nouvelle annexe, dans la pièce qui m'avait toujours servi de chambre, voisine de celle du Maître, située vers l'extrémité des nouveaux bâtiments. Les organisateurs occupaient depuis la veille les deux pièces qui se trouvaient juste au-dessus. Il s'agissait, en vérité, de se protéger des incursions étrangères. Ôtaké, précédemment logé dans le nouveau bâtiment, mais au second étage, venait depuis un jour ou deux de



s'installer au rez-de-chaussée. Il se sentait fort las, disait-il, et trouvait pénible d'avoir à monter et descendre les escaliers.

Ces nouveaux bâtiments, orientés plein sud, donnaient sur un jardin large et ouvert ; les rayons de soleil tombaient tout près de la table de jeu.

La tête inclinée sur l'épaule, les sourcils froncés, le buste rigide, le Maître contemplait le damier tandis qu'on ouvrait l'enveloppe du 145. Ôtaké jouait plus vite, peut-être parce qu'il savait sa victoire assurée.

La tension du corps à corps final ne ressemble pas à celle des débuts et des milieux de partie. Les nerfs semblent à vif. Il se dégage quelque chose de grandiose et même d'effrayant des deux silhouettes qui s'affrontent dans une lutte de plus en plus serrée. Le souffle s'accélère, comme si deux guerriers se battaient à coups de poignard des lueurs de connaissance, de sagesse jaillissent.

À ce moment-là dans une partie ordinaire, Ôtaké trouvait son rythme pour sa pointe finale, capable alors de jouer une centaine de pions dans la dernière minute accordée. Porté par l'élan de ses nerfs emballés, il semblait tenir à conserver l'allure, bien qu'il lui

restât une marge de six ou sept heures. Il tendait la main vers les pions comme pour se cravacher, puis, de temps en temps, s'abîmait dans ses réflexions. Le Maître lui-même hésitait parfois quand il tenait un pion.

Observant les ultimes phases du tournoi, je croyais admirer le mécanisme rapide d'une machine de précision, un enchaînement mathématique, inéluctable, et je pensais qu'on trouvait aussi quelque plaisir esthétique devant l'ordre et le formalisme de cette progression. Nous assistions à une bataille, certes, mais d'une parfaite correction ; l'allure même des joueurs, dont les yeux ne quittaient jamais le damier, soulignait ce qu'un tel combat garde de protocolaire.

Du Noir 177 au Blanc 180, Ôtaké nous donna l'impression de se trouver en état d'extase, entraîné par des pensées trop fortes pour être contenues. Son visage plein, rond, harmonieux, évoquait, par sa perfection, quelque bouddha ; ce visage d'une beauté qui défiait l'analyse, devait être celui d'un homme devant lequel s'ouvrait le domaine de l'exaltation artistique. Il semblait d'ailleurs avoir oublié ses troubles digestifs.

Peut-être trop anxieuse pour approcher davantage, Mme Ôtaké, portant ce splendide bébé sorti tout droit de la légende de Momotarô*, se promenait dans le jardin, d'où elle jetait des regards inquiets vers la salle de jeu.

Le Maître, qui venait de poser le Blanc 188, leva la tête quand le son de la sirène, venant de la plage, retentit longuement.

« Il y a de la place pour tout le monde », fit-il, affable, en se tournant vers nous.

Le tournoi d'automne étant terminé, Onoda, sixième dan, siégeait. D'autres encore assistaient à la fin du combat : Yawata, de l'Association japonaise, Goi et Sunada pour le *Nichinichi,* le correspondant local du journal, les organisateurs et autres officiels. Ils se pressaient juste au-delà de la limite de l'antichambre, que certains même franchissaient. Le Maître les invitait donc à venir regarder de plus près.

Cet air de bouddha ne dura qu'un instant ; l'ardeur combative animait à nouveau le visage d'Ôtaké. La silhouette menue, merveilleusement droite, empreinte de noblesse du Maître, qui comptait les points, dispensait la paix autour de lui. Quand Ôtaké joua Noir 191, la tête du Maître retomba sur sa poitrine, les yeux grands ouverts. Il

se rapprocha du damier. Les deux hommes s'éventaient avec violence. La pause du repas vint au moment de 195.

Pour la session de l'après-midi, l'on se réinstalla dans la première salle, l'appartement six du bâtiment principal. Le ciel se couvrit peu de temps après le déjeuner ; les corbeaux croassaient sans arrêt. Une lumière brillait au-dessus du damier, une ampoule de soixante watts, moins éblouissante qu'une ampoule de cent. De pâles images de la teinte des pions se reflétaient sur le damier. Peut-être pour mieux entourer de cérémonie cette dernière session, l'hôtelier avait remplacé des *kakémonos** de la salle par des paysages de Kawabata Gyokushô*, posé au-dessous une statuette de bouddha sur un éléphant, puis, à côté de cet objet, une coupe garnie de carottes, de concombres, de champignons, de persil et d'autres végétaux de saison.

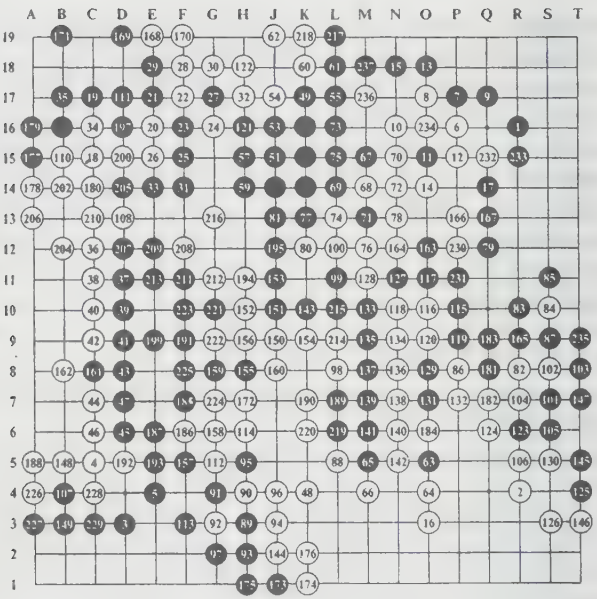
On dit que la conclusion d'un grand championnat offre un spectacle pénible au point d'être à peine supportable. Pourtant le Maître restait d'un calme parfait. Personne ne pouvait deviner, à le voir, qu'il perdait. Ses joues se congestionnèrent un peu lorsqu'on joua le deux centième coup ; il parut légèrement oppressé car, pour la première fois, il retira son cache-nez, mais il conservait une attitude d'une irréprochable correction. Quand Ôtaké joua son dernier coup, le Noir 237, son flegme ne l'abandonna pas.

Comme il remplissait un point neutre, Ôtaké dit : « Cela fera cinq points ?

— Oui, cinq points », répondit le Maître, levant son regard entre des paupières bouffies. Il ne fit aucun geste pour arranger le damier. La partie s'était terminée à deux heures quarante-deux de l'après-midi.

« Avant qu'on ait éliminé les pions neutres, j'avais estimé que cela ferait cinq points », dit le Maître en souriant quand il donna son impression sur le tournoi, le lendemain. « J'avais compté soixante-huit contre soixante-treize, mais je crois que si l'on arrangeait bien les pions, l'on ne trouverait pas un score aussi fort. » Il les replaça pour sa gouverne et trouva finalement cinquante-six aux Noirs contre cinquante et un pour les Blancs.

Jusqu'à ce que les Noirs soient parvenus à détruire la formation blanche, après le fatal Blanc 130, personne n'aurait prévu cet écart de cinq points. Le Maître se taxa lui-même de négligence pour n'avoir pas pris l'offensive en coupant sur R-2, avec Blanc 160, par



Les Noirs 201 et 203 (B-13 et C-13) ont été pris par le coup du Blanc 206, et le Blanc 210 a été placé au C-13, occupé autrefois par le Noir 203.

Les Blancs 196 et 198 (F-10 et E-10) ont été pris par le coup du Noir 221, et le Noir 223 a été placé au F-10, occupé autrefois par le Blanc 196.

exemple ; il avait alors laissé passer l'occasion de minimiser la victoire d'Ôtaké. Évidemment, ce coup pouvait réduire l'écart à trois points, même après ce malheureux 130. Quelle eût été l'issue si le Maître ne s'était pas fourvoyé, si les « bouleversements » ne s'étaient pas produits ? La défaite des Noirs ? Un amateur ne peut guère se prononcer, mais je ne le pense pas. L'attitude d'Ôtaké, sa résolution me donnaient à croire très fermement qu'au besoin, pour éviter une défaite, il aurait avalé tous les pions.

On peut dire, pourtant, que le Maître de soixante-quatre ans, si gravement malade, joua bien, repoussant les assauts furieux du joueur le plus représentatif de la nouvelle équipe de professionnels, jusqu'au moment, bien avant dans la partie, où l'initiative lui échappa complètement. L'occasion de profiter de maladresses de son adversaire ne se présenta pas ; il ne déploya pas de stratégie grandiose non plus ; le cours naturel de la partie nous valut un jeu

délicat, serré. Cependant, à cause de son état de santé, le Maître manqua, dans son style, d'esprit de suite et d'opiniâtreté.

Le « Maître invincible » avait perdu son dernier tournoi.

« Il semble avoir, par principe, joué son va-tout dans sa partie contre son successeur, le suivant dans la lignée », dit un de ses disciples.

Qu'il eût lui-même formulé ce principe ou pas, il s'y était tenu pendant toute sa carrière.

Le lendemain, je rentrai chez moi, mais, éprouvant une peine extrême à terminer les soixante-cinq articles de ce feuilleton, je partis en voyage vers Isé* puis Kyôto, fuyant, en somme, le champ de bataille.

J'entendis raconter que le Maître s'était attardé à l'auberge pour reprendre du poids, environ deux kilos, et dépasser les trente-cinq kilos ; qu'il avait apporté dans une maison de convalescence pour militaires une vingtaine de jeux de *go*. Vers la fin de 1938, les auberges des stations thermales commençaient à être utilisées comme maisons de repos des soldats.

41

Au second Nouvel An qui suivit le tournoi, c'est-à-dire un petit peu plus d'une année plus tard, le Maître assistait, en compagnie de deux disciples, Maeda, sixième dan, et Murashima, cinquième dan, aux festivités de la saison dans l'école de son beau-frère, Takahashi, quatrième dan. Celui-ci donnait des leçons chez lui, dans sa maison de Kamakura. Nous étions le 7 janvier. Je revoyais le Maître pour la première fois depuis le tournoi.

Il joua deux parties d'entraînement, mais qui semblèrent le fatiguer. Les pions qu'il lâchait légèrement, comme s'il pouvait à peine les tenir entre ses doigts affaiblis, ne sonnaient pas sur le damier. Pendant la seconde partie, ses épaules se soulevaient parfois avec sa respiration. Ses paupières un peu bouffies, sans se remarquer beaucoup, me rappelaient pourtant l'aspect qu'il présentait à Hakoné. Il restait mal portant.

Disputant contre des amateurs des parties sans importance, le

Maître aurait dû gagner aisément. Comme toujours, il se laissait absorber par son jeu. Nous avions réservé des tables pour dîner dans un restaurant au bord de la mer, et la deuxième partie s'interrompit au Noir 130. Le Maître avait accordé quatre pions de handicap à son adversaire. Les Noirs montrèrent leur force dès le milieu de la partie et commencèrent à grignoter les territoires blancs, étendus mais peu solides.

« Les Noirs ne semblent-ils pas l'emporter ? demandai-je à Takashima

— Oui, dit-il, cela donne un damier à dominante noire. Les Noirs sont plus concentrés. Notre Maître devient un peu sénile. Il cède plus facilement qu'autrefois. Il perd, à dire vrai, toute capacité pour le *go*. Quelle déchéance depuis le dernier tournoi !

— Ne dirait-on pas qu'il montre une grande hâte à vieillir ?

— Le voilà transformé en gentil petit vieux. Je ne pense pas que cela se serait produit, en cas de victoire dans son dernier tournoi. »

« Nous nous reverrons à Atami », dis-je au Maître en quittant l'hôtel.

Le Maître et sa femme arrivèrent à l'Uroko-ya le 15 janvier. Je résidais depuis plusieurs jours au Juraku. Ma femme et moi, nous nous rendîmes à son hôtel dans l'après-midi du 16. Il sortit tout de suite un échiquier et nous disputâmes deux parties. Je joue fort mal aux échecs et montrai peu d'enthousiasme. Il me battit sans aucune difficulté, même en m'accordant un handicap sérieux. Il insista d'une façon pressante pour que nous restions à dîner et bavarder.

« Il fait vraiment trop froid, dis-je. Il faudra que nous allions au Jûbako, par exemple (le Maître aimait beaucoup les anguilles) quand le temps se réchauffera. » La neige tombait en bourrasque.

On nous raconta plus tard qu'après notre départ il avait pris un bain chaud. Sa femme avait dû l'aider. Plus tard au lit, pris de douleurs dans la poitrine, il respirait avec peine. Il mourut avant l'aube, deux jours plus tard.

Takahashi nous prévint par téléphone. Je poussai les volets. Le soleil ne se levait pas encore. Je me demandai si notre dernière visite ne l'avait pas trop fatigué.

« Et il désirait tellement nous garder à dîner, dit ma femme.

— Oui.

— Elle insistait beaucoup aussi. Je ne trouvais pas bien à vous

de refuser. Elle avait prévenu la domestique de l'auberge que nous dînerions avec eux.

— Je le savais, mais je craignais qu'il ne prenne froid.

— Je me demande s'il l'a compris. Il souhaitait vraiment que nous restions, et je me demande si nous ne l'avons pas blessé. Il ne voulait pas du tout nous voir partir. Nous aurions dû accepter sans faire d'histoires. Vous ne croyez pas qu'il souffrait de la solitude ?

— Si, mais il a toujours été très seul.

— Dire qu'il nous a reconduits jusqu'à la porte malgré le froid.

— Ça suffit. Je trouve cela très pénible. C'est très pénible, la mort des gens. »

On ramena la dépouille à Tôkyô le jour même. Pour le trajet du porche de l'hôtel jusqu'à l'automobile, on enveloppa soigneusement dans une couverture molletonnée le corps, si menu que cette couverture semblait ne rien contenir du tout. Ma femme et moi, nous nous tenions un peu à l'écart, en attendant le départ de la voiture.

« Oh ! il n'y a pas de fleurs. Où donc avons-nous vu un fleuriste ? Va chercher des fleurs, ils vont s'en aller, dépêche-toi ! »

Ma femme partit en courant. J'offris le bouquet à la femme du Maître, assise dans la voiture mortuaire avec lui.

RETROUVAILLES

(Saikai)

Cette nouvelle parut dans le numéro de février 1946 de la revue Sekai, *et fut complétée par deux suites intitulées* Le Passé [Kako], *publiées dans les numéros de juin et de juillet de la revue* Bungei Shunjû *de la même année.*

Le récit se passe d'abord à Kamakura, situé à quelque cinquante kilomètres au sud-ouest de Tôkyô, qui avait été épargné par les bombardements. Les « retrouvailles » sont lourdes de sens dans ce Japon dévasté, au lendemain de la guerre. Des mots comme « passé » ou « vivre » sont chargés d'un tout autre poids. Quant au « présent », les Japonais doivent le vivre au jour le jour, trop occupés à se procurer les denrées de première nécessité qui manquent partout. Ils se trouvent dans un état de lassitude indescriptible, au point qu'ils semblent avoir complètement oublié leur joie de voir la longue guerre enfin terminée. La gaieté des soldats américains d'occupation offre un contraste frappant avec la mine morne et mélancolique des Japonais, comme pour symboliser la différence essentielle qui existent entre les deux cultures...*

C'est dans un tel air du temps que Yûzô revoit son « passé » en rencontrant, par le plus grand des hasards, son ancienne amie Fujiko qu'il avait perdue de vue depuis longtemps. Il éprouve l'impression d'avoir retrouvé sa propre vie. Mais le « présent » ne tarde pas à interférer, puisque Fujiko parle déjà de repartir à zéro avec lui, qui a lui aussi ses petits problèmes de survie, avec son foyer.

Ils prennent le train qui les mène à Tôkyô. Elle ne descend pas à la station qu'elle avait annoncée au début. Elle le suit à travers la ville saccagée par la guerre. Leur promenade semble se poursuivre sans fin...

Après la défaite, la vie d'Atsugi Yûzô sembla commencer le jour de sa rencontre avec Fujiko ; peut-être serait-il plus juste de parler d'une rencontre avec lui-même.

Ah ! Vivre... En l'apercevant, Yûzô s'étonna, mais d'un étonnement élémentaire vide de toute joie, de toute peine. En cet instant, il ne la ressentit ni comme un être humain, ni comme un objet : il se trouvait en présence de son passé, un passé au visage de cette femme, qui avait fini par lui devenir irréel. Pourtant, si le passé revenait sous cette forme bien concrète, ce devait être le présent.

Quelle surprise de voir, sous ses yeux, le passé rejoindre le présent !

Coupant le passé du présent de cet homme : la guerre. Elle expliquait sans doute ce léger ahurissement ; disons plutôt qu'il ne s'attendait pas à voir resurgir ce qu'elle avait enterré. Les grandes eaux tumultueuses des massacres, des destructions, ne peuvent donc anéantir ces riens qui ont existé entre un homme et une femme ?

Pour Yûzô, découvrir Fujiko vivante, ce fut se retrouver en vie.

Il s'était séparé de cette femme comme de son passé, sans histoires, et croyait avoir pu les oublier, femme et passé ; pourtant, on n'a qu'une seule vie depuis la naissance !

Deux mois environ s'étaient écoulés depuis la reddition. En ce temps, il semblait que le temps lui-même fût mort. La plupart des gens se noyaient dans un tourbillon. Le passé, le présent et l'avenir de la nation et des individus s'y désagrégeaient, en un délire confus.

À la sortie de la gare de Kamakura*, Yûzô, levant les yeux vers les grands pins de l'avenue Wakamiya, fut sensible à l'harmonie des saisons qui s'écoulaient avec régularité près des cimes. Dans Tôkyô ravagé par les feux de la guerre, on aurait eu tendance à laisser passer les jours sans prêter attention au rythme de la nature. Les

pins desséchés y portaient, çà et là, les couleurs d'une maladie sinistre. Ici, les rangées d'arbres restaient presque toutes bien vivantes.

Une carte postale d'un ami de Kamakura lui signalant un festival au sanctuaire de Hachiman* de Tsurugaoka l'avait attiré. Placé sous l'invocation du poète Sanetomo*, ce festival prouverait — du moins on l'espérait — que le dieu de la guerre, Hachiman, avait apporté le renouveau. Depuis le retour de la paix, on ne voyait plus dans ce sanctuaire les foules animées se presser en longs défilés, pour demander la fortune martiale ou la victoire.

Arrivé devant le bureau de l'administration du temple, Yûzô s'émerveilla devant une bande de jeunes personnes en *kimonos** à manches longues. Seulement, la plupart des gens traînaient toujours de vieux uniformes, les accoutrements usés sous les bombardements ; alors les couleurs de ces *kimonos* paraissaient un peu voyantes.

Des soldats des troupes d'occupation avaient été conviés au festival : les jeunes filles devaient leur servir le thé. Sans doute ces militaires, fraîchement débarqués, voyaient-ils des *kimonos* pour la première fois. Ils les trouvaient étranges et les photographiaient avec intérêt.

Yûzô estimait presque impensable que ces costumes aient encore été dans les mœurs deux ou trois ans plus tôt. Comme on le plaçait pour la cérémonie* du thé, qui se déroulait en plein air, dans un bosquet, il s'étonnait de la hardiesse de ces jeunes filles, accoutrées si gaiement au milieu de ce public pitoyable et triste.

Ces tenues hautes en couleur n'étaient pas sans influer sur le visage et l'attitude de celles qui les portaient, et cela commençait à l'éveiller, lui, de ses songeries.

Les Américains, sagement alignés devant les étroites tables de bois nu que l'on voit souvent dans les sanctuaires, montraient une innocente curiosité. Des fillettes d'une dizaine d'années apportèrent du thé. Empreintes, dans leur petitesse, de solennité et de rigueur, par leurs toilettes et leurs manières, elles évoquaient les acteurs-enfants du théâtre d'autrefois.

Les manches traînantes, l'*obi** relevé d'une fille plus grande le frappèrent par leur caractère anachronique. Ces demoiselles devaient être de bonne famille, elles étaient saines et elles produisaient pourtant une impression déplorable. Les dessins et les couleurs des étoffes qu'elles portaient paraissaient maintenant à Yûzô

vulgaires et même barbares. Comme la technique et le sens artistique de ceux qui confectionnaient ces *kimonos* avant-guerre, le goût de ceux qui les portaient avait dégénéré ! se disait-il. Son impression fut encore renforcée plus tard quand il compara ces vêtements à ceux des danseuses.

Le spectacle se déroulait sur une scène, devant le sanctuaire. Jadis les danseuses portaient des robes exceptionnelles, et les jeunes femmes de très ordinaires ; puis celles des jeunes femmes étaient devenues très exceptionnelles aussi. Ce n'était pas moins vrai des coutumes, des manières d'avant-guerre et même des formes féminines que l'on montrait trop. En revanche, les costumes de danse, aux teintes profondes, restaient pleins de dignité.

La danse d'Urayasu*, la danse du dieu Shishi*, celle de Shizuka*, celle de Contemplation des Fleurs — tous ces aspects d'un Japon désormais anéanti vibraient dans la poitrine de Yûzô comme le son d'une flûte.

Une partie des places retenues était réservée pour les troupes d'occupation. Yûzô fut, avec d'autres, placé près du grand ginkgo millénaire qui jaunissait un peu. Les enfants de l'arrière envahissaient les sièges des invités ; misérablement vêtus, ils formaient un fond sur lequel se détachaient, comme des fleurs, les *kimonos* aux longues manches des jeunes filles. Les rayons du soleil transperçaient le bosquet de sapins en biais et bordaient d'un trait de lumière le portique rouge de la scène.

Une courtisane qui venait d'exécuter la danse de Contemplation des Fleurs descendit de l'estrade, quitta quelque amant et s'éloigna seule. Sa robe traînait sur le gravier. Yûzô, qui la suivait des yeux, en ressentit une soudaine mélancolie. Le bord arrondi, rembourré d'ouate, la doublure de soie foncée retournée, le *kimono* de dessous d'une couleur claire qui dépassait — ce bas de robe qui évoquait la peau d'une belle Japonaise et traînait somptueusement à terre, comme pour illustrer le destin galant de la courtisane, lui parut d'une beauté touchante. Cette image éveillait en lui des élans de tristesse mêlée de volupté, délicate mais sans pitié.

L'enclos du sanctuaire, dans sa paix, évoquait un paravent à fond doré.

La danse de Shizuka Gozen devait être d'un style médiéval, et la danse Genroku* plus moderne ; néanmoins, si proche de la défaite, Yûzô ne conservait aucun discernement en ce domaine.

Il fixait ses regards sur le spectacle quand le visage de Fujiko se dessina soudain dans son champ visuel.

Il en eut le souffle coupé. Oh, non ! fit-il stupéfait, mais l'esprit pourtant absent. Il s'arma de circonspection, se disant que regarder plus longtemps par là ne lui vaudrait que des ennuis. Cependant, il ne parvenait point à ressentir cette femme comme un être animé, ni comme une chose nuisible, et resta d'abord passif, sans même détourner la tête.

À sa vue, l'accès de sentimentalité causé par la robe traînante de la danseuse s'était dissipé. Fujiko n'avait pourtant pas produit une très forte impression sur lui, mais en la trouvant reflétée dans le fond de ses yeux, objet qui surgit à la rencontre du temps et de la vie, il se faisait l'effet d'un homme qui retrouve ses esprits et reprend conscience du monde qui l'entoure. Une sensation de chaleur — la chaleur que dégage un corps vivant —, d'intimité, d'une rencontre avec une partie de son être même, montait allègrement en lui, par une fissure de son cœur.

Le visage de Fujiko suivait les évolutions de la danseuse avec une expression rêveuse. Que lui l'ait reconnue tandis qu'elle ne l'avait pas remarqué l'emplissait d'un étrange sentiment, et plus encore le fait qu'une vingtaine de mètres à peine les avaient séparés pendant le moment où ils étaient restés inconscients de leur mutuelle présence.

Soudain, peut-être à cause du regard vide de la jeune femme, Yûzô, sans plus délibérer, se leva, quitta sa place et lui posa la main sur le dos, comme pour éveiller une personne en état d'hypnose.

Oh ! fit-elle. Il sembla qu'elle allait s'affaisser lentement contre lui, mais elle se leva, toute droite et frémissante ; son tremblement se transmettait à la main de Yûzô.

« Que vous m'avez fait peur ! Vous êtes vivant ! Comment allez-vous ? » Fujiko restait immobile, tendue, mais il eut le sentiment qu'elle allait s'approcher pour qu'il la prenne dans ses bras.

« Où étiez-vous ?

— Pardon ? »

L'interrogeait-elle sur sa place au festival ? Lui demandait-elle ce qu'il avait fait pendant la guerre, après l'avoir quittée ? Entendant au bout de plusieurs années cette voix de femme, il en oublia la foule qui les entourait : c'était un tête-à-tête avec Fujiko. Tout ce qu'il

avait éprouvé en la revoyant refluait vers lui, renforcé de ce qu'elle ressentait aussi.

S'il renouait avec cette femme, il allait connaître encore les mêmes problèmes moraux, les mêmes difficultés quotidiennes. Seulement, ce serait de son plein gré qu'il aurait renouvelé cette liaison fatale.

En dépit de la vigilance qui lui revenait face à ce visage, il reprit cette femme, franchissant un fossé d'un bond léger, agissant, lui semblait-il, dans le monde purifié de l'au-delà. Connaître la réalité pure, dégagée des contraintes... Jamais encore il n'avait éprouvé que le passé devienne vrai, tangible ; jamais il n'aurait imaginé que la sensation de nouveauté sensuelle qui avait jadis existé entre cette femme et lui puisse renaître.

Fujiko ne semblait pas s'engager dans la voie des reproches. « Vous n'avez pas changé ! Pas du tout !

— Allons donc !

— Oh non ! pas du tout ! c'est vrai. »

Elle paraissait tellement émue que Yûzô répéta : c'est vrai ?

« Qu'êtes-vous devenu depuis que... »

Il cracha sa réponse : « J'ai fait la guerre.

— Quel mensonge ! Vous n'avez pas du tout l'air d'un homme qui a fait la guerre ! »

Autour d'eux, les gens riaient sous cape, et, loin d'en éprouver de la gêne, elle se mit à rire aussi. On s'amusait avec bienveillance de la rencontre fortuite de ce couple et Fujiko semblait tirer parti de cette ambiance.

Il en ressentit un embarras soudain. Alors, certains changements brièvement perçus lui devinrent plus évidents. Jadis un peu dodue, la jeune femme était très amaigrie, mais, surtout, ses longs yeux étroits brillaient d'un éclat peu naturel. Elle qui redessinait jadis ses minces sourcils auburn ne se mettait plus de noir. En dépit de ses joues creuses, décolorées, son visage paraissait plat : on le voyait tel que la nature l'avait fait. La peau blanche s'assombrissait un peu vers le cou. La fatigue se lisait au creux de la clavicule, et comme elle négligeait d'onduler ses cheveux fins, sa tête paraissait affreusement petite. Ses yeux seuls manifestaient l'émotion qu'elle ressentait à le revoir.

Leur différence d'âge — il l'observa — se remarquait moins que jadis, ce qui aurait pu lui inspirer un éloignement compréhensible,

mais pourtant, sans qu'il se l'expliquât, ses battements de cœur juvéniles ne s'apaisaient pas.

« Vous n'avez vraiment pas changé », répétait Fujiko.

Il passa derrière la foule et elle emboîta le pas en observant son expression.

« Et votre femme ? »

Il ne répondit pas.

« Votre femme ? Comment va-t-elle ?

— Ça va.

— Quel bonheur ! Et les enfants ?

— Aussi. Je les avais fait évacuer.

— Ah ? Où cela ?

— À la campagne, près de Kôfu*.

— Vraiment ! Et votre maison ? L'avez-vous sauvée ?

— Non, tout a brûlé.

— C'est terrible ! La mienne aussi.

— Où ?

— À Tôkyô, bien sûr.

— Comment ! Tu étais à Tôkyô ?

— Où vouliez-vous que je sois ? Une femme seule... Je n'avais aucun endroit où aller, aucun endroit où vivre ! »

Yûzô frissonna, le sol se dérobait sous lui.

« Cela ne voulait pas dire que, mourir pour mourir, autant valait mourir à Tôkyô sans souci ! Pendant la guerre, qu'importait la manière dont on vivait, dont on s'habillait ! J'étais en bonne santé, j'étais... Enfin, je n'avais aucun droit de me plaindre.

— Tu n'es pas retournée dans ta province ?

— Est-ce que je pourrais jamais retourner dans ma province ? »

Par le ton, cette réponse en forme de question rejetait la faute sur lui, mais la jeune femme ne montrait aucune acrimonie ; sa voix n'était pas sans contenir un rien de coquetterie.

Quelle sottise que de rouvrir cette vieille blessure ! Yûzô ressentit quelque honte, mais Fujiko semblait vivre encore sous le choc de la guerre ; on pouvait craindre son réveil. Une fois encore, il s'étonna de sa propre lassitude. Il avait presque oublié, pendant le conflit, ses obligations envers cette femme. Qu'il ait pu s'en séparer, rompre un lien malheureux, devait s'expliquer par la violence des temps. La responsabilité morale, tissée par ces petits riens qui existent entre

un homme et une femme, avait sans doute été balayée par le torrent furieux de la guerre.

Maintenant, la retrouvant dans cet état, il frémit en se demandant par quels moyens elle avait pu subsister, survivre aux vicissitudes de l'existence en cette époque. Peut-être avait-elle eu trop de soucis, elle aussi, pour nourrir des griefs. À en juger par son visage, son ancienne tendance à l'hystérie aurait disparu. Il ne parvenait pas à la regarder en face, mais ses yeux paraissaient un peu humides.

S'ouvrant à coups de coudes un chemin dans la foule des enfants, derrière les sièges réservés, Yûzô parvint au grand degré de pierre, devant le sanctuaire, gravit cinq ou six marches et s'assit. Fujiko resta debout, jetant, vers le bâtiment qui se dressait derrière elle, un regard :

« Maintenant, il ne vient presque plus personne en pèlerinage dans ce sanctuaire ; mais aujourd'hui, que de gens !

— On ne l'a pas lapidé non plus, le sanctuaire du dieu de la guerre ! »

Après avoir tournoyé sans but autour de l'estrade, la foule virait sur le parvis, au pied du grand degré ; les abords du temple paraissaient bloqués. Une courtisane exécutant la danse de Genroku ! La fanfare américaine sur l'estrade du temple ! Pareille séance eût été, hier encore, inimaginable en ces lieux.

Les visiteurs n'avaient ni les vêtements, ni l'attitude qui convenaient pour ce festival ; cependant, à voir cette foule s'étirer depuis le bosquet, à côté des dépendances, jusqu'aux grands pins, le long des rangées de cerisiers, près du *torii**, le portail monumental, l'air pur de l'automne vous gonflait la poitrine.

« C'est heureux que Kamakura n'ait pas été rasé, n'est-ce pas ? Quelle différence... Il y a des arbres, des paysages, c'est bien l'aspect du vieux Japon. L'allure des jeunes filles m'a choquée.

— Qu'as-tu pensé de ces *kimonos* ?

— Elles ne peuvent pas prendre le tramway, vous savez. Pourtant, jadis, moi, je le prenais bien, le tramway ; j'allais me promener en ville avec des vêtements de ce genre, dit Fujiko, baissant les yeux vers Yûzô ; puis venant s'asseoir près de lui : en regardant ces *kimonos*, je sentais une certaine joie de vivre, mais maintenant, quand je réfléchis, j'éprouve le sentiment de vivre dans l'inconscience. C'est triste. Je comprends mal ce que je suis devenue.

— Nous en sommes tous là », dit Yûzô, détournant la conversation.

Fujiko portait un pantalon — un *monpé** — bleu marine à motifs blancs, probablement taillé dans de vieux vêtements d'homme. Yûzô se souvint d'avoir aussi porté des habits du même dessin.

« Votre femme, votre famille, sont à Kôfu, et vous êtes seul à Tôkyô ?

— Oui.

— Vraiment, c'est gênant pour vous !

— Eh bien, c'est gênant pour moi comme pour tout le monde !

— Est-ce que j'étais comme tout le monde, moi ? »

Yûzô ne répondit rien.

« Est-ce que votre femme va bien, comme tout le monde ?

— Je le suppose.

— Elle n'a pas été blessée ?

— Non.

— Quelle chance ! Moi, un jour... pendant une alerte, il m'est arrivé de me demander ce qui se passerait s'il lui arrivait malheur, et que seule je sois épargnée. Car c'est une question de hasard, n'est-ce pas ? de hasard ? »

Yûzô frissonna, mais Fujiko s'expliquait d'une petite voix modeste : « Je m'inquiétais pour elle. Et pourquoi donc moi, qui courais alors de si grands dangers, me souciais-je de votre femme ? Je me trouvais idiote, mais cela n'y changeait rien. Je me disais : après la guerre, quand je pourrai le rencontrer, j'aimerais le voir rien que pour lui raconter cette pensée que j'ai eue. Je me demandais si vous me croiriez, ou si vous resteriez sceptique... Il est vrai, pourtant, que pendant la guerre j'ai oublié mes soucis et prié pour les autres. »

Cela rappelait à Yûzô ce qu'il avait aussi ressenti : que l'extrême abnégation et l'extrême égoïsme se confondaient parfois, en un curieux mélange : de la critique de soi-même à la fatuité, de l'altruisme à l'exclusif souci de ses intérêts, de la bienveillance à la méchanceté, de la torpeur à l'excitation. Fujiko, tout en espérant la mort accidentelle de sa rivale, avait pu néanmoins prier pour sa sauvegarde ; rester ensuite fascinée par sa propre bonté de cœur, et bien inconsciente des mauvais côtés de sa nature. Fallait-il pourtant ne voir là qu'une des facettes de la vie, qu'une suspension de l'être en temps de guerre ?

On la sentait sincère. Des larmes jaillissaient au coin de ses longs yeux étroits. « Je pensais que vous vous tourmentiez plus pour elle que pour moi ; je ne pouvais donc m'empêcher de me tourmenter aussi. »

Cette insistance à lui parler de sa femme ramena forcément les pensées de Yûzô de ce côté — mais là, les doutes l'assaillaient aussi. Les liens de la famille n'ont jamais inspiré tant d'enthousiasme que pendant la guerre. On aurait pu dire que cet homme, pour aimer sa femme, devait oublier sa maîtresse, mais qu'alors cette moitié-là de sa vie lui devenait chère d'une façon touchante. Seulement, à l'instant précis de sa rencontre avec Fujiko, c'est lui-même qu'il avait cru retrouver ; il évoqua sa femme au prix d'un effort — comme s'il devait franchir un espace de temps dilué. Néanmoins, sensible à la lassitude de son cœur, il se faisait l'effet d'un animal en errance avec sa femelle.

« Je vous retrouve à peine, alors je ne sais pas ce que je peux me permettre de vous demander... » La voix de Fujiko semblait traîner à sa suite, et le ligoter : « Écoutez-moi, je vous prie ! »

Il ne répondit rien.

« Écoutez-moi, je vous en prie. Donnez-moi de quoi vivre, s'il vous plaît !

— Quoi ! Te faire vivre ?

— Quelque temps, c'est tout. Je ne ferai pas d'histoires, je ne vous gênerai pas. »

Yûzô, malgré lui, fit la grimace : « Comment vis-tu, maintenant ?

— Je ne peux pas dire que je ne sois pas arrivée à me nourrir. Non, mais je veux commencer une vie nouvelle ; je veux repartir à zéro à partir de vous.

— Repartir ? Tu veux dire recommencer, sans doute !

— Non, pas recommencer. Je voudrais seulement que vous me mettiez le pied à l'étrier. Je m'en irai bientôt, certes... C'est mauvais, ce genre de vie, mauvais pour moi, mais laissez-moi m'accrocher un tout petit peu. »

Quoi de vrai dans ce propos ? Voilà ce qu'il ne savait démêler. Il flairait le piège ingénieux, l'appel à sa pitié. Cette femme rejetée dans la guerre pourrait-elle véritablement trouver à travers lui la volonté de se préparer à une existence nouvelle ?

Yûzô devait reconnaître que cette rencontre avec son passé lui rendait goût à la vie — mais n'aurait-elle pas décelé sa faiblesse ? En

ce cas, cette demande eût été superflue. Yûzô, en son for intérieur, se sentait entraîné ; cependant, une humeur sombre l'envahissait à la pensée qu'il finirait bien par être tiré de sa dissipation pour mener une vie décente. Il baissa les yeux tristement.

On entendit applaudir la foule : casquée d'acier, la fanfare des troupes d'occupation faisait son entrée. Une vingtaine de musiciens escaladèrent l'estrade sans cérémonie.

Aux premières sonneries de cuivres à l'unisson, la poitrine de Yûzô se gonfla sous l'emprise d'une émotion brutale. La musique nette lui fouettait le sang, balayait ses nuages et le tirait de sa somnolence. Dans l'assistance, les visages s'animèrent. Plus que jamais, Yûzô s'étonna : quel pays gai, cette Amérique !

Ainsi violemment stimulé, Yûzô retrouva son assurance virile, qui simplifiait tout, même ses rapports avec cette femme, Fujiko.

Vers l'heure où tous deux traversèrent Yokohama*, les teintes du soir, s'élevant du sol, semblaient absorber les ombres allégées, amincies. La puanteur de brûlé, si tenace dans les narines, se dissipait enfin. Les ruines mêmes, ces éternels réceptacles de poussière, se fondaient dans l'automne.

Yûzô, regardant les minces sourcils auburn de Fujiko, ses fines mèches, eut une pensée pour l'hiver tout proche. Il ne put retenir un sourire amer en songeant qu'en cette période dangereuse de sa vie d'homme, il devrait ajouter, au poids de ses propres difficultés, la charge de cette femme : un fardeau sur ses épaules. Mais parce que les saisons se succèdent toujours, même sur la terre calcinée, il ressentait aussi un étonnement ému qui, chez lui, devait favoriser une certaine propension à l'insouciance.

Yûzô ne s'en tint pas à son projet initial de descendre à la station de Shinagawa*. Ayant passé d'un ou deux ans la quarantaine, il venait à penser que les souffrances et les tristesses de la vie se résolvent dans le cours du temps, que les obstacles et les difficultés tombent un beau jour d'eux-mêmes ; il en avait déjà vu pas mal. Qu'on se démène dans l'inquiétude et la folie, que l'on contemple en silence, les bras croisés, en fin de compte, le résultat sera le même. La guerre avait bien fini par se terminer ! et plus vite même qu'il n'aurait cru. Quatre ans, est-ce court pour une guerre pareille ? Doit-on la trouver trop longue ? Il manquait de référence pour se prononcer. En tout cas, c'était fini.

Il avait bien compté se laver les mains du sort de Fujiko ; l'aban-

donner dans le cours du temps : ne l'avait-il pas quittée pendant la guerre ? À cette nouvelle rencontre, ces intentions lui revenaient un peu. Le conflit s'était achevé sur un de ces orages dont la violence sépare les couples. À la pensée d'avoir pu rompre sa liaison, il lui était arrivé parfois de ressentir un certain plaisir. Maintenant l'égoïsme roublard qui le caractérisait tendait à se réaffirmer. Sa perplexité pouvait sembler plus honnête que sa joie de voir cet amour terminé, mais ses sentiments demeuraient confus.

« Nous sommes à Shinbashi*, l'avertit Fujiko.

— Tu vas à la gare de Tôkyô ?

— Mais... oui. »

Fujiko devait, même alors, se remémorer leur ancienne habitude de descendre à Ginza* tous deux en sortant de la gare. Yûzô ne s'y était pas promené récemment, ayant plus souvent parcouru le trajet en tramway.

Il l'interrogea d'un air indifférent :

« Où vas-tu ?

— Moi ? Je vous suis. Pourquoi ? »

Sur le visage de la jeune femme se lisait une certaine inquiétude.

« Non, je te demande où tu habites maintenant.

— Habiter... C'est peut-être beaucoup dire.

— Tu sais, en ce qui me concerne...

— Maintenant, j'irai où vous m'emmènerez.

— Alors, où prends-tu tes repas ?

— Mes repas ? Je n'en ai pas tellement.

— Où te procures-tu tes rations ? »

Fujiko lisait de l'irritation sur le visage de Yûzô, mais elle ne répondit rien. Il la soupçonna de ne pas vouloir lui dévoiler son adresse. Se souvenant qu'elle avait gardé le silence quand ils avaient traversé Shinagawa : « Un de mes amis m'héberge, vois-tu, dit-il.

— C'est une cohabitation ?

— Et même une cohabitation dans la cohabitation. Il a loué une chambre de six nattes, et je m'y suis trouvé provisoirement un petit coin.

— Est-ce qu'une personne de plus... moi, ne pourrais-je m'y installer aussi ? Partager à trois, ce serait possible, n'est-ce pas ? » Cette femme devenait collante.

Sur le quai de la gare de Tôkyô, six infirmières de la Croix-Rouge se tenaient autour de leurs bagages. Yûzô regarda dans les deux

sens, mais aucun soldat démobilisé n'était descendu du train. Sur la ligne de Yokosuka* qu'il empruntait parfois, on voyait souvent des groupes de démobilisés sur ce quai ; parfois, ils voyageaient dans le même train que lui ; parfois, venus plus tôt, ils restaient rangés sur le quai.

Il n'existe sans doute dans l'histoire aucun précédent d'armées en déroute abandonnant tant de troupes au loin, au-delà des mers ; ni de pays qui se rende en laissant tant d'hommes livrés à eux-mêmes. Un grand nombre de soldats démobilisés dans les îles des mers du Sud parvenaient à Tokyo dans un état variant de la simple sous-alimentation à l'inanition complète. La vue de ces hordes malheureuses emplissait chaque fois le cœur de Yuzô d'une amertume inexprimable, mais son esprit critique s'éveillant, il se livrait à un examen de conscience sincère, et se sentait lavé. Tout bien pesé, que faire d'autre que baisser la tête, en rencontrant ses frères vaincus ? La compassion pour ces guerriers rentrant au pays natal montait en lui, comme s'ils étaient vraiment purs, d'une autre essence que ses voisins de quartier ou de tramway à Tôkyô.

Cette pureté qu'il croyait lire sur leurs visages n'était peut-être que la patience dans la longue maladie. Ces hommes étaient abattus par la fatigue, la famine, le découragement. De ces traits terreux, de ces yeux enfoncés, de ces pommettes saillantes, toute force d'expression avait disparu — ils étaient prostrés.

Mais c'était peut-être moins simple, songeait-il. Cette prostration était peut-être moins profonde que ne le jugeaient les étrangers, peut-être de violentes passions pouvaient-elles encore naître dans ces cœurs. Mais chez ces hommes qui se sont nourris de ce que l'homme ne mange pas, qui ont accompli les gestes que l'homme ne fait pas, devait exister une veine de pureté chez les soldats qui se sont frayé un chemin jusque dans leur patrie...

C'est un brancard qu'entouraient les infirmières de la Croix-Rouge, et un soldat malade posé sur l'asphalte du quai. Yûzô passant tout près faillit lui poser le pied sur la tête, mais l'évita de justesse. Même chez ce malade, l'expression restait limpide : il regardait, sans apparente animosité, les soldats américains monter et descendre des trains.

Une fois, Yuzo, stupéfait, avait entendu prononcer à voix basse, en anglais, les mots : *very pure*, mais, à la réflexion, ce devait être plutôt : *very poor* (très pauvres).

Les infirmières auprès des guerriers de retour au pays lui parurent encore plus belles que pendant la guerre, mais n'était-ce qu'un effet de contraste avec leur entourage ?

Yûzô descendit les marches du quai, puis se dirigea machinalement vers la sortie de Yaesu*, mais voyant un campement de Coréens dans le couloir, il revint sur ses pas, comme s'il lui venait une autre idée : « Sortons donc par-devant. Je passe toujours par-derrière et je le faisais encore, par habitude. »

Il avait souvent trouvé là des Coréens qui attendaient des trains de rapatriement. Plutôt que de passer la longue attente à faire la queue sur la plate-forme, ils s'établissaient au pied des marches, certains à croupetons, d'autres étendus de tout leur long sur leurs bagages, sur des haillons ou des couvertures sales étalés par terre. À leurs ballots disparates serrés avec des cordes de paille étaient encore ficelés des pots et des casseroles. Ils devaient souvent passer ainsi la nuit entière. On voyait beaucoup de familles nombreuses, les enfants tout semblables aux enfants japonais. Sans doute se trouvait-il là des femmes japonaises mariées à des Coréens. De temps à autre se détachait sur la cohue la blancheur d'une robe neuve traditionnelle, le rose d'une veste. Ces gens en partance vers leur pays à l'indépendance toute neuve évoquaient plutôt une troupe de malheureux réfugiés qu'un peuple libéré. Nombre d'entre eux semblaient sinistrés.

Du côté de la sortie de Yaesu, Yûzô remarquait d'autres files d'attente : des Japonais qui voulaient acheter des billets. Rentrant à une heure tardive, il les voyait s'aligner dès la nuit, en prévision de l'ouverture des guichets, le lendemain matin. Quelques personnes s'accroupissaient, d'autres s'endormaient sur place ; les derniers arrivés pouvaient s'appuyer au parapet du pont ; jusqu'à ses abords, le sol était parsemé d'excréments. C'étaient les latrines de ces campeurs. Yûzô repérait l'endroit pendant ses trajets vers la banlieue ; par temps de pluie, il faisait un détour pour marcher dans les voies du tramway.

Cette scène quotidienne lui étant revenue à l'esprit, il emprunta la grande sortie. Un léger gazouillis provenait des arbres de la place ; le pâle coucher du soleil dessinait deux taches claires sur le building de Marunouchi*. Devant la gare, ils remarquèrent une fille de seize ou dix-sept ans plantée là, très sale, une longue bouteille de colle d'une main, de l'autre un crayon très court. Elle portait une blouse

très usée, d'un orange rougeâtre, avec des manches grises. De gros sabots d'homme aux pieds, l'allure d'une vagabonde, d'une mendiante, cette créature accostait des soldats américains, les interpellait, faisait mine d'agripper leurs vêtements, sans qu'aucun voulût croiser son regard. Des hommes dont elle touchait le pantalon baissaient vers elle un regard surpris, distrait, et passaient leur chemin avec indifférence. Yûzô craignait que la pâte liquide ne collât sur le pantalon d'un militaire.

Enfin cette fille s'éloigna, tremblante, une épaule plus haute que l'autre, glissant comme si ses gros sabots dérapaient. Elle traversa la place et disparut près de la gare obscure.

Fujiko détourna la tête pour la suivre des yeux :

« C'est horrible, n'est-ce pas ?

— Une folle. D'abord, j'ai pensé que c'était une mendiante.

— De nos jours, quand je vois des scènes de ce genre, j'ai peur de finir comme cela. J'en ai des frissons... mais maintenant que je vous ai rencontré, je n'ai plus à m'inquiéter. Je suis si heureuse de n'être pas morte. Vivante, j'ai pu vous retrouver.

— Il faut bien voir les choses ainsi. Du temps du grand tremblement de terre, j'avais été pris sous une maison de Kanda* qui s'était écroulée. J'étais coincé par une poutre ; j'ai failli mourir.

— Oui, je sais, il vous en reste une cicatrice à la hanche droite... un jour, vous me l'aviez raconté.

— J'allais encore au lycée. Mais, bien entendu, le Japon n'était pas à cette époque-là ce criminel de guerre traduit devant le tribunal du monde. Un tremblement de terre, c'est une calamité naturelle.

— Je me demande si j'étais née lors du grand tremblement de terre ?

— Bien sûr !

— Je vivais à la campagne ; je n'étais au courant de rien. Si je dois avoir des enfants, je préfère attendre que le pays ait commencé à revivre.

— Voyons, tu le disais toi-même il y a un moment : l'homme n'est jamais si fort que dans le feu. Je n'ai pas couru d'aussi grands dangers pendant la guerre que pendant le grand tremblement de terre... Je veux dire qu'il y a eu plus de dangers en un seul instant de calamités. De nos jours, les enfants vivent l'esprit plus libre. Dès l'enfance, ils connaissent beaucoup moins de contrainte.

— Vraiment ? Après notre séparation, je pensais parfois que si

vous deviez partir pour la guerre, j'aurais aimé avoir un enfant de vous. Alors, être ainsi, vivante, à côté de vous... Si vous le vouliez... »

Elle vint tout près ; ils se trouvaient épaule contre épaule.

« Ce qu'on appelle un enfant naturel, dit-il, légalement, cela n'existe plus.

— Ah ? »

Yûzô fronça le sourcil ; il lui semblait avoir manqué une marche et la tête lui tournait un peu. Il n'était pas impossible que Fujiko fût sincère ; cependant, depuis le moment de leur rencontre à Kamakura, tous deux n'avaient échangé que des propos durs, secs, pleins de sous-entendus. Cela le fit réfléchir et l'effraya.

Il soupçonnait la jeune femme de rechercher son intérêt, et ce souci ne devait certes pas être tout à fait absent des propos résolus qu'elle tenait ; néanmoins, elle donnait aussi l'impression de se jeter à sa tête sans arrière-pensée, comme si elle n'était pas encore éveillée de sa stupeur.

Maintenant qu'il l'avait retrouvée, le sol manquait sous ses pas. Le souci réaliste de se préserver restait toujours présent, chez lui, dans sa crainte de renouer cette liaison fatale, et cela depuis le premier moment qu'il l'avait aperçue, mais pourtant ses intentions sortaient quelque peu du domaine du réalisme.

Séparé des siens qui avaient été évacués, errant à travers une ville où toutes règles étaient abolies — car c'était une période de liberté sans frein —, il avait renoué sans résistance avec Fujiko ; il semblait pourtant qu'un penchant irrésistible l'eût lié, ensorcelé. Il sortait d'une époque où il s'était enivré de sacrifier à la guerre son moi, sa réalité ; maintenant encore, dans son émerveillement à se retrouver lui-même, après sa découverte de la jeune femme au sanctuaire de Hachiman, une humeur souillée de quelque obscur poison lui pesait. Un sentiment d'oppression croupissante l'envahit. Néanmoins, le destin qui le réunissait à la femme des jours d'avant-guerre, le châtiment qu'il encourait pour s'être à nouveau chargé de son fardeau d'antan, tout cela se transmuait en compassion pour elle.

En arrivant aux voies du tramway, Yûzô hésita : se dirigerait-il vers le parc de Hibiya* ? vers Ginza ? Le parc se montrait plus proche ; il avança donc jusqu'à l'entrée, mais quand il vit combien tout y était bouleversé, il se détourna pour repartir dans l'autre direction. Il faisait nuit quand ils atteignirent Ginza.

Fujiko n'ayant pas révélé son adresse, Yûzô ne pouvait lui proposer d'aller chez elle. Peut-être, d'ailleurs, ne vivait-elle pas seule. Elle montrait un peu de timidité, mais n'en continuait pas moins son manège et le suivait sans insister pour connaître leur destination. Elle dissimulait même sa crainte des rues désertes, sombres, dévastées par les bombardements. Yûzô commençait à s'impatienter.

Ils auraient pu passer la nuit dans certaines maisons de Tsukiji*, mais Yûzô ne connaissait pas bien ce quartier. Ils marchaient à l'aventure, dans la direction générale du théâtre du kabuki*. Soudain, sans prévenir, Yûzô s'enfonça dans une allée pour y chercher un recoin discret. Fujiko se précipita derrière lui. « Attends-moi là, juste une minute. — Non, j'ai peur ! » Elle se tenait si près qu'il l'eût volontiers repoussée du coude.

Les briques et les tuiles cliquetaient sous ses pas, tandis qu'il s'avançait avec précaution vers un mur, mais il s'aperçut soudain que ce mur se dressait comme une feuille isolée de paravent, debout encore alors que tout le reste du bâtiment avait été détruit par l'incendie.

Il en reçut un choc. Sur la ligne de crête, déchiquetée en biais, pesait l'obscurité, crocs de la nuit menaçante, brûlure puante qui l'aspirait.

« Moi... Une fois j'ai voulu me sauver, retourner en province. Un soir comme celui-ci, dans la gare d'Ueno*... Je me suis rendu compte, en passant la main, que j'étais mouillée, dit Fujiko, retenant son souffle. Derrière moi, un homme venait de souiller mes vêtements !

— Ouais ! Vous deviez vous serrer de si près...

— Oh, non ! pas du tout ! j'en frissonnais... j'ai quitté la file. Les hommes sont effrayants. En un moment pareil, comment a-t-il pu ? Ah, j'ai peur. » Fujiko, serrant les épaules, s'accroupit tout près de lui.

« Ce devait être un malade.

— Un sinistré. Il tenait un papier à la main certifiant que sa demeure avait été brûlée. Il quittait Tôkyô. »

Yûzô se détournait, prêt à repartir, mais Fujiko ne manifestait aucune intention de se relever. Elle continuait : « La queue sortait de la gare jusqu'à un endroit où il faisait nuit noire et...

— Allons, partons !

— Ah ! mais c'est que je n'en puis plus ! Si nous continuons

comme cela, je vais m'enfoncer là, dans le sol noir. Je suis sortie depuis ce matin... »

Elle avait dû fermer les yeux. Yûzô, toujours debout, baissait le visage vers elle, pensant qu'elle n'avait peut-être même pas déjeuné, mais dit seulement : « On commence à reconstruire les maisons, par ici.

— Ah oui ? J'aurais peur. Je ne pourrais pas vivre dans un endroit pareil.

— Peut-être des gens y vivent-ils déjà ?

— J'ai peur ! J'ai tellement peur ! » s'exclama Fujiko. La jeune femme se releva en s'accrochant à la main de l'homme. « C'est terrible ! Vous m'effrayez !

— Il n'y a rien à craindre. À l'époque du tremblement de terre, j'ai vu des gens se donner des rendez-vous galants dans des cabanes comme celles qui sont là-bas... mais quelle atmosphère sinistre !

— Sinistre ! Ah, ça ! vous pouvez le dire ! »

Somme toute, Yûzô ne rejetait pas Fujiko. Sous l'emprise d'une sensation de chaleur, d'indicible intimité, de repos innocent qui agissait comme un calmant sur son mystérieux étonnement, il éprouvait, plutôt que l'irritation qui suit la longue séparation de toute féminité, la tendre redécouverte de la femme, comme après une longue maladie.

L'épaule de Fujiko, maigre, osseuse, ne se pressait contre la sienne que du poids d'une lourde fatigue. Pourtant, c'était pour lui les retrouvailles avec la femme même.

Yûzô descendit du tas de gravats et se dirigea vers les cabanes qui semblaient dépourvues de fenêtres. En approchant, il entendit les lames de bois se briser sous ses pas.

NUÉE D'OISEAUX BLANCS

(Senbazuru)

*L'*Introduction, *au début de ce volume, décrit les principales caractéristiques de* Nuée d'oiseaux blancs *et la place que ce roman occupe dans l'ensemble des œuvres de Kawabata.*

La version définitive de Nuée d'oiseaux blancs *parut en février 1952 chez Chikuma shobô, à Tôkyô. Initialement, ce roman avait été publié par fragments :*

Titre traduit	*Titre original*	*Nom de la revue*	*Numéro*
Senbazuru, ou Les oiseaux blancs	Senbazuru	*Yomimono Jiji bessatsu*	*n° 3, mai 1949*
Le soleil couchant sur le bois	Mori no yûhi	*Bessatsu Bungei shunjû*	*n° 12, août 1949*
Eshino	Eshino	*Shôsetsu kôen*	*mars 1950*
Le rouge à lèvres de la mère – 1	Haha no kuchibeni – 1	*Shôsetsu kôen*	*novembre 1950*
Le rouge à lèvres de la mère – 2	Haha no kuchibeni – 2	*Shôsetsu kôen*	*décembre 1950*
Étoile double	Nijûboshi	*Bessatsu Bungei shunjû*	*n°24, octobre 1951*

On peut constater que les titres de ces fragments sont identiques à ceux des cinq « livres » du récit achevé. Les retouches effectuées par l'auteur entre les deux versions sont beaucoup moins importantes que celles de Pays de neige *ou du* Maître ou le Tournoi de go.

On voit aussi que Senbazuru, *qui est le titre original japonais de l'œuvre finale, est également celui du premier livre. Ce mot désigne un motif traditionnel japonais, extrêmement stylisé, représentant l'envol d'innombrables oiseaux migrateurs, tout blancs à tête tachée de rouge et de noir* (senba = *mille*, tsuru = *grue*), *considérés*

au Japon comme symboles de pureté. Par extension, senbazuru *se dit également d'un ensemble de ces mêmes motifs, obtenus par pliage de papier* (origami) *et assemblés entre eux. Les traducteurs ont adopté le titre français* Nuée d'oiseaux blancs, *avec l'autorisation de l'auteur, de son vivant.*

Ce titre évoque la jeune fille du livre premier, Yukiko, qui porte un paquet enveloppé d'un carré d'étoffe (furoshiki) *de soie rose, avec le motif de* senbazuru *en blanc. Image fraîche et vivante qui, à peine esquissée, devient lointaine, pour ne laisser qu'une sorte de nostalgie. Un souvenir fragile, un signe, une impression, dont la pureté et la beauté subsistent. Une réminiscence qui revient au cours du récit comme un thème musical... Cette image captive Kikuji, personnage central du roman.*

Ce qui précède n'est qu'un des exemples des fragments qui composent le roman. Or, quand ces petites pièces sont réunies en volume, l'impression change radicalement. Sans produire le moindre effet de disparate, la simple succession des images donne naissance à une composition solidement structurée. Chaque fragment initial trouve sa place dans l'ensemble, et il n'est pas jusqu'aux répétitions de certains détails qui n'y prennent valeur de symboles, en rappelant un certain nombre de faits qui correspondent à des sensations précises, éprouvées sur le moment par le personnage central.

En effet, sous l'apparence d'une narration objective à la troisième personne, avec une méthode descriptive qui semble relever d'un classicisme éprouvé, ce roman, comme beaucoup d'autres œuvres majeures de Kawabata, repose entièrement sur le langage de l'intuition pure. De la première à la dernière ligne, il n'est pas une phrase qui n'ait traversé le filtre de la sensibilité du héros, incarnation de celle de l'auteur au second degré. Cet écrivain, poète né qui use de la prose, recherche constamment une forme subjective de réalisme : une fiction peut être plus vraie que la réalité, quand elle repose sur une certaine véracité des sensations.

À côté de ce personnage central Kikuji, Nuée d'oiseaux blancs *recourt à un élément extérieur, autre garant de cette véracité. Il s'agit de l'art du thé, adopté comme cadre du roman. Kawabata dit à ce sujet : « Au temps de la neige, de la lune ou des fleurs, on pense le mieux à ses amis — voilà l'esprit essentiel de l'art du thé. Une "réunion de thé" est une communion de sentiments, quand de*

bons amis se retrouvent au meilleur moment, dans les meilleures conditions.

À ce propos, voir dans mon roman Nuée d'oiseaux blancs *une description de la beauté de l'art du thé, de son esprit ou de ses formes est une erreur, car c'est davantage une œuvre critique, où j'ai émis des réserves sur la forme dégradée dans laquelle cet art a sombré de nos jours.* » (Conférence tenue à Stockholm, le 12 décembre 1968, lors de l'attribution du prix Nobel de littérature.)

Ainsi, l'écrivain ne laisse aucune équivoque sur son intention. Si le roman se place dans cette atmosphère très particulière, typiquement japonaise, de l'art du thé, le lecteur devra se garder d'y voir l'expression d'un exotisme facile. Dans l'esprit de l'auteur, le véritable art du thé devrait être étranger à cette « cérémonie du thé » qui fait partie, avec l'arrangement des fleurs, de l'éducation mondaine de millions de jeunes filles japonaises.*

Quelles sont alors les raisons qui ont poussé l'auteur à situer dans ce cadre, vieux de cinq siècles (voir Rikyû, *dans le* Glossaire), *une histoire d'amours tragiques où tout se défait sans fracas ?*

L'art du thé est avant tout une certaine conception esthétique de la vie elle-même : son idéal consiste à vivre en communion spontanée avec la nature et avec le beau, dans un monde de sérénité et d'harmonie, toute considération intellectuelle exclue. Il est aussi un art complet, qui s'adresse à chacun des cinq sens. Il peut faire appel à toutes sortes d'objets et substances, sans restriction aucune si ce n'est le respect des lois de l'harmonie. Même les pièces les plus rares, les plus fragiles et les plus précieuses peuvent revivre ainsi dans un univers dont la conception est à l'opposé exact de celle des vitrines de musée, dans un cadre sobre et raffiné qui confère à ces objets un charme secret qui est l'apanage des êtres vivants.

Si la contemplation d'un chef-d'œuvre absolu vous saisit au point de faire oublier ce qui vous entoure et vous-même, et si cet objet parfait vit parmi vous tout naturellement, l'homme en vous peut renaître purifié en cet univers à l'échelle humaine, dont rien ne vient troubler l'équilibre parfait. Qu'importe alors la valeur des choses dans la vie quotidienne !

Ainsi transposées, les réalités de la vie se trouvent dégagées de leur signification habituelle. C'est un monde fait d'intuitions nouvelles, détachées de toute considération terrestre. Le langage de la morale ou de l'intelligence n'a plus cours, pour laisser sa place au

langage de la pure sensation. C'est un univers exempt de souillure, dût-il même y avoir souillure au sens commun du terme...

Le père de Kikuji était un grand collectionneur d'objets d'art et amateur averti de l'art du thé. Il avait eu deux maîtresses : Chikako, experte en l'art du thé qui, tôt délaissée, essayait surtout de se rendre utile par ses compétences ; ensuite Mme Ôta, veuve d'un ami qui avait été lui aussi un grand collectionneur. Celle-ci avait été l'objet d'un amour sincère, que seule la mort du père de Kikuji avait interrompu. Tout cela, pour le jeune Kikuji, s'estompait dans la nuit des temps.

L'histoire commence ici. Un jour, invité à une réunion de thé par Chikako, il a la surprise d'y retrouver Mme Ôta, accompagnée de sa fille Fumiko. Après de brèves amours, Mme Ôta se donne la mort, laissant à jamais à Kikuji le souvenir d'une sensation merveilleuse de douceur, de volupté et d'apaisement. Fumiko, sa fille, supporte les conséquences du drame avec un courage admirable. En souvenir de sa mère, elle offre à Kikuji un vase de céramique de Shino* *auquel sa mère était attachée. C'est un chef-d'œuvre incomparable, d'une beauté subtile et d'une harmonie apaisante et presque caressante qui, pour Kikuji, évoque irrésistiblement le charme de Mme Ôta. Mais Fumiko lui fait aussi présent d'une tasse de thé, autre merveille de* Shino. *La petite tasse, placée à côté du vase, évoque pour Kikuji l'image de la jeune fille vivant à côté de sa mère. La catastrophe est proche : un soir, Fumiko se donne à lui, et semble murmurer : « Petite tasse ne vaut le vase ». Elle brise la tasse, et disparaît...*

Dès lors, on n'a plus affaire à une tradition usée, mais à une attitude résolument originale et moderne en ce qu'elle implique la fermeté du choix chez cet écrivain doué d'une sensibilité peu commune, observateur lucide et esthète par inclination.

Le beau, ainsi que le vrai, s'expriment rarement dans le permanent ; c'est l'éphémère qui est beau : cette conception esthétique, inhérente à une forme de sensibilité plusieurs fois séculaire, représente chez Kawabata une aspiration irrésistible, si profondément intime qu'il éviterait plutôt, par une sorte de pudeur, de l'extérioriser d'une manière trop visible. Nuée d'oiseaux blancs *peut donc être considéré comme l'une des évocations, intenses et éblouissantes, de la personnalité de l'écrivain en ce qu'elle a de plus spontané.*

LIVRE PREMIER

SENBAZURU [1]
ou
LES OISEAUX BLANCS

1

Kikuji avait déjà pénétré dans l'enceinte du temple Engakuji*, à Kamakura*, mais il hésitait encore. Irait-il ou n'irait-il pas assister à cette réunion de thé ? Et puis, n'allait-il pas arriver en retard ?

Si Mlle Kurimoto Chikako, professeur en l'art du thé, ne manquait jamais de l'inviter à chaque fois qu'elle organisait ses réunions, tenues dans un pavillon du jardin du temple, il ne s'y était pourtant jamais rendu depuis la mort de son père. Ces invitations n'étant, à ses yeux, que de simples gestes de politesse à la mémoire de feu son père, il n'y prêtait pas attention.

Pour l'invitation d'aujourd'hui, toutefois, l'hôtesse avait insisté en ajoutant quelques mots de sa main : elle avait à cœur de lui présenter une jeune fille de ses élèves.

En lisant ces mots, Kikuji avait songé de nouveau aux taches qui marquaient le sein de Chikako.

Il ne devait pas avoir plus de huit ou neuf ans alors : il était arrivé

---

1. *Senbazuru* est le titre original japonais du livre premier, et également le titre général du récit. Les traducteurs ont adopté le titre français *Nuée d'oiseaux blancs*, avec l'autorisation de l'auteur de son vivant. Il indique un motif de dessin traditionnel japonais, extrêmement stylisé, représentant l'envol d'innombrables oiseaux migrateurs, tout blancs à tête tachée de rouge et de noir (*senba* = mille, *tsuru* = grue), considérés au Japon comme symboles de pureté. Par extension, *senbazuru* se dit également pour un ensemble de ces mêmes motifs, obtenus par pliage de papier (origami) et assemblés entre eux.

chez elle avec son père, tandis qu'elle était occupée, dans sa chambre, le sein découvert, à couper avec de petits ciseaux les poils drus qui hérissaient ces taches. De vilaines taches violacées et noirâtres, grandes comme une main ouverte, qu'elle avait sur le sein gauche et au-dessous, avec leurs touffes de poils.

— Oh ! vous êtes avec votre fils ! s'était-elle écriée, surprise, tout en cherchant à rajuster le col de son kimono d'un geste hésitant. Elle se sentait plus confuse encore, semblait-il, d'avoir l'air de cacher sa poitrine avec précipitation. Enfin, elle s'était à demi détournée pour glisser posément, lentement, le revers de son kimono sous la ceinture.

Ce n'était assurément pas la visite du père de Kikuji qui l'avait surprise, mais la présence inattendue de l'enfant. La bonne qui leur avait ouvert la porte avait dû, probablement, ne lui annoncer l'arrivée que de ce seul visiteur.

Évitant la chambre de Chikako, le père de Kikuji avait gagné la pièce contiguë, aménagée pour servir d'atelier. Et là, devant le *tokonoma**, contemplant fixement le *kakemono** qui y était exposé, il avait demandé d'une voix distraite :

— Pourrais-je goûter le thé ?

— Bien sûr ! avait-elle répondu.

Néanmoins elle n'était pas venue aussitôt dans la pièce où ils attendaient.

Elle avait un journal déplié sur ses genoux et les poils qu'elle coupait tombaient sur le papier. Des poils durs comme les poils d'une barbe masculine. Et Kikuji, l'enfant, avait tout vu.

Il était midi, et pourtant des souris trottaient et dansaient à grand bruit sur le plafond. Dehors, près de la galerie, il y avait un pêcher en fleurs.

Chikako avait fini par venir s'installer devant le feu pour préparer le thé, mais avec quelque chose de vague dans ses gestes, comme si sa pensée était ailleurs.

Une dizaine de jours plus tard, Kikuji avait entendu sa mère raconter à son père, sur le ton qu'on prend pour révéler un grand secret, que Chikako ne se marierait pas à cause des taches qui lui marquaient la poitrine. Avec candeur, la mère de Kikuji croyait que son mari n'en savait rien. Visiblement, elle se sentait émue de compassion pour Chikako et le visage qu'elle montrait apparaissait sincèrement bouleversé.

— Oh ! Euh !

Le père de Kikuji n'usait que de vagues monosyllabes pour feindre la surprise en écoutant son épouse. Puis il finit par lui dire :

— Peut-être que ce n'est pas aussi grave que cela... pourvu que le mari soit au courant et que la chose soit réglée avant le mariage !

— C'est aussi ce que je lui ai dit. Mais quand même, tu comprends, ce n'est pas si facile pour une femme d'avouer qu'on a de grosses taches sur la poitrine !

— Je ne dis pas, mais elle n'est pas une petite fille non plus !

— Ce n'est malgré tout pas si commode de dire une chose pareille. Pour un homme, bien sûr, ce serait différent ; et même si le secret n'était révélé qu'après le mariage, il n'aurait qu'à en rire et tout serait oublié.

— Ces taches, elle te les a montrées ?

— Voyons ! ne dis pas de bêtises !

— Alors elle te l'a raconté, et voilà tout !

— Mais oui. Elle est venue aujourd'hui pour la leçon de thé, et la conversation est tombée là-dessus comme cela ; nous parlions de tout et de rien. Je crois qu'elle s'en est confessée tout à fait par hasard, sans préméditation aucune.

Le père de Kikuji l'entendit sans rien dire.

— Supposons qu'elle se marie, reprit la mère. Qu'est-ce que tu crois qu'il en pensera, son mari ?

— Probablement assez désagréable à voir et un peu dégoûtant au premier abord. Mais qui sait si, à la longue, un secret de cette sorte n'aurait pas son côté plaisant, voire un certain piment peut-être ?... Je me demande même si ce défaut n'irait pas jusqu'à mettre en valeur ses autres qualités, comme une sorte de repoussoir. En tout cas, à mon avis, ce n'est pas là un inconvénient majeur.

— J'ai essayé de la consoler en lui disant la même chose, et c'est alors qu'elle m'a confié que la tache lui couvrait aussi le sein.

— Ah oui ?

— Oui, elle pense à l'enfant qu'elle pourrait mettre au monde et qu'elle devrait nourrir. Voilà ce qui la désole. Même si les choses s'arrangeaient avec son mari, que faire avec l'enfant ?

— Veux-tu dire que cette marque de naissance l'empêcherait d'allaiter ?

— Ce n'est pas cela du tout. Elle ne peut se faire à l'idée que son enfant, quand elle lui donnera le sein, aura sous les yeux ces vilaines marques. Moi, je n'y avais pas pensé. Mais quand on les a sur soi, ces

taches affreuses, on envisage toutes les conséquences, c'est normal. Dès sa naissance, le bébé tétera ; et du jour qu'il aura les yeux ouverts, ce sera pour voir ces horribles taches sur le sein de sa mère. Sa première impression en ce monde, le sentiment initial qu'il aura de sa mère, ce sera la vision de ces abominables marques sur son sein... Un souvenir horrible qui ne le quittera plus tout au long de sa vie !

— Sans doute, sans doute... Mais n'est-ce pas là pousser les choses un peu loin ?

— Peut-être, oui, car après tout on peut également élever un enfant au lait de vache ou lui donner une nourrice.

— Le principal, à mon avis, c'est qu'elle soit capable elle-même d'allaiter son enfant.

— Impossible, te dis-je ! C'est une histoire qui vous perce le cœur quand on y pense, et je n'arrivais pas à retenir mes larmes quand elle m'en a parlé. Imagine un peu notre petit Kikuji : est-ce que tu crois que j'aurais voulu le nourrir, moi, si j'avais eu de pareilles taches sur le sein ?

— C'est juste, reconnut le père.

Le sang de Kikuji n'avait fait qu'un tour à voir comment son père feignait de tout ignorer. La colère bouillait en lui. Parce qu'il les avait vues aussi, le petit Kikuji, les vilaines taches de Chikako. Et ce père, qui ne paraissait pas le moins du monde gêné par la présence de son enfant, il s'était pris à le haïr sur le moment, de toute la force de son indignation !

Mais à présent qu'il se rappelle cette histoire vieille de presque vingt ans, Kikuji ne peut s'empêcher de sourire en se représentant combien son père, en réalité, avait dû se sentir embarrassé et plus qu'embarrassé.

Il n'empêche que le même Kikuji, depuis sa dixième année, avait bien souvent repensé aux paroles de sa mère. Que de fois n'avait-il pas été saisi d'effroi à l'idée qu'il pourrait avoir pour demi-frère ou demi-sœur un nourrisson élevé à ce sein marqué, au sein souillé de taches de cette mère qui n'était pas la sienne ! Et il avait peur, non pas seulement d'avoir des frères ou des sœurs d'un autre lit, mais de l'existence même de cet éventuel rejeton : il ne pouvait s'empêcher de penser qu'un bébé suçant son lait d'un sein couvert de ces horribles marques de naissance, avec leurs touffes de poils durs, devait nécessairement avoir quelque chose de diabolique dans sa nature.

Par bonheur, Chikako n'avait jamais eu d'enfant. Peut-être même

était-ce le père de Kikuji qui n'avait point voulu en avoir avec elle ? Qui sait si ce n'était pas lui qui lui avait plus ou moins suggéré cette attendrissante histoire des taches et de l'enfant, si bouleversante pour la mère de Kikuji, et ceci avec l'intention bien arrêtée qu'elle se refusât à mettre au monde un enfant ? Le certain, en tout cas, c'est que ni avant, ni après la mort du père de Kikuji, nul enfant de Chikako n'était venu au monde.

Mais aussi comme Chikako s'était livrée à ces confidences très peu de temps après que Kikuji, accompagnant son père, eut surpris le secret, c'était peut-être encore un coup monté par précaution pour devancer l'aveu que l'enfant aurait pu en faire à sa mère. Qui sait ?

Il n'en reste pas moins que Chikako ne s'est jamais mariée, et l'on peut aussi bien se demander si finalement les taches n'ont pas directement influé sur son destin.

Pour Kikuji, le choc qu'il avait ressenti, tout enfant, à la vue de ces taches en avait comme gravé en lui le souvenir ineffaçable. Qui peut dire si son propre destin n'a pas été influencé jusqu'à un certain point par cette impression ?

La première image qui s'était offerte à lui, en recevant l'invitation et en apprenant que Chikako se proposait de lui présenter une jeune fille à cette réunion de thé, c'était encore la vision des marques qui lui tachaient le sein, et sa pensée y revenait sans cesse.

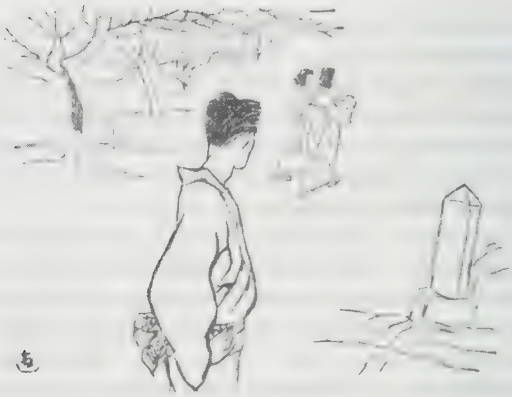
« Elle doit avoir une peau douce et fine, la jeune fille que veut me faire connaître Chikako », rêvassait Kikuji vaguement, par contraste.

Puis sa pensée revint à son père et il se demanda s'il n'avait pas parfois caressé les taches sous ses doigts, s'il ne s'amusait pas à les mordiller peut-être...

Telles étaient donc les chimères qu'il caressait en continuant sa promenade sous le couvert des arbres près du temple, tout en écoutant le chant des oiseaux.

Par la suite (et c'était quelques années à peine après l'incident qui avait marqué son enfance), Chikako perdit visiblement tout ce qu'elle avait pu avoir de féminin dans l'allure ou dans les traits. Aujourd'hui, c'était un être positivement asexué. Et Kikuji, bercé dans ses pensées, la voyait maintenant, active et pleine d'énergie, présider à la réunion de thé qu'elle organisait. « Mais sa poitrine avec ses marques de naissance, se disait-il, ne doit plus avoir le même éclat qu'autrefois... »

Il s'était pris à rire de ses propres imaginations et de ses idées incon-



grues quand il entendit derrière lui, sur le sentier, le pas de deux jeunes personnes qui se hâtaient. Kikuji s'effaça, leur ouvrant le passage, mais non sans leur demander si c'était bien là le sentier qui conduisait au pavillon où Mlle Kurimoto tenait sa réunion de thé.

— Oui, monsieur ! avaient répondu d'une même voix les deux jeunes filles.

Outre qu'il le savait très bien, Kikuji, rien qu'à voir le costume que portaient ces jeunes personnes, ne pouvait hésiter : elles se rendaient à une séance thé. S'il avait posé sa question quand même, c'était en quelque sorte pour s'obliger lui-même à y assister.

L'une de ces jeunes filles portait un *furoshiki*[1] de soie rose avec le motif de *senbazuru* en blanc. Elle était belle.

2

Lorsqu'il fut sous l'auvent du pavillon, les jeunes filles qui l'avaient devancé quittaient leurs socquettes de marche[2] pour en chausser de toutes fraîches. Par-dessus leurs épaules, Kikuji jeta un regard dans la chambre de thé, dont la porte était ouverte : c'était

1. Carré d'étoffe qui sert à envelopper les objets que l'on porte à la main.
2. *Tabi*, sorte de chaussettes avec un doigt pour le gros orteil.

une salle de huit nattes où l'assistance était nombreuse ; rien que des personnes vêtues de kimonos aux couleurs vives, serrées presque à se toucher.

Chikako, de son regard vigilant, aperçut aussitôt son invité et se leva pour l'accueillir sur le seuil.

— Ah ! entrez, entrez, je vous en prie ! Il est si rare de vous voir ici : soyez le bienvenu. Par là, s'il vous plaît, entrez donc, ne vous gênez pas !

Et ce disant, elle lui indiquait du geste une porte à glissière donnant sur la place d'honneur, près du *tokonoma**.

Sentant tous les regards converger sur lui, Kikuji, rougissant, s'enquit auprès de Chikako :

— Il n'y a que des dames ?

— Oh ! il y avait aussi quelques messieurs tout à l'heure, mais ils sont déjà repartis. C'est vous qui êtes la fleur de notre réunion !

— Moi, une fleur ? protesta Kikuji.

— Oui, oui, c'est un honneur qui vous sied parfaitement.

Kikuji, de la main, montra qu'il entrerait plutôt par l'autre porte. Comme il se retournait, il vit que les jeunes filles de tout à l'heure, qui avaient changé leurs *tabi* et roulé ceux qu'elles venaient de quitter dans le foulard orné de *senbazuru*, attendaient avec déférence devant la porte, à l'entrée, afin de le laisser passer le premier.

Kikuji s'avança dans l'antichambre où régnait un certain désordre, avec les vêtements et paquets déposés par les invités, les boîtes à gâteaux, les coffrets et étuis des objets précieux réservés aux séances de thé. Sous l'appentis du *mizuya*[1], une bonne rinçait les tasses et autres récipients.

Chikako y suivit Kikuji et, les mains aux genoux, s'inclina et s'assit devant lui.

— Comment la trouvez-vous ? lui chuchota-t-elle. Sympathique, non ?

— De qui parlez-vous ? demanda Kikuji sur le même ton. Est-ce la jeune personne qui porte le *furoshiki* de *senbazuru* ?

— Qui s'occupe de *furoshiki* ? Est-ce que je sais, moi ! Je vous parle de l'une des jeunes personnes qui étaient là, debout à l'entrée. La plus jolie. C'est Mlle Inamura : Inamura Yukiko.

---

1. Dans un pavillon de thé, le *mizuya* sert d'office où l'on lave et prépare les ustensiles nécessaires au service du thé.

Kikuji approuva vaguement d'un hochement de tête.

— Il me semble que vous avez l'œil bien galant pour remarquer jusqu'au détail du *furoshiki*, bavarda Chikako. J'ai même cru tout à l'heure que vous étiez arrivés ensemble ! Mais avouez que c'eût été quand même aller un peu vite en besogne !

— Qu'allez-vous penser là ? protesta encore Kikuji.

— Vous avez bien de la chance, en tout cas, puisque vous l'avez déjà rencontrée en venant. Votre père, vous savez, connaissait bien la famille Inamura.

— Ah oui ?

— Ils avaient naguère un commerce de soie à Yokohama*. La jeune fille, voyez-vous, ne sait rien encore de nos projets, je tiens à vous le dire. Mais vous, regardez-la bien !

À vrai dire, Chikako, dans son bavardage, avait de beaucoup dépassé le ton du chuchotement, et ils n'étaient séparés du salon que par une seule porte mince. Kikuji n'y pensait pas sans gêne. Mais voilà Chikako qui s'approche encore et lui glisse à l'oreille :

— Il y a malheureusement quelque chose d'un peu ennuyeux... C'est que Mme Ôta... vous savez... elle est ici. Sa fille aussi est venue avec elle...

Chikako planta son regard scrutateur dans le visage de Kikuji et reprit :

— Vous comprenez, ce n'est pas moi qui les avais invitées aujourd'hui ; mais une réunion comme celle-ci, une séance de thé, n'importe qui peut y venir, en principe, même de simples passants. Tout à l'heure encore, il nous a fallu recevoir deux couples d'Américains qui se trouvaient là tout à fait par hasard. Je suis désolée ; mais que pouvais-je faire quand Mme Ôta est arrivée ? Elle aura sans doute entendu parler de notre réunion. Inutile de vous dire qu'elle n'est naturellement au courant de rien, en ce qui vous concerne.

— Moi non plus, je... commença Kikuji, qui voulait dire : « Je n'avais nullement l'intention de me prêter à une classique rencontre en vue d'un mariage. » Mais au dernier moment, la gorge sèche, il était resté incapable d'articuler les mots qu'il avait sur ses lèvres.

— Vous, après tout, cela vous est égal, n'est-ce pas ? Et si quelqu'un peut se trouver gêné, c'est bien Mme Ôta et elle seule !

Kikuji se sentait irrité d'entendre Chikako le prendre sur ce ton.

La liaison que son père avait eue avec elle n'avait, de toute évidence, guère duré plus que le temps d'une courte aventure ; mais

elle avait continué à fréquenter la maison jusqu'à sa mort et à y déployer son utile activité de ménagère. Certes, sa présence allait de soi aux réunions de thé. Mais elle se trouvait là aussi bien pour de simples invités, à aider au ménage. Il eût été par trop comique que la mère de Kikuji, à l'époque, se fût sentie mordue de jalousie pour une personne aussi peu féminine. Pourtant, il est certain qu'elle avait fini par découvrir que son mari connaissait fort bien, et pour cause, les taches que Chikako avait sur la poitrine ; mais à l'époque, tout était déjà bien fini depuis longtemps, et Chikako, avec l'air d'indifférence de celle qui a tout oublié, se tenait sans la moindre émotion aux côtés de l'épouse, qui eût pu être sa rivale.

Kikuji, pour sa part, s'était habitué à regarder son existence comme négligeable et avait peu à peu oublié les violents griefs de son enfance. Il s'était mis à la traiter par le mépris. Oh ! que c'était bien dans la manière de cette femme, de se rendre ainsi indispensable à la famille par ses services, en laissant derrière elle tout ce qu'elle avait pu avoir de charme féminin ! C'était aussi grâce à l'appui de cette famille qu'elle avait pu s'assurer, comme maître de thé, un succès enviable.

La femme qui était en elle n'avait dû connaître, comme seule trace d'amour dans sa vie, que l'aventure unique et éphémère qu'elle avait eue avec le père de Kikuji, après quoi elle s'était éteinte. Et dans cette pensée, Kikuji, après la mort de son père, ne pouvait plus songer à elle qu'avec un sentiment voisin de la compassion.

Quant à la mère de Kikuji, comment eût-elle nourri de l'hostilité à l'égard de Chikako, quand elle avait à se préoccuper d'un tout autre problème, infiniment plus grave, qui se posait avec Mme Ôta ?

Car M. Ôta et le père de Kikuji, tous deux adeptes de l'art du thé, se trouvaient assez intimement liés. À la mort de M. Ôta, c'était le père de Kikuji qui s'était chargé de vendre la collection artistique de son ami. Il était ainsi entré en rapport avec la veuve de son ami, qui devint sa maîtresse.

Chikako n'avait pas manqué d'en informer l'épouse sans le moindre retard. Elle se sentait tout naturellement de son bord et s'employait activement. Un peu trop, même. Ne suivait-elle pas le père de Kikuji comme son ombre, pour le surveiller ? N'allait-elle pas fréquemment chez la veuve, pour l'accabler de reproches ? C'était à croire que sa jalousie, enfouie sous terre depuis des années et des années, refleurissait soudain en cette occasion.

La mère de Kikuji, par contre, rougissait plutôt des interventions

un peu trop tapageuses de Chikako, qui mettaient en péril l'honneur de la famille. Car rien ne pouvait l'arrêter, cette Chikako, qui disait pis que pendre de Mme Ôta en présence même de l'enfant, de Kikuji. Et le jour que sa mère, outrée, avait voulu la retenir, elle lui avait répondu que ce n'en était que mieux.

— La dernière fois, dit-elle, alors que j'avais fait les plus violents reproches à la veuve de M. Ôta, j'ai entendu les pleurs d'une fillette dans la pièce voisine. C'était leur enfant qui avait écouté à la porte.

— Une fille. Ils ont donc une fille ? fit la mère de Kikuji en fronçant le sourcil.

— Oui, une fillette de douze ans à ce qu'elle m'a dit. Faut-il qu'elle soit stupide cette Mme Ôta ! Au lieu de gronder la petite, comme je pensais qu'elle allait le faire, voilà qu'elle la serre dans ses bras, la prend sur ses genoux pour s'installer devant moi et lui faire jouer son rôle dans cette comédie d'attendrissement !

— La pauvre enfant !

— Et aussi l'unique instrument dont nous disposons pour mettre la conscience de sa mère au supplice !... Puisque l'enfant n'ignore rien de ce qui se passe dans la maison.

Se tournant alors vers Kikuji, Chikako avait ajouté :

— Une charmante enfant, pourtant, avec un joli petit visage tout rond. Notre jeune M. Kikuji ne devrait-il pas lui aussi, à l'occasion, en toucher un mot à son père ?

— Ah ! cessez donc de répandre partout votre venin ! lui avait jeté finalement la mère de Kikuji, excédée.

— Il n'est pas bon, madame, de garder tous ces poisons dans le cœur. Décidez-vous enfin à tout cracher dehors ! Vous maigrissez, alors que votre rivale est plus florissante que jamais. Stupide comme elle l'est, il lui suffit de pleurer tout son saoul et de faire des mines attendrissantes pour se croire quitte de tout ! Figurez-vous que dans la pièce où elle reçoit ses visiteurs trône encore un immense portrait de feu son époux ! Ah ! je ne comprends pas comment fait M. Mitani pour supporter tout cela !

Or, cette même Mme Ôta, objet des conversations méprisantes que Kikuji avait entendues, voici qu'elle se trouvait ici, qu'elle venait assister, bien après la mort du père de Kikuji, à une réunion de thé organisée par Chikako. Et non seulement elle y venait elle-même, mais elle s'y faisait accompagner par sa fille !

Kikuji sentit un froid lui passer sur le cœur.

S'il était vrai, comme le prétendait Chikako, que cette fois-ci Mme Ôta n'avait pas été invitée, il n'en était pas moins surprenant d'apprendre que leurs relations avaient cependant continué depuis la mort de son père.

Chikako enseignerait-elle l'art du thé à Mlle Ôta ? Le faisait-elle à la demande de madame sa mère ? Telles étaient les questions que Kikuji se posait.

— Si vous tenez à ne pas la voir, fit alors la voix de Chikako tout en l'interrogeant du regard, je vais la prier de quitter les lieux.

— Cela m'est égal. Mais si elle veut partir, à son aise !

— Une femme comme elle ? N'allez surtout pas croire qu'elle ait de telles délicatesses ! Vos parents, dans ce cas, n'auraient pas eu tant d'ennuis.

— Elle a sa fille avec elle, n'est-ce pas ? s'informa Kikuji, qui ne la connaissait pas. S'il lui était déjà fort désagréable de faire la connaissance de la jeune fille au *furoshiki* de *senbazuru* en présence de Mme Ôta, il lui semblait plus pénible encore de rencontrer ici sa fille pour la première fois.

Ce chuchotement de Chikako qui lui vrillait les oreilles, il ne pouvait plus le supporter ! Cela lui portait sur les nerfs.

— De toute façon, trancha-t-il en se levant, on sait maintenant que je suis ici. Je ne puis donc m'esquiver.

Et il entra dans la salle par la porte voisine du *tokonoma*, se trouvant ainsi à la place d'honneur.

L'arrivant s'inclinait tandis que Chikako, entrée derrière lui, le présentait en haussant quelque peu la voix et d'un ton plutôt cérémonieux : « J'ai le plaisir de vous présenter M. Mitani, fils du célèbre collectionneur et amateur de thé. »

Kikuji s'inclina une seconde fois et, se relevant, vit devant lui tous ces visages féminins qu'il eut d'abord quelque difficulté à discerner, dans son trouble, tant il avait les yeux éblouis par les soies chatoyantes des kimonos. Mais lorsqu'il eut retrouvé son calme, il constata qu'il avait pour vis-à-vis précisément Mme Ôta.

— Quelle chance, disait-elle, quelle chance de vous voir ici !

Et l'assistance tout entière pouvait entendre sa voix affectueuse et simple.

— Il y a si longtemps que je ne vous voyais plus !

D'un geste léger, elle tira discrètement sur la manche de sa fille

assise à côté d'elle, comme pour l'inviter à saluer le jeune homme à son tour. La jeune fille, confuse et rougissante, s'inclina devant lui.

Kikuji était loin de s'attendre à cela : il eût été bien empêché de découvrir la moindre trace d'antipathie ou de contrainte chez Mme Ôta, qui n'était que spontanéité et tendresse. Indifférente à ce que pouvaient en penser les autres, de tout son cœur, elle se réjouissait de cette rencontre sans l'ombre d'une arrière-pensée.

Sa fille, par contre, gardait les yeux baissés, et ce fut au tour de Mme Ôta de rougir quand elle s'en aperçut. Néanmoins elle continua de fixer ses regards sur Kikuji, semblant exprimer combien elle eût aimé se trouver près de lui et lui parler.

— Vous pratiquez également l'art du thé ? finit-elle par demander.

— Non malheureusement, je suis tout à fait profane.

— Oh ! mais vous ne pouvez que l'avoir dans le sang !

Elle paraissait vraiment très émue ; les larmes lui montaient aux yeux.

Kikuji, qui n'avait pas revu Mme Ôta depuis les funérailles de son père, trouva qu'elle avait peu changé pendant ces quatre années. Cet air plus jeune que son âge, ce même cou souple et délicat, la nuque longue contrastant avec les épaules bien rondes et fermes ; le nez menu et la bouche petite par comparaison avec les yeux. Et ce nez, quand on le regarde, si parfait de ligne et si mignon qu'on ne peut s'empêcher de sourire. Et cette lèvre inférieure légèrement débordante, qui esquisse comme une moue quand elle parle...

Chez la fille de Mme Ôta, Kikuji retrouve la nuque longue et les épaules arrondies de la mère. Sa bouche est nettement plus grande, par contre, quoiqu'elle tienne les lèvres fermement serrées ; et pour Kikuji, il y a comme un grain d'humour à voir la bouche si menue de la mère à côté de celle de sa fille. Quant aux yeux, la jeune fille les a plus grands peut-être et plus noirs encore que ceux de sa mère. On les dirait noyés de tristesse...

Ce fut alors que Chikako, après avoir examiné la braise du feu, se tourna et dit :

— Mademoiselle Inamura, consentiriez-vous à préparer un thé en l'honneur de M. Mitani ? Vous n'avez pas encore officié aujourd'hui, si je ne me trompe.

— Mais certainement, répondit la jeune fille en se levant aussitôt.

Kikuji savait fort bien que la demoiselle au *senbazuru* était placée

à côté de Mme Ôta, quoiqu'il n'eût pas une seule fois levé les yeux sur elle depuis l'instant qu'il avait vu Mme Ôta et sa fille.

Se détournant du chaudron devant lequel elle s'était placée, la jeune personne s'adressa à Chikako et lui demanda quelle tasse elle devait choisir.

— Je pense que la tasse d'*oribe** que vous avez là devrait convenir, dit Chikako. C'est une tasse que le père de M. Mitani appréciait beaucoup. Et c'est lui qui me l'a donnée, ajouta-t-elle en se tournant vers Kikuji.

Cette tasse, que la jeune fille avait à présent posée devant elle, Kikuji se la rappelait, en effet, fort bien. Son père aimait à s'en servir, c'était vrai ; mais il la tenait lui-même de Mme Ôta, à qui il l'avait achetée.

Et qu'allait-elle penser, que devait-elle ressentir, Mme Ôta, en voyant réapparaître ici le précieux objet qui avait fait partie, naguère, de la collection de son mari ? Kikuji se le demandait, très surpris d'un tel manque de tact de la part de Chikako.

Mais en fait de sensibilité et de délicatesse, n'y avait-il pas lieu de penser que Mme Ôta en fût tout autant dépourvue ?

Le passé de ces femmes d'âge mûr lui apparaissait comme un nœud de vipères, tandis que la jeune fille accomplissait pour lui, pure et claire, la préparation du thé.

Kikuji n'en goûta que plus intensément sa beauté.

3

À coup sûr, la jeune fille au *furoshiki* de *senbazuru* n'avait rien deviné des intentions de Chikako. Elle avait accompli sa préparation sans le moindre trouble, et maintenant elle venait elle-même présenter la tasse à Kikuji, devant qui elle la déposa.

Kikuji dégusta le thé tout d'abord, puis contempla la tasse d'*oribe* : un émail noir brossé de blanc en un point, sur lequel se brodait, en noir, la fine feuille d'une jeune fougère.

— Vous vous la rappelez, n'est-ce pas ? lui demanda Chikako d'assez loin.

— Il me semble, oui... répondit-il d'un ton incertain, en reposant la tasse.

— Devant cette tendre pousse de fougère, on a vraiment le sentiment d'être en montagne, expliqua Chikako. C'est une tasse qui convient parfaitement aux premiers jours de printemps, et je sais que votre père l'utilisait fréquemment. La saison est peut-être un peu avancée à présent, mais il n'en sera pas moins agréable à M. Mitani de se servir de cette tasse en souvenir.

— Oh ! pour un objet aussi précieux, répliqua Kikuji, qu'importe que mon père l'ait eu en main ! Si l'on songe que cette tasse date de l'époque Momoyama*, quand le grand Rikyû* vivait encore, et qu'elle a passé de génération en génération depuis près de quatre siècles par les savantes mains de tant de maîtres de thé, combien peu importante est la place qu'occupe mon père dans cette filiation !

Kikuji eût aimé, par ces mots, écarter de lui la signification récente de la tasse, mais sa pensée y revint malgré lui. De M. Ôta à sa femme, de Mme Ôta à son propre père, et de celui-ci à Chikako, la tasse avait également été transmise ; et voici que M. Ôta et le père de Kikuji, les deux hommes, étaient morts à présent, tandis que les deux femmes se trouvaient ici, à cette réunion de thé. Les objets, on peut le dire, ont un destin bizarre, et celui de la tasse, pour ce seul petit fragment de son histoire, était déjà assez singulier ! D'autant que toutes ou presque toutes les personnes présentes, Mme Ôta et sa fille, Chikako, Mlle Inamura, d'autres jeunes filles encore, avaient porté cette vieille tasse à leurs lèvres, l'avaient touchée de leurs mains, en avaient caressé la délicate matière.

Pour le plus grand étonnement de Kikuji, Mme Ôta déclara soudain :

— J'aimerais bien goûter le thé dans cette tasse, moi aussi.

C'était à se demander si cette femme était complètement sotte ou d'une indiscrétion éhontée, et Kikuji souffrait de voir sa fille garder si douloureusement les yeux baissés.

En l'honneur de Mme Ôta cette fois-ci, la jeune fille aux oiseaux blancs recommença la préparation. Toute l'assistance observait chacun de ses gestes. Non, Mlle Inamura ne connaissait sûrement rien de la sombre histoire de la tasse noire d'*oribe* : elle accomplissait chaque geste selon l'enseignement qu'elle avait reçu. Son style était dépouillé, sans manie personnelle. La rectitude et la sobriété de son maintien, cette ligne inflexible qu'elle avait du haut du buste à la pointe des genoux, tout cela exprimait une distinction certaine.

De jeunes feuillages croisaient leurs ombres sur la fenêtre derrière

elle, et la lumière diffuse lui posait comme un doux éclat sur les épaules, glissant sur les manches du kimono, dont elle enrichissait les tons ; sa chevelure même semblait briller. Dans cette transparence, beaucoup trop claire évidemment pour une chambre de thé, la fleur de sa jeunesse resplendissait. Elle usait d'une soie rouge vif comme serviette, ce qui ne choquait pas entre ses mains de jeune fille mais donnait au contraire une impression de grande fraîcheur. À chacun de ses gestes, on eût dit une rose rouge s'épanouissant. Autour d'elle, c'était comme le vol de mille petits oiseaux blancs.

Mme Ôta, tenant en main la tasse d'*oribe*, remarqua :

— Le vert du thé, dans ce noir, évoque les premières feuilles printanières, quand le bourgeon vient de s'ouvrir.

Elle s'était bien gardée de dire que la tasse avait été naguère l'un des objets précieux de feu son mari.

Comme le veut l'usage, maintenant que la séance de thé touchait à sa fin, on passa à ce qu'on appelle l'appréciation des pièces, c'est-à-dire à la contemplation savante des objets d'art choisis pour la réunion. Mais les jeunes filles, qui ne s'y connaissaient évidemment pas beaucoup en ces matières, se contentèrent d'écouter les explications données par Chikako.

La cruche à eau (*mizusashi*) ainsi que la puisette de bambou (*chashaku*) étaient des pièces de la collection du père de Kikuji, ce qu'évitèrent de mentionner aussi bien Chikako que Kikuji.

Les invitées, une à une, prirent congé et s'en furent, cependant que Kikuji, le dernier, demeurait à sa place. Mme Ôta s'approcha et lui dit :

— Je vous prierai de m'excuser pour tout à l'heure si je vous ai fâché ; mais en vous voyant, comment pouvais-je ne pas songer au passé ?

— .....

— Quelle distinction vous avez acquise !

Elle parlait avec sincérité et les larmes lui mouillaient les yeux.

— Et Madame votre mère... Hélas ! J'aurais voulu assister aux obsèques, mais je n'ai pas osé finalement...

Le visage de Kikuji se crispa.

— Quelle désolation !... Votre père d'abord... et votre mère !

— .....

— Vous ne rentrez pas chez vous maintenant ?

— Pas tout de suite, non...

— J'aimerais tellement que nous puissions nous revoir ! J'aurais tant de choses à vous dire...

De la pièce voisine, Chikako venait d'appeler Kikuji, et Mme Ôta se retira, non sans laisser transparaître combien elle était navrée et pleine de regrets. Sa fille, qui l'attendait au jardin, salua Kikuji en même temps que sa mère. Elle avait eu un long regard, comme pour lui communiquer quelque chose.

Dans la pièce voisine, Chikako s'activait, avec quelques élèves et la bonne, à tout remettre en ordre.

— De quoi vous a-t-elle parlé, Mme Ôta ? attaqua aussitôt Chikako.

— Oh ! rien de spécial.

— Prenez garde à elle. Ne vous laissez pas prendre aux mines attendries et aux airs d'innocence de cette femme. Elle a toujours l'air, comme cela, de prendre tout au sentiment ; mais au fond, on ne sait jamais ce qu'elle pense. C'est une étrange personne !

— Elle n'en assiste pas moins assez régulièrement à vos réunions, n'est-il pas vrai ? rétorqua Kikuji avec une pointe d'ironie. Au fait, depuis quand y vient-elle ?

Mais sans attendre la réponse, tant il était impatient d'échapper à cette atmosphère venimeuse, Kikuji passa dehors, où Chikako le suivit.

— Comment la trouvez-vous ? Elle est gentille, non ?

— Oui, sans doute ; mais j'avoue que j'aurais trouvé beaucoup plus agréable de la rencontrer ailleurs qu'ici. Votre présence, celle de Mme Ôta, le fantôme de mon père... Tout cela !

— Parce que vous vous inquiétez de ces sortes de choses ? Mais voyons ! Mme Ôta n'a absolument rien à voir avec Mlle Inamura.

— C'est pour elle que j'étais gêné, voilà tout.

— Pour elle ? Comment cela ? Je suis vraiment désolée que la présence de Mme Ôta vous ait été un tel désagrément, et je m'en excuse à nouveau. Mais pour Mlle Inamura, je vous en prie, laissez-la en dehors de tout cela ! C'est différent.

— Si vous voulez. Mais pour aujourd'hui, je vous demande la permission de m'en aller.

Il voulait couper court, car s'il avait continué de parler en marchant, Chikako ne l'aurait sûrement pas laissé. Quand il se retrouva seul, devant les azalées en boutons qui tapissaient le pied du coteau, il respira profondément. Il se reprochait amèrement, certes, d'avoir

accepté cette invitation de Chikako, et cependant l'émotion qui l'avait pénétré en voyant la jeune fille aux oiseaux blancs gardait en lui toute sa fraîcheur. Sans doute était-ce à elle qu'il devait de n'avoir pas le cœur plus lourd après avoir rencontré deux maîtresses de son père en même temps... Mais une sourde colère le secoua à l'idée que ces deux femmes étaient là, bien vivantes, et qu'elles lui parlaient de son père, alors que sa propre mère était morte ! Et aussitôt dans son esprit, il revit les abominables taches de Chikako.

Le jeune feuillage frémissait avec la brise fraîchissante du soir ; Kikuji avait ôté son chapeau et marchait lentement, le tenant à la main. Comme il approchait de la porte du temple, il aperçut debout là-bas, un peu cachée dans l'ombre, Mme Ôta. Vite, il jeta un coup d'œil autour de lui, songeant à l'éviter. En prenant par l'un ou l'autre des coteaux qui flanquaient la porte, il eût pu passer outre ; mais il poursuivit quand même son chemin tout droit, et les traits de son visage se durcirent.

La veuve l'avait aperçu aussi de loin. Elle s'avança à sa rencontre, une intense rougeur aux joues.

— Je vous attendais, lui dit-elle. Je voulais vous revoir une fois encore. Vous allez peut-être me juger affreusement indiscrète, mais il m'était impossible de vous quitter comme cela... sans seulement savoir si nous aurions jamais l'occasion de nous revoir.

— Et votre fille, où est-elle ?

— Fumiko est partie devant. Elle est avec des amies.

— Elle savait que vous m'attendiez ?

— Oui, répondit-elle en le regardant bien en face.

— Cela ne lui plaisait guère, n'est-il pas vrai ? Déjà tout à l'heure je me suis pas mal inquiété à son sujet : elle ne peut pas me voir, à ce qu'on dirait.

Kikuji avait parlé de façon enveloppée, d'un ton équivoque, à la fois chagrin et moqueur.

Mme Ôta lui répondit en toute simplicité :

— Oui, je crois qu'il lui était pénible de vous rencontrer.

— Mon père aura sans doute été pour elle la cause de bien du chagrin, dit Kikuji, en sous-entendant : comme vous l'avez été, vous, pour l'enfant que j'étais.

— Oh ! non, ce n'est pas ce que vous croyez, protesta Mme Ôta. Votre père aimait beaucoup Fumiko, au contraire. C'est tout cela, justement, que je voudrais pouvoir vous expliquer un jour : c'est de cela que je voulais tant vous parler. La petite, au début, est toujours

restée rétive à son égard, alors qu'il se montrait très gentil pour elle. Et puis, vers la fin de la guerre, quand les bombardements se sont intensifiés, elle a soudain complètement changé et n'avait plus qu'un seul désir : se dévouer à votre père. Se dévouer, bien sûr, est un bien grand mot — ce n'était qu'une fillette à l'époque — mais elle serait allée au bout du monde, par exemple, pour lui trouver un poulet ou du poisson, lui procurer du riz qu'elle allait chercher sous les bombes, sans souci du danger. Votre père lui-même s'étonnait de cette brusque métamorphose et mon cœur était au supplice de voir ce que l'amour filial faisait faire à mon enfant. Le tourment de ma conscience en fut plus que doublé.

Kikuji apprenait donc aujourd'hui quelle était l'origine des étonnants cadeaux qu'il arrivait à son père de rapporter à la maison, de ces denrées plus que précieuses à l'époque, dont toute la famille avait bénéficié !

— Je n'ai jamais très bien compris pourquoi ma fille avait changé si soudain ; mais peut-être avait-elle songé qu'on risquait de mourir chaque jour. Elle aura eu pitié de moi. Le fait est qu'elle s'est véritablement consacrée à votre père, de son plein gré et de toutes ses forces.

Le tragique d'une guerre qui approchait de sa fin catastrophique avait fort bien pu, en effet, effacer plus ou moins chez elle le souvenir du père qu'elle avait déjà perdu, pour l'attacher plus que jamais à la présence vivante de sa mère, son seul bien, et lui faire comprendre jusqu'à quel point l'amour du père de Kikuji était son unique recours.

— Avez-vous remarqué la bague que Fumiko portait aujourd'hui ? demanda Mme Ôta.

— Non.

— Eh bien, c'est un cadeau de votre père. Vous n'ignorez pas qu'il avait l'habitude de regagner son foyer au premier signal d'alarme, même quand il se trouvait chez nous. Fumiko tenait alors absolument à l'accompagner, disant qu'on ne pouvait pas savoir à quels risques il pouvait être exposé en chemin. Et une fois qu'elle s'en était allée de la sorte, elle n'est pas revenue. « Pourvu qu'elle ait pu arriver jusqu'à sa maison, me disais-je ; là elle sera à l'abri ! » Mais je me demandais s'ils n'étaient pas morts en cours de route, tous les deux... Le lendemain matin, elle est revenue. Elle m'a raconté qu'elle avait accompagné votre père jusqu'à sa porte : ils

avaient pu arriver jusque-là ; mais sur le chemin de retour, il lui avait fallu gagner je ne sais plus quel abri d'urgence, où elle avait dû passer la nuit. C'est lorsqu'il est arrivé chez nous après cet incident, que votre père lui a donné la bague. « Avec mes remerciements, pour hier soir, Fumi-chan[1] ! » lui a-t-il dit. Qu'elle se fût sentie honteuse devant vous, avec cette bague, je crois pouvoir le comprendre.

À l'entendre, Kikuji se sentit pris de dégoût. Qu'il était donc grotesque de la part de Mme Ôta de s'imaginer, comme elle semblait le croire, que cette histoire ne pouvait qu'éveiller sa sympathie à lui, Kikuji ! Et pourtant, chose étrange, il n'avait pas pour elle un sentiment de haine, ni même de méfiance. Il émanait d'elle comme une douce chaleur, il ne savait trop quoi, qui le laissait désarmé.

Que la fille se fût ainsi dévouée jusqu'au sacrifice, c'était assurément parce qu'elle ne pouvait plus supporter de voir sa mère aussi abandonnée en son chagrin. Quant à Mme Ôta, en ne parlant que de sa fille, elle n'en racontait pas moins de façon transparente son grand amour à elle. Oui, c'était son amour qu'elle venait confesser. Mais à qui ? À qui donc s'ouvrait-elle ainsi en confidence ? Kikuji se rendit compte qu'elle ne faisait apparemment pas bien la différence entre le fils et le père. La tendresse dont elle débordait tout naturellement pour Kikuji, c'était comme si elle eût ouvert son cœur devant son père.

Quant au ressentiment que Kikuji partageait naguère avec sa mère contre Mme Ôta, s'il n'était pas aboli tout à fait, il avait néanmoins perdu beaucoup de sa virulence. Kikuji alla même jusqu'à se dire que, s'il n'y prenait pas garde, il en arriverait à son insu à l'écouter avec les sentiments de son père, cette femme qui l'avait tant aimé. N'avait-il pas glissé déjà dans l'illusion d'une longue intimité avec elle ?

Oui, il sentait maintenant en lui pourquoi son père, qui avait rapidement rompu avec Chikako, était resté attaché à celle-ci jusqu'à sa mort. Et il comprenait aussi dans quel dédain Chikako devait tenir cette femme. Ne se sentait-il pas tenté tout à coup, lui aussi, de faire souffrir cette proie facile, de la torturer tout à son aise ?

— Vous vous rendez souvent aux réunions de Kurimoto ? lui lança-t-il soudain. Elle ne s'est pourtant pas fait faute de vous tourmenter grandement, autrefois !

— Oui... C'est elle qui m'a écrit après la mort de votre père, avoua

1. Diminutif de Fumiko exprimant la familiarité.

Mme Ôta en baissant la tête. Je me sentais si seule... Et j'étais sans défense contre tout ce qui touchait à son souvenir.

— Mais votre fille vous y accompagne toujours ? lança encore Kikuji.

— Oh ! Fumiko ne vient sûrement avec moi qu'à contrecœur.

Toujours marchant, ils avaient traversé le passage à niveau, puis dépassé la gare ; et ils poursuivirent leur chemin tout droit, marchant vers la colline à l'opposé du temple Engakuji*.

4

Mme Ôta devait avoir dans les quarante-cinq ans, au moins vingt ans de plus que Kikuji ; mais elle sut si bien lui faire oublier leur différence d'âge, qu'il croyait véritablement embrasser une femme encore plus jeune que lui.

La volupté qu'il venait de goûter était celle d'un plaisir que l'expérience seule de sa partenaire était capable de lui donner ; et pourtant le jeune homme n'avait à aucun moment ressenti les timidités de son inexpérience. Il avait l'impression de savoir pour la première fois ce qu'était une femme, connaissant désormais ce que c'était que d'être un homme. Kikuji s'étonnait de cette révélation et du complet éveil de sa virilité.

Jamais encore il ne s'était douté de l'existence, chez la femme, d'une réceptivité aussi souple et aussi profonde, capable de vous guider tout en vous suivant : cette passivité voluptueusement active et chaleureuse qui vous plonge dans une mer de parfums. Lui qui n'avait jamais éprouvé qu'une sorte de dégoût à la suite du désir, chaque fois qu'il avait profité des libertés que lui offrait sa vie de célibataire, il s'étonnait à cette heure de baigner au contraire dans les délices d'une langueur savoureuse et paisible. Il savait que de toute autre partenaire, il se serait écarté froidement et l'aurait repoussée, alors qu'ici, pour la première fois, son corps aimait à sentir la chaleur douce de l'autre corps tendrement serré contre lui, prolongeant indéfiniment l'étreinte. Non, il n'avait jamais connu chez une femme ces ondes caressantes d'un sentiment sans fin ; et ses sens enivrés s'y reposaient avec délices, tandis qu'il savourait

intérieurement le triomphe du conquérant, du vainqueur qui se fait laver les pieds par ses esclaves. Mais en même temps, il se sentait aussi comme un petit enfant qui rêve et qui se réfugie, bien au chaud, dans les bras de sa mère.

Dégageant ses épaules et se relevant un peu, Kikuji dit soudain :

— Kurimoto est marquée par de grosses taches de naissance, le saviez-vous ?

Mais tout conscient qu'il fût de la perversité de son propos, il n'alla pas, dans sa langueur, jusqu'à se rendre compte combien il pouvait nuire à Chikako. Il ne songeait pas du tout à lui faire tort.

— Vous voyez, elles sont ici, comme cela, jusque sur le sein.

Et la main de Kikuji s'était avancée.

Il obéissait à une impulsion étrange et assez trouble, ne sachant pas très bien d'où lui venait ce brusque désir, cette impatience avide de se trahir soi-même et de blesser autrui. Ou peut-être n'était-ce qu'une manière de masquer, par pudeur juvénile, la curiosité qu'il avait de ce corps féminin ?

— Oh ! laissez, c'est dégoûtant ! dit-elle avec un geste pour refermer son kimono, distraitement, comme si elle ne comprenait pas de quoi il s'agissait. C'est la première fois que j'en entends parler, ajouta-t-elle avec indifférence : sous le kimono, cela ne se voit pas.

— Non, bien sûr, mais quand même...

— Quoi ?

— Il y a des moments où cela se voit forcément. Regardez : c'est placé comme ceci, là et là.

— Oh ! le vilain... Est-ce que vous chercheriez à voir si j'ai la même chose ?

— Mais pas du tout, voyons !... Mais si vous, vous aviez des taches à cet endroit, je me demande ce que vous feriez et ce que cela donnerait, justement en ce moment-ci.

— Où les a-t-elle ? Ici ? (Et ses yeux se portèrent sur sa poitrine, tranquillement.) Puis elle lui demanda en toute simplicité : Pourquoi cette question ? Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Kikuji en fut désarmé. Il avait voulu glisser son poison en elle, mais avec si peu de résultat que le poison, maintenant, revenait en lui et le rongeait de nouveau.

— Énormément, au contraire ! La seule fois que je les ai vues, ces marques, je n'avais que huit ou neuf ans. Elles m'ont toujours obsédé, depuis.

— Mais pourquoi donc ?

— Et vous, est-ce que vous n'en avez pas directement souffert ? insista Kikuji. Vous vous rappelez quand Kurimoto est venue chez vous, soi-disant de la part de ma mère et aussi de la mienne, avec ses calomnies et ses violents reproches...

Elle baissa la tête en signe d'assentiment, en esquissant un léger mouvement pour s'écarter ; mais les bras de Kikuji ne la serrèrent que mieux.

— Eh bien, rien ne m'ôtera de l'idée que toute sa méchanceté, à ce moment-là, n'avait d'autre cause que son dépit et sa rage d'avoir le sein marqué de ces taches : le complexe qu'elle fait à ce sujet.

— Mais c'est épouvantable, ce que vous dites là !

— Et peut-être cherchait-elle également à se venger de mon père !

— Mais se venger de quoi ?

— Son complexe... Les taches... C'est plus ou moins à cause d'elles qu'elle avait été délaissée. Elle en était d'autant plus inconsolable. D'autant plus amère.

— Oh ! assez. Ne parlons plus de ces affreuses taches. Je suis écœurée...

« Et pourtant, se disait Kikuji, elle ne se fait pas la moindre idée de ce que c'est ! »

— Mlle Kurimoto n'a sûrement plus à se tracasser de cela. Elle n'y pense probablement même plus. Ce sont des choses qui s'oublient...

— Croyez-vous que, passées, ces choses-là ne laissent nulle trace ?

Mme Ôta devint pensive.

— Il arrive que le passé, en souvenir, nous soit plus cher encore, dit-elle rêveusement.

Ce fut alors que Kikuji lâcha l'aveu qu'il avait pourtant fermement décidé de taire.

— La jeune fille que vous aviez pour voisine tout à l'heure, à la séance de thé, vous la connaissez ?

— Yukiko ? Mais oui... C'est la fille de M. Inamura, non ?

— Kurimoto m'avait expressément invité pour que je fasse sa connaissance.

— Oh !

Les grands yeux de Mme Ôta s'élargirent encore, et elle considéra Kikuji gravement.

— La présentation d'une fiancée, alors ? Et moi qui n'ai rien remarqué !

— Mais non, mais non ! protesta Kikuji. Pas de mariage en cause, je vous assure. Rien de ce genre.

— Oh ! que si !... Et voilà qu'en sortant j'ai...

Kikuji vit son lourd sanglot monter, puis le spasme fit trembler ses épaules, et déjà de grosses larmes roulaient sur l'oreiller.

— Impardonnable ! Je suis impardonnable !... Mais pourquoi donc ne m'avez-vous rien dit ?

Il la vit se cacher le visage dans l'oreiller, pleurant toujours. Et il ne comprenait pas très bien pourquoi.

— S'il y a quelque chose de mal à ce que nous avons fait, ce n'est pas la petite formalité en question qui change quelque chose, dit-il. Que nous l'ayons fait en sortant de là, ou non, n'importe absolument pas. Aucun rapport entre les deux choses !

Kikuji parlait avec conviction ; c'était vraiment ce qu'il pensait. Mais dans le même instant, il revit aussi l'image de Mlle Inamura en train de préparer le thé dans les règles de l'art, et le *furoshiki* rose lui réapparut également, avec ses motifs de *senbazuru*. Il eut comme un mouvement de haine pour le corps de la femme qui sanglotait à côté de lui.

— Malheureuse, hélas ! qu'ai-je fait ? Pécheresse, funeste femme ! disait-elle au milieu de ses sanglots, avec des hoquets qui agitaient ses épaules rondes.

Kikuji eût volontiers admis qu'il devait se scandaliser de cette aventure, si seulement il avait pu en ressentir le moindre remords. Car sans parler de cette première rencontre avec Mlle Inamura, c'était quand même dans les bras de la maîtresse de son père qu'il se trouvait !

Et pourtant, non : jusqu'à la minute présente, il n'avait pas eu un seul instant conscience de mal agir ; pas une seconde il n'avait ressenti de regret, ni de remords. Était-il seulement fautif ?

Il ne se rappelait même plus très bien comment ils en étaient venus là, cette femme et lui. Le plus naturellement du monde, sans doute, par la simple force des choses... Mais s'il fallait en croire ce qu'elle disait à présent, elle se repentait amèrement de l'avoir séduit. L'aurait-elle séduit en vérité ? Oh ! non, Kikuji en était certain : pas plus qu'elle n'en avait eu l'intention, elle n'avait à aucun moment, non plus, eu conscience de le faire ; et lui-même savait fort bien n'avoir eu ni le sentiment, ni même le soupçon de s'être laissé entraîner. Ils avaient tout simplement suivi leur penchant, l'un comme l'autre, sans envisager

l'aspect moral de la question, sans y penser : ni lui ni elle n'y avaient vu le moindre obstacle ; et l'un pas plus que l'autre n'avait résisté. La morale, en somme, n'avait rien à voir à l'affaire.

Ils étaient donc arrivés au pied de la colline qui fait face à celle du temple Engakuji*, et là, ils étaient entrés dans une auberge pour dîner. C'était parce que cette conversation, ou plutôt les confidences de Mme Ôta parlant du père de Kikuji n'en finissaient pas. Rien n'obligeait Kikuji à l'écouter, bien sûr, et il trouvait même un peu ridicule la faiblesse qu'il lui montrait. Mme Ôta, par contre, si pleine de son sujet, si débordante d'émotion, parlait, parlait sans fin, sans que pût l'effleurer le moindre doute quant à l'intérêt qu'y trouvait son interlocuteur. Déjà subtilement attendri, à son insu, par sa propre patience, Kikuji ne l'avait écoutée, au début, qu'avec un sentiment de vague sympathie, mais non sans se laisser gagner peu à peu par la chaleur et la douceur de sa nature affectueuse et tendre, par la délicieuse intimité qu'elle avait mise entre eux. Et bientôt il avait aimé s'y livrer tout à fait, s'en envelopper, s'en couvrir. Au point même qu'il en était venu à penser au bonheur qu'avait dû connaître son père.

Oui, s'il fallait absolument qu'il trouvât quelque chose à se reprocher, c'eût été cette émotion-là. Mais dès l'instant qu'il eut ainsi laissé passer l'occasion qui s'était offerte de la repousser, de s'éloigner d'elle, qu'avait-il eu de plus à faire qu'à se laisser aller de plus en plus aux attendrissements exquis de son cœur ?

S'il s'était mis tout à l'heure à lui parler soudain, et presque malgré lui, de Chikako et de Mlle Inamura, c'était sans doute sous la pression de ce sentiment ténébreux, de cette part de l'ombre qui lui était restée au fond du cœur. Il avait voulu recracher le poison qu'il avait avalé, et mal lui en avait pris.

Il le payait cher, en effet, avec ce cœur maintenant déchiré plus que jamais par de nouveaux repentirs, et si violemment secoué, si honteux de soi, si furieux, qu'il n'avait plus qu'une envie aveugle de férocité. Chercher par ses paroles à la blesser plus cruellement encore.

— Tâchons donc de tout oublier, essaya-t-elle. Disons qu'il ne s'est rien passé. Puis après un moment, dans un murmure : « Rien du tout. Rien. »

— Évidemment il ne s'est rien passé, fulmina Kikuji. Vous n'avez fait que ressusciter un peu le souvenir de mon père ! Rien d'autre et voilà tout !

— Oh !

De surprise, elle s'était relevée, arrachant son visage à l'oreiller : un visage défait, les paupières rougies à force de larmes, et même le blanc des yeux un peu brouillé. Mais en plongeant son regard dans ses yeux grands ouverts, Kikuji pouvait y lire aussi le délicieux alanguissement de la femme.

— Ce n'est pas moi qui prétendrais le contraire, hélas ! Je ne suis qu'une pauvre femme...

— Ne racontez pas d'histoires ! lança Kikuji en lui découvrant les seins d'un geste brusque. Si vous aviez par hasard une marque de naissance quelque part par là, il serait impossible de vous oublier jamais... C'est plutôt impressionnant !

Il était surpris lui-même de ce qu'il disait.

— Ne me regardez pas comme cela, je vous en prie ! Je ne suis plus très jeune...

La lèvre retroussée, Kikuji, ricanant, s'approcha plus encore. Il se serra contre elle, apaisé tout à coup par sa douce langueur, bercé par de suaves ondulations voluptueuses et comme tièdes encore de tout à l'heure.

Rasséréné, détendu, il se laissa glisser dans le sommeil.

Et quand il en ressurgit, dans ce monde ambigu qui hésite entre le rêve et la réalité, ce fut en entendant chanter les oiseaux. C'était la première fois, lui sembla-t-il, qu'il s'éveillait ainsi au chant des petits oiseaux.

La brume matinale faisait perler le vert feuillage des arbres, et pour lui, il avait la tête aussi claire que si elle eût été baignée de rosée. Plus trace en lui de pensée trouble.

Mme Ôta dormait encore, lui tournant le dos. Kikuji se demanda à quel moment elle s'était retournée ainsi, et, s'appuyant sur le coude, il contempla longuement son visage offert aux premières lueurs de l'aube. Ses lèvres esquissèrent un léger sourire.

5

Une quinzaine de jours s'étaient écoulés depuis la réunion de thé au pavillon du temple Engakuji, lorsque la fille de Mme Ôta se présenta chez Kikuji, en visite.

Kikuji la fit introduire au salon et, pour essayer de calmer les battements de son cœur, il s'en fut lui-même ouvrir l'armoire et mettre quelques pâtisseries sur l'assiette. Était-elle venue seule, ou bien sa mère l'attendait-elle devant la porte, n'osant entrer ? Kikuji se le demandait sans rien deviner.

Quand il vint enfin au salon, la jeune fille se leva de sa chaise pour la révérence. Il remarqua la lèvre inférieure un peu saillante de sa bouche serrée, tandis qu'elle baissait la tête.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, lui dit-il.

Et il passa derrière elle pour aller ouvrir la porte vitrée qui donnait sur le jardin. Les pivoines blanches, dans le vase, exhalaient un parfum délicat. La jeune fille avança ses épaules rondes, se penchant légèrement en avant comme il approchait.

— Vous permettez ?...

Et Kikuji prit place sur une chaise sans attendre. Un sentiment paisible l'avait inexplicablement envahi, à voir combien elle ressemblait à sa mère.

— Je me suis permis de venir chez vous sans vous prévenir, commença-t-elle, les yeux baissés.

— J'en suis ravi, au contraire. N'avez-vous pas eu trop de peine à trouver le chemin de la maison ?

— Non.

Kikuji se rappela soudain qu'elle était venue jusqu'à la porte, quand elle raccompagnait son père sous les bombardements, ainsi que le lui avait raconté Mme Ôta dans le jardin du temple Engakuji.

Il a failli le lui dire, mais il s'est retenu au dernier moment ; et il la contemple à loisir tandis qu'elle garde les yeux baissés.

Il se sent submergé de nouveau par une onde de tiédeur, au souvenir de la douceur de Mme Ôta. Il ne peut s'empêcher de songer encore au total et exquis abandon de son étreinte. Il s'abandonne aussi, profondément rassuré, oubliant presque de se tenir en garde devant la jeune fille. C'était comme si sa prudente réserve avait fondu, encore qu'il ne pût croiser son regard et plonger le sien dans ces yeux obstinément baissés.

— Je me suis permis de venir...

Avec un petit temps d'arrêt, elle releva son visage et le fixa bien en face.

— Je me suis permis de venir... C'est au sujet de ma mère : pour vous demander une faveur.

Kikuji retint son souffle.

— Je voudrais que vous accordiez à ma mère votre pardon.

— Mon pardon ? Que dites-vous là ?

Mais dans l'étonnement même qu'il exprimait encore, il venait de comprendre, d'un trait, que sa mère lui avait tout dit.

— S'il y a quelqu'un qui doit obtenir son pardon, c'est bien moi ! protesta-t-il.

— Et je serais heureuse que vous lui pardonniez également pour tout ce qui regarde votre père, continua-t-elle.

— Mais le pardon, là aussi, ce serait plutôt à mon père qu'il faudrait l'accorder. Ma mère n'est plus de ce monde, vous le savez... Qui donc pourrait avoir maintenant quoi que ce soit à pardonner à madame votre mère ?

— Votre père est mort si tôt ! Je me demande toujours si ce n'est pas à cause des soucis que ma mère lui a causés. Pour votre mère aussi, à plus forte raison... C'est ce que j'ai dit déjà à ma mère !

— Vous vous faites trop de scrupules. Vous êtes injuste envers elle.

— Ah ! pourquoi n'est-elle pas morte la première, avant vos parents !

La jeune fille était sur le point de défaillir, tant ce pénible entretien blessait sa pudeur.

Kikuji, comprenant qu'elle ne parlait, en somme, que de ses propres relations avec sa mère, se rendit compte combien la chose avait dû blesser et outrager la jeune fille dans ses sentiments, l'humilier profondément.

— Je vous en prie, pardonnez à ma mère ! répéta-t-elle, semblant faire appel à ses dernières forces pour le dire.

— Ce n'est pas un pardon, c'est l'hommage de ma gratitude et de mon profond respect que je dois à votre mère, précisa Kikuji avec fermeté.

— C'est elle qui est coupable, avec toutes ses faiblesses ; et je voudrais que vous ne vous souciiez plus d'elle du tout. Je vous en supplie, ne vous occupez plus de ma mère !

Elle avait parlé rapidement, d'une voix entrecoupée et tremblante. Kikuji comprenait maintenant ce qu'elle voulait dire en demandant ce pardon : laissez ma mère en paix ! Ne la revoyez plus ! Voilà ce qu'elle entendait par là.

— Ne cherchez pas à lui téléphoner non plus, ajouta-t-elle.

En dépit de la rougeur flamboyante qui avait envahi ses joues, elle releva la tête comme pour défier sa pudeur effarouchée et planta son regard droit dans les yeux de Kikuji. Mais ses grands yeux étaient mouillés de larmes et son regard, sans la moindre trace d'animosité, avait quelque chose de suppliant, au contraire, comme un appel désespéré.

— Je comprends, dit-il enfin. Je vous présente mes excuses.

— Je vous en prie ! J'ose compter sur vous...

Ces derniers mots firent rougir plus encore la malheureuse jeune fille, et Kikuji vit même s'embraser sa nuque longue et blanche. Était-ce pour mettre en valeur la beauté de son long cou délicat, qu'elle portait cette petite broche blanche sur le revers de son tailleur ?

— Au téléphone, ma mère avait accepté votre rendez-vous, se prit-elle à expliquer alors, un peu moins crispée. Elle tenait à y aller à tout prix et c'est moi qui l'en ai empêchée. Je me suis accrochée à elle de toutes mes forces, alors qu'elle voulait sortir. Voilà pourquoi vous l'avez attendue en vain.

Kikuji avait, en effet, appelé Mme Ôta par téléphone trois jours après leur rencontre. Elle lui avait parlé d'une voix qui ne laissait aucun doute sur sa joie ; mais elle n'était pas venue finalement au café où il l'attendait. Depuis cette conversation téléphonique, il n'avait plus rien su d'elle.

— Plus tard, j'en ai eu grand chagrin pour ma mère. Mais sur le moment, je l'ai trouvée si odieuse, que je m'y suis opposée avec acharnement, hors de moi au point que je ne savais plus moi-même où j'en étais ! « Fumiko, m'a-t-elle dit, va toi-même au téléphone et dis-lui que je ne viendrai pas ! Je t'en prie, fais-le ! » Et moi, je suis allée à l'appareil ; mais l'écouteur en main, je suis restée incapable de parler. Les joues baignées de larmes, ma mère ne quittait pas l'appareil des yeux : c'était vous qu'elle voyait, monsieur Mitani, non pas le téléphone. Elle est comme cela, ma mère.

Ils restèrent alors un long instant sans rien dire. Finalement, ce fut Kikuji qui rompit le trop long silence :

— Après la séance de thé, demanda-t-il, pourquoi êtes-vous partie devant, alors que votre mère restait à m'attendre ?

— Parce que je voulais que vous sachiez combien elle est peu méchante, en réalité.

— Une méchante femme, elle ? Mais elle n'est que trop bonne, en vérité !

La jeune fille baissa les yeux, et Kikuji observa à nouveau son visage : le nez menu et si parfait de forme ; la bouche, avec sa lèvre inférieure légèrement débordante. La douceur de ses traits lui rappelait sa mère.

— Depuis longtemps je savais que Madame votre mère avait une fille, reprit Kikuji. Il m'est souvent arrivé de souhaiter m'entretenir de mon père avec elle.

La tête de la jeune fille s'inclina en signe d'acquiescement.

— C'est une pensée que j'ai eue aussi.

« Si seulement il ne s'était rien passé entre sa mère et moi, pensa Kikuji, je pourrais maintenant parler librement avec elle de mon père ! » Mais à la réflexion — était-ce si étrange ? — c'était précisément grâce à ce qu'il avait eu avec Mme Ôta, qu'il avait pu de tout son cœur lui pardonner sa liaison avec son père et comprendre aussi bien leurs deux cœurs. Bizarrerie des choses.

Kikuji en était là de ses réflexions silencieuses quand la jeune fille, pensant peut-être qu'elle avait indûment prolongé sa visite, se leva précipitamment. Il sortit avec elle pour la raccompagner.

— J'espère que nous pourrons un jour parler ensemble de mon père, dit Kikuji. Et j'espère aussi que vous me parlerez de votre mère. C'est une personne si digne de louange !

Sans doute était-ce assez égoïste, ce qu'il disait là ; mais c'était exactement ce qu'il pensait.

— Oui... Mais n'allez-vous pas vous marier bientôt ?

— Moi ?

— Vous. Je l'ai appris par ma mère. Il s'agit de Mlle Inamura Yukiko.

— Mais pas du tout. Il n'en est pas question.

La route descendait en pente immédiatement après la porte du jardin, avec une courbe à mi-hauteur d'où l'on ne voyait plus, en se retournant, que la cime des arbres du jardin de Kikuji. Tout en marchant, Kikuji évoquait en pensée la jeune fille au *senbazuru* que venait de lui rappeler sa visiteuse. Quand ils furent au tournant, elle s'arrêta et prit congé.

Kikuji remonta vers sa porte tandis qu'elle s'éloignait, descendant toujours.

LIVRE SECOND

LE SOLEIL COUCHANT SUR LE BOIS

1

Kikuji se disposait à quitter le bureau quand il reçut un coup de téléphone de Chikako.

— Est-ce que vous rentrez directement chez vous, ce soir ?

C'était bien ce qu'il comptait faire, mais il grimaça, prévoyant quelque ennui

— C'est-à-dire que...

— Mais si, mais si, ce soir, s'il vous plaît, rentrez immédiatement. C'est pour votre père, vous comprenez ? C'est aujourd'hui le jour où il avait l'habitude de convier ses amis à une séance de thé. Cela m'est revenu d'un seul coup et il a fallu que je fasse quelque chose.

Kikuji ne répondit rien.

— J'ai procédé au nettoyage du petit pavillon de thé... Allô, vous m'écoutez ?... Oui, j'ai donc nettoyé le *chashitsu** et ensuite, j'ai eu envie de faire un peu de cuisine.

— Mais où êtes-vous donc ?

— Chez vous, bien sûr, je suis chez vous. Pardonnez-moi, j'aurais dû commencer par vous le dire !

Kikuji, de surprise, resta coi.

— En me rappelant cet anniversaire, il m'a été impossible de rester là, sans rien faire, comprenez-vous ? Et je me suis dit que le nettoyage du *chashitsu* me calmerait sans doute un peu. Oh ! je sais bien : j'aurais dû vous en demander la permission ! Mais si je vous avais téléphoné, je suis sûre que vous auriez refusé.

Le petit pavillon et sa chambre de thé étaient restés sans emploi

depuis la mort du père de Kikuji. C'était vrai. Tout au plus sa mère s'y était-elle encore rendue parfois, avant sa mort, pour y trouver la solitude et le silence. Elle y restait longtemps quelquefois, mais sans jamais y faire de feu ; elle se faisait apporter l'eau bouillante dans un cruchon de fer forgé. Kikuji, d'ailleurs, n'aimait guère laisser sa mère s'isoler là-bas, à ressasser il ne savait trop quelles sombres pensées. Inquiet, il avait eu plusieurs fois envie d'aller l'y rejoindre ; mais il n'avait jamais osé, en définitive.

Il faut dire qu'avant la mort du père, c'était Chikako qui prenait soin du pavillon. Il était rare que sa mère y mît seulement les pieds.

Et depuis que sa mère était morte, le *chashitsu* avait été clos. Il n'y avait que la vieille domestique pour l'ouvrir une ou deux fois l'an, afin d'aérer. C'était une femme qui les servait déjà du vivant de son père.

— Depuis combien de temps n'y a-t-on plus fait le ménage ? lui lança la voix de Chikako sur un ton qu'il trouva de plus en plus sans gêne. Les nattes, j'avais beau les nettoyer et encore les nettoyer : toujours cette odeur de moisi. À ne pas le croire ! Enfin, quand tout a été bien net, l'envie m'a prise de faire la cuisine et je m'y suis mise. À l'improviste, comme cela, je n'ai évidemment pas tout ce qu'il faut sous la main ; mais quand même, j'ai fait pour le mieux. Alors je vous attends tout de suite.

— Là, vraiment, je ne sais plus que dire !

— Mais si nous sommes seuls, vous et moi, ce sera trop triste. Pourquoi n'inviteriez-vous pas quelques amis de bureau ?

— Inutile d'en parler : personne ici ne pratique le thé.

— Aucune importance, au contraire ! Il vaut mieux que ce soient des profanes, puisqu'on ne peut pas soigner les préparatifs. Qu'ils viennent tout simplement.

— Non, vous dis-je, c'est inutile d'en parler, trancha Kikuji d'un ton définitif.

— Oh ! vraiment ? C'est dommage ! Mais alors, qu'allons-nous faire ?... Voyons ! Quelques amis de thé de votre père peut-être ? Non ! on ne peut pas les inviter comme cela. Tiens ! si l'on demandait à Mlle Inamura de venir ?

— Vous plaisantez ? Vous n'allez pas faire cela !

— Pourquoi pas ? Vous n'y êtes pour rien, que vous importe ? La famille, vous savez, est plutôt favorable au projet. Et puis, ce sera pour vous une occasion de revoir Mlle Inamura, avec laquelle vous

pourrez parler à cœur ouvert. Si je l'appelle et qu'elle accepte de venir, ce sera comme un aveu de sa part et vous saurez qu'elle est d'accord.

— Je ne veux pas de ces façons-là ! dit Kikuji, écœuré. Laissez cela ! Si vous insistez, je ne rentre pas.

— Bon, bon ! De toute façon, on ne peut pas discuter de cela au téléphone et nous remettrons la chose à plus tard. Rentrez donc vite.

— Il n'y a pas de « chose » en ce qui me concerne ! Je ne veux pas en entendre parler.

— Très bien. Vous n'en entendrez pas parler. Je prends tout sur moi et je ferai à mon idée, voilà tout.

Quel poison que cette femme ! Son indiscrétion ! Ce sans-gêne ! Et ces façons qu'elle a de disposer de vous ! Kikuji, indigné, ne subissait qu'avec dégoût l'ascendant qu'elle faisait peser sur lui. Il revit une fois de plus les affreuses taches qui marquaient la moitié gauche de sa poitrine. Il entendit, comme s'il cognait dans sa tête, le bruit de son balai tapageur en train de nettoyer le pavillon de thé ; il sentit se tordre dans son cerveau la toile mouillée dont elle s'était servie pour laver les planchers extérieurs.

Outre ces violentes images de son dégoût, Kikuji s'irritait aussi comme d'une inconvenance à la fois ridicule et odieuse que Chikako s'autorisât, comme bon lui plaisait, à pénétrer chez lui en son absence et allât même jusqu'à y faire la cuisine !

Si encore elle s'était contentée de mettre en ordre le *chashitsu* et d'y arranger quelques fleurs en mémoire du défunt, c'eût été pardonnable !...

Et voilà que soudain, dans le détestable remous de tous ces sentiments exécrables, l'image de Mlle Inamura jaillit en lui comme une étincelle.

Cette Chikako, que la mort de son père avait forcément écartée de lui, avait-elle formé le dessein de se rapprocher, de le reprendre dans ses filets par le moyen de cette jeune fille ?

Son coup de téléphone insolent et bouffon, si bien dans la manière de cette originale, n'avait pas seulement surpris Kikuji ; il l'inquiétait aussi. Il avait trouvé dans le ton de Chikako, dans sa manière de se jouer cyniquement de lui, de provoquer sciemment son rire amer, de passer outre quoi qu'il en eût, une sorte de menace. Mais tout cela ne reposait-il pas, à tout prendre, sur ses propres faiblesses ? C'était ce doute qui l'avait retenu, Kikuji en était

parfaitement conscient, de laisser exploser sa colère contre ce coup de téléphone incongru. Si Chikako usait sans plus de ménagements de son ascendant sur lui, n'était-ce pas qu'elle avait de bonnes raisons de se savoir la plus forte ?

Ce fut avec ces pensées que Kikuji, au sortir du bureau, se rendit à Ginza* pour se réfugier dans l'atmosphère confinée, suffocante, d'un minuscule cabaret. Qu'il le voulût ou non, il ne pouvait plus maintenant ne pas rentrer chez lui comme le lui avait demandé Chikako. Mais il se sentait le cœur lourd.

Se pouvait-il que Chikako fût déjà au courant de sa rencontre avec Mme Ôta, au sortir de sa séance de thé ? et savait-elle comment cela avait fini dans la petite auberge de Kita-Kamakura* ?

Il y avait peu de chances... à moins que les deux femmes ne se fussent revues depuis !

Ce ton autoritaire qu'elle avait au téléphone, devait-il l'imputer seulement à son défaut naturel de délicatesse ? Était-ce vraisemblable ? Ou bien encore ne devait-il voir là, de sa part, qu'une hâte à faire aboutir son intrigue, une manière à elle d'arriver à ses fins pour ce qui concernait Mlle Inamura ?

Incapable de se supporter plus longtemps dans le café trop étroit, Kikuji sortit et se rendit à la gare. Il monta dans le train pour rentrer chez lui.

Par la fenêtre du wagon bondé, entre Yûrakuchô* et la gare centrale de Tôkyô, une avenue bordée de grands arbres attira son regard.

C'était une large avenue orientée d'est en ouest, que faisait flamboyer le soleil couchant. Ce long ruban brillait sous la lumière comme un acier poli, et les grands arbres qui le bordaient, vus ainsi à contre-jour, paraissaient d'un vert extraordinairement sombre ; au sol, la densité de l'ombre qui les soulignait était comme une source de fraîcheur. De très beaux arbres, épais de feuillage, étalant fièrement leurs branchages puissants. Ici et là, en retrait, se dressaient les façades de solides maisons d'architecture occidentale.

Étrangement, sur toute sa longueur, l'avenue qui s'offrait au regard était alors absolument déserte, tirant comme un trait de silence et d'immobilité, un trait nu de lumière jusqu'aux fossés du palais impérial, au fond, où elle allait finir. Quel contraste entre la course du train bondé et la paix souveraine de cette vaste allée, perpendiculaire à la voie, qui semblait s'enfoncer toute seule dans un silence merveilleux, à cette heure singulièrement ample du cré-

puscule, pour aller déboucher, comme dans un conte, dans le paysage même du couchant ! Un instant, Kikuji crut distinctement apercevoir, qui s'avançait dans l'ombre étirée des grands arbres si paisibles et si frais, la délicate silhouette de Mlle Inamura, son *furoshiki* de *senbazuru* à la main. Oui, il voyait jusqu'au plus menu détail des blancs oiseaux qui ornaient le foulard de soie rose !

Son cœur s'était mis à battre à cette vision et son humeur, délicieusement, s'était métamorphosée. Qui sait si elle n'était pas arrivée chez lui déjà ?

Il se remit à penser à Chikako et à ce qu'elle pouvait bien avoir en tête. Car enfin, elle lui avait d'abord proposé d'amener des amis avec lui et elle n'avait parlé d'inviter la jeune fille qu'après son refus. Était-ce une feinte ? Avait-elle eu, dès le début, l'intention d'appeler Mlle Inamura ? Il n'y comprenait plus rien.

Lorsqu'il arriva chez lui, il franchissait à peine la porte, que déjà Chikako apparaissait dans l'entrée.

— Vous êtes seul ?

Kikuji répondit d'un signe de tête.

— Heureusement, vous n'avez amené personne. Elle est là !

Avançant alors pour le débarrasser de son chapeau et de sa serviette, elle le questionna :

— Vous n'êtes pas rentré directement chez vous, n'est-il pas vrai ?

Kikuji se demanda si son haleine le trahissait ou si l'on voyait peut-être au feu de ses joues qu'il avait bu.

— Que faisiez-vous donc et où êtes-vous allé ? Je vous ai rappelé à votre bureau, et l'on m'a répondu que vous étiez déjà parti. En comptant le temps qu'il faut pour venir, vous devriez être là depuis un bon moment déjà.

— Ça alors !

Une fois de plus, l'impudence de Chikako le laissa sans voix. Quoi ? Il ne lui suffisait même pas d'arriver chez lui et d'y faire tout ce que bon lui semblait sans seulement s'excuser, mais elle avait encore des reproches à lui faire ! Il passa dans sa chambre, sans un mot. Chikako y entra sur ses talons. Le vêtement japonais l'attendait, préparé par la domestique. Chikako voulut l'aider à se changer.

— Non, s'il vous plaît, n'en faites rien. Je ne voudrais pas abuser et vraiment, cela me gênerait d'enfreindre à ce point les règles de la plus simple politesse ou les devoirs élémentaires de l'hospitalité ! Je me changerai à côté.

Et comme pour couper court à toute poursuite de sa part, Kikuji, qui avait retiré son veston, passa dans l'antichambre.

Rhabillé à la japonaise, il revint dans sa chambre où Chikako, assise à l'attendre, l'accueillit en lançant :

— Ces célibataires, quand même, ils se débrouillent bien !

— Vous trouvez ?

— Oui. Mais cette façon de vivre est pleine d'inconvénients et j'espère que vous ne la prolongerez pas plus qu'il ne faut.

— Et comment donc ! Après ce que j'ai vu avec mon père !...

Elle lui jeta un bref regard. Kikuji remarqua qu'elle avait passé un tablier de sa mère, que lui avait prêté la domestique, sans doute. Elle en avait retroussé les manches, et il fut étonné de lui voir ces bras fermes et blancs, presque trop blancs, avec la saillie apparente de muscles durs.

Sur un ton nettement plus conventionnel, Chikako lui dit :

— Je l'ai introduite au salon pour le moment. Mais ne serait-il pas plus sympathique de la recevoir au pavillon de thé ?

— Je ne sais pas si l'on peut y faire de la lumière. Il ne me souvient pas l'avoir jamais vu éclairé.

— On pourrait y faire un dîner aux chandelles, ce ne serait que plus charmant.

— Mais non, voyons !

— Ah ! j'oubliais, fit Chikako en changeant brusquement de sujet comme si la chose lui revenait en mémoire : tout à l'heure, au téléphone, Mlle Inamura a voulu savoir si sa mère était également invitée. Je lui ai répondu que nous n'en serions que plus heureux. Malheureusement, Mme Inamura se trouvait déjà engagée pour ce soir et nous avons décidé, pour finir, que Mlle Inamura viendrait seule.

— Nous avons décidé ? Vous voulez dire que *vous* avez décidé de tout, à *votre* convenance, et que *vous* l'avez obligée. On n'a pas idée d'inviter les gens comme cela, à la dernière minute ! C'est d'une incorrection ! Qu'ont-elles dû penser de nous ?

— Mais oui, bien sûr, les formes n'ont pas été respectées comme il convient. Mais du moment que la demoiselle est venue, qu'elle est ici, il ne reste donc plus trace d'incorrection de notre part.

— Comment cela ?

— Mais voyons ! Puisqu'elle est venue aujourd'hui, c'est qu'elle accepte volontiers l'idée du mariage. Je ne dis pas que cela soit très classique, évidemment. Et puis après ? Vous pourrez toujours, la

chose faite, vous amuser tous les deux de moi et de mes initiatives « originales » ! Mais vous savez, qu'on s'y prenne d'une manière ou d'une autre, cela ne fait rien : ce qui doit arriver arrive toujours. D'après mon expérience, en tout cas.

Son ton avait pris une assurance insolente, comme si elle eût connu toutes les pensées de Kikuji.

— Serait-ce donc que vous lui avez tout dit ?

— Naturellement ! Elle est au courant de tout.

Et ce disant, elle avait pris un air qui laissait clairement entendre : alors, tâchez de vous décider, enfin !

Kikuji se leva et passa par la galerie pour se rendre au salon. Un moment, devant le grenadier, il s'efforça de se composer un meilleur visage. Allait-il se présenter avec son air le plus morose devant Mlle Inamura ?

En passant distraitement dans l'ombre noire de l'arbre, son regard lui remit en l'esprit les taches de Chikako. Kikuji secoua la tête. Les dernières lueurs du couchant miroitaient encore sur les pierres du petit jardin, qui guidaient les pas jusqu'au salon, dont les cloisons étaient grandes ouvertes.

Mlle Inamura, dans un coin de la grande pièce à demi obscure, faisait une tache claire qui paraissait lumineuse. Sur le *tokonoma**, il y avait un arrangement d'iris dans une coupe. Fallait-il songer à un signe du destin ? Le même motif ornait l'*obi** de la jeune fille, lui faisant une large ceinture de fleurs d'iris. Peut-être n'était-ce qu'une simple coïncidence, après tout, puisque l'iris, fleur de saison, en fait aussi l'un des motifs le plus généralement choisis pour exprimer le sentiment de la saison, l'esprit de ces derniers jours de printemps ?

Ce n'étaient d'ailleurs pas des iris sauvages, mais des acores qui entraient dans l'arrangement du *tokonoma*. À la disposition haute et droite du bouquet, fleurs et feuilles, et à leur fraîcheur aussi, on pouvait deviner que Chikako venait à peine de les arranger.

2

Le lendemain était un dimanche et il pleuvait. Dans l'après-midi, Kikuji, afin de remettre en place les objets qu'on avait sortis la veille

au soir, se rendit seul au *chashitsu**. Il espérait en secret se retremper dans l'atmosphère de la jeune fille, comme s'il pouvait encore y respirer le parfum de Mlle Inamura.

S'étant fait remettre un parapluie par sa domestique, il s'apprêtait à s'engager sur les pierres disposées comme des îlots jusqu'au seuil du pavillon de thé, quand il remarqua que l'eau tombait dru devant le grenadier. Levant les yeux, il constata qu'il y avait un gros trou dans la gouttière.

— Il va falloir faire réparer cela, dit-il à sa domestique.

— C'est ce que je pense aussi, Monsieur.

Plusieurs fois déjà, quand il pleuvait la nuit, il avait été dérangé dans son lit par le bruit de ce ruissellement. Cela l'empêchait de dormir.

— Mais si l'on commence à faire réparer, vous savez comment vont les choses : nous n'en verrons jamais le bout. Le mieux serait de tout vendre avant que cela ne devienne trop grave.

— Tous ceux qui ont de grandes demeures disent la même chose aujourd'hui, remarqua la fidèle domestique. Pourtant la demoiselle qui était là hier soir était émerveillée de voir la maison si grande. Elle a bien l'intention de venir vivre ici, n'est-ce pas ?

Sans doute était-ce là sa façon de laisser entendre qu'il ne fallait pas vendre...

— La dame Kurimoto a donc parlé de quelque chose ?

— Oui, Monsieur. La demoiselle était à peine arrivée, qu'elle lui a fait visiter toute la maison.

— Il ne manquait plus que cela !

La jeune fille ne lui en avait rien laissé deviner dans ses propos, hier soir. Comment cela se faisait-il ? Il croyait, lui, qu'elle n'était entrée qu'au salon, pour gagner de là le petit pavillon du jardin par le chemin de pierres, exactement comme il allait le faire aujourd'hui.

Déjà dans la nuit d'hier, comme il n'arrivait pas à dormir, il s'était senti poussé vers le *chashitsu* comme pour y respirer encore son parfum. Mais il s'était raisonné ; il s'était répété, en s'efforçant de s'endormir, qu'elle était d'un monde différent, à jamais inaccessible. Une personne d'un autre monde... Pour toujours...

Que Chikako lui eût fait visiter toute la maison, c'était bien la dernière chose qu'il eût pu imaginer !

Kikuji pria la domestique de lui apporter un feu de braises dans le *chashitsu* et il s'engagea sur le chemin de pierres.

La veille au soir, parce qu'elle devait regagner Kita-Kamakura*, Chikako était partie en même temps que Mlle Inamura, laissant à la domestique le soin de remettre de l'ordre dans le pavillon de thé. Il ne restait donc plus à Kikuji qu'à replacer la vaisselle précieuse et les autres objets, provisoirement déposés dans un coin de la petite pièce. Malheureusement, il connaissait mal l'endroit où chaque chose devait être rangée. En grommelant que Kurimoto, décidément, le savait mieux que lui, il s'en détourna pour considérer le *kakemono** suspendu la veille, le portrait d'un poète : un petit joyau de Sôtatsu*, délicate peinture à l'encre, finement rehaussée de couleur aux tons estompés.

Au cours de la soirée, Mlle Inamura lui avait demandé le nom du personnage que représentait ce portrait, mais il n'avait pu que lui répondre :

— Je n'en sais vraiment rien, je dois vous l'avouer. Les personnages dans les œuvres de ce style sont toujours traités de façon identique, et sans poème, comment deviner ?

Chikako était intervenue :

— Ce doit être le poète Muneyuki*, et le poème dit à peu près : « Le vert du pin, qui dure toute l'année, paraît cependant plus éclatant à l'approche du printemps. » La saison est peut-être un peu dépassée à présent, je dois l'admettre. Mais votre père, M. Mitani, goûtait beaucoup cette œuvre, dont il ornait souvent le chashitsu au printemps.

À ces explications, Kikuji avait alors ajouté qu'on ne pouvait réellement pas savoir, par le portrait, si c'était là Muneyuki ou Tsurayuki* ; et il pensait de même à présent, en contemplant ce visage dont la sérénité n'était troublée par aucun détail personnel qui eût permis de l'identifier. Mais ce petit tableau aux lignes extraordinairement pures avait une force de suggestion impressionnante. À le contempler un instant, on se sentait tout pénétré de pureté et de fraîcheur.

Comment n'eût-il pas songé de nouveau à Mlle Inamura ? Il ne fut tiré de ses pensées que par l'arrivée de sa domestique avec le feu et de l'eau chaude.

— Excusez-moi si j'ai mis du temps, mais j'ai voulu faire chauffer l'eau d'abord. C'est plus commode d'avoir de l'eau déjà chaude.

Elle avait dû croire que c'était pour le thé qu'il avait réclamé le feu. En vérité, il n'avait pensé qu'à l'humidité du pavillon et n'avait nullement l'intention d'utiliser la bouilloire.

Pour ne pas la décevoir, il arrangea le feu dans le trépied, mais sans y mettre la manière toutefois, et il plaça dessus la bouilloire de fer.

Depuis sa plus tendre enfance, Kikuji connaissait les séances de thé, dont son père était un fervent adepte, mais jamais il n'avait eu envie de s'y adonner lui-même. Son père n'avait non plus jamais insisté pour qu'il apprît cet art.

En ce moment même, tandis que l'eau commençait à chanter dans la bouilloire, Kikuji, tout à ses pensées, se contenta de déplacer un peu le couvercle sans façons, poursuivant sa songerie.

La pièce sentait un peu le renfermé ; les nattes avaient pris de l'humidité. Quant à la tonalité sobre des murs, si bien faite pour mettre en valeur la silhouette de sa jeune invitée, hier soir, elle lui paraissait triste aujourd'hui.

Yukiko, dans ce cadre, lui avait un peu fait l'effet d'une jeune personne habituée à vivre à l'occidentale, qui ne revêt qu'à l'occasion le costume japonais et ne reprend que par exception le jeu des formes traditionnelles. Comme pour s'en excuser, il lui avait dit :

— Cette invitation impromptue de Kurimoto a dû vous déranger, j'imagine. C'est aussi d'elle que vient l'idée de vous recevoir dans ce pavillon de thé.

— Elle m'a dit que c'était l'anniversaire de la séance de thé de votre père.

— Elle me l'a rappelé également. Je l'avais complètement oublié moi-même, et je ne m'en serais aucunement préoccupé.

— Mlle Kurimoto est un maître de thé qui ne manque pas d'ironie, je le crains, en invitant la débutante que je suis pour un pareil anniversaire ! J'en étais d'autant moins digne, que je n'ai pas suivi l'enseignement avec beaucoup d'application ces temps derniers.

— C'est aussi ce matin que Kurimoto s'est soudain souvenue de l'anniversaire et a décidé de venir remettre le pavillon en état. Il sent le renfermé, ne trouvez-vous pas ?

Et la voix hésitante, tout à coup, il avait ajouté :

— C'est en tout cas une chance pour moi de vous avoir connue. Je regrette seulement que cela se soit fait par l'entremise de cette femme... Je le regrette beaucoup... surtout pour vous.

La jeune fille le regarda, interloquée :

— Mais pourquoi donc ? Si Mlle Kurimoto n'avait pas été là, personne ne nous eût présentés l'un à l'autre.

C'était aussi simple que vrai. Sans Kurimoto, ils ne se fussent jamais rencontrés de la vie. Et ce fut pour Kikuji comme un coup de fouet éblouissant. Ne venait-elle pas d'avouer implicitement que le projet de mariage avait son accord ? Il en avait la conviction. Son air interloqué, son regard interrogatif avaient été comme une lumière pour lui.

Il se demanda aussi ce qu'elle devait penser de l'entendre appeler son professeur de thé tout simplement « Kurimoto », sans autre forme de politesse. La jeune fille savait-elle que Kurimoto avait été la maîtresse de son père, même si ce n'avait été que le temps d'une courte aventure ?

— Pour moi, voulut-il expliquer, ce sont des souvenirs amers qui s'attachent à la personne de Kurimoto.

Sa voix bronchait.

— Il me serait particulièrement désagréable qu'elle fût l'instrument de mon destin ; je ne veux pas croire que ce soit grâce à elle que j'ai fait votre connaissance.

Chikako était arrivée sur ces entrefaites, apportant le dîner pour trois.

— M'acceptez-vous comme commensale ? dit-elle en se laissant tomber sur la natte, comme pour reprendre son souffle.

Puis, se tournant vers Mlle Inamura en penchant légèrement le buste :

— Je suis désolée, vraiment, que vous soyez l'unique convive, lui dit-elle. Vous allez peut-être vous ennuyer.

Puis, s'inclinant un peu devant Kikuji, elle ajouta aussitôt :

— Mais je suis sûre, monsieur Mitani, que votre père en est heureux et nous assiste.

La jeune fille se contenta de baisser les yeux, affirmant à nouveau combien elle se sentait peu qualifiée pour passer le seuil du *chashitsu* vénéré de feu M. le père de M. Mitani.

Chikako, sans s'arrêter à ces protestations, se mit à raconter quel rôle avait joué le pavillon avant la mort de M. Mitani, égrenant au hasard ses souvenirs.

Elle paraissait ne pas garder le moindre doute quant à la conclusion du mariage entre Kikuji et Mlle Inamura. Sur la porte, au moment de partir, elle le déclara plus nettement encore en disant, devant elle, à Kikuji :

— La prochaine fois, c'est nous qui irons en visite chez Mlle Inamura. Mais nous allons, là au moins, prendre jour à l'avance !

Mlle Inamura, approuvant de la tête, avait paru sur le point de dire quelque chose, puis s'était retenue, comme à son insu, avec une exquise expression de pudeur troublée.

Kikuji était si loin de s'attendre à une telle transparence de ses sentiments, qu'il en reçut une bouffée de chaleur jusque dans son corps : il avait réellement l'impression de sentir en lui se couler sa chaleur à elle ; et cependant, malgré tout, le sombre et sale rideau derrière lequel il se débattait, ne s'était pas écarté pour autant.

Et maintenant encore, tout seul dans le silence de la chambre à thé, il le voyait devant lui, ce rideau de malpropreté et de ténèbres. Pas seulement à cause de Chikako, qui lui avait présenté Mlle Inamura, non ! C'était en lui, également, que retombait la souillure.

Kikuji avait une image dans son esprit : il voyait son père, les dents sales, mordiller dans les taches immondes de Chikako ; et il sentait qu'il n'était, en image, pas différent de son père.

La jeune fille ne prenait pas ombrage que Chikako fût à l'origine de leur rencontre ; mais lui, Kikuji, il ne pouvait souffrir qu'elle jouât ce rôle d'entremetteuse entre la jeune fille et lui. C'était là quelque chose qui le gênait au point de le paralyser ; mais si ce trouble expliquait en partie son indécision et ses lâchetés, il n'y avait pas que cela... non, il y avait encore bien d'autres choses qui lui pesaient.

S'il prenait Chikako en horreur, il savait aussi combien il était lui-même peu sincère en attisant sa haine sous prétexte que c'était elle qui lui imposait le mariage avec Mlle Inamura. Dans ce rôle, après tout, elle se trouvait fort bien à sa place et offrait une commodité certaine.

Mais à ce point de ses pensées, Kikuji reçut comme une gifle à l'idée que Mlle Inamura l'avait peut-être aussi complètement percé à jour, et il demeura atterré lui-même en mesurant soudain l'ampleur de sa lâcheté, dont il n'avait pas eu conscience jusque-là.

À la fin du repas, profitant de l'instant où Chikako s'était éloignée pour la préparation du thé, il avait voulu reprendre le dialogue interrompu par son arrivée :

— S'il faut voir en Kurimoto un instrument du destin, avait-il dit, je pense alors que nous avons, vous et moi, une conception très différente du destin.

C'était là tout ce qu'il avait su dire, et il se rendait parfaitement

compte que cela résonnait comme une mauvaise excuse, une malencontreuse et inutile justification.

Et maintenant, oui, il comprenait à quoi tenait le déplaisir qu'il éprouvait, après la mort de son père, à savoir sa mère seule dans ce pavillon de thé. Oui, il venait de l'apprendre : son père autrefois, puis sa mère, et lui maintenant, chacun, en venant s'isoler dans ce pavillon, se trouvait seul avec ses pensées...

Dehors, la pluie pesait lourdement sur les feuillages inclinés des arbres. Et voici que dans le froissement continu, il distingua le bruit des gouttes tambourinant sur un parapluie qui approchait.

De l'extérieur, la voix de la domestique lui annonça :

— Mme Ôta est là.

— Mme Ôta ?

— Oui, Monsieur. Et je crois bien qu'elle est malade, tellement elle a mauvaise mine.

Kikuji, que cette nouvelle avait fait sauter sur pieds, restait planté là, sans rien dire.

— Où voulez-vous la recevoir, Monsieur ?

— Ici même.

— Très bien.

Pour venir jusqu'au *chashitsu*, Mme Ôta traversa le jardin sous la pluie battante. Elle n'avait pas de parapluie et son visage était trempé quand elle arriva. Kikuji se dit qu'elle avait probablement laissé son parapluie dans l'entrée. Mais ce n'était pas la pluie, c'étaient les larmes qui lui mouillaient le visage. Le comprenant, Kikuji s'élança à sa rencontre en criant presque : « Qu'y a-t-il ? »

Le visage levé vers Kikuji, Mme Ôta s'assit sur la galerie extérieure, les deux mains appuyées au plancher. On eût dit qu'elle allait tomber devant lui, sur lui. Lentement. Ses larmes jaillissaient et Kikuji, voyant des gouttes sur le plancher, près de l'entrée, crut à nouveau que c'était la pluie.

Les yeux dans les yeux de Kikuji, son regard appuyé sur lui avec force, il semblait que cela seul la retînt de défaillir. Kikuji, conscient du danger, n'osait pas détourner son regard, tant il était sûr qu'elle serait tombée. Il scrutait malgré lui le cerne profond qui lui mangeait le visage, la peau fripée autour de ce regard battu, fiévreux, morbidement fixe, et cependant débordant d'une tendresse suppliante à travers le torrent des larmes, empli d'une douceur inexprimable.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Je n'en pouvais plus. Il fallait que je vous voie.

Sa voix, son être tout entier n'étaient qu'amour. Sans l'extraordinaire et tendre chaleur qui émanait d'elle, jamais Kikuji n'eût pu supporter la vue de son visage émacié. Il se sentait le cœur brisé par l'atroce souffrance dont elle lui offrait le spectacle. Mais encore qu'il sût bien que lui-même en était la cause, il puisait cependant comme une consolation dans le bain de tendresse infinie dont elle le couvrait.

— Venez vite, entrez avant d'être complètement trempée, lui dit-il en la prenant à pleins bras pour la soulever et l'entraîner, avec un rien de brutalité dans sa hâte.

— Laissez !... Lâchez-moi ! souffla-t-elle en essayant de marcher seule comme il l'emportait. Je suis très légère, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est que j'ai beaucoup fondu ces derniers temps... Je ne suis plus comme avant.

Kikuji se reprochait déjà la violence de son geste.

— Votre fille n'en est-elle pas inquiète ?

— Fumiko ?

À la façon dont elle l'avait dit, Kikuji crut, sur le moment, que Fumiko l'avait peut-être accompagnée.

— Elle est venue avec vous ? demanda-t-il.

— Oh ! non. Je suis venue en cachette, avoua-t-elle dans un sanglot. Ma fille ne me quitte pas des yeux. Même la nuit, elle se réveille au moindre bruit que je fais. Je ne la reconnais plus, tant elle se torture à mon sujet. Elle me dit des choses terribles. « Pourquoi suis-je enfant unique ? Pourquoi n'as-tu pas eu d'autres enfants ? Avec M. Mitani tu pouvais en avoir, non ?... » Des choses comme cela !

Mme Ôta, tout en parlant, se remettait un peu. Kikuji devinait, à travers ses paroles, de quel insupportable chagrin sa fille était accablée à voir souffrir sa mère à cause de lui. Une épine s'enfonça dans son cœur en apprenant qu'elle était allée jusqu'à désirer que sa mère eût eu un enfant de son père.

Toujours le regard fixé sur Kikuji, Mme Ôta reprit :

— Il se peut que Fumiko soit déjà sur mes traces. J'ai profité de son absence pour me glisser hors de la maison. Elle devait penser que je ne sortirais pas à cause de la pluie.

— À cause de la pluie ? Que voulez-vous dire ?

— Oui. Elle me croyait trop affaiblie pour affronter le mauvais temps.

Kikuji inclina la tête sans un mot. Mme Ôta lui demanda :

— Fumiko est venue en visite ici, l'autre jour ?

— Oui. Pour me demander de vous pardonner, m'a-t-elle dit..., et je ne savais vraiment que répondre à une demande pareille.

— Ah ! je comprends ce qu'elle ressent ; et pourtant me revoici malgré tout ! Pourquoi ai-je fait cela ?... C'est horrible. Horrible.

— Mais voyons, quel autre sentiment puis-je avoir pour vous que de gratitude ?

— Oh ! merci. C'est plus que j'eusse souhaité... Je suis impardonnable d'avoir été si malheureuse, après...

— Pourquoi donc ? Nul, ni rien, ne vous tenait liée... à moins que ce ne fût le fantôme de mon père !

Le visage de Mme Ôta resta impassible, comme si elle n'eût point entendu. Kikuji avait l'impression de parler dans le vide.

— Oublions tout, n'y pensons plus, dit-elle. Jamais je n'aurais dû me laisser bouleverser à ce point par le coup de téléphone de Mlle Kurimoto ! J'en suis honteuse.

— Kurimoto vous a appelée au téléphone ?

— Ce matin, oui. Pour me dire que votre mariage avec Mlle Inamura était pratiquement conclu. Oh ! pourquoi a-t-il fallu que ce soit elle qui me l'annonce ? Vous auriez dû me mettre au courant...

Un flot de larmes lui monta aux yeux, et Kikuji s'attendait à la voir sangloter de nouveau, quand tout à coup elle sourit. Non pas du sourire forcé de qui veut rire entre ses larmes. Non. Un véritable sourire d'enfant, candide et doux.

— Je n'ai pas même encore envisagé de m'engager dans cette histoire, protesta Kikuji. Auriez-vous permis à Kurimoto de flairer quelque chose à mon sujet ? L'avez-vous rencontrée entre-temps ?

— Non, je ne l'ai pas vue. Mais telle que je la connais, elle est fort capable de savoir quelque chose. Encore ce matin, au téléphone, elle a pu se douter de quelque chose... Je suis si maladroite, hélas ! Une telle incapable !... J'ai eu comme une syncope et j'ai dû pousser un cri. On devine très bien au téléphone quels sont les sentiments de l'autre, n'est-ce pas ? En tout cas, elle m'a dit : « Chère madame, je vous prie, n'y mettez pas obstacle. »

Ses épaules s'étaient mises à trembler, comme si elle était secouée d'un frisson de fièvre. Sa bouche s'était crispée et son visage décom-

posé reflétait une angoisse sans limite ; elle paraissait au bord de la syncope.

Kikuji se leva et tendit la main pour la prendre aux épaules et la soutenir, mais Mme Ôta lui saisit la main :

— J'ai peur, oh ! j'ai peur, soupira-t-elle, le visage marqué d'une extrême pâleur qui trahissait son âge.

Son regard errait de tous côtés. Et soudain, retrouvant à mesure ses esprits, elle examina la pièce et demanda :

— Est-ce ce pavillon-ci ?

Kikuji, sans comprendre ce qu'elle voulait dire, répondit un « oui » vague, à tout hasard.

— Un merveilleux *chashitsu** ! dit-elle.

Était-ce à la pensée que feu son mari avait été si souvent l'hôte de cette chambre à thé ? Ou bien songeait-elle au père de Kikuji ?

— C'est la première fois que vous y venez ? questionna Kikuji.

— Oui.

— Que regardez-vous donc avec ce drôle d'air ?

— Rien... rien...

— C'est une peinture de Sôtatsu* : le portrait d'un poète.

Mme Ôta acquiesça d'un signe de tête et baissa les yeux.

— Mais vous êtes pourtant déjà venue à la maison ?

— Non, pas une seule fois.

— Vraiment ? s'étonna Kikuji.

— Ah ! si, pardon. Une fois... pour les funérailles de votre père.

Sa voix était si faible que Kikuji s'empressa :

— Nous avons de l'eau qui bout. Qu'en pensez-vous ? Cela vous remettrait peut-être ? Et je prendrais moi-même volontiers une tasse de thé.

— Volontiers, dit-elle. Vous permettez ?

En se levant, elle vacilla un peu mais se ressaisit en faisant effort sur elle-même.

Kikuji s'en fut ouvrir les étuis rangés dans le coin et sortit les tasses. Un moment, il songea que ces objets avaient été employés la veille pour le thé de Mlle Inamura. Mais il écarta cette pensée et revint avec les précieuses pièces.

Devant le feu, en voulant retirer le couvercle de la bouilloire, Mme Ôta ne put empêcher sa main de trembler et il y eut un léger cliquetis du fer contre le fer. Quand elle pencha le buste en avant,

tenant en main la puisette à eau, ses larmes tombèrent à petit bruit sur le bord du chaudron.

— C'est votre père qui me l'a acheté aussi, dit-elle.

— Oui ? Je ne le savais pas.

Kikuji n'avait ressenti aucune gêne en l'entendant dire que cet objet venait des collections de son mari, tant elle avait mis de naturel et de simplicité dans cet aveu.

Elle prépara le thé et l'invita à venir lui-même prendre sa tasse :

— Je ne peux pas l'apporter, expliqua-t-elle.

Kikuji vint prendre place à côté du chaudron pour goûter le thé. Dans un accès de faiblesse, elle vint tomber sur ses genoux. Il lui passa le bras sous les épaules et sentit son souffle se précipiter.

Et ce fut comme un petit enfant que Kikuji reçut dans ses bras, tant elle était légère et abandonnée.

3

— Madame ! Madame !

Kikuji secouait rudement ce corps qui paraissait sans vie. Il l'avait serrée au cou, des deux mains, comme pour l'étrangler. Ses doigts sentaient l'arête aiguë des clavicules sous la peau, avec le creux des salières beaucoup plus accusé que la dernière fois.

— Vous est-il donc impossible de distinguer entre mon père et moi ?

— Oh ! vous êtes cruel... soupira-t-elle d'une voix tendre, les yeux clos.

Une voix d'un autre monde, comme si elle éprouvait de la peine à revenir en ce monde-ci.

Kikuji, d'ailleurs, ne questionnait pas tant Mme Ôta qu'il n'exprimait le trouble de sa propre conscience. Sans résistance, docilement, il s'était laissé entraîner, emporter dans cet autre monde, lui aussi. Il ne pouvait trouver d'autre nom pour cet univers singulier qui excluait toute distinction entre son père et lui. Ce monde, dont il lui avait fallu s'arracher d'abord, pour subir alors la torture de son angoisse.

Il se demandait encore si elle était la première ou la dernière du

monde, cette femme qui lui paraissait n'être pas quelqu'un de réel : cet être dont s'était retranché l'individu présent pour le laisser seulement en présence de la Femme.

Était-elle en elle-même le féminin originel, ou sa dernière incarnation sur la terre ? Car dans son univers, dans le monde extra-temporel où elle se réfugiait, il était évident qu'elle ne faisait aucune différence entre feu son époux, le père de Kikuji et le fils de ce père.

— Avouez que toutes vos pensées vont à mon père : que vous nous confondez complètement lui et moi !

— Il faut me pardonner ! C'est affreux ! Oh ! je suis si coupable !

Un flot de larmes lui avait jailli des yeux, ruisselant sur ses joues.

— Que ne suis-je déjà morte, hélas ! Comme je voudrais mourir en ce moment, oh ! combien je serais heureuse ! Kikuji, vous avez eu le geste de m'étrangler... Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Allons, allons ! ne dites pas d'absurdités ! C'est idiot, mais s'il faut tout vous dire, j'en ai presque eu envie sur le moment.

— C'est vrai ? Oh ! comme je le voudrais, si vous saviez !...

Elle eut un geste léger, offrant sa longue gorge.

— Maigre et faible comme je suis, ce ne serait pas difficile...

— Et votre fille, vous l'abandonneriez ainsi ?

— De toute façon je ne puis vivre comme cela. Je mourrai à force de chagrin ; et alors, je vous le demande, vous veillerez sur Fumiko, n'est-ce pas ?

— Ah ! si seulement votre fille était comme vous !

Les yeux de Mme Ôta s'ouvrirent et se fixèrent sur Kikuji, tout gêné de cette phrase qui lui avait échappé, il ne savait comment ni pourquoi. Qu'allait-elle penser maintenant ?

Elle attira sa main sur sa poitrine et l'y serra.

— Vous sentez ? Il bat de façon si désordonnée !... Je n'en ai plus pour longtemps.

Était-ce la phrase de Kikuji qui lui avait mis le cœur dans cet état d'agitation ?

— Quel est votre âge exact, Kikuji ?

Il ne répondit pas à sa question.

— Je suis sûre que vous n'avez pas trente ans, n'est-ce pas ? Oh ! la misérable femme que je fais ! Si odieusement coupable ! Comment pourrez-vous jamais me pardonner cela ? Je n'arrive pas moi-même à comprendre...

Elle se releva à demi, pliant les genoux sous elle et s'appuyant sur une main.

Kikuji s'assit également.

— Non, protesta-t-elle, je n'ai jamais voulu souiller votre mariage, croyez-moi, et encore moins nuire à Yukiko. Et voilà pourtant comment cela a fini...

— Je ne sais pas du tout si je vais me décider à l'épouser, répéta Kikuji. Mais puisque vous tenez à cette idée, je vous avouerai que vous m'avez plutôt purifié du passé.

— Ah ?

— Oui : cette Kurimoto, qui s'emploie à confectionner le mariage, a eu aussi dans le passé une brève aventure avec mon père, et c'est elle qui distille en moi le poison de ce passé. Vous, au contraire, mon père vous a aimée jusqu'à son dernier jour... Et je pense que ce fut un grand bonheur pour lui.

— Vous devriez épouser Yukiko le plus vite possible.

— La chose ne regarde que moi.

Le regard vide, elle le fixait d'un air absent. Ses joues avaient pâli. D'un geste machinal elle porta sa main à son front :

— Je crois que je vais défaillir... J'ai la tête qui tourne.

Et comme elle voulait coûte que coûte rentrer chez elle, Kikuji appela un taxi et la raccompagna.

Dans la voiture, les yeux fermés, elle s'était laissée aller dans un coin, restant inerte d'une façon alarmante. On eût dit que toute force l'abandonnait, que la vie même allait la quitter. Ses mains étaient glacées quand Kikuji la conduisit jusque sur le seuil, sans entrer.

La nuit même, vers deux heures du matin, il était appelé au téléphone par Fumiko.

— Monsieur Mitani ? À l'instant... ma mère... (il y eut un court silence, puis elle articula nettement)... ma mère est morte.

— Comment ? Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-il arrivé à votre mère ?

— Elle est morte. Une crise cardiaque. Elle usait beaucoup de soporifiques ces derniers temps.

Kikuji resta sans voix.

— J'aurais un service à vous demander, monsieur Mitani.

— Oui ?

— Si vous avez un médecin que vous connaissez bien, voudriez-vous venir avec lui ?

— Un médecin, dites-vous ? Ah ! oui, un médecin. Je comprends, oui. Je fais au plus vite.

Stupéfait d'apprendre qu'il n'y avait pas eu de médecin là-bas, Kikuji avait tout compris dans un éclair : Mme Ôta s'était suicidée, et Fumiko l'appelait à l'aide pour tâcher de dissimuler la chose.

— Je m'en occupe, c'est entendu.

— Je compte sur vous.

Fumiko avait dû longuement réfléchir et tout bien peser avant de l'appeler. D'où ce ton bref et ferme, sans rien de plus que le strict nécessaire.

Kikuji resta où il était, assis devant le téléphone, et il ferma les yeux.

Il revoyait en esprit le coucher de soleil qu'il avait vu du train, après sa rencontre avec Mme Ôta dans l'auberge de Kita-Kamakura. Le soleil vespéral plongeant par-delà les bosquets du temple Hommonji, à Ikegami.

Un soleil rougeoyant qui paraissait caresser le feuillage des arbres vénérables avant de s'enfoncer à l'horizon, en illuminant le ciel de ses ors rutilants.

Et sur le ciel éblouissant, en silhouette sombre, se découpait la cime frangée des vieux arbres, entre les branches desquels se glissaient encore les rais d'une lumière étincelante qui l'avait obligé à fermer ses yeux las.

Comme maintenant, derrière ses paupières, tout l'or du ciel du soir était resté ; et dans cet or, il croyait voir, comme maintenant, folâtrer les mille petits oiseaux blancs d'un certain *furoshiki* rose.

LIVRE TROISIÈME

ESHINO[1]

I

Sa visite de deuil, Kikuji l'avait remise au lendemain du septième jour, première commémoration funèbre après les funérailles de Mme Ôta. Et pour ne pas arriver trop tard, il comptait quitter son bureau avant l'heure habituelle ; mais indécis et troublé, il tergiversa tant et si bien qu'il ne quitta son travail qu'à l'heure ordinaire de fermeture.

Fumiko vint l'accueillir dans l'entrée, s'agenouillant et s'inclinant, les deux mains au sol. On eût dit qu'elle prenait appui sur ses mains pour empêcher ses épaules de trembler. Dans cette position, elle leva les yeux vers le visiteur :

— Je vous remercie pour les fleurs que vous avez envoyées hier.

— Oh ! je vous en prie !

— Et puisque vous aviez envoyé des fleurs, je ne croyais pas que vous viendriez...

— Pourquoi donc ? N'avez-vous pas pensé que j'avais pu envoyer les fleurs par avance ?

— Non, je n'ai pas raisonné comme cela.

— C'est chez un fleuriste de votre quartier que je suis venu hier, tout près de chez vous.

---

1. *Shino* désigne un genre typiquement japonais de céramique qui date du XVI[e] siècle, caractérisé par la présence d'un voile blanchâtre riche en nuances, qui couvre toute la surface. L'*Eshino*, littéralement « shino imagé », comporte un dessin extrêmement simplifié jusqu'à la limite de l'art abstrait, esquissé généralement en brun-roux, qui se fond sous la demi-transparence du voile blanc, en produisant de subtiles variations de tons d'une richesse infinie.

D'un geste de la tête, Fumiko approuva :

— J'avais deviné tout de suite de qui elles venaient, bien qu'il n'y eût pas de nom.

Un instant, Kikuji se revit dans la boutique, au milieu des fleurs, respirant leur parfum léger qui mettait comme un baume à son angoisse, le soulageait un peu dans son accablement à l'idée de sa faute, apportait comme un adoucissement à ses pensées amères qui allaient toutes à Mme Ôta.

Fumiko également, par son accueil, mettait en lui quelque douceur à présent.

Elle portait une robe blanche de coton. Ses joues pâles n'étaient pas fardées. Elle avait seulement passé un peu de rouge sur ses lèvres, que le chagrin avait marquées et qui paraissaient sèches.

— J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas me présenter hier ici, ajouta Kikuji.

D'un geste, Fumiko fit glisser ses genoux de côté, comme pour inviter son visiteur à entrer. Kikuji entra, comprenant qu'elle n'avait parlé que pour refouler ses larmes à grand'peine, sur le seuil, et qu'elle éclaterait en sanglots si cela se prolongeait encore.

— Vous ne pouvez savoir combien j'ai été heureuse de recevoir les fleurs ! Mais rien ne vous empêchait de venir hier, dit-elle en se levant pour suivre Kikuji dans la maison.

— Je ne voulais pas être une gêne en présence de la famille, avoua Kikuji en s'efforçant de parler d'un ton léger.

— Oh ! c'est un genre de choses dont je ne me soucie plus, déclara Fumiko avec fermeté.

L'autel de la morte se trouvait au salon, avec une photographie de Mme Ôta devant l'urne. Kikuji, non sans surprise, vit qu'il n'y avait pas d'autres fleurs que les siennes. Fumiko avait-elle enlevé les autres, pour ne laisser que celles qu'il avait envoyées ? Ou bien la célébration du septième jour de deuil avait-elle conservé un caractère tout intime ?

Kikuji se dit que c'était plutôt cela.

— C'est un *mizusashi* (une cruche à eau) n'est-ce pas ? questionna-t-il.

— Oui, répondit Fumiko en comprenant qu'il parlait du vase où elle avait arrangé les fleurs ; il m'a semblé qu'il serait en parfaite harmonie.

— On dirait du très bon *shino*, affirma Kikuji.

Le vase, de forme arrondie et frêle, relativement menu pour un *mizusashi*, avec son grain mat et sa teinte à peine ocrée, se mariait fort bien avec les fleurs : des roses blanches et des œillets légèrement rosés.

— Ma mère aimait à s'en servir pour les fleurs, et c'est pourquoi il n'a pas été vendu.

Kikuji se prosterna devant l'autel de la morte et offrit l'encens. Puis, joignant les mains, il pria, les yeux clos, demandant à la morte son pardon. Mais cette prière, qu'il eût voulue suppliante et ardente, se trouva comme attiédie, attendrie d'une gratitude émue au souvenir de l'amour de la défunte, dont la tendresse venait tempérer et adoucir son repentir.

Avait-elle été entraînée dans la mort du fait de son péché, ne trouvant plus aucun moyen d'y échapper ? Ou avait-elle été poussée dans la mort par la force de son amour, qu'elle ne pouvait plus étouffer ? Le péché, ou l'amour ? Telle était la question dont se torturait Kikuji depuis une semaine, nuit et jour, sans trouver de réponse.

Et maintenant qu'il était là, agenouillé, les yeux clos, devant l'autel de la morte, il ne trouvait rien de surprenant à se sentir, comme il l'était, enveloppé délicieusement par sa douce chaleur parfumée, sans cependant évoquer en lui une image quelconque de son corps. Cette présence à la fois sensible et cependant sans corps, plus musicale que plastique, il l'accueillait tout naturellement et la jugeait parfaitement conforme à la nature profonde de la femme qu'elle avait été.

Depuis qu'il la savait morte, Kikuji n'arrivait plus guère à dormir et avait recouru à l'alcool doublé de somnifères. Néanmoins ses sommeils étaient aussi légers que brefs, perpétuellement coupés de brusques réveils, quoique chargés de rêves exquis, et non pas de cauchemars : des rêves qui le pénétraient de volupté et prolongeaient leur langueur longtemps après le réveil. Il se demandait, non sans s'émerveiller, comment une morte pouvait ainsi perpétuer par le rêve la chaleur enivrante de ses étreintes. Car il en éprouvait sans cesse les délices, et n'en avait pourtant que plus de peine à le croire.

La première fois, la nuit qu'ils avaient passée ensemble dans cette auberge de Kita-Kamakura, et la dernière fois aussi, quand elle était venue le retrouver dans le pavillon de thé, elle s'était exclamée : « Oh ! quelle coupable je suis ! » — mais ce disant, elle frémissait plus à l'appel ou au souvenir de délices charnelles, qu'elle ne trem-

blait de crainte ou de désespoir. N'en allait-il pas de même à présent pour Kikuji, devant l'autel domestique ? Car tout en se reprochant d'avoir causé la mort de Mme Ôta, il lui semblait pourtant entendre, vivante et proche, la voix de la bien-aimée qui pleurait, elle aussi, comme naguère, sur la faute, le crime, de leur péché.

Kikuji rouvrit les yeux. Derrière lui, c'était Fumiko dont il avait entendu les sanglots. Elle avait réprimé ses pleurs jusque-là, puis elle avait dû céder, la pauvre, pour se ressaisir aussitôt.

Sans oser se retourner et toujours à genoux, Kikuji chercha quelque chose à dire.

— De quand date-t-il, ce portrait ? fut sa question.

— Cinq ou six ans, à peu près. C'était une petite photo, dont on a tiré un agrandissement.

— N'a-t-elle pas été prise pendant une séance de thé ?

Quelle divination !

L'agrandissement ne présentait, en effet, guère plus que le visage ; le buste était coupé à la hauteur où le kimono se fermait, sans presque rien laisser voir des épaules.

— Comment avez-vous pu deviner qu'elle prenait part à une séance de thé ?

— Une impression, expliqua Kikuji. Le regard est baissé et les yeux attentifs, comme s'ils surveillaient l'action des mains. On ne voit pas les épaules, c'est vrai, mais on perçoit pourtant une certaine tension dans tout le maintien.

— Malheureusement on la voit sensiblement de profil ; et bien que ma mère aimât cette photo d'elle, j'ai un peu hésité à l'exposer.

— C'est un excellent portrait, qui la montre dans toute sa sérénité.

— Oui, mais il est tout de même gênant que son visage soit ainsi tourné. Il vaudrait mieux qu'elle fût de face, fixant les hôtes qui lui offrent l'encens. Ne croyez-vous pas ?

— Hein ?... Ah ! oui, vous avez peut-être raison.

— Vous voyez ? Elle penche légèrement la tête et son regard est ailleurs.

— C'est exact, oui. Je n'y avais pas fait attention.

Kikuji songeait au thé qu'elle avait préparé chez lui, la veille de sa mort. Il la revoyait, avec son geste de la main pour tenir la puisette de bambou, tandis que ses larmes venaient choir sur le chaudron bouillant. Il s'était approché d'elle pour prendre la tasse de thé, et

les larmes étaient sèches quand il eut fini de boire. Il avait à peine reposé la tasse devant lui, et déjà elle lui était tombée sur les genoux...

— À l'époque où cette photo fut prise, elle n'avait pas tellement maigri, commença Fumiko qui marqua une hésitation, puis avoua :

— Je ne sais pas... mais je n'aime pas exposer une photo d'elle... qui me ressemble tellement ! Cela me fait rougir...

Kikuji tourna la tête pour croiser son regard, mais les yeux qui n'avaient pas quitté son dos s'étaient soudain baissés. Il était temps, pensa-t-il, de se lever de devant l'autel de la morte pour venir prendre place en face de Fumiko. Mais comment faire ? Avec quels mots lui demander pardon ?

Avisant le vase de *shino*, ou plutôt le *mizusashi* qui servait à l'arrangement floral, il appuya légèrement les mains sur la natte devant cette céramique, afin de la contempler et de l'apprécier comme il est rituel de le faire pour les pièces à thé.

Un délicat éclat de rouge venait comme effleurer sa matière blanche et mate, attirant et chaleureux par lui-même, sans toutefois heurter ni troubler le froid naturel et pur de la faïence. Vers cette surface émouvante, il tendit une main qui voulait toucher.

— J'aime le bon *shino*, dit-il. C'est doux... comme un rêve !

Il avait failli dire : doux comme un rêve de femme peut être doux. Mais il avait pu se retenir à temps sur les derniers mots.

— Si le vase vous plaît, permettez-moi de vous l'offrir en mémoire de ma mère.

— Oh ! non, protesta-t-il en sursautant.

— Mais si, acceptez-le, je vous prie. Cela ferait plaisir à ma mère que vous l'emportiez. Et comme *shino*, je crois que ce n'est pas une mauvaise pièce.

— De toute évidence, il est de très grande valeur !

— C'est aussi ce qu'on m'avait dit ; et c'est pourquoi j'ai tenu à y arranger les fleurs que vous nous avez envoyées.

Les larmes aux yeux, envahi par une émotion intense et soudaine, Kikuji, en remerciant, lui déclara qu'il acceptait le cadeau.

— Ma mère serait contente !

— Mais avec moi, voyez-vous, il risque de finir comme simple vase à fleurs, parce que je suis bien incapable de l'utiliser dans son vérita-

ble emploi de *mizusashi*[1], la seule fonction dont il soit digne et qui puisse le mettre en valeur.

— Qu'importe ! Ma mère également y arrangeait des fleurs, et ce sera très bien ainsi.

— Oui, mais quand je parle de fleurs, ce ne sont pas des arrangements pour le thé que je veux dire. N'est-il pas désolant que les pièces comme celles-ci soient détournées de leur destination originelle et véritable ?

— Oh ! je vais, moi aussi, cesser de pratiquer le thé, je crois.

Aux yeux de Kikuji, c'eût été une incongruité de rester plus longtemps devant le *tokonoma**, dont il s'était détourné pour parler. Aussi se leva-t-il et, glissant son coussin vers la baie donnant sur le jardin, reprit-il place à cet endroit.

Fumiko, placée derrière lui depuis qu'il s'était prosterné devant l'autel de la morte, n'avait pas de coussin sous ses genoux. Et maintenant elle paraissait toute seule, abandonnée au milieu de la pièce. Ses mains reposaient sur ses genoux, les doigts un peu repliés ; et soudain, avec un tremblement, ses poings se crispèrent.

— Monsieur Mitani, s'il vous plaît, pardonnez à ma mère ! lança-t-elle en baissant la tête et en inclinant le buste si brusquement que Kikuji crut un instant qu'elle allait tomber.

— Ne dites pas cela, je vous en prie ! protesta-t-il. S'il y a quelqu'un qui ait son pardon à demander, c'est bien moi, qui ne me juge pas autorisé à le faire ! Une chose sans excuse ! Ma honte devrait même m'interdire de me présenter devant vous !

— Toute la honte est pour nous, répondit Fumiko en rougissant. Je voudrais disparaître, si c'était possible !

Avec la rougeur qui avait envahi ses joues sans fard et jusqu'à son long cou fin et blanc, Kikuji, bouleversé, vit soudain à quel point ses chagrins l'avaient épuisée, anémiée : c'était à peine si le pauvre sang qui lui était monté au visage avait réussi à teinter de rose, par endroits, la pâleur cruelle de son teint.

— Vous avez dû me haïr de toutes vos forces, dit-il.

— Vous haïr ? Pourquoi donc ? Est-ce que ma mère vous a haï ?

— Non. Mais c'est moi qui suis responsable de sa mort.

---

1. En tant que cruche à eau utilisée dans l'art du thé, et non pas comme vase à fleurs.

— Elle est allée d'elle-même à sa mort. C'est en tout cas mon avis. Depuis huit jours, je n'ai fait que réfléchir à cela, ici, toute seule.

— Vous êtes restée toute seule ici ?

— Oh ! nous avons longtemps vécu seules, ma mère et moi, et j'ai l'habitude de cette existence solitaire.

— Et par ma faute, vous voilà plus esseulée encore !

— Je vous assure qu'elle est allée d'elle-même à sa mort. Si vous prétendez vous en tenir pour responsable, combien plus le serais-je, moi ! Et s'il fallait que j'en voulusse à quelqu'un, ce serait à moi seule. Mais nous ne ferions que souiller et flétrir sa mort, à vouloir nous en tenir pour responsables et à nous la reprocher. Je crois que les sentiments de cette nature, quand les vivants les entretiennent, ne font qu'accroître le fardeau des morts.

— Sans doute avez-vous raison. Mais si je n'avais pas connu votre mère...

Kikuji s'interrompit, incapable de poursuivre.

— Les morts sont en paix, je pense, quand ils ont leur pardon ; et ma mère est morte pour qu'il lui soit pardonné. Vous le ferez, n'est-ce pas ? Vous lui pardonnerez ?

Avec ces derniers mots, Fumiko se leva et quitta le salon.

Kikuji, de son côté, avait l'impression que venait de s'écarter comme un rideau de sa pensée.

Alléger le fardeau des morts... oui, il lui semblait comprendre cela... Se torturer à leur sujet, c'était comme de les insulter. Un tort qu'on leur fait sans y penser. Les morts ne font pas la morale aux vivants ; ils n'exigent pas d'eux qu'ils leur appliquent leurs catégories morales...

Une fois encore, Kikuji contempla le portrait de Mme Ôta, là-bas, près des fleurs arrangées sur le *tokonoma*.

2

Fumiko revint au salon, apportant un plateau avec le thé : deux tasses de faïence, l'une rouge et l'autre noire.

Elle posa devant lui la tasse noire, avec du thé vert de l'espèce courante, du *bancha**.

Kikuji éleva la tasse pour regarder le sceau dont elle était signée par-dessous.

— De qui est-elle ? demanda-t-il sans plus de préambule.

— De Ryônyû*, si je ne me trompe.

— La rouge aussi ?

— Je crois bien.

— Elles font donc la paire, supposa Kikuji en portant les yeux sur la tasse rouge que Fumiko avait devant elle.

Des tasses parfaites de ligne et de volume pour la dégustation de *bancha*, mais qui éveillèrent chez Kikuji de fâcheuses pensées.

Quand son père venait chez Mme Ôta, après la mort de son mari, ne leur avaient-elles pas servi à tous les deux, la noire pour le père de Kikuji, et la rouge pour Mme Ôta ? Un service pour le tête-à-tête amoureux... Peut-être même qu'ils les avaient emportées avec eux en voyage, le Ryônyû n'étant pas d'une valeur interdisant cet emploi... Et si les choses avaient été comme cela, Fumiko devait nécessairement le savoir : il y avait lieu de s'étonner qu'elle eût précisément choisi ces tasses pour eux deux. Ce pouvait être une allusion de très mauvais goût.

Mais comment penser qu'elle y eût mis de l'ironie et de la ruse ? Non, il fallait l'imputer à son candide sentimentalisme de jeune fille. Une émotion à laquelle lui-même ne restait pas insensible, en vérité.

Épuisés comme ils l'étaient tous deux par le chagrin, ils avaient

certes peine à se défendre contre de pareils accès de sentimentalité mais aussi cette paire de tasses prenait figure de symbole en les unissant profondément dans leur deuil commun.

Fumiko n'ignorait rien des liens qui avaient attaché le père de Kikuji et sa mère, Kikuji lui-même et sa mère ; en outre, elle savait comment sa mère était morte. Et ils s'étaient tous deux, comme des complices, employés ensemble à dissimuler le suicide... ce qui les rapprochait en secret plus encore.

Lorsque Fumiko était sortie pour préparer le thé, elle avait dû pleurer : elle avait les yeux rouges à présent.

— Je crois que j'ai bien fait de venir aujourd'hui vous voir, dit Kikuji. Ce que vous disiez tout à l'heure revient peut-être à dire qu'entre ceux qui meurent et ceux qui leur survivent, il ne saurait être question de pardon à donner ou à recevoir, ni rien de ce genre. Mais pour ma part, cependant, je veux croire et me tenir comme pardonné par votre mère.

Fumiko approuva en inclinant la tête.

— Parce qu'autrement, vous ne pourriez non plus jamais pardonner à ma mère, qui ne s'est assurément pas pardonné à elle-même...

— Il est peut-être indécent, scandaleux même, que je sois ici devant vous, à vous parler, remarqua Kikuji.

— Pourquoi cela ? demanda-t-elle en levant les yeux sur lui. Feriez-vous grief de sa mort à ma mère ? Moi aussi, quand elle est morte, j'ai été prise de colère dans mon désespoir, et j'ai pensé tout d'abord que la mort n'arrangeait rien. Tout ce que ma mère a fait on ne peut le comprendre et l'interpréter qu'à tort, et la mort vient en quelque sorte sceller cette incompréhension, la fixer à jamais. Mourir, c'est refuser toute compréhension, et pour toujours, de la part des autres. Nul ne peut plus comprendre les actes d'un mort personne n'est jamais plus en mesure de les excuser.

Kikuji resta silencieux, comprenant que Fumiko s'était lancée, elle aussi, à l'assaut de ce mystérieux rempart de la mort.

Il se trouvait surpris de l'entendre dire que la mort fût un refus d'être compris par autrui.

Actuellement même, il se disait qu'il y avait une grande différence entre la femme qu'il savait être la mère de Fumiko, et celle que Fumiko s'efforçait de comprendre.

Jamais, il en avait la conviction, jamais Fumiko ne pourrait saisir le côté essentiellement féminin de sa mère.

Pour lui-même, donner ou recevoir le pardon ne faisaient qu'un dans son rêve, dans les rêves amoureux où il retrouvait la présence chaleureuse de ce corps de femme, où il ne cessait de vibrer aux ondes voluptueuses et tendres dont il était le dispensateur. Une caressante ivresse dont il goûtait le charme jusque dans l'harmonie composée par la paire des tasses à thé, la noire et la rouge.

Non, Fumiko ne savait rien de toute la féminité de sa mère. Elle ne pouvait pas la connaître.

Mais qu'il était donc étrange qu'une chair née de cette chair en demeurât à ce point étrangère, ignorante, alors même que chez l'enfant, se fût si délicatement, si subtilement transmise la forme même du corps maternel !

Encore sur le seuil, dans l'entrée, n'avait-il pas été pénétré du sentiment apaisant, doux et tendre, qui lui venait de Fumiko ? Ne savait-il pas que cette émotion, il la devait avant tout à la ressemblance des deux visages, à l'expression qu'il avait reconnue dans le visage rond de Fumiko, et qui lui avait instantanément rappelé les traits de sa mère ?

Mme Ôta avait péché en retrouvant en Kikuji l'image de son père. Mais qu'à son tour Kikuji retrouvât dans sa fille l'image de sa mère !... Dans quel cercle infernal se trouvaient-ils donc tous enfermés ? De quelle malédiction étaient-ils tous victimes ? Kikuji, néanmoins, se sentait tout naturellement porté vers elle, et rien en lui ne venait faire obstacle à cette attirance.

Ses yeux ne quittaient pas la bouche menue, que les chagrins du deuil avaient séchée, gercée, avec cette délicieuse petite moue de la lèvre gourmande, en dessous : cette douce saillie si attendrissante ! Et il se disait que décidément, il lui serait à jamais impossible d'entrer sérieusement en querelle avec elle. Que pouvait-il faire, pour la dresser contre lui ?

— C'est peut-être parce que votre mère était si sensible et si tendre, qu'elle n'a pas pu supporter de vivre plus longtemps, lui avoua-t-il. Avec quelle cruauté ne l'ai-je pas tourmentée, en la torturant de mes propres angoisses morales, en rejetant sur elle mes propres inquiétudes ! Timide, hésitant, je ne suis qu'un lâche qui...

— Non, ma mère seule a été coupable et vous n'y êtes pour rien, trancha Fumiko. Sa faiblesse, ses défaillances... parce que je n'arrive toujours pas à croire qu'avec votre père... et avec vous... non ! tout cela n'était pas dans sa vraie nature, dans son caractère profond.

Fumiko, qui avait parlé d'un ton hésitant, avait rougi à nouveau en prononçant ces mots. Le feu qui lui était monté aux joues paraissait bien plus vif maintenant, que la pâle rougeur de tout à l'heure.

Elle avait baissé la tête et détourné les yeux, comme pour éviter le regard de Kikuji. Mais elle poursuivit en faisant effort sur elle-même :

— C'est peut-être pour cela que dès le lendemain de sa mort, je me suis mise à penser à ma mère en la voyant plus pure et plus belle. Ou plutôt, non, ce n'est pas moi qui idéalisais ainsi son image, c'était comme si cette image de ma mère se faisait d'elle-même plus pure et plus belle en moi.

— Il en va toujours ainsi quand meurent ceux qu'on aime, observa Kikuji.

— Mais je crois qu'elle est morte, emportée par le meilleur d'elle-même, et incapable de supporter le pire de ce qu'elle avait fait.

— Je ne vois pas que cela fût si haïssable. Non, je ne le crois pas.

— Cette impatience en elle, cette souffrance... C'était un tel déchirement pour elle, tout cela...

Fumiko s'était arrêtée, les larmes aux yeux. Kikuji songea qu'elle cherchait à lui dire combien sa mère l'avait aimé.

— Les morts appartiennent tout entiers aux sentiments profonds de notre cœur, répondit-il. Et nous pouvons les y chérir précieusement, n'est-il pas vrai ?

— Mais aussi sont-ils morts trop tôt ! soupira-t-il encore, laissant entendre à demi-mot qu'il parlait de leurs parents à tous deux.

— Et nous sommes l'un et l'autre leur enfant unique, reprit Kikuji en découvrant soudain, comme il disait ces mots, combien tout serait pire encore, plus horrible et plus ténébreux, si Mme Ôta n'avait pas eu cette fille. Il lui dit presque malgré lui :

— Votre mère m'a raconté avec quel dévouement charmant vous aviez pris soin de mon père, étant petite.

C'était dit maintenant, et il ne restait plus à Kikuji qu'à espérer l'avoir exprimé avec assez de naturel. Peut-être pourrait-il l'amener à parler de son père, à se rappeler le temps que son père fréquentait la maison et venait y retrouver Mme Ôta, son amie.

Mais Fumiko coupa court, tout soudain, en déclarant avec précipitation :

— Excusez-moi, je vous en prie ! C'était à cause de ma mère, qui

me faisait tellement pitié... Elle paraissait tellement souffrir à l'époque, déjà, que je craignais pour ses jours.

Elle avait essayé de réprimer ses sanglots et s'était jetée en avant ; appuyée des deux mains sur la natte. Kikuji vit ses épaules s'affaisser au moment que les larmes lui venaient aux yeux.

Ce ne fut qu'alors qu'il remarqua qu'elle était nu-pieds, ayant été surprise par sa visite inattendue. Et les efforts qu'elle faisait pour cacher ses pieds nus sous elle lui donnèrent une allure plus prostrée encore. Ses cheveux retombaient jusque sur la natte, devant elle, touchant presque à la tasse rouge, à laquelle elle n'avait toujours pas touché.

Puis elle se releva et sortit du salon, le visage enfoui dans ses deux mains.

Kikuji attendit un bon moment, puis se leva, ne la voyant toujours pas revenir, et passa dans l'entrée, où il éleva un peu la voix pour demander :

— Me permettez-vous de me retirer pour aujourd'hui ?

Fumiko réapparut presque aussitôt devant lui, lui tendant un paquet serré dans un *furoshiki* :

— Voulez-vous le prendre avec vous, je vous prie, et me pardonner de vous charger de la sorte ?

— Mais qu'est-ce donc ?

— Le vase de *shino*.

Comment avait-elle pu faire aussi vite ? s'étonna Kikuji. Voyons : il lui avait fallu retirer les fleurs, vider le vase de son eau, le rincer et le sécher, le remettre dans son étui, faire ensuite le paquet, serrer le tout dans le *furoshiki*... un véritable tour de force en fait de virtuosité !

— Vous tenez vraiment à ce que je l'emporte aujourd'hui même ? Il y avait encore des fleurs dedans...

— Je vous en prie, s'il vous plaît !

Tout en se demandant si c'était la douleur de son deuil qui lui avait fait préparer aussi rapidement ce présent d'adieu, Kikuji le lui prit cérémonieusement des mains en disant :

— Je l'accepte avec une profonde reconnaissance.

— C'eût été à moi de vous apporter cette cruche à eau, dit-elle encore, mais ce n'est malheureusement pas possible.

— Pourquoi donc ?

Fumiko laissa la question sans réponse.

Sur le seuil, après que Kikuji eut pris congé et se fut tourné pour partir, vite, elle lui lança :

— Merci encore de votre visite. Et... je vous en prie, ne pensez plus à ma mère. Mariez-vous rapidement !

— Quoi ? Que dites-vous là ?

Kikuji s'était retourné, mais en vain. Elle était restée sans un mouvement, la tête basse.

3

Revenu chez lui, Kikuji fit un arrangement avec les mêmes fleurs dans le vase de *shino* : roses blanches et œillets de couleur chair.

Pour la première fois, depuis la mort de Mme Ôta, il avait le sentiment de l'aimer véritablement. Il était convaincu, de plus, que cet amour se trouvait en quelque sorte confirmé au profond de lui-même par l'existence de Fumiko, par la présence de cette fille de la morte.

Le dimanche, il lui téléphona.

— Toujours seule dans votre maison ?

— Oui ; mais je commence à me sentir vraiment très esseulée.

— Vous ne devriez pas rester comme cela.

— Je le sais bien.

— Même au téléphone, on a l'impression qu'on entend le silence de cette maison déserte.

Il l'entendit rire faiblement.

— Il faut faire quelque chose. Pourquoi n'invitez-vous pas des amies à venir chez vous ?

— Je devrais le faire, mais j'ai toujours peur qu'on découvre quelque chose au sujet de ma mère.

Ne sachant que répondre à cela, Kikuji demanda :

— S'il n'y a personne d'autre que vous à la maison, vous ne pouvez donc pas sortir vous-même ?

— Que si. Je n'ai qu'à fermer les portes à clef.

— Alors pourquoi ne viendriez-vous pas jusque chez moi un jour ou l'autre ?

— Merci. J'y penserai.

— Et votre santé ?

— Cela va, merci. J'ai seulement un peu maigri.

— Est-ce que vous dormez, au moins ?

— Presque pas.

— Ah ! voilà qui n'est pas bon !

— J'ai l'intention de me défaire de la maison prochainement et de louer une chambre chez une amie.

— Vous allez vendre ?

— Oui.

— Votre maison, vous voulez la vendre ?

— Ne trouvez-vous pas que ce soit la meilleure solution ?

— Je ne sais pas. Je songe également à vendre la mienne.

Fumiko resta silencieuse.

— Allô ! Vous êtes là ? Vraiment, on ne peut discuter comme cela au téléphone. Et puisque c'est aujourd'hui dimanche, pourquoi ne viendriez-vous pas jusqu'ici ? Je ne bouge pas de chez moi.

— Oui ?...

— Dans votre vase de *shino*, j'ai mis des fleurs à l'occidentale. Mais si vous venez, on s'en servira comme *mizusashi*.

— Une séance de thé, vous voulez dire ?

— Non, pas obligatoirement ; mais il serait dommage que le *shino* ne retrouve pas, au moins une fois, son véritable emploi de cruche à eau. Les pièces à thé finissent par perdre toute signification et toute valeur, si leur beauté n'est pas goûtée et rehaussée au contact d'autres pièces, dont la beauté compose une harmonie.

— C'est que, voyez-vous, je me sens encore moins présentable aujourd'hui que la dernière fois. Je n'ose pas venir ainsi...

— Qu'est-ce que cela fait ? Il n'y aura personne d'autre que moi pour vous voir !

— Quand même... non, excusez-moi.

— Quel dommage ! Vous ne voulez vraiment pas ?

— Au revoir...

— À bientôt, alors. Et soignez-vous bien. Il me semble que j'ai de la visite. Au revoir.

La visite était Chikako.

Kikuji se renfrogna, craignant qu'elle eût surpris sa conversation au téléphone.

— Quelle chaleur accablante ! Bonjour. Mais enfin c'est le beau

temps qui s'est fait si longtemps attendre, et j'en ai profité pou venir.

Tout en parlant, Chikako avait déjà remarqué le *shino*.

— En cette saison, le thé me laisse un peu plus de répit. Je voulai seulement vous demander permission de passer un moment dans l *chashitsu**.

Elle tendit à Kikuji un carton de pâtisseries avec un éventail li dessus.

— Le pavillon de thé doit de nouveau sentir le renfermé j'imagine.

— C'est plus que probable.

— Cette cruche de *shino* ne vient-elle pas de chez M. Ôta ? Vou permettez ?

Elle avait parlé d'un air détaché, tout en s'approchant du *toko noma* pour se placer devant les fleurs. Lorsqu'elle posa les main sur la natte, inclinant la tête, Kikuji vit saillir ses dures épaules, ave leur ossature robuste. Elle avait l'air d'un mauvais animal qui crach son venin.

— Une acquisition que vous avez faite ?

— Non, c'est un cadeau.

— Un cadeau ? Hum ! c'est là un présent très extraordinaire ! E souvenir de la défunte, peut-être ?

Chikako se remit debout et se tourna vers Kikuji.

— Les pièces de ce prix, ne croyez-vous pas qu'il vaille mieu n'en prendre possession que par la voie normale de l'acquisition ? E Mlle Ôta vous l'a offerte tout simplement ? Et vous n'avez eu aucu scrupule à l'accepter ? À votre place, j'aurais trouvé cela un peu excessif, voire inquiétant...

— Il sera toujours temps d'y penser.

— Oui, vous devriez vraiment y réfléchir. Il y a beaucoup d'objets ici, qui viennent de la collection de M. Ôta ; mais votre père les tous achetés, alors même qu'il entretenait sa liaison avec Mme Ôta

— Je n'aime guère entendre parler de ces choses sur ce ton-là.

— Très bien, très bien, fit-elle sans insister.

Et Chikako se retira. Kikuji l'entendit parler, avec la domestiqu dans une autre pièce, puis elle réapparut, ayant passé un tablier.

— Le décès de Mme Ôta, c'était un suicide, n'est-ce pas ? jeta t-elle soudain, en surprenant Kikuji.

— Non, pas du tout !

— Non ? Pour ce qui est de moi, je n'en ai pas douté un seul instant. Elle a toujours eu quelque chose d'inquiétant, d'impénétrable.

Et ce disant, elle fixa un regard guetteur sur Kikuji.

— Déjà votre père la trouvait incompréhensible ; il le disait souvent. Mais les femmes ont leur façon de voir, dans ce genre de choses : elle avait un je ne sais quoi de trop innocent, un air d'enfant qui n'allait pas avec son âge, une douceur gluante...

— Arrêtez, je vous prie ! Il est odieux d'entendre des médisances sur les morts !

— Sans doute, mais il n'empêche que cette morte se met en travers de vos projets de mariage. Cette femme avait déjà donné suffisamment de soucis à votre père.

« Les soucis, c'est plutôt Chikako qui se les sera faits ! » pensa Kikuji par-devers soi. Comme son aventure avec son père n'avait été qu'un jeu éphémère, Mme Ôta, en réalité, ne lui avait rien pris. Chikako n'avait réellement aucune raison valable de lui en vouloir. Mais quelle jalousie féroce n'avait-elle pas de cette femme, qui avait su, elle, retenir son père jusqu'au jour de sa mort !

— Vous êtes bien trop jeune, monsieur Mitani, pour comprendre une femme de cette sorte ! Sa mort vous a sauvé, cela, je vous le dis !

Kikuji, sans répondre, se détourna.

— Croyez bien que je n'eusse jamais admis qu'elle allât jusqu'à empêcher votre mariage, poursuivit Chikako. D'ailleurs, elle en était venue à se rendre compte par elle-même combien elle était mauvaise ! C'est probablement parce que toute sa diablerie lui est montée à la tête, qu'elle a fini par se supprimer. Telle qu'elle était, elle devait être persuadée qu'elle allait pouvoir rejoindre votre père dans un autre monde, j'en suis sûre...

Kikuji en avait froid dans le dos.

Chikako, descendue dans le jardin, se retourna pour expliquer :

— Je vais jusqu'au pavillon de thé maintenant. Son calme me fera du bien.

Kikuji, immobile, resta un long moment à contempler les fleurs. Le blanc des roses et le chair pâle des œillets semblaient se fondre et ne faire qu'un avec la teinte douce du *shino*.

Il voyait devant lui l'image de Fumiko, si solitaire : une silhouette affalée sur le sol, et qui pleurait à lourds sanglots dans sa solitude.

LIVRE QUATRIÈME

LE ROUGE À LÈVRES DE LA MÈRE

1

Kikuji gardait la chambre depuis quelques jours ; mais en revenan du cabinet de toilette, ce matin-là, voyant sa vieille domestique qu disposait un délicat liseron matinal[1] dans une gourde accrochée au mur, il lui annonça qu'il avait l'intention de se lever aujourd'hui.

Il regagna néanmoins son lit, et, la tête sur l'oreiller, se mit contempler la fleur suspendue dans un angle du *tokonoma*.

De la pièce voisine, la domestique lui dit qu'elle avait trouvé l volubilis fleuri dans le jardin.

— Vous n'irez pas au bureau aujourd'hui ? s'enquit-elle.

— Non. Je vais me lever aujourd'hui. Mais je m'accorde encor un jour de repos.

La grippe dont il souffrait, compliquée de migraines pénibles l'avait obligé de laisser son travail et de rester couché plusieur jours.

— Ce liseron, où l'avez-vous trouvé ? demanda-t-il à la vieill bonne.

— Là-bas, au fond du jardin, au milieu des *myôga**. Il était tou seul dans la plate-bande, ses vrilles serrées sur le *myôga**.

---

1. Asagao, variété de volubilis, qui s'ouvre au lever du soleil et se fane dès que l rayon matinal commence à éclairer. Symbole éloquent de l'esthétique japonaise — e particulier de celle qui domine l'art du thé —, qui apprécie la valeur de ce qui es éphémère, et d'une manière plus générale des instants sublimes qui ne se reprodu sent pas.

C'était visiblement un liseron sauvage, avec cette petite fleur d'un pâle bleu-mauve, le feuillage fragile et les vrilles fines et tendres. Le liseron solitaire et ce jeune feuillage vert qui débordaient d'une gourde ancienne, dont la laque rouge avait foncé avec le temps, dégageaient un délicieux sentiment de fraîcheur.

Depuis le temps qu'elle servait le père de Kikuji, la vieille domestique savait se montrer capable d'initiatives aussi heureuses. La gourde qu'elle avait choisie pour y mettre le liseron, une pièce ancienne, portait une signature que l'âge avait à demi effacée. Sur son étui, on relevait le nom de Sôtan* ; et si l'indication était exacte, cela lui fixait plus de trois siècles d'âge.

Kikuji, guère plus expert que sa vieille domestique en l'art des fleurs appliqué aux séances de thé, avait pourtant le sentiment que ce liseron matinal s'harmoniserait parfaitement avec la tasse de thé dégustée au lever.

Une fleurette, si éphémère qu'elle ne dure même pas l'espace d'un matin, ainsi disposée dans une gourde qui avait pieusement passé de mains en mains depuis plus de trois siècles... tel était le contraste qui retenait la pensée de Kikuji, tandis que son regard s'attardait à une longue contemplation méditative de l'arrangement du *tokonoma.*

Il y avait là quelque chose de plus secrètement, de plus subtilement beau par l'acuité de l'opposition, se disait-il, que, par exemple, le bouquet à l'occidentale placé dans le vase de *shino*, vieux lui aussi de plus de trois siècles.

Mais cette fragile sauvageonne, presque trop délicate pour être arrangée, combien de temps allait-elle tenir ? Kikuji, au fond de soi, ressentait comme une inquiétude de cette extrême fragilité dans la grâce de l'épanouissement.

En prenant son petit déjeuner, il dit à la domestique :

— J'avais peur de voir la fleur se faner sous mes yeux ; mais non : elle dure quand même !

— Oui, en effet.

Un moment, il songea de nouveau à l'intention qu'il avait eue d'essayer d'arranger des pivoines dans le vase de *shino* que Fumiko lui avait donné, bien que la saison fût passée, en vérité. Il se dit qu'il eût été peut-être encore temps, s'il avait mis aussitôt son idée à exécution : nul doute qu'il eût trouvé encore quelques fleurs tardives, à ce moment-là. S'adressant à la bonne, il lui dit :

— J'avais complètement oublié que cette gourde fût à la maison C'est vraiment une chance que vous l'ayez ressortie.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Est-ce parce que vous aviez vu mon père y arranger des lise rons ?

— Non, Monsieur, mais j'ai pensé que cela pourrait sans dout aller, puisque ce sont l'une et l'autre des plantes avec des vrilles.

— Des vrilles ? Qu'est-ce que vous me dites là ? s'amusa Kikuj surpris par cette réponse.

Il voulut ensuite se mettre à la lecture du journal, mais ses mau de tête le reprenant, il s'étendit sur les nattes dans le salon, no sans demander si sa chambre avait été faite, et s'il pouvait regagne son lit.

— Un petit instant, et j'aurai fini le ménage, dit la domestiqu accourue, tout en s'essuyant les mains après la vaisselle qu'ell venait de faire.

Un instant plus tard, lorsque Kikuji revint dans sa chambre, l liseron avait été enlevé du *tokonoma*, ainsi que la gourde de laqu rouge. Était-ce pour lui éviter la vue d'une fleur mourante, que l domestique avait pris la précaution de la retirer ? Kikuji, qui s'éta diverti de son idée bizarre de « plantes à vrilles », devait pourtan reconnaître que sa fidélité n'avait pas perdu l'empreinte de façon raffinées dont son père avait marqué la vie domestique.

Pourtant, laissé tel quel au beau milieu du *tokonoma* le *mizusash* de *shino* avait un air abandonné. Si Fumiko le voyait ainsi, se dit-i elle penserait à coup sûr qu'on néglige son cadeau !

Le jour même qu'elle lui avait fait présent de cette cruche à eau se rappela Kikuji, il n'avait eu qu'une hâte : y arranger des rose blanches et des œillets de couleur chair... exactement comm Fumiko l'avait fait pour orner l'autel de Mme Ôta... avec les roses e les œillets qu'il avait lui-même envoyés pour le septième jour. E sortant de cette visite de condoléances à Fumiko, il était entré che le même fleuriste et lui avait acheté les mêmes fleurs que la veille Mais depuis ce jour-là, il n'avait plus touché au *mizusashi* de *shino* retenu par une émotion étrange qui lui faisait battre le cœur.

Dans la rue, par exemple, son regard n'était-il pas attiré, malgr lui, par la silhouette des femmes qui pouvaient avoir l'âge d Mme Ôta, quand il les voyait de dos ? Dès qu'il s'en apercevait, s'en faisait violemment reproche comme d'une faute. Et d'ailleurs,

y regarder de plus près, il constatait toujours que la ressemblance de ces silhouettes avec celle de Mme Ôta était inexistante, sauf peut-être une certaine lourdeur des hanches... Et à nouveau, un frémissant désir s'emparait de lui et l'entraînait, quoi qu'il en eût, vers une ivresse voluptueuse qui le précipitait aussitôt, comme par un brusque réveil, dans l'épouvante de la faute commise ou du crime qu'il avait l'impression d'être sur le point de commettre.

« Qui donc joue ce terrible jeu avec moi ? se disait-il. Quel monstre me fait donc coupable ? » Mais il cherchait en vain, en se secouant ainsi, à exorciser le démon ou à chasser les images qui hantaient son esprit. À ses exclamations, à ses questions, rien d'autre ne faisait réponse que sa nostalgie de la bien-aimée et son désir de revoir la maîtresse défunte. Car ces images devenaient toujours plus fortes, plus pressantes. Et Kikuji craignait pour son propre salut, s'il ne parvenait pas à échapper à ces visions qui lui rendaient si sensible, si troublante, la présence — irréelle pourtant ! — du corps féminin de la morte.

Était-ce le repentir, en lui, qui provoquait et avivait ces sensualités morbides ?

Il se leva finalement de sa couche pour aller prendre le *mizusashi* sur le *tokonoma* et le remettre avec précaution dans son étui. Après quoi il se recoucha, le regard tourné vers le jardin.

Kikuji contemplait le jardin quand le tonnerre se fit entendre. L'orage avait éclaté au loin, mais grossissait et s'approchait rapidement, roulement après roulement, tonnerre sur tonnerre.

Kikuji vit bientôt les éclairs fuser entre les arbres du jardin, découpant leur silhouette sombre sur un fond éblouissant. Mais quand l'averse commença, l'orage en même temps parut s'éloigner.

Il se mit à pleuvoir si fort que la boue du sol souillait les pierres du chemin de ses éclaboussures.

Se détournant du spectacle, Kikuji se leva de nouveau et alla au téléphone. Il appela Fumiko chez elle. Quelqu'un lui répondit qu'elle avait déménagé.

— Comment ? lança-t-il dans son étonnement.

Puis, comprenant qu'elle avait sans doute vendu sa maison, il s'excusa et demanda s'il ne pourrait pas avoir sa nouvelle adresse.

— Voulez-vous attendre un instant, je vais voir, lui répondit au bout du fil une voix qui devait être celle d'une domestique, vraisemblablement.

Cette personne revint à l'appareil et lui dicta l'adresse lentement,

mot après mot, comme si elle la lisait elle-même sur un papie« Chez M. Tozaki », nota Kikuji, ainsi que le numéro de téléphone.

Sans attendre, il demanda ce numéro.

La voix de Fumiko se fit entendre, claire et presque enjouée :

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre. C'est Fumiko à l'ap pareil.

— Ici Mitani. Bonjour. Je viens de vous appeler à votre ancie numéro.

— Oh ! je suis désolée, dit-elle en baissant sensiblement le ton d sa voix comme le faisait sa mère.

— Depuis quand avez-vous déménagé ? Vous ne m'avez rien dit.

— Oui, je voulais... J'habite chez une amie depuis quelque temp J'ai vendu la maison.

— Ah oui ?

— Je me suis longtemps demandé si je devais vous le dir D'abord, je ne voulais rien en faire et je pensais même qu'il ne l fallait pas. Mais ces derniers temps, je m'en suis fait reproche et j me suis senti mauvaise conscience de ne vous avoir pas prévenu.

— Mais bien sûr : il fallait me le dire, voyons !

— Vrai ? Vous le croyez aussi ?

En se sentant tout revigoré, comme rafraîchi et le cœur lavé, Kiku s'étonna qu'une simple conversation téléphonique pût faire ce effet-là. Il lui dit :

— La cruche de *shino* dont vous m'avez fait présent, chaque foi que je la regarde, cela me donne envie de vous revoir.

— Oui ? Vous savez, j'ai encore un autre *shino* : une petite tass étroite et oblongue. J'avais pensé vous la donner avec le *mizusashi* mais comme ma mère s'en servait souvent, son rouge à lèvres sem ble y avoir laissé une trace qui ne s'en va plus.

— Le rouge à lèvres ? Comment cela ?

— Ma mère me l'avait elle-même fait remarquer déjà.

— Mais comment le rouge à lèvres peut-il avoir marqué une terr cuite ?

— Ce n'est pas cela à proprement parler. Le *shino* a par lui-mêm une patine d'un ocre rosé ; et quand ma mère voulait rincer so rouge à lèvres, elle avait l'impression qu'il ne partait pas. En exam nant moi-même la tasse après sa mort, j'ai cru voir sur le bor comme une vague traînée de rouge.

Fumiko ne se rendait-elle pas compte de l'effet que ses propos produisaient sur Kikuji ?

Troublé, incapable de poursuivre sur ce sujet, il s'efforça de changer de conversation.

— Il fait ici un orage violent. Est-ce qu'il pleut fort chez vous aussi ?

— À torrents. Le tonnerre et les éclairs m'ont réellement fait peur tout à l'heure. J'en étais toute tremblante.

— L'ondée va rafraîchir le temps. Cela fera du bien. Je suis resté à la maison ces jours derniers, et je ne sortirai pas non plus aujourd'hui. Ne voulez-vous pas faire un saut jusque chez moi ?

— Je vous remercie, mais j'avais l'intention de venir vous voir après avoir trouvé du travail. Car je cherche du travail...

Kikuji allait répondre ; elle ne lui en laissa pas le temps et conclut aussitôt :

— Je serai très heureuse de venir. C'est très gentil à vous de m'avoir téléphoné, cela m'a fait grand plaisir. À vrai dire, je pensais que nous ne devions plus nous revoir. Mais pourquoi pas, après tout ?...

Kikuji attendit d'abord que l'averse eût cessé, puis il demanda à sa bonne de replier sa couche.

Ce coup de téléphone, qui s'était terminé par un rendez-vous avec la jeune fille, le laissait étonné. Mais ce qui l'étonnait plus encore, c'était l'effet énigmatique qu'il lui avait produit, comme si, d'entendre la voix de la fille eût le pouvoir d'effacer au fond de lui l'amer goût du péché qui le liait à la mère, de chasser les pensées d'effroi qu'il avait de sa mort.

Serait-ce que la voix de la jeune fille avait assez de force pour lui donner à croire que sa mère vivait encore ?

Tout à ses pensées et l'esprit ailleurs, Kikuji passa dans son cabinet de toilette pour s'apprêter. Au moment de se raser, il s'amusa à mouiller son blaireau d'eau de pluie, en en caressant, le bras tendu, les feuilles ruisselantes des arbres du jardin.

Un peu plus tard, après l'heure du déjeuner, il entendit le pas de quelqu'un qui arrivait. Comptant bien que ce fût la jeune fille, il courut à la porte. C'était Kurimoto Chikako.

— Ah ! c'est vous ?

— Quelle chaleur ! Je venais prendre de vos nouvelles. Il y a longtemps que je ne sais plus rien de vous.

— Cela ne va pas très fort. Je suis un peu souffrant.

— Pas fameux, en effet. Vous n'avez pas bonne mine, dit Chikako en le dévisageant, le front plissé de rides.

Quel idiot il avait été de s'y laisser prendre ! pensait Kikuji. Fumiko, habillée à l'occidentale, n'eût pas fait retentir ce claquement des *geta** qui l'avait fait accourir !

— Vous êtes allée voir le dentiste ? On dirait qu'il vous a rajeunie...

— Oui, avec les pluies de la saison, j'ai un peu moins à faire, et j'en ai profité pour remplacer mes dents. Les nouvelles sont encore un peu trop blanches, en réalité ; mais c'est sans importance, puisque dans quelque temps il n'y paraîtra plus.

Chikako s'avança dans la chambre de Kikuji, et son premier regard fut pour le *tokonoma*.

— Le vide nu, c'est reposant, vous ne trouvez pas ? lui lança Kikuji.

— La pluie ne se prête guère aux grandes compositions, c'est vrai. Mais vous auriez pu quand même arranger une fleur ou deux...

Puis, s'interrompant et se retournant brusquement :

— Où avez-vous mis le *shino* de Mlle Ôta ? demanda-t-elle.

Kikuji ne répondit pas.

— Mieux vaudrait le lui rendre, si vous voulez m'en croire.

— Cela ne regarde que moi.

— Peut-être pas autant que vous semblez le penser.

— En tout cas, ce n'est pas vous que cela regarde !

— Peut-être pas, fit-elle en riant de ses fausses dents blanches. Mais si je suis venue aujourd'hui, c'est avant tout pour vous mettre en garde.

Avançant les bras, elle écarta ses mains d'un grand geste de magicien exorciste, en déclamant d'un air pathétique :

— Hors d'ici, mauvais démons ! Je vous chasse !

— Vous me feriez peur, ironisa Kikuji.

— Je m'emploie à vous marier, en tout cas, et en tant qu'intermédiaire, vous me permettrez de vous dire...

— Si vous voulez parler de Mlle Inamura, coupa Kikuji, je vous remercie, mais ce n'est vraiment pas la peine.

— Là, là, ne faites pas l'enfant en refusant un parti qui vous sied uniquement parce que l'intermédiaire vous déplaît ! Mon rôle n'est que de servir de pont entre les deux rivages, et sur le pont, vous

pouvez marcher autant qu'il vous plaît... Votre père, vous savez, ne se montrait pas aussi susceptible : il a toujours su excellemment se servir de moi.

Kikuji fit une grimace.

Comme à son habitude quand elle parlait avec chaleur, Chikako pointa en avant ses épaules haussées :

— Je ne suis pas de ces femmes qui s'imposent comme Mme Ôta, vous devriez le savoir ! poursuivit-elle. Ce n'est pas du tout mon genre. Autant que je vous le dise une bonne fois pour toutes : ce que j'ai eu avec votre père n'a pas tiré à conséquence, encore que je ne puisse que le regretter ; mais je n'ai pas voulu en faire tant d'embarras, comme d'autres. « Tiens ! » — et c'était déjà fini. (Chikako baissa les yeux au sol.) Mais ce n'était pas une raison pour que j'en voulusse à votre père, et il n'a jamais hésité à faire appel à moi, chaque fois que je pouvais lui être utile à quelque chose. Il pouvait réellement le faire sans la moindre arrière-pensée. Un homme, il lui est toujours plus facile de se faire une complice d'une femme avec laquelle il a eu quelque chose. Quant à moi, avec votre père, j'ai pu développer ma compréhension et acquérir une certaine sagesse de la vie, une juste manière de voir les choses.

— Vous dites ?

— Que vous ne sauriez mieux faire que d'accepter les conseils de l'expérience acquise et de ma juste conception des choses. C'est une saine manière de voir.

Impressionné par ce ton de cordialité objective, Kikuji n'était pas loin de croire qu'il y eût du vrai dans ce qu'elle disait.

Chikako tira un éventail glissé dans son *obi**.

— Pour bien comprendre la psychologie humaine, ajouta-t-elle, il ne faut être ni trop exclusivement masculin, ni trop exclusivement féminin.

— Aha ! l'intelligence est donc réservée aux êtres asexués ?

— Ne vous moquez pas, et reconnaissez que lorsque la différence n'est pas trop accusée, il est d'autant plus aisé de comprendre la psychologie de l'un comme de l'autre sexe. Mme Ôta, par exemple, croyez-vous qu'elle ait pu mourir en abandonnant sa fille seule au monde ? C'est tout bonnement inconcevable ! Et si j'en crois mon propre sentiment, elle visait quelque chose : en mourant, se disait-elle, je laisse à Kikuji le soin de s'occuper de ma fille ; elle ne sera pas seule au monde...

— Quoi ? Que dites-vous là ? sursauta Kikuji, profondémer troublé.

— À force d'y réfléchir, c'est à cette hypothèse que je me su arrêtée. Sa mort, il faut le reconnaître, devait se jeter en travers d votre mariage, et il fallait qu'elle eût un but. Elle n'est pas mor tout simplement, en s'éteignant au bout de sa vie comme les autre Non. Elle y a mis une intention.

— C'est une idée fixe chez vous ! protesta Kikuji. Vous y revene toujours !

Mais il n'empêche qu'il se sentait le cœur blessé par l'idée fixe d Chikako. Une angoisse pesante l'accablait. Et dehors, un éclair le f sursauter.

Chikako le pressa :

— Vous lui aviez parlé de Mlle Inamura, n'est-il pas vrai ?

L'évidente pertinence de cette question le laissa tout désempar Pris de court, il feignit de l'ignorer, tout simplement, et protesta :

— C'est vous-même, si je ne m'abuse, qui avez téléphoné Mme Ôta et qui lui avez annoncé que j'étais fiancé avec Mlle In mura !

— Je le lui ai dit, en effet, en la suppliant de ne pas faire obstac à ce mariage. Quelques heures plus tard, dans la nuit, Mme Ôta éta morte.

Le silence tomba entre eux. Mais au bout d'un instant, elle rev nait à la charge :

— Comment se fait-il que vous ayez su que je lui avais téléphoné Il a fallu qu'elle vienne larmoyer auprès de vous...

La surprise laissa Kikuji sans réponse.

— Mais bien sûr, c'est comme cela que tout s'est passé, n'est-c pas ? Elle avait laissé échapper un cri, alors que je lui parlais a téléphone...

— Ce qui reviendrait à dire qu'en vérité, c'est comme si vou l'aviez assassinée, déclara Kikuji.

— Soit ! si vous y tenez : cela soulagera d'autant votre conscienc Pour moi, j'ai l'habitude de jouer les mauvais rôles ! Votre père n s'est jamais fait faute de venir tout tranquillement me cherche quand il avait besoin de quelqu'un pour remplir, de sang-froid, c genre de fonction. Et sans aller jusqu'à dire que je veuille gagne encore dans son estime, je n'en suis pas moins venue ici, aujou d'hui, pour endosser cette responsabilité-là.

« Elle est en train de vomir tout son fiel, raisonna Kikuji en secret : elle crache tout le venin distillé dans son cœur par la jalousie et par la haine depuis de si longues années, sans un mot. »

— Je ne suis pas censée savoir de quoi il retourne, reprit-elle, la mine chafouine au point qu'on eût cru qu'elle louchait sur son nez ; je n'ai qu'à feindre d'ignorer tout ce qui s'est passé en coulisse. Et libre à vous de penser, en prenant un air de dégoût, que la vieille femme que je suis se mêle de ce qui ne la regarde pas... je finirai bien à la longue, par vous arracher à l'emprise de ce démon, afin que vous puissiez faire un mariage heureux.

— Ah ! laissez-moi avec cette histoire de mariage heureux ! Vous avez compris ?

— Bon, bon, c'est entendu, fit-elle conciliante. Je n'ai moi-même aucune raison de vouloir mêler Mme Ôta à cette affaire... Après tout, ce n'était peut-être pas une femme si méchante que cela, reprit-elle d'une voix plus douce. En mourant, elle a pu ne vouloir seulement que souhaiter, sans le dire, que sa fille vous appartînt.

— Encore cette stupidité ! s'exclama Kikuji.

— Mais c'est pourtant bien cela, voyons ! Vous n'allez tout de même pas prétendre que Mme Ôta n'ait jamais caressé l'idée de vous donner sa fille ? Ou alors, c'est que vous êtes un rêveur impénitent ! À supposer même qu'elle ne l'eût pas voulu consciemment, c'était pourtant le plus cher désir de son cœur. Pour elle, jamais, pas un instant, elle n'a cessé de penser à votre père de jour ou de nuit, en dormant comme à son réveil. Une possédée, une folle, mais candide et gentille, si vous voulez. Et forcément, sa propre fille prenait place dans ses rêveries, entrait dans ce délire... jusqu'au sacrifice de sa vie à la fin. Et quand on regarde les choses objectivement, du dehors, elle apparaît comme un être frappé de malédiction, une femme marquée par une effroyable fatalité. C'est un jouet, un instrument du diable qui a tendu son filet sous vos pas.

Kikuji croisa le regard luisant des petits yeux de Chikako, sourcils levés, qui le fixaient avec insistance. Et ce fut lui qui détourna les siens.

Il y avait, certes, une certaine lâcheté de sa part, à lui laisser un aussi facile triomphe, et Kikuji n'était pas sans se reprocher cette faiblesse de caractère ; mais la véritable raison venait de sa surprise devant la teneur inattendue de ses propos.

Jamais il ne lui était venu à l'esprit que Mme Ôta eût souhaité

l'unir à sa fille, et même actuellement il ne le croyait pas. Du poison que sa jalousie faisait cracher à Chikako, voilà ce que c'était, et rien de plus : des inventions empoisonnées, des élucubrations venimeuses, aussi écœurantes que les taches dont sa poitrine était couverte.

Et pourtant, ces propos insanes étaient tombés comme une foudre sur son cœur, et l'effroi s'était emparé de lui.

Pouvait-il affirmer n'avoir jamais désiré, plus ou moins en secret, que les choses fussent telles que venait de les lui représenter cette femme ?

Aimer la fille de celle qu'on a aimée, cela n'a rien, en soi, de si exceptionnel ou de si extraordinaire. Mais si vraiment Kikuji, nageant encore dans les délices et les enivrements des baisers de la mère, se laissait néanmoins dériver à son insu vers la propre fille de sa bien-aimée, comment savoir s'il n'y était pas uniquement entraîné par la force de quelque puissance diabolique ?

Son être même lui paraissait avoir changé du tout au tout, sa nature la plus profonde s'était comme métamorphosée du jour qu'il avait connu Mme Ôta. Oui, et il y avait quelque part au fond de lui quelque chose qui se trouvait comme ensorcelé...

Kikuji en était là de ses pensées quand la bonne vint lui annoncer :

— Mlle Ôta est là et vous fait dire qu'elle reviendra un autre jour si vous avez de la visite.

— Non, non, qu'elle entre ! Elle n'est pas encore partie, au moins ?

Et déjà Kikuji s'était levé pour aller la recevoir.

2

— Bonjour ! dit Fumiko en allongeant un peu son cou blanc et fin pour lever les yeux sur Kikuji.

Dans le petit creux qui sépare le cou de la poitrine, il aperçut comme une ombre ambrée, et il se demanda si c'était par l'effet de l'éclairage ou si réellement elle avait maigri à ce point.

— Kurimoto est là, lui souffla Kikuji en confidence.

Il avait terriblement appréhendé d'avoir à le lui dire ; mais en pré

sence de la jeune fille, tout lui devint facile et les mots lui avaient glissé tout naturellement des lèvres.

Fumiko eut un léger signe de tête :

— J'avais reconnu le parapluie de la maîtresse de thé.

— Ah ! oui ? C'est celui-là ?

Un parapluie à long manche gris avait été déposé dans l'entrée, contre la porte.

— Préférez-vous m'attendre un instant dans le *chashitsu** ? Elle ne va pas être longue à partir.

C'était la seule solution que Kikuji trouvât à offrir, tout en se reprochant de ne s'être pas débarrassé plus vite de Chikako, alors qu'il attendait la venue de la jeune fille.

— Merci, mais vraiment cela ne me dérange pas, déclara Fumiko.

— Non ? Alors entrez, je vous en prie !

Elle entra et salua Chikako comme si elle ignorait tout de son hostilité, la remerciant en outre de ses condoléances.

Dans la posture conventionnelle de la maîtresse de thé, l'épaule gauche un peu avancée et le buste raidi, Chikako s'inclina légèrement pour répondre :

— Madame votre mère avait une telle douceur ! Lorsque d'aussi tendres natures nous quittent, c'est comme si le monde, déjà si dur, perdait ses dernières fleurs.

— Ma mère n'était pas une fleur aussi précieuse que vous le dites, protesta Fumiko.

— Mais quelle douleur pour elle, en vous quittant, de vous laisser si seule au monde !

Fumiko garda les yeux baissés, serrant fortement la bouche, avec sa lèvre inférieure légèrement débordante.

— Ne songez-vous pas à reprendre vos leçons de thé pour essayer de vous distraire un peu ?

— Oh ! pas maintenant, non...

— Cela vous ferait pourtant du bien, je vous assure.

— C'est un luxe que ma situation ne me permet plus de m'offrir à présent.

— Que me dites-vous là ! s'exclama Chikako en ouvrant les mains qu'elle avait croisées sur ses genoux jusque-là. Moi qui suis venue chez M. Mitani précisément pour changer l'air et redonner un peu de vie au pavillon de thé, estimant le moment venu, à présent que la saison des pluies est passée.

Puis, glissant un regard complice vers Kikuji, elle ajouta :

— Et maintenant que Mlle Ôta est ici, qu'en pensez-vous ?

— Quoi donc ?

— Ce serait une occasion de sortir le *mizusashi* de *shino* et de l'honorer ainsi à la mémoire de votre mère, insista Chikako.

Fumiko leva son regard sur elle, tandis qu'elle expliquait encore :

— Nous pourrons parler de Madame votre mère.

— Je n'aimerais pas me mettre à pleurer dans un *chashitsu*, protesta Fumiko.

— Qu'importe, si nous mêlons nos larmes aux vôtres ! Alors, c'est dit ? Parce que, voyez-vous, le jour où l'épouse de M. Mitani aura fait son entrée dans la maison, je ne pourrai plus remettre les pieds dans ce pavillon de thé tout à ma guise, bien qu'il renferme pour moi tant et tant de souvenirs.

Et après un rire bref, comme pour obéir aux convenances en se faisant plus explicite, elle ajouta :

— Je veux dire, bien entendu, si le mariage de M. Mitani avec Mlle Inamura Yukiko se fait !

Fumiko approuva de la tête, le visage impassible. Mais une certaine lassitude apparaissait dans cet ovale qui ressemblait tellement à celui de sa mère.

Kikuji s'interposa, disant à l'adresse de Chikako :

— Comment pouvez-vous parler d'un mariage à propos duquel rien n'est décidé encore ? C'est vraiment abuser de Mlle Inamura, ne le comprenez-vous pas ?

— J'entendais, bien entendu : si elle en tombe d'accord ! fit vivement Chikako, qui s'adressa alors à la jeune fille pour lui dire : « Dès que quelque chose d'heureux se prépare, il faut aussi que les démons s'en mêlent, bien sûr. C'est pourquoi je vous demanderai, mademoiselle, de faire comme si vous n'aviez rien entendu tant que la chose ne sera pas conclue. »

— Naturellement, approuva Fumiko avec un nouveau signe de tête.

Là-dessus, Chikako appela la vieille domestique et s'en fut au *chashitsu*, procéder au nettoyage.

Venant du jardin, on entendit encore sa voix qui disait :

— Prenez garde : ici, dans l'ombre, le feuillage des arbres est encore tout trempé.

3

Kikuji dit à Fumiko :

— Avez-vous entendu ce matin, au téléphone, avec quelle violence la pluie faisait rage ici pendant que je vous parlais ?

— Est-ce qu'on peut réellement entendre le bruit d'une averse par téléphone ? Je n'y ai pas fait attention. Mais j'ai fort bien pu l'avoir perçu sans m'en rendre compte sur le moment. Il venait de ce côté-ci ?

Fumiko avait porté les yeux du côté du jardin, où le feuillage laissait passer, maintenant, le bruit du remue-ménage que faisait Chikako, là-bas, en nettoyant le pavillon de thé.

Kikuji, le regard tourné aussi vers le jardin, commenta :

— Je ne crois pas avoir entendu non plus l'averse qui tombait chez vous ; mais cette pluie d'orage faisait un tel tapage, ici, que je me suis figuré, après coup, que cela devait passer sur le fil. C'étaient des torrents qui tombaient.

— Une fois de plus, j'ai eu peur des éclairs, de la foudre.

— C'est ce que vous m'avez dit au téléphone, en effet.

— Il est curieux, vraiment, qu'on puisse ressembler à sa mère jusque dans les détails les plus anodins. Elle aussi avait peur du tonnerre, et quand j'étais petite, elle ne manquait jamais de me cacher la tête sous la manche de son kimono pendant l'orage. Lorsqu'elle voulait sortir, en été, elle regardait toujours le ciel pour s'assurer que le temps n'était pas menaçant. Et moi, j'en suis encore aujourd'hui à vouloir me cacher la tête sous la manche, quand il tonne !

En avouant cela, elle avait eu un léger geste, comme de confusion ou d'excuse, qui lui faisait arrondir les épaules. Ensuite elle se leva, lui disant :

— Je vous ai apporté la petite tasse de *shino* dont je vous ai parlé.

Elle ne s'absenta qu'un instant et revint au salon avec un petit paquet, qu'elle posa devant les genoux de Kikuji. Mais comme il paraissait hésiter à l'ouvrir lui-même, Fumiko le reprit et tira la tasse, étroite et haute de forme, de son étui.

— Si j'ai bonne mémoire, dit Kikuji, votre mère utilisait également des coupes de *rakuyaki**, signées de Ryônyû*, je crois bien.

— Oui, mais sa préférence allait à la tasse de shino. Elle disait

que ces céramiques de couleur, une tasse rouge et l'autre noire, ne permettent pas d'apprécier la belle teinte claire et ambrée du *bancha* ou du *sencha* [1].

— Dans une tasse noire, en effet, on ne jouit pas de la nuance dorée du thé, approuva Kikuji.

Voyant qu'il hésitait à prendre en main la tasse posée devant lui, Fumiko lui dit :

— Ce n'est peut-être pas un très bon *shino*...

Kikuji l'assura aussitôt qu'il était excellent. Ce n'était pas pour cela qu'il tardait à prendre la petite tasse et préférait la regarder encore.

Une nuance de rouge à peine perceptible se jouait dans le blanc écru de la matière, comme Fumiko le lui avait dit ce matin au téléphone. À contempler cette pièce un moment, on eût cru voir le rouge monter, comme par transparence, dans le blanc. Le bord même de la tasse se teintait légèrement d'ocre rosé, plus foncé en un point.

Était-ce l'endroit où se posaient les lèvres pour boire ?

Le thé avait pu laisser cette marque à peine visible, mais peut-être aussi le rouge des lèvres féminines tant de fois et tant de fois posées là.

À y bien regarder, on pouvait retrouver une nuance de rouge au fond de la teinte ocrée. Était-ce donc, comme Fumiko l'affirmait, le rouge à lèvres de Mme Ôta qui avait, à force, fini par s'imprégner dans le grain même de la céramique ?

Ce fugitif et subtil mélange des tons bruns et rouges, on le retrouvait jusque dans les fines craquelures en résille de la surface, pour peu qu'on y fît attention.

« Teinte fanée du rouge à lèvres, tel un pétale flétri de la rose, brunissant tel le sang séché », se disait Kikuji avec une émotion étrange qui lui faisait battre le cœur. Dans le même moment, une sorte de dégoût, un écœurement malsain le soulevait, qui allait jusqu'à la nausée, cependant qu'une espèce de tentation l'attirait irrésistiblement et lui laissait la tête vide, presque jusqu'au vertige.

Sur la surface extérieure de la tasse, ornant la forme pure de cet étroit cylindre, un motif d'herbes à larges feuilles avait été peint,

1. Deux des quatre sortes de thé japonais, de qualité inférieure. Il s'agit toujours de thé vert.

d'un bleu-vert presque noir. Et par endroits, sur les feuilles d'herbe, on eût dit comme des taches de rouille.

La simplicité salutaire de ce dessin vigoureux, en pénétrant le regard de Kikuji, le tira du vertige morbide de ses sens. Il pouvait apprécier maintenant la ligne distinguée et la noble pureté de la forme.

— Quelle beauté ! fit-il en prenant enfin la petite tasse dans sa main.

— Je ne saurais en juger par moi-même, affirma Fumiko ; mais ma mère aimait beaucoup se servir de cette tasse, de préférence aux autres.

— C'est une pièce créée pour la personnalité féminine, affirma Kikuji, non sans ressentir en lui, vivante et chaude tout soudain, la troublante féminité de Mme Ôta.

Comment Fumiko avait-elle pu avoir l'idée de venir lui montrer, à lui, ce *shino* que le rouge à lèvres de sa mère avait marqué ? Par candeur ou par manque de tact ? Il n'arrivait pas à savoir. Mais il ne pouvait pas se défendre de la fluidité docile qu'il percevait chez elle, un quelque chose d'extrêmement consentant dont il se sentait le cœur tout pénétré.

Lentement, il fit tourner la tasse entre ses doigts, sur ses genoux, en évitant toutefois le contact de la place rougie.

— Auriez-vous l'obligeance de la remettre dans son étui ? finit-il par lui demander. Il serait fâcheux que Kurimoto, en la voyant, se relançât dans ses papotages.

— Oui.

Fumiko, docilement, remit la tasse dans son étui et refit le paquet.

Sans doute avait-elle apporté cette pièce avec l'intention de l'offrir à Kikuji ; mais, ou bien elle n'osa pas le lui dire, ou bien elle s'imagina peut-être que le *shino* ne lui avait pas plu.

Elle se leva et s'en fut dans l'entrée, pour y déposer le paquet.

Chikako arriva sur ces entrefaites et, du jardin, avança le buste par la baie.

— Voudriez-vous, s'il vous plaît, me chercher le *mizusashi* de Mlle Ôta, demanda-t-elle à Kikuji.

— Ne vaudrait-il pas mieux utiliser l'une de nos cruches à eau ? suggéra Kikuji. Justement quand Mlle Ôta est là, se servir de la sienne...

— Mais que racontez-vous donc ? C'est précisément parce qu'elle

est ici qu'il convient de la sortir. Nous devons évoquer le souvenir de sa mère, et notre conversation se fera devant le *shino* de Mme Ôta.

— Mme Ôta que vous haïssez tellement !

— Moi ? Pourquoi la haïrais-je ? Ce n'était pas une femme de mon genre, voilà tout ce que je dis. D'ailleurs, comment pourrait-on haïr les morts ? Certes, nous n'avions pas la même peau et je n'avais aucune sympathie pour elle ; mais c'est précisément pourquoi il m'arrivait aussi de la percer à jour en devinant jusqu'à ses arrière-pensées.

— C'est décidément une manie chez vous, de deviner la pensée des autres !

— Ils n'ont qu'à faire en sorte que je ne puisse pas la surprendre, c'est tout simple.

Fumiko réapparut sur la galerie et vint prendre place non loin du seuil.

Chikako se tourna de son côté, l'épaule gauche pointée, pour lui demander :

— Vous permettez, n'est-ce pas, que nous nous servions de la cruche de *shino* de Madame votre mère ?

— Mais bien sûr, faites comme vous l'entendez, je vous en prie, répondit Fumiko.

Kikuji s'en fut chercher le *shino* dans le placard où il l'avait rangé.

Chikako, glissant son éventail dans la ceinture, prit sous le bras la cruche dans son étui et repartit par le jardin.

Revenant près du seuil où s'était placée la jeune fille, Kikuji lui confia :

— Ce fut vraiment un étonnement pour moi, ce matin, d'apprendre que vous aviez déménagé et que vous vous étiez arrangée toute seule pour vendre la maison. Cela ne vous a pas été trop pénible ?

— Non. C'est un ami qui a acheté, et l'affaire s'est faite sans trop de complications. De plus, il me proposait d'aller occuper à Ôiso*, si je voulais, un pavillon qu'il avait lui-même habité en attendant. Mais je ne tenais pas à vivre seule dans une maison, si petite soit-elle : louer une chambre me convient mieux pour chercher du travail. Et c'est pourquoi j'habite pour le moment chez une amie.

— Du travail, vous en avez trouvé ?

— Non, pas encore. Vous comprenez, je me suis aperçue que je ne savais pratiquement rien faire, lui dit-elle avec un sourire d'excuse. Mon intention première était de ne venir vous voir qu'une fois ma situation réglée. Je trouve un peu affligeant que nous nous

revoyions alors que je suis encore ainsi livrée à la désolation, sans travail, sans maison...

Kikuji avait failli laisser échapper que ce n'en était que mieux comme cela. Mais encore qu'il cherchât à s'imaginer cette solitude de Fumiko dans le monde, il n'y arrivait guère, tant, en réalité, elle en paraissait elle-même peu marquée.

— Je suis moi-même disposé à vendre ma maison, dit Kikuji. Mais j'ai toujours hésité jusqu'ici, bien que je sois fermement résolu, au fond. La preuve : c'est que je n'ai même pas fait réparer la gouttière endommagée, comme vous pouvez le voir, ni même remplacé les vieilles nattes.

— Vous ne voulez donc pas célébrer votre mariage ici ? fit-elle en toute simplicité. Vous auriez le temps de tout faire, d'ici là...

Kikuji plongea son regard dans ses yeux.

— C'est aux papotages de Kurimoto que vous faites allusion ?... Est-ce que vous croyez sérieusement que je puisse me marier à présent ?

— Si c'est la pensée de ma mère qui vous fait dire cela, vous devriez cesser de vous en tourmenter, je vous assure. Elle a déjà suffisamment pris cette histoire à cœur pour que vous puissiez, vous, l'oublier.

4

Les mains expertes de Chikako eurent tôt fait de tout disposer au pavillon pour la séance de thé.

— Comment trouvez-vous l'harmonie de la cruche à eau avec les autres pièces ? s'enquit-elle ; mais Kikuji, en ces matières, n'avait pas d'opinion.

Fumiko ne dit rien non plus, voyant que Kikuji restait muet. Tous deux laissèrent leur regard posé sur le *mizusashi* de *shino*.

Cette pièce, utilisée comme vase à fleurs sur l'autel funèbre dressé à la mémoire de Mme Ôta par Fumiko, employée de même par Kikuji quand elle lui en eut fait présent, retrouvait aujourd'hui enfin sa véritable fonction de cruche à eau fraîche entre les mains du savant professeur de thé qu'était Kurimoto Chikako.

Destin bizarre que celui de cet objet ! Mais à tout prendre, ne connaissait-il pas aussi le sort de toutes les pièces d'art attachées au rite du thé ?

Avant même que Mme Ôta l'eût en sa possession, tout au long des trois ou quatre siècles passés depuis le jour où ce *mizusashi* était sorti du four, transmis de mains en mains et de génération en génération, quelle histoire fantastique n'était pas la sienne, avec la vie et les secrets de chacun de ses possesseurs successifs ?

— À côté du fer de la bouilloire ou du chaudron, ne trouvez-vous pas admirable qu'une matière aussi fragile que la terre du *shino*, par son équilibre et sa force intérieure, soutienne harmonieusement la comparaison ? confia Kikuji à Fumiko.

On eût dit que la douce lumière qui se jouait, lisse et blanche, sur la surface délicate de la cruche, était comme une lumière intérieure, un éclat émané de la matière même.

Le matin, au téléphone, Kikuji avait avoué à Fumiko qu'il ne pouvait pas regarder le *mizusashi* sans être pris de l'envie de la voir, elle. Et il songeait maintenant que l'exquise et douce blancheur de peau de Mme Ôta avait quelque chose de mystérieux, quelque chose comme la féminité par excellence, dans son essence la plus secrète et toute la force de son charme.

La baie et la porte à glissière du *chashitsu*, par cette chaleur, avaient été laissées ouvertes ; et dans le cadre de la fenêtre, lumineux et ombré par le feuillage d'un érable tout proche, se découpait la silhouette de Fumiko, avec sa chevelure où jouaient les ombres presque liquides des feuilles et des branchages. Le contre-jour semblait même allonger encore la finesse de son cou. Ses bras, dégagés par les manches courtes de sa robe, plongeaient une ligne nacrée jusque dans l'ombre profonde et le vert frais du feuillage. Elle était fine et élancée de corps, mais ses bras et ses épaules n'en gardaient pas moins une attendrissante douceur dans la courbe pleine de leur dessin.

Chikako, dont le regard était également fixé sur la cruche, avait fini par déclarer à son tour :

— Un authentique *mizusashi* ne prend toute sa valeur qu'en jouant son rôle dans l'art du thé. Vraiment ! C'est une honte que de l'utiliser pour y disposer des bouquets à l'occidentale !

— Ma mère s'en servait fréquemment pour y mettre des fleurs, vous savez, dit Fumiko.

— N'est-ce pas dans une perfection de rêve que cette cruche vient

évoquer la mémoire de votre mère ? Ah ! je suis sûre qu'elle serait contente de voir son *mizusashi* dans ce pavillon !

Il y avait peut-être une ironie dans l'ambiguïté de ces mots, mais Fumiko y répondit en toute simplicité :

— Ma mère n'en usait guère que comme vase à fleurs, et je renonce moi-même à pratiquer le thé.

— Oh ! ne dites pas cela, ne le dites pas ! lança Chikako en portant ses regards aux quatre coins du *chashitsu*. Moi qui connais tant de chambres à thé, nulle part je ne me sens en aussi parfaite et sereine disposition qu'ici.

Puis, se tournant vers Kikuji, elle ajouta :

— L'année prochaine sera le cinquième anniversaire de la mort de votre père, monsieur Mitani. Que diriez-vous d'une célébration par une séance de thé ?

— C'est une idée, et je pense qu'on pourrait s'amuser à duper les invités en ne les servant qu'avec des faux, au lieu d'authentiques objets d'art.

— Des faux ! Que dites-vous là ? Mais dans la collection de Monsieur votre père, il n'existe pas une seule pièce qui ne soit authentique !

— Vraiment ? Je trouve pourtant que ce ne serait pas mal du tout, si l'on procédait de bout en bout à l'emphatique exécution du rite traditionnel en n'utilisant, exclusivement, que des pièces fausses, dit Kikuji en s'adressant cette fois à Fumiko. Il m'a toujours semblé que l'air rance de cette chambre-ci était comme empoisonné ; peut-être qu'on le purifierait en y tenant une cérémonie commémorative par une séance de thé appuyée très solennellement sur des faux ! Et après cet acte méritoire d'exorcisme, pour la sauvegarde de la mémoire de feu mon père, je laisserai là à jamais notre belle tradition rituelle de l'art du thé, dont il me faut reconnaître que je n'ai jamais été très féru.

— Autrement dit, la vieille maîtresse de thé que voici ne vient céans que trop souvent pour réveiller cet air et redonner un peu de vie à ce *chashitsu* maléficié, fit Chikako tout en maniant avec adresse le *chasen*[1].

— Je n'aurais pas osé aller jusque-là ! ironisa Kikuji.

— Et je ne vous y suivrai pas non plus, rétorqua Chikako. Mais si

1. Petit fouet de bambou qui intervient dans la préparation pour battre la poudre de thé vert.

vous tenez sérieusement à vous libérer de ces nœuds anciens avec mon consentement, ce ne sera qu'en acceptant les liens nouveaux de l'hyménée que je vous propose.

Ayant dit, Chikako, d'un geste sec, vint poser devant Kikuji la tasse de thé prête. Puis, en se retournant vers Fumiko :

— À force d'essuyer les moqueries caustiques de M. Mitani, j'en viens à me demander si ce n'est pas entre des mains indignes que vous avez remis la précieuse cruche à eau de Madame votre mère ! Je crois presque revoir son visage apparaître, comme un reflet, dans la douce matière du *shino*.

Reposant devant soi la tasse avec laquelle il venait de boire, Kikuji jeta, lui aussi, un bref regard sur le *mizusashi*, non sans se dire que sur le noir couvercle de la cruche, dans ce miroir de laque, c'était peut-être le visage de Chikako qui se reflétait en ce moment.

Fumiko, pour sa part, n'avait pas réagi et avait l'air un peu absent. Était-ce qu'elle ne voulait pas entrer en contradiction avec la maîtresse qui lui enseignait l'art du thé, ou bien cherchait-elle volontairement à ne pas entendre ? Kikuji n'arrivait pas à comprendre. Déjà, il avait trouvé étrange la docilité avec laquelle elle avait consenti à venir s'installer ici, dans le *chashitsu*, en la présence de Chikako. Et même quand celle-ci s'était mise à lui parler du mariage de Kikuji, la jeune fille n'avait pas bronché. La haine que Chikako professait pour Mme Ôta, le mépris qu'elle affectait à l'égard de sa fille, cette sorte de provocation blessante qui se cachait sous chacun de ses mots : rien n'avait eu raison de la paisible indifférence de Fumiko.

Son deuil l'aurait-il plongée dans un tel abîme de tristesse, que rien ne pouvait plus l'y atteindre ? Se trouvait-elle enveloppée dans sa douleur, au point que tous les souffles pernicieux ne fussent plus pour elle que d'innocentes brises agitant en vain la surface ?

Ou bien n'était-ce pas plutôt qu'elle ressemblât aussi intimement à sa mère, avec ce caractère incapable de s'insurger ou contre soi ou contre autrui, qui perpétuait si merveilleusement en elle l'image même d'une absolue et virginale candeur ?

Quant à lui, Kikuji, il n'avait rien fait, rien tenté seulement pour défendre la jeune fille contre les méchancetés et les outrages auxquels elle avait été exposée ; il s'en rendait parfaitement compte et trouvait son propre comportement inqualifiable.

Mais que dire, alors, du monstre pervers et haineux qu'il rencontrait en la personne de Chikako ? — cette Chikako qui arrivait au

terme de la séance en se servant à présent, en dernier, la tasse de thé préparée.

Elle but et, tirant de sa ceinture la montre qu'elle y avait :

— Ces montres minuscules, dit-elle, quelle absurdité pour les vieilles gens qui ont la vue basse !... Monsieur Mitani, vous devriez bien me donner la vieille montre de votre père.

Peu désireux d'accéder à son désir, Kikuji protesta qu'il n'avait pas cette montre.

— Mais si, c'est une montre de gousset : j'ai vu votre père la porter si souvent ! Vous devez la connaître aussi, mademoiselle Ôta ; il l'avait sûrement sur lui quand il venait chez vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Fumiko avec un air d'innocence savamment exprimé.

Fumiko baissa les yeux et ne dit rien.

Chikako retrouva immédiatement ses allures de femme active et occupée :

— Est-ce bien deux heures dix ? Mes pauvres yeux se brouillent et je n'arrive pas à distinguer les deux aiguilles... J'ai une leçon à trois heures pour un petit groupe réuni chez Mlle Inamura. Mais je tenais à passer vous voir juste avant, monsieur Mitani, afin de lui transmettre votre réponse.

— Que je vous prie de lui donner claire et nette, en sorte qu'il ne lui reste aucun doute, insista Kikuji, en toute inutilité d'ailleurs.

— Sans aucun doute : claire et nette ! fit Chikako avec un rire. Et je vous demanderai aussi la permission, si vous le voulez bien, de venir un jour ici pour une séance de thé avec ce petit groupe.

— Pour cela, vous n'avez qu'à dire à la famille Inamura d'acquérir la maison. De toute façon, j'ai l'intention de vendre.

Sans plus s'occuper de Kikuji, Chikako s'était tournée vers Fumiko et lui disait :

— Vous m'accompagnez, n'est-ce pas ? Le temps de remettre tout en ordre et nous partons. Il sera agréable de faire un bout de chemin ensemble.

— Je vous donnerai un coup de main pour ranger.

— Très bien, merci.

Et Chikako, sans plus attendre, se leva et passa dans le *mizuya*, où l'on perçut aussitôt le bruit des eaux du rinçage.

À voix basse, Kikuji dit rapidement à la jeune fille :

— Vous n'aviez pas d'autres engagements pour l'après-midi,

n'est-ce pas ? Vous pouvez rester ? Alors ne vous en allez pas avec elle !

Fumiko, en secouant la tête, chuchota :

— C'est que j'ai peur d'elle.

— Mais voyons, il n'y a aucune raison !

— Non, non, je n'ose pas.

— Alors sortez ensemble et revenez dès que vous vous en serez débarrassée.

Fumiko agita encore négativement la tête et se leva, avec un geste des deux mains pour faire retomber les plis de sa robe. Croyant qu'elle allait trébucher, Kikuji avait tendu les bras pour l'aider. Une rougeur soudaine avait envahi les joues de Fumiko.

Blessée déjà quand Chikako avait parlé de la montre, la pudeur de la jeune fille avait mis comme un petit bouton de rouge sous ses yeux ; maintenant, c'était une fleur tout épanouie.

Emportant avec précaution la cruche de *shino* dans ses bras, Fumiko passa dans le *mizuya*, d'où l'on entendit croasser la voix de Chikako :

— Décidément, vous êtes toujours avec le souvenir de votre mère !

LIVRE CINQUIÈME

ÉTOILE DOUBLE

1

Kurimoto Chikako se rendit chez Kikuji pour lui annoncer que Fumiko s'était mariée, de même aussi que Mlle Inamura.

On était en été. Il faisait jour encore, bien qu'il fût plus de huit heures et demie. Après le repas, Kikuji s'était allongé sur la galerie et s'amusait à regarder voleter les lucioles dans la petite cage que sa domestique avait achetée ; il voyait s'intensifier et se teinter de jaune la lueur, tout d'abord vaguement blanchâtre, projetée par les gracieux insectes, à mesure que le crépuscule s'assombrissait. Le jour était complètement tombé, mais Kikuji ne songea même pas à se lever pour donner de la lumière.

Il venait de rentrer, après quelques jours de vacances passés au bord du lac Nojiri dans la villa d'un de ses amis, jeune marié, qui avait un enfant nouveau-né.

Kikuji, qui ne connaissait rien aux tout petits enfants, n'avait aucune idée de l'âge que pouvait avoir ce nourrisson, et moins encore s'il était beau ou non. Ne sachant trop que dire, il s'était exclamé :

— Que voilà donc un beau poupon ! Et comme il est avancé !

— Oh ! pas tellement, avait alors répondu l'épouse de son ami. Il était si minuscule à sa naissance, qu'il faisait pitié ; mais il s'est beaucoup rattrapé ces derniers temps.

Kikuji avait agité les mains devant les yeux du bébé.

— Ses yeux ne clignent pas encore ? avait-il demandé.

— Il voit déjà les choses, il distingue les formes, mais ses yeux ne

se sont pas encore habitués à réagir. Ce n'est que plus tard qu'il commencera à ciller.

Le poupon, comme il l'avait appris, n'avait guère qu'une centaine de jours, alors qu'il lui donnait généreusement cinq ou six mois. Voilà pourquoi, s'était dit Kikuji, la jeune épouse de son ami portait encore, avec ses cheveux mal coiffés et la pâleur de son visage, la trace des fatigues de son accouchement.

Dans cette maison où tout tournait autour de l'enfant, Kikuji s'était senti comme à l'écart. Mais sur le chemin du retour, il revoyait sans cesse l'image de la jeune mère, pâle et docile épouse, qui, si mince et fluette, portait et caressait son bébé avec une joie extasiée. Qu'elle était donc heureuse, la jeune femme, dans le calme de cette vie estivale ! Car le jeune couple, jusque-là, avait dû vivre chez les parents ; et c'était la première fois depuis la naissance de l'enfant qu'ils se retrouvaient vraiment l'un avec l'autre, là, dans cette maison de vacances au bord du lac.

Maintenant encore, revenu chez lui et étendu sur sa galerie, Kikuji, tout songeur, pensait à cette jeune mère avec attendrissement, avec une sorte de sainte nostalgie. Et ce fut à ce moment-là que vint le surprendre la visite de Chikako.

Elle s'était avancée dans la pièce en s'exclamant, sans façons : « Oh ! quelle obscurité, ma parole ! »

Puis, venant se placer aux pieds de Kikuji :

— Vraiment, il faut qu'on vous plaigne, pauvres célibataires ! avait-elle dit. Personne pour vous donner de la lumière quand vous voulez rester étendus !

Kikuji avait ramené les jambes sous lui dans un geste comme pour se lever, puis il s'était assis lentement, presque malgré lui.

— Ne vous dérangez pas, je vous en prie ! fit Chikako en avançant la main droite pour appuyer sa protestation, avant de lui faire la salutation d'usage.

Elle lui raconta alors qu'elle rentrait d'un voyage à Kyôto, avec un détour par Hakone* en revenant. À Kyôto, chez son maître de thé, elle avait revu l'antiquaire Ôizumi.

— Nous avons naturellement beaucoup parlé de votre père, et ce monsieur a tenu à me donner l'adresse de l'hôtel où votre père avait l'habitude de descendre en galante compagnie : une discrète auberge japonaise dans le quartier de Kiyamachi*. Il m'a même conseillé d'y descendre ! Quel manque de tact ! Car je suis persuadée

que votre père y est allé avec Mme Ôta. Les gens s'imaginent toujours que je ne saurais m'effrayer de rien ; mais qui dormirait tranquille dans un lieu où se retrouve ainsi le souvenir de deux amants défunts ?

« Si quelqu'un manque de tact dans cette histoire, se disait Kikuji, c'est bien cette Chikako qui s'en vient me raconter des choses pareilles ! » Il se tut néanmoins.

— Et vous, reprit Chikako, vous revenez de Nojiri* ?

Son expression laissait clairement entendre qu'elle n'en ignorait rien. À peine entrée dans la maison, elle avait dû prendre ses informations auprès de la bonne ; c'était bien dans ses façons habituelles de s'introduire ainsi sans se faire annoncer.

— Je suis rentré depuis quelques heures à peine, répondit Kikuji, d'un ton impatienté.

— Et moi depuis quelques jours, déclara Chikako d'un ton sec, non sans pointer son épaule gauche avant de poursuivre : « Dans l'intervalle, malheureusement, il s'est produit une chose particulièrement désagréable et qui me laisse sans excuse... J'en suis moi-même tombée des nues ! Figurez-vous que j'étais à mille lieues de m'en douter, et... »

Tout cela pour lui dire que Mlle Inamura se trouvait à présent mariée.

L'obscurité qui enveloppait la galerie permit à Kikuji de laisser son visage exprimer sa surprise et sa déconvenue : il savait que Chikako ne pouvait rien surprendre. Mais c'est en s'efforçant de prendre un ton on ne peut plus naturel qu'il questionna :

— Ah oui ? Quand donc s'est-elle mariée ?

— Vous conservez tout le sang-froid de quelqu'un que cela ne regarde pas le moins du monde, remarqua Chikako avec une pointe d'ironie.

— Je vous ai pourtant répété assez souvent que je n'étais pas intéressé par cette proposition de mariage ! rétorqua Kikuji.

— Avec les paroles de votre bouche, bien sûr, commenta Chikako. Devant moi, vous tenez à sauvegarder les apparences et vous n'avez cessé de jouer à celui que cette vieille Kurimoto importune, avec ses tentations diaboliques. Mais vous avez beau feindre et faire obstinément le dégoûté, vous avouerez quand même que la jeune fille n'était pas mal !

— Qu'est-ce que vous chantez là ? fit Kikuji en riant aigre.

— Reconnaissez donc qu'elle vous plaisait. Oui ou non ?

— Je la trouve absolument charmante quant à cela.

— Là ! Vous voyez bien que je vous avais deviné !

— Mais je ne vois pas le rapport : on peut bien trouver une jeune fille charmante sans, pour cela, vouloir l'épouser !

Ainsi protestait Kikuji, qui néanmoins avait ressenti un pincement au cœur en apprenant le mariage de Mlle Inamura, cette gentille Yukiko dont il cherchait maintenant à évoquer l'image avec une sorte d'avidité qui ressemblait à une soif intense.

En réalité, il ne l'avait vue que deux fois.

Au pavillon du temple Engakuji*, où Chikako lui avait fait préparer le thé afin qu'il pût la voir tout à son aise. Quel naturel et quelle distinction il avait trouvés dans ses gestes ! Quelle grâce dans son attitude ! Et il retrouvait à présent toute son émotion au souvenir de la ligne de son kimono aux larges manches, avec cette chevelure sous la lumière de la fenêtre, où venaient se jouer les ombres légères des feuillages tout proches. Mais son visage, non, il n'arrivait pas à le revoir avec la même netteté, alors qu'il revoyait parfaitement le *fukusa** rouge et le délicat *furoshiki* rose orné de blancs *senbazuru*, qu'elle portait lorsqu'il l'avait rencontrée sur le chemin du pavillon, dans le jardin du temple.

Quand elle était venue chez lui, par la suite, c'était Chikako qui avait préparé le thé. L'émotion qu'il avait ressentie en présence de la jeune fille avait été si profonde que, le lendemain encore, il avait cru retrouver dans le *chashitsu* la trace subtile de son parfum. Il avait encore dans les yeux les fleurs d'iris qui ornaient son *obi**. Mais ses traits, l'expression de son visage, cette fois encore lui échappaient.

Kikuji se prit à songer qu'il lui était semblablement difficile de faire resurgir en lui les traits de ses parents, dont la mort était pourtant si proche, alors que devant leur portrait, il reconnaissait spontanément : mais oui, c'est bien cela ! N'est-il pas vrai que dans ce monde, plus les êtres vous sont chers et aimés, plus évanescente aussi est l'image qu'ils vous laissent, tandis que tout ce qui est détestable ou répugnant se grave d'autant plus profondément dans le souvenir ?

L'image que gardait sa mémoire de la jeune fille, la forme de ses yeux, celle de son visage, était aussi impalpable et fragile qu'une lueur, cependant qu'il voyait avec un relief affreux les odieuses

taches sur la poitrine de Chikako, aussi nettement qu'un vilain crapaud.

Ici, sur la galerie, en dépit de l'obscurité, Kikuji pouvait fort bien se représenter le sous-vêtement de Chikako en crêpe blanc d'Ojiya*. Un seul appel à son souvenir lui suffisait pour apercevoir les taches sous les vêtements qui, s'ils avaient été éclairés, eussent fait un écran suffisant devant elles. L'obscurité même était une condition qui commandait à la netteté de sa vision, et il avait ces taches en horreur.

— Quand on trouve une jeune personne séduisante, on ne la laisse pas échapper aussi bêtement ! s'exclama Chikako. On ne rencontre pas deux fois dans le monde une Yukiko, voyez-vous ! Vous pourrez passer votre vie entière à chercher : jamais vous ne retrouverez sa pareille. C'est une évidence enfantine que vous ne tarderez pas à comprendre.

Le ton de Chikako avait quelque chose de cassant. Elle reprit, le sermonnant :

— Avoir une telle inexpérience des choses de la vie et se montrer si exigeant ! Car voilà qui va changer du tout au tout votre destin : je veux dire vos destins, à vous et à Mlle Inamura. Vous n'ignorez pas que, de son côté, elle était loin d'être contre ! Et quelle ne serait pas votre responsabilité, en définitive, s'il advenait qu'elle ne fût pas heureuse dans cet autre mariage !

Kikuji ne souffla mot.

— Alors que vous aviez eu, vous, l'occasion de la voir ! Imaginez un peu que Yukiko vienne à regretter, au bout de quelques années, de ne vous avoir pas épousé ! À votre place, je ne me sentirais pas la conscience en repos !

La voix de Chikako distillait un venin de haine.

À quoi bon tant discourir, à présent que Yukiko s'était mariée ?

— Est-ce que ce ne sont pas des lucioles que je vois là-bas, dans cette petite cage ? demanda-t-elle soudain, le cou tendu. Des lucioles, quand on arrive déjà au moment des grillons d'automne ! C'est comme si vous conserviez intempestivement le spectre de la saison passée... On dirait que le sentiment de la saison vous fait gravement défaut !

— C'est ma vieille domestique qui les a rapportées, répondit Kikuji.

— C'est bien là, en effet, tout ce qu'on peut attendre d'une domestique. Mais ce sont choses qui n'arriveraient pas chez vous si

vous aviez, comme il convient, cultivé l'art du thé. Chez nous, au Japon, on a le respect des saisons.

Il eût été difficile de prétendre qu'elle eût complètement tort dans ce qu'elle disait. Comment nier, en effet, que l'éclat lumineux des lucioles fût quelque peu en contradiction avec la réalité même de la saison ? Au lac Nojiri, Kikuji avait entendu déjà le chant des grillons d'automne. Il trouvait même un peu étrange que des lucioles eussent pu vivre aussi tardivement.

— Si vous étiez marié, votre femme veillerait à vous éviter ces sinistres prosaïsmes : elle ne laisserait pas suspendus sous vos yeux des vestiges aussi tristement attardés.

Sur cette remarque, la voix de Chikako se teinta d'émotion :

— Moi qui croyais rendre ce dernier service à la mémoire de feu votre père, en m'entremettant pour ce mariage !

— Rendre un service ? À mon père ? s'étonna Kikuji.

— Mais oui, naturellement. Et vous, je vous trouve étendu dans le noir, sur la galerie, en train de contempler vos lucioles malencontreuses ! Même Mlle Ôta a trouvé, pendant ce temps-là, l'occasion de se marier aussi.

— Quoi ? Mais quand cela ? lança Kikuji, incapable cette fois de dissimuler sa surprise et son émotion.

Chikako n'avait sûrement pas manqué de percevoir son trouble, pensa-t-il.

— J'ai été stupéfaite moi-même en apprenant la nouvelle, à mon retour de Kyôto. On croirait qu'elles se sont passé le mot toutes les deux pour célébrer ensemble, pour ainsi dire, leur mariage au même moment ! Cette jeunesse, on ne peut décidément pas compter sur elle !... Je venais d'apprendre le mariage de Fumiko et j'avais eu juste le temps de me dire que rien ne ferait plus obstacle à votre mariage désormais, quand j'ai su que Mlle Inamura s'était mariée également. Elle me coupait l'herbe sous le pied, on peut le dire ; mais aussi pourquoi atermoyer et rester dans l'hésitation comme vous l'avez fait ? C'est tout par votre faute, ce qui est arrivé là.

Kikuji, lui, ne pensait qu'à Fumiko. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'elle eût pu se marier.

— J'en ai conclu que Mme Ôta, même après sa mort, avait réussi à empêcher votre union avec Mlle Inamura ; mais je pense, à présent que sa fille est aussi mariée, je pense aussi que votre maison se trouve débarrassée définitivement de ce mauvais démon.

Chikako eut un long regard vers le jardin et dit :

— Ce qui est fait, est fait. Vous devriez bien maintenant vous occuper un peu de vos arbres et de votre jardin. Même dans la nuit, on se sent oppressé ici, tant la végétation est dense et désordonnée !

Depuis la mort de son père, en effet, c'est-à-dire depuis quatre ans déjà, Kikuji avait négligé d'engager un jardinier pour entretenir son jardin. Avec ces arbres mal soignés, sous les feuillages trop touffus, on eût dit que la pleine chaleur de midi restait comme prisonnière.

— La bonne ne prend même pas la peine d'arroser, ne serait-ce que pour donner un peu de fraîcheur ! Vraiment, vous devriez le lui dire.

— Vous vous mêlez de choses qui ne vous regardent pas ! déclara Kikuji.

Mais il avait beau faire la grimace à chaque nouvelle observation de Chikako, il ne s'en laissait pas moins entamer et dominer par son bavardage. Chaque fois qu'il la voyait, c'était la même chose.

Elle se faisait piquante et acerbe, mais c'était pour capter son attention et pouvoir mieux le deviner, sonder son sentiment secret. Kikuji ne l'ignorait pas ; et s'il faisait mine d'entrer dans son jeu, il veillait cependant à toujours rester sur ses gardes. Mais Chikako n'en avait cure : elle faisait mine de ne s'apercevoir de rien, alors qu'elle voyait toujours tout et savait parfaitement de quoi il retournait. Elle ne manquait d'ailleurs pas, à l'occasion, de s'arranger pour que cela fût bien clair.

Elle avait une tournure d'esprit si constamment ironique, au surplus, que Kikuji n'était jamais complètement pris de court par ce qu'elle pouvait dire. Il s'y attendait plus ou moins, et d'autant plus facilement qu'elle farfouillait toujours parmi les choses qui pouvaient le plus le tracasser lui-même et susciter son dégoût.

Encore ce soir, elle n'avait cessé de guetter les réactions qu'il aurait à l'annonce des deux mariages de Fumiko et de Mlle Inamura. Pourquoi cela ? se demandait-il avec méfiance. Chikako avait voulu lui faire épouser Yukiko et cherché, par conséquent, à l'écarter de Fumiko. Mais à présent que toutes deux étaient mariées, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, à elle, de savoir ce qu'il en pensait, lui, et quelle était la couleur de ses sentiments ? Car elle était toujours là, penchée, en train de guetter dans les replis les plus sombres de son cœur.

Kikuji, un moment, songea à faire de la lumière dans la chambre

et sur la galerie : il y avait quelque chose de grotesque dans cet entretien poursuivi dans la nuit, comme cela, dans une apparente intimité fort éloignée de la réalité de leurs rapports ! Elle pouvait bien se mêler de la façon dont il entretenait ou n'entretenait pas son jardin, cela ne signifiait rien de plus, aux yeux de Kikuji, qu'une manière de conversation abrupte et indiscrète dont elle était coutumière et dont il ne se préoccupait absolument pas. Mais à vrai dire, il se sentait trop paresseux pour se lever, et il renonça finalement à donner de la lumière.

Chikako, qui avait pourtant poussé les hauts cris dès son arrivée, en voyant Kikuji étendu sur la galerie au milieu des ténèbres, n'avait pas eu non plus l'idée de se lever pour aller allumer. Elle qui, naguère, ne tenait jamais en place et se montrait si infailliblement diligente pour toutes ces petites besognes ménagères... Serait-ce qu'elle en eût perdu le goût, cette femme toujours si serviable pour la famille, maintenant qu'elle n'avait plus affaire qu'au seul Kikuji ? Ou bien serait-ce l'effet de l'âge, tout simplement ? Ou peut-être encore estimait-elle ce genre de choses incompatible avec la dignité qu'elle s'était acquise en professant l'art du thé ? Ainsi allaient les pensées de Kikuji, que Chikako interrompit en parlant :

— L'antiquaire Ôizumi, à Kyôto, m'a chargée de vous transmettre son désir, lui dit-elle d'un ton dégagé. Si par hasard vous aviez l'intention de vendre votre collection, il serait très heureux de se porter acquéreur, et il m'a priée de vous le faire savoir. Il se pourrait, n'est-ce pas, que vous veuilliez organiser votre existence autrement, maintenant que Mlle Inamura vous a échappé. Les objets d'art n'ont peut-être plus la même importance pour vous ? Et le thé... Je vais me sentir bien triste, moi qui me suis depuis si longtemps occupée de ces choses, du vivant de votre père, quand il n'y aura plus rien à faire ici pour moi. Mais à vrai dire, le *chashitsu* n'est jamais aéré que lors des rares visites que je fais chez vous...

Tout devint clair pour Kikuji, qui comprenait à présent le jeu de Chikako. Il lui avait fait rater ce mariage avec Yukiko. Donc elle en avait définitivement fini avec lui, sauf à tirer peut-être un dernier bénéfice en l'exploitant pour la vente de sa collection. Aussi avait-elle monté cette combinaison avec l'antiquaire Ôizumi, à Kyôto. Ce n'était que trop évident. Mais Kikuji, loin de s'en fâcher comme il l'eût pu, se sentit au contraire soulagé. Un poids lui était enlevé des épaules.

— Comme j'ai l'intention de vendre jusqu'à la maison elle-même, dit-il, ce n'est pas du tout impossible, en effet. J'y penserai.

— Avec un marchand qui a connu et fourni votre père, opina encore Chikako, vous serez plus tranquille qu'avec tout autre, sans nul doute.

Tout en se disant qu'elle connaissait probablement beaucoup mieux que lui chaque pièce de la collection, Kikuji pensa qu'elle avait dû déjà établir son petit calcul.

Et son regard, spontanément, se tourna vers le *chashitsu.*

L'opulente floraison blanche d'un *kyôchikutô*[1] éclatait devant le petit pavillon, embaumant une nuit si noire qu'on n'y distinguait rien que cette vague blancheur, et pas même la silhouette plus sombre sur le ciel des autres arbres du jardin.

2

Kikuji s'apprêtait à quitter le bureau, la journée finie, quand il fut rappelé par la sonnerie du téléphone.

— Allô ?

— C'est Fumiko à l'appareil, dit une voix faible et lointaine.

— Allô, ici Mitani...

— Fu-mi-ko à l'appareil, articula la voix plus claire.

— Oui, je vous entends mieux à présent.

— Je suis vraiment confuse de vous déranger, dit-elle, mais il fallait que je vous téléphone pour m'excuser. Autrement, c'eût été trop tard.

— De quoi ?

— Je vous ai expédié une lettre hier, en oubliant de l'affranchir au dernier moment.

— Comment ? Non, je ne l'ai pas encore reçue.

— J'avais acheté dix timbres à la poste, puis j'ai jeté votre lettre à la boîte. Revenue chez moi, je me suis aperçue que j'avais toujours les dix timbres ! Je ne sais pas ce que j'ai fait. Et je tenais à m'excuser avant que vous receviez la lettre.

---

1. Variété de laurier-rose, extrêmement riche en fleurs.

— Mais ce n'est rien du tout, voyons ! Une si petite chose, dit Kikuji tout en pensant que sans doute c'était pour lui annoncer son mariage. J'espère que c'est une bonne nouvelle, au moins ! ajouta-t-il.

Mais Fumiko ne l'entendit probablement pas.

— Comment ? continua-t-elle, jusqu'à maintenant je vous avais toujours parlé par téléphone, mais je ne vous avais jamais écrit... J'ai hésité jusqu'au dernier moment, en me demandant si je devais vous envoyer cette lettre, vous comprenez : et c'est comme cela que j'ai complètement oublié d'y mettre les timbres.

— Où vous trouvez-vous en ce moment ?

— À la gare centrale, dans une cabine publique. Il y a déjà plusieurs personnes qui attendent leur tour.

— Dans une cabine publique ? s'étonna Kikuji avant de revenir à sa première idée et de dire : il faut que je vous félicite !

— Ah ! oui ?... Enfin, oui, merci... Mais comment l'avez-vous su ?

— C'est Kurimoto qui me l'a appris.

— Mlle Kurimoto, dites-vous ? Comment donc est-elle arrivée à le savoir ? Il faut croire que rien ne lui échappe, décidément !

— Mais il vous sera facile maintenant de la tenir à l'écart, c'est déjà cela !... La dernière fois que nous nous sommes parlé au téléphone, j'entendais le bruit de l'averse dans l'appareil.

— Oui, c'est ce que vous m'avez dit. À ce moment-là, je venais de prendre une chambre chez une amie et je me demandais si je devais vous l'annoncer ou non. La même hésitation m'est revenue à présent.

— De toute façon, je préfère de beaucoup que vous m'annonciez la nouvelle et je me sens bien plus à l'aise. Parce que moi aussi, j'étais dans l'indécision comme vous, après ce que m'avait annoncé Kurimoto : je ne savais pas si je devais ou non vous adresser mes congratulations.

— C'est une tristesse pour moi de perdre ainsi le contact avec vous, dit-elle d'une voix soudain assourdie de mélancolie, qui rappela à Kikuji la voix fléchissante de Mme Ôta.

Et comme il ne disait rien, elle reprit :

— Mais quoi qu'il en soit, je devais m'éloigner de vous, je sais bien... (Et après un silence :) C'est une pièce de six nattes, toute simple, que j'ai trouvée le jour même où j'ai eu mon travail.

— Quoi ?

— C'est assez éprouvant de commencer à travailler comme cela, en pleine chaleur.

— Oui, je comprends ! Et surtout quand on vient juste de se marier.

— Qu'est-ce que vous dites ? Se marier ? C'est bien ce que j'ai entendu ?

— Oui, je vous présente mes félicitations. Beaucoup de bonheur.

— À moi ? Vous voulez dire que c'est moi qui me serais mariée ? Est-ce que vous plaisantez ?

— Vous n'êtes pas mariée ?

— Moi ? Quelle idée !... Comment avez-vous pu croire que j'aie le cœur au mariage en un pareil moment ?... Alors que je viens de perdre ma mère... et de la manière que vous savez !

— Eh bien...

— C'est la maîtresse Kurimoto qui vous a raconté cela ?

— Oui.

— Mais comment est-ce possible ? Je ne comprends vraiment pas ! Et vous-même, vous avez ajouté foi à ce ragot ?...

Ces derniers mots, Fumiko les avait prononcés comme si elle se posait la question à elle-même. Kikuji, tout soudain décidé, trancha :

— Par téléphone, non, ce n'est pas possible. Puis-je vous rencontrer ?

— Oui.

— Très bien. Je me précipite à la gare centrale. Attendez-moi là.

— Mais c'est que...

— Préférez-vous que nous nous retrouvions ailleurs ?

— C'est que je n'aime pas beaucoup attendre dans la rue. Je viendrai chez vous, si vous le permettez.

— C'est entendu. Voulez-vous que nous fassions le trajet ensemble ?

— Alors, de nouveau, il faudrait que nous nous rencontrions en ville...

— Passez me prendre au bureau, si vous voulez.

— Non, je préfère aller directement chez vous. C'est plus simple.

— Parfait. Je pars moi-même immédiatement. Si vous arrivez avant moi, entrez et attendez-moi tranquillement à la maison.

« Si Fumiko a sauté dans le premier train à la gare centrale, elle partira avant moi », se disait-il. Mais Kikuji, en se raisonnant de la sorte, n'avait pas perdu l'espoir de voyager dans le même train

qu'elle. Sur le quai de la gare, il la chercha des yeux dans la foule. En vain.

Lorsqu'il arriva chez lui, elle était déjà là, en effet.

La vieille domestique lui apprit que la jeune fille l'attendait au jardin, et Kikuji s'y rendit aussitôt sans passer par la maison.

Fumiko se trouvait là, assise sur une pierre, à l'ombre du grand *kyôchikutô* tout chargé de fleurs blanches. La pierre sur laquelle elle s'était installée semblait un peu humide encore sur le dessous, car depuis la dernière visite de Chikako, la bonne s'était remise à arroser le jardin avant le retour du maître ; la vieille prise d'eau fonctionnait encore.

Kikuji s'avança tout droit vers l'arbre épanoui, dont les fleurs blanches, doucement caressées par la brise du soir, semblaient couronner la tête de la jeune fille. Les *kyôchikutô*, en général, ont un feuillage très épais, où éclatent des fleurs de feu comme autant de petites flammes : ils vous donnent une impression d'été brûlant. Mais celui-ci, avec son abondance de fleurs blanches et parfumées, répandait une délicieuse impression de fraîcheur. Dans son ombre embaumée, Fumiko portait une robe blanche de coton, brodée de fines lignes d'un bleu foncé sur le col et sur le rabat des poches. Le soleil déclinant, à travers le feuillage, glissait devant Kikuji ses rayons d'or rouge qui faisaient rutiler le ciel.

— Comme je suis heureux de vous voir ici ! s'exclama-t-il affectueusement en s'approchant de la jeune fille.

Fumiko avait semblé dire quelque chose avant lui, quelques mots indistincts, juste avant de se relever en effaçant légèrement les épaules, comme si l'élan de cœur tout spontané de Kikuji l'intimidait un peu.

— C'est parce que vous m'avez dit cette chose-là au téléphone que je suis venue, reprit-elle : pour vous affirmer le contraire.

— Le mariage, voulez-vous dire ? J'ai été moi-même très surpris, je vous assure.

— Surpris ? Comment cela ? demanda Fumiko en baissant les yeux.

— Doublement, si je puis dire : d'abord à la nouvelle de votre prétendu mariage, et ensuite en apprenant que ce n'était pas vrai.

— Et les deux vous ont surpris ?

— N'est-ce pas tout naturel ? fit Kikuji en la précédant sur le chemin indiqué par des pierres qui conduisaient à la galerie. Montons

par là, lui dit-il. Vous n'auriez pas dû m'attendre dehors : il fallait entrer !

Ils s'installèrent sur la galerie et Kikuji expliqua :

— C'est ici que je me reposais, voici quelques jours, au retour d'un bref séjour de vacances, quand Kurimoto est arrivée. C'était déjà le soir.

De l'intérieur, sa bonne demanda à lui parler, sans doute au sujet du repas qu'il lui avait commandé par téléphone avant de quitter son bureau. Il en profita pour se changer et revêtir un kimono léger de *jôfu** blanc.

Fumiko, elle aussi, paraissait s'être refait une beauté. Elle attendit que Kikuji eût repris place et demanda :

— Au fait, que vous a-t-elle dit exactement, Mlle Kurimoto ?

— Que vous vous étiez mariée, c'est tout.

— Et vous l'avez crue sur parole ?

— Quelles raisons aurait-elle eues de mentir sur ce chapitre ?

— Mais vous n'avez pas eu le moindre doute ?

Des larmes tremblaient au bord de ses cils, mouillant les grands yeux noirs de la jeune fille, qui dit précipitamment :

— Comment aurais-je pu vouloir me marier déjà ? Réellement, vous avez pensé que j'en serais capable ? Après tout le chagrin, toute la tristesse que nous avions connus, ma mère et moi... alors que le tourment n'est pas fini !

À écouter cette voix, Kikuji, l'espace d'un moment, se prit à croire que la mère vivait encore, qu'elle était là.

— C'est une grande faiblesse que nous avons, ma mère et moi, de compter toujours infiniment sur autrui. Pour peu que nous ayons le sentiment d'être comprises, nous donnons toute notre confiance, sans restriction ni mesure. N'est-ce vraiment là qu'une vaine illusion ? Ne serait-ce qu'une fausse image, le reflet de son propre état d'âme comme lorsqu'on se mire dans l'eau ? dit Fumiko d'une voix proche des sanglots.

Kikuji, après un temps de silence, remarqua en revenant à sa question :

— La dernière fois, c'est moi qui vous demandais si vous pouviez croire que je voulais me marier ! Vous le rappelez-vous ? C'était le jour de cette forte pluie.

— Le jour de cette averse, quand il tonnait si terriblement avec ces affreux éclairs ?

— Oui, ce jour-là. Et maintenant, voilà que c'est vous qui me dites la même chose, presque mot pour mot.

— Oh non ! ce n'est pas du tout la même chose !

— Vous m'avez pourtant répété plusieurs fois que j'allais me marier, insista Kikuji.

— Mais entre vous et moi, la situation n'est pas du tout comparable, affirma Fumiko en levant sur lui le regard de ses yeux mouillés.

— La situation, comment cela ?

— Oui, la vôtre et la mienne — c'est tout différent. Mais peut-être vaudrait-il mieux parler, au lieu de situation, de cette part de l'ombre dans le destin...

— Le sentiment du péché, c'est ce que vous voulez dire ? Mais c'est également mon lot.

— Non ! se récria-t-elle en secouant vivement la tête. Une larme, une unique larme glissa de son œil gauche vers la tempe de Fumiko, qui se reprit aussitôt pour expliquer :

— Ce péché que vous dites, ma mère l'a pris avec elle dans la mort. Et puis je ne crois pas, moi, que ce fut un péché ; je crois que ce fut seulement sa souffrance.

Kikuji baissa la tête.

— Le péché ne s'efface peut-être jamais, ajouta Fumiko ; mais la souffrance et les chagrins s'oublient.

— À parler de cette part de l'ombre, vous ne faites qu'assombrir encore la mort de votre mère, il me semble...

— C'est de la profondeur de la douleur que j'aurais dû parler, corrigea Fumiko. C'est cela que je voulais dire.

— Profondeur de la douleur... commença Kikuji, qui voulait dire : « C'est la profondeur de l'amour », mais il se tut au dernier moment.

— Et pour commencer, il y avait pour vous cette proposition de mariage avec Yukiko, ce qui fait déjà une grande différence ! reprit Fumiko qui tenait à ramener leur conversation sur le plan de la réalité. Mlle Kurimoto avait jugé que ma mère faisait obstacle à ce mariage. Elle a dû craindre aussi que j'y mette empêchement, et c'est pour cela qu'elle vous a raconté que je m'étais mariée. Vous ne croyez pas ?

— Elle m'a assuré en même temps que Mlle Inamura aussi s'était mariée !

Fumiko eut un instant l'air interloqué, puis elle secoua la tête en affirmant :

— Mais ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible... C'est encore un mensonge et je ne le crois pas. Quand l'aurait-elle fait ?

— Ce mariage ? Oh ! ce serait tout récent.

— Non ! Il n'est pas possible que cela soit vrai... J'en suis sûre !

— Kurimoto m'a dit que vous vous étiez mariées toutes les deux, Yukiko et vous, fit Kikuji d'une voix sourde. C'est pour cela que j'avais cru à l'histoire de votre mariage... Mais il se peut que ce soit quand même vrai en ce qui concerne Yukiko, qui sait ?

— Mais non, je vous assure : il n'y a personne pour se marier en plein été. On ne peut pas porter de vêtements doublés par cette chaleur. On est incommodé et en nage. Cela ne se fait pas.

— Sans doute avez-vous raison. Est-ce qu'il n'y a jamais de cérémonie nuptiale en été ?

— Très rarement. En général, pour ceux qui veulent se marier quand même en cette saison, on remet la cérémonie à l'automne.

Et soudain les yeux mouillés de Fumiko — qui sait pourquoi ? — débordèrent de larmes. Tête baissée, la jeune fille fixait les taches que faisaient ses larmes en tombant sur son giron.

— Pourquoi, mais pourquoi Mlle Kurimoto raconte-t-elle de pareils mensonges ?

— Ça ! On peut dire qu'elle nous a bien eus ! commenta Kikuji pour sa part, tout en se demandant quelle était la raison qui faisait pleurer Fumiko à présent.

Le fait certain, c'était que le mariage de Fumiko était un mensonge.

Mais peut-être Chikako l'avait-elle inventé, ce mensonge, précisément parce que Yukiko s'était réellement mariée et qu'elle voulait néanmoins écarter Fumiko de lui ? Du moins était-ce ce que Kikuji essayait de se dire, mais sans trouver cette explication très convaincante. Il ne pouvait s'empêcher de garder un doute quant à la réalité même du mariage de Yukiko.

— Quoi qu'il en soit, conclut-il, tant que nous ne savons pas si, oui ou non, Mlle Inamura est mariée, il nous est impossible de savoir jusqu'où Mlle Kurimoto a poussé la plaisanterie.

— Une plaisanterie ? Vous appelez cela une plaisanterie ?

— Enfin, c'est une façon de dire... pour le moment.

— Et si je ne vous avais pas téléphoné aujourd'hui, vous seriez resté à croire que j'étais mariée ! Comme plaisanterie, je la trouve plus que mauvaise. C'est vraiment trop méchant !

La vieille domestique, de nouveau, appela Kikuji, qui revint peu après, tenant une lettre à la main.

— Votre lettre vient d'arriver, dit-il : la lettre non affranchie.

Il s'apprêtait à la décacheter, mais Fumiko intervint :

— Non, non ! s'il vous plaît, ne la lisez pas !

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas ! Rendez-la-moi...

Ce disant, Fumiko, sans se lever, se pencha vers lui pour reprendre la lettre.

— Redonnez-la-moi, je vous prie !

D'un geste brusque, Kikuji cacha la lettre derrière son dos. Elle se pencha plus encore, cherchant à l'attraper de la main droite, tout en s'appuyant involontairement de la main gauche sur le genou de Kikuji. Kikuji retira la lettre hors de sa portée, et Fumiko, main tendue, faillit tomber sur lui, perdant l'équilibre en se jetant sur la droite. Son visage avait frôlé le buste de Kikuji, tellement elle s'était penchée. Elle serait complètement tombée sur lui sans l'appui qu'elle avait pris de sa main gauche sur son genou, qui lui permit, d'un mouvement plein de souplesse, de se rejeter en arrière. Et pourtant, cette main c'était à peine si Kikuji l'avait sentie. Sans plus de poids qu'une caresse ! Comment avait-elle pu se relever ainsi, ne l'effleurant qu'à peine, alors que tout le poids de son corps chavirait ?

Kikuji, qui s'était attendu à recevoir sur lui le poids de tout son corps, fut stupéfait par tant de légèreté et faillit presque pousser un cri. Brusquement, il se sentit comme envahi par le sentiment troublant de la féminité, l'émoi de cette présence féminine où il retrouvait, malgré soi, la présence même et tous les charmes de Mme Ôta.

Fumiko s'était relevée à l'instant qu'il l'attendait dans ses bras. Mais comment avait-elle fait ? Comment avait-elle pu le faire ? Où donc avait-elle pris la force d'éviter la chute alors même qu'elle tombait déjà ? Par quel mouvement d'une souplesse incroyable avait-elle réussi à lui échapper ? Il y avait là comme une magie, une sorte d'enchantement dont le mystère devait tenir au plus secret de l'instinct féminin. Car la jeune fille semblait s'être évaporée, alors même qu'il croyait déjà la recevoir dans les bras, et il avait reçu d'elle comme une bouffée en respirant cet effluve chaleureux.

L'émanation qui s'était exhalée du corps de la jeune fille avait bouleversé Kikuji. Fumiko avait travaillé tout au long de ce jour

d'été. En la respirant comme il venait de le faire, Kikuji avait été soudain plongé dans le parfum enivrant de Mme Ôta. Il revivait son étreinte.

— La lettre, je vous en prie, rendez-la-moi ! jeta alors Fumiko.

Et Kikuji céda.

Fumiko prit la lettre et se tourna à demi pour la déchirer en petits morceaux. Le regard de Kikuji surprit, sur sa nuque et sur ses bras, de fines gouttelettes de sueur.

Lorsqu'elle avait failli tomber sur lui, son visage avait brusquement pâli, pour s'empourprer aussitôt après qu'elle fut parvenue à se redresser. Sans doute était-ce la violence de ces émotions, dans la chaleur, qui avait fait perler cette transpiration soudaine sur le corps de la jeune fille...

3

Le repas du soir, que Kikuji avait fait venir d'un restaurant du voisinage, n'avait rien d'extraordinaire.

La petite tasse de *shino* était là, devant sa place, pour le thé de Kikuji. La bonne l'y avait mise comme elle le faisait tous les jours.

Ce fut la première chose que remarqua Kikuji. Fumiko, elle aussi, l'avait vue et demanda :

— C'est la tasse dont vous vous servez habituellement ?

— Oui.

— J'en suis vraiment honteuse, dit-elle d'un accent pénétré de confusion, mais sans s'apercevoir que Kikuji se sentait peut-être encore plus embarrassé qu'elle. Je me suis fait reproche depuis longtemps, expliqua-t-elle, de vous avoir donné un tel objet. C'est aussi ce que je vous écrivais dans ma lettre.

— Mais pourquoi donc ?

— C'est que... je vous demandais pardon de vous avoir fait présent d'une pièce dénuée de toute valeur artistique.

— Sans valeur artistique, cette tasse ? Bien au contraire !

— Non, ce n'est pas un *shino* particulièrement précieux, et la preuve, c'est que ma mère s'en servait pour l'usage quotidien.

— Je ne prétends pas me poser en connaisseur ; mais j'estime

pourtant que cette pièce est exceptionnelle, affirma Kikuji en prenant la tasse en main pour la contempler.

Fumiko ne se sentait toujours pas satisfaite :

— Il existe des *shino* tellement supérieurs ! dit-elle. Et quand vous vous servirez de celui-ci, comment ne pas songer aux autres par comparaison ? Vous serez toujours obligé de les trouver plus beaux !

— Je ne crois pas que figure une seule autre petite tasse de shino dans notre collection.

— Mais vous en verrez forcément ailleurs, si vous n'en avez pas chez vous. Ah ! ce serait par trop triste, si vous deviez vous dire que votre tasse a vous est tellement inférieure aux autres... Je veux dire pour ma mère et pour moi...

Kikuji tressaillit en l'entendant, mais il s'empressa de répondre :

— Comme je m'écarte de plus en plus de l'art du thé, je ne risque guère d'avoir l'occasion de contempler d'autres tasses.

— Qui sait ?... Ne serait-ce même que par hasard... D'ailleurs vous en avez sûrement déjà vu de plus belles à l'heure qu'il est.

— Si vous allez par là, on ne peut alors plus rien offrir en présent, quand ce n'est pas un pur chef-d'œuvre !

— Oui, c'est exactement ce que je voulais dire, répondit Fumiko en le regardant droit dans les yeux. J'y ai beaucoup réfléchi, et c'est pourquoi je vous demandais dans ma lettre de bien vouloir briser cette tasse et jeter les morceaux.

— La casser ? Cette tasse ? s'étonna-t-il, et cherchant à distraire Fumiko de sa gravité. C'est une tasse qui est sortie, je crois bien, d'un des plus anciens fours de l'école, voilà trois ou même quatre siècles ! À l'origine, il se peut qu'elle n'ait été conçue que comme un simple petit bol, qui n'avait rien à voir avec le thé. Mais cela fait des siècles déjà qu'on s'en sert comme d'une petite tasse à thé. Des maîtres nombreux l'ont conservée et transmise précieusement. Certains amateurs, assurément, l'ont également utilisée comme tasse de voyage et l'ont emportée dans leur coffre, au loin, de lieu en lieu, au milieu des périls. Et c'est ainsi qu'elle nous est parvenue. Oh ! non, ce n'est pas une pièce qu'on puisse se permettre de détruire comme cela, par caprice !

... D'autant plus que le rebord de cette tasse précieuse, comme Fumiko le lui avait dit elle-même, portait l'empreinte des lèvres et du rouge de sa mère. Une marque indélébile, avouait-elle : une trace

qui résistait à tous les lavages, comme l'avait dit Mme Ôta à sa fille. Et en effet, cette tache à peine discernable ne s'était point effacée quand Kikuji lui-même, une fois en possession de la tasse, s'était appliqué à la nettoyer. Ce n'était naturellement pas la couleur franche du rouge à lèvres, mais une légère trace brunâtre délicatement rehaussée d'une touche de carmin à peine visible. Sans doute y pouvait-on voir comme un vestige fané de rouge à lèvres, encore qu'il n'y eût très probablement là que le ton naturel et roussâtre du shino. Comment savoir ? Depuis le temps que cette tasse avait trouvé emploi dans l'art du thé, tant de lèvres s'y étaient posées, de génération en génération, toujours à la même place : était-il impossible qu'elles eussent fini par y laisser leur marque ? Et de toutes ces lèvres, celles de Mme Ôta, qui avait pris la tasse pour son usage quotidien, n'avaient-elles pas été les plus fréquentes ? Quant à cette utilisation de la petite tasse de *shino*, Kikuji pouvait bien se demander si c'était Mme Ôta elle-même qui en avait décidé ainsi, ou si ce n'était pas plutôt de son père à lui que venait l'initiative, ce qui lui paraissait beaucoup plus vraisemblable...

Il songeait à présent à la paire de tasses de Ryônyû*, la noire et la rouge, se demandant si elles avaient servi de tête-à-tête pour le couple : la tasse rouge, un peu plus frêle et fine, pour Mme Ôta, et la noire, plus virile, pour son père ?

Oui, ce devait être son père qui avait incité Mme Ôta à user du *mizusashi* de *shino*, non plus comme cruche à eau pour la séance de thé, mais comme vase à fleurs domestique : un vase où elle avait appris à mettre des œillets et des roses ; et c'était lui, vraisemblablement, qui avait pressé son amante d'affecter à l'usage quotidien la petite tasse de *shino*, au lieu de la réserver au seul art du thé. Et dans cet univers qu'il avait lui-même composé, dans ce monde transposé pour la grâce et pour le charme de sa maîtresse, dans ce subtil changement d'atmosphère dont il possédait seul la clef, oui, c'était dans ce climat tout secrètement harmonieux qu'il devait lui arriver de se plonger dans la contemplation délicieuse de la beauté bien-aimée, de la beauté de Mme Ôta...

La mort les a emportés l'un et l'autre, et la cruche de *shino* comme la petite tasse sont à présent venues en possession de Kikuji. Et Fumiko elle-même est ici, chez lui.

— Ce n'est pas un caprice, protesta Fumiko, mais vraiment je voudrais que vous la détruisiez. C'est uniquement parce que vous avez

eu tant de joie quand je vous ai donné le *mizusashi*, que j'ai pensé ensuite à vous apporter, comme complément, l'autre pièce de *shino* que nous avions. Presque aussitôt je m'en suis fait reproche, et je n'ai pas cessé de m'en repentir depuis.

— La vérité, c'est qu'une tasse de cette valeur ne devrait pas être utilisée tous les jours. C'est trop risqué !

— Des tasses de *shino*, il en existe tant de meilleures ! Ce serait un trop grand chagrin pour moi, comprenez-vous, si vous deviez penser aux autres quand vous avez celle-là en main.

— Enfin, voyons ! On ne peut pas toujours offrir uniquement ce qui est au-dessus de tout !

— Je ne dis pas... mais tout dépend de celui à qui est destiné le présent et de la circonstance.

La réponse de Fumiko avait frappé Kikuji. Entendait-elle donc que, pour le souvenir de sa mère, et pour penser à elle-même également, au plus profond de son cœur, rien ne pouvait convenir qu'un parfait chef-d'œuvre de l'art ? Il pouvait comprendre le sentiment de la jeune fille qui souhaitait n'attacher à la mémoire de sa mère que la plus haute et la plus pure perfection artistique. C'était à ce désir le plus intime de son âme qu'elle avait obéi, tout spontanément, lorsqu'elle lui avait fait présent du *mizusashi* de *shino* : ce chef-d'œuvre dont la matière émouvante, avec cette surface si mystérieusement frémissante qui paraissait rayonner de chaleur vivante en dépit de son inerte froideur d'objet, faisait mieux que rappeler Mme Ôta en lui ; il l'évoquait dans son cœur avec une suprême éloquence et une efficacité souveraine.

Oui, la cruche de *shino* s'offrait à son regard dans sa perfection absolue, insurpassable ; et grâce à elle, par l'effet tout-puissant de son autorité magistrale, il se trouvait transporté dans un monde de haute pureté esthétique où il ne demeurait plus rien de sombre, plus trace des noirceurs tenaces et des angoisses du péché. Plus aucune ombre.

À contempler le pur chef-d'œuvre, Kikuji se prenait à penser que Mme Ôta, elle aussi, avait atteint à la plus haute perfection, qu'elle avait été un chef-d'œuvre de beauté féminine ; et il pensait que rien d'impur, rien de suspect, absolument rien de trouble ou de haïssable ne peut aller de pair avec la beauté. Un chef-d'œuvre, par définition, est exempt de toute imperfection.

Quand il avait parlé à Fumiko par téléphone, le jour qu'il pleuvait

si fort pendant l'orage, il lui avait confié que la longue contemplation du *mizusashi* de *shino* éveillait chez lui l'envie de la voir. Il avait pu le lui dire parce qu'il était au téléphone. Et Fumiko lui avait alors parlé de l'autre pièce de shino qu'elle possédait, songeant déjà à lui apporter la petite tasse en cadeau.

Que la tasse de *shino* ne fût pas un chef-d'œuvre comparable au *mizusashi*, c'était bien possible, après tout... Et sur cette conclusion qui le ramenait au début de sa méditation, Kikuji reprit le dialogue :

— Il me souvient que mon père avait un coffret à thé pour le voyage, et je suis sûr que la tasse qu'il y serrait ne vaut pas cette tasse de *shino* !

— De quelle sorte de tasse s'agit-il ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais vue.

— Me permettrez-vous de la voir ? demanda Fumiko. J'ai la conviction que la tasse de voyage de votre père est une pièce infiniment supérieure. Et si c'est bien le cas, comme je le pense, vous me laisserez détruire celle-ci, n'est-ce pas ?

— Vous me faites frémir ! éluda Kikuji.

Quand ils en furent au dessert, Fumiko, tout en nettoyant habilement une tranche de pastèque de ses graines, insista pour voir la tasse de voyage. Kikuji dit à la bonne d'aller ouvrir le *chashitsu*, après quoi il gagna lui-même le jardin. Il avait eu l'intention d'aller seul chercher la tasse et de revenir aussitôt, mais la jeune fille l'avait suivi.

— Ce coffre, je ne sais même pas où il peut être rangé. C'est à Kurimoto qu'il faudrait le demander : elle le sait mieux que moi ! fit-il en se retournant.

Fumiko s'était arrêtée sous le *kyôchikutô* en fleurs ; il ne voyait guère d'elle que ses pieds, bizarrement chaussés de *geta** sur ses bas à l'occidentale.

Il découvrit le coffre à thé dans un placard mural du *mizuya* et revint aussitôt dans la pièce principale, déposant le paquet devant la jeune fille assise. Un instant, elle attendit qu'il défît l'emballage, et voyant qu'il n'en faisait rien, elle avança les mains.

— Vous permettez ? Je vais ouvrir, dit-elle.

— Quelle poussière ! s'exclama Kikuji en s'emparant de l'étoffe qui enveloppait le coffre pour aller la secouer dehors. Sur le rayonnage du *mizuya*, dit-il en revenant, j'ai trouvé une cigale morte, et déjà toutes sortes de sales insectes s'empressaient autour.

— Pourtant la chambre à thé est d'une parfaite propreté, remarqua Fumiko.

— Oui, Kurimoto a fait le ménage il y a peu de temps... Le soir qu'elle est venue me raconter que vous étiez mariée, ainsi que Mlle Inamura... Mais il faisait déjà sombre et elle n'aura pas remarqué la cigale prisonnière.

Fumiko, qui avait sorti du coffret un sachet dans lequel, apparemment, se trouvait la tasse de voyage, s'activait, les doigts un peu fébriles et le buste très incliné, cherchant à dénouer les cordonnets de soie.

Kikuji, qui la voyait de profil, nota que ses belles épaules pleines s'amenuisaient quand elle se penchait ainsi en avant, et une fois de plus il s'émerveilla de l'étonnante finesse de son cou.

Il la voyait une fois de plus serrer la bouche dans son effort, et sa lèvre inférieure, un peu gonflée, faisait légèrement saillie avec un dessin émouvant. Il admira aussi la délicatesse de son oreille, si délicieusement ourlée.

— Un *karatsu** ! annonça-t-elle en se retournant pour regarder Kikuji, qui vint prendre place auprès d'elle.

Elle reposa la tasse sur la natte.

— Quelle splendeur ! s'exclama-t-elle.

C'était une petite tasse de *karatsu*, haute et étroite de forme comme l'autre, dont on pouvait aussi bien se servir pour la dégustation du plus noble thé vert que pour la consommation quotidienne du thé ordinaire.

— Quelle majesté de ligne et quelle force d'expression ! admira Fumiko. Elle est d'une classe infiniment supérieure à la tasse de *shino*.

— Le *karatsu* et le *shino* ne sauraient être mis en comparaison, protesta Kikuji. Ce sont deux genres totalement différents.

— Il n'est que de mettre une tasse à côté de l'autre, affirma Fumiko. Vous verrez : la différence de classe ne peut que sauter aux yeux. Elle est indiscutable !

Séduit lui-même par la force qui se dégageait de ce *karatsu*, Kikuji prit la tasse dans sa main et la tint sur son genou pour la mieux contempler.

Au bout d'un moment, il demanda s'il devait aller chercher la petite tasse de *shino* à la maison.

— Non, laissez, j'y vais moi-même ! s'empressa Fumiko qui se leva et s'en fut.

Shino et *karatsu*, ils posèrent les deux tasses côte à côte. Et leurs regards se croisèrent, se pénétrant profondément, mais aussitôt détournés vers les tasses.

Troublé et quelque peu intimidé, Kikuji se hâta de dire :

— À les voir ainsi l'une près de l'autre, il ne fait aucun doute qu'on ait là une tasse masculine et une tasse féminine...

Fumiko, encore incapable d'articuler un mot, se contenta d'approuver de la tête.

Kikuji se sentit étrangement troublé par la soudaine résonnance que ses propres paroles prenaient en lui.

La tasse de *karatsu*, sans le moindre dessin d'ornement, avait une teinte d'un bleu-vert soutenu, à travers lequel venait jouer, ici ou là, la chaleur d'un rouge foncé, retentissant comme une dominante et cependant presque indistinct. La coupe de la tasse, sur sa base légèrement évasée, lui donnait un aspect de parfait équilibre et de force.

— Votre père devait avoir une prédilection pour cette tasse, puisqu'il l'emportait jusque dans ses voyages. Je trouve d'ailleurs qu'elle lui convient parfaitement.

Sans doute était-il assez risqué de s'exprimer de la sorte, mais Fumiko ne paraissait pas s'en rendre compte.

Kikuji, par contre, n'osa pas aller jusqu'à dire que la tasse de *shino* convenait étonnamment, par analogie, à la mère de Fumiko. Et cependant les deux tasses, côte à côte, semblaient être les deux âmes du père de Kikuji et de la mère de Fumiko.

Ces deux pièces, vieilles de trois ou quatre siècles, écartaient de l'esprit toute idée morbide et détournaient le cœur de toute imagination impure. La puissante vitalité qu'elles exprimaient produisait un effet direct, sensible, qui éveillait même une certaine émotion sensuelle.

Pour Kikuji, non seulement il avait comme le sentiment de retrouver devant lui l'âme de son père et celle de Mme Ôta, mais il lui semblait qu'elles eussent revêtu la figure la plus parfaite qu'on pût rêver pour elles. La présence tangible des deux objets, leur réalité concrète, tout cela s'imposait à lui avec une telle autorité que la présence même de Fumiko, qui lui faisait face par-delà les deux tasses, lui paraissait aller de soi comme la chose la plus naturelle et la moins coupable du monde.

Naguère, à la première commémoration funèbre après le décès de

Mme Ôta, il avait dit à Fumiko que de se retrouver l'un en présence de l'autre était peut-être plus que répréhensible. Mais le sentiment de sa culpabilité, la crainte ou la terreur de son péché s'étaient totalement évanouis, exorcisés peut-être par le grain subtil et la surface pure des tasses de *karatsu* et de *shino*.

— Admirable ! murmura-t-il comme s'il n'eût parlé que pour soi. Au fond, mon père n'était pas homme à se passionner d'art par pur dilettantisme, uniquement en suivant le penchant de ses goûts esthétiques ; et je me demande s'il ne cherchait pas un réconfort et un abri contre le péché et la torture de son remords quand il s'entourait de pièces de ce genre, magiciennes de perfection et de pureté.

— Comment ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Ces tasses, quand on les contemple, on ne peut absolument plus retenir les fautes ni penser aux péchés qu'ont pu commettre leurs précédents propriétaires. Le temps qu'a vécu mon père n'est plus qu'un minuscule et négligeable incident au regard de la longue et impressionnante existence de cette œuvre... De ces tasses...

— Mais la mort est si près de nous ! C'est à frémir, lui répondit Fumiko. J'en suis venue à croire que c'était une faute de m'accrocher plus longtemps à la mort de ma mère, alors que la mort était là si près, sous mon pied pour ainsi dire. De toutes mes forces j'essaie de m'en dégager.

— Vous avez raison, opina Kikuji. À trop s'attacher aux défunts, on s'expose à finir par croire qu'on n'existe plus soi-même.

La vieille domestique entra alors, leur apportant la bouilloire pleine d'eau chaude. À les voir rester si longtemps dans le petit pavillon de thé, elle avait dû penser qu'ils allaient avoir besoin d'eau chaude pour la préparation du thé.

Kikuji se hasarda à lui proposer de préparer le thé selon les rites du thé en voyage, avec les tasses de *karatsu* et de *shino* qui se trouvaient là. Fumiko, docile, approuva d'un signe de tête et murmura :

— Avant que soit brisée la tasse de shino, vous lui accorderez ainsi la grâce de servir une dernière fois...

Elle sortit du coffre un *chasen*, et passa dans le *mizuya* pour le rincer.

La longue journée d'été n'avait pas encore éteint sa lumière.

Tout en maniant le *chasen* minuscule pour préparer le thé dans la petite tasse, Fumiko annonça :

— Comme en voyage, donc...

— Comme en voyage, oui. Est-ce que nous sommes à l'auberge ?

— Non, pas forcément. Peut-être sur le rivage d'un cours d'eau ou encore au sommet d'une montagne... On aurait même dû se servir d'eau fraîche, comme prise à la source dans quelque coin sauvage...

Et quand elle releva le *chasen* de la tasse, le regard de ses yeux noirs se leva un bref instant sur Kikuji, avant de revenir sur la tasse qu'elle tourna lentement dans ses mains.

Kikuji, les yeux fixés sur la tasse, la vit venir à lui, descendre, se poser devant ses genoux ; et dans son sentiment, il lui semblait que c'était Fumiko elle-même qui se penchait sur lui.

Devant elle, elle avait placé maintenant la tasse de *shino* de sa mère ; mais il lui fallut interrompre la préparation, cette fois-ci : si mince qu'il fût, le *chasen* ne faisait que heurter par saccades le rebord de la tasse.

— C'est difficile ! soupira-t-elle.

— Avec une tasse aussi étroite, je comprends que cela ne soit pas facile, lui répondit Kikuji.

Mais à la vérité, c'étaient les mains de la jeune fille qui tremblaient, au point que ses bras eux-mêmes frissonnaient.

Et quand elle voulut reprendre le battement interrompu, il lui fut impossible d'agiter le *chasen* dans la minuscule tasse de shino.

Fumiko baissa la tête sur son poignet crispé et soupira :

— C'est ma mère qui ne veut pas...

— Comment ?

Kikuji avait sauté sur ses pieds pour venir prendre la jeune fille aux épaules, de ses deux mains, comme s'il s'agissait de secouer de son immobilité la victime de quelque maléfice.

Fumiko ne lui fit aucune résistance.

4

Il n'arrivait pas à dormir, et il avait attendu jusqu'à la pointe du jour pour se lever, quand les premières lueurs de l'aube passèrent à travers les volets. Alors il sortit et se dirigea vers le *chashitsu*.

Sur le *tsukubai*[1] gisaient encore les fragments de la tasse brisée.

1. Grande pierre plate qui fait office de perron devant la galerie (*cf.* figure, p. 812).

Kikuji ramassa quatre grands éclats qu'il regroupa dans le creux de ses mains, reconstituant ainsi la forme entière de la tasse, moins un fragment qui manquait sur le bord, à peu près de la largeur du pouce.

Il se baissa et se mit à chercher entre les pierres, avec le vague espoir d'y retrouver les parties manquantes, mais il ne tarda pas à abandonner cette quête vaine.

Ses yeux, quand il se releva, virent à travers les arbres scintiller dans le ciel, au levant, une unique étoile resplendissante.

Il resta longuement à contempler, debout, l'étoile du matin, songeur comme quelqu'un qui a laissé passer des années sans la revoir. Et dans le ciel matinal, il regardait s'étager les nuages qui montaient avec l'aube.

Sur le bord de la nue, l'étoile semblait briller d'un éclat plus vif que jamais. Son pourtour paraissait luire et rayonner comme dans l'eau.

Avec le sentiment de fraîcheur que la vue de l'étoile avait mis en lui, Kikuji se trouva tout honteux d'avoir voulu recueillir les morceaux de la tasse brisée. Il rejeta à terre les fragments qu'il tenait dans sa main.

La veille au soir, lorsque Fumiko avait précipité la tasse de *shino* sur les pierres, comment aurait-il pu l'en empêcher ?

La jeune fille s'était éclipsée du *chashitsu* comme par une brusque

disparition, et il n'avait pas remarqué qu'elle eût la tasse de *shino* en main.

Il n'avait eu qu'un cri : « Oh ! » en la voyant penchée sur la pierre du *tsukubai*, entraînée presque par son mouvement. Et sans chercher à retrouver les débris sur la pierre déjà plongée dans la nuit, il avait retenu Fumiko par les deux épaules pour l'empêcher de tomber.

— Des *shino*... il y en a tant de meilleurs... avait-elle murmuré.

Était-ce vraiment qu'elle redoutait à ce point les comparaisons qu'il eût pu faire ?

Les faibles mots de ce murmure n'avaient cessé de le poursuivre à mesure que la nuit s'avançait. Il se les répétait sans cesse, et dans son cœur, leur écho se prolongeait et se chargeait de tristesse, accablant comme la plainte inconsolable de la pudeur blessée.

C'était à peine s'il avait pu attendre le petit jour pour courir au jardin, vers les morceaux de la tasse brisée.

Il les avait recueillis, mais pour les rejeter bientôt sous le regard lumineux de l'étoile. Et maintenant...

— Oh ! s'exclama-t-il malgré lui.

Il venait de porter à nouveau le regard vers le ciel, et l'étoile avait disparu. Le temps de jeter un bref coup d'œil sur les débris au sol ; les nuages l'avaient cachée.

Kikuji resta à fixer le ciel du levant avec insistance : il se sentait frustré.

Il ne savait plus où chercher « son » étoile derrière l'écran brumeux, pourtant léger comme un voile, semblait-il. À l'horizon, le ciel rosissant se dégagea complètement, se détachant sur l'échancrure découpée par les toits de la ville.

— Je ne peux tout de même pas les laisser ici ! fit Kikuji à mi-voix, se décidant à ramasser les fragments qu'il glissa dans la manche [1] de sa robe de chambre.

Les abandonner comme cela, dans le jardin, lui serrait le cœur ; et il y avait aussi un risque qu'il ne tenait pas à courir : Chikako, avec sa manie des visites impromptues, pouvait aussi bien les découvrir.

Puisque c'était Fumiko qui avait brisé cette tasse, et puisqu'elle l'avait fait en souhaitant désespérément qu'il en fût ainsi, ce serait

1. L'ample manche du kimono peut servir de poche.

aller contre son intention que de vouloir en conserver les morceaux. Le mieux serait encore de les enterrer à côté du *tsukubai*.

Ainsi pensait Kikuji. Mais il n'en revint pas moins à la maison, où il enveloppa soigneusement les fragments dans un papier pour les déposer, en attendant, dans une armoire. Et cela fait, il regagna sa couche.

Quand et où eût-il pu mettre sa tasse de *shino* en comparaison avec d'autres pièces ? Et pourquoi l'eût-il fait ? Décidément, il n'arrivait pas à comprendre quelle idée avait eue Fumiko !

Et moins que jamais ce matin, après cette nuit inoubliable, maintenant qu'à ses yeux il n'existait personne au monde qui se pût comparer à Fumiko, l'incomparable, qui lui était devenue être absolu, élément décisif de son destin.

Jamais il n'avait pu oublier, jusqu'à ce moment-là, que Fumiko était la fille de Mme Ôta. Mais à présent, c'était comme s'il n'y avait jamais pensé. Et le rêve pervers qui lui faisait retrouver, par une mutation suspecte, le corps enivrant de la mère dans celui de la fille, ce rêve aussi avait cessé. Kikuji, à présent, se sentait libéré des affres et de la ténèbre où, depuis si longtemps, il se trouvait enfermé.

Devait-il son salut à cette virginité blessée ?

Fumiko ne lui avait opposé aucune résistance elle-même : il n'avait eu à triompher que de sa chaste pudeur. Et du coup, par cet acte qu'on eût pu prendre comme le comble de l'entraînement infernal, Kikuji échappa à la malédiction, se sentit tiré de l'abîme au fond duquel il se débattait en y perdant ses forces, en s'y perdant soi-même.

Envoûté, victime d'un lent poison, il lui parut devoir sa guérison merveilleuse à l'absorption d'une dose fatale de ce même poison.

Dès qu'il fut arrivé à son bureau, Kikuji demanda Fumiko au téléphone, à la maison de commerce où elle était employée : une draperie en gros du quartier de Kanda*, comme elle le lui avait dit. Mlle Ôta n'était pas venue ce matin.

Kikuji, qui avait tenu à venir quand même au bureau après sa nuit blanche, se demanda si Fumiko était restée endormie, n'ayant réussi à trouver le sommeil qu'au petit matin. À moins que sa pudeur, peut-être, lui eût interdit de quitter la maison...

Il rappela dans l'après-midi, mais elle n'était toujours pas là, et Kikuji se fit donner son adresse, qu'il n'avait pas.

La lettre qu'il avait reçue d'elle hier devait probablement porter

cette adresse ; mais Fumiko l'avait déchirée sans lui laisser le temps de la lire et avait enfoui les morceaux dans sa poche. Tout en conversant pendant le repas, il avait retenu au passage le nom de la maison de commerce où elle travaillait, mais il avait omis de lui demander l'adresse de son domicile. D'ailleurs, comment y aurait-il pensé, quand il avait le sentiment qu'elle ne pouvait être ailleurs qu'où il était lui-même ? En sortant de son bureau, Kikuji partit à la recherche de la maison où elle avait loué sa chambre, et il finit par trouver. C'était derrière le parc d'Ueno*.

Fumiko n'y était pas.

Une fillette de douze à treize ans, en costume d'écolière et qui venait sans aucun doute de rentrer de l'école, s'était montrée un instant sur le seuil, avant de disparaître à l'intérieur dès qu'il eut posé sa question.

— Mlle Ôta est sortie ce matin, lui annonça la fillette en revenant. Elle a dit qu'elle partait en voyage avec des amies.

— En voyage ? s'étonna Kikuji. Elle est partie en voyage ? Ce matin ? À quelle heure est-elle sortie ? N'a-t-elle pas dit où elle allait ?

La fillette disparut à nouveau pour demander, mais ne revint pas cette fois jusqu'à lui. De l'intérieur, elle lui cria :

— Je ne sais pas bien... Ma mère n'est pas là.

Sans doute était-elle intimidée par Kikuji, cette fillette dont il remarqua les sourcils fins et écartés.

Il regagna la rue et se retourna. Il eût aimé savoir quelle était la fenêtre de la chambre qu'occupait Fumiko. La maison avait un étage et paraissait confortable, avec un petit jardin.

La mort est si près de nous ! C'était ce que lui avait dit Fumiko. Kikuji se sentit comme cloué au sol quand cette pensée lui revint à l'esprit.

Il sortit son mouchoir et s'épongea le visage. Il avait l'impression de n'avoir plus une goutte de sang sous la peau et il se mit à se frictionner le front et les joues. Son mouchoir, quand il le retira, était maculé de cernes noirs. En frissonnant, il se rendit compte qu'une sueur froide lui glaçait le dos.

« Il n'y a pas de raison qu'elle meure... se dit-il. Il n'y a pas de raison. »

Non, il n'y avait pas de raison qu'elle mourût, Fumiko qui lui avait redonné le goût de vivre. Fumiko qui lui avait rendu la vie !

Mais sa docilité parfaite de la veille, oui, cette soumission totale

qu'elle lui avait montrée, n'était-elle pas uniquement commandée par la mort ?

Ou bien, tout comme sa mère, s'était-elle découverte infiniment pécheresse par la docilité même dont elle avait fait preuve ?

— Et c'est Kurimoto qui reste en vie ! ragea Kikuji, en crachant chaque mot comme un poison jeté à la face d'un ennemi invisible.

Il avait hâté le pas vers les ombrages du parc tout proche.

LE GRONDEMENT DE LA MONTAGNE

(Yama no oto)

Le Grondement de la montagne *est une autre œuvre maîtresse de Kawabata rédigée par fragments :*

Titre traduit	*Titre original*	*Nom de la revue*	*Numéro*
Le grondement de la montagne	Yama no oto	*Kaizô bungei*	*septembre 1949*
Le tournesol (= Les ailes de la cigale)	Himawari (= Semi no hane)	*Gunzô*	*octobre 1949*
Les nuages de flamme	Kumo no honoo	*Shinchô*	*octobre 1949*
Les châtaignes – 1	Kuri no mi – 1	*Sekai shunjû*	*décembre 1949*
La maison de la femme (= Les châtaignes – 2)	Onna no ie (= Kuri no mi – 2)	*Sekai shunjû*	*janvier 1950*
Le rêve de l'île	Shima no yume	*Kaizô*	*avril 1950*
Les cerisiers d'hiver	Fuyu no sakura	*Shinchô*	*mai 1950*
L'eau du matin	Asa no mizu	*Bungaku-kai*	*octobre 1951*
Une voix dans la nuit	Yoru no koe	*Gunzô*	*mars 1952*
Les cloches du printemps	Haru no kane	*Bessatsu Bungei shunjû*	*juin 1952*
La maison de l'oiseau	Tori no ie	*Shinchô*	*octobre 1952*
Le jardin de la capitale	Miyako no sono	*Shinchô*	*janvier 1953*
Après la blessure	Kizu no ato	*Bessatsu Bungei shunjû*	*décembre 1952*
Sous la pluie	Ame no naka	*Kaizô*	*avril 1953*
Le rêve des moustiques (= La nuée de moustiques)	Ka no yume (= Ka no mure)	*Kaizô*	*octobre 1953*
L'œuf du serpent	Hebi no tamago	*Bessatsu Bungei shunjû*	*octobre 1953*
Le tapage des pigeons (= Les poissons d'automne)	Hato no oto (= Aki no sakana)	*Ôru yomimono*	*avril 1954*

La version complète, après quelques remaniements et changements de titres de chapitre, fut éditée en avril 1954 par Chikuma shobô à Tôkyô.

La trilogie des « tragédies du sentiment humain » (*voir* Introduction), *commencée par* Pays de neige *et poursuivie avec* Nuée d'oiseaux blancs, *fut achevée avec* Le Grondement de la montagne. *La rédaction des fragments destinés à ces deux dernières œuvres s'effectua parallèlement.*

Malgré ce fait, Le Grondement de la montagne *se distingue des autres par la sobriété de son style et de sa composition. On n'y voit plus trace de la « magie » de Kawabata, qui transpose les réalités de la vie quotidienne dans le monde du merveilleux où toutes les sensations se trouvent transformées. Bien au contraire, l'écrivain s'attache ici à décrire cette vie quotidienne telle quelle, avec ses problèmes routiniers et également avec cette lenteur inhérente au rythme normal de la vie. De ce point de vue, il n'est pas exagéré de dire que Kawabata rejoint le classicisme.*

Cependant, certaines caractéristiques de base demeurent : le sens du détail et une sensibilité très personnelle, qui se manifestent à travers l'optique d'un seul personnage central. Ici, c'est le « père », Shingo, qui incarne ce personnage. Ses réflexions, ses réactions et ses souvenirs, qui sont décrits apparemment de l'extérieur, auraient pu être exprimés sous forme d'une narration à la première personne.

Toutefois, ce héros ne reste pas dans la position d'observateur passif, de comparse sans visage et sans caractère. Dès les premières lignes, on peut imaginer ses traits physiques, son aspect de Japonais d'un âge avancé, un peu distrait. Mais l'on remarque aussi qu'il a une tendance à se montrer beaucoup plus vieux que son âge réel. Cela fait aussi partie du comportement typique de bien des Japonais qui se livrent à ce jeu avec une certaine complaisance : dans ce pays d'Extrême-Orient où, traditionnellement, la vieillesse est considérée comme un trait respectable en soi, ce n'est que tout récemment que les vieux sont devenus de simples fardeaux de la société à la suite de l'inévitable évolution démographique. Les gâteux font sans doute l'objet de moquerie, mais sans méchanceté.

Le style simple de ce roman peut être considéré comme le résultat d'un long processus de décantation de l'art romanesque. Le Grondement de la montagne *est l'un des très grands sommets, méconnus en Occident, de l'expression littéraire de notre temps.*

LE GRONDEMENT DE LA MONTAGNE

Ogata Shingo, les sourcils légèrement froncés, la bouche entrouverte, semblait réfléchir. On aurait pu croire peut-être à un moment de tristesse et non de réflexion.

Shûichi, son fils, se rendait compte — mais ne s'en alarmait guère, tant c'était habituel maintenant — que le vieillard, plus qu'il ne réfléchissait, tentait de rassembler ses souvenirs.

Le père retira son chapeau et le posa sur ses genoux, en laissant les mains à plat dessus, mais son fils le lui prit pour le placer sur le porte-bagages du train de banlieue.

« Et voilà ! » fit Shingo. Dans certains cas, les mots ne lui venaient pas facilement. « Cette servante qui est partie voici quelque temps, quel était son nom ?

— Vous voulez parler de Kayo ?

— Ah ! c'est cela. Kayo. Quand nous a-t-elle quittés ?

— Jeudi dernier ; il y a donc cinq jours.

— Cinq jours... Ne pouvoir se rappeler ni le visage ni les vêtements d'une servante qui vous a quitté voilà cinq jours... C'est incroyable ! »

Habitué maintenant aux absences de son père, Shûichi ne montrait aucune commisération, mais Shingo, quoiqu'il y fût moins habitué, sentit l'ombre de la terreur le gagner. Malgré tous ses efforts, cette fille ne lui apparaissait pas bien. Ce vain bouillonnement du cerveau trouvait en général un exutoire dans un accès de sentimentalité.

Il n'en fut pas autrement cette fois. La servante avait posé les mains à plat sur le seuil, en guise de salut ; elle avait avancé le corps pour lui parler.

Kayo, la servante, avait passé près de six mois chez lui, mais elle ne survivait un peu dans sa mémoire que par un geste, un salut

au seuil de sa maison. Cela lui donna l'impression de sentir la vie s'échapper.

1

Yasuko, la femme de Shingo, était âgée de soixante-trois ans. Elle avait donc un an de plus que lui. Ils avaient un fils, Shûichi, et une fille, Fusako, mère de deux enfants.

Yasuko paraissait assez jeune. À la voir, on ne l'aurait pas crue plus âgée que son mari. Non que celui-ci fît tellement vieux. On la croyait plus jeune parce que c'eût été conforme à l'usage, et l'apparence du couple ne démentait pas cette supposition. D'ailleurs cette femme, petite et forte, respirait la santé.

Yasuko n'était pas belle. Dans sa jeunesse, on voyait bien qu'elle était la plus âgée des deux ; aussi n'aimait-elle pas jadis sortir avec son mari.

Shingo ne pouvait dire à quelle époque l'image qu'ils offraient avait cessé de heurter les convenances, selon lesquelles le mari doit être l'aîné. Après qu'il eut atteint cinquante-cinq ans ? En général, les femmes vieillissent plus vite, mais chez eux, c'était l'inverse.

L'année précédente, atteignant la soixantaine, ayant déjà parcouru tout un cycle du calendrier, le vieillard avait un peu craché le sang. Cela devait venir des poumons, mais il ne s'était pas fait examiner sérieusement, et n'avait même pas pris de vrai repos. Depuis, il n'avait plus connu le moindre ennui de santé.

Cela ne signifiait pas qu'il eût vieilli ; bien au contraire, sa peau paraissait plus saine. Après deux semaines de lit, ses yeux, ses lèvres avaient repris les couleurs de la jeunesse. Shingo n'avait jamais auparavant ressenti le moindre malaise évocateur de tuberculose. Cracher le sang à soixante ans, cela lui avait paru bien triste ! Aussi avait-il évité la consultation médicale. Shûichi n'y avait vu qu'une obstination de vieillard, mais il s'agissait de bien autre chose.

Yasuko dormait bien, sans doute par un effet de sa bonne santé. Ses ronflements éveillaient de temps à autre Shingo. Cette habitude datait de l'adolescence ; ses parents avaient tenté, mais en vain, de l'en corriger. Elle avait disparu avec le mariage, et reparu vers la

cinquantaine. Shingo, dans ces cas-là, pinçait le nez de sa femme, pour la secouer légèrement et, si cela ne suffisait pas, il la prenait par le cou. Voilà du moins ce qu'il racontait dans ses bons jours. Dans les mauvais, ce corps auprès duquel il avait vécu si longtemps lui inspirait du dégoût.

Or, ce soir-là, le vieillard était de mauvaise humeur. Il avait allumé, regardé du coin de l'œil le visage de Yasuko, l'avait prise à la gorge, secouée. Elle avait la peau moite. Il ne touchait plus sa femme que lorsqu'il voulait l'empêcher de ronfler — constatation qui lui inspira une sorte d'apitoiement dérisoire.

Il prit une revue posée près de son oreiller, mais la chaleur humide le fit lever ; il écarta la porte coulissante et s'agenouilla sur la véranda.

C'était une nuit de lune.

Une robe séchait dehors, blanchâtre sous la lune, désagréable à l'œil. Il songea d'abord qu'on avait oublié de rentrer le linge, puis que c'était peut-être voulu, si la robe avait été trempée de sueur.

Il entendit un crissement dans le jardin : une cigale sur le tronc de cerisier, à sa gauche. « Est-ce une cigale, se demanda-t-il, ce bruit si lugubre ? » Mais oui, c'était une cigale.

« Les cigales s'éveillent-elles quand elles font des cauchemars ? »

L'une d'elles, entrée dans la chambre, s'était posée sur le bas de la moustiquaire ; Shingo l'attrapa, mais elle ne craquetait pas. « Elle est muette, se dit-il, ce n'était pas elle. »

Pour éviter que la lumière ne l'attirât de nouveau dans la maison, il la jeta de toutes ses forces vers la cime du cerisier, mais il ne lui sembla pas avoir visé juste.

La main sur la porte, il tournait ses regards vers l'arbre, sans savoir si l'insecte était arrivé à destination.

Que la nuit est profonde, au clair de lune ! Il la ressentait en lui, cette profondeur qui s'enfonce, à l'horizontale, jusqu'au lointain.

On n'était pas encore au 10 août, mais déjà les insectes chantaient. On entendait aussi les gouttes de rosée tomber des fruits sur les feuilles.

Soudain, le grondement de la montagne parvint jusqu'à Shingo.

Il n'y avait aucun vent. La lune était aussi lumineuse qu'une pleine lune, la nuit un peu humide, et le contour des arbres qui dessinaient de petites montagnes, flou, mais immobile, dans l'air inerte.

Les feuilles des fougères, en contrebas de la véranda, restaient

figées. Certaines nuits, au fond de la vallée de Kamakura*, on perçoit la rumeur des vagues ; Shingo se demanda s'il n'entendait pas la mer, mais non, c'était bien le grondement de la montagne.

Il ressemble, ce grondement, à celui du vent lointain, mais c'est un bruit d'une force profonde, un rugissement surgi du cœur de la terre. Comme il semblait à Shingo qu'il ne résonnait peut-être que dans sa tête et pouvait provenir d'un bourdonnement d'oreilles, il secoua le chef.

Le bruit cessa.

Alors, Shingo fut effrayé.

Il frissonna comme si l'heure de sa mort lui avait été révélée.

Ce bruit du vent, ou ce bruit de la mer, ou ce bourdonnement d'oreilles, Shingo crut y avoir réfléchi de sang-froid. Mais peut-être n'avait-il pas retenti ?

Mais pourtant il a vraiment retenti, ce grondement de la montagne, comme si quelque démon l'avait fait résonner au passage.

Il voyait, devant lui, se dresser le versant abrupt qui formait un mur sombre dans l'éclairage de cette nuit moite. C'était une petite montagne, une colline qui tiendrait peut-être dans la cour de la maison. Elle s'élevait comme une moitié d'œuf dur. Il y en avait d'autres, à côté, derrière, mais c'était certainement celle-là qui avait grondé.

Quelques étoiles brillaient à travers les arbres du sommet.

En refermant la porte coulissante, il lui souvint d'un incident curieux.

Une dizaine de jours plus tôt, il avait attendu un client dans une maison de thé récemment construite. Le client ne venait pas, une seule geisha se trouvait là, une ou deux autres étant en retard.

« Retirez donc votre cravate. Il fait lourd et chaud », avait dit cette femme.

Shingo s'était laissé faire. Il la connaissait peu, mais elle avait pourtant emporté la cravate et l'avait glissée dans la poche du veston pendu près du *tokonoma**.

Elle revint vers lui et commença de raconter sa vie.

Deux mois auparavant, elle avait tenté de se suicider avec un des charpentiers qui avaient construit la maison. Mais au moment d'absorber le cyanure, le doute l'avait saisie. Le poison allait-il bien les tuer ?

« On m'a dit que la dose est suffisante. La preuve, c'est qu'il y a deux paquets. On a mis la dose qui convient. »

Mais elle ne pouvait y croire. Plus elle y pensait, plus le doute la tenaillait.

« Qui vous les a dosés ? Peut-être n'y a-t-on mis que ce qu'il faut pour nous faire souffrir tous deux... Quand je vous demande le nom du médecin qui vous les a donnés, vous ne voulez pas me répondre. C'est absurde. Lorsque nous serons morts, personne n'en saura rien. »

Shingo fut tenté de demander : « Est-ce un conte ? » mais il n'en fit rien.

La *geisha** soutenait qu'après avoir fait vérifier la dose, ils recommenceraient.

« Les voici, je les ai sur moi. »

Shingo trouva l'histoire suspecte. Seul le mot : charpentier, lui avait paru vrai.

La geisha, sortant les enveloppes de poison de sa bourse, les avait ouvertes.

« Tiens ! » avait fait Shingo, mais savoir si c'était bien du cyanure !

En fermant la porte coulissante, il lui souvenait de cette geisha.

Il retourna se coucher, sans oser réveiller sa femme de soixante-trois ans pour lui raconter sa terreur d'avoir entendu le grondement de la montagne.

2

Shûichi travaillait dans la même société que son père ; en outre, il lui servait d'aide-mémoire — fonction à laquelle participaient bien entendu Yasuko, et même Kikuko. Ils étaient ainsi trois dans la famille qui venaient au secours du vieillard.

Une secrétaire jouait également le rôle de mémento.

Shûichi, entrant dans le bureau de son père, sortit un livre de la petite bibliothèque du coin et se mit à le feuilleter.

« Tiens, tiens ! fit-il, en s'approchant de la table de la jeune fille à laquelle il montra des pages ouvertes.

— Qu'y a-t-il ? » demanda Shingo, souriant.

Shûichi, sans le refermer, apporta le livre.

« "Il ne s'agit pas, ici, de la perte du sentiment de chasteté.

L'homme ne peut supporter l'ennui d'aimer toujours la même femme, pas plus que la femme ne peut se contenter d'aimer un seul homme. Afin que tous deux soient heureux et puissent continuer de s'aimer le plus longtemps possible, ils recourent, chacun de leur côté, à la recherche d'un autre partenaire. C'est, en somme, un procédé pour renforcer leur union..." Voilà le passage en question.

— Ici ? Où cela se passe-t-il donc ?

— À Paris... C'est le journal de voyage en Europe d'un romancier. »

La cervelle de Shingo étant désormais insensible aux épigrammes et aux paradoxes, cette réflexion ne lui parut être ni l'une ni l'autre, mais une observation sincère.

Shûichi n'avait pas dû prendre la citation très au sérieux : ce devait être un biais pour donner rendez-vous à la fille. Telle fut, du moins, l'impression du vieillard.

En descendant à la gare de Kamakura, Shingo songea qu'il aurait dû se mettre d'accord avec Shûichi sur l'heure du retour ; ou rentrer après son fils.

Les autocars étaient bondés de travailleurs rentrant de Tôkyô. Shingo partit à pied. Il s'arrêta devant la poissonnerie. Le patron de la boutique le salua. Shingo s'approcha.

L'eau d'un baquet de bois où l'on avait mis des langoustines paraissait un peu trouble, croupie. Shingo toucha du bout du doigt un crustacé qui, sûrement vivant, ne réagissait pourtant plus.

Il y avait une sorte de murex qui se vend beaucoup, aussi pensa-t-il en acheter.

« Combien ? » La question du patron le fit un peu hésiter.

« Hmmm... trois ! Ceux qui paraissent pleins.

— On vous les prépare, monsieur ? Bon ! »

Le poissonnier et son fils enfoncèrent la pointe de leurs couteaux dans les murex pour extraire la chair, et le grincement de la lame sur la coquille fit frissonner Shingo. Ils les lavèrent sous le robinet, puis les hachèrent d'un mouvement vif. Pendant ce temps, deux filles s'étaient arrêtées devant la maison.

« Qu'est-ce que vous voulez ? fit le poissonnier tout en hachant ses coquillages.

— Donnez-moi du maquereau.

— Combien ?

— Un.

— Un poisson ?

— Oui.

— Un seul ?

— Celui-là. » Il s'agissait d'un maquereau de taille moyenne.

La fille ne se souciait guère de la grossièreté du poissonnier. Celui-ci lui passa le maquereau emballé dans du papier.

Sa compagne, debout derrière elle, lui tapa légèrement le coude.

« On peut s'en passer. »

La première, ayant pris son maquereau, regarda du côté des langoustes.

« Est-ce que vous en aurez encore samedi ? Mon homme adore cela. »

La fille qui était en arrière restait coite.

Shingo, son attention éveillée, jeta un coup d'œil à la dérobée. C'était une prostituée, le dos nu, bien faite, chaussée de sandales en cuir.

Le poissonnier rassemblait la chair hachée au milieu de la planche à découper ; puis il en forma trois tas qu'il reversa dans les trois coquilles.

« Ces femmes-là sont maintenant nombreuses à Kamakura », fit-il, comme s'il crachait.

Le ton de cet homme surprit beaucoup Shingo.

« Mais elles sont gentilles, ces petites ! » fit-il, s'opposant, sans trop savoir pourquoi.

Le poissonnier reversait la chair dans les coquilles d'un geste désinvolte.

Shingo s'attarda sur un détail singulier : la chair de chacun des coquillages ne réintégrait pas sa coquille d'origine.

« Nous sommes jeudi, songea Shingo. Encore trois jours jusqu'à samedi, mais en ce moment il y a beaucoup de langoustes chez les poissonniers. »

Comment cette fille sauvage va-t-elle préparer la langouste de son Américain ? En tout cas, c'est facile, soit qu'elle la fasse bouillir, soit qu'elle la fasse griller ou pocher à la vapeur. Cuire une langouste, c'est simple et barbare.

Le vieillard éprouvait de la sympathie pour cette fille, mais ensuite il ne put se défendre d'une certaine tristesse.

Sa maison se composait de quatre personnes ; or il venait d'acheter trois coquillages.

Ce n'était pas forcément par délicatesse à l'égard de Kikuko ; il était clair que Shûichi ne rentrerait pas.

À la question du poissonnier, il avait répondu, sans intention particulière, en omettant son fils. À mi-chemin, chez le marchand de légumes, il acheta aussi des noix de ginnam [1].

3

Shingo était rentré avec ces coquillages, ce qui ne lui était pas habituel.

Ni Yasuko ni Kikuko ne montrèrent de surprise, peut-être pour n'avoir pas à s'étonner non plus de l'absence de Shûichi, qui aurait dû revenir avec son père.

Après avoir remis ses emplettes à sa belle-fille, le vieillard la suivit dans la cuisine.

« Veux-tu me donner un verre d'eau sucrée ?

— Je vous l'apporte », dit Kikuko, mais le vieillard ouvrit lui-même le robinet.

Il y avait là des crevettes et des langoustines. Une coïncidence : le vieillard avait justement éprouvé une légère envie de crustacés, sans avoir voulu acheter ni des unes ni des autres.

Il observait les langoustines, leur teinte vive : « C'est bon », dit-il.

Kikuko cassait les noix avec le dos du couteau à découper.

« Je suis navrée : ces noix ne sont pas mangeables.

— Ah ! J'ai bien pensé que ce n'était pas tout à fait la saison.

— Nous allons téléphoner à l'épicier pour nous plaindre.

— Ce n'est pas la peine. En tout cas, les coquillages, c'est de la famille des crustacés. J'ai apporté de l'eau à la rivière.

— Ah ! je parie que cela vous rappelait les maisons de thé d'Enoshima ! » Kikuko sortait un tout petit peu le bout de la langue. « Comme les murex d'Enoshima sont surtout bons en *tsuboyaki* [2],

1. Comme accompagnement du coquillage.

2. Spécialité d'Enoshima (une petite île près de Kamakura, accessible par un pont et célèbre pour son sanctuaire), qui consiste à cuire sur feu vif le coquillage entier avec sa chair coupée fin, assaisonnée et arrosée de *sake*.

nous ferons griller les langoustes et frire les langoustines. Je vais acheter des champignons. Pendant ce temps, Père, voudriez-vous cueillir des aubergines dans le jardin ?

« Oui..., fit Shingo.

— Et des petites feuilles tendres de menthe.

— Mais les langoustes ne suffiraient-elles pas ? »

Kikuko servit deux des coquillages pour le dîner.

Shingo hésita, puis demanda : « Il y en avait bien un autre ?

— Mais, puisque le grand-père et la grand-mère ont de mauvaises dents, j'ai pensé qu'ils trouveraient plus gentil d'en partager un !

— Ne me tiens pas de propos démoralisants ! Et pourquoi grand-père, puisqu'il n'y a pas de petit-fils chez nous ! »

Yasuko, la tête baissée, pouffait.

« Excusez-moi. » La jeune femme se leva d'un geste vif. Elle apporta le troisième murex.

« Comme le disait Kikuko, fit Yasuko, nous pourrions en partager un gentiment. »

Le vieillard admirait, à part soi, l'esprit de repartie de la jeune femme. Sa boutade avait dissipé la gêne que pouvait susciter le nombre insuffisant de coquillages. Elle avait parlé d'un air innocent. Ce n'est pas négligeable.

Elle aurait pu dire qu'elle n'en mangerait pas, pour en laisser à Shûichi ; ou bien qu'elle en partagerait un avec sa belle-mère. Peut-être y avait-elle bien réfléchi, elle aussi.

Cependant, Yasuko, qui ne soupçonnait pas les arrière-pensées de Shingo, insista sottement :

« N'y avait-il que trois coquillages ? Vous en avez acheté trois, et nous sommes quatre !

— Shûichi ne rentrera pas ; alors pourquoi en prendre pour lui ? »

Yasuko rit d'un air contraint, et cela ne ressemblait pas à un rire, mais peut-être était-ce à cause de son âge.

Le visage de Kikuko ne s'assombrit point, et elle ne demanda pas où était allé son mari.

C'était la plus jeune d'une famille de huit enfants. Ses sept aînés déjà mariés avaient eux-mêmes beaucoup d'enfants. Cela évoquait, pour Shingo, la belle fécondité des parents de Kikuko.

Cette dernière se plaignait souvent de ce que Shingo n'eût pas appris les noms de ses frères et sœurs, ni à plus forte raison ceux de cette grande quantité de neveux et de nièces.

À la naissance de la jeune femme, sa mère, qui ne voulait plus d'enfants et se croyait sûre de n'en plus avoir, prise de honte — à son âge ! —, avait même maudit son corps. Elle avait tenté d'avorter, mais en vain. La naissance avait été si difficile qu'il avait fallu tirer l'enfant par la tête avec les pinces.

Kikuko avait raconté ces détails, qu'elle tenait de sa mère, à Shingo ; celui-ci ne comprenait ni qu'une mère racontât de telles histoires à sa fille, ni que cette fille les rapportât à son beau-père.

Kikuko montrait une légère cicatrice au front, quand elle écartait les cheveux.

Depuis lors, dès qu'il apercevait la cicatrice, Shingo ressentait un élan vers sa belle-fille, qui lui semblait digne d'amour.

Cependant, Kikuko lui paraissait avoir été choyée comme une dernière-née ; ou plutôt, elle devait avoir le don de se faire aimer. Il y avait en elle un je ne sais quoi de délicat. À son entrée dans sa maison, Shingo avait été frappé par son maintien gracieux, une façon de mouvoir à peine les épaules qui lui donnait un charme nouveau pour lui. Et puis, Kikuko, mince et blanche, lui rappelait la sœur aînée de Yasuko.

Shingo, adolescent, avait éprouvé de l'attirance pour cette femme. Après la mort de celle-ci, la cadette, Yasuko, était allée dans sa famille pour y travailler et s'occuper de l'enfant que sa sœur avait laissé, se donnant tout entière à cette tâche. Elle aurait voulu la remplacer en tout, car elle aimait beaucoup son beau-frère — un bel homme —, mais elle avait surtout aimé sa sœur, une vraie beauté, qu'on n'aurait jamais crue de la même mère. Aux yeux de Yasuko, sa sœur et son beau-frère étaient des êtres sortis d'un monde idéal.

Yasuko était utile à son beau-frère, à cause de l'enfant, mais il feignait d'ignorer les intentions véritables de la jeune fille et menait une existence fort déréglée. Yasuko paraissait se contenter d'une vie de dévouement, quand Shingo — qui était au courant de toutes ces circonstances — l'épousa.

Maintenant, trente ans après, il ne pensait pas que ce mariage eût été une erreur. Un bon mariage ne dépend pas toujours d'un bon ou d'un mauvais départ.

Cependant, l'image de la sœur de Yasuko restait dans leur cœur, et sans en parler ni l'un ni l'autre ils ne l'oubliaient pas. Rien d'étonnant à ce que l'arrivée de Kikuko eût ravivé, comme à la lueur d'un éclair, les souvenirs de Shingo.

Shûichi, marié depuis deux ans seulement, avait déjà pris une maîtresse — au grand étonnement de son père. Différent en cela du jeune provincial qu'avait jadis été Shingo, Shûichi ne paraissait tourmenté ni par ses désirs ni par ses sentiments — cela ne posait aucun problème pour lui. De quand datait sa première expérience amoureuse ? Shingo n'en avait aucune idée.

Il soupçonnait l'actuelle maîtresse de son fils d'être une professionnelle, une sorte de prostituée. Les secrétaires de l'entreprise, Shûichi se contentait de les inviter à danser, peut-être simplement pour donner le change à son père. Sa partenaire ne devait pas être une petite fille, pensait Shingo, sans raison valable, mais à cause de Kikuko.

Depuis que Shûichi avait une maîtresse, la vie conjugale de ce couple avait pris un tournant. Le corps de Kikuko s'était même modifié. Pendant la nuit qui avait suivi l'incident des coquillages, Shingo, lorsqu'il s'éveilla, perçut la voix de Kikuko telle qu'il ne l'avait jamais entendue.

Elle ignorait tout de la maîtresse de son mari, songea le vieillard.

« Avec un coquillage, le père a quémandé le pardon », faillit-il dire tout haut.

Mais si Kikuko ignorait ce qui montait vers elle, comme des vagues de la mer, de cette autre femme, Shingo, lui, s'étonnait : Qu'était-ce donc ?

Le vieillard somnolait un peu. L'aube pointait. Il sortit du lit pour prendre les journaux. La lune était montée haut. Il jeta un coup d'œil sur les titres et se rendormit.

4

À la gare de Tôkyô, Shûichi se précipita dans le train pour prendre une place et la céder ensuite à son père, entré après lui.

Il lui passa le journal du soir, ainsi qu'une paire de lunettes qu'il sortit d'une de ses poches. Le vieillard portait des lunettes sur lui, mais comme il les oubliait souvent, il en confiait une paire supplémentaire à Shûichi.

Celui-ci, se baissant un peu, parlait par-dessus le journal.

« Aujourd'hui, dit-il, j'ai prié Tanizaki de nous amener une de ses camarades d'école dont elle nous a parlé ; cette fille veut travailler comme domestique.

— Ah ! Une amie de Tanizaki ? Cela ne serait peut-être pas sans présenter d'inconvénient ?

— Lequel ?

— Une domestique, renseignée par Tanizaki, pourrait informer ta femme.

— Bah ! Qu'y a-t-il donc à rapporter ?

— Enfin, nous verrons, quand nous aurons des renseignements sur cette personne. »

Ils descendirent à la gare de Kamakura. Shûichi remit la question sur le tapis.

« Tanizaki vous aurait-elle raconté des choses sur mon compte ?

— Elle ne nous a rien dit. On se serait arrangé pour qu'elle ne nous dise rien, n'est-ce pas ?

— Quelle idée ! Si par hasard il y avait quelque chose entre votre secrétaire et moi, ce serait très gênant pour vous. Cela prêterait à rire, n'est-ce pas ?

— Comment donc ! En tout cas, débrouille-toi pour que Kikuko ne sache rien. »

Shûichi n'avait peut-être même pas l'intention de se cacher.

« Est-ce par Tanizaki que vous êtes au courant ?

— Est-ce qu'elle désire s'amuser avec toi, tout en sachant que tu as une bonne amie ?

— Probablement. C'est en partie de la jalousie.

— Un comble !

— Mais je vais rompre avec cette femme-là. Oui, oui, je vais rompre.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Il faudra que je t'écoute à tête reposée.

— Nous en discuterons tranquillement une fois que je l'aurai quittée.

— De toute façon, n'en parle pas à Kikuko.

— Bien. Mais elle est peut-être au courant. »

Shingo grogna, puis se tut, chagrin.

Après son retour, le vieillard resta d'humeur sombre. Il se leva de table très vite, pour se retirer dans sa chambre.

Kikuko vint lui apporter des tranches de pastèque.

« Kikuko, tu as oublié le sel », fit Yasuko qui la suivait.

Les deux femmes s'assirent, sans raison particulière, dans la véranda.

« Vous n'aviez donc pas entendu Kikuko crier : Pastèques, pastèques !

— Non, je n'ai rien entendu. Mais je savais qu'on en avait mis à rafraîchir.

— Tu vois, Kikuko, tu n'as pas crié assez fort ! fit Yasuko, se tournant vers sa belle-fille.

— C'est sans doute, dit celle-ci, que Père a quelque contrariété. »

Shingo garda le silence pendant un moment.

« J'ai des ennuis avec mes oreilles, ces temps-ci. Voici peu, j'étais allé prendre le frais la nuit sur le seuil de la porte, et j'ai entendu un bruit, comme si la montagne grondait. Pourtant, ta mère dormait profondément. »

Yasuko et Kikuko tournèrent la tête vers la colline.

« Se peut-il qu'une montagne gronde ? fit Kikuko. Un jour, notre mère a raconté que vous aviez entendu gronder la montagne, juste avant le décès de sa sœur. Vous m'en aviez parlé, Mère, n'est-ce pas ? »

Shingo fut saisi d'effroi. Qu'il l'eût oublié, cela lui parut impardonnable. Le grondement de la montagne était revenu jusqu'à lui, et il ne s'en était pas souvenu.

Kikuko semblait inquiète aussi, après avoir parlé. Ses belles épaules restaient immobiles.

LES AILES DE LA CIGALE

1

Fusako, leur fille, vint avec ses deux enfants : la plus grande de quatre ans, la petite qui venait d'avoir un an. Si elle continuait à respecter cet intervalle, le prochain ne naîtrait pas tout de suite, mais Shingo demanda distraitement :

« Y en a-t-il un autre en route ?

— Quelle idée, Père ! Il n'y a pas longtemps que vous m'avez déjà posé la question. »

Elle avait installé le bébé sur le dos pour le démailloter.

« Et votre Kikuko ? » dit-elle aussi distraitement.

Le visage de Kikuko, qui se penchait sur l'enfant, se durcit soudain.

« Laisse un peu cette gosse tranquille.

— Appelez-la donc Kuniko, s'il vous plaît, et non pas cette gosse. Après tout, Père, c'est vous qui lui avez donné ce nom. »

Shingo semblait avoir été seul à remarquer le changement de visage de sa belle-fille, mais tout absorbé par la gesticulation des petits pieds nus libérés, il ne s'y arrêta guère.

« Laisse-la tranquille. Elle a l'air contente. Elle devait étouffer de chaleur, dit Yasuko qui s'approcha de l'enfant pour tapoter le petit ventre et les cuisses. Emmène donc ton aînée dans la salle de bain pour l'éponger, elle est en nage.

— Et les serviettes ? » Kikuko se soulevait un peu.

« J'en ai », dit Fusako. Sans doute comptait-elle séjourner quelques jours chez eux.

Satoko, l'aînée, restait obstinément dans le dos de sa mère, qui sortait en silence des serviettes et des vêtements de son ballot. L'enfant n'avait pas ouvert la bouche depuis leur arrivée. Vue de dos, elle attirait l'œil par une belle chevelure bien noire.

L'étoffe qui enveloppait les effets de sa fille parut familière à Shingo, mais il se souvenait seulement qu'elle sortait de chez lui. La jeune femme avait dû venir à pied de la gare, portant Kuniko sur le dos, tenant Satoko d'une main, le ballot de l'autre.

« Quelle expédition ! » se dit Shingo.

Satoko n'était pas une enfant facile, sa mère avait dû avoir de la peine à la conduire ; elle avait le talent de créer des complications dès que Fusako se trouvait en difficulté ou connaissait un moment de découragement.

Shingo se demanda si Yasuko n'était pas gênée de voir sa belle-fille bien plus soignée que sa propre fille.

Fusako étant allée dans la salle de bain, Yasuko restait à caresser une rougeur sur la cuisse du bébé. « J'ai l'impression que cette enfant sera peut-être plus raisonnable que sa grande sœur.

— Elle est née après que ses parents ont cessé de l'être, eux, raisonnables. Satoko, elle, a été marquée par leur dégradation.

— Croyez-vous qu'une enfant de quatre ans comprenne cela ?

— Bien sûr, cela l'influence.

— C'est plutôt inné. Cette petite Satoko... »

Le bébé, d'un mouvement imprévu, s'était retourné, mis à quatre pattes, et dressé sur ses jambes en s'appuyant à la cloison coulissante.

« Ha ! Ha ! » Kikuko, les bras écartés, se dirigeait vers le bébé dont elle prit les mains ; elle la fit marcher jusqu'à la pièce voisine. Alors Yasuko se leva vivement et saisit le porte-monnaie posé près du bagage de Fusako pour l'examiner à la dérobée.

« Que fais-tu là ? » Shingo parlait bas, mais sa voix vibrait de colère. « Laisse cela !

— Pourquoi donc ? fit Yasuko, placide.

— Je te dis de laisser cela. Mais enfin, que fais-tu ? » Un tremblement agitait le bout de ses doigts.

« Je ne la vole pas.

— C'est pire que voler ! »

Yasuko remit le porte-monnaie à sa place, mais ne se dérangea pas.

« J'ai bien le droit de m'occuper de ma fille. Où est le mal ? Il serait gênant qu'elle ne soit pas en mesure d'acheter des bonbons aux enfants quand elle est chez moi. Je veux me rendre compte aussi de la situation. »

Shingo lui lançait des regards furieux.

Fusako revint de la salle de bain. Sa mère l'entreprit aussitôt, comme si elle voulait rapporter.

« Sais-tu, Fusako, que je viens de regarder dans ton porte-monnaie, et que je me suis fait gronder par ton père ? Si cela te choque, je t'en demande pardon.

— Si cela te choque ! Tu en as de bonnes ! » Shingo trouvait encore plus désagréable que Yasuko se fût ouverte à Fusako, tout en essayant de se raisonner et de se dire que, d'une mère à sa fille, c'était normal ; mais il tremblait de colère et sentait la fatigue de l'âge remonter du tréfonds de son être.

Fusako lui jeta un coup d'œil à la dérobée, plus surprise peut-être de sa colère que de l'indiscrétion de sa mère. Elle lança son porte-monnaie sur les genoux de celle-ci.

« Mais faites donc, laissa-t-elle tomber. Regardez tant que vous voulez. » Et son geste n'avait fait que choquer Shingo davantage.

Yasuko n'osait plus tendre la main vers ce porte-monnaie.

« Aïhara pense que, sans argent, je ne pourrais pas le quitter. Que voulez-vous, il n'y a rien dedans ! »

Les jambes de la petite fille que soutenait Kikuko fléchirent brusquement. L'enfant tomba. La jeune femme l'apporta dans ses bras.

Fusako souleva sa blouse pour donner le sein. Son visage manquait de charme, mais elle était bien faite. La poitrine n'était pas encore déformée, le sein était large et gonflé.

« Même un dimanche, Shûichi est sorti ? » Fusako s'enquérait de son frère, pour tenter d'alléger la contrainte qui régnait entre ses parents.

2

Shingo, rentrant, et proche de la maison, leva son regard vers des tournesols qui poussaient dans un jardin.

Il était allé se placer sous les corolles et ne les quittait pas des yeux. Ces fleurs s'épanouissaient à côté d'une porte de jardin et s'orientaient vers elle ; aussi Shingo bloquait-il pratiquement l'entrée de la maison. Derrière lui se tenait une petite fille qui rentrait chez elle. Il ne lui aurait pas été impossible de se faufiler pour pousser la porte, mais elle le connaissait ; aussi attendait-elle en sa compagnie.

« Quelles grandes fleurs, fit-il quand il l'eut remarquée. Magnifiques, vraiment. »

Elle sourit, un peu timide. « Nous les épinçons, pour qu'il ne se développe qu'une fleur par pied. Qu'une seule.

— C'est pour cela qu'elles sont si belles. Fleurissent-elles longtemps ?

— Oui.

— Combien de jours ? »

La fillette était âgée de douze ou treize ans. Calculant en silence, elle levait son visage vers le vieillard, puis le tournait vers les fleurs, en même temps que lui. Visage rond, membres minces, elle était dorée par le soleil.

Shingo lui céda le passage et dirigea plus loin ses regards. À quelques maisons de là se dressaient d'autres tournesols.

Chaque pied portait trois fleurs, au sommet de leurs tiges, moitié moins grandes que celle qu'il venait d'admirer.

En s'éloignant, Shingo se retourna encore vers les grands tournesols.

« Père ! » C'était la voix de Kikuko. Elle se tenait derrière lui. Des haricots dépassaient du bord de son panier à provisions. « Bonjour ! Vous regardez les fleurs ? »

Shingo ressentait une certaine gêne, non pas d'être surpris en train d'admirer des tournesols, mais de se retrouver près de chez lui sans son fils.

« C'est magnifique, n'est-ce pas ? On dirait des têtes de grands hommes. »

Kikuko hocha légèrement le chef.

Cette expression : têtes de grands hommes, lui était venue soudain, sans qu'il y eût réfléchi, mais après qu'il eut dit ces mots, la puissance lourde de la fleur de tournesol lui devint très sensible, de même que sa structure harmonieuse, ordonnée.

Les pétales formaient une couronne, une frange ornementale,

mais la plus grande partie de la fleur, tout le cœur, était remplie d'étamines innombrables, tendues, gonflées de force, mais calmes et rythmées, sans évoquer désordre ni conflit.

La fleur était plus grande qu'une tête humaine ; cette impression de volume organisé pouvait éveiller une association d'idées avec un cerveau, et celle d'une puissance naturelle évoquait pour lui un symbole de virilité. Il ne savait pas comment se répartissaient les organes mâles et femelles sur ce disque, mais pour le vieillard, il symbolisait une force mâle.

Le crépuscule tombait sur ce jour d'été, l'heure où se lève la brise du soir. Les pétales qui entouraient la fleur paraissaient encore jaunes, d'une couleur féminine.

Son imagination se jouait-elle de lui parce que Kikuko l'accompagnait ? Shingo se détourna des fleurs et se mit à marcher.

« Ma tête est devenue si vague que la seule vue de ces soleils évoque une tête pour moi. Que la mienne ne devient-elle aussi propre que cette fleur ! Tout à l'heure, dans le train, je me demandais si on pourrait envoyer sa tête au blanchissage ou la faire réparer. La couper... ce serait peut-être un peu violent. Mais enfin, détacher provisoirement la tête du tronc, en disposer comme de linge sale. À l'Hôpital universitaire, par exemple : « Voulez-vous vous en charger ? » Ils laveraient le cerveau, répareraient les ratés, pendant que le corps dormirait sans rêver ni se retourner. »

Le regard de Kikuko s'assombrit. « Père, vous êtes fatigué ?

— Oui, répondit-il. Aujourd'hui même, au bureau, je recevais quelqu'un. J'ai tiré une bouffée de ma cigarette, je l'ai posée sur le cendrier, j'en ai allumé une autre et l'ai posée sur le cendrier ; voilà trois cigarettes qui se fumaient toutes seules, en rang, toutes aussi longues les unes que les autres. J'en avais honte ! »

En effet, dans le train, l'idée de se faire lessiver la tête lui était venue, mais la notion de son corps endormi l'avait séduit plus que celle d'un cerveau mis à neuf. Certes, il était las.

Au petit matin, il avait fait deux rêves, et par deux fois, un mort lui était apparu.

« N'allez-vous pas prendre de vacances cet été ? lui demanda la jeune femme.

— Si, j'ai envie d'en prendre. Je pense aller à Kamikôchi*, puisque personne ne veut se charger de ma tête. J'irai voir les montagnes.

— Quelle bonne idée ! fit Kikuko, sur un ton léger.

— Oui, mais pour le moment, nous avons Fusako chez nous. Elle est venue parce qu'elle a besoin de se reposer aussi. Alors, pour elle, vaut-il mieux que je reste à la maison, ou que je m'absente ? Qu'en pense ma belle-fille ?

— Quel bon père vous faites ! Je l'envie... », dit Kikuko, mais ses paroles sonnaient un peu faux.

Le vieillard, effrayant la jeune femme ou cherchant à la distraire, ne s'efforçait-il pas de lui faire oublier qu'il rentrait seul sans son mari ? Il n'avait pas eu cette intention, mais peut-être qu'inconsciemment...

« Te moquerais-tu de moi, par hasard ? »

Kikuko fut prise de court.

« Étant donné la situation dans laquelle se trouve Fusako, je ne vois pas qu'on puisse m'appeler un bon père. »

Kikuko, confuse, rougit jusqu'aux oreilles.

« Ce n'est pas votre faute, Père ! » dit-elle, et dans le ton de sa voix, Shingo puisa quelque consolation.

3

Shingo détestait boire froid, même en été. Yasuko ne voulait pas lui donner de boisson froide, et, peu à peu, depuis plus longtemps qu'il n'aurait pu le dire, l'habitude de s'abstenir s'était formée.

Au lever, le matin, puis le soir, à son retour, il prenait beaucoup de thé chaud. C'était une tradition sur laquelle veillait Kikuko.

Quand ils rentrèrent, après avoir admiré les tournesols, Kikuko s'empressa de lui donner son thé. Le vieillard but la moitié de la tasse, puis se changea pour mettre un léger kimono de coton ; il emporta sa tasse sur la véranda, sirotant une gorgée de thé tout en marchant.

Kikuko le suivit, avec une serviette froide et des cigarettes. Elle lui reversa du thé, puis se releva pour lui chercher ses lunettes et les journaux du soir.

Quel ennui de remettre des lunettes quand on s'est essuyé le visage ! Il contemplait le jardin.

La pelouse était négligée. Au fond, une touffe de trèfle buissonnant et des hautes graminées poussaient comme en plein champ. Plus loin voletait un papillon ; Shingo le voyait, à travers les feuillages, apparaître et disparaître ; il devait y en avoir plusieurs. Shingo souhaitait le voir s'élever au-dessus des plantes ou s'en écarter, mais l'insecte voletait toujours derrière les feuilles.

À le contempler ainsi, Shingo eut l'impression qu'il existait un petit monde à part derrière ce buisson. Les ailes du papillon, qui se dessinaient derrière les trèfles, lui parurent gracieuses.

Il lui souvint brusquement des étoiles qui brillaient à travers les arbres de la montagne, derrière la maison, cette autre nuit où la lune était presque pleine.

Yasuko était sortie sur la véranda.

« Shûichi va-t-il rentrer tard encore aujourd'hui ? dit-elle en s'éventant.

— Sans doute, fit Shingo, détournant son visage vers le jardin. Vois-tu ce papillon qui volette au-delà du buisson ? Le vois-tu ?

— Mais oui. »

Cependant, les papillons — ils étaient trois — avaient jailli au-dessus des trèfles, comme s'il leur déplaisait d'avoir été remarqués par Yasuko.

« Tiens, ils étaient trois. Ce sont des machaons », dit Shingo. Ce n'étaient pas des papillons de très grande taille, et leur couleur lui sembla plutôt terne.

Ils reparurent devant les pins de la maison voisine, après avoir décrit une diagonale sur la palissade. Ils volaient en formation verticale, sans jamais dévier, ni modifier la distance qui les séparait. Ils s'élevèrent rapidement entre les pins, vers la cime. Ces pins n'avaient jamais été taillés, comme le font les bons jardiniers ; ils montaient très haut.

Un moment après, l'un des papillons surgit en un endroit imprévu. Traversant la cour en volant bas, il se dirigea vers les trèfles.

« Ce matin, dit Shingo à Yasuko, juste avant de m'éveiller, j'ai par deux fois rêvé de morts. Le vieux bonhomme du Tatsumi m'a offert du soba*.

— Vous n'en avez pas pris ?

— Euh... Je n'aurais pas dû ? »

Shingo s'interrogea : pouvait-on mourir d'avoir, en rêve, accepté d'un plat offert par un mort ?

« Qu'ai-je fait ? Non, je ne pense pas en avoir mangé. C'étaient des nouilles de sarrasin servies sur un plat de bambou. »

Il lui sembla s'être éveillé sans en avoir mangé. Le plat était carré, noir à l'extérieur, rouge vif à l'intérieur, avec du bambou au fond. Le vieillard se rappelait nettement la couleur des nouilles.

Ce rêve était-il vraiment en couleurs, ou lui en prêtait-il au réveil ? Il ne savait plus. En tout cas, seules les nouilles restaient claires dans son souvenir, la suite était devenue floue.

Shingo se tenait debout, tout près du plat posé sur le tatami*, tandis que le père Tatsumi et sa famille demeuraient assis. Personne n'avait de coussin. Que Shingo fût resté debout, c'était curieux. Voilà donc ce qu'il avait retenu de cette scène.

Ce rêve l'avait éveillé ; il se l'était alors parfaitement rappelé. Puis il s'était rendormi. Le lendemain matin, le souvenir lui en restait plus précis encore, mais le soir tout s'était effacé, sauf l'image où figuraient les nouilles ; le reste, ce qui précédait et ce qui suivait, s'était évanoui.

Le père Tatsumi était un menuisier décédé trois ou quatre ans plus tôt, à plus de soixante-dix ans. Shingo, goûtant chez lui la mentalité des artisans d'autrefois, le faisait volontiers travailler, mais leurs rapports n'avaient pas été tellement amicaux qu'il pût en rêver encore après quelques années.

La scène se situait peut-être dans l'arrière-boutique, derrière l'atelier, d'où Shingo conversait avec le vieillard. Mais en réalité, Shingo n'avait jamais pénétré jusque-là. Comment expliquer que, dans ce rêve, le père Tatsumi lui eût offert des nouilles ?

Ce bonhomme avait eu six enfants, rien que des filles. S'agissait-il de l'une d'elles ? Shingo ne l'identifiait plus maintenant, mais en rêve, il avait pris une fille dans ses bras.

De cela, il lui souvenait assurément, mais quant à sa partenaire... Il avait perdu tout point de repère. Lors de son premier réveil, sans doute la connaissait-il ; après s'être rendormi le matin, peut-être s'en souvenait-il encore, mais vers le soir, il n'en savait plus rien.

Ce rêve venant à la suite de celui du père Tatsumi, le vieillard avait songé que ce pouvait être une des filles du menuisier, mais il n'en gardait pas de sensation nette.

D'ailleurs, les visages de toutes ces filles ne lui revenaient même

pas à l'esprit. Ce rêve devait être une suite au précédent, sans qu'il soit possible d'établir un quelconque rapport avec la scène des nouilles.

Au réveil, Shingo n'avait gardé le souvenir que de ce détail précis. Ainsi lui sembla-t-il ensuite, mais normalement, caresser cette fille n'aurait-il pas dû le surprendre et l'éveiller ?

Cependant, il n'avait rien ressenti de bien vif, et le déroulement de ce rêve lui avait échappé, tout comme l'image floue de cette partenaire. Il ne lui restait que le souvenir d'une sensation sans vigueur, d'un corps sans réaction précise : une déception, en somme.

Shingo n'avait aucune expérience de femmes de cet âge ; il ne savait pas de laquelle il s'agissait — une jeune fille, de toute façon, une histoire impensable.

À soixante-deux ans, il ne faisait pas souvent de rêves érotiques, mais l'étonnant pour lui, quand il s'éveilla, ce fut la fadeur d'un rêve qu'on ne pouvait presque plus qualifier d'érotique.

Après ce songe, il s'était rendormi, mais il avait encore rêvé.

Aita, un homme très corpulent, montait chez lui, Shingo, en apportant une bouteille de saké d'environ deux litres. Il semblait avoir déjà bu. Son visage rouge, aux pores dilatés, ses gestes aussi, trahissaient son ivresse. Voilà ce que Shingo retenait de ce rêve.

Cette maison était-elle celle que Shingo habitait actuellement ou celle qu'il habitait autrefois ? Aita, qui travaillait dans la même affaire que Shingo, comme directeur, était mort à la fin de l'année précédente d'une hémorragie cérébrale ; ces dernières années, il était maigre.

« Et puis, j'ai fait encore un rêve, dit-il à Yasuko. Dans celui-là, Aita venait chez nous en apportant une bonne bouteille.

— M. Aita ? Mais M. Aita ne buvait pas, c'est bizarre.

— En effet. Il était asthmatique. Au moment de son attaque, des mucosités l'ont étouffé. Cet homme ne buvait pas, il avait toujours une potion à la main. »

Pourtant, l'image d'Aita, telle qu'elle lui était apparue dans son rêve, allure dégagée, grand buveur, lui restait très présente à l'esprit.

« Et vous, avez-vous pris part à ses beuveries ?

— Non, nous n'avons pas bu ensemble, répondit-il. À peine s'avançait-il vers moi que je me suis réveillé, sans qu'il ait eu le temps de s'asseoir.

— C'est affreux ! Rêver de deux personnes, défuntes toutes deux !

— Elles sont venues m'accueillir », dit Shingo.

Il arrivait à l'âge où beaucoup de ses anciens amis n'étaient plus. Il pouvait être normal que ces morts apparaissent dans ses rêves ; cependant, ni Aita ni le père Tatsumi n'étaient venus comme des morts, dans ses rêves, mais comme des vivants. Il avait distingué clairement leur allure, leur visage, plus nets encore que dans le souvenir réel qu'il en gardait. Ce visage empourpré par l'ivresse, Aita ne l'avait jamais montré dans la vie, mais Shingo s'en souvenait très bien, jusque dans le détail des pores dilatés.

Comment se faisait-il alors que la forme de la fille qu'il avait caressée, dans ces mêmes rêves, pût lui échapper ? Et qu'il ne sût même pas qui elle était ?

Il se demanda si quelque sentiment de culpabilité bloquait sa mémoire. Non, ce ne pouvait être, car il n'était pas resté assez longtemps éveillé pour formuler un jugement moral ; le sommeil l'avait gagné tout de suite.

Le vieillard ne retenait de ce rêve que le souvenir d'une déception des sens.

Quel rêve curieux, cependant, que celui d'une telle déception ! Même en songe, il ne l'avait pas trouvé plaisant, et n'en comptait parler à personne, pas même à sa femme.

Il entendait bavarder dans la cuisine Kikuko et Fusako, qui préparaient le dîner. Il lui sembla qu'elles parlaient un peu trop haut.

4

Chaque soir, des cigales venaient, des cerisiers, se jeter dans la maison.

Se trouvant dans le jardin, Shingo voulut aller examiner ces cerisiers. Il entendit un grand bruit d'ailes : les cigales s'envolaient dans toutes les directions. Il s'étonna, non seulement du nombre des insectes, mais du volume extraordinaire de ce bruit, comparable, lui semblait-il, à celui des battements d'ailes d'une troupe de moineaux en fuite.

Il leva ses regards vers le plus grand arbre ; il s'en envolait toujours.

Les nuages du ciel gris fuyaient vers l'est. Le bulletin météorologique laissait espérer que ce jour — le deux cent dixième après l'équinoxe du printemps — échapperait aux typhons proverbiaux.

Shingo, pourtant, eut l'impression que ce soir-là, quelque tempête pourrait bien leur amener du froid.

Kikuko vint vers lui :

« Père, vous est-il arrivé quelque chose ? J'entendais les cigales, je me suis inquiétée.

— Elles font, vraiment, un tumulte surprenant, comme s'il était arrivé un accident. On parle du bruit d'ailes des oiseaux des marais, mais ceci me frappe au moins autant. »

Kikuko tenait entre ses doigts une aiguillée de fil rouge.

« Ce n'est pas tant le bruit d'ailes, mais leur craquètement, comme si elles avaient peur.

— Je ne l'avais guère remarqué. »

Shingo tourna ses regards vers la pièce d'où venait Kikuko. La jeune femme cousait un vêtement rouge d'enfant, taillé dans l'étoffe d'une camisole de Yasuko.

« Satoko joue-t-elle encore avec les cigales ? » demanda Shingo.

Kikuko hocha la tête. Le vieillard crut voir ses lèvres formuler un acquiescement inaudible.

La petite fille venait de Tôkyô ; les cigales l'intriguaient et l'effrayaient un peu. Fusako lui en avait donné une, dont elle avait d'abord coupé les ailes avec des ciseaux. Depuis, si jamais l'enfant parvenait à capturer l'un de ces insectes, elle l'apportait à Yasuko ou à Kikuko, en demandant qu'on lui coupât les ailes.

Yasuko détestait ces pratiques : « Ce n'était pas autrefois le genre de Fusako », disait-elle en l'expliquant par la mauvaise influence du mari.

Elle avait blêmi, certain jour, en trouvant une colonie de fourmis rouges qui emportaient une cigale mutilée. Shingo s'en était amusé, Yasuko n'étant pas femme à se laisser affecter par ce genre d'incident. Mais peut-être avait-elle été frappée par un pressentiment. La cigale ne devait pas être seule en cause.

Satoko, sournoisement obstinée, continuait à soulever des difficultés, même après que les grandes personnes lui eurent cédé. On l'avait vue rejeter dans le jardin, le geste dissimulé, l'air perfide, un insecte qu'on venait de mutiler ainsi, sachant que les adultes l'observaient.

Fusako déversait tous les jours ses plaintes, mais sans jamais, pourtant, fixer la date de son départ. C'est qu'elle n'avait donc pas abordé de front l'essentiel de son problème.

Chaque soir, au lit, Yasuko rapportait à Shingo le lot de récriminations quotidiennes de sa fille. Il ne lui prêtait en général qu'une oreille distraite, mais il sentait que Fusako n'avait pas tout dit.

Le vieillard savait bien que c'était aux parents à inviter aux confidences, mais avec une fille de trente ans, déjà mariée, il est difficile d'entrer dans le vif du sujet. Recueillir une femme et ses deux enfants, cela pose aussi des problèmes. Alors il remettait la discussion de jour en jour, en attendant l'issue.

Fusako avait dit une fois à l'heure du dîner, en présence de Shûichi et de Kikuko :

« Le père est très gentil avec Kikuko.

— Bien entendu ! avait répliqué Yasuko. Moi aussi, je m'efforce d'être gentille avec elle. »

Les paroles de Fusako n'appelaient pas de réponse ; Yasuko avait répliqué d'une voix rieuse, mais c'était pourtant une réprimande. « Elle-même ne se montre-t-elle pas gentille pour nous ? »

Kikuko rougit.

Yasuko parlait probablement sans détour, mais ses paroles semblaient contenir une arrière-pensée. Elles sous-entendaient que les parents préféraient la belle-fille qui paraissait heureuse à leur propre fille qui semblait malheureuse. Pouvait-on prêter à Yasuko tant de méchanceté ?

Ce qu'elle éprouvait, c'était un certain dégoût de soi. Du moins Shingo l'interprétait ainsi, car il trouvait un sentiment analogue en lui. Mais qu'une femme, une vieille mère, l'eût pu faire exploser devant sa malheureuse fille, voilà qui fut inattendu pour Shingo.

« Moi, je ne suis pas de cet avis, dit Shûichi. Elle n'est pas gentille pour son mari », et personne ne le prit pour une plaisanterie.

Shûichi, Yasuko, et bien entendu Kikuko savaient bien que Shingo montrait beaucoup de gentillesse à la jeune femme. On n'en parlait jamais, et la remarque de Fusako venait soudain d'attrister Shingo.

Pour lui, sa bru était un rayon de lumière dans cette sombre maison, dont les membres ne se dirigeaient pas dans le sens qu'il eût souhaité, et ne parvenaient même pas à vivre selon leurs propres désirs.

Aussi les êtres de sa chair et de son sang pesaient-ils lourdement

à Shingo, tandis que la vue de sa jeune belle-fille lui apportait un soulagement, une petite lumière dans sa solitude morose. Il se laissait aller à son sentimentalisme.

Pour sa part, la jeune femme ne songeait pas un instant aux sombres méandres dans lesquels s'enlise la psychologie des vieillards, et elle ne se méfiait pas de lui.

La réflexion de Fusako était peut-être, se dit-il, passée trop près de son secret.

L'incident remontait à trois ou quatre jours, à l'heure du dîner. Shingo, sous le cerisier, y songeait, ainsi qu'aux ailes de cigales, et à Satoko.

« Fusako fait-elle sa sieste ?

— Oui, répondit Kikuko, levant les yeux sur son visage, car elle fait dormir Kuniko.

— Curieuse enfant que Satoko ! Toutes les fois que Fusako fait dormir le bébé, Satoko les accompagne et s'installe dans le dos de sa mère. Alors elle est sage.

— Elle est mignonne.

— Sa grand-mère ne l'aime pas, mais peut-être que la petite ronflera comme elle, lorsqu'elle aura quatorze ou quinze ans. »

Kikuko, surprise, fit celle qui ne comprend pas.

Elle s'apprêtait à retourner dans la pièce où elle cousait, et lui dans une autre ; il s'éloignait quand elle le rappela :

« Il paraît que vous êtes allé danser !

— Quoi ! fit-il en se retournant vers elle, tu es déjà au courant ! C'est étonnant ! »

Deux jours plus tôt, il avait emmené dans un dancing une jeune fille qui travaillait dans son bureau. C'était un dimanche : cette fille, Tanizaki Eiko, avait dû le raconter à Shûichi la veille, et son fils lui-même en avait parlé à Kikuko.

Voilà des années que Shingo n'était pas allé danser.

Eiko, apparemment surprise par cette invitation, prétendit que cette sortie ferait jaser dans le bureau mais Shingo lui répondit qu'elle n'avait pas besoin d'en parler. Pourtant, elle avait dû le rapporter dès le lendemain à Shûichi, lequel, tout en feignant l'ignorance vis-à-vis de son père, s'était hâté de le répéter à sa femme.

Le vieillard, en cette occasion, suivait l'exemple de son fils qui devait sans doute emmener cette Eiko danser de temps à autre. C'est qu'il pensait trouver peut-être la maîtresse de Shûichi dans le dan-

cing. Pourtant, une fois dans ce lieu, il n'avait pu pousser ses recherches, et n'avait pas eu le front de questionner sa compagne.

Cette invitation tout à fait imprévue avait visiblement intimidé la pauvre fille ; elle montra de l'affolement, ce qui la fit paraître vulnérable aux yeux du vieillard, et il en avait éprouvé de la pitié.

À vingt-deux ans, elle avait de tout petits seins ; ils auraient tenu dans le creux de la main. Shingo, soudain, se rappela une estampe érotique de Harunobu*. Étant donné le lieu, bruyant et désordonné, c'était une association d'idées cocasse.

« La prochaine fois, c'est toi que j'emmènerai, Kikuko, dit-il.

— Vraiment ! J'en serai ravie. » Elle était toute rougissante depuis qu'elle l'avait rappelé. Devinait-elle qu'il était allé dans ce dancing dans l'espoir d'y trouver la maîtresse de son mari ?

Qu'elle fût au courant de sa sortie, c'était sans conséquence mais, à cause de sa secrète préoccupation de l'autre femme, il avait été quelque peu troublé quand elle avait abordé ce sujet.

Il remonta par la grande porte et se dirigea vers la chambre de Shûichi.

« Alors, fit-il sans s'asseoir, Tanizaki t'a mis au courant ?

— Un événement concernant la famille !

— Un événement ! La prochaine fois que tu l'emmèneras danser, achète-lui donc une robe d'été.

— Tiens ! Elle vous a fait honte ?

— Peut-être... Sa blouse et sa jupe ne s'harmonisaient guère !

— Elle en a d'autres. C'est normal, vous l'avez prise au dépourvu. Si vous l'aviez avertie d'avance, elle aurait mis quelque chose de bien. » Il détourna la tête.

Shingo, évitant la chambre où Fusako dormait avec ses deux enfants, entra dans la pièce voisine. Il leva les yeux vers la pendule. « Cinq heures », murmura-t-il, comme pour se rassurer.

LES NUAGES DE FLAMME

1

Bien que les journaux eussent annoncé que le deux cent dixième jour, ce jour traditionnellement marqué par des typhons, serait paisible, un typhon survint la veille.

Shingo avait lu ces articles — peut-être pas de véritables bulletins météorologiques — quelques jours plus tôt. À l'approche de la calamité, des informations et des avertissements furent bien entendu publiés par la presse.

« Rentres-tu de bonne heure, aujourd'hui ? »

Shingo invitait son fils à faire le trajet avec lui. Eiko, la secrétaire, aida le vieillard à se préparer, puis elle-même s'habilla vite, enfilant un imperméable blanc mais transparent, au travers duquel sa poitrine paraissait encore plus plate.

Depuis qu'un soir, au dancing, il avait remarqué ce buste pauvre, Shingo ne pouvait s'empêcher, malgré cette déficience, d'y prêter attention.

Eiko, courant presque, descendit l'escalier derrière eux et les rejoignit à la sortie. Comme il pleuvait à verse, elle ne s'était pas du tout maquillée.

Shingo s'apprêtait à lui demander : « Où rentres-tu ? » mais s'abstint : il lui avait déjà posé la question vingt fois peut-être sans retenir la réponse.

En gare de Kamakura*, les voyageurs descendirent et s'abritèrent des bourrasques de pluie.

Arrivés devant la porte de la maison des tournesols, ils entendirent, dominant le bruit de la tempête, la chanson *Sous les toits de Paris.*

« Elle ne s'en fait pas, celle-là ! » fit Shûichi, reconnaissant un disque de Lys Gauty que passait Kikuko. Une fois le disque fini, la musique recommença. Vers le milieu de la chanson, on entendit le bruit de la porte extérieure qui se fermait. Accompagnant le disque, la voix de la jeune femme, qui chantait en fermant la porte, parvint à eux. Elle ne s'était pas rendu compte, à cause de la tempête et du chant, que son beau-père et son mari venaient d'entrer.

« C'est terrible, mes chaussures sont remplies d'eau. » Shûichi retira ses chaussettes dans l'entrée.

Shingo monta, trempé.

« Vous voilà ! Bienvenue à la maison ! » Kikuko, tout heureuse, était près d'eux. Shûichi lui passa les chaussettes qu'il tenait à la main.

« Père, vous êtes aussi très mouillé ! »

Le disque s'arrêta. Kikuko remit une fois de plus la pointe au début, puis se releva, les vêtements dégoulinants sur le bras.

Shûichi nouait sa ceinture sur son kimono.

« Sais-tu qu'on t'entend chanter des maisons voisines ? Tu ne t'en fais pas !

— J'ai fait marcher le tourne-disque parce que j'avais peur. Je m'inquiétais de vous deux, je ne pouvais pas tenir en place. »

Toutefois, la jeune femme montrait une gaieté nerveuse, comme si la tempête la mettait en transe. En allant chercher à la cuisine le thé de Shingo, elle chantonnait toujours.

C'était Shûichi qui lui avait acheté ces chansons de Paris, qu'il aimait d'ailleurs. Il parlait français, sa femme non, mais il lui en avait appris la prononciation. Elle avait souvent imité le disque et parvenait à le chanter assez bien. Certes, elle ne rendait pas la saveur que Lys Gauty — une femme qui dans des circonstances difficiles était parvenue tout juste à subsister — prêtait à ces mélodies, mais la manière gauche et simple de Kikuko ne manquait pas de charme.

Lors de son mariage, ses anciennes camarades de lycée lui avaient offert une collection de berceuses du monde entier. Les premiers temps, elle les jouait souvent et, quand elle était seule, chantait à mi-voix en suivant l'enregistrement.

Shingo en avait été doucement ému. Il trouvait touchant ce cadeau féminin.

La jeune femme, quand elle écoutait ces berceuses, semblait perdue dans la nostalgie de ses souvenirs d'adolescence.

« Pour mes obsèques, je voudrais qu'on joue ces disques. Cela me suffira. Sans oraison funèbre ni discours », lui avait dit un jour Shingo. Ce n'était qu'un propos en l'air, mais des larmes avaient jailli de ses yeux. Cependant, comme Kikuko n'avait pas eu d'enfant, elle avait dû se lasser des berceuses ; on ne les entendait plus.

La musique s'arrêta net, vers la fin de *Sous les toits de Paris.*

« Le courant est coupé ! dit Yasuko, de la pièce voisine.

— Le courant est coupé, nous n'avons plus d'électricité, dit la jeune femme, en fermant l'interrupteur du tourne-disque.

— Mère ! dînons vite ! »

Pendant le repas, le courant d'air éteignit, à trois ou quatre reprises, la mince bougie.

En fond sonore au bruit de la tempête, on entendait gronder la mer, et ce grondement paraissait plus terrifiant encore que le vacarme de l'orage.

2

L'odeur de la bougie éteinte, près de l'oreiller, restait dans le nez du vieillard.

La maison trembla légèrement : Yasuko, tâtonnant, chercha la boîte d'allumettes sur le lit ; elle la secoua doucement pour s'assurer qu'elle n'était pas vide, et aussi pour la faire entendre à Shingo. Puis elle chercha sa main, qu'elle toucha sans la serrer.

« N'y a-t-il aucun danger ?

— Aucun. Même si le vent arrache quelque chose au-dehors, il ne faut pas sortir.

— Et chez Fusako ?

— Chez Fusako ? » Shingo l'avait complètement oubliée.

« Peut-être que tout ira bien. Par cette nuit de tempête au moins, ils se coucheront ensemble sans se disputer. »

Yasuko répondit un peu à côté : « Pourront-ils rester couchés ? » puis elle se tut.

On entendait parler Shûichi et Kikuko. La jeune femme faisait l'enfant.

Bientôt Yasuko reprit : « Ils ont deux petites filles, ce n'est pas comme chez nous.

— Au fait, sa belle-mère a mal aux jambes. Comment va son rhumatisme ?

— C'est vrai. S'ils quittent la maison, Aïhara devra porter sa mère sur son dos.

— Elle ne tient pas debout ?

— Je crois qu'elle bouge, mais par cette tempête... Cela doit être triste, là-bas. »

Shingo pensa par-devers soi que sa vieille femme s'exprimait d'une façon bien simplette.

« C'est triste partout.

— Une femme change plusieurs fois de coiffure pendant sa vie. On en parlait dans les journaux. Je trouve ça bien dit.

— Dans quel journal ? »

Il s'agissait, d'après Yasuko, d'une femme qui venait de mourir. Elle faisait des portraits mondains. C'était au début de l'article.

En réalité, le texte disait tout le contraire : cette artiste n'avait jamais changé de coiffure et, de l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort à soixante-quinze ans, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle, elle avait conservé le même style : le plus simple.

Yasuko ressentait de l'admiration pour une personne si constante dans la simplicité, mais elle paraissait aussi fort impressionnée par un propos sur les différentes coiffures qui marquent la vie d'une femme.

Elle avait pour habitude de lire les quotidiens chaque jour, puis de relire plusieurs livraisons successives. Quel journal citait-elle en ce moment ? Le soir, en outre, elle écoutait pieusement les commentaires des nouvelles de neuf heures ; il lui arrivait d'aborder des sujets imprévus.

« Fusako va modifier plusieurs fois sa coiffure, suggéra-t-il.

— C'est vrai, pour les femmes, mais les coiffures, de nos jours, changeront moins que jadis, quand nous portions les chignons à l'ancienne mode. Si Fusako était aussi belle que Kikuko, ces changements de style seraient intéressants.

— Toi, quand Fusako est venue, tu lui as fait des misères. Elle a dû repartir désespérée.

— Peut-être que vos sentiments déteignent sur nous. Vous n'en avez que pour Kikuko.

— Ce n'est pas vrai, tu es injuste.

— Pas du tout. Même autrefois, vous n'aimiez pas Fusako, vous ne vous occupiez que de Shûichi. Voilà comment vous êtes. Tout en étant incapable de reprocher à Shûichi sa maîtresse, vous avez des égards extraordinaires pour Kikuko. C'est encore plus dur, au fond. Vous l'empêchez de montrer sa jalousie. C'est navrant. Ah ! que la tempête nous emporte ! »

Shingo, pantois devant ces propos orageux, répondit à côté :

« C'est un typhon.

— C'est un typhon. Notre fille, à son âge, et à notre époque, n'est-elle pas lâche de ne rien dire, si elle désire que ses parents lui conseillent de divorcer ?

— Pas tellement, mais serait-il déjà question de divorce ?

— Qu'il en soit ou non question, je vois déjà votre air consterné quand il vous faudra vous mettre Fusako et les petites filles sur les bras.

— C'est toi qui fais triste figure.

— Parce qu'il y a Kikuko, votre préférée. Mais Kikuko mise à part, à dire vrai, tout cela me déplaît aussi. De temps en temps, les propos de Kikuko m'égaient, mais Fusako me déprime, elle. Avant que nous l'ayons mariée, ce n'était pas si marqué. Est-ce que les parents deviennent ainsi ? Pourtant c'est notre fille, ce sont nos petites-filles. Quelle horreur ! Voilà votre influence !

— Suis-je donc plus lâche que Fusako ?

— Je parlais pour rire. Vous n'avez pas vu, dans le noir, que je tirais la langue ?

— Cela m'étonne. Tu as la langue bien pendue, grand-mère !

— Fusako est pitoyable. Vous ne la trouvez pas pitoyable ?

— Nous pouvons la prendre. » Puis, apparemment frappé par une réminiscence, Shingo continua : « L'autre jour, elle a rapporté une étoffe, ses affaires y étaient emballées.

— Une étoffe ?

— Oui, une étoffe. Et cette étoffe, il m'a semblé l'avoir déjà vue, mais je ne me rappelle pas bien. N'était-elle pas chez nous ?

— Une grande cotonnade, n'est-ce pas ? Au moment de son mariage, nous y avions enveloppé le miroir de son trousseau. C'était un grand miroir.

— Vraiment ? La vue de cette étoffe m'a choqué. Pourquoi s'en servir ? Elle aurait pu prendre la valise de son voyage de noces.

— La valise est lourde, elle a deux enfants. Il ne s'agit plus de paraître.

— Mais il y a Kikuko chez nous.

— Eh bien, cette étoffe, je l'avais apportée quand nous nous sommes mariés, pour emballer un paquet.

— Tiens !

— Mais elle était plus ancienne. Elle me venait peut-être de ma sœur, car après sa mort, elle m'a servi pour envelopper un pot de fleurs, quand je suis retournée dans ma vraie maison. Un érable, grand pour un érable en pot.

— Ah ! oui ? » fit doucement Shingo. Le vermeil de ce petit arbre magnifique lui apparut, illuminant toute sa tête.

Le père de Yasuko se livrait à la culture des arbres miniaturisés, et surtout à celle des érables, dans une ville de province. Il se faisait aider par la sœur de Yasuko.

En cette nuit de tempête, Shingo, dans son lit, se souvenait d'elle, debout devant des rangées d'érables.

Ce père avait sans doute offert un arbre à sa fille quittant la maison comme jeune mariée ; peut-être en avait-elle eu envie ? Puis, à sa mort, comme c'était un pot précieux et que personne ne devait être capable d'en prendre soin dans la belle-famille de la jeune femme, on l'avait rendu ; ou peut-être le père l'avait-il réclamé ?

L'érable à feuilles vermeilles qui remplissait l'esprit de Shingo, c'était celui qu'on avait mis dans l'oratoire familial. « La sœur de Yasuko serait donc morte en automne », se dit Shingo. Dans la région de Shinano*, l'automne vient vite.

Mais avait-on rendu le pot immédiatement après la mort de la jeune mariée ? L'érable avait rougi dans l'oratoire familial. Non, la coïncidence serait trop symbolique. Son imagination ne se jouait-elle pas de ses souvenirs ? Le vieillard restait incertain.

Shingo avait oublié la date de la mort de sa belle-sœur, mais s'abstint de la demander à sa femme, car celle-ci lui avait dit un jour :

« Je n'ai jamais aidé mon père à cultiver ses arbres en pots. Cela tenait peut-être à mon caractère, mais j'avais l'impression qu'il n'aimait que ma sœur. Moi aussi, je l'aimais beaucoup. J'en étais jalouse, bien sûr, mais je craignais d'être moins habile qu'elle à cette culture. »

Et comme on ne pouvait pas évoquer la partialité de Shingo pour Shûichi sans songer à celle du père de Yasuko pour sa fille aînée, Yasuko avait dit un jour : « Moi aussi, j'ai été une sorte de Fusako. »

Shingo s'étonna que l'étoffe dont sa fille s'était servie fût encore un héritage de sa belle-sœur, mais comme il allait être question de cette morte, il se tut.

« Dormons, dit Yasuko. Les jeunes mariés doivent penser que les vieux ne dorment pas tout de suite non plus. » Elle continua : « Comment Kikuko peut-elle rire si gaiement dans cette tempête ? Et rejouer toujours le même disque ? Je la trouve navrante.

— Il me semble qu'il n'y a pas longtemps, tu me disais le contraire.

— Que vous êtes méchant !

— Ce n'est que justice. Pour une fois que nous nous couchons de bonne heure, j'en ai pris pour mon grade. »

L'érable miniaturisé demeurait encore dans sa tête.

Shingo, encore adolescent, avait éprouvé de l'attirance pour sa belle-sœur. Après trente ans de mariage, cette vieille blessure saignait-elle toujours ? Ainsi songeait-il, dans la partie de sa tête où régnait le vermeil de l'érable.

Il s'endormit environ une heure après sa femme. Un bruit terrible l'éveilla.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Il entendit les pas de Kikuko qui venait, en tâtonnant, de l'autre côté de la galerie.

« Vous êtes réveillé ? fit-elle. Il paraît que la couverture en zinc de l'entrepôt des palanquins shintoïstes a été projetée par le vent sur notre toit, d'après ce que l'on vient de me dire. »

3

Toutes les plaques de zinc qui couvraient le dépôt des palanquins s'étaient envolées.

On en retrouva sept ou huit sur le toit et dans le jardin de Shingo. Les gens du temple vinrent les chercher dès le petit matin.

Le lendemain, la ligne de Yokosuka* fut rétablie. Shingo partit travailler.

« Comment cela s'est-il passé ? Tu n'as pas dû dormir ? demanda-t-il à la secrétaire qui lui servait du thé.

— Non, en effet. » Eiko lui décrivit quelques dégâts causés par le typhon, qu'elle avait observés par la fenêtre de son train de banlieue.

« Si nous allions danser aujourd'hui ? » fit Shingo après avoir fumé deux cigarettes.

Eiko leva son visage vers lui et sourit.

« L'autre jour, le lendemain de notre sortie, j'ai eu mal aux reins. Je ne suis plus qu'un pauvre vieillard ! »

Un pli malicieux, de la paupière inférieure à l'aile du nez, se dessina sur le visage de la jeune fille.

« Peut-être vous êtes-vous trop cambré ?

— Trop cambré ? Ah ? Mon échine serait-elle déjà courbée ?

— Vous dansiez en vous écartant de moi, comme si c'était un crime de me toucher !

— Tiens, je ne m'en rendais pas compte... Ce n'est pas vrai !

— Mais...

— Est-ce que je cherchais à me redresser ? C'était involontaire !

— Vraiment ?

— C'est aussi que toi, tu as une façon de danser corps à corps qui est fort inconvenante !

— Vous êtes dur ! »

Tout en dansant, Shingo avait trouvé la jeune fille anormalement agitée, mais il se leurrait, c'était lui le plus tendu.

« Alors, une autre fois, je danserai bien voûté, pour me coller contre toi. »

La jeune fille, qui baissait le nez, tentait de se retenir de rire.

« Je vous accompagnerai volontiers, mais pas aujourd'hui. Je n'ai pas une tenue convenable.

— Bien sûr, pas aujourd'hui. »

Le vieillard observait le corsage blanc de sa secrétaire, et le ruban blanc qui retenait ses cheveux en queue de cheval.

Un corsage blanc, c'est banal, mais le ruban blanc soulignait peut-être la blancheur de la blouse. Il formait un large nœud. Une bonne tenue, somme toute, pour un jour de typhon.

Les oreilles et les cheveux follets de la nuque se trouvaient ainsi

dévoilés. Ces petits cheveux, sur la peau blanche, un peu bleutée, que masque généralement la coiffure, étaient bien coiffés.

La jeune fille portait une jupe bleu marine d'écolière en lainage mince qui n'était pas neuve, et ne faisait pas remarquer l'insuffisance de sa poitrine.

« Shûichi ne t'a pas invitée depuis l'autre jour ?

— Non.

— Si le fils te néglige parce que tu danses avec le père, tu n'as pas de chance.

— Ne dites pas de choses pareilles ! C'est moi qui l'inviterai !

— Je vois que je n'ai pas à m'inquiéter pour toi.

— Si vous me taquinez, je n'irai plus danser avec vous.

— Mais enfin, tu es très au courant, il ne peut pas garder la face devant toi ! »

Eiko sursauta.

« Connais-tu sa maîtresse ? Est-ce une danseuse ? »

La jeune fille, embarrassée, garda le silence.

« Est-elle plus vieille que lui ?

— Plus vieille ? Elle est plus vieille que sa femme.

— Est-ce une beauté ?

— Oh ! oui, c'est une beauté, balbutia-t-elle, mais elle a la voix rauque. Ou plutôt cassée. Elle a l'air de sortir en deux morceaux. M. Shûichi dit que c'est une voix érotique.

— Allons bon ! »

Shingo avait envie de se boucher les oreilles pour ne pas entendre la suite. Il éprouvait de la honte de soi-même, du dégoût pour la nature de la maîtresse de Shûichi, et même d'Eiko, qui allait tout lui révéler.

La façon dont la jeune fille lui avait rapporté les propos de son fils le surprenait aussi : la voix « érotique » de cette maîtresse ! Shûichi n'était qu'un imbécile, et cette fille ne valait pas mieux.

Celle-ci, déchiffrant l'expression du vieillard, se tut.

Ce soir-là, Shûichi rentra de nouveau tôt avec Shingo.

Ils fermèrent la maison et sortirent à quatre pour le documentaire filmé de la pièce classique du théâtre kabuki : *Le Carnet de Souscription* [1].

---

1. Cette pièce (*Kanjinchô* en japonais) est l'une des plus connues du répertoire classique du théâtre kabuki. Le documentaire dont il est question ici est celui-là même

Lorsque Shûichi avait enlevé sa chemise pour se changer, Shingo avait aperçu des marques rouges au-dessus d'un des seins et sur le haut du bras. Kikuko l'avait-elle marqué pendant la tempête ?

Les trois acteurs de ce film, Kôshirô, Uzaemon et Kikugorô, étaient déjà morts.

La représentation n'avait pas produit la même impression sur Shingo et sur le jeune ménage.

« Combien de fois avons-nous vu Kôshirô jouer Benkei ?

— J'ai oublié.

— Vous dites toujours que vous avez oublié ! »

Comme le clair de lune baignait la ville, Shingo leva les yeux vers le ciel. Des flammes entouraient la lune — c'est ce qu'il éprouva brusquement. Les nuages, autour de la lune, évoquaient ce feu qui s'élève derrière le Fudô*, le dieu gardien en colère, ou bien celui de l'âme d'Inari*, le dieu Renard — toutes les flammes qui rayonnent dans les peintures bouddhiques. Quelles formes étranges prenaient ces nuages...

Pourtant, ce flamboiement glacé, dénué de couleur, la lune froide, le sentiment de l'automne étreignirent soudain le vieillard.

La lune, suspendue à l'est, presque pleine, s'auréolait de ce flamboiement nébuleux, et son rayonnement estompait les contours des nuages les plus proches. En dehors de cette nuée de feu blanc, le ciel restait pur. Après la tempête, en l'espace d'une nuit, il était devenu tout noir.

Les boutiques de la ville avaient fermé leurs portes et présentaient depuis la veille un aspect désolé. Les spectateurs, au sortir du cinéma, s'enfonçaient dans les rues désertes.

« Après la mauvaise nuit d'hier, allons nous coucher tôt ! » dit Shingo, sentant un froid, une tristesse physique le gagner. Il aurait souhaité la chaleur d'une autre peau.

Il lui semblait approcher le temps crucial de la vie — oui, tel était son sentiment ; il semblait tâtonner à l'approche d'un impondérable à déterminer.

---

qui fixa à jamais sur pellicule, au début des années 1940 dans des conditions techniques déplorables, une interprétation inoubliable de cette pièce avec la participation miraculeuse des trois « monstre sacrés » du kabuki : Kôshirô VII[e] qui fut de loin le meilleur moine guerrier Benkei de tous les temps, Uzaemon XV[e] qui incarna avec un brio insurpassable le gardien de la barrière Togashi, et Kikugorô VI[e] qui sut tenir à merveille le rôle difficile du prince infortuné Yoshitsune.

LES CHÂTAIGNES

1

« Le ginkgo recommence à bourgeonner.

— Est-ce la première fois que tu le remarques, Kikuko ? Moi, voilà longtemps que je l'ai vu.

— C'est que vous, Père, vous êtes toujours assis en face. »

La jeune femme, qui se montrait de profil à son beau-père, détournait son visage vers l'arbre.

Depuis bien longtemps, la place à table des quatre membres de la famille était fixée.

Shingo s'asseyait face à l'est, sa femme, à sa gauche, regardant vers le sud, son fils, à sa droite, vers le nord, et sa belle-fille, en face du vieillard, donc vers l'ouest.

On voyait le jardin au sud et à l'est. Les parents occupaient les bonnes places. Celles des femmes étaient, en outre, commandées par la commodité du service à table. Ils avaient pris l'habitude de s'asseoir toujours ainsi, même en dehors des repas.

Kikuko tournait toujours le dos au gingko, mais néanmoins, pour qu'elle n'eût pas observé qu'un si grand arbre bourgeonnait hors de saison, il fallait qu'elle eût l'esprit bien troublé. Shingo ne fut pas sans le remarquer.

« Cela ne saute-t-il pas aux yeux, quand on ouvre la porte à coulisse ou quand on balaie la véranda ?

— En effet, maintenant que vous me le dites.

— Mais oui, rends-toi compte : en rentrant à la maison, tu mar-

ches droit sur l'arbre ; alors cela crève les yeux. Mais tu vas toujours tête basse, en rêvant !

— Ah ! je suis confondue ! » La jeune femme eut un mouvement d'épaule. « Désormais, je m'appliquerai, pour bien voir tout ce que vous voyez. »

Le vieillard trouva la réplique un peu mélancolique.

« Ce ne serait pas facile. »

Dans sa vie, Shingo n'avait jamais eu d'amie à laquelle il souhaitât de voir tout ce qu'il voyait.

Kikuko tournait toujours ses regards vers le gingko.

« Il y a, vers le sommet de la colline, un autre arbre qui bourgeonne !

— Encore un que la tempête aura dépouillé. »

À l'emplacement du temple shintoïste, la colline qui s'élevait derrière la maison de Shingo finissait, et sa base avait été aplanie pour aménager le parvis. C'est là que se dressait ce gingko, mais à le voir par la fenêtre de la salle à manger, on l'aurait pris pour un arbre de la colline. Il avait été dénudé pendant la nuit du typhon.

Ce gingko et le cerisier étaient les seuls arbres dont le vent eût arraché les feuilles ; ils en avaient, plus que les autres, subi les attaques, peut-être parce que c'étaient les plus grands, près de la maison. Ou bien leurs feuilles seraient-elles moins résistantes ?

Le cerisier avait d'abord conservé quelques feuilles fanées, maintenant tombées ; il restait nu.

Sur la colline, les feuilles des bambous se flétrissaient aussi. Cela pouvait tenir à la proximité de la mer ; le vent apporte un peu d'eau salée. On avait même trouvé, dans le jardin, des tiges de bambous arrachées par la tempête.

Le grand gingko s'était donc remis à bourgeonner ; Shingo le regardait chaque jour en rentrant, car dès qu'il quittait la rue pour s'engager dans le sentier, il se dirigeait droit sur lui, puis il le voyait de la salle à manger.

« Le gingko est quand même essentiellement plus résistant que le cerisier. Je le contemple, et m'interroge : les arbres doués de longévité sont-ils d'une autre nature que les autres ? dit Shingo. Quelle force lui faut-il, à ce vieil arbre, pour refaire un feuillage en automne !

— C'est un feuillage un peu mélancolique, fit Kikuko.

— Oui. Je me demande s'il deviendra aussi beau que celui du printemps ; il grandit à peine ! »

Les feuilles, petites et clairsemées, ne parvenaient pas à cacher les branches ; elles paraissaient trop minces et, manquant de pigment, restaient jaunâtres.

Le soleil de ce matin d'automne semblait éclairer le bois de l'arbre nu.

Sur la colline, derrière le temple, poussaient un grand nombre d'essences à feuilles persistantes. Elles devaient mieux subir les assauts de la tempête, car on n'y remarquait aucun dommage. Au-dessus de ce fourré touffu, un grand arbre montrait de jeunes pousses assez vertes, celles que Kikuko venait de leur signaler.

Yasuko avait dû rentrer par la porte de la cuisine, car on entendit couler le robinet. Elle parlait, mais le bruit de l'eau ne permettait pas à Shingo de saisir ses paroles.

« Que dis-tu ? cria-t-il.

— Elle dit que le lupin fleurit bien.

— Ah ! bon !

— Elle dit que l'autre aussi », continua la jeune femme.

Yasuko parlait toujours.

« Tais-toi, cria le vieillard. On n'entend rien. »

Kikuko, le visage baissé, faillit rire.

« Je vous servirai de truchement.

— De truchement ! Pour un monologue de vieille femme !

— Il paraît qu'hier soir, elle a rêvé que la maison de famille était détruite.

— Tiens !

— C'est tout ce que vous trouvez à répondre ?

— Que veux-tu répondre ? »

Yasuko ferma le robinet ; elle appela sa belle-fille.

« Kikuko, voulez-vous vous occuper des fleurs ? Elles étaient jolies, si jolies que je les ai cueillies, mais je vous demanderais de les arranger.

— Volontiers, mais avant je voudrais les montrer à Père. »

La jeune femme les apporta dans ses bras.

Yasuko se lava les mains, puis entra, tenant un vase en faïence de Shigaraki*, tout mouillé.

« Les queues-de-renard des voisins sont d'une belle couleur aussi, dit-elle en s'asseyant.

— Il en pousse également dans la maison des tournesols », fit Shingo, qui se souvint alors de la plante splendide brisée par la tempête et gisant sur le sol, pendant de longs jours, au bord de la sente, avec une tige d'un mètre cinquante. On aurait dit une tête coupée.

Les pétales du pourtour s'étaient fanés les premiers puis la grosse tige perdit sa fraîcheur, la couleur s'altéra, devint bourbeuse. En sortant, en rentrant, il lui fallait chaque jour l'enjamber, mais il ne voulait pas la regarder.

La base décapitée de la tige restait debout, à la porte, sans feuilles. À côté, cinq ou six queues-de-renard, alignées, avaient pris leur teinte rouge.

« Mais il n'y a pas de queues-de-renard par ici qui se comparent à celles des voisins », dit Yasuko.

2

La maison dévastée dont venait de rêver Yasuko n'était autre que son ancienne maison de famille, qui restait inhabitée depuis la mort de ses parents.

Lors du mariage de sa fille aînée, son père devait déjà sans doute envisager de léguer cette demeure à Yasuko. Il semblait aller à l'encontre de ses préférences, mais peut-être Yasuko lui inspirait-elle une certaine pitié, car l'autre, très belle, avait été recherchée par plusieurs partis.

La cadette, à la mort de sa sœur, avait été travailler dans la famille où celle-ci s'était mariée, et où elle semblait la remplacer. Le père, navré, éprouvait peut-être aussi des remords, car si Yasuko pouvait nourrir de telles intentions, les parents, la famille, en étaient un peu responsables. Il avait paru satisfait de son mariage avec Shingo, et semblait se résigner à finir ses jours sans trouver d'héritier pour sa maison.

Shingo avait dépassé maintenant l'âge qu'avait son beau-père lors de ce mariage. La mère de Yasuko avait devancé son mari dans la mort ; puis ç'avait été son tour à lui.

Les champs une fois vendus, il ne restait qu'un peu de terrain

montagneux, et celui qui attenait à la maison. Il n'y avait aucune antiquité.

Tout avait été mis au nom de Yasuko. Elle en laissait la jouissance à des voisins ou parents, qui devaient payer les frais et les taxes en vendant le bois du terrain montagneux. Ainsi, depuis longtemps, cette maison n'occasionnait aucune dépense et ne rapportait rien.

Une fois, un acheteur se présenta, pendant la guerre, au moment de l'évacuation des citadins, mais Shingo voulut ménager l'attachement de sa femme pour la maison.

Leur mariage y avait été célébré. Le père de Yasuko souhaitait qu'il eût lieu chez lui, pour se consoler du départ de sa dernière fille. Au moment précis de l'échange des coupes, une châtaigne était tombée : Shingo ne l'avait jamais oubliée.

Elle était tombée sur l'une des grandes pierres du jardin, pour rebondir plus loin jusque dans le ruisseau. Peut-être parce que le dessus de cette pierre était en pente, ce rebond avait été d'une beauté surprenante.

Un cri de surprise avait failli lui échapper. Il risqua un regard autour de lui. Personne ne semblait avoir remarqué la chute d'un modeste marron.

Le lendemain matin, Shingo était descendu jusqu'au ruisseau. Sur le bord gisait une châtaigne. Quelques-unes tombaient, par-ci, par-là, ce n'était donc pas forcément la même. Pourtant Shingo la ramassa. L'idée d'en parler à Yasuko l'effleura, mais cela paraîtrait enfantin. D'ailleurs, elle, et ceux qui l'écouteraient, croiraient-ils que ce fût le fruit de la veille ? Il la rejeta dans une touffe d'herbe, redoutant peut-être moins l'incrédulité de sa femme que le ridicule devant le mari de sa belle-sœur.

Ce beau-frère n'eût-il point été là, Shingo aurait pu faire remarquer, et même au cours de la cérémonie, qu'une châtaigne venait de tomber, mais cette présence lui imposait une contrainte qui ressemblait à de l'humiliation. C'est que l'attirance jadis éprouvée pour sa belle-sœur, même après le mariage de celle-ci, lui donnait mauvaise conscience et que son union avec Yasuko, après la maladie et la mort de cette sœur, le gênait vis-à-vis de son beau-frère.

La situation de Yasuko était, bien entendu, plus mortifiante encore, son beau-frère l'ayant en quelque sorte utilisée comme servante, en feignant de ne pas lire dans son cœur.

Que ce parent proche eût été convié, rien que de normal, mais

Shingo ressentait un malaise tel qu'il ne pouvait tourner ses regards vers cet homme. C'était, en outre, un être d'une éblouissante beauté. Pour Shingo, l'endroit où il se tenait paraissait rayonner.

Le couple qu'il avait formé avec la sœur de Yasuko avait toujours semblé, aux yeux de cette dernière, appartenir à un monde idéal. Shingo, prenant la délaissée, se situait donc sur un plan d'irrémédiable inégalité par rapport à son beau-frère qui lui semblait considérer froidement, et d'en haut, l'union célébrée ce jour-là.

Ce détail que Shingo n'avait osé sortir de l'obscurité, cet incident minuscule, la chute d'une châtaigne, devait rester enfoui dans l'histoire de ces époux.

À la naissance de Fusako, son père avait secrètement espéré, sans l'avouer à sa femme, que l'enfant deviendrait belle, à la ressemblance de sa tante. Hélas ! Fusako devait être encore plus laide que sa mère.

Shingo prétendait que le même sang n'avait pas coulé dans les veines des deux sœurs et, dans son for intérieur, il avait été déçu par sa femme.

Peu de jours après que Yasuko eut rêvé de son ancienne maison, un télégramme, expédié par de proches parents à la campagne, leur apprit que Fusako venait de s'y installer avec ses enfants. Kikuko reçut le télégramme ; elle le transmit à sa belle-mère.

« Ce rêve était-il donc prémonitoire ? dit Yasuko, plutôt calme, en regardant son mari qui lisait le journal.

— Ah ! oui, la maison de campagne ! »

La première pensée de Shingo avait été que sa fille ne se suiciderait pas.

« Mais pourquoi ne pas être revenue chez nous ?

— Aura-t-elle pensé qu'Aïhara l'apprendrait tout de suite ?

— Ne... n'a-t-il rien fait savoir ?

— Rien.

— Enfin, c'en est fait, car si sa femme et ses enfants s'en vont...

— Mais si Fusako lui a dit qu'elle partait pour la campagne, comme l'autre fois ! Je pense que du point de vue d'Aïhara ce ne serait pas facile de se manifester chez nous.

— De toute façon, c'en est fait, n'est-ce pas ?

— Je m'étonne qu'elle ait pu partir pour la campagne.

— Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle vienne chez nous ?

— Ne vaudrait-il pas mieux... Vous en parlez bien froidement. Il

faut reconnaître le fait qu'elle n'ait pu rentrer chez nous, cette pauvre Fusako. Quelle tristesse, quand j'y songe, pour les parents, pour les enfants... »

Shingo, les sourcils froncés, le menton en avant, dénouait sa cravate.

« Un moment. Où sont mes vêtements ? »

Sa belle-fille lui apporta de quoi se changer, puis silencieuse, ressortit en emportant son complet de ville.

Yasuko gardait la tête baissée, le regard fixé sur la cloison de papier que la jeune femme venait de faire glisser.

« Rien n'empêcherait Kikuko de partir aussi, balbutia-t-elle.

— Les parents ne peuvent être indéfiniment responsables de la vie conjugale de leurs enfants.

— Ah ! Vous ne comprenez pas le sentiment des femmes... Dans une situation navrante, une femme réagit autrement qu'un homme.

— Cela m'étonnerait pourtant qu'une femme comprenne les sentiments de toutes les autres femmes.

— Ce soir encore, Shûichi ne rentre pas. Pourquoi n'êtes-vous pas revenus ensemble ! Vous ne le ramenez pas et vous faites ranger vos vêtements par Kikuko. Quelles façons ! »

Shingo ne répondit rien.

« N'aurions-nous pas intérêt à discuter avec Shûichi du cas de Fusako ?

— Allons-nous l'envoyer à la campagne ? Il faudrait aller la chercher.

— Il se soucie bien de sa sœur ! Croyez-vous qu'elle serait heureuse d'être accueillie par lui ?

— Ne nous attardons pas à des bagatelles. Il faut l'envoyer samedi.

— Que va-t-on penser de nous à la campagne ! Enfin, nous n'y retournons jamais... Nous n'avons plus aucun rapport avec eux, et Fusako n'a personne à qui se confier. Quelle lubie d'aller là-bas !

— Je me demande qui s'occupe d'elle.

— Il est possible qu'elle soit dans la maison vide. La tante ne pourrait en prendre soin. »

Cette tante devait avoir quatre-vingts ans passés, et Yasuko n'entretenait guère de rapports avec ses cousins. Shingo ne savait même plus combien cette famille comptait de personnes. D'après le rêve de Yasuko, l'ancienne demeure était complètement délabrée. L'idée

que sa fille y eût cherché refuge glaça Shingo d'une sorte d'épouvante.

3

Le samedi matin, les deux hommes quittèrent ensemble la maison pour passer au bureau, car le train ne partait pas très tôt.

Shûichi entra chez son père.

« Je laisse ce parapluie », dit-il à la secrétaire.

Eiko fit un léger signe de tête, les yeux mi-clos.

« Vous partez en mission ?

— Oui. »

Shûichi déposa sa valise, et s'assit sur une chaise, en face de Shingo. La jeune fille ne le quittait pas des yeux.

« Il pourrait faire froid. Je vous en prie, faites attention !

— Tiens ! fit Shûichi, s'adressant à Shingo, mais en regardant Eiko. Aujourd'hui, je m'étais promis d'aller danser avec cette petite !

— Ah !

— Demande à mon père de t'emmener. »

Eiko rougit.

Shingo n'avait pas envie de parler.

Quand Shûichi sortit, la jeune fille voulut l'accompagner, en portant la valise.

« Je te remercie, mais on nous regarderait. »

Il la lui arracha des mains et disparut par la porte.

Se sentant un peu délaissée, déçue, la jeune fille fit un geste imperceptible devant la porte et revint à sa place. Était-elle embarrassée ou jouait-elle la comédie ?

Shingo ne tenta pas de démêler la vérité, mais il éprouva du soulagement devant cette réaction de féminité futile.

« Je suis navré. Tu as manqué son rendez-vous.

— En ce moment, on ne peut pas compter sur lui.

— Je vais le remplacer.

— Oh !

— Où serait le mal ? »

Eiko leva des yeux qui paraissaient surpris.

« La maîtresse de Shûichi fréquente-t-elle ce dancing ?

— Non, elle n'y vient pas. »

Tout ce que Shingo savait par Eiko, c'était que la maîtresse de son fils avait une voix « érotique » ; il n'avait pas voulu en demander davantage. Sa secrétaire connaissait cette femme, alors que la famille de Shûichi ne la connaissait pas. C'était peut-être normal — ainsi va le monde —, mais Shingo n'en éprouvait pas moins de l'irritation, surtout quand Eiko se trouvait là, devant ses yeux.

Ce n'était, à la voir, qu'une petite créature sans consistance, et pourtant, dans cette situation, elle semblait se dresser comme l'écran lourd de l'humain ; on ne savait même pas ce qu'elle pensait.

« Dis-moi, quand il t'a emmenée danser, as-tu rencontré cette femme ? demanda le vieillard sur un ton qu'il s'efforçait de rendre léger.

— Oui.

— Souvent ?

— Pas très souvent.

— Est-ce Shûichi qui te l'a présentée ?

— Présentée, c'est beaucoup dire, mais enfin...

— Je ne comprends rien. T'inviter pour te montrer sa maîtresse ! Cherche-t-il à te rendre jalouse ?

— Une petite personne comme moi ne le préoccupe pas du tout », fit-elle en haussant les épaules.

Shingo savait bien qu'Eiko nourrissait un penchant pour Shûichi, et qu'elle en était jalouse.

« Comme tu as dû le déranger ! »

Eiko pouffa, le visage baissé.

« Elle aussi vient avec une autre personne.

— Comment ? Elle amène un homme ?

— Une amie, ce n'est pas un homme.

— Ah ! me voilà rassuré ! »

Eiko leva les yeux vers Shingo.

« C'est une personne qui vit avec elle.

— Avec elle ? Deux femmes qui partagent une chambre ?

— Non, une petite maison, mais jolie.

— Tiens ! Tu y es allée ? »

Eiko marqua de l'hésitation.

Shingo ressentit un nouvel étonnement. « Où cela, cette maison ? » la pressa-t-il.

La jeune fille prit soudain l'air embarrassé :

« C'est très gênant », murmura-t-elle.

Shingo garda le silence.

« À Hongô*... Près de l'université de Tôkyô.

— Bon. »

Comme pour se libérer de la pression qu'elle subissait, la jeune fille continua :

« Dans une petite rue, un endroit sombre, mais la maison est jolie... L'autre personne est une vraie beauté. Moi je l'aime beaucoup.

— L'autre personne ? Celle qui n'est pas la maîtresse de Shûichi ?

— Elle me produit une excellente impression.

— Vraiment ! Et ces deux femmes, que font-elles ? Sont-elles toutes deux célibataires ?

— Oui, je ne sais pas trop...

— Elles vivent ensemble, à deux femmes ?

— Je n'ai jamais connu personne d'aussi sympathique. Je la verrais volontiers tous les jours », fit-elle avec une moue d'enfant gâtée, comme si le fait que cette personne était tellement sympathique pouvait l'excuser en partie.

Le vieillard allait de surprise en surprise. Il crut distinguer, dans ces louanges de l'autre femme, une critique indirecte de la maîtresse de son fils, mais il ne parvenait pas à y voir clair dans le cœur d'Eiko.

La jeune fille détourna les yeux vers la fenêtre.

« Le soleil commence à se montrer.

— En effet. Ouvre un peu.

— Quand il m'a laissé son parapluie, je me suis inquiétée, je suis heureuse que le temps se soit levé pour sa mission. »

Elle devait croire que Shûichi s'absentait pour le compte de la société. La jeune fille resta debout un moment, les mains posées sur la fenêtre à guillotine dont un des panneaux était relevé. Le bas de sa jupe se retroussait ; elle offrait l'image même de l'incertitude. Elle revint à sa place, tête basse.

Une employée vint apporter trois ou quatre lettres. Eiko les prit et les posa sur le bureau de Shingo.

« Encore un enterrement. Quel ennui ! Cette fois, c'est Toriyama, murmura Shingo. À deux heures, cet après-midi. Qu'est donc devenue sa femme ? »

La jeune fille, habituée à voir monologuer son patron, contemplait d'un œil serein sa bouche entrouverte, son air absent.

« Nous ne pourrons pas aller danser aujourd'hui, puisqu'il y a cet enterrement... Voilà un homme que sa femme, au moment de son retour d'âge, a fort maltraité. Elle ne le nourrissait pas. Elle ne lui laissait vraiment rien manger. Le matin, seulement, il prenait son petit déjeuner dans sa maison, puis il sortait. Elle ne lui avait rien préparé, c'était pour les enfants ; il se servait vite, en catimini. Le soir, il craignait tant sa femme, qu'il n'osait rentrer. Il se promenait, écoutait les diseurs, allait au cinéma, pour ne revenir qu'une fois sa femme et ses enfants endormis, car les petits aussi conspiraient avec leur mère pour le maltraiter.

— Mais pourquoi ?

— Parce que... Son retour d'âge la tourmentait. C'est terrible, le retour d'âge ! »

Elle semblait se demander s'il ne se moquait pas un peu d'elle.

« Son mari avait peut-être de mauvais côtés ?

— À l'époque dont nous parlons, il était haut fonctionnaire. Après, il est parti dans une société privée. De toute façon, c'était un homme important, puisqu'on célèbre son enterrement dans un temple bouddhique. Quand il appartenait à l'administration, ce n'était pas un débauché.

— Faisait-il vivre sa famille ?

— Bien sûr !

— C'est trop fort !

— Oui, des gens comme toi ne peuvent le comprendre, mais il ne manque pas de messieurs de cinquante ou soixante ans qui craignent leur femme, n'osent pas rentrer chez eux et traînent dehors la nuit. »

Shingo cherchait à se remémorer le visage de Toriyama, mais en vain, car il ne l'avait pas revu depuis dix ans. Il se demanda si Toriyama était mort chez lui.

4

Aux obsèques, supposant qu'il rencontrerait peut-être d'anciens condisciples de l'université, Shingo s'attarda près de la porte du tem-

ple après avoir brûlé l'encens ; mais il ne reconnut personne. Il ne vit personne de son âge non plus. Sans doute était-il arrivé trop tard.

Lorsqu'il avait jeté un coup d'œil à l'intérieur du temple, les gens qui avaient fait la queue, devant l'entrée du sanctuaire principal où se tenait la famille, commençaient à se disperser.

Shingo avait eu raison de supposer que la femme de Toriyama vivait toujours. Ce devait être la maigre créature qui se tenait à la tête du cercueil.

Elle se teignait, mais peut-être avait-elle négligé ce soin depuis quelque temps, car on lui voyait des racines blanches.

Au moment de s'incliner devant cette vieille dame, Shingo pensa que la longue maladie de son mari ne lui avait peut-être plus laissé le loisir de se teindre, mais en se retournant pour encenser le cercueil, il faillit dire à mi-voix : « Méfions-nous... »

C'est que, saluant la famille après avoir gravi le grand degré du sanctuaire, il avait tout à fait oublié l'histoire des mauvais traitements infligés à Toriyama par sa femme ; mais elle lui était revenue à l'esprit au moment de s'incliner devant le mort, après s'être retourné.

Il en fut effrayé. Il sortit du sanctuaire en s'efforçant de ne pas regarder la veuve.

Ce qui lui faisait peur, c'était son oubli bizarre. Il ne s'agissait ni de Toriyama ni de sa femme, mais il ressentait un certain malaise.

Il était reparti en suivant le chemin dallé. Il éprouvait la sensation que la perte et l'oubli siégeaient dans sa nuque.

Seules quelques rares personnes connaissaient encore ce drame. De toute façon, c'était chose perdue. Il fallait l'abandonner à la mémoire tendancieuse de la femme ; il ne restait plus de tiers pour y réfléchir impartialement.

Quand il avait été question de Toriyama lors d'une réunion d'anciens où Shingo s'était trouvé avec cinq ou six amis, personne n'avait abordé le sujet autrement que pour en plaisanter. Le narrateur de l'épisode en avait tracé une caricature pleine de verve.

Deux de ces vieillards étaient morts avant Toriyama. Pourquoi sa femme l'avait-elle maltraité ? Comment était-il devenu homme à se laisser maltraiter par sa femme ? Shingo supposait maintenant que ni lui ni elle n'en avaient été conscients.

Ainsi le mort avait emporté dans la tombe un secret dont lui-même ne possédait pas la clef. Pour sa veuve, c'était du passé, du passé

qu'elle revivrait sans son compagnon ; elle mourrait sans connaître la vérité.

On racontait que le narrateur des malheurs de Toriyama possédait quelques masques anciens de *nô** ; Toriyama lui ayant un jour rendu visite, cet ami les lui avait montrés ; l'autre ne partait plus. Il paraissait peu plausible que ces masques, qu'il voyait pour la première fois, le passionnent à ce point ; il devait tuer le temps jusqu'au coucher de sa femme.

Que se passait-il donc dans l'esprit de ce chef de famille quinquagénaire qui battait le pavé jour et nuit ? Shingo s'interrogeait.

La photo de Toriyama placée sur l'autel du sanctuaire devait avoir été prise au Nouvel An, un jour de fête, du temps qu'il était fonctionnaire. Il y portait la jaquette, et montrait un bon visage rond sur lequel — grâce aussi à la correction du photographe — rien de sombre ne transparaissait.

Cet air satisfait de Toriyama jeune contrastait avec celui de la femme qui se tenait devant le cercueil. Selon les apparences, force aurait été de conclure que les mauvais traitements que lui aurait infligés son mari l'avaient vieillie. Cette femme était petite ; c'est ainsi que Shingo avait pu remarquer les racines blanches de ses cheveux. Elle avait également une épaule plus haute que l'autre, et paraissait fatiguée.

Ses fils et ses filles, et d'autres — sans doute maris et femmes de ceux-ci — s'alignaient à côté d'elle. Shingo les avait à peine remarqués.

Shingo, guettant à la porte du grand temple ses anciens condisciples, leur aurait demandé, s'il les avait rencontrés : « Cela va bien, chez toi ? »

Alors on lui aurait posé la même question ; il aurait répondu : « Nous nous sommes maintenus jusqu'ici, à peu près sains et saufs, mais par malheur, ni le ménage de mon fils, ni celui de ma fille ne se stabilisent. » Il aurait aimé à discuter sur ce sujet.

Les confessions n'apportent aucun réconfort à personne. On ne souhaite d'ailleurs pas se charger des soucis des autres ; on parle, on parle, jusqu'à la station de tramway, puis on se quitte. Mais c'était justement ce qu'aurait souhaité Shingo.

« Toriyama mort, il ne nous reste aucune preuve matérielle qu'il ait été malmené par sa femme.

— Si les ménages de leurs fils et de leurs filles marchent bien, ce serait un succès à mettre à l'actif de ces époux.

— Dans le monde où nous vivons, dans quelle mesure les parents peuvent-ils être tenus responsables de la vie conjugale de leurs enfants ? »

C'est ainsi qu'il aurait voulu se confier à ses anciens amis, et l'écho murmuré de ces propos imaginaires résonnait inopinément en lui.

Une troupe de moineaux, perchés sur le toit du portique du temple, pépiaient sans arrêt.

Les oiseaux volaient sous l'auvent en décrivant des courbes, remontaient sur le toit et traçaient encore des courbes nouvelles.

5

Après la cérémonie, Shingo, rentrant au bureau, trouva deux clients qui l'attendaient. Il fit sortir une bouteille de whisky d'une armoire placée derrière lui pour en verser quelques gouttes dans le thé. Sa mémoire en fut un peu rafraîchie.

Tout en conversant avec ses visiteurs, il lui souvint d'autres moineaux qu'il avait contemplés, chez lui, la veille au matin.

Ils évoluaient dans des roseaux qui poussaient au pied de la colline, derrière la maison ; ils en picoraient les épis. Cherchaient-ils des graines ou des vers ? Shingo les observait en s'interrogeant, et remarqua plusieurs bruants dans ce groupe qu'il avait d'abord cru formé seulement de moineaux.

Alors il observa plus attentivement encore.

Le vol des oiseaux, d'épi en épi, faisait trembler tous les roseaux. Il compta trois bruants. Ils étaient plus tranquilles que les moineaux, et ne s'affolaient pas comme eux ; ils passaient rarement d'un épi sur l'autre.

Leurs ailes brillantes, leur gorge aux plumes de vives couleurs lui montraient que c'était des oiseaux de l'année, tandis que les moineaux paraissaient tout poussiéreux.

Bien entendu, Shingo trouva les bruants plus jolis ; les deux espèces différaient par leurs cris, et leurs mouvements s'accordaient avec leurs voix. Le vieillard avait guetté quelques instants une querelle,

mais les moineaux s'interpellaient et se croisaient tandis que les bruants s'assemblaient. Les deux sortes d'oiseaux se trouvaient donc tout naturellement séparés ; ils se mêlaient parfois, mais sans que naisse jamais l'ombre d'un conflit.

Le vieillard en avait été charmé, lors de sa toilette matinale. La vue des oiseaux qui s'ébattaient à la porte du temple lui avait-elle remis en mémoire ceux qui volaient dans son jardin ?

Il avait reconduit ses clients jusqu'à la porte, l'avait tirée, puis se tournant vers sa secrétaire :

« Tu vas me conduire à la maison de la maîtresse de Shûichi », lui dit-il.

Il y avait songé pendant toute la visite de ses clients, mais pour Eiko, ce fut imprévu. Un petit sursaut de révolte durcit le visage de la jeune fille, mais elle se soumit très vite. Elle répondit pourtant d'une voix sèche :

« Qu'allez-vous faire là-bas ?

— Je ne te cause aucun tort.

— Avez-vous l'intention de la rencontrer ? »

Shingo n'envisageait pas de rencontre ce jour-là.

« Vous feriez peut-être bien d'y aller avec M. Shûichi dès son retour », fit-elle avec sang-froid.

Il sentit qu'elle se moquait de lui.

Dans le taxi, la jeune fille paraissait encore abattue. Shingo trouvait pénible de l'humilier, de l'écraser ainsi, mais n'était-ce pas plus humiliant encore pour son fils et pour lui-même ?

Shingo se plaisait à rêver un peu qu'il résoudrait le problème en l'absence de Shûichi, tout en se rendant compte que ce projet demeurait du domaine des chimères.

« Si vous voulez discuter, dit Eiko, je pense que vous avez intérêt à causer plutôt avec son amie.

— Celle que tu trouves tellement sympathique ?

— C'est cela. Voulez-vous que je l'amène au bureau ?

— Oui ! fit Shingo, peu convaincu.

— M. Shûichi boit chez elle. Quand il est tout à fait ivre, il devient brutal. Alors, il la fait chanter. Si elle est en voix, Mme Kinuko pleure ; Mme Kinuko est docile avec son amie, car son chant la fait pleurer. »

Curieux propos... Cette Kinuko devait être la maîtresse de Shûichi.

Le vieillard ignorait tout de l'ivrognerie de son fils.

Ils descendirent de voiture devant l'université, puis suivirent une petite rue.

« Si M. Shûichi venait à savoir cela, je n'oserais plus me présenter devant lui. Je vais donner mon congé », murmura la jeune fille. Shingo en fut glacé.

Elle resta clouée sur place :

« Là. En tournant à l'angle du mur de pierre. La quatrième maison, celle dont la plaque porte le nom d'Ikeda. Mon visage est connu par ici, je ne veux pas y aller.

— Je t'ai dérangée, mais pour aujourd'hui, c'est assez.

— Pourquoi donc, puisque vous êtes venu jusqu'ici ? Si votre famille retrouvait la paix, vous seriez heureux, n'est-ce pas ? »

Dans l'opposition d'Eiko, Shingo discerna de la haine.

Elle venait de dire : le mur de pierre, mais il s'agissait d'un mur de ciment. Un grand érable s'élevait dans une cour. À l'angle, il tourna. La quatrième maison, une vieille petite maison banale, portait une plaque au nom d'Ikeda. La porte était orientée au nord, donc dans l'ombre. Les fenêtres vitrées du premier étage, fermées, ne laissaient percer aucun bruit. Shingo dépassa la maison, sans rien lui trouver de spécial, et il en éprouva quelque déception.

Cette maison recelait la part inconnue de la vie de son fils. Il lui parut impossible d'y faire irruption.

Le vieillard se dirigea vers une autre rue ; Eiko ne se trouvait ni à l'endroit où ils s'étaient séparés ni dans la grande rue où ils avaient laissé la voiture.

Quand il rentra le soir, il ne put regarder sa belle-fille en face.

« Shûichi n'a passé qu'un moment au bureau, puis il est parti. Quelle chance qu'il fasse beau ! » dit-il.

Il se sentait extrêmement fatigué ; il se coucha tôt.

« Combien de jours a-t-il pris ? demanda Yasuko de la salle à manger.

— Je n'ai pas entendu. Deux ou trois sans doute puisqu'il ne fera que ramener Fusako, répondit-il de son lit.

— Aujourd'hui, Kikuko a eu la gentillesse de mettre du coton dans les futons ; je lui ai donné un coup de main. »

Shingo songeait aux soucis qui fondraient sur Kikuko, lorsque Fusako reviendrait avec ses deux enfants. Si Shûichi s'installait ailleurs... Cette pensée lui rappela la maison qu'il venait de voir, celle

de cette maîtresse, dans le quartier de Hongô. La désobéissance d'Eiko lui revint également à l'esprit.

Il voyait cette jeune fille tous les jours, mais il ne l'avait jamais vue se révolter. Peut-être, se dit-il, Kikuko lui réservait-elle une révolte aussi... Selon sa femme, la réserve qu'il imposait à sa belle-fille interdisait à celle-ci de montrer sa jalousie.

Shingo s'endormit bientôt, mais les ronflements de Yasuko l'éveillèrent. Il lui pinça le nez. Elle se mit à parler comme une personne qui n'aurait pas encore dormi.

« Fusako va-t-elle revenir avec cette étoffe pour tout bagage ?

— C'est probable. »

La conversation s'arrêta là.

LE RÊVE DE L'ÎLE

1

Une chienne abandonnée mit bas à même le sol, sous la véranda. C'est une façon de parler qui dénote de l'indifférence, mais elle trahissait l'état d'esprit qui régnait dans la maison. La chienne mit bas, sans que personne s'en aperçût.

« Mère, avait dit Kikuko dans la cuisine, sept ou huit jours plus tôt, Teru n'est venue chez nous ni hier ni aujourd'hui. N'aurait-elle pas mis bas ?

— Maintenant que tu m'en parles, c'est vrai, on ne la voit plus », répondit Yasuko, peu intéressée.

Shingo se faisait infuser une tasse d'excellent thé, les jambes pendantes dans le *kotatsu**, le brasero aménagé au centre de la pièce. Il avait pris l'habitude de boire cette sorte de thé depuis l'automne et de le préparer lui-même.

Kikuko avait parlé de la chienne en cuisinant le repas du matin, mais ensuite il n'en fut plus question. Quand elle s'agenouilla devant son beau-père pour lui offrir un bol de soupe, il lui proposa du thé. « Volontiers », dit-elle, et comme ce n'était pas coutume, elle s'assit avec un peu de cérémonie.

Shingo contemplait la jeune femme.

« Ce sont des chrysanthèmes qui figurent sur ton *haori** et sur ton *obi**. La saison en est passée. Cette année, les malheurs de Fusako nous ont fait oublier ton anniversaire.

— Non, l'*obi** porte le motif des quatre princes. On peut s'en servir toute l'année.

— Les quatre princes ? Qu'est-ce donc ?

— Les fleurs des classiques : l'orchidée, le bambou, le prunier, le chrysanthème, récita Kikuko, d'une voix claire. Vous savez bien, Père, vous l'avez déjà vu quelque part. C'est un motif que l'on trouve en peinture, et qui sert souvent pour les kimonos.

— C'est un motif d'avare, ce motif de quatre saisons. »

Kikuko posa la tasse de thé. « Il est délicieux, dit-elle.

— Dis-moi, qui était-ce ? On m'a donné ce thé de luxe pour me remercier de l'offrande d'encens, mais je ne sais plus de quel enterrement ! Je recommence à en boire. Autrefois, j'en prenais beaucoup, on n'utilisait pas de thé ordinaire. »

Ce matin-là, Shûichi était parti le premier.

Le vieillard, enfilant ses chaussures à l'entrée de la maison, cherchait à se rappeler le nom de l'ami défunt dont la famille lui avait offert ce thé. S'il insistait auprès de Kikuko, sans doute saurait-elle lui répondre, mais il se tut, car cet homme était mort subitement dans un hôtel thermal où l'accompagnait une jeune femme.

« C'est vrai, Teru n'est pas venue, fit-il.

— Non, répondit Kikuko. Ni hier, ni aujourd'hui. »

D'habitude, la chienne accourait à la porte dès qu'elle entendait sortir Shingo ; parfois, elle le suivait jusqu'à la rue.

Quelques jours plus tôt, la jeune femme avait caressé le ventre de la chienne, à l'entrée. Le souvenir lui en revint.

« Comme c'est désagréable, avait-elle dit en fronçant les sourcils. C'est mollasse et gonflé. » Pourtant, elle semblait palper, à la recherche des petits. « Combien y en a-t-il ? »

Teru regardait Kikuko d'une façon curieuse, en montrant le blanc des yeux. Puis elle se coucha sur le flanc, mais le ventre en l'air.

Il n'était pas tellement gonflé, bien que la jeune femme l'eût trouvé désagréable. La peau du bas-ventre, rosée, semblait amincie, la base des tétines encrassée.

« En a-t-elle dix ? »

Pour répondre à la question de Kikuko, Shingo avait compté, lui aussi, des yeux, les mamelles de la chienne ; la paire supérieure, petite, paraissait atrophiée.

Teru avait un maître puisqu'elle portait une plaque, mais apparemment il ne la nourrissait guère. Plus ou moins abandonnée donc,

elle rôdait dans le voisinage, de cuisine en cuisine. Depuis que Kikuko lui réservait, outre les restes, une portion de nourriture, elle venait souvent chez Shingo.

En l'entendant aboyer la nuit dans le jardin, on pensait qu'elle avait pris ses habitudes dans la maison, mais pas au point que la jeune femme puisse considérer qu'elle leur appartînt. D'ailleurs, la chienne rentrait toujours chez son maître pour mettre bas. Voilà pourquoi, ne l'ayant vue ni la veille ni l'avant-veille, Kikuko avait dit qu'elle devait être retournée chez lui.

Retourner chez un maître pareil pour mettre bas... Shingo trouvait ce phénomène pitoyable.

En réalité, cette fois, cela s'était passé chez lui, sous la véranda, mais pendant une dizaine de jours, personne ne s'en aperçut.

« Père, dit Kikuko, lorsque Shingo rentra du bureau avec Shûichi, Teru a eu ses petits chez nous.

— Tiens ! Où ?

— À même le sol, sous la chambre de domestique.

— Vraiment ! »

Comme ils n'employaient personne, cette petite pièce servait de débarras.

« Quand elle est entrée sous la galerie, j'ai jeté un coup d'œil ; j'ai cru voir des petits.

— Ah ! combien ?

— C'est difficile à dire, parce qu'il fait sombre. Ils sont au fond.

— Alors elle a mis bas chez nous ?

— Mère disait que Teru tournait sur elle-même, près de la grange, l'air bizarre ; elle faisait mine de gratter le sol. Elle devait chercher un endroit pour mettre bas. Si nous lui avions fourni de la paille, elle serait allée dans la grange.

— Nous serons bien embarrassés quand les petits grandiront », dit Shûichi.

Il ne déplaisait pas à Shingo que cette bête fût venue mettre bas chez lui, mais il lui souvenait du dégoût que l'on éprouve lorsqu'il faut abandonner les chiots.

« Il paraît que Teru vient de mettre bas, fit aussi Yasuko.

— Il paraît.

— Ce serait sous la galerie de la chambre de domestique. C'est une excellente idée, puisque personne ne l'habite. »

Yasuko, qui était assise près du brasero avec son mari, leva vers lui un visage un peu grimaçant.

« Au fait, qu'est-elle devenue, cette fille que, m'avais-tu dit, Tanizaki devait nous présenter ? » demanda-t-il à son fils, après avoir fini sa tasse de thé.

Il se resservait de thé. « C'est le cendrier, Père ! » lui fit remarquer Shûichi. Le vieillard, par mégarde, y versait le liquide.

2

« Mon front blanchit sans que j'aie gravi le Fuji* », murmurait Shingo, dans son bureau. Cette phrase lui était venue soudain et lui paraissait très évocatrice. Il la répéta, l'essaya, plusieurs fois.

La veille au soir, il avait rêvé de Matsushima*. Voilà peut-être l'association d'idées.

Il lui parut étrange, au matin, ce rêve d'une île où il n'était jamais allé. Le vieillard se rendit compte qu'en dépit de son âge, il n'avait visité ni Matsushima ni Amano-Hashidaté*, qui comptent parmi les trois paysages les plus célèbres du Japon. Il n'avait fait que passer à Miyajima*, hors de saison d'ailleurs, en descendant du train, au retour d'un voyage d'affaires à Kyûshû*.

Le songe, dont au réveil il lui restait quelques fragments, l'avait frappé par les couleurs franches des pins et de la mer. Il lui parut évident qu'il s'agissait de Matsushima.

Shingo tenait une femme dans ses bras, sur les herbes, à l'ombre des pins. Il se dissimulait, il avait peur ; l'un des amants devait avoir à se cacher.

C'était une femme très jeune, presque une adolescente. Quel âge pouvait-il avoir, lui, dans ce rêve ? Sans doute devait-il être jeune aussi, car tous deux avaient couru parmi les pins. Il ne lui souvenait pas qu'en étreignant cette femme, il eût été conscient d'une différence d'âge.

Il s'était conduit en jeune homme, sans éprouver pourtant le sentiment d'avoir rajeuni, ni retrouver le souvenir d'une expérience passée. Il avait eu vingt ans tout en restant lui-même, l'homme de soixante-deux ans. Voilà le merveilleux des rêves.

Le bateau à moteur de ses compagnons de voyage s'était éloigné sur la mer. Seule, debout à l'arrière, une autre femme agitait sans arrêt son mouchoir dont la blancheur, se détachant sur l'eau, lui était restée clairement à l'esprit le lendemain matin. On l'avait donc laissé sur cet îlot, mais il n'en avait éprouvé aucune inquiétude. Lui voyait sur la mer s'éloigner le bateau, d'où pourtant, on ne pouvait deviner son refuge : il ne pensait qu'à cela. Sur la vue du mouchoir blanc, il s'était éveillé.

Il n'aurait su dire alors quelle avait été la compagne de son rêve ; il n'en gardait aucune image, ni visage ni sensation. Seule était nette la couleur du paysage. Mais pourquoi Matsushima ? Pourquoi cette île qu'il n'avait jamais vue ? Il n'était d'ailleurs jamais allé sur une île déserte en bateau à moteur.

Il pensa demander à sa famille si rêver en couleurs n'est pas un signe de névrose, mais il n'osa pas. D'avoir étreint une femme en rêve lui inspirait une certaine gêne. Seulement, la nature des songes est telle qu'elle lui rendait sans difficulté la jeunesse tout en lui laissant sa personnalité actuelle.

Ce miracle du temps l'avait quelque peu consolé.

L'énigme que le matin lui proposait ne serait résolue que par l'identification de sa compagne. Ainsi songeait-il, en fumant dans son bureau, lorsqu'on frappa légèrement à la porte.

« Bonjour. » C'était son ami Suzumoto. « Je craignais que tu n'y sois pas. » Il se découvrit. Eiko jaillit de son siège pour le débarrasser de son manteau pendant qu'il s'asseyait. Shingo s'amusait de la calvitie de son visiteur. Quelques vilaines taches de vieillesse, au-dessus des oreilles, s'étaient accentuées.

« Qu'y a-t-il donc, dès le matin ? »

Pour maîtriser son accès de gaieté, Shingo fixait les yeux sur ses mains où de légères taches, parfois, apparaissaient et disparaissaient.

« Tu sais, Mizuta, qui est mort d'une mort paradisiaque...

— Ah ! Mizuta ! » Shingo se souvenait enfin. « J'y suis. On m'a donné du bon thé, pour me remercier du don d'encens. J'en ai repris l'habitude. Celui-là est excellent.

— Le thé, c'est bien bon, mais je ne refuserais pas la grâce d'une mort pareille. Ce sont des histoires dont on entend parler, mais je n'aurais jamais pensé que Mizuta connût cette fin !

— Non, bien sûr.

— Une mort enviable, n'est-ce pas ?

— Toi aussi, tu es gros et chauve. Tu as tes chances.

— Seulement, j'ai moins de tension. Il paraît que Mizuta redoutait une attaque. Il ne pouvait coucher seul hors de chez lui. »

Mizuta était mort subitement dans un hôtel thermal. Aux obsèques, les vieux amis chuchotaient que ç'avait été, pour employer l'expression de Suzumoto, une mort paradisiaque.

À la réflexion, l'histoire semblait un peu suspecte. Il s'était fait accompagner d'une jeune femme, certes, mais fallait-il en conclure...

Pourtant, pendant la cérémonie, Shingo, curieux, avait cherché des yeux cette femme. Les uns disaient qu'elle en garderait un dégoût toute sa vie, les autres, qu'elle devait être comblée si elle tenait à son amant.

Parce qu'ils avaient fait leurs études ensemble, ces sexagénaires utilisaient le jargon d'étudiant, ce qui semblait vraiment à Shingo l'expression même des laideurs de la vieillesse ; ils se donnaient leurs sobriquets ou leurs diminutifs d'autrefois.

S'être connus jeunes éveillait en eux, certes, une cordialité teintée de nostalgie, mais quelque désagrément aussi, car la carapace moisissante de leur égoïsme les enserrait.

La mort de Mizuta, lequel s'était gaussé de Toriyama, décédé le premier, devenait donc un sujet de racontars. Suzumoto soutenait obstinément la thèse de la mort paradisiaque, lors des obsèques. Pour lui, Shingo imaginait une mort semblable et conforme à ses désirs, mais tout à coup, il faillit prendre peur.

« Pour un vieillard, c'est laid, fit-il.

— Tu as raison. Les femmes, nous n'en rêvons même plus, dit l'autre enfin calmé.

— As-tu jamais fait l'escalade du Fuji ? demanda Shingo.

— Le Fuji ? Le mont Fuji ? » Suzumoto montrait un visage étonné. « Non ? Pourquoi ?

— Moi non plus. Mon front blanchit sans que j'aie gravi le Fuji...

— Je ne comprends pas. Y a-t-il un sous-entendu ? »

Shingo se mit à rire. « Tu es fou ! » dit-il.

La secrétaire qui faisait ses comptes sur le boulier, assise à une table, près de l'entrée, pouffa, elle aussi.

« Plus de gens qu'on ne l'imagine parviennent au terme de leur vie sans avoir jamais contemplé les trois vues classiques du Japon.

— Quel est le pourcentage de Japonais qui montent au Fuji ?

— Oh !... Peut-être un pour cent ? »

Suzumoto suivait son idée : « En comparaison, la bonne fortune de Mizuta n'est donnée qu'à un homme sur des dizaines, des centaines de mille...

— Le gros lot, en somme ! Mais la famille du défunt ne doit pas être très contente.

— Parlons justement de la famille du défunt. Mme Mizuta vient de me rendre visite, enchaîna Suzumoto, sur un ton plus professionnel. Elle m'a confié ceci, dit-il en dénouant l'étoffe qui emballait un assez petit paquet. Des masques. Des masques de *nô*. Voilà. Mme Mizuta me demande de les acheter. Alors je suis venu te les montrer.

— Je n'y connais rien. J'en connais l'existence sans en avoir jamais vu, comme pour les trois vues célèbres du Japon. »

Il y avait deux écrins, dont Suzumoto sortit les masques protégés par un sac.

« Celui-ci s'appelle le Jidô* ; celui-là, le Kasshiki*. Ce sont tous deux des masques de garçons.

— De garçons, vraiment ? »

Shingo prit le Kasshiki pour l'examiner, saisissant entre ses doigts la cordelette de papier qui traversait le trou des oreilles.

« Tu vois, les cheveux peints sur le front, en forme de feuille de gingko, c'est une coiffure d'adolescent. Il s'agit donc d'un novice, juste avant la cérémonie de majorité. Vois, il a même des fossettes.

— Tiens ! »

Shingo tendit le bras, d'un geste naturel.

« Mademoiselle Tanizaki, mes lunettes !

— Voilà ! C'est juste ! Il paraît qu'on regarde les masques à bout de bras, en les élevant un peu. La presbytie est propice à la contemplation des masques de *nô*. En les laissant un peu dans l'ombre, un peu penchés.

— Il me semble connaître quelqu'un qui lui ressemble. C'est réaliste. »

Le visiteur expliqua que pencher le masque s'appelle « faire nuageux ». Alors l'expression se teinte de mélancolie. Mais le renverser en arrière s'appelle l'« éclairer », car alors le visage semble joyeux. Le faire mouvoir de gauche à droite s'appelle « s'en servir », ou bien « couper », dit-on.

« Il me rappelle quelqu'un, répéta Shingo. J'ai peine à le prendre pour un garçon, mais un jeune homme, peut-être...

— Jadis, les enfants étaient précoces. D'ailleurs, ce qu'on appelle un visage enfantin nous paraîtrait ridicule. Regarde-le bien, c'est un garçon, tandis que le Jidô, c'est un génie. Je pense qu'il symbolise l'éternel garçon. »

Le vieillard examina le masque de Jidô en le bougeant suivant les indications de Suzumoto. Celui-là portait une frange comme celle des petites filles.

« Qu'en dis-tu ? Le veux-tu ? »

Shingo posa le masque sur la table.

« C'est à toi qu'on les a proposés. Achète-les donc toi-même.

— J'en ai pris. Pour tout dire, la veuve m'avait apporté cinq masques. J'en ai gardé deux, des masques de femmes. J'en ai fait prendre un autre par Umino. Maintenant, je m'adresse à toi.

— Tiens, alors ce sont les restes. Tu as gardé les masques de femmes ! Tu es bien bon !

— Tu les préférerais ?

— Les préférer ? Non, je n'ai pas de préférence.

— Si tu le désires, je peux t'apporter les miens. Ce serait un soulagement pour moi si tu les voulais. Connaissant le genre de mort de Mizuta, je me suis apitoyé devant sa veuve et je n'ai pas osé refuser. Mais on m'a soutenu que ces masques-là sont meilleurs que les masques féminins. Un éternel garçon, n'est-ce pas merveilleux ?

— Mizuta est mort. Toriyama, dont on dit qu'il les a regardés très longtemps chez Mizuta, est mort l'autre jour. Ce n'est pas agréable.

— Mais puisque ce masque incarne l'éternel adolescent !

— Es-tu allé à l'enterrement de Toriyama ?

— J'ai été très impoli, mais j'avais un empêchement. »

Suzumoto se leva.

« De toute façon, je te les laisse. Examine-les tranquillement. S'ils te déplaisent, tu pourras les diriger sur quelqu'un d'autre.

— Plaire ou déplaire, ce n'est pas mon affaire. J'ai l'impression que ces masques ont une certaine valeur. Alors, les garder sans les utiliser, en dehors du *nô*, ce serait les priver de vie.

— Mais enfin...

— Et le prix ? Sont-ils très coûteux ? fit Shingo, comme s'il voulait les rattraper.

— Oui. J'ai demandé à Mme Mizuta de l'écrire sur les cordelettes. Elle dit que cela représente à peu près leur valeur. Mais peut-être rabattrait-elle un peu. »

Shingo, chaussant ses lunettes, essaya d'écarter les cordelettes de papier. Alors l'objet apparut clairement, et il faillit s'exclamer, tant le dessin des cheveux et des lèvres du Jidô lui sembla beau.

Suzumoto parti, la secrétaire s'approcha de la table :

« N'est-ce pas joli ? »

Eiko, sans rien dire, hocha la tête.

« Veux-tu le mettre sur ton visage ?

— Tiens ! mais moi... Ce serait drôle ! Et puis, je porte des vêtements occidentaux ! » Toutefois, quand le vieillard lui eut tendu le masque, elle le posa d'elle-même sur son visage, nouant les cordelettes derrière la nuque.

« Remue la tête doucement.

— Voilà. »

Eiko fit quelques mouvements pour présenter le masque de diverses façons.

« Bien ! bien ! » laissa échapper le vieillard. Il n'en avait pas fallu davantage pour donner vie au masque.

La jeune fille portait une robe d'un rouge profond, ses cheveux frisés dépassaient des deux côtés ; pourtant, l'effet était frappant.

« Est-ce que cela suffit ?

— Cela suffit. »

Il l'envoya sur l'heure acheter quelques livres traitant des masques de *nô*.

3

Les deux masques portaient la signature du sculpteur. Shingo la chercha dans un livre, et découvrit ainsi qu'ils n'étaient pas l'œuvre d'un maître de l'époque « classique » Muromachi*, mais d'un artiste de la période suivante. Bien que ce fût son premier contact avec des masques de *nô*, ceux-ci ne lui donnaient pas l'impression d'être des copies.

« Quels objets maléfiques ! » Yasuko venait de prendre des lunettes pour les regarder.

Kikuko pouffa de rire.

« Comment, Mère, vous y voyez avec les lunettes de votre mari ?

— Oui, répondit Shingo pour sa femme, les lunettes de presbyte sont des lunettes de paresseux, on peut mettre presque n'importe lesquelles. »

Yasuko se servait de celles que Shingo venait de sortir de sa poche.

« En règle générale, le mari vieillit d'abord, mais chez nous, la bonne femme étant la plus âgée... »

Shingo se sentait de bonne humeur. Il se chauffait les jambes près du brasero sans enlever son manteau.

« Ce qui est lamentable avec ces lunettes, continua-t-il, c'est que nous distinguons mal les plats qu'on nous sert, surtout si les aliments sont coupés petit. Quand ma vue s'est mise à baisser, lorsque j'approchais le bol de riz, comme ça, les grains devenaient flous, ils ne se séparaient pas à mes yeux ; quelle fadeur pour le regard ! »

Tout en parlant, Shingo contemplait les masques.

Il finit pourtant par remarquer sa belle-fille qui tenait ses vêtements devant elle, en attendant qu'il se changeât ; il se rendit compte aussi que ce soir encore, Shûichi ne rentrait pas.

Shingo se leva pour se changer, sans quitter des yeux les masques posés sur le brasero, évitant ainsi de rencontrer le regard de Kikuko. Cette dernière arrangeait le complet comme si de rien n'était, sans même approcher des masques.

Cela s'expliquait peut-être par l'absence de son mari. À cette pensée, des nuages obscurcirent le cœur de Shingo.

« Oui, ce sont des objets maléfiques, dit Yasuko. Ne dirait-on pas des têtes humaines ? »

Shingo revenait près du brasero.

« Quel est, à ton avis, le plus beau ?

— Ce serait celui-ci, répondit sans hésiter Yasuko, saisissant le masque de Kasshiki. On dirait un homme vivant.

— Tu trouves ? »

Shingo, déçu par le jugement superficiel de Yasuko, répondit :

« Ils datent de la même époque, sans être de la même main. Ils seraient contemporains de Toyotomi Hideyoshi*. »

Il avait avancé le visage juste au-dessus du Jidô.

Le Kasshiki montrait des traits virils, des sourcils touffus, tandis que le Jidô, plus asexué, levait haut des sourcils en forme de croissant de lune, des sourcils de jeune fille.

Shingo s'approchait de plus en plus du masque. La peau, lisse comme celle d'une adolescente, apparaissait tendre à ses regards.

acquérait, au fur et à mesure que la distance diminuait, la chaleur d'un épiderme humain. Soudain le masque, s'animant, lui sourit.

« Ho ! » Shingo faillit s'étrangler.

À dix centimètres de son visage, une femme vivante lui souriait, d'un sourire pur et beau.

Vraiment les yeux, la bouche vivaient.

Dans les trous vides des pupilles s'étaient insérées des prunelles noires. Les lèvres vermeilles semblaient délicatement humectées.

Tandis que, le souffle coupé, Shingo s'approchait du masque, jusqu'à le toucher du nez, les prunelles presque noires se levaient vers lui, la chair de la lèvre inférieure se gonflait. Il faillit y poser un baiser. Il soupira longuement avant d'en éloigner enfin son visage.

Avec un peu d'éloignement, ce qui venait de se passer n'était que mensonge ; néanmoins, il en restait haletant.

Maussade, Shingo replaça le Jidô dans son sac d'étoffe rouge brochée d'or, et tendit l'écrin du Kasshiki à sa femme. « Range-le. »

Shingo croyait avoir entrevu le fond de la lèvre inférieure, l'endroit où le rouge franc s'atténue. La bouche entrouverte ne montrait pas de dents. Dans le masque peint en blanc, les lèvres se détachaient comme des boutons de fleurs sur la neige.

Il était peu orthodoxe, et sans doute impardonnable, de regarder un masque de *nô* en mettant le nez dessus. Ce ne devait pas être une des manières de l'examiner qu'avait envisagées son auteur. Sur la scène du *nô*, à bonne distance, il paraissait sans doute plus vivant. Pourtant, en s'approchant au plus près, comme venait de le faire Shingo, le masque s'animait.

Le trouble qu'il venait d'éprouver, ce sursaut de passion fatale, lui fit soupçonner qu'il venait de découvrir le secret d'amour du sculpteur. D'ailleurs, ce masque était peut-être plus troublant qu'une femme réelle.

Il tenta d'en rire, et d'attribuer cette impression à sa mauvaise vue.

N'empêche qu'il avait étreint une femme en rêve, trouvé sa secrétaire jolie sous un masque, et manqué poser un baiser sur les lèvres du Jidô. Quelle série de bizarreries... Il se demanda si quelque chose vacillait en lui.

Depuis que sa vue avait baissé, Shingo n'avait jamais posé son visage sur celui d'une jeune fille. Cela serait-il d'une saveur attendrissante pour un presbyte ?

Shingo racontait à sa femme que ce masque avait appartenu à Mizuta, celui qui était mort dans un hôtel thermal, et pour lequel ils avaient reçu du si bon thé.

« C'est un objet maléfique », répétait Yasuko.

Shingo but une tasse de thé ordinaire dans laquelle il avait versé quelques gouttes de whisky.

Dans la cuisine, Kikuko hachait des poireaux qui devaient accompagner un plat de daurade.

4

Un matin du crépuscule de l'année, au dernier mois, Shingo regardait, en se débarbouillant, Teru qui se chauffait au soleil avec ses petits.

Même quand les chiots avaient commencé de quitter leur abri sous la galerie, on n'avait pu savoir s'ils étaient quatre ou cinq. Parfois, Kikuko s'emparait bien vite de ceux qui sortaient et les apportait à la maison ; une fois dans ses bras, ils restaient tranquilles mais comme ils se sauvaient à la vue de quelqu'un et ne se promenaient jamais tous ensemble, la jeune femme elle-même prétendait tantôt qu'ils étaient quatre et tantôt qu'ils étaient cinq.

Au soleil de ce matin-là, on en comptait cinq, à l'endroit où Shingo avait regardé les bruants s'ébattre parmi les moineaux. Jadis, au pied de la colline, on avait entassé les déblais de construction d'un abri antiaérien ; pendant la guerre, on y cultivait des légumes. Maintenant, les bêtes venaient y prendre leur bain de soleil matinal.

Déjà fanées, les hautes herbes dont les oiseaux avaient picoré les épis se courbaient du pied de la colline vers ce talus. Une pelouse tendre avait poussé. Le vieillard fut touché que Teru, dans sa sagesse, eût élu cet endroit.

Avant le lever des hommes, ou peut-être même après, quand ils s'affairaient à leurs préparatifs matinaux, la chienne y conduisait ses petits pour les allaiter au chaud. Elle jouissait du moment présent, sans être dérangée par personne. Shingo sourit à ce tableau qui évoquait le renouveau, car bien que ce fût l'avant-dernier jour de l'année, le soleil à Kamakura semblait déjà printanier.

Cependant, il observait que les petits, obéissant à la dure loi de la nature, se bousculaient pour attraper une tétine puis pompaient avec les coussins des pattes pour tirer le lait. Et Teru, peut-être parce que ses chiots étaient déjà grands, puisqu'ils grimpaient sur le talus, bougeait parfois le haut du corps ou se roulait sur le ventre, comme si elle était lasse d'allaiter. Ses tétines portaient des marques rouges, traces des griffes de ses petits.

Enfin la chienne se releva, fit lâcher prise à ses chiots et descendit en courant du talus. Un noiraud qui s'obstinait tomba, roula jusqu'en bas de la pente ; cela représentait une chute d'un mètre peut-être. Le vieillard en fut surpris.

Le chiot se releva sans mal ; il resta quelques instants ahuri, puis soudain se remit en mouvement et flaira le sol autour de lui.

Shingo s'étonna, car cette attitude de l'animal, sans doute la voyait-il pour la première fois, et pourtant, elle éveillait en lui une impression de déjà vu.

« Ah ! le tableau de Sôtatsu* ! balbutia-t-il, après avoir réfléchi quelques instants, quelle grandeur ! »

Ayant jadis jeté un coup d'œil sur une reproduction du petit chien de Sôtatsu*, il avait cru voir une sorte de jouet stylisé. Mais c'était du réalisme vivant ; cette constatation le frappa.

Que l'on ajoutât un peu de dignité, d'élégance à la silhouette du chiot, et l'on retrouverait tout à fait ce lavis. Shingo se rappela que le masque de Kasshiki lui avait paru réaliste et ressemblait à quelqu'un. Le sculpteur de ce masque était un contemporain du peintre Sôtatsu.

Maintenant, Shingo pouvait affirmer que Sôtatsu avait peint le petit d'une chienne bâtarde quelconque.

« Hou ! hou ! Venez voir ! Voilà tous les petits chiens ! »

Les quatre autres descendaient lentement du talus, craintifs, en s'arc-boutant sur leurs pattes minuscules.

Trompant l'espoir de Shingo, ni le noiraud ni ses frères ne reproduisirent le mouvement qu'avait fixé le pinceau du peintre.

La métamorphose d'un chiot en un lavis de Sôtatsu, celle d'un masque de théâtre en une femme réelle, et réciproquement, c'était peut-être la révélation que lui apportait un regard fortuit...

Le vieillard accrocha sur un mur le masque de Kasshiki, mais le Jidô fut enfoui dans le fond d'un placard.

À l'appel de Shingo, Yasuko et Kikuko étaient accourues dans le cabinet de toilette.

« Vous autres, les femmes, vous n'avez rien vu en vous débarbouillant. »

Une main légère posée sur l'épaule de sa belle-mère, Kikuko protesta : « Les femmes sont très pressées, le matin, n'est-ce pas, Mère ?

— Justement, où est Teru ? dit Yasuko. Où est-elle partie, tandis que ses petits vadrouillent, pauvres abandonnés ?

— Nous serons bien ennuyés quand nous les abandonnerons, ceux-là, dit Shingo.

— Deux des chiots ont déjà trouvé de bons partis.

— Tiens ? Il y a donc des amateurs ?

— Oui. C'est-à-dire que pour l'un, c'est le maître de Teru. Il veut une femelle.

— Vraiment ! Sous prétexte que Teru devient une chienne errante, il prétend l'échanger pour un des petits ?

— Il paraît », dit Kikuko puis, répondant à la question antérieure : « Mère, Teru est allée déjeuner ailleurs. » La jeune femme s'expliqua : « La sagacité de cette chienne surprend le voisinage, et tout le monde en parle. Elle connaît l'heure des repas dans les maisons d'alentour, et fait sa tournée juste au bon moment.

— Comment ! » Shingo ressentit une légère déception. « Alors que nous la nourrissons matin et soir, pensant qu'elle avait enfin pris ses habitudes chez nous, elle guette l'heure des repas des voisins !

— Plutôt que l'heure des repas, l'heure de la vaisselle, précisa Kikuko. Les voisins me disent, quand ils me rencontrent : Ah ! cette fois, c'est chez vous que Teru a mis bas ! et ils prennent de ses nouvelles. Les enfants du coin sont venus en votre absence me demander de leur montrer les petits.

— En somme, cette bête jouit d'une grande popularité.

— Mais oui !

— Une dame m'a raconté une chose amusante, dit Yasuko. Voilà : « Si Teru, cette fois, a mis bas chez vous, il va naître un enfant dans la maison ! » Teru, dit-elle, a poussé la jeune mariée de la famille à avoir un enfant. Quel porte-bonheur, ce chien !

— Oh ! Mère », protesta Kikuko, rougissante ; elle retira sa main de l'épaule de la vieille femme.

« Je répète seulement les propos des voisines.

— Quel rapprochement, entre un chien et un être humain ! » La réflexion de Shingo tombait mal, mais Kikuko releva le visage, qu'elle avait baissé.

« Le vieux père de M. Amamiya s'inquiète beaucoup de Teru. Il est venu me demander d'en prendre soin. Il se montrait trop poli, j'étais confuse.

— Ah ? pourquoi pas ? répondit le vieillard. Elle est venue chez nous, qu'elle y reste ! »

Amamiya était le voisin du maître de Teru. La faillite de son entreprise commerciale l'avait contraint à vendre sa maison ; il avait déménagé pour s'établir à Tôkyô.

Il faisait vivre ses vieux parents, qui s'occupaient encore de leurs petites affaires, mais comme son logement de Tôkyô n'était pas grand, il les avait laissés à Kamakura. Dans le voisinage, on ne désignait ce vieux que sous l'appellation du vieux père de M. Amamiya.

C'était avec lui que Teru s'entendait le mieux. Après avoir emménagé dans sa nouvelle chambre, le vieux était venu la voir.

« Bon, je vais lui donner tout de suite votre réponse. » Sur ces mots, Kikuko tourna les talons et sortit.

Shingo ne la regarda pas partir : il suivait des yeux le chiot noir. Il aperçut par la fenêtre un grand chardon tombé sur le sol, les pétales effeuillés, la tige brisée à la base. Il restait pourtant d'un bleu vif.

« Quelle plante résistante ! » dit Shingo.

LES CERISES D'HIVER

1

La pluie se mit à tomber la veille du Jour de l'An, et continua de tomber le 1er janvier.

Ce jour-là, le calendrier occidental entrait officiellement en vigueur. De cette façon, Shingo avait soixante et un ans et Yasuko soixante-deux.

Le 1er janvier, on peut faire la grasse matinée, mais Shingo fut réveillé de bonne heure par Satoko, qui trottait de long en large sur la véranda.

« Viens, Satoko ! » Kikuko s'était donc levée. « Allons faire griller des galettes de riz pour le déjeuner. Satoko, veux-tu m'aider ? »

Elle tâchait sans doute d'attirer l'enfant vers la cuisine, loin de la chambre de Shingo, mais la petite devait faire la sourde oreille, car le trottinement continua.

« Satoko ! » Cette fois, Fusako l'appelait de son lit. « Viens ! » mais la petite ne répondit même pas.

« Un Jour de l'An pluvieux ! dit Yasuko, réveillée aussi.

— Oui, fit Shingo.

— Satoko se lève, et il faut que Kikuko s'affaire ! Fusako s'arrange pour rester au lit ! » Yasuko bafouillait un peu en disant ces mots.

Shingo s'en amusa. « Il y a longtemps qu'un enfant ne m'a réveillé le matin du Jour de l'An.

— Maintenant, ce sera tous les matins ; et pas seulement aujourd'hui.

— Je ne pense pas. Il n'y a pas de véranda dans la maison d'Aïhara, c'est nouveau pour elle ; quand elle en aura pris l'habitude, j'imagine que cela ne l'amusera plus.

— Croyez-vous ? Les enfants de son âge n'aiment-ils pas tous à trotter sur les vérandas ? Ses pieds collent au sol, fit Yasuko, tendant l'oreille. Cela produit une curieuse impression : cette enfant allait sur ses cinq ans, et puis elle n'en a plus que trois. Un vrai tour de passe-passe ! Pour moi, revenir de soixante-quatre à soixante-deux, cela ne fait pas une telle différence.

— Pardon ! Ce n'est pas si simple et ce qui nous arrive est singulier : comme mon anniversaire tombe avant le tien, nous aurons le même âge pendant quelque temps. De mon jour de naissance au tien. »

Yasuko semblait s'en rendre compte pour la première fois.

« Voici la grande découverte ! Un événement dans notre vie !

— Peut-être, marmonna la vieille femme. Mais à quoi cela nous avance-t-il, au point où nous en sommes !

— Satoko, appelait encore Fusako. Satoko ! » L'enfant, sans doute lasse de courir, rejoignit sa mère. « Comme tes pieds sont froids ! »

Shingo ferma les yeux.

« Si cette petite trottinait quand nous sommes là, ce serait charmant, dit au bout d'un moment Yasuko, mais en notre présence, elle boude et s'accroche aux jupes de sa mère. »

Chacun d'eux tentait-il de détecter chez l'autre un signe d'attachement pour cette enfant ? Shingo, du moins, crut sentir que sa femme le sondait. Peut-être se forçait-il ? Le son des petits pieds collant au sol ne lui avait pas été très agréable, car il n'avait pas assez dormi ; il n'en avait pas été tellement agacé mais l'attendrissement que lui auraient inspiré les pas d'un petit-fils n'y était pas. Son affection devait être en défaut.

Il ne songea pas un instant que là-bas, sur la véranda, avec les volets clos, il faisait bien noir. Sa femme y avait immédiatement pensé. On pouvait donc exciter sa compassion pour l'enfant.

2

Si le mariage malheureux de Fusako, qui avait marqué Satoko d'une tache obscure, éveillait une certaine pitié dans le cœur du

vieillard, il lui causait surtout une irritation permanente, puisqu'en fait, on n'y pouvait rien ; plus encore : la stupéfaction de n'y pouvoir rien.

Bien entendu, les parents ne jouissent que de pouvoirs très limités devant la vie conjugale de leurs enfants, mais ce qui frappait Shingo par-dessus tout, maintenant que la situation avait évolué jusqu'au point où le divorce semblait la seule solution, c'était l'impuissance de sa fille même. Ses parents pouvaient l'héberger, elle et ses enfants, après le divorce, elle n'en serait pas guérie, sa vie n'en serait pas rétablie.

Une femme qui a manqué son mariage n'a-t-elle plus rien à espérer ?

Lorsqu'elle avait quitté son mari, en automne, elle ne s'était pas réfugiée chez ses parents, mais dans le berceau de la famille, à Shinshû. De là, elle leur avait appris, par télégramme, son départ. Shûichi s'était chargé de la ramener.

Au bout d'un mois, elle était repartie, disant qu'elle allait rompre une bonne fois. Peut-être aurait-il mieux valu que son père ou son frère allassent parler au mari ; ils le lui avaient proposé, sans qu'elle voulût rien entendre. C'était à elle seule d'y aller...

Yasuko lui avait offert de garder les enfants.

« Mais c'est justement du sort des enfants qu'il s'agit ! avait rétorqué Fusako, se dressant contre sa mère d'une façon quasi hystérique. Je ne sais pas si j'en aurai la garde. » Fusako, partie, n'était pas revenue.

Après tout, ce genre de problème doit se débattre entre mari et femme. Shingo et les siens, dans l'incertitude, s'étaient demandé combien de temps il convenait d'attendre en silence. Les jours avaient passé, dans un grand malaise, sans que Fusako leur envoyât de nouvelles. Peut-être voulait-elle reprendre la vie commune ?

« Va-t-elle toujours se laisser aller ? avait dit Yasuko.

— C'est nous qui laissons aller », avait répondu Shingo, le visage sombre, comme sa femme.

Soudain, la veille du Jour de l'An, Fusako était revenue.

« Qu'est-il arrivé ? » avait demandé Yasuko, jetant des regards effrayés sur sa fille et sur ses petits-enfants.

Fusako s'était efforcée de fermer avec des mains tremblantes son parapluie dont une ou deux baleines paraissaient cassées.

« Pleut-il ? » avait continué Yasuko.

Kikuko s'était avancée sur le seuil pour prendre Satoko dans ses bras. Fusako avait fait son entrée par la porte de la cuisine, pendant que sa mère s'occupait à disposer dans un plat en bois un mets traditionnel.

Shingo avait soupçonné sa fille de venir quémander un peu d'argent, mais il ne semblait pas que c'eût été le cas.

Yasuko s'était essuyé les mains avant d'entrer dans le salon, restant debout sans pouvoir détacher ses regards de sa fille.

« C'est du joli ! T'avoir renvoyée la veille du Jour de l'An ! »

La jeune femme avait pleuré sans répondre.

« Cela vaut mieux. Une rupture franche et nette ! avait dit Shingo.

— Si c'était vrai, avait rétorqué sa femme. Je n'aurais pas cru possible de renvoyer quelqu'un la veille du Nouvel An !

— Je suis venue de mon plein gré, avait déclaré Fusako, d'une voix que les larmes étranglaient.

— Vraiment ! Alors, tu viens seulement passer les fêtes en famille ! Je te demande pardon. Ne parlons pas de cela maintenant. Nous en discuterons à loisir à la nouvelle année. »

La vieille femme était retournée dans sa cuisine.

Shingo avait été quelque peu surpris par le ton qu'elle avait employé, mais il y trouvait une certaine teneur d'amour maternel. Bien entendu, Yasuko s'était apitoyée devant le spectacle qu'offrait sa fille rentrant à la maison par la porte de service la veille du Jour de l'An, comme par le bruit des pas de l'enfant sur le plancher de la véranda plongée dans l'obscurité. Mais Shingo devinait aussi que sa femme éprouvait vis-à-vis de lui une certaine gêne mêlée d'inquiétude.

Fusako dormit plus tard que les autres, ce matin du 1er janvier. À l'heure de passer à table, ils l'entendirent se gargariser. Sa toilette s'éternisait.

« Si nous prenions un verre en attendant ! dit Shûichi, qui versait déjà du vin doux dans le gobelet de son père. Vos cheveux sont presque blancs, maintenant.

— Bien sûr ! À mon âge, on en a chaque jour davantage. Ils blanchissent même parfois à vue d'œil !

— Ce n'est pas possible !

— Mais si ! Regardez bien ! »

Yasuko et Shûichi regardaient sa tête ; Kikuko, le visage sérieux, le fixait aussi. Elle tenait la dernière-née de Fusako sur les genoux.

3

On avait installé le second brasero pour Fusako et les enfants. Kikuko partit les rejoindre. Yasuko se tenait de côté, tandis que les deux hommes se faisaient face par-dessus leurs coupes. Shûichi ne buvait pas souvent chez lui, mais ce Nouvel An pluvieux l'entraînait peut-être au-delà de sa capacité de résistance. Il se versait coupe sur coupe, oublieux de son père. Son regard commençait à chavirer.

À voir ce regard, le vieillard se rappelait ce qu'on lui avait appris : son fils s'était mis, chez sa maîtresse, dans un état d'ivresse brutale ; il avait fait pleurer cette femme en exigeant que sa compagne chante pour lui.

« Kikuko ! appelait Yasuko. Voudrais-tu nous apporter à nous aussi des oranges ? » Kikuko fit glisser la porte, et quand elle eut apporté les fruits, la vieille femme continua : « Viens me tenir compagnie. J'ai une paire de buveurs moroses sur les bras. »

Kikuko jeta un coup d'œil sur son mari. « Il ne me semble pas que Père ait beaucoup bu, fit-elle pour détourner la conversation.

— Je réfléchissais un peu, marmonna Shûichi, qui prit un air venimeux. Je pensais à votre vie, Père.

— À ma vie ? Quoi de particulier ?

— Rien que de vague. Mais s'il fallait résumer mes cogitations, voici : votre vie est-elle une réussite ou un échec ?

— Je te défie d'en juger, répliqua Shingo, qui garda le silence ensuite, pendant un moment. Eh bien, continua-t-il, les plats qu'on nous a servis en ce Jour de l'An m'ont rappelé le goût de ceux d'avant-guerre. Sous ce rapport, on peut estimer que ma vie est une réussite.

— Les plats ? Que représentent les plats dans cette affaire ?

— Mais oui, les plats. N'est-ce pas à cela que tout se ramène ? Si tu nous dis que tu as un peu réfléchi à la vie de ton père...

— Un peu, mais enfin...

— Une vie médiocre, ordinaire, assez longue et qui débouche maintenant sur un bon repas de 1er janvier. Combien de gens sont morts !

— En effet !

— Mais si l'on doit jauger un père d'après la réussite ou l'échec conjugal de ses enfants, alors je n'ai pas à me féliciter.

— Est-ce là votre véritable sentiment ?

— Cessez donc, vous deux ! fit Yasuko, levant la tête. Vous ne commencez pas très bien l'année. » Puis, à voix basse : « Fusako est là. Ne l'oubliez pas. Au fait, où est-elle ?

— Endormie, dit Kikuko.

— Satoko ?

— Satoko et la toute petite aussi.

— Tiens ! Endormies toutes les trois ? » Yasuko ouvrait des yeux ronds, et sur son visage se lisait un peu de cette innocence qui vient avec l'âge.

La porte d'entrée s'ouvrit. Kikuko se leva. Tanizaki Eiko venait présenter ses vœux.

« Tiens ! Par une pluie pareille ? » fit Shingo, surpris, dont l'exclamation fit écho à celle de Yasuko. « Elle dit qu'elle ne veut pas monter, dit Kikuko.

— Ah ! » Shingo, se levant, se dirigea vers l'entrée.

Eiko l'attendait, debout, son manteau sur le bras, vêtue d'un ensemble de velours noir ; le visage sans doute rasé, lourdement fardé, dans une posture un peu contrainte, elle semblait rapetissée. Son salut parut emprunté.

« Quelle gentillesse de venir sous cette averse ! Personne ne se dérange aujourd'hui ! Moi-même, je ne comptais pas sortir. Monte te réchauffer, car il fait froid.

— Merci beaucoup. »

Shingo ne discernait pas si l'attitude de la jeune fille provenait de son voyage à pied sous la pluie froide et le vent, ou de quelque secret qu'elle voulait lui confier.

De toute façon, venir par un temps pareil lui parut méritoire.

Eiko ne semblait pas désireuse d'entrer.

« Dans ce cas, je vais me risquer dehors aussi. Attends-moi quelques minutes là-haut, s'il te plaît. Je t'accompagne. J'ai l'habitude de me présenter chaque 1er janvier chez M. Itakura, l'ancien directeur de notre société. »

Dès le matin, Shingo avait été préoccupé par cette obligation. La visite d'Eiko le décidant, il alla rapidement se préparer.

Shûichi s'était sans doute allongé dès que son père eut quitté la pièce pour descendre dans l'entrée, car ce dernier revenant se changer l'avait vu se relever.

« Tanizaki est là », dit Shingo.

Comme si cette visite ne le concernait en rien, Shûichi refusa de la voir.

Quand son père sortit, Shûichi leva la tête et suivit des yeux la silhouette qui s'éloignait.

« Vous feriez bien de rentrer avant la nuit.

— Oui, je reviendrai de bonne heure. »

Teru, la chienne, était venue jusqu'à la porte. Le chiot noir, sortant on ne savait d'où, courut à la rencontre de Shingo, pour imiter sa mère. Il trébucha, se mouillant tout le poil d'un côté du corps.

« Oh ! le pauvre ! »

Eiko s'accroupit près de lui.

« Cinq petits sont nés chez nous. Certaines personnes en veulent et quatre sont déjà casés. Il ne nous reste que celui-ci.

— Mais nous l'avons promis. »

Le train de la ligne de Yokosuka* était quasi vide.

Voyant les gouttes de pluie passer presque à l'horizontale devant les vitres du train, Shingo, se trouvant bien du mérite à sortir, en éprouva de la satisfaction.

« A cette date, chaque année, le train est bondé de gens qui vont faire leurs vœux au temple de Hachiman*. »

Eiko hocha la tête.

« Tu viens tous les 1er janvier chez nous, remarqua Shingo

— Oui. » La jeune fille garda le visage baissé.

« Même si je quittais le bureau, j'aimerais que vous m'autorisiez à me présenter chez vous le 1er janvier.

— Tu nous quitteras quand tu te marieras, dit Shingo. Qu'as-tu donc ? Aurais-tu quelque chose à me dire ?

— Non.

— Parle net. Pour ma part, j'ai l'esprit émoussé, je suis un peu distrait.

— Vous plaisantez, dit Eiko d'un ton bizarre. De toute façon, je souhaite m'en aller. »

Shingo, que ces paroles ne prenaient pas entièrement par surprise, ne trouvait pas grand-chose à répondre.

« Vous dire cela le 1er janvier... Je n'étais pas venue dans ce but, continua-t-elle d'une voix de grande personne. Nous en reparlerons un autre jour.

— Bon. »

L'humeur de Shingo s'assombrit. Il lui semblait que cette fille, qui

travaillait pour lui depuis environ trois ans, devenait soudain une autre femme. Elle n'était visiblement pas la même. Cependant, il ne l'avait jamais observée de très près, car il la considérait comme une secrétaire, sans plus.

Il éprouva soudain le besoin de la retenir, bien qu'il n'eût évidemment aucune prise sur elle.

« Si tu nous quittes, ce serait à cause de moi. Je t'ai contrainte à m'accompagner jusqu'à la maison de la maîtresse de Shûichi. Cela t'a déplu. Trouves-tu gênant de rencontrer Shûichi au bureau ?

— Cela m'a été très pénible, dit nettement Eiko. Mais à la réflexion, j'ai compris que c'était une démarche bien naturelle pour un père. D'ailleurs, je me suis rendu compte que j'avais tort. J'étais flattée que M. Shûichi m'invite à danser, par exemple, si bien que j'ai accepté des invitations chez Kinuko. Je suis déshonorée !

— Déshonorée ? Le mot est fort.

— J'ai mal agi, fit Eiko tristement, les yeux mi-clos. Quand je quitterai le bureau, pour vous remercier de vos bontés, je prierai Mme Kinuko de s'effacer. »

Shingo, surpris, était aussi un peu gêné.

« Tout à l'heure, j'ai rencontré la jeune dame dans l'entrée, n'est-ce pas ?

— Tu veux parler de Kikuko,

— Oui. J'ai été peinée. J'ai résolu de parler à Kinuko, à tout prix. »

Shingo se sentit l'esprit plus léger. L'optimisme d'Eiko devait être communicatif. « Peut-être ne serait-il pas impossible que l'affaire soit réglée par cette main légère ? » se dit soudain le vieillard.

« Mais il n'est pas séant que je te demande de tenter pareille démarche.

— C'est moi qui ai pris cette résolution, de mon libre arbitre, afin de vous manifester ma gratitude. »

Ces grands mots, sur de si petites lèvres, provoquaient un certain malaise chez Shingo.

Il envisagea de l'inviter à mettre un terme à ses interventions irréfléchies, mais Eiko paraissait émue par ses propres « résolutions ».

« Je ne comprends pas les hommes ! Quand on a une épouse si charmante... Cela m'agace de le voir prendre du bon temps avec Kinuko, mais s'il s'agissait de sa femme, quelle que soit leur intimité, je n'en ressentirais nulle jalousie.

— Peut-être une femme qui n'inspire aucune jalousie aux autres

femmes laisse-t-elle les hommes insatisfaits ? fit Shingo riant un peu jaune.

— Il m'a souvent déclaré que sa femme était puérile.

— Il t'a dit cela ? À toi ?

— Oui. À moi, et à Kinuko... « Comme elle est enfantine, elle plaît à mon père », nous racontait-il.

— L'imbécile ! »

Il jeta malgré lui un coup d'œil à la jeune fille qui continua, un peu vite :

« Mais il ne dit rien, maintenant, il n'en parle plus. »

Shingo sentit un tremblement de colère le gagner. Pour lui, les propos de son fils s'appliquaient à l'être physique de sa femme. Que s'attendait-il donc à trouver en elle ? Une prostituée ? Quelle phénoménale ignorance, lui sembla-t-il, mais aussi, quelle atrophie des qualités spirituelles ! Cela l'autorisait-il à commettre une telle inconvenance ? Parler de sa propre femme à Kinuko, et même à Eiko !

Shingo jugeait son fils cruel, et non seulement lui, mais Kinuko comme Eiko lui parurent cruelles à l'égard de Kikuko.

Shûichi n'avait-il pas été sensible à la pureté de la jeune femme ?

Le vieillard évoquait le visage, enfantin, blanc et fin de sa bru, cette dernière venue de la famille.

Éprouver une haine physique de son fils, à cause de l'épouse de celui-ci, ce n'est pas une réaction très normale ; cela, Shingo s'en rendait compte, mais il ne pouvait s'en défendre.

Il avait épousé Yasuko, d'un an son aînée, lorsque la sœur de celle-ci, pour laquelle il avait éprouvé de l'attirance, était morte. Cette tendance un peu bizarre restait sous-jacente dans sa vie ; c'était ce qui le mettait en fureur à cause de Kikuko.

Kikuko restait sur sa jalousie, du fait que Shûichi eût si vite pris une maîtresse, mais en dépit de l'insuffisance morale de Shûichi, de sa cruauté, peut-être même à cause de cela, la femme commençait à s'éveiller en elle.

Shingo songea qu'Eiko, sous ce rapport, était encore moins développée que sa belle-fille.

En fin de compte, le vieillard sentit que sa tristesse tempérait sa colère ; il se tut.

Eiko resta silencieuse aussi. Elle ôta ses gants, se recoiffa.

4

Il y avait un cerisier tout épanoui dans le jardin de cette auberge d'Atami*. Cela se passait au mois de janvier. On appelle ces arbres les cerisiers du froid.

Shingo s'était laissé dire qu'ils avaient commencé de fleurir dès avant la fin de l'année, mais il crut retrouver le printemps, dans un monde différent de son univers quotidien.

Le vieillard confondait les fleurs roses des pruniers avec celles des pêchers, et se demandait si les fleurs blanches ne seraient pas celles d'un abricotier.

Avant de voir sa chambre, Shingo, séduit par la réflexion des cerisiers épanouis dans les eaux d'une source, alla jusqu'à la berge pour s'y arrêter un moment. Debout sur un petit pont, il contempla cette floraison puis passant sur l'autre rive, admira les pruniers taillés en forme de parasols et couverts de fleurs rouges. Trois ou quatre canards qui s'y abritaient se sauvèrent en courant. Le jaune de leur bec, celui de leurs pattes, un peu plus soutenu, lui rappelaient aussi le printemps.

Le lendemain, sa société donnait une réception ; Shingo était venu l'organiser. Quand il aurait discuté avec l'aubergiste, son travail serait fini.

Assis sur une chaise de la véranda pour contempler le jardin, il remarqua des azalées blanches. De gros nuages de pluie, venant du col de Jikkoku, se dirigeaient vers lui ; alors il rentra dans sa chambre.

Sur la table étaient posées sa montre-bracelet et sa montre de gousset. Cette dernière avançant de deux minutes, ses deux montres se trouvaient rarement d'accord, ce qui l'agaçait.

« Si cela vous contrarie, contentez-vous d'une seule ! » disait Yasuko.

Ce point de vue se défendait, bien sûr, mais cela faisait des années que Shingo avait pris l'habitude d'en porter deux.

Dès avant le dîner, la tempête se déchaîna. L'électricité sauta. Shingo se coucha de bonne heure.

Il fut réveillé par un chien qui hurlait dans le jardin, par le vacarme de la pluie et du vent ; on aurait dit le bruit de l'océan quand il fait gros temps.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front ; l'atmosphère de la chambre lui parut lourde, stagnante, tiède, suffocante, comme lorsqu'un orage doit éclater au bord de la mer, au printemps.

Il prit une inspiration profonde, saisi d'inquiétude, comme s'il allait cracher le sang. Cela lui était arrivé lors de ses soixante ans, mais jamais depuis.

« Ce n'est pas dans la poitrine, se dit-il, ce n'est qu'une nausée. »

Il ressentait une gêne à l'intérieur des oreilles, qui se déplaça vers les tempes, jusqu'au front. Il se massa le front et la poitrine.

Ce bruit de mer déchaînée venait du frottement de la pointe de la tornade, du vent et de la pluie ruisselant sur le flanc de la montagne ; des profondeurs de la tempête se rapprochait un grondement lointain.

« C'est un train qui traverse le tunnel de Tanna* », pensa-t-il ; ce ne pouvait être autre chose. Un sifflement retentit quand le train sortit du tunnel. Shingo, soudain pris de peur, se sentit tout à fait réveillé.

Le grondement s'était prolongé très longtemps. Le tunnel mesurant environ huit kilomètres, le train devait mettre sept ou huit minutes pour le traverser ; or il lui semblait l'avoir entendu dès le moment où le train était entré dans la bouche la plus éloignée du tunnel, à Kannami*. Se pouvait-il que ce grondement du train dans le tunnel s'entende à huit cents mètres de la bouche d'Atami ?

Il avait ressenti dans sa tête la présence du train qui traverse le tunnel noir en même temps qu'il en avait perçu le bruit, pendant toute la traversée, jusqu'à la plus proche embouchure ; poussant un soupir de soulagement lorsque le train était sorti.

Pourtant c'était bizarre. Le vieillard restait perplexe. « Il faudra se renseigner demain près de l'hôtelier, décida-t-il, et téléphoner à la gare. »

Il fut long à se rendormir.

« Shingo-o-o ! Shingo-o-o ! » Il s'entendit appeler, dans son demi-sommeil. La seule qui eût jamais prononcé son nom de cette façon avait été la sœur de Yasuko. Ce fut un réveil d'une douceur indicible.

« Shingo-o-o ! » La voix s'était faufilée sous la fenêtre, derrière la maison, et l'appelait.

Shingo fut soudain bien réveillé. Le bruit du ruisseau qui coulait derrière l'auberge s'était enflé. On entendait des voix d'enfants.

Shingo se leva, poussa les volets extérieurs. Le soleil du matin

rayonnait, de ce rayonnement chaleureux que mouillait la pluie du printemps. Dans le sentier qui courait de l'autre côté du ruisseau, sept ou huit enfants s'étaient groupés pour aller à l'école. Était-ce eux qu'il avait entendus s'interpeller ?

Néanmoins, Shingo se pencha par la fenêtre et fouilla du regard les bosquets de bambous, sur la plus proche rive.

L'EAU DU MATIN

I

Lorsque, au Nouvel An, son fils lui avait dit que sa tête blanchissait, le vieillard avait répondu qu'à son âge les cheveux blanchissent d'un jour à l'autre, et parfois même à vue d'œil. Il songeait à Kitamoto.

Un certain nombre de ses anciens condisciples d'études, maintenant sexagénaires, avaient vu la chute de leur fortune pendant ou après la guerre.

Chute terrible car, à cinquante ans, on est un notable. Se relever est difficile ! Ces hommes appartenaient également à la génération qui vit périr ses fils à la guerre.

Kitamoto y avait, lui aussi, perdu trois fils. Lors de la reconversion des industries de guerre, Kitamoto, qui était ingénieur, se trouva inutilisable.

Un de leurs vieux amis, rendant visite à Shingo dans son bureau, lui avait raconté cette histoire :

« On dit qu'il fut atteint de folie pendant qu'il arrachait ses cheveux blancs. N'allant plus au bureau, donc ayant des loisirs, il les arrachait sans doute pour se distraire. Aussi sa famille considéra-t-elle cela, d'abord, comme une manie sans conséquence — une chose négligeable. Pourtant Kitamoto s'installait tous les jours devant son miroir. L'endroit qu'il avait élagué la veille blanchissait de nouveau le lendemain. Les cheveux blancs devaient être, en vérité, trop nombreux pour qu'on les arrachât.

« Tous les jours, les séances devant le miroir allongeaient. Per-

sonne ne le voyait plus. « Tiens ! le revoilà devant le miroir ! » S'il s'en éloignait un instant, il y revenait bien vite, inquiet. Il n'arrêtait pas de s'arracher les cheveux.

— Mais comment ses cheveux n'ont-ils pas disparu complètement ? demanda Shingo, qui commençait à rire.

— Ah ! non, ce n'est pas drôle ! Il ne lui restait plus un cheveu sur la tête ! »

Shingo rit plus fort.

« Mais rends-toi compte ! Ce n'est pas une invention ! » L'ami regardait Shingo bien en face. « Plus il s'arrachait de cheveux blancs, plus sa tête blanchissait, disait-on. Qu'il en tirât un, quelques-uns blanchissaient alentour. Il se dévisageait avec un regard indéfinissable... Ses cheveux devinrent très rares. »

Shingo réprima son hilarité. « Sa femme l'a-t-elle laissé faire sans rien dire ? » essaya-t-il de demander, mais son ami continuait d'un air important :

« Voilà donc notre Kitamoto quasiment déplumé. D'ailleurs, il paraît que les trois poils qui lui restaient étaient tout blancs.

— Mais cela devait lui faire mal ?

— Quand il les arrachait ? Il les prenait un par un, soigneusement, pour ne pas en retirer de noirs, alors cela ne lui faisait pas de mal. Seulement, quand on enlève tant de cheveux, la peau de la tête tire, elle devient très sensible. Cela ne saigne pas, mais le crâne pèle, rougit, gonfle. En fin de compte, on l'a fait interner. Le peu de cheveux qui lui restaient, Kitamoto se les est arrachés à l'hôpital. Cela fait frémir, n'est-ce pas ? Quelle affreuse obsession... Il refusait de vieillir ; il voulait rajeunir. On ne saurait dire pourtant s'il s'est mis à s'arracher les cheveux parce qu'il était dément, ou s'il est devenu dément parce qu'il s'arrachait les cheveux.

— Mais enfin, il a guéri ?

— Il a guéri. Ce fut un miracle : sur sa tête toute nue, des cheveux bien noirs ont recommencé à pousser dru. »

Shingo se remit à rire : « Quelle belle histoire !

— Mais ce n'est pas une histoire, rétorqua son ami, fort sérieux. Nous rajeunirions peut-être beaucoup si nous perdions la raison. » Il regarda la tête de Shingo : « Pour moi, c'est sans remède, mais toi, tous les espoirs te sont permis. » Cet ami était fort chauve.

« Je vais peut-être aussi me mettre à m'arracher les cheveux, dit Shingo.

— Essaie, mais tu n'auras pas assez de passion pour tout enlever.

— Non. D'ailleurs, mes cheveux blancs ne me tourmentent pas. Je ne tiens pas non plus à rester noir jusqu'à la folie.

— C'est que ta situation est stable. Tu as nagé tranquillement parmi les désastres et parmi les souffrances de millions de gens.

— Ce n'est pas si simple, dit Shingo. Tu aurais pu dire à Kitamoto qu'il est plus facile de se teindre que de s'arracher les cheveux sans fin.

— Se teindre, c'est mentir. Si l'on envisage de mentir, il n'arrivera jamais de miracle.

— En fin de compte, je crois bien que Kitamoto est mort. Même si le miracle dont tu parles a lieu, même si la chevelure rajeunit...

— Es-tu allé à son enterrement ?

— À l'époque, je n'ai pas été averti. J'ai appris sa mort quand la situation s'est un peu stabilisée, après la guerre. De toute façon, comme c'était à la pire époque des bombardements, je ne serais pas allé à Tôkyô.

— Un miracle contre nature, ça n'est pas durable. Kitamoto s'est révolté contre le cours des ans, contre la fatalité du déclin.

— Peut-être, mais j'envisage la fatalité autrement. Ses cheveux sont redevenus noirs, mais sa vie n'en a pas été prolongée pour autant. Peut-être même a-t-il dépensé une énergie fantastique pour que les noirs repoussent après les blancs, et le cours de ses jours en a-t-il été abrégé. Quoi qu'il en soit, cet homme a joué sa vie dans cette aventure, et nous ne pouvons nous en désintéresser », conclut Shingo.

Sur la tête de son ami, quelques rares cheveux, sur les côtés, entouraient le crâne chauve d'un petit rideau.

« Toutes les personnes que je rencontre maintenant ont les cheveux blancs. Moi-même, je n'en avais pas tant pendant la guerre, mais depuis... »

Shingo n'avait pas pris l'histoire de son ami pour argent comptant, mais comme une anecdote sur laquelle on aurait brodé.

Pour la mort de Kitamoto, c'était un fait acquis, car Shingo en avait entendu parler d'un autre côté.

Après le départ de son ami, Shingo, songeant à cette histoire, se fit une réflexion bizarre. La mort de Kitamoto ne pouvant être contestée, il lui parut également vrai que les cheveux blancs de Kitamoto aient été remplacés par des noirs. Si vraiment ces cheveux

noirs avaient repoussé, sans doute était-il vrai que Kitamoto eut été frappé de démence. Si vraiment Kitamoto était fou, sans doute était-il vrai qu'il se fut auparavant arraché tous les cheveux. Si vraiment il s'était arraché tous les cheveux, sans doute était-il vrai que ses cheveux blanchissaient tandis qu'il se regardait dans la glace. Alors l'histoire de son ami ne serait-elle pas véridique de bout en bout ? Le vieillard en ressentit une certaine frayeur.

« J'ai tout à fait oublié de lui demander quel aspect Kitamoto présentait à sa mort, et si ses cheveux étaient noirs ou blancs. » Tout en se parlant à soi-même, Shingo se mit à rire, mais ni ses paroles ni son rire ne furent audibles ; il fut seul à s'entendre.

Parmi les anciens camarades de Shingo, deux étaient morts d'une mort curieuse : Mizuta et Kitamoto. Le premier, mort inopinément, dans un hôtel thermal avec une jeune personne ; à la fin de l'année précédente, Shingo s'était vu dans l'obligation d'acquérir des masques de Nô que le défunt avait laissés. Pour Kitamoto, Shingo s'était chargé de Tanizaki Eiko.

Mizuta étant mort après la guerre, Shingo aurait pu assister à son enterrement, mais celui de Kitamoto, pendant les bombardements, ne lui avait été connu que plus tard.

Lorsque Tanizaki Eiko s'était présentée avec une lettre de recommandation de la fille de Kitamoto, Shingo avait découvert que la famille du défunt s'était fixée dans la province de Gifu depuis l'évacuation.

Eiko s'était donnée pour une amie de classe de la fille de Kitamoto, mais la demande de celle-ci n'avait pas été sans surprendre beaucoup Shingo, qui ne l'avait jamais rencontrée ; Eiko même ne l'avait pas vue depuis la guerre. Shingo trouvait ces jeunes personnes bien légères. Si la femme de Kitamoto s'était, à la requête de sa fille, souvenue de Shingo, que n'avait-elle écrit elle-même ?

Shingo n'avait pas pris cette lettre de recommandation très au sérieux. Quand Eiko, une fille maigriotte, s'était présentée, elle lui avait produit l'impression d'une tête folle.

Pourtant, il l'avait fait engager, et fait affecter à son bureau. Elle y avait travaillé trois ans. Trois ans, c'est peu, mais pour Eiko, c'était bien beau, se dit plus tard Shingo.

Pendant ces trois années, Eiko était allée danser avec Shûichi — rien là que d'assez normal — mais elle s'était rendue dans la maison de la maîtresse de son fils. Shingo était même allé voir cette maison,

guidé par elle. Tout cela semblait être devenu bien lourd pour la jeune fille, qui voulait quitter ce bureau.

Shingo n'avait jamais abordé avec elle le sujet de Kitamoto. Elle ignorait probablement tout de la folie du père de son amie ; les deux jeunes filles ne devaient pas être assez liées pour qu'Eiko se fût mêlée à la famille de Kitamoto.

Shingo la considérait comme une tête folle, mais après son départ, il se rendit compte qu'elle était douée d'une petite dose de conscience et de bonne volonté. Conscience et bonne volonté qui lui parurent encore pures parce qu'elle n'était pas mariée.

2

« Père, déjà debout ? »

Kikuko vida l'eau qu'elle allait utiliser pour sa toilette ; elle en fit couler de la fraîche dans la cuvette pour Shingo.

Quelques gouttes de sang tombèrent dans cette eau, s'y diluant, s'y affadissant.

Shingo se rappela soudain le jour où il avait craché le sang. Celui de Kikuko lui parut plus beau. Il crut à une légère hémoptysie, mais ce n'était qu'un saignement de nez.

Kikuko pressait une serviette contre ses narines.

« La tête en arrière, la tête en arrière ! » Shingo l'entoura de son bras, mais elle, se dégageant peut-être, chancela vers l'avant. Il la saisit par l'épaule pour la retenir, puis lui posa la main sur le front et lui renversa le visage.

« Laissez donc, Père ! Excusez-moi ! »

Tandis qu'elle parlait, un filet de sang coula de sa paume vers son coude.

« Ne bouge pas. Assieds-toi, puis tu t'allongeras. »

Soutenue par son beau-père, Kikuko s'accroupit en s'adossant au mur.

« Allonge-toi », répéta Shingo.

Immobile, les yeux clos, le visage blanc comme si elle se fût évanouie, la jeune femme semblait innocente, une enfant résignée. Shingo remarqua la légère cicatrice dans les cheveux du front.

« Est-ce fini ? Quand le sang ne coulera plus, tu iras te reposer dans ta chambre.

— Mais ça va bien, maintenant, dit-elle en s'essuyant le nez avec la serviette. La cuvette est sale, je vais la nettoyer.

— Ce n'est pas la peine. »

Shingo s'empressa de la vider, en songeant à la couleur du sang, fade, délavée dans le fond. Sans utiliser le récipient, il mit les mains sous le robinet pour se débarbouiller. L'idée lui vint de réveiller sa femme afin qu'elle prenne soin de Kikuko, mais il pensa que celle-ci n'aimerait pas se montrer à sa belle-mère ainsi diminuée.

Le sang avait presque jailli du nez de la jeune femme, mais Shingo avait vu jaillir sa souffrance.

Elle passa près du vieillard, qui se peignait devant la glace.

« Kikuko !

— Oui ? » Elle tourna la tête vers lui tout en continuant son chemin vers la cuisine. Ensuite, elle apporta une pelle. Shingo vit éclater des flammèches. Elle déposait dans le brasero de la salle à manger des charbons allumés sur le gaz.

Shingo stupéfait laissa fuser une exclamation ; il s'apercevait qu'il avait oublié sa fille. Voilà pourquoi la salle à manger était encore sombre : Fusako dormait avec ses deux enfants dans la pièce voisine, et l'on n'avait pas encore ouvert les panneaux extérieurs.

Inutile de déranger la vieille femme pour venir en aide à Kikuko, puisque Fusako se trouvait là. Mais il avait songé à l'une et pas à l'autre. C'était curieux.

Quand Shingo se fut installé devant le brasero, Kikuko lui apporta du thé chaud.

« As-tu des éblouissements ?

— Un peu.

— Repose-toi donc ce matin. D'ailleurs, il est encore tôt.

— Il vaut mieux me remuer. Le saignement s'est arrêté sous l'effet de la bise, quand je suis allée prendre les journaux. D'ailleurs, on dit qu'une femme qui saigne du nez, ce n'est jamais grave, répliqua Kikuko, d'un ton léger. Il fait froid, ce matin, Père. Pourquoi si matinal ?

— Je ne sais pas. J'étais éveillé longtemps avant d'entendre la cloche du temple. Elle sonne à six heures, hiver comme été. »

Bien que Shingo se fût levé le premier, il partit pour la ville plus tard que Shûichi. C'était son habitude, à la mauvaise saison.

À l'heure du déjeuner, il invita son fils dans un restaurant européen du quartier.

« Connais-tu la cicatrice que Kikuko porte au front ?

— Bien sûr.

— Tu sais que sa naissance a été difficile et que le médecin a dû la tirer avec les fers. Je n'affirmerai pas que ce soit un reste des tourments de sa venue au monde, mais les cicatrices apparaissent quand elle souffre.

— Ce matin ?

— Oui.

— Ça devait venir du saignement de nez. Lorsqu'elle a mauvaise mine, la cicatrice ressort. »

Kikuko avait donc, à l'insu de Shingo, parlé de son malaise à Shûichi. Le vieillard en ressentit une légère déception.

« Déjà hier soir, Kikuko n'a pas dormi », fit Shingo.

Shûichi fronça les sourcils et garda le silence un moment.

« Père, vous n'avez aucune raison de vous soucier tant de cette femme ; ce n'est pas votre fille, après tout.

— Pas ma fille ! dis-tu. N'est-ce pas ta femme ?

— Je dirai donc que vous n'avez aucune raison de vous soucier tant de la femme de votre fils.

— Qu'entends-tu par là ? »

Shûichi ne répondit pas.

3

En entrant dans le salon, Shingo trouva son ancienne secrétaire assise sur une chaise, et une inconnue debout près d'elle.

« Voilà longtemps que je ne vous ai vu, dit la jeune fille en guise d'entrée en matière, il fait chaud... »

Eiko semblait moins maigre, elle se maquillait davantage. Shingo se rappela ses seins qui auraient tenu dans le creux de la main quand il l'avait emmenée danser.

« Voici Mme Ikeda dont je vous... » En présentant son amie, Eiko faisait les yeux doux, et paraissait au bord des larmes — son expression habituelle dans ses moments sérieux.

« Ah ! bien ! Ogata. »

Shingo n'allait pourtant pas dire à cette femme : « Je vous remercie du soin que vous prenez de mon fils ! »

« Mme Ikeda ne voulait pas vous voir. Elle disait qu'il n'y avait aucune raison, mais je l'ai suppliée.

— Ah ! bon ! » puis s'adressant à Eiko : « Cela vous convient-il, ici ? Nous pouvons sortir, aller ailleurs. »

Eiko regarda son amie d'un air interrogateur.

« Cela me convient », répondit celle-ci sans aménité.

En vérité, Shingo se trouvait fort embarrassé. Sa secrétaire lui avait un jour proposé de lui présenter la compagne de la maîtresse de Shûichi, mais il ne l'avait pas prise au sérieux. Deux mois après son départ du bureau, Eiko tenait parole. Shingo en fut très surpris.

Les amants auraient-ils enfin décidé de rompre ? Shingo attendit qu'Eiko ou Mme Ikeda commence.

« Si je suis venue, dit cette dernière sur un ton dans lequel perçait la révolte, c'est qu'Eiko a tant insisté. Moi, je n'en voyais pas l'utilité. Enfin, puisque je suis là : depuis longtemps déjà, je dis à Kinuko qu'il vaudrait mieux pour elle se séparer de M. Shûichi. S'il s'agissait de jouer un rôle dans leur rupture, j'accepterais.

— Parfait.

— Eiko vous garde beaucoup de reconnaissance, et puis elle s'apitoie sur l'épouse de M. Shûichi.

— Parce que c'est une femme bien ! coupa la jeune fille.

— Quoi qu'en dise Eiko dans ses conversations avec Kinuko, de nos jours, peu de femmes se retirent parce que l'épouse du monsieur est une personne bien. « Je consens à rendre l'homme qui n'est pas à moi, mais qu'on me rende le mien, qui est mort à la guerre », voilà comment Kinuko me répond d'abord. « Qu'on me le rende vivant, et je le laisserai tout à fait libre, et même d'avoir des aventures, et même de prendre une maîtresse. Qu'en dis-tu ? » Voilà ce qu'elle me demande. Moi aussi, j'ai perdu mon mari à la guerre, je la comprends assez. Kinuko dit : « Nous avons supporté l'absence de nos maris quand ils sont partis pour la guerre, puis ils sont morts. Qu'allons-nous devenir ? Quand Shûichi vient me voir, il n'y a pas à s'inquiéter, sa vie n'est pas en danger, il repart sain et sauf. N'est-ce pas vrai ? »

Shingo riait jaune.

« Même si sa femme est une personne très bien, elle n'a pas perdu son mari à la guerre, alors...

— Mais ce sont des propos extravagants !

— Ceux qu'elle tient quand elle est ivre et qu'elle pleure. Elle boit avec Shûichi, puis elle lui dit : « Allez, rentrez chez vous, dites à votre femme qu'elle ignore ce que c'est, de voir son mari partir pour la guerre. Toi, tu as un mari qui revient forcément. Dites-le-lui ! — Oui, je le lui dirai ! »

— Moi, je suis dans le même cas ; dans les amours des veuves de guerre n'entre-t-il pas quelque cruauté ?

— Par exemple ?

— Les hommes, et Shûichi même, sont terribles quand ils sont ivres. Lui se montre très violent avec Kinuko. Il la force à chanter ; elle n'aime pas cela. Moi, je suis faible, je chante parfois à mi-voix, et je le calme. Sans quoi, il nous ferait honte devant les voisins... Quand il me fait chanter, je lui en veux, je me sens insultée. Je ne pense pas que ses mauvaises habitudes viennent seulement de l'ivresse, ce sont des habitudes de guerre. Shûichi ne s'est-il pas amusé jadis avec des filles au front ? Quand j'y songe, ces désordres me font penser à mon propre mari, qui s'amusait peut-être ainsi ; puis il a été tué. J'ai le cœur serré, l'esprit embrumé. Comment dire ? J'ai l'illusion d'être une femme avec laquelle mon mari prenait du bon temps. Je chante des chansons affreuses et je pleure.

« Plus tard, j'ai raconté cela à Kinuko. Elle m'a répondu qu'elle ne le croyait guère plausible en ce qui concernait son mari, mais qu'après tout... Depuis ce temps-là, chaque fois que Shûichi me fait chanter, Kinuko se met à pleurer, elle aussi. »

Le visage de Shingo s'assombrit, à cause de la morbidesse de cette histoire.

« Il faut mettre un terme à cela. Pour vous-même aussi.

— C'est vrai. Lorsque Shûichi s'en va, Kinuko me dit quelquefois d'un ton grave : « Nous allons nous avilir si nous continuons. » Puisqu'elle me tient ces propos, pourquoi ne rompt-elle pas ? Craindrait-elle de tomber plus bas encore, après la rupture ? Une femme...

— Mais non, voyons, dit Eiko.

— Sûrement pas, car elle travaille bien. Eiko le sait.

— Oui.

— Ce que je porte, c'est elle qui l'a fait, dit Mme Ikeda, montrant d'un geste son ensemble. Elle est seconde du chef d'atelier. On a

bonne opinion d'elle, car lorsqu'elle a demandé qu'on engage Eiko, on l'a prise tout de suite.

— Tu travailles aussi dans cette boutique ? » fit Shingo, surpris, en regardant Eiko.

La jeune fille hocha la tête et rougit un peu.

Entrée dans la même maison de couture que la maîtresse de Shûichi, et grâce à celle-ci, la jeune fille, aujourd'hui, lui amenait Mme Ikeda. Shingo ne comprenait pas quel sentiment l'inspirait.

« J'imagine donc que Kinuko ne donne pas trop de soucis d'argent à M. Shûichi, fit Mme Ikeda.

— Mais bien sûr que non ! » commençait le vieillard, outré, mais il s'interrompit.

Mme Ikeda, le visage baissé, les mains posées sur les genoux, continua : « Voilà ce que je dis quand je vois Kinuko maltraitée par Shûichi : cet homme est revenu blessé, lui aussi. C'est un soldat blessé au cœur. Alors... » Elle releva la tête : « Ne pourrait-il pas vivre sans vous ? Je pense parfois, après y avoir bien réfléchi, que s'il habitait seul avec sa femme, il se séparerait peut-être de Kinuko.

— Je vais y songer », répondit le vieillard, hochant la tête. Bien qu'exaspéré par le ton pédant de cette visiteuse, il ne pouvait s'empêcher de lui donner raison.

4

Shingo ne voulait rien demander à cette Mme Ikeda ; il n'avait rien à lui dire et s'était contenté de l'écouter parler.

Du point de vue de cette femme, elle ne tenait pas à ce qu'il se plaçât en situation de demandeur, mais s'il ne s'ouvrait pas à elle, sa démarche aurait été vaine. Il fallait reconnaître qu'elle avait bien parlé. En apparence, elle avait soutenu Kinuko, mais ce n'était pas si simple.

Shingo avait l'impression qu'il devait des remerciements aux deux femmes ; leur visite n'avait pas éveillé chez lui le moindre soupçon, la moindre arrière-pensée.

Pourtant, n'était-il pas atteint dans son orgueil ? En sortant, il se

rendit à un banquet qu'organisait son entreprise. Il s'asseyait à sa place quand une geisha lui susurra quelques mots à l'oreille.

« Quoi ? Je suis sourd, je n'entends pas », fit-il d'un ton irrité.

Il la saisit par l'épaule, mais la relâcha tout de suite.

« Vous me faites mal », dit la geisha en se frottant.

Comme Shingo esquissait une moue gênée : « Venez un instant par ici », dit-elle en l'entraînant dans le couloir.

Il fut de retour chez lui vers onze heures, mais son fils n'y était pas encore.

« Ah ! vous êtes bien rentré ? »

Dans la pièce située près de la salle à manger, Fusako, qui donnait le sein, releva la tête en s'appuyant sur le coude.

« Mais oui, me voilà. »

Shingo tourna ses regards vers elle.

« Satoko dort-elle ?

— Oui, la grande vient de s'endormir. Savez-vous ce qu'elle m'a demandé : « Maman, qu'est-ce qui fait le plus, dix mille yens ou un million ? Dis, qu'est-ce qui fait le plus ? » Nous avons bien ri. Je lui ai dit de s'adresser à son grand-père quand il rentrerait, mais elle est endormie.

— Tiens ! Dix mille yens d'avant-guerre et un million d'après-guerre ! fit le vieillard en riant. Kikuko, donne-moi un verre d'eau, s'il te plaît.

— Oui. De l'eau ? Vous avez soif ? » Kikuko, l'air interrogateur, se leva.

« De l'eau du puits, pas de celle dans laquelle on a versé du chlore.

— Bien.

— Avant la guerre, Satoko n'était pas née. Je n'étais pas mariée, continuait Fusako de son lit. D'ailleurs, avant-guerre ou après-guerre, il aurait peut-être mieux valu ne pas me marier. »

En entendant le son du puits qui se trouvait derrière la maison, la femme de Shingo fit observer :

« Le grincement de la pompe ! L'entendre en hiver, cela me donne des frissons. Pour préparer votre thé, Kikuko a fait de ces bruits de bonne heure ce matin, et même dans mon lit, j'en étais transie.

— En vérité, j'aimerais que Shûichi s'en aille vivre ailleurs, avec sa femme, dit Shingo, parlant à mi-voix.

— Vivre ailleurs ?

— Cela vaudrait mieux.

— Oui... Si Fusako, par exemple, devait rester longtemps chez nous...

— Mais moi, je vais partir, si vous vous séparez, dit Fusako, qui venait de quitter son lit pour se rapprocher. C'est moi qui dois vivre de mon côté, n'est-ce pas ?

— Cela n'a rien à voir avec toi, lui jeta son père.

— Mais si, bien au contraire. Aïhara m'a dit que j'avais mauvais caractère parce que mon père ne m'aimait pas. J'avais la gorge trop serrée pour lui répondre, mais je n'ai jamais éprouvé pareille colère.

— Tout doux ! Un peu de calme... À trente ans...

— Ah ! Je suis bien incapable de me calmer ! » fit Fusako, en serrant son kimono sur sa belle poitrine.

Shingo se leva d'un air las. « Allons nous coucher, bonne Mère ! »

Kikuko, tenant une grande feuille d'arbre dans une main, lui apporta son verre d'eau. Shingo, debout, but avec avidité.

« Qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-il.

— Une jeune feuille de néflier. La lune brillait doucement. J'ai remarqué du blanc devant le puits. Je suis allée regarder : c'étaient des feuilles de néflier qui ont grandi.

— Quelle écolière ! » ironisa Fusako.

UNE VOIX DANS LA NUIT

1

Shingo fut éveillé par une voix : celle d'un homme qui gémissait, lui sembla-t-il.

Mais s'agissait-il d'un homme ou d'un chien ? Il ne parvint pas à le distinguer. D'abord, il prit ce bruit pour le hurlement d'un chien.

Teru, la chienne, serait-elle à l'agonie ? L'aurait-on empoisonnée ?

Le pouls de Shingo s'accéléra soudain : « Oh ! » gémit-il en pressant la main sur sa poitrine. Il craignit une crise cardiaque.

Une fois lucide, éveillé, le vieillard comprit que ce n'était pas un chien, mais un homme, un homme qu'on étranglait peut-être, et dont la langue en aurait été paralysée. Shingo frissonna : c'était une agression.

« J'écoute ! J'écoute ! » faisait la voix, dans un gémissement étouffé, inarticulé.

« J'écoute ! » À l'instant du meurtre, la victime voulait-elle entendre le plaidoyer ou les exigences de son assaillant ?

Le bruit venait de la porte. Un homme s'y cognait. Le vieillard haussa les épaules, s'apprêtant à se lever.

« Kikou ! Kikou ! » Il reconnut la voix de Shûichi qui appelait sa femme, la langue embarrassée, sans parvenir jusqu'à la fin de son nom. Il devait être très ivre.

Épuisé, Shingo laissa retomber la tête sur l'oreiller. Son cœur battait toujours la chamade. Il se passa doucement la main dessus et s'efforça de contrôler sa respiration.

« Kikouko ! Kikouko ! »

Il semblait qu'au lieu de frapper à la porte avec la main, Shûichi la heurtât de son corps titubant.

Shingo voulait lui ouvrir, après avoir repris son souffle, mais il se rendit compte soudain que ce ne serait pas séant.

Shûichi appelait Kikuko avec une tendresse et une mélancolie touchantes, d'une voix éperdue : un gémissement d'enfant qui, dans l'extrême douleur ou en danger de mort, appelle sa mère ; un cri sortant des profondeurs du péché. Le cœur douloureusement mis à nu, Shûichi faisait l'enfant gâté pour attendrir sa femme. Peut-être encore pour chercher une excuse dans l'ivresse, et en pensant que sa femme ne l'entendrait pas. À sa manière, il vouait un culte à Kikuko.

« Kikouko ! Kikouko ! »

La tristesse de Shûichi se communiquait à son père. « Ai-je, moi, se dit Shingo, crié le nom de ma femme avec cette passion désespérée ? » Certes, il n'avait jamais connu les détresses qui durent parfois bouleverser Shûichi, sur les champs de bataille étrangers.

Shingo tendait l'oreille, souhaitant le réveil de la jeune femme, et très gêné pourtant à l'idée qu'elle entende cette voix lamentable. Il songea, si elle ne se levait pas, à réveiller Yasuko. Mais qu'elle se lève donc !

Il repoussa, du bout du pied, la bouillotte vers le fond de la couche.

Était-ce parce qu'il avait pris une bouillotte alors que le printemps venait déjà que son cœur battait si fort ?

Kikuko la lui préparait. Il la lui réclamait de temps à autre car, faite de sa main, elle conservait la chaleur plus longtemps, et le bouchon en était mieux assuré.

Même à son âge, Yasuko, fière d'être endurcie, ou parce qu'elle se portait fort bien, n'en prenait jamais. Elle avait les jambes chaudes. Entre cinquante et soixante ans, Shingo s'était réchauffé contre sa femme, mais il s'en éloignait depuis quelques années, et elle n'approchait jamais les jambes de la bouillotte.

« Kikuko ! Kikuko ! »

On entendit encore secouer la porte. Allumant la lampe de chevet, Shingo regarda sa montre. Il était presque deux heures du matin. Le dernier train de la ligne de Yokosuka arrivait avant une heure à Kamakura. Shûichi avait dû traîner dans un bar devant la gare.

À en juger d'après sa voix, la liaison de Tôkyô ne durerait plus très longtemps, pensa Shingo.

Kikuko se leva, sortit par la cuisine. Rassuré, le vieillard éteignit, en murmurant, comme à l'intention de Kikuko : « Pardonne-lui ! »

Shûichi devait s'accrocher à sa femme, pour avancer, car elle s'écria :

« Aïe ! Vous me faites mal ! Lâchez-moi ! Vous me tirez les cheveux avec votre main gauche !

— Ah ! »

Dans la cuisine, ils trébuchèrent et tombèrent tous deux.

« Mais non, restez tranquille ! Sur mes genoux ! Si vous buvez trop, vos jambes vont enfler !

— Mes jambes vont enfler ! Menteuse ! »

Kikuko tenait probablement les pieds de Shûichi sur ses genoux pour le déchausser.

Elle pardonnait ! Shingo n'avait pas à s'inquiéter. Peut-être la jeune femme se réjouissait-elle qu'une occasion de pardonner se présentât ? Peut-être avait-elle très bien entendu l'appel de Shûichi ?

Quoi qu'il en fût, son mari rentrait ivre de la maison de sa maîtresse et, néanmoins, elle lui tenait les pieds pour le déchausser. Tant de gentillesse toucha Shingo.

Après avoir endormi son mari, Kikuko alla fermer la porte de la cuisine. Des ronflements parvinrent jusqu'aux oreilles de Shingo : Shûichi dormait déjà.

Alors, quelle pouvait être la position de cette Kinuko, dont Shûichi faisait la compagne forcée de ses mauvaises ivresses ? Cette femme, dont on disait qu'il s'enivrait chez elle, la brutalisait et la faisait pleurer ?

En outre, depuis que Shûichi la connaissait, les hanches de Kikuko s'étaient arrondies, bien qu'elle blêmit parfois.

2

Le ronflement sonore de Shûichi s'arrêta bientôt, mais Shingo ne put retrouver le sommeil. Il se demanda si l'habitude de ronfler

qu'avait Yasuko n'aurait pas contaminé son fils — non, ce ne devait pas être cela, mais seulement l'effet de l'ivresse.

Depuis quelques jours, Shingo n'avait pas entendu ronfler sa femme. Elle dormait sans doute mieux quand il faisait froid.

Le lendemain d'une insomnie, la mémoire de Shingo se montrait encore plus déficiente, phénomène pénible qui provoquait chez lui des accès de sensiblerie.

Cette nuit-là, même, n'avait-ce pas été par sentimentalité qu'il percevait tant de passion dans les appels de son fils ?

Shûichi n'avait-il pas eu seulement la langue embarrassée ? Peut-être ne masquait-il aucune honte sous ses gestes d'ivrogne ?

Sentir de l'amour, de l'affliction dans cette voix pâteuse, n'était-ce pas prêter à son fils les sentiments qu'il souhaitait lui voir éprouver ?

De toute façon, Shingo, l'entendant ainsi, l'avait absous et supposé que la jeune femme pardonnait aussi. C'était, le vieillard s'en rendit compte, une réaction d'égoïsme paternel. Malgré son désir de se montrer bon pour sa belle-fille, il lui sembla qu'au fond, et en dépit de tout, il prenait parti pour son fils.

Shûichi n'était qu'un être vil ; après s'être enivré chez sa maîtresse, il titubait contre la porte de sa propre maison.

Si, par hasard, Shingo lui avait ouvert, il aurait fait la grimace ; son fils en aurait été dégrisé. Il valait bien mieux que c'eût été Kikuko. Shûichi avait pu rentrer en s'appuyant sur l'épaule de sa femme ; ainsi sa victime avait-elle pu lui accorder son pardon.

Kikuko n'avait guère plus de vingt ans. Pour parvenir à l'âge de ses beaux-parents en partageant la vie de son mari, combien d'offenses répétées lui faudrait-il absoudre ? Pardonnerait-elle toujours ?

La vie conjugale est un affreux marécage qui finit par engloutir les mauvaises actions de l'un ou de l'autre. L'amour de Kikuko pour Shûichi, l'amour de Shingo pour Kikuko seront-ils un jour absorbés — sans laisser de traces — dans le marécage conjugal de ce ménage-là ? Shingo la jugea bonne, cette nouvelle législation d'après laquelle l'unité familiale est constituée par le couple, et non plus par le groupe formé par les parents et les enfants.

« Bref, c'est le marécage conjugal, dit-il. Il faut installer Shûichi dans une maison à lui. »

C'était bien de son âge de parler tout seul. Il n'y avait, selon lui, que des époux pour supporter leurs offenses réciproques ; c'est ainsi qu'ils creusent leur bourbier.

La prise de conscience d'une femme semble commencer par son affrontement avec les méfaits de son mari.

Shingo sentit une démangeaison aux sourcils et se gratta. Le printemps approchait. Ses insomnies lui paraissaient moins désagréables qu'en hiver. Avant d'avoir été réveillé par la voix de son fils, il l'avait été par un rêve. D'abord, il se le rappela bien, mais, au matin, il l'avait presque oublié. Ses palpitations auraient-elles dissipé ses souvenirs ?

Il en avait pourtant retenu deux éléments :

Une petite fille de quatorze ou quinze ans avait avorté, voilà le premier ; puis ces mots : « Voilà donc qu'une telle a été canonisée. »

Dans son rêve, Shingo lisait une nouvelle dont ces mots formaient la conclusion et, parallèlement, l'action se déroulait comme une pièce de théâtre ou un film. Le vieillard n'y tenait aucun rôle, sa position restait celle d'un spectateur.

Une sainte qui avorte à quatorze ou quinze ans, c'est curieux, mais il s'agissait d'une longue histoire, excellente d'ailleurs, celle d'un pur amour entre un adolescent et une jeune fille. Quand il termina sa lecture et s'éveilla, il en resta tout ému.

Cette jeune fille ne se savait pas enceinte et n'avait même pas conscience de son avortement ; elle s'était seulement laissé entraîner par un adolescent dont on l'avait séparée. Voilà comment se présentait cette intrigue, sans rien qui ne fût naturel ou pur.

Un rêve, une fois oublié, ne se recompose plus. D'ailleurs le sentiment qu'éprouvait le vieillard, à la lecture de cette histoire, participait aussi du rêve.

Cette jeune fille aurait dû répondre à un nom, son visage aurait dû être visible, mais il n'en subsistait qu'une vague impression des dimensions de son corps ou, plutôt, de sa petitesse. Elle devait porter le kimono.

Shingo se demanda s'il avait entrevu dans cette enfant l'image de la jolie sœur de Yasuko, mais il lui sembla que non.

L'origine de ce rêve se trouvait tout bonnement dans un article du journal du soir, de la veille :

UNE FILLETTE ACCOUCHE DE JUMEAUX
INQUIÉTANT PRINTEMPS D'AOMORI

Sous ce grand titre, on lisait :

« D'après l'enquête effectuée par le Service d'Hygiène de la Préfec-

ture d'Aomori, se trouvaient parmi, les personnes ayant avorté dans le cadre de la loi eugéniste, dans ladite préfecture : cinq jeunes filles de quinze ans, trois de quatorze ans, une de treize ans, et quatre cents ayant entre seize et dix-huit ans, c'est-à-dire encore d'âge scolaire. Parmi ces dernières, 20 p. 100 fréquentaient le grand lycée. Quant aux élèves du petit lycée, elles sont domiciliées : une à Hirosaki*, une à Aomori*, quatre à Minamitsugaru*, une à Kitatsugaru*. En outre, faute de connaissances en matière gynécologique, 0,2 p. 100 sont décédées, 2,5 p. 100 ont été gravement malades. Voilà, tel qu'on le connaît, le résultat terrible. Mais il y a lieu de s'effrayer davantage car d'autres jeunes mères, soignées clandestinement par des personnes non spécialisées, perdent la vie.

« Quant aux accouchements, on en donne quatre exemples. Au mois de février dernier, une écolière de quatorze ans, élève de deuxième année du petit lycée, fut subitement prise de douleurs et accoucha de jumeaux. La mère et les enfants se portent bien ; la jeune fille est retournée à l'école où elle suit maintenant les cours de troisième année. Ses parents n'étaient pas au courant de son état.

« Une jeune fille de dix-sept ans, étudiante de deuxième année du grand lycée d'Aomori, fiancée avec l'un de ses camarades de classe, se trouva enceinte l'été dernier. Les parents des deux côtés la firent avorter, parce que ces adolescents étaient encore étudiants. Néanmoins, le jeune homme déclare : « Ce n'était pas un jeu. Je veux épouser cette femme. Nous allons nous marier prochainement. »

L'article choqua Shingo, qui en rêva, mais les adolescents du songe n'étaient ni laids ni mauvais. Il en avait fait l'histoire d'un amour pur, et canonisé la jeune fille chose à laquelle, avant de s'endormir, il n'aurait pas songé.

Son choc avait donc été transcendé, mais pourquoi ? Pour sauver la jeune fille, et lui-même aussi ? De toute façon, dans ce rêve, transparaissait une certaine bienveillance.

Ses bons sentiments, se demanda-t-il, avaient-ils été réveillés par ce fantasme ? Peut-être s'abandonnait-il à un certain sentimentalisme ? Peut-être la dernière lueur de jeunesse qui vacillait dans son grand âge lui faisait-elle évoquer le pur amour des adolescents ?

Ce sentimentalisme avait-il prévenu Shingo dans un sens bienveil-

lant, pour lui faire entendre, dans les appels de Shûichi, ce hurlement où se mêlaient l'amour et la mélancolie ?

3

Le lendemain matin, de son lit, le vieillard entendit Kikuko secouer son mari.

Ces jours-là, Shingo, bien malgré lui, ouvrait l'œil très tôt. Yasuko, bonne dormeuse, lui en faisait le reproche. « Ces levers matinaux de vieillard ne font plaisir à personne, pas plus que leurs indiscrétions. » Lui-même trouvait malséant de se lever avant sa belle-fille. Il ouvrait donc sans bruit la porte d'entrée, prenait les journaux et les lisait tranquillement au lit.

Son fils avait dû aller chercher dans le cabinet de toilette sa brosse à dents. Aurait-il des nausées ? On entendait d'affreux borborygmes.

Kikuko se précipita vers la cuisine. Shingo se levant, la croisa, qui revenait.

« Ah ! Père ! »

Elle se tenait devant lui, rougissante. Quelques gouttes tombèrent d'un verre qu'elle tenait dans la main droite, sans doute du saké froid pour son mari qui avait mal aux cheveux. Le visage sans fard, un peu pâle, avait rougi ; la jeune femme paraissait toute timide aux yeux ensommeillés du vieillard. Un sourire de pudeur dévoilait de belles dents entre les lèvres naturelles, sans rouge. Shingo la trouva délicieuse. Tant de puérilité subsistait encore en elle ! Shingo se rappela son rêve de la veille.

Néanmoins, quand on y songeait, il n'y avait pas vraiment à s'étonner de ces mariages d'adolescentes. Ils étaient nombreux, à l'époque où la coutume voulait qu'on se mariât jeune. Shingo lui-même avait éprouvé de l'attirance pour la sœur de Yasuko lorsqu'il était encore presque enfant.

Kikuko, l'air surpris de voir son beau-père assis dans la salle à manger, ouvrit les volets extérieurs. La lumière de ce matin quasi printanier pénétra dans la pièce.

Saisie peut-être par cette vive lumière, et aussi parce que le vieil-

lard, placé derrière elle, la regardait, la jeune femme leva les mains pour rassembler ses cheveux épars.

Le grand gingko du temple ne montrait pas encore de nouveaux bourgeons mais, avec le nez fin du matin, on croyait presque en sentir déjà l'odeur, grâce à la qualité de la lumière.

La jeune femme, après une toilette rapide, apporta du bon thé. « Voilà, Père, je suis en retard. »

Shingo, dès qu'il se levait, buvait de ce thé fait avec de l'eau très chaude. La préparation en était délicate. Il avait l'impression que personne ne s'y prenait aussi bien que Kikuko. « Ce thé, se demanda-t-il, serait-il meilleur encore de la main d'une jeune fille ? »

« Du saké pour calmer un ivrogne ; le meilleur thé pour un vieillard. Tu as les mains pleines, Kikuko ! dit-il pour plaisanter.

— Tiens, Père, vous êtes au courant ?

— Cela m'a réveillé. Tout d'abord, j'ai cru que la chienne hurlait.

— Bon, bon ! »

La jeune femme, assise, le visage baissé, paraissait avoir de la peine à se relever.

« Moi-même, cela m'a tirée du sommeil bien avant Kikuko, dit Fusako de l'autre côté de la cloison. Ces cris affreux m'ont fait peur, mais je n'ai pas eu besoin d'entendre aboyer Teru pour me rendre compte que c'était Shûichi. »

Elle s'avançait vers la salle à manger, en pyjama, tenant contre son sein la petite Kuniko qu'elle allaitait. Le visage était laid, mais la poitrine blanche et bien formée.

« Quelle tenue ! Que tu es négligée ! fit Shingo.

— Forcément, puisque Aïhara l'est. Avec un mari débraillé, que voulez-vous que je devienne ? »

Fusako changea l'enfant de côté puis ajouta :

« Si vous ne vouliez pas que votre fille tourne à la souillon, je pense que vous auriez dû mieux examiner le parti que vous lui destiniez.

— Pour les hommes, c'est différent !

— Mais si ! Regardez Shûichi ! »

Fusako se dirigea vers le cabinet de toilette.

Kikuko tendit les deux mains. La mère lui passa le bébé d'un geste si brusque qu'il se mit à crier, mais elle s'éloigna sans prendre garde.

Yasuko parut, déjà débarbouillée. « Me voilà ! dit-elle en soulevant le bébé. Quelles sont donc les intentions de son père ? dit-elle en scrutant le petit visage. Depuis le retour de Fusako, le dernier jour

de l'année, deux mois ont passé. Vous trouvez Fusako négligée, mais c'est vous qui vous montrez négligent dans les choses importantes. La veille du 1er janvier, vous disiez que tout allait bien, que la rupture était nette. Pourtant les choses traînent. Aïhara ne nous fait rien savoir non plus. D'après Shûichi, cette Tanizaki que vous employiez serait une demi-veuve. On pourrait dire que Fusako n'est qu'une demi-divorcée.

— Une demi-veuve ?

— Elle n'a pas été mariée, mais elle aimait un homme qui a été tué à la guerre.

— Mais pendant la guerre, ce n'était encore qu'une enfant.

— Elle avait quand même seize ou dix-sept ans, d'après l'ancienne façon de compter. Il est normal qu'elle ait trouvé une personne à ne pas oublier. »

Shingo trouva l'expression « personne à ne pas oublier » imprévue dans la bouche de sa femme.

Shûichi partit sans avoir pris de petit déjeuner, sans doute à cause de sa mauvaise bouche. Il était en retard, de toute façon.

Shingo traîna chez lui jusqu'à l'heure du premier courrier. Parmi les lettres que posa devant lui Kikuko s'en trouvait une, cachetée, qui était adressée à la jeune femme.

« Kikuko ! » Shingo la lui tendit.

Sans doute Kikuko l'avait-elle apportée sans regarder le nom du destinataire ; elle recevait rarement du courrier et n'en semblait plus attendre. Elle en prit connaissance sur-le-champ.

« Cela vient d'une de mes amies, qui vient d'avorter et ne va pas bien. Elle est entrée à l'Hôpital universitaire de Hongô.

— Ah ! » Shingo retira ses lunettes pour observer le visage de Kikuko. « Elle n'a peut-être pas été soignée par une vraie sage-femme. C'est dangereux. »

Quelle coïncidence, cet article hier soir et cette lettre ce matin ! Il fut tenté de raconter son rêve à Kikuko, mais n'osa pas. Il la regardait, et le reste de sa jeunesse vacillait en lui. Puis un soupçon naquit dans son esprit : et si Kikuko était enceinte, et si elle voulait avorter... Cette association d'idées l'effraya.

4

Pendant que le train traversait la vallée de Kitakamakura*, la jeune femme regardait les arbres en fleurs d'un air envieux : « Ils sont bien épanouis », se dit-elle.

En cet endroit, les pruniers sont nombreux près de la ligne de chemin de fer. Shingo les regardait tous les jours mais distraitement. Ils avaient déjà dépassé le moment de leur pleine floraison, et leur blancheur au soleil était un peu ternie.

« Ils fleurissent aussi dans notre jardin », dit Shingo, mais il n'y en avait que deux ou trois. C'était peut-être, se dit-il, la première fois de l'année que sa belle-fille voyait une telle masse de pruniers fleuris.

Kikuko recevait rarement des lettres, et sortait rarement aussi, se contentant de faire ses achats dans les rues de Kamakura.

Elle voulait rendre visite à l'amie qui se trouvait à l'Hôpital universitaire, et Shingo l'accompagnait. Il s'inquiétait, parce que la maison de la maîtresse de son fils était située devant l'université.

D'autre part, il désirait demander à Kikuko si elle ne serait pas enceinte. La question n'aurait pas dû être bien difficile à poser, mais il avait l'impression qu'il n'y parviendrait jamais.

Depuis combien d'années sa femme ne lui parlait-elle plus de ses indispositions ? Après son retour d'âge, elle n'avait plus jamais abordé ce sujet, et sa féminité ne se manifestait plus. Ce qu'elle avait fini par taire, Shingo finissait par l'oublier, mais ses souvenirs lui étaient revenus avec l'envie de questionner Kikuko.

Si Yasuko s'était doutée que la jeune femme allait dans le service de gynécologie de l'hôpital, elle lui aurait conseillé de consulter pour elle-même. Elle ne craignait pas d'aborder des questions d'enfant avec sa belle-fille, et le vieillard avait vu celle-ci l'écouter d'un air contraint.

Sans doute, Kikuko avouait-elle à Shûichi ses problèmes intimes. L'homme auquel une femme se livre de la sorte devrait être un homme sûr. Si par hasard la femme en trouve un autre, elle hésite à se confier encore à son mari. Voilà ce qu'un de ses amis avait dit autrefois au vieillard, qui se rappelait avoir été tout admiratif devant ces finesses.

Une fille ne fait pas de confidences à son père. Shingo et Kikuko

semblaient avoir évité jusqu'à présent le sujet de la maîtresse de Shûichi.

Si la jeune femme se trouvait enceinte, ce serait pour elle une maturation provoquée par cette Kinuko. Chose affreuse... Mais elle n'était qu'une femme comme les autres, après tout. Néanmoins cette pensée qui avait effleuré Shingo lui fit paraître sournoisement cruel d'interroger Kikuko.

« Votre femme vous a-t-elle raconté que le père de M. Amamiya nous a rendu visite hier ? demanda-t-elle soudain.

— Non, elle ne m'en a pas parlé.

— Il est venu nous faire ses adieux parce que son fils le recueille à Tôkyô, chez lui. Le vieux nous prie de prendre soin de Teru, et nous donne deux grandes boîtes de biscuits.

— Pour la chienne ?

— Probablement, mais l'une d'elles sera peut-être pour les gens, dit Mère. Il paraît que le commerce de son fils est florissant. On vient d'agrandir la maison. Le vieux semblait content.

— Je vois. Un commerçant peut donc se reconstruire rapidement une maison, s'il relance ses affaires en vendant tout, jusqu'à sa pauvre demeure. Pour nous, les jours se suivent et se ressemblent depuis dix ans. Rien que de prendre chaque matin le train de la ligne de Yokosuka, cela m'ennuie beaucoup.

« L'autre jour, par exemple, nous avions une réunion dans un restaurant, une réunion de vieillards. Nous disions que voilà plusieurs décades que nous nous répétions. Que c'est lassant ! Ne va-t-on pas bientôt nous appeler ailleurs ? »

Kikuko ne parut pas avoir compris tout de suite ce que signifiait cet « appel ».

« Nous sommes arrivés à la conclusion qu'au jour de comparaître devant le dieu des enfers, nous plaiderons non coupables, car nous ne sommes que des rouages dans le mouvement de la vie. Il serait cruel qu'un pauvre rouage fût châtié !

— Mais...

— Oui. Quel homme, à quelle époque, a vécu pleinement ? On peut se le demander. Tiens, par exemple : le gardien des sandales, dans un restaurant. Sortir les souliers des clients, les ranger dans un placard, voilà son lot quotidien. Pour un rouage, à ce niveau-là, cela paraît plutôt facile. Un des vieillards parlait ainsi, dans l'abstrait.

« Nous nous sommes renseignés auprès d'une servante. Elle nous

a dit que le gardien des sandales a la vie dure aussi. Dans une sorte de cave, avec des placards de chaussures aux quatre points cardinaux, il cire les souliers en se réchauffant au brasero qu'il tient entre ses jambes. Il fait froid en hiver, chaud en été.

« Ma vieille femme, elle, adore les histoires d'asiles de vieillards, n'est-ce pas ?

— Mère ? Mais un peu comme les jeunes qui disent avoir envie de mourir. Cela ne doit pas être bien sérieux.

— D'ailleurs, sa prétention à me survivre est tout à fait fondée. Mais de quels jeunes parles-tu ? »

Kikuko hésita : « Dans la lettre de mon amie, aussi...

— Celle de ce matin ?

— Oui, elle n'est pas mariée.

— Ah ! »

Le silence du vieillard empêcha Kikuko de continuer.

Le train dépassait Totsuka*. Jusqu'au prochain arrêt, il y avait encore loin.

« Kikuko, fit Shingo. Il y a une chose à laquelle je pense depuis longtemps... Voudrais-tu par hasard t'installer ailleurs ? »

La jeune femme regarda le visage du vieillard et attendit la suite.

« Mais pourquoi, Père ? dit-elle enfin d'une voix suppliante. À cause du retour de ma belle-sœur ?

— Non. Cela n'a rien à voir avec Fusako. La voilà pour ainsi dire à demi divorcée. Cela pourrait te créer des complications, mais même si elle quitte définitivement Aïhara, je ne pense pas qu'elle reste longtemps chez nous. Fusako mise à part, il s'agit de votre problème à tous deux. Ton intérêt ne serait-il pas de te séparer de nous ?

— Non. Moi, je suis choyée chez vous, j'aime mieux rester. Vous quitter ! Ce serait désolant.

— Tu es bien gentille !

— Mais non, je fais l'enfant gâtée. Les derniers-nés sont toujours gâtés. Dans ma famille, mon père m'a choyée. C'est peut-être pourquoi j'aime beaucoup votre compagnie.

— Je comprends que ton père t'ait choyée. Ta présence m'apporte, à moi, tant de consolations ! Il serait désolant de nous quitter. Mais quand Shûichi vit comme il le fait, et que moi, je ne t'en ai même encore jamais parlé... Je ne mérite pas ta présence. Ce problème ne se résoudrait-il pas mieux si vous viviez seuls ensemble ?

— Non. Je sais très bien que vous êtes bon pour moi, que vous vous souciez de moi, même si vous n'en dites rien. Je me raccroche à cela, je peux continuer, alors... » Dans les grands yeux de Kikuko, les larmes s'accumulaient. « Être séparée de vous ! Cette seule pensée me fait peur. Je ne pourrais l'attendre, isolée, triste, terrifiée...

— Tout de même, tu tenterais d'attendre. Enfin, ce n'est pas un sujet à régler dans le train. Songes-y. »

La jeune femme était-elle vraiment effrayée ? Ses épaules paraissaient frémissantes.

Ils arrivèrent à la gare de Tôkyô. Shingo prit un taxi pour conduire sa belle-fille à Hongô. Parce qu'elle avait été gâtée par son père, ou parce qu'elle était troublée à ce moment, ces égards ne lui parurent pas déplacés.

Il était improbable que la maîtresse de Shûichi passât par hasard dans les parages ; pourtant Shingo, conscient d'un certain danger, fit arrêter la voiture, se garda de descendre et se contenta de suivre la jeune femme des yeux jusqu'à son entrée dans l'hôpital.

LES CLOCHES DU PRINTEMPS

1

C'était la saison des fleurs ; les cloches des temples sonnaient toute la journée pour les fêtes commémorant le sept centième anniversaire de la capitale bouddhiste, Kamakura.

Shingo, par moments, ne les percevait pas. Kikuko semblait les entendre tout le temps bien qu'elle travaillât debout, en parlant, mais le vieillard avait besoin de prêter l'oreille.

« Écoutez ! » La jeune femme attira son attention. « Une autre encore !

— Vraiment ? fit Shingo, qui penchait la tête. Entends-tu, ma vieille ?

— Mais oui ! Vous ne l'entendez pas, celle-là ? » répondit Yasuko, sur un ton moqueur. Elle lisait tranquillement des journaux vieux de cinq jours environ qu'elle avait empilés sur ses genoux.

« Tiens ! Tiens ! Là ! Voilà ! Elles sonnent ! » Une fois qu'il eut saisi le fil ténu du son, il lui fut facile de ne plus le perdre.

« Il est content maintenant, dit Yasuko, retirant ses lunettes pour le regarder.

— Messieurs les bonzes du temple doivent se fatiguer, car ils sonnent tout le jour sans s'arrêter.

— On fait sonner les fidèles, qui payent dix yens par coup. Ce ne sont pas messieurs les bonzes.

— Excellente organisation !

— On dit que la cloche sonne pour le repos des âmes. C'est plani-

fié de façon que cinq mille personnes ou un million de personnes puissent sonner.

— Planifié ? » Le mot parut curieux à Shingo.

« Mais la cloche du temple est lugubre ; je ne l'aime pas.

— Lugubre ? Tiens ! »

Shingo trouvait plutôt paisible le son des cloches en ce dimanche d'avril, pendant qu'il contemplait les cerisiers par la fenêtre de la salle à manger.

« Ce sept centième anniversaire, qu'est-ce que cela célèbre ?

— On dit que ce sont les sept cents ans du grand Bouddha. Et aussi les sept cents ans de Nichiren*, le moine fondateur de la secte ? » dit, interrogative, Yasuko.

Shingo ne sut répondre. Kikuko se taisait.

« C'est bizarre, nous qui habitons Kamakura !

— N'y a-t-il rien dans les journaux que vous avez sur les genoux ?

— Peut-être », fit Yasuko, qui tendit à sa belle-fille des quotidiens bien pliés, en pile nette. Elle n'en avait gardé qu'un dans les mains.

« Oui, j'ai l'impression d'avoir vu quelque chose quelque part.

— En tout cas, moi, j'ai lu un article sur un vieux ménage qui vient de faire une fugue ; j'en étais tout émue. Je ne puis le chasser de mon esprit. Est-ce que vous l'avez lu, vous aussi ?

— Oui.

— « Le vice-président de la Société du Canotage japonais — on le nomme le bienfaiteur du canotage japonais — », Yasuko lut une phrase du début de l'article, puis elle commenta : « Il était aussi président d'une société de construction de canots à rames et de yachts. Il avait soixante-neuf ans et sa femme soixante-huit.

— Pourquoi cela te frappe-t-il ?

— Ils ont laissé des lettres aux ménages de leurs enfants adoptifs et à leurs petits-enfants. »

Yasuko reprit sa lecture.

« Quand nous envisageons une vieillesse lamentable, où nous ne ferions que subsister, complètement oubliés du monde, nous pensons préférable de ne pas vivre si vieux. On comprend l'état d'âme du baron Takagi. Nous estimons que mieux vaut disparaître pendant que tout le monde nous aime.

« Entourés par l'affection profonde des nôtres, par l'amitié de nos nombreux amis, de nos anciens condisciples et nos cadets, nous estimons devoir disparaître. » Voilà les termes de leurs lettres

d'adieux à leurs enfants adoptifs, puis voici ce qu'ils écrivirent à leurs petits-enfants : « Le jour de l'indépendance de notre pays occupé approche, mais l'avenir est sombre. Si les étudiants que menacent les misères dues à la guerre aspirent à la paix, ils doivent s'astreindre à pratiquer la non-violence que prêchait Gandhi. Quant à nous, nous sommes trop vieux. Notre existence jusqu'à ces jours aurait été vaine s'il nous fallait attendre l'âge de la décrépitude. Que nos petits-enfants gardent au moins de nous le souvenir d'un bon grand-père et d'une bonne grand-mère. Nous ne savons où aller. Nous souhaitons seulement nous endormir en paix. »

Elle resta silencieuse un moment.

Shingo détournait la tête et contemplait les cerisiers.

Yasuko regarda son journal et continua : « Ils ont quitté leur maison de Tôkyô ; ils ont rendu visite à leur sœur d'Ôsaka, puis on a perdu leur trace... La sœur d'Ôsaka, c'est une personne qui a déjà quatre-vingts ans.

— Sa femme n'a rien écrit ?

— Ah ! » Yasuko, surprise, leva la tête.

« N'y a-t-il pas eu de lettre laissée par la femme ?

— Sa femme ? Vous voulez parler de la vieille dame ?

— Mais bien entendu ! S'ils sont partis pour mourir à deux, il serait naturel que la femme eût écrit. Imagine que je veuille me suicider avec toi, tu aurais sans doute quelque chose à dire ? Tu écrirais, n'est-ce pas ?

— Je n'en aurais pas besoin, dit simplement Yasuko. C'est dans les suicides de jeunes que la femme écrit aussi. Ce serait d'ailleurs un cas d'amour contrarié... S'il s'agit de deux époux, l'homme écrit, cela suffit. Qu'aurais-je à dire, maintenant ?

— Vraiment ?

— Si je mourais seule, ce serait différent !

— Si tu mourais seule... Aurais-tu donc une masse de reproches à nous adresser ?

— Si j'avais des griefs contre vous, ce ne serait plus la peine de les dire... À notre âge !

— Quelles paroles légères ! Voilà une vieille dame qui ne veut pas mourir et qui n'est pas près de mourir non plus ! Et toi, Kikuko ? fit le vieillard avec un rire.

— Moi ? fit Kikuko, d'une voix basse et comme hésitante.

— Supposons que tu te suicides avec Shûichi, ne laisserais-tu pas de lettre d'adieu ? »

C'étaient des paroles en l'air, mais sitôt qu'il les eut lancées, Shingo le regretta.

« Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je ferais si j'étais sur le point de me suicider. »

Kikuko, les pouces glissés dans sa ceinture comme pour la desserrer, regardait Shingo. « Je crois que j'aurais envie de vous laisser un mot, à vous. »

Les yeux de la jeune femme s'humectèrent puérilement ; des larmes s'y accumulèrent. Le vieillard comprit que si Yasuko ne pensait pas à mourir, Kikuko n'était pas sans y songer.

Il la vit se pencher en avant. Allait-elle s'effondrer ? Elle se releva, s'éloigna.

Yasuko la suivit des yeux.

« C'est curieux ! Qu'a-t-elle à pleurer ? Elle devient hystérique. Oui, c'est de l'hystérie. »

Shingo défit quelques boutons de sa chemise, et glissa la main sur sa poitrine.

« Avez-vous des palpitations ? demandait Yasuko.

— Non, c'est une démangeaison du sein. Le bout est dur. Cela me démange.

— Vous êtes comme les petites filles de quatorze ans ! »

Shingo, du bout des doigts, tortillait le téton de son sein gauche.

Lors du double suicide de deux vieux époux, le mari seul écrit une lettre, la femme, rien. Est-ce parce qu'elle se laisse représenter par son mari, ou bien l'a-t-elle chargé d'exprimer sa pensée à elle en même temps que sa pensée à lui ?

Pendant que Yasuko lisait cet article, Shingo s'était interrogé sur ce point qui l'intéressait : à force de vivre ensemble, ne forme-t-on plus qu'un corps, qu'un cœur ? La vieille femme avait-elle fini par perdre toute personnalité, par abdiquer ses dernières volontés ?

Cette femme, qui n'avait aucune raison de mourir, s'était pourtant immolée pour suivre son mari ; dans sa dernière lettre, il avait pu parler pour elle. N'emportait-elle aucune nostalgie ? Comme c'était curieux !

Et la vieille épouse de Shingo disait qu'en cas de suicide, elle n'aurait pas envie de laisser une lettre et se contenterait de celle de son mari...

Une femme qui accompagne son homme sur le chemin de la mort sans rien dire... On pourrait concevoir le cas contraire, mais en général l'épouse se contente de suivre. Des épouses du genre de celle qui, maintenant vieillie, se trouvait près de lui.

Le vieillard en éprouva quelque surprise.

Quant au couple formé par Kikuko et par Shûichi, c'était un couple bien jeune, qui passait par une période d'agitation.

Demander à la jeune femme ce qu'elle aurait à dire, en cas de suicide... elle pouvait le trouver cruel ou blessant.

Le vieillard se rendit compte que sa belle-fille se trouvait au bord du précipice.

« Kikuko fait l'enfant avec vous, elle pleurniche pour un rien, dit Yasuko. Vous la gâtez, mais vous ne vous appliquez pas à résoudre son véritable problème. Avec Fusako, d'ailleurs, vous agissez de même. »

Shingo contemplait les cerisiers épanouis dans le jardin.

Au pied du plus grand foisonnaient des aralias, plantes que Shingo n'aimait pas. Avant la floraison des cerisiers, il avait eu l'intention de les supprimer, mais il avait abondamment neigé pendant le mois de mars, et voilà qu'il regardait les arbres fleurir.

Environ trois ans auparavant, Shingo avait coupé les aralias au niveau du sol, ce qui n'avait eu d'autre effet que de les fortifier. Il avait alors pensé qu'il ne s'en débarrasserait qu'en les déracinant ; voilà ce qu'il aurait dû faire.

Depuis une remarque de Yasuko, le vieillard s'était pris d'une horreur plus vive encore pour le vert cru du feuillage. En l'absence de ces touffes, le grand tronc du cerisier se dessinerait bien et les branches s'étendraient dans toutes les directions, sans aucun empêchement, jusqu'à toucher terre de leurs extrémités.

D'ailleurs, même avec ces aralias, les branches retombaient très bas.

« Quelle masse de fleurs ! »

Dans la lumière de l'après-midi, les fleurs de cerisier flottaient avec splendeur sur le ciel. Ni leur couleur ni leur forme n'étaient très accusées, mais elles emplissaient l'espace. L'arbre se trouvait à l'apogée de son épanouissement — comment croire que toutes ces fleurs fussent condamnées ?

Mais, pétale à pétale, elles s'effeuillaient, et sous le cerisier, les fleurs tombées s'amassaient.

« Quand je vois un article sur des jeunes gens qui se tuent et qui meurent, je me dis : « Tiens ! Encore ! » mais quand il s'agit de vieillards, cela me frappe davantage.

« Nous trouvons préférable de disparaître pendant que tout le monde nous aime. » La vieille femme avait dû relire deux ou trois fois cet article sur le couple de vieillards suicidés.

« L'autre jour encore, un homme de soixante et un ans a quitté la préfecture de Tochigi avec un paralysé de dix-sept ans qu'il voulait faire admettre à l'hôpital Saint-Luc. Il l'a pris sur le dos et lui a fait visiter tout Tôkyô, mais comme ce garçon refusait obstinément d'entrer à l'hôpital, il l'a étranglé avec une serviette. L'avez-vous lu dans le journal ?

— Ah ! je ne crois pas », répondit Shingo distraitement, car une étude sur les avortements de jeunes filles dans la préfecture d'Aomori le préoccupait davantage. Il lui souvint d'en avoir même rêvé.

Qu'il était différent de sa vieille femme !

2

« Kikuko ! appelait Fusako. Avec cette machine à coudre, le fil casse souvent. Est-ce qu'elle marche bien ? Veux-tu regarder ? C'est une Singer, le mécanisme doit être bon. Peut-être suis-je devenue maladroite ? Serais-je trop nerveuse ?

— Elle peut avoir des ratés, car c'est une machine d'occasion que nous avions achetée quand j'étais au lycée. » Kikuko s'approcha de sa belle-sœur. « Mais elle m'obéit à moi. Va. Je vais te remplacer.

— Ah ? Satoko est toujours dans mes jupes, cela m'agace, je risque de lui coudre la main. Bien sûr, c'est impossible, mais elle pose la main, là ! Quand je regarde le travail, et que mes yeux commencent à se fatiguer, le tissu et la main de l'enfant finissent par se confondre.

— Tu dois être fatiguée.

— Enfin, bref, je suis hystérique. Car pour être fatiguée, tu l'es aussi, Kikuko ! Il n'y a que les vieux parents à ne pas l'être chez nous. Quel homme ! À soixante ans passés, il se plaint de démangeaisons aux seins ! »

Au retour de sa visite à son amie hospitalisée, Kikuko avait acheté un coupon de tissu pour faire des vêtements aux deux petites filles. Fusako les cousait, ce qui expliquait ses aimables dispositions à l'égard de sa belle-sœur ; mais lorsque Kikuko la remplaça devant la machine à coudre, Satoko lui jeta le plus noir des regards.

« Voyons, ta tante si gentille qui nous a donné ce tissu et qui nous le pique ! »

Fusako s'excusa ; cela ne lui ressemblait guère.

« Je te demande pardon. Cette enfant a tout le caractère de son père. »

Kikuko posa la main sur l'épaule de Satoko.

« Veux-tu que ton grand-père t'emmène voir le grand Bouddha ? Il y aura des petits garçons et tu verras des danses. »

Poussé par Fusako, le vieillard sortit.

En suivant la rue de Hasé*, il remarqua, devant la boutique d'un marchand de tabac, un camélia miniaturisé. Il acheta un paquet de cigarettes brunes et fit des compliments sur la plante. Elle portait cinq ou six fleurs doubles panachées.

Le marchand lui répondit que cette espèce ne valait rien, et que seul le camélia sauvage donne satisfaction, pour la culture en pot. Il emmena Shingo dans son jardin, derrière le magasin. Là, devant un petit potager d'environ quinze mètres carrés, les pots s'alignaient sur le sol. Ces camélias sauvages étaient de vieux arbres aux troncs vigoureux.

« Pour ne pas les fatiguer, on a déjà cueilli les fleurs, dit le bonhomme.

— Est-ce qu'ils fleurissent encore ?

— Ils en auraient beaucoup, mais on en laisse peu ; même le camélia de la boutique en portait vingt ou trente. »

Il fournit des explications sur la façon de soigner les arbres miniaturisés, et parla des amateurs de Kamakura. Le vieillard, en l'écoutant, se rappela les nombreux arbres en pot que l'on voyait dans les vitrines des rues commerçantes.

« Merci. Je pense qu'ils vous donnent beaucoup de plaisir, dit-il, sur le seuil de la boutique.

— Je n'ai pas grand-chose, répondit le marchand de tabac, mais les camélias du jardin ne sont pas trop mal. Même si l'on n'a qu'un arbre, il faut énormément d'attention pour qu'il ne prenne pas une mauvaise forme et ne se fane pas. Bon remède contre la paresse ! »

Shingo, tout en cheminant, alluma l'une des cigarettes qu'il venait d'acheter.

« On a reproduit l'image du grand Bouddha sur le paquet. Elles ont été fabriquées exprès pour Kamakura, dit-il en donnant le paquet à sa fille.

— Montre ! dit Satoko, qui se mettait sur la pointe des pieds.

— À l'automne dernier, quand tu t'es sauvée pour aller à Shinshû*...

— Je ne m'étais pas sauvée, rétorqua Fusako.

— À ce moment-là, n'as-tu pas vu de mini-cultures dans la maison de province ?

— Je n'ai rien vu.

— En effet, car voilà déjà quarante ans... Ton grand-père avait du goût pour cela, mais Yasuko n'est pas adroite, comme tu sais. Les fibres de son cœur manquent un peu de délicatesse. Alors il fallait bien que sa sœur, qui d'ailleurs plaisait davantage à leur père, s'en occupât. C'était une fille si belle que personne ne l'aurait prise pour la sœur de Yasuko. Je la revois encore, nette et belle, un matin qu'il avait neigé sur l'étagère des arbres en pot. Vêtue d'un kimono rouge à l'ancienne et coiffée comme une petite fille, elle faisait tomber la neige. Comme il gelait à Shinshû, une buée se formait devant elle. »

Il lui avait semblé que ce souffle blanchi par le froid exhalait le charme de la jeune fille.

Fusako, qui était d'une autre génération, restait tout à fait étrangère à ces réminiscences, mais Shingo s'y abandonnait.

« Même ces camélias sauvages, il y a plus de trente ou quarante ans qu'on les soigne ! »

Quelle vieillesse ! Combien d'années faut-il pour qu'un tronc prenne l'aspect d'un muscle gonflé par l'effort ?

L'érable miniaturisé qui rougissait près de l'autel, quand la sœur de Yasuko était morte, vivait-il toujours, grâce à des soins inconnus ?

3

Ils arrivèrent tous trois sur le parvis du temple. Une procession d'enfants de chœur serpentait sur la voie pavée, devant la statue du

grand Bouddha. Les petits garçons avaient dû venir à pied de loin, car certains montraient un visage tiré. Derrière la foule amassée, Fusako soulevait Satoko, qui dévorait des yeux ces enfants aux longues manches fleuries.

Le vieillard ayant entendu dire qu'on avait construit un monument à la gloire d'un poème de Yosano Akiko*, ils contournèrent le temple. On avait dû graver sur la pierre, en les agrandissant, des caractères de la main même de la poétesse.

« Tiens, ils ont quand même mis Çakyamuni ! »

Mais Fusako ne connaissait pas ce *tanka** tellement célèbre ; cela surprit son père :

À Kamakura
Bien que Çakyamuni
Soit le Bouddha
C'est surtout un beau garçon
Dans les arbres de l'été.

Ainsi chantait Akiko.

« Le grand Bouddha ne représente pas Çakyamuni, le Bouddha historique, mais Amida, le Bouddha de méditation. La poétesse avait commis une erreur ; elle l'a corrigée, mais le poème devint très célèbre avec le mot Çakyamuni. D'ailleurs, quand on rectifie en remplaçant Çakyamuni soit par Amida Butsu*, soit par Daibutsu*, la sonorité n'est pas heureuse. Et puis, Butsu, cela forme un doublet. Mais enfin, le texte gravé sur ce monument comporte une erreur. »

On servait du thé vert dans une tente dressée non loin. Fusako avait des billets donnés par Kikuko.

Le vieillard observait le reflet du ciel dans le thé ; il se demanda si la petite fille en prendrait. Elle saisit le bol d'une seule main, en le tenant par le bord. C'était du thé, fraîchement préparé, servi dans un bol ordinaire, mais Shingo tendit la main pour soutenir le récipient.

« C'est amer !

— Amer ? »

L'enfant avait fait la grimace avant même d'avoir goûté. Une bande de petites danseuses entra sous la tente ; la moitié peut-être s'assit sur les bancs, près de l'entrée, les autres restant debout, groupées devant leurs compagnes. Elles étaient très fardées, et toutes vêtues de kimonos à grandes manches tombantes.

En arrière, on voyait deux ou trois jeunes cerisiers épanouis, mais leurs fleurs pâlissaient près des vêtements aux vives couleurs des danseuses. Plus loin, le soleil éclairait les feuillages d'arbres assez élevés.

« Maman, de l'eau s'il vous plaît ! réclama Satoko, qui fixait un regard méchant sur les petites filles.

— Il n'y en a pas, mais tu en prendras à la maison », dit Fusako pour l'apaiser.

Shingo, lui aussi, éprouvait une subite envie d'eau.

À quel moment du mois de mars avait-il aperçu, du train, une petite fille de l'âge de Satoko qui buvait au robinet, sur le quai de la gare de Shinagawa* ? Elle avait tourné le croisillon, l'eau avait jailli ; surprise, elle s'était mise à rire. Un beau visage rieur ! Sa mère avait réglé le robinet. En voyant cette enfant boire avec tant de plaisir, le vieillard avait senti l'approche du printemps ; il n'avait pas oublié cette impression.

Il se demanda s'il existait une raison pour que l'enfant et lui-même eussent eu grand-soif à la vue des danseuses en kimono.

Satoko se mit à pleurnicher. « Kimono ! Kimono ! Achetez pour moi ! »

Fusako se leva.

Au milieu de ce groupe de fillettes s'en trouvait une qui pouvait avoir un ou deux ans de plus que Satoko. Ses sourcils courts, épais, formaient une ligne descendante ; avec une pointe de rouge dans l'angle de ses yeux bien ronds, bien fendus, elle était mignonne.

Satoko ne la quittait pas du regard ; Fusako tirait sa fille par la main, mais lorsqu'ils sortirent de la tente, Satoko voulut se diriger vers la petite danseuse.

« Kimono ! Un kimono !

— Un kimono, ton grand-père t'en achètera pour la fête des petites filles, dit Fusako — insinuation évidente à l'intention de son père. Cette petite n'a jamais porté de vêtements japonais depuis sa naissance, à part ses couches. Oui, des couches taillées dans un vieux *yukata** ; ça, c'était un vêtement japonais. »

Shingo se reposa dans une maison de thé. Il y demanda de l'eau. La petite fille en but deux verres à grandes gorgées. Ils quittèrent le parvis du grand Bouddha, pour cheminer un peu. La petite fille en kimono de danse et sa mère qui la tenait par la main les dépassèrent, l'air pressé ; l'enfant se trouva tout près de Satoko. Shingo pressentit

un danger ; il entoura de son bras les épaules de Satoko, mais trop tard.

« Le kimono ! » Satoko semblait prête à se jeter sur la manche brodée.

« Non ! » L'enfant fit un écart pour l'éviter, s'empêtra dans sa longue manche et tomba sur la face.

« Ah ! cria Shingo en se couvrant les yeux de ses mains. Elle est écrasée ! » Il ne put entendre que son propre cri, mais il eut l'impression que beaucoup de personnes avaient crié d'une même voix.

Une automobile avait stoppé, dans un grincement de freins. Les passants restaient debout, consternés ; quelques-uns s'élancèrent.

La petite fille se releva d'un geste vif et se suspendit au kimono de sa mère. Puis elle se mit à hurler.

« Quelle chance ! Quelle chance ! Les freins ont bien fonctionné ! C'est vraiment une voiture de grande classe ! fit un passant.

— Tu te rends compte, avec une bagnole quelconque, l'enfant serait morte ! »

Satoko, le visage crispé, les yeux révulsés, avait une expression terrifiante.

Fusako s'excusait inlassablement près de la mère, demandant si l'enfant n'avait pas été blessée, ni la longue manche déchirée, mais la femme paraissait absente.

Quand la petite danseuse cessa de pleurer, son fard était tout barbouillé, mais ses yeux brillaient comme s'ils avaient été lavés.

Shingo rentra chez lui, d'humeur plutôt taciturne. On entendait crier le bébé. Kikuko les accueillit en chantant une berceuse.

« Je vous demande pardon, je l'ai laissée pleurer. Je ne vaux rien dans ces cas-là ! » dit-elle à sa belle-sœur.

Soit que les cris de la plus petite l'eussent entraînée, soit qu'à la maison la tension se fût relâchée, Satoko se mit à sangloter bruyamment.

Sa mère, sans lui accorder un regard, ouvrit sa blouse et prit le bébé des bras de Kikuko.

« Tiens, des sueurs froides ! Le creux de mes seins est tout mouillé. »

Le vieillard jeta un coup d'œil en passant à la calligraphie de Ryôkan* accrochée au mur ; les caractères signifiaient « Grand vent sur le ciel ». Il l'avait achetée quand les œuvres de Ryôkan étaient encore

bon marché, mais ce n'était qu'une copie. On l'avait averti ; d'ailleurs, il s'en rendait compte maintenant.

« Nous avons vu le monument au poème d'Akiko, dit-il à sa belle-fille. Il est gravé de l'écriture de la poétesse...

— Ah ! tiens ! »

+

Après le dîner, Shingo sortit seul pour aller regarder les magasins de vêtements et les boutiques de fripiers, mais il ne trouva rien qui lui parût convenir à Satoko.

Il n'en fut que plus profondément soucieux, éprouvant une sorte de peur obscure.

Une petite fille de cet âge peut-elle éprouver une convoitise si violente devant les jolies choses qu'elle voit ailleurs ? Satoko ressentait-elle des envies, des désirs un peu plus forts que ceux des autres ? Ou bien ses désirs étaient-ils anormalement excités en ce moment ?

Le vieillard avait eu l'impression d'assister à une crise de quasi-folie. Si l'enfant aux longues manches avait été écrasée, tuée, où en seraient-ils maintenant ?

Les dessins de cette manche lui réapparaissaient avec netteté. Les vêtements de fête de ce genre ne se trouvent guère dans les magasins ; pourtant, rentrant les mains vides, le chemin même en semblait obscurci.

Yasuko n'avait-elle offert à sa fille qu'un vieux peignoir pour y couper des couches ? Le ton de Fusako était amer, mais n'aurait-elle pas menti ?

Sa mère ne lui aurait-elle donné ni vêtements de bébé ni costume pour aller prier au temple ? Peut-être que Fusako désirait des robes à l'européenne ?

« Je ne me rappelle pas », dit Shingo, tout haut.

En effet, il ne se rappelait plus si sa femme lui avait demandé conseil pour cela. S'ils s'étaient occupés davantage de leur fille, cette femme laide aurait-elle mis au monde une enfant jolie ? Un sentiment de culpabilité sans rémission alourdit son pas.

Connaissant les vies avant la naissance
Connaissant les vies avant la naissance
Nous n'avons pas de parents à chérir
Ne nous reconnaissant pas de parents
Nous n'avons pas non plus d'enfants
Qui nous aiment et pleurent sur nous.

Ce passage d'une pièce de *nô* lui venait à l'esprit, mais ce n'était qu'une réminiscence, et elle n'impliquait aucun désir de revêtir l'habit monastique.

Voici : le Bouddha qui fut est déjà parti
Le Bouddha qui sera n'a pas encore paru
Incarnés entre deux rêves
Pour rêver entre deux vies
Comment connaître la vie
Et la distinguer du rêve ?
Par hasard la forme humaine
Entre mille incarnations
Nous fut donnée...

Satoko, qui avait manqué blesser la petite danseuse, tenait-elle de Fusako son caractère méchant et violent ? Avait-elle hérité du sang d'Aïhara ? de Fusako ? En ce cas, se rattachait-elle à la lignée de Shingo, la lignée paternelle, ou à celle de Yasuko, la lignée maternelle ?

Si le vieillard avait jadis épousé la sœur de Yasuko, certes, jamais une fille telle que Fusako ne leur serait née, pas plus qu'une petite-fille comme Satoko.

Voilà une pensée qui lui venait pour la première fois.

Shingo appelait à nouveau de tous ses vœux celle qu'il avait aimée, tant il aurait désiré prendre appui sur elle. Il avait soixante-trois ans ; cette femme morte entre vingt et trente ans serait quand même plus âgée que lui...

Quand il rentra, Fusako s'était couchée, tenant le bébé dans ses bras ; il la voyait par les portes à coulisse ouvertes sur la salle à manger. « Elle dort », lui dit Yasuko comme il regardait par là. Son cœur battait très fort, alors elle avait pris un calmant et s'était endormie.

Le vieillard hocha la tête.

« Veux-tu fermer la porte, s'il te plaît ?

— Volontiers. » Kikuko se leva.

Satoko, blottie contre le dos de sa mère, semblait garder les yeux ouverts ; elle restait parfois silencieuse ainsi.

Shingo ne raconta pas sa sortie à la recherche d'un kimono. Il eut l'impression que Fusako n'avait rien dit à Yasuko des convoitises de Satoko, ni des dangers qu'elle leur avait fait courir.

Le vieillard entra dans une autre pièce, où Kikuko vint apporter des braises.

« Assieds-toi donc un peu !

— Tout de suite. » Mais Kikuko s'éloigna. Elle revint aussitôt avec un pot à eau sur un plateau, lequel aurait été superflu s'il ne s'était agi que du pot, mais il y avait aussi des fleurs.

Shingo les prit.

« Comment s'appellent-elles ? On dirait un peu des campanules.

— Des lis noirs.

— Vraiment ?

— Oui. Une amie qui pratique la cérémonie du thé me les a donnés tout à l'heure. » La jeune femme, en parlant, avait ouvert un placard derrière Shingo, pour y prendre un petit vase.

« C'est donc cela, le lis noir ? » demanda Shingo, curieux.

L'amie de Kikuko lui avait raconté qu'au musée du Rokusô-an*, lors de la dernière célébration de l'anniversaire de Rikyû*, des lis noirs avaient été mêlés à des fleurs de magnolia blanches, à l'emplacement réservé pour les descendants directs de l'école d'Enshû*. Ils avaient été disposés dans un vase de cuivre ancien d'une forme élancée.

« Tiens, tiens ! » Shingo regardait attentivement les lis noirs qui portaient chacun deux fleurs.

« Il a neigé dix ou douze fois au printemps, n'est-ce pas ?

— Il a beaucoup neigé, c'est vrai.

— On a dit qu'au moment de l'anniversaire de Rikyû, qui tombe au début du printemps, il y avait près de dix centimètres de neige. Voilà d'ailleurs pourquoi les lis étaient rares et précieux. C'est une plante de haute montagne.

— Sa couleur rappelle un peu celle du camélia noir.

— En effet. » Kikuko versa de l'eau dans le vase.

« J'ai entendu raconter que, lors de cet anniversaire de Rikyû, ses

écrits testamentaires et le couteau dont il s'est servi pour s'ouvrir le ventre étaient exposés.

— Ah ? Ton amie est-elle maîtresse du thé ?

— Oui. Elle avait appris cela jadis. Elle est veuve de guerre ; maintenant, cela lui sert beaucoup.

— À quelle école appartient-elle ?

— À celle de Kankyû*. »

Ce qui ne signifiait rien pour Shingo, fort ignorant en la matière.

Kikuko semblait prête à faire le bouquet, mais Shingo gardait les fleurs à la main.

« Se sont-elles épanouies en s'inclinant un peu ? ou seraient-elles un peu fanées par hasard ?

— Est-ce que les campanules penchent quand elles fleurissent ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que les lis montent moins haut que les campanules. Que t'en semble-t-il ?

— Je suis de votre avis.

— Au premier abord, on les croirait noirs, mais c'est une erreur, ils seraient plutôt d'un violet soutenu. En réalité, ce n'est pas encore cela : je crois que dans la teinte, il y a du pourpre foncé. Demain, je les examinerai bien au jour.

— Au jour ? Ils sont d'une transparence violette teintée de rouge.

— Le diamètre des corolles, quand elles sont épanouies, ne paraît pas dépasser un pouce. Et dans chacune, l'extrémité du pistil se divise en trois, et il y a quatre ou cinq étamines, les feuilles s'étalent vers les quatre points cardinaux, en formant des échelons d'environ un pouce. Elles ont la même forme que les feuilles des lis courants, qui doivent s'espacer d'un pouce ou d'un pouce et demi. »

À la fin de cette inspection, Shingo éloigna les fleurs.

« Infect, fit-il d'un air distrait. Ça sent la femme mal lavée. » Il n'entendait rien de bien précis par là, mais Kikuko rougit jusqu'aux paupières, et baissa la tête.

« Un parfum décevant, corrigea-t-il. Sens !

— Je n'en ferais pas une étude, comme vous ! »

Kikuko disposait de son mieux les fleurs dans le vase.

« Pour la cérémonie du thé, quatre fleurs, ce serait sans doute trop. Voulez-vous que je les arrange telles qu'elles sont ?

— Oui. Laisse-les comme cela. »

La jeune femme posa les lis sur le plancher.

« J'avais rangé les masques dans ce placard, près du vase. Veux-tu les sortir, s'il te plaît ?

— Volontiers. »

Un passage de *nô*, venu à l'esprit de Shingo, les lui avait rappelés. Il prit le Jidô*.

« C'est un génie. On m'a dit qu'il représente l'éternel adolescent, quand nous l'avons acheté. T'en ai-je parlé ? À cette époque, je l'avais posé sur le visage de cette Eiko qui travaillait dans le bureau. Qu'elle m'a paru jolie ! J'en avais été surpris ! »

Kikuko posa le masque sur son visage.

« Dois-je nouer ces cordelettes en arrière ? » Du fond de l'œil du masque, les prunelles de Kikuko devaient se fixer sur Shingo.

« Il faut le remuer. Sinon il n'y paraîtra pas d'expression du tout. »

Le jour de l'achat, le vieillard avait failli poser ses lèvres sur la jolie bouche vermeille et il en avait éprouvé une trémulation comme celle que lui causerait peut-être une passion fatale.

Que la fleur reste dans mon cœur
Moi qui suis le bois enterré...

Ces vers devaient sortir d'une pièce de *nô*.

Bientôt, Shingo ne supporta plus de voir Kikuko remuer son visage masqué par un gracieux adolescent. Sa figure était assez petite pour que le masque la couvrît à peu près. Du menton, à peine visible, se mirent à couler, vers la gorge, une larme, puis deux traces de larmes, puis trois... Elles coulaient sans s'arrêter.

« Kikuko ! s'exclama Shingo. Kikuko, te serais-tu dit, aujourd'hui, quand tu es allée rendre visite à ton amie, que tu pourrais devenir maîtresse du thé, si tu divorçais ? »

La jeune femme hocha la tête, sous la personne du Jidô.

« J'en vivrais volontiers, mais près de vous, même si nous divorcions », fit-elle d'une voix claire, derrière le masque.

On entendit crier Satoko. La chienne aboya soudain dans le jardin.

Shingo venait d'éprouver un pressentiment funeste. Kikuko semblait tendre l'oreille et guetter la porte, en se demandant si son mari était rentré de chez sa maîtresse où il avait dû se rendre, bien que ce fût dimanche.

LA MAISON DE L'OISEAU

1

La cloche du temple sonnait à six heures, hiver comme été. Hiver comme été, Shingo s'estimait matinal s'il l'avait entendue.

Matinal, pour lui, ne signifiait pas tôt levé, mais tôt réveillé. Seulement, six heures du matin en été, ou six heures du matin en hiver, ce n'est certes pas la même chose. Shingo savait l'heure, puisque la cloche sonnait tous les matins ponctuellement, mais à la belle saison, il faisait déjà jour.

Il posait une assez grosse montre à son chevet, mais il fallait allumer, mettre ses lunettes ; il la regardait donc assez peu souvent. D'ailleurs, il avait peine à distinguer, à l'œil nu, la grande aiguille de la petite.

De toute façon, Shingo n'avait pas trop à se soucier de l'horaire, et ses réveils précoces l'ennuyaient surtout.

En hiver, six heures, c'était trop tôt. Shingo ne pouvant supporter de rester tranquille au lit se levait pour aller chercher les journaux, par exemple.

Depuis le départ de leur domestique, c'était Kikuko la plus matinale.

« Tiens, Père, déjà ? disait-elle, ce qui semblait le gêner un peu.

— C'est vrai, je vais me rendormir.

— Excellente idée ! D'ailleurs, l'eau n'est pas encore chaude. »

Que sa belle-fille fût déjà levée le rassurait.

Depuis quand avait-il des réveils tristes l'hiver, à la nuit ? Le retour du printemps les rendait plus chaleureux.

Par une matinée de la seconde quinzaine de mai, le vieillard avait entendu, peu après la cloche, le cri du milan.

« Ah ! Il est donc resté chez nous ! » murmura-t-il, prêtant l'oreille sans se lever.

Il lui sembla que l'oiseau décrivait un grand cercle au-dessus de la maison puis se dirigeait vers la mer.

Il se leva et, tout en se brossant les dents, chercha des yeux l'oiseau dans le ciel, mais en vain. Le cri puéril et doux lui parut avoir purifié l'atmosphère, au-dessus de sa maison.

« Kikuko, fit-il en direction de la cuisine, as-tu entendu notre petit milan ? »

La jeune femme versait dans un récipient en bois du riz qui dégageait de la vapeur.

« Je devais être distraite, je ne l'ai pas entendu.

— Il a fini par se fixer chez nous.

— Oui.

— L'année dernière déjà, je l'entendais souvent chanter, mais à quel mois ? En quelle saison ? Je me rappelle mal. »

Comme Shingo, debout, la regardait, la jeune femme dénoua le ruban qui retenait ses cheveux. Il eut l'impression qu'elle dormait quelquefois avec un ruban.

Sans couvrir le récipient de riz, elle préparait à la hâte le thé de son beau-père.

« Si le milan reste chez nous, les bruants resteront probablement aussi.

— Et même le corbeau ?

— Le corbeau ? » Shingo rit. « Si le milan nous appartenait vraiment, le corbeau devrait être à nous aussi. On pourrait croire qu'il n'y a que des gens dans cette maison ; mais, en vérité, plusieurs oiseaux l'habitent.

— Il y viendra bientôt des puces et des moustiques.

— Tais-toi, horreur ! Ce ne sont pas des habitants de la maison, puisqu'ils n'y passent pas toute l'année.

— Peut-être que si, car on trouve des puces en hiver.

— Je connais mal l'espérance de vie des puces, mais je ne pense pas que ce soient des puces de l'an dernier. »

Kikuko rit en regardant Shingo.

« C'est le moment où le fameux serpent va reparaître.

— Celui qui t'a fait si grand-peur l'an dernier ?

— Oui.

— C'est le seigneur de la maison, notre général bleu. »

L'été précédent, Kikuko, revenant de faire ses courses et rentrant à la cuisine, avait pris peur à la vue d'une grande couleuvre.

À son cri, Teru, la chienne, avait accouru ; elle aboyait follement, tantôt avançant, tête baissée, l'air prêt à mordre, tantôt reculant à plus d'un mètre pour se rapprocher encore, comme pour attaquer.

La couleuvre, la tête un peu relevée, tirait sa langue rouge sans même regarder la chienne ; elle se mit à ramper, en longeant le seuil de la cuisine.

Suivant Kikuko, le serpent mesurait deux fois la largeur de la porte de la cuisine, c'est-à-dire près de deux mètres. Son corps était plus gros que le poignet de la jeune femme. Cette dernière en avait parlé sur un ton très agité, tandis que Yasuko restait calme.

« C'est le seigneur de la maison. Il l'habite depuis de nombreuses années. Il l'habitait avant que tu y viennes, Kikuko.

— Si Teru l'avait mordu, que serait-il arrivé ?

— Eh bien, la chienne n'aurait pas eu le dessus. Le serpent l'aurait étouffée. Voilà pourquoi Teru, qui le sait bien, se contentait d'aboyer. »

La jeune femme en était restée tellement effrayée pendant un certain temps qu'elle pouvait à peine passer le seuil de la cuisine et qu'elle entrait ou sortait par la grande porte.

L'idée que cet énorme serpent se trouvât sous le plancher ou bien au-dessus du plafond l'épouvantait, mais il devait habiter dans les collines et ne venait pas souvent.

La colline n'appartenait pas à Shingo, lequel ignorait jusqu'au nom du propriétaire du terrain. Le versant raide s'élevait près de la maison et, pour les animaux de la colline, il n'existait apparemment pas de frontière entre leur demeure et le jardin de Shingo.

Les fleurs et les fruits de la colline aussi tombaient nombreux dans le jardin.

« Le milan est revenu, murmura Shingo, puis, d'une voix vibrante, il répéta :

« Kikuko, il semble que le milan soit revenu.

— Vraiment ? Je l'entends à présent. »

Kikuko levait un regard distrait vers le plafond.

Le cri de l'oiseau se prolongea quelques instants.

« Est-il allé tout à l'heure à la mer ?

— Oui, sa voix m'a semblé s'éloigner dans cette direction.

— Il aura pris un poisson, puis il sera revenu. » En écoutant la jeune femme, le vieillard pensa que cela s'était peut-être passé ainsi.

« Si nous laissions quelques poissons dans un endroit bien visible ?

— Teru pourrait les détourner à son profit.

— Je parle d'un endroit assez élevé. »

Comme l'année précédente, et l'autre encore, le vieillard, percevant au réveil le cri du petit milan, ressentait un mouvement d'affection. Il ne devait pas être le seul, car l'expression « notre petit milan » était passée dans le jargon familial.

Pourtant, Shingo doutait qu'il n'y eût qu'un oiseau. Il croyait en avoir, une fois, vu évoluer deux au-dessus de la maison. Entendait-il vraiment, depuis plusieurs années, crier toujours le même ? Ne s'agissait-il pas de générations successives, les parents étant morts à son insu ? Cette pensée l'effleurait ce matin pour la première fois.

Si le vieux milan était mort l'année précédente, le vieillard et les siens écoutaient maintenant le jeune dans leur éveil rêveur, sans rien deviner, en le prenant pour leur seul et unique milan. Ce serait cocasse !

Il paraissait étrange, à la réflexion, que cet oiseau eût élu domicile dans la colline derrière la maison, quand il y en avait tant d'autres à Kamakura.

C'était improbable, pourtant j'ai pu le rencontrer.
C'était improbable, pourtant j'ai pu l'entendre,

dit le proverbe. Peut-être en allait-il de même pour le petit milan.

Oui, cet oiseau habitait avec eux, mais il se contentait de leur faire ouïr sa voix charmante.

2

Kikuko et Shingo, étant les seuls à se lever tôt dans cette maison, finissaient par échanger quelques mots. Avec Shûichi, le vieillard profitait de leurs trajets dans le train.

Il avait l'impression d'approcher de la ville après la traversée du pont métallique de Rokugô*, quand on arrivait en vue des bois d'Ikegami*. Tous les matins, il la regardait en passant.

Voilà des années qu'il voyageait sur cette ligne et regardait ces bois, mais ce n'était que tout récemment qu'il y avait découvert deux pins.

Seuls de leur espèce, ils se détachaient en hauteur ; ils inclinaient leur torse comme pour s'embrasser et leurs cimes, se rapprochant, allaient sans doute y arriver.

Il n'y avait pas d'autres grands arbres dans ces forêts. Ils n'auraient pas dû lui échapper, mais Shingo ne les avait jamais remarqués jusqu'à présent. Maintenant, ils lui crevaient les yeux.

Ce matin-là, les deux pins se devinaient vaguement à travers la tempête.

« Shûichi ! appela son père, qu'a donc Kikuko ?

— Rien, je vous assure. »

Shûichi parcourait un hebdomadaire ; il en avait acheté deux, dont un pour son père qui le tenait sans le lire.

« Voyons, qu'a-t-elle ? insistait patiemment Shingo.

— Il paraît qu'elle a des migraines.

— Cela m'étonne ; d'après ta mère, elle serait allée hier à Tôkyô. Le soir, à son retour, elle s'est tout de suite couchée. Elle ne semblait pas dans son état normal. Ta mère soupçonne qu'il lui soit arrivé quelque chose au-dehors. Kikuko n'a rien pris pour dîner non plus. En outre, quand tu es rentré vers neuf heures et que tu es allé dans la chambre, elle pleurait en étouffant sa voix.

— Elle se relèvera dans quelques jours, ce n'est pas grave.

— Cela me surprendrait. Un mal de tête ne la ferait pas pleurer ainsi. Ce matin encore, elle sanglotait dès l'aube. »

Shûichi grogna confusément.

« Quand Fusako lui a porté son dîner, Kikuko aurait paru très contrariée de la voir entrer. Elle se cachait le visage. Fusako s'en est plainte. Alors je voulais te demander des explications.

— Que d'histoires ! Tout le monde à la maison vit donc avec les regards fixés sur ma femme ! »

Shûichi leva les yeux vers son père. « Même Kikuko peut tomber malade de temps à autre !

— Malade ! s'exclama Shingo, révolté. Mais de quelle maladie s'agit-il ?

— C'est un avortement ! » cracha Shûichi.

Shingo, surpris, regarda devant lui le siège où se trouvaient deux soldats américains. Il avait entamé cette conversation en postulant leur ignorance du japonais.

« Chez un médecin questionna le vieillard d'une voix rauque.

— Oui.

— Hier ?

— Oui. » Shûichi cessa de lire.

« Est-ce toi qui l'as poussée ?

— C'est elle qui s'est obstinée.

— D'elle-même ? Ne mens pas !

— C'est la pure vérité.

— Pourquoi ? Mais pourquoi lui as-tu suggéré pareille pensée ? »

Shûichi garda le silence.

« C'est toi qui es en tort, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais elle est entêtée à n'avoir d'enfant à aucun prix, maintenant.

— Tu l'en aurais détournée, si tu l'avais voulu.

— En ce moment, je ne pense pas.

— En ce moment ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Puisque vous êtes au courant... Étant donné ma situation actuelle, ma femme ne veut absolument pas d'enfant.

— Est-ce à dire, tant que tu auras une maîtresse ?

— Si vous voulez.

— Si vous voulez ! C'est trop fort ! » Shingo sentait la colère le suffoquer. « C'est un demi-suicide de la part de Kikuko. Tu es sûrement de mon avis. Il s'agit moins d'une protestation que d'un demi-suicide. »

Shûichi eut un recul devant le courroux de son père.

« Tu as tué son âme. Cela peut être irrémédiable.

— Son âme est très dure, quoi qu'il en paraisse.

— Tu oublies que c'est une femme. La tienne. Il dépend de tes façons, de tes attentions qu'elle enfante dans la joie, la question de ta maîtresse mise à part.

— On ne peut guère la mettre à part, vous le savez bien !

— Yasuko attend des petits-enfants. Kikuko doit s'en douter. Elle est même gênée de n'en pas encore avoir, n'est-ce pas ? La voilà qui se trouve contrainte de renoncer à ses désirs, parce que tu es en train d'assassiner son âme.

— Vous n'avez pas entièrement raison. Je crois qu'en ce qui la concerne, ce serait plutôt une soif d'absolu.

— Une soif d'absolu ?

— ... qui lui ait fait regretter d'attendre un enfant. Elle est trop propre.

— Vraiment ! »

Enfin, se dit Shingo, ce sont des questions qui ne regardent que les époux. Est-ce que Shûichi dégoûtait, humiliait à ce point Kikuko ?

« C'est incroyable. Même si Kikuko l'avait dit, même si elle en avait fait le simulacre, je ne croirais jamais que tel soit son véritable sentiment. Un mari qui met en cause la propreté de sa femme... Faut-il que ton amour pour elle soit superficiel ! Il ne convient pas de prendre au pied de la lettre les révoltes d'une femme. »

Shingo se sentait un peu dérouté.

« Si Yasuko se doutait qu'elle a manqué l'occasion de voir un petit-fils, que dirait-elle ?

— En fin de compte, avec cela, Kikuko s'est avérée féconde. Ma mère devrait en être plutôt contente.

— Comment peux-tu répondre de ses enfants à venir ?

— J'en réponds.

— Tu ne crains pas le ciel. C'est la preuve que tu n'aimes personne.

— Vous embrouillez tout, même les questions les plus simples.

— Pas si simple. Non. Réfléchis bien. Ne sais-tu pas comme ta femme pleure ?

— Moi-même, je ne suis pas sans désirer un enfant, mais en ce moment, la situation est mauvaise. Je pense qu'il ne serait pas réussi.

— Je ne comprends pas ce que tu appelles la « situation ». Kikuko ne se trouve pas dans une situation mauvaise. Si la tienne est mauvaise — et il n'y a que la tienne qui le soit — Kikuko, elle, n'est pas femme à jamais se laisser mettre dans une « mauvaise situation ». Tu es en tort. Tu n'as pas su faire fondre la jalousie de ta femme. Voilà comment tu as perdu ton enfant. Peut-être plus que l'enfant ! »

Shûichi parut surpris de l'expression de son père.

« Soûle-toi chez ta maîtresse, et rentre. Pose tes pieds, tes chaussures sales sur les genoux de Kikuko. Et puis demande-lui de te les enlever ! Tu verras ! » dit Shingo.

3

Le même jour, Shingo, se rendant à la banque pour une affaire concernant l'entreprise, alla déjeuner avec un ami. Ils discutèrent jusqu'à deux heures environ, puis, du restaurant, Shingo téléphona au bureau qu'il rentrait chez lui.

Kikuko était assise sur la véranda, le bébé dans les bras. Surprise par ce retour prématuré, la jeune femme fit mine de se lever.

« Reste donc tranquille. Peux-tu déjà quitter la chambre ? dit Shingo, sortant aussi sur la véranda.

— Oui. Je voudrais maintenant changer cette petite.

— Et Fusako ?

— Elle est allée jusqu'à la poste avec la petite Satoko.

— Qu'a-t-elle à faire à la poste en te laissant le bébé ?

— Attends un peu, dit la jeune femme, en s'adressant à la petite, je vais commencer par changer ton grand-père.

— Merci, merci ! Le bébé d'abord ! »

Kikuko leva vers lui un visage rieur. Entre ses lèvres, on apercevait une rangée de dents.

« Il veut que tu passes la première, ma petite Kuniko. »

La jeune femme était habillée pour l'intimité d'un vêtement de soie riche que retenait seulement un lien étroit.

« A-t-il cessé de pleuvoir aussi à Tôkyô ?

— Cessé de pleuvoir ? Il pleuvait quand je suis monté dans le train, mais il faisait beau quand j'en suis descendu. Je n'ai pas remarqué où le temps s'est levé.

— Il pleuvait tout à l'heure sur Kamakura, mais cela s'est calmé ; ma belle-sœur a pu sortir.

— Regarde : la colline reste mouillée. »

Le bébé couché sur la véranda leva les jambes et saisit ses orteils, remuant ainsi plus librement les pieds que les mains.

« Très bien, très bien ! Regarde plutôt la colline », fit Kikuko, lui nettoyant les cuisses

Un avion militaire américain passa, volant bas. Surpris par le vrombissement, le bébé leva les yeux. L'appareil restait invisible mais sa grande ombre se dessina sur le versant de la colline, puis disparut — si tant est que c'eût été vraiment son ombre. Le bébé devait la voir.

Les yeux innocents brillant de surprise émurent soudain le vieil homme.

« Cette enfant ignore ce que sont les bombardements. Il y en a maintenant beaucoup, n'est-ce pas, qui ne les ont pas connus. »

Shingo plongea son regard dans celui de la petite fille : l'éclat s'en atténuait déjà.

« Il aurait fallu photographier ces yeux. Sans oublier, bien sûr, l'ombre de l'avion sur la colline. Sur la photographie suivante... »

... Le bébé gisait... éventré, mitraillé... Voilà ce qu'allait ajouter Shingo, mais à la pensée de l'avortement de la veille, il se tut.

Que d'enfants, que d'innombrables enfants auraient pu représenter ces deux photographies imaginaires !

Kikuko avait pris Kuniko dans ses bras. D'une main, elle enroula les couches puis les emporta dans le cabinet de toilette.

Shingo s'en retourna vers la salle à manger ; il se souvint alors que s'il était rentré tôt, c'était à cause des inquiétudes qu'il avait pour Kikuko.

« Comme vous revenez de bonne heure ! »

Yasuko vint le rejoindre.

« Où étais-tu ?

— Je me lavais les cheveux. Après la pluie, le soleil s'est mis brusquement à chauffer, ce qui m'a causé des démangeaisons à la tête. Lorsqu'on vieillit, la tête démange pour un rien.

— La mienne ne me démange pas souvent.

— Sans doute la vôtre est-elle bien faite, fit-elle en riant. Je savais que vous étiez déjà là, mais je craignais vos reproches, si je me présentais à vous les cheveux emmêlés. Cela vous aurait effrayé !

— La chevelure emmêlée d'une vieille femme... Si tu coupais tout ?

— Ce serait une bonne idée, répondit Yasuko. Mais cette coiffure n'est pas l'apanage des dames âgées ; c'est ce que portaient, à l'époque d'Edo, les hommes comme les femmes. On coupait court, on nouait en arrière et on formait un catogan. J'ai vu cette coiffure sur les scènes de kabuki*.

— Je pensais à celle où les cheveux tombent droit, au lieu d'être noués derrière.

— Ce serait possible... Seulement, les miens sont très épais, comme les vôtres.

— Kikuko s'est levée, dit le vieillard, en s'efforçant de parler bas.

— Oui... de temps à autre... elle a mauvaise mine.

— Il aurait mieux valu ne pas la charger de l'enfant.

— C'est parce que Fusako s'est absentée en la laissant sur le lit de Kikuko ; l'enfant dormait si bien !

— Pourquoi ne l'as-tu pas prise, toi ?

— Je me lavais les cheveux quand elle s'est mise à crier. »

Yasuko se releva pour aller chercher les vêtements de son mari.

« Je me suis demandé si vous n'étiez pas malade, vous aussi, quand je vous ai entendu rentrer si tôt. »

Il eut l'impression que la jeune femme sortait du cabinet de toilette et se dirigeait vers sa chambre.

« Kikuko ! appela-t-il, Kikuko !

— Oui ?

— Passe-nous la petite.

— Voilà ! Tout de suite. »

Elle reparut, tenant l'enfant par la main pour la faire marcher. Cette fois, elle avait mis son obi.

La petite fille s'appuya sur l'épaule de sa grand-mère qui brossait le pantalon du vieillard et qui, se redressant, la prit sur ses genoux. La jeune femme emporta les vêtements de ville de Shingo, les rangea dans un placard de la pièce voisine, puis referma la porte d'un geste lent. Elle parut étonnée par l'aspect de son visage que lui renvoyait le miroir fixé sur le revers de la porte, et se demanda visiblement si elle reviendrait dans la salle à manger ou retournerait se coucher.

« Kikuko, fit Shingo, ne vaudrait-il pas mieux te remettre au lit ?

— Oui. »

Quand elle comprit ce que signifiait la question du vieillard, ses épaules frémirent. Elle rentra dans sa chambre sans se retourner.

« Quel drôle d'air ! Ne trouvez-vous pas ? »

Yasuko fronçait les sourcils. Shingo ne répondit rien.

« On ne sait pas très bien ce qu'elle a, continua la vieille femme. Elle va et vient sans se coucher. Je crains qu'elle ne tombe soudain.

— Peut-être...

— De toute façon, vous devez agir, en ce qui concerne votre fils. »

Le vieillard hocha la tête.

« Si vous raisonniez Kikuko ? Moi, je vais faire les courses du dîner. J'emmène Kuniko ; nous irons à la rencontre de sa mère.

— Ah ! quelle mère ! »

La vieille femme, tenant le bébé dans ses bras, se releva.

« Au fait, qu'allait-elle faire à la poste ?

— Je me le demande aussi ! » Yasuko se retourna.

« Aurait-elle écrit à son mari, par exemple ? Elle ne l'a pas vu depuis six mois. Oui, voilà six mois qu'elle est revenue chez nous, car c'était le dernier jour de l'année.

— S'il ne s'agissait que d'une lettre, il y a une boîte près d'ici.

— Elle a dû penser qu'une lettre arriverait plus vite et plus sûrement par la grande poste. Si le souvenir d'Aïhara se ravivait, j'imagine qu'elle passerait à travers les flammes. »

Le vieillard eut un rire amer. Il la trouvait bien optimiste. Chez une femme qui a maintenu sa famille jusqu'à la vieillesse, l'optimisme s'enracine, sans doute.

Shingo prit une pile de quotidiens que sa femme devait être en train de regarder. Il les feuilleta sans avoir vraiment l'intention de les lire quand un titre attira son attention : « Des nénuphars vieux de deux mille ans s'épanouissent. »

« Au printemps dernier, on a découvert à Kemigawa*, dans la préfecture de Chiba*, trois graines de nénuphars dans un canot mis au jour dans un site archéologique de l'époque Yayoi*. On estime que ces graines seraient vieilles de deux mille ans.

« Au mois d'avril, un savant docteur ès nénuphars en repiqua des plants en trois endroits : au laboratoire agronomique de Chiba, dans le lac du jardin de Chiba et chez un bouilleur de saké de Hataké (ville de cette même préfecture) qui semble avoir participé aux fouilles. Il déposa deux pousses dans une grande marmite pleine d'eau qu'il avait mise dans son jardin. Son nénuphar fut le premier à se développer.

« Alerté, le docteur ès nénuphars se précipita. « Épanouis ! Ils se sont épanouis ! » s'écriait-il, en caressant la belle fleur.

« Elle prit d'abord la forme d'une bouteille de sake, puis celle d'un bol à thé, puis enfin celle d'un cratère évasé. Finalement, elle atteignit son plein épanouissement en ressemblant à un plateau circulaire, puis les pétales tombèrent sur l'eau. »

Voilà ce qu'en racontait le journal. Il était dit aussi que la fleur avait vingt-quatre pétales.

En dessous de l'article, on voyait même une photographie du savant, portant lunettes et grisonnant, semblait-il, la main posée sur la tige du nénuphar près de s'épanouir. Shingo, relisant l'article, apprit que ce spécialiste avait soixante-neuf ans. Shingo regarda lon-

guement la photographie du nénuphar, puis il se rendit avec le journal dans la chambre de Kikuko.

C'était la chambre du jeune ménage. Sur une petite table apportée en dot par Kikuko se trouvait le chapeau de son mari.

S'apprêtait-elle à écrire ? Un bloc de papier à lettres était posé près du chapeau. Une étoffe brochée retombait devant le tiroir. Le vieillard crut sentir un léger parfum dans l'air.

« Comment te sens-tu ? N'est-ce pas un peu léger de te lever autant ? » Shingo s'assit devant la table.

La jeune femme le regardait, les yeux grands ouverts. Il avait dû la surprendre au moment où elle se disposait à se relever. Confuse, sans doute, elle rougit un peu. Son front restait blême, mais ses sourcils paraissaient beaux.

« As-tu lu cet article sur des graines de nénuphars vieilles de vingt siècles qui ont redonné des fleurs ?

— Oui.

— Ah ! tu l'as lu... », murmura-t-il. Alors il attaqua : « Tu n'aurais pas eu besoin de t'infliger ces mauvais traitements, si tu nous avais parlé. Rentrer le jour même à la maison, crois-tu que ce soit sain ? »

Kikuko parut surprise.

« C'est le mois dernier que nous avions parlé d'enfant. Est-ce alors que tu as mis le masque de Jidô ? À cette époque-là, tu te rendais déjà compte, n'est-ce pas ?

— À cette époque-là, fit-elle avec un geste de dénégation sur l'oreiller, je n'en savais rien. Mais si j'avais su, je n'aurais pu vous en parler, cela m'aurait gênée.

— Ah ? Shûichi m'a donné pour raison que tu étais trop propre ! »

Le vieillard remarqua des larmes qui perlaient dans les yeux de la jeune femme et ne put poursuivre.

« As-tu besoin de revoir le médecin ?

— Demain, peut-être. »

Le lendemain, quand le vieillard rentra de la ville, sa femme paraissait impatiente de le voir.

« Savez-vous que Kikuko vient de retourner dans sa famille ? Il paraît qu'elle est couchée. Vers deux heures, me semble-t-il, on a téléphoné de chez elle. Votre fille a répondu. « Kikuko, m'a-t-elle dit, est allée chez ses parents, elle ne va pas bien, elle se repose ; on nous supplie de la laisser tranquille ; on nous assure qu'elle reviendra dans quelques jours, une fois guérie. »

— Ah ! oui ?

— J'ai fait dire par Fusako que notre fils irait lui rendre visite. Fusako m'a dit que c'était la mère de Kikuko qui parlait. Kikuko serait donc allée dormir chez sa mère ?

— Non, ce n'est pas cela.

— Alors, qu'a-t-elle ? »

Shingo retira son veston, puis se redressa pour dénouer plus aisément sa cravate.

« C'est qu'elle vient de se faire avorter.

— Quoi ! » La vieille femme parut consternée. « Ah !... En cachette de nous... Cette gentille Kikuko... Ils sont terribles, ces jeunes gens d'aujourd'hui...

— Vous ne voyez rien, Maman, dit Fusako qui entrait dans la salle à manger, le bébé dans les bras. Moi, j'étais au courant.

— Mais comment ? laissa échapper le vieillard.

— Je n'oserai pas le dire. Vous savez bien ce que les femmes laissent derrière elles en certains endroits... »

Fusako ne put continuer.

LE JARDIN DE LA CAPITALE

1

« Curieux homme que mon père ! dit Fusako tout en empilant brutalement les assiettes qui avaient servi pour le dîner. Je le trouve bien plus réservé avec sa propre fille qu'avec sa belle-fille ! N'est-ce pas, Mère ?

— Tais-toi ! fit Yasuko, sur un ton de blâme.

— C'est pourtant vrai ! S'il trouve les épinards trop cuits, qu'il me le dise ! Quoique je ne les aie pas fait cuire jusqu'à en faire de la pâtée pour les petits oiseaux ! Ils ont gardé leur forme ! Mon père aurait dû s'adresser à la station thermale.

— La station thermale ? Qu'a-t-elle à voir ici ?

— On y prépare les œufs à la coque et les gâteaux de manjû* à la vapeur, n'est-ce pas ? Vous m'avez donné, je ne sais quand, des œufs cuits à la source radioactive : le blanc était pris, le jaune mou... Ne m'avez-vous pas dit que le restaurant Hechimatei [1], à Kyôto, est réputé pour cela ?

— Hechimatei, dis-tu ?

— Ou bien Hyôtei, comme il vous plaira. Si pauvre que je sois, je

1. Ici, c'est avec une ironie intentionnelle que Fusako prononce Hechimatei, alors qu'elle sait très bien que le nom correct est Hyôtei. En effet, ce restaurant de Kyôto, très cher, est réputé pour son petit déjeuner *(asagayu)* qui comporte entre autres un œuf à la coque cuit à point selon une recette gardée secrète. En japonais, le caractère *hyô* de *hyôtei* peut se lire *hechima*, lequel est un mot qui comporte un sens péjoratif employé pour railler des « finasseries » sans substance.

connais cela. De toute façon, il ne faut pas tant de savoir-faire pour cuire des épinards. »

Yasuko se mit à rire.

« Si mon père faisait bouillir ses épinards à la source radioactive en mesurant la température et le temps, je pense qu'il deviendrait aussi vigoureux que Popeye, même en l'absence de Kikuko, dit Fusako sans rire. Pour moi, je n'en peux plus, c'est trop triste. »

Elle se redressa, soutenant du genou le lourd plateau et reprit :

« N'aura-t-il donc aucun appétit en l'absence de son joli garçon de fils et de sa ravissante belle-fille ? »

Shingo releva la tête ; son regard rencontra celui de Yasuko.

« Tu causes, tu causes !

— Mais oui, je me suis retenue trop longtemps de parler et de pleurer.

— On ne peut pas empêcher les enfants de pleurer... »

Shingo gardait la bouche entrouverte.

« Il ne s'agit pas d'enfant, mais de moi, reprit Fusako, qui partit en trébuchant.

— ... car il est tout naturel que les bébés pleurent. »

On entendit un bruit de couverts jetés dans l'évier.

Yasuko fit un mouvement pour se lever. On entendit Fusako sangloter.

Satoko leva les yeux vers sa grand-mère et partit en trottinant pour la cuisine. Shingo trouva son regard déplaisant. Yasuko, se relevant, souleva des deux mains Kuniko, qui était placée près d'elle et la posa sur les genoux de Shingo.

« Voulez-vous la garder un instant, s'il vous plaît ? »

Elle se dirigea vers la cuisine.

Shingo prit l'enfant dans ses bras. Comme elle était très souple, il l'attira contre son ventre. Il lui tenait les pieds. Les creux des chevilles et les plantes dodues étaient contenus dans la paume du vieillard.

« Es-tu chatouilleuse ? »

Elle ne paraissait pas l'être.

Lorsque Fusako n'était encore qu'un bébé au sein, il la couchait toute nue quand il la changeait et lui chatouillait les côtes. L'enfant riait, son nez disparaissait entre ses joues ; elle agitait les mains. En vérité, le vieillard ne se rappelait plus très bien.

Shingo évitait, jadis, de parler du manque de beauté de son bébé.

Si l'envie l'en démangeait, l'image de la femme séduisante qu'avait été la sœur de Yasuko lui revenait à l'esprit.

Il avait attendu vainement à plusieurs reprises que ce petit visage changeât en mieux, et cela jusqu'à ce que sa fille atteigne l'âge adulte, mais avec le temps, son espoir s'était émoussé.

Les traits de Satoko semblaient plus jolis que ceux de sa mère, et l'on pouvait encore espérer que la petite Kuniko deviendrait agréable.

« Serait-il possible que je cherche l'image de la sœur de Yasuko jusque dans mes petites-filles ? » se demanda le vieillard, et il en éprouva quelque honte.

Il s'étonna de s'abandonner à une songerie où le petit être victime de l'avortement, l'enfant perdu de Kikuko, devenait une réincarnation de la sœur de Yasuko — une belle femme à laquelle la vie ne serait jamais accordée en ce monde.

Lorsqu'il relâcha sa prise sur les pieds du bébé, la petite Kuniko descendit de ses genoux et partit vers la cuisine. Elle chancela, les bras tendus en avant.

« Attention ! » À peine avait-il crié que le bébé tomba.

Elle gisait sur le sol, étendue sur le côté, sans pleurer encore.

Satoko suspendue à la manche de Fusako, Yasuko tenant Kuniko dans ses bras, toutes quatre revinrent vers la salle à manger.

« C'est incroyable comme mon père est distrait, Maman, dit Fusako tout en essuyant la table. Au retour du bureau, quand il s'est changé pour se mettre en kimono, savez-vous qu'il a croisé le devant de son kimono et de son *juban** de dessous dans le mauvais sens, et puis en nouant sa ceinture, il est resté tout interdit, l'air absent. A-t-on jamais vu d'homme pareil ? C'est bien la première fois que vous croisez votre kimono de la sorte ; vous n'êtes pas dans votre état normal.

— Non, c'est la seconde, répliqua Shingo. La dernière fois, Kikuko m'a dit que dans l'île de Ryûkyû*, les gens croisent leurs kimonos dans un sens ou dans l'autre, indifféremment.

— Ha ! Ha ! Dans l'île de Ryûkyû ! Incroyable ! » Fusako changeait encore de visage... « Quand il s'agit de vous plaire, Kikuko fait travailler son imagination. Qu'elle sait bien vous parler ! Dans l'île de Ryûkyû ! Vraiment ! »

Maîtrisant son irritation croissante, Shingo lui dit :

« Le mot *juban* vient du portugais. Sait-on comment les Portugais croisent leurs vêtements ?

— C'est encore une idée de votre belle-fille ? »

Yasuko voulut intervenir en faveur de son mari :

« Ton père met souvent à l'envers son *yukata** d'été.

— Mettre à l'envers son *yukata* d'été, par distraction, par inadvertance, c'est une chose ; croiser son kimono du mauvais côté, c'en est une autre.

— Dis à Kuniko de s'habiller toute seule, elle ne saura pas dans quel sens le fermer.

— Il est encore trop tôt pour que mon père retombe en enfance. » Fusako n'avait pas l'air vaincue. « Voyons, Maman, c'est lamentable, mon père n'a pas besoin de croiser son kimono sur la gauche en signe de deuil, parce que sa belle-fille est allée passer un ou deux jours chez ses parents. Je suis bien rentrée chez vous depuis six mois ! »

Près de six mois avaient en effet passé depuis cette veille pluvieuse du Nouvel An...

Depuis, Aïhara ne leur avait donné aucune nouvelle. Shingo ne l'avait pas revu non plus.

« Cela fait déjà six mois, opina Yasuko. Pourtant, il n'y a pas de comparaison possible entre ton cas et celui de Kikuko.

— Par rapport à mon père, si !

— Mais toi, tu es sa fille, c'est ton père et nous souhaitons qu'il puisse dénouer tes difficultés, n'est-ce pas ? »

Fusako, le visage baissé, ne répondait pas.

« Fusako, dis-nous tout ce que tu as sur le cœur, cette fois. Tu te sentiras délivrée. Par bonheur, Kikuko n'est pas là.

— Puisque c'est moi qui suis en tort, en principe, je n'ai rien à dire ; je prie seulement mon père de manger son repas sans se plaindre, même s'il n'est pas préparé de la main de Kikuko. » Et Fusako se mit à pleurer.

« N'est-ce pas ? Père dîne en silence, avec un air dégoûté. Moi, cela m'attriste aussi.

— Fusako, je suis sûre que tu as beaucoup de choses à nous dire. Pourquoi, par exemple, es-tu allée jusqu'à la poste il y a deux ou trois jours ? Pour expédier une lettre à ton mari ? »

Fusako parut un instant gênée. Elle fit, de la tête, un signe de dénégation.

« Je ne vois pas quelle autre lettre tu pourrais envoyer. Je me suis bien doutée que c'était pour Aïhara. »

Yasuko, contrairement à son habitude, parlait d'une voix stridente.

« Lui aurais-tu envoyé de l'argent, par exemple ? »

De ces paroles, Shingo déduisit que Yasuko glissait quelque argent de poche en cachette à Fusako.

« Où est Aïhara ? » questionna le vieillard en se tournant vers sa fille ; il attendit un moment la réponse. « Il semble être absent de chez lui, reprit-il. Une fois par mois, j'envoie un employé du bureau chez les Aïhara pour prendre des nouvelles. Plus exactement, je fais parvenir une petite somme à Mme Aïhara pour qu'elle se fasse soigner, car si tu étais restée chez eux, ce serait à toi d'en prendre soin.

— Oh ! fit Yasuko, bouche bée. Vous envoyez un employé du bureau ?

— Rassure-toi. C'est un homme sérieux qui n'écoute pas les potins et qui n'en fera pas non plus. Si ton mari se trouvait chez lui, j'y serais allé moi-même pour lui parler de toi, mais à quoi bon rendre visite à une vieille femme qui a les jambes malades ?

— Mais que fait donc Aïhara ?

— J'ai l'impression qu'il serait compromis dans un trafic clandestin, une affaire de drogue, paraît-il. Son rôle ne serait que celui d'un sous-ordre. C'est par son ivrognerie qu'il a été pris dans cet engrenage. »

Yasuko lui jeta un regard affolé ; elle paraissait plus effrayée de la dissimulation de son mari, qui leur avait caché jusqu'alors les méfaits d'Aïhara que de ces méfaits mêmes.

Shingo continua : « Cependant sa mère, qui a les jambes malades, ne semble pas habiter chez elle. D'autres personnes occupent la maison. La famille de Fusako n'existe donc plus.

— Mais alors, ses affaires ?

— Ma commode et la malle d'osier sont vides depuis longtemps, dit Fusako.

— Vraiment ? Alors tu es bien poire, ma fille, toi qui es revenue chez nous avec ton ballot dans une vieille étoffe. Aie, aie, aie... », soupira Yasuko.

Shingo soupçonnait Fusako d'avoir communiqué avec son mari.

Sur qui retombait le blâme de n'avoir pu soutenir Aïhara pour l'empêcher de se corrompre ? Sur Fusako ? Sur Shingo ? Sur Aïhara lui-même ? Ou nul n'en était-il responsable ? Shingo s'interrogeait et contemplait le jardin sur lequel l'ombre tombait.

2

Arrivant au bureau vers dix heures, le vieillard y trouva un mot de Tanizaki Eiko. « Je voudrais vous voir au sujet de la jeune épouse. Je reviendrai. »

La « jeune épouse » en question ne pouvait être que Kikuko. Shingo questionna la secrétaire qui avait remplacé Eiko.

« À quelle heure Tanizaki est-elle venue ?

— Après moi ; c'était au moment où j'essuyais la table, donc il devait être huit heures un peu passées.

— M'a-t-elle attendu ?

— Ou-i-i, pendant quelque temps. » La façon lourde et traînante dont cette fille disait ou-i-i, déplaisait à Shingo. Cela devait être un accent provincial.

« A-t-elle vu Shûichi ?

— Non. Je crois qu'elle est partie sans l'avoir vu.

— Bon. Huit heures un peu passées, murmura Shingo. Elle a dû venir chez nous avant d'aller à son magasin. Elle reviendra peut-être vers midi. »

Après avoir relu les petits caractères tracés de la main d'Eiko dans le coin d'un grand papier, Shingo regarda par la fenêtre le ciel très serein, très printanier, de mai.

Il l'avait contemplé par la vitre du train. Tous les passagers à la vue du ciel clair avaient ouvert les fenêtres.

Un oiseau qui volait au ras du courant scintillant de la rivière Rokugô* s'illumina d'un reflet d'argent ; il lui sembla que ce n'était pas un détail fortuit, que cette course d'un autobus rouge passant sur le pont en direction du nord.

« Grand vent sur le ciel, grand vent sur le ciel... » Répétant, sans même s'en rendre compte, les mots qui figuraient sur sa calligraphie, le faux Ryôkan*, Shingo porta ses regards vers les bois d'Ikegami*.

« Oh ! s'exclama-t-il, et il faillit se pencher par la fenêtre, sur sa gauche, serait-il possible que ces pins ne soient pas dans les bois ? Ils sont en avant. »

Les pins qui se détachaient sur le bois lui parurent, ce matin-là, plus proches. Ou bien le brouillard du printemps, la pluie, avaient-ils pu l'empêcher d'évaluer jusqu'à présent leur éloignement ?

Le vieillard tenta de s'en assurer en les observant par la fenêtre. L'envie lui prit même d'aller vérifier sur place où poussaient les pins qu'il regardait chaque matin.

« Chaque matin... » À vrai dire, il les avait aperçus tout récemment. Depuis de longues années, il passait sans faire attention, en se disant seulement que c'était le bois d'Ikegami.

Il avait soupçonné pour la première fois, ce jour-là, que ces pins s'élevaient hors du bois. C'est que l'air du matin était très pur.

Le vieillard avait fait une deuxième découverte grâce à ces arbres dont les cimes allaient s'embrasser en s'inclinant l'une vers l'autre.

La veille au soir, après le dîner, quand Shingo avait raconté qu'il faisait surveiller la maison de son gendre et qu'il subvenait un peu aux frais de la vieille mère de celui-ci, la colère de Fusako s'était soudain calmée.

Le vieillard, apitoyé, crut avoir découvert quelque chose en elle, mais sans que ce fût précis, comme dans le cas des pins d'Ikegami.

Quant à ces arbres, Shingo les avait regardés, deux ou trois jours auparavant, lorsque, pressant Shûichi de questions, il lui avait fait avouer l'avortement de Kikuko. Depuis, ces pins n'étaient pas seulement des arbres pour Shingo, car il ne les dissociait plus de l'avortement. Désormais, chaque fois qu'il les verrait, sur le chemin du bureau, il lui souviendrait de Kikuko. Ce matin-là, bien entendu, il n'en fut pas autrement.

Le jour où son fils était passé aux aveux, les deux pins brouillés par la pluie battante se fondaient dans le bois. Aujourd'hui, détachés, marqués par l'image de l'avortement, ils lui paraissaient souillés. Cela tenait peut-être à ce qu'il faisait trop beau.

« Même si le temps est beau, le temps de l'homme est mauvais. » En murmurant ces bêtises, Shingo se détourna du ciel encadré par la fenêtre du bureau. Il se mit au travail.

Il reçut, dans le courant de l'après-midi, le coup de téléphone d'Eiko. Celle-ci lui dit que, très occupée par la préparation de la collection d'été, elle ne pourrait venir ce jour-là.

« Très occupée, dis-tu ? C'est que tu es déjà compétente, alors.

— Mais oui. » La jeune fille resta silencieuse un moment.

« Tu me téléphones du magasin ?

— Oui, mais Kinuko n'est pas là, fit-elle, énonçant directement le nom de la maîtresse de Shûichi. J'attendais son départ.

— Hum !

— Allô, allô ! Je serai chez vous demain matin.

— Demain matin ? Vers huit heures, comme aujourd'hui ?

— Non. Demain matin, je vous attendrai.

— Tu es bien pressée.

— Oui, l'affaire peut ne pas paraître pressante, mais, à mon sens, elle l'est. Je veux vous en parler d'urgence. Je suis extrêmement agitée.

— Tant que cela ? S'agit-il de Shûichi ?

— Je vous en parlerai quand je vous verrai. »

L'agitation d'Eiko lui inspirait quelque méfiance, mais son envie de lui parler, si forte qu'elle venait deux jours de suite, inquiéta Shingo.

À bout d'inquiétudes accumulées, Shingo téléphona vers trois heures chez les parents de Kikuko.

Pendant que la domestique répondait au téléphone et jusqu'à la venue de sa belle-fille, de la musique résonna dans l'appareil.

Depuis le départ de la jeune femme, Shingo n'en avait pas parlé avec Shûichi, qui semblait éviter le sujet. Le vieillard, pour ne pas aggraver l'affaire, se retenait de rendre visite à Kikuko. Telle qu'il la connaissait, elle n'avait pas avoué l'avortement à ses parents. Pourtant, rien n'était sûr.

De l'écouteur dans lequel vibrait la belle musique, Kikuko l'appela d'une voix pleine de nostalgie.

« Allô, Père ? Père, veuillez m'excuser de vous avoir fait attendre si longtemps.

— Ah ! » Shingo se sentait soulagé. « Comment te portes-tu ?

— Je me rétablis, Père. Excuserez-vous mon caprice ?

— Ce n'est rien. » Shingo ne put continuer.

« Père ! » Kikuko le rappelait d'une voix gaie : « Pourrais-je venir dès maintenant ?

— Dès maintenant ? Peux-tu sortir ?

— Oui, Père. Si je vous voyais tout de suite, je pourrais rentrer chez vous sans honte.

— Entendu, je t'attends au bureau. »

Dans l'écouteur, la musique continuait.

« Allô, allô ! » Shingo pressait la jeune femme de répondre : « C'est une belle musique.

— Oh ! j'ai oublié d'arrêter le disque. Ce sont *Les Sylphides*, un

ballet orchestré d'après de la musique de Chopin. Je vous l'apporterai quand je rentrerai.

— Viens-tu tout de suite ?

— Oui, mais comme je n'aime pas aller à votre bureau, je réfléchis. »

Kikuko lui proposa l'ancien Parc impérial de Shinjuku* comme lieu de rendez-vous. Stupéfait, Shingo se mit à rire, mais la jeune femme semblait tenir à son idée.

« Vous verrez, Père, vous serez rafraîchi par la verdure.

— J'y suis allé par hasard, une fois, pour une exposition canine.

— Eh bien, vous vous direz que je suis un chien ! » Kikuko rit, tandis que le disque continuait à jouer.

3

Comme il l'avait dit à Kikuko, Shingo, pour entrer dans le parc, passa par la porte d'Ôkido, près de l'avenue de Shinjuku.

Près de la conciergerie, le règlement était placardé avec les tarifs : trente yens l'heure pour la location de la poussette, vingt yens la journée pour une natte.

Un couple américain se promenait, le mari tenant une petite fille dans les bras, sa femme traînant un braque allemand.

Les gens qui entraient dans ce jardin n'étaient pas tous des couples américains, mais seuls les Américains se promenaient à loisir. Shingo les suivit involontairement.

Le bosquet à gauche du chemin qui semblait formé de mélèzes était en réalité constitué de cryptomérias de l'Himalaya. La dernière fois qu'il était venu, lors de la garden-party donnée par la Société protectrice des animaux, il en avait admiré un groupe merveilleux, mais il ne parvenait plus à les situer.

Les arbres qui s'élevaient à sa droite portaient de petites plaques : *Konotegashiwa, Utsukushi Matsu :* Main d'Enfant, Beau Pin.

Tandis que Shingo cheminait à pas lents, croyant arriver le premier, Kikuko l'attendait ; elle tournait le dos au ginkgo, près de la berge, à l'arrivée du chemin venant du portail.

La jeune femme se retourna, le salua tout en se levant.

« Quelle avance ! un quart d'heure ! dit le vieillard qui regardait sa montre.

— Votre coup de téléphone m'a fait un tel plaisir que je suis sortie sur-le-champ. Quel bonheur ! fit-elle, en parlant très vite.

— Alors tu m'attendais ? Tu n'as pas froid dans ces vêtements légers ?

— Non. Je portais ce tricot quand j'étais étudiante. » Elle rougit. « Vous savez, il ne me reste aucun vêtement à la maison, et je n'ose emprunter un kimono de ma sœur. »

Kikuko étant la plus jeune de huit enfants tous mariés, la « sœur » en question devait être la femme d'un de ses frères.

C'était un tricot vert foncé, à manches courtes. Le vieillard eut l'impression de voir les bras nus de sa belle-fille pour la première fois.

Kikuko s'excusa, sur un ton cérémonieux, d'être retournée chez ses parents.

Embarrassé, Shingo lui dit seulement, d'une voix douce : « Peux-tu rentrer ?

— Oui, Père, dit-elle en inclinant la tête docilement. Je le voudrais. » Elle le regardait, tout en esquissant un mouvement à peine perceptible de ses belles épaules. Les yeux de Shingo n'avaient même pas pu saisir ce geste, mais il fut surpris des tendres effluves qui émanaient de la jeune femme.

« Shûichi t'a-t-il rendu visite ?

— Oui, mais sans votre coup de téléphone, je ne... » Voulait-elle dire qu'elle ne serait pas rentrée facilement ?

Hésitant à continuer, Kikuko sortit de l'ombre du gingko. Les feuilles vertes, abondantes, semblaient trop pesantes, et pleuvaient sur la nuque de la mince silhouette, vue de dos.

L'étang était aménagé dans le style japonais ; un soldat blanc qui flirtait avec une prostituée posait le pied sur la lanterne d'un îlot. Il y avait aussi un jeune couple, sur un banc, au bord de l'eau.

Cheminant à la suite de Kikuko et passant entre les arbres pour se diriger vers la droite de l'étang, Shingo s'écria, surpris : « Que d'espace !

— Alors, Père, vous vous sentirez rafraîchi ! » dit Kikuko toute fière.

Cependant, le vieillard, refusant d'aller plus avant vers la vaste pelouse, s'arrêta devant un néflier qui poussait au bord du chemin.

« Quel merveilleux néflier ! Rien ne le gêne, il peut étendre ses basses branches aussi loin qu'il veut. » La végétation libre et naturelle de cet arbuste l'avait ému. « Vois cette belle forme ! Oui, je me rappelle : le jour de cette exposition canine, j'ai remarqué une rangée de grands cryptomérias de l'Himalaya. Ils étalaient aussi très loin leurs basses branches. Cela formait un spectacle très agréable. Où sont-ils ?

— Du côté de Shinjuku.

— C'est vrai, je suis entré par là.

— Au téléphone, tout à l'heure, vous m'avez raconté que vous étiez déjà venu voir une exposition canine.

— Oui, mais les chiens étaient rares. Une garden-party qu'organisait la Société protectrice des animaux pour réunir des fonds. Il y avait peu de Japonais, mais beaucoup d'étrangers, appartenant, j'imagine, aux familles de l'armée d'occupation ou des diplomates. C'était l'été. Les jeunes filles indiennes m'ont paru bien jolies, drapées dans la soie mince de leurs saris rouges et bleus. Il y avait des stands de marchandises américaines ou indiennes, une rareté à l'époque. »

Cette réunion devait remonter à deux ou trois ans, sans qu'il pût en préciser l'année. Tout en parlant, il s'éloignait insensiblement du néflier.

« Je pense au cerisier de notre jardin. Sais-tu que je veux déraciner les aralias qui poussent à la base. À ton retour, n'oublie pas de me le rappeler.

— Oui, Père.

— Je l'aime parce qu'on ne l'a jamais taillé.

— Avec toutes ses petites branches, il porte beaucoup de fleurs... Le mois dernier, pendant sa pleine floraison, nous écoutions ensemble la cloche du temple qui célébrait le septième centenaire de la capitale bouddhique.

— Comment, tu te rappelles ces choses-là ?

— Oh ! de ma vie je ne l'oublierai ! Pas plus que le chant du petit milan ! »

Kikuko marchait tout près de Shingo ; quittant le couvert d'un grand orme du Caucase, ils débouchèrent sur la vaste pelouse.

Le vieillard eut la sensation de respirer plus librement, à la vue de l'immense perspective verdoyante.

« Quelle libération ! Cela surpasse la plupart des paysages du

Japon. Pouvait-on supposer qu'il existe un endroit pareil dans Tôkyô ! » Ce disant, il contemplait la verdure qui s'étendait au loin, en direction de Shinjuku.

« C'est un effet de perspective ; d'ici, le parc paraît plus profond encore.

— Comment cela ?

— Une question d'optique. Le bord de la pelouse et les chemins intérieurs dessinent tous des courbes douces. »

Kikuko racontait à son beau-père que jadis un professeur lui avait expliqué cela, lors d'une visite scolaire. Ce tapis vert planté d'arbres çà et là était, dit-elle, dans le style anglais.

On ne voyait guère sur la pelouse que de jeunes couples : les uns étendus, les autres assis ou se promenant lentement. En dépit de quelques groupes de cinq ou six étudiantes ou d'enfants, Shingo crut se trouver dans un paradis du rendez-vous, et sa présence lui parut déplacée.

L'ancien Parc impérial, libéré, offrait-il un tableau de la jeunesse libérée d'aujourd'hui ?

Shingo et Kikuko, serpentant sur la pelouse, croisaient des couples tout occupés d'eux-mêmes, et personne ne leur accordait un regard ; mais il les évitait le plus possible.

Et la jeune femme, à quoi pensait-elle en cheminant ? Un beau-père et sa jeune belle-fille qui se promènent, c'est banal, mais le vieillard se sentait mal à l'aise. Ce rendez-vous que Kikuko lui avait proposé par téléphone ne l'avait pas inquiété sur le moment, mais plus tard lui était apparu sous un jour étrange.

Au milieu de la pelouse s'élevait un arbre, plus haut que les autres, et par lequel Shingo se sentit attiré ; il se dirigea vers lui.

À mesure qu'en levant la tête il approchait la noblesse, le volume de cette verdure dressée le pénétraient profondément ; la nature lavait sa tristesse, sa mélancolie, ainsi que celles de Kikuko. « Vous vous sentirez rafraîchi, Père... » Pourquoi chercher plus loin ?

C'était un tulipier. De près, il distingua trois arbres qui formaient une seule silhouette. Il lut une notice : parce que la fleur de cet arbre ressemble à une tulipe, on l'appelle tulipier. Originaire d'Amérique du Nord, il se développe rapidement. Celui-là devait avoir environ cinquante ans.

« Il n'a que cinquante ans ! Il est plus jeune que moi ! » Surpris, le vieillard levait les yeux vers l'arbre.

Les branches aux larges feuilles s'étendaient autour d'eux comme pour les cacher en les enlaçant.

Shingo s'assit sur un banc, mais il ressentait une sorte de gêne et se releva tout de suite : Kikuko l'observait avec étonnement.

« Allons regarder ces fleurs ! » dit-il.

On voyait au loin, bien distinctement, des taches de fleurs blanches, comme un parterre étalé au ras des basses branches du tulipier.

En traversant la pelouse, Shingo fit remarquer : « C'est dans ce parc que fut célébré le triomphe du général vainqueur de la guerre russo-japonaise. J'avais moins de vingt ans à l'époque. J'étais à la campagne. »

De part et d'autre des fleurs s'alignaient des rangées d'arbres merveilleux ; au-dessous, Shingo s'installa sur un banc.

Kikuko qui se tenait debout devant lui s'assit à ses côtés, en disant :

« Demain matin, je rentrerai chez vous. Demandez à Mère de ne pas me gronder, s'il vous plaît.

— As-tu quelque chose à me dire avant de rentrer à la maison ?

— À vous, Père ? J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais... »

4

Le lendemain matin, il attendit Kikuko, mais il dut sortir avant le retour de la jeune femme.

« Elle te prie de ne pas la gronder..., dit-il à Yasuko.

— Loin de moi cette pensée. C'est plutôt moi qui lui dois des excuses. » Yasuko semblait gaie.

Il lui parla seulement de son entretien au téléphone avec Kikuko.

« Comme vous êtes persuasif avec elle ! » Yasuko l'accompagna jusqu'à l'entrée : « Mais je ne vous blâme pas », conclut-elle.

Quelques minutes après l'arrivée de Shingo, Eiko vint lui rendre visite dans son bureau.

« Bonjour ! Tu es devenue ravissante ; les charmants bouquets ! dit le vieillard, très aimable.

— Une fois que je suis au magasin, je ne peux plus en sortir. Alors

je me suis promenée dans les rues. Les boutiques de fleuristes étaient très jolies. »

Cependant, l'air grave, Eiko s'approchait de la table de Shingo ; du doigt, elle traça quelques caractères : « Qu'on nous laisse seuls ! »

Le vieillard prit d'abord l'air absent, puis :

« Voulez-vous nous laisser un moment ? » dit-il à sa secrétaire.

Pendant que cette fille sortait, Eiko dénicha un vase et y disposa trois bouquets de roses.

Habillée d'une robe typique de demoiselle de magasin, elle paraissait un peu grossie.

« Excusez-moi, je vous prie, de vous avoir dérangé hier. » La froideur impersonnelle de son entrée en matière pouvait paraître étrange. « Je me suis rendue chez vous deux jours de suite, et je...

— Assieds-toi, s'il te plaît.

— Merci beaucoup. » Une fois sur sa chaise, elle baissa la tête.

« Aujourd'hui, je t'ai mise en retard.

— Cela ne fait rien. » Relevant la tête, Eiko regarda Shingo et parut ravaler un sanglot.

« Puis-je parler ? Je suis agitée par une juste colère !

— Quoi ?

— Il s'agit de la jeune femme chez vous... » Elle hésita, puis : « Je crois qu'elle vient d'avorter. »

Shingo ne répondit rien. Comment la jeune fille l'avait-elle appris ? Shûichi n'avait pourtant pu lui en parler ! Cependant Eiko travaillait dans le même magasin que la maîtresse de son fils. Shingo ressentit une inquiétude très pénible.

« L'avortement, cela peut s'admettre, mais... »

Eiko, de nouveau, marquait de l'hésitation.

« Qui t'a raconté cela ?

— M. Shûichi a pris chez Kinuko de quoi payer la clinique. »

Le cœur du vieillard se serra.

« Je trouve cette histoire intolérable. Tout son comportement est une insulte aux femmes ! Quel homme insensible ! Sa jeune femme souffre. C'est intolérable. Moi, je ne peux pas le supporter. Peut-être que Shûichi a donné de l'argent à Kinuko, et qu'en fin de compte, cet argent lui appartient, à lui ; mais nous, ses façons ne nous plaisent pas. Cet homme est d'une condition sociale plus élevée que la nôtre ; une somme pareille ne doit guère compter pour lui ! Peut-on admettre qu'on se conduise ainsi dans sa situation ? »

Eiko parvint à maîtriser le tremblement de ses minces épaules.

« Cette Kinuko ! Donner de l'argent à Shûichi ! Elle ne vaut pas mieux que lui. Vraiment, je ne la comprends pas. Je suis très fâchée. Tout cela me paraît affreux. Même au risque de perdre ma situation dans le magasin où travaille Kinuko, je tenais à vous avertir. À tout prix ! Mais peut-être ai-je tort de vous parler de ces choses qui ne me regardent pas.

— Non, non ! Je te remercie.

— C'est que vous avez été très bon pour moi, et j'éprouve de la sympathie pour la jeune épouse que j'ai entrevue chez vous. »

Ses yeux s'humectèrent de larmes et brillèrent.

« Séparez-les ! »

Elle pensait certainement à Kinuko, mais le vieillard était tellement abattu qu'il se demanda si la jeune fille ne lui recommandait pas de séparer Kikuko de Shûichi.

Stupéfait de la paralysie, de la corruption spirituelle de son fils, Shingo avait l'impression de patauger dans la même mare de boue. Une sombre terreur montait en lui, terreur qui lui fit horreur.

Ayant dit ce qu'elle avait à dire, la jeune fille voulut partir.

« Reste un peu si tu veux, dit Shingo, sans mettre beaucoup de conviction à la retenir.

— Je reviendrai. Aujourd'hui, j'ai tellement honte que j'en pleurerais. »

Le vieillard était ému par la conscience, par la bonté de cette jeune fille. Il l'avait jugée peu sensible, et s'était étonné quand elle était entrée dans le magasin où travaillait la maîtresse de Shûichi, sur la recommandation de celle-ci. Shûichi et lui-même ne se montraient-ils pas bien plus insensibles en ce moment !

Il posait un regard distrait sur les roses d'une nuance profonde qu'avait laissées Eiko.

Shingo avait entendu son fils dire que Kikuko était trop propre pour avoir un enfant, étant donné la situation actuelle de son mari. Comme les exigences morales de la jeune femme étaient foulées aux pieds !

Elle devait être déjà rentrée dans la maison de Kamakura, sans se douter de rien. Le vieillard, à cette pensée, ne put s'empêcher de fermer les yeux.

APRÈS LA BLESSURE

1

Un dimanche matin, le vieillard entreprit de scier l'aralia qui poussait à la base du cerisier. Se rendant compte qu'il ne pourrait s'en débarrasser définitivement sans le déraciner, il murmura : « Je couperai les rejets quand ils repousseront. »

Il l'avait déjà rabattu, naguère, ce qui n'avait servi qu'à lui donner une vigueur nouvelle et à l'étendre davantage, mais cette fois encore, il ménagea sa peine : il n'aurait pas eu la force de l'arracher.

Les tiges de l'aralia, plutôt souples, offraient peu de résistance à la scie, mais elles étaient si nombreuses que la sueur commençait à perler sur le front du vieillard.

« Je vais vous prêter la main, dit Shûichi, qui s'était approché sans que son père l'eût remarqué.

— Non, merci », répondit Shingo d'un ton sec.

Shûichi resta près de lui.

« Ma femme est venue me chercher, pour me demander de vous aider.

— Ah ! oui ? mais j'ai presque fini. »

Assis sur le tas de branches coupées, Shingo tourna les yeux vers la maison : Kikuko, debout, s'adossait à la porte vitrée de la véranda, la taille ceinte d'un *obi** rouge vif.

« Voulez-vous tout enlever ? demanda Shûichi, prenant la scie sur les genoux de son père.

— Oui. »

Shingo regardait les gestes de son fils, des gestes d'homme jeune. Ayant tranché les dernières tiges en un tournemain, Shûichi se tourna vers son père.

« Ceux-là aussi ?

— Voyons, attends un instant », fit Shingo en se redressant.

Deux ou trois petits cerisiers paraissaient sortir des racines du plus grand ; des gourmands peut-être et non pas de vrais arbres. Au pied du gros tronc poussaient aussi des branchettes qui ressemblaient à des boutures et portaient des feuilles.

Shingo prit un peu de recul pour les examiner :

« Il vaudrait mieux, pour le coup d'œil, dit-il enfin, couper les rejets.

— Comme vous voudrez. »

Mais Shûichi ne voulut pas s'y mettre tout de suite ; il trouvait sans doute ridicule l'importance que son père accordait à ces détails.

Kikuko descendit dans le jardin, venant vers eux.

« Père a peine à décider s'il faut les couper ou non, fit Shûichi d'un ton léger, en désignant de la scie les jeunes plants.

— Il vaut mieux les couper, répondit la jeune femme simplement.

— Cela fait un fouillis de branches, dit le vieillard, s'adressant à sa belle-fille.

— Celles-là ne sortent pas de terre.

— Comment les appelle-t-on, celles qui sortent de la racine ? » Le vieillard rit.

Shûichi sciait les gourmands en silence.

« En tout cas, je veux respecter toutes les branches du cerisier, dit Shingo. Je veux leur permettre de se développer aussi librement, aussi naturellement que possible. J'ai retiré l'aralia pour qu'elles ne soient pas gênées. Laisse donc cette petite branche au bas du tronc.

— Il y avait des fleurs sur des branchettes grandes comme des cure-dents ! dit Kikuko, regardant Shingo. C'était très joli.

— Des fleurs ? Vraiment ? Je ne m'en suis pas aperçu.

— Mais oui. Une touffe de deux, trois fleurs ; certaines des ramilles n'en portaient même qu'une.

— Vraiment ?

— Mais ces rameaux grandiront-ils ? Je serai vieille avant qu'ils deviennent beaux comme les basses branches des néfliers et des pêchers de l'ancien Jardin impérial de Shinjuku.

— Ne t'inquiète pas, les cerisiers poussent très vite » dit le vieillard en tournant les yeux vers sa belle-fille.

Shingo n'avait parlé ni à sa femme ni à son fils de sa promenade avec Kikuko, mais celle-ci l'avait peut-être confié dès son retour à son mari. « Confié »... un terme un peu fort. Elle en avait sans doute parlé comme d'un fait sans conséquence.

Shûichi pouvait éprouver de la peine à dire : « Il paraît que vous aviez rendez-vous avec Kikuko dans l'ancien Jardin impérial ? » et le vieillard aurait dû prendre l'initiative, mais aucun des deux n'y avait fait allusion. Il restait bien des points obscurs entre eux. Le fils, bien qu'averti par sa femme, préférait peut-être feindre l'ignorance.

Aucune gêne ne troublait le visage de Kikuko.

Shingo contemplait le tronc du cerisier. Il tenta d'imaginer la forme que prendrait l'arbre le jour où ces faibles rameaux, qui pouvaient passer encore pour des bourgeons pointant à l'improviste, croîtraient à l'égal de ces basses branches, dans l'ancien Jardin impérial de Shinjuku.

Quel spectacle admirable quand elles traîneront jusqu'à terre, couvertes de fleurs ! À vrai dire, on n'a jamais vu de cerisier prendre pareille tournure...

« Où faut-il mettre les tiges d'aralia que j'ai coupées ? demanda Shûichi.

— Mets-les de côté, dans un coin. »

Shûichi les ramassa, les traîna dans ses bras. Sa femme l'accompagnait, portant plusieurs branches, mais Shûichi voulait la ménager : « Ce n'est pas la peine, Kikuko. Il faut te soigner encore.

— Est-ce qu'elle travaille aussi dans le jardin ? » Yasuko retira ses lunettes. Elle s'occupait à raccourcir une ancienne moustiquaire pour les siestes du bébé. « Il est rare qu'ils passent leurs dimanches dans le jardin. Je crois sentir un rapprochement, depuis le retour de Kikuko. C'est étrange, n'est-ce pas ?

— Elle a l'air triste.

— Pas exactement, insistait Yasuko ; son sourire est toujours charmant, mais en ce moment, elle sourit avec des yeux heureux ; il y a longtemps que je ne l'ai vue comme cela. Qu'en pensez-vous ? Quand je vois cette expression joyeuse sur ce visage émacié, je...

— Hmmm !

— Ces jours-ci, Shûichi rentre très tôt du bureau ; il reste à la maison le dimanche. Après la pluie, le beau temps ! dit le proverbe. »

Shingo restait silencieux. Shûichi et Kikuko entrèrent ensemble en disant :

« Père, Satoko vient de briser votre branchette préférée, sur le cerisier. » Shûichi la tenait entre ses doigts. « Alors que nous la croyions occupée à s'amuser avec les tiges d'aralia, elle abîmait le cerisier.

— Tant pis, placée comme elle l'était, cette branche était prédestinée à être cassée par un enfant », dit Shingo.

2

Kikuko, rentrant de la maison de ses parents, avait offert à son beau-père un rasoir électrique de fabrication japonaise ; à Yasuko, une boucle d'obi ; à Fusako, des vêtements d'enfants pour les deux petites filles.

Un peu plus tard, Shingo questionna sa femme : « A-t-elle donné quelque chose à Shûichi ?

— Un parapluie pliant, et peut-être un peigne américain, dans un étui garni d'un miroir sur une des faces. Si je ne m'abuse, on ne devrait jamais offrir de peigne ; il paraît que cela provoque des brouilles. Kikuko devait l'ignorer.

— Cela ne se dit peut-être pas en Amérique !

— Elle en avait pris un pour elle du même modèle mais un peu plus petit et d'une autre couleur. Fusako, quand elle l'a vu, lui a dit : « C'est ravissant ! » Alors Kikuko le lui a donné. Or Kikuko devait y tenir, puisqu'elle l'a choisi du même modèle que celui de son mari. Que Fusako s'en soit emparé, c'est injuste. Il ne s'agissait que d'un peigne, mais je trouve cela peu délicat. »

Yasuko semblait avoir honte de sa propre fille.

« Les habits qu'elle a rapportés pour les enfants sont en soie de bonne qualité ; les petites pourront très bien les mettre pour sortir. Fusako n'avait pas de cadeau, c'est vrai, mais, en somme, ceux des petites filles sont pour elle. Fusako, prenant le peigne, a dû gêner Kikuko. D'ailleurs, il n'y avait aucune raison de compter sur un cadeau de Kikuko — si l'on songe à la cause de son absence.

— En effet. »

Shingo partageait l'avis de Yasuko, mais il éprouvait en outre une

mélancolie qu'elle ne devina pas. Sa belle-fille avait pu mettre ses parents dans l'embarras, pour ses achats de cadeaux. On disait que son fils avait fait payer l'avortement de sa femme par sa maîtresse ; on pouvait donc penser que l'une, comme l'autre, manquait de fonds. Kikuko avait sans doute importuné ses parents, parce qu'elle se croyait redevable à son mari des frais d'hôpital.

Shingo se reprocha de n'avoir pas donné d'argent de poche à Kikuko depuis longtemps. Il y avait bien songé, certes, mais au fur et à mesure que les relations conjugales du jeune ménage se détérioraient et qu'avec sa belle-fille son intimité croissait, il trouvait peu délicat de lui glisser un peu d'argent.

Mais pour Kikuko, l'abstention de son beau-père pouvait se mettre sur le même plan que l'avidité de sa belle-sœur. Certes, la jeune femme n'aurait guère été en droit de harceler son beau-père pour en obtenir de l'argent, puisque c'étaient les débauches de son mari qui la mettaient dans la gêne, mais si le vieillard avait montré plus de gentillesse, il lui aurait épargné l'affront d'avorter aux frais de sa rivale.

« Ce me serait plutôt moins pénible si elle ne nous avait rien offert, dit Yasuko d'un air pensif. Le tout peut représenter une somme assez importante. À combien l'estimez-vous ? Qu'en pensez-vous ?

— Mettons... » Shingo tentait de résoudre ce problème par un calcul mental. « Un rasoir électrique... Qu'est-ce que cela coûte ? Je n'en ai pas la moindre idée, c'est la première fois que j'en vois.

— En effet. » Yasuko fit un signe d'acquiescement. « S'il s'agissait d'une loterie, tu aurais gagné le gros lot, sans conteste. C'est normal, d'ailleurs, le cadeau venant de Kikuko. Cet objet-là, cela fait du bruit et cela tourne.

— La lame ne tourne pas.

— Bien sûr que si. Comment pourriez-vous vous raser ?

— J'ai beau la regarder, elle ne tourne jamais.

— Vraiment ? fit Yasuko, railleuse. C'est le gros lot, vous êtes ravi, comme un enfant qui vient de recevoir un jouet. Vous le faites ronronner tous les matins, et même au moment des repas. Vous vous passez souvent la main sur le menton d'un air satisfait. Kikuko se sent un peu gênée, bien qu'elle soit contente.

— Je te le prêterai », dit-il en riant ; Yasuko secoua la tête.

Le jour du retour de Kikuko, le vieillard était rentré du bureau avec Shûichi. Ce soir-là, dans la salle à manger, le rasoir électrique

offert par la jeune femme obtint un franc succès. Il couvrait leur gêne et leur fournissait un dérivatif : la jeune femme était partie chez ses parents sans autorisation ; ses beaux-parents l'avaient laissée avorter. La première entrevue aurait pu être tendue.

Fusako fit essayer tout de suite leurs vêtements aux petites filles et, montrant un visage rayonnant, louait l'élégance des broderies autour du col et des manches.

Shingo consultait le mode d'emploi pour utiliser le rasoir sur-le-champ. Tous les autres le regardaient fixement, curieux de savoir comment fonctionnait cette mécanique.

Avançant le menton, Shingo tenait le rasoir d'une main, le mode d'emploi de l'autre : « Il est écrit ici, dit-il, qu'on peut raser facilement les cheveux follets de la nuque des femmes. » Il regarda Kikuko. Le bord de la chevelure, entre les oreilles et le front, était très joli. Le vieillard eut l'impression de le découvrir pour la première fois : cette naissance des cheveux traçait une ligne délicate et marquait un contraste net entre la peau lisse et la coiffure bien ordonnée. La jeune femme avait le teint pâle, mais la joue rosée ; ses yeux brillaient.

« Quel beau jouet pour le père ! dit Yasuko.

— Ce n'est pas un jouet, c'est un outil de la civilisation moderne, un instrument de précision. Le numéro de l'appareil y est indiqué ; en outre, les responsables de tous les services : inspection, réglage, finition, ont apposé leur cachet. »

Shingo, de joyeuse humeur, essayait de se raser, tantôt dans le sens du poil, tantôt à contresens.

« Il paraît que cela n'abîme pas la peau, ne l'irrite pas et que ni le savon ni l'eau ne sont nécessaires, dit Kikuko.

— Oui, le rasoir ordinaire coupe souvent les rides des vieux. Cela pourrait te servir aussi. » Shingo fit le geste de le tendre à sa femme, qui recula, l'air effrayé : « Je n'ai pas de barbe », dit-elle.

Shingo regardait attentivement la lame du rasoir électrique ; il mit ses lunettes de presbyte pour mieux voir.

« C'est curieux ! Comment cela rase-t-il sans que l'on voie remuer la lame ? Le moteur tourne, en effet, mais la lame reste immobile !

— Montrez ! » Shûichi tendit la main, mais il passa tout de suite l'objet à sa mère.

« C'est vrai ; on dirait que la lame ne marche pas. C'est peut-être le même principe qu'un aspirateur ; cela doit avaler les poussières.

— On ne retrouve pas les poils coupés ! » dit Shingo ; Kikuko rit en baissant la tête.

« Quel soulagement pour Kikuko, si vous lui achetiez un aspirateur ou une machine à laver, en remerciement de son cadeau !

— Entendu, répondit Shingo.

— Ces outils de la civilisation font tout à fait défaut ici, et quant au réfrigérateur, vous nous promettez chaque année d'en acheter ; déjà, dans cette saison, nous en aurions besoin. Savez-vous qu'il existe maintenant un modèle de grille-pain très commode où le contact se rompt automatiquement quand le pain, bien grillé, sort d'un bond.

— Et voilà comment les vieilles dames envisagent l'électrification du foyer.

— En paroles, vous êtes très gentil pour Kikuko, mais vous ne lui apportez rien de positif. »

Shingo débrancha le rasoir électrique. La boîte contenait deux brosses, l'une ressemblant à un petit cure-dent, l'autre à un petit écouvillon. Le vieillard voulut les essayer toutes les deux ; il nettoya de petits trous au revers de la lame. Alors, baissant par hasard les yeux sur ses genoux, il les vit parsemés de petits poils blancs très courts. Tout blancs. Shingo s'épousseta discrètement.

3

Shingo commença par l'aspirateur. Quand il entendait résonner en même temps son rasoir électrique et l'appareil qu'utilisait Kikuko, le vieillard ressentait, sans pouvoir l'expliquer, une impression ridicule. Ce devait être le bruit du renouveau familial. Satoko trouvait l'aspirateur passionnant et suivait Kikuko partout.

Peut-être à cause de ce rasoir, Shingo rêva de barbe. Dans ce rêve, il ne jouait qu'un rôle de spectateur. Néanmoins, la distinction entre personnage et spectateur n'était pas tranchée, comme dans tous les rêves. Cela se passait en Amérique, pays où Shingo n'était jamais allé. Plus tard, il se dit que le peigne américain de Kikuko devait avoir suscité cette évocation des États-Unis.

Donc, dans ce rêve, Shingo distinguait en Amérique différents

États, certains où l'on trouvait beaucoup d'Anglais, d'autres où dominaient les Espagnols, de sorte que chacun se distinguait par un genre de barbe particulier. Au réveil, la variété des couleurs et des formes lui avait échappé, mais dans son sommeil, il savait bien rattacher les barbes aux États, c'est-à-dire aux races. Dans un lieu dont au réveil il avait oublié le nom — mais peu importait — un homme réunissait sur son menton toutes les particularités de tous les États. En outre, cet ensemble pileux loin d'offrir un pêle-mêle racial se divisait en plusieurs secteurs, le secteur français, l'indien, etc., où des touffes de chaque type se côtoyaient. Le gouvernement des États-Unis classa cette barbe Trésor national, si bien que le pauvre homme ne pouvait plus se tailler ni se nettoyer la barbe à son gré.

Ce fut tout. Le vieillard avait vu la barbe panachée, l'avait même ressentie comme sienne. Il avait participé dans une certaine mesure, à la fierté, à la perplexité de cet individu.

Un rêve sans action. Shingo avait vu cet homme, sans plus. Ses barbes étaient longues, bien entendu. Peut-être le fait de s'être rasé soigneusement de près tous les matins avec son rasoir électrique avait-il engendré un rêve contrariant, un rêve de longues barbes. De toute façon, ces barbes déclarées Trésor national, cela lui avait paru très amusant. Il se réjouit à la pensée de raconter au matin ce rêve innocent. Il entendit tomber la pluie et se rendormit tout de suite. Pourtant, un songe érotique devait le réveiller bientôt.

Shingo pelotait des seins un peu pendants qui restaient mous. Ils ne se gonflaient pas, car la femme ne voulait pas répondre à ses caresses. Fi ! Sans intérêt ! En dépit de ces privautés, il ne put identifier la femme ou, plutôt, il n'avait aucune envie de l'identifier. On aurait dit que les seins étaient suspendus en l'air, indépendants d'un visage ou d'un corps. Puis, enfin, quand il se demanda quelle était cette femme, elle devint la sœur d'un ami de Shûichi. Mais Shingo n'éprouva dans ce rêve aucune réaction de sa conscience morale ni la moindre excitation. Le rapprochement avec cette jeune fille restait incertain, le visage flou. Les seins montraient qu'elle n'avait pas encore eu d'enfant, mais le vieillard ne la croyait pas vierge. Quand il découvrit les traces de son pucelage sur ses doigts, il s'étonna, sentit un peu de gêne mais, enfin, n'y vit pas grand mal.

« Tu diras que tu étais très sportive », murmura-t-il, et la surprise que lui inspira cette expression l'éveilla.

Shingo reconnut l'exclamation : « Fi ! Sans intérêt ! » C'étaient les

dernières paroles de l'écrivain Mori Ôgai*. Il avait dû lire cela dans un journal. Mais ce serait pour éviter le fond du problème qu'il avait, dès son réveil, établi le rapprochement avec cette ultime citation. Il n'avait trouvé ni amour, ni plaisir, ni même érotisme vrai dans ce rêve érotique. Ce fut réellement « sans intérêt » ! Et un réveil insipide.

Peut-être n'avait-il pas fait l'amour à cette fille, peut-être avait-il seulement commencé car, s'il avait abouti, la sensation vivante du mal, au moins, lui serait restée.

Le vieillard tenta de se rappeler ses rêves érotiques de ses dernières années : dans presque tous les cas, ses partenaires avaient été des femmes « de rien », comme on dit, et la fille de cette nuit-là ne faisait pas exception à cette règle ! Avait-il craint le remords moral qui vient après l'adultère, même en songe ?

Il tenta de se rappeler la sœur de l'ami de Shûichi. Elle avait eu le sein rond et tendu, lui sembla-t-il. Avant d'épouser Kikuko, Shûichi avait vaguement demandé cette jeune fille en mariage ; ils s'étaient même vus.

« Oh ! » La foudre frappa Shingo. La jeune fille du rêve n'était-elle pas l'incarnation de Kikuko ? N'avait-elle pas emprunté une autre image, parce que le sentiment moral travaille même quand on dort ? N'avait-il pas échangé encore ce substitut pour une créature fade, d'une catégorie inférieure, pour tromper son remords et cacher sa dépravation ? S'il lui avait été permis de satisfaire librement son désir, s'il pouvait refaire sa vie à sa guise, ne souhaiterait-il pas épouser Kikuko vierge, Kikuko avant son mariage avec Shûichi ?

Le fond de son cœur, refoulé, déformé, se révélait bien lamentablement dans son rêve. Même en songe, cherchait-il à se le cacher, se mentait-il ?

S'il avait élu l'image de cette jeune fille avec laquelle son fils avait formé de vagues projets de mariage — image très imprécise d'ailleurs —, cela ne s'expliquait-il pas par la crainte extrême que la femme du rêve ne fût Kikuko ?

Lorsqu'il se l'était rappelée plus tard, sa compagne dans ce rêve avait été floue, mais non moins que l'intrigue, ses souvenirs avaient été confus, et ses mains n'avaient pas trouvé le moindre plaisir à caresser les seins. Tout cela pouvait-il venir d'une ruse intime, opérant avec vigueur dès le seuil du réveil, pour effacer le rêve ?

« Ce n'est qu'un songe. Décréter une barbe Trésor national...

Quelle absurdité... Je ne crois pas à l'interprétation des songes. » Il s'essuya le visage avec ses paumes.

Après ce rêve plutôt insipide et dénué de chaleur, il s'était pourtant, au réveil, senti baigné de sueur.

La pluie dont il avait entendu le grésillement léger après son rêve de barbes s'alliait désormais au vent pour fouetter la maison. Les tatami* n'allaient-ils pas être trempés ? Mais bientôt le bruit de la pluie sembla présager l'apaisement, après ce moment d'orage.

Shingo se souvint d'un lavis de Watanabé Kazan*, qu'il avait remarqué plusieurs jours auparavant, chez un ami. Il représentait un corbeau perché sur un arbre mort. Dessous, un poème :

Corbeau de l'aube, méchamment obstiné.
La pluie de mai.

NOBORU.

À la lecture de cet haïku*, le vieillard avait cru comprendre la signification de cette peinture et le sentiment qui avait animé l'artiste.

Ce lavis, songeait-il, représente un corbeau qui attend l'aube au faîte d'un arbre mort, sous les attaques du vent et de la pluie. Ce vent de pluie était esquissé avec une encre claire. Shingo ne se rappelait pas bien la forme de l'arbre mort. Il n'y avait peut-être qu'un gros tronc brisé net ? Mais il lui souvenait parfaitement du corbeau.

L'oiseau se gonflait un peu, soit qu'il dormît, soit que la pluie le transperçât ; peut-être l'un et l'autre. Il avait un très grand bec, dont la partie supérieure paraissait encore plus épaisse, parce que le papier avait bu l'encre. Il gardait les yeux ouverts mais, peut-être mal réveillé, paraissait somnolent. Le regard dur contenait cependant de la colère. Il tenait beaucoup de place dans la feuille.

Shingo savait seulement que Kazan dans sa pauvreté s'était ouvert le ventre ; il lui sembla que ce « corbeau de l'aube dans la tempête » exprimait les sentiments du peintre à un certain moment.

Il se pouvait que son ami l'eût accroché dans le *tokonoma** pour l'assortir à la saison, mais Shingo se hasarda : « Quel air dur a ce corbeau ! Cela ne me plaît guère. » L'autre répondit : « Vraiment ? Moi, je l'ai souvent regardé pendant la guerre ; je me disais : « Et merde ! » C'est un vieux dur à cuire. D'autre part, l'atmosphère de

cette œuvre est paisible. Mais, mon cher, s'il fallait s'ouvrir le ventre dans une situation comme celle de Kazan, combien de fois aurait-il fallu nous l'ouvrir ! Quelle époque ! Nous avons attendu l'aube, nous aussi... »

Shingo se dit que ce corbeau devrait bien, par cette nuit orageuse, être accroché dans le salon de son ami. Puis il se demanda comment son milan et son corbeau l'avaient passée, cette nuit.

4

Shingo, incapable de s'endormir après son deuxième rêve, attendit l'aube, mais la ténacité, l'obstination du corbeau de Kazan lui manquaient. Le sentiment le gagnait, petit à petit, que cette absence de toute réaction intérieure, dans son rêve érotique — qu'il s'agît de Kikuko, qu'il s'agît de l'autre jeune fille —, avait une signification déplorable. Une sinistre fornication. Est-ce cela, ce qu'on appelle les stupres de la vieillesse ?

Il avait cessé d'avoir affaire aux femmes pendant la guerre, et n'avait pas recommencé depuis. Il n'était pourtant pas si vieux... Question d'habitude, sans doute. Après avoir été trop écrasé, il ne s'était pas encore ressaisi. Sa pensée restait prisonnière d'un carcan d'idées reçues que les événements avaient imposées.

Souvent tenté d'interroger ses amis (y avait-il beaucoup de vieux dans son cas ?), Shingo craignit qu'on se moquât de sa pusillanimité ; il se tut.

Pourquoi serait-il mauvais d'aimer sa belle-fille en rêve ? Ou même dans la réalité ? Que craignait-il ? Que cherchait-il à fuir ?

Un petit poème de Buson* lui revint à l'esprit :

Je veux oublier l'amour sénile.
Il tombe des giboulées dehors.

Les relations conjugales de Kikuko et de Shûichi s'étaient approfondies quand son fils avait pris une maîtresse. Après l'avortement de la jeune femme, ces rapports s'étaient empreints de calme, de chaleur. La nuit du typhon, Kikuko, plus que de coutume, avait fait

l'enfant gâtée ; la nuit où son homme était rentré tout à fait ivre, elle lui avait pardonné, plus affectueusement que de coutume aussi. La douce Kikuko se montrait-elle pitoyable, ou stupide ? Agissait-elle consciemment, ou suivait-elle avec docilité, sans en rien savoir, la voie merveilleuse de la nature ?

Kikuko venait de protester contre la conduite de son mari, d'abord en refusant d'avoir l'enfant, puis en retournant dans sa famille ; elle avait exprimé, par ses actes, la profondeur de sa tristesse. Pourtant, après deux ou trois jours d'absence, elle s'était rapprochée de son mari comme pour quémander son pardon, comme pour éviter aussi de faire saigner sa propre blessure. Shingo se serait bien écrié comme dans son rêve : « Fi ! Peu intéressant ! » alors qu'il devrait en réalité se trouver rassuré.

Le vieillard en vint à penser qu'il vaudrait peut-être mieux laisser les événements suivre leur cours pendant quelque temps, en négligeant le problème de Kikuko.

Shûichi était son fils. Ces deux êtres formaient-ils un couple prédestiné, pour que Kikuko restât liée à son mari, même au prix de telles souffrances ? Shingo pouvait s'interroger sans fin.

Ne voulant pas éveiller Yasuko qui dormait auprès de lui, Shingo s'abstint d'allumer la lampe de chevet pour regarder l'heure, mais il eut l'impression qu'il faisait déjà clair dehors. La cloche du temple allait sonner. Shingo se rappela celle qui sonnait le soir dans l'ancien Jardin impérial de Shinjuku. Elle annonçait la fermeture des jardins. « On dirait une cloche d'église, avait-il fait observer à Kikuko. Qu'en penses-tu ? » Il lui semblait aller à l'église, sous une allée d'arbres, dans un parc à l'européenne.

Le vieillard se leva, sans avoir assez dormi. Gêné par la perspective d'une rencontre avec Kikuko, il quitta la maison de bonne heure en compagnie de Shûichi. Brusquement, il l'interrogea :

« As-tu tué des hommes, à la guerre ?

— J'sais pas. Ceux qui recevaient les balles de ma mitrailleuse mouraient probablement. Mais on pourrait dire que je n'étais qu'une machine derrière une machine, et que ce n'était pas moi qui tirais. »

Shingo fit la grimace et détourna les yeux.

La pluie se calma pendant la journée, mais se mit à tomber à verse le soir, et Tôkyô fut couvert d'un brouillard épais.

Shingo, quittant un restaurant où son entreprise venait d'offrir un

banquet, se vit dans l'obligation de prendre un dernier taxi pour reconduire des *geishas**. Deux des femmes, déjà d'un certain âge, s'assirent à ses côtés ; les trois autres, plus jeunes, s'empilèrent sur leurs genoux. Shingo entoura de ses bras la taille de la jeune personne qui se trouvait devant lui et l'attira.

« Ça va ?

— Merci. Excusez-moi. »

La *geisha* s'assit avec confiance sur ses genoux. Elle semblait plus jeune que Kikuko de quatre ou cinq ans. Le vieillard eut la vague intention de noter son nom dans son carnet, quand il serait dans le train, pour le bien conserver en mémoire, mais ce ne fut qu'une impulsion passagère ; il pressentit qu'il oublierait même de le noter.

SOUS LA PLUIE

1

Ce matin-là, Kikuko fut la première à regarder le journal.

La pluie, tombant dans la boîte aux lettres de la porte, l'avait mouillé. La jeune femme le séchait au-dessus du gaz qui servait à cuire le riz tout en le lisant. Shingo, généralement tôt éveillé, se levait parfois pour prendre le journal au lit, mais aller le chercher entrait plutôt dans les attributions de Kikuko.

D'ordinaire, elle le regardait après avoir accompagné Shingo et Shûichi jusqu'à la porte.

« Père ! Père ! » Kikuko, derrière la cloison, appelait le vieillard à voix basse.

« Qu'y a-t-il ?

— Si vous êtes déjà réveillé, je voudrais...

— Que t'est-il arrivé ? »

Le vieillard avait en effet pensé, d'après le ton de Kikuko, qu'il lui était arrivé quelque mal ; il se leva tout de suite. Elle se tenait dans le couloir, le journal à la main.

« Qu'as-tu ?

— Il s'agit d'Aïhara Dans le journal. On parle de lui.

— Il est arrêté ? La police ?

— Non. »

Reculant d'un pas, Kikuko lui tendit le quotidien.

« Tiens ! Il est encore mouillé. »

Shingo tendit la main, sans éprouver grande envie de saisir le jour-

nal mou, qui s'affaissait. Kikuko en soutenait les feuilles avec la paume.

« Je ne vois rien. Que lui est-il arrivé ?

— Un suicide. Avec une femme.

— Suicidé ? Mort ?

— On dit qu'il en réchappera peut-être.

— Attends un peu. » Shingo lâcha le journal et s'éloigna.

« Fusako dort chez nous, en ce moment ?

— Oui. »

Sa fille qui, la veille au soir, s'était couchée dans cette maison avec ses deux enfants n'avait sûrement pu se suicider avec son mari. D'ailleurs, cela n'aurait pas eu le temps de paraître déjà dans le journal du matin.

Shingo regardait les rafales de pluie par la fenêtre du cabinet de toilette et s'efforçait au calme. Sur les longues feuilles des fléoles, au pied de la colline, des perles d'eau roulaient goutte à goutte.

« Quelle averse ! On ne se croirait pas à la mousson », dit-il à Kikuko.

Le vieillard s'assit dans la salle à manger et prit le journal, mais avant qu'il se mît à lire ses lunettes glissèrent. Il eut un tic d'agacement, les retira et se frotta, d'un geste irrité, la bosse du nez jusqu'au coin des yeux. Il éprouvait une sensation de moiteur désagréable. Tandis qu'il lisait l'entrefilet, ses lunettes glissèrent de nouveau.

Cette tentative de suicide s'était passée à Rendaiji, station thermale de la péninsule d'Izu*. La femme était morte. Ce devait être une serveuse de bar de vingt-cinq, vingt-six ans, mais on n'avait pu découvrir son identité. Lui semblait drogué. Il aurait peut-être la vie sauve. Le fait qu'il n'eût pas laissé de lettre faisait soupçonner une simulation.

Shingo fut tenté de saisir, de jeter ces lunettes glissantes. Ce double suicide l'irritait ; les lunettes l'irritaient ; le vieillard ne démêlait plus les causes de son irritation. Se frictionnant le visage avec la paume de la main, d'un geste violent, il passa dans le cabinet de toilette.

D'après le journal, la fiche d'hôtel d'Aïhara portait une adresse à Yokohama* ; le nom de sa femme ne figurait nulle part. La maison de Shingo n'était pas en cause.

L'adresse de Yokohama pouvait être une fausse adresse ; Aïhara n'avait peut-être plus de résidence fixe, et Fusako n'était peut-être plus son épouse.

Shingo se lava la figure et se brossa les dents, se raccrochant à des problèmes pratiques : « Ma fille est-elle encore la femme d'Aïhara ? » se demandait-il ; ses perplexités, ses tracas s'expliquaient-ils par un excès d'indécision ?

« Voilà comment le temps arrange les choses », marmonna-t-il.

Pendant que le vieillard ajournait ses décisions, le temps avait fait son œuvre. Avant que son gendre n'en arrivât là, Shingo n'aurait-il pu trouver le moyen de l'aider ? Fusako l'avait-elle conduit à la catastrophe ? Peut-être cet homme avait-il rendu Fusako malheureuse ?... Personne ne savait rien. Si certaines natures poussent les autres à la catastrophe, d'autres se laissent pousser au malheur.

Revenant à la salle à manger, Shingo but son thé bouillant.

« Kikuko, dit-il, voilà cinq ou six jours, Aïhara nous a envoyé par la poste une notification de divorce, tu te rappelles ?

— Oui, Père, vous étiez en colère.

— En colère, certes ! Et ma fille aussi ! Il y a des limites aux insultes, disait-elle. Pourtant, avant le suicide d'Aïhara, n'y avait-il pas eu quelque arrangement entre eux ? En ce qui le concerne, c'est un suicide prémédité, pas de la simulation. La femme s'est laissé entraîner dans ce voyage. »

Kikuko fronçait ses jolis sourcils et se taisait. Elle portait un vêtement de soie à rayures.

« Va réveiller Shûichi », dit Shingo.

Il la vit de dos, tandis qu'elle se levait pour obéir. Cela tenait-il à son kimono ? Elle lui parut grandie.

« Aïhara ? Il a fait cela ? demanda Shûichi, en prenant le journal.

— La notification du divorce de ma sœur est-elle déposée ?

— Non. Pas encore.

— Pas encore ! s'exclama Shûichi, qui releva la tête. Pourquoi donc ? Mais aujourd'hui, cela vaut encore la peine ; il faut la porter sans tarder. Si Aïhara n'en réchappe pas, c'est un cadavre qui demandera le divorce !

— Mais que faire pour l'état civil des deux enfants ? Aïhara n'a rien dit à leur propos, et ils sont trop petits pour choisir. » Le papier officiel que sa fille avait signé demeurait dans sa serviette, et faisait le va-et-vient entre la maison et le bureau.

Shingo, qui envoyait de temps à autre un peu d'argent à la vieille Mme Aïhara, pensait faire déposer ce document par le même messager et, tandis qu'il y pensait, les jours s'écoulaient.

« Puisque les enfants sont à la maison, tant pis ! lança Shûichi.

— Viendra-t-on du commissariat ?

— Pour quoi faire ?

— Parce que nous sommes les répondants d'Aïhara, par exemple.

— Ils ne viendront pas. Il a dû nous envoyer l'avis de divorce pour éviter cela. »

La cloison s'ouvrit violemment, et Fusako parut, en pyjama.

À peine eut-elle parcouru l'article que, sans prendre la peine de bien le lire, elle déchira bruyamment le journal et le jeta. Elle avait mis trop de force à le déchirer mais, quand elle le jeta, le papier ne s'envola pas ; il retombait et elle le repoussait en s'écartant ; on aurait dit qu'elle s'affaissait.

« Kikuko, ferme cette cloison ! » dit Shingo.

Par l'ouverture, on voyait les formes endormies des deux enfants. Leur mère lacéra de nouveau le journal avec des mains tremblantes. Shûichi et Kikuko ne disaient mot.

« Fusako, n'aurais-tu pas envie d'aller chercher Aïhara ?

— Non ! »

Fusako, accoudée sur le *tatami*, se retourna d'un coup et dévisagea son père avec des yeux fous.

« Enfin, Père ! Pour qui me prenez-vous ? C'est une lâcheté de me laisser traiter ainsi ; cela ne vous met pas en colère ! Allez-y vous-même, donnez-vous en spectacle ! Exhibez votre honte ! Qui donc m'a donnée à cet homme terrible ? »

Kikuko se rendit dans la cuisine.

Ces paroles étaient venues à l'esprit de Shingo, qui les avait laissé échapper, sans arrière-pensée. Si maintenant Fusako partait retrouver son mari, ces deux êtres séparés seraient unis à nouveau ; ce couple prendrait un second départ. Chez les hommes, ce n'est pas impossible, se disait-il, dans sa rêverie.

2

Qu'Aïhara fût mort ou vivant, le journal n'en disait rien. Qu'on eût enregistré le divorce à la mairie signifiait seulement qu'il n'était pas mort pour l'état civil.

S'il était mort, pouvait-on l'enterrer sans avoir de renseignements précis sur lui ? Impossible ! Cet homme avait une mère, cette vieille femme aux jambes malades. Si elle n'avait pas vu ce journal, quelqu'un d'autre avait dû le lire. Shingo s'imagina que son gendre n'était peut-être pas mort.

Pourtant, après avoir recueilli les deux enfants, suffirait-il de rêver ? Shûichi raisonnait froidement, mais Shingo conservait des scrupules. En fait, les deux petites lui venaient à charge ; Shûichi ne semblait pas prévoir que, tôt ou tard, ce fardeau retomberait sur lui.

Soucis d'éducation mis à part, le bonheur de Fusako et de ses filles paraissait désormais bien compromis. Mais Shingo pourrait-il toujours en être responsable ?

Déjà, quand il avait reçu l'avis de divorce, le vieillard avait envisagé l'existence d'une maîtresse d'Aïhara. Cette femme était morte, sans conteste. Sa vie, sa mort, qu'avaient-elles été ?

« Puisse-t-elle renaître sous une autre enveloppe ! » fit Shingo, parlant à voix haute ; il en fut surpris.

« Quelle existence dérisoire ! »

Si le ménage de sa fille avait été pacifique, l'autre femme ne se serait pas tuée ; fallait-il envisager que Shingo soit peut-être, involontairement, son meurtrier ? À cette pensée, un sentiment religieux s'éveilla dans son cœur endeuillé.

Une image surgit devant lui, mais ce ne fut pas celle de l'inconnue : celle du bébé de Kikuko. Certes, il ne pouvait se forger une représentation de cet enfant avorté, mais il imaginait un être merveilleux.

L'enfant qui n'avait pas vu le jour, Shingo n'en était-il pas aussi indirectement, le meurtrier ?

Les jours se succédaient, étouffants, moites, irritants, comme ces lunettes qui glissaient. Le vieillard ressentait une lourdeur menaçante dans le côté droit de la poitrine.

Pendant la belle période de la mousson, soudain, la lumière du soleil brilla.

« Les gens chez qui s'épanouissaient des tournesols l'été dernier ont planté cette année des... comment dit-on ?... ces fleurs qui ressemblent aux chrysanthèmes d'Europe... des fleurs blanches... »

Coïncidence ? Quatre ou cinq maisons mitoyennes cultivaient les mêmes plantes ; c'était curieux. L'été précédent, des tournesols..., songeait le vieillard en enfilant son pantalon.

Kikuko, debout devant Shingo, lui présentait son veston.

« Le typhon de l'été dernier a peut-être brisé les tournesols ?

— Peut-être. Dis-moi, Kikuko, ne te mettrais-tu pas à grandir, ces temps-ci ?

— Mais oui, j'ai grandi depuis mon arrivée dans cette maison. D'abord, un petit peu, mais ces derniers temps, beaucoup. Shûichi s'en est étonné.

— À quelle occasion ? »

Kikuko rougit brusquement, et se plaça derrière lui pour qu'il mette son veston.

« Il me semblait bien ; ce n'est pas ce kimono qui t'allonge. Après plusieurs années de mariage, tu grandis encore... C'est très bien.

— Je dois être un peu retardée.

— Que dis-tu là ? Tu es tout à fait charmante. »

Shingo trouvait en effet sa belle-fille fraîche et charmante. Elle avait tant grandi que son mari, la prenant dans ses bras, s'en était aperçu.

La vie brisée de l'enfant devait se prolonger dans le corps de la mère, songeait Shingo, quand il sortit.

À croupetons sur le bord du chemin, Satoko regardait les enfants de la voisine jouer au papa et à la maman. Des feuilles vertes d'aralia, des coquilles d'ormeaux servaient de plats ; ils hachaient menu de l'herbe et formaient de petits tas, avec beaucoup de méthode. Le vieillard, admiratif, s'arrêta.

Des pétales de dahlias et de marguerites, hachés aussi, se mêlaient aux herbes, pour la couleur. Les enfants avaient étendu sur le sol une natte où se profilait l'ombre des marguerites.

« Ah ! c'est cela ! Des marguerites ! » se dit Shingo, la mémoire du mot lui revenant.

Devant trois ou quatre maisons, remplaçant les tournesols de l'été précédent, des marguerites fleurissaient.

Satoko, trop petite, paraissait ne pas avoir été admise dans le cercle du jeu.

Shingo se remit en route.

« Grand-père ! » Elle courait, l'appelait ; Shingo la prit par la main ; l'enfant l'accompagna jusqu'à la rue, puis elle retourna vers la cuisine en courant, et son ombre bondissante exprimait pour lui le goût de l'été.

Au bureau, la secrétaire, tendant un bras blanc, essuyait les vitres.

« Avez-vous vu le journal, ce matin ? lui demanda Shingo, d'un ton léger.

— Ou-i, fit-elle lentement.

— On dit toujours : le journal ; on ne sait jamais duquel il s'agit. Lequel prenez-vous ?

— Vous parlez du journal ?

— Je ne me rappelle plus où j'ai lu un article sur des sociologues de l'université de Harvard, à Boston, qui ont interrogé mille secrétaires du secteur privé. À la question : Qu'est-ce qui vous fait le plus plaisir ? elles ont toutes, paraît-il, répondu la même chose : qu'on leur fasse des compliments devant des tiers. Femmes d'Orient, femmes d'Occident, toutes les mêmes ! Qu'en pensez-vous ?

— Je me demande si cela ne les gêne pas ?

— Le plaisir et la gêne... Ces deux sentiments ne s'excluent pas, bien au contraire. Lorsqu'un homme vous courtise, par exemple ! »

La jeune fille se baissa, sans répondre. Shingo pensa qu'on ne voit plus beaucoup de femmes comme celle-là, de nos jours.

« Mlle Tanizaki était de cette espèce. J'aurais dû lui faire des compliments en public.

— Il y a un instant, elle était là, Mlle Tanizaki. Vers huit heures et demie, dit la secrétaire d'un air emprunté.

— Ah ! bon ! Alors ?

— Elle doit revenir vers midi, paraît-il. » Shingo fut frappé par un pressentiment. À l'heure dite, il s'abstint de sortir et l'attendit. La visiteuse ouvrit la porte, s'arrêta, retenant son souffle comme si elle pleurait, et, à ce moment-là, vit Shingo.

« Tu ne m'apportes pas de fleurs, aujourd'hui ? » dit-il en dissimulant son inquiétude. La jeune fille, comme pour lui reprocher sa légèreté, s'approcha d'un air grave.

« Faut-il encore mettre tout le monde à la porte ? » dit-il, bien que la secrétaire fût sortie pour déjeuner, et qu'ils fussent seuls.

Lorsqu'il eut appris que la maîtresse de son fils était enceinte, Shingo resta frappé de stupeur.

« Je lui ai dit qu'elle ne devait pas garder l'enfant, dit la jeune fille, dont les lèvres tremblaient un peu. Hier, à la sortie du magasin, j'ai arrêté Kinuko, pour le lui dire.

— Hum !

— C'est pourtant vrai, n'est-ce pas ? Cela dépasse les bornes ! »

Shingo ne savait que répondre, et son visage s'assombrit.

Il réfléchissait au cas de Kikuko. La femme et la maîtresse de son fils s'étaient trouvées enceintes à peu près à la même époque. On sait bien que ces choses-là peuvent arriver, mais chez son fils... Shingo ne l'aurait jamais imaginé. Et Kikuko s'était fait avorter !

3

« Mon fils est-il là ? Va voir, s'il te plaît. Si tu le trouves, dis-lui de venir deux minutes.

— Bien. »

Eiko sortit un petit miroir de son sac, et continua d'une voix hésitante : « Cela me gêne ; j'ai une drôle de tête. Et puis Kinuko comprendra que je suis venue vous avertir.

— Ah ?

— Bien sûr ; peut-être que dans l'avenir, je serai obligée de quitter le magasin.

— Non ! »

Shingo le demanda par le téléphone intérieur ; d'autres personnes travaillaient dans le bureau de Shûichi, devant lesquelles il ne voulait parler. Mais Shûichi n'était pas là.

Le vieillard invita la jeune fille à déjeuner dans un restaurant européen des environs. Quand ils sortirent du bureau, Eiko, qui était petite, se rapprocha pour mieux voir l'expression de Shingo.

« Quand je travaillais pour vous, un soir, vous m'aviez emmenée danser. Vous en souvenez-vous ?

— Oui, tu portais un ruban blanc dans les cheveux.

— Non, fit la jeune fille en secouant la tête. Le ruban blanc, c'était le lendemain du typhon. Pour la première fois, ce jour-là, vous m'aviez parlé de Kikuko, j'étais affreusement gênée. Je ne l'ai pas oublié.

— C'est possible. »

Shingo se rappelait qu'Eiko, vers cette époque-là sans doute, qualifiait la voix rauque de Kinuko d'érotique.

« Cela se passait en septembre dernier. Depuis, les affaires de Shûichi vous ont causé beaucoup de soucis. »

Shingo sortit sans prendre de chapeau. Les rayons du soleil sur la tête lui parurent chauds.

« Je ne vous suis utile en rien.

— C'est moi qui n'ai pas su t'utiliser. Quelle famille honteuse !

— Moi, je vous porte beaucoup d'estime. Depuis que j'ai quitté le bureau, je le regrette de plus en plus », fit Eiko d'un ton bizarre. Elle se mit à bégayer pendant quelque temps. « Je lui ai soutenu qu'elle ne devait pas avoir cet enfant. Elle m'a regardée d'un air dédaigneux : « Cela ne te regarde pas. Je te défie bien d'y comprendre quelque chose. Ne t'en mêle pas, cela ne sert à rien ! » Elle a fini par me dire que ce n'était qu'une histoire de ventre.

— Ouais...

— Savez-vous ce qu'elle m'a dit encore : « De la part de qui viens-tu me raconter ces balivernes ? Tu veux me séparer de Shûichi. S'il me quitte, je n'y pourrai rien, mais, l'enfant, c'est moi, moi seule, qui vais le mettre au monde. Personne n'a rien à y voir. Quant à savoir si cette naissance est une bonne ou une mauvaise chose, demande-le à l'enfant que je porte, si tu peux. » Elle m'a traitée de petite fille et s'est moquée de moi. Pourtant, c'est elle qui me demandait de ne pas me moquer d'elle ! À la réflexion, voudrait-elle garder l'enfant parce qu'elle n'a pu en avoir avec son mari qui est mort à la guerre ? »

Shingo ne répondit que d'un signe de tête, sans s'arrêter.

« L'a-t-elle dit parce qu'elle était exaspérée ? Peut-être se fera-t-elle avorter ?

— Cela fait combien de temps ?

— Quatre mois. Je ne m'en étais pas aperçue, mais les gens du magasin l'avaient bien remarqué. Le directeur lui-même savait la chose. On raconte qu'il lui a conseillé de ne pas le garder. C'est une femme très compétente, on la regretterait. »

Eiko leva la main jusqu'à sa joue.

« Pour moi, cela reste incompréhensible. Je vous ai mis au courant pour que vous puissiez en parler à Shûichi.

— Oui...

— Vous devriez rencontrer Kinuko le plus tôt possible. » Shingo le pensait aussi, mais ce fut la jeune fille qui le dit.

« Et cette femme qui vint au bureau, voilà quelque temps ? Vivent-elles toujours ensemble ?

— Mme Ikeda ?

— Oui. Quelle est la plus âgée ?

— Kinuko doit être sa cadette de deux ou trois ans, je pense. »

Après le repas, Eiko suivit Shingo jusqu'à la porte du bureau. Elle souriait comme si elle allait pleurer.

« Excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Merci. Tu retournes au magasin maintenant ?

— Oui. Ces temps-ci, Kinuko vient généralement de bonne heure, et reste ensuite jusqu'à six heures et demie.

— Il m'est impossible d'aller au magasin. »

Eiko semblait l'exhorter à rencontrer Kinuko le jour même ; il se sentait fort déprimé, mais s'il rentrait à Kamakura, sans avoir rien fait, il n'oserait plus regarder sa belle-fille en face.

Pendant la liaison de Shûichi, Kikuko avait été malheureuse de se trouver enceinte, peut-être à cause de son « goût de l'absolu ». Son avortement s'expliquait sans doute ainsi. Mais elle ne soupçonnait même pas la grossesse de l'autre femme.

Après que le vieillard eut découvert les faits, sa belle-fille était partie pour deux ou trois jours chez ses parents. À son retour, Shingo avait trouvé plus de chaleur dans les rapports du mari et de la femme. Shûichi rentrait tous les soirs très tôt, et prenait grand soin de Kikuko. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Si l'on voulait interpréter les faits avec bienveillance, on pouvait à la rigueur admettre que Shûichi, souffrant de l'état de sa maîtresse, s'éloignait d'elle, et quémandait le pardon de Kikuko.

Néanmoins, Shingo décelait dans tout cela une odeur de corruption, d'immoralité qui lui tournait le cœur. Même la vie de ce fœtus, qui lui semblait si monstrueuse, d'où venait-elle donc ? « S'il naissait, ce serait mon petit-fils ! » se dit le vieillard, parlant tout seul.

LA NUÉE DE MOUSTIQUES

1

Shingo remonta la rue principale de Hongô, du côté qui longeait le terrain de l'université.

Il avait abandonné le taxi vers les magasins, comptant naturellement tourner de là dans la ruelle qu'habitait Kinuko, mais ce ne fut pas sans dessein qu'il traversa les lignes de tramways pour se retrouver de l'autre côté de la rue, car il avait à vaincre une grande répugnance avant de se décider à pénétrer chez la maîtresse de son fils. Pourrait-il, dès leur première rencontre, lui demander de ne pas mettre au monde cet enfant qui déjà vivait en elle ?

« Encore un meurtre, se disait-il. Cela ne pourrait-il se produire sans salir les mains d'un vieillard ! Mais il n'existe aucune solution qui ne soit cruelle, je pense. »

C'était à son fils qu'il incombait de régler ce problème ; le père n'aurait pas dû intervenir. Pourtant le vieillard allait rencontrer Kinuko, sans en avoir soufflé mot à Shûichi, ce qui prouvait probablement qu'il avait perdu confiance en lui.

Shingo s'interrogea, s'étonnant aussi : depuis quand ce gouffre se creusait-il entre eux deux ? Serait-il possible que sa démarche d'aujourd'hui fût motivée, moins par le désir de régler cette difficulté au lieu et place de Shûichi, que par la coléreuse pitié qui l'agitait quand il songeait à ce qu'avait subi Kikuko ?

La lumière ardente du soleil couchant restait aux cimes des arbres, dans le jardin de l'université. Le trottoir était à l'ombre. Sur les pelou-

ses, des étudiants en manches de chemise s'entretenaient avec des étudiantes ; c'était bien une scène d'éclaircie pendant la mousson.

Shingo se toucha la joue. Les effets du saké se dissipaient.

Étant donné l'heure à laquelle cette femme quittait son travail, il avait convié l'un de ses amis, appartenant à une autre affaire, à dîner dans un restaurant à l'européenne mais, ne l'ayant pas vu depuis longtemps, il avait oublié quel buveur c'était. Tous deux avaient pris rapidement un petit quelque chose en bas avant le dîner ; ensuite, après le repas, ils étaient retournés s'asseoir un moment au bar.

« Comment, tu pars déjà ? » s'était étonné l'ami. Pensant que pour leurs retrouvailles, ils auraient beaucoup à se dire, son convive avait réservé une table dans un établissement du quartier des *geishas**, à Tsukiji*.

Shingo quitta le restaurant en expliquant qu'il avait une visite à faire, qu'il en avait peut-être pour une heure. L'ami marqua sur une carte de visite l'adresse et le numéro de téléphone du lieu du rendez-vous. Shingo n'eut pas un instant l'intention de s'y rendre.

Il longeait le mur de l'université, guettant sur l'autre trottoir l'entrée de la ruelle ; il comptait sur de vagues souvenirs, et sa mémoire ne le trahit point.

Dans l'entrée sombre, orientée vers le nord, on apercevait un vilain coffre à chaussures. Dessus, une quelconque plante en pot, d'origine européenne, d'où pendait un petit parapluie.

Une femme en tablier sortit de la cuisine. Une exclamation lui échappa ; son visage se durcit. Elle enleva son tablier, révélant une jupe bleu marine ; elle avait les pieds nus.

« Madame Ikeda, n'est-ce pas ? Vous nous avez une fois honorés d'une visite dans nos bureaux.

— En effet. Cela pouvait paraître cavalier de ma part, mais Eiko m'avait traînée. »

Le tablier roulé dans la main, elle le regardait d'un air inquisiteur. Des taches de rousseur lui montaient jusqu'aux paupières, d'autant plus visibles que le visage n'était pas poudré. Un nez fin, des yeux étroits et tristes, une peau blanche formaient une physionomie délicate. Sa blouse neuve devait avoir été confectionnée par son amie.

« J'espérais rencontrer Mme Kinuko, dit-il, comme s'il quémandait une faveur.

— Ah ! oui ? Elle ne saurait tarder. Entrez, je vous prie. »

De la cuisine flottait une odeur de poisson bouilli.

Le vieillard estimait préférable peut-être de revenir lorsque Kinuko, de retour, aurait fini de dîner. Toutefois, obéissant aux instances de cette Mme Ikeda, il entra.

Dans le *tokonoma** d'un salon de grandeur moyenne, s'empilaient des revues de mode, dont beaucoup d'étrangères ; à côté, deux poupées françaises aux fanfreluches multicolores, insolites devant les murs délabrés. Le long de la machine à coudre pendait un morceau de soierie, dont le dessin clair et fleuri faisait ressortir encore la saleté des *tatami*.

À la gauche de cette machine, un petit bureau portait des piles de livres scolaires et la photographie d'un petit garçon.

Entre la machine et le bureau se trouvait une coiffeuse et, bien en évidence en face de l'armoire, un haut miroir en pied. Kinuko s'en servait-elle pour son travail de confection, ou bien pour les essayages des clientes privées ? Tout près attendait une longue planche à repasser.

De la cuisine, la femme apportait un jus d'orange. Elle remarqua le regard de Shingo posé sur la photographie.

« C'est mon fils, dit-elle, tout de go.

— Va-t-il en classe ?

— Il n'habite pas ici. Je l'ai laissé dans la maison de mon mari. Les livres... Je n'ai pas, comme Kinuko, d'emploi régulier, alors je donne des répétitions. Je vais ainsi dans six ou sept maisons.

— Je vois. Il me semblait aussi qu'il y en a trop pour un seul enfant.

— Ce sont des écoliers de classes et d'âges différents, mais aujourd'hui les études primaires sont tout autres qu'avant-guerre. Je ne suis pas très bon professeur ; mais quand je fais travailler les enfants, j'ai l'impression d'être avec mon fils. »

Le vieillard approuva d'un signe de tête. Il ne trouvait rien à dire à cette veuve de guerre. Kinuko travaillait aussi.

« Comment avez-vous pu trouver le chemin ? demanda-t-elle. Shûichi vous l'avait-il indiqué ?

— Non. J'étais déjà venu jusqu'à la porte, mais je n'avais pas eu le courage d'entrer. C'était à l'automne dernier.

— Ah ! vraiment ? L'année dernière ? » Elle leva la tête vers lui, puis la baissa de nouveau, gardant le silence. Enfin, la voix dure, elle jeta :

« Shûichi ne vient pas, ces temps-ci. »

Shingo pensa qu'il valait peut-être mieux lui communiquer la raison de sa visite.

« Il paraît que Kinuko serait enceinte ? »

La femme haussa légèrement les épaules et se tourna vers l'image de son fils.

« Savez-vous si Mme Kinuko désire le garder ? »

Elle contemplait toujours la photographie.

« C'est à elle qu'il faut le demander.

— Bien sûr. Mais je crains que ce ne soit un aussi grand malheur pour la mère que pour l'enfant.

— D'après les conceptions courantes, on peut estimer que c'est un malheur.

— Mais vous-même, je croyais que vous lui aviez conseillé de rompre avec Shûichi ?

— Oui, c'était mon avis, dit-elle, mais elle est beaucoup plus forte que moi. Je n'ai pas de conseils à lui donner. Nous sommes très différentes de caractère, mais ça marche très bien entre nous. Depuis que nous avons fait connaissance au club des veuves, elle me soutient énormément. Nous avions toutes deux quitté la famille de nos maris, sans retourner chez nos parents. Nous sommes libres, pour ainsi dire. Nous avons décidé de penser par nous-mêmes. Nous avons même rentré les photographies de nos maris. Bien sûr, j'ai gardé celle de mon fils.

« D'autre part, Kinuko lit des quantités de revues américaines : elle dit qu'en s'aidant d'un dictionnaire, elle se débrouille en français. Après tout, il s'agit de couture, il ne faut pas tant de mots. Son ambition serait d'avoir une boutique à elle. Et puis nous disons que, si l'occasion s'en présentait, nous serions prêtes à nous remarier. Alors, je ne comprends pas qu'elle ait gardé Shûichi dans sa vie pendant tout ce temps. »

La porte d'entrée s'ouvrit. Mme Ikeda se leva précipitamment et fila vers l'entrée.

« Bonsoir. Le père de M. Ogata est là ! dit-elle d'une voix assez forte pour que Shingo l'entendît.

— Me faudra-t-il le voir ? » répondit une voix rauque.

2

Kinuko se rendit d'abord dans la cuisine ; elle dut boire, car on entendit couler le robinet.

« Reste aussi », dit-elle en entrant dans la pièce et en se tournant vers son amie. Elle portait un ensemble de couleur gaie. Peut-être qu'à cause de sa grande taille, sa grossesse ne se voit pas, se dit Shingo. Il avait peine à croire que cette voix enrouée pût sortir d'aussi petites lèvres.

Tous les miroirs étant accrochés dans le salon, elle avait dû se refaire une beauté grâce à la glace de son poudrier.

La première impression du vieillard ne fut pas trop défavorable. Le visage rond, aux joues un peu creuses, n'évoquait pas cette forte volonté que, d'après les paroles de Mme Ikeda, il s'attendait à y trouver. Elle avait les mains potelées.

Shingo se présenta : « Ogata. »

Kinuko ne répondit pas.

Mme Ikeda vint s'asseoir devant le petit bureau, le visage tourné vers le vieillard.

« Tu nous as fait attendre », dit-elle.

Kinuko gardait toujours le silence. Son visage fait pour la gaieté ne pouvait peut-être exprimer ni l'hostilité ni la gêne. Elle semblait plutôt au bord des larmes. Shingo se rappela que, dans cette même maison, son fils, soûl, faisait chanter Mme Ikeda et pleurer sa maîtresse.

Kinuko, rentrée vite par les rues qu'empoissait la mousson, était rouge ; sa respiration soulevait son ample poitrine.

« Ma visite doit vous paraître étrange, dit Shingo, qui n'osait aborder le sujet de front, mais vous devinez, je pense, ce qui m'amène. »

Kinuko ne répondait toujours pas.

« Il s'agit de Shûichi, bien sûr.

— S'il s'agit de Shûichi, je n'ai rien à vous dire. » Puis soudain, mordante : « Exigeriez-vous de moi des excuses ?

— Nullement, ce serait à moi de m'excuser.

— Nous avons rompu. Je ne vous causerai plus d'ennuis. » Elle tourna la tête vers Mme Ikeda. « Tout a été dit, n'est-ce pas ? »

Shingo cherchait ses mots, et finit par les trouver.

« Il restera la question de l'enfant à régler. »

Le visage de Kinuko pâlit ; elle sembla rassembler toutes ses forces pour les mettre dans ses paroles : « Je ne vois pas à quoi vous faites allusion. » Sa voix, baissant d'un ton, devint plus rauque encore. « Dois-je répondre à ce genre de question ? Quand une femme désire un enfant, comment pourrait-on, de l'extérieur, l'en empêcher ? Je défie les hommes de nous comprendre, nous autres femmes. » Elle avait parlé vite, et déjà sa voix paraissait pleine de larmes.

« De l'extérieur, dites-vous ? Mais je suis, moi, le père de Shûichi ; votre enfant doit avoir un père aussi, j'imagine.

— Il n'en a pas. Une veuve de guerre a décidé de mettre au monde un bâtard, voilà tout... Je n'ai rien à vous demander, sinon de me laisser avoir mon enfant en paix. De grâce, fermez les yeux là-dessus. L'enfant est en moi, il est à moi.

— Oui, dans un certain sens, mais s'il vous arrive de vous remarier, vous en aurez d'autres... Alors, maintenant... d'une manière anormale...

— Anormal, un enfant ?

— Voyons !

— Rien ne garantit que je me remarierai, que j'aurai d'autres enfants. Vous prophétisez comme un dieu ! La dernière fois, je n'en ai pas eu.

— Il n'y aurait pas de relation normale de père à fils. C'est primordial. L'enfant souffrira de votre attitude, et vous en souffrirez également.

— Combien d'hommes sont morts à la guerre en laissant derrière eux des enfants et des mères qui en souffrent... Supposez donc qu'il soit parti dans le Sud, qu'il y ait fait quelque métis, et qu'une femme l'élève !

— Il s'agit de l'enfant de Shûichi.

— Je ne vois aucune différence, tant que je ne vous dérange pas. Je ne viendrai jamais rien vous demander, je le jure. Shûichi et moi nous avons rompu.

— Cela ne se passera pas comme vous le dites. L'enfant vivra longtemps et le lien avec son père, même si vous le croyez tranché, peut se renouer.

— Je vous dis que l'enfant n'est pas de Shûichi.

— Vous devez bien savoir, vous aussi, que la femme de Shûichi n'a pas eu son enfant.

— C'est elle qui en aura tant qu'il lui plaira. Si d'aventure elle

n'en avait plus, eh bien, tant pis pour elle. Croyez-vous qu'une femme qui a la vie facile puisse comprendre ce que j'éprouve, moi ?

— Vous non plus, vous ne savez pas ce qu'éprouve Kikuko. »

Le vieillard avait, involontairement, lâché ce nom.

« Est-ce Shûichi qui vous envoie ? reprit-elle, comme si elle procédait à un interrogatoire. Il m'a déclaré que je ne devais pas garder l'enfant ; il m'a frappée, il m'a piétinée, donné des coups de pied, traînée jusqu'en bas de l'escalier, pour me conduire de force chez un médecin. Violence ou comédie, Shûichi, je crois, a rempli toutes ses obligations envers son épouse. »

Shingo montrait un visage amer.

« Nous avons eu droit à un beau spectacle, n'est-ce pas ? fit-elle, en s'adressant à Mme Ikeda, qui hocha la tête.

— Kinuko récolte déjà des chutes d'étoffe pour confectionner des vêtements ou des couches.

— Après cette séance, je suis allée voir un médecin, car après tous ces coups de pied, j'ai craint pour le bébé. J'ai déclaré à Shûichi, poursuivit Kinuko, que cet enfant n'était pas de lui. « Je vous affirme que l'enfant n'est pas de vous », ai-je dit. Là-dessus, nous avons rompu ; jamais il n'est revenu.

— L'enfant est d'un autre ?

— Croyez-le, j'en serais ravie. »

Kinuko releva la tête ; elle avait déjà pleuré, mais de nouvelles larmes coulaient sur ses joues.

Maintenant même, à bout d'arguments et de ressources, Shingo la trouvait belle. À la bien détailler, ses traits n'étaient pas parfaits, mais il s'en dégageait une impression générale de beauté. Malgré son apparente douceur, elle n'était pas femme à laisser Shingo s'interposer.

3

Tête basse, Shingo quitta la maison de Kinuko. Celle-ci venait d'accepter un chèque.

« Si tu quittes Shûichi pour de bon, tu ferais peut-être mieux de

le prendre, avait dit Mme Ikeda, très directe, et l'autre avait incliné la tête.

— En somme, vous m'achetez... Voilà donc jusqu'où je suis tombée ! Voulez-vous un reçu ? »

En montant dans le taxi, Shingo se demandait s'il valait mieux respecter la rupture, ou tenter de réconcilier les amants, pour obtenir que la femme se fasse avorter.

L'attitude de Shûichi semblait avoir exaspéré Kinuko, et la visite d'aujourd'hui n'avait rien arrangé. Puis, chez une femme, ce touchant désir d'avoir un enfant est très fort.

Un rapprochement présenterait des dangers, mais si l'on n'agissait pas, l'enfant allait naître.

En admettant que ce fût celui d'un autre, comme le prétendait Kinuko, tout serait pour le mieux, mais Shûichi lui-même ne pouvait être sûr de rien. Si Kinuko l'affirmait par orgueil, si Shingo consentait à la croire, tout serait réglé, le monde serait en ordre, et l'on n'aurait point de complications à craindre. « Pourtant, se dit le vieillard, quand l'enfant sera né, quand il existera vraiment... et moi un jour je serai mort, et il y aura quelque part un petit-fils que je n'aurai jamais vu... Qu'est-ce que tout cela signifie ? »

Les Ogata s'étaient empressés de faire enregistrer la notification de divorce au moment de la tentative de suicide d'Aïhara. Shingo, de fait, se chargeait de sa fille et de ses deux petites-filles.

Si Shûichi se séparait de sa maîtresse, il resterait un troisième enfant, on ne saurait où... Dans ces deux cas, les solutions qu'il proposait ne résolvaient rien, c'étaient seulement des replâtrages.

« Et moi, songea-t-il, je n'ai pu contribuer au bonheur de personne. »

Cela mis à part, son entretien avec Kinuko lui laissait un arrière-goût pénible ; il se le rappelait sans aucune satisfaction.

Il avait pensé rentrer directement en prenant un train à la gare centrale, mais, retrouvant la carte de son ami dans sa poche, il héla un taxi pour se rendre à Tsukiji.

Shingo souhaitait demander conseil à cet homme mais le retrouva, plutôt ivre, en compagnie de deux *geishas** ; il n'y avait rien à en tirer.

Le vieillard se souvint de la jeune personne qu'il avait prise sur ses genoux, après un banquet, en taxi. Ce jour-là, quand elle arriva, l'ami se répandit en propos dénués d'intérêt : qu'il ne fallait pas

sous-estimer Shingo, qu'il avait l'œil, etc. Pour Shingo, qui avait tout à fait oublié le visage de cette *geisha*, cela représentait une prouesse de s'être rappelé son nom. En fait, elle était élégante et jolie.

Shingo l'emmena dans une petite pièce à part, mais n'y fit rien de particulier. Bientôt, il sentit que la jeune personne appuyait doucement le visage contre sa poitrine. Il crut qu'elle allait se livrer à quelque provocation, mais elle semblait assoupie. « Tu dors ? » demanda-t-il, abaissant vers elle ses regards, mais elle était trop près, il ne voyait pas son visage.

Shingo sourit. Quel profond réconfort de tenir dans ses bras une jeune fille qui dormait paisiblement. Elle n'avait pas encore vingt ans ; elle devait avoir quatre ou cinq ans de moins que Kikuko.

Peut-être entrait-il dans son sentiment quelque pitié pour le triste sort de la prostituée. Quoi qu'il en fût, il se sentait baigner dans un doux repos, celui que l'on éprouve à dormir près d'une jeune fille. « Le bonheur, se dit-il, n'est peut-être que dans l'instant qui fuit. »

Il songea vaguement qu'en amour on trouve aussi des riches et des pauvres, de la chance et de la malchance. Il s'éclipsa discrètement pour attraper le dernier train.

Yasuko et Kikuko l'attendaient. Il était une heure passée.

« Et Shûichi ? demanda-t-il, en évitant de regarder sa belle-fille en face.

— Déjà couché.

— Ah ! Et Fusako ?

— Elle aussi. » Kikuko pliait son costume. « Le beau temps a tenu toute la journée, mais on dirait que le ciel se couvre de nouveau.

— Je n'avais pas remarqué. »

En se levant, la jeune femme laissa échapper le complet. Elle remit les pantalons dans leurs plis. Shingo remarqua ses cheveux, plus courts ; elle avait dû aller dans un institut de beauté.

À son côté, Yasuko respirait lourdement, aussi dormit-il mal. Bientôt, il se mit à rêver.

Jeune officier de l'armée de terre, il portait l'uniforme, sabre au côté, trois pistolets au ceinturon. Le sabre devait être l'héritage de famille que Shûichi lui avait confié pour la campagne. Shingo suivait un sentier de montagne. Un bûcheron l'accompagnait.

« Les routes sont dangereuses la nuit, disait cet homme. Je n'y vais pas souvent. Vous feriez bien de tenir votre droite, c'est plus sûr ! »

Shingo se porta sur sa droite, mais, inquiet, alluma sa lampe de

poche. Des diamants scintillaient tout autour de l'ampoule, ce qui rendait la lampe exceptionnellement brillante. La lumière révéla une masse sombre dans l'obscurité : deux ou trois grands troncs serrés les uns contre les autres. Mais en y regardant de plus près, c'était une nuée de moustiques qui prenait cette forme. « Que faire ? se demanda-t-il. Se tailler un chemin. » Il dégaina son sabre et frappa du tranchant et de la pointe dans l'obstacle.

Se retournant, il vit fuir éperdument le bûcheron. De l'uniforme de Shingo jaillit du feu. L'étrange, c'est qu'il y avait deux Shingo, l'un guettant l'autre sur la tunique duquel les flammes gagnaient. Elles léchèrent le bas de la manche, la couture de l'épaule, puis l'ourlet et disparurent, sans brûler vraiment. Elles émettaient de petits craquements, de petites lueurs fugaces, comme des braises chaudes.

Enfin, Shingo se retrouva chez lui, sans doute dans la maison de son enfance, à Shinshû*. La sœur si belle de Yasuko était là. Shingo, épuisé, ne ressentait néanmoins aucune démangeaison à la suite de ses piqûres.

Après sa fuite précipitée, le bûcheron devait trouver aussi le chemin de la maison d'autrefois. À peine y parvint-il qu'il s'évanouit. On extirpait de son corps un plein baquet de moustiques, Shingo ne savait par quel procédé, mais au moment du réveil, il voyait les insectes s'accumuler dans un seau.

Un moustique serait-il entré sous la moustiquaire ? Il voulut tendre l'oreille, mais il se sentait la tête boueuse et lourde. Il pleuvait.

L'ŒUF DU SERPENT

I

Peut-être parce que, l'automne approchant, la fatigue accumulée pendant l'été pesait sur lui, Shingo s'endormait quelquefois en rentrant du bureau.

Aux heures de pointe, des trains partaient tous les quarts d'heure sur la ligne de Yokosuka*. Les compartiments de seconde classe ne connaissaient pas grande affluence.

Dans son esprit, tandis qu'il sommeillait, apparaissait une rangée d'acacias. Peu de jours auparavant, il avait passé sous ces arbres, s'étonnant qu'ils puissent fleurir dans les rues de Tôkyô. Il suivait alors la rue qui mène du pied de la colline de Kudan* au fossé du Palais impérial. C'était par une vilaine journée d'août ; il bruinait.

Un seul de ces arbres avait perdu ses fleurs, qui gisaient sur l'asphalte. Il s'était demandé pourquoi, en regardant par la fenêtre arrière du taxi. Il conservait l'image des fleurs délicates, d'un jaune pâle tirant sur le vert ; de petites fleurs. Même en dehors de cet arbre unique qui se dépouillait, la rangée d'acacias fleuris se serait gravée dans sa mémoire.

C'est qu'il rentrait d'une visite dans un hôpital où il était allé voir un de ses amis, atteint d'un cancer du foie — plus précisément, un ancien camarade de faculté —, mais avec lequel il n'avait pas entretenu de rapports très réguliers.

Cet homme paraissait très affaibli. Seule une infirmière lui tenait compagnie. Shingo ne savait même pas si sa femme vivait encore.

« Vois-tu quelquefois Miyamoto ? demanda le malade. Si tu n'as pas l'occasion de le rencontrer, voudrais-tu, s'il te plaît, lui téléphoner pour lui en parler ?

— De quoi faut-il lui parler ?

— Voyons, tu te rappelles ! Ce dont il s'agissait à la réunion d'anciens élèves. Au Nouvel An. »

Shingo se rappelait. Le cyanure. Son ami devait se savoir atteint d'un cancer.

Lors des réunions de sexagénaires, la conversation tourne facilement autour des infirmités, des sénilités et de la peur des maux incurables. Sachant qu'on utilisait du cyanure dans l'usine de Miyamoto, l'un des commensaux avait dit que s'il devait un jour avoir un cancer inopérable, il souhaiterait qu'on lui donnât une dose de poison. Prolonger les souffrances d'une affreuse maladie, c'est lamentable. S'il se savait condamné, du moins voudrait-il choisir son heure.

Shingo, bien embarrassé, avait répondu : « C'étaient des propos d'ivrognes, des paroles en l'air.

— Je ne m'en servirai pas. Non, je ne m'en servirai pas. Je veux seulement m'assurer cette liberté dont nous parlions. Je me crois capable de supporter la souffrance, à condition d'avoir une porte de sortie. Tu me comprends, n'est-ce pas ? Voilà tout ce qui me reste : mon ultime liberté, ma seule révolte. Mais je te promets de ne pas m'en servir. » Une lueur parut dans les yeux du malade. L'infirmière, qui tricotait un ouvrage de laine blanc, gardait le silence.

La requête ne pouvait vraiment pas se transmettre ; Shingo laissa l'affaire en suspens, mais il estimait affreuse la pensée que ce mourant pouvait compter sur lui.

À quelque distance de l'hôpital, le vieillard trouva un soulagement dans la vue de ces acacias fleuris. Et maintenant, en s'assoupissant dans le train, il les voyait reparaître devant ses yeux clos. Ne pouvait-il chasser ce malade de son esprit ?

Il s'endormit ; quand il se réveilla, le train s'était arrêté, mais pas dans une gare.

Un rapide, qui se dirigeait vers Tôkyô, venait de passer à grand fracas sur l'autre voie. Cela, sans doute, l'avait tiré du sommeil.

Le train de Shingo roulait un peu, s'arrêtait, roulait un peu, puis s'arrêtait encore.

Un groupe d'enfants descendait en courant le long d'un étroit chemin, vers la voie ferrée. Plusieurs voyageurs, penchés aux fenê-

tres, regardaient vers la locomotive. Devant les fenêtres, à gauche, s'élevait le mur de béton d'une usine, qu'un fossé rempli d'une eau sale, croupie, séparait du train. La puanteur envahissait le wagon.

À droite se trouvait le chemin sur lequel couraient les enfants. Au bord, un chien, immobile, enfonçait le nez dans l'herbe verte. Deux ou trois petites cabanes se dressaient au passage à niveau, réparées avec de vieilles planches clouées. Par une fenêtre qui n'était guère qu'un trou carré, une fille sans doute demeurée faisait faiblement, langoureusement, des signes engageants, en direction du train.

« Il semble que le train précédent ait été accidenté en gare de Tsurumi*, dit un employé. Il ne peut repartir. Nous nous excusons de ce retard. »

En face du vieillard, un étranger secouait un jeune Japonais qui dormait auprès de lui, et lui réclamait en anglais la traduction de cette annonce.

Le jeune garçon reposait la joue sur l'épaule de son voisin, entourant le gros bras de ses mains. En se réveillant, il ne changea pas de position, mais leva sur l'étranger un regard provocant. Ses yeux étaient un peu irrités, roses, cernés de noir. Les cheveux rouges qui avaient repoussé depuis la teinture, les racines noires, dispensaient un effet général d'un marron douteux. Les pointes seules avaient cette rougeur étrange. Shingo soupçonna ce garçon d'être un prostitué mâle spécialisé dans la clientèle américaine.

Le jeune garçon retourna la grosse paume qui reposait sur le genou de l'étranger, y posa la sienne et la pressa doucement, avec des mines de femme comblée.

Les pattes de son compagnon, sous les manches courtes, évoquaient des pattes d'ours brun velu. Le jeune homme, sans être très petit, semblait un enfant auprès de ce géant, au gros ventre, au col épais. Celui-ci devait trouver trop fatigant de tourner la tête, et paraissait insoucieux du garçon serré contre lui. Son air farouche, sa robustesse enluminée, faisaient ressortir encore la pâleur terreuse du jeune visage las.

Il est difficile d'évaluer l'âge des étrangers. La grosse tête chauve, le cou ridé, les tavelures aux bras donnaient à penser à Shingo que celui-là ne devait pas être beaucoup plus jeune que lui. Qu'un individu pareil fût venu d'un pays lointain pour s'approprier ce garçon ! Ce dernier portait une chemise brune dont le bouton de col défait laissait voir un thorax osseux.

« Il sera bientôt mort », se dit le vieillard en détournant les yeux.

Le fossé fétide était fourré de sauges vertes. Le train n'avançait toujours pas.

2

Shingo trouvait les moustiquaires étouffantes et lourdes ; il n'en utilisait plus. Sa femme se plaignait presque chaque soir de cette privation ; elle apportait de l'ostentation dans sa chasse aux moustiques.

« Kikuko et Shûichi s'en servent encore.

— Va donc dormir avec eux ! dit-il, levant les yeux vers le plafond désormais libéré du filet.

— C'est un peu difficile, mais je crois vraiment que demain soir je m'installerai chez Fusako.

— Pourquoi pas ? Tu dormirais avec une de tes petites-filles dans les bras.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi Satoko reste toujours dans les jupes de sa mère, maintenant qu'il y a le bébé ? Ne la trouvez-vous pas un petit peu bizarre ? Il lui arrive parfois d'avoir d'étranges regards. »

Shingo ne répondit rien.

« Je me demande si l'absence de père peut agir ainsi sur une enfant ?

— Il serait peut-être utile que tu te rendes moins lointaine.

— Je pourrais vous en dire autant. Personnellement, je préfère la toute petite.

— Et pas un mot d'Aïhara pour nous faire savoir s'il est en vie !

— Vous avez envoyé la notification de divorce. Cela ne pose plus de problème.

— Alors, c'est fini ? Nous n'avons rien à dire ?

— Je vous comprends. Serait-il vivant, que nous n'aurions aucun moyen de savoir où le trouver. Il faut nous résigner : ce mariage est un échec. Mais cela devrait-il se passer ainsi ? Vous faites deux enfants, puis vous vous séparez ? Voilà qui ne donne guère confiance dans cette institution.

— Même quand un mariage doit se briser, dit-il, les séquelles pour-

raient en être un peu moins désagréables. Fusako n'est pas sans reproche. Lui, c'est un raté ; je ne sais quelles souffrances il a endurées, mais je ne pense pas qu'elle se soit montrée très compréhensive.

— Quand un homme s'abandonne au désespoir, la femme ne peut pas grand-chose pour lui. D'abord, il ne se laisse pas approcher. Si votre fille avait continué de subir, sans révolte, d'être ainsi délaissée, peut-être n'aurait-elle pu éviter le suicide avec les enfants. Un homme trouve toujours une femme pour mourir avec lui. Quant à Shûichi, continua Yasuko, cela va bien, en ce moment, mais qui peut savoir quand il recommencera ? Les derniers événements n'ont rien valu à Kikuko.

— Tu veux parler du bébé... » Dans l'esprit de Shingo, ce mot évoquait deux choses différentes : le fait que sa belle-fille eût refusé d'avoir son enfant, et celui que l'autre femme fût bien décidée à garder le sien. Mais de cela, Yasuko ne savait rien.

« En fin de compte, je ferais peut-être bien d'aller dormir sous la moustiquaire de Shûichi. Sait-on ce qu'ils peuvent encore comploter ? J'ai peur.

— Que veux-tu dire ? »

Yasuko, qui était couchée sur le dos, se tourna vers lui, voulut lui prendre la main peut-être, mais il ne tendit pas la sienne. Alors elle toucha doucement le bord de l'oreiller, puis murmura, comme pour dévoiler un secret : « Il ne serait pas impossible qu'elle soit encore enceinte. »

Shingo en resta coi.

« Moi, cela me paraît un peu tôt, mais Fusako m'a fait part de ses soupçons. » Il ne retrouvait pas en Yasuko la femme qui jadis lui avait avoué ses grossesses.

« Fusako t'a raconté cela ?

— C'est prématuré, fit Yasuko. Mais on dit qu'après, il en vient tout de suite un autre.

— Kikuko ou Shûichi lui en auraient-ils parlé ?

— Non. Il s'agit des recherches de Fusako. »

« Recherches » lui parut étrange. Sa fille, qui avait quitté son propre mari, semblait manifester beaucoup de curiosité déplacée lorsqu'il s'agissait de la femme de son frère.

« Vous devriez lui parler vous-même, reprit Yasuko. La convaincre de le garder, cette fois. »

Shingo sentit sa gorge se serrer. Cette nouvelle lui rendait plus oppressante encore l'autre grossesse.

Après tout, que deux femmes soient enceintes du même homme en même temps, ce n'est peut-être pas tellement exceptionnel. Mais quand il s'agit de son propre fils, cela s'accompagne d'une crainte étrange. N'était-ce pas une malédiction ? N'était-ce pas une image de l'enfer ?

On aurait peut-être pu considérer tous ces événements comme des manifestations physiologiques bien naturelles, mais Shingo n'était pas près d'atteindre à tant de liberté d'esprit.

Ce serait pour Kikuko la deuxième fois. Au moment de son avortement, l'autre femme était enceinte. Avant que la seconde accouche, la première se retrouvait dans le même état, mais ignorante de la grossesse de sa rivale, laquelle devait déjà se faire remarquer, et sentir bouger l'enfant en elle.

« Si elle sait que nous sommes avertis, elle ne pourra pas agir tout à fait à sa guise, cette fois.

— Je le suppose, dit faiblement Shingo. C'est toi qui devrais lui parler.

— Un petit enfant qui vous viendrait de Kikuko vous serait précieux. »

Shingo ne put trouver le sommeil. Des imaginations cruelles le hantaient ; il se demandait avec irritation si quelque violence ne pourrait détourner Kinuko d'avoir cet enfant.

Elle prétendait que Shûichi n'en était pas le père. Si le vieillard faisait mener une enquête sur la vie privée de cette femme, découvrirait-il rien qui lui apportât quelque consolation ?

Dehors, dans le jardin, s'élevait un bourdonnement bruyant. Il était deux heures passées. Il ne reconnaissait pas le bruit de ses insectes familiers. Ce son brouillé, imprécis, évoquait pour lui le sommeil dans la terre humide et sombre.

Il avait très souvent rêvé, ces derniers temps et, vers l'aube, il lui vint un nouveau songe, très long.

Il ne savait pas quelle route il avait prise mais, au réveil, il voyait encore deux œufs blancs. Sur une lande sablonneuse — le sable s'étendait à perte de vue —, deux œufs gisaient côte à côte : l'un volumineux, un œuf d'autruche ; l'autre petit, un œuf de serpent. La coquille du petit se brisait ; un mignon serpent balançait la tête. Shingo le trouvait vraiment charmant.

Sans aucun doute, Kikuko et Kinuko le préoccupaient. Voilà l'origine de ce rêve, mais il ignorait lequel était l'enfant de l'autruche, lequel celui du serpent.

« Les serpents sont-ils ovipares ou vivipares ? » se demanda-t-il soudain.

3

Le lendemain, dimanche, Shingo, se sentant vidé de ses forces, resta au lit jusqu'à neuf heures.

Au matin, l'œuf de l'autruche, comme le petit serpent qui sortait la tête de sa coquille lui paraissaient inquiétants. Il se brossa les dents tristement et se rendit dans la salle à manger.

Kikuko préparait des paquets de vieux journaux qu'elle se disposait sans doute à vendre [1]. Il entrait dans ses attributions de ranger, pour sa belle-mère, les journaux du matin et ceux du soir dans l'ordre chronologique.

Elle alla chercher le thé.

« Père, avez-vous vu les articles sur les nénuphars ? dit-elle en posant deux journaux devant lui sur la table. Il y en a deux. Je vous les ai gardés.

— Il me semble bien avoir lu quelque chose là-dessus », mais il prit les journaux quand même.

Deux nouveaux entrefilets sur les graines de nénuphars vieilles de deux millénaires avaient paru. L'un racontait comment le docteur ès nénuphars avait séparé les plants pour en repiquer dans le lac de Sanschirô sur les dépendances de l'université de Tôkyô, dont il était diplômé. L'autre parlait de l'Amérique. Un savant de l'université de Tohoku avait trouvé des graines de nénuphars, apparemment fossilisées, dans une strate argileuse en Mandchourie, et l'avait expédiée aux États-Unis. Une fois retirée la couche extérieure pétrifiée, au Jardin botanique de Washington, les graines furent placées entre

1. Le système de recyclage du papier était déjà pratiqué à l'époque ; le ramassage des vieux journaux est assuré par des entreprises qui les échangent contre du papier-toilettes.

deux couches de coton hydrophile humide, sous une plaque de verre. L'année précédente, de petites pousses délicates avaient germé ; cette année, repiquées dans le lac, elles avaient donné deux boutons qui s'étaient épanouis, devenant des fleurs roses. Les spécialistes du Jardin botanique estimaient que les graines pouvaient avoir entre mille et cinquante mille ans.

« C'est bien ce que j'avais cru lire la première fois. De mille à cinquante mille ans — voilà qui laisse une marge confortable. »

Il s'amusa de la déclaration d'un érudit japonais : qu'à en juger d'après la nature de la couche géologique, les graines seraient vieilles de quelques dizaines de milliers d'années ; mais qu'en revanche la datation par le carbone ne leur donnait guère que mille ans.

Cet article était un compte rendu par les correspondants à Washington.

« Avez-vous terminé ? » demanda Kikuko, ramassant les journaux. Elle lui demandait sans doute la permission de les vendre.

Shingo fit un signe d'acquiescement. « Mille ans ou cinquante mille... Les graines de lotus ont la vie dure. En comparaison d'une existence humaine, c'est presque l'éternité. » Il leva les yeux vers Kikuko. « Qu'il serait bon de pouvoir demeurer en terre pendant un millénaire ou deux sans mourir.

— En terre ? répéta Kikuko, d'une voix blanche.

— Pas dans la tombe. Et sans mourir. Le repos, simplement. Si l'on pouvait se reposer dans la terre, et se réveiller cinquante millénaires après, et trouver tous ses problèmes, tous ceux de la société résolus ! Le monde serait peut-être un paradis !

— Kikuko, c'est l'heure du repas de Père ! Voulez-vous vous en occuper ? » cria Fusako de la cuisine où elle devait nourrir les enfants.

Kikuko revint bientôt en apportant le petit déjeuner.

« Vous serez seul. Nous avons tous fini.

— Et Shûichi ?

— Il est parti pêcher dans l'étang.

— Yasuko ?

— Au jardin.

— Je pense que je ne prendrai pas d'œuf, ce matin ! » dit-il, et il lui tendit le ravier contenant un œuf cru, qui lui rappelait désagréablement l'œuf de serpent.

Fusako vint apporter une sole grillée, la posa sur la table et sans mot dire retourna près de ses enfants.

Regardant Kikuko droit dans les yeux, Shingo lui demanda d'une voix étouffée, tout en prenant le bol de riz qu'elle lui offrait : « Est-ce que tu attends un bébé ?

— Non, répondit-elle tout de suite, et elle ne parut surprise qu'à retardement. Mais non. Il n'en est pas question. » La jeune femme secoua la tête.

« Alors, ce n'était pas vrai ?

— Non. » Elle le regarda d'un air interrogateur et rougit.

« J'espère que, la prochaine fois, tu le traiteras mieux. Quelle discussion nous avons eue, Shûichi et moi, au sujet du dernier ! Je lui ai demandé s'il pouvait garantir que tu en aurais un autre, et il m'a répondu que oui, tout simplement ! Voilà bien la preuve que tu ne crains pas le ciel, ai-je rétorqué. Qui peut se porter garant d'être en vie le lendemain ! Bien sûr, ce bébé sera le tien et celui de Shûichi, mais ce sera notre petit-fils aussi. Un enfant de toi devrait être un bel enfant.

— Je suis désolée », dit Kikuko, baissant la tête, et Shingo fut persuadé qu'elle disait vrai.

Alors, qu'avait donc imaginé Fusako ? Sa fille poussait ses « enquêtes » un peu trop loin. Pouvait-elle avoir connaissance d'une situation dont la première intéressée ne saurait rien ? Impossible !

Shingo jeta un regard autour de lui, craignant que sa fille ne les eût entendus. Elle devait être dehors avec les enfants.

« Shûichi n'est jamais allé pêcher dans cet étang ?

— Non. Un de ses amis lui en aura parlé », dit Kikuko.

Le vieillard pensa que son fils avait enfin dû quitter sa maîtresse, car il lui consacrait parfois ses dimanches.

« Cela te plairait-il d'y aller aussi ?

— Oh ! oui ! »

Shingo sortit dans le jardin. Yasuko levait la tête vers le cerisier.

« Qu'y a-t-il donc ?

— Rien, mais il a perdu presque toutes ses feuilles. Je me demande s'il n'aurait pas des parasites ? Les cigales chantent encore, et voilà que cet arbre est presque dénudé. » Elle parlait encore que des feuilles jaunes tombèrent une à une, tout droit dans l'air calme, sans se retourner.

« Il paraît que notre fils est parti pêcher. J'emmène Kikuko ; nous allons voir cela.

— À l'étang ? » Yasuko jeta un regard autour d'elle.

« Je lui en ai parlé, mais elle me dit que ce n'est pas vrai. Fusako m'a tout l'air de s'être fourvoyée, avec ses intuitions.

— Vous l'avez interrogée ? » Yasuko paraissait un peu sotte. « Quel dommage !

— Pourquoi Fusako met-elle tant de vigueur dans ses intuitions ?

— Pourquoi ?

— C'est moi qui te le demande. »

Dans la maison, il trouva Kikuko qui l'attendait avec un tricot blanc et des socquettes. Elle s'était mis un peu de rouge à joues, et semblait très animée.

4

Un jour, soudain, des fleurs se reflétèrent dans les vitres du train : des lis rouges tout au long du fossé, si proches qu'ils paraissaient trembler quand le train passait.

Shingo contemplait aussi ceux qui poussaient sur la berge plantée de cerisiers de Totsuka*. Ils venaient de s'ouvrir, d'un beau vermeil.

C'était par une de ces matinées où les fleurs évoquent le silence des champs d'automne. Les nouveaux épis des graminées commençaient à se silhouetter.

En se déchaussant, Shingo posa le pied droit sur le genou gauche et se massa la plante.

« Il vous est arrivé quelque chose ? demanda Shûichi.

— Ils sont tellement lourds ! Parfois, quand je monte les escaliers de la gare, ils me paraissent si lourds ! Je ne sais trop, mais je suis affaibli cette année. Ma force vitale semble s'échapper.

— Kikuko s'inquiète. Elle vous trouve l'air fatigué.

— Ah ? C'est parce que je lui ai dit que je voudrais reposer en terre pendant cinquante mille ans. »

Shûichi lui jeta un regard interrogateur.

« C'est à propos des graines de nénuphars. Te rappelles-tu ? De très vieilles graines qui avaient germé, qui avaient même donné des fleurs.

— Oh ! » Son fils prit une cigarette. « Vous lui avez demandé si elle attendait un bébé. Vous l'avez beaucoup gênée.

— Alors, en attend-elle ou pas ?

— Je crois que c'est trop tôt.

— Et qu'en est-il de celui de Kinuko ? »

Bien que mis au pied du mur, Shûichi prenait l'offensive. « Il paraît que vous êtes allé la voir pour lui offrir une indemnité de rupture ! C'était vraiment superflu.

— Quand l'as-tu appris ?

— Cela m'est revenu d'un autre côté. Vous savez que nous avons rompu.

— L'enfant est-il de toi ?

— Kinuko, la première, affirme que non.

— Bien qu'elle l'affirme, ta conscience, que te dit-elle ? fit Shingo d'une voix vibrante. Que vas-tu répondre à cela ?

— Dans ce domaine, la conscience ne fournit pas tellement d'indications.

— Comment ?

— Et si j'étais malheureux, moi ? Croyez-vous que cela pourrait ébranler une femme qui veut à tout prix un enfant ?

— Je pense qu'elle souffre plus que toi. Kikuko aussi.

— Maintenant que nous avons rompu, je vois qu'elle n'en a jamais fait qu'à sa tête.

— Et cela te suffit ? Tu ne tiens vraiment pas à savoir si tu es le père de son enfant ? Alors que ta conscience t'a déjà renseigné ! »

Shûichi ne répondit pas. Ses grands yeux, des yeux presque trop beaux pour un homme, cillaient.

Un faire-part bordé de noir attendait sur le bureau de Shingo. Le cancéreux venait de mourir, un peu plus rapidement que le cours naturel de la maladie ne l'aurait laissé prévoir. Quelqu'un lui avait-il apporté du poison ? Peut-être Shingo n'était-il pas le seul auquel il eût présenté sa requête ? À moins qu'il n'eût découvert un autre mode de suicide...

Le vieillard ouvrit une lettre de Tanizaki Eiko. Elle travaillait désormais dans un autre magasin. Kinuko venait de quitter la boutique — après Eiko, disait encore la lettre — pour se retirer à Numazu. Elle comptait y ouvrir un petit magasin, avait-elle expliqué à la jeune fille, parce qu'elle aurait trop de difficultés à Tôkyô. Bien qu'Eiko n'en eût rien dit, Kinuko s'était probablement cachée à Numazu pour y attendre la naissance du bébé. Serait-ce vrai, ce que prétendait Shûichi, qu'elle n'en faisait qu'à sa tête, sans tenir aucun compte des sentiments de quiconque, de Shûichi ou du vieillard lui-même ?

Il resta longtemps assis, absent, les yeux perdus dans la claire lumière de la fenêtre.

Et cette Mme Ikeda, que devenait-elle, maintenant qu'elle se trouvait seule ?

Shingo pensa qu'il aimerait la voir, elle ou Eiko, pour obtenir des renseignements sur Kinuko.

Dans le courant de l'après-midi, le vieillard alla présenter ses condoléances. Il apprit que la femme de son ami était morte depuis sept ans. Le défunt devait avoir vécu chez son fils ; il y avait cinq enfants dans la maison. Il ne semblait pas que le fils ressemblât à son père, pas plus que les petits-enfants.

Shingo subodorait un suicide, mais ce sont des questions qu'on ne pose pas. De merveilleux chrysanthèmes attiraient les regards, parmi les autres fleurs qui garnissaient le cercueil.

Shingo reçut un coup de téléphone imprévu de Kikuko, pendant que, revenu au bureau, il s'occupait du courrier avec sa secrétaire. Shingo craignit quelque incident malencontreux.

« Où es-tu ? À Tôkyô ?

— Oui. En visite chez mes parents. » Sa voix paraissait rieuse. « Ma mère m'a dit qu'elle avait à me parler. Je suis venue, mais en vérité, ce n'était rien du tout. Elle se sentait un peu seule, elle voulait me voir.

— Ah ?

— Ah ? » Une grande douceur le pénétra, envahit son cœur, et l'agréable voix qui lui parlait au téléphone n'en était pas la seule cause.

« Rentrez-vous bientôt ? demanda Kikuko.

— Oui. Est-ce que tout le monde va bien chez tes parents ?

— Très bien, merci. Je pensais que ce serait gentil de rentrer avec vous. Alors je vous ai téléphoné.

— Prends ton temps, puisque tu es là. Je vais prévenir ton mari.

— Non, je rentre maintenant.

— Si tu venais au bureau ?

— Cela ne vous dérangera pas ? Je pensais vous attendre à la gare.

— Mais non, viens ici. Veux-tu que je te passe Shûichi ? Nous pourrions sortir pour dîner tous les trois.

— La standardiste me dit qu'il n'est pas à son bureau.

— Ah ?

— Est-ce que je peux venir déjà ? Je suis prête. »

Shingo sentit la chaleur lui monter jusqu'aux paupières et la ville, par la fenêtre, lui parut plus claire.

LES POISSONS D'AUTOMNE

1

Par un matin d'octobre, Shingo, nouant sa cravate, sentit soudain ses mains hésiter.

« Tiens ! » Il s'arrêta. Une expression tourmentée parut sur son visage. « Comment s'y prend-on ? »

Il défit le nœud, tenta un nouvel essai, mais ne réussit pas mieux.

Il releva les deux bouts à la hauteur de son visage et les contempla d'un air étonné.

« Qu'avez-vous ? » Derrière le vieillard, mais un peu de côté, Kikuko tenait son veston. Tournant autour de lui, la jeune femme lui fit face.

« Je ne peux pas nouer ma cravate. J'ai oublié. C'est très curieux. »

D'un geste lent et maladroit, il enroula l'un des bouts autour d'un doigt, et tenta de la tirer à travers la boucle, n'obtenant pour tout résultat qu'un bouchon bizarre. « Bizarre », ce mot convenait très bien à cette action manquée ; mais la peur et le désespoir assombrirent son regard.

Cette expression parut alarmer Kikuko. « Père ! » s'écria-t-elle.

« Mais que faire ? » Shingo restait planté là, drainé de toutes les forces qui lui auraient permis de ranimer ses souvenirs.

Impatientée mais compatissante, Kikuko s'approcha, le veston sur le bras.

« Comment s'y prend-on ? » Les doigts de Kikuko hésitaient sur

la cravate. Devant les vieilles pupilles de Shingo, ils apparaissaient flous.

« Mais justement, je ne me rappelle plus !

— Vous la nouez vous-même tous les jours !

— En effet. »

Pourquoi fallait-il qu'il oubliât ce matin-là cette succession de mouvements répétés quotidiennement, depuis quarante ans de bureau ? Ses mains devraient exécuter les gestes avec un automatisme parfait. On doit nouer sa cravate sans même y penser.

Le vieillard eut soudain la sensation d'une déchéance, d'une perte de soi-même ; il en fut angoissé.

« Je vous vois faire tous les matins », dit Kikuko d'un ton grave, en tordant la cravate, puis elle la remit à plat.

Il s'abandonnait consciemment à ses soins. L'ébauche d'un sentiment curieux naissait en lui : celui d'un petit enfant qui se fait gâter quand il est malheureux. L'odeur des cheveux de Kikuko montait jusqu'à lui.

« Je n'y arrive pas. » Kikuko rougissait.

« Tu n'as jamais noué celle de Shûichi ?

— Non.

— Tu l'as seulement dénouée quand il est rentré soûl. »

Elle eut un léger recul, le buste rigide, pour examiner le nœud de cravate. « Mère saurait peut-être, dit-elle enfin, en relâchant son souffle. Mère ! appela-t-elle. Pourriez-vous venir ici, je vous prie ? Père dit qu'il ne parvient pas à nouer sa cravate.

— Mais pourquoi donc ? » Yasuko vint, l'air moqueur. « Pourquoi ne pourrait-il pas la nouer lui-même ?

— Il dit qu'il ne sait plus.

— Soudain, j'ai tout oublié. C'est très étrange.

— Très étrange, en vérité. »

Kikuko s'écarta. Yasuko prit sa place.

« Moi-même, j'ai peut-être oublié. Je vais essayer. » Elle redressa doucement la mâchoire du vieillard avec la main qui tenait la cravate. Il ferma les yeux. Yasuko semblait parvenir à former une sorte de nœud.

Peut-être à cause d'une légère pression à la base du crâne, la tête de Shingo tournait, un nuage de neige dorée brillait devant ses paupières closes. Une vapeur de neige après l'avalanche, qui reçoit l'or de la lumière du soir. Il crut entendre un grondement.

Alarmé, le vieillard ouvrit les yeux. Serait-ce une hémorragie cérébrale ?

Kikuko retenait son souffle ; ses yeux ne quittaient pas les mains de sa belle-mère.

C'était l'image d'une avalanche qu'il avait vue jadis dans la maison à la montagne où il avait vécu, petit garçon.

« Est-ce que ça peut aller comme cela ?

— Oui. »

Yasuko, après avoir noué la cravate, tenta de l'attacher. Ses doigts effleurèrent ceux de son mari quand il leva les mains pour vérifier.

Il lui souvint qu'au sortir de l'université, lorsqu'il avait, pour la première fois, abandonné son uniforme d'étudiant à col dur, la sœur si belle de Yasuko lui avait noué sa cravate. Shingo se tourna vers l'armoire à glace, en évitant les regards des deux femmes.

« Cela devrait aller. La vieillesse m'a possédé, cette fois. C'est effrayant de s'apercevoir soudain qu'on ne sait plus nouer sa cravate. »

Sa femme avait su nouer cette cravate. Lui avait-elle rendu ce service aux premiers temps de leur mariage ? Il n'en gardait aucun souvenir. Aurait-elle noué celle de son séduisant beau-frère quand elle l'avait servi lors de son veuvage ?

Enfilant ses sandales, Kikuko, très inquiète, suivit son beau-père jusqu'à la porte du jardin.

« Quels sont vos projets pour ce soir ?

— Rien de prévu. Je rentre de bonne heure.

— De très bonne heure, alors ? »

Tout en admirant le mont Fuji dans les lointains bleus de l'automne, quand le train passa par Ôfuna, Shingo tâta son nœud de cravate. Il s'aperçut qu'il était à l'envers. Yasuko, se tenant devant lui, avait fait passer l'extrémité gauche par-dessus.

Il dénoua, puis renoua sans aucune difficulté cette cravate fatidique. La pensée qu'il avait pu, quelques instants plus tôt, oublier la manière de procéder, lui parut à peine croyable.

2

Maintenant, Shingo et Shûichi prenaient le même train pour rentrer.

Les trains de la ligne de Yokosuka* partaient généralement toutes

les demi-heures, mais aux périodes d'affluence, la cadence s'accélérant, ils partaient toutes les quinze minutes. Parfois, les wagons des heures d'affluence étaient moins encombrés que ceux des heures creuses.

À Tôkyô, une jeune fille s'était assise en face d'eux.

« Voulez-vous me la garder, s'il vous plaît ? dit-elle à Shûichi, en posant un sac à main de daim rouge sur le siège.

— Les deux places ? »

Elle murmura une réponse peu distincte. Toutefois, quand elle se détourna pour sortir, on ne lisait aucune gêne sur le visage lourdement poudré. Les épaules étroites de son manteau remontaient d'une façon très plaisante, et le vêtement tombait bien. La silhouette était d'une élégance très féminine.

Shingo ressentit quelque étonnement. Comment son fils avait-il pu deviner que la jeune fille voulait réserver les deux places ? Quelle présence d'esprit ! Pourquoi s'était-il douté qu'elle attendait quelqu'un ? Son fils avait compris en premier, mais, maintenant, le vieillard admettait que la voyageuse était ressortie pour aller à la recherche d'un compagnon.

D'autre part, assise dans le coin de la fenêtre, vis-à-vis de Shingo, elle ne s'était pas adressée à lui. Dans son mouvement pour se lever, elle s'était trouvée face à face avec Shûichi, certes, mais pour une femme, son fils semblait peut-être le plus abordable des deux.

Shingo détailla le profil, penché sur le journal du soir.

La jeune personne remonta dans le train. Cramponnée aux montants de la portière ouverte, elle fouillait le quai du regard. Apparemment, la personne qui lui avait donné rendez-vous lui faisait faux bond. Elle revint à sa place, et son manteau clair flottait lentement, rythmiquement, de l'épaule à l'ourlet. Un gros bouton le fermait au col. Les poches étaient placées bas, bien en avant. Elle avançait en oscillant, la main dans une poche. La coupe de son vêtement, bien que peu banale, lui seyait fort bien.

S'installant cette fois en face de Shûichi, la jeune femme regarda par trois fois vers la porte. Il semblait qu'elle eût choisi cette place parce que c'était celle qui lui offrait la meilleure vue.

Son sac à main restait sur l'autre siège, devant Shingo — un cylindre aplati, avec un grand fermoir.

Ses boucles d'oreilles en diamant, certainement fausses, brillaient pourtant d'un éclat agréable. Le nez large se détachait bien sur le

visage ferme, régulier ; la bouche, petite, était jolie. Les sourcils épais, courts, et très noirs, tendaient à remonter vers les tempes ; la courbe des longues paupières, gracieuse aussi, s'estompait avant d'avoir atteint le coin des yeux. La mâchoire paraissait vigoureuse. Ces divers traits concouraient à former un visage assez beau dans son genre. Les yeux marquaient une certaine fatigue ; le vieillard évaluait difficilement l'âge de cette femme.

Il y eut du bruit vers la porte. Les regards de Shingo, en même temps que ceux de la jeune femme, s'y tournèrent. Cinq ou six hommes, joyeux comme au retour d'une excursion, montèrent en portant sur l'épaule de grandes branches d'érables. Le rouge profond des feuilles évoquait les froids pays de neige. Shingo ne tarda pas à savoir, par leur conversation sans-gêne, qu'ils avaient été loin dans les montagnes d'Echigo*.

« À Shinshû*, dit Shingo à son fils, les érables doivent être dans leur splendeur. »

Il songeait moins, cependant, aux érables sauvages des montagnes qu'à l'érable en pot, avec ses feuilles vermeilles, devant l'autel familial, lors de la mort de la sœur de Yasuko. Shûichi n'était évidemment pas encore né.

Shingo fixait les yeux sur les feuilles rouges qui, débordant pardessus les sièges, apportaient la saison dans le wagon.

Il revint au moment présent. Le père de la jeune fille lui faisait face. C'était donc son père qu'elle attendait ! Shingo trouva quelque réconfort dans cette pensée.

Le père montrait le même nez large, ressemblant au point que c'en était presque comique. Le tracé des racines de cheveux semblait identique. Il portait des lunettes à monture noire.

Indifférents l'un à l'autre, le père et la fille n'échangèrent ni une parole ni un regard. Le père dormait avant qu'ils eussent quitté la banlieue de Tôkyô. La fille ferma les yeux aussi, et même leurs cils présentaient une extrême similitude. Shûichi ne ressemblait pas tant à Shingo.

Tout en souhaitant un échange de remarques, entre ces deux voyageurs, Shingo ressentit quelque envie devant cette admirable placidité. Quelle famille paisible, sans doute !

Aussi fut-il très surpris lorsqu'à Yokohama la jeune femme descendit seule. En réalité, loin d'être père et fille, ils devaient être parfaitement étrangers l'un à l'autre. Shingo se sentit floué.

L'homme entrouvrit les yeux au départ de Yokohama*, puis se rendormit dans son débraillé. Car soudain, la jeune femme partie, cet homme entre deux âges paraissait débraillé.

3

Shingo poussa Shûichi du coude. « Alors, ils n'étaient pas père et fille », lui souffla-t-il.

Shûichi ne manifesta pas l'intérêt qu'aurait souhaité son père.

« Tu as vu, pourtant. »

Shûichi hocha la tête pour la forme.

« C'est très curieux. »

Shûichi ne semblait pas le trouver curieux du tout.

« Ils se ressemblaient beaucoup.

— Peut-être, en effet. »

L'homme dormait, et les bruits du train couvraient la voix de Shingo, mais néanmoins il ne paraissait pas indiqué de discuter à haute voix de la personne qui se trouvait devant eux.

Shingo détourna la tête, se jugeant en faute d'avoir mis tant d'insistance dans ses regards ; alors une certaine tristesse le gagna. D'abord, ç'avait été une tristesse pour cet homme, puis elle s'était étendue à lui-même. Le train parcourait le long trajet entre Hodogaya* et Totsuka*. Le ciel d'automne s'obscurcit.

L'homme était moins âgé que Shingo, mais néanmoins plus près de soixante ans que de cinquante. Et cette jeune femme aurait-elle l'âge de sa belle-fille, peut-être ? Rien en elle ne rappelait la pureté des yeux de Kikuko.

« Se pouvait-il, songea Shingo, qu'elle ne fût pas la fille de cet homme ? Son étonnement allait croissant.

Il existe de par le monde quelques personnes qui se ressemblent tellement qu'on ne peut les prendre que pour parents et enfants ; il ne doit pas pourtant y en avoir beaucoup ; dans le monde entier, il ne doit se trouver qu'un homme que l'on puisse assortir à cette fille, qu'une fille que l'on puisse assortir à cet homme. Un seul pour chacun d'eux. Dans le monde entier, peut-être n'existe-t-il qu'une paire de ce genre. Ils vivaient en étrangers, sans que rien n'indiquât le

moindre lien entre eux. Peut-être chacun ignorait-il l'existence de l'autre ?

Voilà que par hasard, ils se trouvaient dans le même train, réunis pour la première fois et destinés, sans doute, à ne jamais plus se rencontrer. Trente minutes, dans la durée d'une longue vie. Puis ils s'étaient quittés, sans avoir échangé deux mots. Assis côte à côte, ils ne s'étaient pas regardés. Auraient-ils pu remarquer leur ressemblance ? Ils s'étaient séparés, après avoir été les participants d'un miracle dont ils restaient inconscients.

Le seul que l'étrangeté de la coïncidence eût frappé n'était qu'un étranger.

« Lui, le témoin fortuit, avait-il participé aussi au miracle ? » se demanda-t-il.

Qu'est-ce donc qui crée un homme et une femme se ressemblant comme père et fille, et les installe côte à côte, pendant une demi-heure, et les montre à Shingo ?

Elle s'était assise là, genou contre genou, près d'un homme qui paraissait ne pouvoir être que son père, et seulement parce que celui qu'elle avait attendu n'était pas venu.

« En va-t-il ainsi de la vie ? » put seulement murmurer Shingo.

Quand le train ralentit en gare de Totsuka, le dormeur partit, un peu à la débandade. Son chapeau tomba du filet à bagages, aux pieds de Shingo, qui le lui ramassa.

« Merci ! » Il l'avait mis sans prendre la peine de l'épousseter.

« Il y a des choses extraordinaires, dit Shingo, libéré de sa contrainte. Ils ne se connaissaient pas.

— Ils se ressemblaient, mais pas dans leur mise.

— Dans leur mise ?

— La femme était tirée à quatre épingles, mais l'homme faisait plouc.

— Mais c'est souvent comme cela, les filles sont élégantes, et les pères portent des guenilles.

— Leurs vêtements n'étaient pas du tout du même style. »

Le vieillard hocha la tête. « La fille est descendue à Yokohama. À peine était-elle partie que cet homme m'a paru soudain défait.

— En effet, mais c'était une ruine dès le départ.

— Cela s'est produit si vite. C'était frappant. Cela m'a ému, bien qu'il m'ait paru plus jeune que moi.

— Sans aucun doute. » Shûichi conclut sur une boutade. « Un

vieux paraît toujours à son avantage avec une jolie fille auprès de lui. N'en est-il pas ainsi pour vous, Père ?

— Vous, les jeunes, vous nous regardez avec envie. » Le vieillard aussi détournait la conversation.

« Pas du tout. Un beau couple, ça ne colle pas toujours, mais l'on prend pitié d'un type moche quand la fille est belle. Laissons donc les beautés aux vieillards. »

Cependant, l'étrangeté de ce couple fortuit hantait toujours Shingo.

« Peut-être sont-ils vraiment père et fille. Maintenant, cette idée m'est venue. Voilà peut-être une fille qu'il avait faite et laissée derrière lui. Ils n'ont jamais fait connaissance, ils ne savent pas quel lien les unit. »

Shûichi détourna la tête. Shingo fut un peu alarmé par la remarque qu'il venait de lancer ; elle pouvait passer pour une allusion. Il n'y avait plus qu'à continuer : « Dans vingt ans, la même chose pourrait t'arriver.

— Voilà ce que vous cherchiez à me dire ? Eh bien, moi, je ne suis pas de ces fatalistes sentimentaux. Les obus me sifflaient aux oreilles, mais aucun ne m'a touché. J'ai peut-être laissé derrière moi, dans les îles du Sud ou en Chine, un enfant ou deux. Rencontrer son bâtard et le quitter sans le reconnaître, ce n'est rien quand on a entendu les obus vous siffler aux oreilles. Là, votre vie n'est pas en danger. Et puis, rien ne prouve que Kinuko mettra une fille au monde ! Et puis si elle dit qu'elle n'est pas de moi, je n'en demande pas davantage.

— En temps de guerre, en temps de paix, c'est différent. »

— Peut-être qu'une nouvelle guerre nous guette ! Et peut-être que la dernière nous obsède ! Elle est toujours en nous, comme un spectre, dit Shûichi, haineux. Cette femme était un peu étrange, elle vous a plu, alors vous vous êtes lancé dans vos histoires bizarres. Les hommes sont toujours attirés par les femmes qui sont un peu différentes des autres.

— Est-ce bien normal ? Parce qu'une femme est un peu différente des autres, tu l'engrosses et tu lui laisses l'enfant à élever ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai voulu. C'est elle. »

Shingo ne trouva plus rien à dire.

« Cette femme qui est descendue à Yokohama, c'est une femme libre.

— Libre ?

— Elle n'est pas mariée, elle serait venue si vous lui aviez fait signe. Elle prend peut-être de grands airs, mais elle n'a pas de quoi vivre convenablement, et elle est fatiguée de subsister au jour le jour. »

Les remarques de Shûichi étonnèrent le vieillard. « Tu es extraordinaire..., dit-il, mais quelle perversité !

— Kikuko même n'est pas si différente, cracha Shûichi sur un ton de défi. Elle n'est ni soldat ni prisonnier, elle est vraiment libre.

— La liberté de ta femme ? Que signifie-t-elle ? Lui as-tu parlé comme cela ?

— Dites-le-lui vous-même.

— Tu voudrais donc que je la renvoie ? » Shingo maîtrisait sa voix au prix d'un grand effort.

« Pas du tout. » Shûichi se dominait soigneusement aussi. « Nous disions que la fille qui est descendue à Yokohama est libre... Parce que cette personne avait l'âge de Kikuko, vous avez pensé qu'ils étaient père et fille. »

Shingo fut tellement surpris qu'il en resta pantois.

« C'est que s'ils n'étaient pas père et fille, ils se ressemblaient tant que cela tenait du miracle.

— Il n'y avait pas de quoi en être ému.

— Pour moi, si. » Mais maintenant que son fils lui avait fait remarquer qu'il songeait à Kikuko, il sentit sa gorge se serrer.

Les hommes aux branches d'érables descendirent à Ôfuna*.

« Si nous allions à Shinshû* voir les érables ? dit Shingo, en regardant les branches remonter le quai. Avec Yasuko et Kikuko, bien sûr.

— Oui, personnellement, je ne porte pas grand intérêt aux feuilles d'érables, mais...

— J'aimerais bien revoir les montagnes du pays natal. Yasuko m'a dit qu'elle rêvait de la maison qui tombait en ruine.

— Elle est en assez mauvais état.

— Nous devrions la réparer pendant qu'il en est encore temps. Sans quoi, elle sera pourrie.

— La charpente est solide, et la maison ne tombe pas précisément en ruine. S'il fallait entreprendre des réparations... Mais à quoi bon ?

— Nous voudrions peut-être une maison pour nous retirer. Et peut-être te faudra-t-il encore quitter la ville ?

— Je resterai à Kamakura pour garder la maison. Kikuko peut aller voir la vieille demeure, elle ne la connaît pas.

— Comment va-t-elle ces jours-ci ?

— Eh bien, elle paraît s'ennuyer un peu, maintenant que ma liaison est rompue. »

Shingo eut un sourire amer.

4

Une fois de plus, ce fut dimanche et, une fois de plus, Shûichi paraissait parti vers l'étang pour pêcher.

En mettant bout à bout une rangée de coussins qui s'aéraient dans l'entrée, Shingo s'étendit dans le chaud soleil d'automne, la tête posée sur le bras. Teru, la chienne, prenait aussi le soleil, sur une marche de pierre, plus bas.

Dans la pièce du petit déjeuner, Yasuko relisait une pile de journaux qu'elle avait pris sur ses genoux et dont le plus vieux devait avoir huit jours. Lorsqu'elle tombait sur un passage intéressant, elle le commentait à Shingo, mais cela devenait si fréquent qu'il finissait par ne répondre que pour la forme.

« J'aimerais bien que tu perdes cette manie de lire les journaux le dimanche », dit-il en se retournant paresseusement.

Dans le *tokonoma** du salon, Kikuko s'occupait à disposer des coloquintes rouges.

« Les as-tu cueillies dans la colline ?

— Oui, car elles paraissaient très jolies.

— Il en reste peut-être ?

— Quelques-unes seulement. Cinq ou six. »

Trois coloquintes pendaient de la tige que sa belle-fille tenait à la main.

Chaque matin, pendant sa toilette, Shingo pouvait admirer ces coloquintes rouges dans la montagne, au-dessus des hautes graminées. Maintenant, dans la maison, leur teinte était encore plus éclatante.

La jeune femme apparaissait aussi dans le champ visuel du vieil homme. Chez elle, la courbe qui descend de la mâchoire à la gorge

était d'une indicible fraîcheur. Il avait fallu plusieurs générations pour en arriver là, songea Shingo, que cette pensée attristait un peu. La coiffure dégageait la gorge et le cou, et le visage paraissait amaigri.

Naturellement, le vieillard était conscient depuis longtemps de la beauté de cette courbe et du long cou mince, mais — cela tenait-il à la distance, à l'angle sous lequel il la regardait ? — elle ressortait plus que d'habitude. Peut-être l'éclat de l'arrière-saison y contribuait-il.

Cette ligne de la mâchoire à la gorge soulignait encore un charme juvénile, mais elle commençait d'envelopper un léger embonpoint ; sa délicatesse virginale ne tarderait pas à s'effacer.

« Plus qu'un, le dernier, interpellait Yasuko. Voilà qui est très intéressant.

— Ah !

— Il s'agit des États-Unis. D'un endroit qui s'appelle Buffalo, État de New York. Buffalo. Un homme dont l'oreille gauche fut arrachée dans un accident d'automobile va chez le médecin. Celui-ci se précipite sur les lieux de l'accident ; il y retrouve l'oreille toute sanglante. Il la recolle. Elle tient parfaitement depuis.

— Il paraît que l'on peut remettre aussi un doigt, à condition de s'y prendre assez tôt.

— Ah ? » Elle continua sa lecture pendant un moment, puis elle parut frappée par quelque pensée. « J'imagine que c'est peut-être vrai pour les maris et les femmes. Si l'on n'attend pas trop, on peut les remettre et cela se recolle. Mais s'il y a longtemps...

— Que veux-tu dire ? fit Shingo, distraitement.

— Vous ne croyez pas qu'il en aille de même pour Fusako ?

— Aïhara s'est éclipsé, dit Shingo d'un ton léger. Et nous ne savons pas s'il est encore de ce monde.

— Nous pourrions bien arriver à le savoir, si nous voulions nous en donner la peine. Mais que va-t-il advenir ?

— Grand-mère a toujours des regrets. N'y pense plus ! Voilà longtemps que nous avons déposé la notification du divorce.

— Depuis l'enfance, j'excelle au renoncement ; mais je les ai toujours sous les yeux, elle et les deux enfants, et je me demande ce qu'il faut faire. »

Shingo ne répondit pas.

« Fusako n'est pas la plus belle fille du monde. En admettant

qu'elle se remarie, ce serait un peu lourd pour Kikuko qui se trouverait avec deux enfants sur les bras.

— En ce cas, il faudrait bien que Shûichi et Kikuko s'en aillent vivre ailleurs. Ce serait à la grand-mère d'élever les enfants.

— Ce n'est pas que je veuille être paresseuse, mais enfin, quel âge me donnez-vous ?

— Fais ce que dois, advienne que pourra. Où est Fusako ?

— Elles sont allées voir le grand Bouddha. Les enfants sont très étranges. Il s'en est fallu de peu que Satoko se fasse écraser, une fois, en rentrant, et pourtant elle adore ce grand Bouddha. Elle demande toujours à y retourner.

— Je doute fort que ce soit le Bouddha qui l'attire.

— On le dirait bien, pourtant.

— Allons, allons !

— Ne croyez-vous pas que Fusako pourrait s'installer en province ? Elle hériterait de la maison de campagne.

— Nous n'avons pas besoin d'héritière », répondit sèchement Shingo.

Yasuko reprit sa lecture en silence.

« Cette histoire d'oreille que vient de raconter Mère me rappelle quelque chose. » Cette fois, c'était Kikuko. « Vous souvient-il de m'avoir dit, une fois, que vous aimeriez laisser votre tête à l'hôpital pour la faire nettoyer et réparer ?

— Nous regardions les soleils, au bas de la rue. Il me semble que le besoin s'en fait encore plus sentir maintenant qu'il m'arrive de ne plus savoir nouer ma cravate. Avant peu, je lirai le journal à l'envers, sans m'en apercevoir.

— J'y pense souvent, et je me demande ce qui se passerait après que vous l'eussiez abandonnée. »

Shingo la regarda « Eh bien, chaque soir, c'est un peu comme si l'on confiait sa tête à l'hôpital du sommeil ! Cela tient peut-être à mon grand âge, mais je rêve tout le temps. « Quand je souffre, mes rêves prolongent la réalité. » Je crois me rappeler avoir lu cette citation quelque part. Non pas que mes rêves à moi s'assortissent à la réalité ! »

La jeune femme examinait sous tous les angles l'arrangement de coloquintes qu'elle venait de terminer.

Shingo les regardait aussi. « Kikuko ! Installez-vous ailleurs ! » fit-il.

Elle se retourna brusquement et s'approcha de lui. « Cela m'effraie, dit-elle à voix trop basse pour que Yasuko l'entendît. Shûichi m'effraie.

— As-tu l'intention de le quitter ?

— En ce cas, je pourrais m'occuper de vous autant qu'il me plairait, dit-elle avec gravité.

— Quel malheur pour toi !

— Il n'y a pas de malheur à faire ce que l'on aime ! »

Le vieillard éprouva quelque alarme. Cette réflexion ne ressemblait-elle pas à l'expression d'une juvénile ardeur ?

Il pressentit qu'il y avait, là, un danger. « Tu mets beaucoup de zèle à t'occuper de moi, mais il ne faudrait pas confondre, je ne suis pas Shûichi. Je crains que cela ne serve qu'à l'éloigner davantage.

— Il y a des choses chez lui que je ne comprends pas. » Le visage blanc lui parut suppliant. « Certains jours, j'ai peur tout à coup et je ne sais que faire.

— Je comprends. Il a changé depuis qu'il est parti pour la guerre. Il semble se conduire parfois à dessein de telle façon que je ne puisse deviner ce qui se passe en lui. Mais enfin, si tu t'accroches, comme pour l'oreille toute sanglante, cela finira peut-être par s'arranger. »

Kikuko restait immobile.

« T'a-t-il parlé de ta liberté ?

— Non, répondit-elle en le regardant d'un air interrogateur. Ma liberté ?

— Je lui ai moi-même demandé ce qu'il entendait par là. Après y avoir bien réfléchi, on pourrait comprendre à peu près ceci : tu devrais te dégager de moi. Je devrais te libérer davantage.

— Je... c'est de vous-même que vous parlez ?

— Oui. Shûichi m'a chargé de te dire que tu es libre. »

Alors, il se fit un grand bruit dans le ciel. Pour Shingo, ce fut vraiment comme s'il entendait un bruit du ciel. Il leva la tête. Cinq ou six pigeons traversèrent le jardin en diagonale, volant bas.

Kikuko les entendit aussi. Elle s'avança jusqu'au fond de la véranda.

« Alors je suis libre ? » dit-elle avec des larmes dans la voix, en regardant s'envoler les pigeons.

Teru quitta sa pierre pour foncer à travers le jardin, à la poursuite de ce bruit d'ailes.

5

Les sept membres de la maisonnée se retrouvèrent à la table du dîner. Fusako et ses enfants faisaient sans doute bien partie de la maison maintenant.

« Il ne restait que trois truites à la poissonnerie, dit Kikuko. Il y en a une pour Satoko. » Elle en servit une à Shingo, une à Shûichi, une à la petite fille.

« Les truites ne sont pas pour les enfants, dit Fusako en étendant la main. Laisse-la pour grand-mère.

— Non, fit Satoko, qui se cramponnait à l'assiette.

— Quelles belles truites ! fit observer Yasuko d'un ton calme. Les dernières de l'année, j'imagine. J'en prendrai quelques bouchées sur celle de grand-père, ici ; je ne veux pas de la tienne. Kikuko pourrait se servir un peu sur celle de Shûichi. »

Voilà qu'ils formaient trois groupes. Peut-être devraient-ils avoir trois maisons ?

Satoko ne piquait ses baguettes que dans la truite, laissant le riz.

« Est-elle bonne ? demanda Fusako, les sourcils froncés. Mais quel gâchis tu fais ! » Elle recueillit la laitance pour la donner à Kuniko, la toute petite. Satoko ne protesta pas.

« De la laitance, marmonnait Yasuko, qui arracha le bout d'un des sacs de laitance, dans l'assiette de son mari.

— Jadis, dans le vieux pays, la sœur de Yasuko m'avait poussé à écrire des haïku*. Pour les truites, il y a toutes sortes d'expressions qui servent : la truite d'automne, la truite qui descend, la truite rouillée, par exemple. »

Shingo jeta un regard sur sa femme et poursuivit : « La truite qui descend et la truite rouillée sont celles qui ont pondu. Épuisées, complètement à bout, ayant perdu leur beauté, elles se laissent porter vers la mer.

— C'est tout comme moi, répondit sur-le-champ Fusako. Bien que je n'aie jamais eu de beauté à perdre, même quand j'étais une truite vigoureuse. »

Shingo fit la sourde oreille. « Une truite en automne, s'abandonnant au fil de l'eau. — Truite nageant dans les hauts-fonds, sans savoir que la mort l'attend. Ce genre de vers. Ils pourraient s'appliquer à moi.

— À moi, dit Yasuko. Meurent-elles, quand elles redescendent à la mer après avoir pondu ?

— Je crois qu'on le disait. Mais, bien entendu, parfois, quelques truites passaient l'hiver dans un creux. On les appelait celles qui restent.

— C'est plutôt mon genre, cela !

— Moi, je ne pense pas pouvoir rester, dit Fusako.

— Mais tu as pris du poids, depuis ton retour, dit Yasuko, regardant sa fille, et tu as meilleure mine.

— Je n'ai pas envie de prendre du poids.

— Rentrer à la maison, c'est se cacher dans les eaux profondes, fit Shûichi.

— Je ne compte pas rester très longtemps. J'aimerais mieux descendre à la mer. Satoko, s'écria Fusako d'une voix aiguë. Tu n'as plus que des arêtes. Laisse-les !

— Vos histoires de truites m'ont gâché le goût du poisson », dit Yasuko, sur le visage de laquelle apparaissait une expression railleuse.

Fusako baissa les yeux. Sa bouche était déformée par des mouvements nerveux. Puis, prenant un ton cérémonieux, elle parvint à parler :

« Père, vous ne m'ouvririez pas un petit magasin ? Une boutique de produits de beauté, une papeterie... n'importe où ! Même une baraque dans la rue ; un endroit où l'on boit.

— Tu te crois capable de tenir ce genre de commerce ? demanda Shûichi, d'un air surpris.

— Certes. Les clients ne viennent pas boire votre visage. Ils viennent pour le saké. Tu dis cela parce que tu as une jolie femme ?

— Ce n'est pas du tout ce que je pensais.

— Bien sûr qu'elle en est capable, intervint Kikuko, à la surprise générale, car toutes les femmes peuvent vendre du saké, et si elle veut tenter sa chance, je pourrais l'aider, si elle le permet.

— Oh ! là ! là ! Quelle idée ! » dit Shûichi, l'air étonné. Un ange passa.

Seule, Kikuko avait rougi. Elle était pourpre jusqu'aux oreilles.

« Et alors, dimanche prochain ? Je pensais que ce serait une bonne idée si nous allions à la campagne, pour voir les érables », dit Shingo.

Les yeux de Yasuko brillèrent. « Les érables ? Je veux bien !

— Et Kikuko ? car nous ne lui avons pas encore montré le pays natal.

— Volontiers », dit Kikuko.

Shûichi et Fusako, contrariés, gardaient le silence.

« Qui gardera la maison ? dit enfin Fusako.

— Moi », dit Shûichi.

Fusako marqua de l'opposition.

« Non, moi, mais j'aimerais bien avoir une réponse avant votre départ.

— Je te ferai connaître ma décision », dit Shingo. Il songeait à Kinuko, dont on disait qu'elle avait ouvert une petite boutique de couturière à Numazu, tandis qu'elle portait encore l'enfant.

Dès la fin du repas, Shûichi quitta la table.

Shingo se leva, se frictionna la nuque contractée. Il porta un regard absent vers le salon, alluma les lampes.

« Kikuko ! Tes coloquintes commencent à pendre ! dit-il d'une voix forte. Elles doivent être trop lourdes. »

Mais le bruit de vaisselle dut empêcher la jeune femme d'entendre.

LA LUNE DANS L'EAU

(Suigetsu)

La Lune dans l'eau *fut publié en novembre 1953 dans la revue* Bungei shunjû.

Le thème de la magie du miroir, qui y joue un rôle important, est un thème de prédilection de Kawabata ; il est présent dans Illusions de cristal, Élégie, Pays de neige *et bien d'autres textes.*

L'auteur, de son vivant, manifestait un attachement particulier pour cette petite œuvre apparemment sans prétention. C'est à sa demande qu'elle fut traduite en français, quand il fut question de publier en France le premier recueil de ses nouvelles comprenant notamment La Danseuse d'Izu.

Le style sobre, raffiné et dépouillé, de cette nouvelle, la situe dans la même lignée que Le Grondement de la montagne, *avec un même classicisme dans l'art de la description.*

Ce récit peut donc se lire, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter de longs commentaires.

Un jour, la jeune femme eut l'idée de prendre sa glace à main pour montrer à son mari, toujours alité dans une chambre du premier étage, une partie du potager. Il n'en fallut pas davantage pour ouvrir une vie nouvelle au malade, et cela devait aller bien plus loin qu'elle ne l'aurait imaginé.

La glace à main provenait du nécessaire de son trousseau, un nécessaire assez modeste en bois de mûrier, comme l'était le cadre de la glace. Cet objet lui rappelait toujours la gêne qu'elle éprouvait, au début de leur mariage, lorsqu'elle s'en servait pour bien voir le reflet de sa nuque dans le miroir à trois faces. Sa manche glissait alors, dénudant le bras au-dessus du coude.

« Que tu es maladroite, Kyôko ! Donne, je vais te la tenir. »

Quand elle sortait du bain, son mari semblait trouver un certain plaisir à projeter, sous tous les angles, avec la glace à main, l'image de cette nuque dans le grand miroir. Découvrirait-on les choses sous un aspect nouveau, la première fois qu'elles se reflètent dans la glace ? En vérité, Kyôko n'était pas maladroite, mais elle trouvait affreusement gênant que son mari l'observât ainsi de dos.

Le bois de mûrier n'eut pas le temps de se décolorer dans le tiroir. Vint la guerre : ils furent évacués, puis l'homme tomba malade. Quand la jeune femme eut l'idée de lui montrer le jardin dans la glace, le verre était terni, le cadre souillé de poudre et de poussière. Kyôko n'en avait cure ; d'ailleurs, on voyait quand même les images. Depuis lors, l'invalide garda toujours cet objet à son chevet, polissant méticuleusement, dans son ennui, le verre et le bois avec cette nervosité propre aux grands malades. Souvent Kyôko, le voyant souffler dessus, en vérifier l'éclat — bien que toute ternissure en eût disparu —, s'imaginait que les bacilles tuberculeux devaient gîter dans les imperceptibles fissures du cadre.

En le coiffant, elle lui versait un peu d'huile de camélia sur les

cheveux ; alors, il se passait les paumes sur la tête pour lustrer ensuite le bois de la petite glace, tandis que celui du nécessaire demeurait terne.

Elle garda ce même nécessaire quand elle se remaria.

Néanmoins, elle avait posé la glace à main dans le cercueil, pour la faire brûler durant l'incinération ; elle l'avait remplacée par une autre, décorée d'un motif sculpté dans le style de Kamakura*, sans jamais en parler à son deuxième mari.

Les mains du mort ayant été jointes immédiatement, les doigts croisés, selon l'usage, elle n'avait pu leur faire tenir la glace après la mise en bière.

« Votre poitrine vous a tant fait souffrir ! C'est trop lourd encore », murmura-t-elle. D'abord, elle l'avait posée sur le torse, en souvenir du rôle important que cette glace avait joué dans leur vie commune, mais elle la descendit sur le ventre, entassa dessus des chrysanthèmes blancs pour la dissimuler autant que possible à ses parents, à ses beaux-frères, et personne ne s'aperçut de rien. Quand on recueillit les ossements, le verre, fondu, formait une masse irrégulière d'un gris jaunâtre.

« Tiens ! du verre ! Je me demande ce que cela pouvait être », avait dit quelqu'un. La jeune femme avait en outre posé sur la glace à main une autre, encore plus petite, rectangulaire, à double face, qu'elle avait jadis rêvé d'utiliser en voyage de noces ; à cause de la guerre, ils n'étaient pas partis et elle n'avait jamais eu l'occasion de s'en servir du vivant de son premier mari.

Le second, lui, l'emmena en voyage de noces, mais le cuir de la trousse étant maintenant moisi, elle en avait acheté une deuxième qui contenait aussi, bien entendu, sa glace.

Au premier jour de leur lune de miel, cet homme, en la caressant, lui avait dit : « Tu es comme une jeune fille, ma pauvre ! », et sa voix, loin de contenir l'ombre d'un sarcasme, laissait au contraire deviner une surprise heureuse. Un second mari peut trouver charmant que sa femme soit restée jeune fille, mais elle, bouleversée de chagrin, sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle se rétracta. Jugea-t-il cela puéril aussi ?

Kyôko ne parvenait pas à voir clair et à discerner si ces larmes coulaient pour elle-même ou pour son premier mari ; cependant, éprouvant à l'égard de celui qui se tenait alors à ses côtés quelque

remords d'un tel souci, elle songea qu'elle lui devait un brin de coquetterie.

« Serait-ce donc si différent ? » fit-elle, mais aussitôt une telle gêne l'envahit qu'elle se sentit les joues en feu.

Son mari lui répondit d'un air satisfait : « On voit bien que tu n'as jamais eu d'enfant. »

Cette remarque lui perça le cœur une seconde fois. Devant une autre virilité que celle de son premier mari, elle se sentait humiliée, un jouet...

« J'ai toujours eu l'impression de m'occuper d'un enfant. »

Elle ne protesta pas davantage. Même mort, son premier mari, si longtemps malade, lui semblait encore vivre en elle comme un enfant. Mais à quoi bon leur longue continence ! N'était-il pas condamné de toute façon ?

« Je n'ai vu Mori que de la fenêtre du train, sur la ligne de Jôetsu*. » En parlant à la jeune femme de sa ville natale, l'homme l'attirait de nouveau près de lui. « D'après son nom, ce doit être une jolie ville dans les bois. Y es-tu restée longtemps ?

— Jusqu'à la fin de mes études au lycée. Puis l'on m'a requise pour travailler dans une usine de munitions de Sanjô.

— Tiens, c'est près de Sanjô. Les beautés de Sanjô sont célèbres. Voilà pourquoi tu es si bien faite !

— Oh ! Qu'allez-vous chercher là ! » Kyôko posa les mains sur l'entrebâillement de son *kimono**.

« Tes mains, tes bras sont beaux. Je puis donc imaginer que tu es bien faite.

— Mais non... » Ses mains gênaient son mari ; la jeune femme les écarta doucement.

« Je pense que je t'aurais épousée même si tu avais eu un enfant. Une fille, ç'aurait été mieux », souffla-t-il dans l'oreille de Kyôko.

Cette curieuse déclaration d'amour pouvait peut-être se justifier par le fait que cet homme avait déjà un fils. La présence chez lui de cet enfant expliquait sans doute ce long voyage de noces de dix jours, combiné dans un sentiment de délicatesse.

Il possédait une trousse de cuir qui semblait de belle qualité, grande et solide sans être neuve, bien patinée, soit qu'il voyageât beaucoup, soit qu'il en prît grand soin. Celle de Kyôko ne supportait pas la comparaison. La jeune femme eut un regret pour la première,

celle qu'elle avait laissée moisir inutilisée ; seul le petit miroir lui avait servi pour son mari et l'avait suivi dans la mort.

La petite plaque de verre une fois fondue dans la glace à main, personne, hormis elle, ne pouvait soupçonner qu'il y avait eu deux objets différents à l'origine. Elle n'avait jamais révélé l'origine de cette masse bizarre, et qui donc aurait soupçonné la vérité ?

Pourtant, il semblait à la jeune femme que tous les mondes jadis reflétés dans ces deux glaces avaient été brusquement, impitoyablement détruits. Elle éprouvait le même sentiment d'absence que devant la disparition du corps de son mari, réduit en cendres. La glace à main qui lui avait d'abord servi pour refléter le potager semblant même devenir trop lourde pour le malade, dont il avait fallu masser les bras et les mains, elle lui avait donné l'autre, encore plus petite et plus légère.

À la fin de sa vie, son mari ne s'était pas contenté de contempler le potager de sa femme, mais aussi le ciel et les nuages, la neige, les montagnes lointaines et les bois tout proches. Il avait observé la lune, regardé les fleurs des champs, les oiseaux migrateurs. Des hommes avaient suivi le sentier dans le miroir, et les enfants joué au jardin.

La jeune femme s'émerveillait de la richesse, de l'immensité du monde reflété dans ce qu'elle avait considéré jusqu'alors comme un simple objet de toilette pratique pour se coiffer la nuque et qui avait ouvert à l'invalide cette vie nouvelle. Kyôko s'asseyait souvent à son chevet, et tous deux plongeaient ensemble leurs regards dans le miroir pour commenter ensuite cet univers qu'ils y découvraient. Au bout d'un certain temps, elle se mit à le distinguer de celui qu'elle percevait à l'œil nu ; deux mondes distincts vinrent à coïncider pour elle : celui que recréait le miroir était dans le vrai.

« Dans la glace, le ciel brille comme de l'argent », fit-elle un jour, puis, levant les yeux pour regarder par la fenêtre, elle ajouta : « Tandis que l'autre est gris, nuageux. »

Certes, le ciel du miroir ne présentait pas l'aspect plombé du ciel réel : il étincelait.

« Est-ce parce que vous le polissez constamment ? »

Sans sortir de son lit, le malade pouvait voir le ciel rien qu'en tournant la tête.

« En effet, un gris éteint. Pourtant, sa couleur n'est peut-être pas

la même pour les yeux des moineaux et des chiens que pour les nôtres. Alors, comment savoir qui perçoit la nuance exacte ?

— Ce miroir serait-il un œil ? »

Kyôko l'aurait volontiers appelé l'œil de leur amour. Les arbres y paraissaient d'un vert plus tendre que les arbres véritables, les lis d'une blancheur plus éclatante.

« Voici l'empreinte de ton pouce, Kyôko, de ton pouce droit. »

Il lui désignait le bord du miroir. Surprise, et même, sans savoir pourquoi, légèrement effarouchée, la jeune femme souffla sur la trace pour l'effacer.

« Mais cela ne fait rien ! Tes empreintes ont marqué la glace la première fois que tu m'as montré le potager.

— Je ne m'en étais pas aperçue.

— Peut-être pas, en effet, mais grâce à cela, je connais par cœur les traces de tes pouces et de tes index. Il faut être cloué dans son lit pour apprendre ainsi les empreintes digitales de sa femme ! »

Depuis son mariage, cet homme était pratiquement toujours malade ; il n'avait même pas, en cette époque de violence, fait la guerre. Requis vers la fin des hostilités, épuisé par quelques jours de terrassement sur un champ d'aviation, il avait été réformé peu de temps avant la défaite, alors qu'il ne tenait plus debout. Son frère aîné avait dû aller le chercher avec Kyôko, revenant de chez ses parents qu'elle avait été rejoindre après le départ de son mari.

Ils avaient déjà fait expédier presque toutes leurs affaires et quittèrent la ville à cause des bombardements. La maison qu'ils avaient habitée les premiers temps de leur mariage ayant brûlé, ils louèrent une chambre à l'une des amies de Kyôko ; le mari se rendait tous les jours au bureau. De fait, la jeune femme ne l'avait eu valide près d'elle que pendant un mois dans leur premier logement, puis deux mois chez une amie.

Ensuite, on décida qu'il louerait une maison à la montagne pour se soigner. D'autres citadins, des réfugiés, l'avaient habitée, mais après la défaite ils étaient repartis pour Tôkyô.

Kyôko avait repris le potager, une petite clairière dans les hautes herbes qui mesurait à peine cinq mètres de côté. Vivant à la campagne, elle aurait pu trouver facilement des légumes, mais, à cette époque, on n'abandonnait pas volontiers un précieux potager ; en outre, elle prenait de l'intérêt à ce qu'elle faisait pousser de ses mains. Non qu'elle recherchât des prétextes pour s'éloigner du che-

vet du malade, mais tricoter ou coudre, par exemple, la déprimait. Ses espoirs s'égayaient quand elle jardinait ; elle pensait alors constamment à son mari, à son amour pour lui. Quant à lire, ses lectures à haute voix lui suffisaient. Cela tenait peut-être à ses fatigues de garde-malade, mais il lui semblait qu'elle se perdait elle-même, et elle espérait que ce travail au potager lui permettrait de se reprendre.

Ils étaient arrivés à la montagne vers le milieu de septembre, après le départ des visiteurs de l'été, sous une longue pluie froide de début d'automne.

Un jour, juste avant le crépuscule, Kyôko se trouvait dans le potager qu'éclairait un soleil rayonnant ; le ciel pâlissait, les oiseaux poussaient des cris perçants, les légumes verts luisaient. La jeune femme s'exaltait à la vue des nuages roses qui flottaient près des cimes quand elle s'étonna d'entendre la voix de son mari. Elle monta vite au premier étage, les mains encore terreuses. Le malade respirait à grand-peine.

« Il y a si longtemps que je t'appelle, et tu ne me réponds pas !

— Excusez-moi, je ne vous avais pas entendu.

— Je te prie de renoncer à ce jardinage. S'il me faut t'appeler pendant plusieurs jours de cette façon, j'en mourrai. D'ailleurs, je ne sais même pas où tu es, ni ce que tu fais.

— Dans le potager. Mais j'abandonnerai ce jardinage. »

Il s'adoucit. « As-tu entendu chanter la mésange ? »

Voilà pourquoi son mari l'appelait. Tandis qu'ils parlaient, l'oiseau se remit à chanter dans un bois proche, un petit bois qui se dessinait avec précision dans le soleil rougeoyant ; Kyôko apprit ainsi à reconnaître le cri de la mésange.

« Il vous faudrait une sorte de sonnette, de grelot, cela vous serait commode. En attendant que nous en achetions, voulez-vous que je pose à votre chevet un objet que vous pourriez jeter ?

— Un bol à thé ! Je pourrais le jeter du premier étage, ce serait amusant. »

Kyôko reçut donc la permission de poursuivre son jardinage, mais ce fut après le long et rude hiver à la montagne, après la venue du printemps, qu'elle eut l'idée de montrer à son mari le potager.

Le petit miroir procura beaucoup de joies au malade, comme si le monde des jeunes feuilles eût ressuscité pour lui. Cependant, il ne parvenait pas à distinguer les insectes que sa femme retirait des légu-

mes : elle devait donc grimper au premier étage pour les lui montrer, mais lorsqu'elle bêchait :

« Je vois même les vers de terre », disait-il.

Aux heures où le soleil frappe en diagonale, Kyôko, parfois distraite par une lueur fugace, levait la tête vers la fenêtre de la chambre : son mari venait de capter un rayon dans la glace. Il lui demanda de se confectionner une tenue de jardinage dans son ancien *kimono* d'étudiant ; ensuite, il sembla prendre plaisir à la voir ainsi vêtue, dans le potager. Souvent elle travaillait, se sachant observée, mais à demi oublieuse cependant des regards de son mari. Son cœur se réchauffa quand elle prit conscience de l'évolution de ses sentiments depuis les premiers temps de son mariage : à cette époque-là, elle rougissait de montrer seulement son coude en levant la glace à main derrière sa nuque, dans ce jeu des miroirs parallèles de la femme à la toilette.

Après la guerre et la défaite, les soins à donner au malade, puis son deuil, ne lui avaient pas permis de se maquiller comme elle l'aurait souhaité. Elle n'en prit l'habitude qu'après son deuxième mariage. Elle avait sensiblement embelli et s'en rendait compte. Quand son nouveau mari lui avait dit, au premier jour de leur union, qu'elle était bien faite, il devait être sincère, se dit-elle plus tard.

Elle n'éprouvait plus aucune gêne devant le reflet de sa peau dans un miroir, après un bain par exemple. Elle s'y voyait belle. Cependant, elle gardait vivace en son for intérieur ce sentiment très personnel de la beauté dans un miroir que son premier mari lui avait inculqué ; bien loin de la mettre en doute, elle avait fini par croire à l'existence d'un autre monde.

Certes, entre sa peau, telle qu'elle l'observait de près, et le reflet qui lui était renvoyé, la jeune femme trouvait plus de ressemblance qu'entre le ciel gris de jadis et son reflet argenté. La différence d'éloignement de l'objet au miroir ne suffisait pas à l'expliquer : la soif, la nostalgie de l'invalide avait peut-être influencé sa vision. Mais alors, comment imaginer quel attrait son mari lui trouvait dans la glace, quand il la regardait du premier étage ? Même de son vivant, elle n'en avait rien su.

Elle gardait, plus encore qu'un souvenir, un regret chargé d'admiration pour tout ce qui avait formé leur univers particulier : sa silhouette au travail dans le potager, cette silhouette qu'il suivait dans la glace avant sa mort ; les enfants du village jouant en bande dans

les champs ; le bleu foncé des clochettes et la blancheur des lis ; le soleil levant au-dessus des montagnes lointaines. Néanmoins, par égard pour son second mari, elle réprimait ce sentiment qui devenait une soif intense et le repoussait dans le lointain, telle la promesse d'un monde divin.

Un matin de mai, la jeune femme entendit à la radio des chants d'oiseaux des bois, enregistrés dans une montagne proche de son lieu de séjour, avant la mort du malade. Quand elle eut accompagné son second mari jusqu'à la porte, elle sortit son nécessaire pour y refléter le ciel clair, selon son habitude d'autrefois. C'est alors qu'elle fit une découverte surprenante : on ne connaît que le reflet de son visage : les traits propres à chacun, uniques, demeurent invisibles. On se touche la figure chaque jour, comme si l'image que renvoie le miroir était celle de son vrai visage...

Quelle signification donner au fait que le Créateur ait façonné les hommes tels qu'ils ne puissent contempler leur propre visage ? Kyôko resta songeuse un long moment.

« En le voyant, deviendrait-on fou ? tout à fait incapable d'action ? »

L'homme aurait-il évolué vers une forme telle que son visage lui demeure invisible ? Peut-être, songeait Kyôko, la libellule et la mante religieuse connaissent-elles l'aspect de leur tête ?

Le visage, ce qu'il y a de plus personnel chez les humains, semblerait n'être destiné qu'à la vue des autres. En serait-il de même de l'amour ?

Kyôko, rangeant sa glace, remarqua cette fois encore qu'elle se mariait bien mal avec le nécessaire en bois de mûrier. Pouvait-on s'imaginer que celui-ci fût veuf, depuis le sacrifice de la glace d'origine ? L'avoir mise entre les mains de l'invalide avec l'autre, plus petite, avait certainement été un bienfait pour lui, mais non sans danger : il devait s'y regarder constamment en s'effrayant des progrès du mal que lui révélait ce visage, devant lui, dans une sorte de tête-à-tête avec le dieu de la mort. Si ç'avait été un suicide psychologique, avec le miroir pour instrument, alors Kyôko serait sa meurtrière. Un jour, découvrant ce péril, elle avait tenté de reprendre la glace, mais le malade refusait de s'en séparer.

« Voudrais-tu que je ne voie plus rien ? Tant que je vivrai, je veux pouvoir aimer ce que je verrai. »

Pour conserver ce reflet du monde, il aurait sacrifié sa vie. Certain jour, après une forte averse, tous deux contemplaient la lune reflé-

tée dans une flaque d'eau. Cette lune, dont on pouvait à peine dire qu'elle fut l'illusion d'une illusion, resurgit dans le cœur de Kyôko.

« L'amour sain ne vit que chez l'homme sain. » Quand son deuxième mari proférait des aphorismes de cette sorte, la jeune femme, bien entendu, acquiesçait timidement, mais sans être tout à fait d'accord. Elle s'était demandé, juste après la mort de son premier mari, si la continence rigoureuse qu'ils avaient observée n'avait pas été superflue, mais bientôt cela devint un souvenir émouvant de leur amour, d'une époque intérieurement comblée de tendresse. Ses regrets se dissipèrent. Son second mari n'entretenait-il pas, sur l'amour d'une femme, des vues un peu sommaires ?

« Comment un homme aussi gentil que vous a-t-il pu quitter sa femme ? » lui avait demandé Kyôko, sans obtenir de réponse. L'aîné de ses beaux-frères l'avait beaucoup poussée dans la voie de ce mariage, qu'elle avait accepté après avoir fréquenté cet homme pendant quatre mois. Il était son aîné d'une quinzaine d'années.

Lorsque Kyôko s'aperçut qu'elle était enceinte, elle en fut tellement effrayée que son visage même s'altéra.

« J'ai peur, j'ai peur ! » gémissait-elle, cramponnée à son mari. De violents malaises l'accablaient et son esprit se troublait. Elle sortit un matin pieds nus dans le jardin pour cueillir des aiguilles de pin ; un autre jour, elle donna deux gamelles au fils de son mari qui partait pour l'école, et toutes deux contenaient du riz ; elle se perdait en contemplation devant la glace à main décorée de motifs gravés et la croyait transparente. Une nuit, même, s'éveillant, elle s'assit sur sa couche pour fixer le visage de son mari qui dormait et, malgré sa crainte de la précarité de la vie, dénoua sa ceinture de pyjama. Sans doute était-elle sur le point de l'étrangler quand, soudain, elle s'effondra, pleurant et criant. Son mari, tiré du sommeil, renoua la ceinture d'un geste tendre. Elle frissonnait par cette nuit de plein été.

« Fais confiance à l'enfant que tu portes, Kyôko ! » lui dit-il en la secouant doucement par les épaules.

Le médecin conseillait l'hospitalisation. Cela déplaisait à la jeune femme, mais elle finit par se laisser convaincre.

« C'est bon, j'irai, mais auparavant laissez-moi passer deux ou trois jours seulement chez mes parents. »

Son mari l'y conduisit. Dès le lendemain, Kyôko les quittait pour aller à la montagne où elle avait vécu avec son premier mari. Cela

se passait au début de septembre, une dizaine de jours avant la date de leur arrivée, jadis. Dans le train, la jeune femme angoissée, souffrant de nausées, d'éblouissements, craignit de ne pas résister à la tentation de sauter par la portière. Cependant, dès qu'elle sortit de la gare, l'air frais la soulagea. Elle se reprit, libérée, lui semblait-il, d'une possession. Sous l'effet d'un sentiment indéfinissable, elle fit halte pour contempler les montagnes qui cernaient le plateau. Le contour des sommets, d'un bleu tirant sur l'indigo, se dessinait avec précision dans le ciel.

Kyôko sentit que ce monde vivait. Elle s'essuya les yeux que des larmes humectaient et partit à pied vers son ancienne demeure. Dans le bois qui s'était autrefois découpé sur un crépuscule couleur de pêche, la mésange chantait toujours.

Son ancienne maison paraissait habitée. Un rideau de dentelle masquait la fenêtre du premier étage. Kyôko la regardait sans oser trop approcher.

« Que deviendrai-je si l'enfant vous ressemble ? » murmura-t-elle, tout étonnée des paroles qu'elle prononçait ; alors, elle revint sur ses pas, dans un sentiment de chaleur et de paix.

LE LAC

(Mizuumi)

Le Lac *fut publié en 1954 dans la revue* Shinchô, *chaque mois, de janvier à décembre. Après quelques retouches mineures, ce roman fut édité en volume en avril 1955 par Shinchô-sha à Tôkyô.*

Ce mode de publication offre un contraste avec les habitudes de Kawabata, qui rédigeait ses romans par assemblage de fragments éparpillés dans des revues différentes. L'écrivain a donc fini par se plier totalement aux contraintes imposées par l'édition moderne, au lieu d'écrire seulement quand le cœur lui en dit.

En effet, Kawabata se montre soudain capable de publier ses romans d'une façon continue, ce qui suppose avant tout un rythme régulier de travail et un respect absolu de l'ordre chronologique dans la conception. Cette « métamorphose » se produit en 1950, avec la publication mensuelle de Combien de fois reviendra l'arc-en-ciel ? *dans la revue* Fujin seikatsu, *à partir du numéro de mars, et surtout avec le travail soutenu que lui impose* La Danseuse, *publié dans le quotidien* Asahi* shinbun *à partir de décembre (voir* Introduction, « Hymne à la beauté »).

Il est curieux que ce déclic survienne en pleine période de prépublication de Nuée d'oiseaux blancs *et du* Grondement de la montagne, *au moment où il est tout occupé à élaborer les différents fragments destinés à ces deux œuvres majeures. Le moins que l'on puisse dire est que l'écrivain révèle des capacités qu'il avait mises longtemps en réserve du fait de ce qu'il appelle sa paresse foncière !*

Le Lac *décrit un curieux personnage, Ginpei, en proie à des hallucinations, et qui se reproche des actes « criminels » dont il n'est même pas coupable au sens strict. Le passé et le présent s'entremêlent dans sa perception de la réalité la plus immédiate. Dans sa confusion, le souvenir de son passé, des femmes qu'il avait connues, l'assaille et se superpose à la scène présente.*

Ce vagabond est pourtant un homme cultivé, sensible et délicat.

Auparavant, il avait été professeur d'un lycée, qui l'a chassé parce qu'il avait séduit une jeune élève, Hisako. Plus récemment, une jeune femme, Miyako, se sentant suivie, s'enfuit en lui jetant son sac à la figure. Le sac contenait beaucoup d'argent, qu'il a gardé. Tout lui inspire un terrible sentiment de culpabilité qui le pourchasse sans cesse, et, en même temps, il poursuit un certain rêve. Il revoit le lac de son enfance, et l'image de sa cousine Yayoi, dont il était amoureux. Que la glace du lac cède, pour qu'elle soit engloutie dans les eaux noires ! Il voit aussi le visage de son père, retrouvé noyé dans le lac...

Ginpei se distingue nettement des autres héros de Kawabata qui, eux, gardent toujours une certaine lucidité vis-à-vis d'eux-mêmes. Ici, nerfs à vif, l'homme paraît incapable de se rendre compte de son état ; pour lui, chaque détail s'amplifie pour constituer un véritable drame ; par exemple, une légère disgrâce physique des orteils le répugne au point qu'il se considère comme une épave humaine. Il erre à travers la province de Shinano (ou Shinshû, autre nom du département de Nagano), pays montagneux situé au centre de l'île principale du Japon. Il ne sait pas lui-même ce qu'il cherche dans sa vaine quête de tout ce qui peut ressembler à une certaine image du beau, du réconfort ou de la sérénité, et son errance semble sans fin et sans salut.

L'ombre de la mort flotte au-dessus des eaux troubles du lac de son subconscient.

Au moment où Momoi Ginpei arrivait à Karuizawa*, la fin de l'été prenait des allures de début d'automne.

Il commença par s'acheter un pantalon de flanelle, celui qu'il portait ayant fait son temps. Puis un lainage, qu'il enfila tout de suite, par-dessus une chemise elle aussi neuve. Songeant à la fraîcheur de la brume pendant la nuit, il se procura en outre un imperméable bleu marine. Karuizawa est vraiment commode pour le prêt-à-porter.

Enfin, il trouva des chaussures qui lui plaisaient et abandonna la paire usée dans le magasin même. Les vieux vêtements, il les avait roulés dans un bout de tissu, et se demandait ce qu'il allait en faire :

« Je pourrais les laisser dans une des villas inoccupées, on ne les y dénichera pas avant l'été prochain. »

Il s'enfonça dans une ruelle et éprouva de la main la fenêtre d'une de ces villas, mais on l'avait condamnée en y clouant des lattes. Pénétrer en forçant l'obstacle lui semblait risqué. Il y voyait même un délit.

Le recherchait-on vraiment comme criminel, à ce propos ? Il devait bien admettre qu'il n'en savait rien. La victime s'était peut-être abstenue de porter plainte, après tout.

Il se décida à cacher le paquet dans une poubelle, devant l'entrée de la cuisine, et respira plus librement. Que ce fût dû à un oubli des estivants, ou à la paresse du gardien, la poubelle n'avait pas été vidée. Il perçut un froissement de papiers humides tandis qu'il enfonçait les vêtements. Puis le couvercle ne joignait plus, mais Ginpei n'en fit pas un cas de conscience.

Il se retourna pourtant, une trentaine de pas plus loin. Il crut voir un nuage de phalènes danser au-dessus de la poubelle, dans le brouillard, et faillit rebrousser chemin, mais l'illusion se dissipa, comme un poudroiement bleuté autour des mélèzes. Les arbres ali-

gnés conduisaient à une arcade flamboyante : l'éclairage au néon d'un établissement de bains.

Parvenu dans le jardin intérieur, il se passa la main sur les cheveux. Corrects, oui. Son adresse à se les couper lui-même, avec une lame de rasoir, étonnait toujours ses amis.

L'une des hôtesses l'emmena vers les bains proprement dits. La porte refermée, elle ôta sa blouse. Elle ne gardait plus en travers de la poitrine qu'une bande d'étoffe qui cachait les seins.

Ginpei eut un mouvement de recul quand elle commença à déboutonner l'imperméable, puis s'abandonna, la laissa s'agenouiller et le mettre tout à fait nu.

Il descendit dans le bain odoriférant. Les carreaux du fond imprimaient à l'eau une couleur verte. Le parfum n'avait rien d'exaltant, mais, pour Ginpei, entraîné par sa fuite dans tous les hôtels sans étoile de Shinano*, c'était quand même une senteur de fleurs. Quand il se fut bien trempé, la jeune fille le lava des pieds à la tête.

Elle s'accroupit, et de ses mains délicates le nettoya avec minutie entre les orteils. Il admirait son crâne. Les cheveux de la jeune fille, qu'elle portait rejetés en arrière, comme les femmes de jadis au sortir du bain, arrivaient jusqu'à ses épaules.

« Désirez-vous un shampooing ?

— Comment, les cheveux aussi ?

— Bien sûr... Laissez-moi faire. »

Lui-même, en général, se contentait de rafraîchir la coupe, et il frémit en songeant à ce que devait être l'odeur de ses cheveux, non lavés depuis si longtemps. Il acquiesça cependant et se pencha, les coudes aux genoux. Le massage onctueux lui fit perdre sa réserve.

« Dis-moi... tu sais que tu as une voix très belle ?

— Moi ?

— Oui... Tu te tais et on l'entend encore, on voudrait qu'elle dure toujours... Comme si, de l'oreille, elle allait jusqu'au fond du cœur. Le pire criminel se sentirait fondre en t'écoutant.

— Mais... comme toutes les autres filles...

— Non, pas du tout. La tienne est pleine de tendresse, de nostalgie. Une voix très belle, douce et claire. Et ce n'est pas non plus une voix de chanteuse. Je parie que tu aimes quelqu'un ?

— Non, hélas !

— Écoute, cesse de me frotter le crâne, quand tu parles cela me gêne pour t'entendre. »

Les doigts de la jeune fille s'immobilisèrent. Elle dit avec embarras :

« Vous me troublez. Je ne saurai même plus quoi dire.

— Ah ! Comme la voix d'un ange. Deux mots au téléphone, et on voudrait ne jamais l'oublier. »

En vérité, il était au bord des larmes. Le son de cette voix, comme la caresse d'une main chaude, bienfaisante, le faisait défaillir de bonheur. Est-ce cela, la voix de la femme éternelle ? La voix de la mère, qui est toute pitié ?

« D'où es-tu ? » demanda-t-il.

La jeune fille ne répondit pas.

« Du ciel ? Du paradis ?

— Ah ! je suis de Niigata*.

— La ville même ?

— Non, une bourgade dans le département. »

Sa voix hésitait, s'amenuisait.

« Le pays de la neige ! C'est pour ça que tu es si jolie.

— Mais je ne le suis pas.

— Si. Mais ta voix surtout. Jamais je n'ai entendu quoi que ce soit d'aussi beau. »

Le shampooing terminé, elle lui rinça plusieurs fois les cheveux à l'eau chaude, se servant d'un petit baquet, puis l'enturbanna d'une large serviette et le frictionna. Elle traça ensuite une raie approximative. Une autre serviette autour des reins, Ginpei fut conduit jusqu'au bain de vapeur. La jeune fille ouvrit la partie antérieure d'une sorte de boîte carrée et l'y installa. Un évidement dans le couvercle réservait le passage du cou. Puis elle rabattit la seconde moitié de ce couvercle et Ginpei se trouva pris comme dans un carcan.

« Mais c'est une guillotine ! » s'exclama-t-il.

Il écarquillait les yeux, la frayeur le gagnait. La tête coincée, il s'efforçait de regarder tout autour.

« Beaucoup de nos clients font cette réflexion. »

Cependant, elle ne paraissait pas se rendre compte de sa terreur. Le regard de Ginpei sautait de la porte à la fenêtre. Elle lui proposa de fermer celle-ci, se dirigeant déjà de ce côté.

« Non, inutile », dit Ginpei.

On l'avait laissée ouverte parce que la vapeur saturait la pièce, et la lumière, sans pouvoir pénétrer jusqu'au cœur des grands arbres, se réfléchissait sur le feuillage. Des ormes. À travers leur masse

épaisse, Ginpei crut distinguer le son d'un piano. Non pas une mélodie, de simples notes. Illusion auditive maintenant, de toute évidence.

« La fenêtre donne bien sur un jardin ?

— Oui. »

Le corps demi-nu et clair de la jeune fille se détachait contre l'écran des feuillages, faiblement éclairé par la luminescence nocturne.

« Et à cette image d'un autre monde, dois-je croire ? » pensa Ginpei.

La jeune fille, pieds nus, attendait sur le carrelage d'un rose très pâle. Le dessin pourtant si juvénile de ses jambes accusait derrière les genoux une profonde fossette d'ombre.

« Si je me trouvais seul ici, je n'y tiendrais pas, pensa encore Ginpei. Ce carcan pourrait achever de m'étrangler. »

Le séant bien à plat sur le petit banc chauffant, il s'adossa au fond de la boîte. Chacune des parois dégageait de la chaleur. De la vapeur aussi, peut-être.

« Combien de temps suis-je censé rester ?

— Ça dépend des clients... Une dizaine de minutes... Un quart d'heure quand on est habitué. »

À en croire la pendulette posée sur une étagère du vestiaire, près de l'entrée, quatre ou cinq minutes tout au plus s'étaient écoulées. La jeune fille alla humecter d'eau froide la serviette qui servait de turban et revint la lui poser sur le front.

« Ah ! je commençais à avoir le vertige. »

Il s'était suffisamment repris pour se trouver une allure assez cocasse, la tête émergeant de la boîte et l'air sérieux comme un bonze. Il se passa la main sur la poitrine, sur le ventre. Ils étaient chauds et moites, que ce fût dû à la vapeur, ou à sa propre sudation. Il ferma les yeux.

Tandis que le bain de vapeur se prolongeait, la jeune fille, pour s'occuper, entreprit de vider l'eau du bain odoriférant et de curer les bouches d'écoulement vers l'extérieur. Des bruits liquides parvenaient jusqu'à Ginpei. Des vagues déferlèrent contre les rochers. Deux mouettes, ailes claquant furieusement, s'affrontèrent. La mer de son enfance resurgissait à sa mémoire.

« Combien de temps maintenant ?

— Sept minutes à peu près. »

De nouveau, elle alla rincer la serviette et revint la lui poser sur le front. Succombant à une enivrante sensation de fraîcheur, il laissa sa tête basculer en avant.

« Aïe ! s'écria-t-il, reprenant aussitôt conscience.

— Que s'est-il passé ? » demanda la jeune fille.

Croyait-elle donc qu'avec toute cette vapeur, il avait réellement été pris de vertige ? Elle ramassa la serviette et la lui maintint sur le front.

« Peut-être voudriez-vous sortir maintenant ?

— Non, non, ça va. »

À l'improviste, il se vit lui-même en train de la suivre, cette jeune fille à l'adorable voix. Une rue de Tôkyô avec des tramways, des files de mélèzes sur les trottoirs. Ginpei était en nage. Étranglé par le carcan, incapable de faire le moindre mouvement, il ne put retenir une grimace.

La jeune fille se recula. Les allures de son client paraissaient lui donner quelque inquiétude. Il tenta un coup de sonde :

« À ne me voir que la tête, comme maintenant, quel âge me donneriez-vous ? »

Elle ne savait trop que répondre :

« Je n'arrive jamais à deviner l'âge d'un homme. »

Elle ne l'avait même pas réellement regardé, et il perdit ainsi l'occasion de lui dire qu'il avait trente-quatre ans. Et elle ? Même pas vingt sans doute. Les épaules, le ventre, les jambes indiquaient sans hésitation possible une vierge. Les lèvres d'un rose délicat étaient à peine maquillées.

Il gémit. Elle releva la partie du couvercle qui lui emprisonnait la gorge. Il avait une serviette roulée autour du cou. La jeune fille la prit par un bout et la déroula avec beaucoup de précautions, puis épongea la sueur qui le couvrait des pieds à la tête. Il se ceignit alors les reins d'une serviette plus grande, tandis qu'elle recouvrait d'un tissu blanc la chaise longue placée près du mur, le faisait s'y étendre à plat ventre et commençait à le masser en partant des épaules.

Ginpei découvrit que le massage comporte non seulement des effleurements et des frottements appuyés, mais aussi de petites tapes sèches, appliquées paume ouverte. La main pourtant féminine, pourtant frêle lui frappait le dos avec une insistance et une vigueur surprenantes, et sa propre respiration s'accéléra. Il revit son enfant qui lui boxait le front de toute la force de ses petits poings. Ginpei

se cachait-il le visage que les coups pleuvaient de plus belle. Quand se passait-elle, cette scène imaginaire ? L'enfant était dans la tombe, et c'est contre la gangue de terre qui l'emprisonnait que se débattaient ses mains. Au sein de l'obscurité, les parois se contractaient sur lui. Ginpei se sentit baigné d'une sueur froide.

« Tu me mets du talc ?

— Bien sûr. Vous ne vous trouvez pas bien ?

— Si, si, dit-il précipitamment. Je suis de nouveau en nage, c'est tout... S'il existait un seul homme à ne pas se trouver bien en entendant ta voix, je suis sûr que c'est justement ce moment qu'il choisirait pour commettre son crime. »

La jeune fille, interdite, interrompit net le massage.

« Quand moi je t'écoute, par exemple, tout ce qui n'est pas ta voix cesse d'exister. Bien sûr, c'est dangereux, que tout s'évanouisse ainsi. Mais une voix... on ne peut pas la poursuivre, on ne peut pas l'empoigner. Insaisissable comme le temps, comme la vie elle-même. Ah ! Et ce n'est peut-être pas ça du tout, d'ailleurs. Toi, tu peux choisir le moment exact où tu la feras entendre, ta voix adorable. Et inversement, si tu décides de te taire, comme maintenant, nul se saurait te contraindre à parler. On pourrait bien t'arracher un cri de surprise, ou d'effroi, des larmes même, mais ta vraie voix, c'est seulement toi qui décides de la faire entendre, ou non. »

Présentement, la jeune fille se taisait. Elle massa Ginpei des reins aux cuisses, puis s'attaqua à la voûte plantaire, descendant jusqu'aux orteils.

« De l'autre côté maintenant. »

Le filet de voix était presque inaudible.

« Pardon ?

— Veuillez vous retourner maintenant.

— Me retourner ? Tu veux que je me couche sur le dos, c'est ça ? »

Il se retourna, serrant la serviette contre lui. Le tout petit murmure de la jeune fille se prolongeait en vibrations. Il accompagnait les mouvements du corps de Ginpei comme... un parfum de fleurs, niché au creux de son oreille. Jamais il n'avait éprouvé un tel ravissement. Oui, comme un parfum pour l'oreille. Appuyée tout contre l'étroit lit de massage, la jeune fille lui pétrissait un bras. Ses seins surplombaient le visage de Ginpei. Quoique la bande d'étoffe qui les cachait ne fût pas trop serrée, l'ourlet creusait un léger sillon dans la chair. Mais ils ne présentaient pas la plénitude de la maturité.

Le front de la jeune fille, assez peu large, dominait un visage allongé, plutôt classique. La coiffure peut-être, les cheveux tirés à plat en arrière, l'allongeait ainsi, et accusait l'éclat des yeux. La ligne du cou à l'épaule, le dessin de l'articulation gardaient la pureté dépouillée de la grande jeunesse. Le rayonnement de la chair trop proche força Ginpei à fermer les yeux. Sous l'écran des paupières, surgit l'image d'une boîte remplie de clous minuscules, comme celles qu'utilisent les menuisiers. Les clous scintillaient. Ginpei rouvrit les yeux et les fixa sur le plafond. Un plafond tout blanc.

« Je parais plus vieux que mon âge, non ? C'est que la vie ne m'a pas toujours été facile. »

Il parlait très bas. Mais son âge, il ne l'avait toujours pas dit :

« J'ai trente-quatre ans.

— Oui ? Vous ne les faites pas. »

Sa voix à elle était volontairement inexpressive. Au chevet de l'espèce de chaise longue, maintenant, elle lui massait l'autre bras, du côté du mur auquel le meuble s'appuyait.

« Tu ne trouves pas que j'ai des orteils simiesques ! Longs, tout tordus... Mais je marche beaucoup... Ça m'est toujours pénible de voir mes pieds. Ils sont si laids... Et toi tu les as massés, avec tes jolies menottes. Ça ne t'a pas écœurée quand tu as ôté mes chaussettes ? »

Elle ne soufflait mot.

« Moi aussi, tu sais, je viens des bords de la mer du Japon. Un petit coin rocheux, sur la côte. La pierre est noire là-bas. Je marchais pieds nus, m'y agrippant de mes longs orteils... »

Il se perdait en explications, en demi-mensonges. Combien de fois, tout le temps de sa jeunesse, avait-il ainsi travesti la vérité, de toutes les façons possibles, pour le compte de ces malheureux pieds ! Mais la peau noirâtre, sur le dessus, les rides de la voûte plantaire, l'étrange torsion des orteils, ça il ne l'avait pas inventé, hélas !

Couché à plat sur le dos, ses pieds lui étaient invisibles. Il leva les mains jusqu'à son visage et en fit l'examen. La jeune fille s'occupait des muscles qui attachent le bras au torse, parvenait à ce moment juste au-dessus des pectoraux. Pour autant que Ginpei pût en juger, ses mains ne présentaient pas l'aspect bizarre de ses pieds.

« Où, sur la côte ? demanda la jeune fille de sa voix naturelle.

— Où... ? grommela-t-il. Je n'ai guère envie d'en parler. Je ne suis pas comme toi, moi, je n'ai plus de foyer... »

La jeune fille ne devait pas plus tenir à savoir où il était né, et ne paraissait pas non plus être suspendue à ses lèvres. Qu'arrivait-il à l'éclairage ? Il n'y avait pas trace d'ombre sur son corps à elle. Le buste se penchait, tandis qu'elle massait la poitrine de Ginpei. Il referma les yeux. Où poser ses mains ? S'il allongeait les bras contre les flancs, il risquait d'effleurer la hanche de la jeune fille. Il imaginait la gifle, retentissante, ne l'eût-il frôlée que du bout des doigts. Et à ce moment il ressentit le choc d'une vraie gifle. Pris de peur, il voulut ouvrir les yeux, mais ses paupières touchées de plein fouet demeuraient closes. Il eut envie de pleurer mais les larmes ne venaient pas. Ses yeux lui faisaient mal comme si on y eût plongé des aiguilles brûlantes. Non, ce n'était pas la main de la jeune fille, mais un sac de femme en cuir bleu qui l'avait frappé en pleine face. Sur le moment, il ne le savait pas, mais l'effet du choc dissipé il l'avait vu par terre, juste à ses pieds. Ginpei avait-il vraiment été frappé avec ce sac, ou ne le lui avait-on que lancé à la figure, il n'aurait su le dire. Il n'était certain que du choc sur le visage car c'était à ce moment qu'il avait repris ses esprits.

« Mademoiselle ! Mademoiselle ! » avait-il crié.

Il voulait retenir la jeune femme, à ce moment-là, lui dire qu'elle avait perdu son sac. Mais la silhouette disparaissait au coin de la pharmacie. Ne demeurait, au milieu de la chaussée, que ce sac à main de cuir bleu, témoignage irréfutable de la culpabilité de Ginpei. Le sac s'était entrouvert, et il en dépassait une liasse de billets de mille yens. Pourtant, au premier abord ce ne fut pas l'argent, mais le sac lui-même, attestation de sa faute, qui fixa l'attention de Ginpei. Comme si la femme, en le lui lançant et en prenant la fuite, avait conféré à son comportement à lui un caractère criminel. Dans son effroi, il se hâta de le ramasser, et c'est alors, seulement alors qu'il aperçut, avec stupéfaction, la liasse de billets de mille yens.

Par la suite, il arrivait à Ginpei de croire que la pharmacie elle-même n'avait été qu'une illusion sensorielle. Pourquoi se fût-elle trouvée là, modeste et vieillotte, solitaire, au cœur de ce riche quartier résidentiel ? Et cependant il avait bel et bien vu la pancarte, un traitement contre les vers intestinaux, juste devant l'entrée. Pour comble de bizarrerie, deux boutiques de fruitier se faisaient face, là où les rails du tramway dessinent une courbe pour aborder le quartier. À l'intérieur de chacune des deux s'alignaient de petits cageots de cerises et de fraises. Pourquoi avoir remarqué justement ces deux

boutiques alors qu'il suivait la jeune femme, oublieux de tout le reste au monde ? Cherchait-il à graver dans sa mémoire quelque point de repère ? L'endroit exact où tourner pour retrouver la demeure de la jeune femme ? L'existence même des fruiteries en tout cas était incontestable. Il revoyait encore les fraises toutes semblables, rangées avec soin dans leurs cageots. Peut-être n'y avait-il vraiment qu'une boutique, à l'un des coins, et s'était-il imaginé en voir une de chaque côté ? N'est-il pas vraisemblable que les objets se dédoublent, dans des circonstances de ce genre ? À plus d'une reprise, Ginpei dut lutter avec énergie contre la tentation d'aller vérifier l'existence de la pharmacie et de la fruiterie. En fait, Ginpei ne se représentait le quartier lui-même que d'une manière très confuse. Tout au plus le situait-il approximativement, sur une image mentale du plan de Tôkyô. Ce qui comptait, c'était le chemin suivi par la femme, sa destination.

« Mais bien sûr, elle n'a même jamais dû songer à le lancer », marmonna-t-il involontairement.

Il rouvrit tout d'un coup les yeux, à ce moment la jeune fille lui massait le bas du torse, et aussitôt les referma, craignant d'attirer son attention. N'eût-elle pas déchiffré, à travers le regard de Ginpei, celui d'on ne sait quel oiseau infernal ? Bon, il avait fait allusion à un sac de femme, mais nullement à la possibilité qu'on le lui eût lancé, ni à la femme elle-même. Il sentit son estomac se nouer, puis se contracter spasmodiquement.

« Tu me chatouilles », dit-il pour créer une diversion.

Les mains se firent moins insistantes, et c'est alors qu'il se sentit chatouille pour de bon ! Il rit sans avoir à se contraindre.

Qu'elle lui ait lancé le sac au visage, ou eût voulu l'en frapper, Ginpei jusqu'à maintenant avait toujours estimé que la femme se croyait poursuivie pour le contenu de son sac. Au paroxysme de sa frayeur, elle l'aurait jeté et aurait pris la fuite. Peut-être, tout bien considéré, n'avait-elle jamais eu la moindre intention de le jeter. Elle s'était servie, pour repousser Ginpei, du premier objet à sa portée, le sac lui avait échappé des mains dans ce mouvement et voilà tout. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, la jeune femme et Ginpei devaient être tout proches, pour que le sac manié par elle ait pu le frapper au visage. Avait-il donc diminué la distance qui les séparait, une fois atteint ce quartier résidentiel déserté ? Était-ce cette proxi-

mité qui avait poussé la jeune femme à fuir, après l'avoir frappé de son sac ?

Lui ne songeait nullement à l'argent. Il ignorait, et n'aurait même pas pu imaginer qu'elle transportât une telle somme. Il n'avait ramassé que la preuve éclatante de son propre forfait, et il s'était trouvé que le sac contenait deux cent mille yens. Outre les liasses toutes neuves, même pas pliées, il y avait aussi un livret de dépôt. C'était clair. La femme sortait de sa banque, et s'était crue suivie depuis le guichet. Le sac ne contenait que quelque seize cents yens en plus des liasses. Par ailleurs, encore, la lecture du livret révélait que le retrait des deux cent mille yens n'en avait laissé qu'à peu près vingt-sept mille sur le compte. En d'autres termes, le retrait avait presque épuisé celui-ci.

Toujours à en croire le livret, le nom de la titulaire était Mizuki Miyako. Si ce n'était l'argent, mais une sorte d'envoûtement, exercé par la jeune femme, qui avait attiré Ginpei, il aurait dû renvoyer à la fois argent et livret à cette dernière. Mais ce n'était pas si facile. En vérité, Ginpei avait suivi la jeune femme, et maintenant l'argent, doué peut-être d'une vie et d'une volonté propres, le suivait, lui. Ginpei n'avait jamais volé auparavant. Mais s'agissait-il d'un vol, ou n'était-ce pas plutôt l'argent qui, de lui-même, comme une menace, refusait de se détacher de Ginpei ? Dieu sait qu'au moment où il ramassait le sac, il avait l'esprit par trop occupé pour s'aviser de voler ! Une fois entre ses mains, pourtant, le sac était devenu comme le témoignage palpable de sa mauvaise action. Il l'avait caché sous son bras, et s'était hâté vers la ligne de tramway. Par malheur, ce n'était pas encore la saison des pardessus. Il avait fait irruption dans une boutique, le temps d'acheter un bout de tissu et d'y envelopper le sac.

Il vivait tout seul dans une chambre de location, à un premier étage. Aussitôt rentré, il utilisa le petit fourneau de terre cuite pour brûler le livret de Mizuki Miyako, son mouchoir et autres babioles. Il se mettait, ce faisant, dans l'impossibilité de connaître l'adresse portée sur le livret, puisqu'il avait omis de la noter. Toute velléité de rendre l'argent l'avait bel et bien quitté. Le livret, le mouchoir, le peigne dégageaient en brûlant une odeur insistante. Craignant que cette puanteur ne fît que s'accroître, Ginpei découpa le sac en fines lanières, qu'il glissa dans le feu une par une tous les jours suivants. Et ce qui était en métal, et donc incombustible, tube du rouge à

lèvres, fermoir du sac, poudrier, il s'en débarrassa nuitamment en les jetant dans un fossé. On y trouve toujours ce genre d'objets, et peu importait que quelqu'un les y dénichât. Pourtant Ginpei se mit à trembler, au moment où il jetait les restes du tube.

Il demeurait constamment à l'affût de ce que disaient les journaux et la radio. Mais pas une fois ne fut mentionné le vol d'un sac à main contenant un livret de dépôt et deux cent mille yens. « Bien entendu, elle n'a pas prévenu la police. Quelque chose en elle-même l'en a empêchée. »

Et tandis qu'il marmonnait, tout au fond de son propre cœur rougeoyait comme une flamme trouble. N'était-ce pas parce qu'il ne savait quoi en cette femme l'y incitait, qu'il l'avait suivie ainsi ? N'étaient-ils pas habités par les mêmes démons ? Il savait, par expérience, que ce genre de faits est possible. À la pensée que Miyako et lui pussent être semblables, il éprouva une sorte de transport, et son regret fut amer de ne pas avoir relevé l'adresse de la jeune femme.

Bien sûr, se voir suivie par Ginpei avait dû l'effrayer. Mais n'en ressentait-elle pas, en même temps, ne fût-ce à son propre insu, une volupté lancinante ? Est-il possible, pour un être humain, d'éprouver un plaisir qui ne soit en rien partagé ? Lui, Ginpei, parmi toutes les jolies femmes qui vont à travers la ville, n'avait-il pas reconnu Miyako, tout comme celui qui se drogue identifie un autre drogué ?

Il en avait bien été ainsi, en tout cas, avec Tamaki Hisako, la première femme que Ginpei eût jamais suivie. Non pas une femme, mais une très jeune fille, plus jeune même, sans doute, que cette préposée aux bains, avec sa voix adorable. Elle, Hisako, était alors l'élève de Ginpei au lycée. Et quand le bruit de leurs relations avaient transpiré, il s'était retrouvé suspendu de ses fonctions.

Ginpei venait de suivre la jeune fille jusqu'à l'enceinte extérieure de sa maison, lorsque la magnificence du portail l'avait cloué sur place. Ce portail, une ferronnerie couronnée d'arabesques, demeurait ouvert. L'ayant franchi, Hisako se retourna et héla Ginpei :

« Monsieur !... »

Le pâle visage de la jeune fille s'était merveilleusement coloré, et Ginpei sentit ses propres pommettes flamber en retour.

« Tiens, c'est ici que tu habites, Tamaki ? avait-il dit d'une voix rauque.

— Monsieur... désirez-vous quelque chose ? Vous veniez chez moi, n'est-ce pas ? »

Bien entendu, un professeur n'est pas censé rendre visite à ses élèves en les suivant, sans un mot, le long des rues. Mais Ginpei se saisit du prétexte :

« Oui. Vous avez de la chance, vous savez. C'est presque un miracle, une demeure de ce genre épargnée par la guerre. »

Tout en parlant, il affectait de continuer à admirer le portail.

« Notre vraie maison a brûlé. Nous avons acheté celle-ci après la guerre.

— Tiens... après la guerre ? Quelle est donc la profession de ton père ?

— Vous désiriez quelque chose, monsieur ? »

Une paire d'yeux courroucés le scrutaient, à travers les arabesques.

« Oui... c'est au sujet de mes pieds. Je souffre d'une mycose interdigito-plantaire. Ton père connaît un traitement efficace contre cette affection, n'est-ce pas ? »

Et, au moment même où il en parlait, il se demandait où diable il était allé pêcher cette stupide idée de mycose. Devant un portail pareil, un tel luxe ! Son expression se fit misérable, implorante. Mais Hisako, le visage toujours empreint de dureté, insistait :

« Une... mycose ?

— Eh bien, oui... Le médicament... C'est bien toi qui as parlé à une de tes camarades d'un médicament efficace contre la mycose interdigito-plantaire ? »

Elle parut chercher à se rappeler.

« J'en arrive à ne plus pouvoir marcher. Cela t'ennuierait de demander à ton père le nom du médicament ? Je t'attends ici. »

L'habitation était de style occidental. Dès qu'il fut certain que la jeune fille avait disparu à l'intérieur, Ginpei prit ses jambes à son cou. Il lui semblait être poursuivi par ses propres pieds. Ses pieds hideux.

Hisako, selon lui, ne se risquerait pas à raconter qu'il l'avait suivie. Ni à ses parents, ni à ses camarades de classe. Le soir venu, pourtant, il souffrait d'un violent mal de tête, et une contraction nerveuse des paupières l'empêchait de trouver le sommeil. Quand il y parvint ce fut un sommeil superficiel, entrecoupé. À chaque réveil, il touchait son front moite. L'affreuse fatigue accumulée dans sa nuque paraissait remonter jusqu'au sommet du crâne, à nouveau son front se couvrait de sueur, et se manifestait la térébrante douleur.

Ce mal de tête avait commencé à le tourmenter au moment où il fuyait la demeure d'Hisako, et où il s'était retrouvé parcourant un quartier de plaisir, non loin de là. Ses jambes ne le portaient plus, et il s'était accroupi sur le trottoir même, serrant son front dans ses mains. Le mal de tête s'accompagnait de vertige. À tout instant, Ginpei croyait entendre résonner par la ville, avec une sorte de majesté, la puissante cloche qui annonce le billet gagnant des loteries. Ou bien c'était celle des voitures de pompiers, quand elles se ruent vers leur destination.

« Quelque chose ne va pas ? »

Un genou féminin lui frôlait l'épaule. Ginpei se tourna et leva les yeux. Une de ces filles de joie qui hantent les quartiers chauds depuis la guerre, semblait-il. Pour ne pas gêner les passants, il avait quand même songé, dans son désarroi, à se blottir contre la devanture d'un magasin de fleurs. Il appuyait quasiment le front à la vitrine.

« Tu me suivais, n'est-ce pas ? dit-il à la fille.

— Pas vraiment.

— Ce n'est quand même pas moi qui te suis, j'imagine !

— Bah ! »

Elle niait ? Elle avouait ? La réponse était ambiguë. S'il s'agissait d'un acquiescement, la fille aurait dû continuer à parler. Comme elle n'en faisait rien il reprit lui-même, avec impatience :

« Si ce n'est pas moi qui te suis toi, alors c'est toi qui me suis moi, non ?

— Et alors ? »

La silhouette de la fille se reflétait dans la vitrine, comme pour aller se mêler aux fleurs.

« Qu'est-ce que tu attends ? Dépêche-toi donc, lève-toi, on nous regarde. Tu as mal quelque part ?

— Une mycose. Des champignons sur les pieds. »

Il fut le premier surpris de s'entendre répéter ces mêmes sottises, mais n'en poursuivit pas moins :

« Ça me fait si mal que je n'arrive plus à marcher.

— Hou, l'affreux ! Mais je connais un endroit très bien tout près d'ici. Allons nous y reposer. Il vaudrait bien mieux que tu ôtes tes chaussures et tes chaussettes.

— Tu crois que j'ai envie de montrer ça ?

— Et toi, tu crois que ce sont tes pieds que je vais regarder ?

— Tu vas l'attraper, tu sais !

— Mais non, ne t'en fais pas. »

Elle lui passa une main sous l'épaule et esquissa le geste de le soulever :

« Allons, un petit effort, voyons ! »

Sa propre main gauche toujours sur le front, il étudiait le reflet de la fille au milieu des fleurs, quand les traits d'une seconde femme se dessinèrent derrière celle-ci. La fleuriste ? La main droite de Ginpei, comme pour saisir une poignée de dahlias blancs, s'appuya à la vitrine et il se remit debout. La propriétaire du magasin le regardait avec fixité, fronçant ses sourcils minces. De crainte de se blesser, si sa main passait à travers la glace, il pivota vers la fille en se redressant.

« Et n'essaie pas de te sauver, hein ! »

Elle le pinça vivement à hauteur du sein.

« Ouaïe ! »

Il se sentait revivre. Il n'arrivait pas à comprendre comment sa fuite avait pu le mener, du portail de chez Hisako, dans ce quartier réservé. Mais à la seconde même où la fille le pinça, les brumes qui lui enveloppaient l'esprit se dissipèrent. Comme une merveilleuse fraîcheur... Il était sur la rive d'un lac, et une brise venue des montagnes le caressait. Normalement, c'est à la saison des bourgeons que souffle cette brise fraîche, et, cependant, le lac était couvert de glace. Était-ce parce que le bras de Ginpei avait failli traverser la vitrine, aussi vaste qu'un lac ? Oui... le lac tout à côté du village natal de sa mère. Il y avait aussi une ville sur ses bords, mais la mère de Ginpei venait d'un village. Le lac était tout noyé de brume, et l'infini commençait avec la glace, tout de suite au-delà du rivage. Yagoï était la cousine germaine de Ginpei, du côté de sa mère. Il l'avait invitée, entraînée plutôt à une promenade sur la surface du lac gelé.

L'adolescent haïssait Yagoï, lui souhaitait tout le mal possible. Il nourrissait en son cœur le honteux espoir que la glace se brisât sous les pieds de sa cousine, que les eaux du lac l'engloutissent ! Yagoï avait deux ans de plus que Ginpei, mais c'était lui le plus rusé. Il n'avait que dix ans quand son père était mort, d'une mort tragique. Obsédé par la crainte que sa mère ne l'abandonnât pour retourner dans sa propre famille, il lui avait bien fallu s'armer de plus de ruse que Yagoï, élevée dans la ouate comme sous les rayons d'un chaud soleil printanier. Et c'était peut-être cette hantise inconsciente de

perdre sa mère qui avait fait découvrir à Ginpei, en sa cousine germaine du côté maternel, son premier amour. Le bonheur, pour le jeune Ginpei, c'était de suivre le chemin qui longe la rive, leurs deux silhouettes confondues reflétées dans l'eau du lac. Il marchait, regardait l'eau, et songeait que les deux reflets iraient jusqu'au bout du monde, embrassés pour l'éternité. Mais il fut bref, ce bonheur-là. L'adolescente, de deux ans plus vieille que Ginpei, aborda aussitôt sa quatorzième ou sa quinzième année. Elle découvrit alors qu'elle était femme, et parut se désintéresser de Ginpei. En outre, après la mort du père, toute la lignée maternelle se prit à haïr celle du disparu. Yagoï elle-même tenait Ginpei à distance, et affichait pour lui un mépris ouvert. C'est à ce moment-là qu'il commença à souhaiter que le lac se brisât et engloutît la jeune fille. On disait que par la suite elle avait épousé un officier de marine, puis était devenue veuve.

Et ainsi, maintenant encore, il arrivait que la vitrine d'un fleuriste rappelât à Ginpei la surface gelée d'un lac.

« Tu en as de l'audace de me pincer comme ça ! Tu m'as sûrement fait un bleu, dit-il à l'hétaïre, tout en frottant la partie endolorie.

— Demande donc à ta femme d'y jeter un coup d'œil, une fois rentré.

— Je n'ai pas de femme.

— Oh ?

— Non, c'est vrai. Enseignant, et célibataire, dit-il sans émotion.

— Et moi élève et célibataire ! » répliqua la fille.

Sachant qu'elle parlait pour ne rien dire, il ne l'honora pas d'un regard, mais le mot « élève » ressuscitait ses maux de crâne. La fille lorgnait les pieds de Ginpei :

« Tu souffres, avec ces champignons ? Je te l'ai bien dit, qu'il valait mieux ne pas trop marcher ? »

Il avait suivi Tamaki Hisako jusque chez elle. Qu'aurait-elle pensé si, le prenant elle-même en filature, elle l'eût vu maintenant, flanqué d'une telle créature ? Ginpei se retourna tout d'un coup vers les passants. Était-elle revenue jusqu'à la grille, après sa disparition dans la maison ? Il l'ignorait, mais demeurait persuadé qu'à ce moment même, et ne fût-ce qu'en esprit, la jeune fille était attachée à ses pas.

Le lendemain de ce jour-là, la classe d'Hisako avait cours de japonais avec Ginpei. La jeune fille l'attendait devant la porte :

« Monsieur ! Le médicament... »

Ginpei s'était hâté de le glisser dans sa poche. La migraine de la veille ne lui avait pas permis de préparer le cours. Il se sentait fatigué, et décida de consacrer l'heure à une rédaction, le sujet étant laissé libre. Un des garçons leva la main :

« Monsieur ? Même à propos d'une maladie ?

— Oui, oui, n'importe quoi.

— Monsieur, pardonnez-moi, je ne voudrais pas être répugnant, mais même sur les champignons des orteils ? »

Un rire énorme secoua la classe. Toutes les têtes, cependant, restaient tournées vers l'élève. Pas le moindre regard sournois ne s'était égaré du côté du professeur. Il semblait bien que ce fût de leur condisciple, et non de Ginpei qu'ils se moquassent.

« Aussi bien là-dessus, pourquoi pas ? Cette maladie m'étant inconnue, tu m'apprendras quelque chose. »

Ce disant, lui-même jetait un regard à Hisako. La classe éclata de nouveau, mais, cette fois, c'était de l'innocence de Ginpei que son rire était complice. Hisako écrivait, les yeux baissés. Elle ne les releva pas. Son visage s'était empourpré jusqu'aux oreilles. Au moment où elle vint remettre sa copie, il eut le temps, en prenant celle-ci, de déchiffrer le titre : « Impressions sur mon professeur. »

« C'est de moi qu'il s'agit, sans aucun doute », pensa-t-il.

« Mademoiselle Tamaki, vous resterez un instant après la classe. »

Elle acquiesça, d'un hochement de tête imperceptible, et le regarda en dessous. Il avait conscience d'être épié.

La jeune fille était allée jusqu'à la fenêtre, d'où elle examinait la cour. Quand tous les élèves eurent remis leurs feuilles, elle fit demi-tour et se rapprocha de l'estrade. Ginpei prit le temps de bien ranger les copies avant de se lever.

Jusqu'à ce qu'il fût dans le couloir, il demeura muet. Hisako le suivait à un mètre de distance.

« Je te remercie pour le médicament. »

Il se retourna :

« Tu as parlé à quelqu'un de cette mycose ?

— Non.

— Pas un mot ? À qui que ce soit ?

— Si, à Mlle Onda. Mais elle est ma meilleure amie, et... »

— Ah ! bon. À Mlle Onda.

— Mais rien qu'à elle.

— Le dire à quelqu'un, c'est le dire à tout le monde.

— Non. Cette conversation ne regardait que nous. Nous n'avons rien de caché l'une pour l'autre, nous nous sommes promis de tout nous dire.

— Vous êtes liées à ce point ?

— Oui. Vous m'avez bien entendue lui parler de la mycose de mon propre père.

— Oui, peut-être. Et tu prétends ne rien cacher à Mlle Onda ? Mais c'est impossible, tu sais. Réfléchis. Si tu voulais qu'elle sache absolument tout, il te faudrait lui parler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, au fur et à mesure que les idées te viendraient en tête. Et même ainsi, en parlant sans arrêt, cela n'en serait pas moins impossible. Tes rêves de la nuit, par exemple. Le matin vient, et les dissipe. Comment iras-tu les raconter à Mlle Onda ? Et imagine un rêve où tu te mets dans une telle rage contre elle, que tu souhaites la tuer !

— Mais je n'ai jamais ce genre de rêves !

— Peu importe. Il y a quelque chose de morbide dans cette idée d'une amie pour qui l'on n'a aucun secret. Ce n'est qu'une façon puérile de déguiser sa propre faiblesse. La totale absence de secret peut se concevoir pour de purs esprits, ou pour des êtres diaboliques. Pas pour le monde où nous vivons. Te montrer tout à fait transparente à Mlle Onda signifierait que tu n'existes pas toi-même en tant que personne, que tu ne vis pas vraiment. Essaie d'être franche vis-à-vis de toi et tu le verras. »

Hisako, de toute évidence, ne parvenait à tirer au clair ni les élucubrations de Ginpei, ni ce qui le poussait à les formuler :

« Vous jugez donc l'amitié impossible ?

— Je dis que c'est l'absence de secret qui la rendrait telle. Et pas seulement l'amitié. Tous les autres sentiments humains aussi.

— Mais pourquoi ? » La jeune fille ne paraissait nullement convaincue. « Je parle de tout ce qui importe, avec Mlle Onda.

— Ah ! Tu crois ? Est-ce que justement tu ne tairais pas ce qui t'importe le plus, au même titre que ce qui est tout à fait insignifiant, le dernier grain de sable du fin fond d'une plage si tu veux ? L'affection cutanée dont ton père et moi souffrons, par exemple, est-ce important ou insignifiant, selon toi ? À mi-chemin entre les deux, c'est ça ? »

Les questions de Ginpei étaient d'une telle méchanceté, que la jeune fille eut l'impression de retomber comme une masse, après

avoir tournoyé en l'air. Elle pâlit, et parut être au bord des larmes. Ginpei adoucit la voix en manière de consolation tout en poursuivant :

« Prends ta famille, encore. Tu racontes tout à Mlle Onda ? Cela m'étonnerait bien. Tu ne vas pas aller lui confier les secrets professionnels de ton père, par exemple. Alors ? tu vois bien. Et, à ce propos, il me semble qu'il est plus ou moins question de moi dans ta narration. Eh bien, cela non plus, j'imagine, tu ne l'as pas raconté mot pour mot à ton amie ? »

Silencieuse, les yeux pleins de larmes, elle dévisageait Ginpei et son regard le transperçait.

« Quant à ton père, je ne connais pas ses activités après la guerre, mais on peut dire qu'il a réussi ! Tu devrais bien me raconter ça, à moi, un jour ou l'autre, même si je ne suis pas Mlle Onda. »

La menace était patente, sous ses apparences bénignes. Si le père d'Hisako avait pu se fournir, après la guerre, d'une résidence de cette taille, on pouvait bien le soupçonner d'avoir été mêlé à certains commerces illicites, sinon tout à fait criminels, apparentés au marché noir. Ginpei, avec une perfide allusion, pensait bien dissuader la jeune fille de raconter qu'il l'avait suivie.

D'un autre côté, le lendemain même de cette poursuite, Hisako assistait au cours de Ginpei, pensait à lui apporter le médicament, et intitulait sa narration : « Impressions sur mon professeur. » Tout cela le confirmait dans son hypothèse de la veille. À savoir, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Même si Ginpei, enfin, entraîné par une ivresse passagère, ou dans quelque accès de somnambulisme, s'était attaché aux pas d'Hisako, c'était bien que la jeune fille exerçait sur lui une attraction maléfique, et lui avait d'ores et déjà jeté un sort. Et qui sait si elle-même, rendue consciente de son propre pouvoir par les scènes de la veille, ne luttait pas contre un secret frisson ? Ginpei, en tout cas, se sentait profondément troublé par le charme ambigu de la jeune fille.

« Bon, ça doit suffire », pensa-t-il, après sa menace voilée.

Relevant la tête, il aperçut à l'autre bout du couloir Onda Nobuko, qui regardait dans leur direction :

« Va maintenant, ton amie commence à s'inquiéter... »

Il la congédiait. Bien loin, cependant, de s'élancer avec la grâce des très jeunes gens vers son amie, elle partit comme à regret, la tête basse.

Trois ou quatre jours plus tard, il lui exprima ses remerciements :

« Remarquable, ce médicament. Grâce à toi je suis tout à fait guéri.

— C'est vrai ? »

Toute rougissante, elle était radieuse. D'adorables fossettes lui creusèrent les joues.

Mais Hisako ne devait pas demeurer innocente. Vint le temps où Nobuko Onda dénonça les relations de son amie avec Ginpei, et où, à la fin, celui-ci fut renvoyé de l'école.

Puis les années avaient passé, et Ginpei se retrouvait à Karuizawa*. Tandis que la servante de l'établissement de bains lui massait les muscles abdominaux, Ginpei imaginait le père d'Hisako, vautré dans l'un des luxueux et moelleux fauteuils de sa princière demeure, et occupé à curer ses pieds, atteints de la même maladie.

« Dis-moi, je suppose qu'en principe les bains sont déconseillés à ceux qui ont ces champignons ? La vapeur doit les irriter à mort, non ? »

Il affectait de rire avec dédain :

« Vous avez déjà eu des clients qui souffrent de ça ? »

— Eh bien... »

La jeune hôtesse n'entendait nullement lui faire une réponse franche.

« Nous ne savons même pas ce que c'est, nous autres, des champignons entre les orteils ! C'est réservé aux pieds de luxe, ramollis par le confort. À pied noble, maladie ignoble. C'est ça, la vie. Nous autres, même si on voulait nous en greffer, des champignons, avec nos pattes de singe, ça ne marcherait pas. Nous avons la peau trop dure, trop épaisse. »

Tout en parlant, il se rappelait les doigts blancs et frais de la jeune fille, massant, pressant la plante hideuse de ses propres pieds.

« Les miens, même les champignons n'en veulent pas. »

Il fronça les sourcils. Quel besoin avait-il de parler de cette horreur à la jolie servante, au moment même où il se sentait si bien ? Ne pouvait-il s'en empêcher ? La cause, de toute évidence, remontait au premier mensonge débité à Hisako, cette autre fois.

Là-bas, devant le portail, il avait prétendu souffrir d'une mycose, et désirer connaître le nom d'un médicament. Pur mensonge, le premier qui lui fût venu à l'idée. En remerciant la jeune fille, quelques jours plus tard, en parlant de l'efficacité du médicament, le deuxième maillon de la chaîne mensongère s'était trouvé soudé.

Ginpei n'était affligé d'aucune maladie de peau. Il disait la vérité, pendant le cours de japonais, en affirmant n'en rien connaître. Quant au médicament il l'avait tout bonnement jeté. Puis il y avait eu la prostituée. Il n'avait même pas réfléchi, quand il jurait être accablé par une mycose. Cependant, la chaîne de mensonges s'allongeait toujours. Le mensonge, proféré ne serait-ce qu'une fois, ne laisse plus de répit : il s'était attaché aux pas de Ginpei, comme Ginpei à ceux des femmes. Et il en va sans doute ainsi pour le mal lui-même. Le forfait perpétré s'attache à son auteur, et le condamne à en perpétrer d'autres. Ainsi en va-t-il de toutes les mauvaises habitudes. Ginpei suit une jeune fille : bon gré mal gré, il devra en suivre d'autres. L'indéracinable habitude est un champignon elle aussi. L'infection gagne du terrain, sans fin ni cesse. Parfois la maladie s'apaise, mais c'est pour reparaître, d'un été à l'autre été.

« Mais moi je n'en ai pas de cette moisissure, tu sais ! J'ignore même à quoi ça ressemble. »

Il disait cela avec violence, comme pour se persuader lui-même. Quelle idée, aussi ! Comparer le délicieux frisson, l'indicible extase qu'on éprouve à suivre une femme, avec une ignominie d'intertrigo ! N'était-ce pas, en vérité, le mensonge initial qui contraignait Ginpei à de telles associations ?

Et cependant... Une nouvelle idée lui traversa l'esprit. Cette invention, quand il avait parlé d'une mycose, devant le portail de chez Hisako, ne pouvait-elle être liée à un sentiment d'infériorité réel, né lui-même de la laideur effective de ses pieds ? C'étaient bien ses pieds, après tout, qui se lançaient à la poursuite des femmes. L'image même de la maladie n'était-elle pas contenue dans ce fait ? Ginpei demeura stupéfié par cette pensée. La laideur d'une partie de son corps gémissant sur elle-même, aspirant à une beauté inaccessible... Serait-il dans la logique du monde que les pieds hideux s'attachent à la poursuite des belles ?

La servante, le dos tourné vers Ginpei, lui massait les genoux et les jambes. Les pieds de celui-ci se trouvaient juste sous ses yeux à elle.

« C'est bien, merci », dit-il, soudain pris de panique.

Il recroquevilla ses longs orteils noueux.

« Je vous coupe les ongles, n'est-ce pas ? demanda la voix aux inflexions enivrantes.

— Les ongles ? Tu veux dire... ceux des orteils ? Les couper, c'est

ça ? » Pour cacher son affolement, il ajouta : « Ils doivent être d'une belle longueur, non ? »

La main merveilleusement douce étreignit la plante de son pied, redressa les orteils tordus, simiesques :

« Assez, oui... »

La façon dont elle coupait les ongles était à la fois minutieuse et tendre.

« C'est bien que tu travailles ici. »

Détendu maintenant, il lui livrait ses orteils.

« Je n'ai qu'à y venir, chaque fois que j'ai envie de te voir. Je veux me faire masser, par exemple, et il me suffit de donner ton numéro ?

— Oui.

— Ce n'est pas comme quand on croise quelqu'un dans la rue. On ne sait pas d'où il vient, qui il est. Alors, ou on commence tout de suite à le suivre, ou il disparaît pour toujours. Mais pas toi. Je sais bien que tout ça, tout ce que je raconte doit te paraître bizarre, mais... »

Il s'abandonnait et, maintenant, la laideur de ses pieds eût pu lui tirer de chaudes larmes de bonheur. Jamais il ne les avait exhibés comme devant cette fille, qui les tenait dans sa main et en coupait les ongles.

« Ça paraît bizarre et c'est la vérité, pourtant. Peut-être cela ne t'est-il jamais arrivé. Tu croises un être. Lui va dans un sens, et toi dans l'autre. Et alors tu te dis : "Comme c'est dommage !" Ça m'arrive souvent, à moi. Je pense en moi-même : "Quelle grâce !... Comme elle est jolie !... Existe-t-il un seul être au monde dont se dégage une telle séduction ?..." Dans la rue, au théâtre, sur les marches de l'escalier après un concert. Puis celle qu'on a vue s'éloigne, et je sais que je ne la reverrai jamais. On ne peut pourtant pas héler des inconnus, leur adresser la parole. Est-ce donc ça, la vie ? Quand ces choses-là m'arrivent, je me sens d'une tristesse mortelle, j'ai le vertige, je ne sais même plus ce que je fais. Je voudrais la suivre, elle, la femme, jusqu'au bout du monde. Mais cela non plus ce n'est pas possible. La suivre ainsi, cela voudrait dire qu'il faudrait la tuer. »

Ah !... Il retint son souffle, conscient d'être allé trop loin, reprit pour brouiller les cartes :

« Enfin, j'exagère peut-être. Quand je veux t'entendre, toi, heureusement il me suffit de décrocher le téléphone. Pour toi, en revanche, ce n'est pas aussi pratique. Tu t'éprends d'un client, tu souhaites le

revoir : tu auras beau espérer sa venue, c'est toujours lui qui décide, et si ça se trouve tu ne le reverras jamais. Tu ne te sens pas la gorge serrée, parfois ? Et pourtant elle est bel et bien comme ça, la vie. »

Il admirait le jeu léger des omoplates, le dos juvénile de la servante occupée à lui tailler les ongles. Cette besogne finie, elle persista à lui tourner le dos, semblant hésiter un instant. Puis elle lui fit face :

« Ceux des mains ?... »

Il les leva au-dessus de sa poitrine, les examina :

« Moins longs que ceux des pieds, on dirait. Moins sales aussi. »

Ce n'était pas un refus formel, et la jeune fille entreprit de les couper.

Il se rendait bien compte qu'elle avait fini par le trouver sinistre. Et lui-même jugeait telles ses propres paroles, prononcées à l'étourdie. Est-ce vraiment par la mise à mort que doit culminer une poursuite ? Lui, Ginpei, s'était contenté de ramasser le sac à main de Mizuki Miyako, et ignorait encore s'il lui serait jamais donné de la revoir. Avec elle, également, ils s'étaient croisés, pour aussitôt s'éloigner l'un de l'autre. Et avec Tamaki Hisako. Arraché d'elle, avec la même difficulté de la revoir. Il n'avait nullement été jusqu'à les traquer pour les tuer. L'une comme l'autre, maintenant, étaient peut-être à jamais perdues pour lui, évanouies dans un monde inaccessible.

Les deux visages de Miyako et d'Hisako lui apparurent, avec une frappante intensité, et il compara à ces visages celui de la baigneuse :

« Ce serait bien étrange qu'un client ne revienne pas, quand tu t'es occupée de lui avec tant d'amour !

— Mais... c'est mon travail.

— C'est mon travail ! Et c'est avec une voix comme la tienne que tu peux dire ce genre de choses ! »

La jeune fille se détourna. Lui, comme s'il avait honte, ferma les yeux. La tache blanche d'un soutien-gorge éblouit ses paupières micloses.

« Enlève-le », avait-il dit à Hisako.

Ses doigts s'accrochaient à la lingerie. Hisako secouait la tête. Alors, il avait agrippé le vêtement à pleines mains et tiré de toutes ses forces. L'élastique s'était cassé, le soutien-gorge resta dans la main droite de Ginpei. Hisako, les seins nus, gardait les yeux fixés avec une sorte de distraction sur cette main et sur le vêtement. Alors

Ginpei le jeta... et rouvrit les yeux. L'hôtesse de l'établissement de bains lui coupait les ongles. Il regarda sa main droite. Combien d'années de moins que la jeune hôtesse avait-elle, l'Hisako d'alors ? Deux ? Trois ? La peau d'Hisako elle aussi avait-elle pris, à la fin, cette sorte de clarté diaphane ? Ginpei respira l'odeur de la toile de coton bleu marine, un tissu « Kurumé » aux dessins brouillés. Resurgissait dans sa mémoire le vêtement que lui-même portait lorsqu'il était enfant, lié au souvenir de la jupe en serge bleu marine d'Hisako. Elle pleurait en la réenfilant, et Ginpei, de son côté, contenait avec peine ses larmes.

Toute force s'était retirée des doigts de sa main droite : celle que tenait la jeune fille, tandis que d'une pince experte elle lui taillait les ongles. Et cette sensation-là aussi il la reconnut. Tenant mollement dans la sienne la main de Yagoï, il marchait sur le lac gelé, à proximité du village natal de sa mère.

« Qu'est-ce que tu as ? » avait-elle demandé, avant qu'ils ne rejoignissent la berge.

S'il était parvenu à garder avec fermeté cette main dans la sienne, aurait-il vraiment fini par pousser Yagoï dans un trou de la glace ?

Yagoï et Hisako n'étaient pas de ces passants qu'on croise dans la rue. Ginpei savait qui elles étaient, d'où elles venaient, entretenait pour son propre compte des relations avec elles, les revoyait aussi souvent qu'il le voulait. Pourtant il s'était mis à les suivre. Pourtant aussi, il en avait été séparé.

« Les oreilles... ? demanda la jeune hôtesse.

— Et tu veux leur faire quoi, à mes oreilles ?

— Les nettoyer. Asseyez-vous, s'il vous plaît. »

Il se redressa, s'installa tout au bord du lit de massage. Il sentit que la jeune fille lui massait très doucement le lobe, puis introduisait un doigt dans l'oreille même et le faisait pivoter avec adresse. Un peu d'air résiduel fut libéré, dégageant le tympan, et on eût dit qu'un parfum subtil pénétrait à la place. Par intermittences, des sons éthérés parvenaient à l'ouïe de Ginpei, accompagnés de vibrations imperceptibles. Maintenant, il semblait que la jeune fille, de sa main libre, imprimât des secousses très légères, répétées, au doigt qu'elle lui avait glissé dans l'oreille.

« Mais qu'es-tu en train de faire, j'ai l'impression de rêver », s'exclama-t-il, en proie à un ravissement étrange. Il tourna la tête, mais ne put bien entendu voir sa propre oreille. La jeune fille infléchit

le bras, glissa à nouveau son doigt, et le fit pivoter beaucoup plus lentement.

« Comme si une créature de rêve me chuchotait des mots d'amour... Que ne peux-tu, avec ton doigt, extirper de mon oreille toutes les voix humaines qui l'ont salie, n'y laisser que l'enchantement de ta propre voix... Ainsi, les mensonges eux-mêmes s'en iraient... »

La jeune fille rapprocha son corps demi-nu de la nudité de Ginpei, et il se sentit baigné d'une musique paradisiaque.

« Je ne vous ai pas fait trop de misères ? »

La séance de massage était terminée. Ginpei demeura assis tandis que la jeune fille lui boutonnait sa chemise, lui remettait ses chaussettes, laçait ses souliers. Il eut tout juste à boucler sa ceinture et à renouer sa cravate. L'hôtesse resta près de lui le temps qu'il se rafraîchissait avec un jus de fruit, après être sorti de l'étuve.

Elle le raccompagna jusqu'à la grande porte, et il se retrouva dans la cour. Il crut voir, dressée contre la nuit, une géante toile d'araignée. Deux ou trois oiseaux, de ceux qu'on appelle « oiseaux à lunettes », et différents insectes y étaient pris au piège. Le plumage bleu des oiseaux et l'adorable cerne blanc autour des yeux se détachaient avec une grande netteté. Peut-être les oiseaux, rien qu'en déployant leurs ailes, eussent-ils pu rompre le filet qui les engluait, mais ils demeuraient immobiles, comme prisonniers de leur propre plumage. L'araignée, par crainte d'être déchiquetée à coups de becs, restait elle-même tapie au centre de la toile, tournant le dos aux oiseaux.

Le regard de Ginpei se porta vers la forêt obscure. Sur le rivage, bien au-delà du lieu natal de sa mère, un incendie se déchaînait dans la nuit. Une sorte de fascination s'empara de Ginpei, l'attirant vers ce flamboiement reflété dans les ténèbres liquides.

Mizuki Miyako ne porta pas plainte, pour le vol de son sac à main et des deux cent mille yens. Une somme de cette importance eût certes pu influer sur le cours de sa vie. Mais, pour différentes raisons, la démarche lui paraissait impraticable. Il n'aurait donc sans doute pas été nécessaire pour Ginpei de s'enfuir jusqu'à Shinshû*. Au demeurant, si tant est qu'il fût poursuivi, n'était-ce pas par l'argent lui-même, maintenant en sa possession ? Il n'avait pas vraiment volé. C'était l'argent qui s'était attaché à lui, et qui, maintenant, l'obsédait, où qu'il allât.

Ou il l'avait bel et bien volé. Mais n'avait-il pas aussi voulu, tout de suite, rappeler Miyako ? Et, dans ce cas, méritait-il réellement le nom de voleur ? Miyako elle-même, en ce qui la touchait, ne considérait pas avoir été détroussée. Et elle n'était pas plus certaine que Ginpei fût le voleur. Il n'y avait que lui dans cette rue, au moment où elle avait jeté le sac. Il était donc tout à fait normal que ce fût lui qu'on soupçonnât. Mais elle-même n'eût pu dire qu'elle l'avait vu voler, vu de ses yeux. Ce pouvait très bien être un autre passant, plutôt que Ginpei, qui s'était chargé de ramasser le sac.

Aussitôt rentrée, elle appela la domestique :

« Sachiko ! Sachiko ! Mon sac à main... Je l'ai laissé tomber. Va me le rechercher, tu veux ? Là-bas, devant la pharmacie. Vite !

— Bon.

— Si tu ne te presses pas, quelqu'un d'autre va le prendre. »

Miyako, tout essoufflée, gagna l'étage.

« Mademoiselle ! Vous dites que vous avez laissé tomber votre sac à main !... »

Tatsu était la mère de Sachiko. Engagée la première, elle avait fait venir sa fille. Miyako, qui vivait seule dans son modeste logement, n'avait nullement affaire de deux bonnes. Mais Tatsu avait su profiter de l'ambiguïté propre à ce foyer pour conquérir des droits plus rele-

vés que ceux de simple domestique. Elle donnait à Miyako tantôt du Madame, et tantôt du Mademoiselle. Quand le vieux Arita se trouvait là c'était toujours : Madame. Miyako, un jour, par besoin de s'épancher, s'était sans trop le vouloir confiée à elle :

« Nous étions dans une auberge de Kyôto, tu sais. Si je me trouvais seule, la femme de chambre disait : Mademoiselle. Et devant Arita : Madame, malgré la différence d'âge... Quand elle m'appelait Mademoiselle, j'aurais pu croire que c'était pour se moquer de moi, mais il me semblait que je lui faisais pitié, plutôt, et cela me touchait énormément.

— Alors, je ferai comme elle. »

Et c'est bien ce qu'elle avait toujours fait ensuite.

« Mais enfin, mademoiselle, comment peut-on laisser tomber un sac à main ! Vous ne portiez rien d'autre, n'est-ce pas ? Juste ce sac ? »

Beaucoup plus petite que Miyako, Tatsu scrutait son visage, arrondissant ses petits yeux.

Elle n'avait d'ailleurs nul besoin de les écarquiller pour qu'ils parussent ronds. Des yeux brillants et vifs. Était-ce la fente plus brève des paupières, les yeux de Sachiko, petits, bien ouverts, produisaient un effet tout à fait charmant, quand ceux de sa mère, avec les mêmes particularités, ne parvenaient qu'à être globuleux, faux, assez inquiétants en définitive. Le regard de Tatsu, en fait, suggérait on ne savait quoi de caché, de replié tout au fond d'elle. La couleur même des iris, un noisette très délavé, conférait à son expression une sorte de froideur.

Son visage au teint clair était lui aussi petit et rond. Le cou fort, la poitrine plus forte encore, et l'ensemble, toujours plus large du haut vers le bas, reposant sur des pieds minuscules. Chez sa fille, la petitesse des pieds surprenait et enchantait, tandis que la minceur des chevilles, la fragilité des pieds donnaient à Tatsu un air indéfinissable de roublardise. Mère et fille étaient l'une comme l'autre de petite taille.

La nuque trapue de Tatsu l'empêchait de relever assez la tête pour regarder Miyako en face. Elle ne pouvait que la lorgner par en dessous, ce qui accentuait, pour Miyako, le sentiment d'être percée à jour.

« Si je l'ai perdu, je l'ai perdu ! s'exclama-t-elle, comme si elle gourmandait la bonne. Tu vois bien que je ne l'ai plus ce sac, non ?

— Mais enfin, mademoiselle... Vous venez bien de dire, juste en face de la pharmacie. Donc vous savez où c'est. C'est là, tout près. Vous ne pouvez pas l'avoir perdu, quand même ! Voyons, un sac à main...

— Ah ! S'il est perdu, il est perdu.

— Un parapluie, encore, on peut l'oublier ici ou là. Mais perdre quelque chose qu'on tient à la main ! Autant pour un singe perdre l'équilibre du haut d'un arbre ! »

La métaphore paraissait insolite.

« Vous ne pouviez pas le ramasser, quand vous vous êtes aperçue que vous le laissiez tomber ?

— Ah ! Qu'est-ce que tu racontes ! Je ne dirais pas que je l'ai perdu, si je savais à quel moment il m'a échappé des mains ! »

Miyako se rendit compte qu'elle demeurait, une fois à l'étage, piquée sur place, dans son tailleur de ville. Certes, et l'imposante garde-robe occidentale, et la commode remplie d'effets japonais se trouvaient là, dans la pièce de quatre nattes et demie. Et il était certes pratique de se changer dans cette dernière, juste à côté de la chambre de huit nattes, que Miyako partageait avec le vieil Arita, lors des visites de celui-ci. Mais précisément, qu'elle rangeât les vêtements à l'étage montrait assez quelle emprise Tatsu s'était assurée sur l'ensemble du rez-de-chaussée.

« Va me chercher une serviette, veux-tu ? Et rince-la bien à l'eau froide, je suis un peu en nage. »

Dans son esprit, la requête contraindrait Tatsu à descendre, et elle-même en profiterait pour se mettre nue, et éponger son corps moite.

« Bon. Désirez-vous une cuvette d'eau avec des cubes de glace, pour vous rafraîchir ?

— Non, non, pas la peine. »

Miyako fronça les sourcils.

Tatsu se trouvait encore dans l'escalier quand la porte d'entrée s'ouvrit. La voix de Sachiko résonna dans la maison :

« Maman ! J'ai cherché depuis la pharmacie jusqu'à la ligne de tramway, mais je n'ai pas vu le sac de Madame.

— Ça, c'était prévu !... Monte donc le lui raconter. À propos, tu es passée signaler le vol à la police ?

— Oh ! il fallait ?

— Mais enfin, à quoi penses-tu ! Cours-y tout de suite.

— Sachiko ! Sachiko ! »

De l'étage parvint la voix de Miyako :

« Inutile de porter plainte. Le sac ne contenait rien de précieux... »

Sachiko ne répondit pas, mais Tatsu entreprit de remonter l'escalier, la cuvette posée sur un plateau de bois. Miyako avait quitté sa jupe et attendait en sous-vêtements :

« Voulez-vous que je vous frictionne le dos ? »

Tatsu formulait son offre avec une onction ampoulée.

« Non, je te remercie. »

Miyako prit la serviette humide préparée par la bonne, allongea les jambes et commença à les tamponner, nettoyant bien entre les orteils. Elle avait abandonné ses chaussettes toutes roulées en boule. Tatsu les ramassa et les déplia.

« Laisse-donc, il faut que je les lave », dit Miyako, lui lançant la serviette.

Sachiko montait à son tour. Agenouillée sur la natte de la pièce voisine, les mains à plat près du seuil, elle s'inclina profondément :

« J'ai exécuté vos ordres. Je n'ai pas trouvé le sac. »

Le ton cérémonieux était drôlet et charmant. Quant à Tatsu, son attitude vis-à-vis de Miyako variait selon les circonstances. Tantôt exagérément polie, tantôt carrément grossière, elle pouvait se montrer d'une familiarité gluante. Avec sa fille, en revanche, elle était d'une insistance pointilleuse pour tout ce qui touche l'étiquette. Elle lui avait appris à lacer les souliers du vieil Arita quand il quittait la maison. Et lui, qui souffrait de névralgies, s'appuyait parfois, en se relevant, sur l'épaule de Sachiko accroupie à ses pieds. Tatsu convoitait pour cette dernière la place de Miyako auprès du vieillard, et Miyako le savait depuis longtemps, mais ignorait si la gamine de dix-sept ans avait été mise dans la confidence. Tatsu apprenait à sa fille à se parfumer. Et Miyako, en ayant touché un mot à Tatsu, s'était entendu répondre :

« C'est qu'elle a une odeur corporelle plutôt forte, cette enfant. »

« Vous ne voulez pas que Sachiko aille signaler le vol à la police ? reprit la domestique.

— Tu es entêtée, non ?

— Mais c'est quand même dommage, vous ne trouvez pas ? Combien d'argent aviez-vous ?

— Je n'en avais pas. »

Miyako ferma les yeux, posa sur ses paupières le linge humide et resta un instant immobile. De nouveau, son cœur battait plus vite.

Elle possédait deux livrets bancaires. Le premier, établi au nom de Tatsu, correspondait à l'argent soustrait à l'attention du vieil Arita. Tatsu, instigatrice de ces tours de passe-passe, le gardait entre ses mains. Les deux cent mille yens provenaient d'un second livret, au nom de Miyako cette fois, et le retrait avait été opéré à l'insu de la domestique. Quant au vieil Arita, il risquait de poser des questions bien embarrassantes sur l'usage que Miyako comptait faire de cette somme, s'il avait vent de l'affaire. Il ne s'agissait donc pas de porter plainte sans réfléchir.

Dans l'esprit de Miyako, les deux cent mille yens représentaient, en quelque sorte, le prix de sa propre jeunesse, de ce temps si bref qui voit l'éclosion de la fleur : celui où Miyako avait cédé la primeur de son corps à un vieillard à tête chenue, presque demi-mort déjà. La sève même de Miyako était comme cristallisée dans cet argent. Le perdre c'était perdre en une seconde tout ce qui lui restait. Elle ne parvenait pas à y croire. De l'argent qu'on dépense, demeure à tout le moins un souvenir. Mais si on l'épargne, sou par sou, et qu'on vienne à le perdre, alors le souvenir lui-même est amer...

Mais au moment où elle perdait ainsi les deux cent mille yens, Miyako n'avait pas été sans éprouver un fugitif frisson : un frisson de plaisir. Et, plutôt que la peur inspirée par l'homme qui la suivait, n'était-ce pas la surprise fulgurante de ce plaisir qui lui avait fait tourner les talons, et prendre la fuite ?

Bien entendu, elle savait qu'elle n'avait pas seulement laissé tomber le sac à main. Mais, pas plus que Ginpei ne parvenait à décider si on l'avait frappé, ou si on n'avait fait que lui jeter un objet au visage, Miyako ne comprenait si elle avait assené un coup, ou s'était contentée de projeter le sac. Cependant, elle avait ressenti avec intensité le contrecoup du choc. Une sorte d'engourdissement avait gagné sa main, son bras, sa poitrine, puis tout son corps, plongeant son être tout entier comme dans une merveilleuse douleur.

Comme si la poursuite de l'homme avait accumulé, en Miyako, elle ne savait quoi d'indistinct, et que cette confusion se fût embrasée d'un coup. Comme si sa propre jeunesse, flétrie dans l'ombre du vieil Arita, eût repris vie pour se venger, le temps d'un instant, par ce frisson. Celui-ci avait compensé, en quelque sorte, l'humiliation de tous ces longs jours, de tous ces long mois qu'il avait fallu à

Miyako pour économiser les deux cent mille yens. De sorte que la disparition de l'argent, en fin de compte, bien loin de n'être qu'une vaine perte, pouvait représenter la rançon que Miyako, à son tour, devait payer.

Les deux cent mille yens, au demeurant, n'avaient rien à voir avec l'incident. Qu'elle eût frappé l'homme avec le sac, ou le lui eût jeté au visage, le contenu était à ce moment bien loin de son esprit. Elle ne s'aperçut pas non plus que le sac lui échappait des mains. Elle ne se souvenait même pas du moment où elle avait fait volte-face pour s'enfuir. De ce point de vue, il était exact de dire qu'elle avait laissé tomber son sac. À la vérité, avant même de frapper l'homme, Miyako avait oublié tant le sac que l'argent qu'il contenait. Tout ce qui comptait, était ce seul fait qu'un homme la suivait. La conscience de cette poursuite avait balayé tout son être, comme une vague, le sac se trouvant englouti, aussitôt, par ce déferlement.

La porte franchie, Miyako gardait encore en elle ce sourd plaisir, et c'était comme pour le cacher, pour se cacher qu'elle avait couru à l'étage.

« Descends, tu veux, je vais me déshabiller, dit-elle à Tatsu, quand elle eut séché son cou et ses bras.

— Et pourquoi pas dans la salle de bain ? répliqua la domestique, attachant sur elle un regard soupçonneux.

— Je n'ai pas envie de bouger.

— Ah ! Bon. Mais c'est bien juste devant la pharmacie, en quittant la rue du tramway, que vous avez laissé tomber votre sac ? C'est bien ça ? Quand même, je vais passer au commissariat...

— Non, je ne me rappelle pas l'endroit exact.

— Comment ça ?

— Eh bien, quelqu'un me suivait, et... »

Dans sa hâte de se retrouver seule, afin de faire disparaître les dernières traces de son émoi, Miyako avait trop parlé. Tatsu braqua sur elle ses yeux globuleux :

« Comment ? Encore !

— Eh oui ! » dit Miyako sur le ton du défi.

Mais l'aveu, qui étouffait les ultimes vibrations du plaisir, ne laissa derrière lui qu'une sueur froide, une sensation d'accablement.

« Aujourd'hui, vous êtes bien rentrée directement ? Vous n'avez pas encore vagabondé avec un homme sur les talons ? J'ai bien l'impression que c'est comme ça que vous avez perdu votre sac ! »

Tatsu se tourna vers Sachiko, toujours agenouillée :

« Eh bien, à quoi es-tu en train de rêvasser ? »

La jeune fille rougit, les yeux comme éblouis, et vacilla en tentant de se redresser sur une jambe.

Cependant, Sachiko elle-même n'ignorait pas que Miyako était souvent suivie par des hommes. Et le vieil Arita lui aussi était au courant. Un jour, en plein Ginza*, Miyako avait chuchoté :

« Il y a quelqu'un qui me suit.

— Quoi ? »

Le vieillard voulait se retourner.

« Non, ne regarde pas !

— Et pourquoi pas ? Et qu'est-ce qui te fait croire que tu es suivie ?

— Je le sens, c'est tout. L'homme que nous avons croisé tout à l'heure. Assez grand. Un chapeau bleu, il me semble...

— Non, je n'ai pas remarqué. Et ce ne serait pas toi qui lui aurais fait signe, quand on le croisait ?

— Tu dis n'importe quoi. Et si j'allais lui demander : "Monsieur, êtes-vous un simple passant, ou vous trouvez-vous destiné à jouer un rôle dans ma vie ?"

— Ça te plaît bien, hein ?

— Ah ! J'ai assez envie de le lui demander... Parions jusqu'où il va me suivre... J'ai envie de parier. Il est vrai que s'il me voit escortée d'un monsieur âgé, avec une canne, ça ne marchera pas. Écoute, va jusqu'à la boutique de tissus, là, et observe bien. Moi, je continue jusqu'au bout de la rue, je reviens, et s'il est toujours derrière moi, j'ai gagné un tailleur d'été, un blanc, à condition qu'il ne soit pas en lin, d'accord ?

— Et si tu perds ?

— Eh bien... tu pourras dormir toute la nuit la tête sur mon bras.

— Mais si tu te retournes, ou que tu lui adresses la parole, c'est tricher.

— D'accord. »

Ce pari, le vieil Arita s'attendait à le perdre. Mais même ainsi, elle me permettra bien de poser la tête sur son bras pour la nuit, supputait-il. Oui, mais si je dors, comment saurais-je si elle ne l'a pas retiré ? se dit-il ensuite, avec un sourire amer. Il entra chez le marchand de tissus. Tandis qu'il observait Miyako et l'homme derrière elle,

avec étonnement il sentit la jeunesse tressaillir au fond de lui-même. Pas de la jalousie, non. La jalousie était bannie.

Dans sa propre maison, sous le prétexte transparent de nécessités domestiques, le vieil homme entretenait une femme d'une trentaine d'années. La dulcinée était donc d'un peu plus de dix ans l'aînée de Miyako. Et c'était avec sa maman que le quasi-septuagénaire, la joue couchée sur le bras de l'une ou l'autre des deux jeunes femmes, le cou enlacé, et un de leurs seins entre les lèvres, s'imaginait dormir. À ce vieillard seule la mère était capable de faire oublier les angoisses d'ici-bas. La maîtresse-servante et Miyako avaient été averties de leurs existences respectives. Parfois, en guise de menace, le vieillard assurait à Miyako que si elle et l'autre en arrivaient à se jalouser, l'effroi qu'il en éprouverait serait tel que cela pourrait le pousser à des violences dangereuses, frénétiques, tandis qu'il courrait, de son côté, le risque de mourir tout à coup, d'un arrêt du cœur. Le point de vue était égoïste, mais parmi les démons personnels du vieil homme figurait un sentiment dominant de persécution. Et qu'il souffrît d'une faiblesse cardiaque, Miyako le savait très bien. Elle avait assez de fois, quand il le fallait, appuyé ses douces mains, ou couché avec précaution sa jolie joue, sur sa poitrine. Umeko, cependant, ne paraissait pas être tout à fait dépourvue de jalousie. Et Miyako, l'expérience aidant, devinait plus ou moins que c'était en fuyant cette jalousie que le vieil Arita, certains jours, faisait pour elle tant de frais, à peine arrivé. Qu'une femme jeune encore pût éprouver, à cause de ce vieillard, de la jalousie, apparaissait à Miyako si pitoyable qu'elle en prenait la vie en dégoût.

Le vieil Arita décrivait souvent Umeko comme la bonne fée de son logis, ce qui inclinait Miyako à penser qu'elle-même, dans ce cas, était surtout la marchande d'amour. Mais tant chez l'une que chez l'autre, il était on ne peut plus clair que c'était une mère qu'il aspirait à retrouver. Une marâtre, à la suite d'un divorce, avait pris la place de sa propre mère, quand il n'avait que deux ans. Bien des fois, le vieil homme avait conté cette histoire à Miyako.

De temps en temps, il se laissait aller à ajouter :

« J'aurais été trop heureux si quelqu'un comme toi, ou comme Umeko, était venu prendre soin de moi, fût-ce à titre de belle-mère !

— Ah ! Tu crois ça ! Je t'en aurais fait voir de toutes les couleurs si tu avais été mon beau-fils ! Je suis sûre que tu étais un affreux garnement.

— J'étais un enfant charmant.

— Mais maintenant tu disposes de deux gentilles mamans pour compenser tout ce que tu as subi quand tu étais enfant. C'est quand même de la chance, non ? disait-elle non sans quelque ironie.

— Oh ! oui. Et je vous en suis reconnaissant. »

Pourquoi reconnaissant, songea Miyako, avec un sentiment bien proche de la colère. Et, cependant, devant ce vieil homme presque septuagénaire, plutôt coriace malgré tout, réduit à une telle attitude, involontairement elle pressentait qu'il y avait là un enseignement touchant la vie.

Arita, travailleur de toujours, paraissait agacé par la mollesse de l'existence à laquelle Miyako s'abandonnait. Sitôt livrée à elle-même, elle ne savait plus s'occuper. Toute l'énergie de sa jeunesse se consumait dans cette vie, passée à attendre les visites d'un vieillard, qu'en même temps elle n'attendait pas. Et Tatsu, qu'a-t-elle à s'affairer ainsi ? se demandait Miyako avec perplexité. C'était la domestique, sachant que Miyako accompagnait toujours le vieil homme dans ses déplacements, qui lui avait suggéré de truquer les notes d'hôtel. Il s'agissait de faire majorer les factures et d'empocher la différence. Miyako, si même il s'était trouvé des hôtels qui se prêtassent à ces tripotages, se serait sentie par trop misérable.

« Bon, mais au moins ne vous gênez pas quand vous prenez un rafraîchissement, ou que vous donnez un pourboire. On règle toujours dans une pièce à part, non ? Quand il s'agit de fixer le service, allez-y à fond, forcez Monsieur à être généreux. Il doit sauver les apparences, il paiera. Alors vous prenez le tout, et pendant que vous allez dans cette pièce, — il y a, disons, trois mille yens, — vous prélevez un billet de mille et vous le glissez dans votre chemisier, dans votre ceinture : ni vu, ni connu !

— Je n'arrive pas à y croire ! Imaginer quelque chose d'aussi petit, d'aussi mesquin !... »

Sauf que, comparée aux gages de Tatsu, l'opération n'avait rien de petit !

« Pourquoi mesquin ? Pas du tout. Pour des femmes comme nous, quand il s'agit d'économiser, les petits ruisseaux font les grandes rivières, il n'y a pas à sortir de là ! L'argent s'épargne jour après jour, mois après mois, rétorquait-elle avec énergie. Je suis de votre côté, madame ! Pourquoi ce vieux vampire se nourrirait-il gratuitement de votre jeunesse ? »

Lors des visites du vieil Arita, la domestique, à la manière d'une hôtesse de bar, modifiait jusqu'à sa voix. En ce moment même, tandis qu'elle s'adressait à Miyako, le timbre prenait des résonances inquiétantes. Miyako frissonna. Mais ce n'était pas tant la voix, que les paroles mêmes de Tatsu qui lui donnaient le frisson. L'idée de cet argent laborieusement amassé, jour après jour, mois après mois, dans le même temps que mois et jours paraissaient fuir en sens inverse, arrachant à Miyako la substance même de sa jeunesse.

Miyako n'avait pas eu la même éducation que Tatsu. Adulée, choyée jusqu'à la défaite du Japon, la simple pensée de rogner sur une note d'hôtel lui était étrangère. Dans les navrants conseils de Tatsu, elle ne voyait que la preuve des misérables larcins perpétrés par celle-ci au fond de la cuisine. Un simple médicament contre le rhume coûtait de cinq à dix yens plus cher si c'était la domestique, et non sa fille, que l'on envoyait faire les courses. Miyako eut la curiosité de confesser Sachiko, pour arriver à savoir dans quelle mesure ces petits ruisseaux avaient engraissé la rivière des économies de Tatsu. Celle-ci ne concédant pas d'argent de poche à la jeune fille, il était encore moins probable qu'elle lui montrât son livret de dépôts. Cela ne peut pas monter bien haut, se disait Miyako pour se rassurer. Mais elle ne parvenait pas à rester indifférente, devant la passion de la bonne pour les fameux ruisseaux et sa cupidité de fourmi. Et, en dépit de tout encore, la vie de Tatsu présentait on ne savait quoi de sain, celle de Miyako, on ne savait quoi de morbide. Tandis que la jeunesse, la beauté même de Miyako s'évanouissait en fumée, la vie de Tatsu se poursuivait sans la moindre déperdition personnelle. Tatsu racontait les innombrables chagrins essuyés du fait de son mari, mort à la guerre, et Miyako lui demanda, non sans quelque délectation :

« Il te faisait pleurer ?

— Ah ! Si je pleurais !... Jour après jour les yeux rouges, tout gonflés, à force de verser toutes les larmes de mon corps. Un autre jour encore, il lance le tisonnier sur Sachiko. Regardez son cou, on voit encore la cicatrice. C'est la meilleure preuve, pour moi, cette cicatrice !

— La meilleure preuve de quoi ?

— Ah ! De quoi, mademoiselle... Comment dire ça avec des mots...

— Faut-il que les hommes soient abominables, quand même. S'en prendre à quelqu'un comme toi ! » dit Miyako.

On eût cru, à l'entendre, qu'elle découvrait le monde.

« Oui ! Et cependant on peut voir ça autrement. Dans ce temps-là, c'était comme si mon mari m'avait ensorcelée. Il me dominait tout entière, je ne voyais que lui... Puis le charme se rompt, et tout va bien à nouveau. »

Écoutant les propos de Tatsu, Miyako se revit elle-même, toute jeune fille à qui la guerre avait arraché son premier amant.

C'était peut-être son enfance, dépourvue de soucis matériels, qui lui avait donné cette relative indifférence vis-à-vis de l'argent. Dans le cadre de sa vie actuelle, deux cent mille yens représentaient une somme considérable. Mais ce qui est perdu est perdu, se disait-elle en se résignant. Les pertes éprouvées par sa famille au cours de la guerre n'avaient pas de commune mesure avec celle-là. Pourtant Miyako ne voyait aucun moyen de retrouver une telle somme. Elle avait effectué le retrait dans un dessein précis et se sentait désemparée. Deux cent mille yens ! Les journaux en parleraient peut-être, si la personne qui les avait recueillis consentait à le signaler. Le nom et l'adresse de Miyako figurant sur le livret, l'une des deux choses pouvait se produire. Soit une visite de celui qui avait trouvé le sac à main, soit une convocation de la police. Trois ou quatre jours durant, Miyako dépouilla la presse. Nul doute que l'homme qui l'avait suivie ne connût maintenant son nom, et où elle habitait. S'agissait-il donc d'un voleur, décidément ? Dans le cas contraire, il eût persisté à la suivre, qu'il eût ou non ramassé le sac. Ou bien avait-il pris la fuite, décontenancé par le choc ?

L'incident du sac à main s'était produit une semaine environ après l'histoire de Ginza*, quand Miyako avait gagné le tissu blanc pour son tailleur d'été. De toute cette semaine, le vieil Arita n'avait pas mis les pieds chez elle. Il refit son apparition deux jours après la perte du sac.

« Ah ! Monsieur Arita, quelle bonne surprise ! s'exclama Tatsu, courant tout empressée au-devant de lui, pour le débarrasser de son parapluie dégoulinant. Vous êtes venu à pied ?

— Oui. Le temps a changé en chemin. Serait-ce déjà la saison des pluies ?

— Vos douleurs doivent vous tracasser. Sachiko ! Sachiko ! s'écria-t-elle, ajoutant aussitôt : Ah ! C'est vrai, elle prend son bain. »

Puis elle se précipita, nu-pieds, sur les dalles glacées du vestibule pour aider le vieillard à se déchausser.

« Si le bain est prêt, je m'y réchaufferais bien moi-même. Quand il fait aussi humide, et que la température est vraiment par trop basse pour la saison...

— Oui, c'est mauvais, n'est-ce pas ? compléta Tatsu, ses sourcils maigres, au-dessus des yeux minuscules, noués par la compréhension. Nous en avons fait de belles, vraiment ! Comme nous ne vous attendions pas, Sachiko s'est permis de prendre son bain avant vous. Comment allons-nous faire ?

— Ce n'est pas grave.

— Sachiko ! Sachiko ! Sors tout de suite ! Pense à bien écumer la surface de l'eau, n'est-ce pas ? Et éponge bien le carrelage ! »

Elle se rua pour mettre une bouilloire sur le feu et brancher le système de chauffage du bain.

Quand elle revint, le vieux Arita, toujours vêtu de son imperméable, avait allongé les jambes et était en train de les masser.

« Voulez-vous que Sachiko vous frictionne un peu quand vous prendrez votre bain ?

— Et Miyako, où est-elle ?

— Madame a dit qu'elle allait voir les actualités. Il y a un cinéma qui ne donne que ça. Elle devrait être là d'une minute à l'autre.

— Appelle la masseuse, tu veux.

— Bon. La même que d'habitude ?... »

Elle se redressa, alla lui chercher ses vêtements d'intérieur.

« Je suppose que vous vous changerez dans la salle de bain ? Sachiko ! cria-t-elle une fois de plus. Bon, je vais convoquer la masseuse.

— Ta fille en a fini avec le bain ?

— Sûrement, oui. Sachiko ! »

Quand Miyako rentra, à peu près une heure plus tard, le vieil Arita se faisait masser, étendu sur le lit du premier étage.

« J'ai mal, dit-il à voix basse. Quelle idée, de sortir par cette saleté de pluie ! Prends un bain, toi aussi, ça te fera du bien.

— Oui, c'est vrai. »

Elle s'assit à même le sol, adossée tant bien que mal à l'armoire. En une huitaine de jours, le visage du vieillard avait pris un aspect livide, épuisé, des taches brunâtres marquaient les joues et les mains.

« Je suis sortie pour voir les actualités. Ça me fascine. Puis en route

j'ai changé d'avis, j'ai eu envie de me faire laver les cheveux. Mais comme le salon était fermé... »

Elle regarda ceux du vieillard, apparemment lavés de frais :

« Tu embaumes la lotion capillaire !

— Sachiko se parfume beaucoup, non ?

— Elle aurait une odeur plutôt forte, semblerait-il.

— Hum ! »

Miyako redescendait prendre son propre bain et se fit un shampooing. Elle appela Sachiko pour que celle-ci lui séchât les cheveux avec une serviette.

« Tu en as de mignons pieds, Sachiko ! »

Miyako, qui avait les coudes appuyés sur les genoux, allongea le bras pour toucher un des petons offerts à sa vue. Le tremblement de la jeune fille se communiqua à l'épaule nue de Miyako. Sachiko, qui tenait peut-être en cela de sa mère, ne faisait guère de différence entre le tien et le mien. Mais ce qu'elle s'appropriait des affaires de Miyako, se réduisait à quelques vieux tubes de rouge à lèvres, un peigne édenté, déjà jeté au panier, quelques épingles à cheveux égarées. Miyako comprenait que ces menus larcins n'étaient dus qu'à l'adoration, et qu'à l'envie que sa propre beauté inspiraient à Sachiko.

Au sortir du bain, elle passa une courte veste sur un kimono léger, à motif de chardons sur fond blanc. Après quoi elle frictionna les jambes du vieillard, se demandant si l'opération deviendrait son pain quotidien, au cas où elle irait vivre dans sa maison à lui.

« Elle est douée, cette masseuse ?

— Pas du tout ! Celle qui vient chez moi est infiniment mieux. Consciencieuse, et sachant s'y prendre.

— Une femme...

— Oui. »

Chaque jour, Umeko, la gouvernante, devait elle aussi avoir droit à la séance de massage. À cette idée, la lassitude gagna Miyako et toute énergie se retira de sa main. Le vieil Arita lui prit un doigt et le pressa sur son nerf sciatique, juste à la base. Le doigt fléchit en arrière.

« J'imagine que des doigts aussi minces que les miens ne valent rien.

— Je ne sais pas... Si, je sais que je les aime parce qu'ils sont pleins de jeunesse, pleins de tendresse. »

Un frisson courut le long de l'épine dorsale de Miyako. À nouveau, son doigt s'écarta du point névralgique, et à nouveau le vieil homme l'y ramena.

« Vous ne préféreriez pas des mains plus courtes ? Celles de Sachiko ? Pourquoi ne pas lui donner l'occasion de s'exercer un peu ? »

Le vieil homme se taisait. Miyako se rappela soudain un passage du *Diable au corps,* de Radiguet. Elle avait d'abord vu le film, puis lu le livre. « ... "je ne veux pas causer le malheur de ta vie. Je pleure, parce que je suis trop vieille pour toi !" *(disait Marthe).* Ce mot d'amour était sublime d'enfantillage. Et, quelles que soient les passions que j'éprouve dans la suite, jamais ne sera plus possible l'émotion adorable de voir une fille de dix-neuf ans pleurer parce qu'elle se trouve trop vieille. »

L'amant de Marthe avait seize ans. Et Marthe elle-même avec ses dix-neuf ans, se trouvait être beaucoup plus jeune que Miyako, puisque celle-ci en avait vingt-cinq. Miyako, dont la jeunesse filait comme du sable entre les doigts d'un vieillard, avait été bouleversée par ce passage.

Le vieil Arita déclarait à tout propos qu'elle ne paraissait pas son âge. Et, en fait, non seulement aux yeux prévenus du vieil homme, mais à ceux de n'importe qui elle paraissait plus jeune. Cependant, ce sentiment d'adoration et de jubilation mêlées, voué par le vieillard à la jeunesse de Miyako et qui le poussait à en parler sans cesse, elle parvenait à l'analyser. Arita appréhendait le moment où les traits de la jeune femme perdraient peu à peu de leur fraîcheur, les lignes de son corps de leur pureté. Il paraissait malséant, aberrant même d'imaginer un homme de cet âge, presque septuagénaire, et qui réclame, pour sa maîtresse de vingt-cinq ans, un surcroît de jeunesse. Et, cependant encore, il arrivait que Miyako oubliât de gronder le vieil homme, et qu'elle en vînt, cédant aux hantises de celui-ci, à rappeler de ses vœux sa propre jeunesse. Arita, dans le même moment qu'il convoitait le printemps de Miyako, cherchait avec fièvre une mère en elle. Et là aussi, quoiqu'elle n'entendît pas se prêter à de telles exigences, il arrivait que Miyako succombât à cette caricature de maternité.

Elle se pencha légèrement en avant, bras tendus, pouces appuyés sur les hanches du vieillard, lui-même couché à plat ventre.

« Ne pourrais-tu te mettre debout sur moi ? demanda-t-il. Prends garde seulement en posant les pieds.

— Non, j'aime mieux ne pas le faire... Demandez à Sachiko. Elle est plus menue, et ses petits pieds me semblent plus indiqués.

— C'est une enfant, je la gênerais.

— Mais moi aussi cela me gêne. »

En même temps, elle songeait que Sachiko avait deux ans de moins que Marthe, un de plus que l'amant de celle-ci. Et puis quoi ?

« C'est parce que tu as perdu le pari que tu n'es pas venu plus tôt ?

— Ah ! oui, le pari. » Il tourna la tête avec un mouvement de tortue. « Non, à cause de cette névralgie.

— Et parce que la masseuse de ton quartier est plus habile, c'est ça ?

— Bah ! Peut-être, oui... Et aussi, puisque j'avais perdu, tu ne m'aurais pas laissé dormir la tête sur ton bras. Alors...

— Bon, bon, tu auras la permission. »

Miyako savait très bien qu'à l'âge d'Arita, ce sont ces détails-là les vrais plaisirs : se faire masser les reins et les jambes, enfouir son visage entre les seins d'une jeune femme. Dans la bouche du vieillard, qui à la vérité menait une vie fort active, ces moments passés chez Miyako devenaient ceux de « la liberté de l'esclave ». Mais elle ne pouvait pas ne pas songer, quand il le disait, que c'était de ses propres heures d'esclavage, à elle, qu'il s'agissait.

« C'est bien, maintenant. Tu vas prendre froid avec ce petit kimono », dit le vieil homme, se retournant sur le flanc.

Comme Miyako le prévoyait, la seule mention de son bras, le droit de s'en servir comme oreiller, l'avaient guéri. Elle-même se sentait fatiguée de le masser.

« Que penses-tu, à propos, quand tu te fais suivre par ces messieurs à chapeaux bleus ?

— J'aime bien ça, et la couleur du chapeau n'a rien à y voir, répliqua-t-elle, avec un entrain délibéré.

— S'ils se contentent de te suivre, non, je veux bien le croire. Mais autrement...

— Avant-hier encore. Un type bizarre... Il m'a suivie jusqu'à la pharmacie, et moi j'ai perdu mon sac.

— Allons bon ! Deux hommes dans la même semaine ? »

Tout en disposant son bras comme un oreiller, Miyako hocha la tête. Arita, contrairement à Tatsu, ne paraissait pas trouver suspect qu'elle eût laissé tomber le sac au cours de sa promenade. Peut-

être était-il trop surpris d'apprendre qu'un deuxième individu l'avait suivie, pour se poser des questions. La surprise du vieil homme communiqua à Miyako un sentiment d'euphorie légère et elle se détendit. Lui, cachait le visage dans la poitrine de la jeune femme, et il pressa les tendres seins contre ses tempes :

« À moi, ça ?

— Oui, à toi. »

Sur ces mots puérils, Miyako ne bougea plus, regarda la tête chenue et se mit à pleurer. Elle éteignit la lumière. De l'obscurité surgit le visage de l'homme qui avait ramassé le sac à main. Et lui aussi, comme à l'instant où il se mettait à la suivre, était au bord des larmes. « Aaah !... » Comme si l'homme n'eût pu retenir ce gémissement. Trop bas pour être perceptible, et cependant Miyako ne doutait pas de l'avoir entendu. À l'instant même où, stoppé net, il s'était retourné sur elle, quelque chose dans la couleur des cheveux de l'homme, ses oreilles, sa nuque, lui avait serré le cœur. « Aaah !... » Elle revit sans le voir l'homme prêt à défaillir. Oui, dès la seconde même où elle avait perçu l'inaudible cri, où elle s'était elle-même retournée sur le visage bouleversé, l'homme ne pouvait plus ne pas la suivre. Il paraissait triste et comme perdu dans un monde à part. Pour Miyako, il ne pouvait être question de le suivre sur cette voie, mais elle eut l'impression qu'une ombre échappée de cet homme s'était glissée en elle.

Miyako n'avait jeté qu'un bref coup d'œil par-dessus l'épaule, au premier moment. Ensuite, elle s'était bien gardée de se retourner. Et elle avait oublié les traits de cet homme. Maintenant encore, dans l'obscurité, elle n'en revoyait qu'une ébauche confuse, déformée par les efforts qu'il faisait pour ne pas pleurer.

« C'est de la sorcellerie », marmonna le vieil Arita au bout d'un moment.

Les larmes irrépressibles de Miyako l'empêchaient de répondre.

« Tu es sûre de ne pas être une dangereuse sorcière ? Tous ces hommes qui s'accrochent à toi... Tu ne t'épouvantes jamais toi-même ? Moi, je crois qu'il y a un esprit mauvais en toi...

— Tu es trop lourd. »

Les muscles de sa poitrine se raidissaient. Elle se rappela l'époque, et la nature elle-même était en fleur à ce moment-là, où ses seins avaient commencé à lui faire mal. Elle revoyait, lui semblait-il, dans sa nudité immaculée, ce corps qui était le sien. Miyako pouvait bien,

maintenant, paraître plus jeune que son âge. Son corps n'en accusait pas moins les formes pleines de la femme.

« Et bien méchant, aussi ! Je suppose que c'est ta sciatique ! »

Elle disait n'importe quoi. Tandis que son corps changeait, changeait aussi la pure jeune fille, devenue maintenant une femme amère.

« Pourquoi méchant ? » Il avait pris la remarque au sérieux. « Tu trouves ça drôle, de te faire suivre par des hommes ?

— Mais non, pas du tout.

— Tu n'as pas dit, il y a un instant, que cela te plaisait ? Ce doit être pour te venger, par dépit de fréquenter un vieux comme moi.

— Mais me venger de quoi ?

— Ah ! Comment le savoir ? De ton sort, de ta vie...

— Ça me plaît, ça me déplaît... ce n'est pas si simple.

— Non, en effet. Cela n'a rien de simple de se venger de la vie.

— Et toi, quand tu fréquentes une jeune femme, c'est aussi pour la même raison ?

— Bah !... » Un instant interdit, il reprit : « Il ne s'agit pas de vengeance. Ou, si tu tiens à utiliser le mot, moi, je suis celui à qui l'on en veut : l'objet de cette vengeance. »

Miyako ne lui prêtait qu'une attention distraite. Ayant déjà annoncé la perte de son sac, elle pourrait peut-être avouer que celui-ci contenait une forte somme, et le vieil Arita la lui rembourserait. Mais quand même, deux cent mille yens ! Quel chiffre devait-elle donner ? Certes, l'argent venait du vieillard. Mais ce n'en était pas moins les propres économies de Miyako. Elle avait le droit d'en user à sa guise. Si elle disait qu'elles devaient permettre d'envoyer Keisuké, son frère cadet, à l'Université, sans doute lui serait-il plus facile de faire céder le vieil homme.

Enfants déjà, on leur disait qu'ils s'étaient trompés de sexe. Lui était une fille, et elle un garçon. Mais elle avait accepté de se faire entretenir par le vieil Arita, et était devenue paresseuse, craintive. Sans doute parce qu'en acceptant, elle avait renoncé à tout espoir. « Compte les mille charmes de ta maîtresse, avec ta femme il n'en est pas besoin. » Lisant le vieux dicton, Miyako avait senti s'abattre sur elle un voile de tristesse et de désespoir. L'orgueil même de sa beauté, elle l'avait perdu. Et c'était peut-être lui, cet orgueil, qui renaissait quand elle se laissait suivre par un homme. En même temps, elle se rendait bien compte que ce ne sont pas seulement les

apparences qui attirent un homme. Qui sait si le vieil Arita n'avait pas raison, quand il prétendait qu'un halo maléfique se dégageait de la jeune femme.

« Tu cours de gros risques, en tout cas, reprit le vieil homme. Te faire suivre comme ça par le premier venu ! Tu ne crois pas que c'est tenter le diable ?

— Oui, peut-être, acquiesça-t-elle docilement. Peut-être y a-t-il, au sein même de la race humaine, une race de démons, qui serait tout à fait inhumaine. Peut-être existe-t-il dans notre monde même un autre monde, peuplé d'esprits mauvais.

— Et tu sens ces choses-là ? Tu m'effraies... Il t'arrivera malheur. Je crains que tu ne connaisses pas une mort naturelle.

— Je me demande si mes frères et sœurs ne sont pas plus ou moins comme moi. Même mon plus jeune frère, qui est doux comme une fille. Il a déjà rédigé son testament.

— Mais pourquoi ?

— Bah ! Des sottises. C'était au printemps dernier... Il croyait qu'il ne pourrait pas aller à la même université que son meilleur ami. Mizuno, cet ami, appartient à une bonne famille, et il est très intelligent par ailleurs. Il avait promis d'aider mon frère au moment du concours d'entrée. Il voulait même lui rédiger ses copies. Et Keisuké, ce n'est pas du tout qu'il travaille mal, mais il a peur. Il était persuadé qu'à peine dans la salle d'examens, il s'évanouirait. De sorte que c'est bel et bien ce qui s'est passé. Et de plus, il craignait de ne pas être admis à l'Université, même en réussissant le concours.

— C'est la première fois que tu m'en parles.

— Et pourquoi t'en parler ? Ça n'aurait servi à rien. »

Miyako fit une pause avant de poursuivre :

« Mizuno, lui, n'a aucun problème, avec son intelligence. Tandis que ma mère a dû payer pour que mon frère puisse rentrer. Quand il a été admis, pour fêter ça, je les ai invités à dîner dans le quartier d'Ueno*. Après, nous sommes allés au zoo, voir les cerisiers en fleur. Je veux dire mon frère, Mizuno, et la petite amie de Mizuno...

— Oh ?

— Enfin, sa petite amie... c'est tout juste si elle a quinze ans. Un homme m'a suivie, là-bas. Il était avec sa femme et ses enfants, et il les a plantés là pour me courir après ! »

Le vieil Arita, visiblement stupéfié, l'interrompit :

« Mais comment peux-tu agir ainsi ?

— Quoi, ainsi ? Je suppose que j'avais l'air triste, parce que Mizuno et sa petite amie me faisaient envie, c'est tout. Je n'y suis pour rien.

— Bien sûr que si, tu y prends plaisir !

— Non, tu es méchant. Je n'y prends aucun plaisir. Quand j'ai perdu mon sac, par exemple, j'avais très peur. Je m'en suis servie pour frapper ce type. Ou je le lui ai lancé, je ne sais plus. Je n'étais pas dans mon état normal. Le sac contenait une grosse somme, grosse pour moi en tout cas. Maman a été obligée d'emprunter à un ami de mon père quand il a fallu faire admettre Keisuké, et elle ne savait plus comment rembourser. Alors j'ai voulu l'aider, et c'est justement en sortant de la banque, après avoir retiré cet argent, que ça s'est passé.

— Combien y avait-il ?

— Cent mille yens. »

Miyako retint son souffle. Elle n'avait annoncé que la moitié de la somme, sans même réfléchir.

« Eh bien, ce n'est pas rien ! Et tu te les es fait voler par cet homme... ? »

Dans le noir, elle acquiesça. Le vieil homme percevait le frissonnement de ses épaules, le galop affolé de son cœur.

Et, cependant, Miyako s'en voulait de n'avoir mentionné que la moitié de la somme. À son humiliation, se mêlait un indistinct sentiment de frayeur. La main du vieillard la caressait avec tendresse. Miyako savait donc qu'au moins cette moitié de la somme lui serait remplacée, mais ses larmes n'en coulèrent que de plus belle.

« Allons, ne pleure pas. Mais dis-toi quand même que tout cela pourrait très mal finir, à force de se répéter. Tu me parles de ces hommes qui te suivent... Sauf que tout ce que tu racontes à ce sujet est un tissu de contradictions, tu ne crois pas ? » demanda-t-il, d'un ton de remontrance bienveillante.

Il s'endormit la tête sur le bras de Miyako. Mais celle-ci ne parvenait pas à trouver le sommeil. La pluie fine de juin tombait sans discontinuer. Il eût été malaisé de deviner l'âge du vieil Arita, par le seul bruit de sa respiration quand il dormait. Miyako retira le bras. Pour cela, elle dut soulever légèrement la tête du vieil homme de sa main libre, mais il ne s'éveilla pas. Le spectacle de ce vieux misogyne paisiblement endormi à côté d'elle, et abandonné tout entier à une femme, lui remit en mémoire ce mot de « contradiction », employé

justement par lui, et sa propre honte à elle. Miyako, sans qu'on le lui eût jamais appris, savait que le vieillard était misogyne. Sa femme s'était suicidée, dans un accès de jalousie, alors qu'il n'avait même pas quarante ans. Aussi, que la haine de ce sentiment se fût ou non enracinée en lui, il suffisait, depuis cette époque, qu'une femme en montrât la moindre trace pour qu'il prît aussitôt ses jambes à son cou. Miyako, à la fois par amour-propre et par désespoir, n'entendait pas se laisser aller à quelque jalousie que ce fût vis-à-vis du vieil Arita. Mais elle était femme, et susceptible à ce titre de s'abandonner parfois à des propos inconsidérés. Le visage du vieillard, alors, reflétait une telle horreur, que l'ombre de jalousie se glaçait, ne laissant en Miyako que tristesse et désabusement. Cependant, la misogynie du vieil homme ne devait pas être attribuée uniquement à sa crainte de la jalousie, pas plus qu'elle ne paraissait devoir l'être à son âge. Miyako se demandait parfois comment une femme pouvait manifester de la jalousie vis-à-vis d'un homme aussi foncièrement hostile aux femmes, et elle tournait en dérision ses propres sentiments. Mais si elle pensait à la différence d'âge entre elle et Arita, elle trouvait plus extravagant encore le fait de se demander si celui-ci était pour, ou contre les femmes.

Non sans envie, Miyako se rappelait l'ami de son frère et sa petite bien-aimée. Elle connaissait déjà, par Keisuké, l'existence de la jeune fille, Machié, mais ne l'avait vue pour la première fois que ce jour-là, quand ils fêtaient l'inscription de Keisuké à l'Université.

« Je n'ai jamais rencontré de fille aussi belle et aussi pure, avait déclaré ce dernier un peu plus tôt.

— Un amant à quinze ans, pourtant, c'est précoce ! Il est vrai que si on dit quinze, ça veut dire qu'elle est en fait dans sa seizième année. Mais les filles d'aujourd'hui ont bien de la chance. Quinze ans, et déjà un petit ami ! »

Elle avait ajouté la dernière remarque comme pour adoucir la première.

« Mais dis-moi, Kei-chan[1], tu peux la reconnaître, toi, la vraie pureté chez une fille ? reprit-elle. Ça ne se voit pas si facilement, tu ne crois pas ?

— Moi, je peux très bien la voir, ne t'en fais pas.

1. Diminutif affectueux de Keisuké.

— D'ailleurs c'est quoi, la pureté d'une femme ? Explique-moi ça un peu.

— Bah ! Avec des mots...

— C'est toi, tu sais, qui te fais de Machié cette idée-là.

— Quand tu l'auras rencontrée tu comprendras.

— Tu oublies que les femmes sont méchantes. Elles ne font pas preuve de ta belle indulgence ! »

Ces propos avaient-ils frappé Keisuké ? Ce fut lui et non Mizuno qui s'empourpra, perdit contenance quand Miyako fit la connaissance de Machié. Ne pouvant se permettre d'inviter dans sa propre maison les amis de son frère, le rendez-vous avait été fixé chez leur mère à tous deux.

« Kei-chan, tu avais raison au sujet de Machié. »

Elle l'aidait, dans une pièce du fond, à passer son uniforme flambant neuf d'étudiant.

« Oui ? Allons bon, j'ai oublié de mettre d'abord mes chaussettes. »

Il s'assit à même le sol. Miyako s'accroupit devant lui, disposant en corolle sa jupe plissée bleu marine.

« Pense à féliciter Mizuno pour sa propre admission. Je lui ai dit de venir avec Machié.

— Bien sûr », acquiesça-t-elle.

Ce timide petit frère, qu'elle soupçonnait d'être secrètement épris de Machié, l'émouvait.

« Les parents de Mizuno sont on ne peut plus opposés à ce qu'ils se fréquentent. Ils auraient même écrit à sa famille à elle... Et ses parents, ceux de Machié, auraient trouvé la lettre grossière à ce qu'il paraît. Ils se sont mis dans tous leurs états. Même aujourd'hui, c'est en se cachant d'eux qu'elle a pu venir », expliquait son frère avec feu.

Machié portait une de ces marinières chères aux étudiantes. Elle avait acheté, pour célébrer l'inscription de Keisuké à l'Université, un petit bouquet de pois de senteur, et on l'avait placé sur le bureau de celui-ci, dans un vase de cristal.

On était convenu de n'aller qu'après la tombée de la nuit voir les cerisiers en fleur, au parc d'Ueno, de sorte que Miyako emmena tout le monde dans un restaurant chinois, non loin du parc.

Le parc lui-même était rempli d'une telle foule qu'on pouvait à peine avancer. Les cerisiers avaient l'air malades, les rameaux en fleur, tout rabougris. Et, cependant, la lumière artificielle mettait en

valeur le rose des pétales. Machié, qu'elle fût naturellement silencieuse ou que la présence de Miyako l'embarrassât, parlait peu. Elle en vint pourtant à raconter comment elle voyait ces mêmes fleurs jonchant profusément les massifs d'azalées, dans le jardin de ses parents, le matin quand elle se levait, et à quel point elle trouvait cela joli. Ou encore, tandis qu'elle arrivait chez Keisuké, comment le soleil flottait parmi les cerisiers en fleur au bord du fossé, semblable au jaune d'un œuf.

Ils descendaient les marches de pierre, près du temple de Kiyomizu*, là où les passants se font plus rares, et où ne parvient plus qu'à peine la lumière des lampadaires, et Miyako disait à Machié :

« Je devais avoir trois ans, quatre ans... Nous avions découpé des grues en papier, maman et moi, et étions venues les accrocher ici, au mur du temple. C'était un vœu pour que mon père guérît. »

Machié ne soufflait mot, mais elle s'arrêta en même temps que Miyako, à peu près au milieu de l'escalier, pour se retourner vers le temple. En bas, sur la route qui mène au musée, la cohue interdisait le passage, de sorte qu'ils prirent par le zoo. Ils reconnurent, aux torchères qui le flanquent sur toute sa longueur, le chemin dallé du sanctuaire Tôshôgû* et s'y engagèrent. De chaque côté, l'ombre projetée par les lanternes de pierre, et au-dessus de cette ombre le long ruisseau des cerisiers en fleur. Derrière les lanternes, sur les pelouses, des groupes venus admirer les fleurs formaient des cercles. Des bougies allumées au milieu semblaient présider aux libations.

Lorsqu'un ivrogne s'avançait en chancelant dans leur direction, Miyako se plaçait devant Machié pour la protéger. Keisuké lui-même, un peu plus loin, s'interposait entre elles et le pochard dans une attitude de défense. Et tandis qu'ils manœuvraient pour contourner ce dernier, Miyako se tenait très fort à l'épaule de son frère, songeant en elle-même qu'elle ne lui connaissait pas ce courage.

La lumière des torchères rehaussait encore la beauté de Machié. Très grave, lèvres étroitement closes, la teinte imprimée à ses joues par l'éclairage suggérait une vierge en prière.

« Miyako ! »

La jeune fille, tout à coup, se dissimula derrière celle-ci, se collant presque contre elle.

« Eh bien ? Qu'y a-t-il ?

— Une camarade de classe, avec son père... Elle habite juste à côté de chez moi.

— Et c'est pour ça que tu te caches ? »

En même temps, elle se retourna et prit la main de Machié. Incapable de la lâcher, elle continua à marcher ainsi. Elle avait failli s'exclamer au moment où elle la touchait. Il s'agissait d'une main féminine, pourtant, mais la sensation était délicieuse. Miyako aimait à la garder dans la sienne, toute douce et fraîche, et la beauté de la jeune fille lui remplissait le cœur.

« Comme tu as l'air heureuse, Machié », dit-elle seulement.

La jeune fille secoua la tête.

« Comment, tu ne l'es pas ? »

Très surprise, Miyako la dévisageait. Les yeux de la jeune fille chatoyaient dans la lumière des torchères :

« Toi, tu aurais des raisons de ne pas être heureuse ? »

Machié ne répondit pas. Elle retira sa main. Combien d'années avaient passé, depuis que Miyako s'était trouvée marcher ainsi, main dans la main d'une autre fille ?

Mizuno, elle l'avait déjà vu souvent, et n'avait d'yeux ce soir-là que pour Machié. Le déchirement qu'elle éprouvait à regarder la jeune fille lui donnait envie de partir, loin, le plus loin possible. L'eût-elle croisée dans la rue, sans doute se fût-elle longuement retournée sur Machié pour la contempler. Était-ce donc ce même sentiment, poussé à son paroxysme, qui attachait les hommes aux pas de Miyako ?

Dans la cuisine, un bruit de poterie qui tombe ou que l'on renverse s'imposa à l'attention de Miyako. Ce soir encore, la gent souris faisait des siennes. Il y en avait plus d'une. Trois ou quatre peut-être. Elle imagina leurs corps trempés par la pluie de juin et portant la main à ses cheveux lavés de frais, encore humides et froids, les pressa imperceptiblement.

Le vieil Arita bougea comme si le thorax lui faisait mal. Son corps se tordait avec une violence croissante.

« Allons, ça recommence ! » pensa la jeune femme.

Elle s'écarta sur le lit, fronçant les sourcils... Le vieillard gémissait souvent dans son sommeil, Miyako en avait l'habitude. Les épaules agitées de mouvements convulsifs, comme un homme qu'on étrangle, il esquissa avec le bras le geste de repousser et frappa durement au cou la jeune femme. Il continuait à se plaindre. Miyako eût pu le

secouer pour l'éveiller, mais elle demeura immobile, rigide, sentant monter en elle quelque chose qui ressemblait à de la cruauté.

« Aah !... Aaah !... »

Le vieillard criait son appel, tandis que ses mains battaient l'air, cherchant en rêve le corps de Miyako. Parfois, s'il parvenait à se raccrocher à elle, il arrivait qu'il se calmât, sans même s'être réveillé. Mais, cette nuit-là, ses propres cris l'arrachèrent au sommeil.

« Aah ! »

Il secoua la tête et, rompu, se rapprocha de Miyako. La jeune femme infléchit avec tendresse les formes de son corps pour l'accueillir. Tout cela était si habituel qu'elle ne se soucia même pas de dire : « Tu gémissais en dormant, tu as fait un cauchemar ? » Cependant le vieillard demanda d'un air inquiet :

« J'ai parlé ?

— Non, non, tu as un peu gémi, c'est tout.

— Ah ! bon. Et toi, tu ne t'es pas encore endormie ?

— Non.

— Ah ! bon... Merci. »

Il glissa le bras de Miyako sous son propre cou :

« Au moment de ces pluies de juin, ça ne fait qu'empirer. Et c'est aussi à cause de la saison que tu ne dors pas. »

Il ajouta, comme s'il avait honte :

« Je craignais de t'avoir réveillée avec mes cris.

— Tu sais bien que même si je dors, je me réveille toujours pour toi. »

La clameur du vieil homme avait porté jusqu'au rez-de-chaussée, tirant Sachiko de son sommeil.

« Maman, maman, j'ai peur ! »

Toute frissonnante, elle se cramponnait à Tatsu. Celle-ci l'empoigna par l'épaule et se dégagea :

« Pourquoi donc, peur ? C'est Monsieur. Et la peur, tu sais bien que c'est lui qui l'éprouve. C'est même pour ça qu'il ne veut pas dormir seul. Qu'il emmène Madame même en voyage et qu'il la chouchoute autant. Sinon il n'aurait plus besoin d'une femme, à son âge. Il souffre de cauchemars et c'est tout. Il n'y a pas de quoi avoir peur. »

Une route qui monte, et six ou sept moutards, garçons et filles, en train de batifoler. Trop jeunes pour l'école proprement dite, sans doute revenaient-ils d'une maternelle. Les uns et les autres, ceux qui avaient un bâton et ceux qui faisaient seulement semblant, affectaient de marcher en s'aidant d'une canne, les reins tout tordus :

« Pépé, Mémé, y peuvent plus marcher... Pépé, Mémé, y peuvent plus marcher... » chantaient-ils en chœur, avançant d'un pas chancelant.

Inlassables ils reprenaient le même refrain. Ce qu'ils y voyaient de comique était incompréhensible. Mais, à la vérité, il ne s'agissait déjà plus tout à fait d'un jeu. Les enfants se laissaient prendre au sérieux de leur propre manège. Peu à peu les mouvements s'exagéraient. Une des petites filles, à force de tituber, tomba :

« Ouï ! Aïe ! Oh ! que j'ai mal ! »

Elle se frotta les reins tout à fait comme une aïeule, puis se redressa et de nouveau se joignit au chœur :

« Pépé, Mémé, y peuvent plus marcher !... »

Tout en haut de la côte, on arrivait à une petite butte, où des pins clairsemés surplombaient le gazon. Ils n'étaient pas de très grande taille, mais les proportions et le dessin de leurs branches rappelaient ceux que l'on voit sur les cloisons mobiles et les paravents d'autrefois. Ce soir-là, on eût dit qu'ils dérivaient dans le ciel de printemps.

Les enfants, au milieu de la route, montaient en vacillant à la rencontre du ciel. Quelques embardées qu'ils décrivissent, ils n'avaient rien à craindre des voitures, aussi rares que les passants. On tombe parfois sur ce genre d'endroit, dans les quartiers résidentiels de Tôkyô. Ce soir de printemps, gravissant eux aussi la côte, il n'y avait qu'une jeune fille, accompagnée d'un chien Shiba*. Ou plutôt non, s'y trouvait une autre personne encore : Momoi Ginpei, occupé à suivre la jeune fille. Mais constituait-il encore une personne intacte,

authentique, occupé et absorbé qu'il était dans l'objet de la poursuite ?

La jeune fille montait sous les frondaisons des ginkgos, alignés le long de l'unique trottoir. De l'autre côté de la route, l'asphalte ne s'arrêtait qu'au pied d'un mur qui, du bas jusqu'en haut de la côte, délimitait une immense propriété. Du côté des arbres, une autre propriété immense, avec, dans le fond, un de ces palais érigés par l'aristocratie avant la guerre. Au-delà du trottoir était creusé un profond fossé, bordé d'un muretin de pierre : peut-être l'équivalent, en réduction, des douves d'un château. Et, au-delà du fossé lui-même, une butte à faible pente supportait une pinède, de tout petits arbres. Ceux-ci, naguère, avaient dû être entretenus avec beaucoup de soin, et gardaient des traces de leur splendeur passée. Dominant la petite pinède, on distinguait un mur blanc, bas, crêté de tuiles. Au bord de la route, les ginkgos s'élançaient à une bonne hauteur. Les bourgeons à peine éclos laissaient nue l'extrémité des branches. Trop mince encore, l'écran formé par celles-ci filtrait inégalement le soleil couchant, selon l'élévation et l'orientation des branches. Elles formaient au-dessus de la jeune fille un toit tout en rayons d'un vert d'une exquise fraîcheur.

La jeune fille portait un pull-over en laine blanche, et un pantalon ajusté en gros coton d'un gris délavé, dont les revers retroussés montraient la rutilante doublure à carreaux. Entre le pantalon porté court et les chaussures basses, apparaissait la blancheur de la peau. Les cheveux de la jeune fille, noués avec négligence, retombaient en arrière, découvrant la nuque pure, sans défaut. L'une de ses épaules penchait, infléchie en avant par le chien qui tirait sur sa laisse. Ginpei était envoûté par la séduction irréelle de cette jeune fille. La seule couleur de sa peau, aperçue entre les revers à carreaux rouges et les chaussures d'épaisse toile blanche, lui poignait tant le cœur qu'il eût voulu ou mourir, ou supprimer la jeune fille. Il se rappela la Yagoï de jadis, dans le village où il était né, et Tamaki Hisako, quand celle-ci était son élève. Mais il lui semblait, maintenant, qu'il n'était même pas possible de les comparer à la jeune fille. Yagoï avait le teint clair, mais mat. La peau d'Hisako se réchauffait d'un reflet profond, mais avec quelque chose d'opaque. Hisako n'avait pas non plus l'aura plus qu'humaine qui enveloppait l'adolescente. Et comme ils étaient lointains, le jeune garçon qui jouait avec Yagoï, le

professeur qui recherchait la compagnie d'Hisako. Ginpei, maintenant, se retrouvait le cœur déchiré, loque humaine en proie à tous les vents du sort. Quoique ce fût un soir de printemps, ses paupières fatiguées débordaient de larmes, comme s'il lui eût fallu lutter contre des rafales glaciales, et il haletait tandis qu'il gravissait la pente pourtant clémente. Ses jambes sans force se gainaient de plomb, l'empêchant de rattraper la jeune fille. Pourquoi, alors qu'ils se trouvaient encore à mi-pente, ne pouvait-il à tout le moins marcher près d'elle, lui parler... de n'importe quoi, de son chien par exemple. Maintenant ou jamais, lui semblait-il. Et à peine parvenait-il à croire que cette occasion lui fût offerte.

Il agita la main droite, paume ouverte. Il avait pris cette habitude à force de s'exhorter lui-même, à voix haute, tout en marchant. Mais c'était aussi parce qu'il venait de se rappeler la sensation, au creux de sa main, d'un corps tiède de souris, petit cadavre aux yeux exorbités, un filet de sang dégouttant du museau. Chez Yagoï, au bord du lac, le terrier japonais en avait attrapé une dans la cuisine. La bestiole morte dans la gueule, il était resté en attente, ne sachant visiblement qu'en faire, jusqu'au moment où la mère de Yagoï était venue le gronder et lui donner une tape sur le crâne. Docilement il avait lâché la petite bête, prêt cependant à courir la reprendre sur le plancher où elle gisait. Alors Yagoï avait enlevé le chien dans ses bras.

« C'est bien, c'est très bien. Brave toutou, brave toutou », disait-elle pour le calmer.

Puis elle avait intimé à Ginpei :

« Gin-chan[1], débarrasse-nous de cette souris, tu veux. »

Affolé, il avait ramassé l'animal, notant qu'une ou deux gouttes de sang maculaient le plancher. Le petit cadavre encore chaud l'inquiétait. Les yeux, quoiqu'ils saillissent hors des orbites, demeuraient ceux d'une mignonne petite souris.

« Allons, jette-la vite !

— Mais où... ?

— N'importe, dans le lac ! »

Alors, il courut jusqu'à la rive du lac, tenant la souris par la queue, et la lança de toutes ses forces. Il perçut, dans l'obscurité, le bruit

1. Diminutif affectueux de Ginpei.

de sa chute, un bruit d'une affreuse tristesse, et prit ses jambes à son cou sans demander son reste.

« Elle ne m'est rien, Yagoï. La fille de mon oncle et c'est tout », pensait-il, profondément ulcéré.

Il avait douze ou treize ans à ce moment-là. La souris le hanta dans son sommeil.

Quant au terrier, après cet exploit, il ne laissa plus passer un jour sans se mettre en embuscade dans la cuisine. On eût dit qu'il avait oublié tout le reste. Quoi qu'on lui dît, il comprenait : « souris » et se ruait vers son terrain de chasse. Le perdait-on de vue, on pouvait être sûr de le retrouver quelque part dans la cuisine. Mais, bien entendu, tout cela ne l'avait pas transformé en chat. La seule vue d'une souris, se faufilant d'étagère en pilier, rendait le terrier hystérique et déchaînait ses glapissements. Apparemment, c'était surtout dans son crâne que trottinait une souris perpétuelle. Et ce chien, dont les yeux mêmes paraissaient avoir changé de couleur, Ginpei l'avait pris en haine. Il subtilisa, dans la boîte à couture de Yagoï, une aiguille à laquelle pendait un fil rouge, et guetta l'occasion d'en transpercer la mince oreille du terrier. Sans doute, ferais-je mieux d'attendre le moment où je m'en vais, réfléchissait-il. Quand l'explosion se produirait, et qu'on retrouverait l'aiguille et son rouge empennage fichés dans l'oreille du chien, les soupçons porteraient peut-être sur Yagoï. Mais, quand il voulut en venir au fait, l'animal détala en hurlant et Ginpei dut abandonner son projet. Il cacha l'aiguille à coudre dans sa poche et regagna sa propre maison. Chez lui, il dessina sur une feuille de papier Yagoï et le chien, y cousit quelques points avec le fil rouge, puis rangea le tout dans un tiroir de son bureau.

Ginpei s'était rappelé ce chien preneur de souris, alors qu'il rêvait d'adresser la parole à la jeune fille, au sujet de son chien à elle ou de n'importe quoi. Ne les aimant pas, en vérité, il n'avait pas grand-chose d'intéressant à dire à propos de chiens. Il était persuadé que le Shiba* le mordrait s'il s'approchait. Mais il va de soi que ce n'était pas pour cette raison qu'il échouait à rattraper la jeune fille.

Sans même interrompre sa marche, l'adolescente se pencha et détacha le Shiba. Se voyant libre, il s'élança droit devant lui, fit volte-face, puis croisa toujours courant la jeune fille et ne s'arrêta qu'aux pieds de Ginpei, dont il flaira les chaussures. Ginpei bondit en poussant un cri :

« Aah !

— Fuku ! Fuku ! »

L'adolescente s'efforçait de rappeler le chien.

« Aah ! Au secours !

— Fuku ! Fuku ! »

Ginpei était livide. Le chien retourna vers sa maîtresse.

« Bon sang, il m'a fait une belle peur ! »

Il chancela, s'accroupit. Il cherchait, par toute cette pantomime, à retenir l'attention de la jeune fille. Mais un malaise bien réel l'étourdit et il ferma les yeux. Son cœur battait avec violence, il se sentait pris de nausées. Il s'étreignit le front et entrouvrit les paupières. La jeune fille avait remis le chien en laisse, et gravissait à nouveau la côte, sans un regard en arrière. Ginpei enrageait d'humiliation. Le chien pressentait la hideur de ses pieds, c'est pour cela qu'il était venu le flairer, imagina-t-il.

« Qu'il crève ! Moi, je vais lui coudre l'oreille à celui-là ! »

Il marmonnait, tout en se mettant à courir. Mais avant même qu'il eût rattrapé la jeune fille, sa colère s'était dissipée. Il l'appela d'une voix rauque :

« Mademoiselle ! »

Elle tourna la tête, faisant voler sa queue de cheval. Quand il vit l'adorable nuque, le visage exsangue de Ginpei se colora :

« Vous en avez un beau chien, mademoiselle... De quelle race est-il ?

— C'est un Shiba.

— Un Shiba de quelle région ?

— De Kôshû*.

— Il est à vous ? Vous le promenez tous les jours à la même heure ?

— Oui.

— Et toujours ici, sur cette route ? »

La jeune fille ne répondit pas, sans pour cela paraître se méfier particulièrement de Ginpei. Il se retourna vers le bas de la colline. De toutes ces maisons, laquelle pouvait être la sienne ? Il semblait qu'il y eût tant de foyers paisibles, heureux, blottis dans la jeune verdure.

« Il attrape les souris, votre chien ? »

Le visage de l'adolescente ne s'égaya pas.

« Je sais bien que ce sont les chats, et non les chiens, qui attrapent

les souris. Mais certains chiens aussi, figurez-vous. Il y en avait un chez nous, jadis, qui y arrivait très bien. »

Elle ne daignait pas lui accorder un regard.

« Comme c'était un chien, malgré tout, il ne les mangeait pas quand il en attrapait. J'étais moi-même un enfant, dans ce temps-là, et ça me soulevait le cœur, d'être obligé d'aller jeter cette souris. »

Tandis qu'il tenait, et s'entendait tenir ces propos peu ragoûtants, Ginpei revoyait le petit cadavre, avec son filet de sang au museau. On apercevait les dents blanches et serrées.

« C'était un terrier japonais. Avec des pattes grêles, arquées, perpétuellement tremblantes. Je le détestais. Il y en a de toutes sortes, des chiens, comme des hommes, non ? En tout cas, le vôtre est bien heureux, de pouvoir se promener comme ça avec vous ! »

Avait-il donc oublié sa toute récente frayeur ? Tout en parlant, il se pencha et affecta de flatter le dos du chien. La jeune fille, d'un mouvement preste, fit passer la laisse de la main droite à la main gauche, soustrayant l'animal aux avances de Ginpei. Celui-ci, à l'instant où le chien changeait de place sous ses yeux, dut se retenir de toutes ses forces pour ne pas enlacer les genoux de la jeune fille. Mais elle reviendrait avec son chien, chaque jour, gravir la pente de la colline, sous les frondaisons des ginkgos. Maintenant, au moins, il avait cette assurance... Ah ! Pouvoir la contempler, bien dissimulé quelque part sur le petit tertre. Cet espoir tout neuf l'arracha à ses idées de violence. Plus calme maintenant, il imaginait, sur le tertre, la fraîcheur de l'herbe où il s'étendra, absolument nu... Et la jeune fille, pour l'éternité, monte vers lui... Quelle indicible extase !...

« Pardon de vous avoir importunée. Vous avez un très joli chien, et comme moi aussi je les aime... Sauf ceux qui s'en prennent aux souris, bien sûr ! »

La jeune fille demeurait indifférente. Elle repartit, avec son chien, escalader le tertre, à l'extrémité de la route, foulant aux pieds l'herbe tendre. Venant de la direction inverse, apparut un jeune homme, un étudiant. Ginpei crut défaillir de stupeur quand il vit la jeune fille tendre le bras, prendre la main de l'étudiant. Ainsi, sous couvert promener le chien, c'était vers ce rendez-vous qu'elle se hâtait !

Et c'était l'amour qui faisait si chatoyants, si mouillés, les yeux noirs de la jeune fille. La brusquerie de la découverte avait assommé Ginpei. Les yeux se changèrent en un lac noir :

« Je voudrais nager dans la limpidité de ces yeux, me plonger tout entier dans ce lac de ténèbres. »

Étrangement enlacés, l'adoration et le désespoir s'abattaient en même temps sur lui. Accablé, il reprit sa marche, puis à son tour gravit la butte et se coucha dans l'herbe pour regarder le ciel.

L'étudiant était Mizuno, l'ami du frère de Miyako, et la jeune fille, Machié. Il s'en fallait d'une dizaine de jours encore que Miyako invitât son frère, Mizuno et Machié à célébrer l'admission des deux garçons à l'Université, et à aller voir, de nuit, dans le parc d'Ueno*, les cerisiers en fleur.

Mizuno lui aussi jugeait incomparable le liquide chatoiement des yeux de Machié. Il lui semblait s'abîmer dans ces prunelles qui dévoraient tout l'œil.

« Dès le matin, je voudrais te voir, disait-il à la jeune fille. Voir tes yeux au moment où tu les ouvres. Comme ils doivent être beaux alors ! Explique-moi comment ils sont.

— Tout gonflés de sommeil, j'imagine.

— Sûrement pas ! répliqua Mizuno, refusant de la croire. Moi en tout cas, à l'instant même où je me réveille je voudrais pouvoir te regarder. »

La jeune fille hocha la tête.

« Jusqu'à présent, je savais que je te verrais à l'école un peu moins de deux heures après m'être éveillé, ajouta-t-il.

— Tu m'as déjà dit cela. Et maintenant, moi aussi quand je me réveille je pense au fond de moi : Dans moins de deux heures !

— Donc tu ne peux pas avoir l'air endormie.

— Ah ! je ne sais pas...

— C'est un beau pays notre Japon, non ? Où l'on rencontre des gens avec des yeux noirs comme les tiens. »

Ce noir profond accusait encore la grâce des sourcils et des lèvres. Quant à la chevelure de Machié, on eût dit qu'elle empruntait un surcroît de lustre au sombre chatoiement des yeux.

« Qu'as-tu raconté à tes parents ? Que tu allais promener le chien ?

— Je ne leur ai rien dit. Mais il était avec moi, et d'ailleurs la façon dont je suis habillée suffit.

— Ce n'est pas trop risqué, de nous rencontrer aussi près de chez toi ?

— Je n'aime pas tromper mes parents, de toute façon. Mais s'il n'y avait pas le chien, je ne pourrais pas sortir. Et à supposer que je

puisse m'échapper, je paraîtrais si troublée, en rentrant, qu'on me percerait tout de suite à jour. Mais tes parents à toi ? Est-ce qu'ils ne sont pas encore plus intraitables ?

— Ah ! Parlons d'autre chose. Nous sommes bien obligés, l'un comme l'autre, de retourner à la maison. Au moins quand nous sommes ensemble n'en parlons pas, ce serait trop bête. Tu ne dois pas disposer de beaucoup de temps, si en principe c'est la promenade du chien ? »

Elle acquiesça. Ils s'assirent tous les deux dans l'herbe, et Mizuno prit le chien sur ses genoux.

« Fuku te reconnaît, maintenant.

— Imagine un peu si les chiens parlaient ! Il raconterait tout, et nous ne pourrions plus nous voir, à partir d'aujourd'hui !

— Ça ne changerait rien, puisque de toute façon je t'attendrais. J'ai décidé que j'irai à la même université que toi. Alors ce sera encore : "Dans moins de deux heures !" quand nous nous réveillerons... Tu ne crois pas ?

— Dans moins de deux heures... répéta tout bas Mizuno. Un jour, nous ferons en sorte de n'avoir même pas ces deux heures à attendre... !

— Maman n'a pas confiance, elle dit que nous sommes trop jeunes. Et moi, je suis heureuse de t'avoir connu trop jeune ! Je voudrais t'avoir connu plus jeune encore. À mon école, ou même à l'école primaire, n'importe quand, je sais que je t'aurais aimé... Je t'ai raconté que quand j'étais tout bébé, déjà, on me portait sur le dos jusqu'ici pour me faire jouer ? Et toi ? Tu ne venais jamais par ici quand tu étais petit ?

— Non, je ne pense pas.

— C'est vrai ? Eh bien, moi, je suis tout à fait sûre de t'avoir croisé, là, sur la pente, quand je n'étais qu'un bébé. Je me demande même si ce n'est pas justement à cause de ça que je t'aime tant.

— Ah ! Comme je voudrais que ce soit vrai.

— Les gens me trouvaient si mignonne, à cet âge-là, qu'ils me prenaient dans leurs bras pour me cajoler. J'avais les yeux beaucoup plus grands et plus ronds que maintenant, ajouta-t-elle, tournant vers Mizuno ses magnifiques yeux noirs. Il n'y a pas longtemps, le jour de célébration de fin d'études des Écoles secondaires, je suis allée faire un tour avec le chien. Vers la droite, en bas de la colline, il y a un plan d'eau où l'on peut louer des canots. Des garçons et

des filles s'étaient embarqués. La promotion de cette année, sans doute ; ils avaient tous à la main le rouleau du diplôme. Et moi, à les voir ramer sur les barques, et fêter ce dernier jour, je me suis mise à les envier. Certaines des filles, elles aussi avec leur rouleau, étaient restées sur le pont. Elles s'appuyaient au parapet pour regarder leurs amis qui manœuvraient les barques. Je ne te connaissais pas encore, à la fin du Secondaire. Et c'est avec des filles comme ça que tu devais t'amuser.

— Ni avec elles, ni avec d'autres !

— Humm ! »

Elle inclina la tête, l'air sceptique :

« De toute façon, il n'y a de barques qu'avec les beaux jours. Avant, tout le plan d'eau est gelé, et les canards sauvages s'y retrouvent. Je me rappelle m'être demandé, un jour, lesquels d'entre eux ont le plus froid : ceux qui marchent sur la glace, ou ceux qui flottent sur l'eau. On dit qu'ils viennent passer la journée ici, pour être à l'abri des chasseurs, et que le soir ils repartent vers leurs lacs et vers leurs montagnes...

— C'est vrai ?

— Et le Premier Mai, aussi, j'ai regardé les banderoles rouges, quand le défilé passe dans la rue des tramways, — de l'autre côté, tu sais. Et ces rangées et ces rangées toutes rouges, dans les feuilles vert tendre des ginkgos, c'était tout simplement merveilleux. »

En contrebas de l'endroit où ils étaient assis, une partie de l'étang artificiel avait été comblée, et aménagée en terrain d'entraînement pour les joueurs de golf. Dans la direction opposée, il y avait les ginkgos qui bordaient la route, et le noir des troncs se détachait sur le vert printanier des feuillages. Une brume rose estompait peu à peu le ciel du soir. Machié caressait le chien, demeuré sur les genoux de Mizuno. Celui-ci prit la main de la jeune fille et la garda entre les siennes :

« Pendant que je t'attendais, j'avais en tête une sorte de mélodie. Un peu comme de l'accordéon, extrêmement douce. Je m'étais allongé, je fermais les yeux...

— Mais ça ressemblait à quoi ?

— Je ne sais pas. Au Kimigayo, peut-être...

— L'hymne national ? Mais tu n'as jamais été à l'armée pourtant. »

Déconcertée, elle se pressa contre son ami.

« Bah ! C'est peut-être seulement de l'entendre soir après soir à la radio, en fin de programmes.

— Et moi, soir après soir, je répète : Bonne nuit, mon Mizuno ! »

Machié ne souffla mot de sa rencontre avec Ginpei. Elle ne considérait même pas avoir été accostée par un individu bizarre. Elle l'avait déjà oublié, à vrai dire. Son attention, pourtant, se fût-elle portée de ce côté, elle eût pu apercevoir Ginpei couché dans l'herbe. Mais même alors elle ne se serait sans doute pas rendu compte qu'il s'agissait du même homme. Ginpei, en revanche, ne pouvait s'empêcher d'épier les deux jeunes gens. Couché à plat sur le dos, il sentait la froideur de la terre le pénétrer. À ce moment de l'année, la plupart des gens songent à laisser le manteau d'hiver pour un vêtement de demi-saison. Ginpei ne portait ni l'un ni l'autre. Il bascula, de manière à faire face aux jeunes gens. Plus qu'il ne l'enviait, il haïssait le spectacle de leur bonheur. Il ferma un instant les yeux, et il lui sembla qu'une colonne de feu entraînait le jeune couple, selon une confuse trajectoire, à la surface d'il ne savait quels flots. Cette vision, voulut-il croire, dénonçait la précarité de leur bonheur.

« Elle est bien jolie ta maman, Gin-chan. »

La voix de Yagoï... Il était assis tout près d'elle, sur la rive du lac, là où fleurissent les cerisiers sauvages. Les branches en fleur se reflétaient dans l'eau et des oiseaux chantaient.

« J'adore la façon dont on voit ses dents chaque fois qu'elle parle... »

Mais ne se demandait-elle pas comment une femme aussi belle avait pu épouser un homme aussi disgracié que le père de Ginpei ?

« Mon père et ta maman étaient les deux seuls enfants. Et comme ton père à toi est mort, le mien dit qu'elle et toi devriez venir habiter avec nous à la maison.

— Non, pas question ! »

Ginpei s'était empourpré jusqu'aux oreilles.

Redoutait-il de perdre sa mère, ou avait-il honte de la joie même qu'il éprouvait, à l'idée de vivre sous le même toit que Yagoï ? L'un et l'autre, peut-être.

La maison de Ginpei, à cette époque, outre sa propre mère, abritait ses grands-parents et la sœur aînée de son père, qui était divorcée. Ginpei avait dix ans à la mort de son père. On avait retrouvé celui-ci, blessé à la tête, dans les eaux du lac. La rumeur publique voulait qu'on l'eût assassiné, et qu'on se fût ainsi débarrassé du

cadavre. Cependant, on trouva de l'eau dans les poumons, et on conclut officiellement à une mort par noyade. Mais la supposition selon laquelle il aurait été précipité dans l'eau, à la suite d'une bagarre sur la berge même du lac, ne put jamais être tout à fait écartée. Quant à la famille de Yagoï, elle garda tous ses reproches pour le défunt lui-même. Avoir le front de se suicider, et dans le village natal de sa propre femme ! Ginpei se jura farouchement de ne pas laisser impunie la mort de son père, au cas où il se révélerait qu'une main autre que la sienne la lui avait donnée. Et chaque fois qu'il revenait en visite au village, il se cachait dans un bosquet de lespedeza, à proximité de l'endroit où on avait retrouvé la dépouille paternelle, et observait les passants. Un jour, la vache que conduisait un paysan fut prise d'un accès de fureur, et Ginpei cessa de respirer. Une autre fois, alors que les buissons étaient en pleine floraison, il cueillit une des petites fleurs blanches, pour la mettre à sécher entre les pages d'un livre, et jura de venger la mort de son père.

« Maman, elle non plus ne voudrait pas revenir ici, autrement, dit-il avec force. Parce que c'est ici qu'on a tué mon père. »

Yagoï, devant son visage bouleversé, resta muette.

Elle n'avait pas encore confié à Ginpei la rumeur, propagée de bouche à oreille. Le fantôme du père, à en croire les villageois, hantait le rivage du lac... Aux abords du lieu de la tragédie, on peut entendre des bruits de pas. On se retourne, et il n'y a personne. Mais si l'on se sauve de toute la vitesse de ses jambes, le fantôme perd du terrain, et le bruit de pas s'affaiblit peu à peu.

Même le pépiement des oiseaux, repris en écho de la cime aux plus basses branches des cerisiers sauvages, évoquait pour Yagoï ces pas du fantôme.

« Retournons à la maison, Gin-chan. Ça me fait peur, ces fleurs qui se reflètent dans l'eau.

— Elles n'ont rien qui puisse faire peur.

— Parce que tu ne regardes pas assez.

— Mais tu ne les trouves pas jolies ? »

Il la tira par le bras avec brusquerie, au moment où elle se levait, la faisant tomber sur lui :

« Gin-chan ! »

Elle parvint à prendre la fuite, les pans de son kimono volant derrière elle. Ginpei se mit en mesure de la rattraper. Elle s'arrêta bientôt, hors d'haleine. Et tout à coup elle s'agrippa à son épaule :

« Gin-chan, venez vivre avec nous, ta maman et toi.

— Non, je ne le veux pas. »

En même temps, il l'étreignit de toutes ses forces. Malgré lui, ses yeux se remplirent de larmes. Yagoï le regardait sans mot dire, ses yeux à elle aussi tout embués, perdus dans leur contemplation. Elle reprit enfin :

« J'ai entendu ta maman dire à mon père qu'elle mourrait à son tour, si elle devait habiter une maison comme la nôtre. »

Ce fut l'unique fois que Ginpei tint Yagoï dans ses bras. La famille de Yagoï, qui était aussi celle de la mère de Ginpei, jouissait d'une notoriété ancienne et solide parmi toute la population riveraine du lac. Et, plusieurs années après cette époque, Ginpei en vint à soupçonner qu'il avait dû se produire un accident dans la vie de sa mère, pour qu'elle se fût à ce point mésalliée. Au moment de ces soupçons, elle l'avait abandonné lui-même pour retourner vivre dans sa famille. Et il essayait, en se débattant désespérément, de terminer ses études quand elle fut emportée par la tuberculose, de sorte qu'il perdit jusqu'aux maigres secours qu'elle lui allouait. Du côté paternel, le grand-père de Ginpei étant mort, il ne lui restait que sa grand-mère et sa tante. Cette dernière, à ce qu'il apprit, gardait près d'elle la fille qu'elle avait eue avant son divorce. Mais il y avait beau temps, à ce moment-là, que Ginpei n'entretenait plus de correspondance avec le village, et il ne sut pas si la jeune fille s'était finalement mariée.

Étendu sur le frais gazon, après sa course derrière Machié, Ginpei songeait qu'il ne s'était produit que bien peu de changements, depuis le temps où il se cachait dans les fourrés de lespedeza au bord du lac, près du village de Yagoï. En lui régnait la même tristesse. Tout au plus avait-il cessé de penser sérieusement à venger la mort de son père. L'assassin, si tant est qu'il y en eût, ne devait déjà plus être très gaillard lui-même. Ginpei se fût-il trouvé soulagé, comme on l'est lorsqu'on se délivre d'une vieille obsession, au cas où on ne sait quel patriarche tordu l'eût rattrapé dans sa vie, et lui eût avoué son crime ? En fût-il revenu, lui Ginpei, au temps de ces deux enfants, absorbés dans le secret de leurs jeunes amours ? Il revit avec précision les fleurs des cerisiers sauvages, dédoublées dans l'eau du lac que ne froissait pas la moindre brise. Fermant les yeux, il ressuscita le visage de sa mère.

Cependant, la jeune fille venait de repartir avec le Shiba. À l'ins-

tant où Ginpei rouvrait les yeux, l'étudiant s'était mis debout et, de la petite éminence, les regardait s'éloigner. Le soleil couchant incendiait le feuillage des ginkgos. Le chien, pressé de regagner sa niche, tirait sur la laisse. Il n'y avait personne sur la route, et pourtant la jeune fille ne se retourna pas. Elle allait d'un pas menu, rapide, très gracieux. Ginpei, sachant que dès le lendemain soir il la reverrait gravir la colline, se mit à siffler. Après quoi il se dirigea vers Mizuno, sifflant toujours, même quand le jeune homme l'eut remarqué.

« Eh bien, on ne s'ennuie pas ! » remarqua-t-il.

Mizuno détourna le regard.

« On ne s'ennuie pas, dis-je ! »

Mizuno lui fit face cette fois, fronçant les sourcils.

« Allons, allons, inutile de me faire ces yeux-là ! Pourquoi ne pas nous asseoir et bavarder un peu ? Tout ce que je dis, c'est que s'il existe des gens heureux, ils méritent qu'on les envie, c'est tout. »

Le jeune homme lui tourna le dos, prêt à s'en aller.

« Eh bien, on se sauve ? »

Mizuno l'affronta :

« Je ne me sauve pas. Il se trouve que je n'ai rien à vous dire.

— Ou tu te figures que je médite quelque petit chantage ? Allons, assieds-toi, voyons. »

Mizuno restait debout, immobile.

« Je la trouve merveilleuse, ta petite amie. Je ne devrais pas ? Merveilleuse, oui ! Toi au moins tu dois être heureux !

— Et alors ?

— J'ai envie de parler avec quelqu'un d'heureux. Pour ne rien te cacher, je l'ai suivie jusqu'ici, ton amie, tellement je la trouvais belle. Tu imagines ma surprise quand j'ai vu qu'elle et toi aviez rendez-vous ! »

Stupéfait lui-même, Mizuno le dévisagea, mais n'en ébaucha pas moins un mouvement pour s'en aller.

« Écoute, parlons-nous un peu. »

Ginpei lui posa la main sur l'épaule, essayant de le retenir. Le jeune homme le repoussa avec violence :

« Espèce de cinglé ! »

Ginpei, perdant l'équilibre, dévala le flanc de la butte et alla s'écraser sur l'asphalte en contrebas, où il se meurtrit l'épaule droite. Il demeura une seconde assis, jambes croisées, puis, se tenant

l'épaule, se remit debout et entreprit d'escalader à nouveau la butte. Mizuno avait disparu. Ginpei, le souffle court, avait l'impression qu'un poids lui écrasait la poitrine. Il se rassit à même le sol et laissa lentement tomber sa tête sur ses genoux.

Pourquoi il avait abordé l'étudiant, après le départ de la jeune fille, lui-même n'eût pu l'expliquer. Aucune mauvaise intention ne l'animait tandis qu'il se dirigeait, tout sifflotant, vers le jeune homme. Et il ne mentait nullement en disant que tout ce qu'il voulait, était causer avec lui de la beauté de la jeune fille. Qui sait ? Il eût suffi, peut-être, que son interlocuteur montrât un tout petit peu plus de compréhension, et Ginpei lui eût appris à découvrir des aspects de cette beauté qui, jusque-là, lui avaient échappé. Mais cette façon de l'interpeller à brûle-pourpoint... :

« Eh bien, on ne s'ennuie pas ! »

Que pouvait-il dire de pis que ces mots fielleux ? N'y avait-il pas moyen de s'exprimer avec un peu plus de bonheur ? Quoi qu'il en fût, Ginpei se trouvait dans un tel état de faiblesse qu'une bourrade de l'étudiant avait suffi à l'envoyer rouler sur la chaussée. Il eût pu pleurer devant ce délabrement de son corps. Une main crispée dans l'herbe, l'autre soutenant son épaule meurtrie, il vit le rose crépuscule se brouiller sous ses paupières plissées.

La jeune fille, sans doute, ne reviendrait plus promener son chien le long de la côte. À moins que le garçon ne parvînt pas à la prévenir avant le lendemain ? Ginpei, alors, la verrait peut-être une fois encore remonter l'allée entre les ginkgos. Bien sûr, l'étudiant devant fatalement le reconnaître, il ne pouvait être question de se montrer, que ce fût sur la route ou sur la butte. Ginpei regarda tout autour de lui, sans aviser une cachette. L'image de la jeune fille, son lainage blanc, les revers à carreaux rouges de son pantalon s'évanouirent. Ginpei n'eut plus dans la tête que la roseur du ciel.

« Hisako ! Hisako ! » cria-t-il d'une voix étranglée.

C'était Tamaki Hisako qu'il appelait ainsi.

Un jour, il allait en taxi rejoindre Hisako, et le ciel de la ville avait pris cette même teinte rose, quoiqu'on fût encore bien éloigné du crépuscule, — aux alentours de trois heures de l'après-midi tout au plus. Par la vitre la plus proche de Ginpei, le ciel affectait une nuance bleuâtre, mais à côté du chauffeur, qui avait baissé sa propre vitre, on eût dit que la couleur était différente.

Ginpei se pencha sur l'épaule de l'homme :

« Le ciel n'est-il pas plus ou moins rose ? demanda-t-il.

— Oui, ça en a l'air, dit l'autre avec indifférence.

— Une teinte rose, vraiment. Je serais curieux de savoir pourquoi. Ce ne sont quand même pas mes yeux.

— Non, non, ce ne sont pas vos yeux. »

Toujours penché en avant, il perçut l'odeur de vieux vêtements qui se dégageait du chauffeur.

Par la suite, chaque fois qu'il prenait un taxi, il ne pouvait s'empêcher de distinguer deux mondes, l'un d'un rose pâle, et l'autre bleuâtre. Les objets, à travers la vitre d'un véhicule, apparaissent bleus, et ceux que l'on voit par la portière avant, quand la vitre de celle-ci est baissée, semblent vaguement roses par contraste. L'explication n'est sans doute pas plus compliquée. Mais Ginpei paraissait être arrivé à se convaincre que le ciel lui-même, la ville, les murs, les rues et jusqu'à chaque tronc d'arbre irradiaient effectivement cette surprenante couleur rose. Au printemps, et également en automne, beaucoup de chauffeurs de taxis roulent la vitre avant baissée, tout en gardant relevées celles de l'arrière. Et chaque course, même si ses moyens ne lui permettaient pas d'user fréquemment de taxis, renforçait en Ginpei sa conviction.

Il s'habitua donc bel et bien à distinguer deux mondes : l'un qui était rose et chaud, celui du conducteur, et l'autre bleu et froid, celui du passager — Ginpei lui-même en l'occurrence. Bien sûr, filtré par l'écran d'une vitre, le monde paraît plus limpide. Et, à Tôkyô, ce pouvait être la poussière, étendue comme un voile sur le ciel et sur la ville, qui déterminait la nuance rose. Quand Ginpei, coudes appuyés sur le dossier de la banquette avant, se penchait pour observer ce monde baigné de rose, bien souvent il lui arrivait d'être irrité par la stagnante moiteur de l'air, et pris de l'envie d'apostropher le chauffeur :

« Alors, quoi ! »

Simplement pour avoir le prétexte de se colleter avec lui. Il fallait voir là, sans doute, la manifestation d'un refus, d'un défi. À l'égard de quoi... Ginpei l'ignorait. Il n'ignorait pas en revanche, qu'eût-il cédé à son impulsion, il se fût trouvé rangé, une fois pour toutes, dans la catégorie des aliénés. Mais il pouvait s'approcher d'un air menaçant, rouler des yeux furibonds, sans qu'un seul des chauffeurs montrât la moindre crainte. On sait bien qu'aussi longtemps que le

ciel et toute la ville paraissent roses, cela signifie que la nuit n'est pas encore là.

Au demeurant, ils avaient sans doute bien raison de ne pas prendre peur. La première fois que cette propriété des vitres de taxis avait permis à Ginpei d'établir le partage entre un monde rosé et un monde bleuâtre, il allait retrouver Hisako, et c'était l'impatience de cette rencontre qui le faisait se pencher en avant sur la banquette. N'importe quel taxi évoquait le souvenir de la jeune fille. Au remugle de vieux vêtements s'était bientôt substituée, ce jour-là, l'odeur de l'uniforme en serge bleue porté par Hisako, et, dans la suite, tout conducteur de taxi amenait l'association avec cette odeur. Que les vêtements de l'homme fussent neufs n'y changeait absolument rien.

Ginpei était déjà rayé des cadres professoraux, lors de sa découverte de la roseur du ciel. Hisako elle-même avait été contrainte de changer d'école, et ils ne se revoyaient qu'en cachette. Bien avant qu'ils n'en fussent arrivés là, Ginpei redoutait un tel déroulement des choses :

« Surtout ne dis rien à Mlle Onda, notre secret ne regarde que nous... » avait-il murmuré.

Hisako s'empourprait, comme s'ils eussent été sur le lieu même de leurs amours clandestines.

« Un secret que l'on garde est plein de douceur, plein de gaieté. Arrive-t-il à transpirer, il devient un démon assoiffé de vengeance ! »

Hisako, les joues creusées de fossettes, le scrutait de son regard en dessous. Ils se trouvaient face à face, dans un coin du couloir de l'école. Juste derrière la fenêtre, une des élèves s'était pendue par les mains à la branche d'un cerisier tout empanaché de jeune feuillage et l'utilisait comme escarpolette. L'arbre était agité d'un tel mouvement qu'on croyait percevoir, par la fenêtre vitrée du couloir, le bruit de froissement des branches.

« Ceux qui s'aiment ne peuvent compter sur personne. Tu comprends cela ? Et pas plus sur Mlle Onda. Elle fait partie de nos ennemis maintenant. Le monde nous guette à travers ses yeux, nous écoute avec ses oreilles.

— Je sens que je vais quand même tout lui dire.

— Ça non, il n'en est pas question ! »

Ginpei jeta autour de lui un regard inquiet.

« Mais je n'en peux plus, moi. Imagine qu'elle s'efforce de me

consoler, qu'elle vienne me dire : "Qu'est-ce que tu as, Hisa-chan ?" Jamais je ne pourrai lui cacher notre secret.

— Et quel besoin éprouves-tu d'être consolée par une amie ? riposta Ginpei, la voix plus dure.

— Aussitôt que je l'aperçois je suis sûre de me mettre à pleurer. Hier, en rentrant, j'avais les yeux si gonflés que même l'eau n'arrivait pas à les décongestionner. L'été encore, il y a de la glace dans le réfrigérateur, mais en ce moment...

— Sujet de conversation très approprié !

— Mais tout est si dur, pour moi...

— Regarde-moi en face. »

Elle levait les yeux, toute docile. Plutôt qu'elle ne le regardait, elle semblait lui offrir ses yeux. Puis la présence physique de la jeune fille s'imposa à Ginpei et il se tut.

Avant que leurs relations fussent parvenues à ce tournant, il s'était mis en tête de questionner Onda Nobuko, touchant la petite histoire de la famille Tamaki. De son propre aveu, Hisako ne gardait pas de secrets vis-à-vis de son amie.

Mais il n'était pas si facile d'entreprendre la jeune Onda. Ginpei, s'il se mettait à la questionner, craignait qu'elle ne perçât à jour ses véritables desseins. Onda était une élève très satisfaisante, mais douée d'un caractère énergique.

Il avait lu à haute voix, un jour, pendant la classe, des extraits du livre de Fukuzawa Yukichi* : « Relations sociales entre Hommes et Femmes » — commençant par le passage : « Selon un poème satirique, il est licite pour les époux de marcher côte à côte, sitôt passé les deux ou trois premiers pâtés de maisons », et continuant par celui qui dit : « Il arrive que l'on surprenne des propos incongrus. Ceux de certains beaux-parents, par exemple. Si l'épouse témoigne de l'affliction, lors du départ de l'époux pour un voyage, ou si l'époux veille avec tendresse son épouse alitée, tous deux contrarient en cela les exigences des beaux-parents, lesquels considèrent comme de la plus grande inconvenance un tel étalage de sentiments. »

Toutes les élèves pouffèrent avec un bel ensemble. Onda seule restait impassible.

« Vous ne riez pas, mademoiselle Onda ? » demanda Ginpei.

La jeune fille ne souffla mot.

« Mademoiselle Onda, cela ne vous amuse pas ?

— Non, monsieur.

— Si même il en est ainsi, vous pourriez rire comme tout le monde.

— Mais je n'en ai pas envie. Je pourrais, sans doute, rire en même temps que les autres, mais je ne vois pas pourquoi je le devrais simplement parce que tout le monde le fait.

— Vous ergotez, mademoiselle, dit Ginpei, qui se composa un visage grave. Mlle Onda nous affirme ne pas trouver cela drôle. Qu'en pensez-vous, vous autres ? »

À la question ne répondit qu'un grand silence.

« Donc, ce ne serait pas drôle ? Fukuzawa Yukichi écrivait ces lignes en 1896. Deux guerres mondiales ont passé sur nous depuis ce temps-là. Et si, aujourd'hui, le caractère unique de pareilles citations ne vous touche pas, c'est que réellement quelque chose ne va pas », poursuivait Ginpei, qui, au plus fort de son raisonnement, ne put se retenir de demander, avec une sensible acrimonie : « À propos, l'une d'entre vous a-t-elle déjà vu rire Mlle Onda ?

— Moi, oui !

— Oh ! Oui, monsieur.

— Bien sûr, c'est souvent qu'elle rit ! »

Les réponses jaillissaient cette fois, dans une atmosphère de gaieté et de bonne humeur.

Ginpei, ultérieurement, en vint à penser que c'était peut-être le versant caché, énigmatique, de la personnalité d'Hisako qui avait fait d'elle l'inséparable de Onda Nobuko. Il émanait d'elle une sorte de magnétisme qui avait contraint Ginpei à la suivre. Et n'était-ce pas cette même force, tapie tout au fond d'elle, qui avait poussé la jeune fille à accueillir favorablement, de son côté, les avances de Ginpei ? La femme, en Hisako, s'était éveillée avec la brusquerie d'une impulsion électrique. Et Ginpei lui-même, lorsque Hisako s'était donnée, avait été secoué d'un tel frisson qu'il s'était demandé s'il en était ainsi pour beaucoup de jeunes filles.

On eût pu, peut-être, estimer qu'Hisako avait été la première femme dans la vie de Ginpei. Les jours, à l'époque où il était encore son professeur, passés à aimer la jeune fille, lui apparaissaient maintenant comme les plus heureux de cette vie. Le culte voué par lui, avant la mort de son père, à sa cousine Yagoï, avait été au sens propre un premier amour, dans toute son innocence. Mais peut-être, aussi, Ginpei était-il par trop jeune à ce moment-là.

Jamais, il n'avait pu oublier un de ses rêves, quand il avait neuf ou dix ans. Il lui avait valu de chaleureuses félicitations. Au-dessus du lac de son enfance, dont les vagues étaient si sombres qu'elles paraissaient noires, planait un dirigeable. Puis, à y regarder mieux, ce n'était pas un dirigeable, mais une daurade gigantesque. Surgie des flots, maintenant, elle voguait à loisir dans le ciel. Et elle ne se trouvait pas seule. De tous les côtés, d'autres poissons jaillissaient à leur tour d'entre les vagues.

« Oh ! L'énorme daurade ! » s'écria Ginpei, au moment de s'éveiller.

Tout le monde le félicita :

« C'est un signe faste, un rêve prémonitoire ! Ça veut dire que tu iras loin. »

La veille de ce jour-là, Yagoï lui avait offert un livre d'images, parmi lesquelles figurait un dirigeable. Ginpei n'en avait jamais vu de vrais, quoiqu'il en existât bel et bien à cette époque. Il est probable qu'ils ont été supplantés, maintenant, par les grands avions. Pour Ginpei, le rêve de dirigeable et de daurade appartenait au passé. Plus que le présage d'une réussite sociale, c'était celui de son mariage avec Yagoï qu'il avait voulu y voir. Mais la réussite sociale elle non plus ne s'était pas réalisée. Ginpei eût-il même conservé, au lycée, son poste de professeur de lettres, qu'aucune perspective d'avancement ne lui était offerte. Contrairement à la merveilleuse daurade de son rêve, lui manquait la force non seulement de se maintenir, mais de s'élever au-dessus du commun de ses semblables. Bien plutôt était-il voué à disparaître, un jour ou l'autre, au plus sombre des flots. La flambée interdite de son amour pour Hisako s'était consumée trop vite, et, de ce bonheur éphémère, la déchéance avait été le terme. Ainsi que Ginpei l'avait prévu, le secret révélé à Onda s'était changé en démon assoiffé de vengeance. L'accusation portée par la jeune fille avait tout dévasté.

Depuis le jour où il avait cité en classe Fukuzawa, il s'efforçait de ne pas regarder Hisako. Mais malgré lui, et à son propre désarroi, ses yeux se reportaient sur Onda. Un jour encore, il entraîna celle-ci dans un coin de la cour de récréation, et, mi-suppliant, mi-menaçant, tenta de la persuader de ne pas divulguer leur secret. Mais la haine qu'éprouvait la jeune fille à son égard procédait plus d'une intuition aiguë du mal que du simple sens de la justice. Ginpei eut

beau invoquer ce qu'il y a de très haut dans l'amour, le verdict fut tranchant :

« Vous êtes sordide !

— Mais c'est toi qui l'es ! Que peut-il y avoir de plus lâche que de trahir un secret ? Qu'as-tu donc, à la place du cœur ? Une limace qui dégorge son venin, un scorpion, une scolopendre ?

— Je n'ai rien dit à qui que ce soit. »

Peu de temps plus tard, cependant, Onda avertit par lettres le directeur de l'école et le père d'Hisako. Les lettres, anonymes, se terminaient par les mots : « De la part d'une scolopendre. »

Ginpei, alors, ne put revoir Hisako que clandestinement, à un endroit choisi par elle. La maison achetée par son père après la guerre se trouvait dans ce qui avait été autrefois une banlieue. Celle qu'ils habitaient précédemment, dans les beaux quartiers de l'ouest, avait été ravagée par un incendie pendant le conflit, et il n'en restait qu'un mur à demi effondré. C'était là que la jeune fille, qui se cachait de tout le monde, aimait à rencontrer Ginpei. Tout autour, la majeure partie du quartier s'était peuplée de maisons de tailles diverses, et les terrains calcinés, laissés à l'abandon, devenaient chaque jour plus rares. Les ruines avaient donc perdu leur premier caractère d'hostilité, de tristesse, et assurément constituaient une sorte de refuge. Les herbes qui y foisonnaient étaient assez hautes pour dissimuler les deux amants. Hisako, simple lycéenne encore, puisait une sorte de confiance à se retrouver là où s'était écoulée son enfance.

Il lui était malaisé d'écrire à Ginpei. Et Ginpei lui-même ne pouvait pas plus lui adresser quelque lettre ou message que ce fût, qu'il ne pouvait lui téléphoner. Tout moyen de communication semblait donc leur être interdit. Aussi Ginpei traçait-il ses messages, à la craie, sur la face intérieure du mur en ruine, et Hisako venait en prendre connaissance. Ces inscriptions, étaient-ils convenus, devaient se trouver à la base du mur, de façon que les herbes folles pussent déjouer une curiosité éventuelle. Il ne pouvait être question, bien sûr, de messages compliqués, le jour et l'heure d'un rendez-vous et voilà tout. Mais le mur remplit toujours parfaitement son office clandestin. Parfois c'était Hisako qui y laissait un message pour Ginpei. Non qu'elle n'eût pu, elle, fixer par lettre exprès ou par télégramme la date d'un rendez-vous. Mais, depuis le début, il était entendu que c'était à Ginpei qu'il incombait d'écrire sur le mur ces

jours et ces heures, puis de revenir s'assurer qu'Hisako avait inscrit son propre acquiescement. Étroitement surveillée, il était à peu près impossible à la jeune fille de sortir le soir.

Ginpei déférait à un appel de celle-ci quand il avait découvert, de l'intérieur du taxi, le partage du monde en rose pâle et en bleuté. Hisako l'attendait, blottie dans les herbes au pied du mur. Ginpei lui avait dit un jour :

« Si j'en crois la hauteur de ce mur, ton père doit être un homme dur, peu commode. J'imagine que pour couronner le tout il y avait planté des morceaux de verre, et des clous la pointe en l'air. »

Les maisons nouvellement construites, tout autour d'eux, étaient de plain-pied, et leurs habitants ne pouvaient voir au-delà du mur. Dans le voisinage, il ne se trouvait qu'une seule de ces maisons, de style occidental, qui comportât un étage. Mais, en raison ou non des récentes conceptions de l'architecture, elle demeurait fort basse, et même en se penchant à l'une des fenêtres supérieures, un tiers du jardin restait invisible. Et c'est parce qu'elle le savait qu'Hisako se tenait à proximité du mur. Le portail, vraisemblablement en bois, avait brûlé. Mais le terrain n'étant pas à vendre, il y avait peu de risques que les curieux vinssent y fourrer leur nez, et même aux alentours de trois heures, l'après-midi, c'était un endroit rêvé pour les rendez-vous clandestins.

« Ah ! Tu sors de l'école. »

Ginpei posa la main sur la tête d'Hisako et s'accroupit. Prenant entre ses paumes le visage aux pommettes pâles, il l'attira vers lui.

« Nous n'avons pas beaucoup de temps. On vérifie l'heure à laquelle je quitte l'école.

— Oui, je sais.

— J'ai essayé de leur parler du cours spécial, sur "La Chronique de Heiké", mais ils ont refusé.

— Ah ? Et tu m'attendais depuis longtemps ? Tu n'as pas de fourmis dans les jambes ? »

Tout en parlant, il la prit sur ses genoux. Intimidée par le grand jour, elle se déroba d'un mouvement glissant :

« Tenez...

— Qu'est-ce que c'est ? De l'argent ? Où l'as-tu pris ?

— C'est pour vous. Je l'ai volé. » Ses yeux étaient tout brillants : « Il y a vingt-sept mille yens !

— C'est à ton père ?

— Je l'ai pris dans la chambre de maman.

— Mais je n'en veux pas ! Dépêche-toi de rapporter ça avant qu'on s'en aperçoive.

— Ça m'est égal. Je mettrais aussi bien le feu à la maison si on me surprenait !

— Tu es complètement folle !... Qui s'amuserait, pour vingt-sept mille yens, à brûler une maison qui en vaut dix millions !

— Cet argent-là, je crois que maman le garde en cachette de mon père. Donc, elle ne pourra pas en faire un drame. J'ai bien réfléchi, tu sais, avant de le voler. Ce qui me ferait vraiment peur, ce serait d'aller le remettre là-bas. Je tremblerais tellement qu'on me prendrait à tous les coups. »

Ce n'était pas la première fois qu'elle offrait de l'argent à Ginpei. Il ne l'y incitait nullement. La jeune fille agissait de son propre chef.

« Écoute, je ne suis pas dans le besoin. Un de mes vieux camarades d'université se trouve être le secrétaire du président d'une société, un certain Arita. Et moi, grâce à cet ami, de temps en temps, je suis chargé d'écrire les discours du patron.

— Arita ? Quel est son autre nom ?

— Otoji Arita... Un homme âgé.

— Oh ! Mon Dieu ! C'est lui qui préside le conseil d'administration de l'école où je suis maintenant... Et c'est par son intermédiaire que mon père est arrivé à m'y faire entrer !

— Non ?

— Les discours, ceux que le président prononce à l'école, c'est vous qui les écrivez... Dire que je n'en ai jamais rien su !

— Bah ! C'est toujours comme ça, la vie.

— C'est vrai, oui. Parfois, au moment où la lune est dans tout son éclat, je me dis que vous aussi êtes en train de la regarder. Et s'il y a de l'orage, je me demande : "Que fait-il, lui, dans son appartement ?"

— Le vieil Arita en question, d'après mon camarade, souffre d'une phobie plutôt bizarre. J'ai été prié par cet ami, qui est donc son secrétaire, d'éviter le plus possible les mots du genre d'*épouse*, ou de *mariage*, dans la rédaction de mes pensums. Comme il s'agit d'un lycée de filles, il devait s'attendre à ce que j'en use tout naturellement. Ce M. Arita n'aurait pas eu une petite crise en prononçant son discours ?

— Pas que j'aie remarqué, non.

— Évidemment, en public, dit Ginpei hochant la tête.

— Que voulez-vous dire, une crise ?

— Bah ! Des névrosés, il y en a de toutes sortes. Toi et moi en sommes peut-être. Tu veux que je te fasse une démonstration ? »

Prenant dans ses mains les seins d'Hisako, il ferma les yeux. Alors, resurgi du fond de son enfance, lui apparut un champ de blé. Sur le chemin au-delà du champ, une femme montait à cru un cheval de labour. Elle avait autour du cou un linge blanc noué par-devant.

« Allez-y, étranglez-moi, je refuse de rentrer à la maison », murmura Hisako avec passion.

Stupéfait, Ginpei s'aperçut que sa propre main lui enserrait le cou. Il leva l'autre main, comme pour le mesurer. Le cou s'insérait tout juste, délicatement, entre ses doigts joints. Ginpei glissa la liasse de billets dans le chemisier de la jeune fille. Le buste de celle-ci se raidit, et elle ébaucha un mouvement de recul.

« Sois mignonne, remporte cet argent chez toi. L'un de nous deux finira par commettre un vrai crime avec ce genre de bêtises. N'est-ce pas déjà comme un criminel, que m'a dénoncé Onda ? Cet individu inquiétant, ce menteur maladif peut à coup sûr être soupçonné de quelque forfait abominable... C'est bien ça qu'elle écrivait dans sa lettre ? Tu l'as revue récemment ?

— Non, pas plus qu'elle ne m'a écrit. Une fille comme elle, je ne veux plus rien en savoir de toute façon. »

Ginpei demeura un instant silencieux. Hisako étalait sur le sol un carré de nylon. Mais en dépit de cette protection le froid restait pénétrant. Une puissante odeur d'herbe humide montait autour des deux amants.

« Monsieur... je voudrais que vous me suiviez, comme l'autre fois. Sans que je m'en aperçoive. Et aussi comme cette fois-là, à la sortie de mon école. Elle est plus éloignée vous savez, la nouvelle...

— Et une fois encore, parvenue devant ton somptueux portail, tu feras semblant de découvrir que je t'ai suivie ? Et tu me lorgneras, toute cramoisie, à travers la grille ?

— Non, non, je vous ferai entrer, cette fois. La maison est si grande. Personne ne vous y dénichera. Je pourrais même vous cacher dans ma propre chambre. »

Ginpei sentit monter en lui une joie brûlante. Peu de temps après, ils réalisèrent ce projet, mais Ginpei fut découvert par les parents d'Hisako.

Puis les années se chargèrent de l'éloigner de la jeune fille, et il

se retrouvait sur l'asphalte où l'avait précipité la bourrade de l'étudiant, appelant dans son désespoir : « Hisako ! Hisako ! » Rentré chez lui, il vit que ses genoux et son épaule étaient couverts d'ecchymoses. La butte mesurait deux fois la hauteur de Ginpei.

Le lendemain soir, il ne put s'empêcher d'essayer de revoir l'adolescente, sur la côte bordée de ginkgos. Comment, pensait-il, lui aurais-je porté préjudice, elle qui dans son innocence n'avait même pas remarqué mon manège... Autant gémir sur le vol des oies sauvages. Autant regarder, au loin, le cours éblouissant du temps qui passe. Ginpei savait-il seulement s'il vivrait encore le lendemain ? Et la beauté même de la jeune fille ne serait pas éternelle.

L'algarade avec l'étudiant, en tout cas, rendait impossible à Ginpei, sous peine d'être reconnu, de rôder aux alentours de la côte, et à plus forte raison sur la butte qui paraissait être le lieu de rencontre favori des deux jeunes gens. Aussi résolut-il de s'allonger dans le fossé, entre le trottoir aux ginkgos et la vieille propriété patricienne. Si par hasard un agent l'interpellait, il pourrait toujours prétendre qu'il avait bu : un faux pas, un voyou en veine de brutalité venait juste de le faire tomber. Oui, l'ivresse constituait encore la meilleure défense, et Ginpei, avant de sortir, veilla à absorber quelques gorgées d'alcool pour colorer son haleine.

Il avait noté, le jour précédent, la profondeur du fossé.

Tandis qu'il y descendait, il se rendit compte qu'il était surtout très large. Les deux versants et le fond lui-même se trouvaient solidement empierrés. L'herbe poussait entre les pierres, et un tapis de feuilles mortes datant du dernier automne achevait de s'y décomposer. Plaqué contre le versant le plus proche du trottoir, Ginpei pouvait espérer échapper aux regards des passants, la côte étant rectiligne. Mais vingt minutes dans cette position lui donnèrent envie de mordre les pierres. Il découvrit, éclose dans un interstice, une violette. Il progressa sur les genoux, entrouvrit les lèvres, la cueillit avec ses dents et la mangea. Il eut du mal à l'avaler et un sanglot le secoua, en dépit de ses efforts pour se calmer.

La jeune fille et son chien firent leur apparition au bas de la côte. Ginpei se cramponna au parapet de pierre et, collé contre la paroi, dressa la tête avec beaucoup de précautions. Il lui semblait, tel était le tremblement de ses mains, que le petit mur allait s'effriter. Les battements de son cœur se transmettaient à la pierre.

Vêtue du même lainage blanc que la veille, la jeune fille avait

changé son pantalon pour une jupe d'un rouge sombre, avec les chaussures assorties. La tache blanche et rouge s'affirmait peu à peu, contre le vert frais des arbres. Comme la jeune fille passait au-dessus de Ginpei, sa main fut juste à la hauteur des yeux de celui-ci. La peau claire du poignet s'éclaircissait encore en remontant vers le coude. Ginpei releva les yeux jusqu'au menton parfait et dut les détourner, contenant à grand-peine un cri d'admiration.

Puis il aperçut l'étudiant, posté au même endroit que la veille. De sa cachette, à peu près au milieu de la côte, Ginpei vit les deux jeunes gens se promener, jambes gainées plus haut que le genou par les herbes. Ils voguèrent ainsi à travers la butte et disparurent de l'autre côté. Jusqu'au coucher du soleil, Ginpei attendit en vain le retour de la jeune fille. Le garçon, sans doute, lui avait parlé d'un individu suspect et ils avaient décidé d'éviter ces parages.

À d'innombrables reprises Ginpei revint errer le long des ginkgos, passa d'interminables heures étendu dans l'herbe de la petite butte, mais jamais il ne revit la jeune fille. Il y eut un soir où le fantôme de celle-ci le ramena de force sur la colline. Les bourgeons, tout d'un coup, s'étaient mués en un vert et vigoureux feuillage, et l'ombre projetée par la lune sur la chaussée, la masse sombre et menaçante des arbres effrayèrent Ginpei. Il se rappela un autre soir, dans le village de son enfance, sur la côte de la mer du Japon, où la noirceur des flots, brusquement, l'avait terrorisé, et où il s'était mis à courir de toutes ses forces jusqu'à la maison. Puis ses oreilles perçurent un miaulement. Il s'immobilisa, scrutant le fond du fossé. Les chatons demeuraient invisibles, mais on distinguait confusément les contours d'une boîte, et on ne savait quoi, à l'intérieur de celle-ci, qui grouillait.

« Bien entendu, c'est l'endroit rêvé pour se débarrasser d'une portée. »

Les chatons, sitôt venus au jour, avaient été enfournés dans la boîte et abandonnés. Combien pouvaient-ils être, condamnés ainsi à mourir de faim malgré leurs larmes ? Ginpei, qui tentait de s'identifier à eux, se contraignit à écouter les miaulements. Et cependant la jeune fille ne reparut jamais sur la colline.

Au tout début de juin, il lut dans le journal qu'on organisait une chasse aux lucioles du côté de l'étang artificiel, non loin de la colline. Il s'agissait de ce même plan d'eau où l'on pouvait louer des barques. La jeune fille viendrait sûrement... Ginpei ne pouvait en

douter. De toute évidence elle habitait par ici, puisqu'elle se promenait avec son chien sur la colline.

Le lac, près du village natal de la mère de Ginpei, était renommé lui aussi pour ses lucioles. Et Ginpei, qui accompagnait sa mère au moment de la chasse, relâchait ensuite ses prisonnières à l'intérieur de la moustiquaire. Yagoï l'imitait. Le panneau coulissant entre leurs deux chambres demeurait ouvert en grand, et ils se disputaient à qui aurait le plus de lucioles. Mais celles-ci ne restaient pas en place et les compter se révélait difficile.

« Tu triches, Gin-chan ! Tu triches toujours ! »

Assise, elle secouait le poing dans sa direction et accablait la moustiquaire qui ondulait sous les coups. Les lucioles voletaient de tous les côtés. Les coups de Yagoï ne rencontraient nulle résistance, ce qui mettait le comble à sa rage. Ses genoux tressautaient au rythme de ses gesticulations. Elle portait un kimono d'été très court, à manches étroites. Le vêtement se retroussait plus haut que les genoux. Ses jambes se détendaient peu à peu vers l'avant, et le bas de la moustiquaire commençait à se contorsionner comme pour s'en prendre à Ginpei. Yagoï devenait un fantôme, habillé d'une moustiquaire bleue.

« Tu en as plus que moi maintenant, Yagoï-chan. Regarde derrière toi, tu vas voir.

— Évidemment, j'en ai plus. »

Les secousses de la moustiquaire exacerbaient le feu des lucioles, et en vérité on eût dit qu'elles étaient plus nombreuses.

Ginpei revoyait encore, dans sa tête, le motif à grandes croix brouillées du kimono de Yagoï. Mais que faisait, en revanche, la maman de Ginpei, qui devait pourtant dormir dans le même lit ? Ne protestait-elle pas contre le vacarme engendré par la fillette ? Et la mère de celle-ci à plus forte raison ! Couchée près d'elle, elle devait bien la gronder ? Et il y avait encore le petit frère de Yagoï qui dormait là, sûrement. Pourtant, Ginpei n'arrivait à revoir que cette dernière, et elle seule.

Par intermittences, depuis quelque temps, lui revenait une vision d'éclairs au-dessus du lac. Toute la surface s'embrasait fugitivement, pour ne laisser subsister, sur la berge, que le chatoiement des lucioles. Leur présence n'appartenait peut-être qu'à l'hallucination. Cependant, les éclairs sont plus fréquents en été, qui est aussi la saison des lucioles. Ginpei se demandait s'il n'avait pas rajouté cel-

les-ci après coup. Mais sa fertile imagination elle-même n'allait pas jusqu'à voir dans les insectes hypothétiques quelque langue de feu symbolisant l'âme de son père trouvé mort dans le lac. En tout cas, l'obscurité brutalement consécutive à l'éclair était rien moins que rassurante. À chaque fois que l'éphémère illumination révélait, au cœur de la nuit, cette étendue d'eau sans limites, figée, insondable, Ginpei tressaillait. Comme si la nature, un instant, eût mis à nu ses forces profondes, comme s'il eût perçu le gémissement du temps. Lorsque l'éclair frappait le lac dans toute son étendue, Ginpei ne parvenait à y voir que l'effet de ses propres fantasmes. Il pensait que cela ne se passe jamais ainsi dans la réalité. Et pourtant, peut-être pensait-il aussi qu'au cas où un puissant éclair, déchirant le ciel, le frapperait lui-même, la brève lueur éblouirait tout le cercle de son entourage. C'était bel et bien ce qu'il avait éprouvé en étreignant pour la première fois Hisako, toute gauche, toute contractée encore.

Puis la foudre de ce premier contact, qui s'était avec brutalité emparé de la jeune fille pour la transformer, avait investi Ginpei de ce même sentiment de stupeur. Pressé par Hisako, il parvint à se glisser subrepticement dans la chambre de la jeune fille, chez ses parents.

« Vraiment c'est une grande maison. Ce que je me demande, c'est comment j'arriverai à en ressortir sans me faire voir.

— Je te montrerai. Tu pourrais même passer par la fenêtre.

— Mais... on est à l'étage, non ? dit Ginpei avec un mouvement de recul.

— Je te fabriquerai une corde, avec mes ceintures nouées bout à bout.

— Et le chien ? Vous n'en avez pas ? Je ne suis pas très porté sur les chiens, tu sais.

— Non, non, nous n'en avons pas. »

Pour Hisako, qui dévisageait Ginpei de ses yeux étincelants, ce n'était pas de cela qu'il s'agissait :

« Nous ne pouvons pas nous marier, n'est-ce pas ? Alors, je voulais absolument que nous soyons dans ma chambre, ne fût-ce qu'une fois. Le "lit de gazon", tu comprends, encore et encore, je n'en pouvais plus !

— Le lit de gazon... Bien sûr, on dit ça aussi dans le sens littéral. Mais le plus souvent, aujourd'hui, ça désigne plutôt l'autre monde, le silence de la tombe.

— C'est vrai ? »

La jeune fille ne l'écoutait que d'une oreille.

« Je sais bien que maintenant qu'on m'a mis à la porte, et que je n'enseigne plus les lettres, c'est sans importance, mais... »

Cela lui importait grandement en réalité. Il ne supportait pas l'idée d'avoir été radié, de ne plus enseigner. Quel monde implacable, que celui où nous vivons ! Écrasé par le luxe raffiné de la chambre de son ancienne élève, Ginpei ne se voyait plus lui-même que comme un criminel recherché par la justice. Il avait cessé d'être l'homme qui suivait Hisako de l'école jusqu'à sa maison. Cette fois, assurément puisque la jeune fille ne faisait que feindre d'ignorer qu'il la suivait, et qu'elle s'était déjà, au demeurant, donnée à Ginpei, il ne s'agissait pour eux que d'un jeu, un simulacre combiné à l'avance. Et, cependant, que la jeune fille elle-même l'eût proposé, comblait Ginpei de bonheur.

« Écoute. » Elle lui prit la main et la serra. « Ça va être l'heure du dîner. Mais tu m'attends, n'est-ce pas ? »

Il l'attira contre lui et l'embrassa. La jeune fille, espérant que le baiser se prolongerait, s'abandonna entre ses bras, et l'obligation où il se trouva de la soutenir lui rendit un peu de confiance.

« Que vas-tu faire en m'attendant ?

— Ma foi... Tu n'aurais pas... n'importe quoi... un album de photos ?

— Non, pas moi. Ni album, ni journal intime.

— C'est vrai que tu ne m'as jamais rien raconté sur ton enfance.

— Quel intérêt cela présente-t-il ? »

Elle quitta la chambre sans même s'essuyer les lèvres. Ginpei se demandait ce que pouvait être l'expression de son visage, assise à table entre ses parents. Il découvrit, dans une sorte de renfoncement masqué par un rideau, un petit lavabo. Avec mille précautions, il tourna le robinet, se lava minutieusement le visage et les mains, se rinça la bouche. Ses hideux pieds eux aussi, il eût bien voulu les laver. Mais quand il eut retiré ses chaussettes, et placé l'un d'eux à la bonne hauteur, il ne put se résoudre à le plonger dans la vasque même où Hisako baignait son visage. D'ailleurs, ce n'étaient pas de simples ablutions qui pouvaient rendre présentables des pieds comme les siens. Tout au plus lui auraient-elles rappelé leur difformité.

Le rendez-vous serait peut-être passé inaperçu, si Hisako ne s'était

mis en tête de lui préparer des sandwiches. Elle poussa la témérité jusqu'à lui en porter tout un choix, à grand renfort de plateau en argent, café, et ainsi de suite.

On heurta à la porte. Hisako, comme si elle venait à l'instant de prendre sa décision, demanda d'un ton accusateur :

« C'est vous, mère ?...

— Oui, c'est moi.

— N'ouvrez pas, s'il vous plaît. Je reçois un invité.

— Un invité ? Quel invité ?

— Mon professeur », répliqua Hisako d'une voix plus faible, mais toujours résolument énergique.

Submergé par un bonheur sans mélange, Ginpei se mit debout. Armé, il eût peut-être tiré sur la jeune fille à ce moment-là. La balle lui troue la poitrine et, à travers la porte, frappe à son tour la mère. Hisako s'écroule vers Ginpei, la mère de l'autre côté. La porte les sépare tandis qu'elles tombent à la renverse. Mais Hisako, dans sa chute se retourne avec une grâce indicible et vient étreindre les genoux de Ginpei. Un flot de sang jaillit de sa blessure. Il trempe les jambes de Ginpei, ruisselle sur ses pieds dont le derme épaissi, noirâtre, devient aussi subtil qu'un pétale de rose. Les tissus plantaires voient s'effacer leurs rides, deviennent eux-mêmes plus lisses que la nacre. Les longs orteils noueux, plissés et tordus comme ceux d'un singe, s'imprègnent du sang d'Hisako, et affectent aussitôt le dessin parfait du pied des mannequins. Mais comment peut-elle saigner autant, se demande soudain Ginpei. Et il s'aperçoit que le sang jaillit aussi d'une blessure à sa propre poitrine... Il se sentit défaillir, tout enveloppé du nuage aux cinq couleurs au sein duquel Bouddha vient accueillir les mânes des trépassés. Mais cette vision d'extase ne dura qu'un instant.

« Le sang de ma fille est mêlé à l'onguent : ce même onguent qu'elle vous apportait, à l'école, pour soigner votre mycose ! »

Au son de la voix du père d'Hisako, Ginpei se raidit, prêt à se détendre. Ses oreilles l'abusaient. Longtemps et encore. Revenant à la réalité présente, il ne vit plus que la personne d'Hisako, toute droite, affrontant avec calme ce qui se trouvait derrière la porte. Alors, la peur de Ginpei se dissipa. Derrière la porte, aucun bruit. Et cependant la porte elle-même n'empêchait pas Ginpei de distinguer la mère, toute tremblante sous le regard implacable de la fille : volaille soudain dénudée, déplumée par son propre poussin. Des

pas battirent piteusement en retraite dans le couloir. Hisako s'avança avec résolution, tourna la clef dans la serrure, puis, la main sur la poignée, fit face à Ginpei. Prise d'une subite faiblesse, elle s'adossa à la porte et éclata en sanglots.

Inévitablement, le pas enragé du père succéda à celui de la mère. La poignée de la porte fut secouée. On entendit :

« Ouvre tout de suite, tu m'entends ! Hisako, tu vas ouvrir !

— Très bien, je vais lui parler, dit Ginpei.

— Non, je ne veux pas !

— Mais pourquoi ? Crois-tu que nous ayons le choix ?

— Je ne veux pas que tu le voies.

— Nous n'allons pas nous battre, tu sais. Je n'ai même pas de revolver, ni rien.

— Je ne veux pas que tu le connaisses. Sauve-toi par la fenêtre !

— Par la fenêtre ? Pourquoi pas ? Moi qui ai des pieds de singe...

— Mais c'est dangereux avec des souliers.

— Je venais juste de les ôter. »

D'une commode, la jeune fille sortit deux ou trois ceintures qu'elle attacha bout à bout. Le père, derrière la porte, ne se contenait plus.

« Un instant, je vous prie. J'ouvre tout de suite. Vous n'avez rien à craindre, nous n'avons pas l'intention de nous suicider.

— Comment ? Mais qu'est-ce que c'est que ces sottises ! »

Il paraissait décontenancé, pourtant, et pour quelques secondes le vacarme s'apaisa.

Hisako avait roulé autour de ses poignets une des extrémités de la corde de fortune qui pendait par la fenêtre et, tout en pleurant, s'évertuait à compenser autant qu'elle le pouvait le poids de Ginpei. Le bout du nez de celui-ci effleura les doigts de la jeune fille tandis qu'il descendait avec assez de souplesse. Il avait voulu, en fait, y poser les lèvres, mais à ce moment-là il regardait le sol et c'était avec le nez qu'il les avait touchés. Il eût voulu aussi donner au visage d'Hisako un dernier baiser de gratitude, d'adieu. Mais la jeune fille, contractée par l'effort, devait s'arc-bouter, prenant appui des genoux sur le mur, et Ginpei, suspendu dans le vide, se trouvait trop loin d'elle. Dès qu'il fut sur le sol, il imprima deux petites secousses aux ceintures, en signe de tendre complicité. La deuxième, faute de point d'attache, se perdit et la légère corde d'étoffe jaillit tout entière de la chambre éclairée, tomba en tournoyant.

« C'est vrai, tu me la donnes ? Alors je la garde sur moi. »

Ginpei prit sa course à travers le jardin, tout en roulant adroitement, en quelques moulinets, les ceintures autour de son bras. Un bref coup d'œil en arrière lui montra Hisako et une autre silhouette, celle de son père apparemment, dessinées dans l'encadrement de la fenêtre. On eût dit que l'homme était incapable d'élever la voix. Ginpei, en vérité comme un singe, escalada le portail aux arabesques.

Hisako avait-elle fini par se marier, après tout cela ?

Ginpei ne la revit qu'une seule fois. Il retourna, certes, à maintes et maintes reprises, sur le lieu même de leurs rendez-vous d'antan : le lit de gazon, ainsi qu'elle l'avait baptisé. Mais plus jamais il ne la découvrit, nichée dans les ruines et les herbes folles ; plus jamais, sur la face intérieure du mur de béton, il ne put déchiffrer un message. Inlassablement, il revenait. Même en hiver, lorsque la végétation morte disparaissait sous la neige. Et, un jour de printemps, en réponse eût-on dit à ce déraisonnable espoir, Hisako fut là, au milieu du pastel des herbes nouvelles.

Ah ! Mais Onda Nobuko se trouvait avec elle. Ginpei, le cœur battant, pensa d'abord qu'Hisako elle aussi revenait là, de temps en temps, à sa recherche, et que peut-être le hasard seul avait fait qu'ils ne s'étaient pas rencontrés. Mais la jeune fille paraissait si stupéfaite, qu'il comprit bien que c'était avec Onda qu'elle avait eu rendez-vous. Oui, Onda la délatrice, à cette place même où, en secret, Hisako et lui s'étaient aimés. Comment cela pouvait-il être ? Il savait, en tout cas, qu'il lui fallait mesurer ses paroles.

« Oh ! Monsieur, s'exclama Hisako.

— Monsieur ! »

Onda utilisait le même mot, mais avec plus de violence, comme pour dominer sa compagne.

« Ainsi vous persistez à fréquenter ce genre de personne, mademoiselle Tamaki ? » demanda Ginpei, montrant Onda d'un mouvement de menton.

Les deux jeunes filles étaient assises sur un carré de nylon.

« Hisako a reçu son diplôme aujourd'hui, monsieur Momoi ! proclama Onda, regardant fixement Ginpei.

— Ah ! Oui, la remise des diplômes. Tiens !... »

Déjà, il était en train d'en dire plus qu'il ne se l'était promis.

« Pas une seule fois je n'ai remis les pieds à l'école, depuis... commença Hisako, avec une intonation plaintive.

— Oui, je sais. »

Les paroles de la jeune fille le touchaient au cœur. Et cependant, ressentiment tenace à l'endroit d'Onda, son ennemie jurée, ou réveil, en lui-même, du professeur d'autrefois, ce fut une remarque inattendue qui lui vint à la bouche :

« Et tu as quand même obtenu ton diplôme...

— Évidemment ! Le président du conseil d'administration est intervenu », répliqua Onda.

On pouvait se demander si elle était bien ou mal intentionnée vis-à-vis d'Hisako.

« Écoute, Onda, tu es un petit génie, d'accord. Mais pour le moment, tais-toi. »

Il se tourna vers Hisako :

« Il a prononcé un discours de félicitations, votre président ?

— Oui.

— Je n'écris plus les textes du vieil Arita, tu sais. Le ton de l'allocution devait être différent aujourd'hui.

— Oui, elle était plus courte.

— Mais de quoi parlez-vous ! coupa Onda. Vous n'avez vraiment rien d'autre à vous dire, pour une fois que vous vous rencontrez ?

— Nous aurions des millions de choses à nous dire, pour peu que tu daignes nous laisser seuls ! Ce qu'il en coûte de mettre une espionne dans la confidence, nous sommes payés pour le savoir. Si toi tu as quelque chose à dire à Mlle Tamaki, dis-le et dépêche-toi.

— Je ne suis pas une espionne ! Je n'ai fait que protéger Mlle Tamaki contre un répugnant personnage. Grâce à ma lettre, elle a pu changer d'école. Et s'il lui a été impossible de suivre les cours, en tout cas elle a échappé à votre mauvaise influence. Hisako m'est très chère, et je suis prête à me battre pour la défendre, quoi que vous tentiez contre moi. Quant à elle, je suis bien sûre qu'elle n'éprouve plus que de l'aversion à votre égard.

— Voyons voir ! Qu'est-ce que je pourrais bien te faire ? Je te conseille de partir immédiatement, ou cela pourrait en effet devenir dangereux !

— Non, je ne quitterai pas Mlle Tamaki. C'est avec moi qu'elle avait rendez-vous ici, et c'est à vous à vous en aller !

— Tu serais donc son ange gardien ? Ou sa dame de compagnie ?

— Pas du tout. Mais vous, vous êtes quelqu'un d'infâme. »

Elle détourna la tête :

« Rentrons, Hisako. Dis adieu pour toujours à cet infâme personnage. Et qu'il comprenne bien tout le dégoût, toute l'indignation qu'il t'inspire !

— Écoute. Tu as dit toi-même que nous avions à parler, Mlle Tamaki et moi. Or nous n'avons pas encore pu commencer. Alors, sauve-toi ! »

Tout en parlant, par dérision il lui caressait le crâne.

« C'est ignoble ! s'écria la jeune fille.

— En effet ! Quand t'es-tu lavé les cheveux pour la dernière fois ? Tu devrais bien te décrasser avant qu'ils commencent à sentir ! Tels quels, jamais un homme ne se risquera à les caresser. »

Onda paraissait confondue par l'affront.

« Alors, tu te décides à filer ? Tu devrais faire attention. Un personnage aussi répugnant que moi n'hésite pas à frapper les femmes ! À coups de pied, à coups de poing.

— Je ne crains ni les uns, ni les autres.

— Parfait, alors. »

Ginpei la saisit par le poignet comme pour l'entraîner et se retourna vers Hisako :

« D'accord ? »

Il crut lire une approbation dans ses yeux. Encouragé, il commença à tirer Onda derrière lui.

« Mais laissez-moi ! Vous êtes fou ! »

Elle trébuchait, et cependant essaya de lui mordre la main.

« Et alors ? Tu gratifies de baisemains les dégoûtants personnages, maintenant ?

— Je veux vous mordre ! » hurla la jeune fille, sans pourtant essayer à nouveau de réaliser sa menace.

Elle se redressa, par souci du qu'en-dira-t-on, au moment où ils franchissaient le seuil de l'ancien portail. Ginpei, sans relâcher son étreinte, héla un taxi qui passait.

« Écoutez, cette jeune fille s'est enfuie de chez elle. Quelqu'un de sa famille attend à la station d'Ômori* et la prendra en charge. Emmenez-la là-bas le plus vite possible. »

Tout en débitant son histoire, il avait pris Onda à bras-le-corps, la poussait dans le taxi et jetait un billet de mille yens au chauffeur. La voiture démarra en trombe.

Revenu derrière le mur, il retrouva Hisako, toujours assise sur le carré de tissu synthétique.

« Je l'ai fourrée dans un taxi en prétendant que c'était une fugueuse. Ce qui m'a coûté mille yens ! Mais quoi, ça lui fera toujours connaître Ômori.

— Et elle récrira à mes parents pour se venger.

— Tu crois ? Signé : De la part d'une scolopendre ?

— À moins qu'elle n'écrive pas, en fin de compte... Elle souhaite aller à l'Université, et elle tentait de me convaincre de m'y inscrire moi aussi. Son idée serait de me donner des leçons particulières, et qu'en échange mon père lui paie ses études. Elle appartient à un milieu modeste...

— C'était pour parler de ça, votre rendez-vous ici ?

— Oui. Depuis janvier, elle me bombarde de lettres. Je n'avais pas l'intention de la recevoir à la maison, et je lui ai écrit que j'assisterais à la remise des diplômes. Elle m'attendait devant l'école. Et je voulais revenir ici encore une fois, aussi.

— Moi, je ne les compte plus, les fois où je suis venu. Même quand tout était sous la neige... »

Hisako hocha la tête, et ses adorables fossettes apparurent. Qui, la voyant, eût pu croire que tout cela s'était passé, entre elle et lui ? Ginpei lui-même cherchait vainement la moindre trace de sa « pernicieuse influence ».

« Je me doutais qu'il devait vous arriver de revenir, murmura la jeune fille.

— Tu sais, même quand la neige avait fondu dans toute la ville, ici on en trouvait encore. Il faut dire que le mur est de taille... Et les gens qui balaient la neige doivent la repousser jusqu'ici. De ce côté-ci de la porte, ça faisait une vraie montagne. Alors, je me disais que c'était un obstacle de plus à notre amour. Un peu comme s'il y avait eu un enfant enseveli sous toute cette neige. »

Ses paroles reprenaient un tour bizarre, incohérent, et il se tut tout d'un coup. Cependant, Hisako acquiesçait, le regard candide. Ginpei se hâta de changer de sujet :

« Ainsi, tu iras avec Onda à l'Université ? Quelle Faculté... ?

— Bah ! Quel intérêt ? L'Université, pour des filles... répliqua-t-elle, comme si vraiment elle n'y attachait pas d'importance.

— Je garde précieusement les ceintures, tu sais ? C'est bien en souvenir que tu me les as données ?

— Je n'en pouvais plus, elles m'ont échappé des mains. »

Cela encore, pour elle, semblait dénué d'importance.

« Ton père t'a vraiment grondée ?

— Il ne me laisse plus sortir seule.

— En tout cas, je n'aurais jamais cru qu'on t'empêcherait de retourner à l'école. Si je l'avais su, j'aurais essayé de me faufiler dans ta chambre pendant la nuit.

— Parfois, la nuit, je regardais le jardin de ma fenêtre », dit la jeune fille.

Les longs mois d'étroite surveillance, cependant, paraissaient l'avoir rendue à sa première innocence, et Ginpei, conscient de n'être plus capable, ni de deviner, ni de susciter les obscurs mouvements de son âme, sentit ses propres espoirs s'évanouir. Il n'entrevoyait nul prétexte, nulle force qui eussent permis à ces derniers de se ranimer. Pourtant, la jeune fille ne s'écarta pas quand il prit, sur le carré de nylon la place abandonnée par Onda. Hisako portait un nouvel ensemble ravissant, bleu marine avec un col de dentelle. En raison de la cérémonie probablement. Peut-être même s'était-elle fardée à la dernière mode, mais avec tant de discrétion que Ginpei ne pouvait que le deviner. Un parfum imperceptible émanait d'elle. Avec mille précautions, Ginpei lui posa une main sur l'épaule :

« Si nous nous sauvions, tous les deux ? Ensemble, tres loin, sur les rives désolées d'un lac...

— J'ai pris la décision de ne plus vous revoir. Aujourd'hui, je vous ai revu, et cela me rend heureuse. Mais je vous en prie, faites que ce soit la dernière fois. »

Elle s'exprimait d'un ton posé, sans avoir l'air de repousser Ginpei, et cependant avec une note de supplication :

« Si, par la suite, je me rendais compte que je ne puis me passer de vous, alors je ne reculerais devant rien pour vous rejoindre.

— Je tombe de plus en plus bas, tu sais.

— J'irais vous chercher jusque dans les bas-fonds d'Ueno s'il le fallait !

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Non, pas maintenant.

— Mais pourquoi pas ?

— J'ai été profondément blessée, et je n'en suis pas encore guérie. Une fois redevenue moi-même, si je m'aperçois que mon besoin de vous n'a pas changé, alors je retournerai vers vous.

— Oui ? »

Il se sentait gagné par un immense engourdissement :

« Bien, je comprends. Sans doute, vaut-il mieux que tu ne descendes pas de ton monde dans le mien. Ce que j'avais fait s'éveiller en toi, tâche de l'enfouir à nouveau, le plus profond possible. Peut-être courrais-tu à ta perte autrement. Et moi, dans mon propre monde, si différent, toute ma vie je te serai reconnaissant, toute ma vie je chérirai le souvenir que j'ai de toi.

— Moi, si je le peux, je m'efforcerai de vous oublier.

— Oui, c'est bien, c'est toi qui as raison. »

Sous la véhémence de ses propres paroles, les doigts glacés de la tristesse lui fouaillaient le cœur.

« Aujourd'hui, pourtant... »

Sa voix tremblait. Mais, contre toute attente, la jeune fille acquiesça. Puis, dans le taxi qui les emmenait, elle demeura silencieuse. Les yeux clos, les pommettes à peine colorées, son visage ne tarda pas à perdre toute expression.

« Regarde, tu vas voir un diable ! »

À l'instant, elle rouvrit les yeux, mais nulle image diabolique ne paraissait les hanter.

« Quelle tristesse, quand même... » dit Ginpei.

Il prit entre ses lèvres les cils d'Hisako :

« Tu te souviens ?

— Oui... je me souviens. »

Le bruissement chargé de mots vides flotta jusqu'aux oreilles de Ginpei. Souffle lugubre, sur une lande désolée.

Il ne devait jamais revoir Hisako. À bien des reprises encore il vint errer du côté du terrain vague. Un jour, il trouva la porte condamnée. On avait coupé les herbes folles, nivelé la terre. Les travaux commencèrent un an et demi ou peut-être deux ans plus tard. La maison, tout étriquée, était indigne du père d'Hisako. Le terrain avait-il donc été vendu ? Ginpei resta là un long moment, les yeux clos, écoutant le chant régulier de la varlope sous la main du charpentier.

« Adieu... »

Il s'adressait à Hisako, si lointaine. Puisse, pensa-t-il, son souvenir, dont tout ici est imprégné, rendre heureux les futurs habitants de la maison, édifiée en ce moment même... Le chant de la varlope, ainsi, prenait un sens.

Plus jamais Ginpei ne revint jusqu'au « lit de gazon », puisqu'il semblait désormais appartenir à d'autres. Comment eût-il pu savoir qu'Hisako s'était mariée, et que c'était elle, justement, qui devait habiter là...

« Oui, elle viendra à la chasse aux lucioles. » Et il en était tellement sûr, qu'en effet, il revit l'adolescente une troisième fois.

La fête devait se prolonger cinq soirs de suite, et quoique Ginpei fût tout à fait prêt à se déplacer à chaque fois, il sut pressentir le jour exact de l'apparition de la jeune fille. Si l'attention de cette dernière, pourtant, avait été attirée par l'entrefilet publié dans la presse le troisième jour, le pressentiment n'avait rien d'inexplicable. Quoi qu'il en fût, au moment où Ginpei, une édition du soir en poche, sortit de chez lui, il était habité tout entier par la perspective de sa rencontre. Il n'existait pas de mots, lui semblait-il, qui pussent rendre l'éclat des yeux en amande de Machié ; et il dessinait sur ses propres paupières, avec le pouce et l'index, la vivante forme d'un poisson, minuscule et parfait. Tout en marchant il répétait ce geste, environné d'une musique paradisiaque.

« Je naîtrai une seconde fois, jeune à nouveau, avec des pieds séduisants. Tandis que toi, il te suffit de demeurer toi-même. Ensemble, nous danserons les figures d'un ballet resplendissant ! »

Il parlait tout haut dans son enthousiasme. Le tutu long de la jeune fille ondoyait, tournoyait.

« Comment cela peut-il exister, une aussi exquise infante ! Elle appartient à une bonne famille, très certainement. Mais une telle perfection ne saurait durer plus longtemps que l'âge de seize ans, dix-sept ans à la rigueur... »

Pour Ginpei, le moment parfait incarné dans l'adolescente ne pouvait être qu'éphémère. Et quel secret, quand les autres jeunes filles ont si tôt fait d'ensevelir, sous la poussière des manuels scolaires, le subtil parfum du bouton à peine éclos, conférait à celle-là sa beauté, son inégalable perfection ? Quelle lumière, propre à elle seule, lui donnait ce rayonnement, cette transparence ? « Les lucioles seront

lâchées à vingt heures », disait l'affiche placardée sur l'un des murs de la baraque où on louait les canots.

Au mois de juin, à Tôkyô, le soleil se couche vers dix-neuf heures trente et, en attendant, Ginpei se mit à arpenter de long en large le pont qui enjambe le plan d'eau.

« Les personnes qui désirent louer une barque sont priées de se faire attribuer un numéro et d'attendre leur tour », répétait une voix dans un haut-parleur.

La chasse aux lucioles connaissait un succès tel qu'on eût pu la croire organisée par le propriétaire des canots. Jusqu'au lâcher des lucioles, la foule, sur le pont, devait se contenter d'observer d'un œil distrait le va-et-vient près de l'embarcadère, ou les évolutions des barques qui se trouvaient au milieu de l'eau. Mais Ginpei, impuissant à dominer son excitation, ne savait attendre qu'une chose, la venue de la jeune fille, et ni la foule, ni les embarcations ne parvenaient à l'intéresser.

À deux reprises, déjà, il avait poussé une pointe jusqu'à la colline aux ginkgos. La tentation lui vint de s'embusquer une fois encore au fond du fossé. Plus exactement, se rappelant ce qui s'était passé la première fois, il posa la main sur le petit parapet de pierre et s'accroupit un instant. Mais la fête, ce soir-là, amenait un certain nombre de passants sur la colline. Il entendit des gens marcher et se hâta de dévaler la côte. Il y eut de nouveaux bruits de pas, mais il ne tourna pas la tête.

Au carrefour, tout en bas de la côte, il considéra l'animation provoquée par la fête. Au-delà du pont, les lumières de la ville se réfléchissaient sur un ciel bas, et tout le long de la route des phares cheminaient en cahotant.

« Ça y est ! Enfin ! » pensa Ginpei, le cœur battant.

Et, cependant, sans même savoir pourquoi, au lieu de tourner pour revenir vers l'étang il continua tout droit, et se retrouva au beau milieu d'un quartier résidentiel. Les pas qui avaient retenti derrière lui obliquèrent, cela va de soi, en direction de l'étang, mais non sans que l'un des marcheurs fût parvenu à coller dans le dos de Ginpei une feuille de papier noir... Sur le fond d'une noirceur d'encre se détache une flèche coloriée en rouge, censée indiquer le lieu de la fête. En vain, Ginpei se contorsionne-t-il pour arracher la feuille. Il se tord douloureusement le bras, entend craquer ses jointures.

« Et pourquoi ne pas suivre toi-même ta propre flèche ? Autant te l'enlever, tiens ! »

La douce voix féminine le contraignit à se retourner. Mais non, personne. Rien que des gens, venus de la direction opposée, qui se rendent à la fête. Une femme parlant à la radio, sans doute. Une quelconque pièce radiophonique, à coup sûr sans le moindre rapport avec les mots entendus par Ginpei.

« Merci », dit-il.

Il adressa, à la voix imaginaire, un petit salut de la main et repartit d'un pas léger.

« L'homme connaît de fugaces et inexplicables moments d'apaisement », pensa-t-il.

À proximité du pont, de petits marchands avaient installé leurs éventaires. Ils proposaient les lucioles à cinq yens pièce, quarante yens pour une cage. Aucun des insectes ne survolait encore l'étang. Cependant, arrivé à peu près au milieu du pont, Ginpei aperçut finalement une de ces cages, d'un grand modèle, posée sur le haut d'une tourelle qui émergeait du plan d'eau.

« Vite ! Lâchez-les ! Lâchez-les ! » criaient les enfants avec frénésie.

Le jeu, comprit Ginpei, consistait à lâcher les lucioles du haut de la tour, tandis que les gens dans les barques, en contrebas, essayaient de les attraper.

Il y avait, perchés sur la tourelle, deux ou trois hommes, et une nuée d'embarcations tout autour de celle-ci. Certains de ceux qui y avaient pris place s'étaient munis de filets à papillons ou de rameaux de bambou. Et, également, parmi la foule agglutinée sur la rive et sur le pont, pointaient çà et là filets et bambous nains, quelques-uns emmanchés de tiges fort longues.

Les marchands forains s'étaient établis aussi de l'autre côté du pont.

« Là-bas, leurs lucioles viennent d'Okayama, et ici, de Kôshû*. Celles d'Okayama* sont plus petites, plus malingres. Ce sont vraiment deux variétés distinctes », expliquait quelqu'un.

Ginpei s'approcha des étalages. On vendait les insectes dix yens pièce, deux fois plus qu'à l'autre bout du pont, et cent yens la cage de sept.

« Dix. Des grosses, demanda Ginpei, tendant deux billets de cent yens.

— Elles le sont toutes. Alors dix et une cage de sept ? »

Le marchand plongea la main dans un sac en coton imbibé d'eau, éveillant de confuses lueurs qui brillaient par intermittences, comme au rythme d'une respiration. Il saisissait les insectes par un ou deux à la fois, les renfermant au fur et à mesure dans une longue cage tubulaire. Étroite cependant, elle ne donnait pas l'impression de contenir dix-sept lucioles. Au moment où Ginpei l'élevait à la hauteur de ses yeux, le marchand souffla dessus, ravivant les petites lueurs et criblant Ginpei de postillons.

« Elles ont l'air triste. Je crois qu'il en faudrait dix de plus pour leur tenir compagnie. »

Juste comme le marchand rajoutait des lucioles, la marmaille poussa un grand cri de joie et Ginpei fut couvert d'éclaboussures. Du haut de la tour, les lucioles lancées vers le ciel retombaient mollement, comme des pétards qui font long feu. Celles qui parvenaient à prendre leur vol au dernier moment, rasant l'eau, se faisaient aussitôt prendre. On en avait lâché une dizaine tout au plus, et les barques, les filets, les bambous nains se ruaient en désordre pour les attraper. L'eau projetée par les branches de bambou dégoulinantes qu'on agitait en tout sens rejaillissait jusqu'aux spectateurs massés sur la rive.

« Elles volent mal, cette année. C'est à cause du froid », entendait-on.

Ainsi, la manifestation avait donc lieu tous les ans.

On attendit vainement qu'apparussent de nouvelles lueurs.

« Le lâcher se poursuivra jusqu'à vingt et une heures » annonça le haut-parleur. Mais les deux ou trois hommes juchés au sommet de la petite tour n'en bougèrent pas plus pour cela. La foule en attente se taisait. On ne percevait que le bruit produit par quelques rameurs, dont les lucioles n'étaient pas la préoccupation dominante.

« Oh ! Ils pourraient bien les lâcher maintenant !

— Pourquoi se presseraient-ils ? S'ils les lâchent toutes d'un coup, la fête est finie ! »

Propos d'adultes... Ginpei, en main la cage aux vingt-sept lucioles, estimait avoir son content d'insectes. Pour éviter d'être à nouveau éclaboussé, il s'écarta du bord de l'étang et alla s'accoter à un arbre, juste en face du poste de police. Avec ce recul, il lui était plus aisé de voir le pont de bout en bout. Et aussi la présence du jeune agent, son visage pacifique, placide, tourné avec une sorte d'indifférence

vers l'étang, lui communiquait une confiance singulière. De là où Ginpei se trouvait maintenant, il était sûr de découvrir la jeune fille.

Quelques instants plus tard, on commença à lâcher sans interruption les lucioles du haut de la tour. Sans interruption n'est pas tout à fait exact. Les hommes, qui semaient les insectes par dix environ à la fois, ne parvenaient pas si facilement à les rassembler, ou encore observaient des pauses délibérées, et à chacune l'excitation de la foule montait et refluait, avec une intensité croissante. Ginpei, contrairement au policier, avait le plus grand mal à garder son calme. La plupart des lucioles ne volaient pas bien loin, s'en tenant à une courte trajectoire parabolique, telles les branches d'un saule pleureur. Mais, de temps en temps, l'une d'entre elles s'élevait à une grande hauteur, ou encore se dirigeait vers le pont. Sur ce dernier, bien entendu, jeunes et vieux, garçons et filles se pressaient contre le parapet. Ginpei les passa en revue. Des enfants, armés de leur filet, s'étaient juchés sur le rebord extérieur. Qu'ils ne tombassent pas constituait une sorte de miracle. Des grappes humaines gesticulaient, braillaient avec frénésie, s'évertuant à capturer l'un ou l'autre des malheureux insectes qui voletaient, irradiant sans conviction leur petite lumière. Ginpei, lui-même sceptique, tenta de ressusciter les lucioles du lac de son enfance.

« Hé ! là-bas ! Vous en avez une dans les cheveux ! »

Du pont, quelqu'un hélait l'occupante d'une des barques. La femme ne comprit pas qu'il s'agissait d'elle. Son compagnon se saisit de l'insecte à sa place.

Alors Ginpei aperçut la jeune fille.

Coudes appuyés au parapet, elle regardait le plan d'eau. Elle portait un ensemble de coton blanc. Il y avait un écran de gens, entre elle et Ginpei, et il ne distinguait que sa joue et ses épaules. Cependant, il ne pouvait pas se tromper. Il recula de quelques pas, puis effectua un détour qui le rapprocha discrètement d'elle. Il n'était pas à craindre qu'elle se retournât, absorbée tout entière par le spectacle.

« Sûrement elle n'est pas venue seule », pensa Ginpei.

Son regard s'arrêta sur un adolescent, à la gauche de la jeune fille. Frappé d'une sorte de stupeur, il dut admettre que ce n'était pas celui qu'il connaissait. Aucun doute possible. Ginpei ne voyait que son dos, mais il ne s'agissait pas de l'étudiant qui avait attendu la jeune fille sur la petite éminence, le jour où elle promenait son

chien, et envoyé rouler Ginpei au milieu de la chaussée. Celui d'aujourd'hui, qui portait une chemise blanche, ressemblait lui aussi à un étudiant, quoiqu'il n'eût par ailleurs ni tunique, ni casquette.

« Et cela ne fait que deux mois ! » pensa Ginpei, aussi atterré par cette preuve de l'insouciance de la jeune fille qu'il eût pu l'être d'avoir par mégarde piétiné une fleur. N'avait-elle pas un cœur par trop volage, en regard de l'adoration qu'il lui vouait ? Assister ensemble, cependant, à une chasse aux lucioles, n'était pas le témoignage irrécusable d'une liaison. Mais Ginpei pressentait quelque incident, entre la jeune fille et son bien-aimé de la colline.

Il se faufila entre ses deux plus proches voisins et, cramponné à la rambarde, tendit l'oreille. Il y eut un nouveau lâcher de lucioles.

« Mais je voudrais en attraper pour Mizuno, disait la jeune fille.

— Mais non, ça le déprimerait. On n'offre pas des lucioles à un malade.

— Et quand il n'arrive pas à s'endormir, par exemple ? Ça devrait lui faire plaisir.

— Il se sentirait encore plus triste. »

Ginpei comprit que l'autre étudiant, celui qu'il avait vu deux mois plus tôt, était alité. Il craignait, en se penchant plus, d'être reconnu, et préféra demeurer un peu en retrait contemplant le profil de la jeune fille. Ses cheveux noués un peu haut retombaient en souples et adorables vagues. Sur la colline aux ginkgos, croyait-il se rappeler, elle était coiffée avec plus de négligence.

Le pont, non illuminé, restait dans la pénombre, mais Ginpei n'en distinguait pas moins que le compagnon de la jeune fille était de carrure plus frêle que l'autre étudiant. Tous deux étaient sûrement amis.

« La prochaine fois que tu iras le voir, tu vas lui parler de la chasse aux lucioles ?

— Si je lui parlerai de ce soir... ? répéta le jeune homme comme pour lui-même. Je lui parle de toi quand je vais le voir, tu sais, et ça le rend heureux. Si je lui dis que nous sommes allés à la fête des lucioles, il s'imaginera tout de suite qu'il y en avait dans tous les coins.

— Plus j'y pense, plus j'ai envie de lui en apporter. »

L'étudiant demeura silencieux.

« Ça me chagrine de ne même pas pouvoir lui rendre visite. Dis, Mizuki, parle-lui beaucoup de moi, surtout.

— Je ne l'oublie jamais. Mizuno comprend très bien, de toute façon.

— La nuit où ta sœur aînée nous a emmenés à Ueno, voir les cerisiers en fleur, elle me disait : "Comme tu parais heureuse, Machié !" Sauf que je ne le suis pas du tout !

— Elle serait bien étonnée si elle le savait.

— Eh bien, étonne-la.

— C'est une idée, oui. »

Il eut un rire bref avant de reprendre, comme pour éviter le sujet :

« Je ne l'ai pas revue depuis ce jour-là. Ne serait-ce pas mieux qu'elle continue à croire qu'il existe bel et bien des gens nés pour être heureux ? »

Ginpei devina que le jeune Mizuki lui aussi était amoureux de Machié. Et il avait l'intuition, par ailleurs, que l'amour entre celle-ci et Mizuno était d'ores et déjà condamné, la santé de l'étudiant parvînt-elle même à se rétablir.

Il s'écarta du parapet pour se glisser derrière la jeune fille. L'ensemble qu'elle portait paraissait être en coton assez épais. Ginpei, à la dérobée, suspendit à la ceinture de cet ensemble la cage remplie de lucioles, au moyen du petit crochet en fil de fer. La jeune fille ne s'aperçut de rien. Il s'éloigna alors jusqu'au bout du pont, puis s'arrêta et observa la lueur défaillante diffusée par la cage contre le dos de Machié.

Comment la jeune fille réagirait-elle en découvrant, mystérieusement accrochée à sa ceinture, une pleine cage de lucioles ? Ginpei eût très bien pu revenir observer la scène, il lui suffisait de se mêler à la foule qui encombrait le milieu du pont. Il n'avait rien à redouter, n'étant pas de ces voyous qui tailladent le séant des jeunes personnes avec des lames de rasoir. Et cependant, ses pas l'éloignaient du port. On eût dit que la jeune fille lui faisait découvrir, ou redécouvrir plutôt, sa propre timidité. Il hocha la tête, acquiesçant à ce qui semblait bien être un plaidoyer pour lui-même, et partit tout abattu du côté de la colline aux ginkgos.

« Eh bien, elle est de taille, celle-là. »

Sans même l'ombre d'une hésitation, il venait de prendre une étoile pour une luciole.

« Énorme, vraiment énorme », dit-il encore avec émotion. Il y eut tout à coup le bruit de la pluie frappant les feuilles des ginkgos. De très grosses gouttes, très espacées, comme des grêlons à demi fon-

dus ou l'eau qui glisse du rebord d'un toit. Ces pluies-là, il n'y en a jamais dans les basses terres. Quand on les entend, on se voit tout de suite quelque part dans les collines, sous des arbres à larges feuilles ; on vient de planter la tente, c'est le soir, et soudain la pluie est là. Les gouttes sont bien trop pressées pour qu'on puisse les confondre avec le dégouttement de la rosée de feuille en feuille. Jamais, au demeurant, Ginpei n'avait escaladé de montagne, ni campé sur un haut plateau. D'où l'illusion acoustique tirait-elle donc sa source, sinon, comme toutes les autres, des rives du lac maternel ?

« Pourtant, on ne peut dire que le village soit réellement sur les hauteurs. C'est bel et bien la première fois que j'entends cette pluie...

« Et pourtant si, je l'ai déjà entendue... Au fin fond d'une forêt... juste quand la pluie va finir. Oui... au moment où les gouttes qui débordent des feuilles, après s'y être accumulées, commencent à produire plus de bruit que la pluie elle-même... »

« Yagoï-chan, tu vas attraper froid avec cette pluie !... »

« Hé ! oui, c'est peut-être comme ça qu'il s'est rendu malade, le petit ami de Machié. Il campait dans les collines et a reçu la pluie... Et, maintenant, son amertume a pris la forme de ces gouttes fantomatiques, qui tambourinaient sur les feuilles des ginkgos... »

Ginpei continuait ainsi à rêver, perdu dans son soliloque. Et n'en avait-il pas bien le droit, quand la pluie qui le faisait rêver n'existait pas ?

Sur le pont, ce jour-là, il avait appris le nom de Machié. La jeune fille ou Ginpei lui-même fussent-ils morts un jour plus tôt, tout aurait été révolu, et il n'eût jamais connu ce nom. Pourquoi alors fuyait-il le pont où elle se trouvait, au bénéfice de la colline où elle ne pouvait pas être, dans le moment même où le destin venait de nouer ce lien, entre la jeune fille et lui ? À deux reprises déjà, cependant, avant de se rendre à la fête, il avait gravi cette pente. Il était dit qu'il y reviendrait une troisième fois, après avoir vu Machié. La jeune fille était restée sur le pont. Mais là, sous les ginkgos, son ombre franchissait la colline, portant une cage de lucioles au bien-aimé alité.

Ginpei avait accroché la cage sans raison précise, cédant simplement à une brusque envie, même si, par la suite, une recrudescence de sentimentalité devait le pousser à prétendre que c'était le flamboiement de son propre cœur, qu'il avait voulu attacher au corps de

la jeune fille. Cependant, il avait entendu celle-ci parler de son désir d'apporter des lucioles au bien-aimé malade, et pouvait imaginer, également, que c'était pour l'aider à réaliser ce désir qu'il lui avait avec tant de discrétion donné la cage.

Une pluie qui n'existe pas se déverse sur une jeune fille imaginaire, laquelle, une cage de lucioles pendue à la ceinture de son ensemble blanc, remonte la côte aux ginkgos, dans le dessein de rendre visite à son ami malade.

« Oui ! Quel cliché lamentable, même pour un fantôme ! » pensa Ginpei, ironisant sur ses propres obsessions. Et pourtant, alors même que Machié se trouvait sur le pont, en compagnie du jeune Mizuki, rien ne pouvait faire que Ginpei ne sentît réellement sa présence à ses côtés, sur la colline aux ginkgos.

Il arriva tout en haut de celle-ci. Au moment d'escalader le petit tertre, une crampe lui tordit le mollet, et il dut se retenir aux touffes d'herbe légèrement humides. La douleur n'était pas assez vive pour le contraindre à ramper, mais il poursuivit son escalade en se traînant.

« Oh !... »

Il n'était plus seul. Un tout petit bébé, comme s'il n'y eût entre eux qu'un simple miroir, répétait inversée, en dessous de Ginpei, sa gauche progression. Mains chaudes de la vie, opposées paume à paume aux menottes glacées, comme les mains mêmes de la mort. Ginpei se redressa brusquement. Il se rappela un mauvais lieu, dans une station thermale. Le fond de la baignoire était constitué par un miroir... Au sommet de la butte, Ginpei se retrouva à l'endroit même d'où, le premier jour, après qu'il eut suivi Machié, l'étudiant l'avait envoyé rouler dans la poussière, en lui criant : « Espèce de cinglé ! »

Sur la butte, aussi, Machié avait raconté à son bien-aimé la parade du Premier Mai, avec le défilé des banderoles rouges, là-bas tout au long de la rue des tramways. En ce moment même, sous les yeux de Ginpei, un de ces tramways passait, la tache de lumière de ses fenêtres dansant sur la masse sombre des arbres qui bordaient la côte. Ginpei regardait toujours. Sur le petit tertre, le bruit de la pluie imaginaire s'était tu.

« Espèce de cinglé ! » s'écria-t-il, se laissant choir du haut de la pente sans y parvenir avec beaucoup de naturel.

Au moment d'atteindre la chaussée, il se cramponna d'une main à une touffe d'herbes. Puis il se redressa et se mit à marcher sur la

route qui longeait la butte, flairant au creux de sa main l'odeur de l'herbe. Sous son couvercle de terre, le bébé persistait à le suivre pas à pas.

Ne savoir ni où se trouvait maintenant son enfant, ni même s'il était encore en vie, constituait l'une des angoisses qui obsédaient Ginpei... S'il est toujours de ce monde, assurément nous nous reverrons un jour, pensait-il avec conviction. Et cependant, il ne savait même pas de façon sûre si l'enfant était bien le sien.

Un soir, on en avait découvert un, abandonné, sur le seuil de la maison particulière où Ginpei louait une chambre. Un petit mot épinglé disait : « Ce bébé est l'enfant de Ginpei. » Mais Ginpei ne perdit pas plus contenance qu'il ne rougit, quand la logeuse laissa éclater sa colère. De toute façon, pour un étudiant susceptible d'être réquisitionné d'un instant à l'autre par la guerre, il ne pouvait être question de recueillir et d'élever un enfant qu'on lui jetait dans les bras. À plus forte raison si la mère se trouvait être une prostituée.

« Ce n'est que pour me créer des ennuis. Je l'ai laissée choir, et elle essaie de se venger !

— C'est-à-dire que vous avez décampé dès qu'elle a été enceinte, ce n'est pas ça, monsieur Momoi ?

— Mais non, absolument pas.

— Alors pourquoi vous êtes-vous sauvé ? »

Sans répondre à la question, Ginpei trancha :

« Il s'agit de rapporter ce moutard à sa mère et c'est tout ! »

Jetant les yeux sur le nourrisson que la brave dame tenait sur ses genoux, il ajouta :

« Pourriez-vous le garder juste un moment, le temps d'appeler mon acolyte ?

— Votre... Mais quel acolyte ? Vous n'allez pas disparaître en me laissant cet enfant, monsieur Momoi ?

— C'est seulement que je ne tiens pas à être seul pour le ramener !

— Plaît-il ? »

La logeuse, l'œil lourd de soupçons, le suivit jusqu'à la porte.

Ginpei partit chercher main-forte auprès de son complice, Nishimura. Mais il dut bel et bien porter l'enfant lui-même. C'était sa propre « amie », après tout, qui avait abandonné celui-ci. Ginpei avait installé le bébé à l'intérieur de son pardessus, ne boutonnant que le dernier bouton, et maintenant il s'y sentait à l'étroit. Dans le

tramway, le bébé se mit à pleurer. Les autres usagers paraissaient enclins à rire d'un air bonasse devant cet étudiant si curieusement empêtré. Ginpei, à la fois balourd et cocasse, souriait en retour. Il laissa émerger la tête du bébé. Puis il n'eut plus d'autre recours que de baisser les yeux, le regard obstinément fixé sur le crâne du nourrisson.

À cette époque, les quartiers populaires de l'est de Tôkyô venaient d'être ravagés par un incendie géant, consécutif au premier grand bombardement. Les maisons closes avaient cessé de former un front continu, et les deux compères parvinrent à se faufiler dans une des petites rues de derrière, et à déposer le bébé sur le seuil de l'issue de service. Après quoi ils détalèrent, tout exultants.

Ce n'était pas la première fois, au demeurant, que Ginpei et Nishimura s'éclipsaient, avec la même jubilation, du mauvais lieu en question. Il leur avait été attribué, comme à tous les étudiants, au titre de la « défense passive », d'antiques chaussures de toile, ou des souliers à semelles de caoutchouc. Les bénéficiaires filaient à l'anglaise des bordels, et laissaient lesdites chaussures devant la porte en guise de paiement. Ginpei et Nishimura, assurément, manquaient d'argent, mais c'était cette fuite elle-même qui leur procurait des sensations fortes. Ils y voyaient, en quelque sorte, un moyen de passer l'éponge sur leur propre infamie. Et dans le cours même de la « défense passive », qui réellement exténuait les chaussures, l'un et l'autre échangeaient force clins d'œil d'intelligence. Ils avaient cette consolation, au moins, de connaître un cimetière tout désigné pour les croquenots à l'agonie !

En dépit de leur façon de prendre congé, les lettres qu'ils recevaient des prostituées n'étaient pas uniquement des mises en demeure. La guerre était là, toute proche, qui les vouait à une mort presque certaine, et Ginpei et son ami n'avaient même pas besoin de cacher leur nom ou leur adresse. Tous les étudiants, destinés à monter en première ligne, faisaient figure de héros. D'autre part, toutes les prostituées qui jouissaient d'un statut officiel, répertoriées par la police ou non, ayant elles-mêmes été mises en réquisition, ou enrôlées dans la « défense passive », très probablement la partenaire de Ginpei faisait partie de la minorité qui opérait en marge. L'ordre et les règles strictes des maisons closes s'étaient-ils donc relâchés, cédant la place à la faillibilité de sentiments plus humains ? Et Ginpei et son acolyte, de leur côté, avaient-ils seulement réfléchi à la situation de ces filles en proie

à la crainte des terribles châtiments du temps de guerre, et susceptibles de complaisances qu'elles n'eussent jamais eues à tout autre moment ? Étaient-ils avilis, eux-mêmes, au point de croire que leur joyeuse resquille ne serait considérée que comme une façon de jeter sa gourme, parfaitement admissible chez des jeunes gens ? Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ils s'esquivèrent de la même manière à trois ou quatre reprises, puis ne revinrent plus.

L'abandon de l'enfant, dans une encoignure de la ruelle, ne représentait pour eux qu'une escapade de plus, la dernière. Il commença à neiger dans l'après-midi du lendemain, quoique ce fût déjà la mi-mars, et vers le soir la neige s'était installée. Il paraissait inconcevable que l'enfant, exposé au froid mortel de la ruelle, n'eût pas été recueilli.

« On a été bien inspirés de faire ça hier.

— Sûr ! »

Ginpei, bravant la neige, venait de pousser une pointe jusqu'à la pension de Nishimura, avec qui il voulait parler. Personne du bordel n'avait donné signe de vie. Quant à l'enfant, ni Ginpei ni son ami ne savaient le moins du monde ce qu'il était devenu.

Mais l'avaient-ils bien, au moins, déposé devant ce même établissement quitté à la sauvette, pour la dernière fois, quelque sept ou huit mois plus tôt ? Ginpei se trouvait au front quand il y pensa. Et la mère du bébé, à supposer qu'ils ne se fussent pas trompés, faisait-elle encore partie du personnel ? Était-il possible qu'une fille travaillant sans autorisation, et devenue grosse, soit gardée après l'accouchement par ses employeurs, alors que la grossesse même constituait la pire infraction qui pût être aux règlements ? On pouvait imaginer à la rigueur que l'établissement, en raison de la tendance à la compassion qui prévalait alors, et où se mêlait à la fois une nervosité et une apathie très inhabituelles, se fût occupée de la mère, mais cela demeurait bien improbable.

En vérité, n'était-ce pas lorsque lui, Ginpei, l'avait rejeté, que l'enfant s'était retrouvé tout à fait abandonné ?

Nishimura disparut dans la tourmente. Ginpei s'en tira sain et sauf, et aboutit même à un poste d'enseignant.

Tandis qu'il rôdait, très las, à travers les ruines calcinées du quartier réservé, il se surprit à dire à haute voix :

« Hé ! Ça suffit, la plaisanterie ! »

Il s'adressait à la prostituée. Celle-ci, faute d'avoir vraiment eu un

enfant de Ginpei, s'était contentée d'emprunter celui que l'une ou l'autre de ses compagnes avait en trop, pour aller le déposer devant la maison où il logeait. On eût dit qu'il venait de la prendre sur le fait, ou de la rattraper enfin.

« Et Nishimura, qui aurait pu dire si l'enfant me ressemblait, n'est même plus là... »

L'enfant abandonné était une fille, et cependant, d'une manière étrange, l'hallucination qui tourmentait Ginpei n'avait pas de sexe défini. Il s'agissait presque toujours d'un enfant mort. Dans ses moments de lucidité, en revanche, Ginpei ne pouvait s'empêcher de croire que le véritable enfant était resté en vie.

Il lui semblait aussi que le bébé, un jour, lui avait martelé le front, de toute la force de ses petits poings. Lui, le père, baissait la tête pour les esquiver, et les coups n'en pleuvaient que de plus belle. Mais quand était-ce ? Quand ? Une hallucination encore. Dans la réalité, c'était tout à fait impossible. Vivant, l'enfant aurait été grand maintenant, et il était donc exclu que Ginpei pût participer à une scène de ce genre.

Le soir de la chasse aux lucioles, le petit être qui à travers le couvercle du sol s'attachait aux pas de Ginpei, lorsque celui-ci cheminait sur la route, demeurait un tout jeune bébé. Et réellement il ne paraissait pas jouir d'un sexe bien défini. Pourtant, même un nourrisson est garçon ou fille, réfléchissait Ginpei. Et au moment où cette pensée lui vint, la petite créature se changea en un spectre au visage absolument lisse.

« C'est une fille, une fille », marmonnait Ginpei, courant presque maintenant.

Il déboucha dans une rue bordée de magasins, sous leurs enseignes au néon. Parvenu devant le second de ces magasins au-delà du coin, Ginpei, tout haletant, passa la tête à l'intérieur pour crier :

« Des cigarettes, s'il vous plaît ! Des cigarettes ! »

Apparut une femme aux cheveux blancs. D'un âge respectable, certes, mais la question de savoir à quel sexe elle appartenait ne se posait nullement. Ginpei en fut tranquillisé. Et Machié, pourtant, se trouvait loin de lui maintenant, si loin. Il fallait un effort d'imagination, pour admettre qu'il existât sur la terre une jeune fille comme elle.

Ginpei se sentit plus léger, enveloppe vidée de son contenu, et, pour la première fois depuis longtemps, il revit son village natal. Il se rappelait sa mère, dans tout l'éclat de sa beauté, et non son père

mort tragiquement. Et, pourtant, c'était la laideur paternelle, plutôt que la beauté de la mère, qui restait imprimée en lui : tout comme lui-même évoquait avec plus de facilité la hideur de ses propres pieds, que les petons adorables de Yagoï.

Là-bas, au bord du lac, Yagoï avait voulu saisir les baies rouges d'un éléagne sauvage, et quelques gouttes de sang avaient perlé à son auriculaire, accroché par une épine. Elle scrutait Ginpei par en dessous, tout en se suçant le doigt.

« Pourquoi ne me les attrapes-tu pas, Gin-chan ? Ce n'est rien, pour toi, avec tes pieds de singe. Absolument les pieds de ton père. On ne peut pas dire que ce soit de notre côté que tu tiennes ! »

Fou de rage et d'humiliation, Ginpei aurait voulu plonger le pied de Yagoï au beau milieu des épines. Mais il n'osait même pas le toucher, et il se contenta de montrer les dents, comme s'il allait mordre le poignet de sa cousine.

« Tu vois bien que tu as l'air d'un singe ! Lalalère ! » dit Yagoï, découvrant elle aussi les dents.

Ginpei ne s'était pas donné le mal d'inspecter les pieds du bébé abandonné. Il était foncièrement convaincu, alors, que celui-ci n'était pas de lui. Et pourtant, un examen éventuel faisant apparaître, entre les pieds du bébé et les siens, une similitude de formes, quelle preuve plus irréfutable de paternité eût-on pu rêver, pensa-t-il, prenant un plaisir pervers à se tourner lui-même en dérision.

Mais les pieds minuscules des bébés, qui n'ont jamais effleuré le sol terrestre, ne sont-ils pas toujours aussi tendres, aussi gracieux que ceux des chérubins qui environnent le Père Éternel, dans la peinture religieuse de l'Occident ? Tous les pieds humains, après tout, ne deviennent-ils pas semblables à ceux de Ginpei quand ils se sont déchirés à toutes les aspérités, salis à tous les bourbiers et à toutes les infamies de ce monde ?

« Mais si c'est un spectre, l'enfant ne peut avoir de pieds, se surprit-il à marmonner. Et d'ailleurs qui a décrété que les fantômes sont dépourvus de jambes ? Depuis toujours, il a bien dû exister des hommes faits comme moi. Peut-être mes propres pieds ont-ils cessé de toucher la terre... »

Ginpei errait parmi les lueurs du néon, une de ses paumes tournée vers le ciel, comme prête à recueillir une pluie de pierres précieuses. La plus belle, la plus haute montagne du monde n'est pas habillée de vert. Elle se dresse, aride, couverte de rocs et de cendres

volcaniques. Elle affecte la couleur imposée par le soleil à chaque moment. Elle peut être rose, pourpre. Elle ne fait qu'un avec le nuancement délicat de toutes les teintes dans le ciel, avec le soleil qui se lève comme avec le soleil couchant. Ginpei résolut de bâillonner, en lui, la clameur de son adoration pour Machié.

« Alors j'irais vous chercher, s'il le fallait, jusque dans les bas-fonds d'Ueno*. »

Il se rappela les mots prophétiques sortis de la bouche d'Hisako — était-ce un adieu ? était-ce un serment d'amour ? — et se retrouva dans Ueno, décidé à se rendre compte sur les lieux mêmes de ce que le quartier était devenu.

Avait-il beaucoup perdu de son animation ? Il se révélait, incontestablement, beaucoup plus calme que naguère. À l'une des extrémités des passages souterrains, ne se voyaient maintenant que des épaves humaines, vautrées ou recroquevillées à même le sol et, eût-on dit, installées là à demeure. Certains de ces malheureux, une hotte de chiffonnier en guise d'oreiller, s'étaient fait un lit d'un sac à charbon vide, ou d'une natte de paille, tandis que les plus « aisés » conservaient à portée de la main leur balluchon. Spectacle classique d'un ramassis de sans-logis. Totalement indifférents aux passants, ils ne levaient même pas les yeux, ne rendaient pas le regard qu'ils ne sentaient plus se poser sur eux. On en arrivait à envier ceux de ces misérables qui s'étaient endormis sans attendre. Un couple jeune reposait tranquillement, la tête de la femme sur les genoux de l'homme, lui penché sur son dos à elle. Même dans un train la nuit, il eût été difficile de retrouver l'emmêlement de ces deux corps endormis. On aurait dit deux moineaux, chacun la tête enfouie au sein du plumage de l'autre. Ils n'avaient pas trente ans. Ginpei s'arrêta pour les regarder : ce n'est pas commun, un couple de vagabonds.

Une odeur de poulet en brochettes et d'*oden*[1] se mélangeait au remugle d'humidité qui saturait le passage. L'entrée d'une gargote, simple ouverture pratiquée dans la paroi de ciment, était masquée par un rideau-enseigne. Ginpei dut se baisser pour y entrer, et avala coup sur coup deux ou trois verres d'un alcool homicide, distillé

1. Différents aliments tels que quenelles de poisson de toutes sortes, pâté de soja et ses diverses variantes, radis blancs, ignames, etc., mijotés dans une très grande marmite de bouillon et servis sur commande.

avec la lie du sake. Il entrevit une jupe à motif de fleurs, souleva de nouveau le rideau pour sortir et se trouva face à face avec un travesti.

Ce dernier, sans pourtant lui adresser la parole, lui décocha une œillade. Ginpei s'enfuit. La galopade n'avait rien de joyeux cette fois.

À l'étage supérieur, il s'approcha de la salle d'attente, imprégnée de la même odeur de misère. Un employé l'interpella à la porte d'entrée :

« Votre billet s'il vous plaît. »

Cette nécessité d'un billet, pour accéder à la salle d'attente, était nouvelle. D'autres malheureux, visiblement désœuvrés, stationnaient aux abords de la salle ; certains s'étaient accroupis au pied du mur.

Ginpei, une fois sorti de la gare, était en train de réfléchir à la détermination sexuelle des travestis, quand, dans une ruelle où il avait abouti par hasard, il se trouva devant une femme. Elle portait des bottes de caoutchouc, un chemisier d'un blanc on ne peut plus douteux et un pantalon noir élimé. Tout cela était à demi masculin. Nul renflement, à la place des seins, ne tendait le tissu rétréci par les lavages. Le visage basané, tanné par le soleil, ne portait pas trace de maquillage. Ginpei regarda derrière lui. La femme, qui avait paru prête à lui adresser la parole au moment où ils se croisaient, se rapprocha. Puis elle commença à le suivre. Ginpei, habitué à ce que ce fût lui qui suivît une femme, avait maintenant l'impression de posséder des yeux dans le dos. Ces yeux, soudain, vivaient d'une vie intense, sans pourtant réussir à pénétrer les mobiles de la femme.

Une fois déjà, Ginpei avait été suivi ainsi. Il se trouvait devant le portail de fer, là où vivait Hisako, et avait pris ses jambes à son cou, pour échouer dans un quartier de plaisir, non loin de là. Et, à ce moment, une professionnelle l'avait abordé :

« Mais non, je ne vous suis pas vraiment », prétendait-elle.

La femme de maintenant, cependant, n'avait pas l'allure d'une prostituée. Ses bottes de caoutchouc étaient maculées de boue. Et non pas de traces toutes fraîches ; une boue vieille de plusieurs jours, qu'on n'avait pas pris la peine de laver. Les bottes elles-mêmes étaient antiques, éculées et décolorées. Quel genre de femme pouvait bien rôder, dans le quartier d'Ueno, chaussée de bottes quand le temps n'était même pas à la pluie ? Avait-elle donc des pieds difformes, hideux ? Était-ce aussi pour les cacher qu'elle portait un pantalon, en plus des bottes ?

Ginpei songea à ses propres pieds. À l'idée qu'une femme qui en eût d'aussi laids que les siens pût le suivre, il s'arrêta net, souhaitant qu'elle le dépassât. Mais la femme s'arrêta de son côté. Leurs regards chargés d'interrogations se rencontrèrent :

« Vous désirez quelque chose ? demanda la femme la première.

— Il me semble que ce serait à moi de le demander. Tu étais en train de me suivre, non ?

— Vous m'avez lancé une œillade.

— Non, c'est toi qui m'as fait de l'œil. »

Tout en lui répondant, il se demandait si quoi que ce fût dans sa propre attitude, à l'instant où il croisait la femme, aurait pu être interprété comme une invite. Mais non, sans le moindre doute c'était elle qui avait marqué son intérêt.

« Moi, je t'ai regardée sans le vouloir, simplement parce que je te trouvais une allure bizarre pour une femme.

— Je ne vois pas ce que j'ai de bizarre.

— Tu te mets à suivre tous ceux qui te regardent ?

— En vous... je ne sais quoi m'a attirée.

— Où veux-tu en venir exactement ?

— Mais... nulle part.

— Allons, tu avais bien une arrière-pensée en te collant à moi ?

— Je ne me colle pas à vous... Je me suis approchée comme ça, c'est tout.

— Oui... ! »

Il la dévisagea avec plus de soin. Les lèvres non maquillées présentaient une couleur malsaine, brunâtre, et laissaient apparaître une prothèse en or. L'âge de la femme était malaisé à déterminer. Cependant elle devait avoir un peu moins de quarante ans. Une lueur à la fois sournoise et perçante, très masculine elle aussi, filtrait sous les paupières lourdes. Les yeux, l'un plus petit que l'autre, paraissaient à l'affût d'une occasion. Le soleil avait bruni et boucané la peau du visage. Ginpei eut le sentiment d'un danger.

« D'accord, allons-y. »

Sa main, comme portée par les mots qu'il prononçait, alla effleurer la poitrine de son vis-à-vis. Il s'agissait bien d'une femme.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

Elle lui saisit la main. Sa propre paume était douce. La femme devait ignorer les travaux manuels.

C'était la première fois que Ginpei se trouvait amené à vérifier

ainsi le sexe d'un interlocuteur. Il s'était bien doute que celui-ci était une femme, mais, curieusement, l'avoir constaté en la touchant le rassurait, lui inspirait même une certaine sympathie à son endroit.

« Eh bien, allons quelque part, répéta-t-il.

— Où ça, quelque part ?

— Il doit bien exister un petit bar fréquentable dans le coin ? »

Tout en se demandant où diable on peut faire admettre une femme accoutrée de cette façon, il retourna vers les lumières de la ville, entra à la fin, la femme toujours sur les talons, dans un bar où l'on servait de l'*oden*. Le foyer sur lequel mijotait celui-ci était entouré de trois côtés par un comptoir et des tabourets ; un peu à l'écart, quelques tables complétaient l'ensemble. La plupart des tabourets se trouvant occupés, ils prirent place à une table tout près de l'entrée. Le court rideau qui masquait une partie de l'ouverture permettait de voir les passants jusqu'à la moitié du torse.

« Saké ou bière ? » demanda Ginpei.

Il ne nourrissait nul dessein particulier à l'endroit de cette femme hommasse. Dorénavant il la savait inoffensive, et ne pas envisager de but précis le dégageait de toute préoccupation. Saké ou bière, ce serait à elle de décider.

« Pour moi, du saké », dit la femme.

L'*oden* mise à part, des affichettes collées sur les murs proposaient quelques plats très simples. Ginpei laissa aussi la femme établir le menu.

« Ce manque de réserve... elle doit rabattre pour une maison », pensa-t-il.

L'activité allait avec le personnage. Mais Ginpei garda pour lui ses soupçons. La femme, de son côté, devait se méfier de lui, car elle ne lui fit nulle proposition. Ou bien était-ce réellement la confuse prescience d'une affinité qui l'avait déterminée à s'attacher aux pas de Ginpei ? Quoi qu'il en fût, dans l'immédiat il semblait bien qu'elle eût renoncé à ses premières intentions.

« C'est étrange, une journée dans la vie d'un homme. On ne sait jamais ce qui va se passer. Me retrouver à boire avec toi, par exemple, quand je ne te connais ni d'Ève ni d'Adam.

— C'est bien vrai, ni d'Ève ni d'Adam. »

Les mots paraissaient n'être qu'un bruit, destinés à accompagner le mouvement du verre, sans plus.

« Aujourd'hui, par exemple, la conclusion de la journée, c'est de vider un verre en ta compagnie.

— Oui, c'est vrai, la journée se termine.

— Tu rentres directement chez toi après ?

— Oui. Ma fille est toute seule à m'attendre.

— Alors tu as une fille ? »

La femme buvait sans désemparer. Ginpei se contentait de la regarder boire. Il n'arrivait pas à croire qu'en une seule soirée, il avait vu Machié à la fête des lucioles, été poursuivi, sur la colline, par le spectre du bébé, et se retrouvait occupé à boire avec une compagne de rencontre. Mais, en vérité, c'était en raison de la laideur de la femme qu'il ne parvenait pas à y croire. Ne se voyait-il pas contraint, en effet, de reconnaître que tout ce qui touchait à l'apparition sublime de Machié, ressortissait au domaine du rêve, et que la seule réalité était justement de se retrouver ici, attablé, dans une gargote, avec un épouvantail ? Et cependant, il n'en persistait pas moins à penser que s'il était là, en train de vider des verres avec cette femme bien réelle, ce ne pouvait être que pour se rapprocher de la jeune fille de son rêve. Plus repoussante était la femme, et mieux elle lui permettait d'évoquer le doux visage de Machié.

« Pourquoi les bottes en caoutchouc ? demanda-t-il.

— Quand je suis sortie, je croyais qu'il allait pleuvoir », répondit la femme avec simplicité.

L'envie le saisit de voir les pieds cachés à l'intérieur de ces bottes. Disgracieux, peut-être eussent-ils signifié que Ginpei avait rencontré, enfin, une partenaire à sa mesure.

La laideur de la femme, au fur et à mesure qu'elle buvait, s'accentuait. Celui de ses yeux, mal assortis, qui était plus petit que l'autre ne fut plus qu'une fente, d'où filtrait dans la direction de Ginpei un regard oblique. La femme oscillait, et quand il l'empoigna par l'épaule, elle ne fit pas mine de l'en empêcher. À Ginpei, il semblait avoir refermé la main sur un petit tas d'os.

« Tu ne devrais pas être si maigre !

— Ce n'est pas ma faute. Une femme seule, avec un enfant à sa charge... »

D'après ce qu'elle lui raconta, elle et sa fille vivaient dans une chambre de location, au fond d'une ruelle. La fillette, qui avait treize ans, allait à l'école. Le mari de la femme, à en croire celle-ci, était

mort au champ d'honneur. Une belle histoire, en vérité. Incontrôlable. Mais il semblait bien que la femme eût un enfant.

« Je te raccompagne ? » proposa à nouveau Ginpei.

Elle acquiesça, se reprit aussitôt, le visage soudain plus grave :

« Non, pas chez moi. Pas avec ma fille. »

Ils étaient assis côte à côte, faisant face au cuisinier, mais insensiblement la femme avait pivoté vers Ginpei, et maintenant, avec force mines de coquette, elle se trouvait presque affalée sur lui. Elle paraissait prête à se donner. Ginpei se sentit le cœur étreint, comme s'il eût touché aux ultimes frontières du monde. Non qu'il y eût de quoi voir les choses aussi grandement. Sans doute n'était-ce que parce qu'il avait aperçu Machié, ce même soir-là.

Elle, la femme, était ignoble jusque dans sa façon de boire. À chaque fois, avant de commander un nouveau flacon, elle questionnait Ginpei du regard.

« D'accord, prends-en un autre, finissait-il par dire.

— Je ne pourrai plus marcher. Tu t'en moques ? »

Puis, la main posée sur le genou de Ginpei :

« Mais c'est le dernier, alors. Tu veux bien me servir ? »

L'alcool lui coulait du coin des lèvres, mouillait la table. Le visage recuit affectait des teintes violacées, rougeâtres.

Au moment où ils sortaient du bar, elle se pendit au bras de Ginpei. Il lui enserra le poignet, tout étonné par la douceur de la chair. Ils croisèrent une jeune vendeuse de bouquets et la femme dit :

« Achète-moi des fleurs pour ma fille. »

Puis elle les abandonna à un marchand de nouilles, qui avait disposé son attirail au coin d'une rue obscure :

« Vous me les gardez, hein, patron ? Je reviens les chercher tout de suite. »

Mais presque aussitôt, quand elle eut laissé les fleurs, son ivresse devint plus visible :

« Ça fait des siècles, tu sais, que je n'ai pas été avec un homme. Enfin, on n'y peut rien, pour cette fois. C'est la destinée... Comme si c'était elle qui t'avait placé sur mon chemin !...

— Oui. C'est le destin. On n'y peut rien. »

À regret, il lui répondait sur le même ton. Marchant ainsi, enlacé avec elle, il n'éprouvait pour lui-même que du dégoût. Demeurait seul, en lui, le désir de voir les pieds dissimulés par les bottes de caoutchouc. Et cependant, les pieds en question, il lui semblait qu'il

les connaissait déjà : non pas simiesques, comme les siens propres, mais dotés d'orteils difformes, avec une peau épaissie, brunâtre. Il se vit lui-même nu, côte à côte avec la femme, leurs jambes allongées, et fut pris d'un haut-le-cœur.

Où allaient-ils ? Ginpei s'en remettait à la femme. Ayant longé une venelle, ils parvinrent devant un tout petit temple *Inari** que jouxtait un hôtel de passe des plus modestes. La femme hésitait, et Ginpei desserra l'étreinte du bras qui se cramponnait à lui. La femme s'écroula en bordure de la venelle.

« Si ta fille t'attend, tu devrais vite aller la retrouver. »

Il commença à battre en retraite.

« Espèce de cinglé ! » hurlait la femme, le bombardant de gravier qu'elle ramassait devant le temple.

Un petit caillou l'atteignit à la cheville.

« Ouaïe ! »

Il s'éloigna tout boitillant, plus misérable que jamais. Pourquoi n'être pas rentré droit chez lui, après avoir accroché la cage aux lucioles derrière le dos de Machié ? Il regagna sa propre chambre de location, à l'étage d'une maison particulière, et enleva sa chaussette. La cheville avait pris une légère teinte rouge.

LES BELLES ENDORMIES

(Nemureru bijo)

Ce récit parut dans la revue Shinchô, *de janvier à juin 1960, puis de janvier à novembre 1961. La version définitive en volume fut publiée par Shinchô-sha à Tôkyô, en novembre 1961.*

La place qu'occupent Les Belles Endormies *dans la carrière littéraire de Kawabata est décrite en détail dans notre* Introduction.

Cependant, un problème demeure. Cette œuvre doit-elle être considérée simplement comme un livre érotique, pour ne pas dire pornographique ?

Si la réponse était affirmative, le rôle de ce roman étrange dans l'ensemble des œuvres de Kawabata aurait pu se résumer à un petit péché de vieillesse du grand écrivain, un passe-temps et, par le même coup, la concrétisation d'une obsession qui l'avait hanté toute la vie durant... De là à divaguer sur l'impotence du vieil auteur et la lier à son suicide, il n'y a qu'un pas ! C'est ce qu'ont fait certains journalistes et critiques.

Sans aller jusqu'à nier l'évidente présence de l'érotisme dans ce récit, ne pourrait-on pas s'interroger sur les différentes possibilités de lecture de ce roman ?

Tout d'abord, le côté comique. Dès le premier paragraphe, la femme recommande au client Eguchi d'éviter les taquineries de mauvais goût, de ne pas essayer de mettre les doigts dans la bouche de la petite qui dort. Le mot « bouche » fait rire déjà. Par la suite, les scènes qui, apparemment, se veulent les plus érotiques, semblent être contées avec trop de sérieux pour ne pas suggérer un Kawabata espiègle qui a l'air de dire : « Je les ai eus, ces chers lecteurs ! »

Ensuite, le tragique. Le récit se termine par la mort de l'une des deux filles, et l'évocation du bruit de la voiture qui s'éloigne dans la nuit en transportant la morte. Mais le vrai tragique réside dans la triste nécessité d'avoir recours à une telle maison pour y trouver quelque réconfort.

Et le fictif. La nature de ce bordel nouvelle manière, tout au moins pour le Japon du début des années 60, exige de l'imagination. L'auteur doit avoir eu conscience de transporter le lecteur dans un monde de rêve. Pour cet écrivain, un rêve, même et surtout quand il est infiniment proche d'un cauchemar, mérite toujours une description soignée.

Enfin, le lyrique. Il existe dans ce récit quelques belles expressions débordantes de lyrisme. De même, la description des rêves est de toute beauté.

Il devrait exister mille autres façons de lire Les Belles Endormies.

1

« Et veuillez éviter, je vous en prie, les taquineries de mauvais goût ! N'essayez pas de mettre les doigts dans la bouche de la petite qui dort ! Ça ne serait pas convenable ! » recommanda l'hôtesse au vieil Eguchi.

Au premier étage, il n'y avait que deux pièces, celle de huit nattes où s'entretenaient Eguchi et la femme, et celle d'à côté, une chambre à coucher probablement ; quant à l'étroit rez-de-chaussée qu'il avait vu en passant, il ne semblait pas comporter de salon, de sorte que la maison ne méritait pas le nom d'hôtel. Nulle enseigne n'indiquait du reste que ce fût une auberge. D'ailleurs, le mystère de cette maison interdisait sans doute pareille publicité. L'on n'y entendait pas le moindre bruit. Hormis la femme qui avait accueilli le vieil homme au portail verrouillé et avec qui il conversait en ce moment même, il n'avait aperçu âme qui vive ; mais Eguchi, dont c'était la première visite, n'avait pu démêler si elle était la patronne ou une employée. Quoi qu'il en fût, mieux valait sans doute que le visiteur s'abstînt de poser des questions superflues.

La femme, dans la quarantaine, était menue, sa voix était jeune, avec des inflexions comme à dessein atténuées. Elle remuait ses lèvres minces sans les écarter, et elle évitait de regarder le visage de son interlocuteur. Dans ses prunelles d'un noir épais, il y avait un reflet qui désarmait la méfiance de l'autre, mieux, une tranquille familiarité, comme si, de son côté, pareillement, toute méfiance eût été bannie. Dans la bouilloire posée sur le brasero de bois de paulownia, de l'eau chauffait ; de cette eau, la femme s'était servie pour faire infuser le thé, et ce thé, remarquable par sa qualité et sa préparation, réellement surprenantes en pareil lieu et pareille circons-

tance, avait détendu le vieil Eguchi. Dans le *toko-no-ma** était suspendue une peinture de Kawai Gyokudô*, une reproduction sans aucun doute, d'un paysage de montagne aux chaudes couleurs de l'automne. Rien n'indiquait que cette pièce de huit nattes pût dissimuler quoi que ce soit d'insolite.

« Ne cherchez pas à réveiller la petite. Car quoi que vous fassiez pour essayer de la réveiller, jamais elle n'ouvrira les yeux... Elle est profondément endormie et ne se rend compte de rien, répéta la femme.

« Car la fille dort tout d'une traite, et du début à la fin elle ignore tout. Même avec qui elle aura passé la nuit... N'ayez donc aucune inquiétude. »

Divers soupçons effleurèrent l'esprit du vieil Eguchi, mais il n'en formula aucun.

« C'est une belle fille ! Et d'ailleurs, nous ne recevons ici que des clients de tout repos... »

Eguchi, pour détourner les yeux, laissa tomber son regard sur sa montre-bracelet.

« Quelle heure est-il ?

— Onze heures moins le quart !

— Si tard déjà ! Les vieux messieurs, semble-t-il, se couchent tôt et se lèvent de bon matin ; aussi, quand il vous plaira !.... »

Ce disant, la femme se leva et tourna la clef de la porte qui donnait dans la chambre voisine. Était-elle gauchère ? Toujours est-il qu'elle s'était servie de la main gauche. Le détail était insignifiant, mais Eguchi, suspendu aux gestes de la femme qui tournait la clef, retint son souffle. La femme, la tête inclinée dans l'entrebâillement de la porte, regardait dans l'autre pièce. Elle avait l'habitude sans aucun doute de regarder ainsi dans la chambre voisine, et sa silhouette vue de dos n'avait rien que de banal, mais Eguchi la trouva étrange. Sur le nœud de sa ceinture s'étalait l'image d'un curieux oiseau. Pourquoi donc avait-on doté cet oiseau stylisé d'yeux et de pattes réalistes ? Bien sûr, l'oiseau n'avait rien d'inquiétant, et ce n'était rien d'autre qu'un dessin maladroit, mais ce qui, à la silhouette de cette femme, donnait un côté inquiétant, c'était précisément cet oiseau. Le fond de la ceinture était jaune clair, presque blanc. La chambre voisine semblait plongée dans la pénombre.

La femme referma la porte et, sans avoir tourné la clef, elle déposa celle-ci sur la table, devant Eguchi. Rien dans son expression n'indi-

quait le résultat de son examen, et ses inflexions restaient les mêmes.

« Voici la clef, reposez-vous à votre aise. Si par hasard vous n'arriviez pas à vous endormir, vous trouverez un somnifère à votre chevet.

— N'auriez-vous pas quelque liqueur ?

— Non. Nous ne servons pas d'alcool.

— Pas même un peu de *sake** pour dormir ?

— Non.

— La jeune personne se trouve dans la chambre voisine, n'est-ce pas ?

— Elle est déjà endormie et elle vous attend.

— Ah ! bon ? » Eguchi eut un léger sursaut. Cette fille, quand donc était-elle entrée dans la pièce voisine ? Depuis quand dormait-elle donc ? Si la femme avait entrouvert la porte et jeté un coup d'œil, sans doute était-ce pour s'assurer du sommeil de la fille. Que celle-ci l'attendrait plongée dans le sommeil et ne se réveillerait pas, il l'avait su par un vieil ami qui connaissait la maison, mais maintenant qu'il s'y trouvait, la chose lui paraissait incroyable.

« Voulez-vous vous changer ici ? » La femme semblait disposée à l'aider. Eguchi ne répondit point.

« On entend le bruit des vagues. Et le vent...

— Le bruit des vagues ?

— Dormez bien ! » dit la femme, et elle se retira.

Resté seul, le vieil Eguchi parcourut des yeux la pièce de huit nattes, innocente et sans mystère, puis son regard s'arrêta sur la porte de la chambre voisine. C'était une porte en bois de cryptomère, large d'une demi-toise. Elle ne datait pas de l'époque où cette maison avait été construite, mais semblait avoir été rajoutée par la suite. Il regarda plus attentivement : il était probable qu'à la place de la cloison qui séparait les deux pièces, il y avait eu à l'origine des panneaux mobiles que l'on avait ensuite remplacés par cette cloison pour ménager la chambre secrète des « Belles Endormies ». La peinture de cette cloison était de la même couleur que le reste, mais elle paraissait récente.

Eguchi prit en main la clef que la femme lui avait laissée en partant. C'était une clef toute simple. Prendre la clef, c'était se préparer à passer dans l'autre pièce, mais Eguchi ne se leva point. Ainsi que l'avait fait observer la femme, le bruit des vagues était rude. On les

entendait comme si elles battaient le pied d'une haute falaise. Et comme si cette petite maison se dressait sur l'arête de la falaise. Le vent était le bruit annonciateur de l'hiver. S'il le ressentait de la sorte, était-ce cette maison qui en était la cause, ou était-ce son propre cœur, le vieil Eguchi n'en savait rien ; toujours est-il qu'il ne faisait pas froid, bien qu'il n'y eût là qu'un brasero. C'était du reste une région au climat chaud. Rien n'indiquait que le vent dispersât les feuilles des arbres. Eguchi était arrivé tard dans la nuit, aussi n'avait-il pu distinguer la disposition des lieux, mais il percevait l'odeur de la mer.

Passé le portail, il y avait un jardin relativement vaste pour une pareille maison, avec un certain nombre de pins et d'érables de taille respectable. Sur le ciel obscur, les aiguilles des pins noirs se dessinaient avec vigueur. Ç'avait dû être autrefois une maison de vacances.

La clef à la main, Eguchi alluma une cigarette, en tira une ou deux bouffées, puis en écrasa l'extrémité à peine entamée sur le cendrier, mais il en reprit aussitôt une seconde qu'il prit le temps de fumer. Il eût voulu se moquer du léger émoi qu'il éprouvait, mais plus encore l'envahissait un sentiment déplaisant de vide. D'ordinaire, Eguchi usait d'une goutte d'alcool pour s'endormir, mais il avait le sommeil léger et il était sujet aux cauchemars. Dans un de ses poèmes, une poétesse morte jeune d'un cancer avait dit à propos des nuits d'insomnie :

Voici que la nuit me prépare des crapauds, des chiens crevés, des noyés.

Eguchi avait retenu ces vers et ne les pouvait plus oublier. Cette fois encore, se souvenant de ce poème, il se demanda si la fille qui était endormie, ou plutôt que l'on avait endormie dans la chambre voisine, n'était point de l'espèce de ces « noyés », et cela le faisait hésiter à se lever pour la rejoindre. On ne lui avait pas dit par quel moyen on l'avait endormie, mais quoi qu'il en fût, puisqu'elle était, selon toute apparence, plongée dans l'inconscience d'un lourd sommeil qui ne pouvait être naturel, sans doute avait-elle, comme les drogués, le teint plombé, les yeux cernés, les côtes saillantes, et tout le corps maigre et sec comme du bois mort. Peut-être aussi était-ce une fille flasque, froide et bouffie. Peut-être découvrait-elle des

gencives violettes et malsaines qui laissaient échapper un léger ronflement. Le vieil Eguchi, au cours des soixante-sept années de sa vie, avait connu bien entendu des nuits déplaisantes avec des femmes. Et c'étaient des déconvenues de ce genre que précisément il n'avait pu oublier. Or, ces déconvenues n'étaient point dues à quelque disgrâce physique, mais provenaient d'une déviation malheureuse dans la vie de ces femmes. Eguchi n'éprouvait nulle envie, à l'âge qu'il avait, de faire l'expérience d'une nouvelle déconvenue avec une femme. Il était venu dans cette maison, et voilà quelles étaient ses pensées à l'instant critique. Et pourtant, pouvait-il exister chose plus horrible qu'un vieillard qui se disposait à coucher une nuit entière aux côtés d'une fille que l'on avait endormie pour tout ce temps et qui n'ouvrirait pas l'œil ? Eguchi n'était-il pas venu dans cette maison pour rechercher cet absolu dans l'horreur de la vieillesse ?

« Des clients de tout repos », avait dit la femme, et il était vraisemblable en effet que ceux qui venaient dans cette maison étaient tous « des clients de tout repos ». Celui qui avait indiqué la maison à Eguchi était lui-même un vieil homme de cette sorte, un vieillard qui déjà avait cessé d'être un homme. Et qui devait avoir supposé qu'Eguchi était lui aussi tombé dans la même disgrâce. L'hôtesse, habituée probablement à ne traiter que des vieillards de cette espèce, n'avait accordé à Eguchi le moindre regard de pitié, ni témoigné à son encontre le moindre soupçon. Le vieil Eguchi toutefois, grâce à la pratique constante des plaisirs, n'était pas encore ce que la femme appelait « un client de tout repos », mais il pouvait l'être de par sa propre volonté, selon l'humeur du moment, selon le lieu, ou encore selon la partenaire. Et voilà que le talonnait déjà l'horreur de la vieillesse, et que, songeait-il, la misère des vieux clients de cette maison n'était plus très éloignée de lui. Son envie de venir ici en était le signe, et rien d'autre. C'est pourquoi Eguchi ne pensait pas le moins du monde à enfreindre les interdits horribles, ou pitoyables, imposés en ces lieux aux vieillards. S'il entendait ne pas les enfreindre, il le saurait bien. Sans doute pouvait-on appeler cela un club secret, mais les vieillards qui en étaient les membres paraissaient être peu nombreux, et quant à Eguchi, il n'avait le dessein ni de dénoncer les méfaits du club, ni de contrevenir à ses usages. Que la curiosité même n'eût pas agi sur lui avec plus de force trahissait déjà le désarroi de la vieillesse.

« Il y a des clients qui disent qu'ils ont fait de beaux rêves pendant

qu'ils dormaient. Et d'autres que ça leur a rappelé le temps de leur jeunesse. »

Ces paroles de la femme revinrent à l'esprit du vieil Eguchi quand, sans même un sourire amer sur son visage, il se leva en prenant d'une main appui sur la table et qu'il ouvrit la porte qui donnait dans la chambre voisine.

« Ah ! »

Ce qui avait provoqué cette exclamation d'Eguchi, c'était la tenture de velours cramoisi. Dans l'éclairage diffus, la couleur en paraissait plus profonde, de sorte que l'on avait l'impression qu'il y avait, en avant de la tenture, une zone de lumière ténue, comme si l'on pénétrait dans un monde fantomatique. La tenture entourait la chambre des quatre côtés. La porte par où Eguchi était entré devait être elle aussi dissimulée par la tenture, dont le bord était froissé à cet endroit. Eguchi ferma la porte à clef puis, écartant la tenture, il regarda la fille endormie. Ce n'était pas un sommeil feint, car il pouvait entendre sa respiration qui indiquait sans conteste qu'elle dormait profondément. Devant la beauté imprévue de la fille, le vieil homme eut le souffle coupé. Sa beauté n'était pas la seule chose imprévue. Sa jeunesse l'était tout autant. Elle lui faisait face, étendue sur le côté gauche, le visage seul découvert ; son corps était invisible, mais sans doute n'avait-elle pas vingt ans encore. Dans la poitrine d'Eguchi, ce fut comme si un cœur nouveau déployait ses ailes.

Le poignet droit de la fille dépassait et le bras gauche paraissait étendu en oblique sous la couverture, mais la main droite reposait sur l'appui-tête, le long du visage aux yeux clos, le pouce seul à demi caché sous la joue, le bout des doigts amollis par le sommeil légèrement recourbé vers le dedans, mais pas replié cependant au point que l'on ne pût deviner le pli délicat des jointures. La coloration rose d'un sang chaud allait s'intensifiant du dos de la main à la pointe des doigts. C'était une main blanche, d'apparence lisse.

« Tu dors ? Tu ne te réveilles pas ? »

Le vieil Eguchi avait dit cela comme pour se donner le prétexte de toucher cette main, puis il la serra tout entière dans sa paume, et il essaya de la secouer légèrement. Que la fille ne s'éveillerait pas, il le savait bien. Toujours serrant la main, Eguchi regarda le visage, se demandant quelle sorte de fille ce pouvait être. Les sourcils n'étaient pas abîmés par les fards et les cils joints étaient parfaits. Il respirait l'odeur des cheveux.

Quelques instants durant, le bruit des vagues avait paru plus fort, et c'était parce qu'Eguchi avait eu le cœur ravi par la fille. Cependant, résolument, il se déshabilla. Alors seulement il s'avisa de ce que la lumière de la chambre venait d'en haut et il leva les yeux : au plafond, il y avait deux ouvertures qui diffusaient la lumière de lampes électriques masquées par des feuilles de papier du Japon. Pareil éclairage convenait-il au velours cramoisi ? Était-ce cette lumière qui, réfléchie par le velours, donnait à la peau de la fille sa beauté irréelle comme d'une vision ? Eguchi, malgré son trouble, tenta d'y réfléchir calmement, mais ce n'était pas la couleur du velours qui colorait le visage de la fille. Ses yeux s'habituaient peu à peu à l'éclairage de la chambre, et pour Eguchi, habitué à dormir toujours dans l'obscurité, il faisait trop clair, mais selon toute apparence il ne pouvait éteindre la lumière du plafond. Il constata encore que la literie était d'excellent duvet.

Eguchi, craignant que la fille malgré tout ne se réveillât, se glissa doucement dans la couche. Il lui parut qu'elle n'avait rien sur le corps. De plus, aucun signe, que ce fût une contraction de la poitrine, un tressaillement des hanches, ne montra qu'elle eût senti le vieillard se glisser à ses côtés. Quelque profond que fût son sommeil, il semblait qu'une jeune femme aurait dû réagir par réflexe, mais ce n'était pas là après tout un sommeil normal, se dit Eguchi qui se raidit comme pour éviter tout contact avec la fille. Comme elle avançait vers lui ses genoux légèrement pliés, les jambes d'Eguchi s'en trouvaient gênées. Couchée sur le côté gauche elle n'était pas en position de défense, le genou droit reposant sur le gauche et le dépassant, mais le genou droit en arrière et la jambe droite apparemment tendue, il s'en rendait compte sans le voir. Les épaules et le bassin se présentaient sous des angles différents en raison de la torsion du buste. La fille ne paraissait pas très grande.

Le sommeil la tenait engourdie jusqu'au bout des doigts de la main qu'Eguchi tout à l'heure avait serrée et secouée, et qui, retombée, gardait la position prise lorsqu'il l'avait lâchée. Quand le vieillard tira à lui son propre appui-tête, la main de la fille retomba. Eguchi, le coude sur l'appui-tête, contempla la main. « On dirait vraiment qu'elle est vivante », murmura-t-il. Qu'elle fût vivante, il n'en avait jamais douté, et il avait murmuré cela qui signifiait qu'il la trouvait charmante, mais à peine proférées, ces paroles avaient pris une résonance inquiétante. La fille, endormie sans qu'elle se doutât de

rien, avait perdu conscience, mais encore que le cours de son temps vital n'en fût point suspendu, n'en était-elle pas moins plongée dans un abîme sans fond ? Cela ne faisait pas d'elle une poupée vivante, car il n'existe point de poupée vivante, mais l'on en avait fait un jouet vivant afin d'épargner tout sentiment de honte à des vieillards qui déjà n'étaient plus des hommes. Ou mieux encore qu'un jouet, pour des vieillards de cette sorte, elle était, qui sait, la vie en soi. Une vie qui pouvait être ainsi touchée en toute sécurité. Pour les yeux presbytes d'Eguchi, la main toute proche de la fille semblait plus douce encore et plus belle. Elle était lisse au toucher, mais la finesse de sa texture échappait à la vue.

La coloration rose due à un sang chaud, plus foncée en allant vers la pointe des doigts, apparaissait avec la même nuance dans le lobe de l'oreille. L'oreille se montrait entre les cheveux. Le rose du lobe de l'oreille accusait la fraîcheur de la fille au point que le vieillard en eut le cœur étreint. Eguchi avait pour la première fois échoué dans cette maison mystérieuse poussé par son goût de l'insolite, mais il en venait à se demander si des vieillards plus décrépits que lui ne retiraient pas de la fréquentation de cette maison des joies et des peines bien plus puissantes. Les cheveux de la fille étaient comme la nature les avait faits. Peut-être les avait-on laissés pousser afin que les vieillards y puissent plonger leurs mains. Eguchi, le cou sur l'appui-tête, releva les cheveux de la fille et dégagea l'oreille. Les cheveux faisaient derrière l'oreille une ombre blanche. Le cou et l'épaule étaient d'une adolescente. Ils n'avaient pas la ronde plénitude de la femme. Le vieillard détourna les yeux et parcourut la chambre du regard. Les vêtements qu'il venait de quitter étaient dans la corbeille, mais nulle part il n'apercevait ceux de la fille. Sans doute la femme les avait-elle emportés, à moins de supposer que la fille fût entrée dans cette chambre totalement dévêtue ; à cette idée, Eguchi se sentit gêné. Il lui était loisible de la contempler tout entière. Il n'avait plus désormais à se sentir gêné, et il comprenait bien que c'était précisément dans ce but qu'elle avait été endormie, mais Eguchi n'en tira pas moins la couverture sur son épaule découverte, puis il ferma les yeux. L'odeur de la fille flottait dans l'air et, soudain, une odeur de bébé frappa ses narines. Cette odeur qu'ont les nourrissons, qui rappelle celle du lait. Plus douceâtre et plus épaisse que l'odeur d'une fille. Allons donc ! Il était peu vraisemblable que cette fille-là ait eu un enfant, qu'elle ait eu une montée de

lait et que ce lait eût filtré de son sein. Comme pour s'en assurer, Eguchi regarda le front et la joue de la fille, puis la ligne juvénile qui reliait le menton au cou. Bien que cela lui suffit pour être fixé, il souleva un peu la couverture qu'il avait tirée sur l'épaule et jeta un coup d'œil. Il était évident que les formes n'étaient pas celles d'une femme qui allaite. Furtivement, il toucha du bout des doigts ; il n'y avait pas trace d'humidité. D'autre part, à supposer même que cette fille eût moins de vingt ans, l'on pouvait à la rigueur dire d'elle qu'elle sentait encore le lait, mais ce n'était là qu'une façon de parler, et il était invraisemblable que son corps eût gardé une odeur de lait comme celui d'un bébé. Et de fait, son odeur était bien celle d'une femme. Et pourtant le vieil Eguchi avait à l'instant même perçu distinctement une odeur de nourrisson. Était-ce une fugitive hallucination des sens ? Mais pourquoi pareille hallucination se serait-elle produite ? Il avait beau s'interroger, il n'y comprenait rien ; sans doute, par une faille subite de sa conscience, la réminiscence de cette odeur était-elle remontée à la surface. Tout en réfléchissant ainsi, Eguchi était envahi par un sentiment de solitude empreint de tristesse. Plutôt que solitude et tristesse, c'était la détresse glacée de la vieillesse. Puis ce sentiment fit place à la pitié et à l'attendrissement à l'égard de la fille dont l'odeur évoquait la chaleur de la jeunesse. Peut-être s'y était-il soudain mêlé l'appréhension confuse et froide de sa culpabilité et le vieil homme ressentit l'impression qu'une musique s'élevait du corps de la fille. Une musique chargée d'amour. Eguchi eut comme une envie de s'enfuir, et son regard parcourut les quatre murs, mais la tenture de velours le cernait de toute part, comme s'il n'y avait aucune issue possible. Le velours cramoisi éclairé par la lumière qui tombait du plafond était souple, mais nul souffle ne l'agitait. Il emprisonnait la fille endormie et le vieillard.

« Ne te réveilleras-tu pas ? Ne te réveilleras-tu pas ? » Eguchi avait saisi l'épaule de la fille et l'avait secouée, puis il lui souleva la tête, et de nouveau : « Ne te réveilleras-tu pas ? »

Ce qui l'avait fait agir ainsi, c'était une émotion surgie du plus profond de son être et qui le portait vers cette fille. Qu'elle fût endormie, qu'elle ne parlât point, qu'elle ignorât jusqu'au visage et à la voix du vieil homme, bref qu'elle fût là comme elle l'était, totalement indifférente à l'être humain du nom d'Eguchi qui était là en face d'elle, tout cela lui était subitement devenu insupportable. Son existence à lui était rigoureusement étrangère à la fille. Cependant, s'il n'y avait aucune raison pour qu'elle ouvrît les yeux, sur la main du vieillard pesait le poids de sa tête endormie ; et qu'elle parût avoir légèrement froncé les sourcils pouvait être interprété comme une vivante réponse de sa part. Eguchi doucement reposa la main.

S'il avait suffi d'une secousse pour réveiller la fille, cette maison eût tôt perdu son mystère dont le vieux Kiga, celui qui avait introduit Eguchi, avait dit que c'était « comme si l'on couchait avec un Bouddha caché ». Une femme qui en aucun cas ne se réveillerait, c'était là certainement, pour les vieux « clients de tout repos », une tentation, une aventure, une volupté de tout repos. Le vieux Kiga avait dit à Eguchi que des gens comme lui ne se sentaient revivre qu'en ces moments où ils se trouvaient aux côtés d'une femme que l'on avait endormie. Un jour qu'il était venu voir Eguchi chez lui, il avait aperçu une chose rouge tombée sur la mousse du jardin que flétrissait l'automne et, intrigué, il était allé aussitôt la ramasser. C'était la baie rouge d'un aucuba. Il y en avait un certain nombre, dispersées un peu partout. Kiga n'en avait ramassé qu'une seule et tout en la roulant entre ses doigts il avait parlé de la maison mystérieuse. Quand le désespoir de vieillir lui devenait insupportable, avait-il dit, il allait dans cette maison.

« Voilà une éternité déjà que j'ai perdu tout espoir de posséder une femme. Eh bien, il y a des gens qui vous préparent des femmes qui dorment d'un bout à l'autre sans se réveiller ! »

Une femme plongée dans le sommeil, qui ne parle de rien, qui n'entend rien, pour un vieillard incapable désormais de se comporter en homme avec les femmes, n'était-ce pas comme si elle était prête à parler de tout, prête à tout entendre ? Pour le vieil Eguchi cependant, c'était sa première expérience avec cette sorte de fem-

mes. La fille, elle, avait sûrement connu bien des expériences avec ce genre de vieillards. Soumise à tout et ignorante de tout, étendue là, avec son visage ingénu, plongée dans un sommeil léthargique, elle respirait paisiblement. Peut-être certains vieillards caressaient-ils la fille par tout le corps, et certains peut-être pleuraient-ils bruyamment sur eux-mêmes. Quoi qu'ils fissent, la fille n'en pouvait rien savoir. Eguchi avait beau s'en persuader, il n'en restait pas moins incapable de rien entreprendre ; fût-ce pour retirer sa main de dessous la nuque de la fille, il prenait mille précautions comme s'il maniait un objet fragile, mais en même temps son envie de la réveiller brutalement ne s'apaisait point.

Quand la main du vieil Eguchi se retira de dessous la nuque de la fille, elle tourna doucement le visage, les épaules suivirent le mouvement et elle s'étendit sur le dos. Eguchi crut qu'elle allait s'éveiller, et il s'en tint écarté. Le nez et les lèvres de la fille, dirigés vers le haut, baignés dans la lumière du plafond, avaient l'éclat de la jeunesse. Elle souleva la main gauche et la porta à la bouche. Il semblait qu'elle allait sucer son index, à croire que c'était une habitude qu'elle avait en dormant, mais elle ne fit que l'appuyer légèrement sur les lèvres. Cependant les lèvres s'étaient desserrées et les dents apparaissaient. Elle avait respiré par le nez, maintenant elle respirait par la bouche et son souffle semblait être devenu un peu plus rapide. Eguchi se demanda si elle souffrait. Mais il n'en était rien, sans doute, et comme ses lèvres s'étaient desserrées, l'on eût dit d'un sourire qui flottait sur ses joues. De nouveau, le bruit des vagues qui battaient la falaise sonna plus proche aux oreilles d'Eguchi. À en juger par le bruit qu'elles faisaient en déferlant, il devait y avoir des rochers au pied de la falaise. L'eau de mer retenue derrière les rochers devait s'écouler avec un certain retard. Plus que le souffle exhalé par le nez, l'haleine que la fille rejetait par la bouche avait une odeur prononcée. Cependant, elle ne sentait pas le lait. Le vieil homme réfléchissait, intrigué, à l'origine de cette odeur de lait qui l'avait assailli subitement, et se demanda si l'odeur de cette fille était bien l'odeur d'une femme.

Le vieil Eguchi avait un petit-fils qui sentait encore le nourrisson. L'image de cet enfant effleura son esprit. Ses trois filles étaient casées, et chacune lui avait donné des petits-enfants, mais il se souvenait non seulement du temps où ses petits-enfants sentaient le lait, mais aussi d'avoir porté sur les bras ses filles alors qu'elles

étaient des nourrissons. Était-ce l'odeur de lait des bébés de sa famille, dont le souvenir soudain ravivé avait envahi Eguchi ? Ou plutôt non, ce devait être l'odeur de la compassion que son cœur avait éprouvée pour la fille endormie. Eguchi à son tour s'étendit sur le dos et, veillant à éviter le moindre contact avec elle, il ferma les yeux. Mieux valait prendre le somnifère préparé à son chevet. Il était évident qu'il était moins énergique que celui que l'on avait administré à la fille. Il se réveillerait sans nul doute avant elle. Sinon le mystère et l'attrait de cette maison s'effondreraient. Eguchi ouvrit le sachet de papier déposé à son chevet, qui contenait deux comprimés blancs. S'il en avalait un, il se trouverait dans un état d'engourdissement, entre le rêve et la réalité ; s'il avalait les deux, il tomberait dans un sommeil de mort. Ne serait-ce pas là la meilleure solution, se demandait-il en contemplant les comprimés, et c'est alors que des souvenirs déplaisants et troublants liés au lait revinrent à sa mémoire.

« Ça pue le lait ! Mais c'est vous qui sentez le lait ! Ça sent le bébé ! » La femme qui était en train de plier le veston qu'Eguchi venait de retirer avait changé de couleur et lui jetait des regards furieux. « Ce doit être le bébé de chez vous ! Vous, vous avez porté votre bébé avant de sortir de chez vous ! Oui, ce doit être ça ! »

Les mains de la femme tremblaient violemment. « Ah ! C'est dégoûtant, c'est dégoûtant ! » s'était-elle écriée et, se levant, elle lui avait lancé le vêtement. « Vous me dégoûtez ! Venir chez moi après avoir porté un bébé, juste avant de partir ! » Sa voix donnait le frisson, mais l'expression de son visage était plus terrible encore. La femme était sa maîtresse, une geisha. Elle savait qu'Eguchi avait femme et enfants, et elle l'acceptait, mais l'odeur de nourrisson avait provoqué chez elle une violente flambée de haine et de jalousie. Les relations entre Eguchi et cette geisha s'étaient à partir de là rapidement dégradées.

L'odeur que la geisha détestait lui venait alors de sa plus jeune fille, mais avant son mariage déjà il avait eu une amie. Les parents de cette fille en étaient venus à la surveiller de près, et leurs rares rencontres avaient pris un tour frénétique. Un jour, comme Eguchi détachait d'elle son visage, il s'aperçut que du sang perlait autour du bouton de son sein. Eguchi en avait été surpris. Cependant, sans en rien laisser paraître, il avait rapproché le visage, doucement cette fois, et il avait bu le sang. La fille, extasiée, ne

s'était aperçue de rien. Plus tard, quand elle fut revenue de son égarement, Eguchi lui en avait parlé, mais elle lui affirma qu'elle n'avait pas senti la douleur.

Il était étrange que ces deux souvenirs se fussent présentés à son esprit en ce moment, car ils remontaient d'un passé déjà lointain. Il était incroyable que de pareils souvenirs enfouis en lui aient pu subitement provoquer l'impression que cette fille-ci sentait le lait. En fait, on parle de passé lointain, mais chez l'homme mémoire et réminiscences ne peuvent sans doute être qualifiées de proches ou lointaines en fonction uniquement de leur date ancienne ou récente. Il peut arriver que, mieux qu'un fait de la veille, un événement de l'enfance, vieux de soixante années, soit conservé dans notre mémoire et resurgisse de la façon la plus nette et la plus vivante. Cela ne se produit-il pas plus précisément quand on vieillit ? Du reste, n'est-il pas des cas où ce sont les événements de l'enfance qui créent la personnalité et déterminent la vie tout entière ? La chose en elle-même était peut-être insignifiante, mais ce qui, pour la première fois, lui avait appris que les lèvres d'un homme pouvaient faire jaillir le sang d'à peu près n'importe quel endroit d'un corps féminin, c'était le sang qui avait perlé du sein de cette fille, et s'il avait, après son aventure avec elle, plutôt évité de faire couler le sang d'une femme, le sentiment qu'il avait obtenu d'elle un don susceptible d'accroître la force vitale d'un homme, ce sentiment-là n'était point effacé aujourd'hui même, à soixante-sept ans révolus.

Chose plus insignifiante encore s'il se peut, Eguchi, tout jeune alors, s'était entendu dire en confidence par la femme du directeur d'une importante société, une femme d'âge mûr, une femme qui avait une haute réputation de vertu, et de plus une femme qui avait de nombreuses relations mondaines :

« Le soir, avant de m'endormir, je ferme les yeux et j'essaie de compter les hommes par qui il ne me déplairait pas de me laisser embrasser. Je les compte sur mes doigts. C'est amusant. Et quand je n'arrive pas jusqu'à dix, je me sens abandonnée ! »

À ce moment-là, cette dame était en train de danser une valse avec Eguchi. Comme le jeune homme crut comprendre que si elle lui avait fait soudain cet aveu, c'est qu'elle avait dû sentir en lui un de ces hommes par qui il ne lui aurait pas déplu de se laisser embrasser, aussitôt il relâcha la pression de ses doigts sur la main de la femme.

« Tout juste histoire de compter... », lui avait-elle jeté négligemment, puis : « Vous qui êtes jeune, monsieur Eguchi, sans doute ne connaissez-vous pas cette impression de solitude à l'approche du sommeil, et si par hasard vous l'éprouviez, il vous suffirait de vous procurer une épouse, mais à l'occasion, essayez quand même. Il y a des jours où, pour moi du moins, c'est un excellent remède. »

Comme elle avait tenu ces propos d'une voix plutôt sèche, Eguchi n'avait rien répondu. Elle avait dit qu'elle essayait tout juste de compter, mais tout en comptant on pouvait se douter qu'elle évoquait le visage et le corps de ces hommes, et sans doute lui fallait-il un certain temps pour compter jusqu'à dix ; sans doute aussi ses rêveries étaient-elles animées, se dit Eguchi quand le parfum à relents aphrodisiaques de cette dame, qui avait quelque peu dépassé l'âge de sa splendeur, vint brutalement frapper ses narines. De quelle manière allait-elle, avant de s'endormir, l'évoquer en sa qualité d'homme par qui il ne lui déplairait pas de se laisser embrasser, cela c'était sa liberté secrète, et cela ne regardait pas Eguchi, qui du reste ne pouvait l'en empêcher ni s'en plaindre, mais qu'il pût à son insu devenir le jouet de l'imagination d'une femme d'âge mûr l'avait laissé sur une impression de malpropreté. Cependant, aujourd'hui encore, il n'avait pas oublié les paroles de cette femme. La dame avait-elle essayé, sans en avoir l'air, de séduire le jeune Eguchi, ou bien avait-elle inventé son histoire pour se moquer de lui, il n'avait pas été sans le soupçonner par la suite, mais bien après cela, seules les paroles de cette femme étaient restées dans sa mémoire. Elle était morte depuis longtemps. Et le vieil Eguchi ne mettait plus ses paroles en doute. Cette femme vertueuse, de combien de centaines d'hommes avait-elle imaginé les baisers avant qu'elle ne mourût ?

Eguchi à son tour, à l'approche de la vieillesse, les nuits où le sommeil tardait à venir, s'était souvenu à l'occasion des paroles de la dame, et il lui était arrivé de compter des femmes, mais il refusait la facilité et il lui plaisait de passer en revue dans son souvenir non point celles qu'il ne lui eût point déplu d'embrasser, mais celles avec qui il avait été intime. Cette nuit encore, l'illusion de cette odeur de lait, provoquée par la fille endormie, avait entraîné l'évocation de son amie d'autrefois. À moins que ce ne fût au contraire le sang perlé du sein de celle-ci qui avait amené la soudaine illusion de l'odeur de lait, invraisemblable chez celle-là, et peut-être était-ce une

des pitoyables consolations des vieillards que de s'abîmer dans le souvenir des femmes d'un passé à jamais révolu, en tripotant une belle qui ne pouvait s'éveiller de son profond sommeil, mais Eguchi éprouvait plutôt une chaude sérénité empreinte d'un sentiment de solitude. Il s'était contenté de vérifier du bout des doigts que les seins de la fille n'étaient pas mouillés, mais après cela nulle idée trouble n'avait surgi, comme par exemple d'effrayer la fille quand elle se réveillerait bien après lui-même, et qu'elle découvrirait du sang sur son sein. La forme du sein lui avait semblé belle. Cependant le vieillard se demandait distraitement comment il avait pu se faire que le sein de la femelle humaine, seule parmi tous les animaux, avait, au terme d'une longue évolution, pris une forme si belle. La beauté atteinte par les seins de la femme n'était-elle point la gloire la plus resplendissante de l'évolution de l'humanité ?

Peut-être en était-il de même des lèvres de la femme. Le vieil Eguchi avait gardé le souvenir de femmes qui se maquillaient pour dormir, et de femmes qui se démaquillaient, mais il était des femmes aussi dont les lèvres, lorsqu'elles essuyaient le rouge, perdaient toute couleur ou laissaient apparaître une couleur trouble et malsaine. Le visage de la fille endormie à ses côtés était-il ou non légèrement fardé, il ne pouvait le discerner dans la lumière douce qui tombait du plafond et les reflets du velours qui entourait la pièce, mais il était certain qu'elle n'avait jamais recourbé ses cils. Les lèvres, et les dents qu'il entrevoyait entre les lèvres, avaient un éclat juvénile. Sans artifice d'aucune sorte, tel que de mâcher une substance aromatique, son haleine avait le parfum qu'exhale la bouche des jeunes femmes. Eguchi n'appréciait guère les seins aux aréoles largement épanouies et de couleur foncée, mais pour autant qu'il avait pu en juger quand il avait furtivement soulevé la couverture qui cachait l'épaule, elle les avait encore petits et couleur de pêche. Comme elle était étendue sur le dos, il lui eût été possible d'y appuyer sa poitrine et de lui baiser les lèvres. Ce n'était pas, tant s'en faut, une femme qu'il eût été déplaisant d'embrasser. Pour un homme de l'âge d'Eguchi, avoir la possibilité d'en agir de la sorte avec une jeune femme valait certes un important dédommagement, et valait la peine de courir bien des risques ; cela, Eguchi l'imaginait sans peine, ainsi que la joie qui devait submerger les vieillards qui venaient dans cette maison. Parmi ces vieillards, il devait certes se rencontrer des individus frénétiques dont Eguchi n'était pas sans

deviner le comportement. Cependant, comme la fille dormait et ne se rendait compte de rien, sa beauté, telle qu'il la voyait là, ne s'en trouvait sans doute ni souillée ni ravagée. Si Eguchi ne s'était pas abaissé à ce jeu hideux et diabolique, c'était parce que la fille était belle en son sommeil. La différence entre Eguchi et les autres vieillards tenait sans doute au fait qu'il lui restait encore de quoi se comporter en homme. Pour les autres vieillards, il était indispensable que la fille fût plongée dans un sommeil sans fond. Le vieil Eguchi, par deux fois déjà, et sans insister du reste, avait tenté de la réveiller. À supposer qu'elle eût contre toute attente ouvert les yeux, il ne savait pas lui-même quelles eussent été ses intentions à son égard, et pourtant il avait agi par tendresse pour la fille. Ou plutôt non, il se pouvait que ce fût par un sentiment de sa propre inanité et par peur.

« Comme elle dort ! » S'apercevant qu'il aurait pu se dispenser de murmurer cela, le vieillard ajouta : « Ce n'est pas ce qu'on appelle le sommeil éternel ! Même cette fille, même moi !.... » En homme assuré de se réveiller vivant au matin de cette étrange nuit, ni plus ni moins qu'au terme d'une nuit ordinaire, il ferma les yeux. Le coude replié de la fille qui tenait l'index appuyé sur ses lèvres lui devenait une gêne. Eguchi saisit son poignet et lui allongea le bras contre le flanc. Comme, ce faisant, il avait rencontré le pouls, il le pressa contre l'index et le médius. Il battait, fascinant, et parfaitement régulier. La respiration était paisible, plus lente que celle d'Eguchi. Le vent par moments passait par-dessus le toit, mais ce n'était plus pour lui, comme tout à l'heure, le bruit annonciateur de l'hiver. Le bruit des vagues qui battaient la falaise, encore qu'il l'entendît plus fort, s'était adouci et la résonance de ce bruit qui montait de la mer apparaissait comme une musique venue du corps de la fille, à laquelle semblaient s'accorder d'autre part les battements du cœur, qui prolongeaient le pouls du poignet. Sous les paupières du vieillard, au rythme de la musique, voltigeait un papillon tout blanc. Eguchi lâcha le pouls de la fille. Il ne la touchait plus désormais de nulle part. L'odeur de sa bouche, l'odeur de son corps, l'odeur de ses cheveux n'avaient rien de brutal.

Les jours où, avec cette amie dont le sang avait perlé du sein, il fuyait vers Kyôto par la route du Nord, revinrent alors à la mémoire du vieil Eguchi. S'il parvenait à s'en souvenir en cet instant avec une telle acuité, peut-être était-ce parce qu'il baignait dans la chaleur du

corps de cette fille ingénue. Sur la ligne de chemin de fer qui relie les provinces du Nord à Kyôto, il y avait de nombreux petits tunnels. Chaque fois que le train entrait dans un de ces tunnels, la fille, dont les appréhensions sans doute se réveillaient, rapprochait son genou de celui d'Eguchi et serrait sa main. Et quand le train sortait du tunnel, sur une colline ou sur une crique se déployait un arc-en-ciel.

« Comme c'est mignon ! » ou bien : « Comme c'est joli ! » s'écriait-elle à chacun de ces petits arcs-en-ciel, mais comme il lui suffisait de chercher des yeux à droite ou à gauche à chaque sortie de tunnel pour en découvrir un, et que les couleurs en étaient de plus en plus pâles au point d'en devenir indiscernables, elle avait fini par voir dans cette étrange profusion un signe de malheur.

« Serait-ce pas qu'on nous poursuit ? Si nous allons à Kyôto, on nous y rattrapera ! Et quand on m'aura ramenée, on ne me permettra plus de sortir de la maison ! »

Eguchi, qui venait tout juste de quitter l'université et de trouver une place, ne pouvait, selon toute apparence, vivre à Kyôto, et savait donc pertinemment qu'à moins de se tuer avec elle, il lui faudrait un jour ou l'autre retourner à Tôkyô, mais la vue des petits arcs-en-ciel l'avait fait penser aux charmes secrets de la fille, qu'il ne pouvait plus chasser de son esprit. Il les avait admirés dans une auberge au bord de la rivière de Kanazawa*. C'était une nuit où tombait une neige poudreuse. Le jeune Eguchi avait été frappé par tant de beauté, au point qu'il en avait eu le souffle coupé et que ses larmes avaient jailli. Jamais plus par la suite, chez aucune des femmes qu'il avait connues au cours de plusieurs dizaines d'années, il n'avait vu pareille beauté ; il l'en avait d'autant mieux appréciée, et en était venu à penser que ses charmes secrets traduisaient la beauté des sentiments de cette fille ; il avait voulu rire de cette idée comme d'une insigne sottise, mais elle était devenue pour lui une vérité qui entraînait un flot de désirs, et c'était aujourd'hui encore un souvenir d'une force inébranlée jusque dans la vieillesse. De Kyôto, la fille avait été ramenée chez elle par un émissaire de sa famille, et peu de temps après on l'avait mariée.

Quand il l'avait retrouvée inopinément sur les berges de l'étang de Shinobazu* à Ueno, elle se promenait avec un bébé qu'elle portait sur son dos. L'enfant était coiffé d'un bonnet de laine blanche. C'était à la saison où les lotus de l'étang sont flétris. Si cette nuit, aux côtés de la fille endormie, Eguchi voyait voltiger sous sa paupière un

papillon blanc, était-ce, se demanda-t-il, à cause du bonnet blanc de ce bébé ?

Quand il l'avait rencontrée sur les berges de l'étang de Shinobazu, il n'avait rien trouvé à dire d'autre qu'une formule banale : « Es-tu heureuse ? — Oui, je suis heureuse ! » avait-elle répondu aussitôt. Sans doute ne pouvait-elle répondre que cela.

« Pourquoi te promènes-tu seule en pareil endroit avec un bébé ? » À cette question bizarre, la fille avait considéré Eguchi sans mot dire.

« Garçon ou fille ?

— Dis donc, c'est une fille ! Ça ne se voit pas ?

— Ton bébé, ce ne serait pas mon enfant à moi ?

— Ah ! mais non ! Tu te trompes ! »

Une lueur de colère dans les yeux, la fille avait secoué la tête.

« Ah ! bon. Mais si par hasard c'est mon enfant, quand tu auras envie de me le dire, même si ce n'est pas maintenant, même si c'est dans quelques dizaines d'années, dis-le-moi, je t'en prie !

— Tu te trompes ! C'est vrai, tu te trompes ! Je n'oublie pas que je t'ai aimé, mais, s'il te plaît, épargne tes soupçons à cet enfant ! Cela ne ferait que lui attirer des ennuis !

— Ah ! bon. »

Eguchi n'avait pas insisté pour voir de plus près le visage du bébé, mais il avait longtemps suivi des yeux la silhouette de la femme qui s'éloignait. Et elle, après avoir marché un moment, s'était retournée, une seule fois. Quand elle s'était aperçue qu'il la suivait des yeux, elle avait soudain hâté le pas. Il ne l'avait plus jamais rencontrée. Voilà plus de dix ans déjà, il avait entendu dire que cette femme était morte. Pendant les soixante-sept ans de sa vie, la mort avait bien des fois déjà frappé parmi ses parents et ses relations, mais le souvenir de cette fille avait gardé toute sa fraîcheur. Inextricablement lié au bonnet blanc de son bébé, à ses charmes secrets, au sang de son sein, il restait toujours aussi vif. Qu'elle avait été d'une beauté incomparable, peut-être hormis Eguchi n'était-il plus personne en ce monde qui le sût, et il se plaisait à imaginer qu'à sa mort prochaine, la mémoire en serait effacée à jamais de ce monde. La fille était effarouchée, et pourtant elle lui avait permis sans fausse honte de la regarder ; peut-être était-ce dans sa nature, mais elle-même ignorait probablement sa propre beauté. Car elle lui était invisible.

Arrivés à Kyôto, Eguchi et la fille s'étaient promenés tôt le matin

dans un bosquet de bambous. Les feuilles des bambous brillaient comme de l'argent au soleil levant et frissonnaient dans le vent. Vieillard, il s'en souvenait encore, les feuilles étaient fines et tendres, tout à fait pareilles à des feuilles d'argent, et les tiges semblaient faites d'argent elles aussi. En bordure du bosquet, des chardons et des herbes-de-rosée étaient en fleur.

Encore qu'il semblât que ce n'en fût pas la saison, c'était ainsi qu'il voyait le chemin dans son souvenir. Ayant dépassé le bosquet de bambous, ils avaient remonté un cours d'eau claire et trouvé une cascade impétueuse dont les embruns étincelaient au soleil et, dans les embruns, la fille était debout, nue. La chose était improbable, mais pour le vieil Eguchi, depuis il ne savait quand, c'était comme si elle avait réellement eu lieu. Depuis qu'il avait pris de l'âge, la seule vue parfois des troncs élancés des pins d'une colline près de Kyôto faisait revivre en lui l'image de cette fille. Cependant, elle s'était rarement présentée avec autant d'acuité que cette nuit. Sans doute était-ce la jeunesse de la fille endormie qui l'avait suscitée.

Eguchi était parfaitement éveillé et il ne lui semblait pas qu'il pût désormais s'endormir. Il n'avait du reste nulle envie d'évoquer le souvenir de femmes autres que la fille qui avait admiré les petits arcs-en-ciel. Pas plus qu'il n'avait envie de toucher la fille endormie, ou de la voir entièrement découverte. Il s'étendit sur le ventre, et de nouveau ouvrit le sachet de papier à son chevet. La femme de la maison lui avait dit que c'était un somnifère, mais quelle drogue était-ce là ? Était-ce la même que celle qu'on avait administrée à la fille ? Hésitant, Eguchi prit un comprimé dans la bouche, puis l'avala avec beaucoup d'eau. Il lui arrivait de boire de l'alcool avant de dormir, mais il n'usait pas habituellement de somnifères ; c'est pourquoi, presque aussitôt, il se sentit entraîné dans le sommeil. Et puis le vieil homme eut un rêve. Il était enlacé par une femme, mais cette femme avait quatre jambes, et de ces quatre jambes elle le tenait immobilisé. Elle avait des bras aussi. Eguchi émergea vaguement de son sommeil, mais encore que ces quatre jambes lui parussent étranges, il n'en éprouvait aucun malaise, et son corps gardait l'impression d'un trouble infiniment plus délicieux que ne l'eussent produit deux membres seulement. Quelle drogue était-ce là qui vous procurait de pareils songes ? pensa-t-il, à demi conscient. La fille s'était retournée et lui tournait le dos, sa croupe pressée contre lui. Apparemment plus ému par le fait qu'elle avait détourné la tête, Eguchi,

dans la douceur de cet état entre rêve et réalité, enfonça les doigts comme pour la peigner dans la longue chevelure largement répandue, et s'endormit.

Il eut alors un second rêve, extrêmement désagréable. Dans la salle d'accouchement d'une clinique, la fille d'Eguchi avait donné le jour à un enfant monstrueux. En quoi consistait sa difformité, le vieillard à son éveil ne s'en souvenait plus exactement. S'il ne s'en souvenait plus, c'était sans doute parce qu'il ne voulait pas s'en souvenir. Quoi qu'il en fût, c'était une difformité horrible. On avait aussitôt caché l'enfant à l'accouchée. Cependant, s'abritant du rideau blanc de la salle, celle-ci s'était approchée et mettait l'enfant en pièces. C'était pour s'en débarrasser. Un médecin ami d'Eguchi se tenait à côté d'elle en blouse blanche. Eguchi était là lui aussi, et regardait. C'est alors que, oppressé par ce cauchemar, il avait cette fois repris pleine conscience. La tenture cramoisie qui l'entourait de toute part le surprit. Il couvrit son visage de ses deux mains et se massa le front. Que signifiait ce rêve affreux ? Il n'y avait aucune raison pour que le somnifère de cette maison recelât quelque sortilège. Venu à la recherche de voluptés perverses, était-ce pour cela qu'il rêvait de perverses voluptés ? De ses trois filles, il ne savait laquelle il avait vue en rêve, mais il n'avait aucune envie de chercher laquelle ç'avait été. Toutes les trois du reste avaient donné le jour à des enfants parfaitement constitués.

S'il avait pu à ce moment-là se lever et s'en aller, Eguchi l'eût fait. Cependant, pour trouver un sommeil plus profond, il avala l'autre comprimé resté à son chevet. Il sentit l'eau froide descendre dans son œsophage. La fille endormie lui tournait le dos comme tout à l'heure. Songeant qu'il n'était pas impossible que cette fille un jour prochain mette au monde un enfant complètement idiot, ou un enfant très laid, il posa la main sur son épaule potelée : « Tourne-toi donc vers moi ! » Comme si elle avait pu l'entendre, elle se retourna docilement. Subitement, elle posa une main sur la poitrine d'Eguchi, frissonna comme si elle avait eu froid, et avança vers lui ses jambes. Il était peu vraisemblable que cette fille si chaude eût froid. Sans qu'il pût savoir si c'était par la bouche ou par le nez, elle émit un léger gémissement.

« N'aurais-tu pas un cauchemar, toi aussi ? »

Cependant, le vieil Eguchi très vite sombra dans l'abîme du sommeil.

2

Le vieil Eguchi n'avait pas pensé qu'il pût lui arriver de venir une seconde fois dans la maison des « Belles Endormies ». Ou du moins, lorsque pour la première fois il y avait passé la nuit, il n'avait pas envisagé qu'il pût avoir envie d'y revenir. Lorsque, le matin venu, il s'était levé pour repartir, il était encore dans cette disposition d'esprit.

Une quinzaine s'était écoulée depuis ce jour-là, quand il téléphona pour demander s'il pouvait venir le soir même. La voix qui lui répondait là-bas semblait être celle de la femme qui l'avait reçu, mais dans l'écouteur il l'entendait comme un froid chuchotement venu d'un endroit plus secret encore.

« Vous dites que vous allez vous mettre en route tout de suite, vers quelle heure cela veut-il dire que vous serez ici ?

— Voyons, disons un peu après neuf heures !

— Cela m'ennuierait que vous veniez si tôt. Car votre partenaire ne sera pas arrivée encore, et même si elle était là, elle ne serait pas encore endormie... »

Et comme le vieillard, surpris, restait silencieux :

« Je puis vous l'endormir d'ici à onze heures ; vers cette heure-là, donc, s'il vous plaît !... Je vous attendrai ! »

La femme avait parlé calmement et, par contraste, le cœur du vieillard avait battu plus vite.

« Bon, à tout à l'heure donc ! » dit-il, la bouche sèche.

« Qu'importe que la petite soit réveillée, j'aimerais que vous me la présentiez avant qu'elle ne dorme ! » Encore qu'il lui parût qu'il eût pu dire quelque chose de ce genre comme sans y attacher d'importance, voire sur un ton à demi moqueur, la question lui était restée dans la gorge. Il s'était heurté aux règles non écrites de cette maison. Dans la mesure même où ces règles étaient étranges, il convenait de les observer strictement. Que ces règles soient violées, ne fût-ce qu'une seule fois, et la maison deviendrait une vulgaire maison de prostitution. La pitoyable quête des vieillards, et leurs rêveries troubles seraient effacées à jamais. Quand il s'était entendu dire au téléphone que neuf heures du soir serait trop tôt, que la fille ne serait pas endormie, et que d'ici à onze heures on la lui endormirait, Eguchi avait senti dans sa poitrine frémissante la soudaine chaleur

du désir, ce qui pour lui-même avait été une découverte absolument inattendue. Ç'avait été un choc, comme si on l'avait à l'improviste invité à sortir de la réalité banale de la vie quotidienne. Et cela parce que la fille serait endormie et ne se réveillerait en aucun cas.

Qu'il en fût venu, après une quinzaine à peine, à retourner dans cette maison où il avait cru ne jamais revenir, peut-être était-ce trop tôt, peut-être était-ce trop tard, mais quoi qu'il en fût, il n'avait eu à se défendre contre aucune tentation. Au contraire, il n'avait guère été enclin à renouveler ce lamentable divertissement de la vieillesse, et du reste il n'était pas décrépit autant que les vieillards qui avaient besoin d'une maison de cette sorte. Cette nuit-là cependant, la première qu'il y avait passée, ne lui avait pas laissé une impression déplaisante. Encore qu'il fût évident qu'il était coupable, Eguchi en était venu à considérer que jamais, au cours des soixante-sept ans de son existence, il n'avait passé nuit aussi chaste avec une femme. Il en avait été ainsi dès l'instant de son réveil, le lendemain matin. Le somnifère semblait avoir agi, car il s'était réveillé à huit heures, bien plus tard que d'ordinaire. Le corps du vieil homme ne touchait la fille en aucun point. Dans sa chaleur juvénile et son odeur agréable, le réveil avait eu la douceur de l'enfance.

La fille était tournée vers lui. Sa tête avançait un peu et son torse était en retrait, de sorte qu'à l'ombre du menton, sur son long cou d'adolescente, une ligne à peine distincte se dessinait. Sa longue chevelure était répandue jusque derrière l'appui-tête. Des lèvres soigneusement closes de la fille les yeux d'Eguchi s'étaient détournés et, tandis qu'ils s'attardaient sur les cils et les sourcils, il n'avait pas hésité à croire qu'elle était vierge. La distance était trop réduite pour permettre à ses yeux presbytes de distinguer chaque cil ou chaque poil des sourcils. La peau de la fille, dont la presbytie lui interdisait de même d'apercevoir le duvet, avait un doux éclat. Du visage au cou, il n'y avait pas le moindre grain de beauté. Le vieillard avait oublié son cauchemar de la nuit, et comme malgré lui, il éprouvait de la tendresse pour la fille, un sentiment enfantin submergea son cœur, comme s'il avait été lui-même l'objet de sa tendresse à elle. Il chercha le sein de la fille et furtivement l'enferma dans sa paume. À ce contact, une sensation étrange le frappa comme un éclair, comme si ç'avait été le sein de sa propre mère avant qu'elle l'eût porté. Le vieil homme retira sa main, mais la sensation l'avait traversé de la poitrine jusqu'à l'épaule.

Il avait entendu s'ouvrir la cloison coulissante de la pièce d'à côté.

« Êtes-vous réveillé, monsieur ? avait crié l'hôtesse. Je vous ai préparé votre déjeuner...

— Oui ! » avait répondu Eguchi machinalement. Un rayon de soleil qui se glissait par la fente des volets de bois traçait un rai de lumière sur la tenture de velours. Cependant cette lumière matinale n'ajoutait rien à la vague lueur qui tombait du plafond de la chambre.

« Puis-je vous servir ? avait insisté la femme.

— Oui ! »

Appuyé sur le coude pour s'extraire de la literie, de l'autre main, il avait caressé légèrement les cheveux de la fille.

Le vieillard avait compris que l'on faisait lever le client avant le réveil de celle-ci, mais la femme lui servait son déjeuner sans se presser. Jusqu'à quelle heure faisait-on dormir la fille ? Cependant, pensant qu'il fallait éviter les questions indiscrètes, Eguchi avait dit d'un air indifférent :

« Elle est mignonne, la petite !

— Oui. Avez-vous fait de beaux rêves ?

— Elle m'a inspiré de beaux rêves !

— Le vent et les vagues se sont calmés ce matin, ce doit être ce qu'on appelle le "petit printemps", avait dit la femme pour détourner la conversation.

Ce qui dominait Eguchi, à sa seconde visite dans cette maison, quinze jours plus tard, c'était, plutôt que la curiosité de la première fois, un sentiment de gêne et de honte, mais une certaine excitation aussi. L'agacement d'avoir été obligé d'attendre de neuf à onze heures avait fait place à une trouble tentation.

La femme de l'autre jour était venue tirer le verrou et l'accueillir au portail. La même reproduction était toujours suspendue dans le *toko-no-ma**. Le thé était aussi bon que l'autre fois. Eguchi était plus ému encore que la première nuit, mais il avait pris place en habitué de la maison. Il se retourna pour regarder le paysage de montagne aux couleurs automnales.

« Il fait chaud par ici, alors les feuilles des érables se recroquevillent avant de devenir bien rouges. Il faisait sombre et je n'ai pas bien vu le jardin, mais..., dit-il distraitement.

— C'est bien possible, répondit la femme d'un ton indifférent. Le temps s'est refroidi. On a mis une couverture chauffante, elle est à

deux places, avec deux interrupteurs, comme cela vous pouvez la régler à la température que vous préférez.

— C'est que je ne me suis jamais servi d'une couverture chauffante.

— Si ça vous ennuie, vous pouvez toujours éteindre de votre côté, mais je vous prie de laisser allumé du côté de la petite... »

Le vieillard comprit qu'elle voulait dire : parce qu'elle n'a rien sur le corps.

« Avec une seule couverture, permettre à deux personnes d'avoir chacune la température qui lui convient, voilà un dispositif ingénieux !

— C'est que ça vient d'Amérique... Tout de même, ne vous amusez pas, pour lui jouer un mauvais tour, à couper l'interrupteur du côté de la petite, je vous en prie ! Vous aurez compris, je pense, qu'aussi froid qu'elle puisse avoir, elle ne se réveillera pas pour autant !

— ...

— La petite de ce soir est mieux entraînée que celle de l'autre jour.

— Hein ?

— C'est une belle fille aussi. Puisque vous ne faites rien de mal, si ce n'était pas une belle fille elle aussi...

— Ce n'est donc pas la même que l'autre jour ?

— Non, la petite de ce soir... Cela vous ennuie que ce ne soit pas la même ?

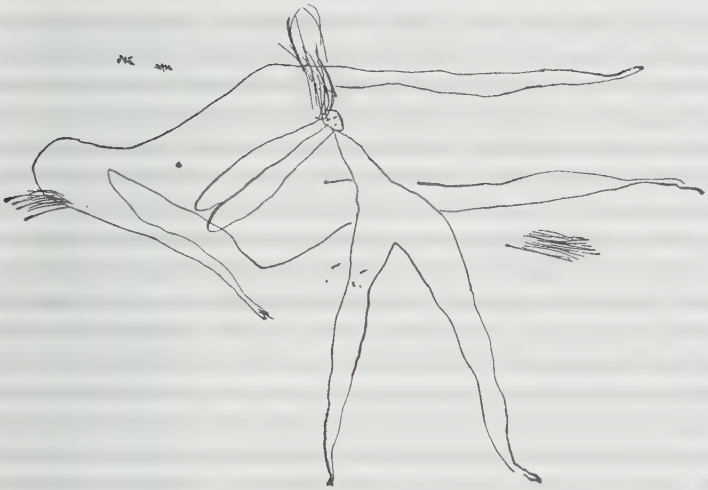
— Je ne suis pas inconstant à ce point !

— Inconstant... Pour parler d'inconstance, serait-ce donc que vous lui avez fait quelque chose ? » Dans les inflexions doucereuses de la femme, il lui sembla discerner une pointe de moquerie.

« De nos clients, aucun ne fait jamais rien. Nous ne recevons que des clients de tout repos. »

La femme aux lèvres minces ne regardait pas le visage du vieil homme. Eguchi tremblait d'humiliation, mais ne savait que dire. Son interlocutrice était-elle autre chose somme toute qu'une vulgaire entremetteuse au sang froid, rompue à toutes les infamies ?

« Après tout, libre à vous de vous juger inconstant ; la petite est endormie et ne saura même pas avec qui elle aura couché. Celle de l'autre jour, aussi bien que celle de ce soir, ignore tout de vous ; parler d'inconstance est donc un peu...



— En effet ! Ce ne sont pas là des rapports humains !

— Comment l'entendez-vous ? »

Les rapports entre un vieillard qui n'était plus un homme et une jeune personne endormie à dessein n'étaient pas des « rapports humains » : dire cela après être entré dans cette maison rendait certes un son bizarre.

« Qu'est-ce qui vous interdit d'être inconstant si cela vous plaît ? dit la femme de sa voix étrangement jeune, en riant comme pour apaiser le vieillard. Si la petite de l'autre fois vous plaisait à ce point, nous vous l'endormirons la prochaine fois que vous nous ferez l'honneur de venir, mais vous direz certainement que vous préférez celle de ce soir.

— Vous croyez ? Quand vous dites qu'elle est entraînée, dans quel sens peut-elle l'être, puisqu'elle dort tout le temps ?

— Ça... »

La femme se leva, tourna la clef de la porte de la chambre voisine, y jeta un coup d'œil, puis déposa la clef devant le vieil Eguchi.

« S'il vous plaît ! Reposez-vous bien ! »

Resté seul, Eguchi versa de l'eau chaude de la bouilloire dans la théière, et tranquillement but son thé. Il avait du moins l'intention de le faire tranquillement, mais la tasse tremblait dans sa main. « Ce n'est pas l'âge qui me fait trembler, ah ! non. Je ne suis pas encore

un client de tout repos, moi ! certainement pas ! » grommela-t-il pour lui-même. Qu'en serait-il si, pour venger les vieillards qui venaient dans cette maison s'exposer aux insultes et au mépris, il en enfreignait les interdits ? Pour la fille elle-même, ne serait-ce pas la traiter en être humain ? Il ignorait la force de la drogue qu'on lui avait administrée, mais peut-être lui restait-il assez d'énergie virile encore pour la tirer de son sommeil. Ainsi raisonnait-il, mais dans son cœur, le vieil Eguchi ne trouvait pas l'excitation nécessaire.

L'affreuse décrépitude des lamentables vieillards qui fréquentaient cette maison menaçait de l'atteindre lui-même dans peu d'années. L'immense étendue des désirs, leur insondable profondeur, jusqu'à quel point les avait-il finalement mesurées au cours des soixante-sept années de son passé ? Et puis, autour des vieillards naissent innombrables les filles jolies, à la peau neuve, à la peau jeune. Les désirs rêvés à perte de vue par de misérables vieillards, les regrets des jours perdus à jamais, ne trouvaient-ils pas leur aboutissement dans les forfaits de cette maison mystérieuse ? Eguchi, l'autre fois déjà, s'était demandé si ces filles endormies qui jamais ne s'éveilleraient n'incarnaient pas pour les vieillards une liberté sur laquelle les années n'avaient aucune prise. Ces filles endormies et muettes, sans doute parlaient-elles aux vieillards le langage qui leur plaisait.

Eguchi se leva et, quand il ouvrit la porte de la chambre voisine, une chaude odeur aussitôt le frappa. Il sourit. De quoi s'était-il tourmenté ? Les deux mains de la fille dépassaient et reposaient sur la literie. Les ongles étaient laqués de rose, le rouge à lèvres épais. Elle était couchée sur le dos.

« Entraînée, et comment donc ! » murmura Eguchi, et il s'approcha : elle avait du rouge sur les joues, mais dans la tiédeur de la couverture, le sang devait monter au visage. Son odeur était dense. Les paupières supérieures étaient épaisses, les joues rondes, le cou blanc au point de refléter la couleur cramoisie de la tenture de velours. Par sa façon de fermer les yeux, elle avait l'air provocante jusque dans le sommeil. Pendant qu'Eguchi, à l'écart et le dos tourné se déshabillait, la chaude odeur de la fille venait l'envelopper. Elle emplissait la pièce.

Il ne semblait pas que le vieil Eguchi pût se tenir sur la réserve comme il l'avait fait avec la fille de l'autre jour. Éveillée ou endormie, celle-ci d'elle-même attirait l'homme. Au point qu'il était persuadé que s'il devait en arriver à enfreindre les interdits de cette maison,

la responsabilité en incomberait à la fille. Comme pour savourer d'avance le plaisir à venir, Eguchi ferma les yeux et se tint immobile, et cela suffit à éveiller au fond de son corps une chaleur de jouvenceau. L'hôtesse avait bien dit que la petite de cette nuit valait mieux que l'autre, mais il était étonnant que l'on eût découvert une fille pareille ; à cette idée, le vieillard trouva la maison plus inquiétante encore. Il n'osait réellement la toucher, et il restait là, fasciné, dans son odeur. Eguchi ne se connaissait guère en parfums, mais il était certain que cette fille en usait. S'il pouvait sur-le-champ tomber dans un doux sommeil, il ne pourrait y avoir bonheur plus grand. Il en était à le souhaiter. Voyons de plus près, se dit-il, et doucement il se rapprocha d'elle. La fille parut y répondre en se tournant vers lui d'un mouvement souple et, en même temps, elle rentra ses mains et les avança comme pour l'enlacer.

« Hein ? Dis, tu es réveillée ? Es-tu réveillée ? » Ce disant, Eguchi s'écarta et la secoua par le menton. L'avait-il secouée avec trop de force ? Toujours est-il que la fille, comme pour l'éviter, tourna le visage vers l'appui-tête, le bord de ses lèvres s'entrouvrit et la pointe de l'ongle de l'index d'Eguchi effleura une ou deux de ses dents. Sans retirer le doigt, il se tint immobile. La fille de son côté ne remua pas les lèvres. Rien, bien entendu, ne permettait de croire qu'elle feignait de dormir, car elle était plongée dans un sommeil profond.

Eguchi, surpris de ce que la fille de cette nuit ne fût pas la même que la précédente, s'en était étonné auprès de l'hôtesse, mais il ne fallait pas être grand clerc pour deviner que droguées de la sorte nuit après nuit, elles eussent fini par en souffrir. On pouvait penser d'autre part qu'imposer l'« inconstance » à des vieillards comme Eguchi était préférable pour la santé des filles. Cependant, cette maison ne pouvait accueillir plus d'un client au premier étage. Eguchi ignorait certes ce qu'il en était du rez-de-chaussée, mais à supposer même qu'il y eût là une chambre utilisable pour les clients, il ne pouvait y en avoir plus d'une seule. De cela on pouvait conclure que les filles que l'on endormait pour les vieillards ne devaient pas être très nombreuses. Ces quelques filles, comme celle de la première nuit, comme celle-ci, étaient-elles donc toutes aussi belles les unes que les autres ?

Les dents de la fille sous le doigt d'Eguchi paraissaient au toucher enduites d'une substance légèrement visqueuse. L'index du vieillard, glissant entre les lèvres, suivit la rangée de dents. Deux fois,

trois fois dans un sens, puis dans l'autre. La partie externe des lèvres donnait l'impression d'être sèche, mais l'humidité du dedans s'y communiquait et la rendait lisse. À droite, il y avait une dent qui avait poussé vers l'extérieur. Eguchi essaya de prendre cette dent entre le pouce et l'index. Après cela, il eût voulu passer le doigt sur la face interne des dents, mais la fille, bien que dormant, tenait les mâchoires fortement serrées, de sorte qu'il ne put les écarter. Lorsqu'il retira son doigt, celui-ci était couvert d'un enduit rouge. Avec quoi allait-il essuyer ce rouge à lèvres ? S'il le frottait sur la taie de l'appui-tête, la tache paraîtrait avoir été faite par la fille elle-même alors qu'elle était couchée sur le ventre, mais il lui sembla que le rouge ne partirait point s'il ne léchait d'abord son doigt. Chose étrange, à l'idée de porter à la bouche son doigt maculé, il éprouva une sensation de malpropreté. Le vieil homme frotta donc son doigt sur les cheveux de la fille, au-dessus du front. Tandis qu'il essuyait ainsi la pointe du pouce et de l'index, les cinq doigts touchèrent la chevelure ; alors il les enfonça dans les cheveux, et bientôt ils fouillaient dans cette masse de cheveux de plus en plus brutalement. La pointe des cheveux de la fille émettait un fluide électrique qui se communiquait aux doigts du vieillard. L'odeur des cheveux se faisait plus insistante. Dans la touffeur de la couverture électrique, l'odeur de la fille se faisait plus insistante de même. Tout en jouant avec les cheveux, Eguchi admirait leur implantation et surtout la belle ligne nette qu'ils dessinaient sur la longue nuque. La fille avait les cheveux coupés court par-derrière, et soigneusement relevés vers le haut. Sur le front, ils retombaient naturellement, longs par endroits, courts ailleurs. Le vieillard dégagea le front et contempla les sourcils et les cils. Des doigts d'une main, il fouilla les cheveux si profondément qu'il toucha le cuir chevelu.

« Elle n'est toujours pas réveillée ! » dit le vieil Eguchi et, saisissant la tête de la fille à pleine main, il la secoua ; la fille alors remua les sourcils comme sous l'effet de la douleur et elle se retourna à moitié pour se coucher sur le ventre. De ce fait, son corps se rapprochait encore de celui du vieillard. Elle sortit les deux bras, posa le droit sur l'appui-tête et sur le dos de la main appuya sa joue droite. Dans cette position, Eguchi n'en pouvait apercevoir que les doigts. Ils étaient légèrement écartés, de sorte que le petit doigt se trouvait sous le sourcil et que l'index pointait de sous les lèvres. Le pouce était caché sous le menton. Le rouge des lèvres un peu tournées

vers le bas formait avec le rouge des quatre ongles longs une tache unique sur la taie blanche de l'appui-tête. Le bras gauche était plié au coude, et le dos de la main était presque sous les yeux d'Eguchi. Comparés à la ronde plénitude de la joue, les doigts étaient relativement longs et minces, et faisaient penser à des jambes pareillement fuselées. De la plante du pied, le vieillard chercha les jambes de la fille. Les doigts de la main gauche étaient eux aussi légèrement écartés et reposaient détendus. Sur le dos de cette main, le vieil Eguchi posa sa joue. Sous le poids, le bras bougea jusqu'à l'épaule, mais il n'avait pas la force de retirer la main. Le vieillard resta un moment ainsi, immobile. En sortant les deux bras, la fille avait un peu remonté les épaules, de sorte qu'à l'attache du bras s'était formé un renflement d'une rondeur toute juvénile. Eguchi, tout en tirant la couverture sur l'épaule, de sa paume recouvrit doucement ce renflement. Ses lèvres remontèrent du dos de la main vers le bras. L'odeur de l'épaule, l'odeur de la nuque l'attiraient. L'épaule de la fille et tout son dos s'étaient contractés pour se détendre aussitôt, et la peau adhéra à la main du vieillard.

Le moment était venu pour Eguchi de venger sur cette esclave endormie les vieillards qui venaient là s'exposer aux insultes et au mépris. Il allait enfreindre les interdits de cette maison. Il se rendait compte qu'après cela il n'y pourrait plus jamais remettre les pieds. Dans l'espoir avant tout de réveiller la fille, il la traita brutalement. Toutefois, il fut aussitôt arrêté par le signe évident de sa virginité.

« Ah ! » s'écria-t-il, et il s'écarta. Sa respiration était irrégulière et son cœur battait fort. C'était là, semblait-il, l'effet de sa stupéfaction plutôt que de son brusque abandon.

Le vieillard ferma les yeux et se contraignit au calme. Se calmer ne lui était pas aussi difficile que ce l'eût été pour un homme jeune. Tout en caressant furtivement les cheveux de la fille, il rouvrit les yeux. Elle était toujours dans la même position, couchée sur le ventre. Une prostituée de cet âge encore vierge, qu'était-ce à dire ? Et pourtant, c'était bien une prostituée ; il avait beau essayer de s'en persuader, la tempête passée, le sentiment du vieillard pour la fille et le sentiment qu'il éprouvait pour lui-même s'étaient transformés, l'empêchant de revenir en arrière. Il ne regrettait rien. Quoi qu'il eût fait à une femme endormie et inconsciente, cela n'avait aucune importance. Cependant, que pouvait bien signifier la stupéfaction qui subitement l'avait envahi ?

Égaré par la beauté provocante de la fille, Eguchi s'était laissé entraîner à un comportement irresponsable, mais cela l'amenait à se demander si les vieux clients de cette maison n'y apportaient pas infiniment plus qu'il ne l'avait soupçonné, leur misérable joie, leur appétit puissant, leur tristesse profonde. À supposer même que ce fût un jeu insouciant de la vieillesse, un retour à bon compte à la jeunesse, tout au fond sans doute s'y trouvait caché quelque chose que nul regret ne pouvait faire revivre, que nul effort ne pouvait guérir. Qu'une fille aussi provocante que celle-ci, tout « entraînée » qu'elle était, pût être restée vierge, était de toute évidence le signe non point du respect des vieillards, ni de leur souci de tenir leurs engagements, mais plutôt de leur effroyable décrépitude. La virginité de la fille, par contraste, démontrait l'horreur de la vieillesse.

La main de la fille étendue sous sa joue droite devait s'être engourdie, car elle l'éleva au-dessus de la tête et à deux ou trois reprises en plia et déplia lentement les doigts. Elle effleura la main d'Eguchi qui fouillait sa chevelure. Il saisit cette main. Les doigts étaient lisses, un peu froids. Le vieillard l'étreignit avec force, comme s'il avait voulu l'écraser. La fille souleva l'épaule gauche et se retourna à moitié, et le bras gauche s'agita en l'air, puis s'abattit comme pour entourer le cou d'Eguchi. Cependant, le bras, mou et sans force, ne vint pas s'enrouler autour de son cou. Le visage de la fille, tourné vers lui, était tout proche, de sorte que ses yeux presbytes le voyaient blanc et estompé, mais les sourcils trop épais, les cils qui jetaient une ombre trop noire, le renflement des paupières et des joues, le long cou, tout cela renforçait son impression première d'avoir affaire à une aguicheuse. Les seins étaient un peu tombants, mais réellement généreux, et pour une jeune Japonaise, l'aréole en était large et gonflée. Le vieillard, de la main, parcourut le dos et descendit jusqu'aux jambes. À partir des hanches, celles-ci étaient fermes et élancées. Peut-être l'apparente disharmonie entre le haut et le bas du corps était-elle due au fait qu'elle était vierge.

Le vieil Eguchi, apaisé désormais, contemplait le visage et le cou de la fille. Sa peau s'accordait bien au vague reflet de la tenture de velours cramoisi. Le corps de cette fille dont l'hôtesse avait pu dire qu'elle était entraînée, et bien qu'il servît de jouet aux vieillards, restait d'une vierge. Cela parce que les vieillards étaient décrépits, et parce qu'on l'avait plongée dans un sommeil profond, mais par quelles vicissitudes une fille aussi provocante d'aspect devrait-elle

passer dans sa vie, se demanda Eguchi, en qui sourdait un sentiment qui ressemblait à de l'amour paternel. Il portait déjà, lui aussi, les stigmates de la vieillesse. Il était évident que la fille ne dormait là que par amour de l'argent. Cependant, pour les vieillards qui payaient, s'étendre aux côtés d'une fille comme celle-ci était certainement une joie sans pareille au monde. Du fait que jamais elle ne se réveillait, les vieux clients s'épargnaient la honte du sentiment d'infériorité propre à la décrépitude de l'âge, et trouvaient la liberté de s'abandonner sans réserve à leur imagination et à leurs souvenirs relatifs aux femmes. Était-ce pour cela qu'ils acceptaient de payer sans regret bien plus cher que pour une femme éveillée ? Que la fille endormie ignorât tout du vieillard contribuait sans doute à mettre ce dernier à l'aise. Et lui de son côté ne savait rien des conditions d'existence, ni de la personnalité de la fille. Rien ne le mettait en mesure de le deviner car il ignorait jusqu'à sa façon de s'habiller. Les vieillards avaient certes un motif élémentaire qui était de n'avoir pas à craindre d'ennuis subséquents. Mais il y avait aussi cette étrange lueur au fond de leurs profondes ténèbres.

Le vieil Eguchi cependant ne pouvait s'habituer à ces rapports avec une fille qui ne disait mot, qui n'ouvrait pas les yeux, bref une fille qui ne daignait en aucune façon reconnaître l'existence d'un être humain nommé Eguchi, et il ne parvenait pas à effacer une impression de vanité et d'insatisfaction. Il avait envie de voir les yeux de cette fille provocante. Il avait envie d'entendre sa voix et de lui parler. La tentation de parcourir des mains le corps d'une fille endormie n'était pas très forte et s'accompagnait plutôt d'un sentiment de pitié. Néanmoins, puisque Eguchi, surpris de l'avoir trouvée vierge, avait renoncé à enfreindre les interdits, il s'était résolu à suivre les errements des autres vieillards. Il était persuadé que la fille de cette nuit, plus que l'autre, était vivante dans son sommeil. Cela se sentait de manière certaine, et dans son odeur, et dans son contact, et dans ses mouvements.

À son chevet, tout comme l'autre fois, il avait trouvé deux comprimés de somnifère préparés pour lui. Cependant, il se demandait si cette nuit au lieu de les prendre tôt pour dormir, il n'allait pas regarder plus longuement la fille. Elle bougeait souvent dans son sommeil. Au cours d'une nuit, peut-être se retournait-elle vingt ou trente fois. Elle lui avait tourné le dos, mais s'était aussitôt retournée vers

lui. Ce faisant, de son bras elle l'avait cherché. Eguchi, la main sur le genou de la fille, l'attira à lui.

« Oh ! non, dit-elle d'une voix à peine perceptible.

— Tu es réveillée ? » Croyant qu'elle allait ouvrir les yeux, il attira plus fortement encore le genou. Celui-ci, sans la moindre résistance, se plia dans sa direction. Il passa le bras sous la tête de la fille, la souleva légèrement et secoua.

« Ah ! où est-ce que je vais ? dit-elle.

— Elle est réveillée ! Réveille-toi donc !

— Non, non ! » fit-elle, et elle laissa glisser son visage vers l'épaule d'Eguchi. Comme si elle voulait éviter d'être secouée. Son front toucha le cou d'Eguchi, ses cheveux lui piquaient le nez. C'étaient des cheveux redoutables. Au point de faire mal. Suffoquant sous leur odeur, Eguchi écarta le visage.

« Que faites-vous donc ? Je ne veux pas ! dit la fille.

— Je ne te fais rien ! » répondit le vieillard, mais elle avait parlé dans son sommeil. S'était-elle, en dormant, méprise sur les mouvements d'Eguchi, ou bien avait-elle revécu en rêve les mauvais tours que lui jouait un autre de ses vieux clients nocturnes ? Quoi qu'il en soit, le cœur d'Eguchi battit plus fort d'avoir pu engager avec elle un semblant de conversation, même si ce n'étaient que des paroles décousues qu'elle prononçait en dormant. Peut-être vers le matin lui serait-il possible de la réveiller. Cependant, les mots que le vieillard venait de lui dire, se pouvait-il qu'ils eussent frappé ses oreilles jusque dans son sommeil ? N'était-ce pas par réaction au choc éprouvé par son corps, plus que pour répondre aux paroles du vieillard, qu'elle avait parlé en rêve ? Il pensa la frapper violemment, ou la pincer, mais il préféra l'attirer doucement dans ses bras. La fille ne résista ni ne cria. Sa respiration devait être difficile. Son souffle léger frôlait le visage du vieillard. La respiration de celui-ci se faisait irrégulière. Pour la seconde fois, la fille offerte sans défense tentait Eguchi. À supposer qu'elle perdît sa virginité, quelle tristesse s'emparerait d'elle le lendemain ! Dans quel sens la vie de cette fille en serait-elle infléchie ? Quoi qu'il pût lui arriver, de toute manière, elle ne s'apercevrait de rien jusqu'au matin.

« Maman ! » La fille avait poussé une exclamation étouffée.

« Là, là, tu t'en vas ? Laissez-moi, laissez...

— De quoi rêves-tu ? C'est un rêve, un rêve, te dis-je ! » Ce disant, Eguchi la serrait plus fort pour essayer de la tirer de son rêve. La

tristesse contenue dans la voix de la fille quand elle appelait sa mère envahit le cœur d'Eguchi. Ses seins étaient pressés contre la poitrine du vieillard au point de s'écraser. Elle remua les bras. Dans son rêve prenait-elle Eguchi pour sa mère, qu'elle cherchait à étreindre ? Mais non, même endormie, même vierge, elle restait incontestablement provocante. Il semblait au vieil Eguchi qu'en soixante-sept ans il n'avait jamais touché à pleine peau une jeune femme à ce point provocante. À supposer qu'un mythe pût être lascif, cette fille-là sortait de ce mythe.

Il en venait à la considérer non comme une ensorceleuse, mais comme la victime d'un enchantement. Avec cela, « tout endormie qu'elle fût, elle vivait », en d'autres termes, encore que sa conscience fût plongée dans un profond sommeil, son corps par contre restait éveillé dans sa féminité. Il y avait là non pas une conscience humaine, mais rien qu'un corps de femme. Se pouvait-il qu'on l'eût parfaitement dressée pour servir de partenaire aux vieillards au point que l'hôtesse en pût dire qu'elle était « entraînée » ?

Eguchi desserra son bras qui la tenait fortement, et quand il eut disposé le bras nu de la fille de telle sorte qu'elle parût l'enlacer, elle lui rendit en effet docilement son étreinte. Le vieillard ne bougea plus. Il ferma les yeux. Une chaude extase l'envahit. C'était un ravissement presque inconscient. Il lui sembla comprendre le plaisir et le sentiment de bonheur qu'éprouvaient les vieillards à fréquenter cette maison. Et ces vieillards eux-mêmes, ne trouvaient-ils pas en ces lieux, outre la détresse, l'horreur ou la misère de la vieillesse, ce don aussi d'une jeune vie qui les comblait ? Sans doute ne pouvait-il exister pour un homme parvenu au terme extrême de la vieillesse un seul instant où il pût s'oublier au point de se laisser envelopper à pleine peau par une fille jeune. Les vieillards cependant considéraient-ils une victime endormie à cet effet comme une chose achetée en toute innocence, ou bien trouvaient-ils, dans le sentiment d'une secrète culpabilité, un surcroît de plaisir ? Le vieil Eguchi, lui, s'était oublié, et comme s'il avait oublié de même qu'elle était une victime, de son pied il cherchait à tâtons la pointe du pied de la fille. Car c'était le seul endroit de son corps qu'il ne touchait pas. Les orteils étaient longs et se mouvaient gracieusement. Leurs phalanges se pliaient et se dépliaient du même mouvement que les doigts de la main, et cela seul exerçait sur Eguchi la puissante séduction qui émane d'une femme fatale. Jusque dans le sommeil, cette fille était

capable d'échanger des devis amoureux rien qu'au moyen de ses orteils. Le vieillard toutefois se contenta de percevoir leurs mouvements comme une musique, enfantine et imparfaite certes, mais enchanteresse, et il resta un moment à la suivre.

La fille semblait avoir rêvé, mais son rêve était-il achevé ? Peut-être après tout n'était-ce pas un rêve, se dit Eguchi, mais un dialogue inconscient, et l'habitude de protester chaque fois qu'un vieillard se faisait trop entreprenant. Il était submergé par la séduction qui émanait de cette fille capable, tout endormie, de communiquer avec lui sans proférer une parole, au moyen de son corps seul, mais si le désir le hantait d'entendre sa voix prononcer, ne fût-ce que des mots sans suite, sans doute était-ce parce qu'il n'était pas familiarisé encore avec les mystères de la maison. Le vieil Eguchi se demandait, perplexe, ce qu'il fallait dire, ou en quel point de son corps il fallait appuyer pour que la fille veuille bien répondre.

« Tu ne rêves donc plus ? Tu as rêvé que ta maman s'en était allée quelque part ? » dit-il, et de la main il suivait la colonne vertébrale, s'attardant dans les creux. La fille secoua l'épaule et de nouveau s'étendit sur le ventre. Il semblait que ce fût sa position préférée. Le visage toujours dirigé vers Eguchi, de la main droite elle serrait légèrement le bord de l'appui-tête et son bras gauche reposait sur le visage du vieillard. Cependant, elle n'avait rien dit. Il sentait le souffle chaud de sa respiration paisible. Le bras, sur son visage, remua comme pour retrouver l'équilibre ; il le prit de ses deux mains et le posa sur ses yeux. La pointe des ongles longs de la fille piquait légèrement le lobe de l'oreille d'Eguchi. L'attache du poignet s'infléchissait sur sa paupière droite, de sorte que la partie la plus étroite de l'avant-bras recouvrait celle-ci. Désirant rester ainsi, le vieillard pressa la main de la fille sur ses deux yeux. L'odeur de la peau qui se communiquait à ses globes oculaires était telle qu'Eguchi sentait remonter en lui une vision nouvelle et riche. À pareille saison tout juste, deux ou trois fleurs de pivoine d'hiver, épanouies dans le soleil de l'automne tardif au pied du haut mur d'un vieux monastère du Yamato*, des camélias *sazanka* blancs épanouis dans le jardin en bordure du promenoir extérieur de la Chapelle des Poètes Inspirés, et puis, mais c'était au printemps, à Nara, des fleurs de pteris, des glycines, et le « Camélia Effeuillé » couvert de fleurs au Tsubaki-dera*...

« Ah ! j'y suis ! » À ces fleurs était lié le souvenir de ses trois filles

mariées. C'étaient des fleurs vues au cours d'un voyage qu'il avait fait avec ses trois filles — à moins que ce ne fût avec une seule d'entre elles. Peut-être, devenues épouses et mères, ne s'en souvenaient-elles plus très bien, mais Eguchi s'en souvenait parfaitement, et quand de temps à autre le souvenir lui en revenait, il parlait de ces fleurs à sa femme. Celle-ci ne donnait pas l'impression, même depuis leur mariage, de s'être éloignée de ses filles autant que leur père, et comme elle continuait à entretenir avec elles d'étroites relations, elle n'attachait pas autant d'importance au fait d'avoir, par exemple, avec elles, avant leur mariage, admiré des fleurs en voyage. Du reste, il s'agissait des fleurs d'un voyage dont la mère n'avait pas été.

Au fond de ses yeux que recouvrait la main de la fille, il voyait tantôt surgir, tantôt s'effacer des visions de fleurs, et tout en s'y abandonnant, il revivait les sentiments qu'il avait éprouvés au jour le jour quand, quelque temps après avoir marié ses filles, il s'était intéressé à des jeunes personnes étrangères à sa famille. Il en venait à considérer cette fille-ci comme l'une des jeunes personnes de ce temps-là. Le vieillard avait retiré sa main, mais celle de la fille restait immobile sur ses yeux. Des trois filles d'Eguchi, seule la plus jeune avait vu le « Camélia Effeuillé » du Tsubaki-dera ; c'était un voyage d'adieux, une quinzaine environ avant qu'elle ne quittât la maison ; et la vision des fleurs de ce camélia était la plus insistante de toutes. Sa dernière fille lui avait causé des ennuis particulièrement pénibles au moment de son mariage. Non seulement deux jeunes gens s'étaient disputé sa main, mais au cours de cette compétition la jeune fille avait perdu sa virginité. Eguchi l'avait invitée à faire ce voyage avant tout pour lui changer les idées.

Les camélias, qui laissent choir leurs fleurs entières comme têtes coupées, sont tenus pour fleurs de mauvais augure, mais celui du Tsubaki-dera est un grand arbre que l'on dit vieux de quatre siècles, qui porte des fleurs de diverses couleurs et dont les fleurs doubles, au lieu de tomber tout d'une pièce, effeuillent leurs pétales, raison pour laquelle, paraît-il, on l'appelle le « Camélia Effeuillé ».

« Au moment où il perd ses fleurs, il s'en effeuille cinq ou six panerées par jour ! » avait dit à Eguchi la jeune épouse du desservant.

La masse des fleurs de l'énorme camélia, avait-elle dit, était plus belle éclairée par-derrière que dans la lumière directe du soleil. Le

promenoir où il s'était assis avec sa fille était exposé à l'ouest et le soleil était sur son déclin. Il se trouvait donc derrière l'arbre. Éclairé à contre-jour, le feuillage du camélia géant était cependant si exubérant et la couche de fleurs dans leur plein épanouissement était si épaisse qu'ils ne laissaient pas passer les rayons du soleil printanier. La lumière solaire se diffusait à l'intérieur de l'arbre, de sorte que l'on eût dit qu'un halo de lueur crépusculaire auréolait sa silhouette. Le Tsubaki-dera se trouvait dans un quartier bruyant et populaire, et il ne semblait pas qu'il y eût dans le jardin autre chose à voir que le camélia géant. Eguchi du reste n'avait d'yeux que pour lui et ne voyait plus rien d'autre ; fasciné par les fleurs, il n'entendait plus même le bruit de la ville.

« Quelle magnifique floraison ! » avait-il dit à sa fille.

La jeune femme du desservant avait répondu : « Le matin, quand on se lève, il arrive que l'on ne voie plus le sol tellement il est jonché de fleurs ! » Puis elle s'était éloignée, laissant Eguchi seul avec sa fille. Les fleurs de couleurs diverses poussaient-elles réellement sur l'arbre géant, et lui seul ? Il y avait en effet des fleurs rouges, des fleurs blanches et des fleurs bicolores, mais Eguchi préférait s'abîmer dans la contemplation de l'ensemble, plutôt que d'aller vérifier le fait. Le camélia quatre fois centenaire déployait la splendide profusion de ses fleurs. Les rayons du soleil couchant étaient comme aspirés à l'intérieur de l'arbre de sorte qu'il semblait régner dans cette masse de fleurs une chaude touffeur. Encore qu'il n'y eût pas de vent appréciable, l'extrémité des rameaux fleuris de temps à autre remuait doucement.

Cependant, la jeune fille ne semblait pas autant que son père fascinée par cet arbre fameux. Les yeux mi-clos, peut-être regardait-elle en elle-même plus qu'elle ne contemplait le camélia. De ses trois filles, c'était celle-là qu'Eguchi avait chérie le plus. Elle se laissait cajoler à la manière des cadettes. Et cela plus encore après le mariage des deux aînées. Celles-ci avaient demandé à leur mère, en laissant percer une pointe d'envie, si on n'allait pas garder leur cadette à la maison pour adopter un gendre, ce dont Eguchi à son tour avait été informé par sa femme. La cadette était d'un tempérament gai. Qu'elle eût beaucoup d'amis garçons, les parents le trouvaient inconsidéré, mais la jeune fille paraissait pleine d'entrain quand elle était entourée par ces jeunes gens. Les parents pourtant, et en particulier la mère qui les recevait à la maison, s'étaient parfai-

tement rendu compte que deux de ces garçons aimaient la jeune fille. Et c'est l'un de ceux-ci qui lui avait ravi sa virginité. Pendant quelque temps, elle était devenue taciturne même à la maison, et elle en était arrivée à s'énerver à tout propos, par exemple en maniant le linge de rechange. La mère s'était aperçue tout de suite que sa fille avait quelque chose. Et quand elle l'avait interrogée avec délicatesse, la jeune fille avait avoué sans trop hésiter. Le jeune homme travaillait dans un grand magasin et vivait dans un immeuble d'habitation. La jeune fille, semblait-il, était allée à son appartement sur son invitation.

« Tu vas épouser ce monsieur ? avait dit la mère.

— Ah ! non. Absolument pas ! » avait répondu la fille, laissant la mère toute désorientée. Elle se dit que ce jeune homme avait dû la prendre de force. Elle s'en ouvrit à son mari et ils en discutèrent. Eguchi avait l'impression qu'on lui avait abîmé son bien le plus précieux, mais il fut plus étonné encore lorsqu'il apprit que sa fille s'était sans tarder fiancée à l'autre jeune homme.

« Qu'en pensez-vous ? Faut-il la laisser faire ? avait insisté sa femme.

— A-t-elle parlé de cette affaire à son fiancé ? Lui a-t-elle expliqué ? avait dit Eguchi, et sa voix était devenue tranchante.

— Ça ! je ne le lui ai pas demandé ! Car moi aussi j'ai été stupéfaite... Faut-il l'interroger ?

— Mais non !

— Il vaut mieux ne pas révéler un faux pas de ce genre à quelqu'un qu'on veut épouser, et se taire est encore le moins dangereux, c'est du moins l'opinion générale. Malgré tout, cela dépend aussi du caractère et de l'état d'esprit de la fille. Il pourrait arriver aussi que pour l'avoir caché, elle se torture affreusement toute seule.

— D'abord, ces fiançailles, nous ses parents, allons-nous les approuver ? Cela n'est pas certain encore, n'est-ce pas ? »

Eguchi, bien entendu, ne pouvait imaginer que, séduite par un jeune homme, se fiancer sur-le-champ à un autre pût être une démarche naturelle. Que les deux aimaient leur fille, les parents s'en étaient certes aperçus. Eguchi les connaissait tous les deux au point qu'il avait été jusqu'à penser que l'un ou l'autre ferait un parti convenable. Cependant les fiançailles impromptues de la fille ne traduisaient-elles pas une réaction au choc subi par elle ? Par colère, par dégoût, par rancune, par dépit envers l'un, s'était-elle tournée vers

l'autre ? Ou bien, ayant perdu ses illusions sur l'un, avait-elle voulu se raccrocher à l'autre dans son propre désarroi ? Il n'était pas exclu non plus qu'une jeune fille comme celle-là, dans la mesure même de sa répulsion à l'encontre du jeune homme qui l'avait séduite, se sentît par contraste violemment attirée par l'autre. Peut-être cela n'était-il pas forcément une manière de vengeance, ni seulement une sorte de dévergondage à demi explicable par le désespoir.

Eguchi toutefois n'avait jamais envisagé que pareille chose pût advenir à sa propre fille. Et il en va sans doute de même pour tout père. Quoi qu'il en soit, il apparaissait qu'il avait été rassuré en voyant précisément cette jeune fille entourée d'amis garçons rester enjouée, libre et sûre d'elle. Malgré tout, une fois la chose arrivée, il s'apercevait qu'il n'y avait là rien d'étonnant, au contraire. Le corps de sa fille n'était pas fait autrement que celui de toute femme. Il était fait pour subir la loi de l'homme. Alors soudain s'étaient présentées à son esprit les attitudes disgracieuses que pouvait avoir sa fille en pareille circonstance, et un vif sentiment d'humiliation et de honte l'avait assailli. Quand il avait vu partir ses deux aînées pour leur voyage de noces, il n'avait rien éprouvé de pareil. Il s'était avisé enfin que, si un homme avait pu avoir une flambée de passion pour sa fille, celle-ci était d'une constitution telle qu'elle n'y avait pu résister. Pour un père, serait-ce là une psychologie qui sortait de l'ordinaire ?

Sans approuver aussitôt les fiançailles, il ne s'y était pas non plus opposé de front. Que les deux jeunes gens s'étaient assez âprement disputé leur fille, les parents ne l'avaient su que bien plus tard. Là-dessus, Eguchi avait emmené la jeune fille à Kyôto, et quand ils avaient admiré le « Camélia Effeuillé » dans toute sa splendeur le mariage était déjà décidé pour bientôt. L'intérieur du camélia géant était rempli d'un bourdonnement confus. Sans doute était-ce un essaim d'abeilles.

Deux ans après son mariage, la fille cadette avait mis au monde un garçon. Son mari semblait fou de cet enfant. Quand, le dimanche parfois, les jeunes époux venaient chez Eguchi et que la femme faisait la cuisine avec sa mère, le mari donnait adroitement le biberon à l'enfant. Eguchi, à ce spectacle, s'était dit que l'entente régnait entre les époux. Bien qu'habitant Tôkyô comme eux, la jeune femme, depuis son mariage, ne se montrait guère chez ses parents ; mais un jour qu'elle était venue seule, Eguchi l'avait interrogée :

« Alors, comment va ?

— Comment ? Eh bien, je suis heureuse ! » avait répondu sa fille. Les jeunes époux sans doute ne tiennent guère à dire à leurs parents ce qui se passe entre eux, mais encore que sa fille cadette parût, étant donné son caractère, plutôt loquace en ce qui concernait son mari, Eguchi n'en était pas entièrement satisfait, et quelque chose le tracassait. Cependant sa fille s'était comme épanouie en jeune épouse, et elle avait embelli. À supposer même que ce ne fût qu'une transformation physiologique marquant le passage de la jeune fille à la jeune femme, elle n'aurait sans doute pu avoir cet éclat de fleur s'il y avait eu la moindre ombre sur le plan psychologique. Après la naissance de son enfant, son teint était devenu lumineux comme si elle avait été lavée jusque dans l'intérieur de son corps, et elle avait acquis une sorte de sérénité.

Était-ce pour cela que la vision qui s'était présentée à l'esprit d'Eguchi dans la maison des « Belles Endormies », alors que le bras de la fille reposait sur ses paupières, avait été celle du « Camélia Effeuillé » dans la splendeur de sa floraison ? Bien entendu, ni la fille cadette d'Eguchi, ni cette fille qui dormait là, n'avaient rien de l'opulence de ce camélia. Cependant, l'opulence du corps d'une fille de l'espèce humaine n'était pas chose que l'on pût connaître pour l'avoir vue seulement, ou bien pour avoir sagement reposé à ses côtés. Cela ne pouvait d'aucune façon se comparer aux fleurs d'un camélia. Ce qui, du bras de la fille, se communiquait aux paupières d'Eguchi, c'était le courant de la vie, le rythme de la vie, l'invitation de la vie et, pour un vieillard, un retour à la vie. Les yeux fatigués par le poids du bras qui depuis un moment pesait sur eux, il le prit par la main et l'enleva.

Privée du point d'appui de son bras gauche, à moins que ce ne fût la gêne de se sentir étroitement serrée contre la poitrine d'Eguchi, la fille se tourna à demi comme pour lui faire face. Repliant ses deux bras devant sa poitrine, elle joignit les doigts. Ceux-ci touchaient la poitrine du vieillard. Les mains étaient jointes dans l'attitude de la prière. L'attitude d'une tendre prière. Le vieillard de ses paumes entoura les mains jointes. Ce faisant, il lui sembla qu'il priait lui-même, et il ferma les yeux. Cependant, ce n'était là sans doute rien d'autre que la tristesse d'un vieil homme au contact des mains d'une fille jeune et endormie.

Le bruit de la pluie nocturne qui se mettait à tomber sur la mer

calme parvint aux oreilles du vieil Eguchi. Un grondement lointain aussi, qui semblait être, non le bruit d'une voiture, mais le tonnerre que l'on entend parfois en hiver, insaisissable. Eguchi sépara les mains jointes de la fille, puis déplia un à un les quatre doigts autres que le pouce, et les contempla. L'envie lui vint de prendre à la bouche et de mordre les longs doigts déliés. Si le petit doigt portait des marques de dents et des traces de sang, qu'en penserait-elle demain à son réveil ? Eguchi déplia le bras de la fille contre son torse. Il vit alors les seins opulents aux aréoles gonflées et de couleur foncée. Ils étaient un peu tombants ; il les soupesa. Ils n'étaient pas chauds comme le reste du corps réchauffé par la couverture électrique, mais tièdes. Il voulut appuyer son front dans le sillon entre les deux seins, mais quand il en approcha son visage, l'odeur de la fille le fit reculer. Il se coucha sur le ventre, prit le somnifère préparé à son chevet et, cette fois-ci, avala les deux comprimés en même temps. L'autre nuit, la première fois qu'il était venu dans cette maison, il n'avait d'abord pris qu'un seul comprimé, puis, réveillé par un cauchemar, il avait alors seulement pris le second, mais il s'était bien rendu compte que ce n'était qu'un somnifère banal. Bientôt, il sombrait dans le sommeil.

Le vieillard fut réveillé par les sanglots violents de la fille. Ce qu'il avait entendu comme des pleurs se changea en rire. Et ce rire se prolongea. Eguchi mit le bras autour du buste de la fille et la secoua.

« C'est un rêve ! c'est un rêve ! Qu'as-tu donc vu en rêve ? »

Le silence qui suivit le long éclat de rire était inquiétant. Cependant le vieil Eguchi, encore sous l'empire du somnifère, péniblement prit sa montre-bracelet qu'il avait posée à côté de l'appui-tête et regarda l'heure. Il était trois heures et demie. Le vieillard pressa la fille contre sa poitrine, l'attira par les hanches et s'endormit dans sa chaleur.

Le matin, il fut cette fois encore tiré de son sommeil par les appels de la femme :

« Êtes-vous réveillé ? »

Eguchi ne répondit pas. L'hôtesse s'était-elle approchée de la porte de la chambre secrète, avait-elle plaqué l'oreille contre le bois ? À cette idée, Eguchi eut un frisson. La fille, à cause de la chaleur sans doute de la couverture électrique, avait les épaules découvertes, et l'un de ses bras était étendu au-dessus de sa tête. Eguchi la recouvrit.

« Êtes-vous réveillé ? »

Eguchi, toujours sans répondre, rentra sa tête sous la couverture. Du menton, il frôlait la pointe du sein de la fille. Dans une brusque flambée, il lui entoura le dos de son bras, et de sa jambe de même l'attira à lui.

L'hôtesse frappa trois ou quatre légers coups à la porte.

« Monsieur ! Monsieur !

— Je me lève ! Tout de suite, le temps de m'habiller ! » S'il n'avait répondu, la femme, lui sembla-t-il, aurait ouvert la porte et serait entrée.

Dans la pièce voisine, on avait apporté une cuvette, du dentifrice. La femme, tout en lui servant son déjeuner :

« Qu'en dites-vous ? Elle est gentille, la petite, n'est-ce pas ?

— Elle est gentille, c'est vrai... » Eguchi approuvait du chef, puis : « À quelle heure va-t-elle se réveiller, cette petite ?

— Ça ? Vers quelle heure ? éluda la femme.

— Ne pourriez-vous me permettre de rester ici jusqu'à son réveil ?

— Ça ! cela ne peut pas se faire ici ! dit la femme d'un ton un peu plus précipité. Même nos clients les plus fidèles ne font pas cela.

— Tout de même, elle est trop gentille, cette petite !

— Ne vaut-il pas mieux vous en tenir aux relations que vous avez eues avec elle dans son sommeil, sans vouloir y mêler une sentimentalité vulgaire ? Cette petite ignore totalement qu'elle a couché avec vous, de sorte qu'il ne peut en résulter aucun ennui.

— Oui, mais moi je m'en souviens. Si par hasard je la rencontrais dans la rue...

— Bah ! Auriez-vous donc l'intention de lui adresser la parole ? Vous feriez mieux de laisser cela. N'êtes-vous pas coupable ?

— Coupable ? » Eguchi répéta le mot.

« C'est bien cela !

— Je suis coupable ?

— Laissez donc là vos récriminations, donnez-nous votre clientèle, et considérez une fille endormie comme une fille endormie. »

Eguchi avait envie de dire qu'il n'était pas encore un vieillard tombé si bas dans la misère, mais il battit en retraite.

« Cette nuit, il m'a semblé qu'il pleuvait.

— Ah ! vous croyez ? Je ne m'en étais pas du tout aperçue.

— Je suis sûr que c'était la pluie. »

Sur la mer que l'on apercevait par la fenêtre, les petites vagues proches du rivage étincelaient au soleil levant.

3

Quand le vieil Eguchi alla pour la troisième fois dans la maison des « Belles Endormies », huit jours s'étaient écoulés depuis sa seconde visite. Entre la première et la seconde, une quinzaine s'était passée ; l'intervalle s'était donc réduit de moitié.

Eguchi s'était-il à son tour laissé peu à peu ensorceler par l'enchantement des filles endormies ?

« Cette nuit, c'est une apprentie, peut-être cela ne vous plaira-t-il pas, mais il faudra vous en faire une raison ! dit l'hôtesse tout en versant le thé.

— Une autre encore ?

— Comme vous avez téléphoné au dernier moment avant de venir, j'ai dû prendre ce que j'avais sous la main... Si vous avez une préférence pour l'une des petites, faites-le-moi savoir deux ou trois jours à l'avance, s'il vous plaît ?

— Ah ! bon. Cependant, ce que vous appelez une apprentie, qu'est-ce à dire ?

— Une nouvelle, une petite fille. »

Le vieil Eguchi eut un sursaut.

« Elle n'est pas habituée, alors elle avait peur, et elle m'a demandé si elles ne pourraient pas être à deux, mais si le client n'aime pas cela, il vaut mieux pas.

— À deux ? Il me semble que cela me serait indifférent qu'elles soient à deux. Mais au fait, dans ce sommeil de mort, comment pourrait-elle éprouver de la peur ou quoi que ce soit ?

— C'est vrai, bien sûr, mais comme c'est une petite qui n'est pas habituée, allez-y doucement, je vous en prie !

— Oh ! je ne lui ferai rien.

— Cela, je le sais bien !

— Une apprentie ! grommela le vieil Eguchi. Il vous arrive des choses bizarres parfois ! »

La femme, après avoir comme les autres fois entrebâillé la porte et jeté un coup d'œil, dit :

« Elle dort, alors, quand il vous plaira ! » et elle quitta la pièce. Le vieillard se versa une autre tasse de thé et s'allongea, la tête appuyée sur son coude. Un sentiment de vide frileux l'envahit. Avec un geste d'ennui, il se leva, ouvrit doucement la porte de communication et examina la pièce secrète tendue de velours.

La « petite fille » avait un visage menu. Ses cheveux, coiffés semblait-il en nattes que l'on venait de défaire, couvraient en désordre l'une de ses joues, et comme le dos de sa main cachait l'autre joue jusqu'aux lèvres, son visage paraissait plus étroit encore. C'était une fillette ingénue qui dormait. La main était retournée, et comme les doigts en étaient mollement étendus, le bord de la main se trouvait appliqué sous l'œil, et les doigts, recourbés le long du nez, recouvraient les lèvres. Le médius, plus long, dépassait légèrement et descendait jusqu'au bas du menton. C'était la main gauche. La droite reposait sur le bord de la couverture que les doigts serraient légèrement. Elle n'avait aucun maquillage. Il ne semblait pas non plus qu'elle se fût démaquillée avant de se coucher.

Le vieil Eguchi se glissa doucement à ses côtés. Il prit bien soin de ne pas la toucher. La fille n'eut pas un frémissement. Cependant sa chaleur, bien distincte de celle de la couverture électrique, vint envelopper le vieillard. C'était comme une chaleur pas mûre, sauvage. Peut-être était-ce l'odeur des cheveux et de la peau qui donnait cette impression, mais ce n'était pas cela seulement.

« Seize ans à peu près ? » murmura Eguchi. Dans cette maison venaient des vieillards incapables désormais de traiter une femme en femme, mais dormir paisiblement aux côtés d'une fille pareille était sans doute encore une de leurs consolations illusoires dans leur poursuite des joies de la vie enfuie : voilà ce qu'Eguchi comprit à sa troisième visite dans cette maison. Peut-être était-il aussi des vieillards qui souhaitaient en leur for intérieur dormir eux-mêmes d'un sommeil éternel aux côtés d'une fille endormie. Tenter le cœur mort d'un vieillard au moyen du jeune corps d'une fille paraissait une bien triste entreprise. Oui, mais des vieillards qui fréquentaient cette maison, Eguchi était le plus sensible, et le plus grand nombre sans doute ne cherchaient qu'à aspirer la jeunesse de la fille endormie, qu'à jouir d'une femme qui ne pouvait s'éveiller.

Au chevet, il y avait toujours deux comprimés blancs de somnifère.

Le vieil Eguchi les prit dans ses doigts, mais comme les comprimés ne portaient ni inscription, ni marque, il ne put savoir le nom de la drogue. Il était évident que ce n'était pas celle que l'on avait fait avaler ou que l'on avait injectée à la fille. Il se demanda s'il n'allait pas essayer, la prochaine fois qu'il viendrait, d'obtenir de l'hôtesse la même drogue que celle de la fille. Il ne semblait pas qu'elle dût lui en donner, mais à supposer que ce soit, qu'adviendrait-il si lui aussi se trouvait plongé dans un sommeil de mort ? Le vieillard fut séduit par l'idée qu'il pourrait dormir d'un sommeil de mort à côté d'une fille que l'on avait plongée dans un sommeil de mort.

« Dormir d'un sommeil de mort ! »

Ces mots éveillèrent en lui le souvenir d'une femme. L'avant-dernière année, au printemps, Eguchi avait ramené une femme dans un hôtel de Kôbe*. Il l'avait ramenée d'une boîte de nuit, et il était minuit passé. Il avait bu du whisky qu'il avait dans sa chambre et il en avait offert à la femme. Elle en avait bu autant que lui. Le vieillard avait mis la robe de nuit de coton de l'hôtel, mais comme il n'y en avait pas pour elle, elle s'était laissé mettre au lit en gardant ses dessous. Il avait mis le bras autour du cou de la femme et, tout troublé, lui caressait doucement le dos, quand elle s'était redressée.

« Je ne pourrai pas dormir avec ces choses-là ! » et elle avait enlevé tout ce qu'elle avait sur le corps et l'avait jeté sur une chaise, devant la glace. Le vieillard en avait été un peu surpris, mais s'était dit que c'était sans doute l'usage des Blancs. Et puis la femme s'était montrée étonnamment docile. Eguchi, quand il eut desserré son étreinte, dit :

« Encore... ?

— Vous trichez ! Monsieur Eguchi, vous trichez ! » avait répété la femme, mais docilement elle s'était laissé faire. Eguchi, étourdi par l'alcool, s'était endormi aussitôt. Le lendemain matin, il avait été réveillé par les mouvements de la femme. Elle était devant la glace et se recoiffait.

« Il est rudement tôt !

— C'est que j'ai des enfants.

— Des enfants ?

— Eh oui ! Deux ! Des petits ! »

Et elle était partie en hâte, avant même que le vieillard fût levé.

Que cette femme au corps mince et ferme fût la mère de deux enfants avait été une surprise pour le vieil Eguchi. Son corps n'en

donnait nullement l'impression. Elle avait des seins qui ne semblaient pas avoir jamais donné de lait.

Quand il avait ouvert sa valise pour prendre une chemise fraîche pour sortir, il en avait trouvé le contenu soigneusement rangé. En dix jours de séjour, il avait fourré dedans son linge sale roulé en boule, et pour y prendre quoi que ce soit, il remuait tout jusqu'au fond ; il y avait jeté les cadeaux qu'il avait achetés ou reçus à Kôbe, et tout cela formait une masse confuse, au point que la valise ne fermait plus. Comme le couvercle restait soulevé, cela se voyait, et quand le vieillard en avait extrait un paquet de cigarettes, la femme avait sans doute aperçu ce beau désordre. Mais malgré tout, comment l'idée lui était-elle venue de ranger ? Et quand l'avait-elle rangé ? Les sous-vêtements qu'il avait jetés un peu partout étaient eux aussi soigneusement pliés, et il était évident que même pour les mains d'une femme, il avait fallu pour cela un certain temps. Était-ce la veille au soir, après qu'Eguchi se fut endormi, que la femme, ne pouvant dormir, s'était relevée pour ranger la valise ?

« Hum ! avait grogné le vieillard en contemplant le contenu adroitement remis en ordre. Dans quelle intention a-t-elle fait cela ? »

Le lendemain soir, la femme était arrivée en kimono au restaurant de cuisine japonaise où il lui avait donné rendez-vous.

« Il vous arrive de porter le kimono ?

— Eh oui, de temps à autre... ça ne doit pas m'aller, avait-elle dit avec un timide sourire. Aux environs de midi, j'ai eu un coup de téléphone d'une amie, elle en a été toute retournée. Dites, vous m'aviez bien dit que ca ne vous faisait rien ?

— Vous lui avez raconté ?

— Eh oui, parce que je ne lui cache rien. »

En ville, le vieil Eguchi lui avait acheté de l'étoffe pour une robe et pour une ceinture, puis ils étaient revenus à l'hôtel. Par la fenêtre, on apercevait les feux des navires ancrés dans le port. Debout à la fenêtre, Eguchi, tout en embrassant la femme, avait fermé les persiennes et les rideaux. Il avait montré la bouteille de whisky de la veille, mais elle avait secoué la tête. Elle avait résisté, décidée à ne pas perdre son sang-froid. Elle s'était endormie comme on coule au fond de l'eau. Le lendemain matin, comme Eguchi se levait, la femme avait ouvert les yeux.

« Ah ! J'ai dormi d'un sommeil de mort ! Oui, vraiment, d'un sommeil de mort ! »

Elle se tenait immobile, les yeux écarquillés. Des yeux clairs et humides.

Elle savait que ce jour-là Eguchi devait retourner à Tôkyô. Son mari était le représentant d'une compagnie commerciale étrangère, qui l'avait épousée pendant qu'il était en poste à Kôbe, mais voilà près de deux ans, il était parti pour Singapour. Le mois prochain, il devait venir rejoindre sa famille à Kôbe. Cela aussi elle l'avait raconté la veille au soir. Jusque-là, Eguchi avait ignoré que la jeune femme fût mariée et qu'elle était l'épouse d'un étranger. Elle n'avait été pour lui qu'une facile conquête de boîte de nuit. Quand, la veille au soir, le vieil Eguchi était entré par désœuvrement dans cette boîte, il y avait là deux Européens et quatre Japonaises. Comme il connaissait de vue l'une d'entre elles, une femme entre deux âges, il l'avait saluée. C'était elle qui paraissait avoir amené le groupe. Quand les deux étrangers s'étaient levés pour danser, elle l'avait engagé à faire danser la jeune femme. Eguchi, au milieu de la seconde danse, l'avait invitée à s'éclipser avec lui. La jeune femme s'en était amusée comme d'une farce. Et comme elle était venue à l'hôtel sans faire de cérémonies, ce fut au tour d'Eguchi de se sentir un peu emprunté en entrant dans sa chambre.

Eguchi en était ainsi arrivé à se conduire de façon inconvenante avec une femme mariée, mieux, avec l'épouse japonaise d'un étranger. La femme semblait encline à découcher en laissant ses petits enfants à la garde d'une nourrice ou d'une bonne d'enfants, et comme elle ne laissait rien voir des réticences habituelles aux femmes mariées, Eguchi non plus n'avait éprouvé sérieusement le sentiment d'une inconvenance, mais un vague remords ne s'en était pas moins glissé au fond de son esprit. Cependant, de s'entendre dire par la femme qu'elle avait dormi d'un sommeil de mort, et sa joie en le disant, était resté en lui comme une note de musique juvénile. À cette époque, Eguchi avait soixante-quatre ans, et la femme devait en avoir entre vingt-quatre, vingt-cinq et vingt-sept, vingt-huit. Le vieil homme en était à se demander si ce n'était pas la dernière fois qu'il aurait eu affaire à une jeune femme. Qu'importait que ce n'eût été que deux nuits, ou plutôt une seule nuit ; celle qui avait dormi d'un sommeil de mort était devenue pour lui inoubliable. Elle lui avait envoyé une lettre, lui avait écrit qu'elle aimerait le revoir s'il revenait dans le Kansai. Dans une autre lettre, environ un mois plus tard, elle lui avait

annoncé que son mari était revenu à Kôbe, mais que cela n'avait pas d'importance, qu'elle espérait malgré cela le revoir. Une lettre analogue était arrivée encore, un peu plus d'un mois après celle-là. Après quoi, la correspondance avait cessé.

« Au fait, elle se sera trouvée enceinte pour la troisième fois... Certainement, ce devait être cela ! »

Voilà ce que le vieil Eguchi murmurait, trois ans plus tard, à l'heure où, aux côtés de la fillette endormie d'un sommeil de mort, il s'était ressouvenu de cette femme. Jusqu'à présent, l'idée ne lui en était jamais venue. Pourquoi donc s'en avisait-il maintenant à l'improviste ? Il en était lui-même intrigué, mais quand il essaya de rassembler ses souvenirs, il eut le sentiment qu'il était certainement dans le vrai. Si elle avait cessé de lui donner de ses nouvelles, était-ce parce qu'elle était enceinte ? C'était donc cela ! À cette idée, il sentit comme un sourire lui monter aux lèvres. Qu'après avoir accueilli son mari revenu de Singapour, la femme ait été enceinte, c'était comme si elle avait été lavée de son inconduite avec Eguchi, et cela mettait le vieillard à l'aise. À ce point, il éprouva une sorte de nostalgie pour le corps de la femme. Aucun sentiment érotique ne l'accompagnait. Ce corps ferme, lisse, bien proportionné, lui apparaissait comme un symbole de la jeunesse féminine.

Sa grossesse supposée n'était rien d'autre qu'une subite intuition d'Eguchi, et pourtant, il n'en pouvait douter, comme d'une vérité d'évidence.

« Monsieur Eguchi, vous m'aimez ? lui avait demandé la femme à l'hôtel.

— Mais oui, je vous aime ! avait répondu Eguchi. C'est la question habituelle des femmes !

— Et pourtant, aussi... » dit la femme, et elle se tut sans achever sa phrase.

« Vous ne demandez pas ce que j'aime en vous ? avait dit le vieillard, ironique.

— Ah ! ça va, laissez cela ! »

Cependant, quand il s'était entendu demander par la femme s'il l'aimait, il lui avait paru évident qu'en effet il l'aimait. Et du reste, aujourd'hui encore, après trois ans, il n'avait pas oublié qu'elle lui avait posé cette question. Après la naissance d'un troisième enfant, avait-elle toujours ce corps qui semblait n'avoir jamais enfanté ? Le regret de cette femme s'empara de lui.

Le vieillard paraissait avoir presque oublié la fillette endormie à ses côtés, et c'était à elle pourtant qu'il devait de s'être souvenu de la femme de Kôbe. Gêné par le coude de la fille dont le dos de la main était appliqué contre la joue, il lui prit donc le poignet et lui allongea le bras sous la couverture. En raison de la chaleur de la couverture électrique, elle s'était découverte jusqu'à l'omoplate. L'arrondi juvénile de l'épaule était si proche qu'il bouchait la vue d'Eguchi. Il lui sembla que cette rondeur dût s'adapter à sa paume ; l'envie lui vint de la saisir, mais il y renonça. Il distinguait l'omoplate que les chairs dissimulaient à peine. Eguchi fut tenté de la caresser en suivant les contours de l'os, mais il renonça encore. Tout ce qu'il fit, ce fut d'écarter doucement les longs cheveux qui recouvraient la joue droite. La lueur vague qui tombait du plafond et que renvoyait la tenture cramoisie des quatre murs adoucissait le visage de la fille. Les sourcils étaient sans apprêt. Les longs cils étaient parfaits ; l'on eût, du bout des doigts, pu les saisir. Le milieu de la lèvre inférieure était légèrement plus épais. Les dents ne se voyaient pas.

Le vieil Eguchi en était venu, dans cette maison, à penser que rien n'était plus beau que le visage insensible d'une jeune femme endormie. N'était-ce pas la suprême consolation que ce monde pouvait offrir ? La plus belle femme ne saurait dans le sommeil dissimuler son âge. Un jeune visage est agréable dans le sommeil, même si la femme n'est pas une beauté. Peut-être aussi ne choisissait-on dans cette maison que des filles agréables à voir dans leur sommeil. Eguchi se contentait de contempler de tout près le petit visage, et il lui semblait que sa propre vie et ses mesquins soucis de tous les jours se dissipaient mollement. Il suffirait sans aucun doute de prendre le somnifère et de s'endormir dans cet état d'esprit pour jouir du bonheur de cette nuit bénie, mais le vieillard paisiblement tenait les yeux clos et restait immobile. Cette fille déjà lui avait permis de se ressouvenir de la femme de Kôbe, et il lui semblait qu'elle devait encore lui accorder quelque autre souvenir, dont le sommeil risquait de le frustrer.

L'intuition subite que la jeune femme de Kôbe s'était, dès le retour de son mari après deux ans d'absence, trouvée enceinte, et le sentiment que cette intuition devait de toute nécessité être conforme à la réalité, s'étaient imposés au vieillard qui ne parvenait plus à s'en défaire. Son aventure avec Eguchi ne pouvait, pensait-il, avoir infligé ni honte ni souillure à l'enfant porté et mis au monde

par elle. Le vieillard ressentait comme une bénédiction sa grossesse et son accouchement, dès lors qu'il les tenait pour certains. En cette femme vivait et se mouvait une jeune vie. Pour lui, c'était comme si, à cet instant, on lui avait fait connaître sa propre vieillesse. Mais pourquoi cette femme s'était-elle docilement abandonnée, sans répulsion ni réticence ? Comme si le vieil Eguchi n'avait pas vécu près de soixante-dix ans déjà. Il n'y avait chez cette femme rien de vénal, ni rien de frivole. Eguchi s'était senti avec elle moins coupable en tout cas que là, dans cette maison, étendu aux côtés de la fillette endormie d'un sommeil suspect. Jusqu'à sa façon de se hâter le lendemain matin, fraîche et dispose, pour retourner chez elle auprès de ses petits enfants, que le vieillard avait appréciée en la regardant de son lit. La pensée qu'il se pouvait qu'elle fût pour lui sa dernière femme jeune la lui avait rendue inoubliable, mais peut-être elle non plus n'avait-elle oublié le vieil Eguchi. Sans qu'ils en eussent été profondément blessés ni l'un ni l'autre, et dussent-ils en garder le secret toute leur vie, ni l'un ni l'autre sans doute n'oublieraient jamais.

Il était étrange malgré tout que, parmi les « Belles Endormies », ce fût la petite apprentie qui eût, en ce moment, suscité chez le vieillard le souvenir distinct de la femme de Kôbe. Il rouvrit les yeux. Du doigt, il caressa doucement les cils de la fillette. Elle fronça les sourcils, et comme elle détournait le visage, ses lèvres s'écartèrent. La langue, collée à la mâchoire inférieure, était contractée, comme enfoncée au fond de la bouche. Cette langue enfantine était traversée en son milieu par un creux mignon. Eguchi éprouva une tentation. Il contemplait la bouche ouverte de la fille. À supposer qu'il lui serrât la gorge, cette petite langue se convulserait-elle ? Le vieillard se souvint d'avoir rencontré jadis une prostituée plus jeune encore que celle-ci. Il n'avait pas ces goûts-là, mais il était l'invité, et on la lui avait attribuée. La fillette se servait de sa langue mince et effilée. Elle était insipide. Eguchi manquait d'entrain. De la rue lui parvenait comme pour le stimuler un bruit de tambours et de flûtes. C'était une nuit de fête, semblait-il. La fillette avait des yeux fendus en amande et un visage éveillé, mais son client, visiblement, ne l'intéressait pas, et elle bâclait son affaire.

« C'est la fête, hein ? avait dit Eguchi. Tu voudrais bien vite aller à la fête, n'est-ce pas ?

— Ah ! vous au moins, vous comprenez ! Oui, c'est vrai ! J'avais rendez-vous avec des amies, et puis on m'a appelée ici.

— Bon, ça va ! avait dit Eguchi, et il avait esquivé la langue insipide et froide de la fillette. Ça va, te dis-je. Vas-y vite ! C'est au temple qu'on bat le tambour.

— Mais c'est que je vais me faire gronder par la patronne !

— Ça va, je me charge d'arranger cela !

— Ah bon ? C'est vrai ?

— Quel âge as-tu donc ?

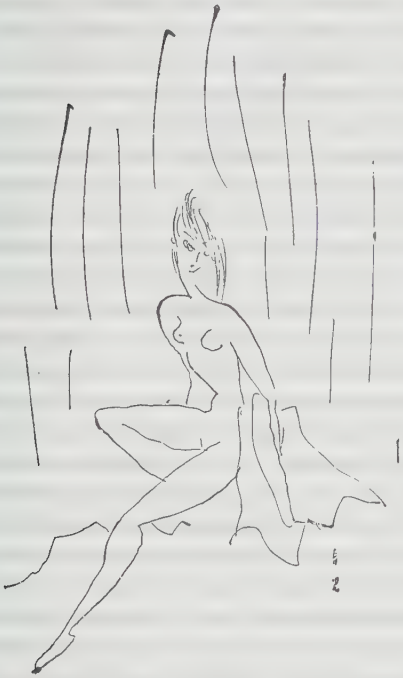
— Quatorze ans ! »

La fille n'éprouvait aucune gêne à l'égard de l'homme. Et pour elle-même elle ne montrait ni humiliation ni détresse. Elle était parfaitement indifférente. Elle s'était attifée précipitamment et avait couru rejoindre la fête dans la rue sans demander son reste. Eguchi était resté un bon moment à fumer en écoutant les tambours, les flûtes et les discours des bonimenteurs des baraques de foire

Quel âge avait-il en ce temps-là ? Il ne s'en souvenait plus, mais encore qu'il fût déjà d'âge à laisser sans regret la fillette s'en aller à la fête, il n'était pas encore le vieillard qu'il était à présent. La fille de cette nuit pouvait avoir deux ou trois ans de plus que celle-là et, comparée à l'autre, elle était plus femme par la plénitude de ses formes. Et d'abord, il y avait entre elles une différence considérable du fait que celle-ci avait été endormie et qu'en aucun cas elle ne se réveillerait. Les tambours de la fête eussent-ils battu qu'elle ne les eût entendus.

Il tendit l'oreille et il lui sembla que le vent d'hiver se traînait exténué à travers les montagnes qui dominaient la mer. Un souffle tiède sorti des lèvres entrouvertes de la fille vint frapper son visage. La lueur réfléchie par le velours cramoisi pénétrait jusque dans la bouche de la fille. Sa langue ne donnait pas l'impression d'être insipide et froide comme la langue de l'autre. La tentation qu'avait éprouvée le vieillard se représenta avec plus de force. Dans la maison des « Belles Endormies », cette fillette était la première qui laissât, en dormant, entrevoir sa langue dans sa bouche. La tentation d'un forfait plus à même de fouetter le sang d'un vieillard que la simple envie de mettre le doigt dans cette bouche et de toucher la langue lui parut frémir dans sa poitrine.

Toutefois ce forfait, cette chose cruelle qui s'accompagnait d'une vive terreur, à présent flottait dans l'esprit d'Eguchi sans prendre



aucune forme définie. Le pire forfait qu'un homme puisse commettre à l'égard d'une femme, quel pouvait-il être, au fait ? Ce qui lui était arrivé par exemple avec la femme mariée de Kôbe ou avec la prostituée de quatorze ans n'avait occupé qu'un instant dans une longue vie, et l'instant suivant l'avait emporté. D'avoir épousé sa femme, d'avoir veillé à l'éducation de ses filles, voilà qui était communément tenu pour un bien, et pourtant il les avait entravées dans la durée de leur temps et il avait contrôlé leur vie de femme au point d'infléchir jusqu'à leur caractère : vu sous cet angle, peut-être était-ce plutôt un mal. Les usages du monde, confondus avec le maintien de son ordre, ne faisaient peut-être qu'anesthésier le sens du mal.

Rester étendu aux côtés d'une fille qu'on avait endormie était un forfait, sans aucun doute. À supposer qu'il la tue, c'en serait un aussi, et plus nettement encore. Étrangler la fille, l'étouffer en obstruant sa bouche et ses narines, serait probablement très facile. Cependant la petite fille dormait, sa bouche ouverte laissant entre-

voir sa langue enfantine. Si le vieil Eguchi y posait le doigt, cette langue semblait disposée à s'arrondir comme celle d'un bébé qui tète. Il appliqua la main sur le nez et le menton et lui referma la bouche. Lorsqu'il enleva la main, les lèvres de la fille s'écartèrent à nouveau. Dans le charme qu'elle conservait même en dormant avec les lèvres entrouvertes, le vieillard voyait le signe de sa jeunesse.

Sans doute était-ce parce que la fille était trop jeune qu'Eguchi avait, par réaction, senti la tentation du mal s'agiter en son cœur, mais parmi les vieillards qui fréquentaient en secret la maison des « Belles Endormies », on pouvait penser que tous ne venaient pas uniquement pour remâcher tristement les regrets de leur jeunesse enfuie, qu'il en était aussi qui le faisaient pour oublier les forfaits commis au long de leurs jours. Le vieux Kiga, qui avait présenté Eguchi, n'avait bien entendu rien laissé percer des secrets des autres clients. Il était probable que les membres de ce club étaient peu nombreux. Et ces vieillards, on pouvait deviner qu'au sens où l'entend le vulgaire, c'étaient des gens qui avaient réussi dans la vie, et non des ratés. Cependant, certains d'entre eux devaient avoir assuré leur réussite en faisant le mal et ne la maintenaient qu'en répétant leurs forfaits. Ceux-là n'avaient pas la paix du cœur, ils étaient plutôt des anxieux, des vaincus. Ce qui montait du fond de leur poitrine quand ils étaient étendus au contact de la nudité d'une jeune femme endormie, peut-être n'était-ce que la terreur de la mort prochaine et le vain regret de leur printemps disparu. Peut-être y avait-il aussi le remords de la dépravation de leurs actes passés et les malheurs domestiques habituels aux gens qui réussissent. Il est possible qu'il n'est pas pour les vieillards de Bouddha qu'ils puissent prier à genoux. Une belle fille nue serrée dans leurs bras, ils versent des larmes glacées, s'abîment en bruyants sanglots et gémissent, mais la fille les ignore et jamais ne s'éveillera. Les vieillards n'en éprouvent nulle honte, et leur vanité n'en souffre nulle blessure. Ils sont absolument libres de regretter, libres de se lamenter. Considérées sous cet angle, les « Belles Endormies » ne seraient-elles pas des sortes de Bouddhas ? Et de plus elles sont vivantes. La peau, l'odeur jeune des filles, peut-être apportent-elles aux tristes vieillards de cette espèce pardon et consolation.

Quand ces pensées germèrent en lui, le vieil Eguchi paisiblement ferma les yeux. Il était assez étrange que des trois « Belles Endormies » connues jusqu'à présent, ce fût celle de cette nuit, la plus

jeune, la plus petite, la moins apprêtée, qui suscitât chez Eguchi de pareilles idées. Le vieillard la prit dans ses bras. Jusque-là il avait évité même de la toucher. Il semblait qu'elle pouvait être complètement enveloppée par le corps du vieil homme. Elle était privée de force et n'opposait aucune résistance. Elle était mince à faire pitié. Dans son profond sommeil avait-elle senti le contact d'Eguchi ? Toujours est-il que ses lèvres se clorent. L'os saillant de la hanche causait une gêne au vieillard.

« Par quelle sorte d'épreuves cette petite fille devra-t-elle passer dans sa vie ? À défaut de ce qu'on appelle réussite ou succès, connaîtra-t-elle finalement une vie paisible ? »

Telles étaient les pensées qui venaient à Eguchi. En récompense des consolations que dans cette maison elle apporterait désormais aux vieillards, on pouvait lui souhaiter de trouver un jour le bonheur, mais il n'était pas interdit d'imaginer que cette fille n'était autre, comme dans les vieilles légendes, qu'un avatar de quelque Bouddha. N'était-il pas des légendes en effet dans lesquelles des prostituées ou des séductrices se révélaient être des incarnations de Bouddha ?

Tout en pressant doucement dans sa main les cheveux tombants de la fille, le vieil Eguchi essaya de retrouver son calme en s'efforçant de se confesser à lui-même les fautes et les dépravations de son passé. Mais ce qui lui revenait à l'esprit, c'étaient les femmes de ce passé. Et ce que le vieillard se complaisait à évoquer, ce n'étaient ni la durée, brève ou longue, de ses relations avec elles, ni leur beauté ou leur laideur, ni leur esprit ou leur sottise, ni leur distinction ou leur vulgarité, ni rien de ce genre. C'étaient des femmes comme par exemple la femme mariée de Kôbe qui avait dit :

« Ah ! j'ai dormi d'un sommeil de mort ! Vraiment, d'un sommeil de mort ! »

C'étaient des femmes qui, à ses caresses, avaient répondu de toute leur sensibilité en s'oubliant elles-mêmes, qui avaient déliré, inconscientes de plaisir. Ces choses-là, plus que de la profondeur de l'amour d'une femme, témoignent sans doute de dispositions innées. Qu'en sera-t-il de cette petite fille quand elle sera, bientôt, arrivée à maturité ? se dit le vieillard, et de la paume de la main il parcourut son dos. Mais il ne pouvait y avoir là de quoi lui fournir la réponse. La dernière fois, dans cette maison, aux côtés de la fille qui avait l'air d'une allumeuse, Eguchi s'était demandé jusqu'à quel

point, au cours des soixante-sept années de son passé, il avait pu mesurer l'ampleur et la profondeur du désir humain, et puis il avait ressenti cette pensée comme le signe de sa propre décrépitude, mais il n'en était que plus étrange que la petite fille de cette nuit lui eût permis de revivre intensément son passé érotique. Le vieillard posa furtivement ses lèvres sur les lèvres closes de la fille. Elles n'avaient aucun goût. Elles étaient sèches. Leur absence de goût lui fut paradoxalement agréable. Peut-être Eguchi ne reverrait-il jamais cette fille. Quand les lèvres de cette petite fille palpiteraient, humectées par le désir, peut-être serait-il déjà mort. Cela non plus ne l'attristait. Le vieillard détacha ses lèvres des lèvres de la fille, et en effleura les sourcils et les cils. L'avait-il chatouillée ? Son visage remua imperceptiblement, et elle appliqua son front contre les yeux du vieillard. Eguchi, qui avait gardé les yeux clos, les ferma plus étroitement encore.

Sous ses paupières flottaient et disparaissaient comme des visions incontrôlables. Bientôt ces visions prirent forme. Des flèches dorées passaient tout près. À leur pointe étaient fixées des fleurs de jacinthe pourpre foncé. À l'autre extrémité, il y avait des fleurs de cattleya de toutes les couleurs. C'était beau. Mais comment les flèches pouvaient-elles voler si vite sans que tombent les fleurs ? Il était étrange qu'elles ne tombent pas ; intrigué, le vieil Eguchi ouvrit les yeux, il avait failli s'assoupir.

Il n'avait pas encore pris le somnifère. Il regarda sa montre qu'il avait posée à côté des comprimés, elle marquait minuit et demi passé. Le vieillard prit les deux comprimés dans la paume de sa main, mais comme cette nuit ni le dégoût de vivre, ni la solitude de la vieillesse ne l'avaient assailli, il lui en coûtait de dormir. La fille respirait paisiblement dans son sommeil. Qu'avait-on bien pu lui faire avaler ou lui injecter ? Elle ne paraissait nullement en souffrir. Était-ce une forte dose de somnifère, ou bien peut-être un stupéfiant léger ? Eguchi en venait à désirer sombrer, ne fût-ce qu'une fois, dans un sommeil aussi profond. Il quitta silencieusement la couche, et de la chambre de velours cramoisi il passa dans la pièce voisine. Dans l'intention de demander à l'hôtesse la même drogue que celle de la fille, il appuya sur la sonnette d'appel, mais le grelottement répété de la sonnerie suffit à le renseigner sur le froid qui régnait dans la maison et au-dehors. Il hésita à faire sonner longtemps la sonnette d'appel dans cette maison mystérieuse au cœur de la nuit.

Comme c'était une région chaude, les feuilles qui tombent l'hiver restaient recroquevillées sur les branches ; toutefois, au moindre souffle de vent on entendait un bruit de feuilles mortes remuées dans le jardin. Les vagues qui battaient la falaise s'étaient elles aussi calmées cette nuit. Le silence inhumain donnait à la maison un air de château hanté et le vieillard sentit un frisson glacé parcourir ses épaules. Il était sorti en robe de nuit de coton.

Lorsqu'il revint dans la chambre secrète, la petite fille avait les joues rouges. La chaleur de la couverture électrique était réglée bas, mais ce devait être l'effet de la jeunesse. Le vieillard se mit tout contre elle et s'y réchauffa. La fille était tiède, elle avait découvert sa poitrine, et la pointe de son pied était sur la natte.

« Tu vas t'enrhumer ! » dit le vieil Eguchi, mais il ressentit l'énorme différence d'âge. La fille, petite et chaude, pouvait se pelotonner tout entière dans le creux du corps d'Eguchi.

Le lendemain matin, pendant que l'hôtesse lui servait son déjeuner, il dit :

« La nuit dernière, j'ai appuyé sur la sonnette d'appel, vous en êtes-vous aperçue ? J'aurais voulu avoir de la même drogue que la fille. J'avais envie de dormir d'un sommeil pareil au sien.

— Ça, c'est interdit ! Et d'abord, ce serait dangereux à votre âge !

— J'ai le cœur solide, rassurez-vous ! Et si par hasard je m'étais endormi pour l'éternité, ce n'est pas moi qui m'en serais plaint !

— C'est la troisième fois seulement que vous nous honorez de votre visite, et déjà vous voilà à me raconter vos fantaisies !

— À propos, dans cette maison, quelle serait la fantaisie la plus grande que l'on pourrait se permettre ? »

La femme considéra le vieil Eguchi d'un œil mauvais, puis un léger sourire flotta sur ses lèvres.

4

Le ciel d'hiver, sombre depuis le matin, avait au crépuscule tourné à la pluie fine. Celle-ci avait fait place à son tour à de la neige fondue, ce dont le vieil Eguchi ne s'aperçut qu'après avoir franchi le portail de la maison aux « Belles Endormies ». La femme ferma le vantail et

mit le verrou. À la lueur d'une lampe de poche dont elle éclairait ses pas, apparaissaient des flocons blancs mêlés à la pluie. Ces flocons blancs étaient peu nombreux et semblaient mous. Ils fondaient dès qu'ils tombaient sur les pierres plates qui permettaient d'atteindre l'entrée.

« Les dalles sont humides, faites attention, s'il vous plaît ! » dit la femme qui, tout en l'abritant sous son parapluie, voulut de l'autre main prendre la main du vieillard. Il parut à celui-ci que la tiédeur désagréable de cette personne d'âge mûr l'atteignait à travers son gant.

« Ça va très bien en ce qui me concerne ! dit Eguchi en se dégageant d'une secousse. Je ne suis pas encore vieux au point d'avoir besoin qu'on me tienne par la main.

— C'est parce que les dalles sont glissantes », dit la femme.

Autour des dalles, il y avait des feuilles d'érable qu'on avait omis de balayer. Il y en avait qui étaient recroquevillées et décolorées mais, mouillées par la pluie, elles luisaient.

« Recevez-vous aussi des vieux gâteux qu'il vous faille tenir par la main ou prendre dans vos bras, qui soient par exemple paralysés d'un bras ou d'une jambe ? dit le vieil Eguchi à la femme.

— Dispensez-vous de poser des questions à propos des autres clients.

— Tout de même, des vieux de ce genre, maintenant que voici l'hiver, c'est dangereux. À supposer qu'il y en ait un qui s'en aille ici d'une congestion cérébrale ou du cœur, que se passerait-il ?

— Si par hasard une pareille chose arrivait, il n'y aurait plus qu'à fermer. Encore que pour le client, ce serait peut-être une fin heureuse !... répondit la femme d'un ton froid.

— Mais vous non plus, vous ne vous en tireriez pas à bon compte !

— Ah ! ça. »

Quels pouvaient être les antécédents de cette femme ? Toujours est-il qu'elle n'avait pas bronché.

Ils passèrent dans la pièce du premier, comme d'habitude. Dans le *toko-no-ma**, l'image du paysage de montagne au feuillage automnal avait, comme il se doit, fait place à un paysage d'hiver. C'était aussi, de toute évidence, une reproduction.

La femme, tout en préparant adroitement un thé de qualité, dit :

« Vous avez encore téléphoné au dernier moment, monsieur. Serait-ce qu'aucune des trois filles ne vous a plu ?

— Bien au contraire, toutes les trois m'ont plu, et même trop. C'est vrai !

— Dans ce cas, vous pouviez prendre rendez-vous pour l'une d'entre elles, du moment que vous vous y preniez au moins deux ou trois jours à l'avance... Vous êtes inconstant, monsieur !

— Peut-on appeler cela de l'inconstance ? Envers une fille endormie ? La partenaire n'ignore-t-elle pas tout ? Que lui importe à qui elle a affaire ?

— Même endormie, elle n'en est pas moins une femme vivante, c'est pourquoi...

— Y aurait-il des petites qui s'inquiètent de savoir qui était le vieillard de la nuit ?

— Cela, il est absolument hors de question qu'on le leur dise ! C'est une règle stricte dans cette maison ; alors, je vous en prie, soyez sans inquiétude !

— Du reste, il me semble que vous m'avez laissé entendre qu'il serait fâcheux que l'on s'attache trop à la même fille. Et vous devriez vous souvenir que vous m'avez dit l'autre fois, à propos d'"inconstance", à peu près ce que je viens de vous dire ce soir. Et ce soir vous dites exactement le contraire ! C'est curieux ! Vous êtes bien femme, vous aussi, et vous vous êtes trahie... »

La femme, avec un sourire ironique sur le bord de ses lèvres minces :

« Depuis votre jeunesse, vous avez dû en faire pleurer plus d'une, monsieur ! »

Et le vieil Eguchi, surpris par la brusque volte-face de la femme :

« Ah ! ça, par exemple ! Il n'y a pas de quoi rire !

— Vous prenez la mouche, comme c'est étrange !

— Si j'étais un homme de l'espèce que vous dites, je ne mettrais pas les pieds dans une maison comme celle-ci ! Ceux qui viennent ici, ce sont, je suppose, de vieux messieurs confits en regrets à l'égard des femmes. Des vieux messieurs au bout de leur rouleau, irrémédiablement !

— Ça ! peut-on savoir ? dit la femme, impassible.

— La dernière fois que je suis venu, j'avais posé une petite question : quelle pouvait être, ici, la plus grande fantaisie permise à un vieillard ?

— Ça... le fait est que les filles sont endormies.

— N'est-il pas possible d'avoir la même drogue qu'elles ?

— Je crois vous avoir déjà dit que non.

— Dans ce cas, quel serait le pire méfait qu'un vieillard puisse commettre ?

— Dans cette maison, il ne se passe rien de mal ! dit la femme en baissant la voix, comme pour stimuler Eguchi.

— Rien de mal ? » murmura le vieillard. Les noires prunelles de la femme restaient impassibles.

« Si par hasard vous aviez envie d'étrangler la fille, ce ne serait pas plus difficile que de tordre le bras d'un nouveau-né... »

Le vieil Eguchi, désagréablement impressionné, demanda :

« Même si on essayait de l'étrangler, elle ne se réveillerait pas ?

— Je le suppose.

— Ça ferait bien l'affaire pour un double suicide forcé.

— Quand vous vous sentirez trop triste pour vous tuer tout seul, ne vous gênez pas !

— Et quand on se sent trop triste pour se suicider ?...

— Ça doit arriver aux vieux messieurs, dit la femme, toujours impassible. Auriez-vous bu ce soir avant de venir ? Vous dites de drôles de choses !

— J'ai bu pis que de l'alcool avant de venir ! »

Cette fois, la femme ne put s'empêcher de jeter à la dérobée un coup d'œil au vieil Eguchi, mais, comme si tout cela était sans importance, elle dit :

« La petite de cette nuit est chaude. Pour un soir où il fait si froid, c'est exactement ce qu'il fallait. Réchauffez-vous bien ! » Cela dit, elle descendit au rez-de-chaussée.

Quand Eguchi ouvrit la porte de la chambre secrète, une odeur douceâtre de femme l'accueillit, plus dense que d'ordinaire. La fille dormait, tournée de l'autre côté. Sa respiration était appuyée, sans pourtant que l'on puisse parler de ronflement. Elle semblait fortement charpentée. Le reflet de la tenture cramoisie empêchait de l'affirmer, mais son abondante chevelure semblait tirer sur le roux. De l'oreille charnue au cou épais, la peau paraissait réellement blanche. Comme l'avait dit la femme, elle donnait l'impression d'être chaude. Mais le visage n'était pas congestionné. Quand le vieillard se glissa derrière elle, elle fit : « Ah ! » comme mue par un réflexe. Pour être chaude, elle était chaude, mais sa peau était lisse et comme vis-

queuse. Elle était entourée d'une moiteur dont on sentait l'odeur. Le vieil Eguchi se tint immobile quelque temps, les yeux fermés. La fille non plus ne bougeait. Plus bas que les hanches, ses formes étaient opulentes. Sa chaleur venait envelopper le vieillard plus qu'elle ne le pénétrait. La poitrine de la fille était généreuse, les seins étaient larges, attachés plutôt bas, et les mamelons étaient étrangement petits. L'hôtesse tout à l'heure avait parlé d'« étrangler la fille », mais s'il s'en souvenait, et si pareille tentation lui donnait comme un frisson, la faute en était à la peau de la fille. À supposer qu'il l'étranglât, quelle odeur répandrait son corps ? Eguchi essaya d'imaginer la mauvaise tenue qu'elle devait avoir en plein jour, debout et marchant, et il s'efforça de se dégager de ses idées pernicieuses. Cela l'apaisa quelque peu. Cependant, que lui importait qu'elle eût une démarche disgracieuse ? Que lui importait qu'elle eût des jambes bien faites ? Qu'importait à un vieillard de soixante-sept ans, surtout s'agissant d'une fille pour une seule nuit, qu'elle fût intelligente ou sotte, que son éducation eût été soignée ou négligée ? À présent, était-il question d'autre chose que de passer les mains sur son corps ? Et de plus, la fille avait été endormie : n'ignorait-elle pas que c'était lui, Eguchi, un vieux décati, qui la frôlait ? Demain, elle l'ignorerait toujours. N'était-elle pas exactement un jouet, une victime offerte ? Ce n'était encore que la quatrième fois que le vieil Eguchi venait dans cette maison, mais chaque fois un peu plus ; et cette nuit particulièrement, il lui semblait sentir la paralysie gagner tout ce que contenait son cœur.

La fille de cette nuit avait-elle été entraînée aux usages de cette maison ? En était-elle arrivée à une indifférence totale à l'égard des pitoyables vieillards ? Toujours est-il qu'au contact d'Eguchi, elle n'avait réagi d'aucune façon. L'univers le plus inhumain devient humain par la force de l'habitude. Mille dépravations sont cachées dans les ombres de ce monde. Seulement, Eguchi différait un peu des vieillards qui fréquentaient cette maison. On pouvait même dire qu'il en différait du tout au tout. Le vieux Kiga qui l'avait introduit s'était trompé sur son compte en croyant qu'il devait en être au même point qu'eux tous, car Eguchi n'avait pas perdu encore ce qui fait l'homme. Par conséquent, il était à présumer qu'il ne pouvait comprendre pleinement ni la véritable tristesse, ni les joies, ni les regrets, ni la solitude des vieillards qui fréquentaient cette maison.

Pour lui, il n'était nullement indispensable que la fille fût endormie de telle façon qu'elle ne pût en aucun cas se réveiller.

Lors de sa seconde visite, par exemple, il avait failli, avec la fille provocante, enfreindre les interdits de la maison, et la surprise seule de l'avoir trouvée vierge avait fait qu'il s'était retenu. Après cela, il s'était juré de respecter les règles de la maison, ou plutôt la tranquillité des « Belles Endormies ». Il s'était juré de ne pas rompre le secret des vieillards. Et pourtant, à quelles préoccupations pouvait bien répondre le fait que, dans cette maison, l'on ne semblait faire appel qu'à des filles vierges ? Serait-ce pour répondre à un souhait, qu'il était permis de dire pitoyable, des vieillards ? Eguchi croyait comprendre cela, qui en même temps lui semblait stupide.

Cependant, la fille de cette nuit était bizarre. Le vieillard n'y pouvait croire. Il souleva le buste, reposa la poitrine sur l'épaule de la fille et contempla son visage. Comme tout son corps, le visage de la fille était irrégulier. Et pourtant, contrairement à toute attente, il était ingénu. La base du nez était un peu épatée, le sommet en était bas. Les joues étaient rondes et larges. Les cheveux descendaient bas sur le front, en triangle. Les sourcils courts étaient drus et ordinaires.

« Elle est mignonne ! » murmura le vieillard et il appuya la joue contre la joue de la fille. Elle aussi était lisse. Sous le poids qui pesait sur son épaule, la fille se retourna sur le dos. Eguchi s'écarta.

Le vieillard resta un moment les yeux fermés. C'était aussi parce que l'odeur de la fille était extraordinairement dense. On prétend que rien autant que les odeurs n'est propre à évoquer les souvenirs du passé, mais celle-ci n'était-elle pas trop douceâtre et trop épaisse ? Elle n'évoquait rien d'autre que l'odeur laiteuse d'un nourrisson. Les deux odeurs différaient certes du tout au tout. Mais n'étaient-elles pas en quelque sorte les odeurs fondamentales de l'espèce humaine ? Il s'était de tout temps trouvé des vieillards pour chercher à faire de la senteur que dégagent les petites filles une drogue de jouvence et de longévité. C'était à se demander si l'odeur de cette fille n'était pas un parfum de cette nature. Si le vieil Eguchi en venait à enfreindre à l'égard de cette fille les interdits de la maison, elle répandrait une odeur odieuse et âcre. Cependant, s'il en jugeait ainsi, n'était-ce point le signe qu'il était déjà trop vieux ? Une odeur dense comme celle de cette fille et aussi cette odeur âcre précisément, n'était-elle pas à l'origine de la naissance de l'être humain ? C'était une fille qui semblait devoir concevoir facilement.

Pour profondément endormie qu'elle fût, les processus physiologiques n'en étaient pas interrompus, et le lendemain elle finirait bien par se réveiller. À supposer qu'elle conçoive, ce serait absolument à son insu. Qu'adviendrait-il si le vieil Eguchi, à soixante-sept ans, laissait en ce monde un enfant conçu de la sorte ? Ce qui entraîne l'homme dans le « monde des démons », c'est bien, semble-t-il, le corps de la femme.

Cependant la fille avait été privée de toute résistance. Au bénéfice de ses vieux clients, au bénéfice de pitoyables vieillards. Elle n'avait pas un fil sur le corps et elle ne se réveillerait en aucun cas. Eguchi se sentit lui-même misérable, comme s'il avait mal au cœur, et il se surprit à murmurer : « Au vieil homme la mort, au jeune homme l'amour, la mort une seule fois, l'amour je ne sais combien de fois ! » Il en avait été surpris, mais cela l'apaisait. Il n'était pas dans sa nature d'être emphatique à ce point. Dehors, on entendait le bruissement de la neige mêlée de pluie. Le bruit de la mer semblait en être étouffé. La vision d'une mer vaste et sombre, où les flocons de neige se dissolvaient en tombant, se présenta au vieillard. Un oiseau de proie pareil à un aigle immense, tenant dans son bec une chose dégoulinante de sang, tournoyait au-dessus des vagues noires qu'il effleurait de l'aile. La chose était-elle un bébé ? C'était bien improbable. À voir de plus près, était-ce l'image des dépravations humaines ? Eguchi secoua légèrement la tête et dissipa la vision.

« Ah ! ce qu'il fait chaud ! » dit-il. Ce n'était pas seulement à cause de la couverture électrique. La fille avait repoussé la couverture et dégagé à moitié sa poitrine large et opulente, mais pourtant un peu insuffisante. Sur sa peau blanche, la couleur de la tenture cramoisie vaguement se reflétait. Le vieillard, tout en contemplant cette belle poitrine, suivit du doigt la ligne du triangle que formaient les cheveux sur le front. La fille, depuis qu'elle était couchée sur le dos, respirait à longs traits paisibles. Sous ses petites lèvres, comment étaient les dents ? Eguchi saisit entre ses doigts la lèvre inférieure et l'entrouvrit. La lèvre était petite, mais non menue, mais les dents, oui, menues et bien plantées. Quand le vieillard retira ses doigts, la fille ne referma pas complètement les lèvres. Les dents se voyaient toujours un peu. Le vieil Eguchi saisit le lobe épais de l'oreille et y frotta le bout de ses doigts enduits de rouge à lèvres, puis il essuya ce qui en restait sur le cou épais. Sur le cou blanc il y avait un imperceptible trait rouge, adorable.

Celle-ci était-elle vierge aussi, se demanda Eguchi. Il avait eu un doute à propos de la fille de sa seconde nuit dans cette maison, puis, effrayé de sa propre abjection, il l'avait regretté, aussi n'était-il pas d'humeur à vérifier. Dans un cas comme dans l'autre, quelle importance cela pouvait-il avoir pour lui ? Soit, mais quand il s'avisa que cela ne lui était pas nécessairement indifférent, le vieillard crut entendre en lui-même une voix qui le raillait :

« Toi qui me tournes en dérision, es-tu le diable ?

— Le diable, dis-tu ? Ce n'est pas si simple ! Ne serait-ce pas tout bonnement une manière emphatique de te représenter ta sentimentalité et tes aspirations que la mort va détruire ?

— Mais non, j'essaie seulement d'envisager les choses en prenant le parti de vieillards plus misérables encore que moi.

— Fi donc ! Que dis-tu, dépravé ? Qui rejette ses responsabilités sur les autres mérite tout juste le nom de dépravé !

— Dépravé, dis-tu ? Eh bien, admettons ! Cependant, si une fille vierge est pure, pourquoi celle qui ne l'est plus ne le serait-elle pas ? Dans cette maison, ce ne sont pas des vierges que je viens chercher !

— C'est que tu ignores encore les désirs d'un vieillard réellement gâteux. Ne reviens plus jamais ! Si par impossible — la chose est infiniment peu probable je te l'accorde — mais si la fille ouvrait les yeux au milieu de la nuit, ne penses-tu pas que le vieillard n'en éprouverait guère de honte ? »

Voilà les idées qui se présentaient à l'esprit d'Eguchi comme une sorte de dialogue avec lui-même, mais bien entendu ces raisons n'avaient sans doute rien à voir avec le fait que l'on endormait toujours des filles vierges. Ce n'était encore que la quatrième fois qu'il venait dans cette maison, mais de n'y trouver que des vierges l'intriguait. Était-ce réellement ce que souhaitaient, ce que désiraient les vieillards ?

L'idée par contre qui lui était venue à l'instant : « Et si par hasard elle ouvrait les yeux ? » le séduisait énormément. Quel choc faudrait-il, de quelle force et de quelle sorte pour que la fille endormie entrouvre l'œil, fût-ce inconsciemment ? Si par exemple on lui coupait un bras, ou si on lui plongeait une lame dans la poitrine ou le ventre, n'était-il pas improbable qu'elle pût dormir plus longtemps ?

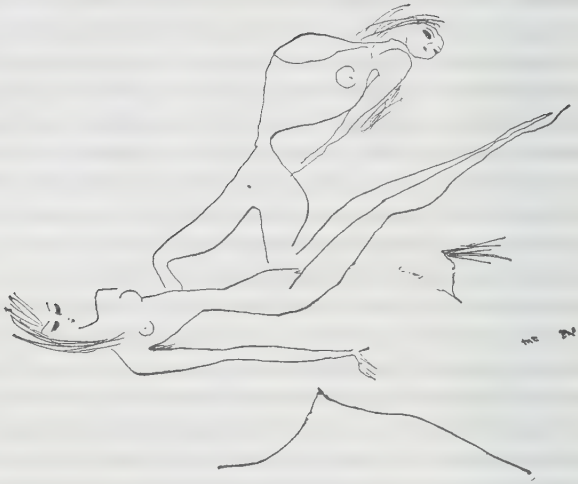
« Je suis devenu passablement mauvais ! » murmura Eguchi pour lui-même.

Une impuissance pareille à celle des vieillards qui fréquentaient

cette maison l'attendait sans doute avant peu d'années. Des idées d'atrocités germaient en lui : « Détruis cette maison, détruis ta propre vie ! » Cependant la cause semblait en être une sorte d'intimité avec la fille endormie de cette nuit, qui n'était pas ce qu'on appelle une beauté classique, mais une jolie fille qui exhibait une poitrine blanche et large. Ou plutôt, ce devait être le phénomène inverse de l'esprit de contrition. Dans une vie qui paraît se résoudre en velléités, il est aussi une part de contrition. Peut-être ne possédait-il pas le courage de sa fille cadette qui avait vu avec lui le « Camélia Effeuillé » du Tsubaki-dera*. Le vieil Eguchi ferma les yeux.

Sur un buisson taillé bas le long des pierres plates du sentier du jardin, deux papillons folâtraient. Tantôt s'y cachant, tantôt l'effleurant des ailes, ils semblaient prendre plaisir à ce jeu. Ils s'étaient élevés un peu au-dessus du buisson et leur vol léger s'entrecroisait, quand, d'entre les feuilles, un autre émergea, puis un autre encore. Ce sont deux couples, se disait-il, quand un cinquième vint se mêler au jeu. Allaient-ils se disputer ? Mais déjà du buisson d'autres encore s'élevaient, toujours plus nombreux, et tout le jardin fut bientôt un ballet de papillons blancs. Aucun d'entre eux ne montait bien haut. Alors les rameaux d'un érable, aux branches largement étalées et retombantes, s'agitèrent sous un vent imperceptible. Les rameaux de l'érable étaient effilés, mais ils portaient des feuilles larges, sensibles au vent. La foule des papillons blancs augmentait sans cesse et faisait comme un champ de fleurs blanches. À ne considérer que la présence de l'érable, cette vision pouvait-elle avoir un rapport avec la maison des « Belles Endormies » ? Les feuilles d'érable de la vision tournaient au jaune ou au rouge, et faisaient valoir par contraste le blanc de la foule des papillons. Cependant, les feuilles des érables de cette maison étaient déjà toutes tombées — certes il en restait encore quelques-unes, toutes recroquevillées, sur les branches, mais il y tombait de la neige à moitié fondue.

Eguchi avait totalement oublié le froid de cette neige fondue qui tombait au-dehors. Dans ces conditions, la vision du ballet de papillons blancs était due probablement à la fille qui, à ses côtés, déployait pour lui son opulente poitrine blanche. Se pouvait-il qu'il y eût chez elle quelque chose qui exorcisât les penchants pervers du vieillard ? Eguchi rouvrit les yeux. Il contempla les petits mamelons roses sur la poitrine large. Ils lui parurent comme les symboles de la bonté. Il posa une joue sur la poitrine. Il lui sembla que la chaleur



pénétrait sous ses paupières. L'envie lui vint de laisser à la fille un signe de lui-même. S'il enfreignait les interdits de cette maison, elle en souffrirait certainement après son réveil. Le vieil Eguchi traça sur la poitrine de la fille quelques marques couleur de sang et se sentit frissonner.

« Il commence à faire froid ! » dit-il, et il remonta la couverture. Puis il avala consciencieusement les deux comprimés de somnifère, comme d'habitude préparés à son chevet. « Elle est lourde ! C'est qu'elle est épaisse du bas ! » dit encore Eguchi en la prenant à bras-le-corps pour la retourner à sa convenance.

Le lendemain matin, le vieil Eguchi fut réveillé deux fois par l'hôtesse. La première fois, la femme avait frappé à la porte de communication :

« Monsieur, il est déjà neuf heures !

— Oui, je suis réveillé ! Je me lève ! Il doit faire froid dans l'autre pièce ?

— Elle est chauffée, j'ai allumé le radiateur il y a un bon moment déjà.

— Et la neige ?

— Elle a cessé. Mais le temps est couvert.

— Ah ! bon.

— Le déjeuner est préparé depuis tout à l'heure.

— Ouais ! » avait répondu le vieillard évasivement et, somnolent, il avait refermé les yeux. Tout en se pressant contre la peau incomparable de la fille, il avait murmuré : « Un diable d'enfer vient m'appeler ! »

Quand la femme vint pour la seconde fois, une dizaine de minutes à peine s'étaient écoulées.

« Monsieur ! dit-elle en frappant plus fort à la porte. Vous êtes-vous rendormi ? » Sa voix traduisait l'agacement.

« Elle n'est pas fermée à clef, cette porte ! » dit Eguchi. La femme entra. Le vieillard se leva d'un air hébété. La femme l'aida à se changer, car il était tout ahuri, allant jusqu'à lui mettre ses chaussettes, mais ses gestes lui étaient désagréables. Quand ils furent revenus dans la pièce voisine, elle lui prépara son thé avec son adresse coutumière. Cependant, encore que le vieil Eguchi bût tranquillement, en savourant le thé, la femme le considéra froidement de ses yeux grands ouverts, comme prise d'un soupçon :

« La petite de cette nuit, l'avez-vous bien appréciée ?

— Ah ! Ben voyons !

— Alors parfait ! Avez-vous fait de beaux rêves ?

— Des rêves ? Ah ! non, je n'ai pas eu le moindre rêve ! J'ai dormi d'un sommeil de plomb. Il y a belle lurette que je n'avais dormi aussi bien ! dit Eguchi en étouffant un bâillement. Je ne suis pas encore bien réveillé.

— Vous avez dû vous fatiguer hier.

— Ce doit être à cause de cette petite. Cette petite-là, a-t-elle beaucoup de succès ? »

La femme baissa la tête et son visage se ferma.

« Je voudrais vous demander instamment une faveur ! dit le vieil Eguchi d'un ton pénétré. Après le déjeuner, ne voudriez-vous pas me donner encore de ce somnifère ? Je vous en supplie ! Je vous en témoignerai ma reconnaissance ! Je ne sais pas quand cette petite doit se réveiller, mais...

— Vous en avez de bonnes ! » Le visage noirâtre de la femme était devenu terreux et elle s'était raidie jusqu'aux épaules. « Que dites-vous là ? Il y a des limites à tout !

— Des limites ? » Le vieillard voulut rire, mais le rire ne passait pas.

La femme soupçonna-t-elle Eguchi d'avoir fait quelque chose à la fille ? Elle se leva précipitamment et entra dans la chambre voisine.

5

Le Jour de l'An était passé, la mer houleuse faisait entendre son bruit de plein hiver. Sur la terre ferme, le vent était relativement faible.

« Eh bien, par une nuit si froide, vous vous êtes donné la peine !... dit en guise d'accueil l'hôtesse des « Belles Endormies », en tirant le verrou du portail.

— C'est parce qu'il fait froid que je suis venu, ne pensez-vous pas ? dit le vieil Eguchi. Par une froide nuit comme celle-ci, dans la chaleur d'un jeune corps, mourir subitement, ne serait-ce pas le paradis pour un vieillard ?

— Vous dites des choses déplaisantes !

— Bah ! Le vieillard est le voisin de la mort ! »

Le salon habituel du premier étage était chauffé par un radiateur. La femme, comme les autres fois, prépara un thé agréable.

« Qu'est-ce donc, on dirait un courant d'air ? dit Eguchi.

— Hein ? fit la femme en regardant autour d'elle. Il n'y a pas de courant d'air !

— N'y aurait-il pas un fantôme dans la pièce ? »

La femme eut un tressaillement des épaules et regarda le vieillard. Son visage avait perdu toute couleur.

« Ne voulez-vous pas me donner une autre tasse de thé bien pleine ? Pas la peine de refroidir l'eau ! Versez-la-moi bouillante ! » dit le vieillard.

La femme, tout en faisant comme il le demandait, dit d'une voix glacée :

« Auriez-vous entendu dire quelque chose ?

— Ben voyons !

— Ah ! bon. Et bien que le sachant, vous êtes revenu ? » Avait-elle senti qu'Eguchi était au courant, toujours est-il qu'elle ne semblait faire aucun effort pour dissimuler davantage, mais elle avait l'air réellement contrariée.

« Vous avez pris la peine de venir, mais puis-je vous demander de repartir ?

— Puisque je suis venu sachant tout, que vous importe ?

— Hi, hi, hi... » Si les diables riaient, cela devait sonner ainsi.

« En tout cas, un accident de ce genre peut toujours se produire !

Car l'hiver est dangereux pour les vieillards... Si vous fermiez la maison, au moins pendant les grands froids ?

— ...

— J'ignore quelle sorte de vieillards viennent ici, mais à supposer qu'une seconde, une troisième mort suivent, vous-même, vous ne vous en tireriez pas à bon compte !

— Ces choses-là, allez les dire au patron ! En quoi serais-je coupable, moi ? dit la femme dont le visage était devenu plus terreux encore.

— Coupable, vous l'êtes ! N'avez-vous pas transporté le cadavre du vieillard dans une auberge d'une station thermale voisine ? Secrètement, dans l'ombre de la nuit... Vous y avez certainement prêté la main, vous aussi ! »

La femme, les deux mains crispées sur ses genoux, s'était raidie :

« C'est pour la réputation du vieux monsieur !

— La réputation ? Les morts ont-ils une réputation ? Soit, admettons que c'était pour sauver les apparences. Dans l'intérêt de la famille peut-être, plutôt que pour le vieux qui est mort. Encore que cela puisse paraître bien vain... Cette auberge-là et cette maison-ci ont-elles le même propriétaire ? »

La femme ne répondit pas.

« Que le vieillard était mort ici, aux côtés d'une fille nue, les journaux ne l'auront probablement pas révélé, je suppose, n'est-ce pas ? Si j'avais été ce vieux-là, j'ai l'impression que j'aurais été plus heureux si on m'avait laissé ici, au lieu de me transporter ailleurs.

— On ferait une autopsie, il y aurait une enquête avec toute sorte de tracasseries, et puis, comme la chambre est un peu bizarre, il pourrait même en résulter quelques ennuis pour les autres messieurs qui nous font l'honneur de nous accorder leur clientèle. Et pour les petites aussi...

— La fille aura dormi sans doute, ignorant que le vieillard était mort. Quand bien même le défunt se serait débattu quelque peu, il n'y aurait pas eu là de quoi la réveiller.

— Non, pour cela... Et pourtant, en admettant que le vieux monsieur soit mort ici, c'est la fille qu'il faudrait emporter et cacher quelque part. Et même alors, il me semble qu'on découvrirait par certains indices qu'il avait eu une femme à ses côtés.

— Comment, vous avez lâché la fille ?

— Mais n'est-ce pas cela qui serait devenu criminel pour de bon ?

— Que le vieillard mort se refroidisse ne suffisait certainement pas à réveiller la fille.

— Non !

— Elle ne s'est donc pas du tout aperçue que le vieillard était mort à ses côtés ? » insista Eguchi. Après la mort du vieil homme, combien de temps s'était-il passé pendant lequel la fille profondément endormie était restée blottie contre le cadavre glacé ? Elle avait ignoré de même qu'on emportait le corps.

« En ce qui me concerne, la tension est bonne et le cœur solide, rien à craindre donc ; mais si par extraordinaire il m'arrivait un accident, ne pourriez-vous pas me laisser aux côtés de la fille au lieu de me porter dans quelque auberge thermale ?

— Vous en avez de bonnes ! dit la femme précipitamment. Allez-vous-en, je vous en prie ! Si c'est pour dire des choses pareilles !

— Je plaisantais ! » dit le vieil Eguchi en riant. Comme il l'avait dit à la femme, il n'avait aucune raison de penser qu'une mort subite le menaçât.

Quoi qu'il en soit, l'annonce dans les journaux des funérailles du vieillard qui était mort ici portait simplement : « Décédé subitement. » Eguchi avait rencontré le vieux Kiga sur les lieux de la cérémonie funèbre, et c'est par ce que celui-ci lui avait glissé à l'oreille qu'il avait su les détails. Il était mort d'une angine de poitrine, mais :

« Cette auberge thermale, n'est-ce pas, ce n'était pas un endroit du genre de ceux que fréquentait cet homme-là. Il avait ses habitudes ailleurs, lui avait raconté le vieux Kiga. C'est pourquoi il s'est trouvé des gens pour insinuer que M. le directeur Fukura était mort en bonne fortune. Bien entendu, ces gens-là ignorent tout des circonstances réelles.

— Hum !

— Peut-être faut-il dire qu'il est mort en pseudo-bonne fortune, car ce n'était pas véritablement cela, et il a dû souffrir davantage. Pour moi qui étais en bons termes avec le directeur Fukura, une idée me trottait par la tête que je suis allé vérifier tout de suite. Cependant, il n'avait rien dit à personne. Et sa famille même ne sait rien. Les annonces dans les journaux étaient curieuses, n'est-ce pas ? »

Il y avait eu deux annonces, l'une à côté de l'autre. La première était au nom de son fils et de sa femme. L'autre avait été insérée par sa société.

« C'est que Fukura était comme ceci ! dit Kiga et, du geste, il dessina un cou épais, une poitrine large et un ventre particulièrement rebondi. Tu ferais bien de te surveiller, toi aussi !

— Pour moi, il n'y a rien à craindre de ce genre !

— Quoi qu'il en soit, on n'en a pas moins transporté cet énorme cadavre de Fukura, en pleine nuit, jusqu'à cette auberge thermale ! »

Qui l'avait transporté ? Bien entendu, on avait dû utiliser une voiture, mais le vieil Eguchi se sentait plutôt mal à l'aise en l'imaginant.

« Pour cette fois-ci, rien ne paraît avoir transpiré, mais moi je ne peux m'empêcher de penser que s'il arrive des choses comme celle-là, la maison en question n'en a plus pour bien longtemps ! avait murmuré le vieux Kiga à la cérémonie funèbre.

— Bien possible ! » avait répondu le vieil Eguchi

Cette nuit, pensant qu'il était au courant de l'accident, la femme n'avait pas cherché à dissimuler, mais elle se tenait soigneusement sur ses gardes.

« La fille n'en a-t-elle réellement rien su ? lui demanda perfidement le vieil Eguchi.

— Il n'y avait pas de raison pour qu'elle le sache, toutefois le vieux monsieur semble avoir un peu souffert, car elle portait des égratignures du cou à la poitrine. Comme elle ne s'était rendu compte de rien, le lendemain, quand elle a ouvert les yeux, elle a dit : "Ah ! le vilain bonhomme !"

— Le vilain bonhomme ? Quand c'étaient les souffrances de l'agonie !

— On ne peut vraiment parler de blessures. Par-ci, par-là, c'était couleur de sang, rouge et enflé. »

La femme semblait maintenant disposée à tout raconter au vieil Eguchi. Mais arrivé à ce point, celui-ci avait perdu toute envie d'en entendre davantage. Dans tout cela, il n'y avait jamais qu'un vieil homme mort subitement. Peut-être même avait-il eu une mort heureuse. La seule chose qui offusquât l'imagination d'Eguchi, c'était le transport jusqu'à l'auberge thermale de l'énorme cadavre dont lui avait parlé Kiga, mais :

« La mort d'un vieux gâteux, ce n'est pas beau à voir, n'est-ce pas ? Bah ! peut-être était-ce bien proche d'une fin heureuse... Et puis non, ce vieux-là s'en est certainement allé dans un monde démoniaque.

— ...

— Sa partenaire était-elle une fille que je connais ?

— Cela, je ne peux pas vous le dire !

— Allons donc !

— Comme elle a gardé des marques rouges du cou à la poitrine, on l'a mise au repos jusqu'à ce qu'elles aient complètement disparu...

— Je prendrais bien une autre tasse de thé. J'ai soif !

— Oui. Je vais changer le thé.

— Après un incident de ce genre, à supposer même que vous parveniez à étouffer l'affaire d'un bout à l'autre, cette maison n'en aura plus pour longtemps, ne croyez-vous pas ?

— Serait-il possible ? dit la femme tranquillement et, sans lever la tête, elle versa le thé. Monsieur, une nuit comme celle-ci, les fantômes se promènent !

— Eh bien, moi, j'ai envie de parler sérieusement avec un fantôme !

— Et de quoi, s'il vous plaît ?

— De la pitoyable vieillesse de l'homme, tiens !

— Cette fois, vous plaisantez ! »

Le vieillard aspira le thé parfumé.

« C'était une plaisanterie, vous l'avez bien compris, mais des fantômes, j'en ai aussi qui habitent en moi. Et vous en avez, vous aussi, en vous-même », dit le vieil Eguchi, la main droite étendue en direction de la femme.

« Mais au fait, comment avez-vous su que ce vieillard était mort ? demanda-t-il.

— Il m'avait semblé entendre un curieux grognement, et je suis montée voir au premier. Le pouls et la respiration étaient arrêtés.

— Et la fille n'en savait rien ! répéta le vieillard.

— Puisqu'on s'est arrangé pour qu'elle ne puisse se réveiller pour si peu !

— Pour si peu ?... Il n'y a pas de raison non plus qu'elle se soit aperçue qu'on emportait le cadavre du vieux.

— Non !

— Dans ce cas, le plus sinistre, c'est la fille !

— Il n'y a rien de sinistre à cela ! Au lieu de dire des insanités, monsieur, dépêchez-vous donc de vous retirer dans la chambre voisine, je vous en prie ! Vous est-il déjà arrivé avant cela de trouver sinistre une petite qui dort ?

— Que la fille soit jeune, peut-être est-ce là ce qui est sinistre pour un vieillard !

— Qu'est-ce que vous racontez là !... » dit la femme avec un mince sourire, puis elle se leva et, entrouvrant la porte de communication : « Ça dort bien en vous attendant, alors, s'il vous plaît... Ah ! oui, la clef ! dit-elle et, la tirant de sa ceinture, elle la lui tendit. Ah ! au fait, j'avais oublié de vous le dire, mais c'est que, cette nuit, elles sont deux !

— Deux ? »

Le vieil Eguchi avait sursauté, mais il se demanda si, par hasard, ce n'était pas parce que la nouvelle de la mort subite du vieux Fukura s'était répandue parmi les filles.

« S'il vous plaît ! » répéta la femme, et elle s'en alla.

Eguchi ouvrit la porte, mais la curiosité et la honte de la première fois s'étaient bien émoussées déjà ; malgré cela, il eut un mouvement de surprise.

« Est-ce une apprentie aussi, celle-là ? »

Cependant, à la différence de la « petite » apprentie de l'autre fois, celle-ci avait un air tout à fait sauvage. Cette allure sauvage lui fit presque oublier la mort du vieux Fukura. On l'avait étendue sur celle des deux couches placées côte à côte qui était la plus proche de l'entrée. Soit qu'elle ne fût pas habituée à des accessoires pour vieilles gens comme la couverture électrique, soit que son corps renfermât suffisamment de chaleur pour se moquer des froides nuits d'hiver, la fille avait repoussé la couverture jusqu'au milieu de la poitrine. Elle était étendue les bras en croix. Elle était couchée sur le dos, et les bras étaient écartés le plus qu'elle pouvait. Les aréoles des seins étaient larges, d'un noir violacé. Dans la lueur du plafond renvoyée par le velours cramoisi, leur couleur n'était pas belle, non plus que n'était belle la couleur de sa peau, du cou à la poitrine. Cependant elle avait un éclat noir. Il semblait qu'elle transpirait légèrement.

« C'est la vie même ! » murmura Eguchi. Pour un vieillard de soixante-sept ans, une fille pareille respirait la vie. Eguchi douta un instant que ce fût une Japonaise. Signe qu'elle n'avait pas vingt ans, les mamelons n'étaient pas proéminents, encore que les seins fussent larges. Elle n'était pas grasse, et le corps avait un galbe ferme.

« Hum ! » fit le vieillard, et il lui prit la main : les doigts étaient longs ainsi que les ongles. Le corps aussi devait être long, à la mode

d'aujourd'hui. Au fait, comment pouvait être sa voix, comment ses intonations ? À la radio ou à la télévision, il y avait quelques femmes dont Eguchi aimait la voix, et quand ces actrices paraissaient, il lui arrivait de fermer les yeux pour les entendre seulement. Le vieillard ressentit vivement le désir d'entendre la voix de la fille endormie. Mais une fille qui ne pouvait être réveillée n'allait pas se mettre à parler sans façon. Que faudrait-il faire pour qu'elle veuille bien parler dans son sommeil ? Il est vrai que la voix est tout à fait différente dans le sommeil. Et du reste, la plupart des femmes disposent de plusieurs types de voix, mais celle-ci probablement n'en avait qu'une seule. À en juger à sa manière de dormir, elle était sans éducation et sans affectation.

Le vieil Eguchi, assis, jouait avec les ongles longs de la fille. Des ongles pouvaient-ils être aussi durs ? Étaient-ce là des ongles jeunes et sains ? La couleur du sang sous les ongles était vive. Il ne s'était pas aperçu jusque-là qu'elle portait un collier d'or, fin comme un fil. Le vieillard eut envie de sourire. Elle était, par cette nuit glaciale, découverte jusqu'au bas de la poitrine, et pourtant une fine sueur semblait perler sur son front, à la lisière des cheveux. Il tira son mouchoir de la poche et l'essuya. Une odeur lourde imprégna le mouchoir. Il lui essuya encore les aisselles. Comme il ne pouvait rapporter chez lui un mouchoir dans cet état, il le roula et le jeta dans un coin de la pièce.

« Tiens, elle a du rouge à lèvres ! » murmura-t-il. C'était là sans doute chose naturelle, mais chez cette fille-là cela prêtait à sourire, et il y regarda d'un peu plus près.

« Aurait-elle été opérée d'un bec-de-lièvre ? »

Le vieillard alla ramasser le mouchoir qu'il avait jeté et en essuya les lèvres de la fille. Il n'y avait aucune trace d'opération. Ce n'était que le milieu de la lèvre supérieure qui se relevait pour former une ligne triangulaire nettement dessinée. C'était inattendu et charmant !

Le souvenir lui revint alors subitement d'un baiser, voilà plus de quarante ans. Eguchi, debout devant la fille, la tenait très légèrement par les épaules quand, à l'improviste, il avait avancé les lèvres. Elle les avait évitées en tournant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche.

« Non, non ! Je ne le ferai pas ! avait-elle dit.

— Ah ! ça va, c'est fait !

— Moi, je ne l'ai pas fait ! »

Eguchi avait essayé ses propres lèvres et lui avait montré son mouchoir qui portait des traces rougeâtres.

« Tu ne l'as pas fait ? Tiens !... »

La fille avait pris le mouchoir, l'avait regardé puis, sans mot dire, l'avait fourré dans son sac à main.

« Moi, je ne l'ai pas fait ! » avait-elle répété, et baissant la tête, les larmes aux yeux, elle s'était tue. Après cela, il ne l'avait jamais revue. — Qu'avait-elle bien pu faire de ce mouchoir ? Et puis non, qu'importait le mouchoir ! Aujourd'hui, quarante et quelques années plus tard, cette fille-là était-elle encore en vie ?

Jusqu'à cet instant où il avait aperçu le charmant triangle que formait la lèvre supérieure de la fille endormie, combien d'années s'étaient-elles écoulées pendant lesquelles il avait totalement oublié celle-là ? S'il abandonnait son mouchoir au chevet de celle-ci, elle y trouverait du rouge, et comme son propre rouge à lèvres était enlevé, à son réveil elle penserait qu'on lui avait dérobé un baiser. Il était évident que dans cette maison un baiser était dans les choses permises aux clients. Il n'y avait aucune raison de l'interdire. Pour le plus gâteux des hommes, un baiser reste dans les choses possibles. Le seul ennui était que la fille ne pouvait ni l'éviter, ni en être consciente. Ces lèvres endormies, peut-être étaient-elles froides et insipides. Les lèvres d'une femme morte, mais aimée, eussent sans doute suscité un frisson d'amour bien plus intense. Quand Eguchi évoquait la vieillesse misérable de ceux qui fréquentaient la maison, il perdait toute envie de les imiter sur ce point.

Cependant, la forme insolite des lèvres de la fille de cette nuit le stimulait plutôt. Était-il possible qu'il existât des lèvres pareilles, se demandait le vieillard, et de la pointe du doigt il effleura le milieu de la lèvre supérieure. Elle était sèche. La peau en semblait épaisse. Mais la fille se mit à lécher ses lèvres et ne s'arrêta qu'elles ne fussent humectées. Eguchi retira le doigt.

« Cette petite, embrasse-t-elle donc même en dormant ? »

Il se contenta cependant de lui caresser furtivement les cheveux autour de l'oreille. Ils étaient épais et raides. Le vieillard se leva pour se changer.

« Aussi solide que tu sois, si tu restes comme cela, tu vas t'enrhumer ! » dit-il, et il rentra les bras de la fille, puis il lui remonta la couverture sur la poitrine. Après quoi, il se serra contre elle. Elle se tourna vers lui et, avec un grognement, étendit les deux bras. Le

vieillard avait été repoussé sans ménagement. La chose était si cocasse qu'il n'en arrêtait pas de rire.

« Eh bien, pour une apprentie, elle sait se défendre ! »

Elle avait été plongée dans un sommeil dont elle ne pouvait en aucun cas s'éveiller, et son corps était comme engourdi, de sorte que tout était possible avec elle, mais l'énergie nécessaire pour user de violence envers une fille dans cet état faisait désormais défaut au vieil Eguchi. Peut-être l'avait-il perdue depuis un moment déjà. À cause de son charme serein et de son docile consentement. À cause de l'intime abandon aussi de la femme. Il avait perdu la faculté de se jeter à perdre haleine dans l'aventure et la lutte. À présent, repoussé à l'improviste par la fille endormie, le vieillard, tout en riant, s'avisait de tout cela :

« C'est l'âge, somme toute ! » murmura-t-il. Il n'était pas réellement qualifié encore pour venir ici, comme les vieux qui fréquentaient cette maison. Cependant, ce qui l'avait incité à se demander avec une acuité inhabituelle si ce qui lui restait de vie virile n'était pas insignifiant, c'était sans doute la présence de cette fille à la peau noire et luisante.

Faire violence à une fille pareille, voilà qui semblait de nature à réveiller sa jeunesse. Eguchi était un peu dégoûté de la maison des « Belles Endormies ». Mais plus il s'en dégoûtait, plus souvent il y venait. L'envie de faire violence à cette fille, de briser les interdits de cette maison, de détruire les plaisirs odieux et secrets des vieillards, et de rompre ainsi avec cet endroit, lui remuait le sang et l'excitait. Cependant violence et contrainte étaient inutiles. Il était probable qu'il ne trouverait aucune résistance dans le corps de la fille endormie. Il lui serait même facile sans doute de l'étrangler. Toute énergie l'avait abandonné. Le sentiment d'un néant obscur l'avait envahi. Le bruit des hautes vagues, proches pourtant, lui paraissait venir de loin. C'était dû aussi à l'absence de vent sur la terre ferme. Le vieillard songeait aux sombres abîmes de la nuit sur la mer ténébreuse. Il se souleva sur un coude et approcha son visage du visage de la fille. Elle avait une respiration épaisse. Il renonça à lui baiser la bouche et laissa retomber son coude.

Le vieil Eguchi était resté dans la position où l'avait placé la fille à la peau noire en le repoussant des bras, de sorte qu'il avait la poitrine découverte. Il se glissa auprès de l'autre fille. Celle-ci, qui lui tournait le dos, d'un coup de rein se retourna vers lui. D'une

douceur accueillante jusque dans son sommeil, elle avait un charme délicat. L'une de ses mains vint se poser sur la hanche du vieillard.

« Voilà qui est parfait ! » dit-il et, jouant avec les doigts de la fille, il ferma les yeux. Les doigts aux phalanges minces étaient flexibles, flexibles vraiment au point qu'il semblait qu'on pût les fléchir autant que l'on voulait sans les briser. Au point qu'il eût aimé les prendre dans sa bouche. Les seins étaient petits, mais ronds et fermes, et ils tenaient dans les paumes d'Eguchi. L'arrondi de la hanche avait une forme analogue. La femme est infinie, pensa le vieillard et, se sentant devenir triste, il ouvrit les yeux. La fille avait un long cou. Lui aussi était mince et beau. Il était mince et long, mais non pas tel que le voulait le goût japonais ancien. Il y avait un pli sur la paupière close, mais légèrement tracé, et peut-être disparaissait-il quand elle ouvrait l'œil ? Ou bien apparaissait ou disparaissait-il selon les moments ? Peut-être aussi un œil avait-il un pli et l'autre non ? Dans le reflet du velours qui entourait la chambre, l'on ne discernait pas la nuance exacte de sa peau, mais le teint du visage était plutôt couleur de blé, si le cou était blanc, et l'attache du cou de nouveau tirait sur la couleur du blé ; quant à la poitrine, elle était d'un blanc éclatant.

Il avait constaté que la fille noire était de taille élancée, mais celle-ci l'était certainement aussi. Eguchi tâtonna de la pointe du pied. Ce qu'il rencontra d'abord, ce fut la plante dure à la peau épaisse, du pied de la fille noire. De plus, ce pied était moite. Le vieillard retira précipitamment le sien, mais il en éprouva une tentation. La partenaire du vieux Fukura qui était mort dans une crise d'angine de poitrine, n'était-ce pas cette fille noire, et ne serait-ce pas pour cela que cette nuit on les avait fait coucher à deux ? Cette idée le traversa soudain dans un éclair.

C'était cependant peu probable. N'avait-il pas entendu l'hôtesse lui dire à l'instant même que le vieux Fukura, en se débattant dans son agonie, avait couvert d'ecchymoses sa partenaire, du cou à la poitrine, et qu'on l'avait mise au repos en attendant que les marques disparaissent ? Eguchi, de la pointe de son pied, toucha une fois encore la plante du pied à la peau épaisse, puis il remonta à tâtons sur la peau noire.

Il en éprouva comme un frémissement qui semblait dire : « Ah ! confère-moi la vertu magique de la vie ! » Elle rejeta la couverture —

ou plutôt la couverture électrique qui était en dessous. Elle sortit une jambe qu'elle étendit. Le vieillard, pris de l'envie de pousser tout son corps sur les nattes glacées, la contempla, de la poitrine au ventre. Il posa son oreille sur le cœur de la fille et en écouta les battements. Il pensait les trouver amples et forts, or ils étaient étonnamment faibles et touchants. Et de plus, n'étaient-ils pas un peu irréguliers ? Peut-être n'était-ce qu'une impression due à l'oreille incertaine du vieillard.

« Tu vas t'enrhumer ! »

Eguchi recouvrit le corps de la fille, puis coupa le contact de la couverture de son côté. Le sentiment lui était venu que la vertu magique d'une vie de femme était bien peu de chose. S'il lui serrait le cou, que se passerait-il ? C'était une chose fragile. Et le geste était facile même pour un vieillard. Il essuya de son mouchoir la joue qu'il lui avait appliquée sur la poitrine. C'était comme si la moiteur de la peau de la fille s'était communiquée à la sienne. Et le bruit du cœur lui restait au fond de l'oreille. Le vieillard posa la main sur son propre cœur. Peut-être parce qu'il le tâtait lui-même, il lui sembla que celui-ci battait avec plus de vigueur.

Le vieil Eguchi tourna le dos à la fille noire et se retourna vers la fille délicate. Son joli nez, bien proportionné, parut à ses yeux presbytes plus élégant encore. Le cou incliné, mince, joli, long, en l'entourant de son bras glissé en dessous, il n'était pas impossible de l'attirer à lui. Tandis que le cou se mouvait avec souplesse, une odeur douce suivait son mouvement. Elle se mêla à l'odeur sauvage et forte de la fille noire derrière lui. Le vieillard se colla contre la fille blanche. Le souffle de celle-ci se fit rapide et court. Cependant, il n'avait pas à craindre qu'elle s'éveillât. Il resta un moment ainsi.

« Pardonne-moi, veux-tu ? Toi, la dernière femme de mon existence... »

La fille noire, derrière lui, paraissait haleter. Il étendit la main à tâtons. Ce qu'il trouva était moite comme les seins.

« Calme-toi ! Entends les vagues de l'hiver et calme-toi ! » dit-il, s'efforçant de modérer les battements du cœur.

« Cette fille est comme anesthésiée. On lui aura administré une substance toxique ou quelque drogue énergique. Et pourquoi fait-elle cela ? N'est-ce pas pour de l'argent ? » Le vieillard essayait de s'en persuader, mais quelque chose le faisait hésiter. Il savait certes qu'il n'existait pas deux femmes semblables, mais cette fille était-elle

assez folle pour oser affronter ce qui lui laisserait pour le reste de ses jours une tristesse déchirante, une blessure incurable ? Un homme de soixante-sept ans comme Eguchi est fondé à considérer que tous les corps de femmes se ressemblent. De plus, il n'y avait de la part de cette fille ni consentement, ni refus, ni réaction d'aucune sorte. La seule différence avec un cadavre était qu'un sang chaud, qu'un souffle vivant la traversait. Et puis non, tout de même, il y avait une différence essentielle avec un cadavre, à savoir que demain elle se réveillerait vivante. Cependant, il n'y avait de sa part ni amour, ni vergogne, ni peur. Après son réveil, il ne subsisterait en elle que haine et repentir. Elle ne saurait pas même qui était l'homme qui l'aurait déflorée. Elle ne pourrait que supposer qu'il s'agissait de l'un des vieillards. Probablement ne le dirait-elle même pas à l'hôtesse. Qu'il enfreigne les interdits de cette maison pour vieillards, comme sans aucun doute elle en garderait le secret, personne en définitive, hormis elle-même, n'en saurait jamais rien. La peau de la fille délicate collait à lui. Quant à la fille noire, peut-être commençait-elle à sentir le froid maintenant que la couverture électrique était éteinte de son côté, car son corps nu était venu se presser contre le dos du vieillard. Une de ses jambes avait été jusqu'à attirer celles de la fille blanche. Eguchi, qui trouvait la situation plutôt cocasse, se sentait vidé de ses forces. À tâtons, il prit le somnifère à son chevet. Il était si bien coincé entre les deux filles que sa main même en perdait sa liberté de mouvement. Il posa la main, paume ouverte, sur le front de la fille blanche et contempla les habituels comprimés blancs.

« Si j'essayais de m'en passer cette nuit ? » murmura-t-il. Il était certain que c'était une substance relativement active. En peu d'instants, elle vous endormait infailliblement. Pour la première fois, Eguchi eut un doute : les vieux clients de cette maison avalaient-ils tous docilement la drogue, conformément aux instructions de l'hôtesse ? Cependant, s'il en était pour refuser le sommeil en laissant là le somnifère, ceux-là à l'horreur de la vieillesse n'ajoutaient-ils pas une horreur supplémentaire ? Eguchi, pour sa part, estima qu'il ne faisait pas partie encore de ces horribles vieillards. Une fois de plus, il prit donc la drogue. Il se souvint d'avoir exprimé le désir qu'on lui donnât de celle-là même au moyen de laquelle on endormait les filles. La femme avait répondu que « c'était dangereux pour les vieux messieurs ». Cela avait suffi pour qu'il n'insistât point.

Cependant, le « danger » était-il de mourir dans son sommeil ? Eguchi n'était rien de plus qu'un vieil homme de condition très ordinaire, et pourtant parce qu'il était homme, par moments, il tombait dans le vide de la solitude, dans le dégoût de l'isolement. Une maison comme celle-ci ne serait-elle pas l'endroit idéal pour mourir ? Mourir en excitant la curiosité, en s'attirant les sarcasmes, n'était-ce pas une façon de finir en beauté ? Ce serait à coup sûr une surprise pour ceux qui le connaissaient. Il était difficile de savoir à quel point sa famille en serait affectée, mais à supposer qu'il meure couché entre deux jeunes femmes comme cette nuit, ne serait-ce pas la satisfaction de ce qu'il pouvait désirer de mieux dans ce qui lui restait de vie ? Oui, mais ce n'est pas ainsi que les choses se passeraient. Son cadavre serait transporté, comme celui du vieux Fukura, dans une auberge thermale minable, et l'on ferait croire qu'il s'était tué là en prenant une trop forte dose de somnifère. Comme il n'y aurait pas de lettre pour en expliquer les raisons, on mettrait cela sur le compte du désespoir de vieillir, et l'affaire serait close. Il lui semblait voir le mince sourire qui flotterait sur les lèvres de l'hôtesse.

« Quelles sottes imaginations ! Et puis, ne parlons pas de malheur ! »

Le vieil Eguchi rit, mais son rire ne sonnait pas clair. Déjà le somnifère commençait à agir un peu.

« Allons, je vais tirer cette femme du lit et je vais me faire donner de la drogue des filles ! » murmura-t-il. Cependant, il n'était guère vraisemblable qu'elle lui en donnât. Du reste, cela le contrariait

d'avoir à se lever et il n'était pas d'humeur à le faire. Il se coucha donc sur le dos et, de ses deux bras, prit les deux filles par le cou. L'un était flexible, tendre et parfumé, l'autre était dur et moite. Dans le for intérieur du vieillard, quelque chose sourdait et l'envahissait. Il contemplait la tenture cramoisie à droite et à gauche.

« Ah !

— Ah ! ah ! » fit la fille noire comme pour lui répondre. Sa main appuya sur la poitrine d'Eguchi. Souffrait-elle ? Eguchi dégagea son bras et tourna le dos à la fille noire. Il étendit ce bras vers la fille blanche et le cala dans le creux de sa hanche. Puis il ferma les paupières.

« La dernière femme de ma vie ! La dernière femme, à supposer même..., se disait-il. Mais au fait, ma première femme, qui était-ce donc ?... » Dans sa tête il y avait, plutôt que de la lassitude, une sorte de fascination.

La première femme : « C'est ma mère ! » Cette idée le traversa avec la soudaineté de l'éclair. « Ce ne peut être nulle autre que ma mère ! » Cette réponse tout à fait inattendue s'était imposée comme une évidence. « Ma mère, peut-on dire qu'elle était pour moi une femme ? » Et avec cela, c'était à l'âge de soixante-sept ans, alors qu'il était étendu entre deux filles nues, que cette vérité avait jailli à l'improviste du fond de sa poitrine. Profanation ? ou admiration ? Le vieil Eguchi ouvrit les yeux comme pour dissiper un cauchemar et plusieurs fois battit des paupières. Cependant, le somnifère agissait déjà et il ne parvenait pas à retrouver une conscience nette ; il sentait venir comme un sourd mal de tête. À demi assoupi, il s'efforçait de chasser l'image de sa mère et, avec un soupir, il posa ses paumes sur les seins des filles, à droite et à gauche. L'un était lisse, l'autre était moite ; le vieillard ferma les yeux.

La mère était morte une nuit de l'hiver de la dix-septième année d'Eguchi. Lui et son père tenaient chacun une de ses mains. Les bras de la malade qui se mourait d'une lente consomption n'avaient plus que les os, mais elle s'agrippait à sa main avec tant de force qu'il en avait mal aux doigts. Le froid de ses doigts à elle montait jusqu'à l'épaule du fils. L'infirmière qui lui avait frictionné les pieds s'était retirée silencieusement. Sans doute était-ce pour aller téléphoner au médecin.

« Yoshio ! Yoshio !... » avait appelé la mère d'une voix entrecoupée. Eguchi avait deviné aussitôt, et il avait doucement caressé sa

poitrine haletante ; au même instant, elle avait vomi une grande quantité de sang. Par le nez aussi du sang avait coulé. Elle suffoquait. Il était impossible d'étancher tout le sang avec la gaze ou avec la serviette préparée à son chevet.

« Yoshio, essuie-la avec ta manche ! avait dit le père. Madame l'infirmière ! Madame l'infirmière, la cuvette, et de l'eau !... Oui, c'est cela ! un nouvel appui-tête, et une robe de nuit, et puis un drap !... »

Quand le vieil Eguchi avait pensé : « Ma première femme, c'était ma mère ! » il était naturel que ce fût l'image de sa mère mourante qui lui revînt à l'esprit.

« Ah ! » Il voyait couleur de sang la tenture cramoisie qui entourait la chambre secrète. Il eut beau fermer ses paupières, il lui semblait retrouver au fond de ses yeux cette couleur rouge, indélébile. De plus, sous l'effet du somnifère, sa tête vacillait. Et puis ses deux paumes reposaient sur les seins juvéniles des deux filles. La résistance de sa conscience et de sa raison était à moitié engourdie, et il sentait comme des larmes s'accumuler au coin des yeux.

« En un pareil endroit, comment l'idée a-t-elle pu me venir que ma mère était ma première femme ? » se demandait-il, intrigué. Cependant, parce qu'il avait décidé que sa mère avait été sa première femme, il était incapable désormais d'évoquer le souvenir des compagnes de plaisir qui avaient suivi. Après tout, c'était son épouse sans doute qui avait été sa première femme digne de ce nom. Voilà qui était parfait, mais sa vieille épouse, dont les trois filles étaient déjà mariées, dormait seule en cette nuit d'hiver. Ou plutôt non, elle ne devait pas dormir encore. Là-bas, certes, il n'y avait pas ce bruit de vagues, mais le froid de la nuit y était peut-être plus vif qu'ici. Le vieillard se demanda ce qu'étaient pour lui les deux seins qu'il sentait sous ses paumes. Quelque chose qui continuerait à vivre, parcouru par un sang chaud, quand lui-même serait mort. Cependant, qu'étaient-ils pour lui ? Il rassembla ce qui lui restait de force pour les serrer. Les filles, dont les seins participaient de leur profond sommeil, ne réagirent pas. Quand Eguchi avait caressé la poitrine de sa mère sur son lit de mort, il va de soi qu'il en avait effleuré les seins affaissés. Il ne les avait pas sentis comme des seins. Il n'en gardait à présent nul souvenir. Ce dont il pouvait se souvenir c'était des jours d'enfance où, dans son sommeil, il cherchait les seins de sa mère jeune.

Il avait l'impression de s'enliser peu à peu dans la somnolence et

il retira ses mains de la poitrine des deux filles afin de prendre une position plus confortable pour dormir. Il se tourna vers la fille noire parce que l'odeur de cette fille était puissante. Le souffle de la fille était rauque et le frappait au visage. Elle avait les lèvres entrouvertes.

« Tiens, c'est mignon, cette dent poussée de travers ! » Et le vieillard tenta de la saisir entre ses doigts. C'était une molaire, mais elle était petite. Si le souffle de la fille n'était venu le toucher, peut-être eût-il baisé l'emplacement de cette dent. Cependant, comme ce souffle épais l'empêchait de dormir il se retourna. Malgré cela, il sentait toujours le souffle de la fille, sur sa nuque cette fois. Elle ne ronflait pas, mais sa respiration était bruyante. Eguchi rentra la tête dans le cou autant qu'il put, et rapprocha son front de la joue de la fille blanche. Celle-ci faisait peut-être la grimace, mais elle avait l'air de sourire. La peau moite au contact de son dos l'agaçait. Elle était froide et gluante. Le vieillard sombra dans le sommeil.

Était-ce d'être coincé entre les deux filles qui lui rendait le sommeil pénible, toujours est-il qu'il fut assailli par une succession de cauchemars. Il n'y avait aucun lien entre eux, mais c'étaient des rêves érotiques désagréables. Et puis, tout à la fin, alors qu'Eguchi revenait de son voyage de noces, il trouvait la maison comme ensevelie sous des fleurs pareilles à des dahlias rouges qui s'agitaient au vent. Doutant que ce fût sa maison à lui, il hésitait.

« Tiens, te voilà de retour ? Qu'as-tu donc à rester planté là ? disait sa mère qui pourtant devait être morte, en sortant pour l'accueillir. La jeune mariée serait-elle gênée ?

— Maman, qu'est-ce que c'est que ces fleurs ?

— Ah ! ça... disait la mère sans s'émouvoir. Vite, entrez donc !

— Oui ! Je me demandais si je ne m'étais pas trompé de maison. Je n'aurais pas dû me tromper mais avec toutes ces fleurs... »

Dans la salle, un repas de fête était préparé pour recevoir les jeunes époux. La mère, après avoir entendu les salutations de la jeune mariée, était retournée à la cuisine pour réchauffer le bouillon. On sentait aussi une odeur de daurade grillée. Eguchi était sorti dans le couloir et contemplait les fleurs. Sa jeune épouse l'avait suivi.

« Ah ! les belles fleurs ! disait-elle.

— Oui ! » Mais pour ne pas effrayer la jeune femme, Eguchi omettait d'ajouter : « Il n'y avait pas de fleurs pareilles à la maison... » Comme il fixait une fleur plus grande que les autres, d'un de ses pétales une goutte rouge tomba.

« Ah ! »

Eguchi ouvrit les yeux. Il secoua la tête, mais il était étourdi par le somnifère. Il se retourna vers la fille noire. Le corps de la fille était froid. Le vieillard frissonna. Elle ne respirait plus. Il mit la main sur son cœur : il ne battait plus. Eguchi se leva d'un bond. Ses jambes le lâchèrent et il tomba. Tremblant de tous ses membres, il se rendit dans la pièce voisine. Il regarda autour de lui et trouva la sonnette d'appel à côté du *toko-no-ma**. Mettant toute sa force dans son doigt, il appuya longuement sur le bouton. Dans l'escalier, un pas retentit.

« Pendant que je dormais, n'aurais-je pas étranglé la fille sans le savoir ? »

Le vieillard, se traînant presque à quatre pattes, revint dans la chambre pour voir le cou de la fille.

« Vous est-il arrivé quelque chose ? dit l'hôtesse en entrant.

— Cette petite est morte ! » Les mâchoires d'Eguchi ne joignaient plus. La femme, sans s'émouvoir, et tout en se frottant les yeux :

« Elle est morte ? Il n'y a pas de raison !

— Elle est morte, vous dis-je ! Elle ne respire plus. Le pouls est arrêté. »

La femme, cette fois, changea de couleur, et elle se laissa tomber sur les genoux au chevet de la fille noire.

« Elle doit être morte ! »

La femme retira la couverture et examina la fille.

« Monsieur, avez-vous fait quelque chose à cette fille ?

— Je ne lui ai rien fait !

— Elle n'est pas morte ! Ne vous inquiétez pas, monsieur..., dit la femme en faisant effort pour rester froide et impassible.

— Elle est bien morte ! Vite, appelez un médecin !

— ...

— Mais au fait, que lui a-t-on fait prendre ? Il peut y avoir des constitutions qui n'y résistent pas.

— Ne vous affolez pas trop, monsieur. En aucun cas vous n'aurez d'ennuis... Du reste, on ne donnera pas votre nom...

— Mais elle est morte !

— Je ne pense pas qu'elle soit morte !

— Quelle heure est-il donc ?

— Quatre heures passées. »

La femme prit la fille nue dans ses bras et se releva, mais elle chancela.

« Je vais vous aider !

— Inutile, il y a un homme en bas...

— Cette petite doit être lourde !

— Ne vous tracassez pas inutilement, monsieur ; allez vous reposer tranquillement. Il vous reste une autre fille encore. »

Il lui restait une autre fille encore ! La manière dont elle avait dit cela choqua le vieil Eguchi plus que tout ce qu'il avait de sa vie pu éprouver. C'était bien vrai, sur la couche de la chambre voisine il lui restait la fille blanche.

« Allons donc, comment pourrais-je dormir ? » Il avait dit cela avec de la colère dans la voix, mais il s'y mêlait de la lâcheté et de la frayeur. « Moi, après cela, je m'en vais !

— Laissez donc cela ! Si vous partez d'ici à l'heure qu'il est, vous risquez d'éveiller des soupçons inutiles...

— Mais comment voulez-vous que je dorme ?

— Je vais vous apporter un médicament. »

La femme, dans l'escalier, faisait un bruit comme si elle traînait la fille noire. Le vieillard, maintenant, s'apercevait que le froid le gagnait sous sa robe de coton. La femme remonta avec un comprimé blanc.

« Voilà ! Prenez ceci, s'il vous plaît, et dormez tranquillement jusqu'à demain matin !

— Ah ! bon » Le vieillard ouvrit la porte de la chambre voisine ; les couvertures que tout à l'heure il avait rejetées précipitamment étaient dans l'état où il les avait laissées, et le corps nu de la fille blanche était étendu là dans sa beauté éblouissante.

« Ah ! » fit Eguchi, et il la contempla.

Le bruit d'une voiture se fit entendre, qui sans doute emportait la fille noire, puis il s'éloigna. L'avait-on emportée dans l'auberge suspecte où déjà l'on s'était débarrassé du cadavre du vieux Fukura ?

KYÔTO

(Koto)

Kyôto *fut publié sous forme de feuilleton dans le quotidien* Asahi* shinbun, *d'octobre 1961 à janvier 1962. Après des retouches assez importantes, l'édition définitive parut en juin 1962, chez Shinchô-sha à Tôkyô.*

Kawabata dit dans la postface de Kyôto *qu'il avait écrit cette œuvre à une époque où il abusait de somnifères. Quand la rédaction de* Kyôto *fut achevée, il prit la décision de renoncer aux somnifères, mais il dut être hospitalisé d'urgence pour une cure de désintoxication, et resta dans le coma pendant une dizaine de jours.*

Quel paradoxe ! Kyôto *est un roman serein. Il présente un étrange contraste avec l'œuvre qui le précède,* Les Belles Endormies, *qui aurait pu, justement, avoir été écrit sous l'effet d'une drogue. Or, si l'on en croit Kawabata, ce ne fut nullement le cas.*

Ainsi, l'on voit que ce serait une erreur profonde de lier l'homme à son œuvre d'une manière directe. Il aurait été infiniment plus judicieux de comparer le vieux Eguchi des Belles Endormies *à Shimamura de* Pays de neige, *ou, dans un sens plus limité, à Ginpei du* Lac.

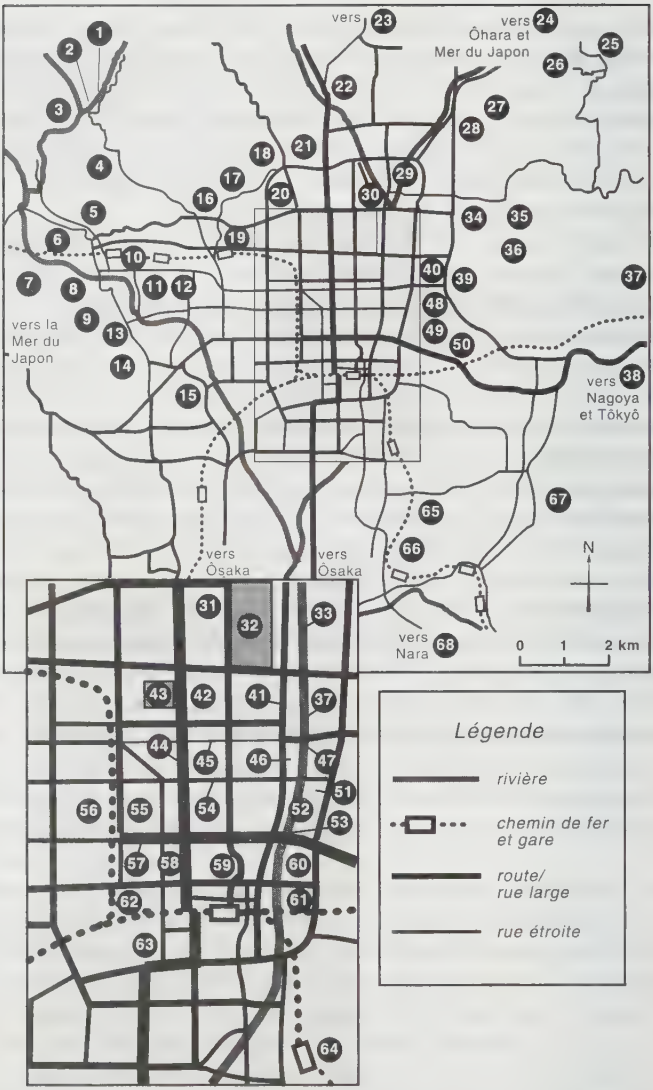
Kawabata nous apporte un autre témoignage intéressant. Il dit que son intention initiale était de conter les charmes de l'ancienne capitale, qui peut paraître pour les Japonais comme une sorte de pays natal à jamais perdu. Et il ajoute qu'il avait voulu imaginer une histoire d'amour sur cet arrière-fond, mais qu'il n'avait pas du tout prévu la présence des deux sœurs jumelles.

L'écrivain nous fournit ici un bon texte de présentation de son récit, qui comporte deux axes fondamentaux. Le premier est Kyôto même. Kawabata nous fait visiter le Kyôto qu'il aime, et non pas le Kyôto tel qu'il apparaît. L'auteur est natif d'Ôsaka. Ces deux villes, distantes d'une quarantaine de kilomètres, représentent en

réalité deux cultures foncièrement différentes. Kyôto, capitale impériale pendant près de dix siècles, fut le centre culturel de tout le Japon, et Ôsaka, la cité des grands marchands à l'aube du Japon moderne, le centre commercial et financier. Ôsaka fut le berceau des industries modernes, mais Kyôto était resté essentiellement le fief de l'artisanat. Pour le touriste de passage, Ôsaka incarne la réalité vivace, et Kyôto les rêves figés du passé.

Or, Kawabata ne voit pas Kyôto de l'œil d'un natif mais bel et bien dans l'optique d'un touriste — certes très averti — mais qui n'est que de passage (il dit ne pas bien connaître le parler de Kyôto, et avoir dû faire corriger les dialogues du roman par un natif de l'ancienne capitale).

Pour cette raison, les sites, les fêtes et les coutumes que Kawabata se complaît à décrire dans tous leurs détails ne devraient pas dérouter complètement le touriste occidental courageux doté d'une certaine capacité d'imagination et... armé d'un plan, qu'il trouvera en page 1246 et du Glossaire *en fin de volume. L'idéal serait qu'il puisse se procurer parallèlement un gros album-photos de Kyôto. En effet, comme pour la* Chronique d'Asakusa, *il semble important que le lecteur ne soit pas perdu dans le dédale des rues, ne serait-ce que pour pouvoir continuer à tenir le fil conducteur du récit, qui en constitue le second axe. Il suffit alors de laisser se dérouler, dans un lent mouvement linéaire, les images successives du « rouleau peint » que fait défiler Kawabata sous forme de roman.*



Ce plan simplifié est conçu pour permettre au lecteur de localiser les principaux noms de lieux de Kyôto et de ses environs immédiats, cités non seulement dans le roman *Kyôto* mais également dans les autres romans de Kawabata figurant dans ce recueil.

Adashino, 6
Ama-no-hashidaté, 24
Arashi (mont ; Arashiyama), 9
Biwa (lac), 38
Chion(-in), 48
Daigoji, 67
Daikakuji, 5
Daimonji (mont), 36
Daitoku-ji, 21
Eizan, 26
Enryaku-ji, 25
Fushimi, 65
Fushimi-Momoyama, 66
Ginkaku(ji), 34
Giô (monastère), Giôji, 10
Gion, 51
Gion (sanctuaire de), 49
Gojô (avenue), 57
Gojô (pont de), 53
Heian jingû (sanctuaire de Heian), 40
Hiei (mont), 26
Higashi-Honganji, 59
Higashiyama, 36
Horikawa, 44
Inari (grand sanctuaire d'), 64
Jakkôji ; Jakkô-in, 24
Jardin de pierres (Ryôan-ji), 17
Jingoji, 3
Kameyama (jardin public), 8
Kami-gamo (sanctuaire), 22
Kamo (rivière), 33
Kamo (deux sanctuaires de), 22, 29
Kankyû-an, 31
Katsura (villa impériale de), 15
Kawaramachi, 41
Kinkaku(ji), 18
Kitano Tenmangû, 20
Kitayama, 18
Kiyamachi, 56
Kiyomizu(-dera), 50
Koke-dera, 14
Kôryûji, 12
Kôya (mont), 68
Kôzanji, 1
Kurama, 23
Maruyama (parc de), 48
Matsuo (sanctuaire de), 13
Mibu, 55
Mii-dera, 37
Momoyama, 66
Musée national de Kyôto, 60
Muromachi, 31
Musha no kôji, 31
Myôshin-ji, 19
Nakagyô, 42
Nanzenji, 39
Nara, 68
Nenbutsuji, 6
Nijô (château de), 43
Ninnaji, 16
Nishi-Honganji, 58
Nishi-yama, 9
Nison.in, 10
Nonomiya, 11
Nyoi-ga-take, 35
Ogura (mont), 7
Ôhara, 24
Omuro, 19
Ôtsu, 38
Palais impérial de Kyôto, 32
Pavillon d'or (Kinkakuji), 18
Pavillon d'argent (Ginkakuji), 34
Pontochô, 46
Rengeji, 16
Ryôanji, 17
Saga, 10
Saihôji, 14
Saimyôji, 2
Sanjô (avenue), 45
Sanjô (pont de), 47
Sanjûsan-gen-dô, 61
Sanzen-in, 24
Shijô (avenue), 54
Shijô (pont de), 52
Shimabara, 62
Shimo-gamo (sanctuaire de), 29
Shirakawa, 28
Shôren.in, 48
Shugaku-in (villa impériale de), 27
Takao, 4
Tenjin à Kitano, 20
Teramachi, 30
Togetsu (pont de), 8
Tôji, 63
Uji (ville), 68
Yasaka (sanctuaire), 49

FLEURS DU PRINTEMPS

Chieko venait de découvrir que les violettes avaient éclos sur le tronc du vieil érable.

« Tiens, elles fleurissent à nouveau, comme les autres années... », pensa-t-elle en ressentant soudain la douceur du printemps.

C'était en vérité un grand arbre que cet érable, d'autant plus qu'il poussait dans un petit jardin au cœur de la ville, et son tronc était plus gros que les hanches de Chieko. Mais, bien sûr, cet arbre à la vieille et rude écorce, couverte de mousse verte, n'avait rien de commun avec le corps tendre de l'adolescente...

Le tronc tournait un peu vers la droite à la hauteur des hanches de la jeune fille, et, au niveau de sa tête, penchait davantage dans le même sens. Puis la ramure surgissait, s'étendait et prenait possession du jardin. Les branches les plus longues, les plus pesantes, ployaient légèrement à leur extrémité.

À l'endroit où l'arbre se mettait à s'incliner, un peu en dessous, on devinait deux petites cavités dans le tronc, et dans chacune d'elles, poussaient des violettes. Ces fleurs réapparaissaient à chaque printemps. D'aussi loin que Chieko se souvînt, il y avait toujours eu ces deux souches de violettes sur l'arbre.

Trente centimètres environ séparaient celles du haut de celles du bas. Toute jeune fille, Chieko en venait à se demander :

« Arrive-t-il que les violettes du haut et celles du bas se rencontrent ? Se connaissent-elles ? Que signifient pour des fleurs "se rencontrer", "se connaître" ? »

Chaque printemps, il n'y avait que trois à cinq fleurs tout au plus. Et pourtant, les bourgeons resurgissaient chaque année pour s'épanouir dans ces petites cavités du haut de l'arbre. Chieko les contemplait de la galerie, ou, du pied de l'arbre, en levant la tête ; s'il lui

arrivait d'être frappée par la « vie » de ces violettes sur le tronc, parfois leur « solitude » l'envahissait.

« Elles sont nées là, elles continuent à vivre là... »

Les clients qui viennent au magasin font l'éloge de la beauté de l'érable, mais, pour la plupart, ne s'aperçoivent pas que des violettes y fleurissent. Le tronc épais, couvert de mousse verte jusqu'au sommet et dont les ans avaient fait la force noueuse, n'avait perdu ni son élégance ni sa grandeur. Que de minuscules violettes se soient fixées en lui, on n'y prête aucune attention.

Les papillons, eux, les connaissent. Quand Chieko découvrit les fleurs, un essaim de petits papillons blancs voletait au ras du jardin et leur danse éleva le long du tronc jusqu'aux violettes. Les bourgeons de l'érable, petits et légèrement rouges, étaient sur le point de s'ouvrir, et, blanche, la danse des papillons se détachait comme une tache claire. Fleurs et feuilles des deux souches de violettes jetaient, sur la mousse vert tendre du tronc, un reflet léger.

C'était une journée de printemps tout en douceur, où le ciel s'embrume comme arbre en fleur.

Les papillons s'étaient déjà éloignés, et Chieko demeurait assise sous la galerie à contempler les violettes sur le tronc de l'érable.

« Cette année encore, comme il est bon que vous fleurissiez ici ! » semblait-elle leur murmurer.

En dessous des violettes, à la racine de l'érable, se dresse une vieille lanterne en pierre. Un jour, le père de Chieko lui avait appris que la sculpture sur le pied de la vieille lanterne n'était autre que le Christ.

« Ce n'est pas Marie ? dit Chieko. Parce qu'il y a une grande lanterne de pierre qui lui ressemble beaucoup au temple de Tenjin*, à Kitano.

— Sur la nôtre, c'est le Christ, répondit sèchement le père. Il n'y a pas d'enfant dans ses bras.

— Ah ! oui, oui », ponctua Chieko d'un hochement de tête. Puis, elle reprit : « Avons-nous eu des ancêtres chrétiens ?

— Non, ce doit être le paysagiste ou le tailleur de pierre qui l'a apportée et placée là. D'ailleurs, ce n'est rien d'extraordinaire. »

Sans doute, cette lanterne chrétienne[1] avait-elle été taillée à l'époque de l'interdiction du christianisme au Japon. C'était une pierre grossière, friable, qui subissait depuis quelques siècles l'épreuve de la pluie et du vent, et la figure qui y avait été sculptée se décomposait et s'effritait ; seuls se distinguaient encore les formes des pieds, du corps et de la tête. À l'origine, elle n'avait dû être taillée qu'à grands traits. Les manches sont si longues qu'elles semblent descendre jusqu'au bas de la robe. Le personnage semble joindre les mains, mais les bras étant simplement esquissés par un gonflement, on ne saisit pas exactement son attitude. Ceci dit, il ne rappelle en rien une statue de Bouddha ou de Jizô*.

Jadis signe de la foi ou décor dans le goût étranger, cette lanterne chrétienne n'avait plus maintenant que le prix d'une chose usée par le temps et, ayant échoué dans le jardin intérieur du magasin de Chieko, elle avait trouvé sa place au pied du vieil érable. « C'est un Christ », disait le père quand des clients le remarquaient. Il est vrai que, parmi ces gens venus pour affaires, rares étaient ceux qui prêtaient attention à une simple lanterne à l'aspect terne, dans l'ombre d'un grand érable. La remarquaient-ils, une ou deux lanternes en pierre dans un jardin était chose courante et ils ne s'y attardaient pas.

Les yeux de Chieko qui venaient de découvrir les violettes sur l'arbre s'en détachèrent et se portèrent sur le Christ. Elle n'avait pas été à l'école chez les missionnaires, mais pour se familiariser avec l'anglais elle fréquentait l'église et lisait l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais il ne convenait pas, lui semblait-il, de déposer des fleurs ou d'allumer un cierge devant cette lanterne usée par les ans. Nulle part, la croix n'était gravée.

Au-dessus de la sculpture du Christ, les violettes la faisaient par instants songer au cœur de Marie. De la lanterne, Chieko reporta son regard sur les violettes. Brusquement alors, les grillons qu'elle élevait dans des vases de Tanba[2] ancien lui revinrent en mémoire.

---

1. Lanterne en pierre disposée dans le jardin comme élément décoratif, et qui comporte une image très stylisée, que l'on devine à peine, de la Vierge Marie ou de Jésus. Ce type de lanterne, appelée en japonais *kirishitan-dôrô*, est le plus souvent l'œuvre des chrétiens clandestins japonais qui voulaient résister à la persécution systématique du christianisme qui dura de 1612 à 1857.

2. Vase en céramique, provenant du pays de Tanba (région nord de Kyôto).

Si elle avait depuis longtemps découvert les violettes sur le vieil érable, ce n'est que depuis peu que Chieko avait commencé à élever des grillons. Cela remontait à quatre ou cinq ans. Elle avait entendu leur chant bruissant chez une amie du lycée, et c'est alors qu'elle en avait rapporté quelques-uns chez elle.

« Dans un vase ! c'est cruel, non ?... », avait-elle dit, mais son amie lui répondit que cela valait mieux que de les élever en cage et qu'ils meurent. Il y a même des monastères qui en élèvent en grand nombre pour vendre les œufs, disait-elle. Et les amateurs, à ce qu'il semblait, étaient fort nombreux.

À présent, les grillons de Chieko se sont multipliés, si bien qu'il a fallu deux vases de Tanba. Chaque année aux environs du premier juillet, les œufs éclosent, puis, vers la mi-août, les grillons commencent à chanter.

Et c'est ainsi que dans l'étroitesse d'un vase, dans son obscurité, ils vivent, chantent, pondent et fixent leurs œufs, meurent. Puisqu'ils perpétuent l'espèce, il est préférable de les élever ainsi plutôt que dans une cage où ils ne vivent que l'espace d'un été ; évidemment, ce n'est pourtant qu'une vie au fond d'un vase : pour eux, le vase est l'univers.

« L'Univers dans un vase » est une très ancienne légende chinoise, que Chieko connaissait. Le vase renferme un palais d'or et des tours de perles, des nectars exquis et les mets rares des monts et des mers ; le vase clos était un « autre monde » coupé de la réalité qui est nôtre, un lieu enchanté. C'est une des nombreuses légendes des ermites magiciens.

Si les grillons sont dans un vase, ce n'est évidemment pas qu'ils veulent fuir le monde. Savent-ils même qu'ils sont dans un vase... ? Et ainsi passe leur vie.

Ce qui étonna le plus Chieko chez ces insectes fut d'apprendre que si on n'introduit pas de temps à autre un mâle de l'extérieur et que l'on ne garde que les insectes du même vase, la génération suivante naît plus petite, plus faible. Ce qui est dû à une succession d'unions consanguines. Pour l'éviter, les amateurs ont l'habitude d'échanger leurs mâles.

On était alors au printemps, et non en automne, saison des grillons, cependant, ce n'est pas fortuitement que les violettes qui fleurissaient à nouveau cette année dans les cavités du vieil érable avaient rappelé à Chieko les grillons dans leur vase.

C'était elle qui avait mis les insectes dans ces vases, mais les violettes, elles, qu'avaient-elles besoin de venir dans un pareil endroit, exigu et incommode ? Les violettes avaient fleuri, et cette année aussi verrait les grillons naître et chanter.

« La vie de la nature... ? »

Chieko releva une mèche de cheveux dont se jouait la brise de printemps. Elle se prit à se comparer à ces violettes, à ces insectes : « Et moi ? »

En ce jour de printemps où de toute part éclate la vie de la nature, il n'y avait qu'elle pour regarder ces frêles violettes.

Du magasin lui sembla parvenir le bruit des employés qui allaient déjeuner.

Pour elle aussi, il était temps de se préparer, afin d'aller voir les « arbres en fleur », comme elle l'avait promis.

La veille, Mizuki Shin.ichi avait téléphoné à Chieko pour l'inviter à aller voir les cerisiers du sanctuaire shintô du Heian Jingû. Un de ses amis étudiants, lui dit-il, qui travaillait depuis une quinzaine de jours à vérifier les billets d'entrée à la porte du jardin du Temple, lui avait appris que c'était la pleine floraison.

« C'est comme si j'avais placé un guetteur. On ne peut être mieux renseigné », avait dit Shin.ichi dans un rire étouffé. Son rire sonnait clair.

« Nous aussi, il nous surveillera ? demanda Chieko.

— Il s'occupe des entrées, non ? et il laisse passer tout le monde. » À nouveau, Shin.ichi eut un rire léger. « Cependant, si ça t'est désagréable, entrons séparément et retrouvons-nous devant les cerisiers. Même seul, on ne se lasse pas de regarder ces fleurs.

— Alors, nous pouvons aussi bien aller chacun de son côté, non ?

— Oui, mais s'il y a un orage cette nuit et que toutes les fleurs tombent. Moi, ça m'est égal...

— Les pétales dispersés ont aussi leur beauté.

— Des fleurs battues par la pluie, tombées et souillées, c'est ça la beauté dont tu parles ?

— Tu es odieux.

— Lequel des deux ? »

Chieko choisit un kimono discret et quitta la maison.

Le sanctuaire de Heian est célèbre pour sa « fête historique »[1] ;

1. Voir *jidai-matsuri* dans le Glossaire.

mais, s'il fut dédié à l'empereur Kanmu qui, il y a plus de mille ans, avait fixé son siège en ce lieu qu'aujourd'hui encore on nomme « Kyô », la « capitale », il ne fut édifié qu'en 28 de l'ère Meiji, en 1895, et les bâtiments n'en sont donc pas si anciens. L'entrée et le sanctuaire extérieur, toutefois, furent construits sur le modèle de la porte de l'Ôten-mon et du palais Daigokuden qui se dressaient au cœur de la capitale à l'époque de Heian. En l'an 13 de l'ère Shôwa*, on assigna aussi au sanctuaire le culte de l'empereur Kômei, dernier à régner avant que le siège impérial ne fût transféré à Tôkyô. Les mariages de rite shintô y sont encore nombreux.

Les bouquets pourpres de cerisiers pleureurs qui envahissent le jardin sont ce qu'il y a de plus beau. « Vraiment, répète-t-on maintenant, rien ne saurait mieux symboliser le printemps à Kyôto que ces fleurs. »

Dès que Chieko eut franchi la porte du jardin, la couleur des fleurs de cerisiers pleureurs envahit tout son être : « Oh ! cette année j'ai retrouvé le printemps de Kyôto », et, immobile, elle contempla.

Mais où Shin.ichi pouvait-il bien l'attendre ? N'était-il pas encore arrivé ?

Elle décida de regarder les fleurs après l'avoir trouvé. Entre les arbres en fleur, elle descendit la pente.

Au milieu de la pelouse en contrebas, Shin.ichi était allongé sur le dos. Les mains jointes sur la nuque, les yeux clos.

Shin.ichi allongé ! C'était bien la dernière chose à laquelle Chieko s'attendait. Incroyable. S'allonger pour attendre une jeune fille. Elle ressentait moins une certaine humiliation, était moins sensible à la mauvaise manière, qu'elle n'était choquée par la position de Shin. ichi. Dans sa vie, elle n'avait pas l'habitude de voir pareille chose.

Chez Shin.ichi, n'était-ce probablement rien de plus qu'une attitude familière ? Sur les pelouses de la faculté, allongé sur le dos ou appuyé sur un coude, Shin.ichi se lançait fréquemment à corps perdu dans des discussions avec ses camarades.

Près de lui, d'ailleurs, quatre ou cinq petites vieilles avaient déballé leur pique-nique et bavardaient avec insouciance. Ayant sans doute ressenti pour ces vieilles comme de l'affection, il s'était assis près d'elles et s'était endormi.

Ces pensées donnèrent envie de sourire à Chieko, mais au con-

traire son visage s'empourpra. Sans l'appeler, elle demeura là, debout. Jamais elle n'avait vu le visage d'un homme dans son sommeil, et elle le sentait de plus en plus loin d'elle.

Shin.ichi avait un uniforme d'étudiant impeccable, ses cheveux étaient coiffés avec soin. Les cils, longs, faisaient penser à un jeune garçon. Mais Chieko ne regardait pas.

« Chieko ! » cria Shin.ichi, se levant d'un bond. D'un trait, la colère s'empara de Chieko.

« C'est ainsi que tu dors. Tu exagères. Devant tous les gens qui te voient en passant.

— Mais je ne dormais pas ! Je t'ai vue quand tu es arrivée.

— Tu es odieux.

— Et si je ne t'avais pas appelée, qu'est-ce que tu allais faire ?

— Tu as fait semblant de dormir quand tu m'as vue ?

— Comme cette jeune fille doit être heureuse ! pensai-je, et cela me rendit un peu triste. En plus, j'avais mal à la tête.

— Moi heureuse ?

— ...

— Tu as encore mal à la tête ?

— Non, maintenant c'est passé.

— Tu es pâle, qu'est-ce que tu as ?

— Maintenant, ça va.

— Ton visage est comme la lame d'une belle épée. »

Shin.ichi avait déjà entendu cette expression à propos de son visage. Mais c'était la première fois qu'il l'entendait de la bouche de Chieko.

Chaque fois qu'on le lui disait, il sentait comme un feu violent naître en lui.

« La lame d'une belle épée, on ne s'en sert pas pour tuer. Et ici, nous sommes sous les fleurs... », dit-il en souriant.

Chieko gravit la petite pente à pas menus, pour retrouver l'entrée de la galerie couverte. Quittant la pelouse, Shin.ichi la suivit.

« Je veux voir toutes les fleurs », dit-elle.

À l'entrée ouest de la galerie couverte, les fleurs pourpres des cerisiers pleureurs plongent soudain le visiteur au cœur du prin-

temps. Là, c'est vraiment le printemps. Jusqu'à leur fine extrémité, affleurant le sol, les branches croulent de fleurs doubles épanouies. Les arbres alors semblent s'effacer derrière leur propre luxuriance et les branches portent leurs fleurs comme autant de présentoirs foisonnants.

« Par ici, il y a les fleurs que je préfère », dit Chieko, et elle entraîna Shin.ichi vers l'endroit où la galerie couverte tourne vers l'extérieur. Il y avait là un cerisier particulièrement fourni. Shin.ichi s'approcha à son tour, et, le contemplant :

« Que c'est féminin, si on regarde bien..., observa-t-il. Les fines branches qui penchent, les fleurs... tout est à la fois luxuriant et d'une extrême délicatesse... »

Dans le pourpre des fleurs transparaissait un léger violet.

« Cette teinte, ce charme diffus, cette beauté pulpeuse : jamais cela ne m'a paru aussi empreint de féminité... », ajouta-t-il.

Ils s'éloignèrent en direction de l'étang. Là où l'allée se faisait plus étroite, avaient été placés de petits bancs recouverts de tissu rouge vif. Des invités d'une cérémonie de thé y étaient assis, buvant.

« Chieko ! Chieko ! » appela quelqu'un.

D'un pavillon de thé, sous le couvert des arbres, sortit Masako, vêtue d'un kimono de cérémonie à longues manches.

« Chieko, pourrais-tu m'aider un instant ? Oh ! que je suis fatiguée ! J'assiste le maître pour la cérémonie.

— Habillée ainsi, je ne peux entrer que dans le *mizuya**, répondit Chieko.

— Oh ! ça n'a pas d'importance, dans le *mizuya* si tu veux... C'est une cérémonie très simple...

— Mais il y a quelqu'un avec moi. »

S'apercevant de la présence de Shin.ichi, Masako chuchota à l'oreille de son amie :

« Ton fiancé ? »

Chieko dodelina de la tête :

« Un amoureux. »

À nouveau, Chieko hocha la tête légèrement.

Shin.ichi, se détournant, commençait à s'éloigner.

« Et si vous preniez part à la cérémonie tous les deux... ? Il n'y a presque personne. »

Chieko refusa l'invitation de Masako et rattrapa Shin.ichi

« C'est une amie avec qui je pratique l'art du thé. Elle est plutôt jolie, non ?

— Pas extraordinaire comme beauté.

— Fais attention ! Elle pourrait entendre... »

À Masako qui les regardait s'éloigner, immobile, Chieko adressa un signe des yeux.

Suivant un petit sentier, en contrebas du pavillon de thé, c'était l'étang. Près de la rive poussaient, enchevêtrées, des feuilles d'acore d'un vert tendre. À la surface de l'eau dérivaient des feuilles de nénuphars.

Autour de cet étang, il n'y avait pas de cerisiers.

Chieko et Shin.ichi le contournèrent, puis s'engagèrent dans la pénombre d'une allée ombragée. Montaient l'odeur des jeunes feuilles, l'odeur de la terre humide. L'étroite allée ombragée était courte. Plus grand que le précédent, un lac s'ouvrit dans la lumière. Éclatantes, les fleurs pourpres des cerisiers pleureurs de la rive se reflétaient dans l'eau. Des étrangers prenaient des photographies.

Parmi les arbres en retrait sur la rive, blancs et modestes, des *ashibi*[1] étaient eux aussi en fleur. Chieko songea à Nara*. Enfin, s'ils n'étaient pas de grande taille, des pins de belle allure se dressaient très nombreux. Sans les cerisiers, leur vert aurait sans doute davantage attiré le regard. Non, même ainsi, ce vert profond mêlé à l'eau de l'étang ne donnait que plus d'éclat au pourpre des fleurs de cerisiers.

La précédant, Shin.ichi traversa l'étang sur les pierres disposées en travers. On les appelle le « passage du gué ». Ce sont des pierres circulaires, comme si on avait scié les piliers du *torii** marquant l'entrée du sanctuaire. Par endroits, Chieko dut relever un peu le bas de son kimono.

Shin.ichi, se retournant, lui dit :

« J'aimerais te porter pour traverser.

— Essaie donc. Si tu réussis, félicitations ! »

En fait, même une vieille femme aurait pu passer.

Autour des pierres aussi flottaient des feuilles de nénuphars. Et,

1. Andromède du Japon ou Pieris, arbuste à petites fleurs, appelé également *asebi*.

quand ils approchèrent de la rive opposée, apparut la silhouette des pins nains se reflétant dans l'eau.

« Tu ne trouves pas que la disposition de ces pierres relève de l'art abstrait ? demanda Shin.ichi.

— N'est-ce pas vrai pour tout jardin japonais ? Mais je commence à en avoir assez qu'on parle sans cesse d'abstraction, même s'il ne s'agit que de la mousse des cryptomères dans le jardin du monastère du Daigoji* !

— Pourtant, c'est vraiment une œuvre abstraite. Au Daigoji, il y a une cérémonie pour la réouverture de la pagode à cinq étages ; on y va...

— Elle est comme celle du nouveau Kinkakuji* ?

— Toute nouvelle, resplendissante. Mais elle n'a pas brûlé. On l'a démontée, puis remontée telle qu'elle était autrefois. À l'époque de la floraison, cette cérémonie attirera un monde fou.

— Si c'est pour les cerisiers, ceux-ci me suffisent, je n'ai pas envie d'en voir d'autres. »

Ils achevèrent de traverser « le passage du gué », vers le fond de l'étang.

Sur la rive qu'ils venaient d'atteindre, se dressaient tout alentour des pins enchevêtrés ; ils arrivèrent au Hashidono, « le palais sur le pont ». C'était un « pont » qui, par sa forme, évoquait un « palais », comme le disait son appellation exacte : « le Pavillon de Sérénité ». Les deux côtés du pont forment de petites banquettes à dossier bas. On peut s'asseoir, se reposer. Le regard survole l'étang, pour se perdre en une contemplation du jardin dans sa plénitude. En vérité non, car le jardin n'existe pas sans l'étang.

Sur les banquettes, quelques personnes buvaient et mangeaient. Au milieu du pont, des enfants se poursuivaient.

« Shin.ichi, Shin.ichi ! Ici ! dit Chieko, s'asseyant la première, et elle lui désigna une place à sa droite.

— Je suis bien debout. Même à tes genoux.

— On dit ça... » et l'obligeant à s'asseoir, elle se leva. « Je vais acheter de la nourriture pour les carpes. »

De retour, elle en jeta dans l'étang. Les carpes affluèrent aussitôt et dans leur précipitation, quelques-unes soulevaient les autres hors

de l'eau. Un cercle de petites vagues s'élargit. Le reflet des pins et des cerisiers tressaillit.

« Tu veux en jeter ? » dit Chieko, lui tendant ce qui restait. Shin.ichi ne répondit pas. « Tu as encore mal à la tête ?

— Non. »

Ils restèrent ainsi un long moment, assis. Shin.ichi fixait la surface de l'eau, le visage serein.

« À quoi penses-tu ? entendit-il Chieko lui demander.

— Heu, à rien. Il y a des moments de bonheur où l'on ne pense à rien, tu ne crois pas ?

— Parce que c'est aujourd'hui une journée resplendissante de fleurs ?

— Non, parce que je suis avec une jeune fille heureuse. Le bonheur ne se reflète-t-il pas, comme la jeunesse ?

— Moi, heureuse ? » prononça sur le même ton que tout à l'heure Chieko. Et une ombre de mélancolie flotta soudain dans ses yeux. Elle s'était retournée : peut-être n'était-ce que le reflet de l'étang ?

Elle se leva.

« De l'autre côté du pont, il y a un cerisier que j'aime.

— On le voit d'ici aussi : n'est-ce pas celui-là ? »

Ses doubles fleurs pourpres étaient d'une extrême beauté. C'était un arbre célèbre. Les branches retombaient à la manière de celles du saule pleureur, puis se déployaient largement. Lorsqu'ils furent sous l'arbre, une brise imperceptible dispersa des pétales aux pieds de Chieko, sur ses épaules.

Déjà, à l'ombre de l'arbre, des fleurs gisaient, éparses, sur le sol. D'autres dérivaient à la surface de l'étang. Mais quelques-unes seulement, sept ou huit peut-être...

Bien que les branches pendantes fussent soutenues par des tuteurs en bambou, leur fine extrémité fleurie semblait effleurer l'eau de l'étang.

À travers cette multitude de fleurs pourpres, de l'autre côté de l'étang, et au-dessus des bouquets d'arbres de la rive est, se dessinait une hauteur couverte de jeunes arbustes.

« C'est la chaîne du Higashiyama*, non ? demanda Shin.ichi.

— C'est le mont du Daimonji*, lui répondit Chieko.

— Ah ! le mont du Daimonji ? Il me semblait bien haut ?

— Parce que tu le vois à travers les fleurs », dit Chieko qui se trouvait elle aussi parmi les fleurs.

Ils ne pouvaient se décider à partir.

Au pied des cerisiers était répandu du sable blanc. À droite s'élevait un splendide bouquet de pins qui semblait très grand dans ce jardin, puis c'était la sortie.

Lorsqu'ils eurent franchi la porte de l'Ôten-mon, Chieko lui dit :

« J'aimerais aller au Kiyomizu*.

— Au monastère de Kiyomizu ? répéta Shin.ichi, avec l'air désapprobateur d'une personne à qui on propose quelque chose de bien banal.

— Du Kiyomizu, j'aimerais voir le crépuscule sur Kyôto. J'aimerais voir le ciel au-dessus du Nishiyama*, quand le soleil se couche. »

Devant tant d'insistance, Shin.ichi céda.

« Bon, allons-y.

— On y va à pied, n'est-ce pas ? »

C'était assez loin. Évitant le trajet du tramway, ils firent un détour par la route de Nanzenji*, passèrent derrière Chion-in*, puis, longeant le fond du parc public de Maruyama*, ils aboutirent par une vieille ruelle en face de Kiyomizu. La brume des soirs de printemps s'était accumulée.

Même sur l'estrade du Kiyomizu qui donne sur la vallée, il ne restait, en tout et pour tout, que trois ou quatre étudiantes. On n'en distinguait déjà plus les visages.

C'était l'heure que préférait Chieko. Dans le grand temple, au fond de la nuit, brûlait la veilleuse. Elle passa sans s'arrêter. Du petit temple consacré à Amida*, elle continua jusqu'au pavillon du fond. Là aussi se trouvait une « estrade », construite à pic. Comme son toit en écorce de cyprès, elle était petite et légère. Cette estrade-ci donnait vers l'ouest. Elle donnait vers Kyôto, vers le Nishiyama.

Les lumières de la ville brillaient, alors que subsistait encore, légère, la lueur du jour.

Chieko s'approcha de la balustrade et son regard se perdit vers l'ouest. On aurait dit qu'elle avait oublié son compagnon. Shin.ichi s'approcha.

« Shin.ichi, je suis une enfant trouvée, prononça subitement Chieko.

— Une enfant trouvée ? »

Ces deux mots : « enfant trouvée », troublèrent Shin.ichi. Exprimaient-ils un état d'âme ?

« Enfant trouvée ? répéta à voix basse Shin.ichi. Toi aussi, il t'arrive de te croire une enfant trouvée... ? Moi aussi, au plus profond de moi. Peut-être tous les hommes le sont-ils... Naître, n'est-ce pas être abandonné de Dieu, précipité dans le monde ? »

Shin.ichi scruta le profil de Chieko. Effleurant son visage, les couleurs du soir le teintaient à peine ; peut-être n'était-ce que l'appréhension qui vous étreint à la tombée de la nuit, au printemps.

« Et au contraire ne devrait-on pas dire enfant de Dieu ? Enfant abandonné pour ensuite être sauvé... »

Chieko cependant, comme si elle n'entendait pas, regardait la ville, en bas, où brillaient les lumières. Shin.ichi, non plus, ne se retourna pas.

Devant cette tristesse dont il ne comprenait pas la cause, Shin.ichi esquissa un geste vers la main de Chieko. Elle se déroba.

« On ne touche pas une enfant trouvée !

— Tout enfant de Dieu est un enfant trouvé, dit Shin.ichi, rassurant.

— Ne va pas chercher des choses aussi compliquées. Je ne suis pas abandonnée de Dieu, je suis une enfant abandonnée, abandonnée par ses parents.

— ...

— Devant la claire-voie rouge du magasin, c'est là qu'on m'a abandonnée.

— Mais qu'est-ce que tu dis ?

— La vérité : cette histoire, j'avais besoin de la raconter. Je n'ai pu m'en empêcher.

— ...

— En regardant d'ici la ville étalée, noyée dans la brume du soir, je me demande si je suis bien née à Kyôto.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es curieuse...

— Mais pourquoi donc inventerais-je une telle histoire ?

— N'es-tu pas la fille unique, choyée d'un marchand en gros ? Les filles uniques ont parfois des obsessions...

— Bon, d'accord, je suis gâtée. D'ailleurs, maintenant ça m'est égal d'avoir été abandonnée.

— En as-tu une preuve quelconque ?

— Une preuve ? La fenêtre aux lattes rouges devant le magasin.

La "fenêtre", elle, le sait bien. » Sa voix se fit plus agréable. « C'était à peu près à l'époque où j'entrai au lycée ; ma mère m'appela et me dit que je n'étais pas née d'elle, qu'elle m'avait volée et s'était enfuie en voiture. Pourtant, mon père et ma mère se coupent parfois à propos du lieu où ils me trouvèrent. L'un dit que c'était dans le quartier de Gion*, un soir à l'époque où fleurissent les cerisiers ; l'autre que c'était au bord de la rivière Kamo*. Sans doute pensaient-ils que la fenêtre aux lattes rouges devant le magasin était trop triste, et ils inventèrent ces histoires.

— Et tu ne sais pas qui sont tes véritables parents ?

— Ceux qui sont maintenant mes parents m'entourent beaucoup et je n'ai guère envie de chercher. Peut-être les vrais gisent-ils parmi les morts inconnus près d'Adashino*. Ces pierres là-bas sont tellement vieilles... »

Du Nishiyama s'étendaient les teintes chaudes d'un crépuscule printanier qui avaient envahi, comme une brume orangée, la moitié du ciel au-dessus de Kyôto.

Shin.ichi ne parvenait pas à croire que Chieko fût une enfant trouvée, encore moins qu'elle eût été enlevée. Fille d'une vieille famille de marchands en gros de la ville, il lui aurait été facile de se renseigner auprès des voisins, mais à la vérité, Shin.ichi la soupçonnait de n'y avoir même pas songé. Ce qui le rendait perplexe, et ce qu'il aurait voulu savoir, c'était pourquoi Chieko lui avait fait cette révélation précisément ici, après l'avoir attiré jusqu'au Kiyomizu.

Était-ce à cause de cet aveu que sa voix gardait cette tranquille limpidité ? Cette voix était parcourue d'une force radieuse. Et elle ne semblait en rien être un appel à Shin.ichi.

Il était impossible que Chieko ne se doutât pas qu'il l'aimait. Était-ce justement pour cela qu'elle s'était confiée à lui ? Shin.ichi n'avait pas eu cette impression en l'écoutant. Au contraire, n'était-ce pas plutôt comme un refus anticipé de son amour que cette révélation avait résonné en lui ? « Une enfant trouvée », et si c'était une histoire inventée ?...

Au Heian Jingû, Shin.ichi lui avait affirmé à trois reprises qu'elle semblait « heureuse », espérant qu'elle lui répondrait par la négative. Il demanda :

« Après avoir appris que tu étais une enfant trouvée, t'es-tu sentie vraiment perdue ? As-tu eu de la peine ?

— Non, pas du tout, je ne me suis sentie ni perdue ni triste.

— ...

— Quand je demandai d'entrer à l'Université, mon père se récria : "L'Université pour notre fille, celle qui héritera de nos biens, ça n'a aucun intérêt. Regarde plutôt comment se traitent les affaires..." Alors, peut-être à ce moment-là l'ai-je été, un peu...

— C'était il y a deux ans, non ?

— Il y a deux ans.

— Tu obéis toujours sans mot dire à tes parents ?

— Oui, absolument toujours.

— Même s'il s'agissait de quelque chose comme le mariage ?

— Pour le moment, oui, répondit Chieko sans hésiter.

— Et tes idées ? Tu n'as aucune initiative, alors ?

— Je n'en ai que trop, ça finit même par être gênant.

— Et tu les étouffes en toi, pensant ainsi les tuer ?

— Non, je ne les tue pas.

— Décidément, tu ne parles que par énigmes », dit Shin.ichi, esquissant un léger sourire ; mais sa voix se cassa. Se penchant davantage sur la balustrade, il épia le visage de Chieko. « J'ai envie de voir le visage de la mystérieuse enfant trouvée.

— Il fait déjà trop sombre », dit Chieko. Pour la première fois, elle se tourna vers lui. Ses yeux brillaient.

« J'ai peur », dit-elle, levant les yeux vers le toit du grand temple. L'épaisse corniche de cyprès, masse perdue dans la profondeur des ténèbres, fondait sur eux.

LE MONASTÈRE ET LA CLAIRE-VOIE

Trois ou quatre jours plus tôt, Sata Takichirô, le père de Chieko, avait trouvé refuge dans un monastère de religieuses, caché au fond des collines de Saga*.

Pouvait-on encore le qualifier de « monastère » ? Il n'y avait plus que la gardienne de l'ermitage et elle avait passé les soixante-cinq ans. Comme tout dans l'ancienne Capitale, il avait eu son histoire,

mais sa porte se dissimulait au fond d'un bois de bambous et, presque ignoré des touristes, l'endroit était désert. Tout au plus, un pavillon à l'écart servait-il à la cérémonie du thé. D'ailleurs, il n'avait aucune renommée. Parfois, la gardienne quittait l'ermitage pour aller enseigner l'art des fleurs.

Dans ce monastère, Takichirô avait loué une pièce, et, à ce point de son existence, qui sait s'il ne ressemblait pas au lieu où il trouvait refuge... ?

Enfin, ces considérations mises à part, la maison Sata, commerce en gros de tissus destinés aux *kimonos* qui font la célébrité de Kyôto, se trouvait dans le quartier de Nakagyô, au centre. Comme les magasins voisins devenus généralement des sociétés anonymes, celui des Sata pouvait lui aussi être considéré comme une société. Takichirô en était évidemment le président, mais le premier commis (de nos jours, on dirait plutôt le « gérant » ou l'« administrateur ») était chargé des transactions. Survivaient, néanmoins, la plupart des usages des « boutiques » à l'ancienne mode.

Depuis son jeune âge, Takichirô se comportait en homme hors du commun. Au demeurant, il était misanthrope. Il n'eut jamais l'ambition d'exposer les étoffes tissées et teintes à partir de ses maquettes. D'ailleurs, il aurait eu beau les exposer, trop originales pour l'époque, ses créations eussent été difficiles à vendre.

Son père, Takichibei, avait pris son parti de ne rien dire et le regardait faire. Il y avait, dans la maison, légion de dessinateurs et, au-dehors, d'artistes pour dessiner des étoffes au goût du jour. Simplement lorsqu'il comprit que Takichirô, qui n'avait pas la force du génie, piétinait et recourait à la drogue pour concevoir ses inquiétantes esquisses de tissus Yûzen*, il l'envoya aussitôt à l'hôpital.

Quand Takichirô eut succédé à son père, la médiocrité gagna aussi ses esquisses. Et il s'en lamentait. Se retirer dans le monastère de Saga répondait pour lui au désir de retrouver quelque inspiration.

Après la guerre, les motifs des *kimonos*, comme tant de choses, changèrent du tout au tout. Autrefois extravagants, les motifs faits sous l'empire de la drogue ne passeraient-ils pas, aujourd'hui, pour des abstractions d'une grande nouveauté ? Mais Takichirô approchait, alors, de la soixantaine...

« Et si je me lançais dans le classique... », se murmurait-il parfois. Lui flottait alors devant les yeux tout ce qui passait jadis pour être le plus accompli : les dessins, les teintes des fins tissus anciens, des

vêtements d'un autre temps, il les avait tous en tête. Et, bien sûr, parcourant les campagnes et les plus beaux jardins de Kyôto, il faisait des esquisses pour des kimonos.

Sa fille, Chieko, arriva vers midi.

« Papa, du *tôfu** chaud de chez Morika, ça te ferait plaisir ? J'en ai acheté avant de venir.

— Oui, merci... mais plus encore que le *tôfu*, tu sais, c'est ta venue qui me fait plaisir. Resteras-tu jusqu'à ce soir ? Ta présence m'apporte un peu de calme. Peut-être pourrai-je faire de bons dessins... »

Le patron d'un magasin de tissus en gros n'a nul besoin de dessiner des projets ; au contraire, le commerce risque d'en pâtir.

Pourtant, même au magasin, Takichirô avait placé son bureau près d'une fenêtre, au fond d'une pièce qui ouvrait sur le jardin intérieur où avait été placée la lanterne chrétienne, et y demeurait assis, parfois des demi-journées. Derrière le bureau, dans deux antiques commodes de paulownia, étaient enfouis des tissus anciens de Chine et du Japon. La bibliothèque, à côté des commodes, ne contenait que des reproductions de tissus du monde entier.

À l'arrière de la maison, au premier étage d'une réserve, étaient conservés dans leur confection première des costumes de *nô**, des *uchikake**. Les indiennes venues des « pays du Sud » n'y manquaient pas.

Certaines pièces avaient été rassemblées par le père et le grand-père de Takichirô, et si par hasard, pour une exposition de vêtements anciens, on lui demandait de les prêter, il refusait sèchement : « Par respect pour la volonté de mes aïeux, ces vêtements ne franchiront pas le seuil de la maison. » Le refus était catégorique.

C'est une vieille maison de Kyôto, et pour aller aux cabinets, on suit une étroite galerie qui passe à côté du bureau de Takichirô. Quand quelqu'un l'emprunte, ce dernier demeure silencieux et fronce les sourcils. Mais qu'un bruit parvienne du magasin, et d'une voix irritée il lance :

« Vous ne pourriez pas faire plus de bruit, non ? »

Le premier commis vient et s'incline, les mains contre le sol :

« C'est un client d'Ôsaka.

— Je n'ai rien à lui vendre. Les grossistes, il y en a partout.

— Mais, c'est un vieux client...

— Les tissus, on les achète en les regardant. Qu'a-t-il besoin de parler, il n'a pas d'yeux ? S'il connaît son métier, il verra du premier coup d'œil. Il est vrai que la médiocrité ne manque pas chez nous.

— Bien, bien. »

Sous les coussins sur lesquels on s'asseyait, Takichirô avait étendu, partant du bureau, un tapis de haute origine, apporté de l'étranger. Tout autour de lui, de précieuses indiennes avaient été disposées sur les murs en guise de tentures. L'idée était de Chieko. Elles servaient d'ailleurs aussi à amortir quelque peu le bruit du magasin. De temps à autre, Chieko les changeait. Chaque fois, son père, touché par sa douceur, lui parlait de l'étoffe qu'elle avait choisie : venait-elle de Java, de Perse ? De quelle époque était-elle ? Quel était son dessin ? Parfois, Chieko ne comprenait pas ces explications détaillées.

« C'est dommage d'en faire un sac, c'est trop grand pour tailler des carrés pour la cérémonie du thé, et qui sait combien il en faudrait pour faire une ceinture de kimono..., dit un jour Chieko, laissant errer ses yeux sur les tentures.

— Va me chercher les ciseaux... », dit alors son père.

Il les prit et, de sa main adroite, il coupa une des indiennes.

« Ça te suffira, je pense ? »

Stupéfaite, Chieko sentit les larmes lui monter aux yeux.

« Mais..., papa ?

— Allons, allons ! Si tu en faisais une ceinture, peut-être me viendrait-il de nouvelles idées ! »

C'est ce qu'elle fit ; et quand elle rendit visite à son père au monastère de Saga, Chieko mit cette ceinture en indienne.

Si les yeux de Takichirô remarquèrent spontanément ce que portait sa fille, il ne s'y attarda pas. Pour une indienne, les motifs étaient amples et généreux, avec des couleurs fortement contrastées ; en faire une ceinture pour une jeune fille en plein épanouissement, voilà qui ne manquait pas d'audace..., songeait-il.

Chieko posa à côté de son père une boîte de laque en forme de demi-lune qui contenait le repas.

« Avant de commencer, attends un instant. Je vais préparer le *tôfu**.

— ... »

Dans son mouvement pour se relever, Chieko aperçut derrière elle le bois de bambous qui s'étendait à la porte du monastère.

« Pour les bambous, c'est l'automne... », dit son père. Puis il ajouta : « Pour le mur de terre aussi, il s'effrite par endroits, penche à d'autres, de tous côtés il part en morceaux. Comme moi. »

Habituée à de tels propos de la part de son père, Chieko ne tenta même pas de l'apaiser et se contenta de répéter ses premiers mots : « Pour les bambous, l'automne...

— Et les cerisiers le long de la route, en venant ? demanda-t-il alors, absent.

— Les fleurs étaient tombées, certaines dérivaient à la surface de l'étang. Perdus dans le feuillage encore tendre de la montagne, il reste un ou deux cerisiers ; à les voir à quelque distance, au passage... au fond... c'est vraiment beau.

— Hum, je sais... »

Chieko entra dans la pièce du fond. Le bruit des poireaux qu'elle hachait, de la bonite séchée qu'elle râpait, parvint aux oreilles de Takichirô. Chieko revint avec le *tôfu* qu'elle avait préparé dans un bol de Tarugen [1]. — De la maison, on avait apporté ce genre d'ustensiles de cuisine.

Pleine de prévenance, elle servit son père.

« Si tu en prenais un peu ? » lui dit-il ; et, tandis qu'elle répondait : « Oui, volontiers... » il regarda les épaules de sa fille, la naissance de la poitrine.

« Sobre, non ? Tu mets toujours des étoffes dont j'ai fait le dessin. Je crois bien que tu es la seule. Personne ne les achète...

— Mais je les mets parce que je les aime.

— C'est vraiment sobre...

— Sobre, peut-être...

— Pour les jeunes filles, la sobriété c'est ce qu'il faut, trancha-t-il, soudain sévère.

— Ceux qui regardent avec attention m'en font compliment... »

Son père ne répondit rien.

Maintenant, Takichirô ne faisait des esquisses que pour le plaisir, ou comme un simple passe-temps. Dans ce magasin qui s'adressait à une large clientèle, à quoi pouvaient servir de tels projets ? Le premier commis n'en faisait imprimer que deux ou trois exemplaires, et encore, par égard pour le patron. Sa fille, Chieko, en prenait un pour elle. L'étoffe en était toujours choisie avec soin.

1. Spécialiste d'ustensiles traditionnels de Kyôto.

« Tu n'es pas forcée de mettre les tissus que j'ai dessinés, tu sais, dit Takichirô. Pas plus que de prendre les tissus que nous vendons au magasin. Ne crois pas que ce soit une obligation.

— Une obligation ? répliqua Chieko, surprise. Une obligation ! C'est bien la dernière chose à laquelle je penserais.

— Quand tu t'habilleras d'une manière plus gaie, je me dirai que tu as un amoureux ! » dit le père, le visage impassible, dont seule la voix riait.

Tandis qu'elle servait le *tôfu*, les yeux de Chieko rencontrèrent le grand bureau de son père : rien n'indiquait qu'il travaillait à ses esquisses de *kyôzome**.

Sur un coin du bureau, seuls deux volumes de reproductions (mieux vaudrait dire des manuels de calligraphie), des rouleaux appelés « Fragments du mont Kôya* » et une écritoire avec des dessins sur laque d'Edo.

En allant dans ce monastère, son père avait-il essayé d'oublier le magasin, les affaires ? se demandait Chieko.

« J'apprends à soixante ans..., dit-il, comme gêné. Tu sais, la fluidité du trait dans les caractères qu'on traçait à l'époque des Fujiwara* n'est pas sans utilité pour les esquisses. Tu ne crois pas ?

— ...

— L'ennuyeux, c'est que la main tremble.

— Et si tu écrivais grand ?

— Mais j'écris grand...

— Et ce vieux chapelet sur l'écritoire ?

— Ça ? La gardienne a été trop bonne et me l'a donné.

— Tu t'en sers pour prier ?

— Pour parler comme aujourd'hui, c'est un "porte-bonheur". Parfois, j'ai bien envie, le saisissant entre les dents, d'en broyer les grains...

— Oh ! c'est dégoûtant ! Des grains maculés par la sueur des doigts qui les ont maniés durant tant d'années !

— Pourquoi ? Ces traces de sueur, c'est la foi de deux ou trois générations de religieuses, non ? »

Sentant qu'elle réveillait la tristesse de son père, Chieko baissa la tête, silencieuse. Elle emporta à la cuisine ce qui restait du repas.

« Et la gardienne ? demanda-t-elle en revenant dans la pièce.

— Elle va bientôt rentrer. Toi, que fais-tu ?

— Je vais marcher un peu dans les collines de Saga, et je rentrerai. En ce moment, il y a un monde fou à Arashiyama*, et puis j'aime bien les quartiers de Nonomiya*, d'Adashino*, la route du monastère Nison.in*.

— À ton âge, si tu aimes des endroits pareils, c'est inquiétant. Pourvu que tu ne deviennes pas comme moi !...

— Une femme peut-elle ressembler à un homme ? »

Le père, debout sur la galerie couverte, accompagnait Chieko du regard.

La vieille religieuse ne tarda pas à rentrer. Aussitôt, elle se mit à nettoyer le jardin.

Takichirô s'assit à son bureau, la tête pleine de ces dessins de fleurs du printemps, de fougères, qu'ont laissés Sôtatsu* et Kôrin*. Il pensa à Chieko qui venait à peine de partir.

Dès qu'elle eut atteint la route du village, le bois de bambous se referma sur le monastère où son père s'enfermait.

Chieko, qui pensait aller prier au monastère de Nenbutsuji*, dans le quartier d'Adashino, monta par le vieil escalier de pierre jusqu'à l'endroit où, sur une proéminence, à gauche, se dressent deux Bouddhas en pierre. Mais, du sommet, des voix criardes lui parvinrent, et elle s'arrêta.

Amassées, par centaines, innombrables, des stèles se désagrégeaient ; c'étaient celles qu'on appelle les « Bouddhas inconnus ». Ces derniers temps, on y avait organisé des séances de photographie pour amateurs, faisant poser, au milieu de l'enchevêtrement des tombes, des femmes vêtues de manière singulière et fort légère. Encore une idée à la mode, sans doute...

Des statues de Bouddhas, Chieko redescendit l'escalier de pierre. Les paroles de son père lui revinrent en mémoire.

Qu'elle veuille éviter Arashiyama au printemps et ses touristes, soit, mais les quartiers de Nonomiya ou d'Adashino, non, ça n'avait rien d'une jeune fille. Moins encore que de s'habiller avec des vêtements sobres dessinés par son père...

« Dans ce monastère, mon père ne fait absolument rien », pensa-t-elle, et une tristesse diffuse envahit son cœur. Que pouvait-il bien

lui passer par l'esprit pour qu'il ait parfois envie de saisir entre les dents les grains de ce chapelet usé ?...

Chieko savait qu'au magasin, parfois, son père refrénait cette violence qui l'aurait poussé à saisir et écraser entre ses dents les grains d'un chapelet.

« Qu'il morde plutôt les doigts de mes mains... », murmura-t-elle, secouant la tête. Puis elle essaya de se rappeler le jour où, seule avec sa mère, elles avaient fait sonner la cloche de Nenbutsuji.

Le clocher était de construction récente. Bien que frappant de toutes ses forces, sa mère qui était petite ne parvenait pas à obtenir un beau son. « Mais, maman, il faut un certain savoir-faire ! », et, pesant de sa paume sur la main de sa mère, elles cognèrent ensemble sur la cloche. Le son était beau.

« C'est pourtant vrai. Combien de temps va-t-elle résonner ? demanda la mère, heureuse.

— Ça, évidemment, ça n'a rien à voir avec les sons qu'en tirent les moines », avait répondu Chieko en riant.

Perdue dans ses souvenirs, Chieko avait parcouru une petite route qui mène vers Nonomiya*. De cette petite route, on a écrit, il n'y a pas si longtemps, « qu'elle menait aux tréfonds d'une forêt de bambous », mais aujourd'hui la pénombre l'a cédé à la lumière. De la porte du temple venaient les cris des marchands. Le petit sanctuaire, lui, n'avait pas changé. Le *Genji monogatari**, d'ailleurs, en parle : c'est là, dit-on, que la prêtresse (la princesse de la maison impériale), qui était destinée à servir au sanctuaire d'Ise*, procédait à la purification de son corps et y demeurait, recluse, trois années durant. On connaît son *torii** de « bois noir » qui a gardé son écorce, et ses haies basses aux branchages entremêlés.

Que l'on quitte Nonomiya, que l'on suive un chemin de campagne, le paysage se déploie, apparaît la montagne d'Arashiyama.

Peu avant le pont de Togetsu*, sur le quai bordé de pins, Chieko prit un autobus.

« Si je rentre, que dire de papa ?... Maman le sait, et pourtant... »

Les maisons de marchands de Nakagyô furent détruites en grande partie par des incendies, juste avant l'avènement de Meiji*. Le magasin de Takichirô n'y avait pas échappé.

Même si subsistent de vieux magasins dans le style de la « capita-

le », avec leurs claires-voies brun ocre et, au premier étage, leurs fenêtres au treillis serré, ils n'ont pas en réalité une centaine d'années. — On dit, il est vrai, que la réserve en dur qui est au fond de la maison de Takichirô ne succomba pas aux flammes.

Si son magasin n'avait pour ainsi dire pas été refait au goût du jour, cela tenait sans doute au caractère de son propriétaire — mais n'était-ce pas plutôt à cause de son peu de succès en affaires ?...

Chieko arriva chez elle et fit glisser la porte à claire-voie : le regard plongeait jusqu'au fond de la maison.

La mère, Shige, assise au bureau de son père, fumait. Le menton appuyé sur la main gauche, courbant le dos, on aurait dit qu'elle lisait ou écrivait, mais sur le bureau il n'y avait rien.

« Me voilà, dit Chieko, s'avançant vers elle.

— Ah ! tu es rentrée. Fatiguée ? » répondit-elle, comme soudain revenue à elle. Puis : « Et ton père, comment va-t-il ?

— Oui, ça va... »

Tandis qu'elle réfléchissait à sa réponse l'espace d'un instant, Chieko ajouta : « Je lui ai apporté du *tôfu* chaud.

— De chez Morika ? Ton père a dû être content. Tu l'as fait cuire ? »

Chieko acquiesça.

« Comment était Arashiyama ? demanda la mère.

— Un monde fou...

— Tu t'es fait raccompagner par ton père ?

— Non, la gardienne était absente... »

Puis, elle ajouta : « Il semblait en train de faire des exercices de calligraphie.

— La calligraphie ? dit la mère qui ne parut pas surprise. L'esprit y trouve le calme... J'en ai l'expérience... »

À la dérobée, Chieko regarda le beau visage au teint blanc de sa mère. Mais elle n'y discerna nulle expression qu'elle pût interpréter.

« Chieko, appela doucement la mère. Tu sais, tu n'es pas forcée de prendre la succession du magasin...

— ...

— Si tu veux te marier, tu le peux.

— ...

— Tu m'entends ?

— Mais qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— En une phrase, c'est difficile... mais j'ai plus de cinquante ans, si je dis ça, c'est que j'y ai réfléchi...

— Et si plutôt tu abandonnais ce travail ? » dit Chieko. Ces mots à peine prononcés, des larmes apparurent dans ses yeux.

La mère se mit à sourire faiblement.

« Tu as beau jeu de me répondre à côté... Chieko, tu penses vraiment que nous devrions abandonner le magasin ? »

Le ton de sa voix n'avait pas monté, mais elle s'était raidie. — Quand Chieko avait cru la voir sourire faiblement, ne s'était-elle pas trompée ?

« Oui, je le pense vraiment. » Et la douleur, d'un trait, lui traversa la poitrine.

« Je ne suis pas fâchée. N'aie pas ce visage. Mais qu'est-ce qui est le plus triste : dire de pareilles choses quand on est jeune, ou se les entendre dire quand on est vieux ? Tu le sais bien, non... ?

— Pardonne-moi, maman.

— Que je te pardonne ou non... »

Et vraiment, cette fois, sa mère sourit, ajoutant : « Evidemment, c'est en contradiction avec ce que je t'ai dit il y a un instant...

— Et moi donc, je suis si distraite, je ne sais même plus ce que je dis.

— Les gens — les femmes comme les autres, bien sûr — ne devraient jamais revenir sur ce qu'ils ont dit.

— Maman ?

— À ton père aussi tu as dit ça, à Saga ?

— Non... à lui, rien.

— Essaie de le lui dire. Essaie... Sans doute, comme c'est un homme, se fâchera-t-il, mais au fond de lui-même il sera content. » Elle appuya à nouveau son menton sur sa main et poursuivit : « Assise là, au bureau de ton père, je pensais à lui.

— Maman, tu sais tout déjà...

— Quoi donc... ? »

La mère et la fille demeurèrent silencieuses quelques instants. Chieko ne tenait plus en place :

« Est-ce que je vais voir à Nishiki s'il y a quelque chose pour le dîner ?

— Merci. Tu es gentille. »

Chieko se leva et, allant du côté du magasin, passa dans la pièce construite à même le sol. Autrefois, cette pièce s'étendait jusqu'au

fond, longue et étroite. Contre le mur opposé à la boutique, il y avait, côte à côte, les fourneaux noirs (les « fours ») et un endroit pour préparer la cuisine.

Aujourd'hui, évidemment, on n'utilisait plus les fourneaux. Un peu plus loin, on avait installé un réchaud à gaz et recouvert le sol d'un plancher. Comme jadis, le sol était en mortier et, l'air passant en permanence, il était pénible d'y rester en ces hivers de Kyôto où le froid est impitoyable.

Mais les fourneaux étaient intacts. Sans doute était-ce (comme d'ailleurs dans beaucoup de maisons) à cause de la vénération toujours vivace portée à Kôjin*, la divinité tutélaire du feu qui habite le four. Derrière les fourneaux, il y avait la tablette contre l'incendie. Puis étaient alignées les figurines de Hotei*.

Les statuettes sont au nombre de sept au plus, et chaque année, au premier « jour du cheval », on se rend en pèlerinage à Fushimi*, au sanctuaire d'Inari*, pour en rapporter une. S'il y a un décès dans la famille, il faut recommencer, depuis le début.

Au magasin de Chieko, les dieux du foyer[1] étaient tous là. Il n'y avait que le père, la mère et la fille, et pendant ces sept, ou même dix dernières années, la mort n'avait pas frappé.

À côté des dieux du foyer alignés, il y avait un vase à fleurs en porcelaine blanche, et, tous les deux ou trois jours, la mère en changeait l'eau, époussetait avec soin l'étagère.

À peine Chieko, un sac à provisions au bras, avait-elle franchi la porte du magasin, qu'elle vit un jeune homme faire glisser la claire-voie du magasin.

« Tiens, le garçon de la banque ! »

Lui, il ne devait pas l'avoir aperçue.

C'était le jeune employé de la banque qui venait à l'ordinaire. « Sans doute, rien de grave », se dit-elle.

Mais ses jambes refusaient d'avancer. Elle s'approcha de la claire-voie qui protégeait le devant de la boutique, y laissant courir ses doigts un à un.

1. Il s'agit de statuettes appelées *Kudo no kami*, que l'on se procure chaque année tant que la mort ne frappe pas le foyer.

La claire-voie du magasin s'acheva : elle se retourna vers le magasin, regarda.

Au premier étage, devant la fenêtre au treillis serré, ses yeux rencontrèrent la vieille enseigne. Au-dessus était fixé un petit toit. C'était en quelque sorte le signe de la continuité de la maison. C'était aussi une espèce d'ornement.

Dans la paisible lumière du soleil de printemps déclinant, les caractères dorés de l'enseigne usée prenaient un éclat mat. Au fond, elle leur donnait un air de désolation. Au-dessus de la porte, l'épais coton de l'enseigne en étoffe s'effilochait.

« Même les cerisiers rouges à branches pendantes dans le sanctuaire de Heian peuvent, au gré de notre état d'âme, nous paraître désolés », pensa Chieko, et elle hâta le pas.

Au marché de Nishiki, comme toujours, les gens s'attroupaient.

Sur le retour, peu avant le magasin de son père, elle vit une jeune paysanne de Shirakawa. Chieko l'appela :

« Passez donc à la maison, s'il vous plaît.

— Oui, volontiers. Ainsi vous êtes de retour, mademoiselle, ça se trouve bien, répondit-elle. Où étiez-vous donc allée ?

— Jusqu'à Nishiki.

— Vous êtes courageuse !

— Donnez-moi des fleurs pour les dieux du foyer...

— Oui, bien sûr. Regardez celles qui vous plaisent. »

Ces « fleurs », en fait des feuilles de *sakaki**, n'étaient d'ailleurs que de jeune pousses.

Le premier et le quinzième jour du mois, la jeune paysanne venait en vendre. Elle répéta :

« Je suis bien contente de vous voir aujourd'hui, mademoiselle. »

A choisir ces branches au feuillage tendre, Chieko aussi se sentait le cœur plein d'allégresse.

Serrant les *sakaki* dans une main, elle entra dans la maison : « Maman, je suis là. » Sa voix sonnait claire.

Chieko entrouvrit la claire-voie et regarda dans la rue. Comme la jeune paysanne de Shirakawa était toujours là, elle l'appela :

« Venez vous reposer un instant. Je vous fais du thé ?

— Oui, avec plaisir. Vous êtes bien gentille... », acquiesça la jeune fille d'un signe de la tête. Et, tenant à hauteur de son visage quelques

fleurs sauvages, elle parcourut la pièce faite à même le sol. « Ce ne sont rien que des fleurs sauvages, sans raffinement...

— Merci. Vous vous êtes souvenue que je les aime... »

Et Chieko contempla ces fleurs des champs.

Près de la porte d'entrée, un peu avant les fours, il y a un vieux puits, avec son couvercle de bambous tressés. Chieko posa les fleurs et les *sakaki* sur ce couvercle.

« Je vais chercher les ciseaux... Ah ! mais c'est vrai, il faut aussi laver les feuilles de *sakaki* !

— Les ciseaux sont ici, dit la jeune paysanne, les faisant claquer. Votre four est toujours propre, et pour nous aussi qui vendons les fleurs, c'est bien agréable.

— Maman est très pointilleuse...

— Et vous, non ?

— ...

— Aujourd'hui, il y a tellement de maisons mal entretenues ! La poussière s'accumule sur les puits, les vases, les fours... Et nous qui vendons des fleurs, ça nous fait mal au cœur. Mais aller chez vous, au contraire, c'est un plaisir.

— ... »

Le plus important : le commerce qui déclinait de mois en mois, Chieko ne pouvait le dire à la paysanne de Shirakawa.

Sa mère était toujours assise au bureau de son père.

Chieko l'appela dans la cuisine pour lui montrer ce qu'elle avait acheté au marché.

Devant ces provisions qu'elle sortait et alignait là, la mère remarqua combien cette enfant était devenue parcimonieuse. Le père était parti au monastère de Saga*, sans doute était-ce aussi à cause de cette absence.

« Ah, je vais m'y mettre moi aussi », dit-elle debout dans la cuisine. Puis elle demanda : « C'était la marchande de fleurs, comme à l'ordinaire ?

— Oui. »

Chieko entendit sa mère lui demander :

« Au monastère de Saga, ton père avait-il les livres de peinture que tu lui as donnés ?

— Non... Je n'ai pas fait attention...

— Pourtant, il n'a emporté que ça. »

Il s'agissait de recueils reproduisant des peintures de Paul Klee,

Matisse, Chagall, et d'autres, plus modernes, abstraits. Elle les avait achetés pour son père, espérant, qui sait ! qu'ils éveilleraient en lui une sensibilité nouvelle.

« Dans une maison comme la nôtre, ton père pourrait bien se passer de faire des dessins pour les étoffes. Il suffirait de regarder ce qu'on fait ailleurs et de vendre. Mais il est vrai qu'avec ton père..., dit la mère. Et toi, Chieko, reprit-elle, qui ne porte que les kimonos dessinés par ton père, tu es vraiment gentille. Moi aussi, je dois t'en remercier.

— M'en remercier ? Ça alors ! C'est parce que je les aime que je les porte.

— Qui sait, peut-être ton père, en voyant les kimonos et les ceintures de sa fille, est-il un peu triste ?

— ... Bien sûr, ils semblent un peu sobres, mais ils ont quelque chose d'unique. Et on m'en a même fait compliment. »

Chieko se souvint d'avoir, le jour même, dit à son père une chose pareille.

« Il est vrai que, au fond, la sobriété sied aux jeunes filles jolies », dit la mère. Elle souleva le couvercle de la casserole, et tâtant du bout des baguettes ce qui était en train de cuire : « Pourquoi ton père ne sait-il plus dessiner des choses modernes, voyantes ?

— ...

— Il fut un temps où il faisait des choses d'un voyant ! d'un bizarre ! »

Chieko acquiesça de la tête :

« Mais toi, maman, tu n'en portes pas, des kimonos dessinés par papa ?

— Bien sûr, mais je suis vieille, moi...

— Vieille, vieille ! Quel âge as-tu donc ?

— Je suis vieille..., répondit-elle simplement.

— Prenons une étoffe aux motifs d'Edo Komon dessinés par Komiya[1], tu sais bien, cet artiste qu'on a classé « trésor national », eh bien, quand une jeune fille en porte une, ça rehausse sa beauté. Et les gens se retournent sur son passage.

— Entre un maître comme Komiya et ton père, il est difficile de comparer.

— Papa, c'est de tout son être que...

1. Artisan renommé dans la teinture d'Edo Komon*.

— Que de grands mots ! coupa la mère, levant son visage au teint blanc, si caractéristique des femmes de Kyôto.

— Mais, tu sais, Chieko, ton père a dit que pour ton mariage, il dessinerait quelque chose d'éblouissant, de superbe. Depuis longtemps, je m'en fais une joie moi aussi...

— Mon mariage... ? »

Et le visage de Chieko s'assombrit légèrement ; un moment, elle demeura silencieuse.

« Maman, dans ta vie, qu'est-ce qui t'a le plus bouleversée ?

— Je crois te l'avoir déjà raconté : ce fut mon mariage et quand, avec ton père, nous avons tous les deux enlevé ce gentil petit enfant que tu étais, Chieko. Il y a vingt ans de cela, et pourtant, maintenant encore, à me rappeler cet instant, le cœur me bat à tout rompre. Chieko, comme mon cœur bat fort ! Regarde !

— Dis, maman, j'étais une enfant abandonnée, non ?

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! »

Et sa mère secoua la tête, avec une violence inhabituelle chez elle.

« Dans la vie, chacun commet, une fois ou deux, quelque chose d'effrayant, de mauvais, poursuivit la mère. Voler un bébé ! C'est pis que de voler de l'argent, pis que de prendre n'importe quoi, c'est le plus épouvantable. Peut-être est-ce encore pis qu'un meurtre...

— ...

— Tes parents ont dû avoir tant de douleur qu'ils en sont devenus fous. Quand j'y pense, même maintenant, c'est comme si je voulais te rendre à eux, mais je ne peux pas. Toi, si tu voulais chercher tes vrais parents, si tu voulais retourner chez eux, alors il n'y aurait rien à faire... mais la mère que je suis en mourrait... »

— Maman, je t'en prie, ne dis pas des choses pareilles. Chieko n'a pas d'autre mère que toi. J'ai grandi dans cette pensée.

— Je le sais. Et c'est bien pour ça que notre faute n'en est que plus grave. Aller en enfer, ton père et moi l'avons accepté. Et qu'est-ce que l'enfer, auprès d'une fille aussi gentille ? »

Elle regardait sa mère à la voix véhémente : des larmes coulaient sur ses joues. Chieko aussi se sentait prête à pleurer.

« Maman, je t'en prie, dis-moi la vérité. Je suis une enfant abandonnée ?

— Mais non ! absolument pas, puisque je te dis que ce n'est pas

vrai... » Et à nouveau elle secoua la tête. « Pourquoi veux-tu à tout prix être une enfant abandonnée ?

— Que papa et toi ayez été capables de voler un enfant, je ne peux pas le croire.

— Dans la vie, une fois ou l'autre, on commet quelque chose d'effrayant, de mauvais, qui vous bouleverse le cœur. Ne te l'ai-je pas dit, à l'instant ?

— Mais alors, où m'avez-vous enlevée ?

— Dans le jardin du sanctuaire de Gion*, une nuit où les cerisiers en fleur étaient illuminés, répondit sa mère sans hésiter. Je crois te l'avoir déjà raconté. Sur un banc, sous les arbres en fleur, un bel enfant était couché, qui avait l'air si gentil, il souriait en nous regardant, on aurait dit une fleur. Comment ne pas avoir envie de le prendre dans ses bras ? Quand je l'ai pris, j'ai reçu un choc au cœur ; déjà, je ne pouvais plus le lâcher. J'embrassais ses joues et regardais ton père. "Shige, me dit-il, prends cet enfant, on s'en va ! — Quoi ? — Vite, Shige, on s'en va !" Après, c'était déjà comme dans un rêve. Je crois que nous avons sauté dans une voiture près de ce restaurant Hirano, celui qui est célèbre pour sa soupe de poisson...

— ...

— La mère avait dû s'absenter un instant ; c'était dans cet intervalle, sans doute... »

Le récit de sa mère n'était pas invraisemblable.

« Le destin... Depuis lors, Chieko est devenue notre enfant, cela fait déjà vingt ans, non ? Qui sait, pour toi était-ce un bien, un mal ? Même si ce fut un bien, au fond de mon cœur, je joins les mains pour que tu me pardonnes. Ton père aussi, je crois.

— C'était un bien, maman, c'était un bien, j'en suis sûre », dit Chieko, pressant les paumes de ses mains sur ses yeux.

Enfant abandonnée ou enfant enlevée, sur le registre de l'état civil, Chieko était inscrite comme la fille légitime de la famille Sata.

La première fois qu'elle apprit de ses parents qu'elle n'était pas leur véritable fille, Chieko ne comprit pas ce que cela signifiait. Elle venait d'entrer au lycée et s'était même demandé si ses parents ne lui avaient pas fait cette confidence parce qu'ils ne l'aimaient plus.

Sans doute, craignant que cela ne vienne aux oreilles de Chieko par des voisins, avaient-ils préféré le lui révéler. Aussi, sans doute,

étaient-ils convaincus de l'affection que Chieko leur portait et la croyaient-ils en âge de comprendre.

Chieko, bien sûr, fut surprise. Mais non affligée. Et même adolescente, cela ne la tourmenta guère. L'affection et la tendresse qu'elle portait à Shige et à Takichirô n'avaient changé en rien, elle ne faisait aucun effort pour n'y plus penser. Peut-être était-ce dans la nature de Chieko...

Mais si elle n'était pas leur vraie fille, ses véritables parents devaient être quelque part. Peut-être avait-elle des frères, des sœurs ?

« Non pas que j'aie envie de les connaître..., pensait-elle. Sans doute ont-ils une vie plus dure que la mienne ? »

Cela aussi restait pour elle très vague. C'était plutôt la peine de ses parents, au fond de ce magasin tout en longueur avec sa vieille claire-voie, qui lui perçait le cœur.

Et quand dans la cuisine, elle pressa la paume de ses deux mains contre ses yeux, ce sentiment douloureux l'envahit.

« Chieko (sa mère lui mit la main sur l'épaule et la secoua légèrement), ne me demande plus de parler du passé, veux-tu ? Dans ce monde, où et quand hérite-t-on d'un trésor ? On ne le sait jamais.

— Un trésor ! Curieux trésor ! Si au moins on pouvait t'en faire une bague, maman ! » Et elle se mit à travailler, grave.

Après avoir dîné et desservi la table, Chieko et sa mère se retirèrent dans les chambres du premier étage.

Au premier, dans la partie donnant sur la rue, avec sa fenêtre au treillis serré, son toit bas, il y avait une chambre basse et simple, où logeaient les jeunes apprentis. Par sa galerie donnant sur le jardin intérieur, on accédait aux pièces du fond. Du magasin aussi on pouvait y monter. Les clients de marque passaient au premier étage, où on les recevait et où on leur offrait l'hospitalité. À présent, avec la plupart des clients, on se contentait de mener les transactions dans la pièce de réception du rez-de-chaussée, qui ouvrait sur le jardin intérieur. On a beau parler de « pièce de réception », les étoffes qui débordaient sur les étagères étaient amoncelées de part et d'autre de la pièce. Comme elle était profonde et large, c'était commode pour présenter les tissus dans toute leur longueur. Une natte de rotin y était étendue toute l'année.

Au premier étage, à l'arrière de la maison, le toit était plus haut, mais les deux pièces de six nattes chacune servaient à la fois de lieu de séjour et de chambre à coucher, l'une pour Chieko, l'autre pour

son père et sa mère. Assise devant son miroir, Chieko libéra sa chevelure. Comme ils avaient bien tenu enserrés, ces longs cheveux !

« Maman ! » appela Chieko à travers la cloison.

Dans cette voix, que de pensées enfouies !

LA CITÉ DES KIMONOS

Grande ville que la « Capitale », et, pourtant, que la couleur du feuillage y est belle !

Si même nous oublions ces bouquets de pins qui parsèment la villa impériale de Shugaku-in*, ceux du Palais impérial, tous ces arbres dans les grands jardins des vieux temples, il y a en plein cœur de la ville les avenues bordées de saules de Kiyamachi* et celles des rives de la Takasegawa, ces avenues aux saules pleureurs de Gojô* ou de Horikawa*, qui aussitôt frappent les yeux du voyageur. Vraiment, ce sont des « saules éployés ». Leurs branches vertes qui ploient comme si elles voulaient joindre la terre sont d'une infinie douceur. Comme le sont ces pins rouges sur le Kitayama qui dessinent dans leur succession de tendres et pleines rotondités.

Et, à présent, c'est le printemps. À l'est, apparaît la jeune végétation aux teintes chatoyantes du Higashiyama*. Si l'air est limpide, se laisse découvrir le chatoiement de la jeune végétation sur les pentes du mont Hiei*.

Si les arbres sont beaux, cela tient sans doute à la beauté de la ville, à sa méticuleuse propreté. Même dans un quartier comme celui de Gion*, si l'on s'engage dans les ruelles les plus retirées, se suivent de petites maisons sombres, marquées par les ans, mais les rues ne sont pas sales.

Il en est de même vers Nishijin, où se fabriquent les kimonos. Même par là, où se dissimulent de petites boutiques dont la seule vue éveille la tristesse, non, finalement les rues ne sont pas sales. Les claires-voies ont beau être petites, pas trace de poussière. Au Jardin botanique ? Il en va de même. Jamais on n'y voit traîner de vieux papiers.

L'armée américaine y avait construit des baraquements et, bien

sûr, l'entrée en était interdite aux Japonais, mais les soldats américains sont repartis, et tout est redevenu comme auparavant.

Il y avait au Jardin botanique une allée d'arbres chère à cet habitant de Nishijin qu'est Ôtomo Sôsuke. Une allée bordée de camphriers. Le camphrier n'est pas un grand arbre, et l'allée où il passait souvent à pied n'était pas longue. Et quand venait le temps des bourgeons...

« Ces camphriers, qu'ont-ils bien pu devenir... ? » pensait-il parfois, au milieu des métiers à tisser. L'armée d'occupation ne les aura tout de même pas abattus ?

Sôsuke attendait que le Jardin botanique ouvrît à nouveau.

Lorsqu'il sortait du jardin, il avait pour habitude de remonter les rives de la Kamogawa. En marchant, il embrassait du regard les pentes du Kitayama. Généralement, il y allait seul.

A vrai dire, la promenade de Sôsuke au Jardin botanique et sur les rives de la Kamogawa* était l'affaire d'une heure, tout au plus. Mais cette promenade lui était douce. Il y songeait précisément aujourd'hui, quand soudain sa femme l'appela :

« Monsieur Sata te demande au téléphone. Il semble être du côté de Saga. »

« Monsieur Sata ? de Saga... ? » Sôsuke se leva et alla jusqu'au comptoir.

Des deux hommes, Sôsuke le tisserand et Sata le grossiste, le premier était le plus jeune de quatre ou cinq ans, mais, même en dehors des affaires, leur entente était grande. Il y eut un temps, dans leur jeunesse, où ils avaient été les amis des « mauvais coups ». Maintenant, ils se voyaient moins.

« Ah ! Ôtomo ! » La voix de Takichirô n'avait jamais été si enjouée.

« Alors, tu es à Saga ? demanda Sôsuke.

— Dans un monastère de religieuses enfoui dans les collines de Saga, je me terre.

— Ah ! ah ! Mais oserais-je vous dire, mon cher, que ce me semble bien suspect ! dit Sôsuke, employant à dessein un langage particulièrement courtois. Dans un monastère de religieuses, bien des choses...

— Mais non, mais non, enfin ! C'est un vrai monastère... La vieille gardienne y est seule et...

— C'est bien ce que j'entends. La gardienne est seule, bien sûr, et puis, M. Sata et une jeune fille...

— Imbécile, va ! dit Takichirô, riant. Aujourd'hui, j'ai quelque chose à te demander.

— Ah ! ah ! bon.

— Est-ce que je pourrais te voir maintenant ?

— Bien sûr, bien sûr, dit Sôsuke surpris. Mais moi, je ne peux pas bouger. On doit entendre le bruit des métiers...

— Justement, c'est à ce sujet que je voulais te parler. Ça fait longtemps que je n'ai entendu ce bruit...

— Trêve de belles paroles. S'il s'arrêtait, que deviendrais-je, hein ? Évidemment, ça change d'un introuvable monastère ! »

Il ne s'était pas écoulé une demi-heure que Sata Takichirô arriva, en voiture, au magasin de Sôsuke. Ses yeux semblaient tout brillants, et, sans attendre, il ouvrit son *furoshiki**.

« Voilà ce que je voulais te demander.... » Et il déroula une esquisse.

« Oh ! oh ! » Et Sôsuke scruta le visage de Takichirô. « Une ceinture de kimono ? Pour un type comme toi, c'est vraiment moderne, voyant. Eh bien, mon vieux, c'est la personne cachée au monastère qui...

— Encore ! » Takichirô se mit à rire. « C'est pour ma fille.

— Ah ! quand ce sera tissé, ta fille en tombera à la renverse de surprise, non ? Tu crois qu'elle portera pareille ceinture ?

— Il faut que je te dise, Chieko m'avait donné deux ou trois gros recueils de peintures de Klee.

— Klee ? Klee ?

— Mais oui, tu sais bien, il passe pour le précurseur de la peinture abstraite. Est-ce sa douceur, son élégance, sa fantaisie, je ne sais, mais il parle au cœur d'un vieillard, ici, au Japon ; au monastère, maintes et maintes fois j'ai regardé ses œuvres. Et voilà, cette esquisse est née. C'est radicalement différent de toutes nos étoffes anciennes, non ?

— Ça, oui !

— Qu'est-ce que ça peut donner ? J'aimerais bien te demander de la tisser. »

La hardiesse qui habitait Takichirô semblait encore loin de disparaître.

Sôsuke contempla un moment l'esquisse.

« Oui, oui. C'est bon. L'alliance des couleurs... Oui, parfait. Tu n'as jamais fait quelque chose de si nouveau, mais ce ne sera pas commode. La tisser sera compliqué. Nous ferons un essai en y mettant tout notre cœur. On devine dans ce dessin l'attachement de ton enfant et l'affection du père.

— Grand merci... De nos jours, on ne parle que d'« idea », de « sense ». Même pour les couleurs, on se réfère aux modes occidentales.

— Tout ça n'est pas de grande qualité, non ?

— Moi, en tout cas, j'ai en horreur tout ce qu'on affuble de mots occidentaux. Est-ce que par hasard, au Japon, depuis les règnes des temps anciens, nous n'avons pas eu des couleurs d'une indicible délicatesse ?

— C'est sûr, rien que le noir, il y en a de toutes sortes, dit Sôsuke, acquiesçant de la tête, et il poursuivit : Oui, mais j'y pensais encore aujourd'hui, prends les fabricants de ceintures de kimono, et une maison comme Izukura. C'est un bâtiment à l'occidentale, trois étages, une véritable industrie moderne. Nishijin deviendra comme ça. En un jour, ils font cinq cents ceintures ; bientôt, les employés vont participer à la direction, alors que la moyenne d'âge est, paraît-il, dans les vingt ans... Un travail comme celui que nous faisons chez nous à domicile, sur des métiers à main, dans vingt ans, trente ans, est-ce que ça existera encore ?

— Ne dis pas des choses stupides !

— Et si je subsistais, ce serait en tant que « trésor national vivant », ou quelque chose dans ce goût-là.

— ...

— Même toi, tu me parles de Klee.

— Paul Klee ? Enfoui dans mon monastère, j'y ai pensé jour et nuit, dix jours de suite, que dis-je ? un demi-mois. Regarde ces motifs, ces couleurs, je ne suis pas arrivé à en faire quelque chose ? demanda Takichirô.

— C'est parfait. Tu y es bien arrivé. Un raffinement tout à fait dans la manière japonaise, répondit hâtivement Sôsuke. On te reconnaît bien là, Sata. Nous t'en ferons une belle ceinture. Quant au patron, je veillerai à ce qu'il soit fait dans une bonne maison. Pour le tisser, j'y pense, plutôt que de le faire moi-même, je vais demander à Hideo. C'est mon fils aîné, tu le connais ?

— Oui.

— Hideo est beaucoup plus sûr que moi pour tisser, ajouta Sôsuke.

— Je vous fais confiance. Nous, nous ne sommes que des marchands en gros provinciaux ; vous, vous êtes tisserands. »

— Qu'est-ce que tu racontes là ?

— Cette ceinture n'est pas pour l'été, plutôt pour l'automne. J'aimerais la voir bientôt.

— Entendu... Et le kimono qui ira avec cette ceinture ?

— J'ai pensé d'abord à la ceinture...

— Tu es grossiste, alors pour ce qui est des beaux kimonos, ça ne doit pas te manquer... C'est sans importance, mais tu ne penserais pas aux préparatifs pour le mariage de ta fille ?

— Non, non », dit Takichirô, rougissant comme s'il s'agissait de lui-même.

Il est difficile, dit-on, que se succèdent pendant trois générations ces artisans tisserands de Nishijin. Après tout, cela tient sans doute à ce que le tissage à la main relève des arts décoratifs. Que les parents aient été des artisans de grand mérite, qu'ils aient eu, comme on dit, le don du métier, ne signifie pas qu'ils le transmettront à leurs enfants. Non que ceux-ci, forts de l'art de leur père, négligent le travail ; mais malgré leur application, ils ne réussissent pas toujours.

Ceci n'est qu'un aspect des choses. Lorsqu'ils ont quatre ou cinq ans, les enfants sont instruits au filage. Puis, lorsqu'ils ont dix ou douze ans, ils reçoivent une formation d'apprentis tisserands. Bientôt, ils pourront travailler pour le compte d'autrui, contre un salaire. Aussi, quand il y a beaucoup d'enfants, la maison survit-elle et parfois même prospère. Les vieilles femmes de soixante ou soixante-dix ans peuvent filer. Et c'est ainsi qu'il se trouve des maisons où la grand-mère et sa petite-fille travaillent face à face.

Chez Ôtomo Sôsuke, sa femme, déjà âgée, travaillait seule au rouet. A demeurer assise, penchée en avant, elle paraissait plus que son âge et était devenue taciturne.

Ils avaient trois fils. Sur leurs métiers à main, tous trois tissaient des ceintures de kimono. Posséder trois métiers à tisser, évidemment, les rangeait parmi les plus favorisés. Si certaines maisons n'ont qu'un seul métier, d'autres doivent en louer.

Hideo, le fils aîné, était, comme son père l'avait dit, d'une habileté supérieure à la sienne — que s'accordaient à reconnaître les marchands et les fabricants de tissus.

« Hideo ! Hideo ! » appela Sôsuke, mais son fils ne semblait pas l'entendre.

Il n'était pas question ici d'une enfilade de métiers mécaniques, mais seulement trois métiers à main, en bois, qui ne faisaient pas tant de bruit ; et la voix de Sôsuke s'était voulue forte. Bien que son métier, situé près du jardin, fût le plus éloigné, sans doute était-ce parce que Hideo était absorbé par une « ceinture en rouleau », l'ouvrage le plus difficile de tous, que la voix de son père ne sembla pas lui parvenir.

« Dis, la mère, veux-tu aller me chercher Hideo ? demanda Sôsuke à sa femme.

— Oui. »

Et, faisant tomber les fils de ses genoux, elle posa les pieds dans le couloir en terre battue. Tout le temps qu'elle mit pour arriver jusqu'au métier de Hideo, elle se tapota les hanches de ses poings fermés.

Hideo arrêta les peignes du métier et regarda de leur côté ; mais peut-être à cause de la fatigue, il ne se leva pas tout de suite. Voyant qu'il y avait un client, il hésita à étendre les bras pour s'étirer. Après qu'il se fut essuyé le visage, il vint enfin.

« C'est bien sale ici, mais soyez le bienvenu », dit-il à Takichirô d'un air bourru, en guise de salut. Son travail semblait s'être figé dans son visage, dans son corps.

« M. Sata a fait un projet pour une ceinture de kimono et voudrait que nous le tissions, dit le père.

— Ah bon ! » répondit Hideo. Sa voix n'était guère enthousiaste.

« C'est un travail important et il vaudrait mieux que ce soit toi qui le tisses, plutôt que moi.

— C'est pour votre fille ? Une ceinture pour Chieko ? »

Et le pâle visage d'Hideo, pour la première fois, se tourna vers Sata.

Pour un habitant de la « Capitale », le jeune homme n'était guère avenant.

« Hideo est au travail depuis ce matin, il est un peu fatigué », dit

son père pour arranger les choses. Hideo resta muet. « Si on ne s'absorbe pas dans le travail comme lui, ça ne donne rien de bon, fit Takichirô, se faisant, au contraire, réconfortant.

— C'est une ceinture en rouleau qui ne vaut rien, mais j'en ai plein la tête, excusez-moi. » Et Hideo baissa les yeux.

« Bien sûr. Si c'est pas comme ça, un tisserand, c'est pas un bon tisserand, renchérit Takichirô, hochant la tête.

— Même une chose ennuyeuse, on voit que ça vient de chez nous, ça n'en est que plus dur à faire, acquiesça Hideo.

— Hideo ! » La voix de son père se fit plus cassante. « La ceinture de M. Sata c'est autre chose. Il s'est réfugié dans un monastère à Saga pour faire cette ceinture. Ce n'est pas à vendre.

— Ah ! oui ? Ah !... dans un monastère de Saga ?

— Demande-lui donc de te la laisser voir...

— Oui. »

Takichirô se sentit accablé devant l'humeur de Hideo, et cet enthousiasme avec lequel il était accouru au magasin d'Ôtomo s'était déjà brisé.

Il déroula l'esquisse devant Hideo.

« ...

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda faiblement Takichirô.

— ... » Muet, Hideo regardait.

« Ça ne va pas ?

— ... »

Devant le silence obstiné de son fils, Sôsuke, n'y tenant plus :

« Hideo, enfin réponds, tu ne vois pas que tu es grossier ?

— Je sais. » Obstinément, il baissait la tête. « Moi, je suis artisan, alors je regarde le projet que me montre M. Sata. Ce n'est pas un travail qu'on puisse faire à la légère. C'est bien une ceinture de kimono pour Mlle Chieko ?

— Mais oui, voyons ! » acquiesça son père, que troublait néanmoins l'attitude de Hideo si peu coutumière.

« Ça ne va pas ? » Le ton de Takichirô, à son tour, s'était fait âpre.

« Si, parfait ! dit calmement Hideo. Je n'ai pas dit que ça n'allait pas.

— Tes lèvres ne le disent pas, mais au fond de toi... Tes yeux le disent.

— Vraiment ?

— Tu le prends comme ça ? » Et Takichirô, se dressant, frappa Hideo au visage. Ce dernier ne fit rien pour éviter le coup.

« Frappez tant que vous voudrez. Je ne pense nullement que votre dessin soit mauvais. »

Était-ce le coup qui avait soudain animé le visage de Hideo ? Bien qu'il ait été frappé, il posa alors les mains contre terre et s'excusa. Il ne porta même pas la main à sa joue maintenant rouge.

« Veuillez m'excuser, monsieur Sata...

— ...

— Vous devez être en colère, mais cette ceinture, j'aimerais la tisser.

— C'est entendu, j'étais venu te le demander. » Takichirô s'efforça de retrouver son calme. « Moi aussi, je m'excuse. À mon âge, se mettre en colère, ah non, ça ne va pas ! Ma main me fait mal !

— J'aurais pu vous prêter la mienne : une paume de tisserand, ça devient dur ! »

Les deux hommes se mirent à rire.

Cependant, au fond de lui-même, quelque chose oppressait encore Takichirô : « Il y a des années que je n'ai frappé quelqu'un. Je n'en ai même pas souvenir. Allons ! considérons que c'est pardonné. Mais ce que j'aimerais savoir, Hideo, c'est pourquoi tu as fait une telle tête en voyant mon esquisse ? Tu ne veux pas me le dire franchement ?

— Si. » Le visage de Hideo s'assombrit à nouveau. « Je suis jeune et vous dites que je suis tisserand, mais les artisans ne comprennent pas si clairement les choses. Vous vous êtes retiré dans un monastère à Saga pour ce travail ?

— Oui. Aujourd'hui, j'y retourne. Pour quinze jours environ.

— N'y retournez plus ! dit Hideo avec force. Rentrez chez vous !

— Chez moi, je n'ai pas le calme.

— C'est un dessin pour une ceinture, mais voyez, il est si gai, si éclatant, si extraordinairement moderne, j'en ai été tout surpris. Ça ! une esquisse de M. Sata ? Mais comment avez-vous pu faire pareille chose ? Et puis, en regardant bien...

— ...

— Ça vous éblouit, ça vous charme, mais il n'y a pas l'accord du cœur. Ça a quelque chose, comment dire ? de ravagé, de morbide... »

Takichirô pâlit et ses lèvres tremblèrent. Nul mot ne vint.

« Même dans le monastère désolé, il doit y avoir des renards ou des blaireaux[1], et ils ont pris possession de vous, non ?

— Hum ! fit Takichirô, attirant vers lui son esquisse, et, d'un coup, il s'abîma dans sa contemplation. Tu as dit ce qu'il fallait. Tu es jeune, mais tu sors du commun. Grand merci... J'y réfléchirai, je referai mon dessin, dit-il, et ayant roulé son esquisse, il la fit précipitamment disparaître dans l'ouverture de son kimono.

— Non, comme ça, déjà, c'est excellent... Une fois que ce sera tissé, l'impression sera tout autre ; de même, entre vos couleurs et celles des fils...

— Merci, Hideo. Tu y mettras les teintes plus chaudes de l'affection que tu as pour ma fille ? » Mais, ayant lancé ces paroles, il salua à peine et franchit le portail.

A deux pas courait un étroit ruisseau. C'était, à la vérité, une de ces petites rivières comme il en est tant à Kyôto. Jusqu'aux herbes de la rive inclinées au-dessus de l'eau, elle ressemblait à celles de jadis. Quant au mur blanc qui s'élevait sur la berge, sans doute était-ce celui de la maison d'Ôtomo.

À l'abri de son kimono, Takichirô réduisit son esquisse en un tout petit paquet qu'il jeta dans la rivière.

« Et si tu venais avec notre fille admirer les fleurs à Omuro* ? » Ce coup de téléphone impromptu de Saga laissa Shige stupéfaite. Aller admirer les fleurs avec son mari, c'était bien là une des choses dont elle avait perdu le souvenir.

« Chieko ! Chieko ! » Shige appelait sa fille comme pour lui demander de lui venir en aide : « Ton père est au téléphone, viens un instant... »

Chieko arriva et, posant une main sur l'épaule de sa mère, prit l'écouteur.

« Oui, je viens avec maman. Attends-nous à la buvette devant le monastère de Ninnaji*. Oui, le plus vite que nous pourrons. »

Chieko reposa le récepteur et, regardant sa mère, sourit.

---

1. Les renards et les blaireaux, dans les légendes japonaises, sont considérés comme des animaux qui peuvent se transformer et prendre entre autres une forme humaine pour jouer de mauvais tours aux hommes.

« Il nous invite à aller voir les fleurs, non ? Ah ! toi aussi, là, tu m'étonnes.

— Mais, enfin, aller jusqu'à m'inviter...

— Il paraît qu'en ce moment les cerisiers d'Omuro sont en pleine floraison. »

Pressant sa mère toujours indécise et qui semblait encore méfiante, Chieko sortit du magasin.

Pour des cerisiers qui poussaient au cœur de la ville, des cerisiers d'Ariake[1] à fleurs doubles, ceux d'Omuro — peut-être parce qu'ils étaient l'ultime reflet des fleurs de la « Capitale » — fleurissaient tard.

À gauche, une fois passé le grand portique du monastère Ninnaji, un bosquet de cerisiers (mieux vaudrait dire une cerisaie) n'était que jaillissement et retombée de fleurs.

Pourtant, Takichirô lança : « Ah ! non, ça c'est trop fort ! »

Le long de l'allée au travers du bosquet de cerisiers, de grands bancs étaient alignés, et ça buvait et ça chantait et ça chahutait. C'était la confusion. Des vieilles de la campagne dansaient gaiement, tandis que des hommes ivres ronflaient et roulaient des bancs.

« Eh bien, c'est beau ! » fit Takichirô, l'air dégoûté. Ils ne s'engagèrent pas sous le couvert des arbres en fleur. D'ailleurs, depuis longtemps, les cerisiers d'Omuro leur étaient familiers.

Du bois qui fermait le jardin, montait une fumée : on brûlait les détritus laissés par les visiteurs.

« Sauvons-nous ailleurs, dans un endroit tranquille, hein, Shige ? » dit Takichirô.

Ils allaient revenir sur leurs pas ; face au bosquet de cerisiers, près d'un banc à l'ombre d'un grand pin, six ou sept femmes de Corée vêtues à leur façon battaient le tambour et exécutaient des danses de leur pays. Là régnait le raffinement. Entre le vert bleuté des pins, perçaient des cerisiers sauvages.

Chieko s'arrêta et regarda les Coréennes danser.

« Père, dit-elle néanmoins, mieux vaut un endroit tranquille. Si nous allions au Jardin botanique ?

1. *Ariake-zakura*, variété horticole de cerisiers dits du Japon, qui donne des fleurs beaucoup plus grandes (d'environ 5 cm de diamètre).

— Et pourquoi pas ? Quand on a jeté un coup d'œil aux cerisiers d'Omuro, on est quitte avec le printemps ! » Et Takichirô, franchissant le portail, monta dans un taxi.

Depuis avril, le jardin avait été rendu au public, et d'ailleurs, de la gare de Kyôto, voici que partaient à nouveau de nombreux tramways « direction Jardin botanique ».

« S'il y a foule au Jardin botanique, nous irons faire quelques pas le long de la Kamo* », dit Takichirô à Shige.

La voiture filait à travers un quartier à la verdure naissante. Plus que les constructions récentes, les maisons aux couleurs usées par le temps avivent la fraîcheur des jeunes feuilles.

Depuis l'avenue bordée d'arbres qui conduisait au portail, le Jardin botanique s'ouvrait au regard, vaste dans la lumière. À gauche, ce sont les digues qui bordent la Kamo.

Shige mit les tickets d'entrée dans la ceinture de son kimono. Devant le paysage déployé, elle sentait sa poitrine se dilater. De leur quartier de commerçants, on ne voyait qu'un bout de montagne. Et Shige ne sortait que rarement dans la rue devant le magasin.

Ils entrèrent dans le jardin ; juste en face, autour d'un jet d'eau, fleurissaient des tulipes.

« C'est un paysage qui semble si loin de Kyôto ! On comprend que les Américains y aient construit leurs maisons, remarqua Shige.

— C'était un peu plus loin, non ? » fit Takichirô.

Ils s'approchèrent du jet d'eau ; bien qu'on sentît à peine la brise de printemps, une fine poussière d'eau retombait. Sur la gauche, plus loin, avait été construite une serre assez grande, dont la charpente en fer soutenait le dôme de verre. Ils se contentèrent de regarder les massifs de plantes tropicales, au travers des verrières, mais n'entrèrent pas. Ils ne faisaient qu'une courte promenade. À droite du chemin, de grands cryptomères de l'Himalaya poussaient leurs bourgeons. Les basses branches reposaient, étendues, sur le sol. Ce sont des conifères mais le vert tendre de ces jeunes bourgeons n'évoque en rien l'idée « d'aiguille ». À la différence des mélèzes de Sibérie, ce ne sont pas des pins à feuilles caduques ; mais alors, comment ne pas songer que leur bourgeonnement tient du rêve ?

« Ôtomo et son fils ne m'ont pas ménagé, lâcha d'un coup Taki-

chirô. Dans le travail, il surpasse son père, et il a un regard perçant qui va jusqu'au tréfonds des choses », continua-t-il.

Takichirô monologuant, ni Shige ni Chieko ne savaient, évidemment, de quoi il retournait.

« Tu as vu Hideo ? demanda Chieko.

— On le dit habile tisserand », se contenta d'ajouter Shige.

Takichirô avait toujours détesté qu'on le pressât de questions quand il parlait.

Ils passèrent à droite du jet d'eau, arrivèrent au bout de l'allée ; vers la gauche, c'était, semblait-il, un terrain de jeu pour les enfants. Des cris fusaient ; sur le gazon, de petits sacs étaient réunis en tas.

Takichirô et sa famille tournèrent à droite, sous le couvert des arbres. Et, d'un seul coup, ils débouchèrent sur les parterres de tulipes. Tant était superbe cette floraison à son apogée, que Chieko poussa une exclamation : rouges, jaunes, blanches, noires ou de ce violet foncé comme celui des camélias, et toujours de grandes corolles qui s'épanouissaient dans chacun des parterres.

« Ah ! voilà, je comprends comme il est naturel de songer aux tulipes pour de nouveaux kimonos. Je pensais que c'était idiot, mais... » Et Takichirô, à son tour, laissa échapper un soupir.

« Si les branches basses du cryptomère, avec leurs jeunes bourgeons, rappellent la roue du paon, à quoi peut-on comparer ces tulipes, si variées de teintes, qui s'épanouissent innombrables, sous nos yeux ? » se demandait Takichirô, les contemplant. Il lui semblait que la couleur des fleurs imprégnait l'air et jetait son reflet jusqu'au fond de lui-même.

Shige, à quelque distance de son mari, se tenait toujours aux côtés de sa fille. Celle-ci trouvait cela drôle, mais rien sur son visage ne le laissait voir.

« Maman, ces gens devant le parterre de tulipes blanches, est-ce qu'ils ne sont pas là pour un *mi-ai** ? chuchota Chieko à l'oreille de sa mère.

— Ça m'en a tout l'air.

— Ne les regarde pas comme ça, maman. » Et la fille tira sa mère par la manche.

Devant les parterres de tulipes, il y avait un bassin et ses carpes.

Takichirô se leva de son siège et se mit à marcher, regardant de

tout près les tulipes. Le corps cassé en deux, il dardait son regard jusqu'au plus profond des fleurs. Il revint vers les deux femmes.

« Bien sûr, les fleurs occidentales sont éclatantes, mais on s'en lasse. Pour ma part, je préfère quand même un bois de bambous. »

À leur tour, Shige et Chieko se levèrent.

Le champ de tulipes formait un vallonnement que cernaient des arbres.

« Chieko, le Jardin botanique, c'est un jardin à l'occidentale ? demanda son père.

— Ça, je ne saurais dire, peut-être... », répondit-elle. Puis elle ajouta : « Tu veux bien qu'on reste encore un peu pour maman ? »

Takichirô s'était remis à marcher parmi les fleurs, l'air contrarié, quand on l'appela :

« Sata ? Mais oui, c'est Sata !

— Ôtomo, ah ! par exemple ! Et Hideo avec toi ! fit Takichirô. En pareil endroit !

— Ah ! mais c'est moi qui suis surpris ! Si je m'attendais à te trouver ici... » Et Ôtomo s'inclina profondément.

« J'aime cette allée de camphriers, et j'ai tant attendu la réouverture du jardin ! Ce sont des camphriers qui ont bien cinquante ou soixante ans, je prends tout mon temps pour les admirer...

Et Ôtomo inclina la tête : « Hier, l'impudence de mon fils...

— Bah ! quand on est jeune, c'est normal.

— Tu es venu de Saga ?

— Oui, de Saga. Shige et Chieko, elles, arrivent de la maison... »

Sôsuke s'approcha des deux femmes pour les saluer.

« Hideo, et ces tulipes, qu'en penses-tu ? demanda assez sèchement Takichirô.

— Les fleurs, ça vit, dit, cette fois encore à l'emporte-pièce, Hideo.

— Elles vivent ? Ça pour sûr ! C'est même certain, mais elles commencent à me lasser ; il y en a tant... » Et Takichirô se détourna.

Les fleurs vivent. Vie brève, mais vie évidente. Les années reviennent et les boutons s'ouvrent — comme vit la nature...

Cette fois encore, Takichirô se sentit touché au vif par les propos d'Hideo.

« Ne saurais-je pas voir ? Un tissu ou une ceinture ornés de dessins

de tulipes, ce n'est pas à mon goût, mais si un grand peintre traitait ce motif, eh bien même s'il ne s'agissait que de tulipes, cette peinture connaîtrait une vie éternelle... », dit Takichirô, le regard toujours ailleurs. « Pareil pour les tissus anciens. Certains sont plus vieux que cette vieille "Capitale". D'aussi beaux tissus, personne ne pourra plus en faire, tout au plus pourra-t-on les copier.

— ...

— Et prenez ces arbres qui vivent, eux aussi. Certains sont plus vieux que notre « Capitale ». Je me trompe ?

— Je ne voulais pas soulever une question aussi difficile. Un tisserand qui s'acharne tous les jours sur son métier ne pense pas si loin. » Hideo baissa la tête. « Mais, tenez, votre fille Chieko, si elle était debout à côté des statues de Miroku*, celles du Chûgûji* ou du Kôryûji*, ce serait elle la plus belle... et de combien !

— On le lui dit pour lui faire plaisir ? Ah ! si c'est pas malheureux de la comparer à des choses pareilles !... Allons, Hideo, tu sais bien que ma fille aussi vieillira rapidement. Eh oui, très vite, répondit Takichirô.

— C'est bien pour ça que je disais des tulipes qu'elles vivent. » Et la voix d'Hideo se fit plus véhémente. « L'espace de la floraison est si court ! Elles fleurissent de toute la force de leur vie. Maintenant, ce doit être cette époque, non ?

— Oui, tu as raison, fit Takichirô, se tournant vers Hideo.

— Moi non plus, je ne m'imagine pas que je tisse des ceintures dont on se servira encore d'ici trois générations. Je les fais pour maintenant... Ne serait-ce que pour un an, pourvu qu'elles se nouent solidement.

— Bonnes dispositions, acquiesça Takichirô.

— Et alors ? Je ne suis pas un artiste comme Tatsumura [1].

— ...

— Quand je disais les tulipes vivent, c'est ça que je sentais. Aujourd'hui, je les vois en pleine floraison, mais il doit bien y avoir deux au trois pétales qui sont déjà tombés.

— C'est vrai.

— Le spectacle de la chute des fleurs a son charme, bien sûr, si c'est le "blanc tourbillon" des fleurs de cerisiers, mais les tulipes... ?

---

1. Tisserand de Kyôto qui doit sa renommée commerciale à ses créations s'inspirant des tissus et brocarts antiques.

— Quand les pétales se détachent, s'éparpillent... ? fit Takichirô. En tout cas, pour moi, il y a tant de tulipes que ça me lasse un peu. Leurs couleurs sont trop vives, c'est presque fade... Bah ! j'ai bien vieilli.

— Allons-nous-en, dit Hideo, et il pressa son compagnon. Ce qu'on nous apporte comme esquisses pour des ceintures de kimono, c'est tout, sauf des tulipes vivantes ! Vous m'ouvrez les yeux ! »

Du vallonnement que couvraient les parterres de tulipes, ils montèrent tous les cinq par un escalier de pierre.

De part et d'autre de l'escalier, des massifs d'azalées de Kirishima* à peine assez développés pour former des haies vives s'enflaient et montaient comme des digues. Ce n'était pas l'époque de la floraison, et pourtant la masse dilatée de leurs feuilles jeunes et menues faisait ressortir de toutes parts les couleurs fulgurantes des tulipes.

En haut de l'escalier, à droite, s'ouvraient des parterres de pivoines ligneuses et de pivoines sauvages. Celles-ci non plus n'étaient pas encore en fleur. Et, sans doute parce que l'endroit venait d'être aménagé, on ne s'y sentait pas tout à fait à son aise.

Mais à l'est, apparaissait le mont Hiei*.

Si, de tout endroit du jardin, on pouvait voir le mont Hiei*, le Higashiyama* et le Kitayama, à l'est du parterre de pivoines, le mont Hiei semblait absolument de front.

« C'est peut-être la brume, mais le Hiei semble plutôt bas, non ? fit remarquer Sôsuke à Takichirô.

— Les brumes du printemps, si douces..., commenta Takichirô, fixant la montagne. Pourtant, tu n'as pas l'impression, Ôtomo, qu'avec cette brume le printemps s'en va ?

— Peut-être.

— Quand la brume devient si épaisse, ce n'est plus ça, au contraire, le printemps est sur sa fin...

— Peut-être, répéta Sôsuke. Comme le temps passe ! Et dire qu'on n'est même pas allés voir le spectacle des fleurs !

— Oh ! il n'y a rien de nouveau. »

Les deux hommes marchèrent en silence un moment. Puis : « Ôtomo, retournons donc par cette allée bordée de camphriers que tu aimes, dit Takichirô.

— Volontiers. Pour moi, marcher dans cette allée me suffit. Cette fois encore, en venant, nous y sommes passés, mais... » Et Sôsuke se retourna vers Chieko : « Mademoiselle, vous venez aussi, n'est-ce pas ? »

Dans l'allée aux camphriers, en la fine extrémité de leurs branches de gauche et de droite, les arbres s'unissaient. Les jeunes feuilles, tout au bout des ramures, étaient encore tendres, d'un rouge léger. Il n'y avait pas de vent, mais par endroits elles frémissaient doucement.

Tous les cinq marchaient lentement, ne disant presque rien. La pensée de chacun allait au gré de l'ombre des arbres.

Takichirô ruminait dans sa tête les paroles de Hideo à propos de sa fille, plus belle, à l'en croire, que les plus raffinées statues de Bouddha, de Kyôto ou de Nara*. Hideo était-il à ce point attiré par Chieko ?

Pourtant, mariée à Hideo, où Chieko aurait-elle sa place dans l'atelier d'Ôtomo ? Au rouet du matin au soir, comme la mère de Hideo ?

Takichirô se retourna ; il vit Chieko plongée dans une conversation avec Hideo et qui acquiesçait de la tête de temps à autre.

Et même s'il y avait « mariage », était-il nécessaire que Chieko aille vivre dans la famille d'Ôtomo ? Il pourrait très bien se faire que la famille Sata accueille Hideo comme fils adoptif. C'était là sa pensée.

Chieko était fille unique. Si elle partait, combien en serait affligée, sa mère, Shige !

Hideo, certes, était l'aîné des enfants d'Ôtomo. Sôsuke, son père, disait que sa main était plus sûre que la sienne. Mais il avait un second, un troisième fils.

Et si chez Sata les affaires allaient de mal en pis et qu'on en était au point où le magasin était si vieux qu'on ne pouvait l'arranger, ce n'en était pas moins un magasin en gros de Nakakyô. Rien à voir avec un atelier de tisserand et ses trois métiers à main. Pas un employé, et le travail des seuls bras de la famille, ça ne va pas bien loin. Il suffisait de voir l'allure d'Asako, la mère de Hideo, ou la pauvre cuisine. Après tout, Hideo a beau être l'aîné, suivant la façon dont on engagerait l'affaire, ne pouvait-on penser que sa famille accepterait qu'il parte comme fils adoptif des Sata ?

« Hideo, c'est quelqu'un de sûr, fit Takichirô pour relancer la conversation. Il est jeune, c'est vrai, mais on peut compter sur lui.

— Merci, répondit Sôsuke, comme si de rien n'était. Pour ce qui est du travail, il s'y donne à fond, mais en présence de quelqu'un il ne sait qu'être grossier... Avec lui, on n'est jamais tranquille.

— C'est ce qu'il faut. Moi, tiens, ces derniers temps, il ne fait que me semoncer..., lança Takichirô, comme s'il en était content.

— Vraiment ? Excuse-le. Mais c'est un type comme ça, dit Sôsuke, baissant légèrement la tête. Son père peut toujours parler, s'il n'est pas d'accord, il fait comme s'il n'entendait pas.

— C'est ce qu'il faut, ponctua Takichirô d'un hochement de tête. Mais aujourd'hui, pourquoi diable es-tu venu en compagnie de Hideo seul ?

— Si j'emmenais ses frères, les machines s'arrêteraient, non ? Et puis, comme il est têtu, j'ai pensé qu'aller marcher dans cette allée de camphriers que j'aime l'adoucirait un peu...

— Quelle belle allée de camphriers ! Tu sais, Ôtomo, si je suis venu au Jardin botanique avec Shige et Chieko, c'est à Hideo que je le dois : il m'a parlé en des termes... si tendres !

— Oh ? », et, méfiant, Sôsuke regarda le visage de Takichirô : « Sans doute voulais-tu voir le visage de ta fille...

— Ah ! non, non », nia précipitamment Takichirô.

Sôsuke regarda derrière lui. Un peu en arrière, marchaient Chieko et Hideo, encore derrière suivait Shige.

Ils franchirent la porte du Jardin botanique. S'adressant à Sôsuke, Takichirô dit :

« Voulez-vous profiter de la voiture ? Nishijin est à deux pas. Entretemps, nous marcherons un peu sur les berges de la Kamo*... »

Sôsuke hésitait. « Allons, acceptons », dit Hideo, et il fit monter son père dans la voiture.

Les Sata restèrent debout à suivre des yeux leur départ. Se soulevant du siège, Sôsuke se confondait en profondes salutations. Quant à Hideo, il n'est même pas sûr qu'il fit un signe de la tête.

« Quel curieux garçon ! » dit Takichirô, et lui revint en mémoire qu'il l'avait frappé au visage. Réprimant un sourire, il ajouta : « Dis donc, Chieko, tu as pu parler tout ton soûl avec ce garçon ? Il doit avoir un faible pour les jeunes filles, non ? »

Avec une certaine gêne dans les yeux, Chieko répondit :

« Dans l'allée de camphriers... ? Je n'ai fait que l'écouter. Vraiment, je ne sais pas ce qui lui a pris, il a parlé tout le long du chemin avec tant d'entrain !

— Bah ! c'est que tu lui plais, non ? C'est pas quelque chose qui te vienne à l'esprit ? Il m'a dit que Mademoiselle était plus belle que les Miroku du Chûgûji et du Kôryûji. Même moi j'en ai été stupéfait, mais il dit de ces choses !... »

C'était au tour de Chieko d'être étonnée. Elle rougit légèrement jusqu'à la naissance du cou.

« De quoi avez-vous parlé ? demanda le père.

— On a parlé du destin des artisans tisserands de Nishijin.

— Du destin ? Eh bien..., fit-il, comme s'il réfléchissait.

— Le destin, oui, ça peut paraître bien compliqué, mais, en fait, c'est bien du destin qu'il s'agit... » reprit-elle.

Ils sortirent du Jardin botanique. À droite, bordées de pins, s'élevaient les digues de la Kamo. Takichirô descendit le premier à travers les pins vers le lit de la rivière. En réalité, il s'agissait plutôt d'une longue et étroite bande de terre inculte où poussaient de jeunes herbes.

Tout à coup, le bruit de l'eau se déversant du barrage lui parvint.

Sur l'herbe tendre, un groupe de vieilles gens avait déballé leur casse-croûte. Des jeunes garçons et des jeunes filles marchaient côte à côte.

En contrebas de la route réservée aux voitures, l'autre rive était aussi un lieu de promenade. Par-delà les branches des cerisiers que mouchetaient les premières feuilles, s'élevait, cernée par le Nishiyama*, la cime de l'Atago. En amont, le Kitayama semblait tout proche. L'endroit est un « site protégé ».

« Si on s'asseyait ? » fit Shige.

On apercevait, par-dessous le pont de Kita-ôji, quelques pièces de tissu *yûzen** qui séchaient sur l'herbe, dans le lit de la rivière.

« Quel beau printemps ! remarqua Shige, contemplant les alentours quelques instants.

— Shige, lui demanda alors Takichirô, que penses-tu de ce Hideo ?

— Ce que j'en pense, à quel point de vue ?

— Si on l'adoptait... ?

— Quoi ? Tu me demandes une chose pareille, comme ça, d'un seul coup ?

— C'est un garçon solide, non ?

— Bien sûr, mais il faudrait demander l'avis de Chieko.

— Chieko a toujours dit qu'elle nous obéirait d'une manière absolue. » Takichirô regarda sa fille : « N'est-ce pas, Chieko ? »

Shige défendit sa fille :

« Dans ce genre d'affaire, personne ne peut contraindre quiconque. »

Chieko baissa la tête. Le souvenir de Mizuki Shin.ichi lui flotta devant les yeux. Shin.ichi enfant. Shin.ichi en *chigo**, les sourcils peints, les lèvres fardées de rouge et le visage maquillé, vêtu d'un costume du temps de Heian*, monté sur le char à la grande hallebarde, lors de la fête de Gion*. — En ce temps-là, Chieko aussi était une enfant.

LES CRYPTOMÈRES DE KITAYAMA

Depuis les temps reculés de Heian, l'usage à Kyôto veut, dirait-on, que l'on entende le mont Hiei* lorsque l'on parle de « montagne », et la fête de la rivière Kamo lorsqu'on dit « la fête ».

Le 15 mai et sa Fête de la Mauve étaient déjà passés.

Au défilé des « messagers impériaux » est venu se joindre, à partir de 1956, le cortège de la « Princesse vouée à la Pureté ». On a voulu faire revivre la tradition selon laquelle, avant d'être enfermée dans le sanctuaire, la princesse procédait à la purification de son corps dans les eaux de la Kamo ; précédée des palanquins où avaient pris place des dames de la cour drapées dans leurs manteaux, escortée de servantes du palais, de fillettes, elle passait par les rues aux sons de la musique de cour, en costume aux douze épaisseurs, sur un char tiré par des bœufs. Par l'effet de cet apparat, et comme la princesse a l'âge où l'on fréquente les « universités de jeunes filles », il perce, au milieu de tout ce raffinement, quelque chose d'exubérant.

Parmi les amies d'école de Chieko, une jeune fille fut choisie pour être la princesse. Cette fois-là, Chieko et ses camarades allèrent sur les digues de la rivière voir le cortège.

Dans cette « Capitale », riche en temples et en sanctuaires anciens, on peut bien dire qu'il ne se passe pas un jour sans que, grande ou petite, ne se déroule une fête. A regarder le calendrier de ces fêtes, c'est à se demander si, en mai, chaque jour du mois ne connaît pas la sienne.

Offrande de thé aux dieux, pavillons de thé, cérémonies en plein air, ailleurs encore fume la bouilloire, tant et si bien qu'on n'en finirait jamais.

Toujours est-il que, ce mois de mai, Chieko avait même manqué la Fête de la Mauve[1]. Ce fut un mois pluvieux ; et d'ailleurs, on l'y avait emmenée tant de fois depuis son enfance...

Si les fleurs avaient leur charme, Chieko n'en aimait pas moins aller voir les jeunes feuilles et la verdure naissante. Les jeunes feuilles des érables aux alentours de Takao*, évidemment, mais Nyakuô-ji[2] et ses environs aussi lui étaient chers.

En versant le thé nouveau de l'année qu'elles avaient reçu d'Uji, Chieko dit à sa mère :

« Maman, cette année, j'ai complètement oublié d'aller voir la cueillette du thé.

— Il n'est pas trop tard pour le thé.

— Oui, sans doute. »

Même lorsqu'elle était allée voir les camphriers du Jardin botanique, sans doute était-il déjà un peu tard pour apprécier cette beauté pareille à celle des fleurs mais propre aux bourgeons qui éclatent.

Son amie, Masako, l'avait appelée au téléphone.

« Chieko, si nous allions voir les jeunes feuilles des érables de Takao ?... demanda-t-elle. Il y a moins de monde qu'en automne, lorsqu'ils flamboient...

— Ce n'est pas trop tard ?

— Il fait plus froid qu'en ville, et je pense que ça va encore.

— Tu crois ? » Et Chieko marqua une légère pause. « Tu sais, après les cerisiers du Heian, ça aurait été bien de voir ceux du mont Shûzan[3] ; mais ça m'est complètement sorti de la tête. Ces si vieux

1. Voir *aoi-matsuri* dans le glossaire.

2. Quartier paisible qui se trouve au pied des montagnes, à l'extrémité est du centre de Kyôto.

3. Localité située dans les montagnes à 25 km au nord-ouest de Kyôto, intégrée maintenant à la commune de Keihoku.

arbres... Enfin, pour les cerisiers c'est fichu, mais j'aimerais voir les cryptomères de Kitayama. C'est à deux pas de Takao, tu sais bien ? Quand je vois ces arbres qui se dressent si droits, si nets, mon cœur se libère. On y va ? Oh ! oui, bien plus que les érables, je voudrais voir les cryptomères de Kitayama. »

Au temple de Jingoji* à Takao, puis plus haut, à Maki-no-o[1] dans le temple de Saimyôji, puis à celui du Kôzanji à Toga-no-o[2], Chieko et Masako ne purent s'empêcher, tant qu'elles y étaient, de regarder au passage les verts feuillages des érables.

Pour le Jingoji comme pour le Kôzanji, la montée est raide. Déjà vêtue pour l'été, avec sa robe légère et ses chaussures plates, Masako n'éprouvait aucune difficulté. « Mais Chieko en *kimono* ? » se demandait-elle, la regardant à la dérobée. Cette dernière, toutefois, n'avait pas l'air de peiner.

« Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— C'est beau !

— C'est beau ! » Chieko s'arrêta et, les yeux tournés vers la rivière Kiyotaki, en contrebas : « Je pensais qu'on suffoquerait devant tout ce vert ; en fait, c'est plein de fraîcheur, non ?

— Je... » Et Masako étouffa un rire. « De toi, c'est de toi que je parlais.

— ...

— Comment est-il possible que de si beaux enfants viennent au monde ?

— Oh ! ça va.

— Ce *kimono* sobre au milieu de tout ce vert fait ressortir ta beauté. Mais s'il était voyant, ce n'en serait que plus éclatant... »

Chieko portait un kimono d'un violet terne. L'indienne que, d'une main généreuse, son père avait coupée pour elle lui servait de ceinture.

Elle gravissait un escalier de pierre — lui revenait en mémoire le rouge qui, faiblement, subsistait quelque part sur les joues de Taira

1. Petit hameau situé dans les montagnes à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Kyôto.

2. Localité située dans les montagnes à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Kyôto, où se trouve le temple Kôzanji*.

no Shigemori* dont le portrait, ainsi que celui de Minamoto no Yoritomo*, est conservé au Jingoji et qu'André Malraux a compté parmi les plus belles peintures du monde — quand Masako avait laissé tomber cette remarque. D'ailleurs, Chieko l'avait déjà entendue dire la même chose à plusieurs reprises.

Au Kôzanji, depuis la large terrasse du Sekisui-in, Chieko aimait à contempler les contours de la montagne qui lui faisait face. Tout comme elle aimait y admirer le tableau représentant le vénérable Myôe, fondateur du temple, en position de méditation dans un arbre. À côté du *toko-no-ma**, était déployée une reproduction du rouleau des « scènes drolatiques du monde animal ». Sur cette terrasse, les deux jeunes filles burent le thé offert par le temple.

Masako n'avait jamais été plus avant que le Kôzanji. C'est là que s'arrêtent les touristes.

Chieko, elle, se souvenait d'être allée admirer les fleurs en compagnie de son père jusqu'au mont Shûzan, et y avoir cueilli des pointes de prêles. Les tiges en étaient longues et volumineuses. Quand elle montait à Takao, même seule, Chieko poussait toujours jusqu'au village aux cryptomères. Aujourd'hui rattaché à la ville, ce lieu est devenu le quartier de « Kitayama-chô, Nakagawa, arrondissement du Nord » ; mais, avec ses cent vingt, cent trente foyers, mieux vaudrait l'appeler encore « village ».

« Moi, j'y vais toujours à pied. On marche ? demanda Chieko. La route est si belle, tu sais ! »

Sur les rives de la Kiyotaki, la montagne tombait, abrupte. Bientôt, magnifique, une futaie de cryptomères s'offrait au regard. Ils se dressaient parfaitement verticaux, et d'un coup d'œil s'y décelait le soin attentif de l'homme. Les « troncs de Kitayama », fameux en architecture, venaient tous de ce village.

À l'occasion, sans doute, de la pause de trois heures, un groupe de femmes qui venaient probablement de travailler à nettoyer le sous-bois descendait à travers la futaie.

Comme figée sur place, Masako regarda fixement l'une d'elles.

« Chieko, tu ressembles à cette fille. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, dis ? »

La jeune fille portait un vêtement de travail bleu aux manches courtes maintenues relevées par des lacets, le pantalon bouffant était enserré d'un tablier, des mitaines couvraient ses mains et un linge la coiffait. Le tablier faisait tout le tour de la taille et était fendu sur

les côtés. Les lacets sur l'épaule et l'étroite ceinture qu'on entrevoyait à la hauteur du pantalon étaient les seules taches de rouge. Ses compagnes étaient vêtues de la même manière.

Leur allure vestimentaire rappelait celle des femmes de Ôhara ou de Shirakawa* qui s'en vont au marché ; mais ce n'était pas leur cas, elles n'étaient pas habillées ainsi pour aller vendre leurs produits en ville, elles portaient simplement leur vêtement de travail en montagne. Ainsi sont vêtues généralement les femmes qui travaillent dans les champs et les montagnes de ce pays.

« Vraiment, elle te ressemble. Regarde-la bien ; ça ne te semble pas étrange, Chieko ? insista Masako.

— Ah ! oui ? fit Chieko, regardant à peine. Oh ! toi, comme tu es toujours ahurie !

— Ahurie ! et quoi encore ! Une fille aussi jolie...

— Oui, jolie elle l'est, mais...

— On dirait que vous êtes du même sang...

— Quoi ? Voilà que ça te reprend ? »

À ces mots, Masako réprima un rire pour ce qui venait de lui échapper. Pourtant, elle ajouta :

« Il arrive qu'on ressemble à quelqu'un, mais à ce point c'est effrayant. »

Les femmes ne prêtèrent guère attention à Chieko et à sa compagne et elles poursuivirent leur chemin.

La jeune fille était coiffée d'un fichu, bas sur le front ; on n'apercevait pour ainsi dire pas la racine de ses cheveux et ses joues étaient à moitié cachées. Les deux amies ne la virent pas une seule fois de face, et contrairement à ce que prétendait Masako, elles ne purent donc contempler son visage à loisir.

Chieko était d'ailleurs venue à maintes reprises dans ce village et elle avait souvent observé ces femmes polir minutieusement, avec du sable de la cascade de Bodai mêlé à de l'eau parfois chaude, les troncs dont les hommes avaient arraché grossièrement l'écorce ; cet ouvrage se pratiquait au bord de la route, en plein air, de sorte qu'elle avait l'impression de connaître vaguement le visage de ces jeunes filles qui, dans un petit village de montagne, n'étaient pas si nombreuses. Mais bien sûr, elle ne les avait pas scrutées une à une.

Masako suivit des yeux les silhouettes des jeunes filles et recouvra un peu son calme ; mais elle répéta : « C'est étrange. » Puis, cette

fois, ayant regardé avec insistance le visage de Chieko, elle baissa la tête.

« Vraiment, elle te ressemble.

— En quoi me ressemble-t-elle ?

— Ça... ? une impression. C'est difficile de dire en quoi elle te ressemble, mais... les yeux, le nez... Une jeune fille de la ville et une jeune fille des montagnes n'ont rien de commun, excuse-moi...

— Voyons !

— Chieko ! Et si on la suivait pour jeter un coup d'œil à sa maison, tu ne veux pas ? » demanda Masako, comme prise de regrets.

La suivre et jeter un coup d'œil à sa maison... Si vive que fût alors Masako, sans doute n'était-ce là que paroles en l'air. Toujours est-il que Chieko se mit à marcher lentement, si lentement qu'elle semblait immobile, les yeux tournés vers la futaie ou contemplant les troncs alignés près des maisons.

Les cryptomères aux troncs blancs de grosseur parfaitement égale, polis, étaient de toute beauté.

« On dirait des objets d'art, remarqua Chieko. Ils servent, dit-on, pour la construction dans la tradition du thé. Ils partiront pour Tôkyô, pour Kyûshû*... »

Les troncs étaient alignés, droits, adossés en une seule rangée au bord du toit. Ils s'alignaient même au premier étage. Dans une maison, devant la rangée de troncs du premier, Masako remarqua, étonnée, que séchait du linge de corps.

« Ma parole, les gens d'ici vivent derrière un défilé de troncs...

— Toujours ahurie, hein, Masako ? » Et Chieko se mit à rire. « À côté des cabanes qui abritent les troncs, tu ne vois donc pas de vraies maisons ?

— Ah ! c'est cette lessive qui séchait...

— Tu es tout le temps ainsi. Pour la jeune fille qui me ressemble, c'était la même chose...

— Ça, c'est différent. » Et Masako devint sérieuse. « Qu'on dise que quelqu'un te ressemble, ça t'étonne tellement ?

— Absolument pas. »

À peine avait-elle prononcé ces mots que, soudain, lui revint en mémoire le regard de la jeune fille. Stigmate isolé dans ce corps

sain, rompu au travail, une tristesse envahissait les yeux, si denses, si profonds.

« Une femme du village, ça travaille dur, tu sais, dit Chieko d'un ton détaché.

— Les hommes et les femmes travaillent ensemble, il n'y a rien là d'extraordinaire ! Pour les paysans, c'est ainsi. Et pour les marchands de primeurs, les marchands de poissons... » Gaiement, Masako ajouta : « Une demoiselle comme toi s'étonne de n'importe quoi...

— Moi ? Mais je crois que je travaille. C'est toi qui ne fais rien.

— C'est vrai, moi je ne travaille pas, admit, désinvolte, Masako.

— Travailler, c'est vite dit ! Je voudrais bien te montrer un peu ce qu'est le travail des femmes dans ce village. » Et Chieko tourna de nouveau les yeux vers la futaie : « Tiens, ils ont commencé l'élagage.

— L'élagage ? Qu'est-ce que c'est ?

— Pour que les cryptomères soient beaux, on taille à la serpe les branches inutiles. Parfois, paraît-il, ils se servent d'échelle, mais ils sautent de cime en cime comme des singes.

— Plutôt risqué !

— Certains montent dans les arbres le matin et n'en redescendent qu'au déjeuner. »

À son tour, Masako tourna les yeux vers la futaie. Ces troncs dressés, côte à côte, parfaitement droits, étaient splendides. Le toupet de feuilles laissé à la cime semblait dû à la main délicate d'un artisan.

La montagne n'était pas plus haute qu'elle n'était vraiment profonde. Aussi, même au sommet, levant les yeux, pouvait-on distinguer un à un les troncs dans leur alignement parfait. Ces cryptomères serviraient pour des constructions dans la tradition de l'art du thé, et ne serait-on pas tenté de dire que les lignes mêmes de la forêt en étaient comme une préfiguration ?

De part et d'autre de la rivière, la montagne s'abattait d'un coup en une vallée encaissée. Les pluies sont nombreuses et le soleil ne frappe guère ; c'est là, dit-on, une des raisons de la croissance des arbres fameux que sont les cryptomères de ces futaies. Sans doute sont-ils tout naturellement protégés, et d'abord contre le vent. Si un vent fort soufflait, les troncs, tendres encore en leur jeune cerne annuel, ploieraient ou se déformeraient.

À la lisière de la montagne, bordant la rivière, les maisons du village semblent ne former qu'une seule et même rangée.

Près de certaines maisons, on procédait au polissage des troncs. Une fois sortis de l'eau où ils baignaient, les femmes les polissaient minutieusement avec le sable de la cascade. C'était un sable qui rappelait l'argile rousse et dont on disait qu'il était recueilli au pied de la cascade Bodai.

« Et quand il n'y a plus de sable, comment fait-on ? demanda Masako.

— Il suffit qu'il pleuve et il est emporté par l'eau de la cascade jusqu'en bas où il s'entasse », répondit une femme d'un grand âge.

« Ils ne s'en font guère », pensa Masako.

Ces femmes, en vérité, comme l'avait dit Chieko, travaillaient de leurs mains avec acharnement. Les troncs avaient cinq ou six pouces de diamètre : sans doute serviraient-ils à faire des piliers.

Après les avoir lavés, on laissait sécher les troncs qui venaient d'être polis. Puis ils seraient enroulés de papier ou enveloppés de paille et expédiés.

Par endroits, des arbres avaient été plantés à la limite du lit caillouteux de la rivière.

Devant ces cryptomères dressés à l'unisson dans la montagne, devant ceux qui s'alignent au bord du toit des maisons, Masako se rappela les claires-voies des vieilles maisons de la « Capitale », brun ocre et sans trace de poussière.

À l'entrée du village se trouvait l'arrêt des autobus de la Compagnie des Chemins de Fer Nationaux desservant la ligne Bodai-michi. Plus loin, là-haut, devait se trouver la cascade.

C'est là que les deux jeunes filles prirent l'autobus pour s'en retourner. Après un moment de silence, Masako dit tout à coup :

« Ce serait bien si toutes les jeunes filles aussi grandissaient comme des cryptomères, toutes droites !

— ...

— Ce n'est pas nous qu'on chérirait et dont on prendrait soin comme ça ! »

Chieko fut sur le point d'éclater de rire :

« Masako, tu le vois toujours ?

— Hein ? Oui, on se voit. Sur les bords de la rivière Kamo, assis dans l'herbe toute verte...

— ...

— Les terrasses des maisons de thé de Kiyamachi* sont pleines de monde et on y allume les lumières. Enfin, comme on tourne le dos, qui nous reconnaîtrait ?

— Ce soir... ?

— Ce soir, oui, j'ai rendez-vous vers sept heures et demie. Il ne fait pas encore nuit, mais... »

Chieko se prit à envier une telle liberté.

Dans la pièce du fond qui ouvrait sur le jardin intérieur, tous trois réunis, Chieko et ses parents dînaient.

« Comme M. Shimamura nous a apporté tant de *sasamaki-zushi**, je n'ai préparé qu'un bouillon ! dit la mère à Takichirô.

— Ah ! bon. »

Les *sasamaki-zushi* à la dorade étaient un plat qu'appréciait Takichirô.

« Le retour de notre précieuse cuisinière s'est fait un peu attendre... », remarqua Shige, et s'adressant à Chieko : « Tu es allée de nouveau voir les cryptomères de Kitayama avec Masako ?

— Oui... »

Sur un plat d'Imari*, s'amoncelaient les *sasamaki-zushi*. Si on soulevait les feuilles de bambou pliées en trois, apparaissait la chair de la dorade, en fines lamelles, posée sur le riz. Un bol laqué contenait des feuilles bouillies et quelques champignons noirs.

Tout comme les claires-voies brun ocre de la façade, le magasin de Takichirô avait conservé l'allure des anciens commerces en gros de la « Capitale » ; aujourd'hui, cependant, c'était devenu une « société », et le premier commis et les employés regagnaient, pour la plupart, leur domicile chaque soir. Deux ou trois seulement, qui venaient de la province d'Ômi*, logeaient au premier étage sur la façade ; ce qui expliquait qu'à l'heure du dîner le fond de la maison baignait dans le calme.

« Chieko, ça te plaît tant que ça d'aller voir les cryptomères de Kitayama ? questionna sa mère. Comment cela se fait-il ?

— Tous ces arbres sont si droits, si nets ! Ah ! si seulement les hommes avaient un cœur à leur image !...

— Ah ! çà ! Mais n'es-tu pas ainsi, Chieko ?

— Que non ! Tantôt flexible, tantôt tortueuse...

— Pour ça, c'est bien vrai, interrompit le père. Même l'homme le plus simple doit avoir toutes sortes de pensées.

— ...

— Et d'ailleurs, n'est-ce pas bien ainsi ? Un enfant à l'image des cryptomères de Kitayama, ce serait bien gentil, mais il n'en existe pas, et quand bien même, ça n'empêcherait pas qu'un jour ou l'autre il ne lui arrive d'étranges aventures. D'ailleurs, pourvu qu'ils soient grands et beaux, peu importe que les arbres soient penchés ou tordus... Regarde un peu notre vieil érable dans ce jardin si étroit.

— Que vas-tu dire à Chieko, une si bonne fille ! fit la mère, ne cachant pas sa réprobation.

— Je sais, je sais, Chieko est une fille on ne peut plus droite ! »

Celle-ci, tournant son visage vers le jardin intérieur, demeura silencieuse quelques instants, puis : « Moi ? Une force pareille à celle de cet érable... ? », et dans sa voix montait la tristesse : « Tout au plus suis-je comme ces violettes qui vivent dans les cavités du tronc. Oh ! les fleurs ont disparu...

— Le printemps prochain, elles refleuriront, tu verras », dit la mère.

Les yeux de Chieko descendirent jusqu'au pied de l'érable et fixèrent la vieille lanterne chrétienne.

À la lumière qui s'échappait de la pièce, on distinguait mal la sainte figure sculptée. Pourtant, lui vint presque le désir de prier.

« Maman, je veux la vérité : où suis-je née ? »

La mère et le père se regardèrent.

« Sous les cerisiers en fleur de Gion* », affirma d'un trait le père.

Naître la nuit sous les cerisiers illuminés de Gion ! N'était-ce pas comme dans *L'Histoire du coupeur de bambou* où la princesse Kaguya* voit le jour entre des nœuds de bambous ? N'était-ce pas comme un conte pour les enfants ?

Raison de plus, sans doute, pour que son père parlât d'un ton si abrupt.

Si elle était née sous les arbres en fleur, comme la princesse Kaguya, peut-être lui viendrait-il un messager de la lune, pensa Chieko, amusée. Mais ses lèvres restèrent closes.

Enfant abandonnée, enfant volée, quoi qu'il en soit, ni son père

ni sa mère ne savaient où elle était née. Pas même, sans doute, ses vrais parents.

Chieko regretta sa question malheureuse. Mais elle jugea préférable de ne pas s'excuser. Pourquoi, alors, l'avoir demandé ? Elle-même ne le savait pas très bien ; pourtant, la jeune fille du village aux cryptomères de Kitayama qui, aux dires de Masako, lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, lui revint en mémoire ; était-ce à cause d'elle ?

Chieko, ne sachant où poser son regard, contempla la cime du grand érable. Était-ce la lune, les lumières du quartier des plaisirs qui se reflétaient, le ciel de la nuit se teintait d'une blanche pâleur.

« Voilà qu'arrive le ciel de l'été, dit Shige en regardant en l'air. Allons, va, Chieko, tu es née dans cette maison. Ce n'est pas moi qui t'ai enfantée, mais tu es née dans cette maison.

— Oui », et Chieko baissa la tête.

Chieko n'était pas, comme elle l'avait dit à Shin.ichi au temple de Kiyomizu, ce nouveau-né volé par Shige et son mari sous les cerisiers illuminés de Maruyama*. Elle était une enfant qu'on avait abandonnée à la porte du magasin. Celui qui l'avait ramenée à la maison dans ses bras n'était autre que Takichirô. C'était il y a plus de vingt ans, et Takichirô, dans la trentaine, s'accordait bien des libertés. Sa femme, tout d'abord, refusa de croire son mari :

« Ah ! tu en as de bonnes... tu ramènes à la maison une enfant que tu as eue de quelque geisha !

— Ne dis pas de bêtises ! dit Takichirô, laissant paraître son irritation. Regarde un peu comment est vêtue cette enfant. Une fille de geisha ? Elle ? Drôle de geisha ! », et il lui tendit l'enfant.

Shige prit la nouveau-née dans ses bras. Elle approcha sa joue de la joue froide de l'enfant.

« Que veux-tu faire de cette enfant ?

— À l'intérieur, nous serions plus au calme pour parler. Allons, à quoi rêves-tu encore ?

— Elle vient de naître, on dirait ? »

Comme les parents étaient inconnus, une adoption légale fut impossible. Pour l'état civil, elle fut déclarée comme fille légitime des Sata. On la nomma Chieko.

Si on adopte un enfant — est-ce une incitation ? — on dit que par

la suite viennent au monde des enfants de votre sang, mais pour Shige il n'y eut rien à faire. Et Chieko grandit, fut entourée comme enfant unique. Les mois et les années passèrent, sans même que Takichirô et sa femme se préoccupent de savoir où étaient les parents qui l'avaient abandonnée. Vivants ou morts ? Ils ne savaient rien de ceux qui avaient donné la vie à Chieko.

Ranger, une fois le dîner terminé, fut rapide : il n'y avait qu'à enlever les feuilles de bambous et laver les bols du bouillon. Chieko s'en occupa, seule.

Puis elle s'enferma dans sa chambre à coucher du premier étage ouvrant sur le jardin intérieur, tandis que son père feuilletait les ouvrages de peinture sur Paul Klee et Chagall qu'il avait emportés avec lui au monastère de Saga. Chieko commençait à dormir quand, soudain, dans un cauchemar, elle poussa un cri et s'éveilla.

« Chieko ! Chieko ! » appela sa mère de la pièce voisine, et avant qu'elle n'ait répondu, elle fit glisser la porte.

« Tu as fait un cauchemar ? lui demanda-t-elle en entrant. Un mauvais rêve ? »

À peine assise auprès de sa fille, elle alluma la lumière de chevet.

Chieko s'assit sur le lit.

« Oh ! tu es toute en sueur ! » Et la mère alla prendre sur la coiffeuse une serviette de gaze qu'elle passa sur la poitrine et le front de Chieko. Elle se laissait faire. Que cette poitrine est joliment blanche ! pensa sa mère. « Allez, sous les bras !

— Maman, merci.

— Un mauvais rêve ?

— Oui. Je rêvais que je tombais d'un endroit élevé. Je tombais d'un seul coup au milieu d'un vert si intense que c'était effrayant ; une chute sans fin.

— N'importe qui a, souvent, un tel rêve, affirma la mère, "une chute sans fin..."

— ...

— Il ne faut pas que tu prennes froid. Veux-tu te changer ? »

Chieko acquiesça de la tête, sans avoir pour autant recouvré son calme. Elle essaya de se lever : ses jambes vacillaient un peu.

« Allons, allons, je vais te l'apporter. »

Chieko resta assise et, avec discrétion, avec adresse, changea de

vêtement de nuit. Elle commençait à plier celui qu'elle venait d'enlever...

« Ce n'est pas la peine de le plier... Comme on doit le laver... » La mère le prit et l'accrocha au coin d'un porte-vêtement. À nouveau, elle vint s'asseoir au chevet de Chieko.

« Pour un rêve pareil, te mettre dans cet état... Chieko, tu n'as pas de fièvre ? » Et elle posa la paume de sa main sur le front de sa fille. Non, il était froid. « Enfin ! Tu dois être fatiguée d'être allée jusqu'à Kitayama... Ta mine m'inquiète. Veux-tu que je dorme près de toi ? et, déjà, elle allait chercher sa propre natte.

— Merci... Maintenant c'est passé, dors tranquille.

— Tu es sûre ? » La mère se glissa dans le lit de Chieko. Cette dernière se mit tout à fait sur le côté.

« Tu as grandi, dis donc ! C'est bien fini que ta mère puisse te prendre dans ses bras pour dormir. Comme c'est drôle ! »

Sa mère, la première, s'endormit paisiblement. À tâtons, Chieko s'assura qu'elle n'avait pas froid aux épaules et éteignit la lumière. Elle ne put s'endormir.

Son rêve avait été long. Ce qu'elle en avait raconté à sa mère n'était que la fin.

Au début, ce fut moins un rêve qu'une rêverie, assez agréable, au cours de laquelle elle se remémora les événements du jour, alors qu'en compagnie de Masako elle était allée voir les cryptomères de Kitayama. Même la jeune fille, dont Masako disait qu'elle lui ressemblait, se présenta à son esprit d'une manière bien plus singulière qu'au village.

Et ce vert à la fin du rêve, ce vert au sein duquel elle tombait, peut-être était-ce la montagne aux cryptomères qui l'habitait encore.

La « Fête des coupeurs de bambous », au monastère de Kurama*, est une cérémonie chère à Takichirô. La force virile qui s'en dégage n'y était pas pour rien.

Pour lui-même qui, depuis son enfance, y avait assisté d'innombrables fois, elle avait perdu toute nouveauté, mais il pensait y emmener sa fille. À plus forte raison cette année où le bruit courait que, pour des raisons financières, même la fameuse « Fête du feu » de Kurama ne pourrait avoir lieu.

Mais Takichirô craignait la pluie. La « Fête des coupeurs de bambous » a lieu le 20 juin, en pleine saison des pluies.

Le 19, il y eut une pluie torrentielle, qui surprit même pour la saison.

« À voir ce qui tombe, est-ce que demain ça s'arrêtera ? » De temps à autre, Takichirô regardait le ciel.

« Papa, tu sais, pour moi, la pluie n'a pas d'importance...

— Je sais, mais..., commença son père, tout de même, le temps n'est pas beau... »

Le 20 aussi, la pluie tombait, imprégnant tout de son humidité :

« Fermez les fenêtres et les armoires. Avec cette humidité, les rouleaux de tissus vont s'abîmer, recommanda Takichirô aux employés.

— Papa, on renonce à Kurama ? demanda Chieko.

— L'année prochaine, la fête existera toujours ! Cette fois, renonçons-y. Avec une brume pareille sur les monts de Kurama... »

Ceux qui accomplissent le rite ne sont pas des moines, mais des gens du village. On les appelle les *Hôshi* [1]. En guise de préparatifs, dans la journée du 18, on attache entre deux poutres dressées de part et d'autre du bâtiment principal quatre « bambous mâles » et quatre « bambous femelles ». Aux « bambous mâles », on conserve le feuillage et on coupe les racines ; les « bambous femelles » sont laissés tels quels, avec les racines.

Depuis les temps jadis, la gauche est appelée le côté de Tanba, la droite le côté d'Ômi.

Les hommes des maisons à qui revient cette année-là d'exécuter le rite sont vêtus d'une robe de soie grège héritée des générations passées ; ils portent des sandales de paille, à la manière des « hommes d'armes » ; les épais cordons de fête noués aux épaules, ils se ceignent de deux épées et passent autour de la tête, à la Benkei [2],

1. *Hôshi*, littéralement « maître de la loi », désigne un moine bouddhiste au sens large, relevant ou non d'un ordre religieux. Ici, l'auteur parle bien entendu des « quasi-moines » — des villageois qui ont acquis les qualités spirituelles nécessaires pour exécuter les rites religieux.

2. Ici, il est question d'une coiffe entourée d'une longue pièce de brocart, l'une des caractéristiques du costume de Benkei — le moine-guerrier légendaire réputé pour sa force extraordinaire, qui apparaît dans différentes pièces d'époque du théâtre *kabuki* (voir Glossaire).

une étoffe de cinq pieds de long ; à la ceinture, ils attachent des feuilles de mandides et la serpe des coupeurs de bambous enfoncée dans une gaine de brocart. Puis, précédés de personnages chargés de faire place, ils se dirigent vers le portail du monastère.

Il est environ une heure de l'après-midi.

Au son des trompes marines des moines revêtus de leur large mante de Jittoku [1], la fête commence.

Deux enfants entonnent les chants.

« Il est le bienvenu, le rite de la coupe des bambous... » disent-ils, s'adressant au supérieur.

Puis ils s'avancent, qui vers la droite, qui vers la gauche, et prononcent chacun les paroles de l'éloge :

« Qu'ils sont beaux les bambous d'Ômi.

— Qu'ils sont beaux les bambous de Tanba. »

La « taille des bambous » commence : on coupe les épais bambous mâles attachés en travers des poutres, afin qu'ils soient tous de la même longueur. Les bambous femelles restent tels quels.

Les enfants annoncent au supérieur :

« La taille des bambous... est achevée. »

Les moines pénètrent à l'intérieur du bâtiment pour lire les *sutras**. En guise de lotus, on parsème le sol de fleurs de chrysanthèmes d'été.

Le supérieur descend de l'estrade, ouvre l'éventail en bois de cyprès, le lève et l'abaisse à trois reprises.

Aux cris de « Han », deux hommes du groupe de droite et deux du groupe de gauche coupent les bambous en trois tronçons.

Takichirô aurait aimé emmener sa fille voir cette « Fête des coupeurs de bambous », mais il hésitait encore devant la pluie quand Hideo, portant un paquet sous le bras, ouvrit la claire-voie et entra.

« Je m'y suis mis tant et si bien que j'ai terminé la ceinture de mademoiselle, dit-il.

— La ceinture... ? dit Takichirô, l'air méfiant. La ceinture de ma fille ? »

Hideo recula un peu et, respectueusement, salua, les mains contre le sol.

---

1. Vêtement traditionnel à manches très larges assorti d'une sorte de jupe-pantalon assez court conçu pour la marche.

« Celui avec des dessins de tulipes ? demanda, indifférent, Takichirô.

— Non, celui que vous avez dessiné au monastère de Saga, répondit, sérieux, Hideo. L'autre fois, emporté par l'impétuosité de la jeunesse, j'ai été vraiment très grossier avec vous. »

Au fond de lui-même, Takichirô fut stupéfait :

« Voyons... enfin, c'était un passe-temps... rien de plus. Vous l'avez critiqué et ça m'a ouvert les yeux, je dois vous en remercier...

— Justement, cette ceinture, je l'ai tissée et je vous l'apporte.

— Hein ? » Cette fois, Takichirô fut au comble de la surprise. « Ce dessin-là ? je l'ai chiffonné et jeté dans la rivière qui longe votre maison !

— Vous l'avez jeté ? Vraiment ? dit Hideo d'un ton si calme qu'il semblait ne rien redouter. Il m'a suffi que vous me le montriez et il ne m'est plus sorti de la tête.

— C'est votre métier, effectivement. » Le front de Takichirô se voila. « Tout de même, Hideo, pourquoi avoir tissé quelque chose que j'avais jeté dans la rivière ? Hein ? Pourquoi l'avoir tissé ? » répétait Takichirô, et montait en lui quelque chose qui tenait à la fois de la tristesse et de l'indignation.

« Qui a dit qu'il n'y avait pas l'accord du cœur dans ce dessin, qu'il dégageait quelque chose de ravagé, de morbide ? Vous ! »

— ...

— Voilà pourquoi, à peine franchi votre porte, je l'ai jeté dans la rivière...

— Monsieur Sata, je vous en prie, pardonnez-moi. » Posant les deux mains contre terre, Hideo s'excusa. « Je devais tisser des choses stupides, j'étais fatigué, impatient...

— C'est la même histoire pour moi. Bien sûr, au monastère, pour être tranquille on est tranquille, mais entre une gardienne âgée et, dans la journée, la vieille qui vient travailler, quelle solitude, quelle solitude ! Et puis, comme les affaires ici vont mal, je me suis dit que vous aviez raison. Je suis marchand en gros, rien ne me force à dessiner des projets. Quant à ces dessins à la dernière mode... enfin...

— Moi aussi, j'y ai beaucoup réfléchi, et puis j'y ai pensé à nouveau après avoir rencontré mademoiselle au Jardin botanique.

— ...

— La ceinture, vous voulez la voir ? Si elle ne vous plaît pas, vous

prenez des ciseaux, et là, sur-le-champ, vous la coupez en mille morceaux !

— Quoi ? fit Takichirô, et il appela : Chieko ! Chieko ! »

Chieko, qui était assise au comptoir à côté du gérant, se dressa.

Avec ses sourcils épais, sa bouche obstinément close, le visage de Hideo reflétait l'assurance. Pourtant, ouvrant le *furoshiki**, ses doigts tremblaient un peu.

Il semblait gêné par la présence de Takichirô, et il se tourna vers Chieko.

« Regardez, mademoiselle, c'est un projet de votre père. » Et il lui tendit la ceinture encore roulée. Puis il resta immobile, crispé.

Chieko déroula juste le bout de la ceinture.

« Oh ! papa. Tu as pensé aux peintures de Klee, à Saga ? » Et, la lissant sur ses genoux : « Que c'est beau ! » La ceinture se déploya entre ses mains.

Takichirô, le visage amer, restait silencieux. Au fond de lui-même, toutefois, il était profondément étonné que Hideo ait si bien gardé en mémoire son projet.

« Oh ! papa, reprit Chieko, la voix pleine d'une joie innocente. Vraiment, quelle ceinture !

— ... »

Puis elle palpa l'étoffe : « Que c'est tissé solide !

— Oui... », et Hideo baissa la tête.

« Je peux la dérouler entièrement pour la regarder... ?

— Oui », répéta Hideo.

Chieko se leva et déroula la ceinture dans toute sa longueur devant les deux hommes. Puis, posant une main sur l'épaule de son père, immobile, elle la contempla.

« Qu'en penses-tu, papa ?

— ...

— N'est-elle pas belle ?

— Vraiment, elle te plaît ?

— Oui... Merci, papa.

— Regarde-la bien.

— Le motif est nouveau et il faudrait un *kimono* assorti... oui, elle est belle.

— Bien sûr ? Alors, si elle te plaît, remercie Hideo.

— Merci, Hideo. » Et, dans le dos de son père, Chieko s'agenouilla et s'inclina.

« Chieko, demanda le père, cette ceinture te semble harmonieuse ? empreinte d'une harmonie intérieure ?

— Eh ? harmonieuse ? » répéta Chieko, et, prise au dépourvu, elle regarda à nouveau la ceinture : « Tu parles de l'harmonie, mais ça dépend de la personne qui la porte, du *kimono*. Et puis, aujourd'hui, la vogue est aux vêtements qui, exprès, brisent l'harmonie...

— Hum ! », et Takichirô baissa la tête. « En vérité, Chieko, quand j'ai montré cette esquisse de ceinture à Hideo, je me suis entendu dire qu'elle manquait d'harmonie. Alors, je l'ai jetée dans la rivière qui longe l'atelier de Hideo.

— ...

— Pourtant, je regarde ce que Hideo a tissé, et... est-ce tout à fait fidèle à l'esquisse que j'ai jetée ? Peut-être, la teinte des fils de la trame et mes couleurs sont un peu différentes dans les nuances... mais...

— Pardonnez-moi, monsieur Sata », et Hideo s'inclina, les mains contre terre.

« Mademoiselle, si ce n'est pas trop vous demander, ne voudriez-vous pas mettre la ceinture, juste un instant ?

— Sur ce kimono... ? » et Chieko, se levant, enroula la ceinture autour de sa taille. Aussitôt, elle se détacha dans l'éclat des couleurs. Le visage de Takichirô se détendit.

« Mademoiselle, c'est votre père qui l'a faite. » Les yeux de Hideo brillaient.

LA FÊTE DE GION

Un grand panier à provisions au bras, Chieko sortit du magasin. Remontant l'avenue Oike, elle prit la direction de Yubahan, un négoce dans le quartier de Fuyachô[1] ; mais, devant le ciel qui tout entier depuis le mont Hiei jusqu'au Kitayama paraissait s'embraser, un instant, elle s'arrêta dans l'avenue.

1. Fuyachô est un quartier de petits commerces traditionnels au cœur de Kyôto, situé au nord de la grande avenue Oike (axe central est-ouest de l'ancienne capitale).

C'était une longue journée d'été, quand il est encore trop tôt pour que la lumière du soir s'accroche aux choses et que le ciel est exempt de toute mélancolie. Vraiment, un brasier ardent se déployait à travers le ciel.

« C'est la première fois que je vois une chose pareille. »

Sortant un petit miroir, sur le fond de ces nuages vivement colorés, Chieko regarda le reflet de son visage.

« Ne pas oublier, de la vie ne pas oublier... Pour l'homme, il n'y a que le cœur qui compte. »

Était-ce parce qu'ils étaient plaqués sur ces couleurs, le mont Hiei et le Kitayama formaient une seule masse, d'un bleu profond.

On trouvait chez Yubahan[1] des feuilles de *Yuba*, « les *Yuba* fleurs de pivoine » et les rouleaux de Yawata.

« Soyez la bienvenue, mademoiselle. Avec cette fête de Gion*, c'est l'affolement, l'affolement, et nous ne prenons que les commandes de nos vieux clients... »

Traditionnellement, ce magasin ne travaillait que sur commande. À la « Capitale », il est de telles boutiques, par exemple, parmi les pâtissiers.

« Gion est de retour. Depuis si longtemps... grand merci ! » dit la femme du Yubahan, enfournant les unes sur les autres les provisions dans le panier de Chieko.

Les « rouleaux de Yawata » — exactement de même qu'il y a des « rouleaux à l'anguille » — consistent en des racines de bardane enroulées dans des feuilles de *Yuba*.

Quant aux « fleurs de pivoine », ils ressemblent aux beignets ronds qu'on appelle *Hiro-osu*, à cela près que l'on enveloppe des fruits de Gingko dans le *Yuba*.

Ce Yubahan était une boutique vieille de plus de deux cents ans, épargnée même par le fameux incendie du « *Dondon yaki*[2] ». Çà et là, bien entendu, elle avait été quelque peu réparée... Des vitres, par

1. Magasin spécialisé qui fabrique artisanalement les différentes variétés de *yuba* : denrée qui se présente comme une feuille très mince — enroulée sous diverses présentations — provenant de la couche superficielle du lait de soja chauffé, coagulée au contact de l'air et qui est prélevée délicatement au fur et à mesure de sa formation.

2. Grand incendie qui a anéanti le centre de Kyôto au XIV^e^ siècle. Le nom *dondon yaki* se dit plus généralement pour les grands feux que l'on allume dans chaque quartier le 15 janvier pour brûler toutes les décorations du nouvel an. Le même mot désigne par extension une sorte de gâteau grillé au feu de bois.

exemple, avaient été posées aux lucarnes, et le foyer sur lequel on faisait le *Yuba*, creusé dans le sol un peu à la façon des maisons coréennes, était maintenant en briques.

« Avant, on se servait de charbon de bois, mais dès qu'on avivait le feu, la poussière se nichait partout et collait sur le *Yuba*. Alors nous avons décidé de nous servir de sciure de bois... »

À la surface des chaudrons divisés en rectangles de cuivre, vient se former petit à petit la feuille de *Yuba* coagulée que, d'un mouvement preste, on retire à l'aide de baguettes de bois et que l'on fait sécher sur de fines cannes de bambous qui sont placées au-dessus des chaudrons. Il y a des cannes à toutes les hauteurs et, au fur et à mesure que le *Yuba* sèche, on le déplace vers le haut.

Chieko pénétra plus avant dans l'arrière-boutique où l'on travaillait le *Yuba* et posa la main contre un vieux pilier. Lorsqu'elle venait avec sa mère, souvent celle-ci caressait ce vieux pilier central sur lequel reposait la maison.

« Quel bois est-ce ? demanda à tout hasard Chieko.

— Du cyprès. Il est haut, non ? et si droit... »

À son tour, Chieko caressa la patine du pilier, puis sortit.

Sur le chemin du retour, la musique des orchestres qui répétaient pour la fête de Gion lui parvenait, de plus en plus forte.

La « fête de Gion », pour ceux des spectateurs qui viennent des lointaines provinces, peut sembler se ramener à une seule journée : le défilé des *Yamaboko*[1], le 17 juillet. Tout au plus viennent-ils dans la soirée du 16 voir « les chars à la tombée de la nuit ».

Mais les cérémonies qui constituent, en réalité, la « fête de Gion » durent facilement tout le mois de juillet.

Le 1er juillet, dans chaque quartier qui prépare un char, débutent la vente des billets et les musiques.

Le « char à la grande hallebarde », sur lequel est monté l'enfant costumé en *Chigo**, ouvre chaque année le cortège, mais pour fixer

1. Manifestation qui constitue le point culminant de la grande fête de Gion à Kyôto. Les *Yamaboko* sont des chars très richement décorés, surmontés d'une sorte de hallebarde (« *boko* ») plantée dans le toit. Chaque quartier de Kyôto possède son char, sur lequel dansent des *geisha* accompagnées des musiciens du quartier.

l'ordre des autres chars il est procédé le 2 ou le 3 à un tirage au sort par le maire.

On construit les chars la veille, mais la fête débute vraiment avec « le lavage des palanquins », le 10 juillet. Cette cérémonie a lieu à la hauteur du grand pont de Shijô*, le long de la rivière Kamo. « Laver » ? c'est beaucoup dire : l'officiant du sanctuaire shintô se contente de tremper dans l'eau une branche de *sakaki** et en asperge les palanquins.

Ensuite, le 11, le *Chigo* se rend au sanctuaire de Gion. C'est lui qui prendra place sur le « char à la grande hallebarde ». Monté sur un cheval, portant la haute coiffure des nobles et vêtu de leur tunique, il va, accompagné d'une escorte, y recevoir la dignité du cinquième rang. Au-dessus du cinquième rang, en effet, l'« accès au palais » vous est ouvert.

Autrefois, comme shintoïsme et bouddhisme se mêlaient, il arrivait que l'on comparât les deux jeunes accompagnateurs qui entouraient l'enfant, à droite et à gauche, aux deux bodhisattwa, Kannon* et Seishi*. Il arrivait aussi que l'on assimilât cette cérémonie de l'octroi du cinquième rang au mariage du *Chigo* avec le dieu.

« Ça, alors ! c'est bizarre. Je suis pourtant bien un garçon ! » avait dit Mizuki Shin.ichi, lorsqu'il fut choisi comme *Chigo*.

Le *Chigo* a droit, en outre, au « feu à part » : on lui servira des mets préparés sur un feu distinct de celui de la famille. C'est la purification, mais, dit-on, cet usage n'est plus observé à présent ; on se contente de faire jaillir une étincelle au-dessus de la nourriture qui lui est destinée. Si les membres de la famille oublient le rite, on raconte que c'est le *Chigo* qui le réclame aux cris de « Kiribi, Kiribi ».

Oui, être *Chigo* ne se résume pas à la seule journée du défilé et c'est difficile à plus d'un titre. Il lui faut, par exemple, aller par les quartiers des chars pour la tournée des salutations. Les fonctions du *Chigo*, comme la fête, prennent à peu près tout le mois.

Plutôt que le défilé des *Yamaboko*, le lendemain, il semble que les gens de la « Capitale » goûtent davantage le charme des « chars à la tombée de la nuit ».

Au magasin de Chieko aussi, on avait enlevé les claires-voies de la façade et on s'affairait aux préparatifs.

Pour une jeune fille de la « Capitale » comme Chieko qui, habitant à deux pas de l'avenue Shijô, était liée par sa naissance même au sanctuaire de Yasaka*, l'annuelle fête de Gion* avait perdu toute sa nouveauté. C'est la fête de l'été, dans Kyôto écrasé sous la chaleur.

Son souvenir le plus intense était l'image de Shin.ichi dans le costume de *Chigo*, monté sur le « char à la grande hallebarde ». La fête revenait et, à entendre les musiques de Gion, à voir ces chars criblés de lanternes, renaissait en elle cette image. Shin.ichi, tout comme Chieko, devait avoir alors sept ou huit ans...

« Jamais je n'ai vu un enfant aussi beau, même parmi les filles... ! »

Lorsque Shin.ichi se rendit au sanctuaire de Gion pour qu'on lui conférât la dignité de lieutenant de cinquième rang, Chieko l'avait suivi, comme elle l'avait suivi sur son char à travers les quartiers. Shin.ichi, dans son costume d'apparat, accompagné de deux petits pages, était aussi venu présenter ses salutations au magasin et l'avait appelée : « Chieko chan ! Chieko chan ! » Elle était devenue toute rouge, le regardant fixement. Shin.ichi était maquillé et ses lèvres étaient peintes en rouge ; le visage de Chieko, lui, était simplement bronzé par le soleil. Des sièges pliants adossés à la claire-voie brune avaient été posés à terre et, vêtue d'un léger vêtement d'été avec une ceinture à pois rouges, elle était en train de s'amuser avec des enfants du voisinage à allumer des feux de Bengale.

Encore maintenant, au milieu des airs de fête, parmi les lumières des chars, Shin.ichi dans le costume du *Chigo* lui semblait présent.

« Tu vas voir les "chars à la tombée de la nuit", Chieko ? demanda sa mère, le dîner terminé.

— Et toi, maman ?

— Les invités : je ne peux pas. »

Chieko avait à peine quitté la maison que ses pas l'entraînèrent précipitamment. L'avenue de Shijô était envahie d'une marée humaine et on ne pouvait bouger.

Mais elle savait parfaitement quel char se trouvait à tel endroit de l'avenue ou dans telle des ruelles adjacentes, et elle passa les voir les uns après les autres. Oui, l'animation régnait. Et lui parvenaient toutes sortes de musiques des chars.

Elle s'avança jusqu'au « reposoir » et alluma un cierge devant les divinités. Tant que dure la fête, il n'est pas jusqu'aux divinités du sanctuaire de Yasaka qui n'y participent, transportées dans le « repo-

soir ». Celui-ci se trouve au débouché du quartier du Shinkyôgoku, du côté sud de l'avenue Shijô.

Chieko remarqua là une jeune fille qui semblait effectuer les « Sept dévotions ». Bien qu'elle fût de dos, Chieko le comprit du premier coup d'œil. On s'éloigne à quelque distance de la divinité placée dans le reposoir, on revient aussitôt vers elle, et ainsi sept fois de suite. Pendant ce temps, il ne faut adresser la parole à personne, pas même à quelqu'un de sa connaissance.

Chieko eut l'impression d'avoir déjà rencontré cette jeune fille... Comme entraînée, elle commença à son tour les « Sept dévotions ».

La jeune fille allait vers l'ouest, et revenait. Chieko, elle, marchait vers l'est, puis revenait. Toutefois, à la différence de Chieko, la jeune fille y mettait tout son cœur et sa prière fut plus longue.

La septième dévotion s'acheva. Chieko, qui n'avait pas marché aussi loin qu'elle, termina pour ainsi dire en même temps.

Comme si elle la transperçait du regard, la jeune fille fixa intensément Chieko.

« Pourquoi avez-vous prié ? demanda cette dernière.

— Vous me regardiez ? » La voix de la jeune fille tremblait.

« Je priais pour savoir où est ma sœur aînée... Oh !... mais c'est vous, vous ma sœur ! C'est l'œuvre des dieux ! » À ces mots, les larmes lui envahirent les yeux.

Sans nul doute, il s'agissait de la jeune fille de Kitayama, le village bien connu pour ses cryptomères.

Les rangées de veilleuses près du reposoir, les cierges allumés tout en avant par les fidèles venus prier baignaient de clarté l'espace face aux divinités. Mais qu'importait, aux larmes de la jeune fille, cette clarté ! Les lumières scintillantes s'accrochaient à ses yeux.

Chieko sentit monter en elle une forte détermination et tint bon.

« Je suis fille unique. Je n'ai ni sœur aînée ni sœur cadette », répliqua-t-elle, mais son visage avait blêmi.

La jeune fille se mit à sangloter...

« Je comprends bien. Pardonnez-moi, mademoiselle. Pardonnez-moi, répéta-t-elle. Depuis ma plus tendre enfance, je n'ai cessé de penser à ma sœur, à ma sœur aînée, mais j'ai commis une terrible confusion...

— ...

— Nous étions jumelles, dit-on. Alors, aînée, cadette, je ne peux pas dire...

— Il arrive que des gens se ressemblent. »

La jeune fille acquiesça ; les larmes coulaient le long de ses joues. Elle sortit un mouchoir et s'essuya les yeux.

« Où êtes-vous née, mademoiselle ?

— Tout près, dans le quartier des marchands.

— Ah ! bon. Et que demandiez-vous aux dieux ?

— Le bonheur et la santé de mes parents.

— ...

— Et votre père ? risqua Chieko.

— Oh ! il y a si longtemps... Il faisait l'élagage des cryptomères du Kitayama, et en sautant d'un arbre à un autre, il a raté l'arbre et est mal tombé... C'est ce qu'on raconte au village. Moi, j'étais à peine née, et je ne sais absolument rien. »

Chieko sentit quelque chose lui transpercer la poitrine. Le désir d'aller à ce village, le désir de lever les yeux vers l'admirable futaie de cryptomères, qu'était-ce donc, sinon un appel de son père ?

Et puis, cette jeune montagnarde disait qu'elles étaient jumelles. Quant à son véritable père, n'était-ce pas en se laissant aller, au sommet d'un arbre, à la pensée d'avoir abandonné l'une de ces deux enfants — elle, Chieko — qu'il était tombé par inadvertance ? Oui, sans nul doute.

Sur son front, perla une sueur froide. Le martèlement des pas de la foule qui envahissait la grande avenue de Shijô, les musiques de Gion, semblaient s'évanouir. L'espace devant ses yeux s'assombrissait.

La jeune fille de la montagne posa la main sur son épaule et, de son mouchoir, lui essuya le front.

« Merci », dit Chieko qui prit le mouchoir, le passa sur son visage, puis le mit dans l'échancrure de son kimono sans y prendre garde.

« Et votre mère... ? demanda Chieko d'une voix faible.

— Ma mère non plus, je ne l'ai pas connue..., balbutia la jeune fille. Il semble que je sois née dans le hameau de ma mère, au fin fond de la montagne, bien après le village aux cryptomères, mais ma mère non plus... »

Déjà, Chieko avait renoncé à poser des questions.

Les larmes de la jeune fille venue de Kitayama étaient, bien sûr, des larmes de joie. Quand elles cessèrent, son visage rayonna.

De son côté, Chieko était si bouleversée que ses jambes, fermement campées sur le sol, se mirent à trembler. Elle ne pouvait rien y faire pour l'instant. Sa seule force semblait lui venir de la saine beauté de cette jeune fille, mais cela n'avait rien de comparable avec la joie spontanée de cette dernière. On aurait cru que la déesse l'irradiait de lumière jusqu'au fond des yeux.

À présent, à partir de maintenant, que faire ? se demandait-elle quand la jeune fille l'interpella soudain — « Mademoiselle ! » — et lui tendit la main. Chieko prit cette main. Elle était rude, à la peau rêche, bien différente de la sienne, si fragile. Pourtant, sans paraître s'en soucier, la jeune fille la serra : « Au revoir, mademoiselle.

— Comment ?

— Oh ! je suis heureuse...

— Votre nom ?

— Naeko.

— Naeko ? Moi, c'est Chieko.

— Je travaille chez des gens pour l'instant, mais comme c'est un petit village, si vous me demandez on saura tout de suite. »

Chieko acquiesça de la tête.

« Mademoiselle, comme vous avez l'air heureuse !...

— Oui ?

— Je ne parlerai à personne de notre rencontre ce soir. Je le promets. Seuls le sauront les dieux de Gion, dans le reposoir. »

Sans doute, Naeko avait-elle compris que, même jumelles, elles étaient de condition différente. À cette pensée, Chieko se tut. Et pourtant, n'était-ce pas elle qui avait été abandonnée ?

« Au revoir, mademoiselle, répéta Naeko. Avant qu'on ne nous voie... »

Chieko eut l'impression que son cœur s'arrêtait.

« Notre magasin est à deux pas, Naeko, ne voulez-vous pas venir voir, ne serait-ce qu'en passant devant... ? »

Naeko hocha la tête, mais : « Qui habite chez vous ? demanda-t-elle.

— Ma famille. Simplement mon père et ma mère...

— Je ne sais pourquoi, j'en ai eu l'impression. Vous avez grandi au milieu de beaucoup d'affection... »

Chieko la tira par la manche.

« Si nous restons longtemps comme ça debout...

— C'est vrai. »

Et, se retournant vers le reposoir, avec dévotion elle joignit les mains. En hâte, Chieko fit de même.

« Au revoir, fit Naeko pour la troisième fois.

— Au revoir, dit Chieko.

— J'aurai tant de choses à vous dire ! Venez une fois au village. Si je suis dans la forêt des cryptomères, personne ne vous verra.

— Merci. »

Sans trop savoir pourquoi, elles se mirent à marcher vers le grand pont Shijô*, se faufilant parmi la foule.

Les fidèles qui dépendent du sanctuaire de Yasaka* sont fort nombreux. Même une fois passé le spectacle des « chars à la tombée de la nuit » et le défilé du 17 juillet, la fête se poursuit sous d'autres formes. On ouvre alors toutes grandes les boutiques que l'on décore, parfois de paravents. Il fut un temps où l'on y voyait aussi bien des peintures *Ukiyoe** de la première époque, certaines de l'époque Kano* ou du genre *Yamatoe**, que même un paravent de la main de Sôtatsu*. Parmi les premières *Ukiyoe*, on comptait aussi des *Nanbanbyôbu** ; les étrangers trouvaient ainsi figure dans les riches demeures, empreintes de cette grâce propre à la « Capitale ». C'était là, en somme, une manière de faire montre de l'opulente richesse de ses marchands.

Cette atmosphère subsiste aujourd'hui dans les chars. On utilise aussi bien les brocarts importés de Chine, les tissus des Gobelins, les étoffes de laine, que les damas à fils d'or ou les broderies de *tsuzure-ori** : à l'ample magnificence de l'époque Momoyama* vient s'ajouter ainsi ce que le commerce avec l'étranger offre de beauté.

Il n'y avait jusqu'à l'intérieur des chars qui ne fût décoré par de célèbres peintures du temps. L'on rapporte que parfois l'avant du char était le mât d'un *shuin-bune**.

L'air de la fête de Gion, se contente-t-on de dire, c'est « Kon.Kon.-Chiki.Chin [1] », mais en réalité il comprend vingt-six variantes ; il ressemble, paraît-il, à la musique du théâtre *Kyôgen** de Mibu, mais aussi à la musique de cour du *Gagaku**.

Au cours de la « fête des chars à la tombée de la nuit », chacun de

1. Onomatopée imitant l'alternance rythmée des instruments de percussion.

ceux-ci est décoré de guirlandes, de lanternes de papier, tandis que monte une musique de plus en plus forte.

À l'est du grand pont de Shijô, il n'y a plus de chars, et pourtant on dirait que l'animation de la fête se propage jusqu'au sanctuaire de Yasaka.

Arrivée à proximité du pont, Chieko, ballottée par la foule, se trouvait à quelques pas derrière Naeko.

À trois reprises, Naeko lui dit au-revoir. Pourtant, Chieko ne savait que faire : briser là, passer devant le magasin, aller à proximité pour lui montrer où il se trouvait... ? Elle sentait monter en elle une tendre affection à l'égard de Naeko.

Alors que Naeko allait s'engager sur le pont, quelqu'un l'appela : « Chieko ! » — et la rejoignit. C'était Hideo, il avait confondu les deux jeunes filles.

« Vous êtes venue voir les "chars à la tombée de la nuit" ? Seule... ? »

Naeko resta interdite. Mais elle ne se retourna pas vers Chieko.

Celle-ci, rapide, s'était dissimulée derrière des passants.

« Quel beau temps !... reprit Hideo à l'adresse de Naeko. Demain aussi il fera bon. Les étoiles sont si... »

Naeko leva les yeux vers le ciel. Elle ne savait que répondre. Elle ne pouvait, évidemment, connaître le moins du monde Hideo.

« L'autre jour, j'ai été très grossier avec votre père, cette ceinture était belle, reprit Hideo.

— Oui... ?

— Après, votre père a dû être très irrité ?

— Eh bien... » Ne sachant de quoi il retournait, Naeko ne pouvait répondre. Mais elle ne chercha pas Chieko du regard.

Naeko ne savait quoi penser. Si Chieko voulait rencontrer ce jeune homme, c'était à elle de s'approcher.

Le garçon avait la tête forte, les épaules larges, le regard pénétrant, et pourtant il ne lui parut pas être un homme mauvais. Comme il avait parlé de ceinture, elle avait pensé que ce devait être un artisan de Nishijin. A rester assis à un métier, des années et des années, son corps en avait gardé plus ou moins quelque chose.

« Je me suis conduit comme un enfant, j'ai émis des observations

inutiles à propos du dessin de votre père, et puis, après y avoir pensé toute une nuit sans dormir, je l'ai tissée..., reprit Hideo.

— ...

— Vous l'avez essayée, une fois ?

— Oui..., fit, évasive, Naeko.

— Comment vous allait-elle ? »

Certes, le pont n'était pas aussi éclairé que l'avenue, et la foule qui s'y pressait était si dense qu'elle les séparait l'un de l'autre, mais Naeko n'en trouvait pas moins étrange que Hideo pût ainsi confondre les personnes.

Si elles étaient des jumelles élevées de la même manière, sous le même toit, sans doute n'aurait-on pu les distinguer... Mais Chieko et Naeko avaient vécu d'une manière toute différente, et tout différents étaient les lieux où elles avaient grandi. Est-ce que ce garçon ne serait pas myope ? se demanda-t-elle.

« Mademoiselle, laissez-moi vous tisser une ceinture de mon goût, en souvenir de vos vingt ans... J'y mettrai toute mon âme.

— Oh ! merci ! murmura Naeko.

— Les dieux m'aideront, puisqu'ils m'ont bien permis de vous rencontrer ici.

— ... »

Si Chieko ne s'approchait pas d'eux, c'était assurément parce qu'elle préférait que ce jeune homme ignorât qu'elle avait une jumelle, se disait Naeko.

« Au revoir », dit-elle. Hideo fut un peu surpris.

« Oh ? Au revoir, fit-il. Alors la ceinture, c'est d'accord, n'est-ce pas ? Je m'arrangerai afin qu'elle soit prête pour l'automne... » Et, rassuré, il s'éloigna.

Naeko chercha des yeux, mais ne trouva pas Chieko.

Qu'importaient le jeune homme, cette ceinture, elle se réjouissait simplement d'avoir pu, par la faveur des dieux, rencontrer Chieko devant le reposoir. Les mains sur le parapet du pont, elle demeura quelques instants à regarder les lumières se refléter dans l'eau.

Puis, à pas lents, elle reprit sa marche en direction de l'autre extrémité du pont. Elle pensait aller se recueillir au sanctuaire de Yasaka, au bout de l'avenue Shijô.

Arrivée vers le milieu du pont, elle aperçut Chieko conversant avec deux jeunes gens.

« Oh ! » une faible exclamation lui échappa, mais elle ne s'approcha pas.

Elle ne les fixa pas, pourtant leurs silhouettes lui restèrent.

De quoi avaient donc parlé Hideo et Naeko ? se demandait Chieko. Il était clair qu'il les avait confondues, mais Naeko avait dû être bien en peine pour répondre.

Sans doute aurait-elle pu les rejoindre... Mais elle n'avait pu s'y résoudre. Au contraire, quand Hideo lança : « Chieko » à l'adresse de Naeko, elle s'était aussitôt cachée dans la foule.

Pourquoi ?

En la voyant devant le reposoir, elle avait ressenti au cœur un choc beaucoup plus violent que Naeko ; celle-ci savait depuis longtemps qu'elle possédait une sœur, elle l'avait dit, et que ce fût son aînée ou sa cadette, elle la cherchait. Mais Chieko, elle, n'en avait pas même idée. Et ce fut si soudain qu'elle n'eut pas le loisir de se réjouir comme Naeko.

Et puis, de la bouche de cette dernière, elle venait d'apprendre que son vrai père était tombé d'un arbre, que sa mère avait disparu très tôt. Son cœur fut transpercé.

Jusqu'à présent, par les rumeurs du voisinage qui lui étaient venues aux oreilles, elle savait être une enfant abandonnée. Mais elle n'avait pas voulu chercher où vivaient ses parents, ni qui ils étaient. Elle y pensait, mais ne voulait pas savoir. D'ailleurs, l'amour que lui portaient Shige et Takichirô était si fort qu'elle n'avait pas besoin d'y penser.

Ce qu'elle avait appris de Naeko cette nuit-là n'était pas forcément chose heureuse. Pourtant, il lui semblait que s'éveillait en elle un tendre amour pour cette sœur insoupçonnée.

« Son cœur est autrement pur que le mien, et travaillant dur, son corps est plus robuste aussi », se murmura Chieko. « Qui sait ! peut-être sera-t-elle un jour celle qui me secourra... ? »

Absorbée par ces pensées, absente, elle traversait le grand pont de Shijô : « Chieko ! Chieko ! » Shin.ichi l'appelait.

« Que fais-tu donc à marcher toute seule, perdue dans tes pensées ? Tu as plutôt mauvaise mine.

— Tiens ! Shin.ichi, fit Chieko, comme sortant d'un rêve. Shin.ichi, que tu étais mignon quand tu étais sur le char en *Chigo** !

— C'était drôlement dur. Maintenant, c'est un beau souvenir... »

Quelqu'un accompagnait Shin.ichi.

« Mon frère aîné, il est à la Faculté, en cycle de recherche. »

Ce frère, qui lui ressemblait, salua de la tête, brusque.

« Quand il était petit, Shin.ichi était frêle et si gentil, il était beau comme une fillette, c'est pour ça qu'on lui faisait jouer le *Chigo* à cet idiot ! », dit-il dans un éclat de rire.

Ils étaient arrivés au milieu du pont. Chieko regarda le visage énergique du frère.

« Tu es pâle ce soir, Chieko, on dirait que tu es triste, dit Shin.ichi.

— C'est sûrement à cause de ces lumières au milieu du pont, tu ne crois pas ? » répondit Chieko, et elle pressa le pas... « Et puis au milieu de tous ces gens qui débordent de vie, dans cette fête de nuit, il peut bien y avoir une jeune fille qui a l'air triste, n'est-ce pas ?

— Ça n'a rien à voir, dit Shin.ichi, poussant légèrement Chieko vers le parapet : Si tu te reposais un peu ?

— Volontiers.

— Il n'y a guère de brise... mais enfin... »

Chieko se passa la main sur le front et faillit fermer les yeux.

« Shin.ichi, Shin.ichi, lorsque tu montais sur "le char à la grande hallebarde", c'était quand ?

— Ça ? Je devais avoir six ans. Je crois que c'était l'année avant l'entrée à l'école primaire... »

Chieko baissa la tête, sans répondre. Elle esquissa le geste d'essuyer la sueur froide qui humectait son front et son cou, quand, passant la main dans l'échancrure de son kimono, elle toucha le mouchoir de Naeko.

« Oh ! »

Ce mouchoir était mouillé des larmes de sa sœur. Le tenant serré dans sa main, Chieko ne savait que faire. Elle en fit une boule et s'essuya le front. Des larmes lui montaient aux yeux.

Shin.ichi avait l'air soupçonneux. Ce n'était pas, il le savait, l'habitude de Chieko de dissimuler un mouchoir tout froissé dans l'échancrure de son kimono.

« Chieko, tu as chaud ? Tu as des frissons ? La grippe est mauvaise en été, rentre tout de suite, non ? Nous allons te raccompagner. Toi aussi, tu es d'accord ? »

Son frère approuva de la tête. Il n'avait cessé jusque-là de regarder Chieko.

« C'est tout près, ce n'est pas la peine de m'accompagner...

— Raison de plus, si c'est à deux pas », fit, catégorique, le frère.

Ils revinrent sur leurs pas.

« Shin.ichi, quand tu étais dans le défilé des chars, tu savais que je te suivais, c'est vrai ?

— Je me souviens, je me souviens, répondit Shin.ichi.

— Nous étions petits...

— Oui, nous étions petits. Ce n'est pas bien que le *Chigo* se retourne pour regarder les gens, hein ? Tout de même, je me disais : il y a une petite fille qui me suit tout le temps. Tu as dû être drôlement fatiguée, bousculée dans la foule...

— Jamais je ne redeviendrai aussi petite...

— Ne dis pas ça ! » Et Shin.ichi se déroba, sans insister, tout en se demandant ce que pouvait bien avoir Chieko.

Ils arrivèrent au magasin. Le frère de Shin.ichi salua poliment le père et la mère de Chieko. Shin.ichi se tenait dans son dos.

Dans la pièce du fond, pour fêter cette journée, Takichirô buvait du *sake* avec un invité.

À vrai dire, il s'agissait moins pour lui de boire que de tenir compagnie à celui-ci. Shige servait, tantôt debout, tantôt assise...

« Me voilà, dit Chieko.

— Tu es rentrée bien vite », lui avait répondu la mère en scrutant le visage de sa fille.

Chieko salua poliment le visiteur.

« Maman, j'ai tant tardé, je ne t'ai pas aidée...

— Oh ! ça ne fait rien, ça ne fait rien. » Et la mère lui fit un léger signe des yeux ; elles se dirigèrent toutes deux vers la cuisine. Il fallait apporter encore un peu de *sake* chaud.

« Chieko, c'est à cause de cet air si triste qu'ils t'ont raccompagnée, n'est-ce pas ?

— Ah ! Shin.ichi et son frère aîné...

— Oui. Tu as mauvaise mine, et tu ne tiens pas debout. » Elle apposa, légère, sa main sur le front de Chieko. « Tu n'as pas la fièvre, mais tu sembles triste ! Cette nuit, notre invité restera ici, tu dormiras avec moi », dit sa mère, lui touchant délicatement l'épaule.

Chieko retint une larme sur le point de couler.

« Va te reposer dans la chambre du fond, au premier.

— Oui, merci. » Devant la tendresse de sa mère, Chieko sentait son cœur se délier.

« Ton père n'a guère de visites, lui aussi est mélancolique, si seul. Au dîner, il y avait cinq ou six invités... »

Chieko alla porter les flacons de *sake* au salon.

« J'ai assez bu, merci », dit son père lorsqu'elle voulut le servir.

Comme sa main droite qui servait l'alcool tremblait, elle la maintenait de la gauche ; pourtant, elle tremblait encore, parcourue d'imperceptibles frémissements.

Cette nuit-là, même la lanterne de pierre aux motifs chrétiens, dans le jardin extérieur, avait sa flamme. Et l'on pouvait voir faiblement les deux souches de violettes dans les cavités du grand érable.

Les fleurs avaient disparu, mais les deux petites souches de violettes, celle du haut et celle du bas, ne symbolisaient-elles pas Chieko et Naeko ? Ces souches, dont on aurait dit qu'elles étaient à tout jamais séparées, ne se seraient-elles pas retrouvées cette nuit-là ? Tandis que Chieko les regardait dans la lumière vacillante, ses larmes jaillirent.

Takichirô aussi sentit que Chieko avait quelque chose. De temps à autre, il la regardait.

Chieko se leva furtivement et monta au premier étage. Dans la chambre qu'elle occupait d'ordinaire, on avait préparé le lit de l'invité. Chieko prit son propre oreiller dans le placard et se glissa dans le lit.

Pour que l'on n'entende pas ses sanglots, elle enfonça la tête contre l'oreiller, en étreignant les deux extrémités.

Lorsqu'elle monta, Shige vit que l'oreiller semblait mouillé. « Prends ça, je reviens dans un petit moment... », dit-elle en lui donnant un nouvel oreiller, et redescendit aussitôt. Dans l'escalier, elle s'arrêta un instant, se retourna, mais ne dit rien.

Il n'était pas impossible de disposer dans la pièce trois *futon*[1], mais on n'en avait mis que deux. Dont un était celui de Chieko. Probablement, sa mère avait-elle l'intention de dormir dans le même lit que sa fille.

1. Matelas de soie piqué.

Au pied, étaient pliés simplement deux dessus de lit en lin : celui de sa mère et celui de Chieko.

Shige avait fait préparer le *futon* de sa fille, non le sien. Ce n'était presque rien, mais Chieko fut touchée de l'extrême bonté de sa mère.

À cette pensée, les larmes cessèrent. Son esprit recouvra le calme. « Je suis bien l'enfant de cette maison. »

C'était l'évidence, mais elle avait rencontré Naeko et, d'un seul coup, tout dans son cœur avait été bouleversé.

Chieko se leva et alla devant la glace, regarda son visage. Se maquiller légèrement lui vint à l'esprit, mais elle y renonça. Elle se contenta de prendre un flacon de parfum et d'en répandre à peine quelques gouttes dans le lit. Puis, d'un mouvement sec, elle rajusta l'étroite ceinture qui enserrait son vêtement de nuit.

Évidemment, elle ne pouvait s'endormir facilement.

Les yeux fermés, lui revenaient en mémoire la belle montagne aux cryptomères, le village (désormais le quartier) de Nakagawa.

L'histoire de Naeko lui avait appris, en gros, qui était son véritable père, qui était sa mère.

« Ne devrais-je pas me confier à mes parents ? Ou devrais-je plutôt ne pas le faire ?

Ici au magasin, le père comme la mère ne savaient probablement rien de l'endroit où Chieko était née, ni qui étaient ses véritables parents. Quant à ceux-ci...

« Déjà ils ne sont plus de ce monde... » pensa-t-elle, mais elle ne pleurait plus.

De la ville, montaient les musiques de Gion.

Le visiteur au rez-de-chaussée devait être un fabricant de crêpe des environs de Nagahama, dans la province de Ômi. Il avait bu pas mal de *sake* et sa voix, qui s'était élevée, parvenait de temps à autre jusqu'au premier étage où Chieko était étendue.

Véhément, l'invité prétendait que c'était à cause de ce satané tourisme qu'on avait fait passer le défilé des chars de l'avenue de Shijô dans celle de Kawaramachi*, considérablement modernisée, pour tourner ensuite dans l'avenue d'Oike, élargie en temps de guerre ; on avait été jusqu'à construire aussi des « estrades » devant la mairie !

Auparavant, le défilé passait par les étroites ruelles si caractéristiques de la « Capitale », et s'il arrivait parfois que l'on abîmât un peu

les maisons, ça avait au moins du caractère ! Du premier étage, il paraît qu'on donnait des gâteaux de *chimaki**. Maintenant, on se les lance.

Dès qu'on quittait l'avenue de Shijô pour tourner dans les rues étroites, on ne pouvait plus voir le bas des chars. Voilà qui était bien.

Takichirô, posément, répondait que dans une grande avenue on pouvait mieux voir l'ensemble des chars et que c'était beaucoup plus beau.

Les grandes roues de bois des chars, leur grincement lorsqu'ils viraient aux carrefours, Chieko croyait les entendre, maintenant encore, couchée dans son lit.

Pour cette nuit, l'invité semblait devoir loger dans la chambre voisine, mais Chieko avait bien l'intention, dès le lendemain, de confier à son père et sa mère tout ce que lui avait dit Naeko.

Au village de Kitayama, il y a, paraît-il, beaucoup d'entreprises privées. Ceci dit, toutes les familles ne possèdent pas « leur forêt ». Ces dernières sont peu nombreuses. Ses parents, pensa Chieko, avaient dû être au service de l'une d'entre elles.

« Je travaille chez des gens... » avait dit Naeko elle-même.

Il y avait de cela plus de vingt ans : ses parents s'étaient entendu répéter que c'était une honte que d'avoir des jumelles, qu'il serait difficile de les élever toutes deux ; alors, peut-être leur situation matérielle aidant, ils se décidèrent à abandonner Chieko.

Il restait trois choses qu'elle avait oublié de demander à Naeko. L'abandon de Chieko avait eu lieu à l'époque où elles étaient des nouveau-nées, mais pourquoi avoir abandonné Chieko et non Naeko ? Quand la chute de son père du haut d'un arbre s'était-elle produite ? Naeko avait dit : « Je venais de naître. » Et puis, il y avait cette phrase : « Sans doute suis-je née dans le village de ma mère, au fin fond de la montagne, bien après le village aux cryptomères ». Mais « comment s'appelait cet endroit » ?

Une fois abandonnée, Chieko avait changé de « condition sociale », semblait penser Naeko, et il ne fallait probablement pas s'attendre à ce qu'elle rende visite à Chieko. Si celle-ci voulait lui parler, c'était à elle d'aller sur son lieu de travail.

Mais Chieko avait le sentiment qu'il lui était impossible d'y aller sans le dire à son père et à sa mère.

Elle avait lu à maintes reprises le remarquable texte de Osaragi Jirô*, *La Tentation de Kyôto*.

« La plantation de cryptomères, futures "poutres des monts du Nord", accumule leurs vertes cimes, tels des nuages en nappes amoncelées, les pins rouges alignent leurs troncs en une succession délicate, lumineuse, et de la montagne tout entière émane une mélodie, le chant des arbres à l'infini... » Cette phrase lui revint en mémoire.

Ce n'était pas la fête et sa musique, la fête et sa clameur, qui emplissait le cœur de Chieko, mais cette mélodie née de l'amoncellement, de la succession des monts arrondis, le chant des arbres. Il lui semblait qu'elle entendait venir à elle cette mélodie, ce chant, au milieu des arcs-en-ciel si fréquents à Kitayama...

Sa tristesse s'atténua. Peut-être n'était-ce pas de la tristesse. Après la rencontre soudaine de Naeko, était-ce la surprise, le désarroi, l'inquiétude ?... Qui sait ? Pourtant, le destin d'une jeune fille était-il de pleurer ?

Chieko se retourna dans son lit, ferma les yeux, écoutant la montagne et son chant.

Un peu plus tard, l'invité et les parents montèrent au premier. « Reposez-vous bien », dit le père en prenant congé.

La mère plia les vêtements que l'invité venait de quitter, puis elle alla dans l'autre chambre ; elle était sur le point d'en faire autant pour ceux de son mari, quand Chieko lui dit :

« Laisse, maman, je vais m'en occuper.

— Encore réveillée ? dit la mère, et, laissant faire Chieko, elle se coucha.

« Quel parfum ! Que tu es jeune ! » dit-elle gaiement.

À côté, peut-être à cause de l'alcool, l'invité se mit aussitôt à ronfler ; on l'entendait à travers la cloison.

« Shige ! appela Takichirô du lit voisin. Tu ne crois pas que M. Arita voudrait nous envoyer son fils ?

— À quel titre ? Comme commis, comme employé ?

— Comme fils adoptif. Chieko et lui...

— Mais enfin, que dis-tu là ? Chieko non plus ne dort pas, lança-t-elle pour faire taire son mari.

— Bon, bon. Que Chieko entende, il n'y a aucun mal.

— ...

— Je parle de son second fils. Il est venu plusieurs fois chez nous pour les affaires de son père, tu sais bien.

— Moi, ce M. Arita, je ne l'aime pas tellement », fit Shige d'une voix basse, mais qui ne souffrait pas de réplique. La mélodie de la montagne qui habitait Chieko s'était tue.

« Eh ! Chieko ! » fit la mère, se retournant vers sa fille.

Elle avait les yeux ouverts, mais ne répondit pas. Ce fut le silence pendant quelques instants. Chieko pressa le bout de ses pieds l'un contre l'autre et ne bougea pas.

« Ce Arita doit avoir des vues sur le magasin. Moi, c'est bien mon impression, reprit Takichirô. En plus, il sait bien que Chieko est jolie, et qu'elle a des qualités... Comme il traite avec nous, il connaît bien l'état de nos affaires. D'autant qu'il doit y avoir ici des commis pour tout lui raconter par-derrière.

— ...

— Mais si jolie que soit Chieko, jamais je n'ai pensé la marier pour arranger nos affaires, hein, Shige ? Je ne serai jamais quitte envers les dieux !

— Ça oui, dit Shige.

— Je ne suis pas fait pour le commerce.

— Papa, dis, tu ne m'en veux pas de t'avoir fait emporter à Saga un livre comme celui sur Paul Klee ? dit sur un ton d'excuse Chieko, qui s'était dressée sur son lit.

— Comment ? Mais c'est une joie pour moi ! Un réconfort. Aujourd'hui, c'est ma raison de vivre », répliqua le père. Puis, baissant légèrement la tête : « Bien que je n'aie pas le talent pour faire de tels dessins...

— Papa !

— Dis, Chieko : si nous vendions notre magasin et que nous allions, même dans Nishijin, ou plutôt dans une toute petite maison, du côté du monastère de Nanzenji* ou vers Okazaki*, on imaginerait ensemble de nouveaux dessins de ceintures... Tu supporterais une vie pauvre ?

— La pauvreté ! Ça n'a aucune importance pour moi...

— Vraiment ? » demanda seulement le père, et peu après il s'endormit.

Chieko, elle, ne pouvait dormir.

Le lendemain, cependant, elle se réveilla tôt et nettoya la rue devant la maison, essuya le banc et la claire-voie.

La fête de Gion continuait.

Le 18, on montait les « autres chars » ; le 23, un nouveau spectacle des « chars à la tombée de la nuit » pour la fête des Paravents ; le 24 est le jour du défilé des chars ; après quoi, il y aurait encore le *Kyô-gen** dédié aux divinités, et le 28 on procéderait à nouveau au « lavage des palanquins » ; enfin, de retour au sanctuaire de Yasaka, le 29, on annoncerait solennellement que les rites prenaient fin.

Quelques chars traverseraient le quartier de Teramachi*.

Chieko vécut ce mois de fête non sans certains troubles en son cœur.

LES TEINTES DE L'AUTOMNE

Un des derniers reflets des années qui inaugurèrent « la nouvelle civilisation » de Meiji* était sur le point de disparaître : le tram de la ligne de Kitano qui suit la rivière Horikawa. C'était le plus vieux tramway du Japon.

On sait que cette ancienne capitale millénaire fut la première à adopter nombre des innovations venues de l'Occident. Peut-être doit-on voir là un trait de plus propre aux « gens de la Capitale ».

Mais que l'on se serve aujourd'hui encore de ce vétuste tramway grelottant — le Chin-chin —, voilà bien l'ancienne Capitale. La voiture, bien sûr, était petite. Les genoux des voyageurs assis face à face manquaient se toucher.

Toutefois, lorsque arriva le moment de sa suppression — était-ce le vestige qu'on regrettait ? —, on le décora de fleurs artificielles et on en fit le « tram fleuri ». On voulut aussi qu'y prennent place des gens vêtus à la mode du lointain Meiji. La nouvelle courut par la ville. Et ce fut une « fête » de plus...

Plusieurs jours durant, la vieille voiture fut pleine de voyageurs qui n'avaient aucun besoin d'y monter. C'était en juillet, et certains avaient des ombrelles.

Certes, à Kyôto, le soleil d'été darde plus qu'à Tôkyô, mais là, de nos jours, non, on ne voit plus personne avec une ombrelle.

Devant la gare de Kyôto, Takichirô s'apprêtait à monter dans le « tram fleuri » ; se dissimulant derrière les gens, une femme accompagnée d'une enfant, la patronne d'une maison de thé, réprimait visiblement un sourire.

Eh quoi ! Takichirô n'avait-il pas qualité pour figurer parmi les « gens de Meiji » ? Il ne s'était aperçu de sa présence qu'au moment de monter dans le tram. L'air un peu gêné, il lui dit :

« Vous n'avez pas l'air d'être de l'époque Meiji ! »

— Je n'en suis pas loin. Et puis, la ligne de Kitano, c'est mon chemin.

— Tiens donc ! Ah ! mais c'est pourtant vrai !

— C'est pourtant vrai ! Quel sans-cœur ! Vous pourriez tout de même vous en souvenir !

— Quelle jolie enfant !... Où l'aviez-vous donc cachée ?

— Allons... vous savez bien que ce n'est pas ma fille, non ?

— Vous en avez de bonnes ! On ne sait jamais. Avec les femmes...

— Comme vous y allez ! Ça, ce serait plutôt le fait des hommes ! »

La petite fille qui l'accompagnait était vraiment adorable, si blanche de carnation. Elle devait avoir quatorze ou quinze ans. Sur son léger vêtement d'été à fond blanc, avec des motifs bleus, une étroite ceinture rouge enserrait sa taille. Effarouchée, comme pour éviter Takichirô, elle alla s'asseoir à côté de la femme et serra les lèvres.

Takichirô tira légèrement la femme par la manche.

« Chii-chan, assieds-toi donc entre nous deux », dit-elle à l'enfant.

Tous trois demeurèrent silencieux un moment, puis la femme, se penchant au-dessus de la tête de l'enfant, murmura à l'oreille de Takichirô :

« Je voudrais bien la faire entrer chez les danseuses à Gion... mais...

— De qui était-elle la fille ?

— De la propriétaire d'une maison à thé, à côté de chez moi.

— Ah !

— Sûrement, en nous voyant les gens pensent que c'est notre fille, plaisanta-t-elle à mi-voix.

— Oh ! que dites-vous là ? »

Cette femme tenait une maison de thé dans le quartier de Kamishichiken.

« Venez jusqu'au sanctuaire Tenjin* à Kitano. Laissez-vous entraîner par la petite... »

Takichirô savait bien qu'elle plaisantait.

« Quel âge as-tu ? demanda-t-il néanmoins à la petite fille.

— Je suis en première année de l'école secondaire.

— Ah bon ! » Et, la regardant, il ajouta : « Qui sait, peut-être prendras-tu soin de moi quand nous nous retrouverons dans l'autre monde... »

L'enfant qui avait grandi dans le quartier des plaisirs semblait, sans toutefois le montrer, comprendre parfaitement les étranges paroles de Takichirô.

« Pourquoi, diable, accompagner cette enfant au sanctuaire de Tenjin ? Le Dieu ne s'est tout de même pas incarné en elle ? dit en plaisantant Takichirô à l'adresse de sa voisine.

— Mais si, mais si !

— Je croyais savoir que Tenjin était un homme, non ?

— Il est devenu femme ! répondit-elle, sérieuse. Si c'était un homme, il subirait à nouveau les souffrances de l'exil. »

Takichirô se mit à rire :

« Et si c'est une femme ?

— Si c'est une femme... eh bien... elle se laissera choyer par quelqu'un de très bien.

— Bah ! »

Que cette petite fille fût jolie était indéniable : de ses cheveux coupés à la garçonne se dégageaient des reflets noirs de jais. Elle avait des paupières au double repli, admirables.

« Fille unique ? demanda Takichirô.

— Non. Elle a deux sœurs aînées. La plus grande termine l'école secondaire au printemps de l'année prochaine, et probablement elle deviendra danseuse...

— Aussi jolie ?

— Elle lui ressemble. Mais non, je ne crois pas qu'elle soit aussi jolie...

— ... »

Dans le quartier de Kamishichiken, il n'y a plus une danseuse. Aux termes de la loi, on ne peut le devenir qu'après avoir terminé l'école secondaire.

Comme son nom le dit, Kamishichiken était sans doute à l'origine « le quartier aux sept maisons de thé ». Maintenant, elles étaient près d'une vingtaine ; comme tout le monde, Takichirô le savait, pour en avoir entendu parler.

Autrefois — ce n'était pas si vieux —, Takichirô était souvent allé se divertir dans ce quartier avec des grossistes de Nishijin ou de bons clients de province. Et, sans qu'il l'eût cherché, lui flottèrent devant les yeux les visages des femmes de ce temps-là. Le magasin aussi, alors, marchait bien.

« Vous aussi, vous avez des goûts spéciaux : monter dans un pareil tramway..., fit Takichirô.

— Il faut donner son prix à l'adieu, c'est important pour les êtres humains, répondit-elle. Comme pour nous, ne pas oublier les vieux clients...

— ...

— Et puis, aujourd'hui, j'ai accompagné un client à la gare. Ce tram me ramène chez moi. Ce n'est pas vous plutôt qui êtes bizarre : prendre le tram, tout seul... ?

— Vous avez raison, peut-être. Pourquoi suis-je monté ? Il aurait suffi que je regarde le "tram fleuri" de l'extérieur. » Et Takichirô baissa la tête : « L'appel du passé. La solitude du présent.

— Solitude ? À votre âge, on ne doit pas dire des choses pareilles ! Allons, venez avec nous ! Ne serait-ce que pour regarder de jolies jeunes filles... »

Takichirô avait l'air tout disposé à se laisser entraîner jusqu'à Kamishichiken.

Dans le sanctuaire de Kitano, la patronne de la maison de thé se dirigea tout droit devant le Dieu, et Takichirô la suivit. Recueillie, elle pria longuement. La petite fille, elle aussi, baissa la tête.

La femme s'adressa à Takichirô : « Permettez à Chii-chan de rentrer, maintenant, dit-elle.

— Bien sûr.

— Chii-chan, rentre à la maison ! »

La petite fille remercia et les salua.

Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait, sa démarche recouvrait l'allure des écolières de son âge.

« Eh bien, il semble qu'elle vous plaisait beaucoup, non ? dit la femme. D'ici deux ou trois ans, elle sera danseuse. Réjouissez-vous d'avance... Dès à présent, elle est précoce. Et jolie, hein ? »

Takichirô resta muet. Puisqu'il était là, il pensait à parcourir le vaste jardin dans l'enceinte du sanctuaire. Mais il faisait chaud.

« Je me reposerais volontiers un peu chez vous. Je suis épuisé.

— Bien sûr. J'y ai pensé depuis le début. Il y a si longtemps... » dit-elle.

Une fois qu'ils furent entrés dans la vieille maison de thé, la femme le salua à nouveau, suivant l'usage :

« Soyez le bienvenu. Vraiment, qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ? Nous avons souvent parlé de vous. Étendez-vous un peu. Je vais vous chercher un oreiller. Vous êtes las, n'est-ce pas ? Alors, que diriez-vous d'une douce compagne pour converser... ?

— Mais je vous en prie, pas une de celles que je connaissais autrefois ! »

Takichirô allait s'assoupir quand entra la jeune *geisha**. Elle s'assit et demeura silencieuse un moment. Un nouveau visage, sans doute un client ennuyeux. Takichirô ne semblait guère prêt à se divertir et avait l'air bourru. Peut-être pour le rendre un peu plus gaillard, elle lui raconta que, depuis deux ans qu'elle était *geisha*, elle avait été amoureuse de quarante-sept hommes.

« Exactement comme les Quarante-sept* *rônins* d'Akô. Il y avait même des hommes de quarante et cinquante ans. À y penser maintenant, c'est d'un drôle !... On se moquait de moi et on me disait que je m'entichais de n'importe qui !

— Et maintenant ? fit Takichirô, ouvrant soudain les yeux.

— Maintenant ? Un seul ! »

À ce moment-là, la patronne revint dans la pièce.

La jeune *geisha* devait avoir dans les vingt ans, mais se souvenait-elle vraiment de tous ces hommes, « quarante-sept », avec lesquels elle n'avait eu que des relations passagères ? se demandait, incrédule, Takichirô.

Elle ajouta que trois jours après avoir débuté, un client — qui ne lui disait rien —, qu'elle avait guidé aux toilettes, essaya brusquement de l'embrasser. Elle lui avait mordu la langue.

« Ça a saigné ?

— Oh ! oui. Pour sûr que ça saignait ! Le client réclamait que je lui paie un médecin, il était furieux et criait ; moi, je pleurais, ça a fait toute une histoire ! Pourtant, c'était sa faute, non ? J'ai oublié même son nom.

— Eh bien ! » fit Takichirô.

Elle devait avoir alors dix-huit ou dix-neuf ans, cette « belle » de la capitale, à l'apparence si douce avec ses épaules fuyantes et son

corps frêle, qui avait, en l'espace d'un éclair, mordu si durement un client. Et il contempla son visage.

« Montre-moi tes dents, demanda Takichirô à la jeune *geisha*.

— Les dents ? Mes dents ? Vous les avez vues pendant que je parlais, non ?

— Je voudrais les voir mieux. Montre !

— Oh ! ça suffit ! C'est humiliant ! » Et elle tint obstinément sa bouche fermée. « Sale obstiné ! Si je vous obéis, je ne pourrai même plus parler... »

Sa bouche charmante renfermait de petites dents blanches. Takichirô plaisanta :

« Elles se sont cassées ? Tu as dû les changer, non ?

— Une langue, c'est tendre ! lâcha-t-elle sans y prendre garde. Oh ! et puis maintenant, ça suffit ! »

Et elle cacha son visage derrière le dos de la patronne.

Après un silence, Takichirô, s'adressant à cette dernière : « Tant que nous y sommes, si nous rendions visite à Nakazato ?

— Pourquoi pas ?... Ça fera sûrement plaisir à Nakazato. Je peux vous accompagner », et elle se leva. Sans doute pour se préparer quelques instants devant une glace...

Si la façade de la maison n'avait changé en rien, le salon, lui, avait été rénové.

Une autre *geisha* vint se joindre à eux, et Takichirô ne les quitta qu'après le dîner.

Hideo se rendit au magasin de Takichirô, alors que ce dernier était absent. Il demanda à parler à la fille de la maison et Chieko vint à l'entrée du magasin.

« J'ai essayé de faire la maquette pour la ceinture que je vous avais promise l'autre fois, à la fête de Gion ! Je vous l'ai apportée pour que vous la regardiez.

— Chieko ! » Sa mère l'appelait : « Conduis-le dans la pièce du fond.

— Bien. »

Dans la pièce qui ouvrait sur le jardin intérieur, Hideo fit voir ses maquettes à Chieko. Il y en avait deux. Une représentait des fleurs

de chrysanthème harmonisées avec des feuilles. La recherche qui s'y déployait en avait fait des formes si nouvelles qu'on oubliait qu'il s'agissait de feuilles de chrysanthème. L'autre représentait le feuillage de l'érable.

« Elles sont belles ! » Et Chieko les contemplait sans se lasser.

« Vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureux qu'elles vous plaisent !... dit Hideo. Laquelle vais-je tisser ?

— Ça !... Celle avec des chrysanthèmes, évidemment, on peut la porter toute l'année.

— Alors, je tisserai celle-là, d'accord ?

— ... »

Chieko baissa les yeux, le visage empreint de tristesse.

« Toutes les deux sont belles..., dit-elle, hésitante. Mais on ne pourrait pas en faire une avec des montagnes, des pins rouges et des cryptomères ?

— Des montagnes, des pins rouges, des cryptomères ? Ça paraît difficile, mais j'y penserai... » Et Hideo regarda, interrogateur, le visage de Chieko.

« Hideo, pardonnez-moi...

— Vous pardonner ? Et de quoi ?

— Il s'agit de... » Chieko ne savait comment dire. « Le soir de la fête, sur le pont Shijô, celle à qui vous avez fait cette promesse, en vérité, ce n'était pas moi. C'était une autre. »

Hideo resta bouche bée. Il ne pouvait la croire. Son visage avait perdu toute force. Pour qui, sinon pour Chieko, avait-il travaillé de tout son être à ces esquisses ? Voulait-elle maintenant le repousser tout à fait ?

Mais, dans ce cas, ses paroles, son attitude n'étaient pas convaincantes. Hideo recouvra quelque peu son impétuosité naturelle.

« J'ai rencontré votre fantôme, peut-être ? J'ai parlé avec le fantôme de Chieko, c'est ça ? À la fête de Gion apparaissent des fantômes, hein ? »

Mais Hideo se garda bien de dire : « le fantôme de celle à laquelle vont mes pensées ».

Le visage de Chieko se tendit.

« Hideo, celle à laquelle vous avez parlé alors est ma sœur.

— ...

— Ma sœur.

— ...

— Moi aussi, ce soir-là, je l'ai rencontrée pour la première fois.

— ...

— Je n'en ai encore parlé ni à mon père ni à ma mère.

— Hein ? » fit Hideo, stupéfait. Il ne comprenait pas.

« Vous connaissez le village où se font les poutres de Kitayama ? C'est là qu'elle travaille.

— Hein ? »

Hideo était si surpris qu'il ne sut comment poursuivre.

« Vous connaissez la bourgade de Nakagawa ? demanda Chieko.

— Heu, j'y suis passé en autobus, mais...

— Offrez-lui une ceinture, je vous en prie.

— Hein ?

— Je vous en prie, faites-lui-en cadeau.

— Hum ! fit-il, acquiesçant dans un mouvement de tête, toujours sous le coup de la surprise. C'est pour ça que vous avez parlé d'une esquisse avec des montagnes, des pins rouges et des cryptomères ? »

Chieko acquiesça de la tête.

« D'accord. Mais vous ne croyez pas que ce serait un peu trop près de sa vie quotidienne ?

— Ça ! ça dépendra de votre imagination, non ?

— ...

— Elle la gardera toute sa vie. Son nom est Naeko ; ce n'est pas la fille d'un propriétaire, et elle travaille dur. Elle est beaucoup, beaucoup plus forte que moi... »

Hideo demeurait encore perplexe.

« Puisque vous me le demandez, je ferai de mon mieux.

— Rappelez-vous, elle s'appelle Naeko.

— J'ai compris. Mais comment se fait-il que vous vous ressembliez tant ?

— C'est ma sœur.

— Vous avez beau être sœurs, tout de même une telle ressemblance... »

Même à Hideo, Chieko ne révéla pas encore qu'elles étaient jumelles.

Elles étaient vêtues légèrement pour la fête de l'été, et dans la lumière du soir, il n'était pas invraisemblable qu'Hideo ait pu les confondre.

Une belle claire-voie, doublée d'une autre à l'extérieur, le banc disposé sur le devant, et puis ce magasin construit tout en profondeur — certes dans le goût d'un autre temps, mais tout de même ! —, ce magnifique magasin dans le style du vieux Kyôto abritait cette jeune fille, tandis que l'autre travaillait dans une entreprise de bois de construction de Kitayama. Comment pouvaient-elles être sœurs ? Hideo ne comprenait pas. Il ne pouvait pourtant s'immiscer plus avant, hasarder d'autres questions.

« Une fois la ceinture terminée, je l'apporte ici ? demanda-t-il.

— Heu... », et Chieko réfléchit un instant. « Il ne serait pas mieux de la porter directement à Naeko ?

— Bien sûr, c'est possible.

— Alors, je vous en prie. » Chieko paraissait mettre tout son cœur dans cette demande. « Mais c'est loin...

— Oh ! loin ? façon de parler...

— Naeko sera si contente !

— Elle l'acceptera, vous croyez ? » Hideo avait raison d'être sceptique. Naeko n'allait-elle pas être surprise ?

« Je me chargerai de la prévenir.

— Bon ! Alors, je la lui porterai, c'est promis. Comment s'appelle sa maison ? » Cela, évidemment, Chieko ne le savait pas non plus. « C'est la maison de Naeko ! Hein ?

— Je vous le dirai par téléphone, ou je vous écrirai.

— Ah ! bon ! fit Hideo. Ne disons pas que vous êtes deux, je ferai cette ceinture comme pour vous, bien serrée, et j'irai la porter.

— Merci. » Chieko baissa la tête. « Je vous en serai reconnaissante. Vous trouvez curieux ce que je vous demande, non ?

— ...

— Hideo, ce ne sera pas ma ceinture, c'est celle de Naeko que je vous demande.

— C'est bon. »

Peu après, Hideo, qui venait pourtant de quitter le magasin, se sentit encore enveloppé de mystère. Il est vrai que son esprit se mettait déjà en branle et cherchait à imaginer les motifs de la ceinture. S'il manquait d'audace dans sa conception de la montagne aux cryptomères et aux pins, la ceinture risquait d'être trop terne pour Chieko.

Hideo était toujours enclin, semblait-il, à se bercer de l'idée que c'était une ceinture pour Chieko. Non, elle était destinée à Naeko,

et il fallait donc éviter qu'elle soit par trop en rapport avec ses tâches quotidiennes. Il l'avait d'ailleurs dit à Chieko.

Pensant y faire quelques pas, Hideo se dirigea vers le grand pont Shijô, où il avait rencontré, qui sait ? « Chieko en Naeko » ou « Naeko en Chieko ». La lumière de midi écrasait tout sous la chaleur. À l'entrée du pont, il s'accouda au parapet et, fermant les yeux, chercha à entendre, au-delà du vacarme des trams et de la foule, le bruit à peine audible de l'eau qui s'écoulait.

Cette année-là, Chieko ne vit pas l'embrasement du « Dai-monji* ». Chose rare, son père et même sa mère étaient sortis et elle gardait la maison.

Ses parents avaient réservé, avec deux ou trois marchands du voisinage qu'ils connaissaient bien, une terrasse donnant sur la rivière, dans une maison de thé, deux avenues au sud de Kiyamachi*.

Le 16 août, jour du « Dai-monji », sont allumés les « Feux de l'escorte ». La nuit venue, s'inspirant de l'usage qui veut qu'on lance en l'air des torches enflammées pour faire escorte aux âmes qui s'en retournent par les espaces célestes, on allume des feux sur les montagnes.

Certes, le « Dai-monji » du pic Nyoi-ga-take*, sur le Higashiyama, représente bien à la lettre le caractère « grand » et passe pour le « Dai-monji » par excellence, mais en fait on allume des feux sur les cinq montagnes. Le « Dai-monji de gauche », sur le mont Okita, près du Pavillon d'or ; la « Loi merveilleuse », du côté de Matsu-gasaki ; la « Forme du navire », sur le mont Myôken, à Nishikamo ; la « Forme du torii* », sur les monts de Kamisaga. Tous réunis composent les « Feux de l'escorte » qui, tour à tour, embrasent les cinq hauteurs. Durant les quarante minutes qu'ils brillent, tout s'éteint dans la ville, même les néons et les panneaux publicitaires.

Les teintes des montagnes embrasées par les « Feux de l'escorte », celles du ciel, au-delà des ténèbres, évoquaient chez Chieko les tons de l'automne naissant.

Une quinzaine de jours avant le « Dai-monji », au cours de la nuit qui précède l'avènement de l'automne, se déroule, au sanctuaire shintô de Shimogamo, le rite du passage de l'été.

Souvent, pour aller voir les feux, surtout celui du « Dai-monji de

gauche », Chieko et quelques amies remontaient les digues de la rivière Kamo.

Depuis l'enfance, elle avait l'habitude de contempler le « Dai-monji » ; pourtant, les années s'écoulaient et chaque fois, du fond d'elle-même s'élevait cette pensée :

« Cette année encore, déjà, "Dai-monji..." »

Chieko sortit sur le pas de la porte du magasin et, près du banc, se mit à jouer avec les enfants des voisins. Ils paraissaient faire peu de cas d'une fête comme le « Dai-monji ». Les bâtons magiques de leurs feux d'artifice semblaient les amuser bien davantage.

Pour Chieko, cependant, s'attachait à la fête des morts de cet été une nouvelle tristesse. Elle avait rencontré Naeko à la fête de Gion et avait appris alors que son père et sa mère étaient morts depuis longtemps.

« Demain, j'irai voir Naeko, songea-t-elle. D'ailleurs, il faut que je la prévienne pour la ceinture de Hideo... »

Le lendemain, dans l'après-midi, Chieko sortit, vêtue discrètement.

Elle n'avait pas encore vu Naeko en plein jour.

À la cascade Bodai, elle descendit de l'autobus.

C'était l'époque de l'année où, dans les villages du Kitayama, le travail bat son plein...

Les hommes faisaient le premier écorçage. L'écorce tombait, s'amoncelant tout autour d'eux.

Hésitante, Chieko s'était mise à marcher à petits pas, quand Naeko, arrivant en courant, fondit à sa rencontre.

« Oh ! mademoiselle, vous êtes venue ! Vraiment, vraiment... bien venue... »

Chieko remarqua que Naeko était en vêtement de travail.

« Je ne vous dérange pas ?

— Non, j'ai demandé congé pour aujourd'hui. Je vous ai vue, alors..., fit Naeko, hors d'haleine. Nous parlerons dans la montagne. Personne ne nous verra. » Et elle tira Chieko par la manche.

En hâte, Naeko défit son tablier et l'étendit sur le sol. Comme ce tablier de coton de la province de Tanba pouvait faire le tour de la taille, il offrait assez de place pour qu'elles soient assises côte à côte.

« Asseyez-vous... dit Naeko.

— Merci. »

Naeko enleva le linge qui la coiffait et, faisant gonfler sa chevelure de la main, elle reprit :

« Vraiment, vous êtes gentille d'être venue. Je suis si heureuse, si heureuse... » Elle regardait Chieko de ses yeux brillants.

L'odeur de la terre, l'odeur des arbres, celle du mont aux cryptomères tout entier était puissante.

« D'en bas, on ne voit rien, dit Naeko.

— J'aime cette belle futaie de cryptomères ; j'y viens de temps à autre, mais jamais je n'y étais entrée... » Chieko promena son regard autour d'elle.

Une armée de cryptomères, presque tous de même grosseur, se dressaient autour d'elles, parfaitement droits, les encerclant.

« Ces arbres sont l'œuvre des hommes, fit Naeko.

— Ah ?

— Il faut dans les quarante ans pour en arriver là. Il est déjà temps de les couper et d'en faire des poutres, ou Dieu sait quoi. Si on les laissait comme ça, ils continueraient à pousser bien mille ans, gagnant en force et en hauteur, vous ne croyez pas ? De temps en temps, j'y pense. Moi, je préfère la forêt sauvage. Celle-ci, ma foi, on dirait qu'on la cultive comme des fleurs pour les bosquets.

— ...

— Dans ce monde, si l'homme n'existait pas, une ville comme Kyôto n'existerait pas non plus, et il n'y aurait que des forêts sauvages et des champs d'herbes folles. Et ici, ce serait le domaine des sangliers ou des cerfs, non ? Pourquoi les hommes existent-ils ? Ils sont effrayants...

— Vous pensez à des choses pareilles, Naeko... ? s'étonna Chieko.

— Oh ! parfois...

— Mais, Naeko, vous n'aimez pas les hommes ?

— Les hommes ? mais si, je les aime infiniment, répondit Naeko. Je les aime plus que tout, mais s'ils n'existaient pas, comment serait le monde ? Parfois, j'y songe quand je me suis assoupie dans la montagne...

— Ne cachez-vous pas au fond de votre cœur une sorte de dégoût du monde ?

— Moi ? Quelle détestable pensée ! Chaque jour est beau, beau, et je fais le travail qu'on me demande. Mais les hommes...

— ... »

Soudain, l'ombre envahit la futaie où étaient les deux jeunes filles.

« Tiens, l'averse du soir ! » fit Naeko.

La pluie s'accumulait sur les feuilles à la cime des cryptomères et ne tombait sur le sol qu'une fois devenue de grosses gouttes.

Puis se mirent à retentir de violents grondements de tonnerre.

« J'ai peur ! J'ai peur ! » Chieko pâlit et étreignit la main de Naeko.

« Ramenez les jambes sous vous, recroquevillez-vous. » Et Naeko couvrit Chieko de son corps, l'étreignit, l'enveloppa tout entière.

Le tonnerre devint de plus en plus terrible, et bientôt éclairs et déflagrations ne firent plus qu'un. Le bruit était tel qu'entre les monts, la vallée semblait se fendre.

Elles avaient l'impression que le tonnerre s'était approché et se trouvait juste au-dessus de leurs têtes.

La cime des arbres bruissait sous la pluie, la flamme de chaque éclair étincelait jusqu'au sol, illuminant autour d'elle les troncs alignés, magnifiques dans leur rectitude, et qui l'espace d'un instant ressemblaient à des figures fantastiques. Puis à nouveau, le tonnerre éclatait.

« Naeko ! Ça va nous tomber dessus ! lança Chieko, et elle se recroquevilla davantage.

— Ça tombera peut-être. Mais sûrement pas sur nous ! fit Naeko d'une voix forte. Quoi, ça tomberait ici ? Non mais ! »

Et elle enveloppa davantage Chieko de son corps.

« Vos cheveux sont un peu mouillés, mademoiselle », dit-elle en essuyant la nuque de Chieko avec son linge qu'elle plia ensuite en deux et l'en coiffa. « Il est bien possible qu'il tombe quelques gouttes de pluie, mais la foudre, mademoiselle, jamais de la vie elle ne tombera sur vous, ni dans les parages. »

Chieko, qui au fond n'était pas dénuée d'une certaine emprise sur elle-même, puisa un peu de calme dans cette voix si fermement assurée.

« Merci... vraiment merci, dit-elle. Pour me protéger, vous vous êtes toute trempée.

— Oh ! ça n'est rien, je suis en tenue de travail, répondit Naeko. Et je suis si heureuse !

— Qu'est-ce qui brille dans votre dos ? demanda Chieko.

— Tiens ! Je n'ai pas fait attention ! C'est ma serpette. Au bord de

la route, j'étais en train de travailler sur les troncs à l'écorçage ; quand je vous ai vue, je me suis précipitée sur vous ; et voilà la serpette ! » Et, réalisant soudain : « Que c'est dangereux ! » ajouta-t-elle, la jetant au loin. C'était une petite serpette, sans manche. « Je la reprendrai quand nous rentrerons. Mais... je n'ai pas envie de rentrer... »

Au-dessus d'elles, le tonnerre semblait s'éloigner.

Chieko avait la sensation très nette de la masse de Naeko qui, de son corps, la cachait, la couvrait.

Même en été, on a l'impression au cours de ces ondées de montagne que les doigts sont tout froids, mais la chaleur du corps de Naeko qui la couvrait des pieds à la tête se transmettait à Chieko, la pénétrait profondément. C'était une douce intimité, que ne peuvent rendre les mots. Avec une sensation de bonheur, Chieko, quelques instants, ferma les yeux.

« Naeko, vraiment je vous remercie... vraiment je vous remercie, dit-elle à nouveau. N'ai-je pas été tout aussi étroitement serrée contre vous, dans le ventre de maman ?

— Hein ? on s'est poussées, donné des coups de pied, oui ?

— Sûrement ! » Et Chieko se mit à rire, complice.

L'orage, en même temps que le tonnerre, paraissait s'être éloigné.

« Vraiment, merci, Naeko... Je crois que ça va, maintenant. » Et Chieko bougea, faisant mine de se relever.

« Oui, mais... Restez encore un peu. Les gouttes de pluie qui se sont accumulées dans le feuillage tombent encore un peu... » Et Naeko caressa le corps de Chieko. Celle-ci passa la main dans son dos.

« Vous êtes mouillée jusqu'aux os. Vous n'avez pas froid ?

— Moi, j'ai l'habitude, ce n'est rien, répondit Naeko. Je suis si heureuse que vous soyez venue, tout le corps me brûle. Mais vous aussi vous êtes mouillée, mademoiselle...

— Naeko, c'est par ici que notre père est tombé d'un arbre ? demanda Chieko.

— Je ne sais pas. Moi aussi, j'étais toute petite.

— Et les parents de notre mère... ? Grand-père, grand-mère, ils vont bien ?

— Je ne sais pas non plus, répondit Naeko.

— Mais n'avez-vous pas été élevée par eux ?

— Mademoiselle ! Pourquoi me demandez-vous ça ? » fit Naeko d'une voix sévère. Chieko étouffa la question qu'elle brûlait de poser : Pour vous, ces gens n'existent-ils pas ? « Que vous m'acceptiez comme votre sœur, il ne m'en faut pas plus, ajouta Naeko. À la fête de Gion, je n'aurais pas dû parler. »

— Oh ! si, j'ai été heureuse.

— Moi aussi... mais je n'irai pas chez vous.

— Si, vous pouvez venir. J'en parlerai à mes parents.

— Non ! fit avec force Naeko. Si vous êtes en difficulté, comme aujourd'hui, et même si je devais en mourir, je viendrai à votre aide. Vous comprenez ?

— ... » Chieko sentit à l'extrémité de la paupière un point brûlant, mais elle ajouta : « A propos, Naeko, le soir de la fête de Gion, quand ce garçon vous a prise pour moi, vous avez été embarrassée, n'est-ce pas ?

— Ah ! oui ? Ce garçon qui m'a parlé d'une ceinture ?

— Ce jeune homme est un artisan tisserand de Nishijin. C'est un garçon digne de confiance... Il vous a dit qu'il tisserait une ceinture pour vous, non ?

— C'est parce qu'il m'a prise pour vous.

— Il est venu me montrer le projet pour cette ceinture. Alors, je lui ai dit que ce n'était pas pour moi. Qu'il me confondait avec ma sœur.

— Hein ?

— Et je lui ai demandé de tisser une ceinture pour ma sœur, pour Naeko.

— Pour moi ?

— Ne vous l'avait-il pas promis ?

— Peut-être, mais voyons, c'était une confusion.

— Moi aussi j'en aurai une, alors acceptez la vôtre, non ? Comme signe que nous sommes sœurs...

— Nous... ? fit Naeko, stupéfaite.

— C'est notre promesse à la fête de Gion », insista Chieko d'une voix douce.

Le corps de Naeko qui protégeait Chieko se durcit un peu et elle ne bougea plus.

« Mademoiselle, si vous êtes en difficulté, quoi qu'il arrive, même si je devais payer de ma personne à votre place, je viendrai à votre aide, mais accepter des cadeaux qui vous sont destinés, ça non ! coupa tout net Naeko.

— Voyons !

— Il n'est pas question de vous remplacer, pour ça !

— Si, faites-le. »

Chieko ne savait comment la convaincre.

« Même si c'est moi qui vous la donne, vous n'accepterez pas ?

— ...

— Si j'ai demandé qu'on la tisse, c'est parce que je voulais vous en faire cadeau...

— C'est un peu différent. Le soir de la fête, le garçon s'est trompé de personne : il voulait donner une ceinture à Chieko, trancha Naeko. Cet artisan, ce tisserand, est vraiment épris de vous. Je n'ai rien d'une femme, mais je l'ai compris tout de suite. »

Chieko refréna la confusion qui montait en elle.

« Et alors, vous l'acceptez ?

— ...

— J'ai demandé que cette ceinture soit tissée pour ma sœur.

— Je l'accepte, mademoiselle. » Naeko se soumit. « Pardonnez-moi pour ce que j'ai dit.

— Il vous la portera chez vous. Comment s'appelle la maison où vous logez ?

— C'est chez Murase, répondit Naeko. Ce sera une ceinture très belle. Aurai-je jamais l'occasion de la mettre ?

— Naeko, personne ne sait de quoi demain sera fait.

— Bien sûr, bien sûr, et Naeko baissa la tête. Je n'ai pas une telle ambition, mais... Même si je ne la porte jamais, je la garderai comme un trésor.

— Au magasin, nous n'avons pas beaucoup de ceintures, mais je regarderai s'il y a un kimono qui aille avec la ceinture de Hideo.

— ...

— Mon père est un original, et il a de moins en moins l'esprit aux affaires. Un magasin en gros comme le nôtre qui vend de tout ne peut se permettre de n'avoir que des choses de première qualité. Et maintenant, il y a tant de vêtements en fibres synthétiques et d'articles en laine ! »

Naeko leva les yeux vers la cime des cryptomères, puis se détacha du dos de Chieko et se leva.

« Il tombe encore quelques gouttes, mais... vous étiez bien mal à l'aise, mademoiselle ?

— Oh ! non, grâce à vous !

— Et si vous essayiez d'aider un peu au magasin ?

— Moi ? » Et, sous le choc, Chieko se dressa.

Les vêtements que portait Naeko, tout trempés, lui collaient à la peau.

Naeko n'alla pas accompagner Chieko jusqu'à l'arrêt de l'autobus. Non pas parce qu'elle était trempée, mais sans doute pour qu'on ne les remarquât point.

Lorsque Chieko arriva au magasin, sa mère, Shige, était dans la pièce en terre battue qui traversait toute la maison, en train de préparer pour les employés la collation de la mi-journée.

« Te voilà ?

— Oui, enfin. Je suis en retard... et papa ?

— Il est dans la pièce qu'il a tendue de tissus lui-même : il rumine quelque chose », répondit la mère, et, observant Chieko : « Où étais-tu donc passée ? Tes vêtements sont tout humides, va te changer !

— J'y vais. »

Chieko monta dans la chambre du fond, au premier ; et tandis qu'elle se changeait tout à loisir, elle en profita pour s'asseoir quelques instants. Quand, enfin, elle redescendit, sa mère venait donner aux employés la collation de trois heures.

« Maman, appela Chieko, d'une voix qui tremblait un peu, maman, je voudrais te dire quelque chose, à toi seule... »

Shige fit un signe d'assentiment : « Allons au premier... »

Arrivée là, Chieko se crispa un peu.

« Il y a eu un orage par ici aussi ?

— Un orage ? Il n'y a pas eu d'orage, mais... ce n'est tout de même pas de l'orage que tu veux me parler ?

— Maman, je suis allée au village de Kitayama. Là, vit ma sœur... Aînée ou cadette, je n'en sais rien, mais nous sommes jumelles. Je l'ai rencontrée pour la première fois cette année, à la fête de Gion. Par elle, j'ai su que mes vrais parents sont morts. »

Shige, évidemment, ne s'attendait pas à pareille chose. Elle se

contenta de fixer le visage de Chieko : « Au village de Kitayama ?... Eh bien...

— Maman, je ne pouvais pas te le cacher. Je ne l'ai vue que deux fois : à la fête de Gion et aujourd'hui...

— Une jeune fille ? Et maintenant, que fait-elle ?

— Elle travaille pour une famille du village. C'est une fille bien. Elle ne veut pas venir ici.

— Ah bon ? » Et Shige marqua une légère pause. « Puisque tu le sais, maintenant, tant mieux, n'est-ce pas, Chieko ?

— Maman, je suis votre enfant. Considérez-moi comme l'enfant de la maison, comme je l'ai été jusqu'à aujourd'hui ! dit-elle avec ferveur.

— C'est normal, non ? Chieko, il y a plus de vingt ans que tu es ma fille.

— Maman... » Et Chieko cacha son visage dans les genoux de Shige.

« Tu sais, depuis la fête de Gion, je t'ai trouvée parfois songeuse et j'avais envie de te demander si tu avais un amoureux.

— ...

— Et si, un jour, tu amenais cette jeune fille ici ? Plutôt le soir, quand les employés sont partis... »

Chieko secoua légèrement la tête sur les genoux de sa mère.

« Elle ne viendra pas. Elle m'appelle "Mademoiselle"...

— Ah ? » Et Shige caressa les cheveux de Chieko. « Oui, tu as bien fait de me parler. Dis, elle te ressemble ? »

Les grillons, dans les vases de Tanba ancien, avaient commencé à chanter, doucement.

LE VERT DES PINS

Takichirô venait d'apprendre qu'à proximité du monastère Nanzenji, une maison était à vendre à un prix fort raisonnable. Tout en profitant de la promenade par ce radieux jour d'automne, il proposa à sa femme et à sa fille d'y aller jeter un regard.

« Tu as l'intention de l'acheter ? demanda Shige.

— Il faut voir d'abord. » Et Takichirô devint, sur-le-champ, maussade. « Ce n'est pas cher, paraît-il, parce que c'est tout petit.

— ...

— Et puis même, ça nous promènera, non ?

— Oui, bien sûr. »

L'inquiétude gagnait Shige. Acheter une maison, cela signifiait-il la quitter chaque jour pour aller au magasin ? Il était désormais fréquent qu'à l'exemple des patrons de négoce des quartiers de Ginza* ou de Nihon-bashi à Tôkyô, ceux de Nakagyô à Kyôto possèdent une résidence séparée et se rendent à leurs affaires. Si tel était le cas, passe encore. Sans doute, bien que les affaires du négoce des Sata eussent décliné ces derniers temps, leur restait-il encore de quoi posséder une petite maison distincte de la boutique...

Mais ne serait-ce pas que Takichirô avait l'intention de se débarrasser une fois pour toutes du magasin pour faire « retraite » dans cette petite maison ? Peut-être, alors, valait-il mieux se décider au plus tôt, tant qu'il lui restait quelque disponibilité ? S'il en était ainsi, à quoi son mari passerait-il le temps dans une petite maison aux alentours du temple Nanzenji ? C'est qu'il s'acheminait vers la soixantaine, et tout le désir de Shige était qu'il vive en faisant ce qu'il aimait. Le commerce pouvait se vendre un bon prix, soit, mais vivre de rentes ? Cette perspective ne pouvait que l'inquiéter. Si l'on pouvait confier ses placements à quelqu'un, cela pourrait encore s'arranger sans peine, mais sur le moment Shige ne voyait personne à qui s'adresser.

Chieko n'avait pas besoin de poser de question, elle sentait l'inquiétude de sa mère. Elle était jeune. Dans ses yeux tournés vers Shige se lisait le réconfort.

Takichirô, lui, donnait l'impression d'être d'une gaieté sans mélange.

« Papa, comme de toute façon nous devons traverser ce quartier, ne pourrait-on passer au monastère Shôren.in* ? dit Chieko dans la voiture. Simplement devant la porte...

— Pour les camphriers ? Dis ? Tu as envie de les voir ?

— Oui, répondit Chieko, surprise de l'intuition de son père. Pour les camphriers...

— D'accord, d'accord, fit le père. Ton père aussi, tu sais, quand il était jeune, il en a eu des conversations avec des amis, à l'ombre de ces grands arbres ! De ces amis, aujourd'hui, plus un seul n'est à Kyôto...

— ...

— Dans ce coin, il n'y a pas un endroit qui ne me soit nostalgique. »

Elle avait ravivé ses souvenirs de jeunesse et laissa passer quelques instants, puis : « Moi non plus, je n'ai pas revu ces camphriers, de jour, depuis que j'ai quitté l'école..., reprit-elle.

« Dis papa, tu connais le circuit des cars touristiques, le soir ? Le Shôren.in en fait partie ; quand le car arrive, quelques moines sortent, des lanternes à la main, pour vous accueillir. »

Le chemin parcouru à la lueur des lanternes brandies par les moines qui guident les visiteurs jusqu'à l'entrée du bâtiment est assez long. Mais le charme du parcours semble bien se terminer là.

Si l'on en croit les guides touristiques, les religieuses du monastère accueillent les visiteurs en leur offrant du thé, après les avoir introduits dans une grande salle.

« En fait, ce n'est que du thé en poudre préparé à l'avance, versé dans de méchantes tasses et apporté sur de grands plateaux par une multitude de personnes qui disparaissent si vite qu'on n'a même pas le temps de voir s'il y a de vraies religieuses parmi elles... C'est décevant ! Et en plus, le thé est tiède ! », rapporta Chieko en riant.

« C'est inévitable. Pour respecter les règles, tout doit se faire avec lenteur, mais cela prendrait trop de temps ! », fit le père.

« C'est sûr, mais il y a pire encore... », poursuivit Chieko. « Au milieu du vaste jardin tout illuminé de partout, vient se planter un moine qui donne des explications sur le monastère dans un style oratoire exagéré. D'ailleurs, à peine est-on entré que retentit quelque part le son du *koto** mais on ne sait pas s'il s'agit d'un véritable instrument ou d'un gramophone... Ensuite, après ce monastère, on nous emmène dans le théâtre de Gion* voir les danseuses, qui exécutent quelques numéros traditionnels. Mais c'est à se demander si elles ne font pas honte à leur magnifique costume typique de Gion, avec leur ceinture longue qui pend jusqu'à terre... Après ce spectacle, on se rend dans une maison du quartier des plaisirs de Shimabara pour voir la grande courtisane. Là, par contre, ses costumes et ceux des petites suivantes semblent authentiques. À la lueur d'une grande chandelle qui doit bien peser un kilo, elle exécute le rite de "La coupe de célébration du couple" si je me souviens du nom exact, puis elle esquisse la figure de "La grande sortie" dans la pièce en terre battue de l'entrée. »

« Eh bien ! Si on voit tout ça, c'est déjà quelque chose », remarqua Takichirô.

— Oui. L'accueil avec les lanternes au monastère Shôren-in et la maison de thé des quartiers de Shimabara valent la peine, répondit Chieko. Mais il me semble t'en avoir déjà parlé...

— Tu m'accompagneras une fois, je n'ai jamais vu cette maison de thé ni Tayû-san* », disait la mère, alors que la voiture était déjà arrêtée devant le monastère.

Quelle impulsion poussa soudain Chieko à souhaiter voir les camphriers du monastère Shôren-in ? Était-ce une réminiscence de sa promenade dans l'allée du Jardin botanique, où s'élevaient les mêmes arbres ? Ou bien, comme elle l'avait dit, parce qu'elle préférait aux cryptomères de Kitayama les arbres qui poussaient au gré de la nature ? Que signifiaient donc pour elle ces camphriers plantés au-dessus d'un ouvrage en pierre, à l'entrée du monastère ? C'étaient les quatre seuls arbres du lieu, placés l'un à côté de l'autre, et le premier semblait être le plus vieux.

Tous trois s'arrêtèrent en face de celui-ci et le contemplèrent sans mot dire, s'absorbant dans cette contemplation. Des branches du vieil arbre à la forme changeante, étirées en un mouvement à la courbure étrange, se dégageait une force inquiétante.

« Bon ! On y va ? », dit tout à coup Takichirô. Puis il se mit en marche vers le monastère Nanzenji.

De son porte-monnaie, il sortit le plan qui indiquait l'emplacement de la maison à vendre.

« Dis-moi, Chieko, je ne connais pas grand-chose aux camphriers, mais est-ce que ce ne sont pas des arbres des pays chauds ? » demanda-t-il en consultant le plan. « À Atami* ou dans l'île de Kyûshû*, ils sont plus florissants ! Ceux-ci sont plutôt vieux, on croirait des bonsaï.

— C'est Kyôto, que veux-tu ! C'est la même chose pour les montagnes, les rivières ou les hommes..., répondit Chieko.

— Ah ! tu crois ? » fit le père, baissant la tête. Mais il ajouta : « Chez les hommes, il y a des exceptions.

— ...

— Aussi bien parmi ceux d'aujourd'hui que ceux d'autrefois.

— C'est vrai.

— À t'entendre, tout le Japon ne serait-il pas ainsi ? »

Chieko pensa que les propos de son père donnaient avec justesse

une dimension supplémentaire à la question. « Pourtant, si on regarde bien les troncs de ces arbres, leurs branches qui ont un mouvement si singulier, ne trouves-tu pas qu'ils dégagent une force fantastique ? », dit-elle.

— Eh bien, tu en as de drôles d'idées pour une jeune fille ! » Et ce disant, le père se retourna vers les arbres, puis il fixa sa fille : « En effet, tu as raison. C'est comme dans tes cheveux, et leur éclat noir, quand ils se déploient... Moi, je suis de moins en moins réceptif. Maintenant, j'ai fait mon temps. Tu dis vrai, tu sais !

— Papa ! » Chieko appelait son père d'une voix chargée de tendresse.

Comme à l'accoutumée, en observant de l'entrée du Nanzenji au-delà de l'enceinte, le large et silencieux jardin, on ne voyait que quelques rares silhouettes.

Le père, suivant le plan de la maison à vendre, tourna à gauche. Si, de fait, la maison était très petite, le mur en terre battue du jardin était haut et elle se trouvait bien en retrait. De l'étroite entrée, sur les bords du chemin qui allait jusqu'à la porte, fleurissaient en longues rangées des lespedèzes blanches.

« Que c'est joli ! » fit Takichirô de la porte, admirant les fleurs, immobile.

Cependant, la velléité d'acheter cette maison s'était déjà évanouie. Il avait vu, en effet, une maison plus loin, une grande bâtisse qui faisait hôtel-restaurant.

Quelque chose le retenait pourtant auprès des rangées de lespedèzes blanches.

Avec stupeur, il s'aperçut que depuis sa dernière visite à cet endroit, les maisons qui bordaient l'avenue aux alentours du temple s'étaient transformées en une multitude d'hôtels-restaurants. Certaines avaient été refaites, modernisées, pour accueillir des groupes, et çà et là entraient ou en sortaient, vociférant, des étudiants venus de province.

« La maison, ça irait, mais le reste ! bougonna Takichirô sur le seuil empli de fleurs. D'ici peu, j'ai l'impression que tout Kyôto sera un hôtel-restaurant ! Tiens, au temple Kôdaiji, c'est la même chose... Entre Ôsaka et Kyôto, il n'y a que des usines ; à l'ouest, il restait un peu d'espace, mais même si on ne tient pas compte de l'éloignement, on ne sait quelles maisons bizarres et snobs on viendra planter

à côté de chez nous... » Et le découragement se peignit sur le visage du père.

Après avoir fait sept ou huit pas — ne pouvait-il se résoudre à quitter les lespedèzes blanches ? — Takichirô retourna, solitaire, vers elles et les admira encore une fois.

Shige et Chieko l'attendaient sur la route.

« Il leur est venu de bien belles fleurs ! Il doit y avoir un truc, commenta-t-il, les ayant rejointes. Ça n'empêche, on aurait dû les soutenir avec des bambous... S'il pleut, on ne pourra plus marcher dans l'allée détrempée par les feuilles. À voir comme les fleurs ont été soignées cette année encore, on ne dirait guère que ces gens aient eu dans l'idée de vendre la maison, non ? À partir du moment où on est forcé à vendre, que vous importe que les fleurs tombent et s'enchevêtrent ? »

Les deux femmes restaient silencieuses.

« Les hommes sont faits ainsi..., conclut Takichirô, dont le front s'assombrit légèrement.

— Papa, tu aimes les lespedèzes ? demanda Chieko pour détendre l'atmosphère. Cette année, c'est trop tard, mais l'année prochaine je penserai à un dessin de lespedèzes pour toi.

— C'est un motif pour les vêtements de femme, pour les légers vêtements d'été.

— Je n'en ferai pas un motif féminin, ni pour l'été.

— Eh ! Ce sera un motif très fin ? Pour des sous-vêtements peut-être, alors ? » dit le père, regardant sa fille. Il se mit à rire : « Et ton père, à titre de revanche, te fera un dessin avec des camphriers pour un kimono ou un *haori**. On croira des fantômes !

— ...

— Comme si on renversait la mode des hommes et des femmes !

— Pas du tout.

— Des fantômes, je te dis ! Tu oserais sortir vêtue d'un kimono avec des motifs de camphriers ?

— Oui, je sortirai. J'irai n'importe où !

— Eh bien, fit le père baissant la tête, pensif. Chieko, il n'y a pas que les lespedèzes que j'aime, tu sais. N'importe quelle fleur, selon le lieu, le moment où on la voit, peut nous fasciner.

— Bien sûr. Papa, puisqu'on est ici, si on passait un instant chez Tatsumura ? C'est à deux pas !

— C'est une boutique pour les étrangers, non ? Qu'en penses-tu, Shige ?

— Si Chieko a envie d'y aller..., répondit la mère sans insister.

— Bon, dans ce cas... Mais je ne crois pas que les ceintures de Tatsumura soient exposées... »

Ils étaient tout près du quartier de Shimogawara, aux magnifiques propriétés.

Une fois dans le magasin, Chieko regarda de tous ses yeux les soies dans le goût occidental qui drapaient le mur à sa droite ou s'entassaient en rouleaux. Celles-ci n'étaient pas produites chez Tatsumura : elles avaient été tissées chez Kanebô.

Shige s'approcha : « Toi aussi, tu as envie de t'habiller à l'occidentale ?

— Oh ! que non, maman ! Je suis seulement curieuse de voir les tissus qu'aiment les étrangères. »

La mère acquiesça de la tête. Elle demeura immobile derrière sa fille. De temps à autre, du bout du doigt, elle palpait une soie.

Des reproductions d'« étoffes anciennes », surtout de celles que l'on conserve au Shôsô.in*, étaient accrochées aux murs de la pièce centrale et, plus loin, dans le couloir.

C'étaient là les « tissus de Tatsumura ». Takichirô en avait vu à plusieurs reprises lors d'expositions chez Tatsumura, mais, bien qu'il connût les originaux, les catalogues où ils figuraient et qu'il eût présents à l'esprit leurs noms à tous, il ne put s'empêcher de s'attarder à les contempler.

« Voilà ce dont ont été capables les Japonais, c'est ce que nous voulons montrer aux Occidentaux », lui dit un employé qu'il connaissait de vue.

Takichirô le lui avait déjà entendu dire lors d'une visite précédente, mais cette fois encore il acquiesça de la tête : « C'est la même chose pour les étoffes des T'ang...

— Tout de même, c'est extraordinaire. En des temps si reculés... Ça fait plus de mille ans, non ? »

On aurait dit que, dans ce magasin, les grandes pièces qui reproduisaient des étoffes anciennes n'étaient pas à vendre. Certaines

convenaient pour des ceintures de femmes et Takichirô avait eu plaisir à en acheter pour Shige et Chieko ; mais cette boutique, manifestement tournée vers une clientèle étrangère, n'avait pas de ceintures. Les plus grandes des pièces devaient être des « Table center ».

Dans les vitrines étaient exposés des sacs, des portefeuilles, des étuis à cigarettes, des carrés de soie et une foule de menus objets.

Takichirô acheta deux, trois cravates de Tatsumura — qui n'en avaient au contraire pas du tout le style — et un portefeuille orné de *Kikumomi*[1]. On avait transposé sur étoffe ces décorations que Kôetsu* avait réalisées sur papier et qu'il nomma « les grands chrysanthèmes déformés ».

« Comment s'appelle donc cet endroit dans le Nord... ? On y fabrique aujourd'hui encore des choses analogues, sur l'ancien papier japonais ? demanda Takichirô.

— Oui, répondit l'employé. Mais je ne sais pas très bien quelle relation il peut y avoir avec Kôetsu... »

Dans des vitrines, au fond du magasin, étaient alignés de petits postes de radio Sony. Takichirô et les deux femmes ne purent contenir leur stupeur. Même en admettant qu'ils fussent vendus pour le compte d'une autre société afin de « conquérir des devises »..., tout de même.

On les fit entrer dans une pièce au fond pour leur offrir du thé. Sur ces sièges se sont assis des « visiteurs de marque » venus de l'étranger, leur avait fait remarquer l'employé.

Par la fenêtre apparaissaient, petits mais d'une essence rare, des cryptomères.

« Comment s'appellent-ils ? demanda Takichirô.

— Je ne le sais pas non plus... Il paraît qu'on les appelle des "Kôyô-zan".

— Comment l'écrivez-vous ?

— Les jardiniers ne savent pas toujours les idéogrammes et je peux me tromper, mais je crois bien que ce sont des cryptomères à "feuilles larges". On en trouve depuis le centre jusqu'au sud de l'archipel, paraît-il...

---

1. Technique utilisée à l'origine dans l'art décoratif dans laquelle on tire parti des propriétés du papier traditionnel japonais pour obtenir un effet de déformation des dessins et motifs en froissant fortement le papier.

— Et la couleur du tronc... ?

— Ça ? C'est la mousse... »

Ils se retournèrent au bruit des transistors qui, soudain, emplit le magasin et virent un jeune homme en train de donner des explications à quelques étrangères.

« Mais c'est le frère aîné de Shin.ichi ! » Et Chieko se leva.

De son côté, Ryûsuke s'approchait. Il alla vers les parents de Chieko assis au fond de la pièce et, d'un mouvement de la tête, les salua.

« Vous êtes leur guide ? » demanda Chieko.

Une fois qu'ils furent l'un en face de l'autre, elle sentit que si Shin.ichi était d'un caractère conciliant, son frère, dont une certaine force se dégageait, serait d'un abord plus difficile.

« Pas exactement leur guide ; je remplace pour trois ou quatre jours un ami qui leur servait d'interprète, car sa sœur est morte.

— Oh ! sa sœur ?...

— Oui. Elle avait deux ou trois ans de moins que Shin.ichi. C'était une jeune fille charmante.

—...

— Shin.ichi n'est pas fort en anglais. Et timide par-dessus le marché. Alors tant pis, c'est moi... Dans un magasin de ce genre, on n'a pas tellement besoin d'interprète... D'autant plus qu'elles sont là pour acheter des transistors... Ce sont des Américaines qui sont descendues au Miyako Hotel.

— Ah ! bon.

— Comme l'hôtel est à deux pas, elles sont passées ici pour voir. Elles feraient mieux de regarder les étoffes de Tatsumura plutôt que les transistors ! fit Ryûsuke, riant à demi. De toute façon, ça n'a pas d'importance.

— C'est la première fois que je vois des transistors ici !

— Des transistors ou de la soie, un dollar est toujours un dollar !

— Ça...

— Tout à l'heure dans le jardin, devant le bassin plein de carpes multicolores, elles me demandaient des tas de détails et je me creusais la tête pour trouver des explications ; heureusement, elles m'ont sauvé à force de répéter : "Que c'est joli ! Que c'est joli ! " Les carpes... moi, je n'y connais pas grand-chose. Et quant à donner leur

couleur en anglais, je ne savais absolument pas. Vous pensez ! Des carpes mouchetées !

— ...

— Chieko, si nous allions voir le bassin ?

— Et elles ?

— On peut laisser les vendeurs s'en occuper. D'ailleurs, ce sera bientôt l'heure de rentrer à l'hôtel pour prendre le thé. Elles retrouvent leurs maris et après doivent aller à Nara*...

— Un instant, je préviens mes parents.

— Et je vais m'excuser auprès d'elles. »

Il rejoignit les Américaines et se mit à leur parler. Avec un ensemble parfait, elles se retournèrent et regardèrent Chieko. Celle-ci sentit le rouge lui monter aux joues.

Ryûsuke revint vers elle, l'invita d'un signe : déjà, ils étaient dans le jardin.

Dans le jardin, assis au bord de l'étang, ils demeurèrent quelques instants silencieux, à regarder nager ces carpes superbes.

Soudain, Ryûsuke entama une conversation inattendue pour Chieko. « Chieko, je voudrais vous parler du premier commis de votre magasin — enfin, puisqu'il s'agit d'une société, du directeur ou du gérant, je ne sais pas : vous devriez lui parler fermement un de ces jours. Vous en sentez-vous capable, Chieko ? Sinon, si vous le souhaitez, je pourrais être présent... »

À ces mots, le cœur de la jeune fille se serra violemment.

Cette nuit-là, Chieko fit un rêve. Elle était accroupie au bord de l'étang et, en un essaim multicolore, une bande de carpes vint se rassembler juste à ses pieds. Elles se chevauchaient et certaines, dans leur frétillement, laissaient émerger la tête de l'eau.

Le rêve se résumait à cela. Il apparaissait en quelque sorte comme un reflet de la journée car dans la réalité, plongeant sa main dans l'eau de l'étang, Chieko en avait fait frémir la surface et, comme dans le rêve, les carpes avaient afflué. Étonnée, elle avait ressenti pour ces poissons une indicible affection.

À ses côtés, Ryûsuke avait eu l'air encore plus surpris...

« Quel parfum a donc votre main ! Quelle force magique s'en dégage ? »

Gênée par ces mots, Chieko s'était levée : « Les carpes doivent être habituées aux hommes, non ? »

Ryûsuke s'attarda à fixer son profil.

« Oh ! Le Higashiyama* est là, tout près ! fit Chieko pour échapper à ce regard.

— Oui. Sa teinte a un peu changé, vous ne trouvez pas ? Plus automnale... » répondit Ryûsuke.

Une fois réveillée, Chieko ne put se souvenir si, dans son rêve, Ryûsuke était ou non à ses côtés. Pendant un moment, elle ne put retrouver le sommeil.

« Parler avec fermeté au premier commis... » Le lendemain, Chieko ne savait toujours pas comment suivre ce conseil de Ryûsuke.

Peu avant la fermeture, elle s'assit au comptoir du magasin. C'était un comptoir à l'ancien style, protégé d'une claire-voie.

Uemura, le premier commis, s'aperçut que Chieko avait un air inhabituel.

« Vous désirez quelque chose, mademoiselle ?

— Montrez-moi des étoffes pour moi, s'il vous plaît.

— Pour vous ? répéta Uemura, comme soulagé. Ce que nous faisons à la maison vous plaît donc ? Ce n'est pourtant pas un kimono du jour de l'an que vous souhaitez ? Peut-être un kimono pour sortir, avec de longues manches ? Ça alors ! D'habitude, si je ne me trompe, vous faites vos achats dans des boutiques d'étoffes teintes, comme Okazaki ou Eriman, non ?

— Je voudrais voir un *Yûzen** de chez nous. Ce n'est pas pour le Nouvel An.

— Mais je vous en prie ! Seulement, s'en trouvera-t-il un pour plaire à quelqu'un qui a l'œil comme vous, mademoiselle ? » Se levant, Uemura appela les deux employés, leur chuchota quelque chose. Tous trois déroulèrent au moins dix pièces de tissu et, avec l'adresse des gens du métier, les déployèrent largement au milieu du magasin.

« Celle-ci me va, décida aussitôt Chieko. Voulez-vous me faire un kimono d'ici cinq jours ou une semaine ? Pour les doublures et tous les détails, je m'en remets à vous. »

Uemura fut pris de court : « C'est un peu juste, nous sommes grossistes, et par conséquent nous ne passons presque jamais de commandes pour des confections. Enfin, on s'arrangera ! »

Les deux employés replièrent avec habileté les pièces de tissu.

« Voilà les mesures », dit Chieko les posant sur le comptoir de Uemura. Mais elle ne bougea pas.

« Monsieur Uemura, je voudrais apprendre peu à peu comment marche le magasin, je m'en remets à vous, dit d'une voix douce Chieko, baissant légèrement la tête.

— Certainement. » Le visage de Uemura se crispa.

Chieko parlait posément.

« Demain, ça suffira. Mais j'aimerais aussi voir le registre.

— Le registre ? fit Uemura avec un sourire amer. Vous voulez contrôler le registre, mademoiselle ?

— Le contrôler ! Je n'y pense même pas ! Simplement, si je n'y jette pas un coup d'œil, je ne comprendrai jamais rien aux affaires.

— Ah ! bon ? Pour tout dire, des registres, il y en a beaucoup, vous savez. Et puis, il y a le fisc !

— Nous tenons double registre ?

— Que dites-vous là, mademoiselle ? Si vous croyez des choses pareilles, je fais appel à vous, mademoiselle. Tout ici se passe dans la clarté et le droit !

— Demain, faites-les-moi voir, monsieur Uemura, conclut Chieko qui, sans plus insister, se leva.

— Mademoiselle, avant votre naissance j'étais déjà responsable de ce magasin... » lâcha Uemura. Et comme Chieko ne se retournait même pas, il ajouta entre ses dents : « Voyez-moi ça, un peu ! » Puis, avec un claquement de langue : « Dire qu'on s'échine... »

Rejoignant sa mère qui préparait le dîner, Chieko la trouva visiblement décontenancée de la scène.

« Eh bien, tu lui en as dit...

— Ça n'a pas été facile, tu sais...

— Hé ! Même lorsqu'ils sont doux, les jeunes peuvent être durs ! Moi, j'ai failli trembler.

— Quelqu'un m'a ouvert les yeux à moi aussi, c'est tout.

— Ah ? Qui donc ?

— Le frère de Shin.ichi, au magasin de Tatsumura... Chez eux, le père suit encore de près les affaires et ils ont deux commis excellents. Il a dit que si Uemura partait, il nous donnerait un commis et qu'il viendrait même en personne, au besoin.

— C'est Ryûsuke qui te l'a dit ?

— Oui. Comme de toute façon il doit entrer dans les affaires, ses études, il est prêt à les arrêter d'un jour à l'autre.

— Ah ! oui ? » Et la mère regarda le visage illuminé de Chieko.

« Il n'y a pas à s'inquiéter que Uemura donne sa démission. En plus, il a ajouté que s'il y avait une jolie maison à proximité de celle aux lespedèzes blanches, il la ferait acheter à son père.

— Eh bien ! » fit la mère, un instant sans voix. Puis : « Oui, c'est que ton père se tient un peu à l'écart.

— Mais papa est très bien comme il est.

— Cela aussi, c'est de Ryûsuke ?

— Oui.

— ...

— Maman, écoute-moi, ce que je voulais te demander, c'est... Tu ne voudrais pas faire cadeau d'un kimono à la jeune fille du village aux cryptomères ? De ma part...

— Mais si... mais si. Il faudra y ajouter un surtout... ? »

Chieko détourna les yeux. Des larmes y perlaient.

Pourquoi dit-on « métier de haute lice » ? Sans doute parce que sur ceux-ci, les fils de chaîne sont disposés verticalement, en hauteur. Certains artisans soutiennent que l'humidité de la terre est bonne pour les fils, aussi placent-ils leur métier dans une fosse creusée à même le sol. À l'origine, les hommes montaient sur la machine pour que leur poids tende les fils ; aujourd'hui, on suspend plutôt des pierres dans des nasses placées de chaque côté. Dans certains ateliers, on utilise à la fois des métiers de ce type, qui sont manuels, et des métiers mécaniques.

Chez Hideo, l'atelier comptait trois métiers manuels sur lesquels travaillaient les trois frères ; et comme le père s'attelait parfois lui aussi à la tâche, on ne pouvait pas minimiser l'importance de ce magasin dans un quartier comme Nishijin où les tout petits appentis de tisserands ne sont pas rares.

Au fur et à mesure que la ceinture commandée par Chieko prenait forme, la joie de Hideo grandissait. Premièrement parce qu'il achevait un travail où il s'était impliqué de tout son être ; ensuite parce que, dans le bruit des peignes allant et venant, il sentait la présence de la jeune fille.

Et pourtant non, il ne s'agissait pas de Chieko mais de Naeko... Cette ceinture ne serait pas celle de Chieko, mais celle de Naeko.

Toutefois, tandis que Hideo tissait, les deux jeunes filles s'étaient confondues dans sa pensée.

Sôsuke, le père, demeura debout quelques instants, près de lui, à le regarder faire.

« Ça, c'est une belle ceinture ! Le dessin n'est pas banal ! fit-il, en se penchant. Pour qui est-ce ?

— Pour Chieko, la fille de M. Sata.

— Le dessin ?

— C'est Chieko qui l'a conçu.

— Chieko ? C'est vrai ? Eh bien ! » fit-il tout en regardant, surpris. Il palpa la ceinture encore sur le métier. « C'est bien tissé, hein, Hideo ? Beau travail.

— ...

— Hideo, je t'en ai déjà parlé, tu sais, je dois beaucoup à M. Sata.

— Tu me l'as déjà dit.

— Ah ! oui, je te l'avais déjà raconté ? » Il recommença néanmoins son histoire : « D'ouvrier que j'étais, je me suis mis à mon compte, avec un seul "métier de haute lice" que j'avais acquis à grand-peine, et la moitié du prix me restait en dette. Dès que je terminais une étoffe, je la portais à M. Sata. Une par une ! C'était pitoyable, alors je le faisais la nuit.

— ...

— M. Sata ne m'a jamais fait grise mine. Et puis, nous avons eu trois métiers... alors... tant bien que mal...

— ...

— Ça n'empêche, Hideo, le niveau social n'est pas le même...

— Je sais bien, mais enfin, qu'est-ce qui te fait dire tout ça ?

— J'ai l'impression, Hideo, que Chieko te plaît beaucoup, non ?

— Oh ! ça, c'est une autre histoire ! » fit Hideo, dont les mains et les pieds, un instant au repos, se remirent en mouvement. Et il continua à tisser.

Dès qu'il eut fini, il partit sur-le-champ pour le village aux cryptomères porter la ceinture à Naeko.

C'était un après-midi où un arc-en-ciel se manifesta à plusieurs reprises sur le mont Kitayama.

Quand, portant la ceinture de Naeko, Hideo sortit dans la rue, il vit l'arc-en-ciel. Il était beau, mais de couleur pâle, et sa courbe

n'était pas entièrement fermée. Tandis qu'Hideo le regardait, immobile, les teintes allaient s'estompant.

Pendant le trajet en autobus jusqu'au vallon, Hideo aperçut encore deux autres arcs-en-ciel : aucun des trois dont la courbe fût parfaite jusqu'au sommet sans s'évanouir par endroits. Mais cela arrive fréquemment.

« C'est drôle ! L'arc-en-ciel est-il signe de chance ou de malchance ? Comment savoir ? » Ce jour-là, il s'en inquiétait un peu.

Le ciel était sans nuage. Une fois parvenu dans le vallon, un pâle arc-en-ciel, semblable aux précédents, apparut à nouveau, mais la montagne qui dévalait vers les rives de la rivière Kiyotaki le déroba à ses yeux.

À peine eut-il atteint le village aux cryptomères que Naeko, vêtue de son habituel vêtement de travail, vint à sa rencontre, s'essuyant les mains mouillées à son tablier.

Elle était occupée à laver les troncs à la main, soigneusement, avec le sable de la cascade Bodai qui ressemblait à de l'argile rousse.

On était toujours en octobre, mais l'eau de la montagne devait être froide. Les troncs étaient immergés dans de longues rigoles, et à l'extrémité de chacune d'elles un petit fourneau laissait échapper la vapeur de l'eau chaude.

« C'est gentil de votre part d'être venu jusqu'au fin fond de la montagne. » Et Naeko s'inclina profondément.

« Naeko, je viens de terminer la ceinture que je vous avais promise ; je vous l'apporte.

— Ah ! la ceinture que je dois recevoir à "la place" de Chieko ? Mais je n'aime pas recevoir quelque chose à sa place. Je m'estime heureuse d'avoir pu la rencontrer.

— Elle vous avait bien promis cette ceinture... Et c'est elle qui a conçu le dessin. »

Naeko baissa la tête. « En vérité, Hideo, l'autre jour, Chieko m'a fait envoyer de son magasin un kimono et tout ce qui va avec, même les chaussures. Quand aurai-je l'occasion de porter de telles choses ?

— Que diriez-vous de les mettre pour la "Fête historique", le 22 ? Vous ne pouvez pas sortir ?

« Si, on me laissera sortir », répondit-elle sans hésiter. Puis, pensive, elle ajouta : « Mais ici, pour le moment, nous attirons les regards. Allons jusqu'à la rivière, sur la grève de cailloux. »

Il n'y avait nulle raison d'aller se cacher au fond de la montagne, comme l'autre fois avec Chieko.

« Je garderai la ceinture que vous m'avez faite, toute ma vie, comme un trésor.

— Ne dites pas ça, j'en tisserai d'autres. »

Naeko resta sans voix.

Tous savaient évidemment que Naeko avait reçu un kimono de sa sœur Chieko, à commencer par les gens qui l'avaient adoptée, et rien ne s'opposait donc à ce qu'elle amenât Hideo à la maison. Elle avait appris quelle était la condition actuelle de Chieko, ce qu'était le magasin où elle vivait : il ne lui en fallait pas davantage pour combler l'attente dans laquelle vivait son cœur depuis l'enfance. Et elle ne voulait à aucun prix causer de nouveaux ennuis à Chieko, si infimes soient-ils.

Cependant, ceux qui avaient adopté Naeko, la famille Murase, comptaient parmi les propriétaires de la forêt les mieux établis ; pour sa part, Naeko travaillait de toute sa force et Chieko n'aurait eu aucune raison d'être gênée, quand bien même ses parents eussent appris leur relation. Entre un quelconque grossiste d'importance moyenne et ce propriétaire dans la montagne, assurément ce dernier avait une position plus sûre.

Naeko tenait à éviter de rendre public les liens qui l'unissaient à Chieko, d'autant qu'elle avait profondément ressenti l'affection que cette dernière lui portait...

Ce sont ces considérations qui la poussèrent à demander à Hideo de l'accompagner jusqu'à la grève de la rivière. Même là, dans les cailloux du lit de la Kiyotaki, on avait planté des cryptomères partout où cela avait été possible.

« Pardonnez-moi de vous attirer dans un endroit pareil », dit Naeko. C'était une jeune fille, elle voulait tout de suite voir la ceinture.

« C'est une belle forêt de cryptomères », fit Hideo. Et, tout en levant les yeux vers la montagne, il ouvrit son carré d'étoffe, dénoua le solide lien de papier qui retenait l'emballage.

« Ceci sera pour le nœud et ceci le devant...

— Oh ! fit Naeko qui déroulait la ceinture d'une main. C'est trop beau ! » Ses yeux brillaient.

« Quoi ! Trop beau ! Mais c'est le travail d'un modeste apprenti ! Ce sont des pins rouges et des cryptomères. Comme le nouvel an est proche, je pensais que les pins doivent venir à l'endroit où se

forme le nœud, mais Chieko disait : « Il faut que ce soient les cryptomères. » En venant ici, j'ai compris : quand on parle de cryptomères, on pense toujours à des arbres chargés d'années ; enfin, heureusement, le dessin n'est pas trop appuyé, ça vaut mieux, non ? Et là, il y a des troncs de pins rouges, juste un reflet... pour la teinte. »

Que ce soient les troncs des cryptomères ou le reste, les couleurs n'étaient en rien celles de la nature. Les formes comme les teintes avaient été travaillées.

« C'est une belle ceinture. Vraiment, merci... Une ceinture trop voyante ne m'irait pas.

— Et le kimono que Chieko vous a envoyé, il vous va bien ?

— Je crois que oui.

— Comme depuis son enfance Chieko a l'habitude de voir des étoffes de Kyôto, je ne lui ai pas montré cette ceinture. Comment dire ? J'étais intimidé...

— Puisque c'est elle qui a conçu le dessin... Moi, je la lui montrerai.

— Je vous en prie, portez-la pour la "Fête historique" », dit Hideo. Et il la remit dans l'emballage dont il referma les pans, un à un.

Hideo achevait de nouer les liens en papier.

« Acceptez-la sans arrière-pensée. Je vous l'avais promise, mais c'est la ceinture que Chieko m'a commandée. Je ne suis qu'un simple artisan tisserand, rien de plus, dit Hideo. N'empêche que je l'ai tissée avec tout mon cœur. »

Naeko posa sur ses genoux le paquet qui contenait la ceinture et demeura silencieuse.

« Comme Chieko a l'habitude de voir des kimonos depuis son enfance, je suis sûr que cette ceinture ira avec celui qu'elle vous a envoyé. D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit... »

À leurs pieds l'eau peu profonde de la Kiyotaki s'écoulait en un murmure léger. Hideo enveloppa du regard la forêt sur les deux rives : « Je savais que les troncs se dressaient à l'unisson, un peu comme un "ouvrage d'art", mais jusqu'aux feuilles des ultimes branches semblent des fleurs discrètes. »

Le visage de Naeko se voila de tristesse. Alors qu'il taillait des branches à la cime des arbres, son père — peut-être pensait-il à Chieko, la jumelle abandonnée ? — était tombé en passant d'un arbre à un

autre. À cette époque-là, Naeko non plus ne savait pas qu'elle avait une sœur jumelle. Seulement, plus tard, adolescente, elle l'avait appris des gens du village.

À part cela, elle ignorait si Chieko — en réalité, même ce nom lui était inconnu — était vivante ou non, ni même (puisqu'elles étaient jumelles) si elle était l'aînée ou la cadette. La voir, ne serait-ce que de loin, avait été son plus clair désir.

La misérable maison, une sorte de cabane, où elle était née, se dressait encore, à l'abandon, dans le village des cryptomères. Une jeune fille n'aurait pu y vivre seule. Un homme et une femme qui travaillaient de longue date dans la montagne logeaient là avec leur petite fille qui allait à l'école. Naturellement, elle ne recevait rien qui pût passer pour un « loyer », et d'ailleurs n'aurait pu en exiger pour une pareille masure.

Curieusement, la petite fille avait la passion des fleurs ; près de la maison, il y avait un bel olivier odorant. Parfois, elle venait demander à Naeko comment l'entretenir.

« Il n'y a qu'à le laisser comme il est... », répondait Naeko. Mais, quand elle passait à proximité de la petite maison, elle sentait avant quiconque, de très loin, l'odeur des fleurs de l'olivier. Cette odeur emplissait Naeko de tristesse.

Pour beaucoup de raisons, la ceinture de Hideo se fit soudain pesante sur ses genoux.

« Hideo, maintenant que je sais où se trouve Chieko, je ne crois pas que je la reverrai souvent. Pour cette fois, j'accepte le kimono et la ceinture, mais... Vous me comprenez, n'est-ce pas ? dit-elle avec ferveur.

— Oui, fit-il. Vous viendrez alors à la Fête historique ? J'aimerais que vous portiez cette ceinture pour que je la voie, mais je n'inviterai pas Chieko. Le cortège de la fête sort du palais impérial ; je vous attendrai à la porte Hamaguri, à l'ouest. D'accord ? »

Le rouge envahit un instant les joues de Naeko et elle acquiesça d'un profond mouvement de la tête.

Au bord de l'eau, sur la rive opposée, un arbre au feuillage teinté de rouge se reflétait, ondoyant, dans le courant. Hideo leva la tête.

« Ces feuilles d'un rouge si vif, qu'est-ce que c'est ?

— Un arbre à laque », répondit-elle, levant les yeux. À cet instant,

ses cheveux noirs qu'elle était en train d'arranger d'une main légère se libérèrent, on ne sait comment, et croulèrent, envahissant ses épaules.

« Oh ! »

Le rouge aux joues, elle réunit sa chevelure, la releva en chignon, plaçant les épingles entre ses lèvres, mais quelques-unes avaient dû tomber à ses pieds et lui manquaient.

Hideo, émerveillé, regardait sa silhouette, ses gestes.

« Vous ne vous coupez pas les cheveux ? demanda-t-il.

— Non. D'ailleurs, Chieko non plus. Un homme n'y prête pas grande attention tellement ils sont coiffés avec art, mais... » Et, précipitamment, Naeko se coiffa de son linge : « Pardonnez-moi.

— ...

— Ici, je soigne les cryptomères, mais, me soigner, je n'y pense guère ! »

Du rouge à lèvres semblait néanmoins souligner légèrement sa bouche.

Hideo aurait aimé que Naeko enlevât ce linge et qu'une fois encore tombent et s'épanouissent sur les épaules ces longs cheveux noirs qu'elle tenait cachés. Mais il ne pouvait le dire. Il l'avait pensé quand, précipitamment, elle s'était couvert la tête.

Au-delà de l'étroite vallée, la montagne vers l'ouest commençait à se couvrir d'ombres indistinctes.

« Naeko, il faut que vous rentriez, non ? » Et Hideo se leva.

« Le travail pour aujourd'hui est fini... les journées sont courtes désormais. »

À l'est de la vallée, entre les troncs de cryptomères parfaitement alignés au sommet de la montagne, Hideo regarda les reflets d'or du couchant.

« Merci, Hideo. Vraiment merci, dit Naeko, élevant légèrement devant elle la ceinture, et à son tour elle se leva.

— S'il y a quelqu'un à remercier, c'est Chieko, répondit-il, mais montait en lui, chaude, la joie d'avoir tissé une ceinture pour cette jeune fille du village aux cryptomères.

— J'insiste, mais c'est sûr, vous viendrez à la Fête historique ? À la porte du palais impérial, la porte Hamaguri !

— D'accord, fit-elle, acquiesçant d'un profond signe de tête. Je me sentirai plutôt gênée, avec un kimono et une ceinture comme je n'en ai jamais portés, mais... »

Avec la fête de Gion, celle d'Aoi* qui se déroule aux deux sanctuaires, en amont et en aval de la rivière Kamo, la Fête historique du 22 octobre est considérée comme une des trois grandes fêtes en cette « Capitale » qui en connaît tant. C'est une fête du sanctuaire de Heian, mais le cortège part du palais impérial.

Depuis l'aube, Naeko ne tenait plus en place et, une demi-heure avant le rendez-vous, elle attendait déjà Hideo à la porte du palais. C'était la première fois qu'elle attendait un homme.

Par bonheur, le temps était serein, le ciel bleu.

Le sanctuaire du Heian Jingû fut construit en l'année 28 de l'ère de Meiji (1895), onze cents ans après que la capitale eut été transférée à Kyôto, et il va sans dire que, des trois grandes fêtes, c'est la plus récente. Célébrant l'établissement de la capitale en ce lieu, cette fête illustre dans son cortège les métamorphoses que connurent les mœurs durant les mille ans de son règne. Pour présenter les costumes de chaque époque, se succèdent des personnages historiques connus de tous.

Telles la princesse impériale Kazu no Miya* et la religieuse Rengetsu*. Telles Yoshino-dayû* la courtisane et Izumo no Okuni* l'actrice. Telle Yodogimi*. Telles encore Tokiwa Gozen*, Yokobue* et Tomoe Gozen ; Ono no Komachi*, la poétesse ; puis Shizuka Gozen* et Murasaki Shikibu* ou Sei Shônagon*...

Puis viennent les paysannes de la vallée de Ôhara, du village de Katsura.

Des courtisanes, des actrices, des marchandes apparaissent aussi dans les rangs des femmes que j'ai énumérées en premier, mais il est évident que figurent aussi des héros, tels Kusunoki Masashige*, Oda Nobunaga*, Toyotomi Hideyoshi*, ainsi que des nobles de la cour impériale et des hommes d'armes en grand nombre.

Le cortège qui se déploie, telle une peinture sur rouleau où seraient évoquées les mœurs de la capitale, est assez long.

Les femmes y participèrent, dit-on, à partir de l'année 25 de Shôwa (1950) et donnèrent à la fête plus de séduction, plus d'éclat.

En tête, marchent un détachement des partisans de l'empereur de l'époque du bouleversement de Meiji* et un autre composé des montagnards de Kitakuwada en Tanba, tandis que ferment la marche

des dignitaires impériaux de l'époque Enryaku*, en costumes d'apparat.

Une fois que le cortège a regagné le sanctuaire du Heian Jingû, on prononce des prières shintoïstes devant le palanquin impérial.

Le cortège part du palais et c'est de la place qui s'étend devant lui que la vue est la meilleure. Aussi Hideo avait-il donné rendez-vous à Naeko en cet endroit.

À l'ombre de la porte, Naeko attendait Hideo, mais tant de monde entrait et sortait que personne ne prêtait attention à elle ; sauf une femme, entre deux âges, qui avait tout l'air de tenir quelque commerce et qui s'approcha d'elle, sans la moindre gêne : « Quelle belle ceinture, mademoiselle ! Où l'avez-vous achetée ? Et comme ce kimono vous va bien !... Vous permettez ? dit-elle, palpant l'étoffe. Vous ne voudriez pas vous tourner, que je voie la fermeture ? »

Naeko se tourna. Au fond, le regard de cette femme la calmait. Jusqu'à présent, jamais elle n'avait porté un pareil kimono et une pareille ceinture.

« Vous m'avez attendu ? » Hideo arrivait.

Les places les plus proches du palais d'où allait sortir le cortège avaient été réservées par des agences de tourisme ou des associations. Hideo et Naeko restèrent debout au deuxième rang.

C'était la première fois que Naeko était aussi bien placée et elle regardait de tous ses yeux le cortège, oubliant Hideo, ses vêtements tout neufs.

Mais, soudain, oui, tout lui revint à l'esprit.

« Hideo, que regardez-vous ?

— Le vert des pins. Je regarde aussi le cortège, bien sûr. Mais... sur le fond vert des pins, il se détache mieux. Vous voyez bien, ce sont des pins noirs qui peuplent l'immense jardin du palais. Je les aime tant !

— ...

— Et du coin de l'œil, je vous regarde, vous, mais vous ne vous en êtes pas aperçue...

— Oh ! ça va ! » Et Naeko se détourna.

LES DEUX SŒURS AU CŒUR DE L'AUTOMNE

Parmi les fêtes, particulièrement nombreuses à Kyôto, Chieko préférait la « fête du Feu » à celle du Dai-monji*. Comme ce n'était pas loin de chez elle, Naeko aussi y avait assisté. Mais, même si elles s'étaient croisées à la fête du Feu, elles n'y avaient, sans doute, ni l'une ni l'autre prêté attention.

Depuis la grande route de Kurama*, dans chaque maison au bord du chemin qui mène au sanctuaire, on dresse des cloisons de branchages et on asperge d'eau le toit. Au milieu de la nuit, brandissant des torches enflammées de toutes tailles, les habitants se rendent au sanctuaire aux cris de « Sairei ! Sairyô ! ». Les flammes crépitent. Alors, apparaissent deux palanquins ; toutes les femmes du village (du « quartier », dit-on maintenant) viennent et tirent leurs cordes. À la fin, on offre une grande torche à la divinité et la fête continue jusqu'à l'aube, ou presque.

Mais cette année ne connut pas la fameuse fête du Feu. Sans doute pour des raisons financières... La « Fête des coupeurs de bambous » avait eu lieu, celle du Feu, non.

On supprima aussi, cette année, la « Fête des turbercules » du sanctuaire de Tenji* Kitano. Il y avait eu une mauvaise récolte, et sans doute n'avait-on pu construire le palanquin de tubercules...

Kyôto connaît aussi beaucoup d'autres cérémonies du genre : l'« Offrande des potirons » au monastère Anrakuyôji* à Shishi-ga tani ou la « Fête du concombre », au temple Rengeji*. Spectacles de l'« ancienne Capitale », ne traduisent-elles pas, aussi, la mentalité de ses habitants... ?

Récemment, n'a-t-on fait revivre des fêtes comme le « Kalavinka », au cours de laquelle une barque à tête de dragon évolue sur la rivière du mont Arashi*, ou celle de *Kyokusui no En*, « le Festin de l'eau sinueuse », qui se déploie le long de l'étroit cours d'eau à travers le jardin du sanctuaire Kami Kamo* ? Toutes deux furent des « divertissements » des nobles de la cour.

Dans le *Kyokusui no En*, des personnages vêtus à l'ancienne mode sont assis sur la rive, et, tandis que flotte dans le courant une coupe, ils écrivent un poème, tracent un dessin. Quand la coupe arrive à la hauteur de l'un d'eux, celui-ci s'en empare, en boit le contenu et la remet dans le courant. De jeunes pages les assistent.

Pour la première fois, l'année dernière, cette fête avait été remise en vigueur, et Chieko y avait assisté. À la tête des princes de la cour, se trouvait le poète Yoshii Isamu* (aujourd'hui disparu).

On faisait revivre de telles fêtes depuis peu, et il semblait qu'on n'y était pas encore accoutumé.

Cette année non plus, Chieko n'alla pas voir la fête du « Kalavinka », au pied du mont Arashi. Décidément non, elle n'y trouvait pas ce charme propre aux choses désolées. À Kyôto, les manifestations qui se colorent des teintes de l'ancien temps ne se comptent plus.

Parce qu'elle avait été élevée par une mère laborieuse ou peut-être parce que c'était son tempérament, Chieko se levait dès l'aube et nettoyait avec soin les claires-voies, la maison.

« Chieko, vous vous êtes bien amusés tous les deux à la Fête historique ? » lui demanda au téléphone Shin.ichi, alors qu'elle venait de terminer son petit déjeuner.

Apparemment, semblait-il, c'était au tour de Shin.ichi d'avoir confondu Chieko et Naeko.

« Ah ! tu y étais allé ? Tu aurais dû m'appeler..., fit Chieko, rentrant les épaules.

— C'est ce que je voulais faire, mais mon frère m'en a empêché », répondit-il sans la moindre hésitation.

En ayant hésité à dire la vérité, Chieko maintenait une équivoque. Mais grâce à ce coup de téléphone, elle apprenait que Naeko s'était rendue à la Fête historique, vêtue du kimono qu'elle lui avait envoyé et de la ceinture tissée par Hideo.

À n'en pas douter, celui qui l'accompagnait n'était autre que Hideo. Sur le moment, elle avait été surprise, mais aussitôt une légère chaleur envahit son cœur. Un sourire flotta sur ses lèvres.

« Chieko, Chieko ! appelait Shin.ichi. Pourquoi ne dis-tu rien ?

— Mais c'est toi qui m'as appelée, non ?

— Bien sûr, bien sûr. » Et il se mit à rire. « Le premier commis est déjà là ?

— Non, pas encore...

— Chieko, tu n'aurais pas pris froid ?

— Tu entends que je suis enrouée ? Je viens de rentrer après avoir nettoyé la claire-voie.

— Ah ! oui ? » fit-il, comme s'il secouait l'écouteur.

Cette fois, Chieko éclata de rire.

À mi-voix, Shin.ichi ajouta : « Ce coup de téléphone, c'est de la part de mon frère. Je te le passe... »

Avec le frère aîné de Shin.ichi, il n'était pas question pour Chieko de parler avec la même insouciance.

« Chieko, vous avez sondé votre gérant ? demanda Ryûsuke de but en blanc.

— Oui.

— Ah ! vous avez été courageuse ! » Sa voix se fit plus ferme. « Vraiment, vous avez été courageuse ! répéta-t-il.

— Ma mère qui entendait un peu avait une de ces peurs...

— Ah ! bon ?

— Je lui ai dit de me montrer tous les registres parce que je voulais m'initier aux affaires.

— Bon ! Vous avez bien fait. Rien que ça devrait suffire.

— Je me suis fait montrer tout ce qui était dans le coffre : livret des dépôts, portefeuille des actions et obligations...

— Eh bien ! Bravo, Chieko ! Excellent ! fit Ryûsuke, admiratif. Qui l'aurait cru, si jeune et pourtant...

— C'est vous que je dois remercier.

— Pas de remerciements qui tiennent, c'est parce que circulaient de drôles d'histoires parmi les grossistes du quartier. Si vous ne l'aviez pas dit, nous étions décidés, mon père et moi, à aller le voir, mais vous l'avez fait et c'est mieux ainsi. L'attitude du gérant va changer, non ?

— Oui, dans un certain sens.

— J'espère bien ! » Et un long moment, il resta silencieux. « C'est ce qu'il fallait. »

Chieko eut l'impression, à entendre Ryûsuke au téléphone, que quelque chose le retenait, qu'il hésitait.

« Chieko, est-ce que je pourrais venir au magasin aujourd'hui, dans l'après-midi ? demanda Ryûsuke.

« Avec Shin.ichi...

— Si vous pouvez ? Vous n'avez pas besoin de me le demander ! répondit-elle.

— C'est que vous êtes une jeune fille !

— Oh ! là !

— Alors, qu'en dites-vous ? » Et Ryûsuke se mit à rire. « J'aimerais bien que le premier commis soit encore là. Vous n'avez pas à vous en inquiéter, mais je voudrais bien voir sa tête.

— Ah ? » fut la seule réponse de Chieko.

Le négoce de Ryûsuke était un important magasin de gros dans le quartier de Muromachi* et possédait dans sa branche une certaine influence. Ryûsuke allait à l'université, mais la responsabilité de cette entreprise familiale lui était comme innée et il en portait le « poids ».

« Le potage à la tortue se fait bon en cette saison. J'ai retenu une table chez O-ichi à Kitano, je vous invite. J'ai peur de paraître effronté en invitant vos parents, alors je vous invite seule... Il y aura aussi notre *Chigo**... »

Chieko fut prise de court.

« Ah ! » sut-elle seulement répondre.

Il y a plus de dix ans, Shin.ichi, costumé en *Chigo*, était passé par les rues de la ville sur le « char à la grande hallebarde », lors de la fête de Gion ; et, maintenant encore, pour le taquiner, son frère aîné l'appelait parfois *Chigo*. Il restait d'ailleurs à Shin.ichi un air doux propre au *Chigo*...

Chieko avertit sa mère : « Ryûsuke et Shin.ichi vont venir. Ils m'ont téléphoné.

— Tu dis ? » fit la mère, quelque peu étonnée.

Dans l'après-midi, Chieko se retira dans sa chambre du premier étage pour se maquiller, discrètement mais avec soin. Elle coiffa ses longs cheveux avec application, sans toutefois leur donner la forme qu'elle désirait. Elle n'était pas fixée non plus sur la manière dont elle allait s'habiller et hésita longuement.

Quand enfin elle redescendit, son père était parti.

Elle raviva le feu du brasero de la pièce de réception et promena son regard autour d'elle. Le petit jardin attira aussi son regard. La mousse sur le grand érable était encore verte, mais les feuilles des deux souches de violettes du tronc avaient jauni.

Au pied de la lanterne chrétienne, un camélia d'hiver, de petite taille, avait donné deux fleurs rouges. À vrai dire, d'un rouge vif. Ces fleurs lui étaient plus chères que des roses rouges.

Ryûsuke et Shin.ichi arrivèrent. Après avoir salué poliment la mère de Chieko, Ryûsuke s'assit tout seul, raide, devant le comptoir, face au premier commis.

Uemura, le premier commis, quitta la claire-voie du comptoir et, cérémonieusement, salua Ryûsuke. Ce fut assez long. Ce dernier, le visage fermé, se contentait de répondre à ses questions sans la moindre cordialité. Uemura, évidemment, n'était pas sans ressentir cette froideur.

« Qu'est-ce qu'il se croit, ce petit étudiant ? » se disait-il, et il ne pouvait que se contenir.

Ryûsuke attendit que Uemura marquât une pause. Alors : « Mes compliments pour la marche du magasin ! laissa-t-il tomber.

— Eh ? Merci. Je vous remercie.

— Nous disons souvent, mon père et moi, que chez les Sata on peut être tranquille avec un homme comme vous. Avec l'expérience qu'il a, c'est l'homme qu'il faut...

— Vous me faites trop d'honneur. Ne dites pas ça, il n'y a aucune comparaison entre un magasin comme le nôtre et celui, si important, de M. Mizuki...

— Voyons ! Nous sommes trop grands... On est grossiste pour les étoffes, et que sais-je ? Magasin d'articles en tous genres. Moi, je ne trouve pas ça bien. Ah ! ils se font rares, les magasins menés avec fermeté et énergie par des gens tels que vous, monsieur Uemura... »

Uemura ouvrait la bouche pour répondre, que Ryûsuke s'était levé. Pénétrant dans le salon où l'attendaient Shin.ichi et Chieko, il laissa derrière lui Uemura, la mine amère. Il était clair qu'il y avait un rapport entre le comportement de Ryûsuke et celui de Chieko qui demandait à voir les registres.

Chieko leva les yeux, interrogative, vers Ryûsuke qui entrait.

« Chieko, je me suis permis de marquer le coup, mais je lui ai fait comprendre qu'il n'y aurait rien de changé. C'était moi qui vous avais poussée à intervenir, alors... »

Chieko, penchée en avant, prépara le thé pour Ryûsuke.

« Tu as vu les violettes sur le tronc de l'érable ? » demanda Shin.ichi à son frère. « Depuis des années, Chieko regarde ces deux souches de violettes comme si c'étaient de tendres amoureux...

— Eh !

— Elles pensent des choses adorables, les filles, non ?

— Enfin, Shin.ichi, vous me faites rougir ! » La main de Chieko, tremblant légèrement, déposa devant Ryûsuke le bol contenant le thé qu'elle venait de préparer.

Avec la voiture du magasin de Ryûsuke, ils se rendirent tous les trois chez O-ichi, un restaurant de soupe de tortue, dans le quartier de Rokubanchô, à Kitano. Le restaurant O-ichi est une très ancienne maison qui a conservé la manière d'autrefois et est bien connu même des gens de passage. La salle aussi est à l'ancienne mode, basse de plafond.

Ils eurent d'abord la fameuse « marmite ronde » où avait bouilli la tortue, puis ce fut une soupe de riz mélangée à des légumes.

À la chaleur qu'elle sentait monter en elle, Chieko eut l'impression qu'elle s'enivrait.

Jusqu'à son cou qui prenait une teinte de pêche. Il était beau, ce tout jeune cou à la carnation d'un blanc délicat, uniformément lumineux, qui, par endroits, se colorait. Une lueur attirante brillant dans ses yeux. De temps en temps, elle se passait la main sur le front.

Chieko n'avait pas pris une goutte d'alcool. Mais le consommé de la « marmite ronde » était, pour moitié, fait avec de l'alcool.

Devant la porte l'attendait la voiture, mais Chieko se demandait si sa démarche serait normale. Elle se sentait si euphorique ! Les mots lui venaient avec facilité.

« Shin.ichi, dit-elle, s'adressant au jeune frère avec qui elle se sentait plus en confiance, celle que vous avez vue dans le jardin du palais, lors de la Fête historique, ce n'était pas moi. Vous l'avez vue de loin, non ?

— On ne peut rien te cacher. » Et Shin.ichi se mit à rire.

« Je ne veux rien cacher. » Chieko eut une hésitation, puis : « En réalité, cette jeune fille est ma sœur.

— Hein ? » fit Shin.ichi, méfiant.

Au temple Kiyomizu*, à l'époque des fleurs, Chieko avait avoué être une enfant abandonnée. De toute évidence, Shin.ichi l'avait répété à son frère aîné. Même si ce n'était pas le cas, les magasins des deux familles étaient proches et il n'était pas impossible qu'il l'ait appris par quelques rumeurs.

« Shin.ichi, celle que vous avez vue dans le jardin du palais... » Et Chieko hésita. « Nous sommes jumelles, c'est ma sœur. »

Cela, c'était la première fois qu'il l'entendait lui aussi.

« ... »

Un moment, tous trois demeurèrent silencieux.

« C'est moi qu'on a abandonnée.

— ...

— Si c'est vrai, il aurait mieux valu vous abandonner devant notre magasin... Ah ! ça oui, mieux aurait valu vous abandonner devant le nôtre..., intervint à deux reprises Ryûsuke, comme si les mots lui venaient du cœur.

— Oh ! dis ! » Et Shin.ichi se mit à rire. « C'était loin d'être la Chieko d'aujourd'hui. Un nouveau-né...

— Et un nouveau-né, qu'est-ce que ça fait ?

— Ça, mon vieux, tu le dis en voyant Chieko aujourd'hui !

— Non.

— M. Sata l'a élevée et l'a tant aimée. Il n'y a qu'à voir le résultat, répondit Shin-ichi. En ce temps-là, toi, tu étais tout petit. Comment aurais-tu fait pour élever un nouveau-né ?

— On l'aurait élevée, répondit avec force Ryûsuke.

— Ah ! ce que tu peux être obstiné, comme toujours ! Tu ne peux pas admettre avoir tort.

— Peut-être bien, mais je me serais occupé de la petite Chieko. Maman m'aurait aidé. »

L'effet de l'alcool se dissipait. Le front de Chieko tourna au blanc.

Les « Danses de l'automne » de Kitano durent quinze jours. L'avant-dernier jour, Sata Takichirô s'y rendit seul. La maison de thé lui avait fait parvenir plusieurs billets d'entrée, mais il n'avait pas eu envie d'inviter qui que ce fût. Aller s'amuser avec quelques amis dans une maison de thé une fois le spectacle terminé ne le tentait guère.

Avant que ne commencent les danses, Takichirô, le visage sombre, se dirigea vers un endroit où l'on servait le thé. La *geisha** agenouillée qui, ce jour-là, était chargée de préparer le thé lui était inconnue.

Sept ou huit fillettes étaient debout autour d'elle, à regarder. Sans doute pour l'aider. Elles étaient toutes vêtues du même kimono : rose à longues manches.

Au milieu de ce rose, une seule portait un vêtement azur.

« Tiens ! » faillit s'exclamer Takichirô. N'était-ce pas — vêtue à ravir, cette fois — la petite fille en compagnie de laquelle il avait pris le tram bringuebalant, lorsqu'il s'était laissé entraîner par cette patronne d'une maison du quartier de plaisirs ?

Le kimono azur qu'elle portait semblait indiquer qu'elle était chargée, aujourd'hui, de quelque fonction.

La petite fille, de bleu vêtue, vint déposer devant lui le bol de thé vert. Réservée, comme le veulent les usages, elle resta naturellement silencieuse.

Pourtant, Takichiro se sentit le cœur allégé.

La danse était une chorégraphie en huit tableaux, intitulée *Songes pour une fleur de pavot*. Elle évoque le drame, présent à la mémoire de tous, de ce chef de guerre chinois nommé « Ko.u » et de la princesse « Gu ». Celle-ci transpercée d'une épée meurt dans ses bras en entendant des chants de son pays natal. À son tour, il est tué au combat ; puis, la scène change : nous sommes au Japon et débute l'histoire de Kumagai Naozane*, de Taira no Atsumori* et de la princesse Tamori Hime. Kumagai a abattu Atsumori et, devant l'inconsistance de ce monde, se retire dans un monastère ; lorsqu'il retourne, plus tard, sur ce qui fut le champ de bataille, il trouve tout autour du tertre où repose Atsumori une floraison de pavots. Lui parvient le son d'une flûte. Alors, apparaît l'âme d'Atsumori qui le presse de confier la flûte du feuillage et l'âme de la princesse au monastère Kurodani, ainsi que d'offrir au Bouddha les fleurs de pavot qui tapissent le pourtour du tertre.

Après ces danses, il y eut encore un autre spectacle : une création, haute en couleurs, « les Beautés de Kitano ».

Le Quartier des Sept Maisons entretient la tradition des danses Hanayagi*, à la différence du quartier de Gion, où s'est maintenue celle de l'école Inoue.

En sortant du théâtre de Kitano, Takichirô s'arrêta à la bonne vieille maison de thé. Comme il s'asseyait, la patronne s'enquit :

« Vous voulez que j'appelle quelqu'un ?

— Bah ! la jeune qui mord les langues, tiens ! Et puis, la petite en kimono azur qui portait le thé !

— Celle du « tram »... hum ! D'accord, mais juste pour vous saluer. »

Il avait bu jusqu'à ce qu'arrive la *geisha*. Alors, Takichirô se leva et se dirigea vers les toilettes. La *geisha* l'accompagna.

« Aujourd'hui aussi, tu mordrais ?

— Oh ! vous vous en souvenez ? Vous n'avez qu'à essayer, vous verrez bien.

— J'ai peur.

— Vraiment, je ne mordrai pas. »

Takichirô tendit la langue. Se laissa aspirer dans cette tendre chaleur.

Il lui donna une légère tape sur le dos...

« Dépravée, va !

— Dépravée, pour ça ? »

Takichirô aurait voulu se gargariser, se rincer la bouche. Mais, à cause de la présence de la *geisha*, il n'osa pas.

Une qui ne manquait pas d'audace. Pour elle aussi, ce ne devait avoir été rien d'autre qu'une impulsion soudaine. Cette jeune *geisha* ne lui déplaisait pas : il ne lui trouvait rien de sale.

Takichirô allait retourner au salon, lorsqu'elle le retint :

« Attendez un instant. »

Et, sortant un mouchoir, elle lui frotta les lèvres. Sur le mouchoir resta du rouge. Elle approcha son visage de celui de Takichirô et, regardant :

« Oui, maintenant ça va.

— Merci. » Takichirô posa doucement les mains sur ses épaules.

La *geisha* demeura devant la glace des toilettes pour se remaquiller les lèvres.

De retour dans la salle, Takichirô n'y vit personne. Comme pour se rincer la bouche, il but deux ou trois coupes de *sake*, désormais un peu froid.

Pourtant, il lui semblait toujours être imprégné de l'odeur, du parfum de la jeune femme. Une bouffée de jeunesse l'envahit.

Quand bien même ce n'avait été qu'une simple plaisanterie de *geisha*, il avait l'impression d'avoir été un peu froid avec elle. Parce qu'il y avait bien longtemps qu'il ne s'était diverti avec des jeunes femmes ?...

Celle-ci, d'une vingtaine d'années, pourrait bien être, qui sait, une jeunesse d'un charme extraordinaire.

La patronne entra avec la petite fille. Elle portait toujours son kimono azur.

« La voilà, comme vous l'aviez souhaité, mais seulement pour dire bonjour. J'ai bien précisé en allant la chercher ! Il y a un âge pour toute chose », dit-elle.

Takichirô regarda l'enfant : « Tout à l'heure, au moment du thé...

— Oui. » Enfant élevée dans une maison de thé, elle était dénuée de timidité. « Je vous avais reconnu quand j'ai apporté le bol de thé.

— Oh ! mais merci. Tu te souvenais de moi ?

— Je me souvenais. »

L'autre *geisha* revint à son tour.

« M. Sata semble avoir une sympathie particulière pour Chii-chan, non ?

— Ah ! ah ? fit la *geisha*, se tournant vers Takichirô. Vous êtes connaisseur, mais il vous faudra attendre au moins trois ans. Au printemps prochain, Chii-chan part pour le quartier de Pontochô*.

— Pontochô, pourquoi ?

— Elle veut devenir danseuse. Elle rêve de porter le costume des *maiko**, à ce qu'il paraît...

— Ah bon ? Si elle veut devenir danseuse, ne vaudrait-il pas mieux qu'elle aille à Gion ?

— Elle a sa grand-mère à Pontochô, c'est pour ça. »

Où que puisse aller cette petite fille, Takichirô était convaincu qu'elle deviendrait une danseuse de grande classe, et il la contemplait.

Lors de la réunion des syndicats des tisserands et fabricants d'étoffe pour *kimonos* de Nishijin, on avait pris une mesure fort énergique, comme jamais cela ne s'était produit, en décidant de fermer toutes les fabriques pendant huit jours, du 12 au 19 novembre. On parlait de huit jours, mais en réalité, comme il y avait deux dimanches, on ne suspendit le travail que six jours. Il y avait à cela différentes raisons, mais disons pour simplifier qu'il s'agissait — et comment pouvait-il en être autrement ? — de questions économiques. En deux mots, il y avait excédent de production, et plus de trois cent mille pièces de tissus restaient en stock. Une fois écoulées, on pourrait envisager de réformer le système des transactions. À cela s'ajoutaient, ces derniers temps, des difficultés de crédit.

Depuis l'automne de l'année précédente jusqu'au printemps de

cette année, les unes après les autres, des maisons de commerce qui servaient d'intermédiaires avaient fermé leurs portes.

Il paraît que cette suspension de travail pendant huit jours coûta une perte de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille pièces. Mais, en fin de compte, le résultat fut bon et, on peut dire, un succès.

Les nombreux artisans qui travaillaient dans des foyers minuscules que l'on aperçoit dès qu'on pénètre dans le quartier de Nishijin, et surtout dans les ruelles latérales, s'étaient fort bien conformés — le fait est d'importance — à cette consigne.

Les petites maisons venues de la nuit des temps, avec leurs toits de tuiles usées et leurs auvents profonds, s'alignaient sans fin. Même à un étage, elles étaient basses. Dans les ruelles latérales, à peine des venelles, régnait une confusion plus grande encore ; le bruit des métiers à tisser résonnait dans la pénombre, s'élevant le plus souvent de machines qui n'étaient pas la propriété des tisserands mais que ceux-ci louaient. Une trentaine d'entre eux seulement avaient demandé à « ne pas participer à la grève », dont Hideo.

Chez lui, on tissait des ceintures, non des kimonos. Même s'il fallait maintenir la lumière allumée tout le jour pour éclairer les trois métiers, l'atelier était somme toute assez clair et un petit terrain s'étendait à l'arrière. Cependant, les rares ustensiles de cuisine étaient pauvres, et c'était au point qu'on se demandait où les gens de la maison se reposaient, dormaient.

Hideo avait un caractère bien trempé, possédait le sens du travail et n'était pas dépourvu d'enthousiasme. Mais à tisser sans discontinuer, assis sur l'étroit banc de son métier, son corps devait en porter les marques.

Quand il était allé en compagnie de Naeko à la Fête historique, le vert des pins du palais impérial qui se déployait en toile de fond derrière le cortège des costumes d'autrefois l'avait fasciné infiniment plus que les personnages. Parce qu'il l'entraînait loin de sa vie quotidienne... Naeko, qui travaillait dans la montagne (ou même dans l'étroit vallon), ne pouvait sentir la même chose...

L'avoir vue à la Fête historique avec la ceinture qu'il avait tissée de ses mains, ne lui avait donné que davantage d'ardeur au travail.

Depuis qu'elle était allée en compagnie de Shin.ichi et de son frère aîné au restaurant O-ichi, Chieko sentait, sans aller jusqu'à parler d'une profonde douleur, son cœur prêt à défaillir ; quand elle

y prenait garde, elle songeait que ce devait être l'inquiétude qui l'habitait.

Kyôto connut le 13 décembre « l'Ouverture », et débuta une période où le temps changeait, se faisait hivernal. Même quand le ciel était clair, des giboulées scintillaient dans le soleil ; s'y mêlait de la neige fondue. Le ciel s'éclaircit aussitôt, pour se voiler à nouveau.

Dès le 13 décembre, jour de « l'Ouverture », l'usage veut que l'on entame les préparatifs du Nouvel An et que l'on procède à l'échange des cadeaux.

Cet usage est surtout observé avec une rigueur particulière dans le quartier de plaisirs, tel Gion.

Chez les *geisha* les plus anciennes, chez les maîtres de danse, de chant, dans les maisons de thé dont les *geisha* ou les danseuses sont les obligées, leurs domestiques vont porter des galettes de riz.

Puis, les danseuses viennent les saluer.

« *Omedetôsan* », souhaitent-elles. Elles veulent dire : « Vous m'avez fait traverser cette année sans difficulté ; pour l'année à venir, veuillez m'aider. »

Ce jour-là, en ce début de fin d'année, les allées et venues des geisha dans leurs plus beaux atours donnent de vives couleurs à tout le quartier.

Le magasin de Chieko ne connaissait point cet air de fête.

Chieko, son petit déjeuner achevé, se retira seule dans sa chambre au premier étage. Elle s'y maquilla légèrement pour la matinée. Mais ses mains étaient distraites, négligentes.

Au fond d'elle-même, tournoyaient les paroles véhémentes que Ryûsuke avait prononcées au restaurant de Kitano. Quand il avait dit qu'il aurait mieux valu que Chieko eût été abandonnée devant chez lui, n'y avait-il pas dans ses paroles une force significative ?

Shin.ichi, le cadet, était un ami d'enfance, son compagnon jusqu'au lycée ; en plus, il avait un tempérament doux, et même si elle n'ignorait pas qu'il était amoureux d'elle, jamais il ne lui aurait dit, comme Ryûsuke, des choses à lui couper le souffle. Avec lui, on pouvait marivauder sans contrainte.

Le petit déjeuner n'était pas terminé que Chieko reçut un coup de téléphone de Naeko, depuis le village des cryptomères.

« C'est Mademoiselle ? demanda Naeko. Je voudrais vous voir pour vous parler.

— Naeko, quelle joie ! Demain ça irait ? demanda Chieko.

— Pour moi, ça ira toujours.

— Alors, venez au magasin.

— Permettez-moi de ne pas y aller.

— Mais j'ai parlé de vous à ma mère et même mon père est au courant, venez !

— Il y aura les employés, non ?

— ... » Chieko réfléchit un instant. « C'est bon ! Alors, c'est moi qui irai au village.

— Il fait froid, faites attention.

— J'ai envie de voir les cryptomères.

— C'est vrai ? En plus du froid, il se peut qu'il pleuve. Alors, soyez prévoyante ! On fera autant de feu que vous voudrez. Moi, je travaillerai sur la route pour vous voir dès que vous arriverez », répondit Naeko d'une voix claire.

FLEURS DE L'HIVER

Un pantalon, un gros chandail : jamais encore Chieko ne s'était vêtue ainsi. Elle mit aussi d'épaisses chaussettes de couleurs vives.

Comme son père était à la maison, elle alla s'agenouiller devant lui et le salua. Takichirô n'en crut pas ses yeux :

« Tu vas en montagne ?

— Oui. La jeune fille du village aux cryptomères a quelque chose à me dire et je vais la voir.

— Ah ! bon ! » fit-il et, sans marquer de surprise, il ajouta : « Chieko ?

— Oui.

— Si cette jeune fille a des difficultés quelconques, ramène-la à la maison. Nous la prendrons avec nous. »

Chieko baissa la tête.

« Tu m'entends ? Avec deux filles, nous serons bien, ta mère et moi, non ?

— Papa, je te remercie », répondit-elle, bouleversée. Chaude, une larme roula sur sa joue.

« Depuis ton tout jeune âge, nous t'avons chérie au-delà de tout, mais nous essaierons de ne pas faire de différence avec elle. Sûrement, c'est une fille aussi gentille que toi. Ramène-la-nous. Ce serait il y a vingt ans, je n'aurais pas aimé des jumelles, mais aujourd'hui ce n'est plus la même chose. »

Après une pause...

« Shige, Shige ? appela-t-il.

— Papa, je te remercie profondément, mais elle, Naeko, ne viendra jamais ici.

— Et pourquoi ?

— Que sais-je ? Parce qu'elle pense qu'elle compromettrait mon bonheur... ?

— En quoi, le compromettre ?

— ...

— En quoi le compromettrait-elle ? répéta le père, secouant la tête.

— Aujourd'hui encore, je lui ai dit que mon père et ma mère étaient au courant, qu'elle n'avait qu'à venir au magasin, dit Chieko, un sanglot dans la voix. Elle n'a pas voulu à cause des employés, des voisins...

— Et après ! les employés ? tonna le père.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais pour aujourd'hui mieux vaut que j'y aille.

— Tu es sûre ? » Et le père resta silencieux... « Fais attention... après tout, dis-lui donc ce que je pense...

— Oui. »

Chieko attacha la capuche de son imperméable. Aux pieds, elle portait des bottes de caoutchouc.

Le ciel matinal au-dessus du quartier de Nakagyô était serein ; pourtant, il se couvrit un moment : sans doute pleuvait-il sur le Kitayama. Du cœur de la ville, sa couleur en donnait l'impression. S'il n'y avait eu toutes ces petites montagnes autour de Kyôto, peut-être y aurait-il eu un ciel de neige... ?

Chieko prit l'autobus des Chemins de Fer Nationaux.

Deux lignes desservent le village de Nakagawa sur le mont aux

cryptomères : celle des Chemins de Fer Nationaux et celle de la ville. Cette dernière va jusqu'au col le plus au nord de Kyôto (au sens large), l'autre descend loin jusqu'à Obama, dans le département de Fukui.

Obama donne sur la baie du même nom, puis c'est la baie de Wakasa*, et s'ouvre la mer du Japon.

Peut-être parce que c'était l'hiver, les voyageurs étaient peu nombreux.

Deux jeunes gens regardaient Chieko avec insistance. Gênée, elle baissa sa capuche.

« Mademoiselle, je vous en prie, ne cachez pas votre visage ! » dit l'un d'eux d'une voix rauque.

— Ça suffit ! » lâcha son voisin.

Celui qui avait parlé à Chieko avait les menottes. Pour quel fortait ? L'autre devait être un policier. Au-delà des montagnes, qui sait où il l'emmenait ?

Mais Chieko ne pouvait pour autant repousser sa capuche, montrer son visage.

L'autobus arriva à Takao.

« Mais qu'est-ce qui est arrivé à Takao ? » lança un voyageur.

Il avait raison. Toutes les feuilles des érables étaient tombées. Sur les fines branches des arbres, s'installait l'hiver.

Le terre-plein réservé aux voitures, à l'abri des sapins, était vide.

Naeko, en vêtement de travail, était venue l'attendre à l'arrêt de l'autobus de la cascade de Bodai.

À cause de la tenue de Chieko, elle ne la reconnut pas tout de suite.

« Vous avez pris la peine de venir, mademoiselle ? Vraiment, merci d'être montée jusqu'au fin fond de la montagne.

— Ce n'est pas le fin fond de la montagne ! » Et, sans prendre le temps d'enlever ses gants, elle étreignit la main de Naeko. « Comme je suis contente ! Depuis l'été, je ne vous avais vue. Cet été, dans la forêt... merci.

— Il n'y a pas de quoi ! Mais imaginez un peu si la foudre nous était tombée dessus ! Moi, même si c'était arrivé, j'aurais été heureuse.

— Pour m'avoir téléphoné à la maison, il fallait quelque chose de grave », dit Chieko pendant qu'elles marchaient. « Si vous ne m'en

parlez pas tout de suite, je ne me sentirais pas tranquille pour bavarder... »

En plus de ses vêtements de travail, Naeko portait un linge sur la tête. Elle ne répondit pas tout de suite.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ? », insista Chieko.

— La vérité, c'est qu'Hideo m'a demandée en mariage, alors... » Et comme si elle chancelait, elle s'agrippa à Chieko.

Chieko la prit dans ses bras ; elle s'abandonna contre elle.

Son corps, rompu au travail, était ferme. Cet été, terrifiée par l'orage, Chieko ne s'en était pas aperçue.

Naeko se ressaisit aussitôt, mais sans doute était-elle heureuse de cette étreinte. Elle ne dit rien. Au contraire, elle se mit à marcher, appuyée contre Chieko.

Bientôt, celle-ci se laissa aller contre elle. Ni l'une ni l'autre n'en eurent conscience.

La voix de Chieko sortit de sous sa capuche :

« Naeko, qu'avez-vous répondu à Hideo ?

— Ce que j'ai répondu... ? Je suis prompte en général, mais ça, on ne le décide pas d'un seul coup...

— ...

— C'est une confusion de personnes. Maintenant encore, ce n'est rien d'autre : dans le cœur de Hideo, au fond de son cœur, c'est Chieko qu'il aime...

— Ce n'est pas vrai !

— Si, pour moi c'est clair, même si on ne parle plus de confusion de personnes, ce sera un mariage à votre place. En moi, c'est vous qu'il voit. Et il ne voit que ça... » laissa tomber Naeko.

Le retour le long des rives de la rivière Kamo au printemps, quand les tulipes éclataient et que sa mère avait blâmé Takichirô de parler de Hideo comme d'un gendre éventuel, cette scène revint à la mémoire de Chieko.

« D'autre part, Hideo est tisserand, n'est-ce pas ? » reprit Naeko avec véhémence. Par conséquent, j'aurais des relations d'affaires avec votre magasin et je ne veux pas vous créer d'embarras, ni être mal jugée par tout le monde. Je préférerais mourir... Autant me terrer au fond des montagnes...

— Vous pensez à ça ? » Et Chieko lui secoua le bras. « Aujourd'hui

encore, j'ai dit clairement à mon père que je venais vous voir. Ma mère aussi le sait...

— ...

— Et que m'a répondu mon père, selon vous ? » Chieko lui secoua le bras plus fort. « Si cette jeune Naeko a quelque difficulté que ce soit, ramène-la à la maison. Voilà ses paroles... C'est vrai que sur les registres je suis l'enfant légitime, mais ils feront tout pour vous porter la même affection. Avec moi seule, la maison sera triste.

— ... » Naeko se saisit du linge qui la coiffait. « Merci », et elle s'en couvrit le visage. « Du fond du cœur, je vous remercie. » Pendant un moment, elle ne put en dire plus. « Moi, je n'ai personne, je suis triste, mais dans le travail j'oublie...

— Et Hideo, c'est important ?

— Je ne peux pas répondre comme ça ! » dit-elle dans un sanglot.

« Aller au village en larmes ! » s'écria Chieko. « Prêtez-moi votre linge... » Et elle essuya le visage de Naeko.

« Qu'est-ce que ça peut faire ? Même si je pleure, je suis solide et je travaille plus que tout le monde. »

Et, alors que Chieko lui passait le linge sur le visage, elle posa la tête sur sa poitrine, sanglotant de plus belle.

« Calmez-vous, Naeko. C'est la tristesse ? Allons ! dit Chieko, lui caressant doucement l'épaule. Si vous pleurez comme ça, je m'en vais.

— Non, non », soupira Naeko. Elle reprit le linge des mains de Chieko et se frotta vigoureusement le visage.

C'était l'hiver, et on ne devinait rien. Simplement le blanc de ses yeux était légèrement rouge. Naeko se recoiffa du linge.

Au bout d'un moment, elles reprirent leur marche.

Sur les pentes du Kitayama, les cryptomères avaient été élagués jusqu'au sommet. Les quelques feuilles qui restaient à la cime des arbres, modestes et vertes, apparurent à Chieko telles les fleurs de l'hiver.

Quand Naeko se fut calmée, elle reprit :

« Hideo vous l'a dessinée lui-même, il s'y connaît en esquisses, et pour le tissage il ne craint pas la difficulté.

— Oui, je l'ai compris. À la Fête historique où il m'avait invitée, il ne semblait pas regarder tellement le défilé, mais le vert des pins

du palais qui en faisait la toile de fond, ainsi que le chatoiement des couleurs sur le Higashiyama*.

— Peut-être que le défilé n'avait rien de nouveau pour lui... ?

— Non, ça n'a rien à voir, répondit avec force Naeko.

— ...

— Après le défilé, il a voulu que j'aille chez lui.

— Chez lui, chez Hideo ?

— Oui. »

Chieko fut surprise.

« Il a deux frères cadets. Il m'a montré le petit espace libre derrière la maison, en disant qu'une fois mariés nous y construirions notre petite maison et qu'il tisserait seulement les ceintures qui lui plairaient.

— C'est bien, non ?

— Bien ? Il veut m'épouser parce que c'est vous qu'il voit en moi. Je suis une fille, je comprends ces choses », dit une fois encore Naeko.

Chieko continua à marcher, ne sachant que répondre.

Dans une petite gorge, voisine d'une autre plus étroite, des femmes qui travaillaient au lavage des troncs se reposaient, assises en cercle ; une fumée montait du feu où elles se réchauffaient.

Naeko passa devant sa maison. Mais pouvait-on la qualifier de maison ? Disons plutôt « cabane ». Le toit de paille qu'on avait même négligé de réparer penchait et se creusait par vagues. Il y avait juste, comme toujours en montagne, un étroit jardin, dont les grands arbres à nandine, qui visiblement avaient poussé au gré de la nature, étaient chargés de fruits rouges. Les troncs — sept ou huit — se dressaient, pêle-mêle.

Mais, sans doute, cette misérable maison était-elle aussi celle de Chieko.

Quand elles l'eurent dépassée, les larmes de Naeko avaient séché. Qui sait si elle avait bien fait de parler de cette maison à Chieko ? Fallait-il n'en rien dire ? Comme Chieko était née dans le hameau de sa mère, peut-être n'était-elle jamais venue là ? Leurs parents étaient morts alors qu'elles étaient à peine nées, comment même Naeko se serait-elle souvenue d'avoir ou non vécu dans cette maison ?

Heureusement, Chieko dépassa la maison sans y jeter un coup

d'œil, le regard levé vers les cryptomères, admirant l'alignement parfait des troncs. Naeko se garda d'y faire allusion.

Les quelques feuilles laissées en couronne à la cime de ces arbres si droits lui faisaient songer aux « fleurs de l'hiver ». Ce sont vraiment des fleurs de l'hiver.

Dans la plupart des maisons, en bas comme au premier étage, on avait aligné des troncs écorcés et lavés : ils séchaient. On avait dressé les troncs blancs après avoir méticuleusement mis leur base sur le même rang. Même ainsi, ils étaient beaux. Ils étaient plus beaux que n'importe quel mur.

Ceux de la montagne, droits et d'égale grosseur, le pied de leur tronc frangé d'herbe flétrie, étaient beaux eux aussi. Dans l'intervalle entre les troncs apparaissait une touche de ciel.

« C'est encore plus beau l'hiver, non ? remarqua Chieko.

— Vous croyez ? À les voir sans cesse, je ne sais plus, mais on dirait que leurs feuilles se teintent faiblement de blanc, vous ne trouvez pas ?

— Elles n'en ressemblent que plus à des fleurs.

— Des fleurs ? Des fleurs, vous dites ? » Et, instinctivement, Naeko leva les yeux vers la futaie.

Elles marchèrent un moment.

Une maison, d'une distinction propre aux temps anciens, apparut. Le mur était assez bas, le rez-de-chaussée fait de bois ocre, tandis que le premier étage était enduit de blanc ; un toit en tuiles la coiffait.

Chieko s'arrêta : « C'est une belle maison !

— Mademoiselle, je vis ici. Entrez pour regarder.

— ...

— Ne vous inquiétez pas. Il y a plus de dix ans que je vis ici. »

À deux ou trois reprises, Chieko avait entendu Naeko lui dire que Hideo l'épouserait moins parce qu'il la substituait à Chieko que parce qu'elle était son « fantôme ».

« Substitution », on pouvait encore comprendre. Mais « fantôme »... ? Surtout quand il s'agissait d'un mariage...

« Naeko, vous parlez de fantôme, mais qu'entendez-vous par là ? demanda Chieko d'un ton âpre.

« Un fantôme, on ne peut le toucher, il me semble ? poursuivit-elle

en devenait soudain toute rouge à l'idée que Naeko, si semblable à elle physiquement, allait appartenir à un homme.

« Oui, mais un fantôme sans formes, c'est effrayant, non ? répondit Naeko. Le fantôme peut demeurer dans l'esprit, dans le cœur d'un homme, ou exister sous d'autres formes, non ?

— ...

— Même quand j'aurai soixante ans, le fantôme de Chieko restera aussi jeune que maintenant. »

Ce furent pour Chieko des paroles inattendues.

« Vous y avez pensé ?

— Des belles images, on ne se lasse jamais, non ?

— Ça, je ne saurais le dire.

— Un fantôme, on ne peut pas le piétiner, le battre. On finirait par être fou soi-même.

— Oui ? » Chieko y vit une pointe de jalousie. « Hum ! des fantômes, ça existe ?

— Là... » Et Naeko indiqua la poitrine de Chieko.

« Je ne suis pas un fantôme. Nous sommes sœurs !

— ...

— À moins que vous ne soyez la sœur, enfin... de mon fantôme ?

— Non ! Vous êtes réelle ! Mais pour Hideo ?

— Vous allez trop loin ! » Et Chieko marcha, silencieuse, la tête baissée. « Et si on se rencontrait tous les trois pour éclaircir la question ?

— Parler ! Parfois, on dit ce qu'on pense, d'autres fois non...

— Vous vous défiez de moi ?

— Oh, non ! Mais moi aussi, j'ai ma sensibilité...

Chieko leva les yeux.

— Il semble que la pluie s'avance sur le Kitayama depuis le mont Shûzan. Même les cryptomères sur la montagne...

— Vite, rentrez ! La neige fondue n'est pas loin. »

Chieko retira un gant et montra sa main : « Il ne faut pas que ce soit la main de "Mademoiselle", vous savez ! »

Naeko sursauta et étreignit cette main entre les siennes.

La giboulée s'était approchée sans que Chieko s'en aperçoive. Même Naeko, pourtant du village, ne semblait pas y avoir pris garde.

Ce n'était pas une simple ondée. Pas plus que des gouttes de brouillard.

Quand Naeko le lui avait dit, Chieko avait levé les yeux. On aurait dit une brume froide. Dans la futaie au pied de la montagne, les troncs des cryptomères n'en ressortaient que plus nets...

Au-delà, un groupe de petits monts, comme enrobés par le brouillard, allaient diluant leurs contours. Il suffisait de regarder le ciel. Rien de comparable bien sûr avec la brume du printemps, qui sait ? plus caractéristique encore de Kyôto.

Chieko remarqua que le sol à ses pieds était humide. Entre-temps, les montagnes s'étaient enveloppées de grisaille, le brouillard semblait s'approcher pour s'en emparer.

Il avançait, flottant au long de la vallée, légèrement moucheté de blanc. La neige fondue ne tarda pas.

« Vite, il faut rentrer », dit Naeko.

Elle venait de voir ces taches blanches qui s'estompaient puis réapparaissaient. On ne pouvait pourtant parler de neige.

La vallée désormais s'était assombrie. Rapidement, le froid s'abattit.

Même pour une jeune fille de la ville comme Chieko, les giboulées du Kitayama étaient choses familières.

« Avant que vous ne deveniez un fantôme gelé..., fit Naeko.

— Encore le fantôme... » Chieko se mit à rire. « Je suis parée pour la pluie, alors... L'hiver à Kyôto, le temps est si changeant, ça peut encore s'arrêter... »

Naeko regarda le ciel : « Aujourd'hui, il vaut mieux rentrer. » Et elle étreignit la main dégantée de Chieko.

« Naeko, vous avez vraiment pensé vous marier ? demanda Chieko.

— Un moment seulement », répondit-elle. Puis, avec tendresse, elle lui remit son gant.

Dans l'intervalle, Chieko demanda : « Viendrez-vous au magasin, au moins une fois ? »

— ...

— Venez.

— ...

— Après le départ des employés.

— Un soir ? fit, surprise, Naeko.

— Je vous invite. Mes parents seront d'accord, puisqu'ils vous connaissent. »

Une lueur de joie passa dans les yeux de Naeko, mais elle était encore indécise.

« Rien qu'une nuit, restez à dormir chez nous... »

Naeko s'écarta un peu du chemin pour que Chieko ne le voie pas : elle pleurait.

Chieko ne s'en aperçut pas.

Celle-ci prit le chemin du retour ; en ville, le ciel était seulement couvert.

« Tu es rentrée à temps, Chieko ! Il va pleuvoir, dit sa mère. Et ton père t'attend dans la pièce du fond. »

Sans attendre que Chieko ait terminé ses salutations, Takichirô demanda avec précipitation :

« Alors, cette conversation avec la petite ?

— Oui. »

Chieko ne savait comment dire. Il lui était difficile de s'expliquer clairement en quelques mots.

« Alors ? questionna à nouveau le père.

— Oui. »

Même pour elle, tout était loin d'être clair dans les propos de Naeko.

La réalité était qu'Hideo voulait l'épouser, elle. Résigné à n'y point parvenir, il demandait en mariage Naeko qui était son portrait vivant. Naeko, avec sa sensibilité féminine, l'avait parfaitement senti. Et elle lui avait tenu cet étrange discours sur les « fantômes ». Hideo pourrait-il supporter le désir qu'il avait de Chieko, en vivant avec Naeko ? Ce n'était pas là une simple illusion de son amour-propre.

Elle n'osait regarder le visage de son père en face ; jusqu'à la racine de son cou, se lisait sa gêne.

« Cette jeune fille..., Naeko, ne t'a pas fait venir pour rien ? insista le père.

— Oui. » Et Chieko, résolue, leva les yeux. « Il paraît que Hideo, le fils de M. Sôsuke, l'a demandée en mariage, dit-elle, la voix légèrement tremblante.

— Ah ! bon ? Hideo... ? C'est un bon garçon, le fils de Sôsuke. Les affinités sont curieuses.

— Papa ! En tout cas, moi je crois qu'elle ne l'épousera pas.

— Et pourquoi ?

— ...

— Pourquoi ? Moi, je dirais que c'est une bonne chose.

— Bonne ou mauvaise... Tu te souviens ? Au Jardin botanique, tu parlais de Hideo comme d'un possible mari pour moi, non ? Elle doit l'avoir compris.

— Et comment ça ?

— En plus, elle pense sûrement que Hideo étant tisserand, il doit avoir plus ou moins des relations d'affaires avec ma famille. »

Le père n'insista pas et se tut.

« Papa, rien qu'une nuit, permets-lui de dormir à la maison. Je t'en prie.

— Mais, bien sûr ! C'est très simple... Est-ce que je ne t'avais pas dit moi-même de la faire venir ici ?

— Je ne pense pas à cela. Une nuit seulement. »

Le père regarda sa fille, comme s'il partageait son chagrin.

Le bruit des contrevents que la mère fermait, leur parvint.

« Papa, je vais l'aider. » Et Chieko se leva.

À peine un bruit, le bruit de la pluie sur les tuiles. Le père demeura assis, immobile.

Takichirô fut invité à dîner par le père de Shin.ichi et de Ryûsuke au restaurant Saami, dans le parc de Maruyama*. En hiver, les jours sont courts, et du premier étage du restaurant, la cité, en contrebas, s'illuminait. Le ciel était de cendres, exempt des feux du couchant. À part ses éclairages, la ville avait aussi cette teinte. La teinte de l'hiver à la « Capitale ».

Patron d'un important magasin de gros dans le quartier de Muromachi, le père de Ryûsuke était homme à ne pas manquer d'assurance, mais ce jour-là il semblait avoir quelque difficulté à parler.

Il était tracassé, et le temps s'écoulait à raconter des histoires qui couraient de bouche à oreille, sans intérêt...

« En vérité... », commença-t-il, une fois qu'il eut puisé un peu d'énergie dans le *sake*.

Takichirô, lui, d'un tempérament plus conciliant, toujours enclin à sombrer dans le pessimisme, avait au contraire saisi, jusque dans les hésitations, le fin mot de ce qu'avait à dire Mizuki.

« En vérité..., reprit ce dernier, toujours incertain. Votre fille vous a-t-elle raconté ce qu'avait fait ce matamore de Ryûsuke ?

— Oui. J'en suis un peu confus, mais j'ai bien compris que ses intentions étaient bonnes.

— Ah ! bon ! » Et Mizuki parut soulagé. « Il me ressemble quand j'avais son âge, ce bougre, vous savez ? Une fois qu'il a dit quelque chose, personne ne peut l'arrêter... C'est un problème !

— Moi, je lui en sais gré...

— Ah ! bon. Que ne le disiez-vous ? Moi aussi, je me sens mieux, soupira Mizuki avec un réel soulagement. Veuillez m'excuser. » Et il s'inclina profondément.

Certes, le négoce de Takichirô était en déclin, mais qu'un jeune homme — qui plus est, presque un concurrent — se propose de l'aider, avait quelque chose d'humiliant.

Étant donné la différence d'importance entre leurs deux magasins, pourrait-on prétendre qu'il allait « apprendre » ? C'était plutôt le contraire qui était vrai.

« Pour ma part, je vous remercie, mais..., commença Takichirô, vous ne craignez pas que votre magasin pâtisse du départ de Ryûsuke ?

« Comment donc ? Ryûsuke s'est tout au plus borné à observer comment se traitent les affaires, il ne s'y connaît pas tant. Comme père, je ne devrais pas le dire, mais il a de la poigne...

— Ah ! Quand je l'ai vu le jour où il est venu chez moi, assis le visage sévère, en face de mon premier commis, j'ai été étonné.

— Ça, c'est lui tout craché, hein ? » fit Mizuki. Il but une nouvelle gorgée de *sake*. « Monsieur Sata...

— Oui.

— Si Ryûsuke vient vous aider, pas forcément tous les jours, peu à peu ça mettra Shin.ichi aussi au courant, et j'en serai bien content. Shin.ichi est un bon garçon, mais il se laisse encore traiter de *Chigo* par son frère aîné, alors que c'est ce qu'il déteste le plus... Il était monté sur le char à la fête de Gion, vous savez...

— C'est un joli garçon. Ma fille Chieko et lui sont des amis d'enfance...

— À propos de Chieko... » fit Mizuki, à nouveau embarrassé.

« À propos de Chieko... » reprit-il. Puis, sur un ton de querelle : « Mais enfin, comment est-il possible que viennent au monde des filles aussi belles ?...

— Les parents n'y sont pour rien. Elle a grandi comme ça, c'est tout ! trancha Takichirô.

— Vous m'avez sûrement compris. Si Ryûsuke dit vouloir vous aider — votre magasin ressemble au nôtre —, c'est qu'il voudrait être, ne serait-ce qu'une heure ou deux, près de Chieko. »

Takichirô baissa la tête.

Mizuki s'essuya le front : « C'est un rustre. Cependant, il travaille quand il le faut. Je ne veux pas vous demander l'impossible, mais si une fois ou l'autre Chieko pensait qu'un garçon comme Ryûsuke lui plaisait, je souhaiterais que vous l'adoptiez. Pour ma part, je renoncerais à en faire mon successeur.

— Vous pensiez à lui comme successeur ? », fit Takichirô, surpris. « D'une aussi grande entreprise ?...

— Son bonheur n'est pas là. À le regarder, j'ai compris...

— Je vous remercie de vos bonnes intentions, mais laissons les choses aller au gré des sentiments de nos jeunes gens... » Et pour couper court à la véhémence de Mizuki, Takichirô ajouta : « Chieko est une enfant trouvée...

— Enfant trouvée ? La belle affaire ! fit Mizuki. Tenons-nous-en à ce que nous avons dit et laissez Ryûsuke vous aider. D'accord ?

— D'accord.

— Grand merci ! Grand merci ! » lâcha Mizuki, dont tout le corps sembla se détendre. Et il but une grande rasade de *sake*.

Le lendemain matin, dès qu'il arriva à la boutique de Chieko, Ryûsuke fit venir le premier commis et les employés pour l'inventaire : étoffes imprimées, étoffes blanches, crêpe de soie brodé, *hitokoshi**, satin imprimé, crêpe japonais, *meisen**, *uchikake**, étoffe pour kimonos à longues manches, à manches simples, brocart, damas, étoffes teintes dans des bains spéciaux, étoffe pour kimonos de visite, ceintures, doublures de soie, accessoires, etc.

Ryûsuke se contenta de regarder, sans mot dire. Durant tout le temps que dura l'opération, le premier commis qui, ces derniers temps déjà, trouvait Ryûsuke suspect, était fort mal à l'aise.

On voulut retenir Ryûsuke à dîner, mais il rentra chez lui.

Le soir, quelqu'un frappa, légèrement, à la porte de la claire-voie. C'était Naeko. Il n'y eut que Chieko pour l'entendre.

« Oh ! Naeko ! Vous êtes venue malgré le froid qu'il fait depuis ce soir ?

— ...

— Il y a des étoiles, pourtant...

— Chieko, comment dois-je me présenter à vos parents ?

— Ils sont au courant, il suffira que vous disiez : "Je suis Naeko." » Et, la prenant par les épaules, elle la guida à l'intérieur de la maison. « Et le dîner ?

— J'ai mangé des *sushi** à côté. Ne vous inquiétez pas. »

Naeko était solidement charpentée. Pourtant, les parents furent tellement surpris de la ressemblance si frappante avec Chieko qu'ils ne purent dire mot.

« Chieko, conduis-la au premier, vous parlerez plus à l'aise », dit, prévenante, la mère.

Chieko prit la main de Naeko et, traversant l'étroit corridor, elles montèrent au premier ; là, elle alluma le feu.

« Chieko, un instant », appela Naeko, devant le miroir. Elles regardèrent leurs deux visages.

« Qu'ils se ressemblent ! » Une vague de chaleur envahit Chieko.

Elles échangèrent leur place.

« Comme si on avait copié sur le vif !

— Ça, nous sommes jumelles, fit Naeko.

— Et si tous les hommes étaient jumeaux... ?

— Il n'y aurait que des méprises, ça ne vous inquiéterait pas ? » Et Naeko recula d'un pas, les yeux humides. « On ne connaît pas son destin. »

Chieko recula à son tour et, se serrant contre elle, étreignit ses épaules.

« Naeko, si vous restiez ici pour toujours ? Je l'ai dit à mes parents et... Toute seule, je suis triste. Mais je ne sais si vous êtes heureuse dans la montagne ? »

Les jambes chancelantes, Naeko s'agenouilla. Puis, elle baissa la tête. Dans son mouvement, des larmes tombèrent sur ses genoux.

« Mademoiselle, à présent, notre manière de vivre est différente. Notre éducation aussi. Vivre à Muromachi* m'est impossible. Une fois, juste une fois, je voulais venir chez vous. Vous montrer mon kimono. En plus, vous êtes venue deux fois jusqu'à la montagne aux cryptomères.

— ...

— Mademoiselle, celle que nos parents ont abandonnée, c'est vous. Je ne sais pourquoi...

— Je n'y pense plus, dit Chieko avec franchise. Maintenant, je ne pense même plus qu'ils étaient mes parents.

— Peut-être ont-ils été punis tous les deux... Moi, je n'étais qu'une nouveau-née, pardonnez-moi...

— Et de quoi êtes-vous coupable ?

— Il ne s'agit pas de cela, je vous l'ai dit l'autre fois. Je ne veux troubler en rien votre bonheur. » Et à mi-voix, elle ajouta : « Je préférerais disparaître...

— Que dites-vous là ? dit violemment Chieko. Ça n'a pas de sens... Mais vous, Naeko, êtes-vous heureuse ?

— Non, triste.

— Le bonheur est court, longue la solitude, dit-on, si je ne me trompe. » Et Chieko tira de l'armoire ce qu'il fallait pour la nuit.

Naeko l'aida : « Le bonheur, c'est ça, non ? » Elle tendit l'oreille vers le toit.

Chieko écouta...

« Une giboulée ? De la neige fondue ? Neige ou pluie ? » Elle ne fit plus un geste.

« En tout cas, c'est une neige légère, non ?

— De la neige.

— Quel silence ! On dirait à peine de la neige. Vraiment légère, légère...

— Oui.

— De temps à autre, au village, il tombe une neige aussi légère. On ne s'en aperçoit pas parce qu'on est pris par le travail, mais la surface des feuilles des cryptomères devient toute blanche, pareille à des fleurs de l'hiver. Jusqu'à l'extrémité si fine, si fine de leurs branches, les arbres blanchissent, raconta Naeko. C'est joli.

— ...

— Quelquefois, d'un coup ça s'arrête et vient une giboulée ou de la neige fondue...

— Si on ouvrait les volets, on jetterait un coup d'œil ? »

Chieko se leva, mais sa sœur la retint :

« Il fait froid. Et l'illusion s'évanouirait...

— Illusion, illusion, vous ne cessez de parler de ça. »

Le beau visage de Naeko s'illumina d'un sourire. À peine s'y lisait de la tristesse.

Chieko allait étendre les matelas quand, empressée, Naeko l'arrêta : « Pour une fois, Chieko, laissez-moi faire. »

Mais des deux lits côte à côte, ce fut dans celui de Naeko que Chieko se glissa, sans rien dire.

« Comme il fait chaud !

— Oui, mais ce dont nous sommes capables est si différent, notre vie... »

Et elle serra Chieko dans ses bras.

« Par ces nuits, quel froid ! fit Naeko, sans paraître du tout y être sensible.

— La neige poudreuse, incertaine, qui disparaît, revient... Cette nuit...

— ... »

Le père et la mère devaient être montés dans leur chambre, à côté. Vieux maintenant, ils avaient des couvertures électriques pour réchauffer leur lit.

Naeko approcha sa bouche de l'oreille de Chieko et murmura : « Le lit est chaud, je vais dans l'autre... »

Ce fut un moment plus tard que, entrouvrant la porte coulissante, la mère jeta un regard dans la chambre des deux jeunes filles.

Le matin, Naeko s'éveilla la première et secoua légèrement Chieko.

« Mademoiselle, c'est la joie de ma vie. Laissez-moi partir avant qu'on ne me voie. »

Naeko avait dit vrai : la neige poudreuse n'avait cessé de tomber toute la nuit, s'arrêtant puis reprenant. Maintenant, c'était un froid matin enneigé.

Chieko se leva : « Naeko, vous n'avez rien pour la pluie ? Attendez ! » Et elle lui donna ce qu'elle avait de mieux : un manteau de velours, un parapluie pliable et des *Takageta* [1].

« Je vous les donne. Revenez, je vous en prie. »

Naeko acquiesça de la tête. Chieko, agrippée à la porte ocre de la claire-voie, la suivit longtemps du regard. Naeko ne se retourna pas. Sur les cheveux de Chieko tomba, légère, un peu de neige qui aussitôt disparut. La ville, évidemment, baignait encore dans le sommeil.

1. Sandales de bois (*geta*, voir glossaire) surélevées, utilisées notamment les jours de pluie.

TRISTESSE ET BEAUTÉ

(Utsukushisa to kanashimi to)

Tristesse et Beauté *parut dans la revue féminine* Fujin kôron, *de janvier 1961 à octobre 1963, et fut édité en février 1965 par Chûô kôron-sha à Tôkyô.*

La scène de train, qui ouvre le récit, est intéressante à comparer avec celle de Pays de neige. *Dans les deux cas, le train amène le personnage central vers la femme de son destin. Seulement, l'un se trouve dans un wagon délabré de troisième classe, et l'autre dans la voiture panoramique de grand luxe de l'axe principal. Le pays de neige est un monde irréel, bien qu'ayant son existence sur la carte du Japon, mais Kyôto, l'ancienne capitale du Japon, semble nettement plus réel. Cependant, le train mène le personnage vers un même univers de fiction. La seule différence, essentielle, entre la magie du miroir semi-transparent de la vitre embuée, d'une part, et, d'autre part, le pivotement monotone d'un fauteuil tournant de la voiture panoramique, marque la distance qui sépare les deux œuvres.*

Sur le plan du style et de la méthode narrative, Tristesse et Beauté *demeure tout à fait classique, d'une lecture aisée et agréable. Les envols dans les souvenirs, à travers le temps et l'espace, existent toujours, mais semblent beaucoup plus spontanés et plus naturels que dans les acrobaties auxquelles est habitué le lecteur de Kawabata.*

De même, les rappels de différents éléments historiques et culturels sont liés plus étroitement qu'ailleurs au fil conducteur.

L'histoire se présente ici sous la forme d'un quintette — d'une part, un amour au passé entre le romancier Ôki et Otoko, devenue peintre, et d'autre part, la passion nouvelle, actuelle et vivace, représentée par Taichirô, fils du romancier et surtout par Keiko, élève de la peintre, jeune adolescente qui séduit à la fois le père et le fils, et enfin Fumiko, épouse d'Ôki. Les cinq personnages ont pour

trait commun de posséder une haute culture et une grande sensibilité esthétique.

Le personnage-clé reste Keiko. Cette jeune fille à la fois candide et diabolique est sans doute l'une des figures féminines les plus originales et les plus attrayantes de Kawabata.

Tristesse et Beauté *se distingue des autres œuvres de l'écrivain par le fait que les cinq personnages sont tous des actants à part entière. Quelle différence avec* Pays de neige, *où la seconde figure féminine n'est qu'une voix et un visage, et où l'épouse du personnage central n'apparaît qu'une fois, dans une seule ligne de tout le récit !*

Tristesse et Beauté *est le dernier des grands romans de Kawabata. Et c'est en même temps la dernière pièce de la grande lignée des « tragédies du sentiment humain » (voir* Introduction), *commencée jadis avec* Pays de neige. *Enfin, Otoko et Keiko sont les derniers « personnages jumelés » qui montent sur la scène.*

Cette œuvre apparaît donc, à bien des égards, comme la conclusion générale de la longue carrière du prix Nobel de littérature 1968.

LES CLOCHES DE FIN D'ANNÉE

Cinq chaises tournantes étaient alignées le long de la fenêtre dans la voiture panoramique de l'express de Kyôto. Ôki Toshio s'aperçut que la dernière chaise de la rangée pivotait doucement sur elle-même au gré des oscillations du train. Il ne pouvait détacher ses yeux de cette chaise. Les fauteuils, dans la rangée où il était assis, étaient bas et fixes et, bien évidemment, ne pivotaient pas sur eux-mêmes.

Ôki était seul dans le wagon. Profondément enfoncé dans son fauteuil, il regardait en face de lui la chaise tourner. Elle ne tournait pas toujours dans la même direction ni à la même vitesse. Il lui arrivait de s'emballer, puis le mouvement se faisait plus lent. Parfois, elle s'arrêtait et reprenait son manège en sens inverse. Ôki, à voir cette chaise tournoyer ainsi dans le wagon où il se trouvait seul, éprouvait une impression de solitude, et des pensées diverses se présentaient à son esprit.

C'était le vingt-neuf décembre. Ôki se rendait à Kyôto pour y entendre les cloches de fin d'année.

Depuis combien d'années, la veille du jour de l'An, Ôki avait-il pris l'habitude d'écouter, retransmis par la radio, le carillon des cloches annonçant le passage d'une année à l'autre ? Depuis quand cette émission existait-elle ? Ôki, probablement, n'avait jamais manqué de l'écouter, ainsi que les commentaires des speakers qui présentaient, les unes après les autres, les célèbres cloches des vieux monastères disséminés à travers le pays. Comme l'année révolue allait céder sa place à l'année nouvelle, les présentateurs étaient enclins dans leurs commentaires à prononcer de belles phrases sur un ton de déclamation. Marquant de longs temps d'arrêt, la vieille cloche d'un monas-

tère bouddhique sonnait, et l'écho qu'elle laissait derrière elle faisait songer au temps qui s'écoule et incarne l'âme du vieux Japon. Aux cloches des monastères situés dans le nord du pays succédaient les cloches de Kyûshû*, mais chaque veille du jour de l'An s'achevait avec les cloches des monastères de Kyôto. Les monastères étaient si nombreux à Kyôto que la radio diffusait parfois les sons mêlés de cloches innombrables.

Au même moment, sa femme et sa fille confectionnaient dans la cuisine divers mets pour fêter le Nouvel An, mettaient un peu d'ordre dans la maison, préparaient leurs kimonos ou arrangeaient des fleurs et, tandis qu'elles vaquaient à leurs occupations, Ôki s'asseyait dans le salon et écoutait la radio. Pendant que les cloches sonnaient, il jetait, non sans émotion, un regard en arrière sur l'année qui se terminait. Selon les années, l'émotion qu'il éprouvait se révélait violente ou douloureuse. Parfois, le regret et la tristesse le déchiraient. Mais le tintement des cloches trouvait toujours un écho dans son cœur, même lorsque la sentimentalité qu'il discernait dans les propos comme dans la voix des speakers le dégoûtait. Et c'est pourquoi l'idée de se rendre à Kyôto un trente et un décembre afin d'y écouter directement, et non plus par l'intermédiaire de la radio, les cloches des vieux monastères le tentait depuis de longues années.

L'idée lui en était soudain venue à la fin de cette année, et il s'était mis en route pour Kyôto. Il espérait aussi, dans le secret de son cœur, retrouver, à Kyôto, Ueno Otoko qu'il n'avait pas revue depuis de longues années et écouter les cloches en sa compagnie. Depuis son installation à Kyôto et depuis que sa peinture dans le style traditionnel lui avait valu une certaine notoriété, Ôki était pratiquement sans nouvelles d'Otoko. Il ne pensait pas qu'elle s'était mariée.

Comme il avait agi sur une impulsion et qu'il n'était pas dans sa nature de fixer une date à l'avance afin de réserver son billet de train, Ôki s'était rendu à la gare de Yokohama* et était monté sans réservation dans la voiture panoramique de l'express de Kyôto. En raison des fêtes de fin d'année, le train risquait fort d'être bondé sur la ligne du Tôkaidô*, mais Ôki connaissait le vieil employé du wagon et il se disait que celui-ci lui trouverait bien une place.

Ôki, qui était un lève-tard, appréciait fort ce train qui partait de Tôkyô et de Yokohama en début d'après-midi, arrivait à Kyôto dans la soirée et, au retour, partait également en fin de journée d'Ôsaka et de Kyôto. Il le prenait toujours lorsqu'il se rendait à Kyôto et les

jeunes filles chargées de veiller au confort des passagers de seconde classe le connaissaient presque toutes de vue.

Une fois dans le train, il trouva contre toute attente la voiture de seconde classe vide. Peut-être les voyageurs étaient-ils rares un vingt-neuf décembre et le train n'était-il bondé que le trente ou le trente et un décembre.

Tandis qu'il regardait la chaise tournante pivoter sur elle-même, le fil de ses pensées le conduisit soudain à s'interroger sur le « destin », lorsque le vieil employé lui apporta du thé.

« Suis-je seul ? demanda Ôki.

— Oui. Il n'y a que cinq ou six passagers.

— Le train risque d'être bondé le jour de l'An ?

— Non, il sera presque vide. Comptiez-vous rentrer ce jour-là ?

— Je crains fort que oui...

— Je ne prends pas mon service le jour de l'An, mais je ferai en sorte que l'on ait bien soin de vous...

— Je vous en serai reconnaissant. »

Lorsque le vieil employé fut parti, Ôki embrassa du regard le compartiment et aperçut deux valises de cuir blanc au pied du dernier fauteuil de la rangée. Carrées et plutôt minces, d'un modèle nouveau, elles étaient en cuir blanc constellé de taches pâles tirant sur le brun. C'étaient des valises d'un genre inconnu au Japon, des bagages d'une qualité supérieure. Il y avait également, posé sur une chaise, un grand sac en peau de panthère. Les propriétaires de ces bagages, sans doute des Américains, devaient se trouver au wagon-restaurant.

De l'autre côté de la fenêtre, des bosquets d'arbres flottaient dans une brume dense et qui paraissait chaude. Au-dessus de la brume, une faible lueur, qui semblait émaner du sol, venait éclairer de lointains nuages blancs. Mais au fur et à mesure que le train avançait, le ciel s'éclaircissait. De la fenêtre, les rayons du soleil envahirent le compartiment. Comme le train passait près d'une montagne plantée de pins, Ôki put voir que le sol était jonché d'aiguilles sèches. Les feuilles d'un bosquet de bambous étaient toutes jaunies. Des vagues brillantes venaient se briser contre un cap sombre.

Deux couples d'Américains d'âge moyen revinrent du wagon-restaurant et, lorsque le train eut passé Numazu* et que le mont Fuji* fut en vue, ils se tinrent devant les fenêtres et ne cessèrent de prendre des photos. Mais, lorsque enfin le mont Fuji se profila avec

netteté et que fut visible la plaine à ses pieds, ils parurent las de photographier et tournèrent le dos à la fenêtre.

Cette journée d'hiver touchait déjà à sa fin. Ôki suivit des yeux la courbe, couleur d'argent terne, d'une rivière puis, levant la tête, il tourna son regard en direction du soleil couchant. Les derniers rayons du soleil, blancs et froids, s'infiltrèrent enfin dans les failles en forme d'arc qui déchiraient les nuages noirs et y demeurèrent longtemps avant de disparaître. Dans le compartiment, où les lumières avaient été allumées, les chaises tournantes, à la suite de quelque mouvement du train, firent toutes à la fois demi-tour sur elles-mêmes. Mais seule continuait à tourner sans s'arrêter la dernière chaise de la rangée.

Lorsqu'il arriva à Kyôto, Ôki se rendit à l'hôtel Miyako, songeant qu'il se pouvait qu'Otoko vienne le voir à l'hôtel, il demanda une chambre calme. L'ascenseur lui parut monter six ou sept étages, mais comme l'hôtel avait été bâti par degrés sur la pente raide des Collines de l'Est, il se retrouva au rez-de-chaussée après avoir traversé un long couloir. Un tel silence régnait dans les chambres situées de part et d'autre du couloir qu'elles semblaient vides. Mais un peu après dix heures, Ôki entendit soudain un brouhaha de voix étrangères dans les chambres voisines de la sienne. Il questionna le garçon d'étage à ce sujet.

« Ce sont deux familles qui ont, à elles deux, douze enfants », lui fut-il répondu. Non seulement les enfants parlaient à voix haute dans les chambres, mais ils allaient et venaient d'une pièce à l'autre, couraient et faisaient les fous dans le couloir. Pourquoi, alors que l'hôtel était presque vide, la chambre échue à Ôki se trouvait-elle entourée ainsi de voyageurs particulièrement turbulents ? Ôki, cependant, songeant que les enfants finiraient bien par aller se coucher, prit la chose à la légère, mais ces derniers, que le voyage avait sans doute énervés, ne se calmèrent pas le moins du monde. Le bruit de leurs pas courant dans le couloir était spécialement odieux à Ôki. Il finit par sortir de son lit.

Les éclats de voix dans une langue étrangère qui provenaient des deux pièces voisines accrurent encore l'impression de solitude qu'il éprouvait. La chaise pivotant sur elle-même dans le wagon panoramique lui revint à l'esprit et il lui sembla voir sa propre solitude tournoyer silencieusement dans son cœur.

Ôki était venu à Kyôto pour y entendre les cloches de fin d'année

et pour y retrouver Ueno Otoko, mais il se demanda une fois de plus quel avait été son véritable dessein. S'il était sûr d'entendre les cloches il n'était guère certain de pouvoir rencontrer Otoko. Se pouvait-il que les cloches ne fussent qu'un prétexte et que, dans le secret de son cœur, son seul désir fût de rencontrer Otoko ? Il était venu à Kyôto pour y entendre les cloches en compagnie d'Otoko. Il ne pensait pas que ce fût là un espoir irréalisable. Mais de nombreuses années séparaient Ôki et Otoko. Aussi, bien qu'elle ne semblât pas s'être mariée, il n'était pas impossible qu'Otoko refusât de revoir son amant d'autrefois et d'accepter une invitation de sa part.

« Non, pas une femme comme elle ! » murmura Ôki, mais il ignorait si cette femme avait ou non changé.

Otoko semblait avoir loué un pavillon près d'un monastère et vivre là avec une jeune fille qui était son élève. Ôki avait vu une photo d'elle dans une revue artistique ; elle n'habitait pas un appartement d'une ou deux pièces, mais une véritable maison avec une vaste chambre de style japonais qu'elle utilisait comme atelier. Il y avait aussi un jardin plein de charme. Sur la photo, Otoko était inclinée et avait un pinceau en main, mais de son front jusqu'à l'arête de son nez, Ôki ne put manquer de la reconnaître. Elle n'avait nullement épaissi avec les années et était plus svelte que jamais.

À la vue de cette photo, et bien avant que le passé ne lui revînt en mémoire, Ôki sentit le remords le ronger à la pensée d'avoir

arraché cette femme aux joies du mariage et de la maternité. Bien entendu, de tous ceux qui verraient cette photo, il serait le seul à réagir de la sorte. Ceux pour qui Otoko n'était qu'une étrangère ne verraient sans doute en elle qu'une artiste venue s'établir à Kyôto et devenue l'une des beautés typiques de cette ville.

Comme il était arrivé le vingt-neuf au soir, Ôki décida de téléphoner à Otoko le lendemain trente décembre ou de se rendre chez elle. Mais le lendemain matin, après que le tapage fait par les enfants l'eut réveillé, une sorte de timidité l'envahit et il fut pris d'hésitations. S'installant devant sa table, il décida de lui envoyer d'abord une lettre exprès. Et tandis qu'il restait là, le regard fixé sur la feuille blanche de papier à lettres fourni par l'hôtel, Ôki songea qu'il n'avait nul besoin de revoir Otoko, qu'il lui suffirait d'écouter seul les cloches de fin d'année et de s'en retourner chez lui.

Ôki avait été réveillé de bonne heure par le remue-ménage dans les chambres voisines, mais il se rendormit dès que les deux familles sortirent. Il n'était pas loin de onze heures lorsqu'il se réveilla.

Il nouait lentement sa cravate lorsqu'il se rappela les paroles d'Otoko : « Je vais la nouer pour vous. Laissez-moi faire... » Otoko avait seize ans et c'étaient les premiers mots qu'elle avait prononcés après qu'il eut fait d'elle une femme. Lui n'avait encore rien dit. Il n'avait rien trouvé à dire. Il l'avait attirée tendrement dans ses bras, lui avait caressé les cheveux, mais n'avait pu prononcer un mot. Alors Otoko s'était dégagée de son étreinte et, la première, avait commencé à s'habiller. Il s'était levé, avait enfilé sa chemise et, au moment de nouer sa cravate, il avait surpris le regard d'Otoko fixé sur lui. Elle ne pleurait pas, mais ses yeux étaient humides et brillants. Ôki évita son regard. Quelques instants auparavant aussi, lorsqu'il l'avait embrassée, Otoko avait gardé les yeux ouverts jusqu'à ce qu'il les lui fermât en y déposant un baiser.

Il y avait quelque chose de caressant et d'enfantin dans la voix d'Otoko lorsqu'elle lui avait proposé de nouer sa cravate. Ôki en avait été soulagé. Cette offre était tellement inattendue ! Plus qu'une façon de lui pardonner, c'était avant tout pour la jeune fille un moyen d'échapper à elle-même et ses mains avaient des gestes doux tandis qu'elles jouaient avec la cravate, bien qu'elle parût avoir quelques difficultés à faire le nœud.

« Sais-tu comment la nouer ? demanda Ôki.

— Je crois que oui. J'ai vu faire mon père. »

Le père d'Otoko était mort alors qu'elle avait douze ans.

Ôki s'assit sur une chaise, prit Otoko sur ses genoux et leva le menton afin de lui faciliter la tâche. Otoko se cambra légèrement et, à deux ou trois reprises, défit le nœud qu'elle avait juste commencé. Puis elle descendit des genoux d'Ôki, laissa courir ses doigts sur son épaule droite et regarda la cravate en lui disant : « Voilà, petit garçon, c'est fait. Est-ce que ça ira comme ceci ? »

Ôki se leva et alla devant la glace. Son nœud de cravate était impeccable. De la paume de sa main, il essuya énergiquement son visage en sueur et légèrement gras. Après avoir ainsi violé cette enfant, il ne pouvait supporter la vue de son propre visage. Il vit dans la glace le visage de la jeune fille s'avancer vers lui. Il fut frappé par sa fraîcheur et sa poignante beauté. Stupéfait par cette incroyable beauté, Ôki se retourna. Otoko posa une main sur son épaule et, blottissant doucement sa tête contre sa poitrine, lui dit simplement :

« Je vous aime. »

Ôki avait trouvé singulier qu'une enfant de seize ans appelât « petit garçon » un homme de trente et un ans.

Vingt-quatre années avaient passé depuis. Ôki avait à présent cinquante-cinq ans et Otoko devait en avoir quarante.

Ôki avait pris un bain et, quand il avait allumé la radio dont sa chambre était équipée, il avait appris qu'une mince couche de glace, ce matin-là, recouvrait Kyôto. Selon les prévisions météorologiques, l'hiver cependant continuerait à être doux durant les fêtes de fin d'année.

Pour son petit déjeuner, Ôki se contenta de café et de toasts pris dans sa chambre et il sortit en voiture. Incapable de se résoudre à aller voir Otoko aujourd'hui, et ne sachant trop que faire, il décida de se rendre sur le mont Arashi*. De la voiture, il vit que certaines montagnes qui s'étendaient au nord et à l'ouest étaient baignées de soleil, tandis que d'autres étaient envahies d'ombre et que quelque chose dans leurs silhouettes arrondies laissait transparaître le froid des hivers de Kyôto. L'éclat du soleil sur les montagnes pâlissait et il semblait que le soir allait bientôt tomber. Ôki descendit de voiture devant le pont de Togetsu*, mais, au lieu de le traverser, il se dirigea vers le parc de Kameyama* en empruntant le chemin qui longe la rivière.

En ce trente décembre, le mont Arashi, que des grappes de touris-

tes envahissent du printemps jusqu'à l'automne, était désert et offrait un aspect totalement différent. Devant Ôki se dressait, dans le plus profond silence, le mont Arashi dans sa vérité. A ses pieds, la rivière formait une nappe verte et limpide. Au loin résonnait le bruit de troncs de bois que l'on chargeait, des radeaux qui les amenaient sur la rivière, dans des camions. Sans doute était-ce pour voir le mont Arashi se dresser ainsi face à la rivière que les gens venaient ici, mais la montagne était à présent dans l'ombre et le soleil baignait seul l'un de ses flancs qui descendait en pente vers l'amont de la rivière.

Ôki s'était proposé de déjeuner seul dans un endroit tranquille. Ses précédentes visites lui avaient fait connaître deux restaurants, mais la porte du premier, situé non loin du pont, était close et le restaurant était fermé. Il semblait peu probable, en ce trente décembre, que des gens se donneraient la peine de venir dans cet endroit désolé. Ôki poursuivit lentement son chemin en se demandant si le petit restaurant d'allure vétuste, en amont de la rivière, serait également fermé. Rien, toutefois, ne l'obligeait à déjeuner sur le mont Arashi. Alors qu'il grimpait les vieilles marches de pierre, une jeune fille lui déclara que tout le personnel du restaurant était parti pour Kyôto et ne l'autorisa pas à entrer. Combien d'années s'étaient donc écoulées depuis qu'il avait mangé dans ce même restaurant de grosses rondelles de pousses de bambou — c'était alors la saison — cuites avec des morceaux de bonite séchée ? Tandis qu'il descendait le chemin qui longe la rivière, Ôki aperçut, sur les gradins de pierre qui grimpaient doucement vers le restaurant voisin, une vieille femme en train de balayer des feuilles d'érable sèches. A sa question, la vieille répondit qu'elle pensait que le restaurant était ouvert. Ôki s'arrêta un moment près d'elle et fit observer combien l'endroit était calme.

« Oui, vous pouvez entendre distinctement les gens parler de l'autre côté de la rivière », lui dit la vieille.

Le restaurant, caché sous un bouquet d'arbres, avait un vieux toit de chaume, épais et humide, et une entrée sombre, qui n'avait nullement l'air d'une entrée et devant laquelle se pressait un bosquet de bambous. Les troncs de quatre ou cinq splendides pins rouges se dressaient de l'autre côté du toit de chaume. Ôki fut introduit dans une pièce de style japonais. Le restaurant semblait vide. Devant les vitres des portes à glissière, on apercevait seulement les taches rou-

ges des baies d'aucubas. Bien que ce ne fût pas la saison, Ôki remarqua une azalée. Les aucubas, les bambous et les pins rouges lui barraient la vue mais, à travers les interstices entre les feuillages, il pouvait distinguer une nappe d'eau couleur de jade clair, profonde, limpide et immobile. Dans son immobilité, le mont Arashi était semblable à cette nappe d'eau.

Ôki s'accouda sur le *kotatsu**, où brûlait un feu de charbon de bois. Il entendit un oiseau chanter. Le bruit des troncs de bois que l'on chargeait sur les camions résonnait à travers la vallée. Il perçut, provenant des montagnes de l'Ouest, le sifflement d'un train qui entrait dans un tunnel ou en sortait laissant derrière lui un morne écho. Cet écho le fit songer au cri grêle d'un nouveau-né... À dix-sept ans, au huitième mois de sa grossesse, Otoko avait accouché avant terme d'une petite fille.

Le nouveau-né n'avait pu être sauvé, et Otoko n'avait pu avoir sa petite fille auprès d'elle. Lorsque l'enfant mourut, le médecin avait dit à Ôki :

« Il serait préférable, à mon avis, d'attendre qu'elle soit un peu remise pour lui annoncer la nouvelle. »

« Monsieur Ôki, lui avait déclaré la mère d'Otoko, dites à ma fille, je vous prie, que je ne peux retenir mes larmes à la pensée de tout ce qu'il lui a fallu endurer, alors qu'elle n'est encore qu'une enfant. »

La colère et le ressentiment de la mère d'Otoko à l'égard d'Ôki étaient à présent oubliés. Elle lui en avait voulu d'avoir mis Otoko enceinte alors qu'il était marié et père de famille, mais comme sa fille unique était tout ce qui lui restait, sa haine avait fini par se dissiper. Et cette femme, dont la détermination était plus grande encore que celle d'Otoko, avait, semble-t-il, soudain cédé. Ne devait-elle pas en effet s'en remettre à Ôki pour dissimuler la naissance de l'enfant comme pour veiller aux soins qu'il recevrait à sa naissance ? En outre, Otoko, que sa grossesse avait rendue nerveuse, menaçait de se tuer si jamais sa mère disait du mal d'Ôki.

Lorsque Ôki revint à son chevet, Otoko tourna vers lui son regard clair, affectueux et serein de jeune mère, puis soudain de grosses larmes se formèrent au coin de ses yeux et roulèrent sur l'oreiller. « Elle a compris », songea Ôki. Otoko pleurait, sans pouvoir s'arrêter. Ôki voyait les larmes sur ses joues former des sillons qui descendaient vers ses oreilles. Il s'empressa d'essuyer sa joue. La jeune fille agrippa sa main et, pour la première fois, laissa échapper des san-

glots distincts. Ses pleurs et ses sanglots avaient la violence d'un barrage qui se brise.

« Il est mort ? Le bébé est mort, n'est-ce pas ? Il est mort ! »

Elle se tordait de douleur, le corps déformé par la souffrance. Ôki la maîtrisa et la maintint tout contre lui. Il pouvait sentir ses petits seins d'enfant, menus mais gonflés de lait, effleurer son bras.

La mère d'Otoko, qui devait les observer de l'autre côté de la porte, entra en appelant sa fille.

Sans lui accorder la moindre attention, Ôki continuait à serrer Otoko dans ses bras.

« Vous me faites mal. Lâchez-moi..., dit Otoko.

— Tu te tiendras tranquille ? Tu ne bougeras plus ?

— Je resterai tranquille. »

Ôki relâcha son étreinte et les épaules d'Otoko se détendirent. À nouveau, les larmes coulèrent de ses paupières baissées.

« Mère, est-ce qu'on va l'incinérer ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Un si petit bébé... ? »

Sa mère ne répondait toujours pas.

« Ne m'as-tu pas dit, mère, que quand je suis née j'avais les cheveux tout noirs ?

— Si, tes cheveux étaient très noirs.

— Mon bébé avait-il aussi les cheveux noirs ? Mère, ne pourrais-tu garder une mèche de ses cheveux pour moi ?

— Je ne sais pas. Otoko... », dit sa mère avec embarras, et elle ajouta étourdiment : « Otoko, tu pourras avoir un autre enfant. » Puis, comme si elle regrettait ces paroles, elle fronça les sourcils et détourna la tête.

La mère d'Otoko, et Ôki lui-même n'avaient-ils pas secrètement souhaité que cet enfant ne vît pas le jour ? Otoko avait mis au monde son bébé dans une clinique sordide des faubourgs de Tôkyô. Ôki fut pris de remords à la pensée que l'enfant aurait pu être sauvé s'il avait été bien soigné dans un bon hôpital. Ôki avait été seul à conduire Otoko à la clinique. Sa mère n'avait pu s'y résoudre. Le médecin était un homme au visage rougi par l'alcool, proche de la vieillesse. La jeune infirmière dévisageait Ôki avec des yeux chargés de reproches. Otoko portait un kimono vermillon en tissu de soie ordinaire, d'une coupe enfantine.

Vingt-trois années plus tard, sur le mont Arashi, Ôki revit nette-

ment l'image d'un bébé aux cheveux de jais, né avant terme, et qui semblait se cacher entre les bosquets hivernaux ou sombrer dans la nappe d'eau verte. Il frappa dans ses mains pour appeler la serveuse. Il avait compris, dès le début, qu'aucun client n'était attendu aujourd'hui et qu'il lui faudrait patienter longtemps avant que son repas ne soit prêt. La serveuse vint dans la pièce de style japonais et, sans doute afin de lui faire prendre patience, lui versa une tasse de thé brûlant, avant de s'asseoir à son côté.

Dans sa conversation décousue, la serveuse lui raconta l'histoire d'un homme qui avait été mystifié par un blaireau [1]. On l'avait découvert à l'aube, pataugeant dans la rivière et hurlant : « Je vais mourir, au secours ! Je vais mourir, à l'aide ! » Il était là à se démener sous le pont de Togetsu, à l'endroit où la rivière est peu profonde et où l'on peut facilement grimper sur la berge. Lorsque l'on fut venu à son secours et qu'il eut retrouvé ses esprits, il raconta que depuis dix heures, la nuit dernière, il errait sur la montagne comme un somnambule et qu'il avait fini par se retrouver dans la rivière sans comprendre ce qui lui arrivait.

De la cuisine, une serveuse apporta le repas. Ôki avait choisi de commencer avec un plat de tranches de carpe crue. Il but, à petites gorgées, un peu de *saké*.

En sortant, il jeta de nouveau un regard sur l'épais toit de chaume. Il trouvait un certain charme à ce toit couvert de mousse et qui tombait en ruine, mais la patronne du restaurant lui expliqua que le toit ne pourrait jamais sécher, car il était sous les arbres. Il n'y avait pas dix ans qu'ils avaient changé le chaume et cela faisait huit ans que le toit était ainsi. Dans le ciel, à gauche du toit, une demi-lune blanche brillait. Il était trois heures et demie. Comme il descendait le chemin qui longe la rivière, Ôki aperçut des martins-pêcheurs qui volaient en rasant l'eau. Il distingua clairement la couleur de leur plumage.

Près du pont de Togetsu, il remonta en voiture avec l'intention de se rendre à Adashino*. En cet après-midi d'hiver, devant la multitude des pierres tombales et des effigies de *Jizô**, il aurait comme un avant-goût de la précarité des choses humaines. Mais lorsqu'il vit la pénombre des bosquets de bambous à l'entrée du monastère de

1. Dans les contes et légendes japonais, le blaireau, ainsi que le renard, passe pour être un esprit malfaisant qui a le pouvoir d'abuser les hommes.

Giô*, il ordonna au chauffeur de faire demi-tour. Il décida de s'arrêter au Temple des Mousses avant de retourner à l'hôtel. Le jardin du monastère était vide, à l'exception d'un couple de jeunes mariés qui semblaient en voyage de noces. La mousse était jonchée d'aiguilles de pin sèches et l'ombre des arbres qui se réfléchissaient dans l'étang se déplaçait à mesure qu'il marchait. Ôki regagna son hôtel par les Collines de l'Ouest auxquelles les rayons du soleil couchant donnaient une teinte garance.

Après avoir pris un bain afin de se réchauffer, il chercha dans l'annuaire le numéro de téléphone d'Ueno Otoko. Une voix de jeune fille — probablement l'élève d'Otoko — lui répondit et lui passa aussitôt Otoko.

« Allô !

— C'est Ôki à l'appareil.

— ...

— C'est Ôki, Ôki Toshio.

— Oui. Cela fait si longtemps... » Otoko s'exprimait avec l'accent de Kyôto.

Ôki ne savait que dire ; aussi, afin d'éviter les phrases embarrassantes et de faire croire qu'il avait agi sur une impulsion, il parla avec volubilité, sans même écouter son interlocutrice.

« Je suis venu à Kyôto pour y entendre les cloches de fin d'année.

— Les cloches... ?

— Pourquoi ne pas les écouter ensemble ?

— ...

— Pourquoi ne les écouterions-nous pas ensemble ?

— ... »

Pendant un long moment, Otoko resta sans répondre. Surprise, elle ne savait probablement que dire.

« Allô ! allô !... appela Ôki.

— Etes-vous venu seul ?

— Oui. Oui, je suis seul. »

Otoko, de nouveau, se tut.

« Je rentrerai le premier janvier dans la matinée, après avoir entendu les cloches. Je suis venu parce que j'avais envie d'écouter avec toi les cloches qui marquent le passage d'une année à l'autre. Je ne suis plus tout jeune. Cela fait combien d'années que nous ne nous sommes vus ? Il y a si longtemps que, sans une pareille occasion, je n'aurais jamais osé te faire une telle proposition.

— ...

— Puis-je passer te prendre demain ?

— Non, dit Otoko, précipitamment. C'est moi qui passerai vous prendre. A huit heures... c'est peut-être un peu tôt, alors mettons vers neuf heures, à votre hôtel. Je me charge des réservations. »

Ôki avait pensé dîner tranquillement avec Otoko mais, à neuf heures, elle aurait déjà dîné. Au moins avait-elle consenti à le voir. L'image qu'il gardait d'elle dans ses lointains souvenirs reprit vie petit à petit.

Le lendemain, il resta toute la journée à l'hôtel jusqu'à neuf heures du soir. Le temps semblait s'écouler avec plus de lenteur encore du fait que c'était le dernier jour de l'année. Ôki n'avait rien à faire. Il avait bien quelques amis à Kyôto, mais en cette veille du jour de l'An où il attendait Otoko, il n'avait envie de voir personne. Il ne désirait pas davantage que l'on sût qu'il se trouvait à Kyôto. Bien que les restaurants ne manquassent pas qui proposaient des spécialités de Kyôto, il se contenta d'un simple dîner à l'hôtel. Ainsi, le dernier jour de l'année fut-il plein des souvenirs d'Otoko. A mesure que les souvenirs affluaient à son esprit, ils acquéraient force et fraîcheur. Des faits survenus quelque vingt années auparavant avaient plus de vie que des événements survenus la veille.

Ôki était trop loin de la fenêtre pour voir la rue sous l'hôtel, mais il apercevait, au-delà des toits de la ville, les Collines de l'Ouest, qui semblaient toutes proches. Comparée à Tôkyô, Kyôto était une petite ville paisible. Tandis qu'il regardait en direction des Collines de l'Ouest, un mince nuage transparent couleur d'or prit une teinte grise et froide et le soir tomba.

Quels étaient ses souvenirs ? Quel était ce passé qu'il se rappelait si clairement ? Lorsqu'Otoko était venue s'installer à Kyôto, avec sa mère, Ôki avait pensé que ce départ marquerait leur séparation, mais s'étaient-ils vraiment séparés ? Il ne pouvait chasser de son cœur la honte d'avoir bouleversé l'existence d'Otoko, de l'avoir empêchée de s'épanouir en tant qu'épouse et mère et il se demandait ce que pouvait bien penser de lui après tant d'années cette jeune femme qui ne s'était toujours pas mariée. Dans ses souvenirs, Otoko était la femme la plus passionnée qui fût. Et si le souvenir qu'il avait d'elle était si vif aujourd'hui encore, cela ne voulait-il pas dire qu'il n'y avait eu entre eux nulle séparation ? Bien qu'il ne fût pas originaire de Kyôto, les lumières de la ville à la nuit tombante semblaient fami-

lières à Ôki. Peut-être Kyôto était-il en quelque sorte le berceau de tout Japonais, mais c'était également pour Ôki la ville où habitait Otoko. Ne pouvant rester tranquille, il prit un bain, se changea entièrement et marcha de long en large dans la chambre en se regardant parfois dans la glace. Puis il attendit Otoko.

Il était neuf heures vingt lorsqu'on lui téléphona de la réception pour lui annoncer que Mlle Ueno était là.

« Dites-lui de m'attendre dans le hall, je descends tout de suite », répondit Ôki. Puis il se demanda s'il n'aurait pas dû plutôt lui proposer de monter.

Il n'aperçut pas Otoko dans le vaste hall. Une jeune fille s'approcha de lui.

« Etes-vous M. Ôki ?

— Oui.

— Mlle Ueno m'a chargée de venir vous chercher.

— Vraiment ? » Ôki s'efforçait de paraître détaché. « C'est très gentil à vous... »

Ôki s'était attendu qu'Otoko vînt seule le chercher, mais elle s'était dérobée. Ce fut comme si les souvenirs vivaces qu'il avait d'elle s'étaient soudain évanouis.

Même lorsqu'il fut dans la voiture qui les attendait, Ôki garda le silence pendant un moment. Puis il demanda :

« Etes-vous l'élève de Mlle Ueno ?

— Oui.

— Mlle Ueno et vous habitez ensemble ?

— Oui, une bonne vit également avec nous.

— Vous êtes de Kyôto ?

— Non, de Tôkyô, mais je suis tombée amoureuse des œuvres de Mlle Ueno, je l'ai suivie jusqu'ici et elle m'a gardée avec elle. »

Ôki tourna la tête et regarda la jeune fille. Dès l'instant où elle lui avait adressé la parole à l'hôtel, il avait remarqué combien elle était belle. Elle avait un profil ravissant, avec son cou long et fin et la forme gracieuse de ses oreilles. La beauté de ses traits ne pouvait laisser indifférent. En outre, elle s'exprimait posément, mais avec une réserve manifeste à son égard. Ôki se demandait si cette jeune fille était au courant de ce qu'il y avait eu entre Otoko et lui, de cette liaison survenue avant qu'elle ne fût née, lorsqu'il lui demanda soudain de façon incongrue

« Portez-vous toujours le kimono ?

— Non. À la maison, comme je remue sans cesse, je me mets en pantalon, bien que ce soit là une tenue négligée. Mais comme la nouvelle année arrivera pendant que nous écouterons les cloches, Mlle Ueno m'a suggéré de mettre un kimono à cette occasion », dit la jeune fille avec plus de volubilité. Elle n'était pas seulement venue le chercher à l'hôtel, elle allait, semblait-il, écouter les cloches en leur compagnie. Ôki comprit alors qu'Otoko cherchait à éviter de se trouver seule avec lui.

La voiture traversa le parc de Maruyama* et se dirigea vers le monastère de Chion*. Dans un salon de style traditionnel, loué pour la soirée, Ôki vit Otoko ainsi que deux *maiko*[1]. De nouveau, il fut stupéfait. Seule Otoko était assise près du *kotatsu**, les genoux sous la couverture. Les deux *maiko* se faisaient face de part et d'autre d'un brasero. La jeune fille s'agenouilla sur le seuil et dit en s'inclinant :

« Nous voici. »

Otoko retira ses genoux de sous la couverture.

« Cela fait si longtemps..., dit-elle à Ôki. J'ai pensé que vous aimeriez entendre les cloches de ce monastère et c'est pourquoi j'ai choisi cet endroit. Mais tout est déjà fermé ici et j'ignore si l'accueil ne laissera pas quelque peu à désirer...

— Je te remercie. Excuse-moi de t'avoir causé tant de dérangement », ce fut tout ce qu'Ôki trouva à dire. Otoko s'était fait accompagner non seulement de son élève, mais aussi des deux jeunes *geishas**. Il ne pouvait donc se permettre aucune allusion à leur passé commun, pas plus qu'il ne pouvait permettre à son visage de trahir les sentiments qu'il éprouvait. La veille, après avoir reçu son coup de téléphone, Otoko avait dû se trouver dans un si grand embarras et être tellement sur ses gardes que l'idée d'inviter les deux *geishas* lui était venue. Se pouvait-il que la méfiance qu'elle éprouvait à la perspective de se trouver seule en présence d'Ôki fût révélatrice de ses sentiments à son égard ? Ôki en avait eu l'impression lorsqu'il était entré dans la pièce et qu'il s'était trouvé face à face avec elle. Dès le premier regard, il avait senti qu'il représentait encore quelque

1. Jeunes aspirantes à la profession de *geisha* à Kyôto, vêtues d'un magnifique *kimono* aux couleurs vives garni d'une très large ceinture à extrémités pendantes *(darari no obi)*. Elles suivent un programme d'apprentissage très lourd qui commence par la formation à la danse, au chant et à la musique instrumentale.

chose pour Otoko. Les autres n'avaient sans doute rien remarqué. Ou peut-être la jeune fille qui vivait avec Otoko s'en était-elle aperçue, ainsi que les *geishas* qui, bien que toutes jeunes encore, avaient l'expérience des quartiers de plaisir. Bien entendu, aucune d'elles ne laissa rien paraître.

Otoko fit signe à Ôki de s'asseoir, puis elle indiqua sa place à la jeune fille. Celle-ci faisait face à Ôki de l'autre côté du *kotatsu*. Otoko leur avait cédé sa place et se tenait de côté, non loin des deux *geishas*.

« Mademoiselle Sakami, vous êtes-vous présentée à M. Ôki ? » demanda doucement Otoko à la jeune fille, puis elle fit les présentations :

« Voici Mlle Sakami, qui habite avec moi. Bien qu'elle n'en ait pas l'air, elle est un petit peu folle, vous savez !

— Oh ! Mademoiselle Ueno !

— Elle peint parfois des tableaux abstraits dans un style qui lui est propre. Sa peinture est tellement passionnée qu'elle semble l'œuvre d'un cerveau malade, mais ses toiles me plaisent et je l'envie parfois. Lorsqu'elle peint, elle est prise de transes. »

Une serveuse apporta du *sake* et des amuse-gueule. Les *geishas* servirent le *sake*.

« Je n'avais pas imaginé que j'entendrais les cloches de fin d'année en pareille compagnie, dit Ôki.

— J'ai pensé que cela serait plus agréable avec ces jeunes personnes. Lorsque les cloches sonnent et que l'on est plus vieux d'une année, on se sent triste, dit Otoko, en gardant les yeux baissés. Il m'arrive souvent de me demander pourquoi j'ai vécu jusqu'à aujourd'hui... »

Ôki se souvint que deux mois après la mort de son enfant, Otoko avait tenté de se suicider en avalant des somnifères. Otoko s'en était-elle également souvenue ? Il s'était précipité à son chevet dès que la mère d'Otoko lui avait annoncé la nouvelle. Celle-ci, à force de demander à sa fille de quitter Ôki, l'avait poussée au suicide. Elle avait tout de même appelé Ôki, qui resta quelques jours chez elles pour soigner Otoko. Sans arrêt, il massait ses cuisses qu'une trop forte quantité d'injections avait durcies et gonflées. La mère d'Otoko allait et venait dans la cuisine et apportait des serviettes chaudes. Otoko était nue sous son kimono. A dix-sept ans, ses cuisses étaient très minces et les injections les avaient fait enfler de façon disgra-

cieuse. Lorsque sa pression devenait trop forte, les mains d'Ôki glissaient entre les cuisses d'Otoko, quand sa mère n'était pas là, il essuyait les sécrétions de couleur écœurante qui suintaient des cuisses de la jeune fille. Les larmes de honte et de pitié qu'il versait venaient se mêler à ces sécrétions, et il se jura à lui-même qu'il sauverait Otoko quoi qu'il advienne et qu'il ne la quitterait jamais. Les lèvres de la jeune fille étaient devenues violettes. Ôki entendait sa mère sangloter dans la cuisine. Il la trouva recroquevillée sur elle-même et accroupie devant le réchaud à gaz.

« Elle va mourir ! Elle va mourir !

— Vous l'avez toujours aimée et vous avez fait tout ce que vous avez pu pour elle. » À ces mots, la mère d'Otoko agrippa la main d'Ôki.

« Vous aussi, monsieur Ôki, vous aussi... »

Ôki resta trois jours sans dormir au chevet d'Otoko, jusqu'à ce qu'elle ouvrît les yeux.

« J'ai mal, j'ai mal ! » Otoko, les yeux brillants, se tordait de douleur, comme si elle eût voulu se déchirer le visage et la poitrine, et ses yeux semblaient fixer Ôki.

« Non, non. Allez-vous-en ! »

Deux médecins avaient conjugué leurs efforts pour sauver Otoko, mais Ôki savait que c'était grâce aux soins qu'il lui avait prodigués avec acharnement qu'elle avait pu être sauvée.

La mère d'Otoko n'avait sans doute pas mis sa fille au courant des soins que lui avait donnés Ôki. Mais c'était là quelque chose qu'Ôki, lui, n'oublierait jamais. Plus encore que son corps qu'il avait tenu dans ses bras, il revoyait distinctement les cuisses de la jeune fille à mi-chemin entre la vie et la mort, ces cuisses qu'il avait longuement massées. Il les revoyait vingt ans plus tard, tandis qu'Otoko était assise sous la couverture du *kotatsu,* dans cette pièce où elle était venue écouter les cloches de fin d'année.

À peine les *geishas* ou Ôki lui versaient-ils à boire qu'Otoko vidait sa coupe. Elle semblait bien supporter l'alcool. L'une des *geishas* dit qu'il faudrait bien compter une heure jusqu'à ce que les cloches aient sonné les cent huit coups. Les deux *geishas* n'étaient pas en tenue de soirée et portaient de simples kimonos. Leurs *obi** étaient néanmoins de bonne qualité et jolis. Elles ne portaient pas non plus d'épingles à cheveux en forme de fleur et seuls de jolis peignes maintenaient leur chevelure. Toutes deux semblaient être très liées

avec Otoko, mais Ôki n'arrivait pas à comprendre pourquoi elles étaient venues dans une tenue aussi ordinaire. Tandis qu'il buvait tout en prêtant l'oreille aux propos frivoles des *geishas,* prononcés avec l'accent de Kyôto, son cœur soudain se délia. Otoko s'était montrée fort astucieuse. Si elle avait ainsi voulu éviter de se trouver seule en sa présence, c'était peut-être pour ne pas trahir, dans cette rencontre imprévue, sa propre émotion. Le simple fait d'être assis là ensemble créait comme un courant entre eux.

La cloche du monastère de Chion* sonna.

Dans la pièce, chacun se tut. La cloche, rongée par le temps, avait un timbre fêlé, mais elle laissait derrière elle de profonds échos. Après une pause, elle sonna de nouveau. Elle semblait vraiment toute proche.

« Nous sommes trop près. Je me suis laissé dire que l'endroit était bien choisi pour y entendre la cloche du monastère, mais je me demande s'il n'aurait pas été préférable de l'écouter d'un peu plus loin, de la berge de la rivière Kamo*, par exemple », dit Otoko, en s'adressant à Ôki et à sa jeune élève.

Ôki poussa le *shôji** et vit que le clocher se trouvait juste en dessous du petit jardin.

« C'est juste là. On peut les voir sonner la cloche, dit-il.

— Nous sommes vraiment trop près, répéta Otoko.

— Non. C'est très bien. Après tant d'années passées à écouter les cloches à la radio, c'est merveilleux pour une fois de les entendre de si près », dit Ôki, mais l'endroit cependant manquait de charme. Devant le clocher, des ombres noires étaient rassemblées. Ôki repoussa le *shôji* et revint vers le *kotatsu.* Il avait cessé de tendre l'oreille, lorsqu'il entendit un son que, seule, une vieille cloche patinée par le temps pouvait produire et qui résonnait avec toute la puissance virtuelle de mondes lointains.

Ils quittèrent ensuite le monastère et marchèrent vers le sanctuaire de Gion* pour assister à la cérémonie traditionnelle de fin d'année. Ils virent de nombreuses personnes rentrer chez elles en balançant de petites cordelettes aux extrémités enflammées qu'elles avaient allumées dans le sanctuaire. Une vieille coutume voulait que cette flamme servît à allumer le fourneau où cuiraient les *zôni** préparés à l'occasion des fêtes de fin d'année.

PRINTEMPS PRÉCOCE

Le regard perdu dans l'embrasement pourpre du soleil couchant, Ôki se tenait debout en haut de la colline. Il était resté assis devant son bureau à travailler jusqu'à une heure et demie de l'après-midi, puis il était sorti après avoir achevé d'écrire un feuilleton qui paraissait dans un journal du soir. Sa maison se trouvait sur les collines au nord de Kamakura*. Le ciel, à l'ouest, s'embrasait de plus en plus. Il était d'un pourpre si profond qu'Ôki se demanda même s'il n'était pas voilé de brume ou de légers nuages. Ce flamboiement pourpre lui semblait insolite. On y discernait des effets de dégradé du clair à l'obscur qui faisaient songer à un pinceau que l'on aurait promené sur quelque chose d'humide. La douceur de ce ciel faisait pressentir l'arrivée prochaine du printemps. On voyait quelque part une tache rose, à l'endroit où le soleil, sans doute, se coucherait.

Ôki se souvint que le jour de l'An, dans le train qui le ramenait de Kyôto, les rails recevant les rayons du soleil couchant brillaient d'un éclat rouge. Il les voyait luire au loin. D'un côté, il y avait la mer. Lorsque, à un tournant, les rails s'enfoncèrent dans l'ombre des montagnes, la lueur rouge s'éteignit. Le train entra dans une gorge et, soudain, le soir tomba. Mais le reflet rouge des rails avait rappelé à Ôki les quelques moment passés avec Otoko. Bien qu'elle se fût fait accompagner de sa jeune élève Sakami Keiko et qu'elle eût même été jusqu'à appeler les deux *geishas* pour éviter de se trouver seule en sa présence, Ôki sentait néanmoins, et peut-être justement à cause des précautions dont elle s'était entourée, qu'il représentait encore quelque chose pour Otoko. Tandis que, de retour du sanctuaire de Gion, ils marchaient dans la Quatrième Avenue, des hommes ivres dans la foule les avaient abordés et avaient

fait le geste de toucher la haute coiffure en chignon des *geishas*. Un tel comportement était inhabituel à Kyôto. Ôki avait marché au côté des deux jeunes femmes afin de les protéger. Otoko et son élève suivaient à quelques pas derrière.

Le jour de l'An, alors qu'il se préparait à monter dans le train et qu'il se demandait, non sans anxiété, si Otoko viendrait ou non à la gare, Ôki avait aperçu Sakami Keiko.

« Bonne année ! Mlle Ueno tenait absolument à vous accompagner, mais, comme chaque année, le jour de l'An, elle a des visites à rendre et, cet après-midi, des gens viennent la voir à la maison. Aussi suis-je venue à sa place.

— Vraiment ? C'est très gentil à toi... », répondit Ôki.

La beauté de la jeune fille attirait les regards des rares voyageurs en ce premier jour de l'année. « C'est la seconde fois que je te dérange... Déjà, à l'hôtel, quand tu es venue me chercher, et aujourd'hui encore, à la gare.

— Cela ne me dérange nullement. »

Keiko portait le même kimono que la veille : en satin bleu, avec des pluviers figurés parmi des flocons de neige. La couleur des pluviers égayait l'ensemble, mais pour une jeune fille de l'âge de Keiko, c'était une tenue trop discrète et un peu triste pour un jour de fête.

« Quel joli kimono ! Les impressions sont-elles l'œuvre de Mlle Ueno ? demanda Ôki.

— Non. C'est moi qui les ai peintes, mais le résultat n'est pas ce que j'espérais... », dit Keiko, en rougissant légèrement. La teinte un peu triste du kimono mettait davantage en valeur le ravissant visage de la jeune fille. Il y avait également quelque chose de jeune dans la combinaison des couleurs, dans les formes variées des pluviers et jusque dans les flocons de neige qui paraissaient danser.

Keiko remit à Ôki, de la part d'Otoko, un paquet de friandises ainsi que des légumes conservés dans la saumure et qui étaient une spécialité de Kyôto.

« Comme cela, vous aurez de quoi manger pendant le voyage. »

Durant les quelques minutes où le train attendit en gare avant le départ, Keiko se tint près de la fenêtre. En voyant s'y encadrer ainsi le buste de la jeune fille, Ôki songea que sa beauté était vraiment dans tout son éclat. Il n'avait pas vu Otoko dans la fleur de sa beauté. Elle avait dix-sept ans quand ils s'étaient séparés et, la veille, lorsqu'il l'avait revue, elle en avait quarante.

Il était encore tôt lorsqu'Ôki ouvrit, vers quatre heures et demie, le paquet d'Otoko. Il contenait un assortiment de mets préparés à l'occasion du Nouvel An, ainsi que des boules de riz modelées avec soin, qui lui paraissaient traduire les sentiments d'une femme. Sans nul doute, Otoko les avait elle-même confectionnées à l'intention de celui qui avait, autrefois, détruit sa jeunesse. Tout en mâchant de petites bouchées de riz, Ôki pouvait sentir sur sa langue et entre ses dents la saveur du pardon d'Otoko. Non, ce n'était pas son pardon, mais plutôt son amour, un amour encore bien vivant dans son cœur. Tout ce qu'Ôki savait d'Otoko, depuis qu'elle s'était établie à Kyôto avec sa mère, c'était qu'elle avait réussi seule à se faire un nom en qualité de peintre. Peut-être avait-elle vécu d'autres amours et connu d'autres aventures ? Ôki était néanmoins convaincu que le sentiment qu'elle lui portait était un amour désespéré de petite fille. Après Otoko, il y avait eu d'autres femmes dans la vie d'Ôki. Mais il était certain de n'avoir jamais aimé aucune d'elles d'un amour aussi douloureux.

« Ce riz est délicieux, songea Ôki, je me demande s'il vient du Kansai*... » Il mangeait les petites boulettes de riz les unes à la suite des autres. Elles étaient juste assez salées pour ne pas être amères ni paraître trop fades.

A dix-sept ans, deux mois environ après son accouchement prématuré et sa tentative de suicide, Otoko avait été internée dans un hôpital psychiatrique et enfermée dans une chambre dont la fenêtre portait des barreaux de fer. Ôki avait appris la nouvelle par la mère d'Otoko, mais n'avait pas été autorisé à parler à la jeune fille.

« Vous pouvez la voir du couloir, mais j'aimerais autant que vous ne le fassiez pas..., lui avait dit la mère d'Otoko. Je préférerais que vous ne voyiez pas l'état dans lequel elle se trouve à présent. Et si elle vous reconnaissait, elle serait bouleversée.

— Vous croyez qu'elle me reconnaîtrait ?

— Bien sûr. N'est-ce pas à cause de vous qu'elle se trouve dans cet état ? »

Ôki ne répondit pas.

« Mais il paraît qu'elle n'a pas perdu la raison. Le médecin m'a tranquillisée en m'apprenant qu'il ne la garderait que quelque temps. La pauvre petite fait souvent ce geste. » A ces mots, la mère d'Otoko fit le geste de serrer un enfant dans ses bras et de le bercer. « Elle veut son enfant. Pauvre petite ! »

Trois mois plus tard, Otoko quittait l'hôpital. Sa mère vint trouver Ôki et lui dit :

« Monsieur Ôki, je sais que vous avez une femme et des enfants et Otoko ne l'ignorait certainement pas lorsqu'elle vous a connu. Aussi, peut-être allez-vous penser que je suis folle, à mon âge et connaissant votre situation, de vous demander une chose pareille, mais... » La mère d'Otoko tremblait. « Ne pourriez-vous pas épouser ma fille ? » Les larmes aux yeux, elle gardait la tête baissée et serrait fortement les dents.

« C'est une chose à laquelle j'ai songé », répondit douloureusement Ôki. Comme on pouvait s'y attendre, des querelles s'étaient élevées au sujet d'Otoko entre Ôki et sa femme Fumiko qui était, à l'époque, âgée de vingt-quatre ans.

« J'y ai songé je ne sais combien de fois.

— Vous êtes libre de ne pas prêter attention à mes paroles et de croire que, tout comme ma fille, j'ai l'esprit dérangé. Je ne vous le demanderai plus jamais. Je ne vous dis pas d'épouser Otoko maintenant. Elle peut attendre deux, trois, cinq ans ou même sept ans. C'est le genre de fille qui sait attendre. Et elle n'a encore que dix-sept ans... »

A l'entendre, Ôki songea que c'était de sa mère qu'Otoko tenait sa nature impétueuse.

Une année ne s'était pas écoulée que la mère d'Otoko avait vendu leur maison de Tôkyô et était partie s'installer à Kyôto avec sa fille. Otoko entra dans un lycée de jeunes filles à Kyôto où elle perdit une année. Lorsqu'elle quitta le lycée, elle s'inscrivit dans une école d'art.

Une vingtaine d'années plus tard, ils avaient écouté ensemble la cloche du monastère de Chion, la veille du Nouvel An, et elle lui faisait porter un repas froid à manger dans le train. Tous les mets qu'avait confectionnés Otoko à son intention étaient dans la plus pure tradition de Kyôto, songeait Ôki tandis qu'il portait à sa bouche les morceaux saisis entre ses baguettes. A l'hôtel Miyako, au petit déjeuner, on lui avait servi pour la forme un bol de *zôni**, mais la véritable saveur des mets de Nouvel An était dans ce repas froid. A Kamakura, les plats servis à l'occasion du Nouvel An n'avaient plus rien de japonais et faisaient penser à ces photographies en couleurs qu'on voit dans les revues féminines.

Comme l'avait dit sa jeune élève, Otoko, en sa qualité de peintre,

se devait de rendre un certain nombre de visites, mais elle aurait tout de même pu se réserver une dizaine ou une quinzaine de minutes pour accompagner Ôki à la gare. C'était sans doute pour l'éviter, comme elle l'avait fait la nuit dernière à l'hôtel, qu'elle avait envoyé la jeune fille à la gare. La veille, cependant, en présence de Keiko et des deux *geishas*, Ôki n'avait pu se permettre la moindre allusion à son passé avec Otoko, mais il avait senti comme un courant entre eux. Il en allait de même maintenant avec ce dîner. Lorsque le train s'ébranla, Ôki tapa avec la paume de sa main sur la face interne de la fenêtre, mais craignant que Keiko ne l'entendît pas, il baissa la vitre d'environ deux centimètres et lui dit :

« Encore merci pour tout. Tu dois bien retourner à Tôkyô de temps en temps, puisque ta famille y habite ? Viens donc me voir à l'occasion. Tu trouveras facilement, la ville n'est pas grande, tu n'auras qu'à demander ton chemin en sortant de la gare. Et envoie-moi donc une ou deux de ces toiles abstraites que Mlle Ueno qualifie d'œuvres d'un cerveau malade.

— J'étais tellement embarrassée lorsque Mlle Ueno a dit cela... » L'espace d'un instant, une lueur étrange passa dans le regard de Keiko.

« Mais, Mlle Ueno ne peut peindre de toiles semblables aux tiennes, n'est-ce pas ? »

L'arrêt du train avait été bref, aussi leur conversation fut-elle également de courte durée.

Ôki avait bien écrit quelques romans faisant appel au fantastique, mais, jusqu'à présent, il n'avait pas écrit de romans « abstraits ». Comme les mots qu'il utilisait différaient de ceux qui sont employés dans le langage quotidien, on avait pu parler, à propos de certaines de ses œuvres, d'abstraction ou de symbolisme ; déjà, dans sa jeunesse, Ôki, qui ne montrait ni goût ni talent pour ces tendances littéraires, s'était efforcé de les supprimer de ses écrits. Il avait aimé la poésie symboliste française, le *Shin-kôkin-shû** et les *haikai** et, tout jeune déjà, il avait appris à se servir de termes abstraits ou symboliques, afin de s'exprimer d'une manière concrète et réaliste. Il pensait qu'en approfondissant cette qualité d'expression, il finirait par atteindre au symbolisme et à l'abstraction.

Cependant, quel rapport y avait-il, par exemple, entre l'Otoko de son roman et la véritable Otoko ? C'était vraiment difficile à dire.

De tous les livres d'Ôki, celui qui avait eu la vie la plus longue et

qui bénéficiait aujourd'hui encore d'un large public, c'était le long roman où il racontait son amour pour Otoko, lorsqu'elle avait seize ou dix-sept ans. Lors de sa parution, l'ouvrage avait certainement porté préjudice à Otoko en faisant se tourner vers elle les regards des curieux et avait sans nul doute constitué un obstacle à un mariage éventuel. Mais aussi, après plus de vingt années, pourquoi le personnage d'Otoko avait-il séduit jusqu'à maintenant de si nombreux lecteurs ? Sans doute serait-il plus exact de dire que c'est Otoko, telle qu'elle apparaît dans le roman d'Ôki, qui « séduisit » les lecteurs et non la jeune fille qui lui servit de modèle. Le roman n'était pas la véritable histoire d'Otoko, c'était simplement quelque chose qu'Ôki avait écrit. Le romancier qu'il était avait ajouté le produit de son imagination et de sa fantaisie et avait, bien évidemment, idéalisé son personnage. Mais, ceci mis à part, quelle était la véritable Otoko — celle qu'Ôki avait décrite ou celle qu'Otoko aurait pu créer en racontant elle-même sa propre histoire ?

Pourtant, la jeune fille de son roman était bien Otoko. Sans leur rencontre, ce livre n'aurait pu voir le jour. Et c'était sans nul doute à cause d'Otoko que ce roman continuait à être lu, vingt ans après qu'il eut été écrit. S'il n'avait pas connu Otoko, Ôki n'aurait jamais vécu un semblable amour. Il n'aurait su dire si le fait d'avoir rencontré la jeune fille et de l'avoir aimée, alors qu'il avait trente et un ans, était une infortune ou une bénédiction, mais il était certain que cette rencontre lui avait permis de faire, en qualité d'écrivain, des débuts prometteurs.

Ôki avait intitulé son roman *Une jeune fille de seize ans.* C'était un titre ordinaire et sans grande originalité, mais il y avait vingt années de cela, les gens trouvaient assez surprenant qu'une écolière de seize ans prît un amant, mît au monde un bébé prématuré et perdît ensuite la raison pendant quelque temps. Ôki, pour sa part, ne voyait rien là de surprenant. Naturellement, il n'avait pas écrit ce livre dans le but de scandaliser les gens et il ne considérait pas davantage Otoko comme un objet de curiosité. De même que le titre du roman était ordinaire, la démarche de l'écrivain était banale et il avait décrit Otoko comme une jeune fille pure et passionnée. Il avait essayé de rendre son visage, sa silhouette, ses gestes. En un mot, il avait mis dans ce roman toute la fraîcheur de cet amour de jeunesse et c'était sans doute pour cette raison que le livre connaissait toujours un si vif succès. C'était l'amour tragique d'une jeune fille et

d'un homme encore jeune, mais marié et père de famille. Ôki s'était attaché à rendre avant tout la beauté de cet amour et avait négligé de s'attarder sur son aspect moral ou immoral.

A l'époque où ils se voyaient secrètement, Otoko avait dit à Ôki :

« Vous êtes le genre d'homme qui se demande sans cesse ce que les autres pensent de lui. Vous devriez vous montrer un peu plus téméraire.

— Je me croyais plutôt un individu sans scrupules. Ne le suis-je donc plus à présent ?

— Non, il ne s'agit pas de nous. Vous devriez être davantage vous-même en toutes choses. »

Ôki, ne sachant que répondre, fit un retour sur lui-même. Après toutes ces années, il n'avait pu oublier les paroles d'Otoko. Il songea que c'était parce qu'elle l'aimait que cette enfant de seize ans avait pu lire ainsi dans son caractère et dans sa vie. Pendant longtemps, Ôki n'en avait fait qu'à sa tête mais, après qu'il se fut séparé d'Otoko, toutes les fois qu'il commençait à attacher de l'importance aux opinions d'autrui, il se rappelait les paroles de la jeune fille. Et il la revoyait lui disant ces mots.

Ôki avait cessé de caresser Otoko. Croyant que c'était à cause de ce qu'elle lui avait dit, elle avait posé sa tête dans le creux de son bras et, sans un mot, s'était mise à mordre la chair à la hauteur du coude. Elle mordait de plus en plus fort. Ôki, supportant la douleur, ne se dégagea pas. Il pouvait sentir sur son bras les larmes d'Otoko.

« Tu me fais mal ! » lui avait-il dit, en la saisissant par les cheveux et en la repoussant. Sur son bras, les dents d'Otoko avaient laissé une marque où le sang perlait. Otoko avait léché la blessure.

« Mordez-moi, vous aussi », avait-elle dit. Ôki avait regardé son bras et l'avait caressé de l'épaule jusqu'au bout des doigts. C'était encore un bras d'enfant. Il lui avait embrassé l'épaule et Otoko s'était tortillée de plaisir.

Ce n'était pas parce qu'Otoko lui avait dit « vous devriez être davantage vous-même en toutes choses » qu'Ôki avait écrit *Une jeune fille de seize ans*, mais il s'était souvenu de ces paroles en l'écrivant. Le roman parut deux années après leur séparation. Otoko était à Kyôto avec sa mère. Celle-ci avait sans doute quitté Tôkyô, n'ayant pu obtenir de réponse de la part d'Ôki lorsqu'elle lui avait demandé d'épouser sa fille. Sans doute ne pouvait-elle plus supporter son amertume et sa tristesse, ainsi que celles de son unique

enfant. Qu'avaient-elles bien pu penser en lisant à Kyôto ce roman dont Otoko était l'héroïne, ce roman qui avait rendu Ôki célèbre et dont les lecteurs étaient toujours plus nombreux ? Personne ne chercha à découvrir l'identité de celle qui avait servi de modèle à ce livre. Ce fut seulement lorsqu'Ôki eut passé la cinquantaine et que sa réputation d'écrivain fut bien établie que l'on commença à fouiller dans son passé et à identifier Otoko avec l'héroïne d'*Une jeune fille de seize ans.* La mère d'Otoko était alors morte. Le rapprochement était plus évident encore à présent qu'Otoko était devenue une artiste célèbre. Il y eut même des photos d'elle dans des revues, avec cette légende : « L'héroïne d'*Une jeune fille de seize ans.* » Ôki devina que si Otoko avait refusé qu'on la photographiât en tant qu'héroïne du livre, elle n'avait pu que se laisser faire lorsqu'il s'était agi de photographier le peintre qu'elle était. Naturellement, elle n'avait pas révélé aux journaux ses sentiments à ce sujet. Et même lorsque le roman parut, Ôki n'avait eu aucun écho d'Otoko ni de sa mère.

Comme il fallait s'y attendre, c'est dans son propre ménage que les ennuis avaient commencé. Avant son mariage, la femme d'Ôki, Fumiko, travaillait comme dactylo dans une agence de presse. Aussi Ôki laissait-il à sa jeune épouse le soin de taper ses manuscrits. C'était une sorte de jeu entre jeunes mariés, une manière de divertissement amoureux, mais ce n'était pas uniquement cela. Lorsque sa première œuvre parut dans une revue, Ôki fut stupéfait par la différence d'effet entre le manuscrit écrit à la plume et les petits caractères d'imprimerie. Et, lorsqu'il eut acquis une plus grande expérience du métier d'écrivain, il devina tout naturellement, devant son manuscrit, l'effet que produiraient les caractères d'imprimerie. Non pas qu'il écrivît en songeant à cet effet, il n'y pensait en fait pas le moins du monde, mais l'écart entre le manuscrit et la page imprimée avait disparu. Il avait appris à écrire en fonction de la page imprimée et non du manuscrit. Même les passages qui, dans sa graphie, paraissaient insignifiants et sans grand intérêt avaient une tout autre allure lorsqu'ils étaient imprimés. Cela ne voulait-il pas dire qu'il avait appris son métier ? Il disait souvent aux jeunes écrivains : « Faites donc imprimer quelque chose que vous aurez écrit. C'est tout à fait différent d'un manuscrit et vous serez surpris de voir tout ce que cela vous apprendra. » Les livres étaient aujourd'hui publiés en petits caractères d'imprimerie. Mais Ôki avait éprouvé une surprise

inverse : par exemple, il avait toujours lu le *Dit de Genji*[1] dans les éditions annotées ou des collections de poche en petits caractères, mais lorsqu'il le lut une fois dans une édition gravée sur bois, il en retira une impression totalement différente. Il songea à ce qu'avaient dû éprouver ceux qui lurent cet ouvrage à l'époque de Heian, dans une superbe version en *kana*. En outre, le *Dit de Genji*, qui était aujourd'hui un classique vieux de mille ans, était à l'époque de Heian un roman moderne. Les études sur ce roman auraient beau se poursuivre, plus personne de nos jours ne pourrait lire le *Dit de Genji* en le considérant comme une œuvre moderne. Aussi le plaisir qu'on éprouvait à le lire dans l'ancienne édition gravée sur bois était-il plus grand que celui ressenti à la lecture d'une version imprimée. Et il en allait de même pour la poésie de l'époque de Heian. Ôki avait essayé de lire les œuvres de Saikaku[2] dans des éditions gravées sur bois datant de l'ère de Genroku. Il n'avait pas agi là par amour du passé, mais par besoin d'approcher d'aussi près que possible la réalité même de l'œuvre. Mais c'était pousser le raffinement à l'extrême que de lire aujourd'hui, dans une version manuscrite, des romans qui étaient faits pour être imprimés et non pour être déchiffrés dans la graphie fastidieuse de leur auteur.

Au moment de son mariage avec Fumiko, il n'y avait plus d'écart entre les manuscrits d'Ôki et leur version imprimée et, comme Fumiko était dactylo, Ôki lui confiait le soin de les taper. Les textes, tapés avec une machine à écrire japonaise, se rapprochaient davantage d'une page imprimée qu'un manuscrit à la plume. Ôki savait également que les manuscrits des écrivains occidentaux étaient soit directement tapés à la machine, soit recopiés à la machine. Mais ses romans dactylographiés, sans doute parce qu'il n'y était pas habitué, lui semblaient plus insipides et plus froids que dans leur version manuscrite ou imprimée. Aussi en voyait-il tout de suite les défauts

1. Le *Dit de Genji (Genji monogatari)* est l'œuvre sans doute la plus célèbre de la littérature japonaise classique. Traduction française de René Sieffert (POF). C'est un roman-fleuve comportant 54 livres, écrit vers le début du XI^e^ siècle par la dame de cour Murasaki Shikibu (978 ?-1014 ?), qui relate les amours du prince Genji. Comme beaucoup d'œuvres de l'époque de Heian (794-1192) marquée par la suprématie de la littérature féminine, le *Dit de Genji* est rédigé en *kana* — plus précisément en *hiragana*, écriture cursive élégante utilisée à l'origine dans les écrits féminins.

2. Ihara Saikaku (1642-93) le plus grand romancier de l'ère Genroku (1688-1704). Nombreuses traductions françaises.

et lui était-il plus aisé de procéder aux corrections. Il avait ainsi pris l'habitude de donner tous ses manuscrits à Fumiko.

Mais pouvait-il agir de la sorte avec le manuscrit d'*Une jeune fille de seize ans* ? En laissant à sa femme le soin de le taper, il la ferait souffrir et l'humilierait. Ce serait pure cruauté de sa part. Lorsqu'il rencontra Otoko, sa femme était âgée de vingt-deux ans et venait de mettre au monde leur fils. Naturellement, elle soupçonnait la liaison de son mari avec Otoko et, la nuit, son bébé sur le dos, il lui arrivait d'errer le long de la voie ferrée. Un jour, après une absence de deux heures, Ôki l'avait trouvée appuyée contre le vieux prunier du jardin, refusant de rentrer à la maison. Lorsqu'il était parti à sa recherche, il l'avait entendue sangloter au moment où il franchissait la porte du jardin.

« Que diable fais-tu là ? Le bébé va prendre froid ! »

C'était la mi-mars et le temps était encore frais. Le bébé prit froid et fut hospitalisé avec un début de pneumonie. Fumiko se rendit à l'hôpital afin de le veiller.

« Ce serait mieux pour toi s'il mourait. Ainsi, il te serait plus facile de me quitter », avait dit Fumiko à Ôki. Même en un pareil moment, Ôki avait profité de l'absence de sa femme pour revoir Otoko. Le bébé avait pu être sauvé.

Lorsqu'Otoko accoucha avant terme, Fumiko l'apprit en mettant la main sur une lettre de sa mère provenant de l'hôpital. Qu'une jeune fille de dix-sept ans eût un enfant n'avait en soi rien d'extraordinaire, mais c'était là une chose que Fumiko n'avait jamais imaginée, même en rêve. Remplie de fureur à la pensée de ce que son mari avait fait endurer à la jeune fille, elle couvrit celui-ci d'injures, puis se mordit la langue jusqu'au sang. Quand il vit le sang couler sur les lèvres de sa femme, Ôki se hâta de lui faire ouvrir la bouche, puis il y enfonça sa main. Fumiko commença à suffoquer, fut prise de nausées et finit par se retrouver vidée de ses forces. Ôki retira sa main. Ses doigts portaient l'empreinte des dents de sa femme et dégoulinaient de sang. A leur vue, Fumiko se calma un peu, lava la main d'Ôki, y appliqua un remède astringent et la banda.

Fumiko savait également qu'Otoko avait quitté Ôki et qu'elle était partie pour Kyôto avec sa mère. Son départ avait eu lieu avant qu'*Une jeune fille de seize ans* ne fût achevé. Laisser sa femme taper le manuscrit serait, en somme, remuer le couteau dans la plaie, en réveillant sa jalousie et sa douleur. Mais en la tenant à l'écart, Ôki

avait l'impression de lui cacher quelque chose. Ne sachant trop que faire, il se résolut à remettre le manuscrit à Fumiko. Il était désireux, avant tout, de tout lui avouer. Avant même de taper le manuscrit, Fumiko le lut du début jusqu'à la fin.

« J'aurais dû te laisser partir. Je me demande pourquoi je ne l'ai pas fait, dit Fumiko, en pâlissant. Tous ceux qui liront ces pages auront pitié d'Otoko.

— Je ne désirais rien écrire à ton sujet.

— Je sais que je ne peux guère me comparer à la femme idéale.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— J'étais folle de jalousie.

— Otoko est partie. Et c'est avec toi que je vais vivre désormais durant de longues années. Du reste, beaucoup de ce que j'ai mis dans ce livre est pure fiction d'écrivain et ne ressemble guère à la véritable Otoko. Par exemple, je ne sais rien d'elle lorsqu'elle a été internée.

— Cette fiction vient de ton amour pour elle.

— Je n'aurais pu écrire ce livre, si je ne l'avais pas aimée, dit Ôki de manière explicite. Le taperas-tu pour moi ? Il m'en coûte de te le demander...

— Je le ferai. Après tout, une machine à écrire n'est qu'un instrument. Je serai, moi aussi, une manière d'instrument. »

Mais, en dépit de ses dires, Fumiko ne pouvait se comporter comme une machine. Elle semblait faire fréquemment des fautes, et Ôki entendait souvent le bruit de feuilles que l'on déchire et que l'on jette. Lorsqu'elle s'arrêtait pour se reposer, il lui arrivait parfois d'étouffer des sanglots et d'être prise de nausées. Comme la maison était exiguë et que la machine à écrire se trouvait dans un coin du petit salon de quatre nattes[1] et demie qui jouxtait la modeste pièce de six nattes tenant lieu de cabinet de travail à Ôki, celui-ci était très conscient de la présence de sa femme. Il ne lui était guère possible de s'asseoir tranquillement à son bureau.

Fumiko, cependant, ne fit pas le moindre commentaire au sujet d'*Une jeune fille de seize ans.* Peut-être estimait-elle que l'instrument qu'elle était se devait de ne pas parler ? Le roman avait environ trois cent cinquante pages et, même pour une dactylo confirmée,

1. Au Japon, la surface des pièces est désignée d'après le nombre de nattes (tatami) qui recouvrent le plancher. Une natte mesure 1,80 m × 0,90 m.

plusieurs jours semblaient nécessaires afin d'en venir à bout. Fumiko était pâle et avait les joues creuses. Souvent, elle restait assise, le regard perdu dans le vague, puis elle se remettait à taper avec acharnement. Un soir, avant le dîner, elle vomit un liquide jaunâtre et s'effondra. Ôki s'approcha d'elle pour lui frotter le dos.

« De l'eau, de l'eau s'il te plaît », dit Fumiko, hors d'haleine. Des larmes perlaient aux coins de ses yeux aux bords rougis.

« J'ai eu tort. Je n'aurais pas dû te demander de me taper ce roman, dit Ôki. Mais, le fait de te tenir à l'écart de tout cela... » Même si une telle dissimulation n'aurait pas été suffisante pour causer la ruine de leur ménage, elle aurait laissé une plaie bien longue à se refermer.

« Bien que cela soit une épreuve, je suis heureuse au contraire que tu me l'aies confié, dit Fumiko, en tentant d'esquisser un pâle sourire. C'est la première fois que j'ai à taper un si long roman et cela m'a épuisée.

— Plus le roman est long et plus ton épreuve est longue. Tel est sans doute le destin d'une femme d'écrivain.

— Grâce à ton roman, j'ai réussi à mieux comprendre Otoko. En dépit de tout le mal que cela m'a fait, j'ai senti combien cette rencontre t'avait été bénéfique.

— Ne t'ai-je donc pas dit que je l'ai idéalisée ?

— Je le sais bien. Dans la réalité, il n'y a pas de jeunes filles comme elle. Cependant, j'aurais aimé que tu parles davantage de moi. Même si tu m'avais dépeinte comme une horrible mégère dévorée de jalousie, je ne t'en aurais pas voulu. »

Ôki eut du mal à répondre : « Tu ne fus jamais ainsi.

— Tu n'as jamais su ce qu'il y avait dans mon cœur.

— Je ne désirais pas dévoiler tous nos secrets.

— C'est faux. Tu étais tellement entiché de ta petite Otoko que tu ne voulais écrire qu'à son sujet. Sans doute pensais-tu qu'en parlant de moi, tu ternirais sa beauté et souillerais ton œuvre ? Mais un roman doit-il être forcément une jolie chose ? »

Le simple fait de n'avoir pas mentionné la folle jalousie de sa femme avait provoqué de la part de celle-ci une nouvelle crise de jalousie. Ôki n'avait pas vraiment omis d'en parler. Peut-être son laconisme même n'en avait-il eu que plus de force ? Fumiko, cependant, semblait mortifiée qu'il ne fût pas entré dans les détails. Ôki ne parvenait pas à comprendre l'état d'esprit de sa femme. Se sen-

tait-elle négligée, dédaignée au profit d'Otoko ? Mais, puisque le roman était centré sur sa tragique liaison avec la jeune fille, il était inévitable que le rôle attribué à Fumiko fût moindre que celui d'Otoko. De plus, Ôki avait ajouté beaucoup de détails qu'il avait jusqu'à présent dissimulés à sa femme. Il avait surtout craint que celle-ci ne s'en rendît compte, mais il semblait qu'elle eût surtout été blessée par le peu de place qu'elle tenait dans le livre.

« Je ne voulais pas me servir de ta jalousie dans mon roman, voilà tout ! dit Ôki.

— C'est qu'il ne t'est pas possible de parler d'un être pour lequel tu n'éprouves ni amour... ni même haine. En tapant ton manuscrit, je ne cesse de me demander pourquoi je ne t'ai pas laissé me quitter.

— Voilà que tu recommences à dire des sottises.

— Je parle sérieusement. C'était criminel de ma part de ne pas t'avoir laissé partir. Je m'en voudrai jusqu'à la fin de mes Jours.

— Qu'est-ce que tu racontes ? » dit Ôki, en saisissant Fumiko aux épaules et en la secouant avec force. Fumiko frissonna de la tête aux pieds et, de nouveau, vomit un liquide jaunâtre. Ôki relâcha son étreinte.

« Ce n'est rien. Je crois... je crois que je suis enceinte.

— Comment ? »

Ôki tressaillit. Fumiko se prit le visage entre les mains et sanglota.

« Il faut que tu fasses bien attention à présent. Tu dois cesser de taper ce manuscrit.

— Non, je veux continuer. Laisse-moi faire, je t'en prie. J'ai presque fini et, du reste, ce sont mes doigts seuls qui travaillent. »

Fumiko refusa d'écouter Ôki. Peu après avoir achevé de taper le manuscrit, elle fit une fausse couche. Plus que l'effort fourni, il semblait que ce fût le contenu même du manuscrit qui lui avait causé un véritable choc. Elle resta quelques jours au lit. Ses cheveux, qui étaient souples et épais et qu'elle avait nattés, paraissaient plus fins qu'à l'ordinaire. Seules, ses lèvres étaient légèrement recouvertes de rouge à lèvres. La peau de son visage, d'où le sang s'était retiré et qu'elle n'avait pas maquillé, semblait veloutée. En raison de sa jeunesse, Fumiko se remit assez bien de sa fausse couche.

Ôki rangea le texte dactylographié tel quel dans un classeur. Il ne le déchira pas, ne le jeta pas au feu, mais ne le relut pas non plus. Dans ce roman, deux existences étaient ensevelies dans les ténèbres. Si l'on considérait l'enfant né avant terme d'Otoko et la fausse cou-

che de Fumiko, ne fallait-il pas voir dans ces pages quelque chose de funeste ? Pendant un certain temps, Ôki et Fumiko évitèrent d'aborder ce sujet. Fumiko fut la première à y faire allusion.

« Pourquoi ne le publies-tu pas ? Craindrais-tu de me faire du mal ? Ce genre de chose est inévitable lorsqu'une femme est mariée à un écrivain et si tu as peur de blesser quelqu'un, ce serait plutôt Otoko, il me semble. » Durant sa convalescence, la peau de Fumiko avait recouvré une teinte éclatante. Etait-ce là le miracle de la jeunesse ? Le désir qu'elle avait de son mari s'était également fait plus aigu.

A l'époque où *Une jeune fille de seize ans* fut publié, Fumiko se trouva de nouveau enceinte.

Le roman fut loué par les critiques. De plus, il fut apprécié d'un grand nombre de lecteurs. La jalousie et la douleur n'avaient pas quitté Fumiko, mais, sans que ses traits ni ses paroles trahissent son amertume, elle se réjouit du succès de son mari. Ce fut ce roman, jugé la plus représentative des œuvres de jeunesse d'Ôki, qui connut le meilleur chiffre de vente. Ce succès permit à Ôki et aux siens d'améliorer leur existence, amélioration qui se traduisit pour Fumiko par des vêtements, des bijoux et des rentrées d'argent pour couvrir les frais scolaires de son fils et de sa fille. Fumiko avait-elle oublié que tout cela était dû à une jeune fille et à la liaison que son mari avait eue avec celle-ci ? Considérait-elle cet argent comme un revenu normal de son époux ? Est-ce qu'à ses yeux au moins cette aventure entre Otoko et Ôki ne revêtait plus un caractère de tragédie ?

Ôki n'avait rien contre cet état de choses, mais il se prenait parfois à songer qu'Otoko, qui avait servi de modèle à son roman, n'avait rien reçu en retour. Elle n'avait pas eu un mot de reproche à son égard et sa mère pas davantage. Différant en cela d'un peintre ou d'un sculpteur de portraits réalistes, l'écrivain qu'était Ôki, au moyen des mots et des lettres, pouvait pénétrer les pensées d'Otoko, modeler ses traits à sa convenance, donner libre cours à son imagination, à sa fantaisie, idéaliser la jeune fille, sans que, pour autant, elle fût le moins du monde une autre. Ôki avait laissé son amour s'exprimer dans toute sa jeunesse et dans toute sa fougue, et ne s'était pas préoccupé un instant de la gêne que cela représenterait pour Otoko ni des difficultés que cela risquerait de susciter pour une jeune femme célibataire. C'était sans doute cela qui avait séduit les lecteurs, mais cela pouvait également représenter un obstacle au

mariage d'Otoko. Le roman avait apporté célébrité et argent à Ôki. Fumiko semblait avoir oublié sa jalousie et la plaie paraissait s'être refermée. N'y avait-il pas également une différence entre l'enfant prématuré d'Otoko et la fausse couche de Fumiko ? Fumiko était toujours sa femme. Après une convalescence normale, elle avait, sans complications, donné le jour à une petite fille. Les mois et les années passaient, et le seul être qui ne changeât pas était la jeune héroïne de son roman. D'un point de vue bassement personnel et bien que cela fût certainement l'une des faiblesses du roman, Ôki avait jugé préférable de ne pas trop insister sur la jalousie féroce de sa femme. C'était sans doute aussi ce qui avait rendu la lecture de l'ouvrage si agréable et l'héroïne si sympathique.

Maintenant encore, une vingtaine d'années plus tard, les gens citaient *Une jeune fille de seize ans* comme la meilleure œuvre d'Ôki. Mais Ôki, en écrivain qu'il était, jugeait cette appréciation affligeante et s'en trouvait déprimé. Et pourtant, tout bien considéré, le roman n'avait-il pas la fraîcheur de la jeunesse ? Les protestations de l'auteur lui-même ne pouvaient venir à bout de la faveur du public et d'une réputation déjà bien établie. L'œuvre commença à vivre d'une vie qui lui était propre, sans liens d'aucune sorte avec son auteur. Mais qu'était-il advenu de la jeune Otoko ? Ôki, parfois, se le demandait. Il savait seulement qu'elle avait suivi sa mère à Kyôto. Sans doute était-ce cette vie dont vivait son roman qui avait amené Ôki à s'interroger sur le sort d'Otoko.

Ces dernières années seulement, Otoko s'était fait un nom en tant que peintre. Jusque-là, ils étaient restés sans nouvelles l'un de l'autre. Ôki pensait qu'Otoko, comme tout un chacun, s'était mariée et menait une vie ordinaire ; c'était du moins ce qu'il espérait. Mais il ne croyait pas qu'Otoko fût une nature à se contenter d'une existence ordinaire. Parfois, il lui arrivait de se demander s'il ne raisonnait pas ainsi parce que l'attachement qu'il éprouvait pour elle n'était pas entièrement mort.

Et c'est pourquoi le choc fut grand lorsqu'il apprit qu'Otoko était devenue peintre.

Ôki ignorait les épreuves par lesquelles Otoko avait passé, les ennuis qu'elle avait surmontés avant d'en arriver là, mais la nouvelle de sa réussite lui causa une vive joie. Lorsqu'il tomba par hasard sur l'une de ses œuvres dans une galerie de peinture, il frémit d'émotion. L'exposition ne lui était pas uniquement consacrée ; seule, une

peinture sur soie, représentant une pivoine, y était exposée, parmi les œuvres de nombreux artistes. Dans la partie supérieure de la soie, Otoko avait peint une unique pivoine rouge. La fleur, plus grande que nature, était vue de face. Les feuilles étaient rares et, seul, un bouton blanc pointait sur la tige. Ôki avait reconnu, dans cette fleur, délibérément agrandie, l'orgueil d'Otoko, ainsi que toute sa noblesse. Il avait aussitôt acheté la toile, mais, comme elle portait le sceau et la signature d'Otoko, il avait préféré ne pas l'apporter chez lui et en avait fait don au club d'écrivains dont il était membre. Ainsi accrochée au mur du club à une bonne hauteur, la peinture donnait une impression quelque peu différente de celle produite dans la galerie de peinture remplie de monde. Quelque chose de fantastique semblait irradier de cette énorme pivoine rouge de laquelle se dégageait comme une impression de solitude. C'est à la même époque qu'Ôki vit dans une revue féminine une photographie d'Otoko dans son atelier.

Depuis de longues années, il souhaitait se rendre à Kyôto pour y écouter les cloches de fin d'année, mais ce fut cette peinture qui lui donna envie de les entendre en compagnie d'Otoko.

À Yamanouchi, au nord de Kamakura, une route courait entre les collines, où les arbres en fleurs étaient nombreux. Bientôt, le long de cette route, les fleurs annonceraient l'arrivée du printemps. Ôki avait pris l'habitude de se promener sur les Collines du Sud et c'était d'une de leurs cimes qu'il contemplait à présent le coucher de soleil pourpre.

Le soleil couchant eut tôt fait de perdre sa teinte pourpre qui se mua en un bleu sombre et froid, noyé de gris. C'était comme si le printemps, à peine arrivé, cédait de nouveau sa place à l'hiver. Le soleil qui, par endroits, donnait à la légère brume des reflets roses, s'était couché. Soudain, le temps se fit plus froid. Ôki descendit vers la vallée et regagna sa maison, sur les Collines du Nord.

« Une jeune personne du nom de Sakami est venue de Kyôto, lui annonça Fumiko. Elle a apporté deux toiles et des gâteaux de Kyôto.

— Elle est déjà repartie ?

— Taichirô l'a raccompagnée. Peut-être sont-ils en train de te chercher.

— Ah ! oui ?

— Elle était d'une beauté diabolique, qui est-ce ? » demanda

Fumiko, les yeux fixés sur Ôki comme pour y lire la réponse sur son visage. Ôki s'efforça de faire comme si de rien n'était, mais l'intuition féminine de Fumiko avait dû lui faire deviner qu'il s'agissait de quelqu'un ayant un lien quelconque avec Ueno Otoko.

« Où sont les toiles ? demanda Ôki.

— Dans ton bureau. Elles sont encore enveloppées, je ne les ai pas regardées.

— Vraiment ? »

Sakami Keiko semblait avoir tenu la promesse faite à Ôki à la gare de Kyôto et être venue lui rendre visite avec quelques-unes de ses œuvres. Ôki gagna aussitôt son bureau et défit l'emballage. Les deux toiles étaient simplement encadrées. L'une s'intitulait *Prunier*, mais seule une fleur aussi grosse que la tête d'un enfant y était représentée, sans branches ni tronc. De plus, cette unique fleur avait à la fois des pétales rouges et des pétales blancs. Chaque pétale rouge était singulièrement rendu au moyen d'effets de dégradés. Cette grosse fleur n'était pas véritablement déformée, mais elle ne donnait pas l'impression d'être un motif décoratif. Une sorte de vie mystérieuse semblait se mouvoir en elle et elle avait réellement l'air de bouger. Peut-être cela était-il dû au fond qu'Ôki avait au début pris pour un amoncellement d'épais fragments de glace, mais qu'il avait reconnu ensuite être une chaîne de montagnes neigeuses. Dans cette peinture, qui ne se voulait pas un reflet de la réalité, seules des montagnes recouvertes de neige pouvaient donner une telle impression d'immensité. Mais, bien entendu, les vraies montagnes n'étaient pas aussi déchiquetées ni aussi acérées et ne se rétrécissaient pas ainsi à leur base ; c'était là le style abstrait propre à Keiko. Plus que des montagnes neigeuses ou des fragments de glace, n'était-ce pas plutôt le paysage intérieur du peintre ? Même si l'on y voyait une succession de montagnes, ce n'était pas là la froide blancheur de la neige. Une sorte de musique naissait de l'impression glaciale causée par la neige et par sa chaude couleur. La neige n'était pas rendue par un blanc unique, diverses couleurs venaient s'y mêler comme dans une chanson et rappelaient les variations de rouge et de blanc des pétales de la fleur de prunier. Que l'on trouvât cette peinture froide ou non, elle n'en trahissait pas moins la jeunesse et l'émotion de l'artiste. Sans doute Keiko venait-elle de la peindre à l'intention d'Ôki, comme pour se mettre à l'unisson avec la saison. L'œuvre n'était

qu'à demi abstraite, puisque la fleur de prunier y était reconnaissable.

Tandis qu'il contemplait la peinture, Ôki se prit à songer au vieux prunier de son jardin. En dépit des difformités, des malformations de l'arbre, Ôki n'avait jamais vérifié les incertaines notions de botanique de son jardinier. Le vieil arbre avait donné des fleurs blanches et rouges. Le jardinier n'avait procédé à aucune greffe et les fleurs avaient poussé rouges et blanches sur la même branche. Mais toutes les branches de l'arbre n'étaient pas ainsi ; sur les unes n'avaient fleuri que des fleurs blanches, sur les autres que des fleurs rouges. Pourtant, la plupart du temps, les fleurs rouges se mêlaient aux blanches et fleurissaient chaque année sur des branches différentes. Ôki aimait ce vieux prunier, dont les nouvelles pousses allaient justement éclore ces jours-ci.

Keiko, sans le moindre doute, avait symbolisé dans cette peinture cet étrange prunier par une seule de ses fleurs. Otoko avait dû lui parler de cet arbre. Bien qu'elle ne fût jamais venue chez Ôki, qui était déjà marié avec Fumiko, elle devait connaître son existence. Elle s'en était souvenue et en avait, à son tour, parlé à son élève.

Otoko avait-elle également fait allusion à son tragique amour d'autrefois en évoquant ce prunier ?

« C'est d'Otoko... ?

— Comment ? » Ôki se retourna. Absorbé dans la contemplation de la toile, il ne s'était pas aperçu de la présence de sa femme derrière lui.

« C'est bien une œuvre d'Otoko ?

— Certainement pas ! Elle ne ferait jamais quelque chose d'aussi jeune. C'est peint par la jeune fille qui était là tout à l'heure. Tu vois bien que c'est signé « Keiko » !

— Quelle étrange peinture ! dit Fumiko d'une voix dure.

— Etrange, en effet ! répondit Ôki, en s'efforçant à la douceur. Les jeunes peintres de nos jours, même dans le style japonais...

— Est-ce cela qu'on appelle l'*art abstrait* ?

— Eh bien, peut-être ne peut-on pas vraiment parler là d'art abstrait...

— L'autre tableau est encore plus étrange. Je ne saurais dire s'il s'agit d'un poisson ou d'un nuage, avec toutes ces couleurs étalées n'importe comment ! dit Fumiko, en s'asseyant derrière Ôki.

— Hum ! Cela n'a pas grand-chose à voir avec un poisson ou avec un nuage. Il semble que ce ne soit ni l'un ni l'autre.

— Dans ce cas, qu'est-ce que cela peut bien représenter ?

— Tu peux imaginer que c'est un poisson ou encore un nuage, cela n'a guère d'importance. »

Son regard se posa sur la peinture. Il se pencha près du mur contre lequel la toile était posée et examina l'envers du cadre.

« Il n'y a pas de titre. »

Aucune forme ne pouvait être identifiée dans cette toile et les couleurs employées étaient encore plus violentes et plus variées que dans le *Prunier*. Sans doute était-ce en raison de la multiplicité des lignes horizontales que Fumiko avait cru y reconnaître un poisson ou un nuage. A première vue, il ne semblait y avoir aucune harmonie entre les couleurs. Néanmoins, une étrange passion émanait de cette œuvre exécutée dans le style traditionnel japonais. Naturellement, rien n'y était fortuit. Le fait de n'avoir pas donné de titre laissait le champ libre à toutes les interprétations. Il se peut que la subjectivité de l'artiste, qui semblait se dissimuler dans l'œuvre, y soit au contraire dévoilée. Ôki cherchait à découvrir le cœur de la peinture, lorsque sa femme lui demanda :

« Cette jeune fille, qu'est-elle au juste pour Otoko ?

— Une élève qui vit avec elle, répondit Ôki.

— Vraiment ? Me permets-tu de déchirer ces toiles ou de les jeter au feu ?

— Cesse de dire des bêtises ! Pourquoi tant de fureur... ?

— Elle a mis tout son cœur dans ces peintures ! Tout y parle d'Otoko ! Ce ne sont pas des choses à garder à la maison. »

Etonné par ce brusque accès de jalousie, Ôki demanda calmement :

« Qu'est-ce qui te fait dire que tout y parle d'Otoko ?

— Tu ne le vois donc pas ?

— Ce n'est qu'un effet de ton imagination. Tu commences à voir des fantômes ! » Mais, alors même qu'il parlait, une lumière se fit en lui, qui se mit à briller avec plus d'intensité.

Il était clair que le *Prunier* exprimait l'amour qu'éprouvait Otoko pour Ôki. Quant à la toile sans titre, elle disait sans doute la même chose. Dans celle-ci, Keiko n'avait employé que des pigments minéraux, lourdement plaqués et sur lesquels elle avait versé la couleur goutte à goutte, du milieu de la composition jusque dans la partie

inférieure gauche. Ôki croyait distinguer l'âme de cette toile dans cet étrange espace clair qui semblait vu d'une fenêtre. Il pouvait voir là le signe que l'amour d'Otoko était toujours vivant.

« Pourtant, ce n'est pas l'œuvre d'Otoko, mais celle de son élève. »

Fumiko semblait se douter qu'Ôki avait rencontré Otoko à Kyôto. Mais elle n'avait rien dit sur le moment. Peut-être parce que le jour du retour de son mari était aussi un jour de fête.

« Quoi qu'il en soit, ces toiles me font horreur ! dit Fumiko, les paupières frémissantes. Elles ne resteront pas ici !

— Qu'elles te plaisent ou non, c'est à celle qui les a peintes qu'elles appartiennent. Même si le peintre en question n'est qu'une toute jeune fille. Crois-tu pouvoir les détruire ainsi, selon ton bon plaisir ? Et, d'abord, es-tu sûre qu'elle nous les a offertes ou est-elle simplement venue nous les montrer ? »

Fumiko resta silencieuse un instant.

« C'est Taichirô qui l'a accueillie à l'entrée... Puis, il l'a conduite à la gare et cela fait déjà un bon moment qu'il est parti. »

Ce retard tracassait-il aussi Fumiko ? La gare était proche de la maison et il y avait des trains tous les quarts d'heure.

« C'est au tour de Taichirô d'être séduit, cette fois. Une jeune fille si belle, d'une beauté presque diabolique. »

Ôki reposa les deux tableaux et les enveloppa lentement.

« Assez parlé de séduction ! Je n'aime pas cela. Si cette fille est tellement jolie, je suppose que ces œuvres ne sont que son reflet, un narcissisme de jeune fille...

— Non. Elles sont sans le moindre doute le reflet d'Otoko.

— Dans ce cas, peut-être cette jeune fille et Otoko s'aiment-elles ?

— Des lesbiennes ? » Fumiko était stupéfaite. « Tu crois que ce sont des lesbiennes ?

— Je n'en sais rien, mais cela ne m'étonnerait pas. Elles vivent ensemble dans un vieux monastère de Kyôto et sont toutes deux des natures ardentes. »

Fumiko avait été réellement troublée à la pensée que les deux femmes fussent des lesbiennes. Pendant un instant, elle garda le silence.

« Quoi qu'il en soit, je pense que ces toiles expriment l'amour que te porte encore Otoko. » Le ton de Fumiko s'était adouci. Ôki eut honte d'avoir parlé d'homosexualité pour se dérober.

« Peut-être sommes-nous l'un et l'autre dans l'erreur. Nous avons regardé ces peintures avec des idées préconçues...

— Mais pourquoi peindre des choses aussi absurdes ?

— Ça ! » Une peinture, qu'elle soit réaliste ou non, révèle les pensées et les sentiments intimes de l'artiste. Par lâcheté, Ôki évita de poursuivre cette discussion avec sa femme.

Peut-être la première impression de Fumiko devant les toiles de Keiko avait-elle été, contre toute attente, exacte ?

Et Ôki avait peut-être vu également juste en pensant que les deux femmes étaient des lesbiennes.

Fumiko quitta le bureau. Ôki attendit le retour de son fils, Taichirô.

Taichirô était chargé de cours dans une université privée ; il enseignait la littérature japonaise. Les jours où il ne donnait pas de cours, il se rendait à la salle d'études de l'université ou faisait des recherches à la maison. Au début, il avait voulu étudier la « littérature moderne », c'est-à-dire la littérature datant de l'époque de *Meiji** mais, son père s'y étant opposé, il s'était spécialisé dans la littérature de l'époque de *Kamakura*[1] et de *Muromachi*[2]. Il avait le mérite, rare chez un spécialiste de littérature japonaise, de pouvoir lire à la fois l'anglais, le français et l'allemand. C'était un garçon très doué, calme, mais qui semblait quelque peu mélancolique. Il était tout le contraire de sa sœur cadette Kumiko, enjouée et incohérente, avec ses connaissances superficielles en matière de couture, de bijoux, de tricot ou d'arrangement floral. Lorsque Kumiko lui proposait d'aller patiner ou jouer au tennis, Taichirô lui répondait toujours à côté et sa sœur avait fini par le considérer comme un original. Taichirô ne fréquentait guère les amies de Kumiko. Lorsqu'il invitait ses élèves à la maison, il ne daignait même pas les lui présenter. Celle-ci, bien qu'elle ne fût pas une nature boudeuse, faisait quelque peu la moue devant l'accueil chaleureux que sa mère réservait aux élèves de Taichirô.

« Lorsque ton frère reçoit ses étudiants, il nous faut seulement leur servir du thé. Mais toi, tu farfouilles dans le frigidaire, dans les placards et tu téléphones dès que tu as envie de commander des

1. Époque de *Kamakura* : 1192-1333.
2. Époque de *Muromachi* : 1392-1573.

*sushi** ou Dieu sait quoi, tu fais un tapage incroyable... disait sa mère.

— Mais mon frère ne reçoit que ses élèves ! » répliquait Kumiko, en riant sous cape.

Kumiko était mariée, mais Taichirô, qui n'était pas encore financièrement indépendant, ne songeait pas au mariage.

Ôki commençait à s'inquiéter du retard de son fils.

Il regarda par la fenêtre de son bureau. La terre formait comme une petite montagne à l'endroit où l'on avait creusé un abri antiaérien durant la guerre, que recouvraient des mauvaises herbes. Au milieu des mauvaises herbes, une grande quantité de fleurs bleu outremer étaient écloses. Les mauvaises herbes étaient si discrètes qu'on les remarquait à peine. Les fleurs aussi étaient toutes petites, mais d'un bleu profond et éclatant. Si l'on exceptait les daphnés, ces fleurs bleues étaient les premières à s'épanouir dans le jardin d'Ôki et les plus longues à rester écloses. Elles n'annonçaient peut-être pas le printemps, mais elles fleurissaient si près de la fenêtre de son bureau qu'Ôki avait parfois envie de descendre cueillir l'une de ces humbles fleurs et de la garder dans sa main pour l'étudier attentivement. Mais il ne l'avait encore jamais fait et cela contribuait à accroître davantage l'amour qu'il portait à ces fleurs bleues.

Plus tard, dans cette touffe d'herbe, ce fut au tour des pissenlits de fleurir. Ils avaient la vie longue, eux aussi. A présent, dans la lumière crépusculaire, Ôki pouvait distinguer le jaune des fleurs de pissenlit et le bleu outremer des autres petites fleurs. Il resta un long moment à les regarder.

Taichirô n'était toujours pas rentré.

LA FÊTE DE LA PLEINE LUNE

Otoko avait décidé d'assister avec Keiko à la fête de la pleine lune sur le mont Kurama*. La fête avait lieu au mois de mai selon le calendrier solaire, dont la date différait du calendrier lunaire. Le soir précédant la fête, la lune s'était levée dans le ciel pur, au-delà des Collines de l'Est.

« Je crois que la lune sera belle, demain », dit Otoko, en s'adressant à Keiko, tandis qu'elle regardait la lune de la véranda. Durant la fête, les pèlerins devaient boire une coupe de *saké* dans laquelle se réfléchissait la pleine lune et il eût été fâcheux que le ciel fût couvert et la lune absente.

Keiko vint sur la véranda et posa doucement sa main sur le dos d'Otoko.

« La lune de mai », dit Otoko. Keiko n'acquiesça pas, mais elle demanda, après avoir gardé le silence quelque temps :

« Si nous allions faire une promenade en voiture sur les Collines de l'Est ? Ou bien à Ôtsu*, pour voir le reflet de la lune dans le lac Biwa* ?

— La lune dans le lac Biwa ? Le spectacle n'a rien d'extraordinaire !

— Est-ce plus beau de voir l'image de la lune dans une coupe de *sake* plutôt que dans un grand lac ? reprit Keiko en s'asseyant aux pieds d'Otoko. Tiens ! Quelle drôle de couleur a le jardin, ce soir !

— Vraiment ? » Le regard d'Otoko se posa sur le jardin. « Keiko, veux-tu m'apporter un coussin et éteindre dans la maison... »

De la véranda, seul le jardin intérieur était visible, car le bâtiment principal du monastère obstruait la vue. C'était un jardin inharmonieux, de forme oblongue ; la moitié environ était baignée de lune,

si bien que les pierres à gué prenaient des teintes différentes selon qu'elles étaient éclairées ou plongées dans l'ombre. Épanouie dans l'obscurité, une azalée blanche semblait flotter. L'érable rouge, près de la véranda, avait encore de jeunes feuilles que la nuit noircissait. Au printemps, les gens prenaient souvent les jeunes pousses rouges de l'arbre pour des fleurs et se demandaient de quelle variété il s'agissait. Le jardin était également recouvert d'un beau tapis de mousse.

« Et si je faisais du thé ? Le premier thé de la saison ? » proposa Keiko. Elle se demandait pourquoi Otoko regardait de la sorte ce jardin insignifiant. Otoko ne semblait pas habituée à le voir ainsi aux différentes heures du jour et de la nuit. Elle se tenait là, la tête légèrement baissée, les yeux fixés sur la moitié de jardin baignée de lune, avec l'air de songer à quelque chose.

Keiko revint sur la véranda et se mit à servir le thé.

« J'ai lu quelque part que le modèle de Rodin pour *Le Baiser* est toujours en vie et doit avoir près de quatre-vingts ans. C'est quelque chose de difficilement imaginable si l'on repense à la sculpture, n'est-ce pas ?

— Tu crois ? Tu dis cela parce que tu es jeune ! Penses-tu qu'il te faille mourir en pleine jeunesse simplement parce que tu as servi de modèle, jeune fille, à un chef-d'œuvre ? Nous aurions tort de trop demander à nos modèles ! »

La soudaineté de la réplique d'Otoko venait de ce que les paroles de Keiko lui avaient rappelé le roman d'Ôki. Néanmoins, à quarante ans, Otoko était toujours belle. Keiko, sans s'apercevoir de rien, poursuivit :

« En lisant cela, l'idée m'est venue de vous demander de faire mon portrait, pendant que je suis encore jeune.

— Volontiers, si j'en suis capable. Mais, pourquoi ne ferais-tu pas ton autoportrait ?

— Moi... ? Cela ne serait pas très ressemblant. Le portrait risquerait de dévoiler toutes les laideurs de mon âme et je finirais probablement par le prendre en horreur. Ou bien, si je me peins de façon réaliste, les gens trouveront certainement que j'ai une trop haute opinion de moi-même.

— Tu voudrais un portrait réaliste ? Cela me semble inconcevable. Et puis, tu es encore jeune, tu vas changer.

— Je voudrais que ce soit vous qui fassiez mon portrait.

— Avec plaisir, si j'en suis capable, répéta Otoko.

— Est-ce que vous ne m'aimez plus ou bien auriez-vous peur de moi ? demanda Keiko d'une voix mordante. Un homme serait ravi de me peindre. Et même de me peindre nue... »

L'accusation de Keiko ne parut pas troubler outre mesure Otoko.

« Puisque tu le demandes, j'essayerai.

— J'en suis si heureuse !

— Mais je ne te peindrai pas nue. Lorsqu'une femme peint une autre femme nue, le résultat n'est pas, à mon sens, bien fameux. Encore moins dans le style de peinture traditionnel qui est le mien.

— Si je fais mon autoportrait, je m'arrangerai pour que nous y figurions toutes les deux, dit Keiko d'un ton caressant.

— Je me demande ce que cela donnerait. »

La jeune fille prit un air mystérieux et eut un rire étouffé :

« Je ferai une œuvre abstraite et personne n'y comprendra rien... Ne vous inquiétez pas.

— Je ne suis nullement inquiète », répondit Otoko, en buvant une gorgée de thé parfumé.

C'était le premier thé de la saison ; il avait été offert à Otoko lorsqu'elle s'était rendue dans la région d'Uji*, pour y faire quelques croquis sur le vif. Elle n'avait fait aucune esquisse des jeunes cueilleuses de thé. Elle s'était contentée de représenter, sur toute la surface de la toile, les ondulations courbes des arbres à thé se pressant les uns contre les autres. Elle était retournée plusieurs fois à Uji et avait fait de nombreux croquis, en tenant compte des jeux d'ombre et de lumière sur les buissons de thé. Keiko l'accompagnait.

Un jour, Keiko avait demandé : « N'est-ce pas de l'art abstrait que vous faites là ?

— Cela aurait pu en être, si c'était toi qui l'avais peint. Bien que ce soit là une marque de hardiesse de ma part, je m'efforce seulement d'harmoniser entre eux le vert des jeunes pousses et des vieilles feuilles, ainsi que les ondoiements souples des buissons et les variations de couleurs. »

Dans son atelier, Otoko, aidée de ses nombreux croquis, avait fait une première ébauche de paysage.

Cependant, ce n'était pas seulement l'intérêt qu'elle avait trouvé aux vertes ondulations et à leurs coloris nuancés, ainsi qu'aux lignes ondoyantes des buissons, qui avait amené Otoko à peindre les plantations de thé d'Uji. Après sa rupture avec Ôki, elle était partie pour

Kyôto avec sa mère, mais elle ne parvenait pas à chasser de sa mémoire les plantations de thé des environs de Shizuoka* vues de la fenêtre du train, de ce train qu'elle prenait si souvent entre Tôkyô et Kyôto. Elle les apercevait parfois en plein midi, parfois dans la soirée. Elle n'était alors qu'une étudiante et ne songeait guère à devenir peintre. Mais la vue de ces plantations de thé avivait encore la douleur qu'elle éprouvait d'avoir été séparée d'Ôki. Elle n'aurait su dire pourquoi ces modestes plantations seules la bouleversaient, alors que s'offraient à sa vue, sur cette ligne du Tôkaidô*, des montagnes, des lacs, la mer, parfois même des nuages aux teintes délicates. Peut-être était-ce le morne vert des plantations ou la mélancolie des ombres du soir tombant sur les billons entre les buissons qui avaient réveillé sa peine ? Les pentes où poussait le thé étaient peu élevées et semblaient artificielles, factices, avec les ombres denses sur les billons, et les buissons de thé arrondis faisaient songer à un vert troupeau de moutons dociles. Peut-être la tristesse qu'Otoko éprouvait déjà avant de quitter Tôkyô s'était-elle faite plus poignante lorsque le train avait atteint Shizuoka ?

Lorsqu'elle avait vu les plantations de thé d'Uji, la tristesse s'était de nouveau emparée d'elle et Otoko était retournée dans la vallée de Yuya pour faire quelques croquis. Keiko elle-même ne semblait pas avoir remarqué sa peine. Mais les plantations d'Uji n'avaient pas la mélancolie de celles qu'elle apercevait de la fenêtre du train, le long de la route du Tôkaidô ; le vert tendre des jeunes feuilles était bien trop brillant.

Bien qu'elle ait lu *Une jeune fille de seize ans* et qu'au cours de leurs conversations sur l'oreiller, Otoko ne lui ait rien dissimulé au sujet d'Ôki, Keiko ne semblait pas avoir discerné dans ces esquisses faites à Uji la marque de l'ancien amour d'Otoko. Elle appréciait la manière abstraite dont Otoko avait rendu les buissons de thé au moyen de lignes souples et rebondies, mais s'étonnait que ces croquis s'éloignassent autant de la réalité. Otoko, quant à elle, riait de ces ébauches.

« Vous n'allez utiliser que du vert, n'est-ce pas ? demanda Keiko.

— Bien sûr. Je peins des plantations de thé à l'époque de la cueillette... Harmonie et variations en vert !

— Je me demande si je ne devrais pas mettre du rouge ou du violet. Peu importe si cela ne ressemble plus à une plantation de thé. »

L'ébauche de Keiko était appuyée contre le mur de l'atelier.

« Ce thé est délicieux. Keiko, veux-tu en préparer encore... dans le genre "abstrait", dit Otoko, en riant.

— Dans le genre abstrait... ? Tellement amer qu'il vous sera impossible de le boire ?

— Est-ce cela que tu appelles "abstrait" ? »

Le rire jeune de Keiko lui parvint de la pièce voisine.

« Keiko, il y a quelques jours, lorsque tu es allée à Tôkyô, ne t'es-tu pas arrêtée à Kamakura ? » La voix d'Otoko s'était légèrement durcie.

« En effet.

— Pour quelle raison ?

— À la gare de Kyôto, M. Ôki avait demandé à voir mes tableaux. »

Otoko ne répondit pas.

Keiko reprit d'une voix froide et posée : « Savez-vous que j'aimerais vous venger ?

— Me venger ? » Otoko resta confondue devant les paroles inattendues de la jeune fille. « Me venger, moi... ?

— Parfaitement.

— Viens ici, Keiko, et assieds-toi. Parlons un peu de tout cela en buvant de ce thé "abstrait". »

Keiko se tut et s'agenouilla. Ses genoux effleurèrent ceux d'Otoko. Elle se servit une tasse de thé.

« Dieu que c'est amer ! dit-elle, en fronçant les sourcils. Je vais en refaire.

— C'est inutile, fit Otoko, en la retenant. Pourquoi diable parles-tu de vengeance ?

— Ignoreriez-vous à quoi je fais allusion ?

— Je n'ai jamais songé à me venger. Je n'éprouve nulle haine.

— Vous l'aimez encore... Aussi longtemps que vous vivrez, vous ne cesserez de l'aimer... » Keiko parlait d'une voix étranglée. « C'est pourquoi je veux vous venger.

— Mais pourquoi ?

— N'ai-je donc pas le droit d'être jalouse ?

— C'est donc cela ? » Otoko posa sa main sur l'épaule contractée et tremblante de la jeune fille.

« C'est la vérité. Je ne peux pas vous expliquer. Mais, c'est odieux !

— Quelle enfant impétueuse ! dit Otoko avec douceur. Qu'entends-tu par vengeance ? Que comptes-tu faire ? »

Keiko, la tête baissée, ne bougeait pas. Le clair de lune baignait une plus grande portion de jardin.

« Pourquoi es-tu allée à Kamakura ? Sans même m'en parler...

— Je voulais voir la famille de l'homme qui vous a rendue si malheureuse.

— Et tu l'as vue ?

— Je n'ai vu que son fils, Taichirô. Sans doute est-il tout le portrait de son père lorsque celui-ci était jeune. Je crois qu'il fait des recherches sur la littérature de l'époque de *Kamakura* et de *Muromachi*. Il s'est montré très gentil avec moi, m'a fait visiter des monastères, l'Engaku-ji* et le Kenchô-ji* et m'a même emmenée jusqu'à Enoshima*.

— Pour toi qui as été élevée à Tôkyô, tout cela n'était pas bien nouveau.

— En effet, mais j'avais visité tous ces endroits trop rapidement. Enoshima a beaucoup changé. Et cela m'a amusée d'entendre l'histoire que l'on raconte au sujet des Enkiri-dera [1]...

— Est-ce là ta vengeance ? Séduire ce garçon, ou te laisser séduire par lui ? dit Otoko, en retirant sa main de l'épaule de la jeune fille. Dans ce cas, ce serait plutôt à moi d'être jalouse.

— Vous, jalouse ? J'en suis si heureuse ! » Keiko passa ses bras autour du cou d'Otoko et s'appuya contre elle. « Voyez comme avec n'importe qui d'autre que vous, je peux me montrer méchante, diabolique !

— Pourtant, tu as emporté là-bas deux de tes toiles. Celles que tu préférais.

— Même une méchante fille comme moi veut produire une bonne impression au début. Taichirô m'a écrit pour me dire qu'elles sont accrochées dans son bureau.

— Vraiment ? dit Otoko, calmement. Et, est-ce là ta façon de me venger ? Le début de ta vengeance ?

— Parfaitement.

— Taichirô n'était alors qu'un enfant, il ne savait rien de ce qu'il y avait entre son père et moi. C'est lorsque j'ai appris la naissance de la petite Kumiko, quelque temps après avoir quitté Ôki, que j'ai

1. Monastères où les femmes qui voulaient divorcer faisaient trois années d'exercices religieux et pouvaient ensuite rentrer dans leur famille natale : ici, il s'agit du Tôkei-ji, à Kamakura.

eu beaucoup de peine. Je m'en rends compte, à présent. Kumiko a dû se marier, je suppose.

— Dans ce cas, pourquoi ne briserais-je pas son ménage ?

— Que racontes-tu, Keiko ! Quelle arrogance de plaisanter ainsi à la légère ! Cela ne t'attirera que des ennuis ! Il ne s'agit ni d'un jeu ni d'une farce !

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me laisser. C'est la seule chose dont j'ai peur. Comment pourrais-je peindre si vous êtes loin de moi ? Je ne pourrais ni peindre ni vivre...

— Cesse donc de dire des bêtises !

— Je me demande tout de même si vous n'auriez pas pu briser son ménage ?

— Mais je n'étais encore qu'une étudiante... et il avait un enfant...

— Moi, je l'aurais fait !

— Sais-tu seulement combien une famille peut être forte ?

— Plus forte que l'art ?

— Eh bien... » Otoko inclina son visage sur lequel se peignait une légère tristesse. « En ce temps-là, je ne me souciais guère d'art.

— Otoko. » Keiko se tourna vers son amie et lui saisit délicatement le poignet. « Pourquoi m'avez-vous envoyée chercher M. Ôki à l'hôtel Miyako et pourquoi m'avez-vous demandé de le raccompagner à la gare ?

— Parce que tu es jeune et jolie ! Et que je suis fière de toi !

— Je déteste que vous me cachiez le fond de votre pensée. Je vous ai bien observée. De mes yeux jaloux...

— Vraiment ? » Otoko regardait les yeux de la jeune fille qui étincelaient dans le clair de lune. « Je ne voulais rien te cacher. Lorsque Ôki et moi nous nous sommes séparés, je devais avoir dix-sept ans environ. A présent, je suis une femme d'âge mûr, dont le tour de taille commence à épaissir. En vérité, je ne tenais pas trop à le revoir. Je craignais qu'il ne fût déçu.

— Déçu ? Lui, déçu ? C'est vous qui auriez dû l'être ! Vous êtes la femme que je respecte le plus au monde et c'est moi que M. Ôki a déçue. Avant que je ne vienne vivre avec vous, je trouvais les jeunes gens plutôt fastidieux et je croyais que M. Ôki était quelqu'un de tout à fait remarquable, quelle déception lorsque je l'ai vu ! Je me l'étais imaginé tellement mieux à travers vos souvenirs !

— Tu ne peux juger d'après une si brève rencontre.

— Je le peux parfaitement.

— Comment cela ?

— Il me serait facile de séduire et M. Ôki et son fils...

— Ce que tu dis là est effrayant ! » Otoko, le cœur serré, avait pâli. « Cette arrogance ne te vaudra rien de bon, Keiko !

— Je n'en suis pas si sûre, répliqua Keiko, sans se troubler le moins du monde.

— Cela ne te vaudra rien de bon, répéta Otoko. Te prends-tu pour une femme fatale ? Tu as beau être jeune et jolie...

— Si je suis ce que vous appelez une femme fatale, j'imagine que la plupart des femmes le sont également.

— Ainsi, c'est avec cette arrière-pensée que tu as apporté deux de tes tableaux préférés à M. Ôki ?

— Non. Je n'ai pas besoin de mes peintures pour le séduire. »

Otoko semblait sidérée par la discutable confiance en soi de la jeune fille.

« C'est, tout simplement, qu'étant votre élève, je voulais lui montrer mes meilleures œuvres.

— Je te remercie. Mais tu m'as dit n'avoir échangé que quelques mots avec lui à la gare. Alors, pourquoi ces tableaux ?

— Je lui avais promis de les lui montrer. Et il me fallait un prétexte pour aller voir sa famille. De plus, j'étais curieuse de connaître sa réaction et les commentaires qu'il ferait...

— Et il était absent ?

— Oui. J'imagine qu'il a dû voir les toiles à son retour. Probablement n'y a-t-il rien compris.

— Tu as tort de dire cela.

— Même pour ce qui est de ses romans, il n'a jamais rien écrit de mieux qu'*Une jeune fille de seize ans* !

— C'est faux. Ce roman a ta préférence parce que j'en suis l'héroïne et qu'il m'y a idéalisée. Et puis, les jeunes aiment les livres qui leur parlent de la jeunesse. Je suppose que les romans qu'il a écrits par la suite t'ont paru difficiles ou ennuyeux ?

— Cependant, si M. Ôki mourait aujourd'hui, seul *Une jeune fille de seize ans* passerait à la postérité, non ?

— Cesse donc de dire des choses aussi déplaisantes, je te prie ! » dit Otoko, d'une voix furieuse. Elle dégagea son poignet des doigts de Keiko et éloigna ses genoux des siens.

« Lui êtes-vous encore tellement attachée ? » La voix de la jeune

fille s'était durcie à son tour. « Même lorsque je vous parle de vengeance...

— Ce n'est pas de l'attachement.

— Alors, c'est de... l'amour ?

— Peut-être. »

Otoko quitta la véranda à demi baignée de lune et pénétra à l'intérieur de la maison. Keiko ne se leva pas et se prit le visage entre les mains.

« Vous savez que je vous suis entièrement dévouée et que vous êtes ma raison de vivre, dit-elle d'une voix tremblante. Mais quelqu'un comme M. Ôki...

— Pardonne-moi, Keiko. Je n'avais que seize ans quand tout cela est arrivé.

— Je vous vengerai.

— Ta vengeance elle-même ne pourrait venir à bout de mon amour. »

Keiko, recroquevillée sur elle-même, sanglotait. Elle s'étendit sur la véranda.

« Faites mon portrait, Otoko... Avant que je ne devienne cette femme fatale dont vous parliez... Je vous en prie. Peignez-moi nue.

— C'est entendu. Je le ferai avec amour.

— Cela me rend si heureuse, Otoko. »

Otoko avait fait et conservé plusieurs esquisses de l'enfant prématuré qu'elle avait mis au monde. Elle les avait tenues secrètes et ne les avait pas même montrées à Keiko. Les années avaient passé, mais Otoko formait toujours le projet de s'en servir pour une œuvre qui aurait comme titre *La Montée au ciel d'un enfant.* Elle avait naturellement cherché dans des albums de peinture occidentale des reproductions de chérubins ou du Christ enfant, mais leurs visages joufflus et riants de santé étaient inconciliables avec sa tristesse. Elle avait vu quelques célèbres peintures anciennes représentant Kôbô daishi[1] enfant qui l'avaient émue par leur grâce et leur sensibilité toutes japonaises, mais sur ces œuvres, Kôbô daishi n'était pas vraiment un enfant et il ne montait pas au ciel. Otoko ne tenait pas absolument à représenter la montée au ciel de l'enfant, elle cherchait seulement à la suggérer. Mais achèverait-elle jamais cette peinture ?

1. Kôbô daishi est le nom posthume de Kûkai (774-835), grand moine et penseur qui introduisit au Japon le bouddhisme ésotérique.

Maintenant que Keiko lui avait demandé de faire son portrait, Otoko s'était souvenue de ces ébauches qu'elle n'avait pas regardées depuis des années. Pourquoi ne pas peindre la jeune fille de la façon dont l'artiste avait représenté le Saint Homme enfant ? Ce serait un portrait de Vierge parfaitement classique. Du reste, il émanait de ces peintures d'inspiration religieuse que sont les portraits des Saints Moines du bouddhisme une sorte de charme ineffable.

« Je ferai ton portrait, Keiko, et une idée m'est venue à présent. Je ferai une œuvre d'inspiration bouddhique. Aussi, prends bien soin de ta tenue maintenant ! dit Otoko.

— Une œuvre d'inspiration bouddhique ? » Keiko, surprise, rectifia son attitude. « Cette idée ne me dit rien.

— Laisse-moi donc faire. Certaines de ces œuvres sont de toute beauté. Je pourrais l'appeler *Abstraction pour une femme peintre !* Ce serait amusant, n'est-ce pas ?

— Vous vous moquez de moi ?

— Je parle sérieusement. Je commencerai dès que j'en aurai fini avec les plantations de thé. » Otoko jeta un regard dans la pièce. Ses croquis et ceux de Keiko étaient alignés et appuyés contre le mur. Au-dessus était accroché un portrait, peint par Otoko et qui représentait sa mère. Son regard s'y arrêta.

Sa mère y paraissait jeune, peut-être même plus jeune qu'Otoko. Cette dernière, alors âgée d'une trentaine d'années, s'était-elle représentée dans ce portrait ? Ou bien sa mère était-elle spontanément apparue jeune et belle sous le pinceau de sa fille ?

Lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, Keiko s'était écriée : « C'est votre autoportrait, n'est-ce pas ? Comme c'est beau ! » Otoko ne lui avait pas dit qu'il s'agissait de sa mère et elle s'était demandé si tout le monde prendrait cette œuvre pour un autoportrait.

Otoko ressemblait à sa mère. Était-ce pour l'avoir trop aimée et l'avoir tant pleurée à sa mort qu'elle lui ressemblait ainsi dans ce portrait ? Otoko avait commencé à peindre en s'inspirant de photographies de sa mère, mais pas une seule ne l'avait émue. Alors, elle avait décidé de les ignorer et sa mère était apparue devant elle. Elle semblait vivante et n'avait rien d'une ombre. A la hâte, Otoko avait fait d'elle de nombreux croquis, le cœur débordant d'émotion, mais à maintes reprises ses yeux s'étaient embués de larmes et il lui avait fallu s'arrêter. Elle avait alors compris que ce qu'elle était en train de peindre était davantage un autoportrait que le portrait de sa mère.

Et c'était ce portrait qui était à présent accroché au mur. Otoko avait brûlé toutes les études préliminaires et n'avait conservé que cette ultime version, bien qu'on pût la prendre pour un autoportrait. Toutes les fois qu'elle regardait ce tableau, une imperceptible tristesse se lisait dans ses yeux. Otoko et le portrait respiraient à l'unisson. Combien de temps lui avait-il fallu pour donner vie à cette œuvre ?

Outre celui-ci, Otoko, jusqu'à présent, n'avait pas peint d'autres portraits. Elle s'était contentée d'esquisser quelques silhouettes humaines dans des paysages. Mais, ce soir, pressée par Keiko, l'envie lui en était soudain revenue. Elle n'avait pas imaginé que *La Montée au ciel d'un enfant,* qu'elle souhaitait peindre depuis si longtemps, pût être un portrait. Mais elle n'avait pas oublié son ancien désir et c'est pourquoi elle s'était souvenue de Kôbô daishi enfant et avait songé à représenter Keiko sous les traits classiques d'une Vierge. Elle avait fait le portrait de sa mère et désirait faire celui de l'enfant qu'elle avait perdu. Ne devait-elle pas faire également celui de Keiko ? N'était-ce pas trois êtres qu'elle avait pareillement aimés, si différents qu'ils fussent les uns des autres ?

« Otoko. » Keiko l'appelait. « Vous regardez le portrait de votre mère et vous vous demandez comment vous allez pouvoir me peindre, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez éprouver un tel amour pour moi. » La jeune fille s'assit près d'Otoko.

« Quelle nature soupçonneuse ! Je ne suis plus satisfaite aujourd'hui de ce portrait. J'ai dû faire quelques progrès depuis. Et pourtant, je l'aime en dépit de sa maladresse. J'ai mis tant de moi-même en le peignant.

— Il n'est pas nécessaire de vous donner tant de mal, lorsque vous ferez mon portrait. Peignez-moi comme bon vous semblera...

— Certainement pas », répondit Otoko, l'esprit ailleurs. En regardant le portrait de sa mère, un flot de souvenirs l'avait submergée. Soudain, Keiko l'ayant appelée de nouveau, Otoko s'était mise à songer aux peintures de Kôbô daishi enfant. Nombreuses étaient celles où l'artiste l'avait représenté sous les traits d'une jolie fillette ou d'une ravissante jeune fille, dans le style plein de grâce et de distinction propre aux œuvres d'inspiration bouddhique, d'où un certain charme n'était pas absent. Ces peintures symbolisaient en quelque sorte les amours homosexuelles dans les monastères médiévaux où les femmes n'étaient pas admises, et le désir des moines devant ces beaux garçons qui ressemblaient à s'y méprendre à de jolies filles. Peut-être était-ce

pour cette raison que l'image de Kôbô daishi s'était aussitôt présentée à l'esprit d'Otoko lorsqu'elle avait accepté de faire le portrait de Keiko ? Les cheveux du jeune Kôbô daishi ne différaient guère de la coiffure à la Jeanne d'Arc des petites filles d'aujourd'hui. Mais, plus personne maintenant ne portait de kimono ni de *hakama** taillés dans d'aussi somptueux brocarts, sauf peut-être les acteurs du théâtre *nô**, et de semblables vêtements auraient paru démodés pour une jeune fille moderne comme Keiko. Otoko se souvint des portraits que le peintre Kishida Ryûsei* avait faits de sa fille Reiko. C'étaient soit des peintures à l'huile, soit des aquarelles délicates et minutieusement exécutées, semblables à des œuvres religieuses et où l'influence de Dürer était perceptible. L'un de ces portraits était plus surprenant que les autres : c'était une ébauche, sur une demi-feuille de papier de Chine, dans des tons clairs et qui représentait Reiko, assise bien droite, le buste nu et les hanches enveloppées d'un pagne rouge. Il ne s'agissait certainement pas de la meilleure œuvre de Ryûsei, et Otoko se demandait pourquoi le peintre avait fait un portrait de sa fille dans un style si typiquement japonais, alors qu'il avait peint des œuvres semblables en ayant recours aux techniques occidentales.

Pourquoi Otoko ne peindrait-elle pas Keiko nue, comme celle-ci le lui avait demandé ? Certaines peintures bouddhiques suggéraient même les rondeurs d'une poitrine féminine. Néanmoins, si elle s'inspirait, pour peindre Keiko, du portrait de Kôbô daishi enfant, comment devrait-elle rendre la coiffure de la jeune fille ? Otoko avait vu la toile célèbre de Kobayashi Kokei* qui avait pour titre *La Chevelure* : c'était une œuvre d'une grande pureté, mais elle n'imaginait pas Keiko coiffée de cette façon. Après mûre réflexion, Otoko se dit que peindre la jeune fille était une tâche au-dessus de ses forces.

« Keiko, si nous allions nous coucher ?

— Déjà ? Alors que la lune est si belle cette nuit ? » Keiko se tourna vers la pendule. « Il n'est que dix heures moins cinq.

— Je suis un peu fatiguée. Nous pourrions bavarder au lit.

— Très bien. »

Tandis qu'Otoko se démaquillait devant la glace, Keiko prépara les lits avec célérité. Puis, lorsqu'Otoko eut fini, elle prit sa place devant le miroir et se démaquilla à son tour. Courbant son cou long et mince, elle considéra son visage dans le miroir.

« Otoko, mes traits ne conviennent pas à une peinture bouddhique.

— Peu importe, si l'artiste qui fait ton portrait a l'âme religieuse. »
Keiko retira toutes ses épingles à cheveux et secoua la tête.
« Tu défais tes cheveux ?
— Oui. » Elle peigna ses cheveux. De son lit, Otoko la regardait.
« Pourquoi les défais-tu, ce soir ?
— Ils commencent à être sales. J'aurais dû les laver. »
Keiko saisit une mèche de cheveux et la sentit.
« Otoko, quel âge aviez-vous quand votre père est mort ?
— Douze ans. Tu le sais bien, alors pourquoi me poses-tu toujours la même question ? »
Keiko ne répondit pas. Elle ferma les *shôji**, tira le *fusuma** qui séparait la chambre de l'atelier et s'allongea à côté d'Otoko. Les deux lits étaient l'un contre l'autre. Pendant plusieurs nuits, elles s'étaient couchées sans fermer les volets de bois à glissière. Les *shôji* tournés vers le jardin réfléchissaient faiblement la clarté lunaire.

La mère d'Otoko était morte d'un cancer au poumon sans révéler à sa fille qu'elle avait une sœur consanguine. Aujourd'hui encore, Otoko l'ignorait.

Son père faisait le commerce de la soie. De nombreuses personnes étaient présentes à son enterrement. Elles s'étaient inclinées devant son cercueil et avaient brûlé de l'encens comme le voulait la coutume, mais la mère d'Otoko avait distingué parmi elles une jeune femme de sang mêlé. Quand celle-ci eut offert de l'encens et qu'elle se fut inclinée devant la famille du défunt, elle avait remarqué ses yeux gonflés de larmes qu'elle avait essayé de rafraîchir avec de l'eau ou de la glace. La mère d'Otoko avait reçu un choc. Elle avait appelé d'un signe de tête le secrétaire de son mari qui se tenait un peu à l'écart et lui avait murmuré à l'oreille :

« Vous voyez cette jeune métisse, là-bas ? J'aimerais que vous vous renseigniez sur son nom et sur son adresse. » Par la suite, le secrétaire avait appris que la jeune femme en question avait une grand-mère canadienne qui avait épousé un Japonais, qu'elle-même avait la nationalité japonaise, avait fait ses études en Amérique et travaillait comme interprète. Elle habitait une petite maison à Azabu*.

« Je suppose qu'elle n'a pas d'enfants ?
— Il semblerait qu'elle ait une petite fille.
— L'avez-vous vue ?
— Non, c'est ce que disent les gens du quartier. »

La mère d'Otoko était convaincue que son mari était le père de l'enfant. Elle connaissait plusieurs moyens de s'en assurer, mais elle attendit que la jeune femme se manifestât. Celle-ci ne le fit jamais. Six mois plus tard environ, le secrétaire de son mari lui apprenait que la jeune femme s'était mariée en emmenant l'enfant dans son nouveau foyer. Les insinuations de l'homme lui donnèrent la certitude que cette femme avait été la maîtresse de son mari. Avec le temps, sa jalousie et son indignation diminuèrent. Elle se prit à songer à adopter l'enfant. Maintenant que sa mère s'était mariée, la petite fille devait vivre dans l'ignorance de son véritable père. La mère d'Otoko eut l'impression qu'elle avait perdu quelque chose de précieux et non pas seulement parce qu'Otoko était sa fille unique. Mais il lui était bien sûr impossible de révéler à cette dernière, alors âgée de douze ans, que son père avait une maîtresse et un enfant illégitime. Lorsque sa mère mourut, Otoko avait atteint l'âge de connaître la vérité, mais même dans ses souffrances et dans son délire, sa mère ne lui en souffla mot. Ainsi, Otoko ignorait-elle l'existence de cette demi-sœur. A présent, celle-ci s'était probablement mariée et devait avoir des enfants. Mais, pour Otoko, c'était comme si elle n'existait pas...

« Otoko, Otoko ! » Keiko la secouait afin de la réveiller. « Avez-vous fait un cauchemar ? Vous aviez l'air de souffrir... »

Otoko respira bruyamment, tandis que Keiko lui frottait doucement la poitrine. Appuyée sur un coude, la jeune fille se penchait sur elle.

« Lorsque j'ai fait ce cauchemar, tu me regardais dormir ? demanda Otoko.

— Oui. Depuis un petit moment...

— Tu es vraiment impossible ! J'ai fait un rêve.

— Quel genre de rêve ?

— J'ai rêvé d'un personnage vert. » La voix d'Otoko se troubla de nouveau.

« Quelqu'un d'habillé en vert ? demanda Keiko.

— Non. Ce n'étaient pas ses vêtements qui étaient verts, mais son corps, y compris ses bras et ses jambes.

— C'était Fudô*, alors ?

— Ne te moque pas de moi. Il n'avait pas le visage effrayant de Fudô. C'était un personnage vert qui flottait légèrement autour de mon lit.

— Une femme ? »

Otoko ne répondit pas.

« C'est un bon rêve, Otoko, j'en suis sûre. » Keiko apposa la paume de sa main sur les yeux ouverts d'Otoko et les ferma. Puis, de son autre main, elle saisit le doigt d'Otoko, le mit dans sa bouche et le mordit.

« Tu me fais mal ! fit Otoko en ouvrant de grands yeux.

— Otoko, vous aviez dit que vous feriez mon portrait, n'est-ce pas ? Alors, je suis devenue verte, comme les plantations de thé d'Uji, voilà tout, dit la jeune fille, qui tentait d'interpréter le rêve.

— Tu crois ? Tu dansais ainsi autour de moi durant mon sommeil ? Mais, c'est effrayant ! »

Keiko fit glisser sa main du visage d'Otoko sur sa poitrine et laissa échapper un rire étouffé et quelque peu hystérique : « Mais, c'est votre goût pour la peinture qui... »

Le lendemain, elles entreprirent l'ascension du mont Kurama* où elles parvinrent dans la soirée. Les pèlerins étaient déjà réunis dans l'enceinte du monastère. Après cette longue journée de mai, le soir tombait sur les pics avoisinants et les hautes cimes des arbres. Au-dessus des Collines de l'Est, face à Kyôto, la pleine lune se levait. Des feux de joie étaient allumés de part et d'autre devant le bâtiment principal du monastère. Des bonzes arrivèrent et, à la suite du bonze officiant, vêtu d'une robe écarlate, entamèrent en chœur la lecture des sutras, avec un accompagnement d'harmonium : « Donnez-nous une force glorieuse, une force nouvelle... »

Chaque pèlerin tenait en main une bougie allumée en guise d'offrande. Devant le bâtiment principal était placée une énorme coupe à saké argentée, que l'on avait remplie d'eau et où la pleine lune se réfléchissait. Un peu de cette eau était versée dans les mains réunies en coupe des pèlerins qui, l'un après l'autre, s'avançaient et buvaient l'eau. Otoko et Keiko firent de même.

« Otoko, lorsque nous serons de retour à la maison, je suis sûre que vous trouverez les empreintes vertes de Fudô dans votre chambre ! » dit Keiko, que l'atmosphère de la fête avait exaltée.

UN CIEL PLUVIEUX

Lorsqu'il était las d'écrire ou que ses pensées devenaient confuses, Ôki s'étendait sur la chaise longue du couloir. L'après-midi, il lui arrivait souvent de s'y endormir durant une heure ou une heure et demie. L'habitude de ces petites siestes remontait à ces deux dernières années. Autrefois, Ôki partait se promener, mais depuis le temps qu'il habitait à Kamakura, le spectacle des monastères et même des collines des environs lui était devenu trop familier. De plus, comme il se levait toujours très tôt, il faisait une courte promenade le matin. Il n'était pas dans sa nature, une fois réveillé, de paresser dans son lit et il préférait fuir les rangements et les préparatifs anxieux de la femme de ménage. De nouveau, avant le dîner, il faisait une promenade un peu plus longue. Le couloir devant son bureau était vaste, avec une table placée dans un coin. Ôki, indifféremment, écrivait, installé devant une table basse sur les nattes de son bureau ou assis sur une chaise devant cette table. La chaise longue, dans le couloir, était également confortable. Dès qu'il s'y étendait, les difficultés l'abandonnaient aussitôt. C'était vraiment étrange. Généralement, lorsqu'il écrivait un roman, il dormait, même la nuit, d'un sommeil léger et faisait des rêves en rapport avec ce qu'il écrivait, mais s'il s'étendait sur cette chaise longue, il trouvait immédiatement le sommeil et ne songeait plus à rien. Dans sa jeunesse, Ôki ne faisait jamais la sieste à cause des nombreuses visites qu'il recevait l'après-midi. Il écrivait la nuit, de minuit jusqu'à l'aube. Maintenant qu'il écrivait dans la journée, il faisait la sieste, mais pas à des heures régulières. Dès que les idées et les mots ne lui venaient plus, il s'étendait sur cette chaise longue. Cela pouvait être dans la matinée,

ou bien le soir. Depuis qu'il n'écrivait plus la nuit, il ne sentait plus qu'à de très rares occasions que la fatigue stimulait son esprit.

(Ces petits sommes sont la marque de l'âge, songeait Ôki. Mais, tout de même, cette chaise longue doit être magique !)

Toutes les fois qu'il s'y étendait, Ôki s'endormait et se réveillait frais et dispos. Il n'était pas rare alors qu'il trouvât une issue nouvelle aux difficultés qu'il rencontrait dans sa tâche d'écrivain. La chaise longue était magique.

C'était à présent la saison des pluies, la saison qu'Ôki détestait le plus. La ville, bien que distante de la mer et isolée par les collines, était cependant extrêmement humide. Le ciel était bas. Ôki sentait une lourdeur sourde à la tempe droite, comme si une sorte de moisissure s'était formée sur les plis de son cerveau. Il lui arrivait parfois de s'endormir le matin et l'après-midi sur la chaise magique.

« Une certaine Mlle Sakami de Kyôto est là », lui annonça un jour la servante.

Ôki venait à peine de se réveiller, mais il était encore étendu sur la chaise longue. Il ne répondit pas.

« Dois-je lui dire que vous vous reposez ? reprit la servante.

— Non. C'est une jeune fille ?

— Oui, monsieur. Elle est déjà venue une fois...

— C'est bon, fais-la entrer au salon. »

Ôki laissa retomber sa tête contre le dossier et ferma les yeux. La sieste avait chassé la torpeur qui s'emparait toujours de lui en cette saison, et il s'était senti revigoré en apprenant la venue de Keiko. Il se leva, se lava le visage, se passa une serviette humide sur le corps et gagna le salon. En le voyant surgir ainsi devant elle, Keiko se leva de sa chaise et rougit légèrement.

« Comment vas-tu ?

— Je vous prie d'excuser la soudaineté de cette visite...

— Au contraire. La dernière fois que tu es venue, j'étais sorti me promener sur les collines non loin d'ici. Tu aurais dû attendre un peu avant de t'en aller.

— Ce jour-là, Taichirô m'a raccompagnée jusqu'à la gare.

— C'est ce qu'il m'a dit, en effet. Et il t'a montré un peu la ville ?

— Oui.

— Pour toi qui es de Tôkyô, cela n'a pas dû te sembler bien extraordinaire. Et puis, à côté de villes comme Kyôto ou Nara*, il n'y a pas grand-chose à voir à Kamakura. »

Le regard de Keiko était fixé sur Ôki : « Il y avait un superbe coucher de soleil sur l'Océan. »

Ôki fut surpris d'apprendre que son fils avait emmené la jeune fille jusque sur la plage. « La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était le jour de l'An, lorsque tu m'as accompagné à la gare. Six mois ont passé depuis.

— Oui. Vous trouvez que cela remonte à loin, monsieur Ôki ? Ces six mois vous ont-ils paru si longs ? »

Ôki ne comprenait pas où la jeune fille voulait en venir avec cette question.

« Ils peuvent sembler longs à certains, comme ils peuvent paraître courts à d'autres », dit-il.

Keiko ne sourit pas, comme si Ôki venait de dire là quelque chose d'insignifiant.

« Supposons que tu sois amoureuse et que tu ne puisses voir celui que tu aimes pendant six mois. Cela ne te semblerait pas long ? »

Keiko ne jugea pas utile de répondre à une question aussi sotte. Seuls, ses yeux aux reflets verdâtres semblaient défier Ôki. Celui-ci parut quelque peu irrité.

« Lorsqu'une femme porte un enfant dans son sein, elle le sent bouger en elle au bout de six mois. » La comparaison volontairement choisie par Ôki n'avait nullement embarrassé Keiko. « Les saisons passent et l'été succède à l'hiver, bien que nous nous trouvions à présent dans cette affreuse saison des pluies... »

Keiko ne disait toujours rien.

« Depuis toujours, les philosophes se sont interrogés sur la notion de temps, mais il ne semble pas qu'ils aient trouvé une réponse satisfaisante. La croyance populaire qui veut que le temps résolve toutes choses est solidement ancrée dans bien des esprits, mais, pour ma part, j'en doute. A ton avis, Keiko, la mort est-elle la fin de tout ?

— Je ne suis pas aussi pessimiste.

— Je n'appelle pas cela être pessimiste, dit Ôki, qui cherchait la contradiction. Il est vrai que six mois pour une jeune fille comme toi et pour un homme de mon âge ne représentent pas la même chose. Et pour celui qui, atteint d'une maladie incurable, n'a plus que quelques mois à vivre, ce même laps de temps prendra encore un sens différent. Mais songe qu'il y a aussi des gens qui trouvent la

mort dans un accident de voiture imprévu ou à la guerre... Et d'autres encore qui sont assassinés...

— Mais vous, monsieur Ôki, n'êtes-vous pas un artiste ?

— Je crains de ne laisser derrière moi que des choses dont je puisse avoir honte...

— Il n'y a aucun de vos livres dont vous puissiez avoir honte.

— J'aimerais que tu aies raison. Mais, peut-être mes œuvres seront-elles oubliées ? Cela ne me déplairait pas.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Ignoreriez-vous qu'*Une jeune fille de seize ans* est un livre qui restera ?

— Toujours ce livre ! » Le visage d'Ôki s'assombrit. « Même toi, son élève, tu dis cela !

— C'est parce que je vis avec elle. Je vous prie de m'excuser.

— Cela n'est rien... Du reste, peu importe...

— Monsieur Ôki. » Le regard de Keiko s'était soudain animé. « Avez-vous aimé une autre femme après Otoko ?

— Oui, cela m'est arrivé. Mais, cela ne fut pas aussi tragique...

— Pourquoi n'avez-vous rien écrit à ce sujet ?

— C'est que... » Ôki hésita légèrement. « La jeune femme en question avait exigé que je n'écrive rien sur elle.

— Vraiment ?

— Peut-être, pour un écrivain comme moi, est-ce là une marque de faiblesse ? Il reste que jamais je n'aurais pu mettre, dans ce second roman, la passion que j'avais mise dans *Une jeune fille de seize ans.*

— Pour ma part, cela ne me gênerait pas que vous parliez de moi dans un livre.

— Tiens donc ! » Ôki était surpris. C'était seulement la troisième fois qu'il rencontrait Keiko — si l'on pouvait appeler cela une rencontre — aussi comment aurait-il pu écrire quoi que ce fût à son sujet ? Il aurait pu tout au plus s'inspirer des traits délicieux de la jeune fille pour l'une des héroïnes fictives de ses romans. Keiko avait dit être allée sur la plage avec Taichirô. Que s'était-il passé alors ?

« Eh bien ! J'ai trouvé un charmant modèle ! » dit Ôki en riant, afin de donner le change. Mais, tandis qu'il regardait Keiko, son rire se figea sous le regard trouble et séduisant de la jeune fille. Ses yeux étaient si humides qu'ils semblaient embués de larmes. Ôki ne trouva plus rien à dire.

« Mlle Ueno a promis de faire mon portrait, reprit Keiko.

— Vraiment ?

— Et j'ai apporté un autre tableau à votre intention.

— Je ne comprends pas grand-chose à l'art abstrait. Enfin, passons dans la pièce voisine, nous aurons plus de place. Les deux tableaux que tu as apportés la dernière fois sont accrochés dans le bureau de mon fils.

— Il n'est pas à la maison aujourd'hui ?

— Non. Il donne un cours à l'université et ma femme est allée assister à un spectacle de *Ningyô Jôruri**.

— J'aime autant que vous soyez seul », murmura presque imperceptiblement Keiko, puis elle alla chercher le tableau qu'elle avait laissé dans l'entrée. La toile avait un simple cadre de bois blanc. La couleur dominante était le vert, mais Keiko, au gré de sa fantaisie, avait audacieusement employé d'autres couleurs et la surface entière du tableau semblait ondoyer.

« Pour moi, monsieur Ôki, cette peinture est réaliste. Ce sont les plantations de thé à Uji.

— Tiens ! Des plantations de thé... ? » Ôki considérait la toile.

« On dirait qu'elles sont ballottées au gré des flots et qu'elles débordent de jeunesse. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait, évoqué sous une forme abstraite, d'un cœur en flammes.

— Je suis si heureuse, monsieur Ôki, que vous interprétiez cette peinture de la sorte... »

Keiko s'agenouilla derrière Ôki, son menton touchant presque l'épaule de l'homme. Ôki sentait son souffle doux et chaud sur ses cheveux.

« Monsieur Ôki, je suis si heureuse que vous ayez reconnu mon cœur dans cette peinture, répéta Keiko. Pourtant, je n'ai représenté là que de maladroites plantations de thé...

— On y sent vraiment une telle jeunesse !

— C'est que je me suis rendue dans les plantations de thé pour y faire ces croquis d'après nature, mais c'est seulement pendant les premières trente minutes ou la première heure que j'ai vu les arbres à thé ou les billons...

— Comment cela ?

— Tout était très calme, puis des vagues courbes et ondoyantes d'un vert frais se sont mises à bouger et à onduler, et voici le résultat. Ce n'est pas une toile abstraite.

— Même à l'époque des jeunes pousses, je pensais que le vert des arbres à thé était plus discret.

— Monsieur Ôki, j'ignore encore tout de la discrétion, dans ma peinture comme dans mes sentiments...

— Même dans tes sentiments ? » Comme il se retournait, l'épaule d'Ôki frôla la poitrine ronde de la jeune fille et son regard se fixa sur l'une de ses oreilles.

« Si tu continues ainsi, tu finiras par te retrouver avec une de ces jolies oreilles coupée !

— Je n'ai rien d'un génie comme Van Gogh ! Il faudra que quelqu'un me l'arrache avec ses dents... »

Étonné par les paroles de la jeune fille, Ôki se retourna brusquement. Keiko, qui se tenait tout contre lui, perdit l'équilibre et s'agrippa à lui.

« J'ai horreur des sentiments discrets », dit-elle, sans modifier sa position. Il aurait suffi d'une simple pression du bras d'Ôki pour que Keiko tombât sur ses genoux la tête renversée, comme dans l'attente d'un baiser.

Ôki, cependant, ne fit pas un geste et Keiko ne bougea pas davantage.

« Monsieur Ôki, murmura Keiko, les yeux fixés sur Ôki.

— Tes oreilles ont une forme ravissante et il se dégage de ton profil comme une beauté féerique ! remarqua Ôki.

— Ce que vous dites là me fait plaisir. » Le long cou mince de la jeune fille avait légèrement rougi.

« Aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai jamais ce que vous venez de me dire. Mais qui sait combien de temps durera cette beauté ? Pour une femme, cette pensée est bien triste. » Ôki ne répondit pas.

« Rien de plus embarrassant pour une femme que d'être dévisagée par un homme, mais n'importe quelle femme serait heureuse de l'être par quelqu'un comme vous ! »

Ôki resta confondu devant les paroles hardies de Keiko. Il n'aurait pas été davantage surpris si elle avait dit des mots d'amour.

« J'en suis également ravi. Il y a encore tant de jolies choses à voir en toi, insinua Ôki d'une voix grave.

— Vous croyez ? Je ne sais pas, je ne suis qu'un peintre et non un modèle...

— Un peintre peut avoir un modèle qui pose pour lui, un écrivain, non. C'est là quelque chose que je déplore.

— Si je puis vous être utile...

— C'est très gentil à toi.

— Je vous ai dit tout à l'heure que ce que vous écririez à mon sujet ne m'importerait guère. Je regrette seulement de n'être pas aussi jolie qu'une jeune fille née de vos rêves ou de votre imagination.

— Devrai-je être abstrait ou réaliste ?

— Comme il vous plaira, monsieur Ôki...

— Pourtant, le modèle d'un peintre et celui d'un écrivain sont totalement différents.

— Je ne l'ignore pas. » Keiko battit de ses paupières aux cils drus. « Néanmoins, ce tableau que j'ai fait, tout enfantin qu'il est, ne représente pas une plantation de thé, croquée sur le vif. En fait, c'est moi-même que j'ai fini par peindre...

— Il en va de même pour tous les tableaux, non ? Qu'il s'agisse de peinture abstraite ou figurative. Pour un peintre, un modèle n'est qu'un corps. Pour l'écrivain, il doit être avant tout un être humain. Un écrivain n'a que faire d'un modèle lorsqu'il évoque un paysage ou des fleurs.

— Je suis un être humain, monsieur Ôki !

— Un être humain de toute beauté, dit Ôki, en lui offrant son bras pour l'aider à se relever.

— Un modèle, qui pose nu pour un peintre, n'a en fait qu'à garder la pose, ce qui ne serait pas suffisant pour un écrivain...

— Je le sais.

— Vraiment ?

— Oui. »

Ôki était confondu par la hardiesse de la jeune fille.

« Peut-être m'inspirerai-je de tes traits pour l'un des personnages de mon roman...

— Cela ne sera pas d'un très grand intérêt ! dit Keiko, non sans coquetterie.

— Que les femmes sont donc étranges ! » Ôki cherchait à se dérober. « Certaines m'ont dit être convaincues qu'elles avaient servi de modèles dans tel ou tel de mes livres, alors qu'elles sont pour moi de parfaites inconnues et que je n'ai pas le moindre lien avec elles... Quelle sorte de fantasme est-ce là ?

— Bien des femmes malheureuses trouvent une consolation dans les chimères dont elles se repaissent.

— N'auraient-elles pas l'esprit un peu dérangé ?

— Il est facile de déranger l'esprit d'une femme. Avez-vous jamais essayé, monsieur Ôki ? »

Ôki ne sut que répondre à cette question inattendue.

« Ou peut-être attendez-vous froidement que cela se fasse tout seul ? »

Ôki, de nouveau embarrassé, éluda la question. « Quoi qu'il en soit, c'est différent d'être le modèle d'un écrivain. C'est, en somme, un sacrifice gratuit.

— J'adore me sacrifier ! Me sacrifier pour quelqu'un, c'est un peu ma raison de vivre. »

Les propos de Keiko continuaient à surprendre Ôki.

« Dans ton cas, c'est un sacrifice volontaire. Mais, en revanche, tu exiges d'autrui le sacrifice de...

— Non, monsieur Ôki. C'est faux. A l'origine de tout sacrifice, il y a un amour ou une aspiration vers quelque chose.

— Keiko, c'est pour Otoko, à présent, que tu te sacrifies ? » Keiko ne répondit pas.

« J'ai vu juste, n'est-ce pas ?

— Peut-être en a-t-il été ainsi, mais Otoko est une femme, et il y a quelque chose d'impur, lorsqu'une femme voue ainsi son existence à une autre femme.

— Cela, je ne saurais le dire.

— On peut craindre qu'elles se détruisent l'une l'autre...

— Qu'elles se détruisent... ?

— Oui. Voyez-vous, je déteste avoir le moindre doute. Même si cela ne dure que cinq ou dix jours, je voudrais pouvoir m'oublier totalement pour quelqu'un.

— Cela me paraît difficile, même dans le mariage !

— J'ai déjà eu des demandes en mariage, mais ce n'est pas de l'abnégation dans le mariage dont je veux parler. Monsieur Ôki, je n'aime pas avoir à réfléchir sur moi-même. Je vous l'ai déjà dit, j'ai une réelle horreur des sentiments contenus.

— Tu sembles croire qu'il ne te reste d'autre solution que de te suicider quelques jours après avoir rencontré l'homme de ta vie !

— Le suicide ne me fait pas peur. Les désillusions ou le mal de vivre sont autrement plus terribles. Tenez, je serais heureuse que

vous m'étrangliez, mais, auparavant, il vous faudrait me prendre pour modèle... »

Ôki ne voulait pas croire que Keiko fût venue là pour le séduire. Elle ne pouvait être cette sorte de femme. Toutefois, elle pouvait se révéler un modèle intéressant pour l'un de ses romans. Mais, s'il s'éprenait de Keiko et qu'il la quittât ensuite, il était probable que celle-ci, à l'instar d'Otoko, se retrouverait bientôt dans une clinique psychiatrique.

Cette année, dans les premiers jours du printemps, alors qu'Ôki était sorti admirer le crépuscule sur les collines au nord de Kamakura, Keiko s'était présentée chez lui avec deux de ses toiles et Taichirô l'avait reçue. Selon les propos mêmes de Keiko, celui-ci, au lieu de la raccompagner à la gare, l'avait emmenée sur la plage au bord de l'Océan. Taichirô, cela ne faisait aucun doute, s'était laissé séduire par le charme de la jeune fille.

(Pas lui ! songea Ôki, qui n'éprouvait nulle jalousie à l'égard de son fils. Elle le détruirait.)

« J'espère que vous accrocherez ce tableau dans votre bureau ? dit Keiko.

— Pourquoi pas ? répondit Ôki du bout des lèvres.

— J'aimerais que vous y jetiez un coup d'œil, une fois qu'il fera nuit, dans une pièce faiblement éclairée. Alors, vous verrez le vert des plantations de thé s'effacer sous les diverses couleurs que ma fantaisie m'a fait employer.

— J'aurai l'impression de faire un rêve étrange.

— Quelle sorte de rêve ?

— Un rêve de jeunesse, sans doute.

— Que c'est gentil à vous de dire cela !

— Tu es jeune, après tout ! On sent l'influence d'Otoko dans ces lignes courbes et ondoyantes, mais le vert surprenant des feuillages, c'est bien de toi, dit Ôki.

— Il vous suffira de laisser ce tableau accroché un jour seulement. Ensuite, peu m'importe qu'il ramasse la poussière dans un coin de votre placard. C'est une mauvaise peinture. Je reviendrai sous peu la mettre en pièces avec un canif !

— Quoi ?

— Je parle sérieusement. » Le visage de Keiko était étonnamment doux. « C'est une mauvaise peinture. Mais, si vous ne l'accrochez qu'un jour dans votre bureau... »

Ôki ne trouva rien à répondre. Keiko, sans dire un mot, baissa la tête. Puis, elle reprit :

« Je me demande, monsieur Ôki, si, devant cet étrange tableau, vous ferez vraiment un rêve... ?

— Je ne devrais pas le dire, mais je crains qu'il ne m'incite surtout à rêver de toi, répondit Ôki.

— Peu importe, rêvez à ce que bon vous semblera... » Une légère rougeur colora les jolies oreilles de Keiko. « Pourtant, monsieur Ôki, vous n'avez rien fait qui vous permette de rêver de moi. » Elle leva vers Ôki ses yeux qui étaient comme voilés.

« Veux-tu que je te raccompagne, à présent, comme mon fils l'a fait, la dernière fois que tu es venue ? Il n'y a personne à la maison, aussi ne puis-je te garder à dîner. Je vais appeler un taxi. »

Le taxi traversa Kamakura et roula vers la plage de Shichiri*. Keiko restait silencieuse.

Le ciel, au-dessus de la baie de Sagami*, était d'un gris de cendre et l'Océan également. Le taxi les déposa au *Marineland* d'Enoshima*.

Ôki acheta de la seiche et des chinchards pour nourrir les dauphins. Ils bondissaient hors de l'eau pour saisir les poissons des mains de Keiko, qui, de plus en plus intrépide, les tenait à une distance chaque fois plus élevée. Les dauphins s'élançaient toujours plus haut, et se précipitaient sur leur pâture. Keiko était aussi ravie qu'une petite fille. Elle ne s'aperçut même pas qu'il commençait à pleuvoir.

« Partons avant qu'il ne tombe des cordes, insista Ôki. Ta jupe est déjà mouillée.

— C'était si amusant ! »

Une fois qu'ils furent remontés dans le taxi, Ôki dit : « Il y a des troupes de dauphins qui passent non loin d'ici, un peu au-delà des sources chaudes d'Itô*. Il paraît qu'on les chasse près du rivage et que des hommes nus s'en emparent en les saisissant dans leurs bras. Les dauphins ne résistent pas quand on leur chatouille les flancs.

— C'est vrai ?

— Je me demande ce qu'il en est pour une jeune fille ?

— Vous êtes ignoble. Eh bien, j'imagine qu'elle se débattrait et vous grifferait !

— Alors, ce sont encore les dauphins les plus dociles. »

Le taxi atteignit l'hôtel qui domine Enoshima. L'île était grise et,

sur la gauche, la presqu'île de Miura* était noyée dans la brume. De grosses gouttes de pluie tombaient et un brouillard épais, fréquent en cette saison, enveloppait toutes choses. Même les pins tout proches étaient voilés de brume.

Lorsqu'ils gagnèrent leur chambre, leur peau était moite.

« Impossible de rentrer, Keiko, dit Ôki. Même en voiture, ce serait dangereux avec ce brouillard. »

Keiko acquiesça. Ôki fut surpris de voir que cela ne paraissait nullement l'ennuyer.

« Nous sommes en sueur. Nous devrions faire un brin de toilette avant le dîner..., dit Ôki, en se frottant le visage de sa main. Keiko, si nous jouions aux dauphins ?

— Ce que vous dites est odieux ! Parler de moi comme si j'étais un dauphin... Tenez-vous absolument à m'humilier ? Jouer aux dauphins !... »

Keiko s'appuya contre le rebord de la fenêtre.

« Comme l'Océan est sombre !

— Je te prie de m'excuser.

— Si, au moins, vous aviez demandé à me voir nue... ou si, sans dire un mot, vous m'aviez prise dans vos bras...

— Tu ne me résisterais pas ?

— Je ne sais pas... Mais me proposer de jouer aux dauphins ! Je ne suis pas une femme légère, figurez-vous ! Seriez-vous donc si dépravé ?

— Dépravé ? » dit Ôki. Et il entra dans la salle de bains.

Ôki prit une douche, lava rapidement la baignoire et se fit couler un bain. Ses cheveux étaient tout ébouriffés lorsqu'il sortit de la salle de bains, en se frottant le corps avec sa serviette.

« Vas-y, dit-il, sans regarder Keiko. Je t'ai fait couler un bain. La baignoire doit être à moitié pleine. »

Keiko, le visage grave, regardait l'Océan.

« Il bruine, à présent. Les îles voisines et la presqu'île sont noyées dans la brume...

— Tu es triste ?

— Je déteste la couleur de ces vagues.

— Tu es toute moite. Va prendre un bain, tu te sentiras mieux. »

Keiko acquiesça et entra dans la salle de bains. Ôki n'entendit pas l'eau gicler. Pourtant, Keiko reparut, le corps fraîchement lavé. Elle s'assit devant le miroir à trois glaces et ouvrit son sac.

Ôki vint derrière elle. « Je me suis lavé les cheveux sous la douche, ils sont tout ébouriffés... J'ai bien trouvé de la brillantine, mais je n'en aime pas l'odeur.

— Essayez donc ce parfum. » Keiko lui tendit un petit flacon. Ôki le sentit.

« Dois-je en mettre sur mes cheveux enduits de cosmétique ?

— Quelques gouttes seulement », dit Keiko, en souriant.

Ôki saisit la main de la jeune fille. « Keiko, ne te maquille pas...

— Vous me faites mal ! dit Keiko, en se tournant vers Ôki. Vous êtes vraiment odieux !

— Ton visage est beau tel quel. Avec ces jolies dents et ces sourcils... » Ôki appuya ses lèvres sur la joue brillante de la jeune fille.

Keiko laissa échapper un petit cri. La chaise de la coiffeuse bascula, et elle perdit l'équilibre. Les lèvres d'Ôki furent sur les siennes.

Ce fut un long baiser.

Ôki détourna sa bouche de celle de Keiko pour reprendre son souffle.

« Non, non, embrassez-moi encore... », dit Keiko, en l'attirant à elle.

Ôki fut sidéré : « Même les pêcheuses de perles ne peuvent rester sous l'eau aussi longtemps. Tu vas perdre connaissance !

— Faites-moi perdre connaissance...

— Les femmes ont plus de souffle que les hommes. » Comme s'il s'agissait d'un jeu, Ôki l'embrassa longuement de nouveau. Puis, hors d'haleine, il prit la jeune fille dans ses bras et l'étendit sur le lit. Keiko se recroquevilla sur elle-même. Bien qu'elle ne lui opposât aucune résistance, Ôki eut du mal à la faire se détendre. Lorsqu'il devint évident que Keiko n'était pas vierge, il se comporta à son égard avec plus de brutalité.

C'est alors que Keiko appela plaintivement : « Otoko, Otoko !

— Que dis-tu ? »

Ôki croyait que la jeune fille avait crié son nom, mais ses forces le quittèrent lorsqu'il comprit que c'était Otoko qu'elle avait appelée.

« Qu'as-tu dit ? Otoko ? » dit Ôki, d'une voix dégrisée. Sans répondre, Keiko le repoussa loin d'elle.

PAYSAGES DE PIERRES

De nos jours, nombreux sont encore à Kyôto les monastères avec des jardins de pierres. Parmi les plus célèbres figurent ceux du Saihô-ji*, du Pavillon d'Argent, du Ryôan-ji*, du Daitoku-ji*, du Myôshin-ji. Mais, le plus renommé de tous est celui du Ryôan-ji dont on dit, non sans raison, qu'il incarne l'essence de la philosophie et de l'esthétique zen. Nul autre jardin de pierres ne saurait se mesurer à ses célèbres arrangements de rochers.

Otoko connaissait bien tous ces jardins. Cette année, lorsque la saison des pluies avait pris fin, elle s'était rendue au Saihô-ji avec l'intention de faire quelques croquis. Elle ne pensait pas être capable de peindre le jardin ; elle désirait seulement s'imprégner de la force qui en émanait.

N'était-ce pas l'un des plus vieux et l'un des plus puissants de ces jardins de pierres ? Otoko ne tenait pas vraiment à le peindre. Quel contraste offraient les arrangements de pierres derrière le monastère avec la douceur du fameux sous-bois de mousses qu'ils dominaient ! S'il n'y avait pas eu les allées et venues des visiteurs, Otoko aurait aimé s'asseoir là et les contempler. Si elle ouvrit son carnet de croquis, ce fut sans doute pour ne pas éveiller les soupçons des promeneurs en se tenant tantôt à un endroit, tantôt à un autre.

Le Saihô-ji avait été restauré en 1339 par le moine Musô Kokushi*, qui avait réparé le bâtiment principal et creusé un étang où il avait fait élever un îlot. On dit qu'il conduisait les visiteurs dans un pavillon au sommet de la colline où le regard pouvait embrasser Kyôto. Toutes ces constructions avaient été détruites et le jardin, ravagé par des inondations, avait également dû être restauré à maintes reprises. L'actuel jardin avait été aménagé le long d'un chemin bordé de lan-

ternes de pierre qui menait à l'ancien pavillon sur la colline. Une cascade et un cours d'eau y étaient figurés et il est probable que, de par la nature même du matériau dont il était fait, il avait dû conserver son aspect premier.

Plus tard, le fils cadet de Sen no Rikyû*, Shôan, y avait trouvé refuge. Mais ces références à l'Histoire ne présentaient pas le moindre intérêt pour Otoko, qui n'était venue au Saihô-ji que pour contempler les arrangements de pierres. Keiko la suivait comme son ombre.

« Otoko, tous les arrangements de pierres sont abstraits, n'est-ce pas ? dit-elle soudain. En peinture, on retrouve un peu de cette même force dans le tableau de Cézanne qui représente des rochers à l'Estaque.

— Tu en sais des choses, Keiko ! Pourtant, n'étaient-ce pas des falaises naturelles... ? Elles n'étaient pas très élevées, mais ces blocs de rochers sur le rivage...

— Otoko, si vous peignez ce jardin, votre tableau sera abstrait. Moi, je n'aurais pas la force de peindre ce groupe de pierres d'une façon réaliste.

— Peut-être. Pour ma part, je ne m'en sens pas davantage le courage...

— Si j'essayais d'en faire une esquisse grossière ?

— Ce sera sans doute le mieux. Ta peinture des plantations de thé était très intéressante, pleine de jeunesse. Tu l'as également apportée chez M. Ôki, n'est-ce pas ?

— En effet. A l'heure qu'il est, sa femme a dû la déchirer et la mettre en pièces... J'ai passé la nuit avec lui, dans un hôtel d'Enoshima. Il parlait de jouer aux dauphins et je l'ai trouvé assez dépravé, mais lorsque j'ai crié votre nom, il s'est tout de suite calmé... Il vous aime toujours et il a des remords. Cela a suffi pour réveiller la jalousie...

— Mais, que comptes-tu faire ?

— Je veux détruire cette famille. Pour vous venger.

— Me venger... ?

— Je ne peux plus le supporter. Vous l'aimez encore. En dépit de tout ce qu'il vous a fait endurer, vous l'aimez, que les femmes sont donc sottes ! C'est cela que je ne peux supporter et c'est pourquoi je suis jalouse.

— L'es-tu vraiment ?

— Oui.

— C'est par jalousie que tu as passé la nuit dans cet hôtel d'Enoshima avec lui ? Si je l'aime encore, ne serait-ce pas plutôt à moi d'être jalouse ?

— Mais, l'êtes-vous seulement ? »

Otoko ne répondit pas.

« J'aimerais tant que vous le soyez ! ». Le pinceau que tenait Keiko se fit plus rapide. « Je ne suis pas arrivée à trouver le sommeil à l'hôtel. M. Ôki, lui, s'est endormi, l'air heureux ! J'ai horreur des hommes de cinquante ans... »

Dans son trouble, Otoko se demanda s'ils avaient dormi dans un grand lit ou dans des lits jumeaux ; mais elle n'osa pas poser la question à Keiko.

« Il dormait profondément, et je me plaisais à songer combien il me serait facile de l'étrangler...

— Tu es un être dangereux ! Tu me fais peur.

— Ce n'était qu'une pensée. Mais elle m'était si agréable que je n'ai pas pu trouver le sommeil.

— Et tu dis que tu as fait tout cela pour moi ? » La main d'Otoko, qui croquait les arrangements de pierres, trembla légèrement. « Je ne peux pas le croire.

— C'est pourtant pour vous que je l'ai fait. »

Le comportement équivoque de la jeune fille commençait à effrayer Otoko. « Keiko, je t'en prie, ne retourne plus dans cette maison. Nul ne sait ce qui peut arriver.

— Lorsque vous étiez à l'hôpital, Otoko, n'avez-vous jamais songé à le tuer ?

— Jamais. J'avais peut-être l'esprit dérangé, mais pour ce qui est de tuer quelqu'un...

— Vous ne lui en vouliez pas ? Vous l'aimiez trop pour cela ?

— Et puis, il y avait l'enfant...

— L'enfant... ? » Les mots lui manquèrent. « Peut-être pourrais-je en avoir un de lui ?

— Comment ?

— Ainsi, je le conduirais à sa perte. »

Stupéfaite, Otoko regardait la jeune fille. Comment, de ce cou long et mince, de ce ravissant profil, des paroles aussi monstrueuses pouvaient-elles s'échapper ?

« Certes, tu pourrais te faire faire cet enfant, dit Otoko, en se domi-

nant. Mais, comprends-tu seulement ce que cela signifierait ? Si tu as un bébé, je ne m'occuperai plus de toi. Et tu verras que, lorsque tu seras mère, tu ne parleras plus comme tu le fais à présent. Tu changeras.

— Je ne changerai jamais. »

Que s'était-il réellement passé dans cet hôtel d'Enoshima ? Otoko se demanda si les propos mêmes de Keiko ne cachaient pas quelque chose d'autre. Qu'essayait-elle donc de dissimuler derrière des termes aussi excessifs que « jalousie » ou « vengeance » ?

Otoko ferma les yeux et réfléchit : pourrait-elle éprouver encore maintenant de la jalousie à cause d'Ôki ? Comme une ombre, les pierres du jardin demeuraient au fond de ses yeux.

« Otoko, Otoko ! » Keiko lui entoura l'épaule. « Que se passe-t-il ? Vous êtes si pâle tout à coup ! » Et elle la pinça vigoureusement sous l'aisselle.

« Tu me fais mal ! » Otoko chancela et tomba sur un genou. Keiko l'aida à se relever.

« Otoko, vous êtes tout pour moi. Tout. »

Sans dire un mot, Otoko essuyait la sueur froide sur son front.

« Si tu continues ainsi, Keiko, tu seras très malheureuse. Terriblement malheureuse pour le restant de tes jours...

— Je ne crains pas le malheur.

— Tu dis cela parce que tu es jeune et jolie...

— Tant que vous me garderez avec vous, je serai heureuse.

— J'en suis ravie, mais je ne suis qu'une femme après tout.

— Je hais les hommes..., répliqua Keiko, d'un ton tranchant.

— Cela ne peut durer ainsi. Si nous restions trop longtemps ensemble..., répondit tristement Otoko. Même nos goûts en matière de peinture diffèrent passablement.

— Je détesterais avoir un professeur qui peindrait comme moi...

— Il y a trop de choses que tu détestes, dit Otoko, qui avait retrouvé un peu de son calme. Montre-moi ton carnet de croquis, veux-tu ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ne soyez pas méchante ! Vous ne voyez pas que c'est le jardin de pierres ? Regardez bien... J'ai fait quelque chose dont je ne me croyais pas capable ! »

Tandis qu'elle examinait le dessin, Otoko blêmit de nouveau. On

ne pouvait comprendre, au premier regard, ce que représentait cette esquisse à l'encre de Chine, mais on la sentait vibrer d'une vie mystérieuse. Keiko, jusqu'à présent, n'avait encore rien fait de semblable.

« Ainsi, il s'est donc bien passé quelque chose d'important à Enoshima. » Otoko tremblait.

« Je ne qualifierai pas ce qui est arrivé d'important.

— Tu n'as jamais dessiné comme ceci.

— Otoko, si vous voulez tout savoir, il n'est même pas capable de donner un long baiser. »

Otoko garda le silence.

« Est-ce que tous les hommes sont ainsi ? C'était ma première expérience avec un homme. »

Otoko, hésitant sur le sens qu'il convenait de donner à « première expérience », continua d'examiner l'esquisse de Keiko.

« Comme j'aimerais être l'une des pierres de ce jardin ! » dit-elle.

Dans le jardin du moine Musô, sur lequel les siècles avaient défilé, les pierres montraient un tel air d'ancienneté et avaient pris une patine telle que l'on se demandait si c'était la nature ou bien la main de l'homme qui les avait disposées ainsi. Mais à voir leurs formes anguleuses et rigides qui pesaient sur Otoko d'un poids presque spirituel, il ne faisait plus de doute que c'était bien là une œuvre humaine.

« Keiko, si nous rentrions ? Ces pierres commencent à me faire peur.

— Bien.

— Je ne peux pas m'asseoir ici et méditer. Partons, dit Otoko, qui chancela en se relevant. Je n'arriverai pas à les peindre. C'est trop abstrait, mais je crois que tu as saisi quelque chose dans cette esquisse que tu as faite.

— Otoko. » Keiko lui prit le bras. « A la maison, si nous jouions aux dauphins ?

— Jouer aux dauphins ? Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? »

Keiko rit d'un rire espiègle et se dirigea vers un bosquet de bambous, à sa gauche, qui ressemblait à ceux que l'on voit sur certaines photographies.

Le visage d'Otoko paraissait plus tendu que mélancolique, tandis qu'elle gagnait le bosquet de bambous.

« Otoko. » Keiko l'appela et lui tapa sur l'épaule. « Est-ce que ces pierres vous ont fait perdre la tête ?

— Non, mais j'aimerais, sans carnet de croquis ni pinceaux, rester des jours entiers à les contempler. »

Comme à l'ordinaire, le visage de Keiko était éclatant de jeunesse : « Pourtant, ce ne sont que des pierres ? Peut-être y voyez-vous de la puissance, ainsi qu'une certaine beauté dans cette mousse qui les recouvre, mais les pierres sont des pierres... »

Keiko reprit : « Je me souviens d'un *haikai** de Yamaguchi Seishi où il était question de regarder la mer du matin au soir, jour après jour, puis de retourner à Kyôto et de comprendre enfin la signification d'un jardin de pierres.

— La mer et un jardin de pierres ? Si l'on songe à l'Océan, aux rochers énormes et aux falaises, les arrangements de pierres qui sont l'œuvre de l'homme... Quoi qu'il en soit, je ne me sens pas capable de les peindre.

— Otoko, c'est une composition abstraite créée par l'homme. J'ai l'impression que je pourrais peindre ces pierres à ma façon, en utilisant les couleurs qu'il me plaira... »

Keiko poursuivit : « De quand datent ces jardins ?

— Je ne sais pas très bien, mais je pense qu'il n'y en avait pas avant l'époque de Muromachi*.

— Et ces pierres et ces rochers sont-ils très anciens ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Aimeriez-vous peindre un tableau qui durerait plus longtemps que ces pierres ?

— Je n'ai jamais espéré une chose pareille. » Otoko semblait inquiète. « Mais, pendant tous ces siècles, les arbres de ce monastère, tout comme ceux du jardin de la villa impériale de Katsura*, n'ont-ils pas poussé, vieilli, essuyé des tempêtes et ne sont-ils pas bien différents de ce qu'ils étaient autrefois ? Les arrangements de pierres, eux, sont sans doute restés les mêmes.

— Otoko, je crois qu'il est préférable que les choses changent et disparaissent. A l'heure qu'il est, la femme de M. Ôki doit avoir déchiqueté et mis en pièces ma peinture représentant les plantations de thé. A cause de cette nuit à Enoshima..., dit Keiko.

— C'était pourtant une peinture fort intéressante !

— Vous croyez ?

— Keiko, as-tu l'intention d'apporter toutes tes meilleures œuvres chez M. Ôki ?

— Oui, jusqu'à ce que je sois parvenue à mes fins.

— Je t'ai dit je ne sais combien de fois que je ne voulais plus entendre parler de vengeance !

— Je vous comprends. Mais ce que je comprends moins bien, c'est cette opiniâtreté, cet entêtement bien féminins que je sens en moi. Cette jalousie aussi...

— Cette jalousie... », répéta Otoko, d'une voix basse et tremblante en saisissant les doigts de Keiko.

« Otoko, aujourd'hui encore, vous aimez M. Ôki du plus profond de votre cœur. Et, lui aussi, vous porte un amour qu'il garde secret. Je l'ai compris le soir même où nous avons écouté les cloches. »

Otoko ne répondit pas.

« Je me demande si, dans la haine même qu'une femme éprouve, il n'entre pas encore un peu d'amour ?

— Keiko, pourquoi dis-tu une chose pareille, ici ?

— Peut-être est-ce parce que je suis jeune, mais lorsque je regarde ces rochers, il me semble voir les hommes qui les ont disposés autrefois selon cet ordre. Pourtant, je n'arrive pas encore à lire dans leurs cœurs. Il a fallu des siècles pour que les pierres aient cette patine, mais je me demande quel aspect était le leur lorsqu'elles étaient neuves ?

— Je crains que cet aspect-là ne soit décevant.

— Si je devais les peindre, je donnerais à ces pierres la forme et les couleurs qui me plaisent, comme si on venait juste de les disposer ainsi.

— Peut-être arriverais-tu à les peindre ?

— Otoko, ce jardin durera bien plus longtemps que vous et moi.

— Certainement. Pourtant, il ne durera pas éternellement... » Et, à ces mots, Otoko soudain frissonna.

« Peu m'importe que mes peintures aient la vie brève, tant que je suis auprès de vous... ou même qu'elles soient aussitôt détruites...

— Tu dis cela parce que tu es jeune...

— J'aimerais presque que la femme d'Ôki déchire mon tableau. Je saurais alors que c'est la violence de son émotion qui l'a poussée à agir ainsi. » Keiko fit une pause.

« Mes peintures ne méritent même pas qu'on s'y attarde.

— Tu ne devrais pas dire cela...

— Je n'ai rien d'un génie et je ne tiens pas à ce qu'une seule de mes œuvres passe à la postérité. Tout ce que je désire, c'est rester avec vous. J'étais heureuse de prendre soin de vous, de me charger des tâches domestiques... Et puis, vous m'avez donné mes premières leçons de peinture... »

Otoko était stupéfaite. « C'est là ce que tu penses, Keiko ?

— Du plus profond de mon cœur...

— Mais, Keiko, je suis persuadée que tu as du talent. Il t'est arrivé de peindre des choses étonnantes !

— Comme des dessins d'enfants ? Lorsque j'étais petite, les miens étaient toujours accrochés dans la salle de classe !

— Ce que tu fais est tellement plus original que ce que je fais, moi. Parfois, il m'arrive même de t'envier. Alors, cesse donc de dire des bêtises !

— Bien. » Keiko acquiesça de bonne grâce. « Aussi longtemps que je resterai près de vous, je ferai de mon mieux. Otoko, si nous parlions d'autre chose ?

— Tu as bien compris ?

— Oui. » Keiko acquiesça de nouveau. « Si vous ne m'abandonnez pas...

— Comment le pourrais-je ? répondit Otoko avec force. Pourtant...

— Pourtant quoi ?

— Une femme doit se marier, avoir des enfants...

— Quant à cela !... » Keiko rit franchement. « Très peu pour moi !

— Tout cela est de ma faute. Excuse-moi. » Otoko se détourna et baissa la tête. Puis elle arracha une feuille à un arbre. Pendant quelque temps, elle marcha en silence.

« Otoko, les femmes sont des créatures pitoyables. Un jeune homme ne s'éprendrait jamais d'une femme de soixante ans, tandis qu'une adolescente peut tomber sérieusement amoureuse d'un homme de cinquante ou de soixante ans, sans qu'elle agisse forcément par intérêt... Vous ne trouvez pas, Otoko ? »

Otoko ne sut que répondre à ces paroles inattendues.

« Pour M. Ôki, il n'y a plus rien à faire. Il me prend pour une garce ! »

Otoko pâlit.

« Et ce n'est pas tout. Au moment critique, j'ai, sans le vouloir,

crie votre nom. Eh bien, il a été incapable de poursuivre ! En fait, c'est comme si, à cause de vous, il m'avait humiliée ! »

Otoko blêmit davantage. Elle sentit ses jambes fléchir.

« À Enoshima ? demanda-t-elle, enfin.

— Oui. »

Otoko était incapable de protester.

Le taxi les avait déposées chez elles.

« Peut-être est-ce cela qui m'a sauvée... » Keiko ne put s'empêcher de rougir. « Otoko, si je me faisais faire cet enfant, pour vous ? »

Brusquement, Otoko gifla la jeune fille. Les larmes lui vinrent aux yeux.

« C'est bon ! dit Keiko. Frappez-moi encore, Otoko ! » Otoko tremblait.

« Frappez-moi encore..., répéta Keiko.

— Keiko, vas-tu cesser ! balbutia Otoko.

— Ce ne sera pas mon enfant. Je veux qu'il soit à vous. C'est moi qui le porterai et, ensuite, je vous le donnerai. Pour vous, je le volerai à M. Ôki... »

De nouveau, Otoko la gifla violemment. Keiko commença à sangloter.

« Otoko, vous avez beau aimer M. Ôki, vous ne pouvez plus avoir un enfant de lui. Vous ne le pouvez plus ! Pour moi, c'est possible. Ce serait un peu comme si c'était vous qui l'aviez mis au monde...

— Keiko ! » Otoko sortit sur la véranda et, d'un coup de pied, envoya rouler dans le jardin une cage où se trouvaient des lucioles.

À l'instant même où Otoko poussait la cage de son pied nu et où celle-ci atterrissait sur la mousse, les lucioles émirent une lueur blafarde. Le ciel de cette longue journée d'été commençait à se couvrir et une brume presque imperceptible flottait sur le jardin. Mais il faisait encore clair comme en plein midi. Il paraissait presque impossible que les lucioles aient répandu cette lueur blanchâtre ; peut-être Otoko l'avait-elle rêvée ? Elle se tenait debout, les jambes raides et regardait fixement la cage aux lucioles renversée sur la mousse.

Keiko cessa de sangloter. Retenant son souffle, elle examina Otoko à la dérobée. Elle n'avait pas cherché à esquiver la gifle d'Otoko. Elle était agenouillée sur la natte et prenait appui sur sa main droite. Elle resta dans cette posture sans faire le moindre geste. L'espace d'un

instant, ce fut comme si la rigidité d'Otoko s'était transmise au corps de la jeune fille.

« Ah ! mademoiselle Ueno, vous êtes rentrée ? dit Omiyo. Je vous ai préparé un bain.

— Bien. Je te remercie. » Sa voix sortait difficilement. Elle sentait, sous son *obi**, son kimono trempé de sueur lui coller désagréablement au corps. Sa poitrine était également couverte d'une sueur froide.

« Il ne fait pas tellement chaud et pourtant que ce temps est pénible ! Cette humidité... La saison des pluies n'est pas encore finie, semble-t-il. Ou bien, elle est revenue. »

Otoko poursuivit, sans se tourner vers Omiyo. « Merci pour le bain ! »

Omiyo travaillait comme bonne à tout faire dans le monastère et rendait également quelques services à Otoko. Elle se chargeait du ménage, de la lessive, faisait la vaisselle, mettait de l'ordre dans la cuisine et, parfois, elle préparait même les repas. Otoko ne détestait pas cuisiner et s'en tirait très honorablement, mais elle était trop absorbée par sa peinture, et faire la cuisine lui était devenu fastidieux. Contrairement aux apparences, Keiko était assez douée pour préparer quelques spécialités de Kyôto au goût délicat, mais l'on ne pouvait guère compter sur elle. Aussi les deux femmes se contentaient-elles le plus souvent, au déjeuner comme au dîner, des plats simples d'Omiyo. Omiyo avait cinquante-trois ou cinquante-quatre ans et, depuis six ans qu'elle travaillait dans ce monastère, elle n'était jamais restée oisive. La mère et la jeune épouse du maître vivaient également dans le monastère, aussi Omiyo était-elle libre de consacrer beaucoup de son temps à Otoko. C'était une femme de petite taille, dont les chevilles et les poignets étaient si boursouflés qu'on les aurait dits attachés par une corde.

Corpulente et le visage rayonnant, Omiyo considéra la cage aux lucioles dans le jardin.

« Mademoiselle, allez-vous laisser les lucioles ainsi dans la rosée ? » s'enquit-elle, en enjambant les pierres à gué et en s'approchant de la cage qui gisait sur le sol. Elle se pencha et la redressa, mais ne la ramassa pas, comme si elle croyait que sa place était ici, dans le jardin.

Otoko avait disparu dans la salle de bains, et Omiyo se retrouva face à face avec Keiko. Les yeux humides de Keiko avaient un éclat

perçant. Omiyo baissa la tête. Il semblait s'être passé quelque chose car l'une des joues de la jeune fille, malgré la pâleur de son visage, était toute rouge.

« Qu'y a-t-il, mademoiselle ? » demanda, sans le vouloir, Omiyo.

Keiko ne répondit pas et, sans que l'expression de ses yeux changeât, elle se leva. Elle pouvait entendre le bruit de l'eau dans la salle de bains. Otoko devait faire couler de l'eau froide dans son bain trop chaud. La baignoire aurait dû déborder et pourtant l'eau continuait toujours à couler.

Keiko s'approcha du miroir accroché sur le mur de l'atelier, sortit de son sac à main de quoi retoucher son maquillage et peigna ses cheveux avec un petit peigne en argent. Dans le cabinet de toilette devant la salle de bains se trouvaient une coiffeuse et une psyché.

Keiko hésita à pénétrer dans cette pièce où Otoko s'était déshabillée. Du tiroir supérieur d'un placard, elle sortit le premier vêtement non doublé qui se trouvait en haut de la pile et se changea de pied en cap. Puis, elle essaya d'introduire les manches du vêtement non doublé dans celles de son long kimono de dessous et d'ajuster les encolures. Mais ses mains étaient malhabiles.

« Otoko... », appela-t-elle soudain.

Keiko baissa la tête et ses yeux tombèrent sur les motifs imprimés sur les manches et le bas de son vêtement. Il lui sembla y reconnaître Otoko. C'était à son intention que celle-ci en avait dessiné les impressions. Elle avait représenté des fleurs estivales mais d'une manière si audacieusement abstraite qu'on ne pouvait croire que ce fût elle qui les eût dessinées. Cela ressemblait à des volubilis, mais c'étaient en fait des fleurs imaginaires qui se coloraient de nuances variées conformes au goût du jour. Le tout donnait une impression de jeunesse et de fraîcheur. Otoko avait dû dessiner ces fleurs à l'époque où Keiko et elle étaient inséparables.

« Mademoiselle, vous sortez ? » Omiyo l'appelait de la pièce voisine.

« Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? demanda Keiko, sans se retourner. Approche donc ! »

Keiko s'aperçut qu'Omiyo examinait d'un air soupçonneux ses efforts pour ajuster les deux encolures et pour nouer la ceinture.

« Est-ce que vous sortez ? répéta Omiyo.

— Non. »

Relevant les bords de son vêtement non doublé de la main droite et portant son *obi* sur le bras gauche, Keiko se dirigea vers le petit cabinet de toilette devant la salle de bains.

« Omiyo, j'ai oublié les *tabi**. Apporte-m'en une nouvelle paire », dit-elle brusquement.

En entendant les pas de Keiko, Otoko crut qu'elle venait la rejoindre dans la salle de bains et l'appela : « Keiko, l'eau est délicieuse ! » Mais Keiko se tenait devant la psyché et attachait sa ceinture. Elle la noua si fort qu'elle pénétra presque dans sa chair.

Omiyo apporta les *tabi* et, sans un mot, les déposa aux pieds de Keiko. Puis elle sortit.

« Dépêche-toi donc ! » cria, de nouveau, Otoko.

Assise dans la baignoire avec de l'eau jusqu'à la poitrine, Otoko fixait la porte en bois de cryptomeria, s'attendant à voir entrer Keiko d'une minute à l'autre. Mais nul bruit ne se faisait entendre de l'autre côté de la porte, pas même le froissement de vêtements que l'on ôte.

Un doute s'empara d'Otoko : et si Keiko hésitait à venir se baigner avec elle ? Se sentant soudain oppressée, Otoko sortit de la baignoire en se cramponnant au rebord. Keiko ne voulait-elle plus se montrer nue devant elle, après cette nuit à Enoshima ?

Cela faisait plus de deux semaines que Keiko était revenue de Tôkyô. Elle avait profité de son séjour dans la capitale pour rendre visite à Ôki et il l'avait emmenée à Enoshima. Depuis son retour à Kyôto, Keiko s'était baignée plusieurs fois avec Otoko et s'était montrée nue devant elle sans éprouver la moindre honte. Pourtant, c'était aujourd'hui seulement, devant les arrangements de pierres du Saihô-ji, qu'elle avait brusquement avoué à son amie avoir passé la nuit à Enoshima avec Ôki. Pour Otoko, cet aveu était on ne peut plus extraordinaire et incompréhensible.

Les années aidant, Otoko avait appris à connaître jour après jour le genre de fille qu'était Keiko. Elle s'était sentie attirée et charmée par cette dernière. Otoko avait certainement sa part de responsabilité dans le comportement ambigu de la jeune fille et, bien qu'il ne fît aucun doute qu'elle eût en quelque sorte attisé le feu, elle ne pouvait être tenue pour entièrement responsable. Tandis qu'elle attendait dans la salle de bains, des gouttes d'une sueur froide perlèrent à son front.

« Keiko, tu ne viens pas ? demanda-t-elle.

— Non.

— Tu ne te baignes pas ?

— Non.

— Mais tu dois être en nage...

— Je ne le suis pas. »

Keiko reprit, après une pause : « Je regrette, Otoko. Je vous demande de me pardonner... » Sa voix était claire.

« Pardonner... » Otoko répéta les paroles de la jeune fille. « C'est moi qui ai eu tort. C'est à moi de m'excuser. »

Keiko ne répondit pas.

« Qu'as-tu à rester debout ici ?

— Je noue mon *obi.*

— Comment ? Ton *obi*... ? » Soupçonneuse, Otoko se sécha rapidement et ouvrit la porte en bois de cryptomeria. Elle vit alors Keiko dans une tenue ravissante.

« Tu sors ?

— Oui.

— Et où vas-tu ?

— Je n'en sais rien », dit Keiko, une ombre de tristesse dans ses yeux d'ordinaire si brillants.

Comme honteuse de sa nudité, Otoko enfila un léger kimono de coton.

« Je viens avec toi.

— Très bien.

— Cela t'ennuie ?

— Mais non, Otoko », dit Keiko en lui tournant le dos. Son profil se réfléchissait dans la psyché. « Je vous attends.

— Bien. Je n'en ai pas pour longtemps. Veux-tu me laisser un petit moment ? » Elle dépassa Keiko et s'assit devant la coiffeuse. Leurs regards se rencontrèrent dans le miroir.

« Que dirais-tu d'aller à Kiyamachi* ? Chez Ofusa... Téléphone. S'il n'y a pas de table sur la terrasse, alors, qu'ils nous réservent une petite salle au premier étage ou n'importe où, pourvu que nous ayons vue sur la rivière... Si cela n'est pas possible, nous irons ailleurs.

— Très bien, acquiesça Keiko. Otoko, voulez-vous un verre d'eau fraîche ? Avec des glaçons...

— Volontiers. Ai-je l'air d'avoir si chaud ?

— Oui.

— Ne t'inquiète pas, je ne te lancerai pas l'un de mes glaçons à la figure... », dit Otoko, en versant quelques gouttes d'une lotion sur la paume de sa main gauche. En buvant le verre d'eau que Keiko lui avait apporté, Otoko sentit l'eau fraîche pénétrer jusque dans sa poitrine.

Pour téléphoner, il fallait se rendre dans le bâtiment principal du monastère. Lorsque Keiko revint, Otoko se changeait à la hâte.

« Nous pourrons avoir une table sur la terrasse, à condition de venir avant huit heures et demie.

— Avant huit heures et demie ? marmonna Otoko. Bien, ça va. En nous dépêchant un peu, nous pourrons dîner tranquillement. »

Otoko attira vers elle les deux battants du miroir à trois glaces et s'y dévisagea.

« Mes cheveux iront comme ceci, n'est-ce pas ? »

Keiko acquiesça. Puis elle s'approcha d'Otoko et arrangea doucement la couture dans le dos de son kimono.

LE LOTUS DANS LES FLAMMES

Il y a, dans les *Vues illustrées des sites célèbres de la capitale*, un passage que l'on cite souvent et qui évoque la fraîcheur des soirées sur les bords de la rivière Kamo* : « ... Les terrasses des maisons de plaisir à l'est et à l'ouest dominent les berges de la rivière et leurs lumières, semblables à des étoiles, se reflètent dans l'eau, tandis que les gens festoient, installés sur des sièges bas. Les coiffes pourpre sombre des acteurs de *kabuki** flottent au vent de la rivière — intimidés par l'éclat du clair de lune, ces beaux jeunes gens s'éventent avec une grâce telle que nul ne songe plus à détourner d'eux son regard. Les courtisanes sont au faîte de leur beauté, plus exquises que des roses de Chine et il émane d'elles, tandis qu'elles vont de-ci, de-là, un parfum d'orchidées et de musc... » Alors apparaissent les conteurs d'histoires drôles et les mimes : « Il y avait des singes qui interprétaient des farces, des chiens qui luttaient ensemble, des chevaux de cirque, des acrobates qui jonglaient avec des oreillers, d'autres encore qui se balançaient sur des cordes. On entendait les cris d'un vendeur ambulant, les bruits d'eau provenant des boutiques de *tokoroten**, des cliquetis de verre qui semblaient comme une invite à la brise de la rivière. Des oiseaux étranges de Chine et du Japon, des bêtes sauvages venues du fin fond des montagnes étaient rassemblés que tous observaient, tandis que festoyaient sur les berges de la rivière des gens de toutes conditions... »

Durant l'été de 1690, le poète Bashô* se rendit également sur ces lieux et écrivit : « C'est du coucher du soleil aux premières lueurs de l'aube, installé au bord de la rivière en mangeant et en buvant du *sake*, qu'il faut jouir de la fraîcheur du soir. Les femmes nouent leur *obi* de façon majestueuse, les hommes sont revêtus de leur *haori**, des bonzes et des vieux messieurs se mêlent à la foule et

même les jeunes apprentis tonneliers ou forgerons chantent à tue-tête. Une vraie scène de la capitale !

La brise de la rivière
Un léger kimono fauve sur le dos
Fraîcheur du soir

Il y a sur les berges de la rivière toutes sortes de curiosités, des petits théâtres avec des lanternes en papier, des lampes à huile et des feux de joie qui brillent comme en plein jour. » Vers la fin de l'ère *Meiji**, les premiers manèges firent leur apparition et, au début de l'ère *Taishô**, les premiers trains en direction d'Ôsaka commencèrent à rouler sur la berge orientale de la rivière Kamo, une fois qu'on en eut agrandi le lit. A présent, seules les terrasses de Kami-Kiyamachi, de Ponto-chô* ou de Shimo-Kiyamachi perpétuaient, aux yeux d'Otoko, le souvenir des scènes qui s'y déroulaient autrefois et qu'évoquaient les livres : « Les coiffes pourpre sombre des acteurs de *kabuki* flottent au vent de la rivière — intimidés par l'éclat du clair de lune, ces beaux jeunes gens s'éventent avec une grâce telle que... » L'image de ces jeunes acteurs au clair de lune, leurs silhouettes troublantes se mêlant à la foule, se présentait souvent à l'esprit d'Otoko.

La première fois qu'elle avait vu Keiko, Otoko avait trouvé une certaine ressemblance entre la jeune fille et ces acteurs de *kabuki*.

Maintenant encore, installée à la terrasse de la maison de thé Ofusa, Otoko se rappelait ces temps révolus. Ces acteurs de *kabuki* devaient montrer plus de féminité, plus de grâce que Keiko, avec ses allures de garçon manqué. Une fois de plus, Otoko se dit que c'était bien grâce à elle que Keiko était finalement devenue la ravissante jeune fille qu'elle était à présent.

« Keiko, te souviens-tu du jour où tu es venue chez moi pour la première fois ? dit-elle.

— N'en parlons plus, Otoko.

— Il m'avait semblé voir entrer un fantôme ! »

Keiko saisit la main d'Otoko, introduisit son petit doigt dans sa bouche, le mordit et regarda son amie à la dérobée. Puis, elle murmura : « C'était un soir de printemps et une légère brume bleu pâle enveloppait le jardin... Tu semblais flotter dans la brume... »

C'étaient les mots mêmes d'Otoko. Elle lui avait dit qu'à cause de la brume qui enveloppait le jardin, elle avait cru voir un fantôme.

Keiko n'avait pas oublié ces paroles et, à présent, elle les murmurait à son tour.

À maintes reprises, déjà, toutes deux s'étaient souvenues de ces paroles. Keiko savait pertinemment qu'Otoko se reprochait souvent son attachement pour sa jeune élève, bien qu'un charme équivoque eût fini par naître de cet attachement même.

Dans la maison de thé voisine, aux quatre coins de la terrasse, des lanternes en papier montées sur lampadaire avaient été dressées. Une *geisha** et deux *maiko** se tenaient là, en compagnie d'un client corpulent et déjà chauve bien qu'il ne fût pas tellement âgé. L'homme regardait la rivière et acquiesçait, l'esprit ailleurs, aux propos des jeunes *maiko*. Attendait-il un compagnon ou la tombée de la nuit ? Les lanternes avaient été allumées de bonne heure, mais le ciel était encore clair et elles semblaient inutiles.

La terrasse voisine était si proche de celle où se tenaient Otoko et Keiko, qu'il leur aurait suffi d'allonger le bras pour la toucher. Les terrasses qui dominaient la rivière avaient été construites de manière à faire saillie et n'étaient pas isolées les unes des autres par des stores. Les deux amies pouvaient voir non seulement ce qui se passait à côté d'elles, mais également au-dessous d'elles. Cette succession de terrasses accentuait la sensation de fraîcheur au bord de la rivière.

Sans se soucier le moins du monde d'être aperçue des clients voisins, Keiko mordit férocement le petit doigt d'Otoko. La douleur saisit Otoko au ventre, mais elle ne retira pas son doigt et ne dit rien. La langue de Keiko jouait avec l'extrémité du petit doigt. Puis la jeune fille l'ôta de sa bouche et dit :

« Il n'est pas du tout salé. C'est parce que vous avez pris un bain... »

La vaste vue qui embrassait la rivière Kamo et les Collines de l'Est de l'autre côté de la ville apaisa la colère d'Otoko. À mesure qu'elle retrouvait son calme, elle se mit à songer que c'était peut-être de sa faute si Keiko avait passé la nuit avec Ôki dans cet hôtel d'Enoshima.

Keiko venait d'achever ses études secondaires lorsqu'elle s'était présentée chez Otoko. Elle lui avait déclaré avoir vu des œuvres d'elle lors d'une exposition à Tôkyô et sa photo dans un magazine et avoir été immédiatement conquise.

Cette année-là, une exposition s'était tenue à Kyôto et l'une des

œuvres d'Otoko avait remporté un vif succès auprès du public et obtenu un prix.

Otoko s'était inspirée d'une photographie prise en 1877 de la célèbre courtisane de Gion*, Okayo, pour peindre deux jeunes *maiko* jouant au *ken*[1]. C'était une photo truquée qui montrait une double image d'Okayo. Les deux jeunes filles étaient vêtues de façon identique. L'une d'elles, les doigts des deux mains écartés, était presque de face, tandis que l'autre, les poings serrés, était vue de profil. Otoko avait trouvé intéressantes la position des mains, l'attitude des corps et l'expression des visages. La jeune *maiko* de droite avait le pouce terriblement écarté de l'index et les autres doigts recourbés en arrière. Otoko avait également aimé le vêtement imprimé à l'ancienne mode d'Okayo (bien qu'elle en ignorât les couleurs puisque la photo était en noir et blanc). Les deux jeunes filles étaient assises de part et d'autre d'un brasero carré en bois, au-dessus duquel était accrochée une bouilloire en fonte. Il y avait également là un flacon de *sake*, mais Otoko, jugeant ces objets vulgaires et superflus, les avait omis de son tableau. Elle avait peint, bien entendu, la même courtisane dédoublée et jouant au *ken*. Elle cherchait à donner l'impression singulière que les deux *maiko* n'étaient en réalité qu'une seule et même personne et inversement ou encore qu'elles n'étaient ni une ni deux. C'était d'ailleurs l'effet voulu sur la vieille photo truquée. Pour éviter que sa peinture ne soit insignifiante, Otoko se donna beaucoup de mal pour rendre l'expression des visages. Les vêtements qui, sur la photo, paraissaient trop volumineux, se révélèrent en fait une aide précieuse en faisant ressortir de façon vivante les quatre mains. Otoko n'avait pas exactement reproduit la photo ; pourtant, nombreux à Kyôto avaient dû être les gens qui, du premier coup d'œil, avaient reconnu là une œuvre exécutée d'après la photographie truquée d'une célèbre courtisane d'autrefois.

Un marchand de tableaux de Tôkyô, qui s'intéressait aux peintures de courtisanes, vint voir Otoko et lui proposa d'exposer à Tôkyô quelques-unes de ses œuvres de moindres dimensions. C'est à cette époque que Keiko vit les toiles d'Otoko, dont elle n'avait jusqu'à présent jamais entendu parler.

C'est sans doute en raison du renom, à Kyôto et à Ôsaka, de cette peinture représentant les deux *maiko* qu'un hebdomadaire s'était

1. Le *ken* est une variante japonaise de mourre.

intéressé à Otoko. Peut-être était-ce également à cause de la beauté de la jeune artiste ? Un photographe et un journaliste de ce magazine l'avaient emmenée un peu partout dans Kyôto et l'avaient photographiée sans arrêt. En fait, c'était plutôt Otoko qui les avait conduits dans les lieux où elle aimait à se promener. Un article, qui s'étendait sur trois pages grand format, lui fut ainsi consacré. On y voyait une reproduction de la peinture des courtisanes et un gros plan d'Otoko, mais presque toutes les photos étaient des vues de Kyôto, auxquelles la présence d'Otoko donnait un sens. Peut-être les journalistes désiraient-ils surtout se laisser guider par une artiste résidant à Kyôto pour photographier des sites originaux et hors des sentiers battus ? Otoko s'était sentie légèrement mortifiée en découvrant qu'elle avait été ainsi manipulée et que les trois pages qui lui étaient consacrées n'étaient en fait que des photos de paysages de Kyôto inconnus du public.

Keiko, qui n'avait jamais été à Kyôto et ignorait qu'elle avait sous les yeux les charmes secrets de la vieille capitale, n'avait vu que la beauté d'Otoko et cette beauté l'avait fascinée.

Et c'est ainsi que Keiko, enveloppée de brume bleu pâle, était apparue à Otoko, l'avait suppliée de la garder avec elle et de lui enseigner la peinture. Il avait semblé à Otoko déceler une sorte d'avidité dans la prière que lui adressait la jeune fille. Puis, brusquement, Keiko l'avait serrée dans ses bras, palpitante de désir.

« Est-ce que tes parents sont d'accord, au moins ? S'ils ne le sont pas, je ne peux te donner de réponse, avait dit Otoko.

— Mes parents sont morts. C'est moi seule qui organise ma vie », avait répondu Keiko.

De nouveau, Otoko lui avait jeté un regard soupçonneux.

« N'as-tu ni oncle ni tante, ni frères et sœurs... ?

— Je suis un fardeau pour mon frère aîné et sa femme. Et maintenant, depuis qu'ils ont eu un bébé, je les gêne encore plus.

— Mais, pourquoi cela ?

— Je suis tout attendrie devant leur bébé, mais ma façon de le dorloter leur déplaît. »

Quelques jours après que Keiko se fut installée chez Otoko, celle-ci reçut une lettre du frère de la jeune fille. Il lui demandait de bien vouloir garder sa sœur auprès d'elle, bien que cette dernière se conduisît souvent de façon irresponsable, n'en fît jamais qu'à sa tête et ne fût même pas capable d'être une bonne employée de mai-

son. Il envoyait également les vêtements et les effets personnels de la jeune fille. A les voir, Otoko eut l'impression que Keiko venait d'une famille aisée.

Quelque temps après le début de leur existence commune, Otoko comprit pourquoi la façon dont Keiko cajolait le bébé avait déplu à son frère et à sa jeune femme. Son comportement avait vraiment de quoi surprendre.

Cela devait faire une semaine que Keiko habitait chez Otoko. La jeune fille avait insisté pour qu'Otoko la coiffât de la façon qu'il lui plairait. Tandis qu'Otoko lui lissait les cheveux, elle tira involontairement trop fort sur une mèche.

— Mademoiselle Ueno, tirez plus fort... lui avait dit Keiko. Empoignez mes cheveux de telle sorte que j'aie l'air d'être suspendue à eux... »

Otoko retira sa main. Keiko se tourna vers elle et pressa ses lèvres et ses dents sur le dos de sa main. Puis, elle dit :

« Mademoiselle Ueno, quel âge aviez-vous lors de votre premier baiser ?

— Quelle question saugrenue !...

— Moi, j'avais quatre ans. Je m'en souviens très bien. C'était un oncle éloigné du côté de ma mère, il devait avoir à l'époque environ trente ans et je l'aimais bien. Il était assis tout seul au salon, je me suis approchée de lui en trottinant et je l'ai embrassé. Il était tellement ahuri qu'il s'est essuyé les lèvres avec sa main. »

Sur cette terrasse surplombant la rivière Kamo, Otoko s'était rappelé l'histoire de ce baiser enfantin. Cette bouche qui, à quatre ans, avait embrassé un homme était à présent sienne et venait à l'instant même de tenir entre ses lèvres son petit doigt.

« Otoko, vous souvenez-vous de cette pluie de printemps, la première fois que vous m'avez emmenée sur le mont Arashi ?

— Mais oui, Keiko.

— Et de la vieille femme qui vendait des nouilles... ? »

Deux ou trois jours après l'arrivée de Keiko, Otoko lui avait fait visiter le Pavillon d'Or, le Ryôan-ji et enfin le mont Arashi. Elles étaient entrées dans un petit restaurant où l'on servait des nouilles de froment, au bord de la rivière, non loin du pont de Togetsu. La patronne du restaurant s'était plainte de la pluie.

« J'aime bien la pluie. C'est une jolie pluie de printemps, avait répondu Otoko.

— Oh, merci beaucoup, madame », avait dit poliment la patronne, en s'inclinant légèrement.

Keiko avait regardé Otoko et lui avait murmuré : « Est-ce à propos du temps qu'elle vous remercie ?

— Comment ? » La réponse de la vieille femme avait semblé naturelle à Otoko, et elle n'y avait pas prêté une grande attention.

« Je suppose que oui. A propos du temps...

— Voilà qui est intéressant. C'est amusant de remercier quelqu'un au nom du temps, poursuivit Keiko. Est-ce ainsi que l'on fait à Kyôto ?

— Ma foi, peut-être... »

Il était, en effet, possible d'interpréter ainsi la réponse de la vieille femme. Sans doute était-ce une marque de politesse à l'intention des deux promeneuses qui avaient vu le mont Arashi sous la pluie. Pourtant, ce n'était pas la politesse qui avait poussé Otoko à répondre que la pluie ne la gênait nullement. Elle trouvait réellement un certain charme à cette pluie de printemps tombant sur le mont Arashi et c'était pourquoi la vieille femme l'avait remerciée. Elle semblait avoir parlé au nom du temps ou au nom du mont Arashi sous la pluie. C'était une réaction somme toute naturelle de la part de quelqu'un qui possédait un restaurant à cet endroit, mais elle avait paru singulière à Keiko.

« C'est délicieux, n'est-ce pas ? J'aime beaucoup ce petit restaurant », dit Keiko. C'était leur chauffeur de taxi qui le leur avait indiqué. A cause de la pluie, Otoko avait loué un taxi pour la demi-journée.

Bien que ce fût l'époque des cerisiers en fleur, et sans doute à cause de la pluie, les promeneurs sur le mont Arashi étaient étrangement peu nombreux ; c'était aussi l'une des raisons pour lesquelles Otoko avait dit « aimer la pluie ». Celle-ci estompait les contours des montagnes au-delà de la rivière, les adoucissait et les embellissait. Lorsqu'Otoko et Keiko sortirent du restaurant et se dirigèrent vers le taxi qui les attendait, elles n'eurent même pas besoin d'ouvrir leur parapluie tellement il pleuvait doucement et ce fut à peine si elles s'aperçurent que leurs vêtements étaient mouillés. Dès que les gouttes de pluie tombaient sur la surface de la rivière, elles y disparaissaient sans laisser la moindre trace. Sur la montagne, les fleurs des cerisiers se mêlaient au vert tendre des jeunes pousses et, sur les

arbres, les couleurs vives des bourgeons étaient adoucies par la pluie.

Le mont Arashi n'était pas le seul à avoir du charme sous la pluie de printemps. Le Temple des Mousses et le Ryôan-ji n'en étaient pas dépourvus non plus. Dans le jardin du Temple des Mousses un camélia rouge était tombé sur la mousse humide d'un vert éclatant, jonchée de petites andromèdes blanches. Le camélia tournait sa corolle vers le haut, comme s'il avait fleuri sur la mousse. Et, dans le jardin du Ryôan-ji, les pierres que la pluie avait mouillées miroitaient chacune à sa manière.

« Lorsqu'on utilise un vase en céramique d'Iga* au cours de la cérémonie du thé, on le mouille au préalable. Et l'impression est la même qu'avec ces pierres », dit Otoko. Mais Keiko n'avait jamais vu de vases en céramique d'Iga et elle n'avait éprouvé aucune impression particulière devant le miroitement des pierres.

Mais, une fois qu'Otoko le lui eut signalé et qu'à son tour elle y eut prêté attention, Keiko fut frappée par les gouttes de pluie accrochées aux pins le long du chemin qui conduisait dans l'enceinte du monastère. Sur toutes les branches de l'arbre, à l'extrémité de chaque aiguille, une gouttelette de pluie perlait. Les aiguilles de pin avaient l'air de tiges où se seraient épanouies des fleurs de rosée. Ces fleurs délicates, écloses sous la pluie de printemps, échappaient le plus souvent à l'attention. Les érables, dont les bourgeons n'étaient pas encore ouverts, étaient également constellés de gouttes de pluie.

Les gouttelettes de pluie suspendues aux aiguilles de pin n'étaient pas un phénomène rare, et on pouvait les remarquer partout ailleurs, mais c'était, pour Keiko, un spectacle nouveau qui lui parut n'appartenir qu'à Kyôto. Ces gouttes de pluie accrochées aux aiguilles de pin et la courtoisie de la patronne du restaurant de nouilles furent ses premières impressions de Kyôto. Non seulement elle découvrait la ville, mais elle la découvrait en compagnie d'Otoko.

« Savoir si la vieille femme du restaurant se porte bien ? dit Keiko. Nous ne sommes plus retournées depuis sur le mont Arashi.

— C'est vrai. Pour moi, c'est en hiver que le mont Arashi est le plus beau... Lorsque les trous d'eau dans la rivière prennent cette teinte si froide... Alors, nous y retournerons.

— Devrons-nous donc attendre l'hiver ?

— Il sera là sous peu.

— Mais pas du tout ! Nous ne sommes pas encore au cœur de l'été, et ensuite il y aura l'automne...

— Nous pouvons y aller n'importe quand ! dit Otoko en riant. Même demain...

— C'est ça, allons-y demain ! Je dirai à la patronne du restaurant que j'aime le mont Arashi en été et elle me remerciera probablement. Au nom de l'été !

— Et au nom du mont Arashi ! »

Keiko regarda la rivière.

« Otoko, en hiver, il ne doit plus y avoir de couples qui se promènent ainsi sur les bords de la rivière ? »

En fait, des jeunes gens se promenaient en grand nombre non pas sur les bords de la rivière, mais sur les deux jetées aménagées entre les rivières Misosogi et Kamo, et entre cette dernière et le canal à l'est. La plupart d'entre eux étaient des amoureux et rares étaient les couples accompagnés de leurs enfants. De jeunes amoureux marchaient serrés les uns contre les autres ou s'asseyaient côte à côte au bord de l'eau. Ils étaient plus nombreux à mesure que le crépuscule tombait.

« Il fait beaucoup trop froid ici en hiver, dit Otoko.

— Je me demande s'il durera même jusqu'à l'hiver ?

— Quoi donc... ?

— Leur amour... Il est certain que, d'ici là, beaucoup parmi ces amoureux n'auront plus envie de se voir.

— Ainsi, c'est à cela que tu penses ? » demanda Otoko. Keiko acquiesça. « Pourquoi te faut-il donc réfléchir à ce genre de choses ? poursuivit Otoko. Tu as bien le temps...

— Parce que je ne suis pas aussi sotte que vous qui, depuis vingt ans, continuez à aimer un homme qui ne vous a fait que du mal ! »

Otoko ne répondit pas.

« Otoko, ne comprendrez-vous donc jamais que M. Ôki vous a abandonnée ?

— Cesse de me parler sur ce ton ! » Comme elle se détournait, Keiko allongea la main pour arranger une mèche folle sur la nuque de son amie.

« Otoko, pourquoi ne m'abandonnez-vous pas ?

— Comment ?

— Je suis le seul être au monde que vous puissiez abandonner. Alors, faites-le donc...

— Je me demande de quoi tu veux parler ? » Otoko semblait éluder la question, mais ses yeux étaient rivés à ceux de la jeune fille. À son tour, elle mit un peu d'ordre dans les mèches que Keiko venait d'arranger.

« Je veux parler de la façon dont M. Ôki vous a abandonnée, reprit Keiko avec obstination, en regardant Otoko droit dans les yeux. Mais il semble que vous n'ayez jamais voulu l'admettre...

— "Abandonner, être abandonné...", je n'aime pas ces mots !

— Mieux vaut être précis. » Il y avait une lueur bizarre dans les yeux de Keiko. « Comment définiriez-vous la chose ?

— Nous nous sommes séparés.

— Mais c'est faux ! Maintenant encore, il est en vous, comme vous êtes en lui...

— Où veux-tu en venir, Keiko ? Je ne te comprends pas.

— Otoko, aujourd'hui, j'ai cru que vous alliez m'abandonner.

— Mais tout à l'heure, à la maison, n'ai-je pas reconnu que j'avais eu tort ? Ne me suis-je pas excusée ?

— C'est *moi* qui me suis excusée. »

C'était à titre de réconciliation qu'Otoko avait emmené la jeune fille dîner à Kiyamachi*, mais pourraient-elles jamais se réconcilier ? Keiko n'était pas une nature à se contenter d'un amour paisible ; elle tenait tête à Otoko, se disputait avec elle ou encore faisait la moue. Otoko s'était sentie blessée lorsqu'elle lui avait avoué avoir passé la nuit à Enoshima* avec Ôki. Keiko, qui lui était tellement attachée, se dressait à présent contre elle. Elle avait prétendu que c'était pour Otoko qu'elle voulait se venger d'Ôki, mais il semblait à Otoko que c'était d'elle que Keiko cherchait à se venger. De plus, elle se sentait à la fois horrifiée et désespérée à la pensée qu'Ôki n'avait pas hésité à séduire son élève, alors qu'il lui aurait été si facile de le faire avec d'autres femmes.

« Otoko, vous n'allez pas m'abandonner ? demanda de nouveau Keiko.

— Si tu y tiens tant que cela, je le ferai ! Ce serait encore ce qui pourrait t'arriver de mieux.

— Assez ! J'ai horreur que vous me parliez ainsi ! » Keiko secoua la tête. « Je ne pensais pas à moi en disant cela. Si vous me gardez avec vous...

— Il serait préférable pour toi que nous nous séparions. » Otoko s'efforçait de parler calmement.

« Êtes-vous déjà loin de moi, dans votre cœur ?

— Bien sûr que non !

— Quelle joie ! J'étais si malheureuse à l'idée que vous puissiez me quitter.

— Mais n'était-ce pas ton idée ?

— Mon idée... ? Vous pensiez que je vous quitterais ? »

Otoko ne répondit pas.

« Je ne vous quitterai jamais ! » dit Keiko avec fougue.

Elle saisit la main d'Otoko et, de nouveau, lui mordit le petit doigt.

« Tu me fais mal ! » Otoko se recula et retira son doigt. « Tu me fais mal, voyons !

— Si je vous mords, c'est que je veux vous faire mal ! »

On leur apporta le dîner. Tandis que la serveuse disposait les plats, Keiko, impoliment, se tourna de côté et resta à contempler un groupe de lumières sur le mont Hiei*. Otoko échangea quelques mots avec la serveuse, une main posée sur l'autre. Elle craignait que les marques des dents de Keiko ne fussent visibles.

Lorsque la serveuse se fut éloignée, Keiko, à l'aide de ses baguettes, détacha un morceau d'anguille dans sa soupe et le porta à sa bouche. Puis, la tête baissée, elle dit :

« Pourtant, Otoko, vous devriez me quitter.

— Tu es têtue, tu sais !

— Je suis le genre de fille que son amoureux abandonne. Vous me trouvez têtue, Otoko ? »

Otoko ne répondit pas. Un sentiment de culpabilité plusieurs fois éprouvé et qui semblait la transpercer comme l'aurait fait une aiguille s'empara d'elle, tandis qu'elle se demandait si les femmes se montraient plus têtues entre elles qu'elles ne l'étaient vis-à-vis des hommes. Son petit doigt, que Keiko avait mordu, ne lui faisait plus mal, pourtant elle avait l'impression qu'on y avait enfoncé une aiguille. Était-ce elle qui avait ainsi appris à la jeune fille à la faire souffrir ?

Un jour, quelque temps après qu'elle se fut installée chez Otoko, Keiko, qui faisait de la friture à la cuisine, s'était précipitée auprès de son amie.

« Otoko, l'huile a giclé...

— Tu t'es brûlée ?

— Ça pique ! » dit Keiko, en lui montrant sa main. Le bout d'un des doigts était tout rouge. Otoko lui prit la main.

« Cela n'a pas l'air bien méchant ! » dit-elle, en glissant le doigt de la jeune fille dans sa bouche. Saisie par le contact de sa langue avec le doigt, Otoko le retira aussitôt. Keiko, à son tour, le mit dans sa bouche.

« Otoko, dois-je le lécher ?

— Keiko, et la friture ?

— C'est vrai ! Je n'y pensais plus ! » dit la jeune fille, en se précipitant à la cuisine.

Une nuit — quand cela s'était-il passé ? — Otoko avait promené ses lèvres sur les paupières closes de la jeune fille, mordillé et chatouillé ses oreilles jusqu'à ce qu'elle finît par gémir et par se contracter sous les caresses. La réaction même de Keiko avait incité Otoko à continuer.

Otoko se souvenait qu'autrefois Ôki avait agi avec elle de la même façon. Sans doute à cause de son extrême jeunesse, il n'éprouvait pas la moindre hâte à l'embrasser sur la bouche et, tandis qu'il embrassait son front, ses paupières et ses joues, Otoko se laissait faire et se détendait. Keiko était plus âgée de deux ou trois ans qu'elle ne l'était elle-même alors et toutes deux étaient du même sexe, mais la jeune fille réagissait aux caresses avec plus de force encore que ne l'avait fait Otoko.

Pourtant, Otoko se sentait coupable de répéter avec Keiko les caresses d'Ôki, mais, dans le même temps, cette pensée la faisait frissonner d'une ardeur nouvelle.

« Laissez-moi, Otoko ! Cela suffit ! » avait dit Keiko, en se blottissant contre elle, sa poitrine nue frôlant celle de son amie. « N'avons-nous pas le même corps ? »

Otoko s'était brusquement reculée.

Keiko s'agrippait à elle de plus belle. « C'est vrai, n'est-ce pas ? Nous avons le même corps, Otoko ! »

Otoko s'était demandé si la jeune fille était vierge. Les réflexions de Keiko, auxquelles elle n'était pas encore habituée, la prenaient toujours au dépourvu.

« Nous sommes différentes », murmura Otoko, tandis que la main de Keiko cherchait ses seins. Il n'y avait nulle timidité dans ce geste, rien qu'une certaine gaucherie dans les doigts et dans la paume de la main.

« Il ne faut pas ! dit Otoko, en saisissant la main de Keiko.

— Otoko, vous êtes déloyale ! » Les doigts de Keiko se firent plus fermes.

Vingt ans auparavant, tandis qu'Ôki caressait sa poitrine, Otoko lui avait dit :

« Ne faites pas cela, s'il vous plaît ! » Dans *Une jeune fille de seize ans*, Ôki avait employé ces mêmes mots. Otoko ne les aurait certainement pas oubliés, mais il lui avait semblé, à les lire ainsi dans le roman, qu'ils étaient devenus éternels.

Et voilà que Keiko, à son tour, disait la même chose. Était-ce parce qu'elle avait lu *Une jeune fille de seize ans* ? Ou étaient-ce là les paroles que prononcerait n'importe quelle jeune fille dans la même situation ?

Il y avait également, dans le roman, une description des petits seins d'Otoko. Ôki avait écrit qu'il éprouvait à les caresser un bonheur rare, semblable à un bienfait du ciel.

Comme Otoko n'avait jamais allaité d'enfants, la pointe de ses seins avait gardé sa couleur sombre. Vingt ans après, cette couleur n'avait pas changé. Mais, vers trente-trois ou trente-quatre ans, ses seins avaient commencé à perdre de leur galbe.

Dans le bain, Keiko n'avait certainement pas manqué de remarquer les seins menus de son amie et elle s'en était assurée plus tard en les touchant. Otoko se demandait si elle ferait un jour une réflexion à ce sujet, mais Keiko ne dit rien. Elle ne dit rien non plus lorsque, en réponse à ses caresses, les seins d'Otoko devinrent plus pleins. Bien qu'Otoko tînt son silence pour une victoire, l'attitude de la jeune fille n'en était pas moins étrange.

Parfois, Otoko voyait dans la rondeur de ses seins quelque chose de morbide et de pervers, parfois elle en était honteuse, mais elle s'étonnait constamment des changements survenus dans son corps à l'approche de la quarantaine. Naturellement, ces changements étaient différents de ceux qu'elle avait constatés lorsque, à dix-sept ans, elle s'était trouvée enceinte.

Depuis sa séparation d'avec Ôki, vingt ans plus tôt, aucun homme n'avait plus caressé ses seins. Entre-temps, sa jeunesse et ses chances de mariage s'étaient envolées. Et c'était la main d'une femme, Keiko, qui de nouveau les avait caressés.

Après qu'elle se fut installée à Kyôto avec sa mère, Otoko avait eu de nombreuses occasions d'aimer et de se marier, mais elle n'en avait pas tenu compte. À peine avait-elle compris qu'un homme était

amoureux d'elle que le souvenir d'Ôki s'imposait avec plus de force à son esprit. C'était plus qu'un souvenir, c'était une réalité. Lorsqu'elle s'était séparée d'Ôki, Otoko pensait ne jamais se marier. Dans son trouble et dans sa douleur, elle ne parvenait pas même à songer au lendemain et, à plus forte raison, à un lointain mariage. Mais la résolution de ne pas se marier avait germé dans sa tête et elle ne revint jamais sur sa décision.

Naturellement, sa mère aurait souhaité qu'elle se mariât. Elle était venue à Kyôto afin d'éloigner sa fille d'Ôki et afin de l'aider à retrouver son calme et non dans l'intention de s'y établir définitivement.

Tout en prenant soin de ménager Otoko, sa mère l'observait. Lorsqu'Otoko eut vingt ans, elle lui parla pour la première fois de mariage. C'était au monastère Nenbutsu* d'Adashino*, au fond de la plaine de Saga, la nuit de la Cérémonie des Mille Lumières.

Innombrables, usés et de petite taille, les monuments funéraires de *Ceux dont nul ne porte le deuil* étaient alignés et devant eux brillaient les « Mille Lumières » déposées à titre d'offrandes. La mère d'Otoko avait les yeux embués de larmes. Les faibles lumières brillant dans les ténèbres accroissaient encore le sentiment de tristesse qui se dégageait des stèles funéraires. Otoko continuait à se taire, bien qu'elle eût remarqué les larmes dans les yeux de sa mère.

Il faisait nuit lorsqu'elles rentrèrent en empruntant un chemin de campagne.

« Dieu que c'est triste ! dit la mère d'Otoko. Tu ne te sens pas triste, Otoko ? » À deux reprises, elle avait employé le mot « triste », mais chaque fois, semblait-il, dans un sens différent. Elle se mit alors à parler d'une proposition de mariage qu'un ami de Tôkyô avait portée à sa connaissance.

« Je regrette, mère, mais je ne peux me marier, dit Otoko.

— Je ne connais pas de femme qui ne se marie pas !

— Il y en a, pourtant.

— Si tu ne te maries pas, nous ferons partie toi et moi de *Ceux dont nul ne porte le deuil*.

— J'ignore de quoi tu veux parler.

— Ce sont les défunts qui n'ont pas de famille qui puisse prier pour le repos de leur âme.

— Cela, je le sais bien. Mais, qu'entends-tu par là ? » Elle se tut un instant. « Tu veux parler d'après la mort ?

— Pas seulement. Même de son vivant, une femme sans mari ni

enfants est semblable à ces défunts. Imagine que je ne t'aie pas ! Tu es encore jeune, mais... » Elle hésita légèrement. « Tu peins souvent le visage de ton enfant, n'est-ce pas ? As-tu l'intention de continuer encore longtemps... ? »

Otoko ne répondit pas.

Sa mère lui dit tout ce qu'elle savait concernant la proposition de mariage. Il s'agissait d'un employé de banque.

« Si tu désires le rencontrer, nous pourrions aller à Tôkyô.

— À ton avis, qu'est-ce qui s'offre à ma vue, tandis que je t'écoute ? demanda Otoko.

— Tu vois quelque chose ? Quoi donc ?

— Des barreaux de fer. Je vois les barres de fer aux fenêtres de cet hôpital psychiatrique ! »

Sa mère, le souffle coupé, se tut.

Par la suite, et du vivant de sa mère, Otoko reçut deux ou trois autres demandes en mariage.

« À quoi bon continuer à penser à M. Ôki ? Il n'en saura jamais rien et il n'y a rien que tu puisses faire pour lui », disait sa mère qui semblait plus encore la supplier que la mettre en garde et cherchait toujours à la marier. « A attendre ainsi en vain cet homme, on dirait que tu attends le passé. Ni le temps ni les fleuves ne reviennent jamais en arrière.

— Je n'attends rien ni personne, avait répondu Otoko.

— Tu ne fais que te souvenir... ? Tu ne peux l'oublier... ?

— Non, ce n'est pas cela.

— Vraiment ? Tu étais si jeune alors et si naïve encore lorsque M. Ôki t'a séduite, et c'est pourquoi, sans doute, la blessure a été si profonde et la cicatrice si lente à disparaître. Je l'ai haï pour s'être montré si cruel avec une enfant comme toi ! »

Otoko n'avait pas oublié les paroles de sa mère. Elle se demandait si c'était à cause de son jeune âge et de son innocence qu'elle avait pu vivre un semblable amour. C'était, sans nul doute, la raison pour laquelle elle éprouvait toujours cette passion aveugle. Lorsque, saisie de spasmes, elle mordait l'épaule d'Ôki, elle ne s'apercevait même pas que le sang coulait.

Après sa séparation d'avec Ôki et sa venue à Kyôto, Otoko avait été sidérée de lire dans *Une jeune fille de seize ans* qu'en venant la retrouver Ôki réfléchissait chaque fois longuement à la façon dont il lui ferait l'amour et qu'il procédait généralement comme il était con-

venu de le faire. Elle avait été stupéfaite d'apprendre ainsi qu'à cette perspective son cœur tressaillait de joie. Il était impossible pour la jeune fille soumise et inexpérimentée qu'était alors Otoko d'imaginer qu'un homme pût à l'avance prévoir l'ordre qu'il suivrait et les procédés dont il userait avec sa maîtresse. Otoko, elle, subissait tout et faisait tout ce qu'Ôki lui demandait. Sa jeunesse même l'empêchait de s'étonner de quoi que ce fût. Ôki l'avait dépeinte comme une jeune fille extraordinaire, une femme entre toutes les femmes, et il avait écrit que c'était grâce à elle qu'il avait épuisé les différentes manières de faire l'amour.

En lisant ce passage, Otoko s'était sentie brûler d'humiliation. Pourtant, elle avait encore sous les yeux leurs étreintes qu'elle ne parvenait pas à chasser de sa mémoire. Son corps s'était raidi et elle s'était mise à trembler. Puis, à mesure que le calme revenait, une sensation de joie et de plénitude s'empara de tout son être. Son amour passé revenait à la vie.

Sur le chemin sombre, alors qu'elle rentrait de la Cérémonie des Mille Lumières d'Adashino, ce n'étaient pas seulement les barres de fer de sa chambre de malade qui s'étaient offertes à sa vue. Elle se revoyait également dans les bras d'Ôki.

S'il n'y avait pas fait allusion dans son roman, il est probable qu'après toutes ces longues années Otoko elle-même aurait fini par oublier cette vision d'Ôki étreignant son corps.

Otoko était devenue blême de rage, de jalousie et de désespoir, lorsque Keiko lui avait précisé qu'à Enoshima Ôki s'était montré « incapable de poursuivre », après qu'elle eut appelé « Otoko ! Otoko ! » Mais il lui sembla qu'Ôki, lui aussi, avait dû se souvenir d'elle à cet instant précis. Même s'il n'avait pas pensé à elle consciemment, l'image d'Otoko dans ses bras ne s'était-elle pas alors présentée à son esprit ?

À mesure que les mois, puis les années passaient, la vision de leurs étreintes s'était progressivement purifiée dans le souvenir d'Otoko, passant du physique au spirituel. À présent, Otoko n'était plus innocente et Ôki ne l'était pas davantage. Mais, à ses yeux, leurs étreintes d'autrefois étaient parfaitement chastes. Ce souvenir — rêve ou réalité — était une vision sacrée et sublimée de son amour.

Lorsqu'elle se rappela les gestes qu'Ôki lui avait appris et qu'il lui arriva de procéder de la même façon avec Keiko, Otoko craignit que

cette vision sacrée ne fût souillée ou ne disparût, mais celle-ci ne s'effaça point de son esprit.

Keiko avait l'habitude, même en présence d'Otoko, d'enduire ses jambes, ses bras et ses aisselles d'une crème à épiler. Naturellement, les premiers temps de son installation chez Otoko, elle le faisait en se cachant. Si Otoko l'interrogeait au sujet d'une odeur étrange dans la salle de bains (qu'est-ce que tu faisais ? Cette drôle d'odeur, qu'est-ce que c'est ?), Keiko ne répondait pas. Otoko n'était pas familiarisée avec les crèmes à épiler, n'ayant jamais eu besoin d'en employer. Sa peau n'était pas même couverte d'un fin duvet.

La première fois qu'elle surprit Keiko enduisant de crème sa jambe tendue, Otoko fronça les sourcils d'étonnement.

« Quelle horrible odeur ! Qu'est-ce que c'est ? »

Puis, lorsqu'elle vit les poils se détacher tandis que Keiko essuyait la crème, Otoko se couvrit les yeux de sa main : « Mais, c'est répugnant ! Arrête ! Cela me donne la chair de poule ! » Otoko frissonnait réellement.

« C'est dégoûtant ! Pourquoi fais-tu une chose pareille ?

— Mais, Otoko, toutes les femmes le font. »

Otoko se taisait.

« Est-ce que cela ne vous dégoûterait pas davantage de toucher une peau velue ? »

Otoko continuait à se taire.

« Je suis une femme, après tout... »

C'était pour qu'Otoko trouvât sa peau douce au toucher que Keiko s'épilait. Bien que son amie fût une femme, c'était pour elle que la jeune fille désirait avoir une peau soyeuse. Otoko se sentait oppressée à la fois par le dégoût qu'elle avait éprouvé en voyant la jeune fille s'épiler et par la passion qu'elle décelait dans ses paroles explicites. Bien après que Keiko fut allée se baigner pour enlever le reste de la crème, Otoko croyait en sentir encore l'infecte odeur.

Lorsque Keiko revint auprès d'Otoko, elle dit :

« Touchez, Otoko. Ma peau est toute lisse. » Elle allongea sa jambe et releva le bas de son vêtement. Otoko jeta un bref regard sur la jambe blanche, mais ne la toucha pas. Keiko, de sa main droite, caressa sa jambe.

« Otoko, pourquoi cet air préoccupé ? » dit-elle en regardant Otoko comme si quelque chose n'allait pas. Otoko évita son regard.

« Keiko, à compter d'aujourd'hui, ne t'épile plus devant moi.

— Je ne veux rien vous cacher. Je n'ai pas de secrets pour vous.

— Mais, à quoi bon me montrer quelque chose qui me dégoûte ?

— Cela ne vous dégoûtera plus, une fois que vous y serez habituée. C'est la même chose que de se couper les ongles des pieds.

— C'est un manque de tenue de se couper les ongles ou de les limer devant les gens. Quand tu te coupes les ongles, tu les laisses sauter... Arrange-toi pour faire un écran de tes mains.

— Très bien », acquiesça Keiko.

Cependant, si Keiko, par la suite, ne s'épila plus ostensiblement en présence d'Otoko, elle ne fit rien non plus pour se soustraire à sa vue. Otoko, contrairement à ce que Keiko croyait, ne s'habitua jamais à ce spectacle. La crème ne sentait plus aussi mauvais qu'auparavant, soit qu'elle eût été améliorée, soit que Keiko eût changé de produit, mais le spectacle de la jeune fille en train de s'épiler lui donnait toujours la chair de poule. Elle ne pouvait supporter de voir les poils des jambes et des aisselles se détacher au fur et à mesure que Keiko essuyait la crème. Elle préférait quitter la pièce. Pourtant, du fond de sa répugnance même, une flamme surgissait et s'évanouissait, puis surgissait de nouveau. Si petite et si lointaine était cette flamme qu'Otoko pouvait à peine la voir avec les yeux de l'esprit, mais elle était si pure et si tranquille qu'on eût difficilement pu y déceler une ombre de désir. Cette flamme, dans sa tranquillité et sa pureté mêmes, rappelait à Otoko Ôki et la jeune fille qu'elle était vingt ans auparavant. La pensée d'un contact entre femmes et la sensation sur sa propre peau de la peau de la jeune fille étaient à l'origine du dégoût qu'éprouvait Otoko à voir Keiko s'épiler ; elle avait été prise de nausées avant même de pouvoir se l'expliquer. Mais le souvenir d'Ôki vint singulièrement à bout de cette sensation de dégoût.

Lorsqu'elle faisait l'amour avec Ôki, Otoko n'avait jamais songé au fin duvet qu'elle avait sous les aisselles, pas plus qu'elle ne s'était souciée de savoir si Ôki, pour un homme, était peu poilu ou très poilu. Avait-elle perdu le sens des réalités ? Maintenant, elle était plus à son aise avec Keiko, elle était parvenue à une maturité d'où un certain vice n'était pas absent. Elle avait été surprise de découvrir grâce à Keiko qu'après toutes ces années de solitude loin d'Ôki, elle avait tout de même mûri en tant que femme. Otoko craignait que ne fût brusquement détruite la vision sacrée et jalousement gardée

au fond de son cœur, la vision de son amour pour Ôki, si elle aimait un autre homme et non Keiko.

Après sa séparation d'avec Ôki, Otoko avait manqué son suicide, mais elle avait toujours souhaité mourir jeune. Elle aurait voulu mourir dans les douleurs de l'accouchement, avant son suicide raté et avant que son enfant ne mourût à son tour, ainsi elle aurait échappé aux barreaux de fer de l'hôpital psychiatrique. Ce désir secret, les mois et les années passant, avait assaini la blessure que lui avait infligée Ôki.

« Tu es bien trop merveilleuse pour moi. Notre amour tient du prodige, je ne pensais pas qu'il fût possible à un être humain de vivre un amour pareil. L'on aimerait pouvoir en mourir ! » Aujourd'hui encore, Otoko n'avait pas oublié les douces paroles d'Ôki. Les phrases de ce genre étaient fort nombreuses dans son roman et les dialogues semblaient n'avoir plus de lien ni avec Ôki ni avec Otoko, et vivre d'une vie éternelle. Les amants d'autrefois n'étaient peut-être plus, mais, dans sa tristesse, Otoko avait au moins la nostalgique consolation de voir son amour immortalisé dans une œuvre littéraire.

Otoko possédait un rasoir qui lui venait de sa mère. Bien qu'elle n'en eût en réalité pas besoin, Otoko, comme mue par le souvenir, l'utilisait parfois pour raser le fin duvet sur sa nuque, sur son front ou autour de sa bouche.

Un jour, voyant Keiko commencer à s'enduire de crème à épiler, elle dit brusquement en saisissant le rasoir dans la coiffeuse :

« Keiko, laisse-moi te raser. »

À la vue du rasoir, Keiko perdit son calme et s'enfuit en criant : « Non, Otoko ! Pas ça ! J'ai peur ! » Otoko se lança à sa poursuite.

« Ne crains rien ! Voyons, laisse-moi faire ! »

Keiko se laissa rattraper sans opposer de résistance et retourna de mauvaise grâce près de la coiffeuse. Mais, lorsque Otoko enduisit son bras de savon et y appliqua le rasoir, les doigts de Keiko se mirent à trembler légèrement. Otoko était loin de prévoir une semblable réaction chez la jeune fille.

« N'aie pas peur, il n'y a aucun danger si tu gardes le bras immobile. Cesse de trembler... »

Les craintes et l'anxiété même de Keiko stimulaient Otoko. C'était une tentation. Son corps se raidit comme si une force nouvelle se déversait dans ses épaules.

« Puisque tu as peur, je ne te raserai pas sous les bras. Mais le visage... dit Otoko.

— Attendez un peu. Laissez-moi le temps de respirer », répondit Keiko, qui retenait son souffle.

Otoko rasa la jeune fille au-dessus des sourcils et sous la lèvre inférieure. Lorsqu'elle s'attaqua au fin duvet sur son front, Keiko garda les yeux fermés. Le visage légèrement tourné vers le haut, elle appuya sa tête sur la main d'Otoko qui lui soutenait la nuque.

Le cou long et mince de la jeune fille retint le regard d'Otoko. Il était frêle, gracieux et délicat, avec quelque chose d'innocent qui ne ressemblait pas à Keiko et qui respirait la jeunesse.

Otoko s'était interrompue dans son geste, et la jeune fille ouvrit les yeux :

« Que se passe-t-il, Otoko ? »

Otoko avait soudain songé que Keiko mourrait si elle enfonçait le rasoir dans ce cou ravissant. Il suffirait d'un instant pour l'atteindre dans ce qu'elle avait de plus joli.

Bien qu'il ne fût pas aussi beau que celui de Keiko, Otoko avait cependant un joli cou de jeune fille. Un jour qu'Ôki entourait son cou de ses bras, elle lui avait dit : « Vous me faites mal... Vous allez me tuer ! » Ôki avait alors resserré son étreinte et Otoko s'était sentie suffoquer.

Tandis qu'elle regardait le cou de Keiko, cette sensation d'étouffement lui revint à l'esprit et la tête lui tourna.

Ce fut la seule fois où elle rasa la jeune fille. Par la suite, Keiko refusa et Otoko n'insista pas. Lorsqu'elle ouvrait le tiroir de la coiffeuse pour y prendre un peigne ou autre chose, son regard tombait sur le rasoir. Elle se rappelait alors ses fugitives pensées meurtrières. Si elle avait tué Keiko, elle n'aurait pu continuer à vivre. Ses velléités de meurtre devinrent une sorte de fantôme familier. Avait-elle une fois encore manqué l'occasion de mourir ? Elle comprit que dans son fugitif désir de tuer se cachait son vieil amour pour Ôki. À l'époque, Keiko n'avait pas rencontré Ôki. Elle ne s'était pas encore immiscée dans leur amour.

Depuis qu'elle savait que la jeune fille avait passé la nuit à Enoshima avec Ôki, un feu étrange consumait Otoko. Pourtant, dans ces flammes qui la rongeaient, elle voyait s'épanouir un lotus blanc. Son amour pour Ôki était une fleur imaginaire que ni Keiko ni rien au monde ne pourraient jamais souiller.

L'image du lotus blanc devant les yeux, Otoko tourna son regard vers les lumières des maisons de thé de Kiyamachi qui se réfléchissaient dans la rivière Misosogi. Elle les contempla pendant un petit moment. Puis ses yeux se portèrent sur la chaîne sombre des Collines de l'Est, au-delà de Gion. Les collines paraissaient calmes, mais il lui sembla que les ténèbres qui les enveloppaient se glissaient insidieusement en elle. Les phares des voitures allant et venant sur la rive opposée, les couples qui se promenaient au bord de l'eau, les maisons de thé bordant la rivière avec leurs lumières et leurs clients, Otoko les voyait sans vraiment les voir, tandis que l'obscurité des Collines de l'Est pénétrait davantage en elle.

« Je vais peindre sans tarder *La Montée au ciel d'un enfant*. Je dois le faire tout de suite, sinon je ne le ferai sans doute plus jamais. L'idée que j'ai à présent de cette peinture diffère déjà de mon intention première... » se murmura Otoko à elle-même. Cette émotion soudaine était-elle due à la vision du lotus dans les flammes ?

Otoko en vint à penser, dans le débordement de son cœur pur, que Keiko et le lotus ne faisaient qu'un. Pourquoi ce lotus blanc fleurissait-il dans les flammes ? Pourquoi, au contraire, ne s'y flétrissait-il pas ?

« Keiko, appela-t-elle. As-tu retrouvé ta bonne humeur ?

— Si vous l'avez retrouvée vous aussi, alors je n'ai plus aucune raison d'être fâchée ! répondit Keiko avec coquetterie.

— Jusqu'à maintenant, quelle est la chose qui t'a fait le plus de peine ?

— Je me le demande, dit Keiko simplement. J'ai été si souvent malheureuse que je ne saurais dire. Je vais essayer de me souvenir et alors je vous répondrai. Mais mes chagrins sont brefs.

— Brefs ?

— Oui. »

Otoko la regarda fixement et dit d'une voix calme :

« Il y a une chose que je voudrais te demander cette nuit. J'aimerais que tu n'ailles plus à Kamakura.

— Vous dites cela à cause de M. Ôki ? Ou à cause de son fils ? » La réponse inattendue de la jeune fille confondit Otoko. « Je veux parler de l'un et de l'autre.

— Si j'ai été les voir, c'était uniquement pour vous venger !

— Encore cette histoire ! Tu es vraiment un être impossible ! »

L'expression d'Otoko changea. Elle ferma soudain les yeux, comme pour cacher d'invisibles larmes.

« Otoko, quelle poltronne vous faites !... » Sur ces mots, la jeune fille se leva, s'approcha d'Otoko, appuya ses deux mains sur ses épaules et lui chatouilla les oreilles. Et, tandis qu'Otoko restait silencieuse, le murmure de la rivière parvint aux oreilles de Keiko.

MÈCHES DE CHEVEUX

« Chéri ! » De la cuisine, Fumiko appela Ôki. « Sais-tu qu'une grosse souris nous honore de sa présence ? Elle se cache sous le fourneau !

— Tu parles sérieusement ?

— Et je crois même que ses petits l'accompagnent.

— Allons bon !

— Tu ferais bien de venir voir... Voilà que le petit souriceau montre le bout de son joli nez...

— Hum !

— Et qu'il me regarde de ses beaux yeux noirs et brillants. »

Ôki ne dit rien. Il lisait un journal du matin dans le salon où flottaient des effluves de soupe au *miso**.

« Tiens ! Et voilà qu'il pleut dans la cuisine à présent ! Tu n'entends pas ? »

Il pleuvait déjà lorsqu'Ôki s'était réveillé, mais la pluie maintenant tombait à verse. Le vent, qui secouait les bouquets d'arbres et les bosquets de bambous sur les collines, soufflait vers l'est et la pluie fouettait obliquement les arbustes et les plantes.

« Je n'entends rien, avec tout ce vent et toute cette pluie dehors...

— Viens donc jeter un coup d'œil !

— Hum !

— Ces gouttes de pluie qui s'écrasent contre les tuiles du toit, qui se tordent pour se glisser dans des fentes étroites et tombent sur les planches du plafond, je suis sûre qu'elles doivent souffrir. Ne dirait-on pas des larmes qui coulent ?

— Si l'on veut !

— Sortons la souricière, ce soir. Elle doit être sur l'une des étagè-

res du débarras. C'est trop haut pour moi, pourras-tu me la descendre tout à l'heure ?

— Es-tu bien sûre de vouloir attraper Maman Souris et ses petits dans une souricière ? répondit doucement Ôki, sans lever les yeux de son journal.

— Que faisons-nous pour la fuite ? demanda Fumiko.

— Est-elle importante ? N'est-ce pas simplement parce qu'il pleut à torrent ? Je monterai demain sur le toit pour voir ce qu'il en est.

— C'est dangereux, pour quelqu'un de ton âge... Taichirô ira à ta place.

— Qu'entends-tu par "quelqu'un de mon âge" ?

— Dans les compagnies, dans les banques, dans les agences de presse, est-ce qu'on n'est pas mis à la retraite à cinquante-cinq ans ?

— Il me plaît de t'entendre parler ainsi. Et si je cessais à mon tour de travailler ?

— Comme tu voudras...

— À quel âge un écrivain peut-il bien prendre sa retraite ?

— Pas avant le jour de sa mort !

— Que veux-tu dire ?

— Pardonne-moi. » Fumiko lui présenta ses excuses et reprit de sa voix habituelle : « Je voulais seulement dire que tu avais de longues années devant toi pour écrire.

— Voilà une douloureuse perspective, surtout avec une femme de ton espèce... C'est comme si un diable se tenait dans mon dos en brandissant une barre de fer chauffée au feu !

— Quel habile menteur tu fais ! Quand donc m'en suis-je prise à toi... ?

— C'est que tu peux être empoisonnante, tu sais !

— Empoisonnante... ?

— Parfaitement. Lorsque tu es jalouse, par exemple.

— La jalousie est le lot de toutes les femmes. N'ai-je pas appris à mes dépens, et depuis longtemps, que c'était un remède amer et dangereux, un poison en somme ? »

Ôki ne dit rien.

« Une épée à deux tranchants...

— Pour blesser son partenaire et se blesser soi-même... Ou se donner la mort avec son amant ?

— Quoi que tu puisses encore me faire, je n'ai plus la force à présent de divorcer ou de me suicider.

— Passé un certain âge, les divorces sont déplaisants, mais je ne connais rien de plus triste que deux vieux amants qui se donnent la mort. Les personnes âgées qui lisent dans les journaux des faits divers de cette sorte doivent en éprouver un trouble plus grand encore que les jeunes gens.

— Tu dis cela parce qu'il t'est arrivé une fois de méditer longuement sur ce sujet... Il y a longtemps de cela, tu étais encore jeune alors... »

Ôki resta silencieux.

« Pourtant, tu n'avais pas fait part à ta jeune amie de ton douloureux désir de mourir avec elle. N'aurait-il pas été préférable de le faire ? Elle s'est suicidée, mais comment aurait-elle pu se douter que tu voulais mourir aussi ? N'est-ce pas malheureux ?

— Elle ne s'est pas suicidée.

— Elle a seulement manqué son suicide, mais elle voulait vraiment se tuer. »

Fumiko recommençait à parler d'Otoko. Ôki entendait l'huile grésiller dans la poêle où Fumiko devait faire revenir du porc avec du chou.

« La soupe de *miso* va être trop cuite, dit Ôki.

— Oui, oui, je sais. Depuis vingt ans, tu m'as chapitrée je ne sais combien de fois avec cette soupe ! Tu as fait venir différentes variétés de *miso* de diverses régions... Tu aurais voulu faire de ta femme une spécialiste dans l'art de préparer le *miso !*

— Sais-tu comment s'écrit le nom de cette soupe en caractères chinois ?

— Autant l'écrire en *hiragana*[1].

— On répète trois fois le caractère « honorable ».

— C'est vrai ?

— Autrefois déjà, ce devait être un mets de première importance pour qu'on en écrive le nom au moyen du même caractère répété trois fois. Et c'est un plat qu'il n'est pas facile de réussir.

---

1. La discussion porte ici sur la manière possible pour représenter en idéogrammes le mot *o-mi-o-tsuke*, qui, étymologiquement, comporte trois éléments honorifiques successifs pour indiquer simplement la soupe. Dans un tel cas, l'utilisation des *hiragana*, écriture syllabique d'usage courant au lieu des idéogrammes, serait la seule solution qui s'impose.

— Ton "honorable" *miso* n'aura peut-être pas très bon goût ce matin. Je n'ai pas dû le préparer avec assez de soin. »

Il arrivait parfois à Fumiko de taquiner Ôki en s'adressant à lui d'une façon trop obséquieuse, comme cela s'était produit le jour même à propos de la souris et de la fuite dans le plafond. Ôki, n'étant pas originaire de la capitale, n'employait pas correctement les formules de politesse fréquentes dans le parler de Tôkyô. Néanmoins, il ne prêtait pas toujours attention aux remarques de sa femme, qui, elle, avait été élevée à Tôkyô, et leurs discussions aboutissaient à d'interminables querelles verbales au cours desquelles Ôki affirmait que le parler de Tôkyô n'était qu'un vulgaire dialecte provincial et n'était pas issu d'une longue tradition. Dans la région de Kyôto et d'Ôsaka, disait Ôki, les gens, quel que soit le sujet dont ils s'entretiennent, ont coutume d'employer des termes honorifiques, alors que les habitants de Tôkyô s'expriment avec moins de courtoisie. Dans le dialecte de Kyôto et d'Osaka, les gens ont recours aux formules de politesse pour parler de poissons ou de légumes, de montagnes ou de rivières, de maisons ou de rues, et même pour désigner le soleil et la lune, les corps célestes, le temps.

« Si tu y tiens vraiment, discute plutôt de tout cela avec Taichirô. C'est lui le spécialiste en la matière, disait Fumiko en abandonnant la partie.

— Qu'est-ce qu'il y connaît ? C'est peut-être un spécialiste en littérature japonaise, mais pas un linguiste. Il n'a pas fait de recherches sur l'usage des termes honorifiques. Regarde un peu la façon confuse et presque ordurière dont ses collègues ou lui s'expriment ; cela blesse l'oreille ! Ses articles et ses essais ne sont pas même écrits dans un japonais correct ! »

En vérité, non seulement Ôki ne tenait pas à consulter son fils ou à écouter les conseils de celui-ci, mais encore il répugnait à le faire. Il préférait demander son avis à sa femme. Mais, comme Fumiko était originaire de Tôkyô, elle se trouvait souvent fort embarrassée par les questions dont la harcelait son époux à propos des termes honorifiques et de leur usage.

« Je devrais faire observer à Taichirô que, dans le passé, les érudits japonais avaient de solides connaissances en chinois et écrivaient dans un style irréprochable...

— Les gens ne parlent plus ainsi. Des néologismes naissent tous les jours, comme ces souriceaux tout à l'heure, et rongent sans s'en

soucier le moins du monde les choses importantes. Le monde change à un rythme vertigineux...

— Mais ils ont la vie brève, ces néologismes, et même quand ils survivent, ils datent — comme les romans que nous écrivons. Il est rare qu'ils durent plus de cinq ans.

— Après tout, n'est-ce pas suffisant que les mots aujourd'hui à la mode ne durent que jusqu'au lendemain ? » Tout en parlant, Fumiko apporta au salon le plateau du petit déjeuner. Puis, sans que ses traits s'altèrent, elle dit : « J'ai bien fait de vivre, moi aussi, malgré toutes ces années où tu songeais à te tuer avec cette jeune fille.

— Il n'y a pas de mise à la retraite pour les femmes mariées. Quelle pitié... !

— Pourtant, il y a le divorce... J'aurais voulu, au moins une fois dans ma vie, savoir quel effet cela fait d'être divorcée.

— Il n'est pas trop tard.

— L'envie m'en a passé. Tu connais le proverbe : c'est lorsque l'on est déjà chauve que l'on regrette de n'avoir pas saisi l'occasion.

— Ta chevelure est encore bien noire, sans un seul cheveu blanc.

— Mais ton front à toi se dégarnit. Aurais-tu laissé passer l'occasion ?

— Dans mon cas, c'est dû à tous les efforts qu'il m'a fallu faire pour nous éviter un divorce, par mon sacrifice en somme. Et pour que tu ne sois plus jalouse...

— Je vais me fâcher, tu sais ! »

Ôki et Fumiko, tout en continuant à échanger des propos oiseux, se mirent, comme ils le faisaient chaque matin, à prendre leur petit déjeuner. Fumiko, pour sa part, semblait de meilleure humeur qu'à l'ordinaire, quoiqu'il ne fût pas aisé de lire dans ses pensées. Sans doute avait-elle évoqué Otoko, mais elle ne tenait pas pour autant, ce matin-là, à ressusciter le passé.

La pluie menaçante avait perdu de sa violence et semblait vouloir se calmer. Pourtant, les trouées dans les nuages ne laissaient pas encore passer les rayons du soleil.

« Taichirô dort toujours ? Va donc le réveiller ! dit Ôki.

— J'y cours, acquiesça Fumiko. Mais je crains de ne pouvoir y parvenir. Il me demandera de le laisser dormir, puisqu'il est en vacances.

— Est-ce qu'il ne va pas à Kyôto, aujourd'hui ?

— Il peut dîner à la maison et se rendre ensuite à l'aéroport. Que va-t-il faire à Kyôto par cette chaleur ?

— Tu ferais bien de le lui demander. Il semble que l'envie lui soit brusquement venue de revoir la tombe de Sanjônishi Sanetaka*, au fond des montagnes, près du monastère Niso.nin. Je crois qu'il a l'intention de faire des recherches sur la *Chronique de Sanetaka* en vue d'une thèse... Sais-tu qui était Sanetaka ?

— Un noble de cour, non ?

— Cela, tout le monde le sait ! Durant les troubles de l'ère *Ônin**, sous le shôgun Ashikaga Yoshimasa*, il s'est élevé au rang de ministre de l'Intérieur. C'était un familier du poète Sôgi* et l'un de ces nobles de cour qui se sont efforcés de protéger les arts et les lettres en ces temps troublés. Il a laissé derrière lui un journal volumineux, la *Chronique de Sanetaka.* C'était sans doute un personnage fort intéressant. Taichirô veut faire des recherches sur la culture de Higashiyama en prenant pour base le journal de Sanetaka.

— Tiens donc ! Et où se trouve le monastère Nison.in ?

— Au pied du mont Ogura*...

— Mais où est donc le mont Ogura... ? Ne m'y as-tu pas emmenée une fois ?

— Il y a bien longtemps, en effet. C'est un lieu riche en souvenirs poétiques. Divers endroits, non loin de là, évoquent la légende de Fujiwara no Sadaie*.

— Ah ! C'est dans la région de Saga, n'est-ce pas ? Je m'en souviens à présent.

— Taichirô a recueilli toutes sortes d'anecdotes, de petits détails insignifiants qui, selon lui, seraient matière à écrire un roman. Il les considère comme des documents sans intérêt, des histoires forgées de toutes pièces. J'imagine qu'il se prend déjà pour un savant lorsqu'il m'assure qu'avec toutes ces anecdotes, j'ai de quoi écrire un roman ! »

Fumiko, sans révéler le fond de sa pensée, se contenta d'acquiescer, tandis que ses lèvres esquissaient un léger sourire.

« Va donc réveiller ton savant de fils ! dit Ôki, en se levant. A-t-on jamais entendu parler d'un fils qui fait la grasse matinée, alors que son père va se mettre au travail ?

— J'y vais ! »

Lorsqu'il se retrouva seul dans son bureau, Ôki se remit à songer, sans en rire cette fois, aux propos échangés tout à l'heure sur un

ton badin avec Fumiko au sujet d'une « mise à la retraite des écrivains ». Il resta assis à sa table, le menton posé dans les mains. Il entendit quelqu'un se gargariser dans le cabinet de toilette, puis Taichirô entra, tout en s'essuyant le visage avec sa serviette.

« Tu ne te lèves pas de bonne heure, dit Ôki, sur un ton de reproche.

— Je ne dormais pas, mais je suis resté au lit à rêvasser.

— À rêvasser... ?

— Père, savez-vous qu'on a exhumé la tombe de la princesse Kazunomiya* ? demanda Taichirô.

— On a violé sa sépulture ?

— On peut appeler cela ainsi..., admit calmement Taichirô.

— Des fouilles ont été faites. On exhume souvent de vieilles tombes à des fins de recherches scientifiques, non ?

— Pourtant, s'il s'agit de la princesse Kazunomiya, la tombe n'est pas bien ancienne. Au fait, quand est-elle morte... ?

— En 1877, répondit Taichirô, sans la moindre hésitation.

— En 1877... ? Alors, cela ne fait même pas un siècle ?

— En effet. Et pourtant, on n'a retrouvé que ses ossements. »

Ôki fronça les sourcils.

« Il paraît que son oreiller, ses vêtements et tous les objets enterrés avec elle étaient tombés en poussière. Il ne restait que des ossements.

— N'est-ce pas inhumain de violer une sépulture pareille... ?

— Elle était étendue dans une pose gracieuse et candide, comme un enfant las de jouer qui se serait assoupi.

— Tu veux parler des ossements... ?

— Oui. On a trouvé aussi une mèche de cheveux derrière le crâne, qui donnerait à penser qu'il s'agit d'une jeune femme mariée, de haut rang et morte jeune.

— Et c'était à ces ossements que tu rêvais ?

— Certes, mais pas uniquement. En eux-mêmes, ils n'incitent guère à la rêverie, pourtant il y a en eux quelque chose de beau, de mystérieux, de fragile.

— Que veux-tu dire... ? » Ôki ne s'était pas laissé gagner par l'enthousiasme de son fils et ne partageait pas sa façon de voir les choses. Il trouvait indécent qu'on eût violé la sépulture d'une pathétique princesse morte à l'âge de trente ans et qu'on eût examiné ses ossements.

« Ce que je veux dire... En fait, il s'agit de quelque chose à quoi tu n'aurais jamais songé, dit Taichirô. Mais, pourquoi ne pas appeler mère et lui raconter, à elle aussi ? »

Ôki dévisagea son fils qui se tenait devant lui, sa serviette à la main, et approuva d'un léger signe de tête.

Taichirô s'entretenait à haute voix avec sa mère, tandis qu'il regagnait le bureau d'Ôki. Il mettait Fumiko au courant de l'histoire.

À tout hasard, Ôki sortit de la bibliothèque du couloir un volume du *Grand Dictionnaire de l'histoire du Japon* et l'ouvrit à la page traitant de la princesse Kazunomiya. Il alluma une cigarette.

Taichirô avait en main quelque chose qui ressemblait à un mince bulletin.

« C'est le compte rendu des fouilles ? demanda Ôki.

— Non, c'est le bulletin du musée. Un certain Kamahara a écrit un article intitulé "La beauté disparaît-elle ?", où il est question d'un mystère entourant la princesse Kazunomiya. Il se peut qu'il n'en soit pas fait mention dans le rapport de fouilles. » Taichirô fit une pause, puis il se mit à lire l'article.

« Une plaque de verre, d'une taille légèrement supérieure à celle d'une carte de visite, fut découverte entre les bras du squelette de la princesse Kazanomiya. Il semble que c'est l'unique objet qu'on ait pu trouver à l'intérieur de la tombe. Les archéologues, qui avaient exhumé les tombes des shôgun Tokugawa dans le monastère Zôjô-ji à Shiba, avaient également fouillé celle de la princesse Kazunomiya... L'expert, chargé d'examiner les teintures et les textiles, pensa que cette plaque de verre devait être soit un miroir de poche, soit un "cliché humide". Il l'enveloppa dans du papier et l'apporta au musée. »

« Ce "cliché humide", était-ce une photo sur verre ? demanda Fumiko.

— Oui. Il suffit d'enduire d'une émulsion une plaque de verre et la photo est développée pendant que la plaque est encore mouillée... Exactement comme ces vieilles photos d'autrefois.

— Ah oui ! J'en ai vu quelques-unes.

— La plaque de verre semblait transparente, mais lorsque de retour au musée l'expert l'eut examinée à la lumière, sous des angles différents, il y aperçut la silhouette d'un homme... C'était donc une photographie ! La silhouette était celle d'un jeune homme vêtu

d'une robe de cérémonie à longues manches et coiffé de l'*eboshi**. La photographie était très pâle, naturellement...

— Était-ce la photo du shôgun Iemochi* ? demanda Ôki, captivé par le récit de Taichirô.

— Oui, vraisemblablement. La princesse Kazunomiya était morte en serrant dans ses bras la photo de son époux, qui l'avait précédée dans la mort. C'était également l'avis de l'expert et il comptait se présenter le jour suivant à l'Institut de recherches pour la protection des biens culturels et voir s'il n'était pas possible, par un moyen ou par un autre, de rendre cette photographie plus nette. Mais, le lendemain, lorsqu'il l'examina à la lumière, il vit que l'image avait totalement disparu. En l'espace d'une nuit, la photographie n'était plus qu'une banale plaque de verre transparent.

— Comment cela ? demanda Fumiko, en considérant son fils.

— Parce que, après toutes ces longues années où elle avait été ensevelie sous la terre, on l'avait soudain exposée à l'air et à la lumière, répondit Ôki.

— C'est bien cela, en effet. L'expert avait un témoin pour confirmer qu'il n'avait pas été victime d'une illusion et que c'était bel et bien une photographie. Il avait montré la plaque de verre à un gardien qui se trouvait là et celui-ci a affirmé avoir également vu la silhouette d'un jeune homme imprimée sur la plaque.

— Ça alors !

— "L'histoire vraie d'une existence éphémère". C'est ainsi que l'expert a défini sa découverte. » Taichirô se tut un petit instant. « Mais l'expert était également un homme de lettres et, au lieu d'arrêter là son récit, il laissa libre cours à son imagination. Vous avez entendu parler du prince Arisugawanomiya, qui était profondément épris de la princesse Kazunomiya, n'est-ce pas ? L'expert se demanda si la photographie que la princesse serrait sur son corps n'était pas celle de son amant plutôt que celle du shôgun Iemochi, son époux. Sentant la mort venir, n'avait-elle pas ordonné en secret à ses dames de compagnie d'ensevelir avec sa dépouille mortelle la photographie de son amant ? N'était-ce pas là le seul acte en accord avec la destinée tragique de cette princesse ? Tel était l'avis de l'expert.

— Hum ! Pure imagination que tout cela ! La photographie d'un amant qui, à peine a-t-elle vu le jour, disparaît en l'espace d'une nuit, cela ferait un beau roman !

— L'expert, dans son article, prétend que cette photo aurait dû

être enterrée à jamais, afin que nul ne fût au courant de son existence. C'était sans doute le désir de la princesse que la forme humaine sur la plaque de verre disparût ainsi en l'espace d'une nuit.

— C'est bien possible.

— Un écrivain pourrait redonner vie à cette beauté qui s'évanouit ainsi en un instant, la sublimer et en faire une œuvre d'art. Telle est en tout cas la conclusion de l'expert. Cela ne te tente pas, père ?

— En serais-je seulement capable ? dit Ôki. Peut-être écrirai-je là-dessus une courte nouvelle, qui débuterait par la scène sur le terrain de fouilles... Mais l'article de l'expert n'est-il pas suffisant ?

— Tu crois ? » Taichirô ne parut pas convaincu. « Je l'ai lu au lit ce matin et, dans ma rêverie, j'ai eu envie de t'en parler. Tu devrais le parcourir tout à l'heure. » Il déposa le bulletin sur le bureau de son père.

« Je n'y manquerai pas. »

Comme Taichirô se levait pour partir, Fumiko demanda :

« Qu'ont-ils fait du squelette de la princesse ? Ils ne l'ont tout de même pas apporté dans une université ou dans un musée afin de se livrer dessus à des recherches ? Ce serait monstrueux ! J'espère qu'ils l'ont enterrée comme avant !

— Cela, l'article ne le dit pas. Je n'en sais trop rien, mais je pense que c'est ce qu'ils ont fait, en effet, répondit Taichirô.

— Pourtant, la photographie que la princesse serrait dans ses bras a disparu. Elle doit se sentir bien seule.

— C'est vrai, je n'y avais pas songé, dit Taichirô. Père, achèverais-tu ton roman sur une constatation de ce genre ?

— Ce serait tomber dans la sentimentalité ! »

Taichirô quitta le bureau sans rien ajouter. A son tour, Fumiko fit mine de se lever : « Peut-être désires-tu travailler ?

— Non. Après une histoire pareille, j'ai besoin d'une petite promenade. »

Ôki se leva. « Le temps semble s'être éclairci.

— Il y a encore quelques nuages mais, après cette pluie diluvienne, l'air doit être frais et agréable, dit Fumiko. En sortant, jette donc un coup d'œil à cette fuite dans la cuisine.

— Tu t'inquiètes de savoir si la princesse Kazunomiya ne souffrira pas de la solitude dans sa tombe et, l'instant d'après, tu me demandes d'examiner cette fuite ! »

Ses socques se trouvaient dans le placard à chaussures, près de la

porte de service de la cuisine. Fumiko dit, en les déposant aux pieds de son mari : « Trouves-tu normal que Taichirô nous ait parlé de cette histoire de tombe et s'apprête encore à aller en visiter une autre à Kyôto ?

— Que veux-tu dire ? » Ôki était surpris. « Que vois-tu d'anormal à cela ? Tu sautes vraiment d'un sujet à un autre !

— Absolument pas ! J'y songe depuis qu'il nous a raconté l'histoire de la princesse Kazunomiya.

— Mais la tombe de Sanetaka est autrement plus ancienne ! Elle date de l'époque de Muromachi*...

— Taichirô va à Kyôto pour y rencontrer cette jeune fille. » Ôki, de nouveau, resta confondu. Fumiko s'était accroupie pour tenir les socques de son mari mais, au moment même où celui-ci allait les enfiler, elle s'était relevée. Son visage était tout proche de celui d'Ôki qu'elle dévisagea longuement.

« Cette jeune fille est d'une beauté diabolique... Tu ne trouves pas qu'elle a quelque chose de diabolique ? »

Ôki, qui n'avait rien révélé à Fumiko de la nuit passée avec Keiko à Enoshima, ne sut que répondre.

« J'ai un mauvais pressentiment, dit Fumiko, ses yeux toujours fixés sur Ôki. Nous n'avons pas eu d'orage avec le tonnerre, cet été.

— Voilà que tu recommences à dire des choses bizarres...

— Cette nuit, s'il y avait encore un orage comme celui de tout à l'heure, la foudre pourrait très bien tomber sur l'avion.

— Quelle sottise !... Je n'ai encore jamais entendu parler au Japon d'un avion frappé par la foudre ! »

Lorsque, pour échapper à sa femme, Ôki sortit de la maison, il commença par regarder le ciel. La violente averse de tout à l'heure n'avait pas chassé les nuages chargés de pluie, le ciel était bas, l'humidité oppressante. Mais, quand bien même le ciel couvert se serait éclairci, Ôki, pour autant, n'en aurait pas été soulagé. La pensée de son fils se rendant à Kyôto pour y rencontrer Keiko l'accablait. Il n'était pas certain que tel fût bien le but de son départ, mais depuis que Fumiko lui avait inopinément fait part de ses doutes, il en avait acquis la certitude.

En quittant son bureau pour aller se promener, il comptait se rendre dans l'un de ces vieux monastères si nombreux à Kamakura, mais la singulière remarque de sa femme le fit renoncer à son projet. La perspective des tombes qu'il ne manquerait pas d'y voir ne lui

disait plus rien. Il grimpa donc sur une colline boisée proche de sa maison. L'air y était imprégné du parfum de la terre et des arbres après la pluie. Et tandis qu'il disparaissait complètement derrière les feuillages, le souvenir du corps de Keiko s'imposa à son esprit.

Ce qu'il vit tout d'abord très distinctement, ce furent les seins de la jeune fille. Les mamelons en étaient roses, d'un rose presque transparent. Certaines Japonaises, en dépit de leur appartenance à la race dite jaune, ont une peau plus blanche, plus éclatante et plus délicate que celle de bien des jeunes filles occidentales. Le rose de leurs mamelons est alors d'une teinte indescriptible que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Keiko n'avait pas une peau aussi claire, mais les pointes roses de ses seins semblaient fraîchement lavées et légèrement humides et faisaient songer à deux boutons de fleurs éclos contre sa poitrine couleur de blé mûr. Nulles granulations et nulles vilaines petites rides ne venaient enlaidir leur peau, et ils étaient en outre menus à souhait.

Mais ce n'était pas seulement à cause de leur beauté que Ôki s'était rappelé les seins de Keiko. Si, à Enoshima, la jeune fille avait consenti à le laisser caresser son sein droit, elle avait refusé qu'il en fît de même avec le gauche. Lorsque Ôki avait essayé de le toucher, Keiko avait appuyé fortement la paume de sa main sur son sein et quand Ôki avait saisi sa main pour l'en écarter, elle s'était contorsionnée, comme prête à sauter du lit.

« Non, je vous en prie. Ne faites pas cela... Pas le sein gauche...

— Pourquoi ? » D'étonnement, Ôki avait suspendu son geste. « Qu'est-ce qui ne va pas avec lui ?

— La pointe ne sort pas...

— La pointe ne sort pas ? » Ôki était troublé par les paroles de la jeune fille.

« C'est affreux. Je le déteste. » La respiration de Keiko était encore désordonnée. Pendant un instant, Ôki ne put saisir le sens de ses paroles.

Qu'est-ce donc qui « ne sortait pas » dans le sein gauche de Keiko ? Qu'est-ce qui « était affreux » ? La pointe du mamelon était-elle enfoncée ou bien ce dernier était-il déformé ? Keiko s'inquiétait-elle de ce qu'elle considérait comme une infirmité ? Ou bien fallait-il voir là une pudeur de jeune fille ne supportant pas d'exhiber deux mamelons de grosseur inégale ? Il se rappela que lorsqu'il l'avait saisie dans ses bras afin de l'étendre sur le lit, et qu'elle s'était pelo-

tonnée sur elle-même, Keiko avait violemment pressé son sein gauche dans le creux de son coude gauche. Pourtant, avant comme après cette scène, Ôki avait vu les deux seins de la jeune fille. Naturellement, il ne les avait pas regardés dans l'intention de leur découvrir quelque chose d'anormal, mais il est certain que la moindre malformation du sein gauche de la jeune fille eût retenu son attention.

À dire vrai, même lorsqu'il avait arraché de force la main de Keiko, il n'avait rien remarqué d'anormal dans son mamelon gauche. En l'examinant de plus près, il lui avait simplement semblé qu'il était à peine plus petit que le mamelon droit. Chez une femme, cette légère différence n'avait rien d'extraordinaire. Alors, comment expliquer l'empressement de Keiko à se cacher ? Les mystères que faisait la jeune fille comme ses refus eux-mêmes accrurent encore le désir qu'avait Ôki de caresser ce sein. Il se fit plus pressant.

« Y a-t-il quelqu'un qui soit seul autorisé à le toucher ?

— Non. Il n'y a personne », dit Keiko, en secouant la tête. Les yeux grands ouverts, elle regardait fixement Ôki. Bien que le visage de Keiko fût trop éloigné du sien pour qu'il puisse en être sûr, il lui sembla que ses yeux étaient embués de larmes et qu'une certaine tristesse s'y lisait. Ce n'était certes pas là le regard d'une femme caressée par un homme. Bien que Keiko eût fermé les yeux et qu'elle se fût résignée à laisser Ôki toucher son sein gauche, elle semblait absente. Si des rides de douleur ou de dégoût ne sillonnaient pas encore son front, son visage était cependant devenu blême. Ôki s'en aperçut et relâcha son étreinte, mais le corps de Keiko commença alors à ondoyer et à se tordre comme si quelqu'un la chatouillait. Les mains d'Ôki se firent plus insistantes.

Pouvait-on dire que le sein gauche de la jeune fille était encore intact, tandis que le droit avait déjà perdu de son innocence ? Ôki s'aperçut que les sensations de Keiko différaient selon qu'il lui caressait le sein gauche ou le sein droit. Il ne pouvait comprendre pourquoi Keiko avait dit « c'est affreux ! » en parlant de ce sein gauche. C'était là une réflexion passablement audacieuse pour une jeune fille qui se donnait à lui pour la première fois. Mais peut-être fallait-il y voir un artifice de jeune fille particulièrement astucieuse ? En présence d'une femme dont les sensations différeraient selon qu'on caressât l'un ou l'autre de ses seins, n'importe quel homme se sentirait à la fois séduit et stimulé. Quand bien même cette femme serait

née ainsi et qu'il n'y eût rien à faire pour venir à bout de cette anomalie, cette particularité même ne pourrait qu'exciter davantage un homme. Ôki n'avait encore jamais rencontré de femme dont les seins fussent d'une aussi grande sensibilité.

Bien évidemment, dans la façon dont elle aime à être caressée, chaque femme diffère des autres. N'était-ce pas également le cas de Keiko, bien que sa réaction fût excessive ? Dans la plupart des cas, les préférences d'une femme sont en fait celles de son amant et ne sont que le résultat des habitudes et des manies de celui-ci. Ainsi, le mamelon gauche de Keiko, privé de toute sensibilité, représentait une cible particulièrement séduisante pour Ôki. Cette différence de sensibilité entre les deux seins de Keiko était sans doute due à un amant inexpérimenté. Si tel était effectivement le cas, le sein gauche de la jeune fille était encore intact. Cette pensée ne manquait pas d'exciter Ôki. Mais il faudrait du temps pour rendre à son tour ce sein sensible et Ôki n'était pas certain de revoir Keiko par la suite.

Néanmoins, il s'était montré stupide en s'obstinant à regarder le mamelon gauche de la jeune fille, alors même qu'il lui faisait l'amour pour la première fois. Renonçant à son projet, il avait cherché les endroits où la jeune fille aimait à être caressée. Et il les avait trouvés. Puis, lorsqu'il avait commencé à se comporter plus brutalement avec elle, il l'avait entendue appeler « Otoko ! ». Il s'était alors brusquement reculé et Keiko l'avait repoussé loin d'elle. Puis elle s'était écartée de lui, s'était levée en rectifiant sa tenue et avait fait devant la coiffeuse le geste de mettre de l'ordre dans ses cheveux défaits. Ôki ne s'était pas senti la force de regarder dans sa direction.

À mesure que la pluie tombait avec plus de violence, une sensation de solitude s'était emparée d'Ôki. La solitude semblait aller et venir en lui selon son bon plaisir. Keiko retourna à ses côtés.

« Monsieur Ôki, voulez-vous passer sagement vos bras autour de mon cou et dormir ? » dit-elle d'un ton câlin, en examinant son visage par en dessous.

Sans un mot, Ôki passa son bras gauche autour du cou de la jeune fille. Le souvenir d'Otoko se présentait sans arrêt à son esprit. Pourtant, ce fut Keiko qui s'approcha tout contre lui. Quelques instants plus tard, Ôki rompit le silence.

« Je sens ton parfum.

— Mon parfum...

— Un parfum de femme.

— Vraiment ? C'est à cause de cette chaleur et de cette humidité... Je suis désolée !

— Non, la chaleur et l'humidité n'ont rien à voir là-dedans. C'est un délicieux parfum de femme... »

Le parfum que respirait Ôki était celui qui se dégageait naturellement de la peau d'une femme qu'étreignait son amant. Toutes les femmes exhalaient ce parfum, et même les toutes jeunes filles. Il avait non seulement un effet stimulant sur un homme, mais encore le rassurait et le comblait. Ne trahissait-il pas en quelque sorte le désir de la femme ?

Sans lui livrer ouvertement le fond de sa pensée, Ôki avait néanmoins posé sa tête sur la poitrine de Keiko pour lui faire comprendre qu'il aimait l'odeur qui se dégageait de son corps. Il avait doucement fermé les yeux et était resté là, enveloppé dans le parfum de la jeune fille.

Dans le bois, lorsque le souvenir de Keiko nue s'imposa avec une telle force à son esprit, ce fut encore l'image des seins de la jeune fille qui disparut en dernier de sa vue. À dire vrai, elle ne disparut pas, mais se maintint devant lui dans toute sa fraîcheur et toute sa netteté.

« Je ne dois pas laisser Taichirô la rencontrer ! déclara catégoriquement Ôki. Je ne le dois pas ! »

Il agrippait de toutes ses forces le tronc d'un arbuste à côté de lui. « Mais que puis-je faire ? » Il secoua le tronc de l'arbuste. Des gouttes de pluie, qui restaient encore accrochées aux feuilles, se déversèrent sur sa tête. Le sol était si humide que les extrémités de ses socques étaient mouillées. Ôki jeta un regard circulaire sur les feuilles vertes qui l'entouraient de toutes parts. Ce vert dont il était enveloppé l'oppressa soudain.

Pour empêcher son fils de retrouver Keiko à Kyôto, Ôki ne voyait qu'une solution : lui annoncer qu'il avait passé la nuit à Enoshima avec elle. Sinon, peut-être pourrait-il également envoyer un télégramme à Otoko, ou même à Keiko. Ôki se hâta de rentrer chez lui.

« Où est Taichirô... ? demanda-t-il à Fumiko.

— Il est allé à Tôkyô.

— À Tôkyô ? Déjà ? Mais son avion ne part que cette nuit ! Penses-tu qu'il reviendra à la maison avant ce soir ?

— Non. Cela l'obligerait à faire un détour, puisque son avion part de Haneda.* »

Ôki ne répondit pas.

« Il m'a dit qu'il partait de bonne heure pour se rendre à l'université avant le départ de l'avion. Il voulait prendre quelques documents dans la salle de recherches...

— Savoir si c'est vrai...

— Que se passe-t-il ? Tu fais une drôle de tête ! »

Ôki évita le regard de Fumiko et entra dans son bureau. Il n'avait pas parlé à Taichirô et n'avait pas davantage envoyé de télégramme à Otoko ou à Keiko.

Taichirô prit l'avion de sept heures pour Ôsaka. Keiko l'attendait à l'aéroport d'Itami.

« Je suis confus... » Taichirô salua la jeune fille avec embarras. « Je ne pensais pas que vous m'attendriez à l'aéroport.

— Vous ne me remerciez pas ?

— Merci. Je regrette de vous avoir dérangée. »

Keiko remarqua le regard vif du jeune homme et baissa délicatement les yeux.

« Vous êtes venue de Kyôto ? demanda Taichirô, encore mal à l'aise.

— Oui, répondit Keiko, d'une voix calme. C'est là que j'habite, non ? D'où aurais-je pu venir, sinon de Kyôto ?

— C'est vrai ! » Taichirô rit et son regard se posa sur l'*obi** de la jeune fille.

« Vous êtes d'une beauté éblouissante ! J'ai peine à croire que c'est bien moi que vous êtes venue attendre à l'aéroport.

— Vous voulez parler de mon kimono... ?

— Oui, de votre kimono, de votre *obi* et de... » De vos cheveux, de votre visage, aurait aimé ajouter Taichirô.

« L'été, je souffre moins de la chaleur si je porte un kimono impeccable et si mon *obi* est correctement noué. Je n'aime pas les vêtements lâches lorsqu'il fait chaud. »

Le kimono et l'*obi* de Keiko semblaient tout neufs.

« Je préfère également les teintes discrètes, l'été. Comme cet *obi*, voyez-vous ? »

Keiko marchait tout contre Taichirô, tandis qu'il se dirigeait lentement vers le hall d'arrivée des bagages. Elle dit :

« Cet *obi*, c'est moi qui en ai peint les impressions. »

Taichirô se retourna.

« À votre avis, qu'est-ce que cela représente ? demanda Keiko.

— Voyons un peu... De l'eau ? Le cours d'une rivière ?

— C'est un arc-en-ciel. Un arc-en-ciel sans couleurs... Rien que des lignes courbes plus ou moins foncées à l'encre de Chine. Personne ne peut comprendre de quoi il s'agit et pourtant mon corps est enveloppé dans un arc-en-ciel estival. Un arc-en-ciel qui se dresse au-dessus des montagnes, au crépuscule. » Keiko se tourna et montra à Taichirô le dos de son *obi* de gaze de soie. Sur le gros nœud bouffant se voyaient une chaîne de montagnes et la nuance garance délicatement estompée d'un ciel crépusculaire.

« Le dos et le devant ne sont pas en harmonie. C'est une jeune fille farfelue qui a peint cet *obi,* voilà pourquoi il est bizarre ! » poursuivit Keiko, le dos tourné vers le jeune homme. Taichirô ne pouvait détacher son regard de la combinaison entre la teinte garance et la couleur du cou mince de Keiko que mettaient en valeur ses cheveux relevés.

Un service de taxis commandés par la compagnie aérienne était à la disposition des passagers à destination de Kyôto. Quatre passagers s'engouffrèrent précipitamment dans le premier taxi et, tandis que Taichirô hésitait sur la conduite à tenir, une seconde voiture arriva, où Keiko et lui purent monter tout seuls. Alors que le taxi quittait l'aéroport, Taichirô dit, comme si la pensée lui en était juste venue :

« Vous n'avez sans doute pas eu le temps de dîner, en venant me chercher à une heure pareille ?

— Vous continuez à me traiter comme une étrangère ! Je n'avais pas la moindre envie de déjeuner non plus. Je mangerai quelque chose avec vous, une fois que nous serons à Kyôto. » Puis Keiko ajouta, comme dans un murmure : « Vous savez, je vous ai observé à votre descente d'avion. Vous étiez le septième à sortir.

— Le septième... ? Vraiment ?

— Mais oui, le septième, répéta distinctement Keiko. Vous fixiez la pointe de vos souliers en descendant de l'avion. Pas une fois, vous n'avez regardé dans ma direction. Si vous pensiez que quelqu'un vous attendait, n'aurait-il pas été normal que vous le cherchiez des yeux... ? Mais vous marchiez tête baissée, l'air absent. J'ai eu tellement honte d'être venue vous chercher que j'aurais voulu me cacher !

— Je ne pensais pas que vous viendriez jusqu'à l'aéroport d'Itami.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir envoyé une lettre exprès pour m'annoncer l'heure d'arrivée de votre avion ?

— Je suppose que c'était pour vous donner la preuve que je venais bien à Kyôto.

— Votre lettre était aussi sommaire qu'un télégramme ! Rien que l'heure d'arrivée de l'avion ! Je me suis demandé si vous ne vouliez pas me mettre à l'épreuve et voir si je viendrais ou non vous attendre à Itami ? Quoi qu'il en soit, je suis venue.

— Vous mettre à l'épreuve... Si telle avait bien été mon intention, ne vous aurais-je pas cherchée des yeux dans la foule à ma descente d'avion ?

— Dans votre lettre, vous ne me donniez pas le nom de votre hôtel à Kyôto. Si je n'étais pas venue à l'aéroport, comment nous serions-nous rencontrés ?

— À vrai dire..., balbutia Taichirô, je tenais seulement à vous informer de ma venue à Kyôto.

— Je n'aime pas cela !... Je ne comprends pas ce que vous avez en tête !

— De toute façon, j'avais l'intention de vous téléphoner.

— Et si vous ne l'aviez pas fait, vous seriez rentré à Kamakura comme vous êtes venu ? Vous teniez simplement à ce que je sois informée de votre venue ici ? En m'envoyant cette lettre exprès, cherchiez-vous à vous moquer de moi, à m'humilier, en étant à Kyôto et en ne daignant pas me voir... ?

— Non, si je vous ai envoyé cette lettre, c'était pour me donner le courage de vous rencontrer.

— Le courage de me rencontrer... ? » Dans sa surprise, la voix de Keiko n'était plus qu'un doux murmure. « Puis-je m'en réjouir, ou dois-je au contraire m'en attrister ? »

Taichirô se taisait.

« Inutile de me répondre. Quant à moi, je suis heureuse d'être venue. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir du courage pour rencontrer une fille comme moi... Il m'arrive parfois d'avoir terriblement envie de mourir. Vous pouvez me frapper, me fouler aux pieds, ne vous gênez pas !

— Qu'est-ce qui vous prend de dire soudain des choses pareilles ?

— Ce n'est pas soudain ! Voilà quelle sorte de fille je suis ! Je ne connais personne qui puisse avoir raison de mon orgueil !

— Je crains qu'il ne soit pas dans ma nature de blesser dans son orgueil qui que ce soit.

— C'est en effet l'impression que vous donnez, mais cela ne peut pas continuer ainsi... Allez, foulez-moi aux pieds de toutes vos forces !

— Pourquoi dites-vous des choses pareilles ?

— Je ne sais pas... » D'une main, Keiko retint légèrement ses cheveux pour les protéger du vent qui s'engouffrait par la fenêtre du taxi. « Peut-être parce que je suis malheureuse... Tout à l'heure, lorsque vous êtes descendu de l'avion, vous aviez un air si mélancolique tandis que vous vous dirigiez, tête baissée, vers la salle d'attente. Aviez-vous quelque raison d'être triste ? Je suis venue vous chercher, je vous ai attendu, mais c'est comme si pour vous je n'existais pas ! »

En fait, c'est en pensant à Keiko que Taichirô se dirigeait vers la salle d'attente. Mais il ne pouvait l'avouer à la jeune fille.

« Cette pensée même me rend malheureuse. Parce que je suis égoïste... Que dois-je faire pour que vous preniez conscience de mon existence ?

— Je pense sans arrêt à vous. » La voix de Taichirô s'était durcie. « En ce moment même, par exemple...

— En ce moment même..., murmura Keiko. En ce moment même, c'est à moi que vous pensez. C'est étrange d'être ainsi à côté de vous. C'est si étrange que je crois que je vais me taire et vous écouter parler... »

Le taxi dépassa les nouvelles usines d'Ibaraki et de Takatsuki. Des collines de Yamazaki surgit devant eux, violemment éclairée, la distillerie de whisky Suntory.

« Vous n'avez pas été trop secoué dans l'avion ? demanda Keiko. Nous avons eu une violente averse dans la soirée à Kyôto. Je me faisais du souci pour vous.

— Nous n'étions pas trop secoués, mais j'ai cru à un moment donné que nous allions nous écraser. En regardant par le hublot, j'ai cru que l'avion allait heurter les montagnes noires qui lui barraient le passage. »

La main de Keiko chercha celle du jeune homme sur ses genoux.

« Mais ce que j'avais pris pour des montagnes n'était en réalité que des nuages noirs ! » dit Taichirô. Sa main était immobile sous celle de Keiko. Pendant quelque temps, la main de la jeune fille ne bougea pas non plus.

Le taxi entra dans Kyôto. Il prit à l'est, vers la Cinquième Avenue. Aucun souffle de vent ne venait agiter les branches des saules pleureurs, mais l'averse semblait avoir apporté un peu de fraîcheur. Loin de l'autre côté des rangées de saules, qui bordaient les larges rues plongées dans l'obscurité, se trouvaient les Collines de l'Est. La ligne des collines ne se détachait pas sur le ciel bas et couvert. Pourtant, déjà, Taichirô pouvait sentir l'atmosphère de Kyôto, aux abords de la Cinquième Avenue.

Le taxi se dirigea vers Horikawa* et les déposa dans la rue Oike, devant le bureau de la Japan Air Lines.

Taichirô avait réservé une chambre à l'hôtel Kyôto.

« Je vais déposer mes bagages à l'hôtel. Allons-y à pied, c'est à deux pas d'ici, dit-il.

— Non, non ! » Keiko secoua la tête, remonta dans le taxi qui les attendait et exhorta Taichirô à en faire autant.

« Conduisez-nous à Kiyamachi*. C'est au haut de la Troisième Avenue, dit-elle au chauffeur.

— En chemin, arrêtez-vous un instant à l'hôtel Kyôto », demanda Taichirô à l'homme. Mais Keiko lui coupa la parole : « Inutile de vous arrêter à l'hôtel. Conduisez-nous directement à Kiyamachi, je vous prie. »

Taichirô fut surpris de voir que le taxi s'engageait dans une étroite venelle et les déposait à l'entrée d'une petite maison de thé de Kiyamachi. On les introduisit dans une pièce de quatre nattes et demie, qui donnait sur la rivière Kamo.

« Quelle belle vue ! » Taichirô ne parvenait pas à détacher son regard de la rivière. « Keiko, comment se fait-il que vous connaissiez cet endroit ?

— Mon professeur a l'habitude d'y venir.

— Votre professeur ? Vous voulez parler de Mlle Ueno ? » Taichirô se tourna de son côté.

« Oui. De Mlle Ueno. » A ces mots, Keiko se leva et quitta la pièce. Est-elle allée commander le dîner ? se demanda Taichirô. Cinq minutes plus tard, la jeune fille était de retour. Elle s'assit et dit :

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, pourquoi ne pas rester ici ? Je viens juste de téléphoner à l'hôtel pour annuler votre réservation.

— Comment ? »

Frappé de stupeur, Taichirô considérait la jeune fille. Keiko baissa docilement les yeux.

« Je vous demande pardon. Je tenais à vous savoir dans un endroit que je connais. »

Taichirô ne sut que répondre.

« Je vous en prie, restez ici. Vous n'êtes à Kyôto que pour deux ou trois jours seulement, n'est-ce pas ?

— En effet. »

Keiko leva les yeux. Ses jolis sourcils, dont nul crayon n'avait retouché les lignes égales et soignées, donnaient à ses yeux sombres et intenses un air d'innocence. Ils paraissaient légèrement plus clairs que ses cils. Elle n'avait passé qu'une mince couche d'un rouge à lèvres pâle sur ses lèvres remarquablement dessinées et dont la forme était incroyablement parfaite. Elle ne semblait avoir mis ni fond de teint ni rouge aux joues.

« Assez ! Qu'avez-vous à me regarder ainsi ? dit Keiko, en battant des paupières.

— Vos cils sont tellement longs...

— Ce ne sont pas de faux cils ! Tirez dessus et vous verrez !

— Pour être franc, j'ai bien envie de les prendre entre mes doigts et de tirer !

— Eh bien ! Allez-y... » Keiko ferma les yeux et approcha son visage. « Peut-être est-ce parce qu'ils sont recourbés qu'ils paraissent si longs ? »

Keiko attendit, le visage immobile, mais Taichirô n'osa pas pincer ses cils entre ses doigts.

« Ouvrez les yeux. Regardez un peu plus vers le haut et ouvrez davantage les yeux. » Keiko fit ce que Taichirô lui demandait.

« Voulez-vous donc que je vous regarde droit dans les yeux, Taichirô... ? »

Une serveuse apporta du *saké*, de la bière et des amuse-gueule.

« Boirez-vous du *saké* ou de la bière ? s'enquit Keiko, en se détendant. Pour ma part, je ne bois pas. »

Les *shôji** face à la terrasse étaient tirés, aussi ne pouvaient-ils voir ce qui s'y passait, mais il semblait que quelques clients fussent ivres. Des *geishas* et des *maiko* s'étaient jointes à eux et tout ce petit monde parlait en élevant la voix lorsque, des bords de la rivière, le son de la petite guitare à long manche dont s'accompagnent les musiciens ambulants se fit entendre. Alors soudain tous se turent.

« Quels sont vos projets pour demain ? demanda Keiko.

— D'abord, je voudrais visiter une tombe dans la montagne, près

du monastère Nison.in. C'est une belle tombe, la sépulture de la famille Sanjônishi.

— Une tombe... ? Nous pourrions la visiter ensemble. Demain, j'aimerais que vous m'emmeniez faire une promenade en canot automobile sur le lac Biwa*. Mais nous pouvons y aller aussi bien un autre jour ! dit Keiko, tout en regardant dans la direction du ventilateur.

— En canot automobile ? » Taichirô semblait hésitant. « Je ne suis jamais monté en canot automobile, je ne saurais pas le conduire.

— Moi, je le peux.

— Savez-vous nager, Keiko... ?

— Au cas où le canot se renverserait ? dit Keiko, en regardant Taichirô. Vous m'aideriez. Vous m'aideriez, n'est-ce pas ? Je me cramponnerais à vous.

— Surtout pas ! Si vous vous cramponniez à moi, je ne pourrais plus vous secourir.

— Mais alors, que devrais-je faire ?

— Je vous tiendrais dans mes bras, par-derrière... » dit Taichirô, en détournant les yeux comme si quelque chose l'avait ébloui. Il s'imaginait dans l'eau, serrant dans ses bras cette superbe jeune fille. S'il ne la serrait pas assez fort, leurs deux vies seraient en danger.

« Peu importe que le canot se renverse ! dit Keiko.

— J'ignore si je pourrais vous sauver.

— Qu'arriverait-il alors, si vous ne le pouviez pas ?

— Arrêtons là cette conversation, voulez-vous ? Cette promenade en canot m'inquiète, autant y renoncer.

— Certainement pas ! Nous ne chavirerons pas, rassurez-vous ! Je me fais une telle joie à l'idée de cette promenade ! » Keiko remplit de bière le verre de Taichirô.

« Vous ne voulez pas mettre un léger kimono de coton ?

— Non, je suis très bien ainsi. »

Dans un coin de la pièce, un kimono d'homme et un kimono de femme étaient posés l'un sur l'autre. Taichirô évita de les regarder. Que signifiait la présence de ce vêtement féminin dans cette chambre réservée par Keiko ?

La pièce ne s'ouvrait pas sur une chambre annexe. Taichirô ne pouvait se résoudre à se déshabiller devant Keiko et à enfiler un léger kimono.

La serveuse apporta le repas, sans dire un mot et sans jeter un regard à Keiko. La jeune fille se taisait également.

Ils commencèrent à distinguer le son d'un *shamisen** provenant d'une terrasse en aval de la rivière. Ils percevaient, sur les terrasses de la maison de thé où ils se trouvaient, les conversations échangées dans le dialecte d'Ôsaka et le tapage des clients pris de boisson. L'accompagnement à la guitare et les chansons sentimentales des musiciens ambulants se perdirent dans le lointain.

De la chambre où ils se tenaient, ils ne pouvaient voir la rivière Kamo.

« Sait-il que vous êtes à Kyôto ? demanda Keiko.

— Vous voulez parler de mon père ? Il est au courant, en effet, répondit Taichirô. Mais il ne se doute sûrement pas que vous êtes venue m'attendre à Itami et que je suis maintenant en votre compagnie.

— Quel plaisir cela me fait de savoir que vous êtes venu me rejoindre ainsi, sans rien dire à vos parents...

— Pourtant, je ne cherche pas à cacher quoi que ce soit à mon père..., balbutia Taichirô. Serait-ce là l'impression que je donne ?

— Ma foi, oui.

— Et vous, Keiko ? Votre Mlle Ueno... ?

— Je ne lui en ai pas soufflé mot. Mais je me demande si votre père et Mlle Ueno n'ont pas quelque pressentiment et ne se doutent pas un peu que nous sommes ici tous deux. Cela ne serait pas pour me déplaire, du reste...

— Je ne le pense pas. Mlle Ueno ne sait rien à notre sujet. Keiko, lui avez-vous dit quelque chose ?

— Je lui ai raconté que vous m'aviez fait visiter la ville, lorsque je me suis rendue chez vous à Kamakura. Et quand je lui ai dit que je vous aimais, elle est devenue toute pâle. » Taichirô se taisait.

« Croyez-vous qu'elle puisse demeurer indifférente quand il s'agit du fils de celui qu'elle a aimé et qui l'a rendue si malheureuse ? Elle ne m'a pas caché combien la naissance de votre sœur, quelque temps après que votre père l'eut quittée, l'avait bouleversée. » Les yeux sombres de Keiko étincelaient et une légère rougeur colorait ses joues.

Taichirô ne savait que dire.

« À présent, Mlle Ueno travaille à une œuvre qui a pour titre *La Montée au ciel d'un enfant.* C'est une peinture dans le genre des

portraits de Kôbo daishi enfant et qui représente un bébé assis sur le calice d'une fleur de lotus. Mlle Ueno m'a confié qu'il s'agissait en fait de son enfant née prématurément et morte avant même de pouvoir s'asseoir. » Keiko s'interrompit un instant. « Si cette enfant avait vécu, elle serait votre demi-sœur et serait plus âgée que votre sœur cadette.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela, à moi ?

— Je veux venger Mlle Ueno, voilà pourquoi !

— La venger de mon père ?

— Et me venger de votre père... et de vous ! »

Taichirô maniait ses baguettes avec raideur et massacrait la truite grillée dans le sel posée devant lui. Keiko tira à elle l'assiette de Taichirô et, avec dextérité, enleva les arêtes du poisson.

« Votre père vous a-t-il dit quelque chose à mon sujet ?

— Non, rien de spécial... Je ne parle jamais de vous avec lui.

— Et pourquoi cela ? »

À cette question de Keiko, le visage de Taichirô s'assombrit. Il lui sembla qu'une main gluante lui touchait la poitrine.

« Je ne parle jamais de femmes avec mon père, parvint-il à articuler.

— De femmes... ? Vous avez bien dit... de femmes ? » Un joli sourire flotta sur les lèvres de Keiko.

« Comment comptez-vous vous venger de moi, Keiko... ? demanda Taichirô, d'une voix sèche.

— Comment je conçois ma vengeance ? Mais, si je vous le disais, il n'y aurait plus de vengeance... Peut-être le ferai-je en tombant amoureuse de vous... » Ses yeux prirent une expression lointaine, comme si elle regardait la route qui longe la berge opposée de la rivière. « Cela ne vous semble pas amusant ?

— Pas le moins du monde. Ainsi, votre vengeance consisterait à tomber amoureuse de moi... ? »

Keiko acquiesça docilement à la présomption de Taichirô.

« C'est de la jalousie féminine ! murmura-t-elle.

— De la jalousie... ? De la jalousie pour quelle raison... ?

— Parce que, aujourd'hui encore, Mlle Ueno continue à aimer votre père... parce qu'elle ne lui garde aucune rancune de l'avoir maltraitée comme il l'a fait...

— Keiko, aimez-vous donc à ce point Mlle Ueno ?

— Oui. Au point de vouloir mourir pour elle...

— Il n'est pas en mon pouvoir de réparer le mal qu'a fait mon père autrefois. Ma présence auprès de vous ce soir a-t-elle un lien quelconque avec le passé commun de mon père et de Mlle Ueno ? Je crains que ce ne soit effectivement le cas.

— C'est évident. Si je ne vivais pas avec Mlle Ueno, j'ignorerais jusqu'à votre existence même en ce monde. Nous ne nous serions sans doute jamais rencontrés...

— Je n'aime pas votre façon de penser. Une jeune fille de votre âge est la proie des spectres du passé lorsqu'elle pense ainsi. Est-ce la raison pour laquelle votre cou est si mince et, partant, si beau... ?

— Un cou trop mince signifie qu'on n'a jamais aimé un homme... Du moins, c'est ce que dit Mlle Ueno. Néanmoins, je détesterais avoir un cou épais ! »

Taichirô résista à la tentation de saisir entre ses mains le cou ravissant de la jeune fille.

« On dirait le murmure d'un démon. Vous êtes victime d'un sortilège, Keiko.

— Non. Victime de mon amour !

— Mlle Ueno ignore tout de moi, n'est-ce pas ?

— Je lui ai dit toutefois, à mon retour de Kamakura, qu'à mon avis vous deviez être tout le portrait de votre père lorsqu'il était jeune.

— C'est parfaitement faux !... » Taichirô s'emporta. « Je ne ressemble pas du tout à mon père !

— Mais voilà qu'il se fâche ! Vous ne tenez pas à lui ressembler, n'est-ce pas ?

— Depuis que nous nous sommes retrouvés à l'aéroport, vous n'avez cessé de me mentir, Keiko. Vous me mentez afin de me dissimuler le fond de votre pensée.

— Je ne vous ai pas menti.

— Dans ce cas, c'est peut-être votre façon habituelle de vous exprimer ?

— Ce que vous dites là est odieux !

— N'est-ce pas vous-même qui m'avez autorisé à vous fouler aux pieds ?

— Croyez-vous que c'est le seul moyen de me faire dire la vérité ? Je ne vous ai pas menti. C'est tout simplement vous qui refusez de me comprendre et qui dissimulez le fond de votre pensée ! Et qui me rendez malheureuse !

— Êtes-vous vraiment malheureuse ?

— Oui. Je le suis. Ou plutôt non, je ne sais plus.

— Et je ne sais pas davantage ce que je fais ici, avec vous !

— N'êtes-vous pas ici parce que vous m'aimez ?

— Bien sûr. Pourtant...

— Pourtant... ? »

Taichirô ne répondit pas.

« Pourtant quoi ? Que voulez-vous dire ? » Keiko saisit la main de Taichirô entre ses deux paumes et la secoua.

« Vous n'avez touché à rien, Keiko », dit Taichirô.

En effet, la jeune fille n'avait mangé que deux ou trois tranches de dorade crue.

« À son repas de noces, la jeune mariée non plus ne mange pas !

— Voilà bien le genre de chose que vous dites !

— N'est-ce pas vous qui, le premier, avez commencé à parler de nourriture ? »

LES GRANDES CHALEURS

Otoko avait tendance à maigrir lors des grandes chaleurs de l'été. À Tôkyô, lorsqu'elle était encore une petite fille, elle ne s'inquiétait guère de cette perte de poids et s'en apercevait pour ainsi dire à peine. Elle n'en eut clairement conscience que vers vingt-deux ou vingt-trois ans, une fois qu'elle se fut installée à Kyôto. Sa mère le lui fit également remarquer.

« Toi aussi, tu maigris en été, n'est-ce pas ? Tu tiens cela de moi, lui disait-elle. Nous avons les mêmes points faibles. Je pensais que tu avais un tempérament très énergique, mais, sur le plan physique, tu es bien ma fille. Il n'y a pas à discuter là-dessus.

— Je n'ai pas le moins du monde un tempérament énergique !

— Tu as un tempérament violent.

— Mais pas du tout ! »

Sans aucun doute, la mère d'Otoko pensait à la liaison de sa fille avec Ôki en parlant ainsi de « tempérament énergique » ou « violent ». Mais ne fallait-il pas plutôt voir là l'ardeur d'une jeune fille à qui sa passion avait fait perdre la tête ?

Elles s'étaient installées à Kyôto afin qu'Otoko y oubliât son chagrin et sa mère, par prudence, avait tenu à ce que ni l'une ni l'autre ne mentionnassent jamais le nom d'Ôki. Mais dans cette ville étrangère où elles ne connaissaient personne et où personne, sinon elles-mêmes, ne pouvait consoler leurs deux cœurs blessés, elles ne purent manquer de remarquer qu'Ôki était continuellement présent dans leurs pensées. Pour sa mère, Otoko était comme un miroir où se réfléchissait l'image d'Ôki et Otoko voyait sa mère comme un second miroir réfléchissant la même image. Et, à leur tour, les deux miroirs leur renvoyaient leurs images réciproques.

Un jour qu'elle écrivait une lettre, Otoko ouvrit le dictionnaire et son regard tomba sur le caractère chinois signifiant « penser ». Tandis qu'elle lisait des yeux les autres sens de ce caractère, qui peut vouloir dire également « penser beaucoup à quelqu'un », « ne pouvoir oublier » ou encore « être triste », son cœur se serra. Il ne lui était même plus possible de consulter un dictionnaire ; là encore, elle retrouvait Ôki. D'innombrables mots la faisaient penser à lui. Pour Otoko, rattacher tout ce qu'elle voyait et tout ce qu'elle entendait à Ôki n'était rien de moins que vivre. Si elle avait encore quelque conscience de son corps, c'était bien parce que Ôki l'avait étreint et l'avait aimé.

Otoko comprenait parfaitement que sa mère souhaitât la voir oublier Ôki. C'était l'unique désir de cette femme seule, sans autre enfant. Mais Otoko, elle, ne souhaitait pas oublier. Ce n'était même pas qu'elle ne pouvait pas oublier, mais bien plutôt qu'elle ne le voulait pas. Elle semblait se raccrocher au souvenir qu'elle gardait d'Ôki, comme si vivre sans cela lui eût été impossible. Si elle avait pu, à dix-sept ans, quitter la clinique psychiatrique et sa chambre dont la fenêtre avait des barreaux de fer, ce n'était nullement parce que sa passion pour Ôki s'était calmée, mais parce qu'il semblait qu'elle se fût à jamais implantée en elle.

Un jour qu'Ôki lui faisait l'amour, Otoko avait gémi de douleur et l'avait supplié d'arrêter. Ôki avait desserré son étreinte, et elle avait ouvert les yeux. Ses prunelles sombres étaient brillantes et comme embuées de larmes.

« Je ne vois pas votre visage, petit garçon. Il est aussi flou que s'il était dans l'eau. » Même dans un moment pareil, la toute jeune fille qu'elle était, avait appelé Ôki « petit garçon ».

« Si jamais vous mouriez, je ne pourrais plus vivre, vous savez. C'est vrai, je ne le pourrais plus. » Des larmes brillaient aux coins de ses yeux. Ce n'était pas des larmes de tristesse qui mouillaient ainsi ses yeux, mais des larmes de soulagement.

« Mais alors, si tu meurs, il n'y aura plus personne pour se souvenir de moi, avait dit Ôki.

— Si l'homme que j'aime meurt, je ne supporterais pas de continuer à vivre en me souvenant de lui. Je ne le pourrais pas. Je préfère mourir. Vous ne m'en empêcheriez pas, n'est-ce pas ? » Otoko appuya son visage contre la gorge d'Ôki et secoua la tête.

Ôki garda le silence quelque temps, pensant qu'il ne s'agissait là

que des mièvreries d'une jeune fille amoureuse, puis il dit : « Si quelqu'un braquait son revolver sur moi ou me menaçait de son couteau, je suppose que tu n'hésiterais pas à t'interposer entre cet homme et moi pour me protéger ?

— Certainement. Je serais heureuse de donner ma vie pour vous...

— Ce n'était pas à cela que je pensais. Si je me trouvais soudain en danger, est-ce que tu me défendrais tout de suite, sans même réfléchir ? Est-ce que tu te porterais à mon secours sans la moindre hésitation ? »

Otoko acquiesça. « Bien sûr...

— Aucun homme ne ferait cela pour moi. Seule une petite fille comme toi me protégerait, au péril de sa vie !

— Je ne suis pas une petite fille ! Je ne suis pas une petite fille ! répéta Otoko à deux reprises.

— Qu'est-ce donc qui n'est plus petit en toi... ? » dit Ôki en cherchant les seins d'Otoko.

Ôki songeait à l'enfant qu'attendait alors Otoko. Si lui-même venait soudain à mourir, qu'adviendrait-il de cet enfant et de sa mère ? Mais cela, Otoko ne l'apprit que plus tard, en lisant *Une jeune fille de seize ans.*

Lorsque sa mère lui avait fait remarquer qu'elle maigrissait durant les grandes chaleurs de l'été, n'avait-elle pas voulu insinuer qu'ainsi ce n'était plus le souvenir d'Ôki qui faisait maigrir sa fille ?

Otoko, en dépit de sa constitution délicate, de ses épaules tombantes et de sa fine ossature, n'avait jamais été gravement malade. Naturellement, après son accouchement prématuré, sa séparation d'avec Ôki, son suicide manqué, son internement dans une clinique psychiatrique, elle avait maigri, s'était affaiblie et ses yeux brillaient d'un éclat anormal. Néanmoins, son corps avait repris des forces bien avant que son cœur, lui, ne fût guéri. En raison de la vigueur même de son jeune corps, Otoko en venait presque à juger déplacée l'indicible douleur que son cœur continuait à éprouver. Nul ne se serait aperçu de sa tristesse s'il n'y avait eu, lorsqu'elle songeait à Ôki, une telle mélancolie dans ses yeux. Mais cette ombre de mélancolie qui se lisait dans son regard et qui n'était autre que son désir d'être aimée, la faisait paraître plus belle encore aux yeux d'autrui.

Petite fille déjà, Otoko savait que sa mère perdait du poids en été. Gentiment, elle essuyait son dos et sa poitrine trempés de sueur, et

n'ignorait pas, bien qu'elle n'en parlât point, que la maigreur de sa mère venait de ce qu'elle ne supportait pas la chaleur. Mais Otoko, sans doute en raison de sa jeunesse, ne s'était pas aperçue qu'elle présentait la même disposition que sa mère, jusqu'à ce que celle-ci le lui fit remarquer. Otoko, avant même ses vingt ans, devait déjà avoir tendance à perdre du poids lorsque l'été était trop chaud.

À partir de vingt-cinq ans, elle n'avait plus porté que le kimono, aussi sa minceur était-elle moins apparente que si elle s'était mise en jupe ou en pantalon. Cependant, la maigreur de son corps à certains endroits était tout de même sensible. Cette perte de poids rappelait à Otoko sa mère, morte quelque temps après, et de qui elle avait hérité cette particularité.

Avec les années, semblait-il, Otoko maigrissait davantage et supportait de plus en plus mal les chaleurs de l'été.

« Quel remède pourrais-je prendre pour moins souffrir de la chaleur ? Je vois bien toutes sortes de réclames dans les journaux, mais y a-t-il un médicament en particulier que tu aies essayé ? demanda-t-elle un jour à sa mère.

— Tous ces remèdes sont plus ou moins efficaces », répondit évasivement celle-ci. Elle se tut un instant, puis reprit sur un ton différent : « Otoko, le meilleur remède pour une femme, c'est le mariage. » Otoko ne répondit pas.

« L'homme est le remède qui donne vie aux femmes. Toutes les femmes devraient prendre ce remède-là !

— Même si c'est un poison... ?

— Même dans ce cas. Il t'est arrivé, Otoko, de prendre du poison sans le savoir et, aujourd'hui encore, tu n'en es pas consciente. Cependant, il existe un antidote. Parfois, un second poison est nécessaire pour venir à bout du premier. Même si le remède est amer, ferme les yeux et avale-le d'un coup. Il se peut aussi qu'il te donne la nausée ou encore qu'il refuse de descendre dans ta gorge... »

La mère d'Otoko mourut sans que sa fille prît le remède qu'elle lui avait prescrit. Ce fut sans aucun doute son plus grand regret. Otoko, comme l'avait dit sa mère, n'avait jamais considéré Ôki comme un poison. Même dans sa chambre de malade avec des barreaux à la fenêtre, elle n'avait pas une seule fois éprouvé du ressentiment ou de la haine à son égard. Son amour lui avait simplement fait perdre la raison. Le poison qu'elle avait avalé dans l'espoir de se

tuer avait, en un rien de temps, été soigneusement retiré de son corps, sans qu'il en restât la moindre trace. De son corps aussi s'étaient retirés Ôki et l'enfant qu'elle avait eu de lui et les cicatrices qu'ils avaient laissées en elle ne pouvaient manquer, à leur tour, de disparaître un jour ou l'autre. Mais l'amour d'Otoko pour Ôki non seulement ne s'était pas retiré, mais n'avait rien perdu de son intensité.

Le temps avait passé. Cependant, ne s'écoulait-il pas différemment pour chacun, en empruntant des voies diverses ? Pareil à un fleuve, le temps pour l'homme parfois s'écoulait rapidement, parfois selon un rythme plus lent. Il lui arrivait aussi de ne plus s'écouler du tout et de rester là à stagner. Si le temps cosmique s'écoule à la même vitesse pour tous les hommes, le temps humain, lui, varie selon chacun. Le temps s'écoule pareillement pour tous les êtres humains, mais chaque homme se meut en lui selon un rythme qui lui est propre.

Otoko n'avait plus dix-sept ans, mais quarante ans. Pourtant, puisque Ôki était toujours présent dans son cœur, elle se demandait parfois si le temps, pour elle, n'avait pas cessé de s'écouler et ne stagnait pas. Ou peut-être le souvenir d'Ôki s'était-il écoulé au même rythme qu'elle, pareil à une fleur qu'emporterait le courant d'une rivière. Otoko, néanmoins, ignorait comment le temps s'était écoulé pour Ôki. Bien qu'il ne l'eût certainement pas oubliée, sa vie ne s'était pas déroulée suivant le même rythme que la sienne. Le temps ne s'écoulait jamais de la même façon, même pour deux amants : c'est là un sort auquel nul ne saurait échapper.

Aujourd'hui comme chaque matin à son réveil, Otoko, du bout des doigts, massa légèrement son front et effleura de la main sa nuque et ses aisselles. Sa peau était moite. Il lui sembla que l'humidité qui suintait de sa peau s'était transmise au kimono qu'elle mettait pour dormir et qu'elle changeait chaque jour.

Keiko aimait l'odeur de transpiration qui se dégageait d'Otoko et cette moiteur qui rendait sa peau plus soyeuse encore, et il lui prenait parfois l'envie d'arracher tous les vêtements que portait son amie. Otoko, pour sa part, ne supportait pas de sentir la transpiration.

La nuit dernière, cependant, Keiko était rentrée à minuit et demi passé et s'était assise gauchement, en évitant le regard d'Otoko.

Otoko était étendue sur le lit et, au moyen d'un éventail, abritait

ses yeux de la lumière qui tombait du plafond. Elle regardait les quatre ou cinq esquisses accrochées au mur et représentant des visages d'enfants. Elle paraissait absorbée dans sa contemplation et ne jeta qu'un rapide regard à Keiko en lui disant : « Te voilà ? Tu rentres bien tard. »

À la clinique, Otoko n'avait pas été autorisée à voir le bébé prématuré qu'elle avait mis au monde. On lui avait seulement dit que ses cheveux étaient d'un noir de jais. Lorsqu'elle avait voulu en savoir davantage et avait questionné sa mère, celle-ci lui avait répondu :

« C'était un joli bébé. Elle te ressemblait. »

Otoko avait compris que sa mère disait cela pour la consoler. Elle n'avait jamais vu de nouveau-nés. Ces dernières années, elle avait eu sous les yeux quelques photographies d'enfants venant juste de naître et qu'elle avait trouvés affreux. Il y avait également la photographie d'un bébé encore attaché à sa mère par le cordon ombilical et cela avait semblé à Otoko particulièrement répugnant.

Aussi Otoko n'avait-elle aucune idée du visage et de la silhouette que pouvait avoir son bébé. Elle s'en faisait simplement une certaine image dans son cœur. Elle savait fort bien que ce ne serait pas le visage de sa petite fille morte qu'elle peindrait dans *La Montée au ciel d'un enfant* et elle ne tenait nullement, du reste, à faire une œuvre réaliste. Elle désirait seulement exprimer dans cette peinture son affliction et sa douleur d'avoir perdu cet enfant. Ce désir l'avait poursuivie pendant tant d'années qu'il était devenu une sorte de symbole dont se nourrissait sa nostalgie et vers lequel se tournaient ses pensées lorsqu'elle se sentait triste. Cette œuvre devrait également symboliser son existence jusqu'à ce jour, ainsi que toute la tristesse de son amour pour Ôki.

Pourtant, en dépit de tous ses efforts, Otoko n'était pas arrivée à peindre un visage d'enfant qui répondît à toutes ces exigences. Le Christ enfant dans les bras de la Vierge Marie ou les chérubins qu'elle avait vus avaient à son sens des visages aux traits trop accentués, des expressions d'adultes faussement empreintes de sainteté. Otoko ne souhaitait pas peindre un visage aux traits aussi nets ni aussi marqués mais, au contraire, un visage indiciblement féerique, dont l'âme auréolée n'appartiendrait ni à ce monde-ci ni à l'autre monde et dégagerait une impression de douceur et d'apaisement, non exempte cependant d'une infinie tristesse. Otoko, toutefois, ne désirait pas faire une œuvre abstraite.

Si le traitement du visage devait répondre à de tels critères, de quelle manière Otoko rendrait-elle le corps fripé d'un bébé prématuré ? Comment peindre le fond et les détails secondaires ? De nouveau, Otoko feuilleta des albums avec des reproductions de tableaux d'Odilon Redon et de Chagall. Mais les suaves chimères dont se repaissait Chagall étaient trop étrangères à son âme asiatique pour qu'elle pût s'en inspirer d'une façon ou d'une autre.

Une fois de plus, ce furent les anciennes peintures, si typiquement japonaises, représentant Kôbô daishi enfant qui lui revinrent à l'esprit. Ces portraits tiraient leur origine d'une légende qui s'attachait à la vie du saint homme et selon laquelle Kôbô daishi enfant se serait vu en rêve assis sur une fleur de lotus à huit pétales en train de s'entretenir avec le Bouddha. Dans ces peintures de style conventionnel, Kôbô daishi se tenait assis sur le calice d'une fleur de lotus, le buste bien droit. Sur les peintures les plus anciennes, il avait une expression éthérée et austère, mais ses traits s'adoucissaient et devenaient plus séduisants dans les œuvres moins anciennes, au point qu'il était parfois possible de confondre le visage du Saint Homme enfant avec celui d'une gracieuse jeune fille.

Otoko se demanda si ce n'était pas parce qu'elle pensait déjà au fond d'elle-même à *La Montée au ciel d'un enfant* qu'elle avait songé à représenter Keiko sous les traits classiques d'une Vierge lorsque, la nuit précédant la fête de la pleine lune, la jeune fille lui avait demandé de faire son portrait. Mais, quelque temps après, un doute naquit en elle. Ne fallait-il pas voir dans l'attirance qu'elle éprouvait pour les portraits de Kôbô daishi enfant l'expression d'un certain narcissisme ? Ne désirait-elle pas également que l'on fît son portrait ? Dans les traits du Saint Homme enfant comme dans ceux d'une Vierge, n'était-ce pas une image sanctifiée d'elle-même qu'elle recherchait ? Ce doute la transperçait, comme une épée qu'elle aurait de sa propre main, mais contre son gré, enfoncée dans sa poitrine. Elle n'essaya pas d'enfoncer l'épée plus profondément dans sa chair et finit par la retirer. Mais l'épée lui laissa une cicatrice qui la faisait souffrir de temps en temps.

Bien entendu, Otoko ne comptait pas copier servilement les peintures de Kôbô daishi enfant pour faire le portrait de sa petite fille morte ou celui de Keiko. Pourtant, elle ne parvenait pas à les chasser de son esprit. Les noms mêmes qu'elle avait choisi de donner à ses œuvres, *La Montée au ciel d'un enfant* et *Portrait d'une Vierge*,

étaient en ce sens révélateurs ; dans ces œuvres, Otoko souhaitait purifier, voire sanctifier l'amour qu'elle portait à sa petite fille morte et à Keiko. Elle se sentait un peu gênée de nommer son portrait de Keiko *Portrait d'une Vierge* et elle avait même taquiné la jeune fille en prétendant appeler cette œuvre *Abstraction pour une jeune femme peintre,* bien qu'elle ne songeât nullement à peindre une œuvre abstraite. Elle désirait faire un portrait d'inspiration religieuse et débordant d'amour.

La première fois qu'elle était venue chez elle, Keiko avait pris le portrait qu'Otoko avait fait de sa mère pour un superbe autoportrait de son amie. Par la suite, chaque fois que son regard se posait sur le tableau accroché au mur, Otoko se rappelait la méprise de la jeune fille et surtout ses paroles. C'était l'attachement qu'Otoko avait pour sa mère qui l'avait amenée à la représenter en pleine jeunesse et dans toute sa beauté, mais ce choix ne trahissait-il pas également un certain narcissisme ? Peut-être Otoko, croyant peindre sa mère, et en dépit de leur grande ressemblance, faisait-elle en réalité son autoportrait ?

Une nature morte ou un paysage, cela va sans dire, sont autant d'occasions pour un peintre d'exprimer ses sentiments et son être intime. La douceur et la tristesse indulgente qui se dégageaient du portrait qu'Otoko avait fait de sa mère n'auraient pas manqué de se dégager aussi d'un éventuel autoportrait d'Otoko. Mais c'était surtout des représentations de Kôbô daishi enfant qu'émanait cette impression d'indulgence. La peinture japonaise classique compte un nombre impressionnant d'admirables œuvres bouddhiques ainsi que de superbes portraits de femmes. Si Otoko ne parvenait pas à chasser de son esprit les peintures du Saint Homme enfant, c'était en raison de leur grâce, mais aussi de leur suavité à laquelle venait s'ajouter un certain sentiment de piété. Otoko, qui pourtant n'était pas une sectatrice de Kôbô daishi, ne pouvait s'empêcher de les admirer. Leur suavité même ne faisait qu'accroître encore sa peine.

Otoko aimait toujours Ôki, son bébé mort et sa mère, mais cet amour n'avait-il pas changé depuis le temps où il était pour elle une réalité ? Se pouvait-il que l'amour qu'elle portait à ces trois êtres se fût changé en amour de soi ? Otoko, naturellement, n'était pas consciente de cette transformation. Le doute s'était insinué en elle sans qu'elle jugeât bon pour autant de s'en assurer. La mort l'avait séparée de son enfant et de sa mère, la vie l'avait à jamais séparée

d'Ôki ; pourtant, aujourd'hui encore, ces trois êtres vivaient en elle. Mais, en réalité, c'était elle qui vivait et, de ce fait, leur donnait la vie. L'image qu'elle gardait d'Ôki n'était pas une vision stagnante, mais vivait au même rythme qu'elle. A présent l'amour qu'Otoko éprouvait pour elle-même donnait à ses souvenirs une coloration différente et les modifiait. Il ne lui était encore jamais venu à l'esprit que les souvenirs étaient semblables à des fantômes et à des spectres affamés. Sans doute était-il normal qu'une femme séparée à dix-sept ans de son amant et qui avait vécu jusqu'à présent sans aimer un autre homme et sans se marier se complût dans les tristes souvenirs de son amour perdu et que cette complaisance même finît par se doubler d'un certain narcissisme.

N'était-ce pas aussi par narcissisme qu'Otoko s'était éprise de son élève Keiko, bien qu'elles fussent l'une et l'autre du même sexe ? Si tel n'était pas le cas, Otoko n'aurait jamais eu l'idée de représenter la jeune fille sous les traits d'une Vierge ou encore assise, à l'instar de Kôbô daishi, sur le calice d'une fleur de lotus, alors que celle-ci la suppliait de la peindre nue. Otoko ne cherchait-elle pas ainsi à créer une image purifiée d'elle-même ? La jeune fille de seize ans qui avait aimé Ôki demeurerait toujours en elle et ne grandirait, semblait-il, jamais. Cela, pourtant, Otoko l'ignorait et ne paraissait pas vouloir en prendre conscience.

D'ordinaire, après les nuits humides de Kyôto, Otoko, qui était extrêmement sensible à la propreté et ne supportait pas l'odeur de transpiration qui semblait adhérer à ses vêtements, se levait aussitôt de son lit. Pourtant, ce matin-là, elle resta un instant la tête posée sur l'oreiller et les yeux tournés vers les ébauches de visages d'enfants accrochées au mur et qu'elle avait longuement contemplées la veille. Bien que sa petite fille n'eût vécu sur cette terre qu'un temps très bref, elle voulait la peindre en quelque sorte sous les traits spirituels d'un enfant qui ne serait pas né et n'aurait pas vécu dans le monde des hommes ; aussi ces esquisses lui avaient-elles donné beaucoup de peine.

Tournant le dos à Otoko, Keiko dormait encore profondément. Une légère couverture de lin l'enveloppait, qui avait glissé sous sa poitrine. Elle était allongée sur le côté, les deux jambes soigneusement repliées l'une sur l'autre et recouvertes jusqu'aux chevilles par la couverture. Comme Keiko portait très souvent le kimono, ses orteils longs et fins n'avaient pas été comprimés dans des chaussures

à hauts talons. Ils étaient si fins, si allongés et si différents des siens qu'Otoko préférait éviter de les regarder. Mais lorsque, toujours sans les regarder, elle les saisissait dans ses mains, il lui semblait qu'ils n'appartenaient pas à une femme de sa génération et elle éprouvait, à les toucher, une impression aussi agréable qu'étrange, comme si les orteils de la jeune fille n'eussent pas été ceux d'un être humain.

Des effluves de parfum se dégageaient de Keiko. C'était un parfum beaucoup trop capiteux pour une aussi jeune fille. Otoko n'ignorait pas que Keiko ne l'employait qu'à de rares occasions, aussi s'étonna-t-elle qu'elle se fût ainsi parfumée la veille.

Lorsque Keiko était rentrée à minuit passé, Otoko n'avait pas pensé à lui demander d'où elle venait. Elle était bien trop absorbée alors dans la contemplation des esquisses de visages d'enfants accrochées au mur.

Keiko, sans même prendre un bain, s'était rapidement couchée et profondément endormie. Mais peut-être Otoko la croyait-elle endormie parce qu'elle-même avait sombré la première dans le sommeil.

Dès qu'elle se fut réveillée, Otoko s'approcha du lit de Keiko, jeta dans la pénombre un rapide regard sur le visage endormi de la jeune fille et alla ouvrir les volets de bois. Keiko se réveillait toujours de bonne humeur et les matins où Otoko était levée avant elle, elle sautait de son lit pour l'aider dès qu'elle l'entendait faire glisser les volets. Mais, ce matin-là, Keiko s'assit dans son lit et regarda faire son amie. Lorsqu'Otoko eut ouvert les volets, tiré les *shôji** et eut regagné la chambre, Keiko dit :

« Excusez-moi. Je n'ai pas pu fermer l'œil avant trois heures du matin... » Elle se leva et commença à ranger la literie d'Otoko.

« Est-ce la chaleur qui t'a empêchée de dormir ?

— Peut-être bien...

— Ne range pas mon vêtement de nuit. Je voudrais le laver. »

Le kimono sur le bras, Otoko gagna la salle de bains pour se baigner. Keiko se dirigea à son tour vers le lavabo et se brossa les dents à la hâte.

« Keiko, tu ne te baignes donc pas ?

— Si.

— Hier soir, il semble que tu te sois couchée sans même ôter le parfum que tu t'étais mis.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre ! » Otoko remarqua l'air absent de la jeune fille. « Keiko, où étais-tu hier soir ? »

Keiko ne répondit pas.

« Prends un bain. Tu ne te sens pas bien ?

— Mais si. Je me baignerai plus tard...

— Plus tard ? » Otoko regarda la jeune fille.

Lorsqu'Otoko sortit de la salle de bains, Keiko avait ouvert l'un des tiroirs de la commode et choisissait un kimono.

« Tu sors ? demanda Otoko, d'un ton tranchant.

— Oui.

— Tu as rendez-vous avec quelqu'un ?

— Oui.

— Avec qui ?

— Avec Taichirô. »

Sur le moment, Otoko ne comprit pas.

« Le Taichirô de M. Ôki », précisa Keiko, sans la moindre hésitation, mais en omettant délibérément d'ajouter le mot « fils ».

Otoko ne sut que répondre.

« Il est arrivé hier et je suis allée l'attendre à l'aéroport d'Itami. Je lui ai promis de lui faire visiter la ville aujourd'hui, à moins que ce ne soit lui qui me la fasse visiter... Je ne vous cache rien, Otoko ! Nous commencerons par nous rendre au monastère Nison.in. Il y a une tombe dans la montagne que Taichirô désire voir.

— Une tombe... ? Dans la montagne... ? répéta Otoko, sans même entendre ce qu'elle disait.

— Oui. D'après lui, c'est la tombe d'un noble de cour qui vécut au quinzième siècle.

— Vraiment ? »

Keiko retira son kimono et tourna son dos nu vers Otoko.

« Tout compte fait, je vais mettre un vêtement de dessous à manches longues. Il semble qu'il fera chaud aujourd'hui encore, mais ce ne serait pas convenable de ne pas en porter... »

Sans un mot, Otoko regardait la jeune fille s'habiller.

« Et maintenant, le tout est de nouer solidement l'*obi*... »

Les mains derrière le dos, Keiko serra de toutes ses forces.

Otoko l'observait tandis qu'elle se maquillait légèrement. La glace renvoya à la jeune fille l'image de son amie.

« Otoko, ne faites pas cette tête... »

Otoko revint à elle et tenta d'adoucir l'expression sévère de son visage, mais ses traits restèrent figés.

Keiko tourna les yeux vers l'un des volets de la coiffeuse et, du bout des doigts, arrangea une mèche de cheveux au-dessus de son oreille délicatement dessinée. Ce fut comme si, par ce geste, elle mettait la dernière main à son maquillage. Puis elle fit mine de se lever, mais se ravisa et saisit un flacon de parfum.

« Mais le parfum que tu as mis hier soir ne s'est pas encore dissipé ? dit Otoko, en fronçant les sourcils.

— Aucune importance.

— Keiko, je te trouve bien nerveuse. » Otoko marqua une pause. « Pourquoi cette rencontre ?

— Il m'a écrit pour m'annoncer l'heure de l'arrivée de son avion à Kyôto. »

Otoko ne répondit pas.

Keiko se leva, replia à la hâte les deux kimonos qu'elle avait sortis avant de jeter son dévolu sur un troisième et les rangea dans la commode.

« Plie-les un peu plus soigneusement, veux-tu ? dit Otoko.

— Très bien.

— Il te faut recommencer.

— C'est bon. » Keiko, cependant, ne se retourna même pas vers la commode.

« Viens ici, Keiko ! » dit Otoko, d'une voix sévère.

Keiko s'assit devant son amie et la regarda droit dans les yeux. Otoko se détourna, puis demanda soudain :

« Tu pars sans même prendre de petit déjeuner ?

— Oui. J'ai dîné tard hier soir.

— Hier soir... !

— Oui.

— Keiko, reprit Otoko, pourquoi rencontrer ce garçon ?

— Je ne sais pas.

— Y tiens-tu tellement ?

— Oui.

— Alors, c'est toi qui as voulu cette rencontre, n'est-ce pas ? » Bien que le trouble de la jeune fille ne laissât pas subsister le moindre doute à ce sujet, Otoko avait néanmoins tenu à s'en assurer en lui posant la question. « Pourquoi cela ? »

Keiko ne répondit pas.

« Dois-tu absolument le voir ? » Otoko baissa les yeux. « Je préférerais que tu t'en abstiennes. N'y va pas, Keiko !

— Mais, pourquoi ? En quoi tout cela vous regarde-t-il ?

— Cela me regarde autant que toi.

— Mais, Otoko, vous ne le connaissez même pas !

— Après ce qui s'est passé à Enoshima, tu peux encore rencontrer ce garçon ? »

Otoko reprochait à Keiko, après sa nuit passée à Enoshima avec le père, de rencontrer à présent le fils comme si de rien n'était. Mais elle ne parvenait pas à prononcer le nom d'Ôki ni celui de Taichirô.

« M. Ôki est votre ancien amant, mais vous n'avez jamais rencontré Taichirô et vous n'avez rien à voir avec lui. Il est le fils de M. Ôki, c'est tout, dit Keiko. Ce n'est pas votre fils, Otoko... »

Les paroles de Keiko blessèrent Otoko. Elles lui rappelèrent que, peu de temps après la mort de son enfant, la femme d'Ôki avait donné le jour à une petite fille.

« Keiko, tu veux séduire ce garçon, n'est-ce pas ?

— C'est lui qui m'a écrit pour m'annoncer l'heure de l'arrivée de son avion.

— Êtes-vous donc si intimes pour que tu sois allée l'attendre à l'aéroport et pour que vous vous promeniez ensemble à Kyôto ?

— Otoko, je n'aime pas le mot « intimes »...

— Tu préfères sans doute m'entendre dire qu'il n'est pour toi qu'une "relation"... ? » De la paume de la main, Otoko essuya la sueur glacée qui mouillait son front blême.

« Tu es un être effrayant, Keiko ! »

Une lueur étrange passa dans les yeux de la jeune fille. « Otoko, je hais les hommes !... »

« Reste ici, Keiko ! Reste ici ! Si tu vas le rejoindre, ne reviens plus jamais dans cette maison !

— Otoko ! » Les yeux de Keiko semblaient humides.

« Qu'as-tu l'intention de faire à Taichirô ? » Les mains d'Otoko tremblaient sur ses genoux. Pour la première fois, elle avait appelé le jeune homme par son nom.

Keiko se leva. « Je m'en vais, Otoko.

— Reste ici, je t'en prie.

— Otoko, frappez-moi ! Frappez-moi comme vous l'avez fait le jour où nous sommes allées au Temple des Mousses... ! »

Otoko ne répondit pas.

Keiko resta immobile un instant, puis elle se précipita dehors.

Otoko s'aperçut soudain que son corps était trempé de sueur. Elle demeura sans bouger, les yeux fixés sur les feuilles des *arundinaria* dans le jardin, que le soleil matinal faisait étinceler. Puis elle se leva et se rendit à la salle de bains. Sans doute ouvrit-elle trop fort le robinet, car le bruit de l'eau la fit tressaillir. Elle le referma précipitamment de manière que seul un mince filet d'eau s'écoulât et commença à se laver. Elle retrouva un peu de son calme, mais continua néanmoins à sentir dans sa tête comme une masse dure. Elle passa une serviette humide sur son front et sur sa nuque.

De retour dans sa chambre, Otoko s'assit face au portrait de sa mère et aux esquisses de visages d'enfants. Un sentiment de dégoût vis-à-vis d'elle-même la parcourut. Sa vie commune avec Keiko était à l'origine de ce dégoût, mais il s'étendait à son existence entière et faisait d'elle un être misérable et comme vidé de ses forces. Pourquoi avait-elle vécu jusqu'à ce jour, pourquoi vivait-elle encore ?

Otoko eut soudain envie d'appeler sa mère. Elle se souvint alors du *Portrait de la vieille mère de l'artiste* de Nakamura Tsune*. C'était la dernière œuvre de ce peintre avant qu'il ne précédât sa mère dans la mort. Le fait que sa dernière œuvre fût un portrait de sa vieille mère était l'une des raisons pour lesquelles ce tableau bouleversait Otoko. Elle n'en avait eu sous les yeux qu'une reproduction et, bien qu'il lui fût difficile de se prononcer de façon certaine sans avoir vu l'original, cette simple reproduction l'avait profondément émue.

Le jeune Nakamura Tsune avait fait de la femme qu'il aimait des portraits puissants et sensuels. Il utilisait beaucoup de rouge et on disait de lui qu'il peignait dans le style de Renoir. Son œuvre la plus célèbre et la mieux connue, le *Portrait d'Eroshenko,* exprimait presque religieusement, mais au moyen de tons chauds et harmonieux, toute la noblesse et toute la mélancolie du poète aveugle. Toutefois, sa dernière œuvre, le *Portrait de la vieille mère de l'artiste,* avait été exécutée avec une très grande sobriété et le peintre n'avait employé que des couleurs sombres et froides. On y voyait une vieille femme hâve et décharnée, assise de profil sur une chaise et, derrière elle, en guise de fond, un mur à moitié lambrissé. Dans ce mur, à la hauteur de son visage, une niche avait été excavée où l'on avait posé un pichet et, derrière la tête de la vieille femme, un thermomètre était accroché. Otoko ignorait s'il n'avait pas été ajouté

par l'artiste pour les besoins de sa composition, mais ce thermomètre, ainsi que le chapelet qui pendait des mains de la vieille femme délicatement posées sur ses genoux l'avaient vivement impressionnée. Ils symbolisaient en quelque sorte les sentiments de l'artiste qui allait précéder sa vieille mère dans la mort. Tel était peut-être le sens de ce portrait.

Otoko sortit d'un placard un album des œuvres de Nakamura Tsune et compara le *Portrait de la vieille mère de l'artiste* avec le portrait qu'elle avait elle-même fait de sa mère. Otoko avait, pour sa part, choisi de peindre sa mère jeune. Ce n'était pas sa dernière œuvre et la vieille femme était partie avant sa fille. L'ombre de la mort ne planait pas sur ce portrait. Il n'y avait aucun point commun entre cette œuvre typiquement japonaise et le portrait de Nakamura Tsune, qui avait été influencé par la peinture occidentale, et pourtant Otoko, devant cette reproduction, prit conscience de la suavité qui se dégageait du portrait de sa mère. Elle ferma les yeux. De toutes ses forces, elle maintint ses paupières closes. Il lui sembla que son sang se retirait de son corps.

C'était mue par un sentiment d'amour à l'égard de sa mère qu'Otoko avait fait son portrait. Elle ne pouvait se la représenter qu'en pleine jeunesse et dans toute sa beauté. Quel manque de profondeur et quelle mièvrerie dans ce portrait comparé à la ferveur qui émanait de celui peint par Nakamura Tsune au seuil de la mort ! Mais la vie d'Otoko n'avait-elle pas précisément manqué de profondeur ?

Otoko n'avait pas fait ce portrait du vivant de sa mère. Après sa mort, elle s'était inspirée pour l'exécuter de l'une de ses photographies. Mais elle avait peint sa mère plus jeune et plus belle encore que sur la photographie. N'ignorant pas combien elle ressemblait à sa mère, il lui arrivait, tout en peignant, de regarder son propre visage réfléchi dans la glace. Aussi n'était-ce pas étonnant qu'une certaine suavité émanât de ce portrait, mais se pouvait-il néanmoins qu'il manquât totalement de profondeur et fût dépourvu d'âme ?

Otoko se souvint que sa mère n'avait plus jamais consenti qu'on la photographiât depuis leur installation à Kyôto. Pour l'article consacré à Otoko, un photographe de Tôkyô avait voulu les prendre toutes deux en photo, mais sa mère s'y était refusée. Pour la première fois, Otoko comprit que c'était son chagrin qui avait poussé sa mère à agir de la sorte. Elle vivait avec sa fille à Kyôto comme une

femme mise au ban de la société et avait même coupé les liens avec ses amis de Tôkyô les plus intimes. Otoko se sentait également rejetée, mais elle n'avait alors que dix-sept ans et son isolement et sa solitude étaient d'un autre genre que ceux qu'éprouvait sa mère. Elle était également différente de sa mère en ce qu'elle continuait à aimer Ôki, bien que son amour pour lui ne fît que la blesser.

En comparant ainsi le portrait que Nakamura Tsune avait fait de sa mère et celui qu'elle avait elle-même exécuté, Otoko se demanda si elle ne devrait pas faire de sa mère un second portrait.

Keiko était allée rejoindre Taichirô. Pour Otoko, c'était comme un abandon. Il lui sembla qu'elle ne pourrait plus jamais réprimer l'angoisse dont elle se sentait envahie.

Ce matin, Keiko n'avait pas prononcé le mot de vengeance, comme elle le faisait d'ordinaire. Elle avait déclaré qu'elle haïssait les hommes, mais ce n'était pas là un aveu qu'il convenait de prendre en considération.

Elle s'était trahie en prétextant, pour ne pas prendre de petit déjeuner, un dîner tard dans la nuit. Que voulait donc faire Keiko au fils d'Ôki ? Qu'allait-il advenir d'elles et qu'allait devenir Otoko, qui depuis vingt-quatre ans vivait prisonnière de son amour pour Ôki ? Otoko sentit qu'elle ne pouvait rester assise ainsi à ne rien faire.

Puisqu'elle n'avait pas réussi à empêcher Keiko de se rendre à son rendez-vous, il ne lui restait plus qu'à courir après elle et à rencontrer Taichirô afin de le mettre en garde. Mais Otoko avait oublié de demander à la jeune fille l'endroit où était descendu Taichirô, ainsi que le lieu de leur rendez-vous.

LE LAC

Lorsque Keiko arriva devant la petite maison de thé de Kiyamachi*, Taichirô l'attendait sur la terrasse, déjà habillé et prêt à sortir.

« Bonjour. Vous avez passé une bonne nuit ? » Keiko s'approcha du jeune homme et s'appuya contre la balustrade de la terrasse. « Vous m'attendiez ?

— Je me suis réveillé de bonne heure. C'est le murmure de la rivière qui m'a tiré du lit, dit Taichirô. J'ai vu le soleil se lever sur les Collines de l'Est.

— Vous vous êtes levé si tôt... ?

— Oui. Mais les montagnes sont trop proches pour qu'on ait l'impression d'assister à un véritable lever de soleil. À mesure que le soleil monte dans le ciel, le vert des collines s'éclaircit et la rivière Kamo étincelle sous la caresse des premiers rayons...

— Vous êtes resté à regarder tout ce temps-là ?

— C'était intéressant de voir les rues de l'autre côté de la rivière s'éveiller et s'animer à nouveau.

— Alors, vous n'avez pas pu dormir ? Vous ne vous plaisez pas ici ? »

Et Keiko ajouta, comme dans un murmure : « Je serais heureuse, bien sûr, si vous n'aviez pu trouver le sommeil à cause de moi... »

Taichirô ne répondit pas.

« Vous ne voulez pas me le dire ?

— Si, Keiko. C'était à cause de vous.

— C'est parce que j'ai insisté pour que vous me répondiez que vous dites cela.

— Mais vous, Keiko, vous n'avez pas eu de mal à trouver le sommeil, n'est-ce pas ? »

Keiko secoua la tête : « C'est faux.

— Vos yeux affirment le contraire. Ils brillent d'un éclat si vif.

— C'est mon cœur qui brille d'un semblable éclat. Et c'est à cause de vous, Taichirô. Mes yeux ne craignent pas une nuit ou deux sans sommeil ! »

Les yeux brillants et comme légèrement humides de la jeune fille étaient fixés sur Taichirô. Il lui prit la main.

« Que votre main est froide, murmura Keiko.

— La vôtre est toute chaude. » L'un après l'autre, il saisit les doigts de la jeune fille et leur finesse le confondit. Ils étaient d'une minceur telle qu'ils ne paraissaient pas appartenir à un être humain et semblaient vouloir glisser de sa main. Comme il devait être facile de les déchirer de ses dents ! Taichirô eut envie de les porter à sa bouche. Ces doigts trahissaient en quelque sorte toute la fragilité de la jeune fille. Devant lui, Taichirô voyait le profil de Keiko, avec ses oreilles si joliment dessinées et son long cou gracile.

« Ainsi, c'est avec ces doigts fins que vous peignez ? » Taichirô approcha de ses lèvres la main de la jeune fille. Keiko regarda sa main. Ses yeux étaient embués de larmes.

« Êtes-vous triste, Keiko ?

— Je suis heureuse, au contraire... Ce matin, il suffirait que vous me touchiez pour que je me mette à pleurer ! » Elle s'interrompit un instant. « J'ai l'impression que quelque chose s'achève pour moi.

— Quoi donc... ?

— C'est méchant de me demander cela.

— Ce quelque chose ne s'achève pas, mais commence. La fin d'une chose n'est-elle pas le début d'une autre ?

— Pourtant, ce qui est fini est bien fini et quelque chose de nouveau commence. Ainsi raisonne une femme. Une autre vie s'ouvre devant elle ! »

Taichirô allait attirer la jeune fille dans ses bras lorsqu'il sentit sa main, qui emprisonnait les doigts de Keiko, perdre de sa fermeté. Keiko se pencha doucement contre lui. Il s'agrippa à la balustrade.

De la rivière au-dessous d'eux leur parvint l'aboiement perçant d'un chien. Un petit terrier appartenant à une femme d'âge moyen, qui devait tenir un commerce dans le voisinage, s'était trouvé nez à nez avec un gros chien d'Akita et s'était mis à aboyer. Le gros chien d'Akita ne daigna même pas lui jeter un regard. L'homme qui le tenait en laisse semblait être cuisinier dans l'un des petits restau-

rants de style japonais des alentours. La femme s'accroupit et prit le petit terrier dans ses bras. Celui-ci se débattit et aboya de plus belle. Lorsque sa maîtresse tourna le dos au gros chien d'Akita, les jappements du terrier parurent s'adresser à Taichirô et à Keiko. La femme, repoussant la tête de son chien et levant les yeux vers la terrasse, gratifia les deux jeunes gens d'un sourire poli.

« C'est terrible ! Si un chien aboie contre vous le matin, c'est signe que la journée sera mauvaise ! Je déteste les chiens ! » dit Keiko, en faisant mine de se cacher derrière Taichirô. Elle resta ainsi, sa main légèrement posée sur l'épaule du jeune homme, même après que le petit terrier se fut tu.

« Taichirô, êtes-vous heureux de me voir ?

— Bien sûr !

— Je me demande si vous l'êtes autant que moi... Je crains que non. »

Tandis qu'il songeait à la manière bien féminine dont s'exprimait Keiko, Taichirô sentit soudain contre sa nuque le souffle parfumé de la jeune fille. La poitrine de Keiko frôlait presque son dos. A ce contact, il sentait la douce chaleur émanant du corps de la jeune fille se transmettre à son propre corps. Le sentiment que désormais Keiko lui appartenait s'empara de tout son être. Il n'y avait plus rien d'étonnant ni d'incompréhensible dans le comportement de la jeune fille ; seule était étonnante son incroyable beauté.

« Vous ne paraissez pas comprendre à quel point je désirais vous voir. Je pensais que nous n'en aurions plus l'occasion, à moins que je ne me rende à Kamakura, dit Keiko. C'est étrange d'être ici tous les deux.

— C'est étrange, en effet.

— Je dis cela parce qu'il n'y a pas eu un jour, depuis que nous nous sommes rencontrés, où je n'ai pensé à vous. J'ai toujours eu le sentiment que nous allions nous revoir, n'est-ce pas curieux ? Mais vous, Taichirô, vous m'aviez oubliée, n'est-ce pas ? Vous ne vous êtes souvenu de mon existence qu'en venant à Kyôto ?

— Je m'étonne que vous disiez cela !

— Vraiment ? Ainsi, il vous arrivait parfois de penser à moi ?

— Oui. Et de penser à vous me faisait souffrir.

— Mais, pourquoi... ?

— Parce que tout en pensant à vous, je songeais à votre professeur et aux souffrances qui furent le lot de ma mère dans sa jeu-

nesse. J'étais trop petit alors pour le comprendre, mais vous n'ignorez pas que tout cela est relaté en détail dans le roman de mon père. Lorsque ma mère, par exemple, errait en pleine nuit dans les rues en me serrant dans ses bras ou qu'elle laissait échapper de ses mains un bol de riz et s'effondrait en pleurant. Sans doute me faisait-elle mal en me serrant ainsi dans ses bras, car je ne cessais de pleurer tandis qu'elle quittait la maison et s'éloignait, mais elle n'entendait même pas mes cris. Elle avait à peine vingt-trois ou vingt-quatre ans, mais elle devenait sourde et ses dents se déchaussaient ! Pourtant..., balbutia Taichirô, quoi qu'il en soit, ce roman continue aujourd'hui encore à se vendre. Cela ne manque certes pas d'ironie, mais c'est grâce aux droits d'auteur que mon père a perçus qu'il a pu subvenir à nos besoins, payer mes frais de scolarité et les dépenses du mariage de ma sœur.

— C'est une bonne chose, non ?

— Cela n'a plus guère d'importance à présent, mais à la réflexion, c'est tout de même curieux. Ce roman qui montre ma mère sous les traits d'une femme repoussante et folle de jalousie m'est odieux ! Et, pourtant, toutes les fois que ce livre est réédité dans une édition de poche, c'est elle qui appose le sceau de l'auteur sur cinq mille, dix mille feuillets. Et cette femme, qui n'est plus toute jeune à présent, reste là à apposer page après page le sceau de son mari, chaque fois que l'on veut rééditer ce roman qui la dépeint comme un monstre de jalousie. Sans doute l'orage est-il à présent passé pour ma mère et notre foyer a-t-il retrouvé son calme. Toutefois, on aurait pu croire que les gens n'auraient que mépris pour cette femme, eh bien, au contraire, ils ne l'en estiment que davantage ! C'est curieux, n'est-ce pas ?

— Après tout, elle est la femme de M. Ôki.

— Pourtant, ce roman parle surtout de votre professeur, qui n'est toujours pas mariée, je crois...

— En effet.

— Je me demande ce que mes parents pensent à son sujet. Il semble qu'ils aient totalement oublié Ueno Otoko. Il m'est intolérable de songer que ce sont les droits d'auteur d'un tel roman qui m'ont nourri. Je vis grâce au sacrifice qu'a fait de son existence une jeune fille de dix-sept ans... Et vous me dites que vous voulez la venger...

— Non, c'est fini. J'ai chassé de moi cette pensée. » Keiko posa sa joue sur le cou de Taichirô. « Je suis tout simplement moi. »

Taichirô se retourna et entoura les épaules de la jeune fille.

La voix de Keiko n'était plus qu'un murmure.

« Mlle Ueno m'a dit qu'il était inutile que je revienne à la maison.

— Pourquoi... ?

— Parce que je lui ai avoué que j'allais vous retrouver.

— Vous le lui avez dit !

— Oui. »

Taichirô ne sut que répondre.

« Elle m'a demandé d'y renoncer, ou alors, de ne plus remettre les pieds à la maison... »

Taichirô retira ses mains des épaules de la jeune fille. Il s'aperçut soudain que sur la berge opposée de la rivière, la circulation était plus intense. La couleur des Collines de l'Est avait changé et offrait une gamme de verts plus ou moins foncés.

« Peut-être n'aurais-je pas dû le lui dire ? » demanda Keiko, en jetant un regard sur le visage durci de Taichirô.

« Non, dit Taichirô, d'une voix étouffée. Du reste, ne serait-ce pas plutôt moi qui devrais venger ma mère de Mlle Ueno ? »

Sur ces mots, il entra dans la chambre.

« Venger votre mère... ? Jamais je n'aurais songé à une chose pareille ! Ce que vous dites là est bizarre. » Keiko s'agrippait à Taichirô pour le retenir.

« Nous partons ? Mais, peut-être serait-il préférable que vous rentriez chez vous ?

— Vous êtes odieux !

— C'est moi à présent, et non plus mon père, qui vais bouleverser l'existence de Mlle Ueno.

— J'ai eu tort de parler de vengeance, la nuit dernière. Pardonnez-moi. »

Devant la maison de thé, Taichirô héla un taxi et Keiko monta à son côté. La voiture traversa la ville en direction du monastère Nison.in à Saga. Pendant quelque temps, Taichirô demeura silencieux.

« Puis-je ouvrir en grand la fenêtre ? » demanda Keiko qui, jusqu'à présent, n'avait pas desserré les lèvres. Puis elle mit sa main sur celle de Taichirô qui reposait sur ses genoux et remua légèrement son index. Sa main n'était pas franchement humide, mais elle était moite et lisse.

La porte principale du monastère Nison.in, disait-on, avait été apportée jusqu'ici du château de Fushimi-Momoyama en 1613 par l'un des membres d'une riche et puissante famille de l'époque. Elle présentait bien l'aspect d'une porte de château fort.

« La lumière donne à penser que la journée sera chaude, aujourd'hui encore, dit Keiko. C'est la première fois que je viens dans ce monastère...

— J'ai fait quelques recherches sur Fujiwara Teika*... » dit Taichirô. Tandis qu'il gravissait les marches de pierre conduisant à la porte d'entrée, il se tourna vers Keiko. Le bas du kimono de la jeune fille remuait légèrement au rythme de ses pas.

« Nul n'ignore que Fujiwara Teika a habité, au pied du mont Ogura, une villa qu'il avait appelée le *Pavillon de la Pluie d'Automne,* mais on suggère trois sites différents pour cette villa et il semble que nul ne connaisse son emplacement véritable. Selon les uns, elle se trouverait sur la colline derrière le monastère Nison.in, selon les autres près du monastère Jôjakkôji*, non loin d'ici ou encore à l'*Ermitage loin du Monde Impur*...

— Mlle Ueno m'a emmenée dans cet *Ermitage.*

— Vraiment ? Alors, vous avez vu le puits où l'on prétend que Fujiwara Teika puisait de l'eau pour son écritoire, lorsqu'il compilait son anthologie poétique de cent auteurs ?

— Je ne m'en souviens plus.

— L'eau de ce puits est restée célèbre. On l'appelle "l'eau du saule".

— Teika s'est-il réellement servi de cette eau ?

— En matière de poésie, il était vénéré à l'égal d'un dieu ; aussi toutes sortes de légendes ont-elles fleuri autour de lui. Mais c'est à l'époque de Muromachi surtout qu'il fut considéré comme le plus grand poète et le plus grand homme de lettres du Japon.

— Et sa tombe se trouve également dans ce monastère ?

— Non. Elle se trouve dans le monastère Shôkoku-ji. Mais il y a une petite pagode près de l'*Ermitage* qui, d'après ce que l'on dit, s'élèverait sur le tertre funéraire où Teika fut incinéré... »

Keiko n'ajouta rien. Taichirô constata qu'elle ignorait presque tout de Fujiwara Teika.

Tout à l'heure, lorsque leur taxi avait franchi l'étang de Hirosawa et qu'il avait vu se refléter dans l'eau, sur la berge opposée de la rivière, les superbes montagnes plantées de pins, le paysage avait

rappelé à Taichirô le millénaire d'histoire et de littérature qui avait eu pour cadre la plaine de Saga. Des bords de l'étang, il apercevait le mont Ogura, dont les contours lisses et peu élevés se découpaient sur le mont Arashi.

Les souvenirs du passé désormais classique de son pays, que le spectacle de ces collines et de cette plaine avait réveillés, affluaient avec plus de fraîcheur encore à l'esprit de Taichirô, maintenant que Keiko était à son côté. Il avait une conscience plus aiguë de sa présence à Kyôto.

Mais l'impétuosité de Keiko qui, le matin même, s'était disputée avec Otoko n'adoucissait-elle pas encore ce paysage aux yeux de Taichirô ? Il le comprit et tourna son regard vers la jeune fille.

« Pourquoi me regardez-vous avec cet air bizarre... ? » La confusion se lut dans les yeux de Keiko, et elle allongea sa main. Taichirô l'effleura légèrement.

« C'est étrange de marcher ici avec vous... Je me demande où je suis.

— Je me le demande également. Et je me demande aussi qui est cette personne à mon côté, dit Keiko, en saisissant la main de Taichirô et en y enfonçant ses ongles. Je l'ignore. »

Les ombres denses des pins tombaient sur la vaste allée conduisant de la porte d'entrée au monastère. L'allée était bordée de magnifiques pins rouges entremêlés d'érables. Même l'ombre projetée sur le sol par les extrémités des branches était immobile. Les ombres des pins se déplaçaient uniquement sur le passage de Keiko et jouaient sur le kimono blanc et sur le visage de la jeune fille. Une branche d'érable plus basse que les autres lui effleura presque le visage.

Lorsqu'ils atteignirent les marches de pierre au bout de l'allée, ils aperçurent un mur en pisé surmonté d'un toit, et un bruit d'eau leur parvint. Ils gravirent les degrés de pierre et longèrent le mur vers la gauche. Au bas de celui-ci, de l'eau coulait et une porte se dressait, comme par miracle.

« Il n'y a personne, dit Keiko, en se tenant près de la porte en haut des marches.

— C'est étrange qu'un monastère si célèbre attire tellement peu de visiteurs », remarqua Taichirô, en s'arrêtant à son tour.

Le mont Ogura se dressait devant eux. Un calme empreint d'humilité se dégageait du toit de cuivre du monastère.

« Regardez ce bel arbre à votre gauche. D'après ce que l'on dit, c'est l'arbre le plus célèbre des Collines de l'Ouest », dit Taichirô. Les branches du vieil arbre étaient noueuses et tordues, mais elles étaient couvertes de petites feuilles vert tendre. Les rameaux les plus courts étaient particulièrement vigoureux.

« J'ai toujours aimé ce vieil arbre et je ne l'avais pas oublié. Pourtant, cela fait des années que je ne l'ai vu. »

Taichirô ne parla plus que de l'arbre et n'expliqua pas à la jeune fille que le monastère Nison.in devait son nom aux deux inscriptions offertes par l'empereur et accrochées dans le bâtiment principal.

Lorsqu'ils revinrent à la droite du bâtiment consacré à la déesse Benten*, Taichirô aperçut de hauts degrés de pierre.

« Keiko, pourrez-vous monter ces marches, avec votre kimono... ? »

Keiko esquissa un sourire qui découvrit ses jolies dents et secoua la tête.

« Je ne crois pas... Mais, prenez ma main et ensuite, s'il le faut, vous me porterez.

— Nous monterons doucement.

— C'est tout en haut ?

— Oui. La tombe de Sanetaka se trouve au sommet de ces marches.

— Vous n'êtes venu à Kyôto que pour voir cette tombe. Et non pour me voir.

— En effet. C'est parfaitement exact, dit Taichirô, en saisissant la main de Keiko et en la relâchant aussitôt. Je monterai seul là-haut. Attendez-moi ici, voulez-vous ?

— Je peux monter, moi aussi. Vous devriez comprendre que ces marches ne m'impressionnent guère... Je serais heureuse de vous suivre au sommet du mont Ogura, même si nous ne devions jamais en revenir. » A ces mots, Keiko saisit la main de Taichirô et commença à gravir les degrés de pierre.

Rares étaient les promeneurs qui montaient ces marches, aussi de mauvaises herbes et des fougères poussaient-elles à leur base. Des fleurs jaunes s'épanouissaient çà et là. Sur le côté, des pierres tombales étaient alignées.

« Nous y sommes, n'est-ce pas ? demanda Keiko.

— Non, c'est encore plus haut ! répondit Taichirô, en s'avançant vers les tombes. Ces trois pagodes en pierre sont magnifiques, n'est-ce pas ? On les appelle les Tombes des Trois Empereurs. Ce sont

d'admirables exemples de constructions en pierre et elles sont à juste titre célèbres. Les plus belles sont sans doute celles qui se trouvent juste devant nous et la pagode de pierre à cinq étages au milieu. »

Keiko regarda les deux pagodes et acquiesça.

« Le temps a donné une belle patine à la pierre...

— Elles datent de l'époque de Kamakura* ? demanda Keiko.

— Oui. Mais je crois que la pagode à dix étages là-bas date de l'époque des Cours du Nord et du Sud[1]. Il paraît qu'elle avait initialement treize étages, mais il semble que sa partie supérieure soit tombée. »

La noblesse, la grâce et le raffinement des pagodes émurent l'artiste qui sommeillait en Keiko. Elle semblait presque avoir oublié qu'ils se tenaient là tous les deux, la main dans la main.

« Les tombes de nobles de cour comme Nijô, Takatsukasa, Sanjô, sont nombreuses dans les environs. On peut y voir également celles de Suminokura Ryôi* et d'Itô Jinsai*, mais aucune d'elles n'égale en beauté les Tombes des Trois Empereurs », dit Taichirô.

Ils gravirent encore quelques marches et atteignirent un petit bâtiment du nom de Kaizanbyô, dans lequel se dressait, de façon assez curieuse, une stèle funéraire de pierre sur laquelle on avait gravé l'ensemble des œuvres accomplies par le moine Tankû, qui avait autrefois restauré le monastère.

Taichirô, cependant, sans même jeter un regard au petit bâtiment, se dirigea vers une rangée de pierres tombales situées sur la droite.

« C'est ici. Ce sont les sépultures de la famille Sanjônishi. La tombe à l'extrême droite est celle de Sanetaka. Elle porte l'inscription suivante : "Sanjônishi Sanetaka, jadis ministre de l'Intérieur". »

Keiko regarda l'inscription et aperçut, près de la modeste tombe qui lui arrivait à peu près aux genoux, une autre tombe surmontée d'une mince tablette funéraire portant cette inscription : « Kineda, jadis ministre de la Droite. » A gauche, on lisait sur une autre tablette : « Saneeda, jadis ministre de l'Intérieur ».

« Ces tombes si humbles sont celles d'un ministre de la Droite et d'un ministre de l'Intérieur ? demanda Keiko.

— En effet. J'aime la simplicité de ces tombes. »

---

1. 1336-1392 : époque pendant laquelle les deux cours impériales, celle du Nord à Kyôto, et celle du Sud à Yoshino, se disputèrent le pouvoir.

Outre le fait que le nom et le rang officiel du défunt y étaient gravés, ces pierres tombales ne différaient en rien de celles que l'on pouvait voir dans le monastère Nembutsu-ji* d'Adashino, au-dessus des tombes de *Ceux dont nul ne porte le deuil.* Elles étaient pareillement usées, couvertes de mousse, à moitié ensevelies sous la terre et déformées par le temps. Elles étaient muettes. Taichirô s'accroupit près d'elles, comme pour saisir une voix lointaine et à peine perceptible. Entraînée par sa main qu'il serrait dans la sienne, Keiko s'accroupit à son tour.

« Ces tombes semblent presque compatissantes, dit Taichirô, comme pour éveiller l'intérêt de Keiko. Je fais des recherches sur Sanetaka. Il a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans et a tenu, pendant plus de soixante ans, un journal qui est une source précieuse de renseignements sur la culture de Higashiyama*. Son nom figure souvent dans les journaux que tenaient certains nobles de cour et des poètes de ses amis. C'est vraiment passionnant de faire des recherches sur cette époque troublée qui vit l'éclosion de toute une culture.

— C'est à cause de vos recherches que vous aimez tant cette tombe ?

— Peut-être bien.

— Depuis combien de temps les poursuivez-vous ?

— Trois ans. Non, cela doit bien faire quatre ou cinq ans à présent.

— Et c'est de cette tombe que vous vient l'inspiration ?

— L'inspiration ? Ma foi, mon inspiration... »

Comme il allait répondre, Keiko, soudain, se laissa tomber sur les genoux du jeune homme. Taichirô chancela. Keiko entoura son cou de ses mains.

« Juste devant cette tombe que vous aimez tant... »

Taichirô garda le silence.

« À moi aussi, rendez-moi cette tombe chère... Laissez-la devenir pour moi un souvenir précieux... Votre cœur est tout entier ici. Mais ce n'est pas une tombe, ça !

— Ce n'est pas une tombe ? » Taichirô répéta les paroles de la jeune fille d'un air absent. « Les tombes elles-mêmes disparaissent à mesure que les années passent...

— Qu'avez-vous dit ? Je n'ai pas entendu.

— Même une tombe de pierre est éphémère.

— Je n'entends pas.

— Votre oreille est trop près... » Les lèvres de Taichirô touchaient presque l'oreille de la jeune fille.

« Assez ! Vous me chatouillez ! dit Keiko en secouant la tête. C'est mal de me chatouiller en me soufflant ainsi dans l'oreille », dit-elle, en regardant Taichirô du coin de l'œil. Elle posa son visage sur la poitrine du jeune homme. « J'ai horreur des hommes qui soufflent dans les oreilles des femmes.

— Mais, je n'ai rien fait de tel ! »

L'envie de rire s'empara de Taichirô, lorsqu'il s'aperçut soudain qu'il tenait Keiko dans ses bras. Le poids de la jeune fille se faisait sentir sur ses genoux, bien qu'il fût conscient de la légèreté et de la souplesse de son corps.

Taichirô avait été surpris par la brusque chute de Keiko sur ses genoux. Afin de ne pas tomber à la renverse, son corps s'était raidi, sans qu'il eût même conscience de cette tension de tout son être.

Les bras de Keiko enserraient toujours le cou de Taichirô et les manches de son kimono s'étaient retroussées jusqu'au coude. Taichirô revint à lui lorsqu'il sentit autour de son cou le contact froid de la peau lisse et moite de la jeune fille.

« Ainsi, je souffle dans votre jolie oreille, dites-vous ? » Taichirô s'aperçut que sa respiration était désordonnée et s'efforça de reprendre son souffle.

« Mes oreilles sont particulièrement sensibles », murmura Keiko.

L'oreille de la jeune fille troublait Taichirô. Il la prit entre ses doigts. Keiko garda les yeux grands ouverts et ne bougea pas la tête, tandis que les doigts du jeune homme jouaient avec son oreille.

« On dirait une fleur étrange.

— Vous trouvez ?

— Entendez-vous quelque chose ?

— J'entends comme un...

— Comme un... ?

— Qu'est-ce que cela peut être ? Comme le bruit que ferait une abeille en se posant sur une fleur... Non, pas une abeille, un papillon, plutôt.

— C'est parce que je touche légèrement votre oreille.

— Vous aimez toucher les oreilles des femmes ?

— Comment ? » Les doigts de Taichirô se figèrent.

« Aimez-vous cela ? murmura Keiko de la même voix douce.

— Je n'ai jamais vu d'aussi jolies oreilles..., reconnut enfin Taichirô.

— J'aime nettoyer les oreilles des gens, dit Keiko. C'est curieux, n'est-ce pas ? Et je suis très douée pour cela. Tout à l'heure, voulez-vous que nous essayions ? »

Taichirô ne répondit pas.

« Il n'y a pas un souffle d'air.

— En effet, il n'y a pas un souffle d'air, seulement un monde baigné de soleil.

— C'est vrai. Je n'oublierai jamais que, par un matin comme celui-ci, devant cette vieille tombe, vous m'avez tenue dans vos bras. C'est étrange qu'une tombe puisse laisser un tel souvenir.

— Mais les tombes ne sont-elles pas précisément destinées à perpétuer le souvenir ?

— Je suis persuadée que vous ne garderez pas un souvenir impérissable de cette journée. Vous ne tarderez pas à l'oublier, n'est-ce pas ? »

Prenant appui sur une main, Keiko tenta de se relever des genoux de Taichirô.

« C'est bien triste !

— Pourquoi croyez-vous que je ne tarderai pas à oublier cette journée ?

— C'est triste d'être ainsi. » Comme Keiko essayait de se libérer de son étreinte, Taichirô l'attira de nouveau dans ses bras. Ses lèvres effleurèrent doucement celles de la jeune fille.

« Non, non ! Pas votre bouche ! »

Taichirô fut surpris par le refus de Keiko et par la dureté de sa voix. Pourtant et sans doute afin de lui dérober ses lèvres, elle pressa son visage contre la poitrine de Taichirô. Il promena ses doigts sur les cheveux de la jeune fille, puis sur son front et essaya d'écarter son visage de sa poitrine. Mais Keiko tint bon.

« Vous me faites mal, à appuyer ainsi sur mon œil ! » dit Keiko, lorsque les mains fermes de Taichirô eurent enfin raison de sa résistance.

Les yeux de la jeune fille étaient fermés.

« Sur quel œil ai-je appuyé ?

— Le droit.

— Vous avez encore mal ?

— Je crois que oui. Est-ce que mon œil ne larmoie pas... ? »

Taichirô examina l'œil droit de Keiko, mais il n'y avait pas trace sur la paupière d'une rougeur due à une pression du doigt. Spontanément, Taichirô pencha son visage et posa ses lèvres sur l'œil droit de la jeune fille.

Keiko poussa un faible cri, mais n'essaya pas de le repousser.

Il pouvait sentir entre ses lèvres les longs cils de la jeune fille. Mais, comme si quelque chose soudain l'avait effrayé, il s'écarta de Keiko.

« Vous me laissez embrasser votre œil, alors que vous me refusez votre bouche...

— Vous êtes méchant ! Je ne sais pas, moi ! Vous me dites des choses déplaisantes ! » Keiko prit violemment appui sur la poitrine de Taichirô, au risque de lui faire perdre l'équilibre, et se releva. Son sac à main blanc était tombé sur le sol. Taichirô le ramassa et se releva à son tour.

« Quel grand sac !

— Oui. J'y ai mis mon maillot de bain.

— Votre maillot de bain... ?

— Ne m'aviez-vous pas promis que nous irions au lac Biwa* ? » Elle fit une pause, puis reprit. « Mon œil droit est comme voilé. Je n'y vois presque pas. » Keiko sortit un petit miroir du sac que lui avait remis Taichirô et examina son œil. « Pourtant, il n'est pas rouge. »

Avec un doigt, elle frotta légèrement sa paupière droite, lorsqu'elle remarqua le regard de Taichirô fixé sur elle. Ses joues s'empourprèrent et elle baissa ses yeux où se lisait une charmante pudeur. Elle promena doucement ses doigts sur la chemise de Taichirô, où son rouge à lèvres avait laissé une marque discrète.

« Que faisons-nous ? dit Taichirô, en saisissant la main de Keiko.

— Je crains que ça ne parte pas !

— Mais je ne parle pas de cette marque sur ma chemise. Le bouton de ma veste la dissimulera. Je veux dire que faisons-nous maintenant ?

— Maintenant... » Keiko pencha son joli cou. « Je ne sais pas. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Nous pourrions aller au lac Biwa cet après-midi, n'est-ce pas ?

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures moins le quart.

— Seulement... ? À voir le soleil dans les arbres, on dirait qu'il est

déjà midi... » Keiko embrassa du regard les arbres environnants. « C'est le mont Arashi, là-bas. En été, les promeneurs y sont nombreux. Pourquoi ne vient-il personne, ici ?

— Même si des gens venaient visiter le monastère, je ne pense pas qu'il s'en trouverait beaucoup pour grimper jusqu'ici ! »

Taichirô fut soulagé de voir que la conversation prenait un tour anodin. Il essuya son visage en sueur avec son mouchoir.

« Voulez-vous que nous allions voir ce qui reste du *Pavillon de la Pluie d'Automne ?* J'ignore où Fujiwara Teika a véritablement vécu, et, du reste, je ne tiens guère à le savoir de façon certaine. Vous voyez ce poteau indicateur ? Je suis venu ici deux ou trois fois dans le passé... »

Une pancarte de bois se dressait derrière eux au pied de la montagne et leur indiquait la direction.

« Il nous faut encore grimper ? » Keiko leva les yeux vers la montagne. « Mais qu'importe ! Je grimperai jusqu'au sommet. Et si mes sandales de paille me rendent la marche difficile, eh bien, j'irai pieds nus ! »

Le chemin grimpait entre les arbres et les branches frôlaient bruyamment le kimono de Keiko. Taichirô se retourna et lui prit la main.

Bientôt, ils arrivèrent à une bifurcation.

« De quel côté allons-nous ? Je crois que c'est à gauche », dit Taichirô. Mais le chemin de gauche semblait longer un précipice, tandis que celui de droite était à flanc de montagne. Taichirô hésita.

« C'est dangereux.

— Cela me fait peur, dit Keiko, en se cramponnant à la main droite de Taichirô.

— Avec mes sandales, je risque de glisser. Si nous prenions à droite ?

— À droite... ? Après tout, j'ignore quel est le chemin qui mène au *Pavillon de la Pluie d'Automne...* Le chemin de droite doit également conduire au sommet de la montagne... »

Le chemin était caché sous les arbres. Taichirô tenait le bras de Keiko et se laissait doucement guider par elle, lorsque soudain elle s'arrêta :

« Dois-je vraiment marcher au milieu de ces arbres, en kimono ? »

Au-delà des arbustes peu élevés qui les dissimulaient aux regards

se dressaient trois grands pins. Ils aperçurent, à travers les pins, les Collines du Nord et, au-dessous, les abords de la ville.

« Où sommes-nous ? dit Taichirô, en désignant du doigt les alentours, lorsque Keiko s'appuya tout contre lui.

— Je ne sais pas. »

Taichirô chancela, mais Keiko se laissa doucement tomber dans ses bras. Il se laissa glisser sur le sol. Toujours dans ses bras, Keiko rectifia, de sa main droite, les plis froissés de son kimono.

Lorsque Taichirô approcha ses lèvres de ses yeux, Keiko baissa les paupières. Même lorsque les lèvres du jeune homme s'écartèrent de ses yeux et se posèrent sur ses lèvres, Keiko ne se déroba pas. Mais elle garda ses lèvres étroitement pressées l'une contre l'autre.

Taichirô caressa son long cou juvénile, tandis que sa main cherchait à se glisser dans l'échancrure de son kimono.

« Non, non ! » Keiko saisit entre les siennes la main du jeune homme. Taichirô effleura, de la paume de sa main toujours prisonnière, le kimono de la jeune fille à la hauteur de ses seins. Keiko guida sa main de son sein droit vers son sein gauche. Elle entrouvrit soudain les yeux et dévisagea Taichirô.

« Pas le sein droit. Je ne l'aime pas !

— Comment ? » Sans comprendre les paroles de Keiko, Taichirô retira brusquement sa main de son sein gauche. Les yeux de Keiko étaient légèrement entrouverts.

« Mon sein droit me rend triste.

— Triste ?

— Oui.

— Mais pourquoi... ?

— Je n'en sais rien. Peut-être parce que mon cœur ne se trouve pas de ce côté-là. » À ces mots, Keiko ferma pudiquement les yeux et blottit son sein gauche contre la poitrine du jeune homme.

« Les jeunes filles ont parfois de ces anomalies. Je crois même qu'elles seraient tristes si elles en étaient dépourvues ! »

Taichirô, bien entendu, ignorait qu'à Enoshima, Keiko n'avait pas autorisé son père à toucher son sein gauche. À présent, c'était son sein droit qu'elle refusait au jeune homme. Mais les propos mêmes de Keiko éveillèrent son désir et lui donnèrent en même temps la preuve manifeste que ce n'était sans doute pas la première fois que Keiko laissait un homme caresser ses seins. Cette certitude ne fit

qu'aiguiser son désir. Il tint fermement la jeune fille par les cheveux et l'embrassa. Le front et le cou de Keiko étaient devenus moites.

Les deux jeunes gens descendirent la montagne, passèrent devant les tombes de la famille Suminokura* et atteignirent le monastère Giô-ji*. Là, ils rebroussèrent chemin et marchèrent lentement jusqu'au mont Arashi.

Ils déjeunèrent au restaurant Kitchô. À la fin du repas, la serveuse vint leur annoncer qu'une voiture les attendait.

Taichirô regarda Keiko. Il comprit soudain que, tandis qu'il la croyait aux toilettes, elle avait réglé l'addition et commandé un taxi.

Comme la voiture approchait du château de Nijô*, Keiko remarqua soudain :

« Je ne pensais pas que nous y serions en si peu de temps !

— Où ça... ?

— Ce n'est pas bien d'être aussi distrait... N'avions-nous pas décidé d'aller au lac Biwa ? »

Taichirô ne répondit pas.

Laissant à sa droite la gare de Kyôto, le taxi se dirigea vers la haute pagode du monastère Tô-ji* et la dépassa. Pendant un petit moment, ils longèrent la rivière Kamo qui, contrairement à l'ordinaire, était agitée. Le chauffeur leur désigna une montagne qui s'élevait sur leur route et expliqua :

« On l'appelle le mont Ushio et l'on écrit son nom avec les caractères chinois signifiant "queue de vache". »

La voiture prit à gauche du mont Ushio et traversa la partie méridionale des Collines de l'Est.

Le lac s'étendait à leurs pieds.

« Voici le lac Biwa. » Malgré la banalité de sa remarque, la voix de Keiko était fort animée. « Enfin, je vous y ai conduit. Enfin !... »

Taichirô écoutait distraitement les paroles de la jeune fille. Il était fasciné par le nombre de yachts, de canots automobiles et de bateaux de plaisance qui sillonnaient le lac.

La voiture descendit jusqu'à la vieille ville d'Ôtsu. Près du belvédère dominant le lac, elle tourna à gauche, dépassa un endroit où avait lieu une course de canots automobiles, traversa la ville de Hama-Otsu et s'engagea dans l'allée bordée d'arbres conduisant à l'Hôtel du Lac Biwa. Des voitures particulières étaient garées des deux côtés de l'allée.

Taichirô fut stupéfait à la pensée que déjà, au restaurant Kitchô,

Keiko avait demandé au chauffeur de les conduire à l'Hôtel du Lac Biwa.

Le portier de l'hôtel s'avança à leur rencontre et ouvrit la portière. Taichirô ne vit pas d'autre solution que d'entrer dans l'hôtel.

Keiko ne lui jeta pas un regard, se dirigea vers la réception et dit sans la moindre hésitation :

« Nous avons téléphoné du restaurant Kitchô pour une réservation... Au nom de M. Ôki...

— Oui, en effet, répondit le réceptionniste. Pour une nuit, n'est-ce pas ? »

Keiko n'acquiesça pas. Sans un mot, elle s'effaça pour laisser Taichirô signer le registre des voyageurs. Taichirô, qui songeait à décliner une fausse identité, se vit contraint d'inscrire ses vrais nom et adresse, puisque Keiko avait déjà fait la réservation au nom d'Ôki. Puis il ajouta le nom de Keiko en dessous du sien et, ce faisant, il lui sembla qu'il respirait plus facilement.

Le garçon d'étage avec la clé se tenait près de l'ascenseur et les attendait. Mais il ne les accompagna pas jusqu'à leur chambre qui se trouvait au premier étage.

« Quelle jolie chambre ! » s'exclama Keiko.

La chambre était constituée de deux pièces ; au fond, une chambre à coucher et, devant celle-ci, une pièce qui ouvrait d'un côté sur le lac et de l'autre sur les montagnes bordant Kyôto. Peut-être pour imiter les constructions à pignons de style Momoyama, la fenêtre de la chambre était entourée à l'extérieur d'une balustrade rouge. Les panneaux recouvrant les murs et les battants des fenêtres, ainsi que les vitres aux rebords épais et aux traverses de bois, donnaient à la pièce une apparence tranquille et quelque peu désuète. Les larges fenêtres étaient de la dimension des murs.

Bientôt, une femme de chambre leur apporta du thé vert.

Keiko se tenait debout devant la fenêtre donnant sur le lac et serrait entre ses mains le bord du rideau de dentelle blanche. Elle ne se retourna même pas à l'entrée de la femme de chambre.

Taichirô s'assit au milieu du canapé et regarda la jeune fille qui lui tournait le dos. Elle ne portait pas le même kimono que la veille. Mais l'*obi* où était figuré un arc-en-ciel, était bien celui qu'elle avait mis pour venir le chercher à l'aéroport d'Itami.

Le lac s'étendait à la gauche de Keiko. Les voiles de nombreux yachts étaient tournées dans la même direction. La plupart d'entre

elles étaient blanches, mais il y en avait également des rouges, des bleu sombre et des violettes. Des canots automobiles démarraient en laissant derrière eux une traînée d'écume et en faisant jaillir des gouttelettes d'eau.

De la fenêtre montaient le bruit des moteurs des canots automobiles, les voix des clients à la piscine de l'hôtel et le ronflement d'une tondeuse à gazon. À l'intérieur de la chambre, on entendait le bourdonnement du climatiseur.

Taichirô attendit un moment que Keiko se décidât à parler, puis il prit une tasse de thé sur la table et dit :

« Keiko, voulez-vous du thé... »

La jeune fille hocha la tête.

« Pourquoi ne parlez-vous pas ? Pourquoi ce silence ? C'est cruel de votre part ! » Elle secoua le rideau et parut chanceler.

« Ne trouvez-vous pas que la vue est de toute beauté ?

— Elle est belle, en effet. Mais c'est à votre beauté à vous, Keiko, que je songeais. Votre nuque, et cet *obi*...

— Ne songiez-vous pas plutôt au monastère Nison.in, lorsque vous m'avez prise dans vos bras ?

— Mais...

— Pourtant, je suis sûre que vous m'en voulez... Mon attitude vous a surpris, scandalisé, n'est-ce pas ? Je le vois bien.

— Peut-être, en effet, m'avez-vous surpris.

— Je m'étonne moi-même de ma conduite. Un tel acharnement, chez une femme, est effrayant. » Keiko baissa la voix. « Est-ce pour cela que vous ne venez pas à mes côtés ? »

Taichirô se leva et la rejoignit. Il posa les mains sur ses épaules. D'une légère pression de ses mains, il la conduisit vers le canapé. Elle s'assit tout contre lui, mais baissa les yeux et évita de le regarder.

« Donnez-moi du thé », murmura-t-elle. Taichirô prit la tasse de thé et l'approcha de son visage.

« De votre bouche... »

Taichirô hésita une seconde, puis il prit dans sa bouche du thé qu'il laissa s'écouler petit à petit entre les lèvres de Keiko. Les yeux fermés, la tête penchée en arrière, Keiko but le thé. A l'exception de sa gorge qui avalait le liquide, ses bras, ses jambes et tout son corps étaient parfaitement immobiles.

« Encore... », dit-elle, toujours sans bouger. Taichirô reprit une gorgée de thé et la laissa couler dans la bouche de la jeune fille.

« C'était délicieux ! » Keiko ouvrit les yeux. « Je peux mourir désormais. Si seulement ce thé était du poison... Tout serait fini. Je serais déjà morte. Et vous aussi, Taichirô, vous seriez mort ! » Puis, elle reprit : « Tournez-vous de l'autre côté. » Keiko lui fit faire demi-tour et blottit son visage à la naissance de son bras. Puis, sans modifier sa position, elle enserra doucement Taichirô de ses bras et chercha ses mains. Taichirô saisit l'une des mains de la jeune fille et la regarda, tandis qu'il caressait l'un après l'autre chacun de ses doigts.

« Excusez-moi. J'étais tellement distraite, je n'ai pas fait attention..., dit Keiko. Peut-être aimeriez-vous prendre un bain ? Voulez-vous que j'aille faire couler l'eau ?

— Volontiers.

— Mais peut-être voulez-vous seulement prendre une douche... ?

— Je dois sentir la transpiration, n'est-ce pas ?

— J'aime votre odeur ! C'est la première fois de ma vie qu'une odeur me plaît à ce point ! » Elle s'interrompit. « Mais sans doute voulez-vous vous rafraîchir ? »

Keiko se leva et disparut dans la chambre à coucher. Taichirô entendit le bruit de l'eau qui coulait dans la salle de bains de l'autre côté de la chambre.

Tandis qu'il regardait un bateau de plaisance s'approcher de la jetée de l'hôtel, Keiko vint lui dire que l'eau de son bain était à la bonne température.

Taichirô savonna abondamment son corps trempé de sueur depuis leur promenade à Saga.

Soudain, Keiko frappa à la porte de la salle de bains. Taichirô, craignant que la jeune fille n'entre, se recroquevilla dans la baignoire.

« Taichirô, on vous demande au téléphone... Vous venez ?

— On me demande au téléphone, moi ? Ce n'est pas possible. Qui me demande... ? C'est certainement une erreur.

— On vous demande au téléphone, se contenta de répéter Keiko.

— C'est curieux. Personne ne sait que je me trouve ici.

— Pourtant, c'est pour vous... »

Sans prendre le temps de se sécher, Taichirô enfila un léger kimono de coton et sortit de la salle de bains.

« C'est vraiment moi que l'on demande ? » Le visage du jeune homme était soupçonneux.

Un téléphone était posé entre les deux lits. Comme il s'en approchait, Keiko l'appela : « C'est dans l'autre pièce. »

Sur une petite table à côté de la télévision, il y avait un téléphone dont le récepteur était décroché. Au moment où Taichirô saisissait le récepteur et le portait à son oreille, Keiko lui dit :

« On vous appelle de Kamakura, de chez vous.

— Quoi ? » Taichirô blêmit. « Mais, comment... ?

— Votre mère est au bout du fil. C'est moi qui lui ai téléphoné, poursuivit Keiko d'une voix tendue. Je lui ai dit que je me trouvais avec vous à l'Hôtel du Lac Biwa et que vous aviez promis de m'épouser. Je lui ai dit que j'espérais qu'elle nous donnerait son accord. »

Taichirô, le souffle coupé, dévisageait Keiko.

Naturellement, la mère de Taichirô avait entendu les paroles que Keiko venait de prononcer. Lorsqu'il était allé prendre son bain, Taichirô avait fermé la porte de la chambre à coucher, ainsi que celle de la salle de bains et avec le bruit de l'eau, il n'avait pu entendre Keiko téléphoner. N'était-ce pas Keiko elle-même qui, pour les besoins de son plan, l'avait engagé à aller prendre un bain ?

« Taichirô ? Est-ce que Taichirô est là ? » La voix de sa mère résonnait dans le récepteur que Taichirô serrait dans sa main. Keiko soutint sans sourciller le regard du jeune homme fixé sur elle. L'éclat perçant de ses yeux ne faisait qu'accroître leur beauté.

« Taichirô n'est pas là ?

— Mais si, mère, je suis là, dit Taichirô, en approchant le récepteur de son oreille.

— Taichirô, c'est bien toi ? » répéta sa mère, comme pour dire quelque chose. Sa voix trahit soudain son excitation jusqu'à présent contenue. « Ne fais pas cela... Taichirô, ne fais pas cela ! »

Taichirô ne répondit pas.

« Cette fille, tu sais quel genre de fille c'est, n'est-ce pas ? Tu ne peux pas l'ignorer ? »

Taichirô se taisait toujours.

Keiko, par-derrière, l'enserra de ses bras. Avec sa joue, elle écarta le récepteur que Taichirô tenait contre son oreille et appuya ses lèvres sur l'oreille du jeune homme.

« Mère..., appela-t-elle, mère, je me demande si vous comprenez pourquoi je vous ai téléphoné...

— Taichirô, est-ce que tu m'entends ? Qui est au bout du fil ? demanda la mère de Taichirô.

— C'est moi. »

Taichirô évita les lèvres de Keiko et colla le récepteur à son oreille.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Quel aplomb ! Parler ainsi au téléphone à ta place... C'est elle qui t'a dit de téléphoner ? » Sa mère l'accablait de questions. « Taichirô, rentre tout de suite ! Quitte cet hôtel sur-le-champ et rentre à la maison... Cette fille nous écoute, n'est-ce pas ? Eh bien, qu'elle écoute ! J'aime autant ça ! Taichirô, surtout ne l'épouse pas ! C'est un être effrayant ! Crois-moi, je sais ce dont je parle. Ne me rends pas une nouvelle fois malheureuse à en perdre la raison ! Cette fois, j'en mourrais. Et ce n'est pas parce qu'elle est l'élève de Mlle Ueno que je dis cela. »

Pendant qu'il écoutait, Keiko avait posé ses lèvres sur la nuque de Taichirô. Elle lui chuchota dans le creux de l'oreille :

« Si je n'avais pas été l'élève de Mlle Ueno, je ne vous aurais jamais rencontré.

— C'est un être pervers ! Je crois même qu'elle a essayé de séduire ton père, poursuivit la mère de Taichirô.

— Quoi ? » La voix de Taichirô était presque inaudible, tandis qu'il se retournait vers Keiko. Ses lèvres toujours pressées contre sa nuque, Keiko bougea la tête en même temps que Taichirô tournait la sienne. Il eut l'impression d'offenser gravement sa mère en l'écoutant tandis que Keiko l'embrassait.

Pourtant, il ne pouvait raccrocher.

« Nous parlerons de tout cela à mon retour.

— C'est ça ! Rentre immédiatement ! Tu n'as rien fait de mal avec cette fille, au moins ? Tu ne comptes tout de même pas passer la nuit là-bas ? »

Taichirô ne répondit pas.

« Taichirô ! poursuivit sa mère, Taichirô, regarde ses yeux ! Songe à ce qu'elle te dit ! Pourquoi crois-tu qu'elle veuille t'épouser, elle qui est l'élève de Mlle Ueno... ? Ne comprends-tu pas qu'il s'agit d'une machination diabolique ? Cette fille n'est peut-être pas toujours ainsi, mais pour tout ce qui touche à notre famille, c'est un monstre ! Je le sais bien, ce n'est pas un effet de mon imagination ! Quand tu es parti, cette fois-ci, j'avais un mauvais pressentiment. Ton père aussi a trouvé toute cette histoire étrange et s'est fait du souci. Taichirô, si tu ne rentres pas, ton père et moi prendrons le premier avion pour Kyôto !

— J'ai compris.

— Qu'est-ce que tu as compris ? » Fumiko reprit, comme pour s'en assurer : « Tu rentres, n'est-ce pas ? Tu rentres vraiment ?

— Oui. »

Keiko se précipita dans la chambre à coucher et referma la porte derrière elle.

Taichirô se tint immobile près de la fenêtre et regarda le lac. Un petit avion le survola obliquement et à basse altitude avant de s'éloigner. Des canots automobiles bondissaient en faisant gicler l'eau sur leur passage. Une femme, accrochée à un canot, faisait du ski nautique.

Des voix lui parvenaient de la piscine. Trois jeunes femmes en maillot de bain étaient allongées sur le gazon au-dessous de la fenêtre. On pouvait se demander si cette pièce n'avait pas été conçue à la seule fin de contempler ces silhouettes provocantes.

« Taichirô ! Taichirô ! » Keiko l'appela de la chambre à coucher. Lorsqu'il ouvrit la porte, il la vit vêtue d'un maillot de bain blanc. Il retint son souffle et détourna les yeux. La peau couleur de blé mûr de la jeune fille brillait et c'est à peine s'il remarqua le maillot de bain de laine blanche.

« Que c'est beau ! » dit Keiko, en se dirigeant vers la fenêtre. Le maillot de bain découvrait tout son dos. « Comme le ciel est beau au-dessus des montagnes ! »

Des rayons de soleil, pareils à des pinceaux d'or pointus, tombaient sur les montagnes qui se profilaient contre le ciel.

« Est-ce le mont Hiei* ? demanda Taichirô.

— Oui. Ces rayons de soleil ressemblent à des lances qui transperceraient notre destin, c'est pourquoi je vous ai appelé, que pensez-vous de cette conversation au téléphone avec votre mère... ? » Keiko se tourna vers Taichirô. « Je voudrais que votre mère vienne ici. Et votre père aussi...

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— C'est vrai. Je parle sérieusement. »

Keiko, soudain, s'agrippa à lui.

« Venez avec moi. Je vais me baigner. J'ai envie de me baigner dans de l'eau bien froide. Vous me l'aviez promis, non ? Vous m'aviez également promis que nous ferions une promenade en canot automobile. Vous m'avez fait cette promesse à votre arrivée, lorsque je suis venue vous chercher à Itami. » Keiko se blottit tout contre lui, au risque de perdre l'équilibre. « Allez-vous rentrer ? Allez-vous ren-

trer à Kamakura à cause de cette conversation avec votre mère ? Vos parents et vous risquez de vous croiser. Ils vont certainement venir ici... Votre père n'y tient sans doute pas, mais votre mère l'y obligera.

— Keiko, avez-vous séduit mon père ?

— Séduit... ? » Le visage appuyé contre la poitrine de Taichirô, Keiko secoua la tête. « Et vous, est-ce que je vous ai séduit ? L'ai-je fait ? »

Les bras de Taichirô entouraient le dos nu de Keiko.

« Il ne s'agit pas de moi, mais de mon père. Ne détournez pas la conversation...

— Mais c'est vous qui la détournez ! Je vous demande si je vous ai séduit. C'est ce que vous croyez, n'est-ce pas ? »

Taichirô ne répondit pas.

« Est-il pensable qu'un homme demande à la fille qu'il tient dans ses bras si elle a séduit ou non son père ? Ne lisez-vous pas dans mes yeux la peine que vous me faites ? » Keiko se mit à pleurer. « Que voulez-vous que je vous réponde, Taichirô ? J'aimerais me noyer dans le lac... »

Comme il saisissait les épaules tremblantes de la jeune fille, Taichirô sentit sous sa main l'une des bretelles de son maillot de bain. Il la baissa, découvrant à moitié la rondeur d'un sein, puis il baissa la seconde bretelle. Keiko, sa poitrine dénudée, chancela.

« Non, pas le sein droit ! Je vous en prie, pas le sein droit... », répéta Keiko, tandis que des larmes coulaient de ses paupières closes.

Keiko sortit de la salle de bains, le buste enveloppé d'une grande serviette. Les deux jeunes gens suivirent un couloir et descendirent dans le jardin. Sur un grand arbre devant eux s'épanouissaient des fleurs blanches qui ressemblaient à des hibiscus. Taichirô avait retiré sa veste et sa cravate.

Deux piscines se trouvaient à droite et à gauche du jardin qui faisait face au lac. Des enfants se baignaient dans la piscine de droite, aménagée au milieu de la pelouse. L'autre piscine était située sur un petit tertre, à l'écart de la pelouse.

Taichirô s'arrêta à l'entrée de la barrière qui entourait la piscine de gauche.

« Vous ne vous baignez pas ?

— Non, je vous attends. » Par timidité, Taichirô hésitait à se montrer au côté de Keiko, dont la beauté attirait tous les regards.

« Vraiment ? Je veux juste faire trempette. C'est mon premier bain de l'année et je veux voir si je nage bien ou non », dit Keiko.

Des cerisiers et des saules pleureurs se dressaient, à intervalles réguliers, sur la pelouse longeant la berge.

Taichirô s'assit sur un banc, à l'ombre d'un vieil arbre, et regarda en direction de la piscine. Tout d'abord, il ne vit pas Keiko, puis il l'aperçut sur le plongeoir. Bien que le plongeoir ne fût pas très élevé, la silhouette tendue de la jeune fille se préparant à plonger se découpait sur la surface du lac Biwa derrière elle et sur les hautes montagnes au-delà du lac. Les montagnes dans le lointain étaient noyées de brume. Un rose pâle presque évanescent flottait sur les flots sombres du lac. Les voiles des yachts réfléchissaient les teintes paisibles du crépuscule. Keiko plongea, dans un jaillissement d'eau.

Lorsqu'elle sortit de la piscine, Keiko loua un canot automobile et invita Taichirô à y monter avec elle.

« Il fera bientôt nuit. Si nous remettions à demain ?

— Demain... ? Vous avez bien dit demain ? » dit Keiko dont les yeux brillèrent. « Alors, vous restez ? Vous comptez vraiment rester jusqu'à demain... ? Mais, comment savoir ? Tenez au moins l'une de vos promesses... Nous n'irons pas bien loin et nous serons vite de retour. Pendant un petit moment, j'ai envie de m'éloigner du rivage avec vous. J'aimerais que nous fendions les flots du destin et que nous flottions au fil de l'eau. Demain se dérobe toujours... Allons-y aujourd'hui ! » dit Keiko, en entraînant Taichirô par la main.

« Voyez le nombre de canots et de yachts qui sont encore sur le lac ! »

Ce fut trois heures plus tard qu'Otoko, en écoutant les informations à la radio, apprit qu'un accident avait eu lieu sur le lac Biwa. Elle se précipita en voiture jusqu'à l'hôtel où elle trouva Keiko alitée.

Elle avait appris, toujours par la radio, qu'une jeune fille prénommée Keiko avait pu être sauvée par un yacht. En entrant dans la pièce, Otoko demanda à la femme de chambre qui semblait chargée de veiller sur Keiko :

« Est-elle encore inconsciente ? Est-ce qu'elle dort ? Que s'est-il passé ?

— On lui a fait une piqûre pour qu'elle dorme, répondit la femme de chambre.

— Une piqûre... ? Ainsi, elle est hors de danger ?

— Oui. Le médecin a dit qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Elle paraissait morte lorsque le yacht l'a déposée sur le rivage, mais elle a repris connaissance une fois qu'on lui eut fait vomir toute l'eau qu'elle avait avalée et qu'on eut pratiqué la respiration artificielle. Elle a commencé alors à se débattre comme une folle, en criant le nom de l'homme qui l'accompagnait...

— Et ce garçon, que lui est-il arrivé ?

— Ils ne l'ont pas encore trouvé, en dépit de tous leurs efforts.

— Ils ne l'ont pas encore trouvé... ? » répéta Otoko, d'une voix tremblante. Elle s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le lac et regarda au-dehors. Les canots automobiles, leurs phares allumés, sillonnaient de tous côtés les eaux noires du lac, à gauche de l'hôtel.

« Tous les canots de la région sont là, et pas seulement ceux de l'hôtel. Il y a également ceux de la police. Ils ont même allumé des flambeaux sur le rivage, dit la femme de chambre. Mais je crains qu'il ne soit trop tard pour le sauver... »

Otoko agrippa le rideau de la fenêtre.

Loin du va-et-vient des canots automobiles et de leurs inquiétantes lumières, un bateau de plaisance, décoré de lanternes rouges, s'approchait lentement du rivage de l'hôtel. Sur la rive opposée, des feux d'artifice embrasaient le ciel.

Lorsqu'elle s'aperçut que ses genoux tremblaient, Otoko fut prise de frissons dans tout le corps, et il lui sembla que les lanternes rouges du bateau de plaisance oscillaient elles aussi. Prenant fermement appui sur ses pieds, elle se détourna de la fenêtre. La porte de la chambre à coucher était ouverte. Le lit de Keiko retint son regard et elle retourna précipitamment au chevet de la jeune fille, comme si elle avait oublié qu'elle était déjà entrée dans cette pièce et l'avait ensuite quittée.

Keiko dormait tranquillement et sa respiration était régulière. L'angoisse d'Otoko augmenta : « Peut-on la laisser ainsi ?

— Oui, acquiesça la femme de chambre.

— Quand se réveillera-t-elle ?

— Je ne sais pas. »

Otoko posa sa main sur le front de Keiko. La peau froide et légèrement humide de la jeune fille semblait adhérer à la paume d'Otoko.

Les couleurs s'étaient retirées du visage blême de Keiko. Seule une légère rougeur colorait ses joues.

Les cheveux de la jeune fille, qui s'étaient emmêlés lorsqu'on les avait séchés, reposaient en désordre sur l'oreiller. Ils étaient si noirs qu'on les aurait crus encore mouillés. On apercevait entre ses lèvres ses jolies dents. La couverture recouvrait ses bras. Tandis qu'elle reposait, la tête tournée vers le haut, l'innocence et la pureté de son visage endormi bouleversèrent Otoko. Le visage de la jeune fille semblait vouloir prendre congé d'Otoko et de la vie.

Au moment où elle allongeait le bras afin de secouer Keiko et de la réveiller, Otoko entendit un coup frappé à la porte de la pièce voisine.

La femme de chambre alla ouvrir la porte.

Ôki Toshio et sa femme entrèrent dans la pièce. A peine son regard rencontra-t-il celui d'Otoko qu'Ôki s'immobilisa.

« Vous êtes Mlle Ueno, n'est-ce pas ? dit Fumiko. Ainsi, c'est vous. »

C'était la première fois que les deux femmes se rencontraient.

« Alors, c'est à cause de vous que Taichirô est mort ! » La voix de Fumiko était froide et exempte de toute émotion.

Otoko ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. D'une main, elle prit appui sur le lit de Keiko. Fumiko s'approcha d'elle. Otoko se rejeta en arrière comme pour la fuir.

Fumiko saisit Keiko de ses deux mains et la secoua en criant : « Réveille-toi ! Réveille-toi donc ! » A mesure que ses mains se faisaient plus brutales, la tête de la jeune fille roulait sur l'oreiller.

« Mais réveille-toi ! Pourquoi ne te réveilles-tu pas ?

— On lui a administré un sédatif pour la faire dormir... dit Otoko. Elle ne se réveillera pas.

— J'ai quelque chose à lui demander. Il y va de la vie de mon fils ! dit Fumiko, en secouant toujours Keiko.

— Tu le lui demanderas plus tard. Tous ces gens sur le lac sont en train de chercher Taichirô », dit Ôki. Puis il passa son bras autour des épaules de sa femme et ils quittèrent la pièce.

Otoko poussa un profond soupir et tomba sur le lit en regardant le visage endormi de Keiko. Des larmes perlaient aux coins des yeux de la jeune fille.

« Keiko ! »

Keiko ouvrit les yeux. Des larmes y brillaient lorsqu'elle les leva vers Otoko.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

La quasi-totalité de l'abondante documentation sur Kawabata étant en japonais, il n'est proposé ici qu'une sélection des livres qui semblent particulièrement utiles.

Œuvres complètes

Il en existe quatre recueils, mais le seul recommandable est :

Kawabata Yasunari zenshû (Œuvres complètes de Kawabata Yasunari) Tôkyô, Shinchô-sha, 1980-1984, 37 tomes dont 2 suppléments.

Ouvrages de références

Brunet Yôko : *Naissance d'un écrivain — Études sur Kawabata Yasunari,* Paris, Asiathèque, 1982.

Etiemble R. et Origas J.-J. : *Deux « lectures » de* Kyôto *de Kawabata,* Paris, Centre de documentation universitaire, 1972.

Hatori Tetsuya et al. : *Kawabata Yasunari - Nihon no bigaku (Kawabata Yasunari — La conception esthétique japonaise)*, Nihon bungaku kenkyû shiryô shinshû (Nouvelle collection des textes d'études sur la littérature japonaise), vol. 27. Tôkyô, Yûseidô, 1990.

Kawabata bungaku kenkyû-kai (Société d'études de la littérature Kawabata). *Kawabata Yasunari no ningen to geijutsu (Kawabata Yasunari, l'homme et ses œuvres),* Tôkyô, Kyôiku shuppan sentâ, 1971.

Kobata Mizue : *Kawabata Yasunari — Sakuhin-ron (Kawabata Yasunari — étude de ses œuvres)*, Tôkyô, Keisô shobô, 1992.

Kokubungaku (Littérature japonaise [revue mensuelle]), vol. 32, n° 15. *Kawabata Yasunari — makai, toshi, gensô (Kawabata Yasu-*

nari — le monde des démons, la ville, les illusions), Tôkyô, Gakutô-sha, décembre 1987.

Yoshimura Teiji : *Kawabata Yasunari — Bi to dentô (Kawabata Yasunari — Le beau et la tradition)*, Tôkyô, Gakugei shorin, 1968.

GLOSSAIRE

Adashino — Quartier paisible au nord-ouest de Kyôto*. Adashino signifie « plaine des trépassés ». Il s'y trouvait autrefois un très grand nombre de tombes anciennes abandonnées, qui sont réunies maintenant au temple Nenbutsu-ji* essentiellement, où elles forment un ensemble impressionnant.

akebi — *Akebia quinata*, plante grimpante donnant des fruits très sucrés.

Akô — Voir **Quarante-sept rônins**.

Amagi (col d') — Col abrupt qui sépare les versants nord et sud de la péninsule d'Izu*. Un petit tunnel routier existait déjà à l'époque de *La Danseuse d'Izu*.

Ama-no-hashidaté — Localité située au bord de la mer à 60 km environ au nord-est de Kyôto*. Ama-no-hashidaté, digue naturelle de 3 km de long, bordée de plages de sable tout blanc et entourée par la mer, offre, vue de haut, un joli panorama qui compte parmi les « Trois plus beaux paysages du Japon » *(Nihon sankei)*.

Amida (Butsu) — Bouddha Amida (*amitabha* ou *amitayus*), qui, selon certaines croyances bouddhiques, fait renaître au paradis tous ceux qui l'implorent.

Anrakuyôji — Petit monastère calme qui se trouve au nord-est de Kyôto*.

Aoi (fête d' ; Aoi-matsuri ; « fête de la Mauve ») — Fête des deux sanctuaires de Kamo à Kyôto*, qui a lieu le 15 mai avec un superbe défilé de chars richement décorés. C'est l'une des trois plus grandes fêtes de cette ville, et de loin la plus ancienne de toutes.

Aomori — Ville de 250 000 habitants située à 740 km de Tôkyô, à l'extrême nord de l'île principale du Japon.

Arashi (mont ; Arashi-yama) — Montagne située à l'ouest de

Kyôto*, réputée pour sa belle vallée et pour ses érables dont les feuilles prennent une magnifique couleur en automne.

Ariwara no Narihira — Noble de la cour, galant homme légendaire et poète du IXe siècle.

Asahi Shinbun — Grand quotidien (8 millions d'exemplaires), fier de sa tradition. Bien des chefs-d'œuvre de la littérature japonaise moderne furent publiés dans ses pages sous forme de « feuilletons ».

Asakusa — Quartier animé très pittoresque, situé au cœur des zones populaires, au centre nord-est de Tôkyô. Aujourd'hui détrôné par d'autres quartiers animés du centre ouest (Shinjuku, Shibuya, etc.), Asakusa avait connu son apogée avant la Seconde Guerre mondiale, à l'époque de *Chronique d'Asakusa*.

Ashikaga Yoshimasa — Huitième *shôgun** de la dynastie des Ashikaga, grand amateur d'art (1436-1490). Le pavillon d'argent (*ginkaku*, ou *ginkakuji*) à Kyôto* fut construit sur son ordre.

Atami — Grande ville thermale (52 000 habitants) comptant 423 sources chaudes donnant 17 000 m^3 d'eau bouillante par jour, située à 100 km au sud-ouest de Tôkyô.

Atsumori — Taira no Atsumori (1169-1184), guerrier mort dans la bataille contre Kumagai* Naozane, qui fournit le thème à des pièces du théâtre *nô** et *kabuki**.

Azabu — Quartier qui se trouve dans le centre sud-ouest de Tôkyô.

bancha — Thé vert fabriqué à partir de feuilles déjà ouvertes. D'un prix relativement modique et beaucoup moins fort que le thé résultant des premières pousses *(gyokuro)*, le *bancha* est d'une utilisation courante, et notamment en fin de journée (moins de risques d'insomnie).

Bashô — Matsuo Bashô (1644-1694), poète et grand maître du genre *haikai* (ou *haiku**, poème en 17 syllabes [5-7-5]). Durant toute sa vie il garde un goût prononcé pour les voyages qu'il fait seul à pied à travers tout le Japon, et laisse un grand nombre de recueils de poèmes intégrés à ses récits de voyage (traductions françaises par R. Sieffert, POF).

Benten / Benzaiten (déesse) — Déesse bouddhique de la miséricorde *(Sarasvati)*.

Biwa (lac) — Biwa-ko, le plus grand lac du Japon (675 km^2), à 10 km à l'est de Kyôto*.

bôshi — Signifie « chapeau ». Comme terme de *go**, se dit d'un

groupe de pierres placé à la pointe du chemin de développement du domaine de l'adversaire.

Bungei Shunjû — L'une des plus grandes revues mensuelles au Japon, de tendance généraliste. Elle a été fondée en 1923 par l'écrivain Kikuchi Kan, mécène de Kawabata, lequel a collaboré à sa création.

bushidô — La « voie des guerriers », qui édicte à la classe dite des *samurai* des principes moraux d'une lointaine inspiration confucéenne, basés essentiellement sur la fidélité au seigneur et sur l'abnégation de soi. La généralisation de cette philosophie, qui est censée remonter au Moyen Âge, semble en réalité ne dater que du début du XVIII[e] siècle.

Bushôan — Restaurant de cuisine japonaise traditionnelle à Atami*.

Buson — Yosa Buson (1716-1783), poète qui rénova le genre *haiku** en y introduisant une esthétique de sobriété d'expression.

cérémonie du thé — « Art du thé » plus exactement. Affiné par Sen Sôeki (1522-1591), plus connu sous le pseudonyme de Rikyû*, cet art conçu comme « art de vivre » n'est pas seulement une façon de goûter au thé, mais reste dominé par un ensemble de concepts esthétiques qui continuent à marquer l'ensemble de la vie japonaise. Il souligne la beauté de ce qui est simple, sobre et fonctionnel, exempt de tout décor superflu, et également la valeur de ce qui est éphémère (*ichigo ichie*, qui sous-entend un moment sublime qui ne saurait être reproduit), par opposition à ce qui est éternel et immuable.

chasen — Pièce de bambou dont un côté est très finement fendillé et façonné, qui sert de fouet pour faire mousser le thé vert en poudre *(matcha)* dans l'art du thé.

chashitsu — Petit pavillon conçu pour l'art du thé, dans un style sobre et élégant.

Chiba — Ville de 520 000 habitants située à 40 km à l'est de Tôkyô.

chigo — Appelé aussi *o-chigo-san* ; ce mot, qui désignait au Moyen Âge un jeune page au service d'un seigneur, est employé aujourd'hui pour les enfants qui participent au cortège d'une fête, maquillés et vêtus d'un costume d'autrefois.

chijimi — Tissu de chanvre très fin et léger, utilisé comme *kimono** de luxe pour l'été. Kawabata en donne une description très détaillée dans l'avant-dernier chapitre de *Pays de neige*.

chimaki — Petite boule de riz enveloppée dans une feuille de *sasa*

— bambou nain très parfumé — et cuite à la vapeur dans son enveloppe de forme triangulaire.

Chion (monastère de ; Chion-in) — Situé au centre-est de Kyôto*, remarquable par son bel ensemble architectural des XV-XVI^e^ siècles.

Chogyû — Takayama Chogyû (1871-1902), écrivain et polémiste.

Chûgûji — Petit monastère bouddhique de femmes, voisin du Hôryûji, à 15 km au sud-ouest de Nara* ; célèbre surtout pour sa statue de Miroku en posture de méditation, chef-d'œuvre de sculpture du VII^e^ siècle.

Cours du Nord et du Sud — *Nanboku-chô*, désigne l'époque où coexistaient deux dynasties impériales qui se disputaient la légitimité (1336-1392).

Daibutsu — Voir **Grand Bouddha**.

Daigoji — Monastère bouddhique situé sur le flanc de la montagne au sud de Kyôto* ; ce magnifique ensemble architectural et sa pagode à cinq étages datent du XVI^e^ siècle.

Daimonji — Mont qui se trouve à proximité est de Kyôto*. Le nom Daimonji (« caractère de *dai* », *dai* signifiant « grand ») provient de la fête du feu, dont on peut observer de loin l'énorme embrasement sur le flanc des montagnes au nord, à l'est et à l'ouest, feux qui dessinent dans la nuit la forme du caractère *dai* en trois traits croisés.

Daitoku-ji — Monastère bouddhique situé dans le centre-nord de Kyôto*, réputé surtout pour ses pavillons consacrés à l'art du thé et ses jardins disséminés dans les propriétés privées des moines principaux (dont le plus connu est le jardin de pierre de Daisen-in).

Danjûrô — Ichikawa Danjûrô, nom d'une lignée d'acteurs illustres du théâtre classique *kabuki**. Ceux dont parle Kawabata sont Danjûrô VII (1791-1859) et Danjûrô IX (1838-1903).

Dankô (auberge) — Dankôen, nom d'une auberge située à Itô*.

Dazai Shundai — Lettré confucéen (1680-1747).

Denpô-in — « Monastère de la transmission de la loi », qui existe dans différents endroits au Japon. Le Denpô-in apparaissant dans *Chronique d'Asakusa* se trouve du côté ouest de la porte d'entrée principale du temple dit Asakusa Kannon (Sensôji).

Dôgashima — Petite station thermale au fond d'une vallée profonde à Hakone*, à 80 km au sud-ouest de Tôkyô.

Dôtonbori — Quartier animé d'Ôsaka, fréquenté par une foule

grouillante, pittoresque, avec ses restaurants variés dont les enseignes lumineuses se reflètent dans l'eau du fossé du même nom.

eboshi — Chapeau haut qui était porté par les dignitaires de la cour impériale.

Echigo — Ancienne province qui correspond à l'actuel département de Niigata (vaste zone qui s'étend le long de la mer du Japon, entre 180 et 400 km au nord de Tôkyô), dont les plaines sont depuis toujours réputées pour leur riche culture du riz. C'est pourtant le « Pays de neige » avec des épaisseurs de 2 à 4 m en hiver, dans les montagnes.

Edo — Ancien nom de Tôkyô. Siège du gouvernement des *shôgun** durant près de trois siècles (époque d'Edo, de 1603 à 1867), Edo va supplanter Ôsaka sur le plan économique et détrôner Kyôto* dans le domaine culturel, pour devenir l'une des plus grandes métropoles que l'humanité ait jamais connues. De même, le parler d'Edo donnera naissance à l'actuel japonais standard.

Edo Komon — Tissu pour *kimono** à petits motifs raffinés dont la technique, développée à Edo*, a été récemment reconstituée par le grand maître tisserand Komiya.

Eizan — Abréviation du Hiei-zan (mont Hiei*).

Engakuji — L'un des plus illustres monastères de Kamakura*, fondé en 1282. Dans son vaste jardin se trouvent de très nombreux édifices de l'époque et quelques pavillons consacrés à l'art du thé.

Enkiri-dera — Monastères où les femmes qui voulaient divorcer faisaient trois années d'exercices religieux pour être autorisées officiellement à se séparer de leur mari et à regagner leur famille. Le Tôkei-ji, à Kamakura*, en est l'exemple le plus connu.

Enoshima — Site touristique très fréquenté situé à 55 km au sud-ouest de Tôkyô, près de Kamakura*. C'est une petite île reliée au continent par un pont et dominée par un sanctuaire du même nom. Sa situation entourée par la mer rappelle par certains côtés celle du Mont-Saint-Michel : le chemin est bordé de marchands de souvenirs et de restaurants où l'on déguste des crustacés. La spécialité la plus connue est appelée *sazae no tsubo-yaki*, « turbot cornu grillé en sa coquille », dont la chair finement découpée et accompagnée d'autres condiments est restituée dans sa coquille avant d'être cuite sur un feu vif de charbon de bois.

Enryaku (ère) — 782-806, période qui marque le début de l'époque de Heian*.

Enshû — Kobori Enshû (1579-1647), grand maître en architecture et en l'art des jardins. On lui attribue la merveilleuse villa impériale de Katsura*, apothéose de ces deux arts en ce qu'ils ont de spécifiquement japonais.

Fudô — Fudô myô-ô *(Akalanatha)*, divinité bouddhique dont la statue se caractérise par une expression de colère.

Fuji (mont) — Le plus haut sommet de l'archipel japonais (3 776 m), traditionnellement objet de vénération, et dont la silhouette majestueuse a inspiré un grand nombre de peintres, poètes et romanciers de tous temps.

Fujiwara (époque des) — Indique les deux derniers tiers de l'époque de Heian*, dominée par les pouvoirs du clan des Fujiwara et caractérisée par une culture dégagée des influences chinoises (894-1192).

Fujiwara (no) Sadaie — Voir **Teika**.

Fukagawa — Quartier situé dans le centre sud-est de Tôkyô. Depuis l'époque d'Edo*, Fukagawa est connu pour le commerce du bois, et aussi pour ses *geishas** fières de leur tradition spécifique.

Fukui — Chef-lieu du département de Fukui, qui s'ouvre sur la mer du Japon à quelque 150 kilomètres au nord-est de Kyôto*.

fukusa — Petite pièce carrée de tissu, souvent en brocart, faisant office de serviette dans l'art du thé.

Fukuzawa Yukichi — Grand penseur du début du Japon moderne et fondateur de l'université Keiô à Tôkyô. Il a joué un rôle décisif dans la modernisation du Japon et pour la propagation de la pensée occidentale (1834-1901).

furoshiki — Carré d'étoffe qui sert à envelopper les objets que l'on porte à la main.

Fushimi — Quartier situé dans la banlieue sud de Kyôto*, connu pour la fermentation du sake* et aussi pour la présence de nombreux sanctuaires, notamment le grand sanctuaire d'Inari*.

Fushimi-Momoyama — Localité située dans la partie sud de Fushimi*, où se trouvait un château du même nom, maintenant en ruine.

fusuma — Cloisons coulissantes qui séparent les différentes pièces de la maison traditionnelle. Généralement garnies d'un papier décoratif, les *fusuma* des grands monastères sont décorés d'œuvres de peintres célèbres.

futon — Équivalent d'un matelas *(shiki-buton)*, d'une couette *(kake-buton)* ou d'un coussin sur lequel on s'assied (*zabuton).*

gagaku — Musique ancienne de forte influence chinoise, miraculeusement conservée par la Maison impériale en tant que musique de cour.

geisha — La vocation essentielle d'une *geisha* (sens étymologique : artiste) est d'animer un banquet. Sa formation englobe notamment la danse, le chant et la musique de *shamisen**. Il arrive qu'une *geisha* accepte de passer la nuit avec un client après le banquet, mais il s'agit là d'une activité « secondaire » (une simple prostituée n'est jamais appelée *geisha* en japonais). Sa tenue est toujours traditionnelle : magnifique *kimono** de soie long, luxueuse ceinture très large *(obi*)*, avec coiffure caractérisée par un chignon haut, lissé et enduit d'huile de camélia. Jadis, une *geisha* était recrutée le plus souvent sur contrat : le « patron » versait à la famille une somme importante sous forme d'avance, et la *geisha* n'était libre que le jour où toutes ses dettes, y compris d'importants frais d'habillement, de formation, de logement et de nourriture, étaient intégralement remboursées. Autrefois, les pauvres qui avaient besoin d'une grande somme d'argent pour diverses raisons « vendaient » leurs filles, qui pouvaient éventuellement être « revendues » à un nouveau « patron ». Ce système, qui constitue un délit grave du point de vue de la protection des droits de l'homme et qui était cependant protégé par la législation de l'époque, a été interdit en 1946. Quoi qu'il en soit, le métier est aujourd'hui en nette régression, les candidates reculant devant les difficultés redoutables qu'implique le programme traditionnel de formation artistique.

Genji — 1) Clan des Minamoto : l'une des familles les plus illustres du Japon, dont l'origine remonte au IX^e^ siècle, qui s'appropria le pouvoir central notamment de la fin du XII^e^ siècle au début du XIII^e^, après avoir fait périr le clan opposé des Taira (ou Heike). 2) Prince Hikaru Genji, personnage central du *Dit de Genji* (*Genji monogatari*, traduction française par R. Sieffert, POF), l'œuvre sans doute la plus célèbre de la littérature japonaise classique. C'est un roman fleuve comportant 54 livres, écrit vers le début du XI^e^ siècle par la dame de cour Murasaki* Shikibu (978 ?-1014 ?). 3) Abréviation de *Genji monogatari*, commenté ci-dessus.

Genroku (danse) — *Genroku hanami odori*, musique pour le *sha-*

*misen** adaptée à la danse, imitant les gestes de gens en contemplation des fleurs de cerisier.

geta / géta — Se prononce « guéta ». Sandales traditionnelles en bois, portées avec la tenue japonaise ordinaire.

Gifu — Chef-lieu du département de même nom, situé à 30 km au nord de Nagoya.

Ginza — Quartier de commerce plutôt chic au cœur de Tôkyô, comportant également des restaurants et des boîtes de nuit de luxe.

Giô (monastère) — Giô-ji, monastère de femmes situé dans le paisible quartier de Saga*, au centre nord-ouest de Kyôto*.

Gion (fête de) — *Gion matsuri*, fête du quartier de Gion qui compte parmi les trois plus grandes fêtes de Kyôto*. C'est un énorme défilé de chars et de palanquins aux décorations extraordinaires, sur lesquels les *maiko** de Gion, en grand apparat, dansent et chantent, accompagnées par la musique typique exécutée par les *geishas**.

Gion (quartier de) — Quartier animé situé dans le centre-est de Kyôto* au bord de la rivière Kamo*, et connu surtout pour les *geishas* et les apprenties danseuses *(maiko*)*.

Gion (sanctuaire de) — Actuellement, sanctuaire shintoïste Yasaka, situé à l'est du quartier de Gion.

go — Jeu de société qui se joue à deux, d'une subtilité qui dépasse même celle des échecs, bien qu'apparemment simple : le *go* se joue sur une sorte de damier en bois massif, dont la surface est tracée d'une grille où se croisent 19 lignes verticales et autant d'horizontales. Les deux joueurs, l'un qui joue les noirs et l'autre les blancs, placent à tour de rôle une petite pierre ronde de leur couleur sur l'une des 361 intersections de ces lignes, afin de tenter d'encercler de quatre côtés les pierres de l'adversaire et de s'emparer de son domaine en s'y infiltrant. Celui dont le nombre de pierres « vivantes » est inférieur perd la partie.

Gojô (pont de) — « Pont de la Cinquième Avenue » sur la rivière Kamo* qui passe dans le centre-est de Kyôto*. Ce pont, situé au cœur de l'ancienne capitale du Japon (remplacé maintenant par un pont moderne beaucoup plus large), fut le lieu du légendaire combat entre le jeune prince-guerrier Yoshitsune et l'invincible moine-guerrier Benkei qui, vaincu par l'agilité et l'intelligence de Yoshitsune, devint son fidèle serviteur.

Grand Bouddha ; daibutsu — Grandes statues de bronze, dont les

plus connues sont celles de Nara* (fondue en l'an 757 ; 14,9 m) et de Kamakura* (en 1252 ; 11,5 m). Le Grand Bouddha de Kamakura, que beaucoup considèrent comme le plus beau, se trouve à proximité immédiate du domicile de Kawabata.

Hachiman ; Hachiman-gû — Sanctuaire shintoïste à Kamakura* dédié à la mémoire de Minamoto no Yoritomo (1147-1199), grand guerrier et fondateur du gouvernement de Kamakura (« époque de Kamakura », 1192-1333). Jusqu'à la fin de la guerre du Pacifique, ce monument fut vénéré comme celui du dieu de la guerre.

haiku ; haikai — Petit poème de 17 syllabes (5-7-5) chantant les sentiments liés à la nature et à la saison.

hakama — Pantalon plissé, long et très large, qui se porte par-dessus le *kimono** proprement dit dans la tenue de grande sortie et de cérémonie.

Hakone / Hakoné — Belle région de montagne à 120 km au sud-ouest de Tôkyô, située sur un ancien cratère de volcan et devenue un ensemble impressionnant de stations thermales. Sur le col de Hakone, à l'ouest, se trouvait à l'époque féodale une « barrière » qui contrôlait sévèrement tout mouvement des voyageurs entre l'est et l'ouest.

Hamamatsu — Ville de 450 000 habitants située à mi-chemin entre Tôkyô et Nagoya, connue pour son élevage des anguilles et sa florissante industrie (dont la fabrication des pianos Yamaha).

Hanayagi (école de danse) — Fondée en 1849 par Hanayagi Jusuke (1821-1903), cette école de danse traditionnelle est représentée par de nombreux adeptes disséminés dans tout le Japon.

Haneda — Quartier situé au sud de Tôkyô, à 15 km du centre, où se trouve le plus ancien des aéroports de la métropole.

haori — Longue veste que l'on met par-dessus le *kimono** proprement dit, dont l'usage s'impose dans la tenue de sortie ou de cérémonie.

Harunobu — Suzuki Harunobu (1725-1770), peintre du genre *ukiyoe** (« tableaux du monde impermanent ») et créateur du procédé d'impression des tableaux de ce type par gravure sur bois (estampes).

Hase / Hasé — Quartier au centre-ouest de Kamakura*, essentiellement résidentiel, où se trouvent entre autres le Grand Bouddha, le temple de Hase Kannon et la maison de Kawabata.

Hayashi Fusao — Romancier, ancien écrivain « prolétarien » qui devint ensuite un ardent défenseur des idées de droite (1903-).

Heian — Actuelle ville de Kyôto* ; nom donné à l'ancienne capitale impériale fondée en l'an 794.

Heian (époque de) — 794-1192 ; période marquée surtout par l'apogée de la littérature classique japonaise.

Heian jingû (sanctuaire de Heian) — Sanctuaire shintoïste de Kyôto*, décrit dans tous ses détails dans la première partie du roman *Kyôto*.

hibachi — Sorte de brasero de céramique (ou de bois garni de cuivre), utilisé pour se réchauffer les mains.

Hibiya — Quartier du centre de Tôkyô, essentiellement administratif, mais où se trouvent également le jardin public de Hibiya, une célèbre salle de concert du même nom, des cinémas et des théâtres, ainsi que l'hôtel *Impérial*.

Hideyoshi — Toyotomi Hideyoshi (1538-1598), grand guerrier ayant détenu le pouvoir central de 1585 à 1598. Fils d'un paysan très pauvre, il est souvent cité comme l'un des premiers exemples de la mobilité des classes dans la société japonaise.

Hiei (mont) — Hiei-zan, montagne abrupte (altitude : 848 m) située tout près de Kyôto* au nord-est, sur laquelle se trouve le grand monastère Enryaku-ji.

Higashiyama — « Montagne de l'est » appelée aussi Daimonji-* yama ; grande colline qui constitue l'extrémité est de la ville de Kyôto*.

Higashiyama bunka — Dans l'histoire de l'art, l'époque de Higashiyama (1449-1490) est une période miraculeuse où l'on assista à un épanouissement simultané de grandes œuvres dans des domaines esthétiques très variés : peinture, arts décoratifs, art du thé, des jardins, des fleurs, théâtre *nô*, etc. Cette « culture de Higashiyama » *(Higashiyama bunka)* est ainsi nommée parce que le *shôgun** Ashikaga* Yoshimasa (1436-1490), grand protecteur des arts, avait sa villa à Higashiyama.

Higuchi Ichiyô — Voir **Ichiyô**.

Hikaru Genji — Voir **Genji** (2).

hiragana — L'une des deux séries de signes *(kana)* servant à la notation phonologique du japonais. Les *hiragana*, provenant à l'origine de l'écriture cursive, sont estimées pour leur élégance. Après avoir été l'écriture des chefs-d'œuvre de la littérature japo-

naise classique du x^e^ au xii^e^ siècle, ces signes demeurent encore actuellement les éléments de base de l'écriture japonaise.

Hiratsuka — Ville de 175 000 habitants située à 64 km à l'ouest de Tôkyô. C'est là qu'habite Ôtaké, le redoutable adversaire du Maître dans *Le Maître ou le Tournoi de go*.

Hirosaki — Ville de 160 000 habitants située dans la plaine de Tsugaru, à 720 km au nord de Tôkyô.

Hiroshige — Andô Hiroshige (1797-1858), l'un des peintres les plus célèbres d'estampes japonaises.

hitokoshi — Tissu de soie au toucher très doux, caractérisé par l'alternance en sens inverse des fibres torsadées.

Hitomaro — Kakinomoto no Hitomaro (vers 660 ?-710 ?), grand poète de l'époque préclassique.

Hodogaya — Arrondissement de Yokohama* desservi par le train de Tôkyô-Yokosuka* (que prend Kawabata pour se rendre de sa maison de Kamakura* à Tôkyô).

Hon.inbô — Lignée des grands maîtres de *go** dont l'origine remonte à la fin du xvi^e^ siècle. Le Maître Hon.inbô Shûsai, héros du roman *Le Maître ou le Tournoi de go*, est le 21^e^ du nom et le dernier de la généalogie. Après sa retraite, le nom Hon.inbô devient un simple titre attribué au vainqueur des tournois nationaux.

Hongô — Quartier du centre de Tôkyô, où se trouve la célèbre université de Tôkyô.

Honmonji — Grand temple, siège de la secte bouddhique Nichiren, dont le bois domine le quartier d'Ikegami* situé dans la partie sud-ouest de Tôkyô.

Horikawa — Quartier du centre de Kyôto*, traversé par la rivière Horikawa dont les eaux sont utilisées pour la teinture artisanale.

hôshi — Littéralement le « maître de la loi » ; désigne un moine bouddhique au sens large, relevant ou non de l'ordre religieux.

Hotei — Grand moine chinois dont l'image au Japon est celle du visage souriant de l'un des « sept saints du bonheur » *(shichi-fuku-jin)* de la croyance populaire.

Ichiyô — Higuchi Ichiyô (1872-1896), l'une des figures les plus remarquables de la littérature féminine du Japon moderne. Morte jeune, elle n'a laissé que quelques œuvres courtes comme *Eaux troubles (Nigori-e)* (1894-1898) et *Rivalités (Take-kurabe)* (1895-

1896), qui passent cependant pour des modèles de finesse et de sensibilité.

Iemochi — Tokugawa Iemochi (1846-1866), 14e et avant-dernier *shôgun** de la lignée des Tokugawa*, lignée qui a détenu à Edo* (actuel Tôkyô) le pouvoir central de 1603 à 1867. Il meurt très jeune de maladie dans le château d'Ôsaka, en pleine guerre contre Chôshû qui soutenait la thèse de la restauration du pouvoir impérial.

Iga (céramique) — Faïence très fine, provenant des fours de Marubashira, dans la province d'Iga (actuel département de Mie), au sud-ouest de Nagoya.

Ihara Saikaku — Voir **Saikaku**.

Ikegami — Quartier du sud-ouest de Tôkyô, dominé par le bois du grand temple Honmonji*, siège de la secte bouddhique Nichiren.

Ikkyû — Moine zen* (1394-1481), dont la philosophie originale (par exemple « le monde des démons » — voir *Introduction*) semble avoir exercé une influence décisive sur la conception esthétique de Kawabata dans ses dernières années.

Imari — Porcelaine provenant d'Imari à Kyûshû*. Les pièces antérieures au XVIIIe siècle sont fort estimées.

Inari — Sanctuaires shintoïstes dédiés au renard, animal sacré considéré dans la croyance populaire comme le messager des dieux. Ces sanctuaires sont de taille très variable, allant d'édifices monumentaux (grand sanctuaire d'Inari à Fushimi*, au sud de Kyôto*) aux autels minuscules de quelques dizaines de centimètres qui fourmillent dans tout le Japon. La vénération d'Inari est répandue chez les gens du peuple traditionalistes, qui apportent en offrande à ces autels des morceaux de pâté de soja frits (dont, paraît-il, les renards sont friands). Cette croyance coexiste avec la peur des renards, animaux capables de prendre différentes formes (surtout celle d'une très jolie femme) pour égarer les humains.

Ippeki — Ippeki-ko, petit lac situé à proximité de Kawana*, près d'Itô*, à 130 km au sud-ouest de Tôkyô sur la côte est de la péninsule d'Izu*.

Ise (sanctuaire d') — Grand sanctuaire dédié à Amaterasu ô-mikami, déesse du soleil censée être, selon la légende, l'ancêtre lointain de la famille impériale.

Itô — Ville thermale et port de pêche à 125 km au sud-ouest de Tôkyô, sur la côte est de la péninsule d'Izu*, au sud d'Atami*.

Itô Jinsai — Savant confucéen (1627-1705).

Izu — Grande péninsule qui s'étend entre 100 et 170 km au sud-est de Tôkyô. Sa côte est, bien desservie, est très fréquentée, mais la région montagneuse centrale, que chérissait Kawabata, n'était accessible qu'à pied à l'époque de *La Danseuse d'Izu*. Ce périple lui a laissé un souvenir inoubliable : il y élit quasiment domicile durant dix ans (voir **Yugashima**) et parle souvent d'Izu dans ses œuvres. Cette presqu'île reste très belle, avec son climat doux, sa végétation luxuriante et ses côtes découpées extrêmement pittoresques.

Izumo no Okuni — Femme mi-légendaire ayant vécu de la fin du XVI^e^ siècle au début du XVII^e^, à qui l'on attribue l'origine des danses de *kabuki**.

J.O.A.K. — Sigle de l'émetteur de Tôkyô de l'actuel NHK au temps de la radiodiffusion.

Jakkôji ; Jakkô-in — Monastère de femmes agrémenté d'un merveilleux jardin, qui se trouve à 13 km au nord-est de Kyôto*.

Jidai-matsuri (« **fête historique** » ou « **fête de l'histoire** ») — Fête du sanctuaire Heian Jingû* à Kyôto*, qui compte parmi les trois plus grandes fêtes de cette ville. De création plus récente (1895) que les autres, le grand défilé est celui des personnages de tous les temps évoquant la longue histoire de l'ancienne capitale.

Jidô — Personnage légendaire chinois qui aurait acquis la vie éternelle en se nourrissant de la rosée du chrysanthème. Dans le théâtre *nô**, le *jidô* est représenté par le masque d'un jeune homme qui exprime un indicible air noble et distingué.

Jigoku-dani — « Vallée d'enfer », ainsi nommée à cause de son geyser, à 250 km au nord de Tôkyô, dans la région de Shinshû*. C'est une minuscule station thermale constituée d'une unique auberge très rustique qui n'est accessible qu'à pied. C'est aussi un endroit où l'on peut voir des singes qui prennent leur bain dans un bassin d'eau chaude entre les rochers. Ils auraient pris cette habitude surtout pour se réchauffer en hiver, où le thermomètre descend à – 10 °C.

Jikkoku (col de) — Jikkoku-tôge, « col d'où l'on peut voir dix provinces », situé entre Hakone* et Atami*. Quand il fait beau (c'est rarement le cas), on peut y admirer le mont Fuji* qui apparaît à l'ouest dans toute sa splendeur avec le panorama de Hakone et

de son lac qui se présentent comme un jardin miniature décorant le mont.

Jingoji — Grand sanctuaire du bouddhisme ésotérique, à l'ouest de Kyôto*.

Jinsai — Itô Jinsai (1627-1705), savant confucéen.

jizai-kagi — Grand crochet à hauteur réglable par coulissement, auquel on accroche l'anse de la marmite ou de la bouilloire que l'on veut faire chauffer sur le foyer. Ce système n'existe plus que dans les vieilles fermes épargnées par le temps.

Jizô — *Jizô bosatsu (Ksitigarbha)*. Selon les croyances japonaises populaires, il passe pour un gardien qui veille sur les enfants et, à ce titre, ses statues de pierre se trouvent souvent en bordure des voies anciennes, en ville ou à la campagne.

Jôetsu — Ligne de chemins de fer de Tôkyô à Niigata* (voir **Echigo**). Le « Pays de neige » se trouve sur cette ligne au nord du grand tunnel (le train décrit au début du roman *Pays de neige* est celui de cette ligne).

jôfu — Tissu de chanvre affiné qui se prête à la confection des *kimonos** d'été.

jôruri — Terme générique qui englobe les œuvres musicales accompagnées d'un chant conçu pour conter une histoire. Au sens étroit, se dit d'œuvres destinées plus particulièrement à la déclamation par un musicien-narrateur dans le théâtre classique, tel que le théâtre de marionnettes *(bunraku)*, ainsi qu'une partie non négligeable du répertoire du *kabuki**. Par exemple, les pièces du grand dramaturge Chikamatsu (1653-1724, traductions françaises par R. Sieffert, POF) sont des *jôruri*.

juban — Vêtement qui se porte sous le *kimono** proprement dit. Selon l'esthétique traditionnelle, le *kimono*, qui reste visible, doit être sobre, tandis que le *juban*, invisible, peut être d'une couleur et d'un dessin plus éclatants.

Juraku — Nom d'une auberge située à Atami*.

kabuki — Le dernier en date et sans aucun doute le plus populaire des trois grands genres du théâtre classique japonais (*nô**, apogée XIV^e^-XV^e^ siècles ; *bunraku* (voir **ningyô jôruri**), apogée XVII^e^-XVIII^e^ siècles ; *kabuki*, apogée XVIII^e^-XX^e^ siècles). D'une manière très schématique, si le berceau du *nô* était Kyôto* et s'il fut bien accueilli surtout par les grands seigneurs-guerriers qui devaient vivre dans le monde de l'impermanence, le *bunraku* est le fruit

typique de la culture des marchands d'Ôsaka, tandis que le *kabuki* symbolise la transition de la culture bourgeoise d'Ôsaka vers la culture populaire d'Edo*. Les modalités d'expression théâtrale — mise en scène, décor — vont de plus en plus vers le concret et se rapprochent du « grand spectacle ». On attribue à la danseuse Izumo no Okuni* les origines du *kabuki*, mot qui est noté plus tard par l'assemblage des trois caractères : *ka* (chant) — *bu* (danse) — *ki* (jeu théâtral et plaisant). Le *kabuki* est sans doute le genre théâtral dans lequel la qualité du jeu des acteurs se révèle plus importante encore que la valeur intrinsèque du texte. Pour cette raison précise, l'histoire du *kabuki* moderne est inséparable de quelques grands noms d'acteurs tels que Danjûrô*, Uzaemon*, Kikugorô*, etc.

Kaguya (princesse) — Kaguya-hime, héroïne du *Conte du coupeur de bambous* (*Taketori monogatari*, début du x^e^ siècle (?), traduction française par R. Sieffert, POF).

kakemono / kakémono — Œuvre à l'encre de Chine (dessin et/ou calligraphie) montée sur rouleau et suspendue verticalement sur le mur du *tokonoma**.

Kakinomoto no Hitomaro — Voir **Hitomaro**.

Kamakura — Ville résidentielle et station balnéaire (150 000 habitants), à 50 km au sud-ouest de Tôkyô. Kamakura fut le siège du premier gouvernement féodal de 1192 à 1333 (c'est l'*époque de Kamakura*), et reste riche en patrimoine historique et artistique. Kawabata y fixa son domicile à partir de 1935.

Kameyama — Petit jardin public qui se trouve à l'ouest de Kyôto*.

Kami-kamo ; Kami-gamo (sanctuaire) — « Sanctuaire du haut », l'un des deux grands sanctuaires de Kamo, au centre-nord de Kyôto*. La grande fête d'Aoi* est célébrée à partir de ces deux sanctuaires.

Kamikôchi — Petite vallée à 250 km au nord-ouest de Tôkyô, à 1 500 m d'altitude au cœur des « Alpes japonaises ».

Kami-suwa — Secteur sud de la ville de Suwa (49 000 habitants) située en bordure du lac du même nom, à 190 km au nord-ouest de Tôkyô. L'industrie textile de jadis est maintenant complètement remplacée par la mécanique de précision et l'électronique (groupe Seiko-Epson).

Kamo (rivière) — Kamo-gawa, rivière qui coule du nord au sud, traversant le centre de Kyôto* du côté est.

Kan.ichi — Héros du *Démon d'or (Konjiki yasha)* (1897-1902), long roman de Kôyô*, dont la scène la plus célèbre se déroule à Atami*.

Kanazawa — Grande ville (370 000 habitants) tout près de la mer du Japon, à 225 km au nord-est de Kyôto*. Cette ville, traversée par deux rivières qui coulent en plein centre, est fière de son glorieux passé : l'ancienne province de Kaga, gouvernée par le grand seigneur Maeda du château de Kanazawa, fut le plus riche fief du Japon féodal.

Kanda — « Quartier Latin » de Tôkyô, avec ses nombreuses universités et sa rue principale occupée par des librairies et des bouquinistes qui se succèdent sur 2 km.

Kanjinchô — L'une des pièces les plus populaires du théâtre *kabuki**, glorifiée par l'interprétation d'acteurs inoubliables. En outre, la musique de cette pièce, pour *shamisen** et percussion, est l'un des grands morceaux de la musique traditionnelle.

Kankyû — Se dit d'une petite école de thé fondée à Kyôto* au XVII^e siècle. On l'appelle Kankyû-an, ou Musha no kôji.

Kannami — Localité à la sortie ouest du grand tunnel de Tanna, sur la ligne Tôkyô-Ôsaka (ligne du Tôkaidô*), au km 114,5. L'entrée du tunnel est à Atami*.

Kannon (Bodhisattva) — Aussi nommée *Kanzeon bosatsu (Avalokitesvara)*, considérée dans la croyance populaire comme « déesse de la miséricorde ». *Kannon(-sama)* désigne également un temple bouddhique dédié à Kannon, comme c'est le cas du temple d'Asakusa Kannon.

Kanô — Grande lignée de peintres de l'école dite de Kanô, active surtout du XV^e au XVII^e siècle à Kyôto*, puis à Edo*. Le style de cette école est décoratif, figuratif et académique, et se caractérise par l'emploi de l'or.

Kansai — Au sens large, indique « les pays à l'ouest de la barrière ». La barrière était, à l'époque d'Edo*, celle du col de Hakone*, qui contrôlait le mouvement des voyageurs entre l'est et l'ouest. De nos jours, le terme Kansai se limite à la région autour de Kyôto* et d'Ôsaka.

Kantô — « Pays de l'est » au sens large ; au sens étroit, désigne la plaine du Kantô dont Edo* (actuel Tôkyô) constitue le cœur.

karatsu — Céramique créée dans la région de Karatsu, à Kyûshû*

au XVI^e siècle, sous influence coréenne. Son style simple est apprécié dans l'art du thé.

Karuizawa — Lieu de villégiature de la classe aisée de Tôkyô fuyant l'insupportable chaleur de l'été. Karuizawa (14 000 habitants) est situé dans les montagnes de Shinshû* à 1 000 m d'altitude et à 140 km de la capitale. Kawabata y avait sa villa.

Kasshiki — Masque de *nô** représentant symboliquement un jeune « moine séculier », qui se caractérise par une touffe de cheveux sur le front. Le masque dégage une expression un peu mystérieuse où se mêlent gentillesse et austérité.

Katsura (villa impériale de) — Jardin ravissant, sans aucun doute l'apothéose de l'art du jardin, dans lequel se blottissent quelques sobres pavillons de bois ; la villa impériale de Katsura (*Katsura rikyû*) est située à 6 km au sud-ouest de Kyôto*. Cet incomparable chef-d'œuvre a été construit vers 1620 et est attribué à Kobori Enshû (1579-1647). L'autorisation de visite est délivrée par le bureau de la Maison impériale (*kunai-chô*), uniquement sur demande préalable, au compte-gouttes pour les Japonais et un peu plus généreusement pour les touristes étrangers.

Kawabata Gyokushô — Peintre de l'école traditionnelle, natif de Kyôto* (1842-1913).

Kawagoe — Ville de 184 000 habitants, à 40 km au nord-ouest de Tôkyô.

Kawai Gyokudô — Grand peintre japonais (1873-1957).

Kawana — Petit port de pêche et lieu de villégiature à proximité d'Itô*, dans la péninsule d'Izu*. Il s'y trouve un hôtel de luxe de style occidental et un vaste terrain de golf du même nom.

Kawaramachi — C'est « le » centre de Kyôto* avec ses innombrables magasins et restaurants, dont le point essentiel est l'intersection avec la Quatrième Avenue (Shijô-Kawaramachi).

kaya — *Miscantus sinensis*, plante de la famille des graminacées, très haute (4 à 5 m), dont les tiges séchées, très résistantes, sont utilisées pour la couverture des maisons traditionnelles. Dans les zones urbanisées, leur emploi est interdit en raison des risques d'incendie.

Kazu-no-Miya — Princesse impériale infortunée (1846-1877). Fille de l'empereur Ninkô (1800-1846), elle fut mariée toute jeune au *shôgun** Tokugawa Iemochi* qui sollicitait cette union pour des raisons purement politiques (nécessité de montrer une preuve de

réconciliation avec la Maison impériale, en raison de la pression grandissante des tenants de la restauration). Après la mort prématurée de son mari en 1866, elle entra en religion.

Keiô (ère) — 1865-1868 ; période de transition qui marqua la fin de trois siècles de domination des Tokugawa* et la restauration du pouvoir impérial en 1868.

Kemigawa — Banlieue ouest de Chiba*, à 30 km à l'est de Tôkyô.

ken — Variante japonaise du jeu de la mourre.

Kenchô-ji — L'un des cinq monastères les plus illustres de Kamakura*.

Ki no Tsurayuki — Tsurayuki (868-945 ?), poète célèbre pour avoir compilé l'anthologie *Kokinshû* (905) qui a exercé une influence décisive sur l'art poétique japonais.

Kikugorô — Onoe Kikugorô est le nom d'une lignée d'acteurs de *kabuki**. Les plus importants sont Kikugorô V (1844-1903) et Kikugorô VI (1885-1949) qui contribuèrent à la rénovation de ce genre théâtral.

kimono — Signifie « vêtement » en japonais. Ce n'est qu'au sens étroit que ce mot indique le vêtement japonais traditionnel.

Kinkaku(ji) — Connu sous le nom de « pavillon d'or », ainsi nommé parce que les murs du pavillon sont couverts de feuilles d'or. Ce petit monument du XIV^e^ siècle, annexe d'un temple bouddhique qui était en fait la villa du *shôgun** Ashikaga* Yoshimitsu (1358-1408), fut détruit en 1950 par un incendie criminel provoqué par un jeune moine apprenti (voir le roman de Mishima Yukio, *Pavillon d'or [Kinkaku-ji]* 1956, traduit en français par M. Mécréant, Gallimard), puis reconstruit en 1955.

Kirishima (azalées de) — Variété d'azalées à la magnifique floraison qui poussent dans les montagnes de Kirishima (altitude : 1 700 m) au sud de Kyûshû*. Ces montagnes sont au cœur d'une belle région touristique intégrée au parc national du même nom.

Kishida Ryûsei — Peintre (1891-1929) de l'école occidentale, dont Kawabata estimait la sensibilité.

Kita-Kamakura — Secteur nord de Kamakura*, quartier résidentiel dont la gare se trouve non loin du temple Engakuji*.

Kita-Tsugaru — Canton de Tsugaru-Nord, dans le département d'Aomori*, donnant sur le détroit de même nom, en face de Hokkaidô.

Kiyamachi — Ancien quartier de plaisirs situé au centre-ouest de Kyôto*.

Kiyomizu — Temple au centre-est de Kyôto* au flanc de la montagne, avec son sanctuaire principal (XVII^e siècle) qui semble accroché à la pente abrupte par sa formidable infrastructure de bois.

kiyomoto — *Jôruri** d'Edo*, caractérisé par le chant qui utilise les notes aiguës.

Kobayashi Kokei — Peintre de l'école traditionnelle (1883-1957).

Kôbe / Kôbé — Grande ville portuaire donnant sur la mer Intérieure (1 300 000 habitants), située à 30 km à l'ouest d'Ôsaka.

Kôbo-daishi — Nom posthume de Kûkai (774-835), grand moine et penseur qui introduisit au Japon le bouddhisme ésotérique, connu aussi comme un grand calligraphe.

Kobori Enshû — Grand maître en architecture et dans l'art du jardin (1579-1647). On lui attribue la merveilleuse villa impériale de Katsura*, apothéose de ces deux arts en ce qu'ils ont de spécifiquement japonais.

Kôetsu — Hon.ami Kôetsu (1558-1637), artiste polyvalent qui déploya son talent dans des domaines très variés : calligraphie, céramique, laque, expertise et affûtage des sabres, etc.

Kôfu — Ville de 190 000 habitants, chef-lieu du département de Yamanashi (ancienne province de Kai), située à 125 km à l'ouest de Tôkyô.

Koga Harue — Peintre de l'école occidentale de tendance surréaliste (1895-1933). Kawabata en parle longuement dans son essai *Le Regard ultime (Matsugo no me)* (1933).

Kôgai — Quartier de Kôgai-chô, à Azabu*, au centre sud-ouest de Tôkyô.

Kôjin — Divinité shintoïste qui, selon la croyance populaire, veille sur le feu.

Koke-dera — Voir **Saihô-ji**.

Komoro — Ville de 40 000 habitants située dans la région de Shinshû*, à 170 km au nord-ouest de Tôkyô.

Kôrin — Ogata Kôrin (1658-1716), peintre et décorateur de génie.

Kôryûji — Temple dans la banlieue ouest de Kyôto*, connu pour sa statue de Miroku*, chef-d'œuvre du VII^e siècle.

Kôshirô — Matsumoto Kôshirô VII (1870-1949), acteur de *kabuki**, qui laissa dans la mémoire une interprétation insurpassable du rôle du moine-guerrier Benkei dans la pièce *Kanjinchô**.

Kôshû — Province de Kai, autour de Kôfu*.

kotatsu — Moyen de chauffage traditionnel couramment utilisé au Japon : chaufferette surmontée d'un grand cadre carré à quatre pieds, recouvert d'une épaisse couette débordant largement. On s'y installe, assis, pour se chauffer. Ce dispositif fait aussi office de table, grâce à la grande plaque laquée ou vernie posée dessus.

koto — Instrument de musique à treize cordes, très long, posé à même le sol. D'une sonorité grave et très riche grâce à sa grande caisse de résonance.

Koumi — Petite ville à 200 km au nord-ouest de Tôkyô, dans la vallée montagneuse sillonnée par la ligne de chemin de fer de Koumi.

Kôya (mont) — Le Kôya-san (altitude : 800-1 100 m) est célèbre par la présence du grand monastère de bouddhisme ésotérique, Kongôbu-ji.

Kôyô — Ozaki Kôyô (1868-1903), romancier de tendance dite « romantique », qui laissa son nom à Atami* où se déroule une scène mémorable de son roman *Le Démon d'or (Konjiki yasha)* (1897-1902).

Kôyôkan — Restaurant de style japonais traditionnel situé dans le parc de Shiba à Tôkyô. C'est dans cet établissement que commença le tournoi historique de *go** décrit dans *Le Maître ou le Tournoi de go*.

Kôyô-sugi — Arbre feuillu qui ressemble au cryptomeria.

Kôzanji — Monastère situé à Toga-no-o, à 10 km au nord-ouest de Kyôto*.

Kudan — Quartier en pente, au centre de Tôkyô, à l'ouest de Kanda*.

Kumagai Naozane — Guerrier (1141-1208) dont la légende est connue surtout grâce aux différentes pièces du théâtre *kabuki**.

Kumé Masao — Romancier et dramaturge (1891-1952).

Kurama — Site montagnard à 12 km au nord de Kyôto*, connu surtout pour sa « Fête du feu de Kurama » *(Kurama no hi-matsuri)* dédiée au sanctuaire Yuki jinja, qui a lieu le 22 octobre avec son grand défilé de flambeaux sur la montagne de Kurama. Kawabata parle aussi de la « Fête de la pleine lune » *(Mangetsu matsuri)* qui s'y déroule en mai.

Kuramae — Quartier du centre de Tôkyô, situé au sud d'Asakusa*.

Kurodani — Monastères à l'est de Kyôto*.

Kurume / Kurumé (tissu) — *Kurume-gasuri*, tissu de coton de Kurume (Kyûshû*), en général bleu foncé avec de petits motifs simples ; très solide, il est utilisé dans la confection des vêtements de travail.

Kusunoki Masashige — Guerrier cité comme modèle de fidélité à l'empereur (1294-1336). Ce héros, sollicité par l'empereur Godaigo de la dynastie dite du Sud, se bat pour réhabiliter la cause déjà perdue de celui-ci et meurt pour le défendre.

kutsuwa-mushi — *Mecopoda elongata*, insectes qui ressemblent aux sauterelles et qui émettent des grésillements caractéristiques.

kyôchikutô — Variété de laurier-rose très riche en fleurs.

Kyôgen de Mibu — *Mibu kyôgen*, pantomimes et danses accompagnées à la flûte et aux percussions, dédiées au temple de Mibu au centre de Kyôto* et exécutées par des natifs du quartier.

kyôsha — Pièce d'échecs japonais que le joueur peut avancer tout droit, jusqu'à la position choisie à sa discrétion dans la limite des cases restées libres sur le moment.

Kyôto — Kyôto (1 500 000 habitants), capitale impériale de 794 à 1868, est avant tout une grande ville fière de sa glorieuse tradition, constamment poussée par la nécessité de se moderniser. Cette contradiction se remarque au premier coup d'œil par la coexistence, peu agréable dans beaucoup de cas, d'édifices modernes et de quartiers anciens. Le roman *Kyôto* de Kawabata tente malgré tout de nous faire revivre l'ambiance de l'ancienne capitale en nous conduisant les merveilleuses oasis qui subsistent dans cet ensemble hétéroclite. Kyôto est à 500 km à l'ouest de Tôkyô.

kyôzome — Nom générique des tissus teints selon la méthode artisanale transmise à Kyôto*.

kyû — Se dit aussi *o-kyû* dans le langage courant. Thermothérapie traditionnelle, qui consiste à faire brûler une boule minuscule constituée de plantes séchées (moxa), que l'on place sur des points précis du corps, déterminés selon les mêmes concepts que ceux de l'acupuncture.

Kyûshû — Troisième par la taille des îles japonaises (36 554 km², 12 millions d'habitants), l'île de Kyûshû est située du côté ouest (et non pas au sud, comme on le croit souvent) de l'île principale du Japon dont elle n'est séparée que par un détroit de 630 m de large (tunnels routier et ferroviaire). Kyûshû, qui fut le berceau de la plus vieille civilisation du Japon à l'époque préhistorique et

qui resta toujours la porte vers le continent asiatique et plus tard vers le monde occidental (Nagasaki à l'époque de la « fermeture » du Japon de 1639 à 1854), fait partie de la « megalopolis », où l'on cherchera en vain l'image d'une île épargnée par le développement industriel.

mah-jong — Jeu chinois qui se joue à quatre. Au Japon, il reste l'un des jeux de société les plus populaires.

Maibara — Petite ville à mi-chemin entre Kyôto* et Nagoya ; c'est un grand point de bifurcation entre l'axe principal Tôkyô-Ôsaka et l'autre axe qui va vers les pays du nord en passant par la mer du Japon.

maiko — Jeunes aspirantes à la profession de *geisha** à Kyôto*, vêtues d'un magnifique *kimono* aux couleurs vives garni d'une très large ceinture à extrémités pendantes *(darari no obi*)*. Elles suivent un apprentissage très lourd de formation à la danse, au chant et à la musique instrumentale.

Mainichi — *Mainichi shinbun*, troisième par le tirage (+ 100 000 exemplaires) et le plus ancien des grands quotidiens japonais. Son actuelle édition de Tôkyô s'appelait *Tôkyô Nichinichi Shinbun* à l'époque du *Maître ou le Tournoi de go*.

Man.yô ; Man.yô-shû — Le plus ancien recueil de poèmes, compilé vers la fin du VIII^e^ siècle, et contenant des œuvres dont quelques-unes remontent au début de la protohistoire.

Man.yô-gana — Méthode de notation utilisée dans le *Man.yô-shû**. Les caractères chinois étant la seule écriture connue au Japon à l'époque, il était alors impossible de noter telle quelle la forme exacte des poèmes composés en japonais. Les compilateurs employèrent donc des caractères chinois en tant que signes purement phonétiques, indépendamment de leur fonction initiale d'idéogrammes. Le déchiffrage de certains poèmes, où ces idéogrammes et ces signes phonétiques coexistent, posa parfois des problèmes inextricables.

manjû — Sorte de petit pain rond fourré d'une confiture, le plus souvent de haricots rouges très sucrés.

manzai — Intermède comique traditionnel sous forme de dialogue entre deux conteurs farceurs.

Marunouchi — Vaste quartier d'affaires qui s'étend entre la gare centrale de Tôkyô et le Palais impérial, caractérisé par un urbanisme bien ordonné à l'occidentale, mais aussi par une ambiance

austère qui le distingue des autres quartiers, nettement plus vivants.

Maruyama (parc de) — Jardin public situé à l'est de Gion*, à Kyôto*.

Matsuo Bashô — Voir **Bashô**.

Matsushima — Site touristique à 375 km au nord de Tôkyô. Le panorama exceptionnel, qui surplombe plus de 260 minuscules îles couvertes de pins, disséminées dans la baie calme de Matsushima, compte parmi les « Trois plus beaux paysages du Japon » *(Nihon sankei)*.

Meiji (ère) — 1868-1912 : l'ère Meiji, qui commence par la restauration du pouvoir impérial et l'abolition du régime féodal des Tokugawa* qui avait sévi durant près de trois siècles, se présente d'abord comme une volonté de modernisation par une occidentalisation inconsidérée. Il fallut attendre la fin de cette ère et même au-delà pour que la culture japonaise se recristallise sous une forme moderne cohérente.

meisen — Tissu pour *kimono** relativement bon marché, fabriqué par un procédé industriel.

mi-ai — « Présentation réciproque » de deux candidats au mariage, organisée généralement par les soins d'un couple qui assume l'office de *nakôdo* (« entremetteurs »), à la suite de laquelle les deux familles acceptent ou refusent de laisser les événements s'acheminer vers des fiançailles. Cette modalité traditionnelle de mariage à la japonaise existe toujours, quoique de plus en plus marginalisée.

Mibu kyôgen — Voir **Kyôgen** de Mibu.

Minami-Tsugaru — Canton de Tsugaru-sud, dans le département d'Aomori*.

Minamoto no Sanetomo — Voir **Sanetomo**.

Minamoto no Yoritomo — Voir **Hachiman**.

Minowa — Quartier situé au nord d'Asakusa*.

Miroku (Bodhisattva) — *Maitreya*. Appelé parfois « Bouddha penseur » en raison de l'air méditatif de ses statues, une main levée vers le visage. Les statues les plus représentatives sont celles des temples Kôryûji* et Chûgûji*.

Mishima — Ville de 82 000 habitants à 16 km à l'ouest d'Atami*.

miso — Pâte salée obtenue par fermentation des graines de soja, utilisée dans différents plats japonais comme élément d'assaison-

nement, et plus particulièrement dans les potages variés désignés sous le nom générique de « soupe de miso » *(miso-shiru)*.

Mito — Ville de 183 000 habitants à 120 km au nord de Tôkyô. Jadis fief de l'une des deux principales branches cadettes des Tokugawa* (les Tokugawa de Mito), cette ville joua un rôle important dans l'histoire du Japon.

Miura — Petite presqu'île à l'embouchure de la baie de Tôkyô, où se trouve Kamakura* sur la côte ouest, et le port militaire de Yokosuka* sur la côte est.

Miyajima — Petite île à 15 km au sud-ouest de Hiroshima, où se trouve le sanctuaire shintoïste d'Itsukushima *(Itsukushima jinja)* construit au ras de l'eau, avec son portique *(torii*)* qui paraît surgir de la mer. Traditionnellement, le site de Miyajima fait partie des « Trois plus beaux paysages du Japon » *(Nihon sankei)*.

miyakodori — Musique de *shamisen** accompagnée de chant. *Miyakodori* fait partie du répertoire incontournable pour l'apprentissage du *shamisen*.

Miyanoshita — Station thermale située à la grande jonction des routes de Hakone*.

mizusashi — Cruche à eau utilisée dans l'art du thé.

mizuya — Dans un pavillon de thé, le *mizuya* sert d'office où l'on lave et prépare les ustensiles nécessaires au service du thé.

Momotarô — Héros du conte populaire japonais sans doute le plus connu : un bébé trouvé à l'intérieur d'une très grosse pêche qui flottait sur une rivière devient un guerrier courageux, qui part combattre les êtres maléfiques cornus *(oni)*. Se dit, par extension, d'un bébé qui paraît exceptionnellement sage et robuste. Le grand ethnologue Yanagita Kunio (1875-1962) mena des études systématiques sur ce thème, et son livre devint par la suite un modèle pour les spécialistes.

Momoyama — Époque d'une vingtaine d'années à la fin du XVI^e^ siècle, marquée par un essor exceptionnel des arts, et notamment de l'art décoratif.

monpé — Sorte de pantalon qui se porte par-dessus le *kimono** pour différents travaux d'extérieur. Durant la Seconde Guerre mondiale, cette tenue était portée par tous les gens habillés en *kimono*.

Mori Ôgai — Voir **Ôgai**.

Muneyuki — Minamoto no Muneyuki, poète du début du X^e^ siècle.

Muramatsu Shôfû — Écrivain qui se distinguait notamment par des récits biographiques bien documentés (1889-1961).

Murasaki Shikibu — Dame de cour (fin xᵉ siècle-1014 ?), auteur du *Dit de Genji*. Voir **Genji** (2).

Muromachi — 1) Époque de Muromachi : 1392-1573. 2) Rue nord-sud qui traverse Kyôto* dans son centre. Elle donna son nom au gouvernement de Muromachi qui siégeait là. 3) Quartier de Tôkyô au nord de Nihonbashi, où se trouvent le magasin principal de Mitsukoshi, la Banque du Japon.

Musô Kokushi — Grand moine, penseur et érudit (1275-1351).

myôga — Plante de la famille des amomes, dont on mange les pousses à l'arôme très caractéristique.

Myôshin-ji — Monastère bouddhique situé dans la partie ouest de Kyôto*.

Naga-uta — Genre musical traditionnel, conçu pour un chant accompagné de *shamisen** et de percussion, devenu à Edo* un genre prédominant dans le théâtre *kabuki**.

Nakamura Tsune — Peintre et excellent portraitiste (1888-1924).

Nanban byôbu — Paravents décorés d'une scène d'arrivée au Japon des Occidentaux, ou décrivant l'aspect et les mœurs de ces derniers. Les plus représentatifs datent du début du xviiᵉ siècle.

Nanzenji — Grand monastère zen* situé à l'est de Kyôto*.

Naoki Sanjûgo — Écrivain qui passe pour un grand maître de la littérature populaire (1891-1934).

Nara — Capitale du Japon de 710 à 784, Nara (220 000 habitants, 40 km au sud de Kyôto*) et surtout ses environs constituent une zone touristique d'un grand intérêt, en raison des innombrables édifices et objets d'art qu'elle renferme, la plupart datant du VIIᵉ ou du VIIIᵉ siècle.

Narihira — Ariwara no Narihira, noble de cour, galant homme légendaire et poète du ixᵉ siècle.

nattes — Voir **tatami**.

Nenbutsuji — Temple situé à Adashino*, quartier paisible au nord-ouest de Kyôto* qui comportait jadis un grand nombre de tombes anciennes abandonnées (Adashino signifie « plaine des trépassés »). Une grande partie des ces pierres tombales sont réunies maintenant dans ce temple en un ensemble impressionnant.

Nichinichi — Abréviation de *Tôkyô Nichinichi Shinbun*. Voir **Mainichi.**

Nichiren — Moine fondateur de la secte Nichiren, qui soutient qu'un être de ce monde est virtuellement capable d'atteindre tel quel le monde des Bouddha (1222-1282).

Nicolaï-dô — Église orthodoxe Saint-Nicolas à Tôkyô, sur la colline de Suruga-dai, au-dessus de Kanda*.

Niigata — Ville importante (400 000 habitants), à 330 km au nord de Tôkyô sur la mer du Japon.

Nijô (château de) — Nijô-jô, château qui se trouve au centre de Kyôto*, construit en 1603 comme résidence secondaire des *shôgun** lors de leur passage dans la région.

Nikkô — Magnifique site touristique de montagne à 140 km au nord de Tôkyô, où se trouvent groupés des édifices mémorables comme le sanctuaire Tôshôgû*, le monastère Rinnôji*, et également de nombreuses cascades comme celle de Kegon.

ningyô jôruri — Nom générique du théâtre de poupées de style traditionnel, dont le plus représentatif reste celui du Bunraku-za à Ôsaka. Au Japon, ce genre n'est pas considéré comme s'adressant à un public d'enfants. Les têtes des poupées sont d'une facture extraordinairement fine. Le plus souvent, une poupée au rôle majeur est manipulée à trois : la tête et la main droite par le manipulateur principal, la main gauche par le second, et les jambes par le troisième. Ces manipulateurs sont censés être invisibles. Les dialogues sont dits par un seul récitant, assis sur un gradin à droite de la scène. Celui-ci conte également l'histoire sous forme de narration chantée *(jôruri*)*, accompagné d'un ou de plusieurs musiciens de *shamisen**. — Voir également : **kabuki** et ***nô***.

Ninnaji (monastère) — Monastère bouddhique situé au nord-ouest de Kyôto.

Nishi-yama — « Montagne de l'ouest » ; désigne un groupe de collines situées à l'ouest de Kyôto*.

Nison.in (monastère) — Situé dans une zone paisible à l'ouest de Kyôto*.

nô — Le plus ancien des trois genres de théâtre classique japonais (*nô*, apogée XIV^e^-XV^e^ siècles ; *bunraku* [voir **ningyô jôruri***], apogée XVII^e^-XVIII^e^ siècles ; *kabuki**, apogée XVIII^e^-XX^e^ siècles). Le *nô* est exécuté sur une scène carrée : au fond, un décor de pin stylisé, peint sur le mur de bois ; les spectateurs sont placés sur les trois autres côtés. Le rôle principal est tenu par un acteur masqué appelé *shite*, le rôle secondaire par le *waki*. Les deux portent un

costume de brocart très sobre, massif et rigide. Les musiciens se placent au fond de la scène. La musique est réduite au minimum : flûte et percussions. Les acteurs déclament leur texte dans un « chant » très lent où les notes sont réduites aux subtiles montées et descentes du timbre, et leur « danse » apparaît au profane comme une succession de gestes mystérieux dont seule la lenteur extrême est impressionnante. Cette musique monocorde, rythmée, et ces gestes tout aussi monotones semblent durer une éternité. Mais brusquement, le spectateur perçoit un léger changement : il se rend compte, avec surprise, qu'un événement important vient de se produire. Le mouvement imperceptible de l'éventail ouvert dans la main du *shite* semble revêtir une signification soudaine, le rythme de déplacement du personnage qui s'accélère avec celui de la percussion annonce un drame, une catastrophe... Mais bientôt, tout est englouti peu à peu dans un calme énigmatique : on vient de vivre une incantation qui n'est pas de ce monde.

Nobunaga — Oda Nobunaga (1534-1582), grand seigneur-guerrier qui ambitionna d'unifier le Japon et fut sur le point d'y parvenir mais, trahi par son premier vassal, il se donna la mort.

Nojiri (lac) — Nojiri-ko, lac situé dans la région montagneuse de Shinshû*, à 250 km au nord-ouest de Tôkyô.

Nonomiya — Quartier paisible à l'ouest de Kyôto*.

Nonomiya (studio) — Studio de photo renommé dans le quartier de Kudan*, à Tôkyô .

Numazu — Ville de 190 000 habitants à 21 km à l'ouest d'Atami*.

Nyoi-ga-take — Mont situé à l'est de Kyôto*, contigu à Daimonji-yama*.

obi — Ceinture large nouée dans le dos, indispensable pour porter le *kimono**. Dans la tenue féminine, l'obi est encore plus large et richement décoré.

Oda Nobunaga — Voir **Nobunaga**.

Odawara — Ville de 170 000 habitants à 84 km au sud-ouest de Tôkyô, à la bifurcation des routes d'Atami* et de Hakone*.

Ôfuna — Ville située à 47 km au sud-ouest de Tôkyô ; annexée à Kamakura*, elle se trouve au croisement de la ligne de chemin de fer du Tôkaidô* et de celle qui va vers Kamakura et Yokosuka*.

Ôgai — Mori Ôgai (1862-1922), très grand écrivain qui sut donner, dans un style sobre et apparemment austère, un vrai souffle à la

langue japonaise moderne qui en était encore au stade des tâtonnements.

Ogura (mont) — Ogura-yama, qui domine la sortie nord-ouest de Kyôto*.

Oharabushi — Chant folklorique très rythmé et très répétitif de la région de Kagoshima à l'extrême sud de Kyûshû*.

Ôiso — Station balnéaire, lieu de villégiature et petit port de pêche à 68 km au sud-ouest de Tôkyô.

Ojiya — Un des lieux de production des tissus de Chijimi*, situé en plein « Pays de neige », à 255 km au nord de Tôkyô.

Okayama — Grande ville (480 000 habitants) à mi-chemin entre Hiroshima et Ôsaka, à 175 km à l'ouest d'Ôsaka.

Okazaki — Ville de 215 000 habitants, à 40 km au sud-est de Nagoya.

Ôkura Kishichirô — Homme d'affaires, à la tête du groupe financier du même nom.

Ômi (province) — Actuel département de Shiga*, à l'est de Kyôto*, pays qui entoure le grand lac Biwa*.

Ômori — Vaste quartier de la banlieue sud et sud-ouest de Tôkyô, traversé par plusieurs lignes de chemin de fer, dont celles de Tôkyô-Ôsaka et de Kamakura*.

Omuro — Quartier paisible, riche en végétation, dans le nord-ouest de Kyôto*.

Ônin (ère) — Période de troubles, de luttes et de guerres internes (*Ônin no ran*, 1467 à 1477), qui marqua le déclin du gouvernement central de Muromachi* et le début d'une époque de guerres interminables entre les différents seigneurs-guerriers qui se disputaient le pouvoir.

Ono no Komachi — Poétesse d'une beauté légendaire, qui aurait vécu au début du VIII^e^ siècle.

oribe — Tasse de thé en céramique, d'un style sobre et élégant, créée au XVI^e^ siècle selon les indications du maître de thé Furuta Oribe (1544-1615).

Osaragi Jirô — Écrivain estimé par ses confrères (1897-1973).

Ôshima — Île volcanique au sud de la péninsule d'Izu*, bien visible par beau temps. Cette île est connue pour sa production artisanale de beau tissu pour *kimono* appelé *Ôshima tsumugi*, et d'huile de camélia utilisée pour enduire les chignons traditionnels.

Ôtsu — Ville de 174 000 habitants donnant sur le grand lac Biwa*, à 10 km à l'est de Kyôto*.

Ozaki Kôyô — Voir **Kôyô**.

Pontochô — Quartier du centre de Kyôto* donnant sur la rivière Kamo*, connu pour ses restaurants traditionnels de luxe, pour ses *geishas** et ses *maiko**. Pontochô est considéré à ce titre comme faisant partie de Gion* qui se trouve de l'autre côté de la rivière.

Quarante-sept rônins d'Akô (Les) — Histoire, rendue célèbre par de très nombreuses adaptations au théâtre, en littérature et au cinéma, qui loue la fidélité et le sens de l'honneur, le courage et la persévérance de ces quarante-sept anciens vassaux du petit fief d'Akô (à l'ouest de l'actuel Kôbe*) dans la vengeance accomplie en mémoire de leur seigneur. La pièce-fleuve *Chûshingura* demeure, avec *Kanjinchô**, le cheval de bataille du théâtre *kabuki**. (*Le Mythe des quarante-sept rônins*, traduction de R. Sieffert et de M. Wasserman, POF.)

Rai San.yô — Lettré confucéen et historien (1780-1832), auteur de nombreux ouvrages dont *Histoire parallèle du Japon (Nihon gaishi)* en 22 livres (1827).

rakuyaki — Faïence cuite à température modérée, dont on apprécie la matière et les nuances de la surface.

Rendaiji — Petite station thermale de la péninsule d'Izu*.

Rengeji (temple) — Petit temple calme attenant au monastère bouddhique Ninnaji*, situé au centre nord-ouest de Kyôto*.

Rengetsu (religieuse) — Ôtagaki Rengetsu, dite Rengetsu-ni (1791-1875), poétesse de Kyôto* qui devint religieuse après avoir perdu son mari et ses enfants et qui laissa à la postérité ses poèmes de 31 syllabes inscrits sur ses œuvres de céramique qu'elle vendait à vil prix pour gagner sa vie.

renju — Jeu assimilable au « morpion », qui se joue sur le damier de *go**.

Rikyû — Sen Sôeki (1522-1591), plus connu sous le pseudonyme de Rikyû. Il est le grand rénovateur de l'art du thé, conçu comme art de vivre, mais aussi l'introducteur de concepts esthétiques qui continuent à marquer l'ensemble de la vie japonaise. C'est lui qui a souligné la beauté de ce qui est simple, sobre et fonctionnel, exempt de tout décor superflu, et également la valeur de ce qui est éphémère, du moment sublime non reproductible, par opposi-

tion à ce qui est éternel et immuable. Sa philosophie d'*ichigo ichie* (rencontre unique dans une vie unique) incarne cette pensée.

Rinnôji — Monastère bouddhique situé à Nikkô*, bâti dans le même style que le sanctuaire Tôshôgû*. Un édifice du même nom existe également à Ueno*, à Tôkyô.

Rokugô — Quartier situé à l'extrême sud de Tôkyô. Le pont de Rokugô marque la limite sud de la ville.

Rokusô-an — Pavillon de l'art du thé à Kyôto*, dédié à la mémoire de Rikyû*.

Ryôan-ji — Temple bouddhique situé dans la partie nord-ouest de Kyôto*, connu pour son ravissant jardin de pierres du XIV^e^ siècle.

Ryôkan — Moine zen*, poète et calligraphe (1758-1831).

Ryônyû — Maître céramiste qui haussa les faïences, fort estimées dans l'art du thé, au niveau d'œuvres d'art (1756-1834).

Ryûkyû — Archipel d'Okinawa, qui s'étend du sud-ouest de Kyûshû* jusqu'à Taïwan. Les îles Ryûkyû, jadis placées sous double protectorat japonais et chinois, furent annexées au Japon à partir de 1879. Ces îles se distinguent par la présence d'une civilisation très originale.

Saga — Paisible quartier résidentiel dans la partie nord-ouest de Kyôto*.

Sagami (baie de) — Baie délimitée par les péninsules d'Izu* à l'ouest et de Miura* à l'est. Kamakura* et Atami*, entre autres, sont situés sur ses rivages. Sagami est le nom de l'ancienne province qui correspond à l'actuel département de Kanagawa dont le chef-lieu est Yokohama*.

Saihô-ji — Temple bouddhique dans la partie ouest de Kyôto*, plus connu comme « temple des mousses » *(Koke-dera)*, nom provenant de son merveilleux jardin couvert de mousses de toutes sortes.

Saikaku — Ihara Saikaku (1642-1693), le plus grand romancier de l'époque d'Edo*. Nombreuses traductions françaises.

Saimyôji — Temple situé à Maki-no-o, petite localité dans la montagne, à 10 km au nord-ouest de Kyôto*.

sakaki — Arbre à feuilles permanentes de la famille des camélias, dont les branches et les feuilles sont utilisées comme offrandes dans le *shintô**.

sake / saké — Boisson alcoolisée provenant de la fermentation du riz. L'appellation « alcool de riz » est impropre, car il n'y a pas

distillation. Cependant, au sens large, ce mot désigne toute boisson contenant de l'alcool.

Sanetomo — Minamoto no Sanetomo (1192-1219), 3e *shôgun** de Kamakura*, assassiné à l'âge de 27 ans. Il laissa son nom comme grand poète.

Sanjô — « Troisième Avenue », axe est-ouest de l'ancienne capitale, troisième en comptant à partir du nord, passant en plein centre de Kyôto*. Cette voie célèbre paraît étroite, comparée aux autres grandes artères qui furent percées à l'époque moderne, mais reste une rue commerçante pittoresque, très animée surtout du côté du « Pont de la Troisième Avenue » *(Sanjô ô-hashi)*.

Sanjô-nishi Sanetaka — Noble de cour, poète et calligraphe (1455-1537). Le *Journal du prince Sanetaka (Sanetaka-kô-ki)*, qui relate des événements de la cour sur une soixantaine d'années, est considéré comme un document historique de première importance.

sasamaki-zushi — *Sushi** enveloppé dans une feuille de bambou nain *(sasa)* et ficelé. Légèrement fermentée, cette variété se conserve un peu mieux que le *sushi* ordinaire.

sashimi — Poisson cru découpé en tranches, consommé avec un soupçon de raifort vert *(wasabi)* et de sauce de soja *(shôyu)*. On dit *o-sashimi* dans le langage courant. La saveur du *sashimi* dépend de deux facteurs : la fraîcheur du poisson et le découpage des tranches qui doit se faire avec une lame bien tranchante pour éviter le massacre des « cellules » de la chair du poisson.

Sei Shônagon — Dame de cour (fin xe siècle-début xie siècle), auteur de l'œuvre immortelle *Les Notes de chevet (Makura no sôshi)* (traduction française d'A. Beaujard, UNESCO-Gallimard). Ces *Notes* sont un petit monument de la sensibilité japonaise.

Seishi (Bodhisattva) — Saint bouddhique *(Maha-sthama-prapta)* incarnant la sagesse et qui s'assigne la mission de sauver l'homme des maux qui le frappent pour le mener au paradis.

Sen no Rikyû — Voir **Rikyû**.

senbazuru — Voir notice page 694 de *Nuée d'oiseaux blancs*.

sencha — Thé vert d'usage courant obtenu à partir de feuilles mi-ouvertes, un peu plus fort que le *bancha**.

Sengoku-hara — Plateau d'altitude situé au centre de Hakone*, paysage désolé d'arbres morts à cause du souffre dégagé par les sources volcaniques.

Senji — Texte présentant des anecdotes des saints.

Sept dévotions — *Shichido môde*, qui consiste à venir prier sept fois dans une même journée à un même sanctuaire.

Setagaya — Vastes quartiers résidentiels dans la banlieue sud-ouest de Tôkyô. S'y trouve la maison du Maître Hon.imbô Shûsai, personnage principal du roman *Le Maître ou le Tournoi de go*.

shakuhachi — Sorte de flûte de bambou, émettant un sifflement puissant.

shamisen — Instrument à trois cordes, qui devient omniprésent, notamment depuis le XVII[e] siècle, dans le répertoire musical traditionnel.

Shiba (quartier de) — Quartier du centre-sud de Tôkyô.

Shiba (chien : *Shiba inu)* — Petit chien de race (40 cm en moyenne) à poils courts, avec de toutes petites oreilles pointues et une queue bien fournie. Excellent chien de garde malgré sa petite taille et fort estimé comme chien de compagnie.

Shibuya — Quartier animé, mi-chic, mi-populaire, qui se trouve au centre-ouest de Tôkyô.

Shichiri (plage de : *Shichiri-ga-hama)* — « Plage de sept lieues », entre Kamakura* et Enoshima*.

Shiga — 1) Nom d'un département situé à l'est de Kyôto*, où se trouve le lac Biwa*. 2) Haut plateau de montagne (altitude : 1 400 à 2 000 m) et excellente station de sports d'hiver, dans le département de Nagano, à 260 km au nord-ouest de Tôkyô.

Shigaraki — Faïence provenant de quelques fours artisanaux de Shigaraki, dans le département de Shiga*.

Shigemori — Taira no Shigemori (1138-1179), fils du guerrier despote Kiyomori ; son caractère conciliant lui valut une grande popularité.

Shijô (pont de) — « Pont de la Quatrième Avenue », situé dans le centre le plus animé de Kyôto*, entre Gion* et le quartier des grands magasins.

Shimabara — Ancien quartier des plaisirs, le plus prestigieux de Kyôto*.

shimada — Grand chignon haut, jadis coiffure des jeunes femmes, qui n'est plus guère porté actuellement que par des *geishas**.

Shinagawa — Quartier du centre-sud de Tôkyô, qui fut la première des 53 étapes de la « Voie des Mers du Sud » (Tôkaidô*) reliant cette ville à l'ancienne capitale Kyôto*. Actuellement, Shinagawa

est plus connu par sa gare importante où passent tous les trains qui vont de Tôkyô vers l'ouest ou le sud-ouest.

Shinano — Nom de l'ancienne province qui correspond à l'actuel département de Nagano (appelé aussi Shinshû).

Shinbashi — Quartier très animé du centre de Tôkyô, voisin de Ginza*.

Shinji-kan (sutra*) — *Shinji-kan-gyô*, texte qui relate entre autres les bienfaits des parents, du peuple, du roi et des trois trésors.

Shinjuku — Quartier à la foule grouillante ; le cœur de la partie ouest de Tôkyô et le point d'accès aux différentes banlieues résidentielles. C'est sans aucun doute le secteur le plus animé et le plus éclairé de la métropole.

Shin-kokinshû — Le *Nouveau Recueil des poèmes anciens et modernes*, compilé de 1201 à 1205, en 20 livres contenant près de 2 000 poèmes de 31 syllabes (5-7-5-7-7, *waka)*. C'est la dernière en date des « grandes anthologies » de l'époque classique, qui demeure l'expression sans doute la plus fine de la sensibilité poétique du temps ancien.

shino — Désigne un genre typiquement japonais de céramique du XVI^e^ siècle, caractérisé par un voile blanchâtre très nuancé qui couvre toute la surface et produit des variations subtiles de ton d'une richesse infinie.

Shinobazu (étang) — Grand étang situé près du parc d'Ueno* à Tôkyô.

Shinshû — Nom abrégé de la « province de Shinano* », région montagneuse située dans la partie la plus large de l'archipel japonais.

shintô (ou shintoïsme) — Croyance essentiellement primitive, de nature panthéiste, qui, amalgamée avec le bouddhisme venu plus tard du continent asiatique (vers le milieu du VI^e^ siècle), forme la base de la religion japonaise. Dans le Japon contemporain, le *shintô* se manifeste surtout par d'innombrables fêtes qui font la joie des enfants et des touristes.

Shirakawa — Zone rurale qui existait au nord-est de Kyôto*.

shishi — Lion très stylisé — gros masque de lion prolongé par une longue toile en guise de corps — animé par de nombreux participants qui déambulent dans tout le quartier en « danse de lion » à l'occasion des fêtes shintoïstes. Cette danse fait également partie du répertoire du théâtre classique, où elle est beaucoup plus raffinée.

Shizuka Gozen — Maîtresse légendaire de Minamoto no Yoshitsune, frère cadet du *shôgun** Yoritomo (voir **Hachiman**).

Shizuoka — Grande ville (430 000 habitants) entre Tôkyô et Nagoya, à 180 km à l'ouest de Tôkyô. Chef-lieu du département du même nom, ancien fief (province de Suruga) de Tokugawa Ieyasu (1542-1616), premier *shôgun** d'Edo*.

shôgun — Titre accordé par l'empereur au plus puissant des grands seigneurs de famille de guerriers qui a alors la charge et le pouvoir de gouverner le pays, en théorie par délégation impériale. En réalité, ce titre fut presque toujours arraché de force et le pouvoir politique du *shôgun* était inviolable, et le droit de succession à cette fonction pratiquement héréditaire. Ainsi, durant près de sept siècles, le Japon fut soumis au régime shogounal, successivement de Kamakura* (1192-1333), de Muromachi* (1392-1573) et d'Edo* (1603-1867), jusqu'à la restauration du pouvoir impérial de Meiji en 1886.

shôji — Panneaux coulissants constitués par une ossature en bois sur laquelle est collé un papier translucide, qui sont utilisés dans la maison traditionnelle comme moyen de séparation entre l'intérieur et l'auvent donnant sur le jardin. Les panneaux coulissants installés entre les différentes pièces de la maison s'appellent *fusuma**.

Shôô — Fuse Shôô (dates de naissance et de décès inconnues), penseur, auteur de *Shôô dôwa (Histoires moralisantes)*.

Shôren.in — Monastère situé à l'est de Kyôto*.

Shôsôin — Trésor impérial qui date du VIII^e^ siècle, situé dans l'enceinte du grand monastère Tôdaiji à Nara*. Les portes de ce « musée le plus ancien du monde » ne sont ouvertes traditionnellement que sur ordre impérial, et ce règlement strict, ainsi que son architecture spéciale en bois qui laisse passer l'air uniquement par beau temps sec, ont permis la conservation exceptionnelle des objets.

Shôwa (ère) — 1926-1989. Période mouvementée caractérisée d'abord par la montée du militarisme qui mena le Japon à l'invasion de la Chine, à la guerre du Pacifique et à la défaite ; ensuite par l'après-guerre où l'occupation américaine (1945-1952) réforma complètement la structure socio-économique du pays ; et enfin par la période de croissance économique qui hissa le Japon au rang des plus grandes puissances mondiales.

Shôyô — Tsubouchi Shôyô (1859-1935), écrivain angliciste qui contribua au renouveau de la littérature japonaise.

Shugaku-in — Quartier nord-est de Kyôto*, connu par sa Villa impériale de Shugakuin, dont le merveilleux jardin s'intègre admirablement dans le paysage des montagnes environnantes.

shuin-bune — Dit aussi *go-shuin-sen*, désigne des navires officiellement habilités à faire du commerce à l'étranger, notamment en Asie du Sud-Est, à une époque où le Japon était encore fermé à l'extérieur (autour de 1600).

Shûsai — Hon.inbô Shûsai, personnage principal du *Maître ou le Tournoi de go* (voir **go** et **Hon.inbô**).

Shuzenji — Station thermale importante dans la péninsule d'Izu*, point d'accès vers Yugashima*.

soba — Sarrasin dont la farine affinée sert à préparer des nouilles typiquement japonaises.

Sôgi — Poète (1421-1502), grand maître du genre poétique appelé *renga* (poèmes enchaînés), qui consiste à composer, à deux ou à plusieurs, des séquences alternatives de 5-7-5 et 7-7 syllabes, dont les enchaînements peuvent se poursuivre à l'infini.

Sôtan — Maître dans l'art du thé qui insista sur la valeur de tout ce qui est sobre et dépouillé (1578-1658).

Sôtatsu — Peintre du début du XVII^e^ siècle, ayant laissé à la postérité des chefs-d'œuvre dans différents genres picturaux.

sukiyaki — Plat composé de viande de bœuf en tranches très fines, de poireaux et autres légumes et ingrédients variés, cuits sur la table même dans une marmite basse de fer forgé.

Sumida — Fleuve qui traverse le centre-est de Tôkyô, et notamment le quartier d'Asakusa* situé sur la rive droite.

Suminokura Ryôi — Grand marchand (1554-1614) de Kyôto* qui s'était lancé dans le commerce avec l'Asie du Sud-Est.

sushi — Petite boulette de riz vinaigré, de forme oblongue, surmontée d'une tranche de poisson cru (voir **sashimi** et **sasamaki-zushi**). Se dit *o-sushi* dans le langage courant.

Sushun — Empereur plus ou moins légendaire (587-592).

sutra — Terme générique désignant un texte sacré bouddhique.

Sutra du lotus — *Myôhô renge-kyô*, qui constitue le texte de base de la secte Nichiren*.

tabi — Socquettes traditionnelles en tissu blanc (noir pour l'usage

courant), comportant une fente permettant le port des sandales *geta** ou *zôri**.

Taira no Atsumori — Voir **Atsumori**.

Taira no Shigemori — Voir **Shigemori**.

Taishô (ère) — 1912-1926. Période où la modernisation du Japon atteint un état d'équilibre et de stabilité, avec une montée des mouvements de « démoralisation ».

takageta — Sandales de bois *(geta*)* très hautes, surélevées par deux pièces de bois transversales, d'une dizaine de centimètres de hauteur. Ce type de sandales était porté surtout par les lycéens et les étudiants de l'époque de *La Danseuse d'Izu*.

Takao — 1) Montagnes situées au nord-ouest de Kyôto*. 2) Montagnes situées à l'extrémité ouest de Tôkyô.

Takatsukasa — Famille de noble de la cour depuis l'époque de Heian* jusqu'à nos jours.

Takayama Chogyû — Écrivain et polémiste (1871-1902).

Takeda Toshihiko — Dramaturge et romancier (1891-1961).

Takékurabé — Petit chef-d'œuvre (1895-1896) de l'écrivain Ichiyô*.

Tanizaki Jun.ichirô — Grand écrivain japonais (1886-1965). Nombreuses traductions françaises (Gallimard).

tatami — Nattes constituées d'une variété de jonc très fine et très lisse, de 3 à 5 cm d'épaisseur. Au Japon, la surface des pièces est désignée d'après le nombre de nattes *(tatami)* qui recouvrent le plancher. Une natte mesure 1,80 m × 0,90 m, soit 1,62 m^2.

tayû-san — 1) Terme honorifique désignant une « grande courtisane » qui était traitée avec beaucoup d'égards dans le quartier des plaisirs. 2) Terme honorifique désignant un récitant de *jôruri**.

Teika — Fujiwara no Sadaie (1162-1241), plus connu sous le nom de Teika. Poète, théoricien de la poésie et grand philologue. L'un des principaux compilateurs du recueil poétique *Shin-kokinshû**. C'est grâce aux textes établis par lui que beaucoup de grands classiques japonais furent transmis à la postérité dans leur forme la plus authentique.

te-mae — Acte de préparer le thé dans les règles de l'art (voir **Rikyû**). On dit *o-te-mae* dans le langage courant.

Tenjin à Kitano — Kitano Tenmangû, sanctuaire shintoïste situé dans le centre nord-ouest de Kyôto* et dédié à Sugawara no Michizane (845-903), noble de cour et grand érudit qui fut exilé à

Kyûshû* à la suite d'une dénonciation sans fondement. L'édifice actuel, entouré d'un merveilleux jardin, date de 1607.

Teramachi — « Rue des temples » qui passe en plein centre de Kyôto* dans le sens nord-sud.

Tochigi — Département dont le chef-lieu est Utsunomiya (312 000 habitants), à 110 km au nord de Tôkyô. Nikkô* reste le site le plus connu de cette région.

tôfu — Pâté de soja qui résulte de la coagulation d'un lait extrait des graines de soja. Le *tôfu* est employé dans de nombreuses préparations culinaires.

Togetsu (pont de) — Togetsukyô ; pont sur la rivière Hotsugawa, dans la partie ouest de Kyôto*.

Tôji — Grand monastère qui se trouve dans le sud de Kyôto*. Sa pagode à cinq niveaux est visible de loin.

Tôkaidô — « Voie des Mers du Sud », axe routier et ferroviaire d'environ 500 km de long, qui relie Tôkyô à Kyôto* et Ôsaka en passant par Nagoya. Dans le Japon contemporain, c'est l'artère principale de la « mégalopolis du Tôkaidô ». Dans le Japon ancien, où les gens voyageaient le plus souvent à pied, cette voie fut décrite dans de nombreuses œuvres littéraires et picturales, dont la célèbre série d'estampes de Hiroshige (1797-1858) : « Les Cinquante-trois étapes du Tôkaidô ».

Tokiwa Gozen — Femme légendaire, favorite du despote Minamoto no Yoritomo (1147-1199, voir **Hachiman**), puis d'un autre despote du clan adverse, Taira no Kiyomori (1118-1181).

tokonoma — Seul coin ornemental du salon japonais traditionnel, d'où tout décor superflu est éliminé. C'est un emplacement légèrement surélevé, aménagé sur le mur du fond. La place qui se trouve devant le *tokonoma* est réservée au visiteur de marque.

tokoroten — Gélatine sans aucune saveur particulière, dont on fait une sorte de nouilles servies froides comme goûter léger.

Tokugawa — Lignée de *shôgun** du clan Tokugawa qui a détenu à Edo* (actuel Tôkyô) le pouvoir central de 1603 à 1867.

Tokugawa Iemochi — Voir **Iemochi**.

Tomoe Gozen — Favorite légendaire du guerrier Yoshinaka (1154-1184), présentée comme une femme intelligente dotée d'un fort caractère et d'une force extraordinaire.

Tônosawa — Station thermale à Hakone*.

torii — Portique d'une forme très simple, qui se dresse sur le chemin menant à un sanctuaire shintoïste.

Tôshôgû — Grand sanctuaire shintoïste construit au XVII^e^ siècle à Nikkô* autour de la tombe de Tokugawa Ieyasu (1542-1616), premier *shôgun** d'Edo*. Ses édifices décorés à outrance constituent une grande curiosité touristique et contrastent étrangement avec le style simple et sobre de la plupart des autres monuments japonais. Un sanctuaire de même nom existe à Ueno* à Tôkyô.

Totsuka — Quartier de Yokohama*, ancienne étape du Tôkaidô*, qui se trouve sur la ligne ferroviaire de Yokosuka* desservant Kamakura*.

Toyotomi Hideyoshi — Voir **Hideyoshi**.

Tsubaki-dera — « Monastère aux camélias », ainsi nommé en raison des massifs de camélias de son jardin. Des sites du même nom existent en plusieurs endroits du Japon.

Tsubouchi Shôyô — Voir **Shôyô**.

tsuboyaki — Spécialité d'Enoshima (site touristique près de Kamakura*), qui consiste à cuire sur feu vif le coquillage entier, avec sa chair coupée fin, assaisonnée et arrosée de sake*.

Tsukiji — Quartier du centre de Tôkyô voisin de Ginza*. Tsukiji est connu surtout pour son marché, sans doute le plus grand marché de poissons au monde, mais aussi pour ses restaurants de luxe.

Tsukuba (mont) — Altitude : 876 m, à 75 km au nord-est de Tôkyô ; se remarque par beau temps car il domine la grande plaine du Kantô* au nord-est de Tôkyô.

tsukubai — Grande pierre basse posée dans le jardin près de l'entrée d'un pavillon de thé, dont la partie supérieure est taillée en forme de cuvette destinée à contenir de l'eau pour se purifier (voir illustration, page 812).

Tsurayuki — Ki no Tsurayuki (868-945 ?), poète célèbre pour avoir compilé l'anthologie *Kokinshû* (905) qui a exercé une influence décisive sur l'art poétique japonais.

Tsurugaoka Hachimangû — Voir **Hachiman**.

Tsurumi — Arrondissement de Yokohama*, centre de la zone industrielle qui s'étend entre Tôkyô et Yokohama.

tsuzure-ori — Brocart qui est l'une des spécialités des tisserands de Kyôto*.

uchikake — Survêtement matelassé très long, en soie ou en brocart de soie, porté dans une tenue de grand apparat (habit des

mariées, costume de certains rôles de grande dame au théâtre, etc.).

Ueno (gare) — « Gare du nord » de Tôkyô, desservant les régions nord, nord-est et nord-ouest.

Ueno (quartier, parc) — Quartier du centre nord-est de Tôkyô, caractérisé par sa gare, ses magasins, son parc, son zoo et ses musées.

Uji — Ville (110 000 habitants) située à 10 km au sud de Kyôto*, entourée de plantations du thé très renommées qui constituent sa principale activité. En outre, ce site est connu pour le Byôdôin, un assez rare ensemble architectural complet, représentatif de l'ère Heian*.

ukiyoe / ukiyoé — « Tableaux du monde flottant (ou impermanent) », un important genre de la peinture populaire d'Edo*. Ce terme englobe les originaux et les estampes (qui en sont les reproductions selon la technique de gravure sur bois), ainsi que les illustrations de la littérature populaire d'Edo.

Urayasu — Danse des pêcheurs et des ramasseuses de coquillages, qui fait partie du répertoire du théâtre classique. Le nom vient d'un village de pêcheurs devenu aujourd'hui une ville de banlieue au sud-est de Tôkyô.

Uroko-ya — Nom d'une auberge d'Atami* où meurt le grand Maître Shûsai, personnage principal du *Maître ou le Tournoi de go*.

Uzaemon — Ichimura Uzaemon XV (1874-1945), l'un des monstres sacrés du théâtre *kabuki**.

Wakasa (baie de) — Grande baie à côtes escarpées en bordure de la mer du Japon, à 70 km au nord de Kyôto*.

Watanabé Kazan — Peintre qui excellait dans les portraits, influencé par la peinture occidentale (1793-1841).

Yaesu — Quartier à l'est de la gare centrale de Tôkyô (d'où l'appellation « Entrée Yaesu » qui correspond à « Entrée grandes lignes » de cette énorme gare).

Yamanashi (département de) — Voir **Kôfu**.

Yamaoka Tesshû — Politicien d'Edo* qui joua un rôle dans les relations entre le pouvoir impérial et celui du *bakufu* d'Edo (1836-1888).

Yamato — Nom de la province dont Nara* est le centre. Au sens large, synonyme du Japon.

yamato-e — Genre de peinture purement japonaise, dégagée de

l'influence chinoise ou représentant des faits japonais ; antonyme de *kara-e*, « peinture à la chinoise ».

Yasaka — Sanctuaire shintoïste du quartier de Gion* à Kyôto*.

Yasugi-bushi — Chant populaire de Yasugi à l'ouest du Japon, gai et très rythmé, animé souvent par un accompagnement musical et par une danse typique.

Yasukuni — Sanctuaire shintoïste dédié aux soldats anonymes, qui se trouve dans le quartier de Kudan* à Tôkyô.

yatsude — Buisson à feuillage persistant, dont les feuilles grandes et épaisses comportent huit lobes.

Yayoi (époque) — Période préhistorique qui s'étend approximativement du IIIe siècle avant J.-C. au IIIe siècle après J.-C.

Yoda Gakkai — Sinologue et dramaturge natif de la ville d'Edo* (1833-1909).

Yodogimi — Favorite de Hideyoshi* (1567-1615).

Yokobue — Dame légendaire qui entra en religion pour suivre le destin de celui qu'elle aimait et qui s'était fait moine.

Yokohama — Grande ville (2 400 000 habitants) située au sud de Tôkyô avec lequel elle forme une agglomération continue. Premier port international du Japon.

Yokosuka — Ligne de chemin de fer desservant Kamakura*. Yokosuka est un grand port militaire.

Yômei — Empereur de 584 à 587.

Yoritomo — Voir **Hachiman**.

Yosa Buson — Voir **Buson**.

Yosano Akiko — Grande poétesse contemporaine (1878-1942) qui composa des chants passionnés dans la forme traditionnelle de 31 syllabes.

Yoshii Isamu — Poète de Tôkyô qui laissa un nombre important de poèmes de 31 syllabes exprimant son attachement au quartier de Gion* à Kyôto* (1886-1960).

Yoshino-dayû — Nom prestigieux porté par les plus grandes courtisanes.

Yoshiwara — Ancien quartier de plaisirs, le plus illustre d'Edo*, qui se trouve au nord d'Asakusa*. Yoshiwara, avec ses nombreux mythes et légendes, alimenta un grand nombre d'œuvres littéraires et artistiques.

yuba — Feuille très mince — enroulée sous diverses présentations puis séchée — provenant de la couche superficielle du lait de soja

chauffé dans une énorme marmite, coagulée au contact de l'air et récoltée au fur et à mesure.

Yugashima — Petite station thermale au cœur de la péninsule d'Izu* ; elle renferme pour Kawabata bien des souvenirs de l'époque où, jeune lycéen, il entreprit son premier voyage solitaire à pied dans cette région en 1918, ce qui lui fournit le sujet de *La Danseuse d'Izu* (1926). Il s'attache tellement à ce pays qu'il fixe quasiment son domicile durant une dizaine d'années dans l'auberge Yumoto-kan (qui conserve encore aujourd'hui la « chambre de Monsieur Kawabata »). Yugashima devint ainsi le lieu de rencontre de beaucoup d'écrivains illustres, amis ou disciples de Kawabata.

Yuima (sutra de) — *Yuima-gyô*. L'un des tout premiers textes du « bouddhisme du grand véhicule ».

yukata — *Kimono** léger en coton, utilisé soit comme vêtement ordinaire d'été, soit comme chemise de nuit.

Yûrakuchô — Quartier très animé de spectacles et de restaurants, qui est un point d'accès à Ginza* et aux quartiers de bureaux avoisinants.

yûzen — Tissus ayant subi la teinture du même nom, exécutée artisanalement par les maîtres-teinturiers de Kyôto*.

zen — Au sens étroit, le zen est le nom générique d'un groupe de sectes bouddhiques, où les moines pratiquent le rite de méditation. Au sens large, ce terme englobe l'acte de méditation pratiqué par tous ceux qui désirent parvenir à une sérénité absolue, à un certain détachement sublime exempt de toute pensée parasite de ce monde.

Zôjô-ji — Grand monastère bouddhique qui se trouve à Shiba*, dans le centre-sud de Tôkyô.

zôni — *Mochi* (pâte de riz mi-sèche, coupée en morceaux rectangulaires) grillé et cuit dans un bouillon avec des légumes et d'autres ingrédients variés. Plat incontournable du Jour de l'An.

zôri — Sorte de sandales généralement plates, souvent garnies de tissu ou de cuir. Les *zôri* sont considérés comme compléments indispensables de toute tenue traditionnelle de sortie, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Dans les occasions plus ordinaires, ainsi que par mauvais temps, les *zôri* sont remplacés par les *geta**.

Table

Introduction 5

Ossements 33
Histoire du visage de la morte 43
La Mer 49
La Danseuse d'Izu 55
Une page folle 87
Le Pourvoyeur de cadavres 109
Les Servantes d'auberge 161
Chronique d'Asakusa 201
Illusions de cristal 339
Elégie 369
Bestiaire 391
Pays de neige 415
Le Maître ou le Tournoi de *go* 555
Retrouvailles 673
Nuée d'oiseaux blancs 693
Le Grondement de la montagne 817
La Lune dans l'eau 1033
Le Lac 1045
Les Belles Endormies 1155
Kyôto 1243
Tristesse et Beauté 1401

Repères bibliographiques 1577
Glossaire 1581

Plan du quartier d'Asakusa 204
Plan de Kyôto 1246

Collection 01 / N° Édition 01
Dépôt Éditeur 0171-02/1997
ISBN 2-2531-3218-7
Imprimé en Italie par G. Canale & C. S.p.A. - Borgaro T.se - Torino
Composition réalisée par NORD COMPO

31/3218/0

Ossements / Histoire du visage de la morte
La Mer / La Danseuse d'Izu / Une page folle
Le Pourvoyeur de cadavres / Les Servantes d'auberge
Chronique d'Asakusa / Illusions de cristal
Élégie / Bestiaire / Pays de neige
Le Maître ou le Tournoi de go / Retrouvailles
Nuée d'oiseaux blancs
Le Grondement de la montagne / La Lune dans l'eau
Le Lac / Les Belles Endormies / Kyôto
Tristesse et Beauté

9 782253 132189

31/3218/0

149F